



Yn E. Cane

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1912)

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

L'AMI DU CLERGÉ

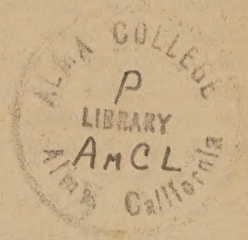
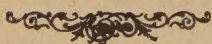
PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1912)

(Prédication)

TOME VINGT-QUATRIÈME

(Janvier à Décembre 1912)



LANGRES

Maison Saint-Pierre, rue Tassel

MDCCCCXII

41254

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-quatrième année)

SOMMAIRE

Sermon d'Adoration perpétuelle. — Pour la fête du Saint Nom de Jésus, 1.

Pour la fête de S. Antoine. — Allocution à des ouvriers, 5.

Allocution pour une profession de religieuses garde-malades. — Trois promesses, 8.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — II. Marie et les nécessités d'ordre spirituel : 2^e Marie et les pécheurs (*suite*), 11.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE¹

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.

Ayez en vous-mêmes les sentiments dont l'effet existait dans le Christ Jésus. (Philip., II, 5).

S. Paul adressait aux Philippiciens ces paroles comme conclusion et fondement d'une exhortation à l'union des âmes, à l'humilité, au désintéressement. Développant sa pensée, l'Apôtre poursuivait : « Subsistant dans la gloire de Dieu, le Christ ne s'est point attaché avidement, comme à un butin précieux, au pied extérieur d'égalité avec Dieu ; mais il s'est dépouillé jusqu'à une sorte d'anéantissement, en prenant la forme de l'esclave, en devenant semblable aux autres hommes. Et, reconnu comme homme par les dehors, il s'est abaissé (encore), en se faisant obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté sans mesure, et il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, aux cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père². »

Dans les derniers mots du texte, vous aurez reconnu sans doute, mes Sœurs, les paroles

de l'Introït du jour. L'Eglise elle-même semble donc nous inviter, par la voix de sa liturgie, à nous arrêter à ce passage des divines Ecritures. D'ailleurs, en dehors du sens direct et formel qu'il présente et qui vise les abaissements et les gloires de l'Incarnation rédemptrice, il résume, en fait, harmonieusement, je crois, l'économie de l'institution Eucharistique, et il me paraît, de plus, suggérer des leçons particulièrement opportunes pour des âmes vouées, par état, à la contemplation des mystères du Verbe Incarné. Souffrez donc, mes Sœurs, que je fasse de ce texte, envisagé aux divers points de vue indiqués, tout le thème de mon allocution. — Je m'arrêterai successivement aux trois parties qu'il renferme : la 1^{re} a trait à l'état de dépouillement, d'abaissement réalisé, pour le Fils de Dieu, dans l'Incarnation ; la 2^e rappelle l'humilité méritoire du Sauveur, manifestée par une obéissance qu'il a poussée jusqu'à la mort de la croix ; la 3^e retrace l'exaltation qui succède à cet abaissement et la gloire qui couronne cette obéissance.

Daigne Celui qui s'est présenté à nous comme l'Humble de cœur, bénir ma parole, afin qu'appuyée par sa grâce, elle aide quelque âme à façonner davantage son cœur à la ressemblance du Cœur de Jésus ! *Jesu, humilis corde, fac cor nostrum secundum cor tuum !*

I

Eternellement engendré par son Père, le Fils de Dieu subsistait dans la gloire qui leur est commune. Vers l'humanité, vers l'humanité pécheresse, il s'inclina, dans un dessein de sagesse et de miséricordieux amour. Il eût pu apparaître au milieu d'elle dans le rayonnement des splendeurs, apanage normal de sa personnalité. Il s'en est privé ; il s'est dépouillé de la gloire inhérente à sa condition divine, pour prendre la forme de l'esclave et la pleine ressemblance avec les autres hommes, le péché excepté. (Phil., I. c. ; Hébr., IV, 15). Fait chair de la pure substance d'une Vierge sans tache, il a voulu passer du sein de sa mère dans les liens des langes, et se produire ici-bas dans le dénûment d'une étable et sur le bois

¹ Sermon prêché le 15 janvier 1911, en la fête du Saint Nom de Jésus, pour la solennité de l'Adoration perpétuelle dans la chapelle des Annonciades de Langres, religieuses cloîtrées vouées d'une façon spéciale au culte du Verbe Incarné.

² Philip., II, 5-11. Cf. le texte original.

d'une crèche. Dépouillement ineffable, que nos pères ont traduit d'un mot singulièrement énergique et sans en épuiser pourtant la profondeur : « *Exinanivit semetipsum.* » (Phil., II, 7, texte latin). C'est un anéantissement.

Une énigme, aussi !... insoluble pour qui n'en cherche pas le secret dans un incomparable amour ! Eh oui ! il est messager d'amour, le petit enfant qui s'offre à nos adorations dans la Crèche, porteur de salut et de paix pour tous ceux que leur bonne volonté rend les dignes objets des complaisances de l'Eternel. (Luc, II, 14). Et c'est pour cela que nous chantions naguère, dans l'allégresse, au pied de son dur berceau : *Puer natus est nobis... filius datus est nobis !* Un enfant est né pour nous, un nouveau-né nous est donné, gage de la divine faveur, Emmanuel, Dieu personnel vivant au milieu de nous ! (Introît de Noël ; Is., IX, 6 ; VII, 14).

L'amour a fait descendre ici-bas le Fils de Dieu ; c'est l'amour encore qui lui permet de s'y plaire. Il était venu dans son domaine, au milieu des siens ; et, dans l'ensemble, les siens ne l'ont pas reçu. (Jean, I, 11). Pourtant il trouve ses délices à demeurer parmi ces fils des hommes si généralement ingrats. (Prov., VIII, 31). Ah ! c'est que son amour pour l'humanité, pour ceux surtout qui le daignent accueillir, est sans limite. Et il persévère jusqu'à la fin. (Jean, XIII, 1). Quand l'heure est venue pour Lui, dans les desseins providentiels, de reprendre par la croix le chemin de sa gloire, il réalise, sous l'impulsion de cet amour, une merveille nouvelle. Il prend un peu de pain, un peu de vin ; sur ce pain, sur ce vin, il prononce quelques paroles ; il donne à d'autres le pouvoir, et l'ordre implicite, de les prononcer avec autorité à son exemple et après lui... et voilà que, sous les espèces sensibles d'aliments vulgaires, le Christ demeurera présent au sein de son Eglise, en son corps, en son âme, en sa divinité, pour toute la suite des âges !

Mais voyez au prix de quel dépouillement, de quel abaissement !... Au cours de sa vie mortelle, Jésus avait caché la gloire de sa condition personnelle sous des dehors semblables à ceux des autres hommes. Mais encore... un reflet céleste illuminait son front, et des rayons divins filtraient, chaque jour plus abondants, dans ses paroles et dans ses œuvres ! Mais ici... tout se voile, jusqu'au charme mystérieux de sa douce humanité ! L'Eucharistie apparaît vraiment, dans la ligne des humiliations, comme le prolongement achevé de l'Incarnation rédemptrice. Et, partant, le Tabernacle nous redit éloquentement la leçon de la Crèche, telle que l'a formulée S. Paul : leçon de détachement, de dépouillement, d'abaissement, au service d'une pensée d'amour et de charité.

Cette leçon vous l'avez comprise, mes Sœurs.

Et c'est pour cela que vous avez résolument écarté tous les rêves d'éclat terrestre, d'honneurs humains, de satisfactions créées, ceux mêmes qui eussent pu légitimement charmer vos cœurs. C'est pour cela que vous êtes venues vous enfermer derrière ces grilles. Oui, et il faut qu'on le sache bien, ce que vous êtes venues chercher dans l'isolement austère du cloître, c'est moins un abri contre les dangers du monde, que le moyen de reconnaître, par un solennel hommage, le souverain domaine de Dieu sur sa créature, et, plus encore, s'il se peut, l'ineffable charité du Christ anéanti pour nous dans l'Incarnation rédemptrice. C'est en cette vue que vous avez renoncé, plus que d'autres, aux rapports avec le monde et aux douces joies des relations familiales.

Ce que vous avez une fois donné, mes Sœurs, gardez-vous de le reprendre dans le détail de la vie. Ne revenez pas sur votre hommage. Ce serait y revenir que de n'être point fidèle, je ne dis pas aux exigences, mais aux délicatesses de votre quatrième vœu. Ce serait vous reprendre que de permettre à des désirs, à des pensées complaisantes de s'égarer sur les vanités terrestres, ou même de laisser, dans l'intérieur du cloître, votre cœur s'ouvrir à une soif déréglée d'estime ou d'affection. Je vous en conjure, mes Sœurs, restez des détachées, des dépouillées, des effacées : vous êtes les épouses du Verbe Incarné.

La leçon d'humilité tirée par l'Apôtre des abaissements du Fils de Dieu serait-elle sans application pour nous, âmes chrétiennes qui vivons dans le monde ? Non pas. Ce n'est point à des religieuses, mais aux chrétiens de Philippe, à tous les fidèles de cette Eglise, que S. Paul écrivait les lignes suivantes, qui précèdent et motivent le texte que nous méditons : « Ayez une même pensée, un même amour, une même âme, un même sentiment. Ne faites rien par esprit de rivalité ou par vaine gloire ; mais que chacun, en toute humilité, regarde les autres comme au-dessus de soi ; que chacun aie égard, non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres. » (Phil., II, 2-4). Travaillons tous, généreusement, à réaliser en notre vie ce programme, les yeux fixés sur le Fils de Dieu anéanti sous la forme de l'esclave. Aussi bien la leçon que nous donne son Incarnation, Jésus va la confirmer par l'exemple de son action personnelle au cours de sa vie terrestre.

II

Ce n'était pas assez de l'état d'abaissement réalisé dans la condition du Verbe fait chair ; Jésus a voulu y joindre l'humiliation personnellement et librement acceptée en sa nature humaine. « Reconnu comme homme par ses dehors, continue S. Paul, le Christ s'est abaissé (encore), en se faisant obéissant jusqu'à la

mort, à la mort de la croix. » (Phil., I. c., 7-8). L'obéissance nous apparaît ainsi comme la forme préférée de l'humilité méritoire du Sauveur.

L'obéissance, mais c'est sa première disposition lorsqu'il entre en ce monde. « Me voici, mon Père, pour faire votre volonté. » (Hébr., x, 9). Cette disposition il la garde, tellement familière qu'elle forme comme l'aliment de son âme : « Ma nourriture est d'accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. » (Jean, iv, 34). En face de toutes les manifestations du vouloir divin, Jésus ne connaît qu'un mot : « *Fiat !* Oui, mon Père. » Oui aux épreuves de sa première enfance ; oui à l'obscurité de sa vie cachée ; oui aux labeurs, aux traverses de son ministère évangélique ; oui, enfin, aux souffrances de l'heure dernière.

Et, ne vous y méprenez pas, mes Sœurs : si cette obéissance demeure sans lutte, il s'en faut qu'elle soit sans mérite et qu'elle bannisse la douleur. A l'encontre, la perfection même de l'organisme du Sauveur avive pour lui la sensation née de la morsure des fouets ou des épines, de la meurtrissure des soufflets et du bois de la croix. La délicatesse d'un honneur immaculé proteste, et légitimement, contre des avanies imméritées, contre les outrages des soldats et de la valetaille, contre les griefs et les injures des Princes des prêtres et des Anciens du peuple. Mais plus haut que la voix de la nature, intègre, demandant au Père d'éloigner, s'il se peut, le calice d'amertume, retentit la voix de l'esprit et de la grâce : « Cependant, non pas ma volonté, mais la vôtre ! *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat !* » (Luc, xxii, 42). *Fiat* aux pires opprobres, *fiat* aux plus affreuses tortures, *fiat* même aux affres de la désolation intérieure et de l'apparent abandon d'En-Haut. *Fiat*, puisque telle est la volonté de Dieu. Et qu'ai-je dit ? sa volonté ?... son simple bon plaisir : car, suivant de graves théologiens, jamais l'acceptation de la mort ne fut pour le Christ l'objet d'un strict commandement.

Mais enfin c'est le bon plaisir de son Père : cela suffit à Jésus, et il embrasse la Croix avec une soumission affectueuse. Il l'accepte d'un cœur d'autant plus généreux qu'il va, du même coup, en mourant sur elle, nous donner la marque suprême de son amour : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* ; il m'a aimé, et il s'est livré pour moi ! » (Gal., ii, 20). Le sang qui coule au Calvaire est celui de l'Agneau sans tache, et ce sang est le prix précieux de notre Rédemption (I Petri, i, 18-19). Sur la Croix, le Christ réalise dans sa plénitude le sens du nom sacré qu'il reçut à la Circoncision et que nous fêtons en ce jour : il est pour nous le salut de Dieu, *Jésus*, notre doux et bien-aimé Sauveur.

Sauveur, le Christ l'est également dans l'Eu-

charistie, aliment de vie surnaturelle et gage d'éternel salut pour ceux qui la reçoivent dignement. C'est pour cela, sans doute, qu'à l'autel aussi, Jésus obéit et s'immole. C'est à la voix d'une créature, combien faible et parfois misérable ! qu'il y descend. Les mots consécrateurs, en appelant son corps et son sang sous des espèces distinctes, les y placent à l'état de victime, et cette immolation mystique perpétue à travers les siècles, par un mémorial personnel, expressif et effectif, l'oblation sanglante de la Croix. Entre les deux sacrifices il existe un lien étroit et à certains égards mystérieux ; le second emprunte au premier toute sa valeur, mais il en assure en retour la pleine efficacité pratique par l'application des fruits de l'holocauste du Calvaire. Bref, Jésus-Hostie, obéissante victime, nous prêche, comme Jésus crucifié, l'humble soumission à la volonté divine, l'obéissance au service de la charité.

La soumission à la volonté divine, qui de nous n'a à la pratiquer ici-bas ? Je n'entends pas m'arrêter ici à l'obéissance aux commandements stricts émanés de Dieu directement ou par son Eglise. Nul chrétien digne de ce nom, à plus forte raison nulle âme sincèrement pieuse, ne songe à s'y soustraire d'une volonté pleinement délibérée. Et encore, même sur ce point, que de négligences et de faiblesses plus ou moins consenties ! Mais combien plus nombreuses sont les défaillances lorsqu'il s'agit de la soumission aux dispositions de la Providence, et surtout de l'acceptation des épreuves qu'il lui plaît de nous ménager ! Ah ! c'est qu'il est parfois si difficile de discerner derrière la fatalité apparente des causes brutales, derrière la faiblesse ou le mauvais vouloir des agents libres, le bon plaisir positif ou le laissez-passer de Dieu ! Il est si dur, alors même qu'on les a reconnus, de s'incliner dans l'humilité d'une soumission joyeuse ou du moins résignée ! Et pourtant il le faut. Nous pouvons sans doute, en ces occurrences, redire au Père céleste la prière de l'agonisant de Gethsémani : « S'il est possible, que le calice s'éloigne... » Mais c'est à l'expresse condition d'ajouter toujours nous aussi : « Cependant, mon Dieu, non pas ma volonté, mais la vôtre ! »

Il est également malaisé, trop souvent, de pratiquer d'une façon fidèle la soumission aux supériorités créées, surtout quand le lien de la dépendance est étroit et son application journalière. Et néanmoins c'est le devoir. Dès que le reflet de l'autorité divine illumine le front d'une créature et vient toucher, d'un de ses rayons, l'ordre légitime émané de cette créature, aussi longtemps que cette irradiation céleste persévère et toutes les fois qu'elle se produit, nous devons nous incliner dans le respect et l'obéissance. Le jour où la clarté

d'En-Haut cesse de briller sur l'homme et de transfigurer sa parole, la soumission cesse aussi d'être pour nous un devoir et elle peut devenir une faiblesse. Dans tous les cas où cette soumission aux pouvoirs créés s'impose, il demeure loisible, il est salubre et bon, de remonter, par le regard de l'âme, jusqu'à la source première de tout droit et de toute obligation. Car, créature libre, l'homme ne doit foncièrement, radicalement, finalement, son obéissance qu'à Dieu.

Si telle est la part de la soumission dans l'existence des personnes qui suivent la voie commune, quel ne doit pas être son rôle dans votre conduite, mes Sœurs ! L'obéissance est le nerf de la vie religieuse. C'est aussi, dans cette même vie, le champ le plus fécond en sacrifices. L'expérience peut vous l'apprendre et vous le comprendrez sans peine. Les déterminations de la volonté divine, notifiées par les constitutions, les règles, les ordres ou conseils des supérieurs, embrassent en effet à peu près tout le détail de vos actes et ne laissent guère que la perfection de chacun d'eux à la spontanéité de la nature, pourtant si jalouse de ses initiatives. Mais, par ailleurs, ces précisions dont vous jouissez à l'égard de la volonté divine, sont un doux avantage. Elles vous épargnent les perplexités, les angoisses, parfois si douloureuses, où d'autres doivent passer pour démêler dans l'écheveau des passions et des contingences humaines le fil conducteur du divin bon plaisir. Vous qui le tenez toujours en main, restez-y jalousement fidèles.

Soyez, mes Sœurs, d'humbles obéissantes, soyez-le dans la plénitude du terme. Ne vous arrêtez pas aux strictes exigences du vœu ; mais montrez-vous dociles à toute direction autorisée. Ne vous bornez pas non plus à une sorte de plasticité purement passive ; mais exercez une soumission active, habituellement voulue et réfléchie, éclairée par la foi et vivifiée par la charité, une soumission qui, derrière la lettre de la règle et la parole de la Supérieure, sache chercher et découvrir la volonté de Dieu, pour humblement s'incliner devant elle et l'embrasser. A ce prix, votre obéissance sera pure, facile et douce. J'ajoute qu'elle sera fructueuse, comme le fut celle de Jésus. Et ceci me conduit à la dernière pensée que je dois développer devant vous.

III

L'état d'abaissement réalisé dans l'Incarnation ne pouvait durer toujours ; l'humble et héroïque obéissance de Jésus appelait une récompense. « C'est pourquoi aussi, dit l'Apôtre, Dieu a exalté le Christ, sans mesure, et il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, aux cieux, sur la terre et dans les

enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de son Père, » ou, comme porte le texte grec, « que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (Phil., I. c., 9-11). Oui, l'Emmanuel, le Verbe fait chair au milieu de nous, Jésus, l'humble Sauveur mort obéissant sur la Croix, est entré dans la gloire de son Père ; il trône maintenant à la droite de Dieu, souverain du ciel, de la terre et des enfers. A jamais le Christ triomphe, il règne, il commande. Les voix de la terre font aux acclamations du ciel un écho joyeux pour chanter sa victoire, et nos adorations, humbles et émues, saluent en lui, pour la plus grande gloire du Père, le *Seigneur, Notre-Seigneur* Jésus-Christ.

Le Seigneur, c'est lui aussi que proclame présent sous ces voiles, le muet hommage de ces lumières et de ces fleurs. Sans doute Jésus ne saurait désormais, dans sa vie eucharistique, produire des actes méritoires. Celui qui se cache, en effet, sous les espèces du Sacrement, c'est le Christ ressuscité et glorieux, et pour le Sauveur, comme pour nous, le temps du mérite a pris fin avec le trépas. Mais encore, la Providence a voulu que l'institution Eucharistique présentât ce contraste saisissant d'abaissement et de gloire qui s'offre à nos yeux dans l'économie de l'Incarnation rédemptrice.

Jésus Sacramenté se présente à nous, sous les espèces communes d'aliments vulgaires : mais pour ce pain, pour ce vin, consacrés, l'argent, l'or, les ciselures, les émaux et les pierreries de nos ciboires, de nos calices et de nos ostensoirs ! Jésus-Hostie s'immole sur une table modeste et s'enferme dans un humble réduit : mais pour l'autel et pour le tabernacle, nos bois, nos marbres, nos métaux précieux, tout l'art de nos sculpteurs et tout le talent de nos peintres ! Jésus, divin compagnon de notre exil, veut habiter partout au milieu de nous, jusque dans les plus humbles bourgades : mais la foi s'ingénie à lui élever partout aussi, dans la mesure du possible, une demeure qui soit moins indigne de lui ; quand elle le peut, elle lance dans les airs de splendides édifices, nés de son alliance avec le génie, elle bâtit nos cathédrales, ... nos cathédrales aux vastes nefs, aux voûtes élancées, aux lumineuses verrières, nos cathédrales dont toutes les lignes convergent vers l'autel, y conduisent le regard, pour, de là, l'acheminer vers le ciel !

Vers l'autel aussi, et vers le tabernacle qui le surmonte, s'envole, humble, confiante, émue, la pensée de tout ce qui, ici-bas, croît et espère ; et cet hommage des âmes religieuses est pour Jésus-Hostie la plus précieuse des glorifications. L'Eglise, de son côté, fait de l'Eucharistie le centre de son culte et de sa liturgie. Quand la foi et l'amour des chrétiens sont en baisse, elle s'ingénie, — et la Provi-

dence lui donne la main, — pour procurer au Christ, dans son sacrement adorable, d'efficaces compensations. Moins d'âmes communient ; les âmes pieuses le feront plus fréquemment. Trop d'adultes désertent la table sainte ; eh bien ! les enfants y apporteront le pur hommage de leurs jeunes ans. Jésus, au tabernacle, est bien souvent un oublié, un méconnu, parfois un outragé ; chaque diocèse organise, pour compenser ces négligences et expier ces injures, les solennités réparatrices d'une perpétuelle Adoration : et c'est l'accomplissement de cette mission publique qui nous réunit ce soir. Réparations aussi, et combien touchantes, ces processions de Lourdes, où des milliers de pèlerins venus de tous les points du globe, chantent l'Hosanna au Fils de David, parcourant les foules sous le voile de l'hostie. Réparations encore, et combien splendides, combien émouvantes, ces cérémonies où soixante mille, cent mille poitrines acclament Jésus Sacramenté, sur les rives de la Tamise, du Rhin ou du Saint-Laurent, dans ces Congrès Eucharistiques où la foi des nations semble se livrer à une pieuse enchère d'amour.

Mais la glorification du Christ dans l'Eucharistie offre un caractère spécial : c'est de faire un appel particulier à la coopération de nos libres volontés. Cet appel, vous l'entendrez, mes Sœurs, et vous y répondrez. Vous y répondrez par la ferveur de vos âmes dans les longues heures passées par vous, chaque jour, à proximité du tabernacle. Vous y répondrez par l'ardeur des sentiments exhalés au pied de la Sainte Hostie, exposée à vos adorations dans chaque solennité. Vous y répondrez enfin jusque dans vos travaux, par le soin apporté dans la confection des linges d'autel et des vêtements sacrés, dont le fini et l'éclat doivent concourir à la dignité, à la splendeur du culte eucharistique.

Nous y répondrons tous, par nos pensées et sentiments, par nos paroles, par nos œuvres, chacun suivant la mesure de ses dons, de ses moyens, de ses loisirs, et en conformité avec les exigences de la situation dans laquelle la Providence l'a placé. Jésus confessera celui qui l'aura confessé (Mat., x, 32) : il glorifiera celui qui l'aura glorifié.

Oui, et je ne saurais omettre de le rappeler : si, dans les desseins providentiels, l'état d'abaissement du Verbe Incarné devait faire place à son exaltation, si l'humble obéissance du Sauveur appelait une récompense et si le Christ s'acheminait par la voie de la croix vers sa gloire, quiconque marche à la suite du Rédempteur, dans ces mêmes sentiers de la soumission généreuse, est assuré de parvenir au même terme, aux joies du triomphe glorieux.

Ah ! qu'elles seront douces ces joies pour vous, mes Sœurs ! Nous qui cheminons dans les voies communes, nous entendrons avec bon-

heur, en arrivant au terme, retentir cet appel consolateur : « Courage, serviteur fidèle ; tu as été fidèle sur peu : voici que des biens autrement précieux vont t'être commis. Entre dans la joie de ton Seigneur. » (Mt., xxv, 21, 23). Mais combien plus douce, plus suave, l'invitation qui frappera vos oreilles à vous ! « Viens, toi que j'aime, viens, mon épouse, toi que j'ai associée à l'intimité de ma vie, dans le dépouillement absolu, dans l'obéissance parfaite, dans l'humilité accomplie, viens recevoir la couronne de nos noces éternelles : *Veni... sponsa mea... veni : coronaberis...* » (Cant., iv, 7-8).

Elle brille, — qu'il me soit permis de le dire ici, sans prétendre scruter les secrets de Dieu, sans vouloir prévenir les jugements de l'Eglise, — elle brille, cette couronne, au front de la Mère Vénérée, dont le souvenir persévère si vivant en vos cœurs ! Ne l'oubliez pas : ce qui l'y a mise, c'est l'humilité, une humilité gardée parfois au prix de l'effort et de la lutte, mais toujours sincère et généreuse. Et cette vertu fondamentale de la vie religieuse, votre Mère en a cherché l'aliment dans la méditation continuelle, affective et pratique, de ce mystère de Noël, de tout temps si cher à son âme. Elle l'a nourrie pareillement dans un culte ardent pour l'Eucharistie, ayant su reconnaître, je n'en doute pas, dans les abaissements de Jésus-Hostie le prolongement des humiliations du Verbe Incarné.

Puisse sa douce, intercession, invoquée dans le secret de nos prières privées, nous obtenir les grâces qui forment les âmes au dépouillement, à l'obéissance, à l'humilité sincère et généreuse ! A ce compte, nous pourrions espérer de voir aussi s'ouvrir pour nous l'accès du séjour de gloire où nous contemplerons Jésus, non plus sous des voiles, et du regard de la foi, mais face à face, dans les joies de l'intuitive vision :

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud, quod tam sitio,
Ut te revelata cernens facie
Visu sim beatus tuæ gloriæ.

Amen.

POUR LA FÊTE DE S. ANTOINE

(17 janvier)

ALLOCUTION A DES OUVRIERS

C'est avec un véritable bonheur que je vous salue, Messieurs les vanniers, groupés, nombreux et recueillis, au pied des autels, dans la solidarité des mêmes sentiments de fierté, de loyauté et d'honneur.

Ouvriers et patrons qui vous êtes levés, en ce jour de fête, et qui êtes venus, suivant vos

¹ La R. M. Marie-Gertrude, décédée le 27 juillet 1910, après 31 ans de priorat. — Voir sa *Vie*, in-8 de 146 p., franco 2 fr., au Monastère de l'Annonciade, à Langres.

traditions, dans ce sanctuaire, vous constituez à nos yeux un beau et réconfortant spectacle. En ce temps de guerre religieuse où la persécution et l'outrage sont à l'ordre du jour, où le nom de Dieu est renié et bafoué, vous nous donnez un grand exemple de courage chrétien, et parmi les figures grimaçantes de ce siècle votre physionomie se détache pleine de grandeur et de noblesse. Honneur à vous, Messieurs!

Chaque année, vous donnez ce louable exemple de venir confier au Dieu de votre jeunesse, et à saint Antoine le protecteur de la vannerie, vos joies et vos espérances, comme aussi les tristesses et les déceptions dont la vie de ce monde est fatalement remplie. Chaque année vous venez recevoir ici un mot d'ordre.

Aujourd'hui, il n'y a de forts ni d'heureux que ceux qui savent obéir à un mot d'ordre, se rendre esclaves d'un mot d'ordre. Voyez les ouvriers d'iniquité, les semeurs de désordres, les destructeurs sociaux : ce qui les rend redoutables le voici : ils sont esclaves d'un mot d'ordre satanique.

Ouvriers chrétiens qui m'écoutez, je veux vous donner un mot d'ordre.

Lorsque les armées de la Révolution s'avançaient vers la frontière pour faire face à l'Europe coalisée, elles chantaient, et les populations chantaient sur leur passage : « Aux armes, citoyens ! »

Vous êtes, vous catholiques, les soldats d'une immense armée qui doit marcher à la bataille pour le salut de la France. Je ne viens pas vous chanter la vieille *Marseillaise* de la Révolution ; mais je viens vous crier : « Aux armes, catholiques ! » Oui, il est temps de courir aux armes pour défendre vos libertés attaquées. Il est temps de vous lever en masse pour faire face d'un bout à l'autre du pays à l'impunité coalisée. Ce n'est pas la guerre civile que je viens vous prêcher : c'est la lutte et l'union pour la liberté religieuse.

I

A l'heure actuelle, la lutte s'impose comme une invincible nécessité.

Il faut remonter, en effet, aux plus mauvais jours de la Révolution pour trouver une époque où nos droits de citoyens et de catholiques français aient été aussi indignement méconnus et foulés aux pieds. La vérité claire comme le jour, c'est qu'on ne cesse de se battre autour de nous et contre nous, c'est que depuis 25 ans seize mille francs-maçons font subir à trente-six millions de catholiques une odieuse tyrannie...

Un député radical, M. Mirman, disait un jour à la Chambre : « Les catholiques réclament la liberté : si j'étais à leur place, je la réclamerais bien plus haut et bien plus fort. »

Quelle leçon pour notre apathie, Messieurs !

Au milieu des bouleversements causés par la saute de vent soufflant des hauteurs du pouvoir et menaçant notre pays d'une vaste catastrophe, quelle est l'attitude des catholiques ? Ils se désintéressent de la lutte ; ils dorment comme ces lâches que désignait S. Paul en disant : *dormiunt multi*. L'orage gronde au dehors : ils dorment ! L'âme de l'enfant assassinée par des sectaires crie au secours : ils dorment ! La France agonise sous les coups de la franc-maçonnerie : ils dorment ! Ils dorment sur l'oreiller de la paresse, de la frivolité, des futilités plaisirs.

Et quand ils ne dorment pas, ils passent leur temps à gémir. C'est bien un peu là notre défaut national. Nous sommes les plus brillants disciples du prophète Jérémie. Je crois bien que si l'on instituait un concours de jérémiades entre les nations catholiques, nous aurions le premier prix. On nous décernerait une couronne, mais ce ne serait pas une couronne de lauriers, ce serait une couronne de saules pleureurs. Or, je ne sache pas que les lauriers poussent à côté des saules pleureurs¹.

Hélas ! qu'est devenue l'invincible fermeté de nos pères aux fiers caractères ?

Ah ! ce qu'elle est devenue, cette antique fermeté ? Le P. Lacordaire le disait il y a quarante ans, quand il signalait comme signe infaillible de la décadence de notre race, « l'abaissement des caractères. » Que dirait-il en présence des générations venues après la sienne, qui, du moins, pour se consoler, avait la joie d'entendre cette fière parole du comte de Montalembert : « Les fils des Croisés ne reculeront pas devant les fils de Voltaire ! » Et le grand orateur ajoutait : « Pour moi, ma conviction est que le plus grand des maux dans une société politique, c'est la peur. Dans cette époque infâme et sanglante que l'on veut à toute force réhabiliter, — la Terreur, — savez-vous quel a été le principe de toutes nos catastrophes ? C'est la peur. Oui, la peur qu'avaient les honnêtes gens des scélérats, et même la peur que les petits scélérats avaient des grands. »

On connaît, à ce propos, la réponse si instructive d'un ambassadeur d'Angleterre à une question que lui posait Guizot : « Comment se fait-il, Monsieur l'ambassadeur, que les révolutions soient si rares en Angleterre, tandis qu'elles sont si fréquentes en France ? » lui demandait le célèbre homme d'Etat. — « La raison en est bien simple, Monsieur le ministre, lui répondit l'ambassadeur ; c'est que, chez nous, les honnêtes gens sont aussi hardis que les coquins. »

Quelle leçon à l'adresse des « honnêtes gens » de France dans cette si juste et si topique réponse !

Messieurs, la guerre nous est déclarée : cette

¹ S. Coubé.

guerre, acceptons-la. L'impiété combat l'Eglise : nous devons combattre l'impiété. Et comment ? Il faut parler haut, d'abord. Si l'impiété méprise les catholiques, c'est que depuis trop longtemps nous parlons trop bas ! Vous savez bien que parler trop bas, c'est parler sans agir. Parlez haut, Messieurs. Sans provoquer personne, mais sans craindre qui que ce soit, proclamez hautement votre foi ; regardez bien en face ceux qui contredisent ou insultent vos croyances ; et ce ne sont pas vos yeux qui doivent se baisser les premiers. Dressez-vous nombreux, résolus et ne faisant qu'un, sans violences et sans peur, criant aux lois qui nous oppriment : « Vous reculerez ! » aux projets que la persécution élabore : « Vous ne passerez pas ! » aux insolences, aux injustices, aux révoltantes partialités : « Assez ! »

Et puis, Messiez, à l'impiété rendez les coups qu'elle porte à nos croyances.

Rendre les coups ! Oh ! je sais bien qu'un tel langage étonnera les soumissionnistes à outrance qui nous demandent d'assister froidement aux attaques de l'impiété et de nous résigner.

Se résigner à ses propres souffrances, c'est beau ! Se résigner aux souffrances d'autrui quand on peut les empêcher, c'est lâche ! Se résigner quand on lui ravit ses enfants, non, un père de famille ne le doit pas. Se résigner quand on ruine sa patrie, non, un Français ne le doit pas. Se résigner quand on persécute l'Eglise sa mère, non, un catholique ne le peut pas.

Allons, Messieurs ! ne soyez ni des dormeurs, ni des saules pleureurs, ni des résignés ! Soyez des militants !

Etre militant ne signifie pas guerroyer au hasard, frapper à droite ou à gauche, provoquer ou aigrir les conflits : cela signifie affirmer très haut ses croyances et les défendre partout, dans la vie publique et dans la vie privée, comme particulier, comme chef de famille, comme citoyen. Cela signifie ne faire jamais aucune concession sur ses doctrines essentielles, n'entrer jamais en composition avec les ennemis de la religion, ne jamais reculer, ne jamais céder devant eux.

En matière de foi religieuse, l'intransigeance est la sauvegarde de la vérité.

Notre devoir est d'être toujours en garde, toujours en armes, de ne laisser ouverte aucune issue par où l'ennemi puisse pénétrer.

Puisque l'on nous oblige à la lutte, soutenons-la sans relâche, mais sans haine ni violence. Empêchons nos adversaires d'être mal-faisants, mais nous n'avons pas besoin pour cela de les maudire. Jeanne d'Arc disait des Anglais : « Je ne les déteste pas, je leur demande seulement qu'ils s'en aillent. » Disons la même chose aux francs-maçons, aux athées militants, qui sont aussi redoutables pour nous

que l'étaient les Anglais pour nos pères du xve siècle : « Qu'ils s'en aillent et que Dieu leur pardonne ! »

II

Il est une vertu non moins nécessaire que la lutte, c'est l'union.

Une armée ne peut compter sur la victoire qu'à la condition de suivre les mêmes sentiers, de marcher au même signe, d'obéir à la même voix.

La nécessité de l'union saute aux yeux de tout le monde. Au dedans, tous les esprits honnêtes et clairvoyants comprennent qu'il y va de l'avenir de la religion et du pays, car à l'heure présente ce n'est pas seulement la foi qui est en péril chez nous : c'est, avec elle, les mœurs, la famille, la propriété, la liberté, l'autorité, l'ordre public, la paix sociale, la prospérité du pays.

A l'étranger, nos ennemis et nos rivaux se réjouissent de nos divisions dont ils profitent ; nos amis, des nations catholiques surtout, s'en affligent et s'en inquiètent : ils comprennent que leurs destinées sont liées aux nôtres : nous sommes le premier régiment engagé dans une lutte qui de chez nous s'étendra chez eux ; c'est leur cause que nous défendons en même temps que la nôtre. Ils ne cessent de nous mettre sous les yeux les exemples des catholiques belges, allemands, et de nous crier : « L'union ! l'union !... Si vous voulez conserver à votre pays sa religion nationale séculaire, l'arracher à l'anarchie et à la décadence, unissez-vous ! »

Mais au-dessus de cette voix, il en est une qui a retenti plus affectueuse et plus pressante, c'est celle du chef de l'Eglise.

« Instruisons-nous, nous dit Pie X, par l'exemple de nos adversaires : divisés sur bien d'autres points, ils sont unis et font bloc contre nous. Divisés aussi, nous, peut-être, sur bien des questions philosophiques, politiques, sociales, économiques, soyons unis pour la défense du plus sacré de nos intérêts. Il est un terrain commun à tous, en tant que catholiques : c'est notre sainte foi chrétienne, c'est la religion de nos pères. Faisons l'union sur ce terrain... Abdiquez tous les germes de désunion, s'il en existe parmi vous. Que dans la pensée et dans l'action l'union soit aussi ferme qu'elle doit l'être entre des hommes qui combattent pour la même cause, surtout quand cette cause est une de celles au triomphe desquelles chacun doit sacrifier volontiers quelque chose de ses opinions¹. »

Or, Messieurs, l'incurable faiblesse des catholiques de notre pays vient de leurs divisions, et nos adversaires ne sont forts que de notre impuissance à nous entendre, à nous grouper, au lieu de nous partager en une multitude de petites chapelles, politiques et sociales.

¹ Encyclique *Vehementer*, 11 février 1906.

Aussi bien, Messieurs, le mot d'ordre actuel doit être celui-ci : « Catholiques de France, unissons-nous ! »

Ainsi, à l'heure actuelle, par la presse, par les conversations privées et les conférences publiques, par les scandales, on tire sur nous à boulets rouges. Unissons-nous pour ne jamais acheter un numéro de mauvais journal, comme on se ligue pour ne jamais prendre un verre d'alcool. Le mauvais journal, voilà l'ennemi ! On veut l'introduire chez vous, dites non ! Si on vous le laisse, déchirez-le, jetez-le au feu : il faut être radical, c'est le cas. Ne vous y abonnez jamais ! — Unissons-nous pour que, si un Voltaire au petit pied nous attaque, nous nous levions dix pour riposter et mettre les rieurs de notre côté. Unissons-nous pour que, à côté du scandale qui pousse l'enfance au mal, il y ait la bonne parole et le bon exemple qui la poussent au bien, pour que, à côté de l'affiche du mensonge il y ait l'affiche de vérité¹.

Aucun accord n'est possible entre nous qui tenons par dessus tout à notre foi catholique, et des adversaires qui veulent par dessus tout l'anéantir. Il n'y a donc pour nous, comme catholiques, que cette alternative : vaincre ou mourir. Mourir, nous ne le voulons pas : il faut donc vaincre. Comment ? Par l'union.

Au contact de vos amis, vous puiserez la force et l'énergie viriles dont vous avez besoin pour braver le respect humain, pour porter haut et ferme le drapeau de vos convictions catholiques.

L'héroïsme est contagieux, comme nous l'apprend l'histoire de ces vieux grognards entre lesquels Napoléon, en 1813 et 1814, encadrait des enfants de 19 ans, de 18 ans, qui, au contact de ces vieilles moustaches, devenaient aussi invincibles que les survivants de vingt batailles. Ils méritaient que le maréchal Ney, le brave des braves, écrivit d'eux à l'Empereur : « Vos enfants sont des héros ! » Napoléon lui-même disait le surlendemain : « Mes jeunes soldats, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores !² ».

N'êtes-vous pas de leur race ? Pourquoi n'auriez-vous pas leur courage et leur héroïsme ?

Aussi bien faisons bloc contre l'ennemi commun : serrons les rangs, et, sous la protection de celui que S. François de Sales appelait le « grand unisseur », la main dans la main, comme de fiers soldats de France et de l'Eglise, marchons hardiment à la poursuite de cet idéal magnifique, le triomphe de l'Eglise et le salut de la France, par la défense de nos droits, de nos libertés et de nos biens, ayant pour devise celle d'un gentilhomme du XVIII^e siècle : *Ni ramper ni plier* : ne pas ramper, parce qu'il

faut être debout ; ne pas plier, parce qu'il faut rester droit.

Aux ouvriers des deux mondes, en 1847, Karl Marx jeta son fameux appel aux armes qui a retenti comme un glas funèbre au milieu de nos fêtes et de nos plaisirs : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! La vieille société bourgeoise a fait son temps. Le XX^e siècle doit être le siècle des ouvriers ! » et dès l'année suivante, l'Internationale était fondée, avec cette parole pour cri de guerre.

A ce cri de guerre, nous catholiques, nous opposerons le nôtre : — Ouvriers chrétiens, unissez-vous ! Unissez-vous, non pour monter à l'assaut de la vieille société, mais pour la rajeunir et la consolider, en y faisant régner le respect de tous les droits, la pratique de tous les devoirs !.

Unissez-vous contre ces démagogues impies qui vous exploitent par de fallacieuses promesses et vous leurrent de chimériques espoirs ! Unissez-vous contre ces apôtres du mensonge qui suppriment l'au-delà et veulent réduire à la vie présente toutes vos joies et toutes vos ambitions ! Unissez-vous pour défendre contre toutes les tyrannies, qu'elles viennent d'en haut ou qu'elles viennent d'en bas, les droits sacrés de votre conscience, votre dignité d'hommes, votre foi de chrétiens.

Unissez-vous, et le XX^e siècle sera grand dans l'histoire, parce qu'il sera le siècle des ouvriers chrétiens, des ouvriers librement enrôlés sous la bannière du divin charpentier de Nazareth, des ouvriers qui ont au cœur, vivante et féconde, cette triple flamme qui n'en fait qu'une et qui s'appelle : l'amour du Christ, l'amour de l'Eglise et l'amour de la Patrie ! Et ce sera pour nous l'aube de la délivrance. Ainsi soit-il !

ALLOCUTION POUR UNE PROFESSION DE RELIGIEUSES GARDE-MALADES

TROIS PROMESSES

Mes Sœurs,

En vous voyant au pied de cet autel, impatientes de vous donner à Dieu, ma pensée se reporte vers une page de la Bible, page immortelle qui explique l'appel mystérieux auquel vous obéissez.

Or donc, c'était un jeune enfant qui sommeillait sous les voûtes silencieuses du temple. Par trois fois une voix l'éveille, qui l'appelle par son nom : « Samuel ! Samuel ! ».

Par trois fois l'enfant va consulter le grand-prêtre et, quand celui-ci a compris que la voix inconnue est celle de Dieu même, il lui dit : « Si la voix se fait de nouveau entendre, tu répondras : Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. »

¹ Texier, *La charité chez les jeunes*.

² Delmont, *De l'enseignement libre et chrétien*.

Toute l'histoire de votre vocation est contenue dans cette page. Vous rappelez-vous quel saisissement fut le vôtre, quand, dans le secret de votre âme, vous vous êtes entendu appeler par votre nom? C'était comme un murmure très doux et très impérieux à la fois. Et ce murmure se renouvelait dans vos prières, dans vos communions, parfois même au milieu du tumulte mondain qui vous entourait. Qui vous parlait ainsi?

Comme Samuel, vous avez demandé conseil. Celui que Dieu vous avait donné pour guide et pour père a réfléchi, il a prié, il vous a éprouvées et puis il vous a dit : « Si l'appel se fait de nouveau entendre, vous répondrez : Parlez, Seigneur, parce que votre petite servante vous écoute. »

Et Dieu vous a parlé. Que vous a-t-il dit? Ceci est resté longtemps votre secret et le sien. Mais aujourd'hui le moment est venu de tout dire publiquement, puisque c'est publiquement que vous allez vous consacrer à Dieu et aux pauvres. Que toute la terre le sache donc : il vous a demandé et vous lui avez promis trois choses : un immense *sacrifice*, un immense *dévouement* et un immense *amour*!

I

Un immense sacrifice d'abord, sacrifice tel que le monde ne le comprendra pas et qu'il vous regardera peut-être comme des insensées qui pour des rêves abandonnent et rejettent tout ce qui, à ses yeux, fait le bonheur ici-bas.

Le monde veut de l'argent, et vous devrez renoncer à toute possession terrestre. Vous chercherez la pauvreté avec autant d'avidité que les autres cherchent la richesse. Vous aviez peut-être autour de vous tout le confort que donne l'opulence ; sans un regard de regret, quittez tout cela ; quittez vos couverts d'argent pour des cuillers de bois ; quittez vos chambrettes parées de mille objets élégants pour des cellules dont un crucifix de plâtre sera le seul ornement ; quittez vos vêtements gracieux et riches pour la bure monacale. Premier sacrifice.

C'est le moins difficile, bien qu'à chaque instant vous ayez à le renouveler. Il en est un autre beaucoup plus rude parce qu'il aura votre cœur pour autel, sacrifice tellement douloureux qu'il brise parfois l'autel sur lequel il s'accomplit. C'est celui des affections humaines.

Vous étiez tant aimées dans vos familles, ces familles dont vous étiez la caresse, le sourire et le rayon de soleil ! Et vous-mêmes, vous aimiez tant les êtres trois fois vénérés et trois fois chéris qui, après vous avoir donné le meilleur de leur sang, vous donnaient chaque jour le meilleur de leur âme ! Comment avez-vous pu les quitter ? Et comment ont-ils pu vous laisser partir ? Cela serait inexplicable

si nous ne savions que Dieu, en même temps qu'il demande des renoncements surhumains, donne aussi, pour les accomplir, des forces surhumaines. Vous avez dû vous arracher à la tendresse de ceux qui vous donnaient. Et ce don, et cet arrachement, en brisant votre cœur et les cœurs de ceux qui vous aiment, paraissent tellement effrayants dans leur sublimité, que la pensée s'élève d'elle-même vers ce sommet désolé où Abraham allait immoler son fils ; que dis-je ? vers ce sommet plus désolé encore où la Vierge Marie, la Mère des douloureux, offrait au Très-Haut le dernier soupir de son Jésus !

On pourrait croire après cela que vous êtes arrivées à la cime la plus inaccessible du sacrifice. Dieu vous demande pourtant quelque chose de plus, une immolation qui, selon la parole de saint Paul dans son Epître aux Hébreux, atteindra jusqu'aux divisions de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux moelles de votre être : l'immolation de votre volonté par la sainte obéissance.

Après avoir quitté vos biens, après avoir quitté vos familles, il faut vous quitter vous-mêmes ; et ce renoncement, saint Grégoire le Grand nous dit qu'il est cruellement douloureux, *valde laboriosum* ! Après cela, il n'y a plus rien à immoler ; mais cela durera toute votre vie et ce sera tous les jours que vous aurez à tuer quelque chose en vous, et, ce qui est plus dur, quelque chose de vous.

II

Quand Dieu demande de telles abnégations, c'est toujours qu'il veut confier une mission éminente. Je n'en veux pour preuve que la venue de N.-S. Jésus-Christ lui-même sur la terre. S'il n'y a jamais, au témoignage de l'Evangile, vécu à son gré, s'il a poussé l'amour de la Croix jusqu'à la folie la plus sublime, c'est parce qu'il avait à sauver l'humanité abandonnée et malheureuse. C'est à cela qu'il s'est dévoué, c'est pour cela qu'il vous demande d'avoir un immense dévouement.

Telle est la raison de votre présence ici ; telle fut la pensée à laquelle votre Congrégation doit son origine.

Il y a un certain nombre d'années, dans une grande paroisse de Bourgogne, un bon prêtre se lamentait parce que les pauvres qui lui étaient confiés mouraient presque tous sans faire appel à son ministère. Et pourtant, ces âmes, il en avait la charge, elles lui étaient plus chères que toutes les autres, c'est à elles qu'il devait penser en premier lieu, puisque son maître, le Christ, avait dit : « Je suis venu surtout pour les brebis perdues d'Israël. »

C'est alors que lui fut suggérée la pensée de fonder un Ordre de religieuses qui iraient, maternelles, se pencher sur toute cette misère,

et qui, en soignant les corps, arriveraient à toucher et à guérir les âmes. Ce projet, il le mit à exécution, il fit appel à cette admirable famille de saint Dominique qui porte dans son cœur, encore plus que dans ses armes, le flambeau toujours ardent de la Vérité et de la Charité. Bientôt quelques âmes d'élite accoururent à sa voix, la nouvelle Congrégation était née.

Et depuis ce temps, la Petite Sœur Dominicaine garde-malade des pauvres n'a pas cessé de voler au chevet des malheureux qui souffrent. Pareille à un ange aux blanches ailes, elle arrive, avec le sourire de sa bonté et la flamme de son zèle. Rien ne la rebute, ni les besognes les plus humbles; ni les maux les plus repoussants, ni parfois l'accueil le moins engageant. D'ailleurs les préventions, s'il en existe, ne tardent pas à se dissiper, tant il y a de douceur dans ses paroles, de grâce dans son dévouement, et de désintéressement dans son activité. Bientôt on la bénit, bientôt on l'attend avec impatience, bientôt on lui ouvre son cœur, bientôt on écoute ses conseils, bientôt on lui confie ses peines, et quand vient le moment de quitter la terre, ce sont des âmes réconciliées et transfigurées par le baiser de Dieu qui s'envolent vers le ciel!

Tel est l'immense dévouement que Dieu vous demande : aller à ceux vers qui ne va personne, servir ceux que ne sert personne, assister ceux que n'assiste personne; être prêtes à tout pour les sauver, leur appartenir comme à des maîtres et à des seigneurs; leur donner le meilleur de vos forces, et de votre intelligence, et de votre cœur. Ceci n'est possible que quand on aime, et c'est pour cela que Jésus, après vous avoir demandé un immense sacrifice, un immense dévouement, vous demande encore un immense amour!

III

Il y a une vingtaine d'années, j'étais à Beaune pour une cérémonie toute semblable à celle-ci. Elle avait lieu dans cette chapelle improvisée et gracieuse comme tous les berceaux, où la communauté naissante attendait que la Providence, propice à ses prières, l'orientât vers d'autres lieux. Cette cérémonie, plusieurs de vos aînées ne l'ont pas oublié, était présidée par un évêque à la figure d'ascète, resté humble, régulier et pieux comme un séminariste, Mgr Perrault. Je le vois encore quand il se retourna pour prononcer l'allocution d'usage. Il y avait tellement de grandeur et de simplicité, de profondeur et d'éloquence dans ses paroles, qu'on eût dit un Docteur de l'Eglise. Et savez-vous ce qu'il disait? C'est que le Christ est vivant dans ses pauvres, comme il l'est dans la Sainte Eucharistie. Ici et là, il est vrai, il se cache sous des apparences misérables; mais si l'Eucharistie est son

corps et son sang, son âme et sa divinité, les pauvres sont ses membres souffrants; ils font partie de son corps mystique: « Tout ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre mes frères, c'est à moi-même, dit-il, que vous l'aurez fait. » Vous le voyez, l'assimilation est complète.

Le grand évêque, dans sa majesté doctrinale, développa ces pensées si élevées et si belles. Après la cérémonie, je demandai à l'une de celles qui y avaient fait profession: « Avez-vous compris ce qu'a dit Monseigneur? » Elle me répondit: « Si je ne l'avais pas pensé d'avance, je ne serais pas ici! »

Cette réponse, que vous seriez toutes prêtes à faire, montre bien l'essence de votre vocation. Ce qui vous amène ici, c'est ce que Dieu vous demande, c'est un immense amour, l'immense amour que vous avez pour le Christ!

Si vous vous étiez trouvées, par une faveur miraculeuse, aux côtés de la Sainte Vierge quand elle enveloppait de langes les membres délicats de son nouveau-né, ou quand au Calvaire elle recevait dans ses bras tremblants le corps inanimé de son Fils, avec quel amour l'auriez-vous aidée dans cette tâche! Avec quelle foi, quel respect et quelle adoration eussiez-vous touché le corps de votre Dieu!

Ce sont tous ces sentiments qui vous accompagneront quand vous irez voir vos malades. Fiancées et épouses du Christ, vous les approchez comme vous l'approcheriez lui-même, et c'est parce que cet amour sera plus fort que la mort que vous accomplirez parmi eux votre œuvre de conversion et de vie.

**

Qu'elle est belle et nombreuse déjà au ciel la multitude des âmes que la blanche Congrégation des Petites Sœurs Dominicaines garde-malades des pauvres a sauvées, de ces âmes qui sans elles eussent été perdues pour l'éternité! Vieillards qui achevaient dans l'abandon une vie désolée, ouvriers qui avaient vécu dans l'oubli de Dieu, mères de famille qui avaient perdu dans l'épreuve ou dans la frivolité la foi de leur première communion; que seraient-elles devenues, ces âmes, si une de vos Sœurs n'était venue leur apporter, avec son dévouement et son sourire, un peu de repentir et un peu d'espérance?

Mais à présent elles sont sauvées et, quand le Seigneur dit à l'une d'entre vous le suprême: « *Veni, sponsa Christi!* » je les vois qui accourent au-devant d'elle avec des palmes et qui la saluent et qui la bénissent, comme on salue et comme on bénit une mère!

Augmenter cette multitude d'élus qui, là-haut, chantent l'éternel *Hosanna*, telle est donc votre mission. Il n'en est pas de plus belle.

Tout à l'heure, quand vous vous prosternerez à terre, vous entendrez la voix des âmes in-

connues qui vous attendent et qui vous appellent. Ne tardez plus, et vous consacrant à elles pour toujours, offrez à Dieu, dans toute l'allégresse de votre cœur, l'immense sacrifice, l'immense dévouement et l'immense amour qu'il vous demande. Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II

MARIE ET LES NÉCESSITÉS D'ORDRE SPIRITUEL

II. — Marie et les pécheurs (*suite*)

Le rosier du mois de Marie. — « Papa, disait une charmante petite fille de six ans à un ancien militaire qui, nouveau Cincinnatus, occupait ses loisirs à cultiver ses jardins et ses champs, donnez-moi ces jolies roses qui sentent si bon, et dont la blancheur égale celle des lis.

— Pour les effeuiller, sans doute? répondit le père à l'enfant.

— Non, non, répliqua celle-ci; elles sont trop belles pour cela.

— Mais qu'en feras-tu?

— C'est mon secret.

— Ton secret! Le mot est risible... Et si je te donnais l'arbuste entier, me dévoilerais-tu cet important mystère?

— Cher papa, donnez toujours; je vous dirai plus tard à qui je destine ces fleurs.

— A la tombe de ta pauvre mère, sans doute?

— C'est bien pour ma mère... mais... pour ma Mère du ciel. » En prononçant ces derniers mots, la voix de l'enfant avait un accent si pénétrant et si doux, que le père, sans en avoir compris le sens, en fut néanmoins profondément ému. Il s'avança donc vers le rosier, le détacha habilement de la terre, et le remit entre les mains de sa petite fille, qui s'éloigna aussitôt, emportant avec elle son cher trésor.

Quand la bonne petite rentra au logis, il était déjà tard. Son père l'embrassa plus tendrement encore que de coutume et se retira dans sa chambre pour prendre un repos bien nécessaire après une journée employée à de rudes labeurs. Mais, hélas! le sommeil ne vint point fermer ses paupières: une agitation fébrile, inaccoutumée, s'était emparée de son esprit: les souvenirs d'un passé grossi d'orages revenaient à sa mémoire et lui causaient un indicible effroi. Lui, le brave guerrier, le soldat intrépide, que le bruit du canon et de la mitraille n'avait jamais fait pâlir, éprouvait un saisissement inexprimable.

Pour calmer ces cruelles angoisses, vrai cauchemar de l'âme causé par le remords, il se mit à balbutier quelques-unes de ces prières qu'aux jours de son enfance il avait bien des fois redites sur les genoux maternels; et les

mots bénis qui, depuis tant d'années peut-être, jamais n'avaient effleuré les lèvres du vieux militaire, vinrent s'y placer en ordre les uns après les autres, et former ce tout sublime connu sous le titre d'Oraison dominicale ou prière du Seigneur...

La prière! ce cri du cœur, cet élan de l'âme vers Celui qui l'a créée, qui l'aime, qui veut et qui peut seul lui donner le bonheur, est un de ces remèdes efficaces et doux, dont l'effet ne tarde pas à se faire sentir. Notre homme en fit la consolante épreuve. Un rayon d'espérance vint tout à coup dissiper les ténèbres dont, un instant auparavant, son entendement était enveloppé: « Si je suis pécheur, se disait-il, si pendant de longues années j'ai vécu en véritable *païen*, en ennemi de Dieu, tout n'est pas perdu pour moi. N'ai-je pas un petit ange à placer entre moi et la justice du Seigneur prête à me frapper? »

En pensant à son enfant, l'ancien soldat s'endormit, et un songe ravissant acheva de le calmer. Il se crut transporté dans un de ces temples majestueux élevés par le génie de la foi au Dieu trois fois saint. Au bas du chœur, à l'entrée de la nef principale, était un autel étincelant de mille feux et surmonté d'une gracieuse statue de la Vierge Marie. Une foule de fidèles montaient et descendaient les marches de l'autel, déposant aux pieds de l'image vénérée des fleurs et des couronnes. Une délicieuse harmonie ajoutait au charme de cette pieuse vision. Mais bientôt la foule s'écoula; les chants cessèrent; les lumières s'éteignirent; la lampe du sanctuaire seule projetait ses vacillantes clartés sur le candide visage d'une petite fille qui s'avançait furtivement vers l'autel, et y déposait un rosier chargé de blanches fleurs.

Ici le vieillard s'éveilla: le secret de sa chère enfant venait de lui être révélé; et quand, le matin, elle accourut joyeuse vers lui pour l'embrasser: « Moi aussi, lui dit-il en la prenant sur ses genoux, j'ai un secret. » L'enfant sourit: « Tu me le confieras, Papa, dit-elle à son tour. — Non, ma petite, *tu le verras*. »

Le dernier jour du mois de mai 186..., un militaire ayant sur sa poitrine le signe des braves, s'approchait de la Table sainte. Une jeune enfant le suivait du regard et semblait envier son bonheur.

Quelques instants après, le prêtre qui venait de célébrer les saints mystères, s'approcha de nouveau de l'autel, et détacha d'un rosier, placé aux pieds de la Sainte Vierge, une branche encore toute fleurie. Il la présenta ensuite au vieux guerrier qui la baisa respectueusement.

Depuis cette époque, elle figure comme un trophée au-dessus des armes appendues aux murs de sa demeure, et, chaque fois que les

regards du vieillard se portent sur ce rameau desséché, il murmure une prière à Marie, l'aimable et tendre refuge des pauvres pécheurs.

Deux conversions à Lourdes. — En bon mari et en bon père, M. X... avait accompagné à Lourdes sa femme et sa fille ; mais, pour son compte personnel, il était depuis longtemps, et vraisemblablement depuis sa première communion, éloigné de toute pratique religieuse. Depuis plus de trente ans, il avait cessé et de se confesser et de communier.

A Lourdes, son parent, M. G..., était pour la famille un cicérone tout trouvé, et des plus précieux ; on utilisa son obligeance. Celui-ci ne se fit pas prier. Aux abords de la grille qui protège sa chère Grotte, il a vu bien des merveilles s'accomplir. Il a pour principe, et c'est un principe souvent justifié par l'expérience, qu'à Lourdes il suffit d'amener les gens qu'on veut convertir à voir, à bien voir les choses de près, et de les laisser ensuite à leurs réflexions et aux influences de la grâce qui émane ici de tout : il se garda bien de faire à son cher incrédule le moindre discours ou la moindre insinuation dans le sens de la conversion.

Un des services des *Gardiens de la Grotte* consiste à s'occuper des communions qui, à certains jours de pèlerinage, sont si nombreuses à la grille de clôture et à y assurer le bon ordre. Un matin, M. G... dit à son parent et ami : « Tenez, il y a beaucoup de monde aujourd'hui et j'ai beaucoup à faire. Vous me rendrez service en portant un falot à ma place pendant la communion. — Moi ! mais c'est impossible : vous savez bien que je ne puis pas. — C'est un service purement matériel que je vous demande, et qui n'engage à rien. » Et il lui remit son falot allumé.

En homme de bonne compagnie, M. X... remplit ses fonctions de brancardier auxiliaire avec toutes les convenances et le respect voulus ; et cela ne fut pas sans quelque mérite, car la communion dura près d'une heure.

De retour chez lui, il dit à sa femme : « Voilà ce que m'a fait faire l'ami G... Mon Dieu ! je ne demande pas mieux que de lui être agréable ; mais je n'y retournerai plus : le spectacle que j'ai eu là sous les yeux m'a fait rougir de moi-même. Quel défilé ! Quelles attitudes ! Quels beaux sentiments rayonnaient parfois sur ces physionomies ! Et moi... moi !... J'étais là, tout près de ces gens-là, pour faire antithèse, sans doute ! A un moment donné, c'est devenu un vrai supplice, et je me suis fait à moi-même l'effet d'un monstre (*sic*). Non, je ne veux plus y retourner. »

Et cependant, le souvenir de ce qu'il avait vu lui traversait l'esprit ; et, le lendemain, balotté entre des impressions contraires, il y revint, comme fasciné par la beauté de ces

souvenirs, voulant en quelque sorte les contrôler. L'impitoyable gardien, le prenant pour ainsi dire au collet, lui imposa de nouveau le falot, le clouant ainsi à son poste d'observation.

Cette fois il dit en rentrant : « C'est trop fort, et je n'y puis plus tenir : si ça continue, je finirai par me confesser ; j'en ai, ma foi, envie. »

On lui ménagea une troisième visite à la Grotte, à une heure où il n'y avait presque personne. Le P. Marie-Antoine, qui connaissait un peu la famille et avait été mis au courant, s'y trouva à point. M. G... se retira discrètement et les laissa seuls quelque temps. Le vieux moine causa un instant avec lui de sa fille ; puis brusquement : « Y a-t-il longtemps que vous vous êtes confessé ? — Oh ! ça, oui. — Voulez-vous vous confesser ici ? — Bien volontiers. — Eh bien ! mettez-vous là à genoux. » Et, quelques minutes plus tard, derrière « l'autel d'argent », aux pieds mêmes de la blanche statue qui marque l'endroit de l'apparition, l'absolution descendait sur la tête du nouvel Augustin.

Dès lors, non seulement il vécut en chrétien, mais il voulut remplir, comme aspirant d'abord, comme titulaire ensuite, ces fonctions de brancardier qu'il n'avait remplies qu'à titre auxiliaire, et d'où était sorti pour lui le salut.

Il n'eut pas le loisir de devenir titulaire, et la Providence s'y était prise à temps. Quoique paraissant plein de vie, quelques mois plus tard il tombait malade ; deux ans après, il mourait dans les sentiments d'une véritable ferveur, portant sur sa poitrine la médaille de bronze des aspirants brancardiens, qu'il n'avait point voulu quitter ; et, au dernier moment, son geste suprême fut de s'assurer que l'image de Notre-Dame de Lourdes, que cette médaille était bien là : il mourut en la pressant sur son cœur.

Un matin, peu de temps avant l'heure du déjeuner, un monsieur de haute et belle allure débarquait à Lourdes avec sa famille, à peu près dans les mêmes conditions que le précédent converti. Seulement, il ne comptait s'y arrêter que quelques heures, entre deux trains ; c'était tout ce que sa femme et sa fille, qu'il accompagnait aux eaux, avaient pu obtenir de lui.

Dès l'arrivée et sans perdre de temps, les deux femmes, ferventes chrétiennes que l'irréligion du chef de la famille désolait d'autant plus qu'elles l'aimaient tendrement, s'étaient rendues à Massabielle. Lui, n'ayant rien à faire ici, s'était chargé des préparatifs du déjeuner.

Avisant l'hôtel qui lui parut le plus confortable, il entra et fit appeler le maître d'hôtel : — En attendant ma femme et ma fille, lui dit-il, je vais faire un tour jusqu'à cette fa-

meuse Grotte, si ce n'est pas trop loin ; tenez-nous prêt, au retour, un bon déjeuner pour trois.

— Monsieur veut sans doute du maigre ?

— Comment ! du maigre ?

— C'est aujourd'hui vendredi, et presque tout le monde ici fait maigre.

— Ah ! voilà qui m'est bien égal, par exemple ! s'écria le libre penseur scandalisé. Ayez soin que le déjeuner soit substantiel. Il me faut de la viande, vous entendez bien ?

Le maître d'hôtel s'inclina respectueusement, et ils dressèrent un menu qui n'avait rien d'érémite : bifteck, poulet, et le reste.

Ainsi rassuré, notre voyageur alluma un cigare et s'achemina paisiblement vers la Grotte, tout en admirant la beauté du site. Il y arriva assez longtemps avant sa femme et sa fille qui s'étaient attardées, à la crypte et à la basilique, dans de ferventes prières pour la conversion du cher mécréant.

A leur tour, cependant, elles arrivent à la Grotte... Quelle n'est pas alors la stupéfaction de la mère ! Là, devant elle, au pied du Rocher, un homme est à genoux, priant avec ferveur, les yeux baignés de larmes : et cet homme... oui, c'est bien lui ! c'est son mari !... Elle ose à peine l'interrompre et l'aborder. Mais lui, aussitôt qu'il l'aperçoit : « Oui, c'est bien moi, s'écrie-t-il ; je prie, je pleure. Tu te demandes comment cela s'est fait ? En vérité, je ne le sais pas plus que toi. Tout à l'heure, comme j'arrivais ici sans penser à rien, à peine me suis-je trouvé en face de la Grotte, à peine ai-je regardé cette statue, qu'une émotion indéfinissable s'est emparée de moi. Il n'y avait pas à raisonner : ça été plus fort que moi... je suis tombé à genoux. Un prêtre était là : je lui ai demandé s'il voulait bien me confesser : « C'est tout ce qu'il y a de plus facile, » m'a-t-il répondu. Et c'est fait, ma chère amie, c'est fait : je viens de me confesser là, dans la Grotte, derrière ce petit autel. Nous restons ici ce soir ; et demain je communie. C'est réglé. Tu n'as pas idée comme je suis heureux ! »

Il ne fut point seul à verser des larmes de joie, d'attendrissement et de reconnaissance. Ensemble on bénit Dieu, ensemble on remercia avec effusion Notre-Dame de Lourdes.

Puis on reprit le chemin de l'hôtel. La salle à manger était pleine de monde. En y rentrant, le nouveau converti interpella les personnes assez nombreuses qui étaient en train de déjeuner ; et, avec la même rondeur avec laquelle il avait, tout à l'heure, envoyé promener le maître d'hôtel et son maigre :

— « Messieurs, dit-il, je suis Monsieur V..., grand chasseur, comme quelques-uns d'entre vous le savent peut-être ; je passe pour le premier fusil de la capitale (*sic*). J'étais un franc fimpie. Voici ce qui vient de m'arriver

(et il répète ce qu'il avait raconté à sa femme, puis à sa fille). Vous voyez maintenant devant vous un homme qui s'est confessé tout à l'heure et qui communiera demain. » Se tournant alors vers le maître d'hôtel : « Je vous avais demandé un déjeuner gras, et vous l'avez sans doute préparé exprès. Nous nous arrangerons ; et nous attendrons s'il le faut : veuillez nous faire préparer un déjeuner maigre. »

Il faut renoncer à décrire la surprise et les impressions des auditeurs, mais surtout les sentiments qui agitaient l'âme de la femme et de la fille.

A partir de ce vendredi-là, M. V... est devenu et resté un excellent chrétien.

Revenu de loin. — C'était au printemps, par un des beaux jours du mois de mai. Le joli et pittoresque village d'E... venait de célébrer sa fête patronale, et de promener en triomphe, au milieu de ses rues émaillées de fleurs, l'image auguste de celle qu'il a choisie pour Souveraine. Après l'office, qui avait été ce jour-là plus long que de coutume, le digne pasteur s'était retiré au presbytère, pour y terminer, dans le silence de la prière, une journée si pleine d'émotions et de véritable bonheur ; il finissait le bréviaire et en était arrivé à ces mots du *Salve Regina* où l'Eglise salue *Marie* du doux nom de Mère de la miséricorde, *Mater misericordiae*, lorsque tout à coup il entend à la porte un coup de sonnette. C'était un étranger qui désirait parler à M. le curé. Son rire sombre et taciturne, la nuit qui commençait à tomber, firent craindre un instant au domestique que ce ne fût un intrigant, peut-être même un malfaiteur ; cependant le vénérable curé, méprisant cette crainte, permit au jeune inconnu d'entrer dans sa chambre, et lui demanda ce qu'il désirait de lui.

« Monsieur le curé, lui dit-il, je n'ai l'honneur de vous connaître que de nom, mais je sais que vous possédez ici, dans cette paroisse, une agrégation du Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs ; ma bonne mère, que j'ai depuis bien des années affligée par mes égarements, me l'a appris et m'a souvent recommandé à Notre-Dame des Victoires. Dernièrement encore, elle me conjurait, dans une de ses lettres, de revenir à de meilleurs sentiments et de mettre enfin un terme à ses longs chagrins ; mais jusqu'aujourd'hui je n'ai rien suivi de ses maternels conseils, et j'ai continué à affliger sa tendresse en déshonorant par toutes sortes d'excès le nom illustre de ma famille. » Et en disant ces mots, le jeune homme poussait de profonds soupirs et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Mais, mon ami, reprit vivement le curé, quoi donc de si grave votre vertueuse mère aurait-elle à vous reprocher ?

— Je n'ose vous l'avouer, répondit l'étranger, et j'aurais peur de souiller vos oreilles par un tel récit.

— Mon ami, dit le digne pasteur, ne craignez rien ; la miséricorde de Dieu, dont nous sommes sur la terre les ministres, nous rend quelquefois témoins de bien des morts épouvantables, et de bien des résurrections inespérées. Le Sauveur a rappelé son ami Lazare de la putréfaction du tombeau, et il a rendu le fils de la pauvre veuve de Naïm à la tendresse d'une mère éplorée. Dites-moi donc le sujet de vos cuisants chagrins, car je suis disposé à les écouter avec le cœur d'un père et à les calmer s'il est en mon pouvoir.

A ces mots, le jeune étranger revint un peu de son premier abattement ; un rayon de joie céleste tomba sur sa figure pâle et livide, et un doux sourire ranima ses lèvres glacées. Il prit la parole et raconta en ces termes l'histoire de son naufrage dans la vertu :

« J'avais fait connaissance dès ma plus tendre jeunesse, dit-il, d'un jeune homme de bonne famille comme moi, mais qui ne partageait en rien les sentiments religieux de la mienne. Pendant longtemps, je me mis en garde contre ses perfides conseils ; mais, parvenu à un âge où le vent des passions trouble le cœur, je méprisai les sages préceptes de ma vertueuse mère, et je me laissai entraîner au courant de la vague ; elle me porta loin de mes premières affections, et je reconnus bientôt qu'un abîme attire un autre abîme.

J'allais atteindre ma vingt-et-unième année. L'esprit d'indépendance et de voyage acheva de me perdre. Ennuyé des reproches que je recevais chaque jour, je résolus de m'éloigner et de donner un libre cours à toutes mes fantaisies.

Je demandai donc à mon père une somme assez considérable pour visiter l'Italie, Naples, Constantinople, et de là me rendre aux Etats-Unis d'Amérique, dont j'avais entendu dire tant de belles choses par mes compagnons de plaisir. Mon père m'accorda cette faveur ; mais ma mère en éprouva beaucoup de chagrin, car elle n'y voyait qu'un moyen légitime de fuir sa direction maternelle et de faire un pas de plus dans le mal. Elle ne se trompait pas, car il semble que Dieu ait réservé à l'amour d'une mère une lueur prophétique sur l'avenir de ses enfants.

Je m'embarquai à Marseille le 31 mai 1848, et je fis voile vers l'Italie. Avant mon départ, une main tendre et affectueuse, que je bénirai toujours, cacha dans mes habits une médaille miraculeuse ; le même jour on fit célébrer pour moi une messe à l'autel de la Vierge, et, pendant une neuvaine, un cierge brûla pour le jeune voyageur, ou, disons mieux, pour l'enfant prodigue qui allait quitter une mère adorée et le toit paternel.

J'arrivai à Rome le 6 juin, à Naples le 1^{er} juillet, à Constantinople le 1^{er} août, d'où je repartis pour les Etats-Unis le 15 du même mois, et trente jours après nous touchions le port de Washington.

Après une heureuse navigation, j'étais au but de tous mes désirs et au comble de ma joie. Je me trouvais sur le sol américain, qu'on m'avait tant vanté pour la sagesse de ses institutions, pour la richesse de ses produits ; je respirais à pleins poumons cet air enivrant de la liberté qu'on ne respire nulle part plus que dans cette république. Trois ans consécutifs furent employés en voyages, en promenades, en plaisirs. Je ne pensais plus à la France, peu à mon père, quelquefois encore à ma mère ; mais ce souvenir s'effaçait si vite qu'il semblait qu'un esprit jaloux de mon bonheur m'enlevait cette salubre pensée pour éteindre en moi jusqu'à la moindre volonté du bien.

J'avais résolu de passer encore quelques années à Washington ; mais, un jour que j'étais allé visiter une campagne voisine de cette ville, un voleur s'introduisit dans ma demeure et prit tout l'argent qui me restait, sans que je pusse jamais le découvrir. Je fus tout à coup jeté dans la plus extrême misère, et obligé de reprendre le chemin de la patrie. J'avais bien pensé écrire à mon père ; mais, outre que ce vol lui aurait paru équivoque et aurait été mal interprété, je n'osais m'humilier sous de graves reproches. J'allai donc prier le capitaine d'un vaisseau français de vouloir bien se charger de moi sans argent, condition qu'il accepta difficilement, en me faisant promettre que je servais dans l'équipage comme homme de peine. Ce nouvel emploi me déplut souverainement ; mais il fallut, pour cette première fois, avaler le calice de l'enfant prodigue, ou rester dépourvu de tout sur la terre étrangère.

Le jour du départ arrivé, je me présentai à bord du vaisseau français ; le capitaine me fit signe de venir lui parler : « Mon ami, me dit-il, il ne s'agit plus ici de promenades de touriste. Il faut endosser cet habit poissé de marin, chausser ces gros sabots, et se mettre à la besogne sans retard. » Ce n'était là que le commencement de mes malheurs ; la Providence me destinait à bien d'autres revers ; et il en est ainsi pour toute âme qui s'écarte de la voie tracée par sa divine main. Nous nous éloignâmes du port de Washington. Tout nous promettait une heureuse traversée ; un ciel bleu d'azur brillait sur toute l'étendue de l'horizon, le vent qui soufflait à l'Est soulevait à peine les vagues tranquilles, et le soleil qui se couchait sans nuage derrière les hautes montagnes nous promettait encore de longs jours de sérénité.

Déjà nous allions toucher les îles Açores, lorsque nous fûmes assaillis par une horrible tempête. De gros nuages noirs s'amoncelèrent

sur nos têtes, des éclairs fréquents sillonnaient la nue, et nous vîmes la foudre tomber plusieurs fois à nos côtés. Jamais je ne fus témoin d'un spectacle si effrayant. La mer était littéralement devenue comme une grande couche de feu, que ses flots agités rendaient plus épouvantable encore. Un vent violent, qui soufflait de l'ouest, brisa tout à coup notre mât, enleva nos cordages ; et notre vaisseau, sans gouvernail, alla se lancer contre d'énormes rochers, où il s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. En ce fatal moment, je perdis l'espoir de revoir la France : je fis mes derniers adieux à tous ceux qui m'étaient chers ; à genoux sur le pont, les mains levées vers le ciel, je promis à celle qu'on appelle à si juste titre l'Etoile du matin et l'Espérance du pauvre nautonnier que, si j'abordais au rivage, je mettrais fin à mes désordres. J'avais à peine achevé ces mots que le capitaine du navire nous dit : « Mes amis, tout est désespéré ! » Et il tira le canon d'alarme. Aussitôt nous nous jetâmes à la mer, les uns sur les canots de sauvetage, les autres se liant à des planches avec les cordages qu'ils pouvaient rencontrer. Je pris ce dernier parti comme le plus sûr, et, pendant vingt-quatre heures, je flottai au gré des vents, poussé loin des côtes par la fureur des vagues. C'est dans cet état désespéré, lorsque toutes les ressources humaines m'avaient abandonné, que la main de Dieu vint me trouver : car c'est elle, dit le Prophète, qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène. Un vaisseau américain, allant à Marseille, vint à passer et me recueillit sur son bord. Voilà, monsieur le curé, une petite partie de mon histoire, que j'abrège, afin de ne point abuser de vos précieux moments.

Arrivé à Marseille, je voulais monter à Notre-Dame de la Garde pour mettre ordre à mes affaires de conscience ; mais, ayant rencontré plusieurs de mes amis, je différai l'exécution de mes promesses, et un peu plus tard je les oubliai entièrement pour retourner à mes anciennes habitudes, à de nouveaux désordres : tant est difficile à rompre la chaîne du péché. Dans cette même ville, je fis connaissance d'un célèbre artiste de Paris, auquel je racontai mes aventures. Il s'intéressa beaucoup à ma situation malheureuse, m'engagea à écrire en vers quelques pièces de comédie, pour lesquelles il me trouvait une grande aptitude. Mes premiers travaux firent en effet une grande sensation, je fus applaudi : mais, enivré de cette fumée de gloire, le théâtre devint ma passion favorite ; un peu plus tard, je voulus jouer moi-même le principal rôle des pièces que je composais. Je suis donc comédien, et, au moment où je vous parle, à l'heure qu'il est, monsieur le curé, on m'attend certainement dans le théâtre ; mais une main invisible m'a poussé vers vous. J'ai fui cet abominable mé-

tier de perdre les âmes ; car depuis deux jours je ressens dans mon cœur des changements, des bouleversements extraordinaires. Non, jamais la mer agitée n'eut de flots si amers ; le repentir de mes fautes, le regret d'avoir si étrangement quitté ma famille, me poursuivent nuit et jour. Oh ! oui, je le sens, ma mère a prié pour moi le Refuge des pécheurs, au commencement du mois de Marie ; et elle a obtenu la grâce qu'elle lui demande depuis si longtemps. Je suis converti, et je viens en ce moment me jeter à vos pieds pour vous confier tous les secrets de ma conscience ; veuillez, monsieur le curé, m'ouvrir les portes du ciel et répandre dans mon âme une goutte de cette paix que je n'ai point goûtée depuis quinze ans. »

Le jeune de V... se confessa, quitta le monde pour s'ensevelir dans la solitude, et il est aujourd'hui la consolation de sa famille et l'honneur de la religion.

Conversion d'un vieillard. — Une famille honorable sous tous les rapports, et fort estimée de toute la ville, était menacée de perdre son chef, vieillard dont la tête avait blanchi dans l'exercice de tous les devoirs d'un homme irréprochable selon le monde, mais auquel il manquait, hélas ! la pratique des devoirs du chrétien. Sa femme, très pieuse, ses enfants, bons catholiques aussi, se désolaient doublement de sa perte cruelle qui paraissait inévitable ; car cette tête si chère refusait de se courber sous la main du représentant de Jésus-Christ. M. T... ne voulait pas entendre parler de confession, et pourtant il baissait de jour en jour. On craignait même que ses facultés intellectuelles ne vinssent à l'abandonner sans qu'il eût réglé ses affaires spirituelles et temporelles, et nul n'osait aborder cette double question.

Cependant les neuvaines se succédaient ; bien des vœux étaient chaque jour déposés par cette famille désolée aux pieds de celle qu'on n'invoque jamais en vain. L'épouse chrétienne, baignée de larmes, implorait Marie sous toutes les appellations que la piété se plaît à donner à la Reine du Ciel. Mme T... faisait offrir la sainte victime du pardon sur tous les autels et dans tous les sanctuaires où l'on savait que cette bonne Mère s'est plu à montrer sa miséricordieuse tendresse : des neuvaines, des voyages avaient été promis à Notre-Dame de Fourvière, sanctuaire si riche en merveilles de grâces ; à Notre-Dame du Laus, cet autre lieu des prédilections de Marie ; à Notre-Dame du Lauzier ; à Notre-Dame de la Garde. Et le cœur du moribond demeurait toujours de glace...

« Hélas ! à qui donc m'adresserai-je désormais, ô Marie ! s'écriait, dans une indicible angoisse, l'épouse découragée. Sous quel titre,

sainte Mère de Dieu, vous conjurerai-je encore d'avoir pitié de ma désolation ? — Sous quel titre ? lui dit une amie. Ah ! consolez-vous ; il en est un nouveau que notre Dieu semble vouloir spécialement glorifier de nos jours. Croyez-moi, confiez ce cher mari à Notre-Dame Réconciliatrice de la Salette, et j'en ai le doux espoir, elle le conduira au port du salut. Oui, faites une neuvaine à Marie descendue en terre pour rappeler son peuple à la pénitence ; promettez de visiter la montagne baignée des larmes de cette tendre mère, et encore une fois, quelque chose me dit que vos vœux seront exaucés. » Mme T... laissait parler son amie et gardait un froid silence. « Mais enfin, je ne puis, dit-elle... je ne saurais... franchement, je ne crois pas à cette apparition et ma famille partage mon extrême répugnance à ce sujet. »

Cependant, l'état du malade devenant plus alarmant, quelqu'un qui avait la confiance de cette honorable famille se hasarda, après une bien fervente prière, à faire près du pécheur impénitent de nouvelles tentatives. Au premier mot, il est repoussé de manière à lui ôter le courage de récidiver.

Alors Mme T... n'osant plus rien espérer, se décida à user de la dernière ressource indiquée par son amie. Elle écrit donc pour demander une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, à laquelle elle promet un voyage d'action de grâces, et fait dire dans la ville une messe coïncidant avec celle qui se célèbre sur le lieu du miracle. Au moment où cette messe se terminait, le malade, se réveillant comme d'un sommeil, dit à la personne qui l'avait sollicité de se confesser : « De quelle affaire importante m'avez-vous donc parlé l'autre jour ? » On se regarde. — « De votre notaire, peut-être ? — Non, non : il s'agissait de bien autre chose. — Serait-ce d'un entretien avec quelque pieux ecclésiastique ? — C'est cela même. Allez chercher promptement M. l'abbé N..., je veux me confesser... »

On y court en toute hâte, comme on peut le croire. Le malade se confesse avec sa pleine connaissance, reçoit les derniers sacrements dans les meilleures dispositions, règle sagement ses affaires temporelles, et meurt en fervent chrétien le surlendemain. Sa famille, le cœur brisé de sa perte, mais l'âme consolée par une mort si précieuse, est venue rendre grâce sur la sainte montagne, en proclamant que c'est à Notre-Dame Réconciliatrice de la Salette qu'est due cette glorieuse victoire.

Une victoire sur le respect humain. — On lit dans la Vie du Père Beauveau, religieux de la Compagnie de Jésus, et auparavant marquis de Novian, qu'il dut sa conversion et sa vocation à l'état ecclésiastique à une victoire qu'il

remporta sur lui-même pour honorer la Reine du ciel.

L'an 1649, lorsque les troupes allemandes étaient en Lorraine, quelques soldats qui étaient logés à Novian, après avoir bu avec excès, se mirent à jouer ; l'un d'eux, ayant beaucoup perdu, se lève tout à coup en furie, et apercevant une image de la Sainte Vierge attachée à la muraille, il s'en prend à elle, comme si elle eût été cause de ses pertes, et lui donne plusieurs coups en proférant des blasphèmes. Il ne l'eut pas plus tôt fait qu'il tomba par terre avec un tremblement dans tout le corps et des douleurs si violentes et si continuelles, qu'il fut impossible de lui faire prendre quelque nourriture pendant quatre ou cinq jours. Les troupes ayant reçu l'ordre de déloger, on lia ce malheureux soldat sur un cheval pour qu'il suivît les autres ; on a su, depuis que, s'étant jeté à bas, à force de se tourmenter, il était mort sur le chemin, en mordant la terre et écumant de rage.

A Novian, on ne cessa de parler avec étonnement et crainte de la punition exemplaire de cet impie, jusqu'à ce que, deux ans après, à la persuasion d'un missionnaire, on résolut de réparer solennellement le sacrilège. En conséquence, le curé de la paroisse, le chapelain du château, des missionnaires et quelques prêtres du village allèrent en surplis de l'église à la maison où la profanation avait eu lieu. Mais quand la procession y fut arrivée, il ne se présenta personne pour porter l'image de la Sainte Vierge, quoique le curé fit signe à plusieurs de remplir cet office. M. de Beauveau, indigné d'une pareille froideur pour le service de la Reine du ciel, se sentit intérieurement poussé à prendre lui-même cette image, et quoique l'esprit de vanité et la crainte de paraître simple aux yeux du monde l'en détournassent, il la prit et la porta avec respect jusqu'à la chapelle du château, où elle fut placée honorablement par l'autorité de l'évêque.

La Sainte Vierge ne tarda pas à récompenser cet acte de piété ; et ce triomphe remporté en son honneur sur le respect humain fut, de l'aveu même du marquis, suivi d'une abondance si extraordinaire de grâces et de si fortes inspirations de vivre plus conformément à l'esprit du christianisme, qu'il en était étonné, et même quelquefois affligé, dans la crainte, disait-il, que cela ne le menât trop loin. Il se convertit, se fit religieux et mourut saintement.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 januarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 11 janvier 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour un Triduum préparatoire à l'Adoration perpétuelle. — *Les trois péchés contre la sainte communion.* — I. La communion sacrilège, 17.

Pour la fête de saint Blaise. — Son pouvoir de guérison, 22.

Avis paroissiaux. — Propagation de la foi et Sainte-Enfance, 25.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XI. Histoire de Zachée, 26.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — II. Marie et les nécessités d'ordre spirituel : 2^e Marie et les pécheurs (*suite*), 27.

POUR UN TRIDUUM PRÉPARATOIRE À L'ADORATION PERPÉTUELLE

Les trois péchés contre la sainte communion

I

LA COMMUNION SACRILÈGE

Quicumque manducaverit panem hunc vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini;... iudicium sibi manducat et bibit.

Celui qui mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur;... il mange et boit son propre jugement.

(I Cor., XI, 27 et 29).

Mes frères,

Notre saint Père le Pape Pie X, voulant renouveler dans l'Eglise entière la piété envers l'auguste Sacrement des autels, a invité tous les évêques du monde à faire donner, dans toutes les paroisses de leurs diocèses, trois jours de prédications eucharistiques une fois chaque année, et spécialement avant la solennité de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement¹.

Ce triduum commence aujourd'hui pour nous.

Conformément au désir du Vicaire de Jésus-Christ, nous y parlerons de la sainte communion.

C'est un sujet aussi vaste qu'important. Son étendue dépasse de beaucoup l'étroit domaine que trois instructions plutôt courtes que longues permettent d'explorer. J'ai, en conséquence, formé le projet de n'en étudier qu'une partie. — Mais laquelle ?

Quand je me suis fait à moi-même cette question, je me suis souvenu que le divin Maître a dit : « *Le médecin n'est point neces-*

saire à ceux qui se portent bien, mais aux malades. Je suis venu, non pour les justes, mais pour les pécheurs. » (Marc, II, 17). Et moi aussi, je me suis déterminé à parler aux malades et aux pécheurs ; c'est-à-dire, non point à ceux qui font bon usage de l'Eucharistie, mais à ceux qui en usent mal.

Je traiterai donc, pendant ces trois jours, des *péchés contre la sainte communion*. Je m'adresserai aux chrétiens qui les ont commis. Je leur dirai la gravité de ces fautes, de quelle responsabilité elles ont chargé leur conscience, à quels châtiments elles les ont exposés. Je les engagerai ensuite à rentrer en grâce avec le Dieu qu'ils ont outragé dans le plus généreux et le plus auguste de ses bienfaits. En m'écoutant, je l'espère, ils réfléchiront ; leur cœur se remplira de regret ; ils concevront le ferme projet de réparer leurs péchés ; et, le jour de l'Adoration, ils feront une communion assez fervente et assez méritoire pour obtenir que Dieu oublie leurs communions passées et pour préparer, dans l'avenir, des communions vraiment bonnes et fécondes en fruits de salut.

La première et la plus grave des fautes contre le sacrement d'Eucharistie, celle dont nous nous occuperons aujourd'hui, se nomme la *communion sacrilège*. — C'est d'elle que l'apôtre saint Paul a écrit la redoutable parole que je citais en commençant : « *Celui qui mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur;... il mange et boit son propre jugement.* » — Je commenterai ce texte en expliquant d'une part la *gravité*, et d'autre part le *châtiment* de la communion sacrilège.

I

Le péché, dit-on, est le plus grand de tous les maux. C'est bien vrai ; car rien n'est mal comme de désobéir à Dieu, l'être infiniment digne d'obéissance et d'amour. — Cependant, les péchés ne sont pas tous d'égale malice. Elle s'accroît ou s'atténue suivant l'importance ou la sainteté de leur objet, et par l'effet des circonstances dans lesquelles ils se commettent. Il existe ainsi, parmi eux, une sorte de gradation. — Or, dans cette hiérarchie du mal, la réception indigne du sacrement d'Eucharistie occupe le degré le plus élevé. Elle constitue certainement le plus grave des péchés que l'homme puisse commettre.

La première raison de sa gravité sans égale se trouve dans ce fait que la communion sacrilège atteint Dieu lui-même. Elle rend celui qui la commet coupable, comme dit saint Paul, « *du corps et du sang du Seigneur.* »

Les autres fautes prennent leur objet immédiat parmi les créatures. Ainsi, l'enfant indocile

¹ Circulaire de la S. C. des Ind. du 10 avril 1907 et décision du 26 février 1908. (Voir *Ami* 1907, p. 458, et 1908, p. 684).

offense son père ou sa mère ; l'assassin tue son semblable ; le calomniateur le déshonore ; le larron lui prend ses biens ; l'impudique, suivant un mot des Ecritures, « *pèche contre son propre corps*. » (I Cor., vi, 18). Tous ceux-là désobéissent à Dieu ; car Dieu défend de faire ce qu'ils font. Cependant, leurs attentats ne frappent que des hommes. Ils ne pèchent contre Dieu qu'en raison des lois par lesquelles il s'est fait le protecteur de leurs victimes. — Le manquement même aux devoirs envers Dieu ne va pas toujours contre l'être divin ; souvent il ne l'atteint qu'indirectement. Ainsi, le refus de croire méconnaît ses enseignements ; le désespoir oublie ses promesses ; le blasphème outrage son nom ; la profanation des choses saintes, des lieux destinés au culte, des personnes consacrées à Dieu, offense le caractère sacré dont il les a revêtus. Mais lui, personnellement, lui, envisagé dans sa substance, échappe encore à leurs atteintes.

Il en va tout autrement de la communion indigne. Celle-ci vient frapper l'être divin lui-même.

Qu'est-ce, en effet, que l'Eucharistie, et que contient-elle ? — Si j'en fais l'analyse, j'y trouve : — premièrement, des apparences, qui sont uniquement des apparences, et sous lesquelles rien n'est réellement de ce qui paraît être ; — et deuxièmement, sous ces apparences, Jésus-Christ présent, accompagné des deux autres personnes divines. Dieu est donc la seule réalité que l'Eucharistie contient. Et quel autre que lui, s'il est seul dans l'Eucharistie, pourrait donc subir l'attentat commis par la communion sacrilège ?

Certes, il faut se garder d'excuser les fautes dont nous parlions tout à l'heure. Elles sont toujours dignes de flétrissure et revêtent souvent un caractère de gravité qui effraie. — On frémit d'horreur quand on lit, dans les feuilles publiques, le récit des hontes, des cruautés, des iniquités de toutes sortes, dont le nombre va chaque jour grandissant parmi nous et atteste si hautement notre démoralisation sociale. La conscience de tout honnête homme en est indignée et révoltée... Pourtant, elles sont moins odieuses que la communion indigne. Celles-là sont des péchés contre l'homme ; celle-ci est un péché contre Dieu ! — L'histoire ne raconte qu'avec horreur les profanations auxquelles se sont livrés les impies au temps des guerres de religion et pendant les grandes révolutions. Violer les églises, renverser les autels, briser les vases sacrés, brûler et jeter au vent les reliques des saints, massacrer les prêtres et les religieux : n'étaient-ce point choses abominables, dignes de toute la réprobation des hommes et de toutes les vengeances de Dieu ?... Cependant, ces forfaits étaient moins criminels que la communion indigne. Celle-ci profane un être infiniment plus

digne de respect que ne l'étaient les êtres profanés par ceux-là. Elle outrage l'être infiniment saint, celui même de qui venait leur sainteté. Elle le saisit, dans le sacrement où il s'est rendu présent ; elle lui impose le contact d'une chair souillée ; elle le met en fusion avec une âme tout imprégnée de la fange du péché ; elle le force à descendre dans un cœur où règne le démon ; elle le livre à son pire ennemi et renouvelle le plus odieux des crimes dont parle l'histoire : celui du traître Judas.

Quoi ! Les anges qui voient Dieu dans les hauteurs des cieux n'osent pas arrêter sur lui leurs regards et se voilent la face de leurs ailes, tant sa sainteté les éblouit. Les hommes les plus vertueux ont toujours craint de n'être point assez purs pour approcher de Dieu. Le mot de S. Pierre : « *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur !* » (Luc, v, 8), jaillissait spontanément de leurs lèvres, quand ils devaient aller à lui. Jamais un saint ne s'est agenouillé à la table eucharistique sans avoir soigneusement et de plus en plus purifié sa conscience. Et le sacrilège pousse l'audace jusqu'à y apporter une âme criminelle ! Quelle idée se fait-il donc de Dieu ? Comprend-il sa sainteté et sa majesté ? A-t-il le sentiment de sa justice ? Le croit-il incapable de venger son honneur ? — Non, je ne puis m'expliquer sa faute que par une absence totale de foi ou par une sorte de folie...

La grièveté de la communion indigne ressort, non seulement de son objet, mais aussi des circonstances dans lesquelles elle se commet.

Elle abuse du mystère dans lequel, sous l'impulsion de son amour, Dieu s'est fait le plus petit ; elle profite de ce qu'il s'est désarmé et de ce qu'il se donne. S'il n'avait rien dépouillé de ses grandeurs ; s'il se montrait dans tout l'éclat de sa souveraineté ; s'il s'environnait, comme autrefois sur le Sinaï, d'éclairs et de tonnerres, ou seulement, comme sur le Thabor, d'une auréole lumineuse : on le craindrait ; on tremblerait devant lui ; on tomberait anéanti à ses pieds. Mais parce que, dans sa bonté, il se présente voilé et sans défense, on se joue de lui et on le profane. Parce qu'au lieu de terroriser l'homme, il cherche à l'attirer et s'incline vers lui pour l'embrasser, on abuse de son baiser pour le trahir. — N'est-ce pas le comble de l'ingratitude ?

Et cela se fait avec des apparences de piété et d'adoration. — Suivez du regard le malheureux qui va faire une communion sacrilège ! Il prend, pour venir à la table sainte, les allures de la dévotion ; il s'agenouille humblement ; il baisse la tête comme sous une impression de religion profonde ; il se relève et se retire avec recueillement ; il simule une action de grâces fervente et attendrie. Vous

vous êtes édifiés, vous qui l'avez vu, de son attitude et de son application ; peut-être même lui avez-vous porté envie... Ah ! si vous aviez su !... Hérode disait aux Mages, quand il voulait enlever la vie à l'Enfant-Dieu : « *J'irai et je l'adorerai* » (Mat., II, 8). Celui-ci fait comme Hérode. C'est un assassin qui se présente en adorateur... — N'est-ce point là le comble de l'hypocrisie ?

Enfin, ce crime se glisse au milieu des actes religieux les plus solennels, comme pour en démentir la signification et en profaner la sainteté. Il se commet pendant l'auguste sacrifice des autels, au milieu des croyants prosternés, pendant l'exécution des hymnes sacrées, quand les prêtres distribuent, avec l'hostie sainte, les meilleures faveurs de Dieu, à côté de fidèles qui communient avec ferveur. Il vient donc mêler la profanation à la religion, l'outrage aux louanges, la haine à l'amour. Il permet à Satan de prendre, comme disait le Psalmiste, sa part « *de gloire dans les solennités célébrées en l'honneur de Dieu* » (Ps., LXXIII, 4). — Voilà bien encore le comble de l'arrogance et de la perversité !

Mais, dites-moi : quelle raison pouvez-vous avoir de commettre un crime aussi odieux ? Y êtes-vous contraints par quelque persécuteur, sous peine de mort ? Y gagnez-vous, comme Judas, une somme d'argent ? — Point du tout ! — Certes, ni la crainte, ni la cupidité n'excuseraient votre conduite. Elles l'expliqueraient pourtant, dans une certaine mesure. Mais cette explication n'a rien à faire ici. Vous communiez indignement pour des raisons qui n'en sont pas. Vous avez reculé, en confession, devant l'aveu d'une faiblesse. Vous n'avez pas pris la peine, avant de venir au saint tribunal, de vous exciter au regret de vos péchés. Vous n'avez pas voulu renoncer à quelque occasion criminelle. Vous avez tenu, par amour-propre, à suivre, quoique n'en étant pas dignes, vos amis à la table sainte. Fausse honte, insouciance, faiblesse de cœur, respect humain mal entendu : voilà d'où sont venues vos communions sacrilèges. Eh bien ! sachez-le : les malheureux qui, pour sauver leur vie, ont jeté un grain d'encens sur le brasier allumé devant une idole, ou mis un pied tremblant sur l'image de la croix, ont été infiniment moins coupables que vous.

O Jésus, quand, au moment d'expirer sur votre gibet, croyant avoir épuisé votre calice, et, avec lui, la malice des hommes, vous vous êtes écrié : « *Tout est consommé !* » (Jean., XIX, 30), vous vous êtes trompé. Non, tout n'était pas consommé ! L'avenir vous réservait d'autres tortures et d'autres trahisons. Il vous restait à subir un autre déicide : celui des communions sacrilèges. Et celui-ci devait vous être plus douloureux que le premier. Car votre mort sur la croix, vous l'avez désirée ; vous l'avez

acceptée avec amour ; vous en avez fait sortir le salut des hommes. L'univers vous y a rendu hommage : la terre a tremblé, le soleil s'est voilé, les rochers se sont brisés, les tombeaux se sont ouverts. Enfin, la croix vous a mérité les gloires de la résurrection et une royauté immortelle. — Au contraire, la communion indigne est un crime sans compensation, sans consolation, sans utilité. Tout y est crime, et ce crime reste dépourvu de tout ce qui pouvait faire contrepoids à celui des Juifs. Il n'a rien que son infernale malice et, — je dois l'ajouter aussi, — son terrible châtement.

II

Dieu a toujours puni le sacrilège avec une extrême sévérité.

Rappelez-vous les exemples racontés dans l'histoire sainte ! — Coré, Dathan et Abiron offrent à Dieu de l'encens sur un feu profane : la terre s'ouvre sous leurs pas et les engloutit. — Oza soutient l'arche d'une main non consacrée : bien qu'il le fasse pour l'empêcher de se renverser, il tombe foudroyé. — Héliodore entre dans le temple de Jérusalem pour le dépouiller de ses trésors : les anges le flagellent et le mettent à deux doigts de la mort. — Balthasar se sert, dans un festin qui dégénère en orgie, des vases sacrés apportés de la ville sainte : quelques heures après, ses ennemis lui enlèvent la couronne et la vie.

Les mystères du Nouveau Testament sont plus sacrés que ceux de l'Ancien. « *Combien donc, dit saint Paul, celui qui les profane mérite-t-il un châtement plus rigoureux !* » (Hébr., x, 29) ; surtout, s'il profane l'Eucharistie, le plus divin de tous les mystères ; si, comme le dit encore l'apôtre, « *il foule aux pieds le Fils de Dieu et souille le sang du Testament, celui dont l'effusion l'a sanctifié* » (Hébr., *ibid.*). — Nous savons par l'histoire que, dans les premiers siècles chrétiens, Dieu frappait souvent de mort, ou tout au moins de maladie, ceux qui faisaient des communions indignes (I Cor., xi, 30). Les siècles suivants lui ont vu exercer plus d'une fois les mêmes rigueurs. — Cependant, ces punitions éclatantes ne sont pas de tous les jours. Dieu tient à établir son règne sur les âmes par d'autres moyens que la terreur. Il évite donc habituellement ces châtements miraculeux et bruyants dont le spectacle impressionne, et diminue quelque peu la liberté humaine.

Mais, si ceux qui font des communions sacrilèges ne sont pas toujours punis dans leur corps, dès la vie présente, ils le sont invariablement dans leurs âmes. Suivez l'effroyable évolution de maux spirituels dont leur crime est la cause : et vous reconnaîtrez que ce crime est, non seulement le plus grave de tous, mais encore le plus funeste.

D'abord, la communion mal faite écarte les

grâces de Dieu plus sûrement et plus loin qu'aucune autre faute. — C'est justice ; car celui qui profane l'Eucharistie commet un abus de grâce qui dépasse tous les autres. Dès lors, les lumières d'en-haut, les inspirations célestes, les mouvements pieux, les forces surnaturelles fuiront cet homme. Pourquoi viendraient-ils à lui ? Celui dont ils procèdent y est venu : et il en a reçu un accueil souverainement outrageant ! Ainsi, « *la bénédiction, dont le sacrilège n'a pas voulu, s'éloigne de lui.* » (Ps., cvm, 18). Il ne manque plus, pour ajouter à son malheur, que « *la malédiction, à laquelle il a donné ses préférences, vienne fondre sur lui.* » (*Ibid.*). C'est ce qui arrive le plus souvent. Non content de lui retirer ses faveurs, Dieu le livre à ses instincts pervers et aux tentations du démon. Sous la pression des uns et des autres, il courra les plus grands risques de devenir un réprouvé.

D'ailleurs, la faute dont il s'est rendu coupable est toujours celle qui cause le plus de remords. Elle n'est pas consommée, qu'une voix puissante s'élève dans la conscience pour la flétrir. Rien n'apaisera désormais ses clameurs vengeresses. Elles se feront entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. Elles distrairont tous les travaux, gâteront tous les plaisirs, troubleront toutes les tentatives de repos, rempliront le sommeil lui-même de cauchemars effroyables. Tout sera prétexte au remords et ravivera ses imprécations et ses reproches : l'entrée à l'église, la vue du tabernacle ou de la table eucharistique, les communions qui se font, les prédications, les pieuses lectures, les réflexions intimes, les accidents qui viennent de temps à autre rappeler aux hommes la fragilité de leur existence et les jugements de Dieu. Une vie torturée à ce point n'est plus la vie : c'est un tourment intolérable et continu.

Il y aurait bien un moyen d'en sortir : ce serait d'aller trouver un prêtre choisi, de lui avouer enfin les sacrilèges commis, et, s'il y a lieu, de réparer, par une confession générale franche et saintement faite, les confessions mensongères ou non contrites du passé. Le salut est là, dans cette démarche loyale et courageuse. Le malheureux y pensera peut-être. Qu'il l'accomplisse sans hésiter ! Car, si son orgueil s'y refuse, l'évolution dont il est victime reprendra fatalement son cours.

On se lasse vite de faire des sacrilèges. Ces communions déloyales et hypocrites répugnent toujours à cette franchise qui est le fond de la nature humaine. Pour s'y résigner, il faut y être contraint par le respect humain ou un intérêt quelconque. Dès que cette contrainte prendra fin, on s'empressera de quitter la table sainte. On abandonnera donc ce festin eucharistique, dans lequel on n'a jamais su trouver que d'indicibles amertumes. On aban-

donnera, avec lui, tout ce qui peut mettre en sa présence ou en rappeler le souvenir : c'est-à-dire toutes les pratiques chrétiennes elles-mêmes.

On ira plus loin encore. — Pour mettre fin aux reproches de la conscience, on cherchera à se faire illusion sur le péché commis. On se dira que l'Eucharistie est une fiction, que Jésus-Christ n'y est pas réellement présent, qu'en conséquence Dieu n'a été nullement atteint par la communion indigne. — Mais, si le dogme de l'Eucharistie est mensonger, pourquoi les autres seraient-ils vrais ? — On en viendra bien vite à se dire que le christianisme est un rêve, une légende, un leurre. Bref, on s'enlèvera la foi. Vous avez souvent entendu attribuer la perte de la foi au désordre des mœurs. La communion sacrilège la fait perdre, elle aussi. Beaucoup sont devenus volontairement dès incrédules, parce que la foi leur donnait des remords et qu'ils ne pouvaient supporter l'idée d'avoir reçu Dieu lui-même dans un cœur souillé. — Or, abandonner la foi et, avec elle, les pratiques religieuses, c'est bien, n'est-ce pas ? manquer au plus rigoureux des devoirs et sortir des sentiers du salut.

Ce n'est pas tout, et la communion sacrilège conduit parfois à un état plus malheureux encore : je veux dire la haine déclarée de la religion. — Ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ ne sont pas toujours ses ennemis ; l'incrédulité peut s'allier et s'allie parfois à une certaine bienveillance. Si, pour elle, le christianisme reste un rêve, du moins elle le tient pour un beau rêve. Elle admire la sublimité de sa doctrine, la pureté de sa morale, la sainteté de son culte, la majesté de son histoire, la grandeur des services qu'il a rendus à l'humanité depuis vingt siècles. La cause de la religion s'identifie, pour elle, à la cause de la civilisation. — Les incrédules d'éducation ou de raison possèdent assez souvent cette largeur d'idées et s'inspirent volontiers de ces sentiments. Mais on ne rencontre jamais rien de semblable chez les hommes qui se sont enlevés à eux-mêmes la foi pour échapper aux remords causés par leurs communions indignes. Ceux-ci deviennent habituellement des sectaires, et les pires des sectaires. Loin d'éprouver de la bienveillance pour la religion qu'ils ont quittée, ils la détestent. Ne leur parlez pas même de neutralité ou de tolérance ! ils poursuivent le christianisme d'une haine féroce. Ils en veulent à Dieu d'avoir institué les mystères qu'ils ont profanés, à l'Eglise de les y avoir initiés, à ceux qui s'en approchent avec piété de les recevoir mieux qu'ils ne l'ont fait. Ils voudraient se venger sur Dieu, sur l'Eglise, sur les fidèles, des tortures morales dont leurs sacrilèges ont été punis. De là vient qu'ils se livrent au péché avec une sorte de frénésie et comme pour le plaisir

de pécher, qu'ils persécutent la religion de tout le pouvoir qui est le leur, qu'ils cherchent à perdre le plus d'âmes possible, qu'ils ont en horreur et maltraitent, quand ils le peuvent, les fidèles amis de Dieu.

Voilà à quoi conduit, dans la vie présente, la communion mal faite. Non seulement elle rend l'homme coupable du plus grave de tous les crimes ; mais encore elle le torture, le conduit à la perte de la foi et à l'irréligion, le prépare à devenir bientôt un sectaire et l'un des pires ennemis du bien. — Il est facile de comprendre qu'après une vie passée dans de pareilles dispositions et remplie des fautes que ces dispositions peuvent suggérer, le malheureux aboutisse au désespoir final. Il a tant à faire, à l'heure de la mort, pour rentrer sur le chemin du ciel, qu'il ne se sent ni le courage ni la force de l'entreprendre. A moins d'un miracle de grâce, cet homme mourra comme un maudit, et la parole que Notre-Seigneur a dite de Judas pourra se redire de lui : « Il vaudrait mieux, pour lui, n'être jamais venu au monde. *Bonum erat ei, si natus non fuisset.* » (Mat., xxvi, 24).

Ce mot nous semblera plus vrai encore, si, avant de terminer cet entretien, nous cherchons à deviner quels sont les châtements du sacrilège eucharistique dans l'éternité.

Les supplices de l'enfer se font, dit-on, plus ou moins actifs et douloureux suivant la gravité des fautes qu'ils ont à punir. La communion indigne étant, de tous les péchés, le plus grave, l'enfer prend, pour le châtier, toute sa rigueur. Quelles flammes donc doivent brûler ces lèvres qui ont donné une fois de plus à Jésus-Christ le baiser de Judas, cette langue impure dont il a été forcé de faire son trône, ce cœur déloyal où Satan l'attendait pour le couvrir d'outrages, cette âme qui a osé s'unir à lui quand ses souillures ne méritaient que son mépris et ses colères ! Et puis, quels regrets amers d'avoir aussi odieusement abusé du mystère le plus sacré de tous et fait sortir le plus grand des crimes du plus puissant moyen de sanctification ! Quels regards jaloux portés vers les âmes qui ont bien usé du sacrement eucharistique et vers les gloires incomparables auxquelles la communion bien faite les a conduites ! Quelles humiliations, quand les réprouvés qui n'ont jamais pu communier reprochent au sacrilège de s'être perdu avec une grâce qui les aurait sauvés ! — Ajoutez à ces peines celles que mériteront les fautes, les apostasies, les attentats peut-être dont la communion mal faite a pu être pour lui la cause : et vous comprendrez que son éternité sera l'une des plus douloureuses et des plus effroyables.

Voilà, en traits rapides, quel jugement mérite la communion indigne. Et ce jugement, dit saint Paul, « elle le fait manger et boire à

ceux qui la commettent. *Judicium sibi manducat et bibit !* »

Il est des contrées où les lois ordonnent de lire aux condamnés leur sentence ; d'autres où elles la font porter devant eux ; d'autres encore où elles veulent qu'on en dresse le texte écrit au-dessus de leur tête. Je n'en connais aucune où il soit prescrit de la leur faire boire ou manger. Ce châtement est réservé à la communion sacrilège. — La sainte Eucharistie est une nourriture. Saintement reçue, elle unit intimement l'homme à Dieu, lui communique la vie éternelle, écrit, pour ainsi dire, dans sa chair son droit à la résurrection glorieuse et aux joies du paradis. A la résurrection des corps, il n'y aura qu'à regarder ceux qui ont fait de bonnes communions pour lire en eux une sentence de justification et voir que ce sont des élus. La communion mal faite produit un effet analogue, mais contraire. Elle incorpore à ceux qui la commettent, non plus la divinité, mais la malédiction. Celle-ci devient, suivant une parole des Ecritures, « *comme une eau qui pénètre au plus intime de leur être, comme une huile qui s'insinue jusque dans leurs os.* » (Ps., cviii, 18). Quand ces malheureux sortiront du tombeau, il suffira de les voir, pour lire écrite en eux une sentence de réprobation et constater que ce sont des maudits.

**

Examinez-vous donc, sans scrupule, mais aussi sans indulgence, et rendez-vous un compte exact de ce qu'ont été vos communions passées. — Si vous les avez bien faites, remerciez-en la divine bonté, et priez-la de vous aider à faire encore mieux les communions de l'avenir. — Si, au contraire, il vous fallait reconnaître que vous avez commis la faute dont je viens de vous entretenir, oh ! alors, sortez au plus vite de l'état déplorable dans lequel elle vous a jetés. — Gardez-vous, avant tout, de tomber dans le désespoir. Il y a, dans les trésors de la miséricorde infinie de Dieu, pardon pour tout péché, même pour la communion sacrilège. Jésus-Christ aurait sauvé Judas, si Judas lui avait demandé pardon. Demandez-lui pardon pour votre part ; et vous l'obtiendrez. Mais que ce soit avec empressement et sans autre délai. Dès aujourd'hui, repentez-vous de vos sacrilèges ; faites-en humblement l'aveu ; réparez-les par une sincère pénitence et surtout par des communions bien faites. Puis, purifiez toujours avec un grand soin vos âmes, quand vous devez approcher du banquet sacré. Avant chaque communion, renoncez avec une loyauté absolue à toute affection pour le péché ; donnez-vous sincèrement à Dieu et allumez dans vos cœurs une si ardente flamme d'amour que Dieu en oublie entièrement toutes vos trahisons et vos profanations d'autrefois. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT BLAISE

(3 février)

SON POUVOIR DE GUÉRISON

Alii gratia sanitatum.

Son privilège est de guérir les infirmités. (I Cor., xii, 9).

La dévotion à saint Blaise est l'une des plus répandues et des plus populaires. On l'honore en France, en Allemagne, en Italie, en Asie, et l'on peut dire dans tout l'univers. Sans doute, comme tous les élus de Dieu, on l'invoque pour obtenir la sainteté de l'âme ; mais il a ceci de particulier qu'on recourt à lui pour obtenir du ciel les faveurs temporelles. Il est de ceux, en petit nombre, qu'on a justement appelés les SAINTS AUXILIEURS, parce qu'ils sont plus secourables aux misères de l'humanité. Il a reçu de Dieu la faveur et le privilège des guérisons de toutes sortes ; et à lui spécialement s'applique la parole de saint Paul : *Alii gratia sanitatum*, à lui la précieuse prérogative de guérir les infirmités. Et comme les enfants d'Adam sont plus vivement touchés par les choses qui se voient, par les dons temporels, de là vient la vogue dont jouit ce bon saint. Mon intention est de vous parler très simplement et très familièrement de saint Blaise, considéré sous cet aspect consolant de guérisseur. Je vous développerai deux pensées : 1^o POURQUOI saint Blaise a-t-il la puissance spéciale d'opérer des guérisons ? 2^o EN QUOI saint Blaise est-il secourable à l'humanité, et en quoi consiste son ministère de guérison ?

I

Pourquoi saint Blaise a-t-il puissance spéciale de guérir ? Je trouve plusieurs réponses à cette question.

I. La première et la principale raison de ce privilège, je la trouve, en m'inspirant de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, dans la volonté de Dieu, qui est maître de ses dons. Dieu a prétendu faire du monde un ouvrage de beauté ; or dans la beauté, comme condition essentielle, il y a dans l'unité la variété avec un certain éclat. Aux arbres il ne donne pas les mêmes fleurs et les mêmes fruits ; aux cœurs il ne donne pas les mêmes vertus ; aux astres il ne donne pas la même clarté : autre est l'éclat du soleil, autre est l'éclat de la lune, autre est l'éclat des étoiles. De même dans l'ordre surnaturel. Il distribue ses privilèges selon les desseins de sa Providence, *Alius quidem sic, alius vero sic* (I Cor., vii, 7), pour sa gloire et le salut des hommes. Il donne à celui-ci spécialement l'esprit de sagesse, l'esprit de discernement, l'esprit de pénétration des vérités révélées, à celui-là la grâce des guérisons, à cet autre le don

des prophéties, ou le don des miracles. En toutes ses faveurs gratuites, il prend conseil de son bon vouloir. Au ciel et sur la terre il concède ses bienfaits selon qu'il le veut, *Dividens singulis prout vult*. (I Cor., xii, 11). Et personne n'a le droit de lui dire : « Pourquoi agissez-vous ainsi ? » Il est le maître !

II. Cependant, il n'est pas téméraire de dire que Dieu, la sagesse infinie, a égard, dans la distribution de ses charismes ou de ses grâces de choix, aux dispositions particulières des sujets privilégiés qu'il revêt de quelques parcelles de sa toute-puissante bonté. Il tient compte des vertus dans lesquelles ils se sont sanctifiés, de leur fidélité et même de leurs qualités naturelles. Si Dieu a concédé à saint Blaise, dont nous célébrons la fête, outre l'intercession efficace qui lui est commune avec tous les habitants du ciel, la grâce des guérisons, *alii gratia sanitatum*, nous en trouvons d'excellentes et très concluantes raisons de touchante analogie.

Et d'abord il fut médecin. Après avoir passé son enfance et sa jeunesse dans la pratique de toutes les vertus, Blaise, la gloire de Sébaste en Arménie où il était né, exerça la médecine qui lui permit de faire du bien aux corps et aux âmes. Profession très noble, dont le Saint-Esprit a fait le plus bel éloge. « Honorez le médecin, dit-il (Eccli., xxxviii), parce qu'il est nécessaire, et c'est le Très-Haut qui l'a créé. C'est de Dieu que vient toute guérison, et le médecin est honoré des présents du roi. Sa science le rend recommandable et il recevra les éloges des grands. Au reste, c'est de la terre que le Très-Haut fait sortir les remèdes que l'homme prudent aura en haute estime. Dieu veut qu'on les connaisse et qu'on en sache l'efficacité. Ils adoucissent la douleur en la guérissant, et le pharmacien en fait des préparations ; avec eux il compose des onguents agréables qui rendent la santé et il diversifie son travail en mille manières. Mon fils, si tu tombes malade, ne te néglige pas toi-même ; mais adresse tes supplications au Seigneur, et il te guérira. Purifie-toi du péché, sanctifie tes mains, et débarrasse ton cœur de toute faute. Offre à Dieu un sacrifice et appelle le médecin. C'est le Seigneur qui l'a créé : qu'il te prodigue ses soins, parce que son art t'est nécessaire. Et qu'il prie lui-même le Seigneur pour qu'il te procure repos et santé. Sa sainteté te sera d'un puissant secours. » Saint Blaise comprenait à merveille les leçons de l'Esprit-Saint. Médecin chrétien par excellence, il était rempli d'un dévouement parfait. A l'efficacité des médicaments il joignait l'efficacité beaucoup plus grande de la prière et de la sainteté. Il opérait ainsi, dans l'humilité et la charité, des merveilles de guérison.

Quoi d'étonnant, si selon l'usage du temps, à cause de ses vertus, les fidèles l'aient de-

mandé aux supérieurs ecclésiastiques, pour être l'Evêque de leurs âmes, le guérisseur surnaturel de leurs consciences ? Et c'est ainsi que saint Blaise, le médecin des corps, devint le médecin des âmes. En recevant la dignité épiscopale, il fut élevé à la dignité de Docteur des âmes, de sanctificateur des cœurs, de purificateur de ses concitoyens. Dieu lui confia l'Evangile qui dissipe les ténèbres de l'erreur, le Sacrifice qui, en glorifiant Dieu, procure et affermit la santé surnaturelle des chrétiens, les sacrements qui transfigurent, fortifient, soutiennent et ressuscitent à la vie éternelle. Investi de la charge de successeur des apôtres, il participe à leur pouvoir d'éclairer les esprits des chrétiens de la lumière surnaturelle, de diviniser leurs âmes par la grâce sanctifiante et aussi, en quelque manière, à leur puissance d'opérer des prodiges pour le bien des corps, selon la promesse du Sauveur : *Super ægros manus imponent et bene habebunt*. (Marc, xvi, 18).

Mais après avoir saintement gouverné son peuple de Sébaste, effrayé sans doute des responsabilités de sa charge, inspiré par le Saint-Esprit, autorisé par ses supérieurs, il descend de son siège épiscopal dans un élan de sublime humilité, et il se retire sur le mont Argée dans une grotte profonde, pour vivre dans la solitude, la pénitence et la prière, et travailler efficacement au bien de ses diocésains, et implorer la santé de leur corps et de leur âme. Pour ses frères, il va selon le mot bref, mais si expressif de saint Augustin, livrer aux puissances du monde un combat intrépide contre ses erreurs en affirmant la vérité de l'Evangile, contre ses faveurs en les méprisant, contre ses rigueurs en les supportant vaillamment. En effet, Agricola, gouverneur de Cappadoce et d'Arménie, au nom de l'empereur Licinius, déclare une guerre à mort aux chrétiens. Pour en finir plus rapidement, il envoie des émissaires pour prendre sur le mont Argée des animaux féroces afin de faire dévorer les disciples du Christ qui ne voudraient pas sacrifier aux idoles. Avec les bêtes fauves on saisit le saint Evêque. Dès qu'il comparait devant le gouverneur, celui-ci lui dit ces paroles trompeuses : « Je suis ravi de vous voir, Blaise, ami des dieux immortels ! » Blaise remercie de l'accueil, mais répudie énergiquement le titre « d'ami des dieux. » Il est à Jésus-Christ, il veut vivre et même mourir pour lui. Le gouverneur déçu use de tous les moyens de cruauté pour vaincre le saint évêque. Il le fait frapper pendant trois heures à coups de bâton, sans succès ; quelques jours après, il le fait déchirer par des peignes de fer, mais toujours inutilement ; il ordonne de le précipiter dans un lac profond dont les eaux, loin de l'engloutir, le portent comme une terre ferme et lui permettent d'évangéliser les assis-

tants ; enfin il le fait décapiter. Et ainsi saint Blaise, comme médecin chrétien, comme évêque dévoué, comme martyr intrépide, devient très cher au cœur de Dieu et obtient un grand crédit spécial auprès du souverain Maître, tant pour les âmes que pour les corps, *alii gratia sanitatum*.

III. Voici une troisième raison de la puissance de saint Blaise pour être secourable au peuple chrétien et guérir les maladies : c'est la promesse formelle de N.-S. Jésus-Christ. Nous lisons dans sa vie¹ que notre saint, étant près de tendre le cou à la hache du bourreau, pria son souverain Seigneur en faveur de ceux dont il avait été assisté dans ses combats, et pour ceux qui, dans la suite, imploreraient son secours. Alors Notre-Seigneur lui apparut, et lui dit d'une voix qui fut entendue de toute l'assistance : « J'ai entendu ta prière et je t'accorde ce que tu me demandes ! »

Voilà donc trois belles raisons qui mettent en relief la puissance de saint Blaise pour opérer des guérisons, et qui manifestent le don que saint Paul signale par ces paroles, *alii gratia sanitatum*. C'est la première pensée de cette allocution ; il nous reste à parler de la deuxième pensée, savoir : en quoi saint Blaise est secourable aux infirmités de l'humanité et comment il exerce son ministère de guérison.

II

I. Saint Blaise est d'abord le patron des MALADES. Ah ! la maladie est une des suites les plus fâcheuses du péché originel ! Je sais bien que, chrétiennement supportée, elle expie les fautes, elle abrège le temps que nous devons passer en purgatoire, elle est un élément de réparation pour les péchés qui se commettent sur la terre, elle nous permet d'être, si j'ose dire, des rédempteurs secondaires : elle devient la sainte souffrance ! Mais, en réalité, combien il est difficile d'utiliser les maladies au point de vue de la foi ! C'est pourquoi l'auteur de *l'Imitation* dit : « Je ne sais ce dont vous serez capables quand vous serez visités par l'infirmité. » Aussi bien, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, semble s'être appliqué d'une manière toute spéciale à guérir les malades afin d'atteindre plus sûrement les âmes, afin de les éclairer, de les toucher et de les délivrer de leurs maladies spirituelles.

Or saint Blaise a le don particulier de guérir les maladies. Il partage ce privilège avec l'archange saint Raphaël, le glorieux saint Roch et quelques autres saints. Pendant sa détention, après l'arrestation dont il fut l'objet de la part du cruel Agricola, on lui amenait de nombreux malades, et il les renvoyait guéris et joyeux. Et saint Blaise continue ce ministère de guérison.

¹ *Les Petitsollandistes*, t. II, p. 229.

II. Il est raconté dans les Annales ecclésiastiques, et ce trait a été consigné dans le livre de la prière publique, dans le Bréviaire, que notre saint guérit miraculeusement dans sa prison un enfant dont l'état était désespéré. Une arrête de poisson qu'il avait avalée l'étranglait. Sa mère le lui amena et lui demanda sa guérison avec beaucoup de soupirs et de larmes, et l'enfant revint instantanément à la santé. Aussi bien, S. Blaise est-il invoqué avec confiance et succès pour toutes affections de LA GORGE, les angines, les rhumes, l'influenza, et la piété des fidèles n'est pas déçue. Dans certains pays, on fait bénir le jour de la Chandeleur, veille de la fête de notre saint, deux cierges. Ceux qui souffrent de la gorge se présentent devant le prêtre qui tient à la main les cierges bénits. Celui-ci les approche du cou du malade et invoque le saint « secourable » à cette pénible infirmité. Dans certaines localités, il y a un lampadaire où le 3 février on allume des cierges pour ceux qui souffrent du rhume, particulièrement pour les enfants. Et il faut croire que la confiance de ces pieux fidèles n'est pas trompée, car cette coutume, malgré l'impiété des temps, n'a pas subi d'interruption jusqu'aujourd'hui.

III. Saint Blaise a un troisième privilège : c'est d'être le PROTECTEUR DES ANIMAUX. Ne nous en étonnons pas. C'est Dieu qui a créé les êtres raisonnables et les êtres sans raison. Dans le plan de la Providence, les animaux sont les compagnons de notre existence ; ils nous récréent ; ils nous aident dans nos travaux. Par eux, nous cultivons la terre, nous rentrons nos récoltes. Ils sont destinés à subvenir à nos usages. Ils nous fournissent les vêtements et la nourriture. Grâce à eux, la terre s'embellit et se couvre des plus opulentes moissons. Ils méritent donc que nous les traitions avec douceur et avec bonté, et que nous leur donnions nos soins quand ils souffrent. Bien avant que fut fondée « la Société protectrice des animaux, » l'Eglise avait des bénédictions pour ces créatures de Dieu, des prières pour elles quand elles étaient atteintes par la maladie. C'est la marque d'un bon cœur que d'être bon pour les animaux. Les saints se sont souvenus que Dieu, après les avoir créés, les avait sauvés, dans l'arche, des eaux du déluge. L'apôtre saint Jean caressait une tourterelle apprivoisée ; saint François d'Assise les appelait ses frères et ses sœurs ; saint François de Sales ne dissimulait pas sa tendresse pour eux. Mais on peut dire que saint Blaise est leur protecteur attitré. Il a particulièrement le don de les guérir dans les maladies qui les affligent.

Quand il vivait dans sa solitude du mont Argée, les animaux, même les plus farouches, venaient familièrement à lui ; ils recevaient avec une sorte de reconnaissance sa bénédic-

tion ; s'ils étaient malades, ils semblaient implorer son assistance, et, quand il avait fait sur eux le signe de la croix, ils s'en retournaient guéris. Un jour, un loup avait saisi pour le dévorer un porc qui était l'unique fortune d'une pauvre femme ; il commanda au carnassier de rendre sa proie, à la grande joie de la propriétaire de cet animal domestique. Quand il fut captif pour le Christ Jésus, les chrétiens lui amenaient leurs animaux malades, et il leur rendait la santé. *Alii gratia sanitatum.*

Aussi n'a-t-on cessé de l'invoquer, non seulement pour le soulagement des humains, mais pour les animaux malades, afin d'obtenir par son intercession leur guérison. Il en est qui pensent que la religion n'a de sollicitude que pour les choses de l'éternité, et ne s'intéresse point aux choses temporelles. C'est une grave erreur. Nous avons la preuve du contraire dans la personne de saint Blaise. Elle sait que Dieu, qui a fait le ciel, a aussi créé la terre et les animaux qu'elle renferme. Voyons plutôt. Dans certaines localités, le 3 février, on bénit des graines que l'on fait manger aux animaux, dans un esprit de piété, pour glorifier le Seigneur, afin de les protéger et de les guérir. A Metz, en particulier, dans l'église de saint Eucaire, il se fait chaque année, le jour de la fête de S. Blaise, une cérémonie très populaire. A cinq heures du matin commence l'office, et à la grand'messe, qui se chante à huit heures, on bénit une grande quantité de pains qui sont distribués à dix lieues à la ronde, qui se conservent d'une année à l'autre, et qui sont appelés *pains de saint Blaise*. On en fait manger aux animaux malades, et l'on a confiance qu'ils leur sont utiles pour revenir à la santé. C'est une des admirables dispensations de la grâce de Dieu, aux formes infiniment variées, *dispensationes multiformis gratiae Dei.* (I Pet., iv, 10).

Ravivons dans nos âmes la dévotion à saint Blaise, qui était si chère à nos pères dans la foi. C'est une dévotion qui a pour elle la plus haute antiquité. Oui, honorons le dévoué et chrétien médecin, le saint évêque, l'intrépide martyr du Christ. Imitons-le dans son noble détachement des vanités du monde. Il est le patron des cardeurs de laine, des ouvriers en fer, et surtout des infirmes. Recommandons-nous à son intercession dans nos infirmités, c'est un autre Raphaël, qui a le privilège de la guérison des maladies, *alii gratia sanitatum* ! Invoquons-le pour nous et pour les nôtres dans les graves affections de la gorge, du rhume invétéré et des débilités de la poitrine : il nous viendra en aide. Recourons à ce saint « secourable, » en faveur des animaux. Ah ! sans doute il ne faut pas négliger les moyens naturels ; mais sachons apprécier les moyens surnaturels qui sont de beaucoup plus efficaces. En agissant ainsi, nous ferons acte de foi éclairée et

de confiance chrétienne. Nous honorerons les élus du ciel, nous glorifierons Dieu, nous redonnons en action la belle parole du Psalmiste : « Dieu est admirable dans ses saints, *mirabilis Deus in sanctis suis.* » Que le Seigneur vous fasse la grâce de comprendre cette salutaire doctrine, pour votre bonheur du temps et de l'éternité !

AVIS PAROISSIAUX

PROPAGATION DE LA FOI ET SAINTE-ENFANCE

Mes frères,

Je recommande à votre charité chrétienne les bonnes œuvres établies dans la paroisse, notamment la Propagation de la foi et la Sainte-Enfance. Le but de ces œuvres, vous le savez, est d'aider les missionnaires à répandre au loin, dans les pays infidèles, les lumières de la foi, les bienfaits de la Rédemption, à réaliser la parole du Christ à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. *Ite, docete omnes gentes.* » Par conséquent, en vous y associant par la prière et par une offrande, vous coopérez à la diffusion de l'Evangile, au salut de tant d'âmes qui vivent dans l'ignorance de Dieu et de la vraie religion, et du même coup vous travaillez à la gloire de notre pays et à l'extension de son influence. Car c'est de la France principalement que partent ces intrépides missionnaires, qui vont au-delà des mers, dans des régions inexplorées, pour y prêcher la doctrine évangélique et y planter la croix rédemptrice. Les aumônes de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, partagées entre ces vaillants apôtres, servent à recueillir et à élever chrétiennement des enfants abandonnés, à éclairer, à sauver des âmes. C'est une charité bien placée assurément, et si elle vous impose un léger sacrifice, ce sacrifice est de ceux que l'on doit faire sans regret.

C'est au commencement de l'année que j'envoie les cotisations de la paroisse. Je prie les personnes qui appartiennent à ces œuvres de préparer leur offrande, et je remercie d'avance les zélatrices qui voudront bien recueillir les dons de leurs coassociés, pour me les remettre. Vous dirai-je qu'elles se plaignent parfois, et non sans raison ? Loin de pouvoir allonger leur liste, elles ont le regret de la voir se raccourcir, parce qu'elles ne peuvent remplacer les sociétaires défuntés. Cependant je vois dans notre paroisse un certain nombre de personnes qui ne devraient pas refuser leurs sympathies et leur concours à ces pieuses institutions, et je fais appel à leur bonne volonté. Les conditions d'admission sont

d'ailleurs si peu onéreuses ! Pour qui sait apprécier le bienfait de la foi et le bonheur d'en faire jouir ceux qui en sont privés, qu'est-ce que la récitation quotidienne d'une courte prière ? Qu'est-ce que l'offrande de quelque menue monnaie ? Qui ne voudrait, à ce prix, contribuer au salut d'une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort ?

Je vais au-devant d'une objection qui est peut-être dans la pensée de plusieurs. « Nous avons déjà, disent-ils, bien des œuvres à soutenir : le Denier du culte, l'entretien de l'église, les écoles libres, et voici encore une réclame, un appel à notre bourse. »

Où, je l'avoue, c'est encore une réclame, et la réclame en ce genre est d'ancienne date, car elle remonte aux temps apostoliques. Nous vous demandons l'aumône de chaque semaine pour la Propagation de la foi, de chaque mois pour la Sainte-Enfance. Mais je lis quelque chose de semblable dans une épître de S. Paul : « *Per unam sabbati*, dit le grand apôtre, *unusquisque vestrum apud se reponat, recondens quod ei placuerit.* » Voyons, semble dire S. Paul, n'avez-vous pas chaque dimanche repos, joie et bonheur, *per unam sabbati* ? Que chacun de vous donc, oui, chacun sans exception, *unusquisque vestrum*, fasse une épargne, prélève sur ses ressources un tribut et le tienne en réserve, *apud se reponat, recondens.* Et combien ? Ce que le cœur lui dira, *quod ei placuerit.* Mais encore est-ce d'obligation ? L'apôtre vous répond à ma place et vous fait la leçon complète et touchante : *non quasi imperans dico.* Oh ! non, je n'emploie pas ici le ton du commandement, je ne parle pas de loi impérieuse, de devoir rigoureux ; mais je parle seulement à votre cœur : c'est un conseil que je vous donne, *consilium do*, pour le bien des âmes, pour la gloire de Dieu et dans votre intérêt.

« Encore un sacrifice, lorsqu'autour de nous il y a tant de souffrances et de besoins ! » — Oui, vous dirai-je toujours avec S. Paul, encore ce sacrifice, *etiam gratiam istam.* Je n'hésite pas à vous le demander, mais je ne le demande qu'à ceux qui peuvent le faire.

L'œuvre de la Sainte-Enfance regarde spécialement les enfants, puisqu'elle est destinée à venir au secours de leurs semblables moins privilégiés. Mais presque tous peuvent donner l'obole qui leur est demandée chaque mois. Faites cette aumône, mes chers enfants, elle vous portera bonheur ; ceux auxquels vous aurez fait du bien prieront pour vous, et Jésus vous bénira.

Combien de personnes, d'autre part, pourraient s'inscrire parmi les associés de la Propagation de la foi ! Quand on le veut, on trouve toujours de quoi payer son tribut à cette œuvre. Que d'argent l'on dépense, non seulement d'une manière inutile, mais d'une

manière légère ! Je me permettrai de dire à plusieurs qui m'entendent : Vous jetez votre argent au hasard, pour satisfaire un caprice ; vous le jetez à une parure, à une fleur, que sais-je ? Cette pièce d'argent ou de cuivre que vous donnez à la vanité, faites-en un meilleur emploi ; envoyez-la au trésor de l'apostolat, et entre les mains du missionnaire elle achètera des âmes et les donnera à Jésus-Christ pour l'éternité.

Si Dieu s'est engagé à récompenser un verre d'eau offert à un pauvre, il est bien permis de croire qu'il ne laissera pas sans récompense une aumône donnée pour sauver des âmes rachetées par le sang du Christ.

Un vieil officier se confessait avant de mourir. Il témoignait un si vif repentir de ses fautes, et avec un sentiment si visible de joie, quoiqu'il eût mal vécu toute sa vie, que le prêtre étonné lui demanda si, en remontant le cours de ses années, il ne se souvenait pas d'avoir fait quelque bonne action. L'officier réfléchit un instant. « Je ne me rappelle qu'une chose, dit-il. Quand j'étais en Amérique, je rencontrai un jour, sur le bord d'un ruisseau, une femme qui tenait un enfant dans ses bras. Je ne sais comment il me vint cette singulière pensée, mais je lui dis : Veux-tu que ton enfant soit chrétien ? — Elle me répondit : Oui. Alors je le baptisai : c'est la seule bonne action que j'aie faite dans ma vie. »

Ne serait-ce point, mes frères, pour cette bonne action, que Dieu lui a accordé la grâce d'une contrition profonde et d'une mort chrétienne ? Ce baptême qu'il avait donné, lui était rendu à sa dernière heure.

Par vos prières, par vos libéralités aux œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, procurez le bienfait du baptême et de l'Evangile aux infidèles, et votre bonne action recevra sa récompense, car charité vient de Dieu, charité mène à Dieu ! Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XI

HISTOIRE DE ZACHÉE

Pour aller de la Pérée à Jérusalem où Jésus se rendait, il fallait traverser le Jourdain et la ville de Jéricho. Aujourd'hui encore, un pont en bois permet de passer d'une rive à l'autre du fleuve, à peu près à l'endroit où Josué le franchit à pied sec avec tout le peuple hébreu, et à une courte distance du lieu où la tradition place le baptême de Jésus par saint Jean-Baptiste.

Des rives du Jourdain, pour gagner Jéricho, on traverse toute une large vallée ; car la ville

était située à environ dix kilomètres du fleuve. Actuellement, Jéricho n'est plus qu'un misérable village, peuplé de 2 ou 300 arabes, composé de chétives cabanes bâties en terre et couvertes de branches d'arbres. Trois ou quatre grands hôtels, construits à l'européenne, offrent un asile aux pèlerins et aux voyageurs qui répugneraient à s'abriter dans les cabanes arabes.

Au temps de Jésus, sous la domination romaine, Jéricho, capitale de la tribu de Benjamin, était une belle et riche cité, assise comme une reine au milieu d'une délicieuse oasis, plantée de vergers de palmiers, embaumée du parfum de ses roses et enrichie d'arbres fruitiers des tropiques. Elle produisait aussi un baume renommé qui lui avait valu le nom de « ville des parfums. »

Bâtie au pied des hautes montagnes de la Judée, à l'est, la vallée du Jourdain formait à cette ville une ceinture bordée par le fleuve caché dans la verdure des tamaris, des saules et des roseaux, et qui n'en sort que pour aller se perdre dans la mer Morte, le lac maudit. Jouissant d'un climat exceptionnellement heureux et chaud, grâce à la dépression de la contrée où elle est située et qui se trouve à environ 300 mètres au-dessous du niveau de la mer, Jéricho n'a jamais vu un flocon de neige ni connu la moindre gelée. Un détail fera connaître la fertilité incroyable de cette région : la vigne y donne deux récoltes par an et les grappes y atteignent facilement de 60 à 80 centimètres de long. On y voit, encore aujourd'hui, un cep de vigne ayant 50 cent. de circonférence avec des branches dont l'une mesure 50 mètres de long.

La domination du Coran a métamorphosé ce pays. Ici comme ailleurs, hélas ! l'occupation musulmane a changé cette contrée en désert. Le climat est resté le même, mais l'aspect du pays est celui d'un désert. Les buissons épineux ont remplacé les palmiers et les arbres des tropiques ; quelques maigres champs, cultivés par les Bédouins, occupent la place des riches et fertiles sillons d'antan. La fontaine bouillonnante, assainie miraculeusement par le prophète Elisée dont elle porte le nom, jaillit encore avec la même abondance, mais, des canaux qui la distribuaient au loin, il ne reste plus que des ruines, tristes débris qui fraternisent lamentablement avec ceux d'un amphithéâtre, d'un hippodrome et de tours fortifiées. Le cours d'eau, bordé de gigantesques lauriers-roses, n'arrose plus que quelques maigres jardins et va se perdre dans les terres desséchées.

Les caravanes se plaisaient à faire halte à Jéricho. Au temps de la Pâque, elles étaient nombreuses ; mais, cette année-là, le bruit avait couru que le jeune et merveilleux prophète de Galilée se trouverait, sans nul doute, aux fêtes de Jérusalem, et il avait attiré une

foule plus grande encore. Aussi comprend-on l'émoi qui s'était emparé du peuple de Jéricho, à la nouvelle de l'approche de Jésus.

Avec une curiosité et un entrain si familiers aux Orientaux, la foule s'était portée au-devant du Sauveur, pressée, turbulente, poussant des acclamations. Tous voulaient le voir et l'entendre.

Ce fut alors qu'un des principaux douaniers, nommé Zachée, conçu, lui aussi, le dessein de voir Jésus. Il en avait entendu parler ainsi que de ses œuvres extraordinaires et de sa bienveillance pour les publicains. Qui sait ? Peut-être, cet homme dont la vie n'était pas sans reproches, ni la fortune acquise sans injustice, commençait-il, sous le coup d'une première grâce, à éprouver des remords.

Quoi qu'il en soit, Zachée cherchait à voir Jésus. Malheureusement, très petit de taille, la foule compacte l'empêchait de satisfaire sa pieuse curiosité. Il a vite pris son parti : il court en avant, à un endroit où, prévoit-il, le cortège va passer et, comme un simple enfant du peuple, il grimpe sur un des sycomores qui bordaient la route. Cet arbre n'était pas notre sycomore d'Occident, mais une sorte de figuier-mûrier qui ne croît que dans les parties les plus chaudes de la Palestine, particulièrement dans la tropicale vallée du Jourdain. Il est facile de grimper dessus, grâce à son tronc peu élevé et à ses branches larges et qui s'écartent dans toutes les directions.

Zachée n'attendit guère, le cortège est arrivé devant lui et déjà il dévore des yeux le thaumaturge si renommé. Détail pittoresque : parvenu à cet endroit, Jésus lève les yeux. Lui qui déjà avait lu surnaturellement dans le cœur de Nathanaël, malgré le feuillage du figuier sous lequel ce dernier était assis, lit, de la même manière, dans l'âme de Zachée, malgré l'ombre du sycomore. Avec quelle surprise et quelle joie le publicain s'entend adresser la parole par Jésus : « Zachée, hâte-toi de descendre, car aujourd'hui il faut que je demeure en ta maison ! »

Zachée n'en peut croire ses yeux ni ses oreilles : il voulait seulement voir Jésus, et il est invité à le recevoir dans sa maison. A la hâte, le publicain descend de son arbre et, avec un bonheur qu'on devine, conduit Jésus dans sa maison.

La foule, en général, n'est ni généreuse, ni indulgente. Celle qui formait cortège au Sauveur et à Zachée se livre à la critique et murmure des paroles de désapprobation sur la conduite de Jésus. Comment ! alors qu'il y avait à Jéricho presque autant de prêtres qu'à Jérusalem, c'est chez un publicain abhorré qu'il descend !

Zachée a entendu les reproches amers qu'on a lancés à mi-voix sur sa conduite passée et sur le choix fait, par Jésus, de la maison

d'un publicain pour y loger. Il prend une résolution héroïque qui, tout à la fois, justifiera son hôte et le réhabilitera lui-même. Probablement avant d'entrer dans sa maison, sur le seuil, sous les yeux de la foule, Zachée se place devant Jésus et, à haute voix, fait la déclaration suivante : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui restituerai quatre fois autant. »

Chez les Juifs, celui qui avait fait du tort n'était condamné qu'à restituer le double, et même s'il restituait spontanément, il lui suffisait d'ajouter un cinquième en sus de la valeur. La restitution au quadruple était exigée seulement du voleur qui avait aliéné l'objet volé ou si cet objet avait péri chez lui. Dans la loi romaine, un article spécial concernant les publicains n'exigeait de ces fonctionnaires que la restitution pure et simple, alors que les voleurs communs devaient restituer le quadruple. La conduite de Zachée, aussi généreuse que loyale, témoignait donc d'une sincère conversion. Jésus termine l'entretien par une absolution qui dut remplir d'une grande joie le cœur du publicain : « Aujourd'hui, dit-il, le salut est entré dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc, xix, 1-10).

Cette histoire de Zachée est trop intéressante et trop instructive pour que nous n'en tirions pas, dans la prochaine instruction, toutes les leçons qu'elle renferme.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II. — Marie et les pécheurs (suite)

Une partie de plaisir. — Un jeune commis-voyageur, dans son enfance, avait fait partie du patronage de persévérance. Il revenait de Paris avec quelques jours de congé. Paris, pour lui, était la *Ville-Lumière* ; revenir de Paris sans être un fanfaron d'impiété eût donc été un manque de genre et d'intelligence. Notre commis-voyageur avait une grande objection contre la religion : « Maintenant, disait-il en se dandinant et en caressant son menton imberbe, je suis trop grand pour croire à toutes les sornettes que les prêtres content aux bonnes femmes. » En arrivant dans sa ville natale, il rencontre un ami d'enfance ; aussitôt il lui propose d'organiser une partie de plaisir. « Tu arrives à temps, répond celui-ci ; dimanche prochain nous avons une partie de mer, nous allons à Luc, en nous arrêtant seulement quelques instants à la Délivrande. — C'est à merveille, répond le commis-voyageur, je suis des vôtres. »

Le dimanche, le Parisien arrive tout joyeux au train. A la gare, il rencontre un groupe de jeunes gens, et, au milieu d'eux, il aperçoit le prêtre directeur du patronage. Une petite moue railleuse, assez significative, montre à tous qu'il se serait passé volontiers d'un tel compagnon. Il interroge son ami de la veille. « Le calotin vient-il avec nous? — Oui, certes, c'est notre meilleur ami et tu dois te rappeler combien il a été bon pour toi. »

Le prêtre s'approche à son tour, serre avec effusion la main au nouvel arrivant, renouvelle sa connaissance, et, le voyant se joindre au pèlerinage, le félicite de sa persévérance : « Mais, Monsieur l'abbé, vous vous trompez, je ne crois plus à tout cela ; vous comprenez, je reviens de Paris, et.... » Le prêtre le regarde d'un air attristé. Mais l'heure presse, il faut partir.

Pendant le voyage, les jeunes gens récitent le chapelet pour se préparer à la communion que tous doivent faire au sanctuaire de Marie. Le commis-voyageur regardait par la portière.

En entrant à la chapelle, le directeur du pèlerinage, dans une sainte hardiesse de zèle, prend vivement par la main ce pèlerin malgré lui, et, sans se préoccuper de ses résistances, va le conduire aux pieds de la statue miraculeuse. « A genoux, » lui dit-il. L'autre hésite, rougit, proteste, se raidit, s'incline, se raidit encore, regarde autour de lui, se trouble enfin et tombe à genoux. « O Marie, s'écrie alors le prêtre, voici un prodigue qui vous a été longtemps fidèle ; je vous le consacre de nouveau ; comme grâce de notre pèlerinage, je vous demande sa conversion. » Ces paroles, prononcées à demi-voix et entendues seulement par le jeune homme, le bouleversent entièrement. Tout son passé lui remonte au cœur et à la mémoire. Et, par un de ces coups de grâce comme Marie sait parfois en opérer, il se retourne vers le prêtre et lui dit : « Mais je ne puis me consacrer ainsi à la Sainte Vierge, je suis trop coupable. »

Le remède était facile. Quelques instants après, notre jeune commis-voyageur, tout rayonnant de joie, sortait du confessionnal, et, tout ému, s'approchait avec ses amis de la Table sainte.

Au soir de cette journée, notre converti disait à son ami : « C'est égal, j'ai été bel et bien attrapé aujourd'hui ; après tout, j'en remercie le ciel, car jamais je n'ai fait une si agréable partie de plaisir. »

Le retour d'un enfant prodigue. — Un jeune séminariste de Savoie avait abandonné sa vocation pour suivre les perfides conseils d'un de ses proches. Vainement, ses maîtres et ses parents essayèrent-ils d'ouvrir les yeux au malheureux jeune homme et de le retenir : il s'obstina à partir et se rendit à Paris, où il

se fit bientôt une brillante situation. Il gagnait beaucoup d'argent. Malheureusement, de mauvais amis l'entraînèrent ; bientôt il ne lui resta de toutes ses pratiques de piété qu'un *Souvenez-vous*, qu'il disait machinalement chaque soir.

Après quelques années de prospérité, il perdit sa place et tomba bientôt dans la misère la plus profonde ; et, comme il n'avait plus, pour relever son courage abattu, la religion, cette suprême consolation des affligés, le désespoir s'empara de lui ; il résolut d'en finir avec la vie. Il choisit pour l'exécution de son fatal dessein un endroit écarté du canal Saint-Martin. Toutefois, par une singulière contradiction avec les pensées criminelles qui l'obsédaient, il voulut réciter une dernière fois sa prière à Marie.

Quand il se releva, un trouble étrange s'était emparé de lui ; sous la nappe d'eau qui s'étendait devant lui, il croyait apercevoir un gouffre béant, un abîme de feu ; les souvenirs de son enfance s'éveillèrent en son âme agitée par le remords ; un pas le séparait de l'abîme, il recula épouvanté et s'enfuit au hasard vers la grande ville... Au hasard ? non, la Sainte Vierge guida ses pas et conduisit l'infortuné près d'une église inconnue, où il entra comme poussé par une force invisible. Une foule de fidèles étaient agenouillés dans le recueillement de la prière au pied de l'autel que surmontait l'image de Marie, entourée de fleurs, de lumières et de splendides ex-voto.

L'infortuné sentit peu à peu la confiance renaître dans son âme. Il aperçut un prêtre qui entraînait au confessionnal ; bientôt il se trouva aux pieds du vénérable curé Desgenettes, car l'église où la Sainte Vierge l'avait conduit était celle de Notre-Dame-des-Victoires. Le jeune homme n'avait toutefois nullement l'intention de se confesser, il ne voulait que décharger son cœur et raconter l'histoire de sa vie et de ses égarements.

Le ministre de Dieu l'accueillit avec la douceur et la bonté d'un père. Quand l'enfant prodigue eut terminé son récit, il lui dit : « Mon fils, je dois compléter votre histoire. Il y a quelques mois, un évêque de Savoie prêchait dans mon église. Il recommanda aux prières des fidèles un jeune homme qu'il avait aimé comme un fils à l'époque où il était professeur au Séminaire et dont la perte le plongeait dans la désolation. »

Le pécheur éclata en sanglots et cacha son visage dans ses mains.

L'abbé Desgenettes entendit sa confession, qui rendit la paix au pécheur repentant, et prépara celui-ci à couronner son retour à Dieu par une fervente communion.

Le nouveau converti répara les scandales de sa vie, demanda humblement pardon à ses parents, à ses anciens maîtres et surtout à

son bon et saint évêque, et entra dans un Ordre de pénitence.

Le regard de Marie. — Un artiste peintre, dont la conduite laissait beaucoup à désirer, se trouvait à l'hôpital ; un matin, la Sœur de service fut toute surprise de l'entendre lui exprimer le désir de se confesser.

Elle laissa voir son étonnement : « Ce matin, ma Sœur, lui dit le malade, la porte de la chapelle était entr'ouverte et j'ai aperçu de mon lit la statue de la Sainte Vierge (c'était celle de l'Immaculée-Conception). Elle me parla fortement au cœur ; je n'ai plus de repos, il faut que je mette ordre à mes affaires ! »

« Ah ! quelle vie j'ai menée et à quel point Marie est venue à mon aide ! » s'écria-t-il souvent, après s'être confessé plusieurs fois. On lui demanda ce qu'il croyait avoir attiré sur lui le regard de Marie, et il répondit : « Je n'ai fait que considérer la statue sans réfléchir, et mon cœur s'est gonflé subitement en pensant à ma vie passée, je me suis senti glacé de frayeur, et en même temps Marie me remettait tout en mémoire et changeait entièrement mon cœur ! » Le repentir et la réparation y étaient entrés à la suite du regard miséricordieux et maternel de Marie Immaculée !

Conversion d'un ministre protestant. — Un jeune ministre protestant, fort exalté, employait en Ecosse une ardeur incroyable contre l'Eglise catholique, qu'il déclarait être l'ennemie du genre humain. Il avait, on ne sait pourquoi, une horreur toute spéciale pour la Sainte Vierge. Quel mal lui avait-elle fait ? Dans tous ses prêches, il criait, il déblatérail contre elle. C'était là sa principale dévotion.

Il avait surtout entendu parler de Notre-Dame-des-Victoires. Ne pouvant plus y tenir, il résolut un beau jour d'aller porter « la lumière du pur évangile » au foyer même des ténèbres ; et, chargé de caisses, de malles remplies de petites brochures contre le culte de Marie, il partit pour Paris, déterminé à vaincre ou à périr : c'était un nouveau saint Paul, débarquant à Athènes ou à Rome, pour y renverser les idoles.

Il arrive à Paris, descend à l'hôtel Windsor, dépose sa cargaison, bourre ses poches de brochures choisies, contre la Vierge, et, sans se donner le temps de souffler, il remonte en voiture et se fait conduire droit à l'ennemi. « A Notre-Dame-des-Victoires, » dit-il au cocher ; quelques minutes après, la voiture s'arrêtait sur la place de la célèbre église.

Le jeune ministre entre vivement. D'un coup d'œil, il aperçoit les milliers d'*ex-voto*, de cœurs d'argent ou d'or, de plaques de marbre et d'inscriptions qui tapissent les murailles du sanctuaire privilégié de Marie. « C'est bien

cela, murmure-t-il à demi-voix. On me l'avait bien dit. Mais, où est l'idole ? » Il avance, et en quelques pas, il se trouve en face de la statue de Notre-Dame-des-Victoires. « C'est l'idole ! voilà l'idole ! » se dit-il en frémissant de colère...

Et puis, sans savoir comment, sans savoir pourquoi, le voilà qui tombe à genoux, qui éclate en sanglots, et qui reste là, sans s'en rendre compte, un temps considérable. En se relevant, il se disait : « Il faut que je me fasse catholique. »

Il sort de l'église et rentre à son hôtel, et là, tout seul dans sa chambre, il commence à réfléchir. Il ne peut se rendre compte de ce qui s'est passé en lui. Les préjugés du sectaire reprennent peu à peu le dessus ; et au bout d'un quart d'heure, le pauvre jeune homme, plus protestant, plus ministre que jamais, s'indigne de ce qu'il appelle sa sottise, se dit, se répète qu'il ne sera jamais catholique, papiste, idolâtre. Il commande un bon dîner, et de là se rend au spectacle. Il veut à tout prix s'étourdir, et noyer dans les distractions parisiennes l'aventure de Notre-Dame-des-Victoires. Pendant sept ou huit jours, il alla tous les soirs de spectacle en spectacle, de plaisirs en plaisirs. Et cependant le souvenir de Notre-Dame-des-Victoires le suivait partout.

Plus que cela : dans le jour, il courait les monuments, les musées, les curiosités, les églises, et par une fatalité bizarre, il se retrouvait à tout propos à Notre-Dame-des-Victoires. Une fois, poussé par je ne sais qui ou je ne sais quoi, il y entre et va se remettre devant l'autel de la Mère de Dieu. Cette fois, comme la première, l'émotion le saisit ; il se met à pleurer ; il s'agenouille, se prosterne... L'œuvre de Marie était accomplie : son cher pécheur, son pauvre hérétique était pris, était sauvé.

Après avoir longtemps pleuré et prié, il se rend à la sacristie, demande un prêtre, lui raconte brièvement ce qui venait de se passer. Ce bon prêtre, de qui je tiens tous ces détails, l'instruisit de la religion catholique, le prépara à son abjuration ; et quelques semaines après, l'heureux enfant de la Sainte Vierge faisait son abjuration et sa première communion à l'autel même où la voix de Marie avait frappé l'oreille de son cœur. Il écrivit immédiatement à sa famille et à ses anciens coreligionnaires, il vendit ses biens, selon le conseil de l'Evangile, et entra, plein d'une joie enivrante, au noviciat de la sainte Compagnie de Jésus. Il y est encore aujourd'hui, et se dispose, comme S. Jean-Baptiste, à préparer bientôt les voies du Seigneur, à faire connaître à tous l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, à prêcher Jésus-Christ, à faire connaître, à faire aimer la très sainte Vierge Marie, par qui Jésus a sauvé son âme.

Conversion d'un jeune Parisien. — Un jeune Parisien de bonne famille avait, comme tant d'autres, perdu la foi dans les plaisirs et les excès de tout genre. Délaissé de ses parents qu'il abreuvait d'amertume, et privé bientôt de toutes ressources, il fut admis dans un collège en qualité de professeur; mais sa conduite scandaleuse ne tarda pas à appeler sur lui l'attention de ses supérieurs, qui le chassèrent ignominieusement. Dès lors son libertinage ne connut plus de bornes. Les désordres où il se plongeait l'ayant réduit en peu de jours à la plus affreuse situation, le dégoût, la tristesse, le désespoir s'emparèrent de lui, et il résolut d'aller se noyer.

S'étant donc dirigé vers les bords de la Seine, il se disposait à accomplir son dessein, lorsque tout à coup il entend une voix qui crie : « Gare ! gare ! » C'était la voix de quelques mariniers qui arrangeaient leurs cordages et qu'il n'avait pas aperçus dans le trouble qui l'agitait. Alors il se retire, et, remontant le cours du fleuve, il va chercher un lieu solitaire pour se jeter à l'eau plus librement. Chemin faisant, une pensée frappe tout à coup son esprit : « Dans un quart d'heure, dit-il, on recueillera par là mon cadavre, puis on le portera à la Morgue. Mais mon âme ?... mon âme, où sera-t-elle ? » Il s'arrête brusquement, réfléchit quelques minutes, et, revenant sur ses pas, il rentre dans la ville, et s'engage dans une rue qu'il parcourt dans toute sa longueur sans savoir où il va. Arrivé à l'extrémité de la rue, il lève les yeux et se trouve devant la porte de l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Il entre instinctivement dans cette église et va s'asseoir à côté de la chaire, accablé de lassitude et d'émotions douloureuses.

C'était à la tombée de la nuit. Les lampes qui brûlent sans cesse devant la statue miraculeuse de Notre-Dame appellent les regards de l'infortuné jeune homme ; à l'éclat de leur lumière, il aperçoit tout à coup l'image de Marie, et, à cette vue, comme il l'a avoué lui-même plus tard, il éprouve quelque chose dans le cœur, mais quelque chose de si étrange, de si saisissant que, se levant à l'instant même, il se précipite vers la porte de l'église et s'enfuit en toute hâte, comme pour échapper aux mains d'un ennemi. Le malheureux fut en proie durant tout le cours de la nuit à ce sentiment inexprimable de terreur, et comme il ne pouvait s'en expliquer ni le motif, ni l'origine, il résolut de retourner le lendemain à l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

En effet, dès le point du jour, il se dirigea de nouveau vers le pieux sanctuaire où l'attirait, dit-il, une force invincible. A peine est-il entré que ses yeux se portent d'eux-mêmes vers l'image de Notre-Dame, aux pieds de laquelle était agenouillé le vénérable curé, M.

Desgenettes. Il s'approche et l'appelle en disant à haute voix : « Monsieur le curé ! » Le saint prêtre se retourne et lui dit : « Eh bien ? mon ami. — Ma foi, monsieur, lui répondit-il, j'ignore pourquoi je vous ai appelé. Toujours est-il, croyez-le bien, que ce n'est pas pour me confesser. » Le bon curé, l'abordant alors avec douceur, répliqua : « Mais, mon ami, il n'est pas question de tout cela ; seulement vous me paraissez bien triste. Qu'avez-vous donc ? — Eh ! oui, monsieur, je suis bien triste, en effet, je suis même très malheureux. Je passai hier devant votre église, et j'entraï ; j'ai voulu y revenir ce matin, et puisque je vous y trouve, il faut que je vous dise mes impressions. » C'en était fait, la grâce comptait un triomphe de plus ; la très sainte Vierge avait arraché pour toujours au désespoir et au crime une âme dont la perte éternelle semblait être assurée.

Le vénérable curé de Notre-Dame-des-Victoires écoutait le récit que notre jeune libertin lui faisait de ses impressions, lorsque tout à coup il le vit fondre en larmes et tomber à genoux devant lui, en le conjurant de le confesser. A dater de cet heureux instant, une transformation complète s'opéra dans ce cœur avili, dans cette nature si profondément dégradée. Le nouveau Saul est devenu, lui aussi, un vase d'élection ; la miséricorde infinie de Dieu l'a appelé au sacerdoce et aux sublimes fonctions de l'apostolat. Prêtre et missionnaire aujourd'hui, celui dont on vient de lire les égarements et l'admirable conversion est allé chercher les travaux et la gloire du martyre parmi les sauvages qui sont dans les îles lointaines.

Conversion de la femme d'un officier français à Rome, le jour de l'Assomption. — Voici, écrivait de Rome un officier, au mois de septembre 1850, voici un miracle arrivé ici le jour de l'Assomption, et qui rappelle celui qui eut lieu pour M. Ratisbonne :

Un de nos officiers, M. G..., se promenait aux environs du Vatican avec sa femme et ses deux enfants, âgés, l'un de douze ans, l'autre de dix. C'était quelques jours avant la rentrée du Saint-Père. Mme G... est protestante ; seulement il faut dire qu'au moins jusqu'alors elle s'était acquittée fidèlement de ses devoirs selon sa croyance : « Aussi, disait-elle dans ce moment même à son mari, je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus si j'étais catholique. » Soit curiosité, soit pressentiment, Mme G... témoigna à son mari le désir de voir les appartements du Pape. Les portes leur furent ouvertes. En parcourant les principales pièces du palais, on arriva à la chapelle particulière du Pape. En y entrant, Mme G... aperçut un prie-Dieu couvert d'un tapis de velours rouge ; pensant avec raison que c'était

la place où Pie IX implorait chaque jour pour l'univers, les bénédictions du Seigneur, elle s'y agenouilla, persuadée qu'elle y recueillerait du bonheur pour elle et pour les siens. La tête appuyée dans ses mains, elle pria avec ferveur pendant quelques minutes, et par une pieuse habitude, en opposition pourtant avec les principes de ses coreligionnaires, elle recommanda ses enfants à la Sainte Vierge. Elle leva ensuite les yeux et vit au-dessus de l'autel une dame environnée d'une auréole éblouissante, qui tenait ses deux enfants par la main, et devant l'autel le Pape tourné vers elle... Frappée et émue tout à la fois d'un tel spectacle, sa tendresse maternelle se trouva surtout alarmée, et son premier mouvement fut de s'assurer si ses deux fils étaient encore à ses côtés. Son émotion était si visible que M. G... en eut de l'inquiétude. Pour la dissiper, elle prétexta une petite indisposition sans s'expliquer davantage ; mais l'empreinte de ce tableau était tellement gravée dans son esprit, qu'elle ne l'oubliait pas un instant.

Quelque temps après, le 12 avril, à l'arrivée du Saint-Père, Mme G... se rendit, avec beaucoup d'autres dames, à la tribune qui leur était réservée dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. A peine eut-elle aperçu le Pape, que Mme G... reconnut parfaitement tous les traits de Pie IX, tels qu'elle les avait vus dans la chapelle. Elle fut déjà vivement saisie ; mais lorsqu'elle aperçut au-dessus de lui, dans la même position et avec le même éclat qu'au Vatican, l'image de la Très Sainte Vierge, elle ne fut plus maitressée de son émotion, et l'on crut qu'elle allait se trouver mal. Ayant repris ses sens, elle dissimula la cause de son trouble, et garda encore son secret.

Un troisième assaut lui était réservé. Le jour fixé pour la réception des dames de nos officiers par Sa Sainteté, Mme G... se trouva des plus exactes au rendez-vous. Tout le monde était rangé sur deux lignes, au milieu desquelles le Saint-Père passait en donnant sa bénédiction à droite et à gauche. Arrivé devant Mme G... et ses deux fils, le vicaire de Jésus-Christ s'arrêta, comme pour le représenter plus vivement en caressant les enfants. Il s'informa avec bonté des noms de ceux qui étaient à ses pieds, leur donna à chacun un chapelet, et semblait vouloir les gratifier d'une bénédiction particulière, en posant ses mains sacrées sur leurs deux têtes. L'heureuse mère était ivre de joie. Mais qu'éprouva-t-elle, lorsqu'elle vit encore au-dessus du Souverain Pontife, et de la même manière que les deux fois précédentes, l'éclatante image de celle que les catholiques appellent la *Mère de Dieu* !... Mme G... s'était sentie, dès la première et la deuxième apparition, pressée de quitter sa religion ; elle avait résisté ; mais à la troisième elle se ren-

dit. Après avoir passé la nuit suivante dans les larmes, elle déclara à son mari qu'elle était résolue à abjurer le protestantisme. Celui-ci seconda sa résolution, et l'abjuration se fit avec toutes les cérémonies prescrites, le vendredi 17 mai, dans une chapelle intérieure de la Trinité-du-Mont ; et, le jeudi suivant Mme G... put s'asseoir à la sainte table avec son mari et ses deux enfants. Le cardinal vicaire leur donna la communion, et il confirma ensuite la nouvelle catholique.

Au moment où le cardinal et sa suite allaient se retirer, le brave M. G... détacha de sa poitrine sa décoration, et demanda à tracer quelques lignes dont voici à peu près le sens : « Les grâces que j'ai reçues aujourd'hui ainsi que ma famille sont si grandes, que je ne saurais trop les reconnaître. Ma décoration est ce que j'ai de plus précieux, je la laisse sur l'autel de la Sainte Vierge comme un témoignage de ma reconnaissance. »

Le même officier dit, le soir, à plusieurs d'entre nous : « Savez-vous que j'ai communie ce matin, et que je n'ai jamais été aussi fier et aussi heureux ? Voyez-vous, il n'y a que cela pour donner le bonheur. » (*Rome en 1848-49-50*).

Le bouquet de mai. — En prêchant une retraite aux mères chrétiennes de Nancy, un missionnaire avait rappelé qu'il ne faut jamais désespérer du salut d'une âme, et que, parfois, les actes les moins importants aux yeux de l'homme sont récompensés par le Seigneur d'une manière toute spéciale à l'heure de la mort.

Il venait de quitter l'église ; une dame en deuil accourut et lui parla de la sorte : « Mon Père, vous avez recommandé la confiance et l'espoir ; ce qui m'est arrivé justifie vos paroles. J'avais un époux bon, affectueux, mais sans aucune pratique religieuse. Mes prières, comme les quelques mots que j'avais hasardés à ce sujet, n'avaient produit aucun résultat.

Durant le mois de Marie qui précéda sa mort, j'avais élevé un petit autel à la Sainte Vierge dans son appartement, et je l'ornais de fleurs renouvelées de temps en temps. Chaque dimanche, mon mari allait passer sa journée à la campagne. A son retour, durant ce mois, il m'offrait un bouquet qu'il avait lui-même cueilli, et j'employais ces fleurs à l'ornement de mon oratoire. Mon mari s'en apercevait-il ? Agissait-il ainsi uniquement pour m'être agréable ou un sentiment de piété envers la Sainte Vierge l'animait-il ? Je l'ignore ; mais il ne manqua pas un seul dimanche de le faire, et moi, je ne manquais aucun jour de prier Marie pour lui. Au commencement du mois suivant, il fut subitement frappé par la mort, sans avoir eu le temps de recevoir les secours de

la religion. J'étais inconsolable, ma santé était sérieusement altérée, ma famille me força à partir pour le Midi.

Comme je passais par Lyon, je voulus voir le saint Curé d'Ars. A peine étais-je entrée qu'il me dit : « Madame, vous êtes désolée ? Mais avez-vous donc oublié les bouquets de fleurs, les bouquets de chaque dimanche du mois de mai ? »

Il me serait impossible de dire quel fut mon étonnement en entendant M. Vianney rappeler une circonstance dont je n'avais parlé à personne, et qu'il ne pouvait connaître que par révélation.

Il ajouta : « Dieu, touché de vos prières, a eu pitié de celui qui a honoré sa sainte Mère ; à l'instant de sa mort, votre mari s'est repenti : son âme est dans le purgatoire ; par nos prières et par nos bonnes œuvres, nous l'en ferons sortir. »

Entrez dans ma guérite ! — Le capitaine Hurtaux, décoré de la Légion d'honneur, n'avait pas toujours été un chrétien pratiquant ; mais il ne se confessait pas encore qu'il priaît déjà. Surtout, il affectionnait singulièrement le sanctuaire de Notre-Dame-du-Pilier, à Chartres, où il demeurait. Sa conversion ne se fit pas attendre longtemps : comme celle d'un soldat, elle fut complète, solide et énergique.

Un jour qu'il était agenouillé devant le grand Christ d'une chapelle de la cathédrale, un prêtre zélé, au cœur franc comme sa parole, lui frappe sur l'épaule et lui dit : « Cela ne vous avance guère, capitaine, entrez donc plutôt dans ma guérite. » Le capitaine y entra, fit sa confession, et sortit bientôt, la joie sur le front et la grâce dans le cœur. Ce fut dès lors un chrétien fervent. Chaque jour, heure militaire, il allait se prosterner aux pieds de Notre-Dame de Chartres, et ne se relevait jamais sans fixer quelques instants ses regards sur la sainte image. Il était touchant de voir ce vieillard, à haute stature, se tenir debout et lever avec une affectueuse tendresse sa tête vénérable vers celle qu'il appelait sa meilleure amie.

N'apercevant plus venir son serviteur au pied de sa colonne, Notre-Dame dut sans doute se rendre elle-même à son chevet, pour bénir et consoler ses derniers moments. Il reçut les sacrements avec une foi ardente, et lorsque le prêtre lui présenta le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Mon Dieu, s'écria-t-il, je ne suis pas digne !... » L'humilité n'empêchait pas l'amour, et comme le prêtre l'exhortait à aimer Dieu : « Oui, oui, » répondit-il en accentuant ce bref monosyllabe. Jusqu'à sa mort, il aima à tracer sur lui le signe de la croix ; sans cesse la prière remuait ses lèvres, et quand fut venu l'instant suprême, le vieux

capitaine trouva encore la force de lever ses mains vers le ciel, et il rendit son âme à Dieu.

Le capitaine Hurtaux n'était pas homme à faire mystère de ses convictions religieuses, et il savait au besoin faire respecter sa foi. « Où vas-tu donc ? » lui dit un jour un de ses amis, le voyant entrer à l'église. « Je vais, répliqua-t-il, où tu devrais aller toi-même. » Par ce caractère aussi simple que ferme, il s'était acquis l'estime universelle.

« **Adressez-vous à Marie !** » — Voici ce qu'un grand pécheur converti écrivait en 1875 à M. le curé de Notre-Dame-des-Victoires :

« Monsieur le curé, j'ai cinquante-quatre ans ; depuis ma première Communion, je n'ai plus pratiqué. A vingt-deux ans, je me suis enrôlé dans une société de libres-penseurs. Dieu m'a éprouvé d'une manière terrible. Quatre de mes enfants sont morts ; le cinquième, une petite fille, était malade depuis deux ans. Ma sœur me dit : « Si tu avais confiance en la Sainte Vierge, elle pourrait sauver ton enfant. » Je lui répondis : « Si cela est, je croirai à toutes vos folies. » On fit une neuvaine à Notre-Dame-des-Victoires : le dernier jour, l'enfant guérit. Je fus sommé de me rendre : je baisai la tête.

« Au mois de juin 1871, j'ai perdu une de mes nièces. Avant de mourir, cette enfant me dit : « Mon oncle, je vais aller auprès du bon Dieu ; je le prierai de vous donner la foi. Et puis au ciel il y a Notre-Dame des Victoires qui convertit ceux même qui n'y songent pas... Mon oncle, mettez-vous à genoux et dites avec moi un *Pater* et un *Ave*, et vous verrez que le bon Dieu vous touchera. »

« Depuis lors, je n'ai été tranquille ni le jour ni la nuit... Je suis allé plus de vingt fois à Notre-Dame-des-Victoires, mais j'en suis toujours sorti sans avoir le courage de me confesser.

« Un jour enfin, un ami me prit la main et me conduisit jusqu'au confessionnal ; j'y reçus l'absolution de mes péchés et j'allai ensuite faire la communion près du tombeau du R. P. Olivaint, jésuite, l'un des martyrs de la Commune.

« Je ne puis exprimer ma joie et ma reconnaissance. Je voudrais pouvoir dire à tous ceux qui se tiennent éloignés de Dieu : « Adressez-vous à Marie ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 januarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 18 janvier 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour un Triduum préparatoire à l'Adoration perpétuelle. — *Les trois péchés contre la sainte communion.* — II. La communion défectueuse, 33.

Panégyrique de sainte Agnès. — Caractères et récompense de la virginité, 38.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XII. Les leçons de l'histoire de Zachée, 42.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — II. Marie et les nécessités d'ordre spirituel : 2^e Marie et les pécheurs (*fin*), 43.

POUR UN TRIDUUM PRÉPARATOIRE A L'ADORATION PERPÉTUELLE

Les trois péchés contre la sainte communion

II

LA COMMUNION DÉFECTUEUSE

Contemplantes ne quis desit gratia Dei.

Faites attention que personne ne manque à la grâce de Dieu.
(Hébr., xii, 15).

Mes frères,

Nous l'avons démontré hier : la communion sacrilège est un crime très grave. Il atteint directement et profane l'être divin lui-même. Il expose l'homme aux plus grands malheurs et attire sur lui toutes les rigueurs de l'éternelle justice.

Cette manière d'abuser de la sainte Eucharistie n'est point la plus commune. Les fidèles qui viennent au banquet sacré auraient horreur, pour la plupart, d'y apporter sciemment une conscience souillée de fautes mortelles et préféreraient de beaucoup n'en approcher jamais. — Il est un autre abus pour lequel ils éprouvent moins de répugnance et dans lequel, je crois, ils tombent plus souvent. Cet abus se nomme la *communion défectueuse*.

Tout acte religieux est susceptible de s'accomplir avec plus ou moins de perfection. L'échelle, — passez-moi ce mot, — sur laquelle se mesure sa qualité et le long de laquelle il peut monter ou descendre, compte un nombre considérable de degrés. Entre le *minimum* rigoureusement exigé pour sa validité et le *maximum* de perfection auquel il peut atteindre, il y a place pour toutes les différences imaginables. Ainsi, existe-t-il d'innombrables variétés dans la manière de réciter les prières vocales, de faire l'oraison mentale, d'entendre la sainte messe. Il n'en va pas autrement de l'acte sacré de la communion eucharistique. Il

peut, lui aussi, s'accomplir d'une manière plus ou moins imparfaite, plus ou moins parfaite, et cela dans des proportions qui varient à l'infini.

Les imperfections dans la sainte communion résultent parfois de l'incapacité : on la fait comme on peut. C'est bien modeste ; mais on ne saurait faire mieux. — D'autres fois, l'imperfection vient de la négligence : on ne prend pas la peine de faire mieux ; ou même d'une mauvaise volonté délibérée : on voit bien qu'on reste au-dessous du devoir, mais on se contente de cette insuffisance et l'on ne veut pas faire mieux.

Que dirai-je de l'incapacité ? Elle mérite miséricorde. Dieu n'exige l'impossible de personne ; et la communion naïve du petit enfant, celle du malade aux facultés paralysées par la souffrance, celle de l'homme ignorant ou absorbé dans ses labeurs, s'ils y mettent loyalement tout leur cœur, lui sont très agréables. La perfection, en cette matière, doit se mesurer aux facultés de chacun. — Mais je dois être plus sévère pour la négligence, et surtout pour la mauvaise volonté. C'est d'elles que j'entends parler quand j'entreprends de mettre en relief l'iniquité des communions défectueuses.

Les défauts les plus considérables et les plus ordinaires de nos communions se ramènent à trois. Je les expliquerai dans les trois parties de cet entretien.

I. — Défaut de foi

Le premier, c'est le *défaut de foi*.

N.-S. J.-C. réside corporellement dans la sainte Eucharistie, et les deux autres personnes divines y sont avec lui de compagnie. Aller à l'Eucharistie, c'est aller à Dieu. Recevoir l'Eucharistie, c'est recevoir Dieu.

Lorsque l'Esprit-Saint veut signaler la première et la plus importante des dispositions avec lesquelles nous devons aller à Dieu et recevoir Dieu, il nomme la foi (Hébr., xi, 6). En effet, l'hommage qui, logiquement, s'impose avant tous les autres, quand nous approchons de Dieu, c'est de croire en sa présence, de nous remettre devant l'esprit ses grandeurs, de nous faire une idée exacte de ce qu'il est, d'en pénétrer et d'en remplir notre âme tout entière. Pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur demandait cette foi à quiconque venait à lui : « Croyez-vous, demandait-il, croyez-vous que je suis le Fils de Dieu ? » (Jean, ix, 35). « Croyez-vous en ma puissance ? » (Mt., ix, 28). Il nous demande certainement la même foi, quand nous approchons de lui dans l'Eucharistie. Et si nous prêtions une oreille attentive à la parole qu'il nous adresse, du fond des abaissements auxquels il s'est réduit pour venir à nous, nous l'entendrions nous dire,

comme il faisait autrefois : « Croyez-vous ? » Car la foi nous est plus nécessaire, à nous, qu'elle ne l'était à ses contemporains. Il s'est mieux caché pour nous que pour eux ; et les voiles dont il a couvert sa divinité sont plus impénétrables. S'il fallait de la foi pour reconnaître en lui le Dieu présent sous les traits de l'homme, il en faut beaucoup plus encore pour le reconnaître sous les apparences du pain. Jésus, comme homme, avait une majesté, pratiquait des vertus, déployait une puissance, à travers lesquels un œil attentif pouvait apercevoir Dieu. Au contraire, le pain consacré ne présente à nos regards absolument rien par quoi la divinité se révèle dans une mesure quelconque. La foi s'impose donc, à la table sainte, plus que partout ailleurs. Pour qui a la foi, l'Eucharistie c'est Dieu ; pour qui n'a pas la foi, l'Eucharistie n'est rien. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, parlant de la sainte communion, disait : « Approchons-en dans la plénitude de la foi » (Hébr., x, 22) ; c'est-à-dire avec une foi dont la vigueur et les clartés atteignent leur degré le plus élevé. Nous avons besoin de cette clairvoyance puissante et lumineuse pour reconnaître la divine réalité cachée sous les espèces eucharistiques.

Seule aussi, — et ceci découle naturellement de ce qui vient d'être dit, — la foi peut exciter dans les âmes les dispositions nécessaires pour recevoir comme il convient l'auguste Sacrement. Effectivement, l'homme traite les personnes et les choses comme il les apprécie, et l'idée qu'il s'en fait détermine la mesure d'égards dont il use envers elles. La valeur de ses communions dépendra donc de son degré de foi.

Suivez à la table sainte l'âme qui en approche « dans la plénitude de la foi. »

Elle voit Jésus-Christ, elle voit Dieu dans l'Eucharistie. Or, elle sait ce que c'est que Dieu : l'être infini et infiniment parfait. Elle sait comment, par le sacrement de l'autel, cet être sans pareil va venir à elle, s'unir à elle, lui communiquer ses vertus, l'élever jusqu'à la participation de sa divinité même. Recevoir un être comme celui-là, accomplir un pareil mystère, c'est, à ses yeux, une action d'une portée, d'une gravité, d'une noblesse, d'une sainteté incomparables. Elle comprend qu'aucune autre n'égale celle-là. Aussi, pour s'y préparer, aucun effort ne lui paraît de trop. Elle se recueille donc, s'arrache à toutes les préoccupations étrangères et rassemble toutes ses facultés dans une attentive et studieuse contemplation de l'hôte divin qui va venir et des merveilles qu'il va réaliser en elle. Puis, se repliant sur elle-même et mesurant du regard l'abîme de son néant, elle s'humilie profondément devant Dieu, rend hommage à ses infinies bontés, glorifie l'incomparable générosité dont il use envers elle. Enfin, comme le seul moyen dont elle dispose de

se rendre moins indigne de lui consiste à purifier et à orner l'intime sanctuaire dans lequel elle doit le recevoir, elle renonce une fois de plus à toutes ses fautes, en demande pardon, s'efforce de les réparer par une amende honorable dans laquelle s'expriment toute sa loyauté et toute son énergie. Et elle se compose, avec les hautes pensées et les pieuses affections auxquelles elle se livre, une parure spirituelle opulente dont le regard de Jésus-Christ sera charmé.

Elle s'agenouille alors à la table sainte et reçoit avec une dévotion digne des anges le pain eucharistique.

Son action de grâces sera plus soignée encore que sa préparation. Car, aux yeux de la foi, posséder Dieu est chose plus grande et plus capable de ravir l'esprit, que de l'attendre. Elle le verra donc présent en elle, et aussi clairement que si les voiles sacramentels avaient disparu. Elle suivra d'un regard émerveillé et attendri le travail de déification par lequel il va l'élever à lui et lui faire part de sa propre vie. Elle l'adorera, l'invoquera, lui parlera d'elle-même et des siens, se consacrera à son service, le remerciera de son avènement en elle, avec une confiance et une effusion toutes filiales. Elle saura l'écouter aussi et prêter à ses inspirations, à ses encouragements, à ses reproches peut-être, une oreille attentive et intelligente. En un mot, soit avant, soit après la sainte communion, elle sera tout absorbée en Dieu, dans l'attitude la plus recueillie, l'application la plus soutenue, le respect le plus profond.

Qu'ils sont loin de lui ressembler, ceux qui vont au banquet sacré, je ne dirai pas sans foi : car je les tiens pour des croyants ; mais sans avoir pris la peine de réveiller et d'exciter leur foi !

Ils accomplissent la plus divine de toutes les actions à peu près comme une action vulgaire. Ils n'en apprécient ni la grandeur ni les exigences. L'Esprit-Saint leur avait dit : « Quand vous serez assis à la table du Prince, considérez avec soin quels mets vous seront servis. » (Prov., xxiii, 1). Ils n'en font rien. Aussi les voyez-vous aller à la table sainte sans préparation, et s'en éloigner sans action de grâces ; ou, s'ils essaient d'en faire quelque peu, c'est avec une inattention et, par suite, une insuffisance déplorables. Leur regard fouille les coins et les recoins de l'enceinte sacrée, comme s'ils voulaient se rendre compte de tout ce qui s'y passe. Leurs lèvres entretiennent avec les voisins quelque conversation frivole. Leur attitude traduit une impression de dissipation et d'ennui. Ils semblent oublier totalement celui dont ils vont recevoir ou viennent de recevoir la visite. Ainsi, les irrégularités de toute sorte s'accumulent autour de leurs communions. Vous feriez une prière aussi distraite et aussi peu sérieuse, que vous vous en accuseriez en con-

fession, comme d'une offense à la majesté divine.

Voilà, n'est-ce pas ? une manière d'approcher de l'Eucharistie profondément défectueuse. Elle témoigne à l'hôte divin des âmes une familiarité, un sans-gêne, un laisser-aller, qui attestent un manque absolu d'esprit de foi et constituent à son égard une véritable injure. Un homme bien élevé ne se permettra jamais de recevoir aussi mal, non point seulement un supérieur, mais même un égal...

II. — Défaut de ferveur

Le second défaut le plus fréquent de nos communions, c'est le défaut de *ferveur*. Il consiste en ce que nous omettons de concevoir et d'exprimer au Dieu de l'Eucharistie les sentiments dont il est digne. Si le défaut de foi est un défaut de l'esprit, le défaut de ferveur est un défaut du cœur.

Or, le cœur a son rôle à remplir dans la sainte communion. Dieu y vient avec son cœur ; pourquoi n'y viendrions-nous point avec le nôtre ? Mais souvent nous oublions de l'y apporter, ou du moins nous y restons aussi tièdes, aussi arides, aussi insensibles que si nous l'avions oublié.

Laissez-moi, à ce point de vue, vous poser quelques questions. Elles vous montreront, en vous rappelant des exemples bien connus, ce que votre cœur aurait à faire au banquet eucharistique.

Le Psalmiste avait-il quelque pressentiment de la sainte communion ? — Je le croirais volontiers. — Toujours est-il qu'il s'écriait, au commencement de l'un de ses chants : « Comme le cerf altéré désire la source d'eau vive, ainsi mon âme a soif de Dieu. » (Ps., xli, 2). La source d'eau vive que souhaitait le Prophète s'offre à vous à la table eucharistique : quel désir et quelle soif en avez-vous éprouvés ?

Quand les anges eurent appris aux bergers de Bethléem la naissance du Sauveur à quelques pas d'eux, ceux-ci s'empressèrent d'aller à lui : « *Venerunt festinantes.* » (Luc, ii, 16). — Avez-vous été aussi impatients et pressés de venir à Jésus-Christ ?

Du haut de son sycomore, Zachée entend Notre-Seigneur lui dire : « Descends ; je dois aujourd'hui demeurer dans ta maison. » Aussitôt le publicain descend et reçoit Jésus « avec une grande joie. » (Luc, xix, 5-6). — Quand, le matin de vos jours de communion, vous avez entendu la même parole, avez-vous éprouvé la même allégresse ?

Au jour de sa purification, Marie déposa l'Enfant-Dieu entre les bras du saint vieillard Siméon. Ce n'était pas encore la communion. Cependant Siméon, ravi, laissa son âme s'exhaler dans un cantique tout palpitant d'émotion, de reconnaissance et d'enthousiasme. (Luc, ii, 28-32). — Avez-vous ressenti, à la table sainte, quand le Dieu de l'Eucharistie est venu reposer

dans votre cœur, quelque tressaillement de même sorte ?

Les Rois Mages ayant trouvé l'Enfant divin dans son berceau, se prosternèrent devant lui, l'adorèrent et lui offrirent, sous le symbole de l'or, de l'encens et de la myrrhe, l'hommage des sentiments dont ils étaient pénétrés. (Luc, ii, 11). — Vous êtes-vous prosternés, après la sainte communion, en présence du Sauveur ? L'avez-vous adoré et avez-vous éprouvé, pour la lui offrir, quelque impression de sympathie, de religion, de reconnaissance ?

Marie la pécheresse rencontre un jour Jésus chez Simon le pharisien. Tombant à ses pieds, elle les couvre de baisers et les arrose de ses larmes, et cela avec de telles effusions qu'elle obtient son pardon. (Luc, vii, 38). — Et vous, pécheurs, aux pieds de Jésus-Christ, avez-vous essayé de réparer vos fautes par un baiser ou par une larme ?

Jésus s'était glorieusement transfiguré en présence de Pierre, de Jacques et de Jean. Les trois apôtres ne se lassaient point de le contempler. Ils auraient voulu que cela durât toujours. « Seigneur, disaient-ils, il est bon pour nous d'être ici ! » (Mt., xvii, 4). — Le sacrement d'Eucharistie est une transfiguration bien humble, à côté de celle du Thabor ; mais elle témoigne plus d'amour. Cependant, le temps ne vous a-t-il jamais paru long à contempler Jésus venant à vous sous ces voiles ? Avez-vous toujours compris qu'il était bon pour vous d'être auprès de lui ? Ne vous êtes-vous pas quelquefois trop pressés de le quitter ?

Comme le Sauveur parlait aux disciples d'Emmaüs, sans être connu d'eux, leur cœur s'embrasait d'une ardeur toute divine. (Luc, xxiv, 32). — Vous connaissez bien, vous, celui que vous recevez dans la sainte communion. Mais, quand il vous parle, dans le secret de votre cœur, quelles ardeurs éprouvez-vous ? Ne restez-vous pas souvent de glace au contact de ce feu ?

Lorsque Jésus demanda par trois fois à saint Pierre s'il l'aimait mieux que ne pouvaient le faire les autres apôtres, il venait de lui faire manger un pain mystérieux qui était bien un peu, lui aussi, une figure de l'Eucharistie. Et l'apôtre se sentait assez d'amour pour répondre à trois reprises : « Seigneur, vous savez tout ; vous savez donc que je vous aime ! » (Jean, xxi, 13). — Après avoir goûté au pain eucharistique, avez-vous conçu le même amour et auriez-vous pu faire aux mêmes questions les mêmes réponses ?

La Vie des Saints nous apprend que la communion était pour eux l'objet d'aspirations ardentes et prolongées ; qu'ils y apportaient une très grande sensibilité de cœur ; que leur âme s'y répandait en effusions d'une tendresse inexprimable ; qu'ils y trouvaient un avant-goût des délices éternelles ; que l'intensité de leurs émotions se révélait au dehors par le

feu dont s'allumait leur visage ou l'extase dans laquelle ils étaient absorbés. — En va-t-il pareillement de vous, et à quel degré ?

Croyez-le bien : les sentiments qu'éprouvaient tous ceux dont je viens de parler n'avaient rien d'exagéré. Recevoir Dieu, posséder Dieu ; le recevoir et le posséder comme on le reçoit et comme on le possède à la table sainte mérite tous ces désirs, tous ces empressements, toutes ces joies, tous ces attendrissements, tous ces transports, toutes ces larmes, toutes ces complaisances, toutes ces ardeurs, toutes ces reconnaissances. Si vous n'en éprouvez rien, c'est que vous ne comprenez rien au mystère eucharistique. Considérez-le une bonne fois avec les yeux du cœur, ces yeux qui voient si clair quand ils empruntent à la foi leur lumière, « *illuminatos oculos cordis* » (Eph., I, 18) ; et vous y reconnaîtrez avec évidence le plus expressif témoignage que Dieu vous donne de son amour pour vous. Vous direz ensuite si les communions tièdes ne sont point des communions profondément défectueuses.

Premièrement, un témoignage d'amour se mesure à l'excellence de ce qu'il donne. — Or, l'Eucharistie nous donne Dieu, nous donne Jésus-Christ. — Elle nous donne Dieu. Dieu est l'être infini et infiniment parfait. Auprès de lui, tout le reste n'est rien. Si l'on vous donnait l'univers entier, on vous donnerait un bel et magnifique royaume. Ce ne serait pourtant que néant auprès du Dieu que vous donne l'Eucharistie, auquel elle vous unit, dont elle vous communique la vie. — Elle nous donne Jésus-Christ. Comme Homme-Dieu, Jésus-Christ a réalisé un trésor infini de prières, de vertus, de mérites, d'expiations. Tout cela encore nous est donné dans la sainte communion, et si bien donné que nous pouvons en disposer et l'offrir à Dieu pour acquitter toutes les dettes, réparer toutes les fautes, remplir tous les devoirs. — Ainsi donc, le sacrement des autels nous fait don de l'infini. Si le don est infini, l'amour qui le réalise ne l'est-il pas aussi ?

Deuxièmement, un témoignage d'amour se mesure aux abaissements qu'il impose à l'être aimant. — Avez-vous remarqué comme, autour de vous, chacun s'efforce de monter et répugne à descendre ? Descendre, s'abaisser, abdiquer un prestige, dépouiller une gloire : c'est un sacrifice devant lequel tous reculent. Pour l'accepter, pour se l'imposer en faveur d'autrui, il faut aimer beaucoup. — Or, Dieu a eu pour nous cette sorte d'amour, et il l'a poussé à son degré le plus élevé. Pour se donner dans l'Eucharistie, il s'est abaissé plus que partout ailleurs. — Certes, il était descendu bien bas dans son Incarnation. Se faire homme, quand on est Dieu, c'est une humiliation profonde : l'homme est si peu de chose auprès de Dieu ! Pourtant, sa divinité se laissait encore reconnaître à travers les infirmités de l'homme. — Il est descendu plus bas encore

dans la Rédemption, quand, attaché à la croix, criblé de blessures, défiguré, il est mort de douleur entre deux scélérats. Mais, là aussi, le Dieu pouvait se deviner, n'était-ce qu'au trouble de la nature. En tout cas, l'homme se voyait. — L'Eucharistie marque un abaissement plus profond. Elle couvre l'homme et le Dieu des voiles les plus humbles et les plus impénétrables, de voiles qu'aucun regard humain ne saurait percer. C'est ici le suprême degré d'abaissement. Après celui-là, il n'y en a plus. — Lorsque l'humiliation volontaire pour des êtres aimés atteint les dernières limites, n'est-ce point la preuve que l'amour dont elle s'inspire les atteint avec elle ?

Troisièmement, un témoignage d'amour s'estime au prix qu'il a coûté. — A ce point de vue encore, la sainte communion dépasse toutes les autres bontés divines. Chacun sait que l'Eucharistie est le mémorial le plus parfait de la mort du Sauveur. Elle la reproduit sous une forme mystique ; elle contient Jésus-Christ à l'état de victime ; elle nous associe à son sacrifice ; et, par tout cela, elle nous rappelle de la manière la plus touchante l'amour immense qu'il nous y a témoigné. — Mais, remarquez-le bien, l'Eucharistie tient à la croix par d'autres liens encore. C'est qu'elle en est le fruit et lui doit l'existence. Notre-Seigneur, vous le savez, n'a rien donné qu'il n'ait d'abord acheté lui-même. Comme il lui fallait satisfaire pour toutes les fautes qu'il voulait pardonner, aussi bien lui a-t-il fallu payer toutes les grâces qu'il entendait accorder. Le sacrement des autels n'a point échappé à cette loi générale ; son excellence l'obligeait même à la subir plus rigoureusement que les autres grâces. Le Christ n'avait pas le droit de faire descendre la divinité aux abaissements insondables de l'Eucharistie et, par là, de l'exposer aux abandons, aux irrévérences et aux profanations des hommes. Pour avoir ce droit, il devait l'acquérir ; c'est-à-dire faire compensation aux anéantisements, rendre la gloire disparue, expier les indifférences et les sacrilèges. Il l'a fait. Mais l'Eucharistie est le bienfait qui lui a coûté le plus d'instances et le plus de douleurs. Pour se faire pain, Jésus a dû, comme le froment, passer sous la meule. Pour se faire vin, il a dû, comme le raisin, subir les étreintes du pressoir. L'Eucharistie vous apporte donc l'écho de ses plus ardentes prières et se présente à vous toute empourprée de son sang. — Si l'amour se mesure aux sacrifices qu'il s'impose, quel est donc l'amour de Jésus-Christ pour vous ?

Voilà qui convainc d'iniquité les communions tièdes et fait ressortir toute leur ingratitude. Elles refusent d'aimer Dieu dans le mystère où il aime davantage et répondent par une odieuse dureté de cœur aux avances les plus affectueuses du cœur de Jésus.

Je sais bien que le cœur humain résiste

parfois aux impressions les mieux motivées et ne s'attendrit pas toujours quand on le veut. — Je sais, en particulier, que, sensible aux affections qui viennent d'en-bas, il l'est beaucoup moins aux affections qui viennent d'en-haut. — Mais n'est-ce pas l'effet propre de la foi, quand elle est vive et cultivée, de suppléer au défaut des sens et de donner, sur eux, aux réalités invisibles la même puissance d'action que possèdent les réalités visibles ? Croyez fermement à l'Eucharistie. Quand vous devez la recevoir, prenez la peine, dans une préparation et une action de grâces sérieuses, d'aviver vos croyances. Exploitez-les, en vous faisant une juste et grande idée de l'amour divin, tel que la sainte communion le manifeste : vous partagerez alors, — à moins que, par la volonté de Dieu, vous ne passiez par une période d'épreuves, — les émotions des saints. Et si la moitié inférieure de votre cœur reste rebelle à l'influence de votre foi et de vos réflexions, l'autre moitié, la plus noble et la plus élevée, qui est aussi la plus docile, vous restera pour apprécier les faveurs divines et les payer de retour.

Au surplus, ce que Dieu demande en vous, ce n'est pas précisément un ébranlement de la partie sensible, encore moins ces manifestations extérieures d'attendrissement qui sont souvent aussi trompeuses que bruyantes. Ce qu'il demande, c'est un sentiment raisonné, intime, élevé, du bienfait eucharistique ; c'est un attachement sincère envers celui qui l'accorde ; c'est une disposition ferme et loyale à le servir fidèlement à l'avenir. — Mais déjà je touche au troisième défaut que j'ai le projet de signaler dans cet entretien.

III. — Stérilité

Ce troisième des défauts les plus habituels de nos communions, c'est la *stérilité*. Il consiste à recevoir l'auguste sacrement sans en devenir meilleur. C'est un manque d'énergie pratique et une défaillance de volonté.

Lorsque Dieu donne sa grâce aux hommes, il ne le fait pas seulement dans le but de satisfaire son amour pour eux ; il entend aussi leur faire du bien. La grâce est essentiellement un secours, et ce secours veut être exploité. Pour en trouver la preuve, je n'ai qu'à ouvrir les livres saints. Ils expriment nettement, sous des formes et avec des comparaisons variées, l'obligation où nous sommes d'utiliser la grâce.

Au livre des Psaumes, la grâce est représentée comme un cours d'eau dont les rives seraient couvertes de plantes. Ces plantes sont les âmes. Quand elles répondent aux desseins de Dieu, elles puisent dans ce sol largement arrosé une fécondité merveilleuse ; elles se parent d'un feuillage assez vigoureux pour durer toujours et donnent du fruit au temps oppor-

tun. (Ps., I) : — Dès ses premières prédications, Notre-Seigneur a repris la même figure, mais pour montrer que, sur un sol arrosé de ses grâces, Dieu ne supporte point les arbres stériles. « Celui, disait-il, qui ne porte point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. » (Mt., VII, 19). Plus tard, ajoutant l'exemple à la parole, il maudissait, sur la route de Béthanie, un figuier dépourvu de figues. (Mt., XXI, 17-19). Et si ailleurs il épargnait un arbre qui ne portait pas de fruits depuis trois ans, c'était par l'espérance de lui en voir donner l'année suivante. (Luc, XIII, 7).

D'autres fois, Notre-Seigneur compare la grâce à une semence. Si la terre dans laquelle tombe cette semence est une bonne terre, elle la fait fructifier jusqu'à trente, soixante et cent pour un. (Mt., XIII, 8).

Ou bien, la grâce ressemble au capital donné par un maître à ses intendants pour qu'ils lui fassent porter un intérêt. Tous n'en reçoivent pas la même quotité : car le partage se proportionne aux capacités de chacun. Mais tous doivent faire fructifier ce qui leur est confié. Au jour des divines justices, ceux qui auront exploité leur part seront récompensés ; ceux qui l'auront enfouie ou laissée improductive seront punis (Mt., XXV, et Luc, XIX).

Ou bien encore, la grâce est une nourriture. Comme telle, elle doit donner des forces, et ces forces, il faut en faire usage. Les vrais chrétiens imitent l'exemple du prophète Elie. Ils déploient, comme lui, l'énergie que la divine nourriture leur donne, et, soutenus par elle, ils vont courageusement jusqu'à la montagne de Dieu. (III Reg., XIX). — Quant à ceux qui mangent sans avancer, ils commettent une fraude. On n'a, d'après S. Paul, aucun droit à manger, quand on ne veut pas travailler. (II Thess., III, 10).

Celui dont nous viennent toutes les grâces entend donc qu'elles nous servent à quelque chose. Quand nous les recevons sans les utiliser, nous allons contre ses intentions les plus certaines.

C'est l'évidence même que ces divines exigences grandissent avec les grâces reçues. Plus celles-ci sont excellentes et capables de fortifier, plus aussi celles-là se font impérieuses et sévères. Et comme l'Eucharistie est la première de toutes les grâces, la plus puissante, la mieux faite pour l'action, la loi du profit à tirer atteint, pour ceux qui la reçoivent, son plus haut degré d'obligation et sa suprême rigueur.

Voilà pourquoi les communions stériles, celles à la suite desquelles on reste incapable de vaincre aucune tentation, de corriger aucun défaut, de pratiquer aucune vertu, de mieux faire aucun exercice de piété, en un mot, de réaliser aucun progrès, sont des communions profondément défectueuses. Elles déplaisent à Dieu ; et d'autant plus qu'elles condamnent,

non plus sa parole ou ses dons, mais lui-même, à une douloureuse et humiliante stérilité.

Quoi ! Nous mangeons, à satiété peut-être, un pain qui donne la force du Tout-Puissant : et, après avoir pris cette nourriture qui nous met à même, si nous le voulons, d'aller si loin, nous n'avancions point d'un pas ! Quels voyageurs sommes-nous donc ? — Nous recevons, avec mission de l'exploiter, un trésor sans égal : et, au lieu de le faire fructifier, nous l'enfouissons dans le sol stérile de nos négligences et de notre paresse. Quels intendants sommes-nous donc ? — Le Verbe de Dieu s'est fait semence : « *Semen est Verbum Dei* » (Luc, viii, 11), pour se semer dans nos cœurs : et nous réduisons à néant son incomparable fécondité. Quelles terres sommes-nous donc ? — Nos âmes sont arrosées, depuis des années et des années, non plus d'une onde vulgaire, mais du sang de Jésus-Christ : et quand il vient à nous cherchant du fruit, il n'en trouve aucun. Quels arbres sommes-nous donc ?

Un pareil abus de pareilles grâces ne peut, vous le comprenez maintenant, qu'offenser Dieu et nous être funeste. Il est, dans l'Écriture, une parole dont je tremble qu'elle ne finisse par s'appliquer à nous, pour notre malheur dans le temps et dans l'éternité ; c'est celle que saint Paul a écrite de la terre stérile : « Si, après avoir souvent bu la rosée du ciel, elle continue à produire des ronces et des épines, c'est une terre réprouvée et sa malédiction approche. » (Hébr., vi, 8).

**

Je me résume.

Il a été dit aux chrétiens : « Prenez garde que personne ne manque à la grâce de Dieu : *contemplant ne quis desit gratiæ Dei*. » (Hébr., xii, 15). Cette parole, vraie de toute grâce, est particulièrement vraie de l'Eucharistie. Or, on manque à l'Eucharistie quand on la reçoit sans foi, sans ferveur, sans profit. Prenez donc garde, quand vous en approchez, d'éviter ces trois défauts. Ne venez jamais à elle sans avoir ranimé vos croyances et pris les dispositions qu'elles commandent. Apportez-lui un cœur prêt à goûter et à rendre l'amour dont il va recevoir le témoignage. Exploitez sa vertu en réalisant les progrès dont elle vous rend capables. En un mot, ne vous contentez point de faire des communions qui ne soient pas des sacrilèges ; mais faites des communions exemptes de défauts et dignes, autant qu'il se peut, de l'hôte adorable dont vous recevez la visite.

Vous ne l'ignorez pas : les maîtres de la vie spirituelle recommandent de faire avec soin même les actions ordinaires. Ce souci du bien dans les moindres choses donne à la vie une haute valeur morale et lui assure de grands mérites. Mais, s'il convient d'être parfait dans les actions ordinaires, combien plus faut-il

l'être dans la sainte communion : action, non pas ordinaire, mais auguste, sainte, importante entre toutes, et qui mérite incontestablement d'être la mieux faite ! Cette conclusion s'impose avec évidence, et il n'est pas besoin d'être un théologien pour la comprendre. Madame de Sévigné, toute mondaine qu'elle était, l'avait comprise. Aussi écrivait-elle un jour à sa fille : « Il faut au moins tâcher de sauver cette action de l'imperfection des autres. » Elle avait bien raison. Retenez donc sa parole ; et communiez désormais avec un ardent désir de le faire le mieux qu'il vous sera possible. Vous sauverez tout au moins cette divine action des imperfections dont souffrent malheureusement toutes les autres. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGNÈS

(21 janvier)

CARACTÈRES ET RÉCOMPENSE DE LA VIRGINITÉ

*Ecce venio ad te quem amavi,
quem quæsi, quem semper
optavi.*

Voici que je viens à vous, que
j'ai aimé, que j'ai cherché, que
j'ai toujours désiré.

(Office de sainte Agnès).

Je ne sais si l'on rencontre dans les annales de l'Eglise une figure plus virginale, plus touchante que celle de sainte Agnès. C'était une fille de famille, ses parents habitaient Rome ; elle avait été élevée dans la foi chrétienne et son âme s'était éprise de Jésus-Christ. C'est pourquoi, sur le point de subir le martyre, elle lui dit : « Voici que je viens à vous, que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai constamment et uniquement désiré. » Quelle éducation pieuse elle avait dû recevoir pour produire, si jeune, de si nobles sentiments ! Car elle n'était guère que dans sa treizième année, et elle demeurait encore sous la garde de sa nourrice, à qui ses parents l'avaient confiée au berceau. C'était l'usage, en effet, que la nourrice ne quittait pas avant le mariage l'enfant élevée par ses soins. Et cette femme elle-même, que nous voyons passer comme une ombre discrète dans la vie de cette pure enfant, quelle dut être sa vertu, sa générosité d'âme, son intelligence et son amour de l'Evangile, pour qu'elle ait fait d'Agnès une élève si pieuse, si fervente, si héroïque !

Ce qui éclate surtout dans l'histoire de notre jeune martyre, — une adolescente plutôt qu'une jeune fille, — c'est le soin jaloux avec lequel, jusqu'à sa très douce mort, elle veille sur sa virginité. Cela ressort de son attitude, de ses réponses au juge, même de la décence extérieure, de la chaste pudeur dont elle a souci avant de présenter sa tête au bourreau.

En elle nous trouvons tous les caractères

de la virginité; elle est pieuse, elle ne donne sa foi qu'au seul époux céleste Jésus-Christ. Aussi Dieu lui accorde-t-il les récompenses de la virginité; elle inspire le respect, un ange est là, toujours prêt à la défendre, et sa mort, ou plutôt son union avec son doux Sauveur, n'est qu'une heureuse extase d'où elle passe, sans souffrance, de la terre au ciel.

I

C'était le 22 avril de l'an 304 ap. J.-C. L'empereur Maximien Hercule parut devant le Sénat, au Capitole, et demanda qu'on approuvât l'ordonnance qui suit : « Je permets que dans tous les lieux où seront trouvés des chrétiens, ils soient arrêtés par notre préfet de la ville ou par ses officiers et obligés de sacrifier aux dieux. » Les sénateurs n'eurent garde de refuser, et alors commença à Rome une persécution sanglante, où succombèrent, parmi les nombreux martyrs, Pierre et Marcellin, Candide et Pauline, Cyriaque et ses compagnons, ainsi que cette belle et noble vierge Sotère, qui appartenait à la famille de saint Ambroise, et qui, frappée au visage, se réjouissait de perdre une beauté périssable, afin de mettre sa pudeur à l'abri du péril. « On ne la vit ni baisser la tête, ni détourner le front. Elle ne poussa pas un gémissement, ne versa pas une larme¹. »

1. Peut-être Agnès fut-elle encouragée par cet exemple. Elle grandissait dans la maison de famille comme une fleur délicate soigneusement abritée des vents brûlants qui la terniraient. Elle avait, dit S. Ambroise, une *piété* au-dessus de son âge, *devotio supra ætatem*, et elle avait voué sa virginité au Christ. L'Époux divin se plaisait à orner cette âme « des perles inestimables » de toutes les vertus. Dans son esprit il mettait une foi ardente et voyante, dans son cœur une charité sans bornes. Elle lui appartenait si bien, qu'elle se disait marquée d'un signe virginal qui la distinguait, et la réservait au seul Époux des âmes, si bien que nul autre amour ne pouvait entrer dans son cœur.

Et pourquoi l'aimait-elle uniquement ? C'est parce qu'il est infiniment pur. Elle célèbre sa beauté dans un admirable chant que l'Eglise a accueilli dans son office, parce qu'il exprime bien les sentiments tout célestes de la douce martyre. « J'aime le Christ parce que sa mère est vierge, parce que son père n'a rien de nos souillures terrestres. Aussi les instruments de musique le chantent pour moi de leurs accents harmonieux. »

A lui donc toutes ses pensées et tout son cœur. Elle peut l'aimer sans mesure et sans que sa pureté s'en alarme, car plus elle l'aime, plus elle sent grandir en elle la chasteté, *quem*

cum amavero casta sum. Il regarde dans son âme, et la voit semblable à un beau ciel bleu que ne ravage aucune tempête, que ne souille aucun nuage, et, lui, il règne dans la sérénité splendide de cet azur céleste.

Si elle pense, c'est à lui; si elle aime, c'est lui. Chacune de ses actions est inspirée par le désir de lui plaire, et partout elle aperçoit son image, elle entend sa parole, elle se laisse guider et éclairer par sa lumière, semblable à un astre doux et puissant qui illumine sans cesse la nuit de sa vie. Il vient à elle, il la console, il affermit sa faiblesse, il la prépare pour les combats à venir, il demeure intimement uni à son âme par sa grâce; par sa présence, elle le voit, elle l'écoute, et dans ces doux entretiens elle sent s'accroître encore la beauté, la parure, le rayonnement de sa virginité, *cum accepero virgo sum*.

C'est cette vision, cette possession du Christ, qui fait de cette enfant une sainte plus parfaite même que les vieux solitaires qui ont passé leur vie à se pénétrer des perfections divines et de l'amour infini de Jésus-Christ. Son esprit est mûr comme celui d'un vieillard, il a pris une extension surnaturelle extraordinaire, *erat senectus mentis immensa*; et d'autre part, elle a gardé toute la grâce, toute la candeur de la jeunesse. Aussi ne nous étonnons pas que saint Ambroise considère avec admiration sa foi qui semble voir Dieu lui-même, qui regarde la vie comme un passage, comme un chemin qui conduit à la patrie, comme un pèlerinage qui se dirige vers le ciel, et qui ne peut se figurer que l'existence que Dieu nous a donnée puisse avoir un autre but, une autre fin que lui. Elle voit et elle agit; elle marche, elle lutte avec une force que rien ne pourra jamais abattre, ni les séductions de la terre, ni les menaces, ni même les tourments, *magna vis fidei*.

Elle avait pourtant tous les avantages que l'on peut désirer ici-bas, la beauté, la fortune, tout ce qui constitue ce qu'on appelle un brillant avenir. Elle était recherchée en mariage par un jeune homme des premières familles de Rome; c'est ce que nous apprend encore saint Ambroise en nous redisant sa résistance indignée et ses fermes réponses : « Quelles douceurs, dit-il, le persécuteur employa pour la séduire! Que de vœux pour obtenir qu'elle se donnât en mariage! » On la presse, on lui représente que nulle jeune fille romaine ne serait insensible à de telles promesses, à une si magnifique situation; on la supplie, avant d'en venir aux menaces : « Espérer me fléchir, répond-elle, serait faire injure à mon divin Époux. Celui qui le premier m'a choisie recevra ma foi. »

Tel est le cri de sa piété qui l'unit au Christ avec une force incomparable. C'est aussi le cri de sa foi puissante que rien ne saurait arrêter ni rebuter, *Magna vis fidei*.

¹ S. Ambroise, *De exhortatione virginitatis*, 12; — *De virginibus*, III, 6.

2. Et comme elle l'aime, elle lui a voué une *fidélité* absolue. Elle n'aime et ne veut aimer que lui. « C'est à lui seul que je garde ma foi, dit-elle, à lui seul que je me remets avec une confiance complète. » *Ipsi soli servo fidem*. Pourquoi ? Parce que seul il est la beauté qui ne se flétrit point, la bonté indéfectible. Seul donc il mérite d'être aimé. Elle lui sacrifiera sa vie, s'il le faut, surtout elle ne supportera pas d'être aimée par des créatures, même choisies et douées des meilleures qualités humaines : « Périssent ce corps qui peut, malgré moi, être aimé par des yeux charnels ! » s'écrie-t-elle.

Qui pourrait en effet être comparé à son céleste Epoux ? Aussi, lorsqu'elle parle de lui, quel enthousiasme, quel bonheur ! « Je suis fiancée à celui que servent les Anges ! Que vient-on me parler des hommes quand j'ai pour Epoux celui qui a pour serviteurs, toujours à ses ordres, les esprits célestes ? Quand on a vu le ciel, quels charmes peut-on trouver dans la terre ? et quand on vit avec les Anges, comment regretterait-on le séjour avec ces êtres imparfaits, de vues étroites, d'appétits terrestres, parfois vils et souillés de vices, qu'on appelle les hommes ? C'est vous seul, Seigneur, que louent mes lèvres, qu'elles proclament mon Epoux, mon Maître et mon Dieu, *te confiteor labiis*, vous seul que je désire, de tout mon cœur, de toutes mes entrailles, de toute mon âme, voir face à face et posséder à jamais. » *Te corde, te totis visceribus concupisco*.

Telle fut la vierge Agnès. En elle nous admirons tous les caractères, tous les signes de la virginité. Elle est pieuse d'une piété supérieure, douée d'une vertu au-dessus de la nature, *virtus supra naturam*, sa virginité grandit par son union à Jésus-Christ, son seul Epoux, qu'elle aime uniquement, à qui seul elle garde sa fidélité parfaite, sans admettre dans son âme aucune pensée inférieure, aucun désir qui ne soit tout céleste. En elle brille toute la pureté, toute la grâce qu'on puisse rencontrer dans une créature humaine née avec le péché originel. Quel exemple pour les vierges chrétiennes, pour les jeunes filles qui doivent se garder dignes de Jésus-Christ, dignes de la Sainte Vierge à qui elles se sont vouées ! Qu'elles demeurent, comme Agnès, chastes de pensée, vierges d'âme, fidèles à leurs promesses du baptême, fidèles à elles-mêmes !

II

1. La première récompense de la virginité c'est d'inspirer le respect. Si le mal a sa contagion, le bien aussi se répand comme un parfum qui gagne, qui embaume, qui purifie. Il est des personnes à l'égard desquelles les hommes les plus corrompus, les plus pervers, n'oseraient se permettre aucune liberté. Elles

éloignent jusqu'aux mauvaises pensées, ainsi qu'on l'a remarqué, touchant la Sainte Vierge. Le monde qui est tout entier fixé dans le mal, au dire de saint Paul, ne peut lui refuser son estime ni même ses éloges, car au fond de toute âme humaine il reste l'idée du bien, l'idéal que Dieu y a déposé et qui la réjouit ou la tourmente suivant qu'elle le suit ou qu'elle s'en écarte. Cette estime, ces éloges, ce respect, c'est l'hommage que, malgré lui, le vice rend à la vertu.

Ne craignez donc pas, ô chrétiennes qui m'écoutez, de faire montre de votre foi, de vos convictions, de votre horreur pour le libertinage ou le scandale qui s'affichent. Paraissez, enveloppées de votre vertu, et les lèvres sacrilèges se tairont, et les bouches impures cesseront leurs discours. Vous ne savez pas assez quel est votre pouvoir et que de mal vous arrêteriez par une tranquille affirmation, par une sainte et sereine audace, par une protestation venue à point pour clouer l'impiété et la licence au poteau d'ignominie qu'elles méritent.

C'est ce rayonnement de son innocence qui fit le triomphe de sainte Agnès dans les extrémités horribles où son persécuteur voulut la réduire. Elle se laissa conduire sans crainte, car outre qu'elle inspirait le respect par son attitude virginale, par son éclatante vertu, elle savait, — et c'est la seconde récompense de sa virginité, — que Dieu veillerait sur elle. Et elle le disait : « J'ai avec moi un gardien de mon corps, c'est l'Ange même du Seigneur ! »

2. Car vous n'ignorez point les genres divers de supplices qui lui furent préparés. Elle avait bravé les flammes et l'on avait essayé de la torturer. Elle ne refusait point de mourir, elle était prête. Son unique désir, en effet, c'était d'être unie au Bien-Aimé, et elle le disait en de touchantes prières pendant qu'on livrait ses membres aux plus durs tourments.

Alors le juge eut une pensée atroce : « S'il est facile, dit-il, de vaincre la douleur et de mépriser la vie comme une chose de peu de prix, la pudeur au moins est chère à une vierge ! » Et il disait vrai. Rien n'était cher à Agnès comme sa virginité ; mais même devant les menaces et les tentatives odieuses, elle gardait toute sa confiance en Dieu.

— Non, répondait-elle avec une admirable foi, non, le Christ n'est pas tellement oublieux des siens qu'il perde notre précieuse pudeur et qu'il nous abandonne. Il est auprès de celles qui sont pures, prêt à les secourir, à les délivrer. *Præsto est pudicis*. Il ne souffrira pas que soient profanés les trésors de leur sainte intégrité. Tu plongeras si tu le veux le fer dans mon sang, mais tu ne souilleras pas mes membres par le péché.

L'Esprit-Saint ne lui a pas menti qui lui inspire cette noble assurance. On la dépouille de ses vêtements ; aussitôt, par un miracle

du ciel, sa chevelure croît subitement et l'enveloppe comme d'un manteau. Un seul ose arrêter insolemment ses regards sur la vierge. Tout à coup un oiseau de feu fond sur lui comme la foudre et lui crève les yeux. Alors l'infortuné tombe palpitant dans la poussière de la place. Ses compagnons accourent et le relèvent demi-mort, plaignant son triste sort.

C'est ainsi que Dieu défend les siens. Il les couvre d'une protection certaine. Sans doute, il leur recommande d'éviter le danger, mais quand ils s'y trouvent exposés malgré eux, comme Agnès, il intervient lui-même ou par son Ange, il les enveloppe de sa grâce, l'Esprit-Saint les fortifie de ses dons et sauve leur innocence du naufrage. Ne se perdent que ceux qui le veulent. La volonté avec la grâce de Dieu triomphe de tous les périls. Le Christ, qui a délivré Agnès des flammes, qui se sont écartées et divisées sans l'atteindre, délivrera aussi du feu des passions les âmes qui ont le ferme propos de ne pas succomber, et qui l'appellent au secours de leur vertu. *Præsto est pudicis*. Car ce n'est pas Jésus-Christ qui nous manque jamais, c'est notre volonté qui est défaillante, qui se laisse entraîner, attirer par les séductions du mal et qui est vaincue parce qu'elle a voulu l'être. Que faire alors, sinon l'affermir par la méditation sérieuse de la vérité, du bien, du devoir qui s'impose, et par la prière qui nous obtient infailliblement des grâces victorieuses ?

Mais il faut vouloir se détourner du mal, vouloir fuir les compagnies, vouloir fermer le livre d'où s'exhalent, ainsi que d'un égout, comme des bouffées malsaines, vouloir rester ferme et droit dans le droit chemin, s'attacher à la vertu, aimer son innocence comme le plus précieux trésor qu'on possède au monde. Or, tout cela, le voulez-vous sincèrement, généreusement ?

Agnès, cependant, comme toutes les âmes vierges, était douée d'une bonté profonde. On dit que, lorsqu'elle vit ce malheureux gisant sur le sol, frappé par la colère de Dieu, elle supplia le Christ son divin Epoux de lui rendre la lumière. Et Jésus l'exauça, les signes de la vue revinrent au jeune homme, et ses yeux reprirent leur intégrité première. On se plaît à penser, — car nous ignorons l'usage qu'il fit de la vie et de la lumière ainsi miraculeusement recouvrées, — qu'il devint un fervent chrétien et que les yeux de son esprit, surtout, s'ouvrirent à la lumière céleste.

3. La plus belle récompense de la virginité de notre sainte fut son admirable mort. Ses juges impitoyables ne se laissent toucher ni par ces prodiges, ni par sa beauté, ni par sa miséricordieuse douceur. Ils avaient, comme plusieurs de nos contemporains, le culte exclusif et brutal de la loi. La loi était cruelle, injuste, absurde, inhumaine, n'importe : c'était la loi. La pieuse vierge restait chrétienne ; l'empereur, par son ordon-

nance, avait décrété la mort pour les chrétiens, elle devait mourir.

Mourir, pour elle, c'était être réunie enfin à Jésus-Christ, c'était son grand désir, son rêve, la félicité ardemment souhaitée. A peine dans la treizième année de son âge, dit avec une grande force d'expression son biographe, elle perdit la mort et trouva la vie, *mortem perdidit et vitam invenit*. La mort, à ses yeux, c'était le monde avec ses œuvres de mal et ses dangereux attraits. Tant qu'elle était ici-bas, elle demeurait comme une plante qui languit parce qu'elle est privée du soleil, elle demeure privée de Jésus, sa vraie vie. Le bourreau qui lui trancherait la tête la débarrasserait donc pour jamais de la mort, et lui ouvrirait pour jamais le séjour de la vie.

Ces pensées la transportent de joie et elle adresse au Sauveur ces brûlantes paroles : « Voilà que je viens à vous que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai ardemment désiré. » En entendant ces accents qui ne sont déjà plus de la terre, tous pleurent, seule elle ne verse point de larmes. C'est en vain que le bourreau cherche des fers pour y enfermer ses mains, on n'en trouve pas d'assez petite dimension. Qui eût jamais pensé qu'on pourrait conduire au supplice cette vierge si tendre, cette enfant plutôt ? « Sur son corps délicat, dit S. Ambroise, il y avait à peine place pour la torture, et déjà elle était mûre pour la victoire. Elle s'enveloppe avec modestie dans les plis de sa robe, afin de tomber avec décence. Elle est debout, elle prie toujours, elle baisse la tête. Le bourreau tremble, comme s'il allait lui-même mourir, son visage pâlit, sa main frémit, pendant qu'Agnès demeure intrépide. D'un seul coup il tranche la tête de la vierge et la mort a prévenu la douleur¹. »

Elle est au ciel, où l'Epoux divin lui met sur la tête le double diadème de la virginité et du martyre.

Dans cette mort, quelles leçons de courage, de foi, de pureté et de modestie ! Bien que son martyre soit glorieux, ses parents cependant la pleurent, et tous les jours ils s'en vont prier sur son tombeau. Mais au ciel les saints compatissent à nos peines, ils nous suivent dans la vie, dans nos épreuves, et ils prient Dieu de les adoucir ou de les abrégier. Huit jours après, comme ils sont toujours en prière, elle leur apparaît triomphante et glorieuse, avec, à ses côtés, un agneau blanc, symbole de sa virginité. Une multitude de vierges l'entourent, parées, comme elle, de vêtements brillants ; elle parle à son père, à sa mère, elle les console, elle leur redit son bonheur : « Ne me pleurez pas comme si j'étais morte, mais réjouissez-vous avec moi ! Voilà que celui que je désirais voir, je le vois ; celui que j'espérais, je le pos-

¹ S. Ambroise, *De virgin*, I, 2 ; — Prudence, *Péri Stephanôn*, XIV.

sède ; je suis unie au ciel à celui que, lorsque j'étais sur la terre, j'ai aimé de toute mon âme ! »

Heureuse récompense qui nous attend tous, si, comme elle, nous avons suivi la voie de la pureté et du devoir, aimé, comme elle, Jésus-Christ de toute notre âme.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XII

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE DE ZACHÉE

Zachée vivait au milieu de la voluptueuse Jéricho qui possédait un théâtre, un hippodrome, tous les lieux de plaisir, copiés sur ceux de la grande Rome. Sa position de principal préposé aux bureaux de la douane le mettait en rapport avec tous les rangs de la société et l'exposait à commettre de nombreuses injustices. Plus que d'autres, il pouvait se procurer du plaisir, des jouissances, mener joyeuse vie, comme on dit vulgairement.

Il en était là quand il apprit que Jésus allait arriver à Jéricho. Qu'était pour lui ce Galiléen, faiseur de miracles ? Un homme grave, d'une vie austère, enseignant une morale sévère, qui, sans doute, condamnerait ses concussions et sa douteuse moralité. N'importe, il le verra ; une secrète attraction l'attire, et il n'a même pas la pensée d'y résister.

Nous aussi, comme Zachée, nous vivons au milieu d'un monde corrompu et corrupteur, environnés de toutes parts de déplorables exemples, exposés à être entraînés au mal par tout ce que nous voyons et par de perfides conseils. Ainsi que Jéricho, nos petites villes possèdent des lieux de plaisir, des divertissements coupables, écueils fatals pour la vertu. Dans les familles règnent trop souvent la sensualité, la recherche de ses aises, l'amour du plaisir. Aussi, un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes, emportés par le tourbillon des affaires, des occupations quotidiennes, des amusements, des satisfactions de la chair, du souci de gagner de l'argent, commettent une foule d'iniquités et ne songent guère ni à servir Dieu, ni à sauver leur âme.

Et pourtant, comme au temps de Zachée, Jésus passe au milieu de nous et convie les foules à faire, pour quelques heures, trêve à leurs soucis, à leurs travaux habituels, à leurs divertissements, et à venir chercher près de lui miséricorde, pardon et réhabilitation.

Oui, Jésus passe souvent : c'est à l'occasion d'une mission, d'une première communion, d'une grande fête, des funérailles d'une personne qui nous était chère, d'un baptême ou

même d'un mariage qui nous ont amenés à l'église. Jésus passe encore, à la suite d'un gros chagrin, d'un deuil, d'un revers de fortune, d'une trahison, que sais-je ? peut-être pendant une maladie. Et alors, les souvenirs de l'enfance, d'une pieuse mère, d'un saint curé, d'une fervente première communion, se présentent en foule à nos pensées et signalent à notre âme attristée le passage de Jésus. Et puis, si nous écoutons, nous entendrons la grâce divine solliciter notre volonté et, avec le regret du passé, nous inspirer le retour à Dieu : Zachée, hâte-toi de descendre, change de vie !

Mais pour cela, il nous faut encore imiter la conduite de Zachée, nous armer de courage et de générosité. Dès qu'il a conçu le dessein de voir Jésus, le publicain ne diffère point, il quitte son bureau, rien ne l'arrête, aucune difficulté ne le retient. Il est de petite taille, comment pourra-t-il voir Jésus par-dessus la foule ? Ne va-t-il point s'exposer à des quolibets, à de mordantes railleries en montant sur un arbre comme il se le propose ? N'importe, il ne discute pas ces objections. Il court où il espère rencontrer Jésus.

Que voilà bien ce que doit faire une âme qui veut voir Jésus ! Malgré le respect humain, malgré les railleries dont elle sera l'objet, malgré les calomnies dont on la poursuivra, elle ira à l'église, elle priera, elle se séparera du monde, de tout ce qui l'empêche de voir Jésus : lectures, compagnies, sensualité, attachement déréglé aux créatures, à l'argent, à sa famille, à ses biens. En un mot, elle montera sur le sycomore de la foi et de l'espérance qui borde la route de tout chrétien.

Quand Jésus fut arrivé en face de Zachée, il leva les yeux et jeta au publicain un regard d'une si miséricordieuse tendresse qu'il en fut ravi. Combien ce sentiment devint plus troublant encore pour son cœur lorsqu'il s'entendit appeler par son nom : « Zachée ! hâte-toi de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison ! »

Le publicain n'en peut croire ses oreilles. Quoi ! Jésus l'a appelé par son nom, il le connaît donc ? Bien plus, il lui demande l'hospitalité ! Quel honneur ! Quelle fête pour Zachée ! Avec quel empressement il répond à l'appel de Jésus ! Comme il bénit le ciel d'avoir suivi l'inspiration qu'il en a reçue !

Quand un pécheur, miséricordieusement attiré par la grâce, fait un premier pas vers le Seigneur, Dieu en fait dix vers lui. Cet homme, cette femme qui, depuis longtemps, avaient abandonné la prière, cessé de remplir leurs devoirs de chrétiens, oublié Dieu, en un mot, eux aussi, pourtant, avaient entendu parler de Jésus. Ils avaient fait une bonne première communion et goûté le bonheur qu'on éprouve à servir Dieu ; mais hélas ! peu à peu ils se sont laissés entraîner par l'indiffé-

rence, par les mauvais exemples, par des lectures empoisonnées, par une passion, que sais-je ?

Et voici que, dans une occasion particulière, ils ont éprouvé un vague désir de voir Jésus. Avec une bonne volonté réelle, ils ont monté sur le sycomore de l'humilité, de la générosité, d'un certain repentir, et eux, que la foule de leurs misères morales empêchait de voir Jésus, voilà qu'ils l'ont aperçu bon et miséricordieux comme il est. Et voilà que leur regard a rencontré le sien ; ils ont entendu le même appel que Zachée : « Pauvre âme, pauvre cœur, hâte-toi de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui chez toi ! » Descends de cet orgueil qui te perdait ; descends de cette passion qui t'entraînait au mal ; descends de cette liaison coupable, de ces lectures immorales, impies, malsaines ; descends de l'avarice, de la sensualité, de la haine, de l'injustice, du respect humain, car je veux, aujourd'hui, loger chez toi, reprendre possession de toi par ma grâce.

L'émotion et le bonheur de Zachée redoublèrent lorsque, descendu de son arbre, il sentit le contact de Jésus. Une merveilleuse transformation s'est subitement opérée en cet homme ; il devine ce que Jésus attend de lui. Nul sacrifice ne lui coûte, nulle réparation ne lui pèse. Il aimait la richesse : il déclare qu'il veut la partager, il en donnera moitié aux pauvres. Que ceux qu'il a pu léser s'avancent, il leur rendra, au quadruple, la somme dont il aurait fait tort.

Ainsi en va-t-il du chrétien qui a répondu à l'appel du doux Maître. L'humiliation d'une sincère confession ne lui pèse guère, et quand, dans une fervente communion, il a senti le divin contact du Seigneur, il se trouve, lui aussi, subitement transformé. Ses pensées ne sont plus les mêmes, ses sentiments encore moins. Il ne voit plus, n'apprécie plus les hommes ni les choses au même point de vue. Il se soucie bien qu'on critique ou qu'on raille son changement de conduite, sa nouvelle manière d'agir. Il était égoïste, intéressé, l'argent le fascinait ; sans entrailles pour les malheureux, désormais il fera l'aumône selon ses ressources. Il donne moitié de ses biens aux pauvres : au lieu de dépenser le superflu de son argent en futilités, en spectacles, en divertissements, en plaisirs, il fait une large part aux pauvres, aux bonnes œuvres. Par sa conduite peu chrétienne, il a donné le mauvais exemple, scandalisé ses frères ; peut-être même les a-t-il portés au mal, détournés de leurs devoirs : il réparera, au quadruple. Désormais, en tout et pour tout, il donnera l'exemple de la plus stricte fidélité au devoir de la prière, de la sanctification du dimanche par le repos dominical et par l'assistance à la messe, de la confession et de la communion pascale, en un

mot, de l'obéissance aux commandements de Dieu et à ceux de son Eglise.

A ce chrétien, Jésus redira au cœur les paroles qui firent le bonheur de Zachée converti : « Aujourd'hui ç'a été un jour de salut pour cette âme, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

O vous tous, pauvres Zachées, depuis longtemps peut-être égarés dans la Jéricho du monde et des passions, « si vous entendez aujourd'hui l'appel du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs ! » (Hébr., III, 8). Jeune homme, jeune fille qui vous êtes laissé entraîner hors du droit chemin ; père de famille, mère de famille qui avez négligé vos devoirs envers Dieu, et l'exemple que vous devez à vos enfants ; vieillards à cheveux blancs, oublieux de votre âme et de votre éternité, et qui avez déjà un pied dans la tombe, hâtez-vous tous de descendre. Jésus vous appelle, la miséricorde au cœur, le pardon dans les mains, prêt à redire sur vous comme sur Zachée la si douce absolution. Oh ! descendez donc, et le jour de votre repentir et de votre rencontre avec le Seigneur sera aussi, pour vous, un jour de salut : salut dans le temps, salut dans l'éternité.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II. — Marie et les pécheurs (*fin*)

Où vas-tu ? — Le P. Claude Bernard revint à Dieu et à la vertu, après de tristes égarements.

Quelques-uns de ses dangereux amis, connaissant sa rare éloquence, formèrent un jour le bizarre et coupable projet de se divertir en le faisant prêcher publiquement. Ils envoient à un couvent, nouvellement établi à Paris, avertir qu'on doit y conduire, ce jour même, un prédicateur distingué. Bernard résiste d'abord ; mais cédant enfin à leurs railleries, il se revêt d'habits ecclésiastiques et passe à la chapelle.

Au moment d'y entrer, il lui sembla voir son vertueux père qui était mort depuis environ dix ans, et qui le regardait d'un air sévère. « Où vas-tu ? lui dit-il, que vas-tu faire ?... » Mais Bernard passa outre. Un jour de grande réunion à l'hôtel de Bellegarde, il y avait une espèce de défi, sur un sujet bien futile : la danse ; Bernard devait donner ce jour-là des preuves de son adresse. Il se disposait à aller chercher de nouveaux applaudissements, lorsqu'il lui sembla voir son père une seconde fois et l'entendre dire d'un ton sévère : « Où vas-tu ? Me déshonorer ? Retire-toi. » Bernard, effrayé, courut chez lui et s'y enferma.

Enfin, un jour, il se met à genoux dans

la chapelle de *Notre-Dame de Bonne Délivrance*, conjure la Sainte Vierge de le secourir, et Marie l'exauce. C'en est fait, cet homme si sensuel, si efféminé, va devenir un prodige de mortification ; cet homme si vain, si orgueilleux, va devenir petit et humble. Il échangera joyeusement le luxe de ses habits contre les lambeaux de la misère. Aux parfums délicats de la mondanité, il préférera l'odeur d'un hôpital et les exhalaisons d'un cachot ; aux jeux du monde, les plaintes des malheureux.

Un brave ! — M. de Queriolet, si connu par les scandales de sa vie, et par la pénitence à laquelle il se condamna pour les réparer, fut une des plus glorieuses conquêtes de la Mère des miséricordes. Son cœur, livré au mal dès l'enfance, se raidit contre l'éducation chrétienne que ses parents voulurent lui donner.

Plus ennemi encore de Dieu que des hommes, les menaces du ciel, loin de lui inspirer une frayeur salutaire, ne faisaient qu'irriter son impiété. « Un jour, — c'est lui-même qui parle, — un jour que je revenais de Rennes chez moi, les éclairs étaient si continuels, et les coups de tonnerre si horribles, que je ne pouvais presque retenir mon cheval. A peine suis-je entré dans ma maison, qu'un arbre, frappé de la foudre, tombe derrière moi : je vomis mille imprécations contre le ciel, je monte dans ma chambre ; je fais apporter mes armes, je charge mes pistolets ; et, ouvrant ma fenêtre, je tire contre le ciel. Fier de cet attentat comme d'une victoire, je vais me coucher. Je dorsais profondément, lorsque tout à coup le tonnerre éclate sur mes appartements et brûle un des piliers de mon lit. »

Le pécheur demeura insensible à des marques si frappantes de la patience du Tout-Puissant. Un songe fit sur lui plus d'impression. Dieu le fit descendre tout vivant en enfer, par une représentation claire et vive qui dura cinq à six heures, sans qu'il lui fût possible d'en détourner la pensée : il crut voir la place que ses crimes lui préparaient au fond des abîmes : il fut effrayé, il se frappa la poitrine, il fit pénitence pendant quelques mois, et entra même chez les Chartreux. Ses passions n'étaient qu'assoupies, elles se réveillèrent : bientôt il franchit en secret les murs du cloître et se précipite dans tous les crimes avec plus de fureur que jamais. Il était possédé d'une rage infernale contre tout ce qui appartenait à la religion, contre les sacrements, les offices de l'Eglise et ses ministres. Il blasphémait quand les pauvres lui demandaient l'aumône pour l'amour de Dieu, et la leur donnait quelquefois, à condition qu'ils ne prononceraient pas ce saint nom.

Cependant, malgré tant d'excès, par un reste d'attachement à la Sainte Vierge, qu'il tenait de ses religieux parents, il ne passait aucun jour sans lui adresser une fois la *Salutation*

angélique. Ce fut sans doute à ce léger hommage rendu à Marie qu'il dut sa conversion. Ses parents l'avaient longtemps sollicitée par des prières ferventes ; ils avaient fait célébrer, pour ce fils égaré, les saints mystères dans une chapelle consacrée à la Mère de Dieu sous le titre de *Notre-Dame de Miséricorde* : leurs vœux furent exaucés.

En 1636, il vint à Loudun ; la curiosité le conduisit dans une église au moment où l'on exorcisait un possédé. Le démon le démêla dans la foule, et s'écria par la bouche du possédé : « Voilà mon brave ! voilà mon brave ! » Puis, lui adressant la parole, il lui dit d'un ton chagrin : « Que faites-vous ici ? Que ne vous en allez-vous ? » L'Esprit de ténèbres craignait ce qui arriva bientôt après. M. de Queriolet étonné se retira.

Le lendemain, il reparut à l'église. L'exorciste demandait alors au démon pourquoi il s'était emparé de cette personne, pourquoi il ne voulait pas la quitter ? « Qui sait ? » répondit le démon, c'est peut-être pour la conversion de cet homme. » En disant ces mots, il montrait M. de Queriolet. Celui-ci osa, à son tour, interroger le démon sur les particularités les plus secrètes de sa vie : il voulut savoir, entre autres, qui l'avait garanti de la foudre, lorsqu'elle tomba sur son lit, et quelle était la cause de sa sortie des Chartreux. A la première question, le démon répondit : « Sans la Vierge Marie et ton Ange Gardien, je t'aurais emporté ! » A la deuxième question, il répondit, après s'être fait beaucoup prier, que c'était pour certaines fautes honteuses qu'il spécifia, et que Dieu n'avait pu souffrir un homme si impur dans une si sainte maison.

« Ce fut alors, dit M. de Queriolet, que je commençai à avoir peur ; je me sentis tout bouleversé, il se passait en moi quelque chose d'inexplicable. D'un côté, j'étais pressé de changer de vie et de me confesser sur-le-champ ; de l'autre, j'étais retenu par une mauvaise honte : Que dira-t-on de moi, si je me confesse, si je me convertis ? »

Enfin, la grâce triompha. Le nouveau pénitent laissa échapper des torrents de larmes et se mit à faire tout haut l'aveu de ses plus énormes péchés. Il en fit ensuite, le même jour, une confession circonstanciée, et se trouva changé en un autre homme.

Il avait trente-quatre ans lorsqu'il revint à Dieu. Sa conversion fut solide ; il le prouva en se dévouant à une pénitence aussi éclatante que l'avaient été ses scandales. On vit tout à coup cet homme si fier et si brutal adoucir la violence de son caractère, réprimer la fureur de ses passions et se livrer à des austérités effrayantes. Humble et repentant, il prit les livrées de la pauvreté. Son château devint un hôpital toujours ouvert à des malheureux qu'il servait de ses propres mains, avec une humilité et une charité incomparables. Pendant plu-

sieurs années, il jeûna au pain et à l'eau : souvent il passait deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture. Son habitation était à une lieue de Sainte-Anne-d'Auray ; il y allait fréquemment, et c'était en se traînant sur les genoux. En un mot, sa pénitence ne fut égale que par sa reconnaissance envers Marie.

Une actrice convertie par Marie. — Le zèle et la sainteté du R. P. de Ravignan lui permirent, pendant le cours de son long et fructueux apostolat dans la capitale, de ramener à Dieu des pécheurs de toute condition et de tous les milieux.

Une actrice fut convertie par l'illustre religieux, qui imposa à sa pénitence d'écrire elle-même le récit de son retour à Dieu. En voici quelques passages bien émouvants : « Il faut, mon Père, que le bon Dieu m'aide, sans quoi je ne pourrai jamais vous satisfaire.

Ma mère avait été très malheureuse en ménage et abandonnée à l'âge de quarante ans par son mari qui avait dissipé tout son avoir. Elle se trouva seule à Paris, sans argent, sans amis, sans état ; pour surcroît de malheur, elle allait être mère et bientôt je vins au monde ajouter à sa misère.

Ma pauvre mère n'avait pas cette religion forte qui fait supporter toutes les adversités que Dieu nous envoie, mais une foi très vive en Marie. Dès ma plus tendre enfance, elle me fit dire cette petite prière que je n'ai lue dans aucun livre : « Mon Dieu, je vous donne mon esprit, mon corps, ma vie ; je me donne toute à vous. Faites-moi la grâce de mourir plutôt que de vous offenser mortellement. Ainsi soit-il. »

Vers l'âge de cinq ans à peu près, j'allais très souvent avec une vieille femme à la messe et surtout adorer Jésus dans un sépulcre. Je rentrais à la maison, malade d'avoir vu Notre-Seigneur mort pour nous, je pleurais ; ma mère grondait la vieille femme d'exciter à ce point ma sensibilité, et même elle ne voulut pas absolument que je retournasse à l'église. J'étais très fière de m'appeler Marie. On me donnait le nom de Joséphine à la maison ; mais quand on me demandait comment je m'appelais : « Marie, répondais-je aussitôt, j'ai le nom de la Vierge. »

Ma mère me mit au théâtre à l'âge de six ans, pour apprendre à danser. On la pria de me laisser jouer sur la scène. Elle se laissa tenter. Je jouai. J'eus un très grand succès.

Cependant, j'entendais les petites filles parler de la Première Communion, ma mère ne m'en parlait pas ; je voulais absolument la faire et aucun prêtre ne voulant m'y admettre parce que j'étais au théâtre, je dis à ma mère : « Ah ! à l'Eglise romaine on ne veut pas de moi, eh bien ! je me passerai d'eux, j'irai à l'Eglise française. » J'allai trouver M. Châtel, je lui dis mon état et il me reçut très bien. Je

fus enchantée. « Je vais donc faire ma Première Communion, » disais-je. A parler franchement, je ne savais pas du tout ce que c'était, mais, c'est égal, j'étais heureuse de cette idée.

M. Châtel baptise un enfant devant moi, il dit : « Je te baptise au nom de Dieu et du Christ législateur. » Quand nous fûmes rentrés à la sacristie, je lui demandai : « Qu'est-ce qu'un législateur ? » Il me l'expliqua. — « Mais vous ne croyez donc pas que Jésus est Dieu ? lui dis-je. — Mademoiselle, j'ai eu le malheur d'aller en pension et là, j'ai appris que un et un font deux, et un encore, trois. — Mais Marie, n'est-ce pas, vous croyez qu'elle est vierge ? — Non. »

C'en fut assez, je m'en allai et je dis à ma mère, le cœur bien gros : « Allons ! Dieu ne veut pas de moi. Je ne veux pas communier de la main d'un homme qui fait de Jésus un législateur et de Marie une femme ordinaire. »

Je priais toujours. Je travaillais sans cesse ; en dehors du théâtre je faisais de petits ouvrages à l'aiguille, que je vendais. J'étais entourée de vices dans les femmes même que j'aimais le plus ; je les plaignais. Ma mère m'avait donné des principes que la misère la plus affreuse n'a pu détruire. J'étais mal vêtue, je mangeais des pommes de terre, mais j'étais heureuse avec ma mère. Je me disais : « Dieu me voit, lui, il me trouve belle avec mon vilain chapeau ; il ne se moque pas de la pauvre Marie. » Car on se moquait de moi ; on me disait : « Si vous vouliez, vous auriez des cachemires. — Oui, disais-je, mais je ferai mourir ma mère de chagrin. » J'étais une des premières du théâtre, par conséquent très admirée : si je vous dis cela, c'est pour que vous compreniez bien la haute protection de ma céleste patronne au milieu de ce gouffre.

Ma mère tomba malade, j'étais obligée de passer toutes les nuits, je n'avais pas de domestique. Je jouais, je répétais dans la journée, je n'avais le temps d'apprendre mes rôles que la nuit, près du lit de ma pauvre mère. C'est ici que Dieu a été bon et indulgent pour moi. J'avais fort peu d'appointements, quoique première. Eh bien ! mon Père, malgré cela, pendant quatre mois et demi, ma mère étant au lit, dépensant beaucoup d'argent que je n'avais pas, je n'ai pas fait de dettes, et je m'en suis tirée. Je devais tomber malade de fatigue et de chagrin, pas du tout : c'est que je priais Dieu et Dieu aide ceux qui prient de tout leur cœur.

La dernière nuit que je passai près de ma mère, je ne comprenais pas que ce fût l'agonie. Enfin, sa dernière parole fut : Marie, je t'aime ! et elle rendit le dernier soupir. Oh ! mon Père, quelle nuit ! Je n'avais pas quitté ma mère un seul instant de ma vie, et je me trouvais à vingt ans, seule, sans parents, sans amis, sans fortune, sans Dieu, car je ne le possédais pas encore. Je jurai à ma mère, sur

ce corps inanimé, sur cette main qui m'avait bénie, que toujours je serais digne d'elle. On voulait me séparer de ma mère, mais, dis-je, je la quitterai au tombeau. J'eus le courage de l'ensevelir. Enfin, on me la prit, mais pas pour toujours. Un jour je la reverrai, n'est-ce pas, Père ? J'allais tous les jours au cimetière Montmartre, et, en rentrant, je me mettais à genoux au milieu de ma chambre ; j'avais le portrait de ma mère, là devant moi ; j'avais un christ qui avait été posé sur son corps ; je baisais ce christ, je baisais ce portrait, et ma vie se passait entre ces deux images. Vous ne comprenez peut-être pas un amour si grand pour une créature, vous, mon Père, qui êtes tout en Dieu, mais j'étais habituée à regarder ma mère comme un être surnaturel.

Mes camarades m'avaient apporté 155 francs ; on savait mes misères, je ne les cachais pas, je ne pouvais pas rougir de cela... Enfin, je fus vous entendre, mon Père ; vous éclairciez ces idées confuses dans ma tête. Je suis encore bien ignorante en matière de religion. J'aime avec amour Jésus et Marie. Pourquoi ? Je n'en sais rien ; je les aime et voilà tout.

Alors seulement je compris ma position. Sainte Vierge, dis-je alors, le théâtre sans vous, ou vous sans le théâtre. Ah ! mon choix est fait. Mais pour arriver à vous, ô Marie, comment faire ? Le dimanche de Quasimodo, je vous vis de plus près, je m'étais mise au pied de la chaire. « Je vais écrire à M. de Ravignan, dis-je ; il est impossible qu'il n'obtienne pas cette grâce de Monseigneur l'Archevêque ; il faut que je communie. » Je vous écris, mon Père, vous savez le reste ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon esprit n'est plus le même, mon cœur non plus : les pieuses femmes que vous m'avez fait connaître ont changé tout mon être.

Oh ! merci mon Dieu ! merci mon Révérend Père ! Votre zèle a tout fait. J'ai communie, c'est vous dire que je suis la plus heureuse des femmes et j'étais entourée de Mesdames de Gontaut, Levasseur et d'Auberville. Ah ! autrefois, je croyais aimer Dieu, mais non, c'est lui qui m'aimait. J'aimais Marie, mais ce n'était pas de ce saint amour qu'elle a pour nous. Je ne sais pas ce que Dieu me réserve, mais s'il veut me rendre heureuse, il peut m'envoyer tous les malheurs qu'il voudra ; je tâcherai de les porter avec mon cœur qui est tout à lui. Aujourd'hui seulement, je comprends les martyrs.

... Mon premier acte, en sortant du théâtre, a été une communion. Dieu veuille qu'en sortant de cette vie, je sois agenouillée à la Sainte table. A Dieu, à Jésus, à Marie, à ces dames, à vous, mon Père, ma vie entière ! »

Protestante convertie par la Sainte Vierge.
— C'était au mois de juillet 1852, raconte un prêtre ; je traversais sur une barque le lac

Katherine, en Ecosse. Sur la même barque se trouvait une dame anglaise avec ses trois filles. M'apercevant que le soleil déclinait, je me retirai à l'arrière de la barque et me mis à réciter mon office. La vue de mon bréviaire excita la curiosité de l'ainée des jeunes Anglaises ; elle le prit pour une bible et, trompée par l'absence de ma soutane dont la prudence m'avait privé transitoirement, elle s'imagina que j'étais un révérend ministre protestant.

— Vous êtes, me dit-elle, de la haute Eglise ? (c'est-à-dire : Eglise épiscopaliennne d'Angleterre).

— Non.

— De la basse ? (c'est-à-dire : Eglise presbytérienne d'Ecosse).

— Non.

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis prêtre catholique romain.

— Oh ! je n'en avais jamais vu... Vous adorez la Vierge ?

— Je n'adore pas la Vierge, je l'honore ; et, en agissant de la sorte, j'imité Jésus-Christ lui-même qui, Dieu et homme parfait, a dû et doit encore posséder tous les trésors de la piété filiale et les mettre incessamment en action vis-à-vis de sa mère.

— La preuve que vous adorez la Vierge est que vous attendez tout d'elle.

— Je n'attends rien de son propre fonds ; elle est créature et vit comme nous d'emprunt, mais j'attends tout par son moyen : elle est distributrice des dons célestes. Dieu, qui par elle nous a donné son Fils, veut également par elle nous donner ses grâces divines.

— Telle est votre opinion personnelle, reprit la jeune fille, et non l'enseignement de Rome.

— Le catholicisme n'a jamais eu d'autre doctrine. Les saints Pères ont dit : « Jésus est le cep ; Marie est la grappe de raisin qui rafraîchit. Jésus est la source ; Marie est la fontaine où l'on va puiser. » Lisez les litanies de la Sainte Vierge, pénétrez-en le vrai sens, vous vous convaincrez qu'elles ne disent pas autre chose, et vous comprendrez qu'elles ne sont que l'écho fidèle du *Magnificat*, où Marie a révélé la première ses hautes destinées, tout en se tenant à sa place d'instrument et de moyen.

En m'écoutant, la jeune Anglaise tombait de surprise en surprise ; son noble visage, plein de candeur et très expressif, reflétait successivement, et parfois en même temps, les sentiments les plus opposés. On y distinguait un attrait prononcé pour le vrai, une frayeur d'être séduite, de la colère contenue et qui avait sans doute pour objet ceux qui avaient pu lui inspirer de faux préjugés. Ce travail intérieur m'intéressait à un haut degré et me portait secrètement à la prière ; je conjurais Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et les saints de se mettre de la partie.

Cependant notre navigation était terminée,

— Convenez-en, dit alors la jeune miss, sur ce beau lac, notre conversation, si élevée par elle-même, était soutenue par toutes les beautés de la nature... jamais je ne l'oublierai.

— Puisse son souvenir, mademoiselle, vous être utile et réaliser le plus ardent de mes vœux !

— Vous voudriez me voir catholique ?

— Certainement. Si j'osais, je vous engage-rai même à prier la Sainte Vierge à cette intention.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien ! voici son image ; gardez-la en mémoire de moi.

— Je l'accepte ; mon nom est Sara X..., je demeure à Liverpool, rue..., n°..., j'ai vingt ans et je désire être bonne chrétienne.

L'année dernière, je lisais dans un journal, à l'article Liverpool : « Aujourd'hui, mademoiselle Sara X..., avec sa mère et une de ses sœurs, a fait son abjuration et est entrée dans la religion catholique. »

Qu'on juge de ma joie et de mes actions de grâces !

Marie, refuge des pécheurs. — Il y a quelques années, j'eus l'occasion de faire visite à une vaillante chrétienne du temps passé, dont la grand'mère avait consigné dans un manuscrit les scènes dont elle avait été le témoin attristé aux plus mauvais jours de la Terreur. Ce manuscrit intitulé : *Histoire des Déeses-Raisons d'une ville de Province: 1793-1794*, me fut livré ; ce qui me permet d'en extraire le récit suivant tout à la gloire de Marie.

Antoinette L... avait à peine dix ans, quand elle perdit sa bonne mère. Ce fut la cause de ses malheurs. Son père, riche négociant dont elle était l'unique enfant, l'idolâtrait, satisfaisait tous ses caprices et riait de toutes ses folies, dont le nombre était grand.

Un jour, elle vit passer sous ses fenêtres le cortège d'une *déesse-Raison*. Elle trouva cela fort plaisant et en rit beaucoup, avec une fille de chambre aussi légère qu'elle.

Aussitôt elle supplia son père de lui permettre d'être à son tour déesse-raison.

— Mais, dit le père, c'est une action sacrilège qui attirera sur toi la colère de Dieu.

— Bah ! répondit la légère enfant, c'est un amusement à la mode. Je sais bien que je ne suis qu'une jolie mortelle et point une divinité ; je ne veux que rire de la folie de mes adorateurs.

Le faible père, sans défendre ni permettre, poussé d'ailleurs par le proconsul d'une cité voisine, laissa faire.

A la première décade, sous le nom païen d'Ariane, Antoinette fut conduite à l'église sur un char attelé de quatre chevaux. Et là, elle parut sur l'autel qu'entourait une foule de bacchantes et d'adorateurs.

Une seconde fois, elle renouvela ce jeu sacrilège

A la troisième fois, un orage épouvantable effraya la déesse et dispersa les adorateurs.

A partir de ce moment, la malheureuse jeune fille fut frappée d'une maladie qui déconcerta les plus habiles médecins. Cette maladie la laissa paralysée du côté droit et sujette à de fréquentes attaques d'épilepsie.

Le père, dont le cœur était désolé par le chagrin, se retira, avec sa fille, dans une maison de campagne où il mourut bientôt.

Seule, dans la solitude, la pauvre jeune fille comprit l'énormité de son crime. Mais, désespérant de la miséricorde infinie de Dieu et croyant son crime irrémissible, elle ne voulut jamais demander pardon à Celui qui ne désire que faire miséricorde au pécheur repentant.

Bien des années se passèrent. Le curé de la paroisse, après la restauration du culte, la visitait souvent. Mais, tous les efforts de son zèle se brisaient contre cette parole de désespoir :

— C'est inutile, mon crime est trop grand, je ne puis plus trouver grâce devant Dieu.

Cette grâce qu'elle avait perdue, la Vierge sans tache la trouva devant Dieu pour la lui rendre. Si j'osais, je dirais que Marie fut pour Antoinette la véritable Ariane qui, mieux que la fille de Minos dont elle portait le nom, lui donna le fil conducteur à l'aide duquel elle sortit du labyrinthe du doute, après avoir tué le monstre du désespoir.

Un jour, en effet, une jeune fille (celle-là même qui devait être, plus tard, la mère de la donatrice du manuscrit), en quête de fleurs pour orner l'autel de la Vierge, passe devant la maison de campagne de la pauvre désespérée.

La porte était entr'ouverte. La jeune fille se hasarde à pénétrer dans l'intérieur et se trouve en présence de l'infortunée déesse qu'elle voit grelottant sous les feux d'un soleil de juillet. Elle l'aborde gentiment en disant :

— Mademoiselle, vous avez là, dans ce vase, de bien jolies fleurs ; vous seriez bien bonne de m'en donner une pour la Sainte Vierge.

Aussitôt la malade envoie prendre le vase de fleurs et dit :

— Tenez, mon enfant, je vous fait présent de l'arbuste lui-même, car une fleur serait bientôt flétrie. Ainsi vous pourrez le placer sur l'autel de la Sainte Vierge.

Puis, jetant sur l'aimable visiteuse un regard empreint d'une très grande tristesse, elle ajouta, en forme d'adieu :

— Heureuses les jeunes filles qui n'ont que des fleurs à placer sur l'autel de la Sainte Vierge !

En échange de cette fleur naturelle, Marie lui donna une fleur surnaturelle qui a nom l'*Espérance*. Après une neuvaine faite à la Vierge pleine de bonté, Antoinette se convertit.

Aussitôt, disparurent les attaques d'épilepsie, de cette terrible maladie que la prière seule mit en fuite.

Jusqu'à sa mort, qui eut lieu l'année suivante, la convertie s'approcha très souvent des sacrements. Elle mourut en légant sa fortune à l'Eglise et à des œuvres de charité.

Le soldat charitable. — C'était en l'année 1826. Un brave militaire, qui était en garnison à Metz en Lorraine, rencontra un jour, au coin d'une rue, un jeune enfant de neuf ans qui pleurait à chaudes larmes. « — Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? lui dit-il. — Oh ! je suis bien malheureux, répondit l'enfant. — Qu'as-tu donc ? — Il y a deux jours, j'ai perdu mon père et ma mère ; je n'ai plus personne, et je ne sais où aller. — Dis-tu bien la vérité ? — Oh ! oui, Monsieur ; écrivez à M. le curé, et il vous le dira comme moi. »

Touché de compassion, le généreux soldat prend l'enfant par la main, le conduit dans une auberge honnête, paie d'avance et dit : « Gardez-moi cet enfant ; ayez-en soin. » Il écrit ensuite au curé, qui lui répond : « Hélas ! ce n'est que trop vrai, cet enfant n'a plus ni père ni mère. Envoyez-le nous ; peut-être trouverons-nous quelque âme charitable qui voudra se charger de lui. »

Le militaire répondit aussitôt qu'il s'en chargerait lui-même, qu'il l'adoptait, qu'il lui servirait de père et de mère. Et comme il était à la fin de son premier congé, il s'engage le même jour pour la somme de 1.800 francs, porte cet argent au supérieur d'une maison d'éducation en disant : « Voici pour payer, pendant six ans, la pension de cet enfant ; c'est mon fils adoptif ; donnez-lui une bonne éducation, élevez-le chrétiennement. » Le militaire va ensuite se prosterner aux pieds de la Sainte Vierge : « Vierge sainte, lui dit-il, je vous donne, je vous consacre mon enfant ; veillez sur son âme ; je veillerai sur son corps ; il est abandonné, il est orphelin, servez-lui de mère. »

Au bout d'un an, le militaire vint revoir son protégé ; mais, hélas ! quelle déception ! L'enfant n'avait point répondu à ses bontés ; il était paresseux, dissipé, rempli de vices et de défauts. « Reprenez votre enfant, lui dit le Supérieur, car je n'en puis rien faire, et il gâte toute ma maison. » Le militaire réfléchit un instant, la douleur se peignait sur son front, de grosses larmes coulaient de ses yeux. « Monsieur, reprit-il enfin d'une voix brisée par l'émotion, gardez-le encore six mois, je vous en prie ; j'espère que Dieu aura pitié de lui et de moi, qu'il se corrigera et qu'il reviendra à de meilleurs sentiments. »

Le Supérieur y consentit, et le pieux soldat alla de nouveau se jeter aux pieds de Marie, et d'un ton ou perçait une foi toute militaire : « Mais, Sainte Vierge, dit-il, vous n'y pensez

pas !... Je vous avais confié mon enfant, je vous avais dit que vous seriez sa mère ; et vous le laisseriez périr !... Je me suis vendu pour lui, et vous ne feriez rien pour son salut !... Allons, bonne Mère, j'espère que vous allez le protéger maintenant. Je vous prierai et je vous aimerai toujours. »

Au bout d'un an, le militaire revint encore. Mais Marie avait exaucé ses vœux, l'enfant s'était corrigé ; il était devenu, par la régularité de sa conduite, un sujet d'édification pour toute la maison.

Plus tard, il entra au grand séminaire pour s'y perfectionner dans la science et la vertu, et il eut le bonheur de se faire prêtre et de devenir le modèle de ses confrères, comme il avait été celui de ses condisciples.

Pour le Carême de 1912

Voici la liste des *Carêmes* que nous avons publiés dans les années de la *Prédication* que l'on peut encore demander à nos bureaux :

En 1897, 28 instructions sur le livre de Tobie, et 6 instructions sur la foi.

En 1898, 21 instructions sur les trois premiers chapitres de la Genèse, et 7 instructions sur la grâce.

En 1899, 21 instructions sur l'histoire d'Abraham, 7 conférences sur Jésus-Christ et l'âme humaine, et 7 allocutions aux hommes.

En 1900, 21 instructions sur le patriarche Joseph, et 7 sermons sur les Sept paroles de Jésus en croix.

En 1901, 17 instructions sur le livre de Job, 6 lectures sur le péché, 9 sur le sacrement de Pénitence et 3 sur les Pâques.

En 1902, 20 instructions sur le *Miserere*, 13 sermons sur les grandes vérités, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1903, 18 conférences de Carême, 6 instructions sur le zèle chrétien, 6 allocutions aux hommes, et 15 lectures sur la piété chrétienne.

En 1904, 19 sermons sur l'Eglise, 6 pour les fêtes des vendredis de Carême, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1905, 20 instructions sur les sept Psaumes de la pénitence, 26 lectures sur les fins dernières, et une neuvaine à saint Joseph.

En 1906, 6 conférences sur l'Eglise et 18 sermons sur les bases de la croyance catholique.

En 1907, 6 conférences sur la divinité de Jésus-Christ.

En 1908, 6 sermons pour les dimanches, et 22 instructions sur les péchés capitaux.

En 1909, 7 sermons pour les dimanches, 7 conférences, 14 lectures sur ce qu'il faut croire des fins dernières, et 17 instructions achevant les péchés capitaux.

En 1910, 6 sermons pour les dimanches, et 21 instructions sur la prière.

En 1911, 16 conférences, 6 allocutions aux hommes et une Retraite pascale.

Chaque année coûte 8 fr. prise à nos bureaux. Le port est en sus. Chaque année pesant environ 1200 gr., le prix du port, par la poste, est de 0 f. 60 pour la France, 1 f. 20 pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 januarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 25 janvier 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour un Triduum préparatoire à l'Adoration perpétuelle. — *Les trois péchés contre la sainte communion.* — III. L'abandon de la sainte communion, 49.

Avis paroissiaux. — La visite au Saint-Sacrement, 54.
— Encore la visite au Saint-Sacrement, 55.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — I. La grâce, 56. — II. La grâce habituelle ou sanctifiante, 57. — III. La grâce actuelle, 58. — IV. Coopération à la grâce, 59.

Sermon pour les Quarante-Heures. — Nécessité de la réparation, 60.

Pour le Premier Vendredi. — XXXV. Le Sacré-Cœur est notre refuge, 63.

POUR UN TRIDUUM PRÉPARATOIRE À L'ADORATION PERPÉTUELLE

Les trois péchés contre la sainte communion

III

L'ABANDON DE LA SAINTE COMMUNION

Misit servos suos vocare invitatos, et nolebant venire.

Il envoya ses serviteurs appeler les invités; et ceux-ci ne voulaient pas venir. (Math., xxii, 3).

Mes frères,

Le troisième péché contre la sainte communion, celui dont nous parlerons aujourd'hui, ne ressemble point aux deux autres. Il ne fait pas, comme ceux-là, un usage criminel ou défectueux du sacrement : il se refuse à en user. C'est un péché d'abandon. Il a son type dans l'Evangile, à l'endroit où Notre-Seigneur parle des citoyens qui ne voulaient point venir au festin auquel leur propre roi les avait invités.

Notre saint Père le Pape Pie X a fait un devoir aux prédicateurs de prêcher contre cet abandon de l'Eucharistie et de recommander aux fidèles la fréquentation du banquet sacré¹. Je me propose d'accomplir ce devoir dans l'entretien qui commence. Et comme ce sujet paraît être un de ceux auxquels le Chef de l'Eglise attache la plus haute importance, laissez-moi solliciter, dès mes premières paroles, votre plus parfaite attention.

I

La première des raisons par lesquelles se recommande la communion fréquente se trouve dans l'invitation de Dieu.

¹ Décret du 20 décembre 1905, 6°.

Cette invitation n'a rien d'étonnant pour quiconque a étudié un peu les œuvres divines. Cette étude lui a montré que Dieu ne fait rien de gratuit, mais que ses institutions portent un caractère éminemment pratique. Leur principale raison d'être n'est jamais de provoquer l'admiration; c'est d'être utiles. Elles sont faites pour qu'on s'en serve. Si Dieu offre aux hommes des moyens de sanctification, c'est pour qu'ils les emploient. Si Notre-Seigneur établit un sacerdoce, c'est pour qu'ils aient recours à lui. S'il institue un sacrifice, c'est pour qu'ils y assistent. S'il crée des sacrements, c'est pour qu'ils les reçoivent. Aussi, avant toute indication positive, l'existence même de l'Eucharistie me fait pressentir que, conformément aux intentions mises par Dieu dans toutes ses œuvres, elle est faite pour être reçue. Jésus-Christ n'a pu dresser cette table pour être délaissée. Rien qu'en la dressant, il vous y invitait.

Mais nous possédons un livre où Dieu lui-même a exprimé sa pensée, ouvrons-le, et voyons si l'invitation à la sainte communion ne s'y trouverait pas.

Il est rare que la Bible parle de l'Eucharistie sans en recommander l'usage. Cette recommandation s'exprime dès l'Ancien Testament, dans ces siècles reculés où Dieu préludait, par des figures, à l'institution de l'auguste sacrement.

Ainsi, on a souvent comparé le sacrement des autels à l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre et dont le fruit devait nourrir l'immortalité du premier homme. Or, Dieu avait formellement invité Adam à manger du fruit de cet arbre (Gen., ii, 16). — Reportez sur la réalité ce que Dieu avait fait pour la figure; et vous aurez une invitation précise à manger le fruit de vie qui se donne à la table sainte.

Aussi bien, l'Esprit-Saint représentait l'Eucharistie comme un banquet préparé par la sagesse divine. Mais il s'empressait d'ajouter qu'elle y invitait tous les hommes, même et particulièrement les plus humbles et les plus petits : « Elle leur a dit : Venez; mangez mon pain et buvez mon vin. » (Prov., ix).

Lorsque Notre-Seigneur, vers le milieu de sa vie publique, annonçait à ses disciples le grand sacrement qu'il devait établir un jour, il insistait spécialement sur la nécessité de le recevoir. Et, quand cette nécessité de manger son corps et de boire son sang révoltait une partie de ses auditeurs, loin d'en rien diminuer, il la maintenait avec une inflexible fermeté. (Jo., vi).

Il a parlé encore de l'Eucharistie dans deux paraboles bien connues et qui, l'une et l'autre, mettent en scène un festin royal (Mt.,

xxii, et Luc, xiv). Or, ces deux paraboles portent ce trait commun que les invités sont nombreux, qu'ils refusent de venir occuper leurs places, qu'il est fait des invitations nouvelles, plus considérables que les premières et accompagnées d'instances plus pressantes.

Quand, la veille de sa mort, Jésus-Christ établit la sainte Eucharistie, c'est encore avec une invitation à en faire usage. La formule dont il se sert et dont les prêtres se serviront après lui, — formule dont chaque mot, pesé par l'éternelle Sagesse, signifie excellemment tout ce qu'il exprime, — commence en ces termes : « Recevez et mangez... ; recevez et buvez... »

Il résulte de ces différents témoignages que Jésus-Christ nous invite au banquet eucharistique. Le pressentiment que nous inspirait tout à l'heure, dans le sens d'un appel à la sainte communion, la manière d'agir habituelle de Dieu, trouve dans ses paroles une confirmation expresse. Ce sacrement, comme tous les autres sacrements, est fait pour être reçu.

Mais, direz-vous, dans tout ce que vous venez de rappeler, rien n'indique qu'il faille communier souvent. Nous répondrons parfaitement aux invitations divines en recevant de loin en loin la sainte communion ; par exemple : une fois chaque année.

Je ne suis pas de votre avis. Les instances que je viens de citer me paraissent trop pressantes pour se limiter à des communions aussi rares. — Au surplus, l'Evangile lui-même va nous donner, sur ce point, toutes les précisions désirables.

Notre-Seigneur compare l'Eucharistie à la manne par laquelle Dieu nourrissait autrefois les Hébreux dans le désert. (Jean, vi, 49, 59). Effectivement, la manne est une des figures les plus expressives de l'auguste sacrement. — Or, remarquez-le : il fallait récolter la manne tous les matins. A l'exception de la veille du sabbat, les provisions qu'on en faisait devaient se limiter aux besoins de la journée. Ce qu'on amassait en plus se putréfiait et devenait inutilisable. (Exod., xvi). — Cette particularité d'une réception quotidienne obligatoire ne passe-t-elle point, à quelque degré, de la figure au sacrement figuré ? Quand il met en regard l'Eucharistie et la manne, le Christ ne veut-il pas insinuer que le pain eucharistique devra, comme la manne, être le pain de chaque matin ?

Mais le choix même du pain et du vin, pour en faire la matière du sacrement, me paraît susceptible de conduire aux mêmes conclusions. Le pain est, pour nous, l'aliment de tous les jours ; le vin est la boisson de tous les jours. Quand je les retrouve dans le sacrement, je me dis instinctivement que le sacrement sera, pour les âmes, ce que le pain et le vin sont pour les corps, non pas un ali-

ment exceptionnel, mais un aliment habituel et régulier, un aliment quotidien.

Lorsque le divin Maître enseigna aux apôtres, et par eux aux chrétiens de tous les siècles, cette formule de prière que nous appelons, en souvenir de son divin auteur, l'Oraison *dominicale*, il eut soin d'insérer, parmi les demandes dont elle se compose, la demande d'un pain qui serait le pain de tous les jours : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* » Au lieu du mot *quotidien*, saint Matthieu dit : *supérieur à toute substance*. (vi, 11). Ces expressions autorisent à penser que la formule dictée par Notre-Seigneur vise surtout, non pas le pain des corps, substance pareille à beaucoup d'autres ; mais le pain eucharistique, le seul dont on puisse dire qu'il est au-dessus de toute substance. Les Pères de l'Eglise l'ont interprété de la sorte, à la presque unanimité. Et ainsi, de par le Christ lui-même, le pain sacramentel est notre pain quotidien, c'est-à-dire de tous les jours.

De tout cela, nous pouvons conclure, comme on l'a fait : « Ce n'est pas une fois seulement, ni en termes voilés, que le Christ a inculqué la nécessité de souvent manger sa chair et boire son sang¹. »

Je disais, il y a un instant, que Dieu a écrit ses intentions dans les livres saints. Il les a exprimées ailleurs encore, c'est-à-dire dans les enseignements de l'Eglise. L'autorité de l'Eglise équivaut à celle de l'Ecriture. — Quelle est donc, sur la fréquentation de la table sainte, la doctrine de l'Eglise ?

L'Eglise enseigne que, sans être obligatoire, la communion fréquente rentre dans les plus ardents désirs de Jésus-Christ.

Les premiers apôtres, ceux qui avaient vécu avec le Dieu fait homme et connaissaient parfaitement ses intentions, faisaient pratiquer à leurs disciples la communion quotidienne. Parlant de l'Eglise primitivement établie à Jérusalem, le livre des *Actes* dit que ses membres « persévéraient dans la communion de la fraction du pain » (ii, 42) ; que, « chaque jour, ils venaient ensemble prier dans le temple, et qu'accomplissant la fraction du pain dans leurs demeures, ils s'en nourrissaient dans la joie et la simplicité de leur cœur. » (ii, 46). — Vous reconnaissez là, comme l'ont fait tous les commentateurs, la communion quotidienne.

L'usage de communier tous les jours dura plusieurs siècles. Pendant les grandes persécutions, pour rendre plus facile cette participation habituelle au divin sacrement, on permettait aux fidèles d'emporter dans leurs maisons, ou même on leur envoyait par des messagers, le pain eucharistique. (S. Justin, *Apolog.*, I, n° 65). — C'était, en particulier, la coutume de communier à toute messe qu'on

¹ Décret cité.

entendait. Les apôtres en avaient fait une loi, et avec menace d'excommunication. (Constit. apostolic., 10). Le pape Anaclet, quatrième successeur de saint Pierre, renouvelle cette ordonnance. « Après la consécration, dit-il, que tous communient, s'ils ne veulent pas être séparés de l'Eglise. Ainsi l'ont ordonné les Apôtres. »

Hélas ! Un temps est venu où l'attédissement général de la ferveur, en éloignant les chrétiens de la table sainte, a fait tomber en désuétude les règlements apostoliques. Mais la législation ecclésiastique n'a reculé, pour ainsi dire, que pied à pied. Après la communion de chaque messe, elle a exigé la communion de chaque semaine ; puis, la communion des grandes fêtes ; puis la communion pascalle, dont elle fait un précepte encore aujourd'hui. Mais alors, transformant en conseils ses exigences primitives, elle a recommandé la communion fréquente et même quotidienne. A l'ouverture des temps modernes, le Concile de Trente pressait tous les fidèles de mener une vie assez vertueuse pour pouvoir faire la communion fréquente (Sess. XIII, 18) ; et, revenant sur l'usage des premiers chrétiens, il exprimait le vœu que personne n'assistât au saint sacrifice sans y participer au moyen de la communion sacramentelle (Sess. XXII, 6).

De nos jours, ces instances se sont renouvelées sous une forme particulièrement solennelle. — Dans son encyclique de 1902, le pape Léon XIII disait : « Il faut surtout faire revivre la communion fréquente. Il faut à tout prix revenir à la communion, telle qu'elle se pratiquait dans les premiers âges du christianisme. » — Pie X semble s'être donné pour tâche de réaliser cette résurrection de la communion fréquente, dont son prédécesseur avait constaté la nécessité. Depuis son avènement, il n'a cessé d'y engager les fidèles. Et, pour trancher la question de principe, il a hautement affirmé cette invitation divine dont nous avons donné tout à l'heure tant de preuves. « La communion fréquente et quotidienne, a-t-il écrit, est, de la part de N.-S. Jésus-Christ et de son Eglise, l'objet d'un ardent désir¹. »

Il est donc établi et mis au-dessus de toute contestation que le divin Maître appelle les chrétiens à la communion fréquente, et même à la communion de chaque jour. L'Eglise se porte garante de cette invitation et s'y associe. Elever un doute à cet égard serait commettre une sorte d'hérésie.

Cette invitation divine n'est-elle pas, à elle seule, une raison éminemment persuasive de communier toutes les fois qu'on le peut ? Une invitation, sans doute, n'est point un précepte. Cependant, le refus d'y répondre est toujours chose peu amicale et, quand ce refus n'est

pas sérieusement motivé, une sorte d'offense. Autant on témoigne de déférence et d'affection en acceptant une invitation : autant on manque d'égards en se dispensant d'y répondre. Les gens du monde le comprennent de la sorte. Combien d'amitiés se sont refroidies parmi eux, combien de ruptures même se sont accomplies sans autre motif ! Mais ce refus devient plus odieux et plus offensant, s'il existe une différence considérable de condition entre les invités et leur hôte, si celui-ci tient beaucoup à les recevoir, si ses préparatifs sont importants et coûteux. Quand une invitation descend de Dieu vers l'homme ; quand elle s'exprime en termes aussi pressants que la sienne ; quand elle offre un mets acheté avec le sang de Jésus-Christ, préparé à force de miracles, et dans lequel se trouve la chair d'un Dieu : elle vient d'assez haut, fait assez d'instances, coûte assez cher, présente un aliment assez précieux pour mériter qu'on y réponde. La rejeter sans raison, c'est user envers l'Etre suprême d'un procédé qu'un homme ne devrait jamais se permettre, du moins s'il a de la foi et du cœur...

II

La fréquentation de la table sainte se recommande à nous, non seulement au nom de l'invitation venue de Dieu, mais encore au nom de nos intérêts personnels. C'est que la communion eucharistique nous offre des biens surnaturels de la plus haute valeur et dont personne ne peut se priver volontairement sans donner la preuve d'une indifférence souverainement déraisonnable à ses propres destinées. Dans son récent décret sur la communion fréquente, le Saint-Père énumère comme il suit les avantages de cette communion : « Elle rend plus intime l'union avec le Christ ; elle alimente plus vigoureusement la vie spirituelle ; elle enrichit plus abondamment l'âme de vertus ; elle donne un gage plus certain du bonheur éternel. » — Reprenons et expliquons rapidement ces paroles.

La communion fréquente rend plus intime l'union des âmes avec le Christ. — Chacun sait quelle étroite union s'établit entre l'homme et l'aliment dont il se nourrit. Elle les assimile l'un à l'autre et les amène à ne faire plus qu'un. Au dire de l'Evangile, le Dieu caché sous les voiles du pain consacré transforme en lui, d'une manière analogue, l'âme qui le reçoit. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, affirmait Notre-Seigneur, demeure en moi et je demeure en lui ; il vit par moi comme je vis par mon Père. » (Jean, vi, 56-58). La théologie explique ce mystère en disant que, si, après la sainte communion, l'humanité du Sauveur reste fixée aux espèces sacramentelles, sa divinité s'unit aux âmes ; les compénètre et leur fait part de sa propre vie,

¹ Décret cité, 1^o.

Cette union intime à l'être divin, cette sorte de fusion avec Dieu est le plus haut degré d'anoblissement auquel l'homme puisse aspirer. Satan disait à Eve : « Si vous mangez du fruit de l'arbre qui vous est interdit, vous serez comme des dieux ! » (Gen., III, 5). Il mentait. Mais il a plu à Dieu, pour le vaincre en générosité, de réaliser ses promesses. L'Eucharistie fait de nous des êtres divins, dans toute la mesure compatible avec notre nature. Il y a là, pour nous, une glorification qui dépasse tous nos rêves. Elle ne paraît point au dehors ; cette manifestation extérieure se fera plus tard, dans les splendeurs du Paradis. Mais le vrai chrétien y croit ; il en a la certitude ; et quand, après une bonne communion, il contemple, du regard de la foi, cette transfiguration merveilleuse de sa propre personne, il en éprouve une admiration, une joie, un tressaillement inexprimables. — Celui qui peut réaliser souvent cet anoblissement sans égal, mais qui ne le fait pas, a-t-il vraiment souci de sa propre grandeur ?

La communion fréquente *alimente plus vigoureusement la vie spirituelle*. — La vie spirituelle est la vie de la grâce, la vie d'une âme unie à Dieu, la vie de Dieu dans une âme. Tout acte de vertu développe cette vie divine et tout secours venu de Dieu la nourrit. Mais nous aliment le plus excellent et le plus efficace se trouve dans la sainte Eucharistie ; car l'Eucharistie apporte Dieu aux âmes et les unit à lui. Elle a donc pour effet de faire grandir la vie de la grâce, de lui infuser des forces nouvelles, de l'enraciner même, si je puis ainsi parler, et de la prémunir contre les attentats qui pourraient la faire mourir. Elle facilite ainsi la persévérance. Plus on la reçoit, plus s'accroît en même temps la sécurité de l'avenir. Et, quand elle passe dans les habitudes d'une âme, quand elle fait partie, passez-moi le mot, de son régime quotidien, elle affermit sa santé morale et assure, autant que le permet l'inconstance humaine, sa fidélité à Dieu et sa constance dans les pratiques chrétiennes. — Celui qui peut suivre ce régime eucharistique et, par là, mettre en sûreté, pour ainsi dire, ses destinées spirituelles, mais qui ne le fait pas, attache-t-il quelque importance à l'état de son âme et tient-il à la persévérance ?

La communion fréquente *enrichit plus abondamment l'âme de vertus*. — Quand Notre-Seigneur vient en nous par la sainte communion, il nous apporte toute sorte de richesses spirituelles. — C'est d'abord le trésor de ses prières et de ses mérites, avec lequel nous pouvons obtenir toutes les grâces de Dieu et les payer ce qu'elles valent. — C'est ensuite le trésor de ses expiations. Il contient de quoi réparer toutes nos fautes, et, par suite, nous épargner toutes les peines de l'autre vie. —

C'est encore le trésor des adorations, des louanges, des actions de grâces accomplies par l'Homme-Dieu. Nous trouverons là de quoi remplir facilement tous nos devoirs. — C'est enfin le trésor des vertus mêmes du Christ. L'humilité, la charité, la pureté, la patience, toutes ces perfections par lesquelles se révélait la vie de Dieu dans la personne du Sauveur se greffent, pour ainsi dire, sur nos âmes et, dans la mesure fixée par notre bonne volonté et notre assiduité à les exploiter, deviennent nos propres vertus. La sainte communion nous apporte ainsi une fortune spirituelle toute acquise et supérieure à toute évaluation. — Celui qui peut, en la recevant fréquemment, s'assurer tous ces trésors, mais qui ne le fait pas, a-t-il vraiment le désir d'éviter les supplices de la vie future, d'obtenir la grâce, d'accomplir ses devoirs envers Dieu, de se faciliter la pratique de la vertu, de procurer sa propre sanctification ?

La sainte communion *donne un gage plus certain du bonheur céleste*. — Lorsque Notre-Seigneur annonça l'Eucharistie, il assura qu'elle donnerait la vie éternelle et garantirait la résurrection glorieuse (Jean, VI, 55). Docile à cet enseignement, la tradition chrétienne a toujours cru que la sainte communion bien faite dépose dans la chair un germe de résurrection et assure, dans une certaine mesure, le salut éternel. Sans doute, l'influence de l'Eucharistie sur le salut n'est jamais décisive. Après des années de communions ferventes, on peut toujours tomber dans le péché et mourir en réprouvé. Pourtant, l'auguste sacrement éloigne et recule cette redoutable éventualité. Nous l'avons dit : chaque communion bien faite ajoute aux probabilités de la persévérance. En ajoutant aux probabilités de la persévérance, elle ajoute aux probabilités du salut. Plus nous la faisons souvent, plus nous parons aux incertitudes angoissantes qui pèsent sur nos destinées éternelles. — Mais, encore une fois, celui qui peut se donner cette sorte d'assurance pour la vie future, mais qui ne le fait pas, prend-il sérieusement soin de son éternité ?

Vous le comprenez maintenant, je l'espère, tant c'est évident : vos intérêts personnels les plus graves se joignent aux invitations divines pour vous recommander la communion fréquente. En adoptant cet usage, non seulement vous ferez plaisir à Dieu, mais encore vous procurerez votre propre félicité.

III

Avant de terminer, permettez-moi de répondre, d'un mot, aux excuses par lesquelles la plupart des chrétiens se dispensent de fréquenter la table sainte.

La première se tire *du respect dû à Dieu*. « Je commets encore trop de fautes, pense-t-on,

Mon cœur n'est point digne de servir de temple à la divinité. En l'y recevant, je manquerais à l'honneur qui lui est dû. » — Certainement, Dieu mérite toute déférence et tout respect. Cependant, l'Eglise enseigne qu'en instituant le sacrement des autels, il a cherché beaucoup plus le bien des hommes que sa propre gloire¹. Or, l'intention divine seule doit faire loi ici. Vous êtes souillés de fautes : purifiez-vous par un regret sincère, et, s'il y a lieu, par le sacrement de pénitence. Ce faisant, vous serez moins indignes de Dieu. Mais si, oubliant vos infidélités et pour vous aider à les mieux éviter à l'avenir, il accepte de venir à vous, s'il le désire, s'il vous le demande, pourquoi refuseriez-vous de lui faire accueil ? Est-ce quand il fait preuve de condescendance que vous lui fermerez votre cœur ?

Le second prétexte se tire *du peu de vertus que l'on pratique*. Il affecte de tenir la sainte communion pour une récompense réservée à la sainteté acquise. A l'en croire, les parfaits seuls pourraient la recevoir souvent. Les autres devraient s'en tenir d'autant plus éloignés que leurs imperfections restent plus nombreuses et plus considérables. — L'enseignement de l'Eglise porte, au contraire, que le sacrement d'Eucharistie est plutôt un moyen qu'une récompense². La communion fréquente est justement motivée, non seulement quand elle répond à un droit, le droit des grandes vertus ; mais aussi quand elle répond à un besoin, le besoin des vertus peu avancées et qui veulent accomplir des progrès. Elle est même mieux à sa place dans le second cas que dans le premier ; car elle donne aux âmes celui qui a dit : « Je suis venu, non pour les justes, mais pour les pécheurs. » (Mt., ix, 13).

On allègue encore volontiers *les difficultés de la préparation et de l'action de grâces*. — « Nous ne savons pas, dit-on, les faire comme elles doivent être faites. Elles demandent des réflexions qui dépassent nos facultés ; elles veulent qu'on tienne à Dieu un langage dont nous sommes incapables. » — Pour parler de la sorte, il faut se méprendre entièrement sur le caractère et les exigences de la préparation et de l'action de grâces. Ces deux exercices ne ressemblent nullement à une méditation et ne demandent aucune spéculation élevée. La préparation consiste simplement dans un effort loyal de l'âme pour ranimer ses croyances, comprendre ce qu'elle va faire, se purifier des restes de ses fautes au moyen d'un regret sincère, prendre les sentiments de cœur dont Jésus-Christ est digne. L'action de grâces adore le Dieu reçu, lui offre des prières, le remercie de son avènement. Le moins instruit des chrétiens et le moins doué des facultés de l'esprit, pourvu qu'il n'ait pas perdu la raison,

est capable de faire tout cela. Pour y réussir, il n'a qu'à laisser parler son âme. Au surplus, Notre-Seigneur ne demande à chacun que ce qu'il peut. La naïveté de l'enfant et la simplicité de l'ignorant lui sont souvent plus agréables que les hautes pensées du théologien ; elles sont accompagnées d'une humilité plus sincère et moins gâtées par les recherches personnelles.

Une autre excuse se tire *du peu de temps dont on dispose*. — On a des travaux tellement absorbants que le temps manque pour aller dans le lieu saint et faire la sainte communion. — Ceci peut être vrai. Il est, à ce point de vue, des impossibilités réelles et qui ne supportent point contestation. Pourtant, cet état de choses est bien un peu exceptionnel. Les gens pressés qui ne peuvent pas donner une heure sont nombreux ; les gens vraiment empêchés, et qui ne peuvent pas donner une demi-heure, sont assez rares. A la rigueur, il ne serait même pas besoin d'une demi-heure. Le Saint-Siège dit que la préparation et l'action de grâces doivent se proportionner « à la condition et aux devoirs de chacun¹. » Celui qui peut disposer de son temps en donnera davantage ; celui qui n'en est pas maître sera plus bref. Il lui reste, d'ailleurs, la faculté de commencer sa préparation et de continuer son action de grâces pendant son travail ou ses démarches. Les devoirs d'état, accomplis avec recueillement et dans une pensée de religion, se prêtent fort avantageusement à cette pieuse affectation.

Enfin, pour s'éloigner de la table sainte, plusieurs se font un prétexte des distractions de l'esprit et des duretés de cœur avec lesquelles ils en approchent. « Pourquoi, pensent-ils, multiplier des communions si pleines de défauts ? Communier souvent et aussi mal, c'est augmenter nos responsabilités. Communions moins ; nous éviterons d'aggraver notre fardeau. » — J'ai trop flétri, dans notre dernier entretien, les défauts dont vous parlez pour accepter que vous les portiez chaque jour à la table sainte. Cependant, j'ai fait, avant de les condamner, une distinction qu'il me faut rappeler ici. Ces défauts sont-ils volontaires, ou involontaires ? — S'ils sont involontaires, ils ne vous font encourir aucune responsabilité. Quand, loin d'être voulus, ils sont, au contraire, combattus ; quand vous regrettez de les avoir ; quand vous faites vos efforts pour les corriger, ils ne doivent pas vous empêcher d'aller à Dieu. — S'ils sont volontaires, le parti à prendre n'est pas de fuir le banquet sacré ; c'est d'y apporter plus de bonne volonté. Ce n'est point la communion qu'il vous faut quitter ; ce sont les imperfections avec lesquelles vous la faites. Et vous êtes absolument maîtres

¹ Décret cité.

² *Ibid.*

¹ Décret cité, 4^o.

de les éviter, c'est-à-dire d'appliquer votre esprit, d'ouvrir votre cœur, de profiter de la grâce.

Mais il faut bien le dire, la plupart du temps, les excuses que je viens d'énumérer n'expriment nullement la véritable raison pour laquelle on fuit la communion fréquente. La vraie raison, — qu'on ne veut point avouer, tant elle est odieuse, — c'est un parti-pris arrêté de rester ce que l'on est. On n'accepte pas de communier souvent, parce qu'on a peur des efforts dont cette communion ferait un devoir. Il faudrait prier avec plus d'exactitude et de ferveur, éviter tel péché, fuir telle occasion, combattre tel défaut : toutes choses auxquelles on se refuse. Cette raison, ai-je besoin de le dire, n'en est pas une. C'est une insanité ; c'est la mauvaise volonté prise en flagrant délit ; c'est la préférence donnée au mal sur le bien. Celui qui repousse une invitation divine et sacrifie ses intérêts les plus graves pour de pareils motifs, celui-là, il faut le dire bien haut, va directement contre les enseignements de la foi, fait à Dieu une peine profonde, éloigne la grâce, se prédispose à toutes les défaillances, mérite que Dieu lui refuse dans l'avenir les secours dont lui-même ne veut pas dans le présent, enfin rend plus obscure que jamais et vraiment effrayante l'énigme de son salut éternel.

**

La conclusion de cet entretien, comme des deux entretiens précédents, se résume en ces deux mots : « Communiez aussi souvent que vous le pourrez, et faites-le toujours bien. » L'usage de l'Eucharistie ainsi pratiqué transformera votre vie et mettra en sûreté, autant qu'elles peuvent l'être, vos destinées personnelles.

Il convient de l'ajouter : cette pratique sauverait, non seulement les individus, mais aussi les sociétés.

Supposez, pour un instant, que tous les fidèles de cette paroisse l'adoptent et la conservent : qu'il ferait bon habiter ici et comme la vie y serait heureuse ! Chacun combattrait ses défauts, remplirait ses devoirs, travaillerait à devenir meilleur. Plus de haines ; plus de médisances ni de calomnies ; plus même de colères : mais la charité, la douceur, l'assiduité à s'entraider et à se porter secours. Ce serait un paradis anticipé.

Et, si cette transformation par l'Eucharistie, franchissant les frontières de la paroisse, s'étendait à la province, à la nation, au monde entier, devinez-vous quel bonheur elle apporterait à toutes les races humaines ?

Voilà l'idéal en vue duquel Notre-Seigneur et son Eglise nous invitent à la fréquentation de la table sainte. Voilà l'idéal en vue duquel je vous l'ai prêchée pendant ces trois jours.

Voulez-vous concourir à le réaliser ? Faites-vous, pour votre part, une loi de communier souvent et de communier toujours bien. Vous deviendrez, dans le milieu que vous habitez, un élément de régénération morale. En tout cas, vous assurerez la dignité de votre vie et votre salut éternel. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

J'aime à reconnaître que la visite au Saint-Sacrement n'est pas, dans notre paroisse, une pratique délaissée ; mais les personnes qui font cette pieuse démarche ne sont pas assez nombreuses. Je voudrais, d'un mot, encourager celles qui y demeurent fidèles, et en décider d'autres à suivre leur exemple.

Il est vrai qu'il n'y a pas d'obligation sous peine de péché de faire sa visite au Saint-Sacrement ; il n'existe aucun précepte qui nous l'impose. Cependant il y a des raisons sérieuses qui nous la recommandent. Je vous en signalerai deux : la première, c'est que Notre-Seigneur, l'hôte divin du tabernacle, y a des droits incontestables ; la seconde, c'est que nous y trouvons pour nous de précieux avantages.

1. Les gens du monde reçoivent des visites : pourquoi le Dieu de l'Eucharistie n'en recevrait-il pas ? Il y a droit plus que personne.

On fait visite à ses supérieurs, à ceux qui, par leurs mérites, par leurs fonctions, occupent un rang élevé dans la société, pour leur témoigner la considération qui leur est due. Est-ce que Jésus-Christ, dans la sainte Eucharistie, n'est pas le Fils de Dieu, Dieu lui-même, notre Souverain Maître, notre divin Roi, et à ce titre n'est-il pas juste que nous allions lui rendre souvent nos hommages de soumission, de respect, d'adoration, dans nos églises où il réside en personne ?

On fait visite à ses bienfaiteurs, pour leur exprimer sa gratitude. Or, n'avez-vous pas reçu et ne recevez-vous pas chaque jour de la magnanime bonté de Notre-Seigneur des grâces de toute sorte, qui vous obligent, si vous n'êtes pas des ingrats, à lui dire : Merci, ô mon Dieu !

On fait visite à ses connaissances, et on croirait manquer aux convenances les plus élémentaires, si l'on ne s'intéressait pas à elles. Mais Jésus-Christ n'est pour vous ni un inconnu ni un étranger, et vous ne seriez pas sans reproche si, par indifférence, vous ne songiez pas à lui et le laissiez dans l'isolement.

On fait visite à ses voisins, pour entretenir avec eux de sympathiques relations et vivre

dans une mutuelle concorde. Mais le Dieu de l'Eucharistie n'est-il pas votre voisin ? Ne réside-t-il pas dans une demeure à côté des vôtres ? N'est-il pas, dans la réalité du mot, un concitoyen, un compatriote ? Et n'est-ce pas faire acte de courtoisie et de bon voisinage d'aller lui rendre visite ?

On fait visite à ses amis. Or, le Seigneur Jésus nous fait l'honneur de nous appeler ses amis. Si nous acceptons ce titre si doux et si flatteur, nécessairement il faut entre lui et nous, non pas seulement quelques rares rencontres, mais des relations plus suivies, plus intimes ; et où se noueront ces relations, si ce n'est dans cette prière recueillie, dans ces visites affectueuses que nous ferons devant le tabernacle ?

Vous voyez que les raisons ne manquent pas, pour vous persuader de venir souvent à l'église pour visiter Notre-Seigneur. Or, je connais deux sortes de visites à l'église : les visites obligatoires, qui nous sont prescrites par une loi et auxquelles nous ne pouvons nous dérober sans faute, comme l'assistance à la messe le dimanche et aux jours de grande solennité, et les visites facultatives, que nous faisons de bon cœur, sous l'impulsion de la piété, sans y être contraints par aucun précepte. Les visites obligatoires ont leur mérite, puisqu'elles sont un acte d'obéissance, une preuve de fidélité, un hommage rendu au Dieu de l'autel ; mais combien sont agréables au divin Maître les démarches spontanées, volontaires, des âmes chrétiennes, venant ici, le soir, se recueillir devant le tabernacle, adorer Notre-Seigneur, lui dire leur reconnaissance, lui exposer leurs besoins, lui confier leurs peines, lui demander ses lumières, solliciter ses bienfaits pour elles, pour leurs familles, pour leur paroisse et pour toutes les personnes auxquelles elles s'intéressent ! Eh bien ! voilà la visite au Saint-Sacrement.

2. Et si je vous la recommande chaudement, ce n'est pas seulement parce que Notre-Seigneur y a droit, à bien des titres, mais c'est encore parce que de grandes grâces y sont attachées pour nous et qu'il y va de notre intérêt.

C'est dans ces entrevues fréquentes avec l'hôte divin de nos sanctuaires que l'on prie avec ferveur, que l'on s'entretient familièrement avec lui, qu'il nous parle au cœur, qu'il encourage nos efforts, qu'il bénit nos résolutions, qu'il nous inspire l'amour du bien, l'horreur du mal, qu'il nous comble de ses dons.

Une seule visite au Saint-Sacrement suffit souvent pour rendre à une âme inquiète et troublée le calme et la paix. Elle était venue triste et languissante ; elle s'en est retournée consolée et revivifiée. Elle était venue tiède et dissipée ; elle s'en est retournée recueillie et encouragée. « Toutes les fois que je suis

allé parmi les hommes, a dit l'auteur de *l'Imitation*, j'en suis revenu moins homme. » Quand on va visiter Jésus-Christ à l'église, on en revient toujours meilleur et plus chrétien ; on en revient plus affectionné à son devoir, plus attaché à la vertu, plus fort pour supporter les épreuves de la vie ; on en revient armé d'une nouvelle énergie pour lutter contre le mal, pour travailler à sa sanctification.

Puisque Notre-Seigneur, par un prodige de bonté, a daigné fixer sa demeure parmi nous, et s'est constitué prisonnier perpétuel dans le tabernacle, pour être accessible à tous et à toute heure, ne le laissons pas dans un complet abandon. Le matin, un prêtre célèbre la messe à laquelle assistent quelques personnes. En une demi-heure, tout est fini, et Jésus reste seul, tout seul, pendant les longues heures du jour et de la nuit, n'ayant pour compagnie visible que la petite lampe qui agit devant lui sa flamme tremblante.

Je fais appel ici aux âmes pieuses et je leur demande de venir chaque soir, si elles le peuvent, passer un quart d'heure à l'église, afin de rendre à Notre-Seigneur les hommages qui lui sont dus, et de réparer les omissions dont se rendent coupables tant de chrétiens négligents. Ainsi soit-il !

ENCORE LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

Le Seigneur Jésus ne devait faire ici-bas qu'une courte apparition. Sa vie terrestre ne devait durer que trente-trois ans et se confiner dans l'étroit pays de la Judée, et un petit nombre d'hommes seulement ont pu jouir de sa présence. Mais il n'a pas voulu que les Juifs seuls eussent le privilège de le posséder, et son amour pour les hommes a trouvé le secret de le rendre présent sur la terre, non pas seulement pour un temps limité, mais pour tous les siècles, jusqu'au dernier ; non pas seulement dans une région déterminée, mais partout où se trouve un prêtre. Il est donc ici, dans notre église, le tabernacle est sa demeure, et je vous ai déjà exhortés à venir l'y visiter, pour lui rendre vos hommages et bénéficier des avantages spirituels attachés à cette pieuse pratique.

Je ne réproche pas les visites que se font les gens du monde ; elles sont un acte de politesse et servent à entretenir des relations de sympathie. Mais elles se passent souvent en conversations futiles, quand elles ne violent pas le précepte de la discrétion, de la charité et les délicatesses de la morale. Les visites que nous faisons au Dieu de l'autel ne nous donnent que de bonnes et saintes impressions, ne nous laissent qu'un doux souvenir, et c'est

à cause de cela que je fais appel à votre foi, à votre piété, pour qu'elles entrent dans vos habitudes.

A qui s'adresse particulièrement cet appel ? Oh ! je reconnais volontiers que parmi les personnes qui m'entendent, il en est à qui leur genre de vie, leurs occupations ne permettent pas de faire cette démarche. Je n'en parlerai pas à des mondains, à des indifférents. Ah ! les mondains et les indifférents, ils ont bien autre chose à faire. S'ils n'ont pas perdu la foi, ils n'en ont plus guère qu'une mourante étincelle, et ils restent froids devant l'immense amour du Dieu Sauveur, qui s'emprisonne dans nos églises pour demeurer près de nous et avec nous.

Mon appel s'adresse à toutes les personnes qui ont le don de la foi, le sens de la piété, qui apprécient le grand bienfait de la présence perpétuelle de Jésus-Christ dans nos sanctuaires ; mon appel s'adresse aux femmes chrétiennes, aux mères de famille, aux membres des confréries établies dans la paroisse, aux jeunes filles.

Mais j'entends une première objection : « Nous ne sommes pas toujours libres. » — Soit ! j'en conviens. Mais quand il n'existera aucun empêchement, je vous demanderai de faire acte de bon vouloir. Vous dites que vous n'avez pas le temps ? Pour que j'accepte cette excuse, il faudrait me démontrer que vous êtes continuellement occupées, que vous ne perdez pas de temps en visites inutiles, en conversations oiseuses, prolongées outre mesure... D'ailleurs, il ne faut pas beaucoup de temps pour accomplir ce pieux devoir. Nous ne vous obligeons pas à rester des heures entières devant le tabernacle comme ont fait des saints ; il suffira de quelques minutes, si vous ne pouvez pas en donner davantage. Et je vois, dans la paroisse, bien des jeunes filles qui ne peuvent pas alléguer ce prétexte, car elles sont absolument libres, et rien ne s'oppose à ce qu'elles fassent la démarche que je leur conseille.

J'ai entendu une autre objection : « Je veux bien faire ma visite au Saint-Sacrement, mais je ne sais pas quoi dire au bon Dieu. » — Vous n'avez donc rien à lui demander pour vous, pour votre famille, pour la paroisse, pour les vivants, pour les morts ? Et ne croyez pas qu'il soit nécessaire de recourir à des paroles étudiées pour dire à Notre-Seigneur vos tentations, vos dangers, vos peines ; parlez-lui en toute simplicité, j'allais dire en toute familiarité.

Vous ne trouvez rien à lui dire ! Munissez-vous d'un livre de piété où vous trouverez des formules d'adoration, de reconnaissance, de réparation ; des pensées, des sentiments, des invocations, que vous vous approprierez ; et le quart d'heure s'écoulera rapidement, sans ennui, sans distraction.

Vous ne trouvez rien à dire ! Eh bien ! faites, les yeux fixés sur l'autel, votre prière du soir, faites-la avec un profond recueillement, avec une attention soutenue ; ou bien encore récitez votre chapelet.

Vous ne trouvez rien à dire ! Eh bien ! ne dites rien ; tenez-vous là, à genoux, silencieusement ; faites comme ce bon paysan dont il est parlé dans la vie du curé d'Ars. Quand ce brave homme revenait des champs, il ne manquait jamais d'entrer à l'église pour y faire une visite au Saint-Sacrement. Il n'avait entre les mains ni livre ni chapelet ; il se tenait simplement agenouillé et les mains jointes. Le saint curé qui l'avait observé depuis quelque temps, s'approcha de lui un jour et lui dit : « Mon ami, que faites-vous donc là devant le bon Dieu ? Vous n'avez ni livre, ni chapelet ; comment priez-vous ? » — « Je l'avise, et il m'avise, » ou, si vous le voulez : Je le regarde et il me regarde, répondit le bon paysan, en montrant du doigt le tabernacle où résidait Notre-Seigneur.

Vous ne trouvez rien à dire ! Fixez vos regards sur l'autel ; ne parlez pas, c'est Jésus-Christ qui vous parlera du fond du tabernacle ; c'est lui qui vous dira la parole qui éclaire, qui soutient, qui encourage, qui console ; c'est lui qui lira dans votre cœur vos pensées et vos désirs, comme la mère lit dans le regard de son enfant ses pensées et ses désirs, alors même qu'il ne peut les exprimer.

Puissé-je, par ces quelques paroles, avoir excité votre foi, votre piété envers le Saint-Sacrement, et vous avoir inspiré la résolution de le visiter souvent ! Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS ¹

I

LA GRACE

L'année dernière nous avons expliqué les Commandements. Mais nous est-il possible de les observer par nos propres forces ? Non ; nous avons besoin pour cela du secours de la grâce. Et comme la grâce s'obtient par la prière et les sacrements, nous parlerons successivement cette année de la GRACE, de la PRIÈRE et des SACREMENTS.

Aujourd'hui nous dirons : 1^o la définition, 2^o l'excellence de la grâce.

I. — Définition ¹

Le mot grâce, du latin *gratis*, peut être pris dans deux sens : au sens large et au sens théologique.

¹ La série des Plans sur le *Symbole* a paru en 1908 ; celle des Plans sur les *Commandements* en 1909 et 1910.

1^o Au sens *large*, il désigne tout don, toute faveur, tout bienfait accordé par pure libéralité et sans que cela soit dû à aucun titre.

Dans ce sens, nous pouvons appeler la création, la santé, l'usage de la raison, les facultés de l'esprit, le libre arbitre, les astres, les fleurs, etc., des « grâces » du bon Dieu ; car nous n'avons aucun droit à toutes ces choses.

2^o Au sens *théologique*, la grâce se définit : « un don surnaturel, intérieur et purement gratuit que Dieu nous fait, en vue des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour nous conduire à la vie éternelle. »

II. — Excellence

Méditons cette définition, et l'excellence de la grâce nous apparaîtra sur-le-champ. Que nous donne en effet cette définition ? Quatre choses : 1^o l'essence même de la grâce, 2^o sa cause efficiente, 3^o sa cause méritoire, 4^o sa cause finale.

1^o ESSENCE DE LA GRACE. — C'est un don, avons-nous dit, et ce don est :

a) *Gratuit*, car la grâce est l'effet de la pure bonté de Dieu, qui peut nous la refuser sans blesser aucun de ses attributs ;

b) *Surnaturel*, c'est-à-dire qu'il surpasse l'essence, les forces et les exigences de toute créature ; aussi n'a-t-il rien de commun avec les dons purement naturels comme la santé, l'intelligence, etc., qui élèvent celui qui les possède au-dessus du commun des hommes, mais non pas au-dessus de la nature humaine. « *Si autem gratia, jam non ex operibus, alioquin gratia jam non est gratia.* » (Rom., XI, 6).

c) *Intérieur* ou invisible, c'est-à-dire qu'il s'applique directement à l'âme et non au corps ; et le corps n'y participe qu'à cause de l'union avec l'âme.

2^o CAUSE EFFICIENTE. — C'est Dieu : « *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* » (Ps., LXXXIII, 12). Et Dieu seul peut accorder la grâce, car il est l'unique source de tout bien. Les anges et les saints peuvent la demander pour nous, mais ils ne la produisent pas ; les prêtres peuvent la transmettre par les sacrements, mais ils ne la donnent pas.

3^o CAUSE MÉRITOIRE. — C'est N.-S. Jésus-Christ : « *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia, quia lex per Moysen data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est.* » (Jo., I, 16, 17). « Les grâces surnaturelles qu'Adam reçut avant son péché, dit un auteur, étaient de purs effets de la libéralité de Dieu, sans aucun égard aux mérites de Jésus-Christ ; mais depuis la chute du premier homme, Dieu n'accorde aucune grâce qu'en vue des souffrances et des mérites de l'Homme-Dieu, unique réparateur du genre humain. »

4^o CAUSE FINALE. — C'est la vie éternelle : « *Stipendia enim peccati mors. Gratia autem Dei, vita æterna, in Christo Jesu Domino nos-*

tro. » (Rom., VI, 23). Telle est en effet la fin de toutes les grâces surnaturelles que Dieu nous accorde.

Conclusion

De quelque côté qu'on l'envisage, combien donc la grâce nous paraît excellente ! Ah ! si nous connaissions vraiment ce don de Dieu !... Comme nous le demanderions avec instance ! Comme nous tremblerions de peur de le perdre ! Comme nous le placerions au-dessus de tout ! Comme nous remercierions Dieu tous les jours de son extrême amour pour les hommes !

II

LA GRACE HABITUELLE OU SANCTIFIANTE

Il y a deux sortes de grâces : la grâce habituelle ou sanctifiante, et la grâce actuelle. La première se définit « la grâce qui nous est accordée pour demeurer en nous et pour nous sanctifier. » Afin d'en avoir une idée complète, expliquons pourquoi on l'appelle 1^o *sanctifiante*, et 2^o *habituelle*.

I. — Pourquoi sanctifiante ?

On l'appelle ainsi parce que c'est elle qui nous rend justes et saints, et par le fait même rend nos œuvres méritoires.

1^o ELLE NOUS REND JUSTES ET SAINTS. — Comment ? En effaçant nos péchés et en embellissant notre âme.

a) *En effaçant nos péchés*, c'est-à-dire, non en les cachant ou en les couvrant comme le prétendent les protestants ; mais en les effaçant de telle sorte qu'ils ne subsistent plus. Aussi S. Jean-Baptiste avait le droit de dire en montrant N.-S. J.-C. : « *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.* » (Jo., I, 29).

b) *En embellissant notre âme*. C'est qu'en effet la grâce sanctifiante n'est pas une qualité purement négative : c'est une qualité positive qui embellit l'âme, la fait enfant adoptive et héritière de Dieu, cohéritière de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit et, en ce sens, participante de la nature divine. Que l'âme ornée de cette grâce sanctifiante doit être belle ! N'est-ce pas à elle qu'on peut appliquer ces paroles : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* » (Cant., IV, 7).

2^o ELLE REND NOS ŒUVRES MÉRITOIRES. — Le pécheur en effet peut faire des bonnes œuvres, il peut même obtenir à cause de cela sa conversion ; mais ces bonnes œuvres sont sans valeur pour le salut. Le juste au contraire est capable de mériter par ses bonnes œuvres et des faveurs temporelles et surtout des biens surnaturels. C'est pourquoi S. Paul disait : « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est*

mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex. » (II Tim., iv, 7, 8).

II. — Pourquoi habituelle ?

Parce que cette grâce habite en nous d'une manière permanente, quand même nous ne prions pas, quand même nous n'agissons pas, quand même nous ne pensons pas à Dieu. Elle a été donnée à tous au baptême, mais elle n'est pas au même degré chez tous les justes. Elle peut :

1° S'AUGMENTER, par la prière, les bonnes œuvres et la pratique des sacrements. « *Qui justus est, justificetur adhuc; et sanctus, sanctificetur adhuc.* » (Apoc., xxii, 11). Le Concile de Trente prononce l'anathème contre ceux qui oseraient soutenir le contraire. (Sess. vi, can. 24).

2° S'ENTRETEENIR, par la vigilance et par la prière. « *Itaque qui se existimat stare, videat ne cadat.* » (I Cor., x, 12).

3° S'AFFAIBLIR, par le péché véniel et la tiédeur. Si le péché mortel est la mort de l'âme, le péché véniel en est la maladie; et il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. « *Qui spernit modica, paulatim decidet.* » (Eccl., xix, 1).

4° SE PERDRE, par le péché mortel; et pour cela un seul péché mortel suffit. Ainsi nos premiers parents perdirent la grâce par une désobéissance, David la perdit par un regard impur, etc.

5° SE RECOUVRER, par une bonne confession; et quand la confession est impossible, par un acte de charité parfaite.

Conclusion

Pouvons-nous savoir si nous avons la grâce habituelle ou sanctifiante?... Nul ne peut répondre à cette question, à moins d'en avoir reçu de Dieu une révélation spéciale; car « *nescit homo, utrum amore an odio dignus sit.* » (Eccl., ix, 1). Cette pensée doit nous inspirer une crainte salutaire, mais elle ne doit pas nous décourager; car S. Augustin nous enseigne : « *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.* »

III

LA GRACE ACTUELLE

Il y a deux sortes de grâces : la grâce habituelle ou sanctifiante dont nous avons parlé, et la grâce actuelle. Nous dirons aujourd'hui 1° la nature, 2° la nécessité, et 3° l'abondance de cette dernière.

I. — Nature

On définit la grâce actuelle : « un secours intérieur et surnaturel que Dieu nous donne pour nous aider, dans le moment présent, à faire le bien et à éviter le mal. »

1° On l'appelle *actuelle*, parce qu'elle consiste dans un acte; c'est une grâce d'un moment. Ce caractère transitoire la distingue de la grâce habituelle ou sanctifiante qui demeure en notre âme, jusqu'au moment où elle en est chassée par le péché mortel.

2° On l'appelle un *secours intérieur et surnaturel*; ce secours est :

a) Ou bien une sainte inspiration éclairant l'intelligence, par exemple nous *montrant* ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter dans l'intérêt du salut;

b) Ou bien un bon mouvement attirant et fortifiant notre volonté, par exemple nous *portant* à faire le bien ou à éviter le mal.

Par elle-même la grâce actuelle ne nous confère aucun droit au ciel, mais elle nous aide à obtenir et à augmenter la grâce habituelle.

II. — Nécessité

Sans la grâce actuelle, nous pouvons opérer quelque bien purement naturel; mais sans elle nous ne pouvons rien faire d'utile à notre salut. C'est la doctrine de :

1° N.-S. J.-C. : « *Sine me nihil potestis facere.* » (Jo., xv, 5).

2° S. Paul : « *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est.* » (II Cor., iii, 5).

3° Concile d'Orange : « Si quelqu'un dit que par les forces de la nature nous pouvons faire quelque bien concernant le salut et la vie éternelle, penser ou choisir comme il faut, ou consentir à la prédication du salut, c'est-à-dire de l'Evangile, sans la lumière et l'inspiration du Saint-Esprit, qui donne à tous la suavité qui nous fait consentir et croire à la vérité, il est séduit par l'esprit d'hérésie... »

4° S. Irénée : « De même qu'une terre desséchée ne peut produire aucun fruit tant qu'elle n'est point arrosée par les pluies bienfaisantes du ciel, de même nous ne saurions rien faire d'utile à notre salut, si Dieu ne nous envoyait la rosée bienfaisante de sa grâce. »

5° La raison nous dit avec Mgr Laforêt : « C'est un axiome vulgaire que les moyens doivent être proportionnés à la fin; si donc la fin de l'homme est surnaturelle, il faut aussi que ses actes, qui sont pour lui les moyens de l'atteindre, soient surnaturels, et par conséquent informés par un principe supérieur à la nature. Ce raisonnement me paraît d'une rigueur géométrique. »

III. — Abondance

Dieu accorde à tous les hommes les secours dont ils ont besoin pour atteindre leur fin.

1° IL LES ACCORDE. — Nous en avons pour preuves :

a) Sa *bonté*. Ne veut-il pas le salut de tous ?

b) Sa *justice*. — Peut-il commander l'impossible ?

c) *Sa parole* : « *Petite et accipietis.* » (Jo., xvi, 24).

2° A tous, c'est-à-dire :

a) *Aux justes* : « *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere.* » (I Cor., x, 13).

b) *Aux pécheurs* : « *Nolo mortem impiū, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat.* » (Ezéch., xxxiii, 11).

c) *Aux infidèles eux-mêmes*. S. Thomas dit : « Si quelqu'un étant élevé dans les forêts parmi les brutes, suivait ce qu'il connaît de la loi naturelle, on doit croire comme un chose très certaine, ou que Dieu lui ferait connaître par une inspiration intérieure les choses qu'il est nécessaire de croire, ou qu'il lui enverrait quelque prédicateur de la foi, ou même un ange comme il envoya Pierre à Corneille. »

Conclusion

Quelle générosité de la part de Dieu pour nous ! On peut dire que les hommes qui se perdent ne se perdent que par leur faute ; car les trésors de la grâce sont à leur disposition.

IV

COOPÉRATION A LA GRACE

La grâce ne détruit point notre liberté ; nous restons toujours libres sous son empire : par conséquent nous pouvons, ou bien coopérer, ou bien résister à la grâce. Nous répondrons donc à ces deux questions : 1° *Devons-nous coopérer à la grâce ?* 2° *Comment devons-nous y coopérer ?*

I. — Devons-nous coopérer ?

Oui, certes, nous le devons et nous le pouvons.

I. NOUS LE DEVONS : car nous en avons pour preuves :

1° *La Sainte Ecriture*. — « *Gratia autem Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi ; non ego autem, sed gratia Dei mecum.* » (I Cor., xv, 10). — « *Unusquisque autem propriam mercedem accipiet secundum suum laborem.* » (I Cor., iii, 8). — « *Beatus... qui potuit transgredi et non est transgressus ; facere mala et non fecit.* » (Eccli., xxxi, 8-10).

2° *Les Pères*. — S. Augustin : « Celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. » — S. Jean Chrysostome : « La terre sans pluie ne produit rien, et la pluie sans terre ne peut donner de fruits ; de même la grâce ne peut rien sans la volonté, et la volonté ne peut rien sans la grâce. » — S. Grégoire : « Lorsque notre libre arbitre suit le mouvement de la grâce divine qui nous prévient pour une bonne œuvre, on peut dire que nous nous sauvons nous-mêmes, parce que

nous consentons à l'action de Dieu qui nous sauve. »

3° *La raison* nous dit : — a) que Dieu nous ayant créés libres, se doit à lui-même et à ses infinies perfections de respecter notre liberté ; — b) que l'homme, créature raisonnable, ne peut être avili au rang de simple instrument.

II. NOUS LE POUVONS : car

1° *En droit*, Dieu ne peut nous demander l'impossible ;

2° *En fait*, n'avons-nous point l'exemple des saints ? C'est en coopérant à la grâce que S. Pierre pleura sa trahison, que Marie-Madeleine se repentit de ses fautes, que S. Paul fut transformé sur le chemin de Damas, etc.

III. Quant à la question de savoir COMMENT CONCILIER l'action de la grâce et l'action du libre arbitre, c'est un mystère !... L'Eglise n'a rien défini. Contentons-nous de dire avec Bossuet : « Nous tenons les deux extrémités de la chaîne, qu'importe que nous ne voyions pas le milieu ! »

II. — Comment ?

Notre coopération à la grâce doit être humble, prompte, vigilante, confiante et courageuse.

1° **HUMBLE** : car sans la grâce que pourrions-nous ? Il n'est point de péché que nous ne soyons capables de commettre !

2° **PROMPTE** : afin de ne laisser échapper aucune grâce.

3° **VIGILANTE** : afin de profiter de la grâce dans toute sa plénitude.

4° **CONFIANTE** : car nous savons que Dieu connaît nos besoins, qu'il ne demande qu'à nous secourir, et qu'il nous envoie toujours les secours nécessaires dans toutes les circonstances de la vie.

5° **COURAGEUSE** : car il ne faut pas nous imaginer que la grâce fera tout et ne nous laissera rien à faire. Appliquons-nous donc à surmonter tous les obstacles qui peuvent venir :

a) *Ou de nous-mêmes*, c'est-à-dire, du cœur, des sens, de l'esprit. Donc point d'amour désordonné pour les créatures, point de recherche de ses aises, point d'orgueil, de légèreté, etc...

b) *Ou du monde* : que le respect humain ou le mauvais exemple ne nous empêche point de profiter de la grâce !

c) *Ou du démon* dont le triste rôle est de chercher à nous faire tomber dans le péché.

Conclusion

Heureux celui qui se montre docile aux lumières et aux inspirations de la grâce ! Quels trésors il amasse pour la vie éternelle ! Mais malheur à celui qui résiste à la grâce ! car il amasse sur sa tête les malédictions divines, et il s'expose à l'endurcissement du cœur en ce monde et aux châtements éternels en l'autre.

SERMON POUR LES QUARANTE-HEURES

NÉCESSITÉ DE LA RÉPARATION

Qui non est mecum, contra me est.

Qui n'est pas pour moi est contre moi. (Matth., xii, 30).

La lumière n'a jamais fait alliance avec les ténèbres, la vérité avec l'erreur ; cependant, à cause de nos mauvais penchants qui nous viennent du péché originel, le mal a toujours existé à côté du bien. Mais dans nos sociétés chrétiennes, compénétrées par l'esprit de l'Evangile, si le mal existait, du moins il ne triomphait pas. Il y avait lutte, et les lois, les institutions, les mœurs combattaient en faveur du bien.

Il n'en va plus ainsi de nos jours. Le mal paraît triompher. Il a jeté le gant de défi à l'Eglise, il a déclaré ouvertement la guerre à Jésus-Christ. Les deux camps sont en présence, il faut qu'on appartienne à l'un ou à l'autre, il faut que chacun se prononce, et cette parole du Sauveur a toute son actualité : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ! » Tous sont mis en demeure de choisir.

La fête des Quarante-Heures nous rappelle cette obligation. Elle est instituée pour que nous nous serriions autour de Jésus-Christ, notre Maître et notre chef ; elle nous amène ici, aux pieds de sa divine Majesté, afin que nous priions pour ceux qui s'éloignent de lui ; pour que nous réparions pour ceux qui pèchent tous les jours, ensuite pour ceux qui scandalisent les autres et les entraînent avec eux dans leur chute parfois irrémédiable.

En un mot, *Dieu est offensé publiquement, constamment, effrontément. Il faut réparer.* Cette fête est donc une fête de réparation.

Jésus-Christ est là qui intercède pour nous ; mais il ne veut pas prier seul, réparer seul ; il nous appelle auprès de lui. Il désire nous avoir à ses côtés, comme pendant sa vie et sa passion il avait pour l'aider et le consoler Marthe ou Madeleine, le Cyrénéen ou le centurion, ou surtout Marie, sa divine Mère.

Nous répondrons à son appel et nous nous tiendrons auprès de lui, nous priions avec lui, nous réparerons avec lui.

I

Ai-je besoin de vous faire le tableau de l'indifférence ou de l'hostilité présente dans notre patrie, dans nos cités et dans nos villages, dans cette paroisse même ? Ce sont des faits, hélas ! des faits attristants, qui se passent sous nos yeux, et qu'il m'est impossible pourtant de taire, puisque tout le monde les connaît. Dieu me garde toutefois de noircir les couleurs et même de trop insister sur des scènes pénibles, sur des choses affligeantes qui consistent une âme chrétienne !

« L'athéisme pratique, disaient les cardinaux français dans leur célèbre déclaration, est devenu la règle d'action de quiconque en France porte un titre officiel, et la loi de tout ce qui se fait au nom de l'Etat. » Il y a vingt ans que ces paroles ont été prononcées, et chaque jour nous en voyons la nouvelle et douloureuse réalisation.

C'est à Dieu qu'on fait la guerre.

Nous vivons dans un pays d'où il est officiellement chassé ; pour nous il est comme s'il n'était pas. Or, à son endroit, personne ne saurait être neutre. Car il parle dans la conscience de chacun de nous, des bons comme des méchants. Les uns lui répondent : « Je vous aime ! » les autres : « Je vous hais ! » mais personne ne saurait être indifférent. Quiconque n'est pas pour lui est contre lui. Or c'est la haine de Dieu qui prévaut, qui règne aujourd'hui, et personne n'oserait affirmer désormais que l'Eglise n'est pas persécutée en France.

Je cherche Dieu dans mon pays. Il y est, puisqu'il demeure, malgré tout, le seul Maître, le seul Souverain ; mais défense à lui de paraître. Je ne le trouve plus dans l'enseignement où son nom adorable n'est plus prononcé. Je ne le trouve plus dans nos lois qui, en édictant le divorce, par exemple, ont violé le grand principe familial et social qu'il a posé à l'origine du monde. Je ne le trouve plus dans notre armée, car nos soldats, lorsqu'ils accompagnent la dépouille d'un de leurs camarades, doivent s'arrêter sur le seuil de l'église. Et ce n'est pas sans terreur qu'on envisage ce fait pour l'avenir : le Dieu des armées, celui qui les conduit et qui leur assure la victoire, est exclu de l'armée. Cette seule pensée vous fait trembler, car vous vous demandez si, dans une guerre que tout le monde déclare inévitable, que plusieurs affirment prochaine, Dieu bénira et fera triompher des bataillons qui ne le connaissent pas.

Je veux que nos soldats, pris individuellement, puissent rester chrétiens et prier Dieu, mais la loi générale est là, qui interdit toute manifestation publique du culte qui est dû à Dieu. Or Dieu ordonne le culte public, il y tient, il l'exige, parce que c'est l'affirmation de sa souveraineté, et qu'il n'entend pas rester un étranger dans cet univers qui est son œuvre, pour ces âmes qu'il a créées, rachetées, et qu'il veut sauver.

La haine de Dieu et de son Christ a été poussée à de tels excès qu'un jour un préfet de la Seine jeta dans des tombereaux, comme de la vile ferraille, les crucifix des écoles et les fit vendre sans enchères à trente centimes le cent, un Jeudi Saint, — comme à pareille époque son ancêtre Judas avait reçu trente deniers pour prix de sa trahison. Ce trait me dispense d'en citer d'autres où l'odieux le dispute à l'impiété. Je me contenterai de constater que

des productions immondes et injurieuses pour la foi secondent ce mouvement de blasphème et de dépravation, et d'en signaler le résultat logique dans la haine des citoyens les uns contre les autres, haine née de l'égoïsme et du mépris de l'Evangile, si bien qu'ils ne savent plus s'entendre ni s'entraider, sinon pour des entreprises de désordre.

Je sais qu'il est bien des âmes chrétiennes qui gémissent de ce lamentable état de choses ; mais il ne suffit pas de gémir, il faut donner l'exemple, il faut parler, il faut lutter.

Or, parmi tant d'honnêtes gens qui sont franchement contristés de tant de persécutions et d'outrages contre l'Eglise, il y a, je ne dirai pas des traîtres à la cause de Jésus-Christ, — on pourrait trouver le mot exagéré, — mais sûrement des déserteurs.

Qu'est-ce, en effet, qu'un déserteur ? C'est celui qui abandonne son drapeau.

La désertion est un crime quand on abandonne le drapeau de la patrie ; sera-t-elle donc une chose permise quand on abandonne le drapeau de son Dieu ?

Ils sont nombreux ces déserteurs ; c'est pourquoi, quand il s'agit de combattre, nous rencontrons si peu d'hommes qui embrassent hardiment la cause de Jésus-Christ. Sans doute ils ne trahissent pas l'Eglise, ils ne la vendent pas comme font les traîtres, mais ils s'en vont, ils la laissent combattre seule, en butte aux outrages et aux coups de ses ennemis acharnés. On se bat et ils ne sont pas là, ils ont fui le champ de bataille.

Déserteurs donc, ceux qui rougissent de leur foi, qui n'osent l'affirmer, et la gardent pour eux seuls, dans le secret de leur conscience, dans leur poche en quelque sorte, comme un drapeau que, par honte, on craint de montrer.

Déserteurs, ceux qui font passer leurs intérêts, leurs passions avant les ordres de Dieu et les avis impératifs de l'Eglise.

Déserteurs, ceux qui ne vont pas à la messe le dimanche ou qui s'en dispensent pour un prétexte futile, ceux qui ne font pas leurs Pâques, qui ne surveillent pas leurs enfants et qui les envoient tranquillement, le cœur léger, avec une insouciance inexplicable, à des maîtres, à des écoles qui leur enseignent l'impunité.

Déserteurs, ceux qui travaillent le dimanche, au mépris des lois de l'Eglise, et qui voyant chaque année leurs terres se stériliser, leurs récoltes s'amoinrir, leurs bénéfices diminuer, n'ont cependant pas même la pensée de se dire : « Est-ce que ce ne serait pas un châtiment de Celui qui tient en ses mains le soleil et la pluie, qui est le maître du froid, des saisons et des fléaux ? Comment pourrait-il, en effet, bénir un travail qui revêt un caractère de viol sacrilège ? »

Ah ! ces tièdes, ces peureux, ces hommes qui rougissent de Dieu, ne savent-ils donc

pas qu'un jour le Christ rougira d'eux ? Ne savent-ils donc pas qu'ils offensent Dieu sans cesse, qu'ils accumulent les fautes, et qu'ils devront expier ?

Si l'on considère la portée de cette parole divine : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » que de déserteurs, que d'ennemis de Jésus-Christ, même parmi les catholiques ! Combien l'armée des fidèles est diminuée, tandis que l'armée du mal s'accroît en des proportions immenses !

Alors, qu'il sont nombreux ceux pour qui il faut réparer !

Qui réparera ?

II

Il y a quelqu'un qui répare, qui intercède pour nous : c'est Jésus-Christ qui, sans cesse, s'immole pour nous.

1. A quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, son sang coule sur nos autels, il y coule à flots, comme autrefois il jaillissait de ses veines épuisées sur la croix. Quand il est midi en France, les prêtres montent à l'autel au Canada ou dans l'Amérique du nord ; et quand minuit sonne, le Dieu Sauveur descend entre les mains de ses ministres dans la Chine occidentale. Pas une minute où l'hostie sainte ne s'élève vers le ciel, comme une victime propitiatrice. Ainsi qu'au Calvaire, à chaque moment il parle, il redit sa plaintive prière pour excuser devant Dieu nos faiblesses et nos ignorances : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Et cette excuse doit bien avoir quelque valeur puisqu'il la produit. N'est-il pas évident que si tel chef de maison comprenait toute l'étendue de son devoir, telle mère de famille sa coupable insouciance, ils n'exposeraient pas leurs enfants à des enseignements impies, leurs filles à des compagnies de scandale et de perdition ?

Cependant, Jésus-Christ, qui a tant fait, ne veut pas tout faire. Il nous a laissé le privilège généreux de la liberté, afin que nous en usions, pour nous rendre meilleurs, pour aider à la conversion de nos frères. Quel mérite, en effet, avons-nous dans une œuvre à laquelle nous n'avons pas travaillé ? Il exige notre libre action. Nous avons tous, à des degrés divers, charge d'âmes ; c'est pourquoi il ne nous est permis de nous désintéresser du salut de personne. Nous n'irons pas au ciel si nous n'y conduisons pas les autres avec nous. Si nous nous présentions seuls, alors que notre devoir était d'amener avec nous des âmes sur lesquelles nous pouvions agir, Dieu nous demanderait comme à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Jésus-Christ qui a versé tout son sang pour nous, veut que pour nos frères nous répandions nos prières et nos sueurs.

Telle est, d'ailleurs, sa constante pratique durant sa vie. Jamais il n'agit seul, il s'associe des bonnes volontés dévouées qu'il se

plaît à élever dans les hautes et douloureuses sphères de l'action apostolique et du sacrifice. Sa douleur n'est point solitaire et concentrée, mais expansive et douce. Et comme le monde est surtout plein de fautes à expier, de péchés à réparer, il façonne des âmes pour cette œuvre nécessaire de réparation et d'expiation.

2. Voyez-le à sa crèche, où il nous offre l'image du dénuement le plus affligeant. Pour le consoler, il appelle les bergers et les Mages. Ils viennent, et il agréé en souriant les naïves prières des uns comme les riches présents des autres.

Rappelez-vous le jour où il exposa à la multitude, à Capharnaüm, le mystère de la sainte Eucharistie : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Les Juifs, les disciples mêmes, se scandalisent, ils doutent de sa parole, ils murmurent et le quittent. Alors il se tourne vers ses apôtres et leur dit avec une indicible tristesse : « Est-ce que vous aussi vous voulez vous en aller ? » C'est-à-dire : Quoi ! vous me laisserez seul pour travailler et pour souffrir ! — Et dans ces mots comme on sent la tristesse, la tristesse suppliante !

Durant ses rudes journées d'apostolat et de prédication, que d'ingratitude il essuie, que d'écœurements il éprouve au milieu de ce peuple sans intelligence et sans générosité qu'il évangélise ! Il a beau faire, dans ses auditeurs il y a toujours quelqu'un qui murmure. Alors il s'en va passer quelques heures à Bethanie, dans la maison de la réparation. Là, on s'empresse autour de lui ; Lazare l'écoute avec docilité ; Madeleine, assise à ses pieds, recueille avidement chacune de ses paroles, pendant que Marthe, avec un admirable esprit de sacrifice, veille aux soins de la maison et prépare le repas. Une seule fois elle manque de renoncement, et quelle leçon d'humilité elle reçoit ! Mais quand il quittait Béthanie où la piété, la reconnaissance, la gracieuse hospitalité, la prière intime avaient réparé, lui avaient fait oublier les petites gens, les idées terre-à-terre du peuple grossier et des disciples ombrageux, les trahisons et les perfidies des Pharisiens, il avait le cœur soulagé, réconforté, dilaté. Marthe et Marie sont, après la Sainte Vierge, les premières Réparatrices.

C'est qu'aussi bien toutes les injures lui ont été jetées à la face pendant ses prédications, comme tous les crachats pendant sa passion : « Cet homme, disaient les uns, c'est un factieux, *eum invenimus subvertentem gentem*. (Luc, xxiii, 2). C'est un homme qui aime la bonne chère et le vin, ajoutaient ceux-ci : *Ecce homo vorax et potator vini*. (Matth., xi, 19). C'est un possédé du démon, criaient ceux-là : *Scribæ dicebant quoniam Beelzebub habet*. » (Marc, iii, 22).

Avoir consacré sa vie à l'œuvre de l'ins-

truction et de la rédemption du peuple, sans vues d'ambition, sans espoir de récompense, avec un désintéressement absolu ; vivre dans la pauvreté, n'ayant pas même, comme le renard, une tanière, comme les oiseaux du ciel un nid, pas une pierre où reposer sa tête ; mener une vie tissée de bienfaits, la vivre au grand jour, tellement pure et irréprochable qu'il disait hardiment à ses ennemis qui cherchaient à le prendre dans toutes ses actions : « Qui de vous me convaincra de péché ? » jeter partout les bonnes paroles, semer les miracles sous ses pas comme des fleurs parfumées ; et puis recueillir pour tant de bonté des injures aussi révoltantes ! Ah ! comme on comprend ses heures de dégoût et de peine ; comme on comprend aussi qu'il ait été heureux, qu'il ait joui des réconfortantes réparations de Béthanie !

Car il avait un cœur comme le nôtre, infiniment plus délicat, plus sensible et ressentant vivement l'outrage.

Partout aussi bien, il rencontre, à côté des Scribes haineux et les Pharisiens méchants, des âmes aimantes et compatissantes. Durant sa Passion, c'est le Cyrénéen et le centurion qui obéissent à l'élan spontané de leur bon cœur, c'est Marie, sa sainte Mère, Jean, le bien-aimé, Madeleine, Suzanne, toutes les saintes femmes qu'il a formées à la Réparation. Voilà nos modèles pendant cette fête, particulièrement sainte Véronique qui essuie avec tant d'amour la poussière sanglante qui souille son visage adorable. Comme elle, nous essuierons les injures, nous réparerons les péchés qui chaque jour contristent le cœur du Sauveur.

3. Le triomphe du mal, d'ailleurs, n'est qu'apparent. Jésus-Christ demeure victorieux. Malgré tout, l'atmosphère reste chrétienne, et la foi l'emportera tant qu'il y aura des remords. Les consciences qui se sentent mal à l'aise témoignent en faveur de la vérité. Pourquoi des remords, en effet, sinon parce qu'une voix intérieure, qui n'est pas vous, — puisqu'elle vous accable de reproches malgré vous, — mais qui est une grâce signalée du ciel, vous crie que vous suivez une voie funeste, que vous avez mal agi, et que vous le saviez bien ! Ici encore, vous êtes libre de l'écouter ou de lui fermer votre cœur, elle ne vous laissera pas pour cela. Cependant il arrive qu'elle s'oblitére, qu'on l'entend à peine parmi le tumulte du monde, dans la mêlée ardente des persécutions et des crimes. Les hommes de mal marchent, avancent, blasphèment, édictent des lois contre Dieu avec une audace telle qu'on se dit : « Rien ne pourra les arrêter ! » C'est une erreur. Il y a la mort qui les arrête, et ils paraissent devant Dieu qui les juge. De leur vie malheureuse, il ne reste que des actes d'impiété, des crimes contre Dieu. Alors sonne pour eux l'heure de la justice.

Mais ces crimes ont eu leurs échos, leur

répercussion sociale, ils en ont engendré des multitudes d'autres qui attireraient la colère de Dieu sur nous, sur notre patrie, si les âmes réparatrices ne restaient nombreuses, qui expient par leurs prières et leurs œuvres héroïques les paroles, les actions, les lois de blasphème!

Regardez le monde qui prie. Les uns se prosternent devant la sainte Face, cette image fidèle de Notre-Seigneur qu'il a léguée lui-même par un touchant miracle à sainte Véronique. Heureuses les maisons où fleurit cette belle dévotion qui compte des millions d'adeptes dévoués, réunis dans une immense et pieuse association! D'autres se lèvent pendant la nuit pour adorer le Saint-Sacrement. Allez à Paris, gravissez la montagne qui domine cette cité, foyer de tant de mal qui se répand, non seulement en France, mais dans toutes les nations de l'Europe, dans tout l'univers. Au sommet s'élève la basilique encore inachevée, — car il lui manque sa tour, son couronnement, — qui a été bâtie au Sacré-Cœur par « la France pieuse et pénitente. » Ces pierres parlent à Dieu pour nous; nous y avons tous d'ailleurs, j'en ai la douce conviction, notre pierre sacrée qui sera pour nous pendant les siècles une prière permanente.

Jésus-Christ y est exposé et adoré nuit et jour. Entrez-y, à quelque heure que vous voudrez, la basilique est ouverte, et vous vous trouvez en face d'une foule recueillie qui prie avec ferveur devant Jésus-Hostie. Il y a là des hommes du peuple et des savants, des gens de la classe moyenne et de la classe la plus élevée, des ouvriers, des employés de chemins de fer, des pauvres et des riches, confondus dans l'égalité de l'adoration. Ils sont prosternés, ils réparent, ils rendent le ciel propice, ils y font monter leurs supplications pendant que là-bas, dans la plaine, la cité de saint Denis et de sainte Geneviève se livre à tous les dévergondages de mœurs, de pensées, de travaux sacrilèges, de complots contre l'Eglise. Ils se rappellent ce mot de sainte Thérèse : « Je donnerais mille vies pour racheter une âme qui se perd! » Et ils prient devant la blanche Hostie, immobile, d'où Jésus les regarde et leur sourit. Ils prient pour empêcher le bras divin de frapper la ville impie, séditeuse, anarchiste, et leurs prières réparatrices le retiennent, elles régénèrent la société, elles en chassent l'égoïsme et la haine pour y faire régner la paix, la prospérité, la grandeur avec la charité qui jaillit du cœur de Jésus et qui les fera fleurir à jamais sur notre bien-aimée terre de France.

Heureux si dans cette belle fête, et chaque jour, nous nous associons à ce mouvement immense de réparation! Nous sauverons ainsi les âmes, et peut-être sauverons-nous notre pays.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXV

LE SACRÉ-CŒUR EST NOTRE REFUGE

Mes frères,

« A l'époque où l'Eglise, toute proche encore de ses origines, était accablée sous le joug des Césars, un jeune empereur aperçut dans le ciel une croix qui annonçait et qui préparait une magnifique et prochaine victoire. Aujourd'hui, voici qu'un autre emblème béni et divin s'offre à nos yeux. C'est le cœur très sacré de Jésus, sur lequel se dresse la croix, et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. En lui nous devons placer toutes nos espérances; nous devons lui demander et attendre de lui le salut des hommes. »

Ainsi s'exprimait, dans son encyclique du 25 mai 1899, le grand pape qui fut Léon XIII. Il nous y montre le Sacré-Cœur comme le *Labarum* nouveau qui doit, si nous savons le suivre, nous conduire à la victoire.

C'est, en effet, une illusion dangereuse que de vouloir ici-bas trouver le repos. Nous sommes de l'Eglise militante, et notre raison d'être est de combattre. Tant extérieurs qu'intérieurs, les ennemis ne manquent pas, et, pour ne parler que des derniers, c'est toujours que nous avons à nous défendre des trois principaux : 1^o la *nature*, 2^o la *tentation*, 3^o le *découragement*.

C'est contre ces trois ennemis que le Sacré-Cœur nous offre un refuge assuré.

I

Le premier, et le plus difficile peut-être à vaincre, est *notre propre nature*.

Mais comment notre nature peut-elle être mauvaise, puisqu'elle a été créée par Dieu?

Hélas! Dieu n'est pas le seul qui ait travaillé ici! Le démon, par la faute originelle, y a laissé son empreinte néfaste. Où Dieu avait mis l'humilité, il a glissé l'orgueil; où Dieu avait mis l'obéissance, il a fomenté la révolte; où Dieu avait mis la pureté, il a semé la corruption.

De même qu'en naissant nous héritons de la santé physique de nos parents, de même nous héritons de leur tempérament moral, qu'eux-mêmes ont reçu, par une longue suite de générations, des premiers coupables, Adam et Eve.

C'est cette vie humaine, étrange composé d'aspirations élevées et de convoitises humiliantes, d'élans vers Dieu et d'inclinations vers le mal, de grandeurs et de petitesse, de bien et de mal, que Jésus veut remplacer par sa vie divine; cette vie qui porte le nom si doux de *grâce* et dont son cœur divin est la source.

Cette substitution de la vie de Dieu à la vie personnelle et humaine ne se fera pas sans notre concours. Il nous faudra lutter, et lutter beaucoup, contre nous-mêmes; discerner d'où

viennent les mouvements qui se produisent en nous ; obéir à ceux qui viennent de Dieu et réprimer ceux qui viennent de nous.

Cela coûte, et coûte beaucoup, parce que notre indépendance nous est chère ; nous voulons vivre à notre gré ; ce qui est contrainte nous ennuie ; nous gêner est toujours pénible. Nous n'y arriverions pas, si nous n'étions aidés par la pensée et par le secours du Sacré-Cœur.

Comment, en effet, voir ce cœur adorable, penser à tout l'amour qui l'anime pour nous, et n'être pas animé du désir de lui plaire ? C'est pour vous obéir, ô mon doux Sauveur, et pour vous ressembler, que je dois me renoncer. Comment pourrais-je hésiter un seul instant ?

Et puis, il nous aide. A saint Paul, qui se plaignait des guerres incessantes qui surgissaient en son âme et qui retardaient son élan vers Dieu, Jésus répondait : « Ma grâce te suffit ! » Puisque nous avons la grâce avec nous, pourvu que nous y coopérions, ne sommes-nous pas assurés de la victoire ?

II

Un autre ennemi, qui ne nous laisse guère de repos, c'est la *tentation*. Jaloux de l'amitié que Dieu nous porte, et résolu à tout essayer pour nous empêcher de retrouver cette vie divine qu'il a perdue à tout jamais, et qu'il nous a fait perdre à nous-mêmes, le démon ne cesse de nous harceler. C'est, dit l'Apôtre, un lion rugissant qui rôde sans trêve pour surprendre sa proie.

Oh ! qu'elles sont violentes, parfois, ces attaques du prince des ténèbres, et qu'elles sont perfides ! Combien de fois se déguise-t-il sous les apparences d'un ange de lumière ! Tout lui est bon pour nous perdre : la présomption folle et le désespoir sombre, l'orgueil insensé ou le découragement inguérissable.

Mais si notre barque est secouée par la tempête furieuse, et si Jésus semble dormir au lieu d'écouter nos cris d'effroi, rappelons-nous que son cœur sacré ne s'endort jamais : « *Ecce dormio et cor meum vigilat !* » Un mot et le Christ s'éveille, et il commande aux vents et à la mer. Il se fait un grand calme, et quand nous lui demandons, comme sainte Catherine de Sienne : « Où étiez-vous, Seigneur ? » il répond : « Dans ton cœur, pour te soutenir. »

D'ailleurs, est-ce que la pensée et la vue du Sacré-Cœur ne sont pas bien faites pour nous aider à vaincre ? Que veut le démon quand il nous tente ainsi ? Nous faire tomber dans le péché. Mais, pécher, c'est offenser ce cœur si tendre et si bon. Cela est-il possible ? Oh ! non ! Si je ne vous connaissais pas, ô mon Maître, je pourrais peut-être vous abandonner ! Mais, quand je vois votre amour et quand j'entends vos plaintes, je pourrais ne pas vous rester inviolablement fidèle ? Cela, jamais !

III

Le troisième ennemi est le *découragement*, et il naît de l'alliance néfaste de la nature et du démon.

La nature craint l'effort. Toujours lutter lui pèse, surtout quand les moindres négligences ont des conséquences funestes. C'est un courant impétueux que nous remontons à force de rames. Il faut beaucoup de fatigues pour avancer lentement, et, quand nos bras lassés veulent se reposer un peu, tout de suite, en un instant, nous sommes rejetés en arrière, et nous perdons le peu d'avance que nous avions gagné.

C'est alors que le démon intervient et qu'il fait entendre à nos oreilles des suggestions de lâcheté et de ruine : « Tu vois bien, tu n'y arriveras jamais ! Voilà déjà tant de temps que tu luttas ! Quels avantages as-tu remportés ? Crois-moi, renonce à une tâche impossible, et, puisque tu ne peux espérer en un bonheur inaccessible, jouis, au moins, des biens présents. »

L'âme qui a le malheur d'écouter les gémissements de la nature et les conseils perfides de Satan, ne tarde pas à se décourager, mal beaucoup plus grave que tous les autres, puisqu'il tend à rendre inutiles les plus grandes grâces de Dieu. L'âme découragée n'est plus capable de rien ; elle est paralysée, elle est perdue.

Mais peut-on se décourager quand on contemple le Sacré-Cœur ? Est-ce que le spectacle de cet amour que rien ne lasse ne donne pas à l'âme une énergie que rien n'abat ? Est-ce qu'un bien aussi délicieux que l'amitié de Jésus ne vaut pas la peine que nous persévérions jusqu'au bout ? Est-ce qu'il n'a pas porté sa croix jusqu'au sommet du Calvaire, tombant parfois, se relevant toujours ?

*
**

Durant la retraite de Russie, les pauvres soldats de Napoléon, saisis par le froid, éprouvaient souvent le désir de se laisser tomber dans la neige. La marche était si dure et la patrie si loin ! Mais ceux qui se couchaient ne se relevaient plus. Un d'entre eux, pour ne pas céder à la tentation mortelle, pensait à sa mère et se répétait, quand il était sur le point de tomber : « Encore un pas pour ma mère ! Encore un pas pour ma mère ! »

Les yeux fixés sur le Sacré-Cœur, redisons-nous souvent : « Encore un pas pour Jésus ! Encore un pas pour Jésus ! » Et nous arriverons à la sainteté ici-bas et au ciel là-haut ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 januarii 1912.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 1^{er} février 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LVI. La résurrection de la chair, 65.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — V. Le mérite, 68. — VI. La prière, 69.

Sept Chemins de Croix pour les vendredis de Carême. — I. La Rédemption, 70.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XIII. Jésus guérit deux aveugles à Jéricho, 73.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — II. Marie et les nécessités d'ordre spirituel : 3^e Marie et les mourants, 75.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LVI

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

Mes frères,

Tout ne finit pas pour l'homme avec la vie terrestre. Déjà le Symbole nous a insinué cette vérité, d'abord en annonçant la venue suprême du Christ pour juger l'humanité, — puis en proclamant l'incessante communication de biens et de mérites entre tous les membres de la famille chrétienne, répartis entre l'Eglise militante de la terre, l'Eglise souffrante du purgatoire et l'Eglise triomphante du ciel, — en affirmant enfin la justification, par la pénitence, du pécheur qui recouvre ainsi ses droits aux faveurs et aux récompenses divines.

L'existence d'une autre vie est catégoriquement enseignée dans les deux derniers articles du Symbole : *la résurrection de la chair* et *la vie éternelle*. De ces deux articles, l'un professe la restauration future et définitive du corps humain après sa dissolution momentanée, l'autre renferme l'assurance d'une existence sans fin pour l'homme reconstitué dans son intégrité.

La *résurrection de la chair* fera l'objet de cette instruction. Je me propose de vous en démontrer la *possibilité*, la *convenance* et la *certitude*.

I. — La résurrection est possible

Un jour l'apôtre S. Paul prêchait à Athènes, devant l'Aréopage. Très habilement, il avait profité d'une inscription tracée sur un de leurs temples pour enseigner aux Athéniens la foi au vrai Dieu, et on l'écoutait attentivement. Mais il vint à parler de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, en témoignage de sa mission divine. Au mot de *résurrection*, un

immense tumulte s'éleva dans l'assemblée : les uns se moquaient de l'orateur ; les autres lui criaient : A une autre fois ! quelques-uns seulement crurent à sa parole et se convertirent. (Act., xvii).

Les libres penseurs de nos jours, comme les impies de toutes les époques, reproduisent l'incrédulité moqueuse des Athéniens. Eux aussi s'en vont répétant que la mort c'est l'anéantissement complet de l'être humain, qu'il est absurde de croire à la résurrection des corps comme à la survivance des âmes. Ils opposent à cette résurrection des difficultés qu'ils prétendent insolubles. Examinons leurs objections :

— En quoi consiste, disent-ils, la résurrection des morts que le dogme catholique veut imposer à notre foi ? Ce n'est pas seulement la vie rendue à des cadavres, chose qui déjà dépasse toutes les forces de la nature, contredit toutes les données de l'expérience. C'est la reconstitution totale d'un être qui n'est plus ; c'est la production nouvelle, à l'aide d'éléments sinon détruits complètement, du moins profondément transformés, de membres, d'organes, de tissus, de muscles, de nerfs, d'os, de sang ; c'est, rétablie entre toutes ces parcelles si multiples et si disparates, cette liaison si étroite, cette harmonie si parfaite que les savants les plus illustres se déclarent impuissants à en pénétrer le mystérieux agencement. N'est-ce pas folie, en présence de la dissolution cadavérique, de l'évanouissement de toute forme humaine, de la décomposition des moindres parties du corps, de leur absorption par toute sorte de substances, n'est-ce pas folie de rêver que les innombrables molécules de cette poussière humaine, disséminées à travers l'espace, puissent un jour se retrouver réunies, groupées, organisées en un corps identique à celui détruit par la mort, et dans lequel circuleront de nouveau le mouvement et la vie ? Et cela, non point pour un cas particulier, mais pour cette quantité incalculable d'êtres humains qui auront peuplé le monde ?

Que dire aussi de ces corps, de ces membres humains qui ont été consumés par le feu, dévorés par les oiseaux de proie ou les bêtes féroces, parfois même par des hommes dénaturés ? Quelle apparence que d'une poignée de cendres renaisse un homme, qu'une chair devenue l'aliment d'êtres animés et intimement confondue avec leur substance, en soit isolée et restituée en sa forme première ?

Si Dieu avait voulu vraiment ressusciter les corps, n'aurait-il pas conservé aux cadavres la forme humaine où les avait surpris la mort, de façon qu'il lui suffît, au moment fixé par lui, de leur insuffler à nouveau l'esprit vital ? Et encore une pareille résurrection semble-t-

elle répugner autant à l'honneur divin qu'à la dignité humaine. Comment justifier aux yeux de la raison le spectacle, donné à tout l'univers, de ces enfants à peine formés, de ces vieillards décrépits, de ces êtres difformes, privés de quelque membre, courbés par la souffrance, desséchés par la maladie, brisés par toute sorte d'infirmités ?

Non, la résurrection n'est pas possible. La résurrection est une chimère.

— Ainsi parlent et jugent les incrédules de tous les temps. Une simple réflexion suffit pour les confondre. La résurrection de la chair est un prodige inconcevable, assurément. Celui de la création l'est-il moins ? Est-il plus difficile de reconstruire un édifice démoli, dont les matériaux sont brisés et dispersés, que de bâtir une maison sans matériaux d'aucune sorte ? Eh quoi ! Celui qui a fait de rien le corps de l'homme, ne serait pas capable d'en rassembler les éléments dispersés, de les séparer de tout alliage et de les coordonner de nouveau en un tout harmonieux et vivant ? Celui qui a établi et qui maintient ces lois naturelles aussi admirables qu'inexplicables, en vertu desquelles chaque jour et à chaque heure du jour, de nouveaux corps humains naissent et grandissent, empruntant à une foule de substances étrangères les conditions de leur croissance, puis, sans cesser leurs emprunts à ces mêmes substances, s'arrêtent cependant dans leur développement et tombent ensuite dans la déchéance qui amène la mort, ce Maître incontesté de la nature, on lui refuserait le pouvoir de rétablir son œuvre après l'avoir détruite, de restaurer en une statue vivante et immortelle l'image fragile sortie de ses mains ? O misérable orgueil humain ! Voudrais-tu donc limiter aux horizons si bornés de ta raison l'étendue de l'intelligence suprême, et, parce que tu reconnais ton impuissance, oserais-tu prétendre que nulle puissance n'existe au-dessus de toi ?

Oui, Dieu peut réorganiser et revivifier la chair dissoute par la mort, comme il l'a une première fois organisée et vivifiée. Il suffit pour cela qu'il le veuille, car il peut tout ce qu'il veut. Qu'importe que cette chair ait, dans la tombe, perdu ses formes et modifié sa substance ! le pouvoir créateur n'est pas moins apte à réparer les ruines de la matière qu'à lui redonner la vie. Et cette restauration du corps humain, il trouvera, n'en doutons pas, le moyen de la rendre si parfaite, qu'elle manifestera hautement la gloire divine et qu'elle exaltera la dignité humaine. Prétendre que la résurrection est impossible, c'est nier la toute-puissance et la sagesse de Dieu.

II. — Elle est conforme à la raison

Ne nous étonnons cependant pas outre mesure des négations de l'incrédulité en face du

dogme de la résurrection. Si nous en possédons la certitude, ce n'est point aux lumières de la raison humaine que nous en sommes redevables, mais uniquement à la révélation que Dieu a daigné nous en faire. Livrée à ses propres forces, la raison ne pouvait ni découvrir, ni démontrer la future résurrection. Aussi, dans les temps anciens, les Juifs sont à peu près les seuls à l'admettre, instruits qu'ils en étaient par leurs livres sacrés. Ceux-là donc ne sauraient manquer d'y contredire, qui, refusant le témoignage de l'autorité divine, ne jurent que par la science et l'expérience.

Est-ce à dire que la raison humaine répugne à ce dogme ? Nullement. Nous venons en effet de démontrer que la résurrection de la chair est possible. Ce n'est pas assez. Non seulement la raison reconnaît la possibilité de la résurrection, elle en proclame en outre la *haute convenance*. Elle y voit une légitime conséquence de l'*excellence du corps* de l'homme et de son *union intime avec l'âme* ici-bas.

On a répété bien souvent, et non sans justice, que l'homme est le chef-d'œuvre de la création. Il l'est, non seulement par son âme, souffle divin, émanation en quelque sorte de l'intelligence et de la volonté divines, image en raccourci de Dieu lui-même. Il l'est encore par son corps si admirablement conformé, si apte à traduire les expressions et à exécuter les décisions de l'esprit qui l'anime, si supérieur, par la majesté de son attitude et la noblesse de son maintien, à celui des autres animaux qui craignent ou respectent en lui un maître.

Avec quelle attention paternelle Dieu a-t-il formé ce corps ! Alors qu'un seul acte de sa volonté avait créé la multitude des autres êtres, il daigne, quand il s'agit de l'homme, se recueillir en quelque sorte, comme pour concentrer en soi tout l'effort de sa puissance et de sa bonté : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image ; » puis, de ses mains divines, pétrissant un peu de limon, il en façonne les membres d'Adam. Et Dieu considère avec complaisance ce dernier ouvrage qu'il vient d'accomplir, et il établit l'homme le roi de tous les animaux créés par lui. Comme il apparaît grand, le corps humain, dans cette scène de la création !

Oui, l'œuvre était si belle et si parfaite que Dieu lui assurait l'immortalité. Fidèle à son devoir, l'homme était destiné à vivre sans fin, et son corps ne devait connaître ni les misères et les déformations qu'engendrent la souffrance, ni l'horrible décomposition du tombeau. Pourquoi le péché vint-il imprimer son stigmate fatal sur cette chair et la vouer à la destruction de la mort ! Et pourtant le corps, s'il paya en victime la faute originelle, n'en était pas le principal coupable... Mais voici que

l'âme à laquelle il n'a fait qu'obéir, l'âme seule vraiment responsable de la funeste désobéissance, l'âme condamnée à l'enfer éternel, trouve un Rédempteur qui répare son crime, efface sa souillure, lui restitue sa beauté première et ses droits perdus. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi pour le corps une sorte de rédemption, qui réparerait en lui les désastres du péché, qui l'arracherait à l'ignominie du tombeau ?

Et ainsi la résurrection nous apparaît comme le moyen le plus naturel et le plus efficace de restaurer l'œuvre première de Dieu, de rendre au corps humain sa dignité perdue, de le faire bénéficier lui aussi des mérites du Rédempteur. Quoi de plus juste, d'ailleurs ? En revêtant notre nature misérable, le Fils de Dieu n'a-t-il pas relevé notre chair de sa déchéance, ne l'a-t-il pas ennoblie en l'associant à sa divinité ? Que dis-je ? Jésus-Christ a si bien montré qu'il voulait restituer l'honneur à notre corps humilié, qu'il l'a rendu participant à toutes les faveurs, qu'il en a fait l'instrument de toutes les grâces qui découlent sur l'âme en vertu de la Rédemption. C'est le corps qui est lavé par l'eau sainte du baptême, symbole et condition de la justification intérieure. C'est sur le corps courbé par la pénitence que s'abaisse la main du ministre divin remettant les péchés. C'est sur le corps que se font les onctions diverses qui consacrent à Dieu et qui guérissent les blessures de l'âme. C'est le corps qui sert de tabernacle au Dieu-Hostie, aliment spirituel et gage d'immortalité. C'est sur le corps que tombent, du berceau à la tombe, tant de bénédictions appelant sur lui comme sur l'âme la protection et les grâces d'en-haut. — Et ce corps ainsi purifié et sanctifié serait traité après la mort comme le cadavre d'un vil animal, condamné sans rémission à la pourriture et à l'anéantissement ? Non, en vérité, il ne semble pas équitable que le corps subisse tous les châtiments de la faute et qu'il ne recueille aucun des bénéfices de la réparation.

Songeons encore à l'union intime qui relie l'être corporel à l'être spirituel. L'âme ne prie pas sans que le corps participe à sa prière. Si l'âme adore, le corps s'agenouille et se prosterne. L'âme est-elle pénétrée de repentir, veut-elle expier ses fautes ? C'est le corps qui gémit et qui pleure, qui s'adonne au jeûne et aux privations, qui se punit par les mortifications, les disciplines et toutes les rigueurs de la pénitence. Pas une bonne œuvre dont le corps ne soit l'instrument et ne partage le mérite avec l'âme. Il est vrai qu'il participe de la même manière à toutes les mauvaises actions, à toutes les jouissances criminelles, à tous les péchés en un mot dont l'âme porte la première responsabilité.

Que conclure de là, sinon que le sort de deux êtres si étroitement unis ici-bas ne saurait être

si opposé au-delà de cette vie ? L'âme devant être éternellement récompensée du bien qu'elle a fait, ou éternellement châtiée pour le mal qu'elle a commis de concert avec le corps, il est souverainement convenable et équitable que le corps, associé avec elle à la peine, le soit aussi avec elle à l'honneur, ou bien qu'uni avec elle dans le mal, il lui soit aussi uni dans le châtiement. Et ainsi se justifie, aux yeux de la raison, le dogme catholique de la résurrection de la chair.

III. — Elle est certaine

Qui dit dogme, dit vérité qui s'impose à notre croyance par son absolue certitude. Si l'Eglise, dans le onzième article du Symbole qu'elle tient des Apôtres, nous oblige à professer la résurrection de la chair, c'est qu'elle en a puisé la certitude à la seule source véritablement infaillible, dans la parole même de Dieu.

Et en effet, le dogme de la résurrection des corps est des plus clairement enseignés dans nos saintes Lettres. Job se console de ses maux par la certitude d'être de nouveau revêtu de sa propre chair et de contempler son Rédempteur avec ses yeux corporels (Job, xix, 25). David assure que Dieu ne laissera pas ses saints dans la corruption du tombeau et ne permettra pas qu'un seul de leurs ossements soit perdu. (Ps., xxxiii, 20). Quoi de plus formel à cet égard que la parole de Jésus-Christ ? « L'heure vient où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu. Ceux qui auront fait le bien s'avanceront pour ressusciter à la vie, et ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour être jugés. » (Jo., v, 28-29). L'apôtre S. Paul, développant cette doctrine du divin Maître, déclare que le corps semé en terre dans la corruption et l'ignominie, ressuscitera incorruptible et glorieux ; il décrit même l'étonnant spectacle des morts ressuscitant en un moment, en un clin d'œil, au son de la trompette (I Cor., xv). Le même apôtre nous présente la résurrection de Jésus-Christ comme un gage de notre résurrection, les membres devant suivre le sort de leur chef (*Ibid.*).

Les morts ressusciteront : telle est la vérité que proclame la révélation divine. Quels seront les caractères de cette résurrection ? Les saintes Ecritures nous apprennent encore qu'elle sera *générale*, mais *non uniforme* pour tous les hommes.

Tous les morts ressusciteront : les bons pour la vie éternelle, les méchants pour le jugement, c'est-à-dire pour la condamnation. Nous avons entendu à ce sujet l'affirmation du Sauveur. Et l'apôtre S. Paul n'est pas moins formel quand il déclare : « Comme tous meurent en Adam, tous seront revivifiés dans le Christ. » (I Cor., xv, 22). Qu'est-ce à dire, sinon qu'à l'heure précise déterminée par le souverain

Juge, chacun des innombrables corps humains créés par Dieu dans la longue durée des siècles, se reformera avec la même chair, les mêmes ossements, les mêmes membres qui le constituaient avant la mort, et sera de nouveau vivifié par la même âme à laquelle il était uni ; que l'être humain sera rétabli dans son identité personnelle, avec tous les mérites ou démérites acquis pendant son existence terrestre ? Car, ne l'oublions pas, c'est en vue du Jugement et de ses conséquences que les morts sont appelés à la résurrection.

C'est pour la même raison que la résurrection revêtira des *formes différentes* selon les catégories de ressuscités. « Tous, dit S. Paul, nous ressusciterons, mais nous ne serons pas tous transformés, » c'est-à-dire glorifiés. (I Cor., I. c.).

Sans doute, il y aura des caractères communs à tous les corps ressuscités. Sans que rien soit changé à leur propre substance, ils seront tous modifiés dans la forme qu'ils avaient sur la terre. Chacun possèdera tout ce qui est nécessaire à l'intégrité de sa nature et sera dépouillé de toutes les défauts occasionnés par les maux de la vie. Il en sera de la résurrection comme de la création. Dieu rétablira notre corps dans l'état où il avait formé celui d'Adam. Bons et méchants ressusciteront avec tous leurs membres ; mais déjà dans leur corps ressuscité s'affirmera l'opposition de leur destinée.

Aux élus sera accordée l'*impassibilité*. L'Apocalypse de S. Jean nous les montre insensibles à la faim, à la soif, à la rigueur des saisons, à l'affliction, à la maladie, à la mort. — Les corps des damnés, au contraire, resteront sujets à la souffrance, destinés qu'ils sont à expier dans les pleurs et les grincements de dents les jouissances criminelles de leur vie terrestre.

Les justes seront revêtus de *clarté*. « Ils brilleront, dit l'Evangile, comme le soleil, dans le royaume de leur Père. » (Mat., xiii, 43). Et l'éclat de leur corps sera en raison de leur sainteté. De même que les étoiles diffèrent entre elles par la clarté, ainsi en sera-t-il des corps des saints ressuscités. (I Cor., I. c.). — Rien de pareil, assurément, dans ces corps réservés à la prison éternelle de l'enfer, au milieu de ces « ténèbres extérieures » que ne dissipera jamais la lumière céleste.

Comme les esprits, les corps des élus seront doués d'*agilité*. On les verra, comme portés par des ailes puissantes, voler sans peine et sans effort d'un lieu à un autre, avec la rapidité de la pensée. (Cf. Is., xl, 31). — Alors que, continuant à être soumis aux lois de la pesanteur, les membres des damnés resteront fixés à l'endroit déterminé pour leur supplice.

Enfin, la chair des élus, spiritualisée en quelque sorte, aura acquis une *subtilité* telle qu'aucun objet matériel ne pourra plus lui

faire obstacle. Comme le Seigneur ressuscité, ils pénétreront à travers les corps les plus compacts et les plus solides, sans en ressentir aucune gêne, sans en être arrêtés dans leur élan. — Au contraire de cette extrême agilité, une entière impuissance à obéir aux mouvements de l'âme, paralysera le corps des malheureux réprouvés.

Ainsi donc, certitude absolue d'une résurrection générale des corps humains ; certitude aussi d'une résurrection glorieuse pour les uns, ignominieuse pour les autres ; tel est le double enseignement que nous fournit la révélation. Faisons un acte de foi entière à ce dogme si important de notre religion, mais songeons surtout que le sort de notre résurrection est entre nos mains. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. (Galat., vi, 8). Si nous profanons ici-bas nos membres par l'abus des plaisirs sensuels, si nous les avilissons dans des jouissances grossières et la satisfaction des instincts dépravés, nous nous préparons l'humiliation et la honte pour le grand jour de la résurrection. Si, au contraire, respectant notre corps, nous le soumettons aux lois de la raison et au joug des commandements divins, si nous le purifions par la mortification et la pénitence, nous lui assurons une renaissance glorieuse, un rayonnement céleste et éternel. Que Dieu nous fasse à tous cette grâce ! Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

V

LE MÉRITE

Nous avons dit précédemment que la grâce sanctifiante rend nos œuvres méritoires ; parlons donc du mérite. Nous en dirons : 1^o l'*existence*, 2^o les *conditions*, 3^o l'*objet*.

I. — Existence

Une œuvre méritoire est une œuvre digne d'une récompense. Or il est de foi que le juste peut, avec la grâce de Dieu, acquérir des mérites proprement dits. Nous en avons pour preuves :

1^o LA SAINTE ECRITURE : « *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* » (Mat., v, 12). — « *Bonum certavi, cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex.* » (II Tim., iv, 7, 8). — Ces récompenses supposent à coup sûr un mérite dans ceux qui les reçoivent.

2^o LE CONCILE DE TRENTE : « Si quelqu'un dit que les bonnes œuvres d'un homme justifié sont tellement des dons de Dieu qu'elles ne sont pas aussi les mérites de cet homme juste, qu'il soit anathème ! » (Sess. vi, can. 32).

3^o LA RAISON. Ne convient-il pas que les membres de toute société soient excités à faire le bien par l'espoir des récompenses ?

II. — Conditions

Il y a deux sortes de mérites : le mérite de justice et le mérite de convenance. Le seul qui donne un droit strict à la récompense est le mérite de justice. En voici les conditions :

1^o Que l'on soit en cette vie ; car nul ne peut mériter après la mort. « *Dum tempus habemus, operemur bonum.* » (Gal., vi, 10).

2^o Que l'acte soit volontaire et libre ; car il est évident que là où il n'y a point de liberté, il ne peut y avoir de mérite.

3^o Que l'acte soit bon d'une bonté surnaturelle ; car une œuvre bonne en elle-même, mais faite par un motif naturel, ne peut mériter la vie éternelle.

4^o Que l'on soit en état de grâce : « *Manete in me et ego in vobis. Sicut palme non potest ferre fructum a semetipso, nisi manseritis in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis.* » (Jo., xv, 4).

5^o Que Dieu ait promis de récompenser nos œuvres : car S. Augustin nous dit avec raison : « *Debitorem se fecit, non accipiendo sed promittendo.* »

Si l'on supprime ces deux dernières conditions, nous n'avons plus le mérite de justice. Nous avons le mérite de convenance, qui ne donne aucun droit rigoureux, mais dispose Dieu en notre faveur.

III. — Objet

Il est de foi, selon le Concile de Trente, que « le juste peut mériter en justice l'augmentation de la grâce sanctifiante, la vie éternelle et une augmentation de la gloire du ciel. »

1^o L'augmentation de la grâce sanctifiante : « *Qui justus est, justificetur adhuc ; et sanctus, sanctificetur adhuc.* » (Ap., xxii, 11).

2^o La vie éternelle : voir tous les textes où il est promis au juste « la couronne de vie, la couronne immortelle, la couronne de gloire, la joie du ciel, » etc. (II Tim., iv, 8 ; Jac., i, 12 ; Mat., v, 12 ; Hébr., x, 35-36).

3^o Une augmentation de la gloire du ciel : « *Dabo unicuique vestrum secundum opera sua.* » (Ap., ii, 23). Qu'on se reporte d'ailleurs à la parabole des talents, Mat., xxv, 14-30 : n'est-il point spécialement récompensé, le serviteur qui a mis à profit les talents ?

Conclusion

Faisons donc le bien pendant que nous en avons le temps. On voit sur terre des hommes s'agiter, travailler avec beaucoup de peines pour acquérir des biens périssables ; ne chercherons-nous pas à gagner la vie éternelle ? Que dis-je ? appliquons-nous à croître tous les jours en grâce pour embellir la couronne que Dieu réserve à ses élus.

VI

LA PRIÈRE

Pour obtenir la grâce de Dieu, nous devons avoir recours à la prière et aux sacrements. Etudions d'abord la prière. Nous en dirons aujourd'hui : 1^o la nature, et 2^o la nécessité.

I. — Nature

La prière se définit : une élévation de notre âme à Dieu pour l'adorer, le remercier et lui demander ses grâces. On voit de suite par cette définition :

I. L'EXCELLENCE DE LA PRIÈRE. — C'est en effet la prière qui met l'homme en communication avec Dieu. Quel honneur que celui-là ! La créature en relations avec son Créateur ! On comprend que S. Grégoire de Nysse ait écrit : « De toutes les choses qu'on estime, la prière est la plus estimable. »

II. LE BUT DE LA PRIÈRE : adorer, remercier, demander des grâces.

1^o Adorer : c'est-à-dire reconnaître et révéler Dieu comme le Souverain Maître et Seigneur de toutes choses. C'est en effet le premier devoir qu'il nous impose :

Un seul Dieu tu adoreras,
Et aimeras parfaitement.

2^o Remercier. Quand nous avons reçu un bienfait de l'un de nos semblables, nous nous sentons obligés de lui adresser nos remerciements. A plus forte raison devons-nous remercier Dieu de qui nous tenons l'être, la vie, la santé, les biens de l'âme et du corps, etc.

3^o Demander des grâces : mais quelles grâces devons-nous demander ?

a) Les grâces spirituelles d'abord : car S. Jean Damascène nous dit que la prière est une demande faite à Dieu de choses convenables et dignes de lui : *Oratio est petitio decentium facta a Deo*. Demandons par conséquent, avant tout, la gloire de Dieu, le salut de notre âme, le pardon de nos fautes, la fuite du péché, etc.

b) Les grâces temporelles aussi : mais à la condition de les demander en vue des biens éternels. « Beaucoup, dit S. Alphonse de Liguori, demandent la santé ou la richesse ; mais Dieu, sachant que ces avantages temporels seraient pour eux une occasion de tomber dans le péché ou dans la tiédeur, les leur refuse. Aussi faut-il toujours demander ces biens sous la condition qu'ils ne soient pas nuisibles à notre âme ; et si Dieu nous les refuse, croyons-le, c'est parce qu'il les sait nuisibles à notre salut. »

On s'explique après cela que S. Thomas ait pu écrire : « *Oratio est præcipua inter actus religionis.* »

II. — Nécessité

Que la prière soit nécessaire, nous en avons pour preuves :

1^o LA PAROLE DE N.-S. J.-C. : « *Et ego dico vobis: Petite, et dabitur vobis: quærite, et invenietis: pulsate, et aperietur vobis.* » (Luc, XI, 9). « *Oportet semper orare et non deficere.* » (Luc, XVIII, 1).

2^o LES EXEMPLES DE N.-S. J.-C. Jésus passe quarante jours dans le désert pour jeûner et prier ; il prie toute une nuit avant de choisir ses apôtres ; il se retire souvent à l'écart après ses prédications pour prier ; il prie au jardin des Olives ; il prie sur la croix, etc.

3^o LES EXEMPLES DES SAINTS. Dès le premier siècle, les apôtres « persévéraient dans la prière. » Après eux les cénobites, les moines, les ermites, etc., ne cessaient de prier. D'ailleurs, les saints en général ont été définis « des hommes de prière. »

4^o LA RAISON, qui nous dit que la prière est nécessaire, soit qu'on l'envisage du côté de Dieu, soit qu'on l'envisage de notre côté.

a) *Du côté de Dieu*: la justice, le bon sens, la reconnaissance nous font un devoir de prier notre Créateur, notre Maître et notre Bienfaiteur.

b) *De notre côté*: nous avons trop de besoins pour ne pas prier, besoins du corps, du cœur, de l'intelligence, de l'âme surtout. « La prière, dit le P. Faber, est à l'âme ce que la respiration est au corps. Si la respiration s'arrête par intervalle ou se fait difficilement, le corps va mal : de même si la prière manque ou ne se fait guère, l'âme va mal et court un grand danger. Si la respiration s'arrête entièrement, le corps meurt ; si l'on cesse entièrement de prier, l'âme meurt aussi. »

Conclusion

Prions donc !... Rien d'ailleurs n'est plus facile. L'ignorant comme le savant, le pauvre comme le riche, l'enfant comme le vieillard, tous sont capables de le faire et de le bien faire. Ne nous laissons pas émouvoir par les misérables excuses qu'on invoque parfois pour se dispenser de prier : si l'on ne prie pas, ce n'est point parce que l'on ne *sait* pas, c'est parce que l'on ne *veut* pas.

SEPT CHEMINS DE CROIX POUR LES VENDREDIS DE CARÊME

I

LA RÉDEMPTION

Avis préparatoire. — Les premiers chrétiens se plaisaient à parcourir le chemin de la croix, depuis le palais du gouverneur romain Ponce-Pilate où l'Homme-Dieu fut condamné à mort, jusqu'au sommet du Calvaire où il fut crucifié. La tradition rapporte notamment que la Sainte Vierge, parfois seule, parfois accompagnée des saintes femmes, suivait la voie douloureuse et méditait dans son cœur le mystère de notre

Rédemption. Les pèlerins qui visitent les lieux saints parcourent les quatorze stations, avec une grande ferveur, et se pénétrèrent des souvenirs qu'elles rappellent si vivement aux âmes chrétiennes.

D'autre part, la Sainte Eglise a puissamment favorisé cette dévotion. Elle a enrichi le pieux exercice du Chemin de la croix de ses indulgences, et comme la plupart des chrétiens ne peuvent pas se transporter à Jérusalem pour le faire sur place, elle a autorisé l'érection des croix et des tableaux qui représentent les scènes du grand drame du Calvaire. Cette dévotion est depuis longtemps chère au peuple chrétien, et elle est en honneur dans nos églises, principalement au temps du Carême.

Tous les vendredis de Carême, nous faisons le chemin de croix en public, avec des cérémonies qui permettent aux fidèles de se réunir, de méditer et de prier à l'unisson. C'est l'une des manières catholiques de sanctifier la sainte Quarantaine, et d'exciter dans les âmes des sentiments de pénitence. Soyez donc assidus à ces pieuses réunions, encouragez les personnes qui en ont la facilité et qui dépendent de vous à profiter de ces salutaires exercices, donnez vous-mêmes à cette traditionnelle dévotion l'importance qu'y attachaient nos ancêtres ; et soyez assurés que vous en retirerez des fruits de salut et de sanctification.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT — Considérons le mystère de la Rédemption qui s'accomplit. Le Rédempteur du monde, c'est le Fils de Dieu fait homme. Il a pris un corps qui peut souffrir, un cœur qui peut ressentir la douleur, une âme qui peut éprouver la peine ; et sa personne divine donne un prix infini à son sacrifice. Il s'est livré parce qu'il l'a voulu ; il se laisse mener au jugement comme l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, il se laisse condamner à la peine capitale pour satisfaire à la Justice divine et opérer, en versant son précieux sang, la grande œuvre du salut des hommes ! Quel dévouement !

O Jésus ! le conseil des Juifs qui vous condamne s'écrie : « Il s'est dit le Fils de Dieu, d'après notre loi il doit mourir ! » Cette loi, que vous reconnaissez, c'est la loi de la Justice divine offensée qui réclame une victime expiatoire ; cette sentence, c'est la peine de mort méritée par les péchés du genre humain coupable ; mais vous êtes le Fils de Dieu, et vous donnez un prix tout divin au sacrifice que vous faites de votre vie. Nous voulons vous suivre dans la voie douloureuse avec la pensée du grand mystère qui s'accomplit et en unissant nos sentiments aux vôtres, afin d'en recueillir le fruit de salut ! *Pater noster...*

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — « Qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié ! » s'écrie la foule au palais de Ponce-Pilate. D'après la coutume romaine, le condamné

s'avance vers le lieu de l'exécution, portant l'instrument de son supplice. Le Sauveur, qui avait naguère parcouru les rues de Jérusalem en triomphe, n'est plus qu'un coupable entre les mains de la justice, escorté par les exécuteurs de la sentence. Ce n'est plus le peuple qui acclame, c'est la foule qui insulte ; et Jésus, abandonné de ses amis, parcourt la voie d'humiliation, mis au rang des scélérats qui à côté de lui portent aussi leur croix.

O Jésus ! dans votre immolation vous avez voulu vous soumettre à la justice humaine de votre temps et vous avez accepté le supplice des crucifiés. La croix était un instrument de honte et de déshonneur avant que vous en fassiez un instrument de gloire et d'honneur. Sur vos épaules, elle devient l'instrument de notre salut, et au jour du jugement général, elle brillera sur l'azur du ciel comme le signe de notre Rédemption. D'un regard ému nous vous suivons dans vos abaissements, courbé sous le fardeau pesant, et épuisé déjà par la flagellation. O vous qui passez, soyez béni !

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — Au jardin des Oliviers, la Passion qui approche et le calice d'amertume qu'il faut boire sont passés devant l'âme du Sauveur comme une horrible vision. Il a connu « la crainte, la tristesse, l'ennui » de la douleur et de la mort. Sa nature humaine a senti l'angoisse de l'agonie, et le sang a perlé sur son corps comme une sueur. « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » s'est-il écrié. Mais, s'élevant au-dessus des sens dans sa pensée de sauver le monde, il a ajouté : « Non pas ma volonté, mais la vôtre, ô mon Père ! »

Aux peines morales se sont ajoutées les douleurs corporelles : les crachats à la face et les soufflets, la couronne d'épines et les coups de fouet. Déjà le sang a coulé et le pauvre corps est une plaie vive. Jésus s'affaisse sous le fardeau de la croix. C'est déjà « l'homme de douleur, » comme l'a nommé le prophète. Seigneur, où est-elle donc, votre force divine, votre force surnaturelle que vous aviez en Galilée et en Judée, et qui commandait à la nature ? Elle repose, car c'est maintenant « l'heure du prince des ténèbres » et de l'immolation, et vous n'avez plus de force que pour souffrir !

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Marie, mère de Jésus, est sur le chemin, car c'est l'heure de son immolation. La grâce l'a associée à Jésus-Christ comme Ève fut associée à Adam, et en a fait la corédemptrice du genre humain. A la vue de Jésus traîné au supplice, le glaive de douleur que lui avait prédit le vieillard Siméon, perce son cœur et elle se sent la mère de la sainte victime. Elle aussi, elle boit au calice d'amertume et commence son martyre.

O Marie ! vos deux âmes sont unies dans le sacrifice et la même œuvre du salut du monde ;

les sentiments du cœur de Jésus pénètrent les sentiments de votre cœur ; votre dévouement est le sien, votre douleur est sa douleur ; vous n'avez qu'un cœur et qu'une âme. O Jésus ! ô Marie ! nous voulons vous suivre dans le chemin de la croix, avec les intentions que vous aviez conjointement en offrant votre sacrifice.

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — L'humanité de Notre-Seigneur défaille. Le corps fatigué, meurtri, blessé chez Caïphe et Pilate, perd ses forces et tombe. Des voisins, des passants, quelqu'un enfin relèvent ceux qui tombent sur le chemin, les aident à continuer leur route et à porter leur fardeau. C'est Simon le Cyrénéen qui aide Jésus à porter sa croix ; mais cet acte d'assistance devient pour lui une grâce et il marchera désormais à la suite du Sauveur, comme l'un de ses disciples et de ses amis.

Nous aussi, Seigneur, nous voulons être de ceux qui marchent à votre suite et qui vous aident à porter la croix de notre rédemption ; mais pour cela il faut que nous marchions dans la voie du sacrifice. Vous nous aiderez plutôt que nous ne vous aiderons, vous transformerez notre cœur pusillanime, et vous élèverez par la grâce notre bonne volonté au-dessus des faiblesses de la nature.

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — Sur le voile que lui présente Véronique pour essuyer ses sueurs, le Rédempteur laisse l'empreinte de sa figure. Contemplons la Sainte Face, cette image à la fois divine et humaine du sacrifice et de l'humiliation. Dans la souffrance, le visage a pâli, les yeux ont des larmes, les lèvres s'abaissent ; mais les sentiments de l'âme courageuse s'impriment dans les traits et leur donnent sa touchante beauté.

O face adorable du Sauveur, votre image douloureuse ne sortira plus de la mémoire des hommes ! Nous avions plus besoin d'un modèle dans nos peines que d'encouragement dans nos joies. Imprimez dans nos âmes, ô Jésus, les sentiments généreux dont vous étiez animé, afin que nous ayons assez de résignation et d'ardeur pour porter chrétiennement les sacrifices de la vie et avancer dans la vertu.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — Le poids de la croix de la vie est lourd, quand les peines de cœur et d'esprit se mêlent à la souffrance du corps ; car alors c'est la personne tout entière qui gémit. « O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! » disait le Sauveur par la bouche du prophète. Le Fils de l'homme s'est assimilé à nous, il a voulu connaître nos langueurs et nos infirmités. Sous le poids lourd qui l'opprime, il tombe une seconde fois.

Seigneur Jésus, nous avons besoin de cet

exemple et d'un Sauveur qui pût compatir à nos peines parce qu'il les a éprouvées. Soyez béni de nous avoir appris à ne pas nous décourager dans nos chutes, mais à nous relever dans nos défaillances ! Il nous fallait cette lumière ; mais vous l'avez dit à vos disciples : « Celui qui me suit a la lumière de la vie. »

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — Jésus s'est remis en marche. Des femmes de Jérusalem se montrent sur le parcours, ayant la compassion dans le cœur et sur la figure. Tandis que d'autres insultent, elles disent les paroles de la pitié. Le Sauveur n'y est pas insensible ; cependant, tout à sa mission, il les invite à ne pas pleurer sur lui, mais à pleurer plutôt sur elles-mêmes et sur leur patrie. On perçoit un écho des paroles du Sermon sur la Montagne : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice ! »

O saint Rédempteur, nous compatissons avec les filles de Jérusalem à l'excès de vos souffrances ! Mais nous savons que vous y seriez peu sensible, si vous ne trouviez dans nos cœurs la compassion de l'âme chrétienne, qui fait du bien à ceux qui l'éprouvent et qui est un sentiment de salut. C'est la nôtre : rendez-la digne de votre cœur !

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — C'est la montée du Golgotha : le chemin devient plus rude, la fatigue plus grande, le fardeau plus lourd, Jésus tombe pour la troisième fois. Mais enfin il fait le suprême effort, il se relève et gravit péniblement le sommet du Calvaire. « Il fallait que le Christ souffrit, » dira-t-il plus tard à ses disciples, et c'est ainsi que, sans se plaindre, il achève ce long parcours et va à son sacrifice comme une victime résignée et ardente.

Seigneur, la nature est faible, c'est l'esprit qui est fort. Comment, sans la grâce, notre personne se relèverait-elle dans les moments où la nature nous fait éprouver sa faiblesse et ses défaillances ? O vous qui avez dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, il faut qu'il porte sa croix de chaque jour, » pénétrez-nous de votre esprit et envoyez-nous la grâce ! Alors nous pourrions marcher à votre suite.

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — Jésus a déposé sur le sol l'instrument de son supplice. On fait les derniers préparatifs sous les yeux d'une foule curieuse ou hostile. Les soldats dépouillent Notre-Seigneur de ses habits, qui vont être leur partage ; mais en les enlevant ils rouvrent les plaies vives de la flagellation, que le sang coagulé avait à peine fermées ; et le frémissement de la douleur court le long des veines et dans tous les nerfs. *Ecce homo !* avait dit Pilate en le montrant en cet état lamentable à la multitude.

Oui, voilà l'homme que nous devons regarder pour devenir doux et humbles de cœur, puisque les disciples doivent ressembler au

Maître ! Il marche dans la voie de l'humilité et de la douceur, et nous devons y marcher à sa suite. Dépouillons donc l'orgueil de la vie et la vanité de nos cœurs.

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — Les préparatifs étant achevés, les exécuteurs de la sentence étendent le Sauveur sur la croix. Ils enfoncent de gros clous à grands coups de marteau dans ses mains et dans ses pieds. Ils enfoncent le bois dans le sol, et la croix se dresse entre le ciel et la terre. « Comme Moïse avait élevé le serpent d'airain dans le désert, il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que le monde ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

C'est en ces termes que le Sauveur avait exposé à Nicodème le mystère de la Rédemption.

O Jésus ! votre sang coule par les plaies, et vos apôtres diront aux chrétiens : « Non, ce n'est pas à prix d'or et d'argent que vous avez été rachetés, mais au prix du sang de Jésus-Christ. » Comprenons donc la valeur de notre rançon, et laissons-nous aller à des sentiments de regret de nos fautes et de reconnaissance.

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — Contemplons le Rédempteur offrant son sacrifice. De ses yeux voilés de larmes et de sang, il aperçoit Jérusalem au pied de la colline et le peuple infidèle à sa vocation ; il considère dans son esprit la justice divine que son sacrifice sanglant apaise ; il scelle sur la croix la nouvelle alliance que la miséricorde de Dieu contracte avec les hommes rachetés. Cependant il souffre et meurt : le sang achève de couler de ses veines ouvertes, les forces s'en vont, le voile du trépas s'étend sur sa vue, il incline la tête et il expire.

O saint Rédempteur ! avec le groupe fidèle des saintes femmes et du disciple bien-aimé, qui se tiennent au pied de la croix, nous assistons à votre immolation. « Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont compté tous mes os, » aviez-vous dit par la bouche de votre prophète. Le coup de la lance enfin perce votre cœur. Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, effacez les nôtres !

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Marie, mère de Jésus, se tenait debout au pied de la croix, en proie à sa douleur, s'immolant aussi et unissant son sacrifice à celui de son fils. La compassion de la Sainte Vierge ne se sépare point de la passion de Jésus-Christ. D'un même cœur et d'une même âme, ils accomplissent la divine volonté et offrent la réparation qui sauve la grande famille humaine : Marie devient, en ce moment solennel, la mère des chrétiens.

O Marie ! quand des amis descendirent de la croix et mirent entre vos bras le corps de la sainte Victime, vous regardiez ce visage pâle, ces yeux fermés, cette bouche ouverte,

ce cœur percé par la lance, ce corps sanglant. Ce fut votre martyre, ô Notre-Dame des Sept-Douleurs ! Permettez que nous compatissions à vos pleurs, et faites-nous cueillir avec vous le fruit de notre salut.

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE. — Déjà l'on a entouré le corps de Jésus de bandelettes et d'un suaire, on l'a transporté au sépulcre creusé dans le roc, on l'a déposé respectueusement dans le tombeau, dont une grosse pierre ferme l'entrée. Il y repose en attendant la résurrection. La douleur étreint le cœur des disciples, qui se rappellent le doux reproche du Sauveur aux Juifs de Jérusalem : « Je n'ai fait que du bien ; pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me faire mourir ? »

Mais la vie sort de la mort : la vie surnaturelle va reprendre son cours, amener une foule d'adorateurs, former un nouveau peuple de Dieu dans le sein de l'Eglise. « Votre sépulcre sera glorieux et votre corps ne connaîtra pas la corruption du tombeau. » O Jésus Rédempteur, soyez pour nous « la résurrection et la vie ! »

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XIII

JÉSUS GUÉRIT DEUX AVEUGLES A JÉRICO

Comme Jésus sortait de Jéricho où il venait d'être l'hôte de Zachée, une foule nombreuse le suivait. Non loin des portes de la ville, deux aveugles se tenaient assis, le long du chemin, pour implorer la charité des passants. Ils n'étaient point sans avoir entendu parler de l'arrivée du jeune prophète dans la cité. A l'approche de la rumeur vague, confuse de voix et de pas, comme un bruit de tempête, qui montait du cortège de Jésus, ils demandent ce que c'est. On leur répond que c'est Jésus de Nazareth, fils de David et Messie d'Israël, qui passe sur la route.

Aussitôt l'un des deux aveugles, Bartimée, fils de Timée, se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Et son compagnon l'imitait. Les cris de ces aveugles parurent importuns à beaucoup d'assistants qui leur adressèrent des reproches pour les faire taire. Mais eux criaient plus haut encore : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous ! » Emu de cette prière persévérante, Jésus s'arrête : « Faites-les venir, » dit-il à ceux qui l'entouraient.

Ils les appelèrent en leur disant : « Allons, ayez confiance, levez-vous, il vous appelle. » Bartimée jette son manteau et se précipite vers Jésus ; l'autre le suit : « Que voulez-vous

que je vous fasse ? » leur demande le Sauveur. « *Rabboni*, bon Maître, répondent-ils, faites-nous voir ! » Alors, plein de compassion, Jésus touche leurs yeux, et aussitôt il voient. « Allez, leur dit-il, votre foi vous a sauvés. » Et aussitôt ils se mirent à sa suite, louant et glorifiant Dieu, avec toute la foule¹.

**

Combien de chrétiens ressemblent aux deux aveugles de Jéricho ! Comme eux, privés de la lumière de la foi, ils ne voient plus les grandes vérités de la religion, leurs yeux sont fermés à ce qui se passe autour d'eux, au point de vue surnaturel. Ne leur parlez pas de leur âme, du service de Dieu, de la pratique des vertus chrétiennes, nécessaires pour gagner le ciel, éviter l'enfer. Ce sont des choses auxquelles ils ne voient rien. S'ils marchent un peu, c'est comme à tâtons : ils ne distinguent ni la route à suivre, ni les écueils à éviter. Ce sont de pauvres aveugles bien à plaindre.

La cécité spirituelle est un grand malheur, infiniment plus à redouter que la cécité corporelle. Car celle-ci ne peut que priver d'avantages matériels, de satisfactions terrestres et passagères ; elle ne saurait occasionner que des accidents réparables, des blessures guérissables. Et qu'est-ce que cela auprès de l'aveuglement de l'âme qui met en jeu des intérêts éternels, expose à un irréparable malheur, celui de perdre son éternité, de tomber dans un abîme qui ne rend pas ses victimes ?

Il y a beaucoup d'aveugles en Orient, parce que dans de nombreuses contrées, les habitants ne prennent point la précaution de se mettre à l'abri contre la fraîcheur des nuits, et couchent sur le sol nu, sans garantir suffisamment leurs yeux. Cette déplorable habitude engendre des maladies qui aboutissent trop souvent à la perte de la vue. N'est-ce pas encore là ce qu'imitent, au moral, nombre de chrétiens ? Leur âme et leur cœur sont continuellement courbés vers les choses de la terre, attachés aux biens de la terre. Ils ne cherchent de repos et de satisfaction que dans la possession de grands biens, de jouissances terrestres. Ne leur demandez point de regarder les choses du ciel et de l'éternité, de prémunir leurs yeux, leurs pensées, leurs aspirations contre les brumes de l'orgueil et de l'ambition, contre le froid de l'égoïsme et la glace du manque de charité, ils ne le veulent point. Aussi, peu à peu, la bise des passions mauvaises, la délétère vapeur qui s'élève des richesses, de la sensualité, de l'amour des créatures, ternit la limpidité du regard de leur âme et leur fait perdre la vue des choses spirituelles.

Devenus aveugles, les infortunés restent là, assis le long des sentiers de la vie, demandant aux passants des consolations, des satisfactions,

¹ Matth., xx, 29-34 ; Marc, x, 46-52 ; Luc, xviii, 35-43.

dont ceux-ci ne peuvent leur jeter que des parcelles. Ainsi voit-on le villageois peu fortuné tendre, dédaigneusement et comme à regret, un morceau de pain au mendiant aveugle qui vient frapper à sa porte.

Ah! heureux, trois fois heureux, les chrétiens aveugles, je veux dire qui ont perdu la foi ou chez lesquels elle s'est considérablement obscurcie, qui, à l'exemple des mendiants de Jéricho, poussent vers Jésus un appel de détresse! A qui s'humilie de ses misères et déplore son aveuglement avec sincérité, la lumière n'est jamais refusée. Qu'il crie au Sauveur ses angoisses suppliantes, qu'il redouble ses instances à Jésus qui semble passer sans l'entendre. Qu'il persévère, malgré la foule des obstacles qui s'efforcent de couvrir sa voix et faire cesser sa prière, et Jésus s'arrêtera. Car, quand il paraît ne pas prêter l'oreille aux supplications d'une âme, qu'il reste sourd à ses appels, c'est qu'il veut attiser, par ce délai, l'ardeur de sa foi rallumée et la rendre plus digne d'être exaucée. L'Evangile nous en fournit la preuve en plusieurs circonstances.

On entend parfois, trop souvent, des gens dire en soupirant : « Vous êtes bien heureux d'avoir la foi! Je voudrais bien croire comme vous, voir la vérité! » Ces personnes avouent ainsi que leurs yeux sont fermés aux divines clartés de l'Evangile et de la religion. Elles conviennent par là qu'elles sentent leur misère, qu'elles en souffrent. Ce sentiment est bon, mais il restera inutile, inefficace, s'il ne fait monter du fond de leur âme, vers Dieu, une prière humble et persévérante.

Ces chrétiens, victime du doute, privés de la saine lumière de la foi et par conséquent de la vision consolante des horizons éternels, oublient ou ignorent une chose, fondamentale en ce sujet. C'est que la foi ne s'acquiert point par le raisonnement ou par l'étude, quelque profonde que celle-ci puisse être, car la foi est « une vertu surnaturelle, à laquelle nos seules forces ne peuvent atteindre, un don que Dieu seul peut nous octroyer. » Les raisonnements et discussions, la lecture et l'étude pourront dissiper des nuages, faire évanouir des objections ou des préjugés qui empêchaient de voir, de croire. L'étude et la réflexion feront jaillir les raisons de croire, ce que nous appelons les « motifs de crédibilité, » mais elles ne donneront pas la foi. Pardonnez-moi une comparaison : lorsqu'un voyageur veut visiter un monument remarquable, cathédrale ou musée, les guides peuvent bien le conduire à travers un dédale de rues jusqu'au seuil de l'édifice, mais il faut qu'on lui ouvre la porte pour qu'il voie et admire. Eh bien! les motifs de crédibilité, les raisons de notre croyance ne sont que des guides. Si nous les suivons avec docilité et droiture, ils nous conduiront au seuil du divin édifice qu'est la foi chrétienne, mais Dieu seul en a la clef, lui seul peut introduire dans l'in-

térieur. En un mot, Dieu seul peut donner et donner la foi; et il y met comme condition expresse l'humilité et la prière.

La première condition pour que Jésus s'arrête devant les aveugles spirituels et leur rende la vue, c'est donc l'humilité et la prière. Que le pharisien ou le savant viennent se présenter au Seigneur les mains pleines de raisonnements et le cœur gonflé d'orgueil, Jésus passera sans s'occuper d'eux. Mais que deux aveugles tombent à genoux, lui crient leur détresse, Jésus s'arrêtera, il les appellera à lui, touchera leurs yeux et les ouvrira à la lumière.

Ceci encore vous explique qu'un pauvre et humble charbonnier, oublié dans une hutte au milieu de la forêt, soit gratifié par le ciel d'une foi modèle. Il a reçu la foi, la lumière surnaturelle, à son baptême; elle a été avivée, étincelante, à sa première communion; il la garde en sa solitude, éclatante et divine, il a la foi!

Quelle ne dut point être la joie des deux aveugles en revoyant la lumière du jour! Sans doute, ils regardaient avec une douce satisfaction tout ce qui les entourait, la foule, la ville, la plaine, les monts. Mais ce qu'ils ne se lassaient pas de contempler, c'était le visage de Jésus, leur incomparable bienfaiteur. Comme ils l'aimeront désormais, et avec quel enthousiasme ils vont le suivre, proclamant sa louange et glorifiant Dieu!

Ainsi doit-il en être des aveugles spirituels à qui Jésus, par une grâce insigne, a ouvert les yeux de l'âme et rendu la vision des graves vérités de la religion, des devoirs chrétiens. Qu'eux aussi s'attachent à suivre Jésus en observant fidèlement ses commandements et ceux de son Eglise. Que, désormais, leur bonheur soit de contempler Jésus pour lui témoigner leur reconnaissance et l'imiter, en fidèles disciples. Qu'ils ne se contentent point de louanges stériles, mais se constituent ses apôtres en le faisant connaître et mieux aimer. Que leur gratitude se traduise aussi par des instances persévérantes, afin d'obtenir du divin Maître la guérison de tant d'aveugles, cantonnés dans leur aveuglement, sans jamais entendre passer celui qui pourrait leur rendre la vue.

Et nous aussi, ainsi que les deux miraculés, quittons la Jéricho mondaine, à la suite de Jésus; suivons-le, sans jamais le perdre de vue, jusqu'à la bienheureuse et céleste Jérusalem, où nous le verrons face à face, toute l'éternité. Là, notre joie débordante redira la parole d'un mourant, et avec les mêmes tressaillements : « Seigneur, j'ai cru, je vois, je suis sauvé; un éternel merci! »

Voir à la dernière page de la *Prédication* du 18 janvier la liste des *Curémes* que nous avons publiés et que l'on peut encore se procurer à nos bureaux.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

III. — Marie et les mourans

Grâce de conversion. — Sainte Brigitte parle, au III^e livre de ses *Révélations*, d'un noble personnage, fort riche des biens de la terre, mais pauvre de vertus, ou plutôt plongé dans un abîme d'iniquités. Etant tombé gravement malade, ce malheureux ne pensait pas plus à son âme que s'il n'en eût pas eu. La sainte en ayant reçu avis, pria plusieurs fois le Seigneur de convertir ce pécheur obstiné. Jésus lui apparut et lui dit :

— Va trouver son confesseur, et dis-lui de se rendre auprès du malade pour l'exhorter à la pénitence.

Le confesseur y alla et s'acquitta de sa mission.

— Grâces à Dieu, lui répondit le malade, je n'ai pas besoin de confession.

Notre-Seigneur ordonna à sainte Brigitte de lui renvoyer de nouveau son confesseur. Celui-ci y alla et reçut la même réponse.

Alors Notre-Seigneur découvrit à la sainte que ce malheureux était au pouvoir de sept démons, et il lui commanda néanmoins de dire à son confesseur qu'il promit de sa part au malade le pardon de tous ses péchés, s'il consentait à faire une bonne confession.

A ce troisième message, le coupable, touché de componction, s'écria en pleurant :

— Je puis donc obtenir encore le pardon de tant de crimes ?

— Oui, mon fils, reprit le confesseur ; la miséricorde de Dieu l'emporte infiniment sur votre malice. Ayez confiance, ne craignez rien.

— Hélas ! mon père, il y a déjà plus de soixante ans que je me suis confessé, et je n'ai jamais ressenti intérieurement un bon mouvement qui me portât à me convertir ; car j'ai fait un pacte avec le démon et je lui ai livré mon âme.

— Eh bien ! mon fils, ne désespérez pas ; pleurez seulement vos péchés, détestez tout commerce avec le diable et vous obtiendrez le pardon.

Il se confessa quatre fois dans la journée, communia le lendemain, et mourut sept jours après.

Peu de temps après, Notre-Seigneur apparut à sainte Brigitte et lui dit que cette âme se trouvait en purgatoire, et que bientôt elle entrerait en paradis.

La sainte en demeura stupéfaite :

— Comment, Seigneur, lui dit-elle, un homme qui a mené une si mauvaise vie a-t-il obtenu la grâce de faire une si bonne mort, et de demeurer si peu en purgatoire ?

— Ma fille, répondit Jésus, c'est la dévotion aux douleurs de ma divine Mère qui lui a fermé les portes de l'enfer, et lui ouvrira bientôt celles du paradis ; car, quoiqu'il ne lui

ait jamais porté un amour véritable, il avait néanmoins coutume de se rappeler souvent ses douleurs et de compatir à ses peines ; et c'est là ce qui lui a valu la grâce de se convertir et de se sauver.

La conversion d'un franc-maçon. — Il y a quelques années, un duel effroyable, une véritable boucherie eut lieu à Florence, entre un certain De Witt, et un professeur réputé, il signor Parrini, correspondant de la *Gazetta d'Italia*. Parrini fut tué, autant dire assassiné.

La victime s'est convertie à son lit de mort.

Quelques journaux ont à peine mentionné ce fait, mais à l'occasion du procès venu aux assises de Florence, nous avons trouvé le récit authentique de cette conversion dans une lettre que l'*Unità cattolica* reçut alors d'une personne qu'elle dit être « très digne de foi et tout à fait au courant des choses. »

De cette lettre, il résulte que le professeur Parrini, homme de talent, de bon cœur et d'une culture peu commune, occupait un grade élevé dans la franc-maçonnerie florentine ; outre la correspondance de la *Gazetta*, il avait aussi la rédaction du *Fieramosca*, journal maçonnique de la cité toscane.

Sectaire, il l'était à ce point qu'en 1882 il avait fait un testament par lequel il éloignait d'avance tout prêtre de son lit de mort et tout personnel religieux de sa dépouille.

Le matin du duel, il en fit un nouveau, mais sans y insérer de clause restrictive de ses volontés précédentes. Après le combat, dans lequel il reçut seize blessures et plus, il demanda au médecin, puis à un ami d'enfance, qu'on l'avertît quand il serait en danger de mort. Quand on l'en prévint, il réclama un prêtre avec une insistance et une résolution marquée.

Don Luigi Miccinesi, vicaire de la paroisse de Sainte-Marie à Quito, vint en toute hâte. Après avoir confessé le professeur Parrini, ce prêtre demanda deux témoins ; un ami d'enfance et un domestique d'hôpital se présentèrent. En leur présence, le vicaire lut une formule de rétraction qui embrassait tout ce qui était nécessaire pour un homme qui s'était attiré les censures ecclésiastiques, en ayant adhéré à la secte maçonnique, en s'étant battu en duel et en ayant écrit contre l'Eglise et la foi catholique. Après la lecture de la formule, Parrini, tenant le crucifix sur sa poitrine, déclara faire cette rétractation et ajouta : « Je pardonne à tous comme je désire que Dieu me pardonne. »

L'acte, signé par deux témoins, est conservé à l'évêché. Cela ayant été fait, Parrini se confessa et l'on fit les préparatifs nécessaires pour lui administrer le saint viatique. Entre temps, le pauvre malade, devenu très calme et très tranquille, ne faisait autre chose qu'embrasser et baiser le crucifix qu'il tenait serré entre ses mains, et priait en se recommandant avec une

vive émotion à ce Jésus qu'il reconnaissait comme son unique consolateur et son unique espérance.

On lui demanda : « César, d'où vient-il que toi, qui as été ce que nous savons tous, tu pries avec tant de repentir ce bon Jésus ? — Cher ami, répondit-il, on voit les choses d'une façon quand on est en vie, et d'une autre façon en face de la mort. »

Après avoir reçu le Saint Viatique avec des démonstrations de foi et de piété telles que tous les assistants pleuraient d'émotion, le malade, après avoir passé quelques instants dans un état de grand recueillement et avoir répété à haute voix les saintes aspirations de foi, d'espérance et de contrition, et après avoir invoqué Dieu et la Sainte Vierge, fut assailli tout à coup par un étouffement subit. On eut à peine le temps de lui donner l'Extrême-Onction, et le nom de Jésus sur les lèvres et le crucifix sur la poitrine, Parrini expira.

Il était à peine mort qu'un des chefs de la maçonnerie entra dans sa chambre et lui donna un soufflet sur la joue. Un domestique présent interpella vivement l'insulteur, qui s'excusa en disant que c'était la forme rituelle dans la maçonnerie de faire des adieux aux frères morts. L'explication vraie ne saurait être que celle-ci : les maçons se vengent ainsi sur les cadavres de ceux qui se sont réconciliés avec l'Eglise.

On s'est demandé ce qui a pu amener cette conversion au lit de mort de Parrini. L'explication semble être celle-ci : César Parrini avait reçu une éducation très chrétienne, et il n'a jamais négligé de dire, chaque jour, le *De profundis* pour les âmes du purgatoire, et en outre, il conservait au fond de son cœur un amour et un respect très vifs pour la Sainte Vierge, dont il gardait même une image dans son pupitre de travail. — Mais la Consolatrice des pécheurs s'est ressouvenue de lui : que son saint Nom soit une fois de plus béni par tous et partout et toujours !

(*La Vraie France*, 29 septembre 1884).

Conversions de protestants. — Voici ce que raconte le Frère Provincial des Petits-Frères de Marie pour la province des Iles Britanniques :

Une dame anglaise, très âgée et protestante, avait à son service une jeune fille catholique. Sentant la mort approcher, cette dame fit appeler le ministre, et ce dernier de lui dire et redire cette erreur du protestantisme : « Madame, croyez ; pourvu que vous ayez la foi, vous serez sauvée. »

Tout à coup la petite bonne impatientée lui dit : « Mais, Monsieur le ministre, ce que vous dites là est une erreur. Judas croyait que N.-S. J.-C. est Dieu, et pourtant il est damné ; le diable aussi croit en Dieu, et cela ne l'empêche pas d'être en enfer. — Cela est vrai, »

dit cette dame. Là-dessus, elle congédia son ministre et demanda un prêtre catholique.

Ce dernier l'instruisit, reçut son abjuration et lui administra les sacrements ; puis il lui dit : « Qu'avez-vous donc fait, Madame, pour mériter une si grande grâce ? — Je ne le sais pas. — Rappelez vos souvenirs. — Ah ! s'écria-t-elle en pleurant, il y a vingt ans, je suis entrée dans une église catholique ; un prêtre était en chaire, il priait et tout le peuple répondait : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Je me suis dit : C'est une belle prière ; je veux la réciter tous les jours ; et je n'y ai jamais manqué. »

O Marie ! vous avez entendu la prière de cette pauvre hérétique qui, chaque jour, vous conjurait de prier pour elle au moment de sa mort ; votre cœur maternel en a été ému et vous l'avez exaucée. Vous nous exauçerez donc aussi si nous vous adressons fidèlement et avec piété cette même prière.

Dans une localité des Pyrénées, un homme d'une soixantaine d'années s'éteignait doucement en invoquant avec beaucoup de foi Jésus et Marie.

Le prêtre qui l'assistait désira savoir si, en abjurant le protestantisme, il avait appris à prier comme les catholiques.

— Je ne sais pas beaucoup de prières, répondit-il, mais j'en dis toujours une qui m'avait été enseignée lorsque j'étais enfant.

Et il raconta ce qui suit :

— J'avais été placé par mon père à l'école de X... Dans une maison voisine de la mienne, je voyais souvent avec plaisir une bonne vieille femme qui m'attirait par le charme de ses conversations. C'était bien une femme du bon Dieu. Un jour elle me dit : — Mon ami, ne passe jamais devant une croix sans la saluer. — Mais comment, lui répondis-je, dois-je saluer la croix ? — Tu diras seulement :

Je te salue, ô sainte Croix.
Toi qui portas le Roi des rois !
Salut à vous, sainte MARIE
Qui nous donnez le fruit de vie !

Cette prière, ajouta-t-il, je l'ai toujours dite chaque fois que je passais devant les croix des chemins. Même en partant pour le temple, le dimanche, je ne manquais pas de saluer la croix qui est devant ma demeure.

— Vous me faites là une révélation intéressante, lui dit alors le prêtre. Elle me découvre les mystères des bontés de Dieu envers votre famille. Vos enfants sont retournés avant vous au sein de la véritable Eglise. Vous y êtes venu ensuite avec votre père, et je crois qu'en tout cela la Sainte Vierge vous a beaucoup aidé. Comment cette bonne Mère des chrétiens n'aurait-elle pas répondu par de si précieuses faveurs aux invocations fréquentes que vous lui adressiez ?

La confession avant la mort subite. — En faisant sa première communion, un enfant avait pris la résolution de ne jamais aller se coucher avec un péché mortel sur la conscience : « Si j'ai le malheur de tomber dans une faute grave, s'était-il dit, j'irai me confesser le jour même, et je ne me mettrai point au lit sans m'être auparavant réconcilié avec Dieu. » Quelques mois après, il eut le malheur de commettre un péché mortel. Comme c'était un samedi, que le temps était mauvais et qu'il habitait assez loin de l'église, il se dit d'abord : « Demain, en allant aux offices, je verrai mon confesseur et je me confesserai. » Mais aussitôt il se rappelle sa promesse, et il entend au-dedans de lui quelque chose qui lui dit : « Fais ce que tu as promis ; va te confesser ! » Cependant il hésitait encore. Dans ce combat intérieur, il se jette à genoux, implore le secours de la T. S. Vierge et récite un *Ave Maria* pour lui demander la grâce de connaître la volonté de Dieu. A peine a-t-il achevé sa prière, qu'il se sent plus vivement pressé d'aller se confesser sur-le-champ. Il se relève donc et se met en route aussitôt. A son retour de l'église, il rencontre sa marraine qui lui demande d'où il vient. « Je viens de me confesser, lui répondit-il, avec un visage où se peignait le bonheur et la joie ; j'avais commis un péché et je n'ai pas voulu aller me coucher sans en avoir obtenu le pardon ; mais maintenant que j'ai recouvré l'amitié de mon Dieu, je dormirai tranquille. »

Sa mère avait coutume de le laisser reposer un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours. Elle n'alla donc l'éveiller qu'à sept heures. Elle frappe à la porte de sa chambre et l'appelle par son nom. Pas de réponse. Un quart d'heure s'écoule, et l'enfant ne paraît pas. Sa mère va l'appeler de nouveau sans plus de succès. Inquiète de ce silence qu'elle ne s'explique pas, elle entre alors dans la chambre et s'approche du lit où son fils est étendu immobile ; elle lui prend la main et la trouve glacée ; elle le considère un instant, puis tout à coup elle pousse un grand cri et tombe par terre sans connaissance... L'enfant était mort !...

Crainte et joie. — Le Frère Morico, de l'Ordre de Saint-François, avait pendant toute sa vie fidèlement honoré Dieu et la Sainte Vierge. Il était arrivé à ses derniers moments lorsqu'une vision terrible vint lui montrer combien est rigoureux le compte que nous avons tous à rendre au tribunal de Dieu. Le pauvre Frère épouvanté se mit à crier de toutes ses forces : « Je suis damné ! je suis damné ! » Les religieux accoururent et s'efforcent de le rassurer. Ils l'engagent à se mettre sous la protection de la Très Sainte Vierge. Un quart d'heure après, Morico chantait les louanges du saint nom de Jésus. On lui demanda la

raison de sa joie après une si grande peur. « Lorsque je criais si fort, répondit-il, je me voyais au tribunal de Dieu qui me demandait compte de ma vie. L'examen était si pressant que j'ai cru être damné. Mais en ce moment la Très Sainte Vierge m'est apparue et me dit que je serais sauvé si je prononçais cent fois le saint nom de Jésus en expiation de mes fautes : c'est pour cela qu'à présent je répète ce doux nom, c'est pour cela que je le chante. » Et il mourut en paix.

Une douce et sainte mort. — Berthe X..., de Charenton, était venue, comme tant d'autres, avec sa mère, pour demander une nouvelle santé à la Vierge de la Grotte. C'était au pèlerinage national de 1896. Mais voilà que, débarquée à Poitiers, chez les Sœurs hospitalières, la malade reçoit la visite d'un ambassadeur du ciel. Cet ambassadeur était une ambassadrice ; elle s'appelait Marie-Immaculée.

— Berthe, Berthe, lui dit-elle, je t'appelle à moi, et tu mourras bientôt !

Ceci se passait pendant la nuit. Alors la jeune fille, toute transportée, raconta à sa mère la vision qu'elle venait d'avoir.

— Et quand mourras-tu ? lui dit celle-ci, toute bouleversée par l'étrangeté du fait.

— Je ne sais, la Sainte Vierge ne me l'a pas dit ; mais quel doux moment j'ai passé avec elle !

La figure de la malade, que visita Mgr l'Evêque, était celle d'une sainte.

On quitta Poitiers dans la matinée du 20 août, et le train roula sur Bordeaux. Dès qu'il eut franchi, vers 9 h. du soir, la capitale de la Gironde, et tandis que, lancé à toute vapeur, il entraînait avec les prières des pèlerins sur le territoire de Lourdes, Berthe X... se prit à parler seule, comme si elle répondait à un interlocuteur invisible. Puis, saisissant dans sa main le scapulaire qu'elle portait sur la poitrine, elle se mit à chanter. Du scapulaire, elle passa à sa médaille d'Enfant de Marie, qu'elle portait également attachée à son cou. Un nouveau cantique fut entonné, qui dura quelques instants. On y distinguait ces paroles : *Je suis l'enfant de Marie*, qu'elle répétait avec exaltation, comme dans un rêve, bien qu'elle fût éveillée.

Puis, subitement, ouvrant de grands yeux, elle regarda sa mère, elle regarda sa sœur, qui l'une et l'autre veillaient auprès d'elle. Ce regard était le regard du dernier adieu.

Berthe mourut ainsi, effeuillant sa vie dans un double cantique de bonheur. De sorte que la route de Lourdes fut pour elle la route du ciel, où elle s'envola sur de blanches ailes, dans les bras de celle qui lui avait dit à Poitiers : *Berthe, Berthe, je te rappelle à moi, tu mourras bientôt !*

L'âme de Berthe est aujourd'hui entrée sans doute dans la gloire du ciel, et son corps repose

en la terre sacrée, près de la Vierge blanche du Gave.

La Bulle « Ineffabilis ». — La Bulle *Ineffabilis* qui proclame l'Immaculée-Conception comme un dogme de foi, est un exposé grandiose des évolutions providentielles par lesquelles cette vérité révélée est enfin parvenue à sa pleine manifestation.

Voici les détails intimes de la rédaction de cette bulle, et les circonstances pleines d'intérêt qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent cet important travail.

La fête du 8 décembre 1854 n'était plus qu'à quelques jours de distance, quand Pie IX dit à Mgr Pacifici, son secrétaire :

— On m'a présenté bien des projets de bulle pour la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception, mais aucun ne me plaît. Mettez-vous à l'œuvre, et préparez-moi une rédaction qui me convienne.

— Très Saint-Père, s'écria le Secrétaire éperdu, il n'y a plus que quelques jours ! Comment, en si peu de temps, faire une rédaction convenable ?

— La Madone vous aidera, fut toute la réponse de Pie IX.

Le fidèle Secrétaire courba la tête et se retira comme écrasé par le travail qui venait de lui être confié.

Mais plein de confiance dans les victoires promises à l'homme obéissant, et dans la promesse en quelque sorte prophétique du Saint-Père : « La Madone vous aidera, » il se mit à l'œuvre sur-le-champ.

Son attente ne fut pas trompée : l'intervention de la Madone fut visible, tellement que le Secrétaire de Pie IX semblait être devenu le Secrétaire de la Vierge Immaculée, et écrire sous sa dictée la bulle qui allait définir comme dogme de foi sa conception sans tache.

De fait, la rapidité avec laquelle eut lieu cette rédaction surprit le pieux Secrétaire au-delà de toute expression, et réjouit grandement le Saint-Père.

Ainsi, le 8 décembre de l'an de grâce 1854, le jour même de la fête de l'Immaculée-Conception, le saint pape Pie IX put promulguer solennellement dans la basilique de Saint-Pierre l'immortelle bulle *Ineffabilis*.

La divine Vierge n'oublia pas le Secrétaire de son Immaculée-Conception.

On remarqua que cette bulle fut pour lui le point de départ d'une vie extraordinairement sainte et édifiante.

Les cardinaux, qui n'ignoraient pas la part glorieuse qu'il avait eue dans la rédaction de la bulle *Ineffabilis*, et qui étaient chaque jour témoins de sa vie exemplaire, eurent l'idée de le faire élever à la dignité de cardinal, ne doutant nullement de l'assentiment de Pie IX.

Quelle ne fut pas leur surprise, quand ils le virent se recueillir et hésiter, et finalement

dire d'un ton résolu : « Non, c'est la Madone qui veut elle-même le récompenser ! »

Cette parole, qui ne manqua pas d'être rapportée à Mgr Pacifici, fut pour lui comme une prédiction de sa mort prochaine.

La maternelle protection qu'elle lui annonçait de la part de la Vierge immaculée, émut profondément son cœur et lui fit répandre bien des larmes de joie et de reconnaissance.

Le souvenir de la parole de Pie IX fit naître en lui une idée aussi pieuse que simple et naïve. C'était de faire sur parchemin une belle copie de la bulle, puis de la faire signer par Pie IX, et de l'emporter avec lui dans la tombe, comme un passeport pour le ciel.

L'idée fut exécutée, et un jour il dit au pape :

— Très Saint-Père, vous avez dit que la Madone voulait me récompenser de la part que j'ai eue à la rédaction de la bulle *Ineffabilis*.

— Oui, dit en souriant Pie IX, je l'ai dit, et c'est vrai.

— Eh bien ! reprit Mgr Pacifici, l'idée m'est venue d'emporter avec moi un exemplaire authentique de la bulle.

Déroulant alors son parchemin, il pria le Saint-Père d'y apposer sa signature.

L'idée plut extrêmement à Pie IX, qui parapha la bulle de sa plus belle main.

Le saint prélat ne survécut pas longtemps à cette entrevue intime et pleine des plus vives émotions. La Sainte Vierge avait à cœur de l'attirer près d'elle pour ne pas lui faire trop attendre la récompense qu'elle lui réservait. Après quelques années remplies de grâces et de mérites, Mgr Pacifici mourut de la mort des justes. Il emportait avec lui la copie authentique de la bulle *Ineffabilis* pour la présenter à la Sainte Vierge dans le ciel. Elle sera sans doute un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Chacun de nous, s'il travaille dans la limite de sa position et de ses forces à glorifier la Vierge conçue sans péché, peut compter aussi sur une belle récompense, car elle dit à tous : *Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle.*

Confiance récompensée. — Pendant l'attaque dirigée par le général Fosse sur Goldsborough, dans la Caroline du Nord, au cours de la guerre de Sécession, un jeune soldat, atteint par un boulet, fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Incapable de parler, il avait pourtant conscience de son état, et il entendait non loin de lui des hommes d'ambulances, venus après le combat pour ramasser les blessés.

— Sainte Mère de Dieu, disait-il en lui-même, je suis en péché mortel, ne me laissez pas mourir sans un prêtre.

Comme une réponse directe à sa prière, les brancardiers arrivèrent jusqu'à lui. Mais, s'aper-

cevant qu'il touchait à sa fin, ils dirent avec insouciance :

— Oh ! inutile de nous arrêter pour celui-là, il sera mort avant que nous l'ayons porté jusqu'à l'ambulance.

Et ils s'éloignèrent, laissant le malheureux qui avait entendu leurs paroles. Se voyant ainsi abandonné des hommes, il supplia la Sainte Vierge plus instamment de ne pas permettre qu'il mourût avec ses fautes. Déjà les ambulanciers étaient à une certaine distance, lorsque l'un d'eux, plus humain peut-être que les autres, dit à ses compagnons :

— Il faut que je retourne à ce malheureux, je ne puis laisser un camarade mourir comme cela sans essayer de le sauver.

Il revint avec quelques autres, et lorsqu'ils furent auprès du blessé, celui-ci retrouva assez de force pour leur dire :

— Pour l'amour de Dieu, emportez-moi d'ici !

Ils le mirent sur un brancard et le portèrent au camp, où d'autres soldats, en grand nombre, luttaient contre la mort. Quand tous les blessés furent ramassés, ils furent transportés à l'hôpital militaire de Newborn, desservi par les Sœurs de la Merci.

Quand le docteur eut sondé et bandé les plaies du pauvre soldat qui avait imploré avec tant de ferveur le secours de la Sainte Vierge, il dit aux Sœurs qu'il n'y avait pas la moindre espérance de guérison, que la mort était imminente et pouvait arriver d'un moment à l'autre. Le soldat ayant perdu connaissance, l'une des Sœurs s'installa à son chevet. Après quelques instants, elle s'aperçut qu'il cherchait quelque chose, et que l'ayant trouvé, il ouvrait les yeux avec un air de satisfaction. Se penchant vers lui pour savoir la cause de sa joie et lui dire quelques bonnes paroles, elle le vit serrer son scapulaire.

— Bénie soit la Mère de Dieu, ma Sœur, dit-il ; elle a écouté ma prière et ne m'a point abandonné.

Alors, en paroles entrecoupées, il lui dit la frayeur qu'il avait eue de mourir en état de péché sur le champ de bataille.

— Et maintenant, ma Sœur, continua-t-il, amenez-moi un prêtre sans retard ; je sais que je n'ai plus longtemps à vivre, et il y a bien des années que je ne me suis confessé.

L'aumônier de l'hôpital accourut près du moribond, qui, avec la plus grande ferveur, se réconcilia avec Dieu, reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique.

Quand la Sœur l'eut aidé à faire son action de grâces, il lui ouvrit son cœur :

— Depuis mon enfance, dit-il, j'ai mené une vie de vagabond et d'insouciant ; je ne me suis pas approché une seule fois des Sacrements depuis ma première Communion. Mais j'ai toujours conservé un peu d'amour pour la Sainte Vierge, car, dès mon enfance, ma mère,

une brave Irlandaise, avait implanté son culte dans mon cœur. En m'enrôlant dans une des compagnies militaires si rapidement formées en ces derniers temps, j'ai eu soin de me procurer deux scapulaires comme deux pièces nécessaires de mon équipement. J'ai eu raison de me placer sous le patronage de Marie, elle m'a protégé visiblement.

Les Sacrements reçus lui avaient rendu un peu de force pour quelques heures ; mais bientôt il retomba dans une faiblesse extrême, et, le soir du second jour après son arrivée à l'hôpital, il rendait paisiblement son âme à Dieu.

Dieu m'appelle ! — Un missionnaire Lazariste, mort en Italie il y a quelques années, prêchait une retraite de jeunes filles à Constantinople, au moment où éclatait une épidémie de choléra.

Le matin du troisième jour de la retraite, le missionnaire voit arriver, de bonne heure, une des jeunes filles qui suivaient les saints exercices.

— Mon Père, je désire me confesser et faire la sainte Communion ce matin ; après la messe je vous en dirai la raison.

Cette jeune fille apporta à ces saintes actions une ferveur toute particulière.

Après la messe elle dit au missionnaire : « Mon Père, cette nuit, je ne dormais pas. Il m'a semblé que le moment de ma mort était arrivé, et mon âme, se séparant de mon corps, fut emportée par mon ange gardien devant le Tribunal du souverain Juge.

« Ce n'était plus ce Sauveur si bon, si miséricordieux, dont on nous a souvent parlé, c'était un Juge inexorable. De tous les coins du monde arrivaient des âmes pour paraître à ce redoutable Tribunal. Des milliers allaient en enfer, un assez grand nombre allaient en Purgatoire, mais, qu'elles étaient rares les âmes qui montaient droit au ciel !

« Saisie de crainte, éperdue, je lève les yeux. O bonheur ! la Vierge Immaculée, ma bonne Mère était là et elle fixait sur moi des regards d'une douceur infinie. Rassurée par cette radieuse apparition, du fond de mon cœur s'échappe ce cri que je redisais si souvent sur la terre : Bonne Mère, secourez-moi, sauvez-moi !

« J'étais aux pieds du Juge suprême, mon sort allait être prononcé pour l'éternité !... Tout à coup, une voix se fit entendre, voix si mélodieuse que jamais harmonie de la terre ne pourra en approcher, et cette voix disait en me montrant : « Mon Fils, c'est mon enfant ! »

« Alors, Notre-Seigneur se tournant vers sa glorieuse Mère, lui répondit dans un langage divin dont rien ne peut redire l'expression : « Ma Mère, puisqu'elle est à vous, jugez-la vous-même ! » Et pour tout jugement la Reine

de tous les Saints m'ouvrait ses bras et je m'y précipitais avec bonheur ! J'étais heureuse pour l'éternité !... »

La jeune fille se tut, sa figure rayonnait comme si la vue de ce bonheur était encore devant elle...

Le missionnaire, plus impressionné qu'il ne voulait le faire paraître, prêcha ce même matin sur la nécessité de se préparer à la mort.

A peine avait-il terminé, qu'on vint le chercher en toute hâte : une des jeunes filles qui suivaient la retraite venait d'être prise du terrible mal.

Dans ce pauvre corps se tordant sous les étreintes de la souffrance, il reconnaît la jeune fille du matin :

— Mon Père, je vous le disais bien, Dieu m'appelle !

Et, deux heures après, avec un rayonnement du Ciel sur la figure, son âme s'envolait vers le bonheur éternel tandis qu'elle répétait pour la dernière fois :

— Ma Mère, secourez-moi, sauvez-moi !

Le maréchal Pélissier. — En Crimée, dans un dernier Conseil de guerre, le maréchal Pélissier avait décidé qu'un assaut suprême serait livré à Sébastopol le 8 septembre. Après le Conseil, un des généraux lui adressa de discrètes observations sur cette date : peut-être déplairait-elle aux Anglais qui verraient dans la désignation du 8 septembre, jour de la Nativité de la Mère de Dieu, une coïncidence préméditée frisant la dévotion. « Laissez-moi tranquille, répliqua avec sa vivacité naturelle le général Pélissier, si les Anglais n'aiment pas la Sainte Vierge, tant pis pour eux ; voilà tout ! Un roi de France a consacré la monarchie à Marie ; je veux vouer spécialement l'armée française que je commande à cette bonne Madone ! Ma date dévote est bien et dûment choisie. L'assaut de Sébastopol aura lieu le jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge... » Et Sébastopol fut pris le 8 septembre.

La dernière pensée du vainqueur de Sébastopol, pensée depuis longtemps mûrie, fut de léguer sa victorieuse épée à Notre-Dame d'Afrique. Se sentant mourir, il reçut son évêque comme un fils son père en Jésus-Christ, et bénit publiquement le Seigneur de lui avoir accordé le pardon de ses fautes. Il reçut avec une piété visible l'onction suprême et baisa avec amour, après l'avoir demandée lui-même, une Croix du Saint-Sépulcre et celle de son évêque. Dans la nuit qui précéda sa fin, il joignit spontanément les mains en signe de prière et de confiance, et enfin il s'éteignit dans une résignation calme et vraiment sublime.

La fille du Septembreur. — Un des monstres de cruauté qui se signalèrent si horriblement pendant les massacres du 2 septembre 1792, eut, peu après cette affreuse journée,

une fille qu'il nomma Lucrèce, et dont il célébra la naissance par les plus infâmes orgies. Au milieu du dîner, se levant, un couteau sanglant à la main :

— Avec celui-ci, s'écria-t-il d'une voix féroce, j'ai tué quatorze prêtres aux Carmes et cinq à Saint-Firmin, sans compter ceux de l'Abbaye, et je me promets d'expédier encore celui qui viendrait me parler de baptiser ma fille Lucrèce ; j'en jure comme ce Romain...

La mémoire lui fit défaut, et il termina par un affreux blasphème.

Mais Marie couvrait d'une aile tutélaire cette pauvre enfant, et, malgré les séductions de l'exemple, Lucrèce resta pure comme ces lys qui croissent quelquefois au milieu des marais les plus infects.

En 1813, la fille du septembriseur tomba malade et la maladie fit de si rapides progrès qu'elle se trouva bientôt à l'extrémité. On essaya de décider le père à lui procurer la grâce baptismale ; mais ce dernier, renouvelant le serment de 92, menaça de nouveau de tuer le prêtre qui se présenterait à cet effet. Il y avait là de quoi exciter le zèle d'un ministre du Très-Haut, puisque, à tout prendre, le danger même qu'il allait courir pourrait lui valoir la palme du martyr ; aussi M. l'abbé D..., qui en fut instruit, prit la résolution de se présenter chez le révolutionnaire, déguisé en médecin qui venait offrir ses services pour une malade qu'on lui avait dit désespérée. Les services furent acceptés ; il est introduit, et pendant que le père va préparer lui-même une boisson adoucissante, le prétendu médecin révèle à la hâte son caractère à Lucrèce, lui demande si elle veut recevoir l'eau de la régénération :

— Oh ! oui, Monsieur, je le désire depuis longtemps, répondit l'enfant de Marie ; hâtez-vous de me procurer ce bonheur.

Le père entra quand le prêtre prononçait les dernières paroles sacramentelles, il apportait à sa chère Lucrèce la boisson demandée par le médecin :

— O mon père, ne m'appellez plus Lucrèce, répliqua la jeune néophyte, je m'appelle Marie, je m'en vais voir ma mère et ma patronne !

Et elle expira...

Le père, d'abord furieux à la vue de l'homme de Dieu, se sentit tout d'un coup comme miraculeusement désarmé, et, après deux heures d'une douleur muette et d'une indécision sensible, il se leva tout à coup et, étendant la main sur le corps inanimé de Marie, il jura de réparer par la pénitence ses désordres et ses impiétés.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 januarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 8 février 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LVII. Le jugement particulier, 81.

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente. — I. Les périls de la foi catholique, 84.

Premier dimanche de Carême. — L'observance du Carême, 88.

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux. — I. La connaissance des devoirs religieux, 91.

Avis paroissiaux. — Des intentions avec lesquelles il faut faire l'aumône, 92. — La cérémonie des Cendres, 93.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — VII. Conditions et circonstances de la prière, 94.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XIV. Parabole des mines, 95.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LVII

LE JUGEMENT PARTICULIER

Tous les morts ressusciteront, et le motif de cette résurrection universelle, c'est, nous l'avons dit, que tous doivent comparaître devant le Souverain Juge pour rendre compte de leurs actions et être traités suivant leur mérite.

Nous voici donc amenés à étudier cette question du *Jugement* divin, dont la résurrection est le prélude et la vie éternelle la sanction. Sujet grave et émouvant entre tous, puisqu'il s'agit de nos suprêmes intérêts, de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Aussi, voulant que vos convictions soient solidement appuyées en pareille matière, je ne chercherai point à frapper votre imagination et à émouvoir votre sensibilité, mais je m'efforcerai d'éclairer mon sujet des pures lumières de la foi et des arguments certains de la raison.

Or, la révélation et la raison sont d'accord pour nous enseigner que les hommes sont soumis après la mort à un double *Jugement* : l'un GÉNÉRAL en présence de l'humanité tout entière, mais qui n'est, en quelque sorte, que la ratification publique et la proclamation solennelle d'un jugement antérieur, immédiatement consécutif à la mort. C'est le jugement PARTICULIER, dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui. Vous en démontrerez la *certitude*, vous en ferez connaître l'*objet*, vous en exposerez les *conséquences*, fera la matière et le partage de cette instruction.

I. — Sa certitude

Ce ne sont pas seulement les Juifs et les chrétiens, c'est-à-dire les peuples éclairés par

la révélation divine, qui ont cru au jugement de l'homme après la mort. Déformée sans doute par les grossières fictions de la mythologie populaire, mêlée à de graves erreurs dans les doctrines des philosophes, l'idée d'un juge souverain faisant comparaître à son tribunal les « ombres » des mortels, assignant à chacune la récompense ou le châtimement, se retrouve chez tous les peuples, dans toutes les religions.

1. D'où vient cette universelle persuasion d'un jugement et de ses sanctions après la mort ? D'une révélation primitive altérée, avec le temps, par l'ignorance et les passions humaines ? Peut-être. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette hypothèse. La *raison*, en effet, ne proclame-t-elle pas avec une évidence irrésistible que l'homme, par là même qu'il est libre, est aussi *responsable* et par conséquent doit *répondre*, c'est-à-dire rendre compte de sa conduite ? A la brute qui obéit fatalement à son instinct, qui ignore la cause et la portée de ses actes, on n'attribue ni mérite ni culpabilité, on n'assigne ni récompense ni châtimement. Mais qui donc oserait soutenir que l'être raisonnable, sachant ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, peut à son gré se déterminer pour le bien ou pour le mal, pour le vice ou pour la vertu, se montrer juste ou injuste, sans que jamais il ait à s'expliquer sur ses déterminations, à recevoir d'un juge compétent l'éloge ou le blâme, la justification ou la condamnation ? Ne serait-ce pas se mettre en contradiction avec le genre humain lui-même qui, de tout temps, a eu des tribunaux et des juges, pour veiller à l'observation des lois, défendre la justice et la vérité, châtier le mensonge et l'iniquité ?

Oui, il est manifeste que l'homme, être intelligent et libre, doit rendre compte de l'usage qu'il a fait de son intelligence et de sa liberté, comme l'administrateur doit compte de sa gestion. N'est-il pas en effet l'administrateur des biens divins ? Ne tient-il pas de Dieu, et de Dieu seul, sa vie et toutes ses facultés ? L'usage, — et non la propriété, — de l'une et des autres n'est-il pas réglé par des lois supérieures et absolument impératives, gravées dans l'intime de sa conscience ou inscrites dans le code positif des commandements divins ?

C'est donc devant le souverain Législateur, devant le Maître de tous les biens dont il a eu la jouissance momentanée, que l'homme doit, à la fin de sa carrière terrestre, justifier de l'emploi de sa vie conformément aux lois divines. Telle est la conclusion irréfutable que fournit la raison.

Et cette conclusion apparaît d'autant plus nécessaire que seul le Juge divin peut juger l'homme en toute équité. Les tribunaux terrestres ne connaissent que des actes extérieurs et de ceux seulement qui sont contraires à la

loi; ils sont exposés à l'erreur, à la défaillance, à la partialité. L'opinion publique décerne l'éloge ou le blâme aux vivants, parfois elle porte les défunts à la gloire ou les voue à l'exécration; mais qui ne sait combien elle est aveugle, inconstante et injuste? Il faut à l'homme un juge parfaitement éclairé, à qui rien n'échappe du passé, ni les œuvres les plus minimes, ni les intentions les plus secrètes; un juge d'une compétence absolue, sachant apprécier tous les mérites, dévoiler toutes les iniquités, marquer tous les degrés de la vertu et sonder tous les replis du vice; un juge inaccessible à la faiblesse, à la crainte, à la faveur, à tout autre sentiment que celui de la pure justice; un juge, enfin, apte à punir et à récompenser dans la mesure rigoureusement proportionnée au mérite. Un tel juge ne peut être que Dieu.

2. Ce que la *raison* proclame *nécessaire*, la *foi* le déclare *certain*. Oui, l'homme comparaitra devant le tribunal de Dieu; oui, tout au sortir de cette vie, il rendra compte au Souverain Juge de tous ses actes et il entendra la sentence qui fixera son sort à jamais. Ecoutez, mes frères, les témoignages qui attestent l'existence du jugement particulier.

Voici d'abord le texte bien connu de S. Paul : « Il a été décrété que tous les hommes mourront une fois et qu'après leur mort aura lieu leur jugement. » (Héb., ix, 27). En rapprochant ces deux idées de mort et de jugement, l'apôtre semble bien indiquer qu'il n'y aura aucun intervalle entre l'une et l'autre. D'ailleurs, par la bouche du Sage, l'Esprit-Saint avait déjà affirmé qu'« il est facile pour Dieu de rendre, le jour même de la mort, à chacun selon ses œuvres..., qu'à la fin de la vie de l'homme ses œuvres sont dévoilées. » (Eccli., xi, 28, 29). La même pensée se retrouve dans les paraboles du Sauveur, où nous voyons l'intendant rendre ses comptes dès que lui est signifié le retrait de sa charge (Luc, xvi, 2), les ouvriers de la vigne recevoir leur salaire dès que le soir est arrivé. (Mt., xx, 8). Ainsi, aussitôt venue la nuit de la mort, aussitôt sa gestion terminée, l'homme est appelé devant son Maître pour lui rendre ses comptes et en recevoir son juste salaire.

Voulez-vous des témoignages plus précis encore? Nous lisons dans l'Ecriture que Coré, Dathan et Abiron, coupables de révolte contre Moïse, furent engloutis tout vivants par la terre entr'ouverte et précipités dans les enfers (Num., xvi, 31-33); que les habitants de Sodome et de Gomorrhe, après la destruction de leurs villes, furent précipités dans les flammes éternelles. (Jud., i, 7). Nous savons que Notre-Seigneur, en montant au ciel, y introduisit les âmes des justes qu'il avait retirées des Limbes. Lui-même nous présente le pauvre Lazare dans le sein d'Abraham, tandis que le mauvais riche expie dans les feux de l'enfer son avarice

et sa dureté; et puis, en mourant sur la croix, il promet au bon larron de l'introduire sans retard dans le paradis. Est-ce assez pour vous convaincre qu'il y a dès maintenant, par conséquent avant le jugement général, des damnés dans l'enfer et des bienheureux dans le ciel? Qui donc oserait penser que les uns et les autres sont ainsi condamnés aux supplices infernaux ou admis à la béatitude céleste, sans qu'auparavant un jugement ait manifesté leurs droits à la récompense ou au châtiment? Ce jugement, c'est le *Jugement particulier*. Disons maintenant ce que sera ce jugement.

II. — Son objet

« *Post hoc autem judicium*. Après la mort le jugement. » Essayons, mes frères, de nous représenter la scène effrayante, mais bien réelle, qui se passe après le décès de chaque homme, qui se passera après notre décès.

Le malade vient d'expirer. Sur la couche funèbre, autour de laquelle retentissent les sanglots des assistants, le corps gît, gardant dans son immobilité les marques de la lutte suprême. Ce n'est plus qu'un cadavre, en attendant qu'il devienne ce « je ne sais quoi » qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Mais l'âme immortelle, l'âme qui a quitté ce corps voué à la décomposition, qu'est-elle devenue?

1. Aussitôt délivrée des liens corporels, elle se trouve face à face avec Dieu. Elle n'a pas à le chercher bien loin, il est là, devant elle, puisqu'il est partout présent. Mais, alors que cette divine présence n'était pour elle qu'un objet de foi, tant qu'elle était revêtue de son enveloppe charnelle, Dieu maintenant se manifeste visiblement à l'âme dans sa majesté de souverain et de juge. Ah! comme elle se sent petite et misérable! comme elle tremble devant ce juge inexorable! Et personne autour d'elle pour la consoler et la défendre. Elle est seule, sans parents, sans amis, seule avec l'arbitre souverain de sa destinée.

Et sans retard l'examen se fait. Ah! mes frères, ne vous représentez point ici un interrogatoire à l'exemple de ceux dont vous avez été témoins devant les tribunaux humains. Dieu n'a pas besoin de nos formalités, de nos enquêtes, de nos longues discussions juridiques. La cause est depuis longtemps instruite par le Juge qui n'ignore rien des actes du comparant. Celui-ci à son tour est bien vite mis en présence des faits et gestes de toute sa vie. En un clin d'œil, le livre de sa conscience est ouvert devant lui, il y lit toutes ses bonnes actions avec les particularités qui en augmentent ou en diminuent le mérite, toutes ses fautes aussi avec leurs circonstances aggravantes ou atténuantes. En moins de temps que n'en met l'éclair à sillonner la nue, toute sa carrière terrestre s'est retracée devant l'âme et, la lumière divine en pénétrant tous les recoins, il n'y reste rien d'obscur, rien d'ignoré,

Dès lors, à quoi bon un interrogatoire, à quoi bon une discussion, à quoi bon des témoignages, à quoi bon des plaidoiries ? Les faits sont par eux-mêmes si évidents, si indiscutables, si clairement en apparaissent les motifs, les circonstances, les conséquences, que la cause est entendue aussitôt que proposée, et que l'âme prononce en même temps que le Souverain Juge sa sentence de condamnation ou de justification.

Il n'y a donc au tribunal divin ni accusateurs, ni avocats. Si parfois on usurpe ce langage emprunté à nos usages judiciaires, il ne revêt ici qu'un sens figuré, marquant que Dieu manifeste à l'âme tous les motifs qui contribuent à sa culpabilité ou à son excuse. Y a-t-il des témoins à cet examen de l'âme par Dieu ? Il ne nous est pas défendu de le supposer, de nous représenter l'ange gardien de l'âme prêt à l'introduire, après une sentence favorable, dans le séjour du bonheur, et aussi l'inférieur séducteur espérant une proie nouvelle à traîner dans son horrible prison. Mais ce sont là des questions plus curieuses qu'utiles, dont Dieu d'ailleurs s'est réservé le secret. Ce qu'il nous importe davantage de savoir et de méditer, ce sont les choses mêmes qui feront la matière du jugement.

2. Sur quoi donc serons-nous jugés ? Es-sayons de nous former une idée précise à ce sujet.

Dieu, d'abord, nous demandera compte de l'usage que nous avons fait de ses *dons*. Notre santé, nos forces corporelles, nos talents et nos facultés, notre temps, nos richesses, notre crédit : comment avons-nous employé tous ces *biens temporels* ? Les avons-nous fait servir à la gloire de Dieu, au soulagement et à l'édification du prochain ? N'en avons-nous pas abusé, au contraire, pour l'injustice et de coupables satisfactions ? — Quel profit avons-nous tiré des *grâces spirituelles* versées sur nous avec tant de prodigalité ? Grâces des sacrements, du baptême, des absolutions, des communions... ; grâces des instructions, des bons conseils, des bons exemples ; grâces des retraites et des missions ; grâces intérieures des bons désirs, des remords ; grâces des souffrances et des châtiments. N'avons-nous pas négligé, dédaigné ces secours divins ? *Redde rationem* ; rendez compte de tout ce que vous avez reçu.

Rendez compte de tout ce que vous avez fait. Où sont vos *bonnes œuvres* : vos prières, vos pénitences, vos aumônes ? N'ont-elles pas été viciées par l'orgueil ou l'intérêt, mêlées à toutes sortes d'imperfections ?

Rendez compte de vos *fautes*. Ah ! douloureux mais inévitable examen qui embrassera les péchés de toute la vie ! péchés de la première enfance, péchés de la jeunesse si facilement commis et si peu regrettés, péchés de l'âge mûr plus réfléchis, péchés de la vieillesse que n'assagit pas toujours la pensée de la mort

prochaine. Rien ne sera oublié, ni le nombre, ni la gravité, ni les péchés publics, ni les péchés commis dans le secret ; les pensées mêmes, les désirs les plus intimes des cœurs corrompus, seront révélés. Omission des devoirs, négligences dans leur accomplissement ; manquements envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même ; toutes les fautes seront comptées, pesées dans la balance de la justice divine.

Avec ses péchés personnels seront reprochés à l'âme les *péchés d'autrui* dont elle aura été la cause ou l'occasion. Ah ! pécheurs scandaleux, songez qu'il vous faudra rendre compte des conséquences de vos paroles blasphématoires, de vos écrits impudiques, de vos conseils pervers, de vos mauvais exemples ; il vous faudra rendre compte des âmes perdues par votre faute. *Malheur à celui par qui le scandale arrive !* (Mat., xviii, 7).

Arrêtons là, mes frères, cette incomplète énumération. Elle suffit amplement pour vous donner une idée de la rigueur et de l'équité du jugement divin. Puisse-t-elle aussi nous en inspirer une salutaire frayeur et nous exciter à la pénitence, qui nous méritera l'indulgence du juste Juge ! Écoutons maintenant la sentence qui va terminer le procès.

III. — Ses conséquences

A la lumière divine qui éclaire tous ses actes, l'âme discerne nettement son état, elle sait si elle est *digne d'amour ou de haine*, souillée par le péché ou purifiée par la grâce. Aussi elle approuve sans réserve le jugement que Dieu va prononcer, proclamant avec le psalmiste la justice de son juge et l'équité de sa décision : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*. (Ps., cxviii, 137).

Quelle sera donc la sentence du souverain Juge ? Ah ! mes frères, il faut en ce moment écarter de votre esprit l'idée d'un Dieu tout prêt à l'indulgence et au pardon, ne demandant qu'à ouvrir les bras au pécheur repentant et à oublier ses iniquités. Oui, tel est bien en effet le Dieu que nous connaissons ici-bas, le Dieu qui, dans son tribunal sacramental, ne prononce que des sentences de miséricorde et de réconciliation. Oui, tant qu'il est sur la terre, l'homme est assuré de trouver, s'il le veut, l'oubli de ses fautes et le pardon de tous ses péchés. Mais en franchissant le seuil de l'éternité, l'âme a laissé derrière elle le temps du repentir et de la miséricorde pour entrer dans celui de l'infinie justice. Innocente ou coupable, souillée ou purifiée, elle restera éternellement ce qu'elle était au moment de sa séparation d'avec le corps. Le Dieu devant qui elle comparait n'est plus le père du prodigue repentant, c'est le juge inexorable qui prononce selon la stricte justice. La sentence qu'il va porter ne saurait être une sentence d'absolution ou de réconciliation, elle est né-

cessairement une sentence de condamnation ou de justification, de châtiment ou de récompense.

1. Sentence de *condamnation* ! C'est celle qui fond sur le malheureux pécheur impénitent. Il a, durant sa vie, foulé aux pieds la loi du Seigneur, avalé l'iniquité comme l'eau, et, resté sourd à la voix du remords, aux appels réitérés de la grâce, il a été surpris par la mort dans l'état du péché. L'examen de sa conscience a tourné à sa confusion. Et voilà que de la bouche du juste Juge tombent ces terribles paroles : « Retire-toi de moi, ouvrier d'iniquité. Va-t'en, maudit, au feu éternel ! » Et le voilà pour jamais condamné aux supplices de l'enfer. Ah ! comme il regrette amèrement alors les désordres de sa vie ! Comme il voudrait pouvoir réparer, fût-ce au prix des plus cruels sacrifices, ses égarements passés ! Il n'est plus temps. C'est le gouffre de l'enfer qui s'ouvre pour l'engloutir, c'est là que son âme va, loin de Dieu, commencer une expiation sans espérance et sans issue : *in inferno nulla est redemptio*. C'est là qu'au jour du Jugement dernier, le corps qu'elle a animé lui sera de nouveau réuni pour partager ses horribles souffrances.

2. Qu'elle est consolante, au contraire, la sentence de *justification* ! Le voici en face de son juge, cet homme juste et charitable, fidèle observateur des lois divines, qui a sagement administré les biens de son maître et a passé en faisant le bien. Sa vie peut-être n'a pas été entièrement exempte de faiblesses, il a connu quelques défaillances, mais il a pleuré ses fautes, il les a lavées dans les eaux de la pénitence et c'est revêtu de la robe d'innocence que son âme a comparu au tribunal divin. Que peut-il attendre du souverain Juge qui a constaté ses bonnes œuvres et reconnu ses pénitences expiatoires, sinon un accueil bienveillant, la douce parole du roi de l'Evangile : « Venez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre maître. » Et voilà une âme jugée digne de la félicité du ciel, admise à posséder l'éternelle béatitude, qu'un jour aussi le corps, son associé terrestre, partagera avec elle.

3. Ainsi, la réprobation des méchants avec l'enter pour sanction, la justification des bons avec la récompense du ciel : tels sont les deux termes opposés de la sentence qui clôt le Jugement particulier. Toutefois, si Dieu condamne irrévocablement et immédiatement au feu de l'enfer l'âme qu'il a jugée coupable, il n'admet pas toujours sans retard aux joies du paradis celle qu'il a proclamée juste. C'est que la divine justice ne saurait décerner le bonheur parfait qu'aux âmes parfaitement pures. A celles qui, bien que revêtues de sa grâce, gardent encore quelques traces de la souillure terrestre, à celles qui n'ont point payé entière la dette de leurs fautes pardonnées, le souverain Juge impose un délai, une épreuve mo-

mentanée. Elles devront, privées pour un temps de la vision béatifique, passer par les flammes expiatoires du purgatoire, jusqu'à ce qu'elles aient achevé leur purification et acquitté le reste de leur dette. Epreuve douloureuse sans doute, mais qu'adoucît la certitude d'un bonheur plus ou moins prochain.

« *Après la mort le jugement.* » C'est sur cette parole plusieurs fois rappelée que je veux clore mon instruction. Je serai jugé aussitôt après ma mort, jugé sur tous mes actes, sur toutes mes paroles, sur toutes mes pensées, jugé avec une rigueur inexorable, et de ce jugement dépendra mon sort éternel aussitôt fixé. Quelle impressionnante vérité, mes frères, et combien propre à rendre notre vie sérieuse, digne et sainte ! Nous qui redoutons si fort les jugements des hommes, les sentences de l'opinion, comment pourrions-nous ne pas trembler à la pensée du jugement divin auquel nous n'échapperons pas ? Or, il dépend de nous de le rendre moins redoutable et même de lui enlever tout motif d'effroi. Vivons, parlons, agissons, pensons comme si chaque heure de notre existence, chacune de nos paroles, de nos actions, de nos pensées, devait être immédiatement appréciée au tribunal du Juge suprême. Faisons ce qu'il approuverait, évitons ce qu'il condamnerait. De la sorte nous connaîtrons à l'avance la sentence qui nous sera réservée, celle qui appelle le serviteur fidèle à partager la joie de son maître. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES DE CARÈME SUR LES PÉRILS DE L'HEURE PRÉSENTE

I

LES PÉRILS DE LA FOI CATHOLIQUE

Vosmetipsos tentate si estis in fide; ipsi vos probate.

Examinez et voyez si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes. (II Cor., xiii, 5).

Mes frères,

Je voudrais, pendant ce Carême, vous parler des périls qui, à l'heure présente, nous menacent dans nos intérêts spirituels et dans nos destinées éternelles. Ces périls sont nombreux, ils sont graves, ils sont pressants, et j'estime qu'il est de mon devoir, après vous les avoir signalés, de vous dire ce que l'Eglise attend de vous pour votre propre défense, et pour la défense aussi de tous ceux qui vous sont chers.

Remarquez-le bien : il n'y a rien dans ce qui arrive, dans les événements de ces derniers temps, il n'y a rien qui doive nous étonner.

La paix n'est pas de ce monde ; Jésus-Christ a remis à l'Eglise un glaive, et c'est pour qu'elle combatte ; c'est pour que, militante, elle se mesure avec ses ennemis et qu'elle coure la fortune des batailles, non pas sans doute

des batailles où se joue la vie des corps, mais des batailles où se joue la destinée des âmes.

L'apôtre S. Paul s'écriait fièrement : « J'ai combattu le bon combat! *Bonum certamen certavi.* » — C'est à un pareil combat que je vous convie, pour le triomphe de la religion sur l'impénétrabilité, du bien sur le mal.

Ce soir, dans une première conférence, je vous parlerai des périls de la foi catholique. Quels sont ces périls? D'où viennent-ils? Et quels devoirs vous imposent-ils?

I

Vous savez, mes frères, ce que c'est que la foi catholique. C'est une vertu, — mais une vertu qui vient directement de Dieu, — une vertu qui, entrée en nous, porte comme sur un fondement inébranlable toute la vie chrétienne. C'est une vertu qui consiste à croire de tout son esprit, et aussi de tout son cœur, non seulement l'existence de Dieu, mais toutes les vérités, même les plus profondes, même les plus obscures, même les plus mystérieuses que Dieu a enseignées, qu'il a révélées au monde, et que l'Eglise nous propose de sa part, avec une infaillible autorité. Et pour tout dire en un mot, mes frères, la foi catholique c'est le *Credo* que vous avez appris dans votre enfance, avec ses douze articles. La foi catholique, c'est le *Credo* qui peu à peu prend notre âme et l'élève au-dessus d'elle-même. Ce n'est pas quelque chose de froid, de mort; c'est quelque chose de vivant qui éclate sur nos lèvres, quand, à genoux, nous nous écrions : « O Dieu, ô Père, ô Fils, ô Saint-Esprit, moi qui ne suis qu'un homme, sujet à tant d'erreurs, je fais profession de vous croire pleinement, sans réserve, parce que vous êtes la vérité infinie, la vérité qui ne se trompe pas et qui ne trompe jamais! »

Voilà, mes frères, ce que c'est que la foi, et il n'y a pas deux sortes de foi : la foi du savant et la foi de l'ignorant, la foi du riche et la foi du pauvre, la foi du prêtre et la foi du charbonnier.

Il n'y a qu'une foi ; car devant Dieu, devant la science infinie de Dieu, quelle différence si grande, je vous prie, peut-il y avoir entre un théologien et un charbonnier?

D'ailleurs, je ne sais rien de plus beau que la foi confiante et naïve de celui-ci. Il demeure au milieu des bois, loin des humains, parmi les frimas de l'hiver ou bien parmi les floraisons du printemps, et il est tout à son humble travail. Mais s'il n'a rien des richesses, du luxe et des jouissances de la terre, les arbres de la forêt lui laissent voir assez du ciel pour que, heureux tout de même, le regard tourné vers Dieu, mêlant sa vie qui prie aux cantiques des oiseaux, au bourdonnement des insectes, à toutes les harmonies de la nature, il exprime, de ses lèvres pieuses, les désirs de son âme en murmurant la prière de son enfance, la seule

de toute sa vie : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Eh bien! mes frères, cette foi-là, — la foi de nos pères, — cette foi dont vous avez été les témoins émus, parce qu'elle animait leur vie et qu'elle répandait jusque sur leur mort un charme infini, cette foi qui inspirait à l'abbé Edgeworth, à l'adresse de Louis XVI sur l'échafaud, en face de la guillotine, une des plus sublimes paroles qui soient jamais sorties d'une bouche humaine : « Fils de saint Louis, montez au ciel! » cette foi qui faisait dire au comte Schouvaloff à ses amis venus pour l'assister dans son agonie : « Merci, au revoir, là-haut!... » cette foi qui parlait par la bouche d'une illustre fille de saint Vincent de Paul, de la sœur Rosalie, quand elle disait à Donoso Cortès près de s'éteindre : « Vous allez paraître devant Dieu, souvenez-vous de moi! » cette foi-là est en péril.

Vous vous rappelez l'exclamation fameuse de Bossuet, dans l'oraison funèbre de Madame Henriette d'Angleterre : « Madame se meurt! Madame est morte! »

C'est la même chose de la foi, parmi nous. Elle languit, elle tombe, elle se meurt chez une foule d'hommes qui n'ont presque plus rien de catholique que le nom. Et chez combien d'autres n'est-elle pas morte tout à fait, comme la lampe qui s'est éteinte, comme l'arbre qui s'est desséché, comme le cœur qui a cessé de battre!... Des preuves de ce que j'avance, vous n'en avez pas besoin. Il n'est, certes, pas nécessaire de prouver ce que chaque jour vous pouvez voir, constater avec la dernière évidence.

II

D'où cela vient-il? Il y a, pour la foi, deux sortes de périls : les périls du dehors et les périls du dedans.

Les *périls du dehors* viennent du temps, du milieu social où nous vivons.

Or, mes frères, quel péril du côté des puissants d'aujourd'hui! On a dit et répété à satiété, depuis quelque trente ans : « Le cléricisme, voilà l'ennemi! » C'était un cri de guerre contre la religion catholique.

L'histoire nous apprend que le vieux Caton, chaque fois qu'au Sénat romain il montait à la tribune, ne prenait guère la parole que pour réclamer la ruine de Carthage : *Delenda est Carthago.* — La foi catholique est comme l'antique Carthage, vouée tous les jours à la destruction et à la mort.

Aussi bien, malgré la liberté de conscience, expressément reconnue, proclamée dans nos constitutions, les catholiques sont exposés à pâtir de leur foi.

Et ils en pâtissent. Ils sont en effet soupçonnés, dénoncés, inquiétés ; leurs noms sont inscrits avec des marques de défaveur, dans des listes ; ou plutôt, pour parler comme tout le monde, sur des fiches de proscription.

Pourquoi? Mon Dieu! pour la seule chose

qu'on ne devrait pas leur reprocher : parce qu'ils vont à la messe.

Dès lors, s'il est des catholiques qui, pour rester fidèles à Dieu, renoncent, l'âme brisée, le cœur saignant, à la carrière qu'ils avaient choisie, embrassée, et qui devait leur donner la fortune et la gloire, combien n'y en a-t-il pas qui préfèrent sacrifier leur foi !

Ne me dites pas, mes frères, que ce n'est qu'un sacrifice extérieur, qu'en dépit des apparences la foi reste encore, dans leur âme, comme en un vase le parfum de la liqueur qui y a été contenue ; ne me dites pas que la foi subitement éveillée chante encore, à certains jours, à certaines heures, au fond de leur conscience de chrétiens ! Je ne saurais partager tout à fait une pareille confiance. L'homme, le chrétien qui a sacrifié sa foi, qui a donné des gages à l'impiété pour une place plus lucrative, ou bien pour un bout de ruban à sa boutonnière, cet homme a commis plus qu'une lâcheté, c'est un crime contre Dieu, et Dieu s'en venge en retirant ses dons, et parmi ces dons le plus grand et le plus nécessaire, c'est-à-dire la foi ; et la foi succombe ainsi fatalement et meurt dans l'âme qui, l'ayant méprisée un jour, n'est plus digne de l'avoir.

Quel péril ensuite du côté des lectures que l'on fait ! On a dit que la presse est une grande semeuse d'idées à travers le monde. Assurément l'image est juste, elle convient bien au rôle de la presse. Mais, vous le savez, la presse ne sème pas, ne répand pas, en tous pays, rien que des idées bonnes, saines, élevées, capables de porter au bien les générations qui les recueillent et qui s'en imprègnent. Elle sème, hélas ! elle répand à profusion, des théories risquées, des blasphèmes abominables, des impiétés qui font frémir, et toutes ces feuilles, tous ces journaux, tous ces livres pleins d'outrages contre Dieu et qu'on rencontre partout, dans les chaumières et dans les salons, au milieu des champs et dans les cabinets d'études, peu à peu font naître le doute, l'indifférence, l'impiété.

Et comment voulez-vous que la foi résiste dans les âmes qui se font, par une lecture quotidienne, les complices des ennemis de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise ? C'est impossible. C'est aussi impossible que de vivre en se nourrissant de poison.

Quel péril encore du côté des sociétés qu'on fréquente !

Avez-vous remarqué, mes frères, que les gens irréligieux n'épargnent rien pour se faire des imitateurs ? Et comme ils ont aujourd'hui, par une chance inespérée, une influence grandissante, ils mettent à leurs démarches, à leur protection, à leurs bonnes grâces, à leur crédit, une condition : c'est qu'on sera de leur parti, c'est qu'on marchera sous leur étendard, c'est qu'on s'affiliera à leur loge, c'est qu'on se joindra à eux dans toutes les manifestations

qu'ils préparent et qu'ils organisent contre l'Eglise, contre son culte, ses pratiques religieuses, ses cérémonies nuptiales ou funèbres.

Et par faiblesse, par peur, par intérêt, combien n'y a-t-il pas de catholiques qui passent à l'ennemi et qui mettent entre ses mains le trésor le plus cher qui soit pour un homme libre, pour un homme de caractère, pour un chrétien de naissance et d'éducation : le trésor de leur foi !

Quel péril enfin du côté du monde ! Le monde, aujourd'hui, malgré toutes les leçons de l'histoire, est plus que jamais affamé de bien-être, de fortune, de jouissances, de plaisirs et de voluptés.

Prenez-y garde, mes frères, il ne suffit pas de gémir sur le malheur des temps, de porter quelques paroles de condoléance à des prêtres frappés pour avoir fait leur devoir, ou bien quelques larmes de pitié à des religieux, à des religieuses qui ont dû s'exiler pour garder leurs vœux ; non, cela ne suffit pas, si l'on ne songe après cela qu'à s'amuser, à étaler son luxe, ses toilettes en des fêtes mondaines, en des représentations théâtrales ou des soirées dansantes.

On dansait dans les salons d'Hérode, quand on coupa la tête à S. Jean-Baptiste. Que les catholiques au moins s'abstiennent de pareils amusements, alors que tant d'innocentes victimes, sous les coups de la persécution qui ne désarme pas, en sont réduites aux plus cruelles extrémités !

Ou bien c'est que leur foi, au lieu d'être ferme, comme il le faut, n'est plus qu'une vague croyance ; c'est que leur foi, ramenée des hauteurs des cieux vers la terre, n'admet plus, au lieu de croix à porter, au lieu de pénitence à faire, au lieu de ciel à conquérir, que des fleurs à cueillir, des richesses à amasser et des voluptés à goûter.

Et dès lors, dans un pareil milieu, avec de pareilles habitudes, ne suis-je pas en droit de le demander : que devient la foi, et comment ne mourrait-elle pas ?...

Après les périls du dehors, les *périls du dedans* ; et ceux-ci nous sont propres, c'est en nous-mêmes, c'est dans les nouvelles générations de ce *xx^e* siècle qu'on les trouve.

Est-ce à dire, mes frères, que l'âme moderne, travaillée de toutes sortes de passions, imprégnée peu à peu du poison du mal, du poison de l'orgueil et du sensualisme, soit plus qu'autrefois rebelle à l'action de la grâce et moins apte, moins docile à se plier sous le joug bienfaisant de la foi ?

Assurément oui ; et pour nous convaincre d'un tel état de choses, il n'y a qu'à regarder les différents âges de la vie.

C'est au baptême que la foi, comme le bon grain de l'Evangile, est semée dans l'âme de l'enfant. Mais voyez comme cette semence bénie, cette semence qui vient de la main même

et du cœur de Dieu, croît lentement, péniblement dans cette âme. Car les enfants, vous le dites vous-mêmes, et vous vous en plaignez, les enfants ne sont plus guère pénétrés de la pensée de Dieu.

La langue de la foi, c'est la prière. Ils ne prient plus, ou ils prient si mal que rien qu'à les voir parfois on est attristé jusqu'aux larmes!

Le grand Albuquerque, dans une violente tempête, prit entre ses bras un petit enfant, et en le faisant prier de ses lèvres innocentes et pures, il obtint, comme un miracle, le salut du vaisseau. Oseriez-vous, avec les enfants d'aujourd'hui, dans un moment de détresse, tenter la même expérience et penseriez-vous être exaucés?

Voici la première communion; c'est la rencontre de Jésus et de l'adolescent; c'est Jésus dont le cœur déborde d'amour et qui se donne tout entier. Je veux bien croire qu'à ce moment béni, à cet instant unique dans la vie, où Dieu dit à un enfant déjà grandi: « Me voici, prends-moi, mange ma chair, bois mon sang, pour que tu vives de moi, » je veux bien croire que cet enfant, en présence de l'Eucharistie et dans la communion, a une foi profonde, ardente.

Mais après?... Les premières étreintes, les premières effusions passées, que devient la foi, dans ces jeunes âmes? Vous ne le savez que trop, et nous en gémissons assez; avant qu'une année, avant qu'un mois, et parfois, hélas! pour quelques-uns, avant qu'une semaine, un jour se soit écoulé, c'est déjà fini. Oui, c'est fini, et que c'est triste une jeunesse sans croyance, une jeunesse railleuse, impie! C'est la fleur qui ne s'épanouit point, c'est la plante au printemps, après une gelée, sans grâce, sans beauté, sans éclat, sans parfum!...

L'âge mûr vient ensuite. Est-ce que la foi va reparaitre, va briller d'un éclat nouveau? Mais non. C'est l'âge des affaires et des entreprises, c'est l'âge de l'orgueil et de l'ambition. Entraînés dans le tourbillon du monde, que d'hommes, que de pères, de mères de famille n'appliquent leur raison et leurs forces qu'aux choses de la terre! La foi! Elle est bien morte, en ces âmes qui, suivant la parole de S. Paul, sont tombées, descendues au rang avili, dégradant de l'animal! *Animalis homo non percipit ea que sunt Spiritus Dei.* (I Cor., II, 14).

De là, mes frères, ces foules d'aujourd'hui, foules qui ne connaissent que l'intérêt et les plus brutales convoitises, et qui font mentir, tant elles ont perdu toute croyance, le beau vers du poète:

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Du moins, mes frères, avec la vieillesse, quand les cheveux blanchissent, quand tout l'être se courbe et se penche déjà vers la

tombe entr'ouverte, la foi si longtemps endormie se réveillera-t-elle?

Il en était ainsi, autrefois. Alors même que la vie avait été pleine d'orages, on voyait des vieillards revenir à Dieu et faire une sainte mort. Ils avaient expérimenté les choses de la terre, ils en avaient senti le vide, et sur le seuil de l'éternité, après avoir appelé Dieu en eux, comme un viatique sacré, avec un accent que la foi rendait singulièrement émouvant, ils parlaient du ciel où ils allaient, et où ils donnaient rendez-vous à tous les leurs.

Est-ce de la sorte que meurent les vieillards d'aujourd'hui?... Oui, il en est encore chez qui la foi se rallume et jette une flamme admirable; mais combien s'en vont comme ils ont vécu!...

Ils ont vécu sans Dieu, ils meurent sans Dieu. Ils ont vécu riches, honorés, puissants peut-être, rien ne leur a manqué de ce qui fait l'orgueil et la joie de la vie humaine; mais à ce moment suprême, à quoi tout cela leur sert-il?

Un grand empereur à son lit de mort s'est écrié: « J'ai été tout, *omnia fui*, et j'ai expérimenté que tout ne sert de rien, *et nil expedit.* »

Il n'y a qu'une chose qui pourrait leur servir, il n'y a qu'une chose qui pourrait les sauver: c'est la foi. Mais il est trop tard. La foi, ils la retrouveront seulement tout à l'heure, au tribunal de Dieu; car ils entendront sa voix qui les jugera, qui les maudira et les condamnera, avec les démons, à tous les supplices de l'enfer, *dæmones credunt et contremiscunt.* (Jac., II, 19).

III

Voilà, mes frères, dans un rapide exposé, les périls de la foi catholique. Aussi avez-vous à ce sujet un triple devoir.

La foi est un don de Dieu: *demandez-la*. Je vous entends prier, je m'approche et j'écoute: vous demandez à Dieu le pain quotidien, la santé, le bonheur, le succès dans vos entreprises. Eh bien! il y a quelque chose qui vaut mieux que tout cela, qui doit passer avant tout cela: c'est la foi. Demandez-la donc; demandez-la avec les accents de cet homme qui voulait obtenir de Jésus la guérison de son enfant sourd et muet, que le démon tourmentait: « Seigneur, disait-il, je crois, *credo, Domine*; cependant, si ce n'est pas assez à votre gré, aidez-moi à croire davantage, *adjuva incredulitatem meam.* » (Marc, IX, 23).

La foi est un trésor: *gardez-la* avec un soin jaloux; et si l'on veut, si l'on essaie de vous la prendre, *défendez-la*.

Défendez-la, comme les martyrs l'ont défendue, au prix de vos biens, au péril de votre vie. Défendez-la en vous-mêmes, pour ne jamais céder ni aux sollicitations, ni aux violences dont vous pourriez être l'objet. Un gé-

néral malheureux, trahi par le sort des armes, peut battre en retraite ; vous, jamais !... Défendez-la à votre foyer, pour que votre maison soit toujours chrétienne et qu'on le sache. Défendez-la dans l'âme et le cœur de vos enfants pour qu'ils soient élevés comme vous, et qu'ils grandissent dans la religion qui a sauvé le monde. Défendez-la jusqu'à votre dernier soupir ; et au moment de quitter la terre, que votre dernière parole soit encore pour dire à Dieu, en traçant sur vous le signe sacré de la croix : « *Credo, Domine, Seigneur, je crois.* »

Enfin, mes frères, la foi est une vertu : *pratiquez-la*. Aux jours sanglants de la Passion, les apôtres doutaient de leur Maître. Nous aussi, nous sommes en des jours tourmentés où tout ce qui est bon, juste et saint, est raillé, bafoué, calomnié, crucifié. Et qui sait ce que le jour de demain nous réserve ? Eh bien ! ne doutez pas de Dieu.

Quelles que soient vos humiliations, vos souffrances, vos épreuves, vos deuils, vos fautes même, faites comme le saint homme Job : adorez-le et bénissez-le. C'est lui qu'il faut voir ; et tout le reste, le tenir pour rien...

Voilà la foi pratique, voilà la foi qui agit, et c'est celle-ci, comme le disait si bien S. Jean, qui vient à bout du monde, qui remporte sur le monde des victoires décisives, éclatantes. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I Joan., v, 4).

J'ai fini, mes frères. L'apôtre S. Paul, arrivé au terme de sa carrière, jetant un coup d'œil sur sa vie tout entière, ne put se défendre d'un sentiment de légitime fierté. Et de quoi se glorifiait-il ? De son titre d'apôtre ? Non. De ses visions, de ses extases ? Non. Des églises qu'il avait fondées ? Non. Il se glorifiait d'avoir souffert pour Dieu et il s'écriait : « J'ai gardé la foi, *fidem servavi.* »

Quelle parole ! et quel exemple ! O chrétiens de nos jours, ô mes frères, tenez bon contre tous les vents d'impiété qui font rage autour de vous ; rien n'égallera votre mérite et votre gloire si, un jour, fidèles jusqu'au bout, vous pouvez, devant Dieu et devant les hommes, vous écrier avec l'accent du grand apôtre : « Seigneur, je m'abandonne à vous ; j'ai gardé la foi ! » Ainsi soit-il.

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

L'OBSERVANCE DU CARÊME

Mes frères,

Il faut en convenir, bien que cet aveu nous coûte : notre légèreté se laisse trop voir dans la manière dont nous envisageons cette période si importante de l'année chrétienne qu'est le Carême. Au lieu d'en comprendre la nécessité bienfaisante, nous nous plaignons des quelques privations qu'elle nous impose. Au lieu de nous

soumettre généreusement à ces privations, nous cherchons à les éluder sous les prétextes les plus futiles. Au lieu de donner autour de nous l'exemple du respect pour un des plus graves préceptes de l'Eglise, nous le traitons avec une désinvolture peu faite pour inspirer autour de nous le respect de notre sainte religion.

Il faut réagir contre ces fâcheuses tendances, et revenir à une plus juste appréciation des choses. Pour cela, nous n'aurons qu'à réfléchir pendant quelques instants aux graves avertissements que le grand pape Benoît XIV faisait entendre, sur ce sujet, aux chrétiens de son temps.

« L'observance du Carême, disait-il, dans son Encyclique du 30 mai 1741, est le lieu de notre milice... Si cette observance vient à se relâcher, c'est au détriment de la gloire de Dieu, — au déshonneur de la religion catholique, — au péril des âmes chrétiennes. »

Tels sont les points que nous allons méditer.

I

Eh bien ! oui. Négliger l'observance du Carême ; ne rien changer pendant ce temps à notre manière de penser, de parler et de vivre ; murmurer contre les pratiques qui nous sont imposées : c'est nuire gravement à la gloire de Dieu.

Il n'y a pas un seul d'entre nous qui ne dise tous les jours, et plusieurs fois par jour, ces paroles que le Christ lui-même nous a apprises : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Cela, c'est la gloire de Dieu que nous demandons. Ce que nous souhaitons, c'est qu'il règne dans tous les cœurs et dans toutes les vies. Et, à bien prendre les choses, nous ne serions pas chrétiens si nous ne voulions pas qu'il en fût ainsi.

Mais n'est-ce pas le but que s'est proposé la Sainte Eglise, quand elle a institué le Carême ? Elle a remarqué que les hommes, entraînés par le souci de leurs affaires, distraits par mille préoccupations de la grande pensée de leur salut, ont besoin d'être parfois rappelés au sentiment de leurs devoirs envers Dieu. En instituant dans l'année une période de réflexions et de prières, elle a voulu remettre Dieu au premier plan de nos vies, et par conséquent redonner à Dieu la place qui lui convient. C'est une entreprise pour laquelle elle est en droit de compter sur la bonne volonté et sur le concours de tous ses enfants.

Et telle est l'œuvre que nous ne comprenons pas, quand, loin d'entrer dans ses vues, nous l'accusons d'importunité, et quand nous lui répétons : « C'était bon pour un autre temps ! Vous retardez ! Passez votre chemin ! »

N'est-il pas vrai qu'à ce point de vue notre attitude légère à l'égard du Carême nuit singulièrement à la gloire de Dieu ?

Il est encore d'autres raisons.

Tous, tant que nous sommes, nous avons offensé le Bon Dieu. Autour de nous, d'autres l'offensent, dont nous sommes solidaires. Notre pays lui-même, en se donnant des lois contraires aux droits de Dieu, l'a gravement offensé. Des fautes privées, publiques et nationales ont été commises.

Suffit-il d'en demander pardon ? En vérité, ce serait trop commode !

Non ! non ! Il faut réparer en faisant pénitence, en nous gênant volontairement. Cela, ce n'est pas seulement l'Eglise qui nous le dit, c'est encore le simple bon sens.

Voyez donc les païens : pour apaiser la colère du ciel, ils jeûnaient, ils déchiraient leurs vêtements, ils offraient en sacrifice ce qu'ils avaient de plus cher, parfois même leurs propres enfants.

Et nous, nous trouvons excessif de faire abstinence et de nous priver d'un peu de confort et de sensualité, nullement nécessaire au soin de notre santé. Encore une fois, cherchons-nous vraiment la gloire de Dieu ?

Une dernière considération.

Le Carême est, par excellence, le temps des conversions. C'est le moment où la parole de Dieu retentit avec le plus d'insistance. Ses appels, tour à tour énergiques ou touchants, se font entendre du haut des chaires chrétiennes. Les grandes solennités de la Semaine Sainte portent dans les cœurs l'émotion des souvenirs les plus attendrissants qui soient au monde ; le Ciel, dirait-on, se rapproche des âmes coupables et égarées, et leur redit la parole miséricordieuse de nos Saints Livres : « Voyez et constatez combien vous êtes malheureux d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu ! »

Et les âmes s'émeuvent ! Et les pécheurs se convertissent ! Et les anges chantent au ciel le cantique des grandes allégresses ! Et Dieu rentre triomphant en des âmes d'où il avait été banni parfois depuis bien longtemps !

Que cela est beau ! Mais, pour atteindre ce but, il faut que tout le monde s'y mette ; qu'il y ait un concert irrésistible de prières, pour faire descendre sur les âmes hésitantes les grâces décisives. Que personne ne refuse son appoint ; que tout ce qui est chrétien, en un mot, fasse bien son Carême. Sans cela, pas de conversions possibles, et, par suite, pas de gloire pour Dieu, puisque nous refuserions celle à laquelle il tient le plus, de redevenir le maître des âmes pour les sauver !

II

Négliger l'observance du Carême, c'est aussi, dit Benoît XIV, déshonorer la religion.

Le scandale a toujours été une faute grave ;

on peut dire que cette faute est plus grave encore à notre époque qu'à toute autre.

Comment ! Nous vivons dans un temps où le christianisme est méconnu, calomnié, persécuté. Ce serait le moment ou jamais de le faire resplendir dans notre vie, et de lui faire, par notre fidélité, un rempart inexpugnable.

C'est ainsi que faisaient nos pères. Le temps n'est pas très loin où, depuis le Mercredi des Cendres jusqu'au jour de Pâques, il n'entrait pas une once de viande dans les familles chrétiennes. C'était déjà bien ; nos anciens ne s'en contentaient pas, et, jusque dans leurs coutumes les plus populaires, se retrouvait le respect dû par des chrétiens aux institutions de l'Eglise.

Il y a cinquante ans à peine, dans certaines communes du Loiret, il n'était pas rare d'être abordé, au moment de l'*Angelus*, par quelqu'un qui, en guise de salut, vous disait ce simple mot : *Carême*. Les petits enfants avaient même des planchettes de bois, comme en ont les boulangers, et, toutes les fois qu'ils avaient pu placer ce mot, ils l'inscrivaient. C'était à qui, au moment de Pâques, pourrait compter sur sa planchette le plus d'entailles. Ceci se passait, ai-je dit, il n'y a pas cinquante ans, dans les environs de Pithiviers. C'est aussi qu'en ce temps-là, en professant publiquement son respect pour les prescriptions de l'Eglise, on savait honorer sa religion.

Et nous qui, comme je le disais tout à l'heure, avons le devoir d'être d'autant plus attachés à notre foi, que faisons-nous ? Nous voit-on obéir avec un empressement filial aux ordres de l'Eglise ? Nous voit-on changer nos habitudes, prendre des attitudes plus graves et plus sérieuses, conformes à la sainteté du temps où nous sommes entrés ?

Hélas ! il faut bien confesser qu'il n'en est pas ainsi.

La pénitence ! nous cherchons, le plus qu'il nous est possible, à la diminuer. Nous ne manquons pas une occasion de nous divertir. Notre Mère est en deuil, et nous courons à toutes les fêtes !

Quelle est la conséquence de cet impardonnable oubli de nos devoirs de catholiques ? C'est que les ennemis de la religion triomphent. Nous leur apportons l'appui le plus inattendu pour leur mauvaise foi. Ils soutiennent que la foi catholique n'est qu'une comédie, que nous ne croyons pas au fond du cœur ce que nos lèvres proclamant, et nous leur donnons raison par notre sans-gêne religieux. « Voyez-vous ces catholiques ; ils disent qu'ils sont les enfants de l'Eglise ; ils crient à la persécution quand on l'attaque ; et ils sont les premiers à violer ses lois ! » Certes, nos ennemis ont tort ; mais pas tant que nous, qui leur fournissons le prétexte injurieux que je viens de dire, et qui, ainsi, déshonorons notre foi, en la faisant accuser de mensonge !

III

Terminons ce tableau des suites funestes qu'entraîne après elle l'inobservance du Carême, en disant, après Benoît XIV, qu'elle est un péril pour les âmes chrétiennes.

Nous l'avons dit tout à l'heure, les préoccupations de la vie matérielle finissent par obscurcir dans les consciences la pensée de l'au-delà. Peu à peu, on s'habitue à ne plus songer à Dieu. Les journées succèdent aux journées en affaiblissant la foi. A force de regarder la terre, on oublie qu'il y a un ciel. L'absence de réflexion fait accepter tous les mensonges de l'impiété : « Dieu ne s'occupe pas de nous ! A la mort, tout est mort ! La viande est aussi bonne le vendredi que les autres jours ! On peut bien se confesser à Dieu ! La confession est une invention des prêtres ! » Et le reste que vous savez.

Pour résister au flot montant d'impiété qui nous envahit, il faut réfléchir, il faut écouter la parole de Dieu. Mais, si nous ne faisons pas tous nos efforts pour amener aux instructions ceux qui nous sont chers, si nous ne nous faisons pas faute d'y manquer nous-mêmes, qu'arrivera-t-il ? La chaire chrétienne restera déserte, la parole de salut tombera dans la solitude, les âmes ne seront pas éclairées.

Les âmes vraiment chrétiennes agissent autrement. J'ai vu des femmes accomplir de véritables prodiges de douceur, de persuasion et de persévérance, pour amener leurs maris indifférents à entendre la parole de Dieu ; et, quand elles y avaient réussi, elles multipliaient encore leurs prières, afin que ces chères âmes fussent touchées de la grâce. Dieu ne résiste pas à de tels efforts ; mais, s'il accorde aux unes de si grandes joies, il montre aussi par là combien est grande la responsabilité des autres.

Nous l'avons dit encore, toutes les âmes ont besoin d'expiation. Si, sur la terre, elles ne réparent pas leurs fautes, même pardonnées, elles devront les réparer d'une manière bien plus douloureuse dans l'autre vie. N'est-ce pas folie que d'avoir sous la main une façon aussi facile d'acquitter sa dette, et de n'en vouloir pas profiter ? Ah ! si vous pouviez entendre les plaintes qui s'échappent du purgatoire, vous frémiriez, et vous ne songeriez pas à éluder les pénitences si légères que l'Eglise vous propose ! Vous les embrasseriez avec ardeur, et vous la béniriez de vous offrir un moyen aussi doux d'effacer, sur le livre de la justice divine, les conséquences de vos péchés !

Ajoutez à cela que nous ne pouvons pas, sans nous exposer aux plus graves responsabilités, refuser de correspondre aux grâces de Dieu. Nous aurons, songez-y bien, à rendre compte de tous les talents qui nous auront été confiés, et que nous n'aurons pas fait fructifier.

« Malheur à toi, Corozain ! s'écriait le Sauveur. Malheur à toi, Bethsaïda ! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le cilice et dans la cendre ! C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous ! »

C'est qu'il est dangereux de repousser les grâces de Dieu. La bonté suprême se lasse de faire entendre des appels inutiles, et elle se venge, même dès cette vie, en abandonnant les âmes qui les ont dédaignées.

Enfin, ai-je dit, le Carême est le temps par excellence des conversions. Déjà, à l'horizon, se dresse la table pascalle, où sera célébré, dans la joie, le retour du prodigue, depuis longtemps attendu. Mais, ai-je dit encore, pour qu'aient lieu ces miracles de la grâce, il faut que les âmes fidèles prient et fassent pénitence. Que si, négligentes, elles s'y refusent, des pécheurs qui auraient pu et dû être ramenés à Dieu ne le seront pas.

C'est une erreur de croire, en effet, que la parole de Dieu est tout, en pareille matière. Fût-elle proférée par les bouches les plus éloquentes qui soient au monde, par des lèvres de feu, elle ne pourra rien sans la grâce, et la grâce ne vient pas sans la prière et sans le sacrifice.

Par conséquent, de la manière dont nous ferons notre Carême dépend le salut de certaines âmes, d'âmes peut-être qui nous sont très chères ! Et nous hésiterions à écouter les appels de l'Eglise ! Et nous chercherions à éluder ses lois ! Et nous nous plaindrions qu'elle en demande trop ! En vérité, ce n'est pas possible ! Ou autrement ce serait que nous n'aurions guère de cœur !

**

L'histoire est pleine, mes frères, du dévouement héroïque de certaines femmes qui, pour sauver la vie de leurs aimés et pour obtenir leur grâce, n'hésitaient pas à aller se jeter aux genoux d'un souverain irrité. Il leur fallait parfois parcourir une longue route, affronter bien des dangers, forcer bien des portes, s'exposer à bien des mépris ; n'importe ! elles partaient, et, à force de supplications et de larmes, obtenaient le pardon qu'elles étaient venues chercher pour leurs chers coupables.

Est-ce que des chrétiennes ne seront pas capables d'obtenir la grâce des pécheurs qui les entourent ? Pour leur pardonner, Dieu ne demande pas tant de sacrifices, pas tant d'humiliations. Ce qu'il lui faut, c'est seulement que nous soyons fidèles à suivre les préceptes de son Eglise, c'est que nous fassions bien notre Carême.

Seigneur, nous ne voulons pas nuire à votre gloire, nous ne voulons pas déshonorer notre

religion, nous ne voulons pas mettre en péril notre âme et celles qui nous sont chères ! Seigneur, nous vous le promettons ! Ainsi soit-il.

PETIT CARÈME AUX HOMMES SUR LES DEVOIRS RELIGIEUX

I

LA CONNAISSANCE DES DEVOIRS RELIGIEUX

Messieurs,

En tant qu'hommes, en tant que citoyens, vous avez des devoirs à remplir, et certes ! j'ai l'intime conviction que ce n'est pas vous qui manquerez à ce que vous devez à votre famille, à votre pays.

Mais vous n'êtes pas seulement des pères de famille, des citoyens ; vous êtes aussi des chrétiens, c'est-à-dire des hommes baptisés et rachetés dans le sang de Jésus-Christ, et à ce titre, il y a des devoirs qui vous incombent.

Ces devoirs, *vous les connaissez*, il est impossible que vous ne les connaissiez pas. Un homme d'Etat du siècle dernier, Guizot, a dit une parole qui eut une certaine fortune, et qui est encore de temps en temps répétée : il a dit qu'il était parfois plus facile de remplir son devoir que de le connaître.

Cette parole peut être vraie en des circonstances critiques, quand un homme est obligé de prendre une décision d'où dépend non seulement son honneur ou sa fortune, ce qui serait encore peu de chose, mais l'honneur et la fortune de tout un peuple. C'est, par exemple, un général qui porte sur lui les destinées de son pays. Faut-il engager la bataille ? Faut-il, comme César au moment de passer le Rubicon, s'écrier : « Le sort en est jeté ! *Alea jacta est !* » et se porter en avant ? Il se battra comme un lion ; mais fallait-il se battre, ou bien ordonner la retraite ? Quelle gloire s'il est vainqueur ! Mais s'il échoue, quel désastre !

Vous imaginez facilement, Messieurs, d'après ce que vous savez des guerres où la France a été entraînée, par quelle anxiété, par quelle effroyable torture passe l'âme d'un soldat ; si habile et si brave qu'il soit, au moment d'engager l'action suprême.

Mais, Messieurs, quand il s'agit des devoirs d'un chrétien, il ne peut en être ainsi.

Pourquoi cela ? Mais, d'une part, c'est que Dieu ne saurait nous commander quelque chose qui serait obscur, ténébreux, et où nous risquerions de laisser notre honneur. Aussi nous a-t-il imposé une loi claire, précise et en dix articles seulement.

D'autre part, Dieu a mis en nous-mêmes une lumière admirable, c'est ainsi que l'appelle S. Pierre, *admirabile lumen*, une lumière qui projette ses rayons divins sur chacune de nos

pensées, sur la moindre de nos actions, une lumière qui nous avertit et fait luire en caractères de flamme, devant les yeux de notre âme, les deux mots qui nous commandent : « Ceci est ton devoir ; » et cette lumière que rien ne saurait éteindre, ni la séduction ni la violence, sauf parfois les catastrophes soudaines où sombre la raison tout entière, cette lumière, c'est la conscience.

Eh bien ! Messieurs, je ne vous demanderai pas aujourd'hui si vous connaissez vos devoirs de chrétiens, ce serait vous faire injure, mais je vous demanderai, ce qui est bien différent, *si vous y pensez*.

C'est que, avouez-le, Messieurs, dans l'entraînement et le tourbillon des choses de la terre, il n'est pas rare qu'on oublie ce qui est pourtant la chose essentielle et souverainement nécessaire.

Saint Augustin, dans une de ces belles prières comme il savait en faire, avec son grand esprit et son cœur plus grand encore, disait à Dieu : « Mon Dieu, faites que je vous connaisse bien ! »

Voilà une prière que je vous recommande ; elle est digne de vous. Chaque jour, avant toute autre occupation, mettez-vous donc en présence de Dieu, recueillez-vous un instant, et dites-lui : « Mon Dieu, mon Créateur et mon Maître, je pense à vous, faites que je vous connaisse bien ! »

Et alors, une grande clarté se fera en vous. Vous verrez qu'il ne suffit pas d'être un honnête homme, dans toute l'acception et la force du mot, mais qu'il faut encore rendre à Dieu ce qui lui est dû.

Ce qui lui est dû, Messieurs, c'est sa loi toujours gardée, c'est sa volonté toujours faite, c'est l'Evangile toujours respecté, admiré, aimé, c'est la vérité toujours proclamée, et le bien toujours accompli.

Le grand cardinal Manning, une des gloires de l'Angleterre catholique, arrivé au soir de sa vie, se sentit poussé à dire, un jour : « J'ai conscience de n'avoir jamais laissé tomber à terre ni une pierre de l'Eglise, ni une miette de vérité. »

Vous n'avez pas, Messieurs, la même mission que le cardinal Manning ; mais cependant, comme il est beau pour un chrétien qui a appris et qui connaît ce qu'il doit à Dieu, de pouvoir déclarer qu'il ne transige jamais ni avec la vérité, ni avec le devoir !

Aussi, Messieurs, vous me permettrez bien de vous demander d'être des chrétiens comme il en faut aujourd'hui pour protester contre toutes les bassesses, toutes les lâchetés, toutes les trahisons, toutes les vilénies d'à-présent, des chrétiens de conscience et de devoir.

Quoi que Dieu vous ordonne, faites-le tranquillement, bravement et sans respect humain ; et vous montrerez ainsi, en ces temps troublés, en ces temps de décadence religieuse et

morale, que s'il y a encore quelque part, comme le disait si bien un roi de France malheureux, un asile pour la justice et pour l'honneur, c'est dans le cœur, c'est dans l'âme d'un chrétien qu'il se trouve. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

DES INTENTIONS AVEC LESQUELLES IL FAUT
FAIRE L'AUMÔNE

Mes frères,

La misère est de tous les temps et de toutes les saisons, mais elle se fait sentir davantage pendant l'hiver. Le froid sévit, le travail est plus rare et moins rétribué; les provisions s'épuisent, et les vivres, cette année, sont plus chers que jamais. Il y aura certainement beaucoup de malaise, de privations, de souffrances, et les pauvres viendront en plus grand nombre solliciter votre charité. Mes paroissiens ont bon cœur, je le sais, et je suis sûr qu'ils ne refuseront pas de secourir, dans la mesure de leurs ressources, les nécessiteux qui leur tendront la main.

Il ne s'agit pas seulement de faire l'aumône, il s'agit de la bien faire, c'est-à-dire dans des conditions et avec des vues qui la rendent méritoire pour le ciel. Quelle est, devant Dieu, la valeur d'une aumône que l'on fait par vanité, par ostentation, pour être réputé libéral, généreux, ou pour se débarrasser des importunités d'un mendiant? Elle ne compte point parmi les actions que Dieu récompensera.

Vous donnez au pauvre par un sentiment d'humanité, sous l'inspiration naturelle d'un cœur compatissant; vous ne recherchez que la joie qu'on éprouve d'avoir fait du bien à un misérable et acquis des droits à sa reconnaissance. L'intention sans doute n'est pas mauvaise; mais elle n'est pas assez noble, elle n'est pas assez élevée; elle n'est pas sur-naturelle, elle n'est pas chrétienne.

Voulez-vous que votre aumône soit non pas seulement un geste de bienfaisance humanitaire, mais une bonne œuvre au point de vue chrétien, un acte méritoire pour le ciel et salutaire pour vous?

Faites-la avec les pensées et les sentiments de la foi. Faites-la d'abord pour obéir à Dieu qui vous la commande. « Je t'ordonne, dit le Seigneur, d'ouvrir ta main à ton frère qui est dans le besoin. » Mais si je voulais vous citer tous les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui nous recommandent la miséricorde et la pitié envers les déshérités des biens de la terre, cet avis paroissial dépasserait les limites dans lesquelles il doit se renfermer.

Faites l'aumône avec ce regard qui, sous les traits amaigris et les vêtements sordides des pauvres, découvre la personne de Jésus-Christ

qui s'identifie avec eux, à ce point qu'il considère comme donné à lui-même ce qu'on leur donne.

Faites-la pour racheter vos péchés et vous concilier la miséricorde divine. Ah! il serait bien désirable que nous fussions en état de grâce, chaque fois que nous répondons à la prière des malheureux; car alors notre générosité nous créerait des droits indiscutables au bonheur du ciel. Cependant, l'aumône faite en état de péché n'est pas dénuée d'efficacité; elle dispose le Seigneur au pardon et prépare le pécheur à la grâce de la justification, surtout si, en même temps il a une pensée de regret pour ses fautes. Les péchés que l'absolution a effacés laissent toujours quelque chose à réparer, à expier. Or voici un grand mérite de l'aumône: elle est un rachat, une expiation pour les fautes d'orgueil, de sensualité, d'amour du bien-être, d'injustice, que nous avons commises.

Faites-la dans ce but, et pour augmenter son mérite, faites-la de bon cœur, avec joie. Si vous accueillez mal le pauvre qui vient timidement à vous, si vous lui montrez un visage sombre, maussade, si vous lui donnez à regret, en murmurant, si vous le congédiez avec de dures paroles, vous enlevez une très grande part de son prix à votre acte de bienfaisance. Vous n'avez qu'un morceau de pain à donner, donnez-le volontiers, donnez-le sans amertume, donnez-le avec plaisir, car Dieu aime celui qui donne avec joie, *hilarem datorem diligit Deus*.

Ce n'est pas la quantité de l'aumône qui fait son mérite devant Dieu; ce sont les dispositions avec lesquelles on vient en aide aux miséreux. Rappelez-vous cette page de l'Evangile. Un jour, Jésus observait les Juifs qui apportaient leur offrande au temple. Plusieurs versaient au trésor des pièces d'or et d'argent. Vint une pauvre veuve qui y déposa seulement un denier. Ce que voyant, savez-vous ce que Jésus dit à ses disciples? « Je vous le déclare en vérité, leur dit-il, cette pauvre veuve a mis dans le trésor plus que tous les autres; car ils n'ont donné qu'une partie de leur superflu, mais elle a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, tout ce qui lui restait pour vivre. »

C'est le sacrifice, l'abnégation, le dévouement dont on fait preuve, qui accroît le mérite. Ne donneriez-vous qu'un verre d'eau, si vous le donnez pour Dieu, — c'est lui qui le dit, — vous ne perdrez pas votre récompense: *quicumque dederit calicem aquæ frigidæ, propter me, non perdet mercedem suam*.

Et quelle récompense Dieu promet-il à ceux qui auront secouru les indigents? « Venez, leur dira Jésus-Christ, venez, les bénis de mon Père. J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans vêtement, et vous m'avez

vêtu... Entrez dans le royaume qui vous a été préparé. » Une place au royaume des cieux, voilà la récompense de la charité. « Vous donnez du métal, dit S. Augustin, et vous recevez Dieu en échange ; vous donnez peu et vous recevez beaucoup ; vous donnez des biens corruptibles et vous recevez des biens incorruptibles ; vous donnez du pain et vous recevez le paradis ! » « Ah ! c'est une bonne opération que vous faites, dit un Père de l'Eglise, car par l'aumône vous acquérez des trésors éternels pour quelques pièces de monnaie, pour un morceau de pain. »

Souvenez-vous donc, mes frères, qu'en faisant l'aumône vous êtes les délégués de la Providence qui ne veut pas que les pauvres soient délaissés, que vous êtes les disciples et les amis du Christ qui les recommande à votre charité, que vous touchez le cœur de Dieu et l'ouvrez à la miséricorde, que vous rachetez vos péchés, que vous vous affranchissez de la peine temporelle dont vous êtes passibles, et que vous vous créez des droits à la félicité du ciel.

« Combien nous sommes heureux, disait le saint curé d'Ars, que les pauvres viennent nous demander la charité ! S'ils ne venaient pas, il faudrait aller les chercher ! » Nous n'avons pas à les chercher, mes frères, ils viendront bien frapper à notre porte, pendant cet hiver. Accueillons-les avec les sentiments que je vous ai suggérés ; donnons-leur l'aumône, selon nos moyens, et Dieu nous fera la riche aumône de la vie éternelle. Ainsi soit-il !

LA CÉRÉMONIE DES CENDRES

Mes frères,

Le Carême s'ouvre par une cérémonie bien grave et bien suggestive : la bénédiction et l'imposition des Cendres. Vous y venez, pas aussi nombreux que je le voudrais, et vous êtes peut-être tentés de considérer cette pratique comme une chose vulgaire et sans portée. Détrompez-vous ; c'est une cérémonie bien instructive et qui a la plus haute signification. Quand on y réfléchit sérieusement, elle suscite des pensées, elle évoque des souvenirs qui sont bien propres à nous faire passer saintement le temps du Carême.

En quoi consiste-t-elle ? Le prêtre prend entre ses doigts un peu de cendre, et l'appliquant en forme de croix sur votre front, il vous dit : « Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière. *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* » Cette imposition des cendres et les paroles qui l'accompagnent sont un avertissement, une leçon dont il importe de faire notre profit. Je vous en dirai un mot, pour vous indiquer dans quelles dispositions d'esprit et de cœur vous devez recevoir les cendres.

« Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière. » Ces paroles nous révèlent notre origine et notre fin. Lorsque Dieu créa l'homme, il prit un peu de terre, la pétrit de ses mains et y inspira un souffle de vie, une âme immortelle. Depuis soixante siècles, nous n'avons pas changé de nature ; notre âme faite à l'image de Dieu est immortelle ; mais notre corps, composé d'argile, a toujours été et sera toujours « un peu de terre façonnée en homme, » dit Tertullien, un peu de poussière, *pulvis es*.

L'origine de notre corps est poussière, sa fin est également poussière. Oui, cette chair que l'on traite avec tant de délicatesse, dont on fait une idole, dont on est toujours si préoccupé, cette chair si flattée, si idolâtrée, n'est que cela, en définitive, un peu de poussière, *pulvis*. Que vous soyez riches ou mendiants, personnages illustres ou pauvres hères, que votre place soit en haut ou en bas de l'échelle sociale : quand la mort aura fait son œuvre de destruction, votre âme retournera vers Dieu d'où elle vient, et votre corps retournera à la terre d'où il a été tiré, *in pulverem reverteris*. Les rois avec leur puissance, les conquérants avec leur gloire, les savants avec leur science, aboutiront au même terme, et le mausolée qui sera érigé sur leurs restes ne couvrira qu'une poignée de poussière, lorsque la décomposition et les vers auront achevé leur lugubre travail.

« Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. » Cette parole sévère que nous entendrons mercredi, si nous la méditons sérieusement, serait pour nous une lumière, un enseignement salutaire. Est-il admissible qu'on se laisse aller à des mouvements d'orgueil, qu'on s'exalte, qu'on fasse les fiers, qu'on veuille dominer, qu'on soit hautain, plein de mépris pour les autres, infatué de soi-même, quand on y a réfléchi ? « Quelle raison de t'enorgueillir, de te faire valoir, dit le prophète, toi qui n'es que cendre et poussière ? *Quid superbis, terra et cinis ?* »

Cette parole, oh ! quelle leçon elle inflige à l'orgueil humain ! Un peu de cendres, voilà l'obstacle, mince en apparence, mais très puissant, contre lequel l'orgueil vient se briser, comme la mer voit expirer contre deux grains de sable ses flots impétueux.

Cette parole sert encore à nous désabuser des erreurs et des déceptions du monde. Le monde possède un magique secret pour fasciner, un charme irrésistible pour séduire ; il étale des biens qui ont un vif éclat, il promet des plaisirs, des jouissances. La formule qui accompagne l'imposition des cendres nous donne une admirable leçon et nous fait sentir le vide, l'inanité de tout ce qui nous captive ici-bas. Qu'est-ce que les biens de ce monde ? Ils sont éphémères, périssables ; c'est une poussière, *pulvis*. Qu'est-ce que les honneurs ?

Qu'est-ce que la richesse ? Qu'est-ce que les plaisirs ? Une poussière, *pulvis*, car tout cela vient s'ensevelir dans la tombe, tout cela s'évanouit dans la mort.

La mort, voilà, mes frères, une dernière pensée que nous suggère la cérémonie des Cendres. Cette cendre froide, qui sera posée sur notre front, si nous la regardons avec les yeux de la foi, ne nous fera-t-elle pas songer à cette terre qui nous couvrira quelque jour ? Et, en entendant la parole : « *Pulvis es, tu es poussière,* » nous ne pourrions pas nous défendre de penser à la mort.

A la mort !... Mes frères, nous n'y pensions pas, peut-être... A l'entrée du Carême, l'Eglise, par la cérémonie des Cendres, juge à propos d'en rappeler le souvenir, *memento*. Pourquoi ? C'est parce qu'elle considère la pensée de la mort comme un moyen très efficace pour nous décider à regretter nos fautes, à pratiquer la mortification, et à travailler activement à l'œuvre de notre sanctification.

Vous voyez maintenant les avantages d'ordre spirituel que nous pouvons attendre de cette pratique ; mais nous n'en bénéficierons que si nous y apportons les dispositions voulues. Il est bien sûr que si nous recevons les cendres sans réflexion, avec indifférence, parce que c'est la coutume, nous ne tirerons guère profit des leçons qu'elles nous donnent. Attentifs et recueillis, recevons-les avec des sentiments de foi, d'humilité, de repentir, et nous reviendrons de cette cérémonie tout pénétrés de graves pensées, armés de bonnes résolutions et déterminés à bien commencer le Carême. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

VII

CONDITIONS ET CIRCONSTANCES DE LA PRIÈRE

Certains chrétiens se plaignent de n'être jamais exaucés dans leurs prières... Il est facile de leur faire remarquer que c'est parce qu'ils prient mal. Aussi, pour les éclairer, répondons à ces trois questions : 1^o *Comment devons-nous prier ?* 2^o *Quand ?* 3^o *Pour qui ?*

I. — *Comment ?*

Nous devons prier au nom de N.-S. J.-C., avec attention, humilité, confiance et persévérance.

1^o AU NOM DE N.-S. J.-C. — Comment ne pas être exaucés, quand nous nous recommandons d'un si puissant protecteur ? « *Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* » (Jo., xvi, 23). C'est ce que ne manque pas de faire l'Eglise qui termine toutes ses oraisons par ces mots : « *Per Christum Dominum nostrum.* »

2^o AVEC ATTENTION. — Sans cela, agirions-

nous respectueusement et même raisonnablement ? « Comment, dit S. Cyprien, demandons-nous à Dieu qu'il nous écoute, si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes ? Comment voulons-nous qu'il se souvienne de nous, si nous-mêmes nous ne nous en souvenons pas ? »

Ceci ne veut pas dire qu'on doit prier sans distractions : humainement c'est impossible. On distingue les distractions *volontaires* et les distractions *involontaires* : nous sommes responsables devant Dieu des premières, mais non pas des dernières.

3^o AVEC HUMILITÉ. — Que sommes-nous devant Dieu ? Des pauvres, des pécheurs, des misérables, etc. Ayons le sentiment de notre bassesse et de notre néant ; et Dieu qui résiste aux orgueilleux, nous deviendra propice. Relisez la parabole du pharisien et du publicain : Luc, xviii, 10-14.

4^o AVEC CONFIANCE. — Dieu est bon ; il a promis de nous exaucer. « *Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis.* » (Mt., xxi, 22). Ne serait-ce pas lui faire injure que de douter de sa parole et de sa tendresse ? Voyez quelle confiance avaient en Jésus le centurion (Mt., viii, 5-13), la Chananéenne (Mt., xv, 22-28) et la femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang considérable (Mt., ix, 21).

5^o AVEC PERSÉVÉRANCE. — N.-S. J.-C. nous y invite dans deux paraboles : la parabole de la veuve qui veut se faire rendre justice (Luc, xviii, 1-7), et la parabole de l'homme qui va chercher du pain la nuit chez son voisin (Luc, xi, 5-10). Combien se sont découragés juste au moment où Dieu allait les exaucer !

II. — *Quand ?*

Il faut prier *toujours*, nous dit N.-S. J.-C. : c'est-à-dire nous devons offrir de temps en temps à Dieu nos peines, nos souffrances, nos actions dans le dessein de lui plaire. C'est pourquoi S. Paul a écrit : « *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis : omnia in gloriam Dei facite.* » (I Cor., x, 31).

Mais il est des circonstances où nous devons particulièrement prier :

1^o Le matin et le soir. Quiconque demeure quelque temps sans s'acquitter de ce devoir commet sûrement une faute.

2^o Avant et après les repas. Il n'y a cependant pas d'obligation.

3^o A la messe et aux offices auxquels on assiste.

4^o Dans les dangers qui menacent soit l'âme, soit le corps : « *Orate ne intretis in tentationem.* » (Luc, xxii, 40).

5^o Au moment de choisir un état de vie. Les lumières de Dieu ne valent-elles pas les conseils des hommes ?

6^o A l'article de la mort. Heureux qui meurt la prière sur les lèvres !

III. — *Pour qui ?*

Il faut prier pour tous ceux qui en ont besoin ; mais il est un ordre à suivre, fixé par la charité elle-même. Prions

1^o *Pour nous* : car avant de songer aux autres, nous devons travailler à notre salut.

2^o *Pour nos parents* : l'amour nous le commande.

3^o *Pour nos pasteurs* : la reconnaissance l'exige.

4^o *Pour nos supérieurs temporels* : car ils ont grand besoin des secours de Dieu pour s'acquitter dignement de leur mission.

5^o *Pour tous les fidèles, y compris nos ennemis*. « *Benedicite maledicentibus vobis, et orate pro calumniantibus vos.* » (Luc, vi, 28).

6^o *Pour les pécheurs* afin qu'ils se convertissent.

7^o *Pour les âmes du purgatoire* « afin que Dieu les délivre de leurs peines et les mette au Paradis. »

8^o *Pour les hérétiques et les infidèles*, afin qu'il n'y ait bientôt qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Conclusion

Prions dans les conditions voulues, prions toujours, prions avec des intentions bien déterminées, nous serons exaucés. Nos Saints Livres sont remplis de miracles dus aux prières bien faites : ces miracles peuvent encore se renouveler, car, dit S. Bernard, rien n'est plus puissant qu'un homme qui prie.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE
DU SOIR

XIV

PARABOLE DES MINES

La guérison des deux aveugles, à Jéricho, avait encore surexcité l'enthousiasme, déjà si grand, de la population. Pour tous, le Messie se révélait enfin. Il se rendait à Jérusalem, il allait donc, selon la croyance juive, affranchir sa patrie du joug romain et se faire couronner roi.

Quand Jésus prit le chemin de Jérusalem, il se trouva en présence de tout un peuple agité, témoignant bruyamment ses espérances. Qu'il dise un mot, ils prendront les armes et l'accompagneront triomphalement jusqu'à la cité de David et au Temple. Aussi, Jésus veut les détromper, les préparer à la déception qui les attend, et au scandale de sa mort. Il est temps de leur ouvrir les yeux et de leur apprendre que ce n'est point à un triomphe humain qu'il marche, mais à la mort, que ce n'est pas un trône matériel qui l'attend. Avant d'arriver au trône de sa royauté spirituelle, il devra monter sur un gibet ; un déshonorant supplice sera le marchepied de sa gloire.

Aussi, quelle ne fut pas la surprise de tous quand au lieu d'un appel aux armes et d'une invitation à monter avec lui à Jérusalem, ils entendirent Jésus leur raconter une parabole :

Un homme d'une grande naissance, dit-il, s'en alla dans un pays lointain pour y recevoir l'investiture d'un royaume et revenir ensuite. Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines — une à chacun — en leur disant : « Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. »

Mais ses concitoyens le haïssaient, et ils envoyèrent, après lui, des députés chargés de dire : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. »

Quand il fut de retour, après avoir été investi de la royauté, il fit appeler les serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, pour savoir quel profit chacun en avait tiré. Le premier vint et dit : « Seigneur, votre mine en a gagné dix autres. » Il lui dit : « C'est bien, bon serviteur. Parce que tu as été fidèle en peu de chose, reçois le gouvernement de dix villes. »

Le second vint et dit : « Seigneur, votre mine en a produit cinq autres. — Toi aussi, lui dit-il, gouverne cinq villes. » Puis un autre vint et dit : « Seigneur, voici votre mine que j'ai conservée soigneusement dans un linge. Car j'avais peur de vous, parce que vous êtes un homme rigide : vous retirez ce que vous n'avez pas déposé, et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé. »

Le roi lui répondit : « Je te juge sur tes paroles, méchant serviteur ! Tu savais que je suis un homme rigide, retirant ce que je n'ai pas déposé et moissonnant ce que je n'ai pas semé, pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque ? A mon retour, je l'aurais retiré avec les intérêts. »

Et il dit à ceux qui étaient là : « Otez-lui la mine et la donnez à celui qui en a dix. — Seigneur, lui dirent-ils, il en a dix. — Je vous le dis, à qui possède on donnera ; et à celui qui n'a pas, on ôtera même le peu qu'il a. Quant à ces gens qui me haïssent et n'ont pas voulu m'avoir pour roi, amenez-les ici et égorgez-les en ma présence. » (Luc, xix, 11-27).

Cet homme « d'une grande naissance » qui entreprend un long voyage, c'est Jésus, fils de David, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Le long voyage, c'est son départ dans l'autre monde, à travers les mystères de la souffrance et de la mort. Le ciel, voilà le pays lointain où il va demander à son Père l'investiture de sa prochaine royauté. Son royaume sera son Eglise, cette Eglise qu'il va établir et dont il deviendra le Roi éternel, sans que jamais personne puisse lui arracher son glorieux sceptre.

La mine dont il est question ne signifie point une monnaie réelle, ayant cours dans le commerce, mais simplement une somme de la valeur d'une centaine de francs. C'était un bien modeste capital confié à chacun des serviteurs et qu'ils devaient faire fructifier, par leur travail ou par leur industrie. Les serviteurs en question représentent tous les disciples futurs de Jésus, et en particulier ceux auxquels sera confiée une parcelle d'autorité sur les âmes, une portion même minime de ministère spirituel : prêtres, pères et mères, maîtres et maîtresses, patrons, tous ont reçu de Jésus une « mine, » c'est-à-dire un don, une qualité à faire valoir autour d'eux. Ce don, c'est la foi

reçue au jour du baptême, c'est l'instruction chrétienne plus développée, plus approfondie. C'est encore une certaine facilité de parole, une intelligence plus vive ; que sais-je ? une influence due à l'âge, à la situation de fortune, de position sociale. Tout cela constitue un capital spirituel, moral, confié à beaucoup d'entre nous, à chacun d'entre nous, peut-on dire, avec mission de l'utiliser et de le faire fructifier.

En raison de ces dons qui nous ont été départis, de préférence à tant d'autres, nous sommes établis apôtres dans notre sphère. Et remarquez bien que ce n'est point une mission facultative qui nous est proposée, c'est une obligation que le divin Maître nous impose et dont il nous demandera compte à son retour. Ce retour aura lieu quand la mort nous jettera à la barre du tribunal de Jésus-Christ... Voilà une pensée bien capable de susciter en notre âme des réflexions profondes : « J'ai reçu de mon Dieu un dépôt, une mission, un apostolat ; comment, jusqu'à ce jour, me suis-je comporté à ce sujet ? » Plus que jamais elle est vraie cette parole, dite de notre temps : « Aujourd'hui, un chrétien ne peut se sauver seul. »

Prêtres de Jésus-Christ, pères et mères de famille, maîtres et maîtresses, instituteurs et institutrices, jeunes gens et jeunes filles, vieillards, nous sommes tous des chargés d'affaires de Dieu ; tous nous avons reçu une somme à faire valoir. Ecoutez ce qui nous attend au jour de la reddition de nos comptes, jour plus ou moins prochain, mais que nous n'éviterons pas.

Le voyage du prince ne fut pas de longue durée, son retour ne tarda guère. Celui de notre divin Maître ne se fera pas attendre beaucoup non plus, la vie la plus prolongée passe vite. Souvenez-vous de ce que répondit le patriarche Jacob au pharaon d'Egypte qui lui demandait son âge : « Les années de mon pèlerinage sont de 130 ans ; court et mauvais a été le temps des années de ma vie. » (Gen., XLVII, 9). Il avait vécu cent-trente ans, et il se plaint que le temps de sa vie a été court ! Que dirons-nous donc de la nôtre ? Et s'il nous fallait rendre compte, demain, du dépôt à nous confié pour le faire fructifier, pourrions-nous répondre que nous l'avons décuplé par notre zèle, notre dévouement, par nos conseils et nos bons exemples ? Pourrions-nous présenter à notre Maître quelques cœurs gagnés à sa cause, quelques âmes ramenées au bien et à la vertu ?

Le second serviteur avait quintuplé son capital. Son maître le félicite également. Sans doute il en fut de même pour ceux qui, sans avoir été aussi heureux ou aussi habiles, l'avaient triplé ou simplement doublé. Ils ont travaillé, ils ont fait preuve de bonne volonté et de leur désir de contenter le maître : celui-ci est satisfait et proportionne la récompense aux efforts

et aux résultats obtenus, surtout aux efforts dépensés. Car n'allez point croire que le Seigneur ne tienne compte que du succès. Non, ce n'est pas le succès qu'il exige, mais le travail. Si le troisième serviteur qui a conservé son dépôt dans un linge est puni, c'est parce qu'il s'est paresseusement débarrassé du souci de le faire fructifier. Son châtement consiste à se voir dépouiller du peu même qu'il avait reçu.

C'est l'histoire de tous ceux à qui Dieu a confié un dépôt de foi, de talent, d'influence, quelque minime qu'il soit, pour le faire fructifier autour d'eux, et qui, au lieu de cela, l'entourent dans une nonchalante paresse, dans une égoïste indifférence. Ce père, cette mère, cette épouse, cette sœur, ce parrain, cette marraine songent bien qu'ils devraient user de leur influence, de l'affection qu'on leur porte, pour ramener à Dieu, aux devoirs religieux, cet enfant, ce mari, ce frère, ce filleul, que sais-je ? Oui, mais il faudrait s'ingénier, se donner de la peine, faire des sacrifices répétés, ne pas craindre des démarches plus ou moins agréables, peut-être s'exposer à quelques affronts, tout cela coûte. On cherche et on trouve des prétextes pour s'abstenir, des raisons pour s'excuser : « Après tout, on veut bien faire son salut, mais s'occuper de celui des autres, y est-on obligé ? Chacun travaille pour soi ! » Et sur ces belles raisons, on s'endort, on laisse aller les choses, on tient absolument improductif le dépôt confié, sans paraître se douter que le jour de la reddition de compte arrivera bientôt.

Où en sommes-nous à ce sujet ? Quel intérêt avons-nous déjà fait produire au dépôt qui nous a été remis ? N'estimez-vous pas que ces graves considérations méritent de sérieuses réflexions ?

Jésus, enfin, termine sa parabole en parlant du sort réservé à ceux qui travaillent à empêcher leurs frères d'accepter les lois de sa morale et de son Evangile. Hélas ! ils sont très nombreux ceux qui redisent : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » et qui font une opposition haineuse à tout ce qui concerne son règne. « Quant à mes ennemis, conclut-il, qui me haïssent et n'ont pas voulu m'avoir pour roi, amenez-les ici, et égorgez-les en ma présence. » (Luc, XIX, 27).

L'effrayante sévérité de cette sentence, prononcée sur cette terre, démontre suffisamment la rigueur inéluctable de celle qui est réservée aux ennemis de Jésus-Christ et de sa religion, aux persécuteurs de son Eglise. Qu'il faut les plaindre, prier pour leur conversion et trembler pour leur salut !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 februarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUETOT

Ami du Clergé du 15 février 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente. — II. Les périls de la religion, 97.

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux. — II. La volonté du devoir, 100.

Sept Chemins de Croix pour les vendredis de Carême. — II. Les péchés du monde, 102.

Avis paroissiaux. — Au début du Carême, 105. — Les services du Carême pour les défunts, 106.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XV. Jésus se met en route pour Jérusalem ; physiologie du pays ; la mer Morte, 107.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — III. Marie et les nécessités d'ordre matériel, 109.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES PÉRILS DE L'HEURE PRÉSENTE

II

LES PÉRILS DE LA RELIGION

Mes frères,

Nous avons vu, dimanche dernier, que la foi catholique est en péril parmi nous ; et non seulement elle est en péril, mais il semble bien qu'elle s'en va, qu'elle languit, qu'elle tombe et se meurt chaque jour davantage.

On a comparé la foi à un flambeau, à une flamme éclatante. Et c'est vrai. La foi autrefois jetait autour d'elle des rayons si beaux, si vifs que toutes les âmes chrétiennes paraissaient être un foyer vivant de lumière. Mais, hélas ! le flambeau s'éteint, et quand la flamme aura cessé, il ne restera plus, en ce pays, que des ombres plus épaisses que celles de la mort. C'est qu'en effet, mes frères, la foi ne saurait s'en aller, elle ne saurait périr sans entraîner dans sa chute une autre chute, dans sa mort une autre mort : la chute et la mort de la religion.

Là où la foi n'existe plus, il peut bien y avoir encore comme une contrefaçon de religion, c'est-à-dire des pratiques superstitieuses, mais une religion vraie, authentique, c'est impossible.

Je vous parlerai donc aujourd'hui des périls de la religion catholique, et, après vous avoir signalé le mal, je vous supplierai d'y porter remède, autant que vous le pouvez.

I

Qu'est-ce que c'est que la religion ?

La religion, ce n'est pas seulement un mouvement du cœur, un élan de l'âme vers Dieu.

Qui donc en effet, même parmi les plus impies, même parmi les ennemis les plus acharnés de l'Eglise, dans un moment critique, en face d'un danger soudain, ne s'est pas surpris à dire et à répéter plus d'une fois cette exclamation qui vient si souvent d'elle-même sur nos lèvres : « Mon Dieu ! mon Dieu !... »

Un philosophe, et non l'un des moins fameux du XVIII^e siècle, dans une tempête, se croyant perdu, retrouva dans sa mémoire l'*Ave Maria*, et on l'entendit qui disait : « Je vous salue, Marie... Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous. »

Je me souviens d'avoir vu un homme se tordre les bras de désespoir, en invoquant Dieu qu'il avait déjà cependant trahi tant de fois, et c'était au pied d'un lit d'agonie.

La religion, mes frères, comme le mot l'indique, c'est l'ensemble des actes qui relient, qui rattachent l'homme à Dieu.

Et faites-y bien attention : la religion doit se considérer aussi bien du côté de Dieu qui a créé l'homme, qui s'est révélé à lui, qui est descendu vers lui, le cœur plein de tendresse et les mains pleines de grâces et de bienfaits, que du côté de l'homme qui adore Dieu, qui l'aime et qui le sert de toutes ses forces.

Et la religion ainsi comprise, c'est un commerce vivant, un commerce réciproque et qui ne cesse pas entre Dieu et l'homme.

La religion catholique est depuis des siècles la religion de la France. Quel glorieux passé ! Ah ! je sens mon cœur s'émouvoir à la pensée de ce qu'était notre pays, même après les ruines effroyables de la Révolution. Partout, dans les grandes cités, dans les villes, dans les plus humbles hameaux, partout les églises étaient trop étroites pour les foules qui s'y pressaient, qui venaient y entendre la parole de Dieu, y chanter les hymnes sacrés, et qui, aux jours des grandes solennités, envahissaient la Table sainte et s'y nourrissaient du pain eucharistique. Partout, le nom de Dieu était respecté, ses lois observées, ses sacrements reçus avec amour, et si, dans un élan de patriotisme, on disait volontiers, avec la fierté des anciens Romains : « Je suis Français ! » on disait non moins volontiers et avec plus de fierté encore : « Je suis catholique ! »

Catholique et Français, c'était tout un. Telle était, du reste, dans le monde entier, l'idée que les peuples étrangers se faisaient de nous et de notre religion. Et les Orientaux, malgré tout ce qu'ils ont pu apprendre de nos discordes religieuses en rencontrant sur leur chemin les tristes victimes que la persécution y a jetées, voient encore dans tout catholique un Français, et dans tout Français un catholique.

Mais, hélas ! ces beaux jours sont passés, et voici que moi, prêtre de Jésus-Christ, je suis

obligé de faire violence à mon âme, je suis obligé de refouler mes larmes pour vous parler des tristesses d'à présent, et pour vous dire que la religion, comme la foi, subit parmi nous une crise dont nul, à moins de pénétrer, comme les anciens prophètes, les secrets de Dieu, ne pourrait prédire l'issue.

Pour ne point trop étendre ce sujet, mes frères, et pour vous faire toucher du doigt le mal dont nous souffrons, je m'en tiendrai aux trois actes principaux de la religion catholique qui sont la *prière*, la *sanctification du dimanche*, la *communion* ; et si ces trois grands actes de la vie chrétienne, absolument nécessaires, manquent dans notre pays, si ce n'est qu'un petit nombre d'hommes qui les pratiquent, qui y demeurent fidèles, ne serai-je pas en droit de pousser un cri d'alarme et de dire que la religion est en péril ?

II

1. Et d'abord, la prière. Un fait certain, mes frères, un fait aussi douloureux qu'il est évident, c'est que la voix de la prière, cette voix qui met pourtant le ciel en communication avec la terre, a peu à peu cessé presque partout, parmi nous.

Et quels sont donc aujourd'hui ceux qui prient ? Est-ce que les hommes, — prenez-les dans toutes les conditions sociales, — est-ce que les hommes prient ? Est-ce que les ouvriers avant d'aller à leur travail, les magistrats avant de rendre leurs arrêts, les hommes d'Etat avant de se réunir en conseil, invoquent Dieu ? N'allons pas si loin : est-ce que les hommes des champs, qui sont la masse de la nation et qui vivent, pour ainsi dire, plus près de Dieu, puisque la nature tout entière à chaque instant leur montre, sous des voiles transparents, sa sagesse, sa puissance et sa gloire, est-ce qu'ils prient ? Est-ce qu'ils appellent sur leurs moissons, leurs vergers, leurs vignes, les bénédictions du ciel ?

Vous connaissez un tableau célèbre, l'*Angelus* de Millet. C'est parmi la campagne, en plein midi, sous les feux d'un soleil d'été, un homme et une femme découverts, la tête inclinée, qui ont cessé leur travail et qui récitent l'*Ave Maria*. Rien n'est beau, rien n'est saisissant comme cette scène cependant si simple ; et on ne se lasse pas de regarder ces visages de paysans un peu rudes, mais que la foi transfigure, en y répandant comme un rayon descendu du ciel.

Eh bien ! je vous le demande, où sont maintenant les campagnes où un artiste, un peintre frappé d'un pareil spectacle, pourrait s'en inspirer pour produire et créer le même chef-d'œuvre ?

Et non seulement les hommes, mais parmi les femmes, parmi les jeunes filles, parmi les enfants, combien ne prient plus ! Et cependant,

plus faibles, plus exposés à la souffrance, aux larmes, à tous les orages de la vie, la prière devrait être un besoin de leur âme.

Eh quoi ! des femmes, des mères de famille qui n'appellent plus Dieu à leur foyer pour qu'il le protège et le bénisse, des jeunes filles qui n'épanchent plus leur cœur si délicat, si fragile, dans le cœur de Dieu, des enfants qui ne savent plus dire, avec le poète :

O Père, qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !...

Voilà cependant aujourd'hui, en ce pays, la triste et navrante réalité.

Et si la prière individuelle, la prière qui jaillit d'un cœur d'homme, de femme, d'enfant, devient si rare, que faut-il dire de la prière domestique ?

Jésus-Christ a dit dans l'Evangile : « Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Et qui donc sont ceux qui doivent se réunir sinon les membres d'une même famille ? Et alors, quand c'est toute une famille prosternée dans la prière, quand le père, le chef de la famille, à genoux, ayant autour de lui tous les siens, tous les êtres chéris qui sont la joie de sa vie, et que tous, faisant le même signe de croix, tous murmurent les mêmes paroles, les mêmes invocations sacrées, ah ! soyez-en sûrs, Jésus-Christ est là. Il y est, non pas seulement en image, dans la croix qui le représente, mais il y est, comme il l'a promis, avec sa grâce qui est le souffle vivant de son esprit et de son cœur.

Mais, mes frères, combien sont-elles encore les familles assez chrétiennes pour faire du foyer domestique une maison de prière ? Comptez-les, et vous serez épouvantés.

2. Et maintenant, la sanctification du dimanche.

Le dimanche, c'est le jour de Dieu, et la religion, ce jour-là, commande deux choses.

Elle commande d'assister à la messe, parce que la messe, c'est l'acte d'adoration par excellence ; parce que la messe paie, acquitte toutes les dettes que nous avons vis-à-vis de la souveraine majesté de Dieu. Et, en effet, Jésus-Christ qui s'immole à l'autel et dont le sang précieux emplit la coupe eucharistique, Jésus-Christ prie, souffre, pâtit et meurt pour nous, comme au Calvaire ; et si coupables que nous soyons, il nous couvre de ses mérites et plaide ainsi notre cause, non pas seulement avec d'éloquents paroles, des cris passionnés, mais avec le sang de son cœur.

Voilà la messe. Eh bien ! mes frères, est-ce que tous les chrétiens assistent à la messe le dimanche ? Je suis bien aise de vous rendre justice : vous qui m'écoutez, vous le faites avec une foi, une piété qui vous honore. Mais combien n'y en a-t-il pas qui s'en dispensent ?

Un jour, Jésus-Christ avait guéri dix lépreux, et les avait envoyés se montrer aux prêtres.

Quelle joie pour ces hommes de se sentir délivrés d'un mal effroyable qui ravageait leur chair, et qui en faisait, aux yeux même de leur famille, un objet de répulsion et d'horreur! Un seul, cependant, revint pour dire merci au Sauveur. Et Jésus ne put s'empêcher de s'en plaindre : « Où donc, demanda-t-il, sont les neuf autres? *Et novem... ubi sunt?* »

Mais, mes frères, chaque dimanche, Jésus-Christ est en droit de faire entendre la même plainte. Voyez donc à quoi se réduit le nombre des fidèles dans la plupart de nos églises!

La cloche, à plusieurs reprises, a annoncé le service divin. Le prêtre vient, il monte à l'autel; et quand il se retourne pour saluer le peuple et lui dire : « Que le Seigneur soit avec vous! » il n'y a là, le plus souvent, que quelques enfants et quelques femmes.

Mais les autres, où sont-ils? Les autres, c'est-à-dire toute cette population qui a été baptisée et qui jouit, qui use si largement de tous les biens dont Dieu l'a comblée. Quoi! il n'y a donc plus rien qui palpite et qui vibre, dans ces âmes devenues si indifférentes?

Le prêtre chante : « *Sursum corda!* en haut les cœurs! » Mais les cœurs, au lieu de monter vers Dieu, sont tout occupés aux joies de la terre... Le prêtre, une dernière fois, s'adresse au peuple : « Allez, dit-il, la messe est finie, *Ite, missa est.* » La messe est finie, et ses yeux s'emplissent de larmes, sa gorge se serre, il est triste à en mourir, et dans la désolation de son âme, parmi les images saintes, en face des autels qu'entourent du moins les anges invisibles, il ne peut que soupirer et dire, comme son Maître crucifié : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La religion commande une seconde chose, le dimanche : c'est la cessation du travail, c'est un saint repos.

Dieu a mis six jours pour créer le monde. Il s'est réservé le septième, et il a voulu, il a ordonné que l'homme fût comme lui.

Eh bien! est-ce que Dieu est obéi?

Mais tout ce que vous voyez, mes frères, chaque dimanche, vous apprend assez qu'il y a, entre toutes les industries, entre tous les négoces, entre toutes les entreprises, comme un accord fatal pour braver la volonté de Celui qui pourtant est le Maître souverain du ciel et de la terre. Ecoutez bien, avec l'oreille de la foi, et vous entendrez, dans le grincement de la scie, dans les coups de marteau, dans la bêche ou le soc de charrue qui remue la terre, dans le char lourdement chargé qui passe, dans l'aiguille elle-même, plus discrète, mais non moins coupable, un cri de rébellion qui semble dire : « Non, je ne servirai pas! *Non serviam!* »

Depuis quelques années, une loi a été faite, des ligues se sont formées pour imposer le repos du dimanche. Mais grand Dieu! qu'est-ce

que c'est que le repos qu'elles réclament? C'est un repos pire que le travail, c'est un repos au profit du plaisir et non au profit de la vertu. S. Augustin s'en plaignait déjà de son temps, et il s'écriait avec douleur : « Mieux vaudrait bêcher la terre toute la journée que de se livrer aux danses comme on le fait! *Melius tota die foderent, quam saltarent* ¹. »

Où vont ces foules endimanchées, ces foules qui se pressent et qui se heurtent sur nos routes, à toutes les avenues des gares? Ce n'est pas le chemin de l'église qu'elles prennent; c'en est un autre, et elles vont là où les conduisent toutes les passions qui travaillent le misérable cœur humain et qui ruinent tout à la fois la santé de l'âme et la santé du corps.

O dimanche! Faut-il que la religion et la foi soient tombées dans les âmes, pour qu'elles te profanent ainsi et que le jour de Dieu, le jour de l'adoration et du sacrifice, le jour de la prière et du repos soit devenu, plus que les autres, le jour des voyages, des parties de plaisir, des honteuses ivresses et des fêtes licencieuses, en un mot le jour du péché!

3. Enfin, mes frères, un troisième acte de la vie chrétienne, c'est la communion.

Jésus-Christ a déclaré d'une façon formelle que celui qui ne mange pas sa chair et qui ne boit pas son sang, n'a pas la vie en lui. C'est la branche détachée de l'arbre et qui se dessèche; c'est le sarment séparé de la vigne et qui meurt; si bien que sans la communion, il n'y a pas de chrétien, il n'y a pas de catholique dans le sens complet du mot.

Or, mes frères, qu'est devenue la communion parmi nous? Il y a encore des hommes qui prient; il y a encore des hommes qui viennent, le dimanche, fléchir le genou et courber le front dans nos églises. Mais, au temps de Pâques, au jour où l'Eglise fait un devoir à ses enfants d'aller s'asseoir à la Table sainte et d'y communier, combien sont les convives du banquet eucharistique?... C'est effrayant d'y penser et de le dire. Les convives sont le petit nombre, et il y a des églises où la Table sainte est si déserte qu'il est à peine besoin d'y tendre la nappe de communion.

Et il semble bien que Jésus-Christ ait eu en vue les tristes temps où nous sommes, quand il nous parle d'un roi qui célébrait les noces de son fils. Une première fois, il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés. Mais ils ne voulurent pas venir. Une seconde fois il leur fit dire : « Venez donc, tout est prêt. » Mais ce fut le même refus, plus blessant encore. Car ils s'en allèrent à leurs affaires, *illi autem neglexerunt et abierunt*.

N'est-ce pas ainsi qu'agissent vis-à-vis de la communion, ces noces saintes que Dieu a

¹ Serm. in Psal. xxxii.

préparées aux hommes, la grande majorité des chrétiens d'aujourd'hui ?

Pourquoi ? Ce n'est pas le moment de le dire ; mais c'est un fait indéniable que Jésus-Christ qui nous aime assez pour vouloir non seulement nous inviter à sa table, mais pour nous servir lui-même dans un festin sacré sa chair et son sang, est dédaigné de la foule des chrétiens de tout âge et de tout rang, *illi autem neglexerunt*.

Et ceux-ci, où vont-ils ? Car s'ils ne communient pas à Dieu, il faut bien qu'ils communient à autre chose ; il faut bien, permettez-moi ce mot, il faut bien qu'ils se repaissent d'autre chose. Et de quoi donc ?... Mais d'orgueil, de vanité, de luxe et de bien-être ; mais des parfums, des viandes et des vins de la terre, et d'autre chose encore que l'honneur de cette chaire ne me permet pas de nommer et qui consomme l'abaissement de l'homme et du chrétien tombé dans toutes les fanges d'ici-bas.

Mais alors, mes frères, s'il en est ainsi de la prière, du dimanche et de la communion, s'il n'y a plus guère de lèvres qui prient Dieu, s'il n'y a plus guère de cœurs qui l'adorent et qui l'aiment, s'il n'y a plus guère d'âmes qui le cherchent et qui l'appellent, tous les liens sont rompus, brisés avec lui. Ce n'est peut-être pas la rébellion violente, la guerre ouverte, non ; mais c'est l'oubli, l'ingratitude, l'abandon, et dès lors où est donc la religion ?

III

Oui, mes frères, où est-elle ? Eh bien ! en terminant, laissez-moi vous demander deux choses.

La première, c'est de pratiquer la religion. Vous l'estimez, certes ! vous la trouvez belle, grande, pleine de consolations et de divines espérances. Mais la meilleure manière encore de lui prouver votre estime, c'est d'en accomplir tous les devoirs.

Un homme, un historien non sans mérites du dernier siècle, Fustel de Coulanges, a écrit dans son testament : « Je désire un service à l'église. Je ne suis pas, à la vérité, pratiquant, mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique. »

Il y a, dans ces paroles, sans doute une leçon pour les fanfarons d'impiété, pour les soi-disant libres penseurs, aussi ridicules qu'ils sont intolérants et prétentieux tant ils se posent en courtiers de baptêmes, de mariages et d'enterrements civils ; mais il y a une contradiction. Pourquoi, si l'on est né dans la religion catholique, et si l'on désire y mourir, pourquoi ne pas la pratiquer durant sa vie ?

Pratiquez-la donc en priant chaque jour. On a dit que la prière, c'est la respiration de l'âme. J'aime cette image. Ah ! laissez donc votre âme, si souvent emprisonnée, captive,

dans les mille choses d'ici-bas, comme le mineur est captif dans les entrailles de la terre, laissez votre âme respirer, en s'élevant vers Dieu, en le contemplant, en l'adorant et en lui disant, plus, encore du cœur que des lèvres : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Pratiquez la religion, en observant la loi du dimanche. Est-ce que vous pensez que les catholiques d'aujourd'hui l'observent autant qu'il le faudrait ? Est-ce que vous pensez qu'une messe entendue à la hâte suffit à honorer Dieu ? Est-ce que vous pensez qu'un jour, presque tout entier employé à des visites, à des amusements, permis sans doute, mais futiles, est un jour vraiment sanctifié ? Et dans ce jour, où est donc la part de Dieu ? N'est-elle pas, en vérité, trop réduite, si réduite même que vous vous êtes taillé, comme on dit, la part du lion, pour vous-mêmes, pour vos goûts, vos inclinations, vos fantaisies, vos jeux et vos plaisirs ?

Ah ! de grâce, faites-en davantage en l'honneur de Dieu ! Est-ce que vous ne voyez pas qu'on s'est ingénié, par tous les moyens, à laïciser le dimanche ? Souvenez-vous que vous êtes catholiques, et si on a pu porter une main sacrilège sur tant de choses vénérables et sacrées que nous n'avons pas su défendre et garder, du moins, vous, restez fidèles au dimanche et que ce jour-là soit le jour de Dieu plutôt que le vôtre.

Enfin, mes frères, pratiquez la religion, en communiant. Vous faites vos Pâques, c'est bien ; mais puisque le nombre des convives diminue à la sainte Table, allez-y plus souvent.

Allez communier pour vous-mêmes ; allez prendre Dieu, dans son sacrement, afin que vivant de sa vie, vous soyez des chrétiens généreux et vaillants.

Allez communier aussi pour les autres. Ils ne viennent pas ; ils contristent le cœur de Dieu qui les appelle, réjouissez-le en prenant leur place.

Voilà la foi, voilà la religion. Il y a une autre chose encore que je vous demanderai : c'est de défendre la religion et de la propager autour de vous. Mais c'est un sujet qu'il importe de traiter tout au long, et que je réserve pour dimanche prochain. Ainsi soit-il.

PETIT CARÈME AUX HOMMES SUR LES DEVOIRS RELIGIEUX

II

LA VOLONTÉ DU DEVOIR

Messieurs,

Vous connaissez vos devoirs religieux ; il est impossible que vous ne les connaissiez pas. Car, vous avez été dans votre enfance, et aussi

dans les jours charmants de votre adolescence, bercés sur les genoux de la sainte Eglise ; et, comme une mère tendrement dévouée, l'Eglise vous a appris ce que vous avez à faire pour servir Dieu, et pour sauver votre âme.

Il vous en souvient, Messieurs, de ces saintes leçons qui ont mis en vous, avouez-le, tout ce qu'il y a encore de noble, de grand et d'élevé dans votre âme chrétienne.

Mais il ne suffit pas que vous connaissiez vos devoirs religieux, il faut encore que vous ayez la volonté de les remplir. Car Dieu vous a créés libres ; libres de dire oui, et libres aussi de dire non ; libres de vous soumettre à sa loi, en vous écrivant comme l'apôtre S. Paul terrassé sur le chemin de Damas devenu, pour lui, le chemin de la conversion et du salut : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » et libres aussi de braver son autorité, en vous écrivant comme l'ange déchu : « Je n'obéirai pas ! *Non serviam.* »

Eh bien ! Messieurs, vous me permettrez de vous demander quel usage vous entendez faire de votre libre volonté : pour ou contre Dieu ?...

Prenez-y garde : il y a aujourd'hui, plus encore peut-être qu'autrefois, une triple tyrannie qui pèse lourdement sur chacun de nous.

C'est d'abord la tyrannie des pouvoirs humains. Voyez donc, interrogez l'histoire, et vous y apprendrez comment tout a été mis en œuvre pour faire fléchir la conscience chrétienne, et soit par des promesses, soit par des menaces, la détourner de son devoir.

Depuis dix-neuf siècles il en est ainsi ; et ce qu'il y a d'étrange et de triste en même temps, c'est que le plus souvent, c'est au nom de la liberté elle-même que les âmes sont violentées et mises en demeure d'abjurer leur foi.

Vous n'êtes pas, Messieurs, de ceux qui peuvent avoir peur. J'estime au contraire, je suis sûr, que si vous veniez jamais à être inquiétés, vous sauriez bien dire, avec le même accent que l'apôtre S. Paul : « Pour qui nous prend-on ? Serions-nous donc, par hasard, d'une race servile ? Non, nous ne sommes pas les fils de la servante, mais les fils de la femme libre qui est l'Eglise, et c'est le Christ qui nous a fait cette liberté... Le Verbe de Dieu, l'Esprit de Dieu qui est en nous, ne supporte ni liens, ni contrainte ; c'est pourquoi, tout plutôt que de sacrifier notre liberté !... *Verbum Dei non est alligatum, ideo omnia sustineo.* (II Tim., II, 9).

Une autre tyrannie, c'est celle du monde et de l'opinion.

Que d'hommes, Messieurs, — vous en connaissez tout autour de vous, — que d'hommes sont foncièrement honnêtes ! Ils gardent encore au fond de leur âme quelque chose du cher trésor de leur enfance chrétienne, c'est une parcelle de foi. Ils sont pleins de respect pour

la religion, et ce n'est pas eux qui s'en iront jamais, en des assemblées impies, battre des mains et applaudir à des discours pleins d'outrages contre Dieu.

Pourquoi ne les voit-on jamais, ou presque jamais, dans nos églises ? Pourquoi ne sont-ils pas ici, avec vous, en ce moment, formant un groupe compact et imposant de catholiques qui s'honorent de servir Dieu ?

Pourquoi ? Il leur serait bien difficile à eux-mêmes de le dire. Mais j'imagine que s'étant peu à peu déshabitués de leurs devoirs religieux, de la prière et de la messe, ils seraient gênés, sous les yeux qui les verraient, de se rendre dans le saint lieu.

Et ils n'y viennent pas ; et ils n'y viendront peut-être, hélas ! — tant la servitude est forte — que le jour où on les y apportera, mais les yeux clos, mais les lèvres fermées, mais le cœur glacé, mais l'âme partie déjà pour les jugements de Dieu !...

Enfin, Messieurs, une troisième tyrannie : c'est celle qui vient des exigences et des passions de notre nature déchue.

Il y a des hommes qui se feraient un point d'honneur de résister en face, avec un admirable courage, à tous les forcenés qui en veulent à la religion ; et vis-à-vis d'eux-mêmes, quand il s'agit de se vaincre, ils sont faibles jusqu'à la lâcheté.

Cette tyrannie-là, Messieurs, tous les saints l'ont connue ; vous la connaissez vous-mêmes ; il est impossible que vous ne la connaissiez pas.

Seulement, vous pouvez, il vous appartient, avec la grâce de Dieu, en vous servant des armes de la foi, de la prière et des sacrements, il vous appartient de la briser.

La liberté chrétienne est un honneur, et, comme tout honneur, il faut en être digne.

On a dit bien des fois, depuis quelque temps, que le meilleur moyen d'avoir la liberté, c'était de la prendre.

Je n'en disconviens pas ; mais pour prendre la liberté, pour la fixer en soi-même, dans sa vie, il faut vaincre sa nature, il faut mortifier son corps, il faut, à force de patience et de courage, orienter ses passions non plus vers les biens, vers les joies sensuelles du monde, mais vers les biens et les joies bénies du ciel.

Allons, Messieurs, ayez la volonté du devoir. Un jour, Lamoricière exilé à Bruxelles, pour pouvoir embrasser en France son fils mourant, se vit imposer des conditions que son honneur de soldat et de chrétien ne pouvait accepter, et il eut la cruelle douleur de ne point recevoir le dernier souffle, le dernier soupir du seul enfant qui lui restait, et quelque temps après il écrivait au général Pélessier : « Dieu seul sait ce qu'il m'en a coûté. »

Ah ! Messieurs, si par une volonté forte, in-

vincible, vous faites toujours votre devoir de chrétiens à l'encontre de toutes les tyrannies d'ici-bas, vous aurez sans doute à souffrir, mais il y a quelqu'un qui lira dans votre âme : c'est Dieu ; et Dieu, sachant ce qu'il vous en aura coûté pour lui obéir, couronnera, comme il l'a promis, et vos mérites et vos victoires. *Qui legitime certaverit, coronabitur.* Ainsi soit-il.

SEPT CHEMINS DE CROIX POUR LES VENDREDIS DE CARÊME

II

LES PÉCHÉS DU MONDE

Avis préparatoire. — Parmi les dévotions qui ont pour objet la Passion de N.-S. Jésus-Christ, le Chemin de la Croix, comme l'a proclamé Benoît XIV, est une des principales et des plus efficaces pour ramener les pécheurs à la vertu, pour ranimer et réchauffer les tièdes, pour rendre parfaits les justes. Comme l'a dit un des apôtres de cette dévotion, saint Léonard de Port-Maurice, ce salutaire exercice est suffisant pour sanctifier une paroisse et attirer sur elle d'une manière marquante les bénédictions du ciel.

Non seulement il nous rappelle sous une forme sensible le mystère de notre Rédemption, mais il imprime à nos âmes le sentiment du péché et du mal que le péché mortel cause à l'humanité tout entière. Le drame sanglant du Calvaire est ainsi le drame moral, qui se passe au cours des siècles et dans les consciences, entre la malice des pécheurs et la justice divine offensée. L'intervention de l'Homme-Dieu, se dévouant à notre cause et se faisant notre Sauveur, fait que Jésus-Christ est le grand personnage de l'humanité, en même temps que le Médiateur de réconciliation entre Dieu et les hommes. Y a-t-il une cause qui nous touche davantage ?

La pratique fréquente du Chemin de la Croix rend en quelque sorte vivante dans nos esprits la Passion de N.-S. Jésus-Christ. Elle est éminemment propre à nous donner l'horreur du péché mortel qui cause un si grand mal, et à nous faire prendre la ferme résolution de l'éviter à l'avenir ; elle n'est pas moins apte à exciter notre ferveur et à nous faire sortir de la tiédeur qu'engendre dans nos âmes l'habitude du péché véniel. L'Eglise le sait bien ; c'est pour cela qu'elle nous le recommande pendant le saint temps du Carême.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT. — Dans la douloureuse Passion du Sauveur il y a deux côtés : extérieurement ce sont les Juifs qui le condamnent, intérieurement ce sont les pécheurs. Considérons donc les

péchés du monde, depuis Adan jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours et jusqu'à la fin du monde : quelle multitude d'offenses, et de quel poids elles pèsent dans la balance de la Justice divine ! Voilà la dette de l'humanité coupable. Mais Jésus-Christ, pris d'une immense pitié pour la grande famille humaine, s'est substitué aux coupables. Il a assumé nos offenses et il s'est offert aux coups de la justice divine. A ce point de vue les Juifs deviennent des instruments, et leur malice devient l'occasion de notre Rédemption.

Écoutons l'avertissement de l'apôtre : « Celui qui a commis dans sa vie le péché mortel, celui-là a crucifié Notre-Seigneur. » N'accusons donc pas l'aveuglement des Juifs sans accuser notre propre malice ; mais rentrons en nous-mêmes en suivant Jésus-Christ dans le chemin de la croix.

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — La croix est l'instrument de la Rédemption. Jésus, ayant pris sur lui les péchés du monde, prend aussi la croix qui doit les expier. Elle est le moyen providentiel dont le Sauveur s'est servi, pour rendre plus évidentes les exigences de la Justice divine et la malice des péchés des hommes. C'est en regardant la croix que la masse de l'humanité a toujours le mieux compris le mal du péché mortel et le devoir de la satisfaction. Quel discours est comparable à cette vue ?

Regardons le Sauveur du monde s'avancant vers le Calvaire, chargé du double fardeau de la croix et des péchés des hommes. O croix, instrument du supplice, vous deviendrez l'objet de notre vénération quand la Rédemption aura été accomplie, et nous vous saluons comme le signe du salut ! Suivons-la dans la voie douloureuse, avec un cœur déjà contrit et avec le sentiment de nos propres offenses.

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — La croix pèse d'un poids lourd sur les épaules du Sauveur ; c'est le poids du péché qui atteint jusqu'à son âme et l'abreuve d'amertume. Il sent l'outrage fait à Dieu pendant tant de siècles, il sait la perversité du monde, il voit l'état de misère où sont plongés les pauvres pécheurs. Ce poids l'accable et il tombe sur le chemin, autant sous la peine qui oppresse son âme que sous le fardeau qui oppresse son corps.

O divin Rédempteur, la première chute de l'homme fut le péché originel ; c'est le principe de toutes nos misères et de notre déchéance surnaturelle. Cette déchéance s'était marquée par les hontes du paganisme et de l'idolâtrie, qui couvrait la face de la terre. Vous tombez sous le poids de la croix, mais c'est pour nous relever avec vous et nous remettre dans la bonne voie d'où nous étions sortis. Nous ne voulons plus nous en écarter, ni cesser de marcher dans la voie des bonnes

mœurs, qui seule est la voie de l'honneur et du salut.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Marie, avocate et refuge des pécheurs, est sur la voie douloureuse que parcourt son divin Fils. C'est le chemin de la Rédemption. Mère de Jésus, elle pleure son fils ; mère de la miséricorde, elle l'offre à la Justice divine comme une victime expiatoire d'un prix infini, et elle trouve dans sa douleur le remède à nos maux. Elle sait qu'il faut que toutes ces choses s'accomplissent, et elle s'immole avec lui, dans le même sentiment des exigences de la Justice divine et de la malice des pécheurs.

O Marie, devant le Sauveur qui passe en portant sa croix, comment oublierions-nous la part que nous avons eue à vos souffrances par nos péchés, et la part que nous avons à la divine miséricorde par votre intercession ? Daignez agréer notre repentir, car il vient d'un cœur contrit et humilié ; faites-le agréer à votre divin Fils, car il est sincère et plein d'une généreuse résolution. Nous vous en supplions par votre compassion incomparable, veuillez nous accorder le secours de votre maternelle protection.

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — En permettant à Simon le Cyrénéen de vous aider à porter votre croix, ô Jésus, vous avez appris à vos disciples à l'imiter. Diminuons l'influence du péché parmi nous, dans nos familles et dans la société, et nous diminuerons d'autant le poids des offenses qui pèsent dans la balance de la Justice divine, nous allègerons la croix du Sauveur. Soyons sur la terre les agents du bien et non du mal, associons-nous dans cette salutaire entreprise, donnons notre appui concordant et persévérant à la société religieuse dont nous sommes les membres depuis le baptême ; et ainsi nous ferons œuvre utile à la cause de N.-S. Jésus-Christ.

O Jésus, il est bien juste que vos amis viennent à votre aide dans la mesure de leurs forces, pendant que vos ennemis vous chargent d'outrages. Cependant vous souffrez pour les coupables et vous ne leur voulez que du bien. Donnez-nous part à votre esprit et à vos œuvres de miséricorde ; plus nous y participerons, plus nous y trouverons une garantie de salut.

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — La sainte femme Véronique trouve dans sa compassion la force de s'élever au-dessus de la crainte, au moment même où vous êtes, ô Jésus, entre les mains de ceux qui vous mènent à la mort. Ni la vue de la force armée, ni l'air menaçant des gens qui sont sur le chemin, ni l'abandon de ceux qui vous avaient été fidèles, ne l'arrêtent. Elle s'avance et essuie votre visage, couvert de sueur et de

sang. Elle donne ainsi un admirable témoignage de sa foi, dont les générations chrétiennes ne cesseront de s'inspirer.

Seigneur, pourquoi serions-nous lâches et nous laisserions-nous arrêter par le respect humain ? Imprimez votre image dans nos âmes, comme vous l'imprimâtes sur le linge de cette héroïque femme, afin que nous ne souillions pas le caractère et l'image d'enfant de Dieu que nous avons reçus au baptême. Nous nous souviendrons alors de cette belle définition : « Le chrétien c'est un autre Jésus-Christ. »

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — La seconde chute de l'homme c'est le péché mortel avec son nombre et ses espèces. Le pécheur s'est détourné de Dieu et il s'est tourné vers les créatures périssables pour y chercher son contentement et sa fin. Pourtant, Seigneur, que sont toutes les créatures auprès du Souverain Bien ! Dans son égarement ou sa passion, il l'a fait avec pleine connaissance, plein consentement et en matière grave. Il n'y a point de circonstances atténuantes. C'est le mal mortel, qui donne la mort à l'âme qui le commet, mais qui cause aussi votre mort sanglante, ô Jésus ! Sous ce poids accablant, vous tombez pour la deuxième fois.

O bon Sauveur, nous ne voulons pas vivre dans le triste état du péché ; nous nous retournons vers Dieu, qui seul est notre fin, et nous nous détournons résolument de toutes les créatures qui nous arrêtent dans la voie du salut. Par votre Passion, nous vous le demandons et vous le promettons.

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur votre perfide patrie. » C'est la voix du Rédempteur, qui invite le pécheur à pleurer sur lui-même et qui nous invite tous à pleurer sur les péchés de notre patrie. Pourrions-nous nous désintéresser de la société dont nous sommes les membres, et ne pas désirer qu'elle observe fidèlement la morale chrétienne ? Non, évidemment. Le vrai mal de Dieu ce ne sont pas les maux temporels, puisqu'ils passent et sont des moyens de faire pénitence ; mais c'est le péché mortel qui est un état d'inimitié et qui détruit, autant qu'il est en lui, l'œuvre divine dans les âmes et dans les familles.

Donnez-nous, Seigneur, de comprendre le mal du péché et de le réparer, quand nous avons eu le malheur de le commettre. Non, nous ne voulons plus être du nombre de vos ennemis. O bon Pasteur, ramenez au bercail les brebis égarées, recevez les enfants prodiges qui reviennent à votre maison, et pardonnez-nous !

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — La troisième chute de l'homme, ce sont les autres offenses de tous genres : les

péchés véniels d'habitude et de malice. De même que les forces de votre corps, ô Jésus, s'épuisaient en portant la croix, de même la tiédeur du péché véniel d'habitude et de malice affaiblit nos âmes et alanguit notre vigueur spirituelle. Le poids de la croix s'alourdit avec le péché originel, les péchés mortels et véniels, et la sainte Victime, chargée des péchés du monde, tombe pour la troisième fois sous le pesant fardeau.

Ici, Seigneur, qui ne gémirait sur ses faiblesses et ses fragilités ? Oui, nous savons par expérience que tout homme est pécheur et qu'il doit compte à la Justice divine de ses infidélités. Avec vous, nous voulons nous relever de la tiédeur qui nous abat, et marcher d'un pas plus généreux dans la voie des Commandements de Dieu, qui est la voie du salut.

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — Les bourreaux dépouillent Notre-Seigneur de ses vêtements. Ainsi le péché mortel dépouille l'âme de la robe d'innocence revêtue au baptême, des ornements de la vertu, du mérite des bonnes œuvres. Exposée à la vue de Dieu sans le vêtement spirituel de la grâce, que peut-elle en attendre, sinon d'être rejetée de la maison nuptiale ? C'est alors, au jour du jugement, que tous les vêtements d'emprunt tomberont : la fausse vertu, l'hypocrisie, la dissimulation, l'innocence affectée, les airs de religion.

Vous êtes donc arrivé, ô Jésus, sur la montagne du Calvaire. Vous êtes chargé de tous les crimes de la terre, comme si vous étiez le vrai coupable. Dans le calice que vous a présenté votre Père au jardin de Gethsémani, sont les péchés de ceux qui ne connaissent pas Dieu, les scélératesses de ceux qui l'ont trahi, les fautes mêmes des âmes choisies. La coupe déborde, et il faut la boire jusqu'à la lie. Que leur aviez-vous donc fait, Seigneur, pour qu'ils vous traitent ainsi !

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde ! » C'est le péché mortel, multiplié depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ et jusqu'à la fin du monde, qui frappe les coups et qui enfonce les clous dans la chair du Sauveur, qui dresse la croix et qui fait couler le sang. A la vue de Jésus-Christ souffrant et mourant sur le Calvaire, qui ne comprendrait le mal mortel du péché, la souveraine injure qu'il fait à Dieu, la séparation finale qui en est la conséquence dans l'éternité ? Les damnés sont des gens qui ont abusé de tout, et jusqu'à des moyens de salut, pour l'offenser.

Contemplons le divin crucifié avec « le cœur contrit et humilié » que Dieu ne rejette jamais, et disons-lui, avec des sentiments de vraie pénitence : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, de peur qu'il ne soit dans l'éternité l'objet de votre haine ! »

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — Le crucifix est par excellence le livre des pénitents. Il ne cessera de redire à toutes les générations, sous la forme la plus expressive, l'histoire du plus grand sacrifice et du plus grand dévouement ; de montrer, dans une image infiniment douloureuse, l'Homme-Dieu immolé pour expier les péchés du monde ; de proclamer, avec la voix du remords qu'il réveille dans les consciences, le mal commis et ce que sa rédemption a coûté au Fils de Dieu fait homme.

Pécheurs, regardez Jésus-Christ sur la croix : voilà votre œuvre ! Les Juifs n'ont été que les instruments du meurtre ; au fond, ce sont les péchés du monde qui ont causé la mort. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » se sont-ils écriés chez Ponce-Pilate. Oui, ô bon Sauveur, que votre sang tombe sur les péchés du monde pour satisfaire à la Justice divine, puisque sans votre sang il n'y a point de rédemption !

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Le tableau douloureux prend une nouvelle forme. C'est la descente de croix, si chère aux artistes chrétiens. Les clous ont été enlevés et le corps glisse entre les mains pieuses des disciples. Regardez ce groupe : Notre-Dame de la Pitié tient entre ses bras le corps inanimé de Jésus ; mais, surmontant sa douleur, elle achève d'offrir son sacrifice plus dur que la mort, et elle présente à la Justice divine, sur ses bras, la Victime expiatrice d'un prix infini.

Votre charité et votre compassion vous ont mérité, ô Marie, d'être appelée le Secours des chrétiens et le Refuge des pécheurs. Combien de pécheurs désespérés, s'appuyant sur votre incomparable puissance d'intercession, reviendront par vous à Jésus et obtiendront le pardon de la croix ! Vous serez pour tous la mère de miséricorde et vous nous obtiendrez d'être traités, non selon la rigoureuse justice, mais selon l'indulgente miséricorde de Dieu. O Marie, montrez-vous notre mère !

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE. — Le péché mortel a fait son œuvre de mort ; il a enlevé la vie de la grâce, et les âmes mortes sont ensevelies dans le tombeau de leurs crimes. Qui aura la puissance de les rappeler à la vie, de détacher les liens des passions qui les enserrèrent, de ressusciter ces morts spirituels ?

C'est l'œuvre de la Rédemption. Le Fils de Dieu fait homme a le pouvoir divin de remettre les péchés, et il a racheté ces captifs de la pire des servitudes. Il a transmis son pouvoir divin à son Eglise, qui est la dispensatrice du sang rédempteur. Que d'âmes sont ainsi passées de la mort à la vie, et sont sorties du tombeau spirituel où elles gisaient dans la mort et leur corruption !

O Sauveur du monde, dans le sacrement de pénitence vous nous appliquez le pardon de la

croix, vous nous donnez part à la grâce de la Rédemption, vous nous rendez la vie surnaturelle. Éternellement, nous dirons vos louanges dans la reconnaissance de nos âmes.

AVIS PAROISSIAUX

AU DÉBUT DU CARÊME

Mes frères,

Les choses auxquelles nous sommes habitués, si bienfaisantes qu'elles soient, nous laissent souvent dans l'indifférence. Accoutumés au retour périodique de la sainte Quarantaine, nous la voyons revenir chaque année sans nous rendre compte des leçons qu'elle nous donne, des grâces qu'elle met à notre disposition.

Le Carême doit être pour le chrétien le temps du recueillement, des graves pensées ; il vient bien à propos pour secouer notre inertie, raffermir notre foi, déplorer nos négligences, améliorer notre vie ; il vient pour stimuler notre volonté et nous engager à travailler plus activement à la sanctification de nos âmes.

La *sanctification de nos âmes*, voilà, mes frères, le but qu'il faut poursuivre pendant ce Carême. Nous sommes chrétiens ; or il y a une pensée qui doit dominer toutes nos pensées, une préoccupation qui doit primer toutes nos préoccupations : c'est la pensée, la préoccupation de nos âmes. Pourquoi ? Ah ! la raison est bien simple : c'est que l'âme a une excellence, une dignité et des destinées qui méritent de notre part une attention particulière ; c'est que, outre sa nature qui lui donne une place illustre dans la création, elle a été rachetée par le sang du Christ.

Il y a deux parties en nous : la partie corruptible, c'est le corps ; la partie incorruptible, c'est l'âme. La réunion de ces deux parties fait l'homme. Voilà donc ce que nous sommes : un mélange de matière et d'esprit, de ténèbres et de lumière, de terre et de ciel, une âme dans un corps. De ces deux éléments qui composent notre nature, le plus noble, le plus digne est assurément l'âme. Ce qui ne meurt pas doit passer avant ce qui meurt ; ce qui est poussière ne vaut pas ce qui est esprit. L'âme donc tient la première place dans notre nature ; elle est faite à l'image de Dieu ; elle est libre, intelligente, immortelle ; première raison pour que nous ne la laissions pas dans l'oubli.

Mais cette âme, qui a subi le contre-coup de la faute originelle, a été relevée de sa déchéance par N.-S. Jésus-Christ, et elle nous apparaît tout empourprée de son sang ; seconde raison pour que nous l'estimions hautement.

On apprécie ordinairement un objet d'après son prix, et cela avec raison, parce que le prix lui-même est ordinairement fixé d'après la valeur de l'objet. L'homme peut se tromper sur la valeur réelle d'un objet, parce qu'il est sujet à l'erreur ; mais Dieu, la science infinie, ne peut se méprendre. Or, il faut bien croire que nos âmes ont une grande valeur, puisque Jésus-Christ s'est dévoué pour elles, puisqu'il les a rachetées à un si grand prix.

A quel prix ? Mais au prix de souffrances atroces, au prix de sanglantes blessures, au prix de la croix, au prix de son sang. Une longue série de tortures, terminée par un supplice ignominieux, voilà ce que nos âmes ont coûté à notre Sauveur, et voilà ce qu'elles valent. Oh ! comme le dit l'apôtre, nous avons été achetés bien cher : *empti estis pretio magno* ; notre prix, c'est le sang d'un Dieu.

Que faut-il en conclure ? C'est que l'âme a une éclatante supériorité sur le corps, et par conséquent qu'elle doit être l'objet de nos sollicitudes avant le corps et plus que le corps ; c'est que l'âme doit être notre principale préoccupation ; c'est que la pensée de notre âme et de ses immortelles destinées doit devancer toutes les autres.

Voilà le principe, voilà la règle. Eh bien ! le mal est, aujourd'hui, que tous les soins sont pour le corps, pour les intérêts qui s'y rattachent, tandis que l'âme, pauvre orpheline, est oubliée, abandonnée. Pour beaucoup de nos contemporains, l'objet de leurs rêves, le dernier mot de leurs ambitions, c'est un peu de bien-être matériel. Tous leurs regards, toutes leurs espérances sont tournés vers la terre ; toute leur vie se consume dans une activité extérieure. Ils cherchent d'abord, ils cherchent passionnément les biens temporels. Le plaisir des sens, les intérêts matériels, la prévoyance du lendemain, les affaires, j'ajouterais encore, si on me le permettait, les amusements, les frivolités, les ajustements d'une toilette, et d'autres choses qu'il serait désagréable à moi de dire, et à vous d'entendre, voilà ce qui remplit leur vie.

Que me répondraient-ils si je leur disais : « Que faites-vous, chaque jour, pour votre âme et pour l'autre vie ? » Combien, s'ils parlaient en toute sincérité, avoueraient qu'ils ne font rien, ou bien peu de chose ; que si, à certains moments, ils songent à leur âme, ils ne lui donnent qu'un regard fugitif, un rapide souvenir ! Ils n'ont pas le temps de s'en occuper, car ils ont trop d'affaires qui les accaparent et les absorbent.

La maladie de notre temps est bien caractérisée ; il n'y a pas lieu de s'y méprendre : c'est un matérialisme épais, qui a pour effet de nous attacher exclusivement aux choses présentes, au bien-être physique ; un matérialisme qui n'a qu'un médiocre souci pour

l'âme, qui la refoule dans le corps comme dans une étroite prison, qui met sur nos yeux un bandeau pour nous cacher l'avenir qui nous attend de l'autre côté de la tombe.

Mes frères, si vous souffriez de cette maladie, il importe de vous en guérir. Fascinés par l'appât des biens terrestres, absorbés par les labeurs et les soucis de la vie présente, vous avez relégué au dernier plan vos intérêts spirituels. Voici le moment de regretter cette coupable négligence, et je viens vous dire, au début de ce Carême, la parole du saint livre : « Ayez pitié de votre âme : *miserere animæ tuæ*. » Songez-y pendant ces jours bénis, qu'elle soit l'objet de vos préoccupations ; travaillez à la rendre meilleure, plus affectionnée à la vertu, plus résistante devant le mal, plus détachée des enchantements de ce monde et plus éprise des biens du ciel. Et pour obtenir ce résultat si désirable, promettez-vous de prier tous les jours, de réserver quelque temps à des pensées sérieuses, à des lectures édifiantes, d'assister à la messe si vous le pouvez, de faire des actes de mortification, de veiller davantage sur vous-mêmes, d'être fidèles aux observances du Carême et de fréquenter avec assiduité les réunions et les exercices spirituels en usage dans la paroisse. Ainsi soit-il !

LES SERVICES DU CARÊME POUR LES DÉFUNTS

Mes frères,

Il est de tradition dans cette paroisse qu'un service funèbre soit célébré tous les lundis de Carême, et je viens de vous en annoncer un pour demain ; mais il ne faut pas que cette annonce ne soit entendue que de quelques personnes. Elle devrait être bien accueillie par tous ceux qui sont affligés de deuils récents, par tous ceux qui gardent le souvenir de leurs chers trépassés, qui veulent leur venir en aide, abréger ou finir leur douloureuse captivité.

Parmi tous les moyens qui peuvent les secourir, je n'en vois pas de plus efficace que le sacrifice de la messe offert à leur intention. Je vous recommande de prier pour eux ; mais la messe, qu'est-ce que c'est ? N'est-ce pas la meilleure, la plus excellente des prières ? Effectivement, celui qui prie, qui intercède pendant la messe, ce n'est pas une chétive créature, un pauvre pécheur, comme nous le sommes tous : celui qui demande miséricorde est plus qu'un saint, plus qu'un ange, plus que tous les saints et tous les anges réunis, c'est Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ en personne, renouvelant son sacrifice du Calvaire sur l'autel.

Le sang versé a une voix, un cri, car on dit : « le cri du sang. » Aux premiers jours de l'humanité, une main fratricide répandit le sang

d'Abel. Ce sang répandu poussa vers les cieux une clameur accusatrice, il en appela à la justice, et la justice y répondit en marquant au front de Caïn le signe de la malédiction. Sur le Calvaire, il y eut aussi du sang répandu, mais ce sang cria, lui, miséricorde, et l'apôtre saint Paul nous dit que ce cri fut entendu, que le Seigneur l'exauça par déférence pour la grande victime qui l'avait poussé, et que, dans l'attendrissement de sa bonté, il consentit à pardonner.

Mais c'est le même sang qui parle sur l'autel, qui supplie, qui demande grâce. N'est-il pas évident que si Jésus-Christ renouvelant son sacrifice dans nos églises, daigne intercéder pour le soulagement, pour la délivrance des âmes détenues en purgatoire, sa prière aura une efficacité souveraine ?

Vous êtes invités à faire des actes de mortification, de pénitence, et à en appliquer les mérites à vos chers trépassés. Mais la messe, qu'est-ce, sinon la plus parfaite expiation ? Que réclame la justice divine, pour affranchir ces âmes souffrantes ? Elle réclame un supplément d'expiation pour des fautes qui n'ont pas été suffisamment réparées sur la terre. C'est une dette à payer, et tant qu'elle n'aura pas été complètement soldée, ces pauvres âmes demeureront en purgatoire. Mais si le sacrifice de Jésus-Christ a eu la vertu d'abolir le péché, d'en obtenir la rémission comme cela est certain, croyez-vous qu'il sera impuissant pour en effacer les derniers vestiges, pour en détruire les restes ?

Eh bien ! c'est ce sacrifice qui se renouvelle sur l'autel, et alors vous comprenez quelle ressource précieuse est la messe pour le soulagement des âmes.

Saint Jérôme pense qu'à chaque messe célébrée avec dévotion, plusieurs âmes sortent du purgatoire, et il ajoute que pendant la messe offerte pour ces âmes elles n'endurent aucun tourment. Oh ! mes frères, comme nous serions heureux, n'est-ce pas ? de procurer une demi-heure de calme et de soulagement aux malades bien-aimés que nous soignons et dont les douleurs sont incessantes ! Eh bien ! nous pouvons nous donner la satisfaction d'apaiser pour un moment la souffrance de nos chers défunts, puisque, au témoignage d'un saint, leur épreuve est suspendue pendant la messe dite à leur intention.

Cette satisfaction, disons-le maintenant, on ne paraît pas y tenir, et du même coup on prive les défunts d'un allègement auquel ils auraient droit. Les services funèbres du Carême auxquels devraient prendre part un grand nombre de personnes, ne réunissent qu'une assistance bien insuffisante. Cette indifférence que vous témoignez ferait croire que vous ne vous intéressez guère à vos défunts. Au fait, on oublie trop souvent leur âme. J'admire la

préoccupation de mes paroissiens pour la sépulture de leurs parents. Ils achètent à grands frais une place au cimetière, ils érigent un monument funèbre, et ils disent : « C'est là qu'ils reposent. » S'inquiètent-ils autant de préparer une demeure à leur âme ? Chose étrange, et qui accuse le dépérissement de la foi parmi nous : on songe au corps, on ne songe pas à l'âme ; on prépare un domicile au corps, et on ne se demande pas où l'âme habitera ; on fait visite au corps dans le cimetière, on ne descend pas vers l'âme en purgatoire. Sainte Monique faisait autrement ; elle disait à son fils Augustin : « Ne vous occupez pas de mon corps, mais songez à mon âme à l'autel du sacrifice. » On croit qu'on a fait largement les choses quand on a assisté à la cérémonie des funérailles, quand on a déposé sur la tombe du défunt une belle couronne. Après les obsèques c'est fini : plus de prières, plus de messes, plus de services. Pauvres trépassés ! restez en purgatoire tant que vous voudrez, nous ne ferons rien de plus !... Voilà pourtant la conduite de certaines familles ; convenez avec moi qu'elle est profondément regrettable.

Mes frères, les services du Carême vous offrent l'occasion de raviver le souvenir de vos défunts, de leur témoigner votre piété filiale, vos sympathies, de prier pour eux, de leur venir en aide. J'en appelle à votre cœur et je vous demande d'y assister en plus grand nombre.

Ces cérémonies mortuaires seront utiles à vos chers disparus, et elles ne seront pas sans profit pour vous. Elles vous suggéreront des pensées, elles vous donneront des leçons qu'il vous importe de recueillir et de méditer ; elles vous feront sentir le peu que nous sommes ; elles vous diront avec une pénétrante éloquence deux choses : la première, que notre vie d'ici-bas est bien courte ; la seconde, qu'il faut faire bon emploi des quelques années dont elle se compose. Et ainsi elles vous disposeront à passer saintement le temps du Carême. Ainsi soit-il !

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XV

JÉSUS SE MET EN ROUTE POUR JÉRUSALEM.
PHYSIONOMIE DU PAYS ; LA MER MORTE

Après avoir exposé la parabole des mines, Jésus quitta le finage de Jéricho, et longeant un aqueduc romain, il s'engagea dans la longue et difficile montée que la Bible nomme « *mon-tée d'Adouminn*. »

Avant de franchir, à sa suite, le torrent du *Nahr-el-Kelt*, dont l'aqueduc conduisait les

eaux dans la ville de Jéricho, arrêtons-nous quelques instants à étudier l'aspect de la montagne abrupte, escarpée, qu'il fallait traverser pour gagner Jérusalem. L'étude de cette contrée si pleine de souvenirs et si souvent sillonnée par Jésus nous aidera à comprendre une foule de faits bibliques, intelligibles sans une connaissance au moins vague de cette région-ci plus particulièrement.

Je l'ai visitée et parcourue ; puissent mes chers lecteurs ou auditeurs ressentir et conserver quelque chose des impressions qu'on éprouve en ces lieux si pleins encore du passage du Dieu fait homme !

Le pèlerin qui s'apprête à sortir de Jéricho pour gagner Jérusalem par la route que suivit le Sauveur, voit se dresser devant lui une sorte de falaise, formée de rochers escarpés, d'une hauteur de 4 à 500 mètres, qui semble placée là pour soutenir le massif des monts d'Ephraïm et du désert de Juda.

Ces cimes dénudées, sauvages, portent le nom de *mont de la Quarantaine*, parce que, d'après la tradition, c'est là, dans une grotte, que Jésus passa les quarante jours durant lesquels il se prépara à sa mission, par le jeûne et la prière. Ce serait donc du haut de ces terrasses aériennes d'où, en effet, la vue embrasse un panorama immense, que le démon aurait demandé à Jésus de l'adorer, lui promettant la possession de tous ces pays.

Du fond de la vallée, on aperçoit un couvent accroché au flanc des rochers, bien haut, en avant d'une grotte appelée « la Grotte du Jeûne. » Les moines grecs schismatiques, dits orthodoxes, l'ont transformée en chapelle, et habitent eux-mêmes dans des grottes voisines dont le flanc de la montagne est troué. Presque toutes ont servi de cellules à des anachorètes, depuis le temps d'Elie et de son disciple Elisée. L'abord en est parfois très difficile, mais ces saints ermites aimaient à s'abriter dans ces sortes de nids d'aigles où ils étaient protégés contre les incursions des Bédouins et où, dans le silence éternel de ces monts, ils se croyaient plus près de Dieu. On voit encore en quelques-unes des restes de peintures et d'inscriptions. On nommait *laures* ces agrégations de cellules souterraines que des couloirs, taillés patiemment dans le roc, faisaient communiquer entre elles.

Quels souvenirs déjà : ces anfractuosités ont abrité Jésus durant quarante jours ! C'est de là aussi, probablement, que le prophète Elie descendit vers le Jourdain avec son disciple Elisée pour être enlevé sur un char de feu. Tout au bas de ces rochers, sourd une fontaine très abondante qui n'a jamais moins de 22 degrés de chaleur, c'est la fontaine d'Elisée. Voici ce qui lui valut ce nom.

Après l'enlèvement d'Elie, de l'autre côté du Jourdain, Elisée revint à Jéricho, et les habitants lui dirent : « Le séjour de la ville est bon, comme le voit mon seigneur ; mais les eaux sont mauvaises et le pays stérile. » Et le prophète leur dit : « Apportez-moi une écuelle neuve et mettez-y du sel. » Ils lui en apportèrent une ; il alla vers la source des eaux et y ayant jeté du sel, dit : « Ainsi parle Jéhovah : J'assainis ces eaux, il n'en proviendra plus ni mort ni stérilité. » Et les eaux furent assainies jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Elisée avait dite¹. Et aujourd'hui encore, cette fontaine est la seule dont l'eau féconde les jardins de Jéricho.

Puisque je parle de la fécondité causée par la fontaine d'Elisée, je ne veux pas omettre un détail que j'ai constaté moi-même, sur place. J'ai vu, dans le voisinage, un cep de vigne énorme formant tonnelle et chargé de grappes merveilleuses, mesurant de 40 à 50 centimètres de longueur, comme celles que nous avons vues à Hébron, qui atteignent en mûrissant jusqu'à 60 et 70 centimètres.

Je cite ces particularités afin de vous mettre à même de répondre aux ineptes objections de nos libres penseurs qui haussent les épaules en ricanant, devant certaines assertions de la Bible, comme celle où il est dit que les espions, envoyés par Moïse dans le pays d'Hébron, coupèrent une branche de vigne avec sa grappe de raisin et la portèrent, à deux, au moyen d'une perche².

Deux hommes pour porter une grappe de raisin !... Eh bien ! oui, les impies peuvent sourire ; mais les espions chargés d'explorer le pays et voulant rapporter un spécimen des produits de la vigne dans ces contrées, choisirent une branche d'un cep à laquelle pendait une grappe gigantesque comme celles qu'on y voit encore aujourd'hui. Ils coupèrent cette branche, et afin de conserver intacte la grappe, ils la suspendirent avec son sarment à une perche placée sur l'épaule de deux hommes, et de cette façon purent la montrer à Moïse et à leurs compatriotes émerveillés.

Et ainsi s'explique tout naturellement cet épisode de nos Saints Livres, objet de risée pour les ignorants incrédules. Il en est de même des autres ; seulement il faut lire, voyager dans le pays, étudier, avant de vouloir discuter et contredire.

Comment taire ici la destruction par Josué de l'antique Jéricho ? A quelques centaines de mètres de la Jéricho actuelle, à l'apparence si misérable, et tout au pied du mont de la Quarantaine, se trouve une sorte de colline toute bossuée de mamelons émergeant pêle-mêle du sol et couverts de broussailles épineuses. Actuellement on n'y rencontre plus

guère que quelques chèvres noires, maigre troupeau sous la garde d'un berger arabe ou bédouin. Et si l'Ecriture ne nous racontait les merveilleux et divins événements qui se passèrent en ce coin de terre désolé, les pierres de la plaine et les rochers de la montagne nous les crieraient.

Ici, Dieu apparut à Josué, avant la destruction de cette ville. Ecoutez le récit qu'en donne le livre de Josué (v, 13-vi, 5) :

Comme Josué était près de Jéricho, il leva les yeux et regarda, et voici qu'un homme se tenait debout devant lui, une épée nue à la main. Josué s'avança vers lui et dit : « Es-tu des nôtres ou de nos ennemis ? » — Il répondit : « Non, mais c'est comme chef de l'armée de Jéhovah que je viens maintenant. »

Josué tomba le visage contre terre, se prosterna et lui dit : « Qu'est-ce que mon Seigneur annonce à son serviteur ? » — Et le chef de l'armée de Jéhovah dit à Josué : « Ote ta chaussure de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est saint. » Et Josué fit ainsi.

...Et Jéhovah dit à Josué : « Vois, j'ai livré entre tes mains Jéricho et son roi, ainsi que ses vaillants guerriers. Marche autour de la ville, vous tous, les hommes de guerre, faites une fois le tour de la ville ; et ainsi pendant six jours. Sept prêtres porteront devant l'arche sept trompettes retentissantes ; et le septième jour, vous ferez sept fois le tour de la ville, et les prêtres sonneront des trompettes, et tout le peuple poussera une grande clameur, et le mur de la ville s'écroulera. »

On sait comment les choses se passèrent ainsi et comment Jéricho fut ruinée, et tous les habitants passés au fil de l'épée, même les troupeaux. « Maudit soit devant Jéhovah, avait dit Josué, l'homme qui se lèvera et rebâtera Jéricho ! » Et sur les décombres de la ville maudite, l'herbe et les épines ont grandi et la couvrent depuis quatre mille ans, au point d'avoir fait oublier l'endroit précis où elle était bâtie.

Il y a quatre ou cinq ans seulement, une société anglaise s'est constituée pour faire des fouilles. On a retrouvé l'emplacement exact de la ville détruite par Josué, et les fondations des vieilles murailles écroulées.

Pour peu qu'on connaisse l'histoire du peuple de Dieu et des manifestations de Jéhovah à ce peuple, soit pour la bénédiction, soit pour la malédiction, une sensation étrange saisit le pèlerin qui foule cette « terre sainte. » Un frisson mystérieux passe en tout son être, comme celui qu'éprouvaient les tribus d'Israël à la vue des prodiges opérés sous leurs yeux.

Nulle contrée ne fut témoin de plus de merveilles. Faut-il énumérer les principales ? Le passage du Jourdain à pied sec, de tout le peuple hébreu. La destruction des villes coupables, Sodome et Gomorrhe. La chute miraculeuse des murailles de Jéricho après l'apparition de Jéhovah à Josué. L'enlèvement au ciel d'Elie, sur un char de feu. L'assainissement de la fontaine d'Elisée. C'est encore, pendant que le vieux prophète Elisée montait

¹ IV Rois, II, 19-22.

² Nombres, XIII, 23-25.

d'ici à Béthel, là que se place l'épisode des enfants dévorés par deux ours pour avoir insulté l'homme de Dieu. Jésus a séjourné quarante jours là-haut sur la montagne ; il a été baptisé par Jean-Baptiste dans le Jourdain, en face de Jéricho, et plusieurs fois il a traversé cette contrée pour aller de la Galilée à Jérusalem.

Je me représente volontiers le bon Maître, quand il parcourait ce pays, rassemblant autour de lui ses disciples, évoquant devant eux tous les souvenirs dont nous venons de parler et en tirant de graves leçons sur la miséricorde et la bonté de son Père à l'égard des justes, comme aussi sur la sévérité de ses jugements envers les prévaricateurs endurcis de ses lois. Oh ! pourquoi ses apôtres ne nous ont-ils pas raconté davantage encore de la vie et des prédications du Sauveur ? Nous avons les quatre Evangiles, c'est vrai ; mais avec quelle pieuse curiosité et quelle édification nous en eussions parcouru les récits et savouré les enseignements !

Mais non, qu'ai-je dit ? Bénissons le Seigneur de la part qu'il a faite à notre piété par tant de traits touchants racontés dans l'Ancien et le Nouveau Testament, par tant de sublimes pages. Relisons donc souvent ces deux livres ; recueillons-en les moindres détails avec le respect que met le prêtre à recueillir pendant la messe les parcelles eucharistiques. Celles-ci sont le corps de Jésus-Christ ; les paroles de l'Ecriture sont ses paroles. Méditons-les, savourons-les avec foi, elles sont esprit et vie ; elles contiennent une manne qui nourrit et fortifie l'âme, comme autrefois la manne nourrissait et fortifiait le peuple de Dieu dans le désert du Sinaï et du Pharan.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

III

MARIE ET LES NÉCESSITÉS D'ORDRE MATÉRIEL

La foi récompensée. — Un élève du séminaire de Versailles, nommé Pierre Renaud, était devenu, à la suite de violentes douleurs, complètement aveugle.

Ses paupières retirées laissaient à découvert le globe de l'œil et le montraient immobile comme celui d'une statue de marbre. La prunelle même était si insensible, qu'on pouvait y porter le doigt sans qu'il en ressentît la moindre impression.

Il avait, de plus, des palpitations de cœur qui le faisaient horriblement souffrir. Les médecins à qui on l'avait fait voir avaient déclaré que non seulement il ne recouvrerait jamais la vue, mais qu'il mourrait infailliblement de cette maladie. Pendant trois jours et trois

nuits, le pauvre patient éprouva des douleurs qui lui arrachèrent des gémissements à fendre le cœur. Touchés de son malheureux état, les professeurs et les élèves résolurent de faire pour lui une neuvaine à la Sainte Vierge, en qui il avait une grande confiance ; ils la commencèrent le vendredi 4 avril 1845. Le lendemain, samedi, le malade tomba dans une faiblesse extrême et subit une crise affreuse. Il était sans connaissance ; les yeux fixes et entièrement ouverts, il semblait ne plus respirer. On crut qu'il allait rendre le dernier soupir et on se hâta de lui donner l'extrême-onction. Pendant la cérémonie, toute la communauté réunie à la chapelle récitait des prières pour lui. Environ un quart d'heure après avoir été administré, le malade reprit sa connaissance et témoigna qu'il ne souffrait plus ; il voulut même se lever et se promener dans l'infirmerie. Les jours suivants il put se livrer à presque tous les exercices de la maison. Il était guéri, mais il était toujours aveugle. La neuvaine devait finir le samedi, 12 avril ; il s'y prépara par de ferventes prières, se confessa et communia ce jour-là à la messe de communauté.

Cependant Dieu, qui voulait éprouver sa foi, ne lui rendit point encore la vue ; mais, loin de se décourager, il continua à prier la Sainte Vierge avec plus de ferveur qu'auparavant, il se recommanda à l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires et, le 14 avril, second jour après la conclusion de la neuvaine, il voulut communier de nouveau à la messe de communauté. Mais, au moment de recevoir le corps adorable de Jésus-Christ, il entendit une voix qui lui disait : « Crois-tu ? crois-tu ? — Oui, Seigneur, je crois, répondit-il ; je crois que vous pouvez faire un miracle. Vous m'avez ôté la vue, je crois que vous pouvez me la rendre. » Sa foi ne tarda pas à être récompensée. Dès que la sainte hostie eut touché sa langue, la lumière lui fut rendue, et il put s'en retourner seul à sa place, lui qui, quelques minutes auparavant, ne pouvait pas faire deux pas sans être conduit par la main. Pour éprouver jusqu'à quel point il voyait clair, il prit une *Imitation de Jésus-Christ*, et quoique les caractères en fussent très fins, il lut très distinctement.

Après la messe, il courut à la sacristie se jeter entre les bras du Supérieur, qui ne put s'empêcher de pleurer de joie. Mais ce fut surtout pendant la récréation qui suivit le déjeuner, lorsqu'il parut au milieu de deux cents condisciples qu'il discernait, qu'il appelait par leur nom, que l'enthousiasme fut grand ! On l'entourait, on battait des mains, on rendait publiquement gloire à Dieu et à la Sainte Vierge. Sa pauvre mère, ayant appris sa guérison miraculeuse, se hâta de se rendre au séminaire pour s'en assurer ; mais elle éprouva

une telle émotion en le voyant qu'elle faillit s'évanouir. Tous ces faits se sont passés en présence de plus de deux cents témoins, qui peuvent en certifier l'exactitude et la vérité. *(Extrait du rapport fait à Mgr l'évêque de Versailles, par le Supérieur du Petit Séminaire).*

Guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Écoutons le touchant récit de Mlle Elvira Nelli, daté de Florence, mai 1875 :

Le 22 novembre 1874, je fus atteinte aux poumons d'une affection grave avec de fréquents vomissements de sang, qui me causèrent une extrême faiblesse, et me faisaient éprouver au cœur des souffrances très vives.

Tous les jours, le docteur me prescrivait de nouveaux remèdes, sans aucun résultat. Le mal continuait opiniâtrement. Le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, mon état s'étant aggravé, on m'apporta le saint Viatique. La douleur de ma famille était au comble. Mais Dieu ne voulut pas qu'elle s'augmentât ; il nous prit en pitié. Un peu de mieux se manifesta. Après quelques jours il était sensible, tout danger disparaissait. J'en vins à pouvoir me lever dans les derniers jours du mois de mars.

Néanmoins, je sentais bien que je n'étais pas guérie, et qu'une rechute très grave était prochaine. Je ne me trompais pas. Le 26 avril, j'étais encore alitée ; les vomissements de sang me reprenaient : j'en rendais une grande quantité par jour ; malgré tous les soins et tous les médicaments, pendant quinze jours consécutifs, on ne put les arrêter.

Quand l'hémoptysie diminua, les bras, les jambes, tout le corps gonflèrent ; puis survinrent des accidents convulsifs et des spasmes violents au cœur ; mon estomac ne pouvait supporter aucune nourriture, pas même le moindre liquide. Ma famille désirait que je reçusse de nouveau les divins sacrements ; M. le curé jugea que les vomissements continuels étaient une sérieuse raison de s'en abstenir.

Je restai dans cette position douloureuse jusqu'au 24 mai. Le soir de ce jour, mon état étant devenu bien plus inquiétant, le médecin pensait que je n'avais plus que quelques instants à vivre.

Voyant que tous les soins étaient inutiles, et que l'on s'attendait à tout moment à mon dernier soupir, j'appelai une de mes tantes qui ne m'avait pas quittée durant ma maladie, et je la priai de porter bien vite un cierge à N.-D. du Sacré-Cœur. Je demandai sa sainte image, je la plaçai sur mon cœur, et je priais avec une tendre confiance. La Vierge bénie ne tarda guère à exaucer sa pauvre servante.

La nuit du 24 au 25, à trois heures, je fus prise d'évanouissement ; dans cet état de défail-

lance, il me sembla apercevoir près de mon lit Notre-Dame du Sacré-Cœur avec le divin Enfant sur son bras. Elle avait une robe brodée d'or et un très beau manteau blanc. L'Enfant Jésus était vêtu comme sa Mère.

Elle était très jeune ; son visage resplendissait comme le soleil, et me parut d'une beauté telle, que je n'ai jamais rien vu de comparable. Elle tenait en sa main droite une lampe et son divin Fils en tenait une aussi.

Elle s'approcha de moi et me dit : « Prends l'image que tu as sur ta poitrine et regarde bien si elle me ressemble. »

Puis, étendant sa main droite, elle me montrait sa lampe, et je voyais qu'il n'y avait plus d'huile et qu'elle allait s'éteindre.

« Cette lampe, me dit-elle, est l'image de ta vie ; elle est en ce moment sur le point de finir ; mais je ne le veux pas, je désire, au contraire, qu'elle devienne comme celle-ci. »

En me disant ces paroles, elle me faisait voir la lampe de son divin Fils, dont la lumière était vive, nourrie et resplendissante.

A ce moment, je me disais à moi-même : « Est-ce que je rêve ? »

« Non, tu ne rêves pas, » me répondit la Sainte Vierge.

Je me touchais les bras, le corps, et je sentais que l'enflure disparaissait partout. La Sainte Vierge ajouta : « Lève-toi, tu es guérie ; profite de la vie qu'il me plaît de t'accorder, et retire-toi quelque temps dans la solitude. » Puis elle disparut.

Ma mère était près de mon lit ; elle avait entendu toutes mes paroles, mais elle croyait que j'étais dans le délire. A 4 heures, je repris connaissance ; je demandai à boire. Le liquide et d'autres nourritures passèrent aisément ; l'enflure avait totalement disparu ; je ne ressentais absolument plus aucune douleur ; à 6 heures, je me levai ; à 11 heures, je voulais aller à l'église de Sainte-Marie-Majeure pour remercier la T. S. Vierge de ce grand prodige.

Oui, vraiment, prodige bien immérité, mais si grand qu'il saisit d'étonnement tous ceux qui m'ont vue mourante sur mon lit de douleur. Le médecin, M. le docteur Ceusotti, est prêt à donner une attestation des faits.

Oh ! que Marie soit glorifiée ! En ces jours si tristes, nous avons tous besoin de Marie. Heureux ceux qui lui sont dévoués ! Oui, dévotion, honneur et gloire à Celle que l'on invoque sous le nom de Notre-Dame du Sacré-Cœur !

Admirable guérison. — En 1843, raconte Mgr de Ségur, j'eus le bonheur de faire connaissance, à Rome, avec un saint prêtre nommé dom Biaggio. Il venait de succéder, comme supérieur de la société des missionnaires du Précieux-Sang, au vénérable Gaspard del Bu-

falo, mort en 1839. après une vie toute resplendissante de miracles. Entre plusieurs prodiges éclatants que dom Biaggio me rapporta et dont il avait été le témoin oculaire, quelquefois même l'acteur et l'heureux instrument, en voici un qui intéressera sans aucun doute la piété du lecteur. Je laisse parler dom Biaggio et je rapporte, à bien peu de choses près, ses propres expressions :

« J'avais vingt-trois ans, me dit-il, c'était en 1814. Pêe VII venait de rentrer triomphalement dans sa chère Rome. Depuis mon enfance j'avais voulu me faire prêtre ; mais l'application et le travail avaient insensiblement altéré ma santé. J'avais pu néanmoins franchir les premiers degrés du sanctuaire : j'étais diacre. Ma poitrine, qui me faisait principalement souffrir, avait fini par se prendre tout à fait ; la fièvre ne me quittait presque plus et les médecins me manifestaient des craintes sérieuses. Je ne me faisais pas illusion sur le déclin de ma santé ; et, dans la probabilité d'une fin prochaine, je demandai et obtins d'être ordonné prêtre un an avant l'âge canonique. Les fatigues de l'examen et de la retraite préparatoires de mon ordination usèrent le peu de forces qui me restaient encore : je tombai gravement malade. Les médecins appelés en consultation me déclarèrent, après examen attentif, que j'étais arrivé au troisième degré de la phthisie pulmonaire, qu'il n'y avait plus de guérison possible, et que j'avais à me pourvoir en conséquence et sans retard.

« Je me décidai à aller mourir à Lorette, à l'ombre de la *Santa Casa*. Le voyage fut pénible ; mais, pour un mourant, souffrir un peu plus, un peu moins, il importait peu. Arrivé à Lorette, je me traînai à la sainte Maison, priant avec ferveur la Madone de me garder en ce redoutable passage.

« J'étais là depuis peu de jours ; mon mal augmentait. Un matin que je me sentais un peu moins anéanti que d'habitude, je me rendis de bonne heure dans le sanctuaire de Marie. Un jeune prêtre que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu, vint alors s'agenouiller près de moi. Nous étions seuls ou à peu près. Il se mit à dire à demi-voix, en regardant la Madone miraculeuse et comme en me désignant : « Il faut aussi que celui-ci fasse la mission. » Je regardai ; il était évident que c'était de moi que parlait mon voisin. Encore à genoux, je lui répondis donc : « Je le ferais bien volontiers, si je le pouvais... Mais je ne suis pas venu ici pour prêcher ; je suis ici pour mourir. — Bah ! répéta le prêtre avec un doux sourire, ayez confiance en Marie ! » Et il ajouta : « Dites avec moi un *Ave Maria*. » Je récitai avec lui la Salutation angélique, sans trop savoir ce que cela voulait dire. Quand nous eûmes fini, Gaspard del Bufalo (car c'était lui) se leva, me fit signe de le

suivre et nous sortîmes tous deux de la *Santa Casa*. Nous traversâmes en silence la grande basilique, et quand nous fûmes arrivés sur les parvis extérieurs, del Bufalo se tourna vers moi avec un visage grave et tout céleste. Il me dit que le Saint-Père venait de lui confier la charge de prêcher sans relâche des missions dans les Marches, pour tâcher d'y effacer les traces funestes qu'y avaient laissées la révolution, le voltairianisme et l'occupation étrangère ; qu'il avait voulu commencer par Lorette, afin de mettre la Sainte Vierge dans ses intérêts ; mais qu'il était seul encore et qu'il lui fallait des compagnons. « Vous viendrez avec moi, ajouta-t-il avec une autorité singulière ; nous commencerons la mission demain ; vous prêcherez à telle heure, moi à telle autre. » Et il organisa, séance tenante, l'ordre des exercices. Je croyais rêver. Je n'avais rien senti en mon corps, ni pendant l'*Ave Maria* ni après.

« Subjugué par une force secrète et confiant en Marie, qui peut tout obtenir de son divin Fils, je ne fis pas d'objection ; et le lendemain, Dieu aidant et la Vierge Marie, je commençai une série de missions qui a duré presque sans interruption pendant vingt-trois ou vingt-quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à la bienheureuse mort de del Bufalo. Jamais, depuis ce jour-là, je n'ai été malade. »

Tempête apaisée. — Rien ne résiste à la puissance de Marie : les vents et les mers lui obéissent, aussi bien que les autres créatures ; mille traits en font foi. Nous n'en citerons qu'un :

Une princesse anglaise, l'impératrice Mathilde, fut obligée, pendant une guerre qu'elle soutenait pour son fils Henri, de traverser la mer par un temps incertain, qui tourna bientôt à l'orage. Déjà les flots se soulevaient et se chargeaient d'écume ; une nuit profonde et noire enveloppait la mer et les cieux ; enfin tout annonçait une furieuse tempête. Les seigneurs anglais qui accompagnaient l'impératrice se recommandèrent dévotement à Dieu et aux saints. Mathilde était sur le tillac, le visage pâle, mais ferme. « Ayez bon courage, dit-elle aux matelots, Notre-Dame est bonne et puissante ; elle nous secourra certainement. Que l'un de vous se mette en vigie ; dès qu'il apercevra la terre, je veux chanter une hymne à la Vierge de *Bon-Secours*, et je fais vœu de lui bâtir une chapelle sur le rivage où nous aborderons. »

Mathilde avait à peine fait ce vœu que les signes avant-coureurs de la tempête disparurent, les vagues soulevées s'aplanirent, les vents changèrent, et une forte brise fit voler le vaisseau vers les côtes de la Normandie. Tout à coup le pilote s'écria : « Chantez, reine, chantez : voici la terre ! » Et la reine se mit à chanter d'une voix douce et grave un can-

tique à la Vierge, que tous les barons répètent joyeusement, les mains jointes et la tête nue. Bientôt le vaisseau, guidé par l'Etoile des mers, toucha les côtes de la basse Normandie. Le premier soin de l'impératrice, en débarquant, fut de désigner l'endroit où serait bâtie sa chapelle, et, avant de quitter le rivage, elle voulut elle-même en poser la première pierre.

Marie invoquée dans un pressant danger. —

Un évêque de Montauban, Bernard de la Roche, voyageant à cheval dans le Dauphiné, arriva près d'Embrun, sur les bords de la Durance qu'il devait traverser. Un pont jeté sur la rivière semblait offrir un passage sûr et facile ; malheureusement il s'était rompu au milieu, et précisément au-dessus de l'endroit où la violence du courant présentait un plus grand danger. Soit distraction, soit qu'il commençât à faire nuit, le saint évêque ne s'aperçut de rien à l'avance. Tout à coup, il sent son cheval s'abattre, et il est saisi d'effroi en voyant qu'il est sur le point de rouler avec lui dans l'abîme. Aussitôt il appelle la Sainte Vierge à son secours, et fait vœu, si elle le sauve, de célébrer chaque année la fête de l'Immaculée Conception. O prodige de la tendresse de Marie ! sur-le-champ, et sans qu'il ait pu comprendre comment la chose se fit, il se trouve transporté sain et sauf, avec son cheval, de l'autre côté du pont.

Le docte et pieux prélat raconta lui-même ce miracle, le 21 avril 1436, aux Pères du Concile de Bâle, dans la séance où l'on discoutait pour la première fois sur l'Immaculée Conception. Il démontra combien ce privilège est cher et glorieux à Marie, et il ajouta que, fidèle à sa promesse, il célébrait tous les ans avec pompe la solennité de la Conception de la Mère de Dieu.

Le sceptre de Marie. — Le Petit Séminaire des Sables-d'Olonne, au diocèse de Luçon, s'était mis d'une manière toute spéciale sous la protection de la Sainte Vierge ; il l'avait choisie pour sa souveraine, et, en cette qualité, il lui avait offert un sceptre d'argent, symbole de la royauté.

Il y avait déjà quelques années qu'il s'était ainsi consacré à cette puissante protectrice, lorsque, le 27 décembre 1835, vers les deux heures après minuit, tandis que tout le monde était enseveli dans un profond sommeil, le feu prit à la maison. Quelques élèves s'étant éveillés donnèrent l'alarme, et bientôt on n'entendit par tous les dortoirs que ce cri terrible : « Au feu ! au feu ! »

Qu'on se figure le tumulte et la confusion parmi tant de jeunes gens réveillés en sursaut : les uns se précipitent en emportant leurs effets ; les autres vont chercher un refuge

contre l'ardeur des flammes ; d'autres se répandent dans la ville en éveillant les habitants par leurs cris. Les ténèbres de la nuit, la lueur rougeâtre de l'incendie, le son sinistre du tocsin qui appelle du secours, le bruit des flammes qui augmente sans cesse, celui des meubles qu'on précipite par les fenêtres, tout ajoute à cette scène de désolation. Cependant la ville entière se porte au secours de son Petit Séminaire ; mais déjà le feu avait dévoré trois chambres et envahi toute la charpente du pavillon situé au nord. Pour comble de malheur, on se trouvait sans pompe à incendie et presque sans eau. De plus, le vent du nord soufflait avec une extrême violence, et roulait des tourbillons de flammes qui consumaient le pavillon sur le grand corps de bâtiment auquel il était attaché. En vain d'intrépides ouvriers s'élançaient sur les poutres embrasées, s'exposaient à la mort pour couper le feu et l'empêcher de s'étendre : tous leurs efforts étaient inutiles.

Le Séminaire entier allait infailliblement devenir la proie des flammes, quand, poussé sans doute par une inspiration divine, le supérieur court auprès de la statue de la Sainte Vierge, tombe à genoux, lui rappelle qu'elle est la Reine de la maison, la supplie de venir à son secours et de la sauver des flammes qui la dévorent. Après avoir fait cette courte prière, il se lève plein de confiance, prend entre ses mains le sceptre auguste de Marie, le porte sur le lieu du sinistre et le jette au milieu des flammes, dans l'endroit où le feu sévit avec le plus de violence. Jamais confiance ne fut plus promptement récompensée : à l'instant même, le vent change de direction, pousse et emporte les flammes d'un autre côté ; bientôt on est maître de l'incendie, et le Séminaire est sauvé.

Aussi les professeurs et les élèves s'engagèrent-ils à faire pendant trois ans, à la même époque et sur le lieu même où le fléau avait exercé ses ravages, une procession solennelle en l'honneur de la Sainte Vierge, pour la remercier de sa maternelle assistance. Enfin, pour conserver à jamais le souvenir d'un si grand bienfait, on fit représenter dans un magnifique tableau un violent incendie qui dévorait la maison, et la Reine des cieux qui l'arrêtait tout à coup en étendant son sceptre du haut de son trône.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 februarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 22 février 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente. — III. Défendre et propager la religion, 113.

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux. — III. Pratique des devoirs religieux, 116.

Sept Chemins de Croix pour les vendredis de Carême. — III. La charité, 117. — IV. L'espérance, 121.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LVIII. Le jugement général, 124.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — VIII. Des différentes sortes de prières, 128.

Panegyrique de saint Jean de Dieu. — Sa vie et ses vertus, 129.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — III. Marie et les nécessités d'ordre matériel (*suite*), 138.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES PÉRILS DE L'HEURE PRÉSENTE

III

DÉFENDRE ET PROPAGER LA RELIGION

Mes frères,

Je vous ai demandé, dimanche dernier, de pratiquer la religion, en demeurant fidèles à tous les devoirs qu'elle ordonne.

Je voudrais vous demander davantage encore aujourd'hui.

Dans un combat acharné, quand deux armées sont aux prises et qu'elles cherchent à se massacrer, il arrive parfois qu'un cri, dominant tous les bruits, les râles des mourants, le sifflement des balles, le fracas de la mitraille, retentit tout à coup : « Sauvez le drapeau ! »

Et à ce cri les courages se raniment, les âmes s'exaltent, et dans un suprême effort, si ce n'est pas encore la victoire, du moins le drapeau est sauvé.

C'est ce qui se passa à Loigny où se battirent comme des lions, sous la conduite du brave général de Sonis, les zouaves pontificaux.

Il n'y a pas à en douter, mes frères, à l'heure actuelle, dans cette guerre impie qui est faite à Dieu, à l'Eglise, à l'Evangile, le drapeau de la foi, le drapeau sacré de la religion catholique est en danger, en péril, et c'est à votre cœur de chrétiens, à votre cœur qui s'est échauffé tant de fois aux flammes de l'amour divin, que je m'adresse pour que vous le sauviez.

Qu'est-ce à dire ? mes frères. Eh bien ! en deux mots, voici toute ma pensée : — Défendez la religion en vous-mêmes, et puis propagez-la dans les autres.

Plaise à Dieu que ma parole entre dans vos âmes, et qu'elle y suscite les plus beaux et les plus généreux dévouements !

I

Défendez la religion en vous-mêmes. L'apôtre S. Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur disait : « Que celui qui est debout prenne garde de tomber, *videat ne cadat*. » (I Cor., x, 12).

Jamais ce conseil n'a été plus nécessaire que de nos jours.

Vous qui m'écoutez, vous êtes, et je vous en félicite, des gens religieux. Vous avez pour la religion plus que de l'estime, vous avez de l'affection, vous la trouvez bonne, et entre tous les biens que vous avez reçus de vos pères, il n'en est pas, pour vous, de plus précieux que la foi.

Mais, mes frères, sans que j'aie d'aucune façon la pensée de vous offenser, il m'est bien permis de vous le demander : pouvez-vous vous flatter de garder toujours, jusqu'à votre dernier souffle, vos convictions et vos pratiques religieuses d'à présent ?

Est-ce que l'expérience, une expérience douloureuse et presque quotidienne, ne nous met pas en présence de chutes profondes et retentissantes ?

Combien de familles, jadis réputées pour leur foi, une foi qui se transmettait de père en fils, et qui était, pour ainsi dire, dans le sang ; combien de familles qui, pendant la Révolution, donnaient asile aux prêtres traqués comme des bêtes fauves et dressaient, à la cave, dans un grenier, en quelque réduit obscur, un autel, au risque de la vie ; combien de familles, naguère encore non seulement croyantes, mais assidues aux saints offices, de tout cœur attachées à l'Eglise, ont maintenant perdu toute foi et toute religion ! Combien d'hommes que l'on voyait à l'église, le dimanche, et qui, même un livre à la main, suivaient les prières de la messe ; combien d'hommes qui marquaient leur estime pour les religieux et les prêtres, et qui se flattaient d'en avoir pour parents ou pour amis, sont maintenant, vous savez de quelle façon, les auxiliaires, les alliés des pires ennemis de la religion !...

Comment cela s'est-il fait ? Et pour le dire avec notre grand Racine, traduisant lui-même nos Saintes Ecritures :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Mais ces familles, ces hommes ont pris le vent, et comme le vent avait tourné, ils ont tourné avec lui.

Certes! ce n'est ni beau, ni noble, ni chevaleresque.

On a fait d'un ancien, d'un Romain, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme, en disant de lui : « La cause du vainqueur a plu aux dieux, Caton a préféré celle du vaincu. *Causa diis placuit victrix, sed victa Catoni.* »

La grandeur d'âme, le caractère d'un Caton ne sont plus guère de notre temps, et hélas! ce n'est pas du côté des vaincus, quelle que soit la justice de leur cause, ce n'est pas du côté de ceux qui sont marqués d'un signe de défaveur, du côté de ceux qui n'ont que des prières et des larmes à opposer à leurs oppresseurs, que se tourne la foule. C'est du côté de ceux qui tiennent en leurs mains, fussent-elles indignes, la fortune, les places, les honneurs; c'est du côté de ceux qui sont les maîtres du jour.

A Dieu ne plaise, mes frères, que je vous fasse l'injure de supposer, ne fût-ce qu'un instant, que vous pourriez jamais, à votre tour, suivre la foule!

Mais, tout de même, défendez la religion dans vos âmes.

Défendez-la d'abord contre ce que j'appellerai le souffle du doute et du découragement.

Au lendemain du crucifiement et de la mort de Jésus-Christ, deux disciples s'en allaient à Emmaüs, et ils étaient pleins d'inquiétude et de tristesse, parce qu'ils trouvaient que Dieu tardait à manifester sa puissance et sa gloire, dans la résurrection de son Fils.

Voilà sans doute, en ces jours, votre état d'âme; c'est une sorte de désespérance.

Vous regardez vers le ciel, et qu'est-ce que vous voyez? Mais le ciel est fermé, le ciel est sourd aux clameurs de l'Eglise qui ne cesse d'implorer l'assistance divine : « Seigneur, levez-vous, et mettez en fuite vos ennemis. *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus.* »

Vous regardez autour de vous, et qu'est-ce que vous voyez? Mais l'impiété triomphe; mais toutes les sectes antireligieuses, de quelque nom qu'elles s'appellent et sous quelque étendard qu'elles marchent, depuis le triangle maçonnique jusqu'au drapeau rouge, autour des croix qu'elles ont dressées pour tant d'innocentes victimes, battent des mains, en signe de leur victoire sur les justes qui succombent.

Vous écoutez, et qu'est-ce que vous entendez? Mais ce sont tous les dilettantes de la littérature, de la politique et de la science, qui, tout en gardant un ton mesuré, respectueux même des fortes croyances de nos pères, inclinent cependant les générations présentes à se faire, en toutes choses, des opinions qui ne gênent ni l'intérêt, ni l'ambition, ni aucune des jouissances de la vie.

Quelle tentation, mes frères! A quoi bon résister, lutter? Pourquoi ne pas s'abandonner au courant, et puisque Dieu ne se prononce pas et qu'il semble se désintéresser de notre

état religieux et social, pourquoi ne pas suivre, comme tout le monde, la voie large et facile, la voie semée de fleurs qui conduit à la richesse, au succès, au bonheur?

Eh bien! mes frères, ne cédez pas à la tentation. Défendez la religion en vous-mêmes, en vous rappelant que le saint homme Job a passé par une épreuve plus cruelle encore. Le démon le pressait; il avait tout perdu, ses biens, ses enfants; il était couvert d'ulcères, et ses amis, sa femme le raillaient de sa simplicité et de sa foi. Il a tenu bon jusqu'au bout, jusqu'à ce que Dieu, qui avait semblé l'abandonner à son malheur, lui ait tout rendu, au centuple.

Défendez la religion dans vos âmes, en méditant, dans nos Saintes Ecritures, une parole qui est une belle et consolante promesse de Dieu. Le saint roi David chantait, en effet, sur sa lyre inspirée, en face des autels du Très-Haut : « Je ne suis plus jeune, j'ai vieilli, et cependant je n'ai jamais vu le juste abandonné tout à fait; je n'ai jamais vu sa famille réduite à la mendicité. *Non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem.* » (Psalm., xxxvi, 25).

Et c'est vrai, mes frères. Tenez pour sûr que Dieu, si patient qu'il soit, se lèvera un jour en faveur des siens. Les Anciens qui avaient été témoins, dans Rome, de tant de changements où la fortune capricieuse faisait succéder les larmes au rire, la pauvreté à la richesse, la honte aux honneurs, avaient coutume de dire que la roche Tarpéienne, d'où l'on était précipité dans la mort, était voisine du Capitole, où l'on montait en triomphe.

Il en est toujours ainsi, mes frères; et c'est pourquoi laissez, laissez les impies à leurs succès d'un jour; et loin d'en être scandalisés, fortifiez-vous dans la foi; attachez-vous davantage à la religion qui, elle du moins, ne vous donnera pas de mécompte. Arrière les doutes qui troublent, les découragements qui dépriment! Debout! en face de tous les pouvoirs humains, avec toute la fierté d'une âme tranquille et croyante, dites à Dieu : « Seigneur, je me fie à vous; vos desseins, je ne les connais pas, mais je les adore, et quoi qu'il arrive, je serai toujours du nombre de ceux qui vous servent et qui vous aiment. »

Défendez ensuite la religion, en vous-mêmes, contre un autre souffle, le souffle si dangereux du sensualisme.

Faites-y bien attention : tous les efforts de l'impiété contemporaine tendent au même but : affranchir les sens du joug de la foi.

Je ne veux pas m'arrêter longtemps sur ce point; j'y reviendrai bientôt; mais voyez donc quelle opposition il y a entre l'esprit du siècle et l'esprit de l'Evangile.

L'Evangile béatifie la pauvreté, les larmes, la pureté du cœur, la croix; il prêche la pénitence, le renoncement à soi-même, l'immolation

de la nature. L'Evangile déclare que si un de nos yeux nous scandalise, il faut l'arracher, et c'est ainsi une image très claire, très saisissante des châtiments que nous devons infliger à notre corps, à nos membres en perpétuelle révolte, comme le dit S. Paul, contre l'esprit.

Et le siècle présent, c'est-à-dire non seulement le monde sur lequel Jésus-Christ a jeté l'anathème à cause de ses scandales, mais encore toutes les voix réunies, coalisées, et des doctrines perverses qui s'infiltrèrent peu à peu dans toutes les classes sociales, et des passions qui grondent plus que jamais au fond de nos âmes, ce siècle qu'enseigne-t-il ?

Mais vous le savez bien : il a repris à son compte, en les rendant plus mortelles encore, les leçons du paganisme antique. Il enseigne qu'il n'y a pas d'autre paradis que celui qu'on se fait sur la terre, et d'autre Dieu que nous-mêmes.

Qui croire ? Vers qui pencher ? Si c'est vers l'Evangile, quels combats ! quels sacrifices ! Si c'est vers le siècle, quelles joies, quelles voluptés enivrantes !

Ah ! mes frères, c'est la lutte endurée, un jour, par S. Augustin, au moment de sa conversion. La grâce le pressait. Mais plus l'action divine se faisait sentir, plus sa nature regimbait, plus ses passions lui criaient, avec une violence, avec une audace inouïe, en enlaçant, suivant le mot de ses *Confessions*, sa chair frémissante, de leurs liens voluptueux : « Reste avec nous ! » S. Augustin sacrifia le monde et ses passions, et la religion triompha à jamais dans son âme.

Voilà l'exemple qu'il faut suivre ; et c'est ainsi qu'il faut défendre en vous-mêmes la religion que tant de souffles ennemis essaient, sinon de tuer tout à fait, du moins d'ébranler jusqu'à en rendre la chute prochaine, inévitable.

Soyez donc aussi prudents que braves. Quand on visite les ruines d'Herculanum et de Pompéi, ces villes que les laves brûlantes du Vésuve ont détruites, on y lit cette inscription, à l'adresse de la postérité : « Prenez garde, il y va de votre salut ! *Cavete, posterii, vestra res agitur.* » Plus tôt, elle eût empêché une des plus effroyables catastrophes qui se soient produites dans le monde.

Eh bien ! je vous dirai la même chose. Les volcans fument autour de nous, les volcans qu'ont allumés les doctrines mauvaises de ce siècle ; ils projettent, ils lancent des tourbillons de flammes, et des laves mortelles. Prenez garde d'en être atteints ; il y va de votre religion, de votre salut ; vous y succomberiez. *Cavete, vestra res agitur.*

II

Ce n'est pas assez de défendre la religion en vous-mêmes. Je vous demande encore de la propager dans les autres.

Ce fut le beau rôle, la noble mission des apôtres. Ils étaient le petit nombre ; ils n'avaient pour eux ni la naissance, ni la fortune, ni le génie. Mais leur cœur brûlait du feu des saintes conquêtes, et à force de patience, de courage, de sacrifices, ils ont converti le monde, et un jour, sous les voûtes des temples dédiés aux faux dieux, on put entendre retentir ce cri : « Les dieux s'en vont ! » Et ils s'en allaient, en effet, pour céder la place au Christ triomphant.

Voilà ce qu'ont fait les chrétiens d'autrefois, — l'histoire l'enseigne assez, — et quand elle nous montre tout le vieux colosse romain, toutes les fausses religions d'alors, par terre, dans la poussière du néant, je suis bien en droit de m'en autoriser pour demander aux catholiques de faire la même chose vis-à-vis des impies d'aujourd'hui.

Les impies, tous ces sectaires qui mènent une guerre sans trêve ni merci contre Dieu, qui sont-ils donc, après tout ?

Regardez-les bien en face. Est-ce qu'ils sont le nombre ? Non. Est-ce qu'ils sont le savoir, le talent ? Non. Est-ce qu'ils sont la vertu ? Non.

Qui sont-ils ? Un jour, à Rome, S. Polycarpe se trouva, par hasard, en présence de l'hérétique Marcion, et celui-ci lui demanda : « Me connais-tu ? — Oui, répondit hardiment le saint évêque, oui, je te connais : toi et les tiens, vous êtes les fils premiers-nés du diable, *cognosco primogenitum diaboli.* »

Il n'y a pas d'autre réponse à faire à la question que je posais tout à l'heure.

Aussi, dans les circonstances présentes, ayez donc assez de foi et de zèle pour vous mettre en travers de leurs desseins.

Eh quoi ! vous les verriez perdre les âmes, et ruiner en elles, à jamais, l'œuvre de rédemption et de salut que Jésus-Christ y a opérée au prix de son sang, et vous n'en seriez ni émus ni révoltés !

Mais, du moins, au nom de la religion qui est la vôtre, démasquez-les ; et à l'occasion sachez montrer à leurs dupes, à leurs victimes, ce qu'ils sont en réalité, et dans quels abîmes de maux ils les entraînent, et pour le temps et pour l'éternité.

Notre-Seigneur, dans l'Evangile, met ses disciples en garde contre les faux prophètes. « Ce sont, dit-il, des loups féroces, sous des peaux de brebis. » (Math., VIII, 15).

L'image est toujours vraie. Combien de soi-disant amis du peuple, ainsi qu'ils se nomment dans leurs journaux, sont ses pires ennemis ! Ils ne diffament la religion et les prêtres que pour mieux cacher leurs mœurs dissolues, leurs pratiques infâmes, leur corruption qui égale la pourriture des plus mauvais jours du paganisme romain. Puisqu'il le faut, puisqu'il s'agit de sauver tant de malheureuses victimes des-

tinées à périr, faites tomber le voile, arrachez le masque qui les couvre, et ne craignez pas, en présence des ravages qu'ils commettent, de crier au loup! *Intrinsècus sunt lupi rapaces.*

Allez plus loin, mes frères : ayez plus d'activité et de zèle que les ennemis de la religion. C'est quand le père de famille dormait, loin de son champ, pendant la nuit, que l'homme ennemi est venu et qu'il y a jeté, qu'il y a répandu à pleines mains l'ivraie.

Ah! mes frères, que de catholiques dorment aujourd'hui! Que de catholiques, pour parler sans figure, se désintéressent de la religion des autres! « N'est-ce pas déjà assez, disent-ils, d'avoir à se garder soi-même? Et pourquoi nous exposerions-nous, en nous mettant en avant, en faisant du zèle, à attirer sur nous, sur nos familles la colère et les représailles des méchants? » — Et ils s'effacent, ils se dérobent, ils s'enferment tranquillement chez eux, et pendant ce temps-là toutes les loges maçonniques ont le champ libre et elles sont tout à leur aise pour accomplir leur œuvre néfaste. Et l'ivraie maudite, c'est-à-dire les livres, les journaux et les discours impies, les attentats sacrilèges, les blasphèmes odieux infectent notre pays. Et les croix sont profanées, le pape est calomnié, les prêtres sont voués au mépris. Et il y a des enfants qui grandissent sans baptême, sans première communion; des malades qui meurent sans sacrements; des morts qui sont portés au cimetière sans prières et sans espérances, et tant d'autres choses encore que je ne saurais dire, mais que votre cœur aussi bien que le mien ressent douloureusement.

Et ce serait le moment de ne rien faire? Mais non! Jamais il ne fut plus nécessaire d'agir. Allez donc partout où il y a du bien à faire. Allez près des berceaux pour y porter la grâce du baptême. Allez près des pères et des mères de famille pour leur apprendre à bien élever leurs enfants. Allez près des enfants pour leur montrer comment on adore Dieu et comment on le sert. Allez près des époux pour leur enseigner les grands devoirs du mariage chrétien. Allez près des vieillards pour leur rappeler qu'ils ont une âme à sauver. Allez près des pécheurs qui s'égarent et se perdent, pour les ramener. Allez près des malheureux qui souffrent et qui se désespèrent, pour les consoler et leur parler du ciel. Allez près des autels pour y prier, y gémir, y faire pénitence. Allez, allez près des tombes pour y veiller au culte des morts. Allez, c'est la volonté, c'est l'ordre de Jésus-Christ. *Ite, docete.*

Enfin, mes frères, et c'est mon dernier mot, faites non seulement *plus*, mais surtout faites *mieux* que les ennemis de la religion.

Je me rappelle la parole d'une grande chrétienne du siècle dernier. C'était une âme ardente, et elle disait : « Je ne reconnais au ca-

tholique qu'un seul droit, celui de faire mieux que les autres¹. »

Et certes! il n'est pas difficile qu'il en soit ainsi, car les autres, — et vous savez bien de qui je parle, — ne donnent rien d'eux-mêmes. Ils s'entendent à merveille, au contraire, à prendre, à accaparer les suffrages de la foule, mais sans qu'il leur en coûte un sou; et ce qui ne s'était jamais vu, c'est le bien public promis, distribué de préférence, comme une faveur, aux gens irréguliers; et on ne s'en cache pas, on s'en vante honteusement.

Eh bien! pour vous, mes frères, dépensez-vous vous-mêmes. Dépensez votre temps en services de toutes sortes; dépensez votre âme en prières, en bons conseils, en exemples plus beaux encore; dépensez votre cœur en aumônes, en dévouements affectueux; dépensez votre vie tout entière en démarches, en visites, en fatigues incessantes qui montrent et qui prouvent jusqu'à la dernière évidence, que vous ne sauriez trop en faire, que rien ne vous coûte pour garder la religion en vous-mêmes et pour la propager dans les autres.

J'ai lu dans la vie de S. Cyprien qu'un jour, s'adressant aux prêtres et aux laïques qui se sacrifiaient avec une admirable charité, pendant la peste qui désolait Carthage, il leur disait : « Les païens vous regardent, et ils sont forcés de croire, *gentiles coguntur ut credant.* »

Mes frères, vous êtes dignes d'entendre cette parole. Retenez-la bien, afin que moi aussi j'aie la joie de vous rendre le même témoignage : « Les indifférents, les incrédules, les impies eux-mêmes vous regardent, et ils sont forcés de croire. » Ainsi soit-il.

PETIT CARÈME AUX HOMMES SUR LES DEVOIRS RELIGIEUX

III

PRACTIQUE DES DEVOIRS RELIGIEUX

Messieurs,

Vous connaissez vos devoirs religieux, et je ne doute pas non plus que vous n'ayez la volonté de les remplir.

Je vous demanderai maintenant : les remplissez-vous?

Que d'hommes ont les meilleures intentions, des intentions absolument droites et honnêtes! Ils ont reçu une éducation chrétienne qui a laissé, dans leur âme tout imprégnée de foi, des sentiments élevés; et rien ne saurait les effacer jamais. Ils entrent volontiers dans une église, et tout au fond de leur cœur, en présence des autels, ils retrouvent les prières de leur jeunesse qu'ils murmurent encore, avec une joie attendrie. Ils respectent toutes les choses saintes, et dans les tristes temps où nous

¹ Madame Swetchine.

sommes, ils ne cachent pas leur indignation au sujet des impiétés, des dénis de justice et des spoliations qui se commettent chaque jour.

Et, cependant, Messieurs, ce ne sont pas, pour parler la langue habituelle, des pratiquants.

Ils ont la foi ; leur conscience toujours éveillée leur reproche de ne pas sanctifier le dimanche autant qu'il le faudrait, de ne pas se confesser, de ne pas faire leurs Pâques. Mais ils sont faibles, ils hésitent, ils reculent, et d'année en année ils se trouvent plus éloignés de Dieu.

Je ne sais, Messieurs, si quelques-uns d'entre vous se reconnaîtront dans ce que je viens de dire ; mais quoi qu'il en soit, je dois vous indiquer le moyen d'aller jusqu'au bout de vos devoirs religieux.

Or il faut, pour cela, un double concours : le concours de Dieu, et puis le vôtre, Messieurs.

Il faut le concours de Dieu. N.-S. Jésus-Christ, dans un suprême entretien avec ses disciples, la veille de sa mort, leur disait : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. *Sine me nihil potestis facere.* » (Joan., xiv, 5).

C'est vrai, Messieurs. Si Dieu n'est pas avec vous pour vous éclairer, pour vous montrer le chemin, pour soutenir votre courage, et aussi pour parfaire votre vouloir, vous n'accomplirez pas vos devoirs religieux.

Mais alors, est-ce que par hasard ce serait la faute de Dieu, si vous n'êtes point des chrétiens pratiquants ? Non, Messieurs, c'est uniquement votre faute ; c'est que vous ne le priez pas ou que vous le priez mal.

Vous pouvez, vous qui n'êtes que des hommes, vous pouvez ne pas entendre ou ne pas exaucer les prières qu'on vous adresse. Mais Dieu, jamais ! Il a engagé avec serment sa parole, dans nos Saints Livres, de donner sûrement sa grâce à qui la lui demande.

Est-ce que vous demandez, Messieurs, la grâce d'être de bons chrétiens, la grâce d'être fidèles à la messe, la grâce de vous confesser et de communier chaque année au temps de Pâques ? Ah ! croyez-moi, ne comptez pas uniquement sur une résolution que vous auriez prise, tout seuls, dans votre âme subitement remuée par quelque événement où vous auriez vu la main de Dieu. Faites comme tant d'hommes qui, après bien des égarements de l'esprit, du cœur et des sens, se sont convertis. Commencez par sentir votre misère, et en vous humiliant devant Dieu que vous avez offensé, dites-lui, pour qu'il vienne à votre secours, dites-lui avec la voix et les accents du publicain de l'Evangile : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis pécheur, *miserere mihi peccatori.* » et vous obtiendrez toutes les grâces qu'il vous faudra.

Et après cela, Messieurs, à l'œuvre ! S. Augustin dont la jeunesse avait été orageuse,

mais dont l'âge mûr compta tant et de si belles victoires, a dit que Dieu qui nous a créés et rachetés sans nous, ne peut nous sauver sans nous.

Certes ! n'est-ce pas là un honneur qu'il nous fait de nous associer à ses desseins ? Voyez donc : il est venu parmi nous, il a travaillé, il a souffert, il est mort pour expier nos péchés. Il a mis à payer nos dettes vis-à-vis de la justice éternelle tout le sang de ses veines, tout l'amour de son cœur ; et malgré cela, pour que nous n'ayons pas honte de nous-mêmes, pour que nous nous relevions à nos propres yeux, il nous dit : « Je vous ai laissé quelque chose à faire. A vous d'achever ce qui manque à ma Passion. »

Et ce qui manque, Messieurs, c'est précisément le concours nécessaire de notre âme, non seulement qui croit, non seulement qui veut, mais qui agit, mais qui remplit son devoir, et qui l'ayant rempli, peut répondre de quelque façon à Dieu : « Seigneur, nous sommes quittes maintenant. Vous m'avez donné votre grâce ; moi je vous ai donné mon âme, dans le respect et l'accomplissement de votre loi tout entière. Nous sommes quittes ! »

Il dépend de vous, Messieurs, de tenir un pareil langage, avec la fierté que je viens de dire. Les gouvernements de la terre traitent souvent les hommes en esclaves, tout en proclamant leur liberté. Il n'en est pas de même de Dieu, pour qui il n'y a rien de bon, rien de grand, rien de saint, rien de méritoire qui ne procède de la liberté.

Vous l'entendez bien : si vous ne pouvez rien sans Dieu, lui non plus ne peut rien sans vous ; et c'est pourquoi, sans doute, un docteur de l'Eglise, un grand pape, s'est écrié un jour, en présence des fidèles assemblés : « O chrétiens, reconnaissez votre dignité ! »

Votre dignité, Messieurs, ne vient pas seulement de votre origine, de ce titre auguste d'enfants de Dieu que vous avez reçu au baptême ; car vous n'y êtes pour rien. Mais votre dignité vient encore de l'accomplissement volontaire, généreux, de vos devoirs de chrétiens. Pratiquez-les donc de vous-mêmes, avec la grâce divine, et vous dépasserez du même coup toutes les grandeurs d'ici-bas ; plus que cela, vous vous élèverez jusqu'à Dieu. Ainsi soit-il.

SEPT CHEMINS DE CROIX POUR LES VENDREDIS DE CARÈME

III

LA CHARITÉ

Avis préparatoire. — « Quiconque pratiquera avec dévotion ce saint exercice en méditant la Passion de Notre-Seigneur, gagnera, par concession des souverains pontifes, les mêmes

indulgences qu'il gagnerait en visitant en personne les stations du chemin de la croix de Jérusalem¹. » La condition pour gagner les indulgences c'est de méditer, en faisant le chemin de la croix, la Passion de N.-S. Jésus-Christ.

En faisant solennellement à l'église ce pieux exercice pendant le Carême, vous entendez le prêtre expliquer chacune des quatorze stations ; et, en écoutant ses explications, vous suivez Jésus-Christ dans sa marche vers le Calvaire. Ici, nous méditons avec l'esprit et avec le cœur ; car si le récit parle à notre intelligence qui y réfléchit, il ne s'adresse pas moins à notre amour, qu'il excite et qu'il échauffe.

Ce n'est donc pas un froid récit et une froide méditation qui se déroulent de station en station, à mesure que nous avançons dans le chemin de la croix ; mais c'est la Passion elle-même qui devient vivante dans la mémoire, l'imagination et le cœur. Regardez ces tableaux qui marquent les quatorze stations : n'est-ce pas la représentation des scènes douloureuses qui s'y passèrent ? Ecoutez les explications du prêtre qui en parle : n'est-ce pas le récit pathétique du drame du Calvaire ?

« Il suffit de méditer, même brièvement, la Passion du Sauveur » (*Avert.* vi), « chacun selon sa capacité » (*Raccoltà*, p. 111). La condition à remplir est donc à la portée de tout le monde, et nous pouvons tous gagner les indulgences précieuses accordées aux personnes qui font le chemin de la croix.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT. — Si nous considérons la Passion de N.-S. Jésus-Christ du côté des Juifs, ceux-ci nous apparaissent comme ses bourreaux. Si nous la considérons du côté des péchés du monde, les pécheurs nous apparaissent comme les coupables. Si nous la considérons du côté du Sauveur, c'est sa charité qui l'a fait victime, ainsi que lui-même l'expliquait à Jérusalem : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. » (*Jô.*, III, 16-17).

Considérons donc la charité incomparable du Fils de Dieu fait homme et tâchons de la reconnaître à travers toutes les scènes de la Passion. Tandis que le Grand Conseil des Juifs, présidé par Anne et Caïphe, rend sa sentence de condamnation, c'est l'amour de Notre-Seigneur qui le traduit au jugement et qui le dévoue au sacrifice sanglant du Calvaire. O victime d'amour, nous vous suivons dans la voie où votre charité vous a rendu « obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ! »

¹ IX^e des Avertissements publiés par Clément XII en 1731, confirmés par Benoît XIV en 1742.

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — L'amour fait embrasser le sacrifice, car il veut sauver ceux qu'il aime et se sacrifier à leur place. L'amour de la famille fait les parents se dépenser pour le bonheur de leurs enfants ; l'amour de la patrie fait le citoyen se dévouer pour le salut de son pays ; l'amour de la religion a fait les martyrs donner leur vie pour Dieu. C'est cet amour divin qui a été le principe de tous les actes de Notre-Seigneur et qui a dirigé tous ses pas ; c'est la charité la plus pure et la plus généreuse qui explique seule son immolation.

Donnez-nous donc, ô Jésus, d'entrer dans vos intentions, de pénétrer dans vos sentiments, d'avoir l'intelligence de votre cœur. Pendant que vous prenez l'instrument de votre supplice et que vous chargez la croix sur vos épaules, vous oubliez votre souffrance et votre humiliation pour ne songer qu'à notre rédemption et à notre salut éternel. Nous voulons nous souvenir toujours de ce témoignage d'amour !

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — Parce qu'il veut le bien de ceux qu'il aime, l'amour vit de sacrifices ; et quand ce sentiment s'empare de toute la personne, il la fait se dépenser sans compter à leur service. Que ne fait pas l'amour d'un père et d'une mère, d'un saint et d'une sainte ? Il va jusqu'au delà de ses forces, jusqu'à l'héroïsme, et parfois succombe sous le poids qu'il a accepté.

O Jésus, la charité des hommes n'est qu'une image affaiblie de cette charité qui vous a attiré du ciel sur la terre, et qui, après vous avoir fait homme, fait de vous la victime rédemptrice du genre humain ! Mais les forces de la nature humaine ont des limites, et le corps succombe sous le fardeau trop lourd. Dans quel état déjà vous a réduit votre amour ! Est-il donc possible que vous soyez là gisant, dans les rues de Jérusalem, sous le poids de la croix et sous les yeux d'un peuple qui vous méconnaît ? Combien parmi nous n'ont d'amour que jusqu'au premier sacrifice, et ne veulent plus vous suivre dans la voie généreuse ! Affermissez notre cœur et notre volonté comme il convient à des soldats du Christ.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — La charité unit les cœurs et les âmes qui se ressemblent. Au premier rang se trouve Marie, mère de Jésus. Après lui et à sa suite, c'est elle qui marche à la tête de la sainte phalange des dévoués et des sacrifiés, dont le nombre est si grand dans le christianisme. Elle contemple le divin modèle avançant, chargé de la croix du sacrifice, dans les rues de Jérusalem ; mais elle connaît son cœur si généreux et elle sait à quels sentiments élevés il obéit en se sacrifiant. La même charité la presse et anime sa sainte âme.

Quel cœur, ô Marie, fut plus conforme que le vôtre au cœur de Jésus, quelle charité plus

pareille, quel esprit de sacrifice plus ressemblant ? De même que le Père éternel avait donné son Fils pour le salut du monde, de même, ô Mère du bel amour, vous donnez votre Fils unique « afin que le monde soit sauvé par lui, et que quiconque croit en lui ait la vie éternelle. » Digne mère d'un tel Fils, apprenez-nous à l'aimer jusqu'au sacrifice !

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS À PORTER SA CROIX. — La charité unit Dieu et le prochain dans son amour, selon la recommandation de l'Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres, car c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ. » Simon le Cyrénéen nous apparaît dans cette fonction et il devient, dans la Passion, le représentant de la charité fraternelle. Notre-Seigneur accepte qu'il lui rende ce service, et ensemble le disciple et le Maître portent la croix du sacrifice. Ici visiblement l'amour de Dieu et l'amour du prochain s'unissent dans un même acte, et le service de la charité c'est en vérité le service de l'amour.

Seigneur Jésus, vous nous avez dit que « c'est à cette marque que vous nous reconnaîtrez pour vos disciples, si nous nous aimons les uns les autres. » Donnez-nous un cœur charitable comme étaient le vôtre et celui du Cyrénéen qui portait avec vous le fardeau de la croix, et établissez parmi nous, qui sommes vos disciples, le règne de la charité. Alors nous vivrons comme des enfants de Dieu et des frères du Christ.

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — La charité est un sentiment actif qui se traduit par les œuvres. Elle produit les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde. Vous l'avez dit, ô divin Maître : « En vérité, en vérité, tout ce que vous ferez aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites. » C'est à vous que la sainte femme Véronique rendait le service de la charité en essuyant votre visage couvert de sueur et de sang ; et c'est à vous, dans la personne de vos pauvres et de nos frères malheureux, que nous rendons ce service en les secourant.

Tout se surnaturalise à la suite de Notre-Seigneur et prend une beauté divine. Donnez-nous, ô Jésus, votre esprit et celui de cette sainte femme afin que nous essuyions les pleurs de ceux qui souffrent, et que nous vous aidions à réaliser sur la terre votre touchante invitation : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et qui avez des peines, et je vous soulagerai. » C'est votre amour qui nous fera accomplir envers eux, dans le chemin où ils portent la croix de l'adversité, les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — La nature sent le sacrifice ; mais l'amour la surmonte et ne se décourage jamais. Celui qui aime peu est vite lassé et bientôt

succombe à l'effort ; celui qui aime beaucoup succombe parfois un moment, parce que la nature est faible, mais il se relève et continue son chemin. Vous avez voulu, ô divin Maître, éprouver nos faiblesses, mais en même temps nous apprendre le secret de la force surnaturelle, qui réside dans l'âme et non dans le corps. Apprenons donc, à la suite de Notre-Seigneur, à ne pas nous décourager dans le sacrifice.

Comment, Seigneur, vos disciples voudraient-ils cesser de porter la croix après la première ou la seconde chute ? Il leur faudrait se séparer de vous et rejeter l'instrument de leurs bonnes œuvres. Oh ! puissions-nous dire comme vous : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Dieu. » Nous le voulons, mais notre cœur est faible, et notre volonté ne sera forte qu'autant que vous la pénétrerez de votre grâce. Nous vous le demandons, puisque nous avons reçu dans les sacrements le caractère d'enfants de Dieu et de soldats de Jésus-Christ.

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — L'amour sent l'offense faite à celui qu'il aime. Cet amour qui verse des pleurs sur les offenses que le péché fait à Dieu, c'est la contrition parfaite, qui est l'amour douloureux du « cœur contrit et humilié » ; et c'est celui que vous demandiez aux femmes de Jérusalem en leur recommandant de pleurer sur elles-mêmes et sur leur perfide patrie. Voilà le vrai motif de nos soupirs et de nos larmes, puisque le péché est le vrai mal, celui qui attire l'inimitié de Dieu et nous sépare de lui.

O filles de Jérusalem, c'est à nous aussi que le Sauveur s'adressait lorsqu'il vous parlait en allant au Calvaire. Tournons donc notre douleur contre nous-mêmes en regrettant nos péchés, et que le divin amour, en pénétrant notre repentir, le rende agréable à Dieu. Alors, Seigneur, le témoignage de notre compassion vous sera agréable et les gémissements des cœurs qui vous aiment allégeront vos peines.

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — Vous l'avez dit, ô Jésus : « Celui-là m'aime qui observe mes commandements. » L'amour demande la conformité des sentiments et des volontés. Comment vous aimerions-nous, si nous méprisions vos commandements ? Ce serait la preuve que notre volonté est mauvaise, que nos actes ne répondent pas à nos paroles et notre conduite à nos sentiments. Votre amour, Seigneur, est un amour basé sur le devoir, un amour vertueux.

Mais parfois la passion nous entraîne et nous succombons. Alors nous devenons les ennemis de votre croix et nous rendons plus lourd le fardeau de votre sacrifice. Vous l'avez senti dans cette troisième chute. Cependant, Seigneur, nous vous aimons, et nous voulons être de ces âmes courageuses que ni la première, ni la seconde, ni la troisième chutes

n'arrêtent dans les œuvres de la charité parfaite. Oui, avec vous, nous marcherons persévéramment dans la voie des commandements de Dieu, selon les promesses de notre Baptême et de notre Confirmation.

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — La charité se dépouille elle-même. A l'exemple de leur Maître, les disciples du Sauveur, dans la mesure au moins où le permettent leur position et leurs devoirs d'état, consacrent à l'exercice de la charité leur temps et leur travail ; ils y mettent les forces de leur corps, le dévouement de leur cœur, l'intelligence de leur esprit. L'égoïsme est vaincu et cède la place au bien d'autrui. Que peut-on faire de plus, si ce n'est se donner soi-même ?

O divin Maître, vous êtes allé jusque-là. Il n'y a rien que la charité ne vous ait ravi. Sur le Calvaire, plus encore qu'à Bethléem et à Nazareth, vous êtes dans le dénuement de tous les biens de la terre ; vous l'avez voulu pour mieux marquer votre amour des hommes que vous avez faits vos frères, et pour pousser jusqu'au bout votre extrême dévouement. Mais, par votre exemple et vos enseignements, vous avez brisé la dureté de nos cœurs, vous nous avez appris l'amour de Dieu par dessus toutes choses, et l'amour du prochain jusqu'au pardon des offenses. A votre exemple, nous voulons « demeurer dans la charité. »

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — Considérons le Fils de Dieu fait homme étendu sur la croix, où l'a attaché son amour bien plus que la haine de ses ennemis. Son corps est percé de plaies, et au dessus de sa tête Pilate a fait placer l'inscription : « Jésus Nazaréen roi des Juifs. » Mais son « royaume n'est pas de ce monde, » c'est le royaume des âmes qu'il a gagnées au prix du plus grand sacrifice, c'est « le royaume de Dieu » qu'il a fondé pour le temps et l'éternité.

Pour comprendre la grandeur de votre sacrifice et les conséquences éternelles qui en procèdent, il faut, ô Jésus, considérer votre personne divine. Non, ce n'est pas une personne humaine, ce n'est pas un prince de ce monde, qui s'offre et s'immole en faveur des hommes, c'est le Fils de Dieu. Quelle grandeur dans votre supplice, quelle puissance dans votre immolation, quelle valeur infinie dans votre Rédemption ! Qui de nous pourrait l'oublier et ne pas vous exalter dans vos anéantisements, ô vous qui vous êtes fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix !

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — Vous disiez à vos disciples, ô Jésus : « Personne ne peut avoir une plus grande charité que celle de donner sa vie pour ses amis » ; et la Sainte Ecriture disait : « L'amour est fort comme la mort. » O bon Sauveur, en regardant vos cinq plaies, vos pieds et vos mains percés de clous, votre côté ouvert par la lance, l'humanité chrétienne ne cessera plus de croire

à l'amour que Dieu a pour nous. Nous avons besoin de ce suprême témoignage de votre charité pour oser le croire, et pour nous contraindre en quelque sorte à vous rendre amour pour amour.

Les regards de l'humanité chrétienne ne se détacheront plus du Calvaire où elle a puisé la vie. Sa religion sera de se presser autour de l'autel où la Victime perpétue son sacrifice non sanglant. Il gardera éternellement sa valeur et excitera sans cesse dans le cœur des fidèles une charité que le monde antique ne connaissait pas, et qui se traduira dans leur vie par les plus belles œuvres de miséricorde et de fraternité chrétienne.

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — La charité de Marie s'élève, proportionnellement, à la hauteur de celle de Jésus. Tenant entre ses bras la sainte victime immolée, elle pleure à la fois son Fils et son Dieu. C'est un martyr d'amour, où la nature et la grâce s'unissent dans le plus grand sacrifice qu'une créature humaine ait pu offrir. Elle l'offre avec des sentiments dignes de la mère du Sauveur, avec une douleur comparable à la sienne ; elle se fait obéissante avec lui jusqu'aux anéantisements du Calvaire et au supplice de la croix.

Vous avez connu, ô Marie, l'agonie du cœur. Personne, pas même les martyrs, n'aura eu une aussi grande part au supplice de la Passion et à l'amour qui l'a fait endurer. Aussi l'humanité chrétienne ne vous séparera pas de Jésus-Christ et elle verra en vous, après lui, jusqu'où peut aller le sacrifice de soi-même à la grande cause de Dieu et du salut du monde. Reine des martyrs, priez pour nous !

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE. — La charité ensevelit les morts. La miséricorde ne borne pas ses œuvres à la vie du corps ; elle veille sur sa dépouille, après l'avoir assisté à l'heure de la mort, elle l'ensevelit dans un linceul et elle le dépose pieusement dans le tombeau. C'est Joseph d'Arimathie qui est ici le modèle, avec les saintes femmes : non seulement il aide à descendre Jésus de la croix, mais il offre son propre sépulcre.

O Jésus, la charité vous a dépouillé de tous les biens humains, et vous avez voulu être enseveli dans un linceul fourni par la charité des fidèles, posé dans un tombeau d'emprunt. Quel dénuement ! Mais plus vous multipliez vos anéantisements, depuis Bethléem jusqu'à Nazareth, depuis Nazareth jusqu'au Calvaire, plus votre miséricorde éclate et plus votre charité reluit. Soyez béni de nous avoir aimés avec ce grand amour et de nous avoir appris, par votre sacrifice héroïque, la valeur du don de soi-même et la beauté surhumaine de la mort chrétienne !

IV

L'ESPÉRANCE

Avis préparatoire. — « Le chemin de la croix doit être érigé selon la forme accoutumée, c'est-à-dire qu'il doit y avoir quatorze stations, et que les croix ou chapelles doivent représenter les mystères de la Passion¹. » De tous temps il a été d'usage d'adapter aux croix autant de tableaux ou bas-reliefs. Cependant ce n'est pas indispensable pour que les fidèles gagnent les indulgences ; les croix de bois suffisent. Comme ces images ou peintures favorisent la méditation des souffrances de la Passion, il est bon de se conformer à cette tradition chère au peuple chrétien.

Ces différentes scènes de la Passion, en se succédant, sont également propres à nous donner une vive impression de la justice et de la miséricorde divines, à exciter par conséquent en nous deux sentiments contraires, la crainte et l'espérance. Sous le premier aspect, c'est la crainte salutaire de la Justice de Dieu qui pénètre l'âme consciente de ses péchés ; sous le second aspect, c'est l'espérance en la Miséricorde de Dieu qui s'éveille dans l'âme à la vue des mérites infinis de Jésus-Christ.

La méditation, même brève et selon la capacité de chacun, de la Passion du Sauveur produit donc toutes sortes de bons effets ; et, en unissant dans nos âmes la crainte à l'espérance, elle nous met dans les meilleures dispositions pour opérer notre salut. La crainte excessive nous abattrait, l'espérance présomptueuse nous rendrait téméraires. Il faut marcher entre ces deux excès.

Voyez Notre-Seigneur en croix. Quelle réprobation il manifeste du péché, et quelle expiation il en offre ! Mais en même temps il a ses bras largement ouverts, et il n'exclut de la rédemption aucun pécheur et aucun péché. Entrons dans ses sentiments, conformément à la parfaite doctrine qu'il n'a cessé d'enseigner, et que l'Eglise catholique enseigne avec lui.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT. — La Passion de N.-S. Jésus-Christ est un des fondements de notre espérance. Nous savons tous que l'espérance est ancrée sur la bonté de Dieu et sur les mérites de Jésus-Christ. L'intervention d'une personne divine en notre faveur nous révèle sous une forme saisissante la bonté de notre Père céleste qui veut nous rendre heureux et nous admettre à partager son bonheur. Puisqu'il nous a donné son Fils unique, que peut-il nous refuser ? Puisque le Fils de Dieu fait homme nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, que ne fera-t-il pas pour notre salut ?

C'est avec ces pensées de la foi, ô Seigneur Jésus, que nous nous réunissons pour faire l'exercice du chemin de la croix, persuadés que la vue de vos souffrances augmentera en nous la confiance, et que la méditation de votre sainte Passion nous aidera à dominer nos craintes, tout en affermissant notre volonté. Puisque vous en avez tant fait, comment ne ferions-nous pas quelque chose pour correspondre à vos desseins et nous rendre dignes de votre compassion ?

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — Salut, ô croix, notre unique espérance ! Le moyen même que notre Sauveur a employé pour opérer notre salut est un témoignage incomparable de ses desseins miséricordieux. Il apparaît ici en sa qualité de Médiateur entre Dieu et les hommes, et le chemin de la croix est le chemin du ciel. En allant au Calvaire avec le dévouement le plus complet, il nous mène à la sainte montagne du ciel ; et il suffit de le suivre, avec un cœur chrétien et une volonté résolue, dans la sainte carrière.

O bon Sauveur, comment oublierions-nous que la terre n'est que le lieu de notre pèlerinage, et que le ciel est la patrie des chrétiens ? Comment oublierions-nous notre titre d'enfants de Dieu et les droits que vous nous avez acquis à l'héritage céleste ? C'est vous qui nous avez appris à appeler Dieu notre Père, à vous considérer comme notre Frère et à nous regarder comme vos cohéritiers. Nous sommes rassemblés autour de vous pour nous en souvenir.

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — Salut, ô croix, notre unique espérance ! L'espérance n'est pas fondée sur nos propres mérites, mais sur les promesses de Dieu et les mérites de Jésus-Christ. Ne déplaçons donc pas le fondement de l'espérance en le mettant dans nos propres forces, dans le secours des autres créatures et même de la société humaine tout entière. Ici il faut des moyens surnaturels, et c'est, ô Jésus, votre qualité de médiateur entre Dieu et les hommes qui nous les a fournis et votre sainte Religion qui les met à notre portée. Il nous est facile de les prendre et de les mettre en œuvre, de manière à atteindre la fin surnaturelle de l'homme.

Seigneur, notre espérance est faible parce que nous sommes toujours portés à nous appuyer sur nous-mêmes et sur les autres créatures, qui sont faibles comme nous. Nous voulons désormais nous appuyer davantage sur vous et votre sainte grâce. Alors nous saurons nous relever de nos faiblesses naturelles, qui sont la première cause de nos chutes, et nous marcherons d'un pas plus assuré dans le chemin du salut, les yeux fixés sur notre Sauveur et notre Rédempteur.

¹ III^e Avertissement.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Salut, ô Marie, notre espérance ! En nous donnant Marie, sa sainte mère, pour mère selon la grâce, le Sauveur Jésus nous a donné une nouvelle garantie du salut. Il l'a faite par participation notre Médiatrice entre Lui et les hommes. Elle a une puissance incomparable d'intercession auprès du Sauveur du monde, et sa compassion maternelle met sa puissance au service des pécheurs. Elle est devenue ainsi, par son union avec Notre-Seigneur, un de nos motifs de confiance.

O Marie, qu'il nous est doux de penser qu'en votre personne nous avons une providence maternelle, que vous ne cessez d'exercer en notre faveur votre ministère de la miséricorde, que vous êtes toujours la médiatrice entre le Sauveur et les hommes, qui trop souvent l'offensent et s'écartent de la voie du salut ! Combien devront à votre intercession compatissante le traitement favorable de la miséricorde divine et le bonheur éternel !

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — Nos œuvres par elles-mêmes ne sont pas suffisantes pour mériter le ciel. Il y a un manque de proportion entre un si grand bien et nos mérites. Cependant la grâce, en les surnaturalisant, les élève au degré voulu et leur communique une valeur qu'elles n'avaient point par elles-mêmes. Pour cela il faut en faire des œuvres chrétiennes, c'est-à-dire conformes à la loi de Dieu, qui est la règle des bonnes mœurs, et les pénétrer de l'élément divin qui s'appelle la grâce de Dieu.

En marchant à la suite de Jésus-Christ, c'est-à-dire en observant ses commandements et en pratiquant sa religion, nous vivons unis à Jésus-Christ comme un membre à son chef, comme la branche à la vigne, et nous faisons des œuvres qui comptent pour la vie éternelle. A l'exemple de Simon le Cyrénéen et en avançant avec vous, ô Jésus, nous apprendrons que « votre joug est doux et votre fardeau léger. » Donnez-nous, ô vous qui êtes notre Sauveur, de le comprendre, et d'accomplir les œuvres bonnes de la vie chrétienne !

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — Nos mérites unis aux mérites de Jésus-Christ « accomplissent ce qui manque en nous à la Passion du Christ, » selon la recommandation de l'Apôtre. Dieu ne veut pas nous sauver sans nous, et il est bien juste que nous ne nous rendions pas indignes de ses miséricordes, au contraire que nous fassions notre part dans l'œuvre personnelle de notre salut. Nous savons que nous en avons le pouvoir, que nous sommes libres de choisir nos voies, et que nous sommes responsables de nos actions.

Comme Simon le Cyrénéen, comme sainte Véronique, portons-nous sur le chemin que suit Jésus-Christ, approchons-nous de sa croix

et regardons son divin visage. La Sainte Face est une image d'espérance. Comme le dit si bien la religion : « Montrez-nous, Seigneur, votre face et nous serons sauvés. » C'est le visage de la miséricorde et non celui de la justice, c'est le visage dont nous avons besoin et qui nous inspire confiance.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — La question de l'espérance c'est la question du salut : nous ne pouvons donc nous livrer à l'espérance qu'à la condition d'observer les commandements. Du côté de Dieu l'espérance est sûre et rien ne peut diminuer la bonté divine, les promesses de la Sainte Ecriture et les mérites de Jésus-Christ. Mais de notre côté nous avons des raisons de crainte, car nous pouvons pécher et arrêter l'action de la miséricorde divine par des fautes mortelles. La crainte s'unit à l'espérance dans la vie chrétienne pour nous empêcher de commettre le mal et rendre plus sûres nos voies.

O Christ Jésus, vous nous avez mérité sur la croix le pardon de nos péchés et, en nous appliquant vos mérites, vous nous relevez de nos chutes. Oui, « dans la croix est le salut, » puisqu'elle nous délivre de nos craintes en nous délivrant de nos péchés, et que vous avez mis cet instrument de miséricorde à notre disposition dans le sacrement de pénitence. Ce sacrement est un de nos moyens d'espérance.

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — Le Sauveur a donné aux femmes de Jérusalem le conseil à suivre quand on a manqué aux conditions posées à l'espérance : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes. » Nous n'avons pas à pleurer sur Dieu, puisque rien ne peut changer les motifs de l'espérance et en ébranler le sûr fondement ; mais nous avons à pleurer sur nos péchés qui sont la juste cause de nos craintes. En les déplorant, selon le conseil de Jésus-Christ, nous rentrons dans la voie de l'espérance, et la crainte disparaît avec le péché pour faire place à la confiance, dans une juste mesure.

Seigneur, tant que nous sommes sur la terre et que nous avons à faire notre épreuve, nous aurons la crainte salutaire du mal et du péché ; et, si nous avons la faiblesse d'y succomber, nous recourrons à votre miséricorde qui, en s'unissant à notre pénitence, nous relèvera. Ainsi la confiance ne nous abandonnera jamais et nous ne cesserons point de mettre en vous notre espérance assurée.

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — Notre inconstance dans la pratique du bien et les difficultés que nous rencontrons dans le chemin de la vertu, affaiblissent notre espérance. Nous voudrions trop souvent être bons sans efforts et nous sauver sans qu'il nous en coûte. Nos chutes nous

découragent, les obstacles nous arrêtent, et la crainte excessive nous gagne. C'est que nous cessons de nous appuyer sur Jésus-Christ et sur les moyens de la religion ; nous regardons la terre au lieu de lever les yeux vers le ciel, d'où vient le secours.

Cependant nous avons un Médiateur entre Dieu et les hommes, et en recourant à Jésus-Christ qui porte la croix pour nous, nous reprenons courage, nous nous relevons de nos chutes et nous marchons dans la voie des Commandements de Dieu. Nous suivrons, ô Jésus, le conseil que vous nous avez donné : « Veillez et priez, afin de ne point succomber à la tentation. » La vigilance et la prière nous accompagneront dans le chemin de la vie.

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — La Religion bien entendue est un exercice continu de la vertu d'espérance. Appuyée sur la foi et sur l'Eglise de Jésus-Christ, qui est notre guide infailible, elle dirige nos aspirations vers son véritable objet, qui est la possession du Souverain Bien et la béatitude éternelle. Mais quand elle prend pour guide les impressions particulières et les opinions des hommes, elle s'égare souvent dans de vaines observances et dans des pratiques superstitieuses. Alors on met sa confiance dans des moyens humains et on s'en autorise parfois pour se relâcher dans l'observance des Commandements de Dieu.

Nous nous défierons, Seigneur, de ces vues humaines et nous ne nous attacherons point à des pratiques que l'Eglise n'approuve pas, quand même elles auraient une apparence religieuse. Vous nous apprenez, ô divin Maître, à nous dépouiller de ces habits d'emprunt et à ne garder que le pur vêtement de la foi et de la vraie religion. C'est « dans la croix qu'est le salut » et, à votre suite, nous ne voulons point marcher dans une autre voie.

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — Au temps d'Abraham, le Seigneur tout-puissant avait contracté une alliance avec les hommes ; et le peuple de Dieu, issu d'Abraham, Isaac et Jacob, vécut dans la religion de l'Ancien Testament. Au temps de Jésus-Christ, le Seigneur tout-puissant contracte une nouvelle alliance avec le genre humain ; et le peuple chrétien, qui est le vrai peuple de Dieu, vit dans la religion du Nouveau Testament. C'est sur la croix et dans le sang de Jésus-Christ qu'elle se forme, et ce sont les disciples du Sauveur qui en profitent.

Tenons-nous attentifs au pied de votre croix, ô Christ Jésus, pendant que vous versez votre sang précieux, que vous nous rachetez par vos blessures, et que vous offrez le sacrifice de notre Rédemption. Voilà la source féconde de l'espérance chrétienne, et partout où se répand votre sang précieux, l'espérance coule avec lui et baigne les régions qu'il arrose. Quel

prix il a devant Dieu ! Quels mérites il communique à ceux qui le reçoivent ! C'est ainsi que nous acquerrons la crainte filiale et la confiance filiale des enfants de Dieu.

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — Salut, ô croix notre unique espérance ! Les saints ont trouvé en vous leur salut et ont mis en vous tout leur espoir. Mais, à leur tour, ils sont devenus pour nous des intercesseurs et, dans la mesure où ils sont unis au Christ par la charité, nos médiateurs auprès de Dieu. Ils l'ont suivi généreusement dans la voie du sacrifice : les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et les saintes femmes. Leur religion est la nôtre et, si nous ne les égalons ni par la vertu ni par l'héroïsme chrétien, nous honorons en eux la phalange des crucifiés.

Nous savons, ô Jésus, que l'Eglise est votre corps mystique et que dans ses membres vous continuez à offrir à Dieu des sacrifices et des hosties agréables. Nous sommes heureux d'être des membres de cette sainte Eglise et d'avoir part aux mérites de nos frères, qui s'ajoutent aux vôtres, ô Jésus, pour constituer notre trésor spirituel. En y participant, nous bénéficions du trésor des indulgences, et nous éprouvons un accroissement d'espérance.

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Marie, tenant entre ses bras la sainte Victime qui vient de s'immoler pour notre salut, est, au-dessus de tous les saints, une incomparable médiatrice. Sur la croix, Jésus nous l'a donnée pour Mère et a mis dans son âme une charité sans bornes. Il lui a confié, dans son royaume qui est le royaume de Dieu, le ministère de la miséricorde et il lui en a remis tous les pouvoirs. Comment les chrétiens n'auraient-ils pas confiance en la Sainte Vierge et ne recourraient-ils pas à elle dans leurs dangers et dans leurs tentations ? Ils l'ont toujours fait.

O Marie, notre médiatrice auprès de Jésus, nous savons par expérience quel cœur maternel vous avez pour nous, quelle puissance vous avez sur le cœur de Jésus, et en passant par vous, nous savons que nous atteignons plus sûrement le cœur de votre Fils ! Notre espoir en vous n'est point une espérance séparée, mais une espérance conjointe. En nous appuyant sur votre charité et sur celle du Sauveur, menez-nous jusqu'à Dieu. Vous nous aiderez à acquérir la crainte filiale et l'espérance filiale des enfants de Dieu.

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE. — Nous vous demandons, Seigneur, la grâce de la bonne mort. Nous savons que la vie présente n'est qu'une épreuve et qu'elle n'est pas le terme ; nous savons que notre existence de la terre n'est que le passage à une vie meilleure. Nous vous demandons la grâce de vivre chrétiennement et de terminer nos jours par une

mort chrétienne. Alors le tombeau qui renfermera notre corps sera pour nous, non pas seulement le lieu de sa décomposition, mais la terre où germe une semence d'immortalité.

A l'ombre de la croix nous dormirons le grand sommeil de la mort ; mais la croix est le symbole de la grande espérance chrétienne qui voit dans la mort, non pas un anéantissement, mais la naissance à la vie éternelle. C'est alors, Seigneur, que nos espérances seront réalisées et que nous chanterons avec vous, dans la glorieuse éternité des élus, la victoire sur la mort.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LVIII

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

Mes frères,

La foi et la raison s'accordent à réclamer pour l'homme un jugement divin qui, intervenant au terme de son épreuve terrestre, manifeste à la lumière de la pure vérité la valeur morale de chacun et applique à chacun la sanction méritée par ses œuvres. Ce jugement, nous l'avons vu, tous les hommes le subissent individuellement à l'instant même de leur mort et, dès ce moment, leur âme est mise en possession de la destinée qui lui est irrévocablement attribuée. Mais à ce *jugement particulier* dont l'équité est évidemment absolue, il manque une publication, qui importe pourtant à la sagesse du Juge et à l'honneur même du jugé. Voilà pourquoi un second jugement avra lieu qui, confirmant l'enquête et la sentence du premier, en sera la manifestation et la solennelle justification. C'est le *jugement général*, que proclame le vi^e article du Symbole, enseignant que Jésus-Christ *viendra* du ciel *juger les vivants et les morts*. Dans la présente instruction, je me propose de vous expliquer les *motifs* du jugement général, de vous en décrire les principales *circonstances* et de vous en faire connaître les *sanctions*.

I. — Ses raisons d'être

Y aura-t-il un jugement général ? A cette question répondent affirmativement non seulement le vi^e article du Symbole, mais l'enseignement catégorique de Jésus-Christ lui-même. Rappelez-vous ses paraboles : du maître qui, revenu d'un long voyage, fait rendre compte à ses serviteurs des talents qu'il leur a confiés avant son départ ; du roi qui, au retour d'une conquête lointaine, récompense ses sujets fidèles et extermine les révoltés ; du père de famille ordonnant d'attendre l'époque de la moisson pour arracher de son champ l'ivraie

destinée au feu et recueillir le bon grain dans son grenier. Ne reconnaissez-vous pas, sous cette triple figure, le souverain Seigneur des hommes, les jugeant publiquement au jour de son dernier avènement et leur décernant publiquement aussi la récompense ou le châtiement ?

D'ailleurs, ce qu'il insinue dans ses paraboles, Jésus-Christ le confirme dans un langage précis. Ecoutez-le déclarer aux villes impénitentes de Corozain, de Bethsaïde et de Capharnaüm qu'elles seront traitées, au jour du jugement, plus rigoureusement que Tyr et Sidon. (Mat., xi, 21). Avec quelle précision il annonce ce jugement à ses apôtres : « Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres ! » (Mat., xvi, 27). Dans sa Passion, quand le grand-prêtre l'adjure de dire s'il est le Fils de Dieu, il répond : « Oui, je le suis. Et je vous déclare que vous verrez le Fils de l'homme s'asseoir à la droite de son Père et venir sur les nuées du ciel. » (Mat., xxvi, 64).

Il n'est donc pas douteux qu'il y aura un jugement solennel de l'humanité et que ce jugement sera présidé par Jésus-Christ lui-même.

— Mais à quoi bon, dites-vous, ce nouveau jugement ? L'âme n'a-t-elle pas déjà comparu au Tribunal divin, n'a-t-elle pas été fixée dans sa destinée par une sentence irrévocable ? Dieu ne pouvant se déjuger, et les âmes ne pouvant plus acquérir ni perdre des mérites, la sentence nouvelle sera nécessairement la confirmation de la première, la cause restant identiquement la même. Dès lors, quelle en est l'utilité ?

— Oui, il est exact que la cause de chacun est entièrement entendue et définitivement jugée au jugement particulier, et que le jugement général ne modifiera en rien la sentence. Mais il la rendra publique ainsi que les motifs qui l'ont dictée au souverain Juge, et cette publicité de la sentence ainsi que de la cause importe essentiellement à la *gloire de Dieu* et à l'*honneur de l'humanité*.

1. Vous ne l'ignorez pas, mes frères, le mystère qui enveloppe ici-bas la conduite de la Providence est un sujet de blasphème pour les impies, de scandale pour les faibles et les ignorants. « S'il y avait un Dieu, s'écrient les premiers, laisserait-il prospérer les méchants et les justes subir toute sorte d'adversités ? ne châtierait-il pas sur cette terre le criminel orgueilleux et ne récompenserait-il pas la vertu modeste ? A moins qu'il ne soit indifférent au bien et au mal, injuste même ou impuissant ? » De leur côté, s'ils ne participent pas à ce langage odieux, combien de justes éprouvés se plaignent de leur sort, accusent la Providence et sont tentés de découragement !

Ne faut-il pas que Dieu justifie de la manière la plus éclatante sa conduite à notre égard,

qu'il manifeste ses desseins incompréhensibles ici-bas ? Comment le fera-t-il, sinon en ce concile universel du genre humain où, à la face de tous, brilleront les merveilles de sa sagesse, de sa bonté et de sa justice ? De sa sagesse qui, à travers un désordre apparent, a su conduire toutes choses à leur fin, tirant le bien du mal, faisant servir les crimes des méchants à la sanctification des justes ; de sa bonté, qui laissait aux pécheurs le temps de faire pénitence et de se convertir et, soutenant les bons dans l'épreuve, leur tressait une couronne de leurs souffrances généreusement supportées ; de sa justice enfin se montrant d'autant plus rigoureuse à l'égard des coupables qu'elle avait été plus longtemps tolérante, et donnant aux saints une récompense d'autant plus belle qu'elle avait été plus différée.

2. Ainsi le jugement général importe à la gloire de Dieu. Il n'importe pas moins, ai-je ajouté, à l'honneur de l'homme. Ce qui fait, mes frères, la grandeur de notre nature, c'est que nous sommes créés pour connaître et aimer la vérité, la justice et la vertu. Notre dignité humaine est abaissée par l'erreur et le mensonge, elle est dégradée par l'injustice et l'iniquité. Ceux-là donc honorent l'humanité et l'exaltent en leur personne, dont la vie est faite de droiture et de loyauté, qui respectent tous les droits et pratiquent tous les devoirs, qui poursuivent l'idéal de perfection compatible avec notre nature. Ces véritables grands hommes sont, hélas ! trop souvent des héros méconnus, sacrifiés la plupart du temps à des hommes avilis et corrompus qui édifient une grandeur apparente sur l'injustice audacieuse et l'insolente hypocrisie ! Il faut, pour l'honneur de l'humanité, que ces fourbes soient démasqués, que sur eux tombe, éclatante et vengeresse, la réprobation due au vice et au crime, et que resplendisse dans toute sa beauté la vertu cachée, méconnue, persécutée. Oui, il est nécessaire que le genre humain connaisse, salue et applaudisse ses plus illustres représentants et leur voie décernés enfin le juste tribut de louange dû à leur mérite, la couronne glorieuse dont l'éclat rejaillit sur la race elle-même ; qu'il discerne de même pour les écraser sous son mépris, tous ceux qui l'ont trompé, séduit, déshonoré sur la terre et qu'à eux aussi il voie appliquée, dans la stricte rigueur de la justice, la peine de leur indignité volontaire. Affirmer solennellement le triomphe des bons, confondre à jamais les méchants, voilà à quoi servira encore le jugement général.

Mais ce jugement, que sera-t-il ? C'est ce que nous allons chercher à connaître.

II. — Ses circonstances

S'il n'est pas douteux qu'il y aura un jugement général, il s'en faut de beaucoup que

nous en connaissions à l'avance toutes les circonstances. De l'avenir nous ne savons que ce qu'il plaît à Dieu de nous révéler, et Dieu ne s'amuse point à satisfaire la vaine curiosité de l'homme. Contentons-nous donc de repasser et de méditer les enseignements divins et avouons humblement notre ignorance pour le reste.

1. Ainsi nous ignorons la date de ce jugement. Notre-Seigneur a bien annoncé qu'il viendra à la fin du monde pour juger tous les hommes. Mais il n'a point fait connaître quand finira le monde ; il a même refusé de répondre aux apôtres qui lui posaient cette question, déclarant que c'était chose réservée à son Père. (Mat., xxiv, 3, 36).

Toutefois il a bien voulu nous révéler les signes avant-coureurs de son second avènement, afin sans doute de permettre aux hommes des derniers temps de se convertir et de se préparer par la pénitence à ce jour redoutable. Voici les principaux.

a) Et d'abord l'Evangile aura été publié par toute la terre (Mat., xxiv, 14), pour qu'aucun peuple ne puisse arguer de son ignorance à l'égard de Jésus-Christ et de sa loi.

b) Malgré cette prédication générale, les nations et les individus désertent en masse la vraie religion, à tel point que, selon une parole du Sauveur, on pourra se demander si le Fils de l'homme trouvera encore de la foi sur la terre. (Luc, xviii, 8). C'est que de toute part surgiront des séducteurs, des faux christes et des faux prophètes, qui entraîneront hors de l'Eglise des multitudes et mettront en danger les élus eux-mêmes. (Mat., l. c.).

c) Parmi ces docteurs du mensonge et au milieu de l'apostasie générale, s'élèvera l'Antechrist, l'homme de péché, dit S. Paul, qui voudra se mettre au-dessus de Dieu, et poussera l'audace jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se disant Dieu lui-même. Avant de périr sous le souffle de Jésus-Christ, ce fils de perdition, doué de la puissance de Satan, attirera à lui par ses prestiges et ses faux prodiges tous les enfants d'iniquité, et avec eux persécuera l'Eglise de Dieu que désoleront les plus graves scandales. (II Thess., ii). C'est alors que Dieu enverra de nouveau sur la terre Enoch et Elie, dont les prédications ouvriront enfin les yeux à la nation juive et la ramèneront en masse à la foi au Christ. Eux-mêmes tomberont sous les coups de l'Antechrist, mais leur mort marquera la fin de son triomphe. (Apoc., xi).

d) Dans le même temps des fléaux sans nombre se répandront sur la surface de la terre : guerres entre toutes les nations, haines et dissensions fratricides dans les familles, pestes, famines dont l'horreur dépassera tout ce qui s'est vu depuis l'origine du monde, secousses, tremblements de terre qui porteront

partout l'épouvante. Puis, à mesure qu'approchera la fin des temps, apparaîtront des signes prodigieux dans le soleil qui ne donnera plus sa lumière, dans la lune qui semblera changée en sang, dans les étoiles qui tomberont du ciel ; la terre, le firmament seront ébranlés et comme prêts à rentrer dans le chaos. (Mat., xxiv). Enfin un feu dévorant s'allumera de toute part et consumera la terre avec tous ses habitants et tout ce qu'elle contient. (II Pet., iii, 10). Ce sera la fin du monde et l'heure du jugement.

2. C'en est donc fait, mes frères. L'univers a accompli ses destinées. Le voilà bouleversé, transformé, dépouillé de tout être vivant, réduit à devenir ce que Dieu seul peut savoir. Mais, avant qu'il ne serve à d'autres desseins divins, il faut qu'il rende les dépouilles humaines que renferment ses entrailles. Bientôt en effet retentissent à travers l'espace les sons éclatants de la trompette qui vont réveiller les morts dans leur tombeau. Ils ont à peine cessé de résonner que, en un clin d'œil, la terre, la mer ont rendu leurs innombrables victimes. Sortis de la poussière, séparés de tout élément étranger, réunis, groupés dans une admirable symétrie, les membres humains ont repris leur forme première, sont redevenus des corps, et l'âme venant de nouveau les pénétrer, ont retrouvé la vie. C'est la résurrection générale de tous les morts, prélude du jugement suprême.

Et voici que sur les nuées du ciel apparaît le signe du Fils de l'homme, la croix, reformée elle aussi de ses parcelles dispersées, mais brillante, étincelante de clarté. Derrière elle, Jésus le Rédempteur, le Sauveur du monde par sa croix. C'est bien lui, tel qu'il était sur la terre, portant sur son corps les cicatrices de ses blessures, mais rayonnant de gloire et de majesté. Il s'avance en triomphateur, escorté de ses apôtres qui vont l'assister dans le jugement de l'humanité.

Car c'est lui, l'Homme-Dieu, qui a été constitué par son Père le *Juge des vivants et des morts*. C'est lui qui, s'étant fait homme et ayant donné sa vie humaine pour le salut des hommes, va demander compte à chacun des fruits de sa Rédemption. C'est lui qui, outragé, renié, blasphémé par les uns, adoré, aimé, suivi par les autres, doit, en ce jour glorieux, affirmer son triomphe sur ses ennemis, et associer ses amis à l'honneur de sa victoire.

Cependant, aussi rapidement que s'est opérée la résurrection des corps, l'immense multitude des hommes se trouvera rassemblée dans le lieu fixé par la divine volonté, pour subir et entendre les décisions souveraines. Jésus paraît, rayonnant de gloire, environné de tous ses anges, cortège d'honneur, ministres de ses ordres. Il s'assoit sur le trône de sa majesté (Mat., xxv, 31) ; à ses côtés siègent les apôtres,

juges des douze tribus d'Israël. (Mat., xix, 28). En face de lui, tous les peuples, toutes les nations, toutes les races, toutes les familles, tous les individus qui ont peuplé la terre. Nul ne manque à l'appel ; depuis Adam jusqu'à celui de ses descendants que la mort a frappé en dernier lieu, tous sont là, pleins de confiance ou tremblants d'épouvante.

Alors, pour employer le langage figuré de l'Écriture, le grand livre de la justice divine est ouvert, et commence la discussion des consciences. Qu'est-ce à dire, mes frères ? Que Jésus-Christ va interroger séparément chaque homme, comme on procède devant nos tribunaux terrestres ? Oh non ! Dieu ne juge pas, comme les hommes, par une succession de demandes et de réponses, mais par la manifestation des cœurs. Il suffit qu'un des rayons de sa sagesse éternelle pénétre les consciences pour qu'aussitôt les replis les plus secrets en soient illuminés et que le contenu en apparaisse au grand jour. De même qu'au jugement particulier l'âme, éclairée de cette divine lumière, a connu en un instant tous les actes de sa vie terrestre ; ainsi, au jugement général, les yeux de tous apercevront d'un seul regard le mérite ou l'ignominie de chacun.

Alors seront déchirés les voiles qui dissimulaient les fautes et les désordres intimes ; alors tomberont les masques d'honnêteté, de désintéressement, de dévouement dont se couvraient l'ambition, la cupidité et l'injustice ; alors les grands, les puissants de ce monde, dépouillés de leur prestige, apparaîtront peut-être plus vils que les plus humbles sujets ; alors, en un mot, les apparences feront place à la réalité et le vice ne se couvrira plus du manteau de la vertu. Ah ! quelle honte, quelle confusion pour tous ces pécheurs secrets, pour tous ces criminels hypocrites de voir ainsi divulguée leur indignité ! — Mais aussi quelle satisfaction et quel honneur pour les justes et les saints de voir publiés à la face du monde leurs actes méritoires ; quelle réparation pour les injustices, les dédains, les persécutions dont ils furent victimes sur la terre ! Car, pour eux aussi, rien ne restera caché, ni leurs plus secrets renoncements, ni leurs pénitences les plus austères, ni leurs aumônes discrètes, ni leurs actes de patience. — Pour les uns comme pour les autres, tout sera manifesté ; et ce sera pour les premiers le commencement du châtimement, pour les derniers, le commencement de la récompense.

III. — Les sanctions

La cause est donc entendue. En présence des anges et des hommes, Dieu a fait éclater la justice des bons, la perversité des méchants. L'univers entier a ratifié le premier jugement prononcé au seuil de l'éternité ; c'est devant

l'univers que Dieu veut encore confirmer sa première sentence.

Sur son ordre, les anges opèrent la séparation entre les deux parties désormais inconciliables de l'humanité, les bons et les méchants, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. A la droite du Juge, ils placent les bons, les méchants à sa gauche. Songez-y, mes frères, il n'est plus question ici de liens de parenté ou d'affection, de groupement par familles ou par nations. Non, le frère peut être séparé de son frère, les parents séparés des enfants, les amis des amis, les concitoyens des concitoyens. Deux groupes seuls subsistent maintenant : celui des amis de Dieu et celui de ses ennemis. A droite les brebis, à gauche les boucs. De quel côté serez-vous ? de quel côté serai-je moi-même ? Angoissante énigme, terrible conflit entre la crainte et l'espérance !

Mais voici que vers les justes assemblés à sa droite se tourne la face bienveillante du Juge : « Venez, leur dit-il, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » Oh ! la douce parole, la tendre invitation ! Et, pour bien marquer que cette sentence si favorable est la conséquence du jugement, il en expose les motifs : « Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... (Mat., xxv). Vous m'avez servi, honoré dans la personne des pauvres et des malheureux. C'est pour vos bonnes œuvres que je vous récompense. »

Puis se tournant avec un air terrible vers sa gauche, il laisse tomber sur le groupe des méchants ces effroyables paroles : « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » Pourquoi ce langage irrité, pourquoi cette impitoyable expulsion ? C'est aussi la juste conclusion du jugement : « Vous avez refusé de me donner à manger et à boire, de me soulager dans mes misères et mes infirmités. Vous m'avez méprisé, repoussé, outragé dans mes humbles frères de la terre. Au lieu de faire le bien, vous avez fait le mal. Je ne vous connais plus, je vous chasse de devant ma face et je vous condamne à expier éternellement vos crimes. »

Ah ! comme on les comprend, ces lamentations émouvantes, ces clameurs de désespoir que nos saints Livres prêtent aux réprouvés : « Voilà donc, » s'écrieront-ils en comparant leur sort misérable au bonheur des justes, « voilà donc ces hommes, autrefois objet de nos moqueries et de nos insultes. Insensés, nous traitions leur conduite de folie et leur mort nous paraissait sans gloire. Voilà qu'aujourd'hui ils sont comptés parmi les enfants de Dieu et leur destinée est fixée parmi les saints. Nous nous sommes égarés de la voie de la vérité et de la

justice et nous nous sommes épuisés dans la voie de l'iniquité et de la perdition. Que nous a servi notre orgueil ? Quel profit avons-nous retiré de nos richesses ? » (Sap., v). « Montagnes, tombez sur nous, collines, écrasez-nous. » (Luc, xxiii, 30).

Inutiles doléances, tardif repentir ! Le sort en est jeté. Sans délai la sentence est exécutée : « *Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Et ils iront, les méchants au supplice éternel, les bons à la vie éternelle. » (Mat., xxv, 46). Qu'elle est éloquente dans sa brièveté, cette conclusion donnée par le Sauveur lui-même à son récit du jugement dernier ! L'enfer éternel pour les réprouvés, le ciel éternel pour les élus : voilà la double sanction appliquée solennellement à la vie terrestre de l'homme. En dehors de ces deux séjours, il n'en existera plus d'autre après le jugement universel. Fini à jamais le temps de l'épreuve où l'on pouvait acquérir ou perdre des mérites. Fini le temps de l'expiation dans les flammes purifiantes du purgatoire. Dieu, dont la puissance est sans limites, aura obtenu des âmes justes entière satisfaction avant de les faire comparaître à son tribunal, au sortir duquel il n'y aura plus que des damnés et des bienheureux.

Le ciel avec la vue et la possession éternelle de Dieu, le ciel dans la compagnie des anges et la jouissance de tous les biens : voilà la part glorieuse des élus. Ce bonheur, l'âme le goûtait déjà depuis qu'elle avait été jugée par Dieu pure de toute souillure. Désormais le corps, le compagnon de ses luttes et de ses mérites, le partage avec elle. En lui se réalise la parole de l'Évangile : « Le corps des justes brillera comme le soleil. » (Mat., xiii, 43). — Hélas ! le corps des damnés, complice et instrument de leurs crimes terrestres, participera aussi à leur malheur éternel. Des souffrances sans fin puniront en lui les jouissances coupables auxquelles il n'a pas su se soustraire dans son existence mortelle.

**

En méditant, mes frères, ces véridiques enseignements sur le jugement général, en songeant surtout à la confusion des pécheurs quand le souverain Juge dévoilera leurs vices et leurs turpitudes, n'avez-vous point tremblé sur votre propre sort ? N'y a-t-il pas dans votre vie passée, votre conscience ne vous reproche-t-elle pas actuellement quelqu'une de ces fautes que vous rougiriez de voir révélées au grand jour du jugement ? Etes-vous sans inquiétude sur vos péchés antérieurs, peut-être insuffisamment avoués ou trop peu regrettés ? S'il en est ainsi, hâtez-vous de mettre à profit la crainte salutaire que vous inspire la pensée du jugement où toute iniquité sera manifestée. Juge inexorable au-delà de cette vie,

Jésus est ici-bas le Dieu des miséricordes. Allez, la douleur dans l'âme et la sincérité sur les lèvres, avouer à son ministre, au tribunal secret de la Pénitence, vos misères et vos faiblesses. Et quand sera tombée sur votre âme la sentence du pardon, vos péchés seront à jamais effacés du livre de la divine justice et le jour du jugement ne manifestera que l'honneur de votre repentir. Et nous tous, mes frères, quand la tentation viendra frapper à la porte de notre cœur, songeons au compte que nous aurons à rendre, à l'humiliation et au châtiment réservés au pécheur, et nous n'oserons point commettre un mal que nous sommes exposés à expier si chèrement. C'est la recommandation de l'Esprit-Saint : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez plus. » (Eccli., vii, 40). Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

VIII

DES DIFFÉRENTES SORTES DE PRIÈRES

On distingue la prière vocale et la prière mentale, selon qu'elle est exprimée ou non par des paroles. On distingue aussi la prière particulière, la prière commune et la prière publique. Nous parlerons de celles qu'on délaie : 1^o la prière en famille, 2^o la prière publique.

I. — Prière en famille

La prière en famille était autrefois en honneur dans tous les foyers chrétiens ; et de fait :

1^o RIEN DE PLUS BEAU. — Plus d'un artiste s'est appliqué à rendre ce touchant spectacle : père, mère, serviteurs, enfants, tous agenouillés, pendant que le plus petit récite au nom de tous les actions de grâces et les supplications. Mais aucun tableau ne vaut la réalité.

2^o RIEN DE PLUS NATUREL. — Dans une famille tout est commun : intérêts, joies, plaisirs, douleurs, espérances, etc... Pourquoi n'en serait-il pas de même quand il s'agit de la prière ?

3^o RIEN DE PLUS AVANTAGEUX pour tous les membres de la famille. La prière dans ce cas devient :

a) Une source abondante de grâces. N.-S. J.-C. l'a dit : « *Iterum dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quacumque petierint, fiet illis a Patre meo, qui in caelis est. Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* » (Mt., xviii, 19-20). Et comment Dieu ne se laisserait-il pas toucher quand il voit des petits enfants au cœur pur et innocent intercéder pour la famille ?

b) Une source d'édification mutuelle. Quand

on prie seul, on prie souvent mal, d'une façon incomplète, inattentive. En famille au contraire tout émeut : on s'édifie mutuellement, on s'excite à bien faire.

c) Une source d'union et de bonheur. Nécessairement, dans la famille où l'on prie en commun, la religion est respectée, obéie, pratiquée mieux qu'ailleurs : les vices y sont plus rares, les vertus plus nombreuses, l'accord plus facile.

On se demande parfois avec étonnement comment telle ou telle famille qui avait tout pour réussir finit par échouer lamentablement sous tous rapports... Ne pourrait-on pas répondre avec raison neuf fois sur dix : « Parce qu'on n'y priait jamais ! »

II. — Prière publique

La prière publique est celle qui est faite par les ministres de l'Eglise au nom de tout le peuple fidèle : ainsi la sainte messe, l'office divin, sont des prières publiques.

Devons-nous participer à la prière publique ? Oui, certes : car

1^o ELLE A PAR ELLE-MÊME UNE FORCE SPÉCIALE. — Ce qui fait la force, c'est le nombre et l'unité dans le nombre : ainsi un câble n'est solide qu'en raison de l'unité qui existe entre les nombreux fils dont il est composé ; une armée n'est forte qu'en raison de la cohésion qui existe entre ses soldats. Or la prière publique est précisément la prière de tous les chrétiens n'ayant qu'une voix, qu'un cœur, qu'une âme pour atteindre le même but. On doit comprendre cet argument en ce siècle où l'on a parfois recours aux pétitions en masse pour obtenir ce qu'il est impossible d'avoir par les efforts individuels.

2^o ELLE EST LA PRIÈRE OFFICIELLE : c'est-à-dire la prière que Dieu a établie, la prière par laquelle il veut être servi. Que chacun unisse donc sa prière particulière à la prière publique : « Si nous sommes trop faibles quand nous prions seuls, dit S. Jean Chrysostome, rassemblons-nous dans la maison du Seigneur, et là, nous pourrions tout. Et n'alléguez pas que vous pouvez bien prier dans vos maisons ! Oui, vous le pouvez, mais jamais avec autant de fruit que lorsque vous priez avec la société des fidèles, en union avec les prêtres qui offrent les gémissements de toute l'assemblée. »

Conclusion

Ne soyons donc pas de ceux qui voudraient reléguer la prière dans le domaine privé de chaque individu. Faisons sans doute des prières particulières, mais prions aussi en commun, en famille, à l'église. Faisons même prier pour nous ; jamais nous n'obtiendrons trop de grâces pour travailler efficacement à notre salut.

PANÉGYRIQUE DE S. JEAN DE DIEU

(8 mars)

SA VIE ET SES VERTUS

Deus caritas est.

Dieu est charité.

(I Jo., iv, 8).

Saint Jean de Dieu, sous le patronage duquel cet asile de pitié chrétienne est placé, et dont nous célébrons aujourd'hui la fête, se présente à notre vénération comme l'un des plus grands héros de la charité. Sa vie jouissait autrefois d'une exceptionnelle célébrité ; de nos jours, elle n'est guère connue. Quel besoin pourtant notre époque toute sensualiste, qui ne goûte plus les choses d'en haut, mais celles de la terre, n'a-t-elle pas de s'arrêter, pour en tirer profit, devant le spectacle des vertus que nous présente cet illustre saint, dont la devise, gravée pour ainsi dire sur son drapeau, fut ce mot divin signifié par son nom même, et qui résume tout l'Evangile : CHARITÉ !

Mes chers auditeurs trouveront, j'en ai l'assurance, un vif intérêt à suivre pas à pas la marche d'une existence remplie d'enseignements, — et non point un intérêt frivole qui naît d'une vaine curiosité, mais l'intérêt provocateur du désir de copier, chacun à sa manière, les vertus que S. Jean de Dieu va faire briller à nos yeux : union admirable du travail et de la prière, patience inaltérable, pénitence des anachorètes, humilité la plus profonde ; et par dessus tout, charité des plus fécondes. Tels sont les traits caractéristiques et saillants du saint patron qui nous réunit en ce jour, au pied de cet autel.

I

Jean de Dieu naquit le 8 mars 1495 à Mont-mayeur-le-Neuf, petite ville du diocèse d'Evora, en Portugal. Il reçut au baptême le nom de Jean ; celui qui devait s'illustrer par sa charité fut donc ainsi placé sous la protection de l'apôtre de la charité.

Les historiens rapportent que le ciel aurait salué par des prodiges sa naissance. A l'heure où il vint au monde, une colonne de feu resplendit sur la maison paternelle, et, en même temps, toutes les cloches de l'église paroissiale firent entendre d'elles-mêmes un joyeux carillon. La foule accourut et vit, avec étonnement, que les cloches étaient ébranlées sans qu'aucune force humaine apparût. Ces merveilles impressionnèrent tous les esprits, et, dans l'impossibilité de les expliquer naturellement, les habitants de la cité se dirent les uns aux autres, comme jadis ceux de la Palestine à la naissance de Jean-Baptiste : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? » — Sur la montagne d'Occa, proche de la ville, demeurait un pieux

ermite renommé par sa sainteté. Consulté, on apprit de sa bouche que les cloches avaient été mises en branle par les anges, en signe de la joie que causait au ciel et à la terre la naissance de cet enfant : « Choisi de Dieu pour une grande mission, ajouta-t-il, Jean s'élèvera à une haute sainteté, sa vie merveilleuse sera la gloire de son pays et la consolation de toute la chrétienté. »

André Ciudad, père de Jean, et Thérèse, sa mère, simples artisans, étaient unanimement estimés et jouissaient de la paix et du bonheur que procure une vie simple, laborieuse et vraiment chrétienne. Les prodiges dont ils avaient été les témoins augmentèrent encore leur amour pour leur enfant, et excitèrent leur zèle pour son éducation pieuse. Pressentant que Dieu avait sur lui des desseins de prédilection, ils se firent un devoir de déposer dans cette jeune âme les germes précieux de la sainteté. Les noms bénis de Jésus et de Marie furent les premiers que sa bouche innocente sut prononcer ; Thérèse, sa mère selon la nature, lui apprit sur ses genoux à aimer, à prier et à vénérer tendrement la T. S. Vierge, sa mère selon la grâce.

Mieux encore, Jean avait sous les yeux, dans la maison paternelle, les exemples de toutes les vertus, spécialement d'une charité très grande. Quoique d'une aisance fort modeste, ses parents trouvaient, en effet, le moyen d'exercer fréquemment l'hospitalité envers les pèlerins et les mendiants. Ainsi, après Dieu, ce que Jean apprend de bonne heure à aimer, ce sont les pauvres. Ces deux amours, du reste, se donnent la main et ne vont pas d'ordinaire l'un sans l'autre. Comment aimer Dieu sans aimer ceux que Dieu a tant aimés ?

André et Thérèse eurent donc la douce consolation de voir leur fils devancer les enfants de son âge plus par les qualités qui déjà se manifestaient en lui que par le développement précoce de son intelligence. Pieux envers Dieu, dévot envers la T. S. Vierge, il se montrait prévenant à l'égard des pauvres qui venaient à la maison chercher asile ou nourriture. Et les heureux parents en bénissaient le Seigneur !

Comprenez, parents chrétiens, que vous avez reçu de Dieu mandat et grâce d'élever vos enfants dans la fidélité à son amour et à sa loi. L'enfant est comme une fleur délicate, déposée entre vos mains par la divine Providence ; à vous de diriger son épanouissement vers le ciel et d'en écarter avec sollicitude tout ce qui pourrait ternir la pureté et l'éclat. De cette première culture dépend, le plus souvent, l'avenir temporel et éternel de l'enfant.

Dans un milieu si favorable, Jean croissait à la fois en âge et en grâce devant Dieu, et devant les hommes. Dès lors ses pensées et

toutes ses actions semblent se concentrer dans le désir de servir Dieu et de s'attacher totalement à lui. Il avait huit ans, lorsque ses parents donnèrent, un jour, l'hospitalité à un prêtre qui se rendait à Madrid. Son imagination naïve s'enflamma aux récits du prêtre qui décrivit la splendeur des églises, la multiplicité des monastères, les œuvres admirables de bienfaisance que renfermait la capitale espagnole, à ce point qu'il ne sut pas résister au désir brûlant d'aller respirer cette atmosphère de ferveur. Entraîné par le premier élan de sa vocation, — au même âge que sainte Thérèse et saint Jean Capistran, — il s'enfuit de la maison paternelle, à l'insu de ses parents, et rejoignit le prêtre sur la route d'Espagne.

L'on serait tenté de jeter le blâme sur une telle manière d'agir, si l'on ne savait que la Providence mène souvent par des voies extraordinaires ceux qu'elle destine plus particulièrement à devenir les instruments de ses desseins. Que l'on songe que Dieu veut faire de Jean le chef d'un grand Ordre, le Père d'une infinité de religieux qui devront abandonner leurs parents, parfois leur patrie, pour entrer dans la voie de la perfection. Son élu ne doit-il pas donner l'exemple de ce renoncement dès le bas âge ? — Peut-être aussi, Jean aurait été enveloppé de soins délicats dans sa famille ; et les rudes épreuves auxquelles il fut soumis par suite de ce voyage le rendront capable de braver, plus tard, les obstacles qui s'opposeront à l'accomplissement de sa mission.

La perte d'un fils tendrement chéri causa aux parents de notre saint une profonde affliction. Ils se mirent à rechercher leur enfant de tous côtés, mais sans résultat. Le chagrin porta un coup mortel au cœur de Thérèse, qui tomba malade. Dieu ne la laissa point sans consolation : un soir que son mari rentrait après une journée de recherches infructueuses, elle l'appela près de son lit de douleurs et lui dit : « Ne recherche plus notre enfant, nous ne le reverrons plus en ce monde ; son ange gardien m'est apparu et m'a dit : Bénissez le Seigneur ; votre fils est vivant, je suis chargé de sa garde, il est en lieu de sûreté... Je vais donc quitter ce monde sans regret. Pour toi, André, lorsque je ne serai plus, pense à ton salut en te consacrant à Dieu... » ; et quelques jours après, la mère résignée exhalait son dernier soupir... André suivit le conseil de son épouse mourante ; il entra dans un couvent franciscain pour y finir ses jours.

A qui porte ses regards au-dessus des événements de la vie présente, la foi montre les épreuves terrestres comme des moyens que Dieu ménage pour notre sanctification et notre salut. Ainsi en a-t-il été pour les deux époux plongés dans l'affliction par suite de la perte de leur fils ; ils ont conquis leur salut par leur

résignation au pied de la croix. Heureux ceux qui, à leur exemple, savent voir Dieu dans les épreuves, se soumettre à sa sainte volonté, et adorer en secret ses décrets impénétrables !...

Revenons à notre jeune fugitif. Désormais sevré des joies familiales, nous allons le voir, de bonne heure, aux prises avec les luttes de l'existence.

II

Après avoir fait un trajet de 60 lieues, le prêtre et Jean étaient arrivés à Oropesa, petite ville d'Espagne sur les frontières portugaises. Là, le prêtre confia l'enfant, incapable de continuer le voyage, à un *majoral* ou chef des bergers ; celui-ci, homme de bien, l'accueillit comme un orphelin envoyé par la Providence. Ce fut dans cette famille très chrétienne que Jean vécut une grande partie de sa jeunesse, n'y rencontrant point les douceurs qui efféminent les caractères et mettent dans l'impuissance de supporter plus tard les sacrifices parfois nécessaires. Il y fait le premier apprentissage de la peine et du travail, se montre actif et laborieux, obéissant en tout, circonspect dans ses propos, d'une douceur remarquée et d'une charité point ordinaire. Dans sa famille d'adoption, il apprend à lire, à écrire, à compter, mais il s'exerce surtout à servir Dieu avec une fidélité chaque jour plus empressée. Sa première communion, dignement préparée et faite avec une angélique pureté, sera pour lui comme le plein épanouissement de l'union intime avec Dieu.

Il avait 14 ans lorsque son maître, ou mieux, son bienfaiteur, le commit à la garde de ses troupeaux près de la ville d'Oropesa. Jean remplit joyeusement une charge qui lui permettait de se livrer avec une plus entière liberté à la prière et à la méditation.

Dans la solitude des champs, Dieu se révélait à son âme par toutes les beautés de la nature, qui sont comme le livre ouvert racontant les merveilles de la bonté et de la puissance du Créateur. L'esprit du pieux adolescent sut comprendre et son cœur aimer l'auteur de tous ces dons. A ses heures de loisirs on était sûr de le trouver son chapelet à la main, au pied de son crucifix. Sa dévotion à la Sainte Vierge, puisée dans les leçons maternelles, avait pris un caractère plus filial, dès qu'il s'était vu éloigné de sa famille. Marie était pour lui la vraie mère qui remplaçait celle qu'il avait quittée sur terre. Il ne cessait de l'invoquer, et, dans tous ses embarras, il se jetait éperdument sous les ailes de sa protection. Il se plaisait à visiter ses sanctuaires ; les larmes jaillissaient de ses yeux lorsqu'il méditait sur les ineffables douleurs de la Mère du Sauveur ! En retour, Marie lui prodigua ses attentions et ses services plus que n'eût pu le faire sa mère selon

la chair. Elle ne cessa de se montrer sa lumière, son soutien, son guide à toutes les heures de sa vie.

Et ne vous imaginez point que ses progrès dans la piété et ses exercices spirituels aient nui à l'accomplissement de ses devoirs d'état : le plus sûr indice d'une vraie et solide dévotion n'est-il pas le soin que l'on met à s'acquitter des devoirs de sa charge ? Jean était un modèle de travail, de vigilance et de fidélité pour tout ce qui concernait les intérêts de son maître. Aussi Dieu bénit son administration et fit prospérer, au delà de toute espérance, la fortune du *majoral*.

Sa conduite édifiante avait mérité à Jean l'estime et l'admiration des autres serviteurs de la maison ; ses aimables vertus lui avaient conquis tous les cœurs. Il usa de cette heureuse influence pour travailler à leur bien spirituel. Au milieu de ses occupations, il trouvait le temps de réunir les ouvriers et les domestiques, de les instruire familièrement sur la religion, et faisait tous ses efforts pour les amener à la pratique de leurs devoirs chrétiens. Le zèle qu'il déployait autour de lui faisait surtout éclater sa grande charité pour les âmes. Le renom de ses vertus avait franchi les limites des domaines du *majoral*, les habitants de la contrée accouraient pour solliciter ses conseils dans leurs difficultés. Tous étaient surpris de sa précoce sagesse et s'en retournaient éclairés, réconfortés.

De si étonnantes qualités n'échappaient point au *majoral*, qui l'établit gérant de tous ses biens. Jugeant même qu'un tel serviteur était un rare trésor, il résolut de se l'attacher irrévocablement et lui offrit la main de sa fille.

Mais l'Esprit divin avait déjà révélé à cette âme d'élite les gloires de la virginité, le néant des choses terrestres en comparaison des biens célestes. Captivé par les attraites de la « belle vertu, » Jean s'était engagé à n'appartenir qu'à Dieu seul. Toutefois, pour ne point heurter son maître par le moindre froissement, il avait demandé à réfléchir sur la proposition... Et chaque soir, retiré dans le secret de sa chambre, il s'agenouillait devant l'image de la Vierge des vierges, il y priait longuement et s'affermissait dans sa résolution d'être à Dieu sans partage ni réserve. S'appuyant ainsi sur la Reine du ciel, notre pieux jeune homme notifia respectueusement sa décision au *majoral*, qui vainement insista. Pour se mettre à l'abri de toute surprise, Jean prit la fuite.

III

Il était dit que tout, dans la vie de Jean, serait extraordinaire.

La faim ne tarda guère à le faire repentir de son départ humainement insensé. Sur le point de se mettre au service d'un autre berger, il rencontra à Oropesa une compagnie de mili-

ciens à l'exercice. A 26 ans, il s'engage dans l'armée de Charles-Quint, qui, peu de temps après, campait sous les murs de Fontarabie (1521).

D'une taille haute, le corps robuste, son aspect vigoureux permettait de croire qu'il était fait pour la carrière des armes.

A cette époque, Dieu merci, des aumôniers étaient entretenus dans les camps ; la religion et ses exercices obligatoires occupaient une place d'honneur dans les règlements militaires. On pouvait donc facilement rester chrétien et se sanctifier sous l'uniforme. Cependant, il ne faut pas se le dissimuler, la vie des camps ne fut jamais favorable à la piété. Le tumulte et l'agitation extérieure troublent fatalement la paix de l'âme ; et les mauvais exemples du grand nombre débilitent trop souvent les tempéraments les plus vertueux, au point de leur faire négliger leurs devoirs envers Dieu.

Habitué jusqu'alors à une vie paisible, et jeté soudain dans un milieu bruyant et vicieux, Jean ne pouvait échapper à cette épreuve. Sans se laisser entraîner par les mauvais exemples qui s'épalaient sous son regard, sans souiller ses lèvres par les insanités qu'il entendait, il ne fut pas à l'abri des pernicieuses influences de cette ambiance ; sa ferveur en subit les atteintes, il négligea ses prières ordinaires, ses exercices pieux envers la Mère de Dieu. Parlant de cette période de la vie de notre saint, le pape Innocent XII déclare, dans la bulle de canonisation, que « Jean s'abandonna à un léger relâchement » ; mais la grâce de Dieu lui étant venue en aide, il remonta bien vite de la pente glissante qui conduit à l'abîme. Dieu avait eu pitié de cette âme qui jusqu'alors l'avait servi avec tant de fidélité, et ne se trouvait en péril qu'à cause de sa prédilection pour la chasteté. Ce fut aussi une faveur de la T. S. Vierge, observe un de ses premiers historiens ; il comprit, en cette épineuse occurrence, combien il est avantageux de l'aimer et de l'invoquer.

Voici l'événement dont se servit la Providence pour arracher notre jeune milicien au danger. Le siège de Fontarabie se poursuivait avec des chances diverses. Un jour que les fourrages et les vivres manquaient au camp des Espagnols, Jean fut détaché avec d'autres soldats pour s'en procurer dans le voisinage ; et il montait un cheval récemment pris à l'ennemi. Après avoir marché quelque temps, l'animal reconnaît les chemins qu'il a parcourus ; flairant son ancien abri, le voilà soudain qui s'élance, avec une rapidité irrésistible, du côté des Français, emportant son cavalier, qui, mal équipé, fut bientôt désarçonné et jeté sur les rochers. La chute avait été violente. Jean resta plus de deux heures étendu sans connaissance, la bouche et les narines ensanglantées. Revenu à lui-même, le malheureux

soldat se voit couvert de blessures, et, ce qui était plus critique, exposé à tomber entre les mains de l'ennemi. Saisi d'une frayeur salutaire, il lève les yeux au ciel et, d'une voix expirante, mais d'un cœur fervent, il dit à sa Mère du ciel : « Au secours, ô Mère de Miséricorde ! Obtenez de votre Fils qu'il me délivre du danger où je suis ! » — A peine a-t-il poussé cette supplication que la Reine des anges, sous la forme d'une bergère, s'inclinant, essuie ses plaies, le rassure et l'invite à boire un peu d'eau pour étancher sa soif et refaire ses forces. Ranimé par ce breuvage, Jean conjure sa mystérieuse bienfaitrice de lui dire son nom : « Je suis, répondit-elle, je suis celle que tu as appelée à ton secours... Souviens-toi que tu n'es plus en sécurité lorsque tu négliges la prière ; reprends la pratique habituelle de tes pieux exercices, et, à l'avenir, demeure plus fidèle. »

L'apparition, ces paroles remplissent notre saint d'une confusion profonde. Prosterné, il se répand en actions de grâces envers Marie. Puis, réfléchissant que l'accident lui est survenu le jour même où il avait négligé sa prière en l'honneur de la T. S. Vierge, il se met à la réciter sur-le-champ, y mêlant des larmes abondantes. Et tandis qu'il se reprochait amèrement sa faute, un ange l'avertit de regagner en hâte le camp espagnol.

Jeunes gens, quelle que soit la carrière que vous embrassiez, vous rencontrerez dans le monde de nombreux écueils pour votre foi et votre vertu. Ayez recours à Marie, elle sera toujours votre égide tutélaire, votre salut.

Jean avait repris son service dans les rangs ; il était redevenu pieux et fervent, lorsque le Maître souverain des hommes et des choses jugea l'heure venue de le détacher totalement du monde au moyen d'une nouvelle et plus redoutable épreuve.

La vertu et l'honnêteté du jeune soldat étaient universellement appréciées ; aussi son capitaine n'avait pas hésité à lui confier la garde d'un riche butin pris sur l'ennemi. Or, malgré la vigilance du gardien, le butin disparut. Le chef, suspectant la délicatesse du dépositaire, entra dans une telle fureur que, par application de l'inflexible rigueur disciplinaire de l'époque, il le condamna aussitôt à être pendu comme voleur. Rien ne put fléchir sa colère, ni les protestations de la victime, ni les supplications des camarades. Jean était déjà au pied de l'instrument du supplice ; il implorait la pitié du Dieu juste à qui il offrait le sacrifice de sa vie, quand, ô prodige ! à l'instant, un chef supérieur, qu'on n'attendait nullement, survient, est mis de suite au courant, s'interpose et gracie le jeune soldat, mais à la condition qu'il abandonnera l'armée et sera expulsé du camp. Jean partit, bénissant Dieu qui venait, une fois encore, de l'arracher visiblement à la mort.

Tandis qu'il réfléchissait combien c'est folie de s'attacher à un monde ingrat qui paie par des disgrâces l'empressement que l'on met à le servir, une croix disposée dans un tronc d'arbre se rencontre sur sa route, et il reste agenouillé devant ce signe rédempteur pendant deux jours, sans prendre ni aliment ni repos, absorbé qu'il était dans son action de grâces. Vers la fin du second jour, il entre comme en extase, et lorsqu'il revient à lui, ses forces le trahissent et il défaille sur le sol. Soudain il aperçoit près de lui trois pains et un vase rempli de vin ; il n'osait y toucher lorsque, récitant le *Pater*, il arrive à ces mots : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Une voix mystérieuse lui répondit : « Jean, mangez et buvez ce que le ciel vous envoie afin de réparer vos forces et de continuer votre chemin. » C'était le langage que Dieu avait tenu autrefois au prophète Elie.

Jean prit cette nourriture et se trouva rempli de force. Il en remercia le ciel et se dirigea vers Oropesa, près de son ancien maître, qui l'accueillit avec joie, écouta le récit de ses aventures et lui confia de nouveau les troupeaux et la gérance de ses propriétés. Il passa quatre années encore chez le *majoral*, s'acquittant de sa charge avec plus de zèle qu'autrefois. C'est alors qu'il fit une réflexion qui semble être la première inspiration de l'œuvre charitable à laquelle Dieu le prédestinait.

Occupé dans les écuries du comte d'Oropesa, il considérait avec quel soin, quel luxe les chevaux étaient entretenus, tandis que les mendiants qui se présentaient à la porte étaient trop souvent repoussés avec dédain, sinon avec grossièreté. Il se dit à part lui, en soupirant : « Jean, tu serais mieux employé à soigner et à nourrir les pauvres de Jésus-Christ qu'à engraisser des animaux ! » et ajouta : « Fasse le ciel que cette occupation soit un jour la mienne ! »

Le *majoral*, de son côté, n'avait point abandonné son projet d'alliance. Il en renouvela la proposition à Jean qui, comme précédemment, prit le parti de s'y soustraire par la fuite. On faisait, en ce moment, une levée d'hommes pour aller, sous les ordres de Charles-Quint, combattre les Turcs dans la Hongrie et dans l'Empire. Cette guerre était sainte. S'y engager, c'était courir la chance de verser son sang pour la cause de Jésus-Christ et de l'Eglise. Le pieux jeune homme, jaloux de mériter une couronne si glorieuse, s'empressa de saisir une si belle occasion. Sa vaillance égalait sa piété, et plus d'une fois sa brillante conduite lui valut les éloges publics de ses chefs.

Cependant Dieu avait favorisé les armes des chrétiens, et les musulmans s'étaient vus contraints de battre en retraite. La guerre était terminée, et les soldats furent licenciés. Jean fit retour par mer et s'arrêta au célèbre sanc-

tuair de Saint-Jacques de Compostelle pendant neuf jours, durant lesquels il donna libre carrière à son ardente piété, puis il revint au pays natal. Il n'y retrouva plus comme parent qu'un oncle maternel, qui songea aussitôt à l'établir son héritier. Jean, à qui s'était fait entendre l'appel divin, répondit : « Je veux suivre l'exemple de mon père et chercher, loin de mon pays, un lieu de retraite où je puisse librement servir Dieu et expier mes fautes. » Et il s'éloigna pour toujours.

IV

Il savait qu'en Afrique les Maures persécutaient cruellement les prisonniers chrétiens. Il résolut d'aller à leur secours et d'en délivrer quelques-uns, fût-ce par le sacrifice de sa propre liberté ; il caressait même l'espoir de trouver là l'occasion de souffrir le martyre. Durant le trajet, il reçut asile dans un hôpital de pèlerins. Il y séjourna, s'occupant avec ardeur du salut des pauvres et des malades ; c'était un essai de la vie qu'il devait embrasser. Cette occupation lui présentait de l'attrait ; il s'y trouvait comme dans son élément et disait souvent aux directeurs : « Vous êtes heureux de servir les pauvres de Jésus-Christ ! Je ne puis comprendre qu'il y ait au monde des hommes qui prennent plus de soin des animaux que de leurs frères miséreux. » S. Ambroise avait émis la même pensée dans un de ses sermons : « Que répondrez-vous à votre Juge, vous qui tapissez des murailles, et ne couvrez pas le pauvre dans sa nudité ; vous qui parez des chevaux de riches harnais, et méprisez votre frère couvert de haillons ! » ...Jean observa tout ce qui se passait dans l'établissement ; sa piété et son inclination marquée pour les services pénibles de la charité firent qu'il réussit à y faire adopter certaines réformes et qu'on voulait le retenir ; mais, attiré par son idéal du martyre, il ferma l'oreille à ces propositions et poursuivit sa route.

Arrivé sur le territoire de Séville, il reprit pour un temps son ancienne occupation de berger ; mais ses goûts l'appelaient ailleurs. C'est à ses frères en Jésus-Christ, surtout à ceux qui souffrent, qu'il brûlait de se consacrer.

Il se rendit à Gibraltar où il entra au service d'un gentilhomme portugais, dont la maladie avait épuisé les ressources. Jean commença par vendre une partie de ses vêtements et en rapporta joyeusement le prix à son maître. Le lendemain, il se mêlait aux travailleurs employés aux durs travaux des fortifications. Rien ne le rebute, ni les ardeurs du soleil, ni le poids écrasant des fardeaux, ni les mauvais traitements ; il s'épuise pour venir en aide à son prochain nécessiteux. Ce faisant, il s'endurcit aux fatigues et contracte des habitudes de privations si extraordinaires, qu'elles semblent humainement insupportables. Il se plai-

sait à répéter plus tard que cette œuvre de charité fut pour lui la source des grâces que Dieu lui accorda dans la suite.

Notre charitable aventurier, si j'ose employer une telle expression, fut un jour assailli devant Gibraltar par une tempête furieuse. Il l'avait calmée en s'écriant après les apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » et en récitant l'*Ave Maria*. Marins et passagers proclamèrent hautement qu'ils devaient leur salut à cette intervention de la Vierge Marie. Aussi, arrivé à Gibraltar, Jean les conduisit à l'église pour remercier Dieu et sa divine Mère de les avoir miraculeusement protégés.

Tout en travaillant pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses frères en Jésus-Christ, il ne cessait de conjurer le Seigneur de l'éclairer sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Il eut d'abord l'idée de se faire marchand d'images, de catéchismes, et d'autres petits livres de piété. Et on le vit portant sur le dos sa petite balle remplie de marchandises pieuses, allant dans les villages d'alentour, moins pour y faire un gain temporel que pour y répandre la divine semence et trouver l'occasion de gagner des âmes.

C'est dans une de ces courses que Notre-Seigneur, par un prodige, lui va faire connaître ce qu'il sollicite depuis si longtemps. Il cheminait à travers la campagne, méditant les vérités éternelles, lorsqu'il fut rejoint par un petit garçon de belle et noble physionomie, mais sans chaussures et misérablement vêtu. Jean, saisi d'émotion, lui offre ses sandales. L'enfant les essaie en souriant ; elles sont bien trop longues et trop larges pour ses petits pieds ; il les rend à son généreux bienfaiteur. Celui-ci, confus d'être plus délicat qu'un enfant, n'osa remettre ses chaussures, et il ne voudra plus en porter de sa vie... Cependant, il ne pouvait voir sans une pitié profonde ce pauvre petit se fatiguer ainsi et exposer ses pieds si tendres aux aspérités du chemin ; il lui dit : « Enfant béni, mon frère, comme vos pieds vont être meurtris ! Puisque mes sandales ne peuvent vous servir, montez sur mes épaules... » En même temps il s'incline, afin que l'enfant prenne place sur son ballot.

Portant, sans qu'il s'en doutât, Celui qui soutient le monde, Jean, malgré son double fardeau, marchait avec courage, ne songeant point à se soulager. Lorsque ses forces étaient à bout, l'enfant essuyait doucement la sueur qui perlait sur le visage de son porteur. Ayant découvert une fontaine et non loin un arbre aux rameaux touffus, Jean songea à s'arrêter un instant pour reprendre haleine : « Cher petit frère, dit-il à l'enfant, je vous en prie, laissez-moi vous déposer un peu près de cet arbre, pendant que j'irai me rafraîchir aux eaux de la fontaine. »

L'enfant y consentit de bonne grâce.

Jean avait à peine fait quelques pas que l'enfant le rappelle. O merveille! l'enfant lui apparaît tout rayonnant de gloire et de majesté, lui présente une grenade entr'ouverte par le milieu, d'où s'échappait une croix, et il entend ces paroles : « *Jean de Dieu, grenade sera ta croix.* » Après cette vision, l'enfant disparut, laissant son serviteur sous le coup de la surprise et de la confusion d'avoir été l'objet d'une telle faveur.

Cette apparition renfermait plus d'une signification mystérieuse. La grenade est un fruit rouge à l'intérieur et surmonté d'une couronne. Les auteurs profanes en font le symbole de la royauté; dans la Sainte Ecriture, elle figure la charité. (Cant., iv, 13). La croix surmontant la grenade représente l'esprit de sacrifice qui naît de la charité. La croix et la charité sont deux compagnes inséparables : aimer, c'est s'immoler.

Le surnom ajouté à Jean signifie : *charité*, car Dieu est charité, et celui qui a la charité est de Dieu. Ce surnom qui lui vient du ciel, Jean le méritera comme son plus beau titre d'honneur; il en remplira désormais tout le sens; il sera tout à Dieu par l'exercice de la charité envers ses frères. Mais, par humilité, il se refusera à porter ce nom glorieux, jusqu'à ce qu'un saint prélat lui eût déclaré que s'il ne le faisait pas, il résisterait à la volonté divine.

Tout ce qu'il comprit à cette heure, c'est que Dieu l'appelait dans la ville de Grenade pour y travailler à son salut par les souffrances et la charité¹. — Aussi, fidèle à la voix d'En-Haut, sans regarder en arrière, il oublie Gibraltar et tout ce qui l'y attendait, impatient d'aller où l'Enfant-Dieu lui dit qu'il trouverait sa croix.

V

Jean avait 42 ans lorsqu'il fit son entrée à Grenade pour y chercher la croix que lui avait promise le Seigneur. Il y continua son petit commerce afin de pourvoir à sa subsistance; mais son principal souci était d'interroger la volonté de Dieu et de se tenir toujours prêt à l'accomplir. Tout son temps libre, il le passait dans les églises, s'écriant avec l'apôtre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » ou bien avec le roi-prophète : « Mon Dieu, mon cœur est prêt, il attend vos ordres. » Il ne pensait qu'à la croix, la désirait avec ardeur, en parlait à tout le monde, la recherchait avec plus d'empressement que les mondains ne recherchent les plaisirs. Et quand elle se présenta, il l'étreignit pour ne la plus quitter.

Le 20 janvier 1537, Jean d'Avila, très en

renom pour la sainteté de sa vie et l'éclat de sa doctrine, prêchait à l'église St-Sébastien de Grenade. Il parlait du bonheur de ceux qui souffrent pour Jésus-Christ et de la récompense que Dieu leur ménage. Il démontra si évidemment la nécessité de se rendre conforme aux douleurs du divin Maître, si l'on veut participer à sa gloire; il fit un tableau si saisissant des chastes délices de la vertu et du malheur réservé au vice, que ses paroles, comme des flèches ardentes, pénétrèrent bien avant dans le cœur de notre saint. A peine le sermon fini, il tombe à terre, se frappe la poitrine et s'écrie à haute voix : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! » Et poussé par l'esprit de Dieu, il continue à jeter le même cri à travers les rues de la ville, et, unissant la pénitence à l'humilité, il se roule à terre, s'arrache la barbe et les cheveux et se déchire le visage.

La foule se rassemble, s'imaginer qu'il a perdu la raison; une troupe d'enfants le poursuit de huées et de pierres.

Joyeux de passer pour insensé à l'exemple du divin Maître, il réitère les mêmes exclamations et les mêmes sévices contre lui-même, jusqu'à ce que, couvert de boue, il arrive enfin à sa boutique.

Sans tarder, il remet à une personne de confiance ses petites économies, pour payer les dettes d'un prisonnier. Cela fait, il déchire tous les livres profanes qu'il détenait et distribue gracieusement, à qui en veut, ouvrages de piété et images saintes, ainsi que ses meubles et ses vêtements. Bientôt il se trouve dépouillé totalement; il imite ainsi, autant qu'il peut, la pauvreté de Jésus-Christ. Il parcourt de nouveau les rues de la ville, objet de la risée des uns, des avanies des autres. Parvenu à la cathédrale, il se prosterne, arrose le pavé de ses larmes et ne cesse d'implorer miséricorde!

On le conduisit à Jean d'Avila, qui devina sans peine le surnaturel de cette étrange conduite. Le saint pénitent lui fit sa confession, lui confia le motif pour lequel il contrefaisait l'insensé, et lui demanda de le prendre sous sa direction, s'engageant à lui obéir jusqu'à son dernier soupir.

Jean d'Avila se réjouit du travail admirable que la grâce opérait dans cette âme; il lui permit de persévérer dans ses humiliations extraordinaires : « Comptez sur la miséricorde divine, lui dit-il. Celui qui a commencé en vous son œuvre l'achèvera. Soyez-lui fidèle. Allez sans crainte. »

Encouragé par ces paroles, Jean recherche les railleries et les mauvais traitements, en parcourant les rues de la ville, vêtu à la manière des pénitents, puis se roulant dans la poussière, et se frappant la poitrine avec un caillou, en répétant son refrain : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! »

¹ La vision que nous venons de relater est l'origine du blason adopté par les Frères de S. Jean de Dieu : une grenade entr'ouverte et surmontée d'une croix.

A la vue des insultes dont il est le point de mire, deux bourgeois le font conduire par charité à l'hôpital des aliénés. Jean, tout heureux, y continue son rôle d'insensé. A cette époque, la thérapeutique des aliénés ne procédait point par la douceur : Jean fut lié, roué de coups, fouetté tous les jours jusqu'au sang ; il supporta ce traitement avec une héroïque patience : « Frappez cette chair rebelle, disait-il, c'est bien juste qu'elle porte la peine du mal qu'elle a fait. »

On alla si loin dans la violence du remède, que le vénérable P. d'Avila, averti de la cruauté exercée sur le corps de son fils spirituel, lui ordonna, de la part de Dieu, de mettre un terme à sa folie factice et d'employer sa vertu et ses forces à des œuvres utiles pour lui et ses semblables.

Docile à la voix de son directeur, Jean se mit à déployer au soulagement des malades toutes les ressources de son cœur enflammé. Il sait glisser à propos des entretiens touchants sur l'amour de Dieu, la brièveté de la vie, l'utilité des maladies et le prix des souffrances. Tous écoutaient avec ravissement les discours si sages et si sublimes qui tombaient des lèvres de celui qui naguère passait pour insensé.

Ses actes surtout provoquaient l'admiration : son bonheur était de transporter les malades dans ses bras, de faire leur lit, de soigner et de panser leurs plaies, de balayer et de remplir les offices les plus bas de l'hôpital. Modèle des infirmiers par l'activité, la douceur et la simplicité, on ne tarda guère à le regarder comme un homme de rare vertu ; mais cette considération l'effrayait. L'administration aussi bien que les malades et les domestiques tenaient à le garder. Pour le retenir, on lui fit les offres les plus séduisantes ; ce fut en vain. Sa charité se trouvait trop à l'étroit en ce lieu. Il avait conçu d'autres projets qu'il confia à son guide spirituel.

« Depuis longtemps, — c'est l'expression du Souverain Pontife dans la bulle de canonisation, — il désirait se consacrer entièrement au service des pauvres et des malades, afin de travailler en même temps à la guérison des corps et au salut des âmes. » Son séjour dans divers hôpitaux avait confirmé son généreux dessein. Son idée fixe était d'avoir à sa disposition une maison où il pût donner un libre essor à sa charité envers les malades et les pauvres déshérités de tout soin dans Grenade. Pour une pareille entreprise, les moyens temporels lui faisaient totalement défaut, mais il avait le trésor de la foi et la flamme du zèle. Afin d'entrer à coup sûr dans les vues de la Providence, il consulta le P. d'Avila, qui ratifia son projet.

Voulant mettre sa résolution sous la protection de la Sainte Vierge, qui était son soutien dans toutes les difficultés de sa vie, il entreprit

le pèlerinage de N.-D. de la Guadeloupe, sanctuaire situé à 60 lieues de Grenade et desservi par les religieux de S. Jérôme. Chemin faisant, et pressé par la faim, il ramassait un fagot de broussailles et de bois mort, qu'il vendait ou échangeait pour un morceau de pain et un gîte de nuit. Par hasard, s'il lui restait quelque chose, il le donnait à un autre pauvre. Rencontrait-il un hôpital sur sa route, il se faisait une joie d'y loger, laissant toujours son fagot en échange de l'hospitalité qu'on lui accordait.

Deux faits méritent d'être ici mentionnés.

Jean était arrivé fort tard dans la petite ville de Fonte-Ovéjuna. Toutes les portes étaient closes et personne ne consentait à lui ouvrir pour acheter son fagot et lui donner asile. Le voilà obligé de s'installer sur la place publique pour y passer la nuit. Il se consolait en songeant que la Sainte Famille s'était vu refuser l'hospitalité par tout Bethléem. Une pluie torrentielle étant survenue et le froid le saisissant, il mit le feu à son fagot pour se réchauffer. Les habitants dont les fenêtres donnaient sur la place regardent. Quel étonnement lorsqu'ils observent que la pluie ne s'approche ni de son feu ni de sa personne, et qu'il se chauffe tout à son aise, comme s'il était couvert et à l'abri !... Beaucoup s'approchent afin de vérifier le fait et déclarent que Dieu ne doit pas opérer un miracle en faveur d'un homme si déguenillé. Conclusion : ils ont devant eux un sorcier dont il faut se débarrasser. Ils se saisissent donc de ce mystérieux personnage, qui ne répond à leurs accusations que par un sourire. Ils l'enferment, lui posent mille questions insidieuses ; et, malgré son innocence manifeste, ils lui prodiguent injures et mauvais traitements. Dès l'aube, ils se hâtent de l'expulser ignominieusement, lui accordant toutefois deux pains et quelques pièces de menue monnaie pour qu'il presse son départ. Jean les remercie et s'éloigne, bénissant le Seigneur de lui avoir envoyé ces avanies ; mais arrivé hors des portes de la ville, il partage ses provisions avec les premiers pauvres qu'il rencontre.

Quelques jours plus tard, notre pèlerin s'avance, comme d'ordinaire, son fagot sur les épaules, quand il voit venir à lui un homme de belle apparence qui, sans débattre le prix : « Donne-moi ton bois, lui dit-il, et prends cette bourse en échange. » — Jean, soupçonnant un piège, refusa le marché. L'autre insiste. Jean répliqua net : « Un pauvre tel que moi n'a pas besoin d'une pareille fortune. La pauvreté que j'ai vouée à Jésus, mon Maître, m'interdit d'accepter cet argent. Cependant, si vous y tenez, je le prendrai afin de faire célébrer des messes au sanctuaire de Notre-Dame où je vais en pèlerinage. » A ces mots, le démon déguisé disparut en poussant un grand

cri, témoignant la honte et la douleur de sa défaite.

Ce dernier exemple est une preuve que Jean était prudent, éclairé et détaché des biens terrestres. Fuyons les tentations de même nature, au moyen desquelles le démon a perdu et perd encore tant d'âmes!

Parvenu au terme de son pèlerinage, Jean s'en alla s'agenouiller devant le Saint-Sacrement, et y demeura même après que la foule s'était écoulée. Se voyant seul, il se dirigea vers la chapelle de la Vierge, et comme il récitait le *Salve Regina*, arrivé à ces mots : « *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte!* Tournez vers nous les yeux de votre miséricorde! » le voile qui couvrait la statue miraculeuse s'écarta de lui-même, invitant pour ainsi dire le pèlerin à la contempler. Devant cette insigne faveur, les larmes de la reconnaissance et de l'amour jaillissent de ses yeux; mais, au bruit qu'avait fait le rideau en se retirant, le sacristain était accouru, et apercevant ce pèlerin en tenue de miséreux, le traite d'hypocrite et de voleur. Jean, silencieux, reste à genoux. Le sacristain s'irrite au point de lever le pied pour l'expulser. Et voilà que sur-le-champ sa jambe est frappée de paralysie; il reconnaît alors sa faute, et Jean lui obtient sa guérison.

Les religieux, qui étaient accourus aux premiers cris du sacristain, témoins du double prodige, entourèrent de vénération le pauvre pèlerin et le gardèrent non pas trois jours comme les autres visiteurs, mais vingt-deux jours, durant lesquels ils furent grandement édifiés de sa ferveur.

Un jour qu'il se trouvait en oraison devant l'autel de Marie, les yeux fixés sur la sainte image, la Vierge s'inclina vers lui et déposa l'Enfant divin entre ses bras avec des langes et des vêtements pour le couvrir. Jean, dans l'extase, le retint ainsi quelques instants; puis la vision disparut... Le Supérieur du monastère était présent au miracle, c'est lui qui plus tard en témoigna. La Mère de Dieu venait de manifester clairement à son serviteur sa vocation de vêtir et d'assister Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

VI

C'est alors que commença ce qu'on peut appeler la vie publique de S. Jean de Dieu. Sa vertu, purifiée comme l'or, brillera désormais de tout son éclat. Dieu a parlé, son athlète va poser les bases d'un grand Ordre religieux; sa charité le fera proclamer le Père des pauvres, le Protecteur des veuves et des orphelins, le Prédicateur de l'aumône. Son austérité dépassera celle des plus grands pénitents et prouvera que l'on peut être à la fois homme d'oraison et homme d'action. Il justifiera en sa personne cette affirmation des saints

Pères, qu'on peut être *martyr* au milieu même de la paix de l'Eglise, par la patience et les mortifications extraordinaires. Enfin, par ses actions héroïques, il apprendra jusqu'où peut aller le dévouement à ses semblables.

C'est en 1538, à l'âge de 43 ans, que Jean, providentiellement préparé à l'exécution des volontés divines, rencontra une « maison à louer pour loger les pauvres, » et qu'il y jeta les premiers fondements du célèbre hôpital de Grenade. Avec 312 réaux qu'il reçut d'un chapelain royal, il acheta 46 lits, garnis d'une natte, de deux couvertures et de deux traversins. Il plaça au chevet une croix de bois, afin de bien considérer en chaque malade Jésus crucifié, et de s'encourager à chaque instant par la pensée d'un Dieu immolé par amour pour nous. Cela fait, il court à travers la ville chercher des pauvres, des malades, des infirmes, portant sur ses épaules ceux qui étaient incapables de marcher, jusqu'à ce qu'il eût rempli sa maison. A lui seul, il suffit aux soins et au soulagement de tous ces malheureux; il prépare leur nourriture, fait leurs lits, balaye les chambres; il déploie un tel dévouement que les habitants de la ville entière célèbrent ses louanges et lui viennent en aide par des aumônes spontanées ou sollicitées par ses quêtes nocturnes.

Pendant fort longtemps, Jean n'eut pour le seconder qu'un petit nombre de pauvres valides. A lui seul il accomplissait un travail qui aurait occupé quinze personnes. Une pareille tâche dépassait les forces naturelles d'un homme. Mais Dieu veillait sur son entreprise. A défaut de secours humains, les anges vinrent souvent le seconder et partager un si noble emploi. Une nuit, pendant qu'il était allé puiser de l'eau à une fontaine éloignée, l'archange Gabriel lui-même le remplaça, de sorte qu'à son retour il trouva les lits faits, la maison balayée, la vaisselle nettoyée, le pain coupé, la viande et les légumes cuits, tout dans un ordre parfait.

Peu de temps après, le pain étant sur le point de manquer, Jean vit entrer, à l'heure du repas, un jeune homme qui tenait à deux mains une corbeille remplie de pain. Il reconnut sans peine l'envoyé du ciel, et il entendit l'archange lui dire avec une charmante familiarité : « Frère, nous formons un seul et même Ordre, car il y a des hommes qui, sous un pauvre vêtement, sont les égaux des anges. Prenez ce pain que le ciel vous envoie. »

L'on ne s'étonnera point, après de tels prodiges, que des personnes qui avaient dédaigné jusqu'alors de s'abaisser à ce labeur servile et rebutant, furent touchées et prièrent Jean de les agréer comme auxiliaires dans une œuvre à laquelle les esprits angéliques daignaient s'associer. L'admiration fut à son comble lorsqu'on apprit que N.-S. J.-C. avait honoré d'une

visite son serviteur et ses malades, pendant que Jean pansait les plaies d'un infortuné, recueilli gisant sur une place de la ville : « Tout le bien que vous faites en mon nom, lui dit Jésus, c'est à moi que vous le faites. Je compte tous vos pas, et je serai moi-même votre récompense. »

Dans le cours d'une de ses quêtes, Jean, simplement vêtu de sordides haillons, s'était présenté au palais de dom Ramirez, évêque de Tuy et président de la Chambre royale de Grenade. Ce prélat, d'une éminente piété, connaissait par la renommée les rares vertus de notre saint et les prodiges qu'il avait déjà opérés. Il l'accueille avec bienveillance, l'interroge sur ses œuvres, lui fait déclarer son nom et son surnom. Jean rougit de se voir contraint de découvrir les faveurs divines dont il avait été l'objet ; il répond avec ingéniosité : « Je n'ai rien à cacher à Votre Grandeur : le petit enfant que j'ai cru être Jésus et m'a envoyé à Grenade m'a nommé *Jean de Dieu* ; mais ce nom ne peut convenir à un pécheur tel que moi, je n'ose le porter. »

Dom Ramirez, émerveillé, lui représenta que l'obéissance devait, dans ce cas, commander à l'humilité en acceptant le surnom imposé par Jésus-Christ. « C'est une faveur qui établit votre mission de charité. Vous vous ferez appeler *Jean de Dieu*, sous peine de désavouer le Maître que vous servez. — Si telle est sa volonté, répondit Jean, je le veux bien, quoiqu'indigne d'être le serviteur d'un si grand Maître. »

Le pieux prélat ajouta : « Puisque vous voilà doté d'un nouveau nom, vous devez avoir aussi un nouvel habit. Je vais vous en donner un, qui aura pour vous un double avantage : d'abord il vous rendra plus respectable au public et plus présentable auprès des grands chez qui vous allez tendre la main ; puis il montrera que vous n'appartenez plus au siècle ni par le costume, ni par les fonctions, et lorsqu'on vous verra revêtu des livrées du Christ, plusieurs se joindront à vous plus volontiers pour servir les pauvres et les malades. » Cela dit, l'évêque se fit apporter une pièce d'étoffe grossière, commanda un habit dont il indiqua la forme, le bénit et en revêtit Jean de sa propre main, lui recommanda de le porter toute sa vie et d'en donner un semblable à ceux qui se mettraient sous sa conduite. Jean se soumit humblement et ne quitta plus désormais cet habit ; c'est celui que les religieux de son Ordre ont toujours porté.

L'archevêque de Grenade vint visiter l'hôpital fondé par Jean de Dieu, y admira le zèle et la charité qu'on y déployait, le prit sous sa protection et lui assura des revenus considérables. Les riches et notables de la ville dotèrent également le nouvel établissement. Et lorsqu'on voyait Jean parcourir les rues une hotte sur le dos, une marmite à chaque bras

et s'écriant : « Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites du bien à vous-mêmes ! » nul ne refusait son offrande. Aussi rien ne manqua de ce qui pouvait procurer du soulagement aussi bien à l'âme qu'au corps des pauvres malades, que Jean apportait parfois dans son hospice sur ses propres épaules. Sa charité ne tarda guère à déborder. Bien des fois il alla discrètement secourir des femmes indigentes, des veuves, des jeunes filles dont la vertu se trouvait en péril. Pour couvrir les miséreux qu'il rencontrait, il se dépouillait de ses vêtements, leur abandonnait tout son argent ; quand il n'avait plus rien, il signait un billet adressé à une bienfaitrice de la cité, afin qu'elle voulût bien l'acquitter. Il habillait les orphelins, sans trop s'inquiéter si sa charité était mal placée. « Ce n'est pas mon affaire, disait-il ; ce que je donne, je le donne toujours pour l'amour de Dieu. »

Son exemple avait provoqué l'émulation des cœurs généreux ; de sorte que Jean fut directeur d'une Congrégation qui se multiplia et opéra d'immenses bienfaits. Ses compagnons, devenus Frères hospitaliers, soignèrent les malades, recueillirent les infirmes, pansèrent les plaies et mendèrent à sa suite. Jean de Dieu fut le fondateur de l'hôpital moderne, de l'hôpital méthodique, spécialisé, tel qu'il existe aujourd'hui partout en Europe.

Epuisé moins par les années que par les fatigues et les pénitences, Jean tomba malade. Toute la ville fut en émoi ; les notables nommèrent une députation chargée de lui exprimer l'affliction générale. L'archevêque eut à cœur de célébrer la messe dans sa chambre, de lui administrer le saint viatique et les onctions suprêmes. Le saint répondit à toutes les prières du Rituel ; puis il demeura dans le recueillement, et fit ensuite appeler son disciple Antonio Martin pour lui confier l'œuvre commencée. Sentant les approches de la funèbre visiteuse, il voulut la recevoir avec respect et solennité comme la messagère de Dieu. Il se leva, se revêtit de ses habits religieux, et, prenant son crucifix en mains, il alla s'agenouiller devant l'autel où l'archevêque avait célébré. Là il éleva la voix pour prier : « Jésus, Jésus, je remets mon esprit entre vos mains ! » Et il expira, les yeux et le visage tournés vers le ciel... C'était le 8 mars 1550, un samedi, jour consacré à Marie, qu'il avait toute sa vie si bien honorée et aimée comme une mère.

Depuis bientôt quatre siècles, S. Jean de Dieu recrute de fervents disciples sur notre terre de France. A ceux qui le suivent dans cette noble et vaste carrière de l'hospitalité, il promet de riches trésors de mérites, le repos de leurs âmes dès cette vie et le bonheur d'entendre à leur dernière heure les conso-

lantes paroles du divin Maître : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé... Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Bénédissons Dieu d'avoir donné à la terre un tel héros de sa charité infinie ; et que chacun de nous, dans sa sphère, s'efforce de l'imiter afin d'avoir part un jour à sa céleste récompense. Ainsi soit-il !

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

III

MARIE ET LES NÉCESSITÉS D'ORDRE MATÉRIEL

(suite)

Exemple d'un fondateur d'Ordre. — Les Directeurs des Congrégations de la Sainte Vierge se plaisent à proposer comme modèle aux Enfants de Marie le vénéré fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, M. Olier. Il fut en effet, parmi ses serviteurs, un de ceux qui imprimèrent le plus universellement aux actions ordinaires de la vie le cachet de leur dévotion. Encore écolier, il confiait à Marie le succès de ses études, l'invoquait dans toutes ses difficultés, et n'entreprenait rien sans aller auparavant la prier de le lui commander. Dès qu'il avait quelque chose de beau ou de précieux, il se sentait forcément pressé de lui en faire hommage et il ne pouvait concevoir comment tout le monde ne faisait pas de même. « Lorsque j'avais un habillement neuf, a-t-il écrit, j'allais à Notre-Dame me présenter à Marie et la prier de ne pas permettre que tout le temps que je le porterais j'eusse le malheur d'offenser son divin Fils... Je lui offrais de même mes livres et tout ce qui était à mon usage, et je n'aurais pas osé me servir de la moindre chose avant de lui avoir payé ce tribut... En quittant ma chambre, ou en y rentrant, avant de prendre mes repas ou de sortir du lieu où je les ai pris, je ne saurais, même à présent, me dispenser de demander la bénédiction de ma très sainte Mère pour laquelle je me sens un cœur d'enfant... J'ai dans mon cœur une preuve que ces petits devoirs lui sont très agréables, lorsqu'on les fait purement pour lui plaire. »

Il eut plus d'une preuve de ce genre dans les grâces sans nombre dont Marie le combla durant tout le cours de sa vie. Une des plus mémorables fut la faveur qu'elle lui accorda à l'âge de dix-huit ans. M. Olier était menacé de perdre entièrement la vue : les secours de la médecine ne lui ayant apporté aucun soulagement, il eut recours à son refuge ordinaire. Il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, et à peine fut-il entré dans le sanc-

tuaire de bénédiction, qu'il se sentit inondé de joie et de consolation. Il versa des larmes en abondance, et la grâce produisit des impressions si fortes sur son cœur qu'il se trouva changé en un autre homme. Au même moment il se sentit parfaitement guéri. Cet événement rendit encore plus vif son attachement pour le culte de Marie, et le confirma dans le dessein qu'il méditait de rompre avec le siècle pour ne s'attacher qu'à Dieu seul.

Toute sa vie, M. Olier regarda comme un bonheur d'exciter les âmes, les prêtres surtout, à se dévouer à l'amour et à l'honneur de la très sainte Vierge ; il écrivit aussi sur elle des pages admirables qui font encore aujourd'hui les délices des serviteurs de Marie.

Guérison d'un paralytique. — L'hospice de la Croix, ouvert aux hommes atteints de plaies incurables, dans le voisinage de la chapelle de N.-D. de Fourvière, recevait, quelque temps avant la fête de l'Immaculée-Conception, un malheureux jeune homme âgé de 33 ans, nommé Claudius Martiquat. Il était atteint d'une maladie de la moelle épinière du caractère le plus grave, et couvert de tumeurs. Déjà il avait passé trois ans et demi sans quitter son lit ou son fauteuil, privé de l'usage de ses membres.

En arrivant dans l'hospice qui l'attendait, il se voua à N.-D. de Fourvière, et commença, quelques jours après son entrée, une neuvaine de prières, à laquelle il demanda aux pieuses directrices de l'établissement de s'associer. Tous les jours, on faisait rouler son fauteuil dans la petite chapelle, et il passait une heure au pied de Saint-Sacrement, devant lequel on allumait deux cierges qu'il s'était procurés.

La veille de la clôture de la neuvaine, le samedi 26 novembre 1881, il demanda à se confesser ; le lendemain dimanche, il entendit la sainte Messe et la communion lui fut donnée à son fauteuil de douleur. Il redoubla de prières, mais il ne fut point exaucé à cette heure.

Le soir, à 4 heures, on roula de nouveau le pauvre paralytique pour lui faire recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. C'est à ce moment qu'il éprouva un tressaillement étrange qui s'emparait de son corps et le fit tant souffrir qu'il se crut à ses derniers moments. Puis il se sentit fortifié ; mais il ne dit rien, de peur de troubler la cérémonie. Il laissa partir ses compagnons d'infortune, et, se trouvant seul dans la petite chapelle, avec la directrice de l'établissement, il lui dit : « Madame, veuillez me donner la main pour me lever. » Et comme celle-ci hésitait, il se leva résolument et alla s'agenouiller, sans appui, près de l'autel où, pendant une demi-heure, il ne fit que répéter en fondant en larmes : « Merci ! merci ! ». L'honorable directrice, surmontant

enfin l'émotion profonde dont elle-même était saisie, l'engagea à la suivre ; il voulait emporter son fauteuil, disant que le paralytique guéri par Notre-Seigneur avait bien, sur l'ordre du divin Maître, emporté son lit.

Les autres dames directrices et ses compagnons le voyant rentrer au dortoir d'un pas assuré et le corps solide, restèrent interdits, et proclamèrent hautement la puissance de Dieu.

On fut obligé de lui procurer des vêtements, qu'il ne connaissait plus depuis quatre ans.

Le lendemain lundi, avant le jour, il était sur pied, tout habillé, demandant qu'on le laissât aller remercier dans sa chapelle N.-D. de Fourvière, à laquelle il reconnaissait devoir sa guérison subite. Depuis il va très bien.

Une statue de la Sainte Vierge. — « Ecoute, Antoine, le médecin n'a pas l'air content du tout, et ça me tracasse ; il m'est venu une idée ce matin...

— C'est d'aller en chercher un autre.

— Pas ça du tout !

— Ma petite Hélène, il me reste deux sous des cinquante centimes que ma marraine m'a donnés au jour de ma fête... Si nous allions mettre un cierge à la bonne Vierge ?

— Bien pensé, Prosper ; mais ce n'est pas mon idée de ce matin. Le cierge, la maman ne le verra pas brûler, et puis, une fois brûlé, il n'en restera plus rien. Tu as deux sous, moi j'en ai six, Antoine en a bien deux aussi peut-être ; allons acheter une petite statue, et nous la porterons à maman en grande procession.

— Une statue de la Sainte Vierge ? Il y en a précisément chez le marchand de papier ; mais il faudra la faire bénir ?

— Certainement, répondirent en chœur les petits garçons. Rassemblons nos trésors. »

Cette humble scène se passait dans un coin de village, et, toute naïve qu'elle était, elle vous aurait attendri, si vous en aviez pu être témoin. La Providence vint en aide aux enfants, en faisant arriver précisément à ce moment-là un de ces marchands de plâtres qui parcourent les campagnes.

« Une petite bonne Vierge ! une petite bonne Vierge ! demanda la sœur aînée.

— En voilà de trois francs !

— Pas possible, alors.

— En voilà de vingt sous !

— C'est encore moitié trop.

— Tenez, je vous céderai celle-ci pour cinquante centimes, parce que c'est vous. »

On va chercher l'argent, on paie la statue, on l'examine, on l'admire, et de tous ces petits cœurs d'enfants s'exhale une filiale prière.

La malade dormait quand on entra dans la chambre : Hélène s'avança sur la pointe des pieds ; Antoine et Prosper, tout en prenant les mêmes précautions, approchèrent du lit une

petite table de bois blanc ; Paul, le benjamin de la troupe, eut l'intelligence de ne point parler.

Quand la maman se réveilla, elle aperçut tous les enfants agenouillés près du petit autel ; elle en rendit grâces au bon Dieu. Le lendemain, le médecin déclarait la malade hors de danger ; huit jours après elle était guérie. Et c'est avec un petit air plein d'importance, un sourire rempli de reconnaissance et de joie, qu'Hélène installait la petite bonne Vierge sur la cheminée, disant :

« C'est pourtant moi qui ai eu cette idée-là. La petite bonne Vierge nous a mieux réussi que toutes les drogues du pharmacien. »

Les deux morts. — Dans une même semaine, mon ministère de prêtre, raconte l'abbé Alizon, fut réclamé auprès de deux malades en danger. Le premier était un vieillard, ennemi acharné de la religion. L'autre malade était une jeune fille de seize ans, douce et pieuse enfant, qui faisait partie de la confrérie de Marie.

La physionomie du vieillard était sombre, ses traits contractés, son regard dur respirait la haine et le désespoir. Sur son lit funèbre, je le voyais serrer les poings, grincer des dents, se redresser comme pour jeter un défi à un ennemi invisible. Que voyait-il ? La mort soulevait-elle devant lui le voile qui cache les terreurs de l'éternité ? Qui sait ? Qui sait la révélation de la dernière heure ?

Dans la maison voisine, se mourait l'angélique enfant de seize ans. Pauvre petite martyre, doucement résignée à la divine volonté, elle attendait sans effroi l'heure de la mort et s'y préparait avec piété et amour. Quel délicieux spectacle s'offrait ici aux yeux de la foi ! Je voyais la forme corporelle se briser et défaillir : mais au-dessus de ce corps anéanti j'entrevois l'âme se dégageant de ses liens, tressaillant d'allégresse, prête à s'élancer joyeusement vers Dieu. Il y avait bien parfois quelques larmes, mais qui n'a goûté dans certaines larmes le suave avant-goût de la joie extatique ?

Après du vieillard athée, j'essayai toutes les ressources de mon zèle sacerdotal. Je rappelai les miséricordes infinies du Crucifié.

— Le Crucifié, me répondit-il, ne m'a jamais parlé ; j'ignore ses miséricordes.

— Mais si vous avez peur du Crucifié, pourquoi ne vous adressez-vous pas à sa Mère : à cette Mère, qui est la Reine de la miséricorde ?

— Je ne connais ni le Fils, ni la Mère, reprit cet insensé : laissez-moi rentrer dans le néant : je ne veux pas de votre paradis.

Et le malheureux, qui s'était soulevé pour proférer ce blasphème, retomba comme anéanti sur son lit de douleurs. Une larme de profonde

compassion sortit de mes yeux. Que faire pour éclairer cet aveugle et sauver ce désespéré ? Je le voyais se tordre sur sa couche, plutôt tourmenté par la main vengeresse de Dieu que par la douleur qui le minait.

Cependant les symptômes de l'agonie se déclarèrent. Je tombai à genoux au pied de ce lit qui allait devenir le tribunal de l'inexorable justice. Avant de quitter ce moribond sans connaissance, j'essayai ma dernière ressource : je passai à son cou un scapulaire, et je priai Marie de préserver ce malheureux des flammes de l'enfer. Hélas ! à peine avais-je quitté cet infortuné qu'il retrouvait un moment de lucidité : assez pour apercevoir le scapulaire. Aussitôt, dans un mouvement de fureur, il l'arrache et le déchire. Il expirait quelques instants après.

A ce moment, je visitais ma chère enfant de Marie.

Quelle différence ! et comment le cœur du prêtre est-il assez profond pour rester calme et consolateur quand il se trouve en face de pareils contrastes ?

Je venais de quitter un désespéré sur le bord de l'abîme éternel : je retrouvais un ange, qui ne demandait qu'à prendre son joyeux élan vers l'éternel bonheur.

Lorsque j'entrai, je surpris la jeune malade égrenant son chapelet en face d'une petite statue de Marie qu'elle-même avait fait placer sur son lit de douleurs.

Avant d'entrer, la mère m'avait averti que le médecin avait prononcé un arrêt de mort. Je devais donc finir de préparer cette âme candide à son départ pour l'éternité. La malade elle-même vint comme providentiellement seconder mes projets.

— Mon Père, me dit-elle, je n'ai point encore fait ma communion mensuelle, imposée par le règlement à toute Enfant de Marie ; quel jour viendrez-vous me préparer ?

Le lendemain, je lui portai la sainte communion.

Quelle joie dans ses traits, quel céleste épaulement, quel calme en face de l'éternité !

Quelques jours après, je conduisais au cimetière de la paroisse l'Enfant de Marie et le vieillard.

Je jetai sur les deux tombes la même eau bénite : mais, dans cette suprême bénédiction, comment rester insensible ? Sur la tombe de l'Enfant de Marie, le signe de la Croix n'était-il pas le signe de la future résurrection glorieuse ? Sur la tombe de l'impénitent, je ne pouvais juger en dernier ressort, mais le signe de la Croix pouvait-il sauver celui qui avait renié son Dieu avant de mourir ? Les deux tombes se touchent : je ne puis les voir sans faire cette prière : « O Marie, préservez-moi de mourir comme l'impénitent : faites-moi la grâce de mourir comme votre enfant ! »

Marie, secours des chrétiens. — Les interventions miraculeuses de Marie en faveur de ses fidèles serviteurs sont innombrables, et chaque jour apporte de nouveaux témoignages de cette maternelle vigilance. On lira avec intérêt le récit d'un prodigieux événement de ce genre arrivé il y a à peine trois mois.

A Ostra-Brama (Pologne), on vénère depuis des siècles une statue de Notre-Dame des Douleurs. Cette image miraculeuse, qui est le centre d'un grand pèlerinage, se conserve dans la belle église de cette petite ville. Or, dans le courant du mois de mars 1896, un étranger, qui, à son accent, paraissait être Russe, se présenta un soir chez le sacristain de l'église : « Je voudrais, dit-il, faire brûler ces deux cierges devant la Madone. » Et, en même temps, il exhiba de dessous son cafetan deux cierges énormes. « Ils doivent, continua-t-il, être allumés ce soir même et brûler toute la nuit jusqu'à demain après la messe paroissiale ; car j'ai une affaire très grave et très pressante qui doit se décider demain. Je n'ai que le temps de la recommander à la Vierge miraculeuse : si vous voulez, aussitôt que vous serez prêt, nous irons à l'église ; je tiens à les placer moi-même devant l'autel. — Je le ferai volontiers, répondit le sacristain ; mais lorsqu'on demande à faire brûler des cierges pendant la nuit, il m'est prescrit de passer la nuit dans l'église, de crainte d'incendie. — C'est ce que je sais, reprit l'inconnu ; aussi voici deux roubles pour vous, afin de vous payer de votre peine. »

La fille du sacristain prépara à la hâte quelques aliments pour son père, lui donna un vêtement chaud, et les deux hommes se rendirent à l'église. Le Russe plaça lui-même les deux gros cierges des deux côtés de l'autel, les alluma, s'agenouilla pendant quelques minutes, puis se retira, non sans avoir encore recommandé au sacristain de laisser les deux cierges allumés jusqu'au lendemain après la messe, et, s'il est possible, jusqu'à ce qu'ils soient complètement consumés. « Si cela réussit, ajouta-t-il, vous, tout le premier, vous aurez de mes nouvelles. »

Resté seul, le sacristain fit sa ronde ordinaire, sonna l'Angelus et ferma les portes. Ensuite, ayant fait sa prière, il se plaça en observation dans la sacristie, qui est attenante au sanctuaire. Au bout de quelque temps, le sommeil le gagna et il s'endormit sur sa chaise. Tout à coup, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Eteins, éteins les deux cierges ! » Il se réveille, regarde, cherche et, ne trouvant personne, il comprend qu'il est le jouet d'un rêve. Il reprit donc sa place ; puis, peu à peu, ses yeux se fatiguèrent et de nouveau se fermèrent. Mais à peine commençait-il à se rendormir que la même voix se fit entendre d'une manière plus distincte : « Eteins, éteins les deux cierges ! » Le sacristain sort de nouveau de la

sacristie, visite l'église et ne trouve personne. Il se demande si, pour couper court à ce rêve, il ne ferait pas mieux d'éteindre ces deux cierges et de ne les rallumer que pour la messe. Mais il se souvient de la promesse qu'il a faite, de l'argent qu'il a reçu, et il trouve qu'il est obligé, en conscience, de laisser brûler les deux cierges, au moins jusqu'au lendemain après la messe. En faisant ces réflexions, il tire son rosaire et le récite dans la sacristie, jusqu'à ce que, vaincu une troisième fois par le sommeil, il se rendort profondément. Mais voilà que, pour la troisième fois aussi, la voix mystérieuse le réveille en sursaut. Cette fois-ci, elle lui dit du ton le plus énergique : « Eteins, éteins vite les deux cierges ! » Pour le coup, le bon sacristain comprend qu'il faut obéir, car il est convaincu que c'est un ordre d'en haut : il éteint donc les deux cierges de l'étranger.

La nuit s'achève, le sacristain sonne l'*Angelus* du matin, ouvre les portes de l'église, prépare l'autel et allume les autres cierges ; et, à huit heures, la messe réunit les paroissiens. La fille du sacristain est aussi présente. Lorsque la messe est terminée, elle va à son père : « Pourquoi donc, dit-elle, n'as-tu pas laissé brûler les cierges, comme le monsieur te l'avait dit ? — Mon enfant, répond le sacristain, j'en ai été empêché d'une façon bien singulière. » Et il lui raconta ce qu'il avait entendu pendant la nuit. « Il doit y avoir là-dessous quelque mystère, ajouta-t-il ; quand nous serons seuls, nous prendrons les cierges, et, à la maison, nous les examinerons. Peut-être découvrirons-nous pourquoi la bonne Vierge ne veut pas que les cierges du monsieur brûlent devant elle. »

Lorsque la foule s'est écoulée, le père et la fille enlèvent les deux cierges et remarquent tout de suite qu'ils sont d'une pesanteur extraordinaire. — « Ce ne peut pas être seulement de la cire qui pèse tant, fit le sacristain. Il est probable qu'il y a autre chose que de la cire. Enfin, je vais en avoir le cœur net. »

Ils se rendirent chez eux, et, arrivés à la maison, le père, prenant un couteau, fouilla la partie supérieure de l'un des cierges, mais il n'y avait rien de suspect. Il continuait son examen, lorsque, vers le milieu du cierge, la pointe de son couteau rencontra un corps résistant. Il enleva la cire avec une grande précaution, et vit que la mèche pénétrait dans un tube en fer. Plus de doute, il y a là quelque machination sacrilège ! Le sacristain et sa fille placent doucement les deux cierges dans un baquet d'eau ; et ensuite ils pensent que le plus pressé est d'avertir M. le curé. Quelques instants plus tard, le curé et le sacristain étaient chez le commissaire de police. Sur le rapport qui lui fut fait, l'officier public se

rendit avec le curé chez le sacristain. On eut soin de laisser les deux prétendus cierges dans l'eau ; et, avec toutes les précautions possibles, on mit à découvert chacun des deux tubes cachés dans les cierges. On les ouvre... Ils étaient remplis de dynamite !

Tout avait été calculé de façon que la matière explosive fit sauter l'église à l'heure de la messe paroissiale. On s'imagine l'horrible catastrophe à laquelle ont échappé les habitants d'Ostra-Brama. La Très Sainte Vierge a veillé sur les siens, et c'est grâce à son intervention directe que l'attentat infernal des nihilistes ou des socialistes a complètement échoué.

Un tel événement doit redoubler notre confiance en Marie. C'est la même main qui a préservé l'église de la Madeleine à Paris, qui vient de sauver encore plus prodigieusement le sanctuaire d'Ostra-Brama, et qui, sans doute, a déjoué bien d'autres tentatives auxquelles les chrétiens ont échappé, sans même les soupçonner. Cette main est la protection tutélaire de Marie, qui s'interpose entre nous et tous les fléaux, selon les temps et selon les interventions de l'enfer.

Secours des chrétiens, priez pour nous !
(Semaine religieuse de Valence, 20 juin 1896).

Notre-Dame des Miracles. — Le samedi 16 octobre 1897, la paroisse d'Avignonet, près de Castelnau-d'Aud, était le théâtre d'un triste événement dont les conséquences auraient pu être terribles, et qui n'a eu pour résultat que des dégâts matériels et quelques légères contusions.

Deux trains, dont l'un express, engagés dans la même voie, se sont malheureusement rencontrés en face de notre gare. Le choc fut d'une violence extrême. Au fracas épouvantable de la collision, toute la population d'Avignonet se transporta sur le théâtre de l'accident. A la vue d'un amoncellement de wagons s'élevant jusqu'à la toiture de la gare, à la vue du tender renversé, de la machine éventrée et surmontée d'un wagon de troisième, à la vue de nombreux fourgons émiettés et hachés en morceaux, d'un amas inextricable d'une hauteur prodigieuse, fait de chaînes brisées, de tampons rompus, de cloisons défoncées et de débris de toute sorte, nous nous écriâmes, dans notre frayeur : « Tout le monde est mort ! »

Eh bien ! oui, tout le monde serait mort sans la protection de notre Vierge miraculeuse, et si le tamponnement d'Avignonet n'a pas eu les proportions d'une effroyable catastrophe, on le doit à *Notre-Dame des Miracles*, patronne et gardienne de tout le Lauragais. Tous les voyageurs ont été unanimes à reconnaître dans cet événement une protection du ciel. « Je ne croyais pas au miracle, nous dit publiquement un jeune docteur de grand talent et de grand avenir ; mais je suis forcé d'avouer

que j'en ai vu un ce soir, car, humainement parlant, nous devions être tous écrasés.»

Ce qui nous donne surtout la certitude de la protection de la Sainte Vierge dans cette malheureuse circonstance, c'est le fait suivant, connu aujourd'hui de tout le pays.

Une dame qui se trouvait sur le quai au moment où le choc allait se produire, prévoyant l'inévitable accident, se tourna immédiatement vers notre église, située en face de la gare, et, tout en pleurs, les bras en croix, elle s'écria avec une admirable confiance : *Notre-Dame des Miracles, sauvez-les tous ! sauvez-les tous !* Et la prière angoissée de cette femme toucha le cœur de Marie, et Marie sauva tout le monde, justifiant une fois de plus le beau titre que lui ont donné dans le pays nos pères dans la foi ; nous apprenant aussi que ce n'est jamais en vain que l'on s'adresse à elle, que ce n'est jamais inutilement que l'on fait appel à sa puissance et à sa bonté.

Aussi, le lendemain, une touchante cérémonie d'action de grâces a eu lieu à l'église paroissiale, dédiée à Notre-Dame des Miracles. La statue miraculeuse a été exposée à la vénération des fidèles, et les enfants d'Avignonet, heureux et fiers de la gloire de leur Mère, sont venus chanter auprès d'elle l'hymne de la reconnaissance et de l'amour. Cet événement providentiel aura pour résultat d'augmenter la confiance des fidèles envers Notre-Dame des Miracles ; leur foi et leur piété les conduiront toujours plus nombreux au sanctuaire d'Avignonet, où Marie se plaît tous les jours à faire éclater les prodiges de sa miséricorde et de son pouvoir.

(Semaine catholique de Toulouse, 24 oct. 1897).

Une vieille image de la Vierge. — Près de Villefranche-de-Rouergue est une petite masure abandonnée, qu'habitaient, il y a quelques années, une pauvre veuve sexagénaire nommée Marianne et sa fille âgée de seize ans.

Françonnette, — c'était le nom de la jeune fille, — s'occupait à toutes sortes de travaux et allait en journée dans les environs.

Ces deux femmes vivaient heureuses, puisqu'elles s'aimaient et qu'elles avaient foi dans une vie meilleure.

L'intérieur de leur cabane était pourtant bien misérable. Qu'on se figure quatre murs enfumés qui menaçaient ruine, avec un lit vermoulu, trois escabelles, une table et un coffre pour tous meubles.

Au chevet du lit, Marianne avait placé une petite image de la Vierge : c'était une emplette faite depuis de longues années et qui n'avait pas coûté grand'chose.

La mère et la fille avaient une grande dévotion pour cette image, véritable peinture que

le temps avait bien un peu altérée, mais les bonnes femmes ne s'en doutaient pas. La Sainte Vierge se détachait si blanche et si pure sur le fond sombre qui l'entourait ! L'Enfant Jésus avait un si beau caractère d'innocence et de divinité !

Cependant la douce tranquillité de Marianne et de Françonnette allait bientôt être troublée.

Il advint une mauvaise année, et la misère générale n'épargna pas les pauvres femmes. Elles passèrent l'hiver on ne sait comment ; c'est tout au plus si elles ne moururent point de faim et de froid.

Mais un matin que Françonnette était sortie pour aller cueillir une guirlande de primevères dont elle voulait entourer l'image de la Vierge, le propriétaire de la cabane se présenta devant la veuve. C'était un homme dur, qui n'avait pas plus de crainte de Dieu que de pitié pour les hommes : il réclama donc impérieusement le loyer échu. Et comme on ne put le satisfaire, il se retira en annonçant pour le lendemain la visite de l'huissier.

Quand sa fille rentra, une chanson sur les lèvres et un bouquet de fleurs à la main, la pauvre mère ne put que se jeter dans ses bras et pleurer.

Le lendemain de bonne heure, le propriétaire de la maison arriva, accompagné des gens de la justice.

On mit d'abord en vente les objets de certaine valeur, mais de quelle valeur ! si modique que le propriétaire commençait à craindre que les frais ne fussent à sa charge. Il n'y avait pourtant que 24 francs à payer.

La vente n'avait encore produit que les deux tiers de cette somme, et il ne restait plus qu'un petit miroir dépoli, et la *vieille image de la Vierge* tenant encore par quatre clous.

Un des hommes enleva le miroir et se mit à détacher l'image.

A ce moment les deux femmes jettent un cri de désespoir et de terreur. En vain supplient-elles le propriétaire de leur laisser au moins ce souvenir de famille. Le tableau est approché des spectateurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs messieurs de la ville qui se promenaient sur les bords de l'Aveyron et que la curiosité avait attirés. Marianne s'évanouit.

— Deux sous ! dit le crieur ; n'y a-t-il personne ici dont la Sainte Vierge ne soit la patronne ?

— Trois sous ! s'écria une jeune fille qui s'appelait Mariannette.

— Cinq francs ! répliqua un des messieurs de la ville qui venait de jeter les yeux sur la figure de la madone.

Le crieur fut tellement interdit qu'il resta muet d'étonnement.

— Vingt francs ! ajouta une seconde voix partie du même groupe.

— Trente francs ! cria la première voix.

— Quarante francs ! ajouta la seconde.

— Cent francs !

— Cinq cents francs !

— Cinq cents francs ! répéta le crieur.

— Mille francs ! interrompit l'un des amateurs.

— Mille écus ! ajouta l'autre.

Il y eut un moment de silence, après lequel le crieur dit deux fois lentement :

— Mille écus ! mille écus ! Personne ne dit rien ? Adjudé.

— Monsieur, dit le jeune peintre, qui avait reconnu le chef-d'œuvre au premier coup d'œil, vous avez là un admirable Murillo.

Quand Marianne revint à elle et qu'on lui conta cette merveilleuse histoire, elle ne voulut l'expliquer que par un miracle de sa patronne.

On juge si elle et sa fille furent heureuses toute leur vie avec tant d'argent.

Elles achetèrent une nouvelle image qui représentait la Mère du Sauveur enlevée au ciel au milieu d'une nuée d'anges. C'est là qu'elles aimaient à venir témoigner à Marie toute leur reconnaissance.

Assurément il n'y a pas de miracle dans cette histoire. Mais pourquoi n'en pas voir une récompense de la dévotion de ces pauvres femmes, qui avaient mis toute leur confiance en Marie !

Le souvenir de Marie au Calvaire. — Une mère venait de perdre son fils unique, jeune officier plein d'avenir, qui avait su garder toutes ses convictions religieuses au milieu des entraînements de la vie militaire. Le ministre de la Guerre, dans une lettre de condoléance, faisait connaître que ce fils tant aimé avait été frappé au Tonkin, à l'assaut de la ville de Sontay. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour la pauvre mère. Pas un cri ne sortit de ses lèvres ; pas une larme ne descendit de ses yeux. Son regard attristé, errant dans le vide, semblait traverser l'espace et contempler la terrible scène du combat dans lequel son fils avait succombé. Des amis de la famille vinrent lui offrir leurs consolations ; rien ne put arracher cette mère affligée à sa muette contemplation. Bientôt une fièvre brûlante se déclare. Le médecin est appelé, mais il ne peut obtenir une seule parole : « Des larmes la sauveraient ! » dit-il en se retirant.

Un prêtre, ami de la famille, ayant appris le deuil qui frappait cette mère infortunée, lui fit une visite et la trouva dans le même état de silencieuse prostration. À l'exception du regard brillant de fièvre, rien ne trahissait la vie. Ce prêtre, ému devant cet abattement mortel, essaye quelques paroles de consolation. « Votre fils et mon ami est donc mort ? dit-il, je viens le pleurer et en même temps prier

avec vous, pour qu'il vous obteniez le courage de supporter cette cruelle épreuve. » La pauvre mère, comme sortant d'une léthargie, lui répond : « Ne me consolez pas, il n'y a point de consolation pour moi ! »

Le prêtre, sentant la nécessité de faire appel aux grandes idées de foi, décroche le crucifix fixé à la muraille, et, le plaçant en face de la pauvre mère, il lui dit : « Madame, au pied de cette croix, sur laquelle est mort un fils tendrement aimé, était une Mère, la plus tendre des mères, et à la mort de son Fils, elle a prononcé le *Fiat*. — Ah ! répond l'infortunée, du moins Marie pouvait embrasser son fils à l'agonie ! — Oh ! non, dit le prêtre, car les bourreaux l'avaient attaché à cette croix et le front de Jésus était loin de ses baisers maternels. — Mais Marie était près de son Fils et elle a été témoin de sa mort. — C'est vrai, reprend encore le prêtre, mais cette vue elle-même a centuplé ses tristesses ; car, dans ces effrayantes tortures du Calvaire, elle n'a pu donner à son Fils un seul soulagement. Votre fils est mort sans agonie, frappé d'une balle au cœur ; son corps repose au champ d'honneur, et son âme, qu'il avait su garder si pure, est, je n'en doute pas, près de Dieu ; ou plutôt elle est en ce moment près de vous, et elle vous demande de prononcer le *Fiat*. » La pauvre mère saisit alors le crucifix et le contempla un instant ; bientôt un flot de larmes sortit de ses yeux et baigna les pieds du Christ ; puis ses lèvres couvrirent de baisers les plaies sacrées du divin Sauveur et, au milieu de ses pleurs, elle prononça le mot sublime de la résignation : *Fiat, Fiat !* Ces larmes la sauvèrent. Marie, la Mère de douleur, avait révélé à cette âme, si douloureusement brisée, le seul chemin de la consolation, le *Fiat* à la volonté de Dieu.

Marie consolatrice des affligés. — Une femme du monde avait eu la douleur de perdre son enfant, et rien n'avait pu calmer son noir chagrin, qui allait presque au désespoir. Elle ne prenait ni repos ni nourriture, et toute sa famille en était dans la désolation. Un jeune et pieux artiste eut la pensée de représenter sur la toile fidèle les traits de l'enfant qu'elle pleurait. Il espérait une réaction salutaire ; mais il craignait aussi, et non sans raison, que la vue de ce tableau n'augmentât sa douleur et son désespoir. Inspiré par sa foi, il peignit deux tableaux d'égale dimension ; l'un représentait ce fils tant regretté ; l'autre, la Mère des douleurs, Marie au pied de la croix, tenant dans ses bras Jésus, pâle, sanglant, inanimé. Au bas de cette image, le pieux artiste avait écrit ces mots : *Elle a perdu plus que vous !*

La pauvre mère, à la vue du portrait de son fils, jeta un cri et s'évanouit ; mais elle était tombée aux pieds de la Consolatrice des affli-

gés. Revenue à elle et considérant, devant cette sainte image, l'immense douleur et la sublime résignation de Marie, elle s'écria : « Oui, elle a perdu plus que moi, et cependant elle ne s'abandonne pas. » Elle se releva aussitôt, sécha ses larmes, et on ne l'entendit plus se plaindre.

Héroïque résignation d'une mère chrétienne.

— Pendant une cruelle persécution, une vertueuse mère, déjà avancée en âge, vint tout en larmes se jeter aux pieds de Mgr Pellerin, vicaire apostolique en Cochinchine. Elle ne pouvait parler, tant la douleur l'oppressait ; seulement elle laissait de temps en temps échapper ces mots : « O mon fils ! ô mon fils ! ». A cette vue, le bon évêque, touché de compassion, demande à cette pauvre mère la cause de sa douleur : « O mon père, dit-elle enfin en essuyant ses larmes, je n'ai qu'un fils qui faisait toute ma consolation ; des soldats barbares me l'ont arraché des mains ! Les cruels, ils veulent le faire mourir parce qu'il s'est avoué chrétien ! Mon fils, ô mon fils !... faut-il qu'il meure ? » En disant ces mots, elle pleurait abondamment et les sanglots étouffaient sa voix. — « Heureuse mère, lui dit le saint prélat d'un ton ému, voyez donc ici, sur ce tableau du Calvaire, cette femme qui se tient debout au pied de la croix. La reconnaissez-vous ? Comme vous, elle est mère ; ce lui qui souffre et meurt, c'est son fils. Et quel fils innocent et bon ! Se laisse-t-elle abattre ? C'est votre modèle ; imitez-la. Oui, oui, allez donc, ô femme trois fois heureuse d'être appelée à suivre Marie dans son plus beau triomphe. Comme elle, rendez généreusement à Dieu l'enfant béni qu'il vous a donné. »

O merveilleux changement ! Ce nom, cette image de la Reine des martyrs, font sur cette femme une si vive impression, qu'ils l'exaltent jusqu'à l'héroïsme. Elle se lève, mais son front est calme et résigné, l'espérance lui a découvert les gloires du ciel. Elle court vers son enfant et lui dit : « Mon fils, mon cher fils, souvenez-vous que Jésus-Christ est mort sur la croix, qu'il a enduré pour nous racheter des supplices atroces et plus ignominieux que les vôtres. Montrez-vous chrétien jusqu'au bout ; mourez en confessant votre foi ; la couronne vous attend ; c'est notre saint évêque qui vient de me le dire. Croyez-nous donc, cher enfant, allez, allez au ciel ! »

Elle le suivit ainsi en l'encourageant, jusqu'au lieu du supplice ; et, quand elle vit le glaive levé sur lui et prêt à le frapper, elle dit : « Non, on ne verra pas sa tête rouler dans la boue ! » Et, tendant un pli de son vêtement, elle reçut cette relique sanglante et l'emporta précieusement chez elle, pendant que l'âme de son fils s'envolait dans le ciel ! Heureux enfant d'avoir une mère si résignée et

si courageuse ! Heureuse aussi la mère d'avoir un fils martyr dans le ciel !

Exemple d'une fervente chrétienne. — Prescrite par l'ardent amour de Dieu qui consumait son âme, Mlle de Lamourous, peu après la grande Révolution, ouvrit à Bordeaux un asile aux filles pénitentes ; elle les reçut sans ressources, malades, hors d'état de travailler ; et pendant près de quarante ans elle pourvut seule aux besoins d'une communauté devenue très nombreuse. On comprend combien elle avait besoin des secours de la Providence ; aussi son amour de Dieu avait-il un cachet particulier de confiance, et elle avait choisi pour appuis auprès du bon Maître, Marie et Joseph.

A chaque instant elle recourait à sa divine Protectrice. Ses enfants manquaient-ils de pain ? « Secours très puissant dans nos plus pressants besoins, secourez-nous ! » disait-elle, et le secours venait ; elle regardait Marie comme la première supérieure de la maison, et faisait d'abord déposer à ses pieds les dons et les ouvrages qui lui étaient apportés. Était-elle embarrassée pour acquitter des mémoires ? Elles les confiait à la Sainte Vierge et ne manquait pas de lui en faire hommage dès qu'ils étaient payés. L'image de la Mère de Dieu rayonnait dans toutes les salles de l'établissement et dominait la maison ; les fêtes de Marie étaient des jours d'innocente récréation pour les pensionnaires.

Dans les besoins qu'elle éprouvait en ce qui concernait le gouvernement spirituel ou temporel de sa maison, elle écrivait à sa céleste Bienfaitrice, entrant dans le détail de ses peines ; ensuite, elle attendait en paix le secours qui était la réponse ordinaire, et alors elle adressait à Marie une lettre de reconnaissance. Un jour qu'elle n'avait plus que deux liards, elle les fit porter aux pieds de la statue de la Sainte Vierge. Après la mort de Mlle de Lamourous, la maison, composée de trois cents personnes, se trouva dans une crise des plus violentes et dans le danger le plus alarmant pour son existence. On se hâta d'écrire à Marie que Mlle de Lamourous l'avait nommée et établie première Supérieure, et à son chaste époux saint Joseph... La lettre fut écrite le 29 septembre 1836. Le lendemain, le secours arriva, et bientôt les dettes dont la note avait été déposée aux pieds de la Sainte Vierge furent payées ; elles s'élevaient à plus de dix mille francs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 februarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 29 février 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente. — IV. Périls de la conscience, 145.

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux. — IV. Faire son salut, 149.

Sept Chemins de Croix pour les vendredis de Carême. — V. La religion, 150.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XVI. En route pour Jérusalem (*suite*), 153.

A des enfants. — I. Jésus l'ami des enfants, 155.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LIX. L'éternité malheureuse, 156.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES PÉRILS DE L'HEURE PRÉSENTE

IV

PÉRILS DE LA CONSCIENCE

Mes frères,

Jusqu'ici, je vous ai parlé des périls de la foi et de la religion parmi nous.

Ces périls ne sont point imaginaires, ils ne sont que trop réels, et je suis sûr qu'en vous-mêmes, d'après l'expérience que vous avez et des hommes et des choses de ce temps, vous avez reconnu la vérité de ma parole.

Et maintenant, il me faut, non pas aborder un autre sujet, mais, en le continuant, vous faire mieux encore toucher du doigt la gravité de notre état religieux et social.

Vous le pensez bien : on ne met pas impunément en danger la foi et la religion d'un peuple, sans que toutes sortes de conséquences, plus douloureuses les unes que les autres, n'en résultent.

Allez donc saper les fondements d'un édifice ! Allez donc ébranler les colonnes d'un temple ! Allez donc déraciner un arbre ! Mais cet édifice, ce temple penchent aussitôt vers leur ruine ; mais cet arbre va se dessécher et mourir.

Eh bien ! quand la foi et la religion sont en péril, ce ne sont pas seulement les croyances qui s'en vont, ce n'est pas seulement le culte de Dieu qui tombe, ce ne sont pas seulement les hymnes, les chants sacrés qui cessent, ce n'est pas seulement l'encens qui ne fume plus près des autels abandonnés, déserts, c'est la vie morale elle-même qui est menacée ; c'est, pour tout dire en un mot, la conscience qui chancelle et qui succombe.

Et c'est ce que nous allons voir ensemble aujourd'hui.

I

Qu'est-ce que c'est que la conscience ? Saint Bernard l'a définie : « La science du cœur, *scientia cordis*. » J'aime cette définition, car, faites-y bien attention, il y a dans votre cœur un double mouvement : un mouvement qui vous attire, c'est l'amour ; et puis un autre mouvement qui vous repousse, c'est la haine.

Or, qu'est-ce qui est vraiment digne d'amour ? C'est le bien. Qu'est-ce qui est vraiment digne de haine ? C'est le mal.

La conscience est donc la science du cœur, en ce sens que le cœur chrétien, librement, en pleine connaissance, se porte vers le bien, parce que c'est le bien, et qu'il se détourne du mal, parce que c'est le mal.

Une autre définition de la conscience, c'est celle du prince de la théologie, de S. Thomas. — La conscience, dit-il, c'est en nous une impression de la lumière divine, *impressio divini luminis* ; c'est une participation à la loi éternelle, *participatio legis æternæ*, participation qui fait qu'ayant à nous prononcer sur nos pensées, nos désirs, nos actes, sur leur valeur morale, nous jugeons tout de suite ce qu'ils contiennent de bien ou de mal.

C'est pourquoi, mes frères, on peut dire que la conscience est tout à la fois, en nous, la voix de la raison et la voix de Dieu.

Elle est la voix de la raison, mais de la raison droite, saine, de la raison dégagée et des préjugés qui l'obscurcissent, et des passions qui l'entraînent.

Elle est la voix de Dieu. S. Augustin, un jour, comparant notre âme à un sanctuaire dont personne ne peut franchir le seuil, se demandait qui était là. « Est-ce Dieu, disait-il, est-ce moi ? » Et après avoir réfléchi, il s'écria : « Dieu est au milieu de l'âme. Il a pour trône la conscience des bons... Dans la conscience ne saurait entrer aucun homme, mais il y a Dieu et toi. *Deus in medio ejus... Ubi tu et Deus est.* »

C'est la même pensée qu'a exprimée, en des vers admirables, un grand poète du siècle dernier :

Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte.

Nous sommes deux au fond de mon esprit : Lui, moi ! Il est mon seul espoir et mon unique effroi. Si, par hasard, je rêve une faute que j'aime, Un profond grondement s'élève dans moi-même, Je dis : Qui donc est là ? L'on me parle : pourquoi ? Et mon âme, en tremblant, me dit : C'est Dieu, tais-toi !

Voilà ce que c'est que la conscience ; et vous savez comment elle s'est formée en chacun de vous. Ah ! quand j'abaisse sur vous un regard profond, un regard qui pénètre votre cœur et que je me dis : « Ce sont des chrétiens qui m'écoutent, qui m'entendent, » je me sens tout saisi d'émotion, à la pensée du beau

travail qui s'est produit dans vos âmes venues, peu à peu, conscientes du bien et du mal.

Avant même que la raison ne se fût éveillée en vous, vous portiez déjà, au plus profond de votre être, comme des germes bénis, les grands principes, les principes innés du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, du beau et du laid. Et voici que votre père, votre mère, les anges visibles de vos jeunes années, tout en vous berçant dans leurs bras caressants, vous ont dit : « Mon enfant, ne fais pas cela, c'est mal ; mon enfant, fais ceci, c'est bien. » Puis, c'est la grande et surnaturelle image de Dieu qui vous est apparue, Dieu vous présentant sa loi, son Décalogue, non pas seulement comme un père qui vous traçait votre devoir, mais comme un maître tout-puissant qui l'ordonnait avec une autorité souveraine. Puis, à l'image de Dieu s'est jointe la divine et rayonnante figure du Christ ; et vous avez appris, dans l'Evangile, les plus délicates et les plus exquises vertus. Enfin, c'est l'Eglise, cette mère de vos âmes toujours attentive et toujours dévouée, qui par ses leçons, par ses exemples, avec une éloquence surhumaine, vous prêche l'accomplissement du devoir, devoir envers Dieu, devoir envers vos semblables, devoir envers vous-mêmes, devoir envers la famille, devoir envers la patrie, tous vos devoirs sans en excepter un seul, au risque même de vous déplaire, avec l'unique pensée d'inculquer en vous non seulement l'honnêteté, ce qui ne suffirait pas, mais la sainteté, qui est la gloire et le suprême épanouissement du chrétien.

A la bonne heure, mes frères ! Après un pareil travail, il y a, il est impossible qu'il n'y ait pas en vous une conscience droite, une conscience qui, discernant le bien du mal, est capable de gouverner et de conduire votre vie morale. Et cette conscience, vous me permettrez de la saluer mieux encore, avec plus de respect et plus d'admiration que le P. Lacordaire ne saluait un jour, dans la chaire de Notre-Dame, de toute l'éloquence de sa grande voix, la conscience des honnêtes gens de tous les temps.

Naguère encore, mes frères, dans notre pays, la très grande majorité des consciences était chrétienne, et certes, ce n'était pas pour la France sa moindre gloire que d'être, au regard du monde, un peuple qu'une idée généreuse sans doute transportait d'enthousiasme, mais que l'injustice aussi faisait frémir, et qui, au besoin, tirait l'épée et versait son sang pour la venger.

II

Hélas ! mes frères, nous sommes loin déjà de ces beaux temps ; et voici que je suis obligé de vous dénoncer, parmi nous, les périls de la conscience.

Et d'où viennent ces périls ? Il est presque

à peine besoin de vous l'apprendre, tant le mal dont nous souffrons éclate aux yeux.

Ces périls viennent de ce qu'aujourd'hui l'on s'efforce de plus en plus de séparer, dans l'enfant, dans l'adolescent, dans l'homme public et privé, à tous les âges et dans toutes les conditions de la vie, la conscience de Dieu.

Or, qu'est-ce que c'est donc qu'une conscience séparée de Dieu, une conscience qui a consommé avec Dieu le plus affreux divorce qui se puisse imaginer ? Je vais essayer de vous le dire.

1. C'est d'abord une conscience sans lumière. A la vérité, nous portons au-dedans de nous-même une lumière naturelle, la lumière de la raison dont je vous parlais tout à l'heure. Mais l'expérience de ce siècle montre assez qu'elle ne suffit pas pour notre vie morale.

Jésus-Christ a dit un jour : « Je suis la lumière du monde, *ego sum lux mundi* ; » et il entendait dire qu'il est la lumière non pas seulement des intelligences, mais aussi du cœur, des consciences.

Aussi, depuis que l'ignorance religieuse a grandi parmi nous, qu'est-il arrivé ?

Voilà plus de trente ans qu'on s'en prend à Dieu ; voilà plus de trente ans que Lui, le Soleil du monde, on l'empêche, par les mesures que vous savez bien, d'illuminer les jeunes âmes de ses clartés resplendissantes.

Oh ! barbares, mais vous faites la nuit, vous faites les ténèbres dans les consciences ! Vous dites : « Plus de Dieu ! » Eh bien ! il y a une voix qui, au cœur même de la nation, vous répond : « Soit ! biffez tant qu'il vous plaira, dans les livres de grammaire, d'histoire et de science, le nom auguste de Dieu ; défendez que les lèvres gracieuses du petit enfant ne l'épellent ; ne parlez ni du Décalogue ni de l'Evangile à la jeunesse des écoles. Nous verrons bien ! Ce sera, après toutes vos faillites, la faillite d'une chose à quoi tient l'honneur d'un pays, la grandeur d'un peuple, ce sera la faillite de la conscience. »

Et de fait, mes frères, que sont devenues, que deviennent chaque jour les consciences ? Mais elles s'égarent, elles se perdent de plus en plus dans les sentiers maudits, dans les chemins ténébreux du mal.

Voyez les enfants : est-ce qu'ils ont la même docilité, le même respect qu'autrefois ? Est-ce qu'ils traitent leurs parents, leurs maîtres, comme les représentants et les dépositaires de l'autorité divine ?

Voyez les jeunes gens : est-ce qu'ils ne s'émancipent pas de bonne heure du joug paternel, pour réclamer leur liberté complète, entière, et en user plus mal encore que le Prodiges de l'Evangile ?

Voyez les ouvriers, les ouvriers qui n'ont plus ni le temps ni le goût du service de Dieu, qui n'entendent plus sa parole dans nos églises.

ses : est-ce qu'ils n'en arrivent pas trop souvent à violer les lois les plus élémentaires de la probité ?

Voyez plus haut, dans les classes élevées : est-ce qu'il ne se passe pas là, malgré l'éducation première, malgré l'éclat de la condition sociale, des choses qui auraient fait bondir d'indignation nos pères ?...

2. De plus, mes frères, une conscience séparée de Dieu, c'est une conscience sans force, sans vigueur pour le bien.

L'apôtre S. Paul, alors même que la colère des hommes l'accablait des plus cruels tourments, s'écriait fièrement : « Je puis tout en Celui qui me fortifie, *omnia possum*. » Tous les saints de tous les temps, sous le poids des mêmes épreuves, se sont redressés, comme lui, en face des grandeurs couronnées d'ici-bas : — « Nous pouvons tout, disaient-ils, non point par nous-mêmes, mais par Celui qui nous fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat*. »

Celui dont parlaient S. Paul et tous les saints, c'est Dieu. Car, sans lui, la conscience désarmée subit, de la part des passions liguées, conjurées contre elle, les plus honteuses défaites.

Et en effet, en ces jours pleins d'impiété, qu'est-ce que vous voyez ? qu'est-ce que vous entendez ?

Combien d'hommes pensent, disent, écrivent que Dieu a fait son temps !... Prenez garde, insensés ! Si Dieu a fait son temps, il y a quelque chose aussi qui aura passé avec lui : c'est le devoir. Vous dites : « Plus de Dieu ! » et la foule égoïste et sensuelle répond, dans une clameur formidable : « Oui, oui, c'est cela, plus de Dieu et plus de devoir ! Rien que ce qui sert l'orgueil, l'intérêt, la cupidité, la luxure ! »

Et c'est vrai, mes frères. Est-ce qu'il ne suffit pas, aujourd'hui, qu'un dessein, une entreprise, un acte soit de quelque utilité, de quelque profit, pour qu'on se le permette ? Henri III voyait un rival dans le duc de Guise ; il le fit assassiner. L'histoire ni sa conscience ne l'ont absous de ce forfait. Combien de crimes pareils commettent des jeunes gens de quinze ans, de dix-huit ans, pour quelques pièces d'or !

Est-ce qu'il ne suffit pas, aujourd'hui, qu'une démarche, une complaisance, et ce qu'on appelle — sans doute par euphémisme — un service, attire et procure les faveurs du pouvoir, pour qu'on sacrifie et la justice et l'honneur ?

Est-ce qu'il ne suffit pas, aujourd'hui, que le plaisir, une volupté coupable, tente les cœurs, pour qu'ils trahissent la foi jurée ?

Est-ce qu'enfin, — car je ne saurais tout dire, — il ne suffit pas, aujourd'hui, que l'on trouve trop lourd, trop écrasant le poids du travail, des peines et des chagrins d'ici-bas, pour qu'on déserte la vie, et qu'on cherche

dans la mort, une mort prématurée, un repos qui est une dernière lâcheté ?

Cicéron s'écriait, en dénonçant Catilina devant la justice romaine : « O temps ! ô mœurs ! *O tempora, o mores !* » C'est le même cri qu'il faut pousser, parce que la conscience désemparée s'en va à la dérive, et qu'ayant perdu toute vigueur, c'est la vengeance de Dieu, en qui elle n'a plus de recours, qu'elle sombre sous les flots tumultueux des passions.

3. Enfin, mes frères, une conscience séparée de Dieu, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, — car je ne trouve pas d'autre mot pour rendre ma pensée, — c'est une conscience retournée ; et vous allez me comprendre.

La conscience, quand elle est droite, — et toute conscience chrétienne est droite, — juge, estime nos actes à leur vraie valeur, et elle appelle mal ce qui est mal et bien ce qui est bien.

Mais, mes frères, par ces temps de folie antireligieuse, il semble bien que bon nombre de consciences soient à ce point perverties qu'elles glorifient le mal en l'appelant bien, et qu'elles flétrissent le bien en l'appelant mal.

Veuillez y réfléchir un instant. La patrie est sainte, le drapeau est sacré ; la patrie que nos aïeux ont faite, le drapeau qu'ils ont emporté de leur sang. Eh bien ! est-ce qu'il n'y a pas des hommes, des Français qui, par la parole et par la plume, répudient la patrie et dénoncent le drapeau comme un signe de servitude, qu'il faut abattre et traîner dans la boue ?

Il y a des crimes qui sont une honte pour l'humanité : c'est un monarque, c'est un prince, c'est un patron qu'on a assassiné ; c'est une fabrique, une usine que des ouvriers en grève ont incendiée ; c'est une ville livrée à tous les excès, à toutes les fureurs de l'anarchie. Il faudrait parler haut et condamner de pareils attentats ; et des écrivains les approuvent, et ils marquent, et ils désignent pour de nouveaux coups de nouvelles victimes.

La liberté religieuse est la première et la plus nécessaire de toutes les libertés. Des hommes se sont consacrés à Dieu, dans la prière et l'étude ; des femmes ont voué leur jeunesse, leur vie tout entière à l'éducation des enfants, au soin des malheureux. Y a-t-il quelque chose de plus beau, de plus noble, de plus sacré qu'un tel don de soi-même à Dieu et à ses semblables ? Eh bien ! non, ces hommes, ces femmes sont chargés de malédictions.

Les Athéniens, autrefois, bannirent un de leurs concitoyens, Aristide, parce qu'ils s'étaient lassés de l'entendre appeler juste ; du moins, en l'exilant, ils se gardèrent bien de le flétrir... O saintes victimes ! ce n'est pas assez qu'on vous frappe ; on pèse encore sur votre croix en y ajoutant les accusations les plus injustes et les plus odieuses calomnies.

L'Eglise possédait des biens qu'elle tenait

de ses enfants et qui devaient pourvoir aux besoins du culte et au soulagement des âmes des trépassés. C'étaient des biens sacrés ; et voilà qu'on y a porté une main sacrilège. On a dépouillé l'Eglise, on l'a réduite à la mendicité ; et contre toute bonne foi, par une injustice plus criante encore, on a confisqué les fondations de messes...

Dieu est la grandeur infinie et le souverain bien ; Jésus-Christ est l'amour vivant, l'amour substantiel venu, descendu sur la terre ; la Vierge Marie est la pureté immaculée. Et comment, de nos jours, traite-t-on Dieu, Jésus-Christ, Marie ? Je rougirais de le dire ici ; mais des chants révolutionnaires, après Proudhon qui s'écriait : « Dieu, c'est le mal ! » vouent le crucifié et sa mère à des humiliations cent fois pires que celles de l'étable de Bethléem. Et dans notre société devenue sceptique, incroyante, on ne s'en indigne pas ; et qui sait si bientôt, dans nos églises *désaffectées*, on ne verra pas, comme il y a cent ans, des filles prendre la place de Jésus-Christ sur nos autels profanés ? Et il y aura des foules qui les encenseront, en parodiant nos cérémonies saintes, et par une suprême perversion du sens moral, comme on l'a fait naguère pour les mystères renouvelés, à Paris, de l'antique et voluptueuse Egypte, on s'extasiera devant la beauté du culte nouveau !

O conscience ! Est-ce possible que, de chute en chute, elle en soit venue là ? Eh bien, oui ! mes frères, et si vous m'en demandez la raison, il n'y en a qu'une : c'est que tous les coups qu'on porte à Dieu retombent sur elle, et elle s'en trouve plus blessée, plus meurtrie que le voyageur dépouillé par des brigands et laissé étendu, à demi-mort, agonisant, sur le chemin de Jéricho.

III

Du moins, mes frères, pour vous, gardez votre conscience, une conscience toujours chrétienne, car vous n'avez rien de plus cher.

Et si vous gardez votre conscience, vous l'entendrez, tour à tour, parler, gémir et chanter en vous.

Vous l'entendrez *parler*. Chaque fois que vous aurez un parti à prendre, entre l'intérêt qui vous tente, la passion qui vous sollicite, et le devoir qui vous presse, elle vous dira que la vertu est la plus noble parure de l'âme, que le mal, si séduisant qu'il paraisse, est tôt ou tard plein de remords, et elle ajoutera : « Fais ton devoir. »

Du temps de la Ligue, le père de Madame de Chantal, l'illustre Frémoyot, refusa de livrer Flavigny qu'il gouvernait au nom du roi de France. Les ligueurs, furieux de ne pouvoir le gagner à leur cause, le menacèrent de châtier sa résistance en lui envoyant la tête de son fils dans un sac. Quelle angoisse et quelle extrémité pour un père ! Mais Frémoyot se re-

cueillit, il consulta sa conscience, et voici sa réponse : « Ni les tourments qu'on pourrait me donner, ni ceux que l'on fera à mon fils, que je sentirai plus que les miens, ne me pourront ébranler à faire une chose contre mon honneur, et le devoir d'un homme de bien... J'aime mieux mourir, ayant la réputation entière, que de vivre longuement sans réputation¹. »

Est-ce beau, mes frères, et n'est-il pas à souhaiter que des hommes de cette trempe, de ce caractère, se multiplient dans notre pays pour le salut de la France ?

Vous entendrez aussi votre conscience, parfois, *gémir et pleurer*... Hélas ! nous sommes tous pécheurs, et sitôt que nous avons violé la loi de Dieu pour obéir à quelque penchant d'orgueil ou de convoitise, c'est la conscience qui élève la voix et qui mêle à ses reproches des larmes et des sanglots, comme ceux de la veuve et de l'orphelin.

Ecoutez-la quand elle soupire, et alors vous vous humilierez devant Dieu, et, pardonné par lui, ayant retrouvé sa grâce, son amitié, vous rendrez à votre conscience la paix et le bonheur qu'elle avait perdus.

Ecoutez-la quand elle pleure, et alors vous vous lèverez, comme le Prodigue, et vous irez vous jeter aux pieds du Père que vous avez outragé.

Ecoutez-la quand elle sanglote, et alors, comme le roi David coupable et repentant, vous tomberez à genoux, et sans oser presque regarder le ciel irrité contre vous, vous direz à Dieu : « Seigneur, j'ai fait le mal devant vous, et je sens le poids de mon péché. Pitié, Seigneur, pitié pour moi, dans votre grande miséricorde ! » *Miserere mei Deus !...*

Enfin, mes frères, vous entendrez votre conscience *chanter*. Et quand donc prend-elle une voix pleine d'allégresse ? Quand donc est-elle dans l'enthousiasme ?... Mais c'est après un généreux sacrifice, un bel acte de vertu, un renoncement, une pénitence qui vous a coûté ; c'est après une victoire remportée dans quelque rude combat contre le démon, contre le monde, contre vous-même. Il n'y a pas que les *Te Deum* qui retentissent dans nos temples : il y en a aussi, et ce ne sont pas les moins beaux, qui retentissent dans les âmes courageuses, héroïques.

Tenez, quand à Waterloo, autour des aigles, hélas ! vaincues, des soldats français, sommés de déposer les armes, s'écrièrent : « La Garde meurt et ne se rend pas ! » c'était le chant magnifique de la conscience qui, jusque dans la mort, s'exalte et tient le devoir accompli pour le plus grand et le plus beau des triomphes.

Est-ce trop, mes frères, de vous demander d'avoir une conscience ferme, invincible, une conscience qui ne transige point ? Je ne le

¹ Vie de Mme de Chantal, ch. I.

pense pas. Des jours sont venus où elle est mise à l'épreuve, et des jours viendront où elle le sera plus encore. Il faudra vous déclarer pour ou contre Dieu.

Mais votre choix est déjà fait ; je le connais, et quoi qu'il arrive, vous êtes résolu à dire, autour du drapeau sacré de la foi : « Je puis souffrir, je puis pâtir dans mes biens, dans ma liberté, je puis même mourir, mais me rendre, non, jamais ! » Ainsi soit-il.

PETIT CARÈME AUX HOMMES SUR LES DEVOIRS RELIGIEUX

IV

FAIRE SON SALUT

Messieurs,

Il y a, pour le chrétien, un devoir qui prime tous les autres.

Peut-être vous est-il arrivé déjà de parcourir nos Saintes Ecritures. Eh bien ! qu'est-ce que vous y avez vu ? qu'est-ce que vous y avez remarqué ? Mais il y a une chose qui éclate aux yeux : c'est que Dieu a tout fait, tout disposé, avec une sagesse admirable, pour le salut des âmes : *omnia propter electos*. Est-ce qu'il ne s'est pas révélé à l'homme ? Est-ce qu'il ne lui a pas donné sa loi ? Est-ce que, comme le dit S. Paul avec tant d'éloquence, il ne lui a pas rappelé, de mille façons, sa fin, ses destinées immortelles, pour que son regard cherchât le ciel, et que ses vertus le lui fissent mériter ? Est-ce qu'enfin, par une dernière grâce, par un dernier bienfait plus grand que tous les autres, il ne lui a pas envoyé son Fils unique, Jésus-Christ ?

Et ce Jésus qui est venu, ce Jésus dont l'Evangile est plein, comment donc le comprenez-vous ? Vous me dites que vous voyez en lui un sage, un prophète, un thaumaturge ; et vous ajoutez que sa doctrine si élevée, sa morale si pure, ses miracles si éclatants, vous font vous écrier avec l'apôtre Pierre : « C'est le Fils du Dieu vivant ! »

Très bien, Messieurs, mais n'est-ce que cela ? Et ne lui trouvez-vous pas, dans votre cœur reconnaissant, un autre titre ?

Faut-il donc vous le dire ? Il y a un nom qui n'appartient qu'à lui, un nom qu'il a mérité par ses souffrances et par sa mort ; un nom qui resplendit à jamais, en caractères de flammes, au sommet de sa croix sanglante : c'est le nom de SAUVEUR.

L'ange Gabriel l'avait dit à Marie : « Vous l'appellerez Jésus ; » et le ciel avait chanté sur son berceau, en y appelant les bergers et les rois : « Il est né aux hommes un Sauveur, *natus est vobis Salvator*. » Et voilà qu'après sa résurrection, quand il fut remonté près de son Père, les apôtres ne lui donnèrent

pas d'autre nom : c'est le Christ Sauveur. Et l'Eglise et l'humanité chrétienne tout entière le saluent ainsi ; et vous-mêmes, Messieurs, en présence de nos autels où il demeure, dans la réalité de sa chair et de son sang, vous murmurez à ses pieds, comme un cantique de foi et d'amour : « C'est Dieu, mon Sauveur. *Ecce Deus, Salvator meus*. »

Mais, Messieurs, si Dieu, si Jésus-Christ ont disposé toutes choses en vue du salut des âmes, n'en faut-il pas conclure que c'est pour vous un devoir absolument nécessaire de vous sauver ?

Aussi, vous me permettez bien de vous poser, aujourd'hui, une double question.

Vous avez une âme qui a coûté les larmes et le sang d'un Dieu : y pensez-vous ?

Ah ! dans votre vie, que de pensées vous assiègent ! Il en est, certes, de bonnes, de saintes, celles qui font de vous des pères pleins de tendresse et de dévouement, des maris pleins de fidélité et d'honneur, des citoyens pleins de conscience. Mais il en est aussi, — avouez-le, — de futiles, de coupables qui prennent plus que de raison votre cœur, et qui l'attachent aux vanités, aux plaisirs, aux joies sensuelles de la terre.

Et vous n'auriez pas une pensée pour votre âme immortelle ? Et votre vie s'écoulerait, comme l'eau du torrent, sans que vous songiez à la fin qui approche et qui vous mettra brusquement en présence de Dieu, devenu pour vous un juge ?

De grâce, Messieurs, écoutez donc Jésus-Christ qui vous presse de chercher, avant tout, le royaume de Dieu. Ecoutez donc l'Eglise qui vous crie de tout son cœur de mère, comme les anges le disaient à Loth, avant l'embarquement de Sodome : « Sauvez votre âme ! *Salva animam tuam*. »

Et ce n'est pas assez d'y songer. Que faites-vous pour votre âme ? Je vous vois tous occupés aux devoirs de votre état, aux fonctions de votre charge ; vous y mettez une intelligence, une activité remarquable, et je vous en félicite. Mais de toutes vos affaires, il n'y en a qu'une, rien qu'une, qui soit capitale et vraiment nécessaire. « Que sert à l'homme, a dit Jésus-Christ, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Vous l'entendez bien : la foi, la raison vous commandent de travailler au salut de votre âme. Ah ! si votre vie est orientée vers le ciel, si vous faites comme ces voyageurs avisés qui, s'étant assurés du chemin, le suivent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme de leur voyage, c'est bien. Mais si, au contraire, vous ne vous occupez pas de votre âme, si vous ne la tenez pas par la prière, par les sacrements, dans la grâce et l'amitié de Dieu, vous commettez la plus grande imprudence qui se puisse concevoir, car vous vous exposez à tout perdre, en perdant votre âme.

Aussi je vous en supplie, Messieurs, — et c'est pour vous-mêmes, pour vos plus chers intérêts que je vous implore, — réfléchissez aujourd'hui à cette grave question du salut de votre âme.

Ce n'est pas vous qui voudriez mourir sans prêtre, sans sacrements, pour descendre ensuite dans une fosse déshonorée, dans un sépulchre païen où pèserait sur vous, de tout son poids éternel, la justice inexorable de Dieu.

Mais alors, pourquoi attendre ? Pourquoi ne pas faire tout de suite ce que vous jugez très bon pour la fin de votre vie ? Les impies disent : « Mangeons, buvons, nous mourrons demain, *Cras moriemur.* » Manger, boire, mourir, ce n'est pas tout. Non, Messieurs, il y a autre chose, et votre cœur vous en avertit assez, votre cœur qui de lui-même, à certaines heures, est tenté de s'écrier avec le poète : « Malgré moi l'infini me tourmente ! »

Faites donc votre salut, pour qu'un jour, en possession de l'infini, votre âme puisse se rassasier, dans le ciel, des biens et des joies de l'éternité. — Voilà la vraie faim, voilà la vraie soif. Tâchez de les sentir en vous-mêmes jusqu'à en être tourmentés, et après cela, comme le juste qui, au soir de sa vie, parmi les dernières ombres d'ici-bas, s'endort doucement entre les bras de Dieu, vous pourrez tranquillement mourir. Car mourir ainsi n'est pas mourir, c'est commencer de vivre à jamais. Ainsi soit-il.

SEPT CHEMINS DE CROIX POUR LES VENDREDIS DE CARÈME

V

LA RELIGION

Avis préparatoire. — « Ce pieux exercice se fait, ou bien processionnellement par tout le peuple sous la direction d'un ou plusieurs prêtres, ou bien par chacun en particulier. Si on le fait de la première manière, à chaque station un ecclésiastique lit à haute voix la considération sur le mystère qu'elle représente... Tous auront soin de se maintenir dans une grande modestie, un silence et un recueillement parfaits ; car l'expérience montre que ce saint exercice, pratiqué avec piété et dévotion, introduit peu à peu parmi les fidèles de toutes les conditions l'usage de la méditation et la réforme des mœurs¹. »

Le recueillement de l'esprit et l'absence des conversations, la modestie dans la tenue, voilà les bonnes conditions pour faire la méditation qui accompagne le chemin de la croix. Alors on peut être attentif à la considération que fait le prêtre sur la station à laquelle on s'arrête. On se pénètre du mystère, on se repré-

sente la scène, on suit l'action du Sauveur, et on prend vraiment part au pieux exercice.

On se figure quelquefois que la méditation est une chose très compliquée et qui demande beaucoup d'efforts. C'est bien à tort ; car il n'est personne qui ne puisse se représenter la scène de l'une ou l'autre des quatorze stations, se souvenir du récit de cette scène, par conséquent y penser. Cela suffit : on a médité, et médité la Passion.

Quand on fait le chemin de croix en public et qu'il y a foule, il faut avoir soin de se maintenir dans le silence et la tenue respectueuse, et s'occuper, non des gens qui sont là, mais de l'acte du moment.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT. — Considérons que la religion est fondée sur la reconnaissance des droits de Dieu et des devoirs de l'homme. En aucun cas nous ne pouvons oublier que Dieu est l'auteur et le conservateur de la vie humaine, avec tous les dons qui en dépendent. Il a donc des droits sur nous comme l'auteur en a sur son ouvrage, et nous ne pouvons nous y soustraire sans une manifeste injustice. C'est ce qu'on exprime en disant que Dieu est le maître de la vie des hommes.

O Jésus, en recevant la sentence par laquelle le Conseil des Juifs vous condamnait à la mort, vous avez voulu nous donner un grand exemple de soumission à la volonté divine et reconnaître le droit souverain de vie et de mort que le Créateur a sur ses créatures. Imprimez dans nos esprits cette pensée fondamentale de la religion, et donnez-nous un profond sentiment des droits de Dieu et des devoirs de l'homme, afin que nous vivions dans la justice.

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — Le sacrifice de Notre-Seigneur a un caractère profondément religieux. Comme autrefois Isaac, il porte le bois de son sacrifice, et comme Isaac, il s'avance vers la montagne où il doit être immolé. Il marche avec soumission à la volonté de Dieu, qui doit être la grande règle de notre vie, parce que Dieu a le droit souverain de disposer de nos voies. Reconnaissez son souverain domaine sur nous et sur toutes ses créatures, c'est le sentiment le plus profond de toute la religion.

O Jésus, notre divin Maître, apprenez-nous à faire la volonté de Dieu, à la prendre pour guide de notre conduite, et à nous abandonner à elle, à la vie et à la mort. Nous savons qu'elle dispose nos voies avec ordre et mesure et qu'elle a pour but notre sanctification. C'est la religion qui nous inspirera et nous aidera à nous y conformer.

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — L'adoration est l'acte le plus élevé du culte que nous rendons à la divinité. Adorer Dieu, c'est reconnaître qu'il est le souverain Maître et nous tenir dans sa dépen-

¹ V^e Avertissement.

dance, à la vie, à la mort. Dieu seul mérite cet hommage suprême de notre esprit et de notre cœur, car il est seul le créateur et le conservateur de la vie humaine. Aussi est-ce le culte qu'il s'est réservé et qu'il n'est permis, sans idolâtrie, de rendre à aucune créature : « Un seul Dieu tu adoreras. »

En portant votre croix, Seigneur, vous étiez l'adorateur par excellence et vous offriez déjà le sacrifice parfait du cœur et de l'esprit, avant d'avoir offert le sacrifice sanglant de votre corps. Vous l'aviez dit en entrant en ce monde : « Mon Père, vous n'avez plus voulu du sacrifice des boucs et des génisses, mais vous m'avez donné un corps ; je suis venu, ô mon Père, pour faire votre volonté. » Nous aussi, Seigneur, nous voulons adorer la volonté de Dieu et l'accomplir en ce monde ; nous ne voulons pas marcher dans des voies qui ne soient pas les vôtres.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Contemplons Marie adoratrice. Nulle créature plus qu'elle n'a eu le sentiment et l'attitude de l'adoration ; nulle personne plus qu'elle en ce monde n'a eu la volonté conforme à celle de N.-S. Jésus-Christ. L'honneur de Dieu lui était cher au dessus de la vie, et elle immole à la divine volonté ce qu'elle a de plus précieux, son divin Fils Jésus. Ce n'est pas qu'elle ne ressente la peine et que son cœur ne soit brisé de douleur ; mais elle sait le prix du sacrifice de la croix et sa nécessité pour le salut du genre humain pécheur.

O Marie, modèle accompli du culte intérieur et extérieur que nous devons à Dieu, vous avez été par excellence l'adoratrice de la justice divine et vous lui avez offert, en Jésus-Christ, une victime d'un prix infini. Faites que, dans la condition où la Providence nous a placés, nous adorions avec lui et avec vous la volonté divine, en l'accomplissant.

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS À PORTER SA CROIX. — La religion ne doit pas se renfermer dans le secret du cœur et de la demeure, elle doit aussi s'exercer en public : elle comprend à la fois le culte privé et le culte public. Considérons d'abord Simon le Cyrénéen s'approchant du Sauveur et lui offrant son assistance. Rappelons-nous que la croix est devenue l'autel et que nous pouvons, comme lui, prendre part au sacrifice. Le saint sacrifice de l'autel est l'acte principal du culte public, celui auquel nous devons assister.

Seigneur Jésus, le sacrifice sanglant de votre croix se continue et se renouvelle dans le sacrifice mystique de la messe. Nous voulons nous presser autour de la sainte Victime et, par notre nombreuse et fidèle assistance, rendre à Dieu avec vous le culte public que nous lui devons. Nous ne voulons pas être des chrétiens honteux, mais des chrétiens qui s'affirment et qui n'hésitent pas à remplir leurs

devoirs de religion. Nous ne pourrons rien faire qui vous soit plus agréable et qui nous soit plus méritoire.

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — Considérons sainte Véronique. Non point seulement à l'écart et loin de la vue des hommes, mais en public, elle exerce envers Notre-Seigneur le culte de la piété. Elle a, comme toutes les personnes foncièrement pieuses, les sentiments de la compassion et de l'amour divin et, l'occasion se présentant, elle les met en pratique sans fausse honte et sans respect humain.

Le culte de N.-S. Jésus-Christ est devenu le grand objet de la piété chrétienne, qu'il s'agisse de la Sainte Face, des Cinq Plaies, ou du Cœur percé par la lance. C'est avec des sentiments pieux et en nous gardant des irrévérrences, qu'il faut nous approcher de notre divin Sauveur. Seigneur Jésus, dans l'auguste Sacrement où vous résidez et où vous renouvelez votre sacrifice sur nos autels, vous nous avez admis à votre intimité ; comment n'auriez-vous pas une place de choix et de préférence dans le culte, soit privé, soit public, des chrétiens ?

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — La volonté humaine est exposée à faiblir ; mais la Religion la relève et la conforme à la volonté divine. En accomplissant celle-ci, nous contractions des habitudes vertueuses, et lorsqu'elles sont acquises, elles nous font pratiquer avec plus de force et de facilité les devoirs de l'homme. Les demi-chrétiens, les chrétiens chancelants et imparfaits sont exposés à des chutes ; mais la grâce vient au secours de la nature ; elle leur communique la force surnaturelle, qui vient de Dieu et qui nous rend vaillants dans le combat spirituel contre la chair, le monde et le démon.

Seigneur Jésus, nous ne pouvons rien sans la grâce et nous ne pouvons marcher avec fermeté dans la voie de la vertu sans l'assistance divine. Mais en nous unissant à vous, dans les saintes observances de la Religion, nous puisons la force et la persévérance. Nous ne voulons point nous relâcher dans le service de Dieu, car ce serait notre perte, et c'est « aux sources du Sauveur » que nous irons étancher la soif de nos âmes.

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — La Religion rend les âmes compatissantes. Elle détruit l'égoïsme qui ne songe qu'à soi, elle amollit le cœur dur, elle établit entre les hommes le règne de la fraternité chrétienne. Considérons les saintes femmes de la ville de Jérusalem s'avançant vers Notre-Seigneur et lui exprimant, par des paroles et par des larmes, la pitié qu'elles ressentent devant les opprobres dont on abreuve la sainte Victime. Elles unissent leur douleur à sa douleur, et lui donnent le témoignage de leur présence.

O bon Sauveur, nous ne voulons pas non plus rester insensibles à votre sainte Passion. En la méditant, nous ressentirons une semblable compassion. Nous gémirons sur l'insensibilité de ceux qui ne veulent pas reconnaître les droits de Dieu, de ceux qui ne craignent pas, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique, de les renier et de les violer. Votre Religion sainte, ô bon Sauveur, nous communiquera cet esprit de pénitence et cette vraie sensibilité chrétienne.

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — Considérons que nous sommes exposés à des infirmités et à des maladies spirituelles. Nous connaissons tous par expérience la force de la tentation, l'entraînement des passions, le péril des occasions dangereuses : telles ont été les causes de nos chutes. Mais la Religion nous offre le remède à ces maladies, elle pansse nos plaies, elle cicatrise nos blessures et nous rend la santé spirituelle.

Seigneur, quand nous sommes tombés et quand notre âme meurtrie cherche le salut, c'est vers vous qu'elle se tourne. Vous l'avez dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades qui ont besoin du médecin. » Vous n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Chaque fois qu'il en sera besoin, nous recourrons aux divins remèdes que dans votre charité vous nous avez préparés, ô vous qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais sa conversion. Au pied de l'autel comme au pied de la croix, nous trouverons le relèvement.

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — Notre religion n'est pas toujours droite et pure ; elle est souvent mêlée de motifs humains et d'intentions intéressées. Le divin Maître a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Les passions troublent la limpidité du cœur et la pureté de notre regard spirituel ; il faut donc apprendre à dépouiller notre âme des intentions doubles, à purifier et à rectifier notre regard spirituel. Alors tout sera simple et droit en nous.

Seigneur, vous disiez à vos apôtres et à vos disciples : « Soyez prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. » Pour acquérir cette simplicité évangélique des véritables enfants de Dieu, il faut que nous nous dépouillions de nos convoitises et de nos passions déréglées, que nous laissions tomber la dissimulation, la duplicité et la ruse : alors nous aurons le cœur pur et nous irons tout droit à Dieu.

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — Lorsque tout va bien, que nous réussissons dans nos affaires, que notre santé est prospère et qu'on nous entoure d'estime, il nous est facile de bénir Dieu et de trouver que son fardeau est léger ; mais lorsque la souffrance nous touche, que le malheur s'abat

sur nous, qu'on nous oublie ou nous méprise, qu'il est difficile à plusieurs d'accepter la croix de l'adversité ! Alors on ne veut plus reconnaître la volonté de Dieu et y conformer la sienne, et l'on trouve que le fardeau est lourd.

C'est alors que vos disciples fidèles, ô Jésus crucifié, marchent par le chemin de la croix, avec soumission à la divine volonté, qui permet leur épreuve et les admet à goûter à votre sacrifice. Avec vous ils adorent les desseins de la Providence, qui « fait tout en faveur de ses élus ; » et comme vous, ils se font « obéissants jusqu'à la croix. » Apprenez-nous, Seigneur, à porter la croix de chaque jour !

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — La grande épreuve de la vertu, c'est la maladie et la mort. Les apparences tombent, et l'on se montre tel qu'on est au fond : patient et résigné, ou faible et impatient. Sur la croix où il est cloué, le Fils de Dieu fait homme ne pense qu'à offrir un sacrifice de la plus parfaite religion. Au lieu d'éclater en plaintes sur ses douleurs et en murmures sur l'ingratitude des hommes, il parcourt les prophéties qui le concernent et qui expriment la volonté divine à son égard. Après les avoir religieusement accomplies l'une après l'autre, il dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

A l'heure décisive, sur le lit de mort où l'infirmité nous aura cloués, faites, ô Jésus crucifié, que nous imitions votre saint abandon, que nous fassions vertueusement le sacrifice de notre vie, et que nous remettions notre âme entre les mains de Dieu, en reconnaissant pleinement que notre vie lui appartient, qu'il est notre souverain Maître, que nous sommes son domaine. Alors nous accomplirons chrétiennement les droits de Dieu et les devoirs de l'homme.

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Le chemin de la vie est bordé de tombeaux. Les deuils se succèdent au cours de notre existence, et avec ceux qui disparaissent, c'est en quelque sorte une partie de nous-mêmes qui s'en va. Qui n'a éprouvé plus ou moins ces déchirements du cœur, et quel déchirement est comparable à celui de la mère qui voit mourir son fils ? Mais la mère chrétienne, mettant sa foi au-dessus de tout, trouve dans sa religion un courage surnaturel pour faire son douloureux sacrifice et s'immoler à la divine volonté.

O Marie, vous étiez mère et la sainte Vierge était votre fils. C'est au pied de la croix que vous vous montrez l'adoratrice de la justice divine à un degré d'immolation comparable à celui du martyre. Notre-Dame de la Pitié, vous serez à jamais devant le monde chrétien l'admirable exemplaire de la religion de la mort et de la beauté du sacrifice. Les mères chrétiennes apprendront de vous cette science divine et, en vous contemplant, vous

imiteront avec un religieux héroïsme. Elevez-nous sur ces hauteurs si admirables de la religion chrétienne!

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE.
— L'existence de la terre a ses devoirs et ses besoins : nous ne pouvons nous en désintéresser et ne pas poursuivre son but. Mais la vie de l'homme dépasse la terre et a un but plus élevé, le ciel avec la béatitude éternelle et la possession de Dieu, le Souverain Bien. La mort est une fin pour les choses de la terre, mais un aboutissement pour les choses du ciel. La Religion projette sa clarté sur le redoutable passage et met dans nos cœurs les espérances chrétiennes. A sa lumière, nous avançons dans la voie finale et nous faisons le sacrifice du temps.

Que notre mort, ô Seigneur, soit le tombeau de notre volonté propre et le triomphe de la volonté divine! Que nous quittions ce monde avec un pieux élan et comme on court à la vie : non plus la vie passagère et fragile de la terre, mais la vie immortelle des élus. La Religion, qui nous suit du berceau à la tombe, nous introduira dans la bienheureuse éternité.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XVI

EN ROUTE POUR JÉRUSALEM (*suite*)

La montée d'Adoumin, dans laquelle Jésus et les apôtres s'engagèrent, en quittant la vallée du Jourdain et de Jéricho, fut toujours, dès la plus haute antiquité, la voie des caravanes aussi bien que celle des armées pour aller à Jérusalem. Le chemin est escarpé, rugueux, creusé par les torrents d'hiver et très rarement réparé. L'ascension est d'autant plus pénible qu'elle s'opère sur le flanc d'une montagne exposée au plein midi, sous un soleil de feu.

Et si — ce que la piété chrétienne aimait tant faire — vous voulez avoir une idée exacte de l'aspect du groupe apostolique aux côtés de Jésus, il faut vous représenter le Seigneur et ses apôtres vêtus d'une longue robe de laine, relevée jusque à mi-jambe et maintenue par une ceinture d'étoffe ou de cuir ; la tête, non point nue comme on les dépeint d'ordinaire, mais couverte d'un « coufflé », c'est-à-dire d'un voile en laine blanche posé sur la tête, descendant jusqu'au dessus des yeux par devant, tombant par côté sur les épaules et couvrant la nuque par derrière. Une sorte de couronne encercle ce voile sur le front et le maintient solide.

Quand, arrivé au sommet de la montée, le voyageur s'arrête pour prendre un instant de repos, il ne manque guère de se retourner vers la vallée pour promener à travers quelque

coupure de la montagne ses regards émerveillés sur le panorama qui se déroule à l'est, au sud et vers le nord.

Que de paraboles et de leçons le divin Maître, qui savait si bien profiter de toutes les circonstances, devait alors exposer à ses disciples, lassés comme lui!

Pour monter de Jéricho, figure du monde, à Jérusalem, image de la cité céleste, la route est pénible. Il ne faut pas y rechercher ses aises, *arcta est*, elle est étroite ; les bagages encombrants, orgueil, sensualité, amour des richesses, du luxe, doivent être laissés à Jéricho, c'est-à-dire aux mondains, aux voluptueux, aux gens amis des plaisirs. Pour monter avec Jésus à Jérusalem, dans la cité céleste, dans la maison de son Père, il faut se renoncer, prendre la croix de l'humilité, du dévouement, de la fatigue, des sacrifices ; ne point se laisser arrêter par les difficultés à vaincre, les obstacles à surmonter, les privations à s'imposer, les persécutions à subir.

Tandis que, au contraire, pour descendre de Jérusalem à Jéricho, c'est-à-dire pour quitter les pratiques de la vie pieuse, s'éloigner des austérités de la morale et de la vertu, suivre ses passions, la route est aisée, commode, spacieuse, *spatiosa*. Il n'y a qu'à se laisser aller aux penchants de la nature. Cette route est en pente, elle descend jusqu'à la vallée du Jourdain. Il est vrai qu'on y rencontre des Bédouins voleurs qui dépouillent l'âme de ses mérites, de ses biens spirituels, et la laissent à demi morte, perdue, si Dieu ne lui envoie quelque Samaritain compatissant qui la sauve.

Que de sujets à réflexions! Quelle matière à considérations!

Et dans la vaste plaine au-dessous de vos pieds, ce large ruban de verdure qui se déroule là-bas, si attrayant au milieu de ces paysages désolés, c'est le Jourdain, le fleuve aux souvenirs. Le Jourdain dont les eaux furent sanctifiées par le baptême de Jésus et par le séjour de Jean-Baptiste, le précurseur du Messie. Le Jourdain, témoin de tant de prodiges : le passage à pied sec des Hébreux, la descente du Saint-Esprit sur Jésus, la parole mystérieuse qui retentit sur le Sauveur à sa sortie du fleuve : « Celui-ci est mon fils bien-aimé... » Le Jourdain, aux rives encadrées de bosquets pleins de fraîcheur et d'oiseaux chantants, mais aussi repaires de serpents venimeux et refuge d'Arabes du désert, pillards et meurtriers ; le Jourdain dont les flots semblent devoir être si rafraîchissants et si purs sous ce ciel de feu, mais qui ne roulent plus, après les orages de l'hiver, qu'une eau jaunâtre et boueuse ; le Jourdain qui termine sa course dans la Mer Morte : que d'applications on peut en faire à la vie des mortels et des chrétiens!

Le Jourdain, fleuve sanctifié par le baptême du Fils de Dieu : voilà une image attristante de la destinée de grand nombre de chrétiens!

Eux aussi ils ont été baptisés dans le fleuve de la grâce. Ah! que leurs premières années après le baptême étaient belles, qu'elles s'écoulaient pures et embaumées par la foi, par la pratique alors si facile des vertus chrétiennes, sous le ciel bleu des divines espérances!

Hélas! un jour, le ciel s'est fait sombre, les orages ont grondé, des tempêtes se sont élevées, cœur et âme ont été troublés, et au lieu d'appeler à leur aide Jésus, de se jeter dans ses bras, ils se sont laissés aller jusqu'à rouler dans la *mer Morte*.

Quel contraste entre le fleuve et le lac de la malédiction! La mer Morte, quel mirage trompeur aussi n'offre-t-elle point avec ses ondes si transparentes et si bleues, qui cachent un abîme perfide au fond duquel dorment les villes de la Pentapole, jadis si florissante! Hélas! en ces parages maudits du ciel, florissaient aussi — s'il est permis d'employer cette expression — des pratiques d'une impudicité révoltante. Quel exemple à citer, pour les futurs prédicateurs de l'Evangile, de la façon dont certains crimes allument la colère divine et du châtimement qu'ils préparent!

On s'imaginerait parfois la *mer Morte* comme un grand lac aux eaux croupissantes et sales, répandant une odeur de soufre et de bitume. Eh bien! non; cette mer qui mesure une vingtaine de lieues de long sur quatre dans sa plus grande largeur, est d'un bleu ravissant, d'une limpidité qu'égale à peine l'eau des cascades qui tombent des rochers alpins. A plusieurs mètres de profondeur, on distingue parfaitement le fond et les objets qui s'y trouvent.

Cette eau pourtant si pure et si bleue est d'une saveur détestable, autrement nauséabonde que l'eau de mer. Six fois plus salée que celle de l'Océan, elle contient, en outre, de la magnésie, de la chaux, des bromures et de la soude. Sa densité est telle qu'il est impossible d'y enfoncer et de s'y noyer. A moins de se placer sur le dos, on ne saurait y nager. Un bain pris dans ses ondes provoque une éruption sur tout le corps.

Phénomène étrange: nul être organique n'a jamais pu y vivre. Aussi n'y trouve-t-on aucun coquillage, rien, sinon de petits cailloux multicolores. On n'y a jamais pêché de poissons. Ceux que le courant du Jourdain, où ils sont très nombreux, entraîne dans la mer maudite, périssent bientôt et sont ensuite rejetés sur le rivage, comme pétrifiés dans le sel.

Pas une mouette ne vient jouer sur la surface ordinairement si calme de la *mer Morte*; pas un oiseau ne passe au-dessus, sinon pour fuir en hâte ces rives qui, après quarante siècles, semblent encore frémir d'épouvante sous le cataclysme qui engloutit dans le feu et dans ces flots de bitume les villes corrompues.

Ajoutons, pour terminer ces détails, que la

« mer de Loth, » comme l'appellent les Arabes, se trouve dans la plus profonde dépression du sol connue dans le monde, 400 mètres au-dessous du niveau de la mer Méditerranée. Sans issue, c'est par l'évaporation, sous le soleil brûlant de ces contrées, qu'elle perd une quantité d'eau égale à celle que lui apporte le Jourdain, six à sept millions de mètres cubes par jour.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver une plus ressemblante image du monde séducteur, impie et corrompu, que celle de la Mer maudite. Vue de loin, qu'elle paraît attrayante dans son azur qui reflète celui du beau ciel d'Orient! Quelle séduction irrésistible semble monter de ses eaux si calmes, si transparentes! Sous la chaleur accablante de ce climat brûlant, que ses rives et ses ondes paraissent rafraîchissantes! Mais aussi quelle déception pour le voyageur las, assoiffé, qui, ne voulant point se fier à l'expérience des autres, en porte à ses lèvres pour y goûter! Des nausées autrement pénibles que la soif la plus ardente punissent celui qui succombe à la tentation.

Ainsi en va-t-il du monde. A voir les mondanités se livrer aux plaisirs, aux jouissances matérielles, à entendre leurs chants d'allégresse, on croirait que la joie est dans leur cœur, la paix dans leur âme, le bonheur dans leurs réjouissances et leurs plaisirs. Mais quelles déceptions douloureuses se préparent pour ceux qui cherchent là joie et bonheur! Quel désenchantement et quelles nausées attendent ceux qui se laissent séduire par cet aspect extérieur, croyant trouver un apaisement à la soif de bonheur qui les tourmente! Trahisons, jalousie, égoïsme, calomnies, ingratitude, humiliations, se mélangent dans la coupe qui paraissait si enchanteresse et la remplissent d'un breuvage empoisonné et enfiévrant.

Et de même que nul poisson ne peut vivre dans la « mer maudite, » nulle vertu chrétienne ne peut croître dans l'âme qui se laisse entraîner au milieu du monde, se conformant à ses usages, à ses sentiments, à ses maximes. Ainsi que les poissons du Jourdain qui s'abandonnent au courant, ces âmes meurent à la vie de la grâce et deviennent comme pétrifiées par le sensualisme, le bien-être, le respect humain et les passions.

La paix du cœur et de la conscience, le calme de l'âme, la joie du devoir accompli, tout ce qu'on pourrait appeler les mouettes de l'âme s'éloignent et disparaissent de ce lieu de perdition.

Qui pourrait dire que le divin Maître, étendant la main vers la mer maudite, ne renouvela point la malédiction qu'il avait déjà prononcée contre le monde: « Malheur au monde à cause de ses scandales! » Comment inspirer d'une façon plus saisissante, à ses apôtres et à ses disciples futurs, la haine du monde, la fuite de ses réjouissances et de ses fêtes où

tant d'exemples pernicieux deviennent un scandale pour les âmes et les perdent ?

Qui que nous soyons, quelque saint que soit le lieu où nous habitons, rappelons-nous que la terre sainte, arrosée par les ondes qu'a sanctifiées le baptême de Jésus, confine à la mer Morte. Sans la vigilance et la lutte, il est facile de se laisser entraîner dans les abîmes de la perdition.

Nous ne pouvons quitter cette contrée sans accorder un regard et un souvenir au mont qui se dresse sur la rive gauche du Jourdain et de la mer Morte : c'est le mont Nébo, si célèbre par la mort de Moïse.

Le grand législateur des Hébreux était âgé de 120 ans. Il venait d'achever d'écrire dans un livre les paroles de la Loi et, sur son ordre, les lévites avaient déposé ce livre près de l'arche d'alliance. Le peuple juif tout entier avait dressé ses tentes dans la plaine de Moab confinant au Jourdain, et n'attendait plus que l'ordre de passer ce fleuve. Il leur fit ses adieux dans un sublime chant et les bénit tribu par tribu. « Ce même jour, Jéhovah dit à Moïse : « Monte sur le sommet d'Abarim, sur le mont Nébo, au pays de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et regarde le pays de Chanaan que je donne aux enfants d'Israël pour être leur propriété. Tu mourras sur la montagne où tu vas monter et tu seras réuni à ton peuple... Tu verras le pays en face de toi, mais tu n'y entreras point. »

Moïse, le serviteur de Jéhovah, mourut là, dans le pays de Moab, selon l'ordre de Jéhovah qui l'enterra dans la vallée, vis-à-vis de Beth-Phogor. Et aucun homme n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour. Les enfants d'Israël pleurèrent Moïse, dans les plaines de Moab, pendant trente jours¹.

Et maintenant, nous continuerons à suivre Jésus montant à Jérusalem ! Tout en cheminant aux côtés du Sauveur, nous aurons plus d'une leçon à recueillir sur la manière de parcourir la route qui conduit le chrétien à la Jérusalem du ciel.

A DES ENFANTS

I

JÉSUS L'AMI DES ENFANTS

Mes chers enfants,

Si je vous posais cette question : « Avez-vous des amis ? » vous me répondriez sans doute : « Oui, j'en ai » ; et quelques-uns ajouteraient peut-être : « J'en ai même beaucoup » ; car il en est parmi vous qui, à cause de leur bon caractère et de leur enjouement, sont sympathiques à tous leurs camarades. — Mais,

vous répliquerais-je, êtes-vous bien sûrs d'avoir tant d'amis ? Le bon la Fontaine qu'on vous explique en classe, disait à propos de l'amitié :

Rien n'est si commun que le nom,
Rien n'est si rare que la chose.

En effet, l'amitié, la vraie amitié, est faite de délicatesse, de générosité, d'oubli de soi ; et en vérité ces sentiments ne sont pas si communs. Ceux que vous prenez pour des amis ne sont peut-être que des camarades avec qui vous vous plaisez parce que leur humeur s'accorde avec la vôtre, mais qui seraient sans doute incapables de se sacrifier, ou seulement de se gêner pour vous.

Cependant, mes enfants, en disant que vous avez des amis, vous ne vous tromperiez pas absolument, car vous en avez au moins un ; et cet ami, l'ami des plus pauvres et des plus disgraciés, c'est N.-S. Jésus-Christ. O la précieuse amitié que la sienne, et comme elle laisse loin derrière elle toutes les amitiés de ce monde !

Les amis que nous pouvons avoir parmi les hommes ont d'ordinaire plus de bonne volonté que de puissance. Ils sont souvent incapables de nous venir en aide. Que peuvent-ils en face d'un deuil cruel qui nous frappe, ou encore d'une infirmité incurable ? Ils pleurent avec nous ; ils prennent part à nos peines, comme ils disent, et c'est tout. Il n'en est pas ainsi de Jésus. Sa *puissance* est sans borne comme son amour. Protecteur incomparable, il peut éloigner de nous tous les dangers et nous rendre tous les biens que nous avons perdus. Mettez donc en lui votre confiance, sûrs qu'elle ne sera point trompée.

Jésus est aussi l'ami *fidèle*. « Les vraies amitiés, a-t-on dit, sont éternelles. » Assurément ; mais comme elles sont rares, ces amitiés-là ! Le plus souvent, les pauvres amitiés du monde s'en vont avec les années et les intérêts. On s'est aimé, on s'est recherché pendant l'enfance ; on s'est cru unis à jamais par ce lien si doux de l'affection. Mais le temps vient, amenant avec lui l'oubli. Il éteint peu à peu cette belle flamme de l'amitié qui semblait d'abord si vive ; et à la fin il n'en reste plus qu'un peu de cendres au fond d'un cœur refroidi. L'amitié de Jésus n'a pas de ces défaillances. Vous savez peut-être qu'à certaines saintes, à sainte Catherine de Sienne par exemple, il a fait don d'un anneau mystique. Cet anneau, symbole de la chaîne de tendresse qui l'unit à l'âme fidèle, Notre-Seigneur ne le reprend jamais. Jamais il ne manque à ses engagements ; jamais il ne nous abandonne le premier. Et même après les fautes les plus graves, après toutes les infidélités, toutes les trahisons et tous les parjures, il garde sa tendresse à l'âme pécheresse et attend patiemment son retour.

Enfin, dans cette amitié surnaturelle qui nous

¹ Deut., xxxi-xxxii.

unité à Jésus, il n'y a *pas d'absence* à craindre. Il arrive parfois que deux vrais amis vivent séparés l'un de l'autre, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'ils peuvent se rejoindre et se revoir. Mais Jésus n'est jamais séparé de ceux qui l'aiment. Quand vous pensez à lui, peut-être vous le représentez-vous vivant très loin, en Palestine, du temps de Tibère Auguste. De fait, Notre-Seigneur a vécu sa vie mortelle dans ce pays et à cette époque. Mais avant de remonter au ciel, il a promis à ses disciples de rester avec eux tous les jours jusqu'à la fin des temps. Vous savez comment il a tenu sa promesse : c'est en prenant chaque jour une nouvelle naissance dans l'Eucharistie.

Jésus est donc notre contemporain et notre compatriote. Il vit au milieu de nous; il habite notre ville. Vous pouvez aller chez lui aussi souvent que chez votre voisin ou votre meilleur ami. Sa maison, l'église, est une maison hospitalière et toujours ouverte.

Mais si Jésus réside dans le tabernacle, il réside aussi dans vos cœurs. Il y sera tout à l'heure par la communion. Sa sainte humanité sera présente en vous tant qu'elle subsisteront les espèces eucharistiques. Même après que celles-ci seront consommées, Jésus vous restera uni en quelque manière. En effet, étant Dieu, il est présent partout. Il vous suit comme votre ombre; bien mieux, il pénètre jusqu'au plus intime de votre être. Il voit vos mouvements, vos moindres gestes; il suit des yeux vos plus secrètes pensées, et jusqu'à ces sentiments obscurs qui germent dans les profondeurs de notre âme et passent inaperçus à nos propres yeux.

Ah! mes enfants, si vous étiez bien convaincus de ces vérités, si vous vous rappeliez sans cesse que Jésus est un ami tout-puissant, un ami fidèle, un ami toujours présent, comme vous seriez plus empressés à le servir et à lui plaire! Vous connaissez au moins de nom le bienheureux martyr Théophile Vénard. Ce saint missionnaire, originaire du Poitou, fut enfermé par les infidèles du Tonkin dans une cage où il resta plus de trois mois. Il supporta héroïquement sa longue torture; et cette constance inébranlable qui faisait l'admiration de ses bourreaux eux-mêmes, il la puisait dans son ardent amour pour Notre-Seigneur: « *Jesu, Deo meo, mire commiscor*, disait-il. Je m'unis à Jésus, mon Dieu, d'une manière ineffable. » Replié sur lui-même dans sa cage étroite, il pensait à son Ami divin, il vivait en lui, il s'absorbait en lui au point d'en oublier ses affreuses souffrances.

Vous n'aurez pas à affronter, je l'espère, cette terrible épreuve du martyre. Ce que Dieu demande de vous, ce sont des choses toutes simples: c'est de bien remplir vos devoirs d'enfants, d'écoliers, de chrétiens; c'est d'être dociles à vos parents et à vos maîtres; c'est

de repousser les tentations du démon sous quelque forme qu'elles se présentent. Peut-être ces sacrifices que la vie chrétienne exige, vous ont-ils jusqu'ici semblé pénibles; mais songez à celui pour qui vous le faites, et désormais vous serez plus fidèles.

Une scène évangélique que j'aime à me représenter, c'est Jésus enfant jouant sur la place publique de Nazareth. Le soir est venu. Un dernier reflet d'or s'attarde à la cime des montagnes. La brise marine a rafraîchi l'air chaud et lourd. De la vallée de Nazareth, que les anciens Juifs appelaient la vallée des fleurs, montent des parfums exquis. Dans le lointain on entend la chanson des pâtres qui ramènent leurs troupeaux. Les Nazaréens, profitant de cette heure charmante, sont sortis de leurs maisons et prennent le frais; et pendant que Marie et Joseph, assis sur leur terrassé, se recueillent et prient, Jésus joue sur la place avec ses petits camarades. Oh! qu'ils furent dignes d'envie, n'est-il pas vrai? ces camarades de l'Enfant-Jésus, ces privilégiés qui eurent le bonheur de vivre en sa compagnie et de partager ses jeux! Comme ils durent s'édifier à ses paroles et à ses exemples! Comme leur âme dut s'embaumer au contact de la sienne!

Mes enfants, si vous le voulez, vous aurez le même bonheur. Quels que soient vos défauts, quelles qu'aient été vos infidélités passées, Jésus propose à chacun de vous de devenir son ami, son intime ami. De grâce, ne repoussez pas ses avances. Laissez-vous aimer par lui; aimez-le en retour du meilleur de votre âme; et dans cette amitié céleste, je vous assure, mes enfants, que vous trouverez des consolations et des joies dont peut-être vous n'avez pas l'idée. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LIX

L'ÉTERNITÉ MALHEUREUSE

Nous voici parvenus au XIII^e et dernier article du Symbole: « Je crois la vie éternelle: *vitam æternam*. » Nous professons par ces paroles non seulement l'immortalité de l'âme humaine, telle que nous l'avons établie précédemment, mais aussi l'immortalité du corps après la résurrection générale. Nous croyons donc qu'en suite du jugement dernier, notre âme et notre corps seront pour toujours réunis et partageront pour toujours la destinée heureuse ou malheureuse à eux assignée par le souverain Juge.

Vivre toujours, ne jamais mourir: c'est le

rêve de l'homme sur la terre, comme c'était le privilège premier de sa nature. Cruellement déçu par la nécessité de la mort, ce rêve se change en réalité pour l'être humain reconstitué : l'homme ressuscité ne mourra plus, il vivra éternellement. Hélas ! cette immortalité tant souhaitée est loin de procurer une égale joie à tous les hommes : si elle comble de satisfaction les heureux possesseurs du royaume céleste, combien elle est amère et désespérante pour ceux que la divine justice a condamnés au feu de l'enfer !

L'enfer et ses supplices éternels : pensée troublante, mais pensée salutaire : la peur de l'enfer est le premier pas dans le chemin du ciel. Aussi, est-ce sans crainte que j'aborde aujourd'hui l'étude de ce dogme de notre foi. Et pour que vos convictions au sujet de l'enfer soient bien affirmées, je développerai devant vous ces trois points : son *existence*, ses *peines* et son *éternité*.

I. — *Existence de l'enfer*

Dans le langage catholique, l'enfer désigne d'ordinaire le lieu où les méchants, condamnés après la mort par la justice de Dieu, subissent dans des tourments éternels la peine de leurs péchés. Le Symbole applique aussi ce nom au séjour provisoire dans lequel les âmes des anciens justes attendaient le moment de pénétrer dans le ciel. C'est dans ces *Enfers* ou *Limbes* que descendit le Sauveur avant sa Résurrection.

Ne me demandez pas où est situé l'Enfer. Je l'ignore non moins que vous. C'est encore là un des points sur lesquels Dieu n'a pas jugé à propos de satisfaire notre vaine curiosité. Est-il placé au sein de la terre, dans ces régions embrasées qui forment, au dire des sçavants, le centre de notre globe ? Plusieurs l'ont pensé, s'appuyant sur le sens même du mot *enfer*, qui signifie *régions inférieures, souterraines*, et aussi sur les expressions de la Sainte Ecriture : *descendre dans les enfers, être englouti dans les enfers*. Mais ce sont là des conjectures qu'aucune preuve ne justifie et d'ailleurs sans intérêt. Ce qu'il nous importe de savoir, au sujet de l'enfer, c'est, avant tout, s'il existe et si par conséquent nous avons lieu de le redouter.

Y a-t-il un Enfer ? Examinons la question au double point de vue de la *foi* et de la *raison*.

1. L'Eglise nous propose l'existence de l'Enfer comme une *vérité de foi*, formellement comprise dans la Révélation. Nous ne saurions donc, sans cesser d'être catholiques, refuser de croire à cette vérité.

Il me serait facile de multiplier les témoignages tant de l'Ancien que du Nouveau Testament qui attestent l'existence de l'Enfer. Qu'il me suffise de vous citer celui du Fils de Dieu lui-même. Jusqu'à quinze fois Jésus-Christ af-

firme, dans l'Evangile, qu'il y a un enfer. Il en parle bien clairement, entre autres, dans sa parabole du mauvais riche lequel, dit-il, *fut enseveli dans l'enfer*, et les tourments que ce malheureux y endure sont bien ceux réservés aux damnés. Mais est-il rien de plus précis que la terrible sentence que Jésus-Christ déclare devoir prononcer au jugement dernier contre les réprouvés ? « *Allez, maudits, au feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges. Et, ajoute-t-il, ils iront au supplice éternel.* » (Mat., xxv.).

Il me semble qu'après cette attestation du Seigneur, toute démonstration de l'existence de l'enfer serait superflue pour des croyants. Laissons-le nier par ceux qui ne croient ni à l'Evangile, ni à une autre vie, ni même à l'existence de Dieu. Matérialistes et athées sont dans leur rôle quand ils bornent à la vie terrestre l'existence de l'homme, agrégat de matière formé on ne sait comment et se dissolvant pour devenir on ne sait quoi. Mais dans la bouche d'un catholique la négation de l'enfer serait une apostasie, le doute dans son cœur serait déjà un blasphème.

2. La *raison* d'ailleurs n'est pas moins affirmative que la *foi*. Pourquoi tous les peuples, ceux de l'antiquité aussi bien que ceux des temps modernes, ont-ils cru à l'existence d'un lieu de supplices, après la mort, pour les criminels ? Egyptiens, Grecs, Romains, mahométans et chrétiens, philosophes et poètes sont d'accord sur ce point essentiel, quelque nom qu'ils lui donnent, quelque conception qu'ils en aient. Pourquoi cette croyance universelle du genre humain, sinon parce qu'elle est gravée dans la conscience et dans la raison ?

Oui, dans la conscience. Comment expliquer sa protestation, son cri douloureux en face du mal ? Le péché que vous avez commis, personne peut-être n'en a eu connaissance. Et pourtant une voix retentit dans votre cœur qui vous accuse et vous condamne. Vous n'avez rien à redouter de la justice humaine, et vous tremblez, et vous vous troublez, et il vous semble qu'une menace est perpétuellement suspendue sur vous. Qu'est-ce donc que ce remords qui vous poursuit partout, que cette angoisse qui vous oppresse si quelque danger menace votre vie, si la mort frappe autour de vous ? Ne serait-ce pas le sentiment profond, invincible, d'une justice autrement redoutable que la justice humaine, d'une justice pour laquelle rien ne reste caché, rien ne reste impuni ? Le remords, ce n'est pas seulement le châtiment actuel du coupable, c'est surtout l'annonce du châtiment auquel il ne peut échapper, c'est comme un avant-goût des supplices infernaux.

Le crime sera puni, crie la conscience. Il faut que le crime soit puni, proclame la raison. S'il n'y avait pas d'enfer, pas de châtiment pour les criminels endurcis, dites-moi, Dieu

serait-il juste ? Quoi ! l'impie pourrait braver les lois portées par le Maître suprême, par le Roi des rois, il pourrait se moquer pendant toute sa vie des commandements divins, et, après sa mort, il n'aurait rien à redouter de ce souverain outragé, il serait traité par lui de la même manière que le sujet respectueux, obéissant et fidèle ? Non, cela n'est pas possible. Je comprends que Dieu soit plein de miséricorde ici-bas à l'égard du pécheur, qu'il diffère de le châtier pour lui laisser le temps du repentir, mais parce qu'il se réserve de faire valoir plus tard les droits de sa justice inviolable et de punir le péché avec d'autant plus de rigueur qu'il l'a plus longtemps toléré. Autrement Dieu ne serait plus ni sage, ni juste, il ne serait plus Dieu.

Qui donc voudrait pratiquer la vertu, s'astreindre aux efforts et aux sacrifices qu'elle exige, consentir aux humiliations, aux mépris, aux persécutions dont elle est souvent la victime, si elle ne devait pas attendre de récompense au delà de cette vie ? Et quelle prime, quel encouragement à donner au vice, que de le délivrer du seul frein qui puisse le retenir et le modérer, savoir, la crainte de l'enfer et des châtiments divins !

Oui, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait, au delà de cette vie, des châtiments pour les pécheurs impénitents ; il faut un enfer, lieu de supplices, pour les méchants, comme il faut un ciel, lieu de jouissances, pour les bons. La conscience et la raison humaine le déclarent, d'accord avec l'autorité de la parole divine.

II. — Les peines de l'enfer

La philosophie nous conduit jusqu'aux portes de l'enfer, mais elle ne nous fait point pénétrer à l'intérieur ; elle réclame des châtiments pour les coupables, elle en ignore la nature et la durée. La révélation heureusement supplée à son impuissance et comble cette lacune. A sa lumière essayons de nous instruire sur les châtiments des damnés. S. Augustin nous recommande vivement cette étude : « Descendons souvent en esprit dans les enfers pendant notre vie, dit-il, afin de ne pas y descendre après notre mort. »

Quels sont donc les supplices de l'enfer ? La même parole divine qui nous a attesté son existence, nous révèle aussi les peines qu'on y endure. Rappelez-vous la terrible sentence : « *Discedite a me*, séparez-vous de moi ; — *in ignem æternum*, allez au feu éternel. » La *séparation* d'avec Dieu, le *feu éternel* : voilà les deux peines qui résument toutes les souffrances de l'enfer. La première se nomme la peine du *dam*, la seconde, la peine du *sens*. Peines effroyables, comme nous allons le voir, bien que nous ne puissions ici-bas en concevoir ni en exprimer toute l'horreur.

1. La première peine des réprouvés, celle

qui leur a valu leur nom de *damnés*, c'est la peine du *dam* ou la privation de Dieu. Je vous étonnerai peut-être, mes frères, en vous disant que c'est là la peine capitale de l'enfer, celle qui est le plus intolérable à ses malheureux prisonniers. Être à jamais séparé de Dieu, privé pour toujours du bonheur de le voir, de le posséder : voilà ce qui constitue essentiellement l'enfer. Supposez que cette séparation cesse, que par delà les murs infranchissables de leur cachot, les damnés puissent apercevoir dans le ciel le rayonnement de la gloire divine, jouir des attraites de l'infinie beauté ; une joie si intense les envahirait qu'ils ne sentiraient plus leurs souffrances, qu'ils oublieraient tout le reste pour le plaisir de cette contemplation, dût-elle ne durer qu'un instant et dussent-ils acheter ce bonheur passager par des souffrances sensibles mille fois plus grandes. Mais non. L'enfer c'est la perte de Dieu, absolue, définitive, sans espoir de le revoir, de connaître de lui autre chose que son implacable justice.

La perte de Dieu. Elle ne nous est guère sensible ici-bas. Nous le connaissons si peu et nous l'apprécions si mal ! Pour un léger plaisir, pour un intérêt insignifiant, nous nous séparons de lui et c'est à peine si nous sentons quelque douleur d'avoir renoncé à lui par le péché. Nous ressemblons à ce pauvre petit orphelin qui assiste aux funérailles de son père. Pendant que tout le monde pleure sur son malheur, lui ne prend garde qu'au spectacle extérieur : la vue de la foule, les décors funèbres, les cérémonies, cela seul l'occupe, l'étonne, le ravit. Il ne comprend pas. Nous non plus, nous ne comprenons pas combien grand est notre malheur de perdre Dieu par le péché, distraits, absorbés que nous sommes par le souci de nos plaisirs et de nos intérêts.

Mais quand une fois la mort a déchiré les voiles qui nous cachaient la réalité, quand, réduisant à néant les biens terrestres qui nous séduisaient, elle a jeté l'âme en face du seul bien pour lequel elle a été créée, du seul bien qui lui reste ; alors l'âme comprend que Dieu est tout pour elle, son vrai et unique bien, sa félicité suprême, la beauté infinie qui l'attire et la ravit et, d'un élan irrésistible, elle vole à lui pour s'attacher à lui de toute la force de son amour. Et voilà que cette âme qui a perdu tout ce qu'elle croyait posséder précédemment, qui n'a plus ni parents, ni amis, ni richesses, ni honneurs, ni plaisirs, plus rien absolument de ce qu'elle aimait, dépouillée, isolée, seule en face de Dieu qui lui est tout, voilà qu'elle entend tomber des lèvres de ce Dieu la sentence épouvantable : *Discede a me, maledicte* : va-t-en loin de moi, je ne te connais pas, je te maudis. — Ah ! quel malheur ! quel désespoir ! Que n'a-t-elle compris plus tôt la vanité et le néant des choses terrestres ! que ne s'est-elle tournée plus tôt vers le bien

véritable, le préférant à tout, sacrifiant tout pour le conserver! Aujourd'hui elle le posséderait sans crainte de le perdre, elle se reposerait en lui comme en sa fin suprême, elle trouverait en lui son parfait bonheur. Il est trop tard, ses yeux ne se sont ouverts que pour constater son irréparable malheur. Désormais il ne lui reste rien, rien, éternellement rien.

Ah! mes frères, n'attendez pas à la mort pour ouvrir les yeux de votre âme. Comprenez que le grand mal ici-bas c'est ce qui vous sépare de Dieu, le péché. Hâtez-vous donc de détruire, s'il existe, ce mur de séparation; jetez-vous, enfants prodiges, dans les bras de ce Père qui vous attend et demeurez-lui désormais fidèles. Alors, vous ne redouterez plus la mort qui vous ravira tous les biens apparents, puisqu'elle vous mettra en possession du seul bien véritable qui remplira à jamais votre cœur.

2. Privés, par la perte de Dieu, de tous les biens, les damnés sont de plus accablés de tous les maux. Le feu éternel, *in ignem æternum*: voilà le supplice qui leur est réservé. Quel supplice!

Saint Patrice, apôtre de l'Irlande, ne parvenait point à toucher le cœur de ses concitoyens. Un miracle eut raison de leur obstination. Pendant qu'il prêchait, la terre s'entr'ouvrit, des flammes horribles s'en échappèrent, en même temps que des hurlements, des lamentations et des blasphèmes. Alors tout le peuple éclata en sanglots, demanda le baptême et jura de demeurer fidèle à sa foi. Est-il besoin d'un pareil prodige pour vous apitoyer sur les souffrances des damnés et vous en inspirer un salutaire effroi? Je ne le crois pas, mes frères. L'idée bien imparfaite que nous pouvons nous former de leurs maux est assez effrayante par elle-même.

Etre brûlé vif: est-il un supplice plus redoutable, une douleur plus atroce? Mais que ce supplice se prolonge indéfiniment, que pendant des mois, des années, des siècles, le feu agisse sans répit, brûlant, sans les consumer jamais, les membres, pénétrant les muscles, les os et la moelle, atteignent les plus profonds replis de l'être, ah! l'horrible vision! quelle imagination peut la concevoir sans frémir, quel cœur oserait en affronter l'épreuve? Et tel est cependant le sort des damnés. Nous n'en saurions douter après la parole du Sauveur: « Dans le feu pour toujours: *in ignem æternum*. » Un feu dont nous ne connaissons point la nature, mais qui sera sans doute à la fois matériel et spirituel, atteignant également les membres du réprouvé, et aussi son âme; un feu intelligent, proportionnant la douleur à la faute; infligeant à chaque sens, à chaque faculté de l'âme le supplice qui lui convient, selon le mot de la sagesse: « Chacun sera puni par où il a péché » (Sap. xi,

17); un feu enfin qui ne se ralentira ni ne s'adoucirait jamais.

Ajoutez à cela les remords qui déchireront sans cesse l'âme des damnés, ce *ver rongeur qui ne mourra pas*, dit Notre-Seigneur, et vous aurez un faible aperçu de ce qu'est l'enfer. « *Crucior in hac flamma*: je suis torturé dans ces flammes, » s'écriait le mauvais riche plongé dans l'enfer. Ah! qu'aucun de vous ne s'expose à faire l'expérience de ces horribles tortures!

III. — L'éternité de l'enfer

1. « Vous qui entrez, laissez toute espérance, » telle est l'inscription que le célèbre poète Dante plaçait sur la porte de son enfer fictif. Nulle sentence ne saurait mieux exprimer le suprême excès du malheur pour les damnés. Il n'est pas sur terre de cachot si profond, de prison si bien gardée, que les pauvres condamnés renoncent à tout espoir de délivrance. S'ils ne peuvent compter sur la clémence des magistrats, ils attendent toujours, si minime soit-elle, quelque chance de salut des fautes ou de la faiblesse de leurs gardiens, des concours extérieurs, de la ruse ou de la violence; et vous savez que cette confiance n'est pas toujours vaine. Mais pour les condamnés à l'enfer, plus d'espoir. Quiconque y pénètre n'en sort plus, il y est pour l'éternité. *In ignem æternum*.

L'éternité! Qu'est-ce donc, mes frères? Une idée qui dépasse toutes nos conceptions, une réalité qui répugne à toutes nos expériences, un mystère que ne peut percer notre raison, contrainte cependant de l'admettre. Ici-bas, nous ne connaissons que le temps, c'est-à-dire une succession de minutes, d'heures, de jours, d'années, de siècles, un perpétuel passage d'un état à un autre état. Mais le temps finit avec nous. Au delà de cette vie, les années, les siècles ne se comptent plus, parce qu'il n'y a plus de changement, mais un état permanent sans modification et sans fin. Toujours être, et toujours de la même manière: voilà l'éternité.

Dès lors, l'enfer éternel, c'est la persistance des damnés dans l'état que Dieu leur a fixé.

C'est donc la séparation d'avec Dieu complète, définitive, sans espoir de rapprochement ou de réconciliation. C'est donc la souffrance sans relâche, impitoyable, toujours égale à elle-même, toujours persistante. Vous connaissez cette image familière du balancier battant à droite, battant à gauche, et répétant sans cesse: *toujours, jamais!* Toujours loin de Dieu, toujours maudit, toujours déchiré de remords, toujours dévoré par le feu; jamais de repos, jamais de consolation, jamais de pardon, jamais d'espérance. Voilà le cri du réprouvé. Voilà l'horreur de son sort.

Tel est, mes frères, l'enseignement positif que nous tirons de nos Saints Livres et qui

s'impose à notre foi. Il y a un enfer et cet enfer est éternel.

2. L'existence de l'enfer, nous l'avons vu, non seulement n'est pas contestée, mais est même exigée par la raison. Aussi peut-on dire que ceux-là seuls nient l'enfer qui ont de sérieux motifs de le redouter et ne veulent pas prendre les moyens de l'éviter. Mais la raison n'est pas également affirmative au sujet de l'éternité des peines. On prétend même, en son nom, former opposition au dogme de l'enfer éternel.

Comment concilier, dit-on, l'idée de châtiements éternels avec l'idée d'un Dieu infiniment bon ? — Et d'où vient à l'homme, pourrions-nous répliquer, la présomption de demander des comptes à Dieu ? Deux choses sont certaines : Dieu est infiniment bon, et Dieu châtie éternellement le pécheur impénitent. Si nous ne voyons pas le moyen de concilier ces deux certitudes, cela prouve simplement la faiblesse de notre intelligence. — Mais il est faux que ces deux idées paraissent inconciliables. Oui, Dieu est infiniment bon, mais il est aussi infiniment juste. Et parce que sa bonté a laissé sur la terre au pécheur tout le temps de faire pénitence et lui a fourni tous les secours nécessaires pour sortir du péché, il est parfaitement équitable que sa justice s'exerce avec d'autant plus de rigueur que plus longue a été sa patience et plus pressantes ses sollicitations. N'est-ce point par sa faute et dans le plein usage de sa liberté que le pécheur se condamne lui-même à l'enfer ? Libre à lui de choisir la vie éternelle au lieu de la mort éternelle. Reprochera-t-on aussi à Dieu de récompenser éternellement ses saints ? Si une éternité de bonheur n'est pas trop pour ceux-ci, pourquoi une éternité de malheur serait-elle trop pour ceux-là ?

Mais, ajoute-t-on, ne voyez-vous pas qu'il y a disproportion entre la faute et la peine ? La justice de Dieu peut-elle pour une faute d'un moment infliger un châtiement sans fin ? — Et comment donc procède la justice des hommes ? Proportionne-t-elle la durée de la peine à la durée du crime ? Nullement, mais à sa gravité. Elle châtie d'un long emprisonnement, quelquefois même de la mort le voleur, l'assassin dont le crime a été commis en un instant. Pourquoi trouver étrange que Dieu agisse d'une façon analogue à l'égard de ses condamnés ? Le péché qu'il châtie dans l'enfer n'est-il pas un outrage volontaire et réfléchi à son infinie Majesté ? ne revêt-il pas, dès lors, une malice infinie dans son objet ? Quoi d'étonnant que Dieu le punisse par des châtiements infinis, non point en intensité, mais en durée ? — Sachez bien d'ailleurs que si le supplice est éternel pour tous les damnés, il varie d'intensité et de nature pour chacun, qu'autre est le châtiement d'une seule faute grave, autre celui d'une vie passée dans le crime ; autre la

peine du blasphémateur, autre celle du luxurieux, autre celle de l'assassin, que tous en un mot sont punis rigoureusement selon leur mérite.

Réfléchissez encore, mes frères, que la mort fixe à jamais l'homme dans l'état où elle l'a surpris. Le juste restera juste à jamais, à jamais sa volonté sera affermie dans le bien. Le coupable aussi restera à jamais coupable, sa volonté sera à jamais affermie dans le mal. Mort dans le péché et avec l'affection au péché, il ne saurait plus ni sortir du péché ni renoncer au péché. « Si l'arbre tombe au midi ou à l'aquilon, dit l'Ecclésiaste, en quelque lieu qu'il tombe, il restera. » (Eccle., xi, 3). Tombé ennemi de Dieu, éternellement il restera ennemi de Dieu, éternellement il sera châtié parmi les ennemis de Dieu.

Permettez-moi de terminer par une émouvante anecdote. Peu de temps avant la campagne de Napoléon en Russie, le comte Orloff s'entretenait avec un général russe. Tous deux, impies et voltairiens, se moquaient de la religion et surtout de la croyance à l'enfer. — Et pourtant, dit tout à coup le comte Orloff, s'il y avait quelque chose derrière le rideau ? — Eh bien ! reprit le général, convenons que le premier de nous deux qui s'en ira reviendra avertir l'autre. — Convenu, répondit le comte Orloff.

Quelques semaines après la guerre éclate et le général part avec l'armée. Or, un matin, le comte Orloff encore au lit voit tout à coup les rideaux s'écarter et devant lui le général pâle et tremblant qui lui dit : « Il y a un enfer et j'y suis. » Le comte Orloff se lève épouvanté et s'enfuit, plus mort que vif, chez un de ses amis, le comte Rostopchine, oncle de Mgr de Ségur, qui nous a conservé ce récit. Quelques jours après, un courrier apprenait que l'infortuné général avait eu la poitrine fracassée par un boulet et précisément au jour et à l'heure où il avait apparu au comte Orloff.

Le comte tira-t-il profit de cette leçon ? Je l'espère. Pour vous, mes frères, qui n'avez pas besoin d'une apparition de damné pour vous convaincre de l'existence de l'enfer, de ses effroyables peines et de son éternité, rappelez-vous cependant la parole de ce malheureux, et, bien résolu à prendre tous les moyens d'échapper à cette prison de la justice divine, redites souvent : « Il y a un enfer et, avec la grâce de Dieu, je n'irai pas. » — Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 februarii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 7 mars 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente. — V. Péril de la famille, 161.

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux. — V. Le devoir de la confession, 165.

Sept Chemins de Croix pour les vendredis de Carême. — VI. La réparation, 166.

A des enfants. — II. La sauvegarde de l'innocence, 169.

Treasure d'histoires sur la Sainte Vierge. — III. Marie et les nécessités d'ordre matériel (*fin*), 171.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES PÉRILS DE L'HEURE PRÉSENTE

V

PÉRIL DE LA FAMILLE

Mes frères,

On a dit que le siècle présent, qui se vante pourtant si fort d'élever à la science, au progrès, le plus magnifique édifice qui ait jamais été construit, était surtout un siècle de démolition.

Et c'est vrai. Toutes les vieilles institutions de nos pères, marquées du sceau du génie chrétien, chancellent et tombent, les unes après les autres, sous les coups furieux et les poussées brutales d'une impiété qui, comme Satan, a l'audace de braver le ciel et de se mesurer avec le Tout-puissant lui-même.

Déjà je vous ai montré, en des tableaux, hélas ! trop réels, comment la foi, la religion, la conscience sont mises en péril, et non seulement mises en péril, mais comment elles succombent, chaque jour davantage, en des âmes qui ne sont plus chrétiennes que de nom.

Aujourd'hui, c'est du côté de la famille que je voudrais porter vos regards.

La famille ! cette création merveilleuse où Dieu a mis, plus encore que dans ses autres œuvres, si je puis ainsi dire, toute sa sagesse, toute sa puissance et tout son cœur, la famille qui a traversé tous les siècles, avec des fortunes si diverses, qu'est-elle devenue parmi nous ?

Voilà la question. Eh bien ! elle est en péril comme tout le reste, et c'est ce que nous allons voir en examinant successivement comment elle naît, de quoi elle vit et à quoi elle tend, de nos jours.

PREMIÈRE PARTIE

Comment naît la famille ? — La famille, d'après l'enseignement de l'Eglise, naît de deux

choses : c'est d'une part l'amour humain qui incline à s'unir deux êtres faits l'un pour l'autre ; et d'autre part, c'est la bénédiction de Dieu qui descend sur cet amour et qui le rend sacré.

Impossible, mes frères, de séparer ces deux choses. Voilà des jeunes gens qui s'étant rencontrés, ont entendu chanter au fond de leur âme le cantique de la vie qui s'éveille et qui aspire à se propager ; ils se conviennent plus encore à cause des qualités, des vertus qui les distinguent, qu'à cause des avantages qu'ils peuvent attendre l'un de l'autre. Et en vérité, tout est bien dans leur union. Ils ont consulté Dieu qui leur a répondu, dans la prière ; ils ont pris l'avis de leurs parents, qui leur ont marqué une tendresse plus vive encore. Et ils s'aiment, non pas dans ce qu'il y a de fragile en eux, dans les charmes d'une beauté que le temps va flétrir, mais ils s'aiment dans la plus noble portion d'eux-mêmes, dans leur âme toute belle, toute rayonnante des grâces divines.

Et, après cela, ils se vont au pied des autels y célébrer leurs noces. Les autels, c'est là que, bien des fois déjà, ils se sont agenouillés ; c'est là que, naguère encore, tous deux communiant au même amour, à l'amour sacré du Christ, ils ont mangé ensemble le pain qui nourrit les enfants de Dieu.

Et maintenant, ils disent d'une même voix émue, avec le même accent de foi : « Seigneur, nous voici, bénissez-nous ! »

Et Dieu, en même temps qu'ils se lient l'un à l'autre par le plus solennel, mais aussi par le plus doux des serments, Dieu verse sur eux, dans le sacrement de mariage, toutes les bénédictions dont son cœur est plein.

A la bonne heure, mes frères ; c'est fait ! Ces époux qui sortent du temple s'appartiennent pour toujours, et dans leur foyer sanctifié par Jésus-Christ on verra naître et grandir une nouvelle famille qui sera tout à la fois leur œuvre et celle de Dieu.

Mais, mes frères, est-ce qu'il en est toujours ainsi ? Hélas ! Pourquoi faut-il que j'aie à vous dénoncer l'une des plus tristes et des plus grandes plaies de ce temps ?

A part des exceptions, nombreuses encore sans doute, mais toutefois trop rares, combien de familles ne procèdent pas, ne viennent pas de la source sainte que je viens de dire !

Et sans parler des unions qui se célèbrent sans prières et sans prêtre, et qui n'ont guère pour décor qu'une salle d'hôtel où l'on mange et où l'on boit peut-être plus que de raison, avec des éclats de voix et des rires qui soulignent encore mieux l'injure qui est faite à Dieu ; sans parler de ces unions dont les païens eux-mêmes n'auraient pas voulu, parce

qu'ils estimaient justement que le foyer de l'homme doit s'appuyer à la religion ; qu'est-ce que c'est donc que la plupart des mariages ? N'y cherchez pas ces sentiments profonds qui honorent l'humanité, tant ils sont nobles et désintéressés.

Un grand orateur a dit que les agents trop ordinaires des unions matrimoniales d'aujourd'hui c'étaient la passion, l'intérêt, la vanité, la légèreté, la mauvaise foi ; la passion qui veut jouir et qui rêve de fêtes voluptueuses, l'intérêt qui convoite une dot, la vanité qui escompte un nom, un titre, un grade, une fonction sociale, la légèreté qui se hâte sans prendre garde aux désillusions du lendemain, la mauvaise foi enfin qui cache, qui déguise des défauts, des infirmités, des vices trop réels sous des qualités et des avantages qu'on n'a pas.

Et si encore on regardait le mariage comme un sacrement où il faut apporter une conscience purifiée de ses péchés !... Mais pour beaucoup, ce n'est qu'une formalité, à laquelle on se soumet pour faire comme tout le monde.

Comment en effet s'y prépare-t-on ?... Est-ce que vous ne le savez pas ? On s'y prépare en songeant aux toilettes qu'on portera, aux parents et aux amis qu'on invitera, à la soirée qu'on donnera, aux festins qu'on servira ; que sais-je ? Pendant des jours d'activité et de fièvre, rien n'est oublié, rien, excepté la chose essentielle qui est de recevoir la grâce de Dieu.

On s'en va, au dernier moment, s'agenouiller pour une confession qu'aucun examen n'a précédée et qu'aucune contrition n'accompagne. Et puis, voici qu'au milieu d'un brillant cortège, on s'avance, le front haut, vers les saints autels, et l'on demande à Dieu, ou plutôt on le force d'être le complice d'un sacrilège.

Et que voulez-vous que fasse Dieu ? Sans doute, le consentement mutuel des époux prononcé à haute voix, et devant témoins, oblige l'Eglise à enregistrer leur union désormais indissoluble ; mais Dieu qu'ils ont offensé ne leur doit rien.

Que dis-je ? Au lieu des bénédictions qu'il répand sur les noces chrétiennes, ce sont des menaces qui descendent sur les profanateurs du sacrement que S. Paul, avec tant d'éloquence, appelle « grand dans le Christ et dans l'Eglise. »

Et dès lors, mes frères, comment la famille qui commence à ce moment-là même, ne serait-elle pas sous le coup des malédictions divines ? Comment ne serait-elle pas exposée, non pas seulement aux épreuves qui sont la condition ordinaire de la vie humaine, mais à des tourments, à des calamités qui nous étonnent parfois, et qui ne sont cependant que le juste châtimement de l'outrage fait à Dieu ?

Vous le constatez vous-mêmes, et vous le dites : jamais il n'y a eu autant qu'aujourd'hui

d'unions mal assorties, jamais autant de divorces, jamais autant de familles dans les larmes, les deuils, la ruine, le déshonneur et tous les maux qui font du foyer domestique un enfer anticipé. Pourquoi ? Je viens de vous en donner une raison, en voici une autre.

II

De quoi vit la famille ? — La famille, née de l'amour béni et sanctifié par Dieu, vit aussi de l'amour aidé et fortifié par Dieu, et cet amour a un nom, dans la langue catholique : il s'appelle le sacrifice.

La famille vit des sacrifices du père. C'est le père qui doit prendre sur lui les plus grosses fatigues, les travaux les plus accablants ; il doit se dépenser sans compter pour sa femme et ses enfants, et quand il est chrétien, voyez donc comme il tourne son regard vers le ciel, et c'est d'un cœur pénétré qu'il dit à Dieu : — O Père, faites que je sois père comme vous et que je tire de moi-même, à force de générosité, la vie de tous les miens, et non seulement la vie de leur corps par le pain quotidien, mais la vie autrement belle et sainte de leur âme, par le fruit de mes leçons et l'exemple de mes vertus !

La famille vit des sacrifices de la mère. Y a-t-il rien de plus beau qu'une femme, faible cependant, et qui trouve dans son cœur un courage héroïque pour passer des jours sans repos et des nuits sans sommeil, et parmi tant d'émotions, les unes parfois bien douces, et d'autres souvent bien cruelles, conduire toute une maison ? Y a-t-il rien de plus beau qu'une femme qui s'abandonne entre les mains de Dieu et qui, chaque jour, en des prières qui jaillissent du plus profond de son être, lui dit : — O Père, faites que je sois mère autant que vous le voulez ! J'ai enfanté dans la douleur, je ne refuse pas de nourrir et d'élever mes enfants dans la douleur, *non recuso laborem*.

La famille vit des sacrifices des enfants. Si la foi les anime, ils rendent à leur tour, à leurs parents vieilliss, hors d'état de se suffire à eux-mêmes, ce qu'ils en ont reçu d'affection et de dévouement.

Et la famille ainsi, par tous ces services réciproques qui vont de l'un à l'autre, qui mêlent et fondent tous les cœurs dans un seul cœur, toutes les âmes dans une seule âme, — *cor unum et anima una*, — la famille grandit, prospère, et elle monire à tous les regards ce que peut l'amour chrétien pour la paix, la joie et l'honneur d'une maison.

Mais, mes frères, là où Dieu ne règne pas, dans les familles où il n'y a ni foi, ni religion, est-ce que le sacrifice y est ? Est-ce qu'on l'y rencontre ?

Oui, il y est ; mais je vais vous dire de quelle façon. Il y est, comme dans les temples

païens où l'on immolait à toutes les passions défilées de tendres et innocentes victimes.

O cruauté ! ô barbarie des temps anciens ! C'étaient des enfants, des jeunes hommes, de pures jeunes filles que l'on couronnait de fleurs et qu'on immolait à des dieux altérés de sang et impatients de carnage.

Voilà les sacrifices qu'on rencontre aujourd'hui dans un grand nombre de familles.

Ce sont des maris qui sacrifient leurs femmes ; qui prennent, qui dévorent pour leurs seules jouissances, le bien, la fortune qu'elles leur ont apportée. Et si ce n'était que cela encore ! Mais avec leur dot, c'est leur cœur, c'est leur vie, c'est leur honneur qu'ils immolent, et vous savez bien comment : en les délaissant, malgré la foi jurée, pour des liaisons qui les blessent jusque dans les dernières fibres de leur âme, et qui leur sont plus sensibles que la mort.

Ce sont des pères qui sacrifient leurs enfants. Ils devaient les bien élever, leur donner des croyances et des pratiques religieuses ; ils devaient leur laisser un nom honoré, et sinon une fortune agrandie, du moins l'héritage qu'ils ont reçu eux-mêmes de leurs pères ; et au lieu de cela, c'est l'impiété, la ruine et la honte.

Ce sont des femmes qui sacrifient leurs maris. La plus belle parure de la femme, c'est la religion ; son triomphe, c'est le devoir. Mais quand elles n'ont plus de religion, le luxe les fascine, les fêtes les attirent, les romans les perdent, les joies sensuelles les dépravent, et, de folie en folie, de chute en chute, elles en viennent à ravager le foyer domestique, comme si le feu du ciel y était descendu, et elles accablent leur mari à la banqueroute, ou bien à quelqu'un de ces crimes dont les journaux sont pleins, et qui est un scandale de plus jeté en pâture à la curiosité publique.

Ce sont des mères qui sacrifient leurs enfants. Ah ! je sais bien que l'amour maternel est ce qu'il y a de plus fort ici-bas ; mais cependant il semble bien que, sous l'action des doctrines et des mœurs de ce temps, il n'ait plus les flammes et les ardeurs qu'il faudrait.

Combien de mères, en effet, qui, n'étant plus chrétiennes, trahissent leurs devoirs les plus sacrés !

Elles devraient reculer devant le divorce, et il en est qui s'y précipitent, au mépris des lois de l'Eglise, et je dirai plus, au mépris des lois de la nature elle-même. — Elles devraient élever l'âme de leurs enfants, aussi bien qu'elles soignent leur corps, et il en est qui ne voient en eux, permettez-moi cette expression qui, du reste, n'est pas de moi, qu'un joli petit animal dont les grâces naissantes leur font honneur. — Elles devraient les marquer, de bonne heure, du sceau du baptême ; elles devraient leur apprendre sur leurs genoux, entre

leurs bras caressants, à connaître et à prier Dieu, et il en est qui les laissent grandir sans baptême et sans religion. — Elles devraient se dresser, comme des lionnes, contre les ennemis de leur foi et de leur innocence, et il en est qui se taisent, qui laissent faire, quand elles ne sont pas complices.

Les fables païennes racontent qu'il y avait en Crète un monstre à qui l'on offrait, en pâture, à des époques fixes, des jeunes gens et des jeunes filles choisies parmi les plus nobles. Et des pères, et des mères, oui, vous l'entendez bien, des mères se résignaient à un aussi abominable sacrifice.

Il y a parmi nous, mes frères, un monstre plus redoutable que le Minotaure antique. Celui-ci ne dévorait que les corps, tandis que le démon de l'impiété et de la luxure dévore les âmes ; et combien de mères, chez qui le sens chrétien et le sens moral aussi sont tombés, lui livrent leurs enfants ! et ceux-ci, par les blasphèmes qu'ils entendent ou qu'ils lisent, par les compagnies qu'ils fréquentent, par les manifestations antireligieuses où ils sont mêlés, deviennent chaque jour et plus incroyants et plus pervers.

O mères qui m'entendez, ne frémissiez-vous pas dans votre âme, de tant de choses qui demeureront, dans l'histoire, la condamnation et la honte des tristes temps où nous sommes ?

Enfin, mes frères, ce sont des enfants qui sacrifient leurs parents. Est-ce que l'ingratitude filiale, le mépris, la révolte, sont rares aujourd'hui ? Combien d'enfants qui ont grandi et qui vivent sans religion, étendent un père, une mère sur la croix, et quelle croix, grand Dieu ! je ne puis mieux la comparer qu'à celle du Christ lui-même. Ils crucifient leurs mains, en y prenant l'argent qui doit payer leurs débauches ; ils crucifient leurs pieds, en les obligeant à des démarches, à des allées et des venues humiliantes ; ils les couronnent d'épines, ils les abreuvant de fiel et de vinaigre, en les accablant de soucis, de peines et de chagrins ; ils leur percent le cœur, en ruinant leur maison, en déshonorant leur toit, en faisant de leur nom, jusque-là sans tache, un nom méprisé, et quelquefois plein d'infamie.

Ah ! c'en est trop, mes frères ! Notre-Seigneur, sur sa croix, s'est écrié : « *Consummatum est*, tout est consommé ! » C'était, dans sa bouche, le chant de l'amour triomphant ; mais dans la famille, c'est un cri de douleur : *Consummatum est*. Cette famille, naguère encore, riche, heureuse, considérée, où l'avenir promettait de si belles, de si riantes espérances, cette famille est tombée, non pas sous le poids du malheur, ce qui lui vaudrait encore le respect, mais sous les justes coups de la vengeance de Dieu, et elle en demeure à jamais blessée, meurtrie pour le temps et pour l'éternité.

III

Oui, je dis bien, mes frères : pour l'éternité. Car, à quoi tend la famille ici-bas ? Quelle fin, quel but doit-elle poursuivre et réaliser ?

Née de l'amour, vivant de l'amour, elle doit tendre encore à l'amour qui est Dieu possédé dans le ciel.

Aussi, voyez donc, mes frères, dans les familles chrétiennes, comment il y a autre chose que les intérêts de la terre, qui fait battre et vibrer à l'unisson les âmes : c'est la pensée de se sauver et de conquérir ensemble le ciel.

Voilà l'ambition qui les tient, voilà la passion qui les domine.

Et ce sont des époux qui s'animent au bien, qui se rappellent mutuellement les grands devoirs de la vie chrétienne, et qui les accomplissent ensemble. Ce sont des époux qui ont, si je puis dire, les mêmes lèvres pour prier et communier, le même cœur pour aimer et servir Dieu. Ce sont des époux qui ne se contentent pas des amours éphémères de la terre : s'aimer un jour et mourir ensuite ! Non, non ; ils rêvent par delà le temps, par delà la tombe, des amours qui ne passent pas, des amours éternelles.

Et ce sont des parents qui ne craignent, qui ne redoutent rien tant pour leurs enfants que ce qui peut souiller leur âme et la rendre indigne du ciel.

Dans les premiers siècles, des mères admirables, des mères martyres de leur foi, comme les Perpétue, les Félicité, se jetaient aux genoux de leurs enfants et leur disaient : « Mon enfant, par pitié pour ta mère, ne trahis pas Jésus-Christ ! »

Une reine de France disait à son fils : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que coupable d'un péché mortel. »

Oh ! les nobles paroles ! Et quand des parents les répètent au foyer domestique, quand ils donnent volontiers, de grand cœur, à Dieu leur fils pour le service des autels, leur fille pour la vie du cloître ; quand, à force de leçons et de beaux exemples, ils en ont fait des chrétiens intrépides qui ne connaissent qu'un seul mal, le péché, et qu'un seul bien, le ciel, Dieu les regarde avec une complaisance infinie et il leur fait sentir qu'il est content d'eux.

Ce sont enfin des enfants qui préparent, qui ménagent à leurs parents les secours de la religion, au moment où ils vont quitter le monde. C'est l'heure de la séparation, elle est toujours cruelle. Mais le prêtre est venu ; il est venu avec des paroles de paix, il est venu avec les grâces de Dieu, il est venu avec le saint viatique, il est venu avec les onctions des mourants, avec les indulgences de l'Eglise, et sur ce lit d'agonie, parmi les derniers embrassements, les derniers adieux, il est descendu une lumière divine... La mort n'était

plus la mort, c'était le commencement de la vie. O époux, ô parents, ô enfants ! consolez-vous, ne pleurez pas, vous ne vous quittez un instant que pour vous retrouver bientôt, tous ensemble, dans les bras et sur le cœur de Dieu !

Voilà, mes frères, ce qui se passait, il n'y a pas encore bien longtemps, dans toutes les familles de notre France si catholique.

Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, hélas ! c'est un très grand nombre de familles qui n'ont qu'un but, qu'un idéal : jouir le plus possible des biens présents.

Le ciel, l'éternité ? Que leur importe ! On dit que la reine Elisabeth d'Angleterre fit un jour cette abominable prière : « Seigneur, donnez-moi cinquante ans de règne, et je renonce à ma part de paradis ! »

Si ce n'est point la parole que l'on entend dans bien des familles, du moins celles qu'on y prononce ont le même sens : s'enrichir, s'amuser, réussir, briller dans le monde, jouir d'une bonne santé, vivre de longues années, tout se borne là !

Et alors on voit des femmes qui ne font rien pour convertir leurs maris. Jamais un mot qui leur rappelle qu'ils ont une âme à sauver. Jamais une prière qui les touche, qui pénètre leur cœur et qui les ramène à Dieu. Et s'ils tombent malades, s'ils sont en péril de mort, point de prêtre ! Point de prêtre pour les absoudre ! Plus tard peut-être, à la dernière extrémité, quand le moribond n'aura plus ni regard, ni voix, ni connaissance, on l'appellera ; mais il aura beau se presser, il n'arrivera que pour sentir l'amère douleur de ne pouvoir rien faire pour une âme qui est déjà partie.

On voit des maris qui laissent mourir leurs femmes sans sacrements. Peut-être auraient-elles désiré se réconcilier avec Dieu, avec l'Eglise ; peut-être leur regard qui s'attachait à quelque vieux christ, à quelque image sainte pendue encore à la muraille, était-il une muette supplication. Mais non ; voici les sueurs de l'agonie ; les forces s'épuisent, les yeux se ferment, le cœur s'éteint, c'est fini ; et qui sait si les restes de cette chrétienne, couverts, ô ironie des mots ! d'immortelles, ne serviront pas à quelque bruyante manifestation contre Dieu ?...

On voit des enfants traiter leurs parents comme s'ils n'avaient pas d'âme à sauver. Déjà ils ont pris leurs biens, leur maison, le fruit de leur travail ; du moins faudrait-il leur assurer une autre maison qui est la maison de Dieu, d'autres biens qui sont les biens du ciel. Mais ils ne s'en inquiètent point. Ils n'ont pas prié pour les convertir, ils ne prient pas davantage pour les sauver ; et c'est d'un œil sec, d'un cœur glacé, qu'ils les voient s'en aller, sans secours et sans pardon, au tribunal de Dieu.

Ils leur feront de belles obsèques, ils couvriront leur dépouille de fleurs, ils les enseveliront dans une riche sépulture, ils graveront leur nom, la date de leur mort, et leurs regrets sur le marbre...

O vanité, ô néant de la terre ! C'est ainsi que la famille, que Dieu a créée pourtant pour que le père, la mère, les enfants se soutiennent, s'entraident et au besoin se relèvent mutuellement sur le chemin ardu, difficile du ciel, c'est ainsi qu'elle a méconnu ses premiers devoirs, ses devoirs les plus nécessaires.

Il fallait vivre, les yeux et le cœur fixés vers l'éternité, pour s'y rendre tous ensemble, et s'y retrouver un jour, parmi des joies et des extases infinies ; et au lieu de cela, ils ont suivi le chemin de la perdition. O mon Dieu ! je ne connais pas vos jugements, je sais que votre miséricorde et votre amour permettent toujours d'espérer ; mais cependant, je ne puis m'empêcher de trembler, de gémir et de m'écrier : *Où sont-ils ?*

Oui, où sont-ils ? Dans quelle géhenne, maintenant qu'ils sont tombés entre les mains du Dieu vivant, rendent-ils plus ardentes encore les flammes qui les dévorent, en s'accusant mutuellement des supplices qu'ils endurent ?

Détournons nos yeux, mes frères, d'un tel spectacle, pour regarder la famille chrétienne parvenue au terme, et entrée dans le beau royaume du ciel. Le bonheur de tous s'y augmente du bonheur de chacun ; la gloire du père et de la mère descend sur les enfants, et les enfants, à leur tour, renvoient à leurs parents un rayon de leur propre gloire ; et en voilà pour des siècles et des siècles...

Eh bien ! mes frères, c'est là qu'il faut aller ; et c'est là que je souhaite qu'un jour, dans une pareille extase, vous entendiez, non plus seulement de la bouche de l'Eglise qui a consacré votre alliance, mais de la bouche de Dieu qui vous admettra aux noces éternelles, cette parole ou plutôt ce cantique de nos Saints Livres, à l'adresse des époux chrétiens : « *Ecce sic benedicetur homo...* Voilà comment l'homme, le père, la mère, les enfants, la famille tout entière seront bénis ! » Ainsi soit-il.

PETIT CARÈME AUX HOMMES SUR LES DEVOIRS RELIGIEUX

V

LE DEVOIR DE LA CONFESSION

Messieurs,

Si c'est le premier et le plus nécessaire de vos devoirs de sauver votre âme, comment, par quels moyens pouvez-vous le faire ?

Voilà la question que vous me posez sans doute aujourd'hui ; et soyez sûrs que je n'en-

tends pas la fuir, mais que je veux y répondre avec toute la franchise, toute la loyauté et aussi tout le cœur, toute l'affection que vous êtes en droit d'attendre de moi.

Le moyen de sauver votre âme, à vrai dire, je n'en connais qu'un.

Un navire vogue en pleine mer ; il fend les flots dans sa marche rapide ; mais tout à coup une tempête éclate, les vagues le secouent rudement, et voilà qu'un cri d'épouvante retentit : c'est le navire qui sombre, entraînant avec lui, dans les abîmes écumeux, des centaines de vies humaines. Mais, au milieu de cet effroyable désastre, des débris du navire reviennent à la surface des flots, et des passagers sont assez heureux pour s'en saisir, pour s'y attacher, et ils y trouvent le salut.

Croyez bien, Messieurs, que ce que je viens de dire n'est point une vaine image. L'humanité a fait naufrage, elle a sombré, un jour, dans les flots du péché originel. Mais la miséricorde de Dieu a ménagé aux hommes — et c'est le mot dont se servent les grands Docteurs de l'Eglise — une planche de salut.

Et cette planche de salut, vous l'avez déjà nommée de son vrai nom, c'est la confession.

Aussi, Messieurs, vous importe-t-il grandement de vous confesser.

Et pourquoi, du reste, ne vous confesseriez-vous pas ?

Est-ce que vous ne croiriez pas à la confession ? Mais vous y avez cru dans votre jeunesse, alors que vous vous sentiez si heureux d'avoir le pardon de vos fautes. Mais, Messieurs, vous y croyez pour vos enfants et pour vos femmes. Car, avouez-le, vous trouvez bon que tous les vôtres s'en aillent, de temps en temps, porter leur conscience au tribunal de la pénitence, et ce n'est pas vous qui les en détourneriez, tant vous avez la conviction qu'il y a là une vertu salutaire, une divine influence dont ils bénéficient d'abord, et vous ensuite par surcroît.

Pourquoi ne vous confesseriez-vous pas ? Est-ce que vous penseriez qu'il n'est pas digne de vous de vous confesser ?

Je ne nie pas, Messieurs, que la confession ne soit en elle-même humiliante. Mais n'y a-t-il pas des remèdes pleins d'amertume, et que vous prenez cependant sans vous plaindre ? Dans votre vie déjà longue, et peut-être tourmentée, ne vous est-il point arrivé d'être obligé à des démarches, à des sollicitations qui mettaient votre amour-propre en fâcheuse posture ? Et pourtant vous vous y êtes résignés.

N'oubliez pas une chose, Messieurs : c'est que, dans la confession, l'homme disparaît, avec son savoir, avec ses talents, avec ses dignités, ses titres, sa naissance, sa fortune, son âge, pour ne plus laisser que le pécheur ; et le pécheur, dites-moi, le pécheur, quand bien même il aurait sur son front toutes les cou-

ronnes de la terre, s'appelât-il Louis XIV, Napoléon, Bossuet, Corneille, Victor Hugo, n'est-il pas à sa place, à la place qui lui convient, quand, à genoux, il accuse les iniquités qui l'ont déshonoré devant Dieu ?

Pourquoi ne vous confesseriez-vous pas ? Est-ce que, par hasard, vous pourriez soutenir que vous n'avez pas besoin de le faire ?

Il y a, Messieurs, une excuse que les hommes, parfois, ne craignent pas d'invoquer. « Je n'ai ni tué ni volé, » disent-ils... Voyons, Messieurs, ce n'est pas sérieux. Assurément vous n'avez ni tué ni volé, sans quoi vous ne seriez pas ici. Vous seriez justiciables d'un autre tribunal que celui de l'Eglise. Mais n'y a-t-il donc que l'assassinat et la rapine qui soient des péchés ? Cherchez bien, et vous en trouverez d'autres qui sont assez nombreux et assez graves pour que vous ne soyez pas tentés de répéter cette phrase imprudente autant qu'elle est sotte : « Je n'ai ni tué ni volé ; je ne me confesse pas. »

Vous vous confesserez, Messieurs ; et si vous me permettez de vous le dire, ce n'est pas seulement parce que Jésus-Christ vous le commande, parce que l'Eglise vous l'ordonne : c'est parce que, dans les temps où nous sommes, il faut que vous puissiez être contents de vous-mêmes. Et n'avez-vous pas déjà assez de sujets de tristesses ? Ne souffrez-vous pas déjà assez, et dans votre âme de chrétiens, et dans votre cœur de Français, de tant de choses qui blessent à la fois la Religion et la Patrie ?

Je sais qui vous êtes, Messieurs ; je connais les beaux sentiments, les saintes indignations qui vous animent, et c'est précisément pour cela que je vous demande de ne pas ajouter encore à tout ce qui vous froisse, cette souffrance intime d'une conscience qui voit son devoir, et qui hésite, recule et finit par laisser passer le temps marqué pour l'accomplir.

Vous n'aurez pas, Messieurs, cette faiblesse ; mais vous voudrez, coûte que coûte, obéir à l'Eglise et chercher, dans une bonne confession, la paix et le salut de votre âme.

Le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la Guerre à une époque où la France s'honorait d'avoir de tels hommes à la tête de son armée, après des années d'indifférence vis-à-vis de ses devoirs religieux, finit par céder un jour aux instances de son admirable fille, Madame de Puységur ; et quand il se fut confessé, et qu'avec ses officiers il eut fait ses Pâques, il était si pénétré de joie qu'il ne s'en tint pas d'écrire son bonheur.

C'est cette joie intime et profonde que je vous souhaite, Messieurs. Vous en êtes dignes ; et si, pour ma part, j'avais pu de quelque façon contribuer à vous la donner, j'en remerciais Dieu, et c'est de toute mon âme qu'en pensant à vous, je chanterais, comme un hymne d'action de grâces, l'Alleluia de

Pâques devenu pour vous, ainsi que pour le Christ, l'Alleluia de la résurrection et de la vie. Ainsi soit-il.

SEPT CHEMINS DE CROIX POUR LES VENDREDIS DE CARÊME

VI

LA RÉPARATION

Avis préparatoire. — Le Souverain Pontife Benoît XIV « dans le désir de voir le pieux exercice du Chemin de la Croix se répandre toujours de plus en plus pour l'utilité spirituelle du monde catholique, exhorte les curés de quelque localité ou ville que ce soit, à enrichir leurs peuples d'un si grand trésor en introduisant parmi eux cette salutaire dévotion. » Et le pape insiste « pour que les peuples, instruits des richesses que renferme le Chemin de la Croix, embrassent cette dévotion avec plus de ferveur et en retirent plus de profit pour leurs âmes¹. »

Nous sommes donc en présence d'une dévotion catholique ; et si nous comprenons bien la dévotion, nous devons nous y porter avec un esprit catholique, mettant le sentiment de l'Eglise au dessus de notre sentiment privé dans le choix des meilleures dévotions. Lorsque nous faisons en public ce pieux exercice, il devient l'une des dévotions de la paroisse et l'assemblée des fidèles en retire plus de fruits spirituels.

Nous avons vu précédemment qu'il « contribue à la réforme des mœurs. » Les mœurs chrétiennes regardent la vie de famille et le milieu dans lequel nous passons notre existence ; plus elles y sont en honneur, plus nous sommes entraînés par le bon exemple à les pratiquer nous-mêmes. Il y va de l'intérêt de tous, comme de la gloire de Dieu. Nous n'avons pas évidemment la prétention de séparer la dévotion du Chemin de la Croix de la Religion elle-même ; mais elle en fait partie et est un moyen efficace de l'entretenir en nous.

Continuons donc cette méditation simple et populaire de la Passion de N.-S. Jésus-Christ et, en en pénétrant nos esprits et nos cœurs, devenons des chrétiens plus fervents, animés d'un vrai désir de notre salut et de notre sanctification.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT. — Personne n'a eu comme N.-S. Jésus-Christ le sentiment de la grandeur de Dieu, de sa sainteté et de son éternelle justice ; personne n'a eu comme N.-S. Jésus-Christ le sentiment de l'opposition que le péché fait aux perfections divines et de la haine que Dieu a nécessaire-

¹ X^e Avertissement.

ment pour le mal. C'est ce sentiment divin de l'offense que les pécheurs ont faite à Dieu et des réclamations de la Justice divine qui a déterminé N.-S. à se faire le grand Réparateur. Il n'a pris un corps et une âme, il ne s'est fait homme que pour offrir la réparation et opérer la réconciliation entre Dieu et les hommes.

O Fils de Dieu fait homme, qu'aviez-vous besoin de tant souffrir et d'immoler votre nature humaine dans les supplices de la Croix ? Vous avez voulu exciter en nous le sentiment de la réparation et faire de vos disciples un peuple de réparateurs. Votre Eglise ne cessera d'offrir avec vous à Dieu le juste tribut de ses expiations et de ses satisfactions ; et, dans cette société sainte, qui est en réalité un corps mystique dont vous êtes le chef, vous ne cesserez de continuer votre œuvre et de procurer la gloire de Dieu.

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — La Croix est à la fois le symbole et l'instrument de l'expiation. Plus les membres fidèles de votre sainte Eglise participent à votre esprit, ô Jésus, plus ils ont à cœur d'apaiser la Justice divine offensée par les crimes de la terre. Ayant choisi la Croix comme le moyen le plus approprié à la Rédemption du genre humain, vous répandez dans l'Eglise entière et dans chacun de ses membres fidèles votre esprit de sacrifice. Beaucoup ne se contenteront pas de faire le nécessaire pour leur salut, ils se feront victimes, quoique à des degrés divers, et ils s'associeront à vos sentiments religieux.

Donnez-nous, Seigneur, d'avoir l'intelligence surnaturelle du mal essentiel qui contient le péché, de l'injure qu'il fait à la Bonté et à la Sainteté essentielles de Dieu, de la nécessité de son expiation. Alors nous songerons au grand devoir chrétien de la satisfaction et nous ferons amende honorable pour les péchés du monde et pour nos propres offenses.

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — La Croix est à la fois l'instrument et le symbole du sacrifice. Les croix de la vie, ce sont toutes les peines et toutes les épreuves de notre existence. Voilà la matière, à la portée de tout le monde, du sacrifice ; il suffit de les accepter et de les porter en esprit de religion et de satisfaction, car personne n'en est exempt et il n'est personne qui ne puisse en faire un moyen de réparation. Si nous comprenions bien nos devoirs, nous commencerions par les accepter avec résignation, par les porter dans la patience, par les souffrir en esprit de pénitence.

La nature, Seigneur, n'aime pas à souffrir ; elle se plaint, elle gémit, elle s'attriste, parfois même elle se révolte et blasphème. Non, nous ne voulons pas être des révoltés ; nous voulons être plutôt des résignés et des patients,

Mais pour cela il faut que la foi nous éclaire et que la religion élève nos cœurs. Si nous sommes tombés sous le poids de l'épreuve, nous voulons nous relever avec vous et marcher courageusement dans la voie de la perfection chrétienne. Répandez sur nous la lumière de la foi, afin qu'elle nous guide.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Dans ce corps mystique qui est l'Eglise et qui continue l'œuvre du salut sur la terre, Marie, mère de Jésus, tient le premier rang. Elle a éprouvé sept grandes peines qu'on appelle ses sept douleurs, et qui ont été sa suprême épreuve en ce monde. Elle a été associée à la croix et au sacrifice de N.-S. Jésus-Christ comme aucune créature ne le sera jamais ; et, en les souffrant avec un incomparable amour de Dieu, elle a participé le plus abondamment aux satisfactions du Réparateur par excellence.

O Marie réparatrice, nous vous contemplons, non plus dans les joies, mais dans les douleurs de votre maternité divine. Nous admirons, tout en compatissant à vos sept douleurs, jusqu'à quel degré elles ont élevé vos sacrifices et combien elles vous ont associée à la croix du Rédempteur. Vous avez eu l'esprit de victime dans toute son intensité et toute sa beauté, et personne, après Jésus, n'a jamais offert au ciel une expiation aussi digne d'être présentée à Dieu. Faites que nous y participions.

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX. — Notre existence sur la terre a deux aspects : un côté de joie et un côté de peine. Elle a certainement ses agréments et ses plaisirs légitimes, ses satisfactions et son bonheur naturels ; mais elle a également ses fatigues et ses douleurs, ses épreuves et ses larmes. Telle est la condition humaine. Nous ne sommes pas foncièrement chrétiens tant que nous ne cherchons que la jouissance et que nous refusons l'épreuve de notre existence. Mais si nous avons abusé des dons de Dieu pour l'offenser, si nous avons été pécheurs, le devoir de la pénitence s'unit à celui de la résignation pour nous faire accepter notre épreuve et y trouver le moyen de notre pénitence.

Donnez-nous, Seigneur, l'esprit de patience et l'esprit de pénitence dont nous avons besoin pour porter chrétiennement l'épreuve de la vie et pour offrir à Dieu notre part de réparation ; c'est ainsi que nous porterons avec vous la croix et que notre existence ici-bas sera méritoire. Nous vivrons ainsi dans la justice et dans la vérité, comme il convient à des chrétiens.

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — Dans la voie d'expiation où elle est entrée, la personne adorable de N.-S. Jésus-Christ a reçu des outrages et sa nature humaine a été meurtrie. La réparation considère

la personne sacrée du Sauveur, les insultes faites à sa face, les blessures faites à son cœur. Une tendre pitié anime ses amis et, dans leur compassion, ils essuient sa face, consolent son cœur, adoucissent ses amertumes et réparent l'outrage. Que ne fait pas l'amour divin quand il est uni au sentiment de la réparation et qu'il se préoccupe de la gloire de Dieu ?

Mais quel portrait de l'outrage que la sainte Face ! Est-il possible de le regarder sans ressentir les injures faites à notre Sauveur, et gémir sur l'ingratitude de ceux qui l'offensent ? Quel cœur chrétien ne ressentirait les insultes faites à Notre-Seigneur pendant la Passion, et renouvelées par les pécheurs ? Non, nous ne ressemblons pas à Notre-Seigneur quand nous ne voulons point pardonner les offenses et que nous ne songeons qu'à les venger. Seigneur Jésus, donnez-nous un esprit chrétien.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — En répandant son esprit dans l'Eglise, qui est son corps mystique, le Fils de Dieu fait homme a excité des dévouements qui ne se contentent plus de la simple patience et de la simple résignation dans les peines de la vie, de la simple pénitence ou contrition de ses péchés. Eclairés par la foi, entraînés par l'exemple de Notre-Seigneur, ils acceptent les propos et les humiliations, les oublis et les manquements d'égards, les offenses de toutes sortes qu'ils rencontrent sur le chemin de la vie. Ce n'est pas qu'ils y soient indifférents et qu'ils ne sentent l'injustice qu'on leur fait, ou les froissements de leur amour-propre ; mais s'élevant au dessus des créatures qui les ont blessés, ils s'en servent comme d'une matière propre à la pénitence et à l'expiation. Ils plaignent même ceux qui les leur causent.

Ceux-ci, Seigneur, vous suivez de plus près dans le chemin de la croix et sont plus morts à eux-mêmes. La grâce les a élevés au dessus de la nature et les rend bien plus sensibles à l'honneur de Dieu qu'à leur propre gloire. C'est dans leurs sacrifices personnels qu'ils puisent la réparation.

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — Il y a les larmes du cœur comme il y a les larmes des yeux. Ici c'est l'amour divin qui les fait verser : larmes de la pitié et de la compassion, larmes de la pénitence et du repentir, larmes de la religion et du saint amour. La pitié chrétienne devient facilement réparatrice, car le même sentiment d'amour qui la fait se réjouir de l'honneur de Dieu la fait s'attendrir sur l'offense de Dieu.

Elles se sont multipliées et répandues partout, ces femmes de Jérusalem qui pleuraient sur le chemin du Calvaire et entouraient le Sauveur de leur compassion. Les âmes pieuses ne quitteront plus Notre-Seigneur et trouveront, dans leur pitié même, l'aliment intarissable de la réparation. Quand les passions

mauvaises se raniment et crient de nouveau qu'il faut crucifier Jésus-Christ, entourons l'autel et manifestons notre fidélité. C'est à l'heure du péril qu'il faut être là.

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — La Sainte Ecriture reconnaît en nous deux hommes : le vieil homme né en Adam, le nouvel homme né en Jésus-Christ. Le vieil homme est reconnaissable à la triple convoitise, qui est un amour déréglé des biens de la terre, des honneurs du monde, des plaisirs de la vie. « Chacun est entraîné par sa convoitise » personnelle, qui est la cause de ses faiblesses et de ses chutes. Selon l'avertissement de l'Apôtre, c'est à chacun de crucifier son vieil homme avec ses vices et ses convoitises.

Nous sommes tombés, Seigneur Jésus, et la triple concupiscence a été la cause de cette triple chute de l'humanité. Il nous fallait un Rédempteur, qui relevât notre nature déchue et nous régénérât dans la grâce. Donnez-nous la force de dominer nos appétits déréglés et de vivre dans la tempérance chrétienne : alors ce sera le nouvel homme qui dominera en nous avec « sa justice, sa sainteté et sa vérité. »

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — La Sainte Ecriture nous avertit de « dépouiller le vieil homme, avec ses vices et ses convoitises », et de « nous revêtir du nouvel homme qui a été créé en Jésus-Christ dans la bonté et la justice, la sainteté et la vérité. » Sur le Calvaire où nous a conduits le chemin de la croix, nous assistons au dépouillement de Notre-Seigneur, et c'est bien le lieu où il convient de nous dépouiller de notre orgueil, de notre cupidité et de notre volupté. Ce sont ces passions qui font mourir nos âmes, lorsque nous les laissons exercer en nous leurs ravages et tarir les sources de notre vie chrétienne.

C'est parce qu'ils comprennent cette obligation de la mortification chrétienne que tous vos vrais disciples, ô saint Rédempteur, sont attentifs à réprimer leurs passions mauvaises. Nous voulons la comprendre et nous appliquer à dompter nos appétits déréglés. Nous savons que c'est en extirpant les racines mauvaises que nous ferons place aux bonnes plantes et que notre âme se revêtira des vertus chrétiennes. Voilà le sacrifice auquel vous conviez tous les hommes et que nous voulons accomplir en nous.

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — Pendant qu'on attache Jésus-Christ à la croix avec les clous, et que la Victime expiatrice est élevée entre le ciel et la terre pour accomplir notre Rédemption, selon l'avertissement de l'Apôtre « crucifions avec lui notre vieil homme, » l'homme de péché qui n'a que trop vécu en nous. Comment pourrions-nous prendre part à l'expiation de Notre-Seigneur,

si nous ne commençons par le devoir de la mortification chrétienne ? Alors le nouvel homme règnera en nous et fera ses œuvres de bonté et de justice, de sainteté et de vérité.

« Portant dans notre corps la mortification de Jésus-Christ, » nous serons alors des victimes agréables au Seigneur. Nous lui offrirons notre humilité sur les ruines de notre orgueil, notre chasteté sur le sacrifice des voluptés du monde, notre désintéressement sur le renoncement à la cupidité des biens de la terre. Attachez tous ces vices à votre croix, ô Jésus, et renouvelez dans les vertus chrétiennes la face de notre âme.

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — La vie chrétienne a ses joies et ses consolations, ses fêtes et son épanouissement, et nous savons par expérience qu'elle nous rend heureux. Mais elle a aussi son côté austère, elle a des devoirs à remplir, des vertus à pratiquer, et elle ne saurait pactiser avec le péché. Elle ne fait grâce à aucune passion mauvaise, à aucun vice. C'est cette mauvaise nature qu'il nous faut nécessairement crucifier en nous, si nous voulons vivre avec Jésus-Christ et ne pas mourir éternellement.

Mais ce combat spirituel de la grâce et de la mauvaise nature est l'occasion de nos victoires, la preuve de notre vertu, le témoignage de notre amour. Vous vous glorifiez, Seigneur, d'avoir pour disciples des personnes qui savent ainsi se vaincre elles-mêmes, qui deviennent vertueuses en sacrifiant leurs inclinations mauvaises, et qui se font gloire de marcher à votre suite dans la voie où votre sainte Religion les entraîne. Donnez-nous de mourir au monde et à nos passions, pour vivre avec vous.

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS À SA MÈRE. — Dans la personne divine de N.-S. Jésus-Christ, la souveraine justice a reçu la réparation parfaite et des satisfactions d'un prix infini. Unie à Jésus d'une manière incomparable par les liens du sang et par les liens de la grâce, la Sainte Vierge offre une réparation et des satisfactions supérieures à celles que tous les anges et tous les saints peuvent offrir. Elle avait tenu Jésus enfant sur son sein, elle le tient mort et victime entre ses bras ; et, avec toute la majesté et la grandeur d'âme que lui donne sa qualité de mère du Fils de Dieu fait homme, elle présente au ciel et à la terre le tout-puissant Médiateur de religion et de réparation. Elle a contribué à fournir le Sauveur du monde.

Les saintes femmes et saint Jean, le disciple bien-aimé, se tenaient avec elle au pied de la croix et s'unissaient au sacrifice expiatoire. Nous aussi, nous voulons être les auxiliaires de la réparation et nous nous rassemblerons souvent autour de l'autel où s'offre le saint sacrifice. Nous y joindrons les bonnes œuvres

de la vie chrétienne, une part de pénitence et de mortification, comme il convient aux membres de l'Eglise animés de l'esprit de Jésus-Christ.

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE. — Les œuvres de péché sont des œuvres de mort, les œuvres de la grâce sont des œuvres de vie. Ensevelissons dans le même tombeau l'homme de péché et les œuvres de mort qu'il a commises. Faisons vivre en nous l'homme de la grâce et les œuvres de vie qu'il accomplit. Tout cela a été symbolisé dans le Baptême, qui a fait de nous de nouvelles créatures et nous a communiqué une nouvelle vie.

Alors nos mérites et nos bonnes œuvres, nos pénitences et nos sacrifices, nos mortifications et nos expiations seront agréables au Seigneur. Unis à Jésus-Christ « comme la branche à la vigne, » tous ensemble membres vivants de l'Eglise, qui est son corps mystique, nous offrirons en lui et avec lui une réparation qui ne cessera plus, aussi pleine et aussi digne que possible de la Sainteté de Dieu, de sa Justice et de sa Bonté, de sa Grandeur et de son Amour. Ce sera le fruit de la Passion que nous ne cesserons de méditer et d'accomplir en nous.

A DES ENFANTS

II

LA SAUVEGARDE DE L'INNOCENCE

Tatum est enim regnum celorum.

Le royaume des cieux est à ceux qui vous ressemblent.

Mes enfants,

L'Evangile nous raconte qu'un pharisien nommé Nicodème alla trouver Jésus, la nuit, par crainte des Juifs. Cet homme, bien qu'il fût un personnage considérable et docteur en Israël, eut le bon esprit de s'humilier devant le Maître ; et reconnaissant son origine divine, il lui demanda le secret de la vie éternelle. « C'est, répondit Jésus, de naître et de redevenir enfant. »

Cette scène évangélique en rappelle une autre que j'ai eu occasion de vous conter déjà. Un jour que des femmes se pressaient autour de Jésus pour le prier de bénir leurs enfants, les apôtres importunés les repoussaient de la voix et du geste ; mais le bon Sauveur les réprimanda et leur dit : « Laissez venir à moi ces petits enfants, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

Un autre jour, enfin, il prit entre ses bras un enfant et, ses apôtres faisant cercle autour de lui, il leur dit : « Si vous ne vous transformez pas et si vous ne devenez semblables

à ce petit enfant, je vous le déclare, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.»

**

Toutes ces paroles de Jésus s'éclaircissent l'une par l'autre, et de leur rapprochement une vérité se dégage : c'est que pour plaire à Dieu et entrer au ciel, il faut être enfant ou le redevenir.

Cet enseignement évangélique a de quoi nous surprendre. Proposer comme modèles aux chrétiens, aux apôtres eux-mêmes, non des esprits célestes, mais des enfants ! Il semble bien pourtant que ces modèles ne soient pas irréprochables. Sans compter leur faiblesse et leur ignorance, les enfants les meilleurs ne manquent pas de défauts. Vous-mêmes, mes chers petits, vous n'avez pas la fatuité de vous croire parfaits ; et si l'amour-propre vous aveuglait à ce point, vos malicieux camarades, à défaut de vos parents et de vos maîtres, se chargeraient de vous détromper. Cependant Jésus vous propose à notre imitation ; il nous prescrit de suivre votre exemple. Comment expliquer cela ? Une comparaison familière nous aidera à entrer dans la pensée du Maître.

Le printemps va venir bientôt ; il réveillera les germes enfouis dans le sol et les échauffera de ses rayons. Alors de chacune de ces graines sortira une tige verte, aimable et gracieuse dans sa fraîcheur première. Plus tard, des maladies pourront s'abattre sur elle, car les plantes n'en sont pas plus exemptes que les hommes ; mais à sa naissance elle est pleine de force et de santé, et semble prendre un élan vigoureux vers la vie.

Il en est ainsi des petits enfants lorsqu'ils viennent au monde ; quelle fraîcheur de teint ! quelle transparence dans leur regard ! Déjà peut-être portent-ils en eux le germe de certaines maladies héréditaires, la phthisie, par exemple, mais il n'y paraît pas. Leur petit corps, frais et rose, a le charme de la feuille nouvelle et du blé qui lève.

Même fraîcheur, même pureté dans leur âme. Le péché originel qui la souillait dans le principe a été effacé par l'eau régénératrice du baptême ; et s'il en reste quelques vestiges, prédispositions vicieuses par exemple, ce ne sont que des tendances obscures qui se cachent au fond de leur âme, comme du limon au fond d'un lac limpide. Les poètes ont chanté à l'envi les grâces du premier âge ; mais ce qui en fait le charme, ce n'est pas seulement la bonne foi, la voix qui veut tout dire ou les pleurs vite apaisés : c'est surtout la pureté et la candeur. Avant les premières fautes graves, l'enfant ressemble à Adam et Eve avant la chute ; il vit comme eux dans un paradis d'innocence et le regard des anges se pose sur lui avec ravissement.

Vous comprenez maintenant, mes enfants,

l'enseignement du divin Maître. Aux adultes, aux hommes faits qui sont engagés dans le péché, il dit : « Pour entrer dans le royaume des cieux, il faut vous purifier, il faut revenir à votre simplicité première. » Il vous dit à vous-mêmes : « Mes enfants, restez des enfants ; gardez bien cette innocence qui vous rend si agréables aux yeux de Dieu. »

Oui, mes enfants, gardez bien votre innocence ; veillez sur elle comme sur la prune de vos yeux. Prenez garde de la perdre, car il est incomparablement plus difficile de la conserver que de la recouvrer.

On a dû vous expliquer à l'école la différence entre ces deux branches de la médecine : la thérapeutique et l'hygiène. La thérapeutique essaie de guérir les maladies, l'hygiène les prévient. La thérapeutique est une science bien incertaine encore : il est peu de remèdes dont l'efficacité soit constante et démontrée ; l'hygiène donne des résultats plus positifs. Prenons, si vous voulez, un exemple très simple. Plusieurs d'entre vous ont été atteints de cette maladie qu'on nomme la pneumonie ou fluxion de poitrine. Ils sont restés alités de longues semaines ; ils ont causé à leurs parents bien des fatigues et bien des inquiétudes. Or, pour vous épargner cette maladie si pénible et si douloureuse, il eût suffi peut-être d'une simple précaution : éviter un refroidissement, ne pas boire quand vous étiez en sueur.

Il en est des maladies de l'âme comme des maladies corporelles ; il est plus facile de s'en préserver que d'en guérir. Si au cours d'une promenade vous passez à côté d'un puits profond, pour n'y point tomber vous n'avez qu'à continuer votre chemin. Mais si vous vous y jetez par imprudence, que de peine pour vous en tirer ! Le péché, et spécialement le péché d'habitude, est comme ce puits profond ; avec quelques précautions on se préserve de la chute ; mais pour se relever, qu'il faut d'efforts laborieux et opiniâtres ! Plusieurs y travaillent toute leur vie sans pouvoir y réussir. Suivez donc, mes enfants, la pressante recommandation du Sauveur à ses apôtres : « *Vigilate, veillez !* » Oui, veillez sur vos regards, sur vos fréquentations, sur vos lectures ; tenez-vous constamment sur vos gardes afin de ne pas contracter de maladie morale, afin de ne pas choir dans le gouffre du péché, en un mot, afin de ne pas prendre une de ces fâcheuses habitudes qui vous causeraient plus tard d'amers regrets.

Ce qui devrait encore vous exciter à la vigilance, c'est la vue des conséquences funestes que peut entraîner un seul péché. Adam et Eve ne firent dans l'Eden qu'une seule faute, et sur cette faute unique pullulèrent des maux innombrables. En punition de leur désobéissance, ils furent condamnés à la maladie, au travail, à la mort. Toute leur descendance

y fut condamnée comme eux ; et s'il y a aujourd'hui sur la terre tant de pécheurs, tant de criminels, tant de misérables torturés par la faim, par le remords, par le désespoir, la responsabilité en remonte au premier homme et à la première femme.

Vous êtes tentés, n'est-il pas vrai ? de maudire Adam et Eve pour avoir empoisonné l'humanité dans sa source ; mais prenez garde d'imiter leur triste exemple et de créer, à votre détriment, un nouveau péché originel, c'est-à-dire de déposer en votre âme un germe morbide qui serait pour elle une cause de corruption et de mort. Un homme jeune encore, faisant sa confession générale, s'accusait d'avoir prononcé pendant sa vie environ quatre-vingt-dix mille blasphèmes. Quatre-vingt-dix mille blasphèmes, et peut-être quatre-vingt-dix mille péchés graves, parce que, faute de veiller sur ses paroles, il avait contracté dans son enfance une déplorable habitude !... Ce seul exemple montre assez éloquemment la triste fécondité du mal.

A ce propos, permettez-moi de vous mettre en garde contre une illusion assez commune à votre âge. Aux enfants qu'il veut séduire, le démon tient parfois ce langage : « Fais ce péché, et ce sera le dernier. Goûte une fois, une seule, au fruit défendu, pour voir, pour satisfaire ta curiosité, et ce sera fini. » Mes enfants, ce n'est là qu'un piège grossier. Le proverbe dit qu'un malheur ne vient jamais seul : le péché ne vient pas non plus sans compagnon. Il n'est généralement que le premier anneau d'une longue chaîne. Les journaux, dans leurs faits-divers, rapportent souvent qu'un ouvrier, pour s'être trop approché d'une machine, a été saisi par l'engrenage : la main y a passé d'abord, puis le bras, puis le corps tout entier. C'est ainsi que l'habitude entraîne plus loin qu'on ne voulait d'abord. Tel ivrogne invétéré l'est devenu sans presque s'en apercevoir. Il a bu d'abord par complaisance, pour faire comme les camarades ; puis par plaisir ; enfin boire est devenu pour lui un besoin, une nécessité. Il voit bien, le malheureux ! que sa passion le débilité, met sa famille à la gêne et compromet son éternité. Mais il est poussé par une habitude qu'il a rendue impérieuse et presque fatale. Veillez donc, encore une fois, mes enfants, et défiez-vous du péché si vous ne voulez pas être saisi, mordu et finalement broyé par ses dents cruelles.

Dans quelques instants, Notre-Seigneur va vous visiter par la communion. Jésus est le médecin des âmes : si la vôtre est languissante ou malade, si elle a commencé à contracter une funeste habitude, priez-le de l'extirper avant qu'elle ne s'enracine. Jésus est la

lumière du monde : demandez-lui de vous ouvrir les yeux s'il en est besoin, et de vous pénétrer de cette vérité que le péché est votre plus grand ennemi. Vous livrer au péché, c'est abdiquer votre dignité, vous exposer à des misères infinies et vous suicider en quelque sorte. Comprenez bien cela, mes enfants, et vous aurez pour le mal une profonde horreur, une répulsion invincible. Ainsi, conservant jusqu'à la fin votre innocence, vous resterez frais et purs comme des lys qui viennent de s'épanouir. Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

III

MARIE ET LES NÉCESSITÉS D'ORDRE MATÉRIEL

(fin)

Pie IX sauvé d'un accident. — Le bon pape Pie IX, si cher à la Vierge Immaculée, a été préservé par elle d'une manière bien évidente, lors du terrible accident du 12 avril 1855, dans l'église de Sainte-Agnès hors les murs.

Le Saint-Père s'y était rendu avec un nombre considérable de cardinaux et de prélats, afin d'y assister à une cérémonie religieuse et d'y recevoir ensuite les hommages du collège de la Propagande.

La cérémonie terminée, le pape et la nombreuse assistance étaient réunies au premier étage, dans une vaste salle préparée à cet effet. Les poutres du plancher étaient sans doute vermoulues ; car, au moment où les présentations allaient commencer, un épouvantable craquement se fait entendre, le plancher s'effondre, brisé par le milieu dans toute sa longueur. Un silence de mort suspend un moment tout cri, toute respiration. Une voix seule se fait entendre, vibrante et suppliante : c'est celle du pape qui s'écrie, au milieu de la stupeur générale : « *Madonna Immacolata ! Sainte Vierge Immaculée !* » Au même instant tout croule, le trône du Saint-Père tombe en avant ; un pélemêle horrible, augmenté par une épaisse poussière de plâtre, fait croire un moment que tout est perdu, que le pape est mort, que tous sont tués.

Cependant, après quelques secondes, chacun revient à soi, et le sauvetage commence. Le pape est relevé ; il est sain et sauf ; il n'a pas une blessure, pas une égratignure ; ses vêtements mêmes ne sont pas déchirés. Il tient encore sa tabatière, qui porte l'image de la Vierge Immaculée. Il prie, il rend grâces. Il voit avec émotion sortir des décombres, l'un après l'autre, sans blessure, sans confusion sérieuse, le cardinal-vicaire (dont la soutane seule et le manteau de soie rouge étaient restés dans la bagarre), le cardinal Antonelli (qui

avait eu la présence d'esprit de s'accrocher à une poutre, où il était demeuré suspendu), tous les autres cardinaux, tous les prélats de sa suite, tous ses serviteurs, dont pas un seul, chose inexplicable! n'avait été blessé. Il en avait été de même des cent et quelques élèves de la Propagande : deux seulement, qui avaient cru se sauver en sautant par une fenêtre, furent trouvés blessés sérieusement par des échaldas de vignes, sur lesquels ils étaient tombés. Mais il n'y eut pas une seule mort à déplorer. Humainement parlant, la plupart, sinon tous, devaient périr dans cet effroyable accident.

La chère *Madonna Immacolata* de Pie IX, en sauvant son grand serviteur, et avec lui tous ceux qui l'accompagnaient, voulut laisser au Saint-Père un petit souvenir de sa protection en cette mémorable circonstance : le cristal qui recouvrait l'image de la Vierge Immaculée sur la tabatière du pape avait été légèrement touché à l'endroit même de la tête de la Vierge ; et de ce point partaient, en forme de rayons, douze belles petites fêlures qui, chose admirable! correspondaient aux douze étoiles dont la tête de la Vierge était entourée. Le pape garda précieusement cette tabatière, contresignée, pour ainsi dire, par la bonne Vierge.

Le Mois de Marie au milieu des eaux. — Le miracle arrivé dans l'église de l'Immaculée-Conception, lors du désastre de Johnstown, a produit dans toute l'Amérique une immense sensation. Grand nombre de personnes peuvent certifier le fait. — Lorsque l'effroyable inondation se déchaîna sur Cambria-City, la cérémonie du mois de Marie était en pleine célébration ; l'église était comble de gens qui, au bruit terrible des flots s'approchant, eurent le temps de fuir au dehors. En quelques minutes l'église était sous l'eau jusqu'à la hauteur de quinze pieds. L'inondation ravageait l'intérieur aussi bien que l'extérieur, brisant tout sur son passage. Et lorsqu'on put enfin rentrer dans l'église, le spectacle d'une dévastation complète affligea tous les yeux. Un seul objet avait échappé à la fureur des flots : la statue de la Sainte Vierge, parée et ornée pour le mois de Marie, se montrait intacte, comme le jour où on l'avait placée. Les fleurs, les couronnes, jusqu'au voile en dentelles même : tout était propre et intact. Impossible d'y voir le plus petit dégât. Et les traces gravées sur les murs montraient à tous, à quinze pieds de hauteur, que la statue, placée à trois pieds du sol, avait été, par suite, au-dessous de douze pieds d'une masse d'eau furieuse qui l'avait respectée sans y toucher. Quiconque a vu cette statue au milieu des vestiges de l'inondation ne peut douter du miracle et est obligé d'avouer qu'il y a là du surnaturel.

Prière à N.-D. de Liesse exaucée. — Par une chaude et belle journée de juillet 1870, un jeune homme, un paysan, dont les traits respiraient la franchise et la loyauté, s'arrêtait devant la petite église de Notre-Dame de Liesse, pèlerinage bien connu des environs de Laon. Un vieillard aux cheveux blancs et une femme déjà âgée, mais que la douleur semblait plus accabler encore que les années, l'accompagnaient.

C'était un pauvre soldat que la guerre qui venait d'éclater rappelait sous les drapeaux, et qui, avant d'entrer en campagne, avait voulu se placer sous la protection de celle que l'on appelle le Secours des chrétiens. Ses vieux parents venaient avec lui implorer la Vierge miraculeuse. Trop faibles tous deux pour accomplir leur pèlerinage à pied, ils avaient loué une modeste voiture, pendant que leur enfant, préluant déjà aux fatigues et aux souffrances des marches forcées, avait franchi, pieds nus, les quatorze lieues qui séparaient son village de la chapelle de Notre-Dame. Oh ! sans doute, elle toucha le cœur de Marie, cette douleur ardente et vraie du père et de la mère ; sans doute Marie vit d'un œil agréable la foi simple, mais ferme, du jeune soldat, et résolut d'exaucer sa prière filiale.

Trois mois plus tard, nous retrouvons à Boulogne le jeune pèlerin, faisant partie d'un de ces vaillants bataillons de chasseurs à pied dont la bravoure et la solidité étonnèrent bien souvent nos ennemis. Oh ! certes, plus d'une fois, soit en montant la garde, soit en se promenant sur le sable de la grève, il a pensé à son père, à sa mère, à la chapelle de Notre-Dame de Liesse. Oui, plus d'une fois, avant de s'endormir sous sa tente, il a baisé la petite médaille de cuivre, souvenir de son pèlerinage. Mais soudain un ordre arrive ; l'armée de la Loire a besoin de secours, il faut aller bien vite s'opposer à l'invasion qui s'étend sur la France de tous les côtés à la fois.

Notre soldat fait partie de ce convoi qui devait passer par Rouen et de là se rendre au Mans, mais qui fut décimé dans l'épouvantable accident arrivé près de Critot. Il fut un des plus exposés. Au premier choc qu'éprouve le wagon où il se trouve, il croit à une attaque de l'ennemi, et, en brave chasseur, il saute sur son chassepot ; mais bientôt il voit combien grande est son erreur ; un nouveau choc se fait sentir, le wagon emporté s'élance, brise tout devant lui et escalade la locomotive. Le pauvre soldat n'a plus conscience ni de son être ni de ce qui se passe autour de lui ; tout s'abîme et s'effondre à ses côtés. Quand il revient à lui, il aperçoit ses camarades broyés, mutilés, morts ou mourants ; et lui, élevé de plusieurs mètres au-dessus du sol, est menacé à chaque instant d'être précipité sous la roue de la machine... Eperdu, atterré, il baise sa médaille et mur-

mune cette prière, en songeant à sa mère : « Notre-Dame de Liesse, ayez pitié de moi, sauvez-moi ! »

Tout à coup, il aperçoit un de ses malheureux compagnons qui vient de subir l'horrible sort qu'il redoute : la roue de la machine a séparé la tête du tronc ! A cette vue, ses yeux se troublent, son cerveau s'égaré, il perd connaissance. Quand il revient à lui, il est doucement étendu sur l'herbe du talus, sans autre mal que quelques légères contusions. Notre-Dame de Liesse avait entendu sa prière.

Les « Ave Maria » d'un soldat. — Un soldat, nommé Beau-Séjour, récitait tous les jours sept *Pater* et sept *Ave* en l'honneur des sept allégresses et des sept douleurs de la Sainte Vierge. Il était si attaché à cette pratique qu'il n'y avait jamais manqué ; et, s'il arrivait qu'après s'être couché, il se ressouvint de ne pas avoir rempli ce devoir, il se levait sur-le-champ, quelque temps qu'il fit, et récitait cette prière à genoux.

Un jour de bataille, Beau-Séjour se trouva à la première ligne en présence de l'ennemi, attendant le signal de l'attaque. S'étant souvenu alors qu'il n'avait point dit sa prière accoutumée, il se mit à la réciter, commençant par faire le signe de la croix. Les camarades qui étaient à ses côtés s'étant aperçus de ce signe de croix et voyant que Beau-Séjour récitait des prières, se mirent à se moquer de lui et à l'appeler timide, lâche, poltron. Ces railleries et ces insultes passaient de bouche en bouche : « Beau-Séjour a peur ! Beau-Séjour est devenu dévot ! » Il entendait autour de lui et derrière lui prononcer son nom avec de prétendus bons mots et des éclats de rire. Mais Beau-Séjour, sans s'inquiéter de tous ces discours, continuait sa prière. A peine fut-elle finie que les ennemis firent leur première décharge. Beau-Séjour, sans avoir reçu aucun coup, resta seul de tout son rang. Il vit, étendus morts à ses pieds, tous ceux qui, le moment d'auparavant, se moquaient de lui et raillaient sa dévotion : il ne put s'empêcher de frémir à cette vue et de reconnaître la main qui l'avait sauvé. Tout le reste de la bataille, qui fut très sanglante, et tout le reste de la campagne, qui fut longue et meurtrière, il ne reçut aucune égratignure. A la fin de la campagne, ayant reçu son congé, il s'en retourna chez lui sain et sauf, publiant partout les louanges de celle à qui il se croyait redevable de la santé et de la vie.

Dans la bataille. — Un soldat nous raconte en ces termes touchants les dangers qu'il a courus pendant la campagne de Crimée, et la protection dont l'a entouré la Sainte Vierge :

« L'armée voyait avec une impatience de plus en plus vive ses meilleurs soldats tomber sté-

rillement dans la tranchée. Quand arrivait notre tour de grand'garde, ce qui était tous les deux jours, chaque homme pouvait se dire : « Je sors de ma tente ce matin, y rentrerai-je ce soir ? » Malheur à qui ne se plaçait pas sous le bouclier de Marie et ne prenait pas cette bonne mère pour avocate auprès de Dieu ! Quant à moi, je n'y ai pas manqué ; aussi jamais le feu de l'ennemi ne m'a fait pâlir. Une seule fois j'avais oublié dans ma tente mon portefeuille renfermant une prière à la Sainte Vierge et une image de la Sainte Face de Notre-Seigneur ; cette seule fois mon arme trembla dans mes mains, quand, au milieu de la nuit, sonna le *Garde à vous !*... Les Russes tentèrent une sortie ; mais Dieu me redonna le courage et j'attendis l'ennemi aussi ferme qu'un vieux soldat. Le lendemain, je rentraî sain et sauf à ma tente ; mon premier mouvement fut de me jeter sur mon portefeuille, avant même de nettoyer mon fusil, et je récitai du fond de mon cœur cette belle prière que m'a envoyée ma mère...

« Le 7 septembre enfin, on nous dit à l'appel que nous avions, pour le lendemain 8, une éclatante revanche à prendre sur la journée du 18 juin, qui fut si funeste pour nous. A ces mots tous les cœurs battirent ; car, sous la capote grise, sont de nobles cœurs ; du reste, le danger a un attrait particulier pour le cœur français.

« A neuf heures du matin, les divisions d'attaque étaient prêtes, attendant le signal pour monter à l'assaut. Avec quelle ardeur je priai la Sainte Vierge ! C'était le jour de sa fête, elle devait me sauver. Il est près de midi, quand tout le bombardement cesse, le drapeau tricolore flotte sur notre principale redoute : le premier régiment de zouaves s'élance en avant au cri de : « Vive l'Empereur ! » j'ajoute, moi : Vive la France ! et nous nous éloignons à notre tour. L'ennemi, surpris d'abord, se fut bientôt remis et nous accueillit avec une pluie de mitraille, de balles et de boulets. De notre côté, on ne tirait plus, nous marchions à la baïonnette, et en moins de dix minutes l'étendard français flottait sur Malakoff !

« Les zouaves avaient fait leur devoir. Cependant une batterie russe (la batterie Noire) nous canonait encore sans relâche, et nos braves tombaient à chaque pas. Pour moi, mon cher père, dans ce moment terrible, je ne pensais plus qu'à Dieu ; je vous oubliai un instant, vous et ma bonne mère ; votre souvenir eût pu m'ébranler et j'avais besoin de tout mon courage. Le carnage fut épouvantable, mais à une heure et demie, nous étions maîtres de la position... »

Le caporal raconte ensuite comment une balle vint l'atteindre à la cuisse et l'obligea à se retirer du combat peu d'instant avant l'explosion d'une mine qui fit périr plusieurs cen-

taines de ses camarades. Il continue : « C'en est assez pour que je prouve à qui le voudra, parmi les esprits forts, combien Dieu est grand dans sa miséricorde et fidèle à accorder ses grâces à qui les lui demande. Avant de monter à l'assaut, je lui avais fait cette prière : Mon Dieu, aujourd'hui est un jour suprême, ma destinée est entre vos mains. Aucun cheveu ne peut tomber de notre tête sans votre permission ; vous l'avez dit, mon Dieu ! songez à mon père, à ma bonne mère ; songez que je n'ai pu encore m'acquitter du bien qu'ils m'ont fait, et conservez-moi pour eux. Il a exaucé ma prière. »

Au Bazar de la Charité. — C'était le 4 mai 1897. Une dame était allée vers 3 heures au Bazar, avec sa fille et son fils, éloigné, hélas ! comme tant d'autres, de toute pratique religieuse.

A 4 heures, l'incendie éclate ; le jeune homme prend sa mère dans ses bras et est assez heureux pour la jeter dehors, au prix de quelques brûlures. Il se précipite pour entraîner sa sœur, un ange de piété, et la sauver. Le feu l'entoure et une poutre enflammée tombe sur son chapeau sans lui faire plus de mal et sans le brûler. Sa pauvre sœur est sauvée, n'ayant que quelques brûlures, graves sans doute, mais qui ne mettent pas sa vie en danger.

Le lendemain, causant avec ses chères mères, le jeune homme disait à sa sœur :

— C'est égal, c'est vraiment extraordinaire de voir qu'ayant reçu sur la tête cette poutre enflammée, je n'aie pas été brûlé le moins du monde ; si j'étais dévot, je dirais même que c'est miraculeux.

— Et pourquoi ne le dirais-tu pas ? reprend sa sœur. Mon ami, va chercher ton chapeau.

Etonné, le jeune homme va chercher son chapeau en souriant.

— Regarde au fond et vois ce que j'y ai mis une heure avant de partir pour la vente de charité.

De plus en plus intrigué, le jeune homme trouve avec émotion, au fond de son chapeau, une *Médaille miraculeuse*...

— Dieu soit à jamais béni ! s'écrie-t-il ; je reconnais le miracle, et, *demain matin*, je veux me confesser et communier en action de grâces.

« Recommandez-vous à Marie Immaculée. »

— Un maître-ouvrier, loyal et bon, avait un charmant enfant, à tête d'ange, qui faisait son orgueil et sa joie. Ce petit homme de cinq ans fut confié aux Sœurs de sa paroisse. Chaque matin, il était conduit à l'asile, où il n'était guère moins chéri de la Sœur que de ses parents.

Un jour, par hasard, — si vous croyez au hasard, — le gentil marmot tomba en courant ; son beau front heurta une pierre et en reçut

une blessure sans gravité aucune, mais assez profonde pour faire craindre une cicatrice.

Cette pensée causa à son digne père un chagrin si amer que, ne pouvant le contenir, il alla trouver la Sœur pour lui adresser de vifs reproches. La chère Sœur, qui n'avait aucun tort, écouta paisiblement ce bon Monsieur, le laissa dire, puis reprit doucement :

« — Maintenant, Monsieur, que vous avez bien déchargé votre cœur, faisons la paix. Voici une médaille de la Sainte Vierge : faites-moi le plaisir de l'accepter, et souvenez-vous de ce que je vous dis : *Si vous vous trouvez jamais, en quelque peine ou quelque danger, pensez à votre médaille, recommandez-vous à Marie Immaculée, et elle vous sauvera.* »

La convention fut acceptée volontiers. A quelques semaines de là, le maître visitait un travail en l'absence des ouvriers ; il était descendu dans un puits, à plusieurs mètres de profondeur, lorsque tout à coup un éboulement se forma au-dessus de lui.

Tout le monde sait qu'en pareil cas c'est la mort inévitable ; on est d'ordinaire étouffé par la terre ou écrasé par son poids. Il était seul, d'ailleurs, sans espoir d'un secours assez prompt pour conjurer le danger.

— Ma pauvre femme, mes enfants !

A cette poignante pensée une autre succède à l'instant :

— Ma médaille !

Il la saisit, la baise et s'écrie : « Sainte Vierge, la Sœur m'a dit que cette médaille me porterait bonheur. Priez pour moi, rendez-moi à ma femme, à mes enfants, car sans vous je suis perdu ! »

A peine avait-il terminé sa prière que, cherchant à se dégager, il trouve un point d'appui inespéré ; il s'élève, monte, monte encore, sort enfin, déclarant qu'il ne peut expliquer comment, « car, répète-t-il à tous, j'étais bien perdu ; c'est ma médaille qui m'a sauvé ! »

Une enfant sauvée par Marie. — Marie L..., charmante fillette de six ans, la joie d'un pauvre ménage d'ouvriers, venait de dîner bien vite pour aller se remettre à jouer. Le théâtre de ses plaisirs était, ce jour-là, la chambre d'une bonne voisine qui gâtait un peu la petite fille, lui donnait des chiffons, et lui laissait arranger et dé ranger à son gré son modeste mobilier. L'enfant allait et venait, riant et gazouillant encore plus que de coutume, trouvant une particulière jouissance à s'arrêter sur un balcon où s'épanouissaient quelques fleurs et d'où l'on voyait le ciel bleu.

Tout à coup, une petite voix flûtée se fait entendre, elle appelle :

— Marie !

C'est son frère qui d'en bas l'engage à venir le rejoindre dans la cour. Marie veut le voir et lui répondre. Elle prend une chaise, se

hausse sur la pointe de ses petits pieds, se penche sur la grille du balcon et disparaît.

Tombée d'un premier étage très élevé, elle gisait à terre sans mouvement, et probablement sans vie. Une vague inquiétude, quelque chose comme le pressentiment d'un malheur, conduisait à ce moment la pauvre mère dans la cour ; affolée, elle relève son enfant, tandis que d'autres courent chercher un médecin. Celui-ci accourt, constate une lésion au cerveau et déclare la mort imminente.

En même temps que lui, arrivent deux filles de la Charité, averties aussi du terrible accident. A la vue de la pauvre petite baignée dans son sang et ne faisant plus entendre que de faibles et rares gémissements, elles comprennent qu'elles n'ont plus que des paroles de consolation à adresser à la mère, car il n'est pas possible de conserver la moindre lueur d'espoir. « Mais la médaille miraculeuse ! » se disent-elles en entrant. Aussitôt, elles l'envoient à la pauvre mère en lui faisant recommander de la passer au cou de sa fille et d'avoir grande confiance en la T. S. Vierge.

Le lendemain, Marie vivait encore, malgré les prévisions du médecin, qui continua ses visites sans trop comprendre de qui se passait dans l'enfant, dont l'état s'améliora contre toute espérance. Cependant sa pauvre petite tête si maltraitée restait rejetée en arrière et sans mouvement. On parlait de ruptures internes et l'on se demandait si la mort n'eût pas été préférable à une si misérable prolongation d'existence. Mais voilà qu'un matin, sans que personne y eût touché, la tête reprit sa position normale et put se mouvoir. Notre Immaculée Mère avait accompli son œuvre : la petite Marie était guérie.

Tous ceux qui l'ont vue après sa chute crient au miracle. Toutes les mères demandent des médailles pour leurs enfants. Quant à Marie, elle ne conserve aucune trace de l'accident qui devait la tuer ; ses traits ont la même pureté ; son teint, la même fraîcheur ; son intelligence, la même lucidité. Mais comme les impressions s'effacent vite à son âge, et que sa mère ne veut pas qu'elle oublie ce qu'elle doit à la T. S. Vierge, Marie est vouée pour un an aux couleurs de Celle qui l'a entourée d'une si merveilleuse sauvegarde.

Une réponse du Paradis. — Une brave et honnête famille d'artisans venait d'être frappée par le malheur. La mère était malade ; le père, par suite d'une chute, ne pouvait plus travailler, de sorte que la bonne Thérésina, leur fille, qui n'était âgée que de sept ans à peine, se trouva inopinément sans secours et sans ressources. Les familles voisines avaient déjà prouvé plusieurs fois comment et combien les pauvres sont ingénieux à s'entraider, mais la pauvre petite n'osait plus faire appel à leurs

largesses. Mais voici que tout à coup une pensée consolante lui vient à l'esprit ; on eût dit qu'elle lui était envoyée par la Madone dont l'image était suspendue à la muraille, et vers laquelle elle dirigeait souvent ses yeux mouillés de larmes et les plus ardentes prières de son cœur. Sous l'influence de cette pensée, elle se lève, puis se met à écrire de son mieux sur un morceau de papier qu'elle replie avec soin, et elle part secrètement pour aller porter le billet à sa destination. Elle arrive à l'église la plus voisine, et là, s'imaginant que le tronc où l'on recueille les aumônes était la boîte aux lettres pour la poste du ciel, elle commence par bien regarder autour d'elle pour savoir si elle est vue, et s'apprête à y glisser sa missive. Au même instant, une dame fort riche qui sortait de l'église s'en aperçut et lui demanda ce qu'elle faisait. Surprise et atterrée, la bonne Thérésina baisse les yeux et fond en larmes. Sur les instances réitérées de la noble dame, elle lui raconta ingénument sa triste histoire, et, pour preuve, elle lui montra la lettre qu'elle écrivait. Attendrie de la simplicité de ce récit, la dame prend le papier des mains de la petite et lui assure qu'elle se charge de la faire arriver. Puis elle ajouta : « As-tu mis l'adresse de ta maison pour recevoir la réponse ? — Non, répondit l'enfant, parce qu'on m'a toujours dit que le bon Dieu sait tout. — C'est bien vrai, répondit l'interlocutrice ; mais il pourrait bien se faire que l'ange qui sera chargé de te répondre n'en sache pas autant que Dieu. » Alors, Thérésina lui indique l'humble maison de ses parents, et, le cœur inondé de joie, elle revint en toute hâte chez elle.

Un jour s'était à peine écoulé que Thérésina trouva de bonne heure à la porte de son habitation une grande corbeille de vêtements d'homme, de femme et d'enfants. Il y avait, en outre, du linge, du sucre et de l'argent, en un mot tout ce qui leur manquait, le tout recouvert d'un papier qui portait cette inscription : « Réponse du Paradis. » Quelques heures après, un médecin venait visiter les malades. La lettre de Thérésina n'était point parvenue à sa destination ; mais sa foi lui avait mérité un regard miséricordieux du Père des pauvres, du Dieu qui prodigue ses grâces et qui inspire au cœur la piété et la charité.

Un écolier sauvé de la noyade. — Une petite rivière se trouva un jour fortement débordée à l'endroit où l'on avait coutume de la passer en bateau. Quelques écoliers étant allés se promener de ce côté-là et voyant les eaux si grandes, voulurent se divertir et folâtrer au bord de l'eau.

L'un d'entre eux, apercevant un petit canot dans lequel il n'y avait personne, sauta dedans, le détacha, et, avec un grand bâton armé de fer qu'il y trouva, il commença à gouverner

le canot et à le conduire comme il l'avait vu pratiquer.

Enchanté de sa manœuvre, il insultait à ce qu'il appelait la lâcheté de ses camarades qui restaient sur le rivage ; mais, bientôt, il eut à se repentir de sa témérité. Il conduisait assez bien son canot, tant qu'il ne vogua que sur les eaux débordées, où avec son bâton il trouvait aisément la terre ; mais, en peu de temps, il arriva au courant de la rivière, où le bâton, n'étant pas assez long, lui devint inutile. Quand notre jeune étourdi sentit que la terre lui manquait, la peur le prit, il se recommanda à la Sainte Vierge et se mit à réciter le *Salve Regina*.

Ses compagnons avaient au moins autant de peur que lui, parce qu'ils voyaient mieux que lui encore ce qui se passait. En effet, le courant de l'eau l'emportait et la rivière était si rapide qu'en un moment ils l'eurent perdu de vue.

Alors ils poussèrent tous ensemble un grand cri qui fit sortir le batelier de sa maison. Celui-ci, ayant appris ce que c'était, fut effrayé du danger que courait l'écolier ; car il savait que l'embouchure de la rivière n'était pas éloignée, et qu'une fois arrivés à l'Océan, lui et le canot seraient aussitôt fracassés et engloutis. Pour prévenir ce double malheur, il prend le parti de couper par les prés et de courir pour tâcher d'arriver au canot qui, en suivant les sinuosités de la rivière, avait un plus long cours à faire.

Le jeune homme, ignorant ce que l'on faisait pour lui, travaillait de son mieux pour ralentir la course du canot. Il ne comprit bien le danger où il était que lorsqu'il se vit entre deux rives fort hautes et fort voisines, et qu'il s'aperçut que les arbres qui les bordaient fuyaient avec une extrême rapidité. « Eh ! où suis-je ? s'écria-t-il, et où vais-je ? » En disant ces mots, il redoublait ses prières et son travail sans trop savoir ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait ; il répétait sans cesse le *Salve Regina*, et avec son bâton ferré il prenait des bordées et se poussait continuellement d'une rive à l'autre, ce qui retardait un peu la course de son canot.

Mais tout ce qu'il faisait et tout ce qu'on faisait pour lui eût été inutile, sans un événement qui paraissait devoir tout perdre et qui sauva tout. Comme il avait beaucoup plu, le batelier, en traversant les prés, trouva tant d'eau, tant de trous, tant de fossés, qu'il fut plusieurs fois sur le point de s'en retourner et d'abandonner à leur malheureux sort le canot et l'écolier ; mais ce qui l'y détermina tout à fait, ce fut un orage qui survint, avec une pluie abondante et un coup de vent si furieux, qu'il jeta le batelier dans un fossé plein d'eau et de boue.

Le même coup de vent fit tomber l'écolier

dans le canot qui, par cette chute, faillit perdre l'équilibre et se renverser. Le pauvre écolier, se sentant couché dans l'eau, ne savait s'il était dans le canot ou dans la rivière. Las, fatigué, brisé, incapable de se donner aucun mouvement, il s'abandonna à la merci des flots, récitant toujours la même prière, non plus pour se sauver la vie, mais pour se préparer à la mort. Le vent abattit aussi un vieux saule et le fit tomber dans la rivière. Le batelier qui, au sortir de son fossé, vit cet arbre abattu, jugea que de son tronc et de ses branches il pourrait bien barrer la rivière et arrêter le canot.

Comme l'orage était dissipé, il courut encore à cet endroit-là, où effectivement il trouva le canot arrêté, et notre écolier, comme un autre Moïse, couché dedans.

La tendresse des sentiments n'est pas le fait des bateliers. A la vue du canot et de l'enfant, la pitié fit place chez lui à la colère, et d'un ton menaçant il lui demanda qui l'avait autorisé à prendre ainsi son canot, au risque de le perdre.

Le jeune écolier, plus mort que vif, n'avait garde de répondre.

Cependant le batelier entra dans le canot ; puis, se tenant sur l'arrière, il saisit le bâton ferré d'une main ferme, et, conduisant le canot le long du rivage, il le remit en peu de temps à l'endroit où l'écolier l'avait pris. Quand il vit son canot en sûreté, il prit des sentiments plus humains pour celui qu'il venait de sauver, il l'amena dans sa demeure et fit faire un grand feu où tous deux se séchèrent à leur aise, en se racontant la part que chacun d'eux avait eue à un événement si singulier.

Cependant les autres écoliers, que l'orage avait dispersés, ne manquèrent pas de publier partout que leur camarade s'était noyé.

Ce bruit parvint aux oreilles de la mère, qui était veuve et n'avait que cet enfant. Comme elle était douée d'une grande prudence, elle ne se laissa point alarmer ; mais elle recommanda son fils à Marie par une prière fervente : cette prière fut faite au moment même où éclata le grand coup de vent qui renversa tout et sauva tout, et on peut croire qu'il fut l'effet de sa pieuse invocation. Quoi qu'il en soit, elle attendait des nouvelles plus sûres, lorsque son fils lui-même arriva. Il lui raconta tout ce qui s'était passé, et tous deux ils louèrent Dieu et remercièrent la Sainte Vierge d'une protection si visible.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 martii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITBIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 14 mars 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente. — VI. Périls de la France, 177.

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux. — VI. Le devoir pascal, 181. — VII. Pâques, 182.

Sept Chemins de Croix pour les vendredis de Carême. — VII. La Passion, 183.

Avis paroissiaux. — Le devoir pascal, 186. — La Semaine sainte, 187.

Ouverture d'une Retraite pascalle. — Comment en assurer le succès, 188.

A des enfants. — III. La visite au Saint-Sacrement, 191.

CONFÉRENCES DE CARÊME SUR LES PÉRILS DE L'HEURE PRÉSENTE

VI

PÉRILS DE LA FRANCE

Mes frères,

C'est Dieu qui a créé la famille ; et il y a mis toute sa sagesse, toute sa puissance et tout son amour. Mais, hélas ! de nos jours, l'œuvre de Dieu est en grand péril.

Il y a quarante ans, sous la Commune, des hommes et des femmes, la rage au cœur, des torches à la main, incendièrent des monuments, des palais superbes où ils avaient d'abord répandu des flots de pétrole.

Et il n'y a pas longtemps encore, on pouvait voir se dresser dans les rues de Paris des murs noirs, calcinés, qui évoquaient, d'une sinistre façon, l'abominable forfait d'un peuple en délire.

Eh bien ! c'est cependant ce qu'on fait aujourd'hui pour le foyer domestique : on y met le feu, le feu qu'allument fatalement les passions déchaînées ; et bientôt, si l'incendie gagne encore et que les flammes soient de plus en plus attisées par tous les vents d'impiété et de luxure qui soufflent en ce moment, il n'en restera pas pierre sur pierre, et il faudra, à son endroit, pleurer les larmes que Jésus-Christ versa sur Jérusalem.

Voilà, mes frères, ce que j'ai essayé de vous faire entendre dimanche dernier, et je vous ai suppliés, vous du moins, de faire de vos maisons, de vos familles, des maisons et des familles chrétiennes, pour vous assurer contre les ruines et les désastres prochains.

Mais, mes frères, Dieu n'a pas créé que la famille ; il a créé aussi une autre chose qui n'est pas moins belle, grande et sainte.

Cette chose qu'on ne devrait nommer qu'en

se découvrant, tant elle est digne du respect de nos âmes et de l'amour de nos cœurs, vous l'avez deviné, c'est la Patrie ; et la Patrie, pour nous, c'est la France.

Eh bien ! si vous le voulez, ce soir, c'est de la France que je vous parlerai.

Après vous avoir rappelé à quel point la France a été imprégnée de christianisme, je vous indiquerai, en quelques mots rapides, les périls qui la menacent. Et si je traite ce sujet, croyez-le bien, mes frères, c'est dans la seule pensée de vous la faire aimer davantage et mieux servir encore.

I

Moïse, un jour, s'adressant aux Hébreux, leur disait : « Si vous demeurez fidèles à Dieu, les nations étrangères vous rendront témoignage, et elles proclameront à la face de la terre que vous êtes un peuple sage et intelligent, un grand peuple qui n'a pas son pareil sous le soleil. *Non est alia natio tam grandis.* » (Deut., iv, 7).

Ce que disait Moïse avec tant de fierté, je puis bien l'appliquer à la France. Entre tous les peuples qui se partagent le monde, il n'y en a pas un seul, au point de vue chrétien, qui soit aussi grand, dans son origine, dans ses destinées, dans sa vie nationale.

Quelle est l'origine de la France chrétienne ? Mais, vous le savez bien, sur la vieille terre des Gaules, remuée, cultivée, ensemencée de la parole de Dieu par les Bénigne de Dijon, les Irénée de Lyon, les Denys de Paris, les Hilaire de Poitiers, les Martin de Tours, et tant d'autres, rougie aussi du sang des martyrs, un peuple païen, venu du Nord, après avoir traversé le Rhin, essayait d'établir et de fonder un royaume, un Etat nouveau.

Et Dieu fit un miracle pour convertir ce peuple. Clovis, le roi des Francs, se voit déjà battu par les Allemands, dans les champs de Tolbiac. Il se rappelle que sa sainte et vaillante épouse est chrétienne, et il s'écrie : « Dieu de Clotilde, fais-moi vainqueur et je me fais chrétien ! »

Dieu lui donna la victoire, et lui, avec ses guerriers, avec son peuple, se donna à Jésus-Christ.

La France chrétienne était née ; née, comme on l'a si bien dit, d'un acte de foi, sur un champ de bataille ; et c'est toute radieuse de jeunesse et d'espérance qu'elle est sortie, avec son roi, avec l'élite de son armée, du baptistère de Reims.

Et depuis lors, mes frères, voyez donc quelles furent ses destinées. Ah ! Dieu qui l'appelait ainsi à la foi, lui donnait en même temps une magnifique vocation.

Il n'y a pas que l'homme qui entend retentir, dans son cœur, à un moment de sa vie, ce

cri venu de plus haut que lui : « Allons ! va, va au travail, va à la fatigue, à l'apostolat, au martyre ; va, c'est Dieu qui l'ordonne. » Les peuples aussi l'entendent quand ils en sont dignes.

Et la France chrétienne en était digne. Elle a eu, sans doute, des heures d'égarement et de folie, des heures où, comme on dit, elle a vu rouge, et où elle s'est jetée dans tous les crimes. Mais tout de même, quelle suite ininterrompue à travers les âges d'entreprises héroïques et d'œuvres splendides !

Elle a, avec Charles Martel, battu les Musulmans, et, en les écrasant à Poitiers, elle a ruiné pour jamais leur fortune et leurs espérances dans notre pays. Elle a, avec Charlemagne, converti les peuples du Nord, et elle les a amenés à la foi et à l'Evangile. Elle a répandu son sang dans les Croisades pour la conquête des Lieux Saints, et là-bas, elle a forcé le respect et l'admiration des infidèles eux-mêmes, éblouis, émerveillés de la grandeur d'âme de S. Louis, du courage héroïque de ses preux et des vertus de ses apôtres. Elle a opposé au protestantisme une résistance invincible, et alors que l'Angleterre et l'Allemagne s'étaient laissés gagner à l'hérésie de Luther et de Calvin, elle, elle a obligé Henri IV, avant de monter sur le trône, à abjurer son erreur et à professer la foi catholique.

C'est vrai, il y a une triste époque dans son histoire : c'est le xviii^e siècle. Sous l'influence des philosophes impies et railleurs dont Voltaire est le chef, son esprit et son cœur se sont gâtés, ses mœurs se sont dépravées, la Cour de Louis XV était devenue un mauvais lieu. Mais cependant sa foi n'avait pas sombré, et elle s'est retrouvée tout entière en face du schisme que prétendait imposer la Révolution, et, plutôt que de se séparer du Pape, elle a préféré verser sur les échafauds le plus pur de son sang.

Et elle vient de traverser le xix^e siècle au milieu d'événements qu'il est inutile de rappeler, puisqu'ils sont tout près de vous et que vous y avez été mêlés.

Chrétienne dans son origine et dans ses destinées, la France l'a été aussi, par la force des choses, dans sa vie nationale.

La vie nationale se manifeste dans les lois, dans les coutumes. Et quelles lois furent plus que celles de l'ancienne France inspirées de l'Evangile ? La vie nationale se manifeste dans le caractère, les mœurs, les entreprises. Et quel caractère fut plus généreux, plus chevaleresque que le nôtre ? La vie nationale se manifeste dans les institutions, les fêtes, les cérémonies du culte. Et quel peuple s'est montré plus pieux, plus dévoué, plus charitable et plus bienfaisant ? La vie nationale se manifeste dans les monuments. Et avec l'obole des pauvres, les trésors des riches, l'opulence des grands, la France a élevé à la gloire de Dieu

et en l'honneur de Jésus-Christ des basiliques et des églises qui sont des merveilles d'art, de goût, de science et de religion.

Aussi, mes frères, il a bien fallu reconnaître que la France chrétienne avait pris une place à part, une place privilégiée dans le monde ; et vous savez les beaux titres qui lui ont été décernés et que l'histoire lui gardera toujours.

Elle s'appelle « la fille aînée de l'Eglise » : non pas seulement qu'elle soit la plus ancienne par l'âge, des filles que l'Eglise a par toute la terre, mais parce qu'elle lui a été d'un dévouement et d'un cœur sans égal.

Elle s'appelle « le sergent du Christ, le chevalier du Christ. » Clovis converti souhaitait d'avoir été avec ses Francs au pied de la croix pour y sauver Jésus-Christ de la mort. Rêve généreux que la France chrétienne s'est chargée de réaliser à travers les siècles. Car combien de fois n'a-t-elle pas monté la garde et tiré l'épée pour défendre l'Eglise ?

Elle s'appelle, — et c'est la grande voix de Bossuet et celle de Joseph de Maistre qui lui ont donné ce nom, — elle s'appelle « l'auxiliaire de Dieu. » Et en effet, n'a-t-elle pas prêté à Dieu largement, sans compter, ses fils, ses vierges, ses orateurs, ses poètes, ses hommes d'Etat, et en plus, son or et son sang pour opérer, dans le monde, les œuvres splendides dans lesquelles les étrangers eux-mêmes ont été obligés de reconnaître les gestes de Dieu, *gesta Dei per Francos* !

O France chrétienne, voilà quinze siècles que tu t'es donnée à Jésus-Christ et à l'Eglise ; voilà quinze siècles qu'entre toi et Dieu s'est établi et fortifié un concordat fait, non pas seulement de paroles ou d'écrits, mais d'attentions, de services et de bienfaits réciproques. Va, ne quitte pas, n'abandonne pas ce Dieu qui t'a élevée si haut et faite si grande ! Tu risquerais, en des aventures indignes d'un si beau passé, et ta fortune et ta gloire !...

II

Mais hélas ! mes frères, déjà la France a secoué le joug de la foi, et nous allons voir maintenant comment elle s'expose, de la part de Dieu, à de trop justes représailles.

Un peuple, ce n'est pas un groupement quelconque de citoyens sous une administration commune et en vue des seuls intérêts de la terre. Oh ! les barbares qui ne voient dans une nation qu'un corps sans âme ! Et comme il faut flétrir les doctrines étranges, monstrueuses, que l'on répand en ce moment dans le pays, et qui par une infiltration lente, progressive, s'en vont détruire, ruiner chez l'ouvrier, le paysan, le soldat, l'idée même de la patrie !

Un peuple a une âme ; et cette âme qui est faite de toutes les âmes, j'en atteste l'histoire, est capable de soumission et de révolte, d'ado-

ration et de blasphème, d'amour et de mépris, de vertus héroïques et d'abominables attentats.

Et c'est pourquoi un peuple, en tant que peuple, doit avoir une religion ; il doit prier, servir et respecter Dieu ; il doit être d'accord avec celui-là même qui le représente sur la terre et qui est, pour les catholiques, le Pape.

Eh bien ! mes frères, est-ce que la France prie ? Elle a prié, dans le passé, quand, à la voix de ses pontifes et de ses rois, elle emplissait les temples et qu'au pied des autels, tantôt elle chantait des *Credo*, tantôt elle soupirait des *Miserere*, tantôt elle entonnait des *Te Deum*. Mais aujourd'hui, tandis que tous les autres peuples prient, tandis que des chefs de gouvernement se tournent vers le ciel, comme le président des Etats-Unis qui, chaque année, dans un pieux message, convie la grande République à rendre à Dieu de solennelles actions de grâce, la France seule ne prie plus. La Révolution reconnaissait et saluait encore l'Etre suprême ; la France du xxe siècle l'ignore. Une seule fois dans l'année, à son renouvellement, le nom de Dieu était prononcé officiellement ; et c'était le doyen du corps diplomatique, le nonce apostolique, qui l'invoquait pour nous ; mais maintenant, c'est fini.

Et il y a une chose plus triste encore : c'est que le jour de la prière, le jour où l'homme, la famille, le peuple tout entier, doivent adorer Dieu dans ses sanctuaires, ce jour-là, non seulement la France ne le garde pas, ne le sanctifie pas, mais elle le profane. Et qu'est donc devenu le dimanche parmi nous ? Ah ! c'est à en pleurer, tant notre pays se jette de plus en plus dans l'impénétrable.

Le dimanche, c'est le jour des congrès, c'est le jour des expositions et des comices, et pendant que le curé presque seul célèbre la messe, des voix pleines d'orgueil exaltent les progrès de ce siècle, comme si le génie de l'homme était le seul Dieu de ce monde ! Le dimanche, c'est le jour des cirques, des théâtres et des auditions musicales, et l'on y court avec le même empressement que les Romains de la décadence. Le dimanche, c'est le jour des courses ; les feuilles publiques les annoncent ; chaque semaine elles en rendent compte, et vous pouvez y lire les plus grandes toilettes, et aussi, hélas ! les plus grands noms de France. Le dimanche, c'est le jour des visites ministérielles, et les foules arrachées de leurs foyers, qui sont cependant encore chrétiens, distraites de leurs églises, adorent de moins en moins le grand Dieu qui a fait le ciel et la terre, mais qui ne tient pas dans ses mains les grâces et les faveurs du pouvoir.

La France ne prie plus, elle profane le dimanche. A-t-elle pour Dieu, pour Jésus-Christ, quelque respect encore, au moins le respect que l'on garde aux reliques vénérables et sacrées des temps anciens ? Eh bien ! non, la France ne connaît plus Dieu ; elle a rayé son

nom de ses Codes ; de ses livres d'éducation et d'enseignement. Et si ce n'était que cela !... Mais tous les outrages, tous les blasphèmes sont permis à son endroit, dans les journaux et sur la scène des théâtres ; mais partout s'étalent publiquement, au grand jour, sous les yeux des enfants, des feuilles, des images où la religion est bafouée, où l'Eglise est tournée en dérision, et vouée aux pires malédictions ; mais la vieille terre de France où dorment tant de générations qui sont mortes dans la foi, et dont la poussière est sacrée, se couvre en ce moment de temples nouveaux : ce ne sont pas des maisons de prière, d'adoration et de sacrifice, ce sont des loges maçonniques. Tous les jours, des chapelles, des cloîtres, des monastères se ferment, les loges les remplacent. Et dans nos rues, sur nos routes, là où autrefois, au passage d'une procession de Fête-Dieu, nos pères poussaient de joyeux vivats en l'honneur du Christ, *Vivat Christus qui diligit Francos*, il n'est plus guère permis à l'Eglise de déployer les pompes pacifiques de ses cérémonies et de son culte.

Mais alors, mes frères, et sans aller plus loin dans ce tableau déjà si sombre, quel péril pour la France !

Quel péril du côté de Dieu ! Est-ce que vous ne pensez pas que sa patience sera bientôt à bout ? Méditez ce texte de nos Saintes Ecritures : « Si c'était mon ennemi qui m'eût méprisé, je le supporterais encore ; mais c'est toi, toi que j'ai comblé de bienfaits, toi que j'ai admis dans mon intimité, toi qui mangeais à ma table ! Ah ! c'en est trop, je ne le supporterai pas, c'est impossible que je le supporte plus longtemps. » (Ps., Lrv). Et puis, rappelez-vous les leçons du passé ; rappelez-vous Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem ; rappelez-vous les catastrophes où ont sombré tant de royaumes, d'empires, de républiques, et où l'histoire nous montre la main vengeresse de Dieu.

Quel péril du côté de la France elle-même ! Qu'est-ce que c'est donc qu'un peuple sans foi et sans religion ? C'est un peuple sans doute, comme l'a écrit Tacite, qui est capable de se ruer à toutes les servitudes, même les moins honorables ; mais c'est aussi un peuple qui est capable de se jeter en des révolutions qui sont, pour un pays, le signal de l'incendie, du pillage et du meurtre. Est-ce que ce n'est pas ainsi qu'a fini, il y a cent ans, la monarchie française ? Est-ce que, plus près de nous, on n'a pas vu la Commune terroriser Paris et ne céder qu'à la force ? Est-ce qu'en ce moment, l'anarchie pleine d'audace ne menace pas l'ordre, la paix publique ?

Enfin, mes frères, quel péril du côté des nations étrangères ! N'en déplaise à notre amour-propre national, est-ce qu'elles ne grandissent pas à nos côtés ? Et tandis que notre population décroît, ruinée par le sensualisme,

décimée par les pratiques que vous savez bien, et qui sont non seulement un crime contre Dieu, mais un crime contre la patrie, les peuples voisins, — nos rivaux toujours, alors même qu'ils nous tendent la main, — s'appuient sur des armées et des flottes d'année en année plus formidables ; et demain, s'ils nous attaquaient, s'ils forçaient nos frontières, abandonnés que nous serions de Dieu, malgré des prodiges de valeur, comment ne succomberions-nous pas sous le nombre ?

Jusqu'en ces dernières années, du moins, la France portait au front une double auréole : l'auréole de sa propre gloire, et aussi une autre auréole non moins belle et plus sainte, une auréole qui lui venait de l'Eglise.

Pendant des siècles, en effet, l'Eglise a couvert la France, aux yeux des étrangers, d'une majesté incomparable, et l'Eglise était fière, à son tour, de s'abriter sous son drapeau.

Quelle alliance ! mes frères ; et on l'a brisée, rompue ; et ç'a été la Séparation.

Eh quoi ! se séparer, après tant d'amitié, après une union si longue et si féconde !

Je connais une séparation douloureuse qui est racontée tout au long dans l'Evangile, c'est celle de l'enfant prodigue parti, un jour, de la maison paternelle. Il avait pris sa part d'héritage, et après l'avoir vendue à l'encan, dans une liquidation honteuse et précipitée, il s'en alla ; et vous connaissez son misérable sort. Il est vrai qu'à peine parti, son vieux père désolé ne cessa pas un seul instant de prier pour son retour, et quand il revint, malgré ses haillons, il l'accueillit avec de tendres pardons et d'affectueux embrassements.

Qu'arrivera-t-il de la Séparation, aujourd'hui consommée, entre l'Eglise et la France ? Dieu est le maître de l'heure présente, et c'est sa volonté, soyez-en sûrs, qui triomphera. Mais en attendant, notre devoir est tout tracé.

Quand, dans une famille, entre le père et la mère, des dissentiments éclatent et qu'ils en viennent à l'état aigu, si des enfants sont là, des enfants pleins de cœur, que font-ils ? Mais ils vont de, l'un à l'autre, et par les caresses qu'ils leur donnent, et celles qu'ils en reçoivent, ils finissent par conjurer la crise tant redoutée.

Et si cependant cette crise se produit, ils ne se découragent pas ; ils les chérissent tous deux ; à l'amour ils joignent les supplications et les larmes, et un jour vient où le foyer domestique si longtemps désolé retentit des chants joyeux d'autrefois.

Voilà votre devoir. Nous sommes les enfants de l'Eglise et de la France. Eh bien ! nous ne nous séparerons ni de l'une ni de l'autre.

La France, nous l'aimons toujours. L'apôtre S. Paul, qui avait eu tant à souffrir des Juifs, se glorifiait cependant d'être comme eux, de la race d'Abraham. « Sont-ils Hébreux ? » s'écriait-il, je le suis. Sont-ils Israélites ? je le

suis. *Hebræi sunt et ego.* » (II Cor., xi, 22). Voilà ce qu'il faut dire, ce qu'il faut répondre à ceux qui s'obstinent à ne voir en nous que des catholiques, pour mieux nous opprimer, pour nous chasser des places et des fonctions publiques.

Nous sommes français au même titre qu'eux, et si nous aimons notre pays, ce n'est pas, comme eux, dans des vues d'intérêt ou d'ambition, c'est avec des pensées plus hautes et plus nobles, c'est pour son bien ; et son bien, nous en avons la conviction profonde, son bien c'est d'avoir avec lui l'amitié et les bénédictions de l'Eglise.

L'Eglise, nous l'aimons toujours aussi. Ah ! que de fois ne s'est-elle pas dressée déjà, de toute la majesté de sa grandeur divine, en face des pouvoirs humains, pour leur dire, avec un accent de foi incomparable : « Mes biens, vous les voulez, prenez-les ; ils ne vous porteront pas bonheur. Mais les âmes, je les garde, vous ne me les prendrez pas !... »

La séparation d'avec les âmes, voilà en effet la seule qui serait cruelle à l'Eglise.

Mais non, mes frères, l'Eglise, on ne la séparera pas de vous. Plus elle sera maltraitée, dépouillée, plus vous croirez en elle, et plus vous la proclamerez divine.

L'Eglise, on ne la séparera pas de vos cœurs. Plus il y aura de larmes dans ses yeux, de plaintes et de gémissements sur ses lèvres abreuvées de fiel et de vinaigre, plus vous aurez pitié d'elle et lui marquerez un attachement, un dévouement invincible.

L'Eglise, on ne la séparera pas de vos vies. Il est dit dans nos Saintes Ecritures que David et Jonathas étaient liés d'une amitié si vive qu'ils semblaient n'avoir qu'une seule et même âme, une seule et même vie. Est-ce que vous ne vivez pas de la vie de l'Eglise ?

L'Eglise vous a enfantés au baptême. Oui, ce jour-là, elle vous a dit : « Avec ton père et ta mère, je veillerai sur toi ; tu seras mon enfant. » Et c'est vrai, rappelez-vous tout ce qu'elle a fait pour vous ; vous lui devez les joies de vos communions, les bénédictions et les grâces de votre mariage.

Qui donc plus qu'elle s'est mêlé à votre vie, pour vous soutenir et vous encourager dans le travail, vous relever de vos chutes et vous consoler dans vos deuils ?

Et c'est elle encore qui viendra répandre sur votre agonie, parmi les dernières lueurs d'ici-bas, un rayon des clartés du ciel. C'est elle qui conduira votre âme affranchie, libérée de sa prison mortelle, jusque sur le seuil de l'éternité bienheureuse. C'est elle qui prendra dans ses bras, comme une mère le fait de son enfant, votre dépouille, vos restes glacés, pour les mettre au tombeau ; et là, près de votre dernière demeure, tout en vous pleurant, elle chantera l'hymne des divines espérances, et elle dira une dernière fois : « Mon enfant, re-

pose en paix sous l'aile de mon amour fidèle. »

Aussi, mes frères, en ce soir des Rameaux, à la veille de la Passion du Sauveur, jurons tous que non seulement nous n'abandonnerons pas l'Eglise jugée, condamnée, attachée à la croix, comme son Maître, mais qu'entre elle et nous ce sera à la vie, à la mort. Ainsi soit-il.

FIN

PETIT CARÈME AUX HOMMES SUR LES DEVOIRS RELIGIEUX

VI

LE DEVOIR PASCAL

Messieurs,

Je ne sais si vous faites tous vos Pâques ; si tous, dans le temps marqué par l'Eglise, vous allez manger le pain sacré qui est la chair vivante de Jésus-Christ.

Mais si quelques-uns d'entre vous n'accomplissaient pas ce grand devoir de la vie chrétienne, je leur demanderais : — Voilà plusieurs années que vous vous abstenez de paraître parmi les convives de la table eucharistique ; eh bien ! voyons, la main sur la conscience, franchement, comme il convient à des hommes, vous êtes-vous applaudi d'avoir agi ainsi ? Vous êtes-vous dit, dans votre cœur : j'ai bien fait ?

Je ne le crois pas, Messieurs ; je suis sûr au contraire que vous avez senti *en vous-mêmes*, et *autour de vous*, plus d'un reproche.

C'a été d'abord le reproche de votre conscience et de votre âme.

Est-ce que votre conscience ne vous a pas rappelé la parole du Christ vous invitant à venir à lui, et à vous nourrir, dans la communion, de sa chair et de son sang ?

Vous n'êtes point venus ; vous avez allégué je ne sais quel prétexte pour décliner l'invitation qui vous était faite. Et comment voulez-vous que votre conscience ne dise rien, qu'elle se taise ? Comment voulez-vous qu'elle n'élève pas la voix pour vous accuser de trahir vos promesses, les engagements sacrés et de votre baptême et de votre première communion ?

Et votre âme, Messieurs, votre âme qui est si grande et si noble, puisqu'elle est fille du ciel, pensez-vous donc que vous puissiez la rassasier avec les biens et les jouissances de la terre ?

Vous lui donnez quoi, Messieurs ? Je ne veux pas dévoiler vos secrets, je ne veux pas dire quelle pâture indigne d'elle vous lui servez parfois.

Et elle ne crierait pas famine ? Et elle ne vous reprocherait pas de la traiter si mal, qu'elle en est réduite à pousser ce cri de détresse qui a retenti un jour sur les lèvres

blêmes, amaigries du Prodiges de l'Evangile : « Je meurs de faim ! *Hic fame pereor.* » (Luc, xv, 17).

S. Augustin, qui avait expérimenté dans sa jeunesse toutes les choses de la terre, qui avait goûté à toutes les voluptés d'ici-bas, depuis celles de la science et de la gloire jusqu'à celles qu'on ne nomme pas, S. Augustin nous a révélé que pendant ce temps-là son cœur était plein d'inquiétudes.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que ces inquiétudes, vous les avez ressenties, comme autant de reproches qui vous tourmentaient ?

Et *autour de vous*, n'avez-vous rien remarqué qui vous ait frappés ?

C'est un fait d'expérience que nous prêtons volontiers aux personnes et aux choses avec lesquelles nous vivons, les impressions qui nous agitent. Et si vous avez laissé passer le temps pascal sans communier, est-ce que vous n'avez pas cru lire de muets reproches dans les yeux de vos enfants, devenus vos juges, et dans les yeux aussi de leur mère ?

Peut-être n'en était-il rien. Mais vous vous sentiez en faute, et vous éprouviez, au dedans de vous-mêmes, comme un malaise indéfinissable.

Et il n'y avait pas jusqu'aux cloches joyeuses de Pâques, sonnant à grandes volées, avec des voix triomphantes, la résurrection du Christ, qui ne vous fissent mal, tant elles semblaient vous dire : « Tout renaît ; tout, au ciel et sur la terre, communie à l'amour de Dieu ; et toi qui n'as pas mangé le corps du Seigneur Jésus, tu demeures dans la mort. *Qui non diligit, manet in morte.* » (I Joan., III, 14).

Et il n'y avait pas jusqu'aux images saintes, jusqu'au crucifix de nos églises et de vos maisons, qui ne vous montrassent un visage sévère...

Est-ce vrai, Messieurs ? Interrogez-vous, en ce moment ; et je ne doute pas que vous ne trouviez, dans vos souvenirs, toutes les impressions que je viens de dire.

Mais alors, pourquoi fermer toujours l'oreille à la voix maternelle de l'Eglise qui vous appelle et qui, hélas ! pleure déjà sur tant de ses fils qu'elle a perdus ? Pourquoi ne pas céder à votre conscience qui vous reprend, à votre âme qui aspire à vivre ? Pourquoi ne pas vous laisser fléchir par les prières que vous entendez jusque sur les lèvres de tous vos bien-aimés ?

Eh oui ! Messieurs, vos enfants trouvent en ces jours, dans leur cœur si pur, les plus tendres accents pour qu'avec eux vous receviez Celui qu'ils nomment, avec tant d'amour, le Bon Dieu. Et vos femmes aussi prient pour vous, pour que vous fassiez vos Pâques. Et quelle autre preuve plus grande pourraient-elles vous donner de leur affection fidèle ?

Ne vous en plaignez donc pas, Messieurs, mais au contraire rentrez en vous-mêmes et

dites-vous bien qu'en vous parlant, en vous pressant comme elles le font, c'est la voix même de Dieu qu'elles prennent et qui vient jusqu'à vous.

Aussi, rendez-vous de bon cœur, rendez-vous de votre plein gré; et loin que ce soit, de votre part, comme quelques-uns pourraient le penser, une faiblesse, ce sera le triomphe de votre volonté libre.

Pour moi, Messieurs, je n'ai qu'à vous remercier de l'attention que vous m'avez prêtée, de la bonne grâce que vous avez mise à suivre les instructions où je n'ai eu qu'à laisser parler mon cœur. J'ose espérer qu'il vous en restera quelque chose. Du moins je demande à Dieu qu'il achève en vos âmes l'action de sa grâce, et qu'en vous amenant à la sainte Table il nous fasse goûter, à vous la grande joie de vous y asseoir, et à moi la joie non moins grande de vous y voir. Ainsi soit-il.

VII

PAQUES

Messieurs,

Parmi les paroles prophétiques de Jésus-Christ, il n'en est guère qui ait retenti avec autant d'éclat dans le monde que celle qu'il adressa un jour à Marthe en deuil de son frère: « Je suis, lui dit-il, la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. *Ego sum resurrectio et vita.* » (Joan., xi, 25).

Voilà dix-neuf siècles que l'Eglise répète cette parole; et en la grande solennité pascalle, elle rend gloire au Christ ressuscité.

C'est qu'en effet, Messieurs, Jésus-Christ est doublement la résurrection et la vie.

Il l'est d'abord *pour lui-même*. Ayant pris notre nature, un corps comme le nôtre, il fallait qu'il souffrit, — c'est le mot de l'Evangile; — et à force de souffrances, flagellé, couronné d'épines, cloué à la croix, il est mort.

Et comme si ce n'eût pas été assez qu'il eût incliné la tête et rendu l'âme, un soldat romain lui perça le cœur d'un coup de lance. Aussi Pilate, sur le rapport du centurion qu'il avait envoyé, délivra-t-il à Joseph d'Arimathie un permis d'inhumation.

La pierre du sépulcre fut scellée, et par un luxe de précautions, des gardes y furent mis en faction.

Mais si Jésus-Christ avait laissé succomber en lui l'humanité, s'il avait autorisé la mort à s'approcher de lui, à le toucher de son souffle, à le réduire à l'état de cadavre et à l'ensevelir dans un tombeau, il n'aurait pas cessé d'être Dieu.

C'est de lui-même qu'il avait donné sa vie. C'est de lui-même aussi qu'il l'a reprise. A l'heure qu'il avait annoncée, d'un geste, il ren-

versa la pierre du sépulcre, et il en sortit, avec plus de gloire et de majesté que vous ne voyez, le matin, surgir de l'Orient l'astre du jour. Il était ressuscité; il était vivant.

Et l'*Alleluia* de Pâques qui retentit aujourd'hui sur les lèvres joyeuses de l'Eglise, par toute la terre, ne dit pas autre chose: « Le Christ est vraiment ressuscité. *Surrexit Christus vere.* »

Vous le croyez, Messieurs, et c'est pour cela que vous êtes ici. Vous êtes venus dire à Jésus-Christ, devant ses autels, à ses pieds, d'un cœur plein de foi et d'amour, la parole de l'apôtre S. Thomas: « Mon Seigneur et mon Dieu! »

Mais il n'y a pas que cela, Messieurs. Jésus-Christ n'est pas seulement la résurrection et la vie pour lui-même, il l'est aussi *pour nous*. Et je suis bien aise, en un pareil jour, de vous rappeler cette grande vérité.

Est-ce que Jésus-Christ ne ressuscite pas les âmes? Ce qui les fait mourir, c'est le péché. Eh bien! il y a dans le sang de Jésus-Christ assez de vertu, assez de mérites pour détruire le péché; et quand le péché n'est plus, quand l'absolution du prêtre l'a effacé, vous le sentez bien en ce moment, il y a quelque chose qui prend sa place: c'est la grâce de Dieu...

Et non seulement Jésus-Christ ressuscite les âmes, mais il les nourrit encore pour qu'elles aient une vie plus abondante. N'a-t-il pas dit, en effet, à ses apôtres: « Je suis le pain de vie... Celui qui me mange a la vie en lui! »

Et ce pain si nécessaire, ce pain qui donne la vie, c'est sa chair, c'est son sang, dans l'Eucharistie.

Que d'hommes, Messieurs, paraissent vivants et ne le sont réellement pas! Ils ont la santé, la fortune, la gloire peut-être; on les admire, on les loue, on les envie; et voilà que Dieu porte à leur endroit un bien autre jugement. Car il déclare, par son prophète, que s'ils ont une apparence de vie, ils sont cependant morts, *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc., iii, 1).

Mais vous, Messieurs, vous qui avez communie ce matin, vous qui vous êtes assis à la sainte Table, vous qui avez été du nombre des convives du Christ et qui avez mangé sa chair sacrée, ah! vous vivez, vous vivez de la vraie vie, de la vie qui ne passe pas, de la vie éternelle.

Et ce n'est pas tout. Jésus-Christ est encore pour nous la résurrection et la vie d'une autre façon, d'une façon merveilleuse.

Il est des hommes, aujourd'hui, qui ne croient qu'à la science. Mais quels que soient ses progrès, ses découvertes, il y a un point où elle est obligée de s'arrêter et d'avouer son impuissance. Les flots de la mer, les vagues écumeuses viennent se briser aux sables du rivage, et Dieu leur dit: « Vous n'irez pas plus

loin ! *Huc usque venies...* » La science s'arrête aux portes du tombeau ; elle ne peut rien sur la mort.

Mais Jésus-Christ, lui, nous promet de nous arracher à ses étreintes. Sans doute, il ne supprime pas la mort, que le péché a introduite dans le monde et qu'il a voulu subir. Seulement, comme le chante l'Eglise, il engagera avec elle, au dernier jour, une lutte formidable, il en triomphera et il s'écriera : « O mort, où est donc ta victoire ? Toi qui jusqu'alors as régné sur l'humanité descendue et couchée tout entière dans la tombe, te voilà vaincue à ton tour. Allons, rends tes victimes ; je les veux pour les ressusciter, et dans une vie nouvelle, associer les justes à ma gloire. »

A la bonne heure, Messieurs ! Voilà qui est parler, commander en Dieu ; et soyez sûrs, j'en atteste l'Evangile, que c'est ainsi que Jésus-Christ parlera et commandera pour nous.

Vous êtes de votre temps, et hélas ! par suite de l'influence déprimante des doctrines et des mœurs d'aujourd'hui, peut-être avez-vous senti la foi diminuer dans vos cœurs. Pour la ranimer et vous rendre plus vaillants, plus généreux dans le service de Dieu, je vous poserai une question.

Voyons, entre le chrétien qui croit et l'homme qui ne croit plus, quel est celui que vous estimez, je ne dis pas le plus grand, mais au moins le plus heureux ?

Est-ce l'homme qui borne ses désirs à la terre, et qui ne voit, dans la tombe, que la fin misérable de tout son être pour jamais tombé en cendres, réduit en poussière ? Ou bien, est-ce le chrétien qui porte ses espérances, ses ambitions plus haut que ce monde, et qui, arrivé au terme de sa carrière, à l'heure des derniers adieux, dit à Jésus-Christ : « Je me fie à vous, je m'abandonne entre vos bras ; j'ai la certitude que vous ouvrirez mon sépulcre, à la fin du monde, et que vous m'en tirerez, car vous êtes la résurrection et la vie ? »

Décidez en vous-mêmes. Ah ! je connais votre réponse. C'est le chrétien plein d'espérance que vous admirez, et dont vous envie le calme, la paix, la sérénité, le bonheur.

Mais alors, Messieurs, élevez vos cœurs ; vous êtes faits pour vivre, non pas seulement sur cette terre qui s'appelle de son vrai nom la terre d'exil ; mais dans le beau royaume où Dieu attire et porte ceux qui croient en lui, qui l'adorent et qui l'aiment.

L'illustre Leverrier, mort en 1877, était un astronome de génie, mais c'était aussi un grand chrétien. Un jour, après sa découverte de la planète Neptune, un de ses admirateurs lui dit gracieusement : « Cher maître, vous voilà maintenant porté jusqu'aux astres. » — Et Leverrier de répondre aussitôt : « Je compte bien m'élever plus haut encore, jusqu'au ciel. »

Le ciel, Messieurs, c'est la résurrection et la

vie. Plaise à Dieu que nous aussi, tous, nous y allions un jour, et que là, avec les saints, nous y chantions l'*Alleluia* des joies éternelles. Ainsi soit-il.

FIN

SEPT CHEMINS DE CROIX POUR LES VENDREDIS DE CARÊME

VII

LA PASSION

Avis préparatoire. — La récitation des prières n'est pas suffisante pour le Chemin de la croix ; il faut se représenter par la pensée les souffrances de N.-S. Jésus-Christ et s'exciter à des sentiments de compassion. Cependant il n'est pas nécessaire de faire une considération distincte sur chacune des quatorze stations ; une considération générale suffit. « Celui qui se contenterait de méditer pendant tout l'exercice du Chemin de la croix sur le mystère d'une seule station, gagnerait-il les indulgences ? — Oui, répond saint Léonard de Port-Maurice, parce que, selon les brefs pontificaux, il suffit de méditer sur la Passion de notre bien-aimé Sauveur¹. »

La Semaine Sainte dans laquelle nous sommes entrés, et spécialement le jour du Vendredi Saint, nous rendent facile l'accomplissement de cette condition. En ces jours tout nous rappelle le souvenir de la Passion. L'église elle-même est en deuil, le tabernacle est ouvert, l'autel dépouillé et les saints sont voilés. Dans les familles chrétiennes on se livre à la pénitence, on examine sa conscience, on confesse ses péchés, on se prépare au grand devoir pascal. Nous n'avons qu'à penser et à prier avec l'Eglise.

Nous sommes dans le temps des mystères douloureux ; les prédications nous les rappellent et nous les exposent avec des accents plus émus et plus pénétrants ; les cérémonies du culte font revivre, dans une représentation plus frappante et plus vive, le drame sanglant du Calvaire qui commence sur la colline des Oliviers, se passe chez Anne et Caïphe, les grands-prêtres de Jérusalem, chez Hérode, le roi de Galilée, au palais de Ponce-Pilate, le gouverneur romain, et s'achève sur la montagne dans le supplée de la croix. Qui y serait insensible et n'ouvrirait son âme aux sentiments de componction que cette histoire si douloureuse éveille dans tous les esprits des chrétiens ? Recueillons-nous donc un moment et pénétrons-nous de ces pensées et de ces sentiments en suivant notre Sauveur dans le Chemin de la croix.

1^{re} Station. — JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT. — Le soir du Jeudi Saint, Jésus entra dans le jardin de Gethsémani avec ses disciples. Il

¹ *Via sacra*, n. 18.

commença à être saisi d'effroi et de dégoût, de tristesse et d'angoisse, et il s'écria : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Il se mit en prière et dit : « L'esprit est prompt, la chair est faible. Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté s'accomplisse ! » Il était tombé en agonie et sa prière se faisait de plus en plus pressante. Il lui vint une sueur, comme de gouttes de sang, ruisselant jusqu'à terre. Mais il se releva : « L'heure est venue. Voici que le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs. Celui qui doit me trahir approche. »

O notre saint Rédempteur, au jardin des Oliviers vous commencez par éprouver la Passion de l'âme. La nature s'émeut et s'épouvante devant la douleur ou la mort qui approche, et elle sent toute l'amertume du calice ; mais la prière relève l'âme et la religion la conforme à la volonté divine ; alors elle accepte le sacrifice, car l'amour est fort comme la mort.

2^e Station. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX. — Jésus parlait encore lorsque Judas Iscariote arriva avec son escorte. Les Pontifes, les Pharisiens, les Scribes et les Anciens du peuple avaient envoyé leurs valets avec des lanternes, des torches et des armes. Le traître leur avait dit : « Celui que je baiserais, c'est lui ; saisissez-le et emmenez-le. » — « Salut, Maître ! » lui dit-il, et il le baisa. — « Ami, lui répondit Jésus, qu'es-tu venu faire ici ? Tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser ! »

Seigneur, nous nous indignons devant la trahison de Judas et son nom est resté en abomination devant la conscience du monde chrétien. Cependant il n'est pas le seul qui vous ait trahi et qui vous ait livré à vos ennemis. Il y a eu d'autres traîtres dans votre Eglise, qui ont causé des schismes et des hérésies ; et il y a eu d'autres personnes qui ont formé leur cortège et leur ont prêté main forte pour enchaîner votre liberté et détruire votre œuvre. Nous ne voulons point, Seigneur, pactiser avec vos ennemis, mais être toujours du nombre de vos disciples fidèles.

3^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS. — Au signe donné par Judas, les hommes qu'il avait amenés saisirent Jésus et le garrottèrent. « Vous êtes venus pour me prendre avec des épées et des bâtons, comme si j'étais un brigand, leur dit-il. Cependant je me tenais tous les jours au milieu de vous dans le Temple pour enseigner, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Maintenant c'est l'heure de la puissance des ténèbres. » Les disciples du Sauveur, effrayés, l'abandonnèrent. Jésus seul, entre les mains de ses ennemis, fut entraîné par la foule hostile.

Parce qu'ils ont porté sur vous des mains sacrilèges, ô Jésus, ceux qui persécutent la cause sainte que vous représentez, croient que votre force a disparu et qu'ils seront les maîtres du monde. C'est l'heure des ténèbres,

mais cette heure passe et votre force repaît. Depuis deux mille ans il en est ainsi parmi les nations. « Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ? Comment s'accompliraient les Ecritures, qui annoncent qu'il en doit être ainsi ? » disiez-vous alors à Pierre.

4^e Station. — JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE. — Le grand conseil des Juifs était réuni à Jérusalem, attendant l'arrivée de Jésus prisonnier. Les gardes l'introduisent et on instruit son procès. « J'ai parlé publiquement au monde, répondit Jésus ; j'ai enseigné dans les synagogues et le Temple, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu ; ceux-là savent ce que j'ai dit. » Enfin la question précise est posée par Caïphe : « Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ? Dis-le nous ! Je t'en adjure par le Dieu vivant ! — Je le suis ! répond Jésus. — Il a blasphémé ! » s'écrie le grand-pontife. Et tous de répondre : « Il mérite la mort ! »

Voilà votre crime, Seigneur. Vos ennemis connaissent votre doctrine et ils savent que vous voulez être le Sauveur du monde. Mais ils ne veulent pas vous reconnaître pour le Fils de Dieu et se soumettre à votre direction. C'est l'heure des ténèbres dans leurs conciliabules, et c'est l'heure de la haine. Dans leur révolte et leur opposition à votre œuvre de salut, ils décrètent votre mort ou votre expulsion. Oui, ils font une œuvre de mort, car vous êtes le Sauveur et la vie du monde.

5^e Station. — SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS À PORTER SA CROIX. — Une autre douleur atteignit le Sauveur. Ses disciples effrayés l'avaient abandonné ; cependant Pierre l'avait suivi et il était là, parmi les serviteurs, attendant l'issue de l'affaire. Une servante le reconnut : « En voici un, dit-elle, qui était avec le Nazaréen. » Par trois fois Pierre nia : « Non, je ne connais pas cet homme ; je ne sais ce que vous voulez dire. » Le coq chanta annonçant le jour, et Jésus passa en regardant son disciple. Alors Pierre sortit en pleurant amèrement son triple reniement.

Seigneur, il fallait la Passion du cœur, comme vous aviez eu la Passion de l'âme, et comme vous alliez avoir la Passion du corps. C'est toute votre personne qui devait souffrir. Les disciples se ressaisirent et ils seront confirmés en grâce, après le grand sacrifice. Combien d'autres depuis ont eu des lâchetés identiques, quand ils se sont fourvoyés au milieu de vos ennemis, avant de s'être revêtus de votre force spirituelle ! Evitons donc les occasions dangereuses et les reniements du respect humain.

6^e Station. — VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS. — En attendant le jour, Jésus fut mené à la prison des condamnés. Ses gardiens ne lui ménagèrent pas l'insulte ; après lui avoir craché au visage, ils lui couvrirent les yeux

d'un voile et le souffletèrent en disant : « Christ, devine qui t'a frappé ! » Et ils blasphémaient.

Seigneur, vous accomplissiez, en le supportant, la prophétie d'Isaïe : « J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. » Les serviteurs imitaient leurs maîtres et vous commenciez à recevoir les coups. Vos martyrs, Seigneur, et beaucoup de ceux qui souffrirent pour la Justice après vous, auront besoin de cet exemple que vous leur donnez. En vous regardant, ils imiteront votre patience et votre douceur, malgré les réclamations de la nature ; et ils s'immoleront jusqu'à subir les opprobres. Mais vous n'êtes encore qu'au début de vos anéantissements, et il faut que nous vous suivions jusqu'au Calvaire.

7^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS. — Comme Jésus était galiléen, Pilate commença par le renvoyer devant Hérode, roi de Galilée, qui était alors à Jérusalem. Les pontifes et les scribes étaient là. Pour la quatrième fois Jésus comparait devant les Juifs, qui l'accablaient de questions pour satisfaire la curiosité d'Hérode ; mais il sait leurs dispositions et il garde le silence. Hérode s'en vengea en faisant revêtir Notre-Seigneur de la robe des insensés et, avec sa garde, en le couvrant de mépris. Puis il le renvoya à Pilate.

Cette folie, Seigneur, c'est la folie de la croix, qui un jour sera proclamée comme la suprême sagesse, quand le monde vous aura reconnu et jouira des immenses bienfaits de la Rédemption. Mais il fallait, pour accomplir les prophéties, que vous fussiez traité « non pas comme un homme, mais comme l'opprobre et le dernier des hommes. » Vos saints auront cette folie de la croix, qui est le renversement de la sagesse humaine et révèle une force divine. Donnez-nous du moins, si nous ne savons pas nous élever jusque-là, de garder votre silence dans les adversités et les mépris de la terre.

8^e Station. — JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM. — Ponce-Pilate dit aux Juifs qui lui ramenaient Jésus : « Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant la nation ; cependant je l'ai interrogé devant vous et je n'ai trouvé en lui aucun sujet de condamnation sur ce point. Hérode n'a rien relevé non plus. Je vais lui infliger un châtiment, puis le mettre en liberté. » Ce fut alors qu'il leur donna le choix entre Barabbas et Jésus, et que la foule excitée par ses chefs s'écria : « Non pas celui-ci, mais Barabbas ! » et s'écria en parlant de Jésus : « Qu'il soit crucifié ! »

O Fils de Dieu fait homme, dans le moment même où Pilate proclame votre innocence, votre peuple aveuglé et coupable refuse de vous reconnaître pour son Sauveur et réclame à grands cris votre mort !... Ce cri de haine ne cessera

de retentir à travers les siècles dans les assemblées qui prennent parti contre Dieu ; mais vous exciterez un amour dont le monde n'avait pas l'idée, et qui ira jusqu'à l'adoration et jusqu'au sacrifice de tout ce qu'il y a de plus cher pour la glorification de Dieu et vous gagner des âmes.

9^e Station. — JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS. — Sur l'ordre du gouverneur romain, les soldats conduisirent Jésus dans la cour du prétoire, lui enlevèrent son vêtement et l'attachèrent à la colonne de la flagellation. Saisissant alors des fouets de cuir, avec des lanières plombées, ils le frappèrent sur les épaules et le dos à coups redoublés. Sous les fouets, la chair se déchira, les veines s'ouvrirent et le sang jaillit de toutes parts. Bientôt les épaules de Notre-Seigneur ne furent qu'une plaie.

Seigneur, Seigneur, vous entrez dans la voie douloureuse et votre immolation corporelle devient cruelle. Mais il est dit que « sans l'effusion du sang il n'y a point de rédemption. » Voulant la fin, vous voulez le moyen. Et nous qui sommes si sensibles à la souffrance corporelle, et qui nous plaignons dès que la douleur nous touche ! C'est pour nous cependant que vous endurez ce supplice, l'un des plus cruels de votre Passion. Pourquoi donc ne voulons-nous rien souffrir ?

10^e Station. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS. — L'exécution étant faite, les soldats couvrirent Notre-Seigneur d'un manteau écarlate ; ils tressèrent une couronne d'épines qu'ils firent entrer dans sa tête ; ils mirent un roseau dans sa main. Alors, par dérision, ils firent devant lui des génuflexions en disant : « Salut, roi des Juifs ! » Dans leur jeu cruel, ils le souffletèrent, lui crachèrent à la figure et le frappèrent sur la tête avec le roseau. En cet état lamentable et dans cet appareil dérisoire, ils l'amènèrent au gouverneur. Pilate le présenta aux Juifs rassemblés devant le palais, en s'écriant : « *Ecce homo !* Voilà l'homme ! » Mais cet expédient ne réussit pas, car la foule reprit : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

L'humiliation ne vous a pas manqué, ô divin Rédempteur, et la souffrance morale s'ajoute sans cesse à la souffrance corporelle, afin que votre sacrifice soit complet. Oui, voilà l'homme de la douleur, tel que la passion sanguinaire l'a fait, tel que le réclame sa qualité de victime des péchés du monde ! Comprendrons-nous enfin le mal que le péché mortel vous cause, et la part que nous avons eue à votre douleur ?

11^e Station. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX. — La clameur montait vers le palais : « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César ; car quiconque se fait roi s'élève contre César. » Pilate faiblit devant l'émeute et devant la crainte d'être dénoncé à l'empereur de Rome.

Il se fait apporter de l'eau, se lave les mains devant le peuple en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste ; vous en répondrez. » Et la foule vocifère : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

La lâcheté de Pilate a été celle de plusieurs autres, qui reconnaissaient comme lui la justice de la cause de Jésus-Christ, mais avaient peur des grondements populaires, et jetaient Jésus et ses disciples en proie aux passions de l'époque. Il ne suffit pas de se laver les mains pour être innocent du sang de ces justes, car la tache est indélébile et elle marque d'un signe infamant ceux qui en sont responsables. C'est ainsi, ô bon Maître, que votre Passion se continue au cours des siècles, et ailleurs que chez le peuple juif ; car les passions n'ont pas de patrie.

12^e Station. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX. — Les soldats enlevèrent le manteau de pourpre et remirent son vêtement au captif. Ils apportèrent la croix de bois sur laquelle il devait être crucifié et la lui chargèrent sur les épaules. Le peloton d'exécution se forma, et le cortège, qui comprenait deux malfaiteurs condamnés au même supplice, se mit en marche, à travers la multitude que la même haine ou la même curiosité avait rassemblée. La marche en avant fut marquée par les trois chutes de Notre-Seigneur, la rencontre de la Sainte Vierge, de Simon le Cyrénéen, de Véronique et des compatissantes femmes de Jérusalem qui se lamentaient.

Nous avons médité votre douloureux pèlerinage à la montagne du Golgotha, ô N.-S. Jésus-Christ, et, tous les vendredis du Carême, nous avons mêlé nos soupirs et nos pleurs à ceux de votre sainte Mère et des saintes femmes. Mais il faut que notre douleur soit efficace, c'est-à-dire qu'elle s'unisse à un vrai repentir de nos fautes et au bon propos de ne plus les commettre.

13^e Station. — JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Le cortège sort de Jérusalem, s'engage dans le chemin montant du Calvaire et s'arrête au sommet. De là un large horizon se découvre aux yeux et le Sauveur peut embrasser d'un regard le pays où il a semé sa doctrine et ses bonnes œuvres. Il sait qu'il ne meurt pas tout entier, que son sang est une semence de chrétiens et que la vertu avec l'amour lèveront sur son tombeau. Alors les soldats le dépouillèrent de ses habits et crucifièrent les deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ainsi s'accomplit la parole de l'Écriture : « Il a été mis au rang des scélérats. » Pilate avait lui-même écrit la sentence, et il la fit poser au haut de la croix : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. »

Divin Rédempteur du monde, qu'elle est grande la cause pour laquelle vous vous immolez ! Qu'il sera grand un jour votre royaume ! Qu'elles sont grandes vos douleurs ! Le pro-

phète les a vues et les a trouvées larges comme la mer. Elles en ont aussi l'amertume et la fécondité.

14^e Station. — JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE. — L'insulte continue : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. » Mais les amis de Jésus, le petit groupe fidèle, se tient à portée de la croix et compatit. Après trois heures d'agonie, pendant lesquelles le sang précieux a achevé de couler, les forces de la vie humaine abandonnent le Sauveur, et, son immolation étant accomplie, il expire comme une victime.

Où, ô Fils de Dieu fait homme, votre nature humaine fut sacrifiée dans des tortures et des humiliations qui furent un vrai martyre de cœur, d'esprit et de corps ; mais votre mort est féconde et elle devient la cause sacrée de notre vie. Vous mourez pour nous obtenir la vie éternelle, et votre tombeau glorieux devient pour nous le gage de l'immortalité bienheureuse. Tout est accompli ! L'Eglise est sortie de votre côté ouvert par la lance, et elle vous donnera une multitude de disciples fidèles. Soyez béni à jamais d'un tel amour et faites à jamais que nous en restions dignes !

AVIS PAROISSIAUX

LE DEVOIR PASCAL

Mes frères,

Toute association, de la plus modeste à la plus considérable, quel que soit le nombre de ses adhérents, est régie par des statuts, par des règlements, et c'est l'obéissance aux lois de sa constitution qui la fait vivre et prospérer ; sans cela elle n'aurait qu'une durée éphémère.

La société civile dont nous faisons partie comme Français, a son Code, sa législation, et le devoir de tout bon citoyen est de s'y soumettre.

La société religieuse, l'Eglise, à laquelle nous appartenons comme chrétiens, a aussi ses préceptes, et notre devoir le plus impérieux est de les observer fidèlement.

Or, mes frères, le moment est venu pour nous d'accomplir deux des préceptes qu'elle nous impose : le précepte de la confession annuelle et le précepte de la communion pascalle. Et ces deux préceptes sont d'une importance, d'une gravité que l'on ne saurait méconnaître. Il n'y a pas à en douter quand on se rappelle les paroles de Jésus-Christ sur la nécessité de la communion, et quand on voit l'insistance de l'Eglise pour assurer l'exécution de ces commandements et les peines dont elle menace les infracteurs.

Où, mes frères, — et il faut le redire, pour que votre conscience ne se fasse pas illusion, — ces deux préceptes sont très graves ; et voilà

pourquoi tous les ans, au jour où nous sommes, je les rappelle à votre souvenir, et je vous exhorte, avec toute l'autorité dont je dispose, à les accomplir ponctuellement.

Mon exhortation est superflue pour ceux qui sont décidés à ne jamais omettre ces deux grands devoirs. Ils savent ce qu'ils ont à faire, et ils le feront simplement; spontanément, sans qu'il soit besoin de les stimuler. Quant à ceux qui depuis longtemps ont délaissé toute pratique religieuse, je ne les vois jamais dans nos assemblées, et par conséquent je ne puis les atteindre par ma parole.

Restent les indécis, les hésitants, ceux qui, sollicités par la grâce de Dieu et les inquiétudes de leur conscience, se demandent s'ils feront leurs Pâques cette année. Il y en a sans doute parmi ceux qui m'entendent. Il ne faudrait peut-être qu'un mot, qu'un encouragement, pour les amener à prendre une généreuse résolution. Pour mon compte, je ne puis pas leur dire ce mot dans l'intimité, leur donner cet encouragement : je ne les connais pas ; mais vous qui les connaissez, — et je m'adresse ici particulièrement aux épouses, aux mères chrétiennes, — est-ce que vous ne pourriez pas être mes interprètes et me remplacer auprès d'eux ? C'est la mission que je voudrais vous confier. Voyez donc dans votre famille, dans votre entourage, s'il n'y a pas de ces personnes hésitantes ; et si quelque circonstance vous met en rapport avec elles, engagez-les à remplir leur devoir ; levez les scrupules, répondez aux objections, aplanissez les difficultés, faites l'office d'un apôtre, avec discrétion, avec prudence et surtout avec bonté ; et si ces personnes, décidées par vos conseils, par vos prières, reviennent à une vie meilleure, vous aurez le mérite et la joie d'avoir contribué à les rapprocher de Dieu.

Le rêve d'un pasteur, au temps de Pâques, serait de donner la communion à tous ses paroissiens. Ce rêve, hélas ! ne se réalise que dans une faible mesure dans cette paroisse, et votre pasteur a le regret de constater bien des abstentions ; il voit, — et c'est la grande tristesse et l'amère déception de son ministère, — il voit des désertions se produire non seulement parmi les jeunes gens et les hommes, mais encore parmi les jeunes filles et leurs mères.

On ne voudrait point se mettre en état de rébellion contre les lois de l'Etat, et on viole tout à son aise les commandements de l'Eglise. Ce contraste, mes frères, ne fait pas honneur aux chrétiens de notre temps.

Si je n'ai pas la satisfaction de compter autant de communions que je le désirerais, qu'il me soit donné au moins de voir fidèles au rendez-vous et sans exception ceux et celles qui ont fait leurs Pâques l'an dernier.

On dit avec raison : Prenez garde à une première faute : le premier pas fait dans la voie du mal entraîne souvent plus loin qu'on ne

pense ! — Et moi, je vous dis aussi : Prenez garde à une première omission dans l'accomplissement du devoir pascal ; vous auriez de la peine à réparer l'an prochain cette première infraction, et peut-être seriez-vous tentés d'abandonner à tout jamais ce devoir, dont la transgression habituelle ne nous laisse plus que des apparences de christianisme. Vous voyez, mes frères, combien peuvent être graves les conséquences d'une première abstention. Je vous supplie d'y réfléchir, et de ne pas résister à l'appel que je vous adresse en ce moment.

Nous entrons dans une période de jours dont les souvenirs sont bien faits pour nous porter au recueillement, à la réflexion, à la prière, au repentir. Laissons-nous saisir par les pensées qu'elle évoque, par les impressions salutaires qu'elle suscite ; ouvrons largement nos âmes aux grâces qu'elle nous apporte, et faisons de grand cœur la démarche à laquelle nous sommes conviés.

Plaise à Dieu que, pendant cette quinzaine, les confessions se multiplient et que la table sainte voie de nombreux convives ! Ainsi soit-il.

LA SEMAINE SAINTE

Mes frères,

En raison de la longueur de l'office de ce jour, le Rituel nous autorise à omettre l'instruction de la messe. Pour ne pas vous retenir trop longtemps, je ne ferai simplement que vous engager à passer comme il convient à des chrétiens, la semaine dans laquelle nous entrons.

C'est une semaine à part dans l'année, une semaine sur laquelle plane une religieuse tristesse, et qui s'impose au souvenir et au respect des âmes les plus indifférentes.

J'ai noté les noms par lesquels on la désigne ; je vous les dirai ; ils vous indiqueront les sentiments dont vos cœurs doivent être pénétrés dans ces jours mémorables.

On l'a appelée *la Grande Semaine*. Elle ne compte pourtant pas plus de jours que les autres ; si elle a été ainsi dénommée, c'est à cause du nombre et de la gravité des événements qui se sont accomplis dans cette période ; c'est à cause des grands anniversaires qu'elle nous rappelle. C'est en effet l'anniversaire de l'institution de l'Eucharistie, de ce sacrement auguste qui est le suprême témoignage de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ; c'est l'anniversaire de la création du sacerdoce, investi, le Jeudi Saint, du pouvoir de consacrer le corps et le sang du Christ et de perpétuer sa présence à travers les siècles ; c'est l'anniversaire du grand mystère de notre rédemption et de la sanglante tragédie du Calvaire.

Oh ! vous seriez bien ingrats, si vous sou-

venant de ces choses, pendant cette semaine, vous n'exprimiez pas à notre cher Sauveur la reconnaissance qui lui est due pour de si grands bienfaits !

La semaine qui précède Pâques a été nommée la *semaine des veilles*, parce qu'on y passait en prières et en pieux exercices une partie des nuits. Les chrétiens des âges de foi n'ont pas voulu mériter le reproche que Jésus adressa à ses apôtres, qui n'avaient pas eu le courage de veiller une heure avec lui au jardin des Oliviers, et pendant les nuits entières du jeudi et du vendredi, ils suivaient par la pensée et par le cœur Jésus succombant à la peine, en proie à de mortelles angoisses, abandonné de ses apôtres, trahi par Judas, renié par saint Pierre, frappé, insulté par une vile soldatesque, et ils compatissaient à ses humiliations, à ses souffrances, et lui offraient en réparation de tant d'outrages des protestations de dévouement et de fidélité.

Je ne vous demanderai pas, mes frères, de vous priver de sommeil pendant plusieurs nuits ; mais vous ne m'accuserez pas d'être trop exigeant si je vous demande de venir au moins à notre exercice de jeudi soir, pour vous agenouiller devant l'autel où reposera le divin Sacrement, pour entendre la parole sainte et offrir à Notre-Seigneur vos pieux hommages, pour veiller une heure en sa présence.

Semaine laborieuse, semaine *pénible*, semaine *douloureuse*, voilà d'autres termes par lesquels on a caractérisé la semaine qui est devant nous.

Oh ! oui, elle a été laborieuse, cette semaine ; elle a vu se poursuivre et s'achever le grand ouvrage de notre rédemption ; elle a vu la puissance du démon abattue, la malédiction prononcée contre l'humanité coupable, abolie ; elle a vu tomber le mur de séparation que le péché avait élevé entre Dieu et les hommes.

Oui, encore, elle a été pénible et douloureuse, cette semaine, car vous savez bien que c'est au prix des plus atroces souffrances, au prix de son sang, que le Christ a racheté nos âmes. S'il en est parmi vous qui trouvent cette semaine pénible, parce qu'elle leur impose des actes de mortification, qu'ils songent à la douloureuse Passion de Jésus-Christ ; debout au pied de sa croix, qu'ils regardent la couronne d'épines qui ceint son front pâli, les clous qui percent ses pieds et ses mains, le sang qui jaillit de ses blessures, et ils trouveront moins pénible d'observer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Cette semaine porte encore un autre nom : elle est appelée la *semaine de l'indulgence et du pardon*. Vous voyez tout de suite comment elle vérifie cette dénomination nouvelle. C'est dans cette semaine en effet que Dieu, indulgent et bon, que Dieu la miséricorde infinie, a retiré l'arrêt de notre condamnation et nous

a pardonné en vue des mérites de Jésus-Christ et en considération de son sacrifice. C'est dans cette semaine aussi que nous venons implorer le pardon de nos fautes. En tout temps Dieu ne repousse jamais la prière d'un cœur contrit et humilié ; mais il semble qu'en ces jours il accueille avec plus de bonté les enfants prodigues, il est plus disposé à pardonner, parce qu'en ces jours aussi on est plus puissamment porté au repentir.

Ce pardon, vous viendrez le demander pour vous ; vous le demanderez aussi pour tant de pécheurs qui provoquent la justice de Dieu. Vous en êtes témoins : la loi divine est méconnue, l'iniquité déborde de toutes parts, les crimes augmentent chaque jour. Les colonnes des journaux sont remplies de monstruosités morales, d'attentats, de meurtres, de forfaits qui font frémir. Que votre prière, dans cette semaine d'indulgence, monte vers Dieu pour désarmer sa colère et écarter les châtiments trop mérités.

Mais de tous les noms par lesquels on a désigné cette semaine, le plus usuel, le plus populaire est celui de *Semaine Sainte*. C'est que, dans cette semaine, la Passion de Jésus-Christ met à notre disposition d'abondantes grâces de sanctification. Oh ! comme je désire qu'elle soit vraiment sainte pour mes paroissiens ! Elle sera sainte, si vous vous laissez impressionner par les tristes et touchants souvenirs qu'elle évoque ; elle sera sainte, si vous repassez dans votre mémoire attendrie les douloureux événements dont elle est l'anniversaire ; elle sera sainte, si vous assistez avec une piété émue aux offices du matin et du soir, que je viens de vous annoncer ; elle sera sainte, si devant la croix sur laquelle vous poserez vos lèvres, vendredi, à la pensée des grandes souffrances, de la Passion et de la mort de notre adoré Sauveur, vous concevez un vif et profond regret de vos fautes, de vos négligences dans le service de Dieu ; elle sera sainte surtout, si cédant aux impulsions de votre conscience et obéissant à l'appel de l'Eglise, vous confessez vos péchés et recevez pieusement le sacrement eucharistique : oui, elle sera sainte, si vous faites vos Pâques. Ainsi soit !

OUVERTURE D'UNE RETRAITE PASCALE

COMMENT EN ASSURER LE SUCCÈS

Omnes sitientes venite ad aquas.

Vous qui êtes altérés, venez boire à la source d'eau vive.

Mes frères,

A notre époque où les voyages sont plus rapides, moins pénibles et moins dispendieux qu'autrefois, l'on fréquente plus que jamais les villes d'eaux. Les personnes tant soit peu

aisées à qui l'on recommande une saison à Vichy ou à Barèges, n'hésitent pas à s'y rendre. Là elles se confient aux soins d'un spécialiste, elles prennent des eaux, elles suivent un régime ; et il est rare qu'au bout d'un mois de ce traitement, elles ne sentent pas une amélioration dans leur état. Parfois même leur guérison est complète et radicale.

La retraite que nous inaugurons ce soir est une cure morale qui doit vous retremper et vous rajeunir. Que faire pour en assurer le succès ? Mais ce que font les malades dans les stations d'eaux thermales : puiser aux sources de la grâce, vous remettre entre les mains de votre médecin spirituel et suivre ses ordonnances. Si vous remplissez cette triple condition, cette retraite sera bonne et produira, je l'espère, des effets durables.

I

Mais d'abord persuadez-vous bien, mes frères, que cette cure morale vous est nécessaire ou du moins fort utile. En est-il parmi vous qui aient perdu la grâce sanctifiante et vivent dans le péché ? Je souhaite que non. Mais enfin si quelques-uns se trouvaient dans ce cas, ceux-là du moins reconnaîtraient la nécessité de rentrer en eux-mêmes et de se convertir. Leurs âmes sont mortes, et il ne faudra pas moins que l'intervention toute-puissante de Dieu pour les ressusciter.

D'autres qui ont conservé la vie de la grâce, n'en jouissent pas pleinement. Ils sont atteints de cette maladie qu'on nomme dans le langage spirituel la tiédeur, et dont les manifestations principales sont la négligence dans la prière et l'attachement au péché véniel. Ces âmes languissantes ont besoin d'un traitement qui les fortifie et les stimule.

Enfin même aux personnes pieuses, cette retraite ne sera pas inutile. Si attachées qu'elles soient à tous leurs devoirs, elles ne doivent pas se complaire en elles-mêmes ni croire qu'elles touchent aux sommets de la perfection. Même chez les meilleurs, il y a des défauts à corriger, des vertus à conquérir. Ils le savent bien du reste ; plus ils se rapprochent de Dieu, plus ils sont humbles, et généralement ce sont eux qui profitent le plus des grâces exceptionnelles de la retraite.

Grâces *exceptionnelles*, ai-je dit, par leur abondance et leur efficacité. Dieu, mes frères, vous donne sa grâce en tout temps ; mais pendant cette retraite il va vous la prodiguer. Elle se présentera à vous sous des formes multiples : instructions et conseils de vos prêtres, grands souvenirs de la Passion et de la mort de notre Sauveur, communion mieux préparée et plus fervente. Jusqu'ici la grâce descendait sur votre âme comme une rosée : pendant cette retraite, ce sera comme une pluie abondante qui viendra la rafraîchir et la fertiliser.

Avec quel empressement ne devriez-vous pas l'accueillir ! La grâce, mais c'est votre salut et votre vie. Vous vous étonnez d'être si languissants au service de Dieu ; vous gémissiez sous ce fardeau de misères que vous portez depuis l'enfance et qui ne décroît pas avec l'âge. D'où vient que vous n'avez pas encore réussi à vous en dégager ou tout au moins à l'alléger ? C'est peut-être que vous avez trop oublié cette parole de Notre-Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Notre-Seigneur se compare lui-même à un cep dont nous sommes les branches. Le rameau ne peut porter fruit que s'il puise dans la tige la sève nourricière. Qu'on l'en détache : il se dessèche et meurt. De même si, trop confiants en vos propres forces, vous ne réclamez pas instantamment l'assistance divine, c'est en vain que vous attendrez votre guérison. Allez donc à ce divin Sauveur qui se présente à vous les mains pleines de grâces, tout disposé à vous les accorder. Dites-lui comme les malades et les infirmes de l'Evangile : « Seigneur, faites que je voie enfin et que je comprenne toute la malice du péché ! Seigneur, faites que je marche d'un pas plus ferme et plus pressé dans la voie de vos commandements ! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez purifier mon âme pécheresse ! » Et le bon Sauveur, exauçant votre humble prière, renouvellera au spirituel les miracles qu'il opérait dans les bourgades de la Galilée : il dessillera vos yeux ; il rendra la vigueur à vos volontés défaillantes ; il vous guérira de la lèpre du péché, et vos âmes purifiées revêtiront une beauté neuve.

II

Le malade qui veut guérir se confie à un médecin expérimenté. Or le médecin des âmes, c'est le prêtre. Dans l'œuvre de votre conversion ou de votre amendement, sa collaboration est indispensable. Il en est qui voudraient se passer de ce courtier gênant et faire leurs affaires avec Dieu tout seuls. C'est pour cela que les protestants ont éliminé du christianisme tout ce qui requiert l'intervention du prêtre, le sacrifice, par exemple, et la confession. Ils prétendent même interpréter l'Ecriture selon leur inspiration personnelle : chaque fidèle est à lui-même son propre pape. Je n'ai pas besoin de vous montrer à quel point ils ont faussé l'Evangile. Notre-Seigneur n'a pas voulu que son Eglise fût une société anarchique, mais un corps organisé. Entre lui et les fidèles, il a établi une autorité : le collège apostolique. C'est aux apôtres seuls, et en leur personne aux évêques et aux prêtres, qu'il a dit : « Baptisez, enseignez, remettez les péchés. » Si donc vous voulez avoir la vérité, la grâce, le pardon de vos fautes, vous devez recourir au prêtre ; pour aller à Dieu, il faut passer par cet intermédiaire.

Mais le prêtre n'est pas seulement une sorte

de fonctionnaire spirituel chargé d'administrer les sacrements et de célébrer le culte : il est aussi l'ami et le médecin de votre âme. Autant que vous il a le souci de votre salut, et plus que vous il est en mesure de le procurer. Il a grâces d'état pour purifier et sanctifier vos âmes. Tout l'a préparé à ce rôle de guide et de sauveur, à commencer par ses études littéraires qui l'ont initié au jeu si compliqué et si délicat des passions humaines. La théologie morale qu'il a apprise au séminaire, lui a fait passer en revue la diversité innombrable des cas de conscience. Chaque jour encore, au tribunal de la pénitence, son expérience s'enrichit et se complète. Allez donc avec confiance à votre confesseur, à ce prêtre qui a charge de votre âme et qui la connaît mieux que tout autre. Dites-lui vos péchés, mais aussi vos incertitudes, vos tentations, les occasions où vous êtes engagés, les difficultés que vous avez à faire le bien. En un mot voyez en lui non seulement un confesseur, mais un directeur. Demandez-lui une absolution, mais aussi des conseils. Mettez à profit sa science des âmes et son expérience, et demandez-lui le remède aux maux dont vous souffrez.

III

La dernière condition, et non la moins importante du succès de cette retraite, c'est l'effort personnel. Vous connaissez le proverbe rappelé par La Fontaine dans une fable fort plaisante : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Voulez-vous devenir meilleurs ? Voulez-vous vous corriger de vos défauts ? Il ne suffit pas de consulter votre directeur de conscience ; il ne suffit pas même de prier. Le prêtre vous indique le chemin à suivre, la grâce vous excite à marcher ; mais si vous ne voulez faire le moindre pas, il est trop clair que vous resterez en place. Je vous citais tout à l'heure cette parole de Notre-Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Notre-Seigneur pourrait nous dire également : « Je ne ferai rien sans vous. » Il veut en effet que notre salut soit en partie notre œuvre. Le ciel est une récompense qu'il faut d'abord mériter. Nous nous sommes perdus par notre faute : il n'est pas juste que nous soyons sauvés sans notre participation ; et si le Sauveur prend sur ses épaules la plus grosse part de notre fardeau, au moins devons-nous comme le Cyrénéen l'aider à porter sa croix et contribuer pour notre part à l'œuvre de notre rédemption.

Quel est donc cet effort personnel que Dieu demande de vous ? En d'autres termes, comment pouvez-vous coopérer à la grâce ? De deux manières principales : par votre confiance et par votre vigilance.

Quand un médecin avisé se trouve en présence d'un malade, son premier soin est de lui inspirer confiance. Si grave que soit son état,

il tâche de lui conserver ou de lui rendre l'espérance, car il sait que l'exaltation joyeuse que donne l'espoir de la guérison, peut favoriser efficacement l'action des remèdes. Notre-Seigneur lui-même, ce divin guérisseur, demande à ses malades la foi. A ceux qui viennent chercher près de lui la santé, il dit invariablement : « Croyez-vous ? Tout est possible à celui qui croit. » Dans la pensée du divin Maître, croire, ce n'est pas seulement admettre sa divinité, c'est aussi attendre la guérison, la regarder comme certaine et imminente. Quand il rencontre cette confiance, il en est comme transporté d'aise et la récompense par un miracle. De même, mes frères, si vous voulez vous élever à une vie meilleure, commencez par croire cette ascension possible. C'est beaucoup vous demander, peut-être. Quand on est jeune, quand on voit s'étendre devant soi trente ou quarante ans de vie, la conversion est plus difficile. On se dit : « Il est vrai que je suis loin de la perfection ; ma conscience me fait bien des reproches. Mais je compte sur l'avenir et sur les surprises qu'il réserve. Il m'apportera peut-être la vertu, avec la fortune et le bonheur. J'hésite à porter la hache à la racine de mes défauts ; mais plus tard, quand j'aurai plus de sagesse et de volonté, j'accomplirai résolument les réformes nécessaires. »

Hélas ! de telles prévisions sont presque toujours trompées. L'âge mûr arrive et n'apporte guère que des déceptions. On atteint la quarantaine, la cinquantaine, et on a le déplaisir de constater qu'on a gardé, accentués peut-être, tous les défauts de ses vingt ans. Le temps n'a fait que creuser les rides de l'âme comme celles du visage. Alors on est bien tenté de se décourager et de se dire : « A quoi bon faire effort sur moi-même ? Je suis fixé désormais ; mon pli est pris ; je tournerai jusqu'à la fin dans le même cercle d'habitudes. » Et n'ayant pas su se débarrasser de ses défauts, on prend le parti de les supporter comme des voisins gênants avec qui il faut vivre.

Vous êtes trop vaillants et trop généreux, mes frères, pour avoir de ces défaillances. Vous ne pactiserez jamais avec vos ennemis intérieurs, mais vous les poursuivrez à outrance, vous leur ferez une guerre sans merci ni trêve. Sans doute, ils sont nombreux et redoutables ; mais si votre faiblesse vous effraie, rappelez-vous le mot de saint Paul : « Je puis tout en Celui qui est ma force. » Dieu vous aidera si vous vous aidez vous-mêmes, si vous mettez en lui votre confiance. Il vous fera part de sa force infinie, et cette collaboration de votre faiblesse et de sa toute-puissance produira des merveilles.

Ce que Dieu demande encore de vous, c'est la vigilance. Aux valétudinaires en voie de guérison, le médecin prescrit tout un ensemble de précautions minutieuses : éviter les refroidissements, s'abstenir de tel mets, de telle bois-

son. Le régime est dur parfois, absolument contraire aux habitudes du malade, mais le salut est à ce prix.

Dans les maladies de l'âme il y a aussi un régime à suivre ; il faut opérer des retranchements, consentir à des sacrifices. Vous savez que dans la compagnie de certaines personnes vous êtes portés à la médisance, vous êtes entraînés à des conversations légères, pour ne pas dire davantage : pourquoi donc les fréquentez-vous ? Vous vous plaignez d'être si froids, si distraits dans vos prières. A peine à genoux, une nuée de pensées étrangères vient s'interposer et pour ainsi dire faire écran entre Dieu et vous. Vous vous en prenez à votre imagination inconstante et volage : mais avez-vous pris soin de la fixer ? Vous êtes-vous préparés à la prière en vous mettant en la présence de Dieu et en désavouant d'avance les distractions qui pourraient survenir ? Vous gémissiez sur les pensées sensuelles qui vous hantent, vous troublent et mettent en péril votre vertu. Mais, dites-moi, est-ce que vous ne provoquez pas ces tentations par des lectures ou des conversations imprudentes ? Vous ouvrez toute grande la porte à votre ennemi : faut-il s'étonner qu'il y entre ?

Vous le voyez par ces quelques exemples, la vie chrétienne suppose une vigilance continue, un effort incessant sur soi-même. Elle exige parfois des sacrifices pénibles ; mais n'en faites-vous pas de plus pénibles encore pour recouvrer votre santé ? Quand votre vie est en péril, vous n'épargnez rien pour la sauver : visites du médecin, remèdes coûteux, opérations douloureuses. Ah ! si vous étiez seulement aussi empressés à sauver votre âme !

**

Si jamais vous avez échappé à une grave maladie, vous devez vous rappeler encore les joies profondes de la convalescence. La convalescence est comme une nouvelle naissance : on reprend possession de la vie et du monde, on croit tout voir pour la première fois. Après de longs mois de claustration, comme la nature paraît belle ! Comme l'azur est frais et le chant des oiseaux délicieux ! Quelle douceur de respirer l'air libre et de réchauffer au soleil ses membres encore défaillants ! La vie rouvre devant le regard des perspectives illimitées vers lesquelles on s'élance d'un pas joyeux.

Il dépend de vous, mes frères, de goûter les joies non moins vives de la convalescence morale, c'est-à-dire du recouvrement de la grâce et de la réconciliation avec Dieu. Ecoutez attentivement Notre-Seigneur qui vous parlera dans le secret de la conscience ; suivez avec docilité ses inspirations ; priez beaucoup, et de cette retraite pascale qui commence vous sortirez transformés et rajeunis.

A DES ENFANTS

III

LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Magister adest et vocat te.

Le Maître est là qui vous appelle.

Mes chers enfants,

Il y a quelque temps de cela, j'entrai dans cette église pour y faire ma visite au Saint-Sacrement. La journée était avancée. Déjà le soleil avait disparu derrière les toits, et à cette heure tardive je m'attendais à trouver l'église déserte. Quelle ne fut pas ma surprise d'y apercevoir au contraire un bon nombre de personnes ! Les uns égrenaient leur chapelet ; d'autres, à genoux, adoraient le Dieu d'amour réellement présent dans le tabernacle ; plusieurs faisaient dévotement le Chemin de la croix. Malgré cette assistance assez nombreuse, il régnait dans l'église un silence profond que faisaient ressortir encore les voix joyeuses d'enfants, vous peut-être, qui jouaient sur la place. La nuit venait, amenant avec elle son calme bienfaisant ; et par la grande ogive de la façade, le soleil mourant projetait une dernière lueur sur la blancheur des colonnes.

Et moi, je me sentais pénétré par ce silence et ce recueillement. Je sentais mon cœur s'attendrir et mes inquiétudes se dissiper peu à peu sous l'influence de la douce paix qui rayonne au tabernacle. Et je disais en moi-même :

C'est sans doute cette paix surnaturelle et divine que viennent chercher ici ces fidèles. Les uns, après avoir porté leur croix tout le jour, une lourde croix peut-être, sont venus la déposer un instant aux pieds de Jésus. Ils lui font confidence de leurs peines, de ces peines intimes qu'ils ne peuvent dire qu'à lui ; et réconfortés par sa douce parole, tout à l'heure, au sortir de cette église, ils reprendront leur croix avec plus de patience et de courage.

D'autres, craignant d'être submergés par les grandes eaux de la tentation, crient vers le Seigneur : « Sauvez-moi, car je vais périr ! » Comme une barque surprise par la tempête se sauve vers le port, ils viennent se réfugier à l'abri de cette église et ils y trouvent la sécurité. Sous le regard de Jésus, le démon n'ose paraître. Demain, ce soir, il recommencera ses attaques ; mais, fortifiées par la grâce, ces âmes ne se laisseront pas intimider et le repousseront avec une énergie indomptable.

Il en est enfin que ne troublent ni la tentation ni l'épreuve, et qui viennent ici simplement pour satisfaire leur piété. Ils conversent avec Jésus, lui parlent avec une tendre confiance, écoutent sa douce voix, et trouvent dans ces entretiens intimes des consolations qu'en-

vieraient les gens du monde si seulement ils en soupçonnaient le charme.

Ah ! pensais-je encore, si ces enfants qui jouent là connaissent le don de Dieu, s'ils savaient les joies que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment, comme ils s'empresseraient de le visiter !

**

Venez donc, mes enfants, à ce Dieu qui vous appelle, pour lui demander la consolation, la force et la joie. Jusqu'ici les grandes afflictions vous ont été épargnées. Vous ignorez le souci du pain quotidien, car à force de travail vos parents vous procurent le nécessaire : ils prennent sur eux toutes les inquiétudes de la vie pour ne vous en laisser que les joies. D'autre part, à l'âge où vous êtes, il y a comme un mirage d'illusions qui vous cache la réalité : vous ne la voyez qu'à travers le prisme enchanteur de vos rêves. Mais un jour viendra où il vous faudra à votre tour lutter pour vivre. Vous connaîtrez par expérience les fatigues du travail et la douloureuse incertitude du lendemain. Votre raison mûrie, désabusée par l'expérience, vous fera voir la vie telle qu'elle est. Vous connaîtrez, à vos dépens peut-être, toute la malice et la perversité des hommes : vous aurez à en souffrir et à vous défendre contre elle. Quelle sera votre consolation dans cette lutte pénible ? Jésus, si vous le voulez. Allez à lui, confiez-lui vos peines, et vous les verrez fondre sous son regard comme la neige d'hiver aux rayons du soleil. Vous serez entrés ici tristes et troublés et vous en sortirez heureux et rayonnants, car vous aurez approché du Dieu de paix et d'amour dont la seule vue réjouit les élus pendant l'éternité.

L'heure des grandes tentations a-t-elle déjà sonné pour vous ? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle viendra tôt ou tard. Le démon est trop jaloux de votre innocence, de votre amitié avec Dieu et de vos droits au ciel pour vous laisser en repos. Il mettra tout en œuvre pour vous séduire et vous perdre. Il vous tentera, vous harcèlera, et s'il ne peut vous réduire du premier coup, il tâchera de vous lasser à force de sollicitations et d'instances. Que faire s'il vous obsède ainsi ? Une seule chose : ne restez pas seuls avec lui. Ne restez pas seuls avec lui, car il est plus fort que vous et plus habile. Si vous étiez laissés à vous-mêmes, ce serait un jeu pour lui de vous abattre. Faites donc comme l'enfant qui, voyant le danger venir, court se jeter dans les bras de son père. Jésus est pour vous un père infiniment tendre et compatissant. Jetez-vous dans ses bras et dites-lui : « Mon Dieu, je suis à vous ; je suis votre bien : de grâce, ne me laissez pas reprendre par le démon. Je sais bien qu'il n'a aucun pouvoir sur moi et qu'il ne me fera pas succomber

sans mon consentement. Mais je me défie de moi-même : ma volonté est si incertaine et si changeante ! Aujourd'hui je veux être à vous, mais demain suis-je sûr de le vouloir encore ? O Dieu, défendez-moi contre ma propre faiblesse ! » Croyez-le, mes enfants, il n'y a pas de tentation qui résiste à une telle prière.

Enfin, alors même que vous seriez dans la paix et dans la joie, allez encore à Jésus pour lui dire simplement que vous l'aimez, que vous êtes heureux de vivre dans sa grâce, pour jouir de sa sainte présence ; et dans ce cœur à cœur vous goûterez des consolations ineffables qui laissent loin derrière elles les tristes joies de ce monde.

**

Si une simple visite au Saint-Sacrement donne déjà tant de joie, que dire de la communion ? Dans la communion, Jésus n'est pas seulement en votre présence : il s'unit intimement à vous. Ce n'est plus seulement du tabernacle qu'il vous parle, mais du fond de votre cœur. Vous ne faites plus qu'un avec lui. Il vous prodigue ses grâces, vous fait part de sa puissance infinie, et c'est en toute vérité que vous pouvez dire avec S. Paul : « Je puis tout en Celui qui est ma force ; » ou encore comme un vaillant général que la communion fréquente avait rendu invincible aux tentations : « Quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais. »

Dans l'ogive qui encadre la porte du tabernacle, il y a un emblème eucharistique : c'est une coupe où boivent deux colombes. Ces colombes figurent l'âme fatiguée du voyage de la vie. Cette coupe, c'est le calice de bénédiction débordant du sang précieux de Jésus. Ne refusez pas la divine liqueur que Jésus vous présente dans cette coupe. Que d'autres aillent boire à des sources empoisonnées les plaisirs malsains et les voluptés coupables : ceux-là ne seront jamais assouvis, car les joies terrestres, au lieu d'étancher la soif, ne font que l'irriter davantage. Mais si vous buvez le sang de Jésus, vous serez pleinement rassasiés, car celui que vous recevez dans l'Eucharistie, c'est le Dieu parfait, infini qui remplit toute la capacité de l'âme et satisfait toutes ses aspirations. Approchez souvent vos lèvres du calice eucharistique, et alors se réalisera pour vous la promesse du Sauveur : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, car en lui naîtra une source d'eau vive qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 martii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 21 mars 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jeudi Saint. — Les préliminaires de la Passion, 193.

Pour le Vendredi Saint. — La Passion, 196.

Varia. — Faisons nos Pâques, 201.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XVII. Jésus monte à Jérusalem et arrive à Béthanie, 203.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LX. L'éternité bienheureuse, 204.

Pour le Premier Vendredi. — XXXVI. Le Sacré-Cœur fondement de notre foi, 209.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — IV. Pèlerinages en l'honneur de Marie, 210. — V. Variétés, 215.

POUR LE JEUDI SAINT

LES PRÉLIMINAIRES DE LA PASSION

Quæsi vi consolantem me, et non inveni.

J'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé.

Mes frères,

Quelle est la pensée qui vous a amenés dans cette église, à cette heure tardive ? Vous n'y avez pas été convoqués par le son des cloches : depuis ce matin, les cloches sont silencieuses. Vous n'y êtes pas attirés par la splendeur des cérémonies : les autels sont dépouillés de leurs ornements, les images saintes sont voilées, ce temple est en deuil.

Mais je vois une de nos chapelles transformée en reposoir, et parmi les lumières, la verdure et les fleurs j'aperçois, sous les voiles qui le couvrent, l'auguste Sacrement que le Seigneur Jésus a institué à pareil jour, et dans lequel il nous a donné le suprême témoignage de son amour.

C'est donc le souvenir de notre cher et adoré Sauveur qui a provoqué votre pieuse démarche et qui vous rassemble devant cet autel, dans le recueillement et la prière.

Qu'attendez-vous de moi, ce soir ? Je songe qu'au moment où je vous parle, Notre-Seigneur, accompagné de ses apôtres et de ses disciples, pénétrait dans le jardin de Gethsémani, subissait, dans une sueur de sang, les transes de l'agonie et préludait au drame sanglant du Calvaire.

C'est pour moi une indication, et je viens devant vous retracer les préliminaires de la Passion, vous rappeler les épreuves initiales, les premières souffrances, les premiers outrages qu'il eut à endurer.

Demain, oh ! demain sera le jour où tout

sera consommé ; demain, ce sera l'inique condamnation, une lourde croix sur ses épaules meurtries, la douloureuse montée du Calvaire, le crucifiement, la mort !

Ce soir, c'est le délaissement, la déroute des disciples, le reniement de saint Pierre, la trahison de Judas, l'ingratitude la plus noire... Nous nous bornerons à rappeler ces premières scènes de la Passion de notre Sauveur ; elles nous fourniront la matière de sérieuses et opportunes réflexions.

I

1. La première humiliation que Jésus-Christ eut à supporter, ce fut l'insouciance de ses apôtres et l'abandon auquel ses disciples le condamnèrent.

C'est surtout à l'heure des tristesses, des sombres appréhensions, des défaillances, que l'homme sent le besoin de voir une main qui se tende vers la sienne, d'entendre une voix qui compatisse à ses souffrances, de sentir près de soi des amis fidèles, dévoués, et de recevoir de leur bouche des témoignages de sympathie, des paroles de réconfort.

Ce moment était venu pour le Seigneur Jésus. Les princes des prêtres, les Scribes et les Pharisiens avaient juré sa mort, et les tortures de la Passion allaient commencer. Notre-Seigneur y était pleinement résigné, puisqu'il était décidé qu'il rachèterait l'humanité au prix de son sang ; mais, dans ces douloureuses conjonctures, il avait bien le droit d'attendre de ses amis des marques d'attachement, des preuves de fidélité.

Ses amis, c'étaient au premier rang ses apôtres. Que n'avait-il pas fait pour eux ? Il les avait choisis entre tous ses disciples, il les avait arrachés à leurs barques et à leurs filets de pêcheurs pour les associer à son ministère, il les avait admis dans son entourage, dans sa familiarité ; il en avait fait les auditeurs de ses divins enseignements, les témoins de ses miracles ; il leur avait confié la mission de continuer son œuvre, de propager l'Evangile, d'établir son Eglise ; il leur avait promis une place distinguée dans le ciel.

Si Jésus doit trouver quelque part du dévouement à sa personne, il est bien naturel de penser que ce sera parmi les apôtres. Oh ! tout d'abord les apôtres paraissent bien déterminés à suivre leur Maître, quels que soient les événements, et quand Notre-Seigneur, qui prévoyait l'avenir, leur dit : « Cette nuit même, sans plus tarder, *ista nocte*, vous serez tous scandalisés à mon sujet et vous m'abandonnerez, *omnes vos scandalum patiemini in me*, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées, » Pierre aussitôt protesta vivement : « Seigneur, dit-il, quand tous seraient scandalisés, moi, je ne le serai jamais !

Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. » — « O Pierre, reprend le Sauveur, cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois. — Non, non, Seigneur, réplique l'apôtre, s'il me faut mourir avec vous, j'y suis décidé, mais je ne vous renierai jamais! *Etiam si oportuerit me mori tecum, non te negabo...* »

Après une telle promesse d'inviolable attachement, après des protestations si vigoureuses et si persistantes, il vous semble, mes frères, que le Seigneur peut être assuré de la fidélité de son entourage... Hélas! vous savez déjà ce que je vais dire.

Les ombres de la nuit commencent à envelopper Jérusalem. Le Seigneur s'achemine vers le jardin des Oliviers pour y prier selon sa coutume; il y entre, accompagné de ses chers disciples; il prend à part ceux sur lesquels il avait le droit de compter davantage, ses trois privilégiés, Pierre, Jacques et Jean; et dans cet instant douloureusement solennel, sentant plus que jamais le besoin d'un voisinage ami, de cordiales attentions: « Restez là, supplie-t-il, et veillez avec votre Maître. *Sustinete hic et vigilate mecum.* » On dirait un homme qui, tourmenté par de sombres prévisions, appréhendant un malheur, fait appel au dévouement de ses amis et les conjure de ne pas le laisser seul.

Et maintenant Jésus s'éloigne un peu et commence à prier; mais voilà qu'une peur mortelle le saisit; l'ennui, la tristesse envahissent son âme. O Dieu! que cette épreuve est dure! que ces angoisses sont cruelles! Ecoutez les plaintes qui s'échappent de son cœur oppressé: « Mon âme est triste jusqu'à la mort... Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi! » Et succombant à la peine, il tombe, baigné d'une sueur de sang.

Les apôtres ne sont séparés de lui que par la distance d'un jet de pierre; ils ont dû entendre ses gémissements, et je voudrais les voir accourir pour le consoler, pour lui donner des marques d'intérêt et de compassion. Mais tristement insouciant, ils se sont endormis sous les oliviers, et quand Jésus revient près d'eux, il ne peut retenir sur ses lèvres un reproche bien mérité: « Eh quoi! leur dit-il, vous n'avez pas même eu le courage de veiller une heure avec moi? *Non potuistis una hora vigilare mecum?* » Ils dorment pendant que leur Maître agonise!... Comptez donc sur vos amis dans les jours de tribulations et de souffrances. Il disait vrai, le poète romain: « Tant que vous serez heureux, vous aurez beaucoup d'amis, mais si le malheur s'abat sur vous, ils vous laisseront dans l'isolement. » La vie du monde nous offre quelquefois des exemples d'infidélité odieuse, et quand on se voit lâchement abandonné par ceux qu'on regardait comme des amis, le cœur saigne et on

s'écrie avec amertume: « M'y serais-je attendu? »

Ce fut pour le Sauveur une des peines les plus navrantes.

2. Après le délaissement, voici la trahison. Et le traître, quel est-il? Est-ce un de ces Scribes, un de ces Pharisiens qui étaient animés contre Jésus d'une haine farouche? Non, vous le savez, c'est un homme qui a vécu dans son intimité, qui a été traité par lui comme un ami, qui sait la bonté de son cœur et l'innocence de sa vie; c'est un homme qui va non seulement le dénoncer, mais le vendre, oui, le vendre pour trente pièces d'argent, et le désigner à la fureur de ses ennemis par le signe de l'amitié, en posant ses lèvres criminelles sur les siennes. Oh! comme cette perfidie, comme cette infâme trahison dut blesser le cœur de Jésus! et je comprends qu'après ce forfait sans précédent Judas reste l'être le plus vil qui ait jamais déshonoré l'espèce humaine.

Une troupe de forcenés, armés d'épées et de bâtons, se précipitent sur Jésus, que le traître vient de leur livrer; ils le saisissent brutalement et l'entraînent hors du jardin. Est-ce qu'à ce moment les disciples du Sauveur n'auraient pas dû se réunir et concerter leurs efforts pour le délivrer et le soustraire à leur fureur? Mais, hélas! les disciples affolés, quand ils voient leur Maître entre les mains de ses ennemis, se dispersent, « et tous, dit l'Evangile, prennent la fuite: *discipuli omnes, eo relicto, iugerunt.* » Nouvelle et bien douloureuse épreuve qui vient s'ajouter aux précédentes.

3. Mais ce n'est pas la dernière en cette triste soirée; voici bien la plus dure, la plus cruelle, celle qui lui est infligée par le premier de ses apôtres: l'épreuve du reniement.

Pierre, nous l'avons vu, avait déclaré qu'il était prêt à mourir pour son Maître. L'heure est venue pour lui de faire acte de dévouement et de tenir sa promesse. Je le cherche autour du Sauveur; je ne le vois pas. L'Evangile me dit pourtant qu'il le suivait, *sequebatur*; oui, il le suivait, mais de loin, *sequebatur a longe*; il se tenait à distance, se dissimulant derrière la foule.

Il entre timidement dans la cour du prince des prêtres, pour se rendre compte de ce qui se passe. Une femme l'aperçoit, et se souvenant de l'avoir vu dans la compagnie du Sauveur, elle l'interpelle: « Je ne me trompe pas, dit-elle, vous étiez avec Jésus de Galilée, et tu cum Jesu Galilæo eras! » C'est dans cette circonstance que le premier des apôtres se rendit coupable de la plus insigne félonie. Il pouvait dédaigner de satisfaire la curiosité de cette femme; il pouvait, il devait faire mieux: il devait se déclarer ouvertement disciple du Christ. Mais il n'a pas ce courage et il le renie, et — ce qui aggrave sa faute — il le renie non pas une fois, mais trois fois; non

par surprise, mais délibérément, puisqu'entre un reniement et l'autre il y a l'intervalle d'environ une heure, *intervallo quasi horæ facto*. Enfin, ajoutant à la lâcheté le mensonge, le parjure, il ose répondre à cette femme : « Je ne sais ce que vous dites, je ne connais pas cet homme-là, *non novi hominem*. »

O Pierre, tu ne le connais pas ! Ah ! tu le connaissais bien, quand tu étais le témoin de ses miracles, quand la foule se pressait sur ses pas, quand tu le contemplais sur le Thabor dans le rayonnement de sa gloire et que tu voulais demeurer avec lui ! Tu le connaissais bien, quand il n'y avait aucun danger à affronter, aucun sacrifice à faire ; mais maintenant que l'heure de l'épreuve a sonné et qu'il faudrait se montrer courageux, payer de sa personne et se dévouer pour lui, tu ne le connais pas !

Pierre connaît le Seigneur Jésus, mais pourquoi s'en défend-il ? Pourquoi ne l'avoue-t-il pas ? En voici la raison : il n'ose pas, il a peur. Sentez-vous, mes frères, ce que ce triple reniement dut faire de peine au Sauveur ? Son apôtre privilégié, celui qu'il avait choisi entre les autres pour être leur chef, celui qu'il prédestinait à la plus haute dignité, devenu un renégat !

Je me suis borné, mes frères, à relater les tristes incidents qui ont marqué la soirée du Jeudi Saint et qui servent de prélude à la Passion du Sauveur ; je vous demande encore un peu d'attention pour entendre les réflexions qu'ils me suggèrent et que je voudrais vous soumettre.

II

Jésus-Christ se survit dans son Eglise ; il a recueilli, à travers les siècles, des hommages d'adoration, de reconnaissance, d'amour ; mais il a rencontré aussi, sur son chemin, des somnolents, des déserteurs, des traîtres, des renégats qui ont renouvelé le drame du Calvaire.

La Passion du Christ continue, et aujourd'hui même, ne pourrais-je pas faire des rapprochements, établir un parallèle entre les chrétiens de notre temps et les premiers disciples du Sauveur ? Est-ce qu'il serait bien difficile de trouver des traits de ressemblance ?

J'ai souligné l'attitude des apôtres au jardin des Oliviers. Jésus-Christ leur avait demandé avec insistance de ne pas l'abandonner, de veiller avec lui et de prier, et les apôtres insoucients se laissèrent gagner par le sommeil. « Comment, leur dit le Maître, vous ne pouvez pas même veiller une heure avec moi ? »

A combien de chrétiens et de chrétiennes ne pourrait-il pas adresser le même reproche ! « Je suis votre Dieu et votre bienfaiteur, leur dirait-il, j'ai bien le droit de réclamer vos adorations et votre reconnaissance ; je vous demande quelques minutes, le matin et le soir,

pour la prière, et vous me les refusez ; je vous demande une heure le dimanche pour assister à la messe, et vous me la refusez ; je vous demande, au temps de Pâques, une demi-heure de réflexion, de retour sur vous-mêmes pour examiner votre conscience, confesser vos fautes, et vous me la refusez ! C'est encore moi qui vous mesure le temps, je vous en demande une bien faible partie, et vous me la refusez ! Vous passez des heures entières avec le monde, avec vos amis, dans vos festins, dans vos fêtes ; mais avec moi, à l'église, vous ne pouvez pas rester une heure sans ennui, sans fatigue... *Non potuistis una hora vigilare mecum !* »

Combien, parmi nous, ne sont pas plus dévoués que les apôtres ! Ce sont des indifférents, des apathiques, des dormeurs : *dormiunt multi*.

O Seigneur Jésus, vous avez été abandonné par vos disciples ; et nous, chrétiens, nous vous délaissions aussi, et c'est pour cela qu'en cette nuit d'abandon, nous sommes venus vous adorer et nous associer à tous les pieux fidèles qui veillent près de vous, dans cette nuit du Jeudi au Vendredi Saint, pour faire compensation à cet abandon de Gethsémani !

Et des émules de Judas, ne s'en trouverait-il pas aussi ? N'y a-t-il pas des chrétiens, indignes de ce nom, qui estiment moins de trente deniers le Dieu de leur première communion et qui le vendraient, qui vendraient en même temps leur honneur, leur conscience, leur vertu, pour une grossière jouissance ? N'y en a-t-il pas qui le trahissent par un baiser, quand ils le reçoivent sur des lèvres, dans un cœur qui n'ont pas été suffisamment purifiés ?

Je vous ai montré les disciples éperdus, affolés, quand ils voient leur Maître entre les mains de ses ennemis. Loin de se grouper autour de lui pour le défendre, ils se dispersent, ils prennent tous la fuite.

Aujourd'hui, Jésus-Christ et son Eglise sont en butte à la contradiction, à la haine, à la persécution. Cela s'est vu toujours, mais de notre temps il y a une recrudescence d'hostilité. En face des ennemis, des persécuteurs, les chrétiens devraient se liguer, se dresser fièrement pour défendre leur foi ; mais nous sommes les témoins attristés de honteuses défections. S'il reste encore des âmes fidèles et dévouées, combien, hélas ! se sont éloignées et ont fait le vide dans nos rangs ! *Fugerunt*.

L'apôtre peureux et renégat ne manque pas non plus d'imitateurs. N'en connaissez-vous point, mes frères, qui, comme lui, suivent de loin le Sauveur, *sequebatur a longe* ? N'en connaissez-vous point qui mettent entre eux et Dieu un large intervalle ? Ils ne voudraient pas l'abandonner tout à fait, ils ne voudraient pas rompre complètement avec lui ; mais ils ne veulent avec lui que de rares rapproche-

ments, que des contacts très espacés, par exemple aux jours de grande fête, à l'occasion d'un mariage, d'un enterrement. Ordinairement, ils se tiennent à distance, *sequebatur a longe*.

Non seulement Pierre suivait de loin son Maître, mais il en est venu à le renier jusqu'à trois fois. Et n'avons-nous pas aussi la douleur de voir autour de nous des renégats ? Et la raison pour laquelle ils désavouent leur Dieu est la même que celle qui fut la cause de l'apostasie de saint Pierre. Pourquoi cet apôtre renia-t-il son Maître ? Pourquoi ? Il a eu peur. La peur, voilà la grande faiblesse ; elle a été de tous les temps, elle était hier, elle est aujourd'hui.

Il est dans la fleur de l'âge, dans la force du caractère, ce jeune homme, il a été bien élevé, il a fait une bonne première communion ; pourquoi se dérobe-t-il aux pratiques religieuses qui ont sanctifié et protégé sa jeunesse ? Il a peur. — Il est pourtant chrétien, cet homme auquel je pense ; pourquoi ne le voit-on pas régulièrement à la messe le dimanche ? Pourquoi ne fait-il pas ses Pâques ? Pourquoi refuse-t-il d'entrer à l'église, quand il est convoqué à une cérémonie religieuse ? Il a peur. — Il se vante d'être libre, maître de ses actes, cet ouvrier d'ailleurs digne d'estime ; pourquoi se fait-il l'esclave du respect humain ? Pourquoi renonce-t-il à une indépendance dont il se montre si jaloux ? Il a peur. Il succombe à ce sentiment qui n'est ni de l'homme, ni du chrétien, ni du Français ; il a peur, et devant un sourire moqueur, devant un regard, devant un geste, devant une plaisanterie qui devraient simplement lui faire hausser les épaules, il renie son Dieu et sa religion.

O mon Dieu ! jetez sur les peureux et les timides le regard miséricordieux que vous avez abaissé sur saint Pierre après sa triple négation, afin qu'ils pleurent comme cet apôtre au souvenir de leur défaillance, et que comme lui ils la réparent et réviennent à de meilleurs sentiments.

Mes frères, je n'ai aucun plaisir, croyez-le bien, à relever toutes ces défections, toutes ces misères, qui se rencontrent parmi nous. Elles m'attristent, elles m'humilient. Si je vous en ai parlé ce soir, à une heure et dans des circonstances où tout nous porte à de graves pensées, c'est pour vous engager à les regretter, à les réparer, à vous en affranchir ; et avant de nous séparer, recueillons-nous et, prosternés devant Notre-Seigneur caché sous les voiles du Sacrement eucharistique, faisons-lui amende honorable pour toutes nos négligences, pour toutes nos fautes, et renouvelons en sa présence les serments de fidélité de notre première communion. Ainsi soit-il !

POUR LE VENDREDI SAINT

LA PASSION

Mes frères,

Il vous est arrivé plus d'une fois, hélas ! de prendre part à une veillée funèbre. Le mort était là, étendu sur son lit, un crucifix dans ses mains jointes. Deux flambeaux allumés projetaient une pâle lueur sur son visage de cire, et par le mouvement des flammes, lui rendaient par intervalles une apparence de vie. Et dans le silence de la chambre mortuaire, des pensées tristes, des souvenirs, des regrets vous envahissaient en foule. Toute la vie du défunt repassait sous vos yeux. Vous vous rappeliez son affection pour vous, sa tendresse et ses bienfaits. Que de bonnes heures passées dans son intimité ! Que d'épreuves partagées avec lui et adoucies par ce partage même ! Que d'entretiens et de confidences ! Que tout cela fût évanoui à jamais, non, non, c'était impossible. Il vous semblait que ce mort n'était qu'endormi, que tout à l'heure il allait se dresser sur son séant et reprendre conversation avec vous. Mais cette illusion durait peu. Un rien, quelque sanglot mal contenu, un murmure de prières ou encore la rigidité du cadavre vous rappelaient à la triste réalité, et vous vous disiez en vous-mêmes : « Hélas ! c'est fini, bien fini : il ne se réveillera jamais ; jamais ses lèvres ne s'ouvriront pour me parler ni ses yeux pour me sourire. »

C'est aussi une veillée funèbre que ce soir, mes frères, nous allons faire ensemble. Nous allons pleurer un mort, un mort qui nous est cher à tous, qui devrait même nous être plus cher que nos parents et nos amis, car il a fait pour nous plus qu'eux ; il nous a aimés au temps même de nos infidélités et il a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. Encore que sa vie mortelle se soit écoulée il y a dix-neuf cents ans dans un pays lointain, il est toujours présent parmi nous. Il vit dans le tabernacle ; il vit aussi dans nos âmes par l'empreinte profonde qu'il y a laissée. En effet tout ce qu'il y a de meilleur en nous vient de lui. Ce qu'il y a en nous de douceur, de charité, de pureté, il nous l'a communiqué par sa grâce. Ce que nous avons de plus précieux au monde, l'amitié de Dieu et l'espoir du ciel, il nous l'a acquis par sa mort.

Approchons-nous donc, mes frères, du corps ensanglanté de notre Sauveur. Baisons ses plaies ouvertes d'où tant de grâces ont coulé sur nous. Mais avant d'en venir au récit de ses souffrances et de sa mort, saluons la croix où il a expié nos péchés et qui est ainsi devenue le gage de notre salut et le fondement de notre espérance. Salut donc, ô croix, notre unique espérance : en ce temps de la Passion, sancti-

fiez les justes et purifiez les pécheurs ! *O Cruz ave !*

Il serait trop long d'entrer dans le détail des souffrances du Sauveur et de le suivre pas à pas sur la voie douloureuse de Gethsémani au Prétoire et du Prétoire au Calvaire. Nous nous bornerons donc à considérer trois des personnages du drame de la Passion parce que leur exemple est instructif et que nous pourrions y reconnaître notre propre histoire. Ces trois personnages sont saint Pierre, Pilate et Marie-Madeleine.

I

Si Jésus était en droit de compter sur le dévouement d'un de ses apôtres, c'était assurément sur celui de Pierre. Pierre avait été un des premiers appelés. Jésus l'avait choisi pour chef de ses apôtres et pour fondement de son Eglise. L'heure approchait où il allait passer de ce monde à son Père. Sur le point d'être trahi par l'un des siens et livré aux Juifs, il a besoin de consolation et de réconfort. Pierre le devine, et en réponse aux sombres prédictions du Maître, il lui proteste de sa fidélité : « Je suis prêt à vous suivre jusqu'à la mort. Quand tous les autres vous trahiraient, moi pas ! »

Mais l'expérience montra quel fond il fallait faire sur de telles promesses. Après la Cène, Jésus sort de Jérusalem, traverse la coulée du Cédron, et s'engage sur les pentes du mont des Oliviers. Il laisse à mi-voie les autres apôtres, et ne gardant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, il entre au jardin de Gethsémani. Là il se sent pris de trouble et d'angoisse : « Mon âme est triste à en mourir, dit-il aux siens. Tenez-vous ici et veillez avec moi pendant que je m'en vais prier un peu plus loin. »

Il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre et entre dans une grotte solitaire. Dans le silence et l'obscurité son angoisse redouble. Devant son regard divin pour qui l'avenir n'a pas de secret, se déroulent toutes les scènes lugubres de la Passion. Il voit en détail toutes les tortures qui l'attendent : le baiser de Judas, la fuite des Onze, l'écœurante lâcheté de Pilate. Il sent les fouets de la flagellation mordre sa chair ; il entend les clous s'enfoncer dans ses pieds et dans ses mains avec des craquements horribles. A cette pensée sa nature humaine se révolte ; il se sent secoué de frissons, et la face contre terre il murmure : « Mon Père, si c'est possible, faites que ce calice passe loin de moi. »

Si encore l'humanité tout entière devait bénéficier de cette souffrance ! Mais combien d'hommes pour qui son sang répandu serait inutile ! Que d'impies, que d'indifférents, que de mauvais chrétiens ! Jésus voyait tout cela ; il voyait l'abus que chacun de nous ferait de ses grâces. Il se disait : « Dans vingt siècles un

enfant naîtra que je préviendrai de mes grâces. Je le ferai naître dans une famille chrétienne ; je l'entourerai de bons exemples ; j'écarterai de lui les occasions de péché auxquelles sa faiblesse n'aurait pu résister. Quand il sera en âge, je l'inviterai à ma table eucharistique. Je le nourrirai de ma chair et de mon sang. Et cependant cet enfant me trahira : oublieux de mes bienfaits, il se mettra du côté de mes ennemis ; mis en demeure de choisir entre le péché et moi, il choisira le péché. Il me délaissera pour une jouissance coupable, pour un vil plaisir. Peut-être même en viendra-t-il à jeter l'insulte et le blasphème à la face d'un Dieu qui l'a tant aimé... » Voilà, mes frères, ce qui navrait de douleur Jésus à Gethsémani ; voilà ce qui le faisait frémir d'angoisse et suer le sang.

Se sentant près de défaillir sous le poids de la tristesse, il va chercher un peu de réconfort auprès de ses apôtres. Hélas ! il les trouve endormis. Pierre, l'intrépide, le présomptueux, dort comme les autres. Jésus les réveille et leur dit avec une tristesse indicible : « Simon, tu dors ? Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Puis il s'éloigne de nouveau et se retire dans la grotte de l'agonie. Il se sent plus triste et plus délaissé que jamais. Dans le bois pas un frémissement de feuille, pas un murmure de voix. Seules dans la nuit claire les étoiles veillent, témoins du plus grand spectacle qui fût jamais : l'agonie d'un Dieu. De l'autre côté du Cédron, Jérusalem avec ses palais, son temple, les terrasses de ses maisons apparaît toute blanche sous la lune. Mais dans les rues endormies l'oreille attentive de Jésus distingue les pas du traître qui va et vient et prépare son coup. Alors il se lève et, trouvant ses apôtres encore endormis, il leur dit avec une sorte d'ironie mêlée de tristesse : « Dormez maintenant et reposez-vous. »

Hélas ! ce n'était pas le moment de dormir, car au fond du jardin, entre les branches, errait déjà la torche de Judas.

En un moment la valetaille fut sur Jésus. A l'approche du danger Pierre sentit renaître son courage. Emporté par sa fougue, il tira l'épée et blessa un serviteur du grand-prêtre. Mais voyant que Jésus ne se défendait pas et se laissait arrêter sans résistance, il prit peur et se sauva.

Cette première chute aurait dû ouvrir les yeux de Pierre et le rendre plus défiant. Mais chez lui la témérité était naturelle et la présomption presque incurable. Il alla rôder autour de la maison du prince des prêtres où Jésus avait été amené. Jean qu'il rencontra parvint à l'y faire entrer, car il connaissait la portière. Il y avait dans la cour du palais

un groupe de valets, de soldats et de servantes qui se chauffaient autour d'un brasier. Imprudemment Pierre s'approcha du feu et son visage apparut en pleine lumière. Un valet, dévisageant cet étranger, crut reconnaître en lui celui qui, dans le parc de Gethsémani, avait coupé l'oreille de Malchus, et il lui dit : « N'étais-tu pas tout à l'heure dans le jardin ? — « Je ne sais ce que vous me dites, » répondit Pierre.

Une servante vint à son tour, qui sans doute avait plus d'une fois vu passer Jésus suivi de ses apôtres, et, s'arrêtant devant Pierre, elle lui dit : « N'es-tu pas disciple de Jésus ? » Et Pierre répondit hardiment : « Je ne connais pas cet homme. »

Mais le groupe des valets insista : « Enfin tu devais être avec lui, car tu es Galiléen : on le voit bien à ton accent. » Et Pierre, rendu audacieux par la peur, leva la main vers le ciel en jurant qu'il n'en était rien. Aussitôt le coq chanta, et Jésus qu'on amenait sans doute chez Pilate jeta en passant un regard sur son apôtre comme pour lui dire : « Pierre, qu'as-tu fait là ? » Bouleversé par ce regard qui avait pénétré jusqu'au fond de son âme présomptueuse et faible, Pierre sortit dans la nuit en versant des larmes amères.

Ah ! ces larmes de saint Pierre, que de fois ne les avons-nous pas pleurées nous-mêmes ! Que de fois, après avoir protesté comme lui de notre fidélité, n'avons-nous pas comme lui renié nos serments ! Le jour de notre première communion, renouvelant les promesses de notre baptême, nous avons juré d'être au Seigneur. Ces mêmes engagements, nous les avons renouvelés chaque fois que nous avons reçu le sacrement de Pénitence. Hélas ! les avons-nous tenus fidèlement ? Après avoir renié son Maître, Pierre répara glorieusement sa faute par une vie consacrée à l'apostolat et couronnée par le martyre. Mais nous, est-ce une fois seulement que nous avons été parjures ? Ah ! mes frères, pleurons notre faiblesse et notre misère. Mais pour ne pas tomber dans le désespoir, levons les yeux vers la croix qui a ouvert pour nous la source de la miséricorde et du pardon. Saluons cette croix, refuge et consolation des pécheurs, en chantant avec les sentiments de la piété la plus vive : *O Crux ave !*

II

Nous allons maintenant arrêter les yeux sur un autre personnage de la Passion, Pilate. Pilate, gouverneur de la Judée au nom des Romains, n'était pas un méchant homme. Il avait même un certain sentiment de la justice. Mais c'était avant tout un fonctionnaire, et il aimait encore mieux sa place. Ce matin-là, il était environ sept heures, on vint de la part des prêtres lui faire une communication importante : il aurait à juger un homme fameux

dans tout le pays, Jésus de Nazareth, le prophète, le thaumaturge qui se donnait pour le Messie. Pilate sortit donc au devant des Juifs, car ces misérables qui n'hésitaient pas à verser le sang d'un Dieu, craignaient d'offenser Dieu par une simple inobservance légale. Ils ne voulaient pas entrer chez un païen de peur de se souiller et de ne pouvoir faire la Pâque. Avec un ton où perçait son mépris pour cette race vaincue et toujours rebelle, Pilate leur dit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? »

Les prêtres répondirent avec hauteur : « S'il n'était point coupable, nous ne l'aurions pas amené. C'est un perturbateur qui soulève le peuple en se proclamant roi des Juifs. »

Pilate promena sur la foule son clair regard de juge habitué à découvrir derrière le mensonge des paroles la vérité des faits. Il vit d'un côté des physionomies haineuses que la conscience de mal faire rendait plus furieuses encore ; de l'autre le calme de l'innocence et la majesté d'un Dieu. Du premier coup sa conviction fut faite. Il comprit que c'était par jalousie que les prêtres lui avaient livré Jésus. Mais s'il le renvoyait acquitté, il allait irriter les docteurs de la loi et peut-être provoquer une émeute. Or il y avait en ce moment à Jérusalem des milliers de Juifs rassemblés pour la Pâque. Comment avec les quelques légions qu'il avait sous la main contenir un soulèvement populaire ? Et si une sédition venait à éclater, que penserait Tibère ?

Il s'agissait donc de délivrer Jésus, ou du moins de ne pas prendre sur lui l'odieux de sa condamnation, sans trop froisser les princes des prêtres. Pour cela il eut recours à un premier expédient. « Puisque vous tenez cet homme pour coupable, dit-il, prenez-le et jugez-le selon votre loi. »

Les prêtres, démasquant leur dessein de se défaire de Jésus, fût-il coupable ou non, répondirent : « Il ne nous est permis de mettre personne à mort. »

C'était vrai, car depuis la conquête romaine le tribunal suprême des Juifs avait perdu le droit de vie et de mort.

Pilate rentra dans le Prétoire et fit amener Jésus devant lui : « Es-tu le roi des Juifs ? » demanda-t-il. — « Dis-tu cela de toi-même, répondit Jésus, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » — « Est-ce que je suis Juif, moi ? » fit Pilate impatienté. Ta nation et tes prêtres t'ont amené devant moi : qu'as-tu fait ? »

D'une voix grave Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour m'empêcher de tomber aux mains des Juifs. Mais mon royaume n'est pas d'ici. » — « Tu es donc roi ? » interrogea de nouveau Pilate. — « Tu l'as dit. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la

vérité ; et quiconque est de la vérité écoute ma voix. »

Du ton sceptique d'un homme revenu de bien des illusions et pour qui toutes les doctrines se valent, Pilate demanda négligemment : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et sans attendre la réponse, il sortit sur la terrasse du palais.

« Je vous déclare, dit-il aux Juifs, que je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation. »

A ces mots ce fut dans la foule une clameur furieuse : « C'est un imposteur qui soulève le peuple depuis la Galilée jusqu'ici. »

Ce mot de Galilée fut pour Pilate un trait de lumière. Il demanda si Jésus était Galiléen, et, sur la réponse affirmative des Juifs, il se déclara incompétent à le juger. En effet, puisque Jésus était Galiléen, il relevait de la juridiction d'Hérode, tétraque de Galilée, qui justement ce jour-là se trouvait à Jérusalem.

Jésus fut donc renvoyé à Hérode, qui fut fort aise de le voir de près, car il espérait que pour satisfaire sa curiosité royale, Jésus ferait devant lui un miracle. Il fit beaucoup de questions à Jésus sur sa doctrine et ses disciples. Mais le Sauveur ne daigna pas ouvrir la bouche devant ce misérable qui, pour plaire à une danseuse, avait fait trancher la tête à Jean-Baptiste. Pour se venger de ce silence qu'il jugeait offensant, Hérode le fit passer pour fou, et l'ayant fait revêtir de la robe blanche des insensés, il donna l'ordre de le reconduire chez Pilate.

Quand celui-ci vit revenir Jésus, il en fut atterré. Il faudrait donc ou verser le sang innocent, ou compromettre sa place. Mais son imagination inventive n'était pas encore à court d'expédients. C'était la coutume d'amnistier un condamné pour la Pâque. Il demanda donc aux Juifs : « Qui voulez-vous que je vous délivre, Jésus ou Barabbas ? »

C'était à dessein qu'il proposait le nom de Barabbas. Celui-ci était un assassin arrêté dans une émeute, un bandit de profession. Et Pilate pensait bien qu'entre ce scélérat et le grand prophète qui enthousiasmait la foule par son éloquence, ses miracles et sa bonté, le choix des Juifs ne serait pas douteux. Ils n'hésitèrent pas en effet, et tout d'une voix ils s'écrièrent : « Pas celui-ci, mais Barabbas ! »

« Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ ? » demanda Pilate déconcerté. — « Enlevez-le ! Enlevez-le ! Qu'il soit crucifié ! »

Pilate vit bien que la rage des Juifs ne pourrait être apaisée que par le sang. Il voulut lui donner un commencement de satisfaction sans toutefois aller jusqu'à l'homicide légal ; et il donna l'ordre de flageller Jésus. Doublement illogique en cela, car si Jésus était coupable des crimes dont on le chargeait, il méritait selon la loi un supplice plus grave que la flagellation ; et s'il en était innocent, il fallait le relâcher. Mais Pilate se souciait moins de

la logique que de ses intérêts. Avant tout, sauver sa place !

Quelque temps après, Jésus escorté par des légionnaires romains reparut sur la terrasse de Gabbatha, mais dans quel état ! Sur les épaules un haillon de pourpre qui laissait voir à travers ses déchirures les plaies de la flagellation encore toutes vives ; sur la tête une couronne d'épines d'où ruisselaient des filets de sang coulant le long de ses joues pâles ; entre les mains liées un sceptre de roseau. Ce spectacle aurait été de nature à attendrir les cœurs les plus barbares, mais ces Juifs étaient insensibles à la pitié. Le sang répandu n'avait fait qu'exciter leur rage ; et quand Pilate, désignant Jésus du geste, leur eut dit : « Voici l'homme, » ils crièrent : « Enlevez-le ! Crucifiez-le ! »

« Mais enfin, quel mal a-t-il fait ? » demanda Pilate.

Les cris forcenés redoublèrent : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

« Crucifierais-je votre roi ? » fit Pilate avec un sourire ironique. — « Nous n'avons d'autre roi que César, » répliquèrent les Juifs. Si tu acquittes cet homme, tu n'es pas ami de César, car il se fait passer pour roi et quiconque se fait roi est l'ennemi de César. »

A ce mot de César répété à dessein par les Juifs rusés, Pilate trembla. Il pressentit une dénonciation, une disgrâce, une condamnation peut-être, et du coup sa résolution fut prise. Il jugea qu'il en avait assez fait pour mettre sa conscience à l'aise, et trouvant indigne de lui de se sacrifier pour un Juif obscur, il livra Jésus pour être crucifié.

Certes, Pilate fut bien coupable puisqu'il condamna à mort un homme qu'il savait innocent. Cependant, avant de lui jeter la pierre et de l'accabler de nos imprécations, faisons, mes frères, un retour sur nous-mêmes. N'avons-nous pas maintes fois imité la lâcheté du proconsul romain ? Mis en demeure de choisir entre notre devoir et notre intérêt, avons-nous toujours pris parti pour le devoir ? La conscience nous parlait assez clairement et nous indiquait ce que nous avions à faire, mais une voix plus forte et plus impérieuse attirait notre attention et bientôt nous n'entendions plus qu'elle. C'était la passion, l'habitude coupable. Plutôt que d'y renoncer, nous avons mieux aimé sacrifier Dieu ; et comme Pilate, esclaves de notre plaisir ou de notre intérêt, nous avons signé la condamnation à mort de Jésus. Ah ! mes frères, encore une fois déplorons nos péchés, et pour en obtenir le pardon, allons nous jeter au pied de la croix où Jésus les a expiés. Saluons cette croix rédemptrice en chantant dans de vifs sentiments d'humilité et de repentir : *O Crux ave !*

III

Jésus a été conduit au Calvaire ; les bourreaux ont achevé leur œuvre. La grande Vic-

time est suspendue entre le ciel et la terre, délaissée de Dieu et des hommes. Jésus a beau lever les yeux vers le ciel : Dieu reste sourd à ses prières et ne voit plus en lui que les péchés dont il s'est chargé. Quand il reporte les yeux sur la terre, il n'aperçoit autour de lui que cruauté et lâcheté. Les Pharisiens triomphants le raillent : « Eh bien ! toi qui te disais le Fils de Dieu, descends donc de la croix. » Le mauvais larron mêle sa voix à ce concert de blasphèmes : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous avec toi. » Les passants disent en branlant la tête : « Le voilà, celui qui détruit le temple de Dieu et le rebâtit en trois jours ! »

Toutefois au milieu de ces blasphémateurs, Jésus découvre un petit groupe d'amis. C'est sa mère, qui accomplit pour nous, pécheurs, le plus héroïque des sacrifices, puisqu'elle consent à la mort de son enfant. C'est Jean, l'apôtre bien-aimé, qui la veille reposa la tête sur la poitrine de Jésus et vient l'assister à son heure dernière. C'est Marie, la pécheresse de Magdala. A genoux près de la croix, elle la tient serrée entre ses bras et baise les pieds sanglants de son divin ami. Elle se souvient d'une autre circonstance où elle baisa ces pieds adorables. C'était chez Simon le Pharisien. Elle était entrée dans la salle du festin, attirée par un appel mystérieux du Maître, avide de pureté et de pardon. Les Pharisiens hypocrites s'étaient écartés devant elle, lui jetant des regards et des paroles de mépris. Jésus seul ne l'avait pas méprisée. Il avait agréé son repentir et ses larmes : « Il sera beaucoup pardonné à cette femme, avait-il dit, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Oh ! comme au pied de la croix ces fautes que le Sauveur avait pardonnées devaient attrister le cœur de Madeleine ! Comme elle en comprenait la gravité en voyant les plaies dont elles avaient meurtri le corps de son bien-aimé ! Car c'était bien le péché qui avait mis Jésus en croix. Le Maître l'avait dit à la Cène : « Voici le sang qui sera répandu pour la rémission des péchés. » Et encore : « Le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. »

Parole étonnante en vérité ! Ainsi ce n'est pas aux Juifs ni aux Romains que Jésus doit être livré, mais aux pécheurs, c'est-à-dire, mes frères, à vous et à moi. Quand nous entendons le récit des souffrances du Sauveur, nous sommes tentés d'en rejeter la responsabilité sur Judas qui l'a trahi, sur Pilate qui l'a condamné, sur les bourreaux qui l'ont crucifié. Toutefois les véritables auteurs de la Passion, ce n'est ni Judas, ni Pilate, ni les bourreaux. Car enfin puisque Jésus se savait trahi, rien ne lui était plus facile que de se dérober par la fuite aux coups de ses ennemis. Il n'avait qu'à ne pas se rendre au jardin où Judas devait

l'arrêter. Qu'est-ce donc qui l'a poussé au-devant de la mort ? C'est le péché.

Ah ! elle était bien lourde, la croix que le Sauveur porta jusqu'au Calvaire, si lourde que, tout Dieu qu'il était, il succomba trois fois sous ce fardeau. Mais ce qui la rendait si pesante, ce n'était pas son poids matériel : c'étaient les péchés dont elle était chargée. Il y avait sur elle les péchés de toutes les générations humaines depuis Adam jusqu'à nos jours ; il y avait les péchés de chacun d'entre nous, péchés si nombreux et peut-être si graves. Ce sont ces péchés qui ont meurtri les épaules du Sauveur, qui l'ont flagellé par la main des bourreaux et cloué vivant sur la croix.

Et ceci, mes frères, n'est pas une manière de parler ou une opinion toute personnelle. Je ne fais que répéter ce qu'affirmait saint Paul avec l'autorité de sa parole inspirée : « Ceux qui font le péché crucifient de nouveau le Sauveur Jésus. » — Comment, direz-vous, puis-je le crucifier de nouveau ? Le Christ dans sa gloire est impassible et immortel. Une fois ressuscité, il ne meurt plus. — C'est vrai, mais si vous ne le crucifiez pas en réalité, vous le crucifiez en intention. Je suppose que par son inconduite un jeune homme a causé tant de chagrin à sa mère qu'elle en est tombée malade. Comprenant la gravité de sa faute, ce jeune homme se corrige pour un temps. Mais si, oublieux de ses résolutions, il retombe dans ses désordres, ne peut-on pas dire qu'il veut de nouveau la maladie de sa mère dont une première fois son inconduite a été cause ? De même, pécheurs, vous qui savez que Jésus est mort à cause de vous, si vous retombez dans vos habitudes coupables, vous voulez la mort du Fils de Dieu ; vous êtes déicides, au moins en désir.

Ah ! mes frères, comprenez enfin la malice du péché et prenez la résolution de ne le plus commettre. Si vous avez eu le bonheur de vous réconcilier avec Dieu par le sacrement de Pénitence, priez-le de vous laver de plus en plus de votre iniquité et de rendre votre âme blanche comme la neige. Et vous, pécheurs endurcis, qui depuis des années peut-être n'avez pas approché des sacrements, laissez-vous enfin toucher. Le sang de Jésus que vous avez versé sera ou bien votre salut ou bien votre condamnation. S'il ne vous purifie pas, il criera vengeance contre vous. Vous serez traités comme des déicides, et des déicides impénitents. Prenez donc la détermination de mettre ordre à votre conscience ; et dès maintenant prosternez-vous comme Madeleine au pied de la croix. Suppliez le Sauveur de laisser tomber sur vous une goutte de ce sang rédempteur qui a purifié le monde, et votre âme régénérée retrouvera avec la grâce de Dieu l'innocence et la paix. Ainsi soit-il.

VARIA

FAISONS NOS PAQUES

Mes frères,

De toutes les paroles que je pourrai vous adresser jamais, il n'en est pas qui puisse être plus affectueuse, plus sincère et plus pressante que celle-ci : « Mes frères, il faut faire vos Pâques! »

Il n'en est pas de plus affectueuse. Car ce n'est pas seulement pour m'acquitter d'un devoir grave de ma charge, que je vous fais entendre cet appel ; c'est aussi parce que vos âmes me sont chères et que je veux leur bonheur.

Il n'en est pas de plus sincère. Car je suis assuré d'être ici l'interprète de Dieu même, l'écho de l'Eglise et le garant de vos plus chers intérêts.

Il n'en est pas de plus pressante. Car il s'agit de vous mettre à l'abri des surprises toujours possibles et toujours redoutables de la mort. Qui de nous peut se flatter d'être encore ici l'année prochaine ? En face d'un inconnu aussi terrible, il n'y a pas à hésiter davantage ; ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui qu'il faut nous décider.

Tous, tant que nous sommes, recueillons-nous devant Dieu. Levons nos regards vers lui, et demandons-lui de dissiper en nous les dernières hésitations.

Mes frères, il faut tous faire nos Pâques, parce que : 1^o c'est la volonté de Dieu ; 2^o c'est le commandement de l'Eglise ; 3^o c'est le besoin de nos âmes.

I

Que Dieu le veuille, il n'y a qu'à ouvrir l'Evangile pour en être persuadé.

Ecoutez Jésus-Christ. Il est venu sur la terre ; il passe au milieu des hommes trente-trois ans ; il parle ; il guérit ; il parcourt toute la Palestine. Quel est son but ? Il le dit lui-même : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance... »

Paroles mystérieuses qu'il précisera et développera peu à peu. C'est surtout dans la synagogue de Capharnaüm, au lendemain du jour merveilleux où il a multiplié les pains dans le désert, qu'il s'en explique : « Ma chair, dit-il, est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Je suis le pain de vie... Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

Ces paroles déchainent la contradiction : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Croyez-vous que le Christ va revenir sur ses paroles, en face de cette opposition qui couvre sa voix divine ? Nullement ; il insiste avec une nouvelle énergie : « En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la

chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous! »

Voilà qui est clair. Puisque Jésus n'est venu sur la terre que pour nous donner la vie, quiconque ne va pas chercher la vie en lui, lui résiste et rend inutiles tous les abaissements prodigieux de son Incarnation, tous les sacrifices extrêmes de sa Passion et de sa mort.

Ce n'est pas tout. Le jour vint que le Christ avait marqué pour l'accomplissement de ses promesses. C'était le Jeudi Saint, la veille de sa mort. Il allait rédiger son testament et nous léguer le mémorial de son amour. Quel souvenir nous laisserait-il ?

Lorsque ceux qui nous aiment ici-bas en arrivent à ce moment solennel, ils choisissent, parmi les objets qui leur ont appartenu, ceux qui leur tiennent de plus près, afin que leur image, sans cesse évoquée par ces objets, flotte toujours devant nos yeux. Mais le legs d'un Dieu sera quelque chose que lui seul peut laisser : ce sera lui-même.

Il prend donc du pain, le bénit, le rompt, le distribue, en disant ces paroles qui retentiront éternellement dans le cœur de l'humanité : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » De même, il prend le calice, rend grâces à son Père, et le donne en disant : « Buvez-en tous. Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, en rémission des péchés. »

« Prenez et mangez... Buvez-en tous... » C'est bien un ordre que nous intime Jésus-Christ, un ordre qui s'adresse à tout le monde, et dont personne n'est excepté.

C'est la volonté d'un mourant, puisque quelques heures seulement séparent Jésus de l'instant où commencera sa cruelle Passion.

Dites-moi, peut-il se dire chrétien, celui qui refuse d'obéir à cette injonction du Christ, celui qui ne tient aucun compte de sa dernière volonté, celui qui repousse son legs suprême ? N'est-ce pas lui répondre équivalement : « Ah ! si c'étaient quelques pièces d'argent ; ah ! si c'étaient quelques mètres de terre, nous accepterions volontiers. Mais ce n'est que votre corps, ce n'est que votre sang, ce n'est que vous-même, nous n'en voulons pas!... »

Qui de nous oserait lui répondre ainsi ? Comment ! refuser de s'asseoir à la table d'un ami, c'est lui faire une mortelle injure, et quand c'est Dieu qui dresse la table, quand c'est Jésus qui se donne lui-même en nourriture sur cette table, nous ferions fi de son invitation ? Non, ce n'est pas possible !

II

Autre motif impérieux de faire nos Pâques : c'est le commandement de l'Eglise.

Il arrive parfois que certains esprits, qui consentent encore à se soumettre quand on leur parle de volonté divine, se redressent

quand on met en avant un précepte de l'Eglise : « Ce sont les hommes, disent-ils, qui ont décrété cela, et je ne veux pas obéir aux hommes... »

Ces mêmes esprits trouvent tout naturel, et ce n'est pas moi qui les en blâmerai, de déférer aux décisions d'un juge, aux arrêtés d'un préfet, aux injonctions d'un agent de police... Ce sont des hommes, pourtant. Mais, dira-t-on, ils tiennent leurs pouvoirs de la loi. En leur obéissant, c'est à la loi que nous obéissons. — C'est bien raisonné. Mais quand les hommes qui dirigent l'Eglise formulent une obligation, ce n'est pas en leur nom, c'est au nom de Jésus-Christ qui a dit : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise... » Obéir à l'Eglise c'est donc obéir à Dieu.

Et de fait, quand elle nous commande de faire nos Pâques, l'Eglise n'invente pas une loi nouvelle, elle ne fait que proclamer la volonté de Notre-Seigneur, nettement indiquée, comme nous venons de le voir, dans l'Evangile. Le seul point qui puisse paraître nouveau, c'est quand elle nous impose de remplir ce devoir dans le temps de Pâques. Mais de cela nous n'avons pas à nous plaindre, puisque c'est le moment de l'année où, par des prédications plus fréquentes, des prières plus instantes, des pénitences plus rigoureuses, notre âme est mieux préparée que jamais à bien remplir ce grand devoir.

Puisque l'Eglise, en nous prescrivant de faire nos Pâques, n'a en vue que notre bien et ne fait que nous transmettre la volonté formelle de Dieu, pourquoi lui résisterions-nous ? Serait-ce parce qu'elle n'a pas de gendarmes pour obliger à la soumission ? Ce serait bien indigne de nous, et ce serait aussi bien imprudent.

Car Jésus, en disant à ses apôtres : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise, » nous montre assez qu'il prend à son compte les désobéissances à l'Eglise ; en d'autres termes, que si l'on viole les lois de l'Eglise, c'est contre lui qu'on pèche.

Il ne manque pas de gens qui disent : « Je ne suis pas catholique pratiquant, mais je suis catholique tout de même. » — Hélas ! c'est une de ces paroles avec lesquelles on se dupe soi-même, mais avec lesquelles on ne saurait duper Dieu.

Lorsque, au cours d'une promenade en forêt, il vous arrive de rencontrer un chêne majestueux qui étend au loin l'orgueil de ses rameaux touffus, vous vous arrêtez à contempler l'arbre-roi. Bientôt votre regard est attiré par une branche morte, que pas une feuille n'égaie, et qui n'attend pour se briser qu'un coup de vent un peu fort ; cette branche fait encore partie de l'arbre, c'est vrai, mais dans quelles conditions ?...

Telle est l'image de ceux qui prétendent rester catholiques, bien qu'ils n'obéissent pas

aux lois de l'Eglise. Et cette image n'est pas de moi ; elle est de Notre-Seigneur lui-même qui a dit : « Toute branche qui ne porte pas de fruit sera coupée et jetée au feu... »

Voilà ce qui nous attend, voilà ce qui nous menace, si nous ne faisons pas nos Pâques. A nous d'éviter ce malheur !

III

Enfin, il faut que nous fassions nos Pâques, parce que c'est le besoin de notre âme.

C'est une loi de tous les êtres vivants qu'ils ne soutiennent leur existence que par la nutrition. Depuis le brin d'herbe qui enfonce ses racines dans la terre pour y puiser les sucres dont il se nourrit, depuis le petit oiseau qui cherche la graine imperceptible sans laquelle il mourrait de faim, jusqu'à l'homme qui achète son pain de ses sueurs, tout ce qui vit mange pour continuer à vivre. Du jour où il n'y a plus de nutrition, c'est la mort.

Notre âme n'échappe pas à cette règle. Elle aussi a sa vie qui demande à être accrue et conservée. Mais où donc trouvera-t-elle l'aliment dont elle a besoin pour cela ? Il n'en est pas d'autre que celui qui lui est offert à la table de Dieu même. « Ma chair, a dit Jésus-Christ, est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Et quelle vie ? Celle de Dieu même. C'est pour cela que le Christ n'a pas craint de dire : « Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous consolerais. »

Qui de nous n'a pas besoin de force ? La lutte est de tous les jours ; les peines parfois nous accablent ; il y a des moments où le devoir se fait écrasant. Alors, nous sommes tentés de nous désespérer. Mais la communion est là, qui nous est toujours offerte, la communion qui donnait autrefois aux martyrs le courage indomptable dont ils avaient besoin pour braver tous les supplices et qui, depuis lors, n'a rien perdu de sa vertu.

Sans remonter aussi loin, est-ce que nous avons oublié notre Première Communion, le plus beau jour de notre vie ? Que nous étions heureux ! C'était un bonheur qui n'était pas de la terre. Il nous attend toujours, puisque nous pouvons toujours communier.

Et c'est cela que nous refuserions ! Ne serait-ce pas méconnaître les plus intimes aspirations de notre âme et nous priver des plus douces joies ?

Car, mes frères, ce n'est pas seulement notre devoir, c'est aussi notre bonheur qui nous attend à la table pascalle. Si Dieu veut se donner à notre âme, c'est pour la combler de ses grâces les meilleures et les plus douces. Demandez à tous ceux qui ont déjà répondu à

l'appel divin, et vous ne comprendrez pas que vous ayez pu vous priver, longtemps peut-être, de tant de félicité.

N'hésitons plus. Répondons à l'amour d'un Dieu par un amour égal, et promettons-lui qu'il nous verra tous, cette année, accourir pour recevoir le pain venu du ciel, le pain qui renferme toute suavité! Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XVII

JÉSUS MONTE A JÉRUSALEM ET ARRIVE
A BÉTHANIE

Malgré les impressionnants souvenirs évoqués par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, Jésus et ses apôtres ne purent s'arrêter longtemps à le contempler. On était au 8 du mois de nisan, et puisque ce jour tombait la veille du sabbat, cette année-là, il fallait se hâter afin d'arriver, avant le coucher du soleil, à Béthanie où Jésus se proposait de passer la nuit. Car le repos du sabbat interdisait de voyager une fois le sabbat commencé, c'est-à-dire dès la veille, au moment où l'astre du jour disparaissait à l'horizon.

Jésus et ses disciples avaient bien encore quatre à cinq heures de marche pour gagner Béthanie. Ils suivaient, comme les groupes de pèlerins, la voie romaine. Firent-ils halte au caravansérail situé à peu près à égale distance de Jéricho et de Jérusalem, nous ne le savons. Mais ils passèrent forcément devant, et les apôtres durent se rappeler alors l'histoire du bon Samaritain qui avait amené là le malheureux voyageur blessé et dépouillé de tout. Ce caravansérail porte encore aujourd'hui le nom d'« Auberge du Samaritain. » La leçon de charité que Jésus leur avait donnée dut revenir à l'esprit des apôtres, comme elle doit revivre en la mémoire de tout disciple du Seigneur, lorsqu'il rencontre sur le chemin de la vie un malheureux dans la peine ou dans la détresse.

A partir de là, en descente, la route se déroule à travers un affreux désert, parmi des collines calcaires, des vallons sans eaux et dénudés, des défilés entre des anfractuosités de roches d'une blancheur éblouissante, où de rares champs cultivés rompent seuls la monotonie de ces sites désolés. Cette route a toujours joui d'une réputation tristement célèbre. Elle offre une si grande facilité d'embuscade aux brigands et aux pillards! On y voit encore, dominant l'auberge, les ruines d'un ancien château fort que les Templiers appelaient « tour de Maudoint, » désigné actuellement par le nom significatif de « Château Rouge, » sans doute en souvenir du sang versé dans ces parages.

Cette route est bien, elle aussi, une image de la vie du chrétien qui veut quitter Jéricho, c'est-à-dire les passions et les plaisirs coupables, pour remonter à Jérusalem, c'est-à-dire revenir à Dieu, à la pratique de la religion et des vertus chrétiennes. Dans le commencement de sa conversion, Dieu favorise l'âme d'une ferveur et de consolations qui la soutiennent et lui rendent faciles les sacrifices nécessaires pour surmonter les obstacles et vaincre les tentations. Mais aussi, parfois elle se voit obligée de cheminer dans la sécheresse et privée de toute consolation extérieure; de violentes tentations l'assaillent, le démon semble livrer un suprême assaut pour ressaisir la proie qui veut lui échapper. Il faut alors imiter les apôtres, marcher en compagnie de Jésus dans les montées pénibles de la route, comme aux descentes faciles.

Enfin, après une marche de plusieurs heures, le cortège apostolique arriva au pied du massif qui porte la ville sainte, et s'arrêta, une dernière fois, près d'une fontaine qui porte le nom de « fontaine des Apôtres. » On suppose avec raison que Jésus et ses disciples passant par là pour monter à Jérusalem durent plus d'une fois s'y arrêter et s'y désaltérer. Cette fontaine portait, au temps de Jésus, le nom de « fontaine du Soleil » et formait la limite entre la tribu de Juda et celle de Benjamin. De nos jours, elle coule sous une arcade ogivale dans un bassin oblong. L'eau en est bonne, mais elle contient de petites sangsues très dangereuses, et pour la boire il faut la filtrer à travers un linge.

Ceci nous prouve encore que pour se reposer, se récréer, même en compagnie de Jésus, il y a des précautions à prendre. Dans la prière, boisson rafraîchissante de l'âme, au milieu des exercices de piété, jusque dans la sainte communion, peuvent se glisser de minuscules sangsues, — s'il est permis de parler ainsi, — d'amour-propre, d'orgueil, de mépris pour les autres, d'égoïsme, de vanité, dangereux parasites spirituels qui sucent les mérites des œuvres les plus saintes et les font périr. Si l'on ne veut que la piété en meure, il faut passer nos actions les plus méritoires au tamis de l'humilité, en reconnaissant que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu, et que, sans sa grâce, nous serions pires encore que les impies et les méchants.

De la « fontaine des Apôtres, » en quelques minutes, Jésus et ses disciples furent à Béthanie, petit village situé sur le flanc du mont des Oliviers, du côté opposé à Jérusalem. C'est là que demeuraient Lazare le ressuscité, avec ses deux sœurs, Marthe et Marie-Madeleine.

Le chemin de Jérusalem touchait presque à la petite bourgade. Passer si près de ses amis sans leur demander l'hospitalité les eût vive-

ment contristés. Et puis, Jésus n'ignorait point les projets de ses ennemis, et aller directement à Jérusalem l'exposait aux plus graves dangers. L'heure du sacrifice n'avait pas encore sonné, et nous verrons bientôt comment la soirée que le Sauveur passa, peu après, dans la ville sainte pour y manger l'agneau pascal, devint la soirée fatale.

Pendant que les groupes de pèlerins juifs s'empresaient de gagner Jérusalem où ils annoncèrent l'arrivée prochaine du prophète galiléen, Jésus quitta la grande route et gravit la pente qui mène à Béthanie. Qui nous dira avec quelle joie il fut accueilli chez ses amis ! Depuis la résurrection de Lazare, le divin Maître n'avait pas franchi le seuil de l'hospitalière demeure, et il allait rester six jours sous son toit, où il rentrerait chaque soir.

La première soirée dut s'écouler en douces effusions de tendresse et de piété, malgré le vague pressentiment que cette visite pourrait être la dernière. La parole de Jésus ne trouvait que plus d'écho auprès de toutes ces âmes. Heureux apôtres ! Et surtout, heureux Lazare ! heureuse Marthe ! heureuse Madeleine ! Enfin, heureuse mère de Jésus qui, très probablement, assista aux suprêmes adieux de son bien-aimé Fils !

L'attention du divin Maître à venir chercher auprès de ses amis un asile pour les derniers jours de sa vie mortelle, nous prouve que Dieu ne condamne point les prévenances de l'amitié et les douces joies qu'elle procure. Le monde s'imagine volontiers que la religion et la piété dessèchent le cœur, et que ceux qui se consacrent au service de Dieu ou font profession de suivre Jésus-Christ et les prescriptions de son Evangile avec fidélité, ne savent plus aimer. Quelle étrange erreur !

La religion et la piété ne tuent pas le cœur ; au contraire, en épurant, en élevant ses sentiments et ses aspirations, en les surnaturalisant, s'il est permis de parler ainsi, elles les rendent plus vivaces et plus durables. Et de même qu'un horticulteur prévoyant entoure une plante rare et délicate d'une clôture solide qui la protège contre les déprédations d'êtres nuisibles, et lui permet de s'épanouir à l'aise, de même le cœur chrétien encercle, pour ainsi dire, ses affections, ses amitiés derrière un grillage inébranlable. En les plaçant sous la sauvegarde de la religion et de la piété, il les met à l'abri de ses propres faiblesses, de l'entraînement du monde, des sens et des passions.

L'amitié de Jésus pour tous ses apôtres, mais particulièrement pour saint Jean, le disciple préféré, pour Lazare et ses pieuses sœurs, Marthe et Marie-Madeleine, trace à notre cœur les limites que nos affections peuvent atteindre, et aussi celles qui ne doivent pas être franchies. L'histoire de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nos jours, est remplie d'exemples de

la manière dont les apôtres et les saints ont compris et pratiqué l'amitié chrétienne. Est-il besoin de rappeler l'amitié du grand apôtre pour ses deux disciples Tite et Timothée ; celle qui unissait saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, si sainte que, pouvaient-ils déclarer, ils connaissaient seulement deux chemins, celui de l'église et celui de l'école ; celle de saint Benoît pour sa sœur Scolastique ; et tant d'autres ?

Jésus aimait à demander l'hospitalité à ses amis de Béthanie, parce qu'il savait que sa présence et ses entretiens leur feraient du bien. Si nous aimons à visiter nos amis et à les recevoir sous notre toit, parce que leur conversation nous édifie ou que la nôtre les porte au bien, notre affection est bonne, notre amitié est sainte. Celle de personnes chrétiennes devrait toujours être telle. Nos amitiés doivent toujours, comme celles du bon Maître, avoir pour dernier mobile une pensée d'apostolat : faire du bien à nos amis.

Il faut donc savoir, au besoin, s'imposer un peu de gêne, de contrariété, d'ennui même, pour recevoir ou rendre des visites d'amitié, avec l'arrière-pensée que les sacrifices dont elles sont l'occasion produiront des fruits salutaires. Lorsque des amis viennent s'asseoir à notre table, à notre foyer, ou que nous allons leur demander l'hospitalité, songeons à l'hôte divin de Béthanie et à ses entretiens. Nous trouverons là un bel exemple pour les nôtres et une règle sûre pour la ligne de conduite à suivre.

Mais n'oublions jamais non plus que, si les affections humaines sont permises au chrétien pour être le rayon de soleil qui réchauffe son cœur, « le bâton qui soutient sa marche durant le voyage de la vie, » ainsi que dit Bossuet, il faut pourtant se tenir sur ses gardes et craindre « d'en faire un lit pour nous y endormir. » Autrement, « quelque jour, Dieu renverserait ce lit où, parmi les félicités temporelles, nous ne nous souviendrions plus de Sion, et, par une plaie salutaire, il ferait sentir à notre cœur combien ce repos serait dangereux. »

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LX

L'ÉTERNITÉ BIENHEUREUSE

Mes frères,

L'homme n'est pas éternel à la façon de Dieu, qui ne connaît ni commencement, ni changement. Et cependant son second état est plus qu'une simple immortalité, c'est une participation à l'éternité même de Dieu, qui associe l'homme non seulement à sa perpétuité, mais en quelque sorte à son immutabilité.

Eternellement fixé dans la disgrâce divine, éternellement soumis à la malédiction et aux souffrances de l'enfer, voilà l'horrible sort du réprouvé, dont nous avons constaté l'irréparable malheur. Eternellement confirmés dans la grâce et l'amitié divine, éternellement plongés dans les jouissances les plus nobles et les plus suaves : telle est l'heureuse destinée que Dieu fait à ses élus et qu'il nous sera doux d'étudier pour terminer nos instructions sur le Symbole.

Affirmer cette éternelle béatitude du ciel est en définitive le but véritable du dernier article du Symbole : *Je crois la vie éternelle, Vitam æternam* ; car ce n'est point une vie, c'est bien plutôt une *mort éternelle* que l'enfer avec ses supplices effroyables.

Que savons-nous donc du *Ciel* et de ses heureux habitants ? C'est ce que je me propose de vous expliquer aujourd'hui. Mais il me faut d'abord vous entretenir de ce lieu d'expiation temporaire qui est comme la salle d'attente du ciel et qui s'appelle le *Purgatoire*.

I. — *Le Purgatoire*

Il est de foi qu'un seul péché mortel porté au tribunal de la justice divine, mérite l'enfer éternel au pécheur pénitent. C'est aussi une vérité absolument certaine que la possession du bonheur parfait ne saurait être accordée par Dieu qu'à ceux qui ont pleinement satisfait à sa justice. Il y a donc, entre l'enfer, prison perpétuelle des pécheurs, et le ciel, palais glorieux des saints, une demeure intermédiaire où s'achève l'entière purification des âmes justes. C'est le purgatoire. Brièvement, mes frères, je vais vous rappeler les preuves de son existence, les peines qu'on y endure et les moyens de secourir les âmes qui y souffrent.

1. *Son existence*. — Qu'il y ait un Purgatoire, l'Eglise l'a toujours cru et formellement enseigné. Elle l'a défini comme une vérité de foi dans ses conciles : le concile de Trente déclare qu'« il y a un Purgatoire et que les âmes qui y sont détenues reçoivent du soulagement par les suffrages des fidèles. » (Sess. xxv). Elle l'a affirmé par la voix de ses Pères et de ses Docteurs : S. Cyprien, S. Ambroise, S. Augustin, S. Grégoire, etc. Elle le professe dans sa liturgie, où tiennent tant de place les prières, les offices et les messes pour les défunts.

Cette croyance, elle ne l'a pas seulement puisée dans une tradition éminemment respectable, elle l'a empruntée au témoignage même des Saintes Ecritures. Dans l'Ancien Testament, nous lisons que Judas Machabée faisait offrir des sacrifices pour les soldats tombés dans les batailles, afin qu'ils fussent purifiés de leurs péchés. (II Mac. xii, 43-46). Dans l'Evangile, Notre-Seigneur parle d'une prison d'où l'on ne sortira point sans avoir payé jusqu'à la der-

nière obole (Luc, xii, 58-59) ; il déclare que les péchés contre le Saint-Esprit ne seront remis ni dans ce monde ni dans l'autre (Mat., xii, 32), laissant donc entendre que certains péchés seront remis dans l'autre monde. S. Paul enseigne aussi que certains chrétiens, dont les œuvres n'ont point été parfaites, pourront être sauvés, mais en passant par le feu. (I Cor. iii, 15).

Ce dogme du Purgatoire est d'ailleurs de tout point conforme à la raison. Que nous dit-elle en effet ? Que Dieu est infiniment juste, qu'il doit donc exiger le paiement rigoureux de toutes les dettes, l'entière expiation de toutes les fautes. Assurément il ne condamnera pas aux éternels supplices des âmes coupables seulement de fautes légères, et cependant il est nécessaire que ces fautes soient punies ; où le seront-elles, sinon dans les souffrances temporaires du Purgatoire ? D'autre part, peut-il traiter de la même façon l'homme qui ne s'est réconcilié avec lui qu'après avoir longtemps vécu dans l'habitude du péché, et l'homme qui a passé toute sa vie dans la pratique de la vertu ? S'il donne à ce dernier la récompense immédiate de sa fidélité, n'est-il pas rationnel qu'il diffère au premier la félicité suprême jusqu'à ce qu'il ait expié ses longues infidélités ?

Concluez de là, mes frères, que l'existence du Purgatoire ne saurait être contestée et que deux groupes d'âmes doivent passer, avant d'entrer au ciel, par ce redoutable séjour.

En premier lieu celles qui, avant de sortir de ce monde, ne se sont point entièrement purifiées de leurs fautes légères. Le pardon qu'elles n'ont point obtenu ici-bas, ne leur sera accordé par Dieu qu'après la peine subie pour leurs manquements. Utile leçon pour ces chrétiens tièdes et négligents qui se croient quittes envers Dieu quand ils ont observé les grands points de sa loi, et ne se font point scrupule de multiples infidélités qui ne les jettent pas tout à fait dans la disgrâce divine. Qu'ils les regretteront amèrement, ces infidélités, quand ils devront les racheter par de longues et douloureuses souffrances !

Il en sera de même des âmes justifiées qui n'auront point payé la dette entière d'expiation exigée par la justice de Dieu. Ne vous faites point illusion, pécheurs. Le pardon du prêtre tombant sur votre âme sincèrement contrite a effacé vos fautes, vous a arrachés à l'enfer ; mais il ne vous a pas délivrés de l'obligation de faire pénitence pour vos péchés pardonnés. Il faut une expiation à vos crimes, vous devez une réparation à la souveraine Majesté que vous avez outragée. La peine temporelle que vous n'aurez pas subie en ce monde par vos pénitences volontaires, vous serez condamnés à la subir en l'autre dans la dure prison du Purgatoire, d'où vous ne sortirez,

dit N.-S., *qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole.*

2. *Ses peines.* — Quelles sont donc les épreuves par lesquelles Dieu purifie les âmes avant de les admettre au séjour du bonheur ? Elles sont de deux sortes, analogues par leur nature aux souffrances des réprouvés, dont elles se distinguent par l'intensité et la durée.

La plus terrible souffrance de l'enfer est la peine du *dam* ou la perte de Dieu. Etre privées de la vue et de la jouissance de Dieu, forme aussi la peine la plus dure des âmes dans le Purgatoire. Les souffrances de l'exilé, condamné à vivre loin de sa patrie, loin des siens, les souffrances du prisonnier enfermé pour de longues années dans un sombre cachot, sont à peine une ombre des souffrances qu'endurent ces recluses, dont toutes les pensées, tous les desirs, toutes les affections volent sans trêve vers Dieu, hors duquel il n'y a rien pour elles et qui pourtant leur manque. A ce point de vue, le Purgatoire ne différerait point de l'enfer, si ces âmes ne se savaient aimées de Dieu, si elles n'avaient la certitude que la séparation d'avec l'objet de leur amour n'est que momentanée et fera place à la joie sans mélange d'une réunion définitive. Cette espérance crée une distance infinie entre le séjour de l'expiation et le lieu de la malédiction.

Privées de la douce vision de Dieu, les âmes du purgatoire subissent en outre la peine du *sens*. C'est par le feu que s'accomplit leur nécessaire purification, par un feu qui, selon S. Thomas, est le même que celui de l'enfer et leur fait endurer des tortures plus grandes que les plus cruelles souffrances de la terre. La mesure de ces peines est évidemment proportionnée à l'espèce, au nombre et à la malice des fautes à expier. Moins intenses que celles qui châtent le péché mortel dans l'enfer, les peines du purgatoire ont encore sur elles l'immense avantage d'être limitées dans leur durée. Une fois la purification terminée ou l'expiation achevée, la souffrance momentanée fait place au bonheur sans fin : le purgatoire s'ouvre sur le ciel.

3. *Les suffrages des vivants.* — Dieu seul sait combien de temps doit durer pour chaque âme l'épreuve exigée par sa justice. Sans une révélation particulière, dont l'histoire connaît à peine quelques exemples, ou sans une déclaration formelle de l'Eglise infaillible admettant un serviteur de Dieu aux honneurs de la Béatification, nul ne peut affirmer l'entrée d'une âme au séjour de la béatitude.

Mais ce que nous savons, et de science certaine, c'est que nous pouvons contribuer à adoucir les tourments, à hâter la délivrance des âmes souffrantes du purgatoire. C'était la croyance de Judas Machabée, comme je vous l'ai dit précédemment ; c'est un dogme catholique défini par les conciles, confirmé par la

pratique liturgique de l'Eglise. En instituant ces prières, ces cérémonies touchantes, ces chants, ces offices, ces messes en faveur des défunts, en permettant de leur appliquer le fruit de tant et de si précieuses indulgences, l'Eglise non seulement affirme que nous pouvons les aider par nos suffrages, mais encore par son exemple et ses exhortations elle nous presse de nous employer de tout notre pouvoir à leur soulagement. Consolante vérité, qui nous laisse le moyen de continuer, au delà de la tombe, à ceux qui nous sont chers, les témoignages de notre affection chrétienne et de notre généreuse gratitude, de secourir fraternellement des membres souffrants de Jésus-Christ, de nous mériter la reconnaissance et l'intercession efficace auprès de Dieu des justes qui nous devront partiellement la possession anticipée de leur bonheur. Voilà, mes frères, ce que nous pouvons obtenir par nos prières, par nos bonnes œuvres, par les indulgences que nous gagnerons, par les messes que nous ferons célébrer, par les communions que nous offrirons en faveur des âmes du purgatoire. Ne vous suffit-il pas de connaître ces moyens pour être dans la disposition de les employer à secourir de pareilles souffrances ? Et quand, à votre tour, vous serez plongés dans ces flammes expiatrices, ne serez-vous pas heureux que des mortels charitables versent sur vous la rosée bienfaisante de leurs suffrages et vous facilitent l'entrée dans ce « lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, » dans ce ciel, objet de toutes nos aspirations, dont je dois maintenant vous entretenir ?

II. — Le Ciel

S'il est une vérité qui réunisse les suffrages de tous les esprits, de tous ceux du moins qui ne réduisent pas l'homme à une pure animalité dont une poignée de poussière est tout le résidu, c'est assurément celle d'une survivance éternellement heureuse. Autant il est dur à notre raison d'accepter les tourments effroyables et sans fin de l'enfer, dont elle ne peut pourtant nier la justice, autant elle se complait dans la pensée d'un bonheur que rien ne trouble et rien ne limite. Aussi, jugeant superflu de vous rappeler les textes de nos Saints Livres sur lesquels s'appuie le dogme de l'éternité bienheureuse, je me contenterai de répondre à cette double question : pourquoi il y a un ciel et en quoi consiste le bonheur du ciel.

1. *Le pourquoi du ciel.* — Lorsque nous pensons au ciel, lorsqu'on nous parle du ciel, nos yeux incontinent et comme d'instinct se portent en haut, s'élèvent vers cette voûte azurée qu'illumine le soleil radieux, où scintillent, la nuit, les mondes lumineux semés par la main du Tout-Puissant, et c'est là, dans le

vague de cet espace supraterrrestre que nous situons les palais glorieux du Roi des rois. Ainsi les apôtres, assistant à l'Ascension de leur Maître, le suivirent du regard s'élevant dans les airs jusqu'à ce qu'un nuage leur eût à jamais caché sa vue. Où est donc le ciel ? En haut, soit, comme l'enfer est en bas. Mais, à considérer l'immensité de cet univers où notre terre n'est qu'un point, avouons que cette désignation est non seulement des plus imprécises, mais même dépourvue de toute valeur, qu'elle n'est qu'un mot dissimulant mal notre complète ignorance. C'est que le ciel n'a rien de matériel, rien qui ressemble à nos demeures, à nos sites terrestres ; les images que nous en trace S. Jean dans son Apocalypse ne sont que des symboles sous lesquels notre imagination cherche vainement à construire la réalité. Non, nous ne savons pas où est situé le séjour des bienheureux, ni ce qu'il est en soi, confinés que nous sommes dans le monde matériel, ignorant tout du monde des esprits, de leur manière d'être et de leurs rapports. Et que nous importe, après tout, de savoir en quel lieu nous serons heureux, puisque nous savons que ce lieu existe, ainsi que l'atteste la révélation, ainsi que le réclament les tendances de notre *cœur* et les exigences de notre *raison*.

a) Il est incontestable que l'homme est fait pour le *bonheur*. L'instinct du bonheur est tellement universel, tellement puissant dans l'homme, que certains philosophes y ont placé l'unique source de ses déterminations, faisant de la recherche du bonheur le fondement de la loi morale. Non, le bonheur n'est pas la fin dernière de l'homme, bien qu'il soit le couronnement de cette fin ; il n'est pas l'unique mobile de ses actes, car l'homme n'obéit pas toujours à l'égoïsme. Mais il est certain aussi que l'homme a un immense besoin et un désir insatiable du bonheur. D'où lui viennent cette tendance irrésistible, ces aspirations constantes vers la félicité parfaite ? Assurément elles sont innées en lui et ont pour auteur l'auteur même de sa nature. Oui, incontestablement, Dieu a fait l'homme pour être heureux.

Et l'homme ici-bas n'est pas heureux. Au lieu de ce bonheur qu'il poursuit, il ne rencontre que maux et souffrances : souffrances dans son corps, livré à toutes les infirmités, souffrances dans son âme, envahie par toute sorte de sollicitudes, de douleurs et d'angoisses. Nulle part de bonheur sincère et durable : ni dans les richesses, ni dans les plaisirs, ni dans les honneurs, ni même dans les affections terrestres toujours mêlées d'inquiétudes et de soupçons, souvent suivies de remords et de désillusions. Seule la satisfaction du devoir accompli, la joie de la bonne conscience, procure un moment de vraie félicité, mais combien chèrement achetée et combien passagère !

Puisque le bonheur n'est pas de ce monde, ne faut-il pas qu'il soit de l'autre ? Puisque l'homme ne trouve pas dans la vie présente ce que réclame impérieusement sa nature, n'est-il pas logique de conclure que la vie future comblera ses désirs inassouvis et lui donnera ce bonheur sans mélange et sans fin qui seul peut remplir le vide de son cœur ? Conclusion nécessaire, si l'on ne veut aboutir à cette assertion blasphématoire que Dieu a trompé l'homme en lui donnant des besoins qui ne peuvent être satisfaits, en lui assignant une fin qu'il ne peut atteindre.

b) La raison à son tour réclame le ciel au nom de la *justice*. S'il faut de toute nécessité que le crime soit puni, il faut aussi de toute nécessité que le bien soit récompensé. Qui donc oserait prétendre que la vertu trouve ici-bas la récompense à laquelle elle a droit ? Que l'homme de bien soit désintéressé, qu'il cherche avant tout la satisfaction d'avoir accompli son devoir et qu'il n'agisse point principalement en vue de la récompense, je l'accorde volontiers. Mais ce désintéressement même n'ajoute-t-il pas à la valeur morale de ses actes, ne les rend-il pas plus méritoires, c'est-à-dire d'autant plus dignes de récompense ? Eh quoi ! des hommes auraient passé leur existence à garder leur âme pure de toute faute et de toute injustice, renonçant à tous les plaisirs coupables, se privant même de satisfactions légitimes, répandant, modestes et ignorés, les bienfaits autour d'eux, supportant avec patience les mépris, les insultes et les injustices, poussant jusqu'à l'héroïsme la pratique de la vertu, et ces hommes, en fin de compte, n'auraient pour toute rémunération de leur vertu modeste et patiente, de leur générosité et de leur héroïsme, que ce témoignage intime de leur conscience : « Tu as bien fait, réjouis-toi ! » Mais ce serait là une révoltante injustice. Dieu, Dieu lui-même se ferait complice de l'injustice humaine s'il ne vengeait la vertu méconnue, bafouée, persécutée, s'il ne la faisait rayonner d'une lumière d'autant plus vive qu'elle a été plus longtemps plongée dans les ténèbres, s'il ne mettait à son front une couronne glorieuse et immortelle. Il faut le ciel pour récompenser les bons comme il faut l'enfer pour châtier les méchants.

Mais en quoi donc consiste le bonheur du ciel, la récompense que Dieu y accorde à ses élus ? C'est ce que je vais m'efforcer de vous faire entendre.

2. *Le bonheur du ciel*. — S. Paul déclare que l'homme ne peut comprendre la gloire que Dieu réserve à ses élus. (I Cor., II, 9). Ce ne sera point contredire sa parole que de vous exposer quelques-uns des éléments qui composent leur bonheur et qui nous sont révélés par nos Saintes Ecritures. Deux termes

en expriment tout le contenu : l'exemption de tout mal, la possession de tout bien.

Au ciel *plus de souffrance* : ni pour l'âme, désormais délivrée de toute passion, de tout souci, de toute douleur, de toute crainte, de tout remords ; ni pour le corps après sa résurrection, qui ne connaîtra plus ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, ni le froid ou la chaleur, ni la maladie, ni les accidents. Dans l'une et dans l'autre l'exercice des facultés, des sens et des membres s'accomplira sans contrainte, sans effort et sans obstacle. (Cf. Apoc., xxi, 4).

Au ciel la jouissance simultanée *de tous les biens*. L'âme sera complètement satisfaite dans sa sensibilité par le continuels plaisir qu'elle goûtera, dans son intelligence par la contemplation de toutes les merveilles divines, dans sa volonté par la possession du souverain bien. Le *corps* à son tour, transformé par la résurrection et doué de qualités nouvelles, éprouvera d'ineffables délices en chacun de ses organes : les yeux ne se lasseront point d'admirer les magnificences du paradis et la gloire de ses habitants ; les oreilles, d'entendre les concerts et les louanges incessantes des anges et des bienheureux ; la langue, de publier les grandeurs de Dieu et de converser avec les habitants du ciel.

Toutes ces jouissances, inégalement distribuées entre les élus, proportionnées au degré de leur mérite et de leur sainteté, donneront à chacun pleine satisfaction, sans exciter aucune jalousie ni mécontentement, tous bénissant Dieu si magnifique dans ses dons et si juste dans la récompense. « Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père, » dit N.-S. (Jo., xiv, 2), et S. Paul ajoute que la gloire des élus sera variée comme l'éclat des astres. (I Cor., xv, 41). Autre sera l'auréole des martyrs, autre celle des docteurs, autre celle des confesseurs, autre celle des vierges ; la couronne des prêtres ne sera point celle des simples fidèles et les héros du sacrifice et de la vertu brilleront d'incomparables splendeurs. Une gloire toute spéciale sera réservée aux adeptes de la chasteté parfaite : ils formeront le cortège privilégié de l'Agneau divin et chanteront ses louanges en des accents incomparables. (Apoc., xiv, 4).

Mais, quelles que soient les différences de gloire et de jouissances entre les heureux habitants du ciel, ce qui formera pour tous l'élément caractéristique de leur bonheur, c'est la *vision béatifique*. Voir Dieu, et, en le voyant, l'aimer, le posséder pour toujours : voilà tout le ciel.

Ici-bas, nous ne connaissons Dieu que par la foi et par le reflet que sa sagesse et sa puissance ont laissé dans ses œuvres : connaissance toute superficielle et mêlée de ténèbres, *videmus nunc per speculum et in ænigmate*.

Là-haut, nous verrons Dieu tel qu'il est, face à face, *sicuti est, facie ad faciem*. Et quel sujet d'inépuisable admiration pour les élus de contempler sans voile toutes les merveilles de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse, de sa sainteté, de son ineffable beauté ! de voir et de comprendre tous les secrets de sa Providence, si mystérieuse à nos yeux mortels ! Quelle joie de voir Dieu dans les splendeurs du ciel, dans tout l'éclat de sa gloire, en compagnie des anges, de la Vierge Marie, des apôtres, des saints de tous les temps, de nos parents et de nos amis !

Voir Dieu et l'aimer, ce sera tout un. Trouvant en lui l'assemblage de toutes les beautés, le charme de tous les attraits, notre cœur s'attachera à lui comme à son bien suprême et unique, non plus, comme sur la terre, de cet amour d'espérance qui se porte vers un objet éloigné et désiré, mais de cette adhésion parfaite et entière qui se repose dans la possession du bien enfin rencontré et conquis pour jamais. Et cet amour ne connaîtra jamais de défaillance, jamais de satiété, parce que toujours il trouvera en Dieu de nouveaux charmes, toujours de nouveaux motifs de l'aimer davantage.

Nous verrons Dieu, nous aimerons Dieu, nous nous reposerons en Dieu : *videbimus, amabimus, vacabimus*, dit S. Augustin. Oui, ce sera le repos parfait de l'âme dans un bonheur qui la comble pleinement et qu'elle est assurée de posséder sans cesse. Car le bonheur du ciel ne se comprendrait pas sans l'éternité. La seule pensée de pouvoir perdre un jour cette félicité en altérerait la jouissance, en gâterait toute la saveur. Mais parce que de ce bonheur toute crainte est bannie, l'âme s'y plonge tout entière comme dans un océan sans rivage et sans fond.

Eternellement heureux avec Dieu, en Dieu et par Dieu : voilà, mes frères, la destinée à laquelle tous nous sommes appelés, que tous nous pouvons atteindre. Mais le ciel, ne l'oubliez pas, ne se donne point, il s'achète ; c'est le prix de la victoire, les lâches et les déserteurs n'y peuvent prétendre. Si donc sa gloire et son bonheur vous séduisent, que la bataille ne vous fasse point peur : *Delectet ergo mentem magnitudo præmiorum, sed non deterreat certamen laborum*¹. Luttons courageusement, vaillamment, contre les ennemis de Dieu et de notre âme ; plus le combat sera acharné, plus la victoire sera glorieuse. L'épreuve terrestre finira ; la vie éternelle est au bout : *Credo vitam æternam*. Ainsi soit-il !

FIN

¹ S. Greg. P., *Hom. XXXVII* in Evang.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXVI

LE SACRÉ-CŒUR FONDEMENT DE NOTRE FOI

Mes frères,

Chaque année le peuple chrétien est invité par l'Eglise à contempler les douleurs inénarrables de l'Homme-Dieu. Chaque année, il assiste par la pensée à ce drame unique au monde, dont la conclusion fut le salut de l'humanité. Chaque année aussi, après avoir livré son âme à la tristesse, il est rempli de joie en voyant Jésus triompher de ses ennemis, de la mort et de l'enfer. Rien n'est plus propre à ranimer sa foi.

Car le mystère de la Résurrection est la preuve, donnée par Jésus lui-même, de sa divinité et de la vérité de sa mission : seul, un Dieu a pu se ressusciter lui-même. C'est la clef de voûte de notre sainte religion, et c'est pour cela que S. Paul n'a pas craint de dire : « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine est notre foi ; nous ne sommes plus que les faux témoins de Dieu ! » (I Cor., xv, 14).

L'impiété l'a bien compris, et c'est pour cela que depuis ce temps jusqu'à nos jours, elle s'est toujours efforcée de nier ce miracle éblouissant qui détruit tous ses efforts. Voyez les princes des prêtres : dès que la nouvelle de la résurrection leur parvient, ils subornent des témoins, et ils s'efforcent d'imaginer je ne sais quelle histoire d'enlèvement, laquelle n'a aucune vraisemblance, mais qu'ils répètent avec une inlassable mauvaise foi.

Les héritiers d'Anne et de Caïphe n'ont pas changé de tactique. Ils continuent de s'attaquer à la Résurrection. Mais eux aussi se briseront contre la vérité indiscutable de ce miracle, car il est un témoin qui les confondra toujours : c'est le Cœur sacré de Notre-Seigneur, véritable et irréfutable monument de sa mort et de sa résurrection.

I

En effet, une des premières pensées que les incrédules devaient avoir et qu'ils ont eue, était celle-ci : Le Messie était-il vraiment mort quand on le déposa dans le sépulcre ?

Vous voyez d'ici le parti qu'on peut tirer d'un simple doute sur ce point. Si l'on suppose que Notre-Seigneur, à la suite de ses affreuses douleurs, est tombé en léthargie, il a pu avoir toutes les apparences de la mort, au point que ses ennemis eux-mêmes auront pu s'y tromper. Sans doute, il est bien improbable qu'ils auraient consenti à laisser ensevelir son corps avant de s'être bien convaincus que la vie s'en était retirée complètement. Mais l'incrédulité n'y regarde pas de si près, et si elle

pouvait rencontrer une ombre de possibilité, elle aurait tôt fait de la changer en probabilité d'abord, en certitude ensuite.

Mais le Sacré-Cœur réduit à néant tous ces subterfuges. Vous savez comment.

Des soldats viennent, envoyés par Pilate pour constater la mort du Fils de Dieu. Ils commencent par briser les jambes des deux larrons ; quant à Jésus, il leur paraît si certainement privé de vie qu'ils vont s'éloigner sans avoir accompli sur lui cet acte barbare. C'est alors qu'un légionnaire, obéissant à je ne sais quelle impulsion, brandit sa lance et lui fait cette blessure affreuse qui transperce son cœur et en fait jaillir de l'eau et du sang.

Sans doute, en permettant cette action du soldat, Dieu a ses desseins, car au point de vue de la raison elle ne s'explique guère. Que veut-il donc ?

D'abord réaliser cette figure que les siècles passés n'avaient point comprise : de l'ouverture que Noé, sur l'ordre de Dieu, avait pratiquée dans le flanc de l'arche. Réaliser aussi cette prophétie : « Ils jetteront leurs regards sur celui qu'ils ont percé. »

Ensuite, émouvoir nos âmes en nous montrant le Cœur sacré, déjà accablé par les angoisses de l'agonie, poursuivi jusque dans la mort et entr'ouvert pour nous accueillir.

Mais surtout enlever à l'impiété son dernier refuge et rendre indiscutable la mort de notre bien-aimé Sauveur. A supposer, en effet, que le Christ, à la suite de ses souffrances, soit tombé en léthargie sans avoir rendu le dernier soupir, est-ce que cette blessure ne devait pas, à elle seule, mettre fin à sa vie ? Là-dessus, aucun doute n'est plus possible, en sorte que le Sacré-Cœur de N.-S., qui par son amour pour nous l'a conduit à la mort, est ainsi, en même temps, la cause première et le témoin dernier de cette mort.

II

Il est aussi le témoin de sa résurrection.

Là encore, que d'objections ont été soulevées ! On a dit que les apôtres, en croyant voir le Sauveur leur apparaître, avaient été simplement le jouet de leur désir. « Ce que l'on souhaite, ont dit quelques incrédules fameux, on se l'imagine ; et ce que l'on s'imagine, on le croit. »

Mais il y a une apparition, entre autres, qui déjoue tous ces raisonnements ironiques ; c'est la seconde aux apôtres rassemblés. Thomas, qui n'était pas aussi crédule que veulent bien l'insinuer ces esprits supérieurs, avait dit : « Si je ne vois les trous faits par les clous, et si je ne mets ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. »

Et voici que le Sauveur se montre de nouveau et que, s'adressant à Didyme, il lui dit :

« Thomas, porte ici ton doigt et vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté. » Il ne tient qu'à Didyme et aux autres disciples de pousser jusqu'au bout l'épreuve.

Dès lors, si le côté de N.-S. et par conséquent son divin Cœur sont restés entr'ouverts, et si les apôtres sont invités à y mettre la main, c'est donc qu'ils ne se sont pas contentés de leur imagination et que toutes les preuves de la résurrection leur furent offertes.

Dès lors encore, si N.-S. se présente à eux, leur parle, marche à leurs côtés, partage même leur repas, avec son divin Cœur entr'ouvert, c'est donc que la vie nouvelle qui est en lui n'est plus soumise aux mêmes conditions que sa vie extérieure. C'est une vie toute différente, une vie glorieuse où il ne souffre plus, la même vie qui lui permettra plus tard, dans ses apparitions à la B. Marguerite-Marie, d'ouvrir sa poitrine sacrée pour faire voir son Cœur embrasé d'amour pour nous.

**

Le Sacré-Cœur est donc bien le fondement de notre foi, puisqu'il est le témoin irrécusable et de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu. C'est un bienfait qu'il ajoute à tous ses bienfaits, et non pas le moindre.

Quand Thomas entendit les paroles que nous venons de citer, il tomba à genoux en s'écriant pour toute réponse : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

C'est aussi le cri qui doit s'échapper de nos lèvres à la fin de cette méditation. Que d'autres refusent de croire à l'amour de Jésus pour nous ; que d'autres le blasphèment. Nous, en le voyant avec ses plaies devenues glorieuses, avec ce Cœur qui n'a été transpercé que par amour pour nous, nous n'avons pas d'autre parole, pas d'autre prière à faire entendre que celle-ci : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

IV

PÈLERINAGES EN L'HONNEUR DE MARIE

Notre-Dame de la Salette. — Le 19 septembre 1846, deux petits bergers, Maximin Giraud et Mélanie Mathieu, âgés, l'un de 11 ans et l'autre de 14, faisaient paître leurs vaches sur la montagne du Planeau, située sur le territoire de la Salette, près de Corps (Isère). Vers midi, comme ils venaient de prendre leur rustique repas, ils remarquèrent, à côté d'une fontaine tarie, une grande clarté semblable à celle du soleil. Étonnés, ils s'approchent et voient, au sein de la clarté entr'ouverte, une belle dame, assise, la tête dans ses mains et les coudes appuyés sur ses genoux. Les enfants sont d'abord saisis de crainte ; mais la Sainte Vierge

(car c'était elle) se lève, les rassure, les invite à s'approcher et fait elle-même quelques pas à leur rencontre. Se plaçant alors au milieu d'eux, elle leur dit : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres, qui n'en faites pas cas... » Elle se plaignit ensuite des péchés publics qui se commettent si souvent, surtout du blasphème et de la profanation du dimanche ; et elle annonça en pleurant que, si les hommes s'obstinaient à mépriser ainsi les lois de Dieu et de l'Eglise, des fléaux terribles ne tarderaient pas à fondre sur eux. Après avoir recommandé aux deux enfants de bien faire leur prière du matin et du soir, elle ajouta : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Gravissant ensuite la colline qui était en face d'elle, elle disparut.

Le bruit de cette merveilleuse apparition ne tarda pas à se répandre de tous côtés. Des pèlerins arrivèrent en grand nombre pour visiter la sainte montagne. Beaucoup de personnes, instruites et sagaces, interrogèrent les enfants, sans parvenir jamais à les faire varier dans leur récit, malgré toutes les objections et les promesses qu'on put leur faire. Bientôt, à l'autorité de leur témoignage, se joignit celle des miracles. La fontaine tarie, près de laquelle Marie avait daigné apparaître, n'a plus cessé dès lors de couler, et ses eaux ont opéré des guérisons merveilleuses. Des conversions très nombreuses ont été obtenues par l'invocation de Notre-Dame de la Salette, réconciatrice des pécheurs. Bref, à la suite d'un examen approfondi des faits relatifs à cette apparition, Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, a rendu, le 19 septembre 1851, un jugement où il déclare qu'elle « porte en elle-même tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine. »

Grâce au généreux concours des fidèles, on vit bientôt s'élever, à côté du lieu de l'apparition, une belle et vaste église romano-byzantine, une résidence pour les missionnaires chargés de la desservir, un couvent de religieuses hospitalières et des logements pour les pèlerins : en un mot, tous les bâtiments nécessaires à un pèlerinage complet. Notre-Dame de la Salette est aujourd'hui un vrai Calvaire ; on y monte pour prier et pour faire pénitence.

Notre-Dame de Lourdes. — Douze ans après l'apparition de la Salette et la quatrième année depuis la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, cette bienheureuse Vierge voulut bien se manifester de nouveau sur la terre de France, non plus, cette fois, sur une montagne des Alpes, mais au pied de

la chaîne pyrénéenne. Elle s'y montra plusieurs fois à une candide et pieuse enfant de 14 ans, Bernadette Soubirous, fille d'un pauvre meunier de la petite ville de *Lourdes* (Hautes-Pyrénées).

Voici, en quelques mots, comment la chose arriva. Le 11 février 1858, Bernadette était allée, avec sa sœur et une jeune voisine, à la cueillette du bois sur les bords du Gave. Elle se trouvait en face des roches Massabielle, vers l'heure de midi, lorsqu'elle entendit tout à coup comme le bruit d'un vent impétueux, quoique le temps fût très calme. A ce bruit, elle lève la tête et regarde. O surprise ! Dans une sorte de grotte formée par le rocher, elle voit une femme d'une beauté merveilleuse. L'apparition, environnée d'une lumière éclatante, est debout et tient un chapelet dont les grains glissent lentement entre ses doigts. Son aspect respire la jeunesse et la bonté ; elle est vêtue d'une robe et d'un voile blancs comme la neige ; elle porte une ceinture bleue, et ses pieds nus sont parés d'une rose d'or.

A cette vue, Bernadette frissonne de tous ses membres et tombe à deux genoux ; puis, elle tire son chapelet et se met à le réciter ; dès qu'elle l'a terminé, la vision disparaît. Lors de la seconde apparition, la jeune fille, craignant une ruse du démon, jeta de l'eau bénite vers la Sainte Vierge, qui sourit avec bienveillance au geste de l'enfant. Les manifestations se renouvelèrent ainsi jusqu'à dix-huit fois, toujours avec le même éclat.

Pendant ces visions mystérieuses, Bernadette était comme transfigurée ; elle semblait un ange du ciel dans l'extase et le ravissement. La Mère de Dieu lui confia plusieurs secrets et la choisit un jour pour sa messagère : « Allez dire aux prêtres, lui dit-elle, que je veux que l'on m'élève ici une chapelle et qu'on y fasse des processions. » Une autre fois elle l'invita à prier pour les pécheurs, répétant par trois fois : *Pénitence ! pénitence ! pénitence !* Dans une autre circonstance, elle dit à l'enfant : « Allez boire et vous laver à la fontaine. » Bernadette se dirigea aussitôt vers le Gave, qui coulait à quelques pas de là. « Non, pas au Gave, reprit la vision, mais à la fontaine qui est ici » ; et son geste désignait un endroit de la grotte extrêmement sec, où jamais source n'avait existé. L'enfant se baissa, gratta le sol de ses petites mains, et tout à coup une eau mystérieuse se mit à sourdre. Enfin, le jour de la fête de l'Annonciation, Bernadette insista auprès de l'apparition pour qu'elle voulût bien se nommer. La Vierge alors joignit les mains, et, jetant vers le ciel un regard où se lisait une reconnaissance sans bornes, elle dit : *Je suis l'Immaculée Conception*. Et elle disparut.

Cependant, les événements extraordinaires dont la grotte de Massabielle était le théâtre, et les guérisons obtenues par l'emploi de l'eau

de la source qui venait de jaillir sous les doigts de Bernadette en extase, firent naturellement grand bruit dans toute la contrée. La police s'en mêla, le gouvernement s'en émut ; on traita de rêveries les récits pourtant si nets et si fermes de la voyante ; on voulut empêcher les pèlerins d'aller prier à la grotte ; mais rien n'y fit : l'arbitraire dut finalement s'incliner devant le droit.

Le 18 janvier 1862, un mandement de Mgr Laurence, évêque de Tarbes, reconnut le caractère surnaturel des apparitions de Marie à Bernadette et autorisa le culte de *Notre-Dame de Lourdes*. Peu après, le prélat jetait les fondements du sanctuaire demandé par la Vierge immaculée et confiait la direction du pèlerinage aux missionnaires diocésains de Notre-Dame de Garaison, dont le zèle allait enfanter des prodiges.

Non content d'enrichir la basilique de Lourdes de toutes les indulgences dont jouissent les plus illustres sanctuaires, Pie IX chargea Mgr Meglia, nonce du Saint-Siège à Paris, de présider en son nom les fêtes mémorables du couronnement, auxquelles assistèrent 35 archevêques ou évêques, 3.000 prêtres, des représentants de tous les ordres religieux, et 100.000 fidèles de l'un et de l'autre continent (1^{er} et 3 juillet 1876).

Avec sa splendide basilique, complétée récemment par l'église monumentale du Rosaire ; avec sa source miraculeuse et ses piscines assiégées de malades, ses œuvres de missionnaires et d'hospitalité, son bureau de constatations médicales, ses caravanes innombrables de pèlerins, l'éclat incomparable de ses fêtes et la multitude des miracles qui s'y opèrent, Lourdes est certainement le plus complet, le plus populaire et le plus fréquenté de nos pèlerinages : c'est la consolation du présent et l'espoir de l'avenir.

Notre-Dame de Pontmain. — L'apparition de la Sainte Vierge à *Pontmain*, petit village de la Mayenne, date de 1871, année terrible, où la guerre, l'hiver et la faim s'unirent, sous la main de Dieu, pour punir nos trop nombreuses prévarications.

Le mardi 17 janvier, vers les 6 heures du soir, un enfant de douze ans, Eugène Barbedette, était occupé avec son père et Joseph, son frère puîné, à piler des ajoncs pour la nourriture des chevaux, lorsque l'entrée d'une femme du village, Jeannette Détails, interrompit le travail pendant quelques instants. Eugène en profita pour mettre le nez à la porte et « voir le temps qu'il faisait. » Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il aperçut, à quelques mètres au-dessus d'une maison voisine, une dame rayonnante de lumière et d'une beauté incomparable, vêtue d'une robe bleue parsemée d'étoiles, ayant aux pieds des souliers bleus à boucles d'or, et sur la tête un

voile noir, avec une couronne aussi en or ! Ses mains étaient étendues et pendantes, comme on a coutume de représenter l'Immaculée Conception.

L'enfant, ravi, contemplait ce merveilleux spectacle, lorsque vint à sortir Jeanne Détails. « Jeannette, lui dit vivement Eugène, ne voyez-vous rien là, au-dessus de la maison du buraliste ? » Et du doigt il indique l'endroit où se tient la vision. Jeannette regarde et ne voit rien. Le père Barbedette sort à son tour et n'est pas plus heureux ; mais Joseph, âgé de dix ans, aperçoit aussitôt la dame et la décrit comme son frère. Et l'un et l'autre de répéter : « Oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! » Cependant leur mère qui, même avec ses lunettes, ne peut rien voir, les traite de visionnaires et les fait rentrer pour souper. Ils obéissent ; mais bientôt ils obtiennent de revenir devant la grange, où ils ont la joie de contempler de nouveau la ravissante apparition. La supérieure des religieuses, puis M. le curé, puis de nombreux habitants du village arrivent successivement et, malgré les indications très précises des deux jeunes voyants, n'aperçoivent absolument rien d'extraordinaire ; mais deux petites filles, pensionnaires des religieuses, ne sont pas plus tôt amenées qu'elles jouissent de la céleste vision et font éclater leur joie en la voyant sourire.

Sur l'invitation du vénérable pasteur, la foule fit silence, et l'on se mit à réciter des prières et à chanter des cantiques, pendant lesquels se produisirent plusieurs incidents remarquables.

Les enfants virent d'abord se former autour de la dame une bande de couleur bleue, à l'intérieur de laquelle apparurent quatre cierges, deux à la hauteur des genoux et deux à la hauteur des épaules.

Un peu plus tard, une grande banderolle se déroula sous les pieds de l'apparition ; et une main invisible y traça successivement ces mots sur deux lignes :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS ; DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU
DE TEMPS ; MON FILS SE LAISSE TOUCHER

On vit ensuite entre les mains de Marie un christ rouge ; en même temps une étoile, faisant le tour de la dame, alluma les quatre cierges, puis alla se fixer au-dessus de sa tête. Enfin, un grand voile noir monta peu à peu et déroba l'apparition aux regards des enfants. A neuf heures moins un quart tout était fini. L'apparition, commencée à cinq heures trois quarts, avait duré trois heures¹.

¹ Les deux frères Barbedette sont aujourd'hui prêtres : Eugène est entré dans le clergé séculier ; Joseph, le plus jeune, dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Les deux petites filles se sont aussi consacrées à Dieu dans la vie religieuse. Tous ces privilégiés de Marie se préparent, par une vie sainte, à revoir éternellement dans le ciel la merveilleuse beauté qui charma naguère, pendant quelques heures, leurs regards innocents.

Ce fait, comme on le pense bien, eut un très grand retentissement et fut examiné aussitôt par une foule d'hommes sérieux et capables. Le 2 février 1872, Monseigneur Wicart, évêque de Laval, publia l'ordonnance qui admet la réalité de l'apparition et autorise le culte de la B. V. Marie sous le titre de *Notre-Dame d'Espérance de Pontmain*. « A la voix de l'évêque, le ciel et la terre répondirent : le ciel, par des guérisons subites et inespérées, par des grâces de conversion tout à fait inattendues ; la terre, par son empressement à venir prier où Marie avait apporté son sourire et sa prière, par son zèle à bâtir la superbe basilique qui se dresse aujourd'hui au lieu même de l'apparition. Cette basilique est devenue le centre d'une vaste association de prières sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance¹. »

Grâce aux bienfaits du ciel et à l'infatigable dévouement des Pères Oblats de Marie Immaculée, chargés de desservir le pèlerinage, le concours du peuple a grandi d'une année à l'autre. D'ailleurs, « ici point de touristes, mais des fidèles qui se confessent et se convertissent ; des chrétiens qui exécutent à la lettre la parole de Marie : *Mais priez, mes enfants...* Au fait, ne dirait-on pas que cette phrase, s'ouvrant par une conjonction, est la fin du discours commencé à la Salette, continué à Lourdes et qui s'achève à Pontmain par un mot d'espérance ? »

L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. — Voici par quels prodiges cette sainte archiconfrérie a commencé. Le récit qui va suivre est de M. Desgenettes, ancien curé de la paroisse de N.-D. des Victoires à Paris.

« C'était au mois de décembre 1836, aux environs de la fête de l'Immaculée Conception. J'étais depuis quelque temps curé de Notre-Dame des Victoires. Ma pauvre paroisse était dans un état pitoyable : près de dix-huit mille habitants ; jamais personne à l'église, trente ou trente-cinq femmes à la grand-messe le dimanche ; pas un seul homme faisant ses pâques, pas un seul ! J'étais désolé.

« Le découragement me gagna ; et, craignant que mes péchés ne fussent la cause de ce triste état de choses, je me décidai à donner ma démission.

« Un jour donc de décembre, c'était un vendredi, j'étais plus triste, plus abattu que de coutume. Je commençai la messe, seul avec mon petit servent. Arrivé au *Sanctus*, un trouble extraordinaire s'empara de moi, si bien que je fus obligé de m'arrêter. J'allais continuer la messe, lorsque tout à coup j'entends une voix, forte et distincte, qui me dit : *Consacre ton église et ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie !* Stupéfait, je me retourne vivement : il n'y avait personne. L'en-

¹ R. P. Drochon, *Hist. illustrée des pèlerinages français de la T. S. Vierge*, p. 280.

fant de chœur jouait tranquillement avec ses doigts. « C'en est fait, me dis-je ; voici que je deviens fou. Plus de doute : il faut aujourd'hui même que j'aille porter ma démission à Mgr l'archevêque. » Un peu tranquilisé par cette détermination, je terminai la sainte messe sans trop penser à l'étrange voix que j'avais entendue.

« J'allais faire mon action de grâces ; j'étais tout seul dans les stalles du chœur. Je m'apprêtais à me lever ; j'avais même déjà un genou en l'air, lorsque la même voix, plus forte encore et plus distincte, me répète d'un ton de commandement qui me donne le frisson : *Consacre ton église et ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie.*

« Cette fois, j'étais vaincu. Ce n'était point une illusion. J'avais bien entendu ; l'ordre m'était donné de reprendre courage. Chose bizarre ! je n'avais jamais eu le moindre goût pour cette dévotion du saint et immaculé Cœur de Marie. Elle m'avait toujours paru puérile, presque ridicule.

« Je retombai à genoux, plein de reconnaissance et d'émotion ; et après une longue prière, je rentrai chez moi, résolu à écrire, sans plus tarder, les statuts d'une confrérie de Notre-Dame des Victoires, en l'honneur du très saint et immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs.

« Je me mis à l'œuvre, et moi, qui ai toujours eu le travail difficile, je fus tout étonné d'écrire d'un seul trait, sans aucune rature, les statuts en question. Une puissance invisible conduisait évidemment ma main. Ce sont les mêmes statuts qui existent aujourd'hui et qui ont été approuvés par le Saint-Siège. Je n'en revenais pas. Je demandai à la Sainte Vierge de me donner une preuve que tout cela venait de Dieu. « Si Mgr l'archevêque approuve la confrérie et les statuts, me dis-je, ce sera le signe de la volonté de Dieu. »

« J'allai le jour même à l'archevêché, craignant un peu que Mgr de Quélen ne se moquât de moi et de mon idée. Je n'osai lui parler de la voix mystérieuse que j'avais entendue à deux reprises ; je me contentai de lui soumettre le projet de statuts. A mon grand étonnement, l'archevêque, sans réfléchir un instant, me dit : « Mon cher curé, non seulement j'approuve cette confrérie, mais je vous ordonne de l'établir ; et je veux que vous commenciez dès dimanche prochain. » Nous étions au vendredi. Je partis, plus surpris encore que joyeux.

« Le surlendemain, dimanche, j'annonçai en chaire, à la grand'messe, aux trente ou quarantes bonnes femmes qui composaient tout l'auditoire, que le soir même commenceraient les réunions de la confrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. Au fond du cœur, malgré moi, je n'y avais guère confiance.

« En descendant, je trouve, au pied de la chaire, un monsieur, enveloppé dans son manteau, que je n'avais point vu en montant ; il m'aborde et me demande, chose alors inouïe, où et quand je pourrais entendre sa confession.

« Le soir, le cœur me battait. « Je ne vais trouver personne à l'église, me disais-je en m'y rendant. Nous allons faire une triste figure avec notre confrérie ! » Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'en entrant je trouve ma pauvre église presque pleine ; et il y avait plus d'un tiers d'hommes, de jeunes gens, de messieurs. Je n'en pouvais croire mes yeux. Je lus et expliquai les statuts. On chanta les litanies de la Sainte Vierge ; et voici qu'arrivé au verset : *Refugium peccatorum ora pro nobis*, une émotion extraordinaire s'empare de toute l'assemblée ; sans s'être donné le mot, tout le monde tombe à genoux et répète trois fois, avec un ensemble et une ferveur admirables, la touchante invocation : *Refugium peccatorum ora pro nobis !* « Refuge des pécheurs, priez pour nous ! » Je pleurais comme un enfant.

« L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires était fondée.

« Le lendemain, je demandai cependant à la Sainte Vierge un dernier signe : la conversion d'un vieux pécheur endurci, qui se mourait sur ma paroisse. Il avait quatre-vingt-six ans ; il était aveugle et paralysé. Six fois déjà, je m'étais présenté chez lui, et six fois il m'avait refusé sa porte. Je m'y rendis de nouveau ; et cette fois, malgré sa femme, malgré ses serviteurs, je pénétrai jusqu'au salon. Pendant que j'essayais les rebuts et les injures de la vieille dame, j'entendis, à travers une porte entr'ouverte, la voix du malade qui disait à sa femme : « Pourquoi ne pas laisser entrer Monsieur le curé ? Il est dans son droit ; il fait son devoir. Je veux qu'il entre. »

« J'entrai aussitôt, et je m'assis près du lit du vieillard. Après quelques échanges de politesses, il dit à sa femme, fort étonnée : « Qu'on me laisse seul avec Monsieur le curé. J'ai à lui parler. » Remarquant qu'il cherchait quelque chose sur son lit, je crus qu'il voulait sa tabatière. « Est-ce là ce que vous cherchez, Monsieur ? lui dis-je en la lui présentant. — Non, Monsieur le curé, répondit-il. C'est votre main que je cherche. — Oh ! Monsieur, lui dis-je tout ému, la voici, et de bien bon cœur. » Il me prit alors la main, et la portant à ses lèvres, il la baisa avec un touchant respect ; je sentis en même temps deux grosses larmes brûlantes qui tombaient sur ma main. « Monsieur le curé, reprit le pauvre malade, il y a longtemps que je désire me confesser. Je suis un grand pécheur. Je n'ai point pratiqué depuis plus de soixante ans. Veuillez m'entendre. » Et il se confessa, et il reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de foi et de confiance. Il vécut encore six semaines, bénissant la Sainte Vierge de son retour au bon

Dieu ; et il mourut très chrétiennement, après avoir demandé pardon à sa femme, à ses trois fils, à ses amis et à ses serviteurs, rassemblés par ses ordres autour de son lit de mort. Telle fut, dit en finissant le bon curé, la première conquête de Notre-Dame des Victoires. »

Depuis ce temps, le sanctuaire et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires sont devenus un foyer, de jour en jour plus ardent, de grâces et de bénédictions divines.

Notre-Dame du Perpétuel Secours. — Les Turcs s'étaient emparés de Constantinople en 1453. L'Europe méridionale fut dès lors exposée à leurs ravages ; les îles de la mer Egée tout particulièrement eurent à souffrir de ces cruels envahisseurs. « Crois ou meurs ! » tel était le cri des vainqueurs. Il fallait donc apostasier, ou fuir, ou mourir.

A cette époque se trouvait dans l'île de Crète un pieux marchand qui avait une grande dévotion à la Sainte Vierge : une image miraculeuse de Marie qu'il tenait de ses ancêtres et devant laquelle il aimait à prier, voilà ce qu'il regardait comme son plus précieux trésor. Aussi, lorsque pour éviter l'invasion des Turcs il se décida à quitter sa patrie et à s'embarquer pour l'Italie avec un grand nombre de ses concitoyens, n'eut-il garde d'oublier sa chère image. Marie ne devait pas tarder à récompenser l'amour de son serviteur.

Au commencement du voyage, il s'éleva une furieuse tempête : l'équipage cherche en vain à lutter contre la violence des vents. Epuisé par des efforts inutiles, il abandonne bientôt le navire à la merci des flots. Qui pourrait peindre le désespoir des passagers ? Seul, le pieux marchand, calme en présence du danger, cherche à ranimer les cœurs abattus, rappelle que dans les situations les plus désespérées on doit implorer les secours d'en haut ; puis montrant le tableau, il parle avec confiance de Celle qui est appelée l'Etoile du matin. Tout l'équipage tombe à genoux et invoque Marie avec confiance. Aussitôt le vent cesse, la mer se calme, les nuages se dissipent, et quelques jours après on aborde heureusement en Italie. Le marchand crétois se dirige sur Rome ; son intention est d'y passer quelques jours pour visiter les pieux sanctuaires, baiser cette terre arrosée par le sang des martyrs. Au moment où il se disposait à quitter Rome, une grave maladie l'obligea à renoncer à son dessein ; sa mission était remplie et le malade comprit bientôt qu'il avait à se préparer au voyage suprême. Il appelle donc l'ami fidèle qui lui donnait l'hospitalité, lui confie son plus précieux trésor, l'image vénérée, et le supplie de l'exposer dans une église de Rome ; son ami s'engage à accomplir ce vœu, et le pieux marchand meurt tranquille.

L'ami avait été sincère dans sa promesse ; mais, hélas ! il était faible, et sa femme, sé-

duite par la beauté du tableau, fit si bien qu'elle obtint de le conserver malgré cet engagement solennel. Ce ne fut pas son bonheur. Marie apparaît en songe au mari infidèle à ses engagements sacrés, lui fait comprendre que la sainte Image est à Rome, non pour l'avantage particulier d'une seule famille, mais pour le bien de la ville tout entière ; puis elle le menace des plus grands châtiments s'il s'obstine à ne pas exécuter sa promesse. Trois fois l'apparition se renouvelle, en faisant entendre les mêmes menaces, et trois fois ce mari, d'une faiblesse inexcusable, cède aux instances de sa femme. La Sainte Vierge apparut une quatrième fois.

« Je t'ai averti trois fois, lui dit-elle, et trois fois tu as résisté à mes ordres. Pour que je puisse sortir de ta maison, il faudra donc que tu en sortes le premier ! » Cette terrible prédiction ne tarda pas à se réaliser. L'infortuné mourut peu de jours après.

Mais de quoi la cupidité n'est-elle point capable ? La femme voulut garder son tableau, malgré la mort de son mari, dont elle n'ignorait pas la cause. Il lui fallait d'autres avertissements. Un jour, sa petite fille, qui savait à peine parler, se jeta dans ses bras en s'écriant : « Maman, maman, je viens de voir une grande dame toute belle qui m'a dit : « Va trouver ta mère à l'instant, et répète-lui que Notre-Dame du Perpétuel Secours (c'était le nom de l'Image) veut être exposée à la vénération des fidèles dans une église de Rome. » Cette mère obstinée allait peut-être se rendre à cet avertissement lorsque survint une de ses amies, qui, apprenant de quoi il s'agissait, se moqua de ce qu'elle appelait des rêveries d'enfant. Bien plus, elle vomit des blasphèmes contre la mère de Dieu. Aussitôt elle tombe à la renverse, agitée par d'affreuses convulsions : elle demanda à grands cris la sainte Image et à peine l'a-t-elle touchée que Marie la délivre de son terrible mal. A la vue de ce prodige toute résistance fut vaincue.

Mais dans quelle église fallait-il exposer le merveilleux tableau ? Marie se chargea de répondre. Apparaissant de nouveau à la petite fille, elle lui dit avec bonté : « Je veux être placée entre mon église bien-aimée de sainte Marie Majeure et celle de mon fils Jean de Latran. » Or, entre ces deux basiliques était l'église de saint Mathieu. Elle remontait à l'origine du christianisme. Saint Clet, troisième Pontife romain, avait consacré sa demeure au culte public, et on lui assigna le titre de Saint-Mathieu. Cette église traversa intacte l'ère des invasions des Barbares. Au xiii^e siècle, le Pape Pascal II la fit magnifiquement restaurer, et, lorsque la Reine du Ciel l'indiqua comme la demeure qu'elle s'était choisie, elle était confiée aux soins des religieux Augustins.

Le 27 mars 1499, on vit une brillante procession parcourir les rues de Rome. C'était

Notre-Dame du Perpétuel-Secours, qui, avant de prendre définitivement sa demeure, traversait triomphalement les rues de la cité. Le seul attouchement du tableau guérit une femme dont les bras étaient paralysés depuis longtemps. Ce fut le premier bienfait de l'image miraculeuse. Les guérisons que l'on obtint par son intercession, les grâces nombreuses qu'on lui attribua firent de l'église Saint-Mathieu un lieu de pèlerinages des plus fréquentés dans la ville de Rome. Il ne cessa d'attirer les foules jusq'en 1799.

La Révolution française, qui entassa tant de ruines dans notre patrie, étendit ses ravages jusque dans Rome. En 1799, les Romains apprirent avec douleur que l'église Saint-Mathieu était condamnée à disparaître. En effet, le vénérable temple tomba, pour ne plus se relever, sous le marteau des démolisseurs. Les religieux Augustins s'éloignèrent de ces tristes ruines, emportant avec eux la puissante protectrice, mais l'oubli se fit peu à peu autour de la sainte Image : les religieux n'osèrent relever avec éclat l'antique pèlerinage, craignant sans doute d'attirer sur leur trésor les regards cupides des spoliateurs. La mort frappa un à un les vieux moines, gardiens du précieux dépôt, et le peuple romain, n'entendant plus parler de la madone, cessa de l'invoquer. Mais Notre-Dame du Perpétuel-Secours, fidèle au titre qu'elle avait pris, voulait encore des prières, parce qu'elle voulait continuer à secourir ses enfants.

En 1840, il ne restait des Augustins, qui avaient connu les splendeurs du pèlerinage de Saint-Mathieu, que le Frère Orsetti, vieillard vénérable, inconsolable de l'oubli dans lequel on laissait le tableau miraculeux. A cette époque un jeune enfant de treize ans, nommé Michel Marchi, allait voir souvent le vieux Frère ; celui-ci, lui faisant un jour visiter la chapelle intérieure du couvent, s'arrêta tout à coup devant un tableau de la Vierge Marie : « Regarde bien cette madone, lui dit-il : elle s'appelle la Vierge du Perpétuel-Secours ; elle fut autrefois en grande vénération dans l'église Saint-Mathieu. » Dès lors le bon Frère s'entretint souvent avec son jeune ami du Tableau miraculeux ; sans cesse il renouvelait cette recommandation :

« N'oublie pas que cette Madone est Notre-Dame du Perpétuel-Secours vénérée à Saint-Mathieu. » En 1852, Frère Orsetti mourut, âgé de quatre-vingt-six ans. Son ami Michel Marchi entra chez les Pères Rédemptoristes en 1855. Les enfants de saint Liguori étaient établis à la Villa-Caserta, bâtie sur l'emplacement de l'église Saint-Mathieu. Trois ou quatre ans plus tard, un religieux qui s'occupait de recherches historiques raconta à ses frères des détails très intéressants sur un tableau qui avait été l'objet d'une grande vénération et qu'il paraissait impossible de retrouver. Le Père Marchi,

qui l'écoutait, se rappelle tous les détails confiés par le vieux Frère Augustin. Il les raconte aux religieux, et tous se mettent à remercier Dieu de ce concours de circonstances, qui faisait bien voir que Notre-Dame du Perpétuel-Secours désirait revenir à la place qu'elle avait autrefois désignée.

Le Supérieur Général des Rédemptoristes, instruit de tout ceci, pour procéder avec plus de prudence dans cette affaire importante, prescrivit des prières pendant deux ans à tous ses religieux. Après avoir ainsi cherché à connaître la volonté du Ciel, il supplia Pie IX, le 11 décembre 1865, de lui accorder la possession du tableau miraculeux. Le Pape, après avoir écouté avec le plus vif intérêt le récit des circonstances qui avaient permis de retrouver la madone vénérée, lui accorda sa demande et Notre-Dame du Perpétuel-Secours reprit sa place entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran. Le 26 avril 1866, le tableau fut porté en triomphe par les rues de Rome, et, comme à l'occasion de la première procession en 1499, il signala son passage par de nombreux miracles. Depuis cette époque, le culte de Notre-Dame du Perpétuel-Secours est devenu plus florissant que jamais. Les guérisons se multiplient dans le nouveau sanctuaire.

Un an s'était à peine écoulé depuis la solennelle inauguration du culte de la sainte Image, que déjà l'on parlait à Rome de couronner Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Le 23 juin 1867, le Patriarche de Constantinople, doyen du vénérable Chapitre du Vatican, en présence d'une grande foule qui se pressait dans l'église des Rédemptoristes, déposa une couronne d'or entre les mains du supérieur général après avoir reçu de lui le serment qu'elle resterait à perpétuité sur la tête de la Sainte Vierge.

Le culte de Notre-Dame du Perpétuel-Secours s'est répandu dans tout l'univers, et partout elle fait sentir sa puissante protection. Recourons donc avec confiance à Celle qui veut être, comme son nom l'indique, notre secours en tout, partout et toujours. Disons avec l'Eglise au jour de sa fête : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui pour secourir le genre humain avez voulu que la bienheureuse Vierge Marie fût honorée de votre Fils unique, accordez-nous par son intercession d'échapper à toute atteinte du démon et de vous servir toujours d'un cœur sincère. Ainsi soit-il. »

V

VARIÉTÉS

Le portrait de la Sainte Vierge. — Une charmante légende thuringienne rapporte que saint Luc eut un songe pendant lequel il ouït une voix qui lui disait : « Hâte-toi d'aller peindre le plus beau des portraits, celui de la Mère de Dieu. » Probablement qu'en ce temps-là le pro-

verbe : *Tout songe est mensonge*, avait déjà cours : l'évangéliste, en homme sensé, ne prêta aucune attention à son rêve !

Mais, poursuit la légende, lorsque le sommeil du matin eut fui ses paupières, la voix retentit plus persuasive encore ! Saint Luc, plein de confusion, se frottait la poitrine comme le publicain de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne de tracer un portrait si beau... Mon talent est faible... mes couleurs imparfaites... ; jamais, non jamais, je ne pourrai rendre le céleste modèle... jamais je ne pourrai peindre la splendeur de la Vierge, la beauté de la Mère ! »

Et la voix reprenait, plus pressante, avec des inflexions d'une douceur si captivante que saint Luc crut distinguer l'accent du Seigneur Jésus !... Au seul souvenir de cette voix divine, l'apôtre tressaillit, ses hésitations tombèrent, il prit sa palette, ses pinceaux, et s'en alla frapper à la maison de Marie. Il trouva la Vierge en prière, car sa vie se passait ainsi, en ineffables communications avec son divin Fils ! Elle sourit à saint Luc, accueillit tout aimablement la demande du peintre et se soumit à ses humbles exigences. Elle exprima seulement le regret de ne pas avoir son Jésus entre ses bras.

Saint Luc allait se mettre à l'œuvre... lorsque, tout d'un coup, la pièce s'emplit d'une vive lumière, un enfant d'une beauté ravissante apparut sur les genoux de Marie ; et une multitude d'anges, aux ailes brillantes comme l'azur, envahit sa demeure. Les uns voulaient aider le peintre, ils broyaient les couleurs, préparaient les pinceaux, présentaient la palette, soutenaient le chevalet. Quatre des plus grands et des plus beaux vinrent entourer la Vierge et l'Enfant-Dieu. Ils portaient chacun un instrument de musique : harpe, violon, luth, mandoline, dont ils jouaient ravissamment. Il y en eut même un qui chanta un Noël sur un air si suave et si pur que saint Luc, déjà ébloui, tomba dans la plus profonde extase !

Combien de temps dura le ravissement du peintre, nul ne le sut jamais ! Les heures de joie n'ont pas de durée... les horloges de la terre sont impuissantes à les calculer. Au ciel seulement on a le secret de leur mesure ! Toujours est-il qu'un accord plus fort et plus vibrant du céleste quatuor le tira de sa prière ! Il entendit encore quelques battements d'ailes, vit sur les murs leur reflet lumineux ; la pièce était toujours remplie de lueurs phosphorescentes ; mais l'Enfant et les anges avaient disparu ! Marie seule était là, plongée dans sa méditation sublime ; son visage resplendissait, elle semblait ne plus tenir à la terre : on eût dit que son âme allait s'échapper vers les cieux !

Le peintre s'en alla très doucement, non sans avoir jeté sur la Vierge divine un long et filial

regard d'amour, en guise d'adieu, se promettant, dans l'intime de son être, de revenir un autre jour pour achever sa douce tâche ! Au reste, qu'avait-il peint, le bon saint Luc ?... Il s'illusionnait étrangement sur son travail... les anges en avaient fait plus long que lui.

Quelques jours après il revint, en effet, à la demeure de Marie ; mais, ô tristesse !... il la trouve déserte, l'humble Vierge avait quitté la terre ! Il ne restait que sa traînée lumineuse et sa couche jonchée de lis ! La toile était à l'endroit où il l'avait laissée, le portrait demeurait inachevé... Saint Luc n'osa plus y toucher. Il rentra chez lui, pensif, emportant son ébauche, et si vous visitez, chrétiens, la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome, un guide empressé vous la montrera... mais ne vous racontera pas mon histoire !

Un soldat de Marie. — Voici ce que raconte un vieux colonel :

C'était en 1853 ; je venais de sortir de Saint-Cyr, et je me promettais un dédommagement de mes deux ans de « bahut, » c'est le terme consacré ; mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine arrivé, je fus chargé de l'instruction d'une classe de conscrits bretons qui joignaient à toutes les qualités du cœur une complète inaptitude aux exercices militaires.

L'un d'eux surtout, que je vois encore, un petit brun, de Pont-l'Abbé, se distinguait au milieu de ses camarades. Un jour, perdant patience, je venais de le traiter durement et de donner l'ordre au sergent de le conduire à la salle de police, pour manque de bonne volonté : « Ah ! mon lieutenant, me dit ce dernier, ces soldats de la Vierge Marie..., rien de bon ! » Le mot me frappa, et, après explications, le sergent m'apprit que tous les soirs, malgré les railleries de ses camarades entraînés par une forte tête, un Parisien, mon conscrit s'agenouillait, faisait pieusement sa prière et demandait au bon Dieu de le rendre plus adroit. Elevé par une mère chrétienne, je ne vis pas là-dedans le même motif de rire que le sergent. Je rappelai le conscrit, et quand il apprit que je levais sa punition, il s'écria : « Cette fois, je prierai tellement la Sainte Vierge dans une neuvaine qu'il faudra bien qu'elle m'exauce. » Il faut bien que la neuvaine y ait fait quelque chose, car en quelques jours mon conscrit rattrapa, et largement, le temps perdu. Aussi, comme il était fier, quand le sergent, un vieux grognard, avare d'éloges, le félicitait : « A la bonne heure ! numéro 3... Allons, vous autres, manœuvrez comme le numéro 3. » Plus que jamais, le Parisien plaisantait mon petit Breton, qui supportait patiemment les plaisanteries et n'avait qu'une réponse : « Ah ! Parisien, un jour je me vengerai ! » On avait conclu que le Breton était sournois et qu'il

attendait une occasion pour faire payer en gros au Parisien ce que ce dernier lui faisait souffrir en détail.

Sur ces entrefaites, le régiment partit pour la Crimée. Au milieu des épreuves de la campagne, le Breton, à cause de sa bonne conduite, ne tarda pas à passer caporal, puis sergent, tandis que le Parisien, peu régulier dans son service, restait simple soldat. Un jour qu'ils se trouvaient ensemble à un poste avancé, le Parisien dit au sergent : « Eh bien ! sergent, m'en voulez-vous toujours ? — Patience, Parisien, je prendrai sur toi une revanche, et éclatante. » Je dois dire que le Parisien n'était pas rassuré du tout. Le soir même, le poste fut attaqué par des Cosaques, en nombre considérable, et obligé de se replier. Dans la retraite, le Parisien fut atteint d'une balle et forcé de s'arrêter. Il n'y avait pas de quartier à espérer ; le sergent n'hésita pas et chargea le Parisien sur son dos. Il arrivait en vue du camp quand une balle vint le frapper. Il tomba avec son fardeau. Les renforts ne tardèrent pas à arriver ; le Breton demanda à serrer une dernière fois la main de celui qu'il venait de sauver : « Voilà, lui dit-il, la vengeance du soldat de la Vierge Marie. » Quand le chirurgien se présenta, l'admirable chrétien était mort.

(*Petit Messager du Cœur de Marie*, août 1879).

Une paire de boucles d'oreilles. — Je me suis engagé à ne pas livrer à la publicité le nom et la résidence de la petite héroïne de ce récit, mais je puis certifier l'authenticité du fait.

C'était en septembre 1899. Remplissant mon service de brancardier à l'hôpital des Sept-Douleurs à Lourdes, au retour des malades ayant assisté à la procession du Saint-Sacrement, je venais d'enlever de sa petite voiture une pauvre enfant de 14 ans paralysée des membres inférieurs et du bras droit, et avec toutes les précautions possibles je l'avais étendue sur son lit. Je m'éloignais pour rendre les mêmes secours à d'autres femmes infirmes, lorsque la petite malade me rappela.

Je retournai sur mes pas et lui demandai ce qu'elle désirait.

De sa main laissée libre par la paralysie, l'enfant m'indiqua la chaise placée près d'elle et me fit signe de m'asseoir.

« Je ne puis à ce moment, lui dis-je, d'autres malades réclament mes soins. »

L'enfant renouvela son geste impératif :

« Asseyez-vous là, je veux ! »

La pauvre petite avait une façon toute particulière de prononcer son : je veux ! Elle y mettait une telle expression de commandement et en même temps de supplication, que ces deux mots produisaient un effet irrésistible, si bien qu'à l'hôpital, comme partout ailleurs, les religieuses, les dames hospitalières et les

brancardiers s'inclinaient devant la terrible injonction.

« Je veux, » répéta l'enfant.

Il n'y avait plus qu'à obéir ; c'est ce que je fis en disant à la petite volontaire :

« Voyons, parlez vite, je suis pressé.

— Oui, tout bas. Je ne veux pas que les autres entendent. »

Elle désignait ainsi les religieuses de garde et les malades des lits voisins.

« Comme tous ces messieurs brancardiers, vous êtes venu ici pour aider les pauvres malades ; vous ne me refuserez pas le service que je vais vous demander. J'ai fait une promesse à la Sainte Vierge si elle daignait m'accorder une grande faveur. Comme cette bonne Mère m'a déjà exaucée, je dois l'accomplir.

— Est-ce que vous vous sentez mieux ? interrogeai-je.

— Non... mais je n'ai rien demandé pour moi.

— Quelle grâce avez-vous donc obtenue ?

— Oh ! cela ne vous regarde pas, » fit-elle avec un petit air lutin.

J'avais été vraiment indiscret et je méritais la réponse.

« Eh bien ! dis-je, que désirez-vous de moi ?

— J'ai promis à Notre-Dame de Lourdes de faire brûler un beau cierge à la Grotte.

— C'est facile. Vous voulez, sans doute, que je me charge de l'achat ?

— Oui... mais voici... c'est que là-bas, dans notre vallée des Alpes, mes parents sont bien pauvres, et ils n'ont pu me procurer d'argent pour faire le voyage.

— Vous désirez que je vous donne un cierge ?

— Oh ! non, où serait pour moi le mérite ?

— Alors ? »

L'enfant parut hésiter un instant ; puis, me prenant la main, m'attirant vers elle, elle me dit bien bas :

« Vous allez me vendre mes boucles d'oreilles. »

Je restai stupéfait par la grandeur de ce sacrifice. Instinctivement, mes yeux se portèrent sur les bijoux en questions. Deux mignonnes pâquerettes en doublé, ayant pour cœur une pauvre petite perle de verre tenant lieu de topaze.

Valaient-elles un franc cinquante ? Certainement non. Mais pour Marie, qui voyait les intentions de cette généreuse enfant lui offrant tout ce qu'elle possédait, ces petites boucles d'oreilles devaient dépasser, en prix, tous les millions du monde.

La petite malade rompit la première le silence :

« Dites, Monsieur, vous ne me refuserez pas ce service ? »

Que répondre ?... Pouvais-je ne pas accepter ?... Dire à cette enfant que son trésor ne valait pas la peine d'être vendu ?... Rien que mon si-

lence attristait déjà le cœur de la fillette et amenait des larmes dans ses yeux. D'un autre côté, la commission n'était certes pas agréable. A qui irais-je offrir ces pauvres petits objets ?

Je pris d'abord un biais.

« Si j'accède à votre désir, que dira votre mère ? »

— Ne craignez rien, maman veut tout ce que je veux, pourvu que cela me fasse plaisir. »

La seule objection valable était détruite. Je cédai, et l'enfant, enlevant aussitôt le petit bijou de son oreille gauche, me le mit dans la main ; puis, me présentant l'oreille droite :

« De ce côté, c'est autre chose. Il me faut votre aide, mon pauvre bras paralysé me refuse tout service. »

Je dus obéir jusqu'au bout. J'enlevai donc la seconde boucle, pendant que la fillette disait joyeusement :

« Vendez-les bien cher, et demain matin nous achèterons le cierge et nous le porterons à la Grotte. »

Après avoir tout promis, je quittai la petite malade, et en traversant la salle et les longs corridors de l'hôpital, je me demandais ce que j'allais bien faire de ces pauvres boucles d'oreilles que je tenais toujours dans la main comme un véritable trésor.

J'eus bientôt pris le meilleur parti : garder ces objets et les payer à l'enfant.

Cette décision arrêtée, j'allai prendre les ordres de service pour le lendemain matin, lorsque, en traversant la cour, je me trouvai en présence de Mme de M., qui venait prendre des nouvelles des malades, auxquels elle portait grand intérêt.

« Eh bien ! Monsieur le brancardier, comment se portent ce soir nos chers infirmes ? Ont-ils tout ce qu'il leur faut ? Et notre petite Louise, — Mademoiselle je veux, comme vous l'appellez ici, — n'a-t-elle pas été bien exigeante aujourd'hui ? »

— Pas trop, Madame, la pauvre enfant souffre tant qu'il faut être indulgent à son égard. Elle vient pourtant de me donner une singulière commission.

— Laquelle, sans indiscrétion ?

— Je n'ai pas promis le secret, et je sais, du reste, pouvoir vous le confier. »

En deux mots, je racontai la chose à Mme de M., et lui fis voir les boucles d'oreilles.

« C'est trop joli ! Et que comptez-vous faire de ce dépôt ? »

— Le garder, Madame, et en remettre la valeur à l'enfant.

— Je vous en prie, cédez-moi ces boucles d'oreilles. J'ai une fille souffrante, je les lui donnerai et j'ai le pressentiment qu'elles lui porteront bonheur. »

J'abandonnai volontiers les bijoux à Mme de M., qui me les paya généreusement.

Le lendemain, aussitôt arrivé à l'hôpital, j'allai trouver la petite malade.

« Les avez-vous vendues ? interrogea-t-elle, dès qu'elle m'eut aperçu. »

— Oui, et un bon prix, vingt francs ! Tenez, les voici. »

— Quel bonheur ! Je vais donc pouvoir tenir ma promesse ! Vite, portez-moi dans ma petite voiture, et partons. »

Presque tous les malades étaient déjà rangés dans la cour, les plus malades sur des brancards, les autres en voiture. Le signal du départ étant donné, je pris la tête du convoi, traînant ma petite malade, qui, toute joyeuse, tenait sa pièce d'or de sa main valide.

En route, la fillette acheta le cierge tant désiré, et, en répondant au chapelet qu'un prêtre brancardier récitait, nous arrivâmes à la Grotte. Tout en faisant placer les petites voitures dans l'enceinte réservée aux malades, le chef de service aperçut le cierge de l'enfant et dit à celle-ci :

« C'est pour la Grotte ? donnez-le moi. »

— Ah ! mais non, je veux l'offrir moi-même. »

L'hospitalier sourit, et se tournant vers moi :

« Contentez cette enfant, si vous le voulez bien. »

Je pris la petite malade dans mes bras et la portai à la Grotte. Elle eut ainsi la joie d'allumer elle-même son cierge et de le placer devant l'autel.

En sortant de la Grotte, la fillette déposa tout le reliquat de la vente de ses boucles d'oreilles dans le tronc de la chapelle et, levant son regard d'ange vers la blanche Madone du Rocher, je l'entendis murmurer :

« Merci, bonne Mère, vous avez exaucé mes prières en guérissant ma compagne. Maintenant faites de moi ce qu'il vous plaira. »

J'étais, sans le vouloir, en possession du grand secret ; la généreuse enfant, oubliant ses souffrances, n'avait songé qu'à celles de sa voisine d'hôpital, et la Vierge de Lourdes avait daigné exaucer la prière désintéressée de la petite malade. En effet, la jeune fille qui occupait le lit placé près de celui de l'enfant, s'était levée la veille au passage du Saint-Sacrement.

(*Annales du T. S. Rosaire*).

La Statue de N.-D. de Lourdes. — La Statue de N.-D. de Lourdes est le dernier portrait connu de la Sainte Vierge.

Portons nos regards sur ce portrait ravissant, tracé par un habile artiste sur les données de Bernadette.

Contemplons Marie, les pieds nus, les mains jointes et allongées, les yeux tournés vers le ciel ; et recueillons avec soin les leçons de religion qu'elle nous donne.

Les yeux levés vers le ciel nous prêchent la foi ; ils nous disent de porter nos pensées en haut et de nous élever de la terre au ciel.

Les mains jointes encouragent notre espérance, en nous donnant confiance dans la prière, et dans la prière à Marie, ainsi que l'indique le chapelet qui pend à son bras.

Les pieds nus, en nous montrant Marie prête à courir à tous les dévouements, nous enseignent la charité chrétienne.

Remarquez la robe de la Vierge de Lourdes. Comme elle est blanche et immaculée ! C'est le symbole de la pureté. Cette robe blanche est comme un drapeau levé à la face du monde, pour condamner notre sensualisme grossier. Elle prêche aux hommes la vie des anges. Pour purifier notre corps et notre âme, Marie a fait soudre une eau miraculeuse et créé de saintes piscines.

Que dire de la ceinture ? Elle est le symbole de la pénitence. Le divin Maître recommandait à ses disciples d'avoir les reins ceints. Il n'est donc pas étonnant que la Vierge se soit montrée avec une ceinture. C'est la pénitence qui garde l'innocence. Mais pourquoi la ceinture bleue ? Elle est bleue parce que c'est la couleur du ciel, et que c'est la pénitence qui mène au ciel. Arrivons maintenant aux *deux roses* qui recouvrent les pieds de Marie. Elles nous représentent les deux grands privilèges de la Vierge incomparable : sa maternité divine et son immaculée conception. Une seule femme a pu se dire la Mère de Dieu, et cette femme c'est Marie. Mais cette gloire avait été préparée par une autre : Marie n'a été jugée digne d'être Mère de Dieu que parce qu'elle a été conçue sans péché.

Lorsque Bernadette lui demande : « Qui êtes-vous, Madame ? » elle ne répond pas : « Je suis la Mère de Dieu, la souveraine du ciel, la reine des anges, » mais bien : « *Je suis l'Immaculée Conception.* »

C'est ce que proclame encore la brillante auréole qui entoure la tête de Notre-Dame de Lourdes.

Telle est, dans sa simplicité, la Vierge qui apparut à Bernadette.

Mais le Pape Pie IX, qui l'avait déjà proclamée immaculée, de concert avec tous les évêques de la chrétienté, voulut la glorifier à nouveau en plaçant une couronne sur sa tête. C'est pourquoi, au milieu d'une affluence de cent mille pèlerins, Notre-Dame de Lourdes fut couronnée solennellement au nom du Pape. Par cette couronne, le vicaire de Jésus-Christ a donné un nouveau lustre à la Vierge immaculée, en la proclamant reine du ciel et de la terre.

Peut-on s'étonner, après cela, que Notre-Dame de Lourdes ait tant de charme pour attirer à elle ?

C'est assez qu'elle ait touché de son pied virginal et frôlé de sa robe blanche ce rocher béni pour en faire une terre sainte.

Elle est là, dans ce sanctuaire rustique, comme

dans un nouveau ciel, pour nous combler de ses grâces.

Pourrai-je, ô ma Mère, vous faire connaître de toute la terre !

Il est raconté que, dans l'antiquité, un homme, qui était fou, voulant vendre sa maison, en détacha une pierre et, se promenant dans les rues, criait à tous les échos : « Voici un échantillon de ma maison ; qui veut le voir ? »

Si la chose était possible, je voudrais, moi, prendre dans mes mains la Grotte et la Basilique de Lourdes. Je les promènerais dans le monde, et je crierais partout : « Voilà l'image du ciel. »

Mais si je ne puis emporter sur mes épaules les roches de Massabielle, je puis emporter la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Je puis l'emporter, et je l'emporte, à l'ombre du clocher de mon village, pour publier les grandeurs et la bonté ineffable de Marie.

Je l'emporte aussi en *ex-voto*, pour tant de grâces reçues.

Merci pour moi, Notre-Dame de Lourdes ; merci pour l'enfant bien-aimée que vous nous avez rendue.

Soyez à jamais bénie !

Le sourire de la Vierge Immaculée. — Quatre ans après la définition du dogme de l'Immaculée Conception, la Mère de Dieu venait ratifier elle-même d'une manière éclatante le jugement de l'Eglise. Elle apparaissait, à Lourdes, à une pauvre enfant des Pyrénées, et, à la dernière apparition, elle se nomma : *Je suis, dit-elle, l'Immaculée Conception.*

Celui qui raconte le trait suivant n'est ni un dévot, ni même un bon chrétien, et il commence en disant qu'il ne croyait à rien, et se laissait aller à tous les entraînements mauvais de son cœur. Voici son récit :

« Au moment où l'on parlait beaucoup des apparitions de la Vierge Immaculée à Lourdes, j'étais à Cauterets bien plus pour me distraire que pour me soigner. La petite distance qui sépare Lourdes de Cauterets, faisait qu'on s'occupait beaucoup des apparitions, et surtout de celle du 16 juillet où la Sainte Vierge avait souri à Bernadette. Je résolus de me rendre à Lourdes pour prendre la petite voyante en flagrant délit de mensonge. Je me rendis chez les Soubirous et je vis Bernadette assise devant la porte de la maison, et raccommodant un bas noir. J'eus l'air assez vulgaire ; sa figure pâle avait l'empreinte d'une souffrance habituelle, mais avec beaucoup de douceur.

« Sur ma demande, elle me raconta ses apparitions avec simplicité et assurance. — Mais enfin, dis-je, la belle Dame a souri ? — Oui. — Comment souriait-elle ? — La petite me regarda avec étonnement. — Mais, Monsieur, il

faudrait être du Ciel pour refaire ce sourire. — Ne pourriez-vous pas le refaire pour moi ? je suis un incrédule, et je ne crois pas aux apparitions. — Le visage de l'enfant s'assombrit et prit une expression sévère. — Alors, Monsieur, vous croyez que j'ai menti ? — Je me sentais désarmé ! Non, Bernadette n'était pas une menteuse, et j'allais lui faire des excuses de ma mauvaise parole, lorsqu'elle reprit : — Puisque vous êtes un pécheur, je vais essayer de vous refaire le sourire de la Sainte Vierge.

« L'enfant se leva et, lentement, joignit les mains, et je vis sa figure éclairée d'un reflet merveilleux. Un sourire céleste, que je n'ai jamais revu sur des lèvres mortelles, apparut à mes yeux... Elle souriait encore, les yeux fixés au ciel, que j'étais à genoux devant elle, admirant *le sourire de la Sainte Vierge* sur la figure de l'heureuse voyante.

« Depuis je porte profondément gravé, dans l'intime de mon âme, ce sourire divin. Bien des années ont passé depuis ce jour, mais il a séché bien des larmes. J'ai perdu ma femme et mes deux filles ; il me semble que je ne suis pas seul au monde : je vis avec *le sourire de la Sainte Vierge* !... »

L'Épinglette d'or. — Voici un trait charmant, de fraîche date, et dont nous pouvons garantir l'authenticité. Cet épisode délicieux s'est passé dans un des régiments d'artillerie de la région. Le voici dans toute sa simplicité.

Au camp du Ger il y eut, suivant la coutume, pour couronner les exercices de l'Ecole à feu, un concours de tir. On choisit à cet effet les meilleurs pointeurs déjà signalés dans chaque batterie.

D'ordinaire, le premier prix est remporté par l'un des canonniers à pied, en raison sans doute des exercices de pointage plus fréquents pour eux que pour les canonniers montés. Or, cette fois, ce fut l'un des derniers qui remporta le prix, lequel consiste en une somme de 50 francs et une épinglette d'or. En plus, le lauréat est invité à souper chez le colonel, qui le place à sa droite. A table se trouvent invités aussi les officiers supérieurs du régiment.

Pendant le repas, le colonel, s'adressant au vainqueur, brave garçon de la campagne, modeste et silencieux dans cette imposante société d'élite, lui dit :

— Comment avez-vous fait pour remporter le prix de tir, vous qui êtes canonnier monté ?

— Mon colonel, j'étais sûr de l'avoir.

— Comment, sûr ?

— Oui, mon colonel.

— Ah ! par exemple ! Alors, faites-nous part du procédé qui vous assurait d'avance le succès.

— Voilà, mon colonel : j'étais allé à Lourdes, et j'avais promis à la Sainte Vierge que si je gagnais le premier prix, je viendrais lui

offrir *l'épinglette d'or*. Je ne pouvais pas manquer de la gagner. Aussi je vous demande, mon colonel, la permission d'aller à Lourdes porter mon épinglette.

L'assemblée, attentive, écoutait ce dialogue avec un intérêt visible.

— Mais, fit le colonel, je ne puis pas vous y autoriser, cette épinglette appartient à l'Etat, elle vous est donnée en récompense, et vous ne devez pas vous en dessaisir.

— Eh bien ! mon colonel, répliqua sans hésiter notre artilleur, j'en ferai faire une autre pareille.

C'est que, voyez-vous, il y en a qui n'aiment pas la religion et qui ne croient pas à Lourdes. Moi j'y crois et j'aime la Sainte Vierge.

Le colonel était vaincu ; l'auditoire ravi, ému du langage de ce soldat qui, sans une ombre de respect humain, faisait ainsi simplement sa profession de foi catholique.

La permission fut accordée, vous n'en doutez pas ; pouvait-elle être refusée ?

Trois saints très dévots à Marie. — *Saint Louis de Gonzague.* — Saint Louis de Gonzague, que le Pape Benoît XIII a donné pour protecteur spécial à la jeunesse, sera toujours cité comme un des plus grands dévots de la T. S. Vierge. Il lui dut sa naissance, et il lui fut consacré même avant d'avoir vu le jour. Aussitôt qu'il put articuler quelques mots, sa pieuse mère lui apprit à faire le signe de la croix, à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie, et à réciter le *Pater* et l'*Ave Maria*. L'enfant de bénédiction profita de ces leçons maternelles au delà de toute espérance : ses premières inclinations furent pour la vertu, et à peine commençait-il à marcher seul qu'il montrait déjà un attrait singulier pour la prière et une dévotion tendre pour Marie. Il cherchait sans cesse à se dérober aux regards de ceux qui le surveillaient, et, chaque fois qu'il y réussissait, on le retrouvait dans quelque lieu retiré, épanchant son âme innocente dans le sein de Celle qu'il aimait et honorait comme sa mère.

Eclairé d'en haut, il apprit de bonne heure à regarder la Mère de Dieu comme l'échelle mystérieuse par laquelle il devait s'élever jusqu'au ciel ; et, lorsqu'il montait l'escalier du palais de son père, à chaque marche il la saluait en lui adressant les paroles de l'ange : « *Ave, MARIA.* » Dès lors, il s'offrit et se donna tout à elle : son corps, son âme, son esprit, son cœur, sa liberté, tout ce qu'il était. Il ne pouvait ni la nommer ni l'entendre nommer sans fondre en larmes.

A sept ans il commença à dire tous les jours l'office de la Sainte Vierge ; et il le récitait à genoux, sans vouloir accepter ni coussin ni aucun autre soulagement.

A neuf ans, étant à Florence pour ses études,

il fit de grands progrès dans la vertu, et sa dévotion envers la Très Sainte Vierge s'accrut encore sensiblement. Il dut cet accroissement, dit-on, à la lecture d'un petit livre de Gaspard Loartès sur les mystères du Rosaire. Un jour qu'il lisait cet ouvrage, il sentit un désir ardent de faire quelque chose qui pût plaire à Marie, et il pensa qu'il serait très agréable à cette Reine du ciel si, pour imiter sa pureté, il s'engageait à rester toujours chaste. Se trouvant donc devant une image miraculeuse de la Très Sainte Vierge, il fit à Dieu, en l'honneur de Marie, le vœu de chasteté perpétuelle. La fidélité avec laquelle il garda son vœu fit assez voir qu'il avait été agréable au Seigneur, et que la Très Sainte Vierge avait pris tout spécialement Louis sous sa protection.

**

Saint Stanislas Kostka. — Saint Stanislas n'avait que dix-huit ans, et, déjà consumé des ardeurs de l'amour divin, il soupirait après la fin de son exil pour être réuni à son Bien-Aimé et à la Mère du bel amour.

Au commencement du mois d'août, il eut quelque pressentiment que ce moment désiré approchait, et il pria saint Laurent, qui lui était échu pour patron du mois, de demander à Dieu qu'il secondât son attente. Le 10, il s'avisait d'écrire une lettre à la Très Sainte Vierge, à l'exemple du bienheureux Herman. Il conjurait Marie de lui obtenir la grâce de mourir avant la fête de son Assomption, afin qu'il pût assister à la solennité qui s'en ferait dans le ciel. Il porta sa lettre sur son cœur à la Communion et supplia la Très Sainte Vierge de ne pas le laisser plus longtemps sur la terre.

Marie ne refusait rien à cet enfant chéri : le soir même il tomba malade, et, le 14, il reçut les derniers sacrements avec les sentiments d'une joie céleste qui se manifesta sur son visage et par un tressaillement de tout son corps. Il passa ensuite quelque temps à s'entretenir avec Dieu, et il tenait en main une image de la Très Sainte Vierge qu'il baisait souvent. Il avait passé son chapelet autour de ses bras ; un des Pères de la Compagnie lui ayant observé qu'il n'était pas en état de le dire :

— C'est vrai, répondit-il, mais c'est toujours une consolation pour moi de le voir, parce que cela me fait souvenir de ma bonne Mère.

— Ah ! mon cher frère, reprit le religieux, vous allez donc avoir bien de la joie quand vous verrez cette Mère si aimable dans le ciel, où elle vous attend pour vous faire part de sa gloire !

A ces mots, Stanislas sembla reprendre de nouvelles forces : il leva les mains au ciel avec une vigueur qui étonna tous ceux qui savaient à quel point la maladie l'avait af-

faibli, et donna des témoignages d'une joie extraordinaire.

Peu après minuit, il fit ses adieux à quelques-uns de ses frères, puis il prononça tout haut quelques actes de contrition et d'amour. Il demeura ensuite assez longtemps dans un recueillement profond, pendant lequel la très sainte Mère de Dieu se présenta à lui, suivie d'une troupe nombreuse de vierges.

Il rendit ainsi l'esprit entre les mains de Celle qu'il avait tant aimée, un peu après trois heures du matin, le 15 août 1568.

**

Saint Jean Berchmans. — « On se flatte en vain, disait Jean Berchmans, d'avoir une tendre et solide dévotion envers la Reine des Anges, si l'on n'aime pas avec elle les vertus qu'elle a singulièrement aimées, sa modestie surtout et sa pureté... Et comme l'amour de Marie ne peut être dans un cœur sans que l'amour de la pureté ne s'y trouve, cet amour de la pureté n'y pourrait être longtemps sans le secours de la modestie qui en est la garde la plus fidèle. »

Berchmans pratiqua toute sa vie ces deux vertus dans un degré éminent. Pendant son enfance il ignorait jusqu'au nom du vice opposé à la belle vertu, et il eût suffi qu'un de ses compagnons prit devant lui la moindre liberté pour qu'il l'évitât comme la peste.

Cette disposition ne fit que croître et se perfectionner en lui à mesure que s'accrut son amour pour la Vierge Immaculée.

Berchmans s'entretenait un jour avec un autre Jésuite de l'admirable pureté de Marie et de la part qu'elle en fait à ceux qui font profession de lui appartenir. « Je lui ai, dit-il, des obligations infinies de m'avoir obtenu de son cher Fils un amour singulier pour la chasteté et la grâce de n'être jamais tenté du vice contraire : je puis dire, et je le dois en reconnaissance de sa toute-puissante protection, que les premières pensées ne m'en viennent point. » Rendant compte de sa conscience au Père Cépari, il lui dit la même chose : il ajouta qu'il devait à la Très Sainte Vierge d'être préservé jusque dans son sommeil de tout ce qui est contraire à la pureté, principalement depuis qu'il avait pris la bonne coutume de lui dire chaque soir un *Ave Maria* en l'honneur de son Immaculée Conception.

Il suffisait de jeter les yeux sur Berchmans pour éprouver au fond du cœur un amour sensible pour la vertu angélique, et pour être purifié de toute pensée ou imagination mauvaise. C'est un fait constant, attesté par toutes les personnes qui ont eu le bonheur de fréquenter ce jeune saint.

Le cardinal Bellarmin, à qui on racontait ce prodige, en fut touché jusqu'aux larmes : « Ce privilège, dit-il, était celui de la plus pure

des Vierges, et il faut que ce saint enfant lui soit bien cher pour qu'elle le lui ait communiqué. »

Marie ne s'est point contentée d'accorder cette grâce à son bien-aimé serviteur ; elle a voulu qu'il fût pour les autres, après sa mort, ce qu'elle avait été pour lui pendant sa vie : un refuge assuré contre la tentation. Plusieurs personnes ont publié que, s'étant recommandées à lui dans les dangers les plus pressants, elles en avaient reçu un prompt secours.

Récompense de l'obéissance. — On allait célébrer l'Assomption de la très pure et immaculée Vierge Marie, et les Frères des granges de Clairvaux, par respect pour ce grand jour, avaient hâte de regagner l'Abbaye.

Un Frère convers, chargé du soin de la bergerie, fut laissé de garde. Cet ordre était loin de lui sourire, car il désirait beaucoup assister aux hymnes et aux saints cantiques que la pieuse communauté allait chanter en l'honneur de la Reine du Ciel. Néanmoins il n'osa réclamer et obéit ponctuellement.

Il craignait, en vaquant aux occupations que l'obéissance lui avait prescrites, de perdre la tendre dévotion qui remplissait son cœur ; mais en récompense de sa parfaite docilité, cette dévotion n'en devint que plus ardente, comme on va le voir.

La nuit de la grande fête, tandis qu'il veillait avec sollicitude sur son troupeau, le son de la cloche qui appelait les Frères à Matines parvint à ses oreilles. Alors son cœur s'embrace au souvenir de cette communauté si nombreuse, qui prie avec tant de ferveur et de zèle. Il pense à l'affectueuse tendresse avec laquelle on célèbre, par de saintes mélodies, les louanges de la meilleure des Mères, aux vœux et aux soupirs que chacun de ses Frères, dans le secret de son âme, offre à la Bienheureuse Vierge pour implorer sa protection. Il se lève, brûlant de participer, dans la mesure de ses forces, à ces témoignages d'amour, il se tourne dans la direction du monastère, et y fixe ses yeux et son cœur. Il récite aussi dévotement qu'il le peut les prières d'usage imposées aux convers pour Matines ; il cherche ensuite avec soin, dans le modeste répertoire de ses connaissances, tout ce qu'il pourra trouver de louanges pour les présenter à la Sainte Vierge, Mère de Dieu, et pouvoir s'associer jusqu'au bout à la récitation de l'office divin ; mais il n'y trouve que la Salutation Angélique. Il s'en sert comme d'un parfait abrégé qui contient pour lui la plénitude de la dévotion. Il lève les yeux au ciel, multiplie les salutations, les demandes, les soupirs, et, dans ce divin commerce, il passe, sans s'en apercevoir, le reste de la nuit et une partie du matin.

La Reine du Ciel écouta cette prière naïve, et le Seigneur, jaloux de glorifier ce serviteur plein de foi et de simplicité, fit connaître par révélation à saint Bernard l'obéissance et la dévotion du pauvre Frère convers.

Après l'office et la messe pieusement célébrée par tous les prêtres en l'honneur de l'auguste Vierge, ce saint Abbé, inspiré par l'Esprit divin, adressa à la communauté un discours sur l'objet de la fête :

« Mes très chers frères, dit-il, nous avons offert au grand Roi, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à notre patronne spéciale, la glorieuse Vierge, sa Mère, le sacrifice parfait et agréable de notre dévotion ; aussi, croyez-le bien, le fruit de notre zèle sera une éternelle récompense auprès du Sauveur et de notre bienveillante Protectrice. Mais je ne veux pas vous laisser ignorer qu'un des plus petits et des plus simples parmi nos Frères convers, retenu cette nuit, par obéissance, sur les montagnes et dans les forêts, a offert à Notre-Dame, pour Matines, des hommages si purs et si fervents, qu'ils ont dépassé, dans leur humble naïveté, tout ce qu'il y a de plus sublime dans notre contemplation et de plus ardent dans nos prières. »

Ce discours excita l'admiration générale ; il fut le sujet d'une grande édification pour les Frères laïcs, que l'obéissance astreint souvent à divers travaux les jours de fête. Il devint évident pour eux que si l'enceinte du cloître et de l'église ne donne pas la sainteté à qui ne craint pas Dieu, les occupations enjointes par l'obéissance pour les nécessités temporelles ne sauraient nuire à celui qui lève des mains pures vers le Seigneur et qui désire le servir avec un cœur innocent.

Piété de Garcia Moreno. — Garcia Moreno, le président-martyr de la république de l'Equateur, professait une confiance sans bornes dans l'intercession de Marie ; aussi portait-il avec piété sa médaille, ses scapulaires et le chapelet, qu'il récitait tous les jours avec une fidélité inviolable. Afin d'appartenir plus particulièrement à Celle qu'il appelait sa bonne Mère du Ciel, il résolut d'entrer dans la Congrégation que les Jésuites avaient établie. Elle se divisait en deux sections : l'une composée de personnes de distinction, l'autre d'ouvriers. Il s'adressa au directeur de la section ouvrière pour s'y faire agréer. Sur l'observation que sa place était plutôt dans l'autre réunion : « Vous vous trompez, répondit-il, ma place est au milieu du peuple. » Depuis ce temps, il assista régulièrement aux assemblées, aux communions générales et aux exercices de la Congrégation, heureux et fier de porter la médaille de Marie au milieu de ses chers enfants, ces ouvriers fiers eux-mêmes d'avoir au milieu d'eux le président de la République, qui réci-

taient avec eux le rosaire et les préparait aux sacrements.

La France consacrée à Marie. — La France, parmi ses titres de confiance en Marie, peut compter, comme l'un des plus précieux et des plus certains, la consécration que fit Louis XIII de tout son royaume à cette Vierge sainte. Au commencement de son règne, la France fut longtemps agitée par diverses factions, et livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Il y avait déjà près d'un siècle que l'hérésie de Calvin s'y était établie. La Rochelle était son boulevard; Louis XIII en avait entrepris le siège. Les Anglais accoururent au secours de leurs coreligionnaires, avec une puissante flotte; et, pour comble de disgrâce, le roi tomba dangereusement malade. Dans cette extrémité, ce pieux monarque s'adressa à la mère de Dieu comme à son refuge ordinaire, et fit un vœu à Notre-Dame de Saumur, tant pour le rétablissement de sa santé que pour l'heureux succès de ses armes. Il ne fut pas trompé dans ses espérances, car le jour de l'Assomption il se trouva entièrement guéri de la fièvre double-tierce qui avait fait craindre pour ses jours, et ses armes commencèrent à prospérer. Quelques jours après, la place offrant une plus vigoureuse résistance, le roi s'adressa encore à sa protectrice, qui le secourut aussitôt d'une manière visible. Pénétré de reconnaissance, il s'en alla à pied communier à Notre-Dame-des-Vertus, située à plus d'une lieue de Paris, ce qu'il fit avec une piété et une dévotion qui émurent tous les témoins de cet édifiant spectacle. Sa foi fut récompensée par un succès éclatant. La Rochelle se rendit après treize mois de siège. Louis ne fut pas plus tôt entré dans cette ville rebelle, que, pour marquer sa reconnaissance à Marie, il ordonna qu'on y bâtît une église sous le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire, et il voulut lui-même en poser la première pierre. Quelque éclatants que fussent ces témoignages de la vénération du monarque pour la Reine du ciel, ils ne furent cependant pas suffisants pour contenter sa piété. En 1638, il voulut mettre, par une consécration publique et solennelle, sa personne et tout son royaume sous la protection de la Sainte Vierge, recommandant à tous les évêques qu'il y eût un autel consacré à la mère de Dieu dans les églises qui n'étaient point érigées en son honneur, et que tous les ans, le jour de l'Assomption, on fit une procession générale en mémoire de cette consécration de tout son royaume à Marie.

Voici comment il s'en explique dans sa déclaration du 20 février 1638... Après avoir rendu grâces au Seigneur des bienfaits qu'il a répandus sur la France, il ajoute : « Nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même, nous croyons que

celles qui ont été dignes de la porter lui rendront ces hosties agréables... A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de vouloir nous inspirer une si sainte conduite et de défendre avec tant de soin ce royaume contre tous les efforts de ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou qu'il jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce. Nous exhortons tous les archevêques et les évêques d'admonester tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Sainte Vierge et d'implorer sa protection; afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'il jouisse longuement d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et vénéré si saintement que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés. »

En conséquence de cette déclaration furent établies, par tout le royaume, les processions solennelles en l'honneur de la Sainte Vierge, qu'on y célèbre chaque année le jour de l'Assomption. Louis XIII, en attendant qu'il pût faire construire le maître-autel de Notre-Dame de Paris, comme il l'avait résolu, commença par faire placer dans cette cathédrale, vis-à-vis de la chapelle de la Sainte Vierge, un grand tableau où ce religieux monarque fut représenté à genoux, offrant sa couronne et son sceptre à la Sainte Vierge, assise au pied de la croix, et tenant entre ses bras le corps de son divin Fils. Louis XIV, pour se conformer aux intentions de son auguste père, ratifia la déclaration du 20 février 1638 par celle du 25 mai 1650. Il fit ériger le maître-autel de Notre-Dame de Paris, et remplacer le tableau par le magnifique groupe de marbre, chef-d'œuvre de Nicolas Coustou, représentant le vœu de Louis XIII.

L'autel a été détruit, mais le groupe de la Mère de douleur est intact.

Le possédé délivré par Marie. — Les missionnaires de Macao écrivaient, le 25 août 1841 :

Une veuve qui n'avait qu'un fils, élevé comme elle dans le paganisme, le vit tomber tout à coup sous l'empire du démon; il était tellement possédé que tout le monde se sauvait devant lui, et qu'il courait dans les champs jetant des cris lamentables. Si quelqu'un se trouvait assez hardi pour vouloir l'arrêter, il était aussitôt saisi et renversé par terre.

Un jour que ce jeune homme était plus que jamais tourmenté, il fuyait de tous côtés comme un vagabond, ne sachant où il allait.

Chacun voulait courir après lui pour l'arrêter, mais il repoussait brutalement tous ceux qu'il saisissait.

Le Dieu de toute bonté permit qu'il se trouvât en cet endroit un chrétien qui, animé d'une foi vive et voyant le démon maltraiter ce malheureux d'une manière aussi tyrannique, dit à tous ceux qui couraient après lui de se retirer, qu'il se faisait fort de l'arrêter seul, de le calmer et de le ramener tranquillement à sa mère.

Ce bon chrétien portait la Médaille miraculeuse de l'Immaculée Marie ; il la prit dans sa main, et, dès qu'il se fut approché du possédé, il la lui montra en commandant au démon de le laisser en repos et de s'enfuir ; ce qu'il fit à l'instant même.

Ce jeune homme se jeta à terre, humblement prosterné devant l'image miraculeuse, sans savoir ce que c'était.

Les païens, qui examinaient de loin ce qui se passait, étaient dans le plus grand étonnement.

Cependant le chrétien lui dit de se relever et de le suivre ; et, tenant toujours en main sa médaille qui était devenue comme une pierre d'aimant pour le jeune païen, il le conduisit à sa mère.

A peine fut-il auprès d'elle qu'il la consola, en lui disant : « Ne pleurez plus, je suis parfaitement guéri. Le démon m'a quitté dès qu'il a aperçu cette Médaille. »

Pensez quelle fut la joie de cette pauvre mère en entendant son fils parler ainsi ! Elle ne savait si c'était un songe ou une réalité.

Le chrétien la rassura et lui raconta tout ce qui s'était passé, ajoutant que son fils ne serait plus possédé à l'avenir si elle voulait renoncer aux idoles et se faire chrétienne. Elle le promit bien sincèrement et tous deux commencèrent à descendre leurs faux dieux de dessus l'autel.

Dévotion de Mgr Pie envers la Mère de Dieu. — Quelques jours après son ordination, Mgr Pie écrivait à l'abbé de Geslin, qu'il appelait son frère :

« Étonnante conformité de nos âmes ! Je vous avais dit au Séminaire qu'au premier prône que je ferais, je voulais terminer par ces paroles du récit des noces de Cana : « *Et erat mater JESU ibi*. Et la mère de Jésus était là. »

« Avant ma première messe, j'avais fait encore ma méditation sur ces mêmes paroles.

« J'allais, moi aussi, opérer mon premier miracle, changer non pas l'eau en vin, mais le vin au sang de Jésus-Christ. J'allais commencer ma carrière évangélique et toute ma consolation était dans le *Et erat mater JESU ibi*. J'étais, moi aussi, sous les yeux de Marie, dans sa plus vieille église, dans une ville où tout parle d'elle, dit un ancien auteur. Or,

quels ne furent pas mon étonnement et ma joie, quand ce que j'avais pensé depuis si longtemps et médité le matin même, je l'entendis sortir des lèvres de mon cher père, me disant en terminant : « Montez à l'autel, mon jeune ami ; faites votre premier miracle. Courage ! ce sera sous les yeux de Marie : *Et erat mater JESU ibi*, etc. »

« J'ai pensé à vous, très cher ami. J'ai pensé à beaucoup d'autres amis que vous savez, et à mes chers enfants, et aux vôtres, et à celles de M. Duquesnay qui me sont souvent rappelées aux pieds de Notre-Dame de Chartres par le cœur en or qui repose sur sa poitrine et qui porte leurs noms.

« Aimons de plus en plus notre sainte Mère, soyons les apôtres de Jésus en Marie. »

Le jour de l'ordination du futur évêque de Poitiers était celui-là même où se célébrait à Rome la canonisation d'un Evêque et Docteur, grand serviteur de Marie, saint Alphonse de Liguori. Il y a des coïncidences qui sont des présages dont Dieu seul a le secret.

(*Vie du Cardinal Pie*, par Mgr BAUNARD).

Bonté de Marie pour une Juive. — Le grand théâtre de Vienne était en feu. Une femme juive, qui y avait envoyé ses trois enfants, sortit de sa maison, tout éperdue de douleur, criant de toutes ses forces : *Maria, hilf ! Maria, hilf !* c'est-à-dire : « Marie, au secours ! Marie, au secours ! » Cette malheureuse mère s'était souvenue que, dans leur détresse, les chrétiens recouraient à la Sainte Vierge et surtout l'invoquaient sous le nom de Notre-Dame du Secours (ou *Maria Hilf*). Au moment où l'on extrayait une à une de la fournaise ardente les infortunées victimes toutes calcinées, la juive redouble son crime d'alarme : « *Maria, hilf !...* » Aussitôt elle se trouve entourée, comme miraculeusement, de ses trois enfants, arrachés aux flammes on ne sait comment. Ivre de joie et de reconnaissance, la pauvre mère les entraîne de ce pas dans l'église de *Maria Hilf*, pour louer et remercier leur céleste libératrice.

FIN

Pour le Mois de Marie. — Nous avons publié chaque année depuis quatre ans 31 Lectures pour le Mois de Marie : en 1908, sur *Notre-Dame de Lourdes* ; en 1909, sur *Jeanne d'Arc* ; en 1910, sur *les guérisons de Lourdes* ; en 1911, sur *Notre-Dame de la Salette*. — Chaque année est en vente à nos bureaux, au prix de 8 fr., port en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 martii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 28 mars 1912

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Jour de Pâques. — I. Jésus-Christ est le Fils de Dieu, 225. — II. Notre joie et notre espérance, 228.

Pour le Vendredi Saint. — La Croix autel, chaire, tribunal, 231.

Lectures sur Notre-Dame de Pontmain. — I. Les avertissements, 233.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — IX. L'Oraison dominicale, 236.

Pour le Temps pascal. — *Le Regina cœli*, 237.

POUR LE JOUR DE PAQUES

I

JÉSUS-CHRIST EST LE FILS DE DIEU

Vere hic homo filius Dei erat.

* Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. (Marc, xv, 39).

Celui qui parlait ainsi n'était ni un ami ni un ennemi de Jésus-Christ. Soldat romain, obligé d'exécuter les ordres qu'il recevait, il avait accompagné le Sauveur depuis le prétoire jusqu'au Calvaire, le protégeant contre la populace et contre les Juifs qu'il avait mission de ménager, l'aidant à se relever quand il tombait sous la croix, entendant les huées, les blasphèmes, les cris de rage qui laissaient le divin Crucifié miséricordieux sous l'insulte et impassible dans sa dignité surhumaine. Mais il portait dans sa poitrine un cœur loyal et bon, un cœur d'honnête homme, et quand il eut vu tant de cruauté et tant de douceur, tant de loup sans pitié déchirant cet agneau qui n'ouvrait même pas la bouche pour se plaindre, ému de compassion, touché par de multiples prodiges et subjugué par la vérité, il ne put retenir ce cri : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu ! »

C'est que Jésus-Christ, le Fils de l'homme, ainsi qu'il aimait à se nommer, parce qu'il réalisait en lui la perfection même humaine, arrachera toujours cette conviction, cet aveu à tout esprit non prévenu de haine, à toute âme loyale comme celle du centurion romain.

Il a été l'idéal de l'honnête homme ; nul n'a jamais été comme lui bon, pur, saint, calme et juste. Or cet honnête homme, ce Fils de l'homme dont personne ne saurait suspecter la véracité et la bonne foi, s'est déclaré le Fils de Dieu. Quelle conclusion doit tirer tout esprit sincère, sinon celle du centurion : « Oui, Jésus-Christ est le Fils de Dieu ! »

I

J'ai dit que Jésus-Christ a été l'idéal de l'honnête homme.

1. Qu'est-ce donc que l'honnête homme ? Quelles sont les qualités qui ornent son âme, comme les fleurs ornent un parterre, et font d'elle le plus beau spectacle qui réjouisse la terre et le ciel, si la sainteté vient s'y adjoindre ? Qu'est-ce qui nous plaît dans ceux que nous aimons et à qui, pour leurs vertus, nous accordons l'hommage de notre estime et de notre admiration ? En un mot, qu'est-ce que nous exigeons d'eux ?

Nous exigeons qu'ils soient *justes*, intègres, désintéressés. Les faveurs humaines ne les tentent pas plus que le bien d'autrui. Ils ne flattent pas les passions des grands ; ils ne s'inclinent point devant les vices puissants ni devant la tyrannie d'un pouvoir arbitraire, pour l'avancement de leur fortune ; ils accordent à chacun ce qui est dû à chacun : à l'autorité, l'obéissance ; aux honnêtes gens, le respect ; aux malheureux, la compassion ; aux méchants, le mépris et la pitié.

Mais nous les voulons encore miséricordieux, tendres et *bons*. La compassion de la justice pourrait être dure au misérable qu'écrase le malheur, fruit de la malchance et des revers immérités, de l'imprévoyance, de l'inconduite ; surtout elle serait stérile. Il faut qu'ils sachent ouvrir leur cœur et leur bourse ; semer autour d'eux avec une libéralité sans limites, comme l'amour, les paroles exquises, les douces consolations qui réconfortent et relèvent ; et, quand Dieu leur a départi les richesses, puiser à pleines mains dans leurs trésors pour répandre les aumônes qui font croire en Dieu en faisant croire à la bonté. Celles-ci adoucissent la misère, celles-là lui enlèvent ce qu'elle a de noir et de désespéré. Mais le jour où l'on repousse le vrai malheureux, on cesse d'être bon.

Notre honnête homme, nous le voulons de plus *irréprochable* dans sa vie. Ses mœurs sont pures, sa vie est pleine de dignité, sa probité n'a jamais été soupçonnée ; on le cite pour la noblesse de son caractère et l'intégrité de sa conduite. Il est courageux dans l'adversité, ferme dans ses convictions et dans sa vertu au point de braver la mort pour les défendre et les garder. Il est loyal enfin, d'une loyauté telle qu'on se fie à sa parole parce que, suivant le proverbe, elle vaut de l'or ; que ce qu'il affirme il le croit vrai et qu'il n'a jamais menti.

Or tel, et dans un degré d'incomparable perfection, nous apparaît Jésus-Christ.

2. Il est le *Juste* qui ne se courbe pas devant les puissants du jour, et qui condamne hardiment le vice, d'où qu'il vienne. Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent que, pour por-

ter ses jugements, il ne considère pas le jugement des hommes, il ne fait pas acception de personnes.

Mais ce juste, qui flagelle avec tant d'énergie l'orgueil et les vices cachés des Pharisiens, est aussi d'une *bonté*, d'une tendresse infinie pour les petits, pour ceux qu'on dédaigne ou qu'on accable. Il va de lui-même vers les faibles pour les affermir; vers ceux qui tombent, pour les relever. Il appelle à lui les enfants, qui accourent avec empressement; et à ceux qui les empêchent d'approcher, il dit: « Laissez-les venir à moi; le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. »

A la suite des enfants viennent, parce qu'elles savent qu'elles seront accueillies, toutes les misères, toutes les infirmités, toutes les douleurs, toutes les fragilités. Il ouvre les bras et dit: « Venez à moi, vous tous qui travaillez, qui portez le poids de la vie et de la souffrance, et je vous soulagerai. » Qui a jamais parlé ainsi? Quel cœur inexprimablement bon révèlent ces paroles d'une douce et splendide nouveauté, que la terre n'avait jamais entendues et qui l'ont fait tressaillir de joie, parce qu'elle sentait enfin un appui, un consolateur! « La plus grande infirmité de l'homme, dit Pascal, c'est de pouvoir si peu pour ceux qu'on aime. » Mais en Jésus-Christ cette infirmité n'existe point; elle ne saurait donc limiter sa bonté, puisqu'à sa voix les éléments obéissent, les tempêtes de la mer s'apaisent; et les orages du cœur aussi se calment, les consciences sont purifiées, la mort même lâche sa proie, la vie est rendue aux corps et aux âmes.

Les envieux l'observent, l'espionnent le jour et la nuit, cherchent à le prendre dans ses discours ou dans ses actions, ils lui tendent des pièges habiles et perfides, mais la *sainteté* de sa vie n'est jamais en défaut: « Soyez saints comme je suis saint, » dit-il avec la simplicité hardie que seule peut et doit se permettre la vérité. Il est saint à Dieu comme il est dévoué aux hommes. Et s'il reste quelque doute dans certaines âmes haineuses: « Qui de vous, dit-il, me convaincra de péché? » Et la foule joyeuse applaudit, et les Pharisiens, n'osant relever ce défi, baissent la tête sans répondre, décontenancés par cette *irréprochabilité* qui les importune mais qu'ils sont contraints de reconnaître.

A l'encontre des docteurs de la loi, qui « disent et ne font pas, » lui, ce qu'il enseigne, il le pratique d'abord. Il fait, ensuite il prêche, *cœpiť tacere et docere*.

Il a dit: « Bienheureux les pauvres! » Et il est plus pauvre que tous. C'est cela surtout peut-être qui frappe le peuple et qui indispose le plus les riches Pharisiens, drapés dans leurs magnifiques vêtements, couverts de sentences de la Loi qu'ils n'observent pas, occupés sans cesse à exploiter la veuve et l'orphelin. Cette

pauvreté accusatrice de Jésus les gêne et les confond, car personne n'ignore qu'il n'a pas une pierre où reposer sa tête, lui qui cependant, s'il le voulait, jouirait aussi des aises de la vie et habiterait un palais. Mais il a renoncé même à la modeste demeure de sa sainte Mère, détachée et désintéressée comme lui.

Il a dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur »; et il se montre d'une patience infinie pour le peuple, pour ses apôtres qui ne le comprennent pas, pour ses ennemis qui machinent sa perte. Sa douceur déconcerte même ses bourreaux. Il se montre doux en face de la mort la plus cruelle, la plus raffinée par les tourments qui la préparent, et sa sérénité sublime au milieu de sa lente agonie arrache au centurion cette parole que répéteront tous les siècles: « Celui-là n'est pas un homme, c'est un Dieu! »

Enfin il est toujours maître de lui, toujours égal à lui-même et d'une *loyauté* que personne n'a jamais suspectée. Un docteur de la loi en l'abordant fait malgré lui cet aveu: « Maître, nous savons que vous êtes vrai et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité. » Et il n'eût pu parler autrement sans soulever la désapprobation des foules.

Sa loyauté est le principe de la confiance que le peuple lui accorde. Ce qu'il promet, il le tient, et même quand il n'a rien promis, il donne toujours. Aussi devient-il le dépositaire de tous les secrets intimes, les consciences s'ouvrent devant lui, sentant qu'elles sont devinées, qu'elles sont vues, et elles se repentent. Les multitudes le suivent jusqu'au fond du désert, et malgré leur témérité à s'avancer parmi les rochers des montagnes et les vallons désolés, il ne permettra pas qu'elles soient victimes de leur empressement et de leur foi en lui. Pour les nourrir il fera un miracle, de peur qu'elles ne soient chagrinées et qu'elles ne regrettent de s'être engagées à sa suite.

On disait d'un Romain célèbre: « Le soleil se détournerait plutôt de sa course que Fabricius du chemin de l'honneur! » Mais lui, à sa mort, il s'affirme le Maître du monde, et quand il expire, le soleil se voile de deuil, la montagne s'ébranle, l'univers gémit, car sa parole est plus que l'univers.

Voilà le Fils de l'homme, la sainteté, l'honneur, la loyauté, la sincérité, le type, le modèle, l'idéal incontesté de l'honnête homme.

Or que dit-il, cet honnête homme de la parole de qui personne n'a jamais douté? Écoutons-le parler.

II

1. Un jour il demande à ses apôtres: « Qu'est-ce qu'on pense du Fils de l'homme? Que suis-je, à votre avis? » Les autres se taisent, mais Pierre répond avec sa foi ardente: « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! »

Que va dire le Christ, cet honnête homme parfait, après une affirmation aussi nette, aussi hardie ? Va-t-il le reprendre et s'écrier comme Jean-Baptiste, cet autre honnête homme : « Non, je ne suis pas celui que vous croyez ? » Loin de là : « Tu es bienheureux, Simon fils de Jean, lui dit-il, parce que ce n'est pas la chair ni le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » Et il l'établit chef de son Eglise.

Une autre fois, c'est Marthe, éplorée auprès du tombeau où gît son frère, mort depuis quatre jours. Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie. Croyez-vous cela ? » — « Oui, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Jésus protestera-t-il comme si Marthe était victime d'une erreur, d'un préjugé, d'un engouement exagéré ? Nullement. Au contraire, pour récompenser sa foi il ressuscite Lazare, il le fait sortir du tombeau.

Mais les Juifs eux-mêmes n'ignorent point qu'il se déclare le Fils de Dieu. Un jour, ne sachant comment répondre à ses paroles dont l'évidence les accable, ils prennent des pierres pour les lui jeter : « J'ai fait parmi vous beaucoup de bonnes œuvres, leur dit-il ; pour laquelle me lapidez-vous ? » Ils répliquent aussitôt avec vivacité : « Ce n'est pas pour vos bonnes œuvres que nous vous lapidons, mais parce que vous n'êtes qu'un homme, et que vous vous faites Dieu ! » Ils le savaient donc ! Ils l'avaient appris de sa bouche qui n'avait jamais menti ; mais leur haine, déraisonnable comme toutes les haines, leur défendait de le croire.

Aussi, devant le tribunal de Caïphe, est-ce le principal argument qui le fera condamner. Et afin qu'il ne demeure aucune obscurité autour de cette question nécessaire, afin que les Juifs, comme les siècles impies, restent inexcusables s'ils ne croient pas, Dieu permet que le grand-prêtre la pose avec une solennité impressionnante. Quand dans nos prétoires un faux témoin lève la main et se parjure, cela se voit sur son visage, sa voix tremble, sa conscience troublée lui fait des reproches qu'elle écrit sur son front.

Or c'est à Jésus-Christ, le *saint* qui aime Dieu d'un tel amour que sa parole enflammait d'ardeur ses disciples et les foules lorsqu'il leur parlait de Dieu ; c'est à Jésus-Christ, l'*intègre*, l'honnête homme qui ne sait dire que la vérité, que le grand-prêtre adresse cette formidable requête :

— Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu !

Tous attendent, haletants, sa réponse, sa déclaration, car c'est au nom de Dieu qu'on l'adjure de parler. Mais lui il demeure calme, ses traits ne révèlent aucun embarras, il répond

simplement, avec la tranquille et sereine assurance qui lui appartient, parce qu'il est sûr de lui, parce qu'il dit la vérité : « Oui, je le suis ! Vous l'avez dit ! »

Il a parlé, il l'a affirmé dans l'intimité à ses apôtres et à Marthe, il l'a dit aux foules, il le déclare maintenant solennellement, non seulement sur sa parole d'honnête homme, mais devant Dieu qu'il a pris à témoin. Le Fils de l'homme est donc vraiment le Fils de Dieu. *Vere hic homo filius Dei erat !*

2. « Oui, je suis le Fils de Dieu ! » Cette parole, les miracles l'ont confirmée, elle est devenue l'âme qui a donné la vie au monde, qui le remue, qui l'agite, qui passionne les croyants comme les incroyants ; ce sans quoi l'histoire, les nations, les siècles sont incompréhensibles.

Depuis qu'elle a été prononcée, tout s'est fait au nom de Jésus-Christ. Les apôtres et les martyrs ont enseigné, prêché, souffert, sont morts en son nom. En son nom, les peuples sont sortis de la barbarie, de la fange, du désordre, du vide des idées, ont grandi, se sont élevés, se sont civilisés. En son nom, le sol s'est couvert de temples qui ont chanté la gloire du Christ, de maisons de doctrine et de bienfaisance qui ont attesté la fécondité de sa grâce et de sa vie. En son nom, les âmes ont été consolées, les pauvres secourus, les plaies pansées, le ciel de l'espérance et le ciel de Dieu ouverts. En son nom et en son nom seul, les peuplades sauvages ont été évangélisées, les païens ont vu la lumière, la civilisation a pénétré chez eux à la suite de l'Evangile, et aujourd'hui même, malgré la guerre aussi acharnée qu'inexplicable qui est faite à ce nom divin, l'expansion patriotique qui nous porte à rendre des peuples nombreux, encore assis à l'ombre de la mort, participants aux bienfaits incontestables de notre société baptisée, n'est que l'effet puissant d'une poussée chrétienne qui opère toujours. Heureusement qu'elle ne s'arrête pas, car le jour où elle ne se fait plus sentir dans une nation, c'est la mort. Et quand nos soldats arrivaient là-bas au Tonkin, à Madagascar, au centre de l'Afrique, ils y trouvaient déjà le terrain défriché au nom de Jésus-Christ par nos missionnaires, avec une protection morale plus efficace que celle de nos canons : la croix que l'Eglise y avait plantée.

C'est au nom de Jésus-Christ que je vous parle, que vous êtes venus aujourd'hui dans cette église et que vous m'écoutez avec une bienveillance qui me touche toujours. C'est au nom de Jésus-Christ enfin que des millions de Français et de Françaises prient, à cette heure, agenouillés dans nos églises, avec cette foi calme et solide qui sied aux âmes libres et chrétiennes.

3. C'est que Jésus-Christ vit toujours, lui,

le Fils du Dieu vivant. On a cru l'enfermer dans son tombeau scellé, avec la mort pour gardienne, mais celle-ci n'a pu garder la dépouille divine qui lui était confiée. Il est sorti vivant, il parle, il agit, sa grâce circule en nous comme le sang de nos âmes. Qui n'a entendu sa voix, obéi à ses inspirations ? Qui plus que lui a été aimé ? Qui reçoit comme lui des témoignages d'amour ardent, de pure et inextinguible affection ? Et il y a dix-neuf siècles qu'on le dit mort !

Les foules se plaisent de temps à autre à se fabriquer une idole à laquelle pendant quelque temps elles prodiguent l'encens de la gloire et de la flatterie. Combien de jours dure ce culte et quelle en est la sincérité ? Les moments de toutes les idoles sont comptés. Bientôt la faveur populaire porte ailleurs ses regards et ses acclamations, puis elle oublie sa divinité d'hier, qu'elle a quelquefois traînée dans le ruisseau. Seul Jésus-Christ demeure, et pour me servir de l'expression dépitée d'un de ses ennemis avérés : « Jamais en aucun temps il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit même égal¹. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis sa mort que depuis son passage ici-bas, il est devenu à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher son nom de ce monde ce serait l'ébranler jusque dans ses fondements². »

Il est vivant, oui, bien vivant, car la mort ne produit rien et tous les jours le nom de Jésus-Christ enfante des œuvres de charité et de sacrifices. A qui l'idée est-elle jamais venue d'enseigner une doctrine, de se mortifier, de s'enfermer dans des hôpitaux avec la peste, d'entreprendre des missions lointaines au péril de sa vie, au nom de Socrate ou de Platon, d'Alexandre ou de César ? Ceux-là sont morts et oubliés. Ce qui leur reste de gloire, c'est le peu de vérité qu'ils ont connue et qui les rapproche de près ou de loin de l'Evangile, la seule vérité qui éclaire le monde.

Cela frappait Napoléon dans son dur exil à Sainte-Hélène : « Le Christ parle, disait-il, et toutes les générations lui appartiennent par des liens plus intimes et plus étroits que les liens du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un autre amour qui fait mourir l'amour de soi et prévaut sur tout autre amour. J'y ai pensé souvent et c'est ce que j'admire davantage et ce qui me prouve absolument la divinité du Christ. »

Et lui qui avait autrefois passionné les multitudes qui mouraient pour lui, il ajoutait mélancoliquement : « Qui se remue pour moi en Europe ? Où sont mes amis ? Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel de

Jésus-Christ, prêché, aimé, adoré et vivant dans tout l'univers ! »

C'est que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Il l'a dit et, comme le centurion, nous le croyons. Les empires croulent et il subsiste seul. Il est seul universellement glorifié. Sa pensée seule nous inspire et nous anime ; chacune de nos bonnes actions, nous la faisons en son nom ; il vit constamment, réellement, efficacement dans notre esprit et dans notre cœur, comme il vit dans la société qu'il compénètre de ses enseignements, de ses consolations, de ses œuvres de charité.

Sans doute, çà et là, il s'élève de grands cris de haine contre lui, car Satan non plus n'est pas mort. Mais cette haine qu'il a prédite ne fait que prouver sa divinité : on ne hait que ce qui est vivant, que ce qui est fort. Mais aux clameurs d'enfer le ciel et la terre répondent par des cris d'amour et ils redisent avec S. Paul dans un immense concert de louanges : « Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il vivra dans tous les siècles. Amen ! »

II

NOTRE JOIE ET NOTRE ESPÉRANCE

*Hæc dies quam fecit Dominus,
exultemus et lætemur in ea.*

Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.

Tel est, mes frères, en ce beau jour, le plus grand de la nouvelle Loi, le langage de l'Eglise. Aujourd'hui elle répète sans cesse dans ses offices ce cri d'admiration et cette invitation à prendre part à sa joie : « Voilà véritablement le jour du Seigneur, c'est celui qu'il a fait. »

Et cependant, Dieu n'est-il pas l'auteur de tous les jours du monde, de tous les jours de notre vie ? des jours de labeur et de tristesse, des jours plus rares de repos et de bonheur ? Oui, sans doute, Notre-Seigneur les a connus lui-même ces jours laborieux qui sont le tissu de la vie, et pour nous comme pour lui, il en a fait la condition et le prélude de ce grand jour qui les résume tous, qui est le but et la récompense, le jour de sa résurrection, de sa victoire sur la mort, de son entrée dans la vie qui ne doit plus finir, le jour qui ne se couchera plus dans la nuit, mais qui s'épanouit dans la lumière radieuse de l'Eternité : « Voilà le jour que le Seigneur a fait. »

Depuis le péché d'Adam, le ciel et la terre tournaient les yeux vers ce jour, et c'est lui qui fixe les regards de toutes les générations qui se sont écoulées depuis ; il était l'espérance des siècles qui l'ont précédé, il est le fondement de ceux qui l'ont suivi. Quelle fête donc pour le monde entier que l'anniversaire de ce jour où le Christ Notre-Seigneur est ressuscité !

¹ Strauss.

² Renan.

I

Il est ressuscité ! Les méchants toujours nombreux s'étaient ligués contre lui ; la plus infâme trahison avait fait passer un de ses apôtres à la tête de ses pires ennemis ; la calomnie et le mensonge avaient entraîné dans le complot tout un peuple qui lui devait des bienfaits sans nombre, parmi lequel il avait guéri tant de malades, délivré tant de possédés, ressuscité même des morts, un peuple qu'il avait ému quelquefois jusqu'à l'enthousiasme par la beauté de ses enseignements, un peuple qui avait voulu le proclamer son roi, qui cinq jours auparavant, dans les rues de Jérusalem, l'avait acclamé comme un prophète, comme le Messie. Et ce même peuple, voilà qu'il se laisse tromper au point de faire grâce de la vie à Barabbas et de demander à grands cris la mort de Jésus ! — Il mourra donc, ce Jésus, livré par la puissance du moment à la haine aveugle et cruelle d'une faction qui persuade la foule ; les quelques amis dont il s'était entouré, ou le renient ou se cachent ; jusqu'à son Père des cieux qui semble l'abandonner, et il ne restera au pied de sa croix qu'un seul homme, un seul, le plus jeune de ses apôtres, et deux femmes : l'une debout et l'autre prosternée, l'une dans la force invincible et la majesté de son innocence, l'autre dans la ferveur de son repentir et le courage de son amour, emblèmes toutes deux de l'humanité qui dans la suite des âges se pressera au pied de la croix.

C'est ainsi que le Christ est mort ! Tout est donc perdu, son œuvre est anéantie et ses ennemis ricanent déjà. Non, mes frères, sa mission, au contraire, est accomplie : la semence divine est mise en terre, l'arbre de l'Eglise va en sortir avec la vigueur d'une sève immortelle ! Notre-Seigneur s'est laissé frapper, mais c'était pour expier les péchés des hommes. Il s'est laissé coucher dans le tombeau, mais c'était pour se relever dans la gloire. Il est mort, mais c'était pour ressusciter et rentrer dans la vie par cette porte divine de la résurrection : *Surrexit Christus*. Il a voulu subir jusqu'au bout la condition humaine qu'il avait prise, mais c'était afin d'affirmer au monde qu'il est la Résurrection et la Vie, que par lui et en lui la fatigue, la douleur, les larmes, la mort même n'auront pas le dernier mot, et de mettre le sceau de sa puissance divine aux promesses qu'il nous avait apportées : *Surrexit Christus spes mea* !

Donc, pour chacun de nous, mes frères, en Jésus-Christ notre Sauveur et notre espérance, le travail aura son repos ; les tristesses, les luttes de l'âme auront leur solution dans la récompense ; le bonheur sortira de la souffrance ; la vie sortira de la mort. Nous ne pouvons plus douter de la vérité de ces paroles que Jésus disait à Marthe et à Marie

lorsqu'elles pleuraient leur frère : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, même après sa mort, vivra. » Il avait confirmé sur-le-champ ces paroles en ressuscitant Lazare ; mais cet étonnant miracle ne suffisait pas ; aujourd'hui il confirme ces mêmes paroles en se ressuscitant lui-même. Encore une fois réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse dans le triomphe de notre Dieu : *Exultemus et lætemur in ea*.

Faut-il insister pour donner les preuves du plus grand des miracles ? Non, mes frères, devant un auditoire aussi pieux, composé uniquement de chrétiens, rapporter ces preuves serait superflu. D'ailleurs cela ne serait nécessaire aujourd'hui devant aucun auditoire. Tout le monde croit à cet événement unique dans l'histoire. Il faut bien qu'on se rende à l'évidence. Les impies eux-mêmes, quand ils l'attaquent, ne sont pas sincères ; au fond ils y croient ; ils ne sont incrédules qu'en paroles, leur esprit est écrasé par les preuves.

Preuves si clairement données dans l'Evangile, tant de fois mises en lumière par les apologistes et si manifestement écrites dans l'histoire du monde !

Le monde, en effet, depuis ce jour, ne s'est-il pas renouvelé ? Ne s'est-il pas converti dans l'ensemble ? Ne s'est-il pas régénéré ? Cherchez un événement qui ait donné aux sociétés une secousse aussi puissante, produit une transformation aussi salutaire, aussi durable ; car le mouvement provoqué alors se développe encore et il se développera jusqu'à la fin des temps. Cherchez une victoire, une conquête, une loi, une découverte qui puisse entrer en comparaison ! Il y en a de bien belles cependant, de bien importantes : aucune n'est aussi complètement bienfaisante ! Aucune n'a produit d'aussi grands caractères, d'aussi hautes vertus ; aucune n'a inspiré autant d'héroïsme, séché autant de larmes, consolé autant de douleurs ! Il y a dix-neuf siècles que ce tombeau est ouvert sur le penchant de la colline qui regarde Jérusalem, et depuis dix-neuf siècles l'humanité le vénère, avec un souvenir de reconnaissance et d'adoration toujours aussi sincère et aussi profond.

N'est-ce pas là un miracle permanent, perpétuel ? Après tant d'années, le souvenir de cet événement, qui pouvait être oublié au bout de quelques jours, domine encore tellement notre esprit qu'il nous paraît être d'hier. Nous le renouvelons chaque année avec une sainte joie qui l'empêche de vieillir. Toutes les circonstances qui l'accompagnèrent se mêlent à tous les souvenirs de notre enfance, de notre vie : il semble que nous étions là. Le cénacle, le jardin des Oliviers, le prétoire, le Calvaire, le tombeau : mais ne les avons-nous pas vus ? Et les personnages de ce grand drame, ne les avons-nous pas connus ? La T. S. Vierge,

Pierre, Jean, Madeleine, les saintes femmes : c'est en leur compagnie que nous avons suivi toutes les scènes douloureuses de la Passion ; nous connaissons leurs pensées, nous avons entendu leurs réflexions, et aujourd'hui c'est en partageant leur joie que nous avons salué l'aurore par l'*Alleluia* ! Nous sommes en présence du tombeau vide avec les saintes femmes ; sur la pierre qui le fermait, maintenant renversée, nous voyons assis l'ange de la résurrection, nous le contemplons sans frayeur, ses yeux ont le feu de l'éclair et la douceur du ciel, ses vêtements la blancheur éblouissante de la neige ; il nous dit : « Ne craignez rien. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ? Pourquoi espérez-vous trouver parmi les morts Celui qui est vivant ? Il n'est point ici, il est ressuscité comme il l'a dit. Venez et voyez. Voilà le lieu où l'on avait mis le Seigneur. Allez le dire aux disciples et à Pierre. » — Et nous courons porter cette grande nouvelle aux apôtres, chantant avec l'Eglise : « *Sepulcrum Christi viventis et gloriam vidi resurgentis ; Angelicos testes, Sudarium et vestes.* J'ai vu le sépulcre du Christ, non plus mort, mais vivant, j'ai vu la gloire du Christ ressuscité, j'ai vu les anges qui en témoignent, et le suaire et les vêtements. *Surrexit Christus spes mea* ! Il est ressuscité le Christ mon espérance ! » Et sans nous lasser, nous retournons encore au tombeau avec Pierre et Jean, pour jouir de leur bonheur et confirmer le nôtre.

Oui, mes frères, tous ces faits se représentent à nous comme naturellement ; ils sont là dans notre esprit comme le fondement inébranlable de notre foi et de notre espérance. Et quand nous parlons de Jésus, quand nous le méditons, quand nous l'adorons, l'image de sa résurrection est toujours devant nos yeux. Réjouissons-nous donc et tressaillons en ce jour. *Exultemus et letemur in ea.*

II

Mais cette joie doit porter ses fruits : tous nos devoirs en découlent. La résurrection de Notre-Seigneur est le fondement de notre foi ; elle l'est, par là même aussi, de notre espérance ; nous le chantions avec Marie-Madeleine : *Surrexit Christus spes mea*. L'espérance, c'est la grande force, la grande consolation de toute notre vie : nous avons besoin d'espérer. Tout imparfaite et incertaine que soit bien souvent notre espérance en ce monde, elle est ordinairement le seul aliment de notre bonheur sur la terre. Nous ne vivons guère que d'espérance. Le présent ne nous satisfait pas ; chacun se penche vers l'avenir où il attend des jours meilleurs ; la veille, on pense au lendemain ; le matin, on attend le soir ; et les jours et les années ont beau se dérouler devant nous sans nous apporter le bonheur attendu, tout, dans cette rapidité du temps qui nous emporte,

joie ou déception, nous fait tourner les yeux vers l'avenir.

Avons-nous tort, mes frères ? A Dieu ne plaise que je vienne vous conseiller de vous défier de l'espérance ! Dieu, vous le voyez, en a fait une loi de notre nature, et à celle-ci, comme aux autres, il a donné une haute et pleine satisfaction. Je ne parle pas ici des espérances humaines qui nous trompent si souvent, mais de l'espérance chrétienne, qui est une vertu et qui ne trompe pas. Si donc nous nous plaignons d'être trompés, c'est parce que nous nous sommes arrêtés aux espérances humaines, parce que nous avons pris l'ombre pour la réalité, l'illusion pour la vertu, c'est parce que nous avons espéré trop peu.

Nous avons le droit et le devoir d'espérer beaucoup, d'espérer le plus grand bonheur possible, de l'espérer dans la plénitude de notre âme et alors nous ne serons pas trompés. L'espérance pleine et absolue est infaillible, c'est l'espérance du ciel, elle repose sur la parole de Notre-Seigneur qui s'est toujours accomplie. — Il porta le défi de son vivant qu'on pût le convaincre de péché. Aujourd'hui, en son nom, nous pouvons porter le défi qu'on puisse le convaincre de mensonge, qu'on puisse trouver une seule de ses promesses restée sans accomplissement.

Un jour il dit à Simon, l'un de ses apôtres : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Dix-neuf siècles se sont écoulés et Pierre est toujours là, l'enfer n'a pas cessé un moment de multiplier ses assauts, mais le roc est inébranlable et visiblement il le sera jusqu'à la fin des temps.

La veille de sa mort, après avoir consacré le pain et le vin en son corps et en son sang, Jésus dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. » Dix-neuf siècles se sont écoulés ; et sur toute la surface de la terre les successeurs de ces apôtres, plus nombreux que jamais, consacrent le pain et le vin en mémoire de Jésus-Christ, et visiblement il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps.

Quelques jours avant sa mort, en montant à Jérusalem pour célébrer cette Pâque qui devait être la dernière de l'Ancien Testament et la première du Testament Nouveau, malgré les apprêts du triomphe qu'on lui réservait, il prédit ses souffrances, sa mort et sa résurrection le troisième jour.

Encore une fois, tout ce qu'il a prédit pour ce monde s'est accompli. Il est bien le maître du temps, le maître de la vie et de la mort.

Mais où va-t-il en sortant du tombeau, en se dégageant des liens de la mort ? Il a disparu à nos yeux. Il apparaîtra encore pendant quelques jours, puis une dernière fois ; il s'élèvera vers la voûte des cieux, des nuées sembleront l'emporter, et il annoncera qu'on ne le verra

plus qu'à la fin du monde, assis sur ces mêmes nuées à la droite de son Père.

Il y a donc un autre lieu que cette terre, d'autres conditions d'existence que celles dont nous jouissons, une autre vie que la nôtre ? Tous les êtres vivants ne sont donc pas ici-bas ?

Il est vrai ; il n'y a ici que ceux qui sont à l'épreuve et ils n'y sont qu'un certain temps, en passant. Nous voyons bien que nous ne sommes pas ici-bas pour nous y fixer. Nous remplaçons dans cette enceinte ceux qui y sont venus avant nous et que nous ne connaissons même pas. Dans quelques années, d'autres y viendront à notre place, qui ne penseront pas plus à nous que nous ne pensons nous-mêmes à ceux qui nous ont précédés.

A quoi donc se prendre ? sur qui s'appuyer ? Ah ! mes frères, nous avons une réponse à cette grande question. Et qu'elle est belle ! qu'elle est solide et pleinement satisfaisante ! Sur qui s'appuyer dans cette fuite du temps qui nous emporte vers l'avenir ? — Mais, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui, il est rentré dans son domaine, dans son royaume, là où est le but, le repos, la patrie, la famille, la grande, la vraie famille des enfants de Dieu, là-haut ! C'est là que va Notre-Seigneur, c'est là qu'il est, qu'il règne, attendant les siens jusqu'à la fin du monde !

En lui notre espérance d'aller au ciel est donc assurée, si nous suivons ses conseils, si nous acceptons ses enseignements, si nous pratiquons ses préceptes ; en un mot, si nous croyons en lui et si nous l'aimons. Son unique but, son unique désir a été de nous assurer ce royaume du ciel, cette vie éternelle. Il en parlait sans cesse. Il allait, dit S. Luc, prêchant et annonçant la bonne nouvelle du royaume de Dieu : *Prædicans et evangelizans regnum Dei*. C'est la mission qu'il donna à ses apôtres : *Misit illos*, dit encore S. Luc, *prædicare regnum Dei*. Le premier mot de son premier sermon a été de le promettre aux pauvres, à ceux dont le cœur et la pensée sont au-dessus des biens de ce monde : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum*. — En conférant à S. Pierre la suprême autorité de son Eglise, il lui remet les clefs du royaume des cieux. — Quand il menace, enfin, quand il condamne, il revient à cette même pensée : Vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Non intrabitis in regnum cælorum*. Il serait trop long, mes frères, de rapporter toutes les circonstances où Notre-Seigneur a parlé du ciel ; je n'en ajouterai qu'une qu'il faut rappeler plus spécialement dans ce temps de Pâques, c'est lorsqu'il demande que l'on reçoive son corps et son sang. « Je suis le pain vivant descendu du ciel, celui qui me mange aura la vie éternelle. » Et encore : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie

éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Voilà, mes frères, les paroles formelles, les promesses bien nettement exprimées de Celui qui nous prouve aujourd'hui qu'il est Dieu, qu'il n'a rien promis au-delà de sa puissance.

Nous savions toutes ces choses, mes frères, mais il est bon de les redire à l'occasion de nos belles fêtes, pour raviver notre foi, notre confiance en Dieu et notre espérance, pour faire pénétrer de plus en plus dans notre âme cette conviction inébranlable que l'ensemble parfait de tous les biens possibles, du plus grand bonheur, est une réalité qui nous est promise par Celui qui peut tout, qui ne trompe pas, qui triomphe aujourd'hui du péché et de la mort.

Quelle tristesse ne cède pas devant cette espérance assurée, qui doit grandir dans nos cœurs à mesure que nous approchons du terme de cette vie d'épreuves ? Soyons donc heureux dans ce beau jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea*. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

LA CROIX AUTEL, CHAIRE, TRIBUNAL

Mes frères,

Fixons nos regards sur le divin Crucifié. Tenons-les sur ce gibet sublime où pend le Fils de Dieu. Depuis que la croix a été dressée, elle a attiré tous les hommes. Jésus l'avait promis : « *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*. » Pénétrés du sentiment de notre indignité, au cœur l'angoisse de nos crimes et de nos péchés, venons nous cacher à l'ombre de la croix, autel sublime où meurt la Victime rédemptrice. Inquiets sur le court chemin que nous parcourons du berceau à la tombe, de la voie que nous devons suivre, approchons de la croix, chaire éloquente, apprendre de la Science infinie les sentiers de la vertu, le prix et la grandeur de la souffrance. Pécheurs coupables, au pied de la croix, lit de justice de Celui devant qui doivent paraître les vivants et les morts, d'avance venons implorer le pardon.

O Croix sacrée, oui, vous êtes bien à la fois un autel, une chaire, un tribunal, puisque sur vous gît la divine victime, puisqu'à vos bras sont cloués les bras de notre Maître et de notre Seigneur, puisque c'est sur vous que trône notre Juge ! O *Cruz ave* !

I. — La croix, autel

Sur tous les sommets, à travers le monde, les hommes, depuis le péché, avaient dressé

des autels. Ils y avaient brûlé, immolé ce qu'ils avaient de plus cher : muette prière, immense supplication ; le monde implorait son pardon. Mais en vain, même le sang humain avait coulé à flots. Le crime contre Dieu avait si profondément taché la création entière que rien ne pouvait effacer la souillure.

L'homme avait péché contre Dieu, et la Justice divine demandait une réparation digne de la majesté de l'Eternel.

Mais le Fils s'est présenté à son Père : « Père, vous ne voulez pas des présents et des sacrifices pour le péché ; le sang des taureaux et des génisses ne suffit pas à calmer votre courroux ; me voici : *Ecce ego venio*... J'irai sur la terre, je prendrai un corps humain, je souffrirai, je mourrai pour eux, et vous leur pardonnerez! »

Ecce ego venio... Vous n'avez pas entendu, hommes, cette parole du Fils de Dieu dans l'éternité. Voyez-en la réalisation. Il est venu lui-même pour être la victime. Ce corps lacéré, déchiré, meurtri, c'est celui qu'au sein virginal de Marie l'Esprit-Saint miraculeusement fit naître. Ce front percé d'épines et couvert de crachats, c'est celui sur lequel Marie plaça ses plus affectueux baisers ; celui sur lequel, dans l'atelier de Joseph, le charpentier de Nazareth, la sueur coula. Ces mains attachées au gibet, ce sont celles qui ont béni, qui ont fait entendre des sourds, voir des aveugles, se relever vivants des morts. Ces pieds cloués sur le bois et sur lesquels le corps tout entier ploie, ont foulé le sol de la Judée et de la Galilée. Ce crucifié, c'est Jésus, le Messie, le Sauveur, l'attendu des nations, celui que les prophètes avaient prédit, celui qui a réalisé à la lettre toutes leurs promesses, et qui en ce moment réalise celle du grand Jérémie : « Oh ! vous qui passez, arrêtez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Judas m'a vendu ; ils m'ont traîné de tribunaux en tribunaux ; ils ont déchiré mes chairs à coups de fouets et de lanières : vous pouvez compter tous mes os ; ils m'ont rendu hideux, horrible ; la sueur, le sang, les crachats couvrent mon visage. Vous ne pouvez qu'à peine me reconnaître, vous qui avez vécu avec moi : je suis l'homme des douleurs, je suis la victime nécessaire : il fallait que je souffre pour vous permettre d'entrer dans la gloire... — Oh ! divine Victime ! les misérables qui vous ont cloué là ! — Que dis-tu, mon enfant ? Victime immolée, je suis en même temps le bourreau, le sacrificateur. Si je suis ici, c'est que je l'ai voulu. J'ai dit à mon Père : « Me voici ! j'irai leur procurer la vie, et avec abondance. » C'est moi, c'est moi, Jésus, qui ai voulu cette croix comme autel : ils voulaient me faire roi. Hier encore, enthousiasmés de la résurrection de Lazare, ils sont venus au-devant de moi portant des palmes. Petits et grands criaient : « Béni soit

celui qui vient au nom de Seigneur ! » Mais je voulais mourir. Je connaissais le traître et j'aurais pu l'arrêter ; je pouvais disposer, pour me défendre et me délivrer, de puissances supérieures... Mais je voulais mourir. Au prétoire, j'aurais pu confondre les faux témoins, mes accusateurs, et d'un mot reprendre la foule et me faire acclamer... mais je voulais mourir. Regarde-moi. Oui, je suis ta victime. La croix où tu me vois attaché, c'est l'autel du salut : sur elle les yeux de mon Père demeurent fixés ; à cause d'elle il pardonne. Oui, chante-le à plein cœur : la croix, autel sublime de la Victime volontaire, c'est ton unique espérance ! » *O Crux ave!*

II. — La croix, chaire

Mes frères, la croix où Jésus meurt pour nous est aussi la chaire éloquente où il nous fait ses suprêmes recommandations. Avant de recueillir ses paroles, méditons sur la beauté, sur la majesté de la tribune d'où il parle ce soir.

Montagnes de Judée, collines de Galilée, il s'est assis naguère sur vos flancs. Il était beau, le plus beau des enfants des hommes ; ses yeux purs reflétaient l'azur du ciel ; sa parole était forte et douce à la fois... Autour de lui, fiers d'un tel Maître, les apôtres se serraient ; insouciant de la nourriture, les disciples le suivaient loin de leurs demeures ; on lui apportait des malades à guérir ; on venait lui demander des faveurs ; pour avoir touché seulement ses vêtements, les infirmes se relevaient guéris. Les enfants se penchaient sous sa main bénissante. Vous l'avez vu, coins charmants de la Palestine, au milieu de la paix et du triomphe. Vous avez entendu sa voix, on l'écoutait. Il disait : « Bienheureux les pauvres ;... bienheureux ceux qui sont purs... ; bienheureux... ; bienheureux... » Il parlait du ciel, du royaume à venir ; on l'acclamait le prophète, le Maître. Parmi tous les chefs d'école, aucun n'a recueilli plus vives sympathies, provoqué pareil enthousiasme.

Mais voici un autre et plus solennel appareil : le Maître va mourir. Ses yeux obscurcis par le sang ne voient plus à ses pieds qu'un disciple, Madeleine, et sa Mère. Sa voix expirante laisse échapper quelques rares paroles. Il y met, en ce dernier moment, le secret de son cœur. Que dit-il ? « Mon Père, pardonnez-leur ! » Il nous donne l'exemple de la miséricorde. — « Mon Père, faites qu'ils s'aiment tous comme je vous ai aimé ! » Il nous recommande la charité. — « Femme, voilà ton fils... Jean, voilà ta mère ! » Il nous enseigne le détachement de tout, même des nôtres. — « Père ! Père ! » Au milieu des souffrances, il nous excite à recourir à Dieu. — « J'ai soif ! » Chrétiens, avez-vous entendu ? Il a soif de vos cœurs, les lui donnerez-vous ? « J'ai soif ! » Il

a soif de l'amour de tous les hommes ; il a soif d'apôtres pour les lui amener tous : le serez-vous ? — « Tout est consommé ! » En lui et par lui, nous pouvons nous sauver. Si nous vivons comme il nous l'a indiqué, si nous menons avec lui le dur combat de l'existence, si nous marchons les yeux fixés sur la croix, si nous nous rappelons les enseignements suprêmes du Maître ; si, souvent, nous nous remettons au pied de cette chaire éloquente qu'est la croix de Jésus, nous gagnerons le ciel. O croix, tribune suprême où Jésus nous donne ses derniers conseils, vous êtes notre espérance ! *O Crux ave !*

III. — *La croix, tribunal*

Autel où expire la divine Victime, chaire d'où tombent les dernières recommandations de Celui qui s'est dit « la Voie, la Vérité et la Vie, » la croix est aussi l'auguste tribunal où siège Celui qui doit juger les vivants et les morts.

Quel Juge ! Il a revêtu le costume officiel, mais de quelle façon tragique ! Son corps dénudé, strié par les courroies du prétoire, a bleu sous les coups : c'est sa robe noire d'étamine. Un lambeau de chair arrachée à ses épaules pend jusqu'à l'ouverture béante du cœur : c'est sa chausse bordée d'hermine. Comme toque, la couronne d'épines, après laquelle déjà le sang coagulé a collé des cheveux.

Hommes, voilà votre Juge ! Oui, en ce moment, sur ses lèvres, il n'y a que des paroles de miséricorde et de pardon. — Que cherchez-vous autour de lui ? Le Code ? C'est l'accomplissement de la volonté de Dieu : *In capite libri scriptum est ut faciam voluntatem tuam.* — Que cherchez-vous ? Des avoués ? Jean et Madeleine : la pureté et l'amour. — Que cherchez-vous ? Un avocat ? Marie est là, invoquez-la. Oui ; maintenant, ce soir et à chaque jour de votre vie, videz le débat avec Jésus en croix : il n'a qu'une sentence ici : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Profitez-en ; c'est l'heure de la miséricorde et du pardon. Viendra le jour des solennelles assises où Jésus n'écouterait plus que la justice. La croix sera là encore, mais Jésus ressuscité la tiendra dans ses bras, majestueux et justicier. Sous les rayons lumineux qu'elle projetera sur le monde, le bien et le mal apparaîtront. A sa vue, les justes tressailleront d'allégresse et les damnés frémiront de terreur. Les gouttes du sang rédempteur, comme autant de brillants, resplendiront sur ses bras. — O Croix sacrée, je vous reverrai un jour : vous portez mon Juge, je vous salue ! *O Crux ave !*

O croix, vous êtes notre espérance ! Autour de vous, aujourd'hui comme toujours, tour-

billonnent les amours et les haines. — Le démon ne veut pas que les hommes soient heureux : la rédemption de Jésus, le sacrifice qu'il a offert sur vous, ô croix sacrée, comme sur son autel, Satan ne veut pas qu'il serve, et les impies, les soldats du démon vous cherchent et vous éloignent. — Il veut, le démon, entraîner avec lui les hommes dans les abîmes de l'erreur, et parce que vous êtes, ô croix sacrée, la tribune par excellence où Jésus enseigne la vérité, les sectaires vous haïssent et vous enlèvent de devant les yeux des enfants. — Il veut, le démon, il veut nombreux au jour du grand jugement ceux qui entendront la triste sentence : « Allez, maudits, au feu éternel, » et pour que sur terre les hommes ne viennent pas se mettre à la barre du tribunal de la miséricorde, les mécréants ont arraché la croix des hôpitaux, des chemins, des tribunaux.

O croix sacrée, ils vous haïssent, nous vous aimerons ! Nous vous saluerons avec respect partout où nous vous trouverons ; nous vous donnerons dans toutes nos maisons la place d'honneur ; vous brillerez sur nos poitrines. Qu'ils mettent sur leurs tombes des urnes païennes, ceux qui ne croient plus à l'immortalité, à la résurrection de la chair ; sur les nôtres, c'est vous qui jetterez votre ombre, ô croix sacrée ! Après avoir écouté nos douleurs, reçu nos larmes, recueilli notre dernier baiser, vous reposerez sur notre dépouille mortelle, pour qu'au jour dernier, après avoir été sur terre notre unique espérance, vous soyez pour toujours le gage de notre récompense. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DE PONTMAIN

I

LES AVERTISSEMENTS

Il en est de l'histoire de France comme de l'histoire de l'Eglise : on ne saurait l'écrire sans envisager le côté surnaturel. Dieu y apparaît à chaque page. « Le Christ qui aime les Francs », y resplendit à travers ses annales et Marie y multiplie son action, ses enseignements, ses apparitions, ses statues miraculeuses. La Sainte Vierge a une prédilection pour ce royaume « le plus beau après celui du ciel, » disait Jeanne d'Arc, et que les siècles ont proclamé le royaume de Marie.

Quand la fille aimée de l'Eglise est menacée, quand elle se laisse entraîner dans l'impiété, le plaisir, l'incrédulité, la révolution, Marie parle, elle agit, elle avertit avec insistance. Le dix-neuvième siècle est plein de ses paroles et de ses miracles.

L'apparition de Pontmain est l'épisode le plus palpitant de l'histoire surnaturelle de la France au siècle dernier. C'est un avertissement douloureux, mais tout irradié d'espérance.

I

Le premier avertissement, en 1830, par la médaille miraculeuse montrée à Zoé Labouré, devenue Fille de la Charité avec le nom de Catherine, fut discret, mais quelles révélations affligeantes !

Le 18 juillet 1830, Sœur Catherine fut éveillée au milieu de la nuit, vers onze heures du soir, par une douce voix d'enfant qui l'appela trois fois par son nom. Elle entr'ouvre ses rideaux et aperçoit un enfant vêtu d'une robe blanche, au front auréolé d'une lumière attirante qui rayonnait dans ses boucles blondes. L'enfant lui dit avec autant de grâce que d'autorité :

— Venez à la chapelle, la Vierge vous attend !

Elle se lève, s'habille à la hâte et suit l'enfant. Dans le religieux dortoir ses compagnes dorment profondément, elle les regarde craignant d'être vue, et marche doucement, étouffant le bruit de ses pas. L'enfant se place à sa gauche et la conduit à travers les corridors illuminés des clartés qui jaillissent de son visage. Elle arrive à la chapelle dont la porte s'ouvre. L'intérieur lui apparaît inondé de clartés, comme à la messe de minuit. Son aimable guide l'amène jusqu'à la table de communion où elle s'agenouille pendant qu'il entre dans le sanctuaire et se tient debout à gauche de l'autel.

Minuit sonne : « Voici la Sainte Vierge, dit-il, la voici ! »

Alors une dame s'avance, ou plutôt glisse sur les dalles du sanctuaire, avec un léger bruit de ses vêtements soyeux et s'assied à gauche du chœur, à la place de l'aumônier. Sœur Catherine la regarde, attirée plutôt qu'effrayée ; elle contemple, ravie, sa robe blanche et son voile bleu, avec ses traits doux et lumineux. Au dessus de l'apparition était appendu un tableau qui représentait la Vierge Marie avec cette robe blanche et ce voile bleu, mais comme le visage était différent ! Et l'humble religieuse se demandait en elle-même pourquoi, puisque les vêtements étaient semblables, la figure ne l'était pas. L'enfant, répondant à cette muette question, lui dit avec sévérité : « Quand la Reine du ciel daigne apparaître à l'une de ses créatures, n'est-elle pas libre de choisir la forme qui lui convient ? » C'était peut-être aussi une critique de l'artiste qui n'avait pas su faire resplendir sur le front de Marie l'idéal céleste.

La Sœur s'humilia de cette pensée toute terrestre, et, se jetant aux pieds de la Sainte Vierge, la regarda, lui posa la main sur ses

genoux comme elle eût fait à sa mère. Et Marie se mit à lui parler longuement, avec tristesse, en lui dévoilant l'avenir :

« Mon enfant, dit-elle, les temps sont très mauvais, des malheurs vont fondre sur la France. Le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toutes sortes.

« Un moment viendra où le danger sera grand ; on croira tout perdu ; là, je serai avec vous. Il y aura des victimes dans d'autres communautés. »

Comme elle disait ces mots, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle poursuivit :

« Dans le clergé, il y aura des victimes aussi. Mgr l'archevêque mourra. »

Puis ses pleurs se mirent à couler pressés et abondants quand elle ajouta :

« Mon enfant, la croix sera méprisée : on la jettera par terre. On ouvrira de nouveau le côté de Notre-Seigneur. Les rues seront pleines de sang, le monde entier sera dans la tristesse. »

Sœur Catherine regardait avec consternation la Bonne Mère dont les sanglots étouffaient la voix et, tout épouvantée, elle se disait comme les apôtres écoutant le Sauveur prédisant la ruine de Jérusalem : « Quand ces choses arriveront-elles ? » Et elle entendit une voix intérieure qui lui répondait : « Dans quarante ans. »

Quelques jours plus tard éclatait la Révolution de Juillet qui chassait le roi Charles X. Puis ce fut celle de Février, plus terrible, car les rues furent vraiment pleines de sang, et Mgr Affre, archevêque de Paris, fut tué sur les barricades en prêchant la paix.

Enfin, quarante ans après, le même jour, 18 juillet, la guerre éclatait entre la France et l'Allemagne.

Les dates ne cesseront de se montrer d'une sévère et inexorable fidélité.

II

Un second avertissement se fit entendre à la Salette le 19 septembre 1846, un samedi, veille de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, vers trois heures du soir. Une « Belle Dame » apparut à deux enfants, Maximin Giraud, âgé de onze ans révolus, et Mélanie Calvat-Mathieu, qui allait avoir ses quinze ans ; deux enfants sans instruction, qui ne se connaissaient que de l'avant-veille et à qui leur peu d'intelligence ne permettait pas de s'entendre pour imaginer un récit quelconque. Ils avaient construit des « paradis » ornés de fleurs alpestres, et après un frugal repas s'étaient endormis. A leur réveil ils s'inquiètent de leur troupeau et, ayant trouvé leurs vaches couchées sur le versant du Gargas, ils reviennent et aperçoivent une « Belle Dame » assise sur les pierres superposées d'un de leurs paradis, dans l'attitude d'une inconsolable douleur.

Elle se lève, se place entre eux deux et leur dit en pleurant :

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous, et vous autres vous n'en faites pas cas ! Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous ! »

Et que reproche-t-elle ? Le travail du dimanche et le blasphème. « Ceux qui conduisent des charrettes ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils... » — « Il n'y a que quelques femmes âgées qui vont à la messe, » et l'on n'observe plus le Carême.

Tout était symbolique dans son chaste et lumineux costume ; ses souliers blancs avec des roses autour ; sa robe blanche constellée de perles ; son fichu blanc modeste, ourlé de roses ; son bonnet blanc en forme de diadème royal ; tout respire la pureté et la dignité souveraine. Sur sa poitrine brille une croix avec son Christ ; à droite, des tenailles, à gauche, un marteau, insignes douloureux qui rappellent la Passion.

A chacun des deux enfants la « Belle Dame » remet un secret, et quand Pie IX prend connaissance de celui de Mélanie il dit avec effroi : « Ce sont des fléaux dont la France est menacée. Elle n'est pas la seule coupable. L'Italie l'est aussi, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, toute l'Europe. » Et il allait répétant : « Pauvre France ! *Povera Francia !* »

Et dans la France, c'est Paris surtout qui est coupable. Mélanie efface son nom sur son atlas, sur ses livres, et si on lui demande pourquoi, elle répond : C'est que Paris sera un jour effacé. En 1852, alors qu'elle est novice à la Providence de Corenc, elle écrit dans l'embrasure d'une fenêtre et sur son pupitre : « 1870, les Prussiens ! » La politique de Napoléon III, qui fut en somme le Pilate de la Papauté, suivant le mot de Mgr Pie, l'afflige et l'effraie. Aussi n'est-elle pas surprise quand la guerre éclate,

Elle pleure sur Paris : « Paris, ô malheureux Paris ! » mande-t-elle à une de ses amies. Et à sa mère, le 10 septembre 1870 : « Paris, foyer de la vanité et de l'orgueil, qui t'empêchera de périr, si des prières ferventes ne montent vers le cœur de Dieu ! » Or quel est le crime de Paris ? « C'est qu'il a récompensé un méchant homme qui a écrit contre la divinité de Jésus-Christ. » Marie qui a apparu aux deux bergers, et qui, dans son discours, a tant pris en mains les intérêts de son Fils, a été vivement blessée du livre de M. Renan à qui l'ingrate cité a fait une apothéose. Les avertissements de la Salette, s'ils ont été compris, ont donc été dédaignés !

Et Mélanie exhale sa douleur dans une autre lettre à sa mère le 29 novembre : « Vous me dites, chère mère, que je suis heureuse de savoir ce qui doit arriver à notre pauvre France. Réjouissez-vous de ne rien voir. Il y a vingt-quatre ans que je savais que cette guerre arriverait ; il y a vingt-deux ans que je disais de Napoléon III qu'il était un fourbe, qu'il ruinerait notre pauvre France. Mais, au dire des grands savants, j'étais une illusionnée ; la France était une nation forte ; Napoléon était... Aujourd'hui qui est l'illusionnée ? Où est la force de la France ?... Vous avez peut-être entendu parler de Garibaldi. Sachez que c'est un homme de mal. Il fait ce que le diable ferait s'il avait un corps. La France a commis un autre crime en l'appelant pour aide.

« Prions, prions, prions beaucoup, ne cessons de prier et de demander miséricorde ! »

Dans sa pensée l'Eglise ne se sépare point de la France. Le crime de Napoléon et de Garibaldi c'est d'avoir préparé la mainmise des Italiens sur Rome, afin d'humilier le Pape et de le réduire à la captivité, à la faim, à l'impuissance.

Enfin, le 20 janvier 1871, elle écrivait encore : « Attendez la défaite de Paris, attendez encore un plus grand trouble qui sera de peu de durée. » C'était la Commune qu'elle entrevoyait, avec ses incendies et ses massacres qui épouvantèrent le monde. Et cependant si on l'en croit : « Notre France est bien humiliée, mande-t-elle le 23 juin à une religieuse de la Providence. Si l'on ne se dépêche de revenir sincèrement à Dieu, ce qui est arrivé n'est encore rien, rien, rien ! »

Que sera-ce alors ?

III

Plusieurs se consolent en disant que si la Salette est pleine de pronostics sinistres, Lourdes nous apparaît comme un arc-en-ciel dans un ciel orageux.

Ceux-là n'ont pas étudié de près les apparitions de Lourdes.

A la sixième en effet, le 21 février, d'après le récit du docteur Dozous, Bernadette, qui jusque-là était rayonnante comme si elle eût joui « de la béatitude la plus parfaite, » devint tout à coup fort triste ; deux larmes tombèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues. Le docteur lui en demanda la raison, quand elle eut achevé ses prières, et « que l'être mystérieux eut disparu » :

« La Dame, dit-elle, en me quittant un instant de son regard l'a dirigé au loin par dessus ma tête. Ensuite, le reportant sur moi, qui lui demandait ce qui l'attristait, elle m'a dit : « Priez pour les pécheurs ! »

Trois jours après, à la huitième apparition, le visage radieux de l'enfant s'empreint soudain de tristesse. Elle écoute du côté du rocher,

puis, « comme quelqu'un qui apprend une nouvelle douloureuse, elle laisse tomber ses bras et des larmes abondantes coulent sur ses joues. » Elle gravit alors la pente qui conduit à la grotte « en collant à chaque pas ses lèvres contre terre. » Puis elle lève la tête du côté de l'Apparition, « comme pour y prendre un mot d'ordre mystérieux. » Alors elle se tourne du côté des spectateurs, « le visage toujours en pleurs et des sanglots dans la voix, et elle répète à trois reprises différentes : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !¹ »

Ces mots, elle les avait entendus sortir des lèvres de « la Dame, » et elle ne faisait que les redire, avec une grande tristesse, une profonde conviction.

Le but des apparitions de Lourdes n'était pas de reproduire les avertissements donnés à la Sœur Catherine et aux enfants de la Salette, mais de faire écho à la parole infaillible du Pape Pie IX, qui avait proclamé le dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854. C'est pourquoi dans la seizième apparition, le 25 mars 1858, en la douce fête de l'Annonciation, Bernadette ayant demandé avec instance à la Dame qui se tenait debout au dessus du rosier, avec l'attitude qu'on lui donne dans la médaille miraculeuse, qui elle était : « A ma troisième demande, raconte la voyante, elle prit un air grave et parut s'humilier. Elle joignit ensuite les mains et les porta sur le haut de la poitrine, elle regarda le ciel, puis séparant lentement les mains et se penchant vers moi, elle me dit en laissant trembler sa voix : « Je suis l'Immaculée-Conception ! »

Dans les joyeuses apparitions de Lourdes qui ont réjoui tous les cœurs qui professent un culte d'amour pour Marie Immaculée, il règne cependant une teinte de tristesse. Marie sourit à ses enfants, tout en s'humiliant devant Dieu qui l'a faite si grande, elle sa petite créature ; mais elle n'oublie pas les malheurs qui nous attendent, elle s'afflige des péchés qui vont grandissant, des pécheurs qui ne se rendent pas à ses précédents avertissements et elle leur redit : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

IX

L'ORAISON DOMINICALE

Il est des chrétiens qui prétendent ne savoir quoi dire dans leurs prières. Qu'ils commencent par réciter le « NOTRE PÈRE » ou « L'ORAISON DOMINICALE. » C'est en effet la prière qui nous apparaît comme la plus excellente ; pour s'en

convaincre, il suffit de l'étudier 1^o dans son auteur, 2^o dans sa forme, 3^o dans son usage.

I. — Son auteur

L'auteur de l'Oraison dominicale est N.-S. J.-C. lui-même. Un jour qu'il parlait du grand devoir de la prière, un de ses apôtres lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier. » C'est alors que N.-S. composa la sublime prière du *Pater*. (Mt., vi, 9-13 ; Luc, xi, 1-4).

Quel philosophe, quel homme de génie, quel saint oserait rivaliser en pareille matière avec le Fils de Dieu fait homme ? Qui oserait se vanter de mieux savoir ce qu'il faut dire pour adorer, remercier et demander ?

II. — Sa forme

C'est la forme la plus courte, la plus claire, la plus complète, la plus profonde, la plus efficace.

1^o COURTE. — Le *Pater* tient en quelques lignes, et tout enfant, si peu intelligent qu'il soit, est capable de l'apprendre.

2^o CLAIRE. — Pour comprendre le jargon des savants et des philosophes, il faut une longue initiation ; pour comprendre le *Pater*, les enfants eux-mêmes n'ont pas d'efforts à faire.

3^o COMPLÈTE. — Tout est prévu dans cette formule : les intérêts de Dieu, les nôtres, ceux du prochain, les besoins de l'âme, les besoins du corps, les biens du temps et ceux de l'éternité. Que dis-je ? On fait un acte de foi, d'espérance et d'amour dans les trois premières demandes ; et l'on rappelle les quatre vertus cardinales dans les quatre dernières, c'est-à-dire la tempérance, la justice, la prudence et la force. Aussi Tertullien avait-il raison d'appeler l'Oraison dominicale « le résumé de l'Evangile, *Breviarium totius Evangelii* ; » et S. Cyprien « le sommaire de toute la doctrine céleste, *caelestis doctrinae compendium*. »

4^o PROFONDE. — Que de penseurs, que d'hommes de génie se sont exercés à méditer l'Oraison Dominicale ! Tous ont découvert quelque chose, aucun n'est allé jusqu'au fond de cet incomparable trésor. « Expliquée et commentée dans toutes les chaires chrétiennes depuis dix-neuf siècles par des milliers de prédicateurs, l'Oraison Dominicale, dit un auteur, le sera encore par des milliers d'autres jusqu'à la fin du monde, et jusqu'à la fin du monde ils y trouveront des leçons nouvelles appropriées aux misères et aux besoins de chaque époque. »

5^o EFFICACE. — De fait, ce n'est pas nous en quelque sorte qui prions, c'est N.-S. J.-C., c'est notre divin Médiateur, c'est le prince de l'éloquence, c'est le roi des avocats qui prie en nous par notre bouche. Aussi l'enseignement unanime des Pères et des Docteurs de l'Eglise est que l'Oraison Dominicale possède la vertu d'effacer les fautes vénielles que

¹ Les apparitions de Lourdes, par J.-B. Estrade, pp. 69, 96, 149.

nous commettons chaque jour : elle est comme un baptême nouveau qui nous rend purs tous les jours, dit S. Augustin : « *Quoniam victuri sumus in isto sæculo, ubi quis non vivit sine peccato, ideo remissio peccatorum non est in sola ablutione sacri Baptismatis, sed etiam in Oratione dominica et quotidiana. In illa invenietis quasi quotidianum baptismum vestrum.* » (S. Aug., *Sermo cccxiii*).

III. — Son usage

On peut dire qu'il est universel et perpétuel ; car :

1^o L'Eglise se sert de l'Oraison Dominicale et pour le saint sacrifice de la messe, et pour l'administration des sacrements, et pour la récitation du Bréviaire, et dans les bénédictions, et dans les dévotions de tous genres.

2^o L'Eglise exige, dans de nombreux conciles, que les enfants apprennent cette prière avant toutes les autres ; et de même qu'il n'est pas permis à un chrétien d'ignorer le Symbole des Apôtres et les Commandements, il ne lui est pas permis davantage d'ignorer la prière composée et enseignée par N.-S. J.-C.

Conclusion

Puissions-nous dire en toute vérité avec le célèbre philosophe Montaigne : « Il est certain qu'elle (l'Oraison Dominicale) dit tout ce qu'il faut et qu'elle est très propre à toutes occasions. C'est l'unique prière de quoy je me sers partout, et la répète au lieu d'en changer : d'où il advient que je n'en ai aucune aussi bien en mémoire que celle-là. »

POUR LE TEMPS PASCAL

LE « REGINA CÆLI »

Regina cæli, lætare.
Reine du ciel, réjouissez-vous !

Après l'incomparable Salutation Angélique qui renferme en abrégé toutes les louanges et toutes les demandes que nous puissions adresser à la T. S. Vierge Marie, les formules les plus belles de glorification que nous puissions redire en son honneur sont certainement les *Grandes Antiennes* qui, dans le cycle sacré, terminent la prière liturgique, le Bréviaire. Il y a la Grande Antienne du temps de l'Avent qui se continue jusqu'à la fête de la Purification : c'est l'*Alma Redemptoris mater*, par laquelle nous honorons Marie comme Mère du Verbe incarné. Il y a la Grande Antienne du temps de la Pénitence, du temps de la vie publique et aussi de la vie souffrante du Sauveur : c'est l'*Ave Regina cælorum*. Il y a la Grande Antienne du temps dit « du pèlerinage » : c'est le *Salve Regina*, qui est une

prière très instante à l'auguste Marie, régnant dans le ciel, pour qu'elle nous fasse passer de l'exil de la vie présente aux joies de la vraie patrie, au bonheur du ciel. Le temps pascal a sa Grande Antienne aussi, et elle est de tout point admirable : c'est le *Regina cæli*. C'est d'elle que nous allons nous entretenir.

Nous mettrons en lumière trois excellences qui la distinguent : excellence de son AUTEUR ; excellence du CARACTÈRE qui lui est propre ; excellence des SENTIMENTS qu'elle exprime. Dieu daigne bénir mes paroles afin que vous l'ayez en plus grande estime, et que vous la récitiez, pendant le temps pascal, avec une piété plus fervente, pour glorifier la Mère du Sauveur ressuscité et implorer sa toute-puissante assistance !

I

Le *Regina cæli* se recommande d'abord par LA DIGNITÉ DE CEUX QUI L'ONT COMPOSÉ.

Une antique tradition, dirai-je avec l'un des plus grands liturgistes, sinon le plus grand, du XIX^e siècle¹, une antique tradition se rapporte à cette célèbre et joyeuse Antienne. On raconte que, sous le pontificat de S. Grégoire le Grand, une peste désastreuse vint s'abattre sur la ville de Rome pendant le temps pascal. Afin d'obtenir de Dieu la cessation du fléau, le saint Pape ordonna une procession générale du clergé et du peuple, dans laquelle on porterait avec respect le tableau de la Sainte Vierge peint par saint Luc. L'immense et pieux cortège se dirigeait vers la Basilique du Prince des apôtres. Et à mesure que la sainte image s'avancait suivie du Pontife en prières, l'air se purifiait et les miasmes pestilentiels s'évanouissaient. On était arrivé au pont qui unit la ville au Vatican. Tout à coup un concert d'anges se fait entendre au dessus de la sainte image. Ces esprits bienheureux chantaient : « Reine du ciel, réjouissez-vous, *alleluia* ; car Celui que vous avez mérité de porter, *Alleluia*, est ressuscité comme il l'avait prédit, *Alleluia*. » Après ces paroles, les voix célestes se turent. Alors le Pontife, osant unir les vœux de la terre au chant triomphal des cieux, ajouta avec transport cette humble supplication : « Daignez, ô Reine, prier Dieu en notre faveur, *Alleluia*. » Et l'Antienne pascale de Marie se trouva ainsi composée. Saint Grégoire, levant ensuite les yeux au ciel, aperçut sur le sommet du Môle d'Adrien l'ange exterminateur qui, après avoir essuyé son épée ensanglantée, la remettait dans le fourreau. En mémoire de cette apparition, le Môle d'Adrien a conservé depuis le nom de *Château Saint-Ange* ; et il est surmonté d'une statue colossale en bronze, représentant l'ange exterminateur qui abaisse son glaive et le fait rentrer dans le fourreau.

¹ Dom Guéranger, *L'année liturgique*, TEMPS PASCAL, t. I, p. 135.

Aux paroles que nous venons de rapporter, l'Eglise, pour compléter l'Antienne, ajouta un verset et un répons avec une oraison : « Soyez dans l'allégresse, ô Vierge Marie, *Alleluia*. Car le Seigneur est vraiment ressuscité, *Alleluia*. » — Prions ! « O Dieu qui avez voulu réjouir le monde par la Résurrection de Jésus-Christ, votre Fils, daignez nous faire arriver aux joies de la vie éternelle, grâce au secours de sa sainte Mère, la Vierge Marie, par le même J.-C. N.-S. ! »

Ainsi cette Antienne admirable a été composée par trois augustes auteurs.

Par les anges d'abord, ces purs esprits qui louent Dieu sans cesse, qui sont les ministres du salut du monde, qui intercèdent sans cesse en notre faveur. Quel bonheur de prier avec eux ! Quelle joie de répéter leurs paroles, dans le temps si délicieux qui suit la résurrection du Sauveur !

Par un des plus grands Papes qui aient gouverné l'Eglise, aussi pieux que savant, tout brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, tout rempli de dévotion pour l'auguste Mère de Dieu. Qu'il est bon de prier avec les accents de sa voix si agréable au Seigneur, avec les paroles de S. Grégoire le Grand !

Par l'Eglise notre mère enfin, l'Eglise seconde incarnation du Verbe, organe infailible de la vérité, toujours assistée par le Saint-Esprit pour nous enseigner le vrai et le bien, ministre inlassable de notre salut. Elle met dans nos esprits la science divine, dans nos cœurs la grâce qui sanctifie, sur nos lèvres les prières qui sont agréées de Dieu, parce qu'elle est l'œuvre de prédilection de la Sainte Trinité.

Rien qu'à regarder l'extérieur, rien qu'à envisager l'auteur du *Regina cœli*, cette Antienne nous apparaît comme très recommandable. C'est là sa première excellence. La seconde se tire du caractère splendide qui la distingue.

II

Ce caractère c'est celui de la JOIE la plus intense.

I. Oui, le temps pascal qui commémore le mystère de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le temps de l'allégresse la plus vive et la plus triomphale. Notre-Seigneur avait enduré tant de peines pendant toute sa vie et particulièrement pendant sa Passion, par amour pour nous. Il avait été en butte à la calomnie, à la malveillance, à la persécution la plus acharnée. Il avait été abandonné par ses amis, par ses apôtres ; il avait été renié par celui qu'il avait établi le chef des douze, trahi par Judas. Il avait souffert de la part de ses amis et de la part de ses ennemis. Il avait été torturé dans son âme et dans son corps. Méprisé, garrotté, souffleté, injurié, flagellé, couronné d'épines, attaché à la croix sur

le Calvaire après l'avoir portée sur ses épaules dans les rues de Jérusalem, après trois heures d'agonie, en présence de sa très sainte Mère et de quelques disciples fidèles, il avait rendu l'âme, mourant pour le salut du monde. Mais trois jours après, selon la prophétie divine de son Père : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai, » il sortait du tombeau, par sa propre vertu, malgré les gardes et les précautions minutieuses de ses ennemis, vivant et glorieux ! La promesse qu'il avait faite plusieurs fois était réalisée : son corps divin est revêtu de clarté, d'agilité, de subtilité et d'incorruptibilité. Il est tout transfiguré par le plus ineffable bonheur. Il inonde de joie sereine l'âme de la T. S. Vierge qui avait tant souffert avec lui. Il apporte à ses disciples et à tous les membres futurs de son Eglise des trésors d'incomparable félicité, car sa résurrection affermit notre foi, encourage notre espérance, enflamme notre charité. Si le Christ est ressuscité, nous aussi, ses membres, nous ressusciterons ; nos infirmités, nos peines, nos douleurs prendront fin. Nous aussi nous ressusciterons ! Nos âmes glorifiées se réuniront à nos corps tout lumineux, rayonnant d'une splendeur que nous ne pouvons soupçonner, plus rapides que l'éclair, pénétrant les corps les plus durs comme la lumière traverse le cristal, et de plus doués d'immortalité.

II. Voilà pourquoi l'Eglise veut que, dans le temps pascal, nous nous réjouissions de la Résurrection de Jésus-Christ, de cet événement si glorieux pour lui et si important pour les conséquences qui en découlent pour nous. Elle nous invite, elle nous presse de nous livrer à l'allégresse. Nous avons assez été accablés au souvenir des douleurs de notre charitable Sauveur : les images de deuil ont assez attristé nos âmes. En ce temps béni, réjouissons-nous et laissons-nous aller aux sentiments du plus vif bonheur. *Exultemus et lætemur in ea !* Qu'au souvenir du grand événement de la glorification du Christ, sorti vivant du tombeau, le ciel et la terre soient dans la joie, *In resurrectione tua, Christe, cœli et terra lætentur !* Imitons les apôtres et les disciples si heureux en revoyant vivant Celui qu'ils avaient vu mourir, *Gavisī sunt discipuli viso Domino*. Livrons nos âmes à tous les transports de la jubilation !

Or le *Regina cœli* est l'une des plus belles expressions de cette joie surnaturelle, à laquelle nous convie l'Eglise en ce saint temps. Tous les jours elle nous le fait redire trois fois à la place de l'*Angelus*. Tous les jours ceux qui récitent le saint Bréviaire le terminent par cette magnifique Antienne.

On la récite debout, en signe de joie. On dirait qu'il s'agit moins d'implorer à genoux que de contempler en quelque sorte le Sauveur ressuscité régnant dans le ciel.

Elle est courte : c'est un refrain de bonheur facile à retenir et à exprimer. La joie quand

elle est intense ne multiplie pas les paroles. Elle médite, elle contemple, elle savoure, elle admire plus par l'esprit et le cœur que par les lèvres. Elle sent plus qu'elle ne parle.

Elle est gracieusement enguirlandée par le joyeux *Alleluia* qui y est répété jusqu'à six fois. Pendant de longs jours, depuis la Septuagésime, on s'abstenait, dans les offices liturgiques, de prononcer ce mot de louange et de joyeuse bénédiction. Mais le mystère de la Résurrection le ramène dans nos cœurs et sur nos lèvres. *Alleluia!* Louange à Jésus ressuscité, *Alleluia!* Louange à la Très Sainte Trinité qui a accompli cette incomparable merveille, *Alleluia!* Louange à Dieu qui a glorifié son Fils, qui a réjoui le cœur de la Mère du Sauveur, qui nous donne l'assurance, à nous, les fidèles du Christ, que nous ressusciterons comme notre Chef, par ses mérites et à sa ressemblance, *Alleluia!*

Et quand on chante cette Antienne, combien plus belle, plus joyeuse et plus triomphante elle nous apparaît! De quelle jubilation elle remplit le cœur des fidèles tout embaumé des parfums célestes du mystère pascal! En réalité ce chant du *Regina cœli* est une perle magnifique du magnifique chant grégorien! Il respire l'allégresse la plus intense. On ne peut l'entendre, on ne peut surtout y prendre part sans que l'âme soit saisie de la plus vive émotion. C'est véritablement un écho du chant des anges au dessus du môle d'Adrien. Tout y respire la magnificence et le bonheur le plus céleste. La modulation de l'*Alleluia* en particulier est un inimitable chef-d'œuvre de religion et de louange!

III

Disons maintenant la troisième excellence de cette belle Antienne, savoir, les magnifiques SENTIMENTS qu'elle nous inspire.

I. Et d'abord une splendide *félicitation* à la T. S. Vierge Marie. Ah! la divine Mère avait tant souffert des souffrances de son divin Fils! Il est bien juste qu'entre toutes les créatures elle partage le bonheur de sa glorification. Sur le Calvaire, au pied de la croix, abîmée dans des tortures indicibles, elle disait: « O vous qui passez, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur! » A la résurrection elle est inondée d'incomparables délices. Et nous prenons part à son bonheur; et nous lui disons avec une sainte hardiesse, maintenant qu'elle voit Jésus dans sa gloire, maintenant qu'elle jouit pour toujours de sa délicieuse compagnie: « Réjouissez-vous! » Que le ciel et la terre se réjouissent avec vous! Que toute créature loue Dieu de ce bonheur inexprimable qu'il a daigné vous accorder. *Lætare... Alleluia!* Et pour mieux unir nos sentiments aux siens, nous lui redisons toutes ses gloires avec grande allégresse.

Nous la félicitons de sa sainteté suréminente

qui lui a mérité d'attirer sur elle les regards de Dieu, à cause de sa pureté sans tache, de son humilité ineffable, de sa charité plus ardente que celle de tous les anges et de tous les saints, et d'être l'instrument privilégié du plus grand mystère que nous puissions contempler, le Verbe fait chair pour le salut du monde. *Meruisti... Alleluia!*

Nous la félicitons de sa maternité divine, qui la place à une hauteur bien au-dessus de toute créature, bien au-dessus des chérubins et des séraphins. *Meruisti portare. Alleluia!*

Nous la félicitons de sa dignité suprême de Reine du ciel et de la terre. Son royaume s'étend sur tous les êtres et sur tous les temps. Magnifique empire qu'elle partage avec Jésus! Jésus est le roi de puissance, Marie est reine de bonté; Jésus est roi par droit de naissance, Marie est reine par miséricorde. *Regina cœli lætare, alleluia!*

Nous la félicitons comme médiatrice du salut, comme distributrice des dons de la grâce, ayant par son irrésistible crédit, par son intercession toujours accueillie, le pouvoir de nous accorder tous les biens de l'âme et du corps, du temps et de l'éternité. *Ora pro nobis Deum, alleluia!*

Nous la félicitons de la gloire de son Fils, vrai Dieu et vrai homme, Docteur suprême, Thaumaturge incomparable, Rédempteur du monde, qui a travaillé avec beaucoup de fatigue pour notre rédemption et pour nous a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qui, au milieu de ses souffrances et de ses humiliations, a annoncé son triomphe et sa résurrection d'entre les morts, *Resurrexit sicut dixit, alleluia!*

Véritablement le *Regina cœli* est un écrin très précieux où sont renfermés tous les privilèges de Marie; c'est un cantique divin de toutes ses gloires et de toutes celles de son divin Fils. *Alleluia!*

II. Le second sentiment que nous suggère notre belle Antienne, c'est une exhortation à *recourir avec confiance à l'intercession* de Marie, *Ora pro nobis Deum*. Oui, nous félicitons la très sainte Vierge, nous acclamons ses privilèges, nous nous permettons de l'inviter à une joie toujours plus grande; mais nous n'oublions pas notre misère, *Ora pro nobis Deum*. Et pour toutes les grâces physiques et morales, pour nous mettre à l'abri des malices du démon, pour acquérir toute vertu, pour obtenir la conservation et l'augmentation de la sanctification pascalle, nous recourons avec pleine assurance à sa médiation, *Ora pro nobis Deum*. Au reste, il n'est pas de temps plus favorable pour présenter une requête qu'un jour d'allégresse universelle, quand celui à qui nous nous adressons est dans le bonheur et la joie. C'est précisément la situation, si consolante pour nous, de Marie

après la résurrection de son Fils bien-aimé, *Ora pro nobis Deum*. Maintenant le Sauveur Jésus est dans la gloire du ciel, Roi et Dominateur de l'univers qu'il a arraché à la puissance du démon. Il voit à ses côtés Celle qui lui est plus chère que toutes les créatures, Celle qui a l'insigne honneur d'être sa mère et qui est plus puissante que tous les anges et tous les saints, Celle qu'il a comblée de grâces extraordinaires et qui a un crédit irrésistible sur son Cœur sacré, Celle qui pendant sa vie mortelle a partagé ses humiliations et ses douleurs, et qui aujourd'hui partage son empire de grâce et de bonté. *Ora pro nobis Deum !*

Et nous sommes tellement assurés d'être exaucés en ces jours bénis du temps pascal, que nous entonnons en priant le cantique de la reconnaissance. « Priez Dieu pour nous, Mère du Sauveur ! » Dieu ne peut repousser votre supplication, il ne peut fermer l'oreille à votre voix, il nous comblera de ses grâces. Aussi nous sentons-nous pressés de le remercier et de lui dire de toute l'ardeur de nos âmes : « Gloire, louange, honneur et merci pour vos infinies miséricordes. *Alleluia !* »

III. Allons au Christ par Marie, *Ad Christum per Mariam*, disait saint Bernard. C'est ce que nous faisons dans la récitation du *Regina cœli*. Après avoir prié la T. S. Vierge, nous prions Dieu lui-même.

Nous excitons notre recueillement par un mot, petit par les syllabes, mais grand par le sens qu'il renferme : *Oremus*, prions ! Que les vanités du monde disparaissent à nos regards, et que l'attention de notre esprit et l'affection de notre cœur se concentrent sur les réalités supérieures ! *Oremus !*

Mais qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est splendide l'objet de notre supplication ! A vrai dire, elle renferme tout ce que nous pouvons solliciter de la puissance et de la bonté de Dieu : avoir le bonheur de participer aux joies de la vie éternelle, *perpetuè capiamus gaudia vitæ* ! La joie du souvenir du Sauveur ressuscité nous est certes bien douce. Mais ce grand événement est le prélude, l'annonce, l'avant-goût d'un événement excessivement important pour nous, savoir, notre propre résurrection, qui nous délivrera de tout mal, nous procurera tous les biens : contempler, posséder l'auguste Trinité par la vision intuitive dans la compagnie de Jésus, de Marie, des anges et des saints, et cela pour toujours, *perpetuè capiamus gaudia vitæ* !

D'autre part on ne saurait être trop pénétré de la beauté et de la puissance des motifs sur lesquels s'appuie cette prière qui termine l'Antienne pascalle. C'est la joie que nous procure la résurrection du Sauveur : quand le cœur est joyeux on prie mieux ! C'est l'intercession de Marie, la vierge immaculée, mère de Dieu et notre mère, et par conséquent toute dévouée

et toute-puissante auprès des trois augustes personnes qui ne peuvent rien lui refuser ! C'est la médiation absolument efficace du Sauveur auprès de son Père, qui, comme il le déclare, « l'écoute toujours. » *Mundum lætificare dignatus es... per ejus Genitricem Virginem Mariam... Per Christum Dominum nostrum.*

Telles sont les excellences du *Regina cœli*. Récitons donc avec amour, pendant le temps pascal, cette touchante et efficace Antienne. Disons-la fidèlement le matin, à midi, le soir. Ah ! son origine est bien digne d'exciter notre zèle. Elle a été composée quand une effroyable peste désolait la ville de Rome. Aujourd'hui règne un fléau plus terrible, qui fait d'innombrables victimes : c'est la peste de l'indifférence qui ne voit que les biens périssables, les vanités de la vie présente et ne s'occupe en rien des grandes réalités de l'autre vie ; c'est la peste de l'hostilité contre l'Eglise qu'on veut anéantir, contre Jésus-Christ qu'on veut chasser de la vie sociale, familiale et individuelle ; c'est la peste d'un sensualisme effréné qui fait rétrograder le monde aux turpitudes du paganisme ; c'est la peste de l'orgueil et de l'ambition qui veut conquérir, sans les mériter, les plus hautes situations, afin d'y recueillir beaucoup de richesses, pour assouvir les plus détestables convoitises ; on recherche l'argent par tous les moyens, même les plus blâmables ; de la vertu on ne s'occupe guère ; on la regarde comme chose surannée et inutile, *virtus post nummos* ! Ah ! devant toutes ces pestilences ranimons notre foi et notre piété. Disons avec toute la dévotion possible cette courte prière que nous venons d'expliquer pour que, par l'intercession de notre bonne Mère et la médiation du Sauveur, notre ciel moral se rassérène. Et puis, travaillons avec ferveur à notre rénovation spirituelle pour mériter la résurrection glorieuse. Que tout en nous loue Dieu, que tout en nous chante l'*Alleluia*, par la pureté, la sainteté, la fuite du péché et la pratique de la vertu ! Bénissons Dieu, disons l'*Alleluia* dans notre corps et dans notre âme, dans nos pensées, nos désirs, nos paroles et nos actions ! Souvenons-nous de l'exhortation de l'apôtre saint Paul : « *Si consurrexistis cum Christo*, si vous êtes vraiment ressuscités avec le Christ, recherchez les biens célestes et non les futilités terrestres. » Ainsi nous nous réjouissons utilement, efficacement, saintement. Ainsi nous redirons pratiquement l'*Alleluia* ici-bas en attendant que nous allions le chanter éternellement dans les délices du paradis !

IMPRIMATUR

Lingons, le 27 mars 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 4 avril 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocutions aux hommes pour la communion pascale, 241 et 242.

Avis paroissiaux. — Dernier appel au devoir pascal, 243. — Après les Pâques, 244.

Pour la fête de S. Joseph. — I. Le serviteur fidèle, 245. — II. Ses vertus, 248.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XVIII. Marie-Madeleine oint Jésus, au milieu d'un banquet, chez Simon le Lépreux, 249.

Panégyrique de S. Vincent Ferrier. — Le missionnaire, 251.

Lectures sur Notre-Dame de Pontmain. — II. Le châtimement, 254. — III. Deux belles âmes, 257. — IV. L'apparition, 259. — V. Nouveaux témoins, 262. — VI. La foule en prière, 264. — VII. « Mais priez, mes enfants ! » 267. — VIII. « Dieu vous exaucera en peu de temps, » 269.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — X. La Salutation angélique, 272.

ALLOCUTIONS AUX HOMMES POUR LA COMMUNION PASCALE

I

Messieurs,

« *Panem de caelo præstitisti eis omne delectamentum in se habentem.* Seigneur, vous leur avez offert un pain venu du ciel, un pain qui renferme toute suavité. »

Cette parole que nous chantons si souvent, elle fut d'abord dite de la manne, cette nourriture miraculeuse que le bon Dieu faisait pleuvoir tous les matins aux alentours du camp d'Israël et qui soutint les Hébreux durant leurs longues pérégrinations dans le désert, alors qu'ils s'avançaient, malgré la fatigue et malgré les attaques de leurs ennemis, vers la Terre promise.

Mais l'Eglise s'est emparée de cette parole et l'applique à la Sainte Eucharistie que vous allez dans un moment recevoir.

Méditons-la pendant quelques instants. Nous ne saurions rien faire qui nous prépare mieux à cette grande action de la communion pascale que vous êtes venus accomplir.

Panem. C'est du pain que le bon Dieu nous offre et que vous venez chercher, et par conséquent une nourriture, la nourriture de votre âme.

Vous le savez, Messieurs, vous avez en vous une vie suréminente que vous avez reçue au baptême et qui n'est pas autre chose qu'une participation à la vie de Dieu même.

Or, c'est la loi de tout ce qui vit, qu'il faut se nourrir pour continuer à vivre. Voyez l'herbe de vos champs, voyez les fleurs de vos jardins, voyez les arbres de vos bois : tout cela enfonce dans le sol des racines profondes pour y puiser les suc nécessaires. Supprimez une partie de ces racines, la plante languit. Supprimez-les toutes, la plante meurt.

Et vous-mêmes, quand il s'agit de votre corps, est-ce que chaque jour, et plusieurs fois par jour, vous ne lui donnez pas de la nourriture pour réparer ses forces et le mettre en état de fournir son labeur quotidien ?

Ce pain dont vous avez besoin, vous le demandez à Dieu dans votre prière, et Dieu vous le donne. Mais votre âme, qui a besoin, elle aussi, d'entretenir sa vie, votre âme qui s'affaiblit comme votre corps dans les luttes de chaque jour, votre âme qui a, comme les Hébreux, une si longue route à parcourir avant d'atteindre la vraie Terre promise qui est sa patrie, où donc trouvera-t-elle sa nourriture ?

C'est ici, Messieurs ; et c'est parce que tant d'hommes ne la viennent pas chercher qu'ils sont impuissants à triompher des obstacles semés sur leur chemin.

Il y a parmi vous des jeunes gens ; je fais appel à leur expérience : est-ce qu'il n'y a pas des moments de tempête où l'âme a besoin d'une force presque surhumaine pour résister au mal qui la fascine et l'attire malgré elle ?

Je fais appel à vous, Messieurs : est-ce qu'il n'y a pas, dans la vie, de ces heures terribles dans lesquelles une âme faible succombera presque fatalement ?

Ne cherchez pas ailleurs le secret douloureux de tant de chutes. On n'a pas nourri son âme ; elle a commencé par végéter ; puis elle est morte.

Mais cette nourriture nécessaire que vous venez chercher ici et que Dieu vous offre, d'où vient-elle ? Elle vient du ciel : *de caelo.*

Quelle merveille ! Jamais l'esprit de l'homme n'aurait pu l'imaginer ; jamais, dans ses rêves les plus audacieux, il n'aurait pu l'espérer ; jamais, si Dieu même ne le lui avait appris, il n'aurait pu le croire.

Jésus donc a pris du pain, de ce pain que nous faisons et que nous mangeons chaque jour ; il a pris du pain, afin que nos corps pussent recevoir la nourriture de nos âmes ; mais ce pain, il l'a changé, il n'en reste plus rien, plus rien que les apparences.

Et en quoi l'a-t-il changé ? En son corps, en ce corps qui devait être immolé pour nous. « Le pain que je vous donnerai, avait-il dit, c'est ma chair. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » Et ce qu'il avait promis, il l'a fait le

Jeuûi Saint, la veille de sa mort, à ce moment solennel où à ceux qu'on aime, on laisse ce qu'on a de meilleur.

Ce que Jésus nous a laissé, c'est lui-même. Car il a dit en prenant du pain : « Prenez et mangez-en tous : ceci est mon corps ; » car il a dit en prenant le calice où il y avait du vin : « Prenez et buvez-en tous, ceci est mon sang ; » car il a ajouté pour perpétuer son bienfait à travers les siècles : « Faites cela en mémoire de moi. »

Oui, c'est vraiment un pain venu du ciel, et du plus haut du ciel, puisque c'est Jésus-Christ qui se donne ainsi en nourriture avec son corps, son sang, son âme et sa divinité !

Quel banquet pour nos âmes ! Est-ce qu'elles pouvaient désirer une nourriture qui fût à la fois plus digne d'elles et plus digne de Dieu ?

Cela est si beau qu'une pensée d'effroi vient à l'esprit : « Est-ce que ce n'est pas un rêve ? »

Mais non ! les paroles de Jésus-Christ sont formelles ; elles sont d'une clarté et d'une précision qui ne laisse place à aucun doute ; elles sont l'expression même de la vérité, parce que Dieu ne peut pas se tromper ; elles renversent toutes les impossibilités, parce qu'elles sont toutes-puissantes. C'est bien Jésus-Christ qui est là. Il le prouve chaque année à Lourdes par les miracles qu'il accomplit et que plusieurs ici ont vus. C'est bien Jésus-Christ que vous allez recevoir. Dans un instant, il vous fera goûter le bonheur de sa présence.

**

Car ce pain renferme toute suavité : *omne delectamentum in se habentem*.

Comment en serait-il autrement, puisque c'est Dieu que vous allez recevoir ? Quand il se donne à vous, peut-il vous refuser quelque chose ?

Venez donc, vous tous qui avez besoin d'être aimés : Jésus c'est l'Amour !

Venez, vous tous qui avez besoin d'être éclairés : Jésus c'est la Lumière !

Venez, vous tous qui avez besoin d'être soutenus : Jésus c'est la Force !

Venez, vous tous qui avez besoin d'être purifiés : Jésus c'est la Sainteté !

Venez, vous tous qui avez besoin d'être consolés : Jésus c'est le Bonheur !

Si votre âme est livrée à toutes les secousses de la tempête, il se lèvera comme autrefois sur le lac de Tibériade, il étendra la main et il se fera un grand calme.

Si votre âme est malade et languissante, il n'aura qu'à dire une parole et votre âme sera guérie.

Si votre âme est accablée de peines, souvenez-vous qu'il a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes écrasés, et je vous soulagerai ! »

Mais surtout il vous donnera la vie, cette

vie divine qui fait d'un cœur chrétien un tabernacle plus beau et plus saint que les tabernacles de nos églises.

Le moment où toutes ces merveilles vont se réaliser est venu. Approchez-vous, Messieurs, de la Table sainte, et dans l'enivrement de vos âmes, recevez ce Dieu qui vous aime plus que personne ne vous aimera jamais. Ainsi soit-il.

II

Messieurs,

Quelques heures après sa résurrection, le Christ apparut au Cénacle où les apôtres étaient réunis et il leur dit ce mot qui dut résonner délicieusement à leurs oreilles : « *Pax vobis ! La paix soit avec vous !* »

C'est encore le spectacle que j'ai sous les yeux aujourd'hui.

**

N'êtes-vous pas au Cénacle, dans cette enceinte qui actuellement vous sépare du monde ? Aucun bruit n'arrive jusqu'à vous. Vous avez quitté toutes vos préoccupations quotidiennes. Vous êtes venus ici pour être tout entiers à la grande action que vous allez accomplir.

Comme au Cénacle, les portes se sont fermées sur vous. Rien ne vient vous troubler. Il n'y a ici que votre âme et Dieu.

Et le même miracle se renouvelle.

Là-bas, quoique toutes les issues fussent closes, Jésus vint et parut au milieu d'eux. Son corps ressuscité et glorieux ne connaissait plus les obstacles que nous oppose la matière brutale ; malgré toutes les barrières, tout à coup il fut là.

Ici, c'est encore par une suite de prodiges qu'il vient à vous.

Les lois de l'espace s'opposent à ce qu'il soit en même temps à plusieurs endroits. Qu'importe ! il brisera les lois de l'espace !

Les lois du temps s'opposent à ce qu'il se perpétue ainsi de siècle en siècle, toujours vivant, toujours renaissant sur l'autel. Qu'importe ! il brisera les lois du temps !

Les lois de la nature s'opposent à ce qu'il puisse se donner tout entier. Qu'importe ! Il brisera les lois de la nature ! Et pour bien montrer qu'il entend, pour se livrer à vous, renverser toutes les barrières, à nous, pauvres êtres d'un jour, si courts et si étroits, il donnera sa divinité !

Et pourquoi tous ces miracles dont la seule pensée nous confond ? Il va nous le dire, comme à ses apôtres quand il leur fit entendre son salut divin : « La paix soit avec vous ! »

**

Ah ! ils avaient bien besoin de paix, ces disciples que la mort affreuse de leur Maître avait découragés.

Tant qu'ils avaient vu les foules suspendues à ses lèvres pour boire avidement aux flots de lumière et de vérité qui en découlaient comme d'une source intarissable ; tant qu'ils l'avaient contemplé, commandant en maître à la nature, à la maladie, à la mort même ; tant qu'ils l'avaient entendu leur promettre l'avènement du royaume de Dieu, ils avaient eu confiance.

Mais à présent qu'il était mort, à présent qu'ils l'avaient vu enseveli, n'était-ce point la faillite irrémédiable de toutes leurs espérances ?

Mais le voici qui leur apparaît, vivant et glorieux, et sa présence encore plus que ses lèvres leur dit : « La paix soit avec vous !... » c'est-à-dire : « Ne doutez plus ; tout ce que je vous ai dit est vrai. Vous le voyez bien : je triomphe de tout, même du tombeau, même de l'enfer. » Quelle joie indicible pour eux ! Il n'y a plus dans leur âme d'inquiétude. Non ! ils n'ont pas eu tort de croire en lui ! Non ! ils ne se sont pas trompés quand ils ont tout quitté pour le suivre ! C'est la paix que rien désormais ne pourra plus troubler !

C'est aussi la paix, c'est-à-dire le bonheur, que Jésus vous apporte.

La paix avec vous-mêmes d'abord. Les âmes d'hommes ne savent pas s'accommoder de faux-fuyants. Elles sont tout entières d'un côté ou de l'autre. Quand une question se présente à elles, il leur faut l'élucider sous peine de perdre leur tranquillité. Les hommes n'aiment pas les demi-mesures. Aussi êtes-vous venus mettre ordre à votre conscience, et à présent, quand vous rentrez en vous-mêmes, vous n'y trouvez plus que des motifs de sécurité.

Puis la paix avec tout ce qui vous entoure, la paix même avec l'enfer vaincu. Plus forts que les entraînements de l'opinion et que les capitulations du respect humain, plus forts que les tentations de Satan, vous ne craignez rien.

C'est le bonheur de l'obstacle surmonté, de l'ennemi défait et de la victoire remportée.

C'est le bonheur de la persévérance assurée, si vous savez recourir fréquemment au secours divin qui vous est aujourd'hui offert.

Et à quelle condition aurez-vous cette paix dont vous avez si grand besoin et que le Seigneur vous promet ?

A condition que vous aurez confiance. Vous savez que tous les apôtres n'étaient pas au Cénacle la première fois que Jésus s'y montra. L'un d'eux, Didyme, était absent ce jour-là, et il refusa de croire.

« Si je ne mets, dit-il, les doigts dans les trous de ses pieds et de ses mains et la main dans son côté, je ne croirai pas. »

Huit jours après, le Seigneur se montra à lui et l'invita à sonder ses blessures.

Est-ce bien possible ? Pouvez-vous donc vous

dire que Dieu se donne ainsi à nous ? Messieurs, ne demandez pas à sonder les mystères de l'amour divin.

Dites-vous que si un Dieu pouvait seul accomplir de tels prodiges, il a dû le faire et il l'a fait.

Tombons donc à genoux, comme l'apôtre incrédule, pour nous écrier comme lui : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

O Christ ! votre présence ici est trop manifeste pour que nous ayons un instant d'hésitation.

De tout notre cœur, nous nous prosternons devant vous.

Et de tout notre cœur nous nous écrivons dans l'adoration la plus profonde : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

DERNIER APPEL AU DEVOIR PASCAL

Mes frères,

Il reste encore huit jours pour l'accomplissement du devoir pascal. On m'interrogera, on me demandera sans doute le chiffre des communions pascales dans ma paroisse. Je voudrais échapper à une pareille question. Vous soupçonnez sans doute le motif : c'est parce que je ne puis faire une réponse qui me plaise et qui vous honore. Il me serait agréable de pouvoir dire que tous mes paroissiens à qui cette grave obligation est imposée, s'en sont acquittés ; mais cette consolation m'est refusée. La loyauté me contraint d'avouer qu'il y a beaucoup trop d'abstentions.

Un nombre respectable de personnes ont fait leurs pâques, et je les en félicite. Après la moisson, il reste des épis à glaner, et j'espère bien voir à la table sainte, pendant cette semaine, plusieurs qui n'y sont pas encore venus. Hélas ! je ne puis me le dissimuler, j'aurai bien des absences à déplorer. Le malheur des temps, l'affaiblissement de la foi, le respect humain et bien d'autres causes ont ébranlé la fidélité aux habitudes chrétiennes. De nombreuses défections se sont produites parmi les jeunes gens et les hommes ; elles ne sont pas rares parmi les femmes ; il y en a même parmi les jeunes filles. Oui, parmi les jeunes filles, il s'en trouve qui se tiennent à l'écart. Elles ne viennent plus régulièrement à l'église ; elles ne se confessent plus ; elles ne communient plus ; elles vont autre part et elles font autre chose. Sont-elles meilleures ? Sont-elles plus dignes ? Sont-elles plus vertueuses ? Donnent-elles plus de satisfactions à leurs parents depuis qu'elles ont rompu avec les pratiques religieuses ? Faites vous-mêmes la réponse.

Mais alors, si les mères avaient le souci de la réputation de leurs filles, est-ce qu'elles ne devraient pas s'inquiéter, quand elles s'aperçoivent que leurs enfants ne fréquentent plus l'église ? O mères, qui ne voulez pas comprendre, je vous le dis encore : l'abandon par vos filles de l'église et des sacrements est un symptôme révélateur, c'est une indication qui devrait mettre en éveil votre sollicitude.

Comme vous le savez, la période pascale sera close dimanche prochain. J'adresse un dernier appel aux retardataires et je les conjure encore une fois de faire la sainte démarche qui leur est imposée. Je m'imagine que dans cette assemblée il en est que le respect humain, qu'une négligence invétérée, que des prétextes sans valeur arrêtent sur le chemin du devoir. Se décideront-ils à passer par dessus ces obstacles ? Céderont-ils enfin à la voix de Dieu, à la douce pression de sa grâce, aux réclamations de leur conscience ?

On a toujours pensé et on pensera toujours qu'on s'honore grandement en faisant son devoir. C'est donc une question d'honneur que je leur pose, et je la crois bien capable de les stimuler et de déterminer une virile résolution. Mais, dans l'accomplissement de ce devoir, il y a non seulement un grand honneur, il y a encore une incomparable joie. Je n'en veux qu'une preuve. Interrogez vos enfants que nous préparons à la première communion solennelle ; demandez à ces enfants qui ont suivi les exercices de la retraite et qui les ont couronnés par la réception du sacrement de pénitence, demandez-leur si après leur confession, après la parole qui effaçait leurs fautes, ils n'ont pas senti un indicible bien-être, une surnaturelle félicité ; vous-mêmes, mes frères, vous avez pu lire, sur leur visage rayonnant, la joie dont ils étaient pénétrés. Je ne vous veux donc point de mal, quand je vous invite à partager et à savourer cet inexprimable bonheur.

Mes frères, j'ai parlé, j'ai insisté, j'ai fait mon devoir de pasteur. Il ne me reste plus qu'à prier pour que Dieu vous inspire la résolution et vous donne la grâce de faire le vôtre. Ainsi soit-il !

APRÈS LES PÂQUES

Je voudrais, chers paroissiens, dire quelques mots à ceux qui ont fait leurs pâques, et même à ceux qui ne les ont pas faits.

**

Que dirai-je à ceux qui ont fait leurs pâques ?

D'abord un *affectueux merci*. Ils se sont montrés bons et dociles paroissiens ; ils ont répondu à nos appels pressants ; ils ont comblé les vœux de nos âmes sacerdotales. Nous,

vos prêtres, nous ne vivons que pour vous faire du bien ; si nous ne vous en faisons point, autant vaut que nous mourions.

Vous, chers paroissiens, vous pouvez avoir d'autres perspectives, d'autres préoccupations. Vous êtes heureux lorsque vos enfants se groupent autour de vous dans le respect, l'obéissance et l'affection. Vous êtes heureux lorsque votre commerce ou votre industrie prospèrent. Vous êtes heureux lorsque après avoir creusé, ensemencé et arrosé de vos sueurs le sillon, vous recueillez une moisson abondante. Notre famille, à nous, c'est notre chère paroisse ; nos affaires, c'est de gagner vos âmes à Jésus-Christ ; notre moisson, ce sont les fruits surnaturels que vos cœurs produisent sous l'influence de la grâce.

Un jour qu'on demandait à Cornélie, la grande Romaine, où étaient ses bijoux, ses trésors, elle appela ses enfants et dit : « Voilà mes trésors ! » Nos trésors à nous, ce sont vos âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Nous vous répèterons volontiers cette mystérieuse parole de nos saints livres : « Laissez-nous les âmes et emportez tout le reste ! » Notre seule ambition c'est d'avoir vos âmes et de les donner à Dieu pour votre bonheur et pour le nôtre.

Or vous êtes venus en grand nombre faire vos pâques. Non seulement nous n'avons pas à déplorer des défections, — s'il y en a, je les ignore, — mais nous avons constaté une sensible augmentation, quoique nous traversions des jours obscurcis par les nuages de l'impiété. Que Dieu soit béni, et merci à vous, chers et fidèles paroissiens.

A ce premier mot j'en ajoute un second : c'est que *je vous félicite*. Vous me direz peut-être que vous ne méritez pas mes félicitations puisque vous n'avez fait qu'accomplir votre devoir. Il me plaît cependant de vous féliciter parce que, à l'époque où nous vivons, il faut une certaine dose de courage, d'abnégation, de fière indépendance, j'allais dire d'héroïsme, pour faire son devoir. Vous avez fait vos pâques en affrontant les oppresseurs, les sectaires, les viveurs, les corrompus qui voudraient que tout le monde leur ressemblât, les renégats qui cachent mal la honte de leur apostasie sous le masque grimaçant de l'ironie, les badauds qui rient sans savoir pourquoi, la masse des pauvres indifférents, timides jusqu'à la lâcheté, qui, au fond, vous admirent et vous envient, mais n'osent pas vous imiter. Puisque nous sommes au siècle de la veulerie universelle, je vous félicite de vous être montrés simplement et bonnement ce que vous êtes : des chrétiens pratiquants.

Et je vous félicite en même temps de n'avoir pas foulé aux pieds vos intérêts les plus importants, qui sont évidemment vos intérêts éternels. Quoi qu'on en dise, l'homme et la

bête font deux. La bête a raison de tourner son regard et toutes ses préoccupations vers la terre, car la terre est tout pour elle. Mais l'homme a une autre attitude : il faut qu'il tourne son regard vers le ciel, il faut qu'il jette ses ardentes espérances vers l'éternité ; la terre et le temps ne peuvent suffire qu'à une âme déchue et bestialisée.

Eh bien ! en faisant vos pâques, vous avez élevé vos regards et vos espérances vers le ciel ; vous êtes sortis des préoccupations matérielles et temporelles qui absorbent tant de pauvres créatures humaines comparables, sous ce rapport, à de vils animaux, et vous avez soulevé un coin du voile qui nous cache les secrets et les trésors de l'éternité. Vous avez fait un acte très grand, très noble, très divin... voilà pourquoi je vous félicite.

Dans la balance de Dieu, il y a le plateau de la justice et celui de la bonté. En faisant vos pâques, vous avez chargé d'un poids considérable le plateau de la miséricorde. Si la mort venait à vous frapper brusquement — cela arrive, hélas ! — il nous resterait l'espoir que, devant le souverain Juge, la balance trébucherait du bon côté, en faveur de votre salut éternel.

A mes remerciements, à mes félicitations, il faut que je joigne *un conseil*. En faisant vos pâques, vous avez promis à Dieu de mener désormais une vie chrétienne. Tenez loyalement votre parole. Les promesses que vous faites aux hommes, à un voisin, à un ami, vous paraissent sacrées, car l'honnête homme n'a qu'une parole. Et les promesses que vous avez faites à Dieu, sont-elles moins sacrées ? Priez matin et soir, et autant que possible en famille ; assistez à la messe le dimanche et ne vous livrez pas ce jour-là à un travail coupable et nuisible ; évitez le blasphème ; observez la loi de l'abstinence ; ne lisez plus les mauvais livres et les mauvais journaux ; vivez en bonne intelligence autant que vous le pourrez avec vos parents et vos voisins ; élevez chrétiennement vos enfants ; remplissez tous vos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers vous-mêmes ; soyez de bons chrétiens et de bons citoyens ; en un mot, permettez à notre sainte religion de faire de vous ce qu'elle veut en faire : des âmes vertueuses, imprégnées de convictions profondes et de sentiments surnaturels. Vous ne serez peut-être pas tous des saints, et je ne me propose pas d'écrire à Rome pour qu'on vous canonise ; mais si vous êtes de bons, honnêtes et fervents chrétiens, je serai tranquille sur votre sort éternel et je me proclamerai le plus heureux des curés.

Et que dirai-je à ceux qui n'ont pas fait leurs pâques ?... Quelques mots seulement, car je suppose que leur courte dévotion ne leur

permet pas d'entendre une longue exhortation.

Je leur dirai que je les plains, que je les aime, que je les appelle, que je les attends ! Je leur affirmerai que les montagnes qui semblent se dresser devant eux et leur barrer le chemin sont de simples grains de sable. Je leur promettrai, s'ils reviennent généreusement à Dieu et à leur devoir, des joies et des émotions qui dépassent les joies et les émotions terrestres. J'ajouterai que nous serons heureux de leur retour comme le père de l'enfant prodigue fut heureux du retour de son malheureux fils. Et s'ils veulent revenir avant les pâques 1913, ils auront grandement raison ; car qui sait où nous serons en 1913 ?

Il y a deux moyens d'avoir la conscience tranquille : le premier, c'est de se tenir en paix avec Dieu ; et le second, c'est de s'étourdir, de se blaser, de s'endurcir. Vous comprenez, chers paroissiens, que le premier est seul digne d'un chrétien, et vous agirez en conséquence.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

I

LE SERVITEUR FIDÈLE

*Ecce fidelis servus et prudens
quem constituit Dominus super
familiam suam.*

Voilà le serviteur fidèle et prudent à qui le Seigneur a confié sa famille.

Mes frères,

Ces paroles de l'Esprit-Saint attestent les vertus de saint Joseph et le privilège extraordinaire par lequel Dieu a récompensé sa sainteté. C'est un bel éloge. Notre-Seigneur, dans une parabole, nous parle d'un serviteur qui a fait un bon usage des talents que son maître lui avait confiés : pour sa récompense, ce maître lui dit en le félicitant : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; puisque tu as été fidèle en des choses peu importantes, je te donnerai une puissance plus grande. *Euge, serve bone et fidelis... super multa te constituam.* »

Ce serviteur, c'est le chrétien fidèle à la grâce ; ce maître, c'est Dieu qui l'encourage et le récompense en multipliant ses faveurs, et qui lui dit enfin : « Entrez dans mon royaume, venez partager ma joie. *Intra in gaudium Domini tui.* »

Ces paroles sont bien consolantes, mes frères, et puissions-nous tous les mériter et les entendre au seuil de notre éternité ! Mais combien l'éloge qu'a mérité saint Joseph est plus beau ! Le Seigneur ne lui donne pas seulement une puissance plus grande, il lui donne une puissance unique, que nul autre saint n'a partagée : il l'établit sur sa propre famille. Quel adorable et touchant mystère ! Dieu avait donc

sa famille sur la terre ! Et le serviteur fidèle et prudent à qui le Seigneur a donné autorité sur elle, c'est saint Joseph. Entrons, mes frères, dans un si beau sujet, et, malgré notre impuissance à l'admirer autant qu'il le mérite, faisons quelques considérations sur la *grandeur de ce privilège* et sur la *sagesse de Dieu dans ce choix*.

I

D'abord, Dieu ne pouvait donner un plus grand témoignage de la sainteté de saint Joseph. Depuis quatre mille ans le Messie était annoncé et attendu ; il devait naître d'une Vierge ; le moment est enfin venu. Marie, la plus précieuse des créatures, le chef-d'œuvre des mains de Dieu, Marie dont la sainteté parfaite est digne de donner à la terre son Rédempteur, est en ce monde. Les anges la contemplant et la vénèrent comme leur reine, mais le monde ne la connaît pas ; il n'est pas digne encore de la connaître, et il est impossible qu'elle paraisse seule et comme abandonnée ; aux yeux des hommes, il lui faut un époux. Mais quel sera cet époux ? Y a-t-il parmi tous les hommes un homme digne d'un tel honneur ? assez saint, assez pur, assez discret ? ou, pour prendre les paroles de l'Esprit-Saint, « assez fidèle et assez prudent » pour mériter d'être l'époux de Marie ?

Oui, mes frères, cet homme, la divine Providence l'avait préparé ; Dieu, en créant Joseph, le destina pour époux à Marie ; il le forma pour elle, il le rendit digne d'elle. Or, un époux digne de Marie ne pouvait être qu'un époux semblable à elle en grâce et en sainteté. C'est une loi dictée par la nature que, dans une alliance, il faut de l'égalité entre les époux, et que, si l'égalité parfaite ne peut pas se trouver, il faut au moins de la proportion. Or, Dieu qui formait les nœuds de cette sainte alliance se serait-il écarté de cette loi ? Non, sa sagesse éternelle, sa gloire, son amour, y étaient intéressés ; pour l'épouse la plus parfaite et la plus digne, Dieu a formé le cœur le plus digne et le plus parfait.

Quel plus grand éloge peut-on faire d'un saint, que de dire que de tous les hommes il est celui qui a le plus approché de la sainteté de Marie, qu'il a partagé tous ses titres glorieux, que tout ce qui peut être dit à la louange de Marie rejaillit sur lui ? De même que Marie a été choisie entre toutes les femmes, on peut dire que Joseph a été choisi entre tous les hommes. Marie est la mère de Jésus, saint Joseph est appelé son père ; il ne partage pas seulement ses titres et son bonheur, il partage aussi ses pensées, sa sollicitude, ses fatigues, ses tristesses, dans le voyage à Jérusalem, dans l'étable de Bethléem, quand il faut fuir et s'exiler en Egypte, dans la vie laborieuse de Nazareth, partout en un mot, où nous le voyons auprès de Marie.

Oui, pas un sentiment n'a ému le cœur de Marie sans toucher aussi celui de saint Joseph ; pas une douleur n'a traversé le cœur de Marie, sans passer aussi par le cœur de saint Joseph. Il était là, le saint patriarche, au jour de la présentation de Notre-Seigneur au temple ; il était venu dans l'allégresse ainsi que Marie, présenter l'Enfant divin au temple ; mais quand il entendit la terrible prophétie du vieillard Siméon, pouvons-nous croire qu'il y resta indifférent ? quand il entendit qu'un glaive de douleur percerait le cœur auquel le sien était uni, pouvons-nous croire qu'il chercha à rompre ses liens de peur d'être atteint par la même blessure ? Non, mes frères, nous ne le supposons pas ; plus que jamais il fut heureux de souffrir avec Marie et pour Jésus ; nul doute que s'il avait encore été sur cette terre, nous le verrions avec Marie, debout au pied de la croix.

Mais saint Joseph n'a pas seulement reçu la mission de protéger Marie ; il n'est pas seulement, de tous les saints, celui qui a le plus égalé ses vertus et ses titres de gloire ; ce qui est plus auguste encore, il a reçu la mission de protéger Jésus, et de tous les saints il est celui qui a le plus vécu dans l'intimité du Dieu fait homme. Comment dire ici la profonde admiration que ce privilège doit nous inspirer pour saint Joseph ?

L'enfant a tant de charmes, il inspire un si tendre respect, une si douce sympathie, par ses grâces naïves, par sa faiblesse, par son innocence et surtout par les espérances dont il possède le germe ! Notre-Seigneur nous autorise à aimer les enfants ; il aimait de les voir autour de lui, il les a comparés aux anges, et dans sa vision céleste l'apôtre saint Jean les a vus autour de trône de l'Agneau, plus près même que les martyrs, sortis cependant des tortures tout empourprés de leur sang.

Or, un jour, il y eut sur la terre un enfant divin, l'Enfant-Dieu ; le Fils éternel, la Sagesse infinie s'était faite petit enfant, et choisit saint Joseph pour lui servir de père. Et ce nom de père, le plus vénérable qu'un homme puisse prononcer après celui de Dieu, ce nom que Notre-Seigneur ne devait qu'au Maître souverain du ciel, à cette personne divine que nous appelons Dieu le Père, Jésus le donnait à saint Joseph, il l'appelait son père ; et saint Joseph parlant au Messie, à la seconde personne divine, à Dieu, disait : « Mon fils. » Il pouvait s'approprier ces paroles de Dieu le Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Il avait pour lui un cœur de père, l'affection, la tendresse, la sollicitude, mais il avait aussi les droits, l'autorité : saint Jean Chrysostome remarque que partout dans l'Evangile Joseph paraît en père ; c'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors ; c'est lui que l'ange avertit de tous les périls de

l'enfant, c'est à lui qu'il annonce le temps du retour.

Et Notre-Seigneur avait pour lui tous les sentiments d'un fils pour son père ; Celui qui était le salut du monde s'était constitué son inférieur par la faiblesse, par l'inexpérience ; il s'était mis complètement entre ses mains dans les premiers jours de l'enfance ; plus tard, Celui qui venait apporter la loi au monde en référerait pour sa conduite à saint Joseph, il lui obéissait ; Celui qui méritait les adorations des anges et des hommes avait pour lui du respect et de la reconnaissance ; Celui enfin qui donne la fécondité à la terre et dont la Providence infinie nourrit les petits des oiseaux, acceptait son pain de chaque jour de la main de saint Joseph. O mystère, mystère ! pourrions-nous jamais assez admirer et la bonté de Dieu et la gloire dont il a comblé son serviteur, et la sainteté de saint Joseph digne d'être élevé à un si grand honneur ?

S'il nous était donné de pénétrer, ne fût-ce que quelques instants, dans l'intérieur de cette famille céleste, où se trouvent dans une si profonde humilité le roi et la reine des anges, quel spectacle touchant ! Nous verrions que saint Joseph est le chef de famille, c'est lui qui commande, qui donne les ordres pour le travail, pour le repos, pour la prière ! Encore une fois, mes frères, nous restons interdits et nous sentons notre impuissance même pour admirer cette dignité, ce privilège unique de saint Joseph. Saint Bernard va jusqu'à dire qu'il est associé au grand mystère de la Rédemption et qu'il est le coopérateur fidèle du Père éternel. Et les saints Pères et les théologiens qui ont parlé de saint Joseph, non seulement lui donnent une place à part parmi les saints, mais ils le mettent au-dessus de cet oracle de Notre-Seigneur en faveur de saint Jean-Baptiste : « *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista*. Parmi les enfants des hommes il n'en est pas de plus grand. » Cet oracle, disent-ils, ne renferme ni Marie ni Joseph dans son étendue, l'un et l'autre se trouvent élevés à un ordre bien supérieur à saint Jean et aux autres saints.

II

Et cependant, mes frères, il n'y a rien là pour la gloire du monde. Le monde regarde et s'étonne, peut-être même se scandalise, il ne voit qu'un pauvre et vulgaire artisan, un de ceux sur lesquels il est habitué de laisser tomber son dédain, même quand il les flatte par crainte ou par ambition ; mais nous, chrétiens, nous comprenons les desseins de Dieu et nous adorons sa sagesse et sa bonté dans le choix qu'il a fait de saint Joseph.

Dieu n'a pas cherché le protecteur de son Fils dans une grande ville. Et il y en avait alors de bien puissantes, de bien opulentes !

Non, il n'arrête même pas ses regards sur Jérusalem, mais sur une petite bourgade, inconnue, méprisée même, car on disait alors dans les environs : « Peut-il sortir rien de bon de Nazareth ? »

Dieu cherche-t-il aussi ce protecteur sur un trône, parmi les princes d'une famille puissante ? Choisira-t-il au moins un homme illustre ou par son génie, ou par ses connaissances, ou par sa supériorité dans les arts ? Non. Dans cette bourgade inconnue, il arrête son choix sur un homme inconnu. Mais enfin cet homme est dans l'aisance ? il pourra offrir à l'Enfant-Dieu un asile convenable selon le monde, suffire aux frais d'une bonne éducation, lui faire tenir son rang dans la société ? Non, chrétiens, non encore. Joseph est un ouvrier, un pauvre, un indigent, il n'a pour vivre que son état, et c'est un état grossier, qui ne demande aucune science, seulement un peu d'habitude et de la force corporelle. C'est là, oui, c'est là le saint dont la gloire est si grande qu'il a des autels dans le monde entier ; c'est là le choix de Dieu pour celui qu'il veut appeler son père. Il aurait pu choisir parmi les empereurs, les rois, les princes, les riches, les illustres de ce monde. Ah ! un homme aurait choisi ainsi, d'après l'extérieur, d'après les apparences ! Au moins la Sainte Vierge aurait été bien protégée ; l'Enfant-Dieu aurait tenu son rang ; il n'aurait pas eu à rougir de celui dont on le croyait le Fils ; l'éducation qu'il aurait reçue l'aurait mis à la hauteur de sa mission ! Oui, ainsi raisonnerait le monde, sans voir même qu'il y a là presque autant de contradictions ! Mais Dieu qui se plaît à confondre la sagesse du monde ne raisonne pas ainsi, et il choisit le pauvre charpentier Joseph, et son Fils éternel, Dieu, notre Dieu, mes frères, partage son pain et sa condition. Avant qu'il n'ait des disciples, et en dehors de ses disciples, on ne lui donnera pas d'autre nom que celui de Fils du charpentier.

Ouvriers, pauvres du monde entier, comment n'êtes-vous pas les meilleurs chrétiens ? Comment n'êtes-vous pas pénétrés jusqu'aux larmes devant cet enseignement ? Comment ne baisiez-vous pas le nom de Jésus partout où vous le voyez ? Comment ne le portiez-vous pas sur votre cœur ? N'est-ce pas là que se trouve pour vous la véritable joie, la consolation, le bonheur de votre condition ? Dieu, qui vous a faits pauvres, ne vous console-t-il pas par sa tendre sympathie, par son exemple ? S'il vous a donné le lot le plus dur, il n'en a pas voulu d'autre pour lui, et il l'a partagé avec vous.

Et toutefois, je vous vois en foule vous éloigner de Dieu pour suivre des hommes ; d'un Dieu qui s'est fait pauvre, pour des hommes qui se font riches à vos dépens, qui promet-

tent et ne tiennent pas ; d'un Dieu qui a partagé votre condition et vous offre de partager son royaume. Si dans le monde on vous dédaigne, lui, il vous préfère ; si, dans le monde, on regarde à l'éclat extérieur, lui il regarde au cœur, il considère les vertus, le reste est tellement secondaire à ses yeux que ce n'est rien.

Mais aussi, si dans le monde on vous dit : « Soyez mécontents, soyez envieux du bien d'autrui, révoltez-vous, vous ne serez heureux que si vous acquérez des honneurs et des richesses ! » discours trompeurs, conseils funestes, qui font le mal des hommes en leur faisant oublier leur salut éternel, et le mal des sociétés en y jetant la défiance et le désordre. Non, Dieu nous tient un tout autre langage, celui de la vérité et du bonheur ; il nous dit : « Soyez content de votre sort, vous le tenez de ma main ; si vous le trouvez pénible je n'ignore pas son poids ; supportez-le avec résignation, avec courage ; c'est dans la simplicité et la vigueur de vos vertus que vous trouverez le seul bonheur vrai, le seul assuré en ce monde et en l'autre. »

Oh ! que j'aime Dieu d'avoir choisi ce pauvre charpentier ! Que je suis reconnaissant à saint Joseph de m'avoir donné un exemple si utile dans la simplicité, la foi, l'humilité, avec laquelle il a accepté cette faveur ! Qu'a-t-il fait, en effet, quand il s'est vu l'objet d'une si haute distinction ? A-t-il pu s'égarer au point de croire que la fortune allait enfin entrer dans sa maison ? qu'il cesserait d'être obligé de travailler, de gagner péniblement son pain ? Non, mes frères ; il aurait été bien indigne de l'honneur que Dieu lui faisait s'il avait eu ces pensées de la terre, ces préoccupations vulgaires. Non, ce ne sont pas les richesses que Notre-Seigneur apporte ; ce n'est pas dans le repos et l'oisiveté qu'on peut le conserver ; pour être fidèle à sa grâce il faut se préparer à souffrir. Quand Jésus entre quelque part il y entre avec sa croix, il en fait part à tous ceux qu'il aime. Loin de soulager sa pauvreté, il l'augmente par sa présence. Loin de lui donner du repos, il l'oblige à quitter son atelier, sa patrie, et à fuir au loin dans un pays inconnu. Que d'objections auraient pu s'élever dans l'esprit de saint Joseph, s'il n'avait pas été si humble, si résigné, si courageux ! Quelles épreuves pour une foi superficielle, pour une vertu ordinaire ! Mais jamais il ne marque la moindre hésitation, jamais il ne fait entendre le moindre murmure. Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il est heureux de souffrir en la compagnie de Jésus et que toute la cause de son ennui c'est le péril de ce divin enfant qui lui est plus cher que lui-même ?

Et c'est pour cela que Dieu l'a tant aimé ! C'est pour cela que sa vie est si belle aux

yeux de Dieu, quoiqu'elle soit aux yeux des hommes la plus ordinaire, la plus semblable à celle du grand nombre. Les vocations d'apôtres, de martyrs, de docteurs sont rares ; apparemment elles ne sont pas la nôtre ; mais nous pouvons dire que tous, prêtres et fidèles, nous avons à recevoir Jésus, à le protéger, à le garder près de nous, dans le sanctuaire de notre cœur, dans le sanctuaire de notre famille. Le recevons-nous avec les sentiments de saint Joseph ? Le conservons-nous avec la même fidélité, le même amour, la même soumission ? Quelle belle place nous pourrions nous faire dans le cœur de Dieu, cela sans rien changer extérieurement à nos occupations, à nos habitudes de chaque jour, sans éclat, sans gloire aux yeux du monde, ignorés des hommes, mais non pas ignorés de Dieu !

Saint Joseph, obtenez-nous cette grâce. Si Dieu a eu pour vous une si tendre prédilection sur la terre, s'il vous a donné le droit de lui commander, vous avez conservé dans le ciel tout son amour, vos prières ont la plus grande puissance sur son cœur ; après Marie c'est vous surtout qu'il écoute. Prenez-nous donc sous votre protection ; obtenez à chacun de nous, dans la mission modeste que Dieu nous a donnée, ou dans celle qu'il nous donnera, cette humilité, cette foi si simple et si forte, cette soumission entière à la volonté de Dieu, afin qu'après avoir vécu comme vous, nous méritions de mourir comme vous entre les bras de Jésus et de Marie, pour aller recevoir la récompense que Dieu donne à tous ses bons et fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

II

SES VERTUS

Mes frères,

Parmi les saints que l'Eglise offre à notre dévotion, il en est un qui occupe une place à part : vous l'avez déjà nommé : c'est S. Joseph. En effet, pour remplir la grande mission qui lui a été confiée, il a dû être enrichi des vertus les plus précieuses.

I D'abord *l'esprit de prière* — Notre-Seigneur a consacré à la prière la plus grande partie de sa vie... Tout petit enfant il aimait à prier, et à mesure qu'il grandissait, il priait davantage. Or S. Joseph devait lui donner l'exemple ; non pas que, l'Enfant Jésus en eût besoin, étant notre modèle à tous ; mais dans l'ordre établi de Dieu, un père doit donner l'exemple à ses enfants. S. Joseph devait donc employer chaque jour de longs moments à la prière...

II. *La modestie*. — Beaucoup de parents ignorent ce qu'est la modestie, ou s'ils le savent, ils ne la pratiquent pas. Ils scandalisent souvent leurs enfants par des actions inconvenantes, des propos déplacés, qui laissent des

traces ineffaçables dans de jeunes imaginations... S. Joseph devant vivre en la compagnie de Notre-Seigneur la sainteté même, en la compagnie de la plus pure des Vierges, devait être d'une modestie incomparable...

III. *L'amour du travail.* — S. Joseph, quoique issu d'une famille royale, n'était pas riche. Il était obligé de travailler pour vivre et pour nourrir la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus confié à ses soins. Comme il devait craindre de les voir manquer du nécessaire! Donc il apportait au travail une grande assiduité et une grande ardeur...

IV. *Le service de Dieu.* — Le travail ne l'empêchait pas de vaquer au service de Dieu. Religieux observateur du *sabbat* ou du samedi qui était le jour de repos chez les Juifs, comme chez nous le dimanche, sa boutique était fermée ce jour-là. Du reste chez les Juifs personne ne travaillait : c'était une loi civile et religieuse... De plus il était exact à observer les trois fêtes nationales : Pâques, la Pentecôte et la fête des Tabernacles. L'Evangile nous apprend qu'il y conduisait l'Enfant Jésus dès qu'il fut en âge d'observer ces fêtes, c'est-à-dire dès qu'il eut douze ans. Pour célébrer ces fêtes il fallait que la Sainte Famille fit un long voyage, car on devait se rendre au temple de Jérusalem...

V. *Soumission à la volonté de Dieu.* — Nous autres, quand nous éprouvons une affliction, une peine, nous murmurons contre la Providence... On dirait vraiment que le bon Dieu nous doit tout et que nous ne lui devons rien... Le bon Dieu se conduit envers nous comme un père envers ses enfants. Il nous envoie des épreuves pour nous faire pratiquer la vertu, pour nous détacher de la terre qui n'est qu'un lieu de pèlerinage, pour nous faire acquérir des mérites... Considérons S. Joseph. Il est tranquille dans son atelier : il travaille avec ardeur ; et voilà qu'un beau jour il reçoit l'ordre de le quitter pour s'expatrier... Il faut qu'il mette en sûreté la vie de l'Enfant Jésus que le roi Hérode veut faire mourir. Et c'est un ange qui vient lui donner cet ordre de la part de Dieu, comme si Dieu lui-même ne pouvait protéger son Fils ; et il faut qu'il parte de suite, au milieu de la nuit, pour un pays inconnu... Quelle épreuve ! Qu'eussions-nous dit ? qu'eussions-nous fait, si nous avions été à sa place ?... S. Joseph se résigne et obéit courageusement : il connaît la volonté de Dieu : il n'en demande pas davantage...

VI. *L'amour de l'Enfant-Jésus.* — Il aimait l'Enfant-Jésus mille fois plus que s'il eût été son père selon la chair, mille fois plus que lui-même, il l'aimait comme son Dieu. Avec quelle tendresse il le portait sur ses bras et lui prodiguait tous ses soins ! avec quelle ardeur il travaillait pour le nourrir et lui procurer toutes les choses nécessaires à son en-

tretien !... Vous vous rappelez qu'un jour l'Enfant Jésus dans un voyage à Jérusalem échappa à sa surveillance... Quel chagrin quand il l'eut perdu, et ce chagrin dura trois longs jours, qui parurent des siècles !... Quelle joie quand il l'eut recouvré !...

**

S. Joseph a donc pratiqué dans un degré éminent les vertus les plus précieuses et qui nous conviennent à tous. C'est pour ce motif que l'Eglise nous l'a donné à tous pour patron et pour modèle, pour modèle sur la terre et pour avocat dans le ciel.

Adressons-nous donc à lui avec confiance dans toutes les circonstances de la vie. Il est tout-puissant sur le cœur de Notre-Seigneur ; il n'a qu'à lui rappeler ce qu'il a fait pour lui quand il était petit enfant pour être aussitôt exaucé... Les jeunes gens qui désirent faire un heureux mariage, les ouvriers, les pères et mères de famille doivent être heureux d'invoquer son patronage...

Il est surtout une grâce qui nous est nécessaire à tous : la grâce d'une bonne mort... Sa mort a été la plus heureuse qu'on ait vue... Eh bien ! prions-le de nous obtenir la grâce de recevoir les sacrements, avant notre mort, dans de bonnes dispositions, et nous serons en quelque sorte plus favorisés que lui. Il n'a reçu que des soins extérieurs, que des paroles de consolation, que des grâces de Notre-Seigneur. Celui qui reçoit la sainte Communion reçoit Notre-Seigneur lui-même. Quand nous l'aurons dans notre cœur, comment craindre la mort ? Il nous dira : « C'est moi qui suis le maître de la vie ; ne crains rien, je suis avec toi... » Oui, prions S. Joseph de nous obtenir la grâce de recevoir les derniers sacrements à l'heure de notre mort et le ciel s'ouvrira pour nous... Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XVIII

MARIE-MADELEINE OINT JÉSUS, AU MILIEU D'UN
BANQUET, CHEZ SIMON LE LÉPREUX

Écoutons d'abord le récit de l'Evangile¹ :

Le lendemain de l'arrivée de Jésus à Béthanie, c'était six jours avant la fête de Pâques, on offrit en son honneur un banquet dans la maison de Simon le lépreux. Lazare était au nombre des convives et Marthe avait réclamé l'honneur de servir.

On était à table quand, au milieu du festin, on vit entrer une femme portant, dans ses mains, un vase d'albâtre contenant une livre de nard, parfum très pur et de grand prix. C'était Marie-Madeleine. Elle brise, sans hésiter, le col du vase et en répand

¹ Jean, XII, 1 ; — Matth., XXVI, 6-13 ; — Marc, XIV, 3-9.

le contenu sur la tête de Jésus dont, ensuite, agenouillée, elle oint les pieds qu'elle essuie avec ses cheveux, pendant que la suave odeur du parfum embaume toute la maison.

Quelques disciples sont indignés intérieurement de la perte de ce parfum dont la vente eût pu procurer aux pauvres une aumône de plus de trois cents deniers. L'un d'eux, Judas Iscariote qui allait trahir Jésus, ne put s'empêcher de dire : « Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents deniers, et donné cet argent aux pauvres ? » Mais il parlait ainsi, non point par souci des pauvres, car il était voleur, et chargé de la bourse, il dérobaît ce qu'on y mettait.

Et Jésus de répondre : « Pourquoi molester cette femme ? Laissez-la, c'est une bonne action qu'elle a faite à mon égard, elle a gardé ce parfum pour ma sépulture. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voudrez, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. Je vous le dis, en vérité, dans le monde entier, partout où sera prêché cet Evangile, on racontera, à sa louange, ce qu'elle a fait. »

On pense que ce Simon de Béthanie qui avait prié Jésus de venir s'asseoir à sa table, portait le surnom de lépreux parce que Jésus l'avait guéri de la lèpre. Ce serait donc par reconnaissance qu'il aurait organisé un banquet à l'intention du Maître et de ses disciples. Mais si Marthe avait consenti à céder son droit de recevoir chez elle l'ami commun, elle s'était réservée la douce fonction de servir à table.

Heureux chrétiens, si nous savions comprendre et apprécier notre bonheur ! Comme Simon de Béthanie, nous avons été guéris par Jésus, non pas seulement une fois, mais souvent, de la lèpre hideuse du péché, lèpre de l'âme, bien plus terrible que celle du corps. Pour lui témoigner notre reconnaissance, nous pouvons, à notre tour, goûter le bonheur d'offrir un banquet au divin Maître, de le recevoir à notre table, ou plutôt de nous asseoir à la sienne. Si notre foi était vive et reconnaissante, comme celle du miraculé de Béthanie, nous ferions de Jésus notre hôte quotidien dans le banquet de la sainte communion ; nous l'inviterions à venir chaque jour, ou du moins fréquemment, recevoir en notre âme guérie, purifiée, les hommages de notre foi, de notre amour et de notre reconnaissance.

Ainsi que Marthe, nous nous réserverions le bonheur, selon nos ressources, de le servir, c'est-à-dire de nous occuper de tout ce qui le touche de plus près : l'église, l'autel, ses ministres, ses disciples, les enfants, les pauvres.

A ce festin mystérieux de l'âme avec Jésus, qu'il est doux d'imiter la conduite de Madeleine chez Simon ! Animée d'un double sentiment de reconnaissance et d'amour, la pécheresse pardonnée s'était demandé comment elle pourrait exprimer ce sentiment. Elle était si heureuse depuis sa réhabilitation ! Non, rien ne lui coûtait : elle possédait un vase d'al-

bâtre, rempli d'un parfum exquis. Peut-être le réservait-elle pour embaumer Jésus, à son prochain décès qu'elle lui avait entendu annoncer. Pourquoi attendre ? Son amour surnaturel pour Jésus est impatient, il a besoin de réparer, encore une fois, les égarements de son passé. Afin de bien montrer le peu de cas qu'elle fait désormais des vanités mondaines, elle brise l'urne gracieuse et, aux yeux des convives surpris, étonnés, de la main qui, tant de fois, avait versé aux invités du crime des parfums séducteurs, elle répand tout le contenu du vase, d'abord sur la tête de Jésus qu'elle contemple dans une tendre adoration. Puis, « comme étonnée de sa hardiesse, écrit un pieux auteur¹, tout à coup elle s'arrête. Si elle ne se croit plus indigne de toucher, aujourd'hui, la tête du divin Maître, c'est qu'autrefois elle a eu l'heureuse pensée de baiser ses pieds. Le passé revit tout entier, avec ses émotions sublimes, dans l'inspiration du présent. C'était au milieu d'un festin comme celui-ci qu'elle fut pardonnée : elle tombe à genoux et veut renouveler la scène émouvante d'où date sa justification et dont le souvenir est resté ineffaçable en son esprit et surtout dans son cœur. »

Le premier acte d'adoration n'a pas épuisé tout le parfum, du reste elle arrose les pieds de Jésus. Rien n'en sera réservé, afin de mieux témoigner que toute son âme s'est donnée aussi à son Maître, depuis l'heureux jour de son pardon. Mais il semble à Madeleine qu'il manque encore quelque chose à son hommage : elle incline plus profondément la tête, délie les tresses soyeuses de sa belle chevelure comme pour flétrir, une fois de plus, ses anciennes faiblesses, et essuie pieusement les pieds bénis, humides du nard précieux.

Que voilà bien l'image de ce qu'éprouve une âme, au jour d'une communion fervente, quand elle possède en son cœur Jésus, le Jésus de Béthanie et de Madeleine ! Sa foi, sa reconnaissance et son amour débordent. Elle aussi se demande, dans l'enthousiasme de sa ferveur, ce qu'elle pourrait bien offrir à son adorable visiteur, afin de lui prouver mieux sa gratitude et son amour. Elle aussi brise aussitôt le vase fragile de ses préférences, de ses affections, de ses desirs. Elle les place sur le cœur du divin Maître afin de les purifier plus encore et de les sanctifier. Elle les dépose, comme son plus cher trésor, aux pieds du Sauveur qu'elle essuie, ainsi que Marie, de la chevelure qui fait son plus bel ornement, c'est-à-dire de sa foi filiale, de sa pureté, de son amour et de sa reconnaissance pour les pardons du passé et pour les grâces du présent.

Qu'elle est heureuse aux pieds de Jésus ! Les âmes ferventes le savent pour l'avoir goûté.

¹ Vie de Jésus, par Mgr Le Camus.

Délicieux banquet où le cœur retrouve les joies et le bonheur de celui de Béthanie, qui ne voudrait s'y asseoir en imitant Marie-Madeleine ?

Chose étrange ! Au lieu de l'approbation que Marie avait le droit d'attendre de la part des apôtres en honorant ainsi leur Maître, c'est une critique, un blâme qu'elle recueille. Sans doute, sa conduite n'avait eu, d'aucune façon, le mobile humain de s'attirer des louanges ; rien n'était plus désintéressé que son intention. Néanmoins, ces reproches amers qu'elle entend murmurer autour d'elle, doivent lui ser- rer le cœur. Elle ne le fit point paraître et, heureuse de l'assentiment du bien-aimé Maître qui la laissait faire, tout à son bonheur, elle reste à ses genoux, le contemplant dans une sorte d'extase.

Il ne faudra donc pas vous étonner, âmes pieuses, si vos pratiques de piété, les plus désintéressées et les plus saintes, rencontrent des critiques et des détracteurs. Je ne parle pas des gens du monde, qui ne connaissent rien des choses de la piété ; mais peut-être, jusque dans les rangs de ceux qui devraient être les premiers à vous encourager se trouve- ra-t-il des esprits étroits, terre à terre, pour vous blâmer. Eux aussi rediront la parole des apôtres et de Judas : *Ut quid perditio hæc* ? A quoi bon cette perte ? Perte d'argent, distribué en aumônes, en bonnes œuvres, pour la parure des autels et de l'église, pour les associations pieuses et les œuvres d'apostolat, comme l'Œuvre du Denier du culte, des Séminaires, de la Propagation de la foi, de la Sainte Enfance, des Ecoles chrétiennes.

Ut quid perditio hæc ? diront ceux qui vous entourent, ne vaudrait-il pas mieux donner tout cela aux pauvres, si nombreux ?

Ut quid perditio hæc ? A quoi bon ces pertes de temps passé à entendre la messe, chaque jour, à se rendre encore à l'église, l'après-midi, pour y visiter Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, ou pour se confesser et se préparer à la communion ? *Ut quid perditio hæc* ? A quoi bon ces pertes de temps employé à des lectures pieuses, à la récitation du chapelet ? Que sais-je ?

Ah ! si vous consacriez une heure ou deux, le matin, à un repos paresseux et amollissant ; une heure ou deux dans la soirée, à des visites futiles où la charité est si souvent blessée, le prochain déchiré, parfois calomnié ; une heure, une soirée, une partie des nuits, à la lecture de livres plus ou moins moraux, de revues de mode, de journaux à feuillets plus ou moins malsains, bien peu vous diraient : *« Ut quid perditio hæc ? »* Il vaudrait mieux employer ces heures à des occupations sérieuses, utiles, charitables ; ou du moins en consacrer quelques parcelles à honorer votre Dieu, à le recevoir, à le visiter, à travailler au salut de votre âme et de celle de vos proches. »

Ames pieuses, laissez vos détracteurs vous blâmer, murmurer. Versez, versez souvent sur la tête de Jésus le parfum de vos communions et de vos prières ; sur ses pieds, celui de votre repentir, de votre reconnaissance et de votre amour ! De votre générosité, de votre dévouement à Jésus, et de votre piété, se répandra un parfum d'édification et de bon exemple qui embaumera votre paroisse, votre entourage et votre famille, comme le parfum de Marie, sœur de Marthe, embauma la maison de Simon. A ceux qui oseraient vous redire : *Ut quid perditio hæc* ? A quoi bon cette perte ? vous répondrez, la paix au cœur, le sourire aux lèvres, les regards fixés sur Jésus : « Ce n'est pas une perte pour moi, mais un gain ; cela me sert à plaire à mon Dieu et à gagner le ciel. »

PANÉGYRIQUE DE S. VINCENT FERRIER

(5 avril)

LE MISSIONNAIRE

Clama, ne cesses ; quasi tuba exalta vocem tuam et annuntia populo meo scelera eorum.

Que ta voix s'élève sans cesse et qu'elle résonne comme une trompette pour reprocher à mon peuple ses péchés. (Is., Lxvii, 1).

Mes frères,

Ces paroles de l'office de S. Vincent Ferrier expriment bien le caractère de sa mission apostolique. Comme le précurseur du Messie, S. Jean-Baptiste, il fut une voix, une voix puissante qui retentit à travers la chrétienté presque tout entière. Pendant quarante ans, cet infatigable missionnaire évangélisa l'Espagne, les îles de Majorque et de Sardaigne, l'Italie, les Pays-Bas et toute la France, depuis Carcassonne jusqu'à Morlaix, depuis les marches de Lorraine jusqu'aux plages les plus reculées de la Bretagne.

Comme S. Jean-Baptiste, il fut aussi une voix sévère qui reprit durement les pécheurs, disant la vérité à tous sans acception de personnes et faisant trembler les grands et les petits sous la menace des jugements de Dieu. Pendant qu'il était gravement malade à Avignon où résidait le pape Benoît XIII, le Christ lui apparut et lui ordonna d'annoncer au monde l'approche du jugement. Il s'acquitta fidèlement de sa mission. La crainte de l'enfer fut le principal moyen qu'il mit en œuvre pour remuer les âmes et y jeter ce trouble salutaire, prélude des conversions durables.

On vous a souvent parlé, mes frères, de la vie, des vertus et des miracles de votre saint patron. Le texte que j'ai choisi m'engage à considérer en lui surtout le missionnaire. Je me bornerai donc à composer, au moyen de traits pris çà et là dans ses biographies, un

tableau de ses dernières prédications et de vous en indiquer sommairement les surprenants résultats.

I

Quand S. Vincent Ferrier arrivait dans une ville pour y prêcher une mission, au premier bruit de son approche, toute la population se portait à sa rencontre. Le peuple, les magistrats, les seigneurs et le clergé, tous s'empresaient à l'envi. On faisait halte à quelque distance de la ville, et l'on ne tardait pas à apercevoir le saint, vêtu d'une cape noire sur sa robe blanche de Dominicain et monté sur un petit âne. Depuis qu'il avait été atteint d'un ulcère à la jambe, il ne pouvait voyager à pied et se servait de cet humble équipage qui excitait parfois la risée des mauvais plaisants de l'époque. Venaient après lui quelques Frères prêcheurs, ses auxiliaires dans les missions ; sa chapelle, c'est-à-dire un groupe de chantes pour répondre la messe ; et enfin la foule de ses disciples qui, enthousiasmés par son éloquence et ses miracles, ne pouvaient se séparer de lui et le suivaient dans toutes ses pérégrinations.

La procession s'organisait, et, au chant des cantiques, les cloches sonnait à toute volée, le saint franchissait les portes de la ville. A le voir acclamé par la foule, on se rappelait involontairement le Christ faisant son entrée triomphale à Jérusalem, monté lui aussi sur une ânesse.

La première visite de Vincent Ferrier était pour la maison de Dieu. Il se rendait à l'église, et là, prosterné devant l'autel, il s'humiliait de l'ovation qu'il venait de recevoir et recommandait, avec des prières instantes, le succès de sa mission.

Jamais le saint n'acceptait l'hospitalité des seigneurs et des évêques. S'il y avait dans la ville un couvent de son Ordre, c'est là qu'il descendait. Dans le cas contraire, il se logeait chez un simple particulier, si pauvre fût-il. Il n'avait souvent pour gîte qu'un humble réduit dont la nudité austère lui rappelait la cellule de son couvent.

Le lendemain, dès l'aube, les prédications commençaient. Aucune église n'étant assez vaste pour contenir la foule des fidèles qui affluaient de quatre ou cinq lieues à la ronde, elles avaient lieu d'ordinaire sur la place publique. On y dressait un échafaud surmonté d'un autel et orné de draperies multicolores. Devant cette estrade se massait la foule, les hommes séparés des femmes par une corde tendue. D'autres auditeurs prenaient place aux fenêtres et sur les toits des maisons, sur les remparts et les tours de l'enceinte fortifiée. Le reste de la ville était silencieux comme un désert. Pendant toute la durée de la mission, les boutiques étaient fermées, les tribunaux vaquaient, les écoles étaient licenciées. On ne

laissait dans les maisons que les enfants nouveau-nés sous la garde de leurs bons anges. Tous ceux qui étaient capables de marcher se rassemblaient sur la place publique ; les malades eux-mêmes s'y faisaient porter sur des grabats.

A l'heure fixée, le saint apparaissait, escorté de sa suite. Le visage décharné et raviné, le corps usé par les fatigues et les macérations, il cheminait péniblement, appuyé sur un bâton en forme de croix. Sur son passage se pressaient les malades et les infirmes, jetant des cris pitoyables et s'efforçant de toucher le bord de sa robe. Le saint les bénissait, faisait sur eux le signe de la croix, récitait sur les fiévreux une oraison latine qui nous a été conservée et en renvoyait un grand nombre guéris.

Soutenu par ses compagnons, le vieux missionnaire menait les degrés de l'estrade ; et se revêtant des ornements sacerdotaux, il commençait la messe qu'il avait accoutumé de chanter tous les jours. Alors on assistait à une véritable transfiguration de sa personne. La taille voûtée se redressait, le visage s'illuminait graduellement et la voix, devenue pleine et sonore, remplissait toute l'étendue de la place.

La messe achevée, le sermon commençait. Ce n'était pas une de ces petites instructions de vingt minutes que plus d'un auditoire d'aujourd'hui trouve encore trop longues. Il durait deux, trois et jusqu'à six heures. Pendant tout ce temps, les assistants, ravis et comme hors d'eux-mêmes, restaient là sous la pluie et la neige, insoucieux du froid et de la fatigue.

Malgré la longue durée de sa prédication, la voix du saint missionnaire se maintenait forte et vibrante. Son auditoire comprenait parfois quarante ou cinquante mille personnes ; cependant, au dire des témoins, on ne perdait aucune de ses paroles, et ceux qui se trouvaient aux derniers rangs l'entendaient aussi distinctement que s'ils avaient été placés près de lui.

Ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans cette prédication, c'est qu'elle était une Pentecôte perpétuelle. L'auditoire de saint Vincent était très mêlé. Il comprenait parfois des Français, des Bas-Bretons, des Anglais qui occupaient alors une grande partie de la France, des Flamands qui étaient venus là pour leur commerce. Quant au saint, il s'exprimait en catalan, l'idiome de Valence, sa patrie ; c'était du reste, avec le latin, la seule langue qu'il connût. Or, chose qui nous paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par une foule de témoins, tous les assistants le comprenaient ; tous auraient pu dire comme les témoins du miracle de la Pentecôte : « Nous sommes ici des représentants de toute nation qui est sous le ciel, comment se fait-il que nous l'enten-

dions, chacun dans notre langue, célébrer la gloire de Dieu ? »

Quant à la forme de la prédication de saint Vincent, elle était extraordinairement vivante. Les résumés qui nous restent de ses sermons ne nous en donnent qu'une pâle idée. Ce ne sont que des canevas, divisés et subdivisés scolastiquement, à la manière de l'époque. Mais l'éloquence du saint savait animer ces squelettes de discours. Rien de froid ni de didactique dans sa parole. C'étaient tantôt des portraits et des allusions transparentes, tantôt des dialogues entre lui et un personnage imaginaire, tantôt des récits dramatiques qui captivaient l'auditoire, d'autres fois des trivialités que notre délicatesse supporterait à peine.

Ce que les assistants remarquaient encore en saint Vincent Ferrier, c'était le don de pénétration et, pour ainsi dire, de double vue. Encore qu'il passât sans cesse d'un pays à l'autre, il s'adaptait merveilleusement bien à son auditoire. Il semblait avoir une connaissance précise et minutieuse de tous ses défauts. Chacun se reconnaissait dans le portrait si fidèle qui en était tracé. Chacun avait le sentiment que le saint ne parlait que pour lui seul, et il tremblait devant lui comme s'il l'eût foudroyé du regard et désigné du geste.

Le sujet le plus habituel des sermons de saint Vincent Ferrier, ce sont les fins dernières. Une statue de l'époque le représente avec une banderole qui lui sort des lèvres, et sur cette banderole se lit l'inscription suivante : « Craignez Dieu et rendez-lui gloire, car elle approche, l'heure de son jugement. »

Il fut en effet parmi les peuples l'ange annonciateur du jugement. Il leur inspira cette crainte du Seigneur qui est le commencement du repentir et de la sagesse. L'histoire a gardé le souvenir d'un de ses derniers sermons où il prit pour texte ces paroles de l'Evangile : « *Colligite fragmenta, ne pereant*. Recueillez les débris, de peur qu'ils ne se perdent. » Le saint missionnaire en fit une application saisissante : « Ma dernière heure approche ; bientôt je ne serai plus parmi vous. Recueillez donc jusqu'aux moindres miettes de la parole de Dieu. Vous ne tarderez pas à paraître vous-mêmes devant votre Juge. Pendant qu'il en est temps encore, faites pénitence ; mettez ordre à vos affaires et opérez votre salut avec crainte et tremblement. »

La prédication du zélé missionnaire se prolongeait d'ordinaire pendant toute la matinée. Dans l'après-midi, sans donner à son corps aucune relâche, il se remettait à l'œuvre. Il allait prêcher dans les couvents et les communautés cloîtrées, si nombreuses à cette époque. Il réunissait les petits enfants, ces préférés du divin Maître ; il leur apprenait à faire le signe de la croix et leur enseignait les éléments du catéchisme. Retiré dans sa maison, il prolon-

geait sa veille bien avant dans la nuit ; et par ses prières, par ses austérités, il travaillait encore, même dans la solitude de sa cellule, au succès de la mission.

II

Faut-il s'étonner après cela des résultats prodigieux qu'il a obtenus ? Thaumaturge incomparable, prédicateur populaire de premier ordre, il fut aussi un grand réformateur.

Hélas ! même en ce siècle de foi, il y avait bien des abus à déplorer. C'était l'époque de la guerre de Cent ans, et notre pays souffrait de toutes les misères matérielles et morales qu'une longue guerre entraîne à sa suite. C'était aussi l'époque du schisme d'Occident. La chrétienté se partageait entre deux obédiences. Du Pape de Rome ou du Pape d'Avignon, lequel était le vrai représentant de Dieu ? Les fidèles se le demandaient avec angoisse. De jour en jour le clergé sentait faiblir son ascendant, car au nom de qui pouvait-il imposer des lois et commander l'obéissance ? Il avait toujours à craindre de voir un diocèse ou même une nation tout entière se soustraire à son autorité en passant d'une obéissance à l'autre.

À la faveur du schisme, de graves désordres s'étaient introduits parmi les fidèles. L'ignorance était générale. Au cours de ses missions, saint Vincent Ferrier rencontra quantité de grandes personnes qui ne savaient même pas leur *Pater*. Le jour du Seigneur n'était pas respecté. Beaucoup de marchés se tenaient le dimanche et, ce qui nous paraîtrait révoltant aujourd'hui, ils avaient lieu jusque dans les églises, sacrilègement transformées en halles. Joignez à cela une profonde corruption des mœurs, et vous aurez quelque idée de la réforme entreprise par saint Vincent Ferrier.

Sans se laisser effrayer par l'immensité de la besogne, le courageux apôtre se mit résolument à l'œuvre, et ses efforts, secondés par la grâce, furent couronnés de succès. Dans toutes les villes et bourgades où il passa, il ranima la foi et la piété. Il proscrivit les danses lascives, fit fermer les maisons de jeu, décida les pécheurs publics à cesser et à réparer leurs scandales. Il avait un don spécial pour raccorder les ennemis les plus irréconciliables. Il s'interposait entre eux, leur faisait voir combien leur conduite était contraire à l'esprit évangélique et les jetait repentants dans les bras l'un de l'autre. Ces réconciliations se faisaient en public, sous la foi du serment, et acte en était pris par un notaire.

La transformation opérée par saint Vincent Ferrier était si prompte et si radicale que les témoins la comparent à une création. Grâce à lui, les âmes étaient renouvelées, la société changeait d'aspect et revenait à la ferveur des premières communautés chrétiennes. Pour manifester aux yeux cet amendement des

mœurs, de nouveaux sanctuaires s'élevèrent de toutes parts, et, comme aux plus beaux temps du moyen âge, la France se revêtit de la robe blanche des églises.

Ce ne fut pas là une ferveur passagère, une flamme d'enthousiasme vite éteinte. Trente ans après la mort du saint, au cours du procès de sa canonisation, les témoins déclarent que sa mémoire est toujours vivante et que ses enseignements sont loin d'être oubliés. La forte impulsion qu'il communiqua aux populations chrétiennes, devait se propager longtemps encore. Il est à remarquer que les pays évangélisés par saint Vincent n'ont été qu'effleurés par l'hérésie protestante. Ils sont demeurés inébranlablement fidèles à l'Eglise romaine, comme si le renouveau d'esprit chrétien provoqué par son apostolat les avait immunisés contre tout germe d'erreur et de défection.

**

Nous avons vu, mes frères, que c'est surtout par la prédication des fins dernières que saint Vincent réussit dans son œuvre de convertisseur et de réformateur. Rappeler fréquemment aux hommes les grandes vérités du salut, tel est en effet le meilleur moyen de les faire rentrer en eux-mêmes et changer de vie. Une longue expérience nous l'atteste : les retraites et les missions qui font le plus de bien sont celles où l'on a insisté avec le plus de force sur ces vérités amères mais salubres.

Hélas ! les chrétiens d'aujourd'hui sont trop délicats ou trop faibles pour supporter ce mâle enseignement. Ils veulent qu'on les amuse et qu'on les flatte. Il leur faut le lait des enfants, et non la nourriture des forts. Il y a chez nous plus d'une chaire où le prédicateur n'ose aborder certains sujets. S'il se risquait à parler de la mort et surtout de l'enfer, on ne viendrait pas l'entendre : cela donnerait des impressions trop vives, cela troublerait le sommeil.

Disons plutôt que cela troublerait les consciences engourdis dans une sécurité trompeuse : cela leur donnerait l'alarme, et c'est ce qu'on veut éviter à tout prix. Plutôt se bercer d'illusions et s'aveugler volontairement que de sentir l'aiguillon douloureux du remords !

Pour vous, mes frères, vous ne serez pas du nombre de ces chrétiens qui, préférant un repos illusoire à leur salut éternel, rejettent loin d'eux les remèdes nécessaires. Vous souffrirez qu'on vous parle souvent du jugement de Dieu, tout proche pour chacun de nous ; et loin d'en vouloir au prédicateur d'inquiéter ainsi votre conscience, vous l'en bénirez, comme on bénit la main rude mais bonne d'un chirurgien qui ne blesse que pour guérir. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DE PONTMAIN

II

LE CHATIMENT

I

Les quarante ans sont écoulés qui ont été annoncés à la Sœur Catherine Labouré. La France s'est-elle repentie ? Est-elle plus chrétienne ? Le blasphème et la violation du dimanche dont s'est plainte la Vierge de la Sallette ont-ils disparu ou même diminué d'intensité ?

Sans doute il y a eu de louables initiatives individuelles, plusieurs ont entendu la voix divine, les environs de Corps notamment se sont transformés et les églises y sont remarquablement fréquentées, mais la nation ne s'est pas réveillée. Pas d'élan général, pas de mouvement moral profond, qui la soulève et la dirige vers Dieu.

Paris a célébré et couvert d'honneurs le blasphémateur du Christ ; la grande cité s'est associée à ses railleries impies et elle a donné le spectacle scandaleux d'immenses travaux commencés, continués, achevés le dimanche. C'est une fièvre d'incrédulité, une ardeur sacrilège pour le travail défendu, sans parler d'une licence inouïe de mœurs et de livres. Enfin l'Empereur Napoléon III s'est attaqué au vicar du Christ. Sans Pilate les Juifs n'auraient pas crucifié Jésus ; sans l'Empereur l'Italie n'aurait pas dépossédé le Pape de ses Etats.

La mesure est pleine, les crimes de la France crient vers le ciel. Dieu va la frapper. Il la frappera surtout le dimanche, et quand les Piémontais se dirigent vers Rome avec leurs canons, pour la prendre de force, c'est à nous qu'il rendra coup pour coup.

La Sainte Vierge ne peut plus retenir le bras lourd et pesant de son fils.

C'est le dimanche 7 août que Paris apprend la défaite de Reischoffen. Le dimanche 14 août l'armée française réunie près de Metz commence sa retraite désastreuse sur Verdun, dans l'espoir de couper aux Prussiens la route de Paris. Le dimanche 4 septembre, après des défaites inouïes, Paris apprend la capitulation de Sedan. Strasbourg se rend le dimanche 2 octobre. Le dimanche 30 octobre M. Thiers annonce comme certaines la prise de Metz et la reprise du Bourget par l'ennemi. Le dimanche 27 novembre, capitulation de La Fère et bataille d'Amiens. Le dimanche 4 décembre le prince Frédéric-Charles entre à Orléans ; le dimanche 29 janvier, le drapeau allemand est arboré sur le mont Valérien ; le dimanche 26 février, sont signés les préliminaires de la paix obtenue au prix de désastres incroyables, de la cession de deux provinces et de cinq milliards.

« Dimanche, terrible dimanche ! s'écrie l'his-

torien de Pontmain, que de murailles en France, que de monuments construits le dimanche ont été couverts le dimanche par les dépêches fatales!... Le mépris du jour du Seigneur, source de tous les mépris, principe de toutes les apostasies, voilà le crime national par excellence!...

Pendant ce temps nous faisons l'œuvre impie de la Révolution en Italie, en rappelant de Rome les quelques troupes françaises qui la défendaient, et que jamais n'eût osé attaquer Victor-Emmanuel.

Le 4 août, on annonce officiellement que nos soldats vont quitter Rome : défaite de Vissembourg. Le 6, le général Dumont s'embarque pour la France : le Maréchal de Mac-Mahon est écrasé à Reischoffen. Le 7, nos 4.000 soldats quittent la Ville Eternelle : les Prussiens nous font 4.000 prisonniers. Le 16 septembre, les Italiens s'emparent de Civita Vecchia, et les Prussiens s'emparent de Versailles. Le 19, Rome est investie par l'armée de Victor-Emmanuel, et Paris est cerné par 300.000 Allemands. Le 20, les canons italiens ouvrent la brèche de la Porta Pia qui permet à la Révolution de s'installer à Rome : les canons prussiens commencent à bombarder les environs de Paris et brûlent le palais de Saint-Cloud. Le 28, le général italien commande en maître à Rome, et Strasbourg tombe sous la domination allemande, avec 17.000 prisonniers.

Le 22 octobre, notre ambassadeur félicite Victor-Emmanuel d'avoir triomphé de Rome : Saint-Quentin capitule. Le 23 janvier 1871, Victor-Emmanuel fait son entrée solennelle à Rome et va s'installer au Quirinal où il ne durera guère : le même jour, le roi de Prusse Guillaume, qui s'est fait déclarer Empereur d'Allemagne, vient s'établir à Versailles au palais de Louis XIV où il attendra orgueilleusement que l'avocat Jules Favre vienne en pleurant recevoir les dures conditions de la capitulation de Paris.

Enfin le 1^{er} février, quand la Chambre italienne déclare que la prise de Rome est un fait accompli, l'armée de Bourbaki se jette dans la Suisse, et la perte de l'Alsace-Lorraine est un autre fait accompli.

Qui ne reconnaîtrait l'éloquence de ces dates et leur signification terrible ? Que de choses la Providence a effacées pour y écrire nos hontes et notre châtimement !

Les éléments eux-mêmes se tournent contre nous et favorisent l'ennemi. Pendant tout le mois de septembre et la première quinzaine d'octobre, il règne un temps exceptionnellement favorable. C'est que l'armée prussienne marche sur Paris et y établit ses travaux de siège. De même dès la fin de janvier la saison devient clémente, pour que les Allemands s'en retournent dans leur pays. Chaque fois qu'ils

se mettent en marche, il semble que la température s'applique à leur être propice, tandis que nos mouvements sont contrariés par la pluie ou le froid. Le froid nous est fatal à Orléans, à Loigny, au Mans, et c'est par la plus rude neige que l'armée de l'Est, commandée par Bourbaki, est refoulée sur la Suisse. A peine l'armistice est-il décidé que la saison devient printanière.

M. de Freycinet qui a fait ces remarques ajoute : « Oui, un ensemble de coïncidences malheureuses s'est joint à la faiblesse organique de la France pour déjouer tous ses efforts. Et cet ensemble a été tel que véritablement, quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques, une sorte d'expiation de fautes nationales, ou le dur aiguillon pour un mouvement nécessaire.

« En présence de si prodigieuses infortunes on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : *Digitus Dei est hic*¹. »

Cette pensée sur laquelle glisse l'âme de M. de Freycinet s'impose à l'empereur Guillaume qui écrit à la reine Augusta : « Je m'incline devant Dieu qui seul nous a élus, moi, mon armée, mes alliés, pour exécuter ce qui vient d'être fait et nous a choisis comme instruments de sa volonté. Ce n'est qu'ainsi que je puis comprendre cette œuvre. »

Il a conscience d'avoir été l'instrument du châtimement.

II

Cependant la France catholique espère contre toute espérance, elle compte sur l'armée de l'Ouest, sur les Bretons qui se battent avec la bravoure et la foi de leurs aïeux. Mais nos défaites, loin d'éclairer ceux qui dirigent le pays, les aveuglent et les endurent. M. de Kératry réunit 35.000 Bretons au camp de Conlie et leur adresse cette proclamation : « Que les cœurs faibles restent en arrière, que les vrais Bretons marchent en avant, que votre seul cri de ralliement soit : *Dieu et Patrie* ! » Pour les punir d'afficher ainsi leur croyance en Dieu, Gambetta défend qu'on leur remette des fusils perfectionnés et des cartouches : « Vos mobilisés peuvent bien se contenter de fusils à piston, » dit-il à leur chef, qui donne aussitôt sa démission.

L'armée de Bretagne est perdue.

La première armée de la Loire, commandée par d'Aurelle de Paladines, remporte cependant la victoire de Coulmiers, mais c'est une victoire sans lendemain, parce que l'incapacité civile a voulu diriger les mouvements et ordonné la bataille alors que le général des Paladines n'était pas prêt pour apporter main forte à d'Aurelle. Celui-ci est destitué pour avoir abandonné Orléans en reculant devant des forces supérieures.

¹ Notre-Dame de Pontmain, par M. Louis Colin, p. 80-85.

¹ M. de Freycinet, *La Guerre en province*.

Comment délivrer Paris quand les Allemands chassent notre armée devant eux pour la jeter dans l'Océan ?

Le 2 décembre, à Loigny, Charette exécute une charge héroïque en déployant le drapeau du Sacré-Cœur. « La ruelle par laquelle j'entrerais dans le village désormais célèbre de Loigny faisait horreur, dit le capitaine de Maricourt. Le sang coulait sur les ruisseaux gelés, et les blessés qui s'étaient entraînés jusque-là avaient des plaintes navrantes. Je me dirigeai vers l'église, comme si la maison de Dieu n'était jamais fermée à la douleur. Et quand je ne vis plus aucun des braves que j'avais transformés en soldats, quand je constatai que je restais seul, des larmes mouillèrent mes paupières et la vue de l'église m'arracha ce murmure : « Mon Dieu ! n'abandonnez pas notre sainte patrie ! »

Le général de Sonis avait passé la nuit dans la neige, la jambe fracassée, la tête appuyée sur la selle de son cheval. Et la neige tombait comme pour lui préparer son linceul. La Vierge Marie accourut et pendant plusieurs heures il éprouva comme une extase, pendant laquelle il lui parlait et elle le consolait, jusqu'à ce qu'un aumônier d'un petit bataillon de l'Ouest le trouvât par hasard sur le champ de bataille et le fit transporter au presbytère pour l'amputation.

L'impiété nationale fut donc bien criminelle pour que de tels dévouements, de telles souffrances admirablement supportées n'aient pas suffi à l'expiation.

Chanzy reçoit ensuite le commandement de la deuxième armée de la Loire. Le 8 décembre il donne l'ordre au général Camo d'occuper fortement Beaugency. Gambetta intime à celui-ci l'ordre de se retirer. L'ennemi s'empare de cette ville et nous reculons toujours.

Puis ce sont trois jours de bataille, après lesquels le prince Frédéric-Charles met en ligne de combat ses troupes aguerries. On se replie sur Vendôme. Chanzy fait sauter derrière lui les ponts du Loir, les Allemands les rétablissent et le poursuivent l'épée aux reins. Il abandonne Vendôme et se dirige sur le Mans.

La retraite s'opère dans un ordre parfait, quoique l'armée soit épuisée par le froid, les chemins boueux et les bivouacs dans la neige. Mais c'est toujours la retraite. Où s'arrêtera-t-on ?

Malgré leurs victoires, les Allemands eux-mêmes sont découragés. « Des corps d'armée, des bataillons il ne restait plus que le titre, non la force et la valeur. Les meilleurs éléments avaient disparu, enlevés par les balles et les fatigues. Sur les chemins où devaient passer les batteries, on était obligé d'étendre une couche de branchages, si l'on ne voulait pas voir les roues des canons s'enfoncer jusqu'au moyeu. Dans l'armée du grand-duc de Mecklembourg il y avait des compagnies dans

lesquelles quarante hommes et plus n'avaient pas de chaussures¹. »

Le prince Frédéric-Charles veut en finir avec cette armée de la Loire qui recule toujours, mais avec une savante stratégie et demeure insaisissable. Chanzy apprend qu'il lui faudra soutenir l'effort de 80.000 hommes. Il est malade, dévoré de fièvre, épuisé. Le 11 janvier il s'arrache à son lit et monte à cheval pour livrer la bataille du Mans. Il a neigé toute la nuit, mais le temps est devenu froid et clair. L'ennemi attaque partout à la fois ; on lui répond avec entrain. Gougéard enlève le plateau d'Auvours. Le soir nous avions conservé toutes nos lignes de défense et le général comptait remporter la victoire le lendemain.

Tout à coup il apprend que des mobilisés de Bretagne, à la fin du jour, ont laissé surprendre l'importante position de La Tuilerie.

Il ne renonce pourtant point à se battre. A quatre heures du matin il mande à l'amiral Jauréguibéry : « La situation est grave, nous ne pouvons nous en tirer que par une offensive vigoureuse. Dès ce matin, au jour, vos troupes se reconnaîtront et reprendront confiance. Tout peut être sauvé ! »

Mais les troupes sont incapables de se battre, tant elles sont fatiguées, découragées, usées. L'amiral lui écrit :

« Je suis obligé de dire qu'une retraite me semble impérieusement commandée. »

Le général lui répond, souverainement navré : « Le cœur me saigne, mais quand vous, sur qui je compte le plus, vous déclarez la lutte impossible, je cède... »

Toujours la retraite ! Le châtiment s'attache à nos pas et nous poursuit, inexorable !

Où se diriger ? Le général Chanzy se retire d'abord sur Alençon qui le place plus à portée de Paris ; le dictateur lui ordonne de se replier sur Laval.

La neige ne cesse pas ; les soldats trébuchent sur la glace et se laissent tomber sur les routes, plusieurs pour ne plus se relever. Jauréguibéry est impuissant à rallier les fuyards, qui se dispersent. « Depuis trente-neuf ans que je suis au service, dit-il, jamais je ne me suis trouvé dans une position aussi navrante pour moi. » Jaurès seul parvient à maintenir la discipline parmi ses bataillons.

Le 17 janvier l'armée de la Loire était aux portes de Laval.

De là où irait-elle ? où serait-elle refoulée ? Car il n'y a plus d'espoir humain. Est-elle capable d'affronter une nouvelle bataille ? Ne sera-t-elle point comme l'armée de Sedan, comme l'armée de Metz, la proie du vainqueur sans pitié ? Qui donc pourrait désormais arrêter l'ennemi ?

Qui ? La Sainte Vierge. Elle attendait cette suprême angoisse pour intervenir.

¹ Le général von Goltz.

III

DEUX BELLES AMES

I

« C'est le secret de la Salette qui éclate sur nous ! » s'écriaient les paysans de la Vendée.

Et toute la France catholique priait. Elle priait sur le tombeau de saint Martin, se retrempeant dans les sources pures et fortifiantes de sa foi. Elle disait :

« Regardez, Seigneur, d'un œil favorable les armées de la France. Nous vous prions pour nos soldats, pour tous ceux qui nous sont chers, et que le dévouement appelle sur le champ de bataille : ce sont nos époux, nos frères, nos enfants, nos parents, nos amis. Ils défendent le sol de la patrie, nos foyers domestiques et nos autels. Seigneur, ils nous ont quittés pour obéir à la voix du devoir : nous les confions à votre divine Providence. Puissent-ils n'être point au nombre des victimes qui succomberont dans les combats ! »

Elle priait dans les églises de Paris, elle avouait humblement que la guerre, le siège, avec toutes leurs horreurs, était un châtement mérité :

« Chez nous, la Majesté de Dieu a été publiquement insultée ; son saint jour violé par le négoce, le travail et le plaisir ; son Eglise avilie, méconnue et persécutée ; nous nous sommes abandonnés sans mesure et sans frein aux joies coupables, au luxe, secouant le joug salutaire de toute obéissance et de tout respect, et nous n'avons plus poursuivi qu'un seul but, le bien-être matériel, oubliant ainsi nos devoirs de famille, nos vrais intérêts, nos éternelles destinées. »

Elle priait surtout à Notre-Dame des Victoires, dans cette église bâtie pour remercier Dieu du triomphe du catholicisme en France sur l'hérésie protestante. C'était le peuple qui pressait le curé de la paroisse, M. Chanal, de commencer une neuvaine le 17 janvier, malgré Mgr Darboy qui voulait qu'on attendît au 20. Le soir du 17 janvier, un vicaire, M. Laurent Amodru, après avoir parlé de nos humiliations et de nos douleurs, s'interrompit tout à coup pour dire :

« Une pensée se présente en ce moment à mon esprit. Nous allons tous publiquement et solennellement supplier la T. S. Vierge de nous venir en aide, et nous ne franchirons pas le seuil de ce saint temple consacré à sa gloire sans lui avoir non moins solennellement promis de lui offrir un cœur d'argent qui rappellera aux générations futures qu'aujourd'hui, entre huit heures et neuf heures du soir, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre-Dame des Victoires et a été sauvé par elle ! »

Un long frémissement courut dans l'assem-

blée. On se sentait fortifié et plein d'espérance, chacun pensait qu'une heure solennelle venait de sonner et que « la Sainte Vierge ne saurait se montrer insensible à une foi si vive¹. »

Mais on priait particulièrement dans l'Ouest de la France. A Laval, les catholiques s'engagent par vœu à restaurer dans l'espace de dix ans la tour et la flèche de l'église Notre-Dame d'Avénières :

« O Marie, disent-ils, dans le péril suprême qui nous menace nous venons d'un même cœur, dans un même sentiment de foi, d'espérance, d'amour et de profond repentir de nos péchés, vous supplier, vous conjurer, au nom du Sang de Jésus-Christ répandu pour nous sur le Calvaire, d'abaisser sur nous un regard de pitié. O vous que l'Eglise appelle le *Secours des chrétiens*, vous que dans la Sainte Liturgie elle déclare « terrible comme une armée rangée en bataille, » couvrez de votre protection, comme d'un bouclier, cette cité de Laval qui vous a été spécialement consacrée... »

A Rennes, Mgr de Saint-Marc fait également un vœu à Notre-Dame de *Bonne Nouvelle*. A Saint-Brieuc, à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de l'Espérance, le 17 janvier, à cinq heures du soir, Mgr David signe la formule d'un vœu par lequel les associés de l'archiconfrérie de Notre-Dame d'Espérance s'engagent à offrir à la Sainte Vierge une bannière en ex-voto si elle les protège contre les fléaux qui les menacent. A six heures ils prononcent solennellement ce vœu devant l'autel de Marie.

Ces dates sont à retenir. Le 17 janvier fut en effet un jour mémorable entre tous, le jour où la Sainte Vierge fit éclater sa miséricorde à cette heure-là même, de cinq heures à neuf heures du soir, et nous confirma dans l'espérance.

II

C'était à Pontmain, un bourg de cinq cents habitants, à quelques lieues de Fougères.

Méen, un prince breton de la maison de Gaël, y fit bâtir autrefois un château fort pour résister aux incursions des Bretons et des Normands ; de là son nom de Pont-Méen, d'où l'on fit Pontmain. Une ville s'établit à l'entour et constitua une place forte qui tint les Anglais en respect jusqu'en 1431, l'année même où Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen. A la tête d'une armée anglaise, Arondel démantela la ville et mit le feu au château. Mais de ces ruines jaillit ce dicton populaire qui respirait l'espoir et la vengeance :

« Lorsque Paris se brûlera, le Pontmain se relèvera. »

Pontmain s'est en effet « relevé, » mais au-

¹ Lettre écrite au sortir de l'office à M. l'abbé Laurent Amodru, le 17 janvier, à 9 heures du soir, par M. Martel, contrôleur des monnaies.

trement que ne le pensaient les trouvères du temps.

Après la Révolution de 1830, Pontmain, qui n'était ni paroisse ni commune, n'eut plus de curé. Une dame de Fougères, Madame Morin, qui y possédait des propriétés, y venait passer les chauds mois de l'été. Elle fut touchée de l'abandon où se trouvaient ces braves gens, privés d'instruction religieuse, d'offices de l'Eglise et qui ressemblaient bien à ces « brebis sans pâtre » dont le spectacle remplissait de compassion le cœur du Sauveur. La vieille église était délabrée, la toiture crevée laissait couler l'eau jusque dans le sanctuaire. Partout des ruines matérielles et morales.

Mme Morin avait une âme d'apôtre, un cœur généreux et quelques ressources. Elle se mit à réunir les enfants pour les instruire, visita les pauvres, rappela aux malades les principes consolants de la foi, et quand elle eut réparé l'édifice spirituel, comme il n'existait ni municipalité ni fabrique pour s'occuper de l'église, elle en consolida les vieux murs, fit disparaître les lézardes, la protégea contre la pluie, et, à l'intérieur, sur les murailles blanchies, elle fit régner une modeste splendeur. Enfin elle prépara de ses deniers un presbytère, et l'abbé Michel Guérin vint en prendre possession le 25 novembre 1836.

Né en 1801 à Laval, il avait été baptisé dans l'église Notre-Dame d'Avénières, sa paroisse. De là peut-être aussi son tendre amour pour la Sainte Vierge, qui lui inspira sa belle devise : « Rien sans Marie et tout par Marie. » Vicaire de Saint-Ellier, il avait été demandé par Mme Morin qui le connaissait, pour curé de Pontmain. Quand il y arriva, il fut frappé de la pauvreté et de la nudité des murs de la vieille église et il se mit à l'orner aussitôt.

Dans sa pensée, l'église était l'image du ciel, du beau ciel d'azur où Marie resplendit pleine de gloire auprès de Dieu. C'est pourquoi derrière l'autel, non loin du tabernacle où réside le Fils de Dieu, il plaça, dans un cadre ovale bleu foncé, relevé d'or, l'image de Marie immaculée. Sa douce statue s'élevait, se détachant sur la paroi bleu-clair parsemée de brillantes étoiles, avec, à droite et à gauche, deux appliques pour recevoir les bougies, qui brûlaient en son honneur.

L'œuvre n'était pas d'un artiste, mais l'inspiration, le cœur était d'un saint. Il aimait la gracieuse statue de Marie, le sanctuaire recueilli, constellé d'étoiles d'or, son église bleue toute rajeunie. Avec quel bonheur il y célébrait les offices, y réunissait les enfants pour leur apprendre à aimer Dieu, à prier la Sainte Vierge dont les mains chargées de bénédictions, avec leurs longs doigts de lumière, paraissaient laisser jaillir les grâces !

Ses paroissiens l'avaient compris, ils assié-geaient cette église si longtemps délabrée, main-

tenant solide, pieuse, presque élégante. Pontmain était devenue une paroisse modèle, on assistait beaucoup à la messe quotidienne et presque tous les habitants appartenaient à la confrérie de Notre-Dame des Victoires et à celle du Rosaire.

En 1846 l'abbé Guérin établit les touchantes réunions du mois de Marie, le soir. On y chantait des cantiques, on y priaït ardemment devant la statue parée de fleurs et qui souriait à ses enfants. Il régnait partout une ferveur qui enveloppait la paroisse comme un doux parfum. L'événement du 19 septembre 1846 à la Salette impressionna vivement le pieux curé qui écrivit de sa main, sur son registre paroissial, le récit de l'apparition.

Tous les premiers dimanches du mois il faisait la procession du Saint Rosaire. Les bannières, la croix, l'image de la Sainte Vierge se mettaient en mouvement au chant des Litanies, et les échos de la petite église redisaient les ardentes invocations : *Sancta Maria, Virgo clemens, Salus infirmorum*. Tous s'y associaient. C'était sa plus douce jouissance de chanter les louanges de Marie et de les entendre répercuter par la voix populaire. Chaque dimanche aussi, après Vêpres, il réunissait les fidèles dans la chapelle de la Sainte Vierge, et là, aux pieds de Marie, pendant que brûlaient les quatre bougies qu'il avait fait vœu, lors de la proclamation en 1854 du dogme de l'Immaculée Conception, d'allumer à toutes les fêtes, les prières ferventes du chapelet montaient vers le ciel comme l'odeur de l'encens, symbole de l'odeur surnaturelle des âmes.

Il aimait en outre la dévotion de la Croix et du Chemin de la Croix. Comme il avait la joie de posséder une relique de la Vraie Croix, il l'exposait à la vénération des fidèles et semait de grandes croix de bois les chemins, les vallons, tout le territoire. Son registre mentionne la bénédiction d'une centaine de croix. La croix, le crucifix et l'image de Marie, voilà ses dévotions favorites. Il a déjà deux statues de la Sainte Vierge dans son église, il en place une troisième au-dessus de la tour du clocher, sous la croix, comme un paratonnerre spirituel. Aussi peu à peu a-t-il ramené tout le troupeau et, à Pâques, il ne se rencontre à Pontmain aucune brebis infidèle ou réfractaire.

Dans ce doux ciel bleu tout à coup la guerre éclate terrible, avec d'effrayantes nouvelles de défaites successives, de redditions de places fortes et d'armées immenses faites prisonnières. Les jeunes gens de Pontmain courent défendre la patrie, ils partent 38 sous les drapeaux et ils se battaient à peu près tous les jours dans cette armée de la Loire, vaillante et reculant toujours. On ne saurait peindre l'angoisse des familles qui souffraient avec leurs fils couchés dans la neige et qui déjà pleuraient leur mort. Mme Morin était alors

à Fougères, malade, âgée de quatre-vingt-dix ans. Au commencement de janvier 1871 elle manda à son chevet la supérieure des Sœurs de l'école de Pontmain : — « Ah! ma Sœur, lui dit-elle, que de malheurs, que d'événements horribles! Prions, oui, prions et faisons pénitence! »

Puis elle lui demanda, comme avec inquiétude :

— Faites-vous prier vos enfants ?

— Oh! Madame, plusieurs fois par jour elles implorant la protection du ciel.

— Très bien! Faites-les prier encore davantage. Il y a un beau cantique de pénitence : *Mon doux Jésus, enfin voici le temps de pardonner à nos cœurs pénitents*. Qu'ils le chantent et le répètent, ce chant les fatiguera moins que de longues prières. Oh! oui, que le doux Jésus ait pitié de nous et qu'il écoute la voix de ces cœurs innocents!

Ce furent ses dernières recommandations. Elle mourait le 11 janvier, après avoir demandé qu'on ramenât son corps auprès de ses chers orphelins dans la paroisse de ses bonnes gens de Pontmain.

Jusque-là on avait beaucoup prié, la ferveur redoubla. Chaque soir on se réunissait à l'église et l'on récitait les Litanies, comme à Notre-Dame des Victoires, avec ce cantique de Bretagne, devenu depuis celui de Pontmain :

Mère de l'espérance,
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous!

On priait surtout pour les soldats et pour leurs familles en pleurs. Les larmes coulaient quand on chantait l'invocation de la Médaille miraculeuse : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous! » On priait vraiment de toute son âme.

Le dimanche 15 janvier, on savait que les Allemands approchaient; l'angoisse, plus terrible, étreignait les cœurs. Après les Vêpres, on récitait le chapelet; on fit les prières pour les soldats, mais les voix se refusèrent à entonner le cantique. L'abbé Guérin parla avec son cœur plein d'affection mais brisé, il encouragea, tout en comprimant ses sanglots, et faisant effort : « Allons, dit-il, mes enfants, chantez votre cantique : « Mère de l'Espérance! »

On le chanta, mais les voix opprimées pleuraient.

Moins sensibles ou l'impression passant plus vite dans leurs cœurs, les enfants redisaient plus vaillamment le chant que leur avait recommandé Madame Morin : « *Mon doux Jésus! enfin voici le temps de pardonner à nos cœurs pénitents!* » Les couplets s'alternaient avec le *Parce Domine*.

L'Espérance, la Pénitence! Dieu attendait peut-être ces prières pures, sincères et dououreuses, pour les exaucer. Il était venu, « le

temps de pardonner. » C'est la Sainte Vierge elle-même qui allait l'annoncer aux bons habitants de Pontmain, et, comme à la Salette, elle prendrait des enfants pour messagers.

IV

L'APPARITION

I

Les Barbedette de Pontmain étaient particulièrement inquiets. Le père, César Barbedette, avait épousé Victoire Quentin, qui avait eu d'un premier mariage un fils, Auguste Friteau, alors soldat, mais il l'aimait comme son enfant. Racheté une première fois, Auguste avait été appelé sous les drapeaux; il était parti, et depuis longtemps on était sans nouvelles de lui. C'est pourquoi la maisonnée était triste, bien que deux enfants, Eugène, âgé de douze ans, et Joseph, qui en avait dix, apportassent un peu de joie dans le foyer par leurs pétulants ébats.

Durant les longues soirées, on ne causait que d'Auguste, qui était le parrain d'Eugène Barbedette, et tous les entretiens se terminaient par cette question inquiète : « Où est-il, ce soir? Le reverrons-nous jamais? »

Les deux enfants étaient pieux, ils allaient à l'école mixte des Sœurs, où l'on priait si bien. Eugène surtout pensait à son parrain, et tous les jours il récitait pour lui son chapelet avec son frère plus jeune.

Le soir du 12 janvier, on aperçut tout à coup dans le ciel comme une immense aurore boréale qui partait de la Bretagne et remontait jusqu'au zénith. Sur ces flots de lumière colorée apparut un nuage énorme ourlé de rouge avec des franges de pourpre déchiquetées, affectant la forme d'une sorte de vaste navire fantôme, avec des mats sombres, qui naviguait sur un océan de lueurs roses agitées.

Tous les habitants sortirent pour regarder et tous éprouvèrent une impression de peur, un frisson glacé, d'attente de choses sinistres. César Barbedette était plus ému que les autres en pensant à Auguste Friteau :

— C'est un signe du temps, dit-il avec tristesse, un signe de nouveaux malheurs qui vont encore nous accabler.

Le phénomène se dissipa peu à peu, le navire avec les vagues rouges s'évanouit et disparut au fond de l'espace sombre. Chacun rentra chez soi songeur. Mais Eugène Barbedette en garda un souvenir de terreur, car chaque soir il interrogeait le ciel pour voir s'il y retrouverait cette vision étrange qui l'avait tant effrayé.

Le mardi 17 janvier 1871, les enfants se lèvent de bonne heure. Leur première pensée est pour les soldats de Pontmain qui se battent

sans doute dans le voisinage, et qui ont froid la nuit. Ils prient pour eux avec ferveur, avec angoisse, particulièrement pour Auguste Frieteau, leur frère. Après le déjeuner ils récitent leur chapelet, puis font le Chemin de la Croix, toujours pour les soldats. A sept heures, ils assistent à la messe avec beaucoup d'habitants du pays qui sont venus prier, dans leur vieille église, la Vierge immaculée, qui du haut de son cadre bleu se penche vers eux pour leur dire d'espérer.

Pendant la journée ils vont en classe, et le soir, après un petit goûter, ils se rendent à la grange où ils aident leur père à piler des ajoncs pour le bétail. La nuit est tombée, il fait froid ; la porte est fermée avec soin, une chandelle fumeuse les éclaire pendant leur travail silencieux et triste.

Tout à coup la porte s'ouvre, une femme entre discrètement. C'est Jeannette Détails, l'ensevelisseuse des morts à Pontmain et dans les pays d'alentour. Elle revient d'un village voisin où on lui a parlé d'un soldat qui, après la bataille du Mans, est venu embrasser sa mère. Cet homme a raconté mille choses effrayantes, et comme il est parent des Barbedette, elle vient leur donner de ses nouvelles. Mais, pour ne pas épouvanter Victoire, elle s'est rendue, non à la maison, mais droit à la grange.

Pendant qu'elle redit ce qu'elle sait. Eugène est sorti par la porte entr'ouverte, sans rien dire à personne. Il se rappelle l'impressionnante vision de l'aurore boréale et il veut revoir « le temps. »

La neige et le verglas couvrent le sol ; l'horloge paroissiale voisine s'est arrêtée, il pèse sur cette nuit glacée un grand silence. L'enfant regarde le ciel où scintillent des milliers d'étoiles attentives, vivantes en quelque sorte et qui semblent s'entretenir ensemble de quelque grand événement.

A sept ou huit mètres au-dessus du toit de la maison Guidécoq et en arrière, il aperçoit une Dame lumineuse, immobile, d'une beauté ravissante, suspendue au milieu des airs et que paraissent se montrer d'en haut les étoiles du firmament.

— Sûrement que mon frère est mort, se dit-il avec effroi.

Mais la Dame lui sourit si délicieusement qu'il se sent attiré par elle. A l'épouvante succède la confiance, l'allégresse, car elle semble dire : « Me voici pour vous annoncer une grande joie. »

Le P. Joseph Barbedette a essayé de la décrire telle qu'il l'a admirée et contemplée. « Elle paraissait jeune, dit-il, dix-huit ans ou vingt ans. Elle portait une robe bleu très foncé, couleur indigo, parsemée d'étoiles à cinq pointes très régulières, de même grandeur, mais jetées sans ordre et brillantes d'une lumière

tranquille qui ne scintillait pas. Sa robe ample et sans ceinture, avec pourtant quelques plis marqués, tombait chastement depuis le cou jusqu'aux pieds. Les manches, larges, couvraient l'avant-bras et les mains jusqu'à la naissance du pouce ; elle ne portait d'ourlet ni en haut ni en bas, ni aux manches ; elle entourait le cou de la façon la plus modeste et la plus gracieuse.

« Aux pieds restés à découvert, la Belle Dame portait des chaussons du même bleu, sans semelles, sans étoiles, mais ornés d'une boucle ou rosette d'or, formée par un simple nœud. »

Sur la tête un voile noir cachait la moitié du front, couvrait les cheveux et retombait avec grâce sur les épaules. Au-dessus du voile, formant diadème, une couronne d'or s'élevait presque droite en avant, plus haute au milieu, comme celle de Notre-Dame de la Salette, mais évasée sur les côtés. Au milieu de la couronne, horizontalement, « un liseré rouge de cinq à six millimètres de largeur courait tout autour. » La coiffure ressemblait un peu à une toque de juge.

Les mains fines étaient étendues et abaissées, comme dans la Médaille miraculeuse, mais ne laissaient pas échapper de rayons.

Le visage légèrement ovale, aux traits doux et fins, respirait la fraîcheur, et le teint, plutôt pâle, était d'une délicatesse exquise. La bouche petite souriait avec une indicible bonté, et dans les yeux se lisait une douceur céleste avec une inexprimable tendresse.

L'enfant regardait cette robe flottante avec ses étoiles d'or mat, si simple et si belle ; ces pieds sans semelle habitués à voyager parmi les étoiles et ignorant la poussière ou les épines de la terre ; ces mains étendues pour distribuer des faveurs, ces traits angéliques et si purs, ce voile, symbole de la modestie, cette couronne d'or, rappelant la dignité royale ; surtout il ne pouvait se détacher de ce sourire virginal d'une expression si tendre, si bonne, si attirante qui paraissait dire : « Mais venez donc à moi sans crainte, est-ce que vous ne voyez pas combien je vous aime et que je suis l'arc-en-ciel annonçant la fin de l'orage ? »

II

Comme Eugène Barbedette demeurait en contemplation devant cette apparition, si belle que « jamais, dira-t-il, on n'a rien vu de pareil ni en personne ni en image, » Jeannette sortit de la grange. Il l'arrêta :

— Jeannette, fit-il avec émotion, regardez donc au-dessus de la maison d'Augustin Guidécoq, si vous n'y voyez rien !

Elle regarda longuement, dans l'endroit indiqué, et dit avec indifférence :

— Ma foi, mon pauvre Eugène, je ne vois absolument rien !

En ce moment arrivait César Barbedette avec son plus jeune fils Joseph. Il avait tout entendu et ce qui l'avait frappé c'était l'expression de la voix d'Eugène. Il sentait qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il s'essuya les yeux, chercha dans le bleu profond et sombre du ciel, et ne vit rien que les étoiles, très scintillantes.

— Et toi, Joseph, lui dit son frère, vois-tu ?

— Oh ! oui, là ! je vois une belle grande Dame.

— Comment est-elle habillée ?

— Elle a une grande robe bleue avec des étoiles dorées dessus, et puis des chaussons bleus avec des boucles d'or.

— Vois-tu si elle a une couronne ?

— Oui, je vois bien une couronne dorée qui monte en s'élargissant ; puis au milieu un ruban rouge, et un voile noir.

Le père et Jeannette écoutaient, regardaient, bouche bée, et ne voyaient toujours que le ciel avec ses brillantes étoiles.

— Mes pauvres enfants, fit tout à coup César Barbedette d'une voix de mauvaise humeur, vous ne voyez rien du tout ! Si vous aperceviez quelque chose, nous le verrions bien aussi, nous ! Allons ! retournez à la grange piler vos ajoncs, le souper sera bientôt prêt.

Et se tournant vers Jeannette, il lui dit presque à l'oreille : « Ne parlez pas de cela, n'est-ce pas ? Cela ferait peut-être du scandale. » Elle promit et se retira.

Ils rentrent à la grange et essaient de travailler, mais les bras manquent d'entrain, l'esprit est ailleurs : « Je ne sais quel attrait mystérieux était en moi, dira Joseph. Je ne pensais qu'à la belle Dame que j'avais vue, et nullement aux ajoncs. » Le père lui-même est tout bouleversé, et, après quelques moments d'un travail tout mécanique, ses outils de labour lui tombent des mains :

— Eugène, dit-il, va donc regarder si tu vois encore.

L'enfant court, regarde et revient rapidement :

— Oui, papa, fait-il joyeusement, c'est encore tout pareil !

— Alors, va chercher ta mère pour essayer si elle découvrira quelque chose. Mais ne dis rien à Louise, — la servante, — dis seulement à ta mère que je veux lui parler.

Les enfants furent frappés du ton grave avec lequel le père Barbedette avait prononcé ces paroles.

Eugène part et ramène aussitôt sa mère, qui trouve sur la porte de la grange Joseph en extase devant la vision, les yeux levés vers les étoiles, battant des mains de joie et s'écriant : « Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! »

Victoire, qui ignorait tout, s'approcha de lui, mécontente parce qu'il criait, et lui frappa sur le bras en disant :

— Mais vas-tu te taire ! Vas-tu te taire enfin ! Voici déjà les voisins qui regardent !

« Les voisins ne m'inquiétaient guère, fait observer Joseph, mais la brusque interruption de ma mère me fit comprendre que j'avais à me tenir en repos ; ce que je fis, sans quitter un seul instant des yeux la Belle Dame qui souriait toujours. »

Eugène alors dit doucement à sa mère :

— Maman, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous ne voyez rien de beau.

Victoire s'équarquilla les yeux, regarda avec insistance au-dessus du toit, regarda encore et répondit comme son mari :

— Mais non, je ne vois absolument rien.

— Comment, dirent les enfants un peu désappointés, vous ne voyez pas une belle grande dame qui a une robe bleue..., des étoiles sur la robe..., une couronne d'or, un voile noir, des chaussons bleus avec un nœud par dessus ?

Elle fixa de nouveau ses yeux sur l'azur sombre, allant d'une étoile à l'autre, suivant la ligne du toit, et n'aperçut rien :

— Je ne vois rien du tout, fit-elle.

Le père était là, songeur. Ses enfants ne savaient pas mentir. Ils disaient qu'ils voyaient une Belle Dame, pourquoi inventaient-ils cela, s'ils ne la voyaient pas ? Peut-être étaient-ils victimes d'une hallucination. Et pourtant, puisqu'ils étaient deux à décrire de la même manière la vision, le costume, la robe bleue, le diadème d'or ! L'idée lui vint que, ainsi qu'il l'avait dit pour l'aurore boréale, c'était peut-être un signe de malheur. Et des larmes silencieuses montèrent à ses paupières.

« Maman les remarqua, raconte Joseph, et, sachant qu'il n'était pas dans nos habitudes de mentir, elle nous demanda quand et comment nous avions aperçu la Belle Dame. Quelques mots suffirent pour la mettre au courant de ce qui s'était passé. »

— C'est peut-être une apparition de la Sainte Vierge, pensa-t-elle.

Et tout à coup, comme à son mari, l'impression lui vint que c'était un mauvais présage et elle se prit à trembler de tous ses membres, craignant que ce ne fût l'annonce certaine de la mort de son fils, le soldat. Car la vision s'était montrée d'abord à Eugène, le filleul d'Auguste.

Comme elle était en proie à ces tristes sentiments, les voisins arrivaient qui avaient entendu les cris d'admiration des deux enfants, et qui s'enquéraient de ce qui se passait :

— Qu'est-ce qu'il y a ? disaient-ils. Qu'est-ce qu'ils ont vu ?

— Oh ! rien ! dit César Barbedette.

— Les enfants disent qu'ils ont vu quelque chose, ajouta Victoire, mais nous, nous ne voyons rien. C'est qu'ils ont la berlue.

Et pour ne point laisser voir son émotion intime, elle rentra dans la grange avec son

mari, avec ses deux fils, et poussa avec force la porte derrière eux. Quand ils furent seuls, ils se mirent d'eux-mêmes à genoux, derrière le mur, tournés du côté où les enfants avaient vu la Belle Dame en bleu, et dans la piété de leur cœur inquiet, ils récitèrent cinq *Pater* et cinq *Ave*.

NOUVEAUX TÉMOINS

I

Quand ils eurent achevé leur prières, les enfants demandèrent à revoir l'Apparition. La mère leur permit de sortir de la grange. Elle-même était impatiente de savoir :

— La voyez-vous encore ? dit-elle.

— Oui, oui, maman, c'est encore tout pareil ! répondirent-ils.

— Eh bien ! je vais chercher mes lunettes, et je verrai, moi aussi.

Ils se remettent à contempler la Belle Dame en attendant que Victoire revienne suivie de Louise. Elle ajuste ses lunettes et dit : — Où est-ce ?

— Là ! là ! maman !

Et ils montrent l'endroit, de leurs doigts dirigés dans le même sens. Elle fouille le ciel, elle regarde si attentivement, si fixement que « la Belle Dame se prit à sourire, » dit Joseph. Louise aussi braque ses jeunes yeux dans la direction indiquée et reste longtemps, longtemps à examiner. Rien ! absolument rien ! Alors Victoire dépitée dit sèchement à ses enfants :

— Vous n'êtes que de petits menteurs, de petits visionnaires. Vous ne voyez rien du tout. Allons, au travail, et du lest ! Je vais finir de préparer le souper.

Consternés de la rudesse de ces paroles, ils retournent à leur travail. Jamais leur mère ne leur avait fait d'aussi vifs reproches. Et pourtant, ils avaient bien vu ! Ils travaillent, machinalement, bien tristes. Heureusement Victoire vient annoncer enfin l'heure du souper. Mais il fallait arriver tout de suite ! Entre la grange et la maison, une dizaine de mètres, ils suivent leur père, sans se hâter, regardant l'Apparition et ne cessant de s'exclamer : « Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! » Et ils entrent au logis, le visage tourné vers les étoiles.

Il était à peu près six heures un quart. En ce moment on priait à Notre-Dame de l'Espérance à Saint-Brieuc, et de nombreux fidèles s'acheminaient, à Paris, vers Notre-Dame des Victoires.

— Maman, fit Joseph en entrant, nous pourrions retourner à la grange, quand nous aurons soupé ?

— Oui, mais à une condition : c'est que tu

mangeras ton écuellée de soupe tout entière et sans te faire gronder.

C'était la dispute habituelle de tous les soirs, cette soupe que l'enfant était réfractaire à prendre.

— Alors, soupçons vite, dit Eugène.

— Oui, soupçons debout, fit son frère.

La soupe disparut rapidement, et comme les enfants sortaient :

— Puisque vous allez voir, dit Victoire avec autorité, vous réciterez encore, mais debout, parce qu'il fait froid, cinq *Pater* et cinq *Ave* à la Dame, si elle est toujours là. Et puis vous reviendrez.

Elle était là, lumineuse, aimable, souriante. Ils tombent à genoux, malgré la recommandation qui leur a été faite et qu'ils ont oubliée en face de la merveilleuse Apparition ; ils récitent leur prière avec ferveur.

César Barbedette les a suivis des yeux : « Ils voient toujours, » dit-il à sa femme, et il devient de plus en plus soucieux.

Les enfants reviennent après quelques minutes en redisant comme un refrain : « C'est toujours tout pareil ! »

Très perplexe, Victoire leur demande, pour se faire une idée de la vision :

— De quelle grandeur est-elle, votre Dame ?

— Elle est grande comme sœur Vitaline.

Ce nom la fait réfléchir : « Les Sœurs sont meilleures que nous, dit-elle. Si vous voyez quelque chose, elle verra bien aussi. »

Et prenant Eugène par la main elle court chez la Sœur, laissant Joseph seul à la maison avec son père.

Sœur Vitaline récitait tranquillement son office dans la salle de classe. Victoire va droit à elle et lui dit :

— Ma sœur, venez chez nous s'il vous plaît.

Les enfants disent qu'ils voient quelque chose au ciel, mais ni le père ni moi ne voyons rien. La Louise est venue aussi, et n'en a pas vu plus que nous. Sans doute que nos yeux ne sont pas assez bons.

— Les miens sont excellents, fait la sœur, et s'il y a quelque chose, je verrai bien.

Et sans prendre le temps de prévenir sa compagne, sœur Marie-Edouard, elle part avec Victoire et son fils. Arrivés près de la grange :

— C'est là, ma sœur, dit Eugène.

Le sœur regarde. L'enfant lui demande si elle voit :

— J'ai beau ouvrir les yeux, répond-elle, je ne vois absolument rien.

C'était aussi un refrain. Eugène mécontent et surpris :

— Comment ! ma sœur, s'écrie-t-il, vous non plus vous ne voyez pas ! Apercevez-vous au moins ces trois étoiles qui forment comme un trépied ?

— Oui, je les vois.

— Eh bien ! ma sœur, la plus haute des trois

est juste au-dessus de la tête de la Belle Dame.

Sœur Vitaline leva les yeux de nouveau, interrogea avec soin l'étoile indiquée, l'espace profond, ne vit rien et s'en retourna accompagnée par Victoire.

— Surtout, lui recommanda celle-ci, ne dites rien, on se moquerait de nous. N'en parlez pas même à vos pensionnaires, cela leur ferait peur.

Elle promet, sans conviction. A la maison elle aperçoit les trois pensionnaires s'amusant au coin du feu, et sans penser davantage elle leur dit :

— Petites filles, allez donc un peu avec la mère Victoire, elle a quelque chose de beau à vous montrer.

II

Elles se lèvent. L'une, Françoise Richer, née au Loroux, dans le diocèse de Rennes, avait onze ans ; une autre, Marie Lebossé, née à Gosné, au même diocèse, était âgée de neuf ans ; la troisième, Augustine Mouton, était originaire de Landivy. Arrivée sur la porte de l'école, Françoise Richer hésite. Il fait froid et elle a peur la nuit. L'aurore boréale qu'elle a vue la fait encore frissonner quand elle y songe.

— Non, dit-elle, je n'irai pas.

Mais Victoire est là, dehors, les deux autres petites filles s'approchent d'elle et lui demandent : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous avez de beau à nous montrer ? »

— Venez toujours, répond-elle, vous allez voir quelque chose de bien beau. Mais pour moi, je ne sais pas, je n'ai rien vu.

Françoise se décide à les suivre. Au pignon de la maison du cordonnier Rousseau elle regarde au ciel et dit : « Je vois bien quelque chose, mais je ne sais pas ce que c'est. » Elle ne voyait l'Apparition que de côté. Elles arrivent à la porte de la grange, Eugène leur montre le toit voisin et soudain Françoise et Jeanne-Marie s'écrient, pleines d'admiration :

— Oh ! la belle Dame avec une robe bleue et des étoiles d'or !

Et elles redisent tous les détails décrits par les enfants Barbedette.

Joseph, demeuré dans la grange avec son père, a entendu des éclats de voix au dehors, il sort, aussitôt et aperçoit son frère, sa mère et les trois petites filles. Bientôt survient Sœur Marie-Edouard que sa compagne a mise au courant. Elle arrive tout derrière les enfants :

— Eh bien ! que voyez-vous ? leur dit-elle.

— Oh ! ma Sœur, répondent en chœur les quatre enfants, nous voyons une belle Dame avec une robe bleue couverte d'étoiles.

A son tour, Sœur Marie-Edouard regarde le ciel avec attention, s'arrête aux étoiles indiquées, et, n'apercevant rien non plus, elle dit avec décision :

— Puisque ce sont les enfants qui voient, il faut en aller chercher d'autres.

Elle prend Eugène par la main et se rend chez Friteau qu'elle prie d'amener son petit-fils, puis au presbytère où elle dit d'une voix tremblante d'émotion à l'abbé Michel Guérin :

— Monsieur le Curé, venez donc chez Barbedette. Il y a un prodige, une apparition... Les enfants voient la Sainte Vierge !...

— Un prodige ?... une apparition ? La Sainte Vierge ?... Que dites-vous, ma Sœur ? Vous me faites peur !

Et il demeure songeur, abasourdi, sans bouger.

— Monsieur le curé, dit la servante, qui a déjà allumé la lanterne, il faut aller voir !

Il se lève et part, très soucieux, se demandant s'il n'est pas victime d'un rêve. Dans la rue il rencontre le petit Eugène Friteau, de la maison voisine, un enfant de six ans, que sa grand'mère apporte sur ses bras, enveloppé de chauds vêtements. D'autres enfants accouraient avec leurs parents, prévenus par Sœur Marie-Edouard.

Les trois enfants restés près de la grange regardaient et voyaient toujours l'apparition au-dessus du toit de Guidécoq.

L'éveil est donné dans le village. Déjà quelques habitants sont là qui regardent et écoutent, silencieux. Tous les yeux sont fixés sur les trois étoiles, qui forment *trépied*, entre lesquelles se tient l'apparition. Sœur Vitaline interroge les enfants, il répondent, décrivent le visage et la robe de la belle Dame, chacun précisant les détails, contrôlant le récit des autres.

Debout au milieu de la rue, la Sœur commence la récitation d'un chapelet fort en honneur à Saint-Brieuc, le chapelet des martyrs japonais.

Sur chacun des vingt-six grains rouges les voix disent :

« Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Mon Jésus, miséricorde ! »

Et sur les gros grains : « Père éternel, je vous offre le sang très précieux de Jésus-Christ en expiation de mes péchés et pour les besoins de la sainte Eglise. »

— « L'apparition sourit, » disent les enfants.

En ce moment approche l'abbé Guérin. La Sœur Marie-Edouard le précède avec plusieurs de ses paroissiens. Ils se hâtent, mus par la curiosité sans doute, mais aussi par cette multitude de sentiments religieux et patriotiques qui les remuent tous. Car ils songent à la guerre, aux Allemands qui sont dans le voisinage, aux trente-huit enfants du pays qui sont partis pour défendre le sol de la patrie, et qui, ce soir, par cette température glaciale, sont peut-être sans abri. Les étoiles là-haut brillent de cet éclat d'acier particulier aux plus froides nuits d'hiver.

— La voyez-vous toujours ? demande Sœur Marie-Edouard, arrivée la première.

— Oui, ma Sœur, répondent tous les enfants à la fois.

Une voix nouvelle apporte aussi son témoignage, celle d'Eugène Friteau, qui pousse un cri de joie en apercevant la belle Dame, à la robe bleue parsemée d'étoiles.

Sœur Vitaline continue le chapelet inachevé. Les invocations se pressent sur ses lèvres, avec des sens nouveaux qui jaillissent des événements, de la situation, de l'état d'âme et des angoisses de tous :

« Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Mon Jésus, miséricorde ! »

Comme ils se sentaient sous le coup de la justice, ils faisaient, du fond de leur cœur, appel à la miséricorde.

La bonne Sœur récita ensuite le *Souvenez-vous* : Personne ne vous a jamais invoquée en vain, « ô très miséricordieuse Vierge Marie ! »

Et ces notes de miséricorde pénétraient dans les âmes qui priaient avec une ferveur qu'elles ne se connaissaient pas.

L'excellent abbé Guérin arrive enfin avec les autres comme un simple fidèle ; il est tellement saisi par ce spectacle, par les paroles des enfants, par l'émotion, qu'il ne peut prononcer une seule parole.

Voici maintenant une femme qui accourt du milieu du bourg, la femme de Boitin, le sabotier. Elle se précipite avec sa petite fille âgée de vingt-cinq mois, elle a suivi la foule qui passait. L'enfant portée dans les bras de sa mère paraît d'abord effarée de ce bruit, de cette affluence, de tout ce monde réuni pendant la nuit et qui échange ses impressions. Puis elle lève les yeux du côté où tout le monde regarde, elle bat de ses petites mains, toute joyeuse, en bégayant avec ses intonations enfantines : « Le Jésus ! Le Jésus ! »

Sa mère l'avait sans doute conduite à l'église le jour de Noël et lui avait montré la crèche de l'enfant Jésus, elle lui avait raconté dans un langage accessible à son âge les merveilles de Noël et tout ce qui était beau, surnaturel, divin ; c'était pour la petite fille « le Jésus. » C'est pourquoi elle allait répétant ces mots si expressifs dans la bouche des petits enfants et qui résument toutes leurs admirations, toutes leurs tendresses : « Le Jésus ! Le Jésus ! »

Mme Boitin essaie de lui montrer d'autres spectacles, les personnes de leur voisinage, tout ce qui peut distraire sa vive imagination ; l'enfant ne cesse de regarder le ciel, ravie, saluant de ses petites mains l'apparition.

Et le curé se rappelle les paroles de l'Écriture : « Seigneur, vous avez voulu être loué par la bouche des enfants... Vos mystères, et je vous en rends grâce, vous les avez cachés aux sages et vous les avez révélés aux petits. »

VI

LA FOULE EN PRIÈRE

I

Au moment où l'abbé Guérin s'approchait de la grange pour y prendre une place d'où il pût voir, les enfants disaient tous à la fois :

— Oh ! voilà quelque chose qui se fait !

— Que voyez-vous ? demanda-t-il.

— Un grand cercle ovale plus bleu encore que la robe. Il est large comme la main dans toute la longueur, et il entoure la Dame à la distance d'environ un pied et demi.

« Cet ovale, raconte le R. P. Joseph Barbédette dans son *Récit d'un voyant*, laissait en dehors les trois étoiles du triangle. En même temps une petite croix rouge de sept à huit centimètres se forma instantanément sur le cœur de la Belle Dame. » Et l'on vit quatre bobèches simples, fixées à l'intérieur de l'ovale, portant quatre bougies, deux à la hauteur des épaules, deux à la hauteur des genoux. Ces bougies n'étaient pas allumées.

« L'apparition n'avait pas fait un mouvement, elle nous regardait toujours avec un sourire céleste. »

Ce cadre ovale bleu foncé, ces bobèches et ces bougies ne rappelaient-elles pas la Vierge du sanctuaire que l'abbé Guérin avait placée avec amour sur un fond bleu plus profond qui la fit ressortir et qu'il éclairait de bougies depuis la proclamation de l'Immaculée Conception ? Et cette petite croix rouge ne rappelait-elle point les croix nombreuses dont il avait parsemé le territoire de sa paroisse ? N'était-ce pas un témoignage public de satisfaction qui lui était donné par l'apparition ? La pensée ne lui en vint même pas. Lui en fût-elle venue que sa modestie lui eût interdit de s'y arrêter.

Et pendant ce temps la petite Eugénie Boitin répétait, joyeuse, extasiée, battant des mains : « Le Jésus ! le Jésus ! »

La foule écoutait, contemplait, silencieuse. Elle ne doutait point des enfants, mais ne voyant rien elle ne comprenait pas. Maintenant une bonne partie de la population de Pontmain était rassemblée là, devant la grange. Cependant il fait froid, les enfants continuent à regarder et à dépeindre ce qu'ils voient, ils le font avec simplicité, mais avec animation. Or on ne voit toujours rien, l'impatience en gagne plusieurs, surtout les derniers arrivés. Ils demandent des explications, ils contestent, ils rient.

Parmi les rieurs il y a Jean Guidecoq, frère d'Augustin, au-dessus du toit duquel apparaît le *trépied* d'étoiles où les enfants placent l'apparition. Il fait l'entendu, le beau parleur. Comme il est le fermier de Mme Morin, il

dit : « C'est sans doute l'âme de ma patronne qui monte au ciel ! » Il y ajoute d'autres railleries qui font rire l'assistance, puis s'adressant à Eugène Barbedette :

— Toi, tu vois, lui dit-il, mais qu'on m'apporte seulement des lunettes ou un foulard de soie et tu verras si mes yeux ne valent pas les tiens.

Ces plaisanteries et cette prétention indignent Victoire Barbedette. Elle n'admet pas qu'on se moque de ces enfants ni qu'on révoque en doute leur sincérité. C'est la première fois que se produit ce scepticisme. Elle ne permettra pas que d'autres le partagent. Elle a expérimenté elle-même la valeur des lunettes, et elle sait à quoi s'en tenir. Ce n'est donc pas des lunettes qu'elle apportera.

— C'est facile, dit-elle, j'ai un foulard chez nous. Je vais le quérir.

Elle revient en un clin d'œil :

— Tiens, Guidecoq, ajoute-t-elle, voilà ! Maintenant essaie !

Jean Guidecoq, en homme avisé, déploie lentement le foulard et se l'applique sur les yeux. Il s'imaginait sans doute que ce procédé, qui est utile pour observer une éclipse de soleil, réussit tout aussi bien pour regarder les étoiles. Il se campe donc en face de l'endroit présumé de l'apparition, tourne et retourne son foulard, apparemment sans succès, car l'homme qui était tout à l'heure si loquace devient d'un mutisme amusant.

— Vois-tu quelque chose ? lui demandent plusieurs voix.

Il garde le silence et assujettit de nouveau le foulard sur ses yeux.

— Enfin vois-tu ?

— Ma foi non ! dit-il d'un air déçu.

— Comment pourrait-il y voir ? dit malignement Joseph, il a les yeux encore plus bouchés qu'auparavant.

Ce mot, décoché comme un trait, provoque dans la foule un bruyant éclat de rire accompagné de quolibets. On demeurerait d'accord que c'était un homme très *bouché* : cette vérité aussi bien était exprimée sous des formes très pittoresques.

Était-ce ce doute de Jean Guidecoq ou la dissipation soudaine de la foule qui indisposait l'apparition ? Les enfants déclarèrent que les traits de son visage revêtaient une expression de chagrin :

— Voilà, qu'elle devient triste, dit Eugène.

— Oui, elle est toute tombée en humilité, ajoutèrent les autres enfants, peignant admirablement d'une parole son visage que n'illuminait plus son céleste sourire, et devenu semblable à un paysage de montagnes brillamment éclairé, qui s'assombrit tout à coup lorsque le soleil se cache sous des nuages noirs.

II

Comme toujours, les témoignages des enfants concordaient parfaitement. Sœur Vitaline eut alors une crainte, un doute : « Qui sait, pensa-t-elle, s'ils ne s'entendent pas pour dire la même chose ? L'un voit peut-être quelque chose ou imagine, et le souffle à ses voisins, car ils sont tout près les uns des autres au point qu'ils se touchent. »

— Qu'on les sépare ! dit-elle.

La foule comprit cette mesure et l'approuva. « Sœur Vitaline en effet, écrit Joseph, nous sépara sur l'ordre de tous. »

On les place de l'autre côté de la route, le long du mur de l'aire des Barbedette, en face de la grange, on les dispose de dix mètres en dix mètres, mais d'une telle manière qu'Eugène et Françoise peuvent à peine apercevoir quelque chose, et que les deux autres, Joseph et Jeanne-Marie, plus petits de taille, ne voient que la muraille.

— Je ne suis pas bien là, dit Jeanne-Marie.

— Moi non plus, reprend Joseph, le mur empêche.

Et ils reviennent tous les quatre au milieu du chemin d'où ils peuvent contempler de nouveau la belle Dame dans toute sa splendeur, avec la grâce divine de son sourire.

Les assistants interprètent diversement ces allées et venues. Les uns disent : « C'est contre eux : s'ils se rapprochent c'est pour s'entendre. » D'autres : « Mais non ! il faut pourtant qu'ils voient. Près du mur, ils n'apercevaient que le mur. Cela prouve qu'ils voient quelque chose. Regardez comme ils sont attentifs ! » Et des débats s'élevaient qui menaçaient de devenir bruyants.

Pour la première fois le curé intervint. Il comprit que son rôle était de gouverner, de diriger cette assemblée de croyants dont il était le chef et de dire un mot qui éclaire les esprits :

— Silence ! cria-t-il d'une voix forte. Si les enfants voient la Sainte Vierge, c'est qu'ils en sont plus dignes que nous !

Telle était en effet la pensée qui le préoccupait depuis qu'il était là, remerciant Dieu de révéler ses mystères aux petits enfants, mais en même temps s'humiliant de son indignité, puisque lui, le prêtre du Seigneur, le recteur de la paroisse, le guide de ce peuple, il regardait comme les autres, et Dieu ne daignait pas lui découvrir même une clarté d'en haut. Comme tout le monde il ne voyait que les étoiles.

Aussi c'est en vain que Sœur Marie-Edouard le pressait depuis le commencement de parler, d'agir comme curé, d'abord, ensuite d'interroger lui-même l'apparition. Il rentrait aussitôt dans son néant, et protestait que Dieu ne

pouvait s'intéresser à une créature aussi misérable que lui.

Elle insista :

— Si vous parliez à la Sainte Vierge ?

Qui était-il pour oser s'entretenir avec la Mère de Dieu, lui, humble prêtre, fait pour demeurer au dernier rang et qui d'ailleurs s'y complaisait, parce qu'il était pénétré de son infirmité d'âme et de sa pauvreté devant Dieu ! Sans doute il aimait la Sainte Vierge de tout son cœur, mais méritait-il quelque retour ?

— Hélas ! ma Sœur, dit-il en gémissant sur sa misère humaine, je ne la vois point, que pourrais-je lui dire ?

— Eh bien ! répliqua avec la hardiesse de la foi Sœur Marie-Edouard, si vous disiez aux enfants de lui parler ?...

Sans doute les enfants, à qui il était donné de voir, pourraient lui parler, mais que diraient-ils ? S'ils avaient dû s'entretenir avec la belle Dame ils se seraient sentis inspirés de le faire. Or ils se bornaient à décrire sa beauté, à l'admirer, à s'extasier. Le bon curé comprit que pour lui parler il fallait se servir des paroles approuvées par l'Eglise, transmises par l'Ecriture et par la Tradition, paroles angéliques, faites aussi pour être prononcées par les petits enfants.

Si c'était vraiment la Sainte Vierge qui apparaissait, rien lui serait-il plus agréable que d'entendre redire par tout un peuple agenouillé les heureux accents de l'ange Gabriel ? A l'apparition céleste, il fallait un salut céleste.

L'abbé Guérin se recueillit donc un instant et dit :

— Prions, mes amis !

Et il commença le chapelet.

Tous tombèrent à genoux dans la neige, sur la terre glacée, sur la route, comme ils se trouvèrent. Plusieurs étaient restés à l'entrée de la grange, ils s'agenouillèrent sur la paille gelée et la prière unanime monta de ces cœurs fervents qui sentaient combien cette heure était solennelle.

Pourquoi cette apparition en ce moment, quand les événements allaient décider du sort de la patrie et qu'un grand nombre de fils de Pontmain — les fils de ceux qui priaient là, en face des vives étoiles — étaient peut-être couchés sur les champs de bataille, dépourvus de tout secours, rigides dans la neige, mourants ou morts ?

N'était-ce pas pour leur communiquer les décrets du ciel ? Quels étaient-ils, ces décrets ? Terribles ou consolants, décrets de vie ou décrets de mort ? Car ils le savaient, la France est le peuple de Dieu, la nation du Christ, elle méritait la miséricorde pour ses services rendus à l'Eglise ; mais ne méritait-elle pas aussi le châtement ?

Et les voix angoissées priaient : « Je vous

salue, Marie, pleine de grâce. » — « Priez pour nous, maintenant !... »

Le curé avait eu une heureuse inspiration : sa foi ne l'avait point trompé. A mesure que ce pieux concert de prières s'élevait au ciel, la Vierge paraissait grandir, sa taille se développait harmonieusement, ainsi que le cadre bleu foncé où elle se mouvait à l'aise et doucement. On eût dit qu'elle voulait se rapprocher des assistants. Elle souriait aux enfants, à la pieuse assemblée, témoignait son contentement. C'était donc bien Elle, Marie, puisque ces prières lui étaient agréables, et qu'elle y répondait par cette expression de satisfaction répandue délicieusement sur son visage.

Elle continuait à grandir, si bien que les enfants s'écrièrent :

— Elle est deux fois comme Sœur Vitaline !

Les trois étoiles aussi s'étaient écartées pour laisser une plus grande place à la céleste figure, et celles d'or mat qui parsemaient sa robe bleue allaient, venaient, se multipliaient, couraient, joyeuses, comme un essaim d'abeilles, et les enfants ravis désaient en les montrant avec leurs petites mains :

— C'est comme une fourmilière ! Y en a-t-il ! Y en a-t-il ! Elles couvrent toute la robe.

Et les étoiles du ciel aussi, voulant être de la fête, se mirent en mouvement, se rapprochant de l'apparition et se placèrent, non plus autour de la tête de la Vierge, mais sous ses pieds. Une quarantaine des plus belles vinrent ainsi deux à deux et se prirent à scintiller sur son glorieux escabeau. Elles réalisaient exactement les paroles de l'Ecriture : « Les étoiles ont été appelées et elles ont dit : « Nous voici ! Et elles ont brillé avec allégresse en l'honneur de Celui qui les a faites. »

Tout cela s'était produit à mesure, pendant qu'on récitait le chapelet, interrompu par les cris des enfants signalant quelque nouvelle merveille, mais ces cris ne faisaient que redoubler la ferveur. Les bouches prononçaient avec plus de foi les paroles sacrées : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce..., vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Et les cœurs, émus par mille sentiments touchants ou tragiques, pensant aux malheurs de la patrie, pensant aux absents qui eussent été heureux de prendre leur part de bonheur dans ce concert de supplications, ranimés d'ailleurs par l'espérance qui tombait, douce comme l'aube du matin, des lèvres souriantes de la Sainte Vierge, redisaient avec une confiance absolue : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant... »

Et l'apparition, le chapelet terminé, demeura immobile et clémente dans le ciel étoilé.

VII

« MAIS PRIEZ, MES ENFANTS ! »

I

Les pieds dans la neige, la foule frissonnait de froid. César Barbedette émit un avis : « Si nous entrions dans la grange ? » Tous acquiescèrent, contents d'échapper aux morsures du vent glacial. Les portes de la grange s'ouvrirent et beaucoup pénétrèrent dans cet abri.

Quant aux enfants, ils ne paraissaient pas incommodés par la rigoureuse température, ils restèrent à leur poste d'observation, très joyeux, répondant aux questions qui leur étaient faites et, en réalité, ne pouvant détacher leurs yeux de la radieuse apparition. Sœur Vitaline demeura auprès d'eux.

Quand chacun fut casé à sa convenance, l'abbé Guérin dit à tous : « Continuons à prier ! » et à Sœur Marie-Edouard : « Entonnez le *Magnificat* ! »

A peine le premier mot eut-il retenti, comme un cri de triomphe, que les enfants s'écrièrent tous ensemble :

— Voilà quelque chose qui se fait !

Le chant cessa, le silence s'établit, tous attendirent. Les enfants expliquaient à mesure ce qu'ils voyaient :

« Une grande banderole blanche, écrit le P. Joseph, de 90 centimètres ou un mètre de large, longue comme la maison Guidecoq, venait de nous apparaître au-dessous des pieds de la belle Dame. Cette banderole ne portait aucun ornement. On aurait dit une bande de toile très blanche, bien tendue, formant un rectangle parfait. »

Les enfants décrivirent cette banderole transversale qui s'étendait sous le cadre bleu ; puis le *Magnificat* reprit :

— Oh ! dirent-ils soudain, voilà un bâton qui est écrit !

Une main invisible se promenait lentement sur la banderole, comme pour y écrire quelque chose. Ce bâton d'or c'était le premier jambage de la lettre majuscule M. Ensuite apparut un A, puis un I et un S. Les lettres paraissaient avoir vingt-cinq centimètres de haut, et, réunies, elles formaient le mot mystérieux MAIS.

A chaque lettre les enfants parlaient, s'exclamaient, épelant à qui mieux mieux, minute par minute, — car la main ne se pressait point, — chacun des éléments de cette syllabe étrange : MAIS.

Puis la main se reposa longuement, pour faire méditer à loisir les assistants à qui les enfants avaient transmis, lettre par lettre, le message du ciel.

En réalité ce MAIS répondait à toutes les questions angoissantes qu'ils se posaient, à toutes les inquiétudes des esprits, à toutes les

tristesses des cœurs. Le sol était ravagé par l'ennemi, l'avenir était sombre, les Allemands approchaient, les fils de Pontmain étaient exposés aux plus grands dangers, les habitants eux-mêmes seraient peut-être demain tourmentés et ruinés par l'envahisseur qui commanderait en maître et les jetterait à la porte de leurs maisons mises au pillage. MAIS est-ce que l'avenir n'appartenait pas à Dieu ! est-ce qu'il n'était pas le Maître souverain des événements ? Est-ce que les Allemands avanceraient s'il le leur défendait ? Est-ce que leurs biens et leur vie n'étaient pas en sécurité si la Providence veillait sur eux et les protégeait ?

Voilà ce que signifiait ce mystérieux monosyllabe. Toutefois ils n'en savaient rien ; ils ne comprenaient pas ces majuscules, semblables, disaient les enfants, à celles qui sont à l'en-tête d'un livre de messe. Les uns étaient épouvantés par cette main qui écrivait dans l'espace, comme autrefois ces doigts terribles qui, sur les murs du festin de Balthasar, traçaient ces trois mots justiciers et prophétiques : « Mané, Thécel, Pharès. » D'autres se moquaient des enfants qui étaient sûrement hallucinés ou qui en tout cas ne savaient pas lire. Que pouvait en effet signifier cette conjonction qui n'avait pas de sens ? Si Dieu voulait communiquer ses volontés en les écrivant sur le firmament, il se servirait d'expressions claires, compréhensibles, disant quelque chose.

Ce MAIS, si toutefois les enfants l'avaient bien lu, ne disait absolument rien.

Plusieurs se mirent donc à conspuer les petits voyants, les raillant de ce mot ridicule qu'ils prétendaient voir, les priant de l'épeler de nouveau, car ils avaient dû se tromper. Et tous les quatre, imperturbables, relisaient ensemble les lettres célestes, avec une patience, avec une assurance que rien ne démontait.

Alors, par hasard, survint un habitant du pays, Joseph Babin, qui revenait de voyage. Surpris de voir cette foule rassemblée dans la rue, ceux-ci priant avec confiance et ferveur ; ceux-là devisant bruyamment, contredisant avec des éclats de rire ; la masse chantant le *Magnificat*, il s'enquit de ce qui s'était passé. Quand il sut que des enfants prétendaient voir une belle Dame au-dessus du toit d'Augustin Guidecoq et que l'abbé Guérin avait ordonné aux assistants de se mettre en prière :

— Vous n'avez qu'à prier, cria-t-il, les Prussiens sont à Laval.

La nouvelle était fausse, mais elle s'était répandue de Vitré à Fougères, et s'était vile accréditée, tant elle était vraisemblable. Jean Babin la croyait vraie, c'est pourquoi il mit tant d'assurance et d'amertume à l'affirmer.

Une femme lui riposta aussitôt, haut et clair :

— Qu'ils seraient encore à l'entrée du village, nous n'aurions pas peur !

La foi de cette bonne femme impressionna tellement Joseph Babin qu'il s'en alla chez lui déposer ses effets de voyage et revint aussitôt à la grange. Là, il se fit raconter tous les détails de l'événement et tomba à genoux comme les autres. Puis il chanta avec la foule croyante les versets du *Magnificat*.

II

Qu'ils étaient éloquents, ce soir-là !

« Dieu a regardé l'humble condition de sa servante, » il l'a exaltée et maintenant elle se dresse dans sa splendide robe bleue couverte d'étoiles sous le grand ciel de Dieu. Ici elle ne ressemble à aucune des autres apparitions, de la Médaille miraculeuse, de la Salette ou de Lourdes. Elle apparaît à des paysans, et elle a pris leurs vêtements simples et amples, comme dans la statue qui est au fond du sanctuaire de la vieille église. On dirait qu'elle a voulu revêtir comme eux une sorte de grande blouse bleue que la puissance divine a ornée de la grâce des étoiles, le costume traditionnel des aïeux qui ont cultivé cette terre de Pontmain. Elle s'est faite comme une sœur, une concitoyenne, une compagne de ces femmes villageoises qui la prient avec tant d'ardeur et qui ont confiance que même si les Prussiens étaient à la porte du village ils n'entreraient pas.

A la Salette, elle a fait un long discours aux enfants ; elle a parlé à Lourdes à Bernadette, avec ses lèvres attristées qui disaient : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » avec ses lèvres pures et rayonnantes qui conclurent tous ses discours par ces mots en guise d'adieu : « Je suis l'Immaculée-Conception ! »

Ici elle ne parle pas, elle écrit, et son premier mot reste, là, dans le firmament, énigmatique, forçant à la réflexion : MAIS, et faisant attendre des explications lumineuses et nécessaires.

« Toutes les générations me proclameront bienheureuse » Et voilà qu'après tantôt dix-neuf siècles, les lèvres des chrétiens, loin de se taire, proclament plus haut que jamais sa gloire et redisent l'amour, la confiance filiale des fidèles en Celle que tous regardent et appellent comme leur mère.

« Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est tout-puissant ! » La suite des âges en effet glorifie non seulement l'Incarnation, « la grande affaire des siècles, » mais les bienfaits sans nombre de Marie répandus sur les nations, sur les conducteurs des peuples, sur les âmes les plus humbles, sans mesure.

Les enfants ne comprennent pas ces sublimes prières latines chantées par le chœur que conduit sœur Marie-Edouard ; mais ils voient la belle Dame qui écoute, ravie, ces louanges célestes. Elle-même les a composées, en une

heure bénie entre toutes, dans la demeure d'Elisabeth, elles ont été redites par des milliers de générations ; mais jamais avec autant de foi et de ferveur qu'ici, par ces bonnes gens de Pontmain. C'est pourquoi elle sourit d'un sourire de contentement qui éclaire le ciel. Car aussi bien ces louanges s'adressent non pas à Elle que Dieu a daigné regarder, mais « au Tout-Puissant qui a fait en Elle de si grandes choses. »

Quelqu'un toutefois dans cette assemblée du peuple chrétien comprend et s'assimile chacune de ces paroles, c'est l'excellent abbé Guérin.

Il les médite, il les savoure, il se les applique, à lui, à sa paroisse, à la France tout entière que la Sainte Vierge veut sûrement encourager et consoler. Car pour lui il est convaincu déjà. Il connaît ses enfants, il les sait sincères et incapables d'inventer une histoire quelconque, surtout une histoire de cette importance. Ils parlent parce qu'ils voient.

Et lui, il remercie la Sainte Vierge qui s'est montrée à Paris, à la Salette, à Lourdes, de n'avoir pas délaissé ses enfants de l'Ouest de la France, accablés par le malheur. Elle daigne aussi leur apparaître, c'est donc qu'elle est une Messagère de bonne nouvelle.

Le chœur poursuit : « Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent ! »

C'est donc bien la miséricorde qui va apparaître. Mais pour qu'elle éclate, il faut que la puissance lui ouvre les voies. *Fecit potentiam in brachio suo...* Ah ! la délivrance exige que Dieu montre qu'il est plus fort que tous nos ennemis, que toutes les armées vingt fois victorieuses, qui achèvent l'occupation de tout ce beau pays de l'Ouest.

— Voilà encore quelque chose qui se fait ! s'écrient les enfants.

Et comme les chants se poursuivent, de nouvelles lettres d'or s'écrivent dans le firmament, sur la bande préparée. Ils épèlent lettre par lettre : voici un mot tout entier qui s'achève : PRIEZ.

Le curé Guérin comprend maintenant les desseins de Dieu manifestés par ces deux mots qui s'allient si bien au *Magnificat*.

La pensée divine éclate dans son esprit, lumineuse, comme ces lettres sur le ciel. Le Tout-Puissant veut disperser les orgueilleux, déposer les puissants, élever les humbles, combler ceux qui ont faim, tandis qu'il renverra les mains vides les riches sans entrailles.

« Il a relevé Israël, son enfant, car il s'est souvenu de sa miséricorde, ainsi qu'il l'a promis à nos pères... »

Israël c'est la France, le peuple choisi, la nation qui a porté le plus loin et avec le plus de zèle le règne de Dieu ; — la plus coupable aussi, parce qu'elle a violé le pacte de l'alliance conclue entre le Christ et les Français.

Mais Dieu a fait des promesses à nos aïeux, et ceux-ci, qui ont été héroïquement fidèles, intercèdent pour leurs enfants. Cependant pour que Dieu agisse, qu'il se souvienne de sa miséricorde, qu'il nous sauve et nous arrache aux griffes des puissants conjurés contre nous, il faut prier. **MAIS PRIEZ!**

D'autres lettres continuent à se tracer sur la grande banderole, à mesure que les chants se prolongent. Les enfants tous ensemble les transmettent aux assistants, telles qu'ils les voient. Il est bien clair qu'ils ont sous les yeux le même texte, visible pour eux seuls, et qu'ils déchiffrent à l'envi sans qu'ils puissent se tromper sur une seule lettre, car l'erreux serait aussitôt relevée par les autres voyants.

Quand le *Gloria Patri* a fini sur le chant de l'*Amen*, la phrase suivante était tout entière écrite sur la banderole blanche qui ressortait sur le bleu profond du firmament : **MAIS PRIEZ MES ENFANTS.**

L'abbé Guérin, les Sœurs, le public assaillent les enfants de questions. Ont-ils bien lu ? Sont-ce bien là les caractères lumineux tracés au ciel ? N'ont-ils pas pris une lettre pour une autre ? Qu'ils relisent bien en épelant de nouveau chaque mot.

Les enfants se prêtent complaisamment à toutes ces exigences, ils répondent à tous les doutes et sont d'autant plus convaincus, plus persuasifs, que l'inscription demeure là sous leurs yeux en lettres de feu. Il est clair qu'entre eux il n'existe aucune divergence. Et ils relisent les mots, la phrase autant de fois que le demandent les assistants, ils se montrent d'une patience inlassable pour leurs contradicteurs.

Quand ils ne voyaient au ciel que le mot **MAIS**, il était possible encore de les railler, de révoquer en doute la justesse de leur vision. Cette conjonction seule demeurerait incohérente, et ce n'était pas sans apparence de raison que plusieurs prétendaient qu'elle manquait de sens. Mais maintenant les objections tombaient, la phrase était complète, elle répondait aux demandes, aux inquiétudes, aux sentiments de toutes les âmes de bonne foi ; elle traçait à tous une ligne de conduite durant ces conjonctures terribles. En même temps elle empêchait le peuple croyant de se livrer à un espoir trop confiant, elle révélait que Dieu pouvait délivrer le pays, ramener à Pontmain les soldats que pleuraient leurs familles ; il le voulait même ; *mais* il y mettait une condition pourtant : celle de la prière commune.

MAIS PRIEZ MES ENFANTS!

La plupart des préventions s'étaient évaporées et beaucoup d'yeux se remplissaient de larmes.

Il était environ 7 h. $\frac{1}{2}$ du soir.

VIII

« DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS »

I

La foule était là, dans la rue, depuis plus de deux heures, exposée à la bise glaciale, à toutes les rigueurs du vent, de la neige et du froid. Aussi un grand nombre demeuraient-ils dans la grange de César Barbedette. Après le chant du *Magnificat* plusieurs du dehors demandèrent à entrer. On se serra un peu plus. Mais, chose digne de remarque, parmi toute cette assemblée que ne retenait pas, comme à l'église, l'autel et le respect du lieu saint, on n'entendait aucune plainte, et les observations faites aux enfants ne respiraient ni impiété, ni mauvais esprit.

Tous n'étaient pas convaincus, mais tous se sentaient en face d'un mystère qui les forçait à réfléchir.

L'abbé Guérin n'exerçait d'autre autorité que celle qui lui venait de la vénération de tous. Il ne passait point inaperçu, mais ne s'imposait pas. Il estimait qu'il faut laisser agir la grâce de Dieu, tout en maintenant l'ordre que les questions émues ou railleuses aux enfants avaient d'ailleurs peu troublé. Il était là et cela suffisait. En dépit de sa modestie il était le chef aimé et écouté.

— Mes enfants, dit-il après un instant, ne nous laissons pas de prier. La Sainte Vierge nous le demande, et nous avons besoin de connaître ses volontés. Prions aussi afin de mériter d'elle la grâce qu'elle veut nous apporter.

D'ailleurs la volonté de la Sainte Vierge était formelle et personne de ceux qui croyaient aux enfants ne doutait que la belle Dame de l'Apparition ne fût vraiment Elle. On comprenait aussi qu'elle s'adressait, non seulement aux voyants, mais à tous les fidèles présents, qui étaient bien les enfants de Marie et qui s'en glorifiaient.

— Ma sœur, ajouta-t-il, chantez maintenant les Litanies de la Sainte Vierge.

Et sœur Marie-Edouard entonna :

« Seigneur, ayez pitié de nous !

« Jésus-Christ, ayez pitié de nous !... »

Sa voix se fait plus suppliante et plus pénétrante quand elle dit : « Jésus-Christ, exaucez-nous, *Christe, exaudi nos*, » car les enfants s'écrièrent :

— Voilà encore quelque chose qui se fait !

La main invisible traçait de nouveaux caractères d'or, lentement, et avec une sorte de recueillement majestueux, car elle écrivait le nom sacré : DIEU.

De nouveau, joyeux dans leur curiosité ravie, les enfants signalent et épèlent les lettres, prononcent l'adorable syllabe. Et comme si le ciel voulait exaucer aussitôt des vœux aussi

sincères, cette prière ardente faite à Jésus-Christ même, *Christe exaudi nos*, les enfants lisent ensuite : VOUS EXAUCERA.

Les chants s'interrompent à chacune des manifestations célestes, puis reprennent dans les intervalles.

Et les invocations montent vers l'Apparition, suppliantes, admirablement pieuses : « *Sancta Maria. Sancta Dei genitrix.* Sainte Marie, Sainte Mère de Dieu, Sainte Vierge des vierges, Mère très pure, Mère admirable. »

L'abbé Guérin les chantait dans son cœur où il repassait toutes les miséricordes de Marie durant sa vie déjà longue, son amour pour elle, sa devise à laquelle il était resté fidèle : « Tout par Marie et rien sans Marie ! » Comme elle avait été bonne pour lui, avec quel amour aussi il l'avait aimée, servie et fait aimer ! Elle avait été avec la croix de Jésus-Christ la grande pensée et le grand amour de sa vie.

Et sa bonté pour lui elle la couronne maintenant dans cette soirée pleine de merveilles où elle se montre à de petits enfants innocents. Il ne se plaint point qu'elle ne lui ait pas apparu ; loin de là, il est tout humilié de voir que sa paroisse a été l'objet et le témoin de ces grâces admirables et de se savoir le pasteur d'âmes ainsi privilégiées qui ont mérité une aussi extraordinaire faveur. Car ce n'est pas lui qui eût attiré cette divine apparition, il n'en était pas digne !

Mais il s'associe à toutes ces allégresses et avec quel bonheur il redit à Marie qu'elle est « la Cause de notre joie, » « la Rose mystérieuse » qui s'épanouit au firmament, « le Salut des infirmes, » « le Refuge des pécheurs, » « la Consolatrice des affligés, » « le Secours des chrétiens. » N'est-elle pas venue consoler elle-même les familles affligées de sa paroisse et secourir la nation chrétienne, un instant égarée et prête à faire naufrage ?

Pendant que retentissent les ardentes Litanies, la main céleste continue d'écrire. Elle semble obéir à la prière de la pieuse assemblée. Plus la prière est pressante, plus les lettres se hâtent, et quand elle sera terminée la phrase divine s'achèvera, solennellement.

Les enfants avaient lu : *Dieu vous exaucera.* Mais quand ? Il faut que ce soit bientôt, car les ennemis sont proches. Joseph Babin a dit qu'ils étaient à Laval. Sous peu de jours ils auront envahi Pontmain. Alors à ces inquiétudes, à ces sollicitations, le ciel répond : « *Dieu vous exaucera* EN PEU DE TEMPS. »

Cette révélation, cette assurance produit dans tous les cœurs une très vive émotion. Les enfants relisent ce message ; on leur fait relire encore afin de bien s'assurer qu'ils ne se trompent pas, ils le disent ensemble, puis séparément, appuyant sur chaque lettre. Il n'y a pas de doute, c'est bien exact. Et quand les voix ont chanté le dernier *Agnus Dei* : « *Agneau*

de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, » un point énorme, aussi haut que les lettres majuscules, se plante triomphalement à la fin de la phrase consolatrice. Les enfants le signalent en la relisant tout entière : MAIS PRIEZ MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.

On se redit ces mots pleins de promesses, l'abbé Guérin les commente, les médite et remercie Dieu de ces éclatantes grâces de pardon. Dans la foule plus d'incrédules. Comment les enfants auraient-ils inventé cela, et si c'était un mensonge, comment le soutiendraient-ils avec cette conviction ? Ils sont là, tous les quatre, insoucieux du froid, les doigts tendus vers l'Apparition, montrant et décrivant ces caractères lumineux avec le point d'or terminal, et tous les fronts s'épanouissent, il y a des pleurs dans toutes les paupières, et des larmes coulent de bien des yeux.

L'Apparition est contente ; ses enfants l'ont bien priée, suivant sa recommandation ; elle sourit d'un sourire plus large et plus doux, en les regardant. Les petits voyants ne manquent pas de signaler aussitôt cette expression de son visage et ils disent, en laissant éclater eux-mêmes leur joie enfantine : « Voilà qu'elle rit ! Voilà qu'elle rit ! »

Ils ne distinguaient pas entre « rire » et « sourire. » Ils voyaient la belle Dame tout heureuse, avec, sur ses lèvres ouvertes, les signes d'une joie plus abandonnée, plus communicative, et ils traduisaient leur pensée, d'ailleurs intraduisible, par ces mots : « Voilà qu'elle rit, voilà qu'elle rit ! » Elle riait en effet, de ce sourire ineffable qui ravit de bonheur les anges au paradis. Quoi d'étonnant que les enfants en aient été ravis à leur tour ?

II

La foule se transmet ces mots, elle échange ses joyeuses impressions, elle applique toutes ces paroles aux événements actuels qui la préoccupent et la possèdent. Elle songe aux désastres qui depuis six mois consternent la France, à nos épouvantables défaites où s'est manifestement révélée la main de Dieu qui châtie ; elle songe aux trente-huit enfants de Pontmain dont le départ a jeté le deuil dans tout le pays ; elle songe aux Prussiens qu'on dit être à Laval.

Mais le sentiment qui domine c'est la confiance, une confiance aveugle même. Puisque la Sainte Vierge affirme que Dieu les « exaucera en peu de temps, » il faut bien la croire ! Elle ne s'est pas montrée aux enfants pour rien ! Et la foule conclut aussitôt, à la manière populaire, simpliste, qui passe volontiers d'une extrémité à l'autre :

— C'est fini maintenant, nous n'avons plus rien à craindre. Nous aurons la paix « en peu de temps. » La guerre va finir.

— Oui, répond Eugène Barbedette, qui parle en ce moment comme un petit théologien, oui, « mais priez ! » C'est la belle Dame qui nous a indiqué notre devoir. Nous serons exaucés si nous continuons à prier.

Il expliquait ainsi parfaitement le sens de cette conjonction *mais*, qui tout d'abord avait tant intrigué et même scandalisé les assistants. Ceux-ci prétendaient que ce mot était dénué de sens, tandis qu'il résumait admirablement la pensée divine : *Mais* ne vous lassez pas, *mais* priez, *mais* redoublez de foi, de ferveur, de confiance en Dieu si vous voulez être exaucés. Donc courage et espérance !

Cette explication donnée par un enfant toute singulièrement cette assemblée pour qui elle est un trait de lumière, une révélation.

Pendant qu'on chantait les Litanies s'était passé un fait extraordinaire qu'on ne connut que plus tard.

La femme d'Augustin Guidécoq était venue à la grange en même temps que l'abbé Guérin, et comme tout le monde elle avait écouté, regardé, interrogé sans rien comprendre et surtout sans rien voir. Transie de froid et dépitée, mécontente en elle-même, elle partit pendant le chant du *Magnificat*, pour se réchauffer à la maison. Bientôt la curiosité la ressaisit et elle s'en revint prendre sa place à la grange. A son mécontentement intérieur succédèrent soudain de violentes pensées d'orgueil, confinant à l'impiété.

Elle entendait les enfants, leurs affirmations, elle voyait les bonnes gens de Pontmain qui priaient avec conviction, ses voisines qui égrenaient leur chapelet en pleurant, elle résistait à toutes ces grâces, et son dépit s'accroissait de la ferveur des autres. Elle les prenait en pitié, se disant, comme saint Thomas, qu'elle ne croirait que si elle voyait de ses propres yeux :

— Monsieur le curé n'y voit rien, pensait-elle, les Sœurs non plus. Victoire a eu beau mettre ses lunettes, Jean Guidécoq son foulard, ils n'ont rien vu. Seuls ces quatre bambins déclarent qu'ils voient quelque chose sur mon toit, et moi j'ai beau faire, je n'y distingue rien. C'est qu'il n'y a rien. Victoire avait raison : ils ont la berlué, et ils veulent se moquer de nous.

Là-dessus elle se lève et s'en va, avec un profond mépris pour cette foule crédule qui ne raisonne pas.

Elle traverse la rue dans une attitude revêche, longe l'aire des Barbedette, arrive à la petite place de l'église, regarde une dernière fois au-dessus du toit de sa maison et murmure en secouant la tête : « Rien ! Rien en tout ! »

Puis elle continue son chemin, mais ses jambes fléchissent et elle tombe lourdement à terre :

— Ah ! mon Dieu ! se dit-elle, c'est Dieu qui me punit !

Elle essaie en vain de se relever, elle se sent fichée sur le sol et retenue par une puissance irrésistible qui la maîtrise. Cependant elle peut encore lever les mains au ciel, et elle implore de Dieu le pardon pour ses pensées d'impiété ou de blasphème, et de tout son cœur elle récite un *Pater* et un *Ave*. Puis elle tente de se mettre debout. La même force la retient à terre, mais moins inexorable. Elle se reprend à prier, récite de nouveaux *Pater* et de nouveaux *Ave*, et avec le temps elle peut se relever et marcher.

Alors elle entre dans sa maison et la traverse pour passer au jardin, dans l'espoir d'être mieux placée pour voir l'apparition. Elle regarde avec persistance, elle ne découvre rien au ciel, elle ne voit pas mieux qu'à la grange. Cette nouvelle déception la consterne, mais la fait réfléchir. Tout impressionnée encore d'ailleurs de sa chute inexplicable, elle s'en revient avec d'autres idées reprendre sa place, et parmi les chrétiennes qui prient elle n'est maintenant ni la moins convaincue ni la moins fervente. Incrédule comme saint Thomas, à cette heure elle croit et implore son pardon comme lui.

L'inscription continuait à rayonner au firmament sur la grande banderole blanche. Ce qui frappait surtout les assistants, c'était ce point d'or démesuré qui terminait la phrase.

« Le curé, les religieuses institutrices, les témoins et les enfants, dit excellemment M. Louis Colin, l'historien pieux et exact de l'Apparition, croyaient peut-être que là se fermait le message divin. Notre-Dame d'Espérance, sa mission accomplie, avait arrondi son point final qui, lui aussi, était un point majuscule. Mais la grammaire du ciel ne ressemble point aux grammaires de la terre. L'encre en est dorée, et les phrases ne commencent ni ne finissent comme la généralité des phrases d'ici-bas. Au lieu d'y être un article, un substantif ou un verbe, le premier mot y est une conjonction suspendue en l'air, et la fin un point inusité dans toutes les langues... »

« Par un autre pareil jeu de la Providence, une seconde phrase va suivre, non moins à l'encontre de la grammaire et des grammairiens ; car celle qui va suivre, qui exigerait le point final déjà sorti par avance, puisqu'elle finit la page divine, restera en l'air et sans arrêt, comme si l'invisible maîtresse d'école, chargée de l'écrire, se plaisait à laisser la besogne inachevée, son message ouvert et toujours en activité... du côté de l'avenir ! »

Au chant des Litanies succédait alors celui de l'*Inviolata*...

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

X

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Il y a bon nombre de prières à la Sainte Vierge : la principale est l'AVE MARIA ou la SALUTATION ANGÉLIQUE. Pour nous convaincre de son excellence, nous l'étudierons comme le *Pater*, 1^o dans ses auteurs, 2^o dans sa forme, 3^o dans son usage.

I. — Ses auteurs

Ce sont : l'ange Gabriel, sainte Elisabeth, l'Eglise.

1^o L'ANGE GABRIEL est celui qui annonça à Marie qu'elle avait été choisie pour être la Mère du Sauveur : et c'est par les premières paroles de l'Ave qu'il s'acquitta de son message. (Luc, I, 28).

2^o SAINTE ELISABETH était la cousine de Marie. Elle accueillit la Sainte Vierge au jour de la Visitation par les paroles suivantes : « Vous, êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » (Luc, I, 42).

3^o L'ÉGLISE ajouta le reste de l'invocation. Nestorius avait dénié à Marie le titre de Mère de Dieu : il fut condamné. Aussi le pape qui était alors S. Célestin I^{er} décida qu'à l'avenir on ajouterait à l'Ave ces mots : « Sainte Marie, Mère de Dieu, etc. »

II. — Sa forme

Elle est courte, claire, complète et efficace.

1^o COURTE. — L'Ave tient en effet en quelques lignes : aucun enfant n'éprouve de difficultés pour l'apprendre, la réciter et la retenir.

2^o CLAIRE. — Tout enfant peut aussi comprendre cette prière : qu'y a-t-il en effet d'obscur et de difficile dans les mots qui la composent ?

3^o COMPLÈTE. — L'Ave est comme le résumé de la Mariologie. On y proclame en effet que Marie est :

a) La Vierge sans tache, *gratia plena*. Marie en effet a été pure et dans sa conception et dans sa vie : c'est la plus belle et la plus sainte des créatures ; aussi l'Eglise ne cesse de la comparer au lys, à la neige, à la source cachée, etc...

b) La Mère de Dieu, *mater Dei*. C'est ce titre qui fait sa grandeur et nous inspire tant de confiance : être la Mère de Dieu, en effet, n'est-ce pas une dignité qui surpasse toutes les autres et qui est en quelque sorte infinie ?

c) La Mère des hommes, *ora pro nobis*. Marie nous aime tant qu'elle ne cesse de prier pour nous, et son divin Fils ne peut rien lui

refuser. Recourons donc, pauvres pécheurs, à sa toute-puissante intercession, aujourd'hui et tous les jours de notre vie, *nunc!* Et puisque l'éternité approche, appelons-la déjà à notre secours pour l'heure redoutable de la mort, *et in hora mortis nostræ!*

Ainsi l'Ave Maria renferme à l'égard de la Sainte Vierge et un culte d'honneur et un culte d'invocation.

4^o EFFICACE. — La Salutation angélique a accompli bien des miracles autrefois : aujourd'hui, qu'on aille à Lourdes ! on verra qu'elle en produit encore dans l'ordre matériel, comme dans l'ordre moral.

III. — Son usage

Il n'y a pas d'obligation formelle de réciter la Salutation angélique, mais à coup sûr on ne saurait l'omettre sans tomber dans une négligence coupable.

1^o L'Eglise la fait réciter en effet presque toujours après l'Oraison Dominicale : par exemple, au bréviaire, dans la prière du matin et du soir, à l'Angelus, au rosaire, au prône, etc... C'est dire combien elle a à cœur de faire réciter l'Ave et combien elle tient à rendre cette prière inséparable, pour ainsi dire, du *Pater*.

2^o En fait, c'est l'Ave Maria qu'on apprend aux petits enfants, aussitôt après le *Pater*. Les familles ont donc compris leur devoir ; et il n'est pas besoin de lois spéciales pour le leur rappeler.

Conclusion

Jésus ! Marie !... tels sont les deux mots qu'un vrai chrétien doit toujours avoir sur les lèvres. C'est par Marie en effet que l'on va à Jésus, *ad Jesum per Mariam*. Ne séparons jamais ces deux dévotions inséparables. « Je consens, ô Vierge Marie, disait S. Bernard, qu'on ne parle plus de votre miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui, après vous avoir invoquée, ait souvenance qu'il n'ait pas été secouru ! »

Pour le Mois de Marie. — Nous avons publié chaque année depuis quatre ans 31 Lectures pour le Mois de Marie : en 1908, sur *Notre-Dame de Lourdes* ; en 1909, sur *Jeanne d'Arc* ; en 1910, sur *les guérisons de Lourdes* ; en 1911, sur *Notre-Dame de la Salette*. — Chaque année est en vente à nos bureaux, au prix de 8 fr., port en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 aprilis 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 11 avril 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures sur Notre-Dame de Pontmain. — IX. « Mon Fils se laisse toucher, » 273. — X. Le signe du pardon, 275. — XI. « En peu de temps, » 278. — XII. L'enquête, 280. — XIII. Le jugement doctrinal, 282.
Pour la fête de S. Joseph. — III. Le saint le plus populaire, 285.
Varia. — A des enfants, avant de leur donner le cachet-souvenir de la Première Communion solennelle, 287.
Plans d'instructions sur les Sacrements. — XI. Des sacrements en général, 288.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DE PONTMAIN

IX

« MON FILS SE LAISSE TOUCHER »

I

« Vous êtes vierge, toute pure et toute chaste, ô Marie !

« Vous êtes la brillante porte du ciel, *fulgida cœli porta* ! »

Ainsi chantait Sœur Marie-Edouard, avec un chœur improvisé de voix.

A la première parole les voyants se reprirent à dire :

— Voilà encore quelque chose qui se fait ! c'est un bâton, c'est un M !

Les deux phrases : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS » étaient tracées sur la même ligne, et ponctuées par le signe final triomphant que nous avons décrit et qui indiquait une décision définitive. La nouvelle lettre s'écrivait au-dessous, commençant une autre ligne.

— Tiens ! dit Jeanne-Marie, la belle Dame recommence la même phrase en-dessous. Elle croit peut-être bien que nous n'avons pas pu la lire.

Elle s'imaginait voir encore le mot MAIS reproduit en lettres d'or. Elle se trompait : c'était MON.

Les chants continuaient : « O Sainte Mère très aimée du Christ : *O mater alma* ! » Une nouvelle lettre apparut commençant un autre mot, un F, qui s'acheva quand le chœur eut redit : « Recevez le pieux concert de nos louanges. *Suscipe pia laudum præconia*. »

Elle brillait seule au firmament, cette lettre glorieuse, provoquant l'attente et les vœux de tous, pendant que se poursuivait la douce mélodie, délicieuse dans sa simplicité, demandant la pureté parfaite pour les corps et pour les

cœurs, implorant le pardon éternel par les prières de Marie qui sonnent si doucement au ciel et sur la terre, *tua per precata dulcisona*.

Qu'attendait la main céleste pour achever le mot ? Elle attendait les pieuses exclamations : « O *Benigna* ! O *Regina* ! O *Maria* ! O Marie ! qui seule êtes restée pleinement pure ! *Quæ sola inviolata permansisti*. » Quand furent terminées ces ardentes invocations, cette affirmation de la foi de tout un peuple en l'Immaculée-Conception, apparut enfin le mot entier, et les enfants lurent : MON FILS.

Ce fut une explosion de joie. La belle Dame qui se dressait au firmament, c'était donc bien Marie, la Mère de Dieu, puisqu'elle écrivait : « Mon Fils ! » Et chacun pensait avec émotion : « C'est Elle ! c'est la Sainte Vierge ! » Elle avait dit : « Mes enfants ! » maintenant elle disait : « Mon Fils ! » déclarant ainsi que celle qui daignait apparaître était à la fois la Mère des hommes et la Mère de Dieu. Pour la première fois les enfants dirent : « C'est la Sainte Vierge ! »

Et tous les assistants répétèrent : « C'est elle ! oui, c'est elle ! »

Le pieux abbé Guérin se fondait en reconnaissance et paraissait ravi au troisième ciel. Mais non, il n'était pas au ciel, puisqu'il ne la voyait pas. Et dans son humilité, il n'osait même formuler le vœu de la contempler aussi, car, pensait-il, c'est le privilège des enfants. Sur leur âme, belle comme un miroir neuf, pas un nuage, pas une buée, pas de poussière qui les empêche, eux, de regarder l'image virginale et divine.

Mais pourquoi le Fils intervient-il ? Est-ce comme juge et comme vengeur ? Car a-t-il été assez outragé en France ! Une presse impie a nié sa divinité, une science impie s'est moquée de l'Évangile et de l'Écriture, une politique impie a livré son Vicaire aux mains de la Révolution. Va-t-il rappeler ces forfaits ? Fera-t-il parler sa justice ou sa miséricorde ?

On interroge les enfants. Ils ne signalent que ces deux mots : MON FILS. Ce peuple qui a perdu l'habitude de réfléchir, Marie veut le forcer un instant à la réflexion du cœur.

Cependant ce message ne saurait être sévère, puisque l'Apparition sourit. A cette pensée, tous lui adressent le salut de respect et d'amour qu'elle mérite. On chante le *Salve Regina* : « Salut, Reine, Mère de miséricorde ! Vous notre douceur, notre vie, notre espérance, Salut ! Nous crions vers vous, pauvres exilés, enfants d'Eve ! Nous soupignons vers vous, parmi les gémissements et les pleurs, dans cette vallée de larmes. Allons donc ! ô notre avocate ! Vos yeux, ces yeux miséricordieux, tournez-les vers nous ! Et votre béni Jésus, le fruit de votre sein, montrez-le-nous après cet exil, ô clément, ô bonne, ô douce Vierge Marie ! »

Et à mesure que s'élèvent ces chants enflammés, la main céleste écrit et les enfants épèlent les lettres. Ils lisent : SE LAISSE...

— Mais non, dit sœur Vitaline, en qui réparait l'institutrice, ce n'est pas cela ! Vous ne lisez pas bien. Ce n'est pas *se laisse*, mais *se lasse*.

Elle se souvenait sans doute de la parole de la Vierge de la Salette : « Je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. » Et, dans sa pensée, elle voyait le Fils de Dieu lassé d'attendre et d'être miséricordieux.

— Non, ma sœur, répondent à la fois Eugène et Joseph, Jeanne-Marie et Françoise. Il y a bien un I. C'est LAISSE.

Et ils regardent la banderole blanche sans en détacher leurs yeux un seul instant. Quelque chose se meut, la main céleste continue à écrire :

— Attendez ! disent-ils, ce n'est pas fini. Voici encore d'autres lettres.

Les doigts invisibles traçaient lentement, majestueusement, de splendides lettres d'or qui se détachaient comme s'ils se fussent servis d'encre de feu, en traits de flamma brillante.

Les enfants épèlent, les assistants demeurent attentifs, haletants, pendant que s'achèvent les mots solennels. Quand ils sont terminés, la même main dessine au-dessous un trait ferme pour bien indiquer que ces mots-là sont les mots importants, que l'Apparition s'est montrée surtout pour attirer l'attention sur cette phrase capitale.

Et ils lisent les paroles suivantes ainsi figurées :

MON FILS SE LAISSE TOUCHER

« Alors, dit M. Louis Colin, l'Apparition résu-mait les trois couleurs françaises : le rouge dans la petite croix ; le blanc dans la banderole ; le bleu dans la robe constellée. Le noir, il est vrai, s'y rencontrait en plus dans le voile, mais le drapeau tricolore, dans ces jours de malheur, porté lui aussi, en pointe, son crêpe de deuil. »

II

Qui ne serait frappé de ce fait que la Sainte Vierge, durant toute la longue apparition, s'est appliquée à exaucer les chants et à les interpréter ? Elle sourit de bonheur en entendant les paroles liturgiques. Quand les chants cessent, elle s'arrête ; quand ils reprennent, elle se remet à écrire. Ainsi toutes les prières qui montent de la terre produisent leur impression sensible sur son cœur plein de charité et qui a soif d'amour.

Pendant l'*Inviolata*, qui est le cantique naïf à sa pureté, à son immaculée conception, à sa sainte maternité, *O Mater alma Christi carissima*, elle écrit ces deux mots : « MON FILS. » Elle se réjouit de sa virginité parfaite, mais

combien elle est heureuse de sa maternité divine qui lui permet de dire au Fils de Dieu : « Mon Fils ! »

Et quand éclate le *Salve Regina*, le cantique de l'exilé, et, dans la circonstance, le cri des âmes qui souffrent des angoisses de la terre qui est à la recherche du ciel ; des angoisses du cœur qui est écrasé par la douleur, le deuil, l'inquiétude, l'absence des êtres chers, exposés à toutes les privations, à tous les dangers et à la mort ; des angoisses patriotiques parce que la patrie est souillée, accablée par l'envahisseur insolent et qu'elle agonise prête à périr, alors le cœur de Marie se fait tendre, compatissant pour ceux qui l'implorent. N'est-ce pas la France qui est la vallée des larmes et des douleurs en ce moment ? Marie entend ses gémissements et ses cris, et depuis qu'elle a commencé à apparaître, elle tourne sur elle ses yeux pleins de miséricorde, *illos tuos oculos misericordes*.

Alors elle s'adresse à son « béni Jésus. » Dans sa clémence elle sollicite notre pardon, *o clemens !* et elle l'obtient, parce que Jésus ne saurait résister à ses prières. Entre elle et son divin Fils s'établit un colloque mystérieux. Elle est notre avocate, elle prend notre cause en main, elle la plaide avec toutes les ressources de son cœur maternel à qui Dieu n'a jamais rien refusé, et quand Jésus a dit : « Oui, » joyeuse elle s'empresse de nous le dire par son message écrit dans le ciel :

« MON FILS SE LAISSE TOUCHER ! »

Quelle victoire pour elle, mais quelle joie pour nous !

Maintenant les chants se taisent. Après avoir écouté les explications des enfants, tous se recueillent et prient. L'abbé Guérin se renferme dans son silence ému, il repasse en lui-même ces paroles consolatrices, qui apportent les espérances décisives. Sur toute cette foule passe un souffle surnaturel de foi, d'espoir et de reconnaissance.

La Salette avait laissé peser un malaise, en nous parlant du « bras lourd et pesant » de Jésus-Christ que la Sainte Vierge « ne pouvait plus retenir. » — « Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous ! » Elle a si bien prié que « son Fils se laisse toucher. » Le malaise disparaît.

Le pieux curé se rappelle tous ces enseignements, se pénètre de ces sentiments de paix et de pardon. La joie éclate dans son âme et il dit à sœur Marie-Edouard : « Encore un cantique à la Sainte Vierge ! »

Elle entonne alors ce chant populaire :

Mère de l'Espérance,
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous.

Souvenez-vous, Marie,
Qu'un de nos souverains
Remit notre patrie
En vos augustes mains...

En ces jours de souffrance,
Sauvez-nous du danger;
Épargnez à la France
Le joug de l'étranger!

Ces strophes montaient dans l'azur sombre du ciel, éveillant les échos de la nuit, éveillant surtout dans les âmes une foi ardente, un amour puissant pour Marie qui prenait en main la cause de la petite patrie de Pontmain, et celle de la grande patrie française. Elles montaient jusqu'au cœur de la Sainte Vierge qui s'en montrait touchée.

Quand on la salua du titre de « Mère de l'Espérance, » ses mains jusque-là abaissées et légèrement étendues se relevèrent, d'un geste lent et gracieux, jusqu'à la hauteur des épaules, puis elle les ramena et se prit à agiter les doigts comme si elle les promenait sur un clavier. En réponse aux chants de la terre qui la célébraient, elle semblait donner le ton aux esprits célestes pour un cantique que l'oreille de l'homme ne saurait entendre, mais qui retentissait dans les espaces infinis, pour un *Magnificat* du Paradis.

En même temps elle regardait les enfants de « ses yeux de clémence, » et ses lèvres s'épanouissaient en un bon et large sourire.

Les enfants s'écrièrent de nouveau : « Voilà qu'elle rit! Voilà qu'elle rit! » Ils étaient si heureux qu'ils ne pouvaient contenir leur admiration et qu'ils exprimaient naïvement leur désir d'aller auprès d'elle. Ils battaient des mains d'aise et disaient : « Oh! qu'Elle est belle! oh! qu'elle est belle! *A Li, à Li!* » C'est-à-dire : « A Elle, oh! si nous pouvions aller à Elle! » Leurs transports, leur simplicité, leur joie, l'expression de candeur lumineuse qui rayonnait de leurs visages, tout cela ravissait la foule. A cette heure, plus personne ne doutait de la vérité de l'apparition, comme on ne doute pas de la réalité du soleil qui dore les sommets des montagnes, encore qu'on ne l'aperçoit pas. Leurs traits portaient en effet comme des rayons d'un soleil invisible. On ne voyait pas ce brillant soleil, mais on en apercevait comme un éclat adouci sur leurs figures, que Marie avait regardées.

Sœur Marie-Edouard allait achever les huit couplets du cantique à la « Mère de l'Espérance. » Tout à coup l'inscription radieuse pâlit. Les enfants crurent voir comme un rouleau que la main céleste promenait rapidement pour en effacer les lettres sur la banderole blanche qui se replia¹. Quand on chanta les derniers vers :

¹ C'est « comme si un rouleau couleur du ciel eût passé en commençant à notre droite et l'eût enroulée sur lui-même. » (*Récit d'un voyant*, du P. Joseph Barbedette).

Au chemin de la gloire
Conduisez nos soldats,
Donnez-leur la victoire!

les deux lignes, les lettres, la banderole, tout avait disparu, il ne restait que le ciel d'un bleu sombre et limpide sur lequel scintillaient les étoiles. Mais ces phrases célestes, ces promesses formelles demeuraient vivantes et lumineuses dans la mémoire et dans le cœur des assistants.

D'ailleurs, si Marie venait d'effacer, c'est qu'elle avait encore d'autres trésors à révéler, d'autres symboles à écrire.

X

LE SIGNE DU PARDON

I

On se souvient que Mme Morin sur son lit de mort avait fait venir la supérieure des Sœurs de Pontmain et qu'elle lui avait recommandé de faire chanter aux enfants le cantique :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.

Quand l'inscription eut disparu, Sœur Marie-Edouard l'entonna, et l'assemblée en reprit en chœur les touchantes paroles :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.
Nous n'offenserons jamais plus
Un père qui nous aime;
Nous n'offenserons jamais plus
Votre bonté suprême,
O doux Jésus!

C'était bien le chant qui convenait pendant ces circonstances terribles où Dieu témoignait manifestement son courroux.

En entendant ces paroles, la belle Dame devint triste et ses traits s'assombrirent. Cela frappa les enfants qui dirent :

— Voilà qu'elle tombe dans la tristesse!

Leurs visages mêmes prirent une expression de navrement; on eût dit qu'ils la voyaient souffrir. Puis tout à coup ils s'écrièrent :

— Voilà encore quelque chose qui se fait!

Ce qu'ils voyaient, le P. Joseph Barbedette l'a décrit en ces termes dans le *Récit d'un voyant* :

Une croix rouge, haute de cinquante centimètres environ, parut un peu en avant de la Très Sainte Vierge, qui abaissa les mains pour la prendre et la tenir devant elle. Cette croix d'un rouge sombre — la rouge du sang veineux — portait un Christ d'un rouge vif — le rouge du sang artériel.

Le sang du Christ ne coulait pas. Le Christ attaché à la croix avait la tête un peu inclinée à gauche, nullement penchée, ni en avant, ni en arrière. On m'a demandé si ce Christ paraissait vivant. Je n'ai pas vu ses yeux. Je n'ai constaté aucun mouvement qui indiquât la vie.

Au-dessus de la tête du divin crucifié, à l'extrémité du bâton de la croix, était un second croisil-

lon, un peu plus court que celui auquel les bras étaient attachés. Ce croisillon, large de sept à huit centimètres, était blanc, et portait en lettres d'un rouge vif l'inscription en majuscules : JÉSUS-CHRIST. Ces lettres avaient cinq centimètres environ de hauteur.

La Sainte Vierge tenait le bâton de la croix un peu au-dessous des pieds du Christ. Elle le tenait des deux mains doucement fermées, et effleurant la robe à la hauteur de la ceinture, la main gauche au-dessus de la main droite.

L'extrémité inférieure de la croix paraissait à peine. Le sommet de la croix était un peu incliné en avant, de quatre à cinq centimètres seulement.

Cette apparition émouvante saisit les voyants. Cette croix rouge sombre sur laquelle apparaît le Christ sanglant, attaché à sa croix, retient d'abord leur attention. C'est bien le Christ lui-même, puisque la main céleste a pris soin d'écrire au-dessus cette inscription sur un second croisillon parallèle à celui qui soutient les mains clouées du divin Crucifié : *Jésus-Christ*.

Puis leur attention se porte sur la Vierge qui regarde son Fils avec une infinie tristesse et qui paraît s'entretenir avec lui. Elle lui cause avec animation, l'entretien prend une forme pressante, puisque, par intervalle, quand elle parle, qu'elle insiste, ils aperçoivent ses dents blanches.

Ces détails, ces impressions, ils les communiquent à leur curé, aux Sœurs, à tous les assistants, qui tendent l'oreille pour les entendre. Puis le chant, un instant interrompu, reprend, alternant avec le *Parce Domine*.

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents...

La France est en effet bien coupable. Elle n'a cessé de défier le Christ. Non seulement elle a acclamé Renan qui niait la divinité du Sauveur, mais quelques semaines avant la guerre elle a installé sur une des places de la capitale la statue de Voltaire, l'insulteur personnel et satanique de Jésus qu'il osait appeler « l'infâme ! »

« Paris l'a couronné, Sodome l'eût banni, » a écrit le comte de Maistre, dans sa manière forte et exacte. Comment s'étonner que Dieu ait vengé l'injure publique faite à son Fils ?

Parce, Domine ! Parce populo tuo...

La nation choisie, aimée du Christ, a été infidèle à son Dieu. Elle lui a retranché ses hommages, volé même ce septième jour qu'il s'est réservé et consacré. Elle a refusé le repos au corps pour interdire à l'âme la possibilité de prier, d'adorer, de penser qu'elle a d'autres destinées que le vil animal. Et l'apostasie, la révolte sont universelles. Si l'on cherche bien, où sont les vrais catholiques ? Combien en rencontre-t-on dans nos villages, dans nos cités, dans la nation ? En sommes-nous donc réduits à l'état de Sodome qui ne comptait même pas cinq justes ? Or les justes soutiennent le

monde, intercèdent pour lui et l'empêchent de périr. N'est-ce point parce que Dieu n'a pas vu assez de justes en France qu'il a exercé sur elle les rigueurs de sa justice ? Mais maintenant est-ce qu'elle n'a pas été assez châtiée ? Est-ce que la souffrance ne l'a pas purifiée, n'a pas fait jaillir des justes dans son sein ?

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents...

Elle avait confiance dans ses ressources, dans la vaillance de ses guerriers, dans la résistance de ses forteresses. Elle pensait porter la guerre sur le sol étranger et l'ennemi a envahi le sien ; il avance toujours, enorgueilli par ses victoires, insolent et féroce. Il est à nos portes tout proche, il se vante de réduire et de détruire notre dernière armée qui recule toujours ; car le froid, comme pendant la retraite de Russie, a fait tomber les armes des mains de nos soldats.

Parce, Domine ! Parce populo tuo...

Et les voix pleuraient dans la nuit, tout était triste, la neige, le froid, les ténèbres, les cœurs pleins d'angoisses.

II

L'apparition écoutait, elle appuyait les prières, les cris affligés qui montaient de la terre. « Son Fils se laissait toucher, » mais elle voulait, par une image saisissante, celle du Christ sanglant, du crucifix au sommet duquel éclatait le nom de Jésus-Christ, nous montrer combien nous avons coûté au Sauveur, qu'il a donné pour notre rançon tout son sang, et que nos crimes l'ont réduit à cet état sur la croix ; nous rappeler surtout que nous devons professer notre foi en *Jésus-Christ*, Fils de Dieu, notre divin Rédempteur.

Marie continuait à serrer la croix dans ses mains, elle regardait avec amour le crucifix, elle consolait son Fils, elle souffrait avec lui, elle apparaissait aux enfants comme une Mère de douleurs. Ses yeux demeuraient attachés sur lui, elle lui parlait, elle le priait, elle compatissait, elle implorait. Ses larmes ne coulaient pas, mais son visage demeurait empreint d'une indicible tristesse qui se reflétait sur le visage des enfants.

Il leur parut long son entretien avec le crucifix sanglant. Elle versait dans le cœur divin de son Fils tout l'amour de son cœur très pur et rempli de cet unique amour. Les voyants la contemplaient dans l'ovale bleu qui lui servait de cadre, avec quatre bougies suspendues deux à la hauteur des épaules et deux à la hauteur des genoux. Tout à coup sur les traits de Marie rayonna un léger reflet de joie, l'entretien était terminé, les doux épanchements cessaient, elle avait tout dit à son Fils en faveur de ses enfants de France, et son Fils, qui s'était « laissé toucher, » avait acquiescé à tout.

Maintenant la France attendait le signe du pardon.

Les étoiles brillaient plus éclatantes au pied du trône de la Sainte Vierge ; elles semblaient prendre leur part de l'allégresse nouvelle. Soudain l'un d'elles se détacha, s'éleva gracieuse et légère jusque dans l'ovale bleu et alluma successivement les deux bougies qui se trouvaient à gauche. Puis elle monta au-dessus de la tête de la Sainte Vierge pour parvenir à droite, où elle alluma les deux autres bougies. Elle évita ainsi de passer devant l'apparition, par respect pour elle. Enfin elle remonta de nouveau à travers le bleu du cadre et vint se fixer au-dessus de la tête de Marie où elle brilla, immobile.

L'abbé Guérin apprit ces détails de la bouche des enfants qui ne se lassaient point de décrire les merveilles qu'ils avaient sous les yeux. Après avoir partagé la tristesse de l'apparition, ils semblaient participer à son bonheur. Leurs visages étaient joyeux, leurs voix perlées redisaient les mystères qui les charmaient, comme s'ils eussent été en paradis. Ils ne se croyaient plus sur la terre. Le bon curé se faisait décrire chaque détail, et ce qui remplissait son âme d'allégresse et de confusion c'est que Marie avait poussé sa condescendance maternelle jusqu'à reproduire sur le firmament l'image, mais idéalisée et rendue toute céleste, de l'humble statue du sanctuaire autour de laquelle il se plaisait à allumer quatre bougies aux fêtes de la Sainte Vierge.

Devant cet autel invisible où Marie apparaît, le crucifix dans la main, éclairée par quatre lumières piquées sur le bleu de l'ovale, une étoile au-dessus de la tête, Sœur Marie-Edouard chante : « *Ave, maris stella*. Salut, étoile de la mer ! »

C'est bien le chant de l'espérance, mais de l'espérance devenue réalité. La tempête s'apaise sur la mer troublée des événements pleins de batailles et de désastres ; le ciel a chassé les nuages d'orage et l'étoile brille qui nous protège et nous sourit ! Salut, ô Reine de la paix !

Aux premières paroles de cette belle hymne, tout à coup le crucifix rouge s'évanouit ; les mains de l'apparition s'abaissent comme dans l'Immaculée-Conception de la Médaille miraculeuse, et deux petites croix blanches, hautes chacune de vingt centimètres, brillent sur chaque épaule de la Sainte Vierge.

Elle est debout, gracieuse comme l'aube, splendide dans sa robe bleue étoilée, les mains ouvertes pour laisser tomber ses faveurs sans mesure, et sur ses lèvres s'épanouit doucement un pur et inénarrable sourire.

— Voilà qu'elle rit ! voilà qu'elle rit ! s'écrient ensemble les quatre enfants d'autant plus heureux qu'ils l'ont vue si triste, si affligée !

La croix rouge a été remplacée par deux croix blanches, symbole de pureté et d'allé-

gresse, et Marie sourit. C'est le pardon, c'est la paix, c'est la réparation, la résurrection et le relèvement de la France. Marie a gagné notre cause.

Il était 8 heures $\frac{1}{2}$.

Que d'émotions avaient secoué depuis trois heures les cœurs des habitants de Pontmain ! Ils avaient assisté à un drame invisible mais poignant, dont les enfants leur avaient décrit chacune des scènes, joyeuses ou douloureuses. Ils n'avaient rien vu, mais les enfants avaient vu pour eux, et chaque fois qu'il « se faisait quelque chose » ils le disaient à l'envi, sans qu'il y eût jamais eu aucune discordance. C'était la belle Dame avec sa robe bleue étoilée, puis une croix rouge sur le cœur avec les quatre bougies. Jusqu'à cet enfant de vingt-cinq mois qui s'était écrié en tendant ses petits bras vers la radieuse apparition : « Le Jésus ! le Jésus ! » Des mots d'espérance s'étaient tracés, lumineux sous la voûte céleste. Puis elle avait levé les mains avec une grâce infinie comme pour jouer sur un instrument angélique. Elle avait apparu ensuite dans l'attitude de la plus profonde douleur, tenant en mains le crucifix sanglant qu'elle regardait, avec qui elle s'entretenait avec tant d'amour et de sollicitude. Enfin une étoile avait allumé l'autel et au chant de l'*Ave Maris stella* Marie se montrait bienheureuse et souriante, dans son Immaculée-Conception. Tous se rappelaient, repassaient en eux-mêmes ces merveilles, ces grâces inouïes. Le bon curé surtout ne savait comment témoigner à Dieu son immense gratitude.

Il se souvint alors qu'il était le pasteur de ce troupeau fidèle, ému et pieux comme lui et qui attendait un mot de lui. Il rompit son silence habituel et dit simplement :

— Mes chers enfants, faisons ensemble la prière du soir.

Tous se mirent à genoux. On récita avec une indicible ferveur les prières ordinaires. On fit la pause de l'examen de conscience. Les enfants regardaient toujours l'apparition. En ce moment ils aperçurent aux pieds de la Vierge un grand voile blanc qui se déroula, monta peu à peu, et bientôt la déroba jusqu'à mi-corps.

Le voile s'éleva et l'enveloppa jusqu'au cou. Seul le visage émergeait encore. Les lèvres souriaient toujours. C'était le sourire d'adieu.

Puis le visage disparut. La couronne d'or resta quelque temps encore visible, ainsi que l'étoile qui brillait au-dessus de la tête.

L'étoile de la mer, l'étoile d'espérance qui continuait à sourire.

Tout s'évanouit alors, le grand cadre ovale bleu foncé, les quatre bougies allumées, même le *trépied* d'étoiles. Elles s'enfoncèrent pour jamais dans les espaces immenses du firmament.

C'était fini.

L'abbé Guérin, à genoux devant la grange, demanda aux enfants :

— Voyez-vous encore ?

— Non, monsieur le curé, répondirent-ils ensemble. Tout a disparu, c'est tout fini.

Et dans leur voix il y avait une expression de grande tristesse.

Il était environ 9 heures moins 1/4.

XI

« EN PEU DE TEMPS »

I

La foule se dispersa lentement, émue, silencieuse. Chacun rentra chez soi, recueillant gravement ses pensées, maintenant toutes favorables à la réalité de l'apparition.

Comment d'ailleurs en douter ? Les enfants l'affirmaient, unanimes. Ils décrivaient les mêmes choses, c'est donc qu'ils les voyaient. Les deux enfants Barbedette étaient la simplicité, la sincérité mêmes. Leur père leur a commandé de rentrer, ils ont obéi aussitôt. Leur mère Victoire les a traités de « petits menteurs, » ils ont baissé la tête, attristés, n'ayant jamais entendu pareil reproche, puis ils se sont remis sans rien dire à leur pénible travail. Mais elle n'en pensait rien et les enfants finissent par s'en convaincre, car ils lui demandent doucement de retourner voir la belle Dame après souper. La revoir ! c'était leur unique désir, leur indicible félicité.

Les grandes personnes, ni Jeannette Délais, ni César Barbedette, ni sa femme, ni les Sœurs, ni l'abbé Guérin lui-même n'aperçoivent rien. Mais les deux petites filles amenées par Sœur Vitaline, Françoise et Jeanne-Marie, font la même description que les deux petits garçons : « Oh ! la belle Dame ! avec une robe bleue et des étoiles d'or ! » Et cet enfant de vingt-cinq mois apporté sur les bras de sa mère, qui tend ses petites mains vers l'apparition en criant, dans sa joie épanouie : « Le Jésus ! Le Jésus ! » Pouvait-il machiner une invention dans sa petite cervelle, alors qu'il recevait des impressions mais n'était pas capable encore de penser ?

Pour les assistants, c'était sûrement une déconvenue ; Dieu ne daignait pas se révéler à eux, il leur préférerait ces âmes d'enfants innocentes et naïves, et quand la belle Dame leur souriait, c'était à leur pureté d'âme qu'elle souriait. Le bon abbé Guérin s'humiliait plus profondément que les autres, car, étant prêtre, il avait reçu plus de grâces et de lumières, mais il ne doute pas un instant. Il sait que si les anges de ces petits voient Dieu face à face, eux-mêmes reçoivent aussi le privilège des visions divines.

D'ailleurs ceux qui doutaient se sont livrés eux-mêmes au ridicule comme Jean Guidecoq

avec son foulard, ou, après un mouvement de dépit, comme Joseph Babin, ont réfléchi, sont revenus et ont cru. La femme d'Augustin Guidecoq a été sévèrement rappelée à l'ordre et elle s'est écriée en faisant cette chute douloureuse d'où il lui était impossible de se relever seule : « Ah ! mon Dieu ! voilà que Dieu me punit ! » Et elle retourne vers la grange en pleurant d'avoir été incrédule.

Il est bon d'ailleurs qu'il y ait quelques personnes qui, comme saint Thomas, ne se rendent qu'à la réflexion et à la grâce de Dieu qui produisent en elles l'évidence. Leur exemple impressionnera ceux qui doutent.

Dans ce récit tout respire la sincérité, la franchise. Ces quatre petits enfants si pieux, si naïfs, auraient-ils eu l'idée de tromper ceux qui étaient là, regardant le ciel avec eux ? Les petits garçons n'étaient préoccupés que de leur frère, Auguste Friteau, qui était soldat et dont on n'avait pas de nouvelles ; ils priaient pour lui, sur l'invitation de leur mère, ils ne songeaient qu'à lui, Eugène surtout dont il était le parrain. Françoise et Jeanne-Marie étaient deux enfants candides et bonnes, élevées par les Sœurs dans l'innocence et dans la foi. Qui aurait pu se défier de ces quatre petits qui décrivaient avec tant de joie, tant de sûreté, les merveilles qu'ils apercevaient sur l'azur céleste ? Et les paysans, qui sont beaucoup plus méfiants que crédules, pense-t-on qu'ils auraient accepté leur témoignage s'ils n'avaient été convaincus par un ensemble de circonstances et de preuves qui ne permettaient pas à leur honnêteté la possibilité de nier ? Car ils ne crurent pas tout de suite. De la foule il monta bien des murmures, des questions cauteleuses et des dénégations.

Comment des enfants auraient-ils pu s'entendre pour fabriquer des phrases émouvantes comme celles qu'ils lurent au ciel et pour les épeler, lettre par lettre, devant cette multitude haletante, attendant avec inquiétude l'achèvement de cette lecture comme on attend la prononciation d'un arrêt ?

Ces phrases étaient au-dessus de la portée des enfants qui ne pouvaient les comprendre. Elles sont en effet, pour quiconque réfléchit, la conclusion des multiples révélations de la médaille miraculeuse, de la Salette et même de Lourdes. « Mon Fils se laisser toucher » dérive logiquement de la Salette. Les autres paroles sont une réponse aux anxiétés patriotiques. A ceux qui étaient découragés Marie disait : « Mais priez, mes enfants ! » Est-ce que la prière a cessé d'être toute-puissante sur le cœur de Dieu ?

Et comme beaucoup d'âmes qui croyaient à l'efficacité de la prière se disaient : « Oui, Dieu nous exaucera, puisqu'il l'a promis, si toutefois nos vœux sont conformes à sa volonté, mais quand ? Quand verrons-nous les ennemis s'éloigner et nos enfants, nos fils, revenir dans

nos foyers ? » La main céleste qui traçait sur le firmament les révélations concernant l'avenir de la France écrivait solennellement :

« Dieu vous exaucera *en peu de temps.* »

En peu de temps ! Ces paroles firent vibrer les cœurs, un frisson d'espérance passa dans les âmes ; on attendait avec anxiété les événements qui devaient les confirmer.

Or voici ce qui arriva.

II

Le soir du mardi 17 janvier, le général Schmidt était à l'évêché du Mans, et il disait à Mgr Fillon : « En ce moment, mes troupes sont à Laval. » Il avait reçu l'ordre de s'emparer de cette ville et d'avancer, parce qu'elle comptait parmi les villes riches, il l'avait frappée d'une taxe de trois millions.

Il se trompait. Ses troupes, après avoir chassé devant elles les débris de l'armée de Chanzy, s'étaient arrêtées, et leur avant-garde campait à deux ou trois kilomètres de la cité, sur les coteaux, vers Bonchamp. Le combat de Saint-Jean-sur-Èrve, le lundi, avait retardé leur marche et l'on avait décidé qu'elles n'entreraient à Laval que le mercredi 18.

Le matin du mercredi, à la pointe du jour, le général Schmidt, étonné de ce retard, dit ces surprenantes paroles : « C'est fini, nous n'irons pas plus loin. Là-bas, du côté de la Bretagne, une Madone invisible nous barre le chemin ! »

Cependant la canonnade commençait. Les Français occupaient de fortes positions, et annonçaient leur résolution de s'y maintenir. Mais Laval, qui était l'enjeu de cette bataille, tremblait. On y entendait tous les coups de canon et jusqu'au bruit strident des mitrailleuses. Le canon se tut vers deux heures de l'après-midi. Les habitants de la cité s'attendaient à chaque instant à voir entrer les troupes allemandes, et rien ne saurait décrire l'angoisse qui les étreignait. Celles-ci restèrent sur leurs positions, tenues en respect par nos soldats.

A coup sûr ce serait pour le lendemain.

Le jeudi 19, nos éclaireurs fouillèrent les environs, observant les mouvements des bataillons ennemis. Parmi les Allemands il y avait grand émoi. Ils occupaient la rive gauche de la rivière, mais rien n'indiquait qu'ils voulussent marcher en avant ce jour-là.

La marche en avant demeurait donc probable pour le lendemain vendredi, qui paraissait devoir être la journée décisive.

En effet, le vendredi 20, quatre coups de canon retentirent. C'était sans doute le signal de la bataille attendue. L'effroi glaça tous les courages. La ville serait peut-être bombardée et prise entre deux feux. Qu'advierait-il dans cette journée ? et le soir que de ruines, que de sang versé ! Tous eurent soudain la pensée de faire un vœu à Notre-Dame d'Avénières.

Les fidèles se portent à l'Évêché, sollicitant de Mgr Wicard une démarche afin de

porter dans cette église les prières et les résolutions unanimes des cœurs angoissés. L'évêque les reçut avec bonté, s'entretenant longuement avec eux, demandant les avis de chacun. Quel serait en effet l'objet de ce vœu ? Que promettait-on à la Sainte Vierge ?

Il fut décidé qu'on prendrait l'engagement de réparer, sous dix années, la tour et la flèche de l'église de Notre-Dame d'Avénières, si la Sainte Vierge empêchait le pillage de la cité. Monseigneur Wicard irait lui-même à trois heures à Avénières, avec son Chapitre, pour y prononcer solennellement la formule du vœu des fidèles de Laval.

Cette nouvelle ranimé la confiance, la foi engendre l'espérance, et près de quatre mille personnes se trouvent avec le Pontife dans le sanctuaire de Marie. Là, d'une voix émue, l'évêque à genoux fait cette prière :

« O Marie, Mère de Dieu et notre Mère, vous qu'on n'invoqua jamais en vain, nous voici prosternés à vos pieds dans le sanctuaire béni où, dans la suite des siècles, tant d'âmes ont imploré vos miséricordes et ressenti les effets de votre médiation toute-puissante auprès du Cœur de votre divin Fils... »

Puis au nom de tous, pasteur et fidèles, il fait le vœu de restaurer l'église, « si vous daignez, ajoute-t-il, vous montrer propice à nos malheurs et exaucer nos prières ; si par l'efficace vertu de votre crédit auprès de Dieu vous procurez la victoire à nos armes dans la lutte qui se prépare en ce moment, ou du moins si vous nous préservez des suites terribles d'une défaite, l'incendie et le pillage. »

Les prières montaient ferventes sous les voûtes de la vieille église où la Sainte Vierge a écouté tant de requêtes, distribué tant de grâces, consolé tant de peines. Jamais peut-être désastre plus imminent n'avait menacé la ville, jamais non plus le clergé et les fidèles ne s'étaient unis en de plus ardentes supplications.

Ils rentrèrent dans leurs demeures, pleins d'espérance. Le canon se taisait. Les quatre coups du matin furent les derniers. La nuit se passa tranquille. Le lendemain samedi, 21 janvier, on n'aperçut plus que quelques Prussiens : ils semblaient être l'arrière-garde de l'armée qui se repliait.

Puis plus rien. L'ennemi n'entra pas à Laval et ne reparut point.

Le journal du grand état-major allemand nous explique cet étrange mouvement des troupes et cette retraite inespérée. Nous y lisons :

Le 17 janvier, le IX^e corps faisait occuper Sillé-le-Guillaume par les troupes de tête seulement. Le Xe corps appelait à lui le colonel Lekmann. Après avoir fait relever l'infanterie et une partie de l'artillerie attachée à la colonne du général Schmidt, il les mettait en marche, avec mission de suivre l'adversaire aussi longtemps qu'elles le pourraient, sans engager une affaire sérieuse. La vingtième

division s'établissait auprès de Vaiges pour former repli.

Le général Schmidt, prenant par la grande route, atteignit les bords de la Jouanne sans être inquiété. Informé que des colonnes ennemies rétrogradaient d'Evron sur Montsurs, il envoya par Argentré un détachement assez fort conduit par le colonel d'Alvensleben, pour leur barrer le passage. Une partie des troupes françaises se rejetait alors sur Chalons, le reste reculait sur Saint-Cenéré où il était recueilli.

Dans la direction de Laval on rencontrait des troupes de toutes armes. Les dragons de Magdebourg battaient le pays au sud de la grande route et se heurtaient à une vive résistance. Le général Schmidt arrêta alors son mouvement, et installa les troupes en cantonnement derrière la Jouanne.

Le 18, la colonne d'Alvensleben, ramenant avec elle une centaine de prisonniers, laissa les postes d'observation à la Chapelle-Rainsouin, Soulgé-le-Bruant, Bazougers. Elle venait prendre ses quartiers derrière Vaiges¹.

Ainsi le 17 janvier le général Schmidt envoie « un détachement assez fort par Argentré » pour barrer la route aux colonnes françaises. Il entrait dans son plan de s'emparer de Laval, ses troupes en effet en étaient à quelques kilomètres. D'ailleurs il ne pouvait laisser une cité qu'il considérait comme « riche » et qu'il avait par avance frappée d'une contribution énorme. Ce projet, qui dans son esprit était déjà réalisé, il le confie à Mgr Fillion, évêque du Mans.

Tout à coup il apprend dans la nuit que les dragons de Magdebourg « se sont heurtés à une vive résistance. » Alors « il arrête son mouvement, » et le 18 au matin il ordonne la retraite sur Vaiges. La canonnade de la journée n'était destinée qu'à masquer son départ.

Il s'est arrêté devant une puissance supérieure : « C'est fini, nous n'irons pas plus loin ! » La Madone qu'il pressentait du côté de la Bretagne, était plus proche encore qu'il ne pensait. Là, tout près, à Pontmain, elle écrivait sur le firmament étoilé ces paroles que seuls pouvaient lire des yeux innocents et candides : « Dieu vous exaucera en peu de temps. »

« En peu de temps, » c'était le lendemain même.

Et les troupes ennemies s'éloignent, elles se replient sur Vaiges. Les prières continuent de monter vers Marie, pour implorer la délivrance du pays. Nous avons vu l'évêque de Laval s'engager solennellement par vœu, le 20, à restaurer l'église d'Avénières. Neuf jours après, le 28 janvier, l'armistice était conclu à Versailles, annonce certaine de la paix. La France était à bout de forces, mais chez elle que de vitalité encore et, si elle avait voulu, qu'elle eût été rapidement relevée et rétablie dans son ancienne splendeur !

Quant à Pontmain, le village goûtera bientôt une grande joie. Ses trente-huit enfants lui reviendront, sans qu'un seul soit resté sur le

champ de bataille. Oh ! cette faveur unique, il n'est personne parmi ses habitants qui ne l'attribue à Marie.

XII

L'ENQUÊTE

I

Dans toute la région l'on s'entretient de l'événement extraordinaire survenu le mardi 17 janvier à Pontmain, on y accourt de toutes parts, on presse de questions le bon abbé Michel Guérin, qui ne suffit pas à répondre à la quantité considérable des visiteurs. Quand il parle, sa voix est oppressée par l'émotion et les larmes lui montent aux yeux.

Son doyen, l'abbé F. Guérin, curé de Landivy, informé par lui, s'est rendu à Pontmain dès le jeudi, et après une sérieuse enquête il mande à Mgr Wicart, le 23 janvier : « Il me paraît bon de ne pas laisser ignorer à Votre Grandeur un fait bien extraordinaire, arrivé mardi dernier à Pontmain, doyenné de Landivy, fait qui a déjà un grand retentissement dans toute la contrée. Il s'agit de l'Apparition de la Sainte Vierge à des enfants. Dès le mercredi, le bon curé de Pontmain m'écrivit une lettre que j'envoie ci-jointe à Votre Grandeur. »

Puis il raconte ses propres impressions :

Je me rendis à Pontmain, sur les instances du bon curé, avec beaucoup d'incrédulité, je l'avoue. Je croyais à une hallucination. Mon incrédulité ne dura pas. Après avoir vu les enfants et les avoir interrogés séparément, usant de bien des artifices pour les déconcerter, je reconnus en eux beaucoup de simplicité, de naïveté et de candeur, et j'acquis, après une minutieuse enquête, la pleine conviction de la réalité de la vision que m'ont attestée les enfants. Cependant je ne me décidai point d'écrire vendredi pour informer Votre Grandeur. Ayant attendu, je me suis informé de nouveau, et j'ai appris de personnes bien dignes de foi que les enfants souvent questionnés par de nombreux visiteurs ne varient jamais dans les déclarations qu'ils me firent jeudi, et persistent, sans jamais se contredire, à affirmer ce que j'ai recueilli de leur bouche.

C'est ce que je transmets à Votre Grandeur, en les termes mêmes, sauf la contexture des phrases dont les enfants se servirent en me parlant. Il me paraît bien impossible qu'ils aient pu inventer ce que je vais relater.

Et il envoyait à l'évêque, en quatre pages, le récit sommaire de l'Apparition.

Le 7 février suivant, l'abbé Michel Guérin adressait à Mgr Wicart une autre lettre où il insistait sur les fruits de l'Apparition dans sa paroisse. Il ne revenait pas sur le récit historique déposé entre les mains de son évêque. « Il n'y a rien à ajouter à ce récit, disait-il, rien à retrancher. » Mais il tenait à montrer les résultats du fait de Pontmain et à exprimer le vœu qu'on bâtisse une chapelle commémorative.

¹ Notre-Dame de Pontmain, par M. Louis Colin, ch. ix.

Voici les fruits que produit ce prodige merveilleux, écrivait-il : les prières multipliées dans les paroisses environnantes, non seulement de votre diocèse, mais encore des diocèses de Rennes et de Coutances ; des conversions qui, humainement parlant, paraissaient très difficiles.

Quant à ma paroisse, si elle a été privilégiée, c'est sans doute à cause des prières qui y sont faites depuis le commencement de la guerre et qui continuent toujours. Tous les matins, bon nombre de personnes assistent à la messe ; et le soir, au chapelet et aux prières, on en compte de deux à trois cents.

Si Votre Grandeur voyait ce que nous voyons ici, je suis sûr que son cœur si pieux en serait attendri. Les larmes coulent souvent des yeux des fidèles. Il semble que tous n'aient pas assez de voix pour chanter les louanges de Marie. Pour croire ce qui se passe, il faut le voir de ses yeux.

Je crois, Monseigneur, que ces renseignements seront agréables à Votre Grandeur.

Si j'étais muet, je ne serais pas le serviteur de Marie. Ce ne sont pas des louanges que nous recherchons, ce qu'à Dieu ne plaise ; non, non, c'est la gloire de Dieu. Ce qui nous rend heureux, c'est de voir augmenter de plus en plus la confiance en notre bonne Mère, l'auguste Marie, *de qua natus est Jesus*.

Le pieux curé laisse déborder son émotion et sa reconnaissance. Quelle joie pour lui de constater ces conversions étonnantes, et surtout l'affluence de sa paroisse, tous les soirs, à l'église pour prier Marie, « le secours des chrétiens, » pour appeler sa protection sur les nombreux jeunes gens de Pontmain qui combattent pour la patrie ! L'Apparition du 17 n'est-elle pas la récompense de tant de foi, de tant de persévérance dans la prière ? Et maintenant que la Sainte Vierge a écrit au ciel ces paroles rassurantes, les cœurs l'aiment davantage encore et les voix ne se lassent point de la louer. Voilà ce qui épanouit et transporte l'âme du saint prêtre et qu'il se sent pressé de publier.

Maintenant il va exprimer humblement son intime désir :

Voici, Monseigneur, quelle serait notre intention, si vous jugiez bon de l'agréer : ce serait de bâtir une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu. Déjà le terrain nécessaire nous est offert dans le champ au-dessus duquel elle est apparue. Des offrandes nous sont proposées par des confrères de différents diocèses, du vôtre en particulier. S'il plaît à Votre Grandeur de donner une réponse favorable à notre demande, nous prendrons, en cela comme en tout, vos conseils, et nous vous prions de venir, quand il en sera temps, bénir la première pierre de ce sanctuaire en l'honneur de la Reine du ciel.

Dire le nombre des pèlerins qui viennent de toutes parts, et s'en retournent le cœur touché et rempli d'espérance, n'est pas possible. De toutes parts aussi je reçois des lettres. Ce n'est qu'une voix pour glorifier Marie, pour la remercier d'être venue à notre secours, nous consoler dans des temps si malheureux. Tout le monde est dans la jubilation, à cause des promesses de la Sainte Vierge. Non, non, l'ennemi de la France ne triomphera pas ! *Spes nostra salve !*

Gloire à Dieu ! Amour et honneur à Marie !

Sa lettre se termine par un chant d'enthousiasme, où s'exhale son admirable et douce piété. Il parle à son évêque, et il lui parle

de Marie, c'est pourquoi il s'abandonne. Car il préfère l'obscurité et le silence, il ne paraît que quand il le juge nécessaire, laissant agir les autres qu'il estime plus compétents et meilleurs que lui. Et cependant c'est lui, l'humble curé, qui a indiqué la voie à suivre, conçu les premiers plans, pris les premières initiatives ; puis, jugeant son rôle terminé, il s'est effacé dans l'ombre d'où il n'était sorti qu'à regret.

Ainsi qu'il le déclare, « les pèlerins affluent de toutes parts ». Charette y viendra le 10 mars. De même que Pierre au tombeau du Sauveur, il vit et il crut. Quelques jours après, arrivaient les jeunes soldats de Pontmain, partis au nombre de 38 et revenus 38, comme le porte une plaque commémorative dans la vieille église. On leur redit l'événement du 17 janvier, et avec quelle effusion de cœur ils remercièrent la bonne Messagère qui avait écrit sur le firmament : « Dieu vous exaucera en peu de temps. » Ils étaient de retour, tous, Dieu avait bien exaucé et en peu de temps les prières faites pour eux.

II

Cependant l'évêque de Laval ne s'empresse point de répondre. C'est le 13 février seulement qu'il écrit au curé de Pontmain et c'est pour lui dire qu'il faut attendre avant de se prononcer sur un fait aussi merveilleux : « L'Eglise, affirmait-il, ne précipite pas ses jugements en matière si grave, et avant de nous prononcer, nous ferons ce qu'elle a toujours fait. Mais le moment vient, comme nous croyons pouvoir l'espérer, où il sera possible et permis de déclarer qu'il n'y a point là un abominable concert de quatre jeunes enfants qui auraient inventé cette étrange histoire, mais que ces enfants, dont le plus âgé n'a que douze ans, appartiennent à de bien honnêtes familles, bien sincèrement chrétiennes, qu'ils ne manquent pas d'intelligence, qu'ils sont vertueux et pieux, et qu'il n'y a pas ombre d'hallucination ni de mensonge dans leurs dires, cela sera très certainement déclaré. »

L'évêque était déjà personnellement convaincu, mais suivant la pratique de l'Eglise, il ne se hâtait pas. Si c'était vraiment une apparition de la Sainte Vierge, pensait-il, la vérité en éclaterait certainement à la face du monde. S'il y avait là une pure illusion des enfants, avec le temps elle se dissiperait ; et il n'aurait pas à intervenir. L'Eglise ne va jamais au devant du miracle, elle ne le fait pas naître, elle ne le provoque point. Elle sait qu'il entre parmi les principaux moyens de la miséricorde divine envers les pécheurs, pour les convertir, que Dieu fait certainement des miracles pour ramener à lui les âmes que le siècle, l'impiété, les passions éloignent. Alors elle les examine, elle les étudie de très près, avec une attention plutôt ombrageuse,

avec de sévères précautions, et quand ils lui présentent toutes les garanties de vérité, elle se borne à les constater.

Avant donc de se prononcer, Mgr l'évêque de Laval procéda à une première enquête. Il chargea des médecins d'examiner les enfants. Etaient-ils sains d'esprit, doués d'intelligence, capables d'écarts d'imagination ? Puis il nomma une commission. M. l'abbé Vincent, vicaire général, en fut le président avec, comme assesseurs, M. Billon, archiprêtre d'Ernée, et M. le doyen de Landivy.

Les médecins ayant déclaré à l'unanimité que les enfants étaient sains de corps et d'esprit, on procéda le 27 mars au premier interrogatoire. Il y en eut quatre qui furent conduits avec une scrupuleuse prudence, en insistant consciencieusement sur toutes les circonstances de l'Apparition. Les enfants maintinrent leurs dires, sans dévier sur un seul point.

La seconde enquête eut lieu au commencement de décembre. M. Sébaux, supérieur du grand séminaire, et M. l'abbé Sauvé, théologal du Chapitre, plus tard Prélat de la maison du Pape, y apportèrent leurs soins et leurs lumières.

Ils interrogent les enfants, posant les questions sous des formes différentes, leur tendant ces pièges où tombent toujours ceux qui s'écartent en quelque chose de la vérité. Les séances se tiennent à l'Evêché, afin que le respect du lieu et des personnes détourne les petits témoins même de la pensée de dire des mensonges. Leurs dépositions demeurent immuablement conformes à celles qu'ils avaient faites auparavant.

On en vient ensuite à une contre-épreuve. Chaque enfant comparait seul devant la Commission, pendant que les autres sont confinés dans une salle, sans pouvoir communiquer avec celui qui est interrogé. Ce qui frappe tout le monde, c'est l'insouciance avec laquelle ils attendent leur comparution. Ils jouent ensemble, avec leur entraînement et leur gaieté ordinaires, parce qu'ils n'ont pas à composer leurs paroles, à les adapter à un récit de convention, ils savent ce qu'ils diront : ils diront ce qu'ils ont vu. Leur conscience est visiblement en repos.

Il est impossible de douter, ils sont sincères : ils ont vu ce qu'ils racontent, ce qu'ils décrivent, leurs récits concordent jusqu'à dans les plus minutieux détails.

Ces enquêtes ont produit dans l'esprit des commissaires une conviction absolue, cependant Mgr Wicart ne s'en contente pas. Jusqu'ici ils ont paru devant un tribunal ecclésiastique, il veut qu'ils soient examinés par un aréopage de savants. Ils ont vu, c'est évident, mais quelle est la valeur de leur témoignage ? Un témoignage d'enfants doit offrir des garanties plus parfaites que tout autre, à cause de la légèreté de l'âge. C'est pourquoi on les met en face

de médecins prudents et distingués : MM. Gustave Regnault, professeur à l'école de médecine de Rennes ; Anatole Buquet, président du conseil d'hygiène du département ; Emile Ponthault, attaché aux hôpitaux de la Mayenne.

Déjà, au début, leurs confrères avaient prononcé que ces quatre enfants étaient sains de corps et d'esprit, ils les examinent, ils leur font redire les détails de l'Apparition, ils soulèvent des objections, ils font ce que la critique la plus difficile eût déclaré superflu. Mais la question est si grave qu'ils ne veulent pas négliger un seul point, si minimisé soit-il.

Ils donnèrent leur avis très favorable le 5 décembre.

Les commissaires avaient présenté, le 2, leurs conclusions tendant à considérer le fait comme authentique et l'apparition de la Sainte Vierge aux enfants comme pleinement réelle et vraie.

Mgr Wicart se souvint de la longue réserve de Mgr de Bruillard touchant le fait de la Salette, et de la prudence presque exagérée de Mgr Laurence, évêque de Tarbes, quand il s'agit de rendre un jugement doctrinal au sujet des Apparitions de Lourdes. Il comprenait d'ailleurs la responsabilité qu'il allait assumer devant les âmes, devant l'Eglise, devant l'histoire. Aussi malgré ces enquêtes sérieuses et ces témoignages irréfragables, il résolut de réfléchir encore et attendre.

Il attendit deux mois.

Enfin, le 2 février 1872, plus d'un an après l'événement du 17 janvier, il parla, il publia un mandement, monument de raison, de logique et de discussion, où il prononçait sur l'Apparition elle-même.

Il jugeait, lui évêque, que la Mère de Dieu avait vraiment apparu aux enfants ; et il soumettait son jugement au jugement du Saint-Siège.

Puis il autorisait dans son diocèse le culte de la Sainte Vierge sous le titre de *Notre-Dame d'Espérance de Pontmain*.

Vingt-trois ans auparavant, Mgr Lemée, évêque de Saint-Brieuc, avait autorisé une pieuse association sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance, le 25 mars 1848. Puis il avait construit une chapelle à Notre-Dame de l'Espérance, dont la statue, comme la Vierge de Pontmain, est debout, revêtue d'une robe longue qui lui tombe du cou jusqu'aux pieds. Ces ressemblances ne sont-elles pas providentielles ?

XIII

LE JUGEMENT DOCTRINAL

I

La première partie du mandement de Mgr Wicart décrit l'Apparition et raconte les enquêtes commencées dès le mois de mars 1871 à Pontmain.

Quelques semaines après, il s'était rendu lui-

même à Pontmain pour administrer le sacrement de confirmation à ces enfants tout embaumés encore du parfum de Jésus-Christ qu'ils venaient de recevoir. Il les interrogea séparément.

« Eh bien ! nous pouvons l'affirmer : rien de plus calme, de plus modeste ne peut frapper les yeux ou les oreilles ; rien de plus net non plus et de plus ferme que les déclarations successivement faites sur ces grands souvenirs par ces quatre enfants pleins de candeur, en ce jour et dans ce moment, les plus saints et les plus solennels de la vie. »

Leurs affirmations furent acceptées par la foule avec une grande défiance.

« Les uns répondaient par un rire d'incrédulité, les autres traitaient les enfants de visionnaires, les accusant d'illusion et d'erreur, sinon de mensonge. Mais lorsque d'une même voix ils eurent lu et relu vingt fois ces mots qui peuvent sembler prophétiques : *Dieu vous exauçera en peu de temps* : et ces autres paroles non moins consolantes : *Mon Fils se laisse toucher* : il n'y eut plus d'incrédulité ! »

Ce jour-là même, l'armée prussienne lançait ses avant-postes tout près de Laval ; le lendemain, à deux kilomètres de la ville, retentissaient les derniers coups de canons, et trois jours après les troupes ennemies se repliaient.

Les premiers récits se répandent dans le public avec une rapidité inouïe ; puis de partout accourent à Pontmain des paroisses, pasteurs en tête, des visiteurs de toute condition ; des familles considérables inscrivaient leurs noms sur le registre du pèlerinage.

Ce qu'étaient ces enfants avant la journée du 17 janvier, ce qu'ils n'ont pas cessé d'être, c'est-à-dire des enfants sages et pieux, ce que nous apprirent nos observations propres et personnelles touchant leurs caractères et leurs qualités intellectuelles et morales, nous l'avons brièvement exposé déjà. Dans le cours de deux enquêtes canoniques, on demande à l'un d'entre eux s'il n'aurait pas fait chose louable et bonne en imaginant l'Apparition, afin d'exalter la puissance et la gloire de Marie. Et il répond : « Non, le mensonge n'est jamais permis. » Les autres, interrogés à leur tour, déclarent en termes identiques pour le fond qu'à aucun prix ils ne consentiraient à se rendre coupables de mensonge.

Mais oseraient-ils maintenir leurs dires en face de la mort, au moment de paraître au tribunal du souverain Juge ? Sans ombre d'hésitation ils répondaient : « Oui ! » N'auraient-ils pas au moins quelque crainte ? « Non ! » répliqua l'enfant de dix ans, la plus jeune des petites filles, « car en le disant, je n'ai pas commis de péché. »

Mais peut-être ces enfants, au souvenir du double prodige de Lourdes et de la Salette, ont-ils conçu la pensée et l'espoir de voir un jour quelque chose de semblable ? — Non, aucun d'eux n'a lu un récit circonstancié de ces prodiges ; aucun d'eux n'a vu une seule des images ou représentations, si répandues cependant, qu'en ont données la gravure et la statuaire. Le peu qu'ils avaient su de ces apparitions, antérieures l'une et l'autre à leur entrée dans la vie, ne s'était conservé dans leur mémoire que comme un souvenir à demi effacé, et pour toute réponse à la question qui leur était adressée, l'un des jeunes garçons et l'une des

jeunes filles disaient, à peu près dans les mêmes termes : « Ja n'espérais voir la Sainte Vierge qu'au ciel ! »

Puis l'évêque entre dans la discussion serrée des témoignages.

L'Apparition n'a pas pu être imaginée par les enfants.

Ils sont, — trois du moins, — d'une constitution plutôt lymphatique que nerveuse, calmes, peu faciles à émouvoir, au dire des médecins. Tous ont été élevés dans la simplicité qui convient à leur âge et à la modeste condition de leurs familles :

Les facultés de leur âme, l'intelligence, l'imagination, la mémoire, ont reçu à peine le commencement si limité de culture que peut offrir une école primaire de village. Et pourtant c'est par ces imaginations si neuves et si peu cultivées qu'aurait été créé ce splendide tableau avec ses aspects changeants, avec ses phases si multiples et si variées, avec cette multitude de circonstances, toutes également extraordinaires, se succédant dans un ordre merveilleux, et, par une coïncidence plus merveilleuse encore, répondant — du moins quelques-unes des plus remarquables d'entre elles — au sens des prières chantées par la foule, non sur leur demande, mais sur l'ordre du pasteur de la paroisse et sous la direction des Sœurs institutrices ! Et ces enfants, en qui il faudrait bien, en dépit de leur jeunesse, reconnaître un certain degré d'habileté et de prévoyance, auraient osé affronter l'éclat et la solennité d'une épreuve sur la place publique pour y débiter leur fabuleuse invention, non en société d'un petit nombre de leurs compagnons d'enfance, mais en présence de quiconque voudrait entendre leurs étranges récits ! Et ils auraient pu soutenir leur rôle pendant deux ou trois heures sans que le moindre désaccord, la plus légère hésitation, aucun indice d'aucun genre eût trahi leur imposture ! Ils auraient réussi au contraire, grâce à l'apparente simplicité d'une joie et d'un enthousiasme menteurs, non seulement à captiver et à retenir comme sous un charme durant ces longues heures et malgré les rigueurs du froid, les cinquante ou soixante témoins de tout âge et de toute condition qui se pressaient autour d'eux, mais encore à triompher de leurs doutes, de leur méfiance ou de leur incrédulité !

Supposé qu'ils aient machiné une invention aussi colossale que celle-là, ils auraient dû se concerter auparavant.

Or cette hypothèse d'un concert et d'une entente préalable tombe d'elle-même devant les preuves que nous allons produire.

Interpellés sur ce point dans l'une et l'autre enquête, ces chers enfants — et dans la dernière ils avaient fait serment sur l'Evangile — ont protesté avec autant de calme que d'assurance qu'il n'a existé entre eux aucune entente d'aucun genre, « ni avant, ni pendant, ni après » l'événement.

II

« Ces protestations, il est vrai, et nous en convenons sans hésiter, ne pourraient suffire seules pour dissiper tout doute sur l'existence d'un plan préparé d'avance par les enfants. Il faut d'autres témoignages sûrs et désintéressés... »

Ces témoignages existent et l'évêque lui-même les a contrôlés : ce sont ceux des Sœurs, du curé et des parents.

Presque à la dernière heure, au moment où s'achevait le travail que nous livrons aujourd'hui, nous avons voulu entendre nous-même une dernière fois plusieurs des témoins appelés à l'enquête du mois de mars. Ce sont d'abord les Sœurs institutrices, dont nous avons constaté avec un soin rigoureux le zèle et l'intelligente vigilance. L'une et l'autre ont affirmé avec serment que ni le jour où le fait s'est produit, ni les jours précédents, les quatre enfants n'ont eu entre eux ni rapports particuliers, ni aucune communication. L'une d'elles avait dit auparavant : « Je signerais de mon sang que les enfants ne se sont pas concertés entre eux » ; et l'autre : « C'est le cri de ma conscience que les enfants n'ont subi d'aucun côté aucune influence. »

Le vénérable curé qui administre la paroisse de Pontmain depuis plus de trente-cinq ans, M. Michel Guérin, que ses vertus, bien plus encore que ses années, recommandent au respect de tous, interrogé à son tour, nous répondit : « J'atteste devant Dieu qu'il est impossible que les enfants se soient concertés ; devant Dieu j'affirme qu'ils n'ont voulu ni tromper, ni nous tromper ! »

Déjà dans la première enquête, le digne pasteur, invité à dire quelle était leur conduite, avait répondu : « Très bonne, incapable de mentir et très pieux. Ils faisaient beaucoup d'exercices de piété extraordinaires depuis le commencement de la guerre, et ils continuent encore. » Et quelques jours après, huit nouveaux témoins affirmaient sur les saints Evangiles l'entière sincérité des enfants.

À la suite de ces témoignages si nets, si précis, et plusieurs fois si énergiquement exprimés, nous ne craignons pas de produire le témoignage de la mère des jeunes garçons.

Sans doute, le cœur d'une mère peut paraître suspect d'indulgence exagérée en ce qui touche ses enfants ; mais il s'agit ici d'une femme d'un esprit droit et juste, d'une mère vraiment chrétienne dont la parole emprunte une nouvelle autorité à la sainteté du serment qu'elle a prêté comme tous les autres témoins cités à l'enquête. Or elle déclare que *jamais* ni elle ni son mari n'ont aperçu que les enfants aient fait le plus petit mensonge et que personne au monde n'a pu leur donner l'idée de mentir et d'inventer le fait.

Pour clore enfin cette série déjà longue de témoignages, nous extrayons quelques lignes encore de la première déposition de l'une des Sœurs institutrices : « Je ne crois pas, dit-elle, que les enfants fussent capables de mentir. » Et sur cette seconde question qui leur est adressée : « Quelle est leur conduite ordinaire ? » voici sa réponse : « En tous il y a un peu de légèreté mais point de malice ; tous sont fort obéissants et pieux, faisant beaucoup de prières. »

Ce seraient cependant ces enfants dociles, craignant Dieu, ennemis de tout mensonge, qui auraient brusquement passé tous les quatre, sans aucune exception, de la plus grande réserve à la plus audacieuse invention qui se puisse concevoir dans un âge si tendre ; et de la plus constante piété à la plus sacrilège comédie où Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère auraient été indignement joués ! Et cela au milieu du deuil de la patrie entière, quand l'angoisse était dans toutes les familles, la tristesse dans tous les cœurs ; quand eux-mêmes avaient un frère pour qui ils priaient tous les jours, et qui pouvait déjà être tombé sous le fer ou sous le feu de l'ennemi prussien ! Non, non, ces vertueux enfants ne se sont pas transformés tout à coup en imposteurs, sans honte ni frein ; non, c'est impossible, et votre raison et vos consciences, nous n'en saurions douter, nos très chers frères, le proclament non moins haut que la nôtre.

On remarquera ce raisonnement logique et

ces solides déductions. Tout cela forme un ensemble impressionnant de vérité qui force l'assentiment.

III

Il est difficile de ne pas admettre qu'ils n'ont pas voulu tromper, mais n'ont-ils pas été *trompés eux-mêmes* ? L'évêque va discuter cette objection avec sa tranquille et puissante raison :

L'imagination ardente fait aisément accepter, surtout à des enfants, des fables pleines de prestige. Nous le voulons bien. Mais où trouverez-vous ces imaginations ardentes et ces coupables instigateurs dans l'humble et obscur village de Pontmain ?

Les deux petites filles étaient pensionnaires des Sœurs Institutrices, l'une depuis l'âge de cinq ans et demi, l'autre depuis l'âge de trois ans. Elles vivaient donc à peu près en dehors de tout contact avec les personnes étrangères à l'établissement ; et les jeunes garçons élèves externes de ce même établissement, formés dès lors aux salutaires habitudes de travail si bien conservées dans nos campagnes, passaient sous les yeux de leur père, et en partageant son labeur, les heures de loisir que leur laissait l'école.

Quels étaient d'ailleurs les guides, les directeurs, les conseillers de tous les jours que suivaient seuls en toute occasion ces dociles enfants ? C'étaient uniquement leurs parents, leurs institutrices et leur vénérable pasteur. C'est par conséquent sur eux, ou du moins sur l'un d'eux, qu'il faudrait, contre toute raison et toute évidence, faire tomber l'horrible accusation d'avoir ourdi une si indigne et si cruelle trame. Nous vous le demandons à vous-mêmes, nos très chers frères, est-ce chose admissible ou même supposable ?

Mais il est une autre question qui se pose comme d'elle-même, et qui, au jugement d'un grand nombre, pourra paraître importante entre toutes : — Ces enfants n'ont-ils pas été les jouets d'une illusion des yeux ou d'une hallucination ?

Cette question, nous ne nous le dissimulons pas, nos très chers frères, dès les premiers jours nous parut sérieuse ; et trop incompetent pour la résoudre seul, nous comprimés dès lors qu'une commission médicale, aussi sûre et savante que les circonstances nous permettraient de la former, aurait à nous prêter le concours de sa bonne volonté et de ses lumières.

Nous avons dit de quels membres éminents elle était composée et comment elle se réunit le 5 décembre à l'Evêché pour étudier cette question spéciale qui est du domaine de la physiologie et de la médecine.

Là, en notre présence et en celle de la commission désignée pour la seconde enquête, se présentèrent et furent examinés et interrogés, l'un après l'autre, les quatre enfants, uniques témoins oculaires du fait de l'Apparition.

Dans le docte travail qui résume leurs observations et expose les appréciations de chacun, les médecins déclarent, à l'unanimité, qu'il est impossible d'expliquer le fait par une affection morbide des yeux. « Les yeux des enfants, ajoutent-ils, sont dans l'état le plus satisfaisant ; et d'ailleurs aucune affection connue de l'appareil visuel ne saurait produire un semblable effet. »

La possibilité d'une illusion d'optique leur paraît également devoir être écartée en l'absence de toute cause capable d'en provoquer. Aucun point lumineux n'existait ni à l'horizon ni au voisinage. Les enfants, dont rien à l'avance n'avait surexcité l'imagination, voyaient tous simultanément le même

objet, et l'indiquaient tous en même temps, sans s'être fait part de leurs impressions particulières. Rien par conséquent ne peut faire songer à une illusion, résultant chez quelques-uns de ces enfants du désir de voir le fait extraordinaire dont leurs camarades prétendaient être témoins.

Mais pouvait-on admettre l'existence d'une hallucination de la vue ?

Les médecins, d'un commun accord, ont également repoussé cette hypothèse, suivant laquelle une hallucination se serait produite simultanément, avec la même forme, de la même manière, pendant le même temps, et un temps aussi long, — trois heures, — chez quatre individus. Ils voient dans l'hallucination le résultat d'un état anormal et morbide du cerveau, qui reste personnel, non communicable, et rejettent d'une manière formelle une interprétation aussi peu raisonnable que celle d'après laquelle on voudrait, chez des sujets différents d'humeur, d'allure et de constitution, généraliser un pareil fait.

Les médecins concluent donc « qu'on ne saurait, en aucune façon, expliquer le récit de ces enfants, ni par l'existence d'une affection morbide des yeux, ni par une illusion d'optique, ni par le fait d'une hallucination. »

On ne saurait refuser à ce document épiscopal, à ces considérations admirablement exposées, à ces remarques psychologiques et physiologiques, une haute valeur critique et doctrinale.

Les témoins sont intègres et honorables, les médecins qui représentent la science humaine, n'ont trouvé rien de plausible à objecter contre le fait du 17 janvier, le démon n'en saurait être la cause, il n'aurait pas « provoqué cet admirable concert de supplications et de louanges, qui pendant de longues heures n'a cessé de monter vers le trône de Dieu. » Ce n'est pas lui qui « aurait excité et les enfants et la foule à prier et à prier encore », qui aurait écrit ces paroles : « Dieu vous exaucera en peu de temps ! » qui aurait enfin écrit en lettres de sang au-dessus de l'image du divin crucifié : *Jésus-Christ !* Satan ne glorifie pas Marie.

Ce fait ne peut être attribué ni à la fraude, ni à l'état maladif de la vue des enfants, ni à une illusion d'optique, ni à une hallucination. Il excède les forces de l'homme, « il appartient donc à l'ordre des faits surnaturels ou au moins *préternaturels*. »

En conséquence l'évêque de Laval « juge que l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, a véritablement apparu » aux quatre enfants, et il soumet son jugement « au jugement suprême du Saint-Siège apostolique. »

Il autorise dans son diocèse « le culte de la Bienheureuse Vierge Marie sous le titre de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain » et réserve à son approbation tout livre de piété concernant l'Apparition.

Enfin, « répondant aux vœux qui nous ont été exprimés de toutes parts, nous avons formé le dessein d'élever un sanctuaire en l'honneur de Marie, sur le terrain même au-dessus duquel Elle a daigné apparaître. » Et, pour cela, il fait appel à la générosité des fidèles, pour « l'édification de ce monument destiné à per-

pétuer » et le souvenir de la protection de Marie sur cette contrée et la reconnaissance de tous, reconnaissance « sans terme ni mesure ».

Les vœux de l'abbé Michel Guérin étaient plus que comblés.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

III

LE SAINT LE PLUS POPULAIRE

Mes frères,

Après la fête de saint Joseph le 19 mars, qui passe moins aperçue parce qu'elle tombe en semaine et en Carême, l'Eglise nous fait célébrer aujourd'hui une fête plus solennelle pour nous engager à mettre de plus en plus notre confiance en lui, à recourir à son intercession dans tous nos besoins et à le regarder comme un puissant protecteur. S. Joseph est certainement le saint le plus *populaire*, le plus connu, le plus invoqué, le plus honoré de tout le monde chrétien. Vous êtes-vous demandé pourquoi ?

I. — C'est d'abord parce que Dieu lui a fait *une place à part*. Dieu l'a honoré sur la terre plus qu'aucun autre, en le choisissant pour être le père nourricier de son Fils et l'époux de la B. V. Marie. Servir de père à l'Enfant-Jésus, le nourrir, protéger son enfance et sa jeunesse, lui commander et en être obéi, protéger la Sainte Vierge, vivre dans l'intimité la plus grande avec une créature si parfaite, quel honneur et quelle gloire !

Non seulement S. Joseph a été grand par la mission qu'il avait reçue d'en haut, mais encore par les vertus qu'il a pratiquées : son innocence, sa douceur, son zèle pour la prière et le service de Dieu, son humilité, l'humilité surtout qui fait la vraie grandeur des saints, parce que sans elle il n'y a que des apparences de vertu...

Cette grandeur exceptionnelle devait le rendre populaire, parce que nous avons le sentiment des grandes choses ; nous aimons les hommes qui ont rempli ici-bas une grande mission, qui se sont distingués par des qualités sortant du commun.

II. — S. Joseph est le saint le plus populaire, parce que, avec toute sa grandeur, *c'est le saint qui s'est le plus rapproché de nous, qui a le plus vécu de notre vie*, de la vie du commun des hommes. Il a gagné sa vie en travaillant de ses mains. Il a travaillé pour gagner la vie de sa chaste épouse et de l'Enfant-Dieu. Il a passé par toutes les épreuves qui attendent l'ouvrier ici-bas... Chacun peut se reconnaître dans quelque circonstance de sa vie...

III. — S. Joseph est le saint le plus populaire, parce que Dieu qui voulait que tout le monde l'honore et aille vers lui, *l'a rendu secourable à tous* et lui a donné tout ce qui gagne la confiance.

Quand nous avons besoin d'obtenir une faveur de quelqu'un, nous choisissons pour intermédiaire un de ses amis, celui qui nous semble avoir le plus de crédit auprès de cette personne. Or, S. Joseph était non seulement l'ami de Dieu, mais Dieu est devenu pour ainsi dire son obligé, puisqu'il lui a rendu le service de nourrir et d'élever son Fils, de le protéger dans des circonstances fort difficiles. Il doit donc être nécessairement écouté. Et quand celui qui nous sert d'intermédiaire s'est trouvé dans le même besoin que nous, a souffert comme nous, notre confiance n'en est que plus grande. Or, à ce titre, S. Joseph mérite bien que nous allions à lui, puisqu'il a connu toutes les misères de notre pauvre vie...

IV. — Tout cela explique pourquoi S. Joseph est le saint le plus honoré, le plus invoqué sur la terre. *Mais ce qui étonne, c'est qu'on ne l'invoque pas davantage encore*; c'est qu'il y ait des chrétiens qui semblent ne pas le connaître et ne pas se douter de son crédit auprès de Dieu, de son désir de nous secourir et de tout le bien qu'il a fait et qu'il fait encore dans le monde... Tous les saints qui ont vécu après lui ont été heureux de le prendre pour avocat et pour protecteur. Sainte Thérèse l'invoquait chaque jour et elle nous assure qu'elle n'a jamais demandé une grâce, par son intercession, sans l'avoir obtenue. Imitons les saints et recourons à S. Joseph dans tous les besoins de notre vie.

Invoquons-le pour obtenir de bons mariages. Les bons mariages, comme ils deviennent rares! Aujourd'hui c'est une affaire de caprice: on suit l'entraînement du cœur et le cœur ne raisonne pas. On ne demande plus à Dieu un heureux choix: on prend au hasard. On ne consulte même plus ses parents. On a trouvé la plus belle fleur du genre humain, on se hâte de la cueillir; mais bientôt on s'aperçoit que cette fleur a des épines, beaucoup d'épines, qui font de la vie comme un véritable tourment... Si l'on avait invoqué S. Joseph dans une affaire si importante, il en serait tout autrement. Il nous aurait désigné lui-même, par quelque signe certain, la personne la plus capable de contribuer à notre bonheur... Il fit le plus heureux mariage qui se soit vu; mais aussi il n'eut qu'un désir, celui d'embrasser la volonté de Dieu... Comme il doit protéger tous ceux qui veulent marcher sur ses traces! Donc la première chose que devraient faire les jeunes gens qui pensent au mariage, c'est une fervente neuvaine à S. Joseph. Parents chrétiens, qui savez par expérience combien un bon mariage est chose importante pour vos enfants, ne manquez pas de prier pour eux S. Joseph, afin de leur obtenir cette grâce. S. Joseph est le grand faiseur de mariages et les mariages qu'il fait sont toujours heureux...

Invoquons-le encore pour obtenir le bon

accord dans les familles. Voilà une pauvre femme qui n'a pas eu de chance; — elle a négligé d'invoquer S. Joseph; — au lieu du mari qu'elle avait rêvé, bon, complaisant, dévoué, d'une humeur douce, d'un caractère aimable, elle a épousé un homme irascible, méchant, commandant en maître, intéressé, d'une humeur détestable, jamais content, qu'on ne sait comment prendre... Pauvre femme! que son sort est à plaindre! Mais que doit-elle faire? Tenir tête à un pareil homme? C'est la guerre: ce sont les larmes en pure perte: c'est l'histoire du pot de terre qui veut briser le pot de fer. Si elle ne veut pas rester malheureuse toute sa vie, elle n'a qu'un parti à prendre: recourir à la prière, invoquer S. Joseph. Ce grand saint dont la maison offrait un spectacle ravissant par la paix, l'harmonie, l'amitié, la douceur qu'on y voyait régner, ne manquera pas de venir au secours de l'épouse infortunée qui l'invoque. Il convertira son mari et tout ira pour le mieux. Nous pourrions citer à ce sujet un exemple qui édifie toute une ville. Le désaccord régnait dans un ménage et rendait les deux époux malheureux. Tout le monde s'en apercevait. Un beau jour, la femme aussi coupable sinon plus que le mari, entendit une prédication qui la fit rentrer en elle-même et changer de conduite. Elle s'adonna à la prière; elle pratiqua le silence, la patience, la douceur avec courage et persévérance. Au bout d'un certain temps, son mari fut complètement changé: il devint un mari modèle et bon chrétien dont la conduite édifiait tout le monde.

Invoquons S. Joseph pour les enfants difficiles à élever, pour les jeunes gens qui semblent prendre une mauvaise voie... Comme il devait être consolé en voyant l'Enfant-Jésus marcher de vertus en vertus sous ses yeux! Il aura certainement pitié des parents chrétiens qui désirent avant tout le salut de leurs enfants...

Invoquons S. Joseph dans les circonstances difficiles de la vie, dans les incertitudes d'une grave décision à prendre, dans les voyages qui offrent du danger... Il a connu ces peines, toutes ces peines...

Invoquons S. Joseph pour obtenir de la santé et du travail si nous en manquons. Aujourd'hui l'ouvrier est malheureux parce qu'il ne prie plus. S'il est malade il maudit la maladie; s'il est sans ouvrage, il maudit la société. Il aggrave lui-même son mal, au lieu de recourir à la prière qui lui apportera du remède...

Servons-nous donc de S. Joseph, puisque Dieu a voulu qu'il fût le protecteur de tous les chrétiens... Si nous sommes sans secours dans les circonstances pénibles de notre vie, c'est notre faute...

Non seulement nous devons recourir à S. Joseph pendant la vie, mais surtout à l'heure

de notre mort. Il a fait la plus heureuse des morts qu'on puisse désirer. Il est mort assisté par la Sainte Vierge et Jésus, son divin Fils. Il nous obtiendra une grâce semblable, celle de recevoir la sainte communion, par conséquent Notre-Seigneur, et de mourir en sa compagnie et pour ainsi dire entre ses bras. L'invoquer en mourant, c'est une marque de prédestination. Pour obtenir cela, invoquons-le chaque jour : la grâce en vaut la peine. « O S. Joseph, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ! » Ainsi soit-il !

VARIA

A DES ENFANTS, AVANT DE LEUR DONNER LE CACHET-SOUVENIR DE LA PREMIÈRE COMMUNION SOLENNELLE

Mes chers enfants,

J'accueille avec bonheur les sentiments qui viennent de m'être exprimés par l'interprète qui a été désigné pour parler en votre nom à tous, et je vous en remercie. Je suis sensible à toutes les bonnes choses que vous m'avez dites, mais je retiens surtout la promesse que vous venez de me faire d'être bien fidèles à tenir les engagements de votre première communion. Vous ne pouviez rien me dire de plus agréable.

Vous m'exprimez votre reconnaissance ; je ne la veux pas tout entière pour moi ; je veux la partager — c'est justice — avec les personnes qui se sont intéressées à votre éducation religieuse, avec vos maîtres, vos maîtresses, qui vous ont entourés de leur sollicitude. Ils ont été mes auxiliaires dévoués, et, à ce titre, ils ont des droits acquis à votre affectueuse gratitude. Pour mon compte, j'ai fait ce qui était en mon pouvoir, la grâce de Dieu a fait le reste.

J'aime à penser que je n'ai pas perdu mon temps, et que j'ai réussi, dans une certaine mesure, à faire de vous des enfants suffisamment instruits, animés des meilleures dispositions, affectionnés au bien, à la vertu, et décidés à remplir leurs devoirs chrétiens ; et c'est pour cela que je vous regarde aujourd'hui avec tant de bonheur et, empruntant une parole de l'apôtre saint Paul, je puis bien dire que vous êtes ma joie, ma couronne, le fruit de mes labeurs et de ma sollicitude.

Que puis-je désirer, sinon que vous restiez tels que vous êtes présentement ? Une première communion créée entre celui qui la donne et ceux qui la reçoivent des liens intimes, des souvenirs qui doivent durer autant que la vie. Entre eux il doit y avoir une sainte union de prières et de pieuse affection. Il en sera ainsi, j'en ai la confiance.

Vous avez bien voulu ajouter à l'expression de vos sentiments un témoignage de votre

reconnaissance. Je remercie, — est-ce vous, mes chers enfants, que je dois remercier ? Je ne le crois pas, car je ne suppose point qu'un appel a été fait à votre modeste bourse, — je remercie donc bien cordialement vos parents.

À mon tour, je veux vous laisser un souvenir qui vous rappellera les joies de cette douce solennité. C'est une image, un cachet de première communion que je vais vous distribuer à chacun et que vous garderez précieusement. C'est comme un diplôme d'honneur que vous placerez dans l'intérieur de votre maison, et visible à tous les regards. Ce souvenir, en même temps qu'il vous rappellera le plus beau jour de votre vie, vous redira vos promesses, vos serments et vous excitera à y être fidèles. Il sera tout à la fois une leçon et une préservation.

Chaque fois que vos regards s'arrêteront sur cette image, les engagements de votre première communion vous reviendront à l'esprit, et ce souvenir vous protégera, vous sauvera, comme il est arrivé à ce capitaine dont je lisais récemment l'histoire.

Il avait fait, comme vous, une bonne première communion et il avait gardé pieusement le souvenir qui lui avait été donné. Après de longues années de service, il avait pris sa retraite. Il songea à décorer convenablement la chambre qui lui servait de demeure. Il n'eut garde de laisser dans l'ombre le souvenir de sa première communion ; il le plaça à côté du crucifix, en face de son brevet de capitaine, et quand ses amis venaient le voir, il se plaisait à leur montrer ces deux tableaux.

« Voilà, disait-il en montrant son brevet de capitaine, voilà le gage de la fidélité que je dois à mon pays ; » puis, indiquant son cachet de première communion : « Voilà, ajoutait-il, le gage de fidélité que je dois à ma religion. »

« Cette feuille, continuait-il, usée, tachée par la sueur, m'accompagna partout ; elle reposait sur mon cœur dans les camps, dans la caserne, le jour, la nuit, et en face de l'ennemi. J'ai été tenté plus d'une fois ; la pensée du mal s'est présentée à moi plus d'une fois, sous les formes les plus séduisantes : j'ai failli succomber. Dans ces moments critiques, je portais aussitôt la main sur mon cœur ; j'y sentais la bienfaisante image qui me rappelait le plus beau jour de ma vie ; les mauvaises pensées se dissipaient, les bonnes résolutions venaient en foule, et je me remettai en bon chemin avec ce souvenir protecteur. Comme ce souvenir a été ma sauvegarde pendant toute ma vie, je veux qu'il soit déposé dans mon cercueil... »

Et vous aussi, mes chers enfants, gardez ce souvenir de première communion que je vais vous donner ; traitez-le avec respect ; mettez-le chez vous à une place d'honneur ; regardez-

le de temps en temps, surtout quand vous aurez à lutter contre les séductions du mal, à vous défendre contre les entraînements de la jeunesse ; il vous inspirera de graves pensées, il vous retiendra au chemin du devoir et de la vertu. Que vous restiez toujours dans ce chemin, c'est le vœu le plus ardent de votre pasteur, c'est le désir de vos chers parents, c'est aussi, j'en suis sûr, votre ferme résolution.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XI

DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

1^o Nature et Existence

Pour obtenir la grâce, nous avons avec la prière les sacrements. Mais avant d'aborder chaque sacrement en particulier, étudions les sacrements en général. Nous traiterons aujourd'hui : 1^o de la nature, 2^o de l'existence des sacrements.

I. — Nature

I. NOM. — Le mot *sacrement* signifie dans l'Écriture ou bien chose sacrée et mystérieuse, ... ou bien signe mystique d'une chose cachée, ... ou bien signe visible d'une chose sainte et cachée qui consacre l'homme à Dieu et lui communique la grâce. Pris dans ce dernier sens, ce nom convient aux sacrements de l'ancienne loi et à ceux de la nouvelle.

II. DÉFINITION. — Un sacrement de la Loi nouvelle se définit : « Un signe sensible institué par N.-S. J.-C. d'une manière permanente, pour nous sanctifier. »

1^o Un *signe* est ce qui conduit à la connaissance d'une chose, v. g. la fumée signale la présence du feu ; il est *sensible* quand il tombe sous nos sens. Un sacrement est donc un signe sensible parce qu'il signifie d'une manière sensible ce que Dieu opère invisiblement dans l'âme de celui qui le reçoit.

2^o *Institué par N.-S. J.-C.* : car Dieu seul a la puissance d'attacher la grâce invisible à des signes sensibles.

3^o *D'une manière permanente* : car les sacrements doivent durer autant que la religion pour laquelle ils ont été institués.

4^o *Pour nous sanctifier* : car non seulement les sacrements signifient la grâce, mais ils la produisent.

III. MATIÈRE ET FORME. — Ce sont les deux choses sensibles qui constituent l'essence du sacrement et font un signe unique.

1^o La *matière* est la chose ou l'action sensible que l'on emploie pour faire un sacrement : v. g. l'eau pour le baptême.

2^o La *forme* est la partie du sacrement qui détermine la matière à signifier plus clairement et à produire la grâce sacramentelle ; généralement elle consiste en des paroles.

Si l'une de ces parties essentielles vient à manquer, si l'une est prise isolément, il n'y a point de sacrement.

II. — Existence

I. AVANT N.-S. J.-C. — 1^o *Dans l'état d'innocence*, rien ne prouve qu'il y ait eu des sacrements proprement dits.

2^o *Sous la loi de nature*, il est certain qu'il y en eut. Combien ? Nul ne peut le dire ; mais sûrement au moins un pour la rémission du péché originel.

3^o *Sous la loi mosaïque*, il y eut certainement plusieurs sacrements : c'est l'enseignement du Concile de Florence et du Concile de Trente. En effet, certains rites avaient les caractères de vrais sacrements : v. g. la manducation de l'agneau pascal, la consécration des prêtres, certaines expiations, ablutions, etc.

II. DEPUIS N.-S. J.-C. — Il y a sept sacrements dans la Loi nouvelle : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage. C'est un dogme de foi. Nous en avons pour preuves :

1^o *La prescription*. Qui pourrait prouver l'introduction d'un seul sacrement dans l'Eglise après N.-S. J.-C. ? Par qui ? A quelle époque ?

2^o *L'enseignement constant de l'Eglise*, que l'on retrouve intact jusque dans les sectes séparées des Eglises grecques.

3^o *L'argument de convenance*. Il y a analogie entre la vie spirituelle et corporelle.

a) Au point de vue corporel, l'homme naît, grandit, mange, use de remèdes pour retrouver la santé et se délivrer des restes de ses maladies. De plus, le genre humain a besoin de chefs pour être gouverné, et il doit se perpétuer par la génération légitime des enfants.

b) Au point de vue spirituel, l'âme naît à la vie de la grâce par le Baptême, grandit par la Confirmation, se nourrit par l'Eucharistie, se guérit et répare ses forces par la Pénitence et l'Extrême-Onction. L'Ordre lui donne des chefs, et le Mariage sanctifie l'union de l'homme et de la femme par lesquels se perpétue le genre humain.

Conclusion

Dans le catéchisme du Concile de Trente, il est recommandé aux pasteurs d'instruire souvent et avec soin les fidèles des vérités concernant les sacrements. Nous le ferons avec joie ; mais que du moins les fidèles ne manquent point d'écouter régulièrement et attentivement les instructions qui leur seront données.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 aprilis 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 18 avril 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures sur Notre-Dame de Pontmain. — XIV. Pourquoi le « Fils se laisse toucher, » 289. — XV. Le Vœu national, 291. — XVI. Notre-Dame d'Espérance, 294.

Avs paroissiaux. — Annonce de la confirmation, 296 et 297. — Le Mois de Marie, 299.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XII. Des sacrements en général (*suite*), 300.

Pour la fête de la B. Jeanne d'Arc. — I. La Grande Française, 301.

Lectures sur Notre-Dame du Laus. — I. Benoîte Rencurel, 305. — II. Les premières apparitions, 307. III. L'éducation de la Bergère, 309. — IV. « Je suis Marie, mère de Jésus, » 310. — V. Au Pindrau, 310. — VI. Au Laus, 310.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DE PONTMAIN

XIV

POURQUOI LE « FILS SE LAISSE TOUCHER »

I

« Mon Fils se laisse toucher. »

A la Salette, le bras du Christ était menaçant, prêt à frapper, et la Sainte Vierge avait grand' peine à le retenir.

D'où vient que le bras était si pesant et le visage tant irrité ?

Ceci est une longue histoire.

Le règne de Louis XIV, malgré toutes ses gloires, fut plein de faiblesses, de scandales et d'impiétés. Qui ne se souvient des vives apostrophes de Bossuet aux *libertins*, c'est-à-dire aux libres penseurs et aux libres viveurs de la cour ?

C'est pourquoi Notre-Seigneur dit à la B. Marguerite-Marie qu'il voulait « entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y avait été outragé, méprisé et humilié. » Et il ajoutait : « Fais savoir au Fils aimé de mon Sacré-Cœur que je veux me servir de lui pour l'exécution de mon dessein, qui est de faire bâtir un édifice où sera le tableau de mon divin Cœur, destiné à recevoir la consécration et les hommages du roi et de sa cour. »

L'image de ce Cœur sacré devait être en outre exposée et honorée dans toutes les familles, puis placée sur les étendards du pays, « qui par là deviendraient invincibles et plus glorieux que jamais. »

Enfin les représentants du pouvoir feraient des démarches auprès du Saint-Siège pour

obtenir l'approbation de la Messe et du culte du Sacré-Cœur.

« Tout cela, concluait la Bienheureuse dans ses lettres, *tout cela est bien difficile*, tant pour les grands obstacles que Satan se propose d'y mettre que pour toutes les autres difficultés que Dieu permet, afin de faire voir sa puissance qui peut tout ce qui lui plaît, quoiqu'il ne le fasse pas toujours, ne voulant pas violenter le cœur de l'homme. *Il y faudra du temps et rien moins que la toute-puissance de Dieu. Il faudra beaucoup prier* et faire prier pour cela. »

Louis XIV, moins pieux et moins avisé que Louis XIII qui avait consacré son royaume à la Sainte Vierge, ne tint pas compte des révélations de la Bienheureuse. Il ne fit rien pour le Sacré-Cœur. Louis XV non plus. Cependant Marie Leczinska de concert avec sa fille, Louise de France, construisit une chapelle du Sacré-Cœur dans le palais de Versailles, et sur son initiative, les évêques de l'assemblée générale du clergé décidèrent, en 1765, « d'établir dans leurs diocèses respectifs la dévotion du Cœur de Jésus. »

Quarante-trois ans auparavant, lors de la peste qui ravagea Marseille, Mgr de Belzunce avait consacré son diocèse au Sacré-Cœur.

Très faible de caractère, mais très attaché à la religion, à cause de cette faiblesse même, Louis XVI n'eut pas le courage de réaliser les intentions divines. Mais cette pensée le tourmentait, lui et la famille royale, et quand ils furent en prison ils comprirent qu'ils avaient manqué à un devoir nécessaire. Madame Elisabeth composa un « Acte de Consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus » qu'elle signa avec Marie-Antoinette ; et le roi, en des pages touchantes, admirables de foi et de piété, s'engagea à rapporter les lois faites contre l'Eglise, à demander une fête du Sacré-Cœur, à se rendre lui-même à Notre-Dame pour consacrer « sa personne, sa famille et son royaume au Sacré-Cœur de Jésus », et à lui bâtir « une chapelle ou un autel » comme « un monument éternel de sa reconnaissance et de sa confiance sans bornes. »

Etait-ce trop tard, et la royauté, la cour qui avait adulé Voltaire, le ministre Choiseul qui avait chassé les Jésuites et les avait fait expulser de tous les pays où régnaient les Bourbons, n'avaient-ils pas lassé la patience divine ?

Pendant la Révolution, l'image du Sacré-Cœur n'apparaît que sur la poitrine de Cathelineau, de Charette, de Lescure et de leurs braves Vendéens.

En 1815, Madame Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur, écrivait : « Il y a lieu d'espérer que Sa Majesté Louis XVIII cèdera au désir de ses plus fidèles sujets, et, qu'accomplissant le vœu de Louis XIII, il mettra son

royaume sous la protection du Sacré-Cœur. La bonne religieuse s'illusionnait sur la valeur religieuse et morale du roi. Très intelligent, mais sceptique, il demeurait foncièrement attaché à l'esprit de Voltaire qui avait fait crouler le trône de ses ancêtres et conduit son frère sur l'échafaud. Il ne croyait pas au Sacré-Cœur, peut-être ne croyait-il pas en Dieu. Charles X n'eut pas le temps d'accomplir les intentions de Louis XVI, balayé qu'il fut par la Révolution de Juillet, et Louis-Philippe n'en conçut même pas l'idée.

C'est à la fin de son règne bourgeois et indifférent que la Sainte Vierge apparut à la Salette, et comme on comprend bien sa plainte : « Je ne puis plus soutenir le bras de mon Fils ! »

L'Empire ne fut pas impie, mais il n'avait qu'une religion de façade, et s'il s'appuyait quelquefois sur l'Eglise, c'était dans un but intéressé : il savait du moins que la religion est le moyen le plus efficace pour comprimer les passions populaires. Mais il était trop engagé avec la franc-maçonnerie qui lui liait les mains. Au baptême du prince impérial cependant, les évêques réunis demandèrent à Pie IX d'étendre la fête du Sacré-Cœur à tout l'univers. Pie IX le leur accorda.

Le règne de Napoléon III se signala par une lâche complicité dans les actes qui aboutirent à la spoliation des Etats de l'Eglise et à la prise de Rome par les Italiens ; il se signala aussi par l'aveu de jouissance. Il ne comprit point les avertissements de Notre-Dame de Lourdes : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » et quand la guerre éclata le pays tout entier se sentit coupable, et se voyant humilié, écrasé sous les désastres, il cria vers Dieu.

II

A la fin du mois d'août 1870, sur l'avis d'un grand chrétien M. Auguste Fiot, l'aumônier de la princesse Clotilde, M. l'abbé Herpin, fit proposer à l'Impératrice de se rendre à pied à Notre-Dame, vêtue de deuil et suivie de tous les corps constitués, pour y consacrer le royaume au Sacré-Cœur.

— Si l'Empereur était à Paris, répondit-elle, lui-même aurait fait cette consécration. Pour moi je suis toute disposée à la faire.

Mgr Darboy estima que le projet n'était pas opportun. Homme de grand esprit, il n'avait pas les idées plus élevées ni l'esprit des grandes entreprises de la foi.

Les défaites se succédèrent : Sedan, Metz, nos armées prisonnières. Le ciel de la France s'assombrit au point qu'il n'y apparut plus un seul coin bleu, pas un seul rayon d'espérance.

On sait comment, le 1^{er} décembre 1870, le général de Sonis et le colonel Charette se rencontrèrent, se dirigeant sur Patay. Le jour

même, Charette avait reçu du gouvernement français l'autorisation de combattre avec ses zouaves, à condition qu'ils prendraient le nom de Volontaires de l'Ouest.

— Je regrette, dit le général, de ne pas voir sur votre fanion un emblème religieux plus caractéristique.

— Mon général, je puis vous offrir ce que vous souhaitez, dit Charette.

Et il lui présenta un drapeau qui lui était arrivé avec cette adresse : *Aux défenseurs de l'Ouest*, et sur lequel était peint le Sacré-Cœur. On sut plus tard que ce drapeau avait été brodé à Paray-le-Monial par les religieuses, et envoyé par elles à M. Dupont de Tours, avec le désir qu'il parût sur les champs de bataille.

Le lendemain, 2 décembre, premier vendredi du mois, de Sonis et Charette, avec la plupart des officiers et de nombreux soldats, communiaient à la messe célébrée dès les trois heures du matin. C'est dans cette journée mémorable que, les soldats refusant d'avancer, Charette arbora le drapeau du Sacré-Cœur et se porta sur Loigny aux cris de « Vive Pie IX ! Vive la France ! »

Le drapeau du Sacré-Cœur avait reçu le baptême de sang.

La guerre terminée, avant de se séparer de ses zouaves qui avaient combattu si vaillamment sous les plis du drapeau de Paray, Charette les réunit dans une église de Rennes. Le drapeau héroïque fait son entrée solennelle et vient se placer à côté de l'autel, comme l'étendard de Jeanne d'Arc à Reims, et tous se groupent autour de ses glorieuses couleurs. L'aumônier en chef, Mgr Daniel, lit à genoux un acte de consécration au Cœur de Jésus, rédigé et envoyé par le général de Sonis retenu sur son lit par ses blessures ; puis Charette, devenu général au cours de la campagne, prononce les paroles suivantes :

« A l'ombre de ce drapeau, teint du sang de nos plus chères victimes, moi général, baron de Charette, qui ai l'insigne honneur de vous commander, je consacre la légion des Volontaires de l'Ouest, les zouaves pontificaux, au Cœur de Jésus ; et, avec ma foi de soldat, je dis de toute mon âme, et je vous demande de dire avec moi : « Cœur de Jésus, sauvez la France ! »

Un cri unanime, spontané, formidable, lui répondit : « Cœur de Jésus, sauvez la France ! »

Cette vaillante légion du moins avait réalisé les vœux exprimés par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Je veux que l'on grave mon nom sur les étendards. »

Etait-ce le drapeau du Sacré-Cœur de Loigny qui avait touché le ciel et amené la Sainte Vierge à tracer sur l'azur du firmament : « *Mon Fils se laisse toucher ?* » Il y eut un autre acte solennel qui dut guider sa main.

Mgr Bougaud, *Vie de la B. Marguerite-Marie.*

Après la prise de Metz, ceux qui espéraient encore la victoire comprirent que ces effroyables catastrophes étaient des châtements, et ils conçurent le dessein bien arrêté et tenace d'apaiser la justice divine.

Mais par quelle œuvre, par quelle prière, par quel vœu ?

Deux hommes de foi, M. Legentil et M. Rohault de Fleury, beaux-frères, étaient surtout préoccupés de cette idée. M. Beluze, président du Cercle du Luxembourg, leur proposait, par l'entremise de M. Baudon, président des sociétés de Saint-Vincent de Paul, un vœu de Paris à la Sainte Vierge, comme avait fait la cité lyonnaise.

— Non, répondirent-ils, pas à la Sainte Vierge, mais au Sacré-Cœur !

Le P. Ramière encouragea ce projet auquel se rallia M. Baudon, le 6 janvier.

La France s'était éloignée de l'Eglise, elle avait facilité l'envahissement de Rome, et chaque fois qu'elle avait travaillé contre le Pape, Dieu l'avait punie. Dans ce vœu on unirait donc la cause de l'Eglise à celle de la France. « deux causes qui n'auraient jamais dû être séparées. »

M. Legentil expliquant sa pensée ajoutait :

« Il nous a paru nécessaire avant tout de chercher à désarmer la colère divine par un grand acte d'expiation et de pénitence, qui sera aussi, avec l'aide de Dieu, un moyen de préservation ; et ce moyen, dans notre pensée, doit être l'érection à Paris d'une église monumentale dédiée au Sacré-Cœur.

« Elle s'élèvera dans la ville coupable et châtiée, comme une amende honorable faite sur le lieu du crime. En même temps, elle repoussera les dangers du présent, elle servira de leçon pour l'avenir, et ce monument de foi apprendra à nos neveux nos malheurs, notre repentir, et s'il plaît à Dieu notre délivrance. »

On rédigea à la fin de décembre 1870 la formule du vœu de tous les cœurs catholiques qui connaissaient ce pieux projet. Mais comment la faire accepter par l'autorité compétente, puisque Mgr Darboy, archevêque de Paris, était enfermé dans la capitale, sans qu'on pût communiquer avec lui ?

Mgr Pie fut pressenti, il déclara que cette œuvre n'étant point du ressort de son diocèse il ne pouvait rien prononcer. Alors M. Legentil lui lut la formule du vœu. L'évêque de Poitiers écouta avec beaucoup d'attention, et sans élever aucune critique, il permit de la faire circuler dans son diocèse.

Dom Guéranger était présent, qui écoutait pensif, comme s'il se fût dit que de cette humble formule il allait sortir quelque chose de grand.

C'est le 11 janvier que M. Legentil lança son appel en faisant connaître la formule du vœu approuvée par Mgr Pie.

Ce jour-là à Pontmain apparaissait la magnifique aurore boréale qui faisait dire à César Barbedette : « C'est un signe du temps. »

Alors M. Rohault de Fleury voyant la ferme décision de son beau-frère lui dit : « Allons ! je vais m'y mettre aussi et je vous aiderai de mon mieux. »

On sait s'il tint promesse.

Partout on avait beaucoup prié la Sainte Vierge, surtout à Notre-Dame des Victoires, à Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc, et mieux peut-être encore que partout ailleurs dans l'humble village de Pontmain, sous l'impulsion, et avec l'exemple de l'abbé Michel Guérin. Le désir exprimé à la Bienheureuse Marguerite-Marie de placer le Sacré-Cœur dans les étendards français avait été réalisé à Loigny par Charette. Sans doute ce n'était pas le roi de France qui avait pris l'initiative de cet acte religieux ; mais il n'y avait plus de roi de France. C'était au peuple devenu souverain à tenir la promesse faite par ses souverains. Charette et de Sonis, ces illustres défenseurs du pays, avaient bien qualité alors pour agir au nom du pays. Enfin les catholiques s'engageaient à réaliser l'autre désir du Sauveur, à bâtir une église monumentale au Sacré-Cœur. C'est pourquoi les traits de la Sainte Vierge rayonnaient à Pontmain. Elle sentait que le bras de son Fils devenait moins pesant, elle intercédait pour nous d'ailleurs, elle fil valoir nos résolutions et nos pauvres mérites, nos malheurs et nos désirs d'expiation.

Le Fils acquiesça aux prières de sa Mère. C'est alors qu'elle écrivit sur le ciel ces paroles consolantes soulignées par un trait définitif et triomphal : « MON FILS SE LAISSE TOUCHER. »

XV

LE VŒU NATIONAL

I

Il s'agissait maintenant d'accomplir le vœu de Poitiers.

La paix signée, M. Legentil, qui s'était réfugié en Normandie, rentre à Paris, et prie M. l'abbé Lagarde de présenter à Mgr Darboy les pièces concernant la grande entreprise. L'archevêque de Paris dissuade. Au mois de mai suivant, il tombait sous les balles des communards. L'archevêque de Tours, Mgr Guibert, le remplace sur le siège de saint Denis.

Lui non plus ne se montre pas enthousiaste du projet. D'ailleurs, la phrase suivante de la formule lui déplait, et à bon droit :

« Pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui peuvent délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les mal-

heurs de la France, nous promettons, *alors que ces grâces auront été accordées*, de contribuer, selon nos moyens, à l'érection, à Paris, d'une église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, érection qui sera demandée à l'autorité ecclésiastique compétente. »

— Pourquoi imposer des conditions à la Providence ? fit observer le prélat.

M. Rohault de Fleury comprit ce qu'il y avait d'anormal dans cette prétention et, après réflexion, répondit :

— Eh bien ! nous ferons crédit au Bon Dieu et nous changerons notre vœu. Au lieu de promettre que nous le réaliserons quand nous serons exaucés, nous promettrons de le réaliser pour l'être.

Alors l'archevêque approuva et demanda un rapport qui lui fut apporté dans les premiers jours de 1872. Il ne se départit cependant pas encore de sa réserve :

— C'est bien, dit-il, j'y réfléchirai. Complétez votre Comité, soyez douze comme les apôtres, et revenez me voir dans quelques jours.

Il réfléchit encore quelques semaines et un soir, après avoir longuement prié devant le tabernacle, prenant la main de M. Langénieux, le futur cardinal de Reims, il lui dit : « Ce sont de grands chrétiens, ce sont des âmes généreuses ! Leur pensée est bonne, je l'accepte et je la fais mienne. Présentez-les-moi de nouveau. »

Ils revinrent au nombre de douze¹, suivant le désir du prélat, et Mgr Guibert signa son approbation le 18 janvier 1872, en la fête de la Chaire de Saint-Pierre, un an presque jour pour jour après l'Apparition de Pontmain.

Désormais il fait vraiment de cette œuvre « la sienne, » et afin de la faire comprendre au pays, il se sert de la grande voix du P. Monsabré qui l'explique solennellement du haut de la chaire de Notre-Dame, avec son ampleur et sa précision doctrinale habituelles.

Cependant il hésitait encore. « Un matin d'octobre, raconte Mgr Langénieux, étant à ses côtés, je gravissais les pentes de Montmartre. Le brouillard s'étendant sur Paris nous cachait l'horizon. Rien ne se découvrait à nos regards. Mgr Guibert méditait, pensif, sur les moyens de choisir cette montagne. Tout à coup le soleil chassant les nuages découvre Paris tout entier aux yeux émerveillés du cardinal, qui n'avait jamais vu ce spectacle. Le grand cœur de notre bien-aimé Pontife comprend que son choix doit se fixer sur Montmartre. « C'est ici, s'écriait-il, c'est ici que sont nos martyrs, c'est ici que le Sacré-Cœur doit régner, afin d'attirer tout à lui : *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum...* »

¹ Les noms de ces douze catholiques sont à retenir. C'étaient, outre MM. Legentil et Rohault de Fleury : Cornudet, Dauchez, De Benque, Baudon, général de Charette, E. de Margerie, de Missiessy, de Vibraye, de Lembet, Descoffes, de Ségur, et Merveilleux-Duvignaux.

Sa décision est définitivement arrêtée. Mais pour assurer l'avenir de l'œuvre, il faut un décret de l'Assemblée nationale qui, on le savait, serait favorable au projet. Toutefois, il convenait de se hâter. Le 5 mars 1873 Mgr Guibert écrit à M. Jules Simon, alors ministre des cultes, une longue lettre où il demandait qu'on cédât le terrain nécessaire au sommet de Montmartre pour y bâtir un édifice religieux en l'honneur du Sacré-Cœur, et que l'Assemblée nationale reconnût ce monument comme d'utilité publique.

Le projet fut présenté au Parlement par M. Batbie, successeur de M. Jules Simon, et renvoyé à une commission composée des membres les plus catholiques de la droite de la Chambre. Le 11 juillet, M. Keller lut un rapport très éloquent, qui fut appuyé par des orateurs remarquables et surtout convaincus : MM. de Belcastel, Cazenove de Pradines, Batbie, Chesnelong, la Bassetière. Ils ne déguisèrent point leur but en érigeant une église au Sacré-Cœur à Montmartre.

« Ce monument, dit M. de la Bassetière, rappellera à la France que son étoile n'a pâli que parce qu'elle s'est séparée de ses grandes destinées ; que son retour enfin à une meilleure fortune est rattaché sans doute à ses glorieuses et patriotiques traditions. »

Dans sa pensée, le rétablissement de la royauté était intimement uni à la consécration de la France au Sacré-Cœur. C'était une belle illusion que plusieurs ne prirent point leur parti de voir s'évanouir. Ils croyaient que le comte de Chambord, le légitime roi de France, recueillerait aussi le titre de fils aîné du Sacré-Cœur. Les événements ont tourné, peut-être par la faute des hommes qui voulaient substituer leur volonté personnelle à une volonté plus éclairée, appuyée sur les traditions nationales. Il nous reste l'espoir que le peuple de France deviendra « le Peuple du Sacré-Cœur ». C'est le cas de rappeler la parole de la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Tout cela sera bien difficile... Il faut beaucoup prier et faire prier pour cela ». N'est-ce point aussi la parole pressante de Pontmain : « *Mais priez, mes enfants !* »

M. Chesnelong précisa encore la signification du monument : « Elever, dit-il, une église qui atteste que dans ses épreuves douloureuses, la France n'a voulu désespérer ni de Dieu, ni d'elle-même : voilà la pensée du Vœu national ! »

La gauche très hostile fit cependant une ovation à M. Cazenove de Pradines qui avait laissé un bras sur le champ de bataille de Patay. Il parla avec tant de foi, tant de loyauté chrétienne, qu'elle s'écria : « Au moins, cela, c'est sincère ! »

Dans le projet de loi on effaça le nom du « Sacré-Cœur » sous prétexte que le choix du vocable devait être laissé à l'autorité ecclésiast-

tique, et par 244 voix de majorité la construction de l'Eglise du Vœu National fut déclarée d'utilité publique. Dans une lettre du 28 juillet 1873 le comte de Chambord félicitait « son cher Cazenove » de son « énergique insistance ».

On comprend, après ce témoignage de la foi nationale, que la Sainte Vierge ait écrit à Pontmain : « Mon Fils se laisse toucher ».

II

Cette année 1873 vit s'inaugurer avec un magnifique élan les pèlerinages à Paray-le-Monial, à la Salette et à Lourdes. On croyait toucher à la victoire. Ces manifestations enthousiastes, mais pacifiques, qui se bornaient à des chants et à des prières, mirent en fureur les tenants de la Révolution, et leurs journaux poussèrent de vrais cris de rage. Il est vrai que des trains sillonnaient la France, faisant retentir dans les campagnes qu'ils traversaient les cantiques du Sacré-Cœur. Dans un pays vraiment libre personne ne s'en fût préoccupé, puisque ces chants n'avaient rien de séditieux ; mais pour les empêcher on soudoya des émeutes et l'on prétendit que c'étaient des manœuvres politiques. La calomnie, on le voit, n'est pas nouvelle.

Mgr Guibert daigna répondre :

« Nous ne devons pas tolérer, écrivit-il, qu'on ose attribuer le caractère politique à une pensée toute de foi et de piété. La politique a toujours été et sera toujours loin de nos inspirations ; l'œuvre est née au contraire de la conviction profonde que *la politique est tout à fait impuissante* à guérir les maux de notre pays. Il y a un autre motif qui nous fait écarter de notre entreprise toute idée politique : c'est que la politique *divise*, tandis que notre œuvre a pour but *l'union*. Le Cœur de Jésus est un rendez-vous pacifique, où nous convions tous nos frères à venir chercher la vérité dans la charité. Ce que nous demandons à ce Cœur adorable, c'est *la conversion de la France* : non sa conversion à telles ou telles opinions politiques, mais sa conversion, *son retour à la foi chrétienne*. »

On ne voyait pas encore alors que demander la conversion, le retour à la foi chrétienne, de toute la France, c'était contrarier les dessein de la franc-maçonnerie dont le rêve est d'amener la France à la libre pensée, à l'impie. Ce rêve, hélas ! est aujourd'hui presque devenu une réalité.

Deux ans s'écoulaient. Tout est prêt. On organise une cérémonie pour la pose de la première pierre du monument de Montmartre. Le gouvernement redoute les manifestations et Mgr Guibert avance au 16 juin, jour du Sacré-Cœur, la solennité qui avait été fixée d'abord au 29. Tous les évêques de France désiraient y assister ; mais, pour tout ménager, Mgr Guibert n'en invita que douze qui entourèrent le Nonce, avec

cent cinquante députés. Pie IX envoya de Rome une dépêche qui fut saluée par d'unanimes acclamations.

Juste deux siècles auparavant, en 1675, peut-être le même jour, dans l'octave du Saint-Sacrement, Notre-Seigneur apparaissait à la Bienheureuse dans son couvent de Paray et lui découvrant son divin Cœur lui disait ces paroles qui sont gravées dans la mémoire émue de tous les chrétiens :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude... »

Or ce même jour, 16 juin, et à la même heure, sans que Mgr Wicart eût prémédité la date, il avait convié ses diocésains à Pontmain, afin de vouer son diocèse au Sacré-Cœur, sur le lieu même où quatre ans auparavant la Sainte Vierge avait apparu aux enfants. Dix mille pèlerins accoururent et prièrent avec ferveur Marie à l'endroit même où elle avait daigné se montrer, sourire et annoncer à la France abattue, découragée, que son Fils se laissait toucher.

Elle bénissait à la fois ses enfants de Pontmain et ceux de Montmartre. C'est Montmartre et le Sacré-Cœur qui avaient ému délicieusement son cœur maternel et produit Pontmain. Quand elle vit la France, son royaume, décidée à ériger un monument au Sacré-Cœur, touchée de ce projet pieux qui deviendra national, elle supplia ardemment son Fils en faveur de la nation malheureuse et repentante, et son « Fils se laisse toucher ». Alors elle s'empressa de nous l'annoncer par son Message lumineux, écrit sur le ciel, parmi les étoiles joyeuses. Les prières de Pontmain et de Montmartre se rejoignaient, pures et confiantes, au pied de son trône.

Au mois de septembre suivant, Pontmain envoyait au Pape une statue en argent, représentant la Vierge de l'Apparition. Pie IX, ravi, la plaça sur sa table de travail : « Ainsi, dit-il, je l'aurai toujours sous mes yeux. »

Nombre d'âmes de peu de foi se diront peut-être : « La Sainte Vierge a apparu à Pontmain, mais la France a-t-elle ressuscité pour cela ? A-t-elle été sauvée ? Son présent n'est-il pas plus lamentable que jamais, et son avenir des plus inquiétants ? »

Nous ne connaissons pas les secrets de Dieu ; nous savons seulement, par Marie, que « son Fils se laisse toucher ».

A-t-on réfléchi, ou se souvient-on qu'en 1875 le prince de Bismarck affolé par le relèvement soudain et merveilleux de la France avait décidé, cette année-là même, de nous déclarer la guerre, ne voulant pas attendre que notre armée fût reconstituée ? L'empereur de Russie se montra prêt à jeter sa lourde épée dans

la balance et le chancelier renonça à son projet. Pourquoi ce résultat ne serait-il pas dû à la protection de Notre-Dame de Pontmain, ainsi que la longue paix extérieure qui a suivi ?

Il est vrai que nous subissons une guerre intérieure terrible. La Séparation a été faite malgré l'Eglise et contre elle ; les Congrégations ont été expulsées, les écoles religieuses ont été fermées par milliers ; nous avons subi des persécutions, des spoliations, des confiscations sans exemple depuis la première Révolution ; les écoles de l'Etat ne connaissent plus le crucifix et elles ont chassé Dieu ; nos églises ne nous appartiennent même plus. Il faudrait des volumes pour énumérer tous nos désastres.

Cependant nous n'avons pas subi le suprême désastre, celui qu'ils croyaient préparer sûrement, le désastre du schisme.

Quand on relira dans un siècle l'histoire des mesures d'impiété et de persécution raffinée, savante, qui nous ont été appliquées, on se dira : « Alors la foi a dû disparaître du pays de France ! »

Eh bien ! non, la foi n'a pas disparu, elle s'est maintenue, le clergé devenu très pauvre a grandi en vertu, il a conquis l'estime publique, l'Eglise demeure forte, honorée, entourée de respect, elle sauve les âmes.

Qui ne verrait dans cette situation la main miséricordieuse et puissante de Notre-Dame de Pontmain ?

XVI

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE

I

Pontmain n'a pas la notoriété terrible de la Salette, ni l'éclat splendide de Lourdes. Il est consolant ; il attire les âmes éprises d'une douce solitude, il parle au cœur affligé, et il est dans sa nature de rester modeste. Nulle part on ne prie avec autant de calme expansion, de confiance et d'espoir, car la Sainte Vierge y sourit. Jamais elle n'a paru heureuse comme à Pontmain, car à plusieurs reprises les enfants ont dit : « Elle rit ! Voilà qu'elle rit ! »

Elle était heureuse parce que Dieu exauçait enfin les prières de la France, et parce que « son Fils se laissait toucher. »

Pourquoi cesserait-il de « se laisser toucher » après une déclaration aussi solennelle ? « Mais priez, mes enfants ! » nous redit la Vierge de Pontmain, afin de nous rappeler que ce devoir nous incombe toujours, et que si l'éclaircie bleue du 17 janvier 1871 est due à la prière, c'est encore de la prière que dépendent nos destinées à l'avenir.

Là, tout porte au recueillement. C'est le désert, mais un désert fleuri et couvert de bosquets. Les chemins de fer ont pris à tâche

de s'en détourner, de peur de favoriser une « affaire cléricale, » ainsi que l'a avoué la Commission départementale chargée d'examiner un projet de ligne entre Ernée et Saint-Hilaire-du-Harcouët. La station la plus proche est Saint-Louvigné-du-Désert, à huit kilomètres de là.

La route est charmante à travers les forêts d'arbres fruitiers et les bouquets de verdure. Çà et là des chemins creux entre les héritages entourés de piquets grossiers, penchants, avec leurs fils de fer rouillés. Dans les coins, des traverses fichées sans art figurent l'entrée. Des haies, des prairies, des ruisseaux, et, le long des chemins, des poiriers, des saules, des fougères et de beaux châtaigniers qui secouent leurs têtes blondes au soleil du soir. C'est un enchantement.

Tout à coup, parmi les pommiers et les hêtres, vous apercevez trois flèches de granit qui se dressent comme des bras de pierre tendus vers le ciel pour l'implorer. L'une de ces flèches est surmontée d'une statue de la Sainte Vierge. Aussitôt la splendeur de cette verdure disparaît à vos yeux qui ne regardent plus que ces clochers, que cette église bâtie à l'endroit où la Sainte Vierge a daigné se montrer aux enfants, et écrire sur le firmament d'azur des paroles maternelles qui nous font encore tressaillir. Vous approchez de la basilique. En avant, d'un bosquet émergé la Vierge de Pontmain avec sa robe bleue étincelante d'étoiles, ses cheveux noirs pendants, ses mains gracieuses qui vous présentent le crucifix au-dessus duquel brillent les lettres divines qui forment l'adorable nom de Jésus-Christ.

Elle vous émerveille, cette basilique de verre et de granit. Ce qui vous émerveille surtout, c'est le souvenir de l'Apparition. Vous vous placez là, devant la grange. A gauche, la vieille église de Pontmain, où vous vous figurez apercevoir l'abbé Michel Guérin appelant ses paroissiens ; et, devant vous, au ciel, l'espace bleu où vous croyez voir les lettres de feu qu'épêlèrent les enfants. Jeannette Détais était encore là quand nous fîmes ce pèlerinage. Elle nous dit : « Je n'ai rien vu au ciel, mais j'ai vu les enfants qui regardaient, je les ai entendus décrire la Vierge, les étoiles de son long vêtement, les lettres à mesure qu'elles s'écrivaient. A la fin tout le monde était convaincu qu'ils disaient vrai. »

Le dimanche matin, les hommes viennent avec leurs grandes blouses noires assister à la messe ; beaucoup d'entre eux se confessent, puis communient. Puis les femmes, avec leur bonnet blanc posé seulement sur la tête ; plusieurs y mettent une certaine coquetterie, et leur coiffure ressemble à une grande fleur blanché qui orne leurs cheveux. Tous prient avec la simplicité de la foi : ce sont de belles âmes heureuses parce qu'elles croient, qu'elles

espèrent, qu'elles aiment. Aucun doute ne vient les effleurier. Si elles prient si bien, c'est que Marie leur a dit : « Mais priez, mes enfants, » et si elles ont gardé un espoir si vivant, c'est que le Fils de Dieu s'est laissé toucher par les prières de sa Mère.

Tout se passe ici comme dans une ombre voulue, tout est discret, même la reconnaissance, même les miracles.

Car les miracles existent nombreux, mais il semble qu'on ait le parti-pris de se les confier doucement de cœur à cœur, sans brigner pour eux la grande publicité.

II

Cependant, dit M. Louis Colin, « les grâces de Pontmain sont de tous les jours et de tous les instants. Ici, c'est un enfant guéri, là, un soldat converti, là, une mère menacée de la mort et retrouvant la vie après une visite faite à Pontmain. Les recommandations y sont innombrables, et les bénédictions aussi. » Et il raconte ces deux guérisons surprenantes :

Morin du Tertre, sans doute un parent de Mlle Morin, avait donné à Notre-Dame de Pontmain le champ au-dessus duquel elle avait apparu. Or il souffrait beaucoup et depuis longtemps d'une maladie de cœur qui paraissait incurable. Les battements précipités de cet organe finirent par lui amener une de ces crises qui sont presque toujours mortelles.

Les médecins sont appelés, ils lui prodiguent les médicaments, mais sans espoir. L'enflure, longtemps localisée dans les pieds, avait gagné les jambes jusqu'à la ceinture. Encore quelques jours et le cœur était irrémédiablement atteint.

Il le savait et n'attendait plus que la mort. Une inspiration lui vint tout à coup, pendant qu'il était assis haletant sur sa couche, ne respirant que difficilement. Cette inspiration l'obsédait :

— Je veux aller à Pontmain, dit-il, voir la bonne Vierge. Elle me guérira.

Peut-être pensait-il que, puisqu'il lui avait fait don de sa propriété, elle qui est si bonne ne se laisserait pas vaincre en généreux procédés. Mais quand il s'ouvrit de son projet à sa femme, celle-ci s'effraya. Elle fit part de ses anxiétés au médecin :

— Croyez-vous, lui demanda-t-elle, que le voyage de Pontmain ne serait pas de nature à lui faire du mal ?

Elle n'avait pas autant de confiance que son mari. Le docteur ne fit aucune objection. Le malade étant dans un état désespéré, pensait-il, ce désir réalisé ne pouvait que produire un bon effet moral, car ce serait pour lui un grand contentement d'aller à Pontmain. Et puis, qui sait ?

— Il a trop de foi, dit-il, pour qu'il lui en arrive du mal.

Ils partirent ; la joie, l'espérance revenaient au malade avec une gaieté particulière qui lui amenait sur les lèvres de douces plaisanteries.

— La Sainte Vierge m'a volé mon champ, disait-il, j'ai confiance qu'elle me le paiera à sa manière.

On le porta à Pontmain plutôt qu'on ne l'y conduisit. Il y arriva le soir et se prépara à communier le lendemain. Il avait autant de foi que de piété, et c'est avec une liberté toute filiale qu'il suppliait la Bonne Mère de lui rendre la santé et la vie.

Cependant elle ne l'exauça point, elle voulait soumettre sa foi à une épreuve décisive. Morin repartit comme il était venu, sans aucun symptôme de guérison ni même d'amélioration. Il pensa que Dieu ne voulait point qu'il recouvrât la santé et il dit de tout son cœur : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Dès longtemps il ne pouvait plus entrer dans un lit, on le coucha sur le plancher, à son ordinaire, et il passa la nuit à souffrir. Le lendemain il prit ses vêtements afin d'essayer de s'habiller le moins mal possible. Soudain il s'aperçut qu'ils étaient devenus trop larges, alors que la veille il les trouvait trop étroits. Il se souleva, les battements de son cœur étaient normaux, le pouls n'avait plus rien de précipité, ses membres enflés étaient revenus à leur état d'autrefois. Il se leva debout, appela sa femme et lui dit tout en larmes :

— Ma femme, je suis guéri !

Un habitant du Point-du-Jour, commune de Saint-Ellier, Michel Leblanc, souffrait d'un mal terrible qui allait sans cesse envahissant. Depuis quatre ans il était atteint d'un ulcère au nez, et cet ulcère gagnait l'œil. Un jour qu'il s'était écorché une verrue, le mal s'était déclaré. Une sorte de chancre affreux parut, dont les efforts des médecins ne purent arrêter le méthodique développement. Et l'excroissance augmentait, devenait grosse comme un œuf, et affectant une forme de croûte.

Un médecin consulté secoua la tête en pensant : « C'est incurable ! » Le docteur Lambert, d'Ernée, ne parut pas plus rassuré. Michel Leblanc se rendit à Fougères, chez le docteur Pirotais qui lui dit : « Il n'y a qu'un remède, l'amputation totale. »

— Combien me demandez-vous ? fit le malade.

— Cent francs !

— Cent francs ! cent francs ! J'ai soixante-cinq ans, c'est beaucoup plus que je ne vaux maintenant !

Et Michel Leblanc reprit le chemin du Point-du-Jour, très songeur. Cependant il ne désespérait point de guérir, et rêvait de mille remèdes étranges, de qui le rendait de plus en plus perplexe et triste. Un jour il avait rencontré un pèlerin guéri à Pontmain. Cette idée

s'implanta dans sa tête qu'il pourrait bien guérir aussi.

— J'irai à Pontmain, se dit-il, la Vierge ne me demandera pas cent francs. Cela me coûtera une messe que je ferai dire, et en plus un voyage que je ferai chaque année en action de grâces. Demain je prendrai mon bâton et j'irai là-bas.

De chez lui il pouvait apercevoir les flèches. A mesure qu'il approchait, il se demandait pourquoi il n'était pas venu plus tôt à Pontmain. C'est qu'il n'était pas très dévot, et, sans qu'il fût incrédule, les choses surnaturelles ne le charmaient point. Il priait pourtant quelquefois la Sainte Vierge, mais ce jour-là, 4 septembre 1891, il la priait de tout son cœur, en s'acheminant vers la basilique.

— Où vas-tu ? lui avait dit sa femme en le voyant partir dès l'aube.

— A Pontmain, que je vais. Et je crois *bin* que la Vierge me guérira.

Il se confesse, assiste à la messe qu'il fait dire pour sa guérison, prie un instant, prend son bâton avec son chapeau, et une heure après il rentre à Saint-Ellier plein de joie, plein d'espoir, bien que son affreux mal subsiste toujours. Mais il avait confiance et comprenait très bien que la Sainte Vierge fît un peu attendre ses bienfaits. Lui-même avait-il été si exact à la prier et à remplir ses devoirs de religion ?

Trois jours après, la croûte énorme tomba toute seule.

— O bonne Vierge ! s'écria-t-il, je savais bien que vous me guéririez ! Vous n'aurez pas ma bourse, mais vous en aurez quelque chose, et mon cœur par-dessus, car je vous ferai une offrande et vous serai fidèle toute ma vie.

Il devait bien cela, et il tint parole. Il avait compris la parole de Marie aux enfants de Pontmain : « Mais priez, mes enfants ! » Il avait prié dans la simplicité de son âme et il avait été exaucé.

Notre-Dame de Pontmain s'appelle Notre-Dame de l'Espérance. C'est pourquoi nous devons l'invoquer à notre époque désespérée. Pourquoi aurait-elle consenti à nous apparaître si elle n'avait pas eu la volonté de nous sauver ? Il est vrai que le mal se multiplie, s'affirme avec une audace inouïe, monte, monte comme les eaux d'un déluge de perversion. N'est-il pas vrai aussi que la ferveur augmente et que si les méchants préparent, votent, appliquent des lois impies destinées à détruire parmi nous le catholicisme et la foi, cependant il est visible qu'ils ne font pas tout le mal qu'ils voudraient, parce que Dieu ne le leur permet pas ? Une main invisible les arrête, et cette main, c'est nous qui la dirigeons par nos prières et par notre foi. A-t-on jamais prié, aimé Jésus-Christ, communié autant que de nos jours ? L'armée des justes croît et se développe, et

ce sont les justes qui soutiennent le monde.

Priions avec confiance, avec ardeur Notre-Dame d'Espérance de Pontmain. Bien que ce pèlerinage paraisse plus effacé que celui de Lourdes, cependant il serait peu filial de le négliger. Puisque la Sainte Vierge y a apparu, c'est qu'elle veut que nous allions prier dans ces lieux sanctifiés par son aimable et souriante présence. Là, notre prière sera plus efficace et c'est notre grande arme. La prière nous suggérera l'action. Nous sommes en pleine bataille ; ce n'est donc pas l'heure de se croiser les bras. Combattons et encourageons ceux qui combattent. Nous combattons pour le Christ, il combat aussi avec nous. Il ne peut pas être battu. Mais comme il laisse flotter les rênes sur la liberté humaine, celle-ci s'empporte et pousse aux catastrophes. Toutefois, le Sauveur l'a dit à la B. Marguerite-Marie : « Je règnerai malgré Satan et ses suppôts. J'arrêterai dans leur marche ceux qui s'opposent à mon règne. »

Et les fidèles à Notre-Dame de Pontmain triompheront avec lui.

FIN

AVIS PAROISSIAUX

ANNONCE DE LA CONFIRMATION

Mes frères,

Vous savez déjà, — car je vous ai prévenus aussitôt que j'en ai été informé, — que Mgr l'Evêque nous honore de sa visite et vient donner le sacrement de confirmation dans notre église. Or, le moment approche, et cette semaine, au jour et à l'heure que je viens de vous indiquer, nous irons processionnellement à la rencontre de Sa Grandeur, pour lui souhaiter la bienvenue.

Lorsque l'Evêque arrive dans une paroisse, dit un Concile, ceux-là surtout qui doivent recevoir de ses mains le bienfait de la confirmation, et ensuite tous les autres fidèles, doivent venir en ordre au-devant de lui et le recevoir comme le représentant de Jésus-Christ, au chant des hymnes, des psaumes et des prières d'usage, et dans les sentiments d'une joie toute religieuse et d'une profonde vénération.

J'espère bien, mes frères, que vous ne manquerez pas au rendez-vous que je vous donne, et que vous viendrez en grand nombre recevoir la bénédiction et entendre la parole de notre premier Pasteur. Vous aurez à cœur de lui faire l'accueil qui est dû à sa haute dignité et à sa paternelle bonté.

La visite de l'Evêque est un événement religieux de premier ordre, qui laisse toujours de vifs et profonds souvenirs dans les esprits et de salutaires impressions dans les cœurs. Les

jeunes enfants désirent ce jour avec la joie naïve de leur âge ; toutes les familles y songent, surtout celles qui présentent des enfants à la confirmation ; toutes les âmes pieuses s'y préparent, et c'est dans toute la paroisse un mouvement de pieuse allégresse.

C'est vraiment une fête paroissiale, qui intéresse non seulement les enfants admis à la Confirmation, mais encore tous les fidèles.

Elle intéresse tout d'abord les enfants. Pour eux, va se renouveler le miracle de la Pentecôte, qui a transformé les Apôtres en leur communiquant les dons du Saint-Esprit. Ces hommes, simples pêcheurs, sans richesse, sans considération, s'étaient retirés, après l'Ascension, dans un appartement. On leur avait dit de rester là, de se recueillir, de prier et d'attendre l'Esprit divin qui leur était promis. Le jour de la Pentecôte, le matin, un vent violent soufflait au-dessus de la maison où ils étaient réunis ; les murs étaient ébranlés ; une lumière mystérieuse, comme celle qui jaillit de l'éclair en un jour d'orage, pénétrait dans la salle et se reposait en forme de langues de feu sur chacun de ces hommes. C'était le Saint-Esprit qui descendait sur eux avec l'abondance de ses dons.

Entre ce prodigieux événement que je viens de rappeler et celui dont nous serons témoins cette semaine, je ne vois de différence que dans la manière dont ce dernier s'accomplira. Point de tumulte dans les airs, point de secousse et d'ébranlement autour de l'église, point de langues de feu sur les têtes ; mais le même Esprit qui a visité les Apôtres se communiquera aux confirmands, et s'il les trouve bien disposés, il réalisera en eux les effets qu'il a produits dans le cœur des Apôtres ; il leur donnera lumière, sagesse, intelligence, crainte de Dieu, tous les secours, toutes les grâces, pour vivre en parfaits chrétiens.

N'est-ce pas un sacrement bien auguste, que celui qui confère de tels bienfaits ? Voilà pourquoi j'ai insisté et j'insiste encore, à la veille de la confirmation, pour que ceux et celles qui doivent recevoir ce sacrement, s'y préparent, comme les Apôtres, dans le recueillement et la prière ; pour qu'ils fassent de leur cœur, purifié par l'absolution, un sanctuaire où descendra l'Esprit-Saint ; pour que changés, ennoblis, transformés par les grâces du sacrement, ils soient des chrétiens sérieux, énergiques, décidés coûte que coûte à remplir leurs devoirs, tous leurs devoirs. Les temps sont mauvais, l'irrégion gagne du terrain, les désertions se multiplient ; je souhaite que les nouveaux confirmés serrent leurs rangs et se comportent comme une vaillante milice, sous le drapeau de la croix.

Cette fête n'intéresse pas seulement les enfants ; elle intéresse encore leurs familles, elle intéresse tous les fidèles.

Elle intéresse spécialement les parents, et je les y convie avec instance. Pères et mères, vous avez assisté à la première communion de vos enfants ; assistez aussi à leur confirmation, qui est également une date mémorable dans leur vie. Si vous êtes vraiment soucieux de leur avenir et de votre bonheur, vous devez répondre à mon appel.

J'ai entendu vos doléances ; vous vous plaignez avec amertume ; vous dites que la jeunesse aujourd'hui est indocile, irrespectueuse, légère, sans frein, qu'elle est ingouvernable. Cela n'est que trop vrai. Eh bien ! alors, venez donc en ce jour mêler vos prières aux nôtres, invoquer l'Esprit-Saint, afin qu'il change, qu'il modifie, par la vertu de ses dons, les dispositions de vos enfants si elles sont inquiétantes ; afin qu'il leur inspire l'amour du bien, l'horreur du mal, l'obéissance, le respect, la reconnaissance, afin qu'il les aide à maîtriser leurs passions, et les maintienne au chemin du devoir.

Cette fête ne sera pas non plus sans profit spirituel pour tous les fidèles de la paroisse, et voilà pourquoi je les sollicite d'y prendre part. Effectivement, le spectacle d'une confirmation, les beautés de la cérémonie, le chant des cantiques, la présence du Pontife, sa parole, sa bénédiction, les enfants recueillis venant recevoir de sa main l'onction sainte, les promesses qu'ils font de rester fidèles à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, tout cela saisit, impressionne le cœur et y suscite les bonnes pensées, les généreux sentiments, et peut-être aussi des regrets. Vous qui, dans un temps plus ou moins éloigné, avez reçu le sacrement de confirmation, vous vous rappellerez le don qui vous a été fait, et si vous êtes obligés d'avouer, dans le secret de votre conscience, que vous ne l'avez pas utilisé, que vous l'avez laissé dépérir, vous profiterez de cette occasion pour déplorer votre négligence et pour ressusciter la grâce qui vous a été communiquée par l'imposition des mains.

Il est superflu, je pense, de vous recommander l'ordre, le silence, le recueillement pendant toute la cérémonie. Vous voudrez vous comporter de telle manière que Mgr l'Evêque garde le meilleur souvenir de son passage dans notre paroisse. Ainsi soit-il !

MÊME SUJET

Mes frères,

Je vous annonce une grande joie : Mgr l'Evêque nous fera, dimanche prochain, le très grand honneur de sa visite.

« Tout homme que le père de famille envoie administrer sa maison, a dit un Père apostolique, doit être reçu comme celui même qui l'envoie. Il est donc manifeste que nous devons considérer l'Evêque comme le Seigneur lui-

même. » Aussi bien, mes frères, j'espère que vous lui ferez un accueil empressé et cordial.

L'Evêque est pour ses diocésains un père aimant. L'évêque est un père. Se peut-il un nom plus doux et plus attirant ? Aussi bien, il vient à vous avec la bonté, avec le cœur, avec le dévouement et l'affectueuse sollicitude d'un père. Et vous, mes frères, vous l'accueillerez tous comme des fils dévoués. « Là où se montre l'évêque, que là soit tout le peuple, » nous dit S. Ignace d'Antioche.

Que vous dirai-je encore pour vous exciter à prendre part à la fête de dimanche prochain, et à faire à Monseigneur une réception digne du représentant de Jésus-Christ ?

L'Evêque vient, par le sacrement de confirmation, renouveler parmi nous le grand miracle de la Pentecôte. Permettez-moi de m'attacher à cette pensée, et de vous donner, en quelques paroles brèves, l'auguste signification des cérémonies par lesquelles la grâce sacramentelle sera conférée à vos chers enfants.

Au grand jour de la Pentecôte, le Seigneur Jésus envoya sur la terre son divin Esprit, qui la créa de nouveau et en renouvela la face. *Emittes spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* (Ps., cii, 32). En vos enfants, dimanche prochain, s'opèreront de semblables merveilles. La Pentecôte, grâce au ministère épiscopal, est pour ainsi dire perpétuée dans l'Eglise.

L'eau du baptême, sous la main et la parole du prêtre, a gravé dans nos âmes l'empreinte des enfants de Dieu. Sous la main et la parole du Pontife, l'onction du divin chrême burine, si je puis parler de la sorte, le caractère baptismal plus profondément et le fait resplendir. Du même coup, vos enfants deviennent des hommes, et non seulement des hommes ordinaires, mais des soldats, soldats du Christ, défenseurs de leur foi, chevaliers de Dieu !

Voulez-vous avoir quelque notion des cérémonies qui se dérouleront sous vos yeux ? Ecoutez-moi bien.

Deux cérémonies principales composent le rit de la confirmation.

La première, c'est l'imposition des mains. Dans l'Ancien Testament, les patriarches, avant de mourir, et pour attirer les grâces du ciel, imposaient les mains sur la tête de leurs fils. Lorsque le grand-prêtre récitait, au jour solennel, la formule des bénédictions, il étendait la main sur le peuple. Dans le Testament Nouveau, nous voyons Notre-Seigneur imposer les mains aux petits enfants qu'il bénissait. C'est aussi par l'imposition des mains que l'Evêque appelle le Saint-Esprit dans l'âme des confirmands. Les voici tous agenouillés à ses pieds, il adresse alors à Dieu cette majestueuse invocation : « Dieu tout-puissant et éternel, envoyez sur vos serviteurs, du haut du ciel, votre Esprit-Saint et votre Consolateur pour les enrichir de ses sept dons. » Et ceux qui

vont être confirmés, et nous tous avec eux, à chacun des appels de notre bien-aimé Pontife, nous répondrons : *Amen : Amen* à l'Esprit de sagesse et d'intelligence ; *Amen* à l'Esprit de conseil et de force ; *Amen* à l'Esprit de science et de piété ; *Amen* à l'Esprit de crainte du Seigneur.

La seconde cérémonie c'est l'onction. L'Evêque appelle le confirmand par son nom, et trempant sa main dans le saint Chrême, fait sur son front une onction en forme de croix : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme du chrême du salut. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Puis de ses doigts, doucement, il frappe la joue du confirmé en redisant cette parole que Jésus aimait : *Pax tecum !* « Confirmé, paix à toi ! »

Pourquoi cette onction avec le saint chrême, de l'huile embaumée, de l'huile d'olive mêlée avec du baume ? Oh ! que la matière est bien choisie !

L'huile fortifie ; tel est aussi l'effet de la confirmation. Elle affermit la grâce baptismale en nous. Elle y ajoute une grâce qui lui est propre, une grâce de force divine ; force de mémoire pour n'oublier jamais les vérités dont le catéchisme a imprégné notre âme ; force d'intelligence pour mieux comprendre les vérités de la religion, sa beauté sans égale et sa grandeur ; force de volonté pour confesser hardiment notre foi, pour lutter contre le respect humain, pour tenir haut et ferme dans la lutte personnelle et dans la mêlée sociale le drapeau de N.-S. Jésus-Christ ; pour apparaître au monde sous les traits de ces jeunes héros qu'a chantés David : *Amabiles et decori in vita sua*, aimables et beaux dans l'éclat d'une chaste jeunesse ; *leonibus fortiores*, plus forts que les lions, pour résister au mal et vaincre les premiers soulèvements des passions ; *aquilis velociore*s, plus ardents et plus prompts que les aigles pour nous élever au-dessus des fanges terrestres et monter chaque jour plus haut vers les sereines régions de la vérité, de la beauté et de la vertu.

Le baume qui est mêlé à l'huile exhale un parfum très doux. L'Esprit septiforme embaumera votre âme de ce feu du bel amour, sous l'influence duquel toutes les vertus s'éveilleront comme des fleurs au printemps sous les feux du soleil. Jeunes gens, il vous fera généreux et dévoués ; jeunes filles, il vous orn timer de cette grâce et de cette modestie qui doit vous accompagner partout comme une escorte angélique et vous servir à la fois de parure et de protection.

Enfin le Pontife fait l'onction sur le front. Le front est le siège de la honte et de la crainte, il pâlit, il rougit. Aussi l'évêque le marque du signe de la croix, afin qu'il soit à l'abri des invasions de la pâleur et de la rougeur, et que vous demeuriez calmes, fiers, superbes devant les affronts et les moqueries.

C'est la leçon que vous donne l'évêque en touchant votre joue du revers de sa main vaillante.

**

Telles sont, mes frères, les cérémonies qui se dérouleront dimanche sous vos yeux. L'explication que je viens de vous en donner, tiendra, je l'espère, vos attentions mieux éveillées et vos cœurs plus ardents.

Pour nous qui avons reçu le sacrement de confirmation dans un temps plus ou moins éloigné, évoquons le passé pour mieux comprendre le présent. Souvenons-nous qu'un jour nous avons été acteurs dans une fête semblable. Ensemble respirons notre confirmation dans sa fleur. Elle va se rouvrir en quelque sorte, s'épanouir comme ces roses déjà fanées qui retrouvent dans un peu d'eau la fraîcheur de leur premier matin. Suivant la recommandation de l'apôtre S. Paul : « N'oublions pas de ressusciter en nous la grâce de Dieu qui nous a été conférée par l'imposition des mains. » (II Tim., I, 6).

LE MOIS DE MARIE

Mes frères,

Chaque printemps nous ramène le mois de mai ; les mondains en saluent le retour, parce qu'il leur prépare de belles journées, parce qu'il étale sous leurs yeux une fraîche verdure, parce qu'il leur apporte les premières fleurs et les premiers parfums du printemps. Je conviens que les chrétiens ne dédaignent point les charmes du mois de mai ; mais s'ils se réjouissent de le voir revenir, c'est aussi et surtout parce qu'il est le mois dédié au culte de la Sainte Vierge et que pendant ce mois il leur sera donné de satisfaire leur dévotion envers l'auguste Mère de Dieu. Pour eux, le nom païen de *mois de mai* disparaît ; ils aiment mieux l'appeler le *mois de Marie*.

1. Connaissant vos pieux sentiments, je viens vous demander d'en donner une preuve significative en assistant avec empressement aux réunions et aux exercices de ce mois béni. Songez à bien faire le mois de Marie, selon l'expression usuelle ; faites-le pour vous et pour les autres.

Pour vous d'abord, dans votre intérêt personnel, pour vous maintenir dans les saintes habitudes, pour protéger votre vertu contre les dangers auxquels elle est exposée dans la saison où nous sommes entrés.

Il s'agit de consolider les bonnes résolutions du temps pascal, qui vient de finir ; il s'agit de persévérer dans le bienheureux état où vous a constitués la réception des sacrements.

Nos jours les plus mauvais ne sont pas ceux qui nous ont apporté le plus de fatigue matérielle et de travaux épuisants ; ce sont ceux

où, au mépris de la loi divine, nous avons souillé nos âmes par le péché.

Pareillement, nos jours les meilleurs ne sont pas ceux qui nous offrent la plus grande somme de distractions et de jouissances physiques, car la joie qui émeut et dilate les sens laisse souvent dans le cœur des regrets et des remords ; mais ce sont les jours où purifiés de nos fautes, nous avons senti que nous étions en paix avec Dieu, en paix avec le prochain, en paix avec nous-mêmes. Oui, voilà les jours les plus heureux et les plus consolants. Eh bien ! mes frères, laissez-moi penser que vous en goûtez encore la calme et pénétrante suavité ; car il n'y a pas longtemps, si vous avez accompli votre devoir, que la confession a effectué et que la communion a scellé votre réconciliation avec Dieu. Les fêtes de Pâques ont été une résurrection, un retour à la vie de la grâce ; le mois de Marie, qui est comme un prolongement des solennités pascales, est destiné à vous affermir dans cette vie renouvelée.

Il s'agit encore de trouver un préservatif et de précieux secours au milieu des périls qui vous entourent.

La saison printanière n'est pas sans écueil ; car si le mois de mai est un des plus frais et des plus gracieux de l'année, il est aussi un des plus dangereux pour les âmes. La sérénité du ciel, l'épanouissement de la nature, le spectacle prodigieux d'une renaissance générale, tout cela invite aux plaisirs, aux jouissances mondaines qui cachent tant de pièges pour la vertu. Il y a, dans l'air qu'on respire, quelque chose qui provoque à la légèreté, à la dissipation. Venez aux exercices du mois de Marie ; ils vous aideront à résister à tant de séductions.

Quel frein, en effet, contre l'entraînement des sens, que la méditation des vertus de la plus sainte des créatures ! Quel encouragement, quel stimulant que le souvenir chaque jour renouvelé de la Vierge immaculée ! Comment ne pas être fort, quand on a un pareil appui ? Comment ne pas s'efforcer d'être meilleur, quand on a sous les yeux un si parfait modèle ?

Ces raisons me paraissent assez graves pour décider votre conduite pendant ce mois. En venant ici au pied de l'autel de la Vierge, vous songerez à vous d'abord, aux besoins de vos âmes ; mais vous ne serez pas égoïstes, et, dans les temps mauvais que nous traversons, vous réclamerez la protection de la Mère de Dieu pour vos familles, pour la paroisse, pour la France, pour l'Eglise.

2. Je vous invite à passer saintement le mois de la Vierge, mais à qui s'adresse mon invitation ?

Je l'adresse aux enfants qui viennent de faire leur première communion. Je vous ai dit, mes chères enfants, et je vous le rappelle en ce

moment, que la piété envers la Sainte Vierge serait supérieurement puissante pour assurer votre persévérance. Si donc vous voulez conserver les fruits de la première de vos communions, soyez fidèles aux rendez-vous que je vous donne devant l'image de Celle que vous avez choisie comme votre patronne : répondez à mon invitation.

Cette invitation, je l'adresse à vos aînées, et spécialement aux jeunes filles de la Congrégation. Il leur appartient, à un titre particulier, de révéler la Sainte Vierge pendant ce mois. Leur inscription au tableau de notre pieuse association leur en fait un devoir impérieux.

La dévotion à la Sainte Vierge, comme toutes les choses humaines, est sujette à des vicissitudes, elle peut grandir et se dilater, elle peut aussi s'affaiblir et dépérir. Or, le mois de Marie vient bien à propos pour en empêcher la ruine et pour en assurer le développement. Effectivement il y a dans cet ensemble de pratiques, dans ces pieux exercices, dans ces réunions quotidiennes, dans ces entretiens, dans ces cantiques, dans ces prières qui composent le mois de Marie, quelque chose de doux et de puissant qui nous charme, nous saisit et nous attache à son culte. Tout ce que nos yeux voient, tout ce que nos oreilles entendent, tout ce que nos lèvres chantent, nous excite à l'honorer, à l'invoquer, à l'aimer.

Quelles sont actuellement les dispositions de vos âmes à l'égard de la Sainte Vierge ? Si son nom était devenu pour vous sans prestige, son culte sans attrait, si son souvenir vous laissait presque indifférentes, venez prier devant son autel et vous sentirez renaître dans vos cœurs des sentiments que vous avez connus dans des jours meilleurs. Votre piété est-elle fervente et solide ? Elle prendra, dans la fréquentation de nos saints exercices, de nouveaux accroissements, elle deviendra encore plus vigoureuse et plus florissante.

Que les jeunes gens et les hommes ne se croient pas dispensés de faire quelque chose pour honorer la Sainte Vierge pendant ce mois. S'ils m'objectent qu'ils ne sont pas libres d'assister à nos réunions, ne puis-je leur demander et peuvent-ils me refuser de songer tous les jours à la Sainte Vierge, de lui dire une prière, de réclamer sa protection ?

Pendant ce mois, sur toute la face du monde catholique, dans les modestes églises comme dans les somptueuses cathédrales, il y aura une sainte émulation parmi les âmes chrétiennes pour honorer la Sainte Vierge. Ne restons pas figés dans une coupable indifférence ; entrons dans ce mouvement qui entraîne les âmes vers les autels de Marie, et apportons à ses pieds notre tribut de prières, d'hommages, d'amour et de vénération. Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XII

DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

2^o Nécessité et effets

Nous avons vu qu'il y a sept sacrements dans la nouvelle Loi ; mais ils ne sont pas égaux en dignité. Le plus digne est le sacrement d'Eucharistie, car il contient l'auteur même de la grâce. Aujourd'hui nous parlerons : 1^o de la nécessité, 2^o des effets des sacrements.

I. — Nécessité

Il est de foi, dit le Concile de Trente, que les sacrements sont nécessaires au salut, en ce sens que les hommes ne peuvent obtenir la grâce de justification que par les sacrements, ou du moins par le désir de les recevoir. Mais ils ne sont pas tous nécessaires à chacun, ni également nécessaires à tous ceux qui les reçoivent.

Distinguons ceux qui sont de nécessité :

1^o *Absolue*. Ce sont le Baptême et la Pénitence : le premier pour les créatures souillées par le péché originel, le second pour ceux qui depuis le Baptême ont commis un péché mortel.

2^o *Relative*. Ce sont l'Ordre et le Mariage : ces deux sacrements ne sont pas nécessaires à chacun, mais à la société des fidèles en général.

3^o *De précepte*. Ce sont d'abord la Confirmation et l'Extrême-Onction : on commettrait en effet une faute grave si, par mépris ou par négligence, on ne les recevait pas. Ensuite l'Eucharistie, pour laquelle N.-S. J.-C. a formulé un précepte spécial.

II. — Effets

Si les hommes n'y mettent point d'obstacle, tous les sacrements donnent la grâce sanctifiante. Chaque sacrement produit une grâce qui lui est propre et qu'on appelle grâce sacramentelle. En outre, trois sacrements impriment un caractère dans l'âme de ceux qui les reçoivent.

I. GRACE SANCTIFIANTE. — Cette grâce se nomme *première*, quand elle a pour effet de justifier un pécheur ; *seconde*, quand elle rend plus juste et plus saint celui qui la reçoit.

Les sacrements qui donnent la grâce *première* s'appellent les sacrements des morts : ce sont le Baptême et la Pénitence. Les autres sacrements, qui donnent la grâce *seconde*, s'appellent les sacrements des vivants.

Ce n'est qu'*accidentellement* que les sacrements des morts confèrent la grâce seconde ; de même, d'après l'opinion commune, ce n'est qu'*accidentellement* que les sacrements des vivants peuvent produire la grâce première.

II. GRACE SACRAMENTELLE. — 1^o *Existence*. — Il est certain que chaque sacrement produit

une grâce qui lui est propre et qu'on appelle grâce sacramentelle. Si en effet tous les sacrements produisaient la même grâce, à quoi bon sept sacrements ? Un seul aurait suffi.

2^o *Nature*. — D'après l'opinion commune, la grâce sacramentelle n'est pas distincte de la grâce sanctifiante : c'est la grâce sanctifiante elle-même accompagnée du droit de recevoir des secours actuels toutes les fois que cela est nécessaire pour accomplir les devoirs imposés par chaque sacrement et obtenir la fin du sacrement.

III. CARACTÈRE SACRAMENTEL. — 1^o *Existence*. — Il est de foi que trois sacrements impriment dans l'âme un caractère ; ce sont le Baptême, la Confirmation et l'Ordre.

2^o *Nature*. — Le caractère sacramentel est une marque spirituelle, ineffaçable.

a) Cette *marque spirituelle* sert à distinguer ceux qui l'ont reçue de ceux qui ne l'ont pas reçue : de plus elle partage le peuple chrétien en trois classes distinctes, « les citoyens, les soldats et les magistrats. »

b) Cette *marque* est *ineffaçable* : en ce monde, pas même l'apostasie ne la fait disparaître ; dans l'autre monde, elle augmente la gloire des élus et redouble la confusion des damnés. Aussi ne peut-on recevoir qu'une seule fois les sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Ordre.

Conclusion

On voit souvent des malades courir à Vichy, à Bourbonne, à Vittel, à Contrexéville, pour essayer d'obtenir la santé du corps. C'est bien ; mais que les chrétiens n'oublient point de recourir aux sacrements, car ce sont des sources admirables qui ont pour effet de guérir toutes les maladies de l'âme.

POUR LA FÊTE DE LA B. JEANNE D'ARC

I

LA GRANDE FRANÇAISE

Mes frères,

C'est un beau spectacle qu'une assemblée comme la vôtre, qu'une même foi religieuse et patriotique. Quels que soient les intérêts et les opinions qui vous divisent par ailleurs, vous êtes unis ce matin dans un même sentiment d'admiration pour la Bienheureuse dont nous célébrons la fête. Le seul nom de Jeanne fait battre vos cœurs à l'unisson ; il excite en vous un enthousiasme qui, comme par une chaîne électrique, se propage et circule de l'un à l'autre ; et s'il vous était permis de donner libre cours à votre émotion, vous n'auriez qu'une voix pour acclamer la Pucelle d'Orléans, la libératrice de la patrie.

D'où vient cette vénération spéciale que vous avez pour la B. Jeanne d'Arc ? Il est au ciel

plus d'une sainte née comme elle sur la terre de France, plus célèbre encore par l'éclat de ses miracles. Il n'en est aucune qui soit aujourd'hui plus populaire, et si j'ose dire, plus sympathique. C'est que Jeanne est pour nous un idéal visible et vivant qui nous présente l'image agrandie de ce que nous voudrions être. Nous reconnaissons en elle une fille de notre sang et de notre race. Jeanne est à nos yeux la Grande Française. Elle l'est par son patriotisme, dont on vous a montré plus d'une fois l'incroyable ardeur ; elle l'est surtout par ses qualités natives : par son bon sens, par sa générosité, par son esprit d'apostolat, par sa foi vive et profonde. Je voudrais, en vous mettant sous les yeux ces quelques traits de la physionomie de Jeanne, justifier, s'il en est besoin, l'admiration que vous ressentez pour elle.

I

Le bon sens de Jeanne : il n'est pas hors de propos d'en parler dans cette chaire, pour faire justice de certaines imputations des incrédules. Pour les historiens libres penseurs, suivis en cela par toute la presse anticléricale, Jeanne n'était qu'une visionnaire et une hallucinée. Les voix du ciel qu'elle crut entendre, n'étaient que l'écho des voix de son cœur dont l'ardent patriotisme réalisait par avance ses rêves. Nos adversaires sont acculés à cette misérable explication ; car si les voix de Jeanne venaient réellement du ciel, il faut donc admettre l'existence de Dieu, des anges, des saints, en un mot, de tout un monde surnaturel qui peut avoir des relations avec le nôtre : et c'est ce qu'ils ne veulent point. Aussi vont-ils répétant que Jeanne, proclamée sainte par l'Eglise, n'était qu'une hallucinée et une hystérique.

Jeanne d'Arc hystérique ? Allons donc ! Nous savons bien ce que c'est qu'une hystérique : il en est tant aujourd'hui, en cette époque de vie enfiévrée où l'on observe si peu les lois de la morale qui se confondent souvent avec les règles de l'hygiène. Or ce qui caractérise l'hystérique, c'est d'abord l'habitude du mensonge : elle ment à tout instant et à tout propos, parfois sans intérêt, par une sorte de monomanie inconsciente. D'autre part, l'hystérique est une détraquée : à première vue elle paraît raisonner comme tout le monde ; mais observez-la d'un peu près, et vous ne tarderez pas à apercevoir la fêlure de son esprit.

Il va sans dire qu'aucune de ces tares ne se remarque dans le caractère de Jeanne d'Arc. Jeanne possède au plus haut point cette qualité à laquelle la race française a donné son nom : la franchise. A Rouen, ses juges essaient pendant plus de quatre mois de la mettre en contradiction avec elle-même et de la prendre au piège de ses propres paroles : toutes leurs ruses sont déjouées par l'admirable loyauté de la jeune fille. Des historiens malveillants ont mis en doute le caractère surnaturel de la

mission de Jeanne et son désintéressement même ; mais ils n'ont pas osé suspecter sa sincérité.

De même, il n'est personne qui ne rende hommage à la droiture de son esprit. En Jeanne brille d'un vif éclat le génie français, ce génie fait de clarté, de mesure et de justesse. C'est ce ferme bon sens qui lui permet de tenir tête à ses juges et de se tirer à son honneur des situations les plus difficiles. Représentez-vous, mes frères, une jeune paysanne de dix-huit ans qui ne sait ni lire ni écrire et n'a qu'une instruction rudimentaire. Elle se trouve seule, sans conseil, sans avocat, en face de juristes retors, rompus à toutes les subtilités de la dialectique, et de plus, prévenus contre elle. Or, à leurs questions les plus insidieuses, elle répond avec un sang-froid et une justesse admirables.

Plusieurs de ses réponses, qui rappellent celles de Notre-Seigneur aux Pharisiens, sont restées célèbres. A Poitiers par exemple, on lui fit cette objection : « Si Dieu, comme vous le prétendez, veut sauver la France, qu'a-t-il besoin de vous ? Qu'a-t-il besoin des hommes d'armes ? » Et Jeanne répondit simplement : « Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. » C'était dire sous une forme ramassée et pittoresque que lorsque Dieu veut réaliser dans le monde un grand dessein, il se sert ordinairement de ses créatures comme d'instruments. Pour sauver le monde, il s'est servi de la Vierge ; et pour sauver la France au quinzième siècle, il s'est servi de Jeanne et des soldats qu'elle conduisit à la victoire.

A Rouen, un de ses juges lui demanda : « Etes-vous en état de grâce ? » Vous devinez, mes frères, le piège caché sous ces paroles. Si Jeanne répondait non, on était en droit de lui dire : « Est-il croyable que les anges et les saints conversent avec une pécheresse ? » Et si elle répondait oui, on lui objectait aussitôt le mot de S. Paul : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » La réponse de Jeanne fut à la fois humble et adroite : « Si je n'y suis, dit-elle, en état de grâce, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! »

Parfois ce bon sens de Jeanne se revêt d'une nuance d'ironie qui lui donne une grâce légère et souriante. La bonne paysanne n'était pas dépourvue de cette malice gauloise si sensible dans notre littérature nationale, surtout avant la Renaissance. Un des docteurs de Poitiers, homme fort savant mais peu disert et qui s'exprimait dans un jargon ridicule, lui demanda un jour pour l'embarrasser : « Quelle langue parlaient vos voix ? » Et Jeanne répondit hardiment : « Meilleure que la vôtre. » Vous pensez bien que les rieurs ne furent pas du côté du juge. Après les premiers succès de l'armée française, parut une intrigante qui se disait envoyée de Dieu pour relever l'état des

finances et remplir les coffres du trésor. Cette femme, qui s'appelait Catherine de la Rochelle, fut présentée à Jeanne qui du premier regard la devina. Catherine prétendait voir chaque nuit une dame blanche et mystérieuse. Voulant en avoir le cœur net, Jeanne proposa à l'aventurière de veiller avec elle pour être témoin de l'apparition. Les deux femmes veillèrent jusqu'à minuit ; mais à cette heure, Catherine, accablée de fatigue, s'endormit profondément ; et Jeanne, qui avait pris la précaution de dormir pendant le jour, ne la laissait pas en repos ; et de temps en temps elle la secouait en lui demandant malicieusement : « Et la dame blanche, viendra-t-elle point ? » L'aube du jour parut, et point de dame blanche. Grâce à cet innocent stratagème, l'imposture de Catherine fut percée à jour et l'on fut fixé à la cour sur ses prétendues révélations.

Ces traits et cent autres semblables prouvent jusqu'à l'évidence que Jeanne n'était pas une hallucinée et une hystérique, mais une jeune fille saine de corps et d'esprit, pleine de bon sens et de droiture, une vraie fille de France.

II

De l'âme française, Jeanne a encore le dévouement et la générosité. Elle est bien de ce pays des paladins et des chevaliers, qui a donné le branle au mouvement des croisades et fait plus d'une guerre sans intérêt d'aucune sorte, uniquement pour la défense du droit et la protection des opprimés. Jeanne compte pour rien son bien-être, son amour-propre, et même les affections naturelles les plus légitimes, quand il s'agit du salut de la patrie : elle sacrifie tout cela d'un geste magnanime.

A cinq siècles de distance, cet héroïque sacrifice nous paraît tout simple ; mais pour en comprendre tout le mérite, il faut se reporter aux circonstances où il a été accompli et voir les obstacles que Jeanne avait à surmonter pour remplir sa mission. Je suppose qu'une jeune paysanne qui n'a jamais quitté son village, se mette en tête que Dieu l'appelle à libérer nos provinces captives, l'Alsace et la Lorraine, et à les rendre à la France. Forte de sa foi naïve, elle se présente à l'autorité militaire. Vous entendez d'ici les rires des officiers et des soldats ; on n'aurait pour elle ni assez de moqueries ni assez d'injures, et on la ramènerait avec des huées à son village. Eh bien ! mes frères, pensez-vous que Jeanne dont l'esprit était si droit et si avisé, ne sût pas à quoi elle s'exposait en affirmant sa mission divine ? Elle s'exposait à être traitée de folle et de sorcière ; et elle le fut en effet. Le sire de Baudricourt, à qui elle fut présentée par son oncle Durand, la reçut fort mal une première fois, et dit qu'il fallait la ramener à son père bien souffletée. Le bon curé de Vaucouleurs, croyant de bonne foi qu'elle était possédée du diable, vint à l'hôtel où elle était

logée et l'exorcisa à grand renfort d'eau bénite. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ces affronts durent être sensibles au cœur noble et fier de la Pucelle. Cependant elle les accepta généreusement, et comme son Maître au Calvaire, elle consentit à boire jusqu'à la lie son amer calice.

Pour obéir à ses voix, il lui fallait encore dire adieu à son pays et à ses parents. Oh ! quel sacrifice Dieu lui demandait là ! Quitter son cher village de Domremy, son clocher natal, sa douce vallée de la Meuse, les prés fleuris où, enfant, elle avait joué avec ses compagnes ; désobéir à son père qui avait déclaré qu'il la noierait de ses mains si elle partait avec les soldats ; navrer sa mère, la bonne Elisabeth Romée, qui aimait sa fille avec une tendresse passionnée, puisque vingt-cinq ans plus tard, au procès de réhabilitation, elle sanglotait encore au souvenir du bûcher de Rouen, quelle angoisse pour Jeanne et quel déchirement ! Mais elle se souvint d'une parole de l'Evangile : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » Dès lors elle n'hésita plus. « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, déclara-t-elle plus tard, quand j'aurais été fille de roi, je serais partie. »

Ce que ses voix lui demandaient encore, c'était de s'exposer aux fatigues et aux périls de la guerre. Fatigues inouïes pour une jeune fille de dix-huit ans qui passait sans transition, sans apprentissage, de la vie pastorale à la vie des camps. Comme les hommes d'armes d'alors, elle dut s'emprisonner dans une armure de fer que, par pudeur, elle ne quittait ni jour ni nuit. Elle passa bien des jours sans prendre aucune nourriture et resta une fois jusqu'à trente-six heures de suite à cheval. Et quels dangers continuels pour sa vie ! Sans doute, Jeanne ne combattit pas de sa personne, en ce sens que jamais elle ne versa de sang. Mais pour entraîner ses hommes, elle se mettait à leur tête et s'élançait au fort de la mêlée. Elle montait la première à l'assaut des remparts, son étendard à la main. Aussi fut-elle blessée deux fois, et assez gravement, au siège d'Orléans et devant Paris. Jeanne savait que son sang devait couler pour le rachat de la France. Cette perspective n'était pas sans l'effrayer, car elle s'attachait à la vie avec toutes les énergies de sa jeunesse intacte et vigoureuse. Mais ses voix l'appelaient impérieusement : elle leur obéit et, comme les croisés d'autrefois, elle partit en s'écriant : « Dieu le veut ! En avant pour le Christ et la France ! »

III

Un autre trait de la physionomie de Jeanne d'Arc, c'est son esprit d'apostolat, son zèle à propager ses idées, à convertir les pécheurs, en un mot, à travailler selon ses forces à l'extension du règne de Dieu.

Le règne de Dieu, Jeanne avait à ce sujet une doctrine sublime qui laisse loin derrière elle les conceptions étroites des juristes et des politiques. Selon elle, le véritable souverain des nations chrétiennes, et spécialement de la France, est le Christ Jésus. Le dauphin Charles n'est donc que son représentant sur terre, son vassal, et comme on disait alors, son homme-lige. C'est du Roi du ciel qu'il doit tenir sa couronne ; c'est au service de Jésus, son suzerain, qu'il doit mettre son armée et toutes ses ressources. Aussi le plus cher désir de Jeanne est-il de conduire à Reims le dauphin Charles pour y recevoir la couronne des mains de l'archevêque, ce qui équivalait à reconnaître la suprématie du Christ et à lui faire hommage de son royaume.

Cette belle doctrine, Jeanne l'affirme en toutes circonstances avec une énergie singulière. Elle fait broder sur un de ses étendards cette inscription significative : *De par le roy Jhésus* ! C'est encore au nom du roi Jésus que, dans une lettre à la fois naïve et fière, elle somme les Anglais d'évacuer au plus tôt les provinces conquises et de s'unir aux Français, leurs frères dans la foi, dans une guerre sainte contre les Sarrazins. Ainsi souveraineté de Dieu sur tous les peuples chrétiens, sainte alliance de ces peuples contre l'infidèle, telle est dans ses grandes lignes la politique de Jeanne d'Arc : politique grandiose où se voit la double inspiration de son patriotisme et de sa foi. Ah ! si notre France l'avait adoptée, si elle avait toujours marché dans la direction que Jeanne lui indiquait du doigt, quel sillon lumineux elle aurait tracé à travers l'histoire !

Non contente de propager ses idées, Jeanne s'efforce de convertir ses hommes d'armes qui, à vrai dire, en avaient grand besoin. Quels tristes soldats que ces mercenaires de Charles VII ! Des pillards, des incendiaires qui semaient la terreur sur leur passage ; des hommes sans pitié et sans mœurs qui se faisaient un jeu de l'honneur et de la vie de leurs semblables. Jeanne les transforme par l'ascendant de son exemple. Si rayonnante est sa pureté qu'au témoignage d'un contemporain on ne pouvait concevoir devant elle aucune mauvaise pensée. Et les plus cyniques eux-mêmes étaient pleins de respect pour elle, car ils voyaient un ange sous son armure de fer.

Mais c'est surtout par l'action bienfaisante des sacrements que Jeanne vient à bout de ses soudards et fait de ces brutes des hommes et des chrétiens. Un jour, à l'orée du camp, elle plante en terre son étendard, convoque les prêtres de l'armée et entonne avec eux des hymnes et des cantiques. Attirés par ces chants, des soldats s'approchent ; mais Jeanne les écarte en disant : « Allez-vous-en, car vous n'êtes pas dignes. Confessez-vous, et quand vous serez absous de vos péchés, vous viendrez avec nous. » Les hommes d'armes obéissent, et

quand l'armée de secours entre dans Orléans, tout le clergé de la ville est requis pour confesser les soudards. Cet esprit de prosélytisme, ce souci d'amener son entourage à penser et à agir comme elle, si visible chez Jeanne, est aussi un des caractères de la race française, de cette race si expansive, si conquérante, du moins dans le domaine des idées, et qui donne à l'œuvre de la Propagation de la foi tant de missionnaires et la plus grande partie de ses ressources.

IV

Arrêtons les yeux sur un dernier trait de la physionomie de Jeanne d'Arc : son esprit de foi et sa piété. Il y a quelques années, mes frères, le Parlement français a voté la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; entendez par là qu'au nom du pays qu'il prétend représenter, il a apostasié publiquement ; il a voulu effacer du front de la France le caractère du chrétien et le signe sacré de son baptême. Mais on n'effacera pas de notre histoire quinze siècles de christianisme ; ce n'est pas en vain que nous sommes chrétiens depuis tant de générations. Le sang qui coule dans nos veines est le sang des martyrs et des croisés. Rien n'en apaisera les généreuses ardeurs ; et nous aurons beau faire, il y aura toujours en nous des aspirations, des exigences que seul l'Evangile peut assouvir ; et il manquera toujours quelque chose à un Français s'il n'est pas catholique.

Catholique, Jeanne l'était dans toute la force du terme. Un de ses juges de Rouen l'ayant un jour traitée de sarrazine, elle bondit sous l'outrage : « Sarrazine ! s'écria-t-elle, non, je ne le suis pas. Je suis baptisée et bonne chrétienne. J'aime l'Eglise et voudrais la servir de tout mon pouvoir. J'aimerais mieux mourir que de commettre un péché mortel. »

Cet attachement à la foi catholique, Jeanne l'affirme surtout par ses actes. Vous connaissez, mes frères, sa forte et tendre piété. Enfant, le son des cloches la ravissait ; elle promit même de la laine de ses brebis au sacristain de son village pour le rendre plus exact à sonner l'*Ave Maria* du soir. Soit à l'Ermitage Sainte-Marie, soit dans la chapelle Notre-Dame à Domremy, elle aimait à suspendre aux pieds de la Vierge des couronnes et des guirlandes. L'Eucharistie faisait ses délices. Longtemps avant le décret de Pie X, elle pratiquait la communion fréquente ; son curé, le bon Guillaume Front, allait jusqu'à dire qu'elle se confessait trop souvent. Pendant ses campagnes, c'est son aumônier, le frère Pasquerel, qui nous l'atteste, elle se confessait et communiait presque tous les jours. Dans sa prison de Rouen cette consolation lui fut refusée. Elle ne put communier en viatique que le matin même de sa mort. Le roi Jésus pour qui elle avait tant souffert, vint la visiter dans son cachot, et elle le reçut avec des transports

de piété qui arrachèrent des larmes à tous les assistants.

Sur l'échafaud de la place du Vieux-Marché, après qu'elle eut entendu sa sentence, elle se jeta à genoux et fit elle-même la recommandation de son âme à Dieu :

« Sainte Trinité, ayez pitié de moi ! Benoîts saints et saintes du paradis, priez pour moi ! Bonnes gens ici présents, pardonnez-moi comme je vous pardonne ! »

Elle conjure les prêtres qui l'entourent de dire chacun une messe pour le repos de son âme. Aux accents de cette voix jeune et pure qui va expirer bientôt, un frisson de douleur et de pitié court dans la foule. L'évêque de Beauvais, pourtant si dur, ne peut retenir ses larmes ; et plusieurs des juges s'enfuient, n'en pouvant voir davantage.

Sa dernière minute étant proche, Jeanne demande à embrasser la croix. Un soldat anglais lui en fait une avec deux morceaux de bois, et Jeanne presse sur sa poitrine cette croix improvisée. Mais ce qu'elle voudrait voir avant de mourir, c'est l'image du Sauveur crucifié. On va chercher la croix de la paroisse, et son dernier confesseur, frère Martin l'Advenu, la tient élevée tout près de son visage. Du poteau où elle est liée, Jeanne fixe les yeux sur le Sauveur cloué à son gibet. « Jésus, Jésus ! » murmure-t-elle. Et quand un nuage de fumée rayé d'éclairs de feu eut enveloppé la douce victime, on entendit dans le silence terrifié de la place un grand cri : « Jésus ! » Et l'âme de Jeanne, sous la forme d'une blanche colombe, s'envola vers le paradis.

**

Ce sont toutes ces qualités, si françaises et en même temps si chrétiennes, qui expliquent la grande popularité de Jeanne. Mes frères, on dit beaucoup de mal de la France d'aujourd'hui, et certes tous les reproches qu'on lui adresse ne sont pas immérités. Mais ce qu'on ne peut lui refuser, c'est le don de l'admiration et de l'enthousiasme. Nous savons encore aimer et fêter les héros et les saints. Oh ! je sais bien qu'il y a loin de l'admiration à l'imitation, et qu'on peut applaudir une Jeanne d'Arc sans se soucier de suivre son exemple. Mais enfin c'est quelque chose d'aimer l'héroïsme : cet amour est comme un germe qui, fécondé par la grâce, peut lever et s'épanouir. Vous, mes frères, qui êtes des fervents de Jeanne d'Arc, ne vous contentez pas d'une admiration stérile et de démonstrations vaines ; demandez-lui la grâce d'imiter ses vertus, spécialement sa générosité et sa piété. Demandez-lui aussi de hâter par d'éclatants miracles l'heureux jour où, placée sur les autels, nous pourrons lui chanter dans la joie de notre cœur : « Sainte Jeanne d'Arc, patronne de la France, priez pour nous ! » Ainsi soit-il.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DU LAUS

I

BENOÎTE RENCUREL

I

L'histoire de Notre-Dame du Laus est peut-être la plus extraordinaire que l'on rencontre dans les annales chrétiennes. C'est à la fois Lourdes et la Salette, au ^{xvii}^e siècle ; Lourdes par l'affluence, la Salette par la sévérité du site et des montagnes.

Quand vous descendez à la Bâtie-Neuve, en venant d'Embrun, vous voyez devant vous le Laus, sur un plateau élevé, placé entre deux torrents rapides, avec un fond imposant de montagnes grises. Dans cette solitude on trouve une belle végétation, des bosquets verts, une flore très riche, l'hysope en particulier, cette plante ailleurs rare, partout précieuse.

A gauche, un peu en arrière, Saint-Etienne, la patrie de la Vénérable Benoîte, et, quand vous avez traversé l'Avance, l'oratoire de Pindrau. Vous montez alors le lacet de Notre-Dame des Sept-Douleurs, bordé par les quatorze stations du Chemin de la croix. Presque au sommet, toute proche, à droite, perdue dans la verdure, la chapelle du Précieux-Sang. Enfin, dernier couronnement de ces vénérés sanctuaires, l'église de Notre-Dame du Laus, — ou du Lac, car il y eut sur ces hauteurs autrefois un lac, maintenant desséché.

C'est sur ces collines et parmi ces vallons que s'est déroulée l'histoire merveilleuse de Benoîte Rencurel, histoire aussi authentique que puissent la désirer les critiques les plus sévères, car elle fut écrite, jour par jour, par plusieurs témoins, entre autres « Messire Pierre Gaillard, prêtre, docteur en théologie, conseiller et aumônier extraordinaire du Roy, archidiacre et chanoine prébendé en l'église cathédrale de Notre-Dame de Gap. » Les manuscrits, révisés par Benoîte elle-même, sont conservés.

Née le 29 novembre 1647, à Saint-Etienne d'Avançon, elle vécut 71 ans, et fut favorisée pendant cinquante-quatre années d'apparitions constantes de la Sainte Vierge.

Son père s'appelait Guillaume Rencurel, et sa mère Catherine Matheron. C'étaient de pauvres gens qui avaient pour principale ressource un petit troupeau. Ils appelèrent leur seconde fille Benoîte, c'est-à-dire *bénie*, dans l'espoir qu'elle serait la bénédiction de la famille. L'humble maison où elle vit le jour fut brûlée en 1850 par un violent incendie qui détruisit presque tout le village ; mais le feu s'arrêta miraculeusement à la pauvre alcôve qui avait été le berceau de la Vénérable.

Le démon eut l'intuition que cette enfant se

mettrait à la traverse de ses perfides desseins, car il essaya plusieurs fois de la faire mourir. Il la renversa de son berceau quand elle était à peine âgée de huit mois, mais son Bon Ange veillait, il protégea la douce enfant que Dieu lui avait confiée et que le ciel contemplait avec bonheur, parce qu'il voyait qu'elle était l'objet de la prédilection de Marie. Elle était bonne, elle était docile, elle faisait la joie surtout de son père.

Déjà elle commençait à sortir seule dans le village avec ses petites compagnes. Un jour de mercredi des Cendres, elle s'amusa à pétrir de la terre auprès de la fontaine avec ses petites amies ; elles s'en jetaient et s'éclaboussaient leurs robes, même leurs visages. Benoîte en avait jusque sur les lèvres. Tout à coup apparaît sur le chemin une belle Dame qui s'approche du groupe en souriant. Elle attire à elle l'enfant, prend de l'eau de la fontaine et lui lave le front, les joues, les lèvres, puis à toutes elle donne un petit soufflet, ou plutôt une caresse, en leur disant : « Soyez bien sages, mes petites ! » Et elle disparaît.

Benoîte avait trois ans et demi, elle garda dans son cœur cet heureux souvenir, désirant beaucoup revoir la Dame si aimable, si maternelle. Trois années plus tard celle-ci reparut pendant qu'elles jouaient. Elle allait de porte en porte demander l'aumône pour un pauvre nommé Trinquier, et quand elle eut rempli son tablier du pain qu'elle avait recueilli, elle l'apporta au mendiant : « Belle Dame, dit-il naïvement, pour vous remercier j'aurai bien des psaumes à dire ! » — « Tenez-vous content, mon brave homme, » dit-elle avec bonté. Les petites filles l'avaient suivie. Elle se retourna et leur fit une nouvelle caresse sur la joue en leur disant : « Soyez bien sages, mes fillettes ! » Et, à leur grand chagrin, les enfants ne la virent plus. Elle avait emporté tout l'amour de leurs cœurs, et tout le cœur de Benoîte.

La pauvre enfant eut bientôt une grande épreuve. Son père qui l'aimait tant vint à mourir, et elle n'avait que sept ans. Pour la maison c'était l'indigence après les privations, et la malheureuse mère se lamentait. Benoîte ne cessait de lui redire :

— Maman, ne vous affligez pas. Dieu et sa Sainte Mère nous assisteront.

Elle avait le cœur si bon qu'en un temps de disette elle donna tout ce qu'il y avait à la maison, ce dont elle fut fortement grondée. Dès lors elle avait le sens parfait de la charité et du renoncement. Elle ne savait ni lire ni écrire ; elle possédait une meilleure science : elle comprenait son *Pater*, son *Ave* et son *Credo* ; elle les récitait et en goûtait chaque parole. C'est sa mère qui lui avait appris ces prières, et l'on raconte que l'enfant écoutait

avec une sainte avidité les explications du prêtre Fraisse au catéchisme.

La veuve infortunée, seule avec ses trois enfants, était exposée à toutes sortes de dangers, à celui d'être exploitée par la cupidité d'abord. Benoîte paraissait lire les intentions sur les visages. Un jour elle dit à sa mère :

— Tenez-vous cachée : il y a là des hommes qui viennent pour vous prendre vos papiers et d'autres choses s'ils peuvent.

Un misérable se présenta un jour devant Catherine, le sourire triomphant et mauvais aux lèvres, et une bourse à la main. L'enfant le mit à la porte :

— Portez ailleurs votre argent. Nous n'en avons pas besoin ici !

Comme elle était pieuse et docile, sa mère la conduisit au pèlerinage de Saint-Sixte, sur la paroisse de Bréziers, pour la récompenser et pour développer en elle la foi et la dévotion naissantes. Il fallait passer la Durance à bac. Mais le courant était rapide et les flots menaçants. La barque était pleine de passagers qui essayaient de se guider d'après la corde. Tout à coup la corde rompt et la frêle embarcation, chassée par les vagues furieuses, allait sûrement se briser sur quelque rocher. L'enfant dormait et la barque se précipitait à la dérive dans une course folle. Benoîte tout à coup s'éveille, parce que l'eau gagnait ses vêtements. Elle dit aux passagers pâles d'effroi : « Prions Dieu afin qu'il nous fasse miséricorde ! » Et tous obéissent à cette enfant. La barque, alors, est poussée par les flots, en face de Tallard, sur un banc de sable. Ils appellent au secours, les cloches sonnent l'alarme, on accourt et tous furent sauvés. La Sainte Vierge les avait protégés en faveur de l'innocente enfant.

En 1658, au mois de janvier, Catherine l'envoie au moulin de Remollon, avec sa plus jeune sœur, pour conduire un âne chargé de quatre émines de blé. Au retour, la nuit vint, il faisait froid, le sol gelé était glissant, le pauvre animal s'abattit sur la glace avec son fardeau. Comment le remettre sur ses pieds ? Qui les aidera, à cette heure ? Où chercher du secours ? Alors la belle Dame apparaît, elle relève l'âne, et comme il y a trop de chemin pour gagner Saint-Etienne, elle les adresse à un brave homme de Remollon, chez qui l'animal les conduit sans qu'elles aient rien à demander.

C'est ainsi qu'à tous les tournants difficiles la Bonne Mère vient en aide à son enfant.

II

La maison est triste, on y souffre de la misère, parfois de la faim, car il y a quatre bouches à nourrir. Aussi quand Benoîte a douze ans et que sa plus jeune sœur peut garder le petit troupeau, sa mère veut qu'elle

garde les troupeaux des autres. Pour la douce bergerette ce fut une grande épreuve. Elle obéit pourtant, résignée et pleurant ; elle ne demande à Catherine que de lui acheter un chapelet qui pour elle sera une consolation ainsi qu'une protection, et elle entre au service de Louis Astier.

Ce brave fermier devine qu'il lui est échu un trésor, car son troupeau prospère, le bonheur est entré dans sa maison avec Benoîte. Mais il meurt avant la deuxième année, laissant une veuve désolée avec six enfants. Celle-ci ne peut désormais occuper que la moitié du temps la bergère qui est contrainte de se mettre aussi à la disposition d'un autre maître, Jean Rolland.

« Cet homme était si brutal, disent les historiens, que personne ne pouvait demeurer chez lui. Il avait le coup aussi prompt que la parole. » Ajoutez que c'était un fort mauvais chrétien. Mais l'enfant prend tout de suite sur lui un incroyable ascendant ; elle lui reproche ses colères, elle lui fait honte de ses fureurs, elle lui parle de Dieu qui le punira parce qu'il rend les siens malheureux et qu'il offense le ciel par ses blasphèmes. Peu à peu il l'écoute et se laisse adoucir. Dans ses éclats, sa femme vient s'abriter derrière la petite bergère qui lui sert de paratonnerre contre l'orage et la foudre qui gronde. D'ailleurs Rolland, qui est attaché aux biens de la terre, est ravi de voir que ses troupeaux sont les plus beaux du village. Jamais il ne s'emporte contre l'enfant et un jour, vaincu par tant de foi, d'énergie et de piété, il s'en va, à l'étonnement et à l'édification de tous, remplir enfin ses devoirs de chrétien.

Comment d'ailleurs n'aurait-il pas été touché d'une vertu si constante et si sincère ? Benoîte était d'une pureté si exquise qu'à vingt ans elle répondait à une personne qui lui racontait ses douloureuses tentations : « A quoi pense-t-on quand on a de mauvaises pensées ? » Comme S. Philippe de Néri, elle sentait quand une personne n'était pas chaste, et d'instinct elle s'éloignait des jeunes filles légères dont les rires sensuels sonnaient mal à ses oreilles. Elle avait aussi le sens scrupuleux de la probité. Un jour qu'elle gardait les moutons au temps de l'automne, avec un enfant de son âge, Joseph Souchon, d'ailleurs fort sage et pieux, celui-ci déroba des fruits mûrs dans une propriété, et vint lui en offrir :

— Hors sus ! lui cria-t-elle indignée ; il faut se séparer. Nous offensoons Dieu. Quand nous serons seuls, nous le servirons mieux ; nous éviterons de l'offenser et nous n'irons pas manger les fruits des gens !

Le ciel protégeait parfois visiblement sa jeune virginité. Elle avait onze ou douze ans et faisait paître ses troupeaux près d'une source limpide appelée Font-Claire quand elle vit arri-

ver deux muletiers qui conduisaient du vin. Elle devina qu'ils avaient de coupables desseins sur elle et s'enfuit en courant du côté d'un marais. Les deux hommes se disent qu'elle ne pourra leur échapper et s'élancent à sa poursuite. Il faudra bien qu'elle s'arrête près de cette fange où elle s'enlizerait, de cette mare où elle se noierait. Ils avancent avec audace, sûrs de leur proie. Mais elle aussi avance, elle a atteint le marais, elle marche sur les eaux qui se solidifient sous ses pieds, tandis qu'ils sont enfoncés dans la boue jusqu'aux genoux. Alors ils réfléchissent, rentrent en eux-mêmes et éprouvent une telle confusion, un tel regret de leur aberration criminelle, qu'ils en demandent humblement pardon à Dieu et s'en vont partout publier le prodige dont ils ont été les témoins humiliés.

Avec son innocence et son ignorance du mal, avec ce sens affiné et inquiet de la pureté, elle devait plaire à la Reine des Anges. Marie la regardait avec une complaisance maternelle, avec bonheur, comme la plus aimable et la plus immaculée de ses filles. Benoîte était restée « enfant », de cette enfance céleste que Dieu aime et qui réjouit les esprits bienheureux, enfance de l'âme, enfance du cœur, faite de pureté, de naïveté, de candeur et d'admirable simplicité. Il est impossible de comprendre cette pieuse figure si l'on ne demeure placé à ce point de vue virginal. Alors au contraire tout s'explique. Les paroles, les actes, les procédés de la Sainte Vierge à son égard apparaissent, non point comme puérils, mais comme très maternels et très édifiants. Elle en use avec la bergerette de Saint-Etienne comme avec une enfant qu'elle élèvera jusqu'à faire d'elle la plus ardente et la plus persuasive des apôtres, sans que celle-ci perde rien de cette enfance surnaturelle, qui reste sur son âme comme le velouté sur la fleur.

Les cœurs purs respirent aussi la plus généreuse charité. Ses deux maîtres n'ont ni le même caractère ni les mêmes ressources. La veuve Astier est excellente, mais très pauvre. Ses six enfants n'ont pas toujours le pain nécessaire, et cependant elle ne veut pas que la douce bergère souffre de ce dénuement, elle lui assigne pour la journée, pendant la disette qui continue à sévir, la même part de pain que durant les jours d'abondance. Benoîte accepte, mais un moment après, elle appelle les enfants et leur distribue tout ce qu'elle a reçu : « C'est bien assez, dit-elle, que je mange la semaine prochaine chez mon autre maître ! »

Et elle partait avec ses deux troupeaux, dans la campagne, au grand air. Elle s'en allait à jeun et revenait de même, et cela pendant sept jours. Aussi arrivait-elle à un degré de défaillance telle que le sang lui jaillissait par le nez et par la bouche. Mais elle était heureuse, parce qu'elle avait donné un peu de

nourriture aux petits enfants affamés de sa maîtresse.

Dès l'âge de treize ans, du reste, le jeûne fait partie de sa vie, et, à quatorze, elle commence à s'infliger chaque jour une cruelle discipline. Cela même ne suffit point à satisfaire sa soif de sacrifice, d'immolation et de souffrances, elle revêt un cilice de crin qui lui descend jusqu'aux genoux, et elle le portera quinze ans de suite sans le quitter un seul jour. Enfin elle se prive de sommeil, et, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à vingt-deux, elle s'imposera de ne dormir chaque nuit que trois heures au plus. Pendant ses veilles elle prie, elle médite, elle récite son Rosaire, elle pense à la Belle Dame qu'elle a vue plusieurs fois et qui l'a assistée dans ses peines, elle pense aux faveurs divines dont elle est l'objet.

Dès lors aussi elle expie pour les pécheurs, elle se prépare à la mission qu'elle recevra de les convertir. Souvent le Prieur qui instruit les fidèles a redit que Marie est toute bonne, toute miséricordieuse, toute compatissante aux pauvres pécheurs. C'est pourquoi elle invoque sans cesse pour eux la Mère du ciel.

II

LES PREMIÈRES APPARITIONS

I

Benoîte a seize ans, et bien que sa vertu se cache, elle attire déjà les regards des bonnes gens de Saint-Etienne, car elle ne ressemble à aucune des autres jeunes filles. On se raconte sa piété tendre, son dévouement à ses maîtres, son énergie à reprendre Jean Rolland qui maintenant est assidu à l'église, et prudent, réservé dans son langage, sa charité pour tous.

Le Rosaire est son arme et sa force, l'amour de la Sainte Vierge sa douceur et sa joie. Une femme de Saint-Etienne tombe gravement malade et perd, durant la crise, l'usage de la parole. La bergerette entraîne ses compagnes auprès de son lit, afin qu'ensemble elles récitent le Rosaire. Elle y met son ordinaire ferveur qui gagne ses petites amies, si bien que la prière à peine achevée, la moribonde recouvre la parole. Longuement ensuite elle les regarde l'une après l'autre comme si elle lisait dans leur âme, comme si elle y voyait le degré de sainteté, de grâce et d'innocence de chacune d'elles. Ce qui absorbe son attention c'est leur pureté, leur beauté morale. Ses yeux voient ce que seuls les anges peuvent voir, et tout à coup elle dit : « Vous êtes la plus belle, Benoîte, puis vous, puis vous... », en désignant chacune des autres. Peu de temps après elle mourait saintement.

Benoîte aussi voit les anges qui emportent au ciel l'âme d'un enfant de deux ans. Treize

se chargent de ce doux fardeau tandis que deux autres restent auprès du berceau, afin de garder le petit corps sanctifié qui ressuscitera pour la gloire. Elle aperçoit de même les anges pervers qui se disputent les âmes pécheresses de ceux qui meurent sans être réconciliés avec Dieu. Elle vit dans un autre monde, habituellement ; elle ne sera donc pas étonnée des faveurs qu'elle va recevoir, semblables à celles qui réjouissaient Jeanne d'Arc à Domremy.

Au printemps de 1664, elle conduit son troupeau sur une belle montagne, au sud-ouest de Saint-Etienne, baignée à sa base par l'Avance et par la Durance, la montagne de Saint-Maurice, ombreuse et luxuriante de verdure. Comme elle précède ou suit son troupeau, en récitant son chapelet, elle aperçoit un beau vieillard qui paraît, puis rentre dans la forêt, silencieux. Plusieurs fois elle revoit le même vieillard, mais ne s'en préoccupe point, d'autant qu'il avait l'air majestueux et bon. Un jour, au commencement du mois de mai, tourmentée par la soif, elle s'enfonce dans le bois, à la recherche d'une source. Elle gagne le flanc occidental et monte du côté du sommet. Elle rencontre des ruines, s'en approche et se met à dire son chapelet dans une sorte d'extase. Son troupeau qu'elle a oublié un instant l'a suivie. Elle était sur les ruines d'une vieille église. Pendant qu'elle prie, elle ne songe plus guère à sa soif, la pensée de la Bonne Mère l'absorbe tout entière.

Alors se présente à elle le beau vieillard qu'elle avait aperçu déjà. Il avait une longue barbe et la taille élevée ; son visage respirait une grande douceur. Il s'avança lentement auprès d'elle, enveloppé dans son vêtement rouge, une mitre sur la tête.

— Ma fille, lui dit-il, que faites-vous ici ?

— Je garde mon bétail. Je prie Dieu en cherchant de l'eau pour boire.

— Je vais vous en tirer.

Et il se dirige vers la margelle d'un puits qu'elle n'avait pas remarqué.

Un service en appelle un autre : elle tire de sa pannetière un morceau de pain pour le partager avec cet inconnu qui est si obligeant.

— Messire, dit-elle, vous plairait-il d'accepter un peu de mon pain pour partager avec moi ?

— Non, ma fille, je n'en ai pas besoin.

— Faut-il bien que vous mangiez : vous vous portez si bien, vous êtes si vermeil !

— Je ne vis pas de pain terrestre, je ne mange que le pain du ciel. Vous, ma fille, mangez, je vais vous bailler de l'eau.

Et sans qu'elle se demande comment, il amène de l'eau du fond du puits et lui en présente. Il paraît si affable qu'elle engage

la conversation, avec sa simplicité et sa curiosité d'enfant :

— Vous êtes si beau ! Seriez-vous un ange ou Jésus ? demande-t-elle.

— Je suis Maurice, dit-il. Cette mesure était une chapelle érigée en mon honneur : la voilà croulant de toutes parts. Mais malheur à ceux qui en perçoivent les revenus ! Ils en répondront devant Dieu, car c'est là que je veux être honoré.

Après un moment de silence, il ajoute :

— Ma fille, ne retournez pas en ces lieux, parce qu'ils font partie d'un autre territoire : les gardes y prendraient votre troupeau s'ils l'y trouvaient. Allez dans le vallon qui est au-dessus de Saint-Etienne : c'est là que vous verrez la Bonne Mère de Dieu.

Voir la Mère de Dieu ! C'était le rêve de Benoîte depuis sa première enfance, et quand le prieur Fraisse parlait des amabilités de la Sainte Vierge, elle se disait en elle-même : « Que je serais heureuse de la contempler ! » Puis elle ajoutait avec tristesse : « Comment la Mère de Dieu se montrerait-elle à une si indigne pécheresse ? » De plus en plus elle est pénétrée de son indignité, c'est pourquoi elle répond à Maurice :

— Hélas ! Messire, elle est au ciel, comment la verrai-je ici ?

— Oui, fait-il en souriant. Elle est au ciel, et sur la terre aussi, quand elle le veut.

Leur conversation a duré deux heures, qui ont paru bien courtes à la jeune fille. Le soleil tombe sur l'horizon, elle descend, joyeuse, ses brebis sautillent d'aise autour d'elle comme si elles eussent songé, les bonnes bêtes, à partager son bonheur, et Maurice l'accompagne quelques instants et lui dit en la quittant :

— Prenez ce bâton, vous verrez au bas de la montagne quatre loups qui se lanceront sur vos brebis : menacez-les de ce bâton et ils s'en iront sans faire aucun mal au troupeau.

Puis il disparaît. Plus loin, en effet, des loups sortent d'un fourré, mais la bergerette les menace de l'arme que le saint lui a remise et ils rentrent dans le bois. Elle ramène ses cinq *trenteniers* de brebis et de chèvres sans qu'il manque le moindre petit agneau.

II

La nuit, elle est toute à la pensée qu'elle va voir la Sainte Vierge, puisque le bon vieillard le lui a dit. Aussi quand l'aube commence à colorer le ciel de ses fraîches teintes, elle ouvre les portes du bercail et les brebis s'élançant dehors. Elle les suit. D'elles-mêmes elles se dirigent vers le vallon que Maurice a indiqué. Elles se hâtent, bondissantes, et Benoîte marche rapidement, heureuse comme dans un beau rêve où elle se verrait conduite vers quelque palais enchanté. Ce qu'elle pense,

ce qu'elle ressent, elle ne saurait le dire et elle ne se le demande pas, elle jouit tranquillement d'une sorte d'extase.

Elle remonte le torrent au sud de Saint-Etienne et parvient à un ravin où elle entre délibérément. Au fond, entre deux branches du torrent, dans une roche à plâtre qu'on exploite, elle aperçoit une petite grotte qu'elle connaît bien, car souvent elle y a récité son chapelet. Cet endroit s'appelle les Fours, parce que les habitants y cuisent du plâtre, suivant leurs besoins, pour leurs maisons.

Arrivée en face de la grotte, voici une belle Dame magnifique qui tient un enfant d'une grande beauté. Benoîte contemple cette Dame, majestueuse et douce, avec une expression toute céleste, une amabilité, une grâce, un sourire qui n'a rien de la terre. Elle considère aussi longuement, sans pouvoir en détacher ses yeux, l'enfant qui lui tend ses petits bras. Et cependant la pensée ne lui vient pas en ce moment que cette belle Dame puisse être la Reine du ciel, quoique Maurice lui ait dit qu'elle la verrait. Dans son âme d'enfant elle n'analyse point ses pensées ni ses souvenirs, ou plutôt elle est si heureuse qu'elle ne se souvient pas des paroles du saint qui l'avaient cependant transportée d'allégresse. Aurait-elle eu la pensée que c'était la Mère de Dieu qu'elle l'aurait repoussée, se jugeant trop indigne d'une telle faveur. Quoi ! elle, la petite bergerette, si pauvre, si méprisée, elle verrait la Sainte Vierge !

Elle croit simplement se trouver en présence d'une belle Dame qu'elle n'a jamais vue, et elle lui dit comme on fait au village : « Belle Dame, que faites-vous là ? Voulez-vous acheter du plâtre ? »

Et sans attendre la réponse, dévorant des yeux le bel enfant que la Dame tient par la main, elle ajoute avec sa confiante et naïve simplicité de bergère : « Vous plairait-il de nous donner cet enfant ? Il nous réjouirait tous ! »

La Dame sourit, mais ne répond pas. Et Benoîte la regarde, la contemple, sans rien dire, car elle est si belle, et elle paraît si bonne, que la bergère ne trouve aucune parole qui exprime ce qu'elle ressent, ce qu'elle pense. D'ailleurs les facultés de son âme semblent suspendues dans leur action : elle voit, elle aime, elle jouit, sans chercher même une expression à son amour et à sa pieuse prière.

Cette contemplation silencieuse dura des heures. Vers midi, Benoîte revint à la réalité des choses de la vie, et prit le morceau de pain que sa maîtresse lui avait donné le matin au départ. Mais elle aurait scrupule de le manger seule : « Voulez-vous goûter avec moi ? dit-elle. J'ai du bon pain, nous le tremperons dans la fontaine. » La Dame sourit encore, tout en se promenant devant le rocher. Tantôt elle s'approche, tantôt elle s'éloigne de la bergère, qui

suit chacun de ses pas. Le soir venu, elle prend l'enfant dans ses bras et disparaît dans la grotte.

Longtemps Benoîte demeure là en contemplation, immobile, regardant la place où la Dame allait et venait, où elle a disparu. Elle ne songe point à partir, et cependant les étoiles brillent dans le ciel et la fraîcheur tombe de la montagne. Ses brebis, par leur bêlement, la tirent des pensées où elle s'absorbe et elle s'en revient enfin, songeuse, heureuse de se souvenir de ce qu'elle a vu, et pressée de retourner le lendemain vers la roche bénie où l'Apparition lui a souri, où l'Enfant lui a tendu les bras.

Elle revient en effet le lendemain et les jours suivants. Chaque fois la Belle Dame reparait avec son enfant ; la jeune fille est transportée d'un bonheur qui ressemble à celui du Paradis où l'on voit Dieu et la Sainte Vierge. Elle voit et ne se lasse point de voir. Parfois, la nuit, elle ouvre la porte à son troupeau qui la suit jusqu'auprès de la grotte. Elle s'en va, à peine vêtue, et rentre après quelques heures, légèrement transie, pour repartir aux premières lueurs du jour.

Ses brebis elles-mêmes paraissent toutes contentes de l'accompagner, et, chose merveilleuse, quoique le pâturage des environs de la grotte soit assez peu abondant et fort maigre, car elles broutent à travers des cailloux et d'arides rochers, cependant elles sont superbes et plus grasses que les brebis des autres troupeaux.

Qui est cette Dame ? La bergerette ne se le demande pas, et la pensée ne lui vient toujours point que ce puisse être la Sainte Vierge, attendu qu'elle est bien trop pécheresse et misérable pour que la Mère de Dieu puisse songer à elle. Dans le village on a remarqué ses allées et venues à la grotte de plâtre, elle-même d'ailleurs raconte ce qu'elle a vu, elle ne tarit point sur la beauté de l'Apparition, tout le monde pense : « C'est la Sainte Vierge ! » Mais elle ne le soupçonne point, et si cette pensée lui venait, son humilité la rejetterait. Elle est pleinement heureuse, c'est tout ce qu'elle se dit et tout ce qu'elle sait.

Cependant peu à peu l'Apparition devient moins réservée. Elle veut maintenant faire l'éducation de Benoîte, il faut donc qu'elle lui parle.

Un jour elle lui dit : « Engagez les jeunes filles de Saint-Etienne à chanter les Litanies de la Sainte Vierge tous les soirs, avec la permission de M. le Prieur, et vous verrez qu'elles le feront. » Mais la bergère, comme ses compagnes, ignore les Litanies. La Dame se fait son institutrice, elle lui répète les invocations, comme une mère fait à son enfant quand elle lui apprend ses prières, et, après trois répétitions seulement, Benoîte les sait avec le verset et l'oraison.

Tous les soirs, les jeunes filles de Saint-Etienne chantent donc les Litanies, celles de Valsерres et d'Avançon les imitent avec entrain et toute la vallée retentit le soir des louanges de la Sainte Vierge, que se renvoient pieusement les échos. Cette tradition est restée dans les paroisses.

La première leçon que la Dame lui donne, c'est donc une leçon de prière. Maintenant elle va lui inspirer le détachement, la grande vertu chrétienne.

Elle lui demande un jour un de ses plus beaux moutons, avec une chèvre superbe à laquelle l'enfant tenait beaucoup.

— Pour le mouton, répond naïvement la bergère, je vous le baillerais : je le compterais sur mes gages ; mais pour la chèvre, je la garde. Elle me fait besoin. Elle me porte quand je suis lasse et pour passer la rivière. Si vous m'en bailliez trente écus, je ne vous la baillerais pas.

— Ma fille, reprend la Dame, je ne vous en baillerais pas trente écus. Vous l'aimez trop, votre chèvre : vous lui donnez des raisins et du pain. Il vaut mieux les donner aux pauvres.

Ces enseignements, ces leçons de choses, tombaient dans une âme sincère, très bonne et décidée à devenir parfaite. Benoîte grandit ainsi en piété, en amour de la prière et du sacrifice, elle écoute docilement tous les conseils et se montre trop heureuse de les mettre en pratique.

Les journées s'écoulaient ainsi, très douces, dans un bonheur sans mélange, et ce bonheur dure quatre mois. Quatre mois passés dans la compagnie de cette « Belle Dame » qui l'instruit, qui l'avertit, qui lui témoigne la plus touchante affection.

Qu'elle en jouisse, la pauvre enfant ! Ces heureux souvenirs la soutiendront à travers sa vie exceptionnellement éprouvée.

III

L'ÉDUCATION DE LA BERGÈRE

I

Ces quatre mois, la Belle Dame les consacre à élever lentement et tendrement l'âme de l'enfant. Elle se sert des plus humbles événements pour en tirer une leçon lumineuse qui reste. Aussi bien l'élève était d'une docilité parfaite ; mais, dénuée de toute culture humaine, elle ne savait que le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* que lui avait appris sa bonne mère. C'est là d'ailleurs le premier et le plus grand des enseignements. Une âme qui prie « le Père qui est dans les cieux », qui aime « Marie pleine de grâce », qui croit en Dieu et en la Sainte Eglise, possède les principes d'une science supérieure, sur lesquels on peut bâtir un brillant

édifice spirituel. Mais que sera cet édifice quand Marie en est l'architecte ?

Voici maintenant une leçon de pauvreté et de tempérance.

Une fille du village avait autorisé Benoîte à cueillir des fruits de son verger, à condition que celle-ci le préserverait contre les maraudeurs.

La bergère se s'acquiesce de sa mission de son mieux, et un soir elle croit pouvoir, en toute conscience, remplir son tablier de fruits qu'elle se propose d'offrir à son maître et à ses voisins. La Dame, voyant son tablier qui déborde, lui dit : « N'en prenez pas tant, contentez-vous de quatre ou cinq et laissez le reste. » Elle obéit aussitôt, mais, par suite d'un geste brusque, les fruits roulent dans le ruisseau.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, lui dit la Dame. Ramassez toutes les poires et mettez-les au pied de l'arbre.

Elle lui apprenait ainsi qu'il faut se contenter de la juste mesure, et qu'il convient de ne point gaspiller les biens que Dieu nous envoie. L'usage est permis, l'abus ne l'est pas. En même temps sans doute elle lui suggéra qu'il était mieux de s'abstenir totalement de ces fruits dont l'enfant n'avait pas besoin, car celle-ci n'en garda pas une seule pour elle. Ainsi elle mortifiait du même coup la volonté et le goût.

Cette brusquerie, toutefois, révèle en elle une certaine impatience de caractère. Un jour, la Dame l'envoie à la messe, et pendant son absence elle fait passer le troupeau dans un vallon assez éloigné. A son tour, Benoîte cherche ses brebis et, ne les trouvant pas, elle se met à pleurer. Puis elle retourne seule au village. Son maître s'irrite, pensant qu'elle avait mal gardé son troupeau et que quelque malfaiteur le lui a enlevé. Il se fâche et la menace. Elle s'en revient toute triste à la recherche de ses brebis dans la montagne, et elle les retrouve, ainsi que la Belle Dame qui lui apparaît, pour tirer la conclusion de cette aventure :

— Ma fille, dit-elle, vous m'avez fait plaisir de ne vous impatienter pas. Ce que j'ai fait n'est que pour éprouver votre patience.

Elle avait pleuré, c'était naturel, puisqu'elle ne retrouvait pas ses moutons, mais elle n'avait pas offensé Dieu. C'est l'impatience seule qui eût été coupable. Ainsi se formait sa conscience, ainsi elle acquerrait sans cesse de nouvelles vertus : hier l'esprit de détachement, aujourd'hui la patience. Cette dernière vertu, elle a bientôt l'occasion d'en user. Toute la journée elle a contemplé l'Apparition et conversé avec elle, si bien que, prolongeant à plaisir son bonheur, elle ne rentre qu'à l'heure des étoiles. Sa maîtresse la gronde très fort et lui donne un soufflet. L'enfant l'accepte, le sourire

sur les lèvres, suivant l'esprit évangélique. Cette sérénité exaspère la patronne qui lui dit avec colère :

— Vous avez la tête du diable !

Cette fois, Benoîte se met à fondre en larmes. Comment pouvait-on la comparer au diable, elle qui était une fidèle enfant de la Sainte Vierge, et qui avait le démon en horreur ? Elle s'en plaignit à la Belle Dame qui lui dit :

— Désormais, il faudra que vous rentriez de meilleure heure, afin de ne pas exposer votre maîtresse à de pareils emportements.

C'était une leçon nouvelle pour lui apprendre que non seulement elle devait éviter pour elle-même les occasions du mal, mais les éloigner des autres, parce qu'autrement elle aurait sa responsabilité dans les fautes, si elle en fournissait le prétexte.

Que l'éducation se fait lentement dans une âme, même la plus docile ! Cependant elle profitait à la Bergère, chez qui s'opérait à mesure une transformation réelle. Cela frappait les habitants des hameaux. Elle était bonne, obligeante, prête à tous les services ; elle remplissait tous ses devoirs, à l'église ou à la maison, avec une ponctualité parfaite, une bonne humeur sans égale. Elle passait au milieu d'eux respectée de tous, comme une créature privilégiée, le front entouré comme d'un nimbe de pureté et de charité, et dans ses yeux une flamme céleste qui s'était allumée au regard rayonnant et clément de l'Apparition.

Celle-ci était contente de son élève, car un jour elle lui tendit sa main divine. L'humble bergère, pleine de confusion, n'osa la prendre et s'écria :

— Bonne Mère, je ne suis pas seulement digne de baiser la trace de vos pieds !

Marie eut pour agréable cette humilité, car un jour qu'elle vit Benoîte lasse, toute brisée de fatigue, pour ses disciplines et ses longues prières de la nuit :

— Venez, mon enfant, lui dit-elle, venez vous reposer près de moi.

L'enfant obéit et s'endormit doucement sur le bord du manteau de l'Apparition.

La Bonne Mère l'avertit aussi des complots des méchants.

Un jour, ses chèvres, d'ordinaire si dociles, quittent le troupeau et s'en vont jusqu'au sommet de la montagne, où se trouvait un chalet qui était la propriété d'un habitant de Remolton. Cet homme se trouvait là dans son champ de blé. Autrefois il avait été condamné à donner à l'église, pour des dommages qu'il avait causés dans un bois, une chasuble et une aube. Des ouvriers étaient réunis auprès du chalet. En voyant les chèvres égarées de Benoîte, ils lui disent : « Voilà une belle occasion de vous venger ! Vous n'avez qu'à les garder ! »

Le malheureux suit leur conseil et, de plus,

pour obliger le propriétaire à payer une plus forte somme, il met les chèvres dans son champ de blé, où elles broutent à plaisir.

Pendant ce temps, la bergère s'est aperçue de l'absence de son troupeau, elle est désolée, elle pleure. La Dame la rassure et lui raconte tout ce qui se passe au-dessus de la montagne. Benoîte accourt et réclame ses chèvres. L'homme se fâche et déclare qu'il ne les rendra que lorsqu'on l'aura indemnisé des dégâts qu'elles ont causés.

Alors elle dévoile leur conduite, leur redit les propos qu'ils ont tenus et les prend à témoin de la vérité de ce qu'elle affirme. Ils sont terrifiés de ses paroles révélatrices qu'elle n'a pu connaître que par un prodige surnaturel, et le maître malhonnête s'empresse de lui rendre son troupeau. Chose non moins extraordinaire : bien qu'il leur ait tiré tout leur lait, rentrées à la maison elles en donnent encore une quantité plus grande à leur maîtresse.

II

Aussi Benoîte s'attache-t-elle de plus en plus à la Dame qu'elle revoit tous les jours avec un bonheur nouveau. Elle s'instruit à son école, elle grandit en innocence, et le ciel n'est pas seul à admirer sa vertu ; le monde en voit quelque chose, et déjà l'opinion commence à s'émouvoir. Mais elle n'y prend pas garde. Elle vit dans une autre atmosphère où elle respire un air tout surnaturel, et ce qui croît le plus en elle, c'est encore sa simplicité d'enfant.

La preuve en est dans le fait singulier qui suit.

Sa maîtresse, la femme de Jean Rolland, venait de mettre au monde une petite fille qui ressemblait à sa mère, et qui comme celle-ci était physiquement très mal douée. Cette femme n'avait rien dans son âme qui pût racheter cette disgrâce, elle était dure, acariâtre, gourmande, et, ce qui indisposait le plus la bergère, elle blasphémait le saint nom de Jésus. Comment aimer une enfant si mal venue et qui ne manquerait pas d'hériter aussi des défauts maternels ? Benoîte en était consternée, elle qui aurait tant voulu s'attacher à cette petite fille !

Il lui vint une idée qu'elle seule pouvait concevoir. Elle songea que la Belle Dame consentirait peut-être, — elle était si bonne ! — à échanger son petit enfant, si aimable, contre celui de sa maîtresse. Elle prend donc le nourrisson dans son tablier et se dispose à partir pour le vallon :

— Où allez-vous, Benoîte ? lui dit la femme de Jean Rolland, où portez-vous cet enfant ?

— Comme elle est tant laide, répond-elle, je la porte à la Dame pour l'échanger contre son beau poupon, que nous porterons à l'église, et qui réjouira tout le monde !

Et elle l'aurait fait, dit son historien, si sa maîtresse ne lui eût ôté son enfant.

Cette enfance de cœur, cette sainte ignorance du mal, cette foi confiante en Dieu, voilà ce qui plaisait tant à la Sainte Vierge qui comblait son enfant de bénédictions et des plus douces faveurs. Et cependant, malgré tout, la bergerette ne se demandait pas si cette Belle Dame n'était pas la Vierge Marie, son humilité lui interdisant toujours d'y songer. Elle se contentait de voir chaque jour l'Apparition, de jouir de sa présence, de ses conseils, de ses conversations, de jouir de son propre bonheur où elle goûtait les délices du paradis.

Cependant de plus en plus l'opinion se préoccupait des événements de la Grotte des Fours, et des confidences que faisait Benoîte à ses amies. Les uns disaient : « Cette enfant est sincère, elle dit ce qu'elle a vu, elle ne peut mentir. » D'autres prétendaient que c'était une visionnaire, ou qu'avec ses apparences de simplicité, elle trompait sciemment le public. D'autres enfin demeuraient dans le doute.

La maîtresse de la bergère était de ceux-ci. Mieux que personne elle connaissait la piété, la patience, l'inaltérable douceur de l'enfant. Que de fois elle l'avait mise à l'épreuve ! et jamais Benoîte n'avait manifesté le moindre mécontentement, la moindre amertume. Et puis, ce qui la frappait aussi, c'est que son troupeau qui paissait dans les endroits les plus ingrats, les plus stériles, était le plus beau de tous ceux des hameaux : « Il faut, se plaisait-elle à répéter, qu'il y ait là quelque chose d'extraordinaire, pour le bien ou pour le mal ! »

Elle voulut s'en assurer.

Un beau matin, elle part, sans être aperçue, elle remonte le ravin, et atteint la Grotte avant la bergerette. Là elle se cache sous une roche, dans un endroit d'où elle peut tout observer sans être vue, et attend.

Benoîte arrive quelques instants après, et la Belle Dame lui dit :

— Votre maîtresse est cachée là, sous la roche.

— Elle n'y est pas, Belle Dame, je l'ai laissée au lit. Qui doit le mieux le savoir de nous deux ?

— Elle y est : vous la trouverez sous la roche. Avertissez-la de ne point tant jurer le nom de Jésus, car si elle continue, il n'y aura pas de paradis pour elle. Sa conscience est en très mauvais état. Qu'elle fasse pénitence ; qu'elle donne aux pauvres les plus nécessiteux de la paroisse la viande, le vin et les bouillons qu'elle prendrait les jours de Pâques, de la Pentecôte et de la Noël ; qu'elle ne mange que du pain et qu'elle ne boive que de l'eau, et elle aura le paradis.

Cette femme a tout entendu. Sa conscience lui crie que tout ce qu'a dit la Dame est vrai, elle se sent coupable, elle est accablée de re-

mords et se prend à pleurer les larmes les plus amères et les plus sincères. Benoîte la trouve en cet état :

— Vous m'avez fait dire un mensonge à la Dame, lui dit-elle, je vous croyais au lit.

Elle lui répond tout éplorée : « J'ai tout entendu, je me corrigerai ! »

De la bouche de la Dame elle avait en effet recueilli les éléments les plus graves pour sa confession. Elle se convertit aussitôt, se confesse, et désormais donne le bon exemple. Elle ne blasphème plus, mais elle redouble ses prières, pour expier ses blasphèmes ; elle jeûne, elle fait des aumônes, elle fréquente les sacrements, et tous sont stupéfaits de ce changement inattendu dans cette femme emportée, égoïste et sensuelle, devenue douce, mortifiée et bonne.

Pour Benoîte, c'est une indication nouvelle. Ce jour-là elle comprend qu'elle a une mission particulière pour convertir les âmes pécheresses, les toucher et les amener à l'aveu de leurs fautes, pour être pardonnées.

Nous verrons à quel degré héroïque elle y fut fidèle.

Il était difficile maintenant de contester la vérité des Apparitions, et de rester de bonne foi. Un fait vint montrer qu'on n'insultait pas impunément la Belle Dame ni Benoîte.

Un paysan de Saint-Etienne avait préparé un four à plâtre tout près de la grotte de l'Apparition. Poussé sans doute par le démon, qui poursuit la Sainte Vierge d'une haine aussi implacable qu'impuissante, quand il se disposa à y mettre le feu il dit publiquement :

— Je m'en vais chauffer la Dame de Benoîte.

Quand il voulut chauffer son four, il brûla dix fois plus de bois qu'il n'en fallait, et il ne put venir à bout de fabriquer son plâtre qui se durcissait à mesure que la chaleur augmentait.

A sa courte honte il dut abandonner son œuvre et se retira plein de confusion, accompagné des railleries de ses voisins.

Il lui fut absolument impossible d'obtenir du plâtre, quoiqu'il eût repris plusieurs fois son travail. Une puissance invisible paralysait ses efforts.

Cela dura six ans, jusqu'en 1670. Cette année-là l'hiver fut très rigoureux, et les récoltes avaient été mauvaises : ses enfants avaient faim. Il se soumit enfin et monta au Laus où demeurerait alors Benoîte. Il lui demanda s'il pourrait cuire son gypse afin de donner du pain à ses enfants : « Oui, dit-elle, vous le pourrez ! »

Elle avait sans doute prié la Sainte Vierge, et l'interdit fut levé.

C'est ainsi que Dieu, après avoir châtié l'impie de ce mécréant, lui pardonnait en faveur de la pieuse bergère.

IV

« JE SUIS MARIE, MÈRE DE JÉSUS »

I

Il y avait trois mois que la bergère avait pour la première fois joui de la vue de l'Apparition, et depuis ce temps pas un seul jour ne s'était passé sans qu'elle la vît, avec un bonheur toujours nouveau. Elle la contemplait, l'écoutait, mais ne l'interrogeait pas ; elle demeurait dans l'attitude humble et reconnaissante de Madeleine aux pieds de Jésus, à Béthanie.

C'était pendant la belle saison où les relations entre hameaux sont plus fréquentes, on s'entretenait beaucoup de ces apparitions dans la vallée de l'Avance et dans tous les vallons d'alentour. La conversion de la femme de Pierre Rolland, et la mésaventure de l'homme qui n'avait pu allumer son four de plâtre faisaient l'objet de toutes les conversations. Le bruit s'en répandit au loin, jusqu'à Gap.

C'est pourquoi au commencement d'août on vit arriver à Saint-Etienne messire François Grimaud, avocat au Parlement de Grenoble, et juge de la baronnie d'Avançon, « se croyant obligé par le devoir de sa charge et pour la gloire de Dieu » d'enquêter touchant ces choses étranges qu'on se racontait de village à village et qui étaient très diversement jugées.

Il demanda à voir Benoîte, et comme elle était absente il l'envoya quérir. Quand elle se présenta devant lui il fut frappé de sa physiologie ouverte et de l'accent de sincérité de sa parole. Il la trouva « fort raisonnable », et incapable de rien inventer. Il l'interrogea sur tous les faits qui lui avaient été rapportés, non sans lui dire au préalable :

— Vous feriez une grande faute si vous me disiez des choses qui ne fussent point. Ce que je vous demanderai est très grave et il est important que vous me répondiez en toute vérité. Peut-être avez-vous été « induite par quelqu'un » à raconter ce que vous prétendez avoir vu.

Mais elle confirma tout ce qu'il savait touchant l'apparition. « Elle me témoigna aussi — ce que je lus sur son visage, dit-il — qu'elle en recevait une joie et satisfaction incomparables, sans en être troublée. »

— Avez-vous la hardiesse de l'interroger ? ajouta-t-il.

— Non, répondit-elle.

Ce qui était vrai, car depuis la question du premier jour, elle n'avait plus osé lui rien demander, par discrétion et par respect.

« Ce qui m'obligea, poursuit-il, par une sainte inspiration que sans doute c'était la Sainte Vierge qui lui apparaissait avec le petit Jésus, — ce qui était un bonheur très particulier pour elle, — de lui dire qu'elle lui devait parler, mais qu'auparavant elle se devait confesser,

communier et mettre en état de grâce ; après quoi elle pourrait lui parler hardiment et sans crainte. Je lui dis telles paroles qu'elle lui devait adresser : « Ma bonne Dame, je suis, et tout le monde de ce lieu, en grande peine de savoir qui vous êtes. Seriez-vous point la Mère de notre bon Dieu ? Ayez la bonté de me le dire, et l'on ferait bâtir ici une chapelle pour vous y honorer et servir. »

La bergère n'aurait pas osé d'elle-même poser une telle question à la Dame de la Grotte des Fours, mais du moment qu'on lui en faisait presque une obligation, elle s'y résigna, bien qu'il lui en coûtât.

Elle se purifie donc par les sacrements, ainsi qu'elle en a été avertie par le juge de la vallée, et s'en vient « parler » à la Dame, en lui débitant consciencieusement la petite harangue qui lui avait été suggérée. Elle demande à la douce inconnue dont la présence la ravissait depuis les premiers jours du mois de mai si elle ne serait pas la Mère de Dieu, et si elle n'aurait pas pour agréable qu'on lui bâtît une chapelle en ce lieu.

La Belle Dame ne répondit pas à la première question, mais elle fut très nette sur la seconde :

— Il n'est pas nécessaire, dit-elle, qu'on bâtit aucune chose en cet endroit, parce que j'ai fait choix d'un lieu plus agréable.

Nous verrons qu'elle songeait au Laus.

Le juge Grimaud n'avait pas obtenu ce qu'il désirait, mais c'était un homme pieux et patient. Il devinait bien qu'il y avait ici quelque chose de surnaturel, et il était convaincu que la bergère ne mentait pas. En elle tout respirait la vérité, la joyeuse et loyale sincérité. Elle disait ce qu'elle avait vu et entendu, là-dessus il ne lui reste aucun doute. Afin d'obtenir d'autres certitudes il demeure tout le mois d'août à Saint-Etienne. Il voit le prieur Jean Fraisse, s'entretient fréquemment avec lui de ces graves événements et « l'exhorte de ne point négliger cette affaire et de se mettre en prières et oraisons, afin qu'il plût à Dieu de découvrir sa sainte volonté. »

Avant de révéler qui elle était, la Belle Dame voulait voir ici auprès d'elle toute la population, amenée par la voix d'une jeune fille, mais tellement estimée et vénérée que personne ne refuserait de l'écouter. Peut-être aussi tenait-elle à stimuler le désir des âmes qui ne manqueraient pas de faire des actes de foi, et de s'élever aussi par la pensée des choses surnaturelles.

Quand elle vit les sentiments de piété et d'amour de toutes ces bonnes gens, le 28 août, veille de la Décollation de saint Jean-Baptiste, elle dit à Benoîte :

— Dites aux filles de Saint-Etienne de venir ici en procession et en chantant les Litanies de la Sainte Vierge. Vous serez à la tête de

cette procession, et seule vous aurez l'honneur de me voir avec mon Fils au bord de l'autre.

L'enfant lui répond avec ingénuité :

— Possible qu'elles ne me voudront pas croire. Je vous prie de l'écrire.

— Non, ce n'est point nécessaire, dit doucement la Dame.

Puis elle disparaît.

La bergère va trouver le Prieur et lui expose les ordres de l'Apparition. Jean Fraisse donc « adhérant à la piété et à la dévotion de ses paroissiens » se dirige le 29 août, avec les filles, les enfants, les hommes et les femmes, vers la Grotte des Fours. « Au bord de l'autre notre Bergère ne manqua point de voir la Sainte Vierge et le petit Jésus, lesquels ne furent aperçus par d'autres personnes que par notre Bergère. Et en arrivant fut remarqué le vestige du pied d'un petit enfant imprimé sur la poussière du bord de l'autre. »

M. Grimaud qui raconte ces détails était témoin oculaire. Sachant que la procession aurait lieu, car Benoîte l'en avait informé, il « donna ordre de bien observer toute chose » et s'y rendit lui-même afin de « voir s'il arriverait quelque chose de singulier qui fit connaître que Dieu prend plaisir que la Sainte Vierge soit honorée dans ce lieu. »

II

Devant la Grotte la procession chante les Litanies de la Sainte Vierge, tout le monde est « dans de grandes consternations pour savoir ce que ce pourrait être. » Benoîte qui était tout près de la Grotte vint dire au juge qui priait de tout son cœur, de la part de « la Damoysselle », de faire retirer tout le monde. La procession s'éloigna à une petite distance et M. Grimaud s'écarta de quelques pas « pour prier Dieu et sa sainte Mère de lui faire connaître sa volonté », mais auparavant il dit à la voyante :

— Priez Dieu à genoux devant la Grotte, et si vous voyez quelque chose, avertissez-moi pour que je m'y rende promptement.

« Tandis que je priais Dieu ardemment, et de toute l'étendue de mes forces, de me faire connaître sa sainte volonté, récitant l'office de la Sainte Vierge à genoux sur une pierre, distant seulement de cinq à six pas de notre Bergère, elle m'avertit avec un ton de joie tout à fait extraordinaire en me disant telles paroles : « Eh ! monsieur le Juge, voyez-vous la Damoysselle ? Je la vois, venez vite ! » Il ne faut pas dire si je m'y rendis à grands pas. Où étant, je lui dis : « Où est-elle ? » — Sur quoi elle me répondit, regardant dans l'autre avec joie et étonnement tout ensemble : « Quoi ! monsieur, vous ne la voyez pas ! » Et sur ce que je lui dis que je n'étais pas homme de bien pour mériter un pareil honneur, elle me dit :

« Monsieur, elle vous tend la main ! » Ce qui m'obligea, le chapeau au poing et à genoux, de tendre la main dans l'autre pour savoir si quelque chose d'invisible me toucherait. Mais la vérité est que je ne touchai rien. Et dans ce temps la Bergère me dit que la Damoysselle disparaissait et s'enfonçait dans l'autre. »

Ce récit extrait du rapport officiel du juge Grimaud est si naturel qu'il ne vient à personne l'idée de douter. Tout ce monde-là est profondément honnête, depuis Jean Fraisse jusqu'aux bonnes gens qui viennent sur la parole d'une jeune fille qu'ils estiment vivement et dont ils ne mettent point le témoignage en suspicion, pour chanter les louanges de la Sainte Vierge devant la Grotte des Fours. Ils ne voient pas, mais ils croient, et ils prient. Leurs âmes simples durent être bien agréables à la Sainte Vierge. Si elle avait daigné leur parler, c'eût été pour leur dire combien elle était touchée de leur foi.

Car ici l'élan est spontané, c'est l'élan populaire qui a sa cause dans la confiance universelle, dans la certitude que cette voyante ne peut pas les tromper, qu'elle dit vrai, que quand elle affirme : « Voici la Damoysselle ! » elle la voit réellement. Le juge de la vallée partage la conviction du peuple, bien qu'il connaisse la Bergerette depuis quelques semaines seulement, mais il a été gagné par sa franchise ingénue, par cette expression particulière de sincérité qui reluit sur un visage et qui fait que vous lisez dans une âme la certitude, la loyauté, la probité morale. Benoîte lui montre l'Apparition, il ne la voit pas, mais il ne la nie point, il se contente de s'en humilier en disant : Ah ! « je ne suis pas homme de bien pour mériter un pareil honneur ! » Et quand la Dame lui tend la main, il se présente, « le chapeau au poing et à genoux, » bien qu'il ne voie pas. C'est à peine s'il éprouve une légère déception quand « il ne touche rien. » Ce sont là de bien belles âmes, et que leur foi naïve, reposant d'ailleurs sur des preuves solides, rendaient bien heureuses.

On a remarqué aussi sans doute que le clergé reste à l'écart. Jean Fraisse organise la procession sur la parole de Benoîte, et c'est tout. Le juge paraît même le trouver tiède, car il l'exhorte à ne point « négliger cette affaire. » La conduite de l'Eglise, quand il s'agit d'apparitions et de miracles, ne varie point, elle ne nie pas, elle n'affirme pas, elle regarde et se réserve.

Quand la Dame eut disparu, M. Grimaud s'écarta un peu pour continuer sa prière, une prière d'action de grâces, — et il dit à la voyante :

— Demeurez encore là et priez aussi. Si la Dame reparait, demandez-lui comment elle s'appelle.

Benoîte avait oublié cette recommandation

qui lui avait été faite plusieurs semaines auparavant. L'Apparition se montra de nouveau et l'enfant la pria de vouloir bien lui dire son nom. La Belle Dame répondit :

— Je suis Marie Mère de Jésus. Vous ne me verrez plus ici, ni de quelque temps.

Elle s'empresse de transmettre cette révélation au magistrat, qui ajoute dans son rapport avec une joie contenue : « Ces paroles me confirmèrent tout à fait dans ma première croyance, savoir que la Sainte Vierge daignait bien paraître à cette simple et pauvre bergère¹. »

La Belle Dame était donc « Marie Mère de Jésus. » Personne n'en fut surpris, sauf peut-être Benoîte qui ne parvenait pas à se figurer que la Mère de Dieu eût daigné se manifester à une petite bergère comme elle, sans naissance, sans instruction et sans mérite. Cependant elle réfléchit et, se souvenant des heures délicieuses qu'elle avait passées en cette douce et sainte compagnie, elle conclut que seule la Reine du Paradis avait pu les lui faire goûter.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que pendant ces quatre mois la Sainte Vierge s'était consacrée à faire son éducation surnaturelle et qu'elle l'avait élevée jusque sur les sommets de l'extase et de l'union à Dieu. Il n'entre pas dans les desseins de Dieu, qui est le Maître de l'éternité, de se passer, même pour ses œuvres qui regardent le salut des âmes et qui appartiennent à son domaine réservé, du temps qui les établit et les consolide. Il voulut apparaître pendant trois ans à saint Paul dans les solitudes de l'Arabie, afin que fût complète sa formation apostolique. Pour Benoîte son éducation spirituelle sera beaucoup plus lente encore, elle durera toute sa vie, puisque toute sa vie la Mère de Dieu continuera à lui parler, à l'avertir et à la reprendre. A la Grotte des Fours, Marie l'a commencée magnifiquement. La pieuse voyante connaît la puissance et la nécessité de la prière, elle est affermie dans l'innocence, la foi, l'esprit de détachement. Maintenant elle ne vit déjà plus pour elle-même, elle ne pense qu'à la Belle Dame, et avec quelle piété elle fait chanter devant la grotte bénie les Litanies de la Sainte Vierge aux jeunes filles de Saint-Etienne et à tous les habitants qu'elle y a amenés en procession ! Elle ne commande point et tout le monde lui obéit. Elle garde, malgré ces merveilleuses faveurs, son entière simplicité, qui la laisse fille du peuple et la rend toujours accessible au peuple.

Elle entrevoit sa mission de convertisseuse des âmes.

C'est assez pour le moment. Il faut qu'elle se recueille, qu'elle médite les enseignements reçus, qu'elle se les assimile dans la solitude ; c'est pourquoi la Sainte Vierge la laisse quelque temps à elle-même. Elle ne lui apparaîtra plus que quand elle sera capable d'élan nouveau, car il lui reste un grand chemin à parcourir.

V

AU PINDRAU

I

« Vous ne me reverrez plus dans ces lieux ; et même, de quelque temps, vous ne me reverrez plus nulle part ! »

La Sainte Vierge, — car c'était Elle, Elle l'avait déclaré, — avait ainsi parlé à Benoîte, puis elle avait disparu.

L'enfant écoutait encore le son triste de ces paroles, elle était inquiète, affligée, anéantie. Elle avait été bien belle d'abord cette journée du 29 août 1664. Benoîte avait eu la joie d'amener là, auprès de la Grotte, une pieuse et nombreuse procession, au chant des Litanies, et longtemps elle avait joui de la présence de la Belle Dame, que le bon M. Grimaud s'humiliait de n'avoir pas vue. Sur sa demande pressante celle-ci lui avait dit : « Je suis Marie, Mère de Jésus ! »

Quel bonheur pour elle ! C'était avec la Sainte Vierge qu'elle conversait, qu'elle vivait depuis quatre mois ! Que ce temps avait été court !

Puis, après cette révélation qui l'avait ravie, cette autre parole : « Vous ne me reverrez plus dans ces lieux ! » Elle en avait été et elle en demeurerait accablée.

Voir le ciel, puis en être privée soudain ! Quelle peine, quel chagrin, quelle tristesse ! Heureusement qu'elle était chrétienne et que chaque jour elle redisait avec ferveur ses actes des vertus théologiques, son angoisse eût confiné au désespoir.

Chaque jour elle ramène son troupeau dans ces lieux bénis, auprès de la roche des Fours, elle regarde du côté de la grotte, elle attend. Personne ne vient. L'apparition sainte s'obstine à se cacher, et sur le sable on n'aperçoit plus les traces des petits pieds de l'Enfant Jésus. Chaque jour la bergère arrive pleine d'espérance, chaque soir elle s'en retourne l'âme désolée.

Elle se redit les paroles qui l'ont consternée, elle les médite, elle s'applique à les comprendre. Ce qui lui paraît sûr, c'est qu'après quelque temps elle reverra « Marie, la Mère de Jésus », mais ce ne sera plus « en ces lieux ». C'est donc ailleurs qu'elle doit diriger ses pas.

Elle se rapproche des rives de l'Avance au nord de Saint-Etienne, et abandonne définitive-

¹ Les habitants de Saint-Etienne construisirent à l'endroit des apparitions un modeste oratoire qui devint un but de prières et de pèlerinages. On le reconstruisit en 1850. M. Callandre, curé de Saint-Etienne, fit bâtir en 1833 une petite chapelle qui s'appelle *Notre-Dame des Fours*, au pied de la Roche des Fours, à peu de distance de l'oratoire.

ment le sud, où se trouvent les Fours. Ses troupeaux paissent sur les bords de la rivière. De là elle surveille la vallée ainsi que le lit du torrent du Partiment. Elle sonde des yeux les rochers, les bosquets, le fond des vallons creux ; elle prie, elle demande à Marie de faire cesser l'exil de son âme.

Car pour elle la vue de la Mère de Dieu, ses entretiens, sa vie avec elle c'étaient les joies du ciel, les joies de la patrie. Maintenant qu'elle ne les avait plus, elle éprouvait toutes les tristesses de l'exilé qui cherche son pays et qui ne peut y rentrer. Un mois tout entier se passa pour elle dans le regret des souvenirs et dans les larmes.

Le 29 septembre était l'anniversaire de sa naissance et la fête de S. Michel. Ce jour-là elle avait dix-sept ans. Elle avait beaucoup prié son patron ; c'est pourquoi elle s'en revint avec son docile troupeau sur la rive gauche de l'Avance, avec plus de confiance que d'ordinaire. Le « temps » dont Marie avait parlé ne s'écoulerait-il pas enfin ? Elle regardait les cotéaux qui s'élèvent, le fond des ravins, le lit du torrent. Tout à coup, de l'autre côté de la rivière elle aperçoit à mi-côte de la colline prochaine une lumière éblouissante, plus éclatante que le soleil, et au milieu de cet immense globe de feu, plus brillante que l'aurore, « Marie, la Mère de Jésus. »

Ses yeux ne la trompent pas ; son cœur qui vole vers Elle lui dit que c'est bien Elle, la Dame de la Grotte des Fours qui l'a si longtemps enivrée de l'allégresse de sa présence et de ses paroles. Mais comment parvenir jusqu'àuprès d'Elle ? Les eaux de l'Avance sont grossies par les pluies des jours précédents, et la légère passerelle en bois qui permettait de la franchir a été emmenée par la violence des flots !

Elle ne réfléchit pas longtemps. Sa bonne grosse chèvre est auprès d'elle qui lui prête l'appui de son dos et qui entre résolument dans la rivière. Bientôt Benoîte est portée sur l'autre rive et à peine sur terre elle marche, elle se hâte, poussée par l'amour, elle gravit rapidement la colline et se trouve, avec une indicible émotion, devant l'Apparition.

Pleine de joie elle la salue et se prosterne profondément ; puis elle la contemple, car elle a soif d'elle, soif de la regarder. C'est bien Elle, avec sa bonté, son sourire, la grâce céleste qui rayonne de sa personne. Il semble maintenant à la voyante qu'elle ne l'a jamais quittée, elle reprend avec elle sa confiance naïve, sa familiarité d'autrefois, elle se plaint doucement de ce qu'elle l'a laissée si longtemps abandonnée et triste :

— Ma bonne Dame, dit-elle, d'où vient que vous m'avez privée si longtemps de l'honneur de vous revoir ?

L'éducation surnaturelle qu'elle a reçue lui a

communiqué une délicatesse extrême de sentiments et de paroles. On ne saurait mettre dans l'intime plainte de l'âme plus de douceur, de vérité expressive et de résignation. Les âmes surnaturelles sont toujours aussi des âmes bien élevées.

La Vierge regarde sa fille avec amour et dans ce seul regard elle met tant de bonté caressante, tant de consolation que l'enfant se retrouve au ciel de la Grotte des Fours, avec une allégresse plus tendre, avec la joie d'avoir retrouvé la Bonne Mère.

Après un suave et mystérieux colloque, Marie lui dit :

— Allez au Laus, qui est au-dessus, du côté du septentrion, vous y trouverez une petite chapelle d'où s'exhaleront de bonnes odeurs. Là vous me parlerez très souvent et très souvent vous me verrez.

Après ces paroles elle disparut. Benoîte était heureuse, comme un enfant qui a retrouvé sa mère, aussi se rend-elle aussitôt, le jour même, au Laus, « au septentrion, » afin de la revoir tout de suite.

A l'endroit de cette Apparition qu'on appelle le Pindrau, on a élevé un oratoire comme à la Grotte des Fours. L'oratoire est modeste et réclame son ornement nécessaire, c'est-à-dire un groupe en bronze représentant la Bergère à genoux devant la Sainte Vierge lui montrant le Laus. Il serait bien doux de s'y arrêter en venant de Saint-Etienne et d'y faire une pieuse station, comme on s'arrête à la chapelle du Précieux-Sang qui se trouve sur la route de la Bâtie-Neuve, à l'oratoire que la voyante construira un jour là « au-dessus au septentrion, » avec l'aide des bras et de l'argent du peuple.

II

Qu'était-ce donc que le Laus ?

Au flanc d'une haute montagne on aperçoit une sorte de bassin évasé qui retenait autrefois les eaux d'un lac, de là le nom de Laus ou lac. C'est une oasis de verdure entre deux ravins creusés par les torrents qui descendent vertigineusement des montagnes. Sur cette plate-forme où s'épanouit une magnifique végétation vos yeux regardent avec surprise la riche floraison des plantes alpines, et vous respirez avec délices mille parfums délicats et exquis, c'est la colline des parfums. Cette riche verdure, ces arbres, ces bosquets, ces corbeilles de fleurs, se détachent sur le fond grisâtre des côtes stériles. On dirait un paradis terrestre en plein désert. Cet endroit est en effet pleinement défendu des vents de l'ouest et du nord.

Quand vos regards se portent depuis le Laus du côté de Saint-Etienne, vous apercevez devant vous le mont Theus, un peu à droite le mont Saint-Maurice, l'Avance qui descend obliquement et se jette dans la Durance qui coupe

transversalement le paysage. Des montagnes blanchâtres se dressent à l'horizon comme de vastes draperies admirablement ordonnées avec leurs plis régulièrement disposés où s'accrochent les festons de pierre. L'ensemble est vaste et désolé. L'on ne se sent que plus heureux de se reposer auprès de la pieuse chapelle, comme sur une terre ferme, où vous aspirez en paix un air fortifiant, où votre âme est à l'abri de l'orage.

La Sainte Vierge prit possession de cette solitude afin d'y rappeler en effet les âmes qui voudraient y réfléchir et s'y retremper, là entre le ciel et les montagnes, dans un endroit inaccessible aux révolutions humaines. Il est impossible d'y demeurer sans y prier, la nature vous y convie par son calme souverain, par son silence recueilli, par les sommets neigeux qui invitent les consciences à s'élever, à devenir blanches et pures.

Mais aux voix de la nature se sont jointes les voix multiples de la grâce, le souvenir des miracles de Benoîte, cette chapelle harmonieuse où tant d'âmes ont prié, où tant de larmes ont coulé, où tant de consciences alourdies par la multitude de leurs péchés se sont déchargées et sont devenues heureuses et légères sous la main du pardon.

A l'époque où nous sommes, en 1664, sept ou huit familles seulement sont venues se fixer au Laus. Ce qui les a attirées ce sont les quelques arpents de terre fertile du lac desséché. Elles s'y sont établies sans ordre, elles n'ont pas songé à se réunir même en hameau. Les unes ont bâti leurs chaumières sur la route de Saint-Etienne, et ce groupe s'appelle les *Barons*, sans doute parce que les barons d'Avançon y ont construit une maison à eux pour surveiller leur peuple. Un autre groupe s'appelait les *Lombards*. Auprès de la maison où mourut Benoîte, c'est le *Laus* proprement dit. Depuis que le pèlerinage s'est organisé, l'ensemble formé par la chapelle, le couvent et l'hôtel s'appelle l'*Eglise*.

Ces quelques familles menaient une vie toute patriarcale et très religieuse. Les habitants du Laus descendaient tous les dimanches à la paroisse de Saint-Etienne, en traversant l'Avance. Mais l'hiver les neiges, les crues de la rivière qui franchissait son lit rendaient les chemins impraticables et l'assistance aux offices impossible.

M. Gaillard raconte qu'en 1640 « ils délibérèrent et se dirent : Faisons ici une petite chapelle, afin que, lorsque nous ne pourrions pas passer la rivière pour aller à Saint-Etienne, nous puissions venir prier Dieu ici dans la chapelle, et même le soir quand nous reviendrons du travail. Et puis encore quand on voudra faire baptiser les enfants, ou faire bénir les nouvelles accouchées, et qu'on ne pourra pas aller à la paroisse, le prieur-curé y pourra

venir plus aisément ; on le priera d'y venir dire la messe et d'y faire les fonctions nécessaires. »

A ces motifs on reconnaît la foi et l'esprit chrétien de nos aïeux. Pour eux la vie n'était pas douce, ils traversèrent alors des années de disette, et tout en travaillant beaucoup, ils n'étaient pas toujours assurés d'avoir des provisions pour l'année. Cependant ils ne se plaignaient point et ils se trouvaient heureux, parce qu'ils croyaient en Dieu et priaient devant la croix. Notre époque matérialiste qui a aussi ses duretés ne connaît point ces joies-là, c'est pourquoi, malgré notre brillante civilisation extérieure, nous rencontrons tant de découragés, de gens aigris, jaloux et désespérés. Nos ancêtres du XVII^e siècle n'étaient point tourmentés par ces angoisses morales. C'est pour n'avoir pas à les redouter que les habitants du Laus construisirent une chapelle où ils pourraient prier le soir, quand ils reviendraient du travail. Ils s'arrêtaient là, adoraient Dieu, voyaient dans leur labeur l'accomplissement de sa volonté et attendaient avec confiance, parmi leurs privations, le pain quotidien.

Le pieux historien pense qu'ils furent guidés pour la construction de leur chapelle par d'autres motifs qu'ils n'ont point consignés. Peut-être furent-ils poussés à cette sainte œuvre, dit-il, « par une secrète inspiration du Saint-Esprit qui avait projeté, par un décret éternel de la Providence, d'y faire honorer son Epouse ». Qui sait s'ils n'obéissaient pas aussi à une dévotion particulière qui leur avait été transmise par leurs pères et qui s'attachait à ces lieux ?

« Quoi qu'il en soit de ces motifs, poursuit M. Gaillard, la chapelle fut achevée avant que l'on eût appris qu'il fallait demander la permission de l'archevêque, si bien que ces habitants s'étant avisés de leur faute, furent à Embrun supplier Guillaume d'Hugues de leur permettre de bâtir une chapelle. Et ils lui parlèrent de la même manière que si elle n'eût pas été commencée. Le prélat leur accorda leur demande ; et peu après ils revinrent pour lui demander la permission de la faire bénir. Il fut surpris qu'on eût fait l'édifice en si peu de temps, et il leur bailla la permission qu'ils demandaient. La chapelle fut bénie à la suite, et on lui donna le nom de *Notre-Dame de Bon Rencontre*. »

Cette familiarité des bons habitants du Laus avec l'Eglise est digne de remarque. Ils marchent seuls, obéissant à leur intime dévotion. L'Eglise aime les initiatives du peuple, elle le regarde et le laisse faire, sauf à le remettre sur le chemin de la hiérarchie s'il s'en écarte. Mais n'est-elle pas délicieuse cette double visite à l'archevêque d'Embrun, qui ne fut sûrement pas dupe de la rapidité avec laquelle ils avaient terminé leur chapelle et qui leur accorda tout ce qu'ils voulurent ?

N'est-il pas gracieux encore ce vocable de *Notre-Dame de Bon-Encontre* ? Il se rattachait sans doute à des souvenirs, à des grâces, à des rencontres d'âmes avec Dieu, par l'entremise de la Sainte Vierge, que l'histoire n'a pas consignées. Du moins il était de bon augure, et jamais appellation donnée par la piété populaire ne fut mieux justifiée.

Elle était bien modeste, la petite chapelle : un petit carré de bâtisse couvert de chaume, — ce carré qui est conservé avec ses dimensions dans le chœur de l'église actuelle, — un autel en plâtre, deux chandeliers en bois, un ciboire en étain, trois méchantes toiles représentant des scènes de la vie de la Sainte Vierge, qui cachaient un peu la nudité des murs. Pas même de calice convenable, car en 1665 M. Lambert, vicaire général de Gap, par une ordonnance, prescrivait l'achat d'un calice en argent.

C'était la pauvreté même, le dénuement, comme à Bethléem.

Et cependant c'est ce tout humble sanctuaire que la Reine du ciel a choisi pour devenir le trône où elle distribuera ses plus merveilleuses faveurs. Benoîte ne le connaissait même pas, car nous verrons qu'elle cherchera longtemps et avec inquiétude la place de la chapelle.

VI

AU LAUS

I

« Vous trouverez une petite chapelle où vous sentirez de bonnes odeurs. »

Ainsi avait parlé l'Apparition. Et Benoîte, joyeuse, s'est mise en marche, elle gravit les escarpements du côteau, empressée et priant de tout son cœur. Elle est étonnée toutefois qu'il y ait là-haut une chapelle et qu'elle ne la connaisse pas. Il est vrai qu'elle n'est jamais allée près de ces maisonnettes, perdues dans la verdure, et qui semblent plutôt faites pour être la demeure des aigles.

Elle poursuit sa route hardiment, cherche, s'engage dans les bois et s'égare. Rien qui lui paraisse ressembler à une chapelle ; aucun parfum qui la guide, bien que la Sainte Vierge lui ait annoncé « qu'elle sentirait de bonnes odeurs. » Evidemment elle s'est perdue. Elle avise des chaumières, elle va de porte en porte, nulle senteur céleste ne lui révèle l'endroit ardemment désiré.

Toute déconvenue, elle se met à pleurer.

Cependant elle marche toujours, continuant ses recherches, et ne se décourageant point, puisque la Sainte Vierge lui a ordonné d'aller, lui assurant qu'elle « trouverait ».

Elle trouve en effet un petit édifice misérable, et couvert de chaume. Serait-ce là ? Oui, c'est

là, car la porte entr'ouverte laisse s'exhaler des parfums délicieux. Elle entre et aperçoit un autel poudreux et délabré. Mais la Bonne Mère est au-dessus de l'autel, et lui sourit :

— Ma fille, lui dit-elle, vous m'avez bien cherchée ; il fallait ne pas pleurer. Néanmoins vous m'avez fait plaisir de ne vous impatienter pas.

La Bergère s'incline avec respect, avec amour et tombe à genoux. Elle prie avec ferveur comme d'ordinaire, puis elle lève les yeux et les arrête sur l'autel qui sert de trône à la Mère de Dieu. Elle est navrée de le voir en si triste état, nu, couvert de poussière et de toiles d'araignées. En elle-même elle s'en indigna. Quoi ! c'est ainsi qu'on prend soin de ce sanctuaire ! Et la Reine des anges y est descendue, parmi cette indigence et ces débris de plâtre ! Non ! elle ne peut pas s'humilier jusque-là, compromettre ainsi sa dignité céleste ! Quelle femme convenablement vêtue voudrait s'asseoir là ?

— Ma très honorée Dame, s'écrie-t-elle, agréerez-vous que j'étende mon tablier sous vos pieds ? Il est tout blanc.

— Non, répond l'auguste Vierge.

Sans doute la chapelle est bien pauvre, mais ce ne sont pas ces murailles nues ni ces pierres mal taillées qu'elle regarde. L'âme de Benoîte est si belle, elle est pour la Divinité un si magnifique sanctuaire, orné de si délicates vertus, qu'elle s'arrête à les contempler et qu'elle se complait à les épanouir, comme le jardinier qui prodigue l'eau à ses fleurs pour qu'elles soient plus fraîches et plus ravissantes.

Aussi engage-t-elle avec l'enfant une douce conversation où elle lui rappelle ses devoirs, l'abondance des grâces reçues, la nécessité de la prière. Benoîte écoute docilement, mais en elle-même elle éprouve toujours une sorte de malaise, de révolte, elle ne peut se déprendre de cette idée que cette chapelle est d'une pauvreté repoussante et tout à fait indigne de la Bonne Mère, et pendant que celle-ci lui parle de ses projets pour l'avenir, elle l'interrompt pour lui dire avec un gémissement :

— Cette chapelle est bien pauvre et dans un état peu convenable.

— Ne vous mettez pas en peine, répond la Reine du ciel, dans peu de temps il ne manquera rien ici, ni linges, ni nappes, ni cierges, ni ornements. Je veux faire construire en ce lieu une grande église, avec un bâtiment pour quelques prêtres résidents. Cette église sera bâtie en l'honneur de mon Très cher Fils et au mien ; beaucoup de pécheurs et de pécheresses s'y convertiront ; elle sera de la longueur et de la largeur qu'elle doit avoir, et comme je la veux. Vous m'y verrez très souvent.

La voir, quelle joie ! Mais bâtir une église ici, dans ces lieux si peu propices, sur cette montagne escarpée ! Cette perspective effraie la

bergère plus encore que la nudité misérable de la chapelle :

— Bâtir une église ! s'écrie-t-elle, mais il n'y a point d'argent pour cela ! Il faudra demeurer dans cette chapelle, comme elle est.

— Ne vous inquiétez pas, insiste doucement l'Apparition, quand il faudra bâtir on trouvera tout ce dont on aura besoin et ce sera bientôt. Les deniers des pauvres fourniront tout et rien ne manquera.

La jeune fille était toute stupéfaite de ce qu'elle entendait, mais bien heureuse aussi. Elle ne contestait point, tant elle avait confiance, elle témoignait seulement sa surprise, et elle oubliait les heures, au sein de sa profonde et suave félicité.

Que d'événements dans cette journée du 29 septembre ! Le matin elle était triste, elle pleurait. Elle cherchait celle qui était l'unique pensée, l'unique bonheur de sa vie, sans laquelle elle ne se supportait plus sur cette terre. Elle l'avait trouvée enfin à Pindrau, et elle s'était plainte à Elle de sa longue absence. Et la Bonne Mère lui avait dit qu'elle la verrait désormais au Laus, dans une petite chapelle. Benoîte jouissait de ces longues et multiples joies quand Marie lui rappela qu'il se faisait tard et que ses maîtres la cherchaient.

La douce enfant reprend donc le chemin de Saint-Etienne, mais elle reviendra au Laus avec son troupeau le lendemain et tous les jours, pour la revoir, pour l'entendre, pour reprendre les chers entretiens de la Grotte des Fours. La distance, la fatigue, les escarpements ne sont rien pour elle, car elle verra Marie. Et les colloques, les extases se prolongent en effet chaque jour deux ou trois heures. C'est la Sainte Vierge qui y met toujours fin en l'avertissant qu'elle doit s'occuper de son troupeau et consacrer son temps à ses maîtres. La piété est bien agréable ; mais le devoir, plus austère, plaît surtout à Dieu qui aime le sacrifice et bénit le labeur accompli pour sa gloire.

Que fait la Sainte Vierge dans ses longues conversations avec Benoîte ? Elle continue l'œuvre de son éducation. Jusqu'ici elle lui a formé l'âme, l'a initiée à la vie intérieure, ornée des vertus les plus aimables et les plus fortes. Elle peut s'applaudir de son ouvrage. Sur la terre aucune vierge n'est plus pure, douce, patiente, laborieuse et sacrifiée. Cette enfant qui ne sait pas lire dans les livres des hommes, lit ouvertement dans les merveilles de la nature et de la grâce, dans le livre de Dieu, dans le cœur de la Sainte Vierge qui lui a découvert ses trésors de tendresse et d'énergie.

Elle est l'enfant privilégiée de Marie, aussi lui parle-t-elle avec une confiance, une simplicité d'amour touchantes. Il est une invocation qu'elle aime à lui redire : elle l'appelle sa « Bonne Mère », et ce mot est resté. « Aujourd'hui encore, dit M. Pron, dans tout le vallon,

la Sainte Vierge est connue sous le nom de la *Bonne Mère*. » Ce vocable si naturel est cependant « un titre nouveau, même après que l'Eglise semble avoir épuisé les noms de la Sainte Vierge dans ses Litanies, car celui-ci ne s'y trouve point. »

Marie toutefois ne l'élève que pour lui confier une mission publique, elle l'en entretient sans cesse, elle lui inspire une immense compassion pour les pécheurs.

— Priez, priez continuellement pour les pécheurs, lui redit-elle.

Et Benoîte prie le jour, la nuit, des lèvres et du cœur. Elle se reproche le repos très court qu'elle prend, comme si c'étaient autant d'heures ravies à la prière pour les âmes éloignées de Dieu.

II

Cependant le public attend, un peu déconcerté. Il ne comprend pas que le pèlerinage se soit déplacé et il ne suit pas la Bergère au Laus, plus éloigné de Saint-Etienne. Seules les jeunes filles d'Avançon demeurent fidèles à leur douce compagne, et pendant l'hiver, elles bravent les neiges pour aller chanter au Laus leurs litanies et leurs cantiques. Le concours des populations ne commence qu'au printemps suivant, aux fêtes de saint Joseph et de l'Annonciation.

Les visions continuent. Chaque jour la Bergère revoit la Sainte Vierge ; quelquefois celle-ci lui envoie des Anges comme intermédiaires et une charmante familiarité s'établit entre la voyante et les Esprits célestes. Les prodiges appuient la parole de Benoîte, des guérisons, puis des conversions. Bientôt ces merveilles se redisent, de vallon en vallon, et les pèlerins affluent, isolés d'abord, puis en groupes nombreux.

Une nuit d'avril de cette année 1665, elle priait, à genoux, à la porte de l'église de Saint-Etienne. Ses yeux par hasard se portent du côté de Valserrès et elle aperçoit environ quatre-vingts flambeaux allumés, en marche, se dirigeant vers le village. C'était la paroisse de Lazer qui faisait dix lieues pour conduire sa procession au Laus. Elle pense alors qu'ils vont arriver au milieu de la nuit, qu'ils auront froid et faim, et que personne ne pourra les héberger. Est-ce donc ainsi que la Bonne Mère récompenserait leur zèle et leur piété ? Alors Marie lui apparaît :

— Va éveiller tes compagnes, lui dit-elle, et ensemble vous accompagnerez la procession au Laus en chantant les Litanies.

Elle est heureuse d'obéir. Quand les pèlerins se présentent, elle est là pour les guider, les jeunes filles de Saint-Etienne se pressent à ses côtés et les vallons, les chemins, les collines retentissent de chants pieux pendant la

nuît comme si les Anges eux-mêmes avaient fait escorte aux bons paroissiens de Lazer.

Le démon frémissait de rage, parce que les montagnes se renvoyaient le nom béni de Marie, c'est pourquoi il essaya une nouvelle fois de perdre Benoîte. La Sainte Vierge veillait. Elle l'avertit que six hommes étaient venus pour l'enlever. Elle avertit ses compagnes, et ensemble elles se réfugiaient à la maison du Baron. Elle se place derrière la porte ; les hommes la suivent et montent à l'étage supérieur où ils croient qu'elle s'est cachée. Pendant ce temps, elle s'enfuit avec ses amies à Saint-Etienne. Le complot diabolique a échoué.

Les pèlerins qui ne se sont aperçus de rien prient et chantent des cantiques avec une telle ferveur que la Sainte Vierge fait un miracle en leur faveur. Un homme estropié marchant avec des béquilles et se soutenant à peine sur ses pieds « gâtés » met soudain ses béquilles sous son bras et s'écrie : « Je suis guéri ! » L'enthousiasme redouble, augmenté par la reconnaissance.

L'autorité diocésaine ayant permis de célébrer la messe dans la chapelle, l'affluence s'accroît de jour en jour. Trente-cinq processions se donnent rendez-vous la même journée, auprès de la Croix-de-Mai, et comme le clergé se tient à l'écart, c'est un jeune homme de quinze ou seize ans qui évangélise cette multitude, en allant de groupe en groupe pour raconter les visions de la jeune bergère, les grâces obtenues, pour redire aussi la sainteté de ce lieu que la Sainte Vierge s'est choisi pour y répandre ses bénédictions sur le peuple fidèle, les dispositions saintes qu'y doivent apporter les pèlerins.

Le clergé ne s'en désintéressait point totalement toutefois : il observait, convaincu que si c'était l'œuvre du ciel, Dieu dévoilerait sa volonté ; mais jusqu'ici il ne s'occupait guère que de la discipline extérieure, quand il le fallait, ce qui était rare, car on ne signalait que peu de désordres. Toutefois le démon ne manquait pas d'inspirer de mauvais desseins à certaines personnes perverses qui voulaient profiter de la confiance des masses pour les exploiter. Un homme des environs d'Avignon plaça près de la chapelle une petite statue de la Sainte Vierge, et il s'emparait des offrandes que l'on déposait à ses pieds. Le Prieur-curé Fraisse en fut informé, il monta au Laus et le chassa. De même un marchand de chapelets qui se faisait suivre par une femme de mauvaise vie. Benoîte qui lisait dans les cœurs devina leurs misérables menées et les dénonça au curé de Saint-Etienne.

A part cela le Prieur Fraisse ne montait que rarement au Laus et il n'enregistrait pas même les miracles nombreux qui s'y opéraient. Le jour de l'Assomption l'on en compta six.

Le bruit de ces merveilles se répandait au

loin, il vint jusqu'à Grenoble aux oreilles de Pierre Gaillard, prêtre et docteur en théologie. Celui-ci apprit que des foules considérables se rendaient à Saint-Etienne, au Laus ; que dans ce désert poussaient les plus belles fleurs surnaturelles, que les vertus, les prodiges, la prière populaire y éclataient et que tout le vallon, toute la montagne étaient embaumés de parfums célestes. Il voulut voir par lui-même et voici comment il raconte son voyage :

« Je pars avec mon neveu, curé de Saint-Laurent, de Grenoble, pour aller voir sur les lieux ce qu'il en est. C'était après Notre-Dame d'août. Du haut de la montagne, sitôt que je vois la petite chapelle, je me mets à genoux : j'adore Dieu et lui demande trois grâces pour l'intérieur de mon âme, que j'ai connu à la suite m'avoir été accordées. C'est ce qui m'a porté à m'attacher entièrement à cette dévotion, à y donner tous mes biens, avec ma bibliothèque après ma mort, et à m'y faire enterrer s'il plaît à Dieu.

« Je descends. Quand je vis une si grande affluence de peuple, tant de processions, des gens si contrits et humiliés, quand j'entendis tout ce qu'on disait de ce lieu et tout ce qui s'y faisait, je fus comme la Reine de Saba : j'en vis encore plus qu'on ne m'avait dit. »

On sent une âme de foi, naïve et sincère, mais qui ne s'est laissée convaincre qu'après avoir vu. Il croyait venir au Laus en passant : il s'attacha si bien à cette œuvre de la Sainte Vierge qu'il y demeura quarante-trois ans.

Son premier soin quand il a vu, c'est d'informer M. Lambert, qui administrait en qualité de vicaire-général et d'Officiel le diocèse d'Embrun depuis seize ans, en l'absence de Mgr Georges d'Aubusson de la Feuillade, ambassadeur pour le roi à Madrid.

Il lui écrivit afin de l'inviter à étudier les événements du Laus qui étaient diversement appréciés, mais qui lui semblaient être l'œuvre de Dieu.

Voici donc l'autorité diocésaine qui va paraître et agir.

Pour le Mois de Marie. — Nous avons publié chaque année depuis quatre ans 31 Lectures pour le Mois de Marie : en 1908, sur *Notre-Dame de Lourdes* ; en 1909, sur *Jeanne d'Arc* ; en 1910, sur *les guérisons de Lourdes* ; en 1911, sur *Notre-Dame de la Salette*. — Chaque année est en vente à nos bureaux, au prix de 8 fr., port en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 aprilis 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 25 avril 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures sur Notre-Dame du Laus. — VII. La sainte Chapelle, 321. — VIII. Benoîte stigmatisée, 329. — IX. La chapelle du Précieux-Sang, 326. — X. L'interdit, 329. — XI. Benoîte à Marseille, 331.

Avs paroissiaux. — Aux parents, après la communion solennelle des enfants, 334. — Les Rogations, 335.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DU LAUS

VII

LA SAINTE CHAPELLE

I

A Embrun, l'on était défavorable aux apparitions de Benoîte, parce que les fidèles délaissaient la dévotion au *Réal* pour la Vierge du Laus. Le *Réal*, c'était un tableau représentant les Mages offrant leurs présents à l'enfant Jésus tenu entre les bras de sa Mère. Ce tableau, encadré dans le tympan de la porte du magnifique portail latéral, était l'objet de grands pèlerinages.

M. Lambert, l'official, ne se laissait point toucher cependant par ce mécontentement de clocher, il avait l'âme plus haute, mais il était convaincu que les apparitions à la Bergère étaient diaboliques et que celle-ci n'était qu'une vulgaire visionnaire. En se rendant au Laus le lundi 14 septembre 1665, il espérait bien mettre fin à ces sortilèges, convaincre Benoîte de supercherie et faire fermer la chapelle.

Il était accompagné du P. Gérard, recteur du collège des Jésuites à Embrun ; de Jean Bonnafous, prêtre et promoteur de l'officialité ; de M. Peythieu, docteur en théologie, qui s'attachera au Laus, et d'une nombreuse suite.

Quand la Bergère apprit qu'il arrivait, elle eut peur et songea à partir. La Mère de Dieu la rassura et lui dit :

— Non, ma fille, il ne faut pas fuir. Vous devez rester, car il vous faut rendre raison aux gens d'église. Soyez sans crainte. Ils vous interrogeront les uns après les autres ; ils chercheront à vous surprendre dans vos paroles. Il leur arrivera même de vous mépriser en diverses manières pour vous troubler. Ils vous diront que vos visions ne sont que folie et rêverie de votre cerveau creux, que pures imaginations pour tromper le monde. Mais ne craignez rien ; dites au Grand-Vicaire qu'il peut bien faire descendre Dieu du ciel, par le pouvoir qui lui a été donné en se faisant prê-

tre, mais qu'il n'a rien à commander à la Mère de Dieu.

Au Laus, l'Official se rend à la chapelle où il prie un instant. Puis il mande la Bergère. Assisté du Recteur, il l'interroge avec une certaine hauteur ; elle répond avec une tranquillité assurée. Ils lui posent des questions captieuses et cherchent à l'embarrasser, à l'amener à se contredire. Elle reste calme, et ses paroles sont claires, précises, étonnamment affirmatives.

— N'allez pas croire, lui dit alors sévèrement l'Official, que je suis venu ici pour autoriser vos visions, vos illusions et toutes les choses étranges que l'on dit de vous et de ce lieu. C'est ma conviction à moi et à toutes les personnes de bon sens que vos visions sont fausses, que tout ce que vous dites est faux, et par conséquent je vais vous chasser d'ici et mettre le feu à la chapelle.

La Bergère lui dit alors, suivant l'inspiration de la Sainte Vierge :

— Vous pouvez commander à Dieu en le faisant descendre sur l'autel par le pouvoir que vous avez reçu en vous faisant prêtre, mais vous n'avez rien à commander à sa Sainte Mère, qui fait ce qui lui plaît.

L'Official fut frappé de ces paroles :

— Eh bien ! reprit-il, si ce que l'on dit est vrai, priez Jésus et Marie de me faire connaître la vérité par quelque signe ou par quelque miracle ; et si c'est là le bon plaisir de Dieu et de sa Sainte Mère, j'apporterai tous mes soins à accomplir sa volonté. Mais prenez-y garde encore une fois, s'il n'y a là que des illusions et des effets de votre imagination pour abuser le peuple, je vous châtierai rigoureusement pour détromper ceux qui croient. Je réprimerai les abus par tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

Benoîte remercie humblement M. Lambert de ses bons avis, lui promet de prier suivant ses intentions et s'en va, le laissant très ébranlé. Tous sont ravis de sa candeur, de sa simplicité, de sa science et de sa modestie. A coup sûr elle est convaincue, elle est sincère.

Au lieu d'incendier l'oratoire, l'Official en fait minutieusement l'inventaire, et le 16 septembre au matin il signe le long procès-verbal de sa visite pastorale, où il a dressé un état de lieux avec des règlements remplis de sages prescriptions. Ces règlements étaient bien nécessaires, car il constate qu'il y a « concours de peuple extraordinaire, qu'à certains jours il s'est rencontré jusqu'au nombre de quinze ou seize processions, même de lieux assez éloignés. » Aussi dès lors il prévoit que la chapelle devra être agrandie, car « le concours et affluence du peuple est souvent si grand qu'il n'y a que très peu de gens qui puissent y entrer. »

Il pensait partir dans la soirée ; mais au moment du départ une grosse averse l'obligea à rester. Le lendemain 17, même obstacle ; et ce qui était assez singulier, c'est qu'il ne pleuvait que dans l'enceinte du vallon. Il se résigna à regret à attendre au lendemain vendredi 18.

Ainsi l'avait disposé la Sainte Vierge.

Donc, le matin du 18, M. Lambert était à l'autel où il achevait pieusement sa messe. Tout à coup il entend du bruit dans l'assemblée, des exclamations joyeuses. La foule crie : « Miracle ! Miracle ! » Lui-même se sent très ému, des larmes abondantes coulent de ses yeux et mouillent l'autel ; c'est à grand-peine qu'il peut terminer le dernier Evangile. Ses dispositions intérieures sont toutes changées. M. Gaillard qui lui servait la messe raconte : « Je suis un fidèle témoin de ce qui s'est passé ! »

Un miracle en effet s'était opéré. Une pauvre estropiée, Catherine Vial, mariée à Gabriel Bois, de Saint-Julien-en-Beauchêne, était affligée, presque depuis son mariage, d'une rétraction de nerfs telle que ses jambes adhéraient étroitement à ses cuisses et que nul effort ne pouvait les en séparer. Elle vint au Laus et commença une neuvaine à la Sainte Vierge. Elle faisait pitié à voir, accroupie toute la journée sur une table à la chapelle, et tout le monde s'intéressait à elle, pour son malheur et pour sa résignation. Le dernier jour de la neuvaine, vers minuit, elle sent ses jambes se détendre et se mouvoir. Elle appelle sa mère qui l'a accompagnée, se lève et se jette à genoux pour remercier la Sainte Vierge ; elle est guérie.

Quand le jour parut, elle se dirigea seule vers la chapelle où elle arriva pendant que M. Lambert terminait sa messe.

L'Official l'examina, entendit les témoignages et fut convaincu. Il comprit alors pourquoi il avait été retenu mystérieusement au Laus pendant trois jours et avant de partir il rédigea un autre procès-verbal où il constatait cette merveilleuse guérison. Ce miracle lui avait ouvert les yeux. Même le P. Gérard, qui était fort incrédule, dit à M. Peythieu : « Il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette chapelle ; oui, le doigt de Dieu est là ! »

Il y en eut d'autres non moins remarquables. M. Gaillard en rapporte une trentaine pour l'année 1665.

II

M. Lambert avait constaté la nécessité d'agrandir la chapelle. C'était d'ailleurs la volonté de la Sainte Vierge ; elle l'avait exprimée à Benoîte lors de sa première apparition à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Rencontre. M. Gaillard presse l'exécution de ce projet auquel l'Official se montre favorable ; car « apprenant que le concours du peuple est toujours plus grand, raconte M. Gaillard, il va au Laus avec des maîtres maçons à dessein d'y faire une

petite église avec deux ou trois autels, afin que, dans les concours, on puisse y dire deux ou trois messes à la fois. Parlant avec les maîtres ouvriers de ce qu'on devait faire pour bâtir là une petite église, il se tourne de mon côté et me demande de quelle longueur et de quelle largeur elle devait être dans-œuvre.

— De quinze toises au moins, et de six de large, répondis-je.

— Vous n'y pensez pas, dit M. Lambert. La dévotion durera peut-être huit ou dix ans, comme tant d'autres qui, après, ont fini dans le relâchement ; une grande église est donc inutile là. D'ailleurs le transport des matériaux nécessaires occasionnera de très grandes dépenses, et quand vous aurez commencé cet édifice avec ces dimensions, vous ne saurez l'achever.

— La dévotion, répliquai-je, durera plus que nous. Quant aux moyens, Dieu et sa Sainte Mère y pourvoiront. Du reste vous êtes le maître, faites-en ce qu'il vous plaira. »

M. Lambert lui accorda douze toises seulement pour l'église et lui confia la direction. On creusa les fondations, mais on manquait d'argent. Quelques personnes avaient bien remis d'humbles aumônes, par dévotion, mais elles furent bien vite épuisées, et les ouvriers que M. Nas, avocat, un des directeurs, avait fait venir de Valserres, voulaient s'en retourner.

« Nous fîmes alors quatre boîtes de fer blanc, afin de quêter pour la bâtisse », dit M. Gaillard. M. Nas fit la quête. Comme il parcourait les rangs des fidèles, une bonne femme des environs de Briançon assez mal vêtue, à qui l'on aurait plutôt fait l'aumône, s'en vint doucement derrière lui, et mit dans la boîte un louis d'or. Sentant que c'était quelque chose de plus pesant qu'un denier, le quêteur ouvrit sa boîte, et, trouvant le louis d'or, il le montra aux ouvriers qui reprirent courage. On pense s'il remercia de bon cœur cette généreuse paysanne. « Il y en eut pour la semaine. A la suivante on eut dix écus. A proportion du travail on avait de l'argent, et jamais rien n'a manqué, ni pour les matériaux ni pour les ouvriers. Et toute la bâtisse a été faite des deniers des pauvres, quoiqu'elle coûte quinze et tant de mille livres. »

Ainsi se réalisait la promesse de la Sainte Vierge à Benoîte : « Quand il faudra bâtir, on trouvera tout ce dont on aura besoin, et ce sera bientôt. Les deniers des pauvres fourniront tout, rien ne manquera. » Rien n'est inépuisable en effet comme la fortune du peuple quand il est chrétien : elle est grande, immense comme son cœur.

La bonne volonté populaire opéra des prodiges de travail et de désintéressement. Au Laus, pas de pierres et pas de chemins. On ne pouvait utiliser que les blocs erratiques des deux grands ravins. Mais comment les extraire ? Une fois extraits, comment les transporter ?

Les habitants s'engagent à les fournir à pied d'œuvre moyennant quatre livres la toise carrée. Ils taillaient donc les pierres dans les ravins et les mettaient sur leurs épaules. Témoins de ces efforts qu'on peut appeler héroïques, les pèlerins voulurent prendre leur part de ce rude labeur. Ils descendent dans les ravins, par processions, et amènent les pierres, chacun suivant ses forces ; les enfants eux-mêmes apportent leur humble moellon. C'est avec raison qu'on a pu dire que chacune de ces pierres fut un *ex-voto*.

Le jour de la pose de la première pierre arrivèrent les Frères Prêcheurs de Gap, avec tous les confrères du Saint Rosaire, mais le Père Provincial ne consentit point à la bénir, réservant cet honneur à M. Gaillard, le promoteur de l'œuvre, qui dut s'incliner. C'était pendant l'automne de 1666. Au printemps suivant, les murs avaient atteint déjà la hauteur de deux mètres. M. Lambert voulut, avec le P. Gérard, visiter les travaux. Les murailles dessinaient le plan qui apparut défectueux, car il n'y avait pas d'autre sanctuaire que la petite chapelle, dont les humbles dimensions juraient avec l'ampleur de l'édifice. L'Official exprima son mécontentement à M. Gaillard :

— Est-il possible que vous ayez pu tracer une église sans sanctuaire ! C'est là une faute qui témoigne d'une étrange ignorance.

— Ce n'est point par ignorance que j'ai agi ainsi, répondit le pieux docteur ; je vous avais demandé quinze toises, et quinze toises elle aura, avec l'aide de Jésus et de Marie.

Là-dessus le P. Gérard se récria sur l'exagération des dimensions :

— Si l'on vient à bout d'élever en ce lieu un édifice aussi considérable, fit-il, ce sera le plus grand miracle qui soit fait au Laus.

— L'église sera faite dans quatre ans, répliqua M. Gaillard, j'en demande six néanmoins, au cas que les maîtres, maçons viennent à mourir ou les matériaux à manquer. Si dans six ans elle n'est pas faite, et le sanctuaire aussi, je vous donne en garantie ma maison, qui me coûte huit mille livres. Qu'on fasse venir un notaire. J'engage de plus ma bibliothèque qui m'en coûte trois mille, et pourvu qu'on me laisse un peu de quoi vivre et avoir du pain, je baillerai encore mes revenus.

On voit que M. Lambert gardait encore quelque chose de ses préventions premières, qui étaient soigneusement entretenues par le pointilleux Père Gérard et par un entourage janséniste. Cependant il désarma devant une telle foi, un tel détachement.

— Je me fie à votre parole, dit-il, et je prie Dieu de vous donner la force et les moyens d'achever votre œuvre.

M. Gaillard en effet la conduisit à bonne fin pendant les quatre années qu'il avait demandées. Il est vrai que le meilleur chef de chantier c'était Benoîte, qui était partout, qui

travaillait elle-même, encourageait les ouvriers, agissait, priait et exerçait sur tous un incroyable ascendant. Elle savait qu'elle faisait l'œuvre de la Sainte Vierge, qui lui avait d'ailleurs révélé même les dimensions que devait avoir l'édifice. Aussi lorsque l'argent manquait, lorsque les forces défailaient, et que les ouvriers trouvaient les pierres du ravin dures à tailler, dures à monter, dures à placer, elle les animait par son invincible foi.

Ainsi se bâtit « la sainte chapelle, » comme on la nomme, sur des fondations solides, avec des murailles dont la sueur des braves gens et d'admirables vertus surnaturelles ont produit le ciment, dont les pierres hissées là par le dévouement inlassable, dégagent un parfum céleste.

Cela vous saisit quand vous entrez dans cette église modeste, si recueillie et si pieuse. Il vous semble que c'est l'humble sainte qui vous y introduit, qui vous montre ces confessionnaux où elle a conduit tant de monde, où tant d'âmes ont déchargé leur pénible fardeau. Avec son don de lire dans les consciences, elle voyait celles qui demeuraient couvertes de taches ou entièrement souillées, elle les révélait à elles-mêmes et les ramenait au prêtre afin qu'elles devinssent pures et heureuses. C'était là sa mission. La chapelle, du reste, est propice à la prière et aux aveux, avec sa demi-obscurité, ses vitraux sombres, ses coins d'ombre où il fait si bon réfléchir, où l'on se sent dans la solitude reposante et féconde, avec surtout la petite chapelle du Laus dans le sanctuaire, celle-là même où la Sainte Vierge a apparu à Benoîte la première fois que celle-ci visita le Laus. L'impression que vous ressentez ressemble à celle de Lorette, avec cette différence que la *Santa Casa* est perdue dans l'église, au fond à gauche, tandis qu'ici l'église disparaît pour ne laisser apercevoir que la sainte Chapelle.

VIII

BENOÎTE STIGMATISÉE

I

Quand la Sainte Vierge apparut aux Fours à Benoîte, elle avait auprès d'elle l'Enfant Jésus qui souriait à la Bergère. Celle-ci le demanda même à la Belle Dame tout de suite : « Vous plairait-il de nous donner cet enfant ? Il nous réjouirait tous ! » Elle ignorait alors que ce fût le Fils de Dieu. Elle l'apprit depuis, et sa reconnaissance fut sans bornes. Le Sauveur se complaisait aussi dans cette âme que Marie aimait. Il lui apparut plusieurs fois dans la sainte Hostie, tel qu'elle l'avait vu aux Fours, mais plus radieux, dans une douce gloire du ciel. Il l'inondait de consolations et l'embrasait d'amour.

Alors, pour répondre à la tendresse de Celui qu'elle avait choisi pour l'unique Epoux de son âme, elle priait avec plus de ferveur, elle jeûnait, elle se mortifiait, elle était avide de souffrir pour lui. La souffrance est en effet le plus grand témoignage de l'amour, après la mort : elle fait de la vie un martyre continu, martyre recherché par les âmes que Dieu veut s'unir intimement et délicieusement. Benoîte s'éprit de la douleur, pour l'amour de Jésus : « L'amour qu'elle a pour la souffrance, dit M. Gaillard, est si grand qu'elle n'en est jamais rassasiée. Plus elle souffre, plus elle veut souffrir. Aussi demande-t-elle souvent à Dieu de lui faire endurer quelques-uns des tourments de sa Passion. » Elle se plaît à méditer les mystères de la Croix, à contempler Jésus flagellé, couronné d'épines, crucifié pour nous. Elle demeure longtemps absorbée dans ces tendres méditations, elle s'entretient avec le Sauveur, elle compatit à ses douleurs, elle le supplie de les lui faire partager, afin de lui ressembler davantage, afin d'être plus unie à lui, plus lui-même en quelque sorte, puisqu'elle souffrirait ses tourments, elle endurerait le supplice de ses clous, les tortures de sa flagellation, toutes les angoisses de sa Passion.

Un jour qu'elle contemplait un tableau représentant la descente de la croix, elle s'évanouit à la pensée de ce que Jésus avait souffert pour devenir ce corps inerte, sans vie, percé de blessures mortelles. Le Sauveur la préparait sans doute à ces douleurs qu'elle désirait dans son ardeur de compassion.

Il y avait une croix en face d'Avançon, à l'entrée du vallon du Laus. Tous les jours, même par la pluie ou la neige, Benoîte allait y prier. Là elle s'agenouillait, elle regardait le Sauveur sur sa croix, et sa foi lui montrait combien il avait souffert pour nous, combien il nous avait aimés. Alors elle se fondait en amour, en sentiments de regrets, de compassion, de douleur, et des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

Jésus voulut la récompenser de son ardente piété et lui apparaître, non plus dans une simple image, mais dans la réalité de ses souffrances. Elle le vit crucifié, sanglant, agonisant, avec ses plaies des mains, des pieds et du côté, avec, sur son corps, tous les sillons rouges de la flagellation. Un ange se tenait au pied de la croix. Il la regarda avec tristesse et lui dit :

— Voilà, ma sœur, ce qu'a souffert votre Père et le mien !... Ne voudriez-vous pas souffrir pour l'amour de lui ?

Ces paroles, ce spectacle, sont pour son âme comme un glaive qui la pénètre. Elle s'écrie :

— Ah ! mon Jésus ! si vous restez encore un instant dans cet état, je meurs !

Et elle se met à pleurer avec des sanglots, des gémissements à fendre les cœurs les plus durs. Les sentiments qui se pressent dans son

âme l'accablent, elle ne peut trouver une parole qui l'eût au moins soulagée, la voix expire dans sa gorge oppressée, elle tombe brisée, évanouie.

Quand elle revient à elle-même elle ne peut se relever, elle demeure écrasée, abattue, incapable de se mouvoir. L'image du Sauveur qu'elle a vu mourant l'obsède et avive constamment sa peine, son affliction. Elle éprouve quelque chose des souffrances épouvantables de la « Mère douloureuse. »

Plusieurs fois Jésus lui accorde ces faveurs si cruelles et si douces. Elle en est prévenue par de très suaves parfums qui embaument sa pauvre chambrette, et elle déclare que ces parfums sont infiniment plus doux encore que ceux qu'elle respire quand la Bonne Mère annonce sa présence.

Son affliction est telle un jour que le Sauveur doit la rassurer : « Ce que vous croyez me voir souffrir, dit-il, ce n'est pas ce que je souffre à présent ; c'est pour vous montrer ce que j'ai souffert pour les pécheurs et l'amour que j'ai eu pour eux. » Mais ces paroles ne la consolent point. Il lui suffit que son bon et doux Maître ait ainsi et tant souffert pour qu'elle continue à compatir et à s'abîmer dans sa douleur.

Sa tristesse dure ainsi des journées et même des mois.

Mais dans ces extases divines, quelque douloureuses qu'elles soient, elle trouve tant d'attrait qu'elle y revient toujours. Elle ne peut se déprendre de la croix d'Avançon ni de la contemplation des tortures du divin Crucifié. D'ailleurs à certains moments Jésus l'appelle, alors elle quitte tout pour venir à lui.

Au mois de juillet 1671, elle moissonnait avec plusieurs personnes un champ qui appartenait à la chapelle, lorsqu'elle se sent inspirée d'aller prier auprès de la croix. Elle laisse là sa faucille et part. Elle voit le Sauveur attaché avec des clous, le corps, les membres, les pieds ruisselant de sang, et sur ses traits une inexprimable douleur. Cette vision navrante de la souffrance, cette tristesse, ce front couronné d'épines, la bouleversent, l'accablent, au point qu'elle sent la vie qui s'en va et qu'elle est sur le point de s'évanouir. Elle demeure là, immobile comme la statue de la compassion qui souffre de ne pouvoir prendre sur elle-même la douleur des autres. Des anges au pied de la croix adorent, prosternés et silencieux.

— Ma fille, lui dit le Sauveur, je me fais voir à vous en cet état, afin que vous participiez aux douleurs de ma Passion.

Depuis ce jour en effet elle eut part aux souffrances de Jésus-Christ sur la croix. Chaque semaine, depuis le jeudi soir à quatre heures jusqu'aux neuf heures du matin du samedi, on la voyait étendue sur son lit, les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre, comme crucifiée. Son corps était absolument rigide et immobile, les doigts raidés ne pliaient plus, au-

cun mouvement qui montrât qu'elle fût vivante, aucun signe non plus qui révélât qu'elle fût morte, et sur son visage se reflétaient à la fois les affres du martyre et les joies d'un bonheur céleste.

Les plaies sacrées étaient imprimées sur ses membres ; mais, sans doute parce qu'elle l'avait demandé, elles demeuraient invisibles sur ses mains.

Ces douleurs, ces crucifiements de chaque semaine durèrent jusque pendant l'été de l'année suivante où elle commença à construire le couvent. La Sainte Vierge lui apparut et lui dit :

« Vous n'aurez plus les souffrances du vendredi : vous êtes nécessaire pour distribuer les vivres à cette foule d'ouvriers, d'hommes et de jeunes gens qui viendront des villages voisins afin d'enlever la terre et de disposer la place pour le logement des prêtres. Ceux-ci ne pourront même pas vaquer à la surveillance, à cause du ministère qu'ils auront à remplir au confessionnal. »

La construction dura deux ans. Ce temps écoulé, vers le mois de novembre 1674, elle se sent pressée de retourner à la croix d'Avançon où l'attirent les parfums célestes. Jésus lui apparaît de nouveau les traits convulsés, les membres couverts de sang, le corps tout rouge de plaies, dans un état si lamentable que la chère Voyante, saisie d'une inconsolable compassion, pleure toutes ses larmes. Six mois durant elle en ressentit une affliction vive et sans répit. Désormais ses douleurs du vendredi la reprennent, plus dures encore qu'auparavant, plus longues aussi, car elles commencent le jeudi à midi pour ne finir que le samedi à la même heure.

Ce crucifiement de chaque semaine persista pendant quinze ans.

II

Le ciel admirait Benoîte, les anges la considéraient comme leur sœur et s'entretenaient fréquemment avec elle ; mais beaucoup d'hommes ne virent dans ces accès d'amour que des accès de maladie. Parmi eux, l'évêque d'Embrun lui-même, Mgr de Genlis, qui avait succédé à Mgr d'Aubusson, gardait encore quelques préjugés contre les prodiges du Laus, et quant aux douleurs de la Bergère, il les considérait comme les phénomènes ordinaires d'une vulgaire épilepsie.

Un jour qu'il revenait de Paris, sans doute en 1684, il eut la pensée de passer par le Laus avant de se rendre dans sa ville métropolitaine. Il arriva un jeudi matin, à temps pour être témoin d'une des crises de Benoîte. Il amenait avec lui un médecin célèbre d'Embrun, le Dr Giraud. MM. Peythieu et Hermitte, tous deux attachés au sanctuaire, les reçurent et leur racontèrent les phases diverses de ce phénomène merveilleux du crucifiement, qu'ils regardaient

comme surnaturel, les circonstances, le début, les crises, la rigidité des membres, enfin le calme qui revenait à l'organisme le samedi à midi.

L'archevêque voulut voir par lui-même. Il assista aux débuts du crucifiement, revint le lendemain et le samedi, toujours avec le Dr Giraud. Ensemble ils s'entretenirent longuement de cette étrange maladie, dont le docteur essayait de définir les caractères, afin de découvrir les moyens de la guérir.

M. Giraud diagnostiqua que les signes extérieurs révélaient un mal qui ressemblait fort à l'épilepsie, et il énuméra les principaux moyens de le traiter ; puis le prélat rentra dans ses appartements.

Une heure ne s'était pas écoulée le samedi, depuis la dernière visite, que Benoîte se présenta devant lui, le visage rose, le teint frais, un air joyeux sur ses traits, sans aucune trace de souffrance. Il en parut fort étonné, mais loin de se rendre, il persista dans sa décision de faire disparaître le mal, à l'aide des ressources de la médecine :

— Ma fille, lui dit-il, mon intention est de vous guérir. Le médecin qui est là vous prescrira les remèdes.

— Je n'en ai pas besoin, fit la Bergère.

— Je veux vous guérir, insista-t-il. J'emploierai à cela deux cents écus.

— Donnez-les aux pauvres, Monseigneur, ils seront mieux employés. Quant aux remèdes, je les recevrai si absolument vous y tenez, mais je les mettrai sous mon chevet. Je n'en ai nul besoin ; Dieu merci !

Elle pria ensuite M. Peythieu de dire à l'archevêque que la Bonne Mère lui avait annoncé la cessation des douleurs du vendredi le jour où Sa Grandeur en concevrait ou de la peine ou du doute.

En effet elles cessèrent, ce qui prouve que Mgr de Genlis n'avait pas abdiqué ses préventions, et que les actions de Benoîte furent examinées et contrôlées par une autorité ecclésiastique plutôt défiant. Elle souffrait d'ailleurs de ce martyre extérieur qui attirait la vénération populaire et blessait sa délicate humilité, et elle avait dit à la Sainte Vierge : « Que mes souffrances soient plus cruelles encore, si tel est le bon plaisir de Dieu, mais qu'elles soient moins apparentes ! »

Le samedi suivant la Bonne Mère lui apparut :

— Vous n'aurez plus les douleurs du vendredi, lui dit-elle, mais vous en aurez bien d'autres.

Elle en eut en effet « bien d'autres. » Dieu permit qu'elle subît les épreuves les plus désespérantes. Le démon suscita des visionnaires qui singeaient ses dévotions au point d'abuser les âmes faibles ; il amena dans ce vallon sanctifié des gens de mauvaises mœurs qu'elle chassa. Après la mort de ses deux directeurs,

les pieux missionnaires Peythieu (1689) et Hermitte (1693), des prêtres jansénistes furent nommés gardiens du sanctuaire pour discréditer le pèlerinage. Ils ne parlaient plus de la dévotion au Laus, ils n'y croyaient pas, ils se refusaient à regarder les prodiges qui s'y opéraient : « J'ai voulu faire voir à l'un d'eux un miracle arrivé le lendemain de Notre-Dame de Septembre, déclare M. Gaillard, il ne voulut pas seulement lire le procès-verbal, quoiqu'il fût signé et attesté par plusieurs personnes et que j'en eusse été le témoin oculaire. » Ils publièrent même un mandement apocryphe où il était déclaré que la dévotion au Laus était un abus manifeste et qu'elle était réprouvée par l'autorité ecclésiastique. Ils refusaient de confesser Benoîte, elle était donc ainsi privée de la Sainte Communion. Les Anges y pourvoient, et le 2 août de l'année 1700, en la fête de Notre-Dame des Anges et de la Portioncule, l'un d'eux lui dit : « Voulez-vous communier ? » — « Comment communier, répond-elle, puisqu'il n'y a personne pour me confesser ? » — « N'importe ! vous n'avez pas fait de péché qui puisse vous empêcher de communier. Allumez les cierges, approchez-vous de l'autel, mettez-vous à genoux et prenez la nappe dans vos mains ! » Elle obéit, récite son *Confiteor* et reçoit la sainte hostie de la main de l'ange tandis qu'un autre esprit céleste se tenait à genoux les mains jointes et adorant le Sauveur. — « Maintenant, lui dit l'Ange, retirez-vous dans votre chambre pour y faire votre action de grâces ! » — « Bel Ange, fit-elle radieuse, j'ai à cette heure ce qu'il me faut ! » Et elle s'en alla heureuse dans sa cellule, remerciant Dieu.

Il y aurait surtout un long et terrible chapitre à écrire sur les vexations que lui fit endurer le démon. Cela rappellerait l'histoire du curé d'Ars, mais avec des épisodes plus effrayants, car l'Ange des ténèbres la suspend au-dessus de l'abîme, la conduit aux portes de l'enfer, et lui fait subir des mauvais traitements dont elle serait morte si son Ange ne l'eût vingt fois secourue. Aussi disait-elle à M. Gaillard qui lui demandait si elle préférerait les douleurs des stigmates aux tortures de l'esprit infernal :

— Hélas ! quelle différence ! Mes douleurs du vendredi n'arrivaient qu'une fois par semaine, à temps réglé, et ne m'affligeaient que le corps. Mais le démon m'enlève au moment où je m'y attends le moins : je suis dans des transes mortelles jusqu'à ce qu'il se présente. Il vient à toute heure et me tourmente aussi bien dans mon âme que dans mon corps. Puisque Dieu le veut ainsi, que sa sainte volonté soit faite. Je lui avais demandé quelque chose de semblable, il m'a exaucée !

Pauvre victime pour les pécheurs, elle payait leur conversion !

IX

LA CHAPELLE DU PRÉCIEUX SANG

I

Si Satan prit plaisir à transporter Benoîte au-dessus des montagnes escarpées, des pics dangereux et des précipices, si plus d'une fois elle se meurtrit aux rochers pointus à travers lesquels il la roulait, et fut effrayée même des visions de l'enfer, la Sainte Vierge voulut, pour la reconforter et l'affermir, la faire jouir des joies du Paradis. Elle vint un jour, le 15 août 1698, entre sept et huit heures du soir, accompagnée de quatre anges semblables à de petits enfants. Deux de ces Anges la prirent pour la conduire au ciel, tandis que les deux autres faisaient escorte à leur Reine. D'abord Benoîte eut peur, mais Marie la rassura et lui ouvrit la porte brillante du Paradis. Une foule immense s'offrit à sa vue : — « Voilà bien du monde, dit-elle naïvement à la Bonne Mère. — C'est le peuple de mon Fils, répondit celle-ci, et vous en verrez bien davantage. »

Elle vit en effet les bienheureux parmi lesquels elle reconnut MM. Peythieu et Hermitte ainsi que sa mère. Au rang le plus élevé d'un vaste amphithéâtre étaient les martyrs ornés de pourpre ; au second, les vierges, vêtues de blanc ; au-dessous la foule des saints, avec des vêtements de diverses couleurs. Au centre, sur un trône élevé, la Majesté divine, qu'elle ne put distinguer de ses yeux mortels. Un arbre immense, l'arbre de vie, présentait ses fruits rouges que procurent seuls le sacrifice et l'immolation de soi-même. Elle eût voulu s'entretenir avec tous ceux qu'elle avait connus et surtout rester là auprès de Marie : « Il n'en est pas encore temps, ma fille » répondit-elle. Et dès la pointe du jour terrestre, les deux anges la ramenèrent sur les rampes du Laus. La Vierge éclairait sa route des rayons de sa gloire.

Benoîte demeura ensuite quinze jours en extase, sans prendre aucune nourriture.

Après ses terribles épreuves il lui fallait de ces douces récompenses. C'est pourquoi les Anges étaient sa compagnie habituelle. Pendant la nuit, ils lui ouvraient la Sainte Chapelle qui était fermée et ils se faisaient ses complices afin qu'échappant à l'œil de ses directeurs jansénistes, elle pût satisfaire sa dévotion. Ils l'aidaient dans ses luttes contre le démon, ils lui faisaient retrouver son chemin quand le prince des ténèbres l'avait égarée, et elle leur parlait familièrement. Un jour que l'Ange qui la gardait l'avait reprise de son zèle trop impatient : « Bel Ange, lui dit-elle avec un brin d'humeur, si vous aviez un corps comme nous, nous verrions ce que vous feriez ! »

Mais la croix d'Avançon depuis les suaves et douloureuses faveurs qu'elle y avait obtenues demeurait son pèlerinage de prédilection. Elle voulait prier à ses pieds, et elle y venait le

jour, la nuit, accomplissant son pèlerinage pieds nus, même en hiver parmi la glace et la neige : « Aussi plus de vingt fois, rapporte M. Gaillard, les pieds lui ont gelé. » Mais elle n'y songeait point ; toute son âme, tout son cœur étaient remplis d'amour pour Celui qui lui avait parlé, qu'elle avait contemplé avec ses plaies saignantes et la tristesse profonde peinte sur ses traits.

Les pèlerins, la voyant prier en ce lieu, l'imitèrent. Ils se rendaient d'abord à la Sainte Chapelle et s'agenouillaient devant l'autel où Marie avait apparu à son humble fille qui lui présentait son tablier blanc pour que la pousière ne lui souillât point les pieds. De là ils allaient se prosterner devant la croix où Benoîte avait vu le Seigneur Jésus mourant ; et plusieurs en détachaient quelques parcelles de bois qu'ils gardaient comme des reliques.

De fait elles firent souvent des miracles, ainsi que l'atteste cette histoire.

Des négociants de Briançon faisaient le commerce avec l'Espagne. Ils passèrent au Laus, y accomplirent leurs dévotions et emportèrent quelques parcelles de la croix d'Avançon. Quand ils eurent séjourné quelques années en Espagne pour leur négoce, ils eurent la pensée de revenir chez eux, avec leur petite fortune. Ils s'embarquèrent sur un vaisseau, emportant tout leur avoir.

Quand ils sont en pleine mer, le capitaine du navire qui était un malhonnête homme et un brigand, leur ordonne de mettre dans un même endroit tout ce qu'ils possèdent en or et en argent, afin disait-il qu'il puisse mieux le surveiller. C'étaient de bonnes gens, simples et confiants, ils firent ce qu'on leur ordonnait.

A peine le capitaine eut-il en sa possession leur trésor qu'il les fit dépouiller de leurs vêtements et précipiter à la mer. Les infortunés se recommandèrent à Dieu au nom de la précieuse relique qu'ils avaient apportée. Dieu les protégea si bien qu'après avoir lutté longtemps contre les flots ils abordèrent à la nage dans une île voisine.

Là ils eurent la chance de rencontrer des pêcheurs marseillais qui retournaient dans leur cité. Arrivés à Marseille ceux-ci informèrent M. Jouvène, directeur d'un magasin à l'enseignement de l'Ange, du malheur survenu aux marchands, à qui l'on envoya des vêtements avec une barque pour les rapatrier.

Avant même de rentrer dans leurs familles, nos Briançonnais se rendirent au Laus, pour remercier Dieu et la Bonne Mère de leur avoir sauvé la vie et ils racontèrent à Benoîte ce qui leur était arrivé.

Tous les pèlerins se redirent ce prodige et désormais ce fut à qui entaillerait la croix miraculeuse afin d'emporter des reliques. On l'entailla si bien qu'à sa partie inférieure il ne restait presque plus de bois et qu'elle menaçait de tomber. Afin de protéger la précieuse croix contre la pieuse fureur de destruction des

pèlerins, on l'enleva de là pour la transporter sur la place de l'église, en face du portail.

Les déprédations durent continuer, car en 1818 elle fut placée dans une modeste châsse, garnie de simples verres et gardée dans l'intérieur du couvent.

Les pèlerins réclamèrent. Ils ne pouvaient plus vénérer comme ils le voulaient la croix où Jésus s'était montré, sanglant et triste jusqu'à la mort, à la douce Bergère. Seuls quelques privilégiés pouvaient pénétrer dans la cour intérieure et la foule était frustrée de ce bonheur et de ce droit.

On résolut alors de la placer dans la petite chapelle même de Notre-Dame du Laus, enfermée dans l'abside de l'église. Elle fut appendue à l'un de ses murs, avec son reliquaire de bois et la protection de sa vitre.

Cependant chacun se disait qu'elle n'était pas à sa place. On allait visiter l'endroit où le Sauveur crucifié avait apparu à la Bergère : c'est là qu'elle s'élevait jadis la croix ; et l'on se disait : « C'est là qu'il faut la ramener. Elle conservera plus vivants les souvenirs surnaturels qu'elle rappelle : on priera mieux à ses pieds. En regardant le Christ on croira le voir triste et sanglant comme le voyait Benoîte, et le cœur sera saisi d'une émotion plus profonde, qui, aidée par la grâce de Dieu, rendra l'âme meilleure ou produira d'heureux retours, puisque la conversion des pécheurs est la faveur particulière du Laus. »

On se le disait, et l'on attendait l'heure propice que la Providence ne manquerait pas de faire sonner.

II

En 1859, arrivaient au Laus deux frères, originaires de Tours, botanistes distingués, et tous deux membres de l'Institut, MM. Charles et Louis Tulasne.

Ils venaient pour herboriser. La flore variée de ces montagnes des Alpes les intéressa vivement, mais ne sut point les retenir. Du moins ils durent repartir le jour même.

Cependant ils emportèrent dans leur âme ce qu'on appelle le charme et le parfum du Laus. Aussi ne se défendaient-ils point d'y revenir.

L'année suivante, ils visitaient les environs d'Embrun et de Briançon, herborisant toujours. A Savines, l'un d'eux se trouva pris d'une douleur au genou si aiguë qu'il lui fut impossible de continuer sa route.

Alors le charme du Laus opéra et le malade s'y fit transporter, — pour quelques jours seulement, disait-il. Ils y demeurèrent un mois.

La douleur du genou disparut tant et si bien que les deux frères purent faire des excursions dans les montagnes où ils eurent la jouissance de rencontrer plusieurs plantes nouvelles. On sait la joie des botanistes quand ils tombent sur une belle inconnue, et comment leur flair de savant les conduit tout de suite aux bons endroits, c'est-à-dire aux plus inexplorés.

En même temps qu'ils se penchaient sur les fleurs de la montagne, ils goûtaient aussi le parfum surnaturel du Laus. Ils réfléchirent dans le sanctuaire de Benoîte, ils y prièrent même, et s'ils s'attardèrent au Laus, c'est qu'aussi bien ils y avaient reçu la plus aimable hospitalité.

Rentrés à Paris, où ils séjournaient l'hiver, ils remercièrent ceux qui les avaient si bien accueillis et ils leur redirent avec transport les pénétrantes et douces impressions ressenties par eux dans la Sainte Chapelle, dans la chambre de Benoîte, si pauvre et si parlante, avec son coffre grossier et son matelas de planches, enfin à la croix d'Avançon.

— Dans cette dernière station, disaient-ils avec un regret qu'ils ne déguisaient point, rien ne rappelle les Apparitions du Christ à la Bergère. Cela manque. Nous sollicitons l'honneur d'y bâtir un monument commémoratif.

On pense si leur offre fut acceptée avec empressement. Ils proposèrent un plan gracieux, octogone, avec, au milieu, la croix d'Avançon ravagée par les pèlerins et rendue désormais, à l'aide de mailles de fer suffisamment serrées, inaccessible aux mains pieuses — qui sont impitoyables.

Cet édicule fut bâti en 1861 et reçut le nom de Chapelle du Précieux Sang, en souvenir de l'apparition à Benoîte du Sauveur ruisselant de sang.

Au centre de l'édicule, sur un socle octogonal de marbre noir, est disposé un autel circulaire embrassant la croix qui s'élève au milieu, protégée par une châsse grillagée, ornée de pierres brillantes et fermée par des glaces transparentes.

C'est la croix même sur laquelle la Vénérable Benoîte eut la faveur de contempler plusieurs fois Jésus crucifié.

Les huit faces sont percées chacune de deux ouvertures : une fenêtre cintrée et au-dessus un oculus, où l'on a placé des vitraux.

L'édifice est surmonté d'un campanile où sonne une cloche qui s'appelle Marie-Benoîte, *Maria Benedicta*.

Les vitraux sont décorés de toutes sortes de plantes, et particulièrement des fleurs les plus rares que les deux frères découvrirent sur les montagnes voisines. On n'a pas oublié les feuilles de la benoîte. Rien n'est plus riche, plus gracieux, plus original. Ce sont autant de pages des plus choisies de leurs herbiers, fleurs entrelacées que l'art a gardées vivantes avec leur frais coloris du printemps. La même main habile a dessiné et gravé les scènes du chemin de la croix, disposé les détails dans une merveilleuse harmonie, avec une richesse de pierres variées et de pinceau qui va jusqu'à la profusion.

Ils sont admirables les savants chrétiens : leur foi leur inspire la plus délicate poésie, et l'on sait que les poètes sont généreux.

Au-dessus de la porte un petit vitrail représente les deux frères, sous les traits de saint Charles et de saint Louis, leurs patrons, offrant au Christ assis cette petite chapelle du Précieux Sang qu'il bénit.

En face, dans l'oculus formant médaillon on voit une *Pietà*, le Christ descendu de la Croix et reposant sur les genoux de la Mère de douleurs. Autour sont entrecroisées des ronces chargées de fleurs et de fruits. Des inscriptions pieuses redisent l'épreuve terrible de Marie : « *O vos omnes qui transitis*. Vous tous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. »

D'autres vitraux nous montrent Marie apparaissant à Benoîte qui fait paître son troupeau ; le Sauveur crucifié et entouré d'anges, et, à ses pieds, la Vénérable pleine d'une douloureuse compassion. La voûte rouge avec des roses blanches, le bandeau bleu qui relie les consoles des arêtes de la voûte, les douze croix de consécration avec les noms des douze apôtres, la flore alpestre, l'hysope purificatrice, les inscriptions nombreuses tirées de l'Ecriture ou de la liturgie, tout vous porte à la prière, au recueillement, tout vous fait penser et vous émeut. Il vous faudrait des heures pour tout regarder, pour vous pénétrer de toutes ces fécondes et mystérieuses leçons.

A gauche de la porte, une inscription sur marbre rappelle que cet édicule, achevé en 1862, a été construit sous les auspices de Mgr Depéry, évêque de Gap, afin de perpétuer la mémoire de l'apparition de Jésus à Benoîte Rencurel et que l'autel a été consacré cette même année, le 16 septembre, par Mgr Bernadou, alors évêque de Gap.

Une autre inscription, à droite, raconte en style lapidaire toute l'histoire que nous venons de redire. On y voit le nom de l'architecte, Aymar de Verdier, de Paris, originaire de Tours, mais celui des deux frères est omis. Il est dit simplement que deux frères de Tours, très amateurs de botanique, *rei herbariæ studiosi*, pour que Dieu miséricordieux leur pardonne leurs péchés, et en action de grâces pour d'innombrables bienfaits reçus par eux et par leurs proches, ont pourvu joyeusement aux dépenses, *impensas læti providerunt*.

On ajoute qu'ayant consacré les plantes qui sont la parure de la terre, *terræ vegetabile decus*, à la plus grande gloire de Dieu Créateur et du Christ Rédempteur, ainsi qu'à l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, l'Immaculée Mère de Dieu, ils ont orné de fleurs, de leur propre main, ces vitraux, œuvre d'Eugène Oudinot, à Paris.

Enfin, au-dessous, cette prière, en latin :

« O Marie, Refuge des pécheurs, Vierge du Laus, priez pour nous ! »

Elle est vraiment touchante, cette histoire des deux savants de Tours qui, tout en herborisant, ont trouvé à Notre-Dame du Laus la

fleur délicieuse de leur conversion et qui l'ont chantée si magnifiquement dans ce poème d'émaux et de pierre.

X

L'INTERDIT

I

Revenons un peu en arrière, et puisque nous avons parlé des entreprises des jansénistes contre la dévotion à Notre-Dame du Laus, racontons brièvement ce qu'ils firent pour discréditer et faire tomber ce pèlerinage, où tant d'âmes retrouvaient la paix, la lumière, le chemin de la vertu et de la piété.

M. Lambert mourut en 1667. Bien qu'il eût gardé quelques préjugés, il était convaincu de la sincérité et de la sainteté de Benoîte. Son successeur, M. Javelli, ne prit pas immédiatement possession de sa charge et les ennemis du Laus profitèrent de cet intervalle pour tenter un coup perfide et hardi.

Un interdit fut lancé contre le sanctuaire du Laus et une main inconnue le placarda sur la porte principale de l'église : — Défense, sous peine d'excommunication, de dire la messe dans la chapelle et d'y faire aucune fonction sacrée.

Tout le monde fut stupéfait, terrifié par cet interdit. Trois prêtres venus de très loin pour faire leurs dévotions au Laus, apprenant qu'ils ne pourraient dire la messe dans la sainte chapelle, gagnèrent la paroisse voisine et s'en retournèrent mal impressionnés, répandant partout la nouvelle. D'autres pèlerins furent également navrés et déçus. Alors tout cela n'était donc qu'imposture et Benoîte avait trompé, séduit les foules ?

Elle s'en plaignit à la Sainte Vierge, qui lui apparut et lui dit :

— Va ! Enlève ce papier et dis aux prêtres qu'ils peuvent célébrer dans la chapelle.

Elle obéit, arracha l'affiche, et l'on recommença à dire la messe.

C'était une rébellion flagrante contre un acte de l'autorité ecclésiastique : elle exposait à faire fermer à tout jamais la chapelle. Cependant personne ne protesta, parce qu'on doutait de l'authenticité de l'ordonnance.

Cet interdit est toujours demeuré mystérieux. M. Gaillard paraît croire qu'il fut lancé par M. Javelli lui-même, dont la bonne foi avait été surprise : « Il l'avait lâché trop promptement, dit-il, et sans connaissance de cause. Mais comme c'était un grand homme de bien, il voulut, avant de se plaindre de ce qu'on avait arraché son affiche, savoir s'il se passait en ce lieu autant d'abus qu'on le disait. Pour s'en éclairer, il ne voulut pas descendre au Laus, parce que cela aurait fait trop de bruit. Il était prudent et sage, et il envoya quérir Benoîte et la fait venir à Embrun. »

Benoîte part à pied, accompagnée de sa mère.

Elle a vingt ans. « Pour l'observer exactement, raconte M. Gaillard, le grand-vicaire lui baille sa servante pour sa garde. » Celle-ci ne la quitte ni jour ni nuit. M. Javelli ne lui laisse pas plus de liberté qu'à une prisonnière, « il ne lui permet jamais de sortir de chez lui, la fait mettre à sa table et coucher avec sa servante. »

Tous les jours, après le dîner, on la conduit à l'archevêché. Là il l'interroge, avec les Pères Jésuites et d'autres prêtres, sur les événements qui se sont passés depuis 1664. On sait que le P. Gérard, recteur du Collège, était particulièrement sceptique. Souvent les interrogatoires se font à bâtons rompus, afin de la surprendre et de la faire se contredire. Mais elle est ferme et constante dans ses déclarations, et comme elle se maintient dans la vérité, qu'elle dit simplement ce qu'elle sait, ce qu'elle a vu, avec beaucoup de bonne foi et de bon sens, il est impossible de la trouver en contradiction avec elle-même. Quand on revient sur des questions déjà posées elle dit simplement : « J'ai déjà répondu à cela. » Si on lui parle de choses étrangères aux apparitions, elle charme ses juges par la netteté de ses explications, par ses raisonnements surprenants « pour une fille simple et ignorante. » A tout elle a des réponses si claires et si promptes qu'on ne sait plus que lui demander.

« Ce qui fait connaître à M. Javelli et aux autres examinateurs que la dévotion du Laus avait quelque chose d'extraordinaire, et ce qui rend leur conviction invincible à cet égard, c'est que Dieu ne veut pas que cette sainte fille mange ni ne boive durant les quatorze jours qu'elle est restée à Embrun. Quand même elle aurait voulu manger en secret, elle ne l'aurait pas pu, car sa garde la suivait comme son ombre.

« Les sept premiers jours, le grand-vicaire la faisait mettre toujours à sa table, en face de lui, pour l'observer plus attentivement. Ce n'était point par obstination qu'elle refusait de prendre de la nourriture, car lorsqu'on voulait la faire manger ou boire, le cœur lui manquait. Pendant les sept premiers jours elle ne prit qu'une cuillerée d'eau claire ; durant les sept autres, elle ne prit rien du tout. Ce que voyant, M. Javelli jugea qu'il était inutile de la faire mettre à table. Néanmoins elle se portait toujours bien, et ne ressentait aucune incommodité. Elle n'avait ni faim ni soif, vivant de la grâce de Dieu et par miracle. On prit tous les soins imaginables pour l'observer et s'assurer que ni sa mère ni quelqu'un autre ne lui donnait quelque chose en secret ; mais ni Benoîte ni sa mère ne pensaient à cela ; car, lors même qu'elle aurait pu tromper sa garde, elle n'aurait pas pu manger. Ce qui montre évidemment qu'il y a là du surnaturel, car naturellement l'homme ne peut rester quatorze jours sans prendre aucune nourriture. »

Elle était dans une sorte d'état béatifique,

dont les effets se traduisaient par des parfums étonnamment suaves et pénétrants. M. Javelli en fut frappé et il comprit que celle qu'il avait soupçonnée était une vraie sainte du bon Dieu. Aussi, quand elle demanda à repartir dans sa solitude, voulut-il la retenir : « Restez avec nous quelques jours encore, lui dit-il. La Fête-Dieu est proche, vous jouirez d'un beau spectacle. » Elle ne savait rien refuser, elle attendit.

En cette solennité, on fit sortir pour la procession tous les trésors accumulés depuis des siècles dans la cathédrale, calices précieux, chasses, ostensoirs, reliquaires, encensoirs brillants de pierreries, chasubles d'or, bannières historiées, tous les riches présents offerts par les rois de France. Benoîte fut ravie de ces décors extérieurs, de l'affluence des fidèles, de la piété des habitants, mais quand elle entendit l'orgue chanter ses mélodies harmonieuses sous les voûtes romanes elle se crut transportée en paradis, où les Anges doivent chanter ainsi devant le trône de Dieu.

Ce fut en effet pour elle le paradis. Pendant que l'orgue continuait ses modulations qui ressemblaient à des soupirs d'amour, elle eut la vision de la Sainte Vierge, parée comme une reine et plus éblouissante que toutes les beautés terrestres. Ce que Marie lui dit, nulle langue humaine ne saurait l'exprimer. Deux choses pourtant restèrent dans la mémoire de la jeune bergère, deux choses qu'elle put redire :

— Je viens ici en reine, déclara la Sainte Vierge, parce que cette église est royale, car c'est un roi qui l'a fait construire.

La tradition en effet attribue cette initiative à Charlemagne.

Sans doute que Benoîte lui demanda ce que c'était que cette musique extraordinaire qui remplissait délicieusement la cathédrale, car la Sainte Vierge ajouta :

— L'orgue, c'est un instrument de musique pour honorer mon très cher Fils, surtout en ce jour qui est sa plus grande fête, celle qui rappelle le mieux son amour infini, la fête de l'Eucharistie.

La jeune fille demeura quelque temps dans cette douce extase qui se prolongea jusqu'à la fin de l'office. Quand elle sortit de la cathédrale elle était rayonnante, transfigurée, elle gardait au front le doux et pur reflet du visage de la Sainte Vierge qu'elle avait contemplé. M. Javelli le remarqua et lui demanda la raison de cet éclat extérieur qui brillait dans sa personne. Elle le lui dit naïvement et lui raconta la vision dont la Sainte Vierge l'avait favorisée. Le grand-vicaire l'écoutait, songeur, quand elle lui parlait des mystères de l'autre monde ; il l'interrogea et fut frappé de sa simplicité, de son obéissance et de sa sainteté. Plus tard, à ceux qui lui disaient que la nouvelle dévotion à Notre-Dame du Laus faisait tort à la religion et éloignait de Notre-Dame d'Embrun, il répondait :

— Non, ce n'est pas Benoîte qui fait perdre la dévotion de notre Eglise, ce sont nos péchés, c'est le peu de zèle que nous avons de la maintenir : elle est allée à l'extrémité du diocèse. Bien loin de chercher à l'en tirer, en agissant contre cette bonne et sainte fille dont je connais la vertu, nous devons craindre qu'elle n'en sorte, et concourir avec elle pour la conserver, de peur que nous ne la perdions tout à fait.

Enfin elle obtient de partir et s'en revient à pied au Laus avec sa mère. Elle ne prend aucune nourriture en chemin, sauf à Chorges, où elle accepte un morceau de gâteau. Elle avait hâte de se reposer dans sa chère petite chapelle. La Sainte Vierge l'y attendait, pour la favoriser encore d'une de ses plus délicieuses apparitions. L'extase de Benoîte dura plus d'une heure. Quand la bergère revint à elle, c'est en vain qu'on lui proposa de donner un peu de pain à son corps, elle ne vivait plus de la vie des sens, et par avance, il semblait qu'elle participât aux privilèges des bienheureux, en devenant immatérielle.

II

Trois ans plus tard, c'est l'archevêque d'Embrun qui se rend au Laus, afin de voir par lui-même les merveilles qu'on en racontait.

L'archevêque s'appelait alors Mgr Charles Brulard de Genlis. Il avait succédé en 1668 à Mgr Georges d'Aubusson, transféré sur le siège de Metz.

Lorsqu'il était à Paris, Mgr de Genlis avait beaucoup ouï parler, raconte M. Peythieu, des apparitions de la Sainte Vierge à Benoîte, et cependant, il avait peine à y croire. Trois jours après son entrée dans le diocèse, il vint visiter la chapelle, accompagné d'un gentilhomme et d'un domestique.

« Nous allâmes au-devant de lui, M. Hermitte et moi, jusqu'à la Croix d'Avançon, raconte M. Peythieu. Après que nous l'eûmes salué et qu'il nous eut fait mille honnêtetés dont nous étions indignes, il nous dit librement qu'il ne croyait rien de la dévotion du Laus. Il lui fut répondu qu'il fallait voir et entendre avant de condamner. Nous l'accompagnâmes à la sainte Chapelle où il fit son adoration au Saint-Sacrement. Déjà le charme du lieu l'avait saisi, car pendant trois quarts d'heure il resta à genoux, et lorsqu'il se leva il dit qu'il n'était jamais entré dans une chapelle si dévote. »

Le charme opérait sur lui ; un miracle acheva de l'ébranler. La chapelle était alors très élevée au-dessus du sol de l'église, il fallait dix marches pour y monter. Le domestique du prélat ne s'en aperçoit point et recule pour faire place à Mgr de Genlis qui se disposait à partir, soudain il tombe à la renverse, tête nue sur un bloc de marbre où il devait se tuer. L'évêque pâlit, mais son domestique remonte sans s'émouvoir, lui présente son manteau et prend

un flambeau pour le guider dans la visite de l'église : « N'as-tu pas mal à la tête ? » lui dit le prélat. — « En vérité, répond le domestique, je ne sais ni comme je suis tombé, ni comme je me suis relevé, mais grâce à Notre-Dame du Laus, je n'ai point pris de mal. »

Mgr de Genlis leva les yeux au ciel, en action de grâces et sans rien dire. Puis malgré l'heure avancée il manda Benoîte. Elle vint aussitôt et se mit à genoux devant le pontife. Pendant trois heures et demie il l'interrogea, et écrivit de sa propre main les demandes et les réponses qu'il consigna dans ses archives. Il ne put la prendre en défaut sur aucun point. Elle répondit avec une modestie et une sagesse qui le remplirent d'admiration. Il est vrai que sept jours auparavant la Sainte Vierge l'avait prévenue et lui avait dit :

— Ne craignez rien. Le Saint-Esprit vous dictera ce que vous devrez répondre.

Avant de donner congé à la Bergère, l'archevêque lui dit pour l'éprouver :

— Benoîte, je veux vous marier. Je me charge de votre dot.

La pauvre enfant pâlit, son assurance l'abandonne, elle va s'évanouir de frayeur et de chagrin. L'évêque reprend aussitôt :

— Non, non, ma fille, je ne veux point vous marier : je veux que vous restiez vierge toute votre vie.

« Là-dessus il la renvoya ; et dès qu'elle fut sortie il nous dit que de sa vie il n'avait vu une semblable vertu, qu'il avait été examinateur, avec plusieurs docteurs en Sorbonne, d'un religieux favorisé de fréquentes extases et qu'il n'avait point trouvé en lui toute l'humilité de cette fille. »

L'humilité c'est le caractère des grandes âmes et sans humilité il n'y a pas de sainteté. Benoîte était si humble, disent ses contemporains, qu'elle demandait constamment à Dieu que tout ce qu'elle faisait ne fût pas entaché de vaine gloire. Elle ne parlait jamais des consolations extraordinaires qu'elle recevait, comme elle cachait avec soin le bien qu'elle faisait, les aumônes qu'elle distribuait. Si au contraire son Ange ou la Sainte Vierge lui faisaient des reproches, par exemple quand elle n'osait aller trouver les pécheurs pour leur dévoiler leurs fautes et les avertir, elle s'empressait de le publier. Un jour, dans un de ses entretiens familiers avec son Ange, elle lui demanda si dans le ciel tous les saints avaient des couronnes :

— Oui, répondit-il, et vous en aurez une aussi, vous, si vous vivez toujours en bonne chrétienne.

— Oh ! ne me dites pas cela ! s'écria-t-elle, avec une sorte de désespoir ; vous me perdriez, la vanité m'emporterait !

Mgr de Genlis avait deviné en elle cette vertu, qui était la directrice de sa vie, et il se montrait ravi de sa longue conversation avec elle.

Il l'avait bien étudiée, bien comprise, et ce soir-là beaucoup de préventions disparurent de son esprit. Il se plaisait au Laus, il conçut même le projet d'y faire préparer une chambre où il viendrait quelquefois se recueillir, et même d'y construire un Séminaire, car nul endroit ne lui paraissait plus favorable à l'étude et à la piété.

Plus tard il retombera dans une sorte d'indifférence qui l'empêchera d'agir en faveur de Notre-Dame du Laus, parmi les persécutions jansénistes, mais il n'y sera jamais hostile, et il saura réparer les erreurs qu'on lui aura fait commettre.

XI

BENOÎTE A MARSEILLE

I

La Sainte Vierge annonçait d'avance à la Bergère les calamités qui devaient frapper la France. Quatre ans auparavant elle connut l'invasion du Dauphiné par Victor Amédée, duc de Savoie.

Louis XIV avait par son ambition indisposé l'Europe qui avait organisé contre lui une formidable coalition de l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Suède, la Lorraine, l'Italie, la Savoie et l'Espagne. Le 22 avril 1690, l'Ange avertit Benoîte, de la part de la Mère de Dieu, de prier beaucoup pour le royaume.

— Oui, bel Ange, répond-elle, je prierai ; mais dites à la bonne Mère de prier aussi, car le plus simple de ses désirs est plus agréable à Dieu que toutes les prières venant de nous, qui sommes de véritables pécheurs.

Souvent Marie avait entretenu sa fille du roi et du royaume. Chaque fois que les ennemis qu'il s'était faits par la révocation de l'édit de Nantes, ou par les mesures sévères qu'il prit contre les huguenots, avaient mis en péril la vie de Louis XIV, elle avait ordonné à la sainte jeune fille de prier et de faire prier pour lui et pour sa famille.

La guerre se poursuivait, longue et sanglante. Le 20 octobre 1690, comme Benoîte priait à l'église, un ange lui apparut et lui dit :

— Priez bien, ma sœur, afin que la paix se fasse, car la guerre doit durer longtemps encore. Il y aura une grande bataille où il restera beaucoup de monde. Si on faisait des prières publiques, la guerre cesserait plus tôt ; mais parce que le peuple ne prie pas, parce qu'il devient de plus en plus méchant, la guerre ne cessera pas de sitôt. Qu'on prie donc, qu'on fasse prier dans tous les sacrifices, afin que la paix se fasse, que le roi ne soit pas trahi, qu'il vive longtemps. Ses ennemis ont grande envie de l'empoisonner. S'il venait à mourir, ce serait un grand malheur pour la France.

Le roi fut épargné, mais les troupes du duc de Savoie ravagèrent le Laus. Si la Bonne Mère ne crut pas devoir les éloigner de son sanctuaire, du moins elle prit soin d'en sauver les personnes et de mettre à l'abri les richesses qu'il renfermait, c'est-à-dire les dons qui lui avaient été offerts par ses fidèles enfants et qui à ce titre lui étaient chers.

En juillet 1692, l'Ange député à Benoîte par la Sainte Vierge lui dit :

— Dans un mois, les ennemis arriveront au Laus. Allez-vous-en avec les prêtres qui desservent le sanctuaire, et emportez tout ce que vous avez de plus précieux.

Il lui en coûtait de s'éloigner de son vallon bien-aimé, de la sainte Chapelle, de la Croix d'Avançon où elle avait tant souffert, tant reçu de grâces heureuses, tant prié pour les pécheurs. Les ennemis de la France qui la chassaient ne tariraient-ils pas la source des bienfaits surnaturels qui étaient sa joie, qu'elle avait mission de répandre ?

Elle eût bien voulu rester, mais l'Ange parla avec une autorité impérative, il lui ordonna de partir pour Marseille.

Le 2 août, elle quitte le Laus, avec le Frère Aubin, l'ermite de Notre-Dame de l'Érable, et avec M. Magnin, prêtre. M. Hermitte doit la rejoindre bientôt ; il reste pour mettre ordre aux affaires qu'elle n'a pu terminer. D'ailleurs ses bagages la précèdent et l'attendent à Gap, chez M. Juvénis, un ami et protecteur du Laus. Elle descend dans une hôtellerie de la porte Lignolle, où elle monte dans un grenier pour y vaquer à la prière. Dans cet oratoire improvisé, elle trouve les parfums qui lui annoncent d'ordinaire la venue de la Bonne Mère. Celle-ci cependant ne lui apparaît point, mais Benoîte est toute consolée de ces parfums célestes, et elle annonce qu'elle passera un mois à Marseille, ensuite qu'elle retournera au Laus.

Or les habitants de Gap apprenant qu'elle est chez eux, et qu'elle emmène avec elle quatre coffres remplis d'objets précieux, se réunissent chez le gouverneur, M. de Villebois, et proposent de faire main basse sur le trésor du sanctuaire, afin de payer, à l'aide de ces richesses, les contributions de guerre que l'ennemi ne manquera pas d'imposer. Cette mesure sacrilège eût été sûrement exécutée sans M. Gailard qui assistait à cette étrange délibération :

« Je me trouvais à ce conseil, raconte-t-il, et prévoyant le préjudice qui en résulterait pour le Laus, je courus avertir le prêtre et la Bergère qui allaient dîner : — « Partez, leur dis-je, partez en toute diligence, afin d'éviter l'exécution de ce projet. » — Ils partirent en effet, avec toutes leurs hardes, et allèrent coucher à La Saulce. »

Ils descendent à la Croix-Blanche, au logis du comte de Tallard, où ils séjournent huit jours. Là Benoîte demande au Prieur la faveur

de balayer l'église, ce qui lui est octroyé. Pour la récompenser, la Bonne Mère lui apparaît et lui révèle que dans deux jours les ennemis seront à La Saulce, et donc qu'elle doit se hâter de s'éloigner. Elle obéit, non sans expédier plusieurs courriers à M. Hermitte pour le prier de venir aussitôt la rejoindre. Le bon missionnaire monte à cheval et se heurte aux premiers régiments des troupes royales. Comme il est chargé de l'argent de la chapelle, et qu'il se défie même des soldats français, il s'enfuit à travers les broussailles, poursuivi par quelques partisans, et arrive à la Saulce plus mort que vif. Il y gagne une maladie dont il mourra l'année suivante.

Ils partent pour Sisteron. Le lendemain l'ennemi arrivait à La Saulce, et brûlait le logis du comte de Tallard. Seule fut sauvée la chambre où avait séjourné la Bergère. Malgré l'avis de M. Hermitte, qui voulait qu'on se dirigeât sur Avignon, elle décide de se rendre à Marseille. « Là, dit-elle, nous trouverons des gens qui nous logeront honnêtement. »

II

Elle y avait deux amis, — deux hommes dévoués au Laus, — M. de Malaval et M. de Rémusat ; elle descendit chez ce dernier.

M. Hermitte la présente à M. Colongue-Foresta, qui était en ce moment vicaire général, et qui deviendra évêque d'Apt. Ce prêtre était remarquable par sa piété, et il livrait des batailles contre les jansénistes, qui faisaient grand mal à la religion en éloignant des sacrements et en imposant aux autres, comme les Phari-siens, des fardeaux qu'eux-mêmes ne voulaient pas toucher du bout du doigt. Il reconnut bien vite les mérites de la Bergère et les dons extraordinaires qu'elle avait reçus de Dieu. D'ailleurs il les éprouva par lui-même.

Un matin, elle vient en effet le trouver et lui déclare sans préambule :

— Je suis ici pour vous dire de la part de la Bonne Mère que vous avez en tête des projets que vous comptez exécuter d'une manière qui n'est pas agréable à Dieu.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, lui répond-il.

Alors elle lui révèle le fond de sa pensée et ses secrètes intentions. Il en est étonnement surpris, car, ce qu'elle lui dit, personne, sauf Dieu, ne pouvait le connaître. Aussi la tient-il en haute estime, et recommande-t-il aux ecclésiastiques de ne parler d'elle « qu'avec respect ».

« Elle n'est pas connue encore, leur dit-il, et surtout on ne connaît pas assez le privilège que Dieu lui accorde de scruter les consciences, de sonder les cœurs, de dévoiler le passé et de lire dans l'avenir. Rien ne lui est caché. Aussitôt qu'elle voit une personne, elle la connaît mieux que cette personne ne se connaît elle-même.

Pour ce qui me concerne, elle m'a jeté dans l'étonnement le plus profond en me parlant d'un projet qui n'était connu que de Dieu et de moi, et en m'indiquant de quelle manière je dois le réaliser. »

Tout le monde à Marseille connut ce jugement de M. Colongue-Foresta. On voulut la voir, la consulter ; elle répondait avec sa simplicité et sa patience habituelles, si bien que tous étaient ravis de ses paroles et de ses conseils.

Comme les couvents ne pouvaient profiter de ses avis, le grand-vicaire l'autorisa à les visiter. Il savait que la Sainte Vierge lui dicterait des discours éclairés, empreints de prudence et de sagesse. Benoîte en effet parla aux religieuses comme une maîtresse des novices pleine d'expérience. La vie religieuse paraissait n'avoir pas de secrets pour elle. D'ailleurs elle était guidée par cette intuition des consciences qui fut son don particulier, le privilège d'ailleurs nécessaire au plein accomplissement de sa mission envers les pécheurs. Elle lisait dans les cœurs, elle montrait les imperfections qu'on ignore, les fautes qu'on se cache à soi-même ; elle parlait avec douceur et énergie, avec bonté, avec force, avec cette liberté qu'elle prenait au Laus d'avertir ceux qui voulaient se dérober à la grâce de Dieu et vivre avec leurs malheureux péchés.

Elle visita d'abord les Madelonnettes ou Repenties. Bien qu'elle ne possédât rien de la triste science du mal, elle sut traduire l'horreur de leurs habitudes, la répulsion que lui inspirait le vice et surtout l'offense ingrate qu'il fait à Dieu, en un langage tendre et puissant qui les émut.

Dans les autres couvents elle vit longuement les supérieures et s'entretint ensuite avec chacune des religieuses. Quand une Sœur se présente à elle, Benoîte l'accueille avec une très douce bienveillance : elle n'est point la maîtresse qui écarte, parce qu'elle inspire de la défiance, mais l'amie qui attire, qui fait sentir d'abord qu'elle aime, qu'elle a une grande compassion pour l'âme, pour ses troubles, ses tristesses et ses misères. Puis elle parle la première. Elle n'interroge point, elle voit. Elle décrit ce que Dieu lui montre à la clarté de sa vision surnaturelle, on dirait qu'elle lit dans un livre ouvert, ou qu'elle dépeint un tableau qu'elle a sous les yeux. Elle révèle les défauts, les péchés graves ou légers, les arrière-pensées, les hypocrisies, les erreurs souvent inconscientes, les nuages qui voilent la vertu et la conscience ; elle s'attache surtout à signaler l'abus sacrilège des sacrements, car le Sauveur nous appelle au banquet de l'Eucharistie, mais il exige la simplicité et la pureté de l'âme, l'humilité et la volonté délibérée d'être meilleur. Souvent il lui arrive de faire des constatations pénibles, de dire des choses dures ; et cependant elle ne blesse pas, car dans sa voix pas

de reproche, dans son cœur pas d'amertume : une grande bonté, une immense compassion, avec l'amour qui fait tout passer, tout accepter avec reconnaissance. On sort de ses entretiens heureux de se connaître, et bien décidé à purifier sa conscience jusque dans les replis les plus cachés, à embrasser courageusement une vie nouvelle, désormais lumineuse et pleinement vertueuse.

Toutes les âmes de bonne volonté sont converties, subjuguées, encouragées, et retrouvent enfin la paix, si elles avaient eu le malheur de la perdre.

Son action sur toutes les religieuses fut pénétrante et efficace. Aussi la supérieure d'un couvent disait-elle à M. de Malaval : « La visite de la Bergère a fait, en un seul jour, plus de bien à notre communauté qu'on n'en a fait en vingt ans. »

« Je vois dans une conscience comme on voit dans une glace, tout à la fois, » disait Benoîte. La laideur de la conscience pour elle se reflétait sur le visage. Elle dit un jour à une jeune fille : « Oh ! mademoiselle, que vous êtes devenue laide depuis que je ne vous ai vue ! Vous n'étiez pas ainsi autrefois ! » Cette jeune fille en effet s'était laissé entraîner par les séductions du monde. Au Laus, Benoîte avertissait les pèlerins coupables de fautes graves. Elle en conduisit ainsi une fois trente-cinq au confessionnal, et pendant qu'ils s'accusaient sincèrement de leurs fautes, elle s'écriait : « Oh ! que la confession est une excellente chose ! » Les âmes au sortir du saint tribunal lui apparaissaient belles et rajeunies, comme la campagne au soleil levant.

Les religieuses de Marseille étaient ravies de la voir, de l'entendre, elles la considéraient comme une sainte, aussi donnèrent-elles maints coups de ciseaux dans son bonnet, son collet, sa robe, pour conserver des morceaux de ses vêtements comme des reliques. Quand elle s'en aperçut elle se prit à pleurer, non parce qu'elles lui avaient détérioré ses habits, mais parce qu'elles lui rendaient des honneurs dont elle avait conscience de n'être pas digne.

Pendant qu'elle recevait l'hospitalité chez M. de Rémusat, son Ange vint lui annoncer que les Piémontais avaient brûlé le couvent du Laus, mais que l'église avait été épargnée. Comme elle se montrait fort affligée de cette ruine :

— Vous irez, ajouta-t-il, le jour de la Saint-Jean, à la montagne de Théus. Vous demanderez le bois nécessaire à la reconstruction du couvent et personne ne vous refusera, à l'exception d'un seul qui est des plus riches et des plus aisés.

Et il en arriva ainsi.

Le mois écoulé, elle reprit sans bruit le chemin des Alpes, évitant de se faire connaître, mais c'était en vain. A Aix, elle est devancée par la renommée et les habitants veulent la

retenir de force afin de jouir plus longtemps de sa présence ; elle est obligée de s'esquiver à travers les champs et les vignes. Mais elle n'est pas acclamée partout. Quand elle passe dans le village du Puis, le curé de cette paroisse la reçoit fort mal. Il y avait au Puis une chapelle que la dévotion au Laus avait fait délaisser. Aussi le prêtre l'accable-t-il d'injures, l'appelant sorcière et infâme. Elle le laisse parler et lui dit : « Je suis véritablement une grande pécheresse, mais je n'ai pas commis, grâce à Dieu, tous les crimes dont vous m'accusez ; et maintenant je vous avertis que je vois l'enfer ouvert pour vous engloutir si vous ne faites pénitence. » Il tomba à genoux devant elle et lui demanda pardon. Il fit en effet pénitence et devint un modèle de sainteté.

Qu'elle fut joyeuse de rentrer dans sa solitude, de revoir les lieux où tant de fois elle avait conversé avec la Sainte Vierge ! Elle rapportait de Marseille un précieux souvenir. Un jour que M. Tigot, avocat du roi, lui offrait de l'argent, elle lui répondit :

— J'ai appris que les ennemis ont emporté notre cloche, nous n'en avons point maintenant. Si vous avez cette charité, achetez-nous une cloche avec l'argent que vous nous destinez.

M. Tigot accepta. Cette cloche fut placée sur le campanile et fut appelée « la cloche de Sœur Benoîte. » La pieuse Bergère était heureuse de penser qu'elle lui venait de la cité hospitalière de S. Lazare et qu'elle serait pour les pèlerins comme une voix de Béthanie.

AVIS PAROISSIAUX

AUX PARENTS, APRÈS LA COMMUNION SOLENNELLE DES ENFANTS

Mes frères,

La fête des premières communions solennelles m'a laissé à moi, et j'estime qu'elle a dû vous laisser aussi à vous, un souvenir plein de douceur et d'édification. Je me plais à penser que les enfants ont accompli dignement ce grand acte et qu'il en restera dans leurs cœurs une durable impression.

La première communion est faite, c'est vrai ; mais tout n'est pas fini. Il s'agit de maintenir vos enfants dans les sentiments dont ils sont aujourd'hui pénétrés ; il s'agit d'assurer leur persévérance. Voilà la grande affaire, et j'en suis anxieusement préoccupé. Je crains des défaillances, des désertions.

A juger de l'avenir par le passé, ne suis-je pas fondé à vous tenir un pareil langage et à vous dire mes inquiétantes prévisions ?

Que sont devenus ceux qui, il y a peu d'années, se sont présentés à l'autel de leur pre-

mière communion, avec des dispositions qui paraissent excellentes ? Combien, parmi eux, emportés par le torrent, ne participent plus que de loin en loin à nos solennités religieuses ! Combien ont abandonné les sacrements et déserté l'église !

Je viens faire appel à la vigilance des parents, pour qu'ils m'aident à retenir leurs enfants dans la fidélité aux pratiques chrétiennes. Que n'ai-je devant moi tous les pères et mères de ces enfants pour leur tracer leur devoir et les adjurer de l'accomplir ! Car c'est à eux qu'il appartient de continuer l'œuvre que j'ai commencée, d'affermir leurs enfants dans les bonnes dispositions, de veiller à la conservation de leur foi et de les soustraire aux dangers qui les menacent.

J'ai vivement insisté près des enfants, pour qu'ils assistent régulièrement à la messe du dimanche, pour qu'ils fassent quotidiennement leurs prières, pour qu'ils fréquentent les sacrements, qu'ils évitent les compagnies mauvaises, les lectures et les conversations qui porteraient préjudice à la candeur de leur âme. Mais il ne faut pas que je sois seul à parler, à exhorter, à avertir. Je réclame le concours des parents, je leur rappelle un devoir qu'il serait dangereux de négliger. Ce devoir, je le nomme : c'est la vigilance.

Ai-je besoin d'insister pour vous en faire sentir l'importance ? J'affirme, sans hésitation, que vous n'avez pas de devoir plus grave à remplir que celui-là ; et je dis que si vous l'accomplissez avec une constante fidélité, non seulement pendant un an, pendant deux ans, mais aussi longtemps qu'il sera nécessaire, l'avenir religieux de vos enfants sera assuré, au lieu que si vous vous désintéressez de leur conduite, vous avez à craindre pour eux des défaillances, des écarts, des chutes dont on se relève difficilement.

Un jeune homme, une jeune fille qui se sentent abandonnés à eux-mêmes, qui n'ont pas de regards ouverts sur eux, qu'on laisse agir à leur gré, qui savent qu'on ne s'occupe aucunement d'eux, qu'on ne les surveille pas, ne resteront pas longtemps vertueux ; ils succomberont à la première tentation. Donnez-moi, au contraire, un enfant qui est persuadé qu'on le suit de près, qu'on sait ce qu'il dit, ce qu'il fait, où il va ; cet enfant sera moins aisément entraîné et fasciné. La pensée qu'on le surveille sera un frein qui l'arrêtera sur la pente glissante du mal.

Cette simple réflexion, mes frères, doit vous faire comprendre la nécessité de la vigilance, l'importance et la gravité de ce devoir. La vertu a toujours été quelque chose de délicat, de fragile, et quand les dangers auxquels elle est exposée se rencontrent aujourd'hui partout, dans les paroles, dans les exemples, dans les relations, ce serait une lourde faute pour les

parents, une impardonnable incurie de ne pas s'en préoccuper.

Le devoir de la vigilance vous oblige à voir si vos enfants accomplissent exactement leurs obligations religieuses. Font-ils leur prière matin et soir ? Assistent-ils à la messe et aux vêpres, le dimanche ? Fréquentent-ils les sacrements ? Ont-ils, à l'église, une tenue modeste et recueillie ? Vous ne serez pas à l'abri de reproches si vous ne veillez pas à cela.

J'ajoute que les parents qui ont l'intelligence de leur devoir en matière de surveillance, doivent s'inquiéter des compagnies auxquelles leurs enfants se mêlent, des jeux auxquels ils se livrent, des liaisons qu'ils peuvent contracter, des lieux et des maisons qu'ils fréquentent. Tout cela est si sérieux que j'aurais une médiocre estime pour les parents qui n'en auraient aucun souci.

Et que les enfants ne trouvent pas mauvais qu'on s'occupe d'eux, qu'on olivre sur leurs démarches, sur leur conduite, des regards vigilants : c'est pour leur bien, dans leur intérêt. Et quand ils se sont rendus coupables d'une négligence, qu'ils supportent sans murmurer qu'on les rappelle au devoir.

Si tant de jeunes gens, si tant de jeunes filles ont dévié, dans les années qui ont suivi leur première communion, n'est-ce point un peu la faute des parents ? D'où vient, en effet, ce mal ? C'est que les parents ne veillent pas sur leurs enfants ; c'est qu'ils les laissent suivre les caprices de leur volonté ; c'est qu'ils ne s'inquiètent pas de s'informer s'ils s'acquittent de leurs devoirs religieux.

Que ceux qui m'entendent, au moins, ne se rendent pas coupables d'une pareille négligence et qu'ils se joignent à moi pour maintenir et développer dans leurs enfants les impressions et les grâces de la première communion. Ainsi soit-il !

LES ROGATIONS

Mes frères,

Vous venez de m'entendre annoncer les Rogations. Vous savez dans quel but ces processions ont été instituées, et par conséquent vous n'ignorez pas les motifs qui doivent vous engager à y prendre part.

Le mot *Rogations* signifie simplement des prières, avec cette nuance que ce sont des prières instantes, des supplications réitérées. Elles ont été établies primitivement pour demander à Dieu, par l'intercession des saints, la cessation de fléaux qui sévissaient dans la chrétienté. C'étaient la peste, des inondations, des incendies, des tremblements de terre. Ces calamités publiques nous menacent toujours et le besoin de les conjurer par la prière est aussi urgent de notre temps que dans les

siècles écoulés. Mais nous n'avons plus la foi vive de nos pères, nous n'avons plus leur confiance dans l'efficacité de la prière. Autrefois la procession des Rogations se déroulait dans les rues en un long cortège de fidèles recueillis et répétant les invocations aux saints du ciel, pour attirer les bénédictions divines sur les biens de la terre et éloigner les dangers auxquels ils sont exposés. Mais aujourd'hui, dans la plupart de nos paroisses, nous ne voyons qu'un nombre trop restreint de personnes qui s'associent à ces prières.

Vous êtes extrêmement sensibles à tout ce qui regarde vos intérêts matériels, vous redoutez les accidents qui peuvent les compromettre ou les ruiner ; comment se fait-il que vous négligiez le plus puissant moyen de les protéger ? Comment se fait-il que vous refusiez de recourir à Dieu, qui tient sous ses ordres les créatures dont le concours vous est indispensable pour le succès de vos travaux ? Ce n'est pas impiété, sans doute, mais c'est manque de réflexion. Vous voyez bien pourtant que vous n'êtes pas les maîtres ; il n'appartient à aucun homme, si savant, si puissant qu'il soit, de faire la pluie et le beau temps. Ici, vous êtes bien obligés d'avouer votre impuissance. Cette impuissance, vous l'avez sentie notamment l'année dernière, vous en avez eu la preuve la plus péremptoire. Pendant plus de deux mois, vous avez subi une température torride : un soleil de feu ; pas une nuée au firmament, vos pâturages desséchés, vos récoltes compromises ; et tous les jours vous attendiez une pluie rafraîchissante qui ne venait pas !

On prétend se passer de Dieu ; on compte sur les découvertes et les progrès de la science pour assurer le bonheur des hommes ; mais, ô gens d'esprit, célèbres académiciens, illustres savants, puisque vous êtes si puissants, faites donc simplement monter un petit nuage dans le ciel ! Nous autres, gens de la campagne, nous avons besoin pour nos moissons, pour nos prairies, d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée ; faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau, une simple goutte d'eau !

La science a fait d'admirables découvertes auxquelles nous applaudissons ; elle a trouvé récemment le moyen de planer comme l'aigle et de voyager dans les airs ; mais elle n'a pas encore trouvé le secret de diriger la course des nuages, de faire rétrograder la tempête menaçante, d'activer ou d'atténuer les feux du soleil. C'est ici que Dieu reste le Maître suprême, et par conséquent vous ne pouvez vous passer de lui, vous êtes constamment sous sa dépendance et vous devez considérer vos récoltes comme un bienfait de sa Providence ; car, en définitive, l'agriculteur n'est que l'auxiliaire de Dieu ; il laboure, il jette la semence dans le sillon entr'ouvert, mais c'est Dieu qui

donne l'accroissement, *Deus autem incrementum dat*. Les productions de la terre, les fruits, les moissons sont l'œuvre de Dieu plus encore que la vôtre, et j'admire ce bon paysan, plein de foi et de confiance en la Providence, qui, après avoir cultivé soigneusement et ensemencé son champ, jette un regard vers le ciel et dit à Dieu : « Mon Dieu, j'ai fait ce que je devais et ce que j'ai pu ; c'est à vous de faire le reste. »

Donc, mes frères, ne vous exagérez pas votre rôle ; ne comptez pas uniquement sur vos travaux, sur votre habileté, sur les progrès agricoles. Sans doute, il faut se servir de tout cela et profiter des découvertes de la science. Employez les nouvelles méthodes, améliorez vos terres ; mais pourtant, ne vous y méprenez pas : pour que tout cela soit efficace, il faut que Dieu s'en mêle.

Vous cultivez, vous fertilisez le sol, vous choisissez les meilleures semences ; mais récolterez-vous ?

Qui le sait ? Ce grain, jeté dans la terre est exposé à tant de vicissitudes, avant d'arriver au temps de la moisson. Oh ! il faut si peu de chose pour anéantir les travaux et les dépenses d'une année : un imperceptible insecte qui mord la racine ou la tête de la plante, la gelée d'une seule nuit, la grêle d'une demi-heure, une goutte d'eau multipliée par celui qui tient sous ses ordres les nuages et les cataractes du ciel, et les champs et les moissons sont inondés, emportés, détruits ; tout est perdu.

L'homme, quoi qu'il fasse, dépendra toujours de Dieu ; sans lui, dans les choses naturelles comme dans les choses surnaturelles, il ne peut rien faire. J'ai lu quelque part qu'un chef arabe, capturé dans nos guerres d'Afrique, demeurait absorbé dans une tristesse bien légitime, sur une frégate qui l'amena en France. Pour le distraire, les officiers du bord le conduisirent devant la machine à vapeur, lui en montrèrent les rouages nombreux, lui en expliquèrent le merveilleux fonctionnement. L'Arabe ne semblait point s'intéresser à ces détails, et comme on lui demandait la raison de son indifférence, relevant son burnous et montrant du doigt le soleil : « Je trouve cela plus beau, dit-il. Est-ce que vos ingénieurs et vos savants peuvent faire du blé ? Dieu seul est grand ! »

Eh bien ! mes frères, puisque l'homme ne peut se suffire à lui-même, puisque son activité, sa science, son génie, ses inventions sont impuissantes à produire un grain de blé, puisque le sort et les richesses de vos campagnes sont à la merci de la Providence, qu'est-ce que votre intérêt bien compris doit vous conseiller ? N'est-ce pas de songer à mettre Dieu de votre côté, à vous concilier sa bienveillance, à le prier instamment, afin qu'il bénisse vos travaux, féconde vos sueurs, vous donne en temps opportun l'eau des nuées et

les rayons du soleil, et qu'il éloigne les calamités qui porteraient préjudice à vos biens matériels ?

Le recours à Dieu, la prière, voilà en effet un puissant moyen pour toucher son cœur et mériter ses faveurs.

Le prophète Elie demanda à Dieu avec ferveur qu'il ne plût pas, et il cessa de pleuvoir pendant trois ans et demi ; ayant prié de nouveau, le ciel donna de la pluie et la terre produisit ses fruits.

C'est parce que nous savons, par cet exemple et par d'autres, que la prière n'est pas dénuée d'efficacité, que nous vous invitons à prendre part aux processions des Rogations. Beaucoup de mes paroissiens ne se soucient pas de répondre à cet appel ; ils s'abstiennent, et ils se disent peut-être que malgré leur abstention, ils l'ont cependant une bonne récolte. Ah ! c'est que Dieu, qui est la souveraine bonté, prend pitié de ses créatures bien que leurs infidélités aient paru lui porter un défi ; c'est qu'il tient compte des sentiments et des supplications que lui expriment, dans chaque paroisse, quelques âmes d'élite. Et qui vous dit que ce n'est pas à leur intervention, à leurs prières ferventes, que vous devez la conservation de vos biens matériels ? Pendant la traversée du désert, les Hébreux avaient provoqué la colère divine par des murmures et des blasphèmes ; cependant le Seigneur, en considération des justes qui se trouvaient parmi le peuple, exauça les cris de détresse qui montaient vers lui. Il en est de même à l'égard du peuple chrétien. Sans doute, il se trouve parmi nous des gens qui murmurent, des ingrats, des blasphémateurs, des impies, mais il y a aussi des âmes pieuses, de bons fidèles, dont les supplications sont puissantes près de Dieu et obtiennent pour tous, même pour les indignes, les grâces et les bienfaits qu'elles sollicitent.

Quelle sera, mes frères, la conclusion pratique de ce que je viens de vous dire ? C'est que vous devez assister en grand nombre aux processions des Rogations et que chaque famille doit y être représentée. Si vous avez quelque empêchement légitime de vous y associer, ne pouvez-vous pas, à votre foyer ou dans les champs, unir votre prière aux nôtres ? Et si vous vous abstenez, je vous demanderai au moins de respecter nos processions, de ne point en dire de mal, et de nous permettre d'appeler, sans vous, les bénédictions du ciel sur votre famille et sur vos biens. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 aprilis 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 2 mai 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Ascension. — Le ciel et l'Eucharistie, 337.

Pour la fête de la B. Jeanne d'Arc. — II. Pieuse et patriote, 340. — III. Le cinquième centenaire de sa naissance, 345.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XIII. Des sacrements en général (*fin*), 348. — XIV et XV. Le Baptême, 349 et 350.

A des enfants. — IV. Sur l'égoïsme, 351.

Pour la fête de la Pentecôte. — I. Les dons du Saint-Esprit, 353.

Lectures sur Notre-Dame du Laus. — XII. Les épreuves de Benoîte, 358. — XIII. Ses joies, 360. — XIV. Sa mort, 363. — XV. La Vénérable, 366.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

LE CIEL ET L'EUCCHARISTIE

Ecce ego vobiscum sum.
Voici que je suis avec vous.
(Mt., xxviii, 20).

Mes frères,

Après avoir rempli sa divine mission sur la terre, après avoir subi pour le rachat du genre humain la mort la plus ignominieuse, après être ressuscité et avoir prouvé aux plus incrédules sa résurrection, Jésus-Christ devait remonter au ciel pour prendre possession de la gloire qu'il avait méritée, pour nous y préparer une place et nous envoyer le Saint-Esprit.

Le quarantième jour qui suivit sa résurrection, il rassembla donc ses disciples sur le mont des Oliviers. Il leur fit ses adieux et ses dernières recommandations. Ensuite il étendit les mains et, les ayant tous bénis, rayonnant de gloire, de sa propre puissance il s'éleva majestueusement vers le ciel où il règne assis à la droite de Dieu son Père, en faisant le bonheur des anges et des saints.

Mais avant de quitter ce monde, il avait promis à ses disciples de ne pas les laisser orphelins, d'être au milieu d'eux jusqu'à la consommation des siècles, et pour cela, le Jeudi Saint, la veille de sa mort, il avait institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie qui contient véritablement et réellement son corps, son sang, son âme et sa divinité ; il avait inventé le moyen d'être à la fois au ciel et sur la terre, le moyen de faire de cette vallée de larmes un ciel en miniature.

En ce jour anniversaire de l'Ascension de Jésus-Christ, à la veille de célébrer dans cette paroisse la cérémonie de la Première Commu-

nion solennelle, je viens vous entretenir du ciel et de l'Eucharistie et vous dire, pour vous inspirer à la fois l'amour de l'un et de l'autre, les analogies qui existent entre eux.

Elles sont tellement nombreuses et touchantes qu'on a pu dire en toute vérité : l'Eucharistie c'est le ciel sur la terre, l'Eucharistie c'est le paradis sur terre.

Oui, mes frères, si l'Eucharistie était bien appréciée, si on lui rendait tous les honneurs qui lui sont dus, si surtout on la recevait souvent avec la foi et la pureté qu'on y doit apporter, si l'on ne mettait pas d'obstacles aux effets qu'elle peut et qu'elle doit produire, « la terre, le monde deviendrait une splendide image du paradis, ce serait un nouveau ciel, moins beau sans doute, mais substantiellement le même que celui où Dieu se donne à ses élus avec plénitude et pour l'éternité¹. »

I

Au ciel, Jésus-Christ est présent tout entier, non seulement comme Dieu, mais comme Homme-Dieu. L'apôtre S. Jean, dans l'Apocalypse, le livre des grandes révélations, nous dépeint Jésus-Christ dans le ciel. « J'ai vu, dit-il, et il y avait un trône, et assis sur le trône le Roi éternel des siècles et l'Agneau. Et autour du trône vingt-quatre vieillards et quatre animaux symboliques. Et ceux-ci sans relâche, le jour et la nuit, disaient : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant qui était, qui est et qui sera. » Et les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant l'Eternel, et ils jetaient leurs couronnes devant son trône et ils disaient : « Il est digne, notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et vertu. » Et je vis encore et j'entendis la voix des anges innombrables autour du trône, des animaux et des vieillards, et ils criaient : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. » (Apoc., v et vii).

Dans l'Eucharistie comme au ciel, Jésus-Christ est présent tout entier, non seulement comme Dieu, mais comme Homme-Dieu, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. « Ici-bas, dit S. Jean Chrysostome, le mystère eucharistique transforme la terre en paradis. Montez jusqu'au ciel ou plutôt jusqu'au ciel des cieux, ouvrez les portes du séjour de la béatitude, regardez attentivement, et je vous montrerai sur nos autels ce que vous avez vu de plus excellent dans le paradis. Dans le palais du roi, ce qu'il y a de plus auguste ce ne sont pas les tapisseries qui décorent les murs, ni l'or qui étincelle sur les lambris, mais la majesté royale assise sur son trône. De même, dans le ciel, je ne m'arrête pas à vous

¹ Chanoine Rolland, *Le Paradis sur terre*, t. II, ch. vi.

faire admirer les anges, les archanges et toutes les hiérarchies des bienheureux, ni les splendeurs de la cour du Roi des rois ; mais je veux que vous contempniez le Maître de toutes ces magnificences, le Seigneur, le chef de tous les esprits célestes ! Mais vous l'avez sur la terre ! Vous le voyez sur l'autel ! Que dis-je ? vous le mangez ! et quand vous avez communiqué, vous l'emportez dans vos maisons¹. »

Oui, mes frères, au moyen de l'Eucharistie nous possédons Dieu aussi véritablement que les anges et les saints dans le ciel. Dans toutes les églises où se trouve une hostie consacrée par le prêtre, Jésus-Christ est là, et avec lui, à cause des liens inséparables qui unissent les trois personnes de la Sainte Trinité, il y a le Père et le Saint-Esprit. « Que c'est beau ! Que c'est beau ! » s'écriait le B. curé d'Ars, après la consécration le bon Dieu est là comme au ciel ! Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour !... »

Sans doute, dans l'Eucharistie, Jésus ne manifeste pas sa présence comme au ciel ; il nous ménage à cause de notre faiblesse, dit encore le B. curé d'Ars, il se cache pour nous laisser le mérite de notre foi, « pour nous inspirer plus de confiance, pour nous attirer plus puissamment à lui et gagner plus efficacement nos cœurs par l'excès de ses abaissements. »

Oh ! mes frères, à l'exemple des anges et des saints dans le ciel, prosternons-nous devant Jésus-Christ présent au tabernacle, puisque nous le possédons aussi véritablement qu'eux ; chantons-lui des hymnes de louange ; contribuons par nos générosités et par nos soins à rendre l'église, dont il fait sa demeure, moins indigne de lui ; visitons-le quand nous le pouvons ; honorons-le par notre présence et par notre modestie pendant la procession de la Fête-Dieu ; quittons avec joie nos travaux, au jour de l'Adoration perpétuelle, pour venir, au nom de tout le diocèse, lui offrir nos hommages ; recevons-le souvent dans la sainte communion avec une foi vive, une humilité profonde, une grande pureté, car « il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. » (Apoc., v, 12).

II

Le ciel est réservé à ceux-là seuls qui ont conservé l'innocence de leur baptême ou qui, l'ayant perdue, l'ont recouvrée par une sincère pénitence. Et l'âme qui n'est pas complètement pure doit, avant d'entrer au ciel, se purifier par les souffrances, passer par les flammes du purgatoire. « Ne vous y trompez pas, dit l'apôtre S. Paul, ni les avares, ni les voleurs, ni les impudiques, ni les calomnieux, ni les médisants n'entreront dans le royaume des

cieux. » (I Cor., vi, 10). « Quel est, s'écrie le prophète, celui qui montera sur la montagne du Seigneur, c'est-à-dire au ciel ? *Quis ascendet in montem Domini ?* Celui-là seul, répond-il, dont les mains sont pures et dont le cœur est innocent : *innocens manibus et mundo corde.* » (Ps., xxiii, 3). « Rien de souillé, dit l'apôtre S. Jean, n'entrera dans la cité céleste : *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum.* » (Apoc., xxi, 27). « Oh ! quelle belle acquisition que le ciel, disait le B. curé d'Ars, mais que faut-il pour y arriver ? La pureté du cœur, le mépris du monde et l'amour de Dieu. »

Pour recevoir l'Eucharistie, il n'est pas nécessaire sans doute d'une pureté aussi grande que pour entrer au ciel ; mais il faut néanmoins, avant de la recevoir, se purifier avec le plus grand soin. Aux premiers siècles de l'Eglise, un diacre, avant la communion, criait à haute voix : « *Sancta sanctis !* Les choses saintes sont pour les saints ! » Et S. Grégoire rapporte que dans certaines églises particulières on ajoutait : « Que ceux qui ne sont point disposés fassent place aux autres ! *Qui non sunt parati dent locum cæteris.* » « Ne voyez-vous pas, disait S. Jean Chrysostome à son peuple, quelle est la splendeur et la netteté des vases sacrés ? Nos âmes doivent être encore beaucoup plus pures et beaucoup plus éclatantes, car les vases sacrés ne sont que le chemin par lequel le Sauveur passe pour venir chez nous, tandis que nos cœurs sont le temple et le palais où il veut faire sa résidence ! »

III

Le ciel, c'est la délivrance de tous les maux, c'est l'immortalité, c'est la vie éternelle, c'est le bonheur sans mélange. L'apôtre S. Jean ravi en extase, dans l'île de Pathmos, a vu les saints montant au ciel du milieu des épreuves et de la grande tribulation, « et ils chantaient, dit-il, un cantique nouveau en disant : « Louange et gloire et bénédiction et action de grâces à notre Dieu au siècle des siècles. *Amen ! Alleluia !* Ils n'auront plus faim, ajoute-t-il, ils n'auront plus soif, ils n'auront plus à craindre les ardeurs du soleil, ni de la chaleur ; et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. Il n'y aura plus de mort, ni de deuil, ni de cris, ni de douleur, parce que tous ces maux auront fait leur temps et disparu. » (Apoc., i). Le ciel, c'est Dieu vu, Dieu aimé, Dieu possédé. « Au ciel, dit S. Augustin, nous verrons Dieu, nous aimerons Dieu, nous posséderons Dieu : *videbimus, amabimus, possidebimus.* »

L'Eucharistie, ce n'est pas comme le ciel la délivrance de tous les maux, mais c'en est le soulagement. C'est dans la sainte Eucharistie surtout que Notre-Seigneur adresse aux hommes ces douces et réconfortantes paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai et je vous refe-

¹ HEB. 24 in Epist. ad Corinth.

rai. » « Le vin eucharistique, dit un pieux auteur citant Albert le Grand, le vin eucharistique, c'est-à-dire le sang de Jésus-Christ que nous recevons dans la sainte communion, comme le vin naturel a la propriété de faire oublier les choses pénibles et de chasser la tristesse. » « J'ai mon banquet divin, s'écriait S. Grégoire de Nazianze, j'ai mon banquet divin ; c'est ma ressource contre ceux qui me persécutent, c'est là que je me nourris, que je goûte un délicieux repos ; c'est là que j'endors toutes mes peines. » « Le doux Jésus, dit un saint Docteur, change tout en douceur, même la douleur. » « Mon fils, écrivait un académicien incrédule, M. Ernest Legouvé, mon fils, j'ai vu des visages de mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'hostie sainte ; j'ai vu dans l'église, au sortir de la Table sainte, des fronts de jeunes filles tout illuminés d'un rayon de la foi ; j'ai vu ta mère, au milieu des convulsions de la douleur, soudainement apaisée par la communion, sourire à ses souffrances. »

L'Eucharistie, c'est un gage d'immortalité, c'est le gage de la résurrection glorieuse et de la vie éternelle. Dans ce qui concerne l'Eucharistie, tout nous parle d'éternité : « Qui mange ce pain, dit Notre-Seigneur, vivra éternellement. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Le prêtre en présentant l'hostie sainte au fidèle lui dit : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! »

Et ce n'est pas seulement pour notre âme que la sainte Eucharistie est un gage d'immortalité, c'est aussi pour notre corps. Non, Dieu n'acorderait pas à notre chair l'honneur de l'unir si intimement à lui, si elle était destinée à une destruction sans fin. « Quoi, s'écrie Tertullien, cette chair serait sans espérance de ressusciter, elle que de ses mains un Dieu a façonnée à l'image d'un Dieu, elle qu'il anima du souffle de sa propre vie, elle qu'il n'établit dans cet univers que pour lui en donner l'empire, elle qu'il a revêtue de ses sacrements, elle dont il a aimé la pureté !... Quoi ! elle ne ressusciterait pas, cette chair qui tant de fois est à Dieu ; cette chair, sœur de son Christ, Dieu la dégraderait et la jetterait dans un anéantissement éternel ! Impossible, impossible à jamais ! » Bien plus, en nous donnant, dans l'Eucharistie, son vrai corps mis à mort autrefois sur la croix, enseveli, déposé dans le tombeau, mais maintenant ressuscité, glorieux, ne devant plus jamais mourir, Jésus-Christ nous fait toucher la preuve de la possibilité et de la réalité de la résurrection.

Dans l'Eucharistie nous trouvons à un degré moindre sans doute ce qui constitue le bonheur des anges et des saints dans le ciel.

Ce qui constitue le bonheur du ciel c'est la

vision de Dieu, c'est l'amour de Dieu, c'est la possession de Dieu. Dans l'Eucharistie on ne voit pas Dieu avec les yeux du corps, car il se cache pour ne pas nous effrayer ; mais on le découvre, on le voit avec l'œil de l'âme : la foi. Par la foi, cette vertu surnaturelle qui nous fait croire à la parole de Dieu, à l'enseignement de l'Eglise, nous sommes aussi certains de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie que si nous le voyions de nos propres yeux ; plus certains même, car les yeux du corps peuvent nous tromper, être l'objet d'hallucinations, mais la parole de Dieu, mais l'enseignement de l'Eglise ne trompent jamais.

Dans l'Eucharistie comme au ciel on aime Dieu et on est aimé de Dieu, car l'Eucharistie est le sacrement d'amour par excellence. « Lorsqu'on a communiqué, dit le B. curé d'Ars, l'âme se roule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs. »

Dans l'Eucharistie comme au ciel on possède Dieu, on s'unit à lui de la manière la plus intime, la plus complète, la plus parfaite qu'on puisse imaginer. De même que deux gouttes d'eau unies ensemble ne forment plus qu'une seule goutte d'eau, que deux ruisseaux qui se rencontrent ne forment plus qu'un ruisseau, que deux morceaux de cire fondus ensemble ne forment plus qu'une seule cire, de même qu'un morceau de fer jeté dans du feu devient en quelque sorte du feu lui-même, que les aliments qui sont la nourriture de notre corps s'unissent tellement à notre chair qu'il est impossible de les en séparer et de les en distinguer, ainsi par la communion nous nous unissons tellement à Jésus-Christ que nous ne faisons plus qu'un avec lui, nous vivons de sa vie ou plutôt, selon le mot sublime de l'apôtre S. Paul, « ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous. » Par la communion notre âme contracte avec le Sauveur, d'une manière ineffable, des noces spirituelles, en sorte que ravie de contentement elle peut s'écrier en toute vérité : « Mon bien-aimé est à moi et je suis tout à lui. J'ai trouvé celui que mon cœur aime et je ne le quitterai point. »

L'Eucharistie c'est la douceur des douceurs, *dulcedo dulcedinum* ; le pain du ciel, *panem de caelo* ; le pain qui renferme toute suavité, *omne delectamentum in se habentem* ; le festin, les noces de l'Agneau, *nuptiæ Agni*. L'Eucharistie c'est la source des joies les plus pures, les plus vraies, les plus suaves qu'il soit possible de goûter sur la terre. L'Eucharistie ne nous laisserait presque rien à envier au bonheur des anges si nous la comprenions bien :

O chérubin de la sainte patrie,
Louons ensemble un Dieu si bon pour nous.
A toi le ciel, à moi l'Eucharistie !
Notre partage à tous deux est bien doux.

Les saints l'avaient bien compris, Aussi mettaient-ils tout leur bonheur à visiter la sainte

Eucharistie, surtout à la recevoir, et souvent après la communion ils éprouvaient un tel bonheur, une joie si grande qu'ils conjuraient Notre-Seigneur de les ménager un peu. « O Jésus, s'écriait Marie Eustelle après la communion, ô Jésus, c'est trop ! C'est trop de bonheur pour ce lieu d'exil ! Suspends un peu de ces délices ineffables qui ne laissent plus à l'âme après elles qu'un degré pour atteindre à la céleste béatitude. » « Le ciel, s'écriait une enfant le jour de sa première communion, le ciel, ce doit être une première communion qui dure toujours. » « La première communion, disait une autre enfant, c'est un jour de ciel passé sur la terre. »

Mais de même que dans le ciel il y a différents degrés de bonheur et de gloire selon que l'âme a plus ou moins acquis de mérite sur la terre, de même dans l'Eucharistie il y a différents degrés de bonheur selon les dispositions avec lesquelles on la reçoit, selon la plus ou moins grande préparation qui précède sa réception, selon le degré de pureté, de ferveur qui accompagne cette réception, selon enfin le degré de générosité qui la suit.

IV

Le ciel, c'est la société des bienheureux. Cette société est incomparable par le nombre de ceux qui la composent. L'apôtre S. Jean en vit une immense multitude que personne ne pouvait compter et qui avait été recueillie de toute nation, de toute tribu, de tout pays, de toute langue ; et ils étaient debout devant le trône de Dieu, dit-il, en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches, ayant des palmes en leurs mains et ils chantaient tous ensemble des hymnes de louange en disant : « Gloire à notre Dieu qui est assis sur le trône et gloire à l'Agneau ! » (Apoc., vii).

Cette société est incomparable par l'excellence et la noblesse de ceux qui la composent : ils sont tous issus d'un sang divin, ils sont tous les enfants de Dieu, ils sont tous d'une pureté et d'une beauté parfaites.

Mais ce qu'il y a encore de plus admirable que leur nombre et leur beauté, c'est la charité, c'est l'amour qui les unit. Ils n'ont tous entre eux qu'un cœur et qu'une âme. Dante suppose que quand un nouvel élu arrive au ciel il est accueilli par ce cri sublime : « Voilà qui accroîtra nos amours ! »

Tout cela, nous le trouvons dans la sainte Eucharistie, sans doute d'une manière incomparablement moins parfaite qu'au ciel, mais d'une manière très réelle.

L'Eucharistie, en effet, comme le ciel, c'est la société des anges. Lorsque nous avons communie, nous disent les saints, les anges nous environnent, nous sommes au milieu d'eux, ils s'écartent avec respect pour nous laisser passer et se prosternent humblement devant nous.

L'Eucharistie, comme le ciel, c'est la société des cœurs purs : ceux-là seuls qui ont conservé l'innocence de leur baptême ou qui se sont purifiés par la pénitence y prennent part.

L'Eucharistie enfin, comme le ciel, c'est le lien de la charité. Les Pères de l'Eglise nous donnent de l'union des cœurs par l'Eucharistie une très belle comparaison. « De même, disent-ils, que le pain sous les apparences duquel est caché notre Dieu est formé de beau coup de grains de froment mêlés ensemble, sans qu'il soit possible de distinguer dans le tout un grain particulier ; de même, lorsque nous participons à l'Eucharistie par la sainte communion, nous nous unissons tellement que nous devons disparaître dans l'unité d'un même corps pour être consommés en cette unité, *consummati in unum*. » C'est ce qui se réalisait admirablement chez les premiers chrétiens. Les *Actes des Apôtres*, en effet, nous racontent qu'ils mettaient tout en commun, qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et que les païens ravis d'admiration s'écriaient en parlant d'eux : « Mais voyez donc comme ils s'aiment ! »

Mes frères, voulons-nous reproduire ici-bas le ciel en miniature, voulons-nous goûter dans cette vallée de larmes un avant-goût du bonheur céleste, voulons-nous aimer Dieu, posséder Dieu, avoir la vie éternelle ? Allons à l'Eucharistie, recevons la très sainte Eucharistie avec les dispositions les plus parfaites dont nous sommes capables. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA B. JEANNE D'ARC

II

PIEUSE ET PATRIOTE

Cessaverunt fortes in Israel et quieverunt ; donec surgeret Debora, surgeret mater in Israel.

Les forts cessaient de combattre en Israël et ils se retiraient, jusqu'à ce que se leva Débora, la mère de la patrie d'Israël.

(Juges, v, 7).

Mes frères,

Les malheurs du peuple de Dieu courbé sous le joug de Jabin, roi de Chanaan, peuvent à peine se comparer aux désastres de la France, cet autre peuple de Dieu, au commencement du x^e siècle.

Sur le trône nous voyons un roi dément, Charles VI, une reine qui est restée étrangère dans sa nouvelle patrie, Isabelle de Bavière, princesse sans mœurs, sans patriotisme, sans pudeur et sans entrailles. Au près du trône, c'est le duc d'Orléans, frère du roi, dont l'influence porte ombrage à Jean Sans Peur, duc de Bourgogne qui le fait assassiner (23 novembre 1407). Deux factions désormais ravagent

et épuisent le pays : les Armagnacs et les Bourguignons également acharnés, pillards et dépourvus de sens moral ; les premiers toutefois patriotes sincères, tandis que les seconds pactisent avec l'Angleterre.

Seul le peuple a gardé le sens de la droiture, le souci de sa conservation. Il ne veut pas mourir, et il se rattache au Dauphin, un enfant, son unique espoir pour l'avenir. Il surveille jalousement ceux qui l'élèvent ; il chasse de son palais les conseillers perfides qui s'appliquent à le corrompre dès l'extrême jeunesse, et il les amène au Parlement pour les juger (1410).

Le roi d'Angleterre, Henri V, profite de ces divisions et exploite notre misère nationale. Puis il passe la mer dans l'espoir de réunir le beau pays de France à la couronne d'Angleterre et de régner à la fois sur ses îles inexpugnables et sur le plus magnifique royaume du continent. Enfin le 14 octobre 1415, il inflige aux troupes françaises, à Azincourt, une de ces défaites épouvantables dont on ne se relève pas d'un siècle.

Les forts qui restaient cessèrent de combattre, découragés et se sentant d'avance vaincus, *cessaverunt fortes*. La France envahie et déjà démembrée demeurait démoralisée et sans vertu, dans une atmosphère violente de dépravation, de cruauté, de pillages et de crimes. Elle était perdue comme peuple et fatalement destinée à devenir bientôt simple province anglaise.

Dieu qui aime toujours la France eut pitié d'elle ; il lui envoya pour relever ses forces, son courage, ses espoirs et pour chasser de son sein l'envahisseur, une jeune fille, une héroïne et une sainte : une vierge pure, inspirée et guerrière. Celle-ci apparut comme l'étoile de l'espérance et l'épée du salut, et elle continue à briller à l'horizon des siècles, entourée de la double auréole de la piété et du patriotisme. C'est Débora, la mère de la patrie, qui se lève, *surget mater in Israel* ; c'est Jeanne d'Arc, la *Vierge pieuse* et l'*admirable patriote*.

I

Un peu plus de trois ans avant le désastre d'Azincourt, naissait à Domremy, sur les Marches de Lorraine, la nuit qui suivit l'Épiphanie, le 6 janvier 1412, une petite enfant dont l'apparition mit en allégresse tout le village. Cette nuit fut joyeuse comme une autre nuit de Noël, tous les habitants furent éveillés par un mystérieux émoi, les animaux eux-mêmes participèrent à cette joie commune dont la cause était inconnue, et les coqs, deux heures durant, firent retentir leurs chants les plus éclatants.

C'était Noël ou le renouveau qui se levait sur la France désolée.

1. Le père de cette enfant, Jacques d'Arc, natif de Ceffonds, près de Montier-en-Der, était un honnête cultivateur, fermier de la noble

famille des Bourlémont, un paysan grave, un peu taciturne, mais au cœur droit, à l'âme débordante de foi et d'amour pour son pays, que sillonnaient sans cesse des bandes pillardes. La mère, Isabelle Romée, dont les aïeux avaient fait sans doute le pèlerinage de Rome, — d'où son nom, — était la femme chrétienne, vertueuse et bonne, avenante au pauvre monde et pauvre elle-même, ne reculant ni devant le labeur ni devant une bonne action.

L'enfant qui venait de leur naître et qui était désirée, car ils n'avaient que des garçons, ils l'appelèrent Jeanne et elle fut la bénédiction de leur humble maison. Elle était énergique comme son père, généreuse comme sa mère, et elle portait au cœur une foi puissante qui la tenait toujours élevée vers Dieu.

D'antiques prophéties l'avaient annoncée qui étaient devenues populaires. Elles disaient que « du Bois Chesnu sortirait la Pucelle qui apporterait le remède aux blessures » du pays¹. Elles disaient encore que par cette vierge « le gardien du lis, Charles, appelé fils de Charles, serait couronné à Reims d'une main mortelle, et qu'alors le verger du lis fleurirait pendant longtemps². »

Or, il y avait tout près de Domremy un bois de chênes qu'on appelait le Bois Chesnu. Il n'était d'ailleurs que trop certain que la France était une grande blessée qui appelait le remède à ses plaies et que « le lis » était en grand danger.

Une autre prophétie, née sans doute de l'instinct populaire, ajoutait que la France avait été perdue par une femme et qu'elle serait sauvée par une femme. On s'entretenait de ces promesses chez nos aïeux et particulièrement au foyer de Jacques d'Arc, parce que dans les moments les plus désespérés on éprouve toujours le besoin de parler de ses espérances.

Jacques d'Arc et Isabelle Romée étaient loin de penser alors que ces prophéties populaires regardaient leur fille. Ils s'appliquaient uniquement à faire d'elle une chrétienne, une laborieuse, une fille qui devint par sa bonté et par sa vertu leur joie et leur couronne.

Elle grandissait et elle était bonne, elle était courageuse, elle était pieuse. Elle fut docile à élever. Isabelle lui apprenait à joindre ses petites mains et à prier Dieu. Elle fit plus : elle l'instruisit elle-même des mystères de la religion et c'est Jeanne qui un jour le révéla à ses juges :

— Ma mère m'a appris le *Pater noster*, l'*Ave Maria* et le *Credo*. C'est d'elle, et non pas d'autres, que je tiens toute ma créance.

Dans la maison de Jacques on n'ignorait donc pas que les parents ont charge d'âme, qu'ils ont l'obligation d'instruire eux-mêmes

¹ Prophétie de Merlin.

² Prophétie d'Engélide, fille du roi de Hongrie. (Aïroles, t. I, p. 457, 496, 497).

leurs enfants, de les élever dans la foi et dans la vertu, parce que sans la foi il n'est pas possible qu'on se maintienne dans la vertu sans s'exposer à tomber, sans risquer d'échouer dans les mauvaises compagnies, dans le vice et finalement dans la mort de l'âme.

Le père dans sa famille est à la fois prêtre et précepteur, prêtre pour offrir à Dieu le sacrifice de sa prière et de ses œuvres, précepteur pour parler de Dieu à ses enfants. La mère participe à ces prérogatives et ensemble ils doivent faire prier leurs enfants, veiller sur leur esprit et sur leur cœur afin que la vérité et la vertu y rayonnent et en prennent possession pour jamais. Rien au monde ne prévaut contre l'enseignement du père et de la mère, surtout s'il est accompagné de l'exemple. Si les parents voulaient comprendre la mission qu'ils tiennent de Dieu et dont il leur sera demandé compte, combien nous verrions de Jeanne d'Arc dans nos foyers joyeux et bénis !

2. C'est sa mère et non son curé ou tout autre qui apprend à Jeanne « sa créance » ; c'est-à-dire son catéchisme, la vie, les miracles, les paroles de Jésus-Christ ; et qu'elle dut être douce cette intimité entre la mère qui montrait le ciel, qui s'agenouillait devant le crucifix, et sa fille qui écoutait ravie et qui répondait à ces enseignements par des actes d'amour de Dieu, par l'obéissance et par une conduite irréprochable !

— J'ai été bien et dûment enseignée, dira-t-elle encore, comme une enfant doit se conduire pour être bonne.

Etre bonne ! c'est-à-dire pieuse envers Dieu, respectueuse de ses parents, secourable pour les pauvres, serviable au prochain, toujours prête à s'oublier, à se sacrifier pour les autres, telle fut Jeanne. Et quand ses amies rendront témoignage d'elle, ce sera pour dire comme Hauviette : « Elle était toute bonne, » *erat tota bona*. Son curé Guillaume Fronte étudie cette âme extraordinairement douée et qu'il ne comprend pas encore. Elle est si pieuse qu'il trouverait volontiers d'abord, comme Mengette la petite compagne de Jeanne, qu'elle est un peu trop dévote et se confesse trop souvent, mais il finira par la deviner et il dira avec admiration :

— Je n'ai jamais vu meilleure jeune fille. Elle n'a pas sa pareille dans ma paroisse !

C'est qu'elle était « bien et dûment enseignée » comment « elle devait se conduire pour être bonne » ; sa mère lui parlait de Dieu qui nous voit, de Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, et depuis sa chambre l'enfant devenue jeune fille se plaît pendant la nuit à jeter les yeux sur la veilleuse du Saint-Sacrement qu'elle aperçoit à travers son humble fenêtre, elle envie le sort de cette petite lampe qui se consume aux pieds de Jésus-Christ, elle sent son cœur plus brûlant

d'amour. Elle connaît avec une étonnante netteté sa religion et devant les docteurs de Poitiers ou le tribunal de Rouen elle nous apparaît supérieurement instruite. C'est l'œuvre de sa mère. Mais en même temps celle-ci cultive et élargit son cœur. Aussi en même temps que grandit la piété de Jeanne, sa charité se répand sur toutes les misères. Elle accueille les pauvres dans la maison de son père, parfois elle les couche dans son propre lit et passe la nuit auprès de l'âtre faiblement réchauffé par le feu qui couve sous la cendre, elle va visiter les malades, et l'un d'eux, Simon Musnier, dira d'elle ce mot charmant qui peint si bien sa bonté :

— J'étais enfant et malade, elle venait me relever le cœur.

C'était sa piété qui stimulait sa charité et qui la pressait de secourir toutes les infortunes, qui la conduisait auprès de toutes les misères et qui donnait à sa voix consolatrice des accents merveilleux de tendresse et de compassion.

D'ailleurs elle fuit les divertissements, bien qu'ils paraissent sans danger parmi cette jeunesse de Domremy, simple et innocente, dont la grande distraction est de manger des gâteaux le dimanche *Lâtare* autour des fontaines qu'on venait de creuser, et de danser autour du Beau May, un grand hêtre « beau comme un grand lis quand il était fleuri. » Elle accompagne ses amies jusque-là, puis elle revient à l'église où elle prie, les mains jointes, immobile comme si elle voyait distinctement Jésus dans la sainte Eucharistie, ou prosternée dans l'attitude de l'adoration.

Ses meilleures amies la raillent parfois de sa dévotion, trop grande à leur gré, mais tous les jeunes gens de Domremy regardent avec respect, avec de muets espoirs, cette laborieuse qui sait tenir la charrue, cette fille au cœur généreux qui se penche sur toutes les douleurs et qui puise dans sa piété le secret et la force d'être souriante et bonne pour tous. Et ils se disent en eux-mêmes qu'elle apporterait une bien douce félicité dans leur vie, si elle daignait leur accorder sa main.

Mais Dieu qui l'a faite consolatrice lui réserve aussi le rôle de libératrice. Il la destine non seulement à relever le cœur des malades qui souffrent, mais à relever le cœur de la France et à la sauver.

II

Les événements ont marché rapidement depuis Azincourt et la situation s'est singulièrement aggravée. La guerre civile sévit à Paris avec son accompagnement ordinaire de carnage et de peste. Henri V a de nouveau passé la mer avec quatre corps d'armée pour conduire une invasion en règle. Des traités lui assurent la neutralité des ducs de Bretagne, de Bourgogne et d'Anjou. Rouen lui ouvre ses portes et toutes

les cités normandes tombent en son pouvoir (1419). L'assassinat de Jean Sans Peur sur le pont de Montereau (10 septembre 1419), — qui est la réponse au meurtre du duc d'Orléans, — exaspère les Bourguignons et les jette dans les bras de l'Angleterre. Alors Isabeau de Bavière signe ce honteux traité de Troyes (1420) par lequel, mère dénaturée, elle déshérite son fils Charles et donne sa fille Catherine de France en mariage à Henri V d'Angleterre, avec cette clause que « tantôt après notre trépas la couronne et le royaume de France demeureront et seront perpétuellement à nostre dit fils, le roi Henri et à ses hoirs. » Enfin elle s'interdit à elle par ce traité, comme elle interdit au roi d'Angleterre et au duc Philippe de Bourgogne, « de traiter de paix » avec le dauphin son fils.

Et deux ans après, quand décédait ce pauvre dément de Charles VI, le héraut d'armes criait sur sa tombe à Saint-Denis : « Dieu accorde bonne vie à Henri, par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur ! » Henri V était descendu dans le tombeau sept semaines auparavant, mais il laissait au berceau un enfant de dix mois du sang de France par sa mère, Henri VI, et c'était ce fils débile qui venait d'être proclamé roi de France et d'Angleterre.

Le régent Bedford, un chef actif et habile, chasse devant lui les troupes françaises découragées qui marchent de défaite en défaite, à Verneuil, à Cravant, et qui reculent toujours. Tout le nord de la France est aux mains des Anglais, tout l'est leur appartient sauf Vaucouleurs, Beaumont-en-Argonne et quelques forteresses qui ne tiendront guère. Ils sont prêts à traverser la Loire pour s'emparer de la Touraine, du Berry et du Poitou. Seul Orléans résiste encore et les arrête ; mais ils assiègent cette cité depuis six mois, et ils ont écrasé l'armée de secours envoyée par Charles VII, et la journée de Rouvray (12 février 1429) ajoute un nouvel anneau de deuil à la longue chaîne de nos malheurs.

Alors la plupart des gens de guerre, des princes et des seigneurs se retirent dans leurs terres, abandonnant une cause désespérée. Charles isolé, sans ressources, est à Chinon avec quelques braves qui luttent encore par devoir, mais sans espoir. Son trésor est vide, ses conseillers, loin de lui relever le courage, l'engagent à se réfugier en Auvergne ou en Dauphiné, « si du moins on peut sauver ces provinces, » dit le *Journal du Siège d'Orléans*. Lui-même, en proie à d'intimes et poignantes angoisses, se demande, à voir tant de désastres qui l'accablent, « s'il est vrai héritier du royaume, descendu de la royale maison de France, » et s'il ne serait point la cause inconsciente de tant de malheurs. Il songe à chercher un asile en Ecosse ou en Espagne et ne

demande plus à Dieu que de lui sauver la vie et la liberté.

Alors il n'y aurait plus de patrie française !

1. Mais Dieu n'avait pas rejeté le royaume de Charlemagne et de saint Louis pour lequel on priait tant au ciel et sur la terre. La France, c'est l'épée de Dieu dans le monde, c'est le peuple chevalier et le peuple apôtre, c'est la nation généreuse, pleine de cœur et pleine de foi, toujours prête à embrasser les nobles idées et à défendre les nobles causes ; c'est le royaume de Marie, qui est appelé à devenir le pays du Sacré-Cœur.

Qui enverra-t-il pour sauver cette patrie qui est la proie de l'Anglais et qui ne se défend plus ? Quelque grand capitaine ? Il y en a. Il y a Dunois, Xaintrailles, Lahire, Richemont, qui ne demandent qu'à marcher, mais Dieu ne les a pas choisis. Quelque grand monarque qu'il suscitera pour opposer la force à la force, pour briser la violence par l'action du génie ? Non. Pour relever le royaume des lis il prendra une enfant pure comme les lis et de cette enfant, de cette jeune fille, nouvelle Débora, il fera une guerrière, une héroïne, mieux que cela : une Sainte. *Donec surgeret Debora.*

Il prendra notre pieuse enfant de Domremy, Jeanne, qui garde les troupeaux de son père entre deux charrues, qui file et coud aussi bien que fille de France. Il lui a donné un cœur compatissant, très tendre et très fort, qui s'émeut des malheurs de sa patrie qu'elle aime puissamment.

Elle a vu ses désastres. Elle a vu à Sermaize, le pays où son oncle est curé, Henri de Vouthon, le sang de France répandu par les Anglais. Elle a vu les hordes pillardes qui l'ont contrainte à se réfugier à Neufchâteau avec les siens, en poussant devant elle le bétail de la maison. Elle a vu passer sur la route de Flandre les Bourguignons insolents qui proféraient des menaces contre son pays bien-aimé.

Car elle est bien française, notre chère et noble Jeanne, elle est bien notre sœur. Elle habite sur les marches de la Lorraine, comme une sentinelle qui veille sur la frontière. La maison de son père est sur le territoire de Champagne. Elle est Lorraine comme fille de l'Eglise de Toul, mais elle est aussi fille de Champagne. C'est pourquoi dans notre Est placé à l'avant-garde, Jeanne nous tient tant au cœur, et nous ne pouvons regarder une seule de nos filles sans nous dire que plus que les autres elles ont le devoir d'être plus saintes, plus patriotes, plus vertueuses, le devoir de ressembler à Jeanne d'Arc la grande sœur, et la mère de la patrie, *donec surgeret mater in Israël.*

Un jour, le patron et protecteur de la France, S. Michel, lui apparaît. C'est le 31 mai 1424, la veille de l'Ascension. Pour la conquérir

tout de suite et lui faire accepter sa mission glorieuse et douloureuse, il lui dit :

— Jeanne, sois bonne et pieuse. Aime et fréquente l'église.

Elle prête l'oreille. A coup sûr, un ange des ténèbres ne lui parlerait pas ainsi. S. Michel poursuit : « Il y a une grande pitié au royaume de France ! »

Et lui révèle que Dieu veut sauver la fille aînée de son Eglise, et qu'il prépare la main libératrice qui l'arrachera au joug anglais. Elle est toute joyeuse. Quoi, la France sera sauvée ? Dieu sera assez bon pour faire ce miracle ? Mais quel est le personnage béni qui rendra la France à ses destinées, à elle-même, à la liberté, à ses saintes traditions ? Elle supplie l'archange de lui révéler son nom.

— C'est toi, lui dit-il. Va, va, fille de Dieu. Va en France, il le faut !

Deux saintes aussi lui apparaissent, jeunes, douces et vaillantes comme elle, deux martyres, sainte Catherine et sainte Marguerite. Pendant plus de quatre ans elles font, elles achèvent son éducation spirituelle et patriotique, elles ne cessent de lui parler de la France, elles la fortifient dans ses idées généreuses, dans ses projets de luttes et de batailles qui repousseront l'ennemi.

Et ce ne sont pas de vaines rêveries, mais de radieuses réalités. Elle voit S. Michel, elle le décrit majestueux et bon, elle converse familièrement avec ses saintes pendant des années, elle les touche, elle déclare qu'elles « sentent bon, » comme elles sont toutes célestes dans les conseils qu'elles lui donnent pour elle-même, pour le salut de la France. Rien n'est plus pur, plus élevé, plus sensé, plus intelligent que les récits qu'elle en fait. Aussi bien jamais on ne vit jeune fille douée d'une aussi belle santé physique, de tant de bon sens, de spontanéité et d'esprit. Elle a le don de la parole, de la persuasion, de l'autorité. Seule en face des examinateurs de Poitiers ou des juges cauteleux de Rouen, elle répond à tout, elle suffit à tout, elle confond et déconcerte les plus habiles et les plus retors.

Qu'on ne dise donc pas que c'était une rêveuse, une hallucinée. Toute sa vie, toutes ses paroles, toutes ses réponses protestent contre une telle allégation qui est un défi au bon sens.

2. Elle a une idée, non pas fixe, mais raisonnée, profondément ancrée dans son cœur et dont rien ne la distrait : c'est l'idée du salut de la France, l'amour de la patrie.

Michelet a écrit : « Avec Jeanne d'Arc, il y eut un peuple, il y eut une France. Par elle la Patrie apparut ! » La Patrie, l'idée de patrie existait avant elle. Quelques années auparavant le Pape Martin V adjurait le duc de Bourgogne de faire la paix avec le jeune roi de France (1425). Il lui disait : « Tu allègues les alian-

ces contractées. Supposé qu'elles n'offensent pas Dieu, que tu dois respecter plus que les hommes, est-ce que l'amour de la patrie, la restauration du royaume de tes aïeux, les liens du sang ne doivent pas te toucher davantage ? » On croyait donc à la patrie française, on l'aimait. Pour elle on se dévouait et l'on mourait à Bouvines, à Crécy, à Azincourt. Mais Jeanne fait vibrer ce sentiment comme jamais personne ne l'avait fait avant elle, et quand elle va trouver le Dauphin à Chinon elle prononce ce mot de Patrie avec un accent qu'on ne connaissait pas.

— Gentil Sire, dit-elle au Dauphin, mettez-moi en œuvre et aussitôt la patrie sera allégée, et *patria statim alleviata*.

C'est qu'aussi bien son patriotisme est supérieur même à celui de l'antiquité. Certes, j'admire Miltiade et Thémistocle défendant la Grèce contre les Perses, Léonidas arrêtant l'armée de Xerxès aux Thermopyles avec trois cents guerriers qui se font tuer pour retarder l'invasion de la patrie. J'admire la vertu romaine du patriotisme des Camille et des Fabricius. C'étaient à coup sûr de grandes âmes qu'inspiraient les sentiments qui honorent le plus l'humanité. Ils combattent pour la patrie et précisent le mobile de leur dévouement ; ils disent : « Nous nous faisons tuer pour nos autels et nos foyers, pour nos traditions et pour nos gloires ; nous défendons la terre des aïeux arrosée de leurs sueurs, illustrée par leurs vertus, *pro aris et focis*. »

Cela est déjà grand, admirable, et il y a là un enseignement qui doit faire rougir plusieurs de nos contemporains. Cependant le patriotisme de Jeanne d'Arc est encore d'un ordre plus élevé, il puise sa source dans un sentiment divin, il est surnaturel.

Elle aime la patrie parce que Dieu aime la France et qu'il lui commande de combattre pour elle, au prix de son sang, au prix de sa vie. C'est sa piété qui est le puissant ressort de son patriotisme. Etonnez-vous qu'il soit invincible et ne connaisse jamais la moindre défaillance. Car elle n'a jamais douté ni du roi ni de la France.

Il lui coûte, certes, de quitter son doux village de Domremy, et elle dira d'une manière touchante : « J'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, car la guerre, ce n'est pas mon état. Mais il faut que j'aïlle et que je le fasse, parce que Messire veut que je fasse ainsi. »

Elle ajoutera avec un fond de plainte très tendre : « Plût à Dieu mon Créateur que je m'en retournasse, quittant les armes, et que je revinsse servir mon père et ma mère, gardant leurs troupeaux avec mes frères et ma sœur qui seraient tant aises de me voir ! »

La voilà, la douce jeune fille, telle qu'elle est. Elle se peint elle-même avec son cœur aimant

et bon. Qu'elle est attachée à sa famille et à tous les siens ! Mais Dieu parle, il lui commande d'aller, de « faire. » S. Michel lui redit : « Va, va, fille de Dieu ! fille au grand cœur ! Va délivrer la France, il le faut ! » Et elle va. « Elle ne peut plus durer où elle est. » Elle accomplira sa mission, elle entreprendra son voyage auprès du Dauphin, dût-elle s'y traîner sur ses genoux : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, dit-elle, je serais partie ! »

Cela n'est-ce point l'héroïsme ? C'est mieux que l'héroïsme, c'est la sainteté, car seule la piété la pousse et l'entraîne, seul l'amour de Dieu la soulève. Elle ne marche que pour Dieu, car cette patrie qu'elle aime au-dessus de tout, à qui elle sacrifie tout, elle l'aime parce que « le royaume de France appartient à Dieu. Le Dauphin ne l'a qu'en commende. »

Elle voit Dieu partout, elle obéit à Dieu dans toutes ses actions, toujours elle s'inspire de sa volonté, elle prend pour guide la foi : « En nom Dieu, s'écrie-t-elle, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ! »

Aussi veut-elle une armée chrétienne, qui soit digne de combattre pour la cause de Dieu ; c'est pourquoi elle fait confesser tous ces rudes soudards, qui l'écoutent comme des enfants. Chez eux elle trouvera beaucoup moins d'obstacles que chez les politiques. Elle pleure sur les ennemis parce qu'ils sont morts sans confession. Au plus fort du combat elle s'arrête pour donner ses soins à un soldat mourant afin qu'il reçoive une suprême absolution. Mais la vue du sang français fait éclater sa douleur : « Ah ! s'écrie-t-elle, je n'ai jamais vu couler le sang français sans que mes cheveux se soient dressés sur ma tête ! »

Telle fut la grande patriote, mais ainsi que l'a qualifiée S. Michel, cette patriote est avant tout la fille de Dieu. C'est pourquoi l'Eglise l'a proclamée bienheureuse, parce qu'elle est non seulement une patriote, une héroïne, mais une sainte, et que c'est la sainteté qui a élevé si haut son patriotisme.

Je ne parlerai point des fruits de ses labeurs pour défendre la patrie. Orléans est délivré, le roi sacré à Reims, l'ennemi insolent repoussé dans le nord, et à la seule vue de Jeanne il sent soudain son courage glacé, ses bras inertes tombent. Et elle n'a pas fait tout ce qu'elle voulait, parce qu'il est dans l'ordre permis de Dieu que les œuvres saintes soient toujours entravées et contredites. Elle eût délivré la France entière si les courtisans comme La Trémoille et Regnault de Chartres n'eussent paralysé son essor et brisé son élan. Mais elle porta un coup mortel à la puissance anglaise. L'ennemi se vengea d'elle en la brûlant sur le bûcher de Rouen, mais suivant qu'elle l'avait annoncé, dix ans ne s'étaient pas écoulés qu'il repassait la mer pour jamais.

Remercions l'Eglise qui nous permet d'invoquer Jeanne comme une sainte et qui nous présente en elle le modèle autorisé de la vertu, de la piété et du patriotisme. Qu'est-ce que le patriotisme, sinon le dévouement à la patrie et par conséquent une admirable vertu morale que nous cultiverons, que nous ferons aimer à nos enfants, afin que par elle ils nous fassent une plus grande France ?

Nous imiterons la bienheureuse Jeanne d'Arc et elle priera pour nous, elle priera pour la France chrétienne, qui ne veut pas mourir et qui ne mourra pas. Elle la défendra du haut du ciel contre l'impiété qui nous envahit et qu'elle repoussera comme elle « boutait les Anglais hors de France. »

Et nous, nous l'aimerons et nous redirons avec bonheur les vers du poète qui la célèbre¹ :

Et nulle vierge aux cœurs n'a su depuis Marie
Inspirer un amour ancré de plus de foi,
Plus tendre et plus pieux que le nôtre pour toi,
O Jeanne, car t'aimer, c'est aimer la patrie !

III

LE CINQUIÈME CENTENAIRE DE SA NAISSANCE

*Annuntio vobis gaudium magnum,
quia natus est vobis hodie Salvator.*

Je vous annonce une grande joie,
parce qu'il vous est né aujourd'hui un
Sauveur.

Mes frères,

Voilà ce que les anges, la nuit de Noël, dirent aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les environs de Bethléem. Et c'était vrai ; les bergers trouvèrent dans une pauvre étable, entre les bras de sa mère toute rayonnante des clartés du ciel, un enfant adorablement beau ; et cet enfant venait sauver le monde. Et en effet, mort à trente-trois ans, sur une croix infamante, en d'atroces supplices, mais ressuscité le troisième jour, il a vaincu l'enfer, racheté les hommes et établi pour toujours le règne de Dieu sur la terre.

Mes frères, de Bethléem transportons-nous, par la pensée, non loin d'ici, aux confins de la Champagne, sur les marches de la Lorraine, à Domremy, le 6 janvier 1412. Dans l'humble logis de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, une enfant vient de naître...

Certes, les anges, comme autrefois, n'apparaissent point aux habitants du village, pour leur entonner de joyeux cantiques et leur annoncer les jours prochains de la délivrance et du salut.

Et cependant, ce berceau où vagissait la nouveau-née, était plein de promesses ; et parce que nous célébrons, cette année, le cinquième

¹ Sully Prudhomme.

centenaire de la naissance de Jeanne d'Arc, je vais essayer de vous dire quelle grande joie cette naissance promettait à sa famille, à la France et à l'Eglise.

I

Mes frères, je n'insisterai guère sur la joie qui était réservée aux parents de Jeanne. Elle était leur cinquième enfant, et j'imagine qu'étant la dernière elle leur fut, comme il arrive d'habitude, plus chère encore.

Leur joie ne fut-elle pas de la voir grandir à leur foyer, si douce, si bonne, si docile et si pieuse ? Sans doute, un jour, leur cœur se serra : c'est quand elle leur laissa entendre qu'il lui fallait les quitter pour s'en aller au secours du roi de France. Quelle désolation et quelle angoisse ! On dit que Jacques d'Arc, à la pensée que sa jeune fille si pure s'en irait se mêler à des hommes d'armes, s'écria en s'adressant aux frères de Jeanne : « Si cela devait arriver, noyez-la ou bien c'est moi qui la noierai de mes propres mains. » Mais après Orléans, après le sacre de Reims, c'était la gloire qui entraînait dans sa maison et qui illustrait à jamais sa famille.

Sans doute encore, un jour, jour de consécration et de deuil, ce fut l'affreuse nouvelle de la mort de Jeanne, brûlée par les Anglais. O larmes cruelles ! Perdre ainsi une enfant chérie ! Et pour un père, pour une mère, n'avoir pas été là pour l'assister, la consoler, la bénir, et tenter du moins, à force de supplications, de l'arracher à ses bourreaux, n'avoir pas été là pour recevoir son dernier soupir, recueillir ses cendres, les rapporter au village natal et les mêler pieusement aux cendres des ancêtres, y a-t-il une douleur plus grande, plus amère ? Et n'est-ce pas le cas de redire la parole de nos Saints Livres : « O vous tous qui passez par les afflictions de la vie, voyez donc s'il y a une douleur comparable à celle-là ! »

Du reste, Jacques d'Arc en fut si accablé qu'il ne put survivre à son enfant.

Et cependant, mes frères, c'est à partir de ce moment-là, plus encore qu'après Orléans et Reims, que Jeanne est la joie et l'honneur de sa famille. Ce n'est pas seulement une héroïque jeune fille, une grande et noble Française que les Anglais ont brûlée, c'est une sainte ; une sainte, vous l'entendez bien, et la sainteté c'est le point culminant de la gloire.

Aussi, Jacques d'Arc, Isabelle Romée, les frères de Jeanne, sa sœur, tous ceux qui sont de son sang, qui portent son nom, sont tirés de leur humble condition.

Et qu'auraient-ils donc été, sans Jeanne, sans son épopée, sans son hâcher ? Mais d'obscurs paysans, inconnus de l'histoire, et qui se fussent éteints sans que rien rappelât leur mémoire. Tandis que les voilà pour jamais tout auréolés de l'éclat d'une gloire immortelle, et

jusqu'à la fin des temps, comme aussi des extrémités de la terre, on viendra visiter leur maison gardée comme une relique ; on viendra lire au fronton de la porte le vieux blason de la famille et baiser de lèvres pieuses l'endroit même où ils ont vécu, souffert, pleuré, mais où aussi plane la resplendissante image de Jeanne, la libératrice d'Orléans et de la France.

II

La France, mes frères, c'est à elle en effet que la naissance de Jeanne annonçait, promettait une grande joie.

En quel triste état était alors notre pays, vous le savez assez. La France était envahie, foulée par les Anglais venus, non pas comme en passant, pour la piller, la rançonner, ou même encore pour lui prendre quelque riche province, mais pour y établir leur domination.

Et déjà, grâce à la complicité d'une femme indigne, d'une mère dénaturée, de la reine Isabelle de Bavière, grâce aussi à l'appui que leur prêtaient les Bourguignons traîtres à leur pays, les Anglais avaient pu faire proclamer roi de France un des leurs, un jeune enfant de huit mois, sous le nom d'Henri VI.

Et chose inouïe, il n'y avait eu contre un pareil attentat, contre un pareil crime de lèse-patrie, d'autre protestation que le frémissement des cendres royales dans les tombeaux de Saint-Denis. Et le roi légitime, Charles VII, renié par sa mère, doutant de tout, de lui-même plus encore que des braves soldats qui soutenaient sa cause, dépouillé de la plus grande partie de ses Etats, réduit à n'être plus qu'un roitelet, et comme on l'appelait par dérision « le roi de Bourges, » pensait à abandonner une lutte par trop inégale. Car Orléans, le dernier boulevard de la monarchie française, après un long siège, pressé de toutes parts par un ennemi enivré de ses succès, était sur le point de se rendre.

Mais voici Jeanne. Depuis trois ans ses voix lui disaient de partir ; elle a dit adieu au foyer paternel, au village natal, à ses amies ; elle a fini par vaincre la résistance du sire de Vaucouleurs, et avec six compagnons d'armes, des héros qui ont foi en sa mission, après onze jours de marche à travers des provinces et par des chemins infestés par l'ennemi, elle arrive à Chinon, elle aborde le roi, elle le convainc, elle relève son courage ; elle communique son ardeur, sa flamme autour d'elle ; une armée se forme, elle entre à Orléans, tout le peuple est debout pour l'acclamer. Elle apporte en effet, dans les plis de sa bannière, la délivrance et la victoire. En quelques jours, les bastilles élevées par les Anglais sont emportées d'assaut, et ceux-ci, saisis de frayeur, prennent la fuite ; et Jeanne les poursuit sur la Loire. « Hardi, crie-t-elle à ses soldats, hardi, tout est vôtre ! Dieu a condamné les Anglais... » Et ce sont

les belles et glorieuses victoires de Jargeau, de Meung, de Beaugency, de Patay...

Après cela elle entraîne à Reims le roi pour y être sacré. Ah! c'est alors, dans cette cérémonie fameuse du 17 juillet 1429, que la joie est grande, qu'elle déborde de tous les cœurs et qu'elle éclate en cris de triomphe, en des vivats enthousiastes qui s'adressent à Charles VII, devenu par l'onction sainte le roi légitime, le vrai roi de France.

C'était fait, mes frères; les injures de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt étaient vengées; la France s'était ressaisie, et grâce à Jeanne dont la glorieuse bannière avait flotté à Reims auprès de l'étendard royal, elle avait retrouvé confiance; désormais ralliée autour de son roi, elle allait peu à peu, mais sûrement, chasser de son sol les Anglais, les bouter dehors, comme disait la Pucelle, et délivrée du joug étranger qui lui pesait comme une honte, elle allait reprendre sa place dans le monde; et la place de la France c'était d'être la première, en tête de tous les peuples, la première non pas seulement par la beauté de son climat, la richesse de son sol, mais par la puissance de ses armes, l'éclat de ses œuvres, la foi et le génie de ses enfants.

III

Et maintenant, mes frères, voyons quelle grande joie la naissance de Jeanne annonçait à l'Eglise.

L'Eglise est une mère; et c'est elle qui a pris dans ses bras et bercé sur ses genoux la douce et chaste enfant. C'est elle qui a formé son âme à l'image du Christ Jésus, et si Jeanne fut si assidue à la prière, si fervente dans la communion, si empressée au service de Dieu et des pauvres, si pure dans les camps, si humble après la victoire, si résignée dans la souffrance et le martyre, n'était-ce pas déjà la joie de l'Eglise de contempler en elle le plein épanouissement de la grâce divine qui transpirait dans ses traits, comme les rayons du soleil à travers un pur cristal?

Mais Jeanne n'est pas seulement la guerrière héroïque dont la vertu égale le courage et dont la seule présence, un regard, une parole suffisent à chasser de l'armée le blasphème et les mauvaises mœurs; tombée aux mains des Bourguignons, vendue et livrée aux Anglais, prisonnière à Rouen, elle monte un rude calvaire où se dresse pour elle un bûcher.

Quelle voix, quelle langue dira jamais les horreurs de son cachot? Pendant toute une longue année, et le jour et la nuit, la pauvre enfant — elle n'avait pas vingt ans — subit les plus effroyables tortures, sans autre appui que sa foi, son amour de Dieu, sans autre consolation que la visite de ses Saintes qui lui parlent et lui font entrevoir, par delà le chemin royal de la croix, la gloire divine, la gloire qui descend du front du Crucifié, de l'adorable Jésus,

du Sauveur du monde, sur le front des affligés et de tous ceux qui pâtissent, qui souffrent et qui meurent pour la justice.

Car Jeanne est condamnée à être brûlée vive; et les Anglais exécutent l'abominable sentence.

Comment ont-ils pu élever un bûcher, et contre le droit des gens, contre toutes les lois de l'humanité, y conduire, y faire monter Jeanne, prisonnière de guerre, Jeanne qui sans doute leur avait infligé de sanglantes défaites, qui avait abattu leur insolente fortune, mais qui après tout, si elle les avait attaqués, l'avait fait à visage découvert, au péril de sa vie, et pour la plus juste et la plus sainte des causes? Comment ont-ils pu trouver quelqu'un, des soldats, pour mettre le feu au bûcher? Comment ont-ils pu supporter de voir les flammes qui jaillissaient et qui enveloppaient de leurs gerbes, de leurs tourbillons dévorants l'innocente Jeanne qui priait, qui demandait qu'on lui présentât la croix et qui disait: « Jésus, Jésus! » Comment ont-ils pu laisser le brasier consumer la pure colombe? Comment ont-ils pu chercher, pour s'en venger encore, parmi les cendres brûlantes, son cœur qui n'avait jamais battu que pour Dieu et pour la France, et que le feu avait épargné? Comment ont-ils pu contenir le peuple qui emplissait la place du Vieux-Marché et l'empêcher de délivrer leur victime? C'est un mystère pour moi, un mystère que je ne veux pas chercher à percer, tant il me faudrait accuser et flétrir la perfidie de ses juges, la cruauté de ses bourreaux et la lâcheté des témoins de son martyre.

Du moins, s'il y a une chose que je sais bien, c'est que l'or s'épure dans le creuset; c'est que, comme le rappelait à son sujet, avec tant d'éloquence, le grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, il faut passer par les larmes et le sang pour entrer dans la gloire: *Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam*. Divin, mais terrible *oportuit*; et c'est ainsi que Jeanne a atteint les sommets de la sainteté et de la gloire.

Et si Jeanne est une sainte, une sainte qui porte au front la double auréole de la virginité et du martyre, quelle joie pour l'Eglise!

Ah! on peut accabler l'Eglise de tous les tourments qu'invente la malice humaine, on peut la dépouiller, la frapper, lui ouvrir les veines pour que son sang coule à flots; que ne peut-on pas contre elle qui est faible et désarmée? Mais sa joie n'en est que plus vive, du moment où elle enfante des saints et qu'elle en peuple le ciel, du moment où, avec un éclair de fierté dans le regard et un accent de défi dans la voix, elle peut dire à ceux qui la persécutent et la frappent: « Avez-vous vu tout ce qu'il y a d'héroïsme et de grandeur dans mes saints? Avez-vous vu comme ils savent souffrir et mourir pour toutes les causes

qui sont le suprême honneur de l'humanité ? Avez-vous vu comme ils savent, sur les échafauds, dans les cirques, et sur les bûchers, donner, verser et leur sang et leur vie ?... »

Aussi l'Eglise prend-elle la défense de Jeanne ; elle demande compte à ses juges de la sentence qu'ils ont rendue, elle ordonne la révision du procès ; elle cite des témoins ; et à mesure qu'apparaît dans toute sa laideur, dans toute son infamie, l'iniquité commise, elle accuse à son tour le tribunal qui a condamné Jeanne ; elle démasque sa mauvaise foi et elle fait proclamer non pas seulement devant la ville de Rouen, non pas seulement devant toute la France, mais devant l'univers entier, l'innocence de la vierge de Domremy.

« Nous avons brûlé une sainte ! » s'est écrié en pleurant, après le supplice, le secrétaire du roi d'Angleterre, Jean Tressart. L'Eglise a repris cette parole et, à son tour, elle a dit aux Anglais : « Vous avez brûlé une sainte ! »

O Eglise de Dieu, merci ! Merci pour l'honneur de la religion ! Merci au nom de la France, au nom de la vérité et de la justice, merci d'avoir réhabilité Jeanne !

Et quelle réhabilitation, mes frères ! C'est Jeanne reconnue non seulement innocente des crimes qu'on lui reproche, mais encore admirable de foi religieuse et patriotique. C'est Jeanne tenue pour une grande Française et une grande chrétienne, plus grande, je ne dis pas que l'indigne évêque et les juges qui l'ont torturée, mais plus grande que tous les chevaliers et les hommes d'armes, plus grande que les rois de France et d'Angleterre, plus grande même que les deux plus puissantes nations du monde, dont l'une sauvée par elle n'a rien fait pour la sauver, et l'autre vaincue par elle s'est déshonorée en la brûlant. C'est Jeanne déclarée Vénérable et Bienheureuse. C'est Jeanne élevée sur les autels, proposée à la vénération, au culte des fidèles. C'est Jeanne inscrite au martyrologe ; c'est Jeanne ayant un office et des hymnes que les prêtres récitent ; c'est Jeanne que le pape lui-même, le Vicaire de Jésus-Christ, la plus haute majesté de la terre, descendu à Saint-Pierre, parmi les splendeurs de la liturgie romaine, invoque en bénissant sa mémoire ; c'est Jeanne pour qui des *Te Deum* sont chantés dans nos temples.

Ah ! n'est-ce pas là une grande joie, une joie, une allégresse qui éclate et qui retentit plus haut que toutes les joies humaines ? Et cette joie, c'est l'Eglise de France qui s'en inspire, en ces jours, pour bien marquer que Jeanne, parmi tant de saints et de saintes illustres qui sont sa gloire, est un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Eh bien ! cette joie sainte, faisons-la nôtre, aujourd'hui. Nous sommes en des temps pleins de menaces. La France n'est point guérie encore de la plaie saignante qu'elle porte dans

ses flancs, depuis quarante ans ; ses drapeaux sont toujours voilés de deuil. Et si ce n'était que cela ! Mais, sous les yeux de l'étranger qui nous guette et qui médite d'envahir encore nos frontières, ses enfants divisés sont prêts à en venir aux mains, excités les uns contre les autres par toutes les convoitises et toutes les cupidités qui les travaillent. Qu'arrivera-t-il demain ? Nul ne le sait. Il n'y a personne cependant qui ne soit inquiet et qui ne tremble pour l'avenir de notre pays.

Ah ! c'est le moment de nous souvenir de la Bienheureuse Jeanne. N'est-elle pas comme l'ange tutélaire de la France ? C'est le moment de l'invoquer et de lui demander d'intervenir encore en notre faveur. Sa naissance a été l'annonce d'une grande joie. Maintenant qu'elle est sur nos autels, maintenant que ses images ont pris place dans nos églises et qu'elles y sont vénérées à l'égal de celles des saints, ne nous doit-elle pas de nous secourir et de nous sauver ? Elle a son épée : qu'elle la tourne contre nos ennemis ; elle a une bannière : qu'elle mène nos soldats à la victoire ; elle a les mérites de sa vie et de sa mort : qu'elle les offre comme la rançon de nos fautes !

O Jeanne, nous avons confiance en vous ! En ces jours de crise, dans le cours de cette année où se joueront peut-être la fortune et les destinées de notre pays, soyez notre défense, et si, grâce à vous, nous sortons victorieux des maux que nous redoutons, si la paix, l'union, la concorde se font entre tous les Français réconciliés, si les catholiques, n'étant plus traités en parias, sont admis, sans être molestés dans leur foi, aux charges, aux fonctions publiques, si au lieu des sectes qui conduisent la France aux abîmes, il n'y a plus qu'une grande nation qui se gouverne elle-même, suivant les lois sacrées de la justice, la joie éclatera dans nos cœurs reconnaissants, et nous irons, oui, nous irons devant vos images couronnées de fleurs, vous remercier, publier vos louanges, et puis, comme autrefois nos pères, nous chanterons au pied des autels un *Te Deum*, le *Te Deum* de la délivrance et du salut. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XIII

DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

3^o Ministre, sujet, cérémonies

Pour achever la question des sacrements en général, nous avons encore à parler : 1^o du ministre, 2^o du sujet, 3^o des cérémonies des sacrements.

I. — *Ministre*

I. NATURE. — Tout homme vivant qui en a reçu le pouvoir, peut administrer les sacrements, excepté pour le Baptême qui, en cas de nécessité, peut être administré par une personne quelconque.

En conséquence, ni les anges, ni les hommes vivants qui n'en ont pas reçu le pouvoir, ne sont ministres des sacrements.

II. DISPOSITIONS. — 1^o Pour administrer valablement un sacrement, il faut au ministre l'intention de faire ce que l'Eglise fait. Cette intention est absolument nécessaire : c'est un article de foi défini par le Concile de Trente, sess. VII, can. 11.

2^o Quant à la foi et à la sainteté, elles ne sont pas nécessaires au ministre pour administrer valablement un sacrement. Dieu l'a voulu ainsi pour rassurer les consciences : « Judas a baptisé, dit S. Augustin, et l'on n'a pas baptisé après lui. »

III. DEVOIRS. — Le ministre des sacrements doit :

1^o Administrer aux fidèles les sacrements, même au péril de sa vie. « *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* » (Jo., x, 11) ;

2^o Les refuser à ceux qui en sont notoirement indignes : *sancta sanctis*.

II. — *Sujet*

I. NATURE. — Les hommes vivants peuvent seuls recevoir les sacrements. Mais il ne s'ensuit pas qu'ils peuvent recevoir tous les sacrements indistinctement, v. g. on ne peut recevoir aucun sacrement avant le Baptême, l'Ordre ne se donne point aux femmes, ni l'Extrême-Onction aux gens en bonne santé, etc.

II. DISPOSITIONS. — Aucune disposition n'est requise de la part des enfants qui n'ont pas l'usage de raison. Mais de la part des adultes, il faut, pour recevoir les sacrements :

1^o *Validement* : — a) Le consentement. Le Pape Innocent III a condamné l'opinion contraire ; d'ailleurs ne répugne-t-il pas de contraindre à la loi celui qui n'en veut pas ?

b) Le caractère baptismal pour les sacrements qui suivent le Baptême : le baptême est en effet « la porte des sacrements. »

2^o *Licitement* : — a) S'il s'agit des sacrements des morts, il faut la contrition ; car, dit le Concile de Trente, « ils n'obtiennent leur effet qu'autant que celui qui les reçoit se détourne du péché pour se tourner vers Dieu. »

b) S'il s'agit des sacrements des vivants, il faut l'état de grâce, c'est-à-dire il faut s'être préalablement purifié de tout péché mortel. Sans cela, on commet un sacrilège ; et le sacrement, source de vie, devient une source de mort.

III. — *Cérémonies*

On observe des cérémonies dans l'administration des sacrements ; et n'en déplaît aux

protestants et aux rationalistes, ces cérémonies sont légitimes, respectables et utiles.

1^o Elles sont *légitimes*. Qui les a établies ? C'est l'Eglise, et elle en a le droit. Elle a même revendiqué solennellement ce droit au Concile de Trente.

2^o Elles sont *respectables* ; car elles remontent à Notre-Seigneur Jésus-Christ et aux Apôtres. Les premiers écrivains chrétiens en font déjà mention.

3^o Elles sont *utiles* : car a) elles inspirent du respect à l'égard des sacrements ; b) elles nous font connaître les effets que produisent les sacrements ; c) elles nous apprennent les obligations qu'elles imposent.

Aussi, hors le cas de nécessité, les ministres n'ont pas le droit d'omettre ou de changer ces cérémonies. Combien donc s'abusent ceux qui osent les comparer à certaines pratiques vaines et superstitieuses des ignorants ou des païens !

Conclusion

Que c'est grand, un sacrement ! Et que de reconnaissance nous devons avoir à l'égard de N.-S. J.-C. ! Mais ces sentiments d'admiration, de respect et d'amour ne feront que croître quand nous aurons étudié chaque sacrement en particulier.

XIV

LE BAPTÊME

1^o *Nature, nécessité, effets*

Le premier des sacrements, celui que le Concile de Florence appelle « la porte de la vie spirituelle, *vitæ spiritualis janua*, » est le Baptême. Nous étudierons : 1^o sa *nature*, 2^o sa *nécessité*, 3^o ses *effets*.

I. — *Nature*

Le baptême, — d'un mot grec qui signifie *laver*, — est d'institution divine. Le Catéchisme du Concile de Trente le définit : le sacrement de la régénération au moyen de l'eau par la parole, *sacramentum regenerationis per aquam in verbo*.

I. INSTITUTION DIVINE. — A quelle date exactement ? Les théologiens ne sont pas d'accord, mais il est certain que la promulgation solennelle en a été faite par N.-S. J.-C. après la Résurrection : « *Euntes ergo docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* » (Mat., xxviii, 19).

II. MATIÈRE ET FORME, *per aquam in verbo*. — La matière est l'eau naturelle ; la forme, les paroles suivantes : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Que la même personne verse de l'eau sur la tête (autant que possible) de l'enfant, et prononce *en même temps* ces paroles, elle a fait un sacrement : *accedit verbum et fit sacramentum*.

II. — *Nécessité*

Il est de foi définie par le Concile de Trente que le sacrement de Baptême est absolument nécessaire; et il est si nécessaire que nul ne peut être sauvé sans l'avoir reçu. C'est d'ailleurs la parole de N.-S. J.-C. : « *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei.* » (Jo., III, 5). C'est pourquoi :

1^o L'Eglise a pris ses précautions pour que nul ne puisse être privé d'un si grand sacrement. En temps ordinaire, ce sont les Evêques, ce sont les prêtres qui sont les *ministres* du Baptême : le diacre en est seulement le ministre extraordinaire. Mais en cas de nécessité, toute personne peut baptiser : prêtre ou laïc, homme ou femme, chrétien ou non.

2^o Le baptême d'eau peut être suppléé par le baptême de vœu ou le baptême de sang ; mais ces cas sont rares parmi nous.

Quant aux petits enfants qui meurent sans baptême, ils sont certainement privés pour toujours de la possession de Dieu. Que les parents sont donc coupables quand ils laissent mourir un enfant sans baptême ou quand ils l'exposent par leur négligence à encourir ce malheur irréparable !

III. — *Effets*

On peut les considérer dans l'ordre divin, dans l'ordre moral et dans l'ordre social.

I. DANS L'ORDRE DIVIN, voyons les maux dont délivre le baptême et les biens qu'il procure.

1^o *Maux dont il délivre.* — Le baptême nous délivre : a) du péché originel ; b) des péchés actuels commis avant le baptême ; c) des peines éternelles et temporelles ; « car, dit le Concile de Trente, Dieu ne hait rien dans ceux qui sont régénérés, et il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont, par le baptême, véritablement ensevelis dans la mort avec Jésus-Christ. » Toutefois le baptême laisse subsister les suites du péché originel.

2^o *Biens qu'il procure.* — Le baptême nous donne : a) la grâce sanctifiante ; il nous rend par le fait même, enfants de Dieu, enfants de Marie, frères de Jésus-Christ, temples de l'Esprit-Saint, héritiers du royaume des cieux et membres de l'Eglise ; b) la grâce sacramentelle, ou les secours spéciaux pour mener une vie chrétienne ; c) le caractère qui nous donne le droit de recevoir les autres sacrements : aussi le baptême ne peut être reçu qu'une seule fois.

II. DANS L'ORDRE MORAL. — Le baptême arrache l'homme au matérialisme ; il empêche les sens de dominer l'esprit, grâce au germe de vie surnaturelle qu'il dépose dans les âmes. Que l'on compare les nations baptisées et les nations païennes, on aura la preuve par expérience !

III. DANS L'ORDRE SOCIAL. — Il a sauvé et sauve encore l'enfance de la barbarie païenne. C'est encore un fait : l'enfant ne compte pas chez les païens, v. g. les Grecs, les Romains, les Chinois ; au contraire, chez les chrétiens quel respect pour l'enfant ! Œuvre de la Sainte-Enfance, des Enfants Trouvés, Orphelinats, etc.

Conclusion

Ne devons-nous pas remercier Dieu d'avoir bien voulu nous procurer la grâce de recevoir un si auguste sacrement ? S. Louis le comprenait, car il signait ses lettres : *Louis de Poissy*, du nom de l'église de son baptême. Il prouvait par là qu'il estimait plus son titre de chrétien que son titre de roi.

XV

LE BAPTÊME

2^o *Parrains et marraines, cérémonies, obligations*

C'est un parrain et une marraine, — ou du moins un parrain ou une marraine, — qui présentent l'enfant au baptême solennel. Nous parlerons donc : 1^o des *parrains et marraines* ; 2^o des *cérémonies*, et 3^o des *promesses* du baptême.

I. — *Parrains et marraines*

On les appelle ainsi parce qu'ils contractent une sorte de paternité et de maternité spirituelle à l'égard de ceux qu'ils présentent au baptême ; et ceux qu'ils ont tenus sur les fonts du baptême deviennent leurs filleuls ou filleules, *filioli et filiola*.

I. QUALITÉS. — Pour parrains et marraines de leurs enfants, les parents doivent choisir :

1^o *Des catholiques.* — Tous ceux qui sont en dehors de la véritable Eglise ne sauraient donc être admis ;

2^o *Suffisamment instruits* : il est convenable par conséquent que l'un des deux ait fait la première communion solennelle ;

3^o *De bonnes mœurs* : qu'on évite donc aux curés le pénible devoir de refuser certaines personnes !

II. DEVOIRS. — « En général, dit le catéchisme du Concile de Trente, les parrains doivent penser qu'ils ont contracté l'obligation de regarder perpétuellement leurs enfants spirituels comme confiés à leurs soins, de les former à une vie chrétienne et de faire tous leurs efforts pour les engager à remplir fidèlement, pendant toute leur vie, ce qu'ils ont promis solennellement pour eux au baptême. »

Remarquons qu'il existe une affinité spirituelle : entre le parrain et sa filleule et la mère de l'enfant ; entre la marraine et son filleul et le père de l'enfant.

II. — *Cérémonies*

I. AVANT LE BAPTÊME. — Les cérémonies se font à l'entrée de l'église, car celui qui est

souillé par le péché n'est pas digne d'entrer dans la maison de Dieu. Elles comprennent :

1° *L'imposition du nom de saints ou de saintes* qui deviennent des protecteurs et des modèles ;

2° *Les exorcismes* pour chasser le démon ;

3° *La triple insufflation* pour communiquer l'esprit de Dieu ;

4° *Le signe de croix sur le front et la poitrine* pour montrer que l'enfant ne devra pas rougir d'arborer et de porter la croix de N.-S. J.-C. ;

5° *L'imposition de la main* sur l'enfant pour montrer que le prêtre en prend possession au nom de N.-S. J.-C. ;

6° *Le sel bénit dans la bouche de l'enfant*, emblème de la sagesse et préservation de la corruption du péché ;

7° *L'onction avec de la salive aux oreilles et aux narines* : « Ephpheta ! » Ouvrez-vous aux enseignements et aux douceurs des enseignements de N.-S. J.-C. !

II. PENDANT LE BAPTÊME. — On approche alors des fonts baptismaux :

1° *Profession de foi* par le parrain et la marraine au nom du baptisé.

2° *Renonciation au démon* par les mêmes.

3° *Onctions avec l'huile sainte* des catéchumènes sur la poitrine et entre les épaules du baptisé : symbole de la force et de la douceur du joug de J.-C.

4° *Acception du baptême* par le parrain et la marraine.

5° *Baptême enfin* : le prêtre verse l'eau et prononce les paroles sacramentelles.

III. APRÈS LE BAPTÊME. — 1° *Onction avec le saint chrême* sur le haut de la tête : ainsi, dit S. Jean Chrysostome, chaque chrétien devient roi, prêtre et prophète.

2° *Imposition du linge blanc* : symbole de l'innocence.

3° *Remise du cierge allumé* : signe que le nouveau baptisé devra briller comme une lumière par sa foi et ses vertus.

III. — Promesses

Celui que l'on baptise prononce un double serment : 1° *de haine* ; 2° *d'amour*.

I. DE HAINE, *a*) à Satan l'ennemi de Dieu ; *b*) à ses pompes, c'est-à-dire aux maximes dangereuses et aux plaisirs mondains ; *c*) à ses œuvres, c'est-à-dire au péché.

II. D'AMOUR, *a*) à N.-S. Jésus-Christ, notre unique Maître ; *b*) à son Eglise qui continue son œuvre sur la terre.

Aimons à renouveler souvent nos promesses du baptême, surtout au jour anniversaire, le plus beau de notre vie.

Conclusion

Des impies prétendent qu'on devrait attendre que l'enfant soit majeur pour le baptiser... Insanité qu'ils n'osent transporter en dehors

des choses de la religion. Attendent-ils que l'enfant soit majeur pour le déclarer Français, pour recevoir un héritage qui lui advient, pour le tirer de maladie ? Eh bien ! pourquoi attendre, quand il s'agit de guérir un enfant du péché originel, de le déclarer chrétien et de lui faire gagner l'héritage du ciel ?

A DES ENFANTS

IV

SUR L'ÉGOÏSME

Mes chers enfants,

Je voudrais vous parler ce matin d'un défaut, d'un vilain défaut, assez commun, paraît-il, chez les enfants grands ou petits : c'est l'égoïsme. Qu'est-ce qu'un enfant égoïste ? C'est un enfant qui ne pense qu'à lui, qui n'aime que lui, qui croit que tout est fait pour lui. Il ne veut se gêner pour personne, pas même pour ses parents. Oh ! que ses parents lui donnent des soins, qu'ils peinent et se privent pour lui, il ne s'en étonne pas : cela lui est dû. Mais qu'on s'avise de lui demander le moindre service, de faire une commission par exemple, il fera la moue, avec l'air de dire : « Est-ce qu'on dérange un grand personnage comme moi ? »

Pour ses frères et ses sœurs, s'il en a, il est dur et souvent injuste. Il les traite en seigneur et maître ; il veut toujours avoir la meilleure place et la meilleure part, la part du lion. Il fait comme cet enfant dont parlent les histoires, qui ayant eu à partager deux gâteaux, un gros et un petit, avec son jeune frère, lui dit avec un sourire perfide : « Tiens ! Jean prends le joli petit, et moi, je prendrai le vilain gros. » Vous riez de l'astuce ingénue de ce gourmand ; mais dites, ne l'avez-vous pas imité plus d'une fois ?

Avec ses camarades, l'enfant égoïste se comporte de la même manière. Il fréquente ceux qui lui plaisent, ceux qui reviennent à son humeur. Mais s'il en est parmi eux de pauvres, de mal vêtus, de disgraciés ou d'infirmes, il les raille, il les malmène, il en fait ses souffredouleurs. « Cet âge est sans pitié, » a dit de vous le bon La Fontaine : cela est vrai des enfants égoïstes, trop souvent cruels pour tout ce qui est faible et sans défense. Il faut voir par exemple ce qu'ils font des bêtes égarées qu'ils rencontrent sur leur chemin, ou encore des petits oiseaux qu'ils dénichent pendant la belle saison, les raffinements de torture qu'ils inventent sont dignes des Chinois ou des cannibales.

Et savez-vous à quoi l'on a comparé l'enfant égoïste ? On l'a comparé au limaçon, à cette vilaine bête qui vit toute seule dans sa coquille et n'en sort que pour baver sur les fleurs et

montrer ses cornes. Image frappante de ces enfants sans cœur qui ne songent qu'à leur plaisir et ne craignent pas, soit par leurs entretiens, soit par leur exemple, de flétrir l'innocence de leurs petits camarades.

J'ai dit que l'égoïsme était assez commun à votre âge ; et mon Dieu ! il ne faut pas trop s'en étonner. A votre âge, vous êtes faibles, vous ne pouvez vous suffire. Il faut qu'on vous donne du pain, qu'on vous instruisse, qu'on vous forme à la vertu et à la piété. Voilà pourquoi vos parents, vos maîtres, vos prêtres se mettent à votre service ; ils rivalisent de zèle pour vous élever, c'est-à-dire pour faire de vous des hommes et des chrétiens. Et comme tout le monde s'occupe de vous, vous trouvez naturel de vous en occuper aussi. Puisqu'on vous porte tant d'intérêt, c'est donc, pensez-vous, que vous êtes fort intéressants, dignes de toute votre estime et de toute votre tendresse.

Eh bien ! mes enfants, si vous êtes dans cette illusion, détrompez-vous. Pour la plupart, vous n'avez rien d'intéressant, je vous assure. Vous êtes si volages, si indociles, si ingrats, oh ! si ingrats ! Rien n'attire en vous, si ce n'est votre faiblesse même. Mais justement parce que vous avez besoin de leur dévouement, Dieu a mis au cœur de vos parents, de vos maîtres, de vos prêtres le désir de vous faire du bien. Les soins dont ils vous entourent, loin de vous enfler de vanité, devraient au contraire vous rappeler votre misère, vous donner des sentiments de gratitude, de bienveillance, et vous inspirer la pensée de faire plus tard pour les autres ce qu'aujourd'hui l'on fait pour vous.

Si donc, mes enfants, vous sentez en vous des germes d'égoïsme, il n'est que temps de les étouffer ; car si vous n'y prenez garde, ce vilain défaut croîtra en vous comme une plante vénéneuse et finira par infester toute votre âme. A mesure qu'il grandira, il deviendra plus laid et plus détestable. On voit par exemple des enfants qui abandonnent leurs parents vieux ou infirmes et qui, au lieu de leur rendre les soins qu'ils en ont reçus, les confient à ceux de l'Assistance publique. On voit des hommes, ou plutôt des monstres, qui sacrifiant tout à des satisfactions grossières, dépensent au cabaret l'argent qu'ils gagnent et laissent mourir de faim leurs femmes et leurs enfants. Vous trouvez cette conduite abominable et vous en souffrez peut-être : prenez garde, si vous êtes de petits égoïstes, d'imiter plus tard ce triste exemple !

Mais comment faire pour vous guérir de l'égoïsme ? Le meilleur moyen, c'est de penser à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quel admirable exemple de charité et de dévouement ! Il était parfaitement heureux dans le ciel ; il se suffisait à lui-même. Pourquoi donc nous a-t-il créés, si ce n'est par amour, pour nous faire

partager sa félicité et sa gloire ? Après la chute de nos premiers parents, il aurait pu les laisser dans l'abîme où ils s'étaient volontairement jetés. Après tout, c'était leur faute s'ils avaient perdu le Paradis terrestre. Mais Dieu était trop bon pour nous abandonner à notre malheureux sort. Il a voulu nous sauver. Pour cela il a quitté son palais magnifique du ciel ; il est descendu sur cette terre froide et ténébreuse et comme dans les catacombes de la création ; il s'est fait enfant, il s'est fait pauvre ; il s'est fait notre victime sur la croix et notre nourriture dans l'Eucharistie. Comprenez-vous cela, mes enfants ? Le Très-Haut, le Tout-Puissant qui vient expier lui-même les offenses que nous lui avons faites ! Un Dieu qui prend la forme d'un peu de pain pour servir d'aliment à de misérables esclaves qui l'ont tant outragé ! Après un tel exemple, n'auriez-vous pas honte d'entretenir dans vos cœurs des sentiments d'égoïsme ? Prenez donc devant Notre-Seigneur, présent sous vos yeux dans le tabernacle, la résolution de vous corriger d'un défaut si contraire à l'esprit de l'Evangile.

Vous veillerez d'abord à ne plus faire de peine à personne. Etourdis, légers comme vous l'êtes, vous ne soupçonnez pas toujours les sentiments que vous froissez. Savez-vous quel chagrin vous causez à vos bons parents par votre indocilité, ou peut-être par votre insolence ? Eh bien ! évitez de les contrister désormais ; ne vous moquez plus de vos camarades moins favorisés que vous, et ce sera déjà un progrès.

Ensuite, sachez donc reconnaître les services qu'on vous rend. Vous les acceptez comme une chose due, sans même songer à dire merci. Vous trouvez tout naturel le dévouement de vos bienfaiteurs : il ne l'est pas autant que vous le pensez. Il en coûte, allez ! de sortir de soi, de se dépenser pour autrui sans espoir de récompense terrestre. Vous vous en rendez compte plus tard, quand ce sera votre tour de travailler pour les autres. Vous apprécierez mieux alors les sacrifices que l'on fait pour vous et vous regretterez peut-être d'avoir été si ingrats.

Aimez aussi à rendre service. Vos parents poussent parfois la délicatesse jusqu'à l'excès. Eux qui vous comblent de bienfaits tous les jours, n'osent vous demander le plus léger service : ils craindraient d'abuser de leur autorité et de vous imposer en quelque sorte la reconnaissance. C'est donc à vous de les prévenir, d'aller au devant de leurs désirs. Aidez-les quand vous les voyez dans l'embarras. Ne perdez aucune occasion de leur être agréables ; et par la joie que vous ressentirez vous-mêmes, vous éprouverez la vérité de cette parole de Notre-Seigneur : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

I

LES DONS DU SAINT-ESPRIT

Da tuis fidelibus in te confidentibus sacram septenarium.

O Divin Esprit, accordez à vos fidèles, qui mettent en vous leur confiance, le septenaire sacré de vos dons ! (*Ex Lit. catholica*).

Les dons du Saint-Esprit : voilà un sujet magnifique à expliquer dans la chaire sacrée ! Les dons du Saint-Esprit : quelle merveille de bonté de l'auguste Trinité à notre égard ! Quelle source féconde de secours puissants et variés pour que nous puissions éviter le mal et pratiquer le bien ! C'est, s'il faut le dire d'un mot, l'achèvement de l'organisation surnaturelle des forces de notre âme pour obtenir le bonheur du temps et la félicité parfaite du paradis. Malheureusement, autant ce sujet est beau, grand, splendide, autant il est peu connu et mal apprécié. Rarement nous y réfléchissons, et la reconnaissance pour ces divins trésors que le Saint-Esprit apporte dans l'âme sanctifiée est nulle ou à peu près.

Mon ambition serait de raviver votre foi sur ce sujet important, en cette fête de la Pentecôte qui commémore la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et dans laquelle la troisième Personne répand avec abondance ses faveurs sur les cœurs bien préparés. L'Eglise nous exhorte avec un zèle ardent à réfléchir à ses grandeurs et à ses bontés. Elle nous représente le Saint-Esprit comme la lumière, la force, la consolation, la sanctification plénière de nos âmes. Elle nous excite en particulier à lui adresser cette belle et touchante prière : « *Da tuis fidelibus in te confidentibus sacram septenarium.* O divin Esprit, accordez à vos fidèles, qui mettent en vous leur confiance, le septenaire sacré de vos dons ! »

Aussi bien, c'est avec grand bonheur que je vous parlerai, en cette incomparable solennité, des dons du Saint-Esprit. Je m'efforcerai de vous en faire comprendre la NATURE, la NÉCESSITÉ et l'EXCELLENCE¹. Que le Saint-Esprit nous assiste, moi pour parler fidèlement, vous, pour comprendre fructueusement.

I

Nous avons une double vie : la vie naturelle et la vie surnaturelle. Et pour agir, ces deux vies ont besoin d'un organisme complet que Dieu, dans sa paternelle bonté, leur a libéra-

lement octroyé. Pour l'ordre naturel, l'âme qui est la forme du corps, agit par les sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher ; elle agit aussi et surtout par ses facultés particulières : l'intelligence, la volonté et la sensibilité. Par ces cinq sens et ces trois facultés elle est en rapport avec le monde corporel et spirituel. Mais Dieu, dans les desseins incompréhensibles de sa miséricorde, nous a appelés à une vie ineffablement supérieure, la vie surnaturelle, qui est une participation à sa propre vie, *divinae consortes naturæ*. (II Pet., I, 4). De même que l'âme, substance spirituelle, active et immatérielle, est le principe de la vie corporelle ; de même Dieu a mis en nous un principe divin, la grâce sanctifiante, qui, par les vertus théologiques, les vertus morales et les dons du Saint-Esprit nous rend capables de faire des œuvres méritoires du salut éternel. C'est l'Esprit divin qui, venant dans l'âme purifiée des fautes graves, la fait agir divinement, et cela tout particulièrement par l'intermédiaire du septenaire sacré. Qu'est-ce donc que les dons du Saint-Esprit ? Avouons-le en toute humilité : nous ne pouvons ici-bas nous flatter de les connaître parfaitement. Mais ce que nous dirons, d'après la Révélation et en nous inspirant des enseignements des saints docteurs, suffira pour nous remplir de reconnaissance envers le Dieu très bon et très grand, pour nous inspirer pleine confiance au milieu des difficultés de l'existence, et nous déterminer à mener, dans un corps mortel, une vie digne de Dieu, selon l'exhortation de l'apôtre : *Ambuletis digne Deo per omnia placentes*. (Col., I, 10).

I. Remarquons d'abord leur nom : ils sont appelés dons par antonomase. Ah ! reconnaissons-le, nous avons reçu du Seigneur des dons magnifiques. Nous avons reçu, dans l'ordre naturel, la création, la conservation, l'intelligence cette lumière divine qui nous permet de comprendre le vrai, la volonté cette énergie puissante qui nous fait pratiquer le bien, la mémoire qui nous permet de vivre dans le passé, sublimes puissances et moyens précieux d'action de notre âme immatérielle. Dans l'ordre surnaturel, nous avons reçu la grâce sanctifiante, qui nous fait participer réellement et mystérieusement quoique non substantiellement à la nature divine ; les trois vertus théologiques qui nous unissent à Dieu directement : la foi qui nous fait connaître des vérités et nous ouvre des horizons que la raison ne peut soupçonner ; l'espérance qui nous console efficacement dans toutes nos afflictions par l'attente des biens éternels ; la charité qui nous constitue les temples de la sainte Trinité et nous rend dignes du ciel. Nous avons reçu les vertus morales infuses ou surnaturelles : la

¹ Cf. *Somme Théologique*. I^a II^{ae}, q. LXXVIII ; — *Traité du Saint-Esprit*, par Mgr Gaume, 2 vol. in-8, 10 f., Lyon, Vitte ; — Ch. Sauvé, *Élévations dogmatiques*, t. IV : *Dieu intime*, in-8, 3 f. 50, Paris, Amat.

prudence qui nous montre, par la grâce de Dieu, le bien à faire et le mal à éviter ; la tempérance qui nous modère dans l'usage des plaisirs sensibles ; la justice qui nous fait rendre au prochain et surtout à Dieu tous nos devoirs ; la force qui nous remplit d'énergie pour vaincre les difficultés qui entravent notre marche dans la voie du salut. Mais tous ces bienfaits, toutes ces faveurs ne portent pas le nom de dons. Pourquoi ? parce que les dons du Saint-Esprit surpassent en dignité toutes les merveilles créées, humaines et angéliques, visibles et invisibles, toutes les vertus naturelles infuses ou acquises, toutes les vertus morales surnaturelles.

II. Mais enfin que sont-ils ? « Ce sont, dit saint Thomas, des habitudes surnaturelles qui nous disposent à obéir promptement au Saint-Esprit. »

Ce sont d'abord des *habitudes*, c'est-à-dire des qualités ou des inclinations inhérentes à l'âme. En conséquence, ils ne sont ni des grâces passagères, ni des mouvements transitoires et de circonstance. Inséparables de la personne sacrée du Saint-Esprit, ils sont dans l'âme aussi longtemps que le Saint-Esprit y réside lui-même, et ils n'en sortent, si j'ose dire, que quand l'Esprit divin en est banni lui-même par le péché mortel.

Les dons du Saint-Esprit sont des *habitudes surnaturelles*. Elles font partie de ce monde de la grâce qui est au-dessus de tout ce qui est créé et créable ; elles nous font à l'image de Dieu ; elles nous rendent capables d'œuvres divines ; elles nous préparent aux splendeurs et aux joies de la vision intuitive. Elles appartiennent dans un degré éminemment élevé à un ordre de richesses incomparables, dont la moindre parcelle vaut mieux que l'univers entier.

Les dons du Saint-Esprit nous disposent à *obéir promptement à cette divine Personne*. L'ignorance ou la connaissance imparfaite de la vérité, ou bien la pesanteur naturelle de l'âme viciée et paresseuse, les liens des affections terrestres, souvent la crainte de l'effort, le respect humain, la dissipation de l'esprit, la faiblesse du cœur, l'égarement de la volonté et bien d'autres obstacles nous rendent sourds et rebelles aux inspirations du Saint-Esprit. De là un cercle infranchissable d'imperfections et de lâchetés ; de là le sommeil des forces divines cachées au fond du cœur, comme les sucs latents cachés dans le sein de la terre. Toutes ces choses, humiliantes ou coupables, peuplent l'Eglise de petites âmes, pleines de pensées basses et de sentiments sans élévation, donnent à la vie un caractère veule et sans générosité, et préparent les angoisses de la mort. Mais vienne l'Esprit-Saint avec ses dons : quel changement merveilleux, quelle magnifique métamorphose ! L'Esprit Saint, en réali-

sant dans l'âme les sublimes habitudes des dons, par ses influences puissantes, par ses grâces actuelles, rend l'âme capable de tout bien. C'est le soleil qui met en mouvement la sève surnaturelle et lui fait produire feuilles, fleurs et fruits exquis de sanctification. C'est le feu dont la vive lumière éclaire l'entendement ; c'est le vent véhément du Cénacle qui brise toutes les résistances ; c'est l'électricité divine qui, en circulant dans toutes nos facultés, les ébranle, les anime, les pousse vers le monde supérieur, et nous fait travailler à notre salut et à celui de nos frères, non pas lentement, mais vivement ; non pas superficiellement, mais solidement ; non pas momentanément, mais constamment. Par les dons nous avons les habitudes des actes surnaturels que le Saint-Esprit nous fait produire, comme par les vertus naturelles nous faisons, sous l'impulsion de la raison, le bien, nous évitons le mal dans l'ordre naturel.

III. Or ces dons du Saint-Esprit sont au nombre de sept. Le nombre sept est le nombre mystique et parfait. Il y a sept esprits supérieurs, les plus parfaits d'entre les séraphins, qui sont continuellement en adoration d'amour devant l'auguste Trinité ; il y a sept sacrements dont la fin est de donner, de conserver et d'augmenter la grâce dans les âmes. Dans l'ordre naturel, il y a sept jours dans la semaine et sept couleurs dans l'arc-en-ciel, symbole de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Quoi d'étonnant que Dieu ait institué sept dons pour la sanctification plénière de nos âmes ?

En effet les dons sont le couronnement des vertus qu'ils perfectionnent. Or il y a sept vertus dans l'ordre surnaturel, trois vertus théologiques et quatre vertus cardinales. Ces vertus comprennent et résument toutes les forces qui sont au service de notre âme pour l'action qui doit la couronner au ciel ; elles sont les puissances dont se servent notre intelligence et notre volonté. Mais leur vigueur est décuplée par le sacré Septenaire qui transfigure ces facultés maîtresses. La sagesse nous fait estimer, aimer et goûter les biens célestes et nous détache des biens terrestres. L'intelligence nous fait pénétrer plus profondément les vérités révélées et mieux comprendre les enseignements de la religion. La science nous fait connaître les biens temporels par rapport à Dieu, de qui ils viennent et à qui ils doivent nous conduire ; elle nous fait discerner le bien et le mal, elle nous enseigne les moyens d'opérer sûrement notre salut. Le conseil nous indique dans les cas difficiles comment nous devons agir pour accomplir parfaitement la volonté de Dieu : et c'est ainsi que la sagesse, l'intelligence, la science, le conseil perfectionnent notre intelligence, et affinent, si j'ose dire, notre foi et notre espérance. La force nous

maintient dans la fidélité à l'égard de Dieu, malgré les difficultés : respect humain, tribulations, souffrances, tentations, mauvais exemples, pression extérieure ; par la piété nous aimons Dieu comme notre Père et les chrétiens comme nos frères ; la crainte de Dieu nous remplit à l'égard du Seigneur d'un respect plein d'affection, et nous éloigne du mal non pas tant à cause des châtimens que pour ne pas déplaire à un maître si bon : aussi ces trois derniers dons perfectionnent particulièrement la charité.

Ajoutons que ces sept dons sont opposés aux sept péchés capitaux. Ces sept péchés, ou, pour mieux dire, ces sept esprits mauvais attaquent l'homme dans tout son être. Pour lutter avec succès contre ces puissances infernales, sept forces divines nous sont nécessaires : nous les trouvons dans les dons du Saint-Esprit.

IV. Mais qui expliquera leur rôle magnifique dans notre vie surnaturelle ? Ils sont le couronnement des vertus chrétiennes qui elles-mêmes sont des chefs-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. Ils les font briller d'un éclat plus resplendissant que l'or, l'argent, les rubis, l'émeraude, le topaze et les diamants qui embellissent les vases sacrés servant au sacrifice de nos autels. Ils sont un élément permanent et actif de sainteté pour l'âme qui est dans la grâce de Dieu. Ils nous disposent admirablement à suivre promptement, facilement, joyeusement les impulsions du Saint-Esprit. Ils nous rendent aptes à accomplir les actes les plus sublimes, les plus difficiles et les plus héroïques de notre religion. O admirable condescendance de la miséricorde de Dieu à notre égard ! O splendide économie de notre être surnaturel ! Si nous réfléchissions à ce bienfait précieux du Septenaire sacré, quelle serait notre reconnaissance envers Dieu !

Mais il ne nous suffit pas de connaître la nature des dons du Saint-Esprit, il faut nous persuader de leur NÉCESSITÉ : c'est la seconde pensée que je veux expliquer dans ce discours.

II

I. Le Docteur angélique, dans son admirable *Somme théologique*, a dit cette parole décisive : « Les sept dons du Saint-Esprit sont nécessaires au salut, *Septem dona sunt necessaria ad salutem*. »

Au fait, nous ne pouvons être sauvés que par la grâce sanctifiante. Or la grâce sanctifiante venant dans une âme est accompagnée du brillant cortège des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit qui habite en elle. Le Saint-Esprit ne peut pas être dans une âme sans ses dons, et les dons ne peuvent y demeurer si le Saint-Esprit est chassé par une faute grave. *Septem dona sunt necessaria ad salutem*.

Sans l'impulsion du Saint-Esprit, sans les grâces actuelles, les habitudes ne peuvent se traduire en œuvres de salut. Eh bien ! sachons-le, le Saint-Esprit, moteur premier, met en mouvement les vertus surnaturelles par le Septenaire sacré des dons divins. C'est en ce sens que ces dons sont le principe moteur secondaire de la vie divine qui est en nous, et qui nous fait produire les actes qui doivent nous mériter le paradis. *Septem dona sunt necessaria ad salutem*.

Les saints docteurs emploient, pour nous faire comprendre cette doctrine, les comparaisons les plus expressives, que le chrétien aime à méditer. Ce que la sève est à l'arbre, les vertus infuses le sont à l'âme. Pour qu'un arbre croisse et porte des fruits, il est nécessaire que la sève soit mise en mouvement par la chaleur du soleil, afin de circuler depuis les racines jusqu'aux extrémités des branches. Il en est de même pour le chrétien. Par le baptême il possède la sève des vertus surnaturelles ; mais s'il veut croître et porter des fruits, il faut que cette sève divine soit mise en mouvement, et fasse sentir sa bienheureuse influence à toutes les puissances de son être. Quel est le soleil dont la vive chaleur mettra en activité cette sève précieuse ? C'est le Saint-Esprit envoyant des rayons de lumière, des flammes d'amour sur les dons sacrés qui donnent le branle à tout l'organisme surnaturel, l'excitent, le stimulent, et lui font produire des fleurs et des fruits divins. Saint Augustin emploie une autre comparaison. De même, dit-il, que l'œil le plus sain ne peut voir si un rayon de lumière ne vient le frapper, de même l'homme justifié ne peut pratiquer les commandemens et les conseils évangéliques s'il n'est éclairé et excité par le Saint-Esprit ; et c'est par les dons sacrés que l'Esprit-Saint agit pleinement et efficacement en lui. De même, dit de son côté saint Basile, qu'un navire si bien construit qu'on le suppose, si bien pourvu d'agrès et de vaillants matelots qu'on puisse le désirer, ne peut voguer sans le souffle du vent : ainsi l'homme, malgré la grâce sanctifiante, malgré les vertus théologiques et morales infuses, ne peut progresser vigoureusement dans la voie du bien, s'il n'est mis en mouvement, aidé et poussé en quelque sorte par le Saint-Esprit qui agit par ses dons. *Septem dona sunt necessaria ad salutem*.

Sans doute, on ne peut en disconvenir, avec la raison, avec les vertus surnaturelles, on peut agir, on peut faire quelque bien, mais très imparfaitement. Les dons : voilà les qualités puissantes qui nous livrent pleinement à l'action du Saint-Esprit, afin d'agir facilement, vivement, vaillamment ! C'est le moteur efficace qui nous permet, non pas de marcher péniblement, mais de courir allègrement dans la voie de Dieu, et nous emporte à travers tous les obstacles

aux rivages éternels. *Septem dona sunt necessaria ad salutem.*

II. Mais comment expliquer qu'ayant à notre disposition l'élément vital par excellence, le moteur puissant capable de nous faire monter dans les hautes sphères de la sainteté et de nous faire parcourir rapidement le chemin de la perfection, la plupart des chrétiens sont si nonchalants et si apathiques pour le bien, si peu vertueux, si peu vaillants et si peu généreux dans le service de Dieu ? Hélas ! l'explication est facile à donner. — Ou bien les chrétiens vivent dans le péché mortel ; leur âme n'est plus ornée des richesses du Septenaire sacré ; ils ont chassé de leur cœur le Saint-Esprit. Ils vivent d'après les données de la raison ; ils sont asservis à la loi des sens ; ils sont les esclaves du démon ; ils ont abdiqué la liberté des enfants de Dieu. — Mais, je le suppose, les chrétiens sont encore dans la grâce sanctifiante, et cependant ils font rarement des actes des dons du Saint-Esprit. Quelle est la raison de cette anomalie ? Elle est extrêmement simple. Ces personnes ressemblent à des riches opulents qui possèdent d'immenses trésors, mais qui les tiennent enfermés : ils ne s'en servent pas. Ils sont pauvres dans l'opulence ; ils sont indigents avec leurs monceaux d'or. Ainsi en est-il des chrétiens qui, je le veux bien, ne veulent point offenser Dieu grièvement ; mais ils répugnent à l'effort, ils reculent devant les difficultés qu'ils rencontrent sur leur chemin. Ils possèdent avec la grâce sanctifiante les dons du Saint-Esprit, mais ils ne font pas usage de ces forces puissantes qui les feraient si rapidement avancer dans la perfection. D'autre part, par leur paresse, leurs habitudes de tiédeur et de lâcheté, ils demeurent stationnaires, sinon pires dans la voie de Dieu. Les péchés véniels qu'ils commettent en grand nombre et sans remords lient en quelque sorte les dons sacrés. Ils se privent de ces grâces de choix du Saint-Esprit sans lesquels les actes généreux ne se produisent pas. Ils empêchent, si j'ose dire, le divin Paraclet de faire souffler ce vent véhément qui fait avancer si rapidement la nef de notre âme. Ils interposent des nuages épais entre leurs puissances surnaturelles et le soleil lumineux et vivificateur qui est l'Esprit de charité, de sorte que les belles fleurs de vertu ne peuvent pas s'épanouir librement et les fruits exquis de sanctification ne peuvent aller jusqu'à la maturité. Ils empêchent Celui qui est appelé « Feu, Charité » d'échauffer le moteur surnaturel dont nous avons parlé ; et l'âme ressemble à une locomotive dont la chaudière est pleine d'eau froide, incapable de mouvoir ses muscles d'acier. Ah ! si nous étions fidèles à la grâce, si nous nous appliquions avec zèle à la pureté du cœur, si nous priions avec ferveur, les vertus préparées, disposées, excitées par les dons sacrés,

sous la motion du Saint-Esprit, produiraient ces actes sauveurs qui nous conduiraient sûrement au ciel, *Septem dona sunt necessaria ad salutem.*

III

Déjà nous pouvons comprendre l'EXCELLENCE des dons du Saint-Esprit. Mais pour nous déterminer à les estimer davantage et à les mieux utiliser, mettons cette excellence dans un relief plus saisissant et plus lumineux.

I. Nous l'avons dit, les dons du Saint-Esprit sont l'achèvement et le perfectionnement de notre organisme surnaturel. Ils nous rendent la parfaite image de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, dans la synagogue de Nazareth, s'applique la célèbre prophétie d'Isaïe : « Et sur lui reposera l'Esprit du Seigneur : l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et l'Esprit de crainte de Dieu le remplira. » (Is., xi, 2).

Les dons du Saint-Esprit sont le principe efficace des merveilles qui resplendent dans le monde. A eux nous devons les apôtres et les martyrs, les missionnaires et les saints de toute condition ; et plus tard, dans les derniers temps, ils susciteront les victimes généreuses de Satan et aussi les nobles vainqueurs de l'Antechrist.

En réalité, l'homme n'est pas tellement perfectionné dans ses rapports avec sa fin dernière par les vertus théologiques et morales, qu'il n'ait besoin d'être poussé par un mouvement supérieur du Saint-Esprit opérant par le Septenaire. On dit que par les dons nous agissons avec joie, avec facilité, avec héroïsme ; quoi d'étonnant ? le Saint-Esprit n'est-il pas le souffle, le mouvement, l'activité, la puissance, l'amour, la générosité ?

II. Mais quelle moisson ils font éclore dans le monde moral, ces dons bénis, m'écrierai-je avec un célèbre commentateur de S. Thomas, le Docteur du Saint-Esprit ! Non seulement ils sont une impulsion sublime, un souffle admirable de vertu, mais ils sont des perfections actives et vivifiantes ajoutées aux autres puissances de l'âme, *Dona sunt quædam hominis perfectiones.* (S. Thomas). Ils sont lumière, force, protection et charité. Ce coup d'œil d'ensemble est un résumé de leur action dans le monde, qui nous fait sentir leur excellence.

Lumière : ils sont nécessaires pour connaître pleinement le bien. Si perfectionnée qu'elle soit par les vertus théologiques et les autres vertus infuses, la raison ne peut savoir tout ce qu'elle doit connaître, ni dissiper toutes les illusions dont elle peut être la victime, ni toutes les erreurs dans lesquelles elle peut tomber. Elle a besoin de Celui dont la science est infinie et qui par sa présence et ses illuminations la délivre de toute illusion, de toute folie, de toute ignorance, de toute inaptitude à connaître et

à comprendre. Ce perfectionnement est l'œuvre du Saint-Esprit et de ses dons. *Dona sunt quædam hominis perfectiones.*

Force : ils sont indispensables pour opérer le bien, partout et toujours, malgré les difficultés. La grâce sanctifiante ne suffit pas pour nous faire opérer toute vertu, pas plus que le sang, principe vital cependant, ne suffit pas pour nous faire vivre. C'est le don du Saint-Esprit qui communique à la grâce habituelle l'impulsion qui la met en mouvement et la rend efficace. En ce sens le don du Saint-Esprit est à la fois habituel et actuel. Habituel, il demeure dans l'âme en état de grâce ; actuel, il l'inspire, il l'aide, il la fortifie, il l'excite et l'entraîne selon les besoins du moment, soit pour pratiquer le bien, soit pour résister au mal. *Dona sunt quædam hominis perfectiones.*

Protection : les dons du Saint-Esprit nous défendent contre nos ennemis. L'opération du Saint-Esprit, en effet, par ces qualités surnaturelles, ne se borne pas à nous diriger et à nous fortifier : elle nous défend et nous protège. Même en état de grâce, l'homme a des ennemis acharnés à sa perte, et il a besoin d'un secours puissant contre leurs malignes entreprises. Mais Dieu pourvoit à cette nécessité ; les dons sont là pour faire du chrétien un être parfait et parfaitement aguerri, apte à l'offensive et à la défensive. Avec eux il ne porte pas seulement la vie, mais il a tous les moyens pour la développer et la défendre. « Les vertus et les dons, déclare le Docteur angélique, suffisent pour exclure les péchés et le vice, dans le présent et dans l'avenir, en ce sens qu'ils nous mettent en mesure de ne pas commettre l'iniquité. Quant aux fautes passées, le remède est dans les sacrements. » *Dona sunt quædam hominis perfectiones.*

Charité : les dons nous embrasent des feux les plus ardents de l'amour de Dieu. Ils nous font faire généreusement tous les sacrifices, même les plus difficiles, pour rendre à notre Seigneur et Maître amour pour amour. Les flammes de l'Esprit-Saint dévorent toutes les épines qui nous fermentaient le chemin du vrai et du bien. Ce sont eux que chante l'Eglise en disant : « *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti* ; O divin Esprit, faites briller votre lumière à notre intelligence, répandez l'amour dans nos cœurs, venez en aide à notre faiblesse, donnez-nous force et courage ! » *Dona sunt quædam hominis perfectiones.*

III. Voici une autre excellence des dons du Saint-Esprit. Autant ils sont inséparables de la charité qui les réunit en faisceau, comme les vertus morales réunies par la prudence, autant ils sont permanents. Comme la charité, ils survivent à notre mort corporelle. Moyens indispensables de sanctification dans l'exil, ils

deviennent dans la patrie des sources de gloire et de béatitude. « Ils peuvent être considérés dans leur objet et dans leur essence. En tant qu'ils résident dans l'homme voyageur du temps à l'éternité, ils ont pour objet les œuvres de la vie active, c'est-à-dire la pratique des devoirs auxquels le salut est attaché. Sous ce rapport ils ne demeurent pas dans le ciel : le but étant atteint, les moyens deviennent inutiles. Il en est autrement si on les considère dans leur essence, qui est de rendre l'âme docile à l'impulsion divine. Or dans le ciel cette docilité sera complète. Là, Dieu sera tout en toutes choses, et l'homme parfaitement soumis à Dieu. Aussi les dons du Saint-Esprit seront-ils dans le paradis beaucoup plus parfaits qu'ici-bas ; et ils brilleront dans les élus d'un éclat splendide, et seront la mesure de leur bonheur et de leur gloire. »

Telle est la nature, telle est la nécessité, telle est l'excellence des dons du Saint-Esprit. De ce beau sujet, que j'ai dû beaucoup écourter, me réservant de parler de chacun des dons avec plus de détails, tirons des résolutions pratiques et généreuses.

**

D'abord, en ce beau jour de la Pentecôte, DEMANDONS avec instance le Septenaire sacré. Que le divin Esprit nous convertisse, purifie nos cœurs du péché, et nous remplisse abondamment de ses dons : *Da tuis fidelibus in te confidentibus sacrum Septenarium !*

Efforçons-nous de donner à ces dons toute l'activité possible EN NOUS AFFRANCHISSANT de la dissipation, des habitudes de tiédeur, de l'attache voulue au péché véniel.

CONDUISONS-NOUS avec le plus de dévotion possible selon leur impulsion sanctificatrice. Les bons païens se conduisent par la raison, les chrétiens ordinaires par les vertus communes ; fidèles fervents, mettons-nous sous la direction du Saint-Esprit. Que le Saint-Esprit soit notre lumière, notre force, notre protection. *Utamur Spiritu sancto !* Avant d'agir, surtout dans les circonstances difficiles, quand il faut subir de la part de l'ennemi les plus rudes assauts, invoquons le Saint-Esprit. Inspirons-nous du don de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte de Dieu. Et ainsi nous serons, dans toute la force du terme, les enfants de Dieu, *qui spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* (Rom., VIII, 14).

Sainte Melchilde nous raconte dans son livre « De la grâce spéciale, » qu'une sainte d'une fidélité et d'une docilité admirables, sainte Gertrude, pendant la longue maladie qui prépara et précéda sa mort, répétait souvent ces deux mots : MON ESPRIT ! Et comme on lui demanda ce qu'elle voulait dire par là et à quel ordre des anges appartenait « cet Esprit », elle répondit : « Mon Esprit est un Séraphin. » Le

Séraphin que cette grande sainte pouvait bien appeler « son Esprit », tant elle lui était docile, était le Séraphin adorable, égal au Père et au Fils, et ne faisant avec eux qu'un seul Dieu, l'Amour en personne, le Saint-Esprit... Que le Saint-Esprit soit aussi notre Esprit ! Qu'il habite en nous avec l'abondance de ses dons ! Que le divin et premier moteur par l'intermédiaire de ces moteurs secondaires nous éloigne de tout mal et nous fasse pratiquer toute vertu ! Ainsi nous deviendrons des créatures toutes transfigurées ; ainsi nous serons, non point des ombres de chrétiens, mais des chrétiens parfaits dans la justice et la sainteté. Encore une fois, Esprit divin, donnez-nous le Septenaire sacré, *Da tuis fidelibus in te confidentibus sacram septenarium* ; donnez-nous par lui les mérites de la vertu, *Da virtutis meritum* ; donnez-nous par lui de finir saintement notre vie, *Da salutis exitum* ; donnez-nous par lui la joie éternelle, *Da perenne gaudium*. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR NOTRE-DAME DU LAUS

XII

LES ÉPREUVES DE BENOÎTE

I

La dévotion au Laus produisait trop de conversions pour qu'elle ne fût pas contrariée par le démon, irrité de voir tant d'âmes lui échapper qu'il regardait comme sa proie sûre. De là ces persécutions, ces moments de torpeur qu'on a appelés les éclipses du Laus et qui firent le tourment de Benoîte.

De 1664 à 1672, écrit M. Gaillard, il n'y eut que « quelques brouillards soulevés par l'incrédulité. La seule vue du saint lieu, les bonnes odeurs qu'on y ressent, les grâces qu'on y reçoit, dissipaient les ténèbres amassées par les incrédules. »

Pendant les vingt années qui suivent, les incroyants, et quelques membres du haut clergé d'Embrun, s'efforcent de discréditer la dévotion nouvelle. Ce sont les jansénistes qui gouvernent : ils font surveiller la Bergère, la traitent de visionnaire et d'idiote et déclarent que ses visions sont des impostures. MM. Peythieu et Hermitte se rendent à Embrun pour protester, pour fournir des explications et raconter les faits, ils sont éconduits avec dédain. Néanmoins on les redoutait. M. Peythieu mourut en 1689 et M. Hermitte le suivit quatre ans après. Alors la situation de Benoîte devint des plus précaires.

Il ne lui restait que le Frère Aubin, ermite de Notre-Dame de l'Erable, qui manquait d'autorité ; le prieur de Saint-Etienne, qu'on menaçait de la perte de son bénéfice ; et M. Gaillard, qui était vieux, et ne venait plus guère au Laus. C'étaient de faibles vengeurs contre les in-

fluences qui circonvenaient l'archevêque et qui firent nommer au Laus, à la place de MM. Peythieu et Hermitte, des jansénistes capables de prendre les mesures les plus odieuses pour tuer la dévotion.

Alors la guerre se fait acharnée, perfide.

Mgr de Genlis n'est pas hostile, mais il se montre déplorablement faible, et, résidant habituellement à Paris, il ne surveille point et se désintéresse. La cour l'absorbe trop, et le Laus est trop loin. Il écoute les adversaires beaucoup plus que les amis, et parfois s'abandonne contre la Bergère en menaces soigneusement recueillies. Il a mis d'ailleurs toute sa confiance dans un vicaire général dont le nom ne nous est point parvenu et qui est animé contre le Laus d'une haine qu'explique seule l'action diabolique. Un cordelier l'excite encore à molester Benoîte, le prieur, tous les défenseurs du Laus, et il abuse outrageusement de son pouvoir.

Ils conçoivent un projet infernal : ils relègueraient la Bergère et le Frère Aubin dans un lieu secret et éloigné et ils publieraient que Benoîte est partie avec l'ermite. Pendant des années ils cherchent l'occasion de mettre la main sur elle et de l'enlever, quand elle va prier, la nuit, à la porte de l'église ou à la croix d'Avançon, mais l'Ange veille sur sa sœur et déjoue tous leurs complots. La Sainte Vierge aussi la relève et l'avertit. « Elle lui fait savoir, raconte M. Gaillard, que les supérieurs sont dans l'intention de la mettre dans un cloître, mais qu'ils ne savent comment s'y prendre, craignant que la chose ne fasse du bruit et ne les couvre de confusion. »

— « Et ils ont raison, ajoute-t-il d'une plume décidée, car on ne l'abandonnerait pas. J'y mangerais tout ce que j'ai au monde pour la tirer du lieu où elle serait. Elle est séculière et ils n'ont pas de juridiction sur elle. S'ils la croient criminelle, qu'ils lui fassent son procès ; on la défendra ; mais si elle est innocente, pourquoi la tirer de sa maison ? »

Aussi devient-il la bête noire du parti : « Ils en veulent au Prieur, à Benoîte et à moi, dit-il. Ils ne peuvent souffrir que nous parlions de la dévotion, et surtout que j'en écrive l'histoire. » Il leur apparaît comme le témoin justicier qui dira ce qu'ils ont fait, et qui les flétrira devant l'avenir.

Cependant on n'ose ni séquestrer Benoîte ni la chasser. Alors on lui défend de parler aux prêtres qui viennent visiter le sanctuaire. Elle se soumet à cette inique prohibition pendant quatre mois. Ce temps écoulé, la Sainte Vierge lui ordonne de leur parler du Laus comme auparavant.

Furieux, les jansénistes renouvellent cette interdiction, aggravée de la défense de parler aux pèlerins. Même défense est intimée au Frère Aubin. La Bonne Mère, par déférence pour l'autorité, même injuste, engage Benoîte à être

prudente dans ses discours, mais déclare que le Frère Aubin appartenant au diocèse de Gap échappe à leur juridiction, et donc qu'il peut parler aux pèlerins en toute sûreté de conscience et tout à son aise.

M. Peythieu, en 1696, lui apparaît et lui remet quantité « de médailles toutes rouges, portant d'un côté l'image de Notre-Seigneur, et de l'autre celle de sa Sainte Mère », avec recommandation de les distribuer aux pèlerins. Elle obéit ; alors on la dénonce à l'archevêque comme une orgueilleuse et une révoltée. Chose digne de remarque, on ne conteste point le fait. Ils mettent sur le compte d'une femme d'Embrun leurs délations mensongères. Mgr de Genlis, lassé de tout cela, prend en dégoût cette dévotion qu'il négligera désormais.

Comme ils ne peuvent se débarrasser de la Bergère, les chapelains jansénistes ne l'occupent plus à la chapelle. Elle n'entretiendra plus le linge sacré, comme elle faisait ; elle ne paraîtra plus à l'église que le dimanche et seulement pour entendre la messe. S'il lui arrive de parler à un pèlerinage, « ils en sont fort contrariés, disent-ils, mais ils sont bien obligés de dire la vérité, quelque pénible qu'elle soit. Or, il n'est que trop vrai que la pauvre fille n'est qu'une visionnaire, une idiote, une tête fêlée. » Comme ils affectent de la croire coupable de sorcellerie, ils refusent de la confesser et la privent de la sainte communion, même de la messe pendant la semaine.

Les pèlerins continuent cependant à affluer ; alors ils feignent de ne pas voir, de ne pas comprendre, ils leur disent qu'ils feraient mieux de rester chez eux. Ils ne veulent pas même savoir s'il se fait des miracles. Leur mauvaise foi va plus loin encore : ils fabriquent un mandement apocryphe que le Supérieur lit en chaire, où il est ouvertement enseigné que la dévotion au Laus est un abus manifeste et donc qu'elle est réprouvée par l'autorité diocésaine.

Quelques jours après, la Bonne Mère révèle à la Bergère que « cette pièce a été écrite par le vicaire général, assisté de quelques autres prêtres, à l'insu de l'archevêque, que les grands en ont assez causé, mais que le menu peuple n'en a pas fait de cas. »

Le même Supérieur affirme en chaire qu'on ne croit nulle part à cette dévotion, ni à Gap, ni à Grenoble, ni ailleurs ; il détourne les fidèles de rien déposer dans les troncades oratoires et augmente les honoraires des messes pour en diminuer le nombre. Pour les chapelains jansénistes, la Sainte Vierge n'est plus « la Mère de Dieu », mais simplement « notre sœur ». Ils refusent de confesser les pèlerins, ou s'ils les acceptent, ils se montrent à leur égard d'un rigorisme qui les jette dans le désespoir.

En vérité toutes ces mesures ne sont-elles pas diaboliques, et si la dévotion à Notre-Dame du Laus n'était pas divine, est-ce qu'elle n'aurait pas sombré parmi ces violences et ces perfidies savantes ?

Mais la Bonne Mère rassure Benoîte : « Ils auront beau faire, dit-elle, ils n'empêcheront pas les peuples de venir en ce lieu. » (1697). Et l'Ange lui prédit le départ de ces infidèles chapelains : « L'archevêque met au Laus des gens de sa doctrine, qui épousent ses sentiments ; mais c'est l'ouvrage de Dieu qui subsistera malgré leur mauvais vouloir. Ces prêtres en sortiront un jour, et le Laus changera de face : tout y fleurira et il ira plus de monde. » (1^{er} janvier 1700).

Cette situation ne pouvait durer. Un ami du Laus, M. Juvénis, écrivit à Mgr de Genlis pour lui signaler les scandales des jansénistes ; l'évêque de Gap insista sur l'indignité de leur conduite ; l'archevêque d'Embrun se réveilla alors de sa coupable indifférence.

« L'évêque de Gap, dit l'Ange à Benoîte, a fait un grand coup en parlant du jansénisme des prêtres du Laus. Monseigneur en a été humilié, mais à cette heure il parlera de la dévotion, il en prendra plus de soin. »

Maintenant en effet il va entrer en scène et agir enfin.

II

Son idée était de confier le Laus aux directeurs de ses séminaires, si bien que les deux œuvres devaient marcher ensemble. Des prêtres séculiers jansénistes étaient à la tête de ses séminaires, il offrit ceux-ci aux prêtres de Saint-Sulpice, qui acceptèrent d'abord (1703) puis se retirèrent, « pour des raisons que nous ne pouvons bien pénétrer » dit-il. Alors il en chargea la Compagnie de Jésus, par mandement du 31 juillet 1704. Les Jésuites négligèrent également le Laus qu'ils laissèrent aux mains des prêtres jansénistes.

Alors en 1712, le 8 septembre, le prélat mieux informé se décida à remplacer les jansénistes par les religieux de Sainte-Garde.

Sainte-Garde était un pèlerinage placé près d'Avignon, sur les limites du diocèse de Carpentras, dans une profonde solitude. L'évêque de Carpentras le bénit en 1666 et quelques prêtres dévoués s'y établirent sous la direction de M. Bertet. Quand les pèlerins n'arrivaient pas en nombre suffisant, les bons missionnaires allaient les chercher dans les villages et ils en profitaient pour y faire de fructueuses prédications.

Mgr de Genlis confia Notre-Dame du Laus aux PP. Bertet, de Salvador et Ricord, par acte authentique, leur accordant désormais l'autorité et le droit de gouverner.

Les missionnaires de Sainte-Garde, d'après l'acte, « ne relèveront et ne dépendront que des

seigneurs archevêques et de messieurs leurs grands vicaires, auxquels ils rendront compte tant du spirituel que du temporel, quand par eux ils en seront requis. » Et lorsque les revenus de ladite chapelle excéderont ce qui est nécessaire pour le Laus, le surplus sera employé à faire des missions dans le diocèse.

M. Bertet fut nommé Supérieur de la maison. Sa mission était extrêmement délicate ; il voulait arriver par la douceur à implanter son gouvernement, et avant d'agir il réfléchissait, il regardait. Il voyait Benoîte, qui lui racontait les commencements de l'œuvre, le zèle et la générosité des premiers directeurs, qui avaient consacré au Laus leur labeur, leurs revenus, leur vie. Ils étaient morts dans la grâce de Dieu, et des loups s'étaient introduits dans le bercail, qui avaient surpris la religion de l'archevêque et s'étaient mis à détourner les fidèles. Ils agissaient encore. Lui-même s'en aperçut bien vite, car ils continuaient à dire aux pèlerins : « Restez dans vos paroisses, que venez-vous faire ici ? »

Le saint missionnaire en était navré. Il était convaincu de la sincérité, des pures intentions et de la sainteté de Benoîte, et ces prêtres demeuraient ses détracteurs. Chargés de faire connaître la dévotion à Notre-Dame du Laus, ils la dénigraient. Il priait et consultait Dieu : « Il faut souffrir, pensait-il, c'est ainsi qu'on avance les œuvres du Seigneur. »

Il se décida enfin à écrire au P. de Salvador, supérieur général de la Congrégation : « Venez, car il me semble que j'ai un clou dans mes yeux et des lances à mes côtés, tant que j'aurai auprès de moi des prêtres d'une foi suspecte. »

Le Supérieur accourut aussitôt ; il étudia la situation et ensemble ils se rendirent à Embrun. Ils dirent à l'archevêque que l'hérésie continuait à stériliser et à détruire l'œuvre, ils lui racontèrent les menées et les ruses perfides de l'hérésie, et déclarèrent qu'ils ne pourraient faire aucun bien si ces prêtres, qui, consciemment ou non, faisaient le mal, n'étaient pas mis en demeure de partir. Le prélat enfin convaincu cèda entièrement la maison et l'église aux Gardistes, excluant tout autre prêtre qui n'y serait pas appelé par le Supérieur de cette Congrégation.

Ordre fut donné aux prêtres jansénistes de s'en aller. Ainsi se réalisait la parole de l'Ange à Benoîte en 1708 : « Ne vous troublez pas du peu de soin que les prêtres ont de la dévotion et de ce qu'ils ne confessent pas. Ils s'en iront tous, malgré qu'ils en aient. »

Telle était en effet leur grande faute. La dévotion de Notre-Dame du Laus avait pour but principal la conversion des pécheurs par la confession sincère de leurs péchés, et l'horrible doctrine janséniste éloignait les pénitents du confessionnal. La cause de la Sainte Vierge

trionphait. Le peuple apprit bientôt qu'un grand changement s'était opéré dans le saint vallon et que les missionnaires y étaient pieux, accueillants, dévoués. Les pèlerins y vinrent et furent réjouis.

L'épreuve de Benoîte était terminée, tous ses ennemis étaient partis. Il ne restait plus à la maison que deux vieillards qui étaient demeurés constamment fidèles à l'œuvre, sans doute M. Gaillard et le frère Aubin. M. Bertet fit venir plusieurs saints missionnaires de sa Congrégation, ils comprirent la dévotion du Laus, s'y attachèrent, donnèrent des retraites nombreuses, et il y eut plus de confessions que jamais. Les miracles signalèrent ce refleurissement de la piété et ce fut comme un nouveau printemps spirituel.

Il fallait toutes ces persécutions, afin que les hommes fussent bien convaincus que le Laus était l'œuvre de Dieu. Si c'eût été une œuvre humaine, il eût sombré à la suite de ces contradictions ouvertes, de cette indifférence prévenue de l'autorité, des agissements de ces prêtres de la maison qui s'appliquaient uniquement à la démolir.

Pendant six années encore, la sainte Bergère continua joyeusement et fructueusement son œuvre. Elle avait vieilli, ses forces défailaient, mais son cœur était plus ardent, son âme plus embrasée de charité que jamais. Elle reprenait son rôle d'éclaireuse des consciences et de sollicitieuse de conversions. Elle parlait aux pèlerins, avec feu, avec sa conviction de voyante, elle les amenait aux prêtres, puis elle faisait ses longues stations à la chapelle, d'où elle avait été chassée ; elle se fondait en reconnaissance. Ses exhortations devenaient plus pressantes parce qu'elle sentait que les années lui étaient mesurées et qu'elle prenait à tâche de faire tout le bien qu'elle pourrait aux âmes. On l'écoutait, sa parole était comme imprégnée d'un parfum céleste. On la vénérât, et personne ne mettait en doute ni ses récits, ni sa sainteté. Elle redoublait d'austérité, de veilles, de labeurs, et quand on la priait de prendre un peu de repos, elle répondait, faisant allusion à la tourmente janséniste :

— Il faut réparer le temps perdu !

XIII

SES JOIES

I

L'épreuve fut trop prolongée et trop dure pour que Benoîte l'eût pu supporter si Dieu ne lui eût envoyé des joies reconfortantes.

Sa grande joie lui venait des consciences purifiées, qu'elle avait vues enténébrées, laides, troublées, et qu'elle revoyait lumineuses, belles et apaisées. Les confesseurs recevaient des grâ-

cés d'unctions et les pénitents des grâces de confiance. Ainsi, dit M. Gaillard, « la confession se fait avec plus de consolation pour l'un et pour l'autre, car le pénitent se confesse avec plus de ferveur, d'amour de Dieu et d'horreur pour ses péchés. Le Laus est une continuelle mission où il ne se passe aucun jour sans qu'on y reçoive quelque grâce. Il y a là des charmes qui attirent et qui retiennent. Le Laus est le refuge des pécheurs. » Et le bon archidiacre ajoute : « C'est là que Dieu leur inspire de faire de bonnes confessions, lève la honte de ceux qui n'osent pas dire leurs péchés, assistés qu'ils sont des avis de Benoîte, qui leur découvre leur intérieur, les encourage, les examine, et leur procure des confesseurs qui les renvoient contents. Plusieurs personnes ont dit que pour se souvenir de ses péchés et faire de bonnes confessions, il faut venir au Laus. »

Et l'on y vient de l'extrémité des Alpes, par processions nombreuses et touchantes. Un jour on vit arriver celle d'Orcières, les jeunes filles marchaient pieds nus, les cheveux abattus comme des Madeleines, la tête couronnée d'épines aiguës et serrées, redisant des chants de pénitence. On devine le bonheur de Benoîte à voir ces pieuses manifestations de pénitence et de foi.

Dès qu'on approche du Laus on se sent enveloppé d'une atmosphère de piété, on se plaît dans cette solitude, on y reçoit des grâces de lumière, et l'on s'en retourne tout changé. Mais ce qui y retient aussi les multitudes, c'est ce qu'on a appelé « les odeurs du Laus », qui ne ressemblent en rien aux odeurs de la terre, c'est un parfum tout céleste. Tout ce qui appartenait à la sainte était tout embaumé, ses vêtements, son voile, ses mains, son haleine, l'air qui l'environnait. Ses bonnes odeurs augmentent suivant son degré d'amour de Dieu et « parfois elles sont si délicieuses qu'elles élèvent tous ceux qui l'écoutent. »

C'est elle surtout qui en jouit. Il semble, d'après ses observations, que Dieu, source des odeurs comme des lumières, les répand avec abondance sur toute la cour céleste et qu'elles sont un des éléments de la félicité du ciel. Les anges et les saints sont des fleurs du Paradis qui exhalent leur parfum particulier comme les fleurs de nos jardins. Mais dans ces parfums il y a une variété, une gamme infinie, comme dans les hiérarchies angéliques, comme dans les mérites et les vertus des bienheureux. Quant aux parfums qui s'exhalaient de la Sainte Vierge et surtout de Notre-Seigneur, ils avaient une fragrance incomparablement plus suave et plus pénétrante. Mais sa plus grande joie c'était de voir la Sainte Vierge, comme son plus grand chagrin d'être privé d'elle. Un jour un Ange lui apparaît et lui dit : « Vous souhaitez bien de voir notre bonne Mère : mais ce ne sera pas de sitôt, parce que vous n'avez pas fait la cor-

rection à des hommes qui ont juré trois fois le nom de Dieu dans votre chambre. » Elle pleura pendant plusieurs jours, et comme elle en demeura privée le jour de la Chandeleur elle pensa en mourir de douleur. M. Peythieu lui dit pour la consoler :

— Vous devez déjà vous estimer bien heureuse de voir votre bon Ange !

— Ah ! répondit-elle, quelle différence de l'Ange et de ma Bonne Mère ! Le bonheur de la voir une seule fois est plus grand que celui de voir tous les anges du Paradis ! C'est la différence qu'il y a entre la Reine et ses sujets. Jugez donc si je n'ai pas raison de pleurer. Il faut l'éprouver pour le pouvoir comprendre.

Le 19 juillet 1684, même épreuve. M. Peythieu lui dit :

— Qu'avez-vous, ma sœur ? Pourquoi pleurez-vous ?

— Ah ! je languis de ne pas voir ma bonne Mère. J'aimerais bien mieux souffrir les douleurs du vendredi que d'être privée du bonheur de sa vue.

Mais quand elle la revoit, quelles délices ! Souvent la Sainte Vierge a des ordres à lui donner, ainsi qu'elle le raconte : « Lorsque la Mère de Dieu me commande quelque chose, elle le fait avec un air si doux que je ne crois pas qu'elle le veuille absolument. Quand j'ai failli, cette bonne Mère me reprend sans se fâcher ; c'est ce qui fait qu'avec la honte d'avertir les personnes, j'attends bien souvent un second commandement et puis j'obéis. »

Ces avertissements lui étaient pénibles à donner, c'est pourquoi elle se figure, tant la Sainte Vierge lui parle avec douceur, qu'ils ne sont pas urgents et elle les diffère. Mais alors Marie lui fait comprendre, en la privant de sa présence, qu'elle doit obéir non pas à des ordres qui sont rarement formulés, mais à un simple désir, ce qui est la perfection.

Elle converse aussi avec les bienheureux, avec saint Joseph qui lui apparaît six fois, pour l'encourager à la patience, avec saint Maurice, saint Gervais, les saintes du Paradis.

Le 4 décembre 1678, Marie se montre à elle, accompagnée de deux saintes également belles et glorieuses ; l'une portait une couronne d'épines, l'autre une couronne de fleurs. « Ma fille, dit la Bonne Mère, si vous voulez une couronne dans le ciel, il faut en porter une d'épines sur la terre. » Son bon ange lui apprit que ces deux vierges étaient sainte Barbe et sainte Catherine de Sienne.

Les esprits bienheureux l'accompagnent. Un jour, c'est une blanche colombe qui l'aide à prier ; une autre fois, ce sont de petits oiseaux qui chantent et parfument l'air pendant qu'elle subit ses plus fortes crises de souffrances. Elle les voit lumineux, parfois tout blancs, parfois tout rouges, symbolisant ainsi la virginité et le martyre. Ils l'accompagnent en

chantant les Litanies du saint Nom de Jésus ou celle de la Passion : « Jésus flagellé, ayez pitié de nous ! Jésus couronné d'épines, ayez pitié de nous ! » Ils font deux chœurs, comme à l'église, l'un chante le verset, l'autre le répond, ils vont avec elle la nuit, brillent dans les ténèbres pour l'éclairer et l'accompagnent depuis le désert jusqu'à sa cellule. Leurs concerts sont si suaves, si harmonieux quelquefois, qu'elle se croit en Paradis.

Les Anges l'appellent à bon droit leur sœur, tant sa vie est angélique ; ils semblent se faire un bonheur d'être dans sa compagnie, de dire le chapelet avec elle. Ils adorent ensemble le Saint-Sacrement, ils chantent ensemble et s'entre-tiennent de la conversion des pécheurs. Son bon Ange lui sourit quand elle a bien prié, il est plein de sollicitude pour elle, pour son âme, pour sa santé même, et quand elle exagère ses macérations il lui retire ses instruments de pénitence.

Il l'avertit. Le 11 avril 1687, elle avait passé la nuit en prières. Le matin la pensée lui vient de donner à manger à douze pauvres en l'honneur des douze apôtres. Soudain un petit oiseau, blanc comme une colombe, vient se poser sur sa tête et l'embaumer de suaves parfums. Elle quitte sa chambre pour se rendre à l'église, l'oiseau la suit et lui dit en chemin à l'oreille : « Dans peu vous serez malade, vous aurez des croix ; armez-vous de patience et préparez-vous. »

Quand le démon l'a tourmentée, l'Ange vient à son secours, la tire du danger, la ramène des ravins où elle a été roulée par l'esprit de ténèbres et la conduit jusqu'au village. Là elle le congédie et lui dit :

— C'est assez, bel Ange ! Maintenant je n'ai plus peur. Adieu !

Elle est avec lui dans des termes d'une familiarité charmante, pour lui elle reste la pure et candide enfant de Dieu qui parle ce langage sublime de la simplicité céleste qui fait sourire l'homme terrestre. L'Ange lui ouvre un passage à travers les broussailles, il lui tend la main pour l'aider à passer quand le torrent est débordé, il lui ménage de délicates surprises. Elle aime les beaux chapelets ; comme elle se repose, harassée de fatigue, il place à la portée de sa main un superbe chapelet qu'elle trouvera en se réveillant.

On lui en avait donné un magnifique dont les grains étaient d'ambre très pur. Il trouva sans doute qu'elle y était trop attachée, il le lui cacha. Mais elle n'en prit pas son parti. Elle s'en plaignit tendrement à la Bonne Mère, qui fit droit à ses réclamations et lui indiqua où elle le retrouverait. Quelle belle âme aucunement compliquée, qui en appelle de l'Ange qui exerce sa vertu, à la Reine des Anges ! Un jour que celle-ci lui apparaît assistée de plusieurs esprits célestes qui avaient revêtu la

forme de petits enfants, ils se mettent à parler avant que Marie ait rien dit. Elle les écoute un instant avec patience, puis, comme elle a hâte d'entendre la Bonne Mère : « Taisez-vous, leur dit-elle, laissez parler notre Mère. » — « C'est par son ordre que nous parlons, » répliqua l'un d'eux. La Sainte Vierge les regarda tous avec un sourire ineffablement bon, puis elle lui fit ses communications intimes.

N'est-ce pas ainsi que les choses doivent se passer au ciel ?

II

Mais si les anges lui multiplient leurs visites, c'est surtout dans les moments où elle est le plus découragée. « Cent fois pour une, rapporte M. Gaillard, quand ils la voient désolée par l'endurcissement des pécheurs, exténuée par ses pénitences, ou brisée par la rage du démon, ils lui font entendre de ravissants concerts pour la consoler et la réjouir. »

Les querelles que lui firent les Jansénistes, leurs entreprises contre le pèlerinage et contre les âmes la consternent. Alors Marie la fait assister à des processions d'anges qu'elle préside elle-même. Des chants divins, des harmonies célestes, des clartés splendides, des parfums très doux remplissent le sanctuaire qui devient pour un instant un des parvis de la Jérusalem céleste.

Nous avons raconté comment le 15 août 1698 la Sainte Vierge lui fit parcourir le ciel. C'était sans doute à l'un des moments les plus pénibles de sa mission, méconnue et contrariée. Elle reçut encore, en des circonstances semblables, d'autres faveurs qui lui rendirent le courage.

La veille de la Toussaint 1699, vers minuit, elle se rend à la Croix d'Avançon. Là, elle se met en prière, et bientôt elle entre en extase. Elle voit des multitudes d'anges, parmi des milliers de cierges. Des chants retentissent comme au paradis, ses yeux et ses oreilles sont tellement ravis, et « c'est si beau, qu'elle ne sait comment le dire ». Les chœurs angéliques entonnent les Litanies de la Passion, une seule voix module l'invocation et toutes les autres reprennent. Son cœur est rempli d'une tendre compassion, aux mélodies et aux lumières s'adjoignent les parfums qu'elle connaît bien, elle se croit au ciel. L'extase dura jusqu'au matin, et quoique la nuit eût été très fraîche, elle n'en ressentit rien, elle apparaissait seulement radieuse et transfigurée.

L'année suivante, le soir de Noël, après avoir prié avec ferveur l'Enfant-Dieu, elle reste seule à la chapelle. L'église tout à coup se remplit d'esprits célestes, qui arrivent lentement, solennellement, précédés d'un étendard magnifique, en ordre de procession. Les uns sont vêtus de blanc, les autres de rouge, tous portent un flambeau à la main. Elle en prend un aussi sur

l'autel et se met en procession avec eux. Trois fois ils font le tour de l'église à l'intérieur en chantant des cantiques, parmi lesquels le *Gloria in excelsis*, avec cette antienne composée par les anges : « Béni soit le Père céleste qui a choisi ce lieu pour la conversion des pécheurs. Que le Seigneur bénisse tous ceux et toutes celles qui viendront ici l'adorer ! »

Comme elle ne comprend pas le *Gloria in excelsis*, un ange le lui traduit en français. Elle le remercie, transportée qu'elle est par la beauté des paroles. Puis elle continue à suivre la procession en redisant avec componction : « Mon Dieu, faites-moi miséricorde ! » — « Dieu vous la fera, » lui dit un ange.

Qu'elle eût désiré aussi voir la Sainte Vierge ! Mais un des esprits célestes lui dit : — Vous ne la verrez pas cette fois, votre bonne Mère. Prenez patience !

— Si je n'ai pas l'honneur de voir ma bonne Mère, répond-elle, j'ai le bien de vous voir, vous, bel Ange ! et cela me suffit.

Puis elle le salue avec une gracieuse révérence. L'Ange disparaît ainsi que les autres esprits célestes et Benoîte reste seule, triste et heureuse. Du dehors on percevait une grande lumière, et des parfums exquis s'exhalaient du sanctuaire.

Le soir de la fête de Tous les saints en 1702, quand les cloches de tous les villages retentissent dans les montagnes, remplissant les vallons et portant jusqu'au ciel les prières des fidèles mêlées, semble-t-il, aux soupirs de douleur et d'espérance des âmes du Purgatoire, elle est seule, priant avec ferveur pour celles-ci, au pied de la Croix d'Avançon. Elle écoute les voix d'en bas et les voix d'en haut, s'abandonnant à la mélancolie de l'automne et aux tristesses surnaturelles. Sans doute qu'elle pense à certaines âmes qui lui sont plus chères, sûrement elle implore pour toutes la miséricorde de Dieu. Elle prolonge sa prière sans songer que le temps s'écoule. Vers minuit elle aperçoit du côté de la vallée une nuée épaisse qui vient à elle. Ce sont les âmes qui ont revêtu une forme humaine et qui s'avancent, un flambeau à la main. Deux anges sont en tête qui chantent les Litanies des Saints, auxquelles répondent les âmes. Quant ils sont tout près d'elles : « Voilà bien des âmes, beaux Anges, » leur dit-elle. — « Vous ne les voyez pas toutes, il y en a beaucoup d'autres dispersées dans les airs. » — Et elles lui crient en passant :

— Nous allons au sanctuaire adorer Dieu et remercier notre bonne Mère, notre avocate et notre protectrice. De là nous irons au ciel jouir de la gloire éternelle !

Benoîte était donc grandement consolée parmi ses afflictions. Mais elle préférerait encore la vision de la Sainte Vierge à celle des esprits bienheureux :

— Ah ! disait-elle, j'aime mieux voir une

seule fois ma bonne Mère que de voir tous les anges du Paradis !

Nous savons qu'elle la voyait souvent. Marie l'appelait : « ma fille » et elle lui répondait : « Bonne Mère ! » La Sainte Vierge lui apparaissait-elle dans un costume royal avec des diamants et des parures splendides ? Elle n'a jamais précisé, sauf qu'elle a parlé une fois d'une robe d'or et d'une couronne magnifique. Quand Jeanne d'Arc voyait ses saintes, elle était tellement ravie de la beauté de leur visage qu'elle ne vit jamais leurs vêtements. Il en fut de même de Benoîte, qui garde plus d'un trait de ressemblance avec Jeanne d'Arc. Marie se montrait à elle, et pour elle c'était le bonheur parfait. Elle la combla ainsi de ses faveurs pendant cinquante-quatre ans. Elle viendra bientôt une dernière fois pour la consoler sur sa couche de douleur et recueillir son dernier soupir.

XIV

SA MORT

I

Benoîte avait plus de soixante-dix ans, et sa vie avait été plus traversée encore que longue. Un pèlerinage créé au Laus, dans un endroit presque inaccessible, des milliers et des milliers d'âmes converties, un apostolat continu, — car c'est elle surtout qui remuait les pécheurs, les amenait à ouvrir leur conscience à elle souvent, puis au confesseur, — des luttes continuelles avec Satan, des persécutions méchantes, sataniques de la part des jansénistes qui l'ont chassée du sanctuaire même qu'elle a fondé, quelle existence douloureuse et féconde !

Mais quand elle y regardait, elle la voyait mieux encore dominée, irradiée par les douces visions célestes. Si elle a bien souffert, qu'elle a été heureuse de voir la Bonne Mère, de dormir sur la frange de son manteau !

Pour achever sa ressemblance avec Jésus-Christ, Dieu lui envoya durant sa dernière année des terreurs, des angoisses qui rendaient plus poignantes encore les affres de sa longue maladie. Elle se dit sans doute que ce cortège de souffrances de choix n'est pas encore suffisant, car elle y ajoute des jeûnes, des cilices, des veilles, des macérations. Sa grande peine c'est de ne plus pouvoir pleurer, elle a épuisé pendant ses jours d'épreuves la source de ses larmes. Deux fois par jour cependant quelques pleurs tombent goutte à goutte, mais au prix de douleurs inouïes.

Aux âmes qui lui appartiennent pleinement, Dieu ne ménage aucun sacrifice. Elles sont comme le raisin, qui, pour produire le vin généreux, doit passer sous le pressoir, ou comme le blé, qui, pour nous fournir le pain

qui nous donne la vie, demande à être broyé sous la meule. Elle connut donc toutes les souffrances, et la plus terrible de toutes, celle du délaissement au jardin des Olives, celle qui faisait pousser au Sauveur ce cri navrant sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Elle connut donc la souffrance de l'abandon.

Dieu parut se retirer d'elle, Marie cessa de lui apparaître, le ciel de son âme était sombre, désolé et sans étoiles.

Alors Satan accourait, empressé et méchant. Il ricanait, il triomphait, il lui redisait :

— Vois ! Elle t'a abandonnée ! Oui, elle t'a abandonnée ! Tu n'as plus de recours qu'à moi !

— Ah ! répondait-elle, mourir mille fois abandonnée par Marie, plutôt que de l'abandonner un seul instant !

Que de fois elle fit à l'esprit infernal cette réponse de la foi indéfectible, de l'espérance inébranlable, de l'amour que rien n'abat !

Il redoubla, il multiplia ses obsessions. Une nuit, vers la Pentecôte de 1718, il la tourmenta pendant quatre heures et la roua de coups. Dieu le laissait faire afin de montrer le courage et la vertu de sa chère petite sainte. Le lendemain elle ne put se lever : « Nous allâmes lui faire une visite, écrit le Père Royère, elle nous fit voir ses bras tout noirs des coups qu'elle avait reçus. »

Désormais elle ne fait plus que souffrir. « Elle languissait », disait-elle autrefois, quand la Sainte Vierge la condamnait pour un temps à ne pas la voir. Maintenant qu'elle ne la voyait plus elle souffrait, comme une plante des tropiques dans un climat frileux, et les nuits qu'elle passait dévorée par la fièvre lui semblaient « longues comme des années ».

Elle s'en plaignait, elle qui ne s'était jamais plainte.

La plainte est chrétienne. C'est l'orgueil païen qui a dit : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » Jésus-Christ est venu nous apprendre que la douleur est une chose pénible, mais combien méritoire quand elle est accompagnée de la pensée de la croix !... Cette pensée ne quittait point Benoîte, et c'est là seulement qu'elle puisait son courage.

A la Saint-André, un ange lui annonça que le terme approchait et qu'elle mourrait en la fête des Saints Innocents. Elle tressaillit de bonheur. Elle était née en la fête de saint Michel, le prince de ces Anges bien-aimés avec qui elle avait si souvent conversé ; on comprend que Dieu lui ait assigné pour le jour de sa mort une fête symbolique, à elle qui avait gardé toute sa vie son innocence, mais surtout l'heureuse enfance de l'esprit et celle du cœur.

Ses deux nièces, Benoîte sa filleule, et celle qu'elle appelait sa « chère Isabelle », l'assistaient pendant sa maladie. Même ses plus gran-

des souffrances ne parvinrent pas à lui faire perdre sa sérénité. Elle leur recommandait de l'avertir si elles remarquaient en elle quelque impatience, mais elles n'en eurent point l'occasion. Elle n'ignorait pas qu'elle ne guérirait point, elle prenait cependant tous les remèdes qu'on lui prescrivait, elle les prenait comme si elle devait guérir, afin d'être comme son doux Sauveur, obéissante jusqu'à la mort. Depuis que l'Ange lui avait dit qu'elle mourrait, elle n'était déjà plus sur la terre.

Quelqu'un l'assura que sa maladie n'était pas désespérée, qu'elle pouvait revenir à la santé : « Ah ! s'écria-t-elle, priez Dieu pour qu'il me préserve d'un tel malheur ! » Cependant elle montra qu'elle savait dire aussi, comme Jésus à Gethsémani : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Le jour de Noël tombait cette année-là un dimanche. Elle savait qu'elle n'avait plus que trois jours à passer sur la terre, elle réclama le saint Viatique. Elle reçut la Sainte Eucharistie dans des sentiments de dévotion admirable, demanda par deux fois pardon aux assistants de les avoir peut-être contristés, et quand elle posséda Jésus dans son cœur, elle parut heureuse. Ses peines, ses amertumes, ses épreuves étaient finies. Elle voyait tout en pleine lumière, et afin que sa joie fût toute céleste, sa Bonne Mère reparut, elle lui parla, elle la consola une dernière fois, laissant sa pauvre chambre embaumée des parfums du ciel.

Le lendemain, comme elle était plus faible, les Directeurs du sanctuaire commencèrent à comprendre l'étendue de la perte dont ils étaient menacés. Que feraient-ils sans elle ? Depuis six ans elle était là qui les aidait, les guidait dans leurs labeurs pour les âmes, et se multipliait. Elle était la vie du sanctuaire, l'âme du pèlerinage, avec elle leur œuvre gardait tout son attrait. Elle restait le témoin écouté, aimé, indiscuté. Qu'arriverait-il quand elle ne serait plus là ?

Ils supplièrent instamment Dieu de la leur conserver deux années seulement, pour sa gloire et pour celle de la Sainte Vierge, pour le bien des âmes. Puis ils vinrent lui demander d'accepter de vivre encore et de s'associer à leurs prières. Elle fit la réponse de saint Martin : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas de travailler, mais que votre volonté soit faite ! » Alors elle prit en ses mains le crucifix, et ses lèvres baisèrent avec ardeur l'image divine.

Or la volonté de Dieu était qu'elle vînt au ciel recevoir la récompense qu'elle avait méritée par tant d'épreuves.

II

Le mercredi, fête des Saints Innocents, elle demanda qu'on chantât la grand'messe à son intention. Le P. Poligny célébra les saints mys-

tères avec la solennité qu'elle désirait. Ensuite on lui donna l'Extrême-Onction qu'elle réclamait depuis quelques jours. On ne se pressait point parce que rien n'indiquait sa fin prochaine. Elle ordonna qu'on lui lavât les pieds et les mains, par respect pour le sacrement, se confessa une dernière fois, et présenta ses membres aux saintes onctions. Elle avait sa pleine connaissance, s'unissait à toutes les prières et se pénétrait de l'esprit des cérémonies. Quand le prêtre fit l'onction sur les oreilles : « Ah ! fit-elle, elles en ont tant entendu ! » Que de misères humaines en effet elles avaient reçues en confiance, qu'elle ne comprenait même point, car elle n'avait jamais acquis la science du mal ! Elle craignait cependant qu'elles n'aient été souillées par quelque fange terrestre, et elle demandait à la grâce du sacrement de les purifier.

Maintenant elle était calme, son visage reposé se faisait radieux. Pas de délire, pas d'agonie, aucun de ces spasmes qui annoncent la dernière heure et qui arrachent en quelque sorte l'âme du corps. Cependant les directeurs sont inquiets. Bien qu'aucun signe précis ne présage sa fin, ils savent qu'elle va mourir. S'en ira-t-elle ainsi sans leur faire ses adieux, leur adresser un mot, leur exprimer sa suprême volonté ?

Ils demeurent donc auprès de son lit, très tristes, mais courageux. Ils la regardent, et sur ses traits ils reconnaissent les marques heureuses de la sainteté et de la gloire. Leur chagrin s'en augmente, car elle est trop proche du ciel pour qu'ils puissent la retenir longtemps sur la terre. Le P. Royère lui dit :

— Chère sœur, nous sommes vos enfants ; vous ne voulez pas nous bénir avant de nous quitter ?

— C'est à la Bonne Mère de vous bénir, répond-elle.

Cependant, comme elle craint de les contrister, elle reprend :

— Je le veux bien, mes bons Pères. Je vais aussi vous bénir !

Sa charité avait triomphé de son humilité. Alors elle étendit sa main tout humide encore de l'onction sainte, sa main de vierge consacrée à Dieu, elle traça lentement et avec émotion sur eux le signe de la croix, et leurs têtes s'inclinèrent pieusement pendant que leur cœur se serrait et que leurs yeux se remplissaient de larmes.

Il était huit heures du soir. Ils se relevèrent et partirent sans lui faire leurs adieux, car ils se croyaient sûrs de la revoir. Ils allaient réciter leur office et prendre leurs dispositions afin de pouvoir la veiller la nuit. Ils voulaient la voir mourir. Cette nouvelle grâce leur fut refusée.

A peine étaient-ils sortis qu'elle appelle ses deux nièces et leur fait ses adieux, ainsi qu'au prieur et aux quelques personnes qui étaient

là. On allume aussitôt le cierge béni, on fait les prières de la recommandation d'âme, elle les suit pieusement ; ses regards, à défaut de ses lèvres qui deviennent rigides, expriment ses sentiments de piété et d'amour. Sa filleule et Isabelle récitent ensuite les Litanies de l'Enfant Jésus qui lui rappellent la fête de Noël, la venue du Sauveur sur la terre, puis elle lève au ciel ses yeux qui respirent une joie céleste, car elle sait, elle comprend qu'elle va voir la Bonne Mère, s'unir pour jamais au divin Epoux, et, sans agonie, ayant gardé la pleine possession d'elle-même jusqu'à la fin, elle rend doucement le dernier soupir. Ses lèvres souriaient, car elle avait vu les Anges ses frères auprès d'elle prêts à recueillir son âme et à la conduire au ciel, à côté des vierges ses sœurs et des martyrs. Quelle vierge en effet fut plus pure, et quel martyr souffrit plus qu'elle !

Comme elle était tertiaire de l'Ordre de saint Dominique, on la revêtit sur son lit de l'habit des tertiaires qu'elle appelait sa robe de noces et son corps fut exposé dans la chapelle. Le lendemain on la porta en procession autour de l'église, et l'on fit le service funèbre. Il était tombé la nuit une grande quantité de neige sur les montagnes, et les sentiers du Laus étaient à peine praticables, cependant le clergé des paroisses voisines accourut avec de nombreux fidèles. Les foules arrivaient, frayant tous les chemins, afin de contempler une dernière fois les traits de la sainte du Laus ; ils lui faisaient toucher des chapelets, des médailles, des objets de piété ; tout ce qui lui avait appartenu était déjà considéré comme des reliques.

La consternation était générale. On la voyait là depuis cinquante-quatre ans, allant de Saint-Etienne où elle était née, au Laus où elle avait fixé sa demeure dans une très humble maison, non loin de la sainte chapelle ; accueillant les pèlerins qui y avaient afflué par centaines de milliers ; construisant le sanctuaire ; recevant des sommes considérables, dont elle n'avait jamais fait usage ni pour elle, qui vivait de rien, ni pour sa mère qui était morte dans une chrétienne pauvreté, ni pour les siens, élevés comme elle dans la piété et le travail ; aimée de tous comme une bienfaitrice, vénérée comme une sainte : et l'on ne pouvait croire qu'elle eût disparu ainsi pour toujours de ces lieux tout remplis d'elle. Cette pensée, cette tristesse étreignait tous les cœurs. Aussi quand se termina la cérémonie funèbre, la douleur jusqu'à contenue par la gravité des prières, par le silence religieux, par le lieu saint, éclata soudain en pleurs, en gémissements, en sanglots. Le peuple criait son chagrin, et ces cris le P. Royère les compare à des *hurlements*.

Tous en effet avaient reçu d'elle une bonne parole, une consolation, un tendre avertissement, elle avait compati avec toutes les âmes

et partagé toutes les peines. Ses compatriotes de Saint-Etienne voulaient emmener chez eux sa dépouille mortelle; heureusement que le directeur de Benoîte lui avait fait déclarer par testament que le Laus serait le lieu de sa sépulture. C'est pourquoi le soir même de sa mort on l'avait transportée à l'église et gardée avec soin jusqu'au lendemain; car pendant la nuit des hommes étaient venus pour l'enlever.

On la descendit, parmi le deuil universel, dans un caveau creusé au sanctuaire. Le tombeau fut fermé par une simple dalle sur laquelle une main malhabile grava cette inscription, écrite sans art: « Tombeau de la Sœur Benoîte, morte en odeur de sainteté 1718. » Cette malhabileté même est une preuve de sincérité. Il semble que la chère sainte ait voulu que tout dans sa vie et dans sa mort fût marqué du signe de la simplicité et de la pauvreté; tout jusqu'à son humble tombe, jusqu'à son épitaphe sobre mais si expressive, dont les lettres furent creusées sinon par un artiste, sûrement par un ami.

Elle est morte « en odeur de sainteté ». C'est le cri spontané de l'âme populaire qui pensait aussi à « ces odeurs du Laus », si exquises, qui l'imprégnaient alors qu'elle vivait, et qui étaient un témoignage de sa sainteté, une preuve sensible qu'elle était agréable à Dieu. On pouvait dire aussi d'elle en toute vérité que « l'on courait à l'odeur de ses parfums ». Cet attrait n'a point disparu avec elle, car elle continue à attirer les pèlerins, les peuples, et suivant la prédiction qui lui avait été faite, « ses ossements ont fait des miracles ».

XV

LA VÉNÉRABLE

I

Quelque étonnants qu'ils soient, les faits que nous avons exposés sont revêtus des caractères d'une incontestable authenticité. Ils ont été racontés par quatre témoins oculaires d'une haute probité: François Grimaud, avocat au Parlement de Grenoble et juge d'Avançon; François Aubin, le pieux ermite de Notre-Dame de l'Erable; Jean Peythieu, docteur en théologie, qui vécut vingt ans au Laus; et Pierre Gaillard, archidiacre de Gap, qui s'attacha au Laus et en fit le journal pendant quarante-trois ans.

Pour rédiger son Histoire de Notre-Dame de Bon-Rencontre qu'il commença en 1697, à l'âge de 68 ans, Pierre Gaillard se servit des travaux de ses trois devanciers, et en particulier des Mémoires du Frère Aubin, consulta ses propres notes, ses souvenirs précis et soumit son œuvre à Benoîte.

Il ne composa d'ailleurs son ouvrage que sur

l'ordre que l'Ange en donna à la Bergère le jour de Noël 1696: « Je vous ordonne de le lui dire et de faire, vous, tout ce qu'il vous prescrira. »

« Je m'éclairais de la vérité auprès de Sœur Benoîte, raconte-t-il, auprès de ceux qui ont vu naître la dévotion, auprès de ceux qui ont demeuré au Laus, et qui y sont, et que je reconnais parler dans la pure vérité. Je n'interroge pas seulement une personne, mais plusieurs de celles qui ont été soigneuses de s'instruire et d'écrire ce qu'elles ont vu et su de véritable... J'écris ce que j'ai vu moi-même... Je suis si exact pour cette histoire que je ne me fie pas entièrement aux mémoires qui m'ont été donnés, et dès que j'ai écrit un cahier, je le montre à Benoîte, avant de le mettre au propre; et Benoîte ajoute ou retranche selon la vérité. Par une grâce singulière que Dieu a faite à cette simple fille, elle a la mémoire si présente de toutes les choses qui ont rapport à la fondation du pèlerinage, qu'elle se souvient de tout, comme si l'événement dont on lui parle était arrivé le jour même. Et cependant quarante-six ans se sont écoulés entre l'année 1664 et la présente année 1710, où je mets au net cette histoire après que Benoîte l'a corrigée... Il n'y a donc dans mes écrits d'autres défauts que ceux de ma plume. »

Son œuvre manuscrite, conservée au Laus, se compose de quarante-neuf cahiers inventoriés portant un numéro d'ordre paraphé, sans doute par un notaire. Ils ont échappé à la Révolution et à toutes les destructions, par une sorte de miracle, et ils ont servi de base pour composer les nombreux ouvrages qui ont été écrits sur le Laus.

Au moment où les Jansénistes s'acharnaient le plus sur la dévotion à Notre-Dame du Laus, Benoîte eut peur, elle craignit pour sa chère chapelle. Son Ange alors lui apparut et lui dit: « Ils souhaitent d'abolir la dévotion, ce qu'ils ne sauraient faire, car c'est l'ouvrage de Dieu, que ni l'homme ni le démon, même avec toute leur malice et toute leur rage, ne sauraient détruire, qui subsistera toujours plus florissant jusqu'à la fin du monde, et fera de grands fruits partout. »

Or, « depuis deux siècles, dit Mgr Guilbert dans son instruction pastorale annonçant l'introduction du procès de canonisation de la Vénérable Benoîte, depuis 1665, cent mille pèlerins en moyenne sont venus là chaque année et continuent de venir adorer et prier; ils demandent pour leurs corps et plus souvent pour leurs âmes blessées, la guérison! Et leur confiance n'est pas trompée. » Les Gardistes continuèrent merveilleusement l'œuvre de la Fondatrice pendant soixante-douze ans, jusqu'à la Révolution. Si Benoîte n'était plus là, la Sainte Vierge restait, qui veillait sur sa chapelle. Après l'éclipse de la Révolution, le Laus reparut

plus brillant que jamais avec les Oblats de Marie en 1819, puis avec les Missionnaires du Laus établis en 1842 par Mgr Rossat, plus tard évêque de Verdun. Mgr Depéry qui lui succéda en 1844 affirma dès ses premiers mandements son bonheur d'être placé à la tête d'un diocèse où « Marie a, pour ainsi dire, élu son domicile », sa joie « de voir l'affluence de tout un peuple fidèle, la dévotion des peuples, les prodiges de la confiance et de l'amour. » Et s'adressant au pieux sanctuaire du Laus il s'écriait : « Ce qui nous console des peines inséparables de notre lourde charge, c'est l'espoir que nous avons de venir attendre, au sein de ta terre hospitalière, le jour solennel où ces peines seront couronnées dans l'éternité. »

Il repose en effet à quelques pas du tombeau de la pieuse Bergère qu'il a tant aimée et fait aimer. Il avait là sa chambre, la croix pastorale renfermant le petit crucifix de Benoîte qu'il avait recueilli dans son tombeau quand il exhuma ses précieux restes pour les placer dans une châsse, le 17 août 1854.

Les pèlerins continuent à accourir au Laus de toutes les paroisses du diocèse, des diocèses étrangers, de la Suisse, de l'Italie, de la Belgique, de l'Angleterre. On y vient de Marseille, de Digne, de Valence, de Grenoble, de Lyon, des diocèses de la Savoie et de la Bretagne. De Pâques à la Toussaint se succèdent des pèlerins de tous les pays, de toutes les conditions, on les compte par milliers les jours de grandes fêtes, les confessionnaux sont assiégés et des foules se pressent à la sainte Table comme si elles y étaient encore conduites par la douce Benoîte¹.

¹ Pendant la Révolution il fut procédé à la vente de l'église et du presbytère du Laus. Il n'y eut pas d'acquéreur et ils furent cédés pour 336 francs à M. Reymond, curé de la Bâtie-Neuve, qui se proposait de les remettre plus tard aux Pères Gardistes ou à leurs successeurs dans le pèlerinage. Le P. Jouvint ne quitta pas les environs du Laus. En 1802, Mgr Miollis, évêque de Digne, confia le service du sanctuaire à deux prêtres zélés, MM. Jacques et Izoard. Il rentra en possession légale du Laus en 1810. Le siège de Gap ayant été rétabli en 1823, Mgr Miollis en fit la cession légale à la fabrique de Notre-Dame du Laus. Pendant ce temps, grâce au P. Jouvint, le pèlerinage avait conservé tout son prestige. M. de Mazenod, plus tard évêque de Marseille, venait de fonder à Aix la Congrégation des Oblats de Marie ; ceux-ci prirent possession du Laus le 1^{er} janvier 1819 pour un bail de vingt-neuf ans. Mais le clergé du diocèse de Gap revendiqua cet établissement pour lequel il s'était imposé de lourds sacrifices et Mgr Rossat, ancien curé de la Métropole de Lyon, entama des négociations à ce sujet avec les Oblats de Marie et il installa les missionnaires du Laus en 1842.

Quant à la pieuse Benoîte, elle fut déclarée *Vénérable* le 7 septembre 1871. Mgr Berthet à peine arrivé dans le diocèse de Gap travailla à sa canonisation. Il pria Mgr Guilbert d'établir le procès concernant les *écrits*, et dès les premiers mois de l'année 1890, pourvu des lettres apostoliques qui le déléguaient à cet effet, il instruisit le premier procès de *fama sanctitatis et de virtutibus et miraculis in genere*. Achevé en l'espace d'une année, ce procès fut porté à Rome par l'Evêque lui-même et remis les premiers jours de novembre 1891 à la Sacrée Congrégation des Rites. Pour marquer l'intérêt qu'il portait à la cause, Léon XIII érigea le 18 mars 1892 le sanctuaire du Laus en Basilique mineure. Le 14 août 1894

Sur la demande de Mgr Depéry, Pie IX autorisa le couronnement de la statue de Notre-Dame du Laus pour le 23 mai 1855. Cette cérémonie fut l'occasion d'une magnifique manifestation de foi et de piété. Six évêques ou archevêques, le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, six cents prêtres, près de quarante mille pèlerins accoururent dans le désert pour acclamer la Vierge du Laus, la Reine des Alpes : « Nulle part, disaient des prêtres bretons, nous n'avons éprouvé les impressions et les consolations que nous avons trouvées ici ; nous reviendrons ! »

Après Mgr Depéry, Mgr Bernadou, — qui devint archevêque de Sens et cardinal, — travailla dès son arrivée dans le diocèse à la canonisation de Sœur Benoîte. Le premier procès de l'Ordinaire fut envoyé à la Sacrée Congrégation des Rites, qui décida le 2 septembre 1871 qu'il y avait lieu de signer l'introduction de la cause de la *Vénérable servante de Dieu* Benoîte Rencurel. Pie IX la signa le 7 septembre.

Mgr Guilbert annonça cette heureuse nouvelle à son diocèse par son beau mandement du 25 janvier 1872.

Dans sa lettre pastorale il affirme et prouve « qu'il n'existe aucun sanctuaire dont l'origine soit entourée de faits surnaturels et miraculeux plus authentiques. » Il invoque les témoignages des historiens du Laus, les miracles, dont le plus grand, le plus authentique est la Vénérable Benoîte elle-même. Il redit sa vie de charité et de sacrifice, sa pauvreté volontaire, ses intuitions des consciences, la vénération profonde et universelle qui entoure sa mémoire, et il ajoute :

Avec quelle joie nous avons appris que le 7 septembre dernier, l'auguste Pie IX a déclaré Sœur Benoîte Vénérable et a signé l'introduction de la cause ; c'est-à-dire que frappé de tant de vertus héroïques, le Souverain Pontife a ordonné la poursuite de l'enquête pour la canonisation.

Nous devons, N. T. C. F., remercier Dieu de ce premier succès si cher à nos cœurs et lui demander la conclusion finale que nous désirons tous et que nous attendons avec un si plein espoir.

Dans ce but nous vous proposons de célébrer cette année, avec une solennité particulière, l'anniversaire du couronnement de Notre-Dame du Laus. Il n'est pas besoin de vous exhorter à vous y rendre, ce jour-là, en plus grand nombre possible : nous savons quelle est votre dévotion pour le pieux sanctuaire...

Venez avec cette foi qui sait que rien n'est impossible à Dieu et à sa divine Mère. Rappelez-vous tant de guérisons merveilleuses opérées devant cet autel de Marie et tout près du tombeau vénéré de Benoîte. Priez Marie avec votre confiance filiale et sans bornes ; vous pouvez aussi invoquer en particulier la Bergère. Sans doute jamais encore et nulle part il ne lui a été rendu de culte solennel et public, et, jusqu'à ce que la Sainte

la Sacrée Congrégation prononçait la validité du procès apostolique de *fama sanctitatis*, et le 27 du même mois le Pape approuvait cette décision. Le procès se poursuit.

Eglise se soit prononcée par son Chef suprême, tout culte public nous est expressément défendu. Mais il n'a jamais été défendu d'aller avec respect et confiance au tombeau des morts vénérables... Oui, vous pouvez venir et apporter là vos blessures et vos infirmités et, avec plus d'espérance, implorer de Dieu vos guérisons.

On y vint et l'on continue d'y venir.

Le 8 septembre 1892, Mgr Berthet, évêque de Gap, publiait la bulle *Quod in more* qui érigeait l'église de Notre-Dame du Laus en Basilique mineure, avec tous les privilèges attachés à ce titre.

La Séparation n'a pas arrêté l'élan qui pousse les fidèles vers cette douce et pieuse basilique. Sans doute les Missionnaires du Laus ne sont plus là, mais on y trouve des chapelains très dévoués, remplis de foi et de science, qui vous accueillent avec cette aménité, cette charité qui vous font dire : « J'y reviendrai. »

II

Terminons ces récits par une histoire que nous a racontée l'un d'eux dans la chapelle du Précieux-Sang. C'est une fleur charmante dans ce bouquet de grâces divines, de miracles, de suaves parfums et d'enseignements élevés, que nous y avons cueilli.

— Voyez-vous, nous dit-il, ce tapis qui recouvre le socle supportant l'autel ? C'est le don d'une mère reconnaissante, et cependant il lui rappelait une grande douleur. C'est avec des larmes qu'elle a composé ces riches dessins à la gloire de Notre-Dame du Laus, mais toutes ses larmes ne furent point amères.

Une jeune fille d'une excellente famille d'Aix, Mlle Mélanie de Séranon, avait un profond chagrin de voir que son père, un homme distingué et de grand mérite, ne partageait point sa foi et demeurait irréductiblement éloigné de l'Eglise.

Elle offrit sa vie pour sa conversion.

Jusque-là elle jouissait d'une belle santé, et personne ne pensait que cette jeunesse exubérante, aux fraîches couleurs, dût sitôt se flétrir.

Tout à coup elle dépérit, elle s'inclina comme une fleur de midi brûlée par le soleil, et l'on vit avec effroi qu'elle s'acheminait vers la tombe.

Ses parents n'y comprenaient rien, et l'on ne saurait peindre leurs angoisses, leur indicible tristesse. Sa mère la veillait avec l'amour vaillant que les mères apportent au chevet de leur enfant qui s'en va, elle encourageait sa fille et essayait de la bercer d'un peu d'espoir.

Celle-ci demanda d'elle-même les derniers sacrements qu'elle reçut avec une foi, une piété qui arrachaient les larmes.

Quand elle eut communiqué en viatique, elle pria qu'on la laissât seule un instant. Elle s'absorba dans la prière, et renouvela sans doute le sacrifice de sa vie. Puis elle demanda à voir ses parents.

Ils entrèrent, dévorant leurs larmes.

Elle dit à sa mère : « Maman, au revoir ! » Ensuite elle serra dans une étreinte suprême la main de son père et lui dit, avec un sanglot : « Papa, adieu ! »

Il ne put se défendre de réfléchir à cette différence de langage et en demanda l'explication :

— Ma mère, fit-elle, je suis sûre de la revoir, mais vous ! Puisque vous n'êtes pas chrétien, je

ne vous reverrai donc jamais ! C'est pourquoi, dans la douleur de mon âme, je vous ai dit : Adieu !

Le père n'y tint plus et il eut mille peines de ne pas éclater. Mais il ne voulait point augmenter l'émotion de sa fille. Alors, bouleversé jusqu'au fond du cœur, et frappé sans doute d'un coup de la grâce, il lui promit de redevenir chrétien.

Un sourire de joie céleste épanouit doucement les lèvres de sa fille et, tout heureuse de savoir ses vœux exaucés, elle rendit le dernier soupir.

Sur son visage transfiguré brillait comme la splendeur de son sacrifice.

Pour lui il tint parole, et il lui arrivait de dire :

— Je ne sais pas ce que j'avais fait pour avoir un ange pareil dans ma famille.

Nous étions tous très émus en entendant ce récit et nous demeurions songeurs, attentifs, prolongeant à plaisir cette heure très douce passée dans le sanctuaire du Précieux-Sang. Nous y étions pénétrés du parfum de Notre-Dame du Laus, et nous trouvions qu'il y faisait bien bon, — tellement que nous n'entendîmes pas nos voitures qui passaient.

Le chapelain dut nous congédier, en nous recommandant de bien prier la Vénérable Benoîte :

— Elle est si bonne, dit-il, qu'elle accorde tout ce qu'on lui demande ; mais si désintéressée de sa propre gloire qu'après avoir fait tant de milliers de miracles dans sa vie, il semble qu'elle en soit avare aujourd'hui et que, par humilité, elle ne veuille pas être béatifiée. Et cependant il faut qu'elle le soit !

Nous prions pour « qu'elle le soit » — bientôt.

FIN

En vente à nos bureaux

Pour la fête de Jeanne d'Arc : Hymne à Jeanne d'Arc, de l'abbé Gravier. Partition in-4, texte, chant et accompagnement, 1 f. 50 ; in-8, texte et chant, 0 f. 25 ; paroles seules, 0 f. 05 (remise de 50 % à nos abonnés).

Pour Retraite et Jour de la Première Communion : Le Grand Jour et ses apprêts, par le R. P. Lambert. Un vol. in-12, 2 f. 50, franco 2 f. 75 (Etranger 3 f.).

Pour le Mois de Marie : La Reine du Paradis (123 discours sur la Sainte Vierge), par le chanoine Rolland. — 6^e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix : 7 f., franco 7 f. 60 (Etranger 8 f. 20).

Pour le Mois de Marie. — Nous avons publié chaque année depuis quatre ans 31 Lectures pour le Mois de Marie : en 1908, sur *Notre-Dame de Lourdes* ; en 1909, sur *Jeanne d'Arc* ; en 1910, sur *les guérisons de Lourdes* ; en 1911, sur *Notre-Dame de la Salette*. — Chaque année est en vente à nos bureaux, au prix de 8 fr., port en sus.

Aucun des *Mois de Marie* ci-dessus indiqués n'a été ni ne sera publié en volume à part.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 maii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 9 mai 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — II. L'union des cœurs et des langues, 369. — III. L'œuvre du Saint-Esprit, 372.

Pour le Premier Vendredi. — XXXVII. Sous le regard du Sacré-Cœur, 373.

Pour la fête de la Sainte Trinité. — La foi théorique et pratique au mystère de la Sainte Trinité, 375.

Panegyrique de S. Jean-Baptiste de la Salle. — Ce qu'il a fait pour Dieu et pour les hommes, 380.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

II

L'UNION DES CŒURS ET DES LANGUES

Et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis.

Et ils se mirent à parler diverses langues suivant que l'Esprit-Saint les inspirait. (Act., II, 4).

L'Esprit-Saint, c'est l'amour puissant qui unit le Père et le Fils. Quand le Père eut contemplé le Verbe, l'image réelle de sa substance divine, le fruit de sa pensée éternelle, ces deux Etres si beaux, — qui n'étaient qu'un seul Etre, l'Etre infini, comme le fruit ne fait qu'un avec l'arbre, comme l'esprit ne fait qu'un avec la pensée, — s'aimèrent d'un amour indicible qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer, d'un amour incompréhensible, même au Séraphin le plus brûlant de charité. Or cet amour c'est le Saint-Esprit, le lien indissoluble de la Sainte Trinité, et, suivant le mot de S. Bernard, le baiser éternel donné au Fils par le Père, *osculum Patris ad Filium*.

Aucune œuvre, même humaine, n'est complète, assurée de l'avenir et vraiment belle si elle n'a été faite avec amour. Jusque-là elle demeure sèche et stérile, il lui manque le rayon créateur qui lui communique la vie dans sa plénitude, avec la durée qui la consacre. L'œuvre de Jésus-Christ avait été accomplie avec amour. C'est par amour qu'il était mort pour nous, c'est avec amour qu'il avait instruit ses disciples ; mais jusqu'à la fin ses Apôtres eux-mêmes ne le comprenaient pas, ils se divisaient sur de misérables questions de préséance, ils l'abandonnent lâchement et le renient : l'amour vrai qui est généreux et prêt à tous les dévouements, à tous les renoncements, n'était pas encore descendu dans leurs cœurs. C'est seulement le jour de la Pente-

côte qu'il y vint avec l'Esprit d'amour qui s'en empare et les compénètre.

Dès lors ils deviennent forts, car l'Esprit-Saint opère en eux l'union, l'union des pensées et des paroles, des esprits et des âmes, des sentiments et des actes, c'est-à-dire l'union parfaite.

Cette fête est donc la fête de l'union par excellence, et c'est ce que je viens vous rappeler aujourd'hui, afin que parmi vous existe et demeure aussi cette double union qui rendit les Apôtres courageux et leur ministère fécond : *l'union des cœurs et l'union des langues*.

I

Unité de vie, unité de pensées et d'affections, tels sont les effets de l'Esprit-Saint.

1. « Si quelqu'un m'aime, dit le Sauveur, il gardera ma parole et nous viendrons à lui, et en lui nous établirons notre demeure. » (Jean, XIV, 23). « Nous viendrons à lui, » nous, c'est-à-dire la Sainte Trinité tout entière. La même Trinité qui, avant de créer l'homme se réunit en quelque sorte en conseil et dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » quand il s'agit de cette autre création de l'âme, plus éminente que toute création matérielle, s'exprime de la même façon et dit : « Nous viendrons à lui et nous établirons en lui notre demeure. »

C'est que l'âme du juste est le siège, le trône de la Divinité. Dieu descend en elle et la remplit de sa présence et de sa grâce. « Il est ainsi présent, dit saint Bonaventure, dans l'âme des bienheureux, à cette différence près qu'il se montre à eux dans toute la splendeur de son essence divine, afin qu'ils jouissent de lui. De même, l'âme juste ne fait qu'un avec lui, *unus spiritus est*. Jusque-là, disent les Pères, l'homme n'était que cendre et terre, maintenant il est élevé à la dignité des prophètes, des apôtres et des anges, il devient Dieu en quelque sorte puisqu'il participe à sa vie ». « Ce n'est plus seulement, ajoute saint Augustin dans sa forte manière, un vase qui a gardé le parfum dont il a été embaumé, la substance même du vase s'est convertie en parfum. »

Or qui nous communique cette vie, cette grâce, ce parfum, cette dignité ? C'est l'Esprit-Saint. « Il inspire notre foi, dit saint Léon, il nous enseigne la science divine, il est la source de l'amour, le signe de la chasteté, le principe de toute vertu. » Par l'Esprit-Saint nous possédons par conséquent l'unité de vie qui nous fait participer à la vie divine, qui fait véritablement de nous des dieux. *Ego dixi : dii estis*.

2. Non seulement nous jouissons de cette unité de vie en Dieu qui nous communique à tous sa divinité, mais dans l'Esprit-Saint nous avons les mêmes pensées, nous nous glorifions des mêmes affections.

Tous en effet nous disons : « Je crois en Dieu, je crois à la sainte Eglise de Dieu. » Dans le cours des siècles les dissentiments n'ont pas manqué : la terre est pleine d'esprits mal faits qui ont le penchant de l'erreur et qui y vont naturellement, — comme l'ivrogne va droit au ruisseau. L'Esprit-Saint qui conduit l'Eglise a pris soin de les éclairer, en précisant les dogmes qu'il faut croire et les opinions qui demeurent libres.

Notre temps a été des plus désunis de pensées. Il a recueilli l'héritage des jansénistes qui se défiaient de la bonté de Dieu et du crédit des Saints. Ils ne croyaient pas Dieu assez miséricordieux pour vouloir nous sauver tous, ni assez puissant pour le faire. Ils n'aimaient point la Sainte Vierge et reléguèrent au second plan la douce et consolante dévotion envers elle. Surtout ils rejetaient l'autorité du Pape, gênante pour eux parce qu'elle dissipait et condamnait leurs obscurités.

Il a recueilli encore un autre héritage qui n'est pas moins funeste, celui de la Révolution impie qui a nié Dieu, l'âme, la morale, toute autorité.

C'est pourquoi sans doute il a éprouvé aussi plus que d'autres les bienfaits du Saint-Esprit qui nous a ramenés à l'unité de croyance et de sentiment. N'a-t-il pas en effet assisté l'Eglise afin qu'elle définisse que Marie est immaculée, d'autant plus puissante devant Dieu qu'elle est plus pure, à la fois Vierge et Mère, Vierge qui a trouvé grâce devant le Père, Mère à qui son Fils ne saurait rien refuser ! Des apparitions éclatantes nous ont réjouis. Bien que l'Eglise ne les impose pas à notre foi, cependant elle ne les désapprouve point, elle permet même qu'on leur consacre des fêtes spéciales. Or que nous disent ces apparitions, sinon que Marie retient le bras de son Fils qui se laisse enfin toucher, et que dans notre siècle jouisseur les chrétiens doivent faire pénitence ?

L'Esprit-Saint a fortifié notre confiance en elle et nos cœurs l'aiment d'un amour unanime. Mais de plus il a assisté le concile du Vatican pour qu'il déclare que les grandes erreurs contemporaines sont le matérialisme, c'est-à-dire le culte de la seule matière, et le libéralisme, c'est-à-dire le culte de la liberté du mal, l'indépendance à l'égard de Dieu et de sa conscience, l'anarchie morale qui se traduit bientôt par l'impossibilité absolue de constituer un gouvernement, par conséquent l'anarchie matérielle.

Le seul remède à tous ces maux, l'Esprit-Saint nous l'a indiqué, c'est de se rallier à l'autorité légitime, c'est d'écouter la parole du Pape qui, celle-là du moins, ne se trompe jamais. C'est pourquoi l'infaillibilité pontificale a été définie, afin que nous sachions ce qu'il faut penser, ce qu'il faut croire, afin que nous soyons unis de sentiments et de convictions ;

afin que nous puissions enrayer enfin la marche précipitée du mouvement qui nous conduit à toutes les ruines.

Comprenez-vous maintenant l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise et comme il nous conduit, il nous ramène à l'unité ? Ainsi nous savons où nous allons. Nous savons où sont les amis et les ennemis. Notre grande amie c'est l'Eglise, et ceux qui se rattachent à elle de plus près sont plus nos amis que ceux qui s'éloignent ou se défont d'elle.

La conscience contemporaine elle-même, réveillée soudain de sa léthargie par les événements qui menacent, par les bruits de guerre qui grondent sur tous les points du monde, par les grèves qui éclatent partout, par les crimes à jet continu qui déconcertent les défenseurs de l'ordre, comprend si bien qu'il faut un chef, une autorité, une main ferme, un bras de fer, qu'affolée de peur et ne sachant où se prendre, à défaut de Dieu qu'elle ne connaît plus, est prête à acclamer le premier dictateur venu qui voudra se charger de ses destinées. Il nous conduirait sûrement à l'abîme, mais il est des esprits désespérés qui le suivraient. La mort, même dans un fossé bourbeux, c'est encore une solution, mais est-ce donc la solution honnête ?

Non. La solution, l'Esprit-Saint nous l'indique dans cette fête de l'union, qui nous donne aussi la conscience de notre force — car si nous sommes unis, nous serons victorieux de nos ennemis, — et qui nous fait espérer.

Qui donc en effet garde le culte des souvenirs, l'espérance, la foi dans l'avenir, qui donc reste uni de pensées, de croyances, d'affection de cœur, parmi cette tourmente d'impiété qui a séparé les esprits comme la tempête disperse au loin les vaisseaux d'une flotte ; qui donc ne désespère point de son temps et de son pays, si ce n'est nous qui croyons à l'Eglise, qui aimons l'Eglise, qui savons qu'elle ne périra pas et qu'elle résistera à tous les flots de l'incrédulité qui viendront se briser sur elle comme sur un roc que nulle violence matérielle ne peut entamer !

Et comme nous croyons à l'avenir de l'Eglise, nous croyons aussi qu'elle sauvera avec elle notre chère patrie, qui aura beau la mépriser, la persécuter, mais qui n'en gardera pas moins devant Dieu et devant l'univers, par une grâce spéciale, son titre séculaire et sauveur de fille aînée de l'Eglise.

II

Si les cœurs sont unis, pourquoi les langues seraient-elles divisées ?

« Aux jours de Babel, dit S. Augustin, des hommes superbes ont amené la division des langues ; mais au jour de la Pentecôte, ces mêmes langues se sont rassemblées. L'esprit d'orgueil les avait dispersées, l'Esprit-Saint les a réunies. »

Cette fête de la Pentecôte est donc aussi la fête de l'union des langues. Elles les réunit d'abord pour apprendre à écouter, ensuite pour apprendre à parler.

1. Le silence est la meilleure préparation à la parole, parce qu'il permet de méditer ce qu'on va dire, et qu'il vous habitue à écouter les autres. Dans les discours du prochain, il y a souvent beaucoup à prendre. On demandait à Démosthène pourquoi l'homme a deux oreilles et seulement une langue : « C'est, répondit-il, que l'homme doit écouter deux fois plus qu'il ne parle. » — « Combien j'en ai rencontré, disait le philosophe Zénon, dont les oreilles se sont changées en langue ! » Aussi pour un flot débordant de paroles, ajoutait un autre philosophe, « c'est à peine s'il se trouve une goutte d'esprit. »

Que de remords on s'épargnerait, que de fautes, que de méchancetés, que de calomnies ne se produiraient jamais si l'on possédait cette grande science de se taire ! Or elles pèsent lourd sur la conscience et elles sont toutes comptées, toutes pesées là-haut, sans qu'une seule soit oubliée.

Votre parole d'ailleurs vous trahit, elle révèle vos dispositions intimes, vos qualités et surtout vos défauts. Il suffit d'écouter une personne pendant quelques minutes pour qu'elle soit jugée, et elle s'est jugée elle-même : « Parle, jeune homme, disait Socrate, afin que je voie ton âme. La parole est l'image et le miroir de l'esprit ! » Miroir fidèle qui reproduit rarement de belles âmes.

Il convient donc de savoir se taire, ensuite de savoir écouter pour s'instruire, pour se guider. Vous comprenez tout de suite qu'il faut écouter avant tout ceux qui ont mission et grâce pour parler. Les écouter et non les juger, non les traduire au tribunal de sa petite raison prévenue ou mal éclairée ; les écouter avec humilité, et suivre leurs avis et leurs directions, comme le soldat obéit aux ordres de son capitaine.

Qu'est-ce en effet que l'Eglise sinon la société des fidèles qui suivent « la direction des pasteurs légitimes ? » Et ne voyez-vous pas que si vous vous placez en dehors de cette direction, à plus forte raison si vous vous y opposez, vous ne faites plus partie de l'Eglise, vous restez en dehors et vous devenez des adversaires ? C'est une vérité trop peu comprise à notre époque et sur laquelle j'attire votre attention. Elle vous expliquera pourquoi il y a si peu de soldats qui combattent l'ennemi désigné par les chefs, et par conséquent si peu de victoires remportées. On préfère discuter les ordres, censurer les mesures, et quand on vous lance dans une direction, par esprit d'opposition vous en prenez une autre. Vous n'êtes pas des soldats, mais des volontaires qui ne font que ce qu'ils veulent. Et si aujourd'hui l'Eglise est si peu respectée et si amoindrie,

si elle subit tant de défaites, la cause en est sans doute aux épreuves terribles qu'elle traverse et dont elle triomphera, mais aussi dans ce fait qu'il y a trop de volontaires qui commandent et trop peu de soldats qui marchent avec discipline.

2. Les langues toutefois ont été données à la Pentecôte surtout pour *parler*.

La parole est un don magnifique que Dieu nous a conféré pour instruire et affermir les autres, pour leur exposer la vérité et le devoir chrétien. Nous ne parlons pas assez de la religion à nos frères. C'est un sujet réservé, semble-t-il, et que nous ne traitons que rarement, sous prétexte de respecter leur liberté. Vous vous entretenez volontiers et longuement avec eux de leurs intérêts matériels qui sont aussi les vôtres ; ensemble vous étudiez les méthodes, vous rapportez les expériences qui feront produire davantage à vos champs, qui amèneront une plus grande prospérité dans vos maisons. Je ne vous en blâme point. Mais vous apportez beaucoup de zèle dans ces choses qui sont secondaires après tout, et votre zèle tombe quand il s'agit de la seule chose nécessaire ! Apportez-y de la prudence, de la discrétion, je le veux ; mais n'ayez point le parti pris du silence, ne vous désintéressez pas de l'âme de votre frère, de votre ami, de vos parents. Peut-être telle personne que vous aimez a-t-elle attendu de vous le mot qui lui eût révélé la vérité, découvert la voie, ouvert la conscience, et ce mot vous ne l'avez pas dit ! Et elle est restée dans ses incertitudes, ses hésitations, ses obscurités, ses malaises ! Si vous aviez parlé, elle était disposée à vous écouter, elle eût peut-être repris le chemin de l'Eglise et fait ses Pâques !

Parlez à vos amis dans l'intimité, aux timides qui n'osent pas revenir, aux ignorants qui ne savent pas quoi croire ni quoi faire. Parlez aussi aux vaillants, à ceux qui combattent, pour les encourager. Sur le champ de bataille il est bon que les soldats s'excitent, s'animent pour la marche en avant, se montrent le but à atteindre, la forteresse à enlever par leurs efforts concertés.

Mais ne parlez jamais pour diviser ou désunir, pour émietter et paralyser les efforts. Parlez pour défendre Dieu et faire respecter ses droits, pour défendre l'Eglise, toute autorité, celle de l'Etat comme celle de la famille, — à moins que dans la famille ou dans l'Etat on ne contredise l'autorité de Dieu ou celle de l'Eglise. Alors dénoncez les mauvaises lois et les mauvaises idées, car Dieu et l'Eglise avant tout. Peuples et individus, nations, patries, royaumes florissants, républiques orgueilleuses et empires absolus qui prétendent ne relever que d'eux-mêmes, tous passeront. Dieu seul demeure avec sa sainte Eglise qui enterre les dynasties persécutrices et qui seule a reçu les promesses du lendemain.

Il faut parler pour défendre toute autorité légitime, afin de sauvegarder toute liberté, car rien n'est tyrannique et violent comme l'anarchie dans les familles et dans les sociétés.

Parlez pour faire aimer l'Eglise notre Mère. Elle est votre grande bienfaitrice. Est-ce que vous ne l'avez pas toujours trouvée auprès de vous, secourable et éclairée, dans les plus graves moments de votre vie, lorsque vous vous unisiez par les liens du mariage, au berceau de vos enfants, à côté de la couche douloureuse de vos mourants qu'elle vient consoler ? Elle vous a pris petits enfants sur ses genoux pour vous bénir après le baptême qui vous a rendus semblables aux anges, pour vous instruire ensuite, vous apprendre vos devoirs, vous préparer à recevoir le pain céleste qui soutient les forces durant notre rude pèlerinage ici-bas. Elle est le bien incarné, et tout le bien qui se fait ici-bas vient d'elle, comme les reflets qui baignent les hautes montagnes viennent du soleil.

Et cependant il est de ses enfants, et souvent de ceux à qui elle a fait le plus de bien, qui la frappent et l'insultent. Elle les bénit, elle demeure leur fidèle et dernière amie, elle a compassion d'eux et ne recherche que leur bonheur spirituel et matériel. Supérieure à toutes les injures, ou elle les oublie ou elle les ignore, et elle continue à semer avec calme les bonnes œuvres à travers le monde.

Est-ce que cette attitude splendide ne vous frappe point ? Est-ce que vous ne voyez pas en elle l'image admirable du Sauveur qui pendant sa Passion se taisait ou priait pour ses bourreaux ?

Oh ! surtout parlez d'elle à vos enfants. Donnez-leur aussi l'exemple, qui est plus puissant encore que la parole. Croyez-vous en effet que votre indifférence ne soit pas pour eux un scandale ? Faites vos prières sous leurs yeux, faites vos Pâques, de peur que vos exemples négatifs ne stérilisent les enseignements qu'ils reçoivent au catéchisme où ils se créent honnêtes gens et chrétiens. Conduisez-les à l'église, appuyez par votre autorité les paroles saintes qu'ils y entendent.

Si vous ne le faites pas, vous démolissez peu à peu l'édifice moral que nous avons tant de peine à construire.

Oui, faites-leur aimer l'Eglise qui les nourrit du lait de sa doctrine, de la grâce de ses sacrements, l'Eglise qui, seule dans ce monde, n'exploite pas les hommes mais se dépense pour eux parce qu'elle les aime.

Elle n'est pas une étrangère, mais une mère, comme Dieu n'est pas un étranger, mais un père, « le Père qui est aux cieux. »

La dévotion à l'Eglise c'est une des formes de la dévotion au Saint-Esprit, c'est pourquoi dans cette fête nous ne saurions les séparer.

Laissez-moi penser que mes paroles vous

auront touchés et que désormais vous comprendrez mieux vos devoirs, vous instruirez mieux vos enfants dans la science de la religion, vous parlerez à vos frères pour les éclairer et les élever jusqu'à Dieu, vous inspirerez à vos familles l'amour de Dieu, afin qu'elles soient honorées et bénies, qu'elles grandissent dans la vertu, la bonté, l'aisance même, — car la vertu conduit aussi à la prospérité matérielle.

Puisse le Saint-Esprit nous graver dans l'âme tous ces enseignements, toutes ces résolutions, afin que nous restions unis dans nos cœurs et dans nos langues, dans la même foi et dans les mêmes paroles de charité, afin que nous nous aimions les uns les autres, suivant le commandement *nouveau* apporté par le Sauveur ! Il est l'Esprit de lumière et l'Esprit d'amour pour nous éclairer, nous guérir, nous consoler et nous sauver.

III

L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT

C'est aujourd'hui la fête de la 3^e personne de la Sainte Trinité. La Pentecôte est la grande fête du Saint-Esprit. C'est ce jour-là surtout que le Saint-Esprit a commencé à montrer sa toute-puissance, sa bonté, son amour pour les hommes.

**

1^o *Conversion du monde.* — Il s'agissait de convertir le monde, de le rendre chrétien, de païen qu'il était. Quel moyen Dieu va-t-il prendre ? Va-t-il charger de cette mission un roi de la terre, puissant par ses armées, puissant par son influence ? Va-t-il choisir au moins des hommes savants, riches, célèbres ?... Non ! Dieu voulait qu'il fût bien démontré que lui seul avait établi, sur la terre, la véritable religion. Le Saint-Esprit choisit douze hommes du peuple, sans nom, sans fortune, sans talents, douze hommes timides ; et ce sont ces douze hommes qu'il enverra prêcher l'Evangile par toute la terre. Et pour apprendre au monde que c'est bien lui qui les envoie et qu'il est avec eux, il opère des prodiges en leur faveur. Le jour de la Pentecôte, il manifeste sa présence en remplissant d'un feu céleste la chambre où ils étaient assemblés pour prier ; il leur fait parler toutes les langues de la terre, il leur donne le pouvoir de faire des miracles ; il en fait subitement des hommes nouveaux, des hommes éclairés, courageux, d'une patience à toute épreuve. Ces douze hommes, conquérants d'une nouvelle espèce, se partagent l'univers : ils prêchent partout l'Evangile de Jésus-Christ et bientôt tout le monde connu devient chrétien. Voilà un des plus grands miracles qui se puisse concevoir et qui, à lui seul, démontre que notre religion est vraiment divine. C'est l'œuvre du Saint-Esprit.

2° *Infailibilité de l'Eglise.* — Comme conséquence de ce miracle, il en fit un autre non moins éclatant. La véritable religion était prêchée dans le monde entier : il s'agissait de la conserver intacte, pure de toute erreur, telle que Notre-Seigneur l'avait enseignée. Dieu va prendre encore un moyen qui démontrera, une fois de plus, la divinité du christianisme... Vous et moi nous sommes des hommes faillibles, tous les hommes peuvent se tromper... Eh bien ! il rendra les apôtres et leurs successeurs infailibles, il les empêchera de se tromper dans l'enseignement de la religion qu'il nous avait donnée par son divin Fils. Notre-Seigneur l'a promis cent fois : sa parole ne peut nous tromper. Il a dit à ses apôtres : « Je suis avec vous et avec vos successeurs pour vous conduire jusqu'à la fin du monde... Mon Père vous enverra l'Esprit-Saint pour vous enseigner toutes choses, tout ce que vous devez croire et tout ce que vous devez faire... »

Voilà donc deux grands miracles opérés par le Saint-Esprit et qui subsistent encore : la conversion du monde et l'enseignement infailible de la Religion, la vérité annoncée aux hommes et sa conservation... Deux bienfaits immenses...

3° *Sanctification des âmes.* — Mais ce n'est pas tout. Depuis que l'œuvre de la Rédemption est terminée et que J.-C. est monté au ciel, c'est le Saint-Esprit qui en applique les mérites, qui agit dans les âmes ; c'est lui qui est la source des grâces, l'inspirateur des vertus, le foyer des lumières.

C'est lui qui a inspiré le courage des martyrs... On a vu de faibles enfants, des femmes timides, endurer des supplices affreux et mourir pour la foi. Le même spectacle se renouvelle en Chine, au Japon et un peu partout dans les pays païens. — Nous avons connu plusieurs de nos missionnaires qui nous ont raconté qu'ils avaient vu, dans les pays où ils prêchaient l'Evangile, un grand nombre de pauvres païens convertis qui préféreraient mourir dans les plus cruels supplices plutôt que de retourner à leurs anciennes erreurs...

C'est le Saint-Esprit qui a inspiré et qui inspire encore les vocations les plus sublimes : les Ordres religieux, les trois vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté...

C'est lui qui inspire les actes de charité et de dévouement les plus héroïques. Vous connaissez tous certainement les Petites Sœurs des pauvres au milieu de leurs vieillards... Il y a quelques jours, on me communiquait une lettre écrite par une religieuse qui soigne les lépreux, en Amérique. Elle disait à sa famille qu'elle « ne voudrait pas changer son sort contre celui d'une reine ! » Cette religieuse si dévouée appartenait à une des premières classes de la société...

C'est le Saint-Esprit qui inspire la force et la résignation... Je me souviens d'un pauvre

vieillard infirme, qui, bien préparé pour son dernier voyage, ne cessait de réciter son chapelet. Un jour, comme je le plaignais, il me répondit : « Oh ! ne me plaignez pas : je me trouve plus heureux sur mon grabat que le roi sur son trône. » — Saint François-Xavier, au milieu de ses travaux si rudes de missionnaire dans les Indes, s'écriait souvent : « C'est assez, Seigneur, c'est assez de consolations ! »

Le Saint-Esprit éclaire quelquefois les âmes les plus simples d'une manière vraiment étonnante. On a vu de pauvres personnes, ne sachant pas même lire, expliquer les questions religieuses les plus difficiles à des docteurs qui avaient passé leur vie à les étudier. Ces docteurs étaient heureux de venir les consulter...

Pour nous, recourons au Saint-Esprit dans tous nos besoins spirituels et même temporels.

Chers ouvriers, qui avez une nombreuse famille à élever et qui voulez faire face à tous vos devoirs d'honnête homme et de chrétien, adressez-vous au Saint-Esprit par de ferventes prières, parties du cœur, et il vous donnera des forces et du courage...

Vous, mères de famille, qui avez beaucoup à faire pour soigner vos enfants et votre mari, adressez-vous au Saint-Esprit, et il ne manquera pas de vous accorder toutes les grâces qui vous sont nécessaires dans la mission pénible qu'il vous a confiée...

Vous, pauvre veuve, qui n'avez que votre travail pour gagner votre vie, adressez-vous au Saint-Esprit par de ferventes prières, et il saura inspirer à quelque bonne âme la pensée de vous aider à trouver une occupation qui vous mette à l'abri du besoin...

Vous, qui que vous soyez, qui avez besoin de lumières pour prendre une décision importante, pour entreprendre une affaire majeure, pour choisir un état de vie..., adressez-vous au Saint-Esprit.

Notre grand malheur à tous, c'est que nous ne prenons pas le moyen d'avoir les grâces de Dieu : la prière, la prière fervente... Puisse le Saint-Esprit nous donner à tous, dès aujourd'hui, l'amour de la prière ! Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXVII

SOUS LE REGARD DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Un auteur qui écrit de nombreux ouvrages de spiritualité, Mgr Gay, s'exprime ainsi :

« Ne l'oubliez jamais, c'est sous le regard de Jésus que votre vie se passe, que vous

vous éveillez le matin, que vous vous endormez le soir, que vous vazez à vos occupations, que vous portez vos croix, que vous versez vos larmes. Le regard de l'Agneau, le saint regard de Jésus, si clairvoyant, si bienveillant, si indulgent, si compatissant, si doux, si puissant !

« Regardez donc celui qui vous regarde, regardez donc plus souvent celui qui vous regarde toujours. Regardez-le pour le mieux aimer, regardez-le pour lui ressembler, regardez-le pour être purs, pour être forts, pour être bons, pour marcher droit dans le chemin sans errer ni à droite ni à gauche, pour hâter le pas vers la patrie, jugeant que tout ce qui n'y mène pas est vain et dangereux. »

C'est ce regard du divin Cœur que nous allons méditer aujourd'hui. Nous verrons : 1^o que nous devons y croire, 2^o que nous devons en être reconnaissants, et 3^o que nous devons y répondre.

I

Nous devons croire que N.-S. nous regarde toujours, puisque nous faisons partie de son corps mystique. C'est la doctrine de S. Paul dans son Epître aux Romains (xii, 4-5) : « De même que, dans un seul corps, nous avons plusieurs membres et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, de même en J.-C. nous sommes beaucoup qui ne formons qu'un seul corps. »

Si nous faisons ainsi partie de son corps mystique, nous sommes donc toujours en sa présence et en sa présence la plus intime.

De plus, nous savons que, par la grâce, il habite en nous : « Si quelqu'un m'aime, disait-il à l'un de ses apôtres, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » (Jo., xiv, 24).

Cette union de complaisance est son plus vif désir. Quand il prie après la Cène, c'est pour s'écrier : « Mon Père, qu'ils ne fassent qu'un ! Moi en vous et eux en moi ! » A ses apôtres, il adresse cette ardente exhortation : « Demeurez en moi, comme je demeure en vous. » C'est pour cela qu'il institue la Sainte Eucharistie, qui est à la fois le symbole de l'union et la cause de l'union : le symbole, parce que rien ne devient plus intimement uni à nous que la nourriture qui se change en nous-mêmes ; la cause, parce que la grâce de la Sainte Communion, comme le nom l'indique, est de nous fondre en Dieu. « Par elle, dit S. Jean Chrysostome, il met son corps dans le nôtre, afin que, lui et nous, nous ne fassions qu'un. »

Mais il y a quelque chose que nous pouvons encore alléguer pour croire à ce regard du Sacré-Cœur toujours fixé sur nous : c'est le sentiment qu'en éprouvent les âmes vraiment surnaturelles. Elles éprouvent l'impression que le Christ, aimé par elles, ne les quitte jamais

des yeux, et elles trouvent dans cette pensée qui leur est chère un motif puissant de l'aimer davantage.

II

Car, — ceci les ravit et doit nous ravir avec elles, — si Jésus nous regarde toujours, ce ne peut être que parce qu'il nous aime.

Quand nous pensons à cette merveille, nous nous représentons une mère qui n'éprouve de sécurité que lorsque son petit enfant est devant ses yeux. S'il vient à disparaître, ne fût-ce qu'un instant, quelle n'est pas son inquiétude ! Il lui semble que tous les malheurs ont pu atteindre celui qu'elle ne voit plus, et elle n'a de repos que lorsqu'elle l'a retrouvé.

Et quand le petit enfant est devant elle, cherchez à lire dans ses yeux les sentiments qui remplissent son âme ; vous les y découvrirez sans peine.

C'est d'abord l'amour. L'enfant ne s'y trompe pas. Un instinct secret, plus sûr que toutes les réflexions et que toutes les expériences, l'avertit que qui le regarde ainsi n'a pour lui que de l'affection. Il n'a rien à craindre là, et il a tout à attendre.

Car, avec l'amour, le regard maternel renferme la vigilance. Il suit l'enfant dans tous ses mouvements, afin qu'au moindre danger de chute il soit soutenu et fortifié. De même, si un danger extérieur vient menacer cette chère existence, la mère l'apercevra avant l'enfant lui-même et saura bien l'en défendre.

Enfin, les yeux de la mère sont remplis d'espérance. Ils voient l'enfant, non seulement tel qu'il est, mais aussi tel qu'il sera plus tard quand il aura grandi, et ils se complaisent dans cette vision, pour en préparer la réalité.

De même, et mille fois plus encore, le regard de Jésus sur nous respire l'amour, car, s'il ne nous aimait pas, il détournerait ses yeux ; la vigilance, pour nous accorder les grâces dont nous avons besoin et nous préserver des dangers que nous pourrions courir ; l'espérance enfin, car il veut nous conduire à la sainteté d'abord, et au ciel ensuite.

III

Les âmes surnaturelles répondent à ce regard si doux, et si bienveillant de Jésus, et elles y trouvent un puissant moyen de sanctification.

Agir par devoir, c'est bien ; mais comme c'est austère, et comme c'est encore personnel et souvent intéressé !

Agir par amour, comme c'est mieux et comme c'est plus facile ! Ecoutez l'imitation : « Celui qui aime court, vole, exulte de joie ; il est libre, rien ne le retient. Il ne sent pas de fardeau ; tout lui est possible ; il atteint le but, là où échoue celui que ne porte pas l'amour. »

La pensée que Jésus nous regarde est le

meilleur des stimulants pour nous donner à lui et tout faire pour lui. La pensée qu'il daigne s'intéresser à nos moindres actions, leur donne une valeur infinie à nos propres yeux. Nous y mettons tout notre cœur, pour qu'elles soient moins indignes d'être vues par lui, et souvent, les âmes simples et ardentes ont trouvé là les inspirations les plus touchantes et les plus gracieuses.

Une jeune sainte contemporaine écrivait ces lignes charmantes et sublimes à la fois :

Quand je prends de l'eau bénite, soit à mon réveil, soit à mon coucher, j'en offre à Jésus, et nous faisons ensemble notre signe de croix. Lorsque j'ouvre une porte, j'attends une seconde, comme si quelqu'un devait passer devant moi : c'est Jésus. Si je me mets à genoux, je fais une place à côté de moi à Jésus, qui commence toujours la prière. Quand je me mets à écrire, j'offre mon porte-plume à Jésus. Il trace la première lettre, comme une maîtresse de classe sur le cahier de son élève : je suis l'élève de Jésus. Lorsque j'ai une course à faire, nous la faisons tous les deux. Le matin, lorsque je fais mon lit, je lui dis : « Mon doux Jésus, c'est pour vous obéir que je le prépare. » Mes repas, je les prends avec Jésus : c'est toujours Jésus qui commence ; je lui offre tout ce qui m'est servi. N'y a-t-il pas, en cela, trop de familiarité avec le grand Roi du ciel et de la terre ? Je n'oublie pas, toutefois, le très grand respect que je dois à mon Dieu :

Hier encore, une enfant très humble me disait : « Tout me paraît maintenant beaucoup plus facile et plus doux, depuis que je le fais avec Jésus. » Et pourtant cette enfant a des devoirs bien rudes.

**

Que ces paroles, que ces exemples nous servent. Pensons plus souvent que Jésus nous regarde avec amour, et notre vie ne connaîtra plus ni découragements ni défaillances ! Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

LA FOI THÉORIQUE ET PRATIQUE AU MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

Ipsi gloria in sæcula.

A Dieu gloire dans les siècles des siècles. (Rom., xi, 36).

C'est vraiment une chose étrange : la plupart des chrétiens se font de l'auguste Trinité une idée absolument fausse. Ils regardent ce dogme comme quelque chose de lointain, qui se perd dans l'immensité des distances, et croient qu'ils n'ont avec lui que peu ou point de relation, et presque aucun contact. On s'enthousiasme, et à juste titre assurément, pour les autres mystères de la religion, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, mais on méconnaît à peu près complètement la très Sainte Trinité. Il semble qu'on soit étranger à cette

réalité très sublime. Et cependant rien n'est plus proche de nous ; rien ne pénètre davantage l'ensemble et le détail de notre existence. En vérité, si nous voulons réfléchir, la Trinité est la joie de notre esprit et le bonheur de notre cœur. C'est le mystère le plus LUMINEUX par ses magnifiques enseignements ; c'est le mystère le plus PRATIQUE par les nobles vertus qu'il nous inspire. Frères bien-aimés, c'est avec un très grand bonheur que je viens vous entretenir d'un sujet si important, et, si j'ose le dire, si peu apprécié. Combien je serais heureux si, sur ce point capital, il m'était donné d'éclairer vos esprits des lumières de la religion et d'inspirer à vos cœurs des sentiments essentiellement catholiques !... Je demande au Père et au Fils et au Saint-Esprit de vouloir bien m'assister pour que je puisse vous redire moins indignement, au point de vue de la foi et de la charité, les splendeurs et les magnificences de la Trinité, ainsi que les devoirs que nous avons à remplir à son égard : toutes choses qui se résument dans la parole de l'Apôtre : « A Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit soient rendus tout honneur et tout hommage de glorification, *ipsi gloria in sæcula* ! »

I

Oh ! les beaux, les précieux enseignements renfermés dans ce mot : la Très Sainte Trinité ! Mais avant de les énumérer, qu'il me soit permis de rapporter un trait qui est à la fois un monument de la foi catholique et un saisissant exemple d'édification. Il a été rappelé dans la plus noble chaire de France, la chaire de Notre-Dame de Paris, par un des plus célèbres prédicateurs du XIX^e siècle, le Père de Ravignan. L'illustre religieux met en scène S. Thomas, l'Ange de l'école, et un jeune sceptique.

« Quoi donc, disait le jeune incrédule, vous croyez au mystère de la Sainte Trinité ?

— Oui, répondit le saint, j'y crois et je suis prêt à donner ma vie pour ma foi.

— Mais, c'est du fanatisme !

— Je suis profondément tranquille et recueilli.

— Une raison éclairée ne peut admettre une pareille énormité : trois ne faisant qu'un !

— Ma vie fut consacrée à l'étude et à la prière, et de longues années de méditations attentives sur les sciences divines et humaines n'ont fait que m'attacher plus inviolablement à la foi de l'adorable Trinité.

— Vous n'en connaissez donc pas les difficultés et les objections qui y sont faites ?

— Je crois les avoir présentées avec plus de force que vous-même. Mais on ne peut pas faire une objection valable contre la parole divine dûment constatée.

— Quelque passion secrète ne vous déguiserait-elle pas le motif de votre dévouement si ardent pour la foi ?

— Je ne vois pas quelle passion dominerait mon cœur. L'ambition ? J'ai renoncé avec joie aux distinctions du monde et de l'Eglise. L'avarice ? Je me suis fait pauvre pour l'amour de Jésus-Christ : sur cette terre je ne possède, je ne désire rien. La volupté ? Un jour l'ange du Seigneur ceignit mes reins. Non, les passions ne m'ont pas donné la foi ; hélas ! trop souvent elles l'ont fait perdre à d'autres.

— Votre foi ne serait-elle qu'apparente ?

— Elle est intime et bien sincère, l'âme de mon âme, la vie de ma vie, il y a déjà bien longtemps.

— Vous croyez donc sincèrement, et vous avez pesé le pour et le contre ?

— Oui !

— Mais n'avez-vous pas aperçu de contradiction ?

— Aucune.

— Et cette foi du mystère vous satisfait et vous console ?

— Oui, j'y vois Dieu lui-même se manifester à mon intelligence et à mon cœur. Et, soumis à sa parole, je m'unis avec bonheur à l'onction intérieure de sa grâce pour croire et embrasser le divin mystère que l'Eglise infaillible m'enseigne. »

Trait admirable qui emprunte un éclat particulier au génie incomparable de saint Thomas et qui est un abrégé délicieux des enseignements magnifiques que nous donne le mystère grandiose et plein d'édification de la Sainte Trinité.

I. Oui, je l'avoue, c'est un mystère et le plus grand de tous les mystères. Ah ! ne nous effrayons pas de ce mot ! Nous rencontrons le mystère partout : dans le monde spirituel et aussi dans le monde matériel. Qui comprendra les secrets intimes de l'astre qui brille au-dessus de nos têtes et du grain de poussière que nous foulons aux pieds ? En Dieu il y a une seule nature possédée en commun par le Père, le Fils et le Saint-Esprit : trois personnes consubstantielles ! Je le confesse, cela dépasse notre compréhension. Mais puisque nous croyons au grain de sable, à l'astre brillant dont nous ne comprenons pas la nature intime, pourquoi refuserions-nous notre adhésion à cette affirmation : trois personnes qui subsistent en une seule nature et ne font qu'un seul et même Dieu ? C'est Dieu lui-même qui nous a révélé cette vérité, d'une manière voilée dans l'Ancien Testament : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (Gen., I, 26) ; — Venez et confondons leur langage (Gen., XI, 17) ; — Saint, saint, saint est le Seigneur » (Is., VI, 3) ; — d'une manière formelle et positive dans le Nouveau Testament. Au baptême de Notre-Seigneur le ciel s'ouvre, le Saint-Esprit descend en forme de colombe sur le Messie et une voix se fait entendre disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le ! » En

envoyant ses apôtres évangéliser le monde, le Sauveur leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » (Matth., XXVIII, 19). Et l'apôtre bien-aimé affirme le même dogme par ces paroles décisives : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un » (I Joan., V, 8), un seul Dieu : je le répète, unité de nature divine possédée en commun par les trois personnes divines !

Au reste, la Sainte Trinité a mis son empreinte partout, afin que nous l'ayons, pour ainsi dire, toujours présente à notre souvenir. Sans parler du monde surnaturel, je retrouve à chaque instant dans le monde naturel la trinité dans l'unité. Le temps est un, et il se compose du passé, du présent et du futur. L'espace est un, et il a trois éléments qui le constituent, la longueur, la largeur et la hauteur. Le soleil est un, et j'y rencontre trois choses qui en font la merveille du firmament : le globe, les rayons, la chaleur. L'arc-en-ciel est un, et les sept couleurs qu'on y admire se réduisent à trois. La famille est une, et il y a trois termes qui en font la beauté et la perfection : le père, la mère et l'enfant. L'âme humaine est une, et elle opère par trois facultés qui lui sont inséparablement unies : la sensibilité, l'intelligence et la volonté. Tant il est vrai de dire avec le Psalmiste : « O Seigneur, vous avez inscrit sur notre front l'image radieuse de votre divinité. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* » (Ps., IV, 7).

II. La Sainte Trinité en second lieu est le mystère qui nous rappelle un abîme de perfections. C'est le Père éternel qui, de toute éternité, se connaît et en se connaissant engendre un Fils semblable à lui. C'est le Père et le Fils qui s'aiment mutuellement, et, par cet amour mutuel, produisent le Saint-Esprit semblable à eux. C'est Dieu ! c'est-à-dire l'être des êtres, la réalité des réalités ! Ah ! quand je prononce ce mot ineffable : la Sainte Trinité, quelles magnificences j'exprime ! C'est la beauté infinie, c'est la bonté infinie, c'est la sagesse infinie ; ce sont toutes les perfections sans aucune limite. Je nomme et je désigne Celui qui est, qui a toujours été et qui sera toujours ; Celui qui est la justice parfaite, qui a en horreur la plus légère iniquité et qui récompensera royalement le moindre acte de vertu ; Celui qui gouverne les empires, les familles et les individus avec une clairvoyance et une sagesse indicibles ; Celui qui a un soin paternel et délicatement exquis des grands et des petits, des riches et des pauvres, et surtout de ceux qui souffrent ; Celui dont la science est incomparable, qui lit au fond des cœurs et qui discerne jusqu'au commencement des pensées ; Celui qui remplit de sa présence le ciel et la terre, et devant qui les plus hautes montagnes ne sont pas même comme un grain de

poussière et les immenses océans comme une goutte d'eau ; Celui dont la sagesse n'a point de bornes et qui connaît parfaitement le but à atteindre et les moyens d'y parvenir ; Celui qui est la vérité essentielle et qui a tout mensonge en horreur ; Celui qui est si grand qu'il ne peut être qu'un en nature et ne peut souffrir d'égal ; Celui qui malgré ses incomparables grandeurs est d'une bonté ineffable pour les créatures qu'il a créées, afin de les combler de ses biens, qui pardonne généreusement au pécheur repentant, qui encourage avec tendresse le juste qui s'applique à accomplir ses volontés, qui a fait l'enfer par amour afin de nous éloigner du péché, et le ciel avec toutes ses félicités pour couronner nos efforts pour le bien. Oh ! que la Trinité est grande, qu'elle est belle, qu'elle est admirable ! *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei.* (Rom., xi, 33). Ah ! je comprends que les nobles esprits soient ravis à la seule pensée de la Trinité. Je comprends par exemple le docte Newton, une des intelligences qui ont le mieux pénétré les profondeurs de la science, inclinant son docte front en signe de respect chaque fois qu'il entendait prononcer le nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Il sentait vivement, ce noble génie, les grandeurs et les beautés de cet adorable mystère.

III. Non seulement la Sainte Trinité est l'exemplaire, le modèle, le prototype de toute créature matérielle et spirituelle, naturelle et surnaturelle ; non seulement elle nous rappelle l'idée des perfections infinies de l'Etre de qui tout vient et pour qui tout est fait ; mais elle est encore le mystère fondamental, le *mystère-source* d'où tous les autres mystères découlent et duquel toutes les merveilles de Dieu tirent leur origine. Dans la Trinité nous contemplons, nous adorons, nous admirons tout ce qui fait la joie, l'honneur et le bonheur du ciel et de la terre !

La création du monde, des astres, des anges, des hommes, des animaux, des plantes variées, des fruits exquis ; la succession si régulière du jour et de la nuit et des saisons qui composent l'année ; les montagnes aux cimes altières, les vallées profondes, les plaines et les rivières, les mers immenses qui renferment des richesses insoupçonnées, des poissons d'une variété incroyable et en nombre incalculable, la lumière qui réjouit, le soleil qui chauffe et vivifie, la lune et les étoiles qui brillent au firmament sont l'œuvre du Père tout-puissant : *Credo in Deum patrem omnipotentem creatorem caeli et terrae !*

Qui sondera l'abîme de merveilles qu'ouvre à nos regards étonnés l'incarnation du Verbe ? Ce mystère, à peine esquissé pendant de longs siècles, prophétisé par les Voyants d'Israël, a été manifesté, avec toute sa splendeur, dans la plénitude des temps pour répandre une allégresse inexprimable dans toute l'étendue de

la création. « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité ! » C'est l'objet très cher et très consolant de notre croyance. Aussi c'est avec un bonheur intense que nous chantons ce miracle inouï de la divine Trinité, nous constatons dans le ravissement de nos cœurs que l'Incarnation est le point central de l'histoire humaine ! Les nations commencent à compter leurs années à partir de la réalisation de ce fait sans exemple, comme si auparavant le monde n'existait pas. Trois fois le jour, à l'*Angelus*, nous en faisons mémoire et nous le proclamons avec un saint enthousiasme dans notre immortel *Credo : Et in Jesum Christum, Filium ejus unicum, Dominum nostrum, qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria virgine.*

Et le mystère incomparable de la Rédemption, par lequel, grâce aux humiliations, aux souffrances et à la mort de l'Homme-Dieu, le monde a été racheté, tous les secours surnaturels par lesquels les élus sont formés ont été mérités, n'est-il pas une sublime conséquence de la Trinité ? Et ne devons-nous pas le célébrer de toutes les forces de notre âme ? *Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus !*

Voici maintenant le rôle magnifique de la troisième Personne, du divin Paraclet, du Saint-Esprit. La fondation de l'Eglise, le septenaire sacré des sacrements, l'adorable sacrifice de la messe, la puissance illimitée de la prière, qui sont autant de canaux d'or qui déversent dans nos âmes les grâces purifiantes, consolantes, fortifiantes et sanctifiantes, sont l'œuvre du Saint-Esprit, et lui sont attribués parce qu'il procède du Père et du Fils par voie d'amour. *Credo in Spiritum Sanctum, ... Spiritum Dominum et vivificantem.*

Et après ces mystères, splendide épanouissement du grand mystère de la Trinité, voici le mystère final de la glorification éternelle dans les joies du paradis. Aux élus le Père, le Fils et le Saint-Esprit accorderont la plénitude du bonheur. La Trinité se manifestera à eux par la vision intuitive ; la Trinité sera leur récompense grande, excessive : *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen., xv, 1).

En vérité le mystère de la Trinité n'est-il pas un foyer lumineux des plus belles vérités ? N'est-il pas le principe et aussi la synthèse de tout ce que nous devons croire ? Quand dans un ravissement plein d'humilité nous fixons les regards de notre âme sur ce mystère, ne devons-nous pas nous écrier comme l'Apôtre : « O sublimité de la science et de la sagesse de Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles, que vos voies sont impénétrables ! *O altitudo !* » Le peu que nous voyons et que nous comprenons, pourtant si beau et si splendide, n'est qu'une pâle image de la réalité intégrale, *O altitudo !* C'est pourquoi, malgré les obscurités qui enveloppent notre faible esprit, bénissons de tout notre cœur la

Sainte Trinité, et redisons l'acclamation de saint Paul : Au Dieu un en nature et trois en personnes, que toute gloire, que tout honneur soient rendus à jamais ! *Ipsi gloria in sæcula !*

II

Maintenant considérons l'admirable mystère au point de vue PRATIQUE. Il nous apparaîtra également merveilleux et, si j'ose le dire avec assurance, provoquera dans nos cœurs la plus ardente reconnaissance.

Mon Dieu ! quelles touchantes leçons nous donne ce dogme sublime pour la conduite de notre vie ! Quels devoirs délicieux et puissamment sanctificateurs il nous impose !

I. Nous devons d'abord croire non seulement théoriquement, mais pratiquement à la Sainte Trinité. Ce n'est pas une vérité lointaine, dont la réalité se manifeste bien loin de nous, comme une nébuleuse obscure. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont constamment avec nous. Proclamons-le hardiment, nous jouissons sans cesse de l'honneur de leur intimité. N'importe où nous soyons, nous ne sommes jamais seuls, nous sommes toujours en auguste compagnie. Sans parler de l'ange gardien, nous vivons avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Non longe (est) ab unoquoque nostrum ; in ipso enim vivimus, et movemur, et sumus.* (Act., xvii, 27-28).

Quelle pensée ! Dieu avec moi, moi avec Dieu ! Si nous étions bien persuadés de cette vérité, quel respect serait le nôtre ! Quel serait notre recueillement ! Nous craindriions de manquer de respect à ces illustres personnes ! Quel efficace préservatif contre les entraînements du monde, contre les ruses du démon, contre les suggestions de la mauvaise nature ! Nous ne voudrions pas, devant ces divins témoins, faire ou dire ce que nous ne nous permettrions pas devant quelqu'un que nous vénérions. Aussi l'exercice de la présence de Dieu est-il une manière excellente d'honorer la sainte Trinité. Nous devons souvent penser que nous sommes devant Dieu, devant le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Malheureusement, trop souvent, nous sommes distraits, oublieux, absorbés. Nous avons en quelque sorte les yeux de l'esprit couverts d'un voile épais, au point de vue surnaturel. Nous ressemblons à un aveugle qui, vivant avec son prince, n'aurait pas le sentiment de sa présence, et songerait à toute autre chose. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les bons chrétiens et surtout les saints. Pour ne citer que saint François de Sales, il était un admirable modèle sous ce rapport. Il se tenait pour ainsi dire constamment en la présence de Dieu. Et comme on lui demandait un jour s'il était longtemps sans se rappeler les divines personnes : « Quelquefois presque un quart d'heure, » répondit-il. A quelqu'un qui lui faisait cette question : « Pourquoi dans les rues avez-vous les yeux habituellement baissés ? »

il fit cette réponse ingénue : « Comment sans cela pourrai-je facilement marcher en la présence de Dieu ? » Et soit qu'il fût environné de monde, soit qu'il fût seul, il demeurait dans une parfaite modestie, qui montrait assez qu'il pensait au Père, au Fils et au Saint-Esprit. En présence des princes les plus illustres, il demeurait calme et tranquille, parce que, disait-il, il était habitué à vivre avec une plus haute Majesté : *in Ipso vivimus, et movemur, et sumus !*

II. Autre manière d'honorer pratiquement la sainte Trinité, c'est d'avoir en elle une pleine et entière confiance, l'invoquant dans toutes nos nécessités. Ah ! nous ne pouvons le dissimuler, ils sont nombreux les ennemis qui s'acharnent à notre perte : c'est l'esprit mauvais, le tentateur qui s'efforce, avec des ruses infernales, de nous perdre, en nous faisant tomber dans le péché ; ce sont les mauvais exemples d'un monde corrompu et corrupteur, qui s'ingénie à faire des complices de ses désordres ; c'est l'opinion publique qui trop souvent pervertie elle-même s'applique à pervertir ; ce sont les suppôts de Satan qui, tantôt par l'appât des promesses, tantôt par les menaces, travaillent à opprimer les consciences et à les détourner de la voie droite ; ce sont hélas ! nos passions qui nous font faire le mal que nous détestons et nous éloignent du bien que nous aimons. Contre tous ces ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs, nous avons un protecteur infiniment puissant et infiniment dévoué : c'est Dieu ; c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; c'est la sainte Trinité ! Le Dieu très grand et très bon n'est pas loin de nous, redisons-le avec joie, *non longe est ab unoquoque nostrum*. Invoquons-le avec confiance, et il viendra à notre secours. Disons-lui souvent : « Seigneur, venez à mon aide, *Deus in adiutorium meum intende !* » (Ps., lxxix, 12). — D'autre part, que d'afflictions s'abattent sur nous ! C'est la pauvreté, c'est la maladie, c'est la malignité du prochain, c'est la calomnie, c'est la cruelle mort qui vient nous frapper dans nos affections les plus chères. Ici-bas nous sommes vraiment dans la vallée des larmes. Nous naissons en pleurant, nous mourons en pleurant, et entre ces deux termes extrêmes que de sujets de larmes ! Mais rassurons-nous : nous avons un charitable consolateur, il est tout près de nous, il est en nous, c'est la Trinité : *non longe est ab unoquoque nostrum*. Recourons au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et ces trois divines personnes nous aideront, nous soutiendront et sécheront nos larmes. — En troisième lieu, de combien de grâces nous avons besoin : grâces de conseil, grâces de lumière pour éclairer nos voies, grâces de force pour renverser les obstacles et vaincre les difficultés, grâces de fidélité pour observer parfaitement la loi sainte. Courage et confiance : le divin distributeur de tous les dons surnaturels n'est pas loin de nous : *non longe est ab*

unoquoque nostrum. Invoquons la sainte Trinité dans tous les embarras, dans tous les périls, dans tous les dangers et elle nous fera triompher de toutes les difficultés. En toute circonstance, élevons notre pensée vers Dieu, prions-le filialement, et il aura soin de nous!

III. Non seulement la sainte Trinité est un mystère de foi et d'espérance, c'est surtout un *mystère d'amour*.

Amour de donation de nous-mêmes, de nos pensées, de nos sentiments, de nos épreuves et de nos actions par la direction d'intention. Si nous avons véritablement la dévotion au Père, au Fils et au Saint-Esprit, pratiquons de notre mieux la belle exhortation de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, que ce soit pour la gloire de Dieu. » (I Cor., x, 31). Pensons, agissons, souffrons pour Dieu! Soyons comme notre divin Maître des hosties vivantes qui s'immolent à la gloire de Dieu. Comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ, consacrons-nous à l'honneur et à la gloire de la Sainte Trinité, *Per ipsum, cum ipso et in ipso*! Que Jésus-Christ soit notre médiateur auprès de la Sainte Trinité! Qu'en union avec lui et par l'efficacité de sa grâce, nous nous efforcions de transfigurer notre corps et notre âme, afin d'en faire une hostie agréée, de manière à marcher dans la voie du bien d'une manière digne de Dieu. *Ambuletis digne Deo per omnia placentes*. (Col., i, 10). Quand nous faisons le signe de la croix, traduisons par nos actes les paroles que nous prononçons : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. **TOUT POUR DIEU!**

Amour de louange à la Très Sainte Trinité. Oh! comme nous serions heureux si nous pouvions comprendre cette sublime leçon! nous vivrions sur terre de la vie qu'on mène au ciel. Or pour atteindre ce but magnifique, grâces soient rendues à Dieu, les moyens sont aussi faciles qu'efficaces. Au ciel retentit sans cesse le divin trisagion : « Saint, saint, saint est le Seigneur! » Sur terre, l'Eglise nous met en mesure de faire admirablement écho à ce chant du paradis. C'est le *Gloria in excelsis*, l'angélique cantique de Bethléem qui se redit chaque jour à la messe, en une infinité de lieux, et où sont exaltées avec un ineffable enthousiasme les gloires des trois personnes de la Trinité. *Laudamus te, adoramus te, glorificamus te!* Honneur au Père, principe sans principe, à qui appartient la gloire essentielle! Honneur au Fils qui siège à la droite de son Père, au Fils qui est le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut avec la première personne et le Saint-Esprit! — C'est la merveilleuse doxologie qui termine tous les psaumes, qui est redite avec une profusion inlassable dans l'office sacré, qui exprime notre amour et l'amour des siècles passés et l'amour des siècles futurs et de la bienheureuse éternité;

amour de complaisance, amour de bienveillance, amour de désirs ardents de glorification. *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum!*

Amour d'imitation enfin. Oh! que ce béni mystère a une portée incalculable dans l'économie de la vie humaine! Les trois augustes personnes ne font qu'un seul et même Dieu. Elles s'aiment mutuellement d'un amour que rien ne saurait exprimer. En elles point de dissension et de division : la plus suréminente charité est le lien sacré qui les unit. Ah! si nous pouvions les imiter! si nous pouvions réaliser en nous la prière que Notre-Seigneur faisait le soir du Jeudi Saint, avant d'accomplir le grand mystère de notre Rédemption! « O Père saint, disait-il, que tous soient unis par la charité comme nous sommes unis par l'amour! » (Joan., xvii). Alors il n'y aurait plus de mésintelligence, de dissension, de froideur, de rancune et de haine. La terre deviendrait une image du ciel. C'était le spectacle qu'offrait la primitive Eglise, immédiatement formée par les apôtres, et particulièrement par l'apôtre de la dilection, saint Jean, qui ne cessait de redire : « Mes frères, aimez-vous les uns les autres, car c'est le précepte du Seigneur, et si vous l'observez, c'est assez, car vous observez toute la loi! » Aussi bien, les païens émerveillés par l'union qui existait entre les chrétiens, touchés de leur affection mutuelle et de leur dévouement cordial, s'écriaient : « Voyez donc comme ils s'aiment! » Cette imitation par la charité fraternelle, image de la charité qui unit les trois personnes divines, était pour eux une démonstration vivante et efficace de la divinité du christianisme. C'était un charme vainqueur qui gagnait à Jésus-Christ des âmes jusque-là entachées d'égoïsme et de l'amour de soi poussé jusqu'à la plus dure férocité. Grâces soient rendues à Notre-Seigneur de nous avoir faits participants de l'admirable lumière de l'Evangile! Reconnaissance à Dieu de nous avoir manifesté l'ineffable mystère de la Sainte Trinité! Oh! oui, c'est un mystère tout rayonnant de lumière qui nous instruit de toutes les vérités de la religion. C'est un mystère éminemment pratique qui nous forme aux moyens les plus efficaces pour avancer dans le chemin de la sanctification.

Comme les saints savaient en tirer profit pour leur esprit et pour leur cœur! Ce n'était pas pour eux un mystère ébigné, perdu dans des régions inaccessibles, sans influence sur leur vie. Au contraire c'était un mystère très intimement présent à leur intelligence et à leur cœur, où ils trouvaient lumière, force, bonheur et consolation. Sur la terre, grâce à ce mystère, ils avaient un avant-goût délicieux de la félicité qui devait être leur partage dans l'autre vie. On raconte de saint François Xavier qu'il était saisi et enthousiasmé au plus haut degré

par le mystère de la Trinité. La pensée du Père, du Fils et du Saint-Esprit lui était toujours présente, ou, pour mieux dire, habitait constamment dans l'intime de son âme et le ravissait. Il contemplait ces perfections ineffables, ces bontés inénarrables, ces beautés incomparables ; et, oubliant les splendeurs de l'univers, il était tout extasié, tout transporté d'une surnaturelle admiration. Il disait et redisait fréquemment ce mot magique qui exprimait tout ce qu'il sentait : « *O Sanctissima Trinitas ! O Très Sainte Trinité !* » C'était sa prière de choix, son oraison jaculatoire préférée, son élan de filiale confiance, son cri d'amour ; et son visage tout transfiguré frappait tellement ceux qui le contemplaient que les païens eux-mêmes, sans savoir ce qu'ils exprimaient, redisaient eux aussi : « *O Sanctissima Trinitas ! O Très Sainte Trinité !* » parce que, à leur sens, ils croyaient que c'était une parole sacrée, étant la parole de leur saint missionnaire, la parole qui exprimait des merveilles qu'ils devinaient plutôt qu'ils ne les connaissaient.

**

Imitons la dévotion des saints, en particulier la dévotion du grand apôtre des Indes, de saint François Xavier. Rappelons-nous, dans l'émotion de notre cœur, que nous sommes toujours avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Rappelons-nous que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un abîme infini d'infinies perfections. Rappelons-nous que le Père et le Fils et le Saint-Esprit nous ont créés, nous conservent, nous ont élevés aux sublimes réalités de l'ordre surnaturel, qu'ils répandent sur nous avec une profusion dont nous ne pouvons nous faire une idée, les fruits surabondants de l'Incarnation et de la Rédemption, et nous réservent les trésors divins de la déification dans le paradis. Précisons encore davantage ce souvenir. Appliquons-nous assidûment à l'exercice de la présence de Dieu ; invoquons fréquemment la Sainte Trinité en faisant posément, pieusement le signe de la croix, un peu comme la Très Sainte Vierge le faisait à Lourdes en apparaissant à Bernadette ; rapportons, par la direction d'intention, à la Sainte Trinité nos pensées, nos paroles, nos œuvres et nos souffrances ; louons avec un cœur ardent et dévot la Sainte Trinité surtout par la doxologie sacrée : « Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit ! » Et puis, qu'à l'amour de Dieu nous joignons l'amour de nos frères, l'amour de pardon, l'amour de dévouement, l'amour surnaturel, ne faisant avec eux « qu'un cœur et qu'une âme ! » Oui, à la Sainte Trinité gloire et honneur, *ipsi gloria in sæcula !* Et après l'avoir louée, aimée, servie sur la terre, que nous la contemplions, que nous l'aimions dans le ciel, dans les joies du paradis ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. J.-B. DE LA SALLE

(15 mai)

CE QU'IL A FAIT POUR DIEU ET POUR
LES HOMMES

Mes frères,

Tous les grands serviteurs de Dieu ont leur physionomie particulière, dont la beauté attire la pieuse attention des hommes, même avant que l'Eglise place sur leur tête la couronne immortelle de la sainteté. Mais il en est parmi eux dont cette physionomie est plus attrayante, dont le nom est plus illustre, dont la mémoire est gardée à travers les siècles avec une estime plus vive et une plus profonde reconnaissance. Ce sont les saints dont les vertus, douces et fortes, ont brillé avec un éclat qui ne doit plus s'éteindre ; ce sont les bienfaiteurs de leurs semblables, qui ont conquis, par leur dévouement à la cause publique, une plus vaste popularité ; ce sont enfin les patriarches qui ont fondé une famille où ils se survivent longtemps parmi les générations humaines.

J.-B. de la Salle est de ceux-là. Il a été tout à la fois un grand saint dans la perfection de sa vie religieuse ; un bienfaiteur de l'humanité à laquelle il a donné, un des premiers, l'inappréciable avantage de l'éducation chrétienne pour ses enfants ; il a encore été un père de famille dont les fils et les fils de ses fils remplissent le monde, et continuent son œuvre, faisant rayonner, autour de son front vénéral, une auréole séculaire.

Appelé, sans le mériter, à l'honneur de prononcer aujourd'hui son éloge devant vous, je vous dirai simplement ce que Jean-Baptiste de la Salle a fait *pour Dieu* ; puis ce qu'il a fait *pour les hommes*, ses frères.

Pour Dieu : il l'honora dans la pratique des admirables vertus d'une sainteté éminente. *Pour les hommes* : il fut un insigne bienfaiteur, en créant une des œuvres les plus utiles et les plus fécondes qu'ait jamais inspirées la charité chrétienne.

Tel sera, mes frères, le partage de ce discours et l'objet de votre sérieuse attention, heureux si je puis susciter en vous, pour saint J.-B. de la Salle, une estime et un amour capables de vous faire marcher sur ses traces.

I

1. Dans l'étude attentive de ce que J.-B. de la Salle a fait pour Dieu, il nous faut d'abord, mes frères, considérer quelle a été sa vie extérieure, je veux dire cette vie en dehors, qui se déroule sous les yeux du public, en une suite d'événements plus ou moins notables.

Or, voici quelle fut, dans son abrégé, la vie extérieure de notre saint.

J.-B. de la Salle naquit, en 1561, dans la ville de Reims, à l'ombre de cette magnifique

cathédrale où furent baptisés Clovis et ses guerriers francs, dans cette ville où la patrie française a commencé d'exister en commençant d'être chrétienne. Sa famille était riche et de race noble ; mais il trouva à son berceau mieux encore que la distinction de la naissance et de la fortune, je veux dire une foi sincère et de solides vertus.

Jean-Baptiste croît en âge, entouré des soins de parents affectueux, qui placent en lui leurs plus chères espérances, et déjà s'inquiètent de la carrière où il devra entrer, pour accroître l'illustration de sa maison.

Que sera ce jeune enfant ? Mais qu'importe ! Laissez-le grandir. Dieu saura le pousser dans la voie où il l'appelle à marcher. Dès sa plus tendre jeunesse, Jean-Baptiste montre une piété très vive. Il prie avec une ferveur angélique. Le nom de Dieu et l'image de Jésus-Christ produisent sur lui une impression profonde. Quand il pleure, il suffit de mettre un crucifix devant ses yeux : il s'apaise aussitôt, ses larmes se sèchent dans un sourire qu'illumine une joie céleste. Dès qu'il sait lire, il ne se plaît qu'à la lecture de la vie des saints. Un peu plus tard il est heureux d'assister le prêtre célébrant la sainte messe ; il aime à se placer près de l'autel, le plus souvent qu'il peut. C'est dans une tenue pleine d'édification qu'il prononce les réponses au ministre de Dieu. Enfant prédestiné, il prélude déjà aux fonctions du sacerdoce, vers lequel Dieu l'appelle manifestement.

Hors de l'église, le jeune Jean-Baptiste travaille avec ardeur à cultiver son intelligence, et il y réussit merveilleusement. Il fait ses études dans une application bien rare aujourd'hui. Lecture, sciences élémentaires d'abord, puis littérature latine et grecque, philosophie et théologie, il apprend tout. Son esprit se nourrit de ces fortes leçons, et y puise ces connaissances étendues qui furent ses qualités dominantes.

Arrivé à l'âge où le jeune homme doit choisir sa carrière, il s'arrête un instant ; il se consulte ; il implore du ciel lumière et conseil.

Que sera cet homme ?

Il existe, mes frères, un état saint parmi les plus saints ; un état dont les fonctions redoutables effrayent la faiblesse humaine ; un état de prières, de sacrifices et d'immolation quotidienne ; un état qui est l'état même de Jésus-Christ ; et c'est celui-là qu'il choisit.

O divin sacerdoce ! Il te désire depuis longtemps, mais c'est en cet instant seulement qu'il se juge capable de t'embrasser et qu'il reçoit sur ses épaules ton cher fardeau !

Pour être admis à la prêtrise, J.-B. de la Salle abandonne ses espérances mondaines ; il renonce aux prérogatives que lui confère son droit d'aînesse. Revêtu de la robe austère des prêtres, il entre avec joie dans la sainte cléricature, et, de tous les honneurs qui lui sont

offerts, il n'accepte que d'entrer dans le Chapitre des vénérables chanoines de la cathédrale de Reims, pour s'astreindre avec eux à l'obligation de la prière commune et perpétuelle.

Quelques années plus tard, il se voit frappé coup sur coup d'une double douleur : son père et sa mère lui sont enlevés par la mort. Perdre une mère, c'est perdre le plus tendre amour ; perdre un père, c'est perdre le plus sage soutien. Mais Jean-Baptiste est un vaillant. Devenu chef de famille, il console ceux que la mort a épargnés et remplace, auprès de ses frères et sœurs, ses parents disparus, par sa sagesse et son fraternel dévouement.

C'est à la suite de ces événements que notre saint commence à s'occuper de l'éducation des enfants du peuple. C'est là sa mission providentielle pendant trente-cinq ans, au milieu de difficultés de toute sorte ; il se consacre à cette œuvre avec un courage inlassable jusqu'à ce qu'enfin il ait fondé un Institut d'hommes formés à son image, animés de son esprit, qui continueront sa tâche à travers les siècles.

Voilà, mes frères, ce que J.-B. de la Salle a fait, pour Dieu, dans les actes extérieurs de sa vie. Ce fut, en quelques mots, une existence remplie par la piété, le travail et les épreuves, sans grand éclat aux yeux des hommes, mais assurément agréable à Dieu, comme il l'avait toujours voulu.

2. Afin de compléter la connaissance du pieux serviteur de Dieu, il nous faut maintenant pénétrer dans sa vie intime, c'est-à-dire dans cette vie cachée de l'âme, qui se développe, hors de la curiosité humaine, sous l'œil de la conscience et sous le regard de Dieu. Nous saurons ainsi, en pénétrant jusque dans le sanctuaire de son cœur, tout ce qu'il a fait pour Dieu ; nous y verrons un des plus beaux spectacles qui puisse charmer un esprit attentif.

La vie intime de J.-B. de la Salle fut l'effort constant d'une âme qui gravit vers la sainteté, sans s'arrêter jamais. Elle ne se contente pas de vertus ordinaires, elle tend toujours à une perfection plus grande. Elle accepte le travail avec joie, la souffrance avec amour ; elle recherche la pauvreté, les humiliations, les sacrifices et les croix. Elle marche avec Jésus, son douloureux et radieux modèle, jusqu'à ce qu'elle l'ait rejoint, par une imitation aussi parfaite que possible, dans la sainteté ici-bas, dans la gloire au ciel.

Tel fut J.-B. de la Salle. Il n'a qu'un amour, l'amour de Jésus-Christ ; il n'a qu'une volonté, la volonté de Jésus-Christ ; il n'a qu'un désir, ressembler à Jésus-Christ.

Comme lui, il vit dans la pensée et l'amour de Dieu. Ses journées ne sont qu'un perpétuel élan vers lui, qu'une longue prière qu'il lui adresse dans une ineffable adoration. Les jours mêmes ne lui suffisent pas. Après les rudes travaux quotidiens, il s'isolait le soir sous les voûtes de la vieille cathédrale, et là, priait

et méditait toute la nuit, jusqu'à ce que les clartés de l'aube naissante vinssent lui annoncer de nouveau l'heure de se mettre au travail pour Dieu.

Comme Jésus-Christ qu'il veut toujours imiter, Jean-Baptiste se fait pauvre, afin de mieux atteindre les pauvres qu'il évangélise. Il possédait un hôtel seigneurial ; il le quitte, et va s'installer dans une modeste maison, pour vivre humblement avec les humbles maîtres d'école qu'il y a réunis. Sa fortune patrimoniale était considérable ; il la distribue aux malheureux, et un jour arrive où ce riche de la terre est réduit à mendier un morceau de pain pour apaiser sa faim. Il ne lui reste que ses vêtements ; et encore ils sont si misérables, que des voleurs, après lui avoir dérobé son manteau, le lui rapportèrent parce qu'ils le trouvaient sans profit pour eux.

Comme Jésus-Christ qu'il veut toujours imiter, il descend volontairement jusqu'aux derniers abaissements de l'humilité. Sa noblesse, sa fortune, ses relations mondaines lui permettaient d'aspirer jusqu'aux plus hautes dignités de l'Eglise. Il renonce à tout pour s'humilier de plus en plus. Il se dépouille de la pourpre des chanoines et rentre dans le rang des plus modestes prêtres. On ne comprend rien à cette sainte folie ; on le critique, on le blâme, on le raille même. Il supporte tout humblement, heureux d'être traité comme le dernier des hommes. Il savoure l'âpre douceur des humiliations avec une sorte de volupté surnaturelle. C'est sur ce solide fondement de l'humilité qu'il appuie son œuvre et lui assure une si belle destinée.

Que vous dirai-je encore, mes frères ?

Toujours comme Jésus-Christ qu'il veut imiter sans jamais se lasser, J.-B. de la Salle entre résolument dans la voie des souffrances volontairement acceptées et de la constante immolation. Il crucifie son corps ; il s'impose d'austères mortifications ; et enfin il meurt, comme brûlé par les flammes de l'amour divin, le même jour que son Maître, le Vendredi Saint de l'année 1633.

Ah ! qu'ils sont beaux, qu'ils sont grands, et dignes d'un éternel honneur, ces hommes que la divine charité a élevés aux hauteurs sublimes d'une telle perfection ! Amour de Dieu, flamme immortelle allumée au souffle de l'Evangile, tu as embrasé une nature faible et imparfaite et tu l'as transformée en un héros de piété, d'humilité, de courage invincible, de toutes ces vertus surhumaines dans la pratique desquelles J.-B. de la Salle s'est montré le vrai disciple du Maître éternel. Durant tout le cours de son existence, il n'a jamais détourné un instant les regards de son cœur du parfait exemplaire, Jésus-Christ, qu'il apercevait dans la splendeur des cieux, tant il l'aimait et tant il voulait se rapprocher de lui par l'imitation de sa vie. C'est ce qui explique sa vaillance

dans les humiliations dont il fut abreuvé sans relâche. Il embrassait la souffrance morale et physique avec une ardeur infatigable, pour contribuer, comme son Sauveur, à la rédemption des autres hommes, leur méritant la rémission de leurs péchés par l'offrande de ses douleurs expiatriques.

Voilà les saints. Cherchez à travers le monde des hommes pareils, aussi parfaits, aussi utiles à l'humanité. Vous n'en trouverez pas. Il n'y a que l'amour de Dieu porté jusqu'à l'héroïsme qui soit capable d'inspirer un tel dévouement et de faire briller les âmes d'une si éclatante sainteté.

Telle fut, mes frères, dans son admirable beauté, la vie extérieure et la vie intime de J.-B. de la Salle. Mais la vertu des saints n'est pas une vertu égoïste, qui demeure tout entière concentrée sur elle-même. Elle se dilate, elle répand sur le reste des humains les inépuisables bienfaits de leur charité fraternelle. C'est ce qu'il me reste à vous exposer, en vous montrant ce que J.-B. de la Salle a fait pour le bien des hommes, en même temps qu'il s'immolait si complètement pour la gloire de Dieu.

II

Pour les hommes, ses frères, J.-B. de la Salle a créé, organisé et propagé l'instruction populaire des enfants en France, et, par la France, dans le monde entier.

C'est là son œuvre propre, œuvre d'une admirable grandeur, qui porte sur elle l'empreinte de la main divine dont il a été le docile instrument.

1. Sans doute, au XVII^e siècle, l'instruction des enfants du peuple existait déjà. Depuis longtemps l'Eglise avait fondé des écoles autour de ses cathédrales, dans ses presbytères, dans les dépendances de ses abbayes, et jusque dans les tours de ses clochers, où de nombreux élèves recevaient un enseignement élémentaire. Mais à l'heure où parut J.-B. de la Salle, cet enseignement était en grande souffrance : pour bien des motifs, les maîtres manquaient en beaucoup de lieux. Les enfants des ouvriers et des gens de campagne erraient par les rues et les champs, sans que personne se souciât de cultiver leur intelligence et de diriger leur conduite, génération malheureuse d'hommes grandissant dans l'ignorance, sans foi comme sans mœurs, âmes perdues pour le salut éternel.

C'est là ce qui sollicita l'ardente charité de J.-B. de la Salle. Il compatit au sort de ces infortunés, et veut, avec la grâce de Dieu, les tirer de l'état misérable où il les voit languir. Dans ce dessein, il se fait l'instituteur des enfants pauvres. Il rassemble autour de lui les petits vagabonds et les petits déguenillés ; il leur donne des leçons de lecture, de calcul, d'écriture, de tout ce qui est indispensable à un homme pour gagner honnêtement sa vie.

Mais, vous le comprenez, malgré son dévouement il ne peut pas suffire seul à une pareille tâche ; il lui faut des aides et des collaborateurs attachés à son œuvre. Il réunit donc quelques jeunes gens et quelques hommes de bonne volonté, auxquels il professe lui-même les principes de la pédagogie. Ces leçons, il les donne dans l'hôtel de sa famille, qui devient ainsi la première Ecole Normale d'instituteurs populaires en France. Telle fut l'origine de son Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. Lui-même y développa dans ses premiers compagnons les aptitudes professionnelles, leur révélant des méthodes si parfaites, si rationnelles et pratiques qu'on n'a pas encore trouvé mieux jusqu'ici. Il étendit merveilleusement l'étude de la langue française, très négligée jusque-là. Pour stimuler chez les enfants l'application au travail, il combina, avec une grande sagesse, les récompenses et les corrections nécessaires, tenant ainsi toujours ses élèves en haleine par un système de sanctions adaptées à leur âge.

J.-B. de la Salle, dans sa piété aussi éclairée que sincère, savait bien que pour donner à ces enfants une éducation complète, en faire des hommes et surtout des chrétiens, il fallait mettre la religion à la base de cette éducation. Il plaça donc en première ligne de ses leçons et de celles de ses disciples l'enseignement religieux. Il le devait sans doute comme prêtre ; mais il le devait tout autant comme éducateur. La religion fait partie de la science ; et tout maître digne de ce nom doit la professer. Elle est en outre d'une nécessité absolue dans la formation de la jeunesse. Supprimez son enseignement, et aussitôt périt toute vraie éducation.

Il ne peut pas en être autrement ; car, sans religion, on ne peut pas former la conscience des enfants, en leur apprenant la distinction du bien et du mal, qui repose tout entière sur les dogmes révélés, comme sur une base inébranlable. Sans la religion on ne peut pas déraciner de leur cœur ces vices dont ils apportent le germe en naissant, puisque seule elle met en eux la crainte de Dieu, seul frein capable de les maîtriser. Sans la religion enfin, l'éducation est impuissante à former des âmes honnêtes, pures, ardentes à toutes les nobles tâches. L'éducation sans Dieu ne peut produire qu'une enfance sans retenue comme sans espérances surnaturelles, sans foi ni sans loi ; quand elle aura grandi jusqu'aux années de la jeunesse, vous verrez chez elle, comme nous le constatons, hélas ! tous les jours, que son niveau moral s'abaisse ; que ses crimes se multiplient et que la société tremble de crainte, dans l'attente des maux dont la menacent ces générations d'hommes élevées sans aucune barrière à leurs sauvages appétits.

Pour que l'éducation donnée à ses élèves fût ainsi chrétienne foncièrement, J.-B. de la Salle comprit bien vite que le meilleur moyen d'at-

teindre ce but était de faire de ses instituteurs de véritables religieux. Des religieux, pour qu'ils voient dans les enfants une âme immortelle et un être sacré ; des religieux, pour qu'ils les traitent avec amour et respect, pour qu'ils se livrent à l'enseignement tout entiers, sans préoccupation de famille, sans souci de fortune et d'avenir ; des religieux enfin, pour que presque revêtus d'une sorte de sacerdoce, ils puissent pénétrer leurs jeunes élèves de l'esprit de l'Evangile, autant par l'exemple que par la parole, et soient en même temps des éducateurs et des apôtres.

Une œuvre telle que celle qu'entreprenait J.-B. de la Salle, ne se réalise pas sans susciter d'innombrables difficultés. Elles ne lui manquèrent pas. Il eut à supporter, sans trêve ni répit, durant toute la durée de sa vie, le poids de la pauvreté, de la jalousie, de l'injustice et de la persécution. Il souffre de tout et de tous : de sa famille qui le blâme, des magistrats qui le condamnent, des prêtres abusés qui le contristent, de ses enfants découragés qui l'abandonnent. Le démon prévoit bien que jamais œuvre ne sera plus contraire à ses funestes projets ; aussi rugit-il de rage contre cet homme qui réalise si parfaitement la parole de son divin Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Fureur impuissante ! A travers tous les obstacles, J.-B. de la Salle continue son labeur inlassable. Il triomphe de toutes les difficultés ; il fléchit les volontés les plus hostiles.

Il a commencé, à Reims, avec une seule école et douze maîtres sous sa direction. Bientôt son jeune Institut se développe et marche vers la plus brillante destinée. Il essaima, en France, dans toutes les villes qui l'apprécient et l'appellent avec impatience. De là, il déborde dans l'Europe entière et dans les cinq parties du monde, où l'on voit partout les enfants des races les plus diverses accourir vers les hommes à la soutane noire et au rabat blanc, vers l'héroïque et modeste fils de J.-B. de la Salle.

2. D'où provient donc, mes frères, cet immense succès, ce développement extraordinaire ?

Il provient de trois causes qu'il me reste à vous exposer brièvement.

Ce succès vient d'abord de ce que Dieu bénit toujours les œuvres entreprises pour sa gloire. Il leur donne la vigueur, la durée, la force d'expansion et une intarissable fécondité, propre aux institutions dont la religion fut le principe et reste la base. Créées pour faire connaître et honorer Celui qui est éternel, il semble qu'elles lui empruntent quelque chose de son éternité. L'œuvre de J.-B. de la Salle, établie dans ce but, a bravé les âges et s'est magnifiquement étendue. Dieu est en elle, et avec elle.

Puis, l'Institut qu'il a fondé gagne irrésistiblement la confiance des familles. Les pères et mères sentent qu'en remettant ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs enfants, entre

les mains de ces religieux éducateurs, ils les remettent à des maîtres dévoués, dignes de les instruire et de les élever, qui, en cultivant leur intelligence, n'oublieront pas de cultiver leur âme ; à des maîtres enfin qui, autant que possible, formeront, de ces jeunes natures, de bons chrétiens, de bons fils, des hommes éclairés, et de dignes Français.

Une dernière raison du succès obtenu par l'œuvre de J.-B. de la Salle, c'est qu'elle répond aux besoins de nos temps modernes avec une admirable opportunité. Aujourd'hui, on a un besoin impérieux de la science. En même temps, en présence du débordement d'indépendance, de jouissances sans mesure et licences désordonnées dont nous sommes les témoins, les parents sérieux sentent plus que jamais le besoin d'avoir des jeunes gens instruits, respectueux au foyer familial, paisibles dans la vie publique et d'une parfaite moralité dans la vie sociale. Nulle part ces grandes choses ne sont mieux enseignées que dans les écoles des Frères de J.-B. de la Salle. Là, mieux que partout ailleurs, la jeunesse croyante apprend à supporter, avec courage et sans révolte, les épreuves inséparables de la vie humaine. Elle y a toujours sous les yeux le Crucifix, livre divin qui lui apprend, avec une toute-puissante efficacité, la patience, la résignation dans la douleur, l'amour du travail chrétien, toutes les vertus nécessaires à leur bonheur autant qu'à leur sanctification.

C'est pour ces motifs, mes frères, que les écoles sorties du génie et du cœur du vénérable serviteur de Dieu, ont prospéré de siècle en siècle. Protégées par le ciel, aimées des familles et soutenues par le besoin de la société, elles n'ont pas cessé de se multiplier depuis leur fondation. On peut méconnaître cette œuvre, et momentanément entraver son action bienfaisante. Mais le passé répond de l'avenir. Dieu ne voudra pas la laisser périr sans retour. Le peuple français, si clairvoyant et si juste quand il est libre de suivre ses bons sentiments naturels, garde une reconnaissance éternelle et à cette œuvre et à son fondateur, en attendant le jour où il aura la joie de la voir de nouveau, après une éclipse passagère, jeter sur notre pays les rayons de sa clarté bienfaisante.

Quand sa tâche fut achevée et l'heure arrivée de recevoir la récompense de tant de travaux, J.-B. de la Salle mourut comme il avait vécu, soumis à Dieu, édifiant pour ses frères, dans les sentiments d'une profonde humilité. Quel beau spectacle ce saint donne alors aux témoins de sa dernière heure ! Le voilà, ce vieillard près d'expirer, descendu de sa couche d'agonie, revêtu du surplis et de l'étole, pour attendre son Seigneur et son Dieu. Dès qu'il voit s'avancer Jésus-Hostie, il tombe à genoux, et là, le visage enflammé par l'ardeur de sa foi, il reçoit le viatique avec la piété d'un séraphin.

Les coups redoublés de la souffrance ont mis le dernier trait de beauté surnaturelle sur son visage ; et, résumant toute sa vie dans un dernier mot : « Oui, dit-il, j'adore en toutes choses la conduite de Dieu à mon égard. » Il acheva ainsi sa douloureuse et si méritoire existence, à l'âge de soixante-douze ans. Ses combats étaient finis ; et sa gloire commençait, dans la paix inaltérable des cieux.

Telles furent, mes frères, la vie et l'œuvre de l'humble prêtre que l'Eglise a placé sur ses autels et dont elle célèbre aujourd'hui la fête. Il fut un véritable saint, dans toute la plénitude et la grandeur de ce nom, par le double amour toujours brûlant dans son cœur, l'amour de Dieu et l'amour des enfants. D'ailleurs, des miracles obtenus par son intercession, aussi éclatants que nombreux, et canoniquement prouvés, ont mis à sa sainteté le sceau d'une infaillible certitude.

Vénérons le saint, mes frères, parce qu'il a passé, comme son divin Maître, en faisant le bien ; parce qu'il a pratiqué à un degré héroïque les plus belles vertus de l'Evangile ; et aussi parce qu'il a donné un exemple immortel de dévouement aux petits, aux faibles et aux ignorants.

Aimons, efforçons-nous de soutenir son œuvre par nos prières, par nos paroles et par nos actes, afin qu'après un obscurcissement passager, nous ayons la joie de la voir revivre avec une nouvelle vigueur au souffle de la liberté, parce qu'elle est bonne et utile, parce qu'à notre époque où l'on s'efforce de donner aux nouvelles générations la science sans Dieu, elle est une œuvre de christianisation et de salut.

Et vous, saint fondateur, obtenez du Seigneur tout-puissant que votre bel Institut, tant aimé de vous, renaisse parmi nous. Les familles le réclament ; les enfants appellent ses Frères tant dévoués. Nous vous en conjurons, obtenez à notre pays, qui vous fête de toute part en ce jour, une jeunesse chrétienne ; et, pour qu'elle le soit, obtenez-lui des maîtres chrétiens. Vous garderez ainsi une France forte, une France prospère, qui, grâce à vous, restera encore le meilleur peuple de Dieu sur la terre.

Priez donc pour nous, saint J.-B. de la Salle ! Vous avez été un si fidèle serviteur de Dieu au cours de votre vie mortelle ; vous lui êtes maintenant un ami tout-puissant au ciel. Priez pour nous afin qu'après les combats présents, nous puissions un jour partager votre gloire dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 maii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 16 mai 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la Fête-Dieu. — La grande prière eucharistique, 385.

Pour la fête de la Pentecôte. — IV. Aimer l'Eglise, 390.

Avis paroissiaux. — Le pain bénit, 393. — Pour annoncer la Fête-Dieu, 394. — Après la procession de la Fête-Dieu, 395.

Allocution pour une fête du Souvenir Français, 396.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXII. Troisième mission ; S. Paul à Ephèse, 398.

SERMON POUR LA FÊTE-DIEU

LA GRANDE PRIÈRE EUCHARISTIQUE

Deus qui nobis sub sacramento...
Dieu est là dans le T. S. Sacrement !
(Ex Lit. cath.).

Tout le monde s'accorde à dire que l'Office du Saint-Sacrement, composé par S. Thomas d'Aquin, est véritablement le chef-d'œuvre de la liturgie. C'est un traité complet, plein de doctrine et de suavité, sur le dogme eucharistique. Il est impossible de le réciter avec piété sans avoir l'âme toute embaumée d'une divine émotion. Or, dans ce trésor de richesses spirituelles, il y a une perle d'un prix inestimable : c'est l'Oraison du mystère divin, c'est la Prière eucharistique. On la récite très souvent : et quand on célèbre « la fête du Corps du Christ, » et quand on dit l'Office du Saint-Sacrement, et quand on donne, soit le dimanche, soit les jours ordinaires, la bénédiction avec les espèces sacramentelles. Il n'en est point qui soit plus fréquemment dans le cœur et sur les lèvres des prêtres et des fidèles. Et cependant, oserai-je le dire ? elle passe, pour ainsi parler, comme inaperçue, quoiqu'elle soit une merveille incomparable. En effet, elle est un miracle de la dévotion du Docteur Angélique qui, inspiré par la grâce divine, y a condensé en quelques paroles tous les trésors, toutes les splendeurs de la piété et de la science céleste. On a dit que tous les articles qu'il a composés sur la théologie sont autant de miracles : *Quot fecit articulos, tot fecit miracula*. Ce bel éloge doit surtout s'appliquer à l'Office du Saint-Sacrement, et tout particulièrement à l'Oraison eucharistique. En peu de mots, il a tout dit : toute louange, toute glorification, toute prière ! La théologie entière

de Jésus présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité sous les adorables Espèces, y est exprimée, non pas sèchement, non pas froidement, mais avec les accents les plus enflammés que la langue humaine ait jamais proférés. Aussi, en cette fête du Saint-Sacrement, ce m'est un délicieux bonheur de vous la commenter brièvement, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Comment n'exulterai-je pas ? Cette Oraison résume de la manière la plus heureuse le chef-d'œuvre de S. Thomas, chantant le dogme ineffable entre tous. Elle me dit la NATURE de l'Eucharistie, le CULTE que nous lui devons et les FRUITS MERVEILLEUX que nous en retirons.

Que le Saint-Esprit, qui a si bien fait parler saint Thomas, daigne bénir mes paroles, afin que prêtres et fidèles nous apprécions davantage les grandeurs et les douceurs du plus excellent des sacrements !

I

Jésus, dit S. Jean, ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la plus extrême limite et jusqu'à la fin des siècles. Et pour leur témoigner son amour, il leur laissa un souvenir merveilleux, un mémorial incomparable, *memoriam reliquisti* !

I. Mémorial divin. Ce souvenir, ce n'est pas seulement sa parole, ce ne sont pas seulement ses exemples, ce n'est pas seulement son corps, et son sang, et son âme : c'est surtout sa divinité, DEUS ! Quand nous sommes agenouillés devant les Espèces sacramentelles, nous sommes aussi privilégiés que Marie, Joseph, les anges, les bergers, les mages, le saint vieillard Siméon, la prophétesse Anne : Dieu est là, DEUS !

Nous n'avons rien à envier aux esprits célestes qui chantèrent ses gloires sur la terre et qui ne cessent de les célébrer dans les cieux : Dieu est là, DEUS ! O ciel ! s'écrient les théologiens éperdus en face de tant de charité, Dieu est simple sans parties distinctes ; il est bon sans qualité ; grand sans quantité ; créateur sans avoir besoin de rien ; il est partout sans tenir de place ; il est éternel sans avoir de terme ; il change toute chose et il est immuable ; il est bon d'une bonté infinie ; il possède toutes les perfections ; il est l'infiniment grand, l'infiniment saint, l'infiniment puissant, l'infiniment pur ; il est tout ce qu'il nous est possible d'imaginer, de penser, de contempler en beauté, en suavité, en amabilité ; ô merveille de l'Eucharistie, ô grandeur de Dieu : DEUS ! C'est lui qui enseignait d'une manière si touchante les foules qui s'écriaient dans le ravissement : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là ! » C'est lui qui accueillait avec bienveillance les pécheurs, l'enfant prodigue, Marie-Magdeleine, la femme adultère, Zachée, le lar-

ron repentant, et les pardonnait ! C'est lui qui guérissait les malades et ressuscitait les morts ! C'est lui qui commandait avec pleine autorité aux éléments, qui maniait à son gré les esprits et les cœurs, qui lisait au plus profond des âmes et dans les profondeurs de l'avenir ! C'est lui surtout qui est la bonté ineffable, la miséricorde infinie, et ce Dieu béni est vraiment, réellement, substantiellement dans la sainte Eucharistie : DEUS !

On lit dans la vie de la B. Marguerite-Marie que Notre-Seigneur lui apparaissait dans le Saint-Sacrement sous deux aspects différents. Tantôt il se manifestait dans l'appareil grandiose de sa redoutable majesté, et alors elle s'abaissait, tremblante de crainte et d'humilité, dans l'anéantissement de son être. Tantôt il se montrait à elle dans toutes les grâces de son inexprimable tendresse, et alors elle était comme perdue dans un océan de délices. DEUS ! Quel souvenir, quel mémorial, *memoriam reliquisti* !

II. En second lieu, mémorial *merveilleux*. Dans la sublime Oraison eucharistique, nous disons ce mot si éminemment suggestif : *Sacramento mirabili* ! L'Eucharistie est en effet la merveille des merveilles. L'auguste Trinité y a réuni pour nous ses infinies perfections, les merveilles qui constituent sa nature.

Merveille de sagesse. L'Eucharistie en effet est la réalisation parfaite du besoin que Dieu a de l'homme et que l'homme a de Dieu. L'Eucharistie, comme le dit un éloquent prélat, est le tout de la religion. Qui croit à l'Eucharistie croit à la Rédemption dont elle complète l'œuvre, à l'Incarnation dont elle continue le miracle, à la Trinité dont elle renferme les trois adorables personnes, à Dieu dont elle proclame la souveraine puissance, la paternelle bonté, les attributs sublimes. Qui croit à l'Eucharistie croit à l'Eglise dont les ministres la rendent présente, dont les tabernacles la gardent, dont le zèle jaloux des docteurs veille à en maintenir la vérité intégrale et à en prêcher la divinité. Qui croit à l'Eucharistie croit à la vie éternelle. A l'autel les trois portions qui composent l'Eglise, se rencontrent dans l'unité du même bonheur, de la même louange, de la même charité. Les chrétiens qui combattent, les élus qui triomphent, les saints qui souffrent en purgatoire tournent leurs regards vers le même autel. Et ainsi l'Eucharistie, selon le propre de la sagesse, ramène toutes choses à l'unité. *Sacramento mirabili* !

Merveille de puissance. Le prêtre parle à l'autel, au moment de la consécration, et soudain se réalisent les prodiges les plus extraordinaires. Jésus, Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme est présent ; les miracles les plus sublimes s'opèrent ; le pain et le vin disparaissent par une ineffable transsubstantiation ; Jésus est présent dans des milliers de lieux ;

on le porte à droite, on le porte à gauche ; on le donne aux riches, on le donne aux pauvres ; et il n'y a qu'un seul Christ ; au ciel le Verbe incarné est dans la gloire, l'honneur et la souveraine exaltation ; sur la terre il est humilié, abaissé, vivant et comme mort pour nous donner la vie spirituelle ; il est immolé sans cesser d'être vivant et glorieux, accomplissant toutes les prophéties de l'ancienne Loi, véritable agneau pascal, véritable pain d'Elie, véritable manne miraculeuse qui nous nourrit pour la vie éternelle : c'est Bethléem, c'est la Cène, c'est le Calvaire. *Sacramento mirabili* !

Merveille d'amour surtout, déjà nous le comprenons. Par l'Incarnation le Verbe s'est fait chair, et *Verbum caro factum est* ; par l'Eucharistie il se fait cœur. *Eucharistia est Incordatio Dei*¹. C'est dans l'Eucharistie qu'il pousse sa dilection pour nous jusqu'aux extrêmes limites. *Amor excessibus vivit*². Moise en face du Tabernacle où Dieu habitait par une présence alors plus miséricordieuse, s'écriait dans le ravissement : « Non ! il n'est point de nation sous le ciel qui nous soit comparable, parce qu'il n'en est point à qui il se communique avec plus de familiarité. » Et cependant il n'habitait qu'en un seul lieu du monde, manifestant sa bonté sur le Propitiatoire, par une bonté plus marquée. Sous la Loi nouvelle, par l'Eucharistie, le Verbe incarné est véritablement « notre Emmanuel, » le Dieu avec nous, présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité ! Ah ! ils étaient bienheureux les habitants de la Palestine qui, autrefois, le voyaient, l'entendaient et vivaient avec lui ! Nous avons le même bonheur, et un bonheur bien plus grand. Dans l'Eucharistie, redisons-le, N.-S. J.-C. demeure avec nous vraiment, réellement, substantiellement. Dans toute la force du terme il est notre concitoyen. Il est avec nous, non pas en un seul instant de la durée, non pas en un seul lieu, mais jusqu'à la consommation des siècles, partout où il y a un prêtre qui prononce sur le pain et sur le vin ces paroles toutes puissantes : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Il est avec nous, non plus dans l'infirmité de sa chair, mais avec la gloire de son corps ressuscité. Il est vrai qu'il voile sa majesté sous les apparences fragiles du pain et du vin qui ont disparu pour se convertir en son corps et en son sang. Mais cet excès d'humilité est un signe d'incomparable amour. Et plus Notre-Seigneur s'anéantit dans la sainte Hostie, plus il nous est cher, plus il provoque notre charité. Par amour pour nous il s'abaisse aux suprêmes humiliations, il multiplie à l'excès sa présence, il se cache en quelque sorte afin de nous attirer plus vivement à lui : ô mystère de dilection ! *O sacramentum charitatis, o miraculum uni-*

¹ Guillelmus Arv.

² Hugues de Saint-Victor.

tatis ! O merveille de bonté, ô ineffable mémorial, memoriam reliquisti !

III. Voici un troisième caractère de ce mémorial incomparable : il nous rappelle les réalités les plus touchantes, les plus vivantes, les plus vivifiantes de notre sainte religion. Et la Prière eucharistique nous redit brièvement les choses les plus sublimes. Sans cesse elle proclame dans tous les pays du monde les exquis bontés du Seigneur : Jésus vrai Dieu et vrai homme, toujours présent avec nous, à qui, quand nous le voulons, nous pouvons librement parler, et qui nous attend avec bienveillance. Que dis-je, il nous entend ? Derrière les voiles transparents des saintes Espèces il nous voit prosternés à ses pieds, il lit au fond de nos cœurs nos désirs les plus intimes ; compagnon volontaire et aimant de notre pèlerinage, il saisit jusqu'au commencement même de nos pensées. Il est là, notre Jésus, notre Sauveur. *Sub sacramento mirabili !* Il est là, se faisant l'aliment supersubstantiel de nos âmes pour les faire vivre de la vie divine, pour les combler par anticipation de la joie des bienheureux, pour nous défier en quelque sorte et nous donner l'assurance du bonheur éternel, multipliant les prodiges les plus étonnants ! Jésus continuant dans la suite des siècles le sacrifice du Calvaire, s'immolant réellement quoique mystiquement, renouvelant ses douleurs si poignantes du Jeudi Saint et ses humiliations si profondes du Vendredi Saint, acceptant de plein cœur l'abandon universel, la trahison de Judas, les injures, les insultes, les blasphèmes atroces, *passionis tue memoriam reliquisti*. O ciel, ô terre, soyez dans l'étonnement, l'admiration et la reconnaissance ! O Sion, louez votre Sauveur de toutes vos forces ! Quoi que vous fassiez, vous serez toujours au-dessous des splendeurs de la divine merveille ! C'est un mystère qui n'est pas de la terre ; c'est un sacrement admirable ; c'est un mémorial qui jette dans l'étonnement les esprits célestes et qui console le cœur des bons chrétiens, *memoriam reliquisti !*

IV. Mais tout ne serait pas dit, si nous ne remarquions dans la joie de notre cœur et dans la gratitude la plus ardente le quatrième caractère de la divine Prière que nous méditons. Il met dans son jour complet la nature de l'Eucharistie. Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu se rendre présent sous les Espèces sacramentelles ? Pourquoi régnaient glorieusement dans les cieus a-t-il voulu demeurer si humble au milieu de nous ? C'est par l'impulsion d'une charité que nous ne pouvons comprendre, car notre cœur ne peut comprendre le cœur de Dieu : notre cœur est trop petit et le cœur du Verbe incarné est trop grand ! Si Jésus reste sur la terre après l'Ascension, c'est par amour pour nous, c'est pour nous faire du bien, *nobis !* C'est pour nous éclairer, c'est

pour nous protéger, c'est pour nous consoler, c'est pour nous purifier, c'est pour nous sanctifier, *nobis !* Comprenez-vous, chrétiens, d'après la belle Prière du Docteur Angélique, la nature de l'Eucharistie ? C'est un mémorial divin, c'est un mémorial merveilleux, c'est un mémorial vivant et vivifiant, c'est le mémorial de l'Incarnation, de la Cène et du Calvaire, c'est Jésus toujours avec nous et pour nous, *nobis... memoriam reliquisti*.

II

Mais il ne suffit pas de connaître un si beau mystère ; il faut lui rendre le CULTE qui lui est dû. L'incomparable Prière eucharistique nous le prêche éloquemment.

Elle contient en effet un mot éminemment expressif pour nous indiquer les devoirs que nous avons à remplir à l'égard du Très Saint Sacrement ; et ce mot, dans sa sublime simplicité, dit tout : « Vénérer les saints mystères du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari.* » Vénérer, c'est-à-dire croire, c'est-à-dire adorer, c'est-à-dire espérer, c'est-à-dire aimer, c'est-à-dire se conformer par nos sentiments aux sentiments qui animent le cœur de Jésus-Hostie !

Mais entrons dans plus de détails. Considérons, dans les sentiments de la plus vive reconnaissance, ces mystères sacrés, au moins quelques-uns ; ils sont pleins des plus délicieux enseignements. Comprenons les devoirs que nous impose l'Eucharistie.

I. Il y a d'abord le mystère de la messe, continuation et reproduction de l'immolation du Calvaire. Oh ! si nous pouvions entendre pieusement le saint sacrifice, que nous serions agréables à Dieu ! Quelle sève chrétienne remplirait notre âme ! Assistons donc à la messe comme s'il nous avait été donné d'être les témoins du drame sanglant du Calvaire ! C'est le même sacrificateur principal qui est Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est la même victime qui est Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'immole réellement quoique mystiquement, je l'ai dit ; c'est la même valeur, qui est infinie. Que nos âmes soient remplies de contrition parfaite comme celles de Marie-Magdeleine, du bon larron, du loyal centurion. Que les flammes de la charité embrasent nos cœurs comme le cœur de saint Jean et surtout de la Très Sainte Vierge, la grande corédemptrice des iniquités de la terre. Ne soyons pas indifférents comme les soldats romains qui tiraient froidement au sort la robe du Rédempteur. Ne soyons pas surtout, par nos mauvaises dispositions, comme les Pharisiens qui blasphémaient contre leur Victime. Au contraire, remplis de recueillement et de piété, offrons à l'auguste Trinité celui qui se fait le divin Médiateur pour nous, le salut du monde ! Mainte-

nous-nous dans un respect profond, dans une confiance sans bornes, dans un très ardent amour, comme si nous étions au pied de la croix, à Jérusalem ! Aimons à nous unir à l'holocauste du divin Rédempteur. Si la dévotion nous le suggère, repassons dans notre esprit et dans notre cœur les quatorze stations du Chemin de la Croix. Pénétrons-nous des sentiments de la T. S. Vierge, de sainte Véronique, de Simon le Cyrénéen, des saintes femmes, de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, *Sacra mysteria venerari !*

II. La seconde dévotion, le second devoir que nous recommande l'Eglise dans sa grande Prière eucharistique, c'est la communion bien faite.

Communion bien faite, c'est-à-dire une communion faite avec une intention droite et pure. Quelle admirable formule de cette intention dans la belle prière que le prêtre est invité à réciter avant la célébration de la messe où il doit communier : « Je veux célébrer, dit-il, je veux communier pour honorer le Dieu tout-puissant, pour l'honneur de l'Eglise triomphante, pour le bien de mon âme et de toute l'Eglise militante, pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières et en particulier pour la félicité de la sainte Eglise romaine ! Je veux communier pour obtenir la joie et la paix, *gaudium cum pace*. Je veux communier pour devenir plus humble, plus chaste, plus patient, plus détaché, plus charitable, *emendationem vitæ !* Je veux communier pour obtenir le temps de faire une vraie pénitence, pour préparer plus parfaitement mon âme aux joies du paradis, *gratiam veræ pœnitentiæ !* Je veux communier pour attirer du ciel sur moi les grâces dont j'ai besoin dans les différentes circonstances de la vie. Je veux communier pour appeler dans mon cœur les consolations du Saint-Esprit, *consolationem Sancti Spiritus !* Je veux communier pour me procurer le bienfait des bienfaits, le don par excellence, la persévérance dans la vertu, *perseverantiam in bonis operibus !* Je veux communier pour que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux daigne m'accorder un cœur rempli d'humilité, de repentir et de charité, et surtout la grâce d'une bonne mort, *atque felicem vitæ meæ consummationem !* »

Communion bien faite, c'est-à-dire une communion bien préparée. Et s'il fallait d'un mot définir cette préparation, je dirais : « Croyez ! » Non pas d'une foi nuageuse qui ne voit son objet, comme disait le B. curé d'Ars, qu'à deux cents lieues de distance, mais d'une foi présente, pleine et entière, *in plenitudine fidei* (Héb., x, 22), d'une foi accompagnée d'humilité, de respect, de contrition et d'amour. Ici, ce n'est pas la longueur du temps qui décide, mais l'intensité du sentiment. La foi peut, selon les circonstances, se formuler par des

paroles plus ou moins longues. Mais quand elle est réelle, profonde, quand elle est vive et vraie, elle renferme tous les éléments qui touchent le cœur de Dieu, comme le centurion qui s'écriait : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et j'obtiendrai le bienfait de la santé que je sollicite. » (Matth., viii, 8).

Communion bien faite, c'est-à-dire accompagnée d'une prière fervente. Les moments qui suivent la réception immédiate du Saint-Sacrement sont d'une importance majeure. Les actes que nous produisons alors ont un mérite spécial. Jésus devient l'âme de notre âme. Nous adorons, il adore ; nous prions, il prie ; nous réparons, il répare ; nous remercions, il remercie. Notre activité revêt quelque chose de divin. Ah ! laissons Jésus agir en nous selon les désirs de son cœur. Qu'il voie par nos yeux, qu'il entende par nos oreilles, qu'il comprenne par notre intelligence, qu'il aime par notre cœur. Adorons, remercions, demandons, offrons-nous, prenons de salutaires résolutions par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ ! Si, après la communion, nous pouvons prolonger notre entretien avec le Sauveur, faisons-le avec bonheur. Que la bonne odeur du Christ, en tout cas, comme s'exprime saint Paul, se répande autour de nous pendant toute la journée, par l'esprit intérieur, par la pratique généreuse de nos devoirs d'état, de la douceur, de l'humilité, de la patience et de la charité. « Prenez, dit excellemment le B. Curé d'Ars, un vase plein de liqueur exquise ; si vous le fermez bien, vous en conserverez le parfum tant que vous voudrez. De même, si, après avoir communiqué, vous gardez bien votre Seigneur dans le recueillement, vous sentirez longtemps ce feu surnaturel et divin qui vous inspirera l'amour du bien et l'horreur du mal. » *Sacra mysteria venerari !*

III. Troisième dévotion et troisième forme de culte que nous prêche notre délicieuse dévotion eucharistique : la dévotion à la Présence Réelle. Dans le tabernacle, Notre-Seigneur demeure continuellement avec nous. Il est dans le Saint-Sacrement comme « l'Emmanuel, » comme notre bienfaiteur généreux, attentif à tous nos besoins, et toujours prêt à exaucer nos prières, comme notre charitable consolateur, comme notre ami très affectueux. Aussi la Présence Réelle nous impose-t-elle des devoirs aussi impérieux que doux à remplir.

Devoir de foi éclairée d'abord. Nous devons dire en face du tabernacle la parole de S. Thomas : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ; » ou encore cette autre parole évangélique : « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi qui mérite à peine ce nom béni. » Que notre foi ne soit pas seulement dans nos

paroles, mais qu'elle se révèle par nos actes. Que tout dans notre extérieur manifeste notre croyance. Ah ! si nous avions été sur le Calvaire, au pied de la croix, avec Marie, Jean et les saintes femmes, quels sentiments n'eussent pas été les nôtres ! Si nous avions été les heureux témoins du mystère de Bethléem, quel n'eût point été notre religieux respect ! S'il nous était donné de pénétrer dans la céleste Jérusalem, en présence de l'Agneau divin, environné des sept Esprits adorateurs, des vingt-quatre vieillards, de la multitude innombrable des anges, nous nous efforcerions d'acclamer le plus parfaitement possible Celui qui a été, qui est et qui sera ! Quels seraient nos hommages respectueux et enthousiastes ! Avec quel soin nous nous abstiendrions de toute conversation inutile ! Nous aussi, nous voudrions être des anges ! Nous redirions avec ardeur le cantique de la suprême glorification : « Salut, louange, honneur et bénédiction au Seigneur et à l'Agneau ! » Mais, le ciel en soit remercié, ayons sur ce point les plus solides convictions : l'autel est une nouvelle Bethléem, un nouveau Calvaire, un nouveau ciel ! Disons donc du profond de nos cœurs en présence de la divine Hostie, avec les sentiments du Docteur angélique : « O Christ, vous êtes le Dieu de gloire ! *Tu Rex gloriæ, Christe !* »

Devoir de foi, devoir de confiance ensuite. Ce n'est pas assez pour notre Sauveur de consommer sur la croix, en un seul sacrifice, l'œuvre de notre sanctification. Il a voulu nous certifier, sous la foi du serment, que pour nous assurer de notre salut, nous n'avions qu'à le demander. *Petite et dabitur vobis*. Venons donc à Jésus, à notre charitable avocat, toujours vivant après sa Résurrection pour intercéder en notre faveur. Visitions-le fréquemment. Soyons pleins d'empressement pour lui exposer nos besoins personnels, les besoins de nos parents et de nos amis, les nécessités de l'Eglise et de la France. Demandons et demandons encore, sans crainte d'être indiscrets. Il désire beaucoup plus nous exaucer que nous-mêmes de recevoir. Ne l'entendez-vous pas dire de la voix la plus persuasive, derrière les Espèces sacramentelles : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert ? » Oh ! combien à l'heure de la mort nous regretterons amèrement de n'avoir pas mis à profit, pour notre sanctification, le moyen si efficace de l'Eucharistie ! Combien nous gémirons sur notre froideur, notre défiance et nos oublis ! Nous dirons avec larmes : « Jésus, mon Dieu, était à l'autel pour me combler de ses bienfaits et je n'ai pas pensé à lui, je ne l'ai point visité ! » Mais hélas ! il sera trop tard ! Pendant qu'il en est temps, réagissons contre cette aberration étrange !

Devoir d'amour enfin. L'Eucharistie est le témoignage de la plus grande charité divine. Nous n'avons qu'un moyen de la reconnaître :

c'est de lui rendre amour pour amour. Aimer Jésus-Hostie c'est se souvenir affectueusement de lui, c'est venir se prosterner à ses pieds, empruntant, mais dans un sens supérieur, la parole du Psalmiste : « Oh ! que mon cœur a été rempli de joie quand on m'a dit : nous irons dans la maison du Seigneur. Quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je devant vous ? Mon âme est toute desséchée du désir de vous voir ! » Aimer c'est faire la volonté de l'Emmanuel : il veut que nous assistions les dimanches et les fêtes à l'adorable sacrifice ; il veut que nous le recevions à l'aurore de notre vie morale ; il veut que nous approchions de lui quand déjà les ombres de la mort nous environnent ; il veut que souvent nous entendions la sainte messe et que nous venions le recevoir à la Table sainte. Aimer c'est prendre une part intime aux joies et aux tristesses du Sauveur ; c'est nous réjouir du salut des âmes ; c'est nous attrister des défections de ses enfants infidèles. Aimer c'est nous attacher à lui du plus profond de l'âme, et être déterminés à tout perdre plutôt que de perdre Celui qui est la puissance, la sagesse, la bonté par essence. Tel est le troisième devoir eucharistique, la troisième vénération des augustes mystères. *Sacra mysteria venerari !*¹.

III

Nous venons de l'expliquer, la Prière eucharistique est un splendide mémorial du Saint-Sacrement ; elle nous fait admirablement connaître le culte que nous avons à lui rendre. De plus elle excite notre dévotion en nous insinuant les admirables FRUITS que nous recueillons de la pratique de l'amour envers Jésus présent dans le grand sacrement de nos autels. O Seigneur ! qu'ils sont magnifiques ces fruits divins !

I. Par la messe nous sommes remplis de toute grâce et de toute bénédiction céleste, *omni benedictione cœlesti et gratia repleamur*. La messe nous obtient les grâces de conversion, de paix, et de plénière sanctification. Nous y puisons les trésors les plus riches pour tous les vivants, pour nous, pour nos parents, pour nos amis, pour nos bienfaiteurs, pour les membres de notre double société, la société religieuse et la société civile, l'Eglise et la patrie. La messe est un canal précieux par lequel les eaux du salut découlent avec abondance dans nos âmes. La messe nous protège et nous défend contre les séductions du monde et les attaques du démon ; elle est un paratonnerre très efficace pour nous mettre à l'abri des coups de la justice divine. Oh ! quand nous assistons à la célébration des mystères sacrés, il nous est bon de redire la belle supplication

¹ Voir pour les développements *Le Paradis sur terre*, 15^e édition, mise au point des dernières instructions pontificales, par M. Rolland, chanoine titulaire de la cathédrale de Langres ; 2 forts vol. in-12, 8 f., franco 8 f. 50 (Etranger, 9 f.) ; en vente à nos bureaux.

liturgique : O salutaire Hostie qui nous ouvrez les portes du ciel ; des ennemis terribles cherchent à nous perdre ; remplissez-nous de force, venez à notre secours ! *O salutaris Hostia !...*

II. Par la communion nous sommes tout changés, tout transfigurés, tout divinisés. Nous sommes enrichis de grâces. Selon l'expression hardie d'un Docteur de l'Eglise grecque, nous devenons un même corps et un même sang avec le Christ, *concorporei, consanguinei*. Nous sommes unis au Sauveur de l'union la plus étroite. Nous vivons d'une vie véritablement divine. Nous sommes participants des mérites infinis de Notre-Seigneur. Nous croissons d'une manière merveilleuse en foi, en confiance, en amour, en douceur, en patience, en charité. Nous sentons que les inclinations au mal, qu'on appelle la concupiscence, sont maîtrisées. Nous recevons un gage précieux de la résurrection glorieuse, à ce point que si, par un décret général de la Providence, nous ne devions pas tous ressusciter, la communion nous donnerait un droit strict à la résurrection glorieuse, puisque nous recevons à la sainte Table celui qui est « la résurrection et la vie. » Dans l'effusion de mon cœur, permettez-moi, ô Jésus-Hostie, de vous offrir mes hommages les plus profonds ! O Jésus la bonté même, ô Jésus la douceur même, ô Jésus, né de la Vierge Marie, ayez pitié de nous ! Et c'est de toute l'ardeur de mon âme que, participant au banquet sacré, je m'écrie : « O Pain des anges, vous vous êtes fait le pain des hommes ! O merveille, le pauvre, l'esclave, la misérable créature mange son Sauveur et Maître ! » *Panis angelicus fit panis hominum...*

III. Ils sont ineffables les fruits de l'Eucharistie considérée comme sacrifice et comme communion. Ils sont également très admirables si on l'envisage comme Présence Réelle. Au tabernacle Jésus est présent, Lui la Voie, la Vérité et la Vie ! Avons-nous besoin de connaître le chemin que nous devons suivre ? Allons interroger Notre-Seigneur Jésus-Christ présent pour nous dans le Très Saint Sacrement. Sommes-nous tourmentés par le doute, avons-nous des obscurités dans notre intelligence ? Allons à N.-S. Jésus-Christ, et il nous éclairera. Sommes-nous faibles, languissants, sans vigueur pour le bien, sans énergie pour la vertu ? Allons à l'autel, allons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il nous donnera force et courage. Avons-nous besoin de lumière pour diriger sagement notre vie ? Allons à Jésus, et il fera luire aux yeux de notre âme cette lumière qui nous guidera dans les difficultés de l'existence. Sommes-nous affligés, peiné, contristé ? Allons à Jésus, et il nous consolera : c'est lui qui a dit : « Venez tous à moi, vous qui êtes affligés et n'en pouvez plus, et je vous consolerais. » L'important est que nous allions à Lui avec une foi pleine de confiance et de sainte affection. Au pied

de l'Eucharistie abandonnons nos âmes aux exhortations de notre sainte mère l'Eglise. Devant un si grand sacrement, prosternons-nous dans l'adoration la plus profonde ; que pour nos esprits et nos cœurs les anciennes cérémonies cèdent le pas au rite nouveau de la loi de grâce, que la foi supplée à la défectuosité des sens ! *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui...*

**

Voilà la magnifique Prière eucharistique si souvent répétée dans la sainte liturgie ! Voilà l'incomparable résumé de l'adorable mystère de nos autels ! J'ai connu un prêtre, aussi docte que pieux, qui jamais ne passait un seul jour sans la réciter. C'était là une dévotion bien entendue. Puisseons-nous tous, prêtres et fidèles, l'imiter ! Que cette prière où sont exprimés en paroles saisissantes la NATURE, le CULTE, les FRUITS de l'Eucharistie, nous soit très chère ! Après le *Pater* et l'*Ave Maria*, qu'elle nous soit précieuse entre toutes. Et, soyons-en persuadés, elle produira en nous une sanctification admirable, et, par elle, nous participerons abondamment aux merveilleux trésors de la Rédemption, *Redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus !* Ainsi soit-il pour la gloire de Jésus-Hostie et pour l'assurance de notre salut éternel !

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

IV

AIMER L'ÉGLISE

Mes frères,

Quel délicieux souvenir l'Eglise nous rappelle aujourd'hui ! Depuis dix jours, dans une chambre retirée de Jérusalem, une poignée d'hommes s'étaient enfermés, tremblants de peur. Disciples d'un grand prophète qui avait sur ses pas, à travers toute la Judée et la Galilée, semé les miracles, ils l'avaient vu ensuite hué par la foule, condamné à mort, expirant, enterré. Il s'était ressuscité, il leur était plusieurs fois apparu ; mais de nouveau il les avait laissés sur le mont des Oliviers seuls à eux-mêmes : devant leurs yeux il s'était élevé dans les cieux. Et eux s'étaient venus cacher, par peur des Juifs, dans la chambre d'un ami. Vers neuf heures du matin, comme ils priaient, au milieu d'un vent impétueux, voici que descendent sur eux des langues de feu : c'est le Paraclet promis par Jésus... Ces hommes sont tout changés. Le premier de tous, Pierre, ouvre la porte. Dans la rue, une foule pressée circule ; c'est jour de fête. Il la harangue ; il lui parle de Jésus, le Crucifié de l'autre jour, avec tant d'âme, avec tant de passion que la foule, interdite, s'arrête. Il y a là des Parthes et des Elamites, des Iduméens et des Perses ; tous

comprennent, admirent. Dans la rue, les autres disciples du Crucifié sont descendus et disent leur amour pour leur Maître. Pressés par la grâce toute-puissante, trois mille hommes se convertissent et affirment leur foi en Jésus : c'est l'Eglise naissante.

Mes frères, nous sommes les descendants de ces premiers fidèles ; nous aussi, par crainte des ennemis de Jésus, souvent nous nous cachons. Quand deviendrons-nous des apôtres ? L'amour de l'Eglise seul peut nous y décider : aussi bien, me semble-t-il opportun de vous redire tout simplement, aujourd'hui, le grand *devoir* que nous avons d'aimer l'Eglise et de *quelle façon* nous pouvons le remplir.

I. — Nous devons aimer l'Eglise

1. Le premier et principal motif pour lequel nous devons aimer l'Eglise, c'est *qu'elle est notre mère*.

Comme nos mères nous enfantent à la vie naturelle, ainsi l'Eglise à la vie surnaturelle. Et au prix de quelles douleurs et de quelles souffrances ! Témoins, chaque jour, de ces enfantements pacifiques, fruits de l'un d'eux, nous ne songeons pas assez à l'héroïque mérite de la maternité spirituelle qui a fait de nous des chrétiens. Pour l'Eglise aussi, aux lois primordiales de la génération la justice divine a ajouté cette loi terrible : « Tu enfanteras dans la douleur. » Entre les dernières paroles de Jésus expirant, les derniers bruissements des gouttes de son sang divin tombant à terre fécondes et rédemptrices, et les mots régénérateurs du prêtre qui nous baptisa, quel long espace ! Durant ces siècles, l'Eglise a laissé couler combien de sueurs, a versé combien de larmes, a donné combien de sang, pour — missionnaire inlassable — nous apporter, à nous, avec l'éternelle vérité la force toute-puissante de la grâce !

L'Eglise nous a bercés, petits, au doux murmure de ses prières. Sur les genoux de notre mère, elle nous apprit à balbutier les noms bénis de Jésus et de Marie ; au catéchisme, lentement, amoureusement, elle enleva le voile qui nous cachait les splendeurs de la science divine ; ouvrant, grandes devant nous, les vies de ses saints et de ses héros, elle nous instruisit longtemps à cette merveilleuse école de grandeur, d'énergie, d'idéale beauté. Tressillante de joie, elle assista à l'épanouissement de nos jeunes âmes, à la lente formation de nos esprits et de nos cœurs.

Maintenant encore, elle nous suit. Armée de son autorité infailible, elle monte la garde à la porte de nos âmes pour en écarter les fausses doctrines qui menacent de les envahir. Sommes-nous enclins à oublier les vérités qu'elle nous a enseignées ? Sommes-nous effrayés des mystérieuses ombres qui nous empêchent de les comprendre ? Sommes-nous hé-

sitants et troublés lorsqu'il s'agit de les appliquer à notre vie pratique ? L'Eglise met à notre service des apôtres, des docteurs, des directeurs de conscience. Non contente de nous envelopper de clartés, elle veut nous pénétrer de forces. Elle dispose, pour cela, de la plus pénétrante, de la plus active, de la plus triomphante des énergies : la grâce ; elle nous apprend à la demander par la prière ; les sacrements, vases bénis où cette grâce est entassée, foulée, débordante, elle nous convie à nous y venir abreuver.

Elle nous suivra, elle, l'immortelle, au-delà du trépas. Son amour plus fort que la mort continuera de protéger les misérables restes de notre chair disparue et ira chercher nos âmes jusqu'aux lieux sombres où elles achèveront de se purifier.

Quelle mère ! et comme son amour s'impose à nous, pressant, absolu !

2. Mais il est, aujourd'hui, un motif spécial de nous serrer contre elle et de lui témoigner davantage notre attachement : elle est *persécutée*. Quand la mère pleure, les enfants ne courent-ils pas la consoler par de plus vifs témoignages d'amour ?

Or voici : l'Eglise s'était penchée, encourageante, consolante, sur les grabats de ses enfants malades : on l'en chasse. Dans ses bras elle avait pris les tout petits pour leur enseigner la vérité, le bien, l'idéal : les petits, on les lui arrache. Sur le peuple qui peine et souffre elle jetait les paroles qui excitent au labeur, les espérances qui réconfortent ; son grand bras levé lui montrait le ciel : auprès de lui on l'a odieusement calomniée ; entre lui et elle on a accumulé une montagne de préjugés, et pendant que la masse, trompée, jette aux cieux un *Tolle criminel*, l'Eglise, le cœur brisé, pleure. Notre mère souffre : aimons-la mieux.

Faisons nôtre la parole d'un des grands chrétiens du dernier siècle : « Remercions Dieu avec lui de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à un moment où l'Eglise sainte est tombée dans le malheur et l'abaissement, puisque nous pourrions nous dévouer plus complètement à elle, l'aimer plus passionnément et de plus près¹. »

II. — Comment nous aimerons l'Eglise

Nous voulons aimer l'Eglise. Comment le ferons-nous ?

1. L'amour que nous devons témoigner à l'Eglise n'est point un amour ordinaire : il ressemble à celui que nous devons à notre famille, à notre patrie. L'Eglise est une société ; nous devons lui témoigner un amour social. Qu'est-ce à dire ?

Deux éléments constituent essentiellement une

¹ Montalembert.

société : les hommes qui se groupent et sont comme « le corps » de la société ; le but qu'en commun ils poursuivent sous la direction de l'autorité, la fin qu'ils se proposent, et qui est « l'âme » de la société.

Si nous voulons aimer l'Eglise, il nous faut donc sans doute dilater nos cœurs pour y renfermer tous les « saints » connus ou inconnus, proches ou éloignés ; aimer, respecter ceux qui y représentent l'autorité ; mais aussi, mais surtout, il nous faut communier à l'âme de l'Eglise, c'est-à-dire nous pénétrer de son esprit, comprendre sa mission, collaborer à son œuvre.

Sa mission, vous la connaissez : l'Eglise est la continuatrice de Jésus. Avant de quitter la terre, il l'institua afin qu'au monde entier soient prêchées les vérités dont il était venu achever la révélation, afin qu'à toutes les âmes le salut soit offert que leur vaudraient les mérites de ses souffrances et de sa mort.

Eh bien ! avez-vous au cœur l'ambition de voir sur la terre s'instaurer le règne du Christ ? Frémissez-vous à l'annonce des victoires de l'Eglise ? Vos cœurs ont-ils l'angoisse de ses luttes ? Vibrent-ils à ses chants d'espérance et de triomphe ? S'il en est ainsi, votre attachement à l'Eglise est déjà grand, votre amour pour elle déjà profond. Priez Dieu de le rendre plus vivant, plus passionné encore !

2. Le sentiment est bien. Il faut plus : l'action.

Au long des âges, suivant les circonstances et les nécessités, l'Eglise a varié ses méthodes d'apostolat. Deux moyens d'action, toutefois, furent sans cesse et resteront toujours nécessaires : la prière et le sacrifice.

L'œuvre de l'Eglise est une œuvre surnaturelle : Dieu seul peut en assurer le succès. Les apôtres, dans le champ préalablement préparé au prix de combien d'efforts, sèment, à grande volée, la semence. Il lui faut, à cette semence, pour germer, les rosées du ciel : la prière a justement pour effet de les faire descendre.

Sans effusion de sang, dit S. Paul, il n'y a pas de rachat : *Sine sanguinis effusione non fit remissio*. Or, c'est à racheter les âmes, à payer leur rançon, à leur rouvrir la porte du ciel que travaille constamment l'Eglise. Elle a besoin de sang, mes frères, pour racheter nos vies : lui en refuserez-vous ? Providentiellement Dieu met sur nos chemins, à tout instant, des peines à endurer, des épreuves à subir, des sacrifices à faire. Si nous savions utiliser tout cela, si nous savions l'accepter avec joie, avec reconnaissance, et l'offrir à Dieu pour sa gloire, pour le succès de l'œuvre apostolique, quelles richesses nous apporterions à l'action de l'Eglise ! Comprendons-le, et demandons à Dieu le courage de le faire.

Si nous prions, si nous savons nous sacrifier, Dieu nous aidera. Mais il n'aide que ceux

qui s'aident. Que faire ? — Des œuvres ! C'est le mot d'ordre de l'Eglise à l'heure présente ; c'est sa tactique ; c'est son moyen d'apostolat de nos jours.

Aux œuvres, donnez d'abord votre sympathie. Pour ceux qui les fondent et les dirigent, c'est un précieux réconfort. Vous ne sauriez avoir de la sympathie pour quelque chose que vous ignorez : étudiez donc les œuvres, attentivement, patiemment ; essayez d'en comprendre l'esprit, les méthodes, les résultats espérés. Ce sera une façon très pratique d'aimer l'Eglise.

Aux œuvres, donnez votre argent. Elles en ont besoin. Ne marchandez pas votre obole : Notre-Seigneur nous a conseillé de nous faire des richesses impérissables avec le Mammon de l'iniquité. Donnez suivant votre fortune. Le petit sou a sa puissance : c'est avec des petits sous que le grand O'Connell a libéré l'Irlande, son pays ; c'est grâce à des petits sous recueillis par les œuvres admirables de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance que, ici-bas, nos vaillants missionnaires poursuivent leur travail d'apostolat.

Donner, c'est bien ; se donner, c'est mieux. Celui-là aime vraiment qui donne sa vie pour ses amis. Ce n'est pas seulement un ami qui sollicite votre amour, c'est votre mère. Donnez-lui vos vies. Entendez-vous bien son appel, vous à qui la fortune a départi tant d'avantages, vous qui dans vos berceaux avez trouvé des loisirs tout faits, vous qui dans le seul acte de votre naissance avez reçu un demi-siècle prêt à vous servir ? Ne méconnaissez pas la Providence ; offrez à l'Eglise l'ascendant de votre situation, de votre intelligence, de votre dévouement ; travaillez ardemment, de toutes vos forces pour elle... C'est votre meilleure manière de l'aimer.

**

Au milieu des grandes préoccupations qui assaillent un cœur de prêtre, c'est, mes frères, un sujet d'immense joie de penser qu'en notre chère France, malgré les persécutions, à cause d'elles plutôt, les pensées et les sentiments que je viens de rappeler ont fait déjà surgir d'innombrables apôtres. Puisse, en ce jour béni, l'Esprit divin descendre en vos âmes, y allumer le feu de cet amour filial, dévoué à l'Eglise ! Oh ! divin Paraclet, venez, *veni, Sancte Spiritus* ; remplissez les cœurs de vos fidèles ; chassez-en tout autre amour, toute autre préoccupation inférieure et faites-y grandir, dévorant, le feu divin de l'amour de l'Eglise : *in eis ignem accende*, afin que, transformés comme les premiers disciples, ils sortent de ce nouveau Cénacle aguerris, décidés, prêts à combattre de toute leur âme, en eux et autour d'eux, pour l'avènement du royaume de Dieu, pour le triomphe de l'Eglise. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LE PAIN BÉNIT

Mes frères,

Dernièrement, je vous ai présenté quelques considérations sur l'eau bénite ; un mot aujourd'hui sur le pain bénit.

Chaque dimanche, pendant la messe, le prêtre bénit un pain qui est ensuite distribué aux assistants. D'où vient cet usage ? Quelle en est l'origine ? Quelle en est la signification, la portée ? J'ai pensé qu'une courte réponse à ces questions pourrait intéresser mon auditoire.

1. De même que chez les Juifs et d'après les prescriptions de la loi mosaïque, le peuple offrait lui-même la matière, les victimes des sacrifices, les chrétiens de la primitive Eglise, continuant cette tradition, apportaient au prêtre, avant la messe, le pain et le vin qui devaient être, par la consécration, changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Alors, tous les fidèles sans exception qui assistaient au saint sacrifice, se faisaient un devoir et un bonheur d'en recueillir les bienfaits en communiant avec le prêtre. Alors, le pain bénit était chose inconnue ; il n'avait pas sa raison d'être, puisque tous recevaient un pain bien supérieur, le pain céleste, le pain de vie, l'aliment divin, la sainte Eucharistie.

Mais il advint que cette ferveur admirable des premiers temps se refroidit à la longue ; un relâchement sensible se révéla parmi les chrétiens. Plusieurs, un nombre qui allait toujours croissant, soit par tiédeur, soit par défaut des dispositions essentielles, faisaient bien acte de présence à la messe, mais s'abstenaient de la communion. C'est alors que l'Eglise, toujours bonne, toujours condescendante pour ses enfants, eut l'idée de leur offrir un modeste dédommagement, pour qu'ils ne soient pas privés de tout avantage spirituel ; et elle inaugura l'usage du pain bénit. Les pains nécessaires pour la communion des fidèles étaient d'abord prélevés et portés sur l'autel ; les autres étaient simplement bénits par le prêtre, et ceux qui n'avaient pu communier en recevaient une parcelle. On donnait à ce pain le nom d'*eulogie*.

Telle est l'origine de cette institution qui remonte, dit-on, à la fin du ^{vi}e siècle de l'ère chrétienne, qui s'est maintenue à travers les âges et que nous retrouvons aujourd'hui dans toutes nos églises.

2. Vous pouvez maintenant vous faire une idée précise de ce qu'est le pain bénit. Il est un signe représentatif, un supplément de la communion, *sanctæ communionis vicarium*, dit un liturgiste ; il est donné comme une faible compensation à ceux qui assistent à la messe sans communier. Il est en même temps un symbole

de l'union qui doit exister entre tous les chrétiens. Au foyer domestique, les membres de la famille s'assoient à la même table, mangent le même pain. Nous tous qui faisons partie de la grande famille chrétienne, en participant à la même table, en mangeant le même pain, nous attestons hautement que nous sommes intimement unis, que nous nous considérons comme les enfants du même Père, rachetés du même sang, et destinés au même bonheur. Le pain bénit est le signe, l'emblème de la charité qui doit nous attacher les uns aux autres et entretenir parmi nous les fraternelles relations.

3. Je vous ai dit l'origine et la signification du pain bénit ; mais c'est pour arriver à des conclusions pratiques.

La première, c'est que dans la paroisse chaque famille, quand son tour est venu, doit se faire un honneur de l'offrir. Refuser d'offrir le pain à bénir, c'est montrer de l'indifférence, si ce n'est du mépris pour un vénérable usage ; c'est se séparer ouvertement de ceux qui y demeurent fidèles, c'est donner un mauvais exemple. Grâce à Dieu, ils sont bien rares parmi nous ceux qui se dérobent à ce pieux devoir, et je rends volontiers hommage à mes paroissiens, qui s'honorent de l'accomplir. C'est un petit sacrifice qui vous est demandé ; mais s'il vous paraît encore trop onéreux, j'accepte que deux ou trois familles pauvres s'unissent pour en supporter la charge, car je désire que personne ne soit privé de l'honneur d'offrir le pain à bénir. Et pour le présenter à la bénédiction du prêtre, j'ajouterai qu'il est convenable que ce soit un membre de la famille, quand la chose est possible, ou une personne digne de considération.

Ma seconde conclusion se rapporte à la manière dont il faut recevoir le pain bénit et en user.

Le pain qui a été bénit par le prêtre n'est plus un pain vulgaire, c'est un pain à part, un pain sanctifié ; par conséquent, il faut le recevoir avec respect. Ce n'est pas seulement la bénédiction dont il est imprégné, mais les religieux souvenirs qu'il évoque, qui commandent ce respect. Autrefois c'était un ministre de l'Eglise qui le distribuait aux fidèles, et ceux-ci le mangeaient immédiatement, après avoir tracé sur eux le signe de la croix. C'est ainsi que font encore aujourd'hui les bons chrétiens. Donc prenez avec respect la parcelle de ce pain qui vous est présentée ; vous entrerez dans les intentions de l'Eglise en la mangeant immédiatement, puisqu'elle est destinée à suppléer la communion que vous ne faites pas. Vous ne seriez pas sans reproche, si vous la laissiez traîner sur votre banc, si vous l'exposiez à être foulée aux pieds, et vous seriez coupables si vous l'employiez à des usages profanes ou à des pratiques superstitieuses.

Recevez le pain béni avec des sentiments de foi, avec le désir de recueillir les bienfaits qu'il peut nous procurer. — Quels bienfaits ? me direz-vous. — Ecoutez : ils sont indiqués dans la formule de bénédiction : « O Jésus, dit le prêtre, daignez bénir vous-même ce pain qui est présenté, par la même puissance et la même bonté avec lesquelles vous avez autrefois béni cinq pains dans le désert, afin que ceux qui en mangeront en reçoivent la santé du corps et de l'âme, *ut omnes ex eo gustantes, inde corporis et animæ percipiant sanitatem.* »

La santé du corps peut être procurée par la manducation du pain béni. Et pourquoi pas ? Dieu est bien libre d'attacher ses grâces à un élément matériel et de récompenser par un bienfait celui qui a une confiance absolue en sa Providence. D'ailleurs, il y a des faits qui en témoignent. Je n'en citerai qu'un : S. Grégoire de Nazianze parle de pains blancs, marqués d'un signe de croix et qu'il avait coutume de bénir et qui donnèrent miraculeusement la santé à sa mère.

Le pain béni peut contribuer au bien-être, à la santé de l'âme. Comment cela ? C'est que ce pain sanctifié a la vertu d'effacer les fautes vénielles, de remettre les peines temporelles qui subsistent après l'absolution, si en même temps on ouvre son cœur à des sentiments de regret. D'autre part, il peut susciter de bonnes et salutaires impressions dans l'âme ; car ce fragment de pain est une leçon, un avertissement ; il vous dit qu'il y a un autre pain bien meilleur dont il n'est que le symbole, que vous devriez vous disposer à recevoir quand vous assistez à la sainte messe ; il vous dit qu'il n'est qu'une image et qu'il faut aller à la réalité ; il vous dit que si vous ne communiez pas tous les dimanches, il faut songer à communier souvent, et que si la communion fréquentée vous est impossible, vous devez communier aux principales fêtes de l'Eglise et surtout ne pas omettre la communion pascalle.

Pour finir, mes frères, je souhaiterais que ces quelques réflexions vous fassent mieux apprécier cette institution du pain béni et vous engagent à la maintenir fidèlement dans notre chère paroisse. Ainsi soit-il !

POUR ANNONCER LA FÊTE-DIEU

Mes frères,

Est-il besoin que je fasse un pressant appel à votre piété, pour vous déterminer à célébrer dignement la fête du Saint-Sacrement ? J'aime à penser que vous voudrez continuer les chrétiennes traditions de ce pays et que vous apporterez, dimanche, à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie le tribut de vos adorations et de votre reconnaissance.

Parmi toutes les solennités, nulle ne se recommande autant que celle-ci à la piété des fidèles. On la nomme la *Fête-Dieu*. Cette dénomination nous fait entendre qu'elle a été instituée pour rendre un culte particulier au Fils de Dieu dans l'Eucharistie. C'est l'Eucharistie que nous sommes appelés à vénérer. Or l'Eucharistie, vous le savez, c'est Jésus-Christ lui-même, avec son corps, avec son âme, avec sa nature humaine, avec sa nature divine, résidant substantiellement et réellement dans l'Hostie qui apparaîtra au milieu de l'ostensoir.

Quel sacrement mérite autant que celui-ci les témoignages de notre piété ? Si chaque mystère de notre foi a son jour qui lui est consacré, l'institution la plus vénérable devait avoir sa solennité spéciale. Sans doute, nous honorons la sainte Eucharistie chaque fois que nous assistons à la messe, chaque fois que nous recevons la communion ; mais ces honneurs sont sans éclat, sans magnificence ; le cœur en fait tous les frais. Il y a bien encore le Jeudi-Saint qui rappelle à nos souvenirs la création de la divine Eucharistie ; mais, ce jour-là, l'Eglise est triste ; le Vendredi-Saint avec son grand deuil est trop près pour qu'elle puisse déployer les splendeurs de ses augustes cérémonies. Il fallait donc choisir un jour mieux approprié, pour établir, en l'honneur du Saint-Sacrement, une fête qui surpassât les autres en magnificence.

Et voyez, mes frères, comme l'Eglise a été bien inspirée dans le choix qu'elle a fait. Il s'agissait de préparer un triomphe à Notre-Seigneur dans son plus illustre sacrement : elle a choisi le temps le plus radieux, les jours les plus ensoleillés, pour que le Seigneur puisse sortir de son temple et pour que nous puissions lui faire cortège à travers la paroisse ; elle a choisi l'époque où la nature est verdoyante et fleurie pour que nous puissions dresser sur son passage des branches de verdure et orner de fleurs les reposoirs du haut desquels il daignera nous bénir.

Répondons aux intentions de l'Eglise et disposons-nous à déployer tout notre zèle, toutes les ressources de notre piété, pour célébrer dignement cette belle fête. Chacun voudra faire quelque chose pour cette solennité. Les uns donneront leurs soins à la propreté des rues, à la décoration des maisons ; les autres travailleront à élever des reposoirs. Il y aura partout un noble empressement, une sainte émulation.

Je me plais à penser que les hommes et les jeunes gens ne refuseront pas leur concours, et que les cultivateurs offriront spontanément leurs services, pour aller chercher la verdure au bois. J'ai vu, l'an dernier, avec quel dévouement les hommes mettaient la main à l'œuvre, et, en les félicitant aujourd'hui de ce qu'ils ont fait, je les invite à donner, cette année, une nouvelle preuve de leur bon vouloir.

Il me paraît inutile de stimuler le zèle de mes paroissiennes : elles n'entendent pas dégénérer, je le sais. Je me permettrai seulement de donner un avis. Souvent, il y a indécision ; on ne sait quel emplacement choisir pour un reposoir ; cette hésitation, entretenue presque jusqu'au dernier jour, entrave singulièrement les préparatifs. Eh bien ! voici le souhait que j'exprime : que dans chaque section de la paroisse une personne résolue fixe l'emplacement du reposoir ; que, sans tarder, elle fasse appel à son voisinage, qu'elle s'assure le concours de certaines personnes dont elle connaît l'obligeance, et les préparatifs seront menés à bonne fin, sans précipitation.

Pour le Saint-Sacrement, j'aime de splendides reposoirs, des rues parées de feuillage et semées de fleurs ; mais ce qui me plaît davantage et ce qui honore bien mieux Notre-Seigneur, c'est une belle assistance, c'est un long cortège de fidèles, devant et derrière le dais qui abrite sa présence réelle.

Venez donc en grand nombre, mes frères, à la procession de dimanche. Faites cela pour Dieu, qui accueillera comme une réparation les honneurs que vous rendrez à son divin Sacrement, pour Dieu qui, en échange des manifestations de votre piété, bénira vos familles, vos intérêts, vos demeures.

Ai-je besoin de vous rappeler que ce qui fait l'édifiante beauté d'une procession c'est l'ordre, le silence, le recueillement ? Je ne puis veiller par moi-même au maintien de l'ordre ; mais je m'assure que vous saurez garder les convenances sans que personne soit obligé de vous y inviter.

J'ai remarqué, l'année dernière, que quelques hommes restaient debout pour la bénédiction du Saint-Sacrement du haut du reposoir. S'ils étaient à l'église pendant la bénédiction, ils n'oseraient prendre cette attitude, la jugeant peu respectueuse. Mais si cette attitude ne serait pas irréprochable dans l'église, elle ne saurait l'être au pied du reposoir, et voilà pourquoi je me permets de rappeler à mes paroissiens qu'ils doivent toujours fléchir le genou, ou au moins s'incliner profondément, pendant que l'ostensoir sacré est levé sur leurs fronts et les bénit.

C'est pour Dieu, mes frères, que nous préparons des reposoirs, que nous décorons nos demeures, que nous organisons une longue procession ; mais il nous en reviendra quelque chose. D'abord une douce et inexprimable satisfaction, qui est la suite et la première récompense du devoir accompli. Ensuite une mutuelle édification, une renaissance de foi, de confiance en Dieu, d'attachement à la religion ; car il est impossible de participer à une fête comme celle-là, de se mêler au cortège de la procession, d'entendre les hymnes sacrés, de s'agenouiller sous la bénédiction de Dieu, sans

éprouver une victorieuse impression de la grâce, sans devenir meilleur.

Je vous convie donc tous à cette fête et j'ai la confiance que vous répondrez à l'appel que je vous adresse.

APRÈS LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Mes frères,

Vous avez renouvelé aujourd'hui la manifestation de vos religieux sentiments et vous avez dépassé mes espérances. J'en ressens une trop vive satisfaction pour que je puisse vous la dissimuler. Dimanche, déjà, il nous a été donné de faire la procession dans les meilleures conditions et de bénir un très beau reposoir ; aujourd'hui encore, tout a contribué à l'éclat de cette majestueuse solennité : un temps splendide, un cortège nombreux et recueilli, un magnifique reposoir. Des félicitations vous sont dues ; et ce serait une injustice de vous les refuser. La meilleure part — et nul ici ne me contredira — en revient aux organisatrices des reposoirs. Car c'est une œuvre que l'entreprise d'un reposoir, et pour la mener à bonne fin, je devine tout ce qu'il faut de dévouement, d'activité, tout ce qu'il en coûte de préoccupations, de soucis, de démarches et parfois d'ennuis ; et voilà pourquoi la paroisse doit une particulière reconnaissance aux personnes qui ont entrepris l'édification des reposoirs. Merci à elles d'abord ; merci en même temps à leurs dévoués auxiliaires — et je parle ici des jeunes gens, des hommes qui ont offert leurs bras et leurs services avec tant de bonne volonté ; — merci à celles qui ont apporté leur intelligent concours aux préparatifs de cette fête ; merci à ceux qui ont bien voulu accepter un emploi, remplir un office, faire une démarche ; je ne voudrais oublier personne, pas même ces petits enfants, qui ont été si bien dirigés, et qui, dans l'ordre le plus parfait, ont semé de fleurs le chemin du Saint-Sacrement. Mais je suis obligé, à mon grand regret, de garder pour une autre année les compliments que je réservais aux organisatrices du second reposoir dont j'avais sollicité l'érection. J'ai remarqué avec un vif plaisir des guirlandes qui traversaient la route, courant d'une maison à la maison d'en face. J'ai eu à cette occasion une idée que je vous soumettrai l'année prochaine.

Je ne sais si je me trompe, mes frères ; — mais non, je ne me trompe pas, — je suis absolument sûr que vous avez eu plaisir à prendre part à cette fête, à vous mêler au cortège qui accompagnait le Saint-Sacrement, à entendre les chants sacrés, à voir de long et imposant défilé, à contempler les reposoirs du haut desquels l'Eucharistie vous bénissait. Votre âme, j'en suis certain, s'est ouverte aux bonnes pensées ; vous avez été touchés d'un

sentiment, d'une émotion inexprimables. « Chose étonnante! disait un philosophe de l'autre siècle, la religion qui semble n'avoir en vue que la félicité de l'autre vie, procure encore aux hommes le meilleur bonheur d'ici-bas. » Cette parole de Montesquieu est vraie, et vous l'avez senti aujourd'hui; vous l'avez senti dimanche; vous avez tous éprouvé qu'il y avait un charme magique dans les fêtes de la religion. Pour moi, mes frères, pendant que je portais entre mes mains le Dieu de l'Eucharistie, je lui offrais cette démonstration de votre piété, comme une amende honorable pour les négligences qu'il peut nous reprocher à bon droit, et je lui demandais de vous bénir. Cette fête m'apparaît comme une noble et céleste introduction aux travaux qui vont commencer. Dès demain, vous allez vous livrer à de durs labeurs: de longues fatigues vous attendent. Puisse votre pieuse démarche d'aujourd'hui vous mériter l'assistance de Dieu et appeler sur vos travaux la bénédiction du ciel! Puisse le souvenir de cette fête et des douces impressions qu'elle a éveillées dans vos âmes vous revenir au milieu de vos labeurs pour les sur-naturaliser, au milieu de vos peines pour les sanctifier et les rendre méritoires pour le ciel! Ainsi soit-il.

ALLOCUTION POUR UNE FÊTE DU SOUVENIR FRANÇAIS

Messieurs,

Le souvenir est un des actes les plus nobles de l'âme humaine. C'est par lui que nous conservons une sorte de puissance sur le passé et que nous le forçons, bien qu'il ait disparu à tout jamais, de revivre dans notre esprit et dans notre cœur. Les scènes auxquelles nous avons assisté ont beau être évanouies pour toujours; nous n'avons qu'à fermer les yeux, qu'à nous recueillir, et, à l'appel de notre mémoire, nous les voyons de nouveau, en même temps que nous éprouvons, avec une intensité rajeunie, les sentiments et les émotions qu'elles nous causèrent jadis.

Votre seul nom, Messieurs du *Souvenir français*, est donc un programme, et un programme si beau qu'il fait disparaître toutes les divergences d'opinions et toutes les rivalités de partis. Vous ne voulez pas qu'on oublie, en France, que d'héroïques soldats sont tombés, il y a 40 ans, pour défendre la patrie. Partout où l'un d'eux a été enseveli, sur sa tombe vous élevez un monument, et ainsi vous parlez aux yeux. Partout où une action s'est engagée, vous en faites célébrer l'anniversaire et vous demandez qu'on en retrace les péripéties, et ainsi vous parlez au cœur. De la sorte, vous entretenez parmi nous la flamme sainte du souvenir. Soyez-en remerciés et bénis!

C'est que, autant l'oubli de nos héros est

déplorable, autant leur souvenir est bienfaisant. Il y a trois effets que votre dernière circulaire indique éloquemment :

- 1° Quand on se souvient, on *s'incline*.
- 2° Quand on se souvient, on *pleure*.
- 3° Quand on se souvient, on *prie*.

I

Quelle est donc, Messieurs, cette majesté qui entoure la mort? Dès qu'un des nôtres a rendu le dernier soupir, nous nous arrêtons, tout saisis, devant son corps inanimé, et nous parlons tout bas comme si nous avions peur de troubler ce sommeil mystérieux qui est le dernier et qui a, pour toujours, scellé ses paupières.

Mais si nous nous inclinons ainsi devant toute mort, combien plus profondément le faisons-nous lorsque le trépas n'a pas été subi passivement, comme un sort inéluctable, mais accepté volontairement, par dévouement à une cause sacrée! Tel est celui des soldats qui tombent pour défendre l'honneur et l'intégrité de leur pays.

La France, on l'aime toujours; mais quand quelque chose la menace, quand surtout elle est attaquée et envahie, ah! comme on l'aime davantage! Ecoutez-les parler, ces jeunes gens qui sont accourus pour lui faire un rempart de leurs poitrines :

« Enfin, mère, je suis soldat... Je mourrai sur le champ de bataille en faisant le signe de la croix; dès aujourd'hui je rêve la poésie de la guerre, les nuits passées à la belle étoile, les fatigues partagées avec le soldat, les bons rires en face du canon... puis la croix, l'épaulette! Mon âme à Dieu, mes vingt ans à la France. »

C'est un petit-fils d'Oudinot qui s'exprime ainsi. En voici un autre : « Mère, vous savez, j'ai une jambe de moins! Ah! même au prix de l'autre jambe, je n'aurais pas voulu demeurer inactif pendant cette campagne. »

Et cet autre encore qui, à Loigny, recevant l'ordre de se sacrifier pour sauver le reste de l'armée, répond à Charette : « Ah! mon général, c'est à une fête que vous nous envoyez! »

N'est-ce pas, Messieurs, que tout cela est sublime? N'est-ce pas que cet héroïsme en face de la mort dépasse tout ce que l'âme humaine peut imaginer de plus beau?

Cependant, si vous voulez les bien juger, les petits soldats dont nous célébrons le souvenir, ne vous arrêtez pas à cette impression et rappelez-vous les circonstances dans lesquelles ils versèrent leur sang.

Ah! quand le souffle de la victoire agite les plis du drapeau tricolore, il n'est pas difficile de s'élancer dans la mêlée. L'enthousiasme vous enivre, et le clairon qui sonne la charge la sonne moins haut et moins vite que les cœurs.

Mais quand c'est, comme en 1870, la défaite, la défaite toujours, quand une série de désastres sans exemple a éteint la confiance, combien il est plus beau alors de ne pas faiblir et de lutter quand même !

C'est la retraite, la retraite si contraire au tempérament français. Il faut reculer, reculer encore. Et c'est en décembre, au cours d'un hiver plus terrible que les autres hivers. La neige couvre les chemins ou la boue les détrempe, et l'on n'a aux pieds que des souliers de carton. Et encore, si l'on n'avait qu'à marcher ! Mais il faut aussi passer les nuits sur ce sol glacé et fangeux. Et l'on est mal vêtu, les munitions et les vivres n'arrivent pas toujours. Et c'est comme cela qu'il faut se battre ! La bise gèle les doigts sur la détente du fusil. L'ennemi ne laisse aucun repos. Et cependant nos soldats tiennent bon et ne reculent que quand l'ordre est donné. Est-ce que vous ne trouvez pas, Messieurs, que l'héroïsme, en de telles conjonctures, atteint son apogée, et que, quand nous nous en souvenons, nous devons nous incliner bien bas ?

II

Quand on se souvient, dites-vous encore, Messieurs, on pleure.

La guerre, qui par tant de côtés est horrible, a du moins cet effet qu'elle réunit tous les cœurs et, de la patrie, ne fait plus qu'une immense et seule famille.

Vous avez tous lu cette admirable poésie que Déroulède a si bien appelée le *Bon Gîte*. C'est une femme du peuple qui reçoit chez elle un soldat. Elle ne sait que faire pour lui être agréable et utile. Tout ce qu'elle a de meilleur, il faut qu'il l'accepte, et quand il lui demande la raison de tant d'empressement, elle lui répond seulement : « J'ai mon gars soldat comme toi ! »

Si j'avais quelque chose à ajouter, je dirais qu'il n'est pas nécessaire d'être la mère d'un soldat pour aimer tout soldat comme un enfant. Cela, femmes de cette contrée, vous l'avez bien montré quand vous voyiez passer dans nos rues nos pauvres troupiers épuisés par de longues étapes, affamés et tremblants de froid. Votre cœur devenait maternel pour les accueillir, et, pleurant sur leur dénuement, vous leur ouvriez votre maison, vos huches et vos meubles pour les réchauffer, les nourrir et les vêtir.

Cela, vous l'avez montré encore plus quand ils vous revenaient blessés. Avec quelle sollicitude vous les receviez chez vous pour les soigner ! Quelles larmes coulaient de vos yeux quand vous pansiez les horribles plaies que les balles ou les obus avaient faites ! Que n'avez-vous pas fait pour les guérir ? Avec quel art merveilleux vous saviez entretenir dans leur âme l'espérance ! On dit que dans

toute femme de France dort une Sœur de charité. Ce n'est pas assez. Ce qu'il faut dire, c'est que dans toute femme de France dort une mère !

Cela, vous l'avez montré surtout, et tous avec vous l'ont montré, quand nos soldats, nos pauvres petits mobiles, nos pauvres petits lignards étaient morts. Que leur corps reposât inerte et glacé dans un lit d'ambulance, ou qu'il eût roulé sans vie au fond d'un fossé, quels sentiments s'éveillaient en vous ! Oh ! ne craignez pas, vous qui ne les avez pas vus revenir et qui les pleurez au loin, que leur cortège soit resté sans larmes et leur tombeau sans fleurs ! Que leur sépulture soit creusée dans notre cimetière ou au milieu de ces champs qu'ils ont arrosés de leur sang, elle ne restera pas solitaire. Il ne sera pas dit que des familles allemandes viendront tous les ans, du fond de leur Poméranie, pour visiter la tombe de leurs morts, près de la vallée des Buis, et que celle des enfants de la France sera abandonnée !

Nous vous suppléerons donc, mères lointaines de la Sarthe ou d'ailleurs, qui peut-être ignorez où reposent les corps de vos enfants. A votre place, nous irons fleurir leur sépulture. Bien plus : alors même que vous les auriez rejoints dans la mort, nous continuerons la pieuse mission que vous nous avez confiée, et bien des années passeront avant que nous ayons cessé de les pleurer !

III

Enfin, quand on se souvient, on prie, et ce n'est pas là le moindre bienfait que nous devons au souvenir.

En effet, s'il y a une chose qui nous attristerait sans remède, ce serait bien la pensée que nous ne pouvons plus rien pour nos chers et glorieux morts.

Ceux qui ont survécu aux luttes meurtrières de l'Année terrible, ceux-là nous cherchons par tous les moyens possibles à les honorer et nous faisons bien. Il est juste que ceux qui furent à la peine, soient aussi à la gloire. C'est la pensée qui a déterminé le Parlement français à leur décerner une décoration à laquelle nous avons tous applaudi.

Mais ceux qui sont tombés, ceux qui depuis quarante ans dorment leur dernier sommeil, ceux dont il ne reste plus rien ici-bas, que quelques ossements au fond d'un tombeau et un nom sur une plaque funéraire, ceux qui ont fait plus que tous les autres, puisqu'ils ont donné leur vie, est-ce que nous ne pourrions rien pour eux ?

Où, je sais bien, nous leur portons des fleurs, nous leur élevons des monuments qui sont l'expression durable et éloquente de notre admiration et de notre reconnaissance, nous pleurons sur eux ; mais quel bien en ressentent-ils ?... Et pourquoi faut-il que ce qui nous

console comme l'accomplissement d'un devoir sacré nous semble en même temps, en ce qui les concerne, aussi désespérément inutile ?

C'est alors qu'on se rappelle avec bonheur les enseignements de la religion. Elle nous dit qu'ils ne sont pas morts tout entiers, que le meilleur d'eux-mêmes, cette âme d'où leur venait leur courage indomptable et leur héroïque sacrifice, survit à leur dépouille mortelle, et que, pour cette âme, nous pouvons beaucoup encore, puisque nous pouvons prier.

C'est pour cela, Messieurs, que vous tenez à associer la religion à vos souvenirs et que vous demandez à l'Eglise le concours de ses prières. Vous vous rappelez qu'au premier rang de nos devoirs, elle place les devoirs envers la patrie. Elle ne peut, pensez-vous, rester indifférente au sort de ceux de nos soldats qui sont morts pour défendre la France. Elle puisera dans son riche trésor de supplications, ses prières les plus ardentes et les plus émouvantes pour les âmes des combattants de 1870. Voilà ce que vous avez pensé et vous avez eu raison.

**

Prions donc, Messieurs, pour tous ces héros qui, pour nous conserver une patrie indépendante et respectée, n'ont pas hésité à verser leur sang. Prions pour qu'ils aient, en échange de leurs fatigues et de leurs luttes, le repos éternel.

Et puis, prions pour la France. Nous sommes de ceux qui aiment à croire que Dieu l'entoure d'un particulier amour. Demandons-lui de ramener parmi nous l'union des cœurs dans la liberté féconde et promettons-lui, promettons-nous à nous-mêmes d'être, à l'exemple de ceux dont nous venons de célébrer le souvenir, des citoyens toujours dévoués à leur pays. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — SAINT PAUL

Première partie

Saint Paul en Orient

XXII

TROISIÈME MISSION. — S. PAUL A EPHÈSE

Arrivé à ce moment de l'histoire de S. Paul, l'auteur des *Actes* poursuit avec une concision désespérante (xviii, 18-23) :

Paul demeura encore de longs jours à Corinthe. Ensuite il fit ses adieux aux frères et s'embarqua pour la Syrie. Il avait avec lui Priscilla et Aquila. A Cenchrées, il s'était rasé la tête, car il avait fait un vœu. Il arriva à Ephèse où il les laissa. Pour

lui, étant entré dans la Synagogue, il disputait avec les Juifs. Ceux-ci le prièrent de rester avec eux plus longtemps, il n'y consentit pas. Mais après leur avoir adressé son adieu il leur dit : « Je reviendrai auprès de vous si Dieu le veut. »

Alors il partit d'Ephèse et descendit à Césarée. Puis il monta à Jérusalem et salua l'Eglise. Et il descendit à Antioche où il demeura quelque temps...

Que de faits résumés dans ces quelques lignes !

I

Il voulait sans doute revoir les Eglises de Judée et de Syrie. Jérusalem le rappelait, qui avait eu les prémices de sa vie d'étudiant, et Antioche qui avait joui des prémices de son apostolat. Pour se mettre dans la nécessité de partir, il fit le vœu de naziréat. Il avait couru tant de périls, subi tant d'épreuves, que tout le monde comprit les raisons de sa détermination. Suivant les habitudes juives, il s'abstient de vin pendant trente jours, se fait raser la tête et garde ses cheveux qu'il emportera à Jérusalem pour les jeter dans le feu des sacrifices qu'il doit y offrir. C'est au commencement de mars qu'il dit adieu à ses frères et se dépouille de sa chevelure à Cenchrées. Ce n'est pas sans attendrissement qu'il se sépare des chrétiens qu'il a instruits, notamment de la zélée et pieuse Phébé (Rom., xvi, 1-2), qui lui a été si dévouée. Mais il est consolé par la présence d'Aquila et de Priscilla qui vont s'établir à Ephèse, sans doute pour les besoins de leur commerce de tentes, car à Ephèse cette industrie est fort prospère.

Dans cette cité, les frères lui témoignent beaucoup d'affection. Il leur parle à la synagogue et sa parole les touche au point qu'ils le supplient de demeurer parmi eux. Il n'accède point à leurs désirs, car il voudrait célébrer la Pâque à Jérusalem. Toutefois, sur leurs instances, il promet de revenir, « si Dieu le veut. » Et laissant à Ephèse Aquila et Priscilla, ses chers compagnons, il cingle vers Césarée, d'où il se hâte de monter à Jérusalem.

L'accueil qu'il y reçut fut plutôt froid. Il se trouvait au centre du mosaïsme ; l'évêque saint Jacques y entretenait avec soin le culte des rites de l'ancienne loi, et s'il accordait aux Gentils la faculté de ne point s'y conformer, il exigeait des Juifs devenus chrétiens une fidélité rigoriste à toutes les prescriptions de Moïse.

Paul n'insista point. Pourquoi troubler ces chrétiens de bonne foi qui voulaient à la fois observer l'Evangile et les rites légaux ? Leur zèle était étroit, leurs observances stériles, mais cela n'offensait pas Dieu. Il parut au contraire plein de bonté, conciliant, condescendant ; il rendit hommage à l'Eglise de Jérusalem, *Salutavit Ecclesiam*, accomplit au temple les sacrifices auxquels l'engageait son vœu de naziréat, puis il se dirigea sur Antioche.

C'était le berceau de son zèle apostolique. Là un jour Barnabé l'amena de Tarse afin d'y

prêcher la parole de Dieu, et il prêcha en effet pendant toute une année. Les fruits furent si merveilleux que le peuple en masse se convertit et que les nouveaux croyants prirent le nom de chrétiens. (Act., xi, 26-29). Là il fut choisi avec Barnabé pour accomplir l'œuvre de Dieu et ils partirent ensemble pour la première mission. (Act., xiii, 2). Cette ville était pour lui pleine d'heureux souvenirs, c'est pourquoi il s'y complaît; et il y demeure un certain temps, *aliquanto tempore*. Mais il n'ignore point qu'il n'y doit pas rester. D'autres labeurs l'attendent. N'a-t-il pas promis à ceux d'Ephèse de revenir bientôt chez eux? Pendant ce repos apparent à Antioche, il médite, il prépare ses missions futures. Il a épuisé presque toutes les cités de l'Achaïe et du nord-est de l'Asie Mineure. Lui qui est fait pour évangéliser les grandes villes, parce qu'il y rencontre des hommes de tous les pays, il ne voit plus que deux cités où il puisse déployer tout son zèle, deux cités importantes, qui exercent autour d'elles une influence considérable, Ephèse et Rome. Tel est désormais le champ d'apostolat qu'il s'est déterminé. Son ambition c'est de le visiter bientôt et de le cultiver avec ardeur.

Ephèse d'abord. Mais auparavant, en homme qui ne laisse rien au hasard de ce qu'il peut faire « par conseil et par prévoyance, » il veut revoir les Eglises qu'il a fondées, leur donner de nouveau sa forme avec ses avis autorisés. Général avisé, avant de confier ses troupes à des lieutenants, il les passe en revue, afin de savoir si elles sont prêtes pour la bataille. C'est donc avec méthode, d'après un plan arrêté, qu'il parcourt « le pays de Galatie et la Phrygie. » Tite l'accompagne. Ils suivent l'itinéraire de la deuxième mission, font escale à Derbé, Lystres, Iconium, Antioche de Pisidie, annonçant toujours la parole de Dieu, rappelant les enseignements précédents, résolvant les difficultés. Surtout il prémunit les fidèles contre les Judaisants qui sont venus ravager sa moisson, contre les faux frères. Bref, il affermit tous les disciples, *confirmans omnes discipulos*. (Act., xviii, 23). Il pousse jusqu'à Ancyre, peut-être jusqu'à Tivium. Cette fois l'Esprit de Jésus ne lui interdit pas de pénétrer en Bithynie. (Act., xvi, 7). Il revient en Phrygie et redescend des hauts plateaux dans la belle vallée du Méandre qu'il abandonne bientôt pour passer au nord dans les plaines du Caystre, d'où il gagne la magnifique cité d'Ephèse. (Act., xix, 1).

II

Ville très ancienne, elle avait prospéré avec Lysimaque, l'un des généraux d'Alexandre, qui l'aimait pour sa situation agréable, pour son admirable port. Maintenant, sous la domination romaine, elle brillait d'un éclat sans égal. Devenue la métropole de l'Asie proconsulaire,

elle était, grâce à l'activité de son commerce, une des plus belles cités du monde.

Pénétrons-y à la suite de S. Paul. Baignée au nord par le Caystre qui l'entoure de ses replis comme un immense serpent, elle s'étend entre cette rivière et le mont Prion au sud. Au milieu de ce vaste espace de deux lieues environ, voici la croupe arrondie et hautaine du mont Coressus. La ville s'étage en amphithéâtre sur les flancs de cette montagne à l'ouest, regardant la mer. Descendons cette pente assez raide, nous tombons sur l'agora et le temple romain, à gauche; puis, à droite, sur le Forum, où s'élèvent le Prytanée, le Grand Théâtre, et, tout près du port, le temple d'Apollon.

Dans le port de la cité s'entassaient toutes les marchandises, toutes les productions d'Orient, les bois précieux, les riches étoffes, le lin, la soie, l'écarlate, les marchés de chevaux et d'esclaves. Son théâtre peut tenir près de soixante mille spectateurs, il est taillé dans la pierre, au pied du Coressus, avec ses gradins nombreux, circulaires, d'où l'œil plonge sur la scène, en bas, dans la plaine. Le port est réuni à la mer par un long canal qui s'envase légèrement, mais qui l'abrite de tous les vents.

Poursuivons de là notre course dans la direction de Caystre, vers le nord, par la plus grande chaussée d'Ephèse; nous arrivons à l'amphithéâtre, le monument obligatoire de toutes les cités romaines, dont la civilisation, demeurée barbare, a gardé le goût du sang. Puis nous franchissons la porte du nord pour nous reposer sous les ombrages luxuriants qui couvrent la rive droite marécageuse du Caystre. C'est là que la haute société Ephésienne vient se promener dans les chaudes journées, ou lorsqu'elle sort du cirque; car les spectacles sanglants confinent toujours à l'idylle. Après avoir vu les gladiateurs s'égorger, les païens raffinés jouissaient mieux des délices de la fraîche verdure et du murmure des eaux.

Remontons par delà le mont Coressus et suivons le versant de l'est, voici le plus beau monument d'Ephèse, le temple de Diane-Artémis: on sait qu'Erostrate s'illustra en y mettant le feu la nuit même où naquit Alexandre, mais l'Asie tout entière a voulu contribuer à le reconstruire avec une splendeur inouïe. Les ouvriers y ont travaillé pendant deux cents vingt ans et ils ont fait de cet édifice incomparable l'une des sept merveilles du monde. La colonnade du temple se compose de cent vingt-sept piliers de marbre dans le style ionique, avec les gracieuses volutes; au temple même on admire les chefs-d'œuvre de Phidias et de Praxitèle, avec le portrait d'Alexandre, la foudre à la main, peint par le célèbre Apelle. Le culte de Diane-Artémis amène dans cette ville de nombreux pèlerinages de toute l'Asie, surtout pendant le mois de mai qui est le mois artémisien.

La divinité qu'on y adore demeure cachée au fond de l'abside, sous un voile de pourpre. Elle eût répugné aux Grecs qui avaient le culte de la forme. « Le bas de l'idole en effet, jusqu'à la ceinture, était une gaine informe couverte d'inscriptions magiques ; le buste, un monceau de mamelles ; seule, la tête, ceinte d'une couronne de tours, les bras, posant sur deux massues, avaient forme humaine. On la disait tombée des cieux ; en réalité, c'était un de ces grossiers fétiches qui peuplaient les sanctuaires d'Asie... Le culte impur dont cette idole était l'objet trahissait encore plus que sa figure une origine orientale. Ses prêtres, les Mégabyses, étaient de misérables eunuques autour desquels s'agitait un essaim de prêtres et d'esclaves, voués au temple et vivant de ses richesses. Cette troupe impudique, menant fêtes sur fêtes, affolait la ville de processions et de bacchanales qui entraînaient les pires débauches¹, » d'autant mieux que le droit d'asile s'étendait à six cents pieds autour du temple.

Les Ephésiens étaient fiers de leur déesse, car ils prétendaient que c'était chez eux, et non à Délos, que Latone avait mis au monde à la fois Diane et Apollon et que leur bois avait été consacré par l'ordre même des dieux². Leurs mœurs étaient à peine moins décriées que celles de Corinthe ; leur littérature était corrompue comme leurs mœurs, surtout ils étaient adonnés à la magie, et les « Lettres Ephésiennes » — ou leurs mots magiques — étaient prononcées avec ferveur par les initiés. On venait de très loin consulter leurs magiciens qui étaient célèbres dans le monde entier. Plus tard Maxime, le plus fameux d'entre eux, initia l'empereur Julien aux mystères d'Eleusis. Ces lettres étaient écrites sur la couronne, la ceinture et les pieds de la statue de Diane.

Ils n'étaient pas moins fiers de leur sanctuaire, que les inscriptions appellent « le Temple de l'Asie. » Toute l'Asie en effet y avait apporté ses offrandes d'or et d'argent, et l'on a dit avec raison que pour les richesses qu'il renfermait on pourrait le comparer à la Banque de France ou à la Banque d'Angleterre. Personne ne quittait Ephèse sans emporter une image d'argent de ce temple unique au monde, si bien que la fabrication de ces médailles était une des industries principales du pays.

M. Wood, dans les fouilles qu'il a habilement pratiquées, a retrouvé un grand nombre de ces images qui donnent une idée assez exacte de ce vaste édifice. « La plate-forme sur laquelle il était bâti avait 418 pieds de long sur 239 de large. Le temple avait lui-même 342 pieds sur 163. On a découvert trois pavements superposés. Au-dessous du plus bas, on est tombé sur une couche de charbon, entre deux

couches d'une matière qui avait la consistance du mastic et qui paraît avoir été destinée à protéger les fondations contre l'instabilité du sol marécageux, sur lequel on les avait établies. Là se trouvent les fondations du plus ancien temple, au-dessus desquelles les deux autres qui le remplacèrent successivement furent bâtis depuis. Le dernier avait huit colonnes de façade¹. » Chacune des nombreuses colonnes, d'après le savant anglais, avait 55 pieds de haut, la plupart étaient sculptées en relief et offertes par des rois. Mais dans ce temple rien qui rappelle nos cathédrales.

Au lieu de ces formes élancées qui s'élèvent vers le ciel et de ces vastes nefs qui ouvrent leurs larges flancs pour recevoir une multitude de fidèles, les temples païens ne se composaient guère que d'entablements horizontaux, de hauteur médiocre, reposant sur des colonnes verticales ; ce n'étaient point des maisons de prière, couvertes d'un toit, pour recevoir et abriter les adorateurs des dieux, c'étaient en réalité de simples colonnades élevées, comme ornements, autour de la chapelle qui contenait l'idole, et en grande partie à ciel ouvert.

Rien non plus dans la Diane d'Ephèse, lourde, fruste, informe et laide, rien qui rappelle, quoi qu'en aient dit les Ephésiens à Tibère, la gracieuse chasseresse, fille de Latone, la poétique sœur d'Apollon, que les Grecs appelaient aussi Phébé, parce qu'ils la comparaient à la lune pensive qui règne la nuit dans l'espace discrètement illuminé ; tandis que leur imagination se représentait Apollon sous la figure du Soleil. Elle n'avait rien d'idéal ni d'inspiré, elle était plutôt répugnante, faite d'un bois de vigne grossier, avec ses six bandelettes horizontales qui la serraient en bas comme une momie, avec les têtes de taureau ou de griffon placées entre ces bandelettes, avec ses bras raides étendus et sa monstrueuse poitrine. C'est une repoussante divinité de l'Inde et non une Diane chasseresse, ou une Diane Lucifère, ciselée par le génie délicat et puissant d'un artiste grec.

Les Ephésiens n'en professaient pas moins un culte passionné pour leur idole, — dont le vrai nom était Upis, — pour « la fondatrice de leur cité, » pour « Diane Artémis, » leur « grande Déesse. »

¹ Vigouroux, *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques*, p. 263-274. A la place du temple il y a un village turc appelé *Aia-Solouk*, mot qui signifie « le saint théologien » par allusion à S. Jean. Du temple « il ne reste qu'une sorte de creux actuellement rempli d'eau. » (*Ibid.*, p. 259).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 maii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUETOT

¹ Fouard, *Saint Paul, ses missions*, p. 250.

² Tacite, *Annal.*, III, 61.

Ami du Clergé du 23 mai 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Sacré-Cœur. — Le culte du Sacré-Cœur, 401.

Avis paroissiaux. — La fête patronale, 405.

Pour le Premier Vendredi. — XXXVIII. Le don de notre cœur, 406. — XXXIX. Les fruits de l'abandon à Dieu, 408.

A des enfants. — V. La présence de Jésus dans les églises, 409.

Varia. — Les lectures dangereuses, 411.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXIII. L'apostolat de S. Paul à Ephèse, 414.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR

Dilexit me.

Il m'a aimé.

(Gal., II, 20).

La fête du Sacré-Cœur de Jésus est incontestablement une des fêtes les plus touchantes du cycle liturgique. Elle réjouit, elle encourage, elle fortifie et nous remplit de l'allégresse la plus vive et la plus touchante. Selon l'incomparable Marguerite-Marie, le Cœur de Jésus est un trésor; c'est un océan divin; c'est un abîme infini; c'est un navire assuré dirigé par un très sûr pilote; c'est un port plein de sécurité, une retraite, une hôtellerie, un lieu de repos, une citadelle inexpugnable; c'est une monnaie précieuse, un autel, un creuset divin, un tribunal et un trône de miséricorde; c'est un livre de vie, un soleil lumineux, une fournaise de charité; c'est une demeure de paix, une délicieuse solitude, un ciel terrestre, un festin incomparable. Il semble qu'en ce jour à nul autre pareil l'air est plus pur, le soleil plus radieux, et les impressions de la grâce plus suaves et plus victorieuses. Le mystère de Noël est bien doux; le mystère du Calvaire nous jette dans l'extase et dans le ravissement; le mystère du Saint-Sacrement nous apparaît bien délicieux; mais le mystère du Sacré-Cœur réunit admirablement, et dans une splendeur indicible, tous ces mystères! C'est le centre de la religion d'amour à laquelle nous convie la bonté de notre Dieu. C'est, si j'ose dire, la quintessence de l'ineffable réalité que l'apôtre saint Paul a condensée dans ce mot inouï: « Le Christ m'a aimé. *Dilexit me!* »

En cette belle solennité, mon ambition serait de développer dans vos cœurs la dévotion au

Cœur de Jésus. Je voudrais vous dire, bien simplement, mais avec toute mon âme, le culte que nous lui devons, en vous en expliquant l'OBJET, la PRATIQUE et les RÉCOMPENSES.

Avant de commencer, chrétiens qui m'écoutez, laissez-moi m'écrier en mon nom et en votre nom: O cœur sacré, ô Cœur divin, je vous salue, je vous aime, je vous invoque de toute l'ardeur de mon âme! O Cœur très sacré de mon Sauveur, ayez pitié de nous! *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis!*

I

L'OBJET du culte du Sacré-Cœur est ineffable. C'est l'abrégé le plus merveilleux de toute la religion. Autrefois Jéhovah, se manifestant à son peuple au Sinaï, réclamait ses hommages avec l'appareil le plus grandiose, et je dirai le plus terrifiant. Au contraire, sous la Loi nouvelle, il se montre à nous dans ce qu'il a de plus aimable. Ce n'est plus sa majesté redoutable qu'il propose à nos adorations, c'est son Cœur infiniment bon et infiniment aimable. *Dilexit me!*

C'est son *cœur humain*, la partie la plus noble de sa sainte humanité, subsistant dans la personne du Verbe sacré. C'est son Cœur, symbole de son inénarrable dilection. C'est son Cœur, ineffable laboratoire du sang rédempteur, qui en coulant jusqu'à la dernière goutte, a mérité toutes les grâces qui doivent sauver les élus. C'est son Cœur, qui a vivement ressenti tous les sentiments de son âme: sentiments de pitié pour les pauvres et les misérables; sentiments de miséricorde, même pour les plus grands pécheurs, pour Marie-Magdeleine, pour la femme adultère, pour le bon larron, pour Pierre qui l'a renié, pour les apôtres qui l'ont abandonné; sentiments de bonté pour rendre la santé aux malades et la vie aux morts: à la fille de Jaïre, au fils de la veuve de Naïm, à son ami Lazare; sentiments de joie, de bonheur et d'aménité pour les petits enfants, dont la pureté le charmait, pour les âmes dévouées, généreuses, zélées pour la vertu. *Dilexit me!*

C'est son *cœur divin*, c'est son amour infini de Sauveur. Jésus, Fils de Dieu fait homme, nous a aimés de toute éternité, *in charitate perpetua dilexit te.* (Jér., XXXIII, 3). C'est par amour pour nous qu'il est descendu des hauteurs des cieux pour s'abaisser jusqu'aux misères de notre mortalité dans l'Incarnation. C'est par amour pour nous qu'il a créé le monde et qu'il le conserve. C'est par amour pour nous qu'il a fait éclater les merveilles de sa sagesse infinie, de sa puissance infinie, de sa charité infinie. C'est par amour pour nous qu'il nous a révélé les sublimes vérités qui nous enseignent les secrets célestes, surtout notre origine surnaturelle et nos destinées

infinies. C'est par amour qu'il a institué le septenaire sacré, les sept sacrements, l'adorable mystère de nos autels, par lequel il a trouvé le moyen de demeurer avec nous tout en habitant dans le paradis à la droite de son Père. C'est son amour pour nous qui lui a inspiré de se donner tout entier à nous dans l'adorable communion. C'est son amour pour nous qui lui a fait affronter les humiliations, les souffrances, les abandons de sa Passion, qui l'a fait mourir au Calvaire, sur l'arbre de la croix, pour la Rédemption du monde, mystère indicible qu'il renouvelle tous les jours et partout et à chaque instant de la durée. L'Eglise résume admirablement cette doctrine, en disant dans l'Office du Sacré-Cœur : « Accordez-nous, nous vous en supplions, ô Dieu tout-puissant, dans le Cœur très saint de votre cher Fils, que nous ayons un souvenir ému des principaux bienfaits de sa charité à notre égard, *precipua in nos charitatis ejus beneficia recolimus.* »

Ô suave, ô délicieux, ô divin objet de dévotion ! Au souvenir du Sacré-Cœur de Jésus, constamment présent dans l'Eucharistie, mon âme est saisie du plus vif amour ! Je suis, par l'excès de la gratitude, comme tout hors de moi-même ! Et je me sens pressé de redire le cantique éloquent du prophète Isaïe, à qui le Saint-Esprit daigna révéler ses plus touchantes intuitions :

« Je vous glorifierai, Seigneur ; vous étiez irrité contre moi et vos sentiments se sont changés par la plus touchante charité. Dans mon affliction vous m'avez consolé au delà de toute expression. Voilà mon Dieu ! Voilà mon Seigneur ! Je possède son Cœur ! Désormais plus de crainte pour moi, mais une confiance absolue ! Le Seigneur est ma force, ma gloire, mon salut ! Nations, vous puiserez à votre gré les eaux sanctificatrices aux fontaines du Sauveur ! Et vous direz alors : Louez le Seigneur, invoquez son saint nom ! Souvenez-vous que son nom est infiniment grand ! Entonnez des cantiques de louange en l'honneur du Sauveur, car il a agi avec magnificence. Dites-le à toute la terre : Habitants de Sion, fidèles de l'Eglise, tressaillez d'allégresse, éclatez en hymnes de louange, car il est grand celui qui, par amour, est au milieu de nous. C'est le Sacré-Cœur ! C'est le Saint d'Israël ! C'est Dieu ! » (Is., xii).

Les paroles enflammées de l'Ancien Testament ne me suffisent pas. C'est avec bonheur que j'emprunte la voix du Nouveau Testament, la voix de l'Eglise, dans son hymne incomparable en l'honneur du Cœur de Notre-Seigneur : « Auteur bienheureux des siècles, Christ Rédempteur de tous les humains, lumière de la lumière du Père, vrai Dieu, fils du vrai Dieu, je vous salue ! L'amour vous a poussé à prendre un corps semblable au nôtre. Afin de rétablir, nouvel Adam, ce que l'ancien Adam

avait brisé, cet amour ineffable, créateur du ciel, de la terre et de la mer, vous a fait prendre en pitié notre misère et rompre les chaînes qui nous étreignaient. Que cet amour sublime de votre divin Cœur soit toujours notre protection ; qu'il soit toujours présent à notre esprit et à notre cœur ; que par lui les nations reçoivent la rémission de leurs iniquités ! S'il a été transpercé par la lance, s'il a été cruellement blessé, c'est pour nous purifier de nos souillures, par le sang et l'eau qui en découlèrent ! »

Se peut-il, grand Dieu ! un objet plus grand, plus noble, plus admirable, plus digne de notre dévotion ! C'est Jésus, Dieu et homme, sous le symbole de son cœur humain ! C'est Jésus, Dieu et homme, dans les magnificences et les manifestations de sa charité ! Que cette pensée nous réjouisse et nous excite à rendre au Sacré-Cœur le culte qui lui est dû !

II

L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur, comme je viens de le dire, c'est l'amour que Notre-Seigneur ne cesse de nous témoigner : *Dilexit nos*. La pratique de ce culte béni, c'est de rendre à notre Sauveur amour pour amour : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos*. (I Jo., iv, 19).

I. Il faut l'aimer, car il nous a aimés à l'excès. Il se donne à nous pour être le compagnon de notre pèlerinage sur terre en demeurant dans le tabernacle ; notre aliment subsistantiel dans la sainte communion ; notre victime de propitiation à l'autel ; il ne cesse de nous enrichir des grâces de la Rédemption. Il se donne à nous partout ; il se donne à nous constamment ; il se donne à nous au prix des dernières humiliations, ne paraissant pas même comme un être vivant, caché sous les espèces sacramentelles ; il se donne à nous, après avoir enduré des souffrances physiques intolérables et en supportant les souffrances mystiques les plus étranges, *Passus cruenta et mystica* !

II. Mais cet amour du Sacré-Cœur doit avoir un caractère tout spécial : il doit être éminemment réparateur. Il nous a aimés infiniment, et il est oublié, il est blasphémé, il est profané dans l'adorable sacrement. Les Judas se sont multipliés, surtout de nos jours, il faut donc réparer ! Entendons-le nous dire, pour en tirer la conclusion pratique qui convient : « J'ai aimé mes enfants, et ils m'ont méprisé. J'ai attendu que dans mes épreuves il y eût quelque consolateur qui prît part à ma peine, et je n'en ai point trouvé. » Entendons-le nous dire, en s'adressant à la B. Marguerite-Marie, et lui montrant son Cœur percé par la lance du soldat, couronné d'épines, dominé par la croix, environné de flammes : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur té-

moigner son amour ; et en retour je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Et ce qui m'est plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés ! »

III. Mais comment correspondre aux intentions du Sacré-Cœur ? Comment nous acquitterons-nous des devoirs de l'amour et de la réparation ? L'amour est ingénieux, et il trouve facilement les moyens de s'exercer. Aimer le Sacré-Cœur, c'est l'invoquer souvent avec ferveur et confiance, c'est lui crier fréquemment avec simplicité la supplication qui lui est si agréable : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !* Ayez pitié de mes fautes, ayez pitié de mes ignorances, ayez pitié de mes lâchetés, ayez pitié de ma langueur et de ma tiédeur ! *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !* Aimer le Sacré-Cœur de Jésus, c'est nous efforcer de l'imiter dans les vertus dont il nous donne l'exemple, surtout celles qu'il chérit davantage. Imitons son esprit de prière, son esprit intérieur, sa miséricorde, sa pureté, sa bonté, sa patience, son généreux dévouement, sa résignation inlassable, sa douceur et son humilité : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde !* Quelle recommandation ! Quel Docteur ! Quelle leçon magnifique ! *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (Matth., xi, 29).

IV. Voulons-nous bien pratiquer le culte du Sacré-Cœur ? Correspondons avec empressement à ses désirs. En réalité je trouve quatre vives flammes qui brûlent continuellement dans le divin Cœur. Elles expriment très explicitement les devoirs qu'il souhaite nous voir remplir.

La première est le désir qu'il témoigna à ses apôtres le soir de la Cène, lorsqu'il leur disait ces paroles si douces et si aimantées : « J'ai désiré d'un désir extrême de manger cette Pâque avec vous, avant de mourir. *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam moriar.* » (Luc, xxii, 15). Ce qui nous montre avec quelle ardeur nous devons nous approcher de la Table sainte pour y recevoir le pain céleste qu'il veut nous communiquer. Oh ! la bonne manière d'honorer le Sacré-Cœur que de faire des communions ferventes, inspirées par une intention droite et pure, précédées d'une préparation saintement recueillie, et suivies d'une bonne action de grâces, animée d'humble adoration, de vifs remerciements, de prières ardentes, de généreuses résolutions ! Il semble que ce divin mystère est le centre des actions du Sauveur, et qu'après l'avoir accompli, il ne lui restait plus qu'à souffrir et à mourir pour nous ! Combien nous devons chérir la communion et la messe, reproduction du sacrifice du Calvaire ! — La messe en effet, l'assistance à l'ado-

nable mystère de l'autel, tel est le second désir du Sacré-Cœur. Il l'a formulé d'une manière très expressive en disant : « Je dois être baptisé d'un baptême de choix. Oh ! qu'il me tarde qu'il s'accomplisse ! J'en suis tout angoissé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! *Baptismo habeo baptisari et quomodo coarctor usque dum perficiatur.* » (Luc, xii, 59). Qu'étaient-ce que ce baptême, sinon le baptême de sang ? Le Cœur de Jésus regardait la croix comme l'autel sur lequel il devait consommer le sacrifice de propitiation pour la rédemption du monde ! Voilà pourquoi il soupirait après cette croix bénie et la désirait avec un extrême empressement. L'assistance recueillie et fréquente à la messe : voilà le moyen par excellence de pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Venons à l'autel chaque matin pour prendre part à l'immolation de la divine victime ; et si des obligations inéluctables nous empêchent d'assister chaque jour au saint sacrifice, venons-y en esprit. Joignons nos adorations, nos remerciements, nos supplications et nos expiations aux adorations, aux remerciements, aux supplications et aux expiations du Sauveur Jésus. Assistons à la messe comme nous eussions assisté au sacrifice du Calvaire, avec l'amour de la Sainte Vierge et de saint Jean, avec l'attention recueillie des saintes femmes, avec la contrition intense du bon larron, avec le respect magnanime du Centurion, avec les dispositions émues de Nicodème et de Joseph d'Arimathie !

D'autre part, l'ardeur qui pressait Jésus de souffrir n'était que la conséquence du souhait le plus violent qu'il formait pour le salut des âmes. Aussi, dans l'extrémité de ses douleurs, il s'écriait : « J'ai soif, *sitio !* ». O Sauveur, quelle est cette soif ardente qui vous brûle et vous fait languir ? Je vous entends me répondre : « Je brûle d'un ardent amour de réaliser le salut de votre âme, d'assurer votre salut éternel ! » Oh ! combien dans la visite au Saint-Sacrement, au pied de la présence réelle, si nous la faisons avec une foi ardente et une confiance sans limites, nous pouvons étancher efficacement la soif du Cœur de Jésus ! Prions en face du Tabernacle avec toute la dévotion dont nous serons capables ! Prions pour nous, pour toutes les affaires qui nous concernent, pour notre corps et pour notre âme, pour tous nos intérêts spirituels et temporels : c'est alors le véritable cœur à cœur avec l'Emmanuel ! Prions pour nos familles, pour la patrie et pour l'Eglise ! Ne craignons pas d'être indiscrets dans nos sollicitations : Jésus, notre charitable Sauveur, désire plus ardemment nous accorder ses grâces que nous ne pouvons nous-mêmes les désirer !

Mais le quatrième et le plus grand désir du Cœur de Jésus, c'est de glorifier son Père, but suprême de l'Incarnation, et d'allumer dans les cœurs le feu de la charité. Je suis venu

sur la terre, disait-il, pour y jeter le feu divin, et mon souhait le plus ardent est qu'il s'allume partout. *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* » (Luc, xii, 49). O nous qui voulons être les vrais serviteurs du Sacré-Cœur, aimons-le de toutes nos forces et de toute notre âme! Aimons nos frères en Dieu! Pratiqons le grand commandement de la charité! C'est en cela que l'on reconnaîtra que nous sommes les vrais disciples du Sauveur!

V. Nous pouvons aussi, et très efficacement, d'une manière très facile, très autorisée et très fructueuse, pratiquer le culte du Sacré-Cœur, par l'exercice de la garde d'honneur, de l'Heure sainte. Cette heure sacrée est à notre choix. Sinon d'une présence réelle au pied du tabernacle, du moins par l'esprit en quelque endroit que nous soyons, quelles que soient nos occupations, nous pouvons en union avec Marie, avec les anges, les saints, les bons chrétiens, adorer, prier et aimer le Sacré-Cœur. C'est l'heure sainte où nous nous appliquons à nous sanctifier davantage et où nous nous efforçons de mieux remplir nos devoirs d'état. C'est l'heure d'un plus intense recueillement par la pensée de la présence de Dieu et la direction d'intention, où nous nous appliquons à agir, à penser, à parler selon les intentions du Cœur de Jésus, comme le Cœur de Jésus, par le Cœur de Jésus et pour le Cœur de Jésus. C'est l'heure de particuliers hommages, d'intimité délicieuse avec saint Jean, avec Marie-Madeleine, avec la T. S. Vierge, *Virgo sacerdos!* C'est l'heure de la plus splendide glorification par la charité qui nous anime, par le nombre imposant de ceux qui y prennent part au ciel et sur la terre; par l'appui que donne Notre-Seigneur Jésus-Christ à nos adorations, par les magnifiques promesses qu'il nous fait: « Vous qui êtes ma Garde d'honneur, vous qui m'aimez, vous qui réparez pour ceux qui m'oublient ou qui m'outragent, vous aurez part, comme mes amis de choix, comme mes fils chéris à mon bonheur. » *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis; et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus.* (Luc, xxii, 28 et 29). Qu'elle est belle, qu'elle est touchante, qu'elle est facile cette pratique de la dévotion au Sacré-Cœur! Qu'il est bon, qu'il est doux d'aimer Celui qui nous a tant aimés, *dilexit me!* Qu'il est juste de lui rendre amour pour amour, *nos ergo diligamus Deum quoniam Deus prior dilexit nos!* D'autant plus qu'il accorde à notre culte les plus précieuses récompenses.

III

Notre nature est ainsi faite que nous nous portons avec plus d'élan aux actes de la vertu si nous considérons les récompenses qui nous attendent. C'est ce qui faisait dire au Psalmiste: « *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem.* J'ai appliqué mon cœur à faire le bien, à cause des

récompenses que vous voulez bien me réserver. » Dans ces conditions le culte du Sacré-Cœur, qui est la perle la plus précieuse de la religion, doit nous procurer les biens les plus précieux.

I. Nous l'avons dit, pratiquer le culte du Sacré-Cœur, c'est rendre à N.-S. Jésus-Christ amour pour amour. Or, dans le saint Evangile, Jésus, dont les affirmations sont absolument décisives, a dit cette consolante parole: « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » (Jo., xiv, 23). Mais en venant dans l'âme des disciples de son Sacré-Cœur, il n'y fait pas une résidence inutile et inefficace. Au contraire, il vient à eux avec toutes ses grâces, avec tous ses trésors, avec tous ses mérites. Il vient comme un bienfaiteur généreux, comme un conseiller très sage, comme un protecteur tout-puissant, comme un consolateur souverainement efficace. Il vient à nous avec toutes les amabilités de son Cœur sacré, que nous louons, que nous exaltons, que nous remercions, que nous nous efforçons d'imiter. *Venimus ad eum et mansionem apud eum faciemus.*

II. Au reste, dans ses apparitions à l'apôtre privilégiée de son Sacré-Cœur, il a pris soin de s'expliquer de la façon la plus formelle. Il a fait les promesses les plus claires et les plus touchantes. « Aux dévoués adorateurs de mon Cœur, dit-il, je donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état. Je mettrai la paix dans leur famille. Je les consolerais dans toutes leurs peines. Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises. Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de ma miséricorde. Les âmes tièdes deviendront ferventes. Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection. Je bénirai moi-même les maisons où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée. Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé. » — Quelles magnifiques promesses! On aurait beau parcourir les annales ecclésiastiques, on n'en trouvera jamais de plus complètes et de plus consolantes! Qu'y a-t-il de plus délicieux que d'être sûr de recevoir tous les secours désirables dans son état? Quoi de plus précieux que de jouir dans sa famille de la paix, ce bien si rare et si enviable? Quel bonheur ineffable d'être consolé dans toutes ses afflictions! Quelle sécurité et quelle félicité que de pouvoir compter sur l'assistance divine pendant la vie et à l'heure de la mort! Quelle faveur que d'avoir le moyen de sortir du péché, de s'affranchir de la tiédeur et de s'élever aux plus hauts sommets de la perfection! N'est-ce pas un grand

bonheur que d'être sûr des bénédictions célestes pour sa demeure, et d'avoir la puissance, avec la grâce de Dieu, de toucher les cœurs les plus endurcis, ce qui est le miracle des miracles ? Et tous ces biens sont promis aux serviteurs du Sacré-Cœur : Jésus, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous le déclare.

III. Mais ce n'est pas tout. Il y a une douzième promesse du Sacré-Cœur, et il convient de nous y arrêter d'une manière toute spéciale, tant elle est sublime. La voici dans son admirable simplicité : « A tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, je promets la grâce de la persévérance finale. Ils ne mourront pas dans ma disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements ; et mon Cœur se rendra leur asile assuré à cette heure dernière. »

Voilà la GRANDE PROMESSE du Cœur de Jésus. Elle est grande par son objet : la persévérance finale. Elle est grande parce qu'elle est certaine : extraite des œuvres de la B. Marguerite-Marie, scrupuleusement examinées par l'autorité suprême dans le procès canonique de béatification. Elle est grande parce qu'elle est faite par N.-S. Jésus-Christ lui-même. A juste titre nous croyons que ceux qui portent le scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel, qui récitent dévotement leur chapelet, qui intercèdent pour les pécheurs, qui prient pour les défunts, qui font l'aumône, seront sauvés. Ces assurances nous sont données par les saints, mais ici c'est Jésus, la vérité même, qui parle ! Et comment en serait-il autrement ? Par la neuvaine des communions du premier vendredi du mois nous aimons, nous réparons surtout pour les fautes qui se commettent contre l'adorable sacrement ; et cela par une foi vive, par une confiance sans limite, par une charité enflammée ! Nous entrons pleinement dans les intentions de Notre-Seigneur !

**

Que notre résolution soit donc d'être tout dévoués au Sacré Cœur de Jésus ! Allons à l'adorable sacrifice de la messe : le Cœur de Jésus est là s'immolant pour le salut du monde ! Allons à la Table sainte : le Cœur de Jésus est là, Jésus nous donne au banquet sacré son corps, son sang, son âme, ses mérites, SON SACRÉ CŒUR ! Allons au tabernacle : le Cœur de Jésus est là ; adorons-le, aimons-le, prions-le pour nous et pour ceux qui l'oublient et qui l'outragent. Il est rapporté, dans les annales ecclésiastiques, que les habitants d'Antioche, en 528, éprouvant les secousses formidables d'un grand tremblement de terre, écrivirent sur leurs portes, avec plein succès, ces paroles révélées à un pieux habitant de leur cité : « Arrête, le Christ est avec nous ! *Christus nobiscum, stete !* » Portons nous aussi, dans nos cœurs, le culte de Jésus vrai Dieu et vrai homme ; et

défiant hardiment l'ennemi de notre salut, dans toutes nos épreuves et nos tribulations, dans nos angoisses privées et publiques, disons à Satan : « Le Cœur de Jésus est en moi, arrête et prends la fuite ! »

O Cœur de mon Sauveur, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur ! O Cœur de mon Sauveur, soyez mon modèle, mon amour, le remède de ma fragilité, l'assurance de mon salut ! O Cœur de mon Sauveur, ayez pitié de nous, venez-nous en aide dans toutes nos nécessités ! Cœur sacré de Jésus, exemplaire divin de toutes les vertus, puissance infinie, bonté ineffable, je vous aime, je veux vous appartenir toujours ; ayez pitié de moi, ayez pitié de tous les chrétiens, ayez pitié de tous ceux qui vous représentent dans l'œuvre de la sanctification ! Permettez-moi de dire et de redire sans cesse : « Cœur sacré de Jésus, faites-nous miséricorde ! *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !* » Et dans cette prière nous trouverons la joie, la paix, la sécurité et la certitude du bonheur temporel et de la félicité éternelle. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

LA FÊTE PATRONALE

Mes frères,

Notre paroisse sera en fête, dimanche prochain ; elle est appelée à vénérer, à invoquer le Saint sous les auspices duquel elle a été placée.

Une fête, une fête patronale ! A ce mot, le cœur s'épanouit, le sourire monte aux lèvres, un frémissement de joie court du plus petit au plus grand, de l'enfant au vieillard. Nous sentons d'instinct que nous sommes faits pour le bonheur, et comme une fête nous en apporte quelques gouttes en passant, nous la désirons avec l'avidité du travailleur qui cherche une eau rafraîchissante pour apaiser sa soif.

La fête patronale, c'est pour vous une halte dans le travail, un jour de repos, une occasion de revoir des parents, des amis venus de loin peut-être, d'échanger dans l'intimité vos pensées, vos projets, vos espérances, de leur offrir une cordiale hospitalité, de renouveler et d'affermir les bonnes relations. Et c'est là un des bienfaits très appréciables de nos fêtes patronales ; elles contribuent puissamment à consolider la paix et l'union des familles que tant de choses aujourd'hui surtout travaillent à troubler et diviser.

Je comprends alors que vous voyiez venir avec bonheur la solennité que je vous ai annoncée ; mais je vous prie de remarquer que c'est avant tout, et j'accentue le mot, une solennité religieuse. C'est vous dire que, dans ce jour, une part et la première doit être consacrée à la religion, à la prière, au souvenir,

au culte de votre saint patron, que l'assistance à la messe, aux vêpres doit figurer dans votre programme.

Aussi j'attends un nombreux concours de fidèles ; j'aurai le plaisir de voir devant moi, sur ces bancs, des hommes qui laissent trop souvent leur place inoccupée. Vous allez faire vos invitations : ne pourriez-vous pas insinuer à vos parents et amis qu'il vous serait fort agréable de les voir arriver pour l'heure de la messe ? Ils ne voudront pas vous désobliger, et comme ils ont le sentiment des convenances, ils ne refuseront pas de vous accompagner à l'église. Je serais de l'avis de ce brave homme qui, en pareille circonstance, disait à ses invités : « Point de place à ma table si on n'est pas venu s'asseoir à côté de moi à l'église. »

La fête patronale est une fête religieuse : donc vous éviterez soigneusement tout ce qui offenserait la religion, tout ce qui serait déréglé, abusif, tout ce qui ne serait pas conforme à la réserve, à la modestie, à la dignité chrétienne, tout ce qui serait pour vous une occasion de péché.

Il y a des divertissements que je ne nomme pas, mais que vous devinez bien, des divertissements qui constituent un péril plus ou moins direct pour les bonnes mœurs, qui créent aux personnes qui s'y livrent une réputation douteuse ; des divertissements qui laissent toujours derrière eux, sinon un scandale, au moins une fâcheuse impression. Or, je n'aurais pas le souci de votre bonne renommée et de votre vertu, je faillirais à mon devoir, si je ne vous détournais pas de ces plaisirs malsains, de ces récréations dangeureuses. L'opinion publique, qui pourtant est fort indulgente en cette matière, n'est pas flatteuse pour les personnes qui ne savent pas se tenir dans de justes limites. Il y a une fierté bien posée et digne d'éloges : c'est la fierté de la jeune fille qui, sous l'inspiration de sa foi et de sa conscience, résiste à ces entraînements et se tient résolument à l'écart de tout ce qui pourrait porter atteinte à sa considération et jeter une ombre sur sa vertu.

Il est des joies pures et légitimes que l'on trouve au sein de sa famille, dans la société de ses parents, de ses amis. Celles-là ne vous sont pas interdites ; vous pouvez en prendre votre part ; elles ne vous laisseront aucun remords, aucun souvenir amer.

Pendant que vous vous réjouirez, songez qu'il en est beaucoup, et peut-être à côté de vous, qui sont dans la peine, dans la privation, dans la souffrance, qui n'ont qu'un morceau de pain à manger. Que cette pensée attendrisse vos cœurs et les dispose à la commisération, à la charité envers les malheureux, envers les pauvres. Les pauvres ! Au jour de la fête, il en viendra sans doute qui frapperont à votre porte et vous tendront leur main tremblante

et amaigrie ; oh ! soyez bons pour eux et donnez-vous le plaisir de soulager leur misère.

Vous n'oublierez pas non plus ceux qui ont célébré cette fête avant vous et qui dorment dans la terre bénie de notre cimetière. Dimanche, à cette table autour de laquelle la famille sera réunie, il manquera peut-être un père, une mère, un frère, une sœur, un ami qui y étaient assis l'an dernier, et une triste pensée vous viendra au cœur, en voyant la place qu'ils occupaient. Songez à eux, et que leur souvenir vous amène en grand nombre au service funèbre qui sera, le lendemain, selon un pieux usage, célébré pour le repos de leurs âmes. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXVIII

LE DON DE NOTRE CŒUR

Mes frères,

S'il est une chose qui doit nous ravir de joie, c'est de penser que Notre-Seigneur veut que nous l'aimions.

Qu'a-t-il besoin de notre pauvre cœur ? Est-ce qu'il n'a pas, au ciel, l'immense multitude des anges et des saints dont c'est l'unique pensée et l'unique bonheur de l'aimer toujours ? Est-ce que parmi ces bienheureux du paradis, il n'y a pas la Sainte Vierge, dont l'âme très pure et si aimante ne cesse de lui rendre les hommages les plus agréables qu'une créature puisse lui présenter ? Est-ce que surtout le Verbe de Dieu ne trouve pas au sein de l'adorable Trinité l'amour infini et éternel qui est le Saint-Esprit ?

Comment se fait-il qu'étant aussi purement et aussi divinement aimé, il veuille encore que nous, qui sommes si imparfaits et si petits, nous lui donnions notre cœur ? Comme il faut qu'il nous aime, pour tant tenir à notre amour !

Donnons-lui donc notre vie : ce sera à la fois notre *devoir*, notre *force* et notre *bonheur*.

I

Que ce soit notre devoir d'aimer Dieu et le plus grand de tous nos devoirs, c'est ce que le catéchisme nous enseigne, dès la première page, quand il nous dit : « Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer et le servir. »

Puisque c'est pour aimer Dieu que nous sommes sur la terre, il va de soi que c'est là notre premier devoir. Un mot d'explication suffira pour nous pénétrer davantage encore de cette vérité fondamentale.

C'est Dieu qui a fait notre cœur. Mais pour

qui ? Ce ne peut être que pour lui-même, puisque, au témoignage de la Sainte Ecriture, c'est pour lui qu'il a tout créé. (Prov., xvi, 4). Aussi bien, il ne peut pas en être autrement, car Dieu cesserait d'être Dieu, s'il pouvait ne pas tout rapporter à sa gloire.

Sans doute, Dieu nous a faits libres. Pouvant nous contraindre à l'aimer, comme il contraind le soleil à suivre sa route resplendissante et l'eau du fleuve à couler vers la mer, il semble abdiquer sa souveraineté pour ne tenir notre cœur que de nous-mêmes. Mais cette délicatesse infinie de notre Créateur ne doit pas nous faire oublier les droits qu'il a sur nous ; elle doit au contraire nous les rendre encore plus sacrés. En nous accordant, comme aux anges, la liberté de lui donner de bon gré ce que nous lui devons, il ne fait que nous honorer et acquiescer ainsi un titre de plus à notre amour.

Représentez-vous un bienfaiteur insigne qui, vous voyant sans asile, vous ferait construire une demeure agréable et vous y établirait. Peu de temps après, il vient frapper à votre porte et vous demande humblement une petite place à votre foyer. Est-ce que vous ne lui répondriez pas avec empressement : « Mais vous êtes chez vous ! » Il ne vous viendrait jamais à la pensée d'abuser de la discrétion exquise avec laquelle votre bienfaiteur, au lieu de revendiquer ses droits, semblerait implorer une faveur. Au contraire, son procédé ne ferait qu'augmenter votre reconnaissance et votre empressement à recevoir chez vous celui sans lequel vous n'auriez pas de chez-vous.

C'est ainsi que raisonnent à l'égard de N.-S. les âmes vraiment surnaturelles. Elles savent que Jésus, quand il demande notre cœur, ne réclame que son bien, et elles se donnent à lui avec la même spontanéité que nous mettons à restituer à son légitime propriétaire quelque chose qui ne nous appartient pas.

Agissons de même, et en même temps que nous accomplirons notre devoir le plus impérieux, nous obtiendrons, contre les ennemis de notre salut, une force invincible.

II

Ce qui fait notre faiblesse, c'est que nous restons seuls en face de la tentation.

Que pouvons-nous, quand nous sommes réduits à nos seules forces contre la perfidie et la méchanceté du démon ? Toujours en éveil pour profiter de la moindre inattention et de la moindre imprudence, c'est un ennemi acharné qui poursuit sa proie sans se lasser et qui ne trouve que trop d'appui dans notre nature pervertie par le péché d'origine.

De même encore, nous sommes sans énergie, si nous restons seuls, quand il s'agit de faire un effort, un sacrifice et un progrès dans la vertu. Notre pauvre nature a horreur de ce qui la gêne et jamais elle ne consentirait à ce

qui lui coûte, si elle n'était aidée et stimulée par la grâce de Dieu.

Mais nous avons donné notre cœur à Jésus ; il y demeure et il le garde, comme un bien qui lui est propre, en sorte que par lui nous pouvons braver tous les assauts. « J'ai enfermé Dieu dans ma poitrine, disait le général de Sonis, et Dieu ne capitule jamais ! » Le démon aura beau multiplier ses attaques et ses ruses, il sera impuissant contre un cœur qui, à la moindre alarme, s'écrie : « Jésus, je me donne à vous ! »

Cette parole nous vaudra encore d'être énergiques lorsqu'il s'agira d'accomplir les sacrifices que Dieu nous demande pour nous sanctifier. L'Ecriture a dit : « Le frère qui est soutenu par son frère ressemble à une forteresse inébranlable. » Que sera-ce, quand le frère qui nous soutiendra ne sera pas seulement un être humain, faible comme nous, mais Jésus lui-même ? De quoi, alors, ne serons-nous pas capables ?

III

Le don de notre cœur à Jésus nous vaudra, en dernier lieu, le bonheur.

Nous sommes faits pour être à Dieu, disions-nous, comme l'eau des fleuves pour aller à la mer. Que cette eau semble heureuse, quand elle s'écoule doucement vers son but ! Mais si elle rencontre un obstacle, elle s'irrite, se trouble, bouillonne et, par ses débordements, ravage tout. C'est l'image des vies qui ne se donnent pas à Dieu. Pour elles, pas de tranquillité ; elles ne peuvent qu'être tourmentées et faire du mal.

Mettez en parallèle, avec cette souffrance des âmes rebelles, la félicité des âmes fidèles.

Si la simple affection d'une humble créature peut parfois nous apporter tant de bonheur, que dire quand on se sent aimé de Dieu à qui l'on a donné son cœur ?

Jésus, en effet, n'accepte notre cœur que pour satisfaire nos instincts de vérité, de pureté, d'amour. On dirait qu'il se penche vers la petite âme qui veut l'aimer et qu'il prend plaisir à lui dispenser tous ses trésors. Il est la Sagesse du Verbe, et il donne des lumières que ne peuvent communiquer les docteurs les plus érudits et les livres les plus fameux. Il est la Puissance, et il écoute les moindres prières, il les provoque même pour avoir le plaisir d'obéir. Il est l'Amour, et il prodigue ses consolations les plus douces, à moins que, par une grâce encore plus divine, il ne nous demande de s'associer à ses désolations et à ses exaltations pour les pécheurs.

Avoir Jésus dans son cœur, c'est un bonheur qui n'est déjà plus de la terre, puisque l'imitation nous dit : « Etre sans Jésus, c'est l'enfer avec toutes ses souffrances ; être avec Jésus, c'est le paradis avec toutes ses surnaturelles ivresses. »

**

Mais, qu'on y songe bien : pour que le don de notre cœur soit vrai, il ne suffit pas de l'accomplir dans la consolation d'une prière ou d'une communion pleines de joie. Il faut le renouveler souvent, à chaque instant, surtout quand le démon ou la nature voudraient nous le faire reprendre. C'est à propos de tout qu'il faut dire : « Jésus, je vous donne mon cœur ! » Grâce à cette fidélité persévérante, nous ne serons pas exposés à oublier que si nous avons donné notre cœur, il ne doit plus nous appartenir, et nous ne commettrons pas cette faute des fautes qui consiste à manquer de parole au meilleur et au plus tendre de tous les amis. Ainsi soit-il !

XXXIX

LES FRUITS DE L'ABANDON A DIEU

Mes frères,

Nous abandonner à l'amour de Dieu pour nous et, en toutes choses, nous confier à lui, telle est la leçon que nous donne souvent la B. Marguerite-Marie. Elle ne cesse d'y revenir en termes pressants.

« Une seule chose est nécessaire, dit-elle, qui est le pur amour divin, dans celui de notre abjection, nous abandonnant à l'amoureuse Providence du Sacré Cœur de Jésus pour nous laisser conduire et gouverner à son gré. Il prendra bien soin de fournir ce qui est nécessaire à notre sanctification ; pourvu que nous nous appliquions à le bien recevoir, selon ses desseins, cela suffit¹. »

Quand on lit ces lignes, on songe aux passagers d'un navire parti en pleine mer. Ils ne voient plus que le ciel et l'eau. La route est inconnue, l'océan profond, la moindre erreur de direction peut causer d'effroyables catastrophes ; mais personne n'y pense sur le bateau ; on va, on vient, on rit, parce qu'on a confiance dans le capitaine.

Pourquoi ne pas laisser ainsi Jésus diriger notre vie ? Pourquoi ne pas nous abandonner à lui ? Pourquoi douter à chaque instant de sa vigilance et de sa sagesse ?

Pour nous amener à cet abandon que Jésus réclame et qui mérite son amour, nous n'avons qu'à en méditer les fruits délicieux. Ces fruits sont la lumière, la paix, la sainteté.

I

Il n'est pas surprenant que la vie apparaisse, à ceux qui n'ont pas la foi, comme une énigme indéchiffrable. Les événements s'y succèdent avec une brusquerie qui déconcerte ; les plans d'avenir les mieux élaborés, les combinaisons les plus habilement mûries se renversent parfois en un clin d'œil.

Comment pourraient-ils y comprendre quel-

que chose, ceux qui ne croient qu'à leur sagesse et au hasard ? Le pourquoi des événements leur échappe. Ce sont des aveugles qui marchent en tâtonnant dans la vie. Quand ils échouent, ils croient tout perdu.

C'est bien pire encore quand ils réussissent ! Ils s'imaginent alors que le succès est dû uniquement à leur habileté ; l'orgueil s'empare d'eux, et ils ne veulent plus croire à autre chose qu'à leur excellence. Eux aussi sont perdus ! Mais au lieu que les malheurs de ceux-là peuvent leur ouvrir les yeux et les sauver, la fortune de ceux-ci achève de les aveugler et les mène à l'abîme éternel.

Telle n'est pas la condition des vrais chrétiens. Ce qu'ils savent, c'est que rien n'est abandonné au hasard dans la suite des événements et que quelque imprévu qu'ils soient, ils sont ordonnés et menés par le Christ très bon qui veut le salut de tous les hommes.

Pour eux, la vie n'est donc pas un livre fermé. Qu'importe qu'ils n'en saisissent pas tous les secrets ! Du moment que le pilote qui les conduit a tout leur amour, ils n'en cherchent pas davantage, et du moment qu'ils sont aimés, cela leur suffit.

Mais est-ce que Dieu peut les aimer et permettre qu'ils souffrent ? Sans doute.

Mgr Gerbet raconte quelque part qu'étant un soir à sa table de travail, un papillon entra par la fenêtre et se mit à voleter autour de sa lampe. L'insecte tentait de s'approcher toujours plus près de cette flamme brillante qui le fascinait et qui allait lui donner la mort, quand l'évêque, pris de pitié, parvint à le saisir et à le jeter dehors, puis referma la fenêtre. Le papillon, qui s'était débattu entre les doigts sauveurs, revenait frapper à la vitre, et sans doute maudissait celui qui l'avait écarté de la lampe mortelle.

Est-ce que ce n'est pas notre image ? Dieu parfois nous prive, par la souffrance, d'un plaisir que nous souhaitions et qui allait nous donner la mort, et nous le maudissons alors qu'il nous a sauvés !

N'oublions pas qu'il fait tout par amour, et sans savoir pourquoi il agit, nous comprenons que s'il agit, c'est parce qu'il nous aime : ce sera une lumière qui nous éclairera le chemin.

II

L'abandon au Sacré-Cœur nous donnera aussi la paix.

Que de désespoirs il y a parfois autour de nous ! Quand on ne voit pas clair dans la vie et qu'on la croit dominée par je ne sais quelle cruelle fatalité, on est bien près de la trouver trop pesante, et l'on se décourage, quand on ne va pas jusqu'à se débarrasser par le suicide d'un fardeau qu'on ne peut plus porter.

Mais si l'on se rappelle que l'amour conduit tout, on se dit aussi qu'il soutient tout. Dieu

¹ Lettre a. p. 205.

n'abandonne pas ceux qui s'abandonnent à lui. Même quand il les laisse engloutir par l'adversité imméritée, même quand, comme Jésus, ils s'écrient avec une lamentable désolation : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il est là qui ne les quitte pas des yeux et les couvre, comme d'une égide, de son amour invincible.

Quelle paix ces pensées ne mettent-elles pas dans l'âme ! On a le cœur brisé, on se sent rejeté par la terre et on croit l'être par le ciel ; des séparations cruelles s'accomplissent et déchirent l'âme ; n'importe ! on a la certitude que Dieu, en permettant tout cela, poursuit un but qui nous est salutaire, et que l'œuvre de notre apparente destruction est celle de notre réelle grandeur. Quoi de plus propre à maintenir l'âme dans la sécurité ?

Et puis on sait aussi que le Cœur adorable de notre Dieu nous ménage tous les secours dont nous avons besoin. Il ne peut pas permettre que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et s'il le fallait, comme pour Jésus au jardin des Oliviers, il nous enverrait un ange pour nous consoler. Est-ce que cela n'explique pas le calme incroyable qui animait les saints au milieu des plus effroyables épreuves ?

III

Le troisième fruit de l'abandon au Sacré-Cœur, avons-nous dit, est la sanctification.

Il renferme, en effet, les trois vertus fondamentales de la vie chrétienne : la foi, l'espérance et la charité.

La foi, puisqu'on ne perd pas de vue que c'est Dieu qui conduit tout.

L'espérance, puisqu'on se confie malgré tout en son inaltérable bonté et qu'on attend tout de lui.

La charité, puisqu'on reçoit par amour ce que Dieu nous donne par amour.

Bien plus, quand on se conduit par ces motifs surnaturels, il n'est pas rare que Dieu nous fasse pressentir les motifs de sa conduite. Il nous montre quelle vertu il veut nous faire acquérir, quel défaut corriger, quelle ressemblance obtenir avec Notre-Seigneur. Quand l'âme a compris ce que Dieu veut, elle ne le laisse pas travailler seul, elle collabore avec lui à l'œuvre de sanctification qui s'opère en elle, et cette coopération à la grâce n'est pas autre chose que la sainteté.

Toutes ces choses sont belles à exposer et à méditer, mais combien plus belles à pratiquer ! Or, c'est à chaque instant de notre vie que nous pouvons les réaliser en nous. Demandons au Sacré-Cœur de nous en souvenir en toutes les circonstances qui se présenteront désormais, surtout dans celles qui pourront nous être le plus pénibles, et nous aurons fait un grand pas vers le ciel. Ainsi soit-il.

A DES ENFANTS

V

ALLOCUTION AVANT LA COMMUNION

La présence de Jésus dans les églises :

Mes chers enfants,

Pour vous préparer à la communion en vous allez faire, et renouveler en vous l'esprit de foi et de piété, je voudrais vous dire quelques mots sur la présence de Jésus dans nos églises. Tout y rappelle cette divine présence : le plan en forme de croix, la convergence des lignes vers l'autel, et cette flamme, emblème de la vie, qui brille jour et nuit devant le tabernacle. Au moyen âge ce symbolisme était plus accentué encore : le chevet de l'église s'inclinait comme la tête du Sauveur expirant ; et l'on évitait d'y exposer des peintures représentant le Christ, car la figure doit disparaître devant la réalité, et quand on est en présence d'une personne, on n'a que faire de regarder son portrait.

Assurément vous croyez à la présence réelle. Vous avez la foi, mais avez-vous l'esprit de foi ? Avoir la foi, c'est croire ; avoir l'esprit de foi, c'est mettre ses sentiments et ses actes en harmonie avec sa croyance. Eh bien ! je vous le demande, agissez-vous comme si vous aviez la conviction sérieuse et profonde que Jésus réside dans nos églises ? Quand vous y entrez, soit pour entendre la messe, soit pour les réunions du catéchisme, est-ce que votre première pensée est pour le Maître de céans ? Est-ce que vous avez l'impression que, derrière le voile du tabernacle, il y a quelqu'un de vivant qui vous regarde ? Est-ce que vous gardez devant lui une attitude respectueuse, comme en présence d'un grand personnage à qui vous adresseriez une requête ?

Mes questions vous embarrassent peut-être et mettent votre conscience à la gêne. C'est que votre tenue à l'église n'est pas exempte de tout reproche. Vous vous laissez aller parfois à la dissipation et à des distractions volontaires. Vos regards curieux se portent à droite et à gauche, et votre imagination mal contenue erre à l'aventure. Ce sont là, pensez-vous, de simples peccadilles, et je ne dis pas non plus que ce soient des fautes graves : Notre-Seigneur sait que vous êtes des enfants et il tient compte de l'étourderie naturelle à votre âge. Il n'en est pas moins vrai que vos rapports avec lui seraient tout différents si vous étiez pénétrés du sentiment de sa présence.

Pourquoi donc êtes-vous si distraits à l'église ? Pourquoi oubliez-vous si facilement la présence de Notre-Seigneur ? Par défaut de piété, et aussi peut-être à cause de la continuité de cette présence. L'accoutumance nous rend tout familier. Nous faisons peu de cas des choses que nous voyons tous les jours. Pour

être communes, elles ne perdent rien de leur valeur et de leur beauté. Mais l'habitude émousse le sentiment que nous en avons. Quoi de plus admirable que le ciel étoilé ? Est-il spectacle plus sublime que celui de ces myriades d'astres dont chacun est un soleil plus grand peut-être et plus resplendissant que le nôtre ? Et cependant, qui songe à le contempler ? Quelques poètes, quelques âmes religieuses, quelques astronomes dont c'est le métier d'observer le cours des astres. La plupart des hommes, rassasiés de voir, ne daignent pas jeter les yeux sur cette poussière de mondes qui s'élèvent la nuit sous les pas du Tout-Puissant.

Il en est un peu de même de la présence réelle. Pour étendre à tous les temps et tous les pays le bienfait de l'Incarnation, le Sauveur s'incarne de nouveau chaque matin sur tous les autels du monde. Il a voulu se faire notre compagnon d'exil, l'ami toujours présent pour nous consoler et nous fortifier. Mais l'immetensité même de sa tendresse nous rend oublieux et ingrats. Nous nous familiarisons avec lui et nous finissons par ne plus penser à un Dieu qui se retrouve partout et partout se donne.

Ah ! si la sainte messe était célébrée seulement une fois tous les dix ans par le Souverain Pontife, on se disputerait l'honneur d'y assister. De tous les points du monde, fidèles et curieux accourraient à Rome ce jour-là ; et j'imagine qu'au moment de la consécration, à la pensée du mystère de la Crèche reproduit sur l'autel, un frisson religieux passerait sur la foule prosternée. Et si les miracles de Noël s'étaient renouvelés de nos jours dans quelque bourgade des Alpes, si des bergers endormis sur la montagne avaient entendu les symphonies des anges et que les princes fussent accourus de la mystérieuse Asie, guidés par une étoile, vous seriez impatients d'aller comme eux vous agenouiller aux pieds de l'Enfant-Dieu.

Et si l'on vous disait que le Messie, après avoir mené trente ans la vie obscure d'un ouvrier de campagne, s'est soudain manifesté au monde ; si l'on vous disait que dans la ville voisine il a guéri des paralytiques et ressuscité des morts et qu'il va bientôt venir chez nous porter la bonne parole ; et si en ce moment vous entendiez sur la place la rumeur de la foule empressée à le suivre, je suis sûr que vous me laisseriez là et que, sans attendre la fin de mon instruction, vous sortiriez en toute hâte pour le voir.

Et moi je vous dirais : — Que faites-vous, mes enfants ? Vous voulez voir Notre-Seigneur ? Mais il est là, devant vous, sous vos yeux. Vous l'approchez d'aussi près que saint Jean qui, à la Cène, reposa sur sa poitrine ; vous l'approchez d'aussi près que Marie-Madeleine qui le reçut chez elle à Béthanie, d'aussi près

même que la Sainte Vierge qui le porta dans son sein et le nourrit de son lait. Plus heureux que cet enfant que Jésus prit un jour entre ses bras et proposa comme modèle à ses apôtres, vous allez recevoir le divin Maître, non pas sur votre cœur, mais dans votre cœur, et vous unir intimement à lui.

**

Comprenez donc votre bonheur, mes chers enfants : Jésus n'est pas loin de chacun d'entre nous. Il n'est pas pour nous, comme pour les incrédules, un personnage lointain et historique. Sans doute il a vécu sa vie mortelle en Palestine il y a dix-neuf siècles ; mais pour ne pas nous laisser orphelins, il a voulu multiplier à l'infini et perpétuer sa présence. Il vit parmi nous. Nous sommes ses compatriotes et ses contemporains au même titre que Nicodème ou Joseph d'Arimathie. Il habite notre ville et sa maison est au milieu des nôtres.

Aimez cette maison de Jésus qui est l'église. Chez les amis de votre famille vous vous sentez presque aussi à l'aise que chez vous. Vous allez les voir souvent pour leur faire part des petits événements de votre journée, pour leur conter vos peines et vos succès, pour leur demander et aussi pour leur rendre quelques services. Usez-en de même avec Notre-Seigneur : il est le plus tendre, le plus prévenant, le plus généreux de tous vos amis. Faites-lui visite, non seulement en groupe, à l'heure des offices, mais en votre particulier, par exemple le soir à votre retour de l'école. Soyez sûrs que ces visites familières lui seront très agréables, et que chaque fois qu'il vous verra entrer dans son église, le divin Ami des enfants vous accueillera avec un sourire.

Quelques-uns objecteront peut-être : « Mais que dire à Notre-Seigneur pendant ces visites ? Je suis si petit, si ignorant ! Ma prière lui semblera bien insuffisante et n'aura aucune valeur à ses yeux. »

Détrompez-vous, mes enfants. Notre-Seigneur n'est pas aussi exigeant que vous le croyez. Rien de plus facile que de lui faire sa cour. Un jour le Curé d'Ars aperçut sous le porche de son église un paysan qui, en revenant de son travail, était entré pour faire un brin de prière. Il avait appuyé sa bêche contre le mur, et debout, les bras croisés, il regardait fixement du côté de l'autel. « Que faites-vous là, mon ami ? » lui demanda le saint prêtre. Et le brave homme, désignant du geste le tabernacle, répondit : « Je l'avise et il m'avise. » Je l'avise et il m'avise, voilà en deux mots la meilleure méthode pour faire la visite au Saint-Sacrement. Regardez Notre-Seigneur, pensez qu'il est là, dans le ciboire, caché sous les apparences du pain ; laissez-vous regarder par lui, jouissez de sa présence, comme par un jour d'hiver on sent la bienfaisante chaleur

d'un rayon de soleil ; dites-lui simplement : « Mon Sauveur, je vous aime et voudrais vous aimer davantage ; bénissez mes parents, mes maîtres, mes camarades ; inspirez-moi une profonde horreur du péché qui vous offense. » C'est ainsi qu'il faut parler à Notre-Seigneur, avec une familiarité respectueuse et confiante. Il n'a que faire des discours apprêtés, et les manières les plus simples sont celles qui lui plaisent davantage.

Quand tout à l'heure il sera en vous par la communion, demandez-lui de ne jamais perdre de vue sa présence divine, au moins pendant le temps que vous passerez à l'église. Puissiez-vous désormais vous tenir devant lui, comme les pages d'antan devant leur maître, attentifs à plaire à ce grand Roi de qui dépend votre bonheur en cette vie et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

VARIA

LES LECTURES DANGEREUSES

Mes frères,

Je viens signaler à votre attention un de vos plus dangereux ennemis, un de ceux qui mettent le plus en péril votre vertu et votre foi : je veux dire le mauvais livre, le mauvais journal, et d'un mot général la mauvaise presse.

I

Dangereux, cet ennemi l'est par son universalité même. On le trouve partout. En voyage, vous le voyez s'étaler dans les bibliothèques des gares ou aux vitrines des libraires. Il s'offre à vous par la main des colporteurs et des camelots. Dans votre localité même, à défaut de marchands, il se trouve des amis complaisants pour le mettre à votre portée. Il vous relance jusque chez vous par l'annonce et la réclame. Bref, à l'heure qu'il est, nous sommes littéralement inondés de mauvais journaux et de mauvais livres. Aucun pays n'échappe à ce fléau, mais la France moins que tout autre. A tort ou à raison, la France passe pour le pays du monde le plus fertile en productions impies et pornographiques. Et comme si elle prenait à cœur de justifier cette réputation, vous savez quel écrivain elle a mis naguère au Panthéon : le plus ignoble et le plus abject des romanciers.

Faut-il juger de notre patrie par ces productions malsaines et dire : Telle littérature, tel peuple ? Non, je crois que la France vaut mieux que sa réputation ; mais chez nous libraires et auteurs ont exploité avec plus de cynisme qu'ailleurs les bas instincts d'un public en quête de littérature faisandée. Ils l'ont servi selon ses goûts : c'est le moyen d'arriver, sinon à la gloire, du moins à la notoriété et à la fortune.

N'oublions pas non plus que nulle part la franc-maçonnerie n'est plus puissante que chez nous. Maîtresse de la presse comme elle l'est du parlement, elle s'est donné pour tâche de détruire chez nous le catholicisme ; et elle s'y prend pour cela de deux manières : directement, en attaquant la foi ; indirectement, en ruinant les mœurs. Cette seconde méthode est fort habile, car vous savez que lorsqu'un homme perd la vertu, sa foi baïssé sans qu'il s'en doute ; parfois même elle chancelle et croule.

Dangereuse, la mauvaise presse l'est encore par la continuité de son action. L'abonné d'un journal quotidien en adopte peu à peu les opinions et l'esprit. Si ce journal est mauvais, c'est comme une goutte de poison qu'il avale tous les jours : comment ne finirait-il pas par s'intoxiquer ? Les esprits les plus fermes, les plus actifs et les plus personnels n'échappent pas à cette contamination ; et je pourrais vous citer à ce propos le témoignage de très grands écrivains attestant que leur pensée et leur style se ressentaient du dernier livre qu'ils avaient lu. A leur insu et malgré eux, ils en imitaient l'allure et l'accent. A plus forte raison le journal détruira-t-il sur l'immense majorité de ses lecteurs qui n'ont ni science ni sens critique. Ils l'ont choisi librement ; mais une fois abonnés, ils en deviennent pour ainsi dire les esclaves : ils le suivent presque aveuglément où il veut les mener. « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » Ne pourrait-on pas modifier ainsi cet adage : Dites-moi le journal que vous lisez, et je vous dirai ce que vous êtes, quelles sont vos opinions politiques, sociales et religieuses ?

Dangereuse, l'action de la mauvaise presse l'est enfin parce qu'au lieu d'être combattue ou simplement subie, elle est librement acceptée. Elle trouve des complices dans la place, et ce sont nos passions.

Lorsqu'un homme se trouve pour la première fois en présence d'un mauvais livre, une scène se passe en lui, assez semblable à la tentation originelle. D'après le récit biblique, le démon, pour séduire Eve, la tenta d'abord par l'appât de l'orgueil. « Dieu vous a défendu de manger de ce fruit : et vous acceptez cette défense, et vous subissez ce joug ? Allons ! créature intelligente et libre, un peu de fierté ! Ne relevez plus que de vous-même, ne reconnaissez d'autre loi que votre bon plaisir, et vous serez comme des dieux. »

C'est à peu près le même langage que vous tient le démon lorsqu'il vous propose un mauvais livre : « Votre conscience vous défend de lire cet ouvrage et l'Eglise le met à l'Index. Allez-vous tenir compte de ces prohibitions ? Vous serez donc toujours un petit enfant qu'on tient en lisière ? Soyez donc des hommes, et pour le prouver, secouez ce joug qu'on veut attacher sur vos épaules. Lisez ce mauvais

livre et ainsi vous ferez acte d'indépendance. » Je n'exagère rien, mes frères : pour certains esprits mal faits, il suffit qu'un livre soit prohibé pour qu'ils soient tentés de le lire, et l'interdiction qui le frappe n'est pour eux qu'un attrait de plus.

Pour attirer Eve dans ses pièges, le démon la séduit encore par la curiosité : « Mangez de ce fruit, et vos yeux s'ouvriront, et vous connaîtrez le bien et le mal. »

De même en vous présentant un journal impie, le démon murmure à vos oreilles : « Jusqu'ici on ne vous a fait voir que le beau côté de la religion ; on ne vous a présenté que les arguments en sa faveur. Il est temps de connaître le pour et le contre. Lisez cette feuille et la religion vous apparaîtra sous un aspect nouveau. Vous apprendrez sur l'Eglise et ses ministres des choses qui vous intéresseront vivement. »

S'agit-il d'une feuille ou d'une brochure licencieuse, l'attrait de la curiosité est plus vif encore : « Lisez, dit le tentateur, et si avancés que vous êtes dans la connaissance du mal, des raffinements nouveaux vous seront révélés. Votre regard pénétrera encore plus avant dans la corruption humaine, et bientôt vous serez fiers de n'avoir plus rien à apprendre. »

Enfin ce qui acheva de perdre la première femme, ce fut la sensualité. « Le fruit était beau à voir, dit la Genèse, et agréable au goût. » Eve le cueille, en goûte, le fait goûter à son mari, et voilà toute l'humanité plongée avec elle dans un abîme de maux.

De même, n'est-ce pas la sensualité, le désir de goûter, au moins par l'imagination, des voluptés coupables qui pousse à lire tant de romans licencieux ? Beaucoup s'en défendent et disent : « Si je me permets de lire ce livre, ce feuilleton, ce n'est pas parce qu'il est immoral, mais parce qu'il est bien fait et bien écrit. » Vous croyez cela ? Eh bien ! vous êtes dans une étrange illusion. Ce que vous cherchez dans vos lectures, c'est, dites-vous, le beau style. Or voici un livre qui, au jugement d'un de nos critiques, est le plus beau de la langue française : ce sont les *Méditations sur l'Evangile* de Bossuet. Pourquoi ne le liriez-vous pas à la place de ce roman corrupteur ? Je vous vois faire la moue : ma proposition ne vous sourit pas. Je suis donc en droit de conclure que ce que vous cherchez dans vos lectures, ce n'est pas la beauté littéraire elle-même, le beau langage ou le beau style : c'est tout autre chose.

II

De tout ceci une conclusion se dégage, évidente, incontestable : c'est qu'un chrétien ne peut se permettre la lecture d'un livre impie ou immoral. Mais j'entends une objection que beaucoup ne manqueront pas de formuler en eux-mêmes : « Après tout je suis un homme. Il est bon que dans les questions religieuses je

prenne connaissance des arguments de nos adversaires afin de me faire une opinion personnelle. »

Ce langage, je l'ai entendu tenir à des jeunes gens de dix-huit ans qui, parce qu'ils avaient obtenu après deux ou trois échecs le diplôme de bacheliers, étaient littéralement fous d'orgueil. Je l'ai surpris sur les lèvres d'ouvriers qui, parce qu'ils savent épeler un journal qu'ils ne comprennent qu'à demi, se croient en droit de traiter de haut les évêques, le pape, les autorités les plus respectables par leur science, leur sagesse, leur caractère divin. Quelle présomption ! n'est-il pas vrai ? Faut-il avoir perdu toute notion exacte des choses pour se croire capable d'aborder et de résoudre toutes les questions ?

N'oubliez pas, mes frères, que la science religieuse est vaste et difficile. Quel champ immense à parcourir que l'histoire de l'Eglise ! Pour traiter à fond une seule des questions qu'elle embrasse, la vie de Jeanne d'Arc, je suppose, ou l'Inquisition, une année entière de travail ne suffirait pas. D'autre part cette science est la plus ardue qui soit. Elle étudie les questions les plus difficiles qui se présentent à l'esprit humain : les origines du monde, notre destinée, les rapports entre Dieu et sa créature. Pour s'y reconnaître, il faut du talent, de longues études, en un mot il faut être de la partie. Un des plus grands esprits que la terre ait portés, à la fois grand mathématicien, grand physicien et grand philosophe, tomba dans l'erreur janséniste parce qu'il avait abordé l'étude des questions religieuses dans un esprit d'indépendance et d'indocilité. A plus forte raison, vous qui n'avez pas le génie de Pascal, si vous prétendez juger de tout par vous-mêmes, vous vous tromperez presque infailliblement.

Que savez-vous en effet en fait de religion ? Ce que vous avez appris sur les bancs du catéchisme, et encore il est probable que vous en avez oublié une grande partie. Ce que vous avez retenu des instructions dominicales, et en vérité c'est peu de chose. Et c'est avec ce petit lot de connaissances qui ne sont que le rudiment et l'a b c de la religion que vous auriez la prétention de trancher les plus difficiles problèmes ! Avouez que ce n'est ni juste ni raisonnable.

Que faire donc ? Tout simplement vous en rapporter aux juges compétents. Vous croyez par exemple que la distance moyenne du soleil à la terre est de trente-sept millions de lieues. Mais pourquoi le croyez-vous ? Uniquement parce que les savants vous le disent ; car à moins que vous n'ayez fait des études spéciales de mathématiques, vous ne pouvez vérifier les calculs par lesquels ils établissent cette vérité. De même, dans les questions religieuses, croyez-en les personnes compétentes, qui dans l'espèce sont les conciles et les papes. Et

n'allez pas demander à nos adversaires une vérité qu'ils ne vous présenteront que travestie et défigurée. Que de catholiques par exemple ont été induits en erreur à propos de la loi de Séparation, parce qu'au lieu de s'en rapporter aux instructions si claires de l'évêque français, ils ont ajouté foi à des feuilles mal renseignées ou hostiles !

Une autre excuse qu'invoquent les lecteurs des romans ou feuilletons licencieux, est celle-ci : « Cela ne me fait rien. » Cela ne vous fait rien, dites-vous ? Vous êtes donc étrangement blasés. Ceux qui s'habituent aux liqueurs fortes, ne sentent pas non plus la brûlure de l'alcool, mais cela prouve simplement que leur palais est émoussé. Ce sont des anormaux, et leur témoignage ne compte pas. De même, s'il est vrai qu'une lecture obscène ne fait sur vous aucune mauvaise impression, que faut-il en conclure ? Rien, si ce n'est que vous avez perdu le sens moral, que vous n'avez plus de conscience.

Mais il n'est pas vrai que vous soyez si insensibles à une mauvaise lecture. Car enfin si ce roman malsain ne flattait point votre curiosité, pourquoi le liriez-vous ? Vous ne feriez pas un péché si cela ne vous rapportait autre chose que de l'ennui. Cela ne vous fait rien ? Oui, cela ne fait rien peut-être à votre conscience que vous avez bâillonnée et étouffée ; mais sans que vous y preniez garde, cela vous fait beaucoup de mal. Tout peut s'en ressentir en vous : vos pensées, vos sentiments et votre conduite.

Bossuet, dont je vous parlais tout à l'heure, a une comparaison d'une familiarité originale. L'esprit, dit-il en substance, ressemble à une meule de moulin toujours en mouvement. Si vous ne mettez dessous que du bon grain, il n'en sortira que de la pure farine. Ce qui veut dire : si vous ne lisez que des livres honnêtes ou pieux, biographies d'hommes illustres ou vies de saints, vous penserez naturellement à des choses grandes et nobles. Mais si vous ne donnez à votre esprit qu'une pâture malsaine, comment vous étonner qu'il ne remue que des pensées basses !

Vous savez aussi qu'en lisant un roman ou en assistant à une pièce de théâtre, on s'identifie avec les personnages représentés. On entre dans leurs sentiments et l'on vit de leur vie. Si ces personnages sont de grands caractères, on devient meilleur à leur contact. Mais si, comme il arrive trop souvent, ce sont des êtres vicieux, déformés, on se rabaisse à leur niveau. Impression fugitive ! direz-vous. Tant que vous voudrez ; mais à force de se renouveler, elle grave dans l'âme une profonde empreinte. C'est pourquoi autant la vie des saints, lue habituellement, nous grandit et nous reconforte, autant la lecture habituelle des romans licencieux ou frivoles nous ravale au-dessous de nous-mêmes.

Enfin, en vertu de notre tendance à l'imitation, nous sommes portés à reproduire les actes dont nous sommes témoins, et même ceux dont nous entendons le récit. Cette tendance est surtout visible chez les jeunes enfants que la réflexion ne contient pas encore. Leurs jeux sont comme une petite comédie où ils représentent tout ce qu'ils voient autour d'eux. Il y a quelques années, les journaux ont cité le cas d'un enfant qui avait assassiné un de ses camarades pour rien, uniquement parce qu'il avait lu quelque part le récit d'un crime semblable. Et voilà pourquoi il est dangereux de laisser lire le journal à de petits enfants, car les journaux, même réputés honnêtes, font des compte rendus détaillés des séances de cours d'assises où s'étaient dans toute leur hideur des crimes contre nature. Et de telles révélations ne peuvent que ternir la pureté de l'enfant, quand elles ne le portent pas à des actes criminels.

Moins apparente chez l'homme fait, parce qu'il s'observe davantage, cette tendance subsiste néanmoins. Et si elle ne passe pas toujours à l'acte, elle reste sous la forme d'une excitation au mal. C'est donc une tentation qu'il faut épargner à votre faiblesse.

III

Quels sont donc vos devoirs par rapport au mauvais livre ?

D'abord ne pas le lire. Si vous avez des doutes sur la moralité d'un ouvrage, avant d'en entreprendre la lecture, demandez conseil à des personnes compétentes. Si après avoir lu quelques pages d'un volume qui vous tombe sous la main, vous voyez qu'il est mauvais, de grâce restez-en là et ne dites pas comme certains : « Puisque j'ai commencé, autant vaut aller jusqu'au bout. » C'est comme si l'on disait : « Puisque j'ai avalé quelques gouttes de poison, autant vaut ne pas me priver du reste et m'empoisonner tout à fait. »

Mais pour n'être pas exposés à lire de mauvais livres, il ne faut pas en garder chez vous : ce serait vous mettre dans une occasion prochaine de péché. Si vous n'avez pas sous la main ce livre corrompeur, vous pourrez être tentés de le lire ; mais pour vous le procurer, il faudrait aller chez le libraire, faire une dépense, et le plus souvent la difficulté matérielle vous arrêtera. Mais si ce livre est à votre portée, s'il est sur votre table ou dans votre poche, il faudrait pour vous en abstenir un effort dont vous ne serez pas capables longtemps.

Et puis, vous n'êtes pas seuls chez vous. Ce livre peut tomber entre les mains d'un enfant, d'une jeune fille, et faire dans leur âme de véritables ravages. Ecoutez à ce sujet le témoignage peu suspect d'un philosophe du dix-huitième siècle qu'on a mis lui aussi au Panthéon. Il disait à propos d'un roman qu'il

avait composé et dont le personnage principal n'est autre que lui-même : « Une jeune fille qui lira seulement trois pages de ce livre, est une jeune fille perdue. » Pères et mères de famille, voudriez-vous perdre l'âme de vos enfants et prendre la responsabilité des désastres causés en eux par un mauvais livre que, par une imprudence inconcevable, vous laisseriez à leur portée ?

Que faire donc du mauvais livre ? Le revendre pour retirer votre argent ? Non, car ce serait remettre le poison en circulation et contaminer peut-être des centaines d'esprits. Le mauvais livre doit être détruit. Jadis, lorsque la censure royale l'avait condamné, il était mis au pilon ou brûlé en place de Grève par la main du bourreau : c'est là tout ce qu'il mérite. Et ne l'épargnez pas sous prétexte qu'il a de la valeur, qu'il est richement relié. Le serpent lui aussi a parfois une robe somptueuse ; cependant quand vous le rencontrez sur votre chemin, vous l'écrasez du pied de crainte qu'il ne vous blesse, vous et vos enfants.

S'il s'agit d'un mauvais journal, il est peut-être plus difficile de vous en défaire. Un mauvais livre se brûle en cachette, sans témoins. Mais renoncer à un mauvais journal, c'est presque un acte public. Il faut en effet dire au colporteur qu'on ne veut plus de sa feuille, ou encore retirer son abonnement. Et cela demande un certain courage. Cependant il ne faut pas hésiter devant ce sacrifice que Dieu demande de vous. En lisant un mauvais journal, vous avez donné votre argent et votre appui moral à une mauvaise œuvre. Vous avez de plus causé du scandale, car si vous ne l'avez pas prêté, vous l'avez du moins lu ostensiblement ; et vos enfants plus tard se croiront autorisés à s'y abonner parce que c'était le journal de leur père. Donc, puisque votre faute a été publique, il ne faut pas craindre la publicité de la réparation.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

II. — SAINT PAUL

XXIII

L'APOSTOLAT DE S. PAUL A EPHÈSE

I

S'il est contristé du spectacle de cette dégradante idolâtrie, l'apôtre est heureux de pouvoir prêcher la doctrine du Christ dans cette cité populeuse, qui est la clef de vingt villes florissantes, comme Smyrne, Magnésie, Sardes, Colosses, Pergame, Thyatires, Laodicée, Tralles, Philadelphie, Hiéropolis, Milet, plongées encore toutes dans les ténèbres du paganisme. Ajoutez que par le port d'Ephèse on communiquait avec les centres les plus importants de la Grèce et de l'Italie.

Il s'empresse de rejoindre Aquila et Priscilla qui s'y sont établis. Ils ont déjà créé un petit noyau favorable au christianisme, au moins ils ont préparé le terrain. Car il y a une colonie juive à Ephèse, nombreuse, fervente, attachée aux traditions des pères et qui demeure en rapports constants avec ses coreligionnaires de Jérusalem, de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. Ils ont même construit une belle synagogue où ils se réunissent les jours de sabbat.

Or il y avait à Ephèse, avant l'arrivée de Paul, un Juif originaire d'Alexandrie, nommé Apollos, « un homme éloquent et très versé dans les Ecritures. Il était instruit dans la voie du Seigneur, » ayant été disciple de Jean-Baptiste ; « il avait une parole ardente et enseignait avec zèle tout ce qu'il savait de Jésus ; mais il ne connaissait que le baptême de Jean. » Cette doctrine, « il la redisait hardiment et avec conviction dans la synagogue. » Aquila et Priscilla l'entendirent et devinèrent en lui un homme sincère qui pourrait faire connaître le Christ s'il le connaissait lui-même. Ils le prirent donc chez eux et l'instruisirent plus amplement « de la voie du Seigneur. »

D'Ephèse il désira passer en Asie, laissant des disciples fidèles et fervents. Les frères d'Ephèse écrivirent aux chrétiens de Grèce pour le leur recommander. Partout il fut accueilli et partout il fut très utile à ceux qui avaient embrassé la foi, car il disputait avec les Juifs en public, et fort de son éloquence puissante et de sa science solide, il leur prouvait par les Ecritures que Jésus est le Christ. (Act., xviii, 24-28).

Il prêchait avec grand succès à Corinthe quand Paul, « après avoir traversé les hautes provinces, » arriva à Ephèse. L'apôtre, après avoir pris langue auprès d'Aquila et de Priscilla, rencontra « quelques disciples, » et leur demanda :

— Avez-vous reçu le Saint-Esprit, depuis que vous avez embrassé la foi ?

— Nous n'avons pas même entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit, répondirent-ils.

— Alors, ajouta l'apôtre, quel baptême avez-vous reçu ?

— Le baptême de Jean.

— Jean, leur dit-il, a baptisé du baptême de pénitence. Il parlait au peuple en lui disant : Vous devez croire en celui qui viendra après moi, c'est-à-dire en Jésus.

Ces hommes simples et bons écoutèrent la parole de l'apôtre, et touchés par la grâce, convaincus de la vérité qui leur était annoncée, ils se firent instruire et furent baptisés au nom du Christ. Ils étaient douze environ.

« Et après que Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient diverses langues, et ils prophétisaient. » (Act., xix, 1-8).

Avant leur baptême dans le Christ, ils avaient été sans doute instruits par un des disciples

de Jésus qui était venu à Ephèse. Jean avait laissé une telle renommée par ses éclatantes prédications que beaucoup de Juifs le regardaient comme le Messie¹. Ses adeptes se répandirent partout, avec leur doctrine saine mais incomplète, et ils continuèrent à baptiser le peuple du baptême de pénitence. Ces douze hommes avaient été évangélisés par un de ces adeptes, c'est pourquoi ils ne connaissaient pas le Saint-Esprit. Avaient-ils entendu Apollon ? Peut-être, avant que celui-ci eût appris la vérité évangélique complète de la bouche d'Aquila et de Priscilla. Puis il était parti pour la Grèce, laissant inachevée son œuvre d'enseignement.

Cependant Paul avait envahi la synagogue d'Ephèse, il y prêchait avec son assurance coutumière, il disputait, exposait, éclairait, il parlait du royaume de Dieu avec une persuasion qui touchait. Pendant trois mois entiers il n'abandonna pas un instant ses fonctions apostoliques et sa parole produisit, comme toujours, de l'étonnement, puis de la contradiction, enfin des haines implacables. (*Ibid.*, 8-9).

Sa vie demeure laborieuse et agissante. Ephèse est célèbre par ses tentes ; il reprend son travail de tentes et vit de l'œuvre de ses mains. Celles-ci lui donnent le pain strictement nécessaire, car la nourriture même lui est mesurée. Il a faim, il a soif, il est sans vêtements, sans toit, sans asile. Ses ennemis le maudissent et le persécutent. Il est méprisé, conspué, regardé comme la balayure du monde². Mais sa vie austère même, son désintéressement surtout, lui donnent sur les cupides Ephésiens une singulière autorité. Ils regardent, surpris, et ils réfléchissent. Un homme qui ne désire, et ne recherche, et ne veut ni or ni argent, qui porte fièrement son dénuement dont il ne veut pas sortir : jamais ils n'ont vu pareil spectacle ! Alors viennent à lui des âmes ardentes et pures comme Epenétus, « les prémices de l'Asie », dira-t-il. (Rom., xvi, 5), tandis que d'autres l'injurient, le calomnient, le noircissent, lui tendent des pièges odieux et même le maltraitent sans pitié. L'ont-ils flagellé, traîné devant leurs synagogues, jeté en prison ? Nous ne savons. Il ne nous a dit qu'un mot, laissé qu'un détail authentique : « A Ephèse j'ai combattu contre des bêtes féroces. » (I Cor., xv, 32).

Du moins il n'est pas seul. Tite peut-être l'a accompagné. Sûrement Timothée et Eraste de Corinthe sont auprès de lui, ainsi que les Macédoniens Caius et Aristarque. (Act., xix, 22-29). Ils l'aident, l'encouragent parmi ses dures épreuves et ensemble ils se livrent à des travaux d'apostolat suivis, dont il garde la direction. A Ephèse il va visiter les habitants

chez eux, il les instruit ainsi, non seulement dans les synagogues, mais à domicile. « Aux Juifs et aux Gentils il prêche la pénitence et la foi en Jésus-Christ, » il sème dans « l'humilité et dans les larmes » (*ibid.*, 19-21), recherchant tous les moyens utiles pour répandre l'Evangile. Mais en même temps il parcourt presque toute l'Asie (*ibid.*, 26), il organise des missions dans toutes les cités voisines, car il demeure deux années à Ephèse. « Aussi tous ceux qui habitaient l'Asie, Juifs et Gentils, entendent la parole du Seigneur, » et beaucoup sont amenés au Christ par les miracles éclatants qui appuient ses prédications.

Un grand nombre de Juifs se convertissent à la foi de Jésus-Christ ; mais plusieurs, les plus orgueilleux et les plus influents de la cité, s'endurcissent volontairement. Non seulement ils ne croient pas, mais devant tout le peuple « ils maudissent la voie de Dieu » où Paul veut les engager, ils décrient l'Evangile, et le scandale de leur conduite, de leurs blasphèmes est si grand que l'apôtre se sépare d'eux, défend à ses disciples de les voir désormais et emmène avec lui ces jeunes croyants pour les soustraire à la perversion. Il dut se passer alors des scènes pénibles pour lui, des luttes terribles, et sans doute aussi que des désertions cruelles affligèrent son cœur, au moment de la rupture avec la synagogue.

Celle-ci gardait sur lui sa pleine autorité : elle le fit donc comparaître devant son tribunal, avec l'âpreté et la violence qui la caractérisaient, elle le condamna peut-être à la flagellation ou à la prison. Il est permis de le conclure de sa seconde lettre aux Corinthiens, où il raconte que cinq fois les Juifs lui infligèrent le supplice de trente-neuf coups de fouet. (II Cor., xi, 24). Il dut dès lors revendiquer son titre de citoyen romain et en appeler à la justice de la cité ; ce fut le seul moyen d'échapper aux cruautés de ses compatriotes et encore ne réussit-il pas à se soustraire à leurs embûches perfides. (Act., xx, 19).

II

Afin de continuer avec plus de facilité son apostolat il s'était retiré dans l'école d'un rhéteur nommé Tyrannus, qui avait accueilli la doctrine évangélique, la trouvant plus belle que la philosophie païenne et d'ailleurs touché par la grâce divine. Cette école devient le centre des missions apostoliques dans toute l'Asie. Les Ephésiens étaient très adonnés à la magie, et ils recherchaient avidement les phénomènes extra-naturels qui étaient l'œuvre du démon. Ils furent donc frappés par les prodiges extraordinaires, *virtutes non quaslibet*, que Dieu accomplissait par les mains de Paul.

Rien n'était plus étrange en effet et ne portait plus à réfléchir que la vie de cet homme qui travaillait avec les ouvriers, gagnait péniblement son pain quotidien, se mêlant à la

¹ La secte des Sabéens, réduite à un millier d'adeptes et cantonnée au sud de Bagdad, croit encore que S. Jean est le Messie. (Fouard, p. 259).
Act., xx, 34 ; I Cor., iv, 11-13.

foule, admiré des uns, conquis des autres, doué d'une santé fragile, mais d'un zèle sans rival, et chaque soir faisant de la propagande dans les maisons, racontant les merveilles qu'il attribuait à un Juif nommé Jésus, parlant les jours de sabbat dans la chaire de Tyrannus, redisant le même enseignement, mais avec une force et sous une forme toujours nouvelles; pauvre et respecté des riches, sans apparence extérieure et opérant des miracles qui faisaient courir tout Ephèse; d'une tendresse incomparable pour ses amis, pour les âmes sincères qui venaient à lui avec leur bonne simplicité; d'une audace, d'une fierté et d'une intrépidité inouïes, quand il répondait à ses ennemis et les clouait d'un geste, d'une parole qui n'admettait pas de réplique. Jamais il n'avaient vu d'homme semblable à lui, car il faisait fi de tout ce que le monde recherche et il paraissait trouver son bonheur dans les épreuves, les contradictions et les coups, pourvu que triomphe et soit connue la doctrine, la personne, la divinité du Maître.

Alors plusieurs discrètement lui dérobaient des linges qui avaient touché son corps, les appliquaient aux malades, « et ceux-ci étaient guéris de leurs maladies et les esprits malins quittaient les possédés¹. »

Ces merveilles sans cesse répétées produisaient une grande impression sur les Ephésiens très superstitieux, qui s'adonnaient plus que tout autre peuple à la magie, aux incantations, à l'évocation des morts et des démons. Ils avaient pour cela des formules connues, sinon comprises, car elles étaient composées de noms intelligibles. C'étaient les « Lettres Ephésiennes, » dont nous avons fait mention, qui étaient expliquées, interprétées, développées dans quantité de livres, fruits des imaginations les plus délirantes. Ces livres répandus partout formaient de vraies bibliothèques. On les lisait, on les méditait, on en remplissait sa mémoire. Plusieurs, très rares, réservés aux plus pervers initiés, se vendaient des prix énormes.

Or l'Apôtre, sans le secours d'aucun art magique, opérait des prodiges, des guérisons stupéfiantes, telles que nul magicien, nul astrologue n'en avait jamais accompli. On se demandait quels charmes particuliers il invoquait. Comme il prononçait le nom de Jésus sur les malades, plusieurs exorcistes juifs, qui allaient de ville en ville, eurent l'idée de redire aussi ce nom sacré sur ceux qui étaient possédés des esprits malins, et ils leur criaient : « Je vous adjure par le Jésus que Paul prêche ! »

Parmi ces exorcistes se trouvaient les sept fils d'un prêtre considérable nommé Scéva. Ils

adjurèrent le démon de sortir d'un possédé en invoquant sur lui le nom de Jésus. L'esprit malin leur répondit : « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul, mais vous, qui êtes-vous ? » Et l'homme qui était possédé d'un démon très méchant se précipita sur deux d'entre eux, les maîtrisa et les accabla de mauvais traitements tels qu'ils s'enfuirent de la maison, blessés et sans vêtements.

« Cet événement fut bientôt connu de tous les Juifs et de tous les Gentils qui habitaient à Ephèse, et la crainte tomba sur eux tous, et le nom du Seigneur Jésus était glorifié. Et beaucoup de croyants venaient, et ils confessaient et découvraient ce qu'ils avaient fait. »

Il est difficile de ne pas voir ici la pratique de la confession.

Paul ne manqua pas d'enseigner que le Christ réprouve tout procédé de magie, tout commerce avec le démon, les livres de sortilèges, et l'obscénité sacrilège des « Lettres Ephésiennes. » Beaucoup l'ignoraient sans doute qui avaient exercé des pratiques occultes et qui possédaient des livres de magie. Ils apportèrent ces volumes criminels et les livrèrent aux flammes. On eut l'idée d'en supputer le prix, « et l'on trouva qu'il s'élevait à 50.000 pièces d'argent, » environ 50.000 francs.

« C'est ainsi que la parole de Dieu se répandait, se fortifiait et s'affermissait. » (Act., xix, 9-20).

Paul avait lieu de se réjouir et même d'être fier de son œuvre. Il avait fondé les grandes Eglises de Smyrne, Pergame, Thyatires, Sardes, Philadelphie, et préparé à Ephèse une Eglise où saint Jean se plaira à séjourner, continuant et parachevant sa prédication. Il regardait autour de lui. Les fidèles partout l'écoutaient, soumis et fervents; la semence était jetée, d'autres récolteraient la moisson. Pour lui, toujours désintéressé, et d'ailleurs pressé par l'Esprit de Dieu, il nourrissait de nouveaux et vastes projets : il traverserait encore la Macédoine et l'Achaïe, affermirait la foi, en passant, à Philippiques, à Thessalonique, à Corinthe. De là il retournerait à Jérusalem.

Il disait : « Quand je serai à Jérusalem, il faudra aussi que je voie Rome. » (*Ibid.*, 21).

Evangeliser Rome c'est son grand désir, le magnifique dessein qu'il caresse depuis longtemps. Nous l'avons entendu le formuler : « Ephèse, puis Rome ! » Son ministère était terminé à Ephèse, pensait-il, c'est donc vers Rome qu'il songeait à se diriger.

En ce moment même lui arrivèrent les nouvelles les plus alarmantes de Corinthe, force lui fut donc de prolonger son séjour à Ephèse.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 maii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Act., xix, 12. — D'après Clément d'Alexandrie, une des formules magiques les plus usitées se composait des mots : « Askion, Kataskion, Lix, Tetras, Damnameneos, Aision, » qu'Androcyde traduisait ainsi : « Ténèbres, Lumière, La Terre, L'Année (avec ses quatre saisons), Le Soleil et Vérité. »

Ami du Clergé du 30 mai 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Une Retraite à des jeunes filles. — *Instruction préparatoire* : Ce qu'il faut faire pendant la retraite, 417. — *Premier jour* : I. L'ennemi, 420. — II. Les armes, 423. — III. L'apostolat par la prière, 427.

Entretiens sur le Rosaire. — XXVII. Premier mystère douloureux : l'agonie, 430.

UNE RETRAITE A DES JEUNES FILLES

Instruction préparatoire

CE QU'IL FAUT FAIRE PENDANT LA RETRAITE

Un jour trois disciples, Pierre l'amour, Jean la pureté, Jacques l'ardeur et le dévouement, gravissaient avec Jésus une montagne escarpée. Lorsqu'ils furent arrivés au sommet, ils virent Jésus transfiguré, son visage resplendissant de lumière, ses vêtements blancs comme la neige, et ils entendirent une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui en qui j'ai mis tout mon amour, écoutez-le ! » Et voilà que Moïse et Elie apparurent aussi qui s'entretenaient avec le Sauveur.

Pierre, transporté de bonheur, dit à Jésus : « Seigneur, qu'il fait bon être ici ! *Domine, bonum est nos hic esse.* » (Mt., xvii, 4).

Ce récit peint bien l'état de l'âme dans la retraite. Pour monter jusqu'à Dieu, l'ascension est difficile, vous rencontrez mille obstacles sur la route, mille souvenirs du monde qui vous assiègent, mille distractions qui empêchent de se fixer votre esprit frivole, partagé, flottant à tout vent de pensées et de rêves. Mais quand, dans le silence de la méditation, devant l'autel ou dans la solitude de votre chambre, vous vous êtes nettement dégagées du monde extérieur et recueillies au pied du crucifix, Dieu se manifeste à vous dans toute sa splendeur, et une voix s'élève dans votre cœur : « Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! »

Comme cette voix résonne doucement dans l'âme qui veut se convertir, revenir à Dieu et pour toujours ! Alors Dieu vous apparaît en quelque sorte d'une manière sensible, il vous enveloppe de son regard miséricordieux, comme une mère enveloppe de son manteau son enfant qui a froid, pour le réchauffer, et vous vous écriez comme saint Pierre : « Seigneur ! qu'il fait bon être ici ! »

Mais pour goûter cette félicité, il faut que vous l'ayez méritée en quelque chose par votre

ferveur, votre recueillement, votre bon esprit ; il faut vous être sérieusement mises en retraite avec le désir, si vous y êtes entrées pécheresses, d'en sortir pardonnées, saintes.

Que devez-vous faire en retraite ?

Deux choses : *prier d'abord* ; puis vous *mettre en face de votre âme*, la bien regarder pour en connaître les faiblesses et les fautes, les tentations et les intimes calculs, les claires avenues comme les coins mystérieux.

I

La prière vous demandera quelques efforts, — comme aux apôtres l'ascension du Thabor, — des efforts d'attention et de foi. Vous devrez méditer certaines prières, par exemple certains chapitres de *l'Imitation* qui vous iront mieux au cœur, vous arrêter devant telle station du Chemin de la croix qui vous touchera davantage, faire quelques lectures pieuses, lire lentement pour lire avec fruit, reprendre l'Evangile, surtout, le livre divin, en savourer les saintes pensées, en un mot occuper sérieusement et heureusement votre temps.

1. Tout cela ne va jamais sans le *recueillement*. Dieu ne se plaît point dans le trouble, mais dans l'âme solitaire qui fait silence pour mieux l'entendre. Il ne viendra que si vous l'appellez dans votre cœur par la prière intérieure, et si vous êtes disposées à l'écouter. Que de voix diverses, hélas ! parlent dans votre âme : voix de la vanité, voix de la jalousie, voix du plaisir, voix des passions frémissantes, toutes voix frivoles qui y produisent un vague tumulte. Faites-les taire, et comme le calme de l'âme dépend des dispositions et des divers états du corps, pour y produire ce calme, gardez le recueillement extérieur. Que vos pas soient plus mesurés, votre démarche plus digne, votre regard plus tranquille, et vos pensées seront plus graves.

Alors vous écouterez la voix de Dieu, car elle se fera entendre et vous goûterez comme elle est douce, vous sentirez comme elle vous rendra heureuses.

Vous voilà donc dès maintenant en prière !

O puissance de la prière ! Elle domine la volonté même de Dieu par voie, non d'ordre impérieux, mais de supplication efficace. Quel père refuserait d'accorder à sa fille qui souffre le soulagement qu'elle demande ? Mais qui donc est père comme Dieu ?

Toute l'Écriture est là pour nous affirmer que la prière commande à Dieu. Cinq justes eussent sauvé Sodome. Moïse était sur le Sinaï, recevant la loi des mains de Dieu. Comme il se faisait attendre, le peuple, croyant qu'il était mort pour avoir contemplé la majesté divine, dansait au pied de la montagne autour du veau d'or : « Je vois, dit Dieu à son pro-

phète, quelle race à dure cervelle j'ai choisie pour mon peuple. Laisse-moi que je le détruise, et je te placerai à la tête d'une grande nation.» Moïse refusa de le laisser faire, de lui rendre sa liberté et Dieu céda à sa prière. (Ex., xxxii).

Quand Pierre est en prison, « l'Eglise prie sans relâche pour lui, » et Dieu envoie son ange pour briser les chaînes de l'auguste captif.

Viennent les siècles chrétiens, nul d'entre eux n'infligera de démenti à la parole divine qui a dit : « Demandez et vous recevrez ! » Geneviève sauve la ville de Paris ; S. Grégoire le Grand éloigne de Rome la peste qui avait fait des milliers de victimes... S. Aignan prie, et dans le lointain apparaissent comme un nuage de poussière les troupes d'Aétius, qui forcent Attila à lever le siège d'Orléans. Et que d'autres merveilles justifient la promesse de Jésus-Christ !

Un jour Arius se dirige triomphant vers la basilique de Constantinople. Ses partisans lui font un cortège royal ; l'impie, le sacrilège, l'homme qui a osé nier la divinité du Christ va être acclamé par un peuple en délire. Mais l'évêque saint Alexandre prie dans l'ombre de son palais, il supplie le Sauveur de ne point permettre un tel affront à sa divine personne. Soudain Arius pâlit au milieu de son pompeux entourage, il défaillit, on l'entraîne loin des honneurs qui exaltaient son orgueil, et il succombe frappé d'une mort ignominieuse.

Et chaque jour dans nos sanctuaires des faits semblables, plus intimes, mais non moins éclatants dans leur humble milieu, attestent que la prière a gardé sa toute-puissance sur le cœur de Dieu.

2. N'allez pas dire que vous avez prié et que vous n'avez pas été exaucées. Non, vous n'avez pas prié ! Vous êtes venues à l'église, vous vous êtes mises à genoux dans l'attitude de la prière, vos lèvres ont même prononcé des paroles saintes, mais où était votre cœur ? Où était votre pensée ? La prière consiste-t-elle donc dans la répétition monotone des mêmes formules que l'on redit par habitude ?

C'est une élévation de l'âme vers Dieu ; et votre âme rampe sur la terre.

C'est une conversation avec Dieu ; et au fond de votre esprit vous conservez avec votre orgueil, votre vanité, les passions qui vous sollicitent et dont vous accueillez la voix.

C'est une adoration de Dieu ; et vous vous adorez vous-mêmes, vous idolâtrez des créatures. Oui, vos lèvres parlent, mais votre cœur n'en sait rien ! Et quand vous avez longuement prié de bouche, peut-être direz-vous avec une satisfaction que le ciel ne partage point : « J'ai bien prié ! » Quelle erreur ! Vous avez dit beaucoup de paroles sans même savoir ce que vous disiez ; vous n'avez donc pas prié.

La prière n'est pas un flux de mots, mais un constant désir de faire la volonté de Dieu ; ce n'est pas un long discours, mais un long acte d'amour. Or, je vous le demande, où est-il, ce constant désir de procurer le règne de Dieu ? Et s'il existe parfois dans votre cœur, combien souvent est-il interrompu et neutralisé par vos désirs terrestres ! Alors il n'y a donc plus de prière, ou vous ne priez que par exception, par hasard. Ce que vous appelez prier, ce ne sont que des paroles en quelque sorte mécaniques, sans portée, prononcées entre deux caprices de votre imagination. Ce n'est point cette prière-là, vous en conviendrez, que Dieu a promis d'exaucer.

Que votre âme au contraire soit constamment tournée vers Dieu, — comme ces fleurs qui se retournent sur leur tige pour regarder toujours le soleil ; qu'elle le consulte pour toutes ses actions ; qu'elle ait le désir immuable de faire ce qu'il veut et non ce qu'elle veut ; qu'elle ne déguise point la volonté divine sous la couleur de son propre égoïsme ; qu'elle ne place pas avant toutes choses sa propre personnalité, qu'elle l'efface même tout entière pour laisser passer la personne de Dieu qui seul parle, agit, dirige la vie ; qu'elle souhaite ardemment que Dieu soit connu, écouté, aimé, ce qui ne l'empêchera point de demander que les décisions de la volonté divine soient parfois conformes à ses intimes désirs, s'ils plaisent à Dieu : telle est la vraie prière. Dieu l'a promis, il vous exaucera et vos désirs légitimes deviendront pour lui des ordres.

Jusque-là ne dites pas que vous avez prié et que Dieu ne vous a pas exaucées, car vous n'avez pas prié réellement.

Vous allez donc prier suivant ces principes qui sont puisés dans l'Evangile ; vous avez mille choses à demander ; mais pour le moment vous demanderez à Dieu de bien vous montrer votre âme telle qu'elle est, afin que vous la rendiez meilleure, plus vertueuse, plus ferme dans le bien. Vous redirez cette courte et magnifique prière de saint Augustin : « Seigneur, que je me connaisse et que je vous connaisse ! *Noverim me, noverim te !* »

II

Votre âme est précieuse, c'est pourquoi elle est convoitée.

1. Elle est précieuse, car Jésus-Christ l'aime, il l'a rachetée au prix de son sang. Et vous n'avez qu'elle ! Que deviendrez-vous si vous la perdez ?

C'est pourquoi vous devez la conserver avec soin, veiller sur elle, la rendre belle.

Pendant cette retraite vous la regarderez de près, vous l'envisagerez sous toutes ses faces, afin d'en enlever toutes les taches, afin qu'elle soit digne de Dieu.

Quand vous devez sortir, vous ne manquez

guère de jeter un coup d'œil sur la glace. S'il y a de la poussière sur votre visage, vous l'ôtez, de la boue sur vos vêtements, vous la faites disparaître. Et vous ne feriez pas pour votre âme ce que vous faites sans cesse pour votre corps !

Ah ! si vous pouviez voir votre âme, si elle vous apparaissait aujourd'hui comme dans un miroir, peut-être seriez-vous épouvantées : épouvantées des pensées légères et frivoles qui lui servent d'aliment, des futilités qui l'occupent, des souillures qui la recouvrent, — comme des éclaboussures noirâtres sur une robe blanche, — souillures anciennes, souillures nouvelles, souillures de hasard, souillures consenties.

C'est pourtant si beau, les âmes ! Jésus-Christ les a considérées comme des perles spirituelles d'une si haute valeur que pour leur rendre leur éclat, il n'a pas hésité devant les affreux tourments de la croix. Pour trouver une femme forte, dit le Sage, allez s'il le faut jusqu'aux extrémités de la terre. De même pour le véritable ami ; et le grand bonheur c'est de les rencontrer. Mais qu'est-ce que la femme forte et l'ami sincère comparés à votre âme ? Ils méritent qu'on les recherche au prix des plus grandes fatigues, des plus grandes angoisses, mais votre âme est d'un si haut prix que le Sauveur l'a acquise avec tout son sang.

Rien au monde n'est donc beau, précieux comme votre âme. Mais regardez-la. Qu'en avez-vous fait ? En quel état l'avez-vous mise ? Vous vous souvenez de l'enfant prodigue revenant à la maison après avoir séjourné trop longtemps dans un pays lointain où il avait pu jouir sans contrôle de la malheureuse liberté de faire le mal. Je le vois qui descend de la montagne voisine, pieds nus, déguenillé, presque sans vêtements qui tiennent, la figure hâlée et noircie, les cheveux souillés de poussière et de sueur. Est-ce donc là l'enfant du bon et riche père de famille, le fils de la maison ?

Voilà en quel état m'apparaît votre âme. Heureux si elle est animée des sentiments de repentir de cet infortuné qui a cru trouver le bonheur loin de son père, loin de sa famille !

Mais il s'est jeté dans les bras paternels, — ou plutôt c'est encore le père qui a fait les premières avances, — il a avoué ses fautes : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Les portes du foyer se sont ouvertes alors d'elles-mêmes devant l'enfant perdu qui est retrouvé, on lui prépare un bain qui le purifie ; la sueur qui ruisselait, la poussière qui le rendait méconnaissable disparaissent, on lui donne des vêtements neufs. Ah ! voilà maintenant le fils de famille, tous le reconnaissent, il a repris ses nobles traits, son aimable expression de visage, et son père le contemple avec autant de fierté que de joie.

Vous ferez de même pour votre âme. Le sacrement de pénitence est là comme un bain salubre qui lui rendra sa force, sa beauté, sa splendeur ; vous vous plongerez dans ces eaux saintes avec toutes les souillures de votre vie, vous ferez une confession sincère, complète, avec un regret profond, avec la ferme résolution de garder la grâce divine, de rester fidèles à ses inspirations, pures du contact du monde, affermies dans le devoir, le dévouement et la foi ; et Dieu vous regardera avec complaisance, pauvres prodiges, et le ciel se réjouira, car on s'y réjouit davantage pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui continuent leur vie austère et sainte. Alors vous redirez avec effusion les paroles de Pierre : « Seigneur, qu'il fait bon être ici ! *Bonum est nos hic esse !* »

Car vous serez vraiment sur le Thabor. Quand on a reçu l'absolution de ses fautes, quand on sort du saint tribunal sans inquiétudes et sans remords, alors on connaît Dieu dans toute sa miséricorde, il nous sourit, nous remplit de joie et illumine notre vie, comme le soleil qui règne dans l'espace bleu, dans un ciel sans nuages. Ce ne sont pas vos fautes qui l'indisposent et l'effraient, sachez-le. Lorsque le père de famille aperçut de loin son fils qui revenait, croyez-vous qu'il se soit demandé si l'énormité des fautes du pauvre enfant devait lui fermer les portes de son cœur et de sa maison ? Oh non ! Il ne songea ni à ses écarts, ni à sa vie criminelle, ni à son ingratitude, il ne se posa qu'une question, mais avec une anxiété terrible : « Revient-il changé ? A-t-il de meilleurs sentiments ? Son repentir est-il sincère ? »

Le père de famille, c'est Dieu, et quand il vous voit revenir, il ne compte pas vos péchés ; il interroge vos cœurs afin de savoir s'ils sont convertis et repentants, et s'il y voit des signes réels de contrition, il dit aux anges : « Réjouissez-vous avec moi, car cette âme était perdue et la voilà retrouvée ! »

Regarder son âme, la bien connaître, se souvenir qu'elle est infiniment précieuse, puis la jeter dans les bras de Dieu pour la changer, la transfigurer : tel est le seul acte nécessaire de notre vie, et donc l'acte important de cette retraite.

2. Car aussi bien votre âme est convoitée par le monde.

Le monde n'est pas un ami, c'est un étranger, c'est un ennemi. Il peut être séduisant, sachez qu'il n'est qu'égoïste, corrupteur, et que jamais vous ne trouverez en lui de dévouement. Se donner à lui, ou même simplement écouter ses conseils, c'est le comble de la déraison et de la folie.

C'est encore d'un suprême danger. Comme il réside tout entier dans le mal, selon le mot de S. Paul, il ne saurait que vous entraîner

dans le mal. J'en appelle à votre triste expérience. Il vous avait fait des promesses, comment les a-t-il tenues ? Il ne les faisait d'ailleurs qu'afin de vous mieux tromper.

Vous savez comment il vous attire dans ses filets, car sa méthode n'est point variée, la nature humaine demeurant la même. Il discute avec vous, comme fit le serpent avec Eve : « Pourquoi ne tenteriez-vous pas telle démarche, telle lecture, ne fréquenteriez-vous pas tel milieu ? On vous dit que vous vous exposez, mais il n'y a point de mal. Qu'on vous montre au moins le mal, s'il existe ! »

Hélas ! ces raisonnements ont constamment prise sur vous. Votre confesseur ne peut pas toujours préciser le mal, par discrétion, par prudence, et parce qu'il s'agit de matières délicates ; alors de ce silence vous concluez qu'il n'y a point de mal, que l'on vous défend tel amusement, telle fréquentation, uniquement pour le plaisir de vous les défendre. Erreur profonde ! Quand on vous signale le danger, croyez qu'il existe, et qu'il faut qu'on vous aime beaucoup pour vous avertir. On sait qu'on ne va à l'encontre de vos désirs qu'au risque de vous indisposer, de se créer des ennemis nouveaux. Qu'il serait plus facile de se taire ! Aussi sachez gré à ceux qui parlent.

Parfois, en toute bonne foi peut-être, vous vous dites : « On m'assure qu'il y a du danger, mais quand je le verrai par moi-même, il sera toujours temps de l'éviter. Je ferai telle concession, mais je n'irai pas plus loin ! »

C'est encore le monde qui vous indique cette ligne de conduite.

Vous irez jusque-là, mais pas plus loin ! C'est une parole bien téméraire. Je ne sache pas que jamais elle ait été tenue. Le monde qui vous l'a suggérée vous a entraînées déjà ; il vous pousse comme sur un plan incliné, et vous vous laissez faire. Je vous déclare que vous irez plus loin. Dieu seul, lorsqu'il creusa les abîmes de l'Océan, a pu dire à la mer : « Tu iras là, mais pas plus loin. Tu briseras là l'orgueil de tes flots. » Mais quand dans votre cœur, cet autre océan, gronderont les passions comme des vagues furieuses, ce n'est pas vous qui pourrez les arrêter, et je vous prédis que le naufrage n'est pas loin. Regardez plutôt sur le rivage les cadavres d'âmes, les cœurs naufragés, les réputations mortes, qui avaient dit pourtant : « J'irai jusque-là, mais pas plus loin ! »

Je résume les pensées de cet entretien, pensées qui vous accompagneront pendant cette retraite. Vous allez monter sur le Thabor. Pour y parvenir il faut prier, prier du fond de l'âme, demander à Dieu ses grâces, lui crier votre misère. Ensuite vous étudierez votre âme, cette âme si précieuse, que Jésus-Christ aime tant, et que le monde convoite pour la pervertir, la lancer dans la pleine mer, fertile en

naufages. Vous la purifierez par une sincère confession, et vous goûterez alors les joies du Thabor.

Mettez cette retraite sous les auspices de Marie qui présidait celle du Cénacle, considérez-la comme votre directrice pendant ces pieuses journées, et l'heure finale sera pour vous comme l'heure bénie d'une nouvelle Pentecôte.

Premier jour

I

L'ENNEMI

Qui de vous n'a présentes à la mémoire ces paroles de S. Pierre que nous récitons au début de Complies : « Soyez sobres et veillez, car votre ennemi, le diable, rôde autour de vous comme un lion rugissant qui cherche une proie à dévorer ? » Vous avez donc un ennemi puissant uniquement acharné à votre perte, présent partout, surveillant vos démarches, vos pensées mêmes, vous préparant sans cesse des pièges et des embûches, et vous n'y pensez pas ! Vous n'y croyez peut-être pas, ou si peu, que l'idée ne vous vient point que Satan exerce une influence profonde sur votre âme, sur votre vie !

Je voudrais vous rappeler cette vérité essentielle. *Satan existe*, il poursuit passionnément l'œuvre de la perversion de vos âmes, et il *exerce sur vous une action constante* par ses suggestions, par ses raisonnements, par ses tentations.

I

Nous le trouvons à l'origine du monde, auprès de nos premiers parents, très rusé, *callidior*, très perfide et si habile qu'il parvient à les tromper, bien que leurs âmes neuves, innocentes, parfaites, soient toutes baignées dans la grâce de Dieu.

1. Il nous apparaît auprès de Job, pour le tenter ; auprès de David pour provoquer des malheurs en Israël : « Satan se dressa contre Israël et il excita David à faire le dénombrement de son peuple. » (I Par., xxi, 1). Il soulève dans l'âme du pieux roi des sentiments d'orgueil qui attireront des désastres.

L'Écriture nous le montre partout, attentif à enlever de nos cœurs les bonnes pensées qui y ont été semées, les doctrines de salut, de lumière, de générosité, qui nous ont été enseignées. Et pourquoi ce zèle diabolique ? C'est de peur que nous ne croyions et que nous ne soyons sauvés, *ne credentes salvi fiant*. L'homme sème, et il est là qui enlève la semence, qui retire la parole qui va germer dans l'âme, *tollit verbum*. (Mt., xiii, 19). Et j'ai la conviction qu'il est ici même, continuant son métier habituel, qu'il vous inonde de distractions, de pensées étrangères, de peur que vous

ne profitez des grâces de cette retraite.

Son audace d'ailleurs est sans bornes. On pourrait croire qu'il n'aurait osé s'attaquer à la personne éminemment sainte de Jésus-Christ, mais il ne respecte rien, ni personne ; il s'approche de lui pour le tenter, il insiste par trois fois. Débouté de là, il ne se rebute point, il s'en prend aux apôtres qui touchent de si près au Maître, si bien que la veille même de sa mort le Sauveur leur dit : « Voici que Satan vous a demandés pour vous cribler comme du froment ! » Et pour qu'ils ne succombent pas il n'a fallu rien moins que la prière prévoyante et toute-puissante du Christ pour Pierre, afin que plus tard celui-ci relève ceux qui tombent, car il sera affermi dans la vérité : « Mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Toi qui seras ferme, tu confirmeras tes frères. » (Luc, xxii, 32).

2. Mais qu'ai-je besoin d'énumérer tous ces témoignages irréfragables de l'Écriture, alors qu'il suffit de regarder autour de nous pour nous convaincre que Satan est présent et que jamais il n'a été plus redoutable peut-être que dans ces temps si troubles et si violents ?

Expliquez-moi comment l'Église, qui est le bien, qui n'enseigne que le bien, qui nous commande d'être justes, chastes, purs, généreux et bons pour les autres, d'avoir le cœur plein de pardon et la main pleine de bienfaits désintéressés, comment l'Église, dis-je, cette mère si douce et si sainte, est accusée de toutes les perversités, de toutes les cupidités, de tous les crimes ? Et comment des millions d'âmes la croient, peut-être de bonne foi, perverse et pernicieuse ? Expliquez-moi ces préjugés indéracinables autant qu'absurdes, qui se transmettent de siècle à siècle, particulièrement chez les protestants au sujet du Pape, et que la réalité même, la claire lumière des faits et des jours n'arrive pas à faire tomber !

C'est Satan qui a passé par là ; Satan qui a son Église à lui, ses ministres à lui, son armée admirablement organisée, sa doctrine, ses adeptes ; Satan qui combat avec son arme redoutable, le mensonge, la calomnie, perpétuellement répétés malgré les démentis, et perpétuellement crus.

Le diable, je le vois aussi dans ces crimes inouïs, dans ces bassesses de parole et de conduite, dans ces perversions monstrueuses qui, suivant une expression célèbre, « étonnent le vice. » Chez un grand nombre le sens moral est éteint ; ils appellent le bien mal, et le mal bien, ils foulent aux pieds les notions les plus saintes, les devoirs les plus sacrés, il semble que chez eux il ne reste plus rien d'humain ! Cela, c'est l'œuvre de Satan.

3. Ma simple raison non prévenue me montre Dieu, ma conscience d'homme proclame mes obligations et me les définit clairement. Je sais qu'il faut prier le Créateur, reproduire en

moi son image en demeurant honnête, pur, respectueux du bien d'autrui et sans reproche. Mais quand Satan parle, il obscurcit l'esprit, il trouble le cœur ; il ne reste plus alors ni raison ni conscience ; Dieu et le devoir sont relégués au nombre des fables et des imaginations ineptes. Les sottises libres penseuses ne supportent pas la discussion, mais elles sont revêtues de leur cachet de fabrique menteur et insolent, le cachet de Satan, c'est pourquoi elles s'imposent, malgré la raison, elles passent, elles s'implantent dans nos mœurs, elles envahissent notre cœur, elles l'assiègent et, pour y faire brèche, elles lancent nos passions à l'assaut.

L'action de Satan est aujourd'hui particulièrement sensible. A aucune période de l'histoire, semble-t-il, les âmes n'ont eu à lutter autant pour faire leur salut. A toute époque les mauvaises compagnies ont perdu les jeunes gens, il y a toujours eu des libres penseurs, parce qu'il y a toujours eu des libertins. L'effronterie des libres penseurs contemporains, leur morale honteuse, leurs raisonnements ignobles ne me surprennent point. Ils n'ont rien inventé. Ils parlent peut-être le langage de Sodome, mais on l'a parlé avant eux. Cependant il me paraît que jamais les idées malsaines, les systèmes de fausseté et d'impudeur ne se sont étalés avec autant de hardiesse que de nos jours, où l'on peut tout dire, tout se permettre avec de hautes approbations, — tout, sauf de prier tranquillement ensemble dans un cloître ou de faire nos calmes et religieuses processions.

C'est donc le bien qui est écarté et le mal qui triomphe. Or le mal, c'est Satan. Il a fait tout ce que nous voyons, il a conçu, exécuté et précipité son œuvre antisociale, il a le droit d'en être fier. On dirait que Dieu lui laisse libre carrière pour frapper l'Église et pervertir l'humanité.

Mais je laisse aujourd'hui le côté social pour n'envisager que vos âmes. Il est bien clair qu'il est là autour d'elles, qu'il rôde comme le lion rugissant, qu'il trouve que vous seriez une bien belle proie à dévorer, et qu'il s'acharne sur vous. Vous avez deviné sa présence plus d'une fois ; vous avez senti, à n'en pas douter, qu'un être malfaisant et invisible vous conseillait, faisait naître en vous des pensées étranges, vous troublait, vous obsédait, s'attaquant surtout à votre foi, parce que la foi est le fondement de la conduite, et qu'il préparait tout pour vous diminuer, vous désarmer et causer votre chute.

Cet être malfaisant et invisible, c'était Satan, l'ennemi !

Étudions un instant ses suggestions, ses paroles flatteuses et fausses, ses raisonnements séduisants, en un mot l'action perverse qu'il a cherché à exercer sur vos âmes.

II

Que vous a-t-il dit ? Toujours la même chose, ce qu'il disait déjà à Eve : « Si vous goûtez de ce fruit, vous posséderez la science du bien et du mal. » Or Dieu défend d'y toucher, il faut donc, ajoute-t-il, vous affranchir de Dieu, affranchir votre *esprit* et votre *cœur*.

1. C'est une belle prérogative que l'indépendance, et combien séduisante ! « Je n'appartiens qu'à moi, je ne relève de personne, je ne me soucie point de l'opinion, je n'obéis que quand je le veux bien, je ne crois que ce qu'il me plaît de croire ; je tiens à examiner l'enseignement de l'Eglise avant d'y adhérer. » Telles sont les prétentions d'une certaine jeunesse, et il faut que le péril soit bien grand pour que le Souverain Pontife Pie X l'ait signalé dans sa retentissante Encyclique sur le modernisme.

Il indique les causes de cette grande erreur. La première c'est la curiosité malsaine de l'esprit ; une autre plus diabolique encore, car elle est le péché de Lucifer, c'est l'orgueil. « L'orgueil, s'écrie le clairvoyant Pontife, il est dans leur doctrine comme chez lui. De quelque côté qu'il s'y tourne, tout lui fournit un aliment et il s'y étale sous toutes ses faces. Orgueil assurément, cette confiance en eux-mêmes qui les fait s'ériger en règle universelle. Orgueil, cette vaine gloire qui les représente à leurs propres yeux comme les seuls détenteurs de la sagesse, qui leur fait dire, hautains et enflés d'eux-mêmes : « Nous ne sommes pas comme le reste des hommes, » et qui, afin qu'ils n'aient pas en effet de comparaison avec les autres, les pousse aux plus absurdes nouveautés. »

C'est par eux surtout aujourd'hui que Satan perd la jeunesse. Votre intelligence vous crie qu'il faut obéir à Dieu, pratiquer l'Evangile, tenir les promesses que vous avez faites à Jésus-Christ, au pied des autels, quand vous le possédiez dans votre âme rayonnante au contact de son éclat divin. Mais une compagnie perfide intervient qui élève des doutes dans votre esprit : « Pourquoi obéiriez-vous à Jésus-Christ ? Pourquoi même croiriez-vous en Dieu ? Quelle contrainte ! Ces doctrines-là ont fait leur temps, elles étaient bonnes pour les gens arriérés d'autrefois ! Nous avons d'autres doctrines plus commodes, plus humaines. Quoi ! il faudrait se renoncer soi-même, fuir tout ce qui sourit et appelle, rechercher ce qui est austère ou qui répugne ? Sachez que ce que la nature commande est sacré. Obéissance à la nature et à nos passions ! »

Tout d'abord ce langage vous effarouche et vous paraît cynique dans sa doctrine et dans ses conclusions. Vous voudriez l'écouter que votre éducation chrétienne vous retiendrait malgré vous. Les souvenirs du catéchisme, la foi parle à votre esprit. Vous savez bien que

si l'Eglise enseigne des mystères, c'est parce qu'elle vous instruit sur la nature infinie de Dieu, et donc qu'il y a des choses trop élevées pour notre intelligence, qu'il y a des mystères. Vous savez d'autre part que les instructions de l'Eglise sont éminemment raisonnables, saines, saintes, lumineuses et douces. Mais, je vous le déclare, pour peu que vous prêtiez attention aux propos orgueilleux de certaines gens qui nient tout, qui persiflent tout, vous secouerez avec le temps « les préjugés de l'éducation, comme ils disent, et le joug de la foi. »

Alors votre intelligence sera affranchie de la vérité, votre pensée deviendra libre, et votre conduite aussi ; car on n'affranchit l'esprit que pour libérer le cœur, afin qu'il puisse sans inquiétude, sans remords, au moins pendant ce temps misérable où l'on ne réfléchit plus, s'abandonner à la pente de ses désirs et de ses convoitises.

Ah ! ne laissez pas entreprendre sur votre foi, ébranler vos convictions ! Quelle triste journée serait pour vous celle où le doute naîtrait dans votre âme, où vous penseriez que l'Eglise exagère, où vous craindriez même qu'elle puisse se tromper, où vous vous diriez en vous-mêmes : « Qui sait si c'est vrai ! » Et certainement votre foi diminuerait, s'affaiblirait, si vous écoutiez les paroles des orgueilleux qui placent leur propre jugement bien au-dessus de l'autorité de l'Eglise, puisqu'ils osent la contrôler et contester ses dogmes.

Tandis que ce qui vous est le plus nécessaire, c'est la foi, pour éclairer, pour soutenir, pour ensoleiller votre vie !

Quand je songe que vous êtes l'avenir, que c'est sur vous que l'Eglise compte beaucoup pour garder la foi pendant les temps orageux que nous traversons, que vous serez seules peut-être un jour en votre milieu, pour parler de Dieu dans le monde devenu impie, pour faire aimer l'Eglise de Jésus-Christ aux générations nouvelles, comment n'être pas inquiet de voir des âmes si frivoles, si peu élevées et solides, et chargées d'une si haute responsabilité ?

Et mes appréhensions ne sont pas imaginaires, puisque, je le répète, ce sont aussi celles du chef de l'Eglise.

2. Après avoir affranchi l'esprit en lui retirant la foi, Satan s'applique à affranchir le cœur en lui retirant jusqu'aux scrupules. Le cœur ressemble à un splendide édifice, soutenu par la foi comme par des colonnes. Celles-ci renversées, l'édifice s'écroule.

Cependant l'écroulement ne se fait pas tout d'un coup, il y a de longues hésitations, le cœur résiste.

Il est des sentiments, des affections, des souvenirs qui le retiennent dans la voie de la vertu. Dieu lui a prodigué ses faveurs. Jésus-Christ lui a parlé et ses paroles amies

résonnent toujours, bien que l'écho s'en affaiblisse. Dans le silence de la prière vous avez aimé Jésus-Christ, vous avez goûté les plus pures joies de ce monde. Devrez-vous donc oublier tout cela ? Vous avez rencontré des âmes qui vous ont voulu du bien, vous vous êtes attachées à elles. Quels heureux entretiens, et comme les liens qui vous unissaient étaient doux ! Vous n'avez rien de meilleur dans votre vie. A ces âmes saintes qui vous ont aimées, vous ont donné des conseils si affectueux, vous avez gardé une intime reconnaissance, ainsi qu'à Jésus-Christ, qui était la chaîne surnaturelle qui vous unissait. Quoi ! il faudra renoncer à tout cela !

Il est dur, allez, d'affranchir son cœur par une telle ingratitude ! Mais Satan a le don d'endurcir les âmes qui consentent à subir son hideux contact. Et puis il est habile. Ce n'est pas tout de suite qu'il vous fait ces odieuses propositions. Il attend l'heure propice, ainsi qu'il fit pour Eve ; il épie le moment où vous vous laisserez le mieux surprendre, il vous envoie des compagnies doucereuses, il vous suggère le désir de lire des livres pervers : « Vous serez libres, vous connaîtrez la science du bien et du mal ! »

Un jour vous êtes libres en effet. L'âme longtemps infidèle à la grâce est, par sa faute, abandonnée de l'appui divin ; sa pensée, affranchie de la foi, n'a plus d'entraves, sa conduite non plus. Elle fait le mal sans remords, elle l'aime, elle a renoncé à ceux qui lui ont fait du bien, elle a voulu les oublier. Heureuse, l'est-elle ? Maintenant elle pense le mal, elle n'aime plus, elle n'est plus aimée. En elle plus de parfums célestes, plus de jouissances pures, plus de ces émotions surnaturelles si douces, par exemple un jour de communion. Comment serait-elle heureuse ?

Mais Satan a parfait son ouvrage, elle est libre !

Non, elle n'est pas libre ! Si elle s'est libérée de la foi et des pratiques chrétiennes qui contraignent doucement à la vertu, elle s'est rendue esclave du démon et des choses du démon, d'une affection profane qui n'a aucune chance de durée, d'une parure, d'un plaisir, d'une passion. Se peut-il qu'étant si grande elle se fasse si petite et se ravale si bas, que de servante de Jésus-Christ elle se fasse l'esclave de Satan ! Il en est ainsi cependant et c'est un châtement. Vous n'avez pas voulu obéir à Dieu, vous obéirez à la dernière de ses créatures.

Je veux penser que pendant cette retraite vous déterminerez irrévocablement votre choix. Satan est l'ennemi. On ne va pas avec un ennemi, on ne le salue pas, on ne l'écoute pas. Vous aurez à souffrir peut-être si vous rompez nettement avec lui, car avec un pareil ennemi il faut s'attendre à tout. Le mot *diable* signifie

calomniateur. Il vous calomnierait, et il sera appuyé aussitôt par le monde qui vous haïra également. Je n'approuve point la calomnie, parce que c'est un détestable mensonge, mais il arrive qu'elle produit de bons résultats.

Elle s'acharne à votre poursuite, elle vous déshonore, elle vous avilit ; toutefois si vous êtes innocentes, le jour de la justice paraît toujours qui vous relève et vous remet à la place d'honneur. Le monde est méchant, injuste, mais parfois il remontre, il y a à prendre dans ses dires, il vous tient sur vos gardes, c'est un rude moniteur, et l'on aurait tort de ne pas tenir compte de ses observations et de ses jugements. Il y a à y prendre.

C'est à cela que sert Satan. Malgré lui, et parce que Dieu sait tirer le bien du mal, il éprouve les bons pour les mettre en valeur, et il fortifie la vertu.

Mais il vous faut choisir entre l'obéissance à l'Evangile et l'obéissance au monde, entre Jésus-Christ et le démon. L'un et l'autre sont exigeants, intolérants, absolus ; l'un et l'autre vous veulent tout entières et sans partage ; l'un et l'autre sont jaloux de votre âme.

Quelle différence cependant entre eux !

L'un vous élève, l'autre vous abaisse ; l'un vous parle le langage sévère mais lumineux de la vérité, l'autre vous flatte et vous berce de perfides mensonges pour vous attirer dans l'abîme. L'un vous pardonne, lorsque vous revenez sincèrement à lui ; l'autre vous méprise, vous enfonce davantage dans le mal, vous roule dans la boue et vous y laisse.

Tous deux vous imposent leur joug, mais le joug de Satan est dur, intolérable, accablant. Seul Jésus-Christ peut vous dire en toute vérité : « Venez à moi, vous qui subissez le labeur de la vie, vous qui êtes chargés, et je vous fortifierai. Portez mon joug sur vos épaules, et vous trouverez la paix, la joie de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Je ne me dissimule point que vous avez affaire à forte partie dans votre lutte contre Satan, mais vous avez aussi des armes puissantes, ainsi que je vous le montrerai dans la prochaine instruction.

II

LES ARMES

Nous avons un ennemi terrible, Satan. L'Ecriture nous instruit sur ses entreprises de mal, elle nous le montre semblable à un lion féroce qui cherche une proie à dévorer, et il nous apparaît visible, à notre époque où l'impiété s'affiche hardiment, comme l'inconduite, comme certains crimes qui jusqu'ici se cachaient et qui maintenant s'étalent, il s'applique à semer

partout l'esprit d'indépendance et il se fait écouter, particulièrement de la jeunesse qui aime sa liberté. Par ses raisonnements captieux, il travaille à affranchir votre esprit, en vous enlevant la foi, puis votre cœur, en le délivrant de ses derniers scrupules.

Peut-être en considérant combien il est puissant, habile, persistant, comme il sait tromper l'intelligence à l'aide des mirages de l'erreur, égarer le cœur en le troublant par les passions qui aveuglent, vous êtes-vous senties découragées, incapables de lutter contre cet être prodigieusement pervers et revêtu de toutes les séductions fascinantes du langage intime, de la chair, du sentiment exalté et faussé. Quel triomphe pour lui s'il réussissait à vous enlever l'énergie et la confiance, si bien que vous soyez vaincues avant d'avoir combattu !

Je ne nie point sa force, ni le danger de ses artifices. Mais il n'est fort que si vous consentez à l'écouter ; il n'est dangereux que s'il entre, et il n'entre que si vous lui ouvrez la porte. Dieu vous a d'ailleurs revêtues d'armes devant lesquelles il s'enfuit toujours, sentant sa faiblesse. C'est lui alors qui refuse le combat parce qu'il sait qu'il ne recueillerait que défaites.

Ces armes, c'est la grâce, qui est en vous ; et Jésus-Christ qui vous soutient, vous éclaire, combat avec vous et pour vous.

I

Les Livres saints ne cessent de nous rappeler que nous sommes des voyageurs en route pour la patrie. Dieu nous met sur le chemin le jour de notre baptême, mais il ne nous envoie pas sans armes ni provisions. Il revêt notre âme de la grâce sanctifiante, et cette grâce n'est pas un simple vêtement, un ornement extérieur, c'est une vie nouvelle qui s'ajoute à la vie naturelle, c'est la vie surnaturelle qui nous anime, qui compénètre nos actes et qui les rend surnaturels, — comme un arbre sauvage greffé porte désormais des fruits non plus de l'espèce primitive, âpres et durs, mais des fruits d'une espèce supérieure, très doux et très savoureux.

L'âme est alors comme l'un de ces anciens chevaliers qui portaient pour la bataille, pleins de force, ornés d'agréments naturels, mais ayant en eux-mêmes, en outre, une force divine qui les faisait ressembler aux esprits célestes, les rendait invincibles.

1. Il y a donc dans l'âme un être double, l'être naturel et l'être surnaturel, tous deux pourvus de facultés qui les font agir.

L'être naturel agit par ses facultés naturelles, l'intelligence, la mémoire, la volonté. Il pense, il se souvient, il compare, il prend une décision, il se détermine à l'action, il choisit les moyens pour opérer. Elle est belle, cette âme qui est maîtresse de sa pensée et de son juge-

ment, qui est libre et qui, considérant le bien, l'épouse librement. Les animaux sont bons ou mauvais suivant leurs instincts, ils ne raisonnent pas, ils ne choisissent point, ils ne sont pas libres ; ils agissent sous l'impulsion brutale de la nécessité. Mais l'âme réfléchit, elle a le mérite de la vertu, comme elle porte la responsabilité du mal qu'elle a consenti et du vice qui en est la suite.

2. Voilà pour l'être naturel qui par lui-même est admirable déjà, mais qui reste purement humain. L'être surnaturel agit aussi, il est également pourvu de facultés qui l'aident dans son action, ce sont les vertus infuses. Le jour de son baptême l'enfant les reçoit toutes. Dans sa jeune âme Dieu a semé les germes divins de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, de la Prudence et de la Justice, de la Force et de la Tempérance. Ces germes s'y développent et grandissent, comme croissent les plantes dont la graine a été semée dans un parterre. Quand l'enfant est parvenu à l'âge où l'on raisonne, il pense, par son intelligence naturelle, mais en même temps il croit par la Foi surnaturelle qui est en lui. A sa pensée humaine vient s'ajouter quelque chose de divin. Son cœur le porte à aimer Dieu qui lui a révélé sa raison, mais son âme chrétienne s'élève par la Charité vers ce Dieu qui l'attire, qu'elle aime d'un amour surnaturel, et qui se plaît à demeurer en elle, à la diviniser en quelque sorte. Jésus-Christ vit en elle et la transforme, il infuse à son être naturel une vie surnaturelle qui s'y surajoute à lui, s'empare de lui et le transfigure tout en lui laissant sa nature.

Quand vous êtes en état de grâce, vous ne pouvez penser, agir, aimer, vous dévouer, sans que vos pensées, vos actions, vos affections, vos dévouements soient aussi surnaturels ; comme il vous est impossible dans votre être naturel de réfléchir sans votre intelligence, de vous souvenir sans faire appel à votre mémoire, de vous déterminer sans faire intervenir votre volonté.

Les vertus infuses, voilà vos facultés surnaturelles. Elles sont mises en mouvement par les grâces actuelles, qui agissent sur nous à toute heure, qui nous rappellent sans cesse au devoir.

Vous comprenez alors combien le devoir vous devient facile. Tout dans notre vie est habitude, car l'habitude est le terme et la conséquence de nos actes répétés. Vous marchez, vous causez, vous mangez, par habitude. Les métiers eux-mêmes ne sont que des habitudes, c'est pourquoi il est si naturel aux uns de coudre, à d'autres de broder, à d'autres de se servir des outils des champs. Quand nous voyons vos mains légères manier avec tant de souplesse le crochet ou l'aiguille, nous sommes étonnés tout d'abord de cette activité de vos

doigts qui paraissent se jouer avec les difficultés du fil qui se meut et s'agite sans s'embrouiller jamais. Alors vous nous dites : « C'est l'habitude ! »

Dans la vie surnaturelle les mêmes phénomènes se reproduisent. La vertu est une sorte de métier à apprendre. Mais au lieu qu'il vous faut acquérir à force de travail l'habitude de l'aiguille ou du crochet, vous trouvez en vous-mêmes les habitudes infuses de la charité, de l'obéissance, de l'humilité ou de la pureté. Il vous suffit donc de vous confier à ces précieuses habitudes qui sont les vertus surnaturelles pour devenir et pour rester humbles, pures, obéissantes et bonnes.

Sans doute ces vertus infuses, toutes fécondes et puissantes qu'elles sont, ne font pas taire en vous les tentations, n'y éteignent point le foyer du mal qui y réside par suite du péché originel. Tant que nous sommes sur la terre il nous faut lutter afin de mériter en quelque chose la vie éternelle ; mais comme Dieu vous aide à combattre, la tâche vous est singulièrement facilitée. Il faut en quelque sorte que vous fassiez, au moins la première fois, des efforts pour mal faire, tant il y a chez vous de secours qui vous sollicitent à bien faire.

3. Mais vous me direz : « Oui, ordinairement la vertu est facile. Quand nous sommes dans notre intérieur calme, auprès de nos mères et de nos sœurs, loin des occasions, la lutte existe à peine. Nous n'avons qu'à nous laisser conduire, et notre vie se passe tranquillement dans le travail, la prière, l'ordre, la félicité. Cependant il n'en est pas toujours ainsi. Le démon, dont vous nous parliez, nous prépare des pièges, des rencontres, des dangers. Il y a des réunions, des fêtes, des représentations où il nous est difficile de ne point paraître, où aussi bien tout n'est pas innocent. Un cœur jeune est bien inflammable, et la vertu est d'autant plus fragile qu'elle n'a jamais subi de combat ni de tentations. Quand arrive l'heure de la tentation, elle succombera nécessairement, car elle est faible et inexpérimentée. D'ailleurs, il se présente dans la vie certaines circonstances où la résistance est presque impossible. Tout conspire contre nous, le public, le monde, notre famille même, sans parler de notre volonté, qui est fléchissante, de notre âme qui hésite, où les tempêtes règnent comme les flots furieux d'une mer démontée, où l'ennemi d'ailleurs a su s'assurer des intelligences. »

Ce que vous dites est très vrai : la jeunesse, plus que tout autre âge, est tourmentée par les passions et assiégée d'ennemis. Cela, nous le voyons tous les jours et nous éprouvons une grande compassion pour celles qui sont les malheureuses victimes de toutes les forces de Satan et du monde coalisées. Mais croyez-vous que Dieu ne le sache pas, lui aussi, et qu'il n'y ait pas pourvu ?

Ce serait méconnaître la puissance et la bonté divines.

Il n'ignore pas que sur la route de la vertu vous rencontrerez des ennemis déterminés, des obstacles divers plus ou moins redoutables. Il sait que les unes sont plus éprouvées, plus exposées que les autres. C'est pourquoi aux plus exposées il a réservé des secours plus victorieux.

Il est sûr que certaines occasions, certains combats exigent de l'héroïsme, et je sais telle vie qui n'a été pendant des années qu'une suite d'actions héroïques. Il existe aujourd'hui une théorie orgueilleuse de philosophes vaniteux qui visent à créer ce qu'ils appellent des « surhommes, » comme si tous nos saints, tous ceux qui travaillent durement à vivre en chrétiens parfaits n'étaient pas des « surhommes. » Celui qui lutte contre les passions ardentes de sa jeunesse, afin de rester pur, afin de maintenir dans son intégrité la beauté de son âme, son patrimoine surnaturel, voilà « le surhomme ! »

Toutefois il n'agit pas, il ne combat point tout seul. Dieu ne l'abandonne point à ses propres forces. Quand les tentations sont trop violentes, que la situation vous semble désespérée et que vous criez vers Dieu, au secours, il vous envoie aussitôt ses dons, les sept dons du Saint-Esprit, les dons suprêmes de conseil ou de force, de sagesse ou de science, qu'il tient en réserve pour les heures qui exigent de l'héroïsme. Une grâce actuelle plus énergique que celles de la vie ordinaire met en mouvement par exemple le don de force qui vous fait triompher des dangers extraordinaires et vous donne une vigueur de résistance que vous ne vous connaissiez point. Avec l'appui de Dieu, quelles que soient les épreuves, vous serez donc toujours victorieuses ; il vous suffit de vous laisser éclairer, conduire, diriger au combat et de vouloir combattre. Jamais Dieu ne manque à notre volonté, c'est notre volonté qui est infidèle à ses grâces.

Voilà vos armes. Direz-vous qu'elles sont impuissantes, quand Dieu lui-même vous les fournit et qu'il les proportionne à la lutte ? Il vous a pourvues de vertus généreuses pour agir, pour vous aider à l'action, il vous comble de grâces actuelles qui vous arrivent à propos, à l'heure difficile ; et quand la bataille doit être plus chaude, il vous arme de ses dons qui vous rendent héroïques, si vous y consentez. Comment n'auriez-vous pas confiance avec cette supériorité d'armement spirituel ?

II

Mais qu'est-ce que la grâce, sinon Jésus-Christ lui-même ? C'est pourquoi si vous voulez remporter la victoire il faut que vous aimiez Jésus-Christ.

Et qui donc aimeriez-vous, sinon Jésus-Christ ?

1. Je le sais, à votre âge on s'abandonne volontiers au rêve, on se fait un idéal qu'on recherche et dont on vit silencieusement par la pensée, par le cœur. Ce rêve a bien ses dangers, cet idéal aussi. L'un et l'autre vous empêchent de vivre dans la réalité, et que de fois ils sont de purs mensonges ! Est-ce que vous trouverez l'idéal dans les créatures bornées et finies, vous dont les aspirations sont infinies ?

Attachez-vous au solide, au vrai, au réel. Le défaut de votre idéal c'est de rester vague et confus. Il ne saurait d'ailleurs être autre chose. Quelle créature humaine pourrait réaliser votre rêve, être parfaite, aimable, forte, généreuse comme vous la voulez ? Cette créature n'existe pas sous le ciel.

Si vous cherchez la perfection, elle n'est qu'en Jésus-Christ. Lui seul est souverainement bon et beau, doux et fort, accueillant et miséricordieux. Regardez cette adorable figure, vous n'y trouvez rien qui ne vous attire ; pas un nuage, pas un défaut, pas une ride, pas un pli amer sur ses traits divins. Vous voulez des conseils éclairés ? Allez à lui, sa parole est une clarté. Vous voulez des secours pour vous aider à marcher ? Allez à lui, car il est la force.

Ne dites pas que vous lui avez parlé et qu'il ne vous a pas répondu ; que vous l'avez cherché et que vous ne l'avez pas trouvé. Si Jésus-Christ ne s'est pas montré à vous, c'est que vous n'avez pas voulu le voir. Ah ! pour le voir, pour le contempler, il faut un cœur pur ou qui veuille le devenir, « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! » Et pour que votre cœur soit pur, il vous faut de la bonne volonté, être disposées à accorder à Jésus-Christ tout ce qu'il vous demandera, à mettre dans votre vie plus de prière, de piété, de sacrifice. Il ne suffit pas de regarder de loin un modèle, ce qui est nécessaire c'est de l'imiter.

Vous avez sans doute regardé Jésus-Christ de loin, c'est pourquoi vous ne l'avez pas bien vu. Et puis quand vous l'avez trouvé si parfait, si exigeant aussi, croyiez-vous, quand il vous a apparu tout sanglant sur la route du Calvaire, puis cloué sur la croix et prononçant uniquement des paroles de pardon, de divine résignation, d'adorable prévoyance, comme celle où il nous confie à sa mère ; tout cela, tant de souffrance, tant de bonté et de vertu vous a fait reculer, vous ne vous êtes pas senti le courage de l'imiter. Vous cherchez un idéal et vous l'avez rencontré, mais trop grand, trop élevé, trop beau, comme si l'idéal pouvait être trop beau !

Sachez que tout autre idéal, comme tout autre amour, vous causera les plus doulou-

reuses déceptions, les plus tristes mécomptes.

2. Car vous désirez aussi des affections, afin de vous appuyer sur elles. Votre cœur souffre d'être seul, mais il souffre parce que, demeuré seul, il est faible. Je comprends qu'il réclame un *appui*. Vous dirai-je que les appuis généreux, désintéressés, affectueux sont rares, et que s'ils existent ils ne sont point durables ? Vous ne me croiriez peut-être point, parce que cela renverse vos illusions, mais cela est ainsi et les premières expériences de la vie vous auront bientôt convaincues.

Seul Jésus-Christ nous aime vraiment, parce qu'il est Dieu, qu'il nous veut un bien infini et qu'il ne change pas. Et quand je vous parle de Jésus-Christ, j'entends bien vous le montrer tel qu'il est. C'est pourquoi je vous redirai la parole de saint Paul qui le connaissait : « Parmi vous je n'ai pas voulu *savoir* autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (I Cor., II, 2).

Ne soyez donc pas surpris que Jésus-Christ pour vous rendre semblables à lui vous envoie des peines et des souffrances. Heureuses serez-vous si vous comprenez qu'alors c'est Dieu qui daigne se pencher vers vous et, comme le bon Samaritain, verser l'huile et le vin sur les blessures de votre âme !

La souffrance est une *lumière*. Quand l'homme est heureux, il ne pense pas à Dieu. Il se lève, il se couche sans que ses lèvres murmurent une prière. Mais viennent les revers, les malheurs, les maladies, du fond de son cœur jaillit soudain spontanément ce cri : « Mon Dieu ! » La souffrance en effet retourne l'homme vers Dieu.

Voici une âme rebelle, toute au monde et à elle-même. Elle songe rarement à Dieu, parce que la vanité fait l'objet de ses pensées et de ses désirs ; c'est le fond de sa vie. Un jour elle voit des épines sous ces fleurs dont elle jouit, dont elle s'enivre. Elle s'aperçoit aussi que le printemps passe, que sa beauté se fane. Les désenchantements viennent, peut-être les rebuts. Elle comprend tout à coup la fragilité des choses terrestres, elle reconnaît la main qui la frappe, elle s'écrie aussi : « Mon Dieu ! Je vois maintenant ! » C'est la souffrance qui a été pour elle la lumière, c'est le cœur percé de Jésus-Christ qui lui a parlé et lui a fait entrevoir, par delà ces vanités du siècle, la beauté des choses éternelles.

C'est aussi une *force*. L'âme qui a souffert avec la résignation chrétienne peut braver l'avenir, les tentations et les séductions du monde, parce que la grâce l'a délivrée de ces liens qui l'ont un moment tenue enchaînée. Comme S. Paul, elle *peut* tout en Dieu qui la fortifie. Elle *sait* aussi quelles sont les vraies joies de la vie : les joies du sacrifice, parce qu'elle les a éprouvées et qu'elle s'est sentie remplie de Dieu ; elle *sait* quelle est sa force, parce

qu'elle a combattu, tandis que l'âme qui n'a ni souffert ni combattu ne peut et ne sait rien.

Enfin dans la souffrance l'âme trouve encore un moyen d'*expier*. Vous avez offensé Dieu, croyez-vous que vous n'avez rien à réparer ? Croyez-vous que l'absolution que vous avez reçue, peut-être sans des dispositions bien sincères, ait détruit tout un passé de fautes ? Quelle erreur et quelle légèreté sur ce point ! Combien de péchés commis par vous de gaieté de cœur vous mériteront un long purgatoire que vous pourriez vous épargner si vous vouliez seulement utiliser les souffrances et les humiliations de chaque jour !

Et puis vous pouvez aussi — vous devez même — expier pour d'autres âmes qui vous sont chères et qui, n'étant pas chrétiennes, vivent une vie de péché, — si l'on peut appeler cela une vie. D'ailleurs souffrir c'est aimer. Jésus-Christ a souffert depuis la crèche jusqu'à la croix parce qu'il nous aimait. Nous souffrirons de même pour nous, pour les autres qui ne comprennent pas la nécessité de la souffrance volontaire, parce que nous aimons Jésus-Christ.

Vous voilà donc armées pour le combat, armées de la grâce de Dieu et des dons du Saint-Esprit. Vous êtes soutenues par Jésus-Christ, votre Dieu, votre idéal, votre appui, votre lumière, votre force. Craignez-vous encore l'ennemi, si redoutable soit-il ?

C'est pourquoi vous allez combattre généreusement, vous sanctifier vous-mêmes d'abord, afin d'être plus résolues et plus fortes. Un triple apostolat en effet vous sollicite, l'*apostolat* par la prière, par l'*exemple* et par l'*action*. Faites provision de forces, « il vous reste un long chemin à parcourir. »

III

L'APOSTOLAT PAR LA PRIÈRE

Le sujet que je veux traiter est si important que je me sens pressé, à l'exemple de S. Paul, de solliciter le secours de vos prières, afin que Dieu donne à mes paroles une lumière, une tendresse communicative qui fassent qu'elles s'imposent à l'esprit et au cœur. *Orantes et pro me ut detur mihi sermo in apertione oris mei.* (Eph., vi, 18).

Le dogme fondamental de la vie surnaturelle, c'est la grâce. Sans elle nous ne pouvons nous sauver, mais avec elle nous sommes armés pour les combats, car nous devenons les enfants de Dieu, tout-puissants par sa force ; nous sommes ses héritiers naturels, et l'héritage dont nous jouissons déjà par avance, dont nous jouirons au ciel, c'est sa divinité. Quand nous possédons en nous la grâce, Dieu habite notre âme d'une manière spéciale, il y établit

sa demeure, *mansionem apud eum faciemus* (Jo., xiv, 23) ; il y parle en maître, il inspire nos pensées. De là ce sens *divin* qui nous fait deviner, et, en quelque sorte, toucher Dieu ; de là aussi ce sens *catholique* à l'aide duquel nous jugeons tout : hommes, événements, paroles et actions, au point de vue de Jésus-Christ, Roi éternel du monde et des siècles.

Il est évident que ce double sens — qui n'en fait qu'un — se retire des âmes, il n'est pas moins évident que sans lui elles ne voient rien, ne comprennent rien. Elles s'éloignent alors, se matérialisent, se remplissent du sens purement *humain* qui les séduit comme Eve, ou les affole comme la Samaritaine ; car le sens humain, hélas ! finit souvent par devenir le sens *diabolique*.

Dans nos âmes et dans toutes les âmes, il faut donc relever le sens divin. Qui pourra le ressusciter ? car chez plusieurs il est mort. Qui saura faire reflourir cette verge desséchée que n'arrose plus aucune sève ? Qui ? La grâce actuelle, qui nous met sur le chemin de la grâce sanctifiante. Que Dieu parle à ces âmes, elles l'entendront. Mais, il faut une parole créatrice, un nouveau *Fiat*. Penché sur le tombeau de l'humanité, comme autrefois sur le tombeau de Lazare, il faut que Jésus-Christ crie d'une voix forte : « *Lazare, veni foras !* Lazare, viens dehors ! »

Mais qui sera assez puissant sur le cœur de Dieu pour obtenir le miracle de la grâce irrésistible, afin que revivent tant de cadavres d'âmes ? Je l'affirme hardiment, ce sera la prière.

Au début de cette retraite, je vous ai engagées à prier pour vous-mêmes, maintenant je vous supplie de prier pour les autres. C'est aujourd'hui votre apostolat à vous, l'*apostolat* par la prière qui est souveraine.

Sans la prière, tout *autre apostolat demeure stérile*.

Jésus-Christ *d'ailleurs et les apôtres* ont avant tout *recommandé et pratiqué* l'*apostolat* par la prière.

I

Les apôtres réunissaient dans la fécondité de leur foi et de leur activité le double apostolat, par la prière et par la parole. *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* (Act., vi, 4). Ils suivaient en cela l'exemple du Maître qui priait la nuit, prêchait le jour, apprenant ainsi aux prédicateurs de la parole divine qu'ils ne doivent pas les séparer, que la parole ne sera forte, élevée, grandie à la mesure des âmes, que si elle a reçu d'abord le puissant coup d'aile de la prière.

1. Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, en effet, pour constater que l'*apostolat* par la parole seule reste stérile. C'a été une des illusions du siècle dernier de croire à la toute-puissance de la parole. On se rappelait la plainte de Notre-Seigneur sur la croix : « Père,

pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Et l'on ajoutait : « Si les hommes savaient, ils feraient le bien, ils s'éloigneraient de ceux qui les entraînent dans le désordre, la révolution, les systèmes méchants. Apprenons-leur le bien, montrons-leur la vérité ; quand ils la verront, ils l'acclameront et se rangeront sous son drapeau ! »

C'était un reste des vieilles doctrines du dix-huitième siècle, qui prétendaient que l'homme naît bon, — et, par conséquent, niaient en pratique le péché originel. On supposait que les âmes sont sincèrement passionnées pour le bien. Quelle erreur ! Il a bien fallu se rendre à l'évidence. On a montré la vérité claire comme le jour, on a appris au peuple ses devoirs, on lui a prouvé que, puisque nous dépendons en tout des causes supérieures que Dieu tient dans ses mains, il faut le prier, — ne fût-ce que par intérêt, — se reposer le dimanche, parce que c'est l'ordre divin et que cet ordre violé amène parmi les individus le désordre du péché, l'ébranlement de la santé épuisée, finalement une mort prématurée ; enfin que Dieu ne peut pas bénir un travail qui va contre sa volonté et qui l'outrage.

Nous avons dit tout cela, et le peuple a continué ses errements, son indifférence et son impiété.

2. Il nous a coûté de perdre cette illusion. Une autre nous est venue, comme le flot succède au flot, pour disparaître ensuite dans l'océan. Nous nous sommes dit : « Si l'on s'adressait au grand public, aux intelligences populaires comme aux intelligences d'élite, par la voie de la publicité et de la presse, on retournerait les esprits, on changerait le cours des idées et donc des événements. La parole écrite porte plus loin que la parole parlée. Elle pénétrera jusqu'au fond des hameaux les plus isolés, elle ira éclairer, consoler, faire battre dans les cœurs les sentiments les plus généreux, ensoleiller les esprits des rayons captivants de la vérité. On la lira, on l'écouterà, on viendra l'entendre comme, lorsque brille le soleil, on sort pour se chauffer à sa douce lumière. »

Dans ces belles espérances il y avait sans doute du vrai. L'apostolat par la parole et par la plume produisent toujours d'heureux effets, autrement il faudrait accepter qu'on peut semer toujours sans récolter jamais, ce qui serait un blasphème impie.

Mais tous ceux qui vous lisent ou vous écoutent sont-ils donc bien disposés à vous croire, et à profiter de vos affectueuses leçons ? Ont-ils tous cette ardeur pour la vérité que nous leur supposions ?

3. Hélas ! nous avons vu qu'ils fermaient volontairement leur cœur à nos paroles. Ils gardaient leurs préjugés, soigneusement entretenus d'ailleurs par une autre presse qui prêche incessamment l'erreur, le mal, la libre con-

duite, et donc la haine, la défiance de l'Evangile qui exige la probité, la charité, la pureté du cœur, l'oubli des injures.

Aussi bien étaient-ils retenus par leurs passions, par le désir des faveurs, par la timidité, la crainte de déplaire aux puissants du jour. Et pour tout dire, la vérité n'a pas sur les cœurs pervers l'attrait que nous lui prêtions.

Un jour, j'ai ouvert le livre d'un poète qui peint d'une manière malheureusement trop exacte son propre état d'âme, avec aussi les vices et l'état des esprits de son temps. J'y ai lu ces tristes paroles :

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté !

Il est donc bien vrai qu'on se dégoûte de la vérité — parce qu'elle oblige, parce qu'il faut conformer sa vie à sa foi, parce que la conscience humaine — et c'est là son honneur — répugne à l'hypocrisie. On voit la vérité, tout d'abord on l'accueille comme « une amie. » On lit l'Evangile, on le trouve merveilleusement beau, vrai, divin. On se l'avoue, on voudrait le pratiquer, mais tant de choses vous retiennent, tant de considérations vous empêchent et votre volonté est si faible !

Alors on se dégoûte de la vérité qu'on voit trop austère, comme du devoir qui vous paraît trop difficile.

Voilà pourquoi l'apostolat par la parole et par la plume est inefficace. D'abord il est restreint, il s'adresse à un trop petit nombre d'âmes et ces âmes sont mal disposées. Celles qu'il atteint sont ordinairement des converties. Or ce n'est pas le but que se propose l'Eglise, qui a la responsabilité de toutes les âmes et qui veut les instruire, les éclairer, les sauver toutes.

Ce sont donc les âmes elles-mêmes qu'il faut déjà préparer à recevoir la vérité. Elles ressemblent à un champ aride que l'on veut ensemençer. Le laboureur commence par y faire passer la charrue plusieurs fois avant de le semer, et c'est quand il voit la terre bien travaillée, ameublie, les mauvaises herbes arrachées et flétries, qu'il se dispose à lui confier le grain qui rapportera cent pour un.

Ainsi des âmes, ce champ de Dieu. Qui le labourera, le défrichera, le cultivera, si ce n'est vous, par un autre apostolat plus long peut-être, mais plus fécond, plus étendu, plus principal, qui soutiendra les autres apostolats et qui certainement produira d'admirables fruits, parce que Dieu vous aidera à cultiver ces âmes : l'apostolat par la prière ?

II

1. Non, je n'exagère point quand j'affirme que l'apostolat par la prière est le plus complet, l'apostolat principal. Après Jésus-Christ, le

* Alfred de Musset, *Poésies nouvelles* : Tristesse.

plus grand apôtre de la vérité divine fut sans contredit Marie. Or a-t-elle prêché en public, parcouru les nations, fait accourir les multitudes par l'éclat de sa parole ? Nullement. Elle a prié, et sa prière a été et demeure si féconde que dans toutes les conversions il entre comme élément actif et victorieux les prières et les mérites de la Sainte Vierge.

Son magnifique apostolat n'a point passé, comme la parole qui frappe l'air, s'envole dans l'espace et se perd dans l'oubli : il dure toujours, toujours il produit des prodigieux effets.

Et ce n'est qu'à trente ans que Notre-Seigneur lui-même a pris le ministère de la parole. Croyez-vous donc que trente années durant il ait rempli un rôle inutile ? Ne savait-il point le prix du temps ? La volonté de son Père ne le pressait-elle pas de travailler au salut de l'humanité et de prêcher la vie éternelle, qui consiste en la connaissance du Père et de Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ ? Non, à Nazareth comme à Bethléem le Sauveur se consacrait à l'avancement du règne de Dieu, il accomplissait strictement le plan divin. Qui oserait en douter ?

Or que fait-il ? Ainsi qu'on l'a remarqué, il prie trente ans et prêche trois ans. Trente ans donnés à l'apostolat par la prière, et trois ans seulement à l'apostolat par la parole et par l'action. Et ce dernier apostolat est encore rempli de prières, de veilles prolongées, d'intimes épanchements avec Dieu le Père. N'y a-t-il pas là un enseignement lumineux qui nous apprend que la prière est la force qui met en œuvre la parole ? Force nécessaire semblable à ces eaux qui s'accumulent dans un vaste réservoir pour faire tourner une roue motrice. Seule, que ferait la roue ? Elle resterait immobile sur son axe. Mais voici les eaux qui se précipitent et lui impriment le mouvement, le grain se moult, la farine se sépare, et l'homme pourra préparer le pain qui le nourrit.

2. Écoutons d'ailleurs les ordres de Dieu au sujet de ce double apostolat.

Aux apôtres le Sauveur dit une fois, avant de les quitter : « Allez, enseignez ! » Mais il leur redit sans cesse : « Priez ! » Lui si sobre de paroles, il le répète à satiété. Lui qui nous recommande de dire simplement dans nos témoignages : « Cela est, cela n'est pas. *Est, est : Non, non,* » il se livre ici à une abondance de paroles inexplicable, n'était la gravité et l'importance du sujet, il appuie même ses enseignements par une affirmation qui touche au serment : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. *Amen, amen dico vobis.* »

Il se plaint à ses apôtres qu'ils ne demandent rien : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. » Puis il leur ordonne de demander : *Petite et accipietis.* (Jo., xvi, 23-24).

Et dans quelle circonstance de sa vie leur parle-t-il ce pressant langage ? C'est la veille même de sa mort, au sortir de la Cène, au grave moment des adieux. Ils sont tristes parce qu'il va les quitter ; ils comprennent seulement que l'heure de la séparation approche, puisqu'il leur dit : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ! »... Leur cœur se gonfle de chagrin, il les rassure en leur promettant de venir les revoir. Et comme leur tristesse persiste, il les adjure de prier pour que l'allégresse leur soit rendue : « Demandez et vous recevrez et votre joie sera complète, *ut gaudium vestrum sit plenum.* »

Il leur indique le remède à leur profond chagrin. Après leur avoir donné pour eux et pour toute l'humanité à venir le pain qui contient la force et la vie, il leur enseigne cet autre secret de vitalité, la prière, nous léguant, dans son testament suprême, ces deux immenses bienfaits : l'Eucharistie et la prière.

O admirable promesse qui confond même notre imagination ! Et si dans notre étonnement sincère nous avions la hardiesse de lui demander qui se porte garant de ces merveilleuses paroles, le divin Sauveur nous a déjà répondu : C'est Dieu le Père qui l'a promis au Fils, *dabit vobis*, car le Père est dans le Fils comme le Fils dans le Père.

Et si le Père, par impossible, ne tenait pas les promesses faites par Jésus-Christ ? « Alors je le ferai moi-même, dit-il, *hoc faciam.* Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Et si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. » (Jo., xiv, 13-14).

Comme il craint toujours, ou que ses ordres ne soient méconnus, ou qu'on ne se retranche derrière l'objection de l'ignorance en alléguant : « Je ne puis pas prier : je ne sais pas comment dire ! » il fera ailleurs cette recommandation : « Voici comment vous prierez : Dites : Notre Père qui êtes aux cieux ! » (Mt., vi, 9).

Il semble qu'il n'y ait plus maintenant de doutes à élever ; cependant Jésus-Christ ne se tient pas pour satisfait, il lui paraît qu'il n'a pas encore suffisamment insisté, et il raconte aux apôtres ces adorables paraboles où Dieu lui-même n'hésite pas à se donner un rôle odieux pour mieux nous engager à le prier : la parabole du juge qui ne craint pas Dieu et de la veuve ; celle aussi de l'ami qui vient pendant la nuit frapper à votre porte. Les prétextes ne manquent pas pour l'éconduire : — « Laissez-moi, tout dort dans ma maison, je ne puis me lever. » — « Mais j'ai besoin de trois pains pour recevoir un ami qui vient de loin. » — « Si vous persévérez, continue le Sauveur, je vous le dis, il se lèvera pour vous donner, non par amitié pour vous, mais à cause de votre persistance. Eh bien ! faites

ainsi. Demandez et vous recevrez... *Petite et dabitur vobis...* »

— Quoi donc! ajoute-t-il en forme de conclusion, si vous demandez du pain à votre père, vous donnera-t-il une pierre? Au lieu d'un poisson, vous tendra-t-il un serpent, au lieu d'un œuf un scorpion? Or si vous, qui êtes mauvais, vous prodiguez à vos enfants les meilleurs dons, que ne fera donc pas pour vous votre Père des cieux? Il accordera les dons de l'Esprit à ceux qui les lui demanderont, *dabit spiritum bonum petentibus se*. Tout ce que vous demanderez par la prière, croyez que vous le recevrez, *credite quia accipietis*. (Luc, xi, 5-13).

3. Maintenant, que faut-il demander? Que la volonté de Dieu soit faite.

Or quelle est cette volonté? Que tous les hommes soient sauvés. Tel est l'objet principal de notre prière et S. Paul ne nous le laisse point ignorer: « Je vous en conjure, dit-il, adressez d'abord au ciel des supplications, des prières, des demandes, des chants d'action de grâces, *pour tous les hommes*. Cela est agréable au Sauveur Jésus qui veut que tous les hommes se sauvent. Oui, cela est bon. » (I Tim., ii, 1-3).

Si nous ne prions pas ainsi pour tous les hommes, pour tous nos frères surtout, nous ne remplissons pas notre devoir. Car la volonté de Dieu est de sauver tous les hommes et nous ne répondons pas à sa volonté. Où donc alors est le désir affectueux et constant de procurer son règne? Comment nous exaucerait-il avec des dispositions si défectueuses?

L'apostolat par la prière est donc l'apostolat universel. Toutes les âmes nous sont chères, mais plusieurs nous sont si étroitement attachées qu'elles semblent faire partie de nous-mêmes. Et quand nous les voyons éloignées de Dieu, nous tremblons pour leur avenir éternel. La mort alors serait la vraie séparation, celle après laquelle on ne se revoit plus jamais, jamais! Or cette séparation n'entre pas dans les desseins de Dieu qui est tout union. Ce sont les hommes qui la font, non lui! Eh bien! les hommes peuvent l'empêcher par la prière.

Rappelez-vous la résurrection de Lazare et l'effet de la prière de sainte Madeleine: « Ah! si vous aviez été ici il ne serait pas mort, mon frère! » Chaque fois que monte vers Dieu une prière comme celle-là, sincère, empreinte d'une sorte de reproche, le cœur de Dieu s'émeut, l'amour le presse, et la grâce jaillit.

Une pierre énorme, semblable à celle du tombeau de Lazare, forme les consciences, un poids terrible pèse sur l'âme. Pour qu'elle ressuscite, ouvrez votre cœur, ôtez la pierre. Peut-être au fond réside une pourriture accumulée depuis des années. Qu'importe? Ce n'est pas là ce qui épouvante le Sauveur. Marthe et Marie l'ont prié, comment leur résisterait-il? Il ne

lui reste plus qu'à fléchir son Père, mais « le Père l'écoute toujours. »

Voilà les chemins que doivent prendre nos prières pour être exaucées. Qu'elles aillent d'abord au Cœur de Jésus. C'est là leur centre, leur lieu de ralliement. De là portées sur les ailes de l'amour du Fils elles fléchissent le Père qui veut que tous ressuscitent, et Lazare votre frère, je vous le promets au nom du Cœur du divin Maître, Lazare sortira du tombeau!

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXVII

PREMIER MYSTÈRE DOULOUREUX

L'agonie

Cœpit povere et tædere.

Jésus vient d'instituer la Sainte Eucharistie. Il parle longuement à ses Apôtres, il épanche son cœur dans leur cœur, il les éclaire, il les console et, ne pouvant pénétrer jusqu'au fond de leur âme qui demeure encore fermée aux enseignements du suprême sacrifice, il prie pour eux dans une prière aussi ardente qu'émouvante: « Je vous prie pour eux; je ne prie pas pour le monde... Sanctifiez-les dans la vérité!... Je prie aussi pour tous ceux qui, à leur parole, croiront en moi... Père! qu'ils soient tous un, comme vous êtes en moi et comme je suis en vous. »

« Et ayant récité l'hymne, ils sortirent pour se rendre au mont des Oliviers. » (Mt., xxvi, 30). Cet hymne, c'étaient les psaumes de l'Al-léluia qui célébraient la sortie d'Egypte et la délivrance d'Israël. (Ps. cxii-cxviii). D'après le Dr Sepp, on les commençait par ce verset de l'humilité: « Non, pas à nous, Seigneur, non, pas à nous, mais à votre nom donnez toute gloire »; et ils se terminaient par ce salut plein de confiance: « Béni celui qui vient au nom du Seigneur! » Or il y a ici plus que Moïse; l'événement qui se prépare est plus miraculeux et plus important que le passage de la mer Rouge. Les temps sont accomplis, les symboles figuratifs seront éclipsés par la splendide et sanglante réalité. Ce sont toutes les âmes humaines que le Sauveur travaille à affranchir et à racheter.

I

Il sort par la porte de Sion et descend vers le torrent de Cédron. Ses disciples le suivent, se pressent autour de lui, recueillent avidement chacune de ses paroles qui les pénètrent d'amour. Où les conduit-il? Cette fois, ce n'est pas à Béthanie, où il a reçu les jours précédents une si douce hospitalité, c'est au jardin de Gethsémani. Il a dû le leur dire, car Judas « le sait. »

Gethsémani ! mot mystérieux qui signifie « pressoir d'huile ». Ce jardin était plein d'oliviers et l'on y avait établi un pressoir pour en recueillir l'huile. C'est l'âme de Jésus qui va être mise sous le pressoir ; c'est son corps qui sous la pression formidable de la douleur suera du sang, qui ruissellera sur la terre en abondance.

Pourquoi a-t-il choisi cet endroit, *locum* ? C'est qu'il s'y trouvera dans un héritage de famille, à côté des sépulcres des aïeux. Ce jardin a appartenu et appartient peut-être encore à la Sainte Vierge ; il vient donc ici comme chez lui. Il y retrouve les souvenirs et les ossements sanctifiés des ancêtres, et à cette heure décisive où il se sait proche de la mort, il se plaît à se rapprocher de leurs tombeaux. Surtout il emporte avec lui la pensée de Marie, pensée qui le fortifie, et qui est aussi pour lui la cause et la source d'une profonde amertume. Car si sa très douce Mère ne l'a pas accompagné, si elle est demeurée pleine d'angoisse au Cénacle, cependant elle est auprès de lui par le cœur, elle voit en quelque sorte dans son âme, elle sait ce qui se frame, et pendant qu'il subira son agonie à Gethsémani, elle subira la sienne aussi dans la tristesse, l'abattement et les larmes. Leurs deux âmes sont tellement unies qu'elles ne vivent que d'une seule vie ; leurs joies, leurs douleurs et leurs espérances sont communes. On ne peut frapper l'une sans que l'autre ressente violemment les coups, dont l'amour augmente la dureté.

Il est environ dix heures du soir, la lune resplendit dans le ciel et éclaire de ses rayons les toits d'or du temple, les magnifiques remparts et jusqu'au fond de la vallée. En chemin Jésus dit à ses apôtres : « Vous souffrirez tous le scandale pour moi cette nuit. Car il est écrit : « Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées. » Mais quand je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. »

Souffrir le scandale pour lui, c'est subir une défaillance, douter de lui et l'abandonner. Cette pensée indigne Pierre qui s'écrie : « Quand même tous seraient scandalisés à votre sujet, pour moi je ne le serai jamais. »

« En vérité je te le dis, répond Jésus avec calme, cette nuit, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. »

« Moi ! répond l'apôtre avec une douloureuse conviction, s'il me fallait mourir avec vous, jamais je ne vous renoncerais ! » (Mt., xxvi, 31-36).

Et tous font les mêmes protestations.

Le voici à l'entrée du jardin. Il se retourne et ses yeux s'arrêtent sur le temple, « la maison de son Père. » Quel puissant acte d'amour jaillit de son cœur ! C'est là aussi qu'un jour Abraham vint pour immoler son fils Isaac, sur cette montagne ! C'était une figure, lui il est la vérité, car le moment est venu pour lui

de l'immolation, et dès maintenant commence le sacrifice dans son immense intensité.

Il regarde ses apôtres et leur dit : « Restez là pendant que j'irai plus loin pour prier. » Ils sont encore remplis de confiance, enivrés des joies eucharistiques, pourquoi jeter l'inquiétude dans leurs âmes, puisque tout ce qu'il a pu leur dire ne les a pas éclairés sur les terreurs du lendemain ? Seulement avec lui il prend Pierre ainsi que les deux fils de Zébédée, les trois apôtres témoins des gloires du Thabor, et qui, s'ils voient le Fils de l'homme en proie aux affres de l'agonie, se souviendront que cet homme est le Fils de Dieu.

Ensemble ils entrent dans le vaste jardin ombragé d'oliviers, où se trouve une grotte spacieuse qui étouffera ses gémissements et ses cris. Les oliviers sont toujours là qui ont vu passer le Fils de Dieu sous leurs branches, se traînant dans l'ombre, agenouillé, accablé, prosterné dans sa douleur divine. Ils existaient sûrement avant la domination musulmane ; pour les oliviers plus que pour les chênes les siècles sont légers. On en compte encore huit qu'on ne saurait se défendre de considérer avec respect comme les plus vieux et les plus beaux de la Palestine, mais comme les plus saints de l'univers, le bois de la Croix seul excepté. La grotte a changé à peine et la tradition a marqué l'endroit où le Sauveur su sa sueur de sang, là, tout au fond, à l'endroit où s'élève un autel qui perpétue cet auguste et terrible souvenir.

Par la pensée nous voyons Jésus aller des oliviers à la grotte, s'arrêter ici pour prier, là pour pousser ces plaintes qui ébranlent encore les cœurs les plus insensibles. Les générations humaines les entendront jusqu'à la fin des siècles, et elles se presseront sur ses traces divines pour y baiser l'empreinte de ses pas.

II

« Et il se prit à avoir peur, à éprouver un indicible ennui, une profonde tristesse. » C'est le commencement de l'agonie.

Vous savez ce qu'est l'agonie : la lutte suprême entre la vie et la mort, lutte où celle-ci l'emporte toujours. Ici toutefois si la lutte est affreuse, le Sauveur en sort triomphant. Les douleurs sont tellement fortes qu'elles devraient le tuer du coup ; car s'il est des hommes qui meurent de chagrin, que sont nos pauvres chagrins humains comparés aux peines infinies du Fils de Dieu avant et pendant sa Passion ? C'est la différence qui existe entre notre agonie et celle du Christ. « Là, dit Bossuet, une âme qui fait effort pour n'être pas séparée du corps en est arrachée par violence ; et ici l'âme prête à sortir y est retenue par autorité¹. »

L'homme a beau lutter et appeler à son aide

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon pour le Vendredi Saint, 1^{er} point.

toutes ses énergies, un dernier accès, une crise suprême sépare l'âme du corps ; tandis que Jésus demeure le maître de sa vie et de sa mort. Il s'est offert parce qu'il l'a voulu, il a agi en toute liberté. « Personne ne m'ôte la vie, a-t-il dit, mais je la dépose de moi-même. J'ai le pouvoir de la déposer et le pouvoir de la reprendre. » (Jo., x, 18). Et quoi que l'heure présente ait de mortel, sa volonté s'oppose à ce que l'âme déserte le corps brisé, écrasé sous le plus cruel des fardeaux.

Il est comme l'un de nous sujet à la souffrance, proie assurée pour la mort, parce qu'il a comme nous un corps passible, une âme délicate, éminemment faite pour la douleur. Et il sait qu'il doit subir la mort, être crucifié, insulté par la multitude et par les chefs du peuple. Sans cesse il l'a dit à ses disciples qui n'en ont rien voulu croire, tant il leur paraissait supérieur aux hommes et aux événements ; mais il les en entretenait volontiers et même avec joie parce qu'il désirait que vînt pour lui l'heure du sacrifice suprême, preuve évidente de son amour infini. Cette heure est venue et voilà qu'il se prend à trembler, *cæpit pavere*.

C'est que le sacrifice vous apparaît de loin comme entouré d'une lumière de gloire et de douceur. Vous le regardez avec joie, vous souhaitez que se lève enfin l'aurore bienheureuse du jour où il vous sera donné de témoigner à Dieu combien vous l'aimez, en accomplissant pour lui les devoirs les plus pénibles, les immolations les plus entières. Mais quand le jour est arrivé, la crainte vous saisit, cette crainte si naturelle en face de l'épreuve, en face surtout d'une mort imminente.

Jésus n'a-t-il pas dit quelques jours auparavant, après avoir rappelé que le grain de froment doit mourir pour porter fruit : « Maintenant mon âme est troublée ! *Nunc anima mea turbata est.* » (Jo., xii, 27). Puis il a ajouté : « Père, sauvez-moi de cette heure-là ! » Aussitôt il s'est repris pour dire : « Mais je suis venu pour subir cette heure-là ! » Que signifient ces paroles, sinon que jusque-là il ignorait le trouble ? Mais tout à coup la croix lui était apparue, toute proche maintenant, et parce qu'il était plus homme que personne, son âme et sa chair avaient frémi d'une émotion que « l'autorité » n'avait pas voulu retenir.

Pourquoi cette peur ?

Parce que la peur est humiliante et qu'il a consenti à toutes les humiliations, même les plus dures. Parce qu'aussi bien il se trouve en face de l'iniquité humaine qu'il est venu détruire et que ce monument de honte, de bassesse, de perversité, de révolte contre Dieu l'épouvante. Quoi ! il lui faudra entreprendre cette œuvre sans gloire ! Et quel sera le résultat de sa Passion, de ses luttes contre le Mal, sinon d'exaspérer le Mal, c'est-à-dire le démon et tous ses serviteurs ici-bas, toutes les puis-

sances de l'enfer ? Et ce qui arrivera, c'est qu'il sera, lui l'amour, la pureté, la bonté, la justice, il sera exécré, méprisé, honni, déclaré infâme, chargé de tous les crimes, de toutes les calomnies.

Après s'être donné tout entier, après avoir sacrifié sa vie, son sang, par amour, il assumera sur lui, pendant tous les siècles, des montagnes de haine, les accusations les plus perverses et les plus hardies !

Et puis c'est demain, c'est ce soir, c'est dans deux heures que vont commencer les angoisses du grand sacrifice. Demain, à pareille heure, après la plus douloureuse des morts, il sera dans le tombeau et dans un tombeau qui ne lui appartiendra même pas !

Il voit, il sait tout cela ; dans sa prescience infinie nul détail cruel ne lui échappe, comment en lui la nature humaine ne tremblerait-elle pas ? *Et cæpit pavere.*

A la peur succède l'ennui, *et tædere*. La vie lui devient à charge et insupportable ; il voudrait en être débarrassé. Son âme nage dans le dégoût et se cabre sous une inexprimable répugnance. « D'un côté les trahisons et les perfidies, de l'autre les impuretés et les sacrilèges, les imprécations et les blasphèmes, enfin tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable ! Tout cela vient inonder sur Jésus-Christ : de quelque côté qu'il tourne les yeux il ne voit que des torrents de péchés qui viennent fondre sur sa personne¹. » Mais ses regards se portent en particulier sur les formes du mal, orgies, méchancetés, horreurs qui seront la glorification de Satan, à qui on élèvera des autels, on offrira de l'encens, on organisera un culte impur et sacrilège. Et ceux qui adoreront Satan seront surtout ceux de la race d'Israël et d'Abraham, ses frères !...

Tous les combats qu'il va livrer sont d'ailleurs racontés dans les psaumes dont sa mémoire est remplie. Il se sent plongé dans un abîme de fange, *in limo profundum* ; il entend « les chiens hurlants, les taureaux furieux » qui l'obsèdent ; il voit le fiel et le vinaigre qu'on lui présente, et il est seul, « abandonné de Dieu même ! »

Les péchés du monde lui causent une plus vive douleur, dit S. Thomas, que la perte de sa propre vie, parce que son amour et son infinie sagesse lui en montrent toute la laideur et toute l'étendue. Comment ne serait-il pas en proie à la douleur, à la tristesse, à l'angoisse ? *Contristari et maestus esse.*

¹ Bossuet, *loc. cit.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 maii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGENS. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

Ami du Clergé du 6 juin 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Une Retraite à des jeunes filles. — *Deuxième jour* : I. La confession, 433. — II. L'apostolat par l'exemple, 436. — III. La grande source de la force, 439.

Avis paroissiaux. — Les prières du prône, 443. — Le mobilier religieux d'une famille chrétienne, 444.

Pour le Premier Vendredi. — XL. La joie spirituelle, 445. — XLI. Remercions le Sacré-Cœur, 447.

UNE RETRAITE A DES JEUNES FILLES

Deuxième jour

I

LA CONFESSION

« Des publicains et des pécheurs, nous raconte S. Luc, se pressaient autour de Jésus pour l'entendre. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient en disant : « Il reçoit les pécheurs et mange avec eux ! »

« Et il leur dit cette parabole : « Quel est celui d'entre vous qui possédant cent brebis et en ayant perdu une, n'abandonne les 99 autres dans le désert et ne court après celle qui a péri, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? »

« Et quand il l'a retrouvée, il la met joyeux sur ses épaules et revenant à la maison il réunit les amis et les voisins et leur dit : Félicitez-moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. » (Luc, xv, 1-6).

Vous avez compris que cette brebis perdue, c'est votre âme.

Dans quelle contrée sauvage, dans quel inculte désert ne l'avez-vous pas égarée !... Un jour, après avoir longtemps marché dans des chemins difficiles, *ambulavimus per vias difficiles*, nous nous arrêtons, exténués, inquiets. Nous nous demandons : Où suis-je ? Comment me retrouverai-je ? Nous regardons autour de nous. Nul indice de salut, nul espoir : un horizon restreint, ici du sable, là des broussailles ; pas de chemin frayé. Et notre cœur se serre en de mortelles angoisses.

Tout à coup nous percevons un bruit qui approche, une forme indécise apparaît. C'est quelqu'un qui se hâte. O bonheur ! si c'était le pasteur aimé que j'ai quitté et qui me cherche ? Comme je volerais dans ses bras ! Mais qui serait-ce donc sinon lui ? Qui s'aventurerait ainsi dans cette âpre contrée, sinon quelqu'un qui vous y cherche et qui vous aime ?

C'est bien lui, en effet ! C'est Jésus qui vient

pendant cette retraite retrouver au fond de sa misère l'âme qui l'a oublié, mais dont il se souvient, lui. Une mère oubliera-t-elle sa fille ? Celle-ci peut-être oubliera, mais la mère ?

Voici le Sauveur qui vous cherche. Oh ! ne vous cachez pas, comme Adam après sa faute. Venez réparer vos égarements par de sincères aveux, une vraie douleur, la résolution sérieuse de ne plus jamais vous éloigner du bon pasteur.

Cette seconde journée de la retraite sera donc consacrée à préparer votre confession, et, à cause de cela, elle est particulièrement précieuse.

La confession d'ailleurs est un *besoin pour notre âme*, qui réclame de l'épanchement, de la lumière et de la paix.

Vous irez donc au *Bon Pasteur* ; et pour vous il sera le *père* pour vous accueillir, le *docteur* pour vous instruire, le *médecin* pour vous guérir.

I

La confession a existé de tout temps. Les philosophes païens eux-mêmes, comme Sextius, l'exigeaient de leurs disciples qui voulaient se perfectionner dans la vie morale. Elle repose donc sur la nature même de l'homme. Jésus-Christ éleva à la dignité de sacrement ce sentiment qui honore le plus l'humanité : le repentir sincère d'une faute avouée.

Nous avons, ai-je dit, un besoin irrésistible d'épanchement, de lumière et de paix.

1. L'âme n'est point faite pour la solitude douloureuse où elle dévorerait seule ses chagrins et ses remords. Quand elle se sent seule, elle souffre. C'est pourquoi elle souffre toujours, car rien n'est plus isolant que le monde. Non qu'il ne soit peuplé d'une foule immense, mais cette foule, étrangère aux aspirations qui ne sont pas les nôtres, égoïste, indifférente, ne peuple pas le cœur. Vous vous trouvez dans une grande ville, sur une place immense où circulent dans tous les sens des quantités de voitures, des milliers d'hommes ; nulle part vous n'éprouvez aussi amèrement le sentiment de votre solitude. Car ces gens que vous couvoyez, vous ne les connaissez pas, et ils ne vous connaissent point. Aucun d'eux ne s'arrête pour vous serrer la main, pas de courant de sympathie de leur âme à votre âme, ils passent, ils s'en vont, vous ne les reverrez jamais ; et plus la multitude est grande, plus vous vous sentez seul... On a dit que la foule est « un désert d'hommes, » et rien n'est plus vrai. C'est un désert d'une désespérante aridité, où vous avez beau chercher, nulle part vous ne voyez fleurir l'âme, sœur de la vôtre.

Que de choses pourtant vous auriez à lui confier à cette âme que vous cherchez ! Que de conseils à lui demander, de plaies à lui

découvrir, plaies du cœur surtout qui se guérissent seulement lorsqu'on verse sur elles le baume de l'affection !

Vous éprouvez tellement le besoin de vous confier que vous le faites un peu à tout le monde, à tout propos, même à des indifférents qui vous écoutent d'une oreille distraite, même à des âmes que vous connaissez trop et qui vous trahiront demain. Mais il semble que votre cœur ne soit pas maître de lui-même : il déborde comme un vase trop plein, et quand il a raconté ses peines secrètes, même à tout venant, il trouve dans cet épanchement une sorte de soulagement délicieux.

Mais le lendemain, quand vous avez réfléchi, vous vous repentez d'avoir fait ces confidences dont on pourra abuser, vous sentez que ce n'est pas là qu'il fallait aller, que Dieu, qui ne laisse sans le satisfaire aucun des besoins légitimes de notre cœur, a dû pourvoir à ce besoin, choisir dans ce monde des hommes à qui nous puissions nous confier, des hommes qui le représentent, qui ont grâce et autorité pour nous écouter. Et vous savez bien que ces hommes ce sont les prêtres de Jésus-Christ, qui vous entendront, qui vous comprendront et dont les paroles seront à la fois compatissantes et pleines de lumière.

2. Car vous avez besoin aussi de *lumière*. Vous ne savez pas toujours quel parti embrasser, dans telle circonstance où il vous faut pourtant prendre un parti décisif. Seules, vous avez bien peu d'expérience, force vous est donc de consulter l'expérience des autres, afin de profiter même de leurs fautes.

Toute la vie on s'instruit et l'on cherche à s'instruire. L'esprit humain ressemble à ces plantes qui, déposées au fond d'une cave, se portent obstinément vers la lumière du soupirail et développent de ce côté, par besoin de lumière, toute la vitalité latente qui les anime.

Je ne m'arrêterai pas à vous montrer que si le monde est un dangereux confident, il est encore plus mauvais maître. Vous pourriez en effet me répondre par votre expérience personnelle, et me dire que cent fois vous l'avez éprouvé, que chaque jour il vous trahit, vous tente, vous tend des pièges, cherche à faire pénétrer dans vos veines, comme un poison subtil, l'enseignement du mal.

Quoi donc ! vous seriez alors condamnées à une réclusion perpétuelle de l'esprit, du cœur et de la conscience ? Oui, si vous n'aviez pour vous guider que les fausses lumières du monde.

Mais voici les lumières de la foi que Dieu vous a préparées. Elle vous parle, elle vous dit :

Il y a quelqu'un qui ne trompe pas, qui éclaire et instruit, c'est Dieu, c'est son Epouse céleste, l'Eglise. Dieu ne pouvait pas laisser ainsi votre âme abandonnée et languissante, c'est pourquoi Jésus-Christ a institué la con-

fession où l'âme s'épanche et reçoit une lumière supérieure. La lumière qui tombe de la chaire ne suffit pas, c'est en quelque sorte une lumière diffuse qui éclaire indistinctement toutes les consciences. Or pour chaque conscience il faut une lumière *spéciale*.

Quand vous allez consulter un oculiste pour votre vue qui faiblit ou s'altère, il ne se contente pas de vous regarder à la lumière du soleil. Il produit une autre lumière, plus spéciale, plus vive, il la projette au fond de l'orbite et il découvre ainsi la maladie cachée qu'il pourra désormais combattre par des remèdes efficaces.

Ainsi la parole générale qui instruit tout le monde ne suffit point pour chacun. Elle s'adresse à tous et souvent personne ne se l'applique, on la passe généreusement au voisin en vertu de cette bonne habitude que l'on a de songer plutôt à la conduite des autres qu'à la sienne propre, tant nous sommes remplis d'aveuglement et de partialité pour tout ce qui nous touche.

Mais quand on nous dit la parole spéciale, comme Nathan à David : « Vous êtes ce coupable-là ! *Tu es ille vir*, » il faut bien que nous écoutions, que nous nous appliquions à nous-mêmes le reproche qui nous est fait directement.

Cette parole spéciale est celle de la confession.

Combien de fois en effet sommes-nous troublés au point que nous ne comprenons rien à notre état et que nous voyons à peine dans notre âme ! C'est une chambre noire où nous ne distinguons rien clairement, et que notre imagination peuple des fantômes du vice, en qui elle veut apercevoir des anges de vertu. Mais la lumière divine y pénètre par la confession. Alors nous voyons le mal tel qu'il est, nos faiblesses avec leurs conséquences, et des dangers là où nous croyions trouver une félicité assurée. Et nous remercions Dieu de nous avoir envoyé ses lumières qui nous ont découvert des précipices.

3. Il est pour l'âme un troisième besoin non moins impérieux :

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?

Voilà le cri de l'âme fatiguée par les multiples combats de la vie. Lutter, toujours lutter, aujourd'hui, demain, et à jamais ! On se lasse. Il est peu d'hommes que la guerre incessante n'ait découragés et tués. Mais que dire de ces luttes intimes contre ses passions, contre le monde, parfois contre Dieu ? Oui, contre Dieu qu'on accuse, qu'on déclare injuste, au moment même où il jette sur nous un regard empreint d'une bonté infinie.

Souvent en effet, comme Jacob, nous avons lutté contre l'Ange ; notre vie est ainsi remplie de combats contre le bien. Ce sont des

lectures, des compagnies, des désobéissances injustifiées. Mais rappelez-vous les lendemains de ces luttes où vous avez fait triompher votre volonté, vos caprices, vos désirs de joies mondaines et capiteuses. Quelle tristesse, quel abattement, quelle lassitude ! Et au milieu de tous ces malaises les remords, les plaintes sourdes de la conscience, semblables aux grondements intérieurs d'un volcan qui prépare de nouvelles éruptions !

Qu'est-ce que demande l'homme lassé ? Le repos. Nos âmes soupirent après ce repos qu'elles n'ont point mérité, puisqu'elles n'ont subi que des fatigues coupables ; mais elles n'en éprouvent qu'un besoin plus profond de paix. La paix ressemble au sommeil, elle ne s'achète pas. Le monde n'en a point le secret, je ne sais qu'un endroit où vous la trouverez, c'est le confessionnal. Là en effet vous serez accueillies par un homme qui a toute autorité comme toute puissance, pour apaiser, consoler, éclairer et guérir.

II

1. Le prêtre est en effet tout cela. Il n'est même plus un homme, car il est l'homme de Dieu. Des vieillards à cheveux blancs lui disent : « Mon Père ! » bien qu'il soit plus jeune qu'eux ; mais son cœur est père de leur cœur, car il a approché de plus près le Cœur de Jésus, source de toute paternité. Vous pouvez donc lui dire en toute vérité, avec humilité et respect : « Bénissez-moi ! » Il est prêtre pour bénir comme il est père pour aimer. Vous pouvez lui confier vos fautes intimes, vos craintes secrètes, vos inquiétudes mal définies. Il est plus que l'ami, plus que le frère, plus même que la mère, car il entend ce qu'on ne dit ni à l'ami, ni au frère, ni même à la mère. Il est plus qu'eux, puisqu'il tient la place de Dieu.

De même que Dieu regarde toutes vos fautes avec une tristesse miséricordieuse, lui, il en entend le récit avec une tendre compassion. Ses entrailles s'émeuvent des mêmes sentiments qui jetaient le père de l'enfant prodigue dans les bras de son fils retrouvé. Ne craignez pas qu'il recule à l'aspect de vos fautes, ou qu'il éprouve quelque chose comme un froid dédain. Est-ce que le père a regardé les vêtements souillés de son malheureux enfant ? Il a regardé dans son âme, il y a vu le repentir sincère, il a considéré aussi la générosité de la démarche, et il l'a accueilli, embrassé avec larmes, il lui a si bien pardonné qu'il ne se souvient plus de sa fuite, dans la joie du retour.

2. Le prêtre n'est pas seulement le père qui sollicite et encourage l'épanchement, il est le *docteur* qui éclaire et instruit.

Vous avez vu que vous ne savez pas, que vous manquez de lumière, — personne n'est juge impartial dans sa propre cause ; — Dieu

vous a donné un guide qui par lui-même est éclairé déjà, mais il lui ajoute les lumières d'en-haut. Le prêtre a grâce pour vous comprendre, pour lire dans vos âmes et pour vous donner les conseils salutaires. Il vous écoute, il vous interroge, il admire parfois le courage et la probité de vos aveux, il cherche à vous bien connaître, — c'est pourquoi il s'enquiert. Mais en même temps, comme toute lumière vient du ciel, il la demande à Dieu, il prie, il redit avec le poète :

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne !

Votre souvenir l'accompagne et le préoccupe, parce qu'il vous veut du bien ; vous êtes l'objet de ses lectures, de ses études, il cherche pour vous dans l'Evangile la parole illuminatrice. Il redit à Dieu : « Il faut que vous m'éclairiez puisque vous m'avez chargé de son âme. Inspirez-moi, parlez-moi ! Dicter-moi les conseils qui la guideront et qui vous révéleront à elle. Cette âme ne vous appartient pas encore tout entière, mais elle est belle, elle est faite pour vous connaître et pour vous aimer. Aidez-la à se révéler davantage encore, afin que je la place sur le chemin qui la conduira sûrement à vous. »

3. Quand le docteur a consulté sa science, il fait place au *médecin* qui guérit. D'où vous viennent vos maladies ? De vos passions. Le mal une fois connu, il est facile d'appliquer le remède. Le médecin de l'âme guérit l'orgueil par l'humilité, la frivolité par les graves enseignements qui nous font considérer nos fins dernières, l'amour du plaisir par l'éloignement et la fuite des occasions. Surtout il vous aide à vouloir, il vous persuade, il vous fait vouloir, il vous familiarise avec la générosité habituelle, l'esprit de sacrifice. Enfin ses prières unies aux vôtres font descendre du ciel les grâces de paix que Dieu s'est engagé à lui donner pour le plus grand bien de votre âme.

Ah ! placés à ces hauteurs, que nous sommes loin des petites considérations qui regardent l'homme ! C'est Dieu qui se laisse ici clairement voir, c'est Jésus-Christ dont le sang divin coule sensiblement sur nous par le canal de cette voix qui vous parle, vous instruit, vous console et vous guérit. Où donc est l'homme maintenant ? Je le cherche et je ne trouve que Jésus-Christ relevant Madeleine, faisant de Zachée un honnête homme, de la Samaritaine une honnête femme, et renvoyant absoute, le cœur allégé et l'âme en paix, même la femme adultère. Car il a confessé et absous tous les pécheurs, sauf l'orgueilleux Pharisien qui a voulu se passer de lui et qui est rentré dans sa maison, irréductiblement coupable.

Ayez donc le respect, le culte du confessionnal où vous retrouverez la paix. Personne peut-être n'en comprend le prix comme les âmes hérétiques qui nulle part ne rencontrent

qui les console, qui reçoive leurs aveux et calme leurs anxiétés. Mgr Mermillod, autrefois évêque de Genève, raconte qu'on voit parfois le soir, à la brune, des protestants entrer furtivement dans quelque église catholique et se glisser au confessionnal. Ces âmes n'y reçoivent point le sacrement, dit-il, parce qu'elles ne font point partie de l'Eglise, mais elles sont comme arrosées de quelques gouttes d'eau échappées du côté percé de Jésus-Christ. Son sang divin ne les purifie pas, mais elles apprennent à en soupçonner la puissance.

Mais ne venez pas au confessionnal sans vous être loyalement préparées par un examen sincère et complet. Puis accusez-vous simplement, humblement, entièrement. Apportez un cœur qui se repent, une âme qui veut devenir bonne après avoir reconquis la paix, une volonté décidée à tenir vos généreuses résolutions.

Et remerciez Jésus-Christ de ce qu'il a daigné instituer la confession pour vous décharger la conscience et pour vous rendre cette paix « que le monde ne donne point, » parce qu'il ne la possède pas, « la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment. » Et il y ajoutera cette félicité intime qui est un avant-goût des joies du ciel, puisqu'elle fait de vous des anges de la terre. « Qui de nous, disait un protestant, dans les incertitudes du pardon divin, n'a jeté un regard d'envie sur cette autorité qui réside au confessionnal catholique et qui peut lui dire avec efficacité : « Va en paix, tes péchés te sont remis ! »

Vous jouissez de cette grâce, vous possédez cette heureuse certitude. Quand l'absolution vous aura purifiées, le prêtre prononcera sur vous ces douces et fortes paroles : « Va en paix ! » Et la paix s'établira dans votre âme. L'Eglise vous ordonne alors d'être en pleine sécurité, d'espérer, de croire que vous êtes complètement réconciliées à Dieu et dignes du ciel. Et pourquoi douteriez-vous, puisque votre confession a été sincère et que vous êtes venues avec cette bonne volonté qui apporte avec elle la paix ?

Quelle heureuse obligation d'être et de nous croire heureux, de voir notre vie pleine de clarté, notre route droite, peuplée d'anges qui nous avertissent et nous défendent, et s'étendant indéfiniment devant nous comme une lumineuse avenue au fond de laquelle resplendit l'aurore éternelle !

II

L'APOSTOLAT PAR L'EXEMPLE

Vous poursuivez une noble ambition : vous voulez vous sanctifier vous-mêmes par la prière, par la confession, puis faire du bien au prochain, au monde qui vous entoure, et

particulièrement à ce petit monde où se passe votre vie, où se concentrent vos affections, à votre famille.

Sachez que vous n'aurez d'autorité pour parler, pour agir, pour imposer vos idées par la persuasion, par votre piété, votre prestige virginal, que si vous êtes irréprochables. Le meilleur apostolat, c'est l'apostolat par l'exemple. Celui-là réussit toujours. Il est lent parfois, mais il atteint infailliblement son but.

Ici encore c'est Jésus-Christ qui sera votre modèle. Il habita pendant vingt-cinq ans une ville toute modeste et toute fleurie, Nazareth, la ville des fleurs, assez méprisée pourtant des autres cités de Galilée, puisqu'un proverbe disait : « Est-ce qu'il peut sortir quelque chose de bon de Nazareth ? »

Or dans cette ville nous voyons une famille qui est le type accompli de la famille chrétienne, celle que les siècles appellent « la sainte Famille. » Marie et Joseph daignèrent habiter cette cité dédaignée, d'où l'on vit sortir ce qu'il y eut de meilleur au monde : Joseph, qui représentait Dieu le Père et qui était la providence de la maison, Marie, Vierge et mère, et l'enfant divin dont la présence les remplissait d'un inexprimable bonheur.

Dans une famille l'enfant est la joie ou la croix de la maison. Pour que vous soyez la joie de vos maisons, il faut que vous ressembliez à Jésus dont saint Luc nous résume en deux lignes la vie, la conduite, l'admirable caractère : « L'enfant croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, » c'est-à-dire qu'il avait la sagesse, la raison, la grâce et la bonté de son âge. *Sagesse et grâce*, voilà aussi toute votre vie. Si vous gardez ces deux qualités, vous serez irréprochables et votre exemple sera victorieux.

I

La sagesse est assez difficile à définir. Peut-être pourrais-je affirmer que c'est la raison, la vertu et la mesure, et qu'elle nous fait trouver je ne sais quelle suavité, quelle saveur, à les exercer, à les pratiquer.

1. Une grande dame disait de sa mère : « Ma mère avait une raison supérieure, un esprit large, profond. Elle fut toujours dévouée à ce qu'elle croyait être son devoir. Toutes ses facultés étaient appliquées à faire notre bonheur, à discerner nos caractères, à nous accoutumer à raisonner juste. »

Etre dévouée à son devoir, s'appliquer sans cesse à faire le bonheur des autres, voilà bien la raison chrétienne, et il se trouve que cette haute raison correspond à la plus haute charité. Heureuses celles qui ont une mère qui, dès leur jeune âge, les a habituées à raisonner juste ! Pour elles l'apprentissage de la sagesse a commencé dès le berceau, il leur sera donc facile d'en acquérir la science et l'habitude.

La vie de famille forme à la raison, parce qu'elle vous oblige à réfléchir beaucoup, afin d'éviter des heurts, afin de garder la bonne harmonie entre tous. Il faut que chacun y mette du sien, si l'on veut obtenir l'accord, partant le bonheur qui résulte des sacrifices mutuels. Vous saurez que vous ne devez pas dire telle chose qui offense, faire telle remarque qui rappelle des souvenirs qu'on ne doit pas évoquer, parce qu'ils contristeraient quelqu'un.

Vous devinez que tel sujet délicat, telle allusion même suffit pour mécontenter, rompre la bonne humeur, attirer des éclats de colère ; il serait singulièrement imprudent de laisser libre cours à votre langue sur ces choses qui sentent la poudre. Vous n'ignorez point d'ailleurs ce qu'il convient de dire et ce qu'il vaut mieux taire. Sur ce point il est rare que vous soyez trouvées en défaut ; or, cela, c'est tout bonnement la science de la vie.

La vie de famille forme aussi votre volonté à la vertu. Là il faut que quelqu'un s'oublie, ce sera vous. Il y a des places plus difficiles à tenir que d'autres, vous les prendrez, comme si elles vous revenaient de droit. Ne craignez pas, personne ne songera à vous les ravir, mais en voyant avec quel désintéressement, quelle bonté, quelle simplicité vous agissez, les autres commenceront à prendre en bien ce que vous faites, et ils se diront, à part eux, que vous valez mieux qu'eux, parce que vous n'êtes pas égoïstes, personnelles, affamées d'intérêt.

2. Peu à peu vous jouirez d'une influence réelle, acquise par vos renoncements raisonnés, par votre bon cœur de chrétienne qui regarde souvent la croix et s'inspire des exemples de Jésus-Christ. On saura que vous vous faites toute à tous, et vous vous direz, à vous, dans votre conscience, que c'est pour les gagner tous au Sauveur Jésus. Dieu surtout le saura.

Sans doute dans la famille il y a peu d'événements graves et celles-là sont heureuses qui ne subissent pas de trop dures épreuves. Mais chaque jour cependant a ses prévoyances et ses peines, ses tristesses ou ses joies.

C'est un berceau où l'on dépose un petit être qui pleure et dont vous devenez la gardienne. Rien n'est attachant comme le petit enfant dont vous étudiez chaque jour les traits, la santé, l'accroissement ; et la première fois que vous sourit votre petit frère ou votre petite sœur, c'est pour vous une heure bien agréable et inoubliable. Les étrangers ne comprennent pas cela, mais vous, vous ne donneriez pas ce sourire, cet œil qui vous regarde, ce petit serrement de doigts pour les plus grandes faveurs du monde. Votre raison vous a dit que l'esprit de famille se cultive surtout autour des berceaux.

C'est encore, hélas ! une couche douloureuse qui va devenir une couche funèbre. Ce n'est

plus la vie que vous étudiez dans les yeux, comme vous faisiez pour le petit enfant, c'est l'approche de la mort d'un père, d'une mère, d'une sœur. Vous pensez : « Je ne les verrai plus longtemps ! » Mais quand votre cœur est prêt à éclater, votre raison intervient qui vous défend de laisser paraître vos larmes.

Cependant c'est ainsi que vous vous attachez les autres, que vous devenez les reines de cet humble royaume qu'on appelle le « chez soi. » On vous a toujours trouvées au poste du dévouement, de la consolation, de la tendresse ; on sait que chez vous c'est sincère, les enfants élevés par vos soins vous écoutent, ils récitent mieux leurs prières avec vous qu'avec leur mère elle-même ; vous êtes partout au labeur, à la peine, vous voyez tout, vous prévenez les malentendus ou les divisions, vous portez sur votre front le reflet des bénédictions et du suprême sourire de ceux qui sont partis et à qui vous avez fermé les yeux : vous croyez que désormais on pourra vous refuser quelque chose ?

Vous avez pour vous l'ascendant de votre vertu, c'est pourquoi il faut qu'elle grandisse sans cesse, afin qu'augmente encore votre influence.

Quand je pense qu'il est des jeunes filles à qui ce labeur répugne, qui ne se plaisent point dans cet intérieur qu'elles trouvent froid, fermé et triste, qui rêvent d'être ailleurs, qui s'ennuient entre leurs sœurs et leurs frères ! Qu'elles doivent être malheureuses !

Dieu leur destinait ce royaume charmant de la maison, du chez soi, où elles devaient agir, diriger, commander même, sans paraître toutefois donner des ordres ; et elles n'en ont pas voulu ! La vérité c'est aussi qu'on n'a pas voulu d'elles, car ce royaume on l'obtient par droit de conquête et on ne le conquiert qu'au prix du dévouement et de l'abnégation habituels. Alors elles ressemblent à des reines déconsidérées qui, s'éloignant de leur famille, s'exilent elles-mêmes de leur doux héritage, pour s'en aller ailleurs manger d'un pain étranger, amer et dur ! Elles ont manqué de raison, elles ont manqué de vertu, elles ont aussi manqué de cœur et de sagesse, comment seraient-elles heureuses ? Et quelle influence auraient-elles, sauf une influence néfaste ?

3. Jouissez de l'influence que vous avez conquise à la pointe de la charité, mais n'en abusez pas. Il s'élève nécessairement des discussions dans la maison, à propos de tout. La discussion peut tourner à la vivacité suivant qu'on est plus ou moins disposé, fatigué, énervé. Conduisez-la doucement, sans âpreté ; ne soyez pas la femme qui veut toujours avoir raison, n'écrasez pas les autres de votre supériorité, sachez concéder que vous pouvez avoir tort comme tout le monde, que vous ne savez pas tout. Aussi ne vous prononcez pas,

ne vous imposez pas. Les appréciations demeurent libres en matière libre ; ne dédaignez pas de le déclarer. Ceci c'est la *mesure*, qui est une partie importante de la sagesse.

Il n'est qu'un seul cas où il vous soit permis, commandé peut-être, de vous affirmer : c'est quand devant vous, à votre foyer, à votre table, l'impiété oserait se produire avec le cynisme qui lui appartient. Alors protestez nettement, à cause des enfants, à cause de votre conscience outragée et de Dieu blasphémé. Parfois il est nécessaire de trancher dans le vif. Il faut que les libres penseurs sachent qu'il ne leur est pas permis de tout dire et qu'il y a quelqu'un qui les arrêtera s'ils sont mal pensants et mal élevés.

Telle est, je crois, la sagesse que vous devez apporter dans la famille ; la sagesse faite de raison, de vertu et de mesure. Si vous la pratiquez ainsi, vous goûterez la saveur, la suavité du service de Dieu, de la vie chrétienne, et je ne sais pas de bonheur comparable à celui-là.

II

Comme l'enfant Jésus, vous devez aussi croître en grâce dans vos familles, grâce surnaturelle en même temps que grâce naturelle, car même aux yeux du monde rien n'est si beau qu'une jeune fille qui remplit bien son devoir.

1. Chacun de vos actes de vertus est une nouvelle ascension en grâce devant Dieu, et c'est une pensée qui vous fait du bien que de savoir que vous êtes de plus en plus agréables à Dieu et que votre bon ange est chaque jour plus content de vous.

Cette grâce vous l'entretiendrez par la prière, par la lecture de l'Evangile. Vous vous rappelez que sainte Cécile portait toujours l'Evangile sur elle. Non seulement elle en était comme la mise en acte vivante, mais elle tenait à le garder sur son cœur. Quand on ouvrit son tombeau, quinze siècles plus tard, on la trouva intacte, on eût dit qu'elle s'était endormie en serrant le livre divin sur sa poitrine. Quel préservatif que l'Evangile, et quel fruit retirent de sa lecture ceux qui s'y instruisent chaque jour !

L'Evangile c'est la bonté. Vous voyez quel crime commettent ceux qui excluent l'Evangile de l'école, de la famille, de la société. Ils en excluent la bonté qui est la fleur la plus exquise de la grâce. Que deviendrait une société sans Evangile ? Elle serait dure, sans pitié, sans humanité, inhabitable, une société d'égoïstes qui, le jour des discordes, se ferait une société de tigres. Votre rôle, à vous, c'est d'apporter partout avec vous cette bonté que le Christ vous a donnée, afin de la faire rayonner partout, — comme un doux et chaud soleil après une matinée triste et froide. Votre grâce fera ainsi épanouir les âmes et les cœurs.

2. Apportez-la, cette grâce, dans vos habi-

tudes, dans votre langage, dans votre travail. Elle produira ce rayonnement salutaire qui attire et réjouit.

Une dame disait : « Il faut enchanter nos demeures afin qu'elles deviennent plus attrayantes, qu'elles offrent un abri plus sûr. » Enchanter donc vos demeures, rendez-les gaies, agréables, afin que ceux qui les habitent s'y plaisent. Vous le ferez d'ailleurs à peu de frais, et cela vous demandera peu de temps. Il suffit d'une fleur bien placée, d'une couleur mise au bon endroit et qui s'harmonise avec le milieu : c'est le plaisir des yeux, qu'il convient de ne pas dédaigner. Faites tout cela avec bonne grâce et vos maisons seront « enchantées. » On s'y plaira et l'on y restera.

Ne négligez point les petits détails où réside la grâce de la maison. Je sais des jeunes filles qui veillent à ce que rien ne traîne et ne se souille, qui sont toujours prêtes à prendre l'aiguille pour raccommoder dans un vêtement un trou que personne n'a vu, qui tiennent à ce que le linge soit admirablement blanc et arrangé. Croyez que celles-là, le monde qui remarque tout, les connaît et les apprécie. Et si à leur travail habile elles apportent la joie extérieure qui est le reflet charmant de la conscience chrétienne, heureuse parce qu'elle est pure, on peut dire d'elles qu'elles croissent aussi chaque jour en grâce devant les hommes.

N'avez-vous pas remarqué que l'Ecriture célèbre ces qualités, ces vertus, cette bonne grâce dans la femme forte ? Ne nous la représente-t-elle pas faisant provision de laine et de lin, travaillant avec le conseil de ses mains, c'est-à-dire avec attention et habileté, et de ses doigts maniant le fuseau avec dextérité ? Dans la Sainte Famille je vois Marie qui travaille ainsi auprès de saint Joseph et de l'Enfant. La tradition nous la montre le fuseau en main, faisant le travail grossier de la maison tout en s'adonnant pour le temple à des ouvrages d'un art incomparable.

Le travail c'est la grande loi posée à l'origine du monde. Dieu plaça Adam au Paradis terrestre afin qu'il s'adonnât au travail, *ut operaretur*. Après la chute, le travail a perdu sans doute la vivacité première de son attrait, il est devenu pénible ; la loi est restée, aggravée encore par le châtement. Oui, tout travail est dur, et il est sûr qu'une jeune fille est plus portée à ne rien faire qu'à travailler. Et cependant je plains celle qui ne fait rien, quand même, suivant le mot consacré, « elle aurait de quoi vivre. » Car son esprit est actif, ses passions ne dorment point, et si elle ne se consacre pas à un labeur régulier, elle tombera dans l'oisiveté, qui est le pire des maux, la maîtresse enseignante de toute malice ; elle lira des romans, innocents d'abord, puis pervers, puis dépravés, enfin elle se perdra.

Le travail est le grand préservatif. J'ajoute

qu'on y trouve les meilleures jouissances. Quand vous avez triomphé du premier moment qui est toujours un peu négatif, vos doigts courent sur votre ouvrage, le travail manuel, même pénible, n'est point supérieur à vos forces, vous le dominez, vous vous animez par l'effort même, votre pensée est plus joyeuse, votre cœur plus léger, vous jouissez visiblement du bonheur intime du devoir accompli. Ensuite l'habitude vient, le travail vous rappelle, vous y allez gaiement ; avec le temps même vous sentirez que vous ne pourriez plus vous en passer !

3. Un philosophe parle avec émotion de ces jeunes filles « qui, dans leurs ateliers, souffrent tout besoin, sans même donner un regard de regret à ce luxe dont elles ne sont séparées que par le sentiment du devoir, » et il ajoute : « Il faut les avoir vues dans leur solitude, dans leur sainte innocence, pour se faire une idée de la vraie grandeur. »

Ces jeunes filles devaient être des chrétiennes, autrement elles n'auraient pu considérer « sans regret » ce luxe qui passe dans leurs doigts, qui s'étale dans les rues avec l'insolence de la richesse parvenue, sans âme, sans cœur et sans foi. Toute jeune fille demeure très sensible à la vanité et c'est par là qu'elle est ordinairement séduite. Mais je comprends très bien que si elle est chrétienne, ou au moins profondément honnête, elle se laisse guider par le sentiment du devoir et se résigne à rester pauvre en face de l'opulence hautaine. Et si elle garde « la sainte innocence, » oui, voilà bien la vraie grandeur.

Elle accepte la vie telle que Dieu la lui a faite, elle sait qu'elle doit manger son pain à la sueur de son front, et elle remercie Dieu de lui avoir imposé cette épreuve. Mais elle sait aussi qu'elle plaît infiniment à Jésus, qui a été ouvrier, à Marie, sa bonne mère, qui fut ouvrière aussi, à Dieu qui la regarde et qui n'aperçoit rien sur terre de plus beau, de plus céleste qu'elle. De plus elle s'élève au-dessus de cette vie qui passe, ses yeux voient au-delà, ils voient le sourire divin et la récompense éternelle. Je ne sais pas d'âme grande comme elle.

Et je plains de tout mon cœur ces jeunes filles frivoles, qui demeurent apathiques, qui n'ont pas le courage de travailler, ou qui n'y trouvent que du dégoût, qui rêvent de plaisirs, de jouissances, d'un monde factice qu'elles ont entrevu dans les romans sensuels, d'une vie facile et pleine de délices grossières, où l'on ne fait rien, où l'on s'amuse beaucoup. Parfois je les ai regardées : elles étaient tristes. Elles riaient pourtant, mais leur rire maniéré et faux n'était pas votre bon rire de travailleuse contente et de chrétienne heureuse ; leurs rides vicieuses ne ressemblaient en rien à ces rides honorées, creusées par les honnêtes fa-

tigues ; l'expression de leur visage avait quelque chose de repoussant. Ce n'est pas d'elles qu'on pourra jamais déclarer qu'elles croissent en grâce même devant les hommes.

Louis XIV, qui travaillait douze heures par jour, disait : « C'est par le travail que l'on règne. » C'est en effet par là que vous vous rendez nécessaires dans vos familles, nécessaires comme la reine abeille dans sa ruche. Vous connaissez le travail, vous savez tout faire, tout vous passe par les mains, depuis les vêtements et le linge jusqu'au jardin, vous êtes l'âme de la maison. Aussi le jour où vous aurez disparu pour fonder ailleurs un autre foyer à vous, que vous saurez conduire parce que vous avez fait un long et fécond apprentissage, il arrivera souvent à ceux que vous aurez laissés de dire avec estime et regret : « Ah ! si elle était là ! » Vous régniez à la maison, vous y régnerez encore par le souvenir.

Si vous réalisez le portrait que je viens de retracer, je suis sans inquiétude sur votre mission durant cette vie. Vous pourrez parler, vous serez écoutées. Vous aurez fait beaucoup de bien, grâce à votre apostolat par l'exemple. N'hésitez plus alors à tenter l'apostolat par l'action.

III

LA GRANDE SOURCE DE LA FORCE

Pour que vous jouissiez d'une juste et légitime influence, il faut que vous donniez l'exemple, il faut que vous soyez pieuses, dévouées, irréprochables. Mais comment ferez-vous pour demeurer à cette hauteur de générosité, pour ne pas vous démentir et rester fortes ?

Vous me répondrez, je le sais : « Nous appellerons à notre secours les deux grandes dévotions qui se partagent nos âmes, la dévotion à la Sainte Vierge et la dévotion au Sacré-Cœur. La première nous maintiendra dans la pureté, la seconde dans la charité. »

Cette réponse m'est agréable. Vous comprenez que vous portez le trésor de votre innocence dans un vase fragile, et votre expérience vous a appris quels efforts continuels, quelle violence même vous devez exercer sur vous-mêmes pour vous garder dans la sagesse et dans le devoir. Le mal vous poursuit et vous ne sauriez lui échapper qu'en vous réfugiant dans la foi. La foi elle-même ne suffit pas. La jeunesse du vingtième siècle, plus éprouvée que ses devancières, plus dévouée aussi, n'a cessé de travailler, suivant le mot d'Ozanam, à mettre sa chasteté sous la garde de sa charité. C'est pourquoi elle s'est consacrée avec ardeur, avec amour au Cœur de Jésus, afin qu'il soit tout spécialement invoqué et adoré.

Elle a fait des miracles, cette dévotion. Elle a arrêté le siècle sur le penchant de sa ruine ;

elle a plus fait pour les mœurs, pour la foi, pour l'héroïsme même, que toutes les lois, que tous les efforts humains ; elle eût sauvé la France pendant la dernière guerre si Dieu eût permis que la France fût sauvée. Elle brillait sur la poitrine des volontaires de l'Ouest, l'image du Cœur de Jésus, et l'étendard du Sacré-Cœur, teint du sang de ces braves, a attesté une fois de plus devant l'univers que la foi décuple le patriotisme.

Le salut est là, pour le pays, pour nous-mêmes, nous le savons. Mais comment allier la dévotion nécessaire du Sacré-Cœur, ou la dévotion à la Sainte Vierge, à l'indifférence pour les sacrements ? Quoi ! vous aimeriez Jésus-Christ et vous vous absteniez de le recevoir ! Une dévotion sans pratiques religieuses, ce serait la dévotion sans la dévotion.

Vous conservez à ce sujet *des préjugés* que je voudrais examiner d'abord, pour leur opposer ensuite *la doctrine de l'Eglise*.

I

Plusieurs paraissent s'imaginer, si l'on en juge d'après leur conduite, qu'il convient de recevoir les sacrements, mais assez rarement. Craignent-elles donc de multiplier les grâces ? Si les sacrements sont si bonne chose, vous ne pouvez craindre d'en abuser : d'autant mieux que vous sentez bien en vous-mêmes que vous en avez grand besoin.

Serait-ce donc chez vous manque de foi, indifférence coupable, absence de convictions ? Alors vous ne seriez pas excusables.

Les raisons que vous invoquez sont à peine spécieuses. Vous alléguiez l'usage, comme si la tiédeur du passé justifiait la tiédeur du présent, — le temps, comme si le temps manquait jamais à qui veut réellement le prendre, — la conscience même, comme si la conscience pouvait vous interdire un acte de dévotion.

Non, les obstacles ne viennent pas de la conscience, ni du temps, ni de l'usage ; ce sont là des prétextes, non des raisons ; prétextes coupables, car ils supposent le plus souvent la désobéissance. Votre confesseur, en effet, ne vous a-t-il pas averties, engagées à communier plus fréquemment, et ses paroles n'étaient-elles pas pressantes comme un ordre ?

Disons nettement les choses. On s'éloigne des sacrements parce qu'ils obligent à une conduite plus raisonnable, plus chrétienne, parce qu'ils vous contraindraient à rompre avec telles libertés que la conscience réprouve, parce que vous devriez vous interdire des lectures peu convenables, des compagnies équivoques, des discours licencieux, des médisances, des paroles méchantes contraires à la charité.

On s'éloigne des sacrements parce qu'il faudrait être plus sérieuses, et qu'on ne veut pas l'être ; parce qu'il faudrait se corriger, et qu'on

n'en a pas le courage ; parce qu'il faudrait suivre des conseils trouvés trop sévères, et qu'on ne s'en soucie pas ; parce qu'on retombe toujours dans les mêmes fautes, et qu'au fond on les aime. On s'en éloigne pour être plus libres.

Le respect humain s'en mêle aussi. Que dirait telle personne qui garde sur vous une influence pernicieuse, qui ne fréquente pas les sacrements, elle, et qui vous empêche de le faire parce qu'elle resterait seule, qui prend injustement possession de votre volonté et vous menace de ses railleries ou de ses malveillances ?

Amour passionné de la liberté du mal, faiblesse, lâcheté dans le devoir, légèreté, désobéissance, respect humain : voilà les vraies raisons pour lesquelles vous fuyez les sacrements. Ai-je besoin de les réfuter, alors que vous êtes bien persuadées qu'aucune n'est valable ?

Mais ce qui m'alarme, c'est l'avenir. Si vous ne prenez pas dans votre jeunesse de pieuses habitudes, comment plus tard resterez-vous chrétiennes ? Que sont devenues les jeunes femmes qui il y a quelques années étaient des jeunes filles comme vous, et que vous avez connues ? Une vie nouvelle s'est ouverte pour elles, avec d'autres devoirs, avec d'autres dangers aussi. Elles étaient comme vous peu ferventes, la foi ne s'était pas ancrée dans leurs âmes par ces fortes pratiques qui deviennent une seconde nature, si bien qu'il est plus difficile de s'y soustraire ; elles ont peu à peu abandonné l'église, même la messe du dimanche, même la communion pascalle, ou elles se bornent là. Peut-on les qualifier de chrétiennes ?

Elles sont devenues ce que vous deviendrez, à moins qu'ayant vous-mêmes reçu d'avantage, vous ne deveniez pires. Seuls en effet les sacrements, seule la sainte Eucharistie soutient la foi, nourrit et fortifie l'âme, garde les convictions et l'esprit de religion. Une jeune fille ou une jeune femme qui ne communie pas se privent des secours nécessaires pour qu'elles puissent conduire leur vie, et la logique veut qu'elles sombrent tôt ou tard dans le mauvais exemple, la légèreté, ou tout au moins la tiédeur pour tout ce qui est religion, l'indifférence pour leur salut et pour leur âme.

Je cherche le type admirable de la femme chrétienne parmi elles, je la rencontre encore parmi leurs mères, mais parmi les filles de celles-ci devenues mères de famille à leur tour ma chrétienne est absente. Elles n'ont point gardé la foi, parce qu'elles ne communient plus, comment alors pourraient-elles transmettre à leurs enfants cette flamme de foi qu'elles avaient reçue et qu'elles ont laissé éteindre ?

Pauvres chères âmes, avides d'intérêt, per-

dues dans l'égoïsme, les calculs étroits, recherchant les histoires de scandales qui deviennent la pâture de leur esprit, elles ne sont plus heureuses. Manquant de religion, elles ont bientôt manqué de tout, et l'on ne saurait assez déplorer l'indigence de leur âme autrefois si belle, si riche, si glorieuse aux yeux de Dieu.

C'est aussi parce que Dieu est oublié des mères que l'Eglise est mécontente des enfants. Plus de prières récitées dans la famille, plus de catéchisme appris le soir, mais des enfants complètement ignorants, qui ne prient pas, qui ne viennent pas à l'église, parce que leur mère n'y va plus, qui ne savent rien de leur âme, de leurs devoirs envers Dieu. Ce n'est point leur faute, à ces pauvres petits, on ne leur parle pas de Dieu à la maison, et leur mère ne les adresse pas à celui qui leur apprendrait qu'ils doivent aimer Dieu et leur mère.

Celle-ci pourtant avait reçu des principes d'éducation chrétienne : la Séparation n'existait pas encore qui a mis la religion en défaut devant les familles ; mais elle n'avait, comme beaucoup d'entre vous, qu'une religion purement extérieure et sans fondement solide, parce qu'elle n'avait pas contracté la précieuse habitude de communier. Aussi à peine mariées elles ont laissé le peu qui leur restait de leurs sentiments chrétiens ; la religion, qui est la chose nécessaire, la seule, est devenue pour elles une chose secondaire en attendant que suivant les circonstances et les compagnies elles deviennent peut-être les ennemies de ce qu'elles aimaient, de ce qu'elles respectaient autrefois.

Telle est la gradation logique dans le mal. Vous vous éloignez des sacrements pour de misérables motifs, la vie chrétienne n'est pas formée en vous, la vie vous emportera comme le vent emporte une paille légère et vous ne savez pas où vous vous arrêterez. Dans la mer tumultueuse du monde il vous manque une barque solide, les sacrements, et le pilote divin, Jésus-Christ.

II

Vous comprenez maintenant le danger des préjugés et des suggestions du monde qui viennent en aide à vos passions afin de vous empêcher de communier, et vous voyez à quels abîmes de tiédeur, de malaises, de liberté du mal cette abstention prolongée vous pourrait conduire. Laissez-moi maintenant opposer à ces tristes pratiques les heureuses et sanctifiantes doctrines de l'Eglise. Elles vous éclaireront, elles vous apporteront la paix et la joie qui vous manquent, elles vous donneront la force et la vie de l'âme.

Le monde vous dit : « Ne communiez pas ! » Et il ajoute hypocritement : « Vous n'en êtes pas dignes ! » Jésus-Christ au contraire vous

dit : « Venez ! J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. Si vous ne mangez pas ma chair et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Ma chair est pour la vie du monde, *caro mea est pro mundi vita*. » Et il tient tellement à cette doctrine que les Pharisiens de Capharnaüm ayant refusé de l'accepter, il les renvoie nettement, sans un mot de regret ni de rappel. Il est même décidé à laisser partir ses apôtres, s'ils ne soumettent pas leur esprit à ses mystérieuses et adorables prescriptions.

Si l'Eucharistie est la vie, ceux qui s'en éloignent demeurent donc dans la mort : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. »

Les premiers chrétiens le comprennent ainsi, car ils communient tous les jours. Il n'ont pas de temples, mais chacune de leurs maisons se transforme en temple pour la fraction du pain. (Act., II, 42). Et pourquoi cette communion quotidienne, sinon parce que les apôtres leur ont dit que telle est la volonté du Maître, volonté qu'ils ont recueillie de sa bouche ?

Le pape Anaclet, qui vivait sous le règne de Trajan, en fait une ordonnance, un décret. Il décide qu'à la messe, après la consécration, tous communieront¹. Saint Justin, qui nous raconte avec la discrétion nécessaire ce qui se faisait de son temps dans les églises, nous montre les premiers chrétiens se réunissant dans un même lieu « le jour du Soleil, » c'est-à-dire le dimanche, et priant longuement en commun. « Les prières terminées, dit-il, on offre le pain, le vin et l'eau. Puis la distribution et la communication des choses qui ont servi au sacrifice d'action de grâces sont faites à chacun de ceux qui sont présents, puis, par les diacres, envoyées aux absents². » Cet aliment, ajoute-t-il, s'appelle « Eucharistie, et il n'est permis qu'aux chrétiens d'y participer. » C'est « la chair et le sang de Jésus, le Verbe incarné. »

Tous doivent donc communier, et ceux qui ne peuvent venir, des diacres leur portent l'aliment sacré. S. Justin ne nous parle que de la communion du dimanche parce qu'il vivait en temps de persécution et que les fidèles ne pouvaient se réunir tous les jours, mais Tertullien explique ces paroles du *Pater* : « Donnez-nous notre pain quotidien » de l'Eucharistie qu'on doit recevoir chaque jour, et saint Cyprien, plus explicite encore, écrit ces mémorables paroles :

« Nous demandons que ce pain nous soit accordé tous les jours, de peur que nous, qui sommes en Jésus-Christ, et qui recevons tous

¹ « Decevit... ut in Missa, peracta consecratione, omnes communicarent. » (Son office au Bréviaire le 13 juillet).

² *Apol.*, I, 65.

les jours l'Eucharistie comme l'aliment du salut, nous ne soyons séparés du corps du Christ par quelque péché plus grave qui, nous privant et nous excluant de la Communion, nous prive du pain céleste¹. »

C'est bien clair. Les chrétiens communient chaque jour, à moins qu'ils n'aient commis quelque péché, plus grave que les péchés véniels, qui les empêche de s'approcher du banquet divin.

Telle est la pratique des deux premiers siècles de l'Eglise. Vous savez que les enfants mêmes n'étaient pas frustrés du bienfait de la communion ; ils communiaient plutôt sous l'espèce du vin, pour la plus grande facilité, même les enfants à la mamelle. Et si la persécution sévissait sur l'Eglise, les fidèles emportaient avec eux la sainte Eucharistie qu'ils déposaient dans un coffret, afin de la prendre comme préparation au martyre.

Rien n'est donc plus certain que la tradition de l'Eglise primitive. Plus tard les chrétiens purent se relâcher de leur première ferveur, mais l'Eglise ne cessa de leur rappeler ces précieuses traditions. Le Concile de Trente exprima le vœu qu'on y revînt : « Le Concile souhaite que les fidèles communient à chaque messe où ils assistent, non seulement en esprit et par affection du cœur, mais par la réception sacramentelle de l'Eucharistie. » Et pourquoi ce souhait empressé ? « C'est afin que ce pain, qui est au-dessus de toute substance, soit véritablement *la vie* de leur âme, et la *perpétuelle santé* de leur esprit, et afin que *la force* qu'ils y trouveront leur permette de passer des tentations du pèlerinage de cette terre à la céleste patrie². »

L'Eucharistie nous donne donc *la vie* de l'âme par la grâce sanctifiante qu'elle conserve et qu'elle augmente. Quand vous avez été longtemps sans rien manger, vous êtes languissantes, vous ne vous soutenez plus ; ce qui vous manque, c'est la vie. Mais nourrissez-vous fortement, vous avez bientôt retrouvé votre vigueur et vous pouvez affronter de nouveaux labeurs et de nouvelles fatigues. Telle est l'âme qui a été privée de la sainte communion. Sans doute elle n'est pas morte, à moins qu'elle ne soit en état de péché grave, mais cette vie affaiblie n'est pas une vie. Ce qui empêche simplement de mourir ne fait pas ce qui s'appelle vivre. Qu'est-ce qui nous empêche de vivre sinon les maladies, les péchés véniels qui nous tourmentent ? Or l'Eucharistie les enlève comme une nourriture solide chasse la faiblesse du corps ; elle nous prémunit contre les rechutes, parce que, le Maître étant là, comment l'ennemi oserait-il approcher ?

Mieux que cela : il semble, suivant l'expression du pape Innocent III, que nous n'ayons

plus la volonté de pécher ; pour un temps au moins le péché nous serait en quelque sorte impossible. Est-ce que, lorsque vous venez de communier, vous ne sentez pas en vous-même un tel attrait pour Jésus-Christ, pour la vertu, pour le bien, que vous vous croyez vraiment dans l'heureuse impuissance de faire le mal ?

Communiez souvent, et cet état bienheureux vous deviendra presque habituel, *eripit nos Deus a voluntate peccandi*.

Avec cette vie surnaturelle vous jouirez de la belle *santé de l'esprit* qui pense bien, qui se porte aux entreprises généreuses, héroïques même, à qui rien ne coûte, comme l'effort ne coûte pas à un homme dont la santé est florissante. Dans cet esprit dont la jeunesse se renouvelle sans cesse, comme celle de l'aigle, aucune défaillance, parce que la source de la vie est là toute proche où il va s'abreuver, donc santé perpétuelle.

Vous jouirez aussi de la *force* qui vous permettra de résister aux tentations les plus vives. Ceci est principalement l'œuvre de la grâce sacramentelle qui est une grâce d'accroissement, de force par l'union à Jésus-Christ qui est la vie et la force. « Quand le fort armé garde la demeure, tout est en paix. » C'est Jésus qui est le « fort armé, » qui donc oserait alors vous attaquer ? L'ennemi, le démon, peut rôder autour de votre âme, il n'y entre pas, et surtout l'idée ne vous vient pas de lui ouvrir la porte. En vous la puissance du mal est tellement affaiblie qu'elle est presque nulle, tandis que la puissance du bien est infinie.

Le démon n'ignorait pas combien l'habitude de communier diminuerait son empire, c'est pourquoi il suscita l'hérésie du jansénisme pour en détourner les fidèles, et il parvint à son but. On déserta les traditions de l'Eglise et l'on s'abstint de communier, sous prétexte qu'on en était indigne. Heureusement Rome veillait. Les papes condamnèrent le jansénisme. S. Alphonse de Liguori enseigna une théologie plus large, plus humaine, conforme à l'esprit de l'Evangile, et Léon XIII pressa les pasteurs de faire revivre partout le fréquent usage de l'Eucharistie, suivant l'antique tradition.

« Comme le corps, écrivit-il, l'âme a souvent besoin de nourriture : or la sainte Eucharistie lui offre l'aliment de vie par excellence. C'est pourquoi il faut dissiper les préjugés des opposants, les saines craintes d'un grand nombre et écarter absolument les raisons spécieuses à l'aide desquelles on s'abstient de la communion. Car il s'agit d'une dévotion qui plus que toute autre sera utile au peuple chrétien, soit pour détourner notre siècle de son inquiète sollicitude pour les biens périssables, soit pour faire naître et entretenir constamment en nos âmes l'esprit chrétien¹. »

¹ Cypr., *De Oratone Dominica*.

² Conc. Trid., Sess. xxii, c. 6 ; xiii, c. 5.

¹ Encyclique *Miræ caritatis*.

Ainsi il préludait à la grande œuvre de la Communion quotidienne, établie par Pie X, qui n'hésita point, dans les calamités présentes, à remonter et à nous conduire jusqu'à la source, pour que les âmes, abreuvées à cette source divine, soient plus saintes et plus fortes. Ce sera l'objet de la prochaine instruction.

AVIS PAROISSIAUX

LES PRIÈRES DU PRÔNE

Mes frères,

Avant de vous lire aujourd'hui les prières du prône, laissez-moi vous soumettre quelques réflexions, que je ne crois pas inutiles. Cette lecture, qui se renouvelle tous les dimanches, peut paraître à plusieurs monotone, fastidieuse ; elle est pour eux sans intérêt, sans importance ; ils n'y donnent qu'une médiocre attention. Et cependant, mes frères, cette lecture, pendant la messe, a sa raison d'être et son but ; nous la faisons, parce que c'est un devoir qui nous est imposé ; nous la faisons, parce qu'elle n'est pas sans profit pour les fidèles vivants et morts. Vous allez en juger.

Qu'est-ce que la messe ? Vous n'ignorez pas que c'est l'acte par excellence de la religion et le moyen le plus parfait, le plus efficace, pour accomplir dignement nos devoirs envers Dieu. Dieu est grand, la grandeur suprême : à ce titre, nous lui devons la reconnaissance de sa souveraineté et l'aveu de notre dépendance ; nous lui devons l'adoration. Dieu est bon ; il est la bonté infinie : la justice nous commande la gratitude pour les bienfaits dont il nous comble. Nous sommes pécheurs et nous sentons le besoin de tomber à genoux devant lui et de lui demander pardon. Nous sommes faibles, sans énergie pour faire le bien, sans résistance pour lutter contre le mal ; et nous sommes invinciblement portés à prier, pour implorer le secours de sa grâce. Adoration, reconnaissance, pardon et réparation des fautes, prière, tels sont les devoirs essentiels du chrétien.

Or, que fait le prêtre, au début du prône ? Il commence par tracer sur lui-même le signe de la croix, que l'assemblée tout entière fait en même temps, puis il rappelle ces grands devoirs et dit que les fidèles ont été conviés spécialement à la messe pour les accomplir. Pourquoi les rappelle-t-il ? C'est pour les remettre en mémoire à ceux qui les auraient oubliés et pour diriger les intentions des assistants. Croyez-vous que ce rappel soit superflu ? On vient à la messe par habitude ; on se rend à sa place, on ouvre son livre, si toutefois on ne l'a pas laissé à la maison ; on suit plus ou moins attentivement les différentes parties de l'office divin ; et on arrive peut-être

à la fin sans s'être souvenu des raisons pour lesquelles nous devons assister à la messe. C'est pourquoi le Concile de Trente enjoint aux pasteurs l'obligation de dire, chaque dimanche, au moins quelques mots sur la messe, et de rappeler aux fidèles les intentions qu'ils doivent avoir lorsqu'ils y assistent.

Cette indication donnée, le prône se continue par une invitation à la prière. Et ici, mes frères, voyez et admirez la maternelle sollicitude de l'Eglise. Elle devine, elle sait tous les besoins, tous les dangers, toutes les épreuves, toutes les souffrances de la grande famille chrétienne, et aussi de chaque paroisse, et elle veut que nous priions pour les personnes de tout ordre et de toute condition, pour nos supérieurs spirituels et temporels, pour nos égaux, nos inférieurs, pour ceux qui souffrent, qui sont dans la pauvreté, dans l'oppression, dans les labeurs et les peines de la vie présente, pour les veuves, les orphelins, les captifs, les voyageurs, les malades et les agonisants. Dites-moi, mes frères, si cette attention de l'Eglise n'est pas belle et touchante !

Cependant, dans cette énumération des personnes pour lesquelles nous devons prier, j'ai remarqué, au moins dans notre Rituel, une lacune : il n'est pas question des absents. Ah ! c'est que l'on pense que tous ceux qui ne sont pas retenus au logis par la maladie, par les infirmités ou par d'autres empêchements légitimes, sont présents devant l'autel. Hélas ! combien de mes paroissiens qui sans raisons ou pour des raisons futiles se dispensent de venir à la messe ! Ajoutons les absents à la liste que je viens de donner, et priions aussi pour eux afin qu'ils reconnaissent leur négligence, la regrettent et reprennent le chemin de l'Eglise.

Mais il y a d'autres absents pour lesquels nous sommes pressés d'invoquer la miséricorde divine et d'appliquer une part des fruits et des expiations du saint sacrifice. Ce sont les parents, les frères, les sœurs, les amis que Dieu a rappelés de ce monde et qui attendent, en purgatoire, le soulagement ou la délivrance que nos prières peuvent leur procurer. A la prière pour les vivants succède la prière pour les morts, et quand le prêtre récite le *De profundis*, tous s'associent à ses supplications, et chacun, dans son cœur, songe aux chers disparus de sa famille et leur envoie un pieux souvenir. Dans notre paroisse, il est un usage auquel j'applaudis et qui atteste votre persévérante piété pour les morts : vous voulez que, pendant plusieurs années, et tous les dimanches où la chose peut se faire, les noms de vos chers défunts soient prononcés devant l'assemblée et leurs âmes recommandées à sa prière. Au fur et à mesure que le prêtre évoque ces noms, on revoit par la pensée ceux et celles qui les ont portés et on leur témoigne ses

sentiments d'affection et de reconnaissance... Elle est touchante et souverainement recommandable, cette coutume, et j'engage vivement mes paroissiens à ne pas la laisser tomber ; c'est un moyen excellent de raviver le souvenir des morts.

Deux fois pendant l'année, et plus souvent s'il le juge à propos, le pasteur ajoute à la formule ordinaire du prône quelques explications sur les devoirs essentiels de la vie chrétienne. Il récite à haute voix l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, les Commandements de Dieu et de l'Eglise. « Pourquoi ? me direz-vous ; nous savons bien tout cela. » Je n'en doute pas, mais s'il fait cette lecture, c'est pour vous rappeler votre devoir de chaque jour ; c'est encore — oserai-je le dire ? — pour fournir l'occasion à ceux qui ont omis ces prières le matin, de les répéter avec lui et de réparer ainsi une négligence.

Puis vient un exposé sommaire des pratiques chrétiennes, des sacrements qu'il faut recevoir, des actes de foi, d'espérance et de charité qu'il faut souvent renouveler.

Tout cela, mes frères, a son utilité, son importance ; car les soucis de la vie, les préoccupations matérielles obscurcissent souvent la notion claire et précise des vérités de la foi, et c'est une raison de plus pour que vous veniez assidûment à la messe de paroisse où se fait habituellement la lecture du prône. Sans doute, vous êtes en règle avec le précepte dominical, lorsque vous avez assisté à une messe basse, quand on en célèbre une dans la paroisse. Mais si, pouvant faire mieux, vous vous contentez d'une petite messe, comme on dit, chaque dimanche, c'est bien regrettable. Je crains que des petites messes ne produisent autre chose que petites dévotions, petites vertus, petites consciences, petits chrétiens. Venez donc avec empressement à nos solennités paroissiales, à nos grand-messes ; et puisque je vous ai parlé aujourd'hui des prières du prône, je vous demanderai de les apprécier comme elles méritent de l'être, et de les suivre toujours avec une pieuse attention. Ainsi soit-il !

LE MOBILIER RELIGIEUX D'UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Les devoirs de mon ministère, les visites pastorales, le service des malades et d'autres raisons me conduisent dans vos demeures où, j'aime à le dire, je suis toujours sympathiquement accueilli. Mais je m'accuse, — sans trop de regret, je dois l'avouer, — d'une curiosité, d'une indiscretion que j'ose me permettre, lorsque je suis chez vous. Je jette un regard à droite, à gauche, un peu de tous côtés, et je

cherche quelque chose, je cherche des objets que je vous dirai tout à l'heure et que mes yeux ne découvrent pas toujours.

J'aperçois bien sur la cheminée, sur les meubles, sur les murs, des photographies de parents, d'amis, des diplômes, des certificats scolaires, des images profanes, qui, sans avoir un caractère bien sérieux, ne blessent ni la foi ni les mœurs. Je suis bien loin de blâmer cela ; mais je n'ai pas de paroles assez sévères pour réprover ces tableaux risqués, ces gravures obscènes, ces images impies et burlesques que l'on voit quelquefois. Ah ! voilà un beau spectacle à mettre sous les yeux de la jeunesse ! Par un sentiment de pudeur, je vous en conjure, bannissez résolument de vos foyers ces choses malpropres, qui ne peuvent que scandaliser ceux qui les regardent et qui, d'ordinaire, ne se trouvent que dans les mauvais lieux.

Vous êtes chrétiens, mes frères, et ce que je cherche dans vos demeures, c'est le signe visible et révélateur de votre foi, ce sont les objets qui constituent le mobilier religieux d'une famille chrétienne.

Et tout d'abord, à la place d'honneur, bien en vue, je voudrais voir l'adorable image de Celui qui est le Créateur, le Rédempteur, le chef et le père de la famille chrétienne : je voudrais voir un crucifix. Je m'empresse de dire qu'il se trouve dans la plupart des maisons. J'ai même vu des christes en cuivre, en ivoire terni par les années, qui n'étaient pas, sans doute, des objets d'art, mais qui étaient dignes de vénération ; car c'étaient des souvenirs de famille qui avaient été transmis de générations en générations, comme un héritage sacré.

Et quoi de plus naturel et de plus juste qu'une place, et la première, soit réservée à Jésus-Christ dans une demeure chrétienne ? Je connais un prêtre qui faisait visite à un jeune ménage. « Notre installation, lui fit remarquer la jeune épouse, est fort incomplète, il nous manque encore bien des choses ; mais voici le premier meuble que nous avons acheté ; » et elle lui montrait, sur la cheminée, un beau crucifix. — « Je vous fais mon compliment, lui répondit le prêtre ; vous avez été bien inspirée ; il est écrit que c'est en vain qu'on travaille à fonder une maison, si Dieu n'y met la main. Vous appelez Dieu à votre aide ; il vous est permis d'avoir confiance dans l'avenir. »

Un christ dans une maison, ce n'est pas seulement une profession de foi et une protection ; c'est encore un enseignement, c'est une prédication, muette, il est vrai, mais néanmoins bien persuasive. Le crucifix parle à l'intelligence et au cœur de ceux qui le regardent ; il prêche à tous les membres de la famille l'obéissance, le dévouement, la patience, l'ab-

négation, le support mutuel, le pardon des injures. Et puis il console, il encourage les âmes en peine, les cœurs ulcérés.

Ne vous flattez pas d'échapper aux épreuves dont la vie d'ici-bas est semée ; vous aurez des déceptions, des souffrances, des deuils. Aux heures douloureuses, vous jetterez sur le crucifix un regard suppliant, et il vous communiquera une grâce de force, de patience, de résignation, pour porter le lourd fardeau de vos peines.

La croix, mes frères, est l'emblème du christianisme ; aussi je ne sais que penser d'un foyer d'où cet emblème est absent. Est-ce encore un foyer chrétien ? Un jour vient où le prêtre est appelé à administrer les sacrements à un malade. Il demande un crucifix, pour le faire baisser au pauvre souffrant. Il n'y en a point dans la maison et l'on est obligé de recourir à l'obligeance d'un voisin. N'est-ce pas une honte, pour une famille chrétienne, d'aller à la recherche d'un christ, quand l'un de ses membres va mourir ? N'est-ce pas une humiliation de n'avoir qu'un crucifix d'emprunt, pour le placer sur le lit funèbre ?

Epargnez-vous, mes frères, cette humiliation, et si vous n'avez pas de crucifix, songez à vous procurer au plus vite cet insigne sacré.

A côté de la croix du Fils, je voudrais voir l'image de la Mère. Une statue, une image de la Vierge, quel précieux ornement dans une maison ! Et aussi quelle puissante exhortation ! Il suffit de la contempler, pour être excité à la pratique des plus belles vertus ; elle inspire la pureté, la modestie, la douceur, la piété. Dans les grandes douleurs, on l'invoque ; dans les maladies, on lui demande la patience ; dans les tentations, on réclame son assistance. La simple vue de cette image vénérée est capable de refouler une vile pensée, d'arrêter une mauvaise action. Que puis-je vous dire de plus pour vous engager à réserver dans votre intérieur une place à la Sainte Vierge ?

J'en demande une autre pour saint Joseph, car il ne convient pas de le séparer de Jésus et de Marie. Ils ont vécu ensemble au foyer béni de Nazareth ; il est bien juste qu'ils se retrouvent ensemble dans vos foyers chrétiens pour les protéger et les sanctifier. D'ailleurs, saint Joseph est le modèle des époux et le bienfaiteur des familles ; et ne voyez-vous point là une nouvelle raison de placer son image dans vos demeures ?

J'ai constaté avec plaisir que l'on gardait précieusement dans les familles le cachet de première communion. C'est encore un souvenir qui peut avoir la plus heureuse influence, et j'engage les enfants à le considérer de temps en temps ; il leur rappellera utilement les pieuses émotions et les serments solennels du grand jour.

Après cela, je vous laisse le choix des ob-

jets sacrés pour lesquels vous pouvez avoir une dévotion particulière. Est-ce une gravure du Sacré-Cœur ? Est-ce une relique précieuse ? Est-ce l'image d'un saint patron, d'une sainte patronne ? Est-ce une statuette de Jeanne d'Arc, dont le culte est devenu si populaire dans notre pays de France ?

Mais je dis, en finissant, que toute famille vraiment chrétienne doit avoir à cœur de posséder ce mobilier religieux dont je vous ai parlé.

Je charge en particulier les mères chrétiennes, les jeunes filles, d'orner leurs maisons de ces pieux emblèmes, et de faire du foyer familial une sorte de sanctuaire, afin que la bénédiction de Dieu y descende et assure le bonheur et le salut de ceux qui l'habitent. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XL

LA JOIE SPIRITUELLE

Mes frères,

La B. Marguerite-Marie, la fidèle confidente du Sacré-Cœur, écrivant à une de ses amies, lui disait : « Mais surtout je vous recommande d'être gaie, joyeuse et contente, car c'est la vraie marque de l'esprit de Dieu, qui veut qu'on le serve avec paix et contentement. »

Dans ces paroles, la B. nous fait connaître un des fruits les plus doux de la dévotion au Sacré-Cœur : c'est la joie spirituelle, avant-goût délicieux du bonheur éternel.

D'où vient qu'à notre époque il y a si peu de joie ? Regardez les passants que vous couvoyez dans la rue : la plupart ont l'air tourmenté, on dirait qu'on les a menacés de peines terribles s'ils ne réussissent pas dans l'affaire qui les appelle ou s'ils n'arrivent pas à temps. Jamais peut-être on n'a tant inventé de moyens d'amuser, jamais on n'a tant cherché à faire rire, et jamais on n'y a moins réussi.

La raison en est qu'on cherche la joie à l'extérieur, alors qu'elle doit venir du plus profond de notre âme. Le moyen de faire naître le sourire sur la physionomie quand la conscience est inquiète ?

La dévotion au Sacré-Cœur est une source de contentement parce qu'elle répond au besoin le plus impérieux de notre âme, celui d'aimer et d'être aimé.

I

Nous ne pouvons pas vivre sans amour : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.* (II Joan., III, 14).

La raison de cette loi de notre nature, c'est que notre cœur ne nous a été donné que pour cela. Il est fait pour aimer comme l'eau des

fleuves est faite pour aller à l'océan. De même que l'eau des fleuves s'irrite, bouillonne et gronde quand quelque obstacle s'oppose à ce qu'elle aille à son but, de même notre cœur souffre quand il ne peut atteindre le sien.

Mais il ne suffit pas que nous aimions pour être heureux ; il faut que ce soit Dieu que nous aimions, car c'est pour lui et non pour un autre que notre cœur a été fait.

C'est la vérité que S. Augustin a mise en lumière quand il s'écriait : « Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne se repose pas en vous. » Voyez l'aiguille aimantée : elle s'agite et se démène dans un perpétuel tourment jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver le nord qui l'attire invinciblement. Elle n'a pas plus besoin de trouver cette ligne magnétique que notre cœur d'aimer Dieu.

Mais qui sommes-nous pour oser lever nos regards vers lui ? Il y a eu des grands de la terre qui se sont offensés d'une humble affection. Dieu qui est si haut et si distant de nous, condescendra-t-il à être aimé par nous ?

Oui, puisqu'il a mis en nous cet impérieux besoin, qui serait la plus horrible des souffrances s'il ne pouvait être satisfait. Oui encore, puisqu'il a daigné nous faire un commandement de l'aimer. Oui enfin, puisqu'en nous montrant son cœur divin, Jésus se plaint de ne rencontrer que mépris et indifférences.

Soyez béni à jamais, ô Maître adorable, de nous permettre d'élever jusqu'à vous nos regards hésitants ! Les Juifs disaient à Moïse : « Allez parler à Dieu, de peur que nous ne mourions. » Et vous, vous ne voulez pas que nous vivions dans votre crainte, mais dans votre amour.

D'autant que cet amour que vous nous permettez et que vous nous obligez d'avoir pour votre personne divine, est le seul qui puisse répondre aux aspirations infinies de notre cœur.

En effet, le besoin que nous avons d'aimer est immense ; nous avons besoin d'aimer de toutes nos forces ; et nous avons besoin d'aimer pour toujours.

Quelles douloureuses déceptions notre cœur ne se ménage-t-il pas quand il se donne à quelque créature ! Il peut bien parer son idole de toutes les perfections, mais il ne peut pas les lui donner, et, tôt ou tard, il faut bien que le voile se déchire. Celui en qui l'on avait mis son idéal, se montre tel qu'il est, avec ses lacunes et ses misères. N'en eût-il aucune, par impossible, il n'est pas immortel et nous sera ravi quelque jour. Nous pourrions bien dire comme Louis XIV à la mort de la reine : « Voici la première peine qu'elle me fait ! » Il n'en restera pas moins que notre cœur n'aura pas pu assouvir sa faim d'aimer. Et, en dehors de la mort, il y a tant de circonstances

qui peuvent nous ravir l'objet de nos affections !

Avec Jésus, rien de tout cela n'est à craindre. Notre besoin d'aimer est immense ; mais lui, on ne l'aime jamais assez. Nous ne pouvons supporter de déceptions ; mais lui, plus on le connaît et plus on l'aime, puisque plus on le connaît et plus on découvre en lui de perfections. Nous avons besoin d'aimer toujours ; mais lui, après s'être donné à nous pendant le temps, veut encore se donner à nous pendant l'éternité.

Nous le voyons, la dévotion au Sacré-Cœur, en nous procurant la possibilité d'aimer l'être infiniment beau et infiniment parfait qui est Jésus, nous procure la plus grande, la plus douce et la plus nécessaire possibilité de bonheur.

II

Pourtant cela ne suffit pas pour que nous soyons pleinement heureux. Que serait, en effet, le pouvoir et le besoin que nous avons d'aimer Jésus, si nous n'étions payés de retour ? Est-ce qu'il n'y aurait pas là, pour nous, une souffrance pire que toutes les autres ?

N'ayons pas cette crainte : car si nous ne pouvons pas nous passer d'aimer Jésus, on dirait que lui aussi ne peut pas se passer de nous aimer.

C'est lui en effet qui nous a précédés, selon la parole de S. Jean : « C'est en cela que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier et qui nous a envoyé son Fils, la victime de propitiation pour nos péchés. » (I Jo., iv, 10).

C'est de toute éternité qu'il a ainsi pensé à nous et qu'il a préparé les secours dont nous aurions besoin, en particulier l'amour dont le cœur de son Fils devait être un jour animé pour nous.

Et comment nous a-t-il aimés le premier ? Dans la même épître, S. Jean écrit aux premiers chrétiens : « Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en action et en vérité. » (III, 18). Dieu qui nous fait donner cette leçon, n'a pas agi autrement ; son amour pour nous n'a jamais cessé de s'affirmer par des bienfaits, et quels bienfaits !

C'est pour chacun de nous qu'il a préparé et accompli toutes les merveilles de la vie sur-naturelle ; qu'il est descendu sur la terre, ayant choisi une mère qui peut être la nôtre ; qu'il s'est fait petit enfant ; qu'il a travaillé à Nazareth pendant tant d'années ; qu'il a prêché l'Evangile et semé tant d'exemples et de consolations ; qu'il a promis et institué l'Eucharistie et tous les sacrements ; qu'il a fondé l'Eglise ; qu'il a voulu être saisi par ses ennemis, souffrir des tortures inexprimables et mourir de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle que l'on puisse imaginer.

C'est pour chacun de nous qu'il a préparé et accompli toutes les merveilles de la vie naturelle, la splendeur des astres, l'éclat du soleil, le silence reposant des nuits, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux, le pain de chaque jour, la fertilité de la terre, la douceur des amitiés, l'air que nous respirons, la santé qui court dans nos veines et tant d'autres bienfaits dont nous jouissons sans y penser toujours assez.

Non content de nous avoir aimés de toute éternité, il nous aime présentement par tout ce qu'il nous accorde et que nous sommes impuissants à énumérer, il veut nous aimer éternellement après notre mort, et c'est pour cela qu'il nous a montré son Cœur tout embrasé d'amour pour nous.

**

L'Esprit-Saint nous parlant des amitiés terrestres nous dit : « Rien n'est comparable à un ami fidèle. » (Eccl., vi, 15).

Quel sera donc notre bonheur à nous qui avons pour ami Jésus, le plus grand, le plus parfait, le plus généreux de tous les amis!

Comprenons-nous que cette seule pensée soit de nature à nous remplir de bonheur, et que, selon la parole de la B. Marguerite-Marie, « la vraie marque de l'esprit de Dieu soit qu'on le serve avec paix et contentement? »

Et maintenant, demandons-nous si nous avons ce contentement de l'âme, supérieur à toutes les luttes et à toutes les épreuves? Si nous sommes vraiment à N.-S., nous n'avons pas le droit d'être ennuyés, maussades et chagrins. Si nous sommes dans cet état, c'est que nous n'appartenons pas assez à Jésus. Donnons-nous donc à lui; ce sera notre bonheur ici-bas et là-haut! Ainsi soit-il.

XLI

REMERCIONS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

C'est N.-S. Jésus-Christ qui nous a, par sa venue sur la terre, par sa vie sainte et mortifiée, et surtout par sa Passion et sa mort, mérité toutes les grâces.

Et comme il a fait tout cela par amour, il suit que c'est vers son Cœur sacré que nous devons faire monter les actions de grâces de notre reconnaissance.

Ce devoir, comment l'accomplissons-nous?

N'est-il pas trop souvent oublié par nous? Nous qui sommes si reconnaissants à nos frères de la moindre attention qu'ils veulent bien avoir pour nous, est-ce que nous pensons assez à celui qui est le Bienfaiteur des bienfaiteurs, et au Cœur adorable duquel nous devons tout ce que nous avons, aussi bien dans l'ordre de la nature que dans l'ordre du salut?

Pour nous animer à lui rendre ces actions

de grâces incessantes auxquelles il a droit, faisons cette double constatation :

1^o Nous devons remercier le Sacré-Cœur de tous *les biens* qui nous arrivent et de tous ceux qui ne nous arrivent pas;

2^o Nous devons remercier le Sacré-Cœur de tous *les maux* qui ne nous arrivent pas et de tous ceux qui nous arrivent.

I

1. Que nous devons remercier le Sacré-Cœur de tous les biens qui nous arrivent, cela va de soi et ne devrait pas avoir besoin d'être démontré.

En droit, nous l'admettons tous. Mais en pratique, combien sommes-nous ingrats!

Tantôt nous ne faisons pas attention aux biens qui nous arrivent. Semblables à de petits enfants qui n'ont pas encore l'usage de la raison, nous nous asseyons à la table qui nous est dressée par la bonté de Dieu, sans même penser qu'il en pourrait être autrement. Nous ne réfléchissons pas plus que ces innocents qui ignorent que leur pain, ce pain dont ils se nourrissent, a peut-être coûté bien des soucis et bien des sueurs.

Tantôt nous attribuons les joies qui nous arrivent à nos propres mérites. Si d'autres ne réussissent pas comme nous, c'est parce qu'ils ne savent pas s'y prendre. Ils sont imprudents, tandis que nous avons su prévoir : notre intelligence du but à atteindre, notre activité dans l'emploi des moyens, notre ténacité envers et contre tous les obstacles, ont remporté la victoire. Si nous sommes arrivés au terme que nous voulions atteindre, c'est à nous-mêmes que nous le devons.

Tantôt enfin, pour nous dispenser de rechercher l'auteur des largesses dont nous sommes l'objet, nous invoquons des causes qui n'existent pas, nous répétons des mots et des formules vides de sens : « J'ai eu de la chance! dirons-nous. Les circonstances m'ont favorisé. Je suis né sous une bonne étoile. »

Dans toutes ces manières de penser, de parler et d'agir, nous oublions la parole précise de Jésus qui nous dit dans l'Evangile : « Les cheveux de votre tête ont tous été comptés » (Math., x, 30) : ce qui signifie bien que rien ne nous advient sans que Dieu le permette ou le veuille.

Pourquoi ne savons-nous pas mieux reconnaître ce qu'il fait pour nous? Il arrive parfois que nous murmurons : « Rien, disons-nous, ne nous réussit! Nous n'avons pas de chance! » — Quelle injustice! Nous serions incapables, si Dieu nous le demandait à ce moment-là, de compter toutes les circonstances heureuses qui remplissent une seule de nos journées, toutes les petites joies qui sont venues l'éclairer de leur aimable rayon. Mais nous n'avons pas fait attention à toutes ces circonstances heureuses, nous n'avons pas même remarqué toutes ces

petites joies, et ainsi nous faisons à notre divin bienfaiteur, au Cœur de celui qui nous aime et à qui nous devons tout ce bonheur, nous lui faisons la plus cruelle des injures, puisque nous n'avons pas même daigné nous apercevoir de ce qu'il faisait pour nous.

Appliquons-nous désormais à rechercher les bienfaits de Dieu. Nous verrons qu'à tout instant il nous protège et nous bénit, et cette étude nous remplira d'admiration et de reconnaissance.

2. Nous devons aussi remercier le Sacré-Cœur des biens qu'il ne nous donne pas.

Quand nous désirons quelque chose, que nous le demandons, et que nous ne l'obtenons pas, nous nous plaignons et nous murmurons. C'est encore de l'injustice et de l'ingratitude. Croyons-nous que si ce que nous souhaitons était vraiment utile, Dieu ne nous l'accorderait pas ?

Voyez ce petit enfant qui est fasciné par l'éclat d'une arme brillante ; il tend les mains pour l'avoir, il s'impatiente, s'irrite et pleure, parce que sa mère la lui refuse. Et pourtant est-ce que cette mère l'aimerait, si elle cédait à son caprice ?

Il en est ainsi de nous. Ignorants de l'avenir, nous regardons souvent comme un bonheur ce qui nous serait nuisible, et parce que Dieu qui sait tout, nous le refuse, nous nous laissons aller au découragement et au murmure !

Combien nous serions mieux inspirés de nous en remettre purement et simplement à la Providence divine ! Combien nous aurions plus de raison si nous nous disions : « Je sais que Dieu est sage et qu'il m'aime. S'il ne m'accorde pas ce que je désire et que je lui demande, c'est que ce ne serait pas un bien pour moi. »

En raisonnant ainsi, souvent l'expérience nous montrera que nous avons bien fait de croire aveuglément en la bonté divine, et nous la remercierons sincèrement, non seulement des biens qu'elle nous donne, mais aussi de ceux qu'elle ne nous donne pas.

II

1. Il ne suffit pas, pour être reconnaissants, de remercier Dieu et le Sacré-Cœur des biens qui nous arrivent et qui ne nous arrivent pas, il faut aussi le remercier des maux qu'ils nous évitent.

Voilà encore une chose à laquelle nous ne réfléchissons pas. Combien de malheurs auxquels nous échappons sans nous en douter ! Quelquefois le danger est sous nos yeux et nous effleure, pour ainsi dire. C'est une pierre, par exemple, qui tombe à nos pieds et qui aurait pu tout aussi bien nous atteindre mortellement. Mais en dehors de ce cas où notre âme s'élève naturellement vers Dieu pour le remercier, à combien de périls ne sommes-nous pas exposés !

Nous cheminons sur une route qui est minée

sous nos pas, à chaque instant peut se produire l'effondrement ou l'explosion dont nous serions soudainement victimes. Oui, si nous y pensions, nous verrions qu'il n'y a pas un seul instant de notre vie où nous ne soyons en danger de mort. Ouvrons les feuilles publiques, nous y trouverons à chaque ligne le récit d'accidents imprévus, auxquels nous sommes exposés tout comme ceux qui y ont succombé.

Quand nous traversons une forêt touffue, celui qui nous précède retient avec la main les branches qui, en se repliant, pourraient nous frapper au visage. Telle est l'image de Dieu : il semble nous précéder dans la vie, uniquement préoccupé d'écarter tout ce qui pourrait nous blesser. Si tous ces malheurs nous atteignaient, nous nous plaindriions ! Dieu nous en préserve, n'est-ce pas une obligation pour nous de le remercier ? Le faisons-nous ?

2. Allons plus loin : nous devons être reconnaissants au Sacré-Cœur même des maux qu'il nous envoie.

Comment lui qui est la bonté même peut-il permettre que nous souffrions ?...

Et comment vous qui êtes moins bons que lui, mais qui, tout de même, avez bien la prétention d'aimer ceux qui vous sont chers, les faites-vous souffrir pour leur bien ? Est-ce qu'une mère n'impose pas souvent à son petit enfant une peine ? Est-ce qu'elle ne se résigne pas à le voir pleurer, quand une opération douloureuse est nécessaire à sa santé et à sa vie ? Et Dieu qui nous aime plus que nos mères, n'aurait pas ce droit ?

Ayons donc confiance en lui. Nous savons que nous sommes dans la vallée de larmes, et que le chemin qui mène au ciel est escarpé, qu'il faut que nous méritions la récompense éternelle, que personne ne peut être couronné s'il n'a su lutter avec courage, et enfin que la souffrance doit remplir dans notre vie son rôle divin. Nous savons tout cela, et aussi que Dieu ne nous éprouve pas plus que nous ne pouvons le supporter. C'est assez pour que, à chaque épreuve, nous devions lui dire : merci !

Songez plus souvent à ce devoir sacré de la reconnaissance. Non seulement ne murmurons plus contre Dieu, non seulement ne doutons plus de sa bonté, mais encore sachons le remercier de tout et toujours.

Le ciel sera un éternel : *Deo gratias* ! Commençons ce *Deo gratias* ! sur la terre. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 junii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 13 juin 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Une Retraite à des jeunes filles. — *Troisième jour* : I. La communion quotidienne, 449. — II. L'apostolat par l'action, 452. — III. Le devoir social, 455. — *Clôture de la Retraite* : La communion finale, 459.

Pour la fête des SS. Pierre et Paul. — I. Le devoir de l'apostolat et ses conditions, 462. — II. Le Pape, 465.

Triduum d'Adoration perpétuelle. — I. Le sacrifice eucharistique divin mémorial, 469. — II. Les effets de l'Eucharistie, 474. — III. Motifs de communier fréquemment, 478.

UNE RETRAITE A DES JEUNES FILLES

Troisième jour

I

LA COMMUNION QUOTIDIENNE

La pratique de la communion quotidienne est, de toutes les pratiques religieuses, celle qui est la plus odieuse au démon ; c'est pourquoi il a tant travaillé à la supprimer. On pourrait presque dire qu'il y avait réussi. Il est certain qu'il n'a pas de prise sur une âme qui reçoit tous les jours le corps de Jésus-Christ dans le but de devenir meilleure, de vivre d'une vie plus intime avec le Sauveur. Le Concile de Trente, tout occupé de l'hérésie protestante, n'avait rien défini à ce sujet. Il s'était borné à « désirer qu'à chaque messe les assistants fissent non seulement la communion spirituelle, mais la communion sacramentelle¹. »

Depuis près de trois siècles l'hérésie janséniste, et celles qui la préparèrent, s'acharnèrent sur cette doctrine et firent si bien que l'immense majorité des chrétiens ne communiquèrent plus ; les uns par manque de foi, ou par indifférence ; les meilleurs, parce qu'on leur avait enseigné que pour communier il faut le mériter d'abord, ensuite avoir la pureté des anges. Encore peut-être les sectaires auraient-ils trouvé que ceux-ci n'avaient pas de dispositions assez parfaites, s'il leur était donné de recevoir la Sainte Eucharistie.

C'est alors que Pie X, par le décret du 20 décembre 1905 *Sacra Tridentina Synodus*, traita hardiment cette question et déterminait la discipline actuelle touchant la communion quotidienne.

Il montre dans une première partie que cette discipline s'appuie sur la Tradition et sur l'his-

toire de l'Eglise. Puis il établit les dispositions nécessaires pour la communion quotidienne.

I

En somme il ne fait que remettre en vigueur la pratique apostolique. Le désir exprimé par le Concile de Trente répondait au désir même du Cœur de Jésus. La manne du désert, symbole de la sainte Eucharistie, était mangée tous les jours. Notre « pain quotidien, » ainsi que l'expliquent les Pères, c'est le corps de Jésus reçu tous les jours. Chaque jour les apôtres se réunissaient et « communiaient à la fraction du pain. » (Act., II, 42).

Pendant les persécutions, les chrétiens se rassemblent et communient tous, au dire de S. Justin. Ils emportent même la sainte Eucharistie chez eux et ils se communient eux-mêmes le matin à jeun. Tertullien est formel sur ce point¹. Pour S. Cyprien, « le pain quotidien c'est la communion quotidienne. »

La persécution est favorable à la ferveur. Quand l'Eglise victorieuse eut les faveurs de Constantin et des princes, elle se relâcha de sa piété première, d'abord parce qu'une masse de païens se firent baptiser par entraînement, puisque tout le monde était chrétien, et devinrent des fidèles assez tièdes ; ensuite parce que la paix permit aux hérésies de se développer plus facilement. Elles affaiblirent l'Eglise comme les maladies affaiblissent une constitution vigoureuse. L'Orient où naquirent les hérésies fut aussi le premier à désertir la pratique de la communion de tous les jours. Cependant au temps de S. Basile cette pieuse habitude s'est continuée parmi les moines retirés dans les solitudes du désert et parmi les fidèles d'Egypte. Les moines prennent avec eux la sainte Eucharistie, nous raconte le grand docteur, là où il n'y a pas de prêtres, et ils se l'administrent eux-mêmes. La plupart du temps chaque fidèle emporte aussi sa provision de pain eucharistique, avec laquelle il se communique tous les jours, — comme au temps des persécutions.

Ces détails ont leur intérêt, car ils nous montrent avec quelle respectueuse simplicité on traitait le corps de Jésus-Christ et que les fidèles n'éprouvaient point pour communier ces vaines terreurs dont on les a épouvantés plus tard, afin de les éloigner de la sainte communion. Ils venaient à Jésus-Christ dans la sincérité de leur conscience loyale et purifiée, afin d'obtenir une force, une ferveur nouvelles.

Cette sainte coutume persiste à Rome, le centre de la religion, la source pure de la vérité, ainsi que l'atteste S. Jérôme, et quand

¹ Tertullien, *Ad Uxorem*. — Voir l'art. *Communion fréquente* du *Dict. de Théol. cath.* de Vacant-Mangenot, t. III, col. 515-551.

¹ Conc. Trid., Sess. XXI, c. 6.

un Espagnol, Lucinius, le consulte au sujet de la communion quotidienne, il répond : « Oui, il serait bien à désirer qu'on reçût toujours la sainte Eucharistie, sans qu'elle nous condamne, avec une conscience qui déteste ses fautes. » Toujours, c'est-à-dire tous les jours.

Et pourquoi communier tous les jours ? « C'est, dit avec beaucoup de netteté un auteur du temps, c'est que moi qui pêche toujours, je dois toujours avoir le remède... Si l'Eucharistie est notre pain quotidien, pourquoi ne la recevoir qu'une fois l'an, comme font les Grecs?... Reçois tous les jours ce qui t'est tous les jours utile, et vis de telle sorte que tu mérites de recevoir Jésus-Christ tous les jours¹. »

S. Jean Chrysostome s'oppose avec son énergie coutumière à l'indifférence des fidèles « qui négligent leur âme et n'approchent de la sainte Table qu'aux grandes fêtes. » — « Ignorent-ils donc, s'écrie-t-il, que pour communier il faut consulter non pas la solennité de la fête, mais la pureté de la conscience, l'innocence de la vie ? Celui qui n'a pas de péché à se reprocher doit communier tous les jours ; mais celui qui est dominé par le péché et ne sait pas se repentir, ne peut pas plus aux jours de fêtes qu'aux autres communier en sûreté de conscience. »

En Orient comme en Occident les Pères s'appuient donc sur une claire tradition qui remonte aux apôtres. C'est pourquoi Pie X la rappelle en disant : « Cette volonté divine qui nous appelle à la sainte Table était justement comprise par les premiers fidèles du Christ, c'est pourquoi ils accouraient chaque jour à cette table de vie et de force. » Il n'enseigne pas une doctrine nouvelle, il n'institue pas une discipline récemment importée. Non, telle n'est pas la pratique de l'Eglise, qui se contente de rappeler la doctrine des premiers temps, de nous ramener sans cesse à la discipline ancienne, à la source dont les eaux sont authentiques, plus pures et meilleures.

Le pape Pie X nous rappelle, parce que nous l'avions oublié, le désir de Jésus-Christ et de l'Eglise, qui est que tous les fidèles communient chaque jour. Et il en donne les raisons. Ce n'est pas pour rendre hommage à Dieu, ce qui serait cependant un motif particulièrement louable ; non, c'est surtout pour le bien des hommes. C'est pour que les fidèles du Christ, étroitement unis à Dieu par le sacrement, puissent dans cette union une force puissante pour lutter contre leurs passions, *robore ad compescendam libidinem* ; pour qu'ils se purifient des fautes légères quotidiennes et « qu'ils préviennent les fautes graves auxquelles la fragilité humaine est exposée. »

La communion n'est donc pas « une récompense accordée pour une sainte vie, une prime à la vertu, » mais un remède, « un antidote

qui nous guérit des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels. »

C'a été le crime des jansénistes de nous abandonner ainsi aux tentations, aux luttes intérieures, aux dangers de tout genre, sans nous donner en mains les armes nécessaires pour combattre. Ils nous les ont enlevées au contraire, afin que nous soyons la proie facile de nos ennemis. A les entendre, on n'était jamais disposé suffisamment à recevoir l'Eucharistie ; ils entassaient obstacles sur obstacles, imposaient prescriptions sur prescriptions, et requéraient, comme nécessaires, des pratiques de plus en plus difficiles, afin que personne à peu près ne pût s'en acquitter.

Ce crime, le pape Pie X le dénonce hautement, et il va déterminer lui-même les dispositions exigées.

II

Dans la seconde partie le décret insiste surtout sur deux choses : les *dispositions* générales et la *préparation* immédiate à la communion.

1. Les jansénistes demandaient de ceux qui voulaient communier « le très pur amour de Dieu, sans l'ombre d'une imperfection. » C'était exiger l'impossible. Aussi le pape Alexandre VIII condamna-t-il d'une manière éclatante cette étrange prétention. Le très pur amour de Dieu n'existe qu'au ciel parmi les anges. Tant que nous traînerons ici-bas notre chair infirme, nous en subirons les infirmités et les imperfections.

Le décret fait remarquer que l'Eglise, s'appuyant sur l'autorité des Pères, n'a jamais exigé pour la communion quotidienne des dispositions plus parfaites que pour la communion de chaque semaine ou de chaque mois. Ce sont les théologiens jansénistes qui ont fait ces distinctions, sans fondement, sans raison doctrinale, partant toujours de ce principe faux que la communion étant une récompense, nous n'en sommes point dignes. Il est clair que si c'était une récompense nous ne la mériterions jamais. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de l'œuvre de notre salut, œuvre longue, difficile, ardue comme un voyage à travers des montagnes dangereuses et des forêts peuplées de bêtes féroces. Que nous faut-il alors sinon des armes pour nous défendre, des forces, des provisions pour nous reconforter ? C'est ce que nous procure abondamment l'Eucharistie qui nous donne la force de Dieu, qui nous munit de provisions divines.

Pour la bien recevoir, il faut sans doute certaines dispositions, mais rien qui dépasse la bonne volonté humaine, rien qui soit au-dessus de nos efforts, j'allais dire rien d'extraordinaire. En effet l'Eglise ne requiert que deux choses extrêmement simples et faciles : la *pureté de conscience* et l'*intention droite*.

a) En quoi consiste la *pureté de conscience* ?

¹ De *Sacramentis*, œuvre attribuée à S. Ambroise, mais qui appartient à un auteur du V^e ou du VI^e siècle.

A être exempt de tout péché mortel. Peut-on exiger moins ? Nous sommes des chrétiens honnêtes, sincères, nous voulons nous approcher de Dieu, nous unir à lui ; irons-nous à lui avec une conscience chargée de péchés graves, qui par conséquent est attachée au démon et qui hait Jésus-Christ ?

Il faut donc que, si nous sommes en état de péché, nous purifions notre conscience par une bonne et loyale confession. Cela fait, nous pouvons en toute sécurité recevoir Jésus-Christ, aujourd'hui, demain et tous les jours. Il est bien évident qu'avec ces dispositions sincères, vous n'offenserez Dieu ni aujourd'hui, ni demain, ni les jours où vous communiez ; vous serez préservées, votre âme demeurera unie à Jésus-Christ et par conséquent ne lui désobera pas. Chaque jour ainsi vous vous rapprocherez de plus en plus de lui, votre âme s'élèvera d'un degré dans la sainteté, jusqu'à ce que vous puissiez dire comme S. Paul : « Ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Ainsi sera réalisé le désir de Dieu et de l'Eglise, ainsi vous serez pures, chrétiennes, animées de la plus belle charité, et vous avouerez bien que, sans la communion fréquente ou quotidienne, jamais vous n'auriez pu atteindre ces sommets de l'amour de Dieu et du prochain.

Toute âme en état de grâce peut donc communier tous les jours ; et si elle veut devenir plus chrétienne, plus unie à Dieu, elle le doit. En tout cas, personne, ni parents, ni amis, ni prêtre, ni confesseur, ni directeur ne peut, sans commettre une faute, l'éloigner de la communion quotidienne. Et cette faute peut être grave. Qui vous dit en effet que si telle âme n'a pas fait son salut, c'est parce qu'elle n'a pas eu les moyens de combattre, qu'on les lui a refusés, et qu'elle a fini par succomber, vaincue par l'ennemi ? Qui oserait affirmer que celui qui l'a détournée de la communion n'est pas responsable de sa chute ?

b) *L'intention* doit être droite et pieuse, *recta pique mente*.

Celui qui communierait tous les jours parce que c'est l'usage, parce que tout le monde le fait, n'aurait pas l'intention droite et pieuse, *usui*. Non plus celui qui communierait par vanité, pour se faire voir et valoir, pour s'attirer l'estime des autres, *vanitati*. Pas davantage celui qui n'obéirait qu'à des motifs humains, qui communierait pour plaire à tel supérieur, pour garder ou conquérir une situation : ce serait alors de l'hypocrisie.

Allons-y droitement, honnêtement, loyalement. Ce n'est pas pour plaire aux hommes que nous faisons cette grande œuvre, mais uniquement pour plaire à Dieu, *placito Dei*, pour plaire à Dieu qui veut que nous sauvions notre âme, et donc que nous la rendions meil-

leure, que nous l'attachions de plus en plus à lui par la charité, que nous la débarrassions de toutes ses infirmités, faiblesses, maladies, par ce divin remède, *divino illo pharmaco*. Et comme tous les jours nous rencontrons des obstacles, nous subissons des tentations, nous sommes exposés à des maladies, tous les jours armons-nous d'une force nouvelle, tous les jours prenons le remède qui guérit.

Ainsi se réalise sur nous le dessein de Dieu qui veut nous voir chaque jour meilleurs, plus dignes de lui, plus unis à lui, plus semblables à lui. Et si la communion quotidienne était pratiquée par tout l'univers avec ces dispositions de conscience pure, d'intention droite et pieuse, Dieu lorsqu'il regarderait la terre où ses enfants combattent pour lui plaire, deviennent semblables à lui, d'autres Jésus-Christ, pour obéir à son auguste et miséricordieux désir, Dieu, dis-je, la verrait changée en un paradis où l'Eglise resterait militante, mais où, dans les consciences, dans les âmes, régnerait le bonheur du paradis.

Telles sont les dispositions requises pour la communion fréquente ou quotidienne : la pureté de conscience et l'intention droite. Sans doute il est à désirer que l'âme ne garde aucune affection pour le péché véniel ; mais, si elle reçoit chaque jour la sainte Eucharistie, comment ne serait-elle pas bientôt délivrée de cette affection qui ne saurait tenir devant l'abondance de la grâce. L'Eucharistie est le meilleur remède et si elle est reçue dans un cœur pur, avide de charité et de bonne volonté, toutes ces attaches disparaîtront, comme le brouillard du matin quand le soleil s'élève triomphant à l'horizon.

2. Toutefois, pour que ces dispositions soient sincères, efficaces, il faudra « prendre garde qu'une préparation sérieuse précède la communion, et qu'une action de grâces convenable la suive, suivant les facultés, la condition et les devoirs de chacun. »

Comment en effet s'approcher de la sainte Table sans avoir prié, réfléchi, sans s'être recueilli en considérant en soi-même la grandeur de l'acte qu'on va accomplir ? Comment aussi, la sainte communion faite, se retirer sans remercier Notre-Seigneur de la grande grâce reçue, sans s'humilier profondément et prendre de solides résolutions pour la journée ? Une communion qui manquerait de préparation et d'action de grâces inspirerait de graves inquiétudes.

Mais quel temps y consacrer ? Le décret ne le dit pas, il nous laisse à ce sujet la sainte liberté des enfants de Dieu. Il considère les forces, la dévotion, l'état d'âme, la condition, les obligations de chacun. Si vous avez du temps, prolongez votre action de grâces et arrivez à l'église un peu avant l'office. Ce sont là les plus doux moments. Heureux ceux

qui ont le loisir nécessaire pour s'absorber dans la présence de Dieu et dans la considération des grâces éminentes de la sainte Eucharistie. Plus heureux encore ceux à qui, après la sainte communion, l'heure n'est pas mesurée et qui jouissent avec suavité de la présence, des entretiens de J.-C., comme Madeleine, lorsqu'elle était assise à ses pieds, recueillant toutes ses paroles.

Cette faveur est refusée à beaucoup de personnes du peuple, de travailleurs, de servantes qu'appelle le labeur quotidien. Alors, qu'elles suppléent au temps par l'intensité de leur ferveur et de leur amour. Le devoir, c'est la volonté de Dieu. Vous quittez Jésus-Christ pour le retrouver partout, dans vos obligations du jour, dans les détails les plus humbles du ménage ou des champs. C'est là qu'il vous veut, c'est là que, toute la journée, vous prolongerez votre action de grâces en pensant à lui.

N'admirez-vous pas cette largeur maternelle de l'Esprit de l'Eglise ? Elle entend que le devoir, le soin des enfants, les exigences de la maison passent même avant la dévotion qui vous retiendrait si volontiers au pied des autels ; mais pendant ce temps-là, les enfants crieraient, le ménage souffrirait : allez aux enfants et au ménage. N'oubliez pas toutefois la grande grâce que vous avez reçue ; que ce souvenir vous revienne souvent pour vous rappeler à la reconnaissance, pour vous encourager, dans les moments difficiles, à vous montrer courageuses et patientes ; et croyez que le Sauveur se complaira dans cette action de grâces et dans votre âme docile autant que généreuse.

Maintenant, voulez-vous savoir si vos communions sont bonnes, agréables à Dieu, si elles vous profitent, en un mot ? Ouvrez votre cœur et regardez d'abord si vous y trouvez une plus grande charité pour le prochain.

Il est des personnes qui communient tous les jours, qui paraissent le faire avec une grande piété. Rentrées chez elles, dans leurs relations, elles se montrent hautaines, méprisantes, attachées à leurs courtes vues qu'elles veulent imposer à tout le monde ; elles déchirent avec âpreté la réputation du prochain ; elles sont sans pitié pour les pauvres, pour ceux qui souffrent ; elles ne considèrent que les petits côtés des hommes et des choses ; dans une bonne action elles ne verront que des défauts, des intentions méchantes qu'elles supposent, elles ne rendent service à personne et sont insupportables aux voisins. Elles ne se corrigent d'aucun défaut, si bien qu'on est porté à penser qu'elles ne font aucun effort vers la charité.

Alors il y aurait lieu de craindre que leurs nombreuses communions non seulement ne soient pas bonnes, mais qu'elles ne tournent au scandale. Il faut que le monde lui-même

constate que la sainte communion, source de toute charité, nous fait plus charitables, meilleurs, et qu'il respire auprès de nous la bonne odeur de Jésus-Christ. Alors ce parfum l'attirera lui-même, notre exemple se répandra et fructifiera. Ce sera le précieux effet de la communion quotidienne. Elle vous rendra meilleurs et édifiera les autres.

II

L'APOSTOLAT PAR L'ACTION

Dans sa première Epître, saint Jean parle ainsi aux jeunes gens : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin esprit. » (I Jo., II, 14). Il me semble que par cette retraite vous êtes devenues fortes, la parole de Dieu a nourri votre âme où elle demeure, vous vous êtes purifiées de vos fautes et vous savez où est la source de la force, dans la sainte Eucharistie et dans la communion quotidienne.

Mais Dieu vous a donné la force pour que vous en usiez, pour que vous agissiez. Vous vous êtes sanctifiées aussi pour sanctifier les autres. Votre devoir, c'est de répandre la lumière et la vérité que vous avez reçues, et de travailler dans votre sphère au rétablissement de l'ordre social chrétien dans votre paroisse, dans notre pays. Vous sortirez d'ici avec la résolution bien arrêtée d'être les auxiliaires dévouées et dociles de vos curés dans cette grande œuvre à laquelle ils se consacrent, de rappeler Jésus-Christ dans les âmes, dans les familles, dans le diocèse, dans toute la France, suivant le mot d'ordre donné par Pie X : *Instaurare omnia in Christo*.

Le péril social est menaçant, plus menaçant peut-être que jamais. Or, disait le comte de Maistre, « toutes les fois que la France s'est trouvée en face d'un danger grave, elle n'a jamais manqué de l'homme qu'il lui fallait ; et cet homme-là était presque toujours une femme. » C'est Geneviève qui sauve Paris des hordes d'Attila ; c'est Clotilde qui baptise la France ; c'est Blanche de Castille qui nous élève le plus loyal, le plus saint de nos rois ; c'est Jeanne d'Arc qui nous délivre du joug anglais et nous arrache à l'abîme où nous allions disparaître.

Quand Jeanne d'Arc vint au monde une prophétie courait le monde, qui disait que « la France ayant été perdue par une femme serait sauvée par une femme. » C'était en effet Isabelle de Bavière qui avait vendu la France à l'Angleterre par le traité de Troyes ; Jeanne d'Arc la racheta par ses victoires, par sa sainteté et son martyre.

A notre époque il y eut sans doute des fem-

mes qui exercèrent une influence néfaste sur notre pays, mais il y en eut beaucoup plus qui donnèrent l'exemple de la charité et de la foi, comme Pauline Jaricot ou les Petites Sœurs des Pauvres. Puisque le péril est grave, l'Eglise demande à la femme française de faire plus encore qu'elle n'a fait, afin de relever l'ordre social chrétien. Elle vous demande de lutter pour notre *foi* et pour nos *libertés*.

I

« Il faut avant tout, disait M. Brunetière, redonner à la France une moralité. C'est le tempérament français qui est atteint, ce sont les idées morales et sociales qui sont renversées, ce sont elles qu'il faut rétablir. »

Pour refaire à la France « une moralité, » pour rétablir l'ordre social chrétien chez elle, il faut lui rendre sa foi.

Chacune de vous est obligée en conscience d'y travailler.

— Comment faire ? me direz-vous.

— D'abord en vous instruisant, puis en instruisant les autres.

1. Je n'entends pas dire que vous devez compulsuler beaucoup de livres et dévorer des bibliothèques : vous n'en avez ni le temps ni le moyen. Mais lisez de bons journaux, je veux dire des journaux catholiques ; vous y trouverez la doctrine exposée au jour le jour, au courant des événements ; vous y verrez les erreurs réfutées, vous y rencontrerez des arguments qui vous convaincront vous-mêmes et qui vous serviront à convaincre les autres.

Partez de ce principe que vous êtes chrétiennes, et donc que vous possédez la vérité. Seulement vous ne la connaissez pas assez, vous n'en êtes pas suffisamment pénétrées ; votre science manque de solidité et de profondeur. Peut-être ne voyiez-vous pas la raison de mieux étudier la vérité catholique ; vous vous en teniez à vos catéchismes d'autrefois. Aujourd'hui cela ne suffit plus. Vous possédez un fonds solide, cultivez-le, réfléchissez, lisez quelques bons catéchismes expliqués et écoutez tous les dimanches les sermons de vos curés. Dans leur forme simple et facile, leurs instructions sont pleines de lumières, de vérités sociales et évangéliques, pleines de choses actuelles.

Si vous faisiez seulement cela avec persistance, la réflexion aidant, vous auriez bientôt des idées précises sur le dogme et sur la morale catholiques, avec des armes solides pour abattre l'impiété.

2. Afin d'être plus instruites, instruisez vous-mêmes des enfants, dans vos familles, dans votre parenté ou parmi ceux qui sont abandonnés et déshérités. Quand vous serez en face d'une vérité à exposer, d'une objection à réfuter qu'ils vous poseront, il faudra bien que vous parliez, que vous mettiez de la clarté

dans vos explications attendues, et que vous répondiez à leurs interrogations, si claires, si anxieuses parfois et si embarrassantes.

Le devoir des mères d'ailleurs, vous aurez à vous en souvenir, c'est d'instruire elles-mêmes leurs enfants touchant la religion. Nous avons été trop habitués en France à laisser nos enfants aux mains du curé ou de l'instituteur ; nous nous sommes déchargés sur eux d'un devoir qui nous incombait et qui ne pouvait être accompli par personne aussi bien que par nous.

Qui donc sait parler à l'enfant comme sa mère ? Et si elle lui enseigne avec conviction les vérités de la foi, croyez-vous que ces vérités ne pénétreront pas mieux dans l'âme, avec plus d'autorité et de suavité ? Ils regardent leur mère quand elle leur parle, ces enfants, ils l'écoutent, et quand ils voient qu'elle pense ce qu'elle dit, qu'elle pratique elle-même ce qu'elle enseigne, qu'elle pardonne les injures et exerce la charité, qu'elle communie et ne manque jamais à la messe du dimanche, ils acquiescent à sa parole sans aucun doute, sans aucune arrière-pensée ; ils croient comme croit leur mère.

Et c'est précisément parce que les mères se sont déshabituées d'apprendre à leurs enfants le catéchisme, que l'ignorance est devenue si grande dans les familles. Elles ne savent pas, elles ne peuvent donc rien apprendre à leurs enfants. Elles vivent sur quelques vagues souvenirs, sur certaines traditions non raisonnées, elles ne connaissent point le fond essentiel des vérités chrétiennes. C'est pourquoi aussi nous rencontrons tant de difficultés, par exemple, à faire exécuter le décret du pape touchant l'âge des premières communions privées. Ancrées dans les traditions du passé mal éclairées et nullement sûres, elles se bornent à ce qui se faisait autrefois, malgré l'Eglise, par suite des puissantes infiltrations jansénistes, et elles ne veulent pas comprendre que l'enfant doit se confesser et communier quand il a atteint l'âge de raison, parce que sa jeune âme doit s'unir à son Dieu et recevoir le pain vivant qui est descendu des cieux pour la vivifier.

Cette question est résolue d'elle-même dans les foyers où la mère a appris à son petit enfant : « Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que Jésus-Christ ? » Quand cet enseignement sera rétabli dans les familles, nous les verrons alors transformées, les enfants commanderont en quelque sorte la vertu à leurs mères, et nous serons témoins de ce spectacle touchant qui remplira les cœurs d'allégresse, de petits garçons et de petites filles de sept à huit ans qui accompagneront à la sainte Table leurs parents qui les auront eux-mêmes préparés.

3. Sans doute il restera beaucoup d'enfants délaissés, qui ne trouveront pas dans leur maison l'enseignement ou le bon exemple. Le

temps et la science, la bonne volonté peut-être aussi manquent aux mères. C'est alors que doivent intervenir des catéchistes volontaires. Vous chercherez ces pauvres petits, comme S. Vincent de Paul cherchait la nuit, dans les rues les plus noires, les petits enfants abandonnés par leurs mères. Vous leur apprendrez, à ces petits, à aimer Jésus-Christ, l'Eglise et leurs parents; vous offrirez gracieusement vos services à ces misères morales, à ces humbles, délaissés; vous ferez le catéchisme, non pas le catéchisme sec qui enseigne la doctrine très belle sans doute, mais bien abstraite pour des intelligences de huit ans. Cette doctrine, vous l'agrémenterez des histoires attachantes de la Bible, des miracles les plus touchants de Jésus, des paraboles de l'Evangile; et vous verrez comme vos petits auditeurs seront attentifs.

Il ne vous sera pas interdit non plus, je pense, de faire des incursions dans notre histoire de France si intimement unie à l'histoire de l'Eglise, et quelle jouissance pour eux de vous entendre raconter la vie de sainte Geneviève, sainte Clotilde, sainte Radegonde, de la B. Jeanne d'Arc, sainte Germaine Cousin, Mélanie, Bernadette, ces douces bergères, de S. Vincent de Paul ou de sainte Chantal, qui leur apprendront les miracles de la charité et de la bonté!

C'est ainsi que vous aurez contribué dans votre milieu à rendre la foi aux familles qui ne la possèdent plus et à votre pays.

II

L'ordre social, qui repose sur la religion, repose aussi sur la liberté de la religion et du bien. Vous aurez donc à défendre les libertés religieuses.

Ce n'est pas à vous, chrétiennes, que j'apprendrai qu'il ne saurait exister de société solide, de famille heureuse et bien gouvernée si Dieu n'est à la base.

1. L'enfant naît avec de mauvais penchants; pour les corriger il n'existe pas d'autres moyens efficaces que la pensée de Dieu. « Dieu te voit, il regarde jusqu'au fond de ta conscience, rien ne lui échappe. Il te récompensera si tu es bon, il te punira si tu es méchant » : voilà ce que la mère dit à ses enfants qui l'écoutent et la croient, parce que cette vérité répond à d'autres lumières qui éclairent leur âme. C'est quand les hommes oublient ces grandes leçons qu'ils commettent les vols, les larcins, les meurtres, qu'ils troublent les ménages et se livrent à toutes sortes de crimes contre la société.

Or vous n'ignorez pas que Dieu est proscrit de nos lois, exilé de nos mœurs publiques, que son nom n'est plus guère prononcé dans les écoles sauf avec dédain. C'est pourquoi notre pays est bien malade.

Il l'est plus que vous ne pouvez penser. Déjà l'on oblige nos enfants à lire à l'école des livres condamnés par l'Eglise; on voudrait même interdire aux prêtres de parler, au catéchisme, de Clovis, de Charlemagne, des Croisades ou de Jeanne d'Arc. On a peur sans doute que les prêtres ne réfutent les erreurs dont on sature les jeunes cerveaux. Demain, sous prétexte que l'enseignement de l'histoire n'appartient qu'à ceux qui ont ouvert une école, on défendra aux prêtres de traiter des sujets historiques en chaire; et comme Jésus-Christ est un personnage historique, la logique voudra qu'on défende aussi de parler de son adorable personne, — et donc d'enseigner l'Evangile.

Je ne vois pas que rien au monde — je veux dire: rien de purement humain — puisse arrêter l'entreprise méthodique de déchristianisation dont nous sommes les témoins et les victimes. Et je me borne à envisager le côté religieux: que serait-ce si je m'étendais sur le côté moral! N'ai-je pas alors le droit de conclure que, si vous ne travaillez avec l'aide de Dieu à refaire la société, nous descendrons bien vite à la perversion individuelle, familiale et nationale obligatoire?

A vous donc de défendre Dieu, de défendre nos libertés religieuses.

2. Ne dites pas: « Nous ne devons pas faire de politique! » — C'est une formule dont on abuse. A proprement parler, faire de la politique, c'est discuter la forme du gouvernement. Nous ne la discutons pas, nous ne faisons donc pas de politique.

Lorsque nous affirmons le droit pour le père de famille de faire élever ses enfants dans la religion catholique, le droit des enfants à la liberté de conscience, et donc le droit pour eux de ne pas entendre, de ne pas lire à l'école des choses qui sont réprouvées dans leur famille et qui indignent leur père et leur mère, est-ce donc faire de la politique?

Non! c'est faire de la religion.

Et c'est absolument nécessaire. Il faut donc que vous soyez au courant de ce qui se passe, se dit, se pratique, se trame. Réclamez la liberté religieuse, la liberté chrétienne. Nous y avons droit.

Ici encore vous vous heurterez à un sophisme habituel à nos adversaires. Ils vous diront: « Nous sommes pour la liberté et nous la voulons! Liberté, Egalité, Fraternité! Mais la liberté s'arrête où commence la loi! »

C'est-à-dire que, quand nous réclamons notre droit à la liberté, lorsque nous jouissons d'une certaine liberté, aussitôt nos ennemis font une loi pour la supprimer!

Voulez-vous un exemple? Ils disent: « La liberté d'enseigner existe pour tout le monde en France, pourvu qu'on justifie des diplômes nécessaires. » Mais qu'ont-ils fait? Ils ont

édicte une loi d'exception qui interdit aux Frères des écoles chrétiennes d'enseigner, bien que ceux-ci soient Français et qu'ils aient obtenu tous leurs diplômes. Est-ce donc là, je vous le demande, la liberté que nous réclamons ?

Quand une liberté chrétienne s'épanouit au soleil du pays et promet de grandir, vite on confectionne une loi qui l'étrangle !

Et l'on n'en continue pas moins à affirmer très haut que la liberté est pour tout le monde ! Quelle hypocrisie criminelle !

Il peut arriver que des mères soient placées dans la triste alternative de livrer l'âme de leurs enfants ou de les garder chez elles. La vraie mère de famille n'hésitera pas. Elle fera elle-même l'école à son enfant, aidée de son mari, et en cela elle n'ira pas contre la loi ; elle repassera les leçons d'autrefois, elle lui apprendra à lire, à écrire et à compter, et cette jeune âme du moins ne sera pas contaminée par l'impiété officielle.

Pourquoi n'aideriez-vous pas ces héroïques mères ?

3. Mais je laisse de côté l'enseignement religieux et j'affirme que même au point de vue social l'école n'a pas accompli sa mission.

Quelle était en effet cette mission ? C'était de préparer l'enfant à faire ce que faisait son père. Sauf des exceptions qui ne sont pas très nombreuses, le fils est appelé à continuer le travail et la situation de son père. C'est ainsi que se fondent les traditions fécondes de toute famille. L'enfant voit le labeur quotidien de ses parents, il s'intéresse à leurs occupations qui seront les siennes plus tard, il les aime, il y prend goût, il est bercé dans cette pensée qu'il sera, par exemple, ouvrier ou cultivateur, il fait connaissance avec les outils, les instruments de travail, la charrue ; il apprend, il sait par les yeux ce qu'il fera un jour par ses mains. Ainsi l'on était autrefois marchand, forgeron, soldat, laboureur, de génération en génération. Ainsi s'entretenaient aussi les traditions du métier.

Que devait faire l'école ? Pousser l'enfant dans cette voie, l'élever pour cette carrière où il aura du pain à manger, où il travaillera comme a fait son père, dans le même atelier, parmi les mêmes sillons ; mais où il rencontrera aussi le bonheur dans un labeur rémunérateur et bien conduit, dans la famille qu'il aura fondée et qui perpétuera celle des aïeux, avec leurs leçons, leurs exemples et leur souvenir.

Or qu'a-t-elle fait, l'école ? L'enseignement qu'elle donne est général d'abord, trop intellectuel. « De cinq à treize ans, dit le docteur Labat, de Gascogne, l'école cherche à donner à l'enfant des éléments de tout ; elle le transporte à Paris, à Rome, à Athènes, en Amérique ; elle le tire du milieu où il est né, où il doit vivre ; elle fait émigrer son jeune cer-

veau. Elle laisse en dehors de son action cette partie de l'âme qui offre le plus de prise à l'effort éducatif, toute cette région qui, échappant à la pleine lumière de la conscience, renferme à l'état obscur les mystérieux liens qui attachent l'homme au sol natal et aux métiers héréditaires. »

Elle ne fait pas aimer à l'enfant son pays, les champs qui l'ont vu naître, le métier de son père. Au contraire, s'il est un peu plus intelligent que les autres, l'école le pousse à sortir de chez lui, à quitter son village pour occuper en ville une position où il sera ordinairement déclassé et mourra de faim. Elle écrème ainsi nos campagnes, les prive de leurs meilleurs éléments ; et ceux qui s'en vont, hélas ! ne reviennent jamais.

Faisons-leur donc avant tout aimer leur pays, leur terre, leur métier, qui est le plus noble de tous puisque c'est celui de leur père, les traditions de famille et leur religion.

En vous instruisant, en instruisant les autres, en exerçant autour de vous l'influence de la science saine et de l'irréprochabilité, en apprenant aux humbles, qui ne les savent pas, leurs prières, leur catéchisme, la connaissance de Dieu, de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, vous défendrez vos croyances et vos libertés. Vous lutterez ainsi chaque jour, tranquillement et obstinément, contre l'impiété qui vous envahit ; vous l'arrêterez par votre courage, votre doctrine, votre bon sens et votre foi ; vous serez de vraies chrétiennes.

III

LE DEVOIR SOCIAL

« Le rôle particulier de la femme en ce monde, disait Mme Necker, c'est de perfectionner la vie privée, de l'embellir et de la sanctifier. » A coup sûr voilà une belle mission, et cependant elle ne suffit pas à des chrétiennes. Qu'elles fassent le charme de leur foyer, je les en félicite ; mais je veux aussi qu'elles perfectionnent, embellissent et sanctifient la vie sociale.

Nous avons trop vécu pour nous seuls. Les idées qui règnent dans la société depuis cent cinquante ans sont égoïstes : elles ont produit cette plaie qu'on nomme l'*individualisme*, cette maladie sociale qui consiste, en somme, en ceci, c'est que chacun ne doit penser qu'à soi.

Nombre d'âmes chrétiennes ont été et demeurent imbuës de cette funeste doctrine. Elles ont regardé le monde, elles l'ont trouvé pervers, corrompu, mauvais ; et elles se sont détournées, puis retirées avec dégoût en se disant : « Laissons-les se damner, puisqu'ils le veulent. Peu m'importe d'ailleurs, pourvu que je fasse mon salut ! » Là réside leur grande erreur. Le malheur, en effet, c'est qu'on ne

se sauve pas tout seul. Quand nous comparâtrons devant Dieu, sans être accompagnés de nos œuvres de charité envers le prochain, seul, ne lui ayant amené aucun de nos frères, il nous dira comme à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Il n'y a pas de charité si l'on n'aime pas efficacement le prochain, et sans la charité on n'entre pas au ciel. Ces bonnes âmes individualistes qui espéraient se sauver étaient donc tout bonnement en train de se perdre, faute de charité !

Et pendant ce temps le monde, qui était mauvais, devenait pire.

La vie sociale chrétienne doit être imprégnée de charité, imprégnée de l'Evangile, si l'on veut trouver un peu de bonheur à la vivre et si l'on vise à sauver son âme. Sans la charité qui donne et qui se donne, il n'y a pas de tranquillité ni d'ordre possible dans la société, mais seulement de la jalousie et de la haine. « C'est peut-être parce que nous avons oublié cette grande vérité, dit un écrivain distingué, c'est parce que nous avons été trop peu sociaux que tant de nos concitoyens, souffrants et aigris, sont devenus socialistes. Le moment est venu d'être conséquents avec nous-mêmes et avec nos principes, d'élargir nos conceptions et nos œuvres, de remplir notre devoir social¹. »

Une association s'est fondée depuis quelques années — la *Ligue patriotique des Françaises* — qui a précisément pour but le rétablissement de l'ordre social chrétien en France. Elle a ses réunions et ses Congrès où ses membres se voient, s'entendent, confèrent ensemble des moyens à prendre pour faire le plus de bien possible. Elles se font, suivant le mot de Mgr Amette, archevêque de Paris, « les auxiliaires dociles et zélées de l'épiscopat et du clergé paroissial. » Je vous donnerai pour modèles leurs règlements, leur exemple, leur union, mais particulièrement leur esprit d'*entente* et leur *action*.

I

Le devoir social consiste d'abord, je le rappelle, à donner l'exemple : l'exemple de la conduite, l'exemple de la religion.

1. Remplissez bien vos devoirs religieux. Il y a là une prédication muette qui parle très haut et qui vous donne une influence sans égale, l'influence qu'imposent toujours l'unité et la dignité de la vie.

Ce que vous professez, vous le pratiquerez. Cela paraît tout simple et cependant c'est beaucoup. Cela vous permet de passer partout et d'être partout accueillies, honorées et écoutées.

En réalité cette unité de vie est très rare, c'est pourquoi plus appréciée. Il y en a tant

qui ressemblent aux Pharisiens que Jésus-Christ flétrissait de ces deux mots : « Ils disent et ne font pas, *dicunt et non faciunt*. » Vous direz et vous ferez. Il est impossible de faire quelque bien sans être profondément chrétienne et sans remplir tous ses devoirs religieux. Dans les instructions précédentes vous avez appris quels sont à ce sujet les désirs de l'Eglise exprimés par le Souverain Pontife. Mais si vous êtes pieuses, vous êtes obligées par là même à la douceur, à l'égalité d'humeur, à la bonté pour tous, au dévouement. Il est beaucoup de *dévotés* qui n'ont pas la faveur du public. Pourquoi ? Elles sont irréprochables dans leur vie privée, très rangées à leur devoir, très honnêtes, et cependant on ne les aime pas. Pourquoi leur piété n'est-elle pas honorée de l'estime générale ? C'est qu'elles ne comprennent pas les devoirs qu'engendre leur profession de personne pieuse.

Elles censurent les autres, elles n'ont point la langue indulgente, elles ne sont pas serviables, elles ignorent tout à fait l'avis de saint Paul de « se faire tout à tous, » elles ne se font à personne, elles ne s'occupent de personne sauf pour blâmer. Leur piété est étroite, parfois méprisante, inquisitrice, observatrice assidue des défauts du prochain, c'est-à-dire que leur piété n'est pas une vraie piété, puisqu'elle est dépourvue de charité et d'amabilité.

Et il arrive que parfois elles font beaucoup de mal à leur propre réputation et à la religion. Du moment que vous êtes plus pieuses que d'autres, le monde, qui est logique, veut aussi que vous soyez meilleures, plus vertueuses et plus aimables. Il a raison.

Les Ligueuses dont j'ai parlé s'appliquent à donner l'exemple, à être aimables. Puis elles se créent entre elles une *entente* pour la vie ; elles sortent de leur individualisme, elles se voient, causent entre elles, s'encouragent, mettent en commun leur expérience, se racontent leurs essais de bien. Ainsi chacune voit comment les autres s'y sont prises pour réussir, et bénéficie de leurs méthodes.

2. Ces entretiens font le charme de leurs Congrès. Mlle Maugeret, leur secrétaire, raconte qu'au sortir d'un de ces Congrès une dame disait : « Moi qui croyais que je faisais quelque chose dans ma province, je m'aperçois que je ne fais rien du tout en comparaison de ce que vous faites à Paris. »

Une autre ajoutait : « Comme nous allons travailler de bon cœur maintenant ! Et puis l'année prochaine nous viendrons vous rendre compte de ce que nous aurons fait ! »

Par une heureuse inspiration, ces Congrès ont été placés sous la protection de Jeanne d'Arc, la jeune fille pieuse et la femme d'action par excellence.

On y apprend aussi, par exemple, comment on se groupe pour faire le bien, car chacun de nous abandonné à soi-même n'est capable

¹ Henri Bazire, *Guide social* 1904, p. 242.

de rien faire de durable ; son champ demeure aussi trop restreint. Mais quand on a organisé un groupe de jeunes filles dans une ville, dans un village, le cercle d'action s'étend, ce que l'une ne peut atteindre une autre le fait, et le bien s'opère ainsi plus sûrement. Les cœurs unis partagent leurs allégresses ou leurs déceptions, et ne se découragent point.

Une jeune fille de Lyon, Mlle Rochebillard, avait été élevée dans l'aisance et le bien-être. Toutefois elle avait reçu une forte instruction avec une éducation chrétienne. Sa famille ayant éprouvé des revers, elle fut obligée de travailler dans un atelier pour vivre. Là elle se trouva côte à côte avec des jeunes filles besogneuses comme elle, mais aux prises, hélas ! avec toutes les misères morales. Elle eut pitié de cette jeunesse, plus ignorante que coupable, et elle entreprit de les arracher au désordre, de les relever au niveau supérieur de la religion et de leur procurer un pain plus abondant.

Pour cela elle les groupa, elle étudia la question du travail des femmes à l'usine, à l'atelier, à domicile. Puis elle fonda des cours professionnels, afin de leur apprendre des métiers ou de les perfectionner dans le leur. En même temps elle leur donnait des conseils pratiques qui les amenaient à la vertu, à l'église. Elle finit par leur garantir un salaire meilleur, une situation plus prospère, et par faire d'elles, à force de patience et de bonté, d'honnêtes jeunes filles.

Poussant plus loin ses efforts et ses légitimes ambitions, elle créa pour elles des syndicats, afin de leur assurer du travail à domicile, avec un plus doux intérieur ; elle établit même des institutions de prévoyance et d'assistance. Aujourd'hui, à Lyon, des milliers de jeunes filles lui doivent d'être restées pures et droites, et même d'avoir acquis une petite dot qui leur a permis de se marier, puis de devenir de bonnes et heureuses mères de famille.

Ne voudriez-vous pas comme elle avoir ainsi rempli votre devoir social, sauvé des âmes qui se seraient infailliblement perdues, avoir contribué à fonder aussi des foyers chrétiens, c'est-à-dire des foyers de bonheur ? Aussi bien, si vous vous adonnez ensemble à des œuvres de charité, devez-vous être des sœurs, vous entraider, vous aimer comme telles, sans distinction de classes ni de fortune.

Si j'avais le temps, je vous raconterais comment la charité en France, et particulièrement la charité des jeunes filles, a fait des merveilles ; comment, par exemple, à l'aide d'une humble association, dans telle petite ville de France, un simple vicaire institua une Caisse dotale qui procure à toute jeune fille qui se marie la faculté d'entrer en ménage avec une jolie somme qui est le fruit des cotisations, des économies et des dons faits à la Caisse. Il faudra bien un jour ou l'autre que vous entriez dans ce mouvement de charité qui doit

son élan aux idées chrétiennes, à la juste intelligence de l'Evangile et à l'entente commune.

II

Car le devoir social suppose l'action.

1. Il exige d'abord que l'on connaisse la société dans laquelle on vit et par conséquent les membres qui en font partie, ceux qui vous entourent et qui sont un peu les compagnons de votre vie. Oui, il faut qu'on se voie et qu'on descende enfin de sa tour d'ivoire d'où l'on se bornait à regarder l'humanité de haut, et peut-être à la mépriser.

Quand on a pris contact avec eux, alors on tâche d'agir sur eux. C'est ce qu'ont fait les Ligneuses à Paris. Elles se sont partagées les quartiers, les rues de la capitale, elles se sont mises à la recherche des besoins, des misères, informées de l'esprit de ces voisins qui étaient confiés à leur charité sociale. Elles s'adressaient plus particulièrement aux femmes.

L'une d'elles a raconté d'une manière charmante ses visites :

« Le cœur battait bien fort, dit-elle, quand on sonnait chez des gens inconnus. Que dire exactement à ces femmes dont on ignorait les sentiments ?

« On débutait par un bonjour aimable à la mère, une caresse aux enfants, tout en expliquant le motif de sa visite. Je disais :

— Vous êtes peut-être étonnées de me voir chez vous. Jusqu'ici chacun vivait chez soi, ignorant son voisin. Comme on ne se connaissait pas, on ne pouvait s'estimer ni s'entraider. Eh bien ! nous sommes plusieurs à penser que les choses marcheraient mieux si nous nous connaissions mieux... Je suis mère comme vous et je me suis souvent préoccupée de l'avenir de mes enfants. Les temps sont durs pour tout le monde. Si nous causions ensemble, je me figure que nous en tirerions un grand profit, et que l'expérience des unes servirait très utilement aux autres. Car nous avons des intérêts communs à défendre, n'est-il pas vrai ?

— Devant ces mots, dits avec simplicité, les physionomies se détendaient ; en général l'étonnement de la première minute faisait place à une certaine confiance¹. »

2. Ah ! si l'on agissait ainsi, et si l'on tentait ces démarches, en triomphant de sa timidité et de son orgueil, on verrait peut-être s'opérer la fusion des classes, cette chose si difficile et si nécessaire.

Je dis qu'elle est difficile, surtout entre femmes. Je connais d'excellentes personnes, très vertueuses, très pieuses, généreuses même, qui, lorsqu'elles se trouvent en présence d'une femme d'un niveau inférieur au leur comme origine, comme fortune, d'une femme du peuple, ne parviennent pas à surmonter un premier mouvement de dédain qui les empêche de

¹ *Françaises*, p. 319 (publication de l'Action Populaire).

converser avec elle, de pénétrer dans son esprit et dans son cœur pour lui faire du bien. L'amitié, disait Cicéron, trouve les gens égaux ou les rend égaux. Ce païen donnait presque la formule de la charité chrétienne. La charité, en effet, nous rend égaux si nous ne le sommes pas ; mais, hélas ! vous avez la passion de l'inégalité, parce que plus ou moins vous avez la passion de l'orgueil. Un penseur a dit : « Les femmes ne s'aiment pas ! » Il parlait des mondaines ; mais il est nombre de chrétiennes qui sont mondaines par ce côté-là, car elles ne s'aiment pas entre elles. Alors je me demande jusqu'à quel degré elles sont chrétiennes. Oh ! demandez souvent à Dieu d'aimer tout le monde et non ceux qui vous plaisent, « comme font les païens, » et de bien vous persuader qu'aux yeux de Dieu vous êtes peut-être bien inférieures à cette femme du peuple qui passe auprès de vous, que vous méprisez, et qui parfois vous salue sans que vous lui rendiez son salut. Est-ce que ce n'est pas le devoir de s'aimer, et donc de se voir, de se considérer, de penser et de vouloir du bien ? Est-ce que vous n'êtes pas chrétiennes, vous et cette femme du peuple, donc sœurs en Jésus-Christ et égales devant Dieu, à cette différence près qu'à celle à qui il a beaucoup donné il demandera beaucoup plus qu'aux autres ?

Je sais bien que rien ne fut plus difficile à vaincre par les Apôtres lorsqu'ils prêchèrent l'Evangile, que les préjugés qui établissaient une distance infranchissable entre le maître et l'esclave. L'Eglise pourtant fit entrer ces sentiments de fraternité dans les âmes ; elle convia au même banquet le serviteur et le maître, elle leur distribua la même doctrine, le même pain céleste, et elle les amena pendant les saints mystères à se donner le baiser de paix ! Quoi ! ces préjugés orgueilleux existent encore après dix-neuf siècles de christianisme ! Allons ! un bon mouvement, une bonne résolution ! Rappelez-vous que « le maître doit servir » sous le règne de l'Evangile, et que le Sauveur a lavé les pieds à ses Apôtres. Rappelez-vous surtout que celle-là est grande devant Dieu qui s'abaisse devant plus pauvre qu'elle, et que celle-là au contraire est sévèrement regardée qui dédaigne les humbles, et que, puisqu'elle manque de charité, elle sera « la plus petite au royaume des cieux, » c'est-à-dire qu'elle n'y entrera pas.

J'ai dit que cette fusion des classes est nécessaire. Elle est nécessaire, si nous voulons que la vie soit habitable ; elle est nécessaire surtout, si nous avons la prétention d'aller au paradis des chrétiens qui est le paradis de la charité. Mais même par intérêt il faudrait tendre la main à ceux qui sont au-dessous de vous, au lieu de les regarder de haut. N'entendez-vous pas le grondement des passions, des convoitises, les cris de ceux qui veulent jouir et qui ne possèdent rien, les clameurs

homicides qui annoncent la Révolution sociale ? Il faut que les riches se fassent pardonner leurs richesses à force de bonté : car s'ils ne savent pas distribuer au moins leurs revenus, on leur prendra le capital.

3. On a dit : « La femme est l'apôtre le plus ardent des idées qu'elle porte au cœur. » Que je voudrais vous avoir mis dans le cœur ces idées de charité afin que vous les pratiquiez et les répandiez à votre tour ! Ah ! ce jour-là, quel progrès social, quelle fraternité, quelle aurore de sainte égalité née de la sainte charité !

Tel est le vœu de notre grand Pontife Pie X. « Il ne suffit plus, disait-il à Mgr Delamaire, à propos des Ligeuses, il ne suffit plus qu'on s'enferme dans les œuvres de bienfaisance proprement dite, où l'on sent l'écart des rangs, la hauteur de celui qui donne et l'infériorité de celui qui reçoit. Non ! je leur demande d'aller au peuple, de lui parler, de lui rendre service dans une vraie confraternité chrétienne, suivant l'esprit évangélique lui-même. »

Cette confiance du chef de l'Eglise, il n'est pas une jeune fille chrétienne qui ne s'honore de la justifier, comme il n'en est pas une seule qui ne prenne pour elle cet avis qu'elle regardera comme un ordre. Car il convient aussi de songer à l'avenir. Vous êtes jeunes, vous préparez une société nouvelle, c'est votre mission, votre devoir. Un jour vous aurez votre maison à vous, vos enfants que vous élèverez dans la crainte et la grâce de Dieu. Je suppose que vous sachiez les préserver dans votre foyer ; que leur arrivera-t-il si, lorsqu'ils en sortiront, ils trouvent au dehors une atmosphère irrespirable ? Ils seront donc, malgré tout votre dévouement, victimes du poison social, entraînés par l'impiété dans la perdition !

J'ose espérer que vous saurez défendre hardiment votre foi, vos libertés religieuses. « Ce qui fait notre force, disait un Anglais à un homme d'Etat français, eh bien ! c'est que chez nous les honnêtes gens sont aussi hardis que les coquins, tandis qu'en France les coquins s'emparent de la rue, de la société, du pouvoir, et les honnêtes gens rentrent chez eux. » Ayez cette noble et fière hardiesse des honnêtes gens anglais. Puis remplissez votre devoir social par un accord mutuel, par une charité active accompagnée d'une grande humilité. Ainsi vous serez des chrétiennes qui travaillent à sauver le monde par l'apostolat de la prière, qui y ajoutent l'apostolat de l'exemple, et qui couronnent ce double apostolat par l'apostolat de l'action.

Pour cette grande œuvre vitale vous irez puiser à la grande source de la force, de la vie et demain, lorsque vous aurez le bonheur de recevoir Jésus-Christ, vous lui demanderez de bénir vos ferventes et suprêmes résolutions.

Clôture de la retraite

LA COMMUNION FINALE

*Mane nobiscum Domine,
quoniam advesperascit.*

Seigneur, demeurez avec nous, car le soir tombe.

C'est ce que disaient les disciples d'Emmaüs à Jésus qui paraissait vouloir les quitter. Ils avaient été si heureux dans sa compagnie qu'ils appréhendaient vivement de le voir s'en aller. Vous éprouvez quelque chose de leurs angoisses, parce que, pendant la retraite, vous vous êtes approchés de Jésus, vous avez senti combien il est doux d'être auprès de lui, d'être revenues à lui. Et « votre cœur était brûlant » quand il vous parlait au sein du recueillement, qu'il vous découvrait vos défauts, ses désirs, sa volonté de vous voir procurer son règne.

Il vous écoute, comme il écoute toujours ceux qui viennent à lui en toute simplicité et qui s'entretiennent avec lui cœur à cœur. Et il veut demeurer avec vous. *Préparez-vous à le recevoir*, et bientôt vous le reconnaîtrez quand vous aurez rompu avec lui le pain divin, *in fractione panis*.

I

Quelle merveille que l'Eucharistie! C'est une nouvelle incarnation sans cesse répétée. Qu'auriez-vous en effet à envier à Marie elle-même, quand Notre-Seigneur sera descendu dans votre cœur? Lorsque nous avons communie, nous avons Dieu en nous, et nous sommes vraiment des dieux. Je vous vois alors, des yeux de l'esprit, toutes transfigurées après la sainte communion, et pour vous mieux contempler, j'emprunte le regard des anges à qui vous êtes le plus glorieux et le plus ravissant des spectacles. Lorsque Jésus vient en vous, il y descend avec toute son incomparable splendeur, tel qu'il apparut aux apôtres préférés sur le Thabor. Je vois votre ange gardien qui s'incline et adore, car vous possédez ce qu'il ne fait que voir, et il est saintement jaloux de votre bonheur. Vous pouvez en effet lui redire ces paroles de votre beau cantique :

Mais l'humble pain que j'adore et je mange,
L'as-tu goûté?

Et il s'avoue vaincu, et il reconnaît que l'homme, qui lui est très inférieur en nature, a reçu, par la grâce, des privilèges dont il ne jouira jamais.

Augmentez la joie de votre bon ange par vos ferventes dispositions.

1. Faites d'abord un acte de *foi*. Dites comme Marthe : « Je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant qui est venu en ce monde et qui va descendre dans mon âme! » Puis avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Oui, c'est bien lui! Quand depuis longtemps nous avons été séparés d'une personne que nous aimions, si tout à coup nous la ren-

controns, surprise et enchantée, son premier mot heureux est celui-ci : « Comment! c'est vous! » C'est par ce mot que les âmes qui s'aimaient se reconnaissent.

Hélas! depuis trop longtemps nous vivions loin du Sauveur Jésus, nous ne le voyions plus ou plutôt nous ne le comprenions plus. Or c'est lui qui fait les premiers pas pour nous revoir, pour nous parler : il va nous procurer le bonheur de sa visite. Que notre première parole intime soit aussi : « Oui, mon Dieu! c'est vous! Oh! je vous reconnais bien, car vous n'avez pas changé, vous! C'est moi qui ai changé, qui ai perdu la jeunesse de l'âme, si bien que mon cœur vous apparaît triste et flétri. Mais vous êtes toujours vous! Vous me rendrez ma jeunesse et mon bonheur! »

2. Cette parole de foi est aussi une parole d'*humilité*. Dieu et notre âme! Jésus-Christ Fils de Dieu, et cette pauvre créature qui est nous! Quel rapport y a-t-il entre l'un et l'autre, entre la force et la faiblesse, la bonté et l'ingratitude, le ciel et la terre!

Il y a des abîmes! Mais il se charge de les combler. Le Créateur s'approche de sa créature pour l'élever jusqu'à lui, pour la rendre participante de sa propre divinité, en sorte que chacune de vous pourra se dire en toute vérité : « Je suis la fille de Dieu! » Ne vous demandez pas alors si votre conscience est bien purifiée, si vous êtes vraiment digne de lui, si vous ne restez pas coupable à ses yeux. Ce serait une de ces tentations que le démon tient prêtes, au moment de la grâce, pour vous troubler et vous priver des fruits de votre retraite. Est-ce que le ministre de Jésus-Christ ne vous a pas dit : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis! » Croyez que Dieu vous a pardonné et ne songez au passé que pour dire : « Mon Dieu, je crois, j'ai la certitude que vous avez daigné oublier mes péchés, je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance et ma joie. Achevez de me guérir! »

3. Et puis ayez *confiance*.

Eh! que craindriez-vous? Que votre passé ne se lève contre vous pour vous accuser? Mais regardez donc au pied de la croix; qu'y voyez-vous? Madeleine la pécheresse à qui Jésus a permis de se placer à ses genoux entre Jean le bien-aimé, l'apôtre vierge, et Marie immaculée! Et il semble que ce soit sur elle que tombent ses plus affectueux regards. Sans doute elle a péché et beaucoup, mais le Seigneur Jésus n'a-t-il pas dit d'elle : « Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a aimé beaucoup? » Regardez en effet comme elle aime son Sauveur, comme elle baise avec ardeur les pieds sanglants de son divin et bon Maître, qui l'a accueillie et relevée.

Que craindriez-vous encore? L'avenir? Un jour les apôtres étaient sur une barque, balottés par les vagues du lac de Tibériade. Un

vent violent, la nuit noire, des flots furieux, des coups de tonnerre! Voilà bien l'avenir que vous redoutez, n'est-ce pas? La vie est ravagée par les orages, pendant la jeunesse surtout, où le cœur gronde comme l'Océan. Où se diriger pour échapper à la tempête, pour ne point rencontrer d'écueils où pourra se briser la frêle embarcation?

Tout à coup, parmi les éclairs, une figure se dresse sur les flots. Les apôtres regardent. Qui donc vient à eux? Une voix se fait entendre: « C'est moi! ne craignez point! — Si c'est vous, reprend Pierre, commandez-moi d'aller auprès de vous sur les eaux. — Viens! » dit Jésus. — Et Pierre se met à marcher, hésitant et troublé. Il avance, pourtant. Tout à coup il se sent enfoncer et il crie: « Sauvez-moi! » Et Jésus lui ayant tendu la main, il marche en pleine sécurité sur les eaux calmées et affermiss sous ses pas.

Voilà votre vie. Au sein des tempêtes où votre esprit s'étourdit et craint, il vous semble pourtant voir dans le lointain quelqu'un qui vient à vous. C'est la vérité qui prend les traits tantôt de la bonté, tantôt du remords. Mais votre âme a bientôt discerné la vision consolatrice et elle se dirige obstinément, même à travers les flots, vers Dieu qui l'appelle. Parfois elle se sent enfoncer, mais un cri! et la main miséricordieuse qui est toujours là, se tend vers elle pour la relever.

Craindriez-vous donc les flots? Mais vous ne pouvez naviguer ailleurs. Ils vous entourent, ils vous pressent, la vie n'est faite que de flots amers. Il vous faudra vivre au milieu des dangers, au milieu du monde, parmi les difficultés, au sein des angoisses. Quel bonheur pourtant de se dire toujours: « Je n'ai rien à craindre! Jésus est près de moi! Quand je défaillerais il me soutiendra, il ne permettra point que je fasse naufrage. »

Ne redoutez ni l'avenir, ni le monde, ni les hommes, ni les épreuves. Il n'y a de dangers que si nous le voulons bien. Prions alors, jetons une prière vers le ciel, et nous entendrons le Sauveur nous dire: « Je suis là, n'ayez pas peur. Courage et confiance! *Ego sum, nolite timere.* »

4. Surtout venez à lui avec *amour*. Ne l'entendez-vous pas qui vous dit: « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête! » Ne dites pas cela, ô Seigneur Jésus, vous avez tous nos cœurs pour vous y reposer! Ils sont de pierre peut-être, mais venez, ces pierres vous seront douces, car l'amour les a fondues et la bonne volonté vous y prépare un moelleux support. Venez! vous y résiderez, vous y établirez à jamais votre demeure. Que pourrions-nous en effet sans vous, ô cep divin dont nous sommes les branches? Que serions-nous qu'un bois

mort inutile, la proie du feu? Aussi nous ne nous séparerons jamais de vous!

Quand on s'aime comme vous nous aimez, et même comme nous vous aimons, tout indignes que nous sommes d'une si grande grâce, on ne se quitte plus, on ne s'oublie plus. Une seule âme, un seul cœur, une seule volonté, une seule vie!

Maintenant venez à nous, Seigneur Jésus, nous croyons que c'est vous que nous allons recevoir; nous nous humilions de notre infirmité, de nos faiblesses, de nos distractions. Nous avons confiance en vous, parce que vous êtes la force; nous vous aimons, parce que vous êtes notre Dieu infiniment bon, le Fils éternel du Père. Venez, prenez possession de nos âmes, inspirez-nous les plus saintes et les plus efficaces résolutions!

II

Mais voici que nous avons rompu ensemble le pain céleste, le Sauveur est en nous, vous l'avez reconnu *in fractione panis*, vous êtes pleinement heureuses.

Offrez-lui d'abord ses propres dons, vous-mêmes, votre corps qu'il a créé et qu'il veut un jour retrouver pur et glorifié, votre âme qu'il demande à sauver, vos bons désirs, vos vertus et vos bonnes pensées, votre volonté d'être meilleures désormais, et de faire avancer son règne. Faites de tout cela comme « un faisceau de myrrhe » que vous déposerez dans son divin Cœur.

Ensuite priez.

1. Pour vous d'abord, afin qu'il vous conserve pieuses, saintes, sérieuses au milieu du monde, joyeuses au sein de vos familles. Qu'il garde votre cœur! On a dit qu'une femme c'est un être qui a un cœur à donner. Et puis c'est tout. Quand vous l'avez donné il ne vous reste plus rien. Mais si vous le donnez à Jésus-Christ il vous le garde, il le réchauffe dans le sien, il y fait germer les dévouements, les héroïsmes chrétiens sans lesquels une femme aujourd'hui ne saura pas conduire sa vie traversée et pénible. Si vous le donniez au monde, les événements qui s'abattraient sur lui comme une pluie d'orage le chasseraient comme une épave et le charrieront jusqu'à l'abîme.

Souvenez-vous que toute affection qui n'a pas son siège et son foyer dans le Sacré-Cœur ne saurait être vivante et surtout durable. Elle ressemble bientôt à un arbre qui se meurt faute de sève. Mais comme le Sauveur sait élever, transfigurer et fleurir nos affections légitimes, quand elles sont greffées sur son amour!

Priez donc pour vous. Les unes parce que pour elles « il se fait tard, » que leur carrière s'avance, que le jour commence à baisser. Voici la nuit. Priez pour qu'elle soit pleine d'étoiles et que vous y contempliciez surtout

l'astre du matin, Marie, qui vous conduira au seuil de l'éternité. Car souvent les jeunes vies sont moissonnées dans leur fleur, on les croit encore à l'aurore de ce monde, quand Dieu a décidé que l'heure est venue pour elles de jouir de l'aurore céleste. — Les autres, parce qu'elles sont sur le seuil de leur existence et que l'avenir se dresse devant elles avec ses problèmes obscurs et son inconnu. Mais soyez sans crainte. Dieu vous a armées pour lutter contre le démon et pour repousser les attaques du dehors. Il vous a distribué ses grâces qui vous muniront de courage, et les dons du Saint-Esprit qui vous rendront héroïques dans les grands périls. Et puis n'avez-vous pas la sainte Eucharistie, que vous pouvez, que vous devez recevoir souvent, afin de rester pures et fortes!

Priez afin que vous soyez des modèles dans vos familles, des exemples vivants qui parlent par leur constante et silencieuse vertu, par leur vigueur dans le travail, leur bonne humeur habituelle, leur dévouement toujours aimable et souriant.

Priez pour que vous deveniez de grandes chrétiennes qui comprennent leur devoir social. Regardez les moissons qui jaunissent! Il n'est pas d'ouvriers pour les recueillir. Ces moissons, ce sont les âmes qui ne connaissent pas Dieu et qui le blasphèment parce qu'elles ne le connaissent pas; ce sont ceux qui souffrent sans espérance dans leur misère noire, qui ne croient pas dans l'autre vie où Dieu accomplira toute justice; ceux que le riche sans foi dédaigne, qui n'ont jamais vu une main amie se tendre vers eux, qui n'ont jamais entendu une parole de compassion affectueuse.

Allez comme les apôtres, instruisez-les, dites-leur qu'il y a une Eglise qui accueille tout le monde, un Dieu qui n'a jamais repoussé personne et qui les aime. Amenez-les à Dieu, amenez-les à l'Eglise. Ne vous contentez pas de posséder la vérité et de vivre dans votre tranquille vertu. Rappelez-vous que vous ne vous sauverez pas toutes seules et que Dieu vous demandera compte de l'âme du prochain. L'exemple ne suffit pas, il faut l'action. Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et c'est nous, c'est vous qu'il a chargées de l'aider dans son œuvre de salut. Allez aux petits enfants pour leur apprendre qu'il y a un Dieu, pour leur faire baisser la croix et réciter leurs prières; allez à vos frères, à vos sœurs, à tous, pour leur porter la bonne parole du Christ.

2. Priez en particulier pour vos familles, pour tous, vivants ou morts. Plusieurs dorment, ne vous laissez pas de prier tant que vous ne les aurez pas réveillés. Jusque-là vous n'auriez pas fait la volonté de Dieu. Priez pour que Dieu transforme les familles qui

baissent, s'amoindrissent et meurent, parce que le souffle divin ne les anime plus. Elles rappellent ces plantes, jadis fécondes et pleines de vie, qui se dessèchent sur pied, sous l'action d'un vent brûlant. C'est le vent du matérialisme et de l'impiété. Pauvres familles qui cherchent leur bonheur en ce monde! Comme elles se trompent de route en prenant le chemin solitaire de l'égoïsme et du désert! Où donc est le bonheur sinon dans la vie? et c'est la mort qui menace les foyers dépeuplés où l'on n'entend point les cris nombreux et joyeux des enfants.

Priez pour vos frères, pour vos sœurs. Aimez-vous en famille. La famille est l'image bénie de la Sainte Trinité, elle reproduit l'image de Nazareth. Il n'y a de joie pure en ce monde que là, dans les maisons où l'on retrouve les vertus de Nazareth; et la joie serait sans mélange si vous parveniez à y faire demeurer Jésus-Christ en votre personne.

Priez les unes pour les autres, afin que la charité, que la fraternité chrétienne règne entre vous, une fraternité qui repose sur l'amour de Dieu et qui s'appuie sur vos qualités mutuelles. Hélas! ce sont nos défauts qui parfois nous réunissent et ce n'est point pour faire l'œuvre de Dieu. Soyez unies pour le bien, vous travaillerez ensemble, vous souffrirez, lutterez, agirez ensemble. Ensemble vous supporterez vos peines et jouirez de vos succès.

3. Priez pour notre France tant éprouvée, tant menacée, pour la France du Christ que médite de détruire et d'étouffer la France de Satan. On veut lui arracher le Christ du cœur, le bannir, le chasser, le traiter comme un étranger, un inconnu, comme un ennemi! Et qui donc a fait notre glorieux pays sinon le Christ par ses saints, par ses grands évêques, comme Hilaire, Martin et Remy, par ses pieux rois, comme Charlemagne et saint Louis? C'est parce que nous sommes la nation la plus dévouée, la plus généreuse et, au fond de l'âme, la plus chrétienne de l'univers, que le démon se rue sur elle et travaille à l'anéantir, dans l'espoir d'anéantir avec elle le foyer de la foi et de la charité.

O Christ! restez au milieu de nous, car « il se fait tard. » Voici la nuit des événements, la nuit où l'on ne peut voir ni travailler. Sans vous, sans lumière pour nous guider, sans bras pour nous soutenir, sans espoir pour nous relever, que deviendrions-nous? Ah! si la France devait mourir, comment nous résigner à dire: « Que votre volonté soit faite! » et par quelle agonie il nous faudrait passer!

4. Priez pour l'Eglise catholique et d'abord pour son auguste Chef. Placé plus haut que tous les hommes, au sommet des choses d'où, comme une sentinelle, il interroge l'espace, considère les mouvements et les pensées des peuples, les entreprises des souverains, il voit,

il sait, il commande. Écoutez sa voix, c'est celle d'un chef et d'un père. Obéissons-lui avec respect, avec amour.

Pilote chargé de conduire la barque de l'Eglise, il navigue sagement, loin des écueils qu'il signale, afin que les âmes ne viennent pas s'y briser, écueils de l'erreur, de la fausse science, du mauvais esprit, de la défiance. Ne nous défions point du pape, il ne peut nous égarer ; ni de l'Eglise, elle nous met sur le chemin éternel du ciel.

L'Eglise, c'est une mère. Est-ce qu'on se défie de sa mère ?

Elle est entourée d'ennemis ; alors, que ses enfants accourent auprès d'elle, pour la défendre, pour lui dire : « Vous êtes en ce monde la vérité, la bonté, la justice ; si vous disparaissiez de la terre vous emporteriez avec vous toute probité, toute tendresse, tout amour, toute humanité. Oh ! restez parmi nous. Vous êtes l'astre qui éclaire notre nuit, le soleil qui réchauffe nos âmes, la vérité qui éclaire nos esprits ! »

Priez afin que Dieu lui rende sa liberté et sa grandeur ; afin qu'elle sauve beaucoup d'âmes, qu'elle soit le port où abordent tous les égarés, tous les désespérés de la terre. Aimez-la puissamment, glorifiez-vous de lui appartenir afin qu'un jour, à votre dernière heure, vous puissiez dire avec bonheur comme sainte Thérèse : « Je suis la fille de l'Eglise ! Je meurs en fille aimante de la sainte Eglise catholique ! »

POUR LA FÊTE DES SS. PIERRE ET PAUL

I

LE DEVOIR DE L'APOSTOLAT ET SES CONDITIONS

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.

Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. (I Cor., xi, 1).

Mes frères,

Sur le chemin de Damas, le fougueux adversaire des chrétiens, respirant contre eux la haine et la mort, Paul, terrassé par le Christ, s'est relevé plein de foi, et passant à la cause qu'il persécutait, pour Jésus-Christ il donne sa vie. Et c'est pour nous entraîner dans sa voie, que du ciel aujourd'hui, comme autrefois à ses enfants de Philppes et de Corinthe, il nous crie : « Chrétiens, soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ ; à sa cause, vouez aussi votre vie, car il importe qu'il règne. Apôtres inlassables, pour la vérité, le droit, la liberté, sachez souffrir et, s'il le faut, mourir. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* »

Ainsi, mes frères, c'est à l'apostolat qu'il vous convie. De ce devoir trop souvent négligé, parce

que mal connu, je voudrais vous persuader la réelle existence, voire même la pressante nécessité, et d'un mot indiquer à quelles conditions vous en acquitter utilement.

I

Apôtres, mes frères, vous devez l'être. L'apostolat est comme le devoir d'état du chrétien.

Oh ! ne vous récriez pas. Cette parole, je le devine, soulève votre étonnement, car vous pensez en vous-mêmes : « Apôtres ? Mais cette vocation sublime n'est point faite pour nous. Elle est le partage choisi de quelques privilégiés, de ceux seulement, à l'exclusion des autres, que Jésus appelle lui-même à recevoir l'unction sacerdotale. »

Votre raisonnement est juste, mes frères. Les prêtres qui pour Jésus-Christ exercent avec autorité une ambassade auprès des hommes sont les apôtres officiels, les agents obligés du règne de Dieu sur la terre. C'est vrai. Cependant, mes frères, à côté de leur tâche officielle, et sous leurs ordres, il y a place pour une action auxiliaire, pour un apostolat complémentaire, mais qui n'en est pas moins nécessaire pour le triomphe de la cause à soutenir. Et c'est à celui-là que l'apôtre vous invite en disant : « Soyez mes imitateurs, » c'est-à-dire, à la cause de Dieu, à l'extension de son règne sur la terre, donnez vos efforts et votre vie.

Comprenons bien, mes frères. Cet apostolat auxiliaire est nécessaire, et partant il devient obligatoire pour vous. Les ambassadeurs officiels de Dieu pour accomplir avec succès leur mission ont besoin de vous. L'œuvre, en effet, à laquelle ils sont envoyés est une œuvre de conquête : c'est toutes les âmes qui naissent esclaves du péché qu'ils doivent arracher à l'ennemi et conduire des ténèbres à la lumière. Or, dites-moi, tient-on campagne sans armée ? Les chefs seuls suffisent-ils pour conquérir ? Et l'humble petit soldat qui sous leurs ordres combat dans le rang, joue-t-il un rôle superflu ? Parce que son action dans l'action générale passe souvent inaperçue, il ne s'ensuit pas qu'elle soit inutile. Si minime soit-il, vous jugez son concours indispensable. Sans lui en effet, la conquête ne se ferait pas. Aussi, qu'il vienne à se désintéresser de la cause de la guerre et à refuser un concours qui paraît si menu, le soldat se voit infliger le supplice réservé aux traîtres : c'est qu'il a manqué à son devoir.

Eh bien ! mes frères, pareillement, dans cette conquête d'un autre genre, conquête des âmes, vous êtes, vous chrétiens, ces humbles, mais ces humbles nécessaires. Votre concours aussi est indispensable, et le refuser ou simplement négliger de le donner parfaitement serait une faute, une infidélité au devoir. « Travaillez donc alors, suivant une expression bien con-

nue du même apôtre, en bons soldats du Christ Jésus, c'est-à-dire ne marchandez pas vos peines et vos sacrifices pour rendre glorieuse la cause que vous devez servir. »

Au reste, mes frères, à quoi bon tant d'insistance à raisonner l'invitation de S. Paul, quand voici une parole d'autorité, celle de son compagnon de martyre et son chef dans l'apostolat, de ce Pierre qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de commander ? Il s'adresse à tous les chrétiens du monde : « Vous êtes, leur dit-il, une race choisie, un royal sacerdoce, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis — écoutez bien — afin que vous annonciez les perfections de Celui qui vous a appelés à son admirable lumière. » Après cela, réusez-vous si vous pouvez. Mais qu'avez-vous à envier aux apôtres officiels et quel mot d'ordre attendre ? Vous êtes cette race choisie, ce peuple élu, ce sacerdoce appelé pour annoncer les perfections de Dieu, c'est-à-dire pour le faire connaître, aimer, glorifier autour de vous, bref, pour être apôtres. C'est un devoir qui vous incombe.

Oh ! mes frères, je dois vous en féliciter et je ne vous ai rien appris : vous connaissez votre devoir et le pratiquez. Apôtres, vous l'êtes par le bon exemple déjà, vous qui sans respect humain accomplissez loyalement en toute simplicité votre devoir intégral de chrétien ; vous l'êtes, à un haut degré, vous qui dans les œuvres paroissiales nous prêtez un si généreux concours ; vous l'êtes aussi avec une exquise délicatesse, vous qui de vos aumônes soutenez les œuvres catholiques, particulièrement celle qui donne le pain à vos prêtres ; vous l'êtes enfin, vous tous, et votre apostolat va jusqu'au bout du monde, qui priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour la récolte des âmes qui se prépare.

Mais aussi, mes frères, le devoir devient plus pressant à mesure que le péril de la cause se fait plus menaçant. Or la noble cause de laquelle nous sommes les apôtres ne vous semble-t-elle pas être en souffrance en ce moment et subir comme une agonie ? Dans le camp adversaire, une haine farouche, une persécution sournoise, mais habilement conduite ; dans les rangs des fidèles, un grand nombre qui désertent ou, ce qui revient au même, demeurent indifférents ; et Dieu qui se plaît à rappeler à lui dans une proportion qui nous afflige nombre de prêtres zélés. Oh ! mes frères, tout cela n'est-il pas voulu de la divine Providence pour nous rappeler au sentiment de notre devoir, tout au moins pour stimuler notre zèle qui sommeille ?

Mes frères, tous, qui que nous soyons, apôtres officiels ou chrétiens simplement investis de cet apostolat auxiliaire, écoutons aujourd'hui la voix de S. Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*. Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.

Et de lui aussi apprenons à travailler efficacement pour la rendre glorieuse à la cause de Jésus-Christ.

II

Nécessaire, indispensable même dans cette œuvre double de défense et de conquête que comporte l'apostolat, votre concours, mes frères, ne sera cependant vraiment utile — et partant votre tâche ne sera bien remplie — que s'il revêt certaines conditions, à savoir : s'il est préparé par une solide instruction, soumis dans une parfaite discipline, accompli avec un ardent amour.

L'imagination populaire aime à se représenter S. Paul subitement transformé de persécuteur en apôtre : le matin loup affamé qui désole le bercail de Jésus-Christ, et le soir conquérant qui amène glorieusement à l'obéissance de la foi les ennemis de l'Evangile. Cette conception fantaisiste peut plaire peut-être, mais n'est pas conforme à l'histoire. L'apostolat, qui est en quelque sorte une vocation de conquérant, comme le métier de la guerre exige un apprentissage. Et S. Paul a fait cet apprentissage. Dix ans s'écoulaient en effet entre l'épisode de Damas et la première mission de l'apôtre ; dix ans pendant lesquels, tant dans le désert de l'Arabie que dans son pays natal Tarse en Cilicie, il se prépare dans la solitude, le silence et la prière à porter l'Evangile aux Gentils, recevant les révélations du Seigneur, fortifiant sa foi, étudiant et méditant les Saintes Ecritures qui lui fourniront plus tard dans sa prédication des preuves irrésistibles. Quand Barnabé le vient tirer de sa retraite, il est armé pour la défense de la foi et la conquête du monde païen.

C'est par l'étude de sa théorie en temps de paix que le soldat se prépare à être utile au temps de la guerre. Ainsi, mes frères, en vait-il de vous. Apôtres par votre vocation à la foi et soldats de Jésus-Christ par un sacrement, vous avez le devoir de vous préparer à remplir votre tâche. Comment en effet servir une cause qu'on ne connaît pas, ou se dévouer à elle si on la connaît mal ? *Non volitum quin præcognitum*. Le vouloir efficace, celui qui passe à l'acte, et à l'acte héroïque, est le fruit de la connaissance parfaite qui le précède. Comment annoncer les perfections de Dieu si on les ignore ? Le chrétien qui, par sa négligence à s'instruire, s'expose, le cas échéant, à compromettre la cause de Jésus-Christ qu'il représente et comme incarnée en lui, est coupable de trahison. Ah ! chrétiens, comprenez donc toute la portée de votre devoir pour ne point desservir une cause que vous devez glorifier, et imitez l'Apôtre dans sa laborieuse préparation à l'apostolat. Faites trêve aux affaires du siècle le dimanche pour venir vous instruire au pied de la chaire sacrée, pour assister aux catéchismes de persévérance ou aux conférences religieuses, pour vous livrer à la ré-

flexion, à la méditation, pour affermir votre foi et vous préparer ainsi à donner aux apôtres officiels un concours utile qui sera couronné de succès, bref, pour travailler efficacement à la gloire de Dieu.

Préparée par une solide instruction, votre action serait vaine encore si elle n'était faite dans l'ordre.

Le secret des victoires, vous le savez, réside là plupart du temps dans la discipline des combattants. Chacun à son poste sous la direction des chefs, voilà l'ordre. C'était jadis la tactique d'un grand peuple : *divide et impera*, diviser pour régner. Nos ennemis la connaissent et, pour peu que vous y prêtiez attention, vous verrez qu'ils s'efforcent de jeter parmi nous une semence de division. Ils savent qu'ils y trouveraient un ferment de faiblesse pour nous, gage de victoire pour eux. S. Paul eut à mettre en garde déjà ses fidèles contre les semeurs de discorde, auxiliaires du malin esprit : « Si quelqu'un, leur dit-il, vous donne une autre doctrine, une autre direction que la nôtre, fût-ce un ange descendu des cieux, ne l'écoutez pas. » Et lui-même donne l'exemple d'une sage soumission au chef suprême de l'Eglise, à Pierre, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de paître les agneaux et les brebis. Avant d'entreprendre ses courses à travers le monde, il vient à Jérusalem voir Pierre et lui présenter l'hommage de son obéissance filiale. Apprend-il un jour qu'à Corinthe les chrétiens sont divisés, que les uns se réclament de sa personne, les autres d'Apollon, les autres de Pierre, et d'autres encore de Jésus-Christ, qu'aussitôt il s'élève avec une véhémence indignation contre cet esprit de parti et, dans une lettre qu'il dépêche, il condamne ces coteries : « Qu'ai-je appris ? Vous êtes divisés ?... Je vous en conjure au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il n'y ait point parmi vous de factions, mais soyez parfaitement unis dans un même sentiment et dans une même pensée. » C'est qu'il y va de l'avenir de la jeune chrétienté et du progrès de Jésus-Christ dans les âmes.

Mes frères, votre apostolat ne sera couronné de succès que s'il s'exerce dans une parfaite soumission aux chefs légitimes, qui sont le curé dans la paroisse, l'évêque dans le diocèse, le Souverain Pontife dans l'Eglise catholique. C'est à leurs décisions qu'il faut se soumettre ; ce sont leurs ordres qu'il faut exécuter sans les discuter. Autrement, vous paralysez leur action et, au lieu de la seconder, vous entravez l'œuvre de conquête et de diffusion du règne de Dieu qui était en voie de s'accomplir. Vous n'êtes plus des apôtres, mais des coupables qui méritent le châtiment de l'infidélité.

Enfin, mes frères, le succès est au courage. Vaincre ou mourir, voilà la devise du soldat. Et l'apôtre est soldat. A la cause de Jésus-

Christ Paul donne sa vie. Voyez-le, cet insaisissable champion, se jetant dans le monde au cri : « Il faut qu'il règne. » Il va par tout pays, comme un fou, mais d'une folie sublime, prêchant la vérité à temps et à contre-temps. Il voudrait que tous la possèdent, et la pensée qu'il est encore des âmes ignorantes ou ennemies de Jésus lui arrache des larmes, « *flens dico inimicos Christi*. » Pour les aborder, il affronte les dangers, brave les périls, surmonte les obstacles, supporte la souffrance et la tribulation ; il en appelle à tous les titres qui le peuvent accréditer auprès d'elles : à son origine juive avec les Juifs et les Judaisants, à son titre de citoyen romain avec les païens, bref, il se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Est-il témoin d'une injustice qu'il en souffre comme si elle était faite à lui-même : un jour, il s'offre en otage pour être la rançon d'un esclave fugitif. S'il s'agit de soutenir ses droits ou de défendre sa liberté, il ne compte pas avec le sacrifice : il en appelle à César et il ira jusqu'à Rome. Quel zèle ardent ! Ah ! c'est qu'il a les sentiments du Christ Jésus qui vit en lui et dont rien ne peut le séparer. Sa vie, c'est Jésus-Christ, *mihi vivere Christus est*.

Voilà surtout, mes frères, ce qui fait les apôtres : l'amour. Sans amour pas de dévouement. Et l'on n'est qu'un fantôme d'apôtre si l'on craint la souffrance, la lutte, le sacrifice, si l'on mesure ses services au bénéfice qu'on en retirera, si l'on transige avec son devoir, si l'on tolère l'erreur et supporte l'injustice sans un frisson d'indignation.

Oh ! mes frères, soyez les imitateurs de S. Paul et ayez en vous, comme lui, les sentiments du Christ Jésus : partout proclamez la vérité, imposez-vous et imposez autour de vous le respect de votre sainte religion par votre valeur personnelle, car c'est encore la recommandation de l'apôtre que vous soyez les premiers en tout, *in omnibus præcellens esto* ; réclamez vos droits en vous servant de tous les titres que le monde agrée ; et pour défendre la justice ou conquérir la liberté, ne craignez pas la souffrance. Les chaînes supportées pour une noble cause sont glorieuses et la mort même serait un beau triomphe.

Imitez l'apôtre S. Paul, imitons-le tous dans son dévouement à la cause de Jésus-Christ afin qu'au soir de notre vie, comme l'athlète du Christ présageant sa fin prochaine, nous puissions nous rendre ce noble témoignage : « J'ai achevé ma course, mais j'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne des mains de Dieu. »

A le suivre dans cette voie, daigne l'apôtre S. Paul nous aider de sa puissante intercession auprès de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

II

LE PAPE

Pasce agnos meos, pasce oves meas.

Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. (Jean, xxi, 16, 17).

Mes frères,

Après le chef-d'œuvre de l'Eucharistie, qui par le mystère de la présence réelle et les sublimités du saint sacrifice de la messe continue si merveilleusement à travers les siècles l'Incarnation et la Rédemption, je ne connais pas de réalité plus auguste, de création plus attachante, de personnalité plus digne de respect, d'obéissance et d'amour filial que celle du Pape, qui continue officiellement le ministère public de Jésus-Christ au milieu des hommes, qui agit, qui parle, qui gouverne, qui ordonne, qui juge, qui condamne ou qui absout, qui censure ou qui pardonne, qui lie et qui délie au nom de Jésus-Christ dont il est le Vicaire perpétuel.

Le Pape, c'est toujours J.-C., mais caché sous un voile. Entre J.-C. et le Pape, il y a une union ineffable d'un genre unique et qui ne ressemble à aucune autre. J.-C. et le Pape agissent ensemble, ensemble ils gouvernent l'Eglise, l'éclairent, la soutiennent, l'encouragent, la sanctifient.

Voilà l'idée juste et vraie que nous devons avoir du Pape ; voilà l'auréole qui resplendit sur son front ; voilà comment l'assistance du Saint-Esprit le transfigure ; bref, voilà le secret de sa grandeur et le pourquoi des hommages souverains auxquels il a droit.

Le Pape, en tant qu'homme, peut être grand par son génie, par ses talents, par sa vertu, par ses qualités diplomatiques : ce n'est là qu'une grandeur humaine, éclipsée presque tout entière par les titres surnaturels et divins qui le sacrent *Vicaire de Jésus-Christ*. Ce simple mot résume tous ses droits et privilèges ; c'est là qu'il faut chercher le secret de sa majesté souveraine.

I. — Le Pape, Vicaire de Jésus-Christ

Vicaire de J.-C. : tel est donc le premier titre du Souverain Pontife à notre vénération, telle est la souveraine investiture qu'il reçoit directement d'en haut et qui lui confère avec les prérogatives de la primauté une dignité hors de pair ici-bas, et par suite une autorité sans égale, ne relevant que du Christ dont il est l'ambassadeur officiel et immédiat : *Pro Christo legatione fungitur*. Cette fonction privilégiée est unique : seul, le Pape est Vicaire de J.-C.

En cette qualité, il a succédé au Maître comme chef visible de l'Eglise. En la personne de Pierre, il a reçu de J.-C. les clefs du royaume des cieux. A trois reprises, N.-S. l'a regardé avec amour : une première fois pour lui donner le nom et la fonction prophétique de Pierre, c'est-à-dire de fondement ; une seconde fois pour lui promettre la délégation authentique de tous ses pouvoirs : « Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié ; » une troisième et dernière fois, pour lui remettre la houlette de tout le troupeau et l'introniser Pasteur suprême de l'Eglise : « *Pasce agnos meos... Pasce oves meas.* ». Quel que soit le nom qu'il adopte, le Pape c'est toujours Pierre, et par conséquent le Vicaire de J.-C.

Chef de l'Eglise, le Pape en est l'incarnation vivante, et comme le générateur de la vie qui s'y épanouit ; toute impulsion, toute autorité émanent de lui comme de la source créée par le Maître.

« L'Eglise et le Pape, c'est tout un, » a dit S. François de Sales. Et en effet, c'est le Pape qui crée l'Eglise en lui ouvrant incessamment, limpides et fécondes, les sources intarissables de la vie surnaturelle. C'est lui qui la fait une, sainte, catholique, apostolique, qui lui met au front ces marques authentiques et incommunicables. En lui se fait l'unité de doctrine et de gouvernement. Nous l'appelons « Sa Sainteté » parce que c'est par lui que la source de la sainteté se répand et rayonne de toutes parts. Il est le moteur permanent de sa catholicité. Il est le tronc toujours vivant de son apostolicité.

En d'autres termes, le Pape c'est le trait d'union entre J.-C. et l'Eglise, c'est Jésus continué, c'est « le sacrement de Jésus » en quelque sorte. Dans l'Eucharistie, Jésus ne parle pas, mais c'est au Pape qu'il a confié sa voix immortelle et infaillible ; dans l'Eucharistie, Jésus ne gouverne pas, mais Pierre commande en son nom ; dans l'Eucharistie, Jésus se cache, au Vatican Jésus se montre et son action irradie l'Eglise universelle. Quelle union intime entre Jésus et son Vicaire ! Chaque page de l'Evangile nous en retrace le sublime écho, la touchante concomitance.

Et en effet, si l'on compare l'Eglise à un édifice, le Pape en est la pierre angulaire visible, J.-C. la pierre invisible. Les deux pierres sont liées et cimentées ensemble ; mais celle qui est visible est inséparable de l'autre.

Si l'Eglise est un arbre immense remplissant l'univers, le Pape en est le tronc, mais Jésus en demeure la racine invisible ; le tronc n'est que le canal de la sève cachée qui jaillit de la racine.

Si l'Eglise est une barque, le Pape en est

le pilote courageux et infatigable, mais c'est Jésus qui reste le moteur mystérieux et invincible. Le Pape tient le gouvernail, mais c'est Jésus qui donne le mouvement.

Si l'Eglise est un corps, le Pape en est la tête, J.-C. en est le cœur. Le cœur et la tête sont inséparables ; la tête est visible, le cœur reste dans l'ombre.

Si l'Eglise est un troupeau, J.-C. en est le pasteur invisible, le Pape le pasteur visible ; mais l'union entre eux deux est telle que l'Esprit-Saint ajoute : « Et néanmoins il n'y a qu'un pasteur. »

Si l'Eglise est un royaume, J.-C. est le roi invisible, le Pape en est le roi visible, le premier ministre avec tout pouvoir, mais tellement qu'il y a unité parfaite de gouvernement et de direction. — Bref, c'est une sorte de compénétration mutuelle qu'il est impossible d'exprimer et qui nous remplit d'admiration et de reconnaissance envers J.-C. et son Vicaire.

Vicaire de J.-C. et successeur de Pierre, le Pape a hérité de la royauté et du sacerdoce de son Maître. Le Pape est Roi, parce qu'il est le continuateur officiel, le fondé de pouvoir du roi Jésus : son royaume, c'est l'Eglise, royaume qui embrasse tous les royaumes, tous les souverains, tous les siècles, tout l'univers, royaume universel, mais spirituel, qui se compose de toutes les âmes rachetées par le sang de J.-C. Le Pape, c'est le souverain catholique de l'Ancien et du Nouveau Monde !

Et en fait, il n'est pas de royauté plus séculaire, il n'est pas de trône plus glorieux, plus honoré, plus solide que le trône pontifical. Le Pape a été, il est vrai, découronné de sa royauté temporelle et, contre toute justice, sacrilègement dépouillé de ses Etats pontificaux. Mais sa royauté spirituelle demeure plus que jamais resplendissante et glorieuse. Le prisonnier du Vatican, même dépouillé, est acclamé par les catholiques de tout l'univers. Les souverains s'honorent d'être représentés auprès de la Cour de Rome qu'entoure le corps diplomatique, et en retour le Vatican a ses nonces et ses légats auprès des souverains et des princes du monde entier. Les monarques les plus puissants, les chefs d'Etat les plus en vue ambitionnent l'amitié du Saint-Siège, et les nations les plus diverses le choisissent pour arbitre de leurs différends. La Cour de Rome avec le Sacré-Collège des cardinaux, avec les Congrégations Romaines qui lui font cortège, ne le cède en dignité et en distinction à aucun entourage même impérial. Aucun souverain n'est honoré à l'égal du Pape, dont le prestige unique a quelque chose de surnaturel et de divin qui se rattache aux intérêts spirituels dont il a la garde ; on sent en lui l'homme de Dieu, le Vicaire de J.-C.

Enfin, comme le Christ qu'il représente, le

Pape est non seulement Roi, mais *Pontife*, Pontife suprême, Souverain Pontife : c'est le grand-prêtre de la Loi nouvelle et le chef de la hiérarchie sacrée. C'est par ses mains et sous ses ordres que le sacrifice du Calvaire continue au saint autel ; comme le Christ il est médiateur souverain entre le ciel et la terre. Si l'on a pu dire du prêtre que par la dignité de ses fonctions et la sublimité de ses pouvoirs, il est un autre Jésus-Christ, *sacerdos alter Christus*, combien cette parole est plus vraie du prince des prêtres et des évêques, du Vicaire de J.-C., lequel vit, parle, agit, gouverne, sanctifie dans la personne du Pape ! Là se trouve le secret de cette auréole de gloire et d'honneur qui environne le Pape : c'est au Pontife, au Vicaire de J.-C. plus encore qu'au Roi que s'adressent les hommages du monde entier.

Comprenez-vous maintenant, mes frères, combien sont puissants et durables les motifs qui doivent nous attacher au Pape ; quels sentiments de foi, de vénération nous inspire son titre de Vicaire de Jésus-Christ ; quel dévouement, quelle fidélité inviolable exige sa dignité de chef de l'Eglise ? Devant lui les fronts se courbent, les genoux fléchissent, sur son passage les foules se prosternent. Pourquoi ? Parce que c'est le Vicaire de Jésus-Christ !

II. — Ses pouvoirs

Si l'incomparable dignité du Pape, cette dignité souveraine, royale, pontificale, quasi divine, commande tous nos respects, de même son autorité corrélatrice et non moins souveraine, qui embrasse la plénitude des pouvoirs du Christ, sans aucune restriction, s'applique à tous nos devoirs et s'impose à notre obéissance filiale et absolue. Telle dignité, telle autorité ; la seconde découle de la première.

Aussitôt élu, le Pape tient la place du Christ, c'est-à-dire incontestablement la première ; il devient Pasteur, Roi et Pontife souverain : à l'instant même, il reçoit directement d'en haut les clefs du royaume des cieux, qui ouvrent et ferment souverainement, c'est-à-dire l'investiture spirituelle de tous les pouvoirs afférents au Souverain Pontificat. Tel est le droit divin, telle a été la volonté du Maître : l'Evangile en fait foi.

Au nom du Christ, dont il devient le Vicaire, c'est-à-dire le fondé de pouvoir, le Pape reçoit la plénitude du pouvoir doctrinal et du pouvoir disciplinaire, ou, si l'on veut, le suprême pouvoir d'éclairer et de gouverner pasteurs et fidèles dans toute l'Eglise.

Magisterium. Comme Docteur, il retient la raison sur la pente de l'erreur ; il est le gardien officiel de la vérité ; il en est l'interprète authentique, le héraut intrépide, le théologien divinement assisté. Tous les autres théologiens

et docteurs, même les Pères de l'Eglise, peuvent faire fausse route et faillir dans leurs pensées, dans leurs enseignements, dans leurs systèmes. Par un privilège unique, le Pape ne saurait sortir du sentier de la vérité : son langage est ineffablement garanti par la prière toujours efficace du Maître : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. » Voilà pourquoi le Pape garde et promulgue, intègre et virginal, le dépôt de la Révélation qui lui a été confié et dont il est le Docteur infaillible. Qu'il définisse la doctrine, qu'il condamne et censure l'erreur, qu'il souligne les faits dogmatiques, qu'il interprète les Saintes Ecritures, la Tradition, le droit naturel, ou bien encore la propre constitution de l'Eglise, ses droits et prérogatives, qu'il canonise les saints, qu'il donne son approbation solennelle aux Instituts religieux, qu'il incarne la foi dans la liturgie ou dans la discipline générale de l'Eglise, en d'autres termes, toutes les fois qu'il parle *ex cathedra* en matière de foi ou de mœurs, il ne peut ni se tromper ni tromper les autres : c'est en quelque sorte l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*.

La parole du Pape est la règle de notre foi. Juge suprême des controverses qui nous divisent, le Pape prononce souverainement la parole lumineuse qui met fin aux polémiques ardentes, aux conflits plus ou moins passionnés. Il le fait sans passion, avec cette sereine majesté qui se repose en Dieu dont elle est l'image et qui ne redoute ni les basses intrigues, ni les critiques venimeuses, ni les interpellations retentissantes.

Oh ! je le sais bien : les enseignements du Pape, il y a des téméraires qui les discutent, des esprits forts qui les critiquent, des insolents qui les outragent, des renégats qui les travestissent, des indifférents ou des tièdes qui s'en désintéressent. Pardon, Seigneur, et miséricorde pour tous ces malheureux et ces ingrats ! Pour nous, nous ne connaissons, nous ne voulons connaître ni hésitation ni arrière-pensée, ni défaillance, et nous déposons au pied du Pape l'hommage particulièrement empressé de notre obéissance filiale et absolue !

Imperium. La souveraine juridiction du Pape ne s'étend pas seulement au pouvoir doctrinal ou *magistère* ; elle embrasse encore dans sa plénitude et sans aucune restriction le pouvoir de gouverner pasteurs et fidèles dans la sphère de leurs intérêts spirituels et en vue du ciel à conquérir.

Docteur du troupeau, le Pape enseigne. Pasteur suprême, il commande, il légifère, il décide, il administre, il réglemente, il dirige, il conseille, il avertit, il encourage, il récompense, il admoneste, il condamne, il sévit : voilà les diverses nuances de son gouvernement. Ici encore, sa royauté est souveraine,

comme celle du Christ, et ses pouvoirs illimités, comme il appert de ses lettres de créance : « Tout ce que tu lieras sur la terre... »

Dans l'échelle de la hiérarchie, il occupe le degré suprême et ne compte que des subordonnés ici-bas : Dieu seul est son supérieur.

Pasteur selon le cœur de Dieu, le Pape nous remet sans cesse sous les yeux le code de nos devoirs et les principes de la vie chrétienne. Législateur au lieu et place du Christ, il ajoute ou retranche à ces devoirs par des lois ou décrets sages et opportuns. S'il est le gardien du *Credo* en qualité de Docteur, il n'est pas moins, en sa qualité de juge impartial et incorruptible, le gardien du Décalogue et le vengeur de la morale. Il défend son troupeau contre les loups ravisseurs, dénonce les ennemis de l'Eglise, démasque leurs projets, leurs intentions, leurs hypocrisies, proteste contre les injustices et les spoliations, revendiquant avec une fermeté inébranlable et tout apostolique les droits de Dieu et des âmes, de la liberté et de la vertu. Aux délinquants de l'ordre moral ou social, quelle que soit leur dignité et leur position sociale, le Pape ne cesse de répéter le *Non licet* de l'Evangile. Aux souverains qui lui tendent des pièges ou qui essaient de lui extorquer un *transeal* à leurs désordres, il oppose son *veto* apostolique, toujours le même : *Non possumus* ! L'histoire des Papes n'est-elle pas jalonnée de ces rappels à l'ordre moral notifiés aux princes les plus fameux et les plus puissants ?

Or, mes frères, n'est-ce pas le devoir des brebis d'obéir au pasteur ? Sinon elles s'exposent aux pires dangers et à la perdition. Ecoutons avec une filiale docilité la voix du Pape. Suivons-le avec confiance, obéissons-lui simplement, promptement, entièrement, sans réserve, soit qu'il ordonne, soit qu'il dirige, soit qu'il conseille, soit qu'il condamne, soit qu'il demande, soit qu'il supplie. Approuvons tout ce qu'il approuve, condamnons tout ce qu'il condamne, évitons tout ce qu'il défend.

Quel magnifique exemple de soumission entière, prompte et filiale à l'autorité du Pape, que celui de Fénelon ! Un de ses ouvrages, *Les maximes des Saints*, venait d'être condamné comme renfermant des propositions erronées. L'archevêque de Cambrai allait monter en chaire quand il l'apprit. Aussitôt et sans hésiter, — c'était en la fête de l'Epiphanie, — changeant le sujet de son sermon, il annonça à son peuple la condamnation de son ouvrage, en défendit la lecture, puis exhorta ses diocésains à l'obéissance. « A Dieu ne plaise, leur dit-il, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi docile que la dernière brebis du troupeau et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission ! »

III. — *Le Pape, notre Père*

Vicaire de J.-C., le Pape mérite tous nos respects. Chef suprême de la hiérarchie dans l'Eglise, il a droit à notre entière et absolue obéissance. Reste un troisième titre, qui découle des deux autres et qui révèle mieux encore la vraie physionomie du Pape, en même temps qu'il appelle à son égard toutes les tendresses de notre piété filiale. Ce troisième titre resplendit dans l'appellation même qui a prévalu pour désigner le chef de la catholicité : en effet nous l'appelons « le Saint Père, Notre Saint Père le Pape. » Le mot *Pape*, d'ailleurs, signifie *Père* ; et suivant plusieurs, il serait même l'abrégé de ces deux mots : « *Pater Patrum*, le Père des pères, le Père par excellence. »

Que le Pape soit vraiment notre père, n'allez pas croire que ce soit là un mystique symbolisme. C'est la plus consolante et la plus douce des réalités. Pas de doctrine qui ait été, qui soit plus énergiquement professée que celle de la pleine, entière, absolue et universelle paternité du Pape.

Le Pape est notre père, comme l'Eglise est notre mère dans l'ordre spirituel.

Celui-là est père, qui donne la vie. Or, après Dieu qui est notre Père selon la nature, après Jésus qui est notre Père dans l'ordre de la grâce, personne n'est aussi Père de nos âmes que le Pape : car c'est lui qui est la source plénière de toute vie surnaturelle, lui qui la communique et la stimule, lui qui l'accroît et la fait rayonner dans toutes les ramifications qui composent l'arbre de l'Eglise.

Le Pape est Père en tant que Vicaire de J.-C. « Le Pape, dit S. François de Sales, est le souverain Pasteur et père spirituel des chrétiens, parce qu'il est le suprême Vicaire de J.-C. en terre. » Quelle douce et suave paternité que celle-là, qui découle de la paternité du Maître !

Le Pape est père en tant que chef de l'Eglise. Toute la vitalité de l'Eglise vient du Pape : à lui l'honneur et la charge d'engendrer les âmes à Dieu, de multiplier les enfants du royaume, de leur donner l'accroissement, de les nourrir des pâturages substantiels de la vérité, de les abreuver aux fontaines de la grâce : *Pasce agnos, pasce oves !*

La frondaison et la floraison indéfiniment variées qui s'épanouissent chaque jour sur l'arbre de l'Eglise, tout cela, c'est-à-dire les sacrements reçus, les fruits les plus variés des vertus chrétiennes, tout cela demande rosée, chaleur et vie, et c'est le Pape qui en est le distributeur ; tout cela est subordonné à la lumière, à la grâce et à l'autorité dont le Pape est le canal. C'est lui qui crée les évêques et par eux les prêtres ; c'est lui qui règle et limite leurs pouvoirs ; c'est finalement par ses mains que

passent toutes les richesses spirituelles de l'Eglise.

Ce prêtre qui m'a baptisé, qui me confesse, qui m'a fait ma Première Communion, qui me dispense tous les sacrements, à qui je dis : « Mon Père ! » et qui l'est en effet, — ne l'est en réalité, ne peut l'être que parce qu'il puise incessamment par l'intermédiaire de l'Evêque dans cette source de vie divine qu'on appelle le Pape. Toute paternité spirituelle vient de lui, et il n'y a qu'un nom pour traduire convenablement tant de grandeurs : le Pape, c'est notre Père ! C'est le père de cette immense famille chrétienne qui crie tous les jours à Dieu : « Notre Père ! » Avant de remonter dans les cieux, N.-S. n'a pas voulu laisser cette famille orpheline, et il a institué ici-bas un représentant visible de sa paternité, auquel il a délégué tous ses droits et pouvoirs paternels, en même temps qu'il lui a communiqué son cœur pour nous aimer et procurer notre bien.

Aussi, comme cette paternité se révèle dans le gouvernement pontifical de tous les siècles ! Voyez-la déborder d'affectueuse tendresse dans les audiences des Souverains Pontifes, dans leurs discours, leurs Encycliques : « Nos très chers fils, » dit le Pape en s'adressant aux catholiques. Puis, quelle vigilante sollicitude par rapport à tous nos besoins ! Avec quelle clairvoyance et quelle miséricordieuse bonté il nous signale les périls qui nous entourent, les remèdes à nos chutes et à nos blessures ! Quel puissant réconfort dans ses encouragements ! Et les indulgences, avec quel bonheur il en ouvre les trésors à tous ses enfants repentants, quelque nombreuses et profondes qu'aient été les chutes !

Parmi les agneaux confiés à la houlette du premier Pasteur, il en est d'égarés, il en est d'ingrats et de révoltés, que ce soient des individus ou des peuples. Quelle n'est pas la délicatesse du Bon Pasteur pour les ramener au bercail ! Avant de corriger, il prévient, il exhorte, il presse, il épuise les trésors de sa patience, et ce n'est qu'à la dernière limite qu'il menace, qu'il condamne et qu'il châtie les obstinés. Mais alors, comme le cœur du Père se trahit encore par la tristesse, la douleur et la compassion ! Enfin, quelle joie pour ce Père incomparablement tendre, quand il réussit à ramener au bercail des brebis égarées !

Etre Père, c'est savoir et vouloir souffrir avec et pour ses enfants : c'est compatir à leurs infortunes, c'est leur tendre la main et les consoler dans leurs détresses ; c'est défendre leurs droits contre l'injustice, la tyrannie, la persécution, c'est s'exposer soi-même à l'exil et à la mort pour venger leurs droits méconnus. Telle a été la touchante histoire de la plupart des Papes ; ils ont passé au crible de l'épreuve ! Qu'il leur en a coûté d'être Pères

de nos âmes! Sur 263 Papes qui se sont succédés sur le trône de S. Pierre jusqu'à Pie X, on compte trente martyrs et cinquante autres confesseurs canonisés, ce qui représente le tiers environ des Souverains Pontifes; et quant aux autres, à part trois ou quatre, qui, à des époques profondément troublées, déparent la dynastie pontificale, la plupart ont connu l'exil, la prison, les épreuves et privations de toute sorte, l'emprisonnement moral, l'abaissement, l'humiliation, que sais-je? « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, s'écrie l'un d'eux, voilà pourquoi je meurs en exil. » Ce fut le sort d'un grand nombre, et presque tous ont été confesseurs de la foi, imitateurs de Jésus-Christ et associés visiblement à sa Passion douloureuse: quels beaux modèles pour toute la famille chrétienne!

Etre Père, c'est aimer, c'est se dévouer pour les siens; un tel amour ne s'use pas; il est plus fort que la haine. L'amour du Pape pour ses enfants n'a connu ni intermittence, ni lacune: partout et toujours il a vibré à l'unisson du Cœur de Jésus, et comme le Maître, bien qu'infiniment moins, le Pape a pu dire, peut dire: « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes! Voilà ce cœur qui a tant souffert, tant lutté, tant prié pour le salut des âmes! »

**

Quelle sera notre réponse, mes frères, à tant d'amour, à tant de puissance, à tant de grandeur? Qu'elle soit simple, courte, mais sublime; et il me semble qu'elle peut tenir en deux mots, comme la réponse de Pierre à cette question du Maître: « Pierre, m'aimes-tu? — Seigneur, vous savez que je vous aime, *amo te.* » L'attachement surnaturel, l'amour filial qui révere le Vicaire du Christ, qui obéit au Chef, qui donne son cœur au Père: voilà le résumé de nos devoirs et de notre dévotion envers le Pape.

Que ses joies, que ses épreuves, que ses tristesses soient nôtres et qu'elles aient leur répercussion dans notre cœur de fils! Assistons-le de nos prières et de nos deniers; assurons-le de notre fidélité inébranlable et de notre dévouement indéfectible. Que nos pensées, nos paroles et nos actes soient effectivement conformes à ses ordres et à ses directions.

Au milieu des tempêtes qu'il subit, des orages qui s'amoncellent à l'horizon, des paroles de haine que l'enfer suscite autour de sa personne sacrée ou même directement contre elle, au plus fort de la lutte entre la cité de Dieu et la cité du mal, demeurons ses fils respectueux et remplis d'une filiale confiance. L'avenir n'est pas aux sectes que déchaîne l'enfer; l'avenir est à Dieu et à son Christ. Serrons nos rangs autour du Vicaire de Jésus-Christ; luttons, souffrons pour la cause de Dieu et de l'Eglise. Ainsi soit-il.

TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE DIVIN MÉMORIAL

Memoriam fecit mirabilium suorum.

Dieu en a fait le résumé de toutes ses merveilles. (Ps. cx, 4).

Mes frères,

Pour apprécier à fond quelque chose, il faut remonter à ses origines; pour bien connaître un fleuve, il faut remonter jusqu'à sa source; pour juger de la valeur d'un édifice, il faut en inspecter les fondements, consulter le plan de l'architecte.

De même, voulez-vous savoir à fond ce qu'est l'Eucharistie? Remontez le cours de son histoire, allez jusqu'à sa source authentique, je veux dire jusqu'à son institution, et tâchez de recueillir les intentions du Maître.

Vous connaissez par cœur, pour l'avoir lu, relu et médité, cet incomparable récit que l'apôtre S. Jean résume au début du chapitre xiii de son Evangile par ces paroles mémorables: « *Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* » Voilà le secret, voilà l'origine, le pourquoi en même temps que la source de l'Eucharistie: c'est comme un écoulement du Sacré-Cœur!

Quel moment solennel et quelle scène touchante, toute imprégnée d'une douce mélancolie en même temps que d'une incomparable grandeur! Notre-Seigneur est à Jérusalem, au Cénacle: c'est la veille de sa mort, parmi les tendresses déchirantes des adieux, et voici qu'au milieu du silence d'étonnement, sans doute, mais aussi de la foi humble et soumise des Apôtres, qui gardaient le souvenir de la promesse entendue sur les bords du lac de Génésareth, Jésus, fidèle à leur donner le « pain de vie, » met le comble à sa dilection par un Testament sublime qui allait prolonger l'Incarnation jusqu'à la fin des siècles.

Deux paroles créatrices lui suffisent: « Ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi, » pour instituer l'adorable résumé de toutes ses merveilles, *memoriam fecit mirabilium suorum*, ce chef-d'œuvre de puissance, de sagesse et d'amour: *Cum sit potentissimus, plus dare non potuit! Cum sit sapientissimus, plus dare nescivit! Cum sit ditissimus, plus dare non habuit!* Voilà le don qu'il nous fait et le souvenir qu'il nous laisse! N'est-ce pas à genoux qu'il faudrait en parler? Nous n'en pouvons que bégayer... Essayons du moins de nous approcher, afin de le mieux comprendre, afin de le mieux goûter, afin de le mieux aimer, afin surtout de ne l'oublier jamais!

I

Une de nos plus déplorables infirmités, c'est l'incroyable légèreté avec laquelle nous ou-

blions ! Pauvre cœur humain ! qu'il est étroit, par certains côtés ! Nous oublions, hélas ! et combien vite ! les événements les plus extraordinaires et les plus glorieux, les personnes et les choses les meilleures. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, il semble qu'il prenne à tâche de mettre un voile sur ceux qui ne sont plus ; et finalement, nous constatons que notre cœur a oublié jusqu'à ceux que l'admiration la plus méritée, l'affection la plus profonde, l'amitié la plus solide, la reconnaissance la plus vive nous faisaient un devoir de ne pas oublier. Joies et douleurs, gloires et déchéances, souvenirs consolants et souvenirs crucifiants, leçons de l'histoire et du martyrologe, et par dessus tout, leçons de la Providence, rien n'échappe à ce linceul qui finit par tout envelopper et qui met singulièrement en évidence notre lamentable inconstance.

Les peuples eux-mêmes sont assujettis à la même infirmité. Voilà pourquoi l'histoire humaine tout entière s'applique à faire revivre le passé ; voilà pourquoi l'univers tout entier est rempli de souvenirs destinés à ressusciter l'immense nécropole du passé.

Afin de prescrire contre l'oubli, on incruste dans le granit, dans le marbre, dans le bronze, ou bien l'on fixe sur le parchemin les événements notoires et leurs héros, afin de les conserver à la postérité. Voilà pourquoi on érige des monuments, on élève des statues, des colonnes, des pyramides pour aider les siècles futurs à ne pas oublier.

Quelle est la province du monde, la ville, la bourgade, qui n'a pas ses archives, ses bibliothèques, ses musées, ses monuments, ses tombeaux, ses souvenirs de toute sorte ?

Rome montre avec orgueil les souvenirs séculaires de son histoire chrétienne et profane, ses Catacombes, ses Basiliques, son Forum et son Capitole, ses arcs de triomphe de Constantin, de Titus, de Septime-Sévère, son Colysée et sa Prison Mamertine, ses Thermes et sa Colonne Trajane.

Paris a son Montmartre, ses Invalides, sa vieille Cité, sa colonne Vendôme, que sais-je ? Versailles respire en maint endroit le parfum de l'antique monarchie française. Riese possède la maison qui vit naître Pie X. Ars a le bonheur de conserver dans son état primitif et délabré le pauvre presbytère qui fut le témoin des prières, des veilles, des pénitences, de la sainteté de son Bienheureux curé.

A Fribourg, en Suisse, on conserve avec infiniment de soin l'arbre plusieurs fois séculaire au pied duquel expira le héros qui vint annoncer à ses compatriotes la victoire de Morat remportée par les Suisses sur les armées de Charles le Téméraire en 1475.

Plus récemment, les Japonais faisaient élever un phare gigantesque à Tsou-Shima, pour commémorer à jamais le triomphe de leurs esca-

dras sur la flotte russe, qui mit fin à la guerre russo-japonaise.

Bref, le monde est plein de souvenirs qui murmurent à tous les échos l'histoire ancienne. Et pourtant, malgré tant de précautions prises, nous nous surprenons encore à oublier nos héros, nos saints, nos martyrs, nos parents, nos bienfaiteurs, nos amis ! Voilà pourquoi, connaissant le cœur humain et sa triste puissance d'oublier, Jésus-Christ attend l'heure des adieux, et à ce moment si solennel, il dit à ses apôtres : « Prenez ceci en mémoire de moi ! » Mais que leur laisse-t-il ? Quel souvenir ? Tâchons d'arriver progressivement à la réalité.

Les souvenirs n'ont pas tous la même valeur. Il y en a de précieux ; il y en a de plus précieux ; il y en a qui n'ont pas de prix. Pour en graduer la valeur, le suprême critérium est moins souvent le prix matériel que le prix idéal. Un souvenir, dit S. Thomas, c'est un signe représentatif de la personne ; c'est ce qui, nous disparu, éloigné, mort, absent, doit nous ressusciter dans l'âme de ceux qui nous aiment. Conclusion : plus il y aura de nous dans un objet, plus nous nous serons incarné en lui, plus nous y aurons mis de notre cœur, de notre âme, de nous-même enfin, plus le souvenir sera précieux.

Il y a des reliques de famille que nous ne donnerions pas pour tout l'or du monde. Les saints nous ont laissé les leurs, combien précieuses, combien puissantes, vous le savez ! Peut-être avez-vous visité au Séminaire des Missions Etrangères, à Paris, la galerie des martyrs où sont conservés avec les instruments de supplice les vêtements, les ornements, les reliques sacrées de nos saints missionnaires ! Quel défilé incomparable !

Parmi les martyrs, un bon nombre nous ont laissé leurs ossements et même leur sang, une bonne part de leurs personnes. Oui, mais nous voudrions encore davantage.

Lorsque la mort nous appelle, nous voudrions pouvoir nous survivre tout à fait, et tout en nous séparant, rester encore avec ceux que nous aimons. Si la mère mourante pouvait léguer son cœur, son âme, sa vie, sa personne, au lieu de son portrait ou de ses cheveux, à l'enfant qu'elle serre sur son cœur, qu'elle embrasse et bénit pour la dernière fois, oh ! avec quelle tendresse elle le ferait ! Mais le pouvoir de la créature s'arrête à la mort.

Eh bien ! mes frères, ce que vous ne pouvez pas faire, parce que créatures, mais ce que vous rêvez, parce que votre cœur est à l'image de Dieu, Jésus-Christ l'a réalisé ! Voilà pourquoi, au jour de ses adieux, il a voulu nous laisser un souvenir incomparable et divin.

Au moment de quitter son disciple et de monter sur son char de feu, Elie laissait à Elysée son manteau, toute sa puissance et tout son cœur. Notre-Seigneur a pu faire davan-

tage. Ah oui ! mes frères, ce n'est pas seulement son manteau qu'il nous laisse ; ce n'est pas seulement sa crèche, sa croix, sa tunique, ses vêtements teints de son précieux sang ; la relique à nulle autre pareille qu'il nous laisse, c'est lui-même, et lui-même tout entier ! C'est son cœur, c'est son corps, c'est son âme, c'est sa divinité, sa personne tout entière ! Quel souvenir, mes frères ! Jésus-Christ tout entier qui se survivra au milieu de nous, qui prolongera l'Incarnation dans l'Eucharistie et qui, fidèle à sa promesse : *Non relinquam vós orphanos*, sera jusqu'à la fin des siècles le compagnon de notre route, l'ami fidèle qui n'oublie pas et qui veut n'être pas oublié.

Voilà son Testament ! Qu'il est sublime ! Quelle infinie tendresse dans cette manière incomparable de nous dire : « Ne m'oubliez pas ! »

II

Mais les œuvres divines portent l'empreinte ineffaçable de la perfection et de la perpétuité ; voilà pourquoi Notre-Seigneur a fait plus et mieux encore. Ce n'est pas seulement le mystère de l'Incarnation qu'il a voulu préserver de l'indifférence et de l'oubli, en le perpétuant à jamais par sa présence réelle dans nos tabernacles, c'est encore celui de la Rédemption qu'il fallait immortaliser.

Sans doute, Notre-Seigneur n'a pu mourir qu'une fois, et par cette seule mort il a infiniment satisfait à la justice divine outragée par les iniquités du monde ; mais cette mort doit être inoubliable ; son excellence appelle sa durée.

Dans les annales du monde, en effet, le drame du Golgotha n'est pas seulement un fait historique appelant l'attention des chroniqueurs, c'est un événement surnaturel, unique, qui a scellé définitivement la réconciliation du ciel avec la terre ; c'a été la revanche de Dieu sur les cohortes infernales, enfin l'événement libérateur qui a sauvé le monde de l'enfer et nous a rouvert les portes de la Patrie, en restaurant toute l'économie de l'ordre surnaturel destiné à nous y conduire.

Il convenait d'en fixer à jamais l'impérissable souvenir. Quoi de plus nécessaire à la gloire de Dieu ? Quoi de plus justement exigé par le cœur de la Victime ? Quoi de plus indispensable au salut des âmes que le vivant souvenir de cet infini sacrifice, auprès duquel les exploits les plus illustres, les victoires les plus fameuses, les conquêtes les plus insignes méritent à peine une mention ?

Aussi bien, l'Eglise a-t-elle pris soin d'instituer une fête commémorative du Vendredi Saint. Elle a de plus érigé en permanence le signe de la croix et en a fait « le plus universel et le plus beau des monuments, » suivant la belle expression d'un missionnaire martyr, le B. Perboyre.

Ce monument, il a pris racine un peu partout sous forme d'images, tableaux, calvaires, crucifix, églises, croix immenses dont le chevet s'incline comme la tête mourante du Sauveur. C'est notre signe !... Je sais bien qu'on lui fait la guerre, une guerre sans trêve ni merci ; et vous n'ignorez pas qu'on l'a supprimé dans les écoles et dans les prétoires, que l'anarchie prend à tâche de le démolir aux carrefours des chemins, enfin qu'on lui marchande tous les jours l'honneur et le droit de resplendir sur nos places publiques. N'en soyons pas surpris ! C'est le signe qui exaspère l'enfer, parce qu'il est le symbole de sa défaite : de là les rugissements du démon et l'œuvre de haine qu'il inspire à ses suppôts. *Signum cui contradicetur !* Le Christ l'avait prévu et prédit ! C'est sa Passion qui continue pour ainsi dire... Aussi bien, la croix demeurera quand même ! Il en restera toujours assez pour nous rappeler le mystère du crucifiement, et dût-elle se réfugier dans notre cœur, elle y sera à jamais notre espérance, notre amour, notre drapeau !

Cette pensée de la Passion du Maître et de sa croix, l'Eglise la répercute à tous les échos ! La liturgie sacrée la remet sans cesse sous nos yeux. Les ornements sacerdotaux sont revêtus de cette marque sacrée, et l'autel lui-même où se déroulent tous les jours les mystères du sacrifice, est enveloppé de tout l'appareil de la Rédemption.

Notre-Seigneur a fait *davantage*. Pour secouer notre indifférence et empêcher notre oubli, pour mieux « imprimer sa mort dans notre pensée¹ » et jusqu'aux entrailles de notre être, Notre-Seigneur ne s'est pas contenté d'un monument inerte plus ou moins ciselé par l'artiste, d'un symbole sans vie plus ou moins ressemblant. Non ! Notre-Seigneur a fait mieux. Ce qu'il nous a laissé, c'est un mémorial vivant, c'est une adorable réalité qui continue, renouvelle et applique le sacrifice de la croix.

Un mémorial, et quel mémorial ! Jésus est là lui-même sur l'autel ! Il y est *vraiment* et non par figure ; *réellement* et non simplement par un souvenir de la foi ; *substantiellement* et non par une grâce communiquée de loin. Comme jadis sur la croix, Jésus est prêtre et victime. Ce n'est pas une simple présence, c'est une action, comme nous le verrons mieux encore tout à l'heure, une action sacrificale, sacerdotale, une oblation faite au même Dieu et pour les mêmes hommes.

Mémorial universel, qui se reproduit en tous lieux, *in omni loco sacrificatur*, au sommet des montagnes et dans le creux des vallées, partout où il y a un autel et un prêtre pour y célébrer.

Mémorial perpétuel, *ab ortu solis usque ad*

¹ Bossuet.

occasum, à toutes les heures du jour et de la nuit. À mesure que la terre tourne, elle présente sans interruption l'hostie pure et sans tache.

Et pour qu'on ne se méprenne pas sur sa pensée, Notre-Seigneur, à l'heure même où il instituait ce mystère, lui donnait avant tout le caractère de *mémorial* : c'est à l'heure où la Passion commence, qu'il nous laisse ce mémorial divin. « Chaque fois que vous mangerez de ce pain, dit-il, faites-le en mémoire de moi. Chaque fois que vous boirez ce calice, faites-le en mémoire de moi ! » C'est-à-dire que nulle messe ne pourra être célébrée, nulle communion faite, sans que du même coup soit annoncée la mort du Sauveur et son immolation sanglante. Aussi, au moment le plus solennel du sacrifice eucharistique, l'Eglise a-t-elle soin de mettre sur les lèvres de ses prêtres ce commandement du Maître : « *Hoc facite in meam commemorationem*. Et après un instant d'adoration : « Oui, Seigneur, nous nous souvenons, nous, vos serviteurs, et tout votre peuple sanctifié, nous nous souvenons de vous, et surtout de votre Passion bienheureuse pour nous et si douloureuse pour vous. » Aussi, des théologiens de grand mérite veulent que, d'après ce texte : *Hoc facite in meam commemorationem*, les prêtres soient obligés, en célébrant la messe, de se rappeler la Passion et la mort de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, « s'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous aurions choisi, s'écrie Montalembert, celui où il marchait couronné d'épines et tombant de fatigues, vers le Calvaire ! » Consolons-nous toutefois, puisque le Maître adoré a daigné merveilleusement combler cette lacune. Les souffrances du Maître sont finies, mais l'amour qui les a inspirées n'a pas de limites, pas plus que l'océan de satisfactions et de mérites dont elles ont été la source. Le sang de la divine Victime a cessé de couler, mais la voix de l'Agneau continue de crier miséricorde pour les pécheurs. En d'autres termes, le Calvaire est la source, l'autel est le canal de la Rédemption. Le sacrifice de la messe continue le Calvaire et l'applique en distribuant à l'Eglise souffrante et à l'Eglise militante les flots de grâce rédemptrice. Les deux sacrifices se complètent en se rejoignant dans une parfaite unité qui les rend inséparables.

Ecce Agnus Dei ! Ecce qui tollit peccatum mundi ! O mémorial béni ! O souvenir consolant ! O salutaire pensée du Maître crucifié ! Quelle éloquente leçon pour notre égoïsme !

L'égoïsme qui tient à la racine même du péché, l'égoïsme, cet amour désordonné de soi-même, à l'exclusion des autres, la part de Dieu et des âmes étant toujours refusée et

avec arrogance, voilà l'ennemi ! Voilà le mauvais levain qui nous éloigne de tout idéal, qui brûle nos existences, qui frappe de stérilité nos efforts intermittents, qui nous fait heurter en les déchirant, la justice et la charité, que sais-je ? L'égoïsme, c'est l'incarnation même du paganisme, de telle sorte que toute vie égoïste devient une contradiction à notre foi, que nos adversaires s'empressent de nous jeter à la face comme un illogisme significatif.

Tout au contraire, la moelle de l'Evangile et la sève par excellence du christianisme, c'est le sacrifice. Voilà l'atmosphère vivifiante qui se dégage de l'autel, voilà l'élément réparateur qui vivifie toutes les branches de la vie chrétienne. L'égoïsme dit : « En bas ! » Le sacrifice dit : « En haut ! » L'égoïsme paralyse ; le sacrifice nous embrase. L'égoïsme tue ; le sacrifice transfigure. Prenez les vertus théologiques, les vertus morales, la vie chrétienne tout entière, et vous me direz si ce n'est pas le sacrifice qui est à la base de tout l'édifice.

Le sacrifice dans le devoir, dans la vertu à tous les degrés, dans le travail, dans le dévouement et l'apostolat (et n'est-ce pas le programme de toute vie chrétienne ?), le sacrifice dans la famille et dans la société, le sacrifice dans l'*Amen* au moins de résignation et mieux encore de joie à la maladie et à la mort, le sacrifice partout : voilà l'indispensable levier pour nous soustraire à la mollesse et à l'égoïsme !

Or je ne sache pas de meilleur maître pour nous enseigner le sacrifice que ce mémorial divin que nous venons de méditer. *Aspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*.

III

Dans son infinie sagesse et son ineffable dilection Notre-Seigneur a trouvé le moyen de parfaire encore les richesses eucharistiques et de couronner par les splendeurs du sacrifice eucharistique le monument immortel de sa gloire et de son amour, son chef-d'œuvre ici-bas. Après l'Eucharistie, au-dessus de l'Eucharistie, il n'y a plus que le ciel.

Et en effet, la messe n'est pas seulement un mémorial vivant et expressif du Calvaire. Elle est elle-même le Calvaire continué, reproduit, renouvelé. Elle est une *action vivante* et une *immolation réelle*, bien que mystique et non sanglante. Spécifiquement, c'est le même sacrifice numériquement renouvelé chaque fois que la messe est célébrée, avec le même prêtre, la même victime, les mêmes fruits. Les différences sont purement accidentelles et n'affectent point la substance du sacrifice. C'est ce qui résulte des paroles mêmes de l'institution eucharistique et par conséquent de la volonté suprême de l'offrant ; ce sont en effet les pa-

roles sacerdotales de la consécration qui créent le sacrifice eucharistique, et cela, non seulement par la relation étroite qu'elles lui donnent avec le sacrifice de la croix, mais encore par la mort mystique qu'opère la consécration distincte du pain et du vin et que représente symboliquement la séparation des deux espèces.

C'est déjà quelque chose... Mais il y a encore mieux.

La messe est un sacrifice en elle-même et indépendamment du sacrifice de la croix, sacrifice mystique, non sanglant, mais réel, mais sublime. En quoi consistent les profondeurs de ce sacrifice ? Dans l'immolation très réelle et particulièrement humiliante qui résulte de l'état ou mode sacramentel et de ses conséquences. Tout sacrifice suppose la destruction réelle ou équivalente de la victime. Or, dans l'état sacramentel, la victime, Jésus, se réduit volontairement à un degré d'abaissement si extraordinaire et si exceptionnel, qui avoisine tellement les frontières du néant, qu'il équivaut à une destruction physique : c'est ce qu'on appelle la mort sacramentelle. Par le fait de cet état, Jésus devient non seulement Victime, mais Hostie, sans apparence de vie, d'action, ni de volonté, sans forme humaine ni divine, presque rien en un mot, sous des fragments infimes... Il perd toute faculté de produire les actes de sa vie sensible ; il ne peut plus agir selon sa nature corporelle ; son humanité, enchaînée sous les espèces, est livrée en quelque sorte au bon plaisir des créatures, comme chose morte, comme si en réalité il fût devenu un vrai pain, et cela, afin d'exprimer, lui souverain Prêtre, au nom de l'Eglise dont il est le Chef, le souverain domaine de Dieu et l'absolue dépendance de toute créature, pour adorer, remercier, satisfaire et demander.

Voilà le sacrifice eucharistique inauguré par Notre-Seigneur dans la première messe du Cénacle et perpétuellement continué, en dehors de la messe proprement dite, dans le Tabernacle, sous les espèces sacramentelles ; car ce n'est pas seulement la messe qui est un véritable sacrifice, c'est encore le sacrement lui-même, *verum et proprium sacrificium*.

A la lumière de l'Eucharistie, qu'elle devient transparente cette parole du Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! » Quelle leçon pour notre orgueil ! Nous sommes avides de gloire, de bruit, d'honneurs, de vanités. Nous passons notre vie à exalter, à adorer notre misérable Moi, et Jésus s'applique à s'anéantir. Soyons humbles. L'humilité rayonne de l'Eucharistie. Cherchons-la à la messe et dans la communion.

L'Eucharistie nous prêche encore la réparation. De tous côtés N.-S. est oublié ou insulté ; de tous côtés il y a à son égard indifférence glaciale, ingratitude révoltante,

blasphèmes, sacrilèges, que sais-je ? Autant de voix et d'œuvres sataniques qui réclament réparation. Que ce devoir nous préoccupe et nous trouve toujours prêts pour compenser par nos pénitences et nos sacrifices le déluge d'iniquités qui souille la terre et crie vengeance auprès de Dieu. Pendant que les fils de Satan perpètrent leurs œuvres abominables, ne cessons pas de crier miséricorde !

Enfin l'Eucharistie nous prêche l'abandon. C'est la vertu des élites et de la haute perfection. C'est la plus parfaite coopération des âmes à cette vie de Jésus-Hostie, un abandon total à son esprit, à sa volonté, à son action. Non seulement l'âme se dégage du péché et des créatures, mais elle se dépouille d'elle-même pour se livrer entièrement à Jésus dont elle devient l'hostie, par un culte d'imitation parfaite ; c'est le plus haut degré de l'immolation, c'est la mort de tout égoïsme, c'est l'expression du pur amour, c'est le chemin des parfaits ! Qu'on ne le confonde pas avec le quietisme : il en est l'antipode ; on n'y parvient pas et on ne s'y maintient pas sans de grands labeurs et de solides vertus. Par cet abandon, Jésus devient pratiquement le Roi de l'âme qui lui est restituée sans réserve ; il en fait ce qu'il veut ; il ordonne et elle obéit. Il la mène où il lui plaît, dans la joie ou dans la souffrance, dans la gloire ou dans l'opprobre, dans la santé ou dans la maladie, dans la vie ou dans la mort : et l'âme qui s'abandonne dit *Amen* à tout. Jésus devient le prêtre de cette âme et elle est son hostie !

Avais-je raison de vous dire que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de Dieu, l'admirable résumé de toutes ses merveilles, la face la plus accessible à nos regards du *Deus caritas est*, enfin le dernier mot de l'amour du Christ, *in finem dilexit eos* ?

Un souvenir qui ne meurt pas, parce qu'il échappe à toutes les contingences, à toutes les caducités, à toutes les évolutions des choses humaines, parce qu'il est une réalité vivante et immortelle qui domine le temps et l'espace, qui resplendit dans tous les siècles qu'il embaume de sa divine présence, et qu'il transfigure par la sublimité du sacrifice qu'il continue en l'appliquant à chacun de nous ; un souvenir qui éclipse tous les souvenirs, même les plus sacrés, qui incarne la Religion tout entière et perpétue au milieu de nous son incomparable Fondateur avec sa vie et son sacrifice eucharistiques, pour y rayonner à jamais la vie, la force, la sainteté, tous ces effluves sanctificateurs qui sortent de l'autel et du tabernacle pour sauver le monde, pour y restaurer la foi, l'espérance et l'amour sur les ruines de l'athéisme et de l'égoïsme : voilà l'Eucharistie !

Et voilà le signe de ralliement des catholiques. Oui, mes frères, serrons nos rangs autour de l'Eucharistie dans l'adoration, la louange, la réparation et la prière. Ainsi soit-il.

II

LES EFFETS DE L'EUCCHARISTIE

Ego sum vita... Ego sum panis vitæ.

Je suis la vie... Je suis le pain de vie (Jo., xiv, 6; vi, 48).

Mes frères,

La vie, c'est le premier besoin de notre être. L'humanité est affamée de vie. Nous aimons la vie dans sa fleur, dans sa jeunesse, dans son printemps, dans le renouveau de la nature, qui chante à sa manière le symbolisme de la résurrection.

Nous voulons vivre d'une vie intense, nous voulons vivre encore, développer les énergies vitales de notre être, nous voulons vivre toujours : par toutes les fibres de notre âme nous aspirons à la vie future par delà la tombe, à celle qui demeure et ne finit pas.

Et nous avons horreur de la mort ! Pourtant celle-ci est notre œuvre propre, car Dieu, c'est essentiellement la vie. Dieu la distribue à toute créature, à la plante, à l'animal, à l'homme. Mais c'est la nôtre surtout qui doit fixer notre attention.

Le monde a une étrange théorie sur la vie : d'après son école, il n'y a qu'une vie en nous, la vie naturelle, qui a pour principe la convoitise, pour loi l'égoïsme, et pour fin le néant, la matière, l'inconnu, que sais-je ?

Vous savez que tout autre est la réalité : Il y a deux vies en nous : la vie naturelle ou vie du corps, et la vie surnaturelle ou vie de l'âme, celle-ci dépassant la première de toute la distance qu'il y a entre le ciel et la terre, entre Dieu et nous, car cette vie, c'est celle de Dieu en nous : la grâce est sa semence, la charité est sa loi, sa fin c'est la gloire éternelle.

Pour alimenter la première, Dieu nous a donné son soleil et sa rosée, la terre et tous les éléments. Quant à la seconde, l'arbre de vie de l'Eden, la manne des Hébreux dans le désert n'étaient que des figures bien imparfaites de l'auguste réalité, que Notre-Seigneur devait nous laisser pour y pourvoir. Cet aliment que le Maître n'a pu trouver ici-bas parmi toutes les richesses de la création, ce froment réservé aux enfants de Dieu, c'est lui-même dans l'Eucharistie ! *Ego sum panis vitæ !*

Lui seul en effet peut satisfaire ce besoin de vie intense qu'il a déposé dans nos âmes. Aussi quand le Christ descend sur terre,

il s'appelle la Voie, la Vérité, la Vie ; il proclame qu'il est venu pour que ses brebis aient la vie surabondante. Mais ce bien précieux qu'il nous apporte, ce n'est pas la vie physique qui doit périr un jour, c'est la vie morale et immortelle ; mieux que cela, c'est la vie surnaturelle et divine.

L'Eucharistie n'est pas seulement un sacrifice, elle est un sacrement, et l'acte par lequel il devient notre nourriture, c'est la Communion. La Communion, voilà le fruit immédiat du sacrifice ; voilà le fond, voilà le pourquoi du mystère eucharistique. La communion, c'était l'objectif du Maître, et c'est le résumé de tous nos devoirs envers l'Eucharistie.

Examinons donc : 1^o les richesses que l'Eucharistie nous apporte et les fruits merveilleux qu'elle nous procure par elle-même et indépendamment de nos mérites, *ex opere operato* ; et 2^o le surcroît d'efficacité qui nous arrive par elle, proportionné à l'excellence de nos dispositions, *ex opere operantis*.

I

1. La théologie nous enseigne que le premier effet de l'Eucharistie, c'est une abondante communication de grâce sanctifiante, c'est-à-dire de cette vie dont le rôle propre et spécifique est de nous transfigurer en nous surélevant à un ordre supérieur, surnaturel et divin que la langue humaine est impuissante à définir et dont l'incomparable beauté transportait les saints jusqu'à l'extase. S. Paul en a dit tout ce qu'il pouvait en dire dans ce verset de l'Epître aux Romains : « La grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. *Gratia Dei, vita æterna in Christo Jesu Domino nostro.* » (Rom., vi, 23).

Vous en savez l'histoire pour chacun de nous. C'est le baptême qui nous en donne l'élément initial, la racine, si vous voulez ; cette grâce initiale se parfait dans la Confirmation ; et si nous avons le malheur de la laisser sombrer tout à fait, la Pénitence la restaure et la ressuscite miséricordieusement.

A cette vie il faut de toute nécessité un aliment. C'est une loi universelle et qui semble absolue qu'aucune vie ne subsiste sans nourriture. Aussi le divin Maître a ineffablement pourvu au pain de l'âme par l'Eucharistie : « *Ego sum panis vitæ... Accipite et manducate.* Prenez et mangez, et vivez ! Mangez de ce fruit et vous serez semblables à moi ! » Voilà notre arbre de vie !

Que d'énergies accumulées dans ce supplément de grâce sanctifiante qui nous arrive par la communion !

a) C'est une grâce si puissante et si féconde qu'elle est dotée d'une vertu *purificatrice* capable de brûler tout ce qui met obstacle à la parfaite dilection qui en est le fruit immédiat. Comme le feu réduit en cendres les épines et

les broussailles qu'il rencontre sur son chemin, ainsi la charité qui découle de l'Eucharistie va saisir les péchés véniels jusque dans notre volonté défaillante et en détruit les racines pernicieuses. Le Concile de Trente l'a déclaré : *Hoc sacramentum est antidotum quo liberamur a culpis venialibus*.

b) De plus elle répare nos forces et guérit nos blessures.

Il y a en nous une vie mauvaise, enfiévrée, morbide, une vie d'en-bas particulièrement humiliante : c'est la vie des passions qui fermentent sans cesse sous le levain de la concupiscence. Quel triste et hélas ! trop intime voisinage que celui-là ! Et personne n'y échappe ! Témoin S. Paul : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Témoin S. Augustin : les passions cherchaient à le ramener au péché en le tirant par sa robe de chair. Témoin S. Jérôme : les fantômes impurs de Rome le poursuivaient jusque dans le désert. Témoin S. Benoît qui se roulait dans les buissons d'épines pour s'arracher aux convoitises de la chair.

Cette vie inférieure monte tous les jours à l'assaut de notre vie surnaturelle : celle-ci engage la lutte, mais n'est pas toujours victorieuse ; elle essuie parfois des échecs qui la désagrègent, qui la meurtrissent. Et alors même qu'elle triomphe et que ses blessures ne sont pas mortelles, elle peine à ce labeur incessant, elle se déprime, elle s'épuise.

Le péché même pardonné laisse dans notre âme comme un germe putride de son mortel venin. L'absolution nous rend la grâce avec la vie, c'est bien ; mais cherchez au fond de votre âme, vous y trouverez dans un coin mystérieux un microbe de pestilence, qui attend l'occasion propice pour vous embraser de sa fièvre et vous mordre de son aiguillon.

Quelle est l'âme, même à la santé vigoureuse, qui n'a pas ses défaillances plus ou moins spoliatrices de ses meilleures énergies ? Quelle est, même parmi les âmes généreuses, celle qui ne laisse pas un peu de sa toison aux épines du chemin ?

Que faire alors ? *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum*. Il faut se hâter de prendre l'antidote eucharistique, se hâter vers la Table sainte, qui nous apportera la grâce réparatrice et préservatrice qui rendra la vigueur à notre volonté défaillante, qui tonifiera notre âme anémiée, qui enfin, semblable à l'aigle, l'emportera loin des bas-fonds, loin des fanges nauséabondes et l'aidera à monter sur l'aile des saints désirs et des pensées supraterrrestres sur les cimes du devoir, et finalement à gravir, dans une ascension parfois sanglante, les régions du sacrifice, jusqu'à la montagne de Dieu, *usque ad montem Dei* !

c) Ce n'est pas assez de réparer. Toute vie

a besoin de grandir et de croître. La grâce eucharistique est tout imprégnée de la force d'en haut : un courant mystérieux s'en échappe, qui retrempe et aiguillonne nos vœux, réveille et actionne les élans comprimés de notre âme hésitante, irradie notre courage jusqu'au sommet de la vertu, bref, nous transfigure jusqu'à l'héroïsme et la sainteté !

Qué de fois vous l'avez senti ici-même, à cette Table sainte toute ruisselante de vos énergies renouvelées, de vos larmes sanctificatrices, de vos résolutions sublimes ! *Da robur* ! Aucun sacrement qui soit notre force comme celui-là ! « Sortons, dit S. Jean Chrysostome, de cette table sacrée, comme des lions qui ne respirent que le feu, terribles et invincibles au démon. » Oui, mes frères, l'Eucharistie, voilà l'arbre de vie où se renouvellent et s'accroissent tous les jours la perpétuelle jeunesse et la sainteté toujours féconde de l'Eglise.

2. C'est que la grâce sanctifiante ne va pas seule ; elle porte dans ses plis tout un trésor admirablement varié de richesses surnaturelles qui rayonnent dans tous les recoins de nos âmes : vertus théologiques, vertus morales infuses, dons du Saint-Esprit, tout cela, c'est l'organisme divin qui repose sur la grâce sanctifiante ; c'est donc tout cet organisme qui s'accroît avec elle et centuple nos forces spirituelles ; et vous n'ignorez pas d'ailleurs qu'une seule vertu ne peut pas croître et se développer sans que toutes les autres s'accroissent parallèlement et dans la même intensité.

Est-il besoin d'ajouter que toutes les puissances surnaturelles de notre âme, en dehors de l'accroissement intrinsèque qu'elles puisent dans le sein de la grâce augmentée, trouvent dans l'Eucharistie un aliment substantiel capable de les rassasier toutes et incitant l'exercice de chacune d'elles ? La foi : l'Eucharistie n'est-elle pas le mystère par excellence de la foi ? L'espérance : l'Eucharistie n'est-elle pas le gage de notre héritage éternel ? La charité : l'Eucharistie est le sacrement d'amour par excellence, celui qui excite le plus dans nos âmes l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Comprenez-vous maintenant quelle magnifique floraison de vertus chrétiennes s'échappe de l'Eucharistie ? Comprenez-vous l'histoire de l'Eglise et l'admirable vie des saints, puisée, entretenue, renouvelée, embrasée, transfigurée au foyer eucharistique ? *Ego sum vita* : voilà la source de la vie !

3. La théologie nous enseigne encore que tous les sacrements sans exception produisent une grâce sacramentelle correspondant à la fin de chacun d'eux. Ici, la fin du sacrement c'est de nourrir notre âme, de la préserver, de la fortifier, de l'enrichir, de la transfigurer.

Qui nous dévoilera le jeu providentiel, l'économie admirablement sage des grâces actuelles de toute sorte auxquelles nous donne droit la

communion, et qu'elle nous tient en réserve pour le moment précis de la tentation, de l'occasion prochaine, du danger plus imminent ? O merveilleuse invention du Maître ! De même que la grâce sanctifiante, disposition générale et habituelle au bien, s'oppose en nous à la concupiscence, disposition générale et habituelle au mal, la grâce actuelle, secours transitoire et particulier, s'oppose à la tentation, attaque transitoire et particulière de l'esprit mauvais, au moment précis où il nous redit comme à Eve : « Mangez donc de ce fruit, il vous rendra semblable à Dieu ! » La grâce sacramentelle, voilà l'antidote préservateur, *antidotum quo a peccatis mortalibus preservamur*.

Qui nous dira les tendresses infiniment miséricordieuses que renferment ces grâces illuminatrices, stimulatrices, consolatrices, pacificatrices ! Sommes-nous dans l'ignorance ? La grâce nous éclaire. Dans la paresse ? Elle nous aiguillonne. Dans l'ennui et la lassitude ? Elle nous console et nous encourage. Dans la froideur ? Elle nous réchauffe. Dans l'indifférence et l'inertie ? Elle nous excite et nous enflamme. Dans le trouble et l'agitation ? Elle nous procure la paix et la joie. Pas un besoin de nos âmes auquel elle ne satisfasse. Où elle passe, elle restaure, elle ménage des redoutes pour soutenir et repousser les assauts du démon, déjouer ses artifices, et finalement triompher. *O salutaris hostia !*

4. Enfin, la communion nous apporte non seulement la grâce, mais l'auteur même de la grâce, qui consomme avec nous l'union la plus intime qui se puisse concevoir. Ce n'est pas seulement la frange de son vêtement que nous touchons, comme la femme de l'Evangile ; ce n'est pas seulement le pied du Maître que nous baisons, comme Madeleine ; ce n'est pas seulement sur son cœur que nous nous reposons, comme S. Jean. C'est lui-même que nous mangeons et qui devient nôtre ineffablement. « Le chrétien qui communie, dit S. François de Sales, a Dieu à la tête, Dieu au cœur, Dieu aux pieds, Dieu aux mains, Dieu partout. »

Comment voulez-vous qu'il ne s'échappe pas de cet océan de vie des énergies qui nous subjuguent et nous transforment ? Il se produit une fusion, une compénétration de la vie du Christ dans notre vie, de sa force dans notre faiblesse, de sa richesse dans notre misère.

Le pain ordinaire est transformé par l'activité vitale de nos organes en un sang neuf et riche qui régénère nos tissus et répare nos forces. Nous nous l'assimilons, nous l'élevons à notre dignité. Le phénomène de nutrition eucharistique se fait en sens inverse. Nous ne transformons pas le Christ en nous ; ce serait l'abaisser. Il nous transforme en lui et

par là-même nous divinise. Sa vie divine devient nôtre et tend sans cesse à unifier notre esprit, notre cœur, notre volonté avec ceux du Maître : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus*.

Un vieux proverbe nous murmure : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. » Puisse le divin Maître adoré de l'Eucharistie être notre compagnon de route tous les jours, et à son contact sans pareil nous nous sentirons meilleurs, nous nous assimilerons ses pensées et ses sentiments, nous ne ferons qu'un avec lui qui est la vie. *Ego sum vita !*

II

J'ai essayé de vous ouvrir le livre d'or des merveilleux effets de l'Eucharistie. Cette moisson si bienfaisante et si féconde est élaborée dans notre âme par le sacrement lui-même, en vertu du principe que la cause étant posée, l'effet s'ensuit naturellement. Il y a entre eux la relation de cause à effet : ce que la théologie exprime par la formule *ex opere operato*. De même que le feu éclaire et réchauffe, de même que l'eau rafraîchit, de même la communion produit naturellement les divers effets développés plus haut.

« Mais, — m'objecterez-vous, — il y a tant de personnes qui communient fréquemment, tous les jours peut-être, et qui n'en deviennent pas meilleures, pour ne rien dire de plus, à commencer par moi. Je communie tous les matins et je suis toujours la même. En tout cas, le résultat est si médiocre que j'en viens à douter de la merveilleuse efficacité qu'on attribue à ce Pain de vie ! »

Je vous réponds : Est-ce bien sûr que le résultat soit aussi médiocre que vous le pensez et que malgré vos communions fréquentes vous soyez toujours la même ? Vous connaissez-vous bien à fond et votre jugement ne serait-il pas revisable ?

En tout cas ce qui peut être exact pour vous ne l'est peut-être pas au même degré pour le prochain. Savez-vous ce qu'il serait sans la communion fréquente, ce prochain que vous jalousez ? Vous numérotez ses travers, vous vous scandalisez de ses faiblesses, quitte à les exagérer un peu malicieusement. Quant à l'article des qualités, mérites et dévouements du prochain, nous le laissons volontiers dans le coffret aux oublis... Et pourtant, que de vertus cachées s'épanouissent parfois à l'ombre du silence et de la discrétion !

Ces réserves faites, je dois reconnaître que si la conclusion de l'objection précitée est fautive, les prémisses ne sont malheureusement pas dénuées de justesse et de fondement : elles constatent une *plaie douloureuse*, un fait trop commun dans la pratique de la communion fréquente : c'est le *sans-gêne* avec lequel on

s'en approche. Redoutable lacune qui compromet, qui neutralise, et uniquement par notre faute, les fruits de la communion, en nous privant d'abord des fruits secondaires, *ex opere operantis*, et en contraignant Notre-Seigneur à mesurer ses dons et ses libéralités, à limiter la quantité des fruits essentiels, *ex opere operato*. Voilà pourquoi il y a urgence d'aborder pratiquement le chapitre *ex opere operantis* de la théologie eucharistique.

J'explique d'abord la formule *ex opere operantis*, c'est-à-dire : outre leur efficacité essentielle, *ex opere operato*, les sacrements bénéficient d'une vertu supplémentaire, d'un surcroît de grâces exceptionnelles subordonné à nos dispositions, qui en conditionnent exactement la mesure et la proportion : plus les dispositions sont parfaites, plus ces effets surabondent.

Ceci posé, quel est le strict *minimum* des dispositions exigées pour que la communion fréquente et même quotidienne produise ses effets *ex opere operato* ? Je vais vous le redire après le Souverain Pontife Pie X. Deux dispositions sont nécessaires et suffisantes : l'état de grâce et l'intention droite et pieuse. — Et c'est tout ? — Oui, mes frères.

L'intention droite et pieuse. Or la rectitude consiste à faire une action pour des motifs conformes à sa nature et à sa fin. Elle exclut par conséquent tout ce qui pourrait vicier l'acte dans sa nature, dans ses moyens, dans ses résultats. Elle exclut l'hypocrisie, la routine, le respect humain, la vanité, l'intérêt, que sais-je ? tous les motifs humains qui détournent l'acte surnaturel de la communion de sa fin qui est la gloire de Dieu et le bien éternel de l'âme.

Par contre, communier pour plaire à Dieu, pour grandir dans la charité, pour reconforter son âme, voilà d'excellentes intentions droites et pieuses.

L'autre disposition fondamentale c'est l'état de grâce. Or l'état de grâce est de telle nature qu'il peut bien être perdu par le péché mortel, mais qu'il ne peut être diminué ni altéré dans sa substance par le péché véniel. Grâce sanctifiante et péché mortel sont incompatibles et se repoussent ; il faut que l'un cède la place à l'autre. Il n'en est pas de même du péché véniel, qui peut parfaitement coexister avec l'état de grâce. Quelque nombreux et délibérés qu'ils soient, quelque épaisses que soient les affections à ces péchés véniels, l'état de grâce subsiste dans son intégrité substantielle. Sans doute, l'affection aux péchés véniels engourdit les facultés de l'âme, diminue la ferveur de la charité, achemine peu à peu au péché grave ; mais tant que la volonté n'a pas succombé au péché mortel, l'état de grâce demeure dans l'âme et la fait vivante et sainte.

Voilà le *minimum*, mais c'est un *minimum*,

ne l'oubliez pas ! Et le même décret qui tranche la question du *minimum* nous laisse entendre par là-même qu'il y a des nuances jusqu'à l'infini dans l'échelle des dispositions meilleures et plus parfaites : de là le *presque pas*, le *peu*, le *beaucoup* de la vertu eucharistique.

Le décret déclare (3^e règle) la suffisance de l'exemption du péché mortel et par conséquent tolère le péché véniel. Oui, mais afin de le mieux guérir et finalement de l'évincer par les fruits de la communion quotidienne... Mais il est mieux encore et plus parfait de s'en débarrasser avant la communion, car alors les fruits eucharistiques sont centuplés. « *Maxime expedit ut frequenti et quotidiana communione utentes, venialibus sint expertes.* » Et un peu plus loin il rappelle que plus nos dispositions sont parfaites, plus surabondants seront les fruits du sacrement : « Mais comme les sacrements de la Loi nouvelle, tout en agissant *ex opere operato*, produisent cependant un effet plus grand à raison des dispositions plus parfaites de ceux qui les reçoivent, il faut veiller à ce qu'une préparation soigneuse précède la communion et à ce qu'une action de grâces convenable la suive. » (4^e règle).

A ne considérer que l'état de grâce, il est vrai de dire qu'il n'y a pas de communion nulle : il n'y a que des communions sacrilèges ou salutaires ; sacrilèges si l'on est en état de péché mortel, salutaires si l'on est en état de grâce. « Néanmoins, dit un auteur, il faut remarquer que la communion fréquente (faite en état de grâce), si elle va de pair avec une tiédeur croissante et une vie mondaine, peut causer un grand dommage à l'âme : 1^o soit parce que l'habitude diminue et détruit presque le respect dû au sacrement ; 2^o soit parce que l'accroissement de grâce habituelle, quel qu'il soit, que l'on reçoit dans de telles conditions, ne compense pas les pertes qu'éprouve l'âme en se confirmant ainsi dans la tiédeur, en se rendant de plus en plus incapable de recueillir les fruits de la communion ; 3^o soit enfin parce que les péchés véniels commis par négligence dans la réception de l'Eucharistie sont par eux-mêmes un grand mal¹. »

Eh oui ! mes frères, et voilà le secret de notre alanguissement, malgré nos communions fréquentes. Voilà le venin caché qui sème la mort dans la source même de la vie. La grâce sacramentelle est reçue, mais combien faiblement ! Il y a gain de ce côté et déperdition d'un autre, et par notre fait. Tantôt le gain dépasse la perte, tantôt il lui est égal, tantôt il lui est inférieur. Dans ce dernier cas, l'âme, au lieu de profiter de ses communions, se rend plus coupable, s'appauvrit de ce qui de-

¹ Cardinal Billot, *De Ecclesiae Sacram.*, Thèse Lxxx, 4.

vrait l'enrichir. Voilà le déplorable secret de tant de vies *infécondes*, alors même qu'elles s'abreuvent tous les jours aux sources de la vie. Comprenez-vous cet inconcevable non-sens : boire l'eau limpide de la grâce, et d'autre part plonger son âme dans les eaux stagnantes du péché véniel ?

**

Le remède, il est entre nos mains. Brisons avec le mal, même véniel ; c'est toujours le mal, c'est toujours le péché. Que notre volonté dise *non* une bonne fois à toutes ces vanités, à toutes ces sottises, à toutes ces fascinations ! Chassons toutes ces poussières qui souillent notre âme, qui en entravent la liberté, qui en paralysent l'activité, qui empêchent forcément le cœur-à-cœur du banquet sacré !

Allons au Christ pour tout de bon, sans laisser un pied dans les vanités du siècle ; allons-y de toute notre âme, de tout notre cœur, avec toute notre bonne volonté ! Et lui-même et sa grâce feront le reste, je vous en donne l'assurance !

N'oubliez pas la préparation éloignée ; ne négligez pas la préparation prochaine ; soyez fidèles à l'action de grâces suivant votre condition et votre temps ; allez avec respect, avec humilité, avec amour, avec un grand désir de mieux faire, de mieux vivre, de mieux aimer.

Et alors, allez avec confiance. Les richesses eucharistiques couleront à pleins bords dans votre âme transfigurée ; alors ce sera la vie, la vie intense, la vie féconde. Ainsi soit-il.

III

MOTIFS DE COMMUNIER FRÉQUEMMENT

Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit et inclinatio est jam dies.

Restez avec nous, Seigneur, car il se fait tard et le jour décline.
(Luc, xxiv, 29).

Mes frères,

La communion, c'est le devoir. La communion fervente, c'est la vie. Or la communion fervente appelle la communion fréquente, qui en est le complément et le couronnement. Et dès lors, la communion fréquente et fervente, voilà l'idéal que le Rituel romain présente aux fidèles, en deux mots brefs comme une devise qu'il ne faut jamais oublier : *sancte frequenterque*. (Tit. iv, c. 1, n. 2).

Sancte frequenterque : c'est le désir exprès du Maître, — c'est le vœu de l'Eglise et la doctrine incarnée dans la Tradition tout entière, — c'est le remède à nos décadences sociales et un puissant moyen d'enrayer la révolution déchaînée. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit !*

I

C'est le désir exprès de Notre-Seigneur. — Ouvrons l'Evangile et nous y trouverons la pensée du Maître formulée à maintes reprises en termes clairs, précis, catégoriques. La promesse de l'Eucharistie si éloquemment racontée par S. Jean, son institution si fidèlement transmise par les Synoptiques et par S. Paul, renferment d'un bout à l'autre l'affectueuse et paternelle invitation du Sauveur. Il n'y a pas à s'y méprendre, et ses intentions transparaissent. Sans doute, il n'y a pas de loi formulée ni de précepte promulgué d'une façon formelle sur le point précis du nombre des communions : est-ce que la mère fixe à son enfant le nombre des baisers qu'il lui donnera ? De même Notre-Seigneur s'est contenté de dire : *Accipite et manducate !*

Mais son désir est si intense qu'il le traduit au moment précis de l'institution par une expression particulièrement significative : « J'ai désiré, dit-il à ses apôtres, d'un désir incommensurable, manger cette Pâque avec vous, et combien j'ai hâte de la consommer ! *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum...* » C'est avec une sorte d'impatience qu'il attend le moment de l'institution ! Et son désir de se donner à nous dépasse tellement tout ce qui peut se concevoir, qu'il le réalise malgré tous les obstacles, malgré toutes les impossibilités, au prix des miracles les plus prodigieux et les plus touchants. Rien n'arrête ce désir, ni les lois de la nature les plus fondamentales, ni l'indifférence et l'ingratitude d'un si grand nombre, ni les profanations et les sacrilèges prévus jusque dans les moindres détails. *Desiderio desideravi !*

Quoi de plus clair que ces paroles : « Je suis venu pour vous donner la vie et pour vous la donner de plus en plus abondante ? » Or c'est par l'Eucharistie que Notre-Seigneur donne la vie au monde : « Je suis le pain de vie... Je suis le pain vivant descendu du ciel... Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous... Voici le pain descendu du ciel : il n'en est pas de vous comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts : celui qui mange de ce pain vivra éternellement. »

Car, mes frères, remarquez-le bien, Notre-Seigneur dit : « Prenez et *mangez*, » non pas : « Prenez et *adorez*. » N'est-ce pas pour laisser transparaître le désir de son Cœur qu'il institue ce Sacrement sous forme de repas et sous l'espèce du pain ? Sous forme de repas, « pour nous faire comprendre, dit S. Augustin, que nous devons en user, non point rarement comme des remèdes, mais fréquemment et tous les jours, comme nous prenons fréquemment et tous les jours les aliments qui nous sou-

tiennent. » Sous l'espèce du pain, et sous la dénomination de pain : n'y a-t-il pas là un lumineux indice du fréquent usage que nous en devons faire ? Toutes les nourritures ne sont pas également communes. Notre-Seigneur a choisi celle qui l'est le plus, celle dont on peut le moins se passer. Le pain, ce n'est pas l'aliment de luxe, c'est l'aliment indispensable ; ce n'est pas l'aliment réservé aux fêtes, c'est l'aliment quotidien !

N'est-ce pas encore dans le même but que, nous offrant l'Eucharistie, Notre-Seigneur la compare à la manne que les Hébreux recevaient tous les matins ? Car, comme la manne, elle devrait être notre aliment quotidien dans le désert de cette vie. « Et c'est par elle que l'âme chrétienne peut se nourrir et se refaire chaque jour¹. »

En outre, en nous prescrivant de réciter le *Pater*, Notre-Seigneur nous ordonne de demander à Dieu « notre pain quotidien. » Or, au témoignage de Pie X, par cette expression les Pères de l'Eglise ont presque unanimement enseigné qu'il fallait comprendre non pas tant le pain matériel du corps que le pain eucharistique de l'âme.

D'autre part, la communion est le complément naturel de la messe. Celle-ci est un sacrifice : or tout sacrifice comporte la manducation de la victime. Voilà pourquoi « assister à la messe sans communier, dit Fénelon, est une action comme estropiée. »

Enfin, l'amour tend à l'union, dit S. Denys. Dès lors, puisque Notre-Seigneur fait ses délices d'être avec nous dans le sacrement d'amour, qui réalise l'union la plus complète, la plus intime qui se puisse concevoir, il est évident que son amour la veut aussi fréquente que possible.

II

La communion fréquente et fervente, c'est le désir de l'Eglise. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'elle ne fait qu'interpréter la pensée de son Fondateur ?

Cette doctrine de l'Eglise s'incarne dans les monuments ecclésiastiques, les recommandations des Conciles, les écrits des Pères, des Docteurs et des Saints.

a) *Monuments ecclésiastiques.* — Pas un seul qui ne mette en évidence l'idée exprimée plus haut, à savoir que la communion est le complément naturel de la messe. Un Canon des *Constitutions apostoliques*, qui très probablement vise les laïques aussi bien que les clercs, prononce des censures contre quiconque assiste à la messe sans communier. Un Concile d'Antioche tenu sous le pape Jules rendit le même décret.

Un document de la plus haute antiquité, la *Didachè* ou Doctrine des apôtres, qui remonte

avant l'*Épître de S. Barnabé*, donc aux dernières années du 1^{er} siècle, renferme cette recommandation qui est presque impérative : « Au jour dominical du Seigneur, réunissez-vous ; rompez le pain et faites les cérémonies eucharistiques après avoir préalablement confessé vos péchés, afin que votre offrande soit pure. » Voilà ce que dit le plus ancien catéchisme.

b) *Conciles.* — Le Concile de Trente exprime le vœu « de voir les fidèles communier sacramentellement toutes les fois qu'ils assistent à la messe, sans se contenter de la communion spirituelle, afin de recueillir plus abondamment les fruits du très saint sacrifice. »

Le Catéchisme romain, composé par l'ordre du Concile de Trente et publié officiellement par le Saint-Siège, sanctionné par de nombreuses Bulles apostoliques et recommandé en France par une foule de Conciles provinciaux, ajoute ces graves paroles, dont l'autorité est péremptoire : « Que les fidèles sachent bien qu'il faut communier souvent. »

c) *Les Pères.* — S. Jean Chrysostome n'admet pas qu'on assiste à la messe sans communier. « C'est, dit-il, un non-sens, un manque de courtoisie, une inconvenance envers N.-S. » Il s'emporte ensuite avec véhémence contre ceux qui ne communient qu'à Pâques : « C'est la pureté de conscience, dit-il, et non la saison de l'année, qui fait qu'il est temps de s'approcher de la sainte Table. Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps. Il est toujours le même ; c'est toujours la même grâce du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. » Il attribue toutes les faiblesses et misères de son temps à la rareté croissante des communions : « Voilà ce qui trouble tout ! » s'écrie-t-il avec douleur.

S. Justin traite à diverses reprises de la communion dominicale : « Le jour qu'on nomme le jour du soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu... Nous nous levons tous en commun pour prier ; les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau... La distribution et la communication des offrandes qui ont servi à l'action de grâces (à l'Eucharistie) se font à chacun des assistants ; puis on les envoie aux absents par les diacres... Nous ne prenons pas ce pain et ce vin comme un aliment et comme un breuvage ordinaire ; mais nous savons qu'ils sont la chair et le sang de Jésus incarné pour nourrir notre âme. »

S. Basile : « Communier et participer tous les jours au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est une pratique très louable et très utile, puisqu'il a dit lui-même d'une façon si expresse : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle. » C'est pourquoi nous sommes dans l'usage de communier quatre fois par semaine, savoir, le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi. »

¹ Décret du 20 déc. 1905.

S. Jérôme nous dit que de son temps la communion quotidienne était encore en honneur à Rome et en Espagne.

Charlemagne, qui aimait à appuyer de son autorité royale les lois et les conseils de l'Eglise, recommandait la communion dominicale à tous les sujets de son vaste Empire : donc c'était alors la pratique courante dans l'Eglise.

III

1. Mais voici, pour communier fréquemment, un motif très spécial à notre Patrie et à l'Eglise de France, motif d'une opportunité rendue chaque jour plus palpable : c'est qu'il se fait tard dans le monde et en particulier dans notre France. La nuit tombe sur un siècle fatigué, anémié, mourant, en dépit de ses progrès matériels. Les âmes se meurent et la défaillance est partout, du haut en bas de l'échelle sociale.

Il faisait grand jour au moyen âge ! La foi était ardente et le christianisme avait poussé de profondes racines... Bien des hérésies, bien des révolutions, bien des misères ont soufflé depuis, véritables tempêtes qui ont assombri l'horizon, saccagé les moissons superbes amoncées par les siècles chrétiens, ébranlé la robuste santé religieuse et morale de nos pères, étouffé dans leurs germes les semences de vitalité intense qui ne demandaient qu'à s'épanouir, enfin vicié l'atmosphère qui nous environne, en y répandant à profusion des microbes de pestilence.

La foi et la charité s'éteignent. Il fait sombre, il fait noir, *Quoniam advesperascit*. L'espérance s'est enfuie avec ses consolations et ses joies et a fait place à une lassitude qui abat, à une désespérance qui aigrit. Et toutes les vertus morales, qui ont besoin de lumière, de chaleur et de vie, s'en sont allées !

Le christianisme, comprimé tous les jours par de nouvelles machinations de plus en plus liberticides, perd tous les jours un peu de sa sève et de sa vigueur, sous la poussée du paganisme triomphant. La vie chrétienne se ralentit d'une façon si incroyable que, pour beaucoup, ce n'est pas exagéré de dire qu'elle est arrivée à zéro, tellement insignifiante que nulle.

De toutes parts c'est un naturalisme éhonté qui déborde comme un déluge et qui fait irruption dans les idées, dans les mœurs, dans les institutions, dans les lois, prenant à tâche d'évincer le surnaturel partout.

Et le naturalisme a pour fils le sensualisme qui corrompt et l'égoïsme qui exploite. Ne songer qu'à soi, ne vivre que pour soi, briser tous les obstacles qui se rencontrent sur notre route et qui contrecarrent nos aspirations égoïstes ; ne reculer, à cet effet, ni devant l'injustice, ni devant la tyrannie, ni devant la cruauté, la honte ou le déshonneur, en un mot, tout

sacrifier au moi, tout immoler à ce dieu, à cette idole insatiable, jouir à tout prix *per fas et nefas* : voilà les plaies qui nous rongent !

Les remèdes ? Il y en a de naturels ; de profonds penseurs, d'illustres économistes et sociologues en ont indiqué d'excellents.

Parmi les remèdes surnaturels, il en est un qui reste trop dans l'oubli et qui pourtant serait tout-puissant : ce remède, c'est l'Eucharistie, c'est la messe, c'est la communion fréquente et fervente, parce que c'est le surnaturel puisé à sa source intarissable.

2. Enfin la communion fréquente, c'est le désir exprès et formel de N.-S. *pour réparer*. Les révélations particulières de N.-S. à certaines âmes, notamment à sainte Gertrude et surtout à la B. Marguerite-Marie ne nous laissent aucun doute à cet égard. La voix de la Sainte Vierge à Lourdes et à la Salette notamment, se joint à celle de son Fils pour nous inviter à réparer. Il faut réparer. Le péché ne cesse de souiller l'univers, il prend toutes les formes et toutes les ignominies : c'est le perpétuel cri de haine contre Dieu : *Non serviam* !

Et parce que l'Enfer sait bien que l'Hostie est vivante et contient le salut, l'œuvre satanique par excellence est la profanation de l'Hostie. Profanations sacrilèges, communions sacrilèges, voilà l'œuvre de haine qui appelle toute notre attention et qui demande réparation !

Répondons au cri de haine par un cri d'amour ! Aux communions sacrilèges inspirées par l'Enfer, répondons suivant le vœu du Maître, par une surabondance de communions ferventes, fréquentes et réparatrices !

**

La communion fréquente et fervente, voilà l'idéal et le salut. Le XIX^e siècle a été justement appelé « le siècle de Marie. » C'est le siècle qui a entendu proclamer son Immaculée Conception et vu ses apparitions à Paris, à Lourdes, à la Salette, à Pontmain, à Pellevoisin... Or Marie mène à Jésus. A Lourdes, la Sainte Vierge a commencé et N.-S. continue l'œuvre des guérisons miraculeuses et des conversions ; ce n'est pas tant aux piscines qu'à la procession du Saint-Sacrement que les malades sont guéris ! Bref, tout nous fait espérer que le XX^e siècle sera le siècle de l'Eucharistie, le siècle du Sacré-Cœur et de la communion fréquente et fervente. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 junii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 20 juin 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Trois allocutions de mariage, 481.

Entretiens sur le Rosaire. — XXVIII. Premier mystère douloureux : l'agonie (*suite*), 484. — **XXIX.** Deuxième mystère douloureux : la flagellation, 486.

Avis paroissiaux. — Un bel enterrement, 489. — A travers la campagne, 490. — Dans les régions aériennes, 491. — Pour le temps de la moisson, 493.

Catéchisme de persévérance. — L'Eglise des Apôtres. — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXIV. Les troubles de Corinthe, 494.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Monsieur, Mademoiselle,

Ceux qui sont dépourvus des sentiments que la religion inspire, ne voient souvent dans le mariage qu'un établissement, une affaire plus ou moins avantageuse, et ils marquent le jour où se conclut leur alliance civile par une fête de famille.

Les chrétiens sérieux envisagent la chose de plus haut ; ils se disent que le mariage est un des actes les plus graves de la vie, puisqu'il engage leur avenir et fixe irrévocablement leurs destinées ; ils se disent que le mariage à l'église n'est pas une parade ni une cérémonie superflue ; ils savent que c'est un sacrement, un acte religieux où Dieu intervient pour bénir et ratifier leurs serments.

Le temple saint, où les jeunes époux viennent se donner l'un à l'autre, sous le regard de Dieu ; le sanctuaire décoré de ses parures de fête ; l'autel au pied duquel on s'est agenouillé pour sa Première Communion ; les parents qui sont là, couvrant leurs chers enfants d'une affection qui n'a jamais été aussi intense ; les honorables témoins avec le groupe des amis qui les entourent, cette sympathique et nombreuse assemblée qui est venue s'associer à leur joie, tout cela impressionne vivement, remue le cœur et y éveille des émotions qui l'attendrissent. Je m'assure que vous éprouvez ces émotions et je ne doute pas qu'elles soient partagées par tous ceux qui affectueusement s'intéressent à votre avenir.

Les félicitations et les souhaits de bonheur abonderont en ce jour. Le ministère que je remplis ne m'interdit pas d'y joindre les miens, et je ne veux pas être le dernier à vous les exprimer ; mais il m'oblige à vous retracer vos devoirs.

La condition du mariage, la vie à deux a

ses avantages et ses charmes ; mais, à côté, il y a les charges et les devoirs auxquels vous ne voudrez pas vous dérober.

Jusqu'ici, Mademoiselle, vous étiez libre dans les limites que vous traçaient et l'amour de Dieu et l'amour de la famille. Tout à l'heure vous ne vous appartiendrez plus ; vous appartiendrez à celui que vous avez librement choisi pour l'associer à vos destinées, vous serez placée sous sa dépendance ; il vous faudra obéir à votre époux comme l'Eglise obéit à Jésus-Christ ; mais cette obéissance sera rendue si facile et si douce qu'il ne vous en coûtera rien de la pratiquer.

Jusqu'ici vous pensiez à vous-même et maintenant vous devrez être dévouée, dévouée à votre époux que vous avez à cœur de rendre heureux par vos soins et par vos prévenances, dévouée à la famille qu'il plaira au ciel de vous donner. La grande vertu de l'épouse, je dirais que c'est de s'oublier pour songer constamment à celui dont elle a accepté le cœur et la main.

Votre première éducation, vos dispositions naturelles, les traditions familiales, les exemples de vos bien-aimés parents et surtout les grâces de Dieu que vous puiserez dans les pratiques de la religion, vous aideront efficacement, Mademoiselle, dans l'accomplissement de ces grands devoirs.

Vous quitterez à regret sans doute la maison qui a abrité votre jeunesse ; mais l'affection de vos parents vous suivra, et vous retrouverez dans le pays que vous allez habiter une seconde famille qui vous témoignera le plus cordial attachement.

Quand il est question de mariage, le père et la mère d'une jeune fille sont naturellement anxieux. Ils rêvent un jeune homme de bonne famille, de conduite exemplaire, partageant leurs vues et leurs croyances, pour assurer le bonheur de leur enfant. Les parents de votre fiancée, Monsieur, ont pensé que vous étiez celui-là, et ils vous la donnent avec la confiance que vous la rendrez heureuse. Nous le savons, vous êtes un homme sérieux, un travailleur intelligent, un chrétien consciencieux ; vous avez les qualités d'esprit et de cœur qui inspirent l'estime et conquièrent les sympathies. Nous avons de bonnes raisons pour espérer que vous ferez le bonheur de celle qui va laisser son nom pour prendre le vôtre et s'unir à vous par des liens infrangibles.

Mademoiselle, la Providence a voulu que je sois mêlé à tous les graves événements qui ont attristé ou réjoui votre honorable famille ; j'ai été associé à ses fêtes et à ses deuils. Vous trouverez bien naturel que j'évoque le souvenir de vos chers aïeux toujours regrettés, dont vous étiez l'enfant privilégiée. Il me semble voir près de vous, en ce moment solennel,

vous enveloppant de leur tendresse, l'homme universellement estimé, si sympathique, si accueillant pour l'ouvrier, si bien pensant qu'était M. G..., et la femme si dévouée, si modeste et si chrétienne qu'était votre grand'mère.

J'ai vu vos jours de tristesse ; j'ai vu aussi vos jours de joie. A la place où vous êtes, devant cet autel, j'ai reçu les serments de vos bien-aimés parents et de vos deux sœurs. Que cette dernière alliance soit bénie comme les autres ! C'est le vœu du pasteur et des prêtres qui l'entourent ; c'est le vœu de tous les cœurs qui vous sont attachés ; c'est le vœu de toute cette assemblée qui voudra bien joindre sa prière aux nôtres afin que Dieu daigne l'exaucer. Ainsi soit-il !

II

Monsieur, Mademoiselle,

La démarche que vous faites aujourd'hui est impressionnante ; la minute présente est pour vous des plus graves et des plus solennelles.

Dieu, qui est l'arbitre souverain de nos destinées, ne veut être étranger à aucun des événements qui nous intéressent ; son regard providentiel veille sur toutes les phases de notre vie. Lui qui bénit les berceaux, lui qui bénit les tombes, comment aurait-il oublié l'union des époux ? Comment l'aurait-il laissée au rang des choses profanes ? Il ne le pouvait pas : aussi il a institué lui-même le mariage, il l'a ennobli, il l'a sanctifié, il en a fait un sacrement dont S. Paul relève la haute dignité en nous le représentant comme le symbole de l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise.

C'est Dieu lui-même qui a béni le premier mariage au Paradis terrestre, et quand il est descendu sous forme humaine parmi nous, il a voulu assister aux noces de Cana et les consacrer par sa présence ; et aujourd'hui il est ici, quoique invisible, pour entendre vos serments et les ratifier. Et moi je viens, au nom de la religion, les recevoir, leur imprimer un caractère divin, et les rendre, s'il se peut, plus augustes et plus inviolables.

En ce moment parents et amis, le cœur plein d'émotion, vous enveloppent d'un regard attendri et font pour vous des souhaits de bonheur. Je tiens à vous exprimer les miens, et je suis sûr d'être le fidèle interprète des prêtres amis que vous avez conviés à cette cérémonie, en disant que, de tout cœur, ils mêlent leurs vœux aux miens et à ceux de cette sympathique assemblée.

J'ai grand plaisir à vous féliciter ; mais, d'autre part, il m'est recommandé par la sainte liturgie de vous retracer vos devoirs.

Au besoin, je pourrais m'en dispenser, car votre conscience chrétienne vous les dictera : elle vous dira que la fidélité réciproque, une inaltérable affection, le mutuel support, les

cordiales prévenances, un généreux dévouement sont les seuls moyens d'assurer la paix et le bonheur au foyer que vous allez fonder.

Mademoiselle, vous serez, nous en avons la certitude, l'épouse aimante, attentive, empressée, et, s'il plaît à Dieu, la mère dévouée, soucieuse de ses devoirs, profondément chrétienne, et, s'il vous faut un modèle à imiter, vous ne le chercherez pas bien loin : il est là, près de vous, en la personne de votre excellente mère. Vous avez été privée, trop tôt, hélas ! de la tutelle, de la tendresse d'un père dont la mémoire reste honorée de l'estime et des sympathies de tous ceux qui ont été en contact avec lui. Sa disparition prématurée a fait dans votre demeure un vide que vous sentez plus que jamais, en cette fête de famille, et son absence en ce jour ne peut qu'aviver d'inconsolables regrets ; mais vous avez trouvé un autre père dans un oncle qui a concentré sur vous toutes ses sollicitudes, toute son affection.

Vous allez vous séparer de ce cher milieu où vous avez passé si doucement vos jeunes années ; vous vous éloignerez de vos parents si tendrement aimés, car c'est l'inévitable tristesse d'ici-bas qu'aucune union ne se forme sans quelque brisement ; mais vous laisserez ici le souvenir d'une jeune fille bien élevée, sérieuse, chrétienne dans ses sentiments et dans ses actes, qui pourra être proposée à ses compagnes comme un exemple.

Vous ne prendrez point congé de nous sans que je vous aie témoigné ma gratitude pour le zélé et pieux concours que vous avez apporté à nos religieuses solennités. Vous avez contribué, pour une large part, à les rendre plus belles, plus attirantes, et je vous en remercie.

Au témoignage des Saints Livres, c'est une bonne fortune qu'une femme vertueuse. Cette bonne fortune vous est échue, Monsieur, et vous pouvez vous en féliciter. Qu'une mère s'intéresse à l'établissement d'un enfant bien-aimée, rien de plus naturel et de plus légitime. Ce qu'elle désire par dessus tout, c'est que cette chère créature soit heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas. Je me persuade, Monsieur, que vous aurez à cœur de réaliser les vœux de celle qui a porté sur vous son choix et qui vous donne sa fille avec une entière confiance. Les leçons et les exemples d'une famille très chrétienne, l'éducation distinguée que vous avez reçue vous ont préparé à l'accomplissement des devoirs que le mariage vous impose. Vous serez le protecteur, l'appui de celle qui va laisser son nom pour prendre le vôtre et qui, devenue la compagne de votre vie, répandra autour de vous les charmes du plus affectueux dévouement.

Je vais maintenant recevoir vos serments, et ensuite je monterai à l'autel pour les présenter à Dieu afin qu'il les bénisse. Que cette

alliance que vous allez conclure et que le ciel ratifiera, vous porte bonheur. Ah ! le bonheur, on peut le désirer, on peut le rêver, on peut travailler pour l'atteindre ; mais on n'est jamais sûr de l'obtenir, tant il y a de vicissitudes et de mécomptes ici-bas. Dieu seul peut nous l'assurer, et voilà pourquoi je vous invite et j'invite tous ceux qui s'intéressent à votre avenir, à prier avec nous, afin que le Seigneur de qui vient tout don exauce vos vœux et les nôtres, vous rende heureux ici-bas pendant de longues années et vous réserve le bonheur du ciel pendant les années éternelles. Ainsi soit-il !

III

Monsieur, Mademoiselle,

Maintes fois déjà il m'a été donné d'adresser la parole à de jeunes fiancés à la place où vous êtes, le jour de leur mariage ; mais la pensée ne m'était pas encore venue de chercher le thème de mon allocution dans les actes et les cérémonies de ce sacrement.

Je les ai étudiés à votre intention et je me suis convaincu que l'Eglise est divinement ingénieuse, non seulement pour nous donner des leçons de doctrine, mais encore des leçons de chose.

Les rites qu'elle a adoptés pour le mariage sont particulièrement suggestifs, car ils renferment de grands enseignements. Et, de fait, en les considérant de près, j'y ai trouvé tous les devoirs qui s'attachent à votre nouvel état, toutes les vertus qui en font l'honneur, tous les biens qui en découlent et qui doivent faire de votre vie, malgré les inévitables misères d'ici-bas, une vie heureuse et bien remplie.

Les cérémonies du mariage sont peu nombreuses : elles se réduisent à trois, deux actes et une parole. Les actes sont bien simples, mais qu'ils sont éloquents dans leur simplicité ! La parole est très courte, mais elle est bien significative dans son extrême concision. Ce n'est qu'un *Oui*, mais ce *Oui* sacramentel rivera l'une à l'autre deux existences et fixera irrévocablement vos destinées. Ce n'est qu'un mot rapide, mais en le prononçant vous engagerez votre avenir, et rien désormais que la mort ne pourra rompre le lien qu'il aura formé entre vous.

C'est donc une parole bien grave que celle qui va tomber de vos lèvres, puisqu'elle est irrévocable, et vous voyez déjà quelle grande leçon s'y trouve renfermée.

Après l'avoir dite, vous joindrez vos mains, pour exprimer l'union qui vient de s'établir entre vous. Et quelle union ! Vous habiterez le même foyer, vous aurez les mêmes relations, les mêmes joies, et il faut bien le dire aussi, puisque la vie en est pleine, — vous aurez les mêmes inquiétudes et les mêmes soucis.

Une existence nouvelle commence pour vous, cette existence à deux, où l'un n'a pas de secret pour l'autre ; où, quand l'un souffre, l'autre souffre avec lui ; où les cœurs battent à l'unisson ; où l'on n'a qu'une seule manière de voir, un seul but à poursuivre.

Voilà ce que proclame cette cérémonie de l'union des mains, que l'Eglise place tout après la parole qui lie pour jamais les deux époux. Elle vous apprend que, selon la parole évangélique, vous n'êtes plus deux, mais un seul, et que rien dans votre vie ne doit être étranger à l'un et à l'autre.

La troisième cérémonie est la bénédiction de l'anneau que l'époux passe ensuite au doigt de l'épouse. L'anneau, vous le comprenez, est le symbole de la fidélité jurée, et dans le mariage la fidélité est le premier des devoirs. Douce et intime alliance de deux vies qui se sont données l'une à l'autre pour ne jamais se reprendre, la fidélité est faite d'amour, de confiance, de sincérité ; elle enchaîne les cœurs et suffit à rendre heureuse l'union conjugale.

Vous avez devant vous un avenir plein d'espérance. La réalisation de vos rêves dépendra sans doute de votre intelligence, de votre activité ; mais elle dépendra aussi de Celui qui gouverne en maître les hommes et les choses et qui dirige les événements au gré de sa justice et de sa sagesse. Voilà pourquoi je vous engage maintenant à élever votre pensée vers Dieu et à placer votre avenir sous la garde de sa Providence.

Dans une existence humaine, il y a des jours sereins et ensoleillés, et ceux-là sont faciles à passer, comme ils sont faciles à compter ; mais il en est qui sont troublés, assombris par d'anxieuses préoccupations. Alors, on est heureux de trouver à son foyer quelqu'un qui apporte un peu de joie au cœur, une parole affectueuse, un sourire réconfortant. C'est ce que, j'en suis persuadé, vous serez l'un pour l'autre.

Vous, Monsieur, vous entourerez de votre affection, de vos prévenances, de vos soins pressés et assidus cette épouse qui se réjouit d'associer ses destinées aux vôtres. Elle a été élevée chrétiennement ; elle a reçu une excellente éducation et il vous sera donné d'apprécier tous les jours ses qualités et ses mérites. Elle va quitter une demeure où elle a connu toutes les tendresses. Vous lui rendrez, — ses chers parents y comptent bien, — ce qu'elle va abandonner pour vous. Nous n'en doutons pas, elle trouvera près de vous appui, bonté et dévouement. Elle laisse dans notre église une place qu'elle occupait fidèlement : elle en occupera une autre aussi fidèlement dans la paroisse où vous allez vous fixer prochainement.

Une femme écrivain protestait l'autre jour contre la loi qui veut qu'une épousée renonce à son nom de famille pour porter celui de

son mari. Mademoiselle, vous ne regretterez pas de quitter votre nom, si justement aimé et estimé, pour en prendre un autre, lui aussi bien considéré et dont votre mari accroîtra encore l'honorabilité par ses efforts personnels, par la dignité de sa vie, par l'accomplissement de ses devoirs professionnels, et par l'exemple d'une conduite toute chrétienne.

C'est le vœu que je vais exprimer à Dieu, après avoir reçu vos serments et consacré votre alliance. Il est le vôtre aussi ; il est bien celui de vos parents et de vos amis. Puis-ent nos espérances communes devenir pour vous une réalité ! Ainsi soit-il !

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXVIII

PREMIER MYSTÈRE DOULOUREUX (suite)

L'agonie

Guttae sanguinis...

I

Dans sa détresse surhumaine, Jésus implore les trois apôtres, qui sont eux-mêmes effroyablement accablés :

— Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il. Demeurez là, et veillez avec moi.

Ils demeurent là en effet, jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue, par le chagrin, *præ mœstitia*, ils succombent au sommeil.

Et lui il s'avance un peu plus loin et il s'abandonne à sa douleur. L'amitié est là toute proche, amitié dévouée, mais amitié humaine, par conséquent faible et changeante. Cependant il s'y attache, il lui semble qu'elle le soutient. Sans doute qu'il ne veut point la contrister trop, car soudain, résolument, il s'arrache à leur voisinage, *avulsus est ab eis*, et il s'en va à la distance d'un jet de pierre, vers le fond du jardin.

Il y a là une grotte où, suivant une antique tradition, Adam et Eve sont venus pleurer leur faute. L'humanité à tenu à rapprocher ainsi ses grands et douloureux souvenirs. C'est ainsi qu'on prétend qu'Adam aurait été enseveli sur le Calvaire et que les gouttes de sang du Christ auraient coulé d'abord sur sa tête, à la fois expiatrices et purificatrices. Admirez du moins cette sublime unité de vues qui tient à résumer dans un humble coin de terre les destinées humaines, les grands faits de la chute et de la Rédemption.

Jésus pénètre dans cette grotte pleine de nuit. Au dehors, la lune répand encore, même sous les arbres, ses clartés indécises ; ici, ce ne sont que ténèbres épaisses. Il fait nuit aussi dans son âme, où mille fantômes lui apparaissent et le tourmentent.

Alors il tombe la face contre terre, il prie, orans ; et voici sa prière :

« Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » (Matth., xxvi, 39).

Ce calice, c'est sa Passion, ce sont les combats contre l'humanité qui résiste, ses appréhensions, ses terreurs, ses abattements, puis le sacrifice violent, depuis ce jardin de Gethsémani où son âme est sous le pressoir, jusqu'au Calvaire où elle s'échappera de l'enveloppe mortelle brisée.

Sûrement, ce calice, il pourrait l'éloigner. Lui qui commandait autrefois aux flots furieux, il lui suffirait d'ordonner aux tempêtes qui soulèvent et troublent son âme, et il se ferait un grand calme. « Il pouvait d'un seul mot, dit Bossuet, calmer la douleur et laisser son âme sans trouble ; mais il ne lui a pas plu de le faire. » Aussi après cette prière, où s'exhalent toutes ses craintes, il paraît se reprendre et il ajoute :

« Cependant, qu'il soit fait non ce que je veux, mais ce que vous voulez. »

Il a triomphé de ses répugnances, en face de ce calice amer, mais au prix de quelle énergie ! Catherine Emmerich nous le montre se relevant avec effort, mais ses genoux chancellent, ses jambes le portent à peine, ses lèvres sont livides, ses cheveux se dressent sur sa tête, il est tout défait et presque méconnaissable. Il marche tremblant comme un vieillard, « baigné d'une sueur froide, et se traîne jusqu'à la plate-forme où les trois apôtres sont restés. »

Il a besoin de les revoir, de les savoir près de lui, pour sentir moins lourd le poids de sa solitude angoissée ; il se prend à leur affection comme l'homme qui se noie se prend à une branche fragile qui cède et qu'il garde pourtant dans sa main.

Ils dorment, accablés, et il dit à Pierre avec tristesse :

« Simon, tu dors ! Quoi ! tu n'as pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

C'est à Simon qu'il se plaint, comme au chef dont le zèle doit être plus actif et plus vigilant. Mais Pierre est accablé du sommeil lourd de ceux qui ont pleuré avant de s'endormir. Cependant il avait pris de si beaux engagements ! Ah ! l'esprit est prompt à concevoir de généreuses résolutions qu'il n'a pas mûries, et quand il faut les accomplir, on se trouve sans force.

Puisqu'ils demeurent plongés dans un sommeil pénible, Jésus les laisse, il retourne lentement vers la grotte, il s'enfonce de nouveau dans les ténèbres, et sous les voûtes noires il continue à prier.

Durant sa douloureuse méditation il a compris qu'il n'est pas possible que le calice s'éloigne, qu'il a désiré d'ailleurs, et que le Père veut qu'il boive. En effet c'est pour le boire qu'il est venu dans ce monde, c'est pour racheter les hommes au prix de ses souff-

frances. C'est pourquoi il reprend sa prière, mais transformée :

« Mon Père, puisqu'il n'est pas possible que ce calice passe sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! »

C'est bien la même prière toutefois, *eumdem sermonem* (Marc, xiv, 39), avec l'évolution naturelle de son esprit vaincu par la réalité ; c'est la même soumission à la volonté du Père, avec la décision consentie de boire ce calice de la Passion qu'il eût voulu tout d'abord éloigner.

Alors il revient une seconde fois, *denuo*, auprès des disciples auxquels il adresse la même plainte, mais adoucie : « Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez ! » (Matth., xxvi, 40 ; Marc, xiv, 40).

Qui dira sa détresse, et les pensées qui pour le moment lui traversent l'âme ? La plus amère est toujours le souci de tant de créatures humaines pour qui sa Passion sera inutile, puisqu'ils refuseront d'en profiter et même qu'ils blasphémeront le divin Crucifié, sa très douce miséricorde, le don admirable de la Rédemption. Il les aime infiniment et ils ont le parti pris de se soustraire à son amour.

Puis il continue sa lugubre route sous les oliviers, dans la grotte où il laisse éclater plus librement ses gémissements et la prière de son cœur angoissé : « Père, que votre volonté soit faite ! »

II

Aucune douleur, aucune humiliation ne lui est épargnée et nul doute qu'il n'ait reçu aussi le soufflet de Satan. Quand celui-ci l'a laissé après son triple échec de la tentation, il ne s'est éloigné que pour un temps, *ad tempus recessit*. (Luc, iv, 13). Pour lui, Jésus restait la grande énigme. Qui était-il ? En le voyant si juste, si saint, il se disait qu'il ne pouvait être que le Fils de Dieu. Et cependant lorsqu'il considérait les abaissements auxquels Jésus était soumis, les regardant comme indignes de la divinité, il pensait que c'était un homme extraordinaire, mais sur lequel il lui était loisible de s'acharner. Jamais il n'eût osé s'en prendre à la Divinité elle-même, tant il se sentait infirme et petit vis-à-vis d'elle, mais il ne savait pas, il ne pouvait croire qu'un être si grand et si ravalé pût être Dieu lui-même. C'est pourquoi il jugea le moment venu de tenter un grand coup pour le réduire, comme il fit autrefois de Job.

Quelles furent ces tentations d'un nouveau genre, nous l'ignorons. Elles furent terribles, venant après tant d'autres douleurs et tombant sur une âme triste jusqu'à en mourir. Dans sa miséricorde, Dieu envoya au Sauveur son Ange, l'ange Gabriel sans doute, l'Ange de l'Annonciation, pour le fortifier. L'Esprit céleste lui apparut, revêtu de puissance et de tendresse. Sa puissance éloigne l'éternel ennemi ; sa tendresse rend un peu de courage au Christ

abattu. Il agit sur son esprit, sur sa volonté, il les éclaire et les affermit. Au Fils il parle de sa Mère, écrasée aussi sous le fardeau de la peine, mais vaillante et se préparant une merveilleuse récompense de gloire. Il lui parle aussi de son Eglise qu'il enfante dans la douleur et qui pendant tous les siècles puisera dans ces souvenirs d'amour l'énergie et la bonté, afin de sauver les hommes en perpétuant l'œuvre de son fondateur. Il lui parle du Père...

Ah ! c'est ici, à Gethsémani, que l'on comprend la valeur et le prix d'une âme et de toutes les âmes ! Et cependant l'on en demeure comme effrayé, comme scandalisé. Pourquoi donc Jésus a-t-il tant souffert, alors que chacune de ses actions ayant un prix infini, il lui suffisait de venir au monde, de faire un acte d'amour pour nous racheter tous ?

Eh bien ! quoiqu'il eût passé trente-trois ans à souffrir, « il a voulu que ce fût à peu près comme rien, tant que, par sa Passion et par sa mort, il n'aurait point fini sa tâche et payé notre rançon. Oui, encore une seule prière s'exhalant de son cœur faisait plus que suffire à obtenir notre grâce : il a prié toute sa vie, comme toute sa vie il a souffert. Néanmoins il a fallu que sa prière montât jusqu'à cette cime ardue où nous la voyons parvenir : car quelle oraison, quelle obsécration est cachée sous ces mots de l'Évangéliste : « Etant tombé en agonie, il fit une prière plus longue et plus intense ¹. »

C'est ainsi qu'il résiste à la tentation, qu'il s'offre à Dieu, qu'il expie, qu'il supporte son affreuse agonie, en priant avec plus de force, en persévérant dans la prière, *prolixius orabat*.

Qui pourrait dire, sauf l'Ange de l'agonie, ce que Jésus souffrit dans cette grotte sainte où l'on n'entre que pénétré de foi, d'émotion et d'adoration ? L'âme de Jésus est tellement accablée qu'il en mourrait, sans l'intervention de ce doux Archange, à qui est confié le soin de rendre la force à la Divinité défaillante. Encore cette intervention miséricordieuse a-t-elle pour but et pour effet de ranimer les énergies du Sauveur, afin qu'il puisse souffrir davantage et plus longtemps. Car il faut qu'il aille jusqu'au Calvaire en portant sa croix ; il faut qu'il s'étende ensuite sur cette croix bénie et dure, afin de nous racheter en poussant l'amour jusqu'à l'extrémité, *in finem*, afin de nous apprendre aussi à nous sauver par la souffrance, afin de nous montrer la nécessité, la noblesse, la grandeur, la mystérieuse beauté de la douleur.

Mais il a tellement souffert qu'il a épuisé en quelque sorte la faculté de souffrir. Alors, nous rapporte S. Luc, « il fut couvert d'une sueur de sang si abondante que les gouttes de sang ruisselaient sur la terre. »

¹ Mgr Gay, *Les Mystères du Saint Rosaire*, t. 1, p. 365.

Ce sang coulait par tous les pores et Jésus en était tout baigné. A genoux, au fond de la grotte, il sentait ainsi la vie qui s'échappait, mais l'Ange demeurait auprès de lui, qui lui prêtait l'assistance de la force et de l'amour.

Combien de temps dura son agonie ? Environ deux ou trois heures, et jamais le ciel attentif aux tristesses humaines ne vit souffrance plus digne et plus profonde. Les Anges adoraient le Fils de Dieu, ne comprenant pas eux-mêmes l'immensité de cette charité, mais se confondant en action de grâces pour ces mystères nouveaux qui leur révélaient des perfections divines qu'ils ne connaissaient point.

Si Jésus n'a pas succombé, c'est par un miracle de Dieu ; c'est pourquoi les hommes meurent de leur agonie, tandis que Jésus en sort vivant, fort, prêt à affronter d'autres luttes non moins terribles. Au contraire de nous, dit encore Bossuet, « dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des flots de sang, l'âme est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure. Vivez donc, ô pauvre Jésus ! vivez pour d'autres tourments qui vous attendent ; réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent et au traître Judas qui est à leur tête¹. »

Et Jésus se reprend à vivre. Il se lève avec une vigueur nouvelle, puisée dans sa longue et fervente prière. Il a vaincu le démon par sa patience, par sa douceur envers la mort ; l'Ange lui a communiqué la force d'en haut, il est prêt pour l'action.

Il se dirige donc vers ses disciples et les trouve qui dorment du pesant sommeil du chagrin. Il leur dit : « Pourquoi dormez-vous ? » Et comme ils ne répondent pas, tant ils sont accablés, il ajoute non sans ironie : « Dormez maintenant et reposez-vous. Voici que l'heure approche où le Fils de l'Homme sera livré aux mains des pécheurs. »

Ces paroles ne les réveillent qu'imparfaitement.

— Lèvez-vous, allons ! s'écrie-t-il. Celui qui doit me livrer est là tout près ! (Matth., xxvi, 45-46).

Judas, en effet, l'un des douze, arrivait à la porte de Gethsémani avec la misérable troupe armée d'épées et de bâtons que les princes des prêtres et les Anciens du peuple avaient placée sous ses ordres.

« Levons-nous » comme les Apôtres, mais pour suivre Jésus, pour marcher au devoir, au combat, avec toute notre force et toute notre foi. Marie n'a pas entendu cette parole de ses oreilles, mais elle l'a entendue dans son cœur. Après avoir subi en son âme la douleur de Gethsémani, elle se lèvera, afin de suivre son Fils jusqu'au prétoire, jusqu'au Calvaire.

XXIX

DEUXIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

La Flagellation.

Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi l'épisode de la flagellation pour l'offrir à nos méditations lorsque nous récitons le Saint Rosaire ? Le baiser de Judas, le reniement de S. Pierre sont-ils donc moins impressionnants et moins féconds en instructions et en pieuses affections ?

Chaque trait de la Passion est instructif et renferme ses poignantes leçons, mais la flagellation est plus humiliante ; et puis nous sommes tous un peu flagellés tous les jours. C'est pourquoi l'Eglise a voulu attirer notre attention sur ce mystère, et pour nous montrer jusqu'où le péché a humilié le Fils de Dieu, et pour nous faire profiter de nos humiliations.

Mais rappelons brièvement les événements qui ont amené la flagellation.

I

Quand Judas eut trahi le Fils de l'homme par un baiser, il le conduisit, enchaîné, devant Anne d'abord qui interrogea le Sauveur sur ses disciples et sur sa doctrine, puis au palais de Caïphe où le Sanhédrin était rassemblé, après minuit, par une ouverte violation de la loi. Caïphe l'adjure de déclarer s'il est le Fils de Dieu : « Tu l'as dit, répond Jésus. Et je vous le dis : vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la Vertu de Dieu et paraissant sur les nuées du ciel. » (Matth., xxvi, 64). Alors le Grand-Prêtre déchire ses vêtements en s'écriant : « Il a blasphémé. Nous n'avons plus besoin de témoins ! » Et tous s'écrient d'une seule voix : « Il mérite la mort. *Reus est mortis* ! »

Pendant ce temps Pierre le reniait à la voix d'une servante.

On l'abandonne alors aux mains des valets qui le couvrent d'outrages et le frappent de soufflets. Mais quand le jour commence à poindre, Caïphe est inquiet touchant la légalité du jugement prononcé la nuit. De nouveau il réunit le Sanhédrin pour en finir et il lui pose la même question : « Si tu es le Christ, dis-le-nous ! » Jésus leur fait la même réponse. — « Quoi ! tu es le Fils de Dieu ! — Vous l'avez dit : je le suis. — Pourquoi chercher encore un témoignage ? s'écrient-ils. Nous le savons de sa bouche ! » (Luc, xxii, 70).

En ce moment Judas rapportait les trente deniers en disant : « J'ai péché en livrant le sang du Juste. — Qu'est-ce que cela nous fait ? répondent-ils. C'est ton affaire. *Quid ad nos ? Tu videris*. » (Matth., xxvii, 4).

Leur affaire à eux c'était de faire confirmer par Pilate la condamnation à mort. Ils se dirigent donc vers le prétoire, quand il fait grand jour, poussant leur prisonnier devant

¹ Premier Sermon pour le Vendredi Saint, 1^{er} point.

eux. Les sentinelles de l'Antonia signalent cette foule tumultueuse au gouverneur qui descend et s'approche d'eux tout près, car leur délicatesse de conscience ne leur permet pas de pénétrer dans la demeure d'un païen.

Pilate a entendu parler de Jésus, il sait même qu'il est arrêté et ses dispositions sont plutôt bienveillantes : « Quelle accusation formulez-vous contre lui ? » demande-t-il. Ils répondent aigrement. « Prenez-le vous-même, réplique-t-il, et jugez-le suivant vos lois ! » Mais il savait bien qu'ils n'avaient pas le droit de le mettre à mort. Alors il l'interroge, comme s'il se trouvait en face d'un prétendant. Les paroles élevées et sincères du Christ le frappent. Celui-ci parle de la vérité à laquelle il vient rendre témoignage : « C'est un philosophe, un rêveur peut-être, se dit Pilate, à coup sûr il ne saurait être coupable. »

Un mot parti de la foule lui apprend que Jésus est de Galilée. Il l'adresse donc à Hérode, roi de Galilée, qui se trouvait par hasard à Jérusalem, et déjà il se félicitait d'avoir ainsi dénoué cette grosse difficulté quand il le voit revenir, revêtu d'une robe blanche, par dérision.

La difficulté restait. Il s'adresse de nouveau à la foule, non sans embarras : « Vous m'avez livré cet homme comme étant séditeux. Je l'ai interrogé devant vous et je n'ai rien trouvé de fondé dans vos accusations contre lui. Hérode non plus. Je vais donc le châtier, puis je le mettrai en liberté. »

Quelle logique, quelle injustice surtout : punir un homme qui n'est pas coupable ! Cependant cela ne désarme pas la foule prévenue qui murmure très haut. Il faut trouver autre chose.

L'esprit de Pilate est fertile. C'est l'habitude qu'au temps de Pâques il délivre un prisonnier choisi par les Juifs. Il y a Barabbas et Jésus, un assassin et un homme qui s'est signalé par des milliers de bienfaits en faveur du peuple. Qu'ils choisissent ! — « Barabbas ! » s'écrient-ils, sur la suggestion persistante des Princes des Prêtres qui parcourent les rangs de la multitude, en soufflant la haine de Jésus. Et ils poursuivent avec rage :

— Qu'il soit crucifié ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Pilate est déconcerté. Il se rappelle les conseils de sa femme Procla. Au fond, il voudrait sauver l'auguste accusé, mais il a peur de César, peur de la délation, peur de cette tourbe qu'il méprise ; il est lâche et, comme sa conscience proteste, il croit la calmer en se lavant les mains devant la foule à qui il crie : « Je suis innocent du sang de ce Juste, c'est vous qui en répondez ! »

Il leur abandonne Barabbas, — dont le nom signifie, par une étrange ironie, Fils du Père, — et il ordonne qu'on flagelle « le Juste. » En quoi sans doute il s'estime très habile, car il

se croit assuré que la vue du sang répandu excitera la pitié de ces tigres.

II

Depuis le matin, d'après une tradition respectable, Marie a quitté la maison du mont Sion, le Cénacle, où elle demeurait pendant les fêtes de Pâques et elle s'est mise à la recherche de son Fils. Elle s'est dirigée vers le Prétoire et mêlée à la foule. Inconnue de cette multitude qui pousse des cris de mort contre Jésus, elle regarde, elle écoute, elle souffre, elle compatit aux douleurs incroyables de son Fils. A ces blasphèmes, à ces malédictions elle répond par des prières intimes et ardentes, par des actes d'amour. Peut-être Dieu permet-il que leurs regards se rencontrent, et quelle douleur, mais quelle consolation dans la communion de ces deux âmes ! Marie lui disait dans le langage muet de ses yeux : « Je suis avec vous, je souffre avec vous, et si tous ceux-ci vous haïssent, combien plus je vous aime ! »

Jésus est conduit dans une pièce voisine du Prétoire, où il devra subir le supplice de la flagellation. Sa mère le suit, et si elle est perdue parmi la foule, leurs cœurs savent bien se retrouver.

Il y avait là une colonne basse, pourvue au sommet d'un anneau de fer. On la vénère aujourd'hui à Rome dans l'église de Sainte-Praxède. Elle servait à ces sortes d'exécutions. Le patient était dépouillé de ses vêtements, puis il se courbait pour présenter son dos nu à l'instrument du supplice, et le bourreau lui attachait les deux mains à l'anneau de fer, à l'aide de cordes. Le malheureux était là, exposé à tous les regards, et pas un coup ne manquait son but, car l'exécuteur, monté sur une pierre qui lui servait d'escabeau, frappait des coups sûrs et de toute sa force.

Horrible ce fouet, composé « de cordes à nœuds, de nerfs de bœuf, de lanières de cuir armées à leurs extrémités de morceaux d'os brisés et d'aiguillons de fer. C'est ce que les Romains nommaient des scorpions ». C'était non seulement un supplice infamant, mais atroce. Jésus s'y était préparé, il redisait les prophéties qui parlent de sa flagellation, de sa « confusion » profonde de se voir dans cet état humilié devant tout le peuple, de ses bourreaux qui le regardent « avec des yeux terribles, » du fouet qui s'abat si douloureusement sur sa chair qu'on peut « compter tous ses os. » Et il est là, doux, résigné, ne se plaignant point, car il accomplit la mission que lui a confiée le Père. L'heure est dure, mais « il est venu pour subir cette heure-là. »

Les coups sont cruels au point qu'un bourreau bien exercé peut tuer son homme d'une seule fois. La loi défend de frapper plus de

quarante coups, c'est pourquoi la Synagogue, au dire de S. Paul, n'en faisait administrer que trente-neuf. Mais Jésus est de toute façon mis hors la loi. D'ailleurs c'est la justice romaine qui s'acharne sur lui, et les exécuteurs n'y regardent point.

C'étaient non pas des bourreaux de profession, ni des licteurs, car Pilate ne s'était pas fait suivre de bourreaux patentés et sa préfecture de seconde classe ne lui donnait pas droit à des licteurs. Il ordonna simplement aux soldats de flageller Jésus. *Milites*.

Hommes grossiers, ne connaissant que la discipline et peut-être abrutis par le vin, ils frappent deux ensemble, en cadence. Le fouet du premier marque la peau de stries transversales sanglantes, celui du second l'enlève et fait gicler le sang. Ils procèdent avec méthode, avançant régulièrement vers les épaules. Quand ils sont fatigués, deux autres les relaient, si bien que le dos du Sauveur n'est bientôt qu'une plaie.

Comment concevoir une pareille cruauté de la part de Pilate, cet homme qui affectait d'être cultivé et même bienveillant ? Jésus s'était déclaré roi, ses ennemis l'appelaient « le roi des Juifs. » Peut-être le gouverneur voulait-il ainsi humilier la royauté dans la personne du Christ et, après cette flagellation d'opprobre, lui enlever tout prestige, lui interdire toute prétention.

Satan, lui, regardait. Était-ce bien le Fils de Dieu ? Les impies du livre de la Sagesse qui raillaient le Juste persécuté disaient : « Il se glorifie d'avoir Dieu pour père. Voyons donc si ses discours sont vrais. Eprouvons-le par l'injure et par les tourments afin que nous voyions s'il garde sa dignité et sa patience. » (Sag., II, 16-19). Voilà bien ce que devait se dire Satan, triomphant de méchanceté et cependant inquiet.

Et les coups continuaient à pleuvoir, et le sang ruisselait sur le sol. Le Sauveur a revêtu la forme d'un esclave, il faut qu'il endure les supplices réservés à l'esclave. Personne d'ailleurs pour surveiller l'exécution, arrêter les flots de sang, mettre un terme aux cruautés des soldats qui frappent toujours, puisqu'ils en ont reçu l'ordre. Car Pilate n'est pas là. Bourrelé de remords et horriblement anxieux, peut-être confère-t-il avec sa femme qui, prudemment, lui avait fait dire : « N'ayez pas de démêlés avec ce Juste. J'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui. » Aussi personne ne saurait dire combien de fois l'instrument terrible s'abattit sur la chair de Jésus.

Marie était là, et chaque coup lui brisait le cœur, à la pauvre mère ! Et il y avait des monstres à face humaine qui applaudissaient à ces cruautés, qui encourageaient les soldats et les félicitaient de leur dextérité !

Cependant Dieu n'abandonne pas son Fils ;

il lui envoie parmi ses inénarrables tortures une sérénité très douce, une sorte d'extase où il lui montre la justice éternelle apaisée à force de souffrance et d'amour. Jésus contemple le Père qui est content de lui, il en éprouve une félicité intérieure qui lui fait oublier un instant sa douleur. Il voit aussi les fruits de son sang, les moissons qui blanchissent et que ses apôtres recueilleront ; les martyrs qui lui donneront tout leur sang, les vierges qui lui consacreront tout leur dévouement, les prêtres et les docteurs qui enseigneront son Evangile, instruiront les siècles par sa doctrine et par ses exemples ; les hommes en nombre immense qui se prosterneront devant lui, qui baisseront ses pas et se nourriront de ses enseignements ; l'Eglise arrosée par son sang et qui sera sur la terre la lumière, la bonté, l'image même de Dieu qui pardonne, l'Eglise d'ici-bas qui peuplera de blanches et innombrables légions l'Eglise du ciel.

Comme l'âme de Marie est tellement attachée à celle de son Fils qu'elles ne font qu'un, elle éprouve aussi tous ces sentiments d'amour, de consolation, d'espérance. Oh ! comme elle adore Dieu et comme elle aime son Fils ! Les bourreaux ne sauraient deviner cette félicité céleste qui s'accroît de chaque torture nouvelle et le ciel est réjoui de ce sang qui purifie la terre. Non, la haine ne triomphe pas, elle ne triomphera jamais ; l'amour plus puissant, né du cœur infiniment doux de Jésus et de la miséricorde du Père, l'amour remporte ici une précieuse et éclatante victoire, et c'est ainsi que parmi les persécutions les plus violentes, quand l'iniquité croit être maîtresse, c'est l'amour qui règne.

Cette extase, ces actes d'amour ne font point perdre de vue au Fils de Dieu la pensée constante de l'expiation. C'est pour le péché, c'est pour chacun de nous qu'il expie dans cette terrible flagellation ; et ceux-là ne comprennent rien de l'Evangile qui voudraient supprimer de la vie chrétienne la pénitence. Il l'avait bien compris S. Paul qui disait : « Je châtie mon corps pour le réduire en servitude, » et tant de saints dont les austérités sont effrayantes. Observons du moins les pénitences que nous impose l'Eglise, de peur que nous cessions de comprendre l'esprit du christianisme.

Comment cessa la flagellation ? Si l'on en croit Catherine Emmerich, un des assistants, témoin de tant de barbarie et de tant de courage, cria aux soldats : « Voulez-vous donc le tuer ? Vous voyez bien qu'il va mourir ! »

De fait, il était affaissé sur le sol et baignait dans son sang. Oh ! pourrions-nous jamais être assez reconnaissants au Sauveur de s'être laissé flageller ainsi pour l'amour de nous ?

AVIS PAROISSIAUX

UN BEL ENTERREMENT

Mes frères,

Après une cérémonie funèbre à laquelle vous aviez assisté, il vous est arrivé sans doute plus d'une fois de dire : « C'était un bel enterrement. » Vous l'avez dit certainement à l'occasion des funérailles récentes d'un de mes meilleurs paroissiens et de vos plus estimés compatriotes, et le mot était juste, car cet enterrement réunissait toutes les conditions désirées pour être ainsi qualifié.

Les gens qui ne voient les choses que par le dehors, qui les jugent à un point de vue tout humain, s'imaginent qu'un bel enterrement est celui qui est suivi par une foule considérable, où l'on a admiré de magnifiques fleurs, de splendides couronnes, où l'on a donné à cette triste manifestation tout l'éclat extérieur qu'elle pouvait comporter.

Pour moi, mes frères, ce n'est ni le long cortège qui suit le cercueil, ni la sonnerie des cloches, ni le nombre des cierges, ni la richesse des couronnes, ni les tentures qui ornent l'église, qui me feront dire toujours : « C'était un bel enterrement ! » Sans doute, tout cela peut contribuer, pour une part, à la beauté, à la solennité des funérailles ; mais je demande encore d'autres conditions, pour justifier pleinement ce mot.

Et d'abord je me refuse énergiquement à appliquer ce mot à un enterrement dont la religion est exclue, à un enterrement sans prêtre, sans croix, sans prière, quel que soit l'appareil qu'on y déploie. Cela, un bel enterrement, parce qu'il y avait une affluence énorme, parce que des impies et des libres penseurs s'y sont donné rendez-vous pour en faire une démonstration irréligieuse, parce qu'il y avait abondance de fleurs et de couronnes, parce que plusieurs discours ont été prononcés sur le bord de la fosse ? Non, ce n'est pas un bel enterrement, c'est plutôt un vil enterrement, c'est un enfouissement, qui est une honte et un scandale, au milieu d'une société civilisée et chrétienne. Grâce à Dieu, jusqu'à présent notre paroisse n'a pas encore eu sous les yeux ce répugnant spectacle, et j'espère bien qu'elle ne le verra jamais : je connais assez vos sentiments pour être persuadé que vous ne voudrez jamais ni pour vous ni pour les vôtres d'un enterrement civil. De temps en temps, la chronique signale en d'autres lieux des enterrements de ce genre ; mais le récit qu'elle en fait ne réussit qu'à exciter en vous la plus vive horreur, le plus profond dégoût pour ces manifestations impies.

Un bel enterrement, à mon avis, — et au vôtre aussi, je n'en doute pas, — est d'abord celui qui a été précédé d'une bonne mort. Une mort sans confession, sans sacrement, ou parce

que le prêtre n'a pas été appelé à temps, ou parce qu'elle a été subite, laisse une pénible impression, que le plus somptueux appareil funèbre ne peut effacer. Que s'est-il passé, à la dernière minute, entre Dieu et l'agonisant ? Y a-t-il eu un acte de repentir ? C'est possible et on peut toujours le supposer, et d'autre part, nous sommes assurés que la miséricorde de Dieu est grande ; mais enfin, cette mort a toujours quelque chose d'inquiétant.

Mais voici un chrétien qui a toujours rempli ses devoirs, ou qui, après des années de négligence, mande le prêtre au chevet de son lit de souffrances, se confesse humblement, témoigne un vif regret de ses fautes, est absous, reçoit sur ses lèvres le saint viatique, sur ses membres l'onction des malades. Il meurt après cette préparation : qu'importe ce qui suivra ? Il a posé la condition essentielle de ce que je nomme un bel enterrement. C'est l'enterrement d'un chrétien qui a fait son devoir et qui est mort dans de saintes dispositions.

Des parents, des amis, de nombreux assistants réunis à la maison mortuaire, un long cortège suivant les restes mortels du défunt, donnent évidemment un caractère bien imposant à la triste cérémonie ; mais je requiers quelque chose de plus : je demande l'ordre, le recueillement, le silence, le respect, la gravité de l'attitude. De banales conversations, une tenue incorrecte, derrière un cercueil, près d'une famille en pleurs, seraient, vous le comprenez, d'une suprême inconvenance. Qu'on me permette de le rappeler à ceux qui seraient tentés d'oublier ce devoir de simple politesse.

Un bel enterrement ! Pour cela, mes frères, il faut encore que ceux qui y assistent, ne s'arrêtent pas au seuil de l'église, mais qu'ils y entrent et s'y tiennent dans le recueillement, dans le silence, et qu'ils mêlent leurs prières à celles du prêtre, à celles de la famille, à l'intention du défunt.

Votre présence aux funérailles serait bien peu de chose, si elle se bornait à une démarche de pure civilité. Vous donnez à une famille en deuil une marque d'estime et d'attachement, c'est bien ; mais celui dont le corps repose dans le cercueil attend de vous un témoignage de votre amitié, il attend de vous un souvenir pieux, une prière pour le soulagement de son âme. Lui refuserez-vous ce qu'il espère ? Ne pas prier, rester les lèvres closes et muettes, quand on a, devant soi, une âme qui entre dans son éternité et qui fait appel à votre bon cœur, ce serait faire preuve d'une coupable insensibilité. Et ne vous plaignez pas d'être retenus trop longtemps à l'église. C'est la dernière heure que vous passez près de celui que vous avez connu et aimé. Ne pouvez-vous pas, sans ennui, sans impatience, lui donner cette marque d'affection ? Et puis, dans cette église tendue de deuil, près d'un cercueil, quel moment plus favorable pour s'affranchir de ses

préoccupations habituelles, pour ouvrir son âme à des pensées sérieuses, pour méditer sur la fragilité de cette vie et pour songer à son avenir éternel ?

Le prêtre a achevé le saint sacrifice. Le cortège se reforme et se dirige vers le cimetière. Nous voici au bord de la tombe, où la dépouille mortelle du défunt va descendre ; et le prêtre y répand l'eau bénite après avoir récita les dernières prières.

Un mot sur les discours qui, à ce moment, dans certaines circonstances, sont prononcés en l'honneur du défunt. Je les lis, à l'occasion ; mais j'avoue que souvent ils me font peine. La plupart du temps, ces harangues mortuaires ne mettent en relief que les dons naturels, les qualités, les vertus humaines, et parfois en les exagérant. J'ai le regret de n'y voir bien souvent aucune trace de sentiment religieux ; la pensée chrétienne en est systématiquement écartée : pas un mot de Dieu ; pas une allusion à l'autre vie, comme s'il n'y avait rien au-delà de celle-ci ; des païens ne parleraient pas autrement.

Mes frères, si quelqu'un d'entre vous est appelé à prendre la parole dans une cérémonie funèbre, qu'il ne se laisse pas intimider par le respect humain, qu'il ne craigne pas de prononcer le nom de Dieu, de proclamer sa foi à l'immortalité de l'âme et de dire bien haut son espérance dans le revoir au ciel de ceux que nous avons aimés ici-bas et dont nous pleurons le départ.

Mais dites, pour consacrer le souvenir du défunt, les choses les plus élogieuses et les plus pathétiques, c'est encore l'Eglise qui, par l'organe du prêtre, lui fait la meilleure des oraisons funèbres, et elle la fait non pas seulement à quelques privilégiés ; elle la fait à tous indistinctement, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants. L'Eglise, il est vrai, ne songe pas à relever les vertus du défunt ; elle se préoccupe avant tout du sort de son âme, elle songe à ses faiblesses, à ses fautes, et elle fait dans ses prières un pressant appel à la miséricorde de Dieu, pour qu'il daigne lui pardonner et le recevoir dans les demeures éternelles. C'est une mère pleine de tendresse, qui s'émue, qui s'inquiète sur le sort de son enfant et qui redouble ses supplications pour que, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession des saints, la porte du ciel lui soit ouverte.

Et maintenant, mes frères, vous savez ce que j'entends par un bel enterrement, et les conditions que j'y mets : une bonne et sainte mort ; une assistance nombreuse si vous le désirez, mais ce n'est pas indispensable ; l'ordre, le silence et le recueillement dans le cortège ; des prières ferventes devant l'autel, et, comme oraison funèbre, ne demandais que les instantes supplications et le suprême adieu de l'Eglise. Ainsi soit-il !

A TRAVERS LA CAMPAGNE

Mes frères,

Ma pensée et ma prière vous suivent dans les durs travaux qui vous absorbent pendant la chaude saison ; vous êtes à la peine du matin au soir ; pas de relâche ; il faut reprendre le lendemain le labeur interrompu la veille ; sous un soleil de feu, la sueur découle de vos fronts, et le soir vos bras tombent de fatigue. Que de mérites vous pourriez acquérir, si vous aviez l'idée de sanctifier vos travaux en y mêlant une intention chrétienne, en les commençant, en les poursuivant, en les achevant sous le regard de Dieu, pour accomplir sa sainte volonté ! Vous y apportez une activité, une endurance, une ténacité que j'admire ; vous pourriez en tirer un grand profit spirituel. Il faudrait pour cela que, pendant que votre corps est courbé vers la terre, votre cœur s'élève vers le ciel, que le sentiment religieux, que la pensée de Dieu vienne de temps en temps soutenir votre courage, ennobler et surnaturaliser vos occupations. Ce serait si facile, si vous le vouliez ; car, à la campagne, tout ce que vous rencontrez, tout ce qui paraît à vos yeux, réveillerait ce sentiment et évoquerait cette pensée.

Effectivement, la campagne, surtout dans la belle saison, est comme un livre ouvert sous nos yeux, qui nous parle de Dieu, qui nous révèle sa puissance, sa bonté, sa sagesse infinie. Voyez-la avec les productions variées dont elle est enrichie, et, si l'on reste un peu de foi, vous admirerez, vous bénirez l'adorable et bienfaisante Providence, qui pourvoit largement aux besoins de ses créatures, qui donne les épis aux champs, l'herbe à la prairie, la verdure aux forêts, les fleurs aux jardins, les fruits aux vergers, l'onde aux fontaines, la plume aux passereaux et la laine aux petits agneaux, comme dit un poète.

A la campagne, si l'on ne voit pas Dieu de ses yeux, on le découvre sous le voile des choses visibles, on respire sa présence, on sent partout son action providentielle et toute-puissante.

« J'ai vu Dieu dans ses œuvres, disait un grand savant, et j'ai été saisi d'admiration. » Mais l'ouvrier des champs est tellement habitué de voir les merveilles de la nature, qu'il n'y prend pas garde et il passe distrait, inattentif, indifférent. S'il se donnait la peine de se recueillir, de réfléchir un instant, tout prendrait une voix pour lui parler de Dieu, pour lui rappeler un souvenir de l'Evangile, une parabole, un enseignement du divin Maître.

Vous savez en effet que Notre-Seigneur se plaisait à rattacher aux phénomènes de la nature les sublimes leçons qu'il donnait aux foules accourues pour l'entendre. Les champs, les vignes, les fleurs des jardins, les oiseaux du ciel, les arbres des vergers, les travaux

de l'agriculture, étaient les moyens habituels dont il se servait pour élever jusqu'à Dieu la raison et le cœur de ses disciples et pour les initier à la connaissance des vérités les plus hautes et des mystères les plus profonds.

Si vous le vouliez, quand vous êtes dans les champs, vous auriez presque à chaque pas l'occasion de vous ressouvenir d'une page de l'Evangile, d'une parole, d'un avertissement de Notre-Seigneur, d'un enseignement des livres sacrés ; à chaque pas vous trouveriez sur votre chemin, dans la plaine, sur les coteaux, dans les vallées, des symboles, des emblèmes, vous rappelant ce qu'il y a de plus saint dans la religion, de plus auguste dans nos croyances.

Laissez-moi vous accompagner dans vos allées et venues, pour vous suggérer les pensées chrétiennes qui imprimeraient un caractère surnaturel à toutes vos démarches.

Dès l'aube, vous quittez votre demeure pour aller aux champs, et vous vous engagez dans le chemin qui vous y conduira. Or Jésus-Christ a dit : « Je suis la voie, la voie qui mène au ciel, *ego sum via*. » Dites-vous à vous-mêmes : Je suis dans le chemin qui aboutit à mes sillons ; mais suis-je dans le chemin qui aboutit au ciel ?

Le moindre incident en cours de route peut fournir la matière d'une réflexion sérieuse. Votre pied se heurte à une pierre qui peut occasionner une chute. Cette pierre malencontreuse me fait songer au scandale que l'on définit habituellement : une parole ou un fait coupable qui peut déterminer la ruine spirituelle du prochain. Et alors surgit devant la pensée cet anathème du Christ : « Malheur au monde à cause de ses scandales ! Malheur à celui par qui le scandale arrive : il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né !... »

Une haie borde le chemin : elle est hérissée d'épines. Ces épines vous feront penser à cette couronne dont des mains barbares ceignent le front du Sauveur.

Vous apercevez dans les champs une maisonnette, un abri ; n'est-ce pas un souvenir de Bethléem, de la grotte abandonnée où il a pris naissance ? Un pâtre qui garde son troupeau dans la plaine vous remet en mémoire les bergers qui les premiers vinrent l'adorer dans sa crèche. Un tendre agneau vous représente l'Agneau de Dieu, qui s'est laissé immoler sans se plaindre.

Une colline, une montagne se dresse à l'horizon : cette colline, cette montagne n'éveille aucun souvenir, ne dit rien à l'homme qui n'a pas le sens religieux, mais elle offre de pieuses réminiscences à l'âme chrétienne : elle lui rappelle la montagne du haut de laquelle Jésus-Christ a proclamé les huit béatitudes, le Thabor où il s'est transfiguré devant ses trois disciples les plus aimés, le mont des Oliviers où il a prié la veille de sa Passion et d'où il

a pris son essor vers le ciel, et surtout le Calvaire où il est mort pour nous racheter. S. Bernard ne pouvait considérer une colline sans songer au Golgotha.

Un autre saint voyait dans une fleur le sourire du bon Dieu. Quoi de plus beau que la rose ? Mais cette fleur est entourée d'épines, et l'épine est le symbole du péché. « C'est une charmante fleur que la rose, dit S. Basile ; mais alors même qu'elle me réjouit, elle m'attriste en me rappelant le péché et l'aiguillon du remords, qui en est le premier châtement. »

Un arbre, qu'il soit fécond ou stérile, vous retrace une page de l'Evangile. Il est chargé de bons fruits : c'est l'image d'une vie enrichie de bonnes œuvres que Dieu récompense. Il porte de mauvais fruits ou il est stérile : alors il figure l'homme qui a fait le mal ou qui n'a rien fait de bien, et qui sera frappé de la malédiction qui a desséché le figuier de l'Evangile.

Nous voici dans la vallée : une rivière la traverse, répandant la fraîcheur sur ses rives. Ces eaux qui passent, qui s'écoulent sans jamais remonter à la source et qui vont se déverser dans des fleuves et aboutir avec eux dans l'Océan, nous paraîtront, si nous y prenons garde, un symbole bien expressif de la vie humaine. Sortis de notre berceau, comme la rivière de sa source, nous passons comme les eaux : *quasi aquæ dilabimur* ; impossible de remonter à notre origine, de revivre les années écoulées, et nous allons, sans arrêt, après une course plus ou moins longue, au terme de notre destinée, aux rivages de l'éternité.

En récoltant le froment et le raisin qui fourniront à votre table l'aliment de votre vie physique, songez au pain et au vin que le prêtre consacre à l'autel pour entretenir dans vos âmes la vie surnaturelle.

Je pourrais ajouter bien d'autres choses ; j'en ai dit assez pour atteindre le but que je me proposais. J'ai voulu vous montrer que dans la campagne, tout, jusqu'aux moindres objets qui frappent vos regards, peut être pour vous le motif d'une bonne pensée, l'occasion d'un pieux sentiment, que tout peut élever votre cœur vers Dieu et vous porter à le bénir, à l'adorer, à le remercier, à le glorifier. Ainsi soit-il !

DANS LES RÉGIONS AÉRIENNES

Mes frères,

Quand, après les accablants d'une semaine de travail, je ne vous sens pas disposés à me prêter, malgré votre bon vouloir, une attention soutenue, je me contente — et j'espère que vous m'en savez gré — de vous soumettre quelques réflexions, de vous donner quelques avis, de vous suggérer une pensée chrétienne,

Je vous disais récemment qu'à la campagne, tout ce qui apparaît à vos regards pouvait être l'occasion d'un pieux sentiment, que les collines et les vallées, que les fleurs et les fruits, que les arbres et les plantes, l'herbe des prairies et les épis des champs évoquaient, dans l'esprit de ceux qui réfléchissent, la pensée de Dieu et leur donnaient d'utiles leçons.

Mais ce n'est pas seulement sur terre, dans vos champs, que vous rencontrez à chaque pas des objets qui vous parlent de Dieu, qui vous manifestent sa puissance, qui vous révèlent sa bonté, qui vous rappellent les enseignements évangéliques. Les régions aériennes et les phénomènes qui s'y produisent ne sont pas moins suggestifs. Je vous inviterai donc aujourd'hui à lever les yeux au ciel, à considérer ce que l'on voit, ce qui se passe dans l'atmosphère céleste ; il nous viendra de là-haut de nouvelles leçons, de nouvelles inspirations et nous y verrons se révéler encore la grandeur, la puissance et la bonté de Dieu.

« Seigneur, disait le prophète, je contemplerai votre ciel, le soleil et les étoiles que vous avez créés. » Si, à son exemple, nous considérons les phénomènes célestes, nous trouverions dans cette contemplation le sujet d'une grande et inépuisable admiration. Quoi de plus beau, en effet, que ce ciel visible, que ce dôme d'azur qui enveloppe notre terre, soit qu'il nous apparaisse, dans une nuit calme et sereine, tout constellé d'étoiles, soit que le soleil, avec son diadème de feu, l'illumine de ses rayons, dans la splendeur d'un beau jour ? Le nombre des astres qui peuplent le firmament et qui sont visibles à l'œil nu, est déjà considérable : on en compte trois mille ; mais quand, se référant au témoignage des savants, on apprend que par delà les mondes lumineux que l'on voit il y en a d'autres que l'on ne voit pas, et qu'au delà de ceux-ci des planètes succèdent à des planètes, que des soleils succèdent à des soleils, que de nouveaux météores s'ajoutent toujours aux précédents, déployant la magnificence de leur parure, on demeure fasciné par un spectacle si grandiose et on ne peut retenir sur ses lèvres ce cri d'admiration : « Qu'il est puissant, qu'il est grand Celui qui a fait tout cela ! » Il est bien vrai que les cieux racontent sa gloire : *cœli enarrant gloriam Dei*.

Mais nous sommes tellement accoutumés à voir ces merveilles que nous n'y faisons aucune attention. L'habitude de voir les plus belles choses les déconsidère, en enlève le prestige, les avilit ; c'est S. Augustin et bien d'autres avec lui qui en ont fait la remarque : *assiduitate viliuerunt* : l'habitude émousse, détruit l'admiration.

Il est un autre ciel plus beau, plus digne de fixer notre attention que celui qui est au-dessus de nos têtes ; il est un autre ciel dont le ciel visible, avec toute sa magnificence, n'est

qu'un pâle symbole. C'est le ciel où Dieu réside dans sa gloire, le séjour des anges et des saints, la demeure que Jésus-Christ nous a préparée ; c'est le ciel dont il a été dit que l'œil de l'homme n'a rien vu, que son oreille n'a rien entendu, que son cœur n'a rien senti de la félicité dont il enivrera ceux qui y seront admis. Ah ! c'est vers ce ciel qu'il faut lever nos regards, orienter nos pensées, nos désirs, nos espérances ; c'est ce ciel que nous devons nous efforcer de mériter par une vie bien chrétienne.

Pour vos travaux et vos récoltes, vous appréciez hautement l'action et les bienfaits du soleil. Le soleil en effet, flambeau du monde, foyer de lumière et de chaleur, vivifie la terre, fait éclore les germes et pousser les plantes ; il active la végétation, dore les moissons dans les plaines et colore les grappes sur les coteaux. Mais quand vous le regardez, considérez aussi son auteur et admirez encore ici l'infinie bonté de Dieu, qui le fait luire indistinctement sur les bons et sur les méchants, sur les justes et les pécheurs, qui ne refuse ses bienfaits à aucune créature.

O chrétiens, que ce beau soleil aux rayons d'or vous fasse souvenir de Jésus-Christ, qui est désigné dans les Saints Livres sous le nom de Soleil de justice, *oriatur Sol justitiæ*, parce qu'il est, lui aussi, dans un autre ordre d'idées, un foyer de lumière et de chaleur, parce qu'il s'est levé sur le monde et en a chassé les ténèbres de l'erreur, parce qu'il communique aux intelligences la lumière de la vérité et aux cœurs les ardeurs de la charité, parce qu'il éveille les saintes pensées et les nobles ambitions, parce qu'il féconde, vivifie les âmes et leur fait produire une moisson de bonnes œuvres.

Le ciel n'est pas toujours pur et limpide ; il est souvent voilé par les nuages. Avez-vous remarqué ces nuages aux nuances si diverses, aux formes si variées, tantôt brillants, tantôt sombres, qui se promènent, sous le souffle des vents, dans les vastes champs de l'espace ? Ces fils de l'air, ces voyageurs célestes se succédant les uns aux autres et disparaissant pour ne plus revenir, sont une image sensible de la vie de l'homme. Ainsi une existence succède à une existence ; ainsi celui qui s'en va fait place à celui qui vient, et tous les deux s'évanouissent sans qu'on en voie la moindre trace. Levez les yeux vers les nuages et saisissez au vol les enseignements qu'ils vous donnent, ils vous apprendront l'inanité des rêves et des plaisirs de cette vie fugitive.

Mais voici une nuée qui monte à l'horizon, qui envahit la voûte azurée, qui devient sombre. Que recèle-t-elle dans ses flancs ténébreux ? Est-ce une pluie rafraîchissante ? Est-ce une grêle dévastatrice ? Vous êtes inquiets. Soudain l'éclair déchire le nuage et y trace un sillon de feu, le tonnerre gronde.

Un ciel en courroux, une tempête au-dessus de nos têtes, rien n'est plus propre à nous révéler la grandeur, la puissance de Dieu. On ne peut se défendre d'une vive émotion ; on a immédiatement la sensation d'une autorité souveraine qui défie l'orgueil de l'homme et met à néant ses vaniteuses et folles prétentions. Sous le feu de l'éclair, sous le grondement de la foudre, les plus hardis sont saisis d'effroi, la bonne et pieuse chrétienne trace sur elle le signe de la croix, l'impie lui-même n'est pas sans appréhension et il retient sur ses lèvres le blasphème qui allait s'en échapper.

Il n'y a que ceux dont la conscience est sans reproche qui peuvent envisager l'orage avec sérénité.

Un enfant montait en voiture avec sa mère, pour aller à la messe. Tout à coup le tonnerre retentit formidablement ; l'enfant effrayé dit à sa mère : « N'entendez-vous pas le tonnerre ? — Mais oui, mon enfant. — Et vous allez quand même à la messe ? — Certainement. — Mais la foudre peut tomber sur nous et nous tuer ! — Qu'est-ce que cela fait, mon enfant, quand on est en état de grâce ? »

Effectivement, on n'a rien à craindre quand on est en paix avec Dieu et que la conscience ne fait aucun reproche ; mais quand on est en état de péché, c'est bien le moment de regretter et de faire un acte de contrition.

Tout en vaquant à vos occupations habituelles dans la campagne, pourquoi ne donneriez-vous pas entrée dans votre âme à quelques-unes des pensées que je viens de vous suggérer ? Sans doute, elles ne supprimeraient pas la fatigue, mais elles vous aideraient à la supporter ; elles n'interrompraient point vos travaux, mais elles leur imprimeraient un caractère chrétien et les rendraient méritoires pour la vie future. Ainsi soit-il !

POUR LE TEMPS DE LA MOISSON

Mes frères,

Je tiendrai compte de votre lassitude et je ne vous demanderai que quelques minutes d'attention. Je ne veux pas même détourner votre pensée des travaux auxquels vous vous livrez en ce moment ; et, puisque nous sommes au temps de la moisson, je vous présenterai quelques considérations qui ne seront pas étrangères à vos occupations. Tous les sillons, dans la plaine, ne sont pas également productifs ; mais qu'ils soient plus ou moins féconds, ils nous fourniront la matière de quelques réflexions morales.

1. Voici un champ où la moisson sera abondante ; à la vue de ce champ, quelle pensée doit venir à l'esprit de l'agriculteur chrétien ? Quel sentiment à son cœur ? C'est une pensée, un sentiment de reconnaissance envers Dieu. Quelle beauté, dit S. Ambroise, que celle d'un

champ d'épis mûrs ! Quel parfum ! Quelle suavité ! Et aussi quelle joie pour le laboureur, au jour de la récolte ! Et comme il doit admirer et bénir la Providence, qui sait si bien pourvoir aux besoins de l'homme ! La terre rend avec usure ce qu'elle a reçu : elle est fidèle, alors que si souvent les hommes se trompent et se fraudent entre eux.

Sans doute, l'homme peut revendiquer sa part dans les récoltes obtenues ; il a péniblement travaillé la terre, il l'a ensemencée, il lui a donné ses soins ; mais il n'a pas agi seul : Dieu a fait son œuvre aussi ; c'est lui qui a donné le soleil et la rosée ; il est au moins de compte à demi avec l'agriculteur, et il est bien juste que celui-ci lui témoigne de la reconnaissance.

Songerez-vous, mes frères, à remercier Dieu, pendant que vous récoltez ses dons ? Une prière vous viendra-t-elle sur les lèvres, pour bénir sa paternelle Providence ?

On est tellement épris des biens de ce monde, qu'on ne voit guère que le côté et le profit matériel. Je voudrais élever votre pensée et vous faire voir, dans ce champ dont la moisson est si opulente, une image de la vie chrétienne, quand elle a été bien conduite et bien employée.

Notre âme est comparée à une terre, que nous avons le devoir de cultiver, d'ensemencer, pour qu'elle donne, au moment venu, une belle moisson spirituelle. Or, la croissance du blé symbolise très exactement les phases successives de notre développement moral. De même que, dans l'ordre matériel, rien ne fructifie sans le soleil et la pluie qui viennent du ciel, rien non plus, dans l'ordre surnaturel, ne s'accomplit sans la grâce et le secours d'en-haut. De part et d'autre, l'intervention de Dieu est nécessaire.

Dieu d'abord agit directement sur les âmes par les lumières qu'il leur donne, par les inspirations qu'il leur communique. Ensuite, de même que le propriétaire d'un domaine a des ouvriers à qui il confie le soin de labourer et de jeter la semence, Dieu a ses auxiliaires, je veux dire les prêtres, pour cultiver les âmes, y répandre à pleines mains la semence du bien, et préparer la récolte future.

La moisson n'est pas mûre du jour au lendemain : la terre qui a reçu la semence produit d'abord une herbe tendre, puis l'épi, puis le froment, et après que le fruit est arrivé à maturité, l'homme le recueille et l'enserme dans ses greniers.

Pareillement, l'âme chrétienne n'arrive pas d'un seul coup et en un seul jour à la perfection, à la sainteté ; il lui faut du temps, des efforts constants. Sa vertu, d'abord frêle comme l'herbe, se développe et grandit sans cesse, pour fructifier enfin comme l'épi. Heureux celui qui, correspondant aux grâces de Dieu, travaille sans répit à la culture de son âme,

y entretient les germes du bien, en arrache l'ivraie du mal! Au terme de son existence, il sera comme un beau champ de froment; il portera dans ses mains des gerbes de bonnes œuvres qu'il présentera à Dieu et il sera admis dans les demeures éternelles.

2. A côté de sillons plantureux, vous en voyez dont la récolte sera bien maigre. Ne serait-ce point parce qu'ils n'ont pas été suffisamment cultivés? Et alors la semence, jetée pourtant à pleines mains, n'a produit qu'une pauvre moisson.

La stérilité de ces champs figure sensiblement la stérilité de certaines âmes. Rien ne leur a manqué cependant, ni la semence de la parole, ni les bons conseils, ni le zèle des pasteurs; mais faute de travail et de fidélité, elles ne présentent qu'une chétive récolte de mérites spirituels.

Vous prenez dans ces champs une gerbe, vous la pesez dans vos mains et vous dites avec tristesse: « Il n'y a que de la paille, l'épi est vide. » Et je pense que si l'ange de Dieu venait moissonner dans certaines âmes, il pourrait dire, lui aussi: « La gerbe est bien légère: beaucoup de paille et peu de grains. »

Vous gémissiez sans doute sur l'infécondité de vos sillons; ne restez pas indifférents devant la stérilité de vos âmes et la rareté de vos bonnes œuvres. Ayez plus de sollicitude, déployez plus d'activité pour vos intérêts spirituels. La Providence se charge à elle toute seule de faire mûrir le blé dans la plaine; mais, pour faire fructifier sa grâce dans nos âmes, Dieu réclame notre coopération, il demande de généreux efforts. Répondons à ses avances, mettons à le servir une constante bonne volonté, et, comme l'épi se remplit de grains pour la moisson, notre vie se remplira de mérites pour le ciel. Ainsi soit-il!

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXIV

LES TROUBLES DE CORINTHE

I

A Ephèse, Paul était admirablement placé pour surveiller toute l'Asie, la Macédoine et l'Achaïe. De ville à ville, de port à port, les relations étaient fréquentes; il était donc au courant de tous les événements qui réjouissaient ou qui troublaient les Eglises.

Une surtout l'inquiétait, celle de Corinthe, où il avait laissé des ennemis acharnés. La décision et l'attitude du proconsul Gallion n'avaient établi qu'une paix factice, et si les Juifs se taisaient, ils n'en ourdisaient pas moins les trames les plus hostiles.

Les chrétiens de Corinthe d'ailleurs étaient mal affermis. Ils étaient rongés de tous les vices ataviques d'improbité, de rapacité et de luxure. La parole de l'apôtre les avait tirés un instant de ce bourbier, mais parmi eux on ne voyait guère que des esclaves, des gens de la lie du peuple, sans influence ni solidité morale. « Peu de puissants, de nobles et de riches. »

Les Juifs se souvenaient de la terrible apostrophe de Paul lassé de leurs contradictions et de leurs blasphèmes: « Que votre sang retombe sur votre tête! J'en suis innocent. De ce pas je vais chez les Gentils! » (Act., xviii, 6). Il s'était ensuite retiré dans la maison d'un homme pieux nommé Titus Justus. Il avait bien converti plus tard Crispus, le chef de la synagogue, mais il était si découragé qu'il allait partir quand la voix divine se fit entendre: « Sois sans crainte, demeure. J'ai ici dans cette cité un grand peuple. » (*Ibid.*, 10).

Et il était resté là deux ans. Il y conquiert en effet un grand peuple. Vinrent à lui Stéphanas, Fortunat et Achaïcus, « les prémices de l'Achaïe » (I Cor., xvi, 15); Chloé qui était à la tête d'une maison importante; Phébé, la servante de l'Eglise qui était au port de Cenchrées; Eraste, Tertius et quantité d'autres dont le dévouement et la ferveur consolèrent son âme d'apôtre. Il était sûr de ceux-ci, mais les autres demeuraient son tourment, à lui qui ne prenait son parti de rien et n'oubliait personne.

Après son départ, Apollo vint à Corinthe, pendant qu'il se rendait à Ephèse. Le docteur Alexandrin avait fait ses preuves dans cette dernière ville où il avait paru « un homme éloquent, puissant dans les Ecritures », réfutant victorieusement et avec véhémence les Juifs en public (Act., xviii, 24-27), et surtout homme de bonne volonté sincère. Mais son instruction était incomplète et les leçons de Priscilla et d'Aquila n'avaient point suffi à le former à la profondeur et à la simplicité de la doctrine chrétienne. Il n'avait pas non plus la grâce de l'apostolat. Il prêcha l'Evangile à Corinthe avec le zèle et la candeur d'un néophyte sans expérience, avec aussi la manière brillante des professeurs d'Alexandrie, ses premiers maîtres. Ce qui paraît l'avoir séduit tout d'abord dans la doctrine du Christ, c'est le côté philosophique. Il le montra aux fidèles de Corinthe, légers et frivoles comme les Grecs d'Athènes, volontiers séduits par une belle parole et recherchant cette musique de la phrase, des discours et des images qui leur plaisaient tant, avides aussi d'idées nouvelles. Ses instructions enchantaient l'esprit, mais comme elles ne tendaient pas à la pratique, elles ne touchaient point les cœurs. Par éducation il était plutôt un intellectuel, Paul d'ailleurs ne lui avait pas encore donné cette forme évan-

gélifique qui plus tard lui réussira admirablement à Ephèse.

Les Corinthiens firent des comparaisons. Ils se rappelèrent l'apôtre qui les avait convertis, son langage rude et sans art, ses prédications austères où il leur parlait surtout de Jésus crucifié, de la doctrine de la croix, du sacrifice, du renoncement enseignés par le Sauveur. La simplicité avec laquelle il les traitait, comme des enfants, les éléments de la foi et les grandes vérités qu'il ne cessait de leur rappeler, tout cela, à la longue, les fatiguait, parce qu'il revenait avec insistance, avec fermeté, sur les responsabilités de leur conscience, sans semer d'aucune fleur, d'aucune flatterie, ses rigides instructions. « Je n'ai pu, leur écrivait-il, vous parler comme à des spirituels, mais comme à des charnels. Je vous ai donné du lait comme à mes petits enfants dans le Christ, non la forte nourriture : vous ne pouviez la porter alors et vous ne le pouvez pas encore, car vous êtes toujours charnels. » (I Cor., III, 1-2).

Au contraire, Apollo les séduisait par les charmes persuasifs de l'éloquence et de la sagesse humaine, il caressait leurs oreilles par ses discours agréables, l'harmonie de sa parole et la grâce de ses procédés oratoires ; si bien qu'au lieu de prêcher Jésus-Christ, il se prêchait lui-même, sans pourtant qu'il y eût en lui orgueil ni ostentation. Il n'était pas encore apôtre, il ne possédait point la science, l'abnégation, l'expérience de l'apôtre.

Et sans le vouloir il fut cause de divisions profondes parmi les Corinthiens, quoiqu'il eût fait beaucoup de bien aux croyants. Beaucoup d'entre eux s'attachèrent non pas à la doctrine, mais à l'homme. Les uns disaient : « Je suis du parti de Paul ! » d'autres : « Moi je suis d'Apollo. » Ceux-ci, se rattachant au chef de l'Eglise : « J'appartiens à Céphas ! » Ceux-là, les plus éclairés et sans doute les moins nombreux : « J'appartiens au Christ ! » (I Cor., I, 12 ; III, 4). Et les dissentiments s'envenimaient.

Quand Apollo, qui était de bonne foi, vit le danger de ces discordes, il partit à Ephèse rejoindre Paul, et bien qu'il eût laissé près des meilleurs un excellent souvenir, l'apôtre eut beau le prier de revenir à Corinthe revoir les frères qu'il avait instruits, il ne voulut point, prétextant qu'il n'avait pas le temps. (xvi, 12). C'était sage, il attendait que ces vives dissensions fussent éteintes ou bien oubliées.

Le moment sûrement n'était pas venu et ses partisans demeuraient déchaînés contre Paul. Ils le méprisaient à cause de son extérieur d'infirmité, de ses discours sans apprêt qu'ils estimaient sans valeur. (II Cor., x, 10). Puis ils le déprécièrent et le calomnièrent. Il n'était pas du nombre des grands apôtres, disaient-ils (xi, 5), il n'avait pas vu Jésus-Christ. (I Cor., ix, 1). Que venait-il alors parler en

son nom ? Pierre ou Jacques, voilà « les grands apôtres » qui avaient vécu, conversé trois années avec le Maître ! On ne devait accepter que ceux qui avaient reçu d'eux des lettres de recommandation. (II Cor., III, 1). Il sent si bien, lui comme Barnabé, qu'il n'est pas le véritable apôtre du Christ, qu'il n'a pas, comme les autres apôtres, comme Céphas et les frères du Seigneur, une femme-sœur qui l'accompagne afin de pourvoir à ses besoins ! Il n'ose pas commander aux Eglises de l'héberger ni vivre aux dépens de la communauté ! (I Cor., ix, 1-6).

On lui faisait un crime même de son désintéressement et de ses vertus !

II

Pendant ce temps, à la faveur de ces divisions, les mauvaises mœurs s'introduisaient parmi les fidèles : ces chrétiens fervents d'hier retournaient aux pratiques païennes. On sait que pour les Gentils l'impudicité formait comme une seconde nature, à la suite de leurs déplorables et antiques habitudes, si bien qu'ils roulaient dans la débauche, et que le mariage même cessait d'être respecté, la continence d'être observée.

Apollo n'était plus là pour lutter contre les Juifs et tenir tête aux sophistes païens que gênait son éloquence entraînante ; les uns et les autres persiflaient donc à plaisir la doctrine de Jésus Crucifié, prêchée par S. Paul. Les néophytes commençaient à en rougir et il ne paraît pas qu'ils aient été soutenus par la hiérarchie. L'apôtre n'avait laissé à Corinthe que des anciens sans notoriété ni science, pris parmi les meilleurs des fidèles, mais incapables de répondre à des rhéteurs rompus aux artifices de la parole et habitués à dominer les assemblées, leurs disciples, les multitudes. Leur autorité sur les nouveaux croyants demeurait sans prestige et dans les réunions chrétiennes ils ne savaient pas faire observer la discipline.

Rien n'était imposant comme ces assemblées au temps de la ferveur des néophytes. L'Esprit-Saint descendait au milieu d'eux, ils parlaient de nouvelles langues et prophétisaient ; ils glorifiaient Dieu et interprétaient les Ecritures ; ils lisaient au fond des cœurs et tombaient en extase. (Act., x, 46 ; xix, 5-6). Les païens témoins de ces prodiges en bénissaient Dieu et, éclairés soudain par la grâce, se convertissaient. (I Cor., xiv, 22). Mais sans une autorité hiérarchique qui se fassé écouter et dirige ces élans, ces effusions de l'Esprit, ces discours, il naissait nécessairement des désordres, des scènes manquant de dignité et faites pour scandaliser ceux qui en étaient témoins. C'est ce qui arriva à Corinthe. Ceux qui étaient l'objet de ces dons, de ces charismes, s'en prévalaient et en faisaient état comme s'ils les eussent dus à leurs propres

mérites ; les femmes ne furent pas les dernières à troubler les assemblées, elles voulurent aussi parler, prophétiser, prêcher, et avec leur tête nue d'où leur chevelure tombait sur leurs épaules, elles ressemblaient plutôt à des bacchantes qu'à des inspirées. (xi, 3-15).

Mais les scandales s'étaient surtout dans les moments qui précédaient le banquet eucharistique. Chacun, suivant l'usage des associations du temps, apportait sa part, les pauvres l'apportaient modeste, les riches abondante et fastueuse. Chacun prenait son repas en particulier sans s'occuper des autres. « Aussi l'un n'a rien à manger, écrit S. Paul, et l'autre s'enivre. N'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire ! Ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu et voulez-vous faire honte à ceux qui sont pauvres ? » (xi, 20-22). Ainsi des chrétiens pieux et fervents, comme Stéphanas et Chloé, recevaient avec une humble dévotion le corps et le sang du Sauveur, tandis qu'à leurs côtés communiaient de faux croyants, qui s'étaient assis la veille à la table des démons (x, 20-21) et qui, dans ces assemblées édifiantes, apportaient les mœurs païennes.

Paul reçoit à Ephèse ces nouvelles navrantes. Les messagers de Corinthe lui firent surtout la plus triste peinture du relâchement des mœurs. Aussitôt il écrit aux fidèles de Corinthe une première lettre qui ne nous est point parvenue où il leur disait : N'ayez aucun commerce avec les fornicateurs. (v, 9). — Sa lettre n'apaise pas les discordes et ne ramène point des esprits qui s'obstinent. « Ceux de la maison de Chloé » lui signifient cet insuccès et la nouvelle acuité des querelles. (i, 11). Il apprend en effet que le désordre règne au point que l'inceste même s'est introduit parmi des chrétiens et que l'un d'eux vit publiquement avec la femme de son père. Alors il leur envoie Timothée dont il connaît la prudence, l'esprit pondéré et conciliant, Timothée « son fils très cher, fidèle dans le Seigneur, » un autre lui-même pour leur rappeler ses instructions, ses avis, ses ordres, « ses voies. » (iv, 17). Il préfère cet habile intermédiaire, car il sent que lui-même, s'il tentait une démarche personnelle, serait dur pour eux. Il ira plus tard, quand le Seigneur le voudra et que les circonstances auront rétabli un peu de paix. (iv, 18, 19).

Accompagné de quelques frères, Timothée se rend donc à Corinthe par la Macédoine, pour préparer la collecte que Paul compte emporter à Jérusalem. Mais tout à coup arrive chez l'apôtre de nouveaux délégués, Stéphanas, Fortunat et Achaïcus, qui lui sont très attachés : ils le rassurent et « réconfortent son esprit. » (xvi, 17-18). Ils lui apportent une lettre où les fidèles de Corinthe le consultent sur quantité de points touchant les

lutttes actuelles, le dogme, la morale, l'état du mariage et la virginité, les viandes consacrées aux idoles, l'ordre à garder dans les assemblées, la résurrection des morts. Il comprend alors que son autorité demeure puissante à Corinthe et il écrit une seconde lettre qui est notre Première aux Corinthiens. Comme Timothée, son secrétaire habituel, est absent, il emprunte la plume de Sosthène, un autre des frères qui est instruit et qui lui est très dévoué.

Cette lettre parvint à Corinthe avant même l'arrivée de Timothée, car l'apôtre prie les fidèles de le bien accueillir. (xvi, 10). Elle fut écrite probablement en l'an 56, aux environs de la fête de Pâques¹.

C'est un document unique pour nous renseigner sur l'état, les croyances, les habitudes, les pratiques et la discipline des premières communautés chrétiennes. Grâce à elle, nous savons comment s'épanouit alors la fleur évangélique sous le souffle de l'Esprit-Saint, nous avons une idée de ces charismes qui faisaient la joie des fidèles et qui étaient nécessaires pour implanter la foi parmi les Juifs et parmi les Gentils. Les Actes nous ont montré la multitude des fidèles n'ayant qu'un cœur et qu'une âme et mettant leurs biens en commun, la première Epître aux Corinthiens nous fait le tableau de ces pieuses assemblées où les croyants, obéissant à l'inspiration de l'Esprit-Saint, louent et glorifient Dieu chacun suivant le don qu'il a reçu ; de la vie spirituelle qui a remplacé en eux la vie charnelle : de ce miracle de transformation opérée dans l'âme païenne, qui de frivole, mobile et jouisseuse, devient grave, sacrifiée, éprise de renoncement et attachée aux biens éternels. On y voit comment le grain de sévén grandit et produit l'arbre évangélique, comment cet humble levain de la foi fait fermenter toute la masse, s'insinue dans les familles, dans les assemblées, où le maître se rencontre à côté de l'esclave, et peu à peu dans le corps social. On y voit aussi les faiblesses et les vices humains qui luttent contre la vertu de l'Evangile, les combats de la chair et de l'esprit, des désordres innous qui accusent la suggestion et la colère désespérée de Satan.

« Si la lettre aux Galates a fondé la dogmatique chrétienne, conclut M. Toussaint, la première Epître aux Corinthiens a donné naissance à l'éthique chrétienne². »

¹ Cf. xvi, 8, et v, 7.

² *Epîtres de saint Paul*, par M. C. Toussaint, p. 225.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 junii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 27 juin 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégryrique de S. Henri. — Héros chrétien et défenseur du Pape, 497.

Avis paroissiaux. — De la facilité avec laquelle on s'excuse, 501. — De la légèreté avec laquelle on accuse le prochain, 502.

Entretiens sur le Rosaire. — XXX. Troisième mystère douloureux, 503. — XXXI. Quatrième mystère douloureux : 1° Jésus chargé de sa croix, 506.

Pour le Premier Vendredi. — XLII. Le péché contre le Sacré-Cœur, 509.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXV. Première Epître aux Corinthiens, 510.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HENRI

(15 juillet)

HÉROS CHRÉTIEN ET DÉFENSEUR DU PAPE

Justitia plena est dextera tua.

Votre main droite est pleine de justice. (Ps., XLVII, 21).

L'empereur S. Henri était à Rome, il voulut passer la nuit à Sainte-Marie-Majeure afin de témoigner sa piété et son amour à la Sainte Vierge. Comme il priait ardemment, Jésus-Christ lui accorda la faveur d'une extase. Le Sauveur lui apparut, revêtu d'habits pontificaux et venant célébrer l'adorable mystère du saint sacrifice. Saint Laurent lui servait de diacre et saint Vincent de sous-diacre. Marie suivait, accompagnée d'une multitude de vierges, d'apôtres, de martyrs et de confesseurs. Chacun prit rang dans la magnifique église dédiée à la Vierge et les anges entonnèrent l'introït : « *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.* Seigneur, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre saint temple. » Quand le chœur fut arrivé à ces paroles : « *Justitia plena est dextera tua*, votre main droite est pleine de justice, » Jésus, Marie et toute la cour céleste s'approchèrent et désignèrent l'empereur. Henri se croyait déjà parmi les délices du paradis.

Ces paroles caractérisaient bien le pieux monarque dont la justice fut la qualité principale. La justice est la vertu des grands princes ; leur devoir, leur mission c'est de la faire triompher. Il y a toujours des iniquités dans ce monde, les faibles sont écrasés, les veuves et les orphelins exploités, la force ne se met que rarement au service du droit ; alors c'est le règne de l'arbitraire, de la violence, le règne de l'injustice. L'Eglise, chargée de faire prévaloir le droit, la pitié, la charité, avait institué

la chevalerie dont la seule raison d'être était la protection des humbles. Henri fut le chevalier accompli, le modèle du héros chrétien. Mais comme la voix de Pierre a le privilège d'être importune aux peuples dépravés et aux princes, qu'elle trouble dans le tranquille assouvissement de leurs passions, à toute époque il s'est rencontré des hommes hautains et méchants qui l'ont supportée impatiemment et qui se sont appliqués à la faire taire, à l'étouffer. Les Papes, qui représentent la vérité et le droit, ont été constamment persécutés par les ennemis de la vérité et du droit. Alors Dieu leur suscitait des défenseurs comme saint Henri qui mettaient leur épée au service de l'Eglise, cette grande faiblesse que n'a vaincue jamais aucune force terrestre.

Et c'est ainsi que saint Henri nous apparaît comme le type du héros chrétien et du défenseur de Pierre.

I

Henri, duc de Bavière, descendait à la fois de Charlemagne et de Witikind ; le sang de deux héros coulait dans ses veines, mais c'était surtout un sang chrétien. Il est baptisé par Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et sa sœur Gisèle deviendra l'épouse de S. Etienne, roi de Hongrie. Proche parent de l'empereur Othon à qui il succédera, ami intime de notre Robert le Pieux, écoutant volontiers les avis de Silvestre II, le premier Pape français, l'homme le plus instruit de son temps et à qui revient l'honneur d'avoir le premier dénoncé le péril musulman qui menaçait l'Europe, Henri appartenait donc à une famille de grands chrétiens, et il comptait parmi ses amis des hommes illustres, des princes magnanimes, et, ce qu'il y a de plus beau sur la terre, des saints qui étaient en même temps des hommes de génie.

Désigné comme duc de Bavière à l'âge de vingt-trois ans, à la mort de son père, afin de faire fleurir dans son duché toutes les vertus avec la justice qui fait le bonheur des nations, il épousa une sainte, Cunégonde, fille du comte Sigefroi. Les deux époux ne vivent désormais que pour Dieu et pour leur peuple, et ils s'engagent à n'avoir d'autres enfants que leurs sujets, d'autre héritier que Jésus-Christ. Ils estiment que leur vie ne peut être consacrée, pour être parfaitement agréable à Dieu, qu'au bonheur des autres et qu'elle sera amplement remplie par des actes de charité et de justice. Ils oublient leurs propres jouissances pour ne songer qu'à la joie et à la prospérité de ceux que la Providence les a chargés de gouverner.

Les vertus d'Henri sont connues dans toute l'Europe avec cet heureux renom qui s'attache aux princes justes et bons. Aussi, à la mort

de l'empereur Othon, est-ce lui qui est élu empereur d'Allemagne. Mais pour être bon, il n'entend pas se montrer faible. Puisqu'il est élu, il accepte la charge avec tous ses droits. Il quitte aussitôt la Bavière et se rend à Mayence pour se faire sacrer. Hermann, duc de Souabe, son compétiteur, lui dispute le passage du Rhin. Henri, par une habile contre-marche, gagne Mayence où il reçoit la couronne impériale, en présence de la plupart des évêques et des princes de l'Empire. Hermann, dans sa fureur, saccage l'église et la cité de Strasbourg; on engage le nouvel empereur à se venger sur la ville de Constance, qui tenait pour son compétiteur, mais il fait cette noble réponse : « En pillant Constance pour Strasbourg, je ne diminuerais point ma perte, je la doublerais. D'ailleurs, c'est mal acquérir un royaume que d'y risquer son âme. Dieu m'a couronné, non pas pour violer les églises, mais pour punir ceux qui les violent ! » Cette grandeur d'âme toucha Hermann qui, par esprit de justice et aussi par crainte, vint quelques mois après lui demander pardon à genoux et se soumettre à son sceptre impérial.

Désormais il comprend qu'il a charge d'âmes et qu'un jour Dieu lui demandera compte de l'usage qu'il aura fait de sa puissance. « Ce n'est pas en vain que le prince porte le glaive, » dit S. Paul, il doit s'en servir contre les ennemis de Dieu qui sont aussi les ennemis des peuples. Il y avait alors des barbares qui organisaient des incursions fréquentes en Allemagne et se faisaient un jeu de détruire les églises; ensuite ils se retiraient en Pologne et en Esclavonie et préparaient de nouvelles invasions, de nouveaux sacrilèges. Une église détruite c'est un foyer de prière qui disparaît, ce sont des voix qui redisaient la gloire et l'amour du Christ qui se taisent, des chants célestes qui s'éteignent sur la terre, c'est une entreprise diabolique contre l'honneur extérieur de Dieu. Henri le savait bien, c'est pourquoi il entend reconstruire les temples dévastés; mais auparavant il faut qu'il abatte la puissance des idolâtres et les mette dans l'impossibilité de continuer leurs exploits misérables contre le Christ et ses fidèles. L'église de Mersebourg avait été ruinée jusque dans ses fondations; il accourt avec son armée. En passant à Walbech il prend l'épée du martyr saint Adrien que Fon y gardait, il la ceint avec douleur mais avec résolution et s'écrie : « Jugez mes ennemis, Seigneur, renversez ceux qui m'attaquent, prenez l'épée et le bouclier et déployez votre bras en ma faveur ! » Puis il marche sur l'ennemi, campe avec ses troupes sur les ruines mêmes du temple démolí qui était consacré à saint Laurent, et fait cette prière au courageux diacre : « Illustre saint, martyr généreux du Christ, aidez-moi à soumettre à la religion chrétienne ces nations barbares, et, avec le secours de Dieu, je re-

lèverai cette église consacrée en votre honneur, je la rétablirai dans sa splendeur première ! »

Avant d'engager la bataille il veut que tous ses soldats reçoivent le corps du Sauveur, et quand ils sont là, face à l'ennemi, il les recommande encore aux bienheureux martyrs et entonne le psaume : « Seigneur, Dieu des armées, levez votre bras contre ces nations qui veulent anéantir vos serviteurs. Dissipez-les par votre puissance. Qu'elles soient comme la paille légère que disperse le vent ! »

Il est convaincu que nul ennemi de Dieu ne résiste à des soldats qui ont communie, et il a confiance dans les saints, nos protecteurs au ciel. Aussi à peine a-t-il achevé sa fervente prière qu'il aperçoit à la tête de son armée les saints martyrs Laurent, Georges et Adrien, qui mettent en fuite les bataillons barbares, et quand la bataille est gagnée, il chante sa reconnaissance : « Je vous bénis, Seigneur, Roi du ciel et de la terre, qui résistez aux superbes et répandez vos grâces sur les humbles. Vous protégez ceux qui vous aiment, aussi vous serez glorifié dans toutes les nations pour cette victoire qui nous vient de vous seul ! »

Et il s'empresse de relever le sanctuaire de Mersebourg. C'est ainsi que sa droite était pleine de justice pour faire triompher les droits du trône et les droits de Dieu. Et dans les églises il veille à ce qu'il y ait de bons et saints évêques pour les gouverner, les édifier, leur enseigner la pure doctrine et leur donner l'exemple d'une vie irréprochable, pieuse, pleine d'actions de charité et vraiment évangélique.

Cependant cette nature de héros chrétien était violente, portée à la vengeance, aux excès, elle avait ses moments terribles, et c'est là que saint Henri nous apparaît véritablement grand, lorsqu'il est aux prises avec la colère justicière, avec les événements inclements et les révoltes. Une petite ville des environs de Naples avait affiché une insolente rébellion. Sommée de se soumettre, elle répondit par des injures blessantes. L'empereur irrité ordonne de la raser et de passer par l'épée tous les habitants trouvés les armes à la main. Ceux-ci comprennent alors toute l'étendue de leur faute. Mais comment apaiser le légitime ressentiment d'un vainqueur tout-puissant ? Tout à coup ils sortent de leurs murailles avec, en tête, un ermite vénéré dans le pays portant la croix et suivi des enfants. Leur troupe innocente se dirige vers la tente de l'empereur en répétant, prosternée : *Kyrie eleison!* le cri de la miséricorde et de la pitié. Henri se sent touché jusqu'au fond de l'âme, il ne peut retenir ses larmes et laisse tomber ces paroles de bonté et de pardon, sanctifiées par le Sauveur lui-même : « J'ai compassion de cette foule ! » La clémence avait parlé au cœur de ce magnanime et sa colère s'était évanouie.

Tels sont les grands princes, vifs dans l'action, ardents à venger l'injure, mais sachant rester maîtres d'eux-mêmes et pardonner.

Or ce héros habitué à commander des armées, constamment à cheval, couronné roi des Lombards à la pointe de l'épée, sans cesse passant et repassant les Alpes, guerroyant contre les Grecs ou les Sarrazins, aspirait à déposer toutes les grandeurs de la cour, à renoncer à toutes les richesses qu'il avait amassées, pour embrasser l'humilité du cloître. Il aimait à visiter les religieux dans leurs monastères, à suivre leurs offices, à vivre de leur vie, et quand il les voyait joyeux comme des frères qui s'aiment, ou chantant au chœur les louanges de Dieu, il enviait leur douce retraite, leur calme bonheur. Il avait parmi eux un ami qu'il se plaisait à consulter, l'abbé Richard ; il vint un jour visiter les nouveaux bâtiments que le saint abbé avait construits pour ses religieux. Il entra, soutenu d'un côté par son ami, de l'autre par l'évêque Hannon et il prononce dans toute la sincérité de son cœur ces paroles du psalmiste : « C'est ici mon repos pour toujours, c'est ici l'habitation que j'ai choisie ! »

Il exprimait ainsi son plus secret désir, celui de rompre avec les soucis et les plaisirs du monde pour n'appartenir plus qu'à Dieu. Ce désir, il le réitéra afin que l'abbé Richard connût que c'était un dessein mûri depuis longtemps et qui lui était cher. L'abbé n'eut garde de s'y opposer, mais il introduisit le monarque au milieu de la communauté et lui fit les interrogations canoniques.

— Oui, dit l'empereur, j'ai résolu de quitter l'habit du siècle et de servir Dieu ici, en ce lieu même, avec les religieux.

— Alors, fit l'abbé Richard, voulez-vous, suivant la règle et suivant l'exemple de Jésus-Christ, être obéissant jusqu'à la mort ?

— Oui, je le veux et de tout mon cœur.

— Et moi, reprit l'abbé, je vous reçois comme religieux de cette maison, et dès ce jour je me charge du soin de votre âme. C'est pourquoi je veux que vous fassiez, avec la crainte de Dieu, tout ce que je vous ordonnerai.

L'empereur promit. Alors l'abbé continua : « Je veux donc et je vous ordonne que vous retourniez gouverner l'Empire que Dieu vous a confié et que, par votre fermeté à rendre justice, vous procuriez, suivant votre pouvoir, le salut de tout l'Etat. »

Le héros chrétien obéit, il reprit les rênes de l'Empire qu'il eût été si heureux d'abandonner à d'autres et il se remit à combattre, à défendre les droits des peuples et les droits de l'Eglise, à rendre la justice, *justitia plena est dextera tua*, en quoi il se montra plus grand encore que sur les champs de bataille, dans les honneurs du triomphe ou dans les splendeurs de sa cour.

II

S'il se complaisait à relever les églises qui tombaient, il aimait surtout à en bâtir de nouvelles et à les doter d'un évêque attaché au Souverain Pontife. Une église c'est le sanctuaire où Dieu réside, où il écoute les prières de son peuple ; un évêque c'est l'homme de Dieu chargé d'éclairer et de gouverner les âmes ! Aussi son plus grand bonheur est-il d'ériger de nouveaux temples et de goûter la compagnie des évêques. C'est dans une de ces assemblées d'évêques, à Bamberg, qu'il fait cette touchante confidence : « J'ai choisi le Christ pour héritier, et depuis longtemps, dans le secret de mon cœur, je me suis offert en sacrifice à Dieu le Père avec tout ce que j'ai pu et tout ce que je pourrai acquérir. »

Quelle âme admirablement élevée que la sienne ! Il s'est offert en sacrifice au Père, c'est-à-dire qu'il ne réserve rien pour lui-même de sa fortune, de ses désirs, de tout ce qui lui est propre et personnel. Tout appartient à Dieu. Le Christ est son unique héritier. Et que veut-il lui léguer tout d'abord ? Encore une église à Bamberg, avec un évêque, c'est-à-dire des âmes qui seront nourries, instruites par un pasteur qui les conduira à Jésus-Christ. Son épouse d'ailleurs est digne de lui, il la fait intervenir dans toutes ses entreprises et dans tous ses bienfaits, c'est pourquoi il ajoute : « Vous avez l'assentiment cordial de la reine ici présente. » Il règne entre eux une union parfaite de cœur et d'âme, et s'ils n'ont pas de descendants, c'est qu'ils veulent appartenir plus complètement à Dieu seul et consacrer tout leur temps, tous leurs soins au peuple, dont l'empereur est le père et sainte Cunégonde la mère. Ils sont attentifs en effet aux plaintes de tous les malheureux, ils s'appliquent à soulager leurs souffrances et à les rendre heureux. Tel est l'idéal du prince chrétien ; il se sait le lieutenant de Dieu sur la terre, il est convaincu qu'il doit être comme Dieu ferme et doux, clairvoyant et bon, qu'il amasse pour le Christ, son unique héritier, des milliers d'âmes destinées à chanter pendant l'éternité les miséricordes et les gloires du Père de famille.

Il sait aussi que l'Eglise ici-bas, puissance morale et non matérielle, ne pouvant s'appuyer ni sur la force, ni sur les armées, est perpétuellement victime de la violence, de la brutalité et de l'arbitraire des princes qui n'écoutent que leurs passions. C'est pourquoi Henri se considère comme obligé, en sa qualité de prince et de roi, quoiqu'il ne soit pas encore alors couronné empereur par le Pape, de faire rendre justice aux Pontifes romains, de s'opposer aux entreprises contre eux des ambitions humaines et de les protéger efficacement afin que la justice et la liberté soient conservées aux peuples. Car la tyrannie qui atteint les

sommets descend rapidement jusqu'à la multitude mal défendue, souvent sans caractère et habituée à courber la tête devant les caprices et les cruautés des grands.

Quand le Pape Benoît VIII monta sur le siège de saint Pierre, des factions romaines lui opposèrent un antipape, qui prit le nom de Grégoire. Celui-ci se sentant mal élu et mal appuyé vint trouver saint Henri à Polden, implorant sa protection. Il arrivait dans tout l'appareil apostolique, se plaignant vivement de n'être pas accepté par les Romains. Le pieux roi le reçut avec déférence, mais sans lui prodiguer les honneurs dus au seul Souverain Pontife. Il lui fallait d'ailleurs instruire cette cause qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, mais en attendant il le pria de lui remettre sa croix et de s'abstenir des fonctions épiscopales. « J'irai à Rome bientôt, lui dit-il, et je terminerai cette affaire suivant l'usage de l'Eglise. »

Car la prudence était une de ses vertus principales. Habitué à ordonner, à dominer et à être obéi, il sentait par expérience que le commandement doit être mûri avant d'être porté, et qu'autour des grands il y a trop d'hommes empressés à satisfaire leurs moindres désirs, même injustes. Ne sachant point comment cette élection avait été faite, il n'entendait pas reconnaître pour Souverain Pontife un homme qui pouvait n'être qu'un aventurier, et il se réservait.

C'était en la fête de Noël de l'an 1012. Au mois de février suivant il était à Rome, afin de voir par lui-même les hommes et les choses. Il y trouva Benoît VIII qui régnait avec une autorité plus grande même que celle de ses prédécesseurs et qui le reçut avec les honneurs dus à sa dignité et à ses vertus. Le Pape légitime ayant appris avec quel zèle et quelle délicatesse il avait mené l'affaire, lui en fut si reconnaissant qu'il le nomma l'avocat, le défenseur de saint Pierre.

Le prince était au comble de la joie. Il avait montré au monde catholique où était le droit et épargné à son temps le spectacle de ces troubles, de ces désordres, de ces divisions qui déchiraient l'Eglise lorsque, par un malheur alors assez fréquent, deux hommes se disputaient le siège de saint Pierre. Surtout il avait empêché une grande injustice.

A la fête de Noël suivante, il revenait en Italie. Rome était le centre de ses pensées et de son cœur. Voir Pierre était sa consolation, sa jouissance suprême, c'était aussi la récompense de ses travaux pour l'Eglise et pour Pierre. Il fait son entrée dans la Ville Eternelle en un jour mémorable, le 22 février, en la fête de la Chaire de saint Pierre, avec sa pieuse épouse qui, partageant ses sollicitudes et sa foi, était ravie de partager aussi ses triomphes. Il se dirige vers la basilique de Saint-Pierre où le Pape l'attend, entouré

de la cour romaine. Sur le seuil le Souverain Pontife lui demande : « Voulez-vous être le fidèle patron et le défenseur de l'Eglise romaine et me garder à moi et à mes successeurs une entière fidélité en toutes choses ? » Henri n'eut pas à se consulter pour répondre. Ce qui lui était demandé, c'était le plus cher désir, la conviction la plus heureuse de son âme. Aussi répondit-il avec joie : « Oui, telle est ma volonté bien arrêtée ! » C'est alors que le Pape le couronne ainsi que la reine son épouse. Ce jour-là Henri comprit toute la grandeur de ses devoirs envers l'Eglise et envers le Pape, et il reçut aussi la grâce de les accomplir. Il devenait le chef du Saint-Empire, l'arbitre de la paix religieuse dans le monde et l'Eglise tressaillait d'allégresse parce qu'il avait la puissance, la volonté, et que sa loyauté ne permettait pas que, lui vivant, la sécurité de la foi et des fidèles fût troublée.

Benoît VIII lui remet alors une pomme d'or, ornée de deux cercles de pierreries croisés avec, au-dessus, une croix d'or. La pomme d'or, c'était l'univers catholique ; la croix qui la surmontait, la religion du Christ dont Henri était constitué protecteur ; les pierreries, les brillantes vertus qui le distinguaient et le recommandaient à tous. L'empereur reçut avec bonheur ce riche et symbolique don. — « Saint Père, dit-il, vous voulez m'apprendre par là comment je dois gouverner. » — L'enseignement de l'Eglise devra dominer sa vie, son âme, les lois de son empire, comme cette croix domine la pomme d'or. Puis considérant la richesse de cette œuvre d'art : « Ce présent, ajouta-t-il, ne peut convenir qu'à ceux qui ont foulé aux pieds les pommes d'or, c'est-à-dire les richesses du monde, pour suivre plus librement la croix. » Et il l'envoie au monastère de Cluny, il en retient seulement les leçons et les enseignements qui l'engagent.

Tel était le rôle de l'empereur romain, successeur de Charlemagne. Il était choisi par le Pape pour défendre l'Eglise, pour imposer son sceptre aux infidèles, aux hérétiques, aux séditeux, à tous ceux qui troublent la paix des âmes, et au jour de son sacre il promettait de veiller sur la foi et de protéger les Souverains Pontifes. Afin que ceux-ci fussent plus libres, les siècles chrétiens leur avaient transmis comme un héritage sacré les donations sanctionnées par Pépin et par Charlemagne ; l'empereur saint Henri remet au Souverain Pontife, souscrit par lui et par tous ceux de son entourage, un diplôme par lequel il reconnaît, ratifie et confirme tous les droits temporels appartenant au Saint-Siège.

Le sceptre impérial était tenu par des mains vaillantes. L'empereur, défenseur de la foi, est frappé à Rome même d'un fait qui concerne la foi et qui l'étonne. Dans la ville des Papes on ne chantait pas le *Crédo* après l'Evan-

gile, comme on le faisait en Allemagne et en France. Il en demande la raison. Les prêtres lui répondent que Rome n'a jamais été infectée par l'hérésie et donc qu'elle n'a pas besoin de déclarer sa foi par le chant du Symbole des Apôtres. Mais ce chant lui paraît si beau, si utile pour rappeler aux fidèles les articles principaux de notre croyance, qu'il insiste afin que le *Credo* soit désormais chanté à Rome même. Dans sa condescendance et pour lui témoigner combien il est touché de cette pieuse pensée, le Souverain Pontife ordonne de le faire chanter pendant la messe solennelle.

Jusque-là Henri s'est montré prince chrétien, plein de foi et de courage ; mais désormais il s'applique à connaître et à remplir les devoirs nouveaux que lui impose la dignité impériale, surtout le devoir de maintenir la paix dans l'Eglise et parmi les princes chrétiens. Il les unit suivant son pouvoir, mais il s'entend surtout avec le roi Robert, son ami de cœur, fidèle et zélé comme lui pour la gloire de Jésus-Christ. Il eut avec lui une dernière entrevue (1023) sur les confins de la Champagne, et vint à sa rencontre le jour de Saint Laurent jusqu'à Mouzon. Pendant plusieurs jours ils s'entretenaient de l'état de l'Eglise, de la France, de l'Europe, et s'enquirent des meilleurs moyens pour y faire régner la paix et la justice, pour défendre la chrétienté contre les périls intérieurs et extérieurs. C'étaient deux belles âmes, dignes l'une de l'autre et faites pour se comprendre. Ils convinrent qu'ils se retrouveraient à Pavie l'année suivante, mais le saint empereur manqua au rendez-vous. Malade depuis quelque temps, il célèbre la fête de Noël à Bamberg, dans sa chère église dédiée aux apôtres Pierre et Paul ; celle de Pâques à Magdebourg ; et sentant sa fin approcher, il appelle les parents de l'impératrice et leur dit : « Je vous la rends vierge, comme vous me l'avez donnée. » Eclatant et suprême hommage rendu à la vertu de son épouse. C'est ainsi qu'il mourut dans d'admirables sentiments qui témoignaient aussi de la pureté de sa vie, de l'ardeur de son amour pour l'Eglise et de la virginité de sa foi.

Prince remarquable par ses qualités humaines, ses talents militaires, son activité et la conscience qu'il apporta à gouverner ses peuples, plus remarquable encore par son dévouement à la cause du Christ, par son titre de défenseur de Saint-Pierre, et par sa clairvoyance à deviner l'avenir sombre que les Turcs préparaient aux puissances chrétiennes d'Europe, s'il eût vécu plus longtemps, nul doute qu'il n'eût été le promoteur des Croisades, car dans son zèle pour la défense de la foi il n'eût pas manqué de montrer que le meilleur moyen de garantir la paix à l'Eglise c'était de préparer la guerre contre les musulmans. Prions-le, cet empereur qui aimait tant

le Pape et l'Eglise, de veiller sur le Pape et sur l'Eglise qui sont plus menacés aujourd'hui qu'ils ne le furent même de son temps.

AVIS PAROISSIAUX

DE LA FACILITÉ AVEC LAQUELLE ON S'EXCUSE

Mes frères,

Le curé, dans sa paroisse, est chargé de veiller à l'observation des lois qui régissent la vie chrétienne, et voilà pourquoi, en vertu du ministère sacré dont il est investi, et avec toute l'autorité dont il dispose, il rappelle, quand il en est besoin, leurs devoirs à ses fidèles, et quand ceux-ci les négligent, il n'hésite pas, quoi qu'il lui en coûte et au risque de déplaire, à leur adresser des reproches.

Je sais bien un moyen de gagner les bonnes grâces et de se concilier des sympathies : c'est de ne voir le mal nulle part, de passer sur les infractions et les désordres qui peuvent se produire, c'est de laisser faire. Mais nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas, et l'apôtre S. Paul nous enjoint de parler à temps, à contre-temps, d'insister, de menacer, s'il est nécessaire... Mais lorsque, pour obéir à cette injonction, le pasteur reproche certaines négligences, certaines omissions à ses paroissiens, ceux-ci ont une excuse toute prête pour se justifier.

Quand on a omis ce que l'on était tenu de faire, quand on a, par sa faute, négligé un devoir important, il serait juste d'avouer son tort, en toute humilité ; mais il arrive souvent qu'au lieu de s'accuser, on s'excuse, on trouve sans effort des prétextes, des circonstances atténuantes. Ce sont, la plupart du temps, des phrases banales, des raisons sans valeur, de misérables excuses ; mais on les allègue avec un grand sérieux et on prétend ainsi s'absoudre de sa négligence à accomplir ses devoirs religieux. On a, sous la main, toute une collection de prétextes selon les temps, les lieux, les saisons ; on a des excuses pour échapper à tous les devoirs de la vie chrétienne ; on en a une provision pour la prière de chaque jour, pour la sanctification du dimanche, pour la confession, pour les Pâques, pour l'abstinence, pour le blasphème, pour les plaisirs défendus. J'entends celles qu'on ne manquera pas d'invoquer, dans la saison laborieuse, pour légitimer les infractions à la loi du dimanche ; elles sont vieilles comme le monde ; elles sont usées, à force d'avoir servi ; elles sont futiles ; on les a mille fois réfutées, réduites à néant ; mais elles renaissent toujours, elles sont tenaces, et nous sommes condamnés à y revenir toujours pour en montrer l'inanité.

Si je réclame chaque jour un élan du cœur vers Dieu, une courte prière, va-t-on me ré-

pondre : « Je n'ai pas le temps ? » Quelques minutes suffisent pour vous acquitter de ce devoir. Soyez occupés, pressés, tant que vous voudrez ; vous ne me persuaderez pas que vous ne pouvez consacrer ces quelques minutes à la prière. Un indigent trouve toujours le temps de demander le morceau de pain dont il a besoin, et vous, que S. Augustin appelle les mendiants de Dieu, ne trouverez-vous pas le temps de lui demander les grâces qui vous sont nécessaires ?

« Qui travaille, prie. » — Je doute que ceux qui s'excusent ainsi transforment leur travail en prière ; car, pour cela, il faudrait y mêler une pensée, une intention chrétienne : y songent-ils ?

Que je dise à tel ou tel qu'il devrait pratiquer plus fidèlement la religion, la réponse ne se fait pas attendre : « Les travaux incessants, ... les soucis de la vie matérielle, ... les affaires ! ! »

— Mais je ne vous défends pas de pourvoir à vos intérêts matériels : vous ne m'entendez jamais dire à un agriculteur de laisser ses champs en friche, à un ouvrier d'abandonner son travail, à une mère de famille de négliger le soin de sa maison. Faites vos affaires, travaillez pour augmenter votre bien-être et assurer l'avenir de vos enfants, mettez en réserve des économies pour les jours où vos mains fatiguées ne pourront plus suffire aux durs labeurs ; je ne le trouve pas mauvais.

Mais ce n'est pas une raison pour vous soustraire aux devoirs de la religion, qui s'imposent avant tous les autres, d'autant plus qu'il n'est pas impossible de faire marcher de front les pratiques chrétiennes et les occupations temporelles. On peut tout à la fois être un excellent catholique et un bon ouvrier, servir Dieu et cultiver ses champs, soigner ses affaires domestiques et ne pas négliger l'œuvre de son salut, rechercher les gains de la vie présente et poursuivre les richesses de la vie future.

Et croyez-vous d'ailleurs que vous puissiez vous passer de Dieu pour réussir dans vos entreprises temporelles ? Oubliez-vous qu'il tient dans ses mains la bonne et la mauvaise fortune, les succès et les révers, et que c'est lui qui gouverne en maître les hommes et les événements ? Et puisque vous êtes si soucieux de vos intérêts matériels, vous devriez prendre le bon moyen d'en assurer la prospérité, vous devriez remplir vos devoirs chrétiens, servir Dieu, pour mériter sa bienveillance.

Mais c'est sur le devoir de la confession qu'on allègue, pour s'y soustraire, les raisons les plus déraisonnables. « Pourquoi me confesser ? Je n'ai pas de fautes. » Voilà une parole bien présomptueuse et qui exale une odeur âcre de pharisaïsme. Jésus-Christ seul a pu dire que personne ne pouvait le convaincre de péché ; les saints se sont avoués humblement pécheurs ; il est écrit que le sage pêche sept

fois le jour, et vous, vous avez le front de dire que vous êtes sans péché ?

« Je n'ai pas de fautes ! » Alors, faites-vous immédiatement inscrire sur la liste des saints : votre mérite ne saurait être sans récompense ; il faut qu'on vous érige des statues, que l'on vous dresse des autels, que l'on vous honore selon votre dignité !

« Je suis un honnête homme ; je n'ai ni tué, ni volé ! » — Vous avez donc observé deux commandements. Et les huit autres ? Et les commandements de l'Eglise, qu'en avez-vous fait ? Et voilà les motifs que vous prétextez pour vous dispenser de la confession ! Ne sont-ils pas dérisoires ?

Que l'on demande à un profanateur du dimanche pourquoi il travaille ce jour-là, et ne vient que rarement à la messe ; il a, lui aussi, sa collection d'excuses. Il vous dira les travaux de la campagne qui sont incessants et qui absorbent tous les loisirs. Au printemps, c'est la culture des terres ; plus tard, c'est la prairie, dont il faut se hâter de recueillir les produits ; après la fenaison, c'est la moisson ; après la moisson, c'est la vendange ; après la vendange, c'est la semaille... Et alors, on travaille sans répit, au mépris de la loi de Dieu, et on omet d'assister à la messe, et l'on se croit la conscience en sûreté, parce que l'on a trouvé une excuse quelconque.

Celui qui s'excuse ne nie pas l'existence du devoir, il la reconnaît implicitement, mais il s'abrite derrière un prétexte pour y échapper ; il manque de sincérité et de loyauté. L'excuse n'est ni chrétienne, ni française ; elle vicie le sens moral, elle nous enlève notre vieille auréole de proverbiale franchise.

Renonçons donc, mes frères, à toutes ces excuses insignifiantes, vulgaires, sans valeur, qui, au lieu d'atténuer nos torts, ne font souvent que les aggraver. Quand un devoir s'impose, ne cherchons pas un motif pour nous y soustraire, mais acceptons-le loyalement dans toute son étendue, et accomplissons-le courageusement. Ainsi soit-il.

DE LA LÉGÈRETÉ AVEC LAQUELLE ON ACCUSE LE PROCHAIN

Mes frères,

Personne, je pense, n'a la prétention d'être impeccable et parfait ; personne n'oserait reprendre pour son compte le défi de Notre-Seigneur à ses ennemis : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Si donc nous avons nos faiblesses, et c'est inévitable, si nous avons des torts, la loyauté, si nous envisageons la chose au point de vue de la simple honnêteté, et l'humilité, si nous avons le sens chrétien, nous ferai-ent un devoir de les reconnaître, de les avouer. Mais non ; et je vous l'ai dit un autre dimanche, quand on nous reproche une

négligence, une faute, nous avons tout de suite sur les lèvres une excuse, une circonstance atténuante. On a toute une litanie de prétextes futiles, de raisons banales, insignifiantes, pour se disculper. C'est là une de nos faiblesses, une disposition qui nous est, dans une mesure diverse, commune à tous.

Je vous signalerai aujourd'hui une autre tentation à laquelle on succombe trop souvent. — Quelle tentation ? me demanderez-vous. — C'est celle qui nous incite à accuser le prochain. On est prompt à s'excuser, lorsqu'on est coupable ; on est encore plus prompt à accuser les autres, sans savoir au juste si la faute qu'on leur impute est bien certaine. On est pour soi d'une indulgence excessive, qui pardonne tout ; on est pour les autres d'une sévérité outrée, qui ne pardonne rien ; on atténue ses torts et ses défauts, et on aggrave méchamment ceux du prochain.

C'est sur cette tendance d'accuser le prochain que j'appelle votre attention.

L'auteur de *l'imitation de Jésus-Christ* a écrit un chapitre dans lequel il adjure le chrétien de ne pas s'enquérir curieusement de la conduite d'autrui. « Que vous importe, dit-il, quel est celui-ci, comment parle ou agit celui-là ? Vous n'avez point à répondre d'autrui ; mais vous rendrez compte pour vous-mêmes ; de quoi donc prenez-vous peine ? »

Cette leçon est sage, et nous ferions bien de la mettre en pratique ; mais notre curiosité indiscreète s'en accommode difficilement, et il faut qu'elle s'occupe du prochain, qu'elle fasse des enquêtes sur sa conduite. Si encore, en cela, on apportait un esprit d'équité et de bienveillance ! Mais non.

Vous vous souvenez de ces Pharisiens qui observaient attentivement le Seigneur Jésus, *et ipsi observabant eum*. Dans quelles dispositions d'esprit et de cœur l'observaient-ils ? L'Évangile ne nous laisse aucun doute à cet égard : c'était avec des intentions malveillantes, avec le désir non dissimulé de le prendre en flagrant délit, de saisir une parole, un fait, qu'on transformerait en acte d'accusation contre lui. *Et ipsi observabant eum ut invenirent unde accusarent eum*.

Eh bien ! c'est trop souvent avec de pareilles dispositions qu'on s'enquiert de son prochain. On observe sa conduite, on suit la trace de ses pas, on s'inquiète de ce qu'il fait ; on ouvre l'oreille à tous les bruits, à tous les murmures, à toutes les nouvelles. Et pourquoi ? Dans quel but ? C'est pour trouver une faute à reprendre, une parole à relever, un acte à flétrir ; c'est pour l'accuser, *unde accusarent eum*. Et on l'accuse avec une promptitude qui ne prend pas le temps de réfléchir et de s'assurer de la réalité du fait qu'on lui impute ; on l'accuse sur des soupçons, sur de simples conjectures ; on juge l'acte tel qu'il se présente au regard, sans tenir compte de l'intention qui y a pré-

sidé, des circonstances au milieu desquelles il s'est produit, de la fin qu'on s'est proposée, toutes choses qui peuvent modifier, atténuer et quelquefois détruire la malice qu'on y découvre à première vue.

Et si je cherche maintenant les motifs secrets qui portent à accuser ainsi le prochain, est-ce que je me tromperais en disant que c'est la malveillance, l'orgueil, la jalousie, le ressentiment, la haine, que c'est une vile passion qui cherche son aliment et sa satisfaction ?

Comme conclusion pratique, abstenez-vous d'investigations curieuses et indiscreètes sur le compte du prochain ; n'accueillez pas sans défiance, sans contrôle, les faits qu'on lui impute ; ne vous hâtez pas trop de l'accuser, de le censurer ; vous n'avez pas le droit d'instruire son procès et de prononcer sur lui une sentence ; vous pourriez vous tromper et condamner un innocent. Par conséquent, soyez extrêmement prudents et réservés. Au lieu de céder aux insinuations perfides de la malveillance, suivez les inspirations de la charité chrétienne. La charité n'approuve pas le mal, sans doute ; mais elle s'arrête volontiers aux raisons qui peuvent en restreindre la portée, en diminuer la gravité ; si elle n'excuse pas l'acte manifestement mauvais, elle se demande s'il n'y a pas eu ignorance, accident, violente tentation ; elle recherche l'intention. C'est elle, c'est la charité qui faisait dire à un Saint : « Si une action me paraissait susceptible de cent interprétations, dont quatre-vingt-dix-neuf mauvaises et une seule bonne, je choisirais la bonté et je laisserais les quatre-vingt-dix-neuf autres. »

Je vous laisse ces paroles, comme une leçon dont il faudra vous souvenir quand vous serez tentés d'incriminer votre prochain.

S'excuser est une faiblesse ; c'en est une aussi que d'accuser les autres. La première est souvent contraire à la vérité et à la loyauté ; la seconde est opposée tantôt à la justice, tantôt à la charité. Travaillons à nous guérir de ces deux misères ; soyons assez charitables pour excuser les autres, et assez humbles pour nous accuser nous-mêmes. Ainsi soit-il !

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXX

TROISIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

Jésus couronné d'épines

I

Jusqu'à la flagellation, les soldats romains avaient joué plutôt un rôle passif. Ce sont les valets du grand-prêtre, c'est la tourbe soulevée par les Scribes et les Pharisiens qui ont insulté Jésus, l'ont chargé d'injures et de mauvais traitements. Les soldats regardaient, se

contentant de protéger l'auguste prisonnier pour lequel ils éprouvaient une sincère compassion et de contenir la foule. Mais quand ils eurent reçu l'ordre de le flageller, le goût du sang leur vint, l'instinct de cruauté qui sommeillait en eux se réveilla et ils le frappèrent sans relâche, avec une sorte de jouissance féroce, jusqu'à le tuer s'il n'eût été soutenu par la force d'en haut.

Maintenant ils détachent ses mains des cordes et de l'anneau de fer de la colonne, ils le relèvent, ils lui jettent ses vêtements sur les épaules avec, par dessus, la robe blanche dont, par moquerie, l'a fait affubler Hérode. Pour eux c'est un coupable, un condamné, ils perdent à son endroit tout respect et se croient permises toutes les avanies.

Cependant Pilate ne paraît toujours point, les soldats n'ont pas d'ordre. C'est donc qu'on laisse le prisonnier à leur discrétion. Comment pourraient-ils en même temps le tourmenter et rester agréables au gouverneur ?

Celui-ci déteste les rois et la royauté, or Jésus s'est déclaré roi. En bafouant ce roi d'occasion, ils feront plaisir au maître. Ils le revêtent donc d'un manteau rouge, car les monarques s'enveloppaient, le premier jour de leur règne, d'une robe de pourpre. Maintenant une couronne ! Ils prennent du jonc marin très souple, qui servait peut-être de litière à leurs chevaux, et en tressent un cercle sur lequel ils plantent des bouquets touffus de longues épines très communes en Palestine. Cette coiffure se relève en forme de tiare, et pour qu'elle tienne bien sur la tête ils l'enfoncent dans les cheveux, sur le front, à coups de roseau. En ce moment de l'année les épines commencent à produire leurs blanches fleurs. On les appliquait blanches, et soudain elles apparaissent rougissantes, empourprées du sang de Jésus.

Il lui fallait aussi un trône, à ce nouveau Roi des Juifs : l'un des soldats avise un tronc de colonne sur lequel il l'assied brutalement. Restait le sceptre : ils saisissent un de ces roseaux rugueux et solides à l'aide desquels ils lui ont enfoncé la couronne dans la tête.

Pour lui infliger ces humiliations douloureuses, les soldats l'ont reconduit au prétoire, où nul Juif n'aurait osé pénétrer de peur de contracter une impureté légale. Un jour le Sauveur avait annoncé à ses apôtres qu'il serait « livré aux Gentils » ; il avait en vue cette scène atroce, où les soldats romains le traiteraient avec ces raffinements de cruauté dans lesquels se complait la bête humaine déchainée.

Et pour donner plus de solennité à cette cérémonie de dérision, ils réunissent toute la cohorte, environ cinq cents hommes, et ils défilent devant Jésus comme devant un prince qui préside une revue. Les uns fléchissent le genou avec ironie en passant et lui disent :

« Salut ! roi des Juifs ! » D'autres lui crachent à la figure et l'outragent. Ceux-ci l'accablent de soufflets, ceux-là lui prennent le roseau qui lui sert de sceptre et ils lui assènent des coups cinglants sur sa couronne d'épines, si bien que le sang jaillit par mille blessures. Les blanches fleurs sont maintenant toutes rouges, et sans doute que les larmes divines se mêlaient à ce sang auguste qui ruisselait en descendant sur le front, sur les joues, jusqu'aux lèvres.

Isaïe l'avait contemplé dans une vision, lorsqu'il s'écriait : « Quel est-il celui-ci dont les vêtements sont teints comme on fait à Bosra ? Qu'il est beau dans sa robe ! Il marche dans la majesté et dans la vigueur conquérante de sa vertu ! » Et à cette demande le héros répondait : « Je suis la parole de la justice, et celui qui combat pour le salut. » — « Mais pourquoi ton vêtement est-il rouge comme les habits de ceux qui foulent le raisin sous le pressoir ? » — « J'ai foulé le pressoir, et j'étais seul, et personne n'est venu m'aider. Alors je les ai foulés dans ma fureur et leur sang a rejailli sur ma robe ; c'est pourquoi elle est toute souillée. Car le jour des vengeances s'est levé dans mon cœur, elle est venue l'année où je dois accomplir ma rédemption. » (Is., LXIII).

N'est-elle pas frappante et révélatrice, cette prophétie, comme celle-ci du Cantique des Cantiques : « Sortez de vos demeures, filles de Sion, et voyez le roi Salomon orné du diadème dont l'a couronné sa mère ! » (Cant., III, 11). Salomon est la figure de Jésus à qui la Synagogue sa mère a posé sur le front ce diadème d'épines. Ainsi du moins l'a interprété S. Bernard.

II

Jésus continue à expier. Dans son couronnement d'épines c'est sa tête qui souffre. Il expie pour les péchés de la tête.

La tête est le siège de la pensée, et c'est la pensée qui gouverne le monde. Nous savons quels desseins a conçus l'homme du vingtième siècle. Son cerveau a rêvé tout bonnement de supplanter Dieu, de le chasser de ce monde qu'il a créé, des cœurs que Jésus-Christ a rachetés. La tête a enfanté des systèmes encore plus diaboliques qu'humains, elle a dit : le bien s'appellera le mal et le mal s'appellera le bien. Elle ne permet plus aux petits enfants d'invoquer le Père qui est aux cieux, ni au mourant réduit à subir les hôpitaux de l'Etat de recevoir les sacrements de la Sainte Eglise. Ces sacrements pourraient lui ouvrir le ciel, et la tête qui préside aux lois du pays a décidé de ne peupler que l'enfer.

Qu'elle est fière de sa science, de ses succès, cette tête qui a fait régner dans le monde la révolution, l'injustice, l'impiété et la haine !

Elle a péché par tous les sens. Ses lèvres ont distillé le blasphème ou la débauche, son front a désappris de rougir, ses yeux se sont complu dans les spectacles que réprouve la morale, ses oreilles dans des discours que condamne la pudeur. Elle s'est enorgueillie de la beauté que Dieu lui a donnée, sans rapporter au Créateur la gloire qui lui revient ; faite pour regarder le ciel, délibérément elle s'est baissée vers la terre comme l'animal sans raison, et elle n'a voulu voir que la terre. Elle a organisé le code du mal comme les sages autrefois composaient le code du bien, et à chacun de ses articles on trouve visible l'empreinte de Satan et la haine de Dieu.

De même dans la famille la tête s'est faite impie ou tremblante. Elle n'a pas su dominer le respect humain, quand elle n'a pas consenti au désordre. Le père qui devait gouverner la famille, lui donner l'exemple, lui enseigner l'Evangile, a eu peur de prononcer le nom de Dieu, peur de mettre un crucifix sur sa cheminée, peur de revendiquer l'honneur et la dignité de son baptême.

Alors je comprends pourquoi Jésus-Christ a tant souffert ici au prétoire, pourquoi il a subi le supplice de la couronne d'épines et les humiliations du roseau qui lui frappait sur la tête. Il a voulu expier ainsi nos péchés de pensée, notre irréligion, nos lâchetés. Alors nous pouvons tout espérer, car ses souffrances volontairement acceptées ont une vertu particulière de foi, d'énergie, de bon sens et de salut.

Car Jésus est vraiment Roi, et Roi tout-puissant. Sa couronne d'épines n'est pas un vain symbole. Il est roi, ainsi qu'il l'a déclaré à Pilate : « Vous l'avez dit, je suis roi, mais mon royaume n'est pas de ce monde. » Il est en effet le Roi du ciel et de la terre, parce qu'il est Dieu, le meilleur, le plus puissant et le plus doux des rois, puisqu'il donne sa vie pour ses sujets, et que par la force de sa grâce il les conduit au ciel, son royaume. La scène qui suit le couronnement d'épines est destinée à montrer qu'il est vraiment roi et qu'il porte une couronne royale.

III

Pilate a trouvé sans doute que le supplice de Jésus se prolongeait outre mesure. Lui-même, après son entretien avec Procla qui lui a renouvelé ses avis et ses appréhensions, est plus perplexe que jamais. Il s'est bien lavé les mains, mais il a le sentiment qu'il y a du sang dessus et quand il descend des appartements de l'Antonia dans la cour du prétoire, son âme est toute bouleversée.

Il a promis à la multitude de flageller Jésus, et rien n'a été affaibli de la dureté du supplice. Il se berce toujours de cet espoir que le peuple, voyant ce Jésus qu'il a porté en triomphe, maintenant couvert de sang, accablé,

n'ayant plus figure d'homme, le prendrait en pitié et s'apitoierait devant tant de souffrance. Et les choses en resteraient là, et lui, il serait heureux de remettre en liberté l'innocence.

Du haut des degrés de marbre, il ordonne qu'on lui amène cet homme. Les soldats accourent, empressés et railleurs, traînant à leur suite le malheureux affublé d'un manteau de roi, la tête couverte d'une tiare d'épines. Ils s'attendent à être félicités pour avoir ainsi humilié le prince de royauté détesté des Romains. Ils sont accueillis, au contraire, par un regard sévère. Pilate fait taire leurs hideuses clameurs et, prenant Jésus avec lui, il remonte les escaliers de marbre qui conduisent à une galerie supérieure, soutenue par un arc monumental, du haut de laquelle il pourra parler au peuple. Le Sauveur s'avance avec peine, aidé par les gardes. Il est épuisé, chancelant, haletant, à chaque gradin qu'il franchit il menace de s'évanouir.

Pilate le précède et, parvenu au sommet de la galerie, il impose silence et dit à la foule : « Voici que je vous l'amène, afin que vous sachiez bien que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »

Alors Jésus paraît aux yeux du peuple, les épaules couvertes du dérisoire vêtement de pourpre et la tête couronnée d'épines. Le spectacle est navrant. Le Christ, le plus beau des enfants des hommes, est comme plié en deux, il a l'apparence d'un vieillard courbé sous le poids des années et des infirmités ; il marche à peine, il se traîne, un souffle le ferait tomber. Et c'est lui qui, quelques jours auparavant, tenait dans sa main toute cette multitude qui accourait pour l'entendre, qui le suivait des heures entières, qui l'acclamait avec enthousiasme, car il était non seulement son roi, mais son idole.

Le procureur le place là, bien en face de la foule hurlante, à qui il jette ces deux mots où il met toute sa compassion, avec aussi tout son mépris pour les cruels détracteurs du Christ : « *Ecce homo*. Voilà l'homme ! » Il espère que, devant cette immense misère, s'il leur reste au cœur quelque chose d'humain, ils s'attendriront, qu'ils auront pitié de tant d'infortune, que le sang que les épines ont fait couler et qui se fige sur son front leur fera crier : « Assez de tourments ! Renvoyez-le. Mettez-le en liberté, cet homme qui ne nous a fait que du bien ! » Qui sait ? Le peuple a de ces généreux revirements. Peut-être, dans son repentir, renouvellera-t-il les scènes triomphales des Rameaux et se retournera-t-il contre les féroces meneurs, Caïphe et les docteurs de la Loi !

En effet, la foule regarde, stupéfaite, compatissante, ce front souillé de sanie et de sang, ces yeux creusés, ces joues labourées de sillons rouges, cet homme qui râle, prêt à rendre le dernier souffle. Elle va pousser un cri de dou-

leur qui réveillera les sentiments d'humanité dans toutes les âmes abusées et séduites. Mais les princes des prêtres ont vu le danger, *cum vidissent*. Avant même que le peuple ait eu le temps de penser, de se remettre, ils crient à pleine voix : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

Essayant encore de parlementer, Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le. Pour moi, je ne le trouve pas coupable ! »

On s'explique encore l'entraînement qu'a subi jusqu'ici le procureur. Il a voulu apaiser cette tourbe, il a fait des concessions dans l'espérance d'en obtenir d'autres ; il a même eu l'inconsciente cruauté d'ordonner la flagellation de Jésus, tout cela parce qu'il se croyait sûr de parvenir à sauver l'innocence. Mais il est clair pour lui maintenant qu'il n'a en face de lui que des partis-pris irréductibles et féroces. Comment n'a-t-il pas alors commandé à ses légionnaires de charger cette multitude et de jeter en prison les chefs de la sédition ?

Les Juifs le craignaient, ils sont ravis de voir qu'il parle toujours et ils lui répondent :

— Nous avons notre loi, et d'après notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.

« En entendant ces paroles Pilate craignit davantage. » Il continue à discuter : « Crucifierai-je donc votre Roi ? » — Nous n'avons pas d'autre Roi que César ! »

C'est donc parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu, parce qu'il est Roi, que les Juifs le crucifieront. Elle était bien symbolique la couronne d'épines que les soldats lui enfoncèrent sur la tête. Elle proclamait sa royauté. Aussi nous tous qui méditons ce pieux et navrant récit, nous dirons du fond de nos cœurs à Jésus : « Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu, le Roi du monde, et nous adorons votre sainte couronne d'épines ! »

XXXI

QUATRIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

1^o Jésus chargé de sa croix

I

La lutte suprême s'engage entre Pilate et les Juifs, lutte où ceux-ci sont tellement sûrs de triompher que déjà ils ont fait préparer la croix.

Telle est la conséquence fatale d'une première faute, d'une première faiblesse. Si l'on ne se hâte de réparer, de se relever, de fortifier sa volonté au point qu'elle devienne ferme comme le diamant, on tombera nécessairement dans de nouvelles fautes, de nouvelles faiblesses. C'est pourquoi Jésus-Christ qui « savait ce qu'il y a dans l'homme, » a institué pour nous le sacrement de pénitence, afin que

nos chutes, loin de nous être mortelles, deviennent pour nous de précieuses et fortifiantes leçons.

Les Juifs réclament à grands cris que le Sauveur soit mis en croix, et ils disent pour quoi : « C'est parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu ! » *Quia Filium Dei se fecit*. (Jean, xix, 7). Tous savaient donc que Jésus s'était proclamé le Fils de Dieu. Il l'a dit à la face de toute la cité, lui de la parole duquel jamais on n'a douté, il l'a dit et prouvé par ses miracles, qui donc oserait douter de sa divinité ?

Pilate se prend à trembler, *magis timuit*. Il rentre dans le prétoire, — car il était dans le Lithostrotos, à négocier avec le peuple, — et il dit à Jésus :

— D'où es-tu ? *Unde es tu ?*

D'où il est ? Est-ce qu'il peut l'ignorer ? Il est le Fils de Dieu. C'est pourquoi Jésus ne répond pas. Alors Pilate évoque devant lui l'image, la perspective de la croix : « Tu ne parles pas ! Ne sais-tu point que j'ai le pouvoir de te remettre en liberté ou de te crucifier ? »

Le Sauveur dut sourire en entendant ces paroles. Pilate se vantait. La foule ne lui laisserait qu'un seul pouvoir, le pouvoir de lui obéir et de crucifier celui qu'elle avait d'avance condamné. Cependant il daigne l'instruire, afin d'éveiller en lui les échos d'une conscience qui se faisait sourde et muette : « Ton pouvoir, dit-il, tu le tiens d'en haut, » il est donc sacré. Mais quelle responsabilité si tu en abuses ! Seul est plus coupable que toi celui qui m'a trahi. *Qui me tradidit tibi, majus peccatum habet*.

La pensée de sa terrible culpabilité, s'il condamnait un innocent, impressionne fortement le gouverneur. Maintenant il voudrait le sauver et il en cherche les moyens. *Quærebat Pilatus dimittere eum*.

Il n'y en a qu'un seul : c'est d'agir avec énergie, c'est d'ordonner à ses légionnaires de faire évacuer la cour et les rues, de chasser devant eux ces misérables qui n'obéissent qu'à la force et non à la raison. Mais ce courage il ne l'aura pas, il voudra négocier, causer, raisonner. On ne raisonne pas avec les passions, car on sera infailliblement battu. Elles sont pourvues d'arguments auxquels on ne résiste point.

En effet les Juifs s'écrient : « Si tu le renvoies, tu n'es pas l'ami de César, car quiconque se fait roi est l'adversaire de César ! »

Ils connaissaient bien la puissance de cet argument, ils savaient bien que Pilate reculerait devant la pensée qu'on pourrait l'accuser d'avoir favorisé un ennemi de César, un usurpateur de l'autorité impériale qui s'était dit roi. L'ombre de Tibère qui punissait de mort toute révolte contre sa majesté, *crimen majestatis*, lui passa devant les yeux ; il fit amener

Jésus qui attendait au prétoire et, s'asseyant sur son tribunal, il le présenta à la foule en disant avec ironie, avec colère, avec mépris : « Le voilà, votre roi ! »

Les princes des prêtres étaient attachés à la race royale, à la descendance de David. Ils ne pouvaient ignorer que Jésus avait été souvent appelé par les foules : « Jésus, fils de David ! » Mais leur haine était si profonde, si violente que, quoiqu'il fût véritablement le Fils de David, jamais ils ne l'auraient accepté pour roi. C'est pourquoi ils crient, ils rugissent : « Enlevez-le ! Crucifiez-le ! »

— Crucifierai-je votre roi ? demande Pilate avec un sourire de pitié.

Le crucifier, lui faire subir le supplice des esclaves, abaisser ainsi la royauté traditionnelle, la clouer à un gibet infâme, quelle jouissance pour une âme romaine ennemie de toute royauté ! Dans ces mots Pilate a mis toutes ces intentions, toute cette cruauté. Sa jouissance est à son comble quand il les entend répondre tout d'une voix dans une immense clameur :

— Nous n'avons pas d'autre roi que César !

C'était la suprême abdication, le suprême reniement, le suprême avilissement de tout un peuple. Fiers de leurs traditions, de leur loi, les Juifs se considéraient comme le peuple privilégié, supérieur à tous les peuples, parce qu'ils avaient reçu les promesses divines. Toutes leurs gloires du passé ils les sacrifiaient, ils y renonçaient, en haine du Christ.

Peu leur importe qu'ils soient esclaves de Tibère ! Ils consentent à porter le joug du Gentil, du païen, pourvu qu'ils soient débarrassés du Christ, à qui ils n'ont à reprocher que ses bienfaits. Non, cette trame, cette fureur n'est pas naturelle, elle n'est pas humaine, on touche ici l'action diabolique.

Le démon ignorait toujours que Jésus était le Fils de Dieu, il ne voyait en lui qu'un Juste irréprochable, parfait, un prophète très agréable à Dieu et revêtu d'une puissance incomparable. En lui il poursuivait le bien, le droit, la justice, la bonté, la doctrine qui convertissait les âmes et les arrachait à son empire. Comme il trouvait dans ces Juifs sans scrupules des complices ardents et, par leur malice, dignes de lui !

C'en est fait. Ils veulent qu'il soit crucifié, il sera crucifié. Pilate s'en désintéresse ; peut-être trouve-t-il que cet accusé n'a pas voulu s'aider lui-même, lui reproche-t-il de n'avoir pas répondu à ses bonnes intentions. Il lit la sentence et termine par l'ordre donné au licteur, suivant la coutume, de préparer la croix.

Puis il descend de son tribunal, et tourne le dos avec dédain à ces Juifs adulateurs qui se confondent en démonstrations basement obséquieuses. Il va rentrer dans le palais de l'Antonia, la conscience mal à l'aise, car il sait bien qu'il vient par faiblesse de perdre un

innocent, et il s'effraie à la pensée de revoir Procla, sa femme, qui l'avait averti cependant de ne point tourmenter ce juste, *justo illi*.

Ce juste, il l'a condamné à mourir cloué à une croix !

Comme il remonte les escaliers, torturé par les remords, mécontent de lui-même et de tout le monde, à bout de patience et disposé à faire un éclat, un officier lui présente l'écriteau en bois qui doit être placé au-dessus de la croix et lui demande ce qu'il faut y écrire.

— Mettez : Jésus de Nazareth, roi des Juifs, dit-il.

Et le scribe écrit ces paroles en trois langues, en hébreu, en grec et en latin. Quand les Juifs, remarquant la teneur de l'inscription, protesteront furieux en disant : « N'écrivez pas « Roi des Juifs, » mais « qui s'est dit roi des Juifs ! » le gouverneur leur répondra avec une froide décision, sur un ton tranchant qui leur ôtera l'envie de répliquer : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ! »

« *Jésus de Nazareth, roi des Juifs !* On l'écrivit, dit Bossuet, en gros caractères et en trois sortes de langues afin que la chose soit plus connue. Ce juge corrompu avait envie de sauver mon Maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs. Les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre, il le refuse et tient ferme. Quoi ! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort de peur de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrit sans dessein !... Il est lâche et ferme, il est mou et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu ! je reconnais là vos secrets ! »

Il était vraiment roi, car « toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre. » A lui tous les peuples, à lui toutes les nations, il les a reçus en héritage. Mais, sa royauté, il a voulu la mériter, la gagner au prix de ses labeurs et de son sang. Il ne s'est pas contenté de la recevoir légitimement de par sa naissance, il a décidé d'en faire la conquête.

C'est pourquoi il va prendre sa croix sur ses épaules.

II

Toutes les lois divines et humaines ont été violées. On l'a jugé la nuit, ce qui était défendu par la loi. On n'exécutait jamais deux condamnés le même jour, à moins qu'ils n'eussent commis ensemble le même crime, ici on en crucifiera trois. Les deux larrons n'avaient sans doute jamais vu Jésus : on unit cependant leurs causes ensemble. L'exécution ne se faisait pas avant le coucher du soleil, elle allait avoir lieu en plein midi. Enfin, chez tous les peuples civilisés, on laissait s'écouler au moins une

1 Bossuet, *Sur la Royauté de Jésus-Christ*.

journée entre la condamnation et la mort : Jésus est condamné à mort vers onze heures du matin et immédiatement chargé de sa croix.

Jésus, par ces injustices cruelles qu'il subit, veut nous apprendre à nous résigner aux jugements des hommes, moins durs pour nous qu'ils ne le furent pour lui. C'est la volonté du Père ; que cette sainte volonté s'accomplisse !

Quand la sentence est lue, il règne dans la foule une grande émotion. Toutes les passions se donnent carrière, les haines éclatent bruyamment, les moqueries, les insultes, les dérisions ; c'est une explosion de joie satisfaite, de rage assouvie.

Les soldats s'emparent de lui, ils lui enlèvent le manteau de pourpre qui était une suprême raillerie, et lui remettent ses propres vêtements, la tunique sans couture que lui a tissée sa sainte mère, sa robe, sa ceinture.

Il est pieds nus, afin qu'il ressente plus douloureusement la pointe des cailloux. Sur sa tête on laisse la couronne d'épines, afin d'aggraver encore les rigueurs du supplice.

Puis on lui présente sa croix, une longue et lourde croix en bois de pin. Il la regarde longuement, il la salue, il l'embrasse avec amour.

Sa croix, c'est l'instrument de la Rédemption. C'est grâce à elle qu'il pourra sauver les âmes. Et les âmes lui apparaissent dans la suite des siècles passés et futurs, les unes dociles, reconnaissantes, affectueuses ; les autres rebelles, blasphématrices, pleines de haine. Pourquoi ? Parce que la croix c'est le signal de contradiction annoncé par Siméon.

Les uns se rangeront docilement à côté d'elle, ils contempleront le Sauveur portant sa croix alourdie par leurs péchés, ils lui diront : « Seigneur, je vous aime ! A vous gloire et reconnaissance ! Aussi vous êtes le seul inspirateur, la règle, le but de notre vie. Passer nos années ici-bas à vous aimer, à travailler en votre nom, à vous faire aimer, et pendant l'éternité ne produire qu'un seul acte d'amour sans fin, voilà notre unique désir, l'unique raison d'être de notre existence : vous redire sans cesse que vous êtes tout pour nous, que nous n'aimons que vous et les autres pour l'amour de vous, avec le désespoir de ne pouvoir le dire assez, ni de faire assez pour vous ! »

Ah ! ceux-là, combien ils rêjouissent le cœur divin de Jésus ! Il ne pense pas alors à ses souffrances, tout aiguës qu'elles sont, toutes terribles qu'elles se préparent, il est tout à la joie de regarder sur sa croix ces belles et douces âmes, nées de sa croix !

Mais il en est d'autres qui contrediront, et celles-là seront une immense multitude. Le peuple qui l'entoure est assez bien l'image de toute l'humanité. La masse le hait, le méprise, s'applaudit d'être témoin de son supplice. Et cependant parmi cette foule il y a de bien

belles âmes qui compatissent, qui communient à ses douleurs, comme Marie, les saintes femmes ; et leur amour le dédommage de toutes ces haines.

Il regarde. En lui toutes les figures sont accomplies. Il est Noé, c'est uniquement par sa croix que les âmes seront sauvées, comme n'ont été sauvés que ceux de l'arche ; il est Isaac, il est Moïse, il est David, il est celui que tous les prophètes ont annoncé. Sa croix, c'est l'autel où il va s'immoler, il montera à cet autel de Dieu, où il s'offrira en sacrifice, en holocauste, *introibo ad altare Dei*, c'est le Père qui l'y conduit, comme Abraham conduisait son fils sur le Moriah.

De sa croix découleront les enseignements parfaits de la nouvelle Loi, dont la loi de Moïse n'était que l'ombre, de l'Evangile mis en action dans ce drame divin qui tient le ciel et la terre attentifs, en suspens, en adoration.

Sa croix c'est aussi son *sceptre royal*, son bâton de commandement. A lui seul désormais appartiendra l'empire, l'autorité, l'honneur. On pourra s'éloigner de lui et même nier sa divinité : Dieu laisse aux hommes la liberté de se détourner de la lumière et de la nier ; il n'en demeurera pas moins le seul Maître et ceux qui lui désobéiront échangeront son joug contre un autre joug, celui-ci dur, pesant et infâme, le joug de Satan. Un jour il apparaîtra devant tous les hommes rassemblés pour le jugement final, tenant la croix, c'est-à-dire son sceptre à la main. Heureux ceux qui auront été pendant leur vie ses fidèles sujets !

Sa croix c'est enfin une *chaire* d'où il nous prêche. Il nous dit : « J'ai pris toutes vos souffrances, toutes vos peines sur ma croix. Je les porte avec les miennes, venez à moi, je vous aiderai, je vous apprendrai à souffrir ! Ne vous ai-je pas dit qu'il faut que « chacun porte sa croix et me suive ? » Qui donc oserait se plaindre ! Est-ce que je ne marche pas en avant, le premier, comme votre chef ? »

En effet, après avoir salué sa « bonne croix, » *bona crux*, il l'a chargée sur son épaule gauche qui, du coup, en est toute meurtrie. Le centurion ouvre la marche, gravement. C'est lui qui doit présider l'exécution, et donc qui est responsable du bon ordre, de l'accomplissement des arrêts de la justice humaine. Sa compagnie entoure le Sauveur pour le protéger contre les coups de la populace. A côté de lui un héraut porte l'inscription qui doit être clouée au sommet de la croix et qui publie la cause du supplice, il sonne de la trompette pour écarter la foule.

Et tous les yeux sont fixés sur Jésus qui avance en chancelant.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLII

LE PÉCHÉ CONTRE LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Lorsque N.-S. découvrit son cœur sacré à la B. Marguerite-Marie, ce fut pour se plaindre des ingratitude, des irrévérences et des sacrilèges, des froideurs et des mépris que la plupart des hommes ont pour lui dans le sacrement d'amour. Il ajouta, avec un accent qui alla jusqu'au cœur de la Bienheureuse : « Et ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés ! »

Il y a dans ces mots une douleur qui se retrouve dans plusieurs passages prophétiques des Psaumes :

« L'homme avec lequel je vivais en paix, en qui je me suis confié, qui mangeait mon pain, a fait éclater sa trahison contre moi. » (Ps., XL, 10).

Et encore :

« Si celui qui était mon ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais plutôt souffert. »

« Et si celui qui me haïssait avait parlé de moi avec mépris, peut-être que je l'eusse évité. »

« Mais c'est vous qui partagiez mes pensées, à qui je demandais avis, mon familier ; »

« Vous qui partagiez ma nourriture, et qui marchiez à mes côtés dans la maison de Dieu ! » (Ps., LIV, 13-15).

De toutes ces paroles, il est facile de déduire que les fautes les plus offensantes pour Dieu, les plus pénibles pour le Sacré-Cœur, sont celles qui sont commises par les personnes de piété.

Car il ne faudrait pas croire que cette expression : *les cœurs qui me sont consacrés*, concerne seulement les religieux et les prêtres.

Tous les chrétiens sont des consacrés au Sacré-Cœur, puisque tous ont été créés pour l'aimer. Vous l'avez bien compris, vous qui vous êtes donnés à lui par un acte libre et spontané de votre volonté.

Apprenez donc que vos fautes, même les plus légères, doivent vous inspirer un regret profond, parce qu'elles constituent 1^o la plus noire des ingratitude, 2^o la plus horrible des parjures et 3^o la plus odieuse des trahisons.

I

Jésus est bon pour tous les hommes, même pour ceux qui ne sont pas baptisés, puisqu'il leur a obtenu tous les biens dont ils jouissent.

Mais combien se montre-t-il plus généreux pour les baptisés, et surtout pour ceux qui ont promis de l'aimer !

Qui de nous pourrait dire la grandeur, la

sublimité et la profondeur de cet état surnaturel auquel il nous a élevés par ses souffrances et par sa mort !

L'homme a toujours rêvé de se rapprocher de Dieu et de se déifier. C'est par cette ambition que le démon a pu faire tomber Adam et Eve : « Vous serez, leur a-t-il dit, comme des dieux ! » Cette simple parole triompha des hésitations d'Eve ; elle prit le fruit défendu et consumma sa désobéissance.

Plus tard, les descendants de Noé, oublieux de la terrible leçon infligée à nos premiers parents, voulurent encore s'élever jusqu'à Dieu : « Faisons, dirent-ils, une tour qui monte jusqu'au ciel. » Vous savez ce qu'il advint de cette tentative téméraire et impie.

Mais voici que Jésus nous obtient ce que les hommes avaient follement tenté de conquérir par la révolte. Lui aussi veut que nous soyons comme des dieux, il vient sur la terre, et c'est pour nous apporter la vie divine ; il nous greffe sur lui, pour que nous ayons la même sève que lui ; en sorte que, selon la parole de S. Pierre, nous devenons les participants de sa nature divine.

Quel bienfait pourrait égaler celui-là ? Les rebelles, au lieu d'être châtiés éternellement, comme les démons dont ils avaient suivi l'exemple, sont pardonnés jusqu'à devenir les enfants adoptifs de Celui qu'ils avaient offensé !

Vous connaissez tous les biens qui dérivent de cette adoption merveilleuse, toutes ces grâces dont Dieu nous comble à chaque instant, pour nous faire éviter le mal, pratiquer et aimer le bien, tous ces pardons qu'il nous accorde, non seulement par l'absolution, mais encore de tant d'autres manières, et surtout ces communions sacramentelles et spirituelles qui nous permettent de l'attirer en nous chaque jour et même à tout instant, chaque fois que nous en formulons le désir.

Tous ces biens, Jésus nous les prodigue après les avoir chèrement payés, puisqu'ils lui ont coûté d'inexprimables souffrances et jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Cela, nous le savons, — et nous l'offensons quand même ; nous ne savons que Jésus est notre plus insigne bienfaiteur que pour l'offenser. N'est-il pas vrai qu'il y a là la plus noire des ingratitude ?

II

C'est aussi la plus horrible des parjures. Quand est-ce que nous avons promis de lui appartenir ? C'a été dans les moments les plus graves et les plus solennels de notre vie, quand nous venions de communier, par exemple.

Peut-être que les autres hommes, nos frères, n'ont rien su de nos engagements ; mais il y avait, au-dessus de nos têtes, toute une foule de témoins qui nous entendaient, la foule des saints et celle des anges.

Et à qui avons-nous fait ces promesses ? A Dieu même, c'est-à-dire à l'Être souverain et éternel de qui nous dépendons, de qui tout dépend, et que les esprits les plus purs ne peuvent approcher qu'en tremblant.

C'est à lui que nous avons dit : « Seigneur, je ne veux plus vous offenser ! Seigneur, je vous aimerai toujours ! Seigneur, je vous consacre ma vie pour toujours ! Assez d'autres méconnaissent votre autorité et vos bienfaits ; moi, je vous consolerais par ma fidélité, et mon bonheur sera de vous servir !... »

Si l'homme qui a promis quelque chose à un autre homme et qui manque à sa parole est jugé sévèrement et s'attire le mépris de tous, que dire de nous qui manquons aux engagements que nous n'avons pas pris seulement une fois, mais si souvent, envers Dieu ?

Est-ce trop d'appeler cela le plus horrible des parjures ?

III

Enfin, c'est la plus odieuse des trahisons. Qu'est-ce que trahir ? C'est abuser de la confiance d'un ami et de ses bienfaits pour essayer de lui nuire.

Tel Judas qui, admis dans l'intimité de Jésus et connaissant toutes ses habitudes, en profite pour dénoncer à ses ennemis jurés le lieu où il va souvent prier et où ils pourront le surprendre.

Et nous, est-ce que nous n'agissons pas de même, quand nous péchons ?

Jésus, nous l'avons dit, nous a introduits par sa mort dans la famille divine, puisqu'il nous a faits fils adoptifs de son Père. En mettant sa vie à lui dans notre âme, il a élevé cette âme jusque sur les sommets du surnaturel, et c'est cette âme, ce sont toutes nos facultés ennoblies et transfigurées par lui que nous faisons servir au mal !

Plus nous avons reçu d'amour, et plus notre infidélité est grave et pénible au Cœur sacré de notre Dieu. Nous le savons à n'en pas douter, puisqu'il nous l'a dit. Et cela ne nous arrête pas ! et tout ce qu'il nous a donné nous le livrons à son ennemi ! Est-il trahison plus odieuse ?

Comprenons-nous maintenant pourquoi les saints pleuraient amèrement leurs moindres manquements ? Ils ne cherchaient pas à se rassurer sous prétexte que leurs fautes n'étaient pas mortelles. Ils avaient déplu à l'Ami divin, cela suffisait pour qu'ils en eussent une douleur profonde.

Que cela nous éclaire sur nos chutes passées ! Que cela nous aide à éviter les chutes à venir ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXV

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Dans sa première Epître aux Corinthiens, S. Paul ne suit aucun plan. C'est une suite de consultations auxquelles il répond. Mais en traitant des faits particuliers il s'élève aux principes, à la doctrine qui les domine. C'est dans l'Evangile qu'il cherche et qu'il trouve ses solutions ; c'est pourquoi elle possède une haute valeur dogmatique.

Le début, comme d'ordinaire, affirme ses titres :

¹ Paul, élu apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu et Sosthène notre frère, ² A l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, aux appelés à la sainteté, avec tous ceux qui invoquent en tout lieu le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur Maître et le nôtre, ³ A vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ.

Qui était Sosthène ? Etait-ce le chef de la Synagogue de Corinthe, si malmené par Gallion et qui s'était converti ? Sûrement ce n'était pas un simple secrétaire, mais un compagnon associé aux travaux apostoliques de Paul, pour que son nom figure à côté de celui du grand apôtre au commencement de cette lettre.

Paul adresse son Epître à l'Eglise de Dieu et aux saints de Corinthe, afin de bien affirmer tout d'abord l'unité et la sainteté de l'Eglise de Dieu, et comment seuls en font partie ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ, — non pas celui d'un homme, même d'un apôtre.

Puis l'action de grâces :

⁴ Je remercie Dieu sans cesse à votre sujet pour la grâce qui vous a été donnée dans le Christ Jésus, ⁵ parce qu'en lui vous avez été comblés de toutes sortes de riches dons, en toute parole et en toute science.

⁶ Ainsi le témoignage du Christ a été si fortement établi parmi vous ⁷ qu'il ne vous manque aucun charisme, et que vous attendez en paix la manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. ⁸ Il vous maintiendra aussi fermes et irréprochables jusqu'au jour de sa Parousie. ⁹ Fidèle est Dieu par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Quand il écrivait aux Thessaloniciens, il les félicitait de leur foi, de leur labeur, de leur charité, de leur fermeté dans la persécution. (I Thess., I, 3). Ici il parle à des chrétiens qui ont manqué de toutes ces vertus morales et qui sont effroyablement divisés, il ne fait donc pas l'éloge de leur charité, mais il rappelle les *dons spirituels*, les charismes dont le Saint-Esprit les a enrichis. Le terrain n'est plus le même, il s'adresse à des âmes légères, éprises de plaisir et de jouissances, mais pas-

sionnées, aussi pour les choses de l'esprit et qui n'ont montré que trop par leur attachement à Apollos qu'elles séparaient la théorie de la pratique et qu'elles goûtaient infiniment mieux la belle éloquence et la philosophie que la croix de Jésus-Christ et le renoncement.

Ces réserves, ces prétéritons sont à remarquer, elles font voir que l'Apôtre sait préciser sa pensée et qu'il excelle à dire juste ce qu'il veut.

1^o Les partis (I, 1-17)

L'Eglise de Corinthe est en proie aux partis. Il vient de l'apprendre. Avant tout il voudrait ramener la paix, c'est pourquoi il aborde ce sujet sans plus tarder et tranche dans le vif :

¹⁰ Or je vous y exhorte, frères, par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlez tous le même langage et qu'il n'y ait pas de scissions parmi vous. Soyez au contraire tous parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment.

¹¹ Car j'ai été averti à votre sujet, mes frères, par ceux de la maison de Chloé qu'il y a des dissensions parmi vous. ¹² Je m'explique. « Tel d'entre vous dit : Moi je suis de Paul ! — Et moi d'Apollos ! — Moi de Céphas ! — Et moi du Christ ! »

¹³ Est-ce que le Christ est divisé ? Est-ce que c'est Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce encore au nom de Paul que vous avez été baptisés ?

¹⁴ Je rends grâce à Dieu de ce que je n'ai baptisé personne, si ce n'est Crispus et Caius, ¹⁵ afin que personne ne puisse dire qu'il a été baptisé en mon nom. ¹⁶ J'ai baptisé encore la maison de Stéphanas, et je ne sache point en avoir baptisé d'autre ; ¹⁷ car le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais prêcher.

Il ne met pas en jeu Stéphanas ni ses deux compagnons, qui sont venus le renseigner et lui demander ses avis. Il était sans doute nécessaire de leur garder toute leur autorité et d'enlever tout soupçon de rapports odieux, car ils étaient gens de haute valeur. (I Cor., xvi, 18). Mais il n'en allait pas de même sûrement de ceux de la maison de Chloé, qui séjournaient peut-être pour un temps à Ephèse.

Ce qu'il recommande aux Corinthiens, c'est d'avoir la même manière de voir, c'est de s'entendre. Et comme il sait peindre l'esprit grec, remuant, jaloux, discuteur, à l'affût de toutes les nouvelles, brûlant de former des partis ! « Moi je suis de Paul ! Moi d'Apollos ! » Il commence par accabler ceux qui se disent ses partisans. On voit ces scènes sur l'Agora. Les uns se déclarent pour lui, les autres pour Apollos qui les a flattés davantage par sa tournure grecque, son culte pour le bien dire et le beau langage. D'autres se rattachent à Pierre qui peut-être est venu peu auparavant à Corinthe. D'autres enfin, plus rigides, trouvant que Paul ajoute à la doctrine de l'Evangile, mettent en opposition ses enseignements, plus développés, avec ceux du Christ qu'ils prétendent avoir mieux compris : « Moi je suis du Christ ! »

L'apôtre les réfute en quelques mots éner-

giques et profonds : Est-ce qu'il y a plusieurs Christs, plusieurs baptêmes ? Qui donc s'est fait crucifier pour eux ? Est-ce Paul ? Est-ce qu'ils ont été baptisés au nom de Paul ? Est-ce que lui, Paul, s'est jamais déclaré chef d'école, inventeur d'une philosophie nouvelle ? C'est pour qu'on ne dise pas qu'il a baptisé en son propre nom qu'il ne baptise point. Il est prédicateur, non baptiseur.

2^o Les deux sagesse (I, 17-II, 9)

1. Et comme il saisit le point faible des Grecs, spéculatifs, se laissant prendre à une parole brillante, se complaisant à de belles théories pour la jouissance de leur intelligence, mais non pour l'amélioration de leurs mœurs et le changement de leur vie ; discuteurs passionnés pour l'art, pour toute culture, pour la richesse, pour le beau esthétique ; mais peu religieux, dépourvus de préoccupations morales, n'ayant pas le sens de la vertu qui exige des efforts, un idéal de perfection personnelle, la lutte contre les faiblesses humaines, uniquement épris de ce qui charme leur esprit et qu'ils appellent sagesse, Paul va tout de suite les confondre, réduire à néant cette sagesse stérile qui recèle tant de misères, et lui opposer l'Evangile qui est non pas la sagesse, mais le salut. Peut-être vise-t-il son ami Apollos, qui a montré dans l'Evangile la sagesse plutôt que le salut, la beauté du système philosophique plutôt que la croix et la pratique du renoncement.

^{17b} Le Christ m'a envoyé évangéliser sans sagesse de parole, afin de ne pas rendre vaine la croix du Christ.

¹⁸ Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais pour nous qui nous sauvons elle est la puissance de Dieu. ¹⁹ Il est écrit en effet : « Je perdrai la sagesse des sages et je détruirai la prudence des prudents ¹. »

²⁰ Où est le sage ? C'est-à-dire où est le lettré ? Où est le disputeur de ce monde ? Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse de ce monde une folie ?

²¹ Le monde en effet n'ayant pas su, par sa propre sagesse, connaître Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de sa prédication.

²² Les Juifs réclament des prodiges ; les Grecs veulent de la sagesse. ²³ Pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils ; ²⁴ mais force de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Grecs. ²⁵ Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes.

Quelle haute leçon pour les Juifs ! Quel soufflet pour les philosophes ! Les premiers réclament des miracles, Dieu leur répond par ce miracle de la faiblesse qui est plus forte que les hommes, le miracle de la croix qui triomphera du monde. Les seconds recherchent la sagesse, comme si la sagesse humaine n'avait pas constamment failli à sa mission. Elle n'a pas même pu connaître Dieu. Au lieu

¹ Isaïe, xxix, 14. Cité d'après les Septante.

de s'élever jusqu'au Dieu créateur, elle a rabbaissé Dieu en l'assimilant à l'homme, en lui donnant toutes les faiblesses les plus honteuses, tous les sentiments les plus vils de l'homme. Le chef-d'œuvre de la sagesse humaine, c'est l'Olympe d'Homère, ce sont les fictions dégradantes des poètes, les théories inconsistantes et étranges des philosophes. Cette « sagesse du monde » n'est-elle pas une folie ?

Puisque la science humaine n'a pas su mettre l'homme sur le chemin de la vertu et du salut, Dieu s'en est chargé, il a montré aux hommes la croix de son Fils, folie pour les sages du monde sans doute, mais sagesse pour l'humanité, puisqu'elle lui explique le problème de la vie et la conduit au ciel.

« Au point de vue du judaïsme Paul a distingué deux périodes principales : celle de la loi et celle de la grâce ; ainsi au point de vue de l'hellénisme il distingue aussi deux grandes phases : celle de la révélation de Dieu en sagesse et celle de sa révélation sous la forme de la folie. Dans la première Dieu se laisse chercher par l'homme, dans la seconde il se cherche lui-même. Tel est le coup d'œil souverain que l'apôtre jette sur le cours de l'histoire entière. Il y avait de sa part une singulière habileté à jeter en pâture à ces Corinthiens, friands de sagesse et disposés à méconnaître la supériorité de l'apôtre, un développement de cette nature¹. »

2. Dieu fait fi de la sagesse humaine même dans le choix de ceux qu'il appelle :

²⁶ Considérez en effet, mes frères, ceux d'entre vous qui sont appelés. Il y a parmi vous peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. ²⁷ Mais Dieu a choisi ce qui est fou aux yeux du monde pour confondre les sages ; et ce qui est faible selon le monde pour confondre les forts, ²⁸ il a choisi ce qui est vil et méprisable selon le monde, et ce qui n'est pas, pour anéantir ce qui est, ²⁹ afin qu'aucune chair ne se glorifie devant lui.

³⁰ Or c'est par lui que vous êtes dans le Christ Jésus qui est devenu pour nous, grâce à Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption ; ³¹ afin que, suivant qu'il est écrit : « Celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur². »

Parmi eux en effet on ne comptait que très peu de riches ou de savants, la plupart étaient ignorants, pauvres, humbles, esclaves. Le christianisme fut accueilli surtout par les petits que dédaignait la philosophie, et c'est un des miracles de son établissement que ces petits aient converti le monde.

Si Dieu appelle principalement les pauvres pour jeter un défi aux sages du monde, il leur en jette un nouveau dans le choix de ses prédicateurs et dans leur manière d'annoncer l'Evangile :

II. ¹ Et moi, frères, quand je suis venu à vous, je ne suis point venu vous annoncer le témoignage de Dieu [l'Evangile] avec l'art sublime de l'éloquence et de la philosophie ; ² car je n'ai pas fait

profession parmi vous de savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. ³ Et tout le temps que j'ai vécu parmi vous, j'ai été dans la faiblesse, la crainte et dans un grand tremblement. ⁴ Mes paroles, mes prédications n'ont pas été les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais la manifestation de l'Esprit et de la puissance divine, ⁵ afin que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la force de Dieu.

Il savait combien les Corinthiens étaient avides de discours bien ordonnés suivant les règles de l'art et de belle diction. Cela, ce sont des moyens naturels, il n'a pas voulu les employer, de peur qu'on attribue les succès de l'Evangile à son éloquence humaine et non à la puissance de Dieu.

3. Cependant s'il dédaigne la sagesse des hommes, il y a une sagesse supérieure, la sagesse divine dans laquelle il se complait. Il va la définir, montrer ses ressources et ses richesses, afin que les Corinthiens ne le croient pas ennemi des efforts et des prérogatives de l'intelligence :

⁶ Ce n'est pas que nous n'ayons notre sagesse, nous en parlons entre parfaits. Ce n'est point la sagesse de ce siècle ni des princes de ce siècle, dont le règne est fini. ⁷ Mais nous parlons de la sagesse divine qui demeure dans le mystère, qui reste cachée, que Dieu avant tous les siècles a destinée pour notre gloire. ⁸ Aucun des princes de ce siècle ne l'a connue ; car s'ils l'avaient connue jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de gloire.

⁹ C'est de cette sagesse qu'il a été écrit : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point senti ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment³. »

Que les Corinthiens ne s'imaginent donc pas que les disciples du Christ ont l'esprit borné, parce qu'ils dédaignent la philosophie humaine, si pleine de doutes, de contradictions et d'absurdités. Leurs idées sont plus hautes. Ils méditent sur le mystère de la sagesse divine que les philosophes du siècle sont incapables de comprendre, à cause de leur orgueil et de leurs préjugés. Ce mystère, Dieu l'a préparé avant tous les siècles : c'est la Rédemption du monde par la croix, c'est l'élévation de l'homme jusqu'à Dieu, jusqu'au ciel où nous jouirons à jamais de l'éternelle félicité. Aucun des sages du siècle n'a su que, par sa Passion, le Christ nous méritait cette gloire dont l'Ecriture parle en des termes si magnifiques. S'ils l'avaient su, ils ne l'auraient pas crucifié. Cette science, seuls les apôtres la connaissent, et ils la prêchent au monde, car elle est faite pour tous les hommes. Elle est mystérieuse parce qu'elle est profonde, mais toutes les âmes humbles et sincères s'y attachent.

¹ Is, LXIV, 4.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 junii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Godet, cité par M. C. Toussaint, p. 260.

² Jér., ix, 23, 24.

Ami du Clergé du 4 juillet 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sept Conférences sur la vertu de Religion. — I et II. L'adoration, 513 et 517.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XVI et XVII. La Confirmation, 520 et 521.

Entretiens sur le Rosaire. — XXXII. Quatrième mystère douloureux : 2^e Jésus et sa sainte Mère, 522.

Allocutions de mariage. — IV, 524.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXVI. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 526.

SEPT CONFÉRENCES SUR LA VERTU DE RELIGION¹

I

L'ADORATION

1^o Respect. 2^o Soumission

Le seul Dieu tu adoreras.
(1^{er} Commandement).

Messieurs,

Les chroniques pieuses racontent que jadis vivait dans un cloître un novice tout enflammé de la première ferveur et sincèrement désireux de devenir un saint. Mais, à son grand regret et peut-être à son grand étonnement, il ne réussissait pas à son gré. La nouveauté, la grâce, l'entraînement des bons exemples le soutenaient à se plier joyeusement aux mortifications et aux épreuves ; les us et coutumes de la communauté ne lui coûtaient guère. Le point noir, le cauchemar, le seul exercice pénible de la vie religieuse était la méditation, l'heure interminable de la méditation. Là, le novice était aride et sec, froid, insensible, s'en-nuyant à mort, n'éprouvant aucun de ces essors vers Dieu qui l'avaient si délicieusement soulevé quand il en avait lu les exemples dans la vie des saints.

Après bien des réflexions pour découvrir le secret de l'oraison, ou la cause de son insuccès, il prit le parti de s'en plaindre à Dieu : « Pourquoi ne puis-je pas prier ? Sans doute, il me manque quelque disposition ; mais laquelle, Seigneur ? Parlez, votre serviteur écoute. »

Ces soupirs n'allaient pas toujours sans une larme, et la réponse du ciel se faisait toujours désirer.

Un jour, le chagrin était plus vif, la prière plus ardente. « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Je suis prêt à tout pour apprendre à faire oraison. »

¹ Conférences prêchées à des hommes.

Et soudain, la réponse se trouvait dans son cœur, elle vibrait presque à ses oreilles, tant elle était nette et distincte : « *Mets-toi à ta place !* »

Était-ce une découverte due à l'étude, ou une révélation miséricordieuse répondant à ses prières ? Quoi qu'il en soit, ce conseil énonçait une des grandes lois de la vie spirituelle. Notre place bien tenue devant Dieu, devant le prochain, devant le monde, devant nous-même, mais c'est tout le secret de la sainteté !

Il est extrêmement important de ne jamais oublier notre place devant Dieu et les obligations qu'elle comporte. Ce souvenir et ces obligations constituent l'objet de la première vertu morale, la *vertu de religion*, qui tend précisément à « nous faire rendre à Dieu le culte que nous lui devons comme au principe et au maître de tout ce qui existe. »

Si, par malheur, nous n'y songions pas assez, le Seigneur ne serait point frustré pour cela de ses droits et il nous ferait nous en souvenir, bon gré mal gré, à son juste jugement. Mais, n'attendons pas ce jour de rigueur. Prêtons volontiers notre attention à une étude approfondie de la vertu de religion, persuadés qu'elle est la base de toutes les autres vertus morales et que, bien pratiquée, elle aura une salutaire répercussion dans la conduite de toute notre vie.

Laissez-moi vous prévenir aussi que le but de ces conférences est de vous instruire autant que de vous édifier, parce qu'il est certain que la piété ne peut être solide si elle n'a, pour base, des convictions dogmatiques solidement établies. « Toute dévotion est suspecte qui ne repose pas sur la théologie. » (P. Faber).

La vertu de religion requiert de nous quatre actes principaux qui feront chacun l'objet d'une étude spéciale. Ils sont : l'*adoration*, l'*action de grâces*, l'*expiation* et la *prière*.

**

Et d'abord l'*adoration*.

Qu'est-ce que l'adoration ? — J'emprunte la définition suivante à Bossuet : « C'est la reconnaissance en Dieu de la plus haute souveraineté, et en nous de la plus profonde dépendance. »

Elle constitue pour nous un devoir si impérieux que Dieu lui-même ne pourrait nous en dispenser. Car enfin, Dieu est essentiellement souverain et il est impossible que nous soyons soustraits à son domaine.

Du reste, l'homme fut de tout temps adorateur. Non seulement son néant l'y oblige, mais il porte cette inclination au fond de son être. Le premier acte d'Adam fut un acte d'adoration et, comme il était constitué roi et prêtre de toute la création, il adora au nom de la nature entière.

L'adoration est au ciel le sentiment dominant des saints et, ici-bas, celui des grandes âmes. Le degré d'adoration où elles s'élèvent dénote le degré de conscience qu'elles ont du divin.

L'homme ne saurait poser un acte ni plus juste, ni plus grand, que d'adorer Dieu. Car l'adoration, d'une part, établit les distances : c'est le néant qui s'incline devant l'infini. Mais, d'autre part, elle amène aussi les rapprochements. Dieu qui, en nous créant, montra plus d'amour encore que de puissance et de sagesse, s'incline avec bienveillance vers nous quand nous reconnaissons notre place et remplissons notre devoir.

Hélas ! MM., les idées égalitaires qui dominent notre génération étendent leur influence jusque dans le domaine religieux, et il nous arrive bien souvent de manquer à notre devoir d'adoration. Tâchons donc d'analyser les différents degrés que comporte ce grand acte, depuis le respect qui en est le premier échelon jusqu'à l'union qui est son sommet. Nous nous efforcerons ensuite d'être des adorateurs parfaits en esprit et en vérité.

I. — *Le respect*

Ce que l'adoration implique tout d'abord, c'est le respect. C'est si légitime et si logique, que beaucoup de chrétiens semblent croire que l'adoration n'implique que cela et qu'ils sont entièrement en règle avec le premier commandement du Décalogue dès qu'ils n'ont point d'irrévérence formelle à se reprocher à l'égard de Dieu.

Le respect est la considération que l'on porte à une personne à cause de sa haute situation, de ses éminentes qualités et de ses mérites.

Inutile de dire que Dieu a droit à tout notre respect, car qui donc est plus grand et plus haut ? Avez-vous jamais bien songé à ce que c'est que cette Majesté divine devant laquelle tout ce qui existe n'est qu'une forme plus ou moins vaine du néant ?

Repassez dans votre esprit, si vous pouvez, l'interminable succession de ses attributs : sa toute-puissance qui crée et soutient les mondes, — sa souveraine intelligence ouverte sur toutes choses, parce qu'il ne « connaît » pas seulement, mais « fait » la vérité, — son immensité pour qui les espaces du firmament ne comptent pas plus qu'un grain de sable, — son éternité qui n'est pas seulement une durée sans fin, mais une présence continuelle à tout ce qui fut, à tout ce qui est, à tout ce qui sera... Et quand vous aurez épuisé toutes vos ressources d'idées et d'imaginations, vous devrez vous avouer incapables d'accumuler assez de perfections pour composer l'infini de Dieu, parce que sa perfection réelle n'est qu'une seule perfection qui comprend tout sans divisions ni limites !¹

Nous ne pourrions voir sa majesté dans le ciel sans mourir, anéantis par son éclatante pureté. Les anges tremblent et sont saisis d'effroi, la Tr. S. Vierge s'abîme dans l'ombre et le Sacré Cœur humain de Notre-Seigneur lui-même est rempli d'une crainte respectueuse.

Comment nous, MM., ne sentirions-nous pas ce qu'il y a d'impressionnant, de redoutable pour l'humaine faiblesse à avoir affaire à ce grand Dieu ? et comment ne pas trembler en songeant seulement à lui ! « Nous sommes en lui, dit S. Paul, nous nous mouvons, nous vivons en lui. » Nous sommes perdus dans ce grand Dieu, infiniment plus qu'une goutte d'eau dans l'immensité de l'océan.

Et notre respect pourrait avoir des bornes ?

Si nous avions la vue claire de la foi, nous marcherions à travers ce monde comme on s'avance dans un temple, posément, sous une impression de religieux respect ; car il est rempli de Dieu, et tout ce qui est divin est écrasant de grandeur.

Ainsi vivaient les saints, qui n'étaient que de grands adorateurs.

Quand nous voyons S. François d'Assise s'exaltier devant une pâquerette, ou que nous l'entendons entonner un cantique au soleil, ne croyez pas que ce fût simplement un élan de poète en face d'une splendide ou gracieuse créature. C'était mieux que cela. Il entrevoyait Dieu à travers ses œuvres, et c'est pour cela qu'il les aimait et les respectait toutes.

Après cela, quel jugement porterons-nous sur les dissipations et les étourderies qui entachent notre vie ? Sur nos allures parfois si dégagées, sur nos inattentions et nos distractions à l'égard de Dieu, même en sa présence sacramentelle ? Avons-nous vraiment pour la majesté divine assez de crainte révérentielle ? Nous n'échappons pas un instant à la présence de Dieu, — nous demeurons peut-être sous un même toit avec lui, — et peut-être nous n'y songeons guère, montrant bien, ainsi, que nous oublions les distances ! Nos paroles elles-mêmes sont parfois empreintes d'un tel manque de respect qu'elles dénoteraient presque un manque de foi !

Et pourtant, il est certain que Dieu ne renonce nulle part ni en aucune occasion au respect que nous lui devons : respect pour son saint nom, pour ses œuvres, pour ses sacrements, pour sa parole, pour ses décrets et sa providence, pour sa présence, pour ses ministres, pour tout ce qui le touche de près ou de loin.

Il est rapporté dans la vie de S. François de Sales que ses intimes l'épièrent quelquefois quand il ne se croyait vu par personne, et qu'ils furent toujours frappés du maintien plein de dignité et de respect dont le pieux évêque de Genève ne se départissait jamais, même dans la solitude.

C'est qu'il était toujours pénétré de la sainte

¹ *La Messe*, par l'auteur de la *Pratique progressive*, t. I, 9^e messe (Paris, Librairie Saint-Paul).

présence de Dieu et n'interrompait pas un instant son habitude d'adorer.

MM., faisons de même, et sans manquer à aucun de nos devoirs extérieurs, efforçons-nous de conserver intérieurement l'impression habituelle de la présence de Dieu et du respect qui lui est dû.

Mettons une attention et une foi toutes particulières à bien nous acquitter de nos vraies pratiques d'adoration, de nos genuflexions, de nos prières, de nos visites au Saint-Sacrement. Aimons de formuler souvent des actes d'adoration qui, en nous abîmant dans les profondeurs de notre néant, nous mettront à notre véritable place devant Dieu. S. François d'Assise nous est sous ce rapport un modèle toujours imitable, mais que nous n'égalerons jamais, lui qui des nuits entières pouvait s'absorber dans l'adoration de son Dieu en soupirant ces seuls mots : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? »

N'employons jamais le nom du bon Dieu qu'avec déférence.

Traisons de même avec un respect convaincu les sacramentaux, l'eau bénite, les médailles et les images saintes, tout ce qui a un rapport plus ou moins direct avec Dieu.

Souvenons-nous, en un mot, que le respect est le premier acte de l'adoration et constitue le premier et le plus élémentaire de nos devoirs de religion.

II. — La dépendance.

Après le respect il y a la soumission.

Si celui qui adore reste capable de pécher, du moins il ne saurait pécher sans frayeur. Parlera-t-on jamais de révolte ouverte chez l'adorateur qui continuellement sent sur sa faiblesse la main toute-puissante du Maître suprême ? Non, MM., car adorer et se soumettre sont corrélatifs.

La soumission doit être universelle comme l'adoration elle-même. J'entends par là que l'intelligence doit se soumettre à Dieu aussi bien que la volonté et que, par conséquent, notre dépendance absolue doit se manifester d'une part par une foi aveugle et pleine de confiance, et d'autre part par une entière obéissance.

Du reste, la docilité aux enseignements de Dieu et la fidélité à ses lois ne content point à l'âme qui comprend l'adoration, car elle se sent grandir en servant Dieu.

Par la foi, l'esprit prend la forme des pensées de Dieu, et par l'obéissance, la volonté prend celle de sa vie même.

Dans la prospérité et les satisfactions de la vie, l'âme adoratrice et soumise ne se concentre pas dans une jouissance égoïste, mais elle reçoit avec gratitude ; la reconnaissance chante dans son cœur et l'élève jusqu'à Dieu.

Quand, au contraire, les événements l'oppriment et la trahissent en apparence, elle dit

à Dieu qu'elle les croit bien conduits quand même, et elle les accueille avec douceur, sachant bien qu'ils procèdent de la bonté et tendent au bien final.

Puis, la contrainte, la lutte, la souffrance, ces choses passagères, ne portent-elles pas, pour la foi, le nom consolant « d'épreuves », à travers lequel apparaît celui de « récompense ? » Sous leurs voiles hérissés, les épreuves ne cachent-elles pas Dieu lui-même, Dieu qui a dit : « *Ego merces*, je serai moi-même votre très grande récompense ? »

Oui, MM., l'âme qui adore découvre aisément la main du Seigneur dans l'adversité qui la touche et, comme le saint homme Job, se prosternant, elle embrasse l'épreuve comme elle embrassa d'abord la consolation et comme elle embrassera, malgré tout, son devoir. La soumission lui semble nulle si elle n'est pas entière, et rien qu'y admettre une distinction lui apparaît comme une irrévérence et une injustice. Cette âme a la note juste.

Vous le voyez donc : quand on nous prêche la foi dans la Providence et la fidèle observance des préceptes divins, on nous apprend sans doute le moyen de garder une âme calme et pure ici-bas et d'échapper aux châtiments dans l'autre vie. Mais ces vertus ne sont, après tout, qu'un juste tribut de soumission payé au Souverain Maître ; et, indépendamment même de l'avantage et de l'intérêt personnel que nous y trouvons, elles sont d'abord des actes nécessaires de culte et d'adoration. La docilité et la soumission sont les filles naturelles du respect et comptent, comme lui, parmi nos devoirs primordiaux.

Ne voyons-nous pas la même chose parmi les hommes ?

Prenez un général d'armée. J'admets qu'il n'a pas nécessairement, comme notre bon Dieu, l'ambition de se faire aimer ; mais, comme il a le droit au respect, il se fera obéir, et à un inférieur il ne permettra pas même de discuter ses ordres.

Prenez un enfant. Sans doute il a tout à gagner à suivre les sages leçons de ses parents. Mais l'obéissance et la confiance sont aussi le premier et presque le seul retour que ses parents réclament de lui ; elles constituent dans tous les cas un devoir qu'il ne nous est jamais venu à l'idée de contester.

Ainsi en est-il de nous dans nos rapports avec Dieu.

Le respect, la confiance et la soumission sont les premiers hommages que le Seigneur exige de nous et constituent l'objet du premier commandement : « Le seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. »

Mais hélas ! que de restrictions y apportent l'orgueil de notre esprit et la lâcheté de notre cœur !

a) Si juste et si simplement raisonnable qu'il soit de soumettre pleinement son esprit

aux mystères révélés de la religion et aux décrets insondables de la Providence divine, on voit pourtant si peu d'exemples parfaits de cette vertu qu'on est tenté de l'envisager comme une manifestation de sainteté extraordinaire; ou bien, ce qui est plus fréquent et plus lamentable encore, on la déprécie et la méconnaît.

Nous-mêmes, MM., ne prêtons-nous pas souvent nos vues à la Providence de Dieu et nos règles à sa justice, sans remarquer le ridicule de cette prétention et, parfois, le caractère blasphématoire de certains de nos jugements?

Dans la joie et la prospérité, on oublie de remercier Dieu; dans l'épreuve et l'adversité, on murmure contre lui, on discute ses décrets et c'est, évidemment, presque toujours pour leur donner tort.

On est troublé par des doutes, et on se permet des lectures, des conversations capables de les fortifier. On juge avec une amère partialité le Pape, l'Eglise, le clergé, les œuvres religieuses. Dans les faits de l'histoire, ce qu'on remarque surtout, c'est le côté obscur. Avec quelle irrévérence et — passez-moi le mot — avec quelle stupide ignorance ne parle-t-on pas souvent, dans le monde, des choses de la religion!

Non que les vérités religieuses craignent la discussion, oh non! Mais, autre chose est la discussion de personnes éclairées qui cherchent à approfondir pour mieux comprendre, et autre chose la critique de ces théologiens laïcs qui se paient le facile succès de soulever des difficultés qu'aucun des assistants ne peut résoudre.

Ne permettez jamais ces discussions railleuses dans vos cercles, dans vos salons, MM. Je veux bien qu'il ne s'y mêle point d'impiété. Elles sont cependant un manque évident de respect envers Dieu, la marque d'esprits insoumis et d'une foi ébranlée, et un danger pour la foi de ceux qui écoutent. Car, malgré l'évidente incompetence de ces beaux parleurs, on en conserve souvent le souvenir d'objections demeurées sans réponse, et la fâcheuse impression que dans la doctrine chrétienne ou dans les directions pontificales il y a « peut-être bien » des points qui sont sujets à caution...

Je signale ces écarts, uniquement pour que ma doctrine soit complète. J'espère bien que vous ne devez point vous reconnaître dans la description de ces péchés d'esprit contre la vertu de religion et contre le premier commandement de Dieu.

Veillez cependant à offrir toujours au Seigneur l'hommage d'une intelligence entièrement soumise, d'une part en méprisant d'emblée toutes les tentations contre la foi, et d'autre part en inspirant de la foi toutes vos appréciations et tous vos jugements.

Certes, cherchez à approfondir dans la me-

sure de vos moyens la sainte doctrine chrétienne. Aucune connaissance n'ouvre à l'âme de plus vastes et de plus purs horizons, aucune ne l'élève mieux vers Dieu sur les ailes de l'admiration et de la reconnaissance. Mais, inclinez-vous avec respect et confiance devant les mystères. Rien n'est plus logique que leur existence, puisque l'intelligence finie de l'homme est trop petitement outillée pour comprendre l'infini qu'est Dieu.

Et que cette impuissance ne vous trouble pas; elle est notre condition nécessaire ici-bas. Qu'elle vous laisse plutôt dans un profond sentiment de foi et d'adoration, vous rappelant que la foi est la vérité et que c'est la vérité qui vous sauvera : *veritas liberabit vos*.

b) L'insoumission du cœur est plus fréquente encore que celle de l'esprit.

Quand il nous arrive de commettre le mal, la faute en est d'ordinaire bien plus à la volonté qu'à l'intelligence, et le cœur regimbe encore contre la grâce, même après que l'esprit est déjà gagné.

En effet, que de marchandages avec nos devoirs, avec les sollicitations de la grâce! Que de concessions à nos goûts et à nos aises, au détriment d'une plus grande délicatesse de conscience! Que de fois nous osons trouver que Dieu est exigeant, presque tyrannique, d'avoir porté des lois qui mettent un frein à notre liberté et restreignent nos plaisirs! Nous trouvons que son joug est dur et son fardeau bien pesant... Insoumission du cœur!

Tout cela, n'est-ce pas oublier l'entière et absolue dépendance dans laquelle nous sommes à l'égard de Dieu? N'est-ce pas oublier que nous n'avons rien qui ne vienne de lui, — qu'il a le droit de nous commander, — que nous avons l'obligation de lui obéir, mais absolument en tout, — et qu'il aurait pu exercer ce droit et nous imposer cette obligation sans nous stimuler, comme il l'a fait pourtant, par la perspective de ses récompenses? N'est-ce pas oublier que Dieu est la vérité même, l'harmonie parfaite, la justice essentielle, la perfection infinie, et que discuter ses volontés ou ses actes est à priori une erreur ou une ineptie?

Hélas! peut-être avons-nous fait pis encore que de discuter ses défenses ou ses ordres; nous les avons quelquefois transgressés et foulés aux pieds. C'était faiblesse, sans doute, surprise ou entraînement; mais, le péché quel qu'il soit, dès qu'il est volontaire, revêt toujours essentiellement ce caractère d'injure et d'insoumission qui est la contradiction même du culte d'adoration que nous devons à Dieu.

Prenons la résolution, MM., de mettre à la base de notre piété un profond sentiment d'adoration, c'est-à-dire un souverain respect de Dieu et une profonde reconnaissance de

ses droits souverains sur nous. Avec cela, le péché sera exclu, par principe, de notre vie, tandis que, sans cela, notre religion sera vaine, manquant de fondement solide, remplie d'inconséquences et de contradictions.

Aimons d'offrir à Dieu l'hommage de notre adoration, et commençons toujours par là quand nous nous rappelons sa sainte présence. Adressons-nous toujours à lui du fond de l'abîme de notre petitesse et de notre néant. Alors Dieu, qui aime d'agir sur le néant, se penchera avec bienveillance sur nous. Il récompensera notre humilité et notre confiance par ses délicieuses communications ici-bas, et au ciel par la révélation béatifique de sa gloire ! Ainsi soit-il.

II

L'ADORATION (suite)

3^e Offrande. 4^e Donation. 5^e Union

Le seul Dieu tu adoreras
et aimeras parfaitement.
(1^{er} Commandement).

Messieurs,

Nous n'avons pas fini d'exposer les différents degrés de l'adoration.

Elle commence, avons-nous dit, par un acte d'abaissement et de soumission. Cet acte est si naturel et si nécessaire, qu'il découle de la conception même que la saine raison se forme de Dieu et n'est que la simple reconnaissance et l'aveu de ce qui est.

Nous sommes entre les mains du Créateur, dit S. Paul, moins encore que l'argile entre les mains du potier. Comme il dépend entièrement de celui-ci de faire un vase d'ignominie ou un vase d'honneur, sans qu'il doive rendre à la matière raison de sa volonté ou de son choix, ainsi en est-il de Dieu et de nous. Nous ne sommes que ce qu'il nous a faits, nous n'avons que ce qu'il nous donne, nous ne serons que tant qu'il nous conservera. Et cette dépendance est si radicale que nous y demeurons soumis quand même nous ne le voudrions pas, et que nous ne pourrions songer à nous y dérober sans manquer à un devoir et commettre une offense.

Cependant, après nous avoir rappelé notre foncier néant et nous avoir forcés à une soumission résignée, l'adoration se poursuit par quelque chose de positif et de spontané, venant de nous.

Dieu nous a faits intelligents et libres, si bien que la direction de nos actes dépend de nous. Ce n'est pas seulement un honneur qu'il nous fait et une occasion de mérite qu'il nous offre, mais aussi un hommage qu'il attend de notre part, l'hommage d'une offrande qui ne soit pas de stricte obligation. Nous pouvons orienter librement notre activité vers lui et l'honorer par des intentions surnaturelles,

là où il nous eût été possible de n'avoir en vue que notre égoïsme ou d'autres intentions humaines.

I. — L'offrande

L'offrande est ainsi, après le respect et la soumission, le troisième degré d'adoration. La *bonne intention* est la première chose venant de nous que nous pouvons offrir spontanément à Dieu. Et que de motifs nous avons, MM., pour ne point la lui refuser !

En vérité, puisque nous tenons de Dieu notre activité, aussi bien que notre être, n'est-il pas naturel et juste de la faire également remonter vers lui ?

Mais, ajoutez à cette raison de haute convenance, que nous avons aussi tout à y gagner.

Remarquez que travailler pour des motifs naturels et humains, pour gagner de l'argent ou pour acquérir de la gloire, se complaire dans les succès, se préparer un avenir de vie facile, d'aises et de confort, tout cela n'est point coupable, dès qu'on n'a recours qu'à des moyens légitimes et honnêtes. Mais c'est bien aléatoire, bien fragile et bien vain.

Agir pour éprouver la satisfaction supérieure du devoir accompli, non seulement ce n'est point mal, mais c'est beau et digne de l'homme. Cependant, c'est encore insuffisant.

Combien manquent ce but terrestre, et, malgré leurs efforts, ne deviennent ni riches, ni grands, ni heureux ! Combien ne trouvent point dans le devoir et la vertu elle-même la joie et le contentement intime ! Et quand même on serait et l'on aurait tout cela, quelle misère que de réduire l'idéal d'une existence humaine à ces avantages essentiellement passagers, au risque d'entendre à la porte de l'éternité cette désespérante sentence : « *Mercedem recepisti*. Vous avez reçu votre récompense sur la terre ! »

Ces considérations arrachaient à S. François d'Assise des larmes de regret. Il n'avait jamais été un grand pécheur, mais il pleura jusqu'à la fin de ses jours *juventutem suam sine fruge peractam*, sa jeunesse passée sans fruit¹.

Il avait été applaudi et fêté, il s'était même signalé par une bonté de cœur et une charité pour les pauvres peu communes. Mais, extérieur et dissipé, il craignait de n'avoir produit là que des fruits naturels, sans mérite pour l'éternité, des fruits comme, hélas ! nous en produisons tant.

N'est-il pas vrai que nous oublions trop souvent la recommandation de S. Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou fassiez quelque autre chose, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu ? »

Nous l'oublions. Et pourtant, s'il est vrai que nos actions même vulgaires et animales

¹ S. Bonaventure.

peuvent contribuer à la gloire de Dieu, s'il est vrai que Dieu y a droit et qu'il y tient, nous est-il entièrement loisible de négliger cette intention surnaturelle ?

Est-il donc sans conséquence de ne pas donner à chaque détail de notre vie cette sublime destinée avec le mérite qui y correspond ? N'est-ce pas manquer singulièrement de sagesse, aussi bien que de foi et d'amour, que de borner volontairement notre activité à obtenir quelques satisfactions ou quelques avantages temporels et terrestres, — fût-ce même l'assurance et la sécurité de ne pas trop mal faire, — quand toutes nos actions, jusqu'aux plus humbles, peuvent être surnaturalisées par la pensée du cœur qui les dirige, contribuer à la plus grande gloire de Dieu et nous valoir une plus grande gloire au ciel ?

Au lieu de négliger ce grand moyen de sanctification, nous devrions plutôt être remplis d'admiration pour l'ineffable bonté de Dieu qui veut bien s'estimer glorifié par ces humbles offrandes de ses pauvres créatures ! Et que nous sommes ingrats quand nous lui refusons les faciles hommages qu'il nous demande !

Non, MM., ne dissipons plus en vain un seul détail de notre activité ; mais disons de tout cœur : « Désormais, Seigneur, puisque vous le permettez, tout est pour vous ! Pour vous tous mes actes un peu grands et difficiles, parce que ceux-là surtout vous honorent. Pour vous aussi les actes de la vie commune, parce qu'ils deviennent, par cette offrande, dignes de vous. »

Voilà la première offrande spontanée que nous inspire l'esprit d'adoration. Mais, ne vous arrêtez pas à ces offrandes générales.

Sans doute, une intention générale formulée le matin peut sanctifier toutes les actions de la journée. Cependant, il est incontestable que les dons particuliers ont un caractère bien plus tendre et plus intime. Ce sont eux, en fait, qui entretiennent l'amitié.

Traisons sous ce rapport le bon Dieu comme nous traitons nos amis. Où choisissons-nous le don que nous voulons leur offrir ? Nous recherchons moins la valeur matérielle de l'objet que l'objet lui-même qui leur plaira le mieux.

Eh bien ! MM., ne connaissez-vous pas, si j'ose dire, les goûts du bon Dieu ? Ne savez-vous pas ce qui lui plaira davantage ? Réfléchissez un instant...

Oh ! vous savez bien tel exercice à reprendre, telle œuvre de zèle à ranimer, cette vie de privations à poursuivre, ce mauvais caractère à supporter, cette antipathie à vaincre, cette sympathie à mortifier... Voilà ce que vous pouvez offrir.

Ces actes entrent-ils dans votre devoir ? Il n'y a pas à hésiter ! — Sont-ils seulement de conseil ? Mais les conseils de Dieu sont ses

désirs, et rien ne peut lui être plus agréable que leur complète réalisation.

Voici comment il nous arrive quelquefois de répondre à une sollicitation de la grâce : « Ce sacrifice, non, je ne puis le faire ; je me satisferai encore cette fois, je compenserai plus tard par une autre mortification... »

Mais, MM., n'est-ce pas là une illusion, couverte au gros fil ? La mortification libre pourrât-elle, plus tard, remplacer l'acte de vertu que le bon Dieu demande à l'instant ? Du reste, pourquoi préférera-t-on cette autre mortification, sinon parce qu'on la choisira soi-même de façon à ce qu'elle mortifie moins ?

Non, MM., ne marchandez pas ainsi avec la grâce de Dieu ! Ce qu'il vous demande, offrez-le lui et soyez plutôt généreux dans vos offrandes ! N'offrir qui ce qui prive le moins est vil !...

Je ne dis pas qu'il faille dédaigner les dons les plus humbles ; nous n'avons que ceux-là en abondance. C'est la générosité au lever, — c'est une mortification à table, — c'est la fatigue du travail, — l'ennui du devoir, — le désagrément du commerce avec certaines personnes, — c'est la bonne intention dans toutes nos actions... Tout cela est bien ; mais vous pouvez donner encore plus et mieux. Ne redoutez pas trop les résolutions grandes et difficiles !

Il faut tenir pour un principe assuré que Dieu est toujours sincère dans ses dons comme dans les sollicitations de sa grâce. Quand il nous les inspire, lui offrir des résolutions héroïques est plus filial que téméraire. Il ne guette pas notre générosité pour la prendre au piège, mais il la bénira et secondera.

Oh ! cela n'empêche que nous ne porterons peut-être pas bien loin nos ardentes protestations, c'est possible. Combien de fois l'heure suivante les aura vues se refroidir et s'éteindre ! Mais n'importe ! L'offrande du moins a été sincère et aura sa récompense. Elle a été un essai de vertu supérieure et un commencement de bonne habitude. Et n'est-elle pas toujours un acte de filiale adoration ?

II. — La donation de soi

Toutefois, MM., l'adoration peut produire mieux encore que l'offrande de nos bonnes intentions : elle mène à la donation de soi.

De même que le sacrifice de l'obéissance est plus difficile et plus méritoire que celui de la pauvreté, parce qu'il ne nous fait pas seulement quitter ce que nous avons, mais renoncer à ce que nous sommes ; ainsi, dans l'adoration, se donner, se consacrer est plus excellent que d'offrir seulement de bonnes intentions et de bonnes actions. C'est en quelque sorte aliéner la propriété de soi-même et faire de son être une chose sacrée, presque divine. L'offrande devient alors une donation irrévo-

cable, dont l'accomplissement ne reste plus à la merci de nos dispositions changeantes.

Pour nous montrer cette distinction, S. Thomas a eu recours à une comparaison qui est devenue classique.

Quand je cueille les plus beaux fruits d'un arbre pour les offrir à un ami, dit-il, je suis le maître de m'en tenir là et de garder pour moi le bien le plus fondamental, la propriété. Mais, donner l'arbre lui-même serait donner plus et mieux. Et c'est ce qu'a fait la consécration.

L'expression la plus complète de la consécration est la profession religieuse. On se désapproprie de tout bien ; on repousse toute jouissance qui enlèverait à Dieu quelque chose de nous ; on ne veut vivre que d'après sa volonté continuellement connue par l'obéissance. On est à lui entièrement et pour toujours.

Au-dessous comme dignité d'état, mais de pair dans l'ordre de l'amour, se présente la consécration généreuse que peut faire d'elle-même toute âme éclairée, même dans le monde. Elle peut dire à Dieu de disposer d'elle en maître absolu : de ses biens, de son temps, de ses forces, de son repos, de sa vie, de ses affections les plus intimes. Si elle n'excepte rien, ni du présent, ni de l'avenir, n'est-elle pas, elle aussi, une âme consacrée ?¹

Sans doute, c'est là un degré élevé d'adoration, mais il n'est point au-dessus de la portée de beaucoup d'entre vous. Sans doute, il dépend de la grâce divine qui doit y appeler les âmes. Mais dès que Dieu vous donne de le comprendre, il vous invite à y aspirer et s'offre à vous soutenir pour y atteindre.

Ah ! quel privilège est le vôtre, MM., d'être éclairés et sollicités comme vous l'êtes par l'amour de Dieu ! Ne pourriez-vous pas accepter ces invitations qui vous font tant d'honneur et dire à Dieu : « Tout me vient de vous, Seigneur. Eh bien ! je vous rends tout, même les légitimes libertés que vous aviez voulu me laisser ? »

C'est ce sentiment de généreuse et filiale adoration qui inspire à quelques personnes, dans le monde, d'émettre certains vœux sous la direction d'un confesseur éclairé. Quand vous ne feriez cette consécration que de temps à autre, pour quelques mois ou d'une fête à une autre, mais avec conviction et sincérité, il est certain qu'elle vous conduirait aux actes d'abnégation et de renoncement les plus généreux et les plus méritoires.

Mais si, tout en restant dans le monde, vous vous considérez comme engagés totalement, d'une manière stable et permanente, envers Dieu et envers lui tout seul, si vous ne vou-

liez chercher avant tout que votre devoir parce qu'il est sa volonté, et ne dévouer qu'à sa gloire et à son bon plaisir tout le reste de vos ressources, de vos talents, de votre fortune, de vos loisirs, de votre activité, auriez-vous à envier quelque chose aux mérites de l'état religieux ? Pourriez-vous dépenser mieux votre vie, lui donner une mission plus noble et plus élevée, l'engager dans une voie plus sûre de perfection ?

Non, MM., les couvents n'ont pas le monopole de la sainteté. Vous pouvez, dans le monde, vous consacrer à la gloire de Dieu avec une générosité tout aussi entière et un dévouement tout aussi absolu. Et pourquoi ne le feriez-vous pas ? Sainte Elisabeth de Hongrie ne s'est-elle pas sanctifiée ainsi dans le monde ?

Nous grandissons, MM., en raison de l'idéal que nous poursuivons. Dès lors, n'est-ce pas nous amoindrir que d'abaisser notre idéal à des intentions terrestres et vulgaires, quand il nous est permis de vivre exclusivement pour Dieu ?

III. — *L'union complète de l'âme avec Dieu*

Vous le pressentez bien, MM., cette donation parfaite et stable de soi amènera l'union complète de l'âme avec Dieu, union qui réalise la dernière étape de l'adoration et constitue alors sa première récompense terrestre.

Je dois vous la signaler, à titre documentaire, afin que ma doctrine soit complète. Mais il appartient à Dieu de nous y élever.

Les âmes qui joignent à leur adoration et à la pureté de leur vie les exercices assidus de la pénitence et de la contemplation ont goûté plus d'une fois, dès cette vie, quelque chose des délices du ciel, et leur regard a entrevu, au moins quelquefois, comme une aurore de la lumière éternelle. A mesure qu'elles adorent davantage, il semble que Dieu leur devient plus familier, sa pensée plus habituelle, leur désir de voir sa face plus ardent et plus profond. L'obscurité redoutable de ses jugements les laisse dans une adoration joyeuse, pleine de confiance et d'amour. Tout ce qui est de Dieu fait leurs délices, tout ce qui va à Dieu fait leur consolation.

Eh bien ! MM., n'est-il pas évident que ces âmes adoratrices en esprit et en vérité soient entrées dans le seul sentier qui puisse conduire au vrai bonheur ici-bas ?

Vivant dans une continuelle communion d'idées, de désirs et de volontés, d'aspirations et d'amour avec Dieu, elles lui rendent aussi pleinement qu'il est possible ici-bas l'hommage qu'il attend de sa créature raisonnable. Et le principe que j'ai déjà énoncé se réalise délicieusement en elles : le degré d'adoration où elles s'élèvent dénote le degré de conscience et de communication qu'elles ont du divin.

¹ *La Messe*, par l'auteur de *Pratique progressive*, t. I, 9^e messe.

**

Voilà donc, MM., les diverses étapes de notre premier devoir envers Dieu, l'adoration, depuis le respect et la soumission qui en sont la base nécessaire, jusqu'à la sainte et bienheureuse union, le sommet, en passant par les offrandes partielles et la donation entière qui constituent les différents degrés de notre perfection ici-bas.

N'est-il pas étrange et éminemment consolant que ce grand devoir d'adoration, qui à première vue devait nous écraser et nous anéantir devant une Majesté infinie, renferme cependant tant de douceur et d'attrait pour nos âmes ?

C'est que, MM., pour revenir à notre idée initiale, — Dieu ne nous a créés que parce qu'il nous aimait et voulait être aimé de nous.

Sans doute, il dut sauvegarder les lois inaliénables de la justice et de la vérité en nous imposant sa crainte et son service. Mais son désir est que nos adorations soient libres, spontanées et généreuses.

À Dieu donc tout notre respect et toute notre soumission, mais aussi l'hommage filial de toutes nos intentions, voire même, si c'est possible, la consécration de notre vie entière. Croyez-le, MM., le degré d'adoration où nous nous élèverons sera la mesure de notre vertu, de notre réel bonheur ici-bas et de notre récompense au ciel. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XVI

LA CONFIRMATION

1^o Nature, nécessité, effets

Le baptême fait naître à la vie spirituelle, la Confirmation développe et fortifie. Nous dirons : 1^o la nature, 2^o la nécessité, 3^o les effets de la Confirmation.

I. — Nature

La Confirmation est un sacrement institué par N.-S. J.-C., qui nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces et nous rend parfaits chrétiens.

I. INSTITUÉ PAR N.-S. J.-C. — À quelle date exactement ? Nous ne le savons pas ; mais il est de foi définie par le Concile de Trente, que la Confirmation est un des sept sacrements institués par N.-S. J.-C., sess. VII, can. 1.

II. MATIÈRE ET FORME. — Les théologiens ne sont pas d'accord sur cette question. L'opinion la plus commune et la plus probable dit que :

1^o La matière consiste dans l'onction du saint chrême et dans l'imposition de la main qui accompagne naturellement cette onction. Le saint chrême est un mélange de baume et d'huile d'olive consacré solennellement par l'Evêque le Jeudi Saint.

2^o La forme consiste dans les paroles qui accompagnent l'onction du saint chrême et l'imposition de la main : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme avec le chrême du salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

II. — Nécessité

1^o La confirmation n'est pas nécessaire de nécessité absolue ; il est certain en effet qu'un enfant baptisé qui meurt avant l'âge de raison sans avoir été confirmé, est sauvé.

2^o La confirmation est nécessaire de nécessité de précepte divin et ecclésiastique :

a) Précepte divin : car Dieu veut que nous recourions à tous les secours spirituels dont nous pouvons avoir besoin. D'autre part, N.-S. J.-C. n'a pu instituer un sacrement si important en le laissant facultatif.

b) Précepte ecclésiastique. « Les Evêques, dit Benoît XIV, doivent avertir les fidèles qu'ils sont tenus sous peine de péché grave, de recevoir la Confirmation s'ils le peuvent. » (*Etsi pastoralis*).

Combien donc sont coupables ceux qui ne reçoivent pas ce sacrement par négligence ; à plus forte raison ceux qui ne le reçoivent pas par mépris, et ceux qui en temps de persécution s'exposent par leur incurie au danger de perdre la foi ! Que les parents, maîtres et patrons s'appliquent à procurer les bienfaits de la Confirmation à leurs enfants, leurs élèves et domestiques !

III. — Effets

Le sacrement de Confirmation donne :

1^o La grâce sanctifiante, non première, mais seconde ; c'est une grâce d'accroissement et de perfection. Ce n'est que par accident qu'elle peut conférer la grâce première.

2^o La grâce sacramentelle qui donne le droit de recevoir des secours particuliers pour confesser généreusement la foi.

3^o Le Saint-Esprit. Par le baptême, il s'empare de l'âme pour la purifier ; par la Confirmation, il l'orne et l'enrichit.

4^o L'abondance des grâces de l'Esprit-Saint. Ces grâces sont : a) les dons qui sont au nombre de sept : sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété et crainte de Dieu ; b) les fruits qui sont au nombre de douze et qui sont énumérés par S. Paul : « *Fructus autem spiritus est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mausuetudo, fides, modestia, continentia, castitas.* » (Gal., v, 22-23).

5^o Le caractère ineffaçable qui, d'enfants de

Dieu, nous rend soldats de N.-S. J.-C. On ne peut donc recevoir ce sacrement qu'une seule fois.

Conclusion

Désintéressement, fidélité, courage : telles sont les trois qualités qui font le bon soldat. Eh bien ! puisque la Confirmation nous rend soldats de N.-S. J.-C., ne pensons qu'à notre salut, obéissons aux commandements de Dieu et de l'Eglise et ne craignons jamais de confesser, soutenir et défendre notre foi !

XVII

LA CONFIRMATION

2^o Ministre, sujet, cérémonies

Pour achever d'expliquer le sacrement de Confirmation, nous avons à parler : 1^o du *ministre*, 2^o du *sujet*, 3^o des *cérémonies* de ce sacrement.

I. — Ministre

I. LE MINISTRE ORDINAIRE du sacrement de Confirmation est l'Evêque : c'est une vérité de foi définie par le Concile de Trente, sess. VII, can. 3.

a) En fait, dès l'origine, ce sont les Evêques qui sont envoyés pour donner le Saint-Esprit aux baptisés : voir Act., VIII, 14 et suiv.

b) D'ailleurs, ne convient-il pas qu'étant les chefs de l'armée du Christ, les Evêques soient chargés d'enrôler les soldats ?

Remarquons qu'un Evêque peut donner *validement* le sacrement de Confirmation dans tout diocèse ; mais il ne peut le donner *licitement* dans un autre diocèse que le sien, sans la permission de l'Evêque du lieu.

II. LE MINISTRE EXTRAORDINAIRE du sacrement de Confirmation est le simple prêtre. Le Saint-Siège accorde souvent cette délégation aux missionnaires ; mais le prêtre doit toujours se servir du chrême consacré par l'Evêque.

II. — Sujet

Autrefois on donnait la Confirmation aussitôt après le baptême ; et cet usage existe encore dans l'Eglise grecque. Mais aujourd'hui, dans la plupart des diocèses de France, on attend généralement que les enfants aient fait leur Communion solennelle.

Les adultes, pour recevoir *validement* le sacrement de Confirmation, doivent être baptisés et avoir l'intention, au moins virtuelle, d'être confirmés ; mais pour le recevoir *licitement* et avec *fruit*, ils doivent :

I. AU POINT DE VUE SPIRITUEL :

1^o Etre suffisamment instruits des principales vérités de la religion, et en particulier de celles qui concernent le sacrement de Confirmation.

2^o Etre en état de grâce ; car la Confirmation est un sacrement des vivants. Ce serait commettre un sacrilège que de recevoir la Confirmation en état de péché mortel. Le caractère sacramentel serait imprimé tout de même, mais les grâces ne seraient accordées qu'après l'absolution des péchés.

3^o Se préparer par la prière et le recueillement à la venue de l'Esprit-Saint. Ainsi ont agi la Vierge et les Apôtres au Cénacle : voir Act., I, 14.

II. AU POINT DE VUE CORPOREL :

1^o Etre vêtus proprement et modestement : c'est-à-dire sans négligence et sans luxe.

2^o Avoir le front propre et découvert, de manière à ne pas gêner l'Evêque dans l'application du saint chrême.

3^o Etre à jeun, si cela est possible ; mais ce jeûne est de convenance et non pas de nécessité.

Ajoutons que les garçons sont présentés par un parrain et les filles par une marraine. Convient-il de n'avoir qu'un parrain pour les garçons et une marraine pour les filles ? C'est à l'Evêque à juger. En tout cas, les parrains et les marraines contractent, par leur fonction, alliance spirituelle de la même manière que dans le baptême et avec les mêmes personnes. Ils ont aussi les mêmes obligations.

III. — Cérémonies

Les principales cérémonies de la Confirmation sont au nombre de trois :

1^o *L'imposition des mains* : l'Evêque montre par là que l'Esprit-Saint couvre les confirmés et prend possession de leur âme.

2^o *L'onction avec le Saint Chrême sur le front, en forme de croix*. — a) L'onction est faite avec le Saint Chrême, mélange d'huile d'olive et de baume. L'huile signifie la force ; le baume, la bonne odeur des vertus. — b) L'onction est faite en forme de croix sur le front du confirmé, pour montrer qu'un vrai chrétien ne doit jamais rougir du Christ et de sa croix.

3^o *Le léger soufflet donné au confirmé* : l'Evêque indique par là que le vrai chrétien doit être prêt à tout souffrir pour l'amour du divin Maître.

Ces cérémonies accomplies, l'Evêque donne la bénédiction finale ; et suivant les prescriptions du Pontifical romain, les confirmés récitent en actions de grâces le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave*.

Conclusion

Méditons souvent les enseignements que nous avons reçus au jour de notre Confirmation, et renouvelons de même l'engagement de servir de notre mieux dans l'armée du Christ, sous les ordres de nos chefs légitimes.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXII

QUATRIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

2^e Jésus et sa sainte Mère

I

Jésus a quitté le prétoire ; il marche péniblement, passe sous l'Arc de l'*Ecce homo*, et bientôt il aperçoit devant lui, remplissant la rue étroite, la multitude de ses ennemis.

Jamais roi n'eut pareil cortège. Malgré tout, c'est sa pensée qui les anime et les rassemble tous. La plupart l'injurient, mais combien peu savent pourquoi ! Le peuple est toujours et partout le même, il applaudit, il insulte, il crie sur commande, et nul doute que beaucoup de ceux qui aujourd'hui réclament la mort de Jésus ne l'aient salué quelques jours auparavant, le jour des Rameaux, par les plus enthousiastes *Hosannas*.

Peut-être quelques-uns se souviennent-ils qu'il y a trois jours il a prédit sa mort dans une parabole qui a fait frémir de rage les Pharisiens. Il leur disait :

Un homme planta une vigne et il la loua à des vigneron. Le temps venu, il leur envoya son serviteur pour recevoir sa part des fruits de sa vigne, mais ils le frappèrent et le renvoyèrent les mains vides. Il en dépêcha un second, qu'ils blessèrent à la tête ; un troisième, qu'ils tuèrent. Alors il leur députa son fils bien-aimé en disant : « Au moins ils respecteront mon fils. » Mais quand ils le virent arriver, ils s'entredirent : « Voici l'héritier, venez, tuons-le, et nous aurons l'héritage. » Et ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne.

« Que fera alors le maître de la vigne ? ajoutait-il. Il viendra lui-même, il châtiéra durement ces vigneron et donnera sa vigne à d'autres. »

Les Pharisiens comprirent que cette parabole les visait, et ils voulaient dès lors s'emparer de lui, mais ils craignaient le peuple. (Marc, xii).

Le Fils est venu, il est entre les mains des homicides vigneron, et ceux-ci ont su abuser le peuple qui l'outrage avec eux.

Toutes ces clameurs, Jésus les entend, il les comprend, car il lit au fond de toutes les consciences. Elles lui viennent d'hommes, de femmes qu'il a comblés de bienfaits, accueillis avec bonté, nourris dans le désert, appelés à la vertu par ses paroles si pénétrantes et si douces, par ses exemples entraînants. Elles lui brisent le cœur, d'autant mieux qu'elles forment un concert presque universel.

Quelle âme ne serait émue en le voyant, le front dégouttant de sueur et de sang, les yeux obscurcis par la poussière mêlée à la saignée, les lèvres desséchées par la fièvre, la

souffrance, l'horrible soif, les pieds se meurtrissant à chacun des cailloux aigus du chemin, et ses mains soutenant, défaillantes, le poids de la croix qui l'écrase ?

Et cependant c'est ainsi qu'il devait être, afin de mieux nous encourager à porter la vie qui est une croix constante, les épreuves, les amertumes, les revers de fortune, les maladies qui nous accablent !

Il est comme nous, il tremble, il gémit, il se plaint, sa démarche est tellement incertaine qu'à chaque pas on le voit sur le point de tomber, de s'écrouler sous cette lourde masse. S'il s'avancait avec vigueur, si sa croix lui paraissait légère, il nous inspirerait moins d'amour, moins de confiance ; nous puiserions, à le contempler si vaillant, moins de courage et d'énergie. Nous dirions : « Lui, il était fort, et nous, nous sommes faibles ! »

Mais non, il est comme nous, triste, brisé, dénué de force, et il lui faut toute sa volonté pour montrer une pareille endurance, car pendant l'espace de 233 mètres il chancelle, ses genoux s'entrechoquent, ses pieds se traînent, son épaule gauche s'entaille ; mais il avance.

Il avance comme un Pontife qui se dirige vers l'autel du sacrifice. Oui, il est notre grand Pontife ; mais ce que nous aimons en lui, c'est qu'il sait compatir à nos infirmités, parce qu'il a souffert avant nous et plus que nous. Il sait ce que c'est que la douleur, la tristesse, le mal physique, les tortures morales. Afin de nous ressembler pleinement, il a été tenté de toutes manières, comme nous. Sauf le péché, il est semblable à nous, et il a souffert, il a été éprouvé plus que nous. (Hébr., iv, 15).

La route qui était droite jusque-là, tourne brusquement ; il s'engage sur une pente, entouré des soldats qui le défendent, mais qui n'empêchent point la populace de hurler contre lui et de lui lancer au visage des poignées de poussière et de cailloux. Peut-être le soleil, la poudre du chemin, les grains de sable lancés dans ses yeux lui font perdre la vue du sol couvert de pierres pointues, peut-être un obstacle le fait-il trébucher, ou bien ses forces épuisées l'abandonnent soudain. Il est allé jusqu'au bout des efforts et de la douleur, sa vigueur l'abandonne, il est incapable d'avancer d'un pas de plus, et voilà qu'il tombe accablé, le visage dans la poussière, sous sa lourde croix qui lui meurtrit tout le corps.

Il tombera ainsi trois fois, pour expier, disent les Pères de l'Eglise, notre triple convoitise et nos péchés contre les trois personnes divines.

Ces chutes figurent nos chutes, et son relèvement fut le symbole du pardon que nous recevons quand nous nous repentons de nos péchés.

A chaque fois le Sauveur prosterne aussi son âme devant le Père, il l'adore, il s'offre

pour nous, il s'humilie dans ce douloureux abaissement : *humiliavit semetipsum*. (Philip., II, 8).

On voudrait penser qu'il fut relevé avec une certaine humanité, une certaine douceur, et l'on se plaît à le croire, parce que le centurion est là qui le regarde, qui l'étudie et qui sent peu à peu la lumière se faire dans son esprit. Il est certain que le Sauveur ne put se remettre sur pied seul, il lui fallut l'aide des soldats. Que ceux-ci lui aient offert une assistance secourable, nous ne saurions l'affirmer ; mais lorsque l'Eglise nous relève, alors qu'il nous serait impossible aussi de nous relever seuls, nous avons du moins la certitude qu'elle y apporte tout son amour, toute sa tendresse. C'est comme si Jésus avait été secouru par sa Mère. Quelle délicatesse, quelle bonté, quelle compassion elle eût apportée dans ce doux et pénible ministère ! L'Eglise a hérité de cette bonté de Marie comme de la miséricorde de Jésus, parce qu'elle est née du cœur du Sauveur et qu'elle est mère.

II

Cette pensée nous ramène à la Sainte Vierge.

Nous savons que depuis la Cène elle était dans l'angoisse. Elle a dû entendre passer Judas et sa troupe de valets qui ramenait son Fils de Gethsémani, et qui dira ce qu'elle a souffert pendant cette nuit terrible ?

Elle n'a pu être avec lui chez Anne ni chez Caïphe : leurs palais étaient interdits aux femmes. Mais dès l'aube elle écoute, elle s'informe, Jean ne manquait pas de la renseigner à chaque instant des événements poignants qu'il suivait avec anxiété. Aussitôt qu'elle apprend que Jésus est conduit devant Pilate, elle court au Prétoire, où tout le monde peut pénétrer. Enveloppée de son voile comme les femmes d'Orient, elle peut, sans être connue, demeurer le témoin de chacun des épisodes effroyables de la Passion. Elle est perdue dans la foule et se rapproche peu à peu pour voir son Fils de plus près. Jésus sait qu'elle est là, qu'elle prie, qu'elle souffre avec lui, qu'elle le soutient de sa puissante tendresse. C'est pour lui un réconfort incomparable et une douleur affreuse ; car s'il jouit de la sentir non loin de lui, il souffre de penser qu'elle le voit rebuté, injurié, flagellé, couronné d'épines.

Ah ! chacun de ces coups atteignait durement Marie, chacune de ces épines s'enfonçait profondément dans son cœur ! Jésus subit sa passion, Marie la subit avec lui et, sauf les douleurs physiques, les tortures, les lanières qui s'abattaient sans pitié sur les épaules de Jésus, les dards de la couronne, la Mère souffre tout ce que souffre son Fils, aucune de ses afflictions ne lui est épargnée.

Du moins elle n'est pas seule. L'apôtre bien-aimé ne l'a point délaissée, et dans ces indicibles trances, parmi ces cruels événements

qui, à chaque heure, prenaient une acuité nouvelle, il lui fallait un bras d'homme pour la soutenir. Dieu permit que ce bras ne lui manquât point. Il le permit pour l'honneur de l'humanité, pour la glorification de la pure et sainte affection du cœur de l'homme. Oh ! comme nous devons aimer S. Jean qui, seul parmi les disciples, n'abandonna point Marie, qui ne la laissa jamais, sauf pour s'enquérir des détails de la Passion et pour les lui redire, qui montra ainsi que ce n'est pas l'intelligence mais le cœur qui inspire les grands caractères !

Pierre n'était point là, non par indifférence, mais il demeurait incapable de suivre la Passion, tant il était abattu ; peut-être aussi n'osait-il paraître devant la Sainte Vierge. D'ailleurs, en ce moment, retiré, caché dans une grotte, il pleurait, il commençait à verser sur son reniement ces larmes dont la source resta intarissable.

Mais la Sainte Vierge était de plus entourée des saintes femmes. Celles-ci l'avaient accompagnée durant les prédications de Jésus. Marie leur expliquait les enseignements divins, et qu'elles étaient heureuses de les recueillir de sa bouche ! Marie les aimait parce qu'elles aimaient Jésus et s'occupaient des détails de sa vie matérielle, auxquels il n'eût pas voulu songer. Elle les aimait parce que c'étaient de belles âmes. Elle les avait toutes instruites et charmées par la douceur de son commerce, elle avait travaillé à la conversion de Madeleine qui ne cessait de lui exprimer sa gratitude.

De leur côté, toutes la regardaient comme une maîtresse qui par l'esprit, le cœur, la vertu, était bien au-dessus d'elles ; toutes la regardaient aussi comme une mère, tant elle avait été tendre, bienveillante, dévouée.

Aussi, au moment du danger, elles accoururent, elles sont là, auprès d'elle. Voici Madeleine, la pécheresse sanctifiée, Marthe, la vertu irréprochable, les Maries, Suzanne, Jeanne et toutes celles que l'Evangile ne nomme point, mais qui sont nombreuses, *mulieres multe*.

Quand le cortège part du Prétoire, les unes se mêlent à la foule et se retrouveront sur le passage de Jésus ; les autres restent avec la Sainte Vierge, douce et intrépide phalange qui la conduira jusqu'au pied de la croix. Mais il leur était impossible de revoir Jésus, de le soutenir de leur présence, de leurs témoignages d'amour en suivant la multitude qui remplissait l'étroite rue. Elles prennent un chemin plus court qui débouche sur la route où le Sauveur devra passer. Elles entendent le son de la trompette du héraut, elles se hâtent, elles arrivent au moment où Jésus vient de tomber sous le faix de sa croix.

Marie sans doute dut lui tendre ses bras impuissants à le secourir, car la foule la sépare de son Fils, et elle attend, dans l'amer-

tume de son âme, qu'il soit à portée de sa main, de son regard, qu'elle puisse le toucher, lui parler, verser son âme douloureuse dans la sienne.

On l'a enfin relevé, il essaie ses pas comme un enfant qui ne sait pas encore marcher, ou comme un malade qui ne sait plus. Il est tellement accablé, défaillant, que le centurion a ordonné d'autorité à Simon de Cyrène, qui revenait des champs, de prendre la croix du condamné.

Et Jésus, délivré de ce terrible fardeau, reprend un peu de force, cela se révèle dans sa démarche moins chancelante. C'est alors qu'il aperçoit Marie. Leurs yeux se rencontrent.

L'Évangile ne nous raconte point cette entrevue émouvante, et la Tradition qui nous l'a transmise ne leur prête aucune parole.

C'est que le langage humain n'aurait pu traduire leur tristesse, leur douleur et leur joie. Nous ne connaissons que trop l'infirmité de notre langue, figurée par des mots qui sont uniquement l'enveloppe de la pensée et du sentiment, qui en demeurent les signes extérieurs, mais qui ne sauraient exprimer le fond, la vérité et l'intensité.

Aussi seuls leurs regards se parlent. Le regard c'est la fenêtre éclairée par laquelle on voit l'âme. Leurs deux âmes se virent, comme nos âmes se verront au ciel, elles se versèrent l'une dans l'autre, échangèrent leur tristesse, leur angoisse : elles se virent effroyablement douloureuses. Marie verse dans l'âme de son Fils toute sa tendresse, le Fils verse dans l'âme de sa Mère toute sa compassion.

Marie, qui perce le secret des mystères divins, éprouve une grande joie de les connaître, de voir Jésus, de lui crier son amour, sa résignation, ses encouragements. Mais bien qu'elle se soumette entièrement à l'adorable volonté du Père, cependant elle trouve des rigueurs dans sa justice, et ces rigueurs lui transpercent l'âme ; car celui qui souffre, qui expie, qui va mourir, c'est son Fils.

Oh ! elle ne proteste point, car c'est juste, et puis Dieu lui a montré les effets de la Passion de Jésus dans les âmes, les apôtres, les vierges, les martyrs, tous les hommes de bonne volonté qui seront sauvés par la vertu de cette croix. Elle est résignée, elle admire, elle adore. Mais ce condamné, cet homme de douleur, ce malheureux qui marche entre deux scélérats, et dont le corps n'est qu'une plaie, c'est son Fils !

Qu'il entre bien jusqu'au fond de son âme, le glaive prédit par Siméon ! Il y pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, si bien que la vie l'abandonne, elle s'évanouit et tombe entre les mains de ses fidèles compagnes.

Cette scène a impressionné les soldats qui s'arrêtent, le centurion qui devient de plus en plus songeur. Ce mot : « C'est sa mère ! »

a couru dans les rangs des légionnaires, et il y eut un moment de pitié.

Ce moment fut court. Le centurion donna l'ordre d'avancer, les soldats entourèrent de nouveau le Sauveur qui jeta un regard de tristesse indicible sur Marie. Et il poursuivit sa route qu'il arrosait de son sang, l'âme brisée et pourtant réconfortée : il avait vu sa sainte Mère.

Quand elle revint à elle, la foule s'était éloignée, elle n'apparaissait plus que dans un tourbillon de poussière... Marie reprit avec courage le chemin du Calvaire...

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IV

Monsieur, Mademoiselle,

La vie humaine est semblable à un lointain voyage que l'on entreprend au lever du jour et au cours duquel on change plusieurs fois d'horizon. Dans l'enfance, comme dans la fraîcheur du matin, tout nous égaie, tout nous sourit, tout nous rend le voyage facile et agréable. Puis, à mesure que l'on avance, des difficultés surgissent dont le nombre augmente sans cesse, si bien que pour affronter le poids du jour et de la chaleur un besoin instinctif se fait sentir de trouver un compagnon de route. Le jeune homme cherche alors un cœur qui l'affectionne et le dédommage par ses tendresses des fatigues et des peines qu'il aura à supporter.

La jeune fille de son côté cherche un bras qui soit un ferme appui pour sa faiblesse. Ceci s'applique au plus grand nombre. Pas à tous cependant, car il en est d'autres que Dieu appelle à une destinée plus haute et auxquels il fournit lui-même sa tendresse et l'appui de son bras pour qu'ils puissent seuls continuer leur route.

Chers fiancés, vous avez ressenti l'un et l'autre ce besoin d'associer votre vie. Vous avez cherché autour de vous l'être de choix à qui vous pourriez lier votre existence. Peut-être portant ailleurs vos regards êtes-vous demeurés indécis, perplexes. Enfin la Providence qui vous destinait l'un à l'autre vous a permis de vous rencontrer, et après un moment d'hésitation vous avez dit : « J'ai trouvé, c'est lui que je veux pour soutien ; c'est elle qui sera ma compagne. »

Et maintenant vous êtes ici pour y contracter par un pacte solennel une union indissoluble. Déjà vous avez rempli auprès de l'officier de l'état civil les formalités que prescrit la loi. Vous allez les parfaire à l'instant par cette cérémonie chrétienne qui seule compte aux yeux de Dieu. Vous allez recevoir en un mot le *grand sacrement* de mariage.

Heure solennelle dans votre vie ! L'acte que vous allez accomplir est comme le centre de votre existence. Il la divise en deux : d'un côté l'enfance et la jeunesse ; de l'autre, l'âge mûr et la vieillesse. Heure grave ! Jusqu'à ce moment vous êtes libres, et vous allez vous lier pour toujours. Jusqu'à présent vous n'avez que les devoirs communs à toutes les personnes non mariées, et vous allez prendre des responsabilités nouvelles, vous allez vous engager à remplir d'autres devoirs bien grands et qui parfois vous paraîtront bien durs.

Si c'est une heure solennelle et grave, c'est bien l'heure la plus heureuse aussi. Vos cœurs sont en parfaite harmonie. Ils battent à l'unisson. Votre affection toute sainte, toute fraîche, toute pure, n'est gâtée par aucun remords ; car vous êtes du petit nombre de ceux qui n'ont point gaspillé la fleur de leur âge et de leur tendresse.

Aucune contrariété, aucune déception, rien n'est encore venu refroidir votre affection. Demain peut-être des divergences d'idées et de caractères vous sépareront quelquefois. Mais pour l'instant c'est l'accord bien parfait. Enfin, pour ajouter à votre bonheur, vous voyez autour de vous, vous enveloppant de leurs regards plein de tendre affection ou tout au moins de sympathie, les auteurs de vos jours d'abord et toute une foule de parents et d'amis dont quelques-uns exercent dans le monde des fonctions distinguées.

Chers fiancés, Dieu lui-même donna jadis dans l'Eden la première des bénédictions nuptiales quand il adjoignit pour compagne à Adam celle qui fut, suivant la propre expression de ce dernier, « l'os de ses os et la chair de sa chair. » Aujourd'hui ici, c'est à moi, votre frère, ministre de Dieu en ce monde, qu'est accordée la douce joie de vous bénir en son nom et — faut-il le dire ? — cela me procure un des instants les plus délicieux que j'ai vécus dans l'exercice de mon saint ministère. En union avec les prêtres, les parents et les amis qui vous entourent, il me plaît d'appeler sur vous les grâces les plus abondantes. Le bonheur que je vous désire n'est pas seulement celui qui résulte de la possession des biens temporels, mais surtout celui beaucoup plus précieux et plus rare qui a sa source dans l'accomplissement quotidien de la volonté divine. Je le dis avec assurance, il ne tient qu'à vous de le posséder, ce bonheur ; car Dieu ne le refuse jamais à ceux qui le méritent. Soyez donc fidèles à tous vos devoirs.

A partir du moment où vous échangerez vos deux *Oui*, que vos deux volontés n'en forment plus qu'une seule pour collaborer à l'œuvre commune et que vos deux cœurs restent liés par une égale affection jusqu'au jour — Dieu veuille qu'il soit lointain — où la mort viendra vous séparer. Que dis-je ? Vous vous aimerez

même au-delà, car l'amour vrai n'a pas de limites. Que cette affection mutuelle soit assez forte pour vous faire supporter vos imperfections réciproques, c'est-à-dire les défauts inhérents à la nature humaine qui deviennent généralement une source inépuisable de contrariétés et sont, dans les familles peu chrétiennes, une source de continuel conflits.

Par dessus l'affection qui doit vous unir il en est une autre plus vive et plus large qui, dans votre vie, doit tout dominer : je veux dire celle que vous devez à Dieu. Aimer Dieu, ce devoir oblige toute personne humaine en vertu de la reconnaissance et du respect filial que nous devons à notre Créateur et Maître souverain. En vous le rappelant, je suis sûr que par vous du moins mes paroles ne seront pas entendues avec un esprit distrait et un cœur froid. S'il est des hommes pour qui la recommandation d'aimer Dieu a tout l'air d'une vieille formule usée et vide de sens, vous n'êtes pas de ce nombre. Aussi, comprenant toute l'importance de l'obligation que je rappelle, vous accorderez dans votre foyer la place d'honneur à l'Etre souverainement bon et souverainement aimable pour qui des milliers de martyrs ont versé leur sang et que la jeune France, représentée par une élite d'âmes vaillantes et généreuses, a réappris à servir et aimer avec une fierté, un zèle et une ardeur qui rappellent la foi enthousiaste et profonde des premiers chrétiens.

Avec l'amour de Dieu vous aurez au cœur celui de la sainte Eglise. Ces deux amours sont inseparables, car Jésus, vous le savez, a dit à ses apôtres, et par eux à leurs successeurs, ses représentants en ce monde. « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise me méprise. » Au sujet de l'Eglise, dont je parle, d'aucuns se font des idées bien étranges. Ils la regardent tout à la fois comme une grande entreprise d'exploitation de la crédulité populaire, comme un instrument d'oppression des consciences faibles et timorées et comme une machine de guerre politique. Dieu merci, vous vous en faites vous-mêmes, n'est-il pas vrai ? une conception toute autre, plus juste et partant plus séduisante. Bien loin d'être pour vous cet épouvantail qui fait frissonner et que l'on désire voir disparaître, l'Eglise est à vos yeux la dépositaire de la vérité, non pas il est vrai de la vérité scientifique, qui est le fruit, celle-là, des recherches habiles et des investigations hardies des savants, mais de la vérité mystique, laquelle nous fait pénétrer les mystères de l'au-delà et nous trace le chemin du salut.

La valeur des dogmes que l'Eglise professe a été hautement reconnue par les plus grands philosophes : Descartes, Malebranche, Pascal, et par combien d'autres savants illustres !

Au dernier siècle un penseur célèbre, qui toute sa vie durant fut un chercheur inquiet de la vérité (Jouffroy), rendit à l'Eglise avant

de mourir un hommage public qui vaut la peine d'être signalé.

« Il y a un petit livre, écrivait-il, qu'on enseigne aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, vous y trouverez une solution de toutes les questions, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime... Origine du monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien, et quand il sera grand il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà, concluait-il, ce que j'appelle une grande religion ! »

Eh bien ! chers fiancés, vous l'aimerez, cette religion, pour ce motif qu'elle fournit aux âmes le pain de l'intelligence et pour bien d'autres aussi qu'il serait trop long de développer, notamment parce qu'elle est une source inépuisable de générosité, de dévouement, d'affection, qu'elle est — quoi qu'on dise — l'agent de la civilisation et du progrès et la source enfin de l'idéal et de l'éternelle Espérance.

Je vous ai rappelé vos devoirs généraux. Il en est un autre qu'avant de terminer je désire vous faire entrevoir.

L'institution du mariage dans l'intention du Créateur a pour but la propagation du genre humain. Si donc, dans l'avenir, Dieu vous donne des enfants, acceptez-les tous, — nombreux s'ils le sont, — avec la joie la plus vive. Les enfants sont pour un père et une mère comme le prolongement de leur personnalité. Et de même que le prêtre, que le philosophe aiment à se survivre dans leurs fidèles, leurs disciples, qui sont, pour ainsi dire, les fils de leur esprit, de leur pensée, ainsi des parents selon la nature doivent trouver une satisfaction bien douce à voir croître et grandir autour d'eux des petits êtres qui sont leur sang, leur chair, leur image et qui plus tard après leur mort porteront encore leur nom, les couvriront d'honneur et de gloire peut-être et formeront au ciel leur brillante couronne.

Avant de finir, je tiens à vous faire une dernière recommandation. Pénétrés comme vous l'êtes tous deux de sentiments chrétiens, vous donnerez ici l'exemple de la vie la plus noble, la plus vertueuse. Vous serez dans cette paroisse un ferment de résurrection et de vie nouvelle, animés du plus pur esprit catholique.

Votre zélé pasteur, j'en suis sûr, compte sur vous ; vous lui procurerez cette consolation de répondre à son attente et de seconder ses efforts pour ramener la foi, le Christ et par eux le bonheur dans les âmes.

Agissant ainsi, votre vie sera féconde, et heureux l'un et l'autre vous vous acheminerez la main dans la main jusqu'à la fin du voyage dont le terme sera le ciel, que Dieu vous donnera comme suprême récompense de vos labeurs et de votre fidélité. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXVI

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

3^e Les prédicateurs évangéliques (II, 10-IV, 21)

1. La sagesse divine, comment l'avons-nous connue ? Par la révélation de l'Esprit :

¹⁰ Dieu nous l'a révélée par son Esprit ; car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. ¹¹ Qui des hommes en effet connaît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? Il en est ainsi des choses de Dieu : nul ne les connaît, sinon l'Esprit de Dieu.

¹² Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits. ¹³ Et nous en parlons, non pas avec les doctes paroles de la sagesse humaine, mais avec les paroles de l'Esprit, expliquant aux spirituels les choses spirituelles.

¹⁴ L'homme purement naturel ne perçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu : elles sont pour lui une folie, et il ne peut les comprendre, parce qu'elles doivent être jugées à la lumière de l'Esprit.

¹⁵ L'homme spirituel au contraire juge de tout et n'est jugé par personne. « Qui en effet a connu la pensée du Seigneur et l'a conseillé ? ¹⁶ Mais nous, nous avons la pensée du Christ.

III. ¹ Pour moi, frères, je n'ai pu jusqu'ici vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants dans le Christ. ² Je vous ai donné du lait, non de la nourriture ; vous ne pouviez pas encore la porter. Vous ne le pouvez même pas maintenant, car vous êtes restés charnels.

³ Puisqu'il y a entre vous des jalousies et des disputes, n'est-ce pas la preuve que vous êtes charnels, et que vous marchez suivant l'homme ?

^{4a} Lorsque l'un de vous dit : « Moi je suis de Paul ! » l'autre : « Moi, d'Apollon ! » n'est-ce pas agir suivant l'homme ?

L'Esprit-Saint seul connaît l'intime pensée de Dieu, comme seul l'esprit de l'homme connaît la pensée de l'homme. Sa pensée divine, le plan merveilleux de l'Incarnation et de la Rédemption, Dieu nous les a révélés. Nous savons ce qu'ignorait Platon. Celui-ci et ses disciples possédaient la culture humaine, et ils s'exprimaient dans le beau langage hu-

¹ Is., XL, 13. Cité d'après les Septante.

main ; nous avons la culture divine et nous exposons dans le langage de l'Esprit les dons que Dieu nous a faits. Il y a parmi nous les hommes purement naturels, qui ne sont guère animés que du souffle de la vie animale (*ψυχολοί*), puis les charnels (*σαρξικοί*), les néophytes à peine initiés à la vie chrétienne, qui parfois demeurent encore presque tout chair (*σαρξικοί*), enfin les spirituels (*πνευματικοί*), qui vivent de la vie de l'Esprit. Les premiers ne comprennent rien aux choses de Dieu ; les seconds ne peuvent recevoir que le lait, la connaissance des vérités nécessaires au salut. Mais « les spirituels » s'élèvent jusqu'à la philosophie divine, jusqu'à la science du Christ, « la pensée du Seigneur, » qui les ravit. Placés sur le sommet des vérités surnaturelles, ils les saisissent, ils peuvent donc juger de tout sans être jugés par personne. C'est donc une erreur de croire que les chrétiens ont l'esprit fermé à la philosophie, ils possèdent une philosophie qui fait le charme des « spirituels » et qui est infiniment supérieure à celle de Platon.

2. Mais les chrétiens de Corinthe sont loin d'être « spirituels, » puisqu'ils se disputent avec des vues tout humaines et qu'ils s'attachent à des hommes au lieu de s'attacher uniquement au Christ.

^{4b} Qu'est-ce donc en effet qu'Apollon ? Qu'est-ce que Paul ? ⁵ Des serviteurs par le ministère de qui vous avez cru, chacun selon le don qu'il a reçu de Dieu.

⁶ Moi j'ai planté, Apollon a arrosé, mais Dieu a fait croître.

⁷ Ainsi celui qui plante n'est rien, celui qui arrose, non plus ; mais Dieu, qui donne la croissance, est tout. ⁸ Celui qui plante et celui qui arrose font la même œuvre, et chacun recevra sa récompense propre suivant son travail.

Les Corinthiens étaient portés à voir dans les prédicateurs comme des chefs d'école, des professeurs enseignant chacun sa doctrine et réunissant autour de leur chaire des disciples qui se passionnaient pour l'un ou pour l'autre. Tels ne sont pas les Apôtres qui enseignent la vérité de l'Evangile. Ils sont attelés au même labeur, ils travaillent pour le même Maître. Ils ne sont que des *serviteurs* qui plantent ou qui arrosent, c'est le Maître seul qui fait croître l'arbre par sa grâce.

3. Ils sont aussi des *collaborateurs* qui cultivent le champ de Dieu, qui bâtissent l'édifice de Dieu, mais qui construisent d'après le même plan.

⁹ Nous sommes en effet les collaborateurs de Dieu. Vous êtes le champ de Dieu ; vous êtes l'édifice de Dieu. ¹⁰ Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai, comme un sage architecte, posé le fondement, et un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde comme il bâtit sur ce fondement ; ¹¹ car nul ne peut poser un autre fondement que celui qui a été placé, et qui est le Christ Jésus.

¹² Mais si sur ce fondement l'on bâtit de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou bien du bois,

du foin, de la paille, ¹³ l'œuvre de chacun sera jugée ; le jour du Seigneur la fera connaître, car il paraîtra dans le feu, et le feu éprouvera la valeur de chacune des œuvres.

¹⁴ Si l'œuvre subsiste, celui qui l'aura bâtie sera récompensé ; ¹⁵ si l'œuvre est consumée, il subira un dommage ; cependant il sera sauvé, mais comme à travers le feu.

¹⁶ Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?

¹⁷ Celui qui détruit le temple de Dieu, à son tour Dieu le détruira. Le temple de Dieu est saint, et ce temple c'est vous.

¹⁸ Que personne ne s'abuse. Si quelqu'un parmi vous veut être sage dans ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage. ¹⁹ Car la sagesse du monde est folie devant Dieu. Il est écrit en effet : « Je prendrai les sages dans leurs ruses ¹. » ²⁰ Et encore : « Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et il sait qu'elles sont vaines ². »

²¹ Que personne donc ne cherche sa gloire dans les hommes. ²² Tout est à vous, Paul, Apollon, Céphas, le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir, tout est à vous. ²³ Mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu.

Graves enseignements pour les ouvriers évangéliques. Leurs emplois sont différents, mais l'œuvre est commune. Tel bâtit avec de l'or, tel autre avec de la paille, ce n'est pas aux fidèles qu'il appartient de le juger. Le Christ au jour de la Parousie viendra éprouver leur travail. La construction solide résistera au feu, l'autre sera la proie des flammes, et l'ouvrier non seulement ne recevra pas de salaire, mais il n'aura que le temps de fuir. L'Apôtre fait allusion aux deux sortes de prédication, à celle qui prêche Jésus-Christ et à l'autre qui fait la part grande à la sagesse humaine.

Mais combien les divisions sont funestes ! Elles tendent à détruire le temple de Dieu, la charité dans la communauté chrétienne et dans chacune des âmes. Dieu punira les coupables. Il humiliera les sages du siècle, ceux qui critiquent la prédication spirituelle. Mieux vaudrait mille fois qu'ils devinssent fous aux yeux du monde, car ils seraient sages devant Dieu et ils éviteraient le châtement que Dieu leur prépare, parce qu'ils ont créé des partis dans l'Eglise.

Qu'ils ne se glorifient pas d'appartenir à Paul ou à Apollon, comme font les disciples païens qui se réclament de leurs chefs d'école. Les prédicateurs évangéliques ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, mais aux fidèles : « Tout est à vous ! » Tout est à l'Eglise ici-bas, même le monde ennemi, la vie et la mort, le présent et l'avenir ; Dieu lui a donné tout cela, il n'a qu'Elle en vue dans son plan éternel. Mais si tout est à l'Eglise, l'Eglise est au Christ et le Christ est à Dieu. Ainsi toute gloire est à Dieu seul, parce que tout vient de lui. Qu'est-ce que la pauvre gloriole humaine qui ne possède rien en propre, au regard de Dieu qui possède tout, qui nous a tout donné et qui est tout !

¹ Job, v, 13.

² Ps., xciii, 11.

4. Les prédicateurs du Christ ne sont donc que ses humbles *ministres*.

IV. ¹ Qu'on nous tienne donc seulement pour les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. ² Or aux dispensateurs on ne demande qu'une chose, c'est qu'ils soient fidèles.

³ Il m'importe peu, à moi, d'être jugé par vous ou par un tribunal humain. Je ne me juge pas moi-même. ⁴ Car bien que je ne me sente coupable en rien, je ne suis pas justifié pour cela. Celui qui me juge, c'est le Seigneur.

⁵ C'est pourquoi ne jugez de rien avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur. Il mettra en lumière, lui, ce qui est caché dans les ténèbres ; alors chacun obtiendra de Dieu la louange qu'il mérite.

Ainsi, l'ouvrier évangélique n'est pas un docteur qui enseigne sa doctrine, un maître qui commande de lui-même, mais seulement un serviteur, un *économe* semblable à ceux qui administrent une maison, veillent sur les biens et sur les esclaves. Personne n'a le droit de le juger, il ne doit rendre compte qu'à Dieu de son administration. Les jugements des hommes n'ont aucune valeur, et pour lui il n'y prend aucune attention. Dieu jugera, louera ou reprendra en son temps. Que les Corinthiens n'entreprennent donc pas sur la fonction que Dieu se réserve à lui seul.

5. Pourquoi jugent-ils ? Pourquoi se divisent-ils en prenant parti, l'un pour Paul, l'autre pour Apollos ? Quelle est la cause de leurs querelles ?

C'est l'orgueil.

⁶ Tout cela, je l'ai personnifié en moi et en Apollos, à cause de vous, afin que vous appreniez, par notre exemple, à ne pas outrepasser les avis de l'Écriture, à ne pas vous enfler orgueilleusement l'un contre l'autre pour exalter ou rabaisser des tiers. ⁷ Qui est-ce qui te distingue ? Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu ?

⁸ Quoi ! Vous êtes assez rassasiés déjà des biens de Dieu ! Vous vous trouvez assez riches, et vous pouvez vous passer de nous ! Ainsi vous réglez sans nous ! Plût à Dieu que vous soyez entrés dans le royaume de Dieu, nous serions assurés d'y entrer avec vous !

⁹ Au lieu de cela, il me semble que Dieu nous ait montrés au monde, nous autres Apôtres, comme les derniers des hommes, comme des condamnés à mort destinés à l'amphithéâtre. Nous servons en effet de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. ¹⁰ Nous autres nous sommes des fous pour l'amour du Christ, mais vous êtes des sages dans le Christ ; nous sommes faibles, vous êtes forts ; vous êtes honorés, nous sommes méprisés.

¹¹ Jusqu'à cette heure nous avons faim, nous avons soif, nous manquons de vêtements, nous sommes meurtris de soufflets, sans feu ni lieu ; ¹² et nous travaillons péniblement de nos mains. Maudits, nous bénissons ; persécutés, nous supportons ; ¹³ injuriés, nous consolons. Nous sommes la balayure du monde et le rebut de tous les hommes jusqu'à ce jour.

¹⁴ Ce n'est pas pour vous faire honte que je vous écris cela, mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés. ¹⁵ Car eussiez-vous dix mille pédagogues dans le Christ, cependant vous n'avez qu'un seul père, car c'est moi qui vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'Évangile.

¹⁶ Je vous en conjure donc, soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ.

¹⁷ C'est pourquoi je vous ai envoyé Timothée, mon fils bien-aimé et fidèle dans le Seigneur. Il vous rappellera quelles sont mes voies dans le Christ Jésus, de quelle manière j'enseigne partout dans toutes les Églises.

¹⁸ Plusieurs se sont enflés d'orgueil dans l'espoir que je ne viendrais plus chez vous. ¹⁹ Mais je viendrai bientôt s'il plaît à Dieu et je jugerai, non pas de leurs paroles, mais de leur puissance d'action. ²⁰ Car le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles mais en actes. ²¹ Lequel voulez-vous ? Que je vienne à vous la verge à la main, ou bien avec amour et en esprit de douceur ?

Pour anéantir leur esprit d'orgueil, il emploie l'ironie vengeresse. Comme il les persifle et les raille, ces Corinthiens, païens hier et qui se croient maîtres en doctrine ; ces ignorants qui critiquent sa prédication ! En face de leur suffisance et de leur hauteur satisfait, quel tableau il retrace des privations, des dénuements, des abandons, des duretés et des persécutions de sa vie apostolique ! Comme ils durent sentir ces traits pénétrants ! Eux, humbles néophytes, ils se targuaient d'entrer avant lui dans le royaume de Dieu, dans la félicité du ciel !

Après cette peinture vivante des tribulations qu'il endurait sans doute en ce moment à Ephèse, « où il combattait contre les bêtes », où il était « destiné à la mort » et à l'amphithéâtre, où « maudit il bénissait, » soudain il craint de les couvrir d'une trop humiliante confusion, et il se reprend à leur parler avec son cœur. Ils ont pu avoir dix mille pédagogues ou prédicateurs qui leur ont enseigné le Christ à la manière humaine, comme avait fait tout d'abord Apollos, mais il est seul leur père, seul il les a engendrés à l'Évangile, instruits et formés.

Puisqu'il est leur père, il a bien le droit de leur demander qu'ils lui ressemblent, qu'ils l'imitent. C'est pourquoi il leur envoie Timothée, son fidèle et très cher fils, qui, mieux que personne, connaît « ses voies, » la pratique de l'humilité et de l'abnégation qui constitue la vie chrétienne, ses principes, sa doctrine et ses méthodes ; il les leur rappellera. Lui-même d'ailleurs viendra, lui-même, lui, Paul, bien que certains orgueilleux se flattent qu'ils n'osera plus paraître à Corinthe. Il jugera, non pas de leurs discours, qui sont abondants et vides, mais de leurs actes. Il verra si les fruits de l'Esprit-Saint se retrouvent dans les âmes. La paix, l'humilité, la chasteté, la charité, voilà les actes qu'il requiert. Alors il les félicitera. Mais s'il ne rencontre que vanité, jalousie, orgueil, impudicité, factions qui s'entre-déchirent, il prendra la verge. A eux de choisir !

IMPRIMATUR

Ligonis, die 3 julii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUETOT

Ami du Clergé du 11 juillet 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique de sainte Marie-Madeleine. — La pécheresse glorifiée, 529.

Entretiens sur le Rosaire. — XXXIII. Quatrième mystère douloureux : 3^e Simon le Cyrénéen et sainte Véronique, 532.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — I. Les serviteurs de S. Joseph, 535.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXVII. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 542.

Allocutions de Confirmation. — I. L'intelligence et le courage du devoir, 545.

Avis paroissiaux. — Il faut maintenir le bon renom de sa paroisse, 547.

Sept Conférences sur la vertu de Religion. — III. L'action de grâces : 1^o *Pour le pardon*, 548. — IV. L'action de grâces : 2^o *Pour les vertus théologales*, 551. — V. L'expiation, 554. — VI. La prière, acte de religion, 557.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE

(22 juillet)

LA PÉCHERESSE GLORIFIÉE

Apparuit primo Mariæ Magdalænæ.

Jésus apparut d'abord à Marie-Madeleine.

(Marc, xvi, 9).

Parce que la conversion de sainte Madeleine fut généreuse et sincère, Jésus admet la pécheresse dans son intimité, et il prononce d'elle à Béthanie, devant sainte Marthe, la pureté, l'austérité, le devoir en personne, cette parole qui a fait l'étonnement des siècles : « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. » (Luc, x, 42). Mais désormais Marie-Madeleine s'applique à la justifier. Elle nous apparaît, chez Simon le Lépreux, *fidèle à son amour* pour le Sauveur, et confirmée en vertu, honorée de tous les amis de Jésus, et, ce qui est la pierre de touche de son caractère de pénitente convertie, calomniée par Judas ; pendant la Passion *fidèle jusqu'au Calvaire* ; enfin *fidèle dans la mort* et tellement dévouée à la mémoire de son bon Maître qu'elle est l'objet d'une faveur unique, réservée à elle seule, si bien que la pécheresse est plus glorifiée même que S. Pierre ou S. Jean.

C'est ainsi que Jésus récompense en elle cette triple fidélité, afin que les pécheurs ne désespèrent point d'entrer très avant dans son divin Cœur, et que les bons ne méprisent point les pécheurs qui au regard du ciel peuvent leur devenir supérieurs en mérite, en vertu et en grâce.

I

Depuis qu'elle a entendu la parole du Maître,

2^e Partie (PRÉDICATION)

assise à ses pieds, recueilli, et l'âme inondée de reconnaissance ; depuis qu'elle sait que la seule chose nécessaire c'est de l'aimer et de sauver son âme par cet amour infiniment puissant, elle a médité sur les grâces qu'elle a reçues et qui l'obligent ; elle s'est humiliée, elle, pécheresse, d'être accueillie avec bonté, avec une indicible affection par la Sainte Vierge, et elle n'a cessé de grandir en œuvres, en amour, en prière. C'est par sa prière qu'elle a obtenu la résurrection de son frère Lazare. Elle est encore sous le coup de cet immense bienfait, elle se fonde en gratitude, elle jouit de son bonheur sans vouloir s'arrêter, malgré les affirmations prophétiques du Sauveur, à la pensée que les Pharisiens trament sa perte, qu'il sera livré aux Gentils pour être crucifié, qu'il mourra et ressuscitera le troisième jour.

Elle demeure tout à la joie de son âme relevée et fidèle. Or six jours avant la Pâque, un homme qui avait été guéri par Jésus, Simon le Lépreux, donnait un grand festin au Maître, à Béthanie. Il y avait là Lazare le ressuscité. Marthe, suivant ses habitudes de maîtresse de maison parfaite, servait à table, on devine avec quel zèle éclairé et reconnaissant. Une douce intimité régnait parmi les convives quand tout à coup ils voient apparaître Marie portant un vase d'albâtre rempli d'un parfum de grand prix. Ce n'est plus la femme que nous avons vue à Naïm, chez Simon le Pharisien, entrer, la rougeur au front, parce qu'on la connaissait comme une pécheresse publique, *in civitate peccatrix*. (Luc, vii, 37). Alors elle se tenait humblement en arrière et elle s'agenouillait, arrosant d'abord de ses larmes les pieds de Jésus, et les essuyant avec ses cheveux avant de les couvrir de parfums. Aujourd'hui elle est relevée, réhabilitée par sa fidélité, elle est honorée dans la maison et dans tout Béthanie ; son front autrefois humilié par la honte porte l'auréole de la grâce, de la vertu, de la sainteté.

Elle paraît enveloppée de modestie, mais pleine de confiance, ses mains soutiennent aussi un vase d'albâtre, peut-être le même, mais cette fois elle le brise afin de le répandre tout entier, dans la pleine générosité de son grand cœur, sur la tête d'abord, puis sur les pieds du Sauveur couché à table.

Sur sa tête d'abord, car elle peut regarder maintenant cette face divine, adorablement indulgente et bonne. Elle la regarde de ses yeux pleins d'humilité et chargés d'affectueuse gratitude, elle a le sentiment qu'elle est pardonnée, puisque le Maître le lui a dit à Naïm : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a aimé beaucoup. » Et depuis, combien son amour a grandi encore et l'a élevée, purifiée, transfigurée !

Et quand elle a répandu ses parfums de

choix sur la tête de Jésus, elle s'agenouille et les verse sur ses pieds, puis elle les essuie avec sa magnifique chevelure dont elle était si fière autrefois et dont elle ne fait plus cas ; mais elle ne pleure plus, comme à Naim, car dans son cœur chante l'hymne enflammé de l'amour, de la reconnaissance, de l'âme réparée et pleinement heureuse.

« Et la maison fut remplie de la suave odeur du parfum. » (Jean, xii, 3).

Tous respirent la douceur de ce parfum, goûtent la joie de cette intimité, jouissent du charme et de la beauté de cet acte public d'adoration, tous le comprennent et nul ne dit plus, comme Simon le Pharisien : « S'il était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse ! » Ils savent bien, eux, que la pécheresse d'autrefois s'est rachetée et qu'on ne prononce plus son nom qu'avec respect. Aussi personne n'oserait mettre en doute sa vertu. Cependant son exemple de pénitence constante, d'honneur et de fidélité, ne pouvait manquer d'indisposer les méchants cœurs et les mauvaises langues. Ce n'est pas à sa vertu pourtant qu'ils s'en prennent, ils n'auraient fait que provoquer l'indignation générale, mais à ce qu'ils appellent sa prodigalité.

Vous avez deviné que c'est Judas qui prendra l'initiative, Judas dont l'avarice n'égale pas encore la haine :

« A quoi bon la perte de ce parfum ? dit-il. On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres ! »

Ce n'était point l'amour des pauvres qui le faisait parler, mais l'amour de l'argent, car il était voleur, *quia fur erat*. Il fit même partager ses sentiments à quelques disciples, faibles et jaloux. Mais, comme à Naim, Jésus prend le parti de Madeleine avec une tendre bonté : « Laissez-la faire. Pourquoi la chagrinez-vous ? C'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie. Elle a oint d'avance mon corps pour la sépulture. Des pauvres, c'est bien d'en prendre soin, mais vous en aurez toujours, et moi vous ne m'aurez pas toujours ! »

Quelle délicatesse affectueuse et pleine de doux reproches dans ces paroles ! Jésus se sent atteint par les propos dirigés contre Madeleine et il demande qu'on ne la chagrine point, parce qu'elle a bien fait ; il demande aussi qu'on ne le néglige pas, lui le bon Maître, dont le cœur a tant soif d'amour ; et il laisse entendre que sa mort est proche, puisqu'il fait allusion à sa sépulture. Enfin il glorifie avec éclat son humble et fidèle servante : « En vérité je vous le dis, partout où cet Evangile sera prêché, dans tout le monde on racontera d'elle, à sa louange, ce qu'elle vient de faire ! » Première et précieuse glorification qui fait tressaillir de bonheur le cœur de Madeleine, et qui soulevé des flots de haine dans l'âme de Judas, car aussitôt il va trouver les Princes

des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? »

II

Elle fut bien douce pour Jésus cette heure passée chez Simon le Lépreux, dans une pieuse et communicative intimité. Ce fut la dernière. Bientôt voici « l'heure de la puissance des ténèbres » : il est condamné à mort par la Synagogue et par le gouverneur civil, et il gravit le chemin du Calvaire sous les huées d'un peuple aveuglé, chargé de sa croix et le front ceint d'une couronne d'épines.

La puissance des ténèbres paraît sans bornes et Dieu semble avoir abandonné son Fils à toutes les fureurs de l'enfer. Le Père se cache et Jésus se plaint d'être délaissé par lui. L'ange de l'agonie qui l'a réconforté à Gethsémani s'est éloigné, et quand le Sauveur s'écrie : « J'ai soif ! » ce n'est plus l'esprit céleste qui lui présente le calice, c'est un soldat qui lui tend une éponge imbibée d'un breuvage amer. Oh ! les moments de désolation passés sur la croix en d'inexprimables sentiments d'angoisse, quand le ciel est fermé et que les cœurs sont d'airain !

Cependant, quand les bourreaux se sont éloignés, leur besogne faite, voici que le ciel s'élève, les ténèbres couvrent la terre, l'insulte se tait sur les lèvres féroces des Phari-siens, la terreur pèse sur la cité déicide. Alors s'approche le petit nombre des fidèles. Ils s'étaient tenus loin, *de longe*, attendant qu'ils puissent s'avancer auprès de la croix. Mais quels sont ces fidèles ?

En première ligne et toujours c'est Marie, mère de Jésus. Elle est privilégiée en toutes choses, privilégiée dans l'affection comme dans la douleur. Elle est à part et ne saurait être comparée à personne. A elle les plus grandes souffrances comme les plus grandes faveurs. Aussi du haut de la croix Jésus ne parle qu'à elle, parce que sa Mère est l'objet de son immense amour, et à Jean le bien-aimé, à cause d'elle, parce qu'avant de quitter ce monde il veut lui confier son plus cher trésor, Marie : « Femme, voilà votre fils ! » et à Jean : « Voilà votre mère ! » « Ce fut sur la croix, dit le P. Lacordaire, le seul mot relatif aux simples affections du cœur, » et encore ces paroles franchissent-elles le cercle de la famille et de l'intimité pour s'étendre à toute l'humanité, car il est constant que Jésus confiait ainsi à sa divine Mère une mission nouvelle, celle qui lui élargissait son cœur douloureux, afin d'y faire entrer tous les hommes dont elle devenait la mère, « la mère miséricordieuse » et l'espoir, *spes nostra*.

Mais à côté de la Sainte Vierge nous apercevons beaucoup de femmes, *mulieres multe*, et au premier rang, les évangélistes sont unanimes à le constater, Marie-Madeleine. Elle est parmi les femmes qui ont suivi Jésus de-

puis la Galilée, au pied du Calvaire. (Mt., xxvii, 56 ; Marc, xv, 40). Elle monte avec elles jusqu'au pied de la croix, et S. Jean nous y montre debout, Marie, la mère du Sauveur, Marie de Cléophas et Marie-Madeleine.

C'est dans l'épreuve que se révèle la fidélité. Jean est là seul des apôtres, qui représente les chrétiens dévoués au Maître ; les Marie sont là au nom des mères ; Madeleine est là tenant la place des innombrables pécheurs qui se convertiront à son exemple et demeureront d'autant plus fidèles que leurs égarements les auront entraînés plus loin. Jésus les regarde et les bénit. Il voit en cette pieuse et petite troupe d'amis l'image en raccourci des siècles à venir, où il rencontrera plus d'adversaires que de défenseurs. Mais ces défenseurs sont une élite dont il sera fier. Ne nous demandons pas qui il préfère de Jean ou de Madeleine, ce sont là les secrets de son divin cœur. Ces deux belles âmes d'ailleurs, ainsi que nous le verrons, se réunissent dans son amour, l'aiment et le cherchent sans jalousie. Pour lui, tout entier aux choses éternelles, « aux choses du Père, » il ne leur parle point, pas plus à Madeleine qu'aux Marie, il se contente de jouir dans son âme de leur fidélité, et nul doute que sainte Madeleine n'ait eu dans sa prédilection la place que lui donnent les évangélistes au pied de la croix, la principale, sinon la première. Il se réserve d'ailleurs de le témoigner assez après sa résurrection, car la sainte pécheresse qui lui a été fidèle jusqu'au Calvaire lui demeurera fidèle aussi dans la mort.

III

Jésus vient de rendre le dernier soupir, après avoir crié d'une voix forte, — la voix du Maître de la vie et de la mort. — « Père, je remets mon esprit entre vos mains ! » (Luc, xxiii, 46). Ce cri retentit douloureusement dans le cœur de Madeleine, brisée comme son vase d'albâtre. Tout se trouble en elle, au point qu'elle ne se souvient pas des paroles d'espérance qu'il a prononcées autrefois, des paroles qui annonçaient sa résurrection ; du moins elle agit comme s'il ne devait pas ressusciter. Elle s'empresse à lui faire rendre les suprêmes honneurs, elle songe à préparer les parfums qui devaient servir à l'embaumer ; elle suit avec anxiété les démarches qui sont faites auprès de Pilate afin que le corps du Sauveur soit rendu à sa mère, et c'est pour elle une joie vive d'apprendre que le gouverneur s'est montré généreux. Joseph d'Arimathie apporte aussi un beau linceul où les disciples enveloppent Jésus, et comme le jour baisse, que le sabbat commence le soir même et qu'il est impossible de le conduire à Gethsémani dans la sépulture des aïeux, on le dépose en attendant et à la hâte dans le sépulcre tout proche taillé dans le roc et vierge, que s'est fait construire Joseph d'Arimathie dans sa

belle propriété. Les disciples lui adressent le suprême adieu, Marie s'éloigne emmenée par S. Jean, et Marie-Madeleine, ainsi que Marie mère de Jacques et de Joseph, « regarde où il a été déposé. » (Marc, xv, 47).

A leur tour elles s'en vont et tout le jour du sabbat elles se taisent, suivant le commandement du Seigneur, *et silerunt sabbato, secundum mandatum*. (Luc, xxiii, 56).

Elles se taisent, c'est-à-dire qu'elles méditent sur les événements terribles qui viennent de s'écouler, silencieuses et tristes ; c'est-à-dire qu'elles ne travaillent point et n'agissent pas, elles sanctifient le jour du Seigneur dans la douleur de leur âme bouleversée.

Mais elles réfléchissent, elles pensent à ce qu'elles feront le lendemain, et les moments leur paraissent longs. Aussi le sabbat terminé, le soir même, *quum transisset sabbatum*, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Marie Salomé, mère des fils de Zébédée, se hâtant d'acheter des parfums, *emerunt aromata*, afin d'embaumer le corps de Jésus. (Marc, xvi, 1).

Et elles partent de très grand matin, *valde mane*. Quand elles arrivent auprès du sépulcre le soleil est déjà levé. En chemin elles se demandaient qui les aiderait à rouler la pierre du tombeau ; or elles aperçoivent cette pierre renversée. Elles regardent, le corps n'est plus là. Elles sont « consternées. » Deux hommes vêtus de blanc leur apparaissent et leur disent : « Pourquoi chercher un vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité. Ne vous souvenez-vous pas qu'il vous a dit, quand il était encore en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs et crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour ? » Ces paroles leur reviennent soudain à la mémoire. (Luc, xxiv, 8).

Alors Madeleine court prévenir Pierre et Jean. Ecoutez ce cri de son cœur accablé : « Ils ont enlevé du monument le Maître et nous ne savons où ils l'ont mis ! » Les deux apôtres se précipitent, mais Jean, plus jeune, devance Pierre, il arrive, regarde, voit le linceul vide, mais n'entre pas, il laisse cet honneur au chef des apôtres. Pierre aussi voit le linceul, et de plus, plié séparément, le suaire qui recouvrait la tête.

Pendant ce temps Madeleine est revenue et quand les Apôtres se sont éloignés, elle reste debout, au dehors du sépulcre, et elle pleure. Tout en pleurant elle se baisse pour regarder dans l'intérieur, et elle voit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds, là où avait été placé le corps.

« Et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle leur dit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. »

« Ayant dit cela elle se retourna et elle vit Jésus debout, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleu-

rez-vous ? Qui cherchez-vous ? » Et elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je le prendrai. »

C'est là sa grande, sa poignante préoccupation : Où est Jésus ? Où l'ont-ils mis ? Et pourtant c'est Jésus qui lui parle : « Femme, pourquoi pleurez-vous ?... Le moment n'est plus aux larmes de pénitence puisque Dieu vous a pardonné, ni aux larmes de tristesse, puisque Jésus est devant vous ! »

« Qui cherchez-vous ?... Celui que vous cherchez, vous venez de le retrouver et vous n'en savez rien ! » Alors il l'appelle par son nom, il lui dit : « Marie ! »

« Heureux, dit l'auteur de *l'Imitation*, le moment où Jésus appelle des larmes à la joie ! » Heureux surtout quand il vous appelle par votre nom, comme si vous étiez inscrits déjà sur le livre des élus ! Marie ! comme ce nom est doux dans la bouche du Sauveur, comme il est doux à entendre, comme il éveille dans l'âme de Madeleine les sentiments les plus profonds et les plus délicieux d'amour et de reconnaissance ! Aussi son cœur lui fait-il écho sur le champ ! « Maître, bon Maître ! » répond-elle. Et dans ce mot elle a mis toute sa tendresse. Il est le Maître bien-aimé à qui elle soumet toutes les puissances de son esprit, de sa volonté, de son amour. Elle ne connaît que Lui, elle n'obéit qu'à Lui, elle n'aime que Lui.

Et nous la voyons se précipiter à ses genoux, pour renouveler le geste accueilli par lequel elle lui a baisé les pieds ; mais il la retient, il l'éloigne, il lui pose sur le front qui en gardera à jamais la marque son doigt divin en lui disant : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ! » C'est là désormais qu'ils se verront, lorsque Madeleine sera pleinement purifiée et dépouillé de son corps ; il lui faut mourir pour mériter les douceurs éternelles de l'union dans le Père. Maintenant il lui reste une mission à remplir : « Va trouver mes frères et dis-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ! » N'est-ce pas là une mission qui rappelle celle de saint Pierre ? Il doit confirmer ses frères, et elle a reçu l'ordre de leur annoncer qu'il est auprès de Dieu, où il les attend lorsqu'ils auront prêché, travaillé, souffert pour Dieu comme lui.

Je vous le demande, quel saint a jamais été glorifié comme cette pécheresse ? Jésus a déclaré que son acte généreux chez Simon le Lépreux serait loué par tous les siècles, et après sa résurrection il apparaît d'abord à cette pécheresse, apparaît *primo Mariæ Magdalene*, et de quelle douce apparition ! Quelle suavité dans son attitude, dans son silence devant les larmes de la pénitente transfigurée, dans ce mot révélateur : « Marie ! »

Il me paraît que de ces merveilleuses fa-veurs il y a particulièrement deux choses à

retenir. — La première, c'est que notre devoir est de nous presser davantage auprès de Jésus. N'avez-vous pas compris cette plainte : « Vous aurez toujours des pauvres, mais moi vous ne m'aurez pas toujours ! » Les bonnes œuvres extérieures, Dieu les approuve, mais ne négligeons pas d'aller visiter Jésus au Saint-Sacrement, puisque là « nous l'avons avec nous. » Il nous attend pour nous fortifier, nous consoler ; mais encore pour que nous compatissions à ses douleurs, aux ingratitude énormes qu'il subit dans notre époque qui veut le méconnaître, même l'injurier. — La seconde, c'est qu'il faut chercher sans cesse Jésus, afin que s'il nous demande : « Qui cherchez-vous ? » nous lui répondions : « Vous, Seigneur, et vous seul ! Commandez, parlez-nous à l'âme comme vous avez parlé à Madeleine, et nous répondrons, nous agirons avec le même empressement, afin d'être un jour glorifiés comme elle ! »

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXIII

QUATRIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

3^e Simon le Cyrénéen et sainte Véronique

I

Un homme venait de franchir la porte de la ville, arrivant des champs. Il aperçoit cette foule en tumulte qui se rue et qui crie, les légionnaires romains qui protègent un homme sur lequel la populace épuise les insultes et déverse toute sa rage. Peut-être ne sut-il pas retenir un mouvement d'indignation qui attira l'attention sur sa personne. Les soldats sans doute défendaient Jésus contre les agressions des Juifs, mais eux-mêmes, nous l'avons vu, avaient respiré le goût du sang, et les sentiments d'humanité n'existaient plus que parce qu'ils étaient commandés par la discipline. Cet homme s'appelait Simon. Ils le voient dans son attitude de désapprobation et de mépris ; aussitôt, pour le punir, même de son silence, à leurs yeux trop significatif, ils le requièrent de porter la croix du condamné.

Il était visible d'ailleurs que le Sauveur était à bout et qu'il ne pouvait pas aller plus loin ; ils furent heureux d'imposer cette dure corvée de porter la lourde croix à ce passant récalcitrant. *Et imposuerunt illi portare crucem post Jesum.* (Luc, xxii, 26).

Simon est un prosélyte de Cyrène, peut-être, un Juif sûrement. C'est une âme vaillante. Le premier mouvement chez lui est pénible. Que pensera-t-on de lui quand on le verra passer dans les rues portant l'instrument du supplice ? Beaucoup s'imagineront qu'il est un malfaiteur comme les deux larrons qui l'accompagnent, et il recevra sa part d'outrages de la multitude, qui se plaît à couvrir d'opprobre les malheureux ! Mais il n'a pas le

temps de réfléchir, l'ordre est bref et tranchant. Il obéit, prend le fardeau sur ses robustes épaules et le porte allègrement.

Devant lui marche Jésus, il le regarde tout à son aise, et dans son bon cœur naît la compassion. Jésus lui paraît si bon, si noble, si patient ! On l'accable d'injures et il ne répond rien. Il s'avance, les bras défaillants, la couronne d'épines sur sa tête, le manteau taché de sang, le visage tailladé de plaies ; mais quelle majesté dans sa démarche, quelle douceur dans ses paroles, son attitude, ses manières ! C'est à peine s'il peut se mouvoir, et cependant nulle plainte ne sort de sa bouche. Simon est saisi d'émotion. Une lumière surnaturelle lui fait voir l'héroïsme, la sainteté de Jésus qui éclate dans son épreuve affreuse, et il l'aime, il s'attache à lui du fond de son âme, il est heureux maintenant de contribuer à alléger son immense douleur.

Il est le type du chrétien. Notre fonction est de porter notre croix en suivant Jésus, et cette croix est quotidienne, *tollat crucem suam quotidie*. Quand elle se présente à nous, tout d'abord, comme Simon, nous éprouvons un sentiment de malaise, de révolte même. Nous voulons bien nous mettre à la suite de Jésus, mais nous trouvons qu'il est dur de porter notre croix, d'autant qu'elle s'alourdit à mesure qu'on la repousse.

Mais quand nous l'avons prise avec courage, avec foi, puisqu'il le faut, puisque le Maître l'a dit, et que, malgré tout, nous aimons Jésus-Christ, le Sauveur rend la charge moins pesante parce qu'il la porte avec nous. Il accroît notre force, et il ajoute, comme une aimable récompense, la douceur dont il n'a pas voulu pour lui-même. A lui il a réservé l'amertume complète, sans aucune suavité ; à nous il multiplie les grâces de résignation et même de joie. Il gâte ses enfants de bonne volonté.

Jésus aime Simon pour sa générosité, pour son bon vouloir. En lui il voit tous ceux qui, pendant les siècles chrétiens, voudront porter sa croix avec lui. Car il nous sollicite de l'aider lui-même, qui est notre vie, et de même que Simon lui a rendu service en prenant sa croix, de nous tous il sollicite le service de prendre aussi quotidiennement la croix de l'épreuve, qui est aussi la sienne. Car il souffre avec nous, sa vie ne se sépare point de la nôtre, nos douleurs sont ses douleurs, nos triomphes ses triomphes. Le chrétien doit pouvoir dire avec S. Paul : « Pour moi, vivre, c'est le Christ... Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » ; c'est lui qui, lorsqu'il m'a inspiré de prendre sa croix, m'aide à la porter avec foi, avec énergie.

Null doute donc que Simon de Cyrène ne soit devenu chrétien. Il avait deux fils, Alexandre et Rufus, qui furent les colonnes de la primitive Eglise, et qui lui durent de recevoir aussi la lumière évangélique. En parlant de

l'action généreuse de Madeleine répandant sur ses pieds tout son parfum précieux, Jésus déclara que jusqu'à la fin du monde on la féliciterait, on la glorifierait. Simon le Cyrénéen jouira du même honneur. Tant que les fidèles feront le chemin de la croix, ils rediront avec admiration ce qu'a fait cet homme, et pour porter la vie ils s'inspireront de son magnifique geste, de sa noble conduite.

Et le Sauveur les récompensera de l'avoir imité.

II

Une femme partagera la gloire de Simon le Cyrénéen et suscitera plus d'admiration encore, parce qu'elle fut plus héroïque : c'est sainte Véronique.

1. Elle s'appela de son vrai nom Bérénice. L'Evangile ne parle pas d'elle, mais Eusèbe, qui a recueilli la Tradition, nous a transmis le récit de son action magnanime. S. Grégoire de Tours prétend que c'était une Gauloise du pays bazadais qui se trouvait alors à Jérusalem. Elle épousa Zachée et s'en reviendra avec lui dans les Gaules où il sera connu sous le nom de S. Amateur. Ensemble ils auraient fondé le sanctuaire de Roc-Amadour. C'est une joie pour nous de penser qu'elle est une de nos aïeules et que peut-être elle a contribué à orner la femme française de ce dévouement aimable, de cette invincible générosité qui la distinguent des femmes de toutes les autres nations.

Dans sa maison, qui nous est encore montrée à Jérusalem, elle attendait le passage de Jésus. La foule énorme qui le précède annonce sa venue. Elle l'aperçoit bientôt, mais en quel état ! Son visage est souillé de poussière, ruisselant de sueur et de sang ; son front, en ce moment dépouillé de la couronne d'épines, porte les marques rouges des dards qui y ont été brutalement enfoncés ; il est poursuivi d'injures, il paraît brisé, anéanti, découragé. Rapide comme l'éclair, elle passe entre les soldats, se trouve face à face avec lui, et, du linge qu'elle tient à la main, elle essuie délicatement, doucement, affectueusement, ses lèvres, son front, ses joues, ses yeux. Elle trouve sans doute dans son cœur de femme un mot fortifiant d'amour et de courage ; mais son acte ne dura qu'un instant. Repoussée bientôt par les légionnaires, elle rentra dans sa demeure, heureuse d'avoir montré à Jésus qu'elle souffrait avec lui, qu'elle compatissait.

Quand elle développe son précieux linge, elle y aperçoit fidèlement reproduits les traits douloureux du Sauveur, son grand front meurtri, ses yeux tristes, sa barbe souillée, ses lèvres gonflées, tout son visage qui respire une inexprimable souffrance. C'est ainsi que Jésus a récompensé sa hardiesse généreuse, son amour qui, loin de rougir de lui, s'est affirmé en face des soldats étonnés et des Phariséens qui lui montraient le poing.

L'image de la Sainte Face est conservée à la Basilique de Saint-Pierre, à Rome, et chaque année on la montre au peuple pendant la semaine sainte, du haut du balcon de la chapelle de Sainte-Hélène. La dévotion à la Sainte Face a pris un développement considérable au siècle dernier, grâce à M. Dupont, le saint homme de Tours, et l'on doit la recommander. Elle est précieuse, elle est féconde, elle est consolatrice, et il semble que les maisons où est exposée la pieuse image soient particulièrement bénies.

Jésus poursuit sa marche, réconforté par ce témoignage héroïque de dévouement. Que désire-t-il, sinon d'être aimé, et tandis que les cris de haine retentissent partout assourdissants, comme l'amour lui est mesuré ! Il n'est que plus sensible à cette marque héroïque de compassion, et combien Marie fut reconnaissante à cette vaillante femme qui prêchait publiquement, en bravant la populace, le parti de son Fils !

Invoquons sainte Véronique contre le respect humain !

A la porte Judiciaire par laquelle on sortait de la ville pour se diriger vers le Calvaire, était affichée la sentence de Jésus. La porte était étroite, il fallut qu'on s'y arrêtât pour laisser écouler la foule. Le divin condamné quitta donc Jérusalem, qu'il ne reverra plus, pas même du haut de la croix, car il lui tournera le dos. C'est en vain qu'il a voulu réunir ses enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, jamais elle n'a voulu. « Jérusalem, Jérusalem qui tues tes prophètes ! » Elle va maintenant tuer le Prophète. Il leur annonçait cela, il leur adressait ces reproches, il y a peu de jours, et il ajoutait : « Voici que votre demeure deviendra déserte. *Ecce relinquetur domus vestra deserta.* » (Matth., xxiii, 38). Il va exprimer de nouveau et plus énergiquement encore cette pensée.

2. Un peu plus loin en effet, il passe devant un groupe de femmes qui l'attendent. Celles-ci n'étaient point de l'entourage habituel de la Sainte Vierge, mais peut-être l'avaient-elles accompagnée au Prétoire où elles l'avaient laissée, séparées d'elle par la foule. Comme elles sont en nombre, on n'a pu les chasser comme on a fait de sainte Véronique. Elles veulent témoigner leurs sympathies à Jésus, car elles le connaissent, et sans l'avoir constamment suivi, comme Madeleine ou Marie Jacobé, elles ont entendu et goûté ses prédications.

A l'arrivée de Jésus elles gémissent, elles pleurent, elles sanglotent. Il s'arrête avec autorité et ceux qui le conduisent ne songent pas à lui dire : « Marche ! Hâte-toi ! » Ils sont subjugués par sa majesté, et saisis par le ton impératif, l'accent magistral de sa parole.

Jusqu'ici il s'était tu, mais voici le Maître qui enseigne, qui commande :

« Ne pleurez pas sur moi, leur dit-il d'une

voix grave, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Car viendront des jours où l'on dira : Bienheureuses les épouses stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté, les mamelles qui n'ont point allaité ! Alors on criera aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec ? »

Manifestement il faisait allusion au siège de Jérusalem par Titus et beaucoup de ces femmes purent en être témoins. Elles virent la cité « pressée de toutes parts, » environnée de tranchées et jetée à terre, renversée de fond en comble, parce qu'elle n'avait pas connu le jour où elle avait été visitée. Leurs enfants subiront les horreurs des combats quotidiens et de la famine, et elles regretteront de les avoir mis au monde pour devenir si malheureux.

Il leur parle aussi des catastrophes de la fin du monde, où ses ennemis le verront terrible, armé de cette croix qu'il porte péniblement jusqu'au Calvaire et qui sera son sceptre, son titre de gloire et leur condamnation. Ils le verront tout-puissant, juge inexorable et triomphant, et c'est en vain que dans leur effroi ils supplieront les montagnes de tomber sur eux pour les dérober à la juste colère de Dieu. Les montagnes resteront les immobiles témoins de leur définitif arrêt, de la sentence sans appel : « Allez, maudits, au feu éternel ! »

Non seulement il parle en maître, il parle en Dieu :

« Ne pleurez pas sur moi ! » Pour lui-même il s'oublie. Ses souffrances sont inénarrables, mais en même temps qu'il les endure, il demeure avec le Père, il jouit de la vision béatifique. Ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre. Les hommes l'ont jugé, mais il jugera les hommes. Ses ennemis ont pensé se débarrasser de lui à jamais, il mourra en effet, mais c'est pour ressusciter, et tous comparaitront devant son tribunal. Lui qui semble humilié et anéanti, l'homme de douleurs et le dernier des mortels, il est à la veille du triomphe souverain, de la gloire infinie que proclameront tous les siècles.

Mais « pleurez sur vous, » sur la cité qui fait mourir son Dieu, sur vos âmes qui peuvent se laisser atteindre par la contagion et qui sont en péril.

Ici son regard sonde l'avenir et il n'y voit pas que des Simons et des Véroniques. Celles-ci mêmes qui lui témoignent avec éclat leur chagrin, leurs regrets, leur affection, ne sont-elles pas muées par des sentiments sincères peut-être, mais éphémères ? Sa douleur les touche, mais demain elles n'y penseront plus. La majorité des humains n'est-elle pas, comme elles, vouée à l'indifférence ?

Cependant ne doivent-ils pas trembler à la pensée du jugement de Dieu ? « Si l'on fait ceci dans le Bois vert, dit Bossuët, que sera-t-il

fait au bois sec ? Si le feu de la vengeance divine a pris si fortement et si tôt sur ce bois vert et fructueux ; si ce bois vivant, Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'est pas épargné ; pécheur, bois aride, bois déraciné, qui n'es plus bon que pour le feu éternel, que dois-tu attendre ?¹

Il est ainsi traité, lui qui n'a pris que l'infirmité humaine sans en prendre le péché ; qu'advient-il des vrais pécheurs qui demeurent et veulent demeurer dans le péché ?

« Telle est la grâce que Jésus fit à ces saintes femmes, en échange de leur compassion. La forme de cette grâce était austère ; quelle forme pouvait ne l'être point dans ce mystère de douleur et de mort ?² » Mais quels enseignements précieux pour elles à qui il dévoilait l'avenir, et pour nous tous à qui il apprend qu'il faut « avoir pitié de notre âme en cherchant à plaire à Dieu³, » et « faire notre salut avec crainte et tremblement ! »

Puis il continue sa montée au Calvaire et se renferme désormais dans le silence auguste qu'il ne rompra plus que sur la croix.

Suivons-le en esprit lorsqu'il gravit le Golgotha, non sans avoir fait une nouvelle chute plus douloureuse que les autres. Pensons à nous qui tombons si souvent. — Il est midi, le ciel s'est couvert, le soleil commence à s'obscurcir, la nature va s'associer aux indigibles souffrances de son Créateur.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

I

LES SERVITEURS DE S. JOSEPH

Gerson. — L'illustre chancelier Gerson consacra à la gloire de S. Joseph ses écrits, sa parole, son zèle et sa science. Non content d'avoir essayé de faire passer sa dévotion préférée dans le cœur des princes, des prélats et des docteurs, par des lettres aussi solides que pleines d'onction, il saisit une occasion éclatante d'en publier les grandeurs et les avantages. Chargé de prêcher devant le concile de Constance, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, il consacra une partie de son discours aux louanges de S. Joseph. Il proposa son culte comme un des principaux moyens de ramener la paix dans l'Eglise, et parla avec tant de force et d'éloquence qu'il laissa cette grande assemblée toute pénétrée du désir de travailler à la gloire du saint Patriarche.

Révélation de sainte Brigitte. — Brigitte était née au commencement du xiv^e siècle. Elle était princesse de Suède, se maria, eut plusieurs enfants, quitta le monde en même

temps que son époux, fonda l'Ordre du Saint-Sauveur, et mourut à Rome en 1373, laissant une grande réputation de sainteté. Dieu la favorisa d'un grand nombre de révélations. C'est au vi^e livre qu'elle nous rapporte ces paroles de la Sainte Vierge : « Jésus était si obéissant que quand Joseph lui disait : Faites ceci ou cela, il le faisait sur-le-champ ; il cachait ainsi la puissance de sa divinité que Joseph et moi étions seuls à connaître. » Et un peu plus loin : « S'étant aperçu du mystère accompli en moi par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, et se réputant indigne de rester avec moi, Joseph entra dans une grande anxiété, et il ne savait que faire. L'Ange lui dit durant son sommeil : Ne vous séparez pas de la Vierge qui vous est confiée, car ce que vous avez ouï d'elle est la souveraine vérité ; elle a conçu de l'Esprit de Dieu ; elle enfantera un fils qui sera le Sauveur du monde. Servez-la donc fidèlement, et soyez le gardien et le témoin de sa virginale pudeur. Depuis, il me servit si fidèlement qu'on n'entendit jamais de sa bouche une parole qui ne fût gravée : il était très patient dans la pauvreté, soigneux et actif pour le travail ; il était souverainement doux et très obéissant ; il était tellement mort au monde qu'il ne désirait que les choses du ciel : il avait la foi la plus ferme aux promesses de Dieu. »

S. Louis de Gonzague. — S. Louis de Gonzague avait une dévotion toute filiale à S. Joseph. Il s'appliquait à imiter surtout sa chasteté virginale, et il avait si bien copié son modèle que la belle vertu semblait sortir de tous ses pores et répandait autour de lui le plus doux parfum. C'était un ange du ciel qui s'ennuyait sur la terre ; aussi bientôt finit son exil : il mourut à vingt-deux ans, comblé de mérites. Mais à peine eut-il rendu le dernier soupir que tous les pères, toutes les mères et tous les jeunes gens de la ville de Rome qui l'avaient connu accoururent auprès de son lit funèbre pour contempler et vénérer cette séraphique relique. Son corps, sa chambre, ses habits, tout ce qui avait été à son usage devenait un objet de vénération. On voyait sur ce corps précieux les vertus éclatantes qu'il avait pratiquées ; on y remarquait surtout les glorieux stigmates de la chasteté. Le lis de saint Joseph avait touché son front et y avait laissé l'empreinte et l'éclat de la belle vertu. L'expression de sa figure avait je ne sais quoi de céleste qui ravissait tout le monde ; c'était un reflet de la gloire qui entoure le chœur des Vierges dans le ciel. Aussi chacun disait : « Ce n'est pas un corps terrestre, c'est un corps spiritualisé et glorieux. » Et la cour de Rome appela Louis l'Angélique jeune homme. — Si telle a été la beauté corporelle de Louis de Gonzague sur son lit de mort, que sera-t-elle au grand jour de la résurrec-

¹ Bossuet, 1^{er} et 4^e Sermons pour le Vendredi saint.

² Mgr Gay, *Mystères du Rosaire*, t. II, p. 95.

³ Eccl., xxx, 24.

tion, quand elle réfléchira tout l'éclat de la virginité qu'il pratiqua à un si haut degré ?

S. Bernardin de Sienne. — Bernardin de Sienne, religieux franciscain de l'étroite observance, naquit à Massa, en Italie, en 1380. Il perdit ses parents étant encore en bas âge. Son éducation fut confiée à une de ses tantes, qui n'eut qu'à développer ses heureuses dispositions. A l'âge de onze ans, il fut envoyé à Sienne et placé sous la conduite des maîtres les plus habiles. Ceux-ci ne se lassaient pas d'admirer la beauté de son esprit, mais plus encore sa vertu : son amour pour la pureté était extraordinaire. Tout en lui présageait une grande sainteté. Se croyant appelé à l'état monastique, il entra dans l'Ordre de Saint-François et fit profession le 8 septembre 1404, qui était le jour anniversaire de sa naissance. Destiné par ses supérieurs à l'œuvre de la prédication, il y obtint des succès étonnants. Toute sa vie il eut pour la T. S. Vierge et son chaste Epoux une touchante dévotion : il en parlait souvent dans ses discours, il consacra plusieurs de ses sermons à faire ressortir la perfection à laquelle dut s'élever S. Joseph dans la société de Marie et de Jésus, sa mission, sa mort privilégiée, son crédit dans le ciel. C'est lui qui a prononcé ces remarquables paroles : « Quand Dieu élève quelqu'un à une haute dignité, ou à quelque sublime ministère, il le dote avec munificence de toutes les grâces nécessaires pour accomplir dignement la mission qu'il lui impose. Ainsi en a-t-il agi dans l'ancienne alliance avec Moïse, Josué, Abraham, Isaac, Jacob, David, et les autres prophètes ; dans la loi nouvelle avec la Vierge, les apôtres, les évangélistes, les docteurs, les fondateurs d'Ordres. Cette loi générale de l'économie de la grâce, Dieu l'a très particulièrement suivie à l'égard de Joseph ; l'ayant choisi de toute éternité pour être le Père nourricier de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le véritable époux de la Reine des Anges, pour être le fidèle gardien de ces deux principaux trésors, c'est-à-dire de son Fils et de la Vierge, il l'a enrichi avec une libéralité toute divine de la sainteté et des vertus requises pour une si haute dignité et un si sublime ministère. »

Sainte Marguerite de Cortone. — Sainte Marguerite de Cortone attribuait, en grande partie, à la protection de S. Joseph son étonnante conversion. Chaque jour elle rendait quelque hommage à ce glorieux saint. Cette attention fut si agréable à Jésus, son divin Epoux, que, lui apparaissant un jour, il lui dit : « Marguerite, je t'apprends que la dévotion que tu as pour Joseph, mon père putatif, me plaît beaucoup ; c'est pourquoi je veux que tu lui paies chaque jour quelque tribut de louange et d'honneur, car il est très cher à mon Cœur. » Ces paroles enflammèrent tellement la servante de Dieu qu'elle ne cessait

jamais d'offrir des actes de vénération au saint patriarche.

Le B. Hermann-Joseph. — Le B. Hermann de Steinauld, de l'Ordre des Prémontrés, se distinguait par un amour plein de tendresse pour S. Joseph. Il méditait habituellement ses vertus et s'appliquait à les reproduire dans sa conduite. La T. S. Vierge l'en récompensait par des faveurs toutes particulières. Dans une vision célèbre, elle lui recommanda d'ajouter à son nom celui de Joseph. Il le fit, et, dès lors, on ne l'appela plus qu'Hermann-Joseph. Elle lui apparut une autre fois, tenant entre ses bras l'Enfant Jésus, et le déposa entre ses mains comme elle dut le faire si souvent avec S. Joseph à Bethléem et à Nazareth.

S. Ignace et S. Joseph. — S. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, qui a fait et fait encore tant de bien dans le monde, avait pour la Sainte Vierge Marie une dévotion trop tendre pour ne pas honorer aussi d'un culte spécial le glorieux S. Joseph, son chaste et digne époux. Le précieux livre de ses *Exercices* est comme un monument qui atteste sa dévotion et sa ferme confiance à l'égard de ce grand saint.

Nous n'ajouterons qu'un fait rapporté dans les *Annales* de la Compagnie de Jésus.

S. Ignace avait dans son oratoire une image de S. Joseph, et c'était en présence de *ce grand maître de la vie intérieure* qu'il aimait à faire son oraison et à célébrer le saint sacrifice de la messe. C'était au pied de ce directeur par excellence des âmes intérieures qu'il déposait par écrit ses doutes et ses difficultés les plus graves, pour en avoir la solution. C'est sous sa conduite qu'il est devenu si habile dans le discernement des esprits et dans la direction des âmes.

Sainte Catherine de Bologne. — Sainte Catherine de Bologne était très dévouée au culte de S. Joseph. Pendant qu'elle était à Ferrare, avec la charge de portière, il se présenta plusieurs fois à la porte du monastère, sous l'habit de pèlerin, un vénérable vieillard demandant l'aumône. Catherine la lui donnait avec plaisir, et aimait à l'entendre parler des Lieux Saints qu'il disait bien connaître. Un jour ce vieillard offrit à la sainte une petite écuelle d'argile vernie, disant qu'elle avait servi à la Vierge Marie pour donner à boire à l'Enfant Jésus. Elle reçut avec joie cette précieuse relique, et remercia le pèlerin, qui lui dit de la garder. Comme jamais le vieillard ne reparut, sainte Catherine resta persuadée que c'était S. Joseph lui-même. En passant de Ferrare à Bologne, elle remit cette sainte écuelle à la supérieure du premier monastère, à condition qu'elle la rendrait au pèlerin s'il venait la redemander ; sinon, elle en faisait don aux religieuses, avec obligation de l'ex-

poser chaque année, à la fête de S. Joseph. C'est ce qui eut toujours lieu depuis lors.

Sainte Thérèse. — A l'âge de vingt-deux ans, sainte Thérèse recourut avec la plus grande confiance à la bonté de S. Joseph : « Me trouvant, dit-elle, si jeune encore, frappée de paralysie, et voyant le triste état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de m'adresser à ceux du ciel. Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux S. Joseph. Il m'accorda son secours de la manière la plus visible. Ce bien-aimé père de mon âme se hâta de me délivrer des langueurs et des infirmités dont mon corps était accablé, comme il m'a sauvé plus tard de périls d'un autre genre et bien autrement graves, puisqu'ils menaçaient de me perdre éternellement. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais rien refusé, et même il m'a toujours donné beaucoup plus que je ne savais désirer. S. Joseph fit éclater envers moi sa puissance et sa bonté. Grâce à lui, je recouvrai mes forces, je me levai, je marchai, j'étais délivrée de ma paralysie. »

Dans sa reconnaissance à l'égard de S. Joseph, elle se fit l'apôtre de son culte. « C'est quelque chose de merveilleux que le récit des grâces de toute espèce dont le Seigneur m'a comblée et des périls, tant du corps que de l'âme, dont il m'a délivrée par les mérites de mon bien-aimé patron. Dieu semble avoir accordé à chacun des autres saints le pouvoir de nous secourir dans les nécessités particulières : notre saint, au contraire, peut nous secourir en tout, l'expérience le prouve ; et, par là, Notre-Seigneur nous donne à entendre que, comme il lui a été soumis en toutes choses sur la terre, il veut bien encore dans le ciel condescendre à tous ses désirs. C'est ce qu'ont éprouvé un grand nombre de personnes, à qui j'avais conseillé de se recommander à S. Joseph ; les grâces signalées qu'elles en ont reçues, les ont pénétrées de la plus tendre piété et de la plus vive reconnaissance pour leur saint protecteur. »

Dans un voyage qu'elle faisait avec plusieurs de ses filles, pour aller fonder un monastère qui devait porter le nom de S. Joseph, le saint les sauva d'une mort inévitable. Le conducteur s'étant égaré, les chevaux emportèrent la voiture vers des précipices. La sainte, voyant ses compagnes saisies d'effroi, leur dit : « Mes chères filles, le seul moyen d'échapper à la mort, c'est de recourir à notre bon père S. Joseph, et d'implorer son assistance. » Elles le firent, et tout à coup une voix se fit entendre, qui criait : « Arrêtez ! arrêtez ! si vous faites un pas de plus, vous périrez toutes. » Les chevaux s'arrêtèrent aussitôt, et les religieuses demandèrent de quel côté il fallait tourner. La voix leur indiqua un endroit qui ne paraissait pas moins dangereux que celui

où elles étaient. Elles obéirent cependant, et, à l'instant, se trouvèrent hors de danger. Alors le voiturier se mit à chercher celui qui leur avait parlé, mais il lui fut impossible de le découvrir. Thérèse qui avait reconnu son protecteur, dit alors à ses filles : « C'est bien en vain que notre guide cherche celui qui nous a sauvées ; notre libérateur, c'est notre bon père S. Joseph. »

Pleine de respect et de confiance pour lui, sainte Thérèse n'entreprenait jamais rien sans lui demander son secours. Elle lui dédia treize de ses fondations. Elle plaçait sa statue au-dessus de la porte de tous ses monastères, et chaque soir déposait à ses pieds les clefs de la maison, le priant de la garder ainsi que toutes celles qui l'habitaient. Lorsque après sa mort les religieuses voulurent donner à plusieurs monastères le nom de leur fondatrice, la sainte apparut à la Mère de Saint-Dominique, prieure d'Avila, et lui donna cet ordre : « Va dire au Père provincial d'ôter mon nom aux monastères et de leur rendre celui de S. Joseph que je leur avais donné, » se montrant ainsi jalouse, même après sa mort, de la gloire du saint qu'elle avait tant aimé pendant sa vie.

Elle avait remarqué que, parmi ses premières religieuses, les plus dévotes à S. Joseph étaient celles qui faisaient la mort la plus consolante et la plus édifiante. Voici son témoignage : « J'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, une paix et une tranquillité ineffables ; on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement ou dans le doux repos de la prière. Rien n'indiquait au dehors qu'aucune tentation troublât la paix intime dont elles jouissaient. Ces divines lumières ont banni de mon cœur la crainte que j'avais de la mort. Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour une âme fidèle. » C'était le fruit de la dévotion qu'elle avait su inspirer à ses religieuses pour leur saint patron.

Le jour de l'Assomption 1561, se trouvant à Avila, dans l'église d'un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique, elle entra tout à coup en extase et se vit revêtue d'une robe éblouissante de blancheur. En même temps, elle aperçut à sa droite la Vierge Marie ; à sa gauche, S. Joseph. Les deux augustes personnages lui dirent qu'elle était purifiée de tous ses péchés. Puis la Sainte Vierge, lui prenant les mains, ajouta : « Ma fille, vous me causez un grand plaisir par votre dévotion au glorieux S. Joseph, et ce que vous me demanderez par lui vous sera accordé. »

L'admirable sainte écrivait encore : « D'après l'expérience constante que j'ai des faveurs précieuses que saint Joseph obtient de Dieu à ceux qui s'adressent à lui, je voudrais inspirer à tout le monde une grande dévotion pour lui. De toutes les âmes qui sont fidèles à l'honorer, je n'en connais pas une seule qui

ne fasse chaque jour de nouveaux et rapides progrès dans la perfection. Depuis plusieurs années que je lui demande le jour de sa fête une grâce particulière, jamais elle ne m'a été refusée ; j'ai même remarqué que, si la grâce que j'avais sollicitée n'était pas celle qui me convenait, cet aimable saint savait la faire tourner au plus grand bien de mon âme. Si quelqu'un hésite à me croire, je le supplie d'en faire l'essai pour l'amour de Dieu ; il verra, par sa propre expérience, combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux Patriarche et de se ranger parmi ses dévots serviteurs. »

Le cardinal de Bérulle. — Ce pieux cardinal, qui eut toujours la plus tendre dévotion pour S. Joseph, sollicita la faveur d'obtenir une mort qui ressemblât à la sienne. Or, pendant sa dernière maladie, il lui arriva de tomber évanoui sur le marchepied de l'autel, tandis qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe ; ses disciples accoururent, on l'assit vis-à-vis du tabernacle et c'est là, aux pieds de Jésus, qu'il eut le bonheur de recevoir les derniers sacrements, en s'offrant à Dieu comme victime et en répétant les doux noms de Jésus, Marie et Joseph.

Cette condescendance du glorieux Patriarche n'est-elle pas touchante et bien propre à exciter notre confiance ? Oh ! demandons-lui chaque jour la grâce d'une bonne mort ! Et méritons sa protection par une vie sainte et fervente, par la pratique des vertus dont il a laissé de si beaux exemples.

Alexis de Vigevano. — Le vénérable serviteur de Dieu Alexis de Vigevano, capucin, étant près de mourir, pria l'infirmier d'allumer quelques cierges dans sa cellule. Interrogé sur le motif de cette demande, il répondit : « Dans un instant je dois recevoir la visite de ma Maîtresse, Marie, avec S. Joseph, son époux, et il est convenable que nous les accueillions avec grand honneur. » Peu après, le moribond pria tous les assistants de se mettre à genoux, parce que ses deux illustres hôtes étaient arrivés. Au même instant, prenant une physionomie plus céleste que terrestre, il rendit sa belle âme à Dieu, et alla assister aux triomphes de son grand protecteur, dont on célébrait la fête ce jour-là même.

La Vénérable Agnès de Langsac. — Pour se bien pénétrer de l'intelligence des mystères du Rosaire, la vénérable Mère Agnès de Langsac s'était mise à l'école de la Sainte Vierge, et, après celle de la Sainte Vierge, à celle de S. Joseph. « J'ai reçu, dit-elle un jour, beaucoup de faveurs de ce saint durant toute ma vie. Toutes les vierges devraient l'honorer comme vierge et gardien actuel des vierges, lui qui a gardé la Vierge des vierges pendant sa vie. » Elle avait expérimenté bien

des fois le grand pouvoir de ce saint Patriarche près de Dieu. « Il suffit, disait-elle à ses sœurs, d'alléguer à Notre-Seigneur les services que lui a rendus S. Joseph pour tout obtenir de sa bonté divine. » Elle avoua en confidence, à l'une d'elles, qu'elle n'avait jamais rien demandé à ce digne époux de la Mère de Dieu, sans l'avoir obtenu.

S. Jean-Baptiste de la Salle. — Rien ne saurait rendre la tendre dévotion de S. Jean-Baptiste de la Salle envers S. Joseph. Dès son enfance, il l'avait aimé et honoré. Plus tard, il mit sa Congrégation sous son patronage, recommandant aux Frères de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour honorer et faire honorer S. Joseph. Chaque jour, il récitait ses litanies et il ordonnait à ses disciples de les réciter aussi pour obtenir la grâce d'imiter, à l'égard des enfants, la conduite du bienheureux patriarche envers l'Enfant Jésus.

S. Joseph montra combien cette dévotion lui était agréable. Le saint était fort malade, mais, la veille de la fête de saint Joseph, les forcés lui revinrent et il put célébrer la sainte messe pour la dernière fois le 19 mars. Il retomba presque aussitôt, et peu de jours après s'endormit dans le Seigneur.

S. François de Sales. — S. François de Sales fut un dévot serviteur de S. Joseph, et un apôtre zélé de son culte.

La veille de sa fête, il célébrait une messe solennelle, à laquelle il invitait les musiciens d'Annecy.

Il prêchait à l'office du soir, et s'étendait avec délices sur l'éloge du saint.

« O Dieu, écrivait-il, qu'il fallait que ce saint fût bon et droit de cœur, puisqu'il lui a été donné de posséder la Mère et le Fils de Dieu !

« Avec ces deux trésors, il pouvait faire envie aux anges et défier le ciel tout ensemble d'avoir plus de bien que lui.

« Car qu'y a-t-il entre les anges de comparable à la Reine des anges, et qu'y a-t-il en Dieu plus que Dieu ? »

Le jour de la fête de S. Joseph de l'année 1664, il envoya dès le matin ce billet à la Mère de Chantal :

« Ma très chère fille, voilà les litanies du glorieux Père de notre vie et de notre amour.

« Je voulais vous les envoyer écrites de ma main ; mais, comme vous savez, je ne suis pas à moi.

« J'ai néanmoins pris le loisir de les revoir, de les corriger, d'y mettre les accents, afin que notre fille de Châtel ait plus de facilité à les chanter sans y faire des fautes.

« Mais vous, ma fille, qui ne pourrez pas chanter les louanges de ce saint de notre cœur, vous les ruminerez entre les dents... »

L'aimable saint exposait ainsi la figure du palmier que l'Eglise, dans ses offices, applique à S. Joseph :

« Bien que le glorieux S. Joseph n'ait contribué en rien à la naissance sur la terre du Verbe éternel, il eut cependant une grande part en ce fruit très saint de son épouse sacrée.

« Car elle lui appartenait et était plantée tout auprès de lui, comme une glorieuse palme auprès de son bien-aimé palmier.

« Oh ! quelle divine union entre Notre-Dame et S. Joseph, union qui fait que Notre-Seigneur appartenait à S. Joseph comme il appartenait à Notre-Dame !

« C'est ainsi que S. Joseph allait souverainement croissant en sainteté par la communication continuelle qu'il avait avec elle.

« Les vertus et les perfections de sa sainte épouse, comme d'un très pur miroir exposé aux rayons du Soleil de justice, faisaient une telle réverbération en S. Joseph qu'il semblait presque qu'il fût aussi parfait que la glorieuse Vierge. »

S. François de Sales ne doutait pas que S. Joseph ne fût au ciel en corps et en âme.

« Nous ne devons nullement douter, dit-il, que ce glorieux saint n'ait beaucoup de crédit dans le ciel auprès de Celui qui l'a tant favorisé que de l'y élever en corps et en âme.

« Ce qui est d'autant plus probable que nous n'en avons nulle relique ici-bas, en terre.

« Car, comment lui eût pu refuser cette grâce Celui que ce glorieux patriarche avait eu l'honneur et la grâce de porter si souvent entre ces bras bénis, auxquels Notre-Seigneur se plaisait tant !

« Oh ! combien de baisers lui donnait-il fort tendrement de sa bouche bénie pour récompenser, en quelque façon, son travail !

« S. Joseph est donc au ciel en corps et en âme ; c'est sans doute. »

Sainte Chantal. — Quand on sait toute la dévotion de S. François de Sales pour S. Joseph, on n'est pas étonné de trouver les mêmes sentiments de piété dans tout l'Ordre de la Visitation, et surtout dans sa sainte fondatrice. Son historien, la Mère de Chaugy, qui avait vécu dans son intimité, qui avait été le témoin journalier de ses pratiques religieuses, nous assure, au chap. xi de sa Vie, que lorsque sa bienheureuse Mère parlait de S. Joseph à l'évêque de Genève, elle employait toujours cette expression : « Ce cher saint que notre cœur aime. » Elle entra dans l'association de St-Joseph et y fit entrer toutes ses religieuses. Tous les seconds dimanches du mois, elle avait soin que l'on fit la sainte communion et la procession en l'honneur de S. Joseph. Elle portait toujours dans le livre de ses Règles une image de S. Joseph. La montrant un jour à ses filles, elle leur disait : « Quand je commençai notre lecture, je baisai les pieds à Jésus, Marie, Joseph. » Jamais elle ne manquait de prier chaque jour devant le tableau de S.

Joseph, placé au-dessus de l'autel du Chapitre de la communauté. Dans un voyage qu'elle fit en Piémont dans l'année 1638, la veille de son départ, une sœur alla lui demander quelles prières elle faisait tous les jours devant ce tableau, afin de les continuer pendant son absence, en sa place. Notre sainte, émue jusqu'aux larmes, lui dicta avec bienveillance la prière qu'elle adressait à Dieu. Elle exprimait le désir que toutes les supérieures de ses maisons donnassent à leurs filles une image de Jésus, Marie, Joseph et de leur bienheureux Père, disant : « Cela fait tant de bien d'avoir ses bons amis avec soi ! »

Joseph-Antoine Patrigiani. — J.-A. Patrigiani appartenait à la Compagnie de Jésus. Ce fut un des plus zélés panégyristes de S. Joseph. Il composa son ouvrage sur ce saint Patriarche en 1709. Son but principal est de contribuer à étendre le culte de S. Joseph par la voie des exemples. Comme le philosophe païen, il la croit la plus courte et la plus persuasive. Les exemples, en effet, entrent plus aisément dans l'esprit, et pénètrent mieux dans le cœur que ne le font les plus solides raisonnements : ceux-ci se bornent à convaincre, ceux-là ajoutent à la conviction quelque chose de plus entraînant, la persuasion.

Son ouvrage, intitulé *La dévotion à S. Joseph*, se compose de trois livres. Le premier en expose les motifs ; le second rappelle les principales faveurs qui en ont été la récompense ; et le troisième indique les différentes pratiques pour honorer et faire connaître ce grand saint.

Patrigiani écrivait en 1709. Depuis cette époque le culte de S. Joseph s'est merveilleusement propagé. Il s'est répandu dans toutes les contrées de la terre. Mais le travail de cet écrivain a puissamment contribué à cette extension. C'est par les faits qu'il implante dans les cœurs la dévotion à S. Joseph, se souvenant de l'adage du philosophe païen : *Les préceptes rendent le chemin long, les exemples le font court.* Aussi son ouvrage est-il toujours recherché et lu avec intérêt et profit.

Jean-Jacques Olier. — M. Olier n'a pas fourni une longue carrière, mais elle est pleine par les vertus qu'il a pratiquées, par les œuvres qu'il a fondées. Né à Paris en 1608, il est mort à 49 ans. Il a eu l'insigne faveur d'être béni par S. François de Sales, de connaître S. Vincent de Paul, d'être en rapport avec les personnalités les plus distinguées de son siècle. C'est lui qui a fondé le séminaire de Saint-Sulpice, qui a jeté les fondements de l'église qui porte ce nom, qui est le premier supérieur de cette Compagnie qui dirigea tant de séminaires en France. Il a composé plusieurs ouvrages de piété, en particulier un opuscule sur S. Joseph. Il avait une grande dévotion pour le chaste Epoux de Marie et il l'inspira à tous ses

prêtres. Aussi l'avait-il choisi pour un des patrons du séminaire, assurant que c'était Marie qui le lui avait donné et avait ajouté qu'elle n'avait rien de plus cher au ciel et sur la terre après son Fils. Portant un jour le saint Viatique à un malade, il répétait intérieurement ces paroles qui lui étaient venues à l'esprit : *Vous avez été le conducteur du juste.* « Joseph, se disait-il, a été le conducteur de Jésus. c'est dans les mêmes sentiments que je dois porter le Fils de Dieu. » Dire le respect dont il était pénétré, serait chose impossible. Quand il parlait de S. Joseph, c'était toujours dans les termes les plus magnifiques. Il le représentait comme l'image des bontés du Père éternel, de sa sainteté, de sa sagesse et de sa providence. Il eût voulu l'honorer comme Jésus l'avait honoré, l'aimer comme Jésus l'avait aimé.

Jean-Joseph Surin. — Joseph Surin, né à Bordeaux en 1600, entra de très bonne heure dans la Compagnie de Jésus. Il acquit une haute réputation par ses vertus, son zèle, ses talents pour la direction des âmes, et la grande confiance dont il jouissait de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance et leur piété. Il mourut en 1665. On a publié ses écrits ascétiques. C'est dans un de ces ouvrages qu'il recherche le motif de la grande dévotion de sainte Thérèse envers S. Joseph. Il le trouve dans un certain attrait de grâces conduisant les âmes à Dieu par une intime liaison avec le Verbe incarné et avec sa sainte Mère. Nul autre homme n'a eu une plus large part au mystère de l'Incarnation. Aussi S. Bernard appelle-t-il Joseph le très fidèle coadjuteur du grand dessein de Dieu. De là ces communications abondantes des douceurs et des richesses cachées en ce mystère ineffable ; de là ce pouvoir de les faire goûter aux âmes intérieures. Le P. Surin s'attache surtout à mettre en évidence : 1^o l'intime liaison de S. Joseph avec Jésus-Christ ; 2^o son profond recueillement qui ne lui laissait d'attention que pour Jésus et Marie ; et 3^o la parfaite abnégation qu'il montra en toutes choses. On ne saurait lire sans fruit ces pieux écrits.

Isidore de Isolani, de l'Ordre de St-Dominique. — Isidore était milanais ; un de ses principaux ouvrages : *La Somme des dons de S. Joseph*, est dédié au pape Adrien VI. Dans cette courte notice, nous nous contenterons de citer les paroles prophétiques sur la gloire future et le culte de S. Joseph dans l'Eglise de Dieu :

« *Clangor Victoriae Regis in illo*, ces paroles désignent les transports de joie qui éclateront, et le cri de triomphe qui retentira un jour dans l'Eglise militante, lorsque les peuples chrétiens connaîtront la sainteté du divin Joseph. Car l'Esprit-Saint ne cessera d'avertir les cœurs

des fidèles jusqu'à ce que l'empire tout entier de l'Eglise militante, transporté de joie, donne au culte du divin Joseph une splendeur nouvelle, qu'il bâtit des monastères et des églises, et qu'il érige des autels en son honneur. Ses fêtes seront célébrées avec solennité, tous les peuples lui feront des vœux et les acquitteront. Le Seigneur enverra sa lumière jusque dans le plus intime de l'intelligence ; il lèvera les voiles, et les grands hommes scruteront les dons intérieurs de Dieu cachés en S. Joseph, et ils trouveront en lui un trésor d'un ineffable prix ; car la richesse et l'abondance des dons spirituels ont brillé en lui d'un éclat unique. Nous sommes fondés à croire que le Dieu immortel veut à la fin des temps honorer Joseph des plus éclatants honneurs, et le rendre l'objet de la vénération la plus profonde. C'est une loi de haute convenance qu'à l'exemple de Jésus-Christ, qui a vénéré Joseph comme son père, l'Eglise notre sainte Mère l'honore un jour d'une vénération toute particulière. »

Comme ces paroles s'accomplissent sous nos yeux !

S. Alphonse de Liguori. — S. Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, dans l'Italie méridionale, est le fondateur de la Congrégation des prêtres missionnaires connus sous le nom de Rédemptoristes. Il était né avec les plus heureuses dispositions, et il eut le bonheur de les voir seconder par les soins que prirent ses vertueux parents de lui assurer une excellente éducation. A 17 ans, ses études étaient finies, et il y avait obtenu les plus brillants succès ; il se crut appelé au barreau, étudia le droit, devint avocat et plaida avec distinction ; mais un accident qu'il éprouva dans une cause importante, le fit renoncer à cette carrière. Après de mûres réflexions, il entra dans les ordres sacrés, se livra à la prédication, établit sa congrégation, fut nommé à l'épiscopat. Ses nombreuses occupations ne l'empêchèrent point de composer un grand nombre de bons ouvrages, où il traite avec bonheur de S. Joseph, de ses vertus, de son titre de père qu'il considère comme le principe de sa haute dignité. Comme père, c'est Joseph qui commande, Dieu lui ayant donné l'amour, la vigilance, toute la sollicitude paternelle. De plus, il nous le représente comme le consolateur de Marie dans toutes ses tribulations, le coopérateur de l'œuvre de la Rédemption, puisqu'il a été le témoin, ainsi que S. Bernard en fait la remarque, de tous les mystères de la vie du Fils de Dieu jusqu'à l'époque de sa vie publique.

Le P. Lallemand. — Le P. Lallemand était si persuadé de l'inépuisable bonté de S. Joseph, qu'il ne craignait pas de faire des promesses, en son nom, à ceux dont il voulait lui gagner

la confiance. Etant supérieur d'un collège, il promit à deux jeunes professeurs de leur obtenir la grâce qu'ils demanderaient, pourvu qu'ils prissent aussi l'engagement de préparer soigneusement leurs élèves à la fête du saint. Ces deux maîtres s'en acquittèrent si bien que leurs classes tout entières reçurent la sainte communion le jour de la fête. Alors ils allèrent faire connaître au P. Lallemand la grâce personnelle qu'ils souhaitaient. L'un d'eux, le P. Nouet, qui avait demandé le don d'écrire et de parler dignement de Notre-Seigneur, retourna le lendemain lui dire qu'il avait changé d'avis et qu'il souhaitait une faveur moins dangereuse pour l'amour-propre. Mais le saint homme lui répondit : « Il n'est plus temps : la grâce est accordée. » On sait quelle onction le P. Nouet a répandue dans ses ouvrages. L'autre religieux n'a pas voulu découvrir son secret, mais il a déclaré avoir été pleinement exaucé.

Le B. Curé d'Ars. — Dès son enfance, M. Vianney, curé d'Ars, se fit remarquer par ses dispositions à la vertu et à la sainteté. On peut dire que l'amour de Jésus et de Marie était inné en lui. Sa première communion faite avec les sentiments de la piété la plus tendre, ses parents l'employèrent aux pénibles travaux de l'agriculture. Loin de se plaindre de sa dure condition, le jeune Vianney regardait les peines de son état comme très agréables à Dieu, et il cherchait à se sanctifier même dans les actions les plus ordinaires de la vie. Pour prendre patience et s'animer dans son dur labeur, il plaçait, à dix pas devant lui, une petite statue de la Sainte Vierge tenant en ses mains l'Enfant Jésus. Son ardeur dans le travail s'enflammait à la vue de la Reine du Ciel, que Tertullien appelle l'*Ouvrière* de Nazareth ; à la vue du divin Enfant, le *Fils de l'Artisan*. De temps en temps, il les fixait avec tendresse, avec une amoureuse confiance, avec un regard de prédestiné, et on l'entendait soupirer en essuyant ses sueurs : « Tout pour Jésus et Marie ! » Quand il était arrivé près de sa petite statue, il se prosternait devant elle, adressait au Sauveur et à la Vierge une prière fervente, et, après un léger repos pris sous leurs yeux, il transportait plus loin sa chère image, reprenait son travail avec une nouvelle ardeur, et le continuait jusqu'à la fin de la journée, toujours sous les auspices, sous les regards et sous les ordres de Jésus et de Marie. Oh ! comme ce travail devait être agréable à Dieu ! Quelles journées pleines pour le ciel ! Comme ce pieux agriculteur des Dombes nous rappelle bien S. Joseph travaillant à Nazareth avec Jésus et Marie ! Faut-il s'étonner si M. Vianney est devenu le modèle des prêtres et le thaumaturge du XIX^e siècle ?

Apprenons à son exemple à travailler en Dieu et pour Dieu.

S. Joseph chez les Maristes. — La Société de Marie est née avec une dévotion spéciale envers S. Joseph. Son vénérable fondateur, le P. Colin, puisa dans cette dévotion la force et les lumières dont il eut besoin pour exécuter son projet. On a trouvé parmi ses papiers un petit écrit qui porte les traces de ses premières années et qui est un touchant témoignage de sa confiance en S. Joseph. C'est une lettre qu'il écrivait à son saint protecteur :

« Glorieux S. Joseph,

« Votre bonté est incomparable, et votre pouvoir auprès de Jésus et de Marie est sans bornes.

« Plein de confiance en votre miséricorde, je recours à votre puissante protection ; et tout pécheur que je suis, j'implore votre secours.

« Jamais pécheur ne vous a invoqué en vain ; malgré donc mon indignité et le nombre infini de mes péchés, j'espère que vous voudrez bien être mon avocat auprès de Jésus et de Marie... »

Dans la pensée du P. Colin, les Frères coadjuteurs avaient à reproduire auprès des Pères, dans la Société de Marie, l'emploi de S. Joseph à Nazareth, auprès de Jésus et de Marie.

Et pour cela il eut quelque temps le dessein de leur donner le nom du glorieux patriarche, en réservant pour les Pères seuls le nom de Maristes.

Il racontait, à ce sujet, un fait qui excitait en lui une profonde émotion et lui faisait répandre des larmes de joie et de reconnaissance envers S. Joseph.

Un de ces excellents Frères, qui avait été attiré dans la Société par le doux parfum du nom de Marie, éprouva une amère déception en apprenant cette idée du Père fondateur. Il sentait même de ce fait chanceler sa vocation.

Mais une infirmité très grave lui fit connaître la volonté du ciel.

Le médecin ayant déclaré qu'une opération était nécessaire, le bon Frère, qui ressentait une grande répugnance pour une semblable opération, eut recours à la prière. Il demanda au ciel de le guérir avant le jour fixé par le chirurgien.

Dans le cours de sa neuvaine, l'idée lui vint que cette infirmité était peut-être la punition de sa révolte contre le Père fondateur, et aussi par voie de conséquence contre le nom de S. Joseph.

Il s'adressa donc particulièrement dans ses prières à ce bon et aimable saint.

Un jour, dans la ferveur de son repentir, il lui demanda pardon de l'injure qu'il lui avait faite. Il lui promit même que, s'il daignait le guérir, il consentirait de bon cœur à porter son nom, au lieu de celui de Marie.

Que fit le bon S. Joseph ?

Le P. Colin vit, un matin, le Frère entrer dans sa chambre et lui demander la permission de monter à Fourvière.

— Comment, dit-il, monter à Fourvière dans votre état !

— Mon Père, dit le malade, je voudrais aller remercier la Sainte Vierge et S. Joseph... Je suis guéri.

En effet, il était guéri, complètement guéri.

Le chirurgien, qui monta au jour indiqué, n'eut qu'à constater la guérison complète.

Cependant, par ce prodige, S. Joseph ne voulait pas imposer au Frère l'obligation de porter son nom. Il voulait, au contraire, confirmer à l'enfant le nom de sa mère. Ce fut à partir de ce moment que le saint fondateur laissa le nom de Maristes aux Frères comme aux Pères.

Après la Sainte Vierge, il veut qu'on entoure S. Joseph d'une particulière affection de piété, honorant en lui le chef auguste de la Sainte-Famille de Nazareth.

Ce qu'il prescrivait à ses enfants, il le pratiquait lui-même avec une piété touchante. Quand il commença à perdre la vue, il disait avec simplicité :

« J'ai mis mes yeux dans le cœur de S. Joseph, le priant de faire ce qu'il sait être conforme à la volonté de Dieu. Seulement, je lui demande de voir suffisamment pour me conduire moi-même. »

Quand on se recommandait à ses prières, il avait coutume de répondre :

« Tous les jours, je vous place dans le cœur de S. Joseph ; je le prie de vous placer dans le cœur de la Sainte Vierge ; puis, je prie la Sainte Vierge de vous placer dans le cœur de Jésus. »

Ayons, nous aussi, la plus entière confiance en Jésus, Marie et Joseph.

La place de S. Joseph d'après Pie IX. — Pie IX, de sainte mémoire, aimait les beaux-arts, et fournissait toujours aux artistes de Rome, autant que le permettait son trésor appauvri, l'occasion de montrer leur talent.

Un peintre des plus estimés avait reçu la commande d'un tableau dont nous ne nous rappelons plus exactement le sujet, mais où il devait faire entrer une image du ciel. Il y travaillait avec ardeur et touchait à l'achèvement de son œuvre, quand un jour, dans une promenade, le Souverain Pontife se présente à son atelier.

Après quelques-unes de ces paroles aimables dont il avait si bien le secret, Pie IX demanda à voir son travail. Pendant que l'artiste expliquait la composition du sujet et désignait les différents personnages :

— Et S. Joseph, où l'avez-vous mis ? demanda le Pape, en l'interrompant.

— Très Saint Père, le voici, en haut, dans cet angle.

— Non, non, cher fils, reprit Pie IX, mettez-le à côté de Jésus et de Marie. Ne l'éloignez pas d'eux, car, au ciel, il en est bien près.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXVII

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

4^e L'inceste (v-vi)

1. En attendant qu'il vienne à eux, s'il le faut avec la verge, il va agir en qualité de juge. Comme on sent bien qu'il a gardé sa pleine autorité sur les Corinthiens ! Un crime épouvantable se commet parmi eux, un inceste ; il va le châtier. Depuis Ephèse il fulminera sa sentence, et il ne doute pas qu'elle ne soit intégralement exécutée, et par tous approuvée. Afin de maintenir la discipline chrétienne, afin que les croyants demeurent un exemple éclatant pour les païens par leur dignité de vie, il estime nécessaire de punir un crime que punissaient autrefois les lois civiles elles-mêmes et qu'elles négligent maintenant, tant les mœurs sont relâchées¹. Que deviendrait la communauté chrétienne si l'on y tolérât de tels abus ? Quels seraient désormais son prestige, sa réputation ? Comment les âmes sincères et chastes, éprises de pureté, y viendraient-elles, y resteraient-elles, surtout si elles n'y trouvaient pas ce refuge contre les vices qui les attirent ?

V. ¹ On entend dire partout que l'impureté règne parmi vous et une impureté telle qu'on n'en voit pas de semblable parmi les païens. On dit en effet que l'un de vous vit avec la femme de son père !

² Et après cela vous êtes encore enflés d'orgueil ! Et vous n'avez pas plutôt pris le deuil ! Et vous n'avez pas retranché du milieu de vous celui qui a commis un tel acte !

³ Eh bien ! moi, absent de corps, mais présent d'esprit, j'ai déjà jugé, comme si j'étais là, celui qui a fait un pareil crime. ⁴ Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous tous rassemblés, et moi en esprit au milieu de vous, revêtu de la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ⁵ je le livre à Satan pour la destruction de sa chair, afin que son esprit soit sauvé au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il lance donc l'excommunication, non sur la malheureuse femme, qui est païenne, mais sur le misérable qui a contracté avec elle cette union incestueuse. Les Corinthiens sont épouvantés de cette sentence qui le livre à Satan, ce qui est une condamnation à mort comme celle qui a frappé Ananie et Saphire. Ils ne doutent pas que sa fin ne soit proche, que « sa chair ne soit détruite, » mais la sentence de mort ne doit pas être suivie d'effet immédiat, car si l'Apôtre le frappe dans son corps, c'est afin de sauver son âme. Il lui laisse donc le temps de se repentir. Sans

¹ *Nihil genero socras, nullis auspiciis, nullis auctoribus, funestis omnibus ! O mulieris scelus incredibile, et præter hanc unam, in omni vita inauditum ! (Cic., Pro Cluentio, v, 6).*

doute que ce pécheur public fut atteint d'une maladie mystérieuse et inexorable qui lui permit de regretter son crime. Mais saint Paul reproche aux Corinthiens une sorte de complicité. S'ils avaient été de vrais chrétiens, ils auraient pris le deuil, ils l'auraient eux-même jugé et exécuté. Or ils ont continué à le recevoir dans leurs assemblées ! C'est le vieux levain païen qui agit encore et qui va corrompre toute l'Eglise. Et avec cela ils se glorifient encore !

⁶ Il est beau votre sujet de gloire ! Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait fermenter toute la pâte ? ⁷ Purifiez-vous du vieux levain afin que vous soyez une pâte nouvelle, sans levain, puisque vous êtes des azymes. Car le Christ, notre Pâque, a été immolé. ⁸ Célébrons donc cette fête, non pas avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des azymes de pureté et de vérité.

On était sans doute aux environs de la fête de Pâques. A ces Juifs d'hier l'Apôtre rappelle les azymes symboliques que l'on mangeait pendant les huit jours des solennités pascales. On abandonnait le pain fermenté, image de la vie coupable, pour prendre du pain azyme, image de la pureté et du changement de vie. Mais la vie chrétienne est une Pâque continue. Notre Agneau pascal, à nous, c'est le Christ immolé sur la croix et qui s'immole sans cesse pour nous. Gardons-nous donc toujours du vieux levain, de la vie de péché d'autrefois, de la malice et de la perversité. Tout doit être azyme ! Que notre vie soit faite uniquement désormais de pureté, de droiture, de sincérité et de vérité. Quelle belle Eglise alors serait celle de Corinthe, réhabilitée, honorée devant les autres Eglises, et sans tache, immaculée devant Dieu !

2. Mais il est nécessaire pour cela qu'elle enlève tout le vieux fond païen, le vieux levain, et d'abord qu'elle se sépare des pécheurs, de tous ceux qui la souilleraient par la contagion du mauvais exemple. Qu'elle ne les fréquente pas, qu'elle ne mange pas avec eux. « Un peu de levain suffit à faire lever toute la pâte. » Manger avec quelqu'un est un signe d'affection : la table est l'entremetteuse de l'amitié. Que les fidèles vivent avec ceux *du dedans*, c'est-à-dire avec leurs frères, et non avec ceux *du dehors*, c'est-à-dire avec les païens :

⁹ Quand je vous ai écrit dans ma lettre de n'avoir pas de relations avec les impudiques, ¹⁰ je n'entendais pas du tout les impudiques de ce monde, ni les avares, ni les rapaces, ni les idolâtres, autrement il vous faudrait sortir de ce monde.

¹¹ Je vous ai seulement écrit de n'avoir pas de relations avec celui qui se dit frère, et qui est impudique, avare, idolâtre, blessant pour les autres par ses paroles injurieuses, ivrogne ou ravisseur du bien d'autrui. Avec celui-là ne prenez pas même un repas. ¹² Quant à ceux du dehors, est-ce à moi de les juger ? N'est-ce pas ceux du dedans seuls que vous jugez ? ¹³ Ceux du dehors tombent sous le jugement de Dieu. Mais vous, retranchez le méchant du milieu de vous.

En effet, pour fuir les impudiques à Corinthe, réputée pour la corruption raffinée de ses mœurs, il eût fallu se retirer dans la solitude. L'Apôtre insiste seulement pour que les mauvais frères soient bannis de la communauté chrétienne, afin que l'Eglise demeure pure, honorée, immaculée devant Dieu et devant les hommes ; car chaque Eglise est responsable de ses membres. Quant aux païens qu'ils rencontrent et qui veulent demeurer dans leur erreur, c'est à Dieu seul de les juger. Que les frères soient irréprochables, doux, serviables, chastes, généreux, bons pour tout le monde, c'est le meilleur moyen de les attirer au Christ.

Cette idée de jugement l'amène à formuler un reproche aux fidèles Corinthiens.

2. On sait que les Juifs avaient leurs tribunaux, leurs magistrats, leur législation propre reconnue par l'Etat romain. Parmi les chrétiens, plusieurs étaient d'anciens Juifs convertis. Comme ils s'étaient séparés de la communauté juive, ils ne pouvaient plus, dans leurs différends, en appeler à ses tribunaux. Alors plusieurs en appelaient aux tribunaux païens, c'est ce qui indignait l'Apôtre : Est-ce que les chrétiens ne doivent pas avoir leurs juges pris chez eux ?

VI. ¹ Quoi ! il en est parmi vous qui, ayant un différend avec un autre, osent se faire juger par les païens iniques et non par les saints !

² Est-ce que vous ne savez pas que les saints jugeront ce monde ? Et si vous êtes appelés à juger le monde, n'êtes-vous donc pas capables de juger des affaires de si minime importance ?

³ Ignorez-vous que nous jugerons les anges ? A combien plus forte raison les choses du siècle !

⁴ Si vous avez entre vous des procès pour les affaires du siècle, prenez les plus humbles de l'Eglise et constituez-les vos juges !

⁵ Je le dis à votre honte. Quoi ! il n'est pas un seul homme sage parmi vous qui puisse être juge entre ses frères ! ⁶ Mais le frère plaide contre son frère, et cela devant les tribunaux païens !

Puisque les saints jugeront le monde, c'est-à-dire les païens, puisqu'ils jugeront même les Anges, attendu que, participant à la nature divine du Christ, ils participeront aussi à sa puissance de juger, comment hésitent-ils à juger ces petits conflits de la vie ordinaire du siècle ! L'Apôtre leur conseille, non sans ironie, de choisir les moins considérés d'entre eux, ils seront encore bien au-dessus de leur tâche pour terminer ces misérables différends. Au moins, qu'ils prennent un homme réputé parmi eux pour sa sagesse. Aussi bien, d'ailleurs, pourquoi y a-t-il des procès entre eux ?

⁷ Il est en effet très fâcheux pour vous d'avoir des différends les uns avec les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt l'injustice ? Pourquoi ne subissez-vous pas plutôt le dommage ? ⁸ Mais c'est vous qui commettez l'injustice et qui causez le dommage, et cela envers des frères !

⁹ Ignorez-vous que ceux qui commettent l'injustice ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les

idolâtres, ni les adultères, ¹⁰ ni les efféminés, ni les impudiques contre nature, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les calomniateurs, ni les rapaces n'hériteront du royaume de Dieu.

¹¹ Or plusieurs d'entre vous ont été tout cela. Mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu.

Ces procès entre eux prouvent qu'ils ont oublié les conseils évangéliques : « Celui qui veut entrer en procès avec toi et te prendre ta tunique, donne-lui encore ton manteau. » (Mt., v, 40). Et s'il insiste avec cette véhémence, c'est que l'acte de se faire rendre justice par des infidèles les amènerait peu à peu au paganisme et à tous ses vices. « Qu'ils ne s'y trompent pas ! » Plusieurs sans doute croyaient que leur dignité de chrétiens les préservait de retomber dans les hontes de leur vie passée ; s'ils donnent la main aux païens, ils s'exposent à d'ignominieuses rechutes. Qu'ils se souviennent de ce qu'ils étaient. Mais il se hâte d'ajouter qu'ils ont été lavés par le baptême, puis sanctifiés et justifiés au nom du Christ, et donc qu'ils doivent garder les fruits du Saint-Esprit qu'ils ont reçus. Possédant cette justice, comment oseraient-ils recourir à celle des païens ?

3. Saint Paul voulait surtout arracher les fidèles à l'impudicité si naturelle en Grèce et particulièrement à Corinthe. Les Grecs, sous leur climat enchanteur, sous leur beau ciel bleu, avec leur esprit libre et joyeux, se laissaient vivre. Accessibles à l'idée, qui charmait leur intelligence, ils l'étaient davantage encore à la volupté partout répandue dans la cité, dans les exhibitions sensuelles, dans les statues, dans les temples. Sur l'Acrocorinthe régnait Vénus, la déesse de la mer, avant tout la déesse de l'impudicité. Son sanctuaire était desservi par mille prêtresses, jeunes et attirantes courtisanes, hiérodoules sensuelles, où fréquentaient tous les marins du monde. L'atmosphère était corrompue, et les nouveaux chrétiens avaient à lutter contre leur nature voluptueuse, les attraits du dehors, leurs souvenirs, leurs anciennes habitudes, et les nouveaux préjugés qu'ils cultivaient avec soin. L'Apôtre, en effet, en leur prêchant l'affranchissement de l'ancienne loi, répétait volontiers : « Je suis libre. Tout m'est permis ! » C'est-à-dire qu'il s'était complètement délivré des pratiques mosaïques. Ils voulaient l'entendre dans un autre sens. Le relâchement atavique des mœurs les amenait à établir peu de différence entre les appétits de la table et les appétits sensuels ; les païens considéraient la fornication comme chose permise, ou du moins leur conscience oblitérée ne protestait plus. Les fidèles de Corinthe avaient gardé quelque chose des anciennes tares et des pratiques dissolues autorisées par l'exemple des dieux. L'Apôtre entreprend de leur dire hardiment la vérité :

¹² Tout m'est permis ! Mais tout ne m'est pas utile. Tout m'est permis ! Mais je ne subirai aucune servitude. ¹³ Les aliments sont pour le ventre et le ventre est pour les aliments, Dieu détruira celui-là et ceux-ci. Mais le corps n'est pas pour la fornication : il est pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps.

¹⁴ Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera aussi par sa puissance.

Avec la licence qu'ils accueillent, ils ne sont que de malheureux esclaves de leurs passions, ils aliènent donc leur liberté. Les aliments sont permis, ils sont périssables comme les organes des fonctions nutritives. Les uns sont faits pour les autres ! Mais le corps n'est pas fait pour la fornication que Dieu défend, parce que le corps lui appartient, le corps en qui il a déposé le germe de la résurrection. Il nous ressuscitera comme il a ressuscité le Christ.

L'impureté n'est pas chose indifférente, elle outrage le Christ et l'Esprit-Saint.

¹⁵ Ignorez-vous que vos corps sont les membres du Christ ? Quoi ! je prendrais les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée ! [Jamais !] ¹⁶ Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à une prostituée ne fait avec elle qu'un seul corps ? Car il est dit : Les deux ne feront qu'une chair. ¹⁷ De même celui qui demeure uni au Seigneur n'est qu'un seul esprit avec lui.

¹⁸ Fuyez la fornication. Tout péché que l'homme commet demeure hors de son corps ; tandis que le fornicateur pêche contre son propre corps.

¹⁹ Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez de par Dieu, et que vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes ? ²⁰ Car vous avez été rachetés à un grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps.

Chacun de nous est un membre du corps mystique du Christ, à qui nous appartenons. Par la fornication, l'impudique prend son propre corps au Christ et le donne à une courtisane. C'est un vol, et un vol sacrilège. Il cesse de ne faire qu'un avec le Christ pour ne faire qu'un seul corps avec une prostituée ; tandis que l'idéal chrétien c'est le fidèle qui ne fait qu'un même esprit avec le Seigneur. Cette dernière image fait passer habilement la crudité de la précédente.

En outre, les païens professaient un respect singulier pour les temples, dont la profanation leur inspirait une profonde horreur. La fornication est la profanation d'un temple, car le corps baptisé est devenu le temple du Saint-Esprit. Les autres péchés sont extérieurs au corps, celui-là souille le corps jusque dans cette intimité mystérieuse du sanctuaire où l'Esprit-Saint lui demeure uni, ce qui est un outrage qui crie vers le ciel. Outrage et injustice, car nous ne nous appartenons pas. Nous savons en effet à quel prix nous avons été rachetés. Glorifions donc le Seigneur en demeurant chastes et dignes de lui, saints comme Dieu, purs comme le Christ.

ALLOCUTIONS DE CONFIRMATION

I

L'INTELLIGENCE ET LE COURAGE DU DEVOIR

Vous avez prouvé, mes chers enfants, — nous en avons la consolante certitude, — par votre retraite préparatoire, par votre édifiante communion de ce matin, que vous comprenez l'importance et la grandeur de l'acte religieux que vous venez accomplir.

Votre foi vous l'a dit : les merveilles de la Pentecôte vont se renouveler pour vous, dans un nouveau Cénacle ; Dieu lui-même va descendre du ciel pour toucher vos âmes, en prendre possession, les transformer.

Sur vous va se réaliser cette parole que le Sauveur, quittant la terre, adressait à ses disciples : « Vous recevrez l'Esprit-Saint, puis vous irez au milieu du monde comme mes témoins. *Eritis mihi testes.* »

C'est de ce moment, de cette heure solennelle dans votre existence, que va dater votre vie, non pas d'enfants du Seigneur, vous l'êtes depuis votre baptême, mais de *parfaits chrétiens*.

Non, vous ne serez pas de ces ingrats qui n'attendent leur confirmation que pour abandonner leurs pratiques religieuses et s'éloigner du Dieu dont ils se figurent n'avoir plus besoin. Tout au contraire, remplis des grâces du sacrement que vient vous conférer l'auguste Pontife, vous sortirez de cette église, emportant comme gage et garantie de persévérance ces grâces précieuses que l'Esprit de lumière et de force va déposer en vous : l'intelligence et le courage du devoir.

Tout est là, mes enfants, soyez-en bien convaincus.

I

L'intelligence du devoir, n'est-ce pas la première condition de son accomplissement ?

Tout à l'heure vous serez parfaits chrétiens, c'est-à-dire plus spécialement obligés à servir Dieu comme il veut l'être, non seulement par la foi, mais encore par l'observation de ses commandements.

Cela vous semble facile, car, jusqu'à ce jour, protégés par votre jeune âge, en rapports plus fréquents avec vos prêtres, vous avez conservé bien intact le précieux dépôt de vos convictions ; l'indifférence de ceux qui vous entourent, quelquefois même leur irrégion, ne vous a point ébranlé. Mais la lutte est à peine commencée. Bientôt peut-être, ceux qui n'ont plus l'intelligence de croire et qui, cependant, sont jaloux du bonheur que vous y trouvez, chercheront à vous circonvenir par d'étranges paroles :

« Le temps est passé, vous diront-ils, de s'en tenir aux enseignements du catéchisme,

de croire des choses qu'on ne comprend pas. La foi n'est de mise qu'avant la sortie de l'école, mais elle ne saurait suffire à la jeunesse. Il faut maintenant vous conduire vous-mêmes, et par vos penchants, et par votre raison. »

Ne vous laissez pas prendre aux propos insensés de ces prétendus savants, qui posent en incrédules et ne sont, auprès de vous, que de dangereux ignorants ! Qu'ils aillent donner leurs conseils à d'autres ! Avec ce que vous savez de catéchisme, vous possédez plus de vraie sagesse, plus de vraie science qu'ils n'en peuvent mettre dans leurs conversations, leurs journaux ou leurs mauvais livres.

Ne leur donnez pas la satisfaction d'une déplorable victoire remportée sur vous !

Restez fermes, inébranlables dans votre foi.

Répondez-leur qu'en croyant, vous demeurez les dignes fils des nombreuses générations qui, comme vous, professèrent la doctrine de Jésus-Christ.

Répondez-leur qu'en croyant, vous faites comme ces innombrables chrétiens qui, de nos jours encore, récitent le même *Credo* que vous.

Répondez-leur qu'en croyant, vous faites ce qu'ont fait et ce que font encore tant d'hommes illustres, tant de génies, près desquels ils ne sont rien.

Répondez-leur qu'en croyant, vous avez ce qu'ils n'ont pas, l'intelligence du premier des devoirs du chrétien : l'intelligence de la foi.

Vaincus de ce côté, les ennemis de vos âmes porteront leurs attaques sur un autre point. Forcés de reconnaître la fermeté de vos convictions, ils s'en prendront à votre innocence, et chercheront à vous détourner de vos pratiques religieuses.

« La messe, affirmeront-ils, la prière, la confession, la communion, la vertu même, sont de belles choses, sans doute, mais bonnes seulement pour l'enfance... La morale catholique est respectable ; mais il faut en prendre et surtout en laisser. Le mal, contre lequel on veut vous prémunir, n'est pas si défendu que les prêtres le disent ; la jeunesse est une excuse, et la vie, pour être heureuse, doit se donner au plaisir... »

Ce langage pervers, peut-être l'avez-vous entendu déjà ; du moins, vous l'entendrez bientôt. Mais, prenez garde ; les satisfactions promises à votre innocence seront pour vous la cause de bien des tristesses, de bien des remords. Cette voie attirante, qu'on indique à votre inexpérience, au lieu de vous conduire au bonheur, n'est, hélas ! que le chemin trop facile du vice et de la honte...

Devons-nous craindre pour vous un pareil malheur ?

Je ne le crois pas, mes chers enfants.

N'allez-vous pas recevoir, à l'instant, l'Es-

prit d'intelligence et le don de conseil ? Ne serez-vous pas alors en état de résister à ces tentateurs que je vous dénonce, de rejeter leurs propositions indignes, de comparer vous-mêmes cette morale mutilée que le monde enseigne, avec celle de Jésus-Christ, notre divin Maître ?

Qu'aurez-vous donc à faire pour vous diriger sûrement au milieu des difficultés inévitables que vous allez rencontrer ? Vous n'aurez qu'à jeter les yeux sur cette lumière infaillible qui va mettre en vous la sagesse et la science nécessaires.

Guidés par cette divine clarté, vous marcherez fidèles à vos pratiques, comme à vos convictions, malgré les indifférences et les incrédulités, malgré les entraînements et les séductions du mal ; car, en vous donnant l'intelligence du devoir, la confirmation vous en assure aussi le courage.

II

Le courage du devoir !... Ah ! mes enfants, voilà ce qui devient de plus en plus rare, voilà ce qui manque le plus autour de vous, à ces personnes avec lesquelles vous vivez et qui restent vis-à-vis de Dieu dans la plus coupable des insouciances.

Elles savent bien ce qu'elles devraient faire, mais elles n'en ont plus ni l'habitude ni le courage.

Sans doute, à certains moments, le devoir est pénible : les efforts qu'il exige répugnent à notre faiblesse, les obligations qu'il impose pèsent à notre nature comme un joug, et nos passions, qu'il gêne, cherchent à s'affranchir.

Que cela ne vous étonne pas ! La vie du chrétien, sur la terre, est un combat. Nos Saints Livres le disent : *Militia est vita hominis super terram*, et voilà pourquoi vous allez être armés *soldats* de Jésus-Christ.

Le don de piété sera votre première force contre vous-mêmes. Il vous soutiendra dans ces luttes qu'il vous est nécessaire d'engager avec les penchants de votre cœur, et vous fera remporter la plus belle et la plus difficile des victoires, la victoire sur soi-même. Il vous rappellera que pour être vicieux et mauvais il suffit d'être lâche, tandis que pour être vertueux et fidèle, il faut être courageux.

Ce n'est pas seulement en vous, mes enfants, que vous rencontrerez des obstacles à votre persévérance. C'est encore et surtout dans le milieu même où la divine Providence vous a placés.

Combien d'hommes que vous connaissez, combien de mères de famille, combien de vos aînés, combien même de jeunes filles n'osent plus s'acquitter de leurs devoirs, parce que les personnes qui les entourent ne les remplissent plus... dans cette paroisse même où se trouvent encore tant d'âmes bonnes et

croyantes qui ne pratiquent plus, qui sont victimes de ce manque de caractère, de volonté, de courage, victimes de cette peur inqualifiable qu'on appelle le *respect humain* !

Voilà le trop fameux et bien redoutable écueil où tant de vertus ont fait naufrage et sont venues se perdre.

La grâce de la confirmation vous permettra de l'éviter.

Par elle, vous serez assez forts pour ne pas rougir de Jésus-Christ notre Sauveur, pour rester fidèles malgré toutes les désertions, pour remplir vos devoirs, quand même beaucoup d'autres n'oseraient plus le faire.

Vous ne redouterez pas ces moqueries ridicules, et ces sourires étonnés de vos camarades qui voudraient vous entraîner avec eux et vous détourner de la pratique du bien, dont ils n'ont plus le courage.

Non ! La crainte d'un regard, d'une parole, ne fera jamais de vous des hypocrites, se parant au dehors du vice qu'ils détestent, parce qu'ils n'osent pas s'affirmer ce qu'ils sont, religieux et pratiquants.

Non ! Votre cœur, incapable de toute lâcheté, ne connaîtra d'autre crainte que celle de Dieu, cette crainte salutaire et noble qui grandit les caractères au lieu de les avilir, qui rend intrépide en face de tous les dangers, de tous les ennemis, qui dans tous les âges a produit des héros et des martyrs, et qui saura faire de vous de persévérants et courageux chrétiens.

Tels sont, mes chers enfants, les grâces et les dons que vous assure le sacrement de Confirmation, si vous vous en approchez dignement.

Ravivez donc en vos âmes tous les sentiments de foi, de repentir et d'amour qui doivent s'y trouver.

Tandis que le Pontife imposera ses mains sur vos têtes religieusement inclinées, adressez au ciel une prière ardente, et que le Dieu de lumière et de force, descendant sur vous, prenne à jamais possession de vos cœurs !

Qu'il les protège et les conduise, qu'il les encourage et les soutienne !

Et vous, reconnaissants de ce que le Seigneur a fait pour assurer votre persévérance, vous vous appliquerez à ne pas contrister l'Esprit-Saint que vous allez recevoir ; et, selon la parole du grand apôtre, le caractère de parfaits chrétiens dont vos âmes vont être marquées, sera pour votre bienheureuse éternité le signe des élus.

C'est la grâce que tous ensemble nous allons demander pour vous.

AVIS PAROISSIAUX

IL FAUT MAINTENIR LE BON RENOM
DE SA PAROISSE

Mes frères,

Il nous est recommandé dans les Livres Saints de nous faire un nom qui mérite l'estime et la considération. Toute famille, comme toute personne d'ailleurs, doit avoir le souci de sa réputation. Or la paroisse est une grande famille, et elle a le devoir, quand elle est en possession d'une bonne renommée, de la maintenir et d'écarter tout ce qui pourrait l'entacher et la faire déchoir.

Lorsque j'ai présenté notre paroisse à Mgr l'Evêque, lors de sa récente visite, j'aurais voulu pouvoir lui dire qu'elle était la meilleure de son diocèse. Mais si la vérité m'obligeait à convenir qu'elle n'était pas la première, elle m'autorisait cependant à affirmer qu'elle n'était pas la dernière et qu'elle pouvait soutenir avantageusement la comparaison avec celles qui sont le mieux réputées.

Sans doute, la paroisse n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois ; mais, malgré l'action pernicieuse des temps où nous vivons, j'ai la consolation de constater qu'elle n'a pas répudié la foi, qu'elle respecte et aime la religion, et qu'elle demeure généralement attachée aux habitudes chrétiennes qu'elle a reçues des ancêtres, comme un héritage sacré.

Notre paroisse a donc, sous ce rapport, une réputation acquise que d'autres pourraient lui envier. Mais il s'agit de maintenir cette réputation. Ce qui fait le bon renom d'un pays, au point de vue chrétien, c'est la fidélité à observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, et en particulier ceux qui prescrivent la sanctification du dimanche et la communion pascala. Effectivement, pour se prononcer sur la valeur d'une paroisse, il suffit de connaître la réponse qui sera faite à ces deux questions : Sanctifie-t-on régulièrement le dimanche dans cette paroisse ? Les communions, au temps de Pâques, y sont-elles nombreuses ? Si le devoir de la communion pascala n'est pas négligé, si le dimanche est habituellement sanctifié par la cessation du travail, — hormis les cas d'impérieuse nécessité, — et par une assistance compacte à la messe, mon jugement est porté ; c'est une bonne, une excellente paroisse.

A l'époque où nous sommes, j'attire surtout votre attention sur la sanctification du dimanche. Car j'ai des craintes que des faits isolés justifient ; je crains des infractions à ce devoir essentiel. Pendant la chaude saison, le travail vous absorbe, accapare toutes vos journées, vous tyrannise. C'est comme un engrenage qui vous saisit, qui vous étreint et dont vous ne pouvez vous dégager.

L'Eglise, toujours condescendante, ne vous interdit pas absolument de travailler en ce jour, quand il y a nécessité ; mais encore faut-il qu'il y ait une raison grave pour légitimer cette dispense. En tout cas, lors même que le travail serait toléré, vous êtes toujours tenus d'assister à la messe, sauf impossibilité.

J'en connais parmi vous qui s'interdisent toute espèce de travail pendant les offices ; ils ne voudraient point violer sur ce point le précepte, et ils blâment ouvertement ceux qui, pendant la messe, continuent leur ouvrage, transportent des récoltes ; ils y voient un scandale dont ils ne voudraient pas donner l'exemple en face de la paroisse, qui en est toujours attristée, sinon indignée. Certainement, j'applaudis à ces bonnes dispositions ; mais je veux encore plus et mieux.

Vous ne travaillez pas pendant la messe ; et bien ! venez ici, à l'Eglise, prier avec nous, demander à Dieu le courage, rafraîchir votre âme dans la pensée des choses saintes, appeler la bénédiction du ciel sur vos entreprises. D'abondantes sueurs sont tombées de votre front ; venez les offrir à Dieu pendant le saint sacrifice, comme une réparation pour vos fautes et vos négligences. Et le lendemain, vous retournerez à vos champs, à vos travaux habituels, reposés, renouvelés, approvisionnés de bonnes impressions, de bons souvenirs, qui vous aideront à supporter courageusement les fatigues de la semaine.

Je tiens et vous devez tenir comme moi à la bonne renommée de cette paroisse. Or, je vous l'ai dit, cette bonne renommée dépend en partie de la manière dont elle observe le dimanche. Et c'est pour cela que je vous recommande de bien sanctifier ce jour, afin d'abord d'obéir à Dieu qui vous en fait un devoir, ensuite pour maintenir intacte votre réputation.

Lorsque des étrangers viennent assister à nos offices, je suis heureux et fier quand vos rangs pressés, votre attitude recueillie, vos chants bien exécutés leur laissent une bonne impression ; mais s'ils voyaient les cultivateurs et les hommes de peine se livrer au travail sans scrupule le dimanche ; s'ils voyaient à l'Eglise des places inoccupées, non seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes, que penseraient-ils de vous ? Ils penseraient sans doute que la religion baisse ici, puisqu'on met si peu d'empressement à rendre à Dieu les devoirs d'adoration, de reconnaissance, d'expiation, et votre réputation en souffrirait.

Qu'il soit donc bien entendu que vous assisterez régulièrement à la messe tous les dimanches, et que vous ne dérogez à la loi du repos dominical que lorsqu'il y aura une évidente nécessité. Ainsi soit-il !

SEPT CONFÉRENCES SUR LA VERTU DE RELIGION

III

L'ACTION DE GRÂCES

1^o Pour le pardon

Misericordias Domini in æternum cantabo. (Ps. LXXXVIII).

Messieurs,

Si l'adoration est une obligation essentiellement inhérente à notre néant, il y a un second devoir qui nous incombe également à tous à l'égard de Dieu, l'action de grâces.

Dès que nous, les rois de la création, ne sommes rien par nous-mêmes, tout ce que nous avons et tout ce qui nous environne vient à plus forte raison encore de Dieu : la nature, la vie, le mouvement, tout ! Il n'y a pas jusqu'à la petite perle de rosée et jusqu'au moindre fillet de lumière qui ne soit pour nous un don de Dieu et un sujet de reconnaissance.

Détail sublime, MM., Dieu accompagne tous ses dons. Que dis-je ? Il est en eux. La petite goutte d'eau le contient autant que l'océan et c'est lui qui brille dans chacun des rayons du soleil ; car c'est lui, seul être véritable, qui soutient l'être d'emprunt des créatures.

Dieu est ainsi plus en chaque être que chaque être n'est en soi, et, vérité ravissante, « par les créatures, dit S. Ignace, c'est Dieu lui-même qui nous sert. »

L'action de grâces découle donc de l'adoration comme de sa source, puisque nous devons tout au Créateur et que nous ne sommes nous-mêmes que des tissus de ses bienfaits, et elle est si voisine de l'amour qu'elle en franchit aisément les limites : on remercie la bonté et on l'aime tout ensemble.

Hélas ! MM., chez nous le sentiment du bienfait reçu s'engloutit trop souvent dans l'égoïsme ; et l'ingratitude, comme l'esprit d'indépendance à l'égard de Dieu, sont des plaies morales dont la laideur nous apparaît évidente et dont nous sommes pourtant tous plus ou moins atteints.

Le ciel sera une sublime et éternelle action de grâces ; et Adam dans son innocence ne cessait d'offrir spontanément au Seigneur l'hymne de sa gratitude ; tandis que nous, avec notre nature déchue, nous avons eu besoin du précepte exprès de S. Paul : « *Grati estote*, soyez reconnaissants, » et que nous jouissons encore, malgré cela, de tous les bienfaits sans guère songer au bienfaiteur.

Je crois que Dieu ne s'irrite pas de nos habituelles ingratitude, car elles sont plutôt un oubli qu'une méchanceté. Les pères ne supportent-ils pas tous l'inconscient égoïsme de leurs enfants ? Néanmoins, que l'un des enfants

se montre ému de leur bonté et leur exprime avec tendresse toute sa gratitude, oh ! comme ces cœurs de pères s'ouvrent alors délicieusement pour recevoir... et pour donner !

Cela vous donne une idée du plaisir que fait à Dieu l'accomplissement de notre devoir de reconnaissance.

Nous ne doutons donc point de l'obligation que nous avons de faire de notre vie une hymne continuelle et universelle d'action de grâces.

Rien n'est plus juste et raisonnable que l'habitude chrétienne de bénir Dieu à certaines heures déterminées, comme au lever du matin, avant et après les repas, le soir pour finir la journée. Rien n'est plus légitime que l'usage du *Te Deum* solennel dans les heureux événements publics, car la société a ses devoirs comme les individus ; et les personnes éclairées se font une fête d'assister à ces belles manifestations avec l'esprit religieux qu'elles réclament.

Mais à part même les bienfaits particuliers que le bon Dieu nous prodigue sans cesse et qui apportent tous les jours un aliment nouveau pour notre reconnaissance, il y a quelques faveurs fondamentales dont il est essentiel que tout chrétien remercie Dieu et qui pourtant échappent souvent à notre attention et à notre action de grâces.

Faisons-en l'examen ensemble, MM., et qu'il ait pour résultat de nous faire poser plus fidèlement le second acte de la vertu de religion.

Le premier objet de notre action de grâces doit être le pardon.

I

Cela vous étonne, MM. ? Vous reviendrez vite de votre surprise, quand vous remarquerez que nous rencontrons le pardon au point de départ, au principe même de notre vie spirituelle. Car nous sommes nés dans le péché, dans l'aversion et l'inimitié de Dieu, incapables de jamais voir sa face adorable dans le ciel ; et la première grâce qui nous fut conférée sur les fonts baptismaux fut plus qu'une bienveillance gratuite, elle fut une insigne miséricorde à laquelle nous n'avions aucun droit.

Le baptême en fut l'instrument ; mais la cause méritoire en fut, vous le savez, l'Incarnation et la mort douloureuse de Jésus, dont les sacrements ne sont que l'application à nos âmes.

Nous avons donc l'honneur, MM., de posséder un ami qui a donné sa vie pour nous, et ce n'est que par sa mort que nous vivons.

Si un fait pareil s'était passé pour nous dans le monde, qu'un ami se fût jeté pour nous dans l'eau ou dans le feu, sachant qu'il ne nous sauverait qu'en périssant lui-même, quelle indigne reconnaissance nous lui garderions tout le reste de nos jours ! Son image se trouverait dans tous nos albums, elle occuperait la place

d'honneur dans nos salons, nous parlerions à tous de son courage, de son abnégation, de son pur désintéressement ; jamais nous ne songerions à lui sans sentir notre émotion se renouveler !

Mais si ce même ami se fût livré ainsi à la mort pour nous sauver de la peine capitale que nous avions encourue par des offenses dirigées contre lui-même, — oh alors ! nous trouverions sa générosité héroïque au-delà de toute expression et notre gratitude ne connaîtrait plus de bornes. Mourir à notre tour pour lui ne paierait pas entièrement notre dette !

Messieurs, n'est-ce pas la véritable histoire de Jésus-Christ mourant pour nous donner la vie, et une vie qui n'est basée que sur le pardon ?

Sans doute, ce pardon nous fut communiqué dès notre naissance, alors que nous n'avions pas encore conscience de ce qui se faisait pour nous. Le bienfait n'en est pas moins réel et ne s'en trouve point diminué.

Et dire que, depuis lors, nous avons commis tant de fautes personnelles contre cet ami ! Fautes graves peut-être, nombreuses et renouvelées, qui nous rendaient dignes de l'enfer ; — fautes vénielles qui, sans l'outrager précisément, l'attristaient cependant ; — relâchements fréquents et prolongés, malgré les bons exemples qui nous environnaient et les reproches de notre conscience ; — résistances si fréquemment opposées à ses desseins sur nous ; — dédains inconscients peut-être, mais réels, avec lesquels nous avons accueilli ses avances.

Nous sommes injustes, MM., de regarder nos torts envers Dieu autrement que nos torts envers les hommes. Nous nous gênons vraiment trop peu pour lui, et les âmes pieuses elles-mêmes n'oseraient pas commettre envers leur prochain la centième partie des indécences qu'elles se permettent envers Dieu.

Nous craindrions de passer pour des ingrats en nous montrant durs envers un ami, envers une mère, en faisant de la peine à des êtres qui nous sont dévoués, en gardant une attitude indifférente et froide en face d'une affection vive et sincère, en refusant un léger plaisir à un grand bienfaiteur... Et le bon Dieu qui nous aime infiniment plus que nos amis et que nos mères, doit supporter sans cesse ces froideurs, ces avanies, ces offenses de notre part !

L'ingratitude est vraiment entrée dans nos habitudes. Même quand nous détestons sincèrement nos fautes, nous songeons rarement à cette circonstance que, pour les commettre, nous avons dû tourner contre Dieu les bienfaits eux-mêmes que nous tenions de sa main. Et pour comble, nous sommes satisfaits de nous-mêmes quand les affronts que nous infligeons à Dieu ne sont pas trop criants !...

Le bon Dieu, lui, supporte tout cela ; il le supporte et le pardonne... Et quels beaux pardons !

II

a) Ah ! MM., que les pardons divins sont plus parfaits que les nôtres !

Quand nous pardonnons, la plupart du temps nous retenons, et nos plus généreux élans se réduisent à renoncer à une vengeance retentissante.

Les pardons divins, au contraire, sont plus sincères, plus nobles et plus grands. Ils sont comme des actes tout-puissants qui détruisent les fautes, qui nous rendent absolument tous nos droits et nos mérites perdus, et nous rétablissent dans une si réelle pureté que Dieu peut nous aimer autant qu'avant.

Cela étant, ne manquons-nous pas aussi de reconnaissance quand, parfois, nous doutons de la sincérité ou de l'étendue des pardons divins ? Entretenir des craintes exagérées touchant les jugements de Dieu et des doutes troublants sur l'état de notre conscience ; nous obstiner, malgré l'avis du confesseur, à vouloir revenir sur des fautes passées, sincèrement avouées et désavouées : n'est-ce pas, en effet, nous défier de la parole et du cœur même de Dieu ?

Lui qui a dit qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, — lui qui dépeint l'étendue de sa miséricorde sous des figures aussi touchantes que celles du bon pasteur et du père de l'enfant prodigue, — lui qui s'est immolé pour nous sur la croix en un temps où nous étions ses ennemis et précisément parce que nous étions ses ennemis, — il a droit, je pense, à notre confiance quand, après n'importe quelle faiblesse ou quelle chute, il nous offre à nouveau son pardon afin que sa passion et sa mort ne soient pas rendues vaines et inutiles ! N'est-ce point lui faire injure, alors, que de nous défier de son infinie miséricorde ?

Il nous arrive, MM., de rencontrer dans notre saint ministère des scrupules auxquels on peut compatir, parce qu'ils ne sont qu'une faiblesse d'esprit, une étroitesse de cœur ou une épreuve voulue par Dieu. Mais quand les scrupules portent sur la confession, c'est-à-dire consistent à se défier du moyen lui-même que la miséricorde divine a établi pour nous pardonner et nous donner la paix, ils ne sont plus un sujet de compassion : ils sont alors un défaut à combattre et à poursuivre à outrance, parce qu'ils blessent Dieu à la prunelle de l'œil.

En recourant donc au pardon divin et nommément au sacrement de pénitence, MM., soyez toujours animés de la plus entière confiance, avec l'impression que vous touchez là un des premiers bienfaits de Dieu.

b) Et que ne répondons-nous ensuite à la

miséricorde divine par une égale générosité ! Puisque Dieu nous offre des pardons si entiers, que n'avons-nous aussi de notre côté ce beau repentir qui ne se contente pas de couvrir nos fautes, mais détruit en nous la volonté elle-même du mal et va jusqu'à éteindre les fermentations secrètes qui le suscitent !

Lé repentir peut aller jusque-là, MM., et, de sa nature, la grâce qui accompagne le pardon nous y sollicite. La pureté recouvrée peut atteindre le degré de blancheur de l'innocence conservée, si seulement nous mettons à recevoir la miséricorde autant d'amour que Dieu en met à nous l'offrir ; si, comme à la Madeleine, Dieu peut nous dire qu'il nous a tant pardonné parce que nous avons tant aimé.

Ah ! MM., quand nous repensons aux tristes jours où nous fûmes infidèles envers Dieu, nous qui, à cette heure, jouissons en plein de son amitié, et chaque fois encore que nous baissions la tête sous la grâce sacramentelle de l'absolution, où que, toujours purifiés davantage, nous nous relevons de la table eucharistique ; — dites-moi ! est-ce bien le regret qui doit être le dernier mot de notre cœur ?

Non, MM., ce mot ne dit pas assez ! Il faut y ajouter un autre sentiment, plus chaud, plus vivant, plus près de l'amour, l'action de grâces pour cette paternelle bonté qui nous a supportés si longtemps et nous supporte toujours. Le regret se transforme ainsi en louange ; et comme ce sentiment est plus digne de Dieu et plus délicieux pour nous !

c) Ceci doit vous rappeler une pratique à observer après vos confessions, Messieurs.

Sans doute, les conditions essentiellement requises de votre part dans la réception du sacrement de pénitence sont l'aveu, le repentir et le bon propos ; et quand l'absolution du prêtre tombe sur ces éléments, vos péchés sont indubitablement remis.

Mais, pour faire des confessions vraiment fructueuses et aussi pour remplir un devoir élémentaire de piété filiale envers la bonté divine, ne faut-il pas faire également, comme après la sainte communion, une fervente action de grâces ?

Si la confession n'était qu'une dette que nous payons et une quittance que le prêtre nous signe, nous pourrions peut-être nous contenter froidement des formalités prescrites, dire notre pénitence, saluer Dieu et partir.

Mais en vérité, au saint tribunal nous ne payons guère rien, Messieurs ! Nous y allons souillés et chargés, sans droits et sans titres ; et la miséricorde divine toute seule, gratuitement, nous purifie et nous réhabilite. C'est bien fait ne vaut-il pas les effusions d'une vive reconnaissance ?

Imaginez-vous l'enfant prodigue ramené par la misère au toit paternel.

Il a été reçu avec une bonté dépassant encore son illimitée confiance. Il avait voulu se jeter aux pieds de son père, et il aboutit sur son cœur. Il allait demander en grâce d'être accepté du moins comme un mercenaire, et il s'entend appeler le fils bien-aimé.

Mais voilà ! Il n'a pas plus tôt entendu cette parole qu'il s'arrache à l'étreinte paternelle, essuie les larmes dont son père en l'embrassant avait humidifié son visage, et, au lieu de remercier avec effusion son vieux père et de savourer quelque temps son bonheur, il s'en va aussitôt, indifférent et distrait, querir ses amusements d'antan, comme si rien ne s'était passé, comme si son pardon et sa réhabilitation étaient les choses les plus naturelles et les plus nécessaires du monde !

Une telle dureté serait-elle croyable, MM. ? Ne trouveriez-vous pas que, si ce malheureux est vraiment revenu de ses égarements, sa conversion ne lui a cependant rien rendu de la délicatesse et de la reconnaissance d'un cœur bien né ?

Eh bien ! voilà une image de l'indélicatesse que nous commettons quelquefois envers le bon Dieu, non par méchanceté, je le veux bien, mais par oubli et par routine.

Quand nous nous relevons du saint tribunal, il nous reste à dire quelques *Ave Maria* imposés. Mais tout notre devoir ne se réduit pas à cela.

N'est-ce pas le moment alors de reconnaître sincèrement la valeur du pardon qui vient de nous être octroyé et qui nous a arrachés aux flammes du purgatoire, sinon à celles de l'enfer ?

N'est-ce pas le moment d'apprécier hautement cette goutte de sang divin qui vient de tomber sur notre âme et de la purifier, cette application personnelle qui nous est faite des mérites de la Passion et de la mort de Jésus ?

Ne devons-nous pas méditer et ruminer pendant quelque temps les admonitions et les conseils que le prêtre vient de nous adresser avec l'autorité de Dieu lui-même ?

Notre cœur ne doit-il pas déborder alors de joie et d'amour et puiser dans une fervente action de grâces le courage pour affronter les nouvelles luttes qui nous attendent, et la force pour remporter de plus belles victoires ?

C'est seulement ainsi que nous profiterons pleinement de la grâce sacramentelle et que nos confessions seront suivies d'un sérieux amendement.

**

J'ai la confiance, MM., que dorénavant vous admirerez davantage encore la bonté de Dieu et que vous songerez plus fréquemment au grand devoir de reconnaissance que nous avons tous et continuellement à remplir envers lui.

Nous venons de le voir, qui que nous soyons,

nots vivons de pardons autant que de bienfaits, et même le pardon a été le premier bienfait que nous ayons reçu dans l'ordre de la grâce. Cette considération, en nous inspirant une confiance illimitée en Dieu, doit dominer aussi à notre piété un caractère de profondeur et sincère humilité.

Elle nous recommandera également la miséricorde et l'indulgence envers le prochain, car rien ne paraît odieux comme la sévérité de ceux qui eux-mêmes ont besoin d'indulgence.

Rappelez-vous la parabole des deux débiteurs (Mt., xviii) dont l'un, après avoir obtenu du maître la remise de toute sa dette, s'attaqua à l'autre, ne lui faisant grâce de rien. « Ingrat, lui dit le Maître, quand j'ai été bon pour vous, ne deviez-vous pas l'être à votre tour pour votre prochain ? » Et il le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût soldé sa dernière obole.

Demeurons constamment sous l'impression que nous n'avons aucun droit devant Dieu, mais que nous ne pouvons douter d'aucune bonté de sa part.

Cette conviction fera monter de notre cœur à nos lèvres un continuel « Merci, mon Dieu ! » qui honorerà notre Père qui est dans les cieux, qui nous laissera humbles dans les succès, nous rendra courageux dans l'épreuve et nous préparera au chant du cantique éternel d'action de grâces que sera le ciel. Ainsi soit-il.

IV

L'ACTION DE GRÂCES (suite)

2^e Pour les vertus théologiques

Benedic anima mea Domino,
et noli oblivisci omnes retribu-
tiones ejus. (Ps. cxi).

Messieurs,

Nous l'avons déjà médité : le premier acte de la vertu de religion est l'adoration et le second l'action de grâces, dont le premier objet doit être le pardon, parce que, dans l'ordre actuel des choses, la miséricorde est le point de départ et la base de tous les autres bienfaits divins.

Toutefois, on pourrait dire en un certain sens que le pardon n'est que l'élément négatif de notre sanctification. Il couvre et efface ce que nous avons démerité. Mais notre sanctification n'exige pas seulement l'absence du mal, elle requiert surtout la présence du bien.

C'est la grâce, qu'on appelle sanctifiante, qui nous place dans un état positif de sainteté, nous rend réellement justes et agréables aux yeux de Dieu et met nos âmes en mesure de lui offrir des hommages dignes de lui.

Cette grâce sanctifiante est accompagnée de l'infusion des trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité ; et ce don nouveau

devient le second objet nécessaire de notre action de grâces.

C'est ce que nous allons considérer dans cette conférence.

I. — La Foi

La première vertu infuse par la grâce sanctifiante est la foi ; et il n'est pas inopportun de se rappeler de temps en temps le grand bienfait qu'est la foi. Ce dont on a joui toujours ne touche plus, et il faut une réflexion particulière pour en sentir tout le prix¹. La foi nous a été infusée le jour de notre baptême, et ensuite toute notre éducation a été basée sur elle. Et parce que nous n'avons jamais éprouvé la misère et le vide des âmes qui en sont privées, nous sommes moins sensibles au bonheur que nous avons de la posséder.

Qu'est-ce donc que la foi ?

S. Paul l'appelle d'abord : « *Argumentum non apparentium*, la révélation des choses qui échappent aux sens. » Et par ce premier bienfait la foi répond à un vrai besoin de notre intelligence et de notre cœur.

Ce qui tombe sous nos sens, ce que nous voyons et touchons, et nous-mêmes qui, comme tout le reste, ne sommes que des êtres contingents, finis et passagers, tout l'univers créé, en un mot, constitue pour l'âme humaine un problème troublant.

Quelle est la cause première de toutes choses et de nous-mêmes ? D'où venons-nous ? A quelle sanction nous conduira le libre arbitre qui préside à nos actions ? Quel est le critère de la vérité pour notre esprit et celui du bien pour notre cœur ? Quel est notre avenir et notre devoir ?... Autant de questions angoissantes auxquelles les sages de tous les siècles ont consacré leurs études et leurs recherches.

Peut-être bien que ces questions ne vous troublent guère, parce que vous vous reposez simplement sur les doctrines lumineuses de la révélation. Mais il faut bien reconnaître qu'aucun philosophe n'a trouvé la vraie réponse et que les tâtonnements et les fluctuations de la science n'ont réussi qu'à créer dans l'esprit humain un chaos plein d'anxiétés et de doutes.

Les systèmes se sont succédés sans qu'un seul soit resté debout définitivement ; et quand on entend un moderne Darwin proclamer fièrement qu'il a découvert, enfin, notre origine et que nos grands aïeux étaient des singes, on se prendrait volontiers à regretter les erreurs du moins un peu plus nobles des anciens Priscillianistes qui nous faisaient descendre des étoiles.

Voilà pour la doctrine. Et quand la certitude fait défaut dans le domaine de la vérité,

¹ *La Messe*, par l'auteur de la *Pratique progressive*, t. I, 10^e messe.

qui, alors, nous imposera victorieusement la pratique du bien ?

La volonté est faite pour le bien, comme l'esprit pour la vérité. Mais il y a tant de devoirs qui coûtent et qui ne donnent ni la considération ni la joie intime ! Sous la tourmente de la vie, qui nous tiendra debout, purs et honnêtes ?

Eh bien ! MM., par-dessus toutes ces ténèbres confuses plane le doux rayonnement de la foi. Ce qui a toujours dérouté le génie et le cœur humains, la foi nous le révèle ; et alors, subitement, émerveillée, la raison se trouve satisfaite et s'écrie : « Oh ! que c'est bien cela ! Voilà enfin une doctrine exempte d'inconséquences et de contradictions ! »

« Oui, c'est bien cela ! s'écrie la morale. Voilà enfin une loi sous laquelle chaque homme peut atteindre la perfection de son être, et toute société fidèle son repos et sa grandeur ! »

Et le cœur à son tour vient dire sa parole. Fait pour aimer et se dévouer, il errait en gémissant, dépaycé dans l'égoïsme universel du paganisme et aigri par les trahisons qui répondaient de toutes parts à sa bonté native... L'Evangile lui apporte enfin une loi d'amour. Dans le ciel il nous montre un Père, dans l'humanité des frères, et entre eux se présente Jésus, Dieu et homme tout à la fois, Jésus qui s'est donné à nous depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, et jusqu'à ce trop modeste autel où il vient se donner encore !

Oh oui ! Comme nous sommes heureux de croire et de savoir ! et comme il convient de remercier Dieu, tous les jours, de cette grâce inestimable !

Gardez-la jalousement, MM. Car aucune autre force ni aucune autre consolation ne pourraient la remplacer. Dites quelquefois cette prière des apôtres : « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi. » Et montrez que vous appréciez ce don inestimable, en le cultivant dans la mesure de vos moyens. Ecoutez volontiers les sermons et les conférences qui vous instruisent, soutenez généreusement les œuvres d'apologétique et de bonne presse qui ont pour but de répandre et de défendre la foi : c'est un moyen de vous montrer reconnaissants pour le grand bienfait de la foi.

On ne perd la foi d'un coup que par l'apostasie ; mais elle s'affaiblit et s'éteint de plusieurs manières.

Elle s'éteint par contagion. Soyez donc prudents et ne tolérez pas les conversations et les lectures marquées au coin d'une trop grande présomption de pensée.

Elle s'éteint par les fautes, surtout par celles qui humilient. Soyez purs. Car, dit S. Paul, « la chair ne comprend pas ce qui est de l'esprit. »

Elle s'éteint enfin par l'inaction. Pratiquez votre foi, posez des actes de foi. Avec elle

on ne marchande pas, on ne compose pas. Elle est entière ou elle est nulle.

« Le juste vit de la foi, » dit l'Ecriture sainte. Et donc, veillez à vous animer partout et en toutes circonstances d'un vif et ardent esprit de foi. — Esprit de foi dans vos pensées. Arrière les curiosités d'esprit, arrière les entraînements de l'imagination, arrière les doutes et les inquiétudes inquiètes qui blessent le cœur de Dieu ! — Esprit de foi dans vos jugements sur le monde et sa vanité, sur la vie et sa brièveté, sur le travail, le labeur, la peine et leur récompense future. — Esprit de foi dans vos actions, dans l'accomplissement de vos devoirs et la direction de votre conduite. — Esprit de foi dans l'acceptation des événements providentiels, des joies et des souffrances qui vous viennent toujours de la même main bienfaisante de Dieu.

Reposez-vous toujours en Dieu, MM., sûrs qu'il ne vous trompera et ne vous abandonnera jamais !

Vous connaissez la magistrale synthèse de nos croyances, le *Credo*. Rien n'est glorieux et consolant comme ce Symbole dont chaque verset rappelle une victoire remportée par la vérité sur l'hérésie et une espérance déposée dans nos cœurs.

Notre croyance, c'est le Père éternel, créateur de toutes choses, et son Fils incarné, rédempteur de nos âmes.

C'est Marie, mère de Dieu et notre mère, dont le nom simplement prononcé fait pressentir la mystérieuse puissance.

C'est l'Eglise, cette autre mère, donnant à ses enfants la lumière de la vérité qui instruit et le lait des sacrements qui nourrit.

C'est la communion des saints nous guidant par leurs exemples et nous protégeant par leurs prières.

C'est la résurrection promise à ce corps mortel, compagnon de notre âme, instrument de nos victoires et objet consacré par les onctions saintes.

C'est enfin la grande vie du siècle futur, *vitam venturi sæculi*, vie sans nuage et sans déclin, avec son éternelle béatitude... Dites donc, MM., sont-elles belles, nos croyances ? Et devons-nous pour elles des actions de grâces au Seigneur ?

A Lourdes, c'est l'habitude de terminer les processions aux flambeaux devant l'église du Rosaire, où la foule, avant de se disperser, chante à l'unisson le *Credo*. Les organisateurs ont eu là une très heureuse inspiration. Car, si le texte du *Credo* est avant tout une profession de foi, son chant est aussi une hymne grandiose de reconnaissance pour cet inestimable bienfait que le Concile de Trente appelle « le fondement de notre salut et la racine de notre justification. »

C'est dans ce même esprit que l'Eglise le

chante et que vous devez l'entendre chanter pendant la messe. C'est avec cette même dévotion, enfin, que vous devez de temps en temps le réciter vous-mêmes, sachant que vous remplissez ainsi un devoir élémentaire et indispensable d'action de grâces.

II. — L'Espérance

Après avoir dit que la foi nous instruit de ce qui échappe aux sens, S. Paul continue en l'appelant la substance de ce que nous devons espérer : *substantia rerum sperandarum*.

Les promesses éternelles et la vertu d'espérance sont, aussi bien que la foi, un vrai don de Dieu, — un don, puisqu'elles nous apportent le courage, — un don, puisqu'elles nous confèrent des droits certains, — un don surtout, puisqu'elles exigent que dès maintenant Dieu divinise notre nature pour la mettre en état de mériter l'objet de ces promesses, le ciel et la vision béatifique.

Si nous ne remercions pas Dieu tous les jours du don de l'espérance, c'est que nous ne réfléchissons pas assez. N'est-il pas vrai que trop souvent nos pensées, nos désirs, nos craintes s'absorbent dans la multiplicité des choses qui passent ? Je veux même que ce soit dans le devoir. Mais ce devoir est encore terre à terre quand l'espérance ne vient pas l'élever ; et si nous n'y veillons point, là s'engloutissent un à un les jours précipités de cette vie, sans écho et sans suites, alors cependant qu'au dire de S. Paul notre conversation devrait déjà être au ciel, alors cependant que le royaume des cieux nous est proposé comme le prix des souffrances d'ici-bas et comme le mobile et le stimulant de notre courage.

N'est-il pas vrai, MM., que, sans renoncer évidemment à nos espérances, nous ne leur accordons pourtant qu'un souvenir bien vague et une influence bien éloignée dans le détail de notre vie ? Le ciel et la vision béatifique, on nous dit qu'ils seront la récompense de notre vie, et nous le croyons et nous y comptons, sans doute ! Mais, de bonne foi, y aspirons-nous comme S. Paul qui désirait voir la dissolution de son corps pour être avec le Christ ?

Nous sommes de pauvres exilés dans une vallée de larmes. Nous l'éprouvons bien aux peines de la vie ! Et pourtant, soupirons-nous sincèrement vers la patrie ? N'y a-t-il pas là une contradiction, commune parmi les chrétiens et qui n'est même pas toujours entièrement exclue de la vie pieuse ? Pour la plupart, la mort ne garde-t-elle pas le noir aspect du tombeau, alors pourtant qu'elle est, en vérité, la porte radieuse de la vraie vie ?

Les espérances chrétiennes sont donc un don qu'il convient d'apprécier et, de plus, un don distinct de la foi ; car Dieu avait droit à notre

service, même sans rien nous promettre. Dès lors nous lui devons aussi, à ce titre, une reconnaissance spéciale.

On peut manquer différemment à ce devoir.

Combien d'hommes n'y a-t-il pas dans le monde qui envisagent le ciel comme une fiche de consolation, dont ils se contenteront faute de mieux et le plus tard possible ? Ils s'en passeraient sans trop de peine, s'ils pouvaient continuer indéfiniment leur petite vie ici-bas. — Ils sont trop attachés à la terre, ceux-là, et leurs sentiments ne sont pas dignes de la foi !

D'autres, surtout parmi la classe pieuse, préfèrent servir Dieu sans penser au ciel, comme si ce souvenir était trop intéressé et égoïste. — Ils se trompent également, car ils oublient que le Seigneur a promis des récompenses exprès pour nous stimuler au bien. Nous pouvons agir en vue du ciel, MM., car nos actes d'espérance sont une reconnaissance de la bonté gratuite de Dieu, et par conséquent un hommage que sa munificence attend légitimement de nous.

III. — La Charité

Que dire enfin de la troisième vertu théologique qui nous est infusée par la grâce sanctifiante, la charité ?

Vous étonnerai-je en disant que beaucoup de chrétiens n'en saisissent pas la nature ? Ils ne comprennent point, par exemple, comment un petit enfant nouveau-né, encore incapable d'aucun acte personnel, puisse déjà posséder la charité.

C'est que, MM., la grâce sanctifiante n'est pas un acte, mais un état ; elle ne nous décore pas seulement de quelque titre nominatif, mais nous revêt de qualités réelles qui affectent la substance même de notre âme ; elle nous communique un caractère qui par sa nature nous fait aimer Dieu et nous rend de même aimables à ses yeux, parce que par elle nous devenons les enfants de Dieu, qui, lui, devient notre Père.

Il est vrai, Dieu est notre créateur, nous sommes son œuvre. On est père de son œuvre. Mais ce n'est là qu'une paternité métaphorique.

Le vrai père est celui qui produit un être de sa race, un être qui palpite de sa vie, qui lui ressemble et à qui il demeure uni par des liens indéfinissables d'amour.

Serait-ce vraiment dans ce sens réel que nous sommes les enfants du bon Dieu ?

Eh bien ! oui, MM. La grâce sanctifiante est une génération spirituelle qui nous communique la nature divine. Tel est le fait inexplicable, mais qui explique tout. Lui seul explique la prodigalité des dons de Dieu, et la facilité de ses pardons, et la persistance de son amour, et les radieuses promesses d'un

bonheur qui devient un bien d'héritage. Sans lui, rien de tout cela ne serait explicable, ni possible!

Comment cela se fait-il? Ne me le demandez pas, MM., je l'ignore. Je sais seulement, je vois, je sens que « cela est. » Dieu nous a tant aimés, mais cet amour ne s'explique pas autrement que par lui-même.

Ecoutez Jésus, le fils naturel de Dieu, instruire ses frères d'adoption. Il nous apprend à prier, et ce qu'il nous fait dire est si intime qu'on ne le répète qu'en tremblant d'émotion: *Pater noster...*, *sanctificetur...*, *adveniat...*, *fiat!*

« Voici comment vous priez, dit-il. Vous direz comme moi et avec moi, nous dirons ensemble: « Notre Père, notre commun Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté s'accomplisse sur la terre aussi parfaitement et aussi pleinement qu'au ciel!... »

Non, MM., il n'y a que de vrais enfants qui ont le droit d'entrer à ce point dans les intérêts de leur père!

Et quand, dans cette même prière, Jésus nous apprend ensuite à redescendre à la demande du pain de chaque jour, du pardon de nos fautes quotidiennes, et de l'assistance contre le mal envahisseur, là encore l'esprit filial se fait sentir par l'étendue de sa confiance.

Où, nous sommes les vrais enfants de Dieu, nous sommes véritablement, par rapport à lui, dans un état qui implique par sa nature même l'amour et l'affection réciproques: c'est la charité infuse dans nos cœurs, *caritas diffusa in cordibus nostris*.

Assurément, vous admirerez comme moi, MM., comment tout est sublime dans notre sainte religion et comment tout se tient dans la vie spirituelle comme dans celle de la nature.

Par le pardon, Dieu nous relève de la fange, *de stercore erigens pauperem*. Mais aussitôt la même grâce nous transforme en princes de la cour céleste: *ut collocet eum cum principibus*.

Nous n'entrons pas immédiatement en jouissance de notre trône, c'est vrai; mais déjà nous y avons droit et, par la foi, l'espérance et la charité, il ne nous manque plus pour en gravir les marches que d'être délivrés des liens de notre enveloppe terrestre, de ce corps de mort que nous devons déposer avant de monter au ciel.

Quoi de plus logique, dès lors, que le deuxième acte de religion, la continuelle, l'universelle action de grâces? Eclairés dorénavant comme vous l'êtes sur les rapports intimes qui vous lient à Dieu, vous remplirez de tout cœur votre devoir de reconnaissance, non seulement en n'offensant jamais de pro-

pos délibéré un Maître et un Père si bon, mais encore en formulant toujours pieusement le *Crédo* avec les actes de foi, d'espérance et de charité. Ce sont les actes fondamentaux de la religion, plus solides et plus méritoires que les dévotions particulières.

Par la foi, l'espérance et la charité, nous entretenons avec Dieu une union qui se consummera au ciel par la vision de ce que nous aurons eue et la possession de ce que nous aurons espéré; au ciel où la charité seule demeurera dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

V

L'EXPIATION

Quasi holocausti hostiam accepit illos. (Sag., III, 6).

Messieurs,

Les méditations précédentes sur les actes fondamentaux de la vertu de religion, l'adoration et l'action de grâces, nous ont donné la conviction que, s'il n'a pas été au pouvoir de l'homme de changer les décrets divins, il a réussi pourtant, hélas! à renverser toute l'économie des moyens par lesquels la bienveillance divine avait résolu de se manifester sur nous. Cependant, Dieu devait et doit toujours avoir le dernier mot.

Ainsi, la liberté humaine peut bien refuser de servir volontairement le Seigneur et de reconnaître sa bonté ici-bas; mais elle ne pourra jamais léser essentiellement les droits de son souverain domaine. Si elle secoue obstinément, sur cette terre, son joug que Jésus a appelé suave et son fardeau léger, elle sera forcément réduite à porter plus tard, en enfer, le poids de sa justice; et celui-là sera écrasé! Que Dieu ait ainsi raison d'elle par un attribut ou par un autre, qu'importe à sa gloire? Ne sont-ils pas tous également infinis et adorables?

Il en est de même pour l'action de grâces. Que nous oublions le bienfaiteur, il n'en reste pas moins vrai que nous ne recevons pas seulement sans cesse les bienfaits de Dieu, mais que nous en sommes nous-mêmes des tissus vivants; et dès lors nous sommes toujours, bon gré mal gré, des manifestations éclatantes de sa libéralité et de sa munificence.

Depuis et par le péché, la bienveillance divine a dû prendre un autre nom, celui de pardon et de miséricorde, parce que la condition surnaturelle dans laquelle nous placés la grâce sanctifiante n'est plus un état d'innocence originelle, mais seulement de pureté recouvrée. La Sainte Vierge toute seule demeura préservée de cette tache infamante et fut tout immaculée dès son premier instant.

Le souvenir et la présence du péché en nous est donc un fait dont il est impossible

de ne pas tenir compte à chaque moment dans nos rapports avec Dieu.

Dieu a certainement le pouvoir de remettre les fautes, et il en use avec une bonté et une largesse ineffables. Mais, une faute remise n'est point une faute réparée. La dette d'honneur n'est point acquittée de notre part. Et il se fait ainsi que, indépendamment même de nos infidélités quotidiennes, la condition de notre naissance nous impose à tous, outre l'adoration et l'action de grâces, un troisième devoir aussi logique et aussi impérueux que les deux premiers, *l'expiation*.

I

Jésus, notre frère aîné et notre modèle, venu pour remplir en notre nom les devoirs auxquels nous étions tenus envers Dieu, le montra clairement par son exemple.

Ce fut notre rédemption qui l'appela sur la terre. Mais comme sa mission rédemptrice était essentiellement accomplie par le premier acte de valeur infini qu'il posa dans sa nature humaine, ce fut l'expiation qui le retint trente-trois ans parmi nous. Elle le saisit dès son avènement à Bethléem et ne le quitta plus qu'au soir du Calvaire, quand il ne restait plus à la divine Victime un seul affront à subir, une seule goutte de sang à verser.

Si nous ne gémissons pas sous l'expiation comme Jésus, si le péché, et passé et présent, n'est pas pour nous une continuelle douleur, c'est ou bien que nous ne comprenons pas, ou bien que nous aimons trop peu.

Pourtant, MM., sans même parler du péché d'origine et de nos plus grands péchés personnels, n'avons-nous pas toujours les fautes dans lesquelles, selon S. Jacques, le juste lui-même tombe sept fois par jour ? Négligences et froideurs pour Dieu, manque de bonté pour les autres, recherches d'amour-propre et de sensualité, toutes les défaillances d'une âme fragile, toutes les indécidités d'un cœur qui se laisse surprendre, toutes ces fautes désavouées mais qui renaissent le lendemain, et ces infidélités innombrables que nous ne distinguons pas bien ou que nous oublions trop vite, — ne sont-ce pas autant de voix en nous qui crient vengeance et réclament une expiation ?

Cela est si vrai, MM., que la vie intime des saints fut toujours une vie gémissante. Le gémissement, chez eux, remplissait les premières années de leur conversion et se prolongeait jusqu'à leur mort, aussi vif, plus vif peut-être, par contraste, au milieu des faveurs célestes. Et les plus innocents, les saints angéliques comme S. Jean Berchmans et S. Louis de Gonzague, ne furent pas les moins pénitents.

Pourquoi ? Parce que, dans leur amour, ils voulaient réparer pour eux-mêmes pleinement d'abord, et ensuite aussi pour les autres, à l'exemple de Jésus, le Saint des saints, venu le

premier expier les péchés qu'il n'avait point commis.

Du reste, MM., qu'on le veuille ou non, souffrir est le mot de la destinée humaine. La souffrance, voilà ce que la plupart des hommes recueillent de plus réel dans l'héritage paternel.

Pour ceux qui n'ont point la foi, il y a dans cette loi cruelle à laquelle personne n'échappe ici-bas, quelque chose qui scandalise la raison et révolte le cœur : je l'avoue et je le sens moi-même. Il nous est arrivé à tous de nous poser cette troublante question : « Pourquoi Dieu, puisqu'il est bon, permet-il cet état universel et irrémédiable de souffrance ? » — Des personnes moins éclairées se demandent quelquefois sur un ton d'impatience s'il est admissible surtout que le juste doive souffrir ? — Il en est pour qui en particulier la souffrance des petits enfants est une tentation si forte qu'elle ébranle presque leur foi.

C'est de l'ignorance, MM. Elles oublient, ces personnes, que nous naissons avec une dette. La souffrance fut dès l'origine le châtiment imposé au péché qui corrompt la masse. Et comme la nature pécheresse s'individualise dans chaque homme par sa naissance, la douleur nous attend légitimement tous à l'entrée même de la vie, pour nous faire offrir à Dieu l'hommage de l'expiation, sinon de fautes personnelles que nous n'avons pas encore commises en ce moment, du moins du péché qui entache la race à laquelle nous appartenons.

Le premier acte de l'expiation est donc *l'acceptation de la souffrance*, acte matériellement inévitable, sans doute, mais que nous devons sanctifier par un esprit de culte et de religion.

II

Accueillir la souffrance aimablement est beaucoup ; c'est même déjà au-dessus de l'ordinaire. Et pourtant il me semble qu'aucun chrétien éclairé ne pourrait s'arrêter à ce premier pas.

N'est-ce pas, en effet, un devoir d'honneur de se montrer disposé à payer soi-même ses dettes ? N'est-ce pas surtout un devoir d'amitié de vouloir décharger ainsi un être innocent et aimé qui avait pris sur lui de réparer et d'expier pour nous ?

Il est donc juste et convenable, MM., non seulement de se résigner aux souffrances qu'on ne peut s'épargner, mais de *s'offrir spontanément à l'expiation*. C'est ce que S. Paul appelle « achever par nos mortifications personnelles ce qui manque à la Passion du Christ. »

Songez-y donc, MM., quand la souffrance sous n'importe quelle forme vient vous atteindre. Quand l'isolement vous accable ou qu'une

¹ P. Badet, *Le Problème de la souffrance humaine* (Paris, Bloud).

affection vous quitte ; quand votre amour-propre est froissé ou que votre dévouement passe inaperçu ; dans l'amertume du chagrin, la douleur de l'infirmité ou le déchirement du deuil ; dans l'humiliation, la désolation et la sécheresse, dans toutes les peines du corps, de l'esprit ou du cœur, — il vous sera réconfortant de vous souvenir de votre ami et frère Jésus, qui le premier a supporté toutes ces peines pour vous ; et vous direz ensuite avec foi et amour : « *Ita Pater !* C'est bien ! L'épreuve présente fait mon expiation à moi. Je suis heureux qu'elle me permette de m'acquitter d'une dette et de remplir un devoir. Je ne m'y oppose pas, Seigneur ! Au contraire, je désire souffrir tant que j'aurai des fautes à expier, tant que votre honneur, lésé par mes offenses, ne sera pas entièrement réparé... »

De telles dispositions seraient-elles vraiment au-dessus de la portée d'un cœur noble et généreux ? Il arrive quelquefois que des âmes, assez généreuses pour s'offrir ainsi à l'immolation, s'en estiment incapables ou se croient sans mérite à cause de l'effroi dont les remplit l'aspect de certaines douleurs.

Cet effroi, MM., n'est que l'horreur instinctive de la souffrance. La grâce ne la supprime pas toujours chez les âmes qu'elle soutient le mieux. Elle aime à la laisser parfois à l'héroïsme lui-même, comme une humiliation protectrice. L'histoire ne rapporte-t-elle pas, par exemple, que S. François d'Assise, après avoir brisé tous les obstacles pour épouser « sa dame la pauvreté, » se sentit la faiblesse de rougir en mendiant ?

Cela n'enlève rien à la sincérité ni au mérite, et les répugnances peuvent se concilier avec la générosité la plus entière. Car, si nous avons le cœur de les vaincre, c'est que ce cœur est bien à Dieu, n'est-ce pas ?

Puis, Jésus lui-même n'a-t-il pas frémì à l'heure fatale ? Et son amour, pour se faire entendre, aurait-il pu trouver d'autres accents comparables à ses cris de détresse au jardin des Olives et sur le Calvaire ?

Non, MM., notre humaine impression d'agitation et de trouble en présence de la souffrance ne doit pas nous faire douter de la sincérité de nos sacrifices, car elle ne fait qu'apporter à nos mérites un élément nouveau, et le plus beau peut-être !

III

Laissez-moi ajouter, MM., que le troisième acte de l'expiation est de *trouver dans la souffrance la condition de la sainteté.*

En vérité, le premier idéal de Dieu n'exigeait pas cette condition. Nous aurions dû pouvoir nous sanctifier sans souffrance, et rien n'est plus naturel que cette question : Puisque la sainteté humaine n'est qu'une part et un reflet de celle de Dieu, pourquoi ne peut-

elle pas, comme elle, se développer au grand air du bonheur ?

Encore une fois, MM., c'est parce que l'idéal de Dieu sombra dans la faute originelle et que, depuis lors, nous élever, c'est nous relever. Or, on ne se relève pas sans peine. Dans l'ordre actuel, se surveiller, se priver, se vaincre, c'est souffrir. Être doux et patient, juste et chaste, c'est encore souffrir. Remplir tous ses devoirs, c'est toujours souffrir.

Ah ! qu'à ce compte la vie humaine perde le coloris que lui prêtaient nos rêves de jeunesse, c'est certain. La vertu, alors, ne nous paraissait que belle ; nous ne soupçonnions pas sa réelle austérité. — Mais, qu'importe si à des rêves d'un jour généreusement sacrifiés succèdent des réalités éternelles ?

Si la mortification grave sur le visage des saints une impression de force indomptable, elle y fait luire aussi une expression d'ineffable bonheur ; et au beau soleil de l'éternité, l'œuvre douloureuse enfantera la joie !

Oui, MM., aimez la sainteté austère. En vérité, je n'en connais point d'autre, car la souffrance est toujours sa condition. Depuis le péché, on ne se rapproche de Dieu que dans la mesure où l'on se dépouille de soi-même par le sacrifice et où l'on s'attache à suivre les exemples de N.-S. Jésus-Christ, l'Agneau divin venu sur la terre pour effacer les péchés du monde.

IV

Cela est si vrai, si beau et si grand, MM., que des âmes généreuses ont fait de l'expiation *l'acte dominant de leur vie.* Il y a des âmes consacrées à l'adoration et à l'action de grâces ; rien d'étonnant qu'il y ait aussi des âmes consacrées à la réparation.

Réparer, c'est rendre au Cœur divin de Jésus autant de gloire et de joie que lui en arrache le mal ; c'est se substituer aux âmes coupables, payer leurs dettes et les rendre meilleures. Eh ! MM., aurait-on compris que l'amour n'eût pas trouvé également cette forme de dévouement ?

Oh ! la belle mission que se donnent les âmes réparatrices ! Quelle large et sublime voie ouverte aux vertus généreuses !

A Jésus qui dit à la dernière Cène et répète tous les jours à la consécration de la messe : « Ceci est mon sang répandu pour le salut du monde, » l'âme réparatrice répond : « Et voici le mien, Seigneur ! Qu'il se mêle au vôtre. Mêlez-y aussi mes larmes, mes soupirs, mes souffrances, et qu'ensemble ils s'élèvent vers le ciel comme un parfum d'immolation, afin d'en redescendre sur les coupables comme un flot de pardons. Envoyez à ma vie de nouvelles épreuves ; et les cris que la douleur m'arrachera peut-être, ne les écoutez point pour m'épargner, Seigneur, mais seulement pour faire votre rédemption plus vaste et votre

pardon plus puissant... Ce que je veux, ô Jésus, c'est communier à vos souffrances, c'est porter au moins un bras de votre croix pour vous la rendre moins lourde. Et mon immolation ne dût-elle rien enlever de la vôtre, je la voudrais quand même par le simple besoin de souffrir en vous voyant souffrir, vous que j'aime ! »

Dès lors, le sacrifice sollicite cette âme sur le chemin de la vertu avec une sorte d'ivresse. Elle embrasse avec ardeur les peines qui lui avaient d'abord tiré des plaintes ; elle fait avec joie les renoncements que le devoir réclame mais que la lâcheté marchande ; elle exécute, sans plus broncher, les mortifications que d'ordinaire on se contente de promettre. Elle donne tout ce que Dieu peut prendre en elle, tout ce qui lui est repos, bonheur, estime. Elle n'est heureuse que quand elle « sent » véritablement en elle les souffrances de Jésus et, émule de sainte Madeleine de Pazzi, elle ne dit pas comme sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir, » mais : « *Non mori, sed pati!* Ne pas mourir, mais souffrir ! »

Il est évident, MM., que cet état d'âme est l'effet d'une grâce extraordinaire, et qu'aucune force purement humaine n'est capable de soutenir ces victimes volontaires à la hauteur d'un tel martyre.

Des accidents physiques et des secousses morales viendront coup sur coup dévaster leur bonheur, des tentations déconcertantes bouleverseront leur conscience. Elles perdront la santé, peut-être la fortune et la considération des hommes. D'intelligentes et actives, elles deviendront impuissantes, nulles, à charge dans le monde... Ah ! quelle triste vie, plus pénible que la mort elle-même ! Et elles diront : « Merci, mon Dieu, c'est bien ! »

C'est peu encore, MM. ! A des vertus si hautes il faut des épreuves divines.

Une langueur universelle, un dégoût invincible, une désolation, une aridité de désert s'abattront pour longtemps, peut-être pour toujours, sur ces existences ; et le fer et le feu leur seraient moins sensibles ! Et la terre entendra ces nouvelles associées du Christ, sur un nouveau Calvaire, répéter ces paroles d'épouvante : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous délaissée ? »

Ah ! quand elles ont eu le courage de demander la croix, elles seront terriblement exaucées ! Mais aussi, qui dira la gloire et la béatitude qui les attendent au paradis ?

O Dieu sage, pourquoi montrer à notre petitesse de telles grandeurs ? Pourquoi nous faire comprendre un héroïsme que nous ne pouvons atteindre ?

Ce n'est pas inutile, Messieurs. — Il est vrai, nous sommes les êtres vulgaires qui

n'ont pas à cœur d'égaliser ce qu'ils admirent, les êtres craintifs qui n'osent pas affronter, même dans les bras de Dieu, le péril des grands dévouements.

Cependant, la beauté morale s'impose toujours à notre esprit et notre cœur en tréssaille ; et ces émotions, si elles sont vivement senties, peuvent arracher une âme généreuse à sa nonchalance habituelle et la pousser dans le sentier plus élevé de l'expiation spontanée.

S'il est vrai que les couvents de religieuses contemplatives sont le plus souvent les jardins clos où s'épanouit la fleur de la réparation héroïque, rappelons-nous cependant que l'expiation est le troisième acte de religion qui nous incombe à tous tant que nous sommes.

Trop peu le comprennent, et le petit nombre de ceux qui admettent la loi de l'expiation volontaire manquent d'ordinaire d'énergie pour y conformer pratiquement leur vie. Et Dieu, pour porter efficacement remède à l'erreur des uns et à la lâcheté des autres, choisit généralement pour tous l'épreuve qui doit nous sauver et que nous n'aurions pas choisie nous-mêmes.

Je ne crois pas trop dire, MM., en appelant la souffrance la trame de toute vie humaine. Ayons donc la foi d'y reconnaître la douce main de la divine miséricorde, nous offrant ainsi le moyen de pratiquer un acte nécessaire de la vertu de religion, l'expiation.

Ayons bien soin de donner un but à nos souffrances. Offrons-les à Dieu en réparation de nos offenses et au Christ pour la conversion des pécheurs. Quel honneur insigne de pouvoir s'associer ainsi au divin Sauveur dans l'œuvre de la sanctification du monde et racheter avec lui, par une douleur généreusement acceptée, les crimes de la terre ; d'être avec Lui rédempteurs des âmes, de les ramener au bercail par cet apostolat silencieux et caché, et de les rendre, blessées, mutilées, mais vivantes encore, à leur Dieu !

La souffrance est inévitable à tout homme ; mais il appartient au chrétien de la sanctifier, et à l'âme généreuse de l'aimer et de s'offrir à elle pour la gloire de Dieu ! Ainsi soit-il.

VI

LA PRIÈRE, ACTE DE RELIGION

Oportet semper orare.
(Luc, XVIII, 1).

Messieurs,

Nous sommes arrivés, dans la série de nos conférences sur les actes fondamentaux de la vertu de religion, au quatrième acte, qui est la prière.

Aussi bien que l'adoration, l'action de grâces et l'expiation, la prière est un acte essentiel

du culte et, comme telle, nous ne devons pas la considérer seulement comme une demande intéressée de biens qui nous manquent, mais comme une pratique que Dieu exige de nous pour son honneur et sa gloire.

I

Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque Dieu nous impose la prière. S'il nous dit : « Priez et vous recevrez, » ce n'est point que sans notre prière il ignorerait nos besoins. Oh ! non ! Il sait d'avance nos nécessités et nos désirs, et pourrait par conséquent nous donner tous les biens indépendamment de notre prière. Mais nos supplications lui sont un hommage auquel il tient, parce qu'elles renferment une reconnaissance de notre dépendance vis-à-vis de son souverain domaine et un témoignage de confiance en sa paternelle bonté.

En cela, Dieu n'agit pas autrement que nous-mêmes. Une petite scène vécue et fréquente, pour ne pas dire journalière, nous le fait toucher du doigt.

Sur la terrasse d'un hôtel, un pauvre vieillard fait grincer les cordes d'un méchant violon et ses doigts mal assurés en tirent des airs populaires et nationaux, pour plaire aux joyeuses compagnies attablées devant lui. On l'écoute d'une oreille distraite, mais on le laisse jouer ; puis les petits sous tombent dans sa sébille...

C'est l'image de notre prière.

Ces messieurs et ces dames savent bien d'avance le besoin et le désir du pauvre musicien, et ils pourraient donner leur petit sou sans attendre ces accords sans art. Mais non. Avant de donner, ils aiment de recevoir sa prière, l'aumône doit être en partie méritée, et je crois que le pauvre lui-même s'en trouve plus honoré et plus reconnaissant.

Tel est le bon Dieu, devant qui nous ne sommes que de pauvres mendiants. Bien que nos supplications ne lui apprennent rien et ne soient guère méritoires en elles-mêmes, il les réclame pourtant comme un hommage. Et c'est dans cet esprit, pour reconnaître qu'elles ont besoin de Dieu continuellement et en toutes choses, que les âmes éclairées répandent volontiers leur cœur devant lui. Elles savent et sentent que leur attitude humiliée et leur prière le glorifient, en lui offrant l'hommage de leur indigence et de leur confiance ; et elles aiment la prière, parce qu'elle les met à leur véritable place devant lui.

Envisagée de la sorte, la prière nous est vraiment un honneur et une consolation. Elle montre que Dieu ne veut point nous traiter comme de simples sujets, mais comme ses vrais enfants.

Il aurait pu se contenter de nous donner ce qu'il nous devait comme Créateur, sans nous

permettre d'exprimer d'autres demandes. Sa justice nous aurait déjà paru si adorable et sa libéralité si gratuite, que l'idée de lui manifester de nouveaux désirs nous aurait semblé une ingratitude ou une audacieuse irrévérence. Mais voilà qu'au lieu de se contenter de ces rapports justes et officiels, Dieu lui-même nous ordonne de nous adresser à lui et de lui dire avec confiance tous nos besoins.

Et Jésus, qui tient à remplir fidèlement auprès de nous son rôle et sa mission de « frère aîné, » confirme le précepte de notre commun Père céleste en nous assurant que « tout ce que nous demanderons à Dieu en son nom, nous l'obtiendrons, et que là où nous serons deux ou trois réunis pour prier, il sera au milieu de nous. »

Ce n'est donc pas seulement notre indigence native qui nous impose la prière, MM., c'est d'abord et avant tout la volonté et l'amour de Dieu.

Il n'en est pourtant pas moins vrai que la plupart des prières, même des personnes pieuses, sont extorquées par l'intérêt personnel plutôt que par le désir filial de rendre hommage au souverain domaine de Dieu et à son infinie bonté. Et le Seigneur, se souvenant, comme dit l'Écriture, de l'argile dont nous sommes faits, ne s'offense pas de cette manière imparfaite dont nous lui rendons habituellement nos devoirs. Il se réserve seulement de bénir d'une manière spéciale ceux qui donnent à leur prière sa première et surnaturelle signification et en font un acte véritable de culte et de religion.

Il s'est fait ainsi, encore une fois, que des âmes se sont consacrées à la prière, comme d'autres à l'adoration, à l'action de grâces et à l'expiation, et se sont chargées de prier pour ceux qui ne prient pas.

Cela ne veut pas dire qu'elles prétendent obtenir pour les impies et les indifférents des faveurs qu'ils ne se donnent pas eux-mêmes la peine de mériter ou de demander ; mais que, dans leur amour pour Dieu, elles tâchent de combler par la surabondance de leur prière la lacune faite à son honneur et à sa gloire par ceux qui ne prient pas.

Mission sublime, MM., que le monde ne comprend pas, qu'il raille même quelquefois. Que dis-je ? Est-il rare que même des personnes pieuses, mais peu éclairées, osent montrer, sinon du mépris, du moins un semblant de dédain ou d'orgueilleuse pitié pour ces âmes contemplatives et priantes que le monde trouve oisives et inutiles ?

Quelle ignorance, et quelle preuve qu'on ne saisit pas nos plus élémentaires rapports avec Dieu !

Des âmes priantes, nous devons tous en être, qui que nous soyons ! Et l'Évangile, qui n'est pas seulement le code de la perfection reli-

gieuse, mais l'abécédaire de la vie chrétienne, l'Evangile qui ne connaît pas les détours, mais dit ce qui est, en face et à tous, nous renseigne en deux mots dans quelle mesure nous devons l'être : « *Oportet semper orare et non deficere* ; il faut prier toujours sans jamais cesser ! »

Quant aux âmes consacrées à l'oraison et à la contemplation, laissez-moi vous le dire, MM., il en faut ! Il en faut au monde et il en faut à Dieu ; et il y en aura jusqu'à la fin des siècles, parce que le Seigneur ne se départira jamais de cette forme d'hommage qui lui est due comme toutes les autres.

Sans doute, il faut des Josué qui combattent et des Marthe qui travaillent. Rassurez-vous, les Josué et les Marthe constituent toujours le grand nombre. Mais tandis qu'ils travaillent et qu'ils luttent dans la plaine, la montagne ne peut pas se dégarnir de Moïse et de Marie pour suppléer leur prière, implorer le succès de leur activité et de leurs efforts et obtenir au monde le pardon, la miséricorde et les faveurs.

Il est donc clair et évident que la prière est un acte de la vertu de religion.

Cette notion de la prière explique comment on peut prier toujours, même quand on n'a pas de faveurs nouvelles à solliciter, puisqu'elle est un hommage avant d'être une demande ; et pourquoi on doit prier toujours, puisque nous ne cessons pas un instant de dépendre du souverain domaine de Dieu.

II

C'est aussi de cette notion que découlent les trois caractères qu'on a coutume d'assigner à la prière : elle doit être *humble*, *confiante* et *persévérante*.

1^o *Humble*, MM., car elle-même n'est pas un droit, mais une faveur, et ce sont des bienfaits gratuits qu'elle implore. Elle est incompatible avec l'arrogance et la suffisance. Il s'agit de reconnaître et de montrer qu'on est pauvre et impuissant ; ce sont nos vrais titres quand nous prions, et vraiment les seuls.

Sommes-nous étonnés que l'orgueilleux Pharisien de l'Evangile, après sa prière qui n'en était pas une, se retira du temple plus coupable qu'il n'y était entré ?

Mais il arrive quelquefois aussi, par contre, que l'impression de leur misère décourage certaines âmes au lieu de les stimuler à la prière.

C'est bien à tort également, MM. Voyez ce que font les mendiants à vos portes. Ils ne cachent pas leurs haillons, ils les montrent et en font étalage. — De même, MM., quand vous avez besoin de pitié et de secours, exposez bien votre misère devant Dieu, reconnaissez et détaillez même tous vos torts devant lui. Il les connaît du reste mieux que

vous. Mais, comme il est la vérité même, il aime la sincérité et la vérité.

2^o La seconde qualité de la prière, c'est la *confiance*.

En effet, MM., les grâces que Dieu nous donne sont des œuvres de bonté ; et par le fait même qu'il nous permet de les lui demander, — ce à quoi il n'était pas obligé, — la prière emprunte les relations de père à enfant. Or, ce qui touche un père et lui enlève toute possibilité de refus, c'est la confiance qui ne doute pas.

Mais, quand elle voit les petits enfants se cramponner au sein de leur mère impuissante ou se croire à l'abri de tout danger en se cachant dans un pli de sa robe, la nature elle-même semble quelquefois respecter merveilleusement une si naïve confiance !

Eh bien ! si telle était notre prière, MM., il n'y a pas de doute que Dieu ferait des miracles pour nous. N'a-t-il pas dit textuellement que si nous avons la foi, c'est-à-dire la confiance, grande comme un grain de sénévé, nous transporterions des montagnes ?

La confiance est une filiale violence faite à la bonté de Dieu. Un auteur l'a dit si gentiment et avec tant de vérité : « La prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu. » Son cœur de père est impuissant à y résister et, si nous demandons humblement et avec confiance des biens qui nous sont salutaires, il est impossible de ne point les obtenir.

3^o Ajoutez seulement à vos supplications un troisième caractère, la *persévérance*.

Pourquoi la prière doit-elle être persévérante ? Encore une de ces questions intrigantes et mystérieuses qui déconcertent la sagesse humaine. Car, après tout, si Dieu est décidé d'accorder, pourquoi n'accorde-t-il pas tout de suite ?

Il faut en chercher la raison foncière, MM., dans cette notion que la prière n'est pas destinée à remplacer les autres forces remises entre nos mains, mais simplement à les susciter et à les soutenir. « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Tout est vrai dans ce dicton. C'est par cette combinaison sacrée d'efforts et de secours que se forme en nous la vertu.

S'il suffisait de demander pour obtenir à l'instant, nous serions trop tentés de nous croiser les bras en attendant, — Si Dieu nous secourait trop tôt, nous serions exposés à négliger l'effort, comme ces mauvais pauvres qui se servent de leur main valide pour recueillir des aumônes au lieu de travailler. — S'il nous secourait trop tôt, trop tôt nous cesserions nos prières. Car, hélas ! l'action de grâces s'arrête si vite sur ces mêmes lèvres qui, pendant de longs jours peut-être, ne se lassèrent pas d'implorer assistance. Le besoin seul tient à genoux la plupart des hommes.

Et c'est ainsi qu'en notre propre avantage

Dieu diffère sagement de nous exaucer. Il nous fait pratiquer entre temps la patience, la foi et la confiance, nous oblige à l'effort personnel et nous humilie par des insuccès et des impuissances qui nous déconcertent plus qu'ils ne l'offensent. Par la persévérance qui est sa condition nécessaire, la prière, qui nous est honorable et consolante, devient quelquefois ardue et pénible.

III

Cela m'amène à terminer par une remarque générale puisée dans l'étude que nous venons de faire sur les quatre actes fondamentaux de la vertu de religion. C'est que, au fond ou au sommet de chacun de ces actes, se trouve le sacrifice ou la souffrance.

L'adoration, qui est le respect et la soumission, ne trouve sa pleine manifestation que dans l'acceptation des conseils évangéliques et le renoncement volontaire aux libertés que le Seigneur nous permettait de garder.

L'action de grâces qui a pour objet le pardon d'abord et ensuite les vertus théologales, tend à l'union parfaite par la charité et à l'absorption de nous-mêmes dans l'objet aimé, Dieu.

L'expiation, elle, renferme la souffrance dans sa notion même; — et la prière enfin, à son tour, n'a pas d'expression plus éloquente et plus efficace que le sacrifice.

L'explication de ce phénomène de la vie intérieure se trouve dans le fait, — toujours le même, — que toute grâce descend du Calvaire et nous arrive trempée de sang¹. Quand elle se dépose sur un front, elle y laisse sa noble tâche; et s'il nous était donné de voir le fond des âmes vraiment pieuses et saintes, ce qui nous étonnerait ce serait moins la beauté de leur vertu que la rigueur de leurs intimes souffrances, souffrances d'ailleurs cachées sous un divin sourire.

Point de meilleure prière que la prière souffrante.

Point de prière plus éloquente que celle qui jaillit d'un cœur meurtri, est fécondée par les larmes, ce sang de l'âme, et soutenue par des bras étendus, symboles du crucifiement.

Pas de prière plus efficace que celle qui est étayée par la mortification et le sacrifice, car celle-là contient plus sûrement et d'une façon incontestable les éléments qui en font un acte de religion, à savoir, l'aveu et la reconnaissance que nous sommes indigents et déçus. C'est véritablement « du fond de l'abîme » que nous crions alors vers Dieu, de l'abîme de notre misère et de notre impuissance; mais nos yeux se lèvent au ciel avec l'assurance de n'être point confondus!

**

Direz-vous, MM., que ces études sur la vertu de religion sont bien théoriques et bien spéculatives? Je répondrais qu'au contraire elles doivent trouver leur application dans tous les détails de votre vie et vous fournir la matière de résolutions très parfaites et très généreuses.

Adorateurs en esprit et en vérité, vous serez pleins de respect pour Dieu et les choses divines et d'une exquise délicatesse de conscience à l'endroit de la soumission d'esprit et de cœur que vous devez au souverain Maître. Et le péché sera exclu de votre vie.

Faisant de votre vie une hymne ininterrompue d'action de grâces, dans la joie et la prospérité un filial « Merci, mon Dieu! » montera spontanément de votre cœur à vos lèvres, comme vous répondrez par un généreux « fiat » à l'inévitable croix du terrestre pèlerinage.

Vous accepterez l'épreuve avec soumission et courage comme votre expiation providentielle et nécessaire, et, à l'école de « l'Homme des douleurs, » vous apprendrez sans doute à apprécier hautement la souffrance, peut-être même à l'aimer et à la désirer un peu, en union avec ses intentions, pour la conversion des pauvres pécheurs.

Et enfin, vous serez des hommes de prière.

Vous avez compris que ce n'est pas au nombre de vos chapelets ni à la longueur de vos litanies que se mesure la prière telle que la réclame de nous la vertu de religion. Mais, tenir l'œil constamment fixé sur Dieu avec humilité et confiance, — se souvenir sans cesse du besoin que l'on a de son assistance et implorer son secours avec une simplicité d'enfant, — invoquer sa lumière dans les hésitations et les doutes, et sa force quand on se sent défaillir, — se dévouer pour lui au travail qu'il nous impose et consulter ses préférences pour choisir ce qui est le plus parfait, — être humbles et patients et laisser à sa paternelle providence le plein droit de déterminer le moment où nos désirs personnels doivent être satisfaits: voilà comment on accomplit le quatrième acte de la vertu de religion, la filiale prière.

Voilà comment vous demeurerez intérieurs et recueillis, même au milieu de la plus grande activité extérieure, et pratiquerez la recommandation évangélique de prier toujours sans jamais interrompre: *Oportet semper orare et non deficere*. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 julii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRÈS. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ La Messe, par l'auteur déjà cité, t. I, 12^e messe, *passim*.

Ami du Clergé du 18 juillet 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sept Conférences sur la vertu de Religion. — VII. La sainte messe, acte de religion par excellence, 561.

Pour une Distribution de prix. — Dans une école de jeunes filles, 564.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — Le Maître vous appelle, 566.

Entretiens sur le Rosaire. — XXXIV. Cinquième mystère douloureux : 1° Le crucifiement, 569.

Avis paroissiaux. — *Pour le dimanche avant l'Assomption* : Aux personnes qui portent le nom de Marie, 572. — La croix du chemin, 573.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXVIII. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 574.

SEPT CONFÉRENCES SUR LA VERTU DE RELIGION

VII

LA SAINTE MESSE, ACTE DE RELIGION PAR EXCELLENCE

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (Mal., I, 11).

Messieurs,

De l'étude que nous avons faite ensemble sur les quatre actes fondamentaux de la vertu de religion, j'ai confiance que vous avez gardé l'impression de leur inéluctable nécessité. L'adoration est un sentiment aussi bien qu'un devoir inné de la créature en face du Créateur. Il est juste et légitime de rendre grâces au Seigneur partout, en tout et toujours, parce que nous sommes des tissus de ses bienfaits. L'expiation est une obligation qui nous attend à l'entrée même de la vie, parce que nous naissons pécheurs et déchus. Et enfin la prière n'est pas seulement une nécessité de notre indigence native, elle est encore et surtout l'objet d'un précepte par lequel le Seigneur nous honore, en nous élevant au-dessus de la simple condition d'esclaves pour nous accorder la prérogative des enfants.

Toutefois, MM., que sommes-nous pour remplir ces grands devoirs envers Dieu ?

Respectant Dieu en nous soumettant à lui, nous reconnaissons simplement un souverain domaine auquel il nous est impossible d'échapper, et si jamais nous commettons le crime de méconnaître sa bonté ici-bas, nous tomberons fatalement entre les mains de sa justice plus tard. — Si l'action de grâces veut que nous rendions à Dieu tout ou une partie

de ce que nous tenons de lui, notre don n'a vraiment de mérite que par la bienveillante acceptation divine, car, au fond, tout lui appartient de plein droit : *Domini est terra...* — Si l'expiation doit être une réparation d'honneur pour une offense de lèse-majesté, quelles ressources trouverons-nous en nous-mêmes pour procurer à Dieu une gloire quelconque ? Nous sommes les manants qui se découvrent au passage du roi et les misérables qui souffrent pour des crimes trop réels. Nos souffrances sont des peines méritées, mais ne renferment point en elles des moyens suffisants de réhabilitation. — Et si enfin la dignité de la personne et son mérite doivent constituer les deux éléments du crédit de la prière, avouons que nous n'avons ni l'un ni l'autre pour présenter nos supplications à Dieu.

Nous sommes donc foncièrement impuissants à remplir parfaitement aucun de ces devoirs de religion, et cette impuissance a pesé sur l'humanité dès que le péché eut entaché l'origine du monde. Aussi bien, les hommes, qui conservaient leur instinct religieux malgré leur incapacité d'offrir à Dieu un culte digne de lui, furent-ils obligés de recourir à des signes et à des représentations des actes plus parfaits qu'ils ne pouvaient accomplir ; et ils brûlaient les fruits de leurs labeurs, ils tuaient des animaux, pour signifier que tout appartenait à Dieu, maître de la vie et de la mort.

Evidemment, le sang des boucs et des béliers ne pouvait apporter à Dieu aucune gloire réelle. Si Dieu s'en contenta un temps, ce ne fut qu'en considération de l'impuissance et de la foi des sacrificateurs et de l'excellence de la victime à venir, que ces grossières immolations représentaient par avance. Mais dès que Jésus, son Fils incarné, parut sur la terre, Dieu refusa, comme indignes désormais, les figures et les symboles, tous les sacrifices partiels, médiocres et insuffisants, pour ne recevoir que du Christ le culte et les hommages parfaits que lui devait l'humanité.

Le mystère de l'Incarnation par lequel Jésus, Fils de Dieu, épousa notre pauvre nature, fut donc vraiment pour l'humanité la grâce des grâces, un trésor infini. Je voudrais, MM., vous en découvrir un détail, et vous montrer comment Jésus remplit son rôle de chef et de frère aîné des hommes en se substituant à eux pour tous les actes qu'ils sont incapables d'accomplir eux-mêmes.

Il adore, rend grâces, expie et prie pour nous, et ses hommages sont toujours acceptés, parce qu'ils sont parfaits et de valeur infinie. Il remplissait de ces actes toute sa vie terrestre, ses profonds silences de la crèche, ses obscurs travaux de Nazareth, ses longues nuits de prière sur la montagne. Au Calvaire, pour

les exprimer mieux encore, il emprunta la voix des larmes et du sang, le cri suprême de la mort. Ce jour-là Dieu obtint la gloire infinie qu'il attendait de la création tout entière, et c'est de ce jour que nous vivons.

C'est un spectacle impressionnant, mais, hélas ! trop peu familier aux chrétiens que celui de ce Fils divin en adoration devant son Père éternel. Et il le devient davantage encore quand on songe que cette scène, réellement, se passe sur l'autel, devant nous, tous les jours, au milieu de toutes les vulgarités d'ornements misérables, de chants sans âme, d'attitudes indifférentes¹.

Une série de conférences sur les quatre grands devoirs de religion serait incomplète si elle ne signalait, pour finir, le moyen par excellence, le seul moyen parfait que nous ayons de les remplir, la *sainte messe*. Incapables par nous-mêmes, nous disposons par la sainte messe de ressources pleines et entières, infinies, — c'est le mot, — pour offrir à Dieu tout l'hommage qui lui est dû, parce que le sacrificateur aussi bien que la victime y est Jésus, notre représentant et prêtre pour nous.

Oh ! qu'ils sont à plaindre les chrétiens qui ne comprennent pas la sainte messe !

I. — *Jésus y adore*

Adorer, MM., c'est reconnaître le souverain domaine du Créateur, lui offrir l'hommage d'un souverain respect et d'une souveraine soumission. Et si un hommage reçu fait d'autant plus d'honneur que celui qui le rend est un personnage plus excellent, qui dira l'honneur infini apporté à Dieu par l'adoration que lui offre Jésus ? Car, remarquez-le, MM., l'incarnation du Verbe et sa mort sur la croix furent avant tout, de sa part, des actes d'obéissance et de soumission.

Nous plaçant à notre point de vue borné et intéressé, nous n'y admirons d'ordinaire qu'un ineffable amour pour les hommes. En réalité, notre rédemption ne fut que l'objectif secondaire de Jésus. Ce qu'il voulait d'abord, c'était rendre hommage à son Père céleste par sa soumission. Il voulait aussi nous réhabiliter, sans doute ; mais seulement après que l'honneur lésé de Dieu aurait reçu une réparation adéquate.

Toute sa vie le manifeste. « Il est écrit à l'en-tête de mon histoire, dit-il par la bouche du prophète, que je ferai la volonté de mon Père. »

Il diffère d'exaucer Marie qui le sollicite à faire son premier miracle, parce que, dit-il, « son heure n'est pas encore venue, » l'heure fixée par son Père.

Et il achève ainsi sa course terrestre, nous dirions : « souffrant et patient jusqu'à la mort » ;

mais S. Paul, lui, inspiré, a le mot plus sublime et plus exact et il dit : « obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. »

Quelle leçon pour nous, MM., et aussi quelle ressource ! Nous gémissons quelquefois de n'avoir point d'hommages dignes à offrir au bon Dieu. Nous n'y songeons donc pas ? La sainte messe est l'adoration parfaite, l'adoration du Fils de Dieu lui-même s'abaissant, s'anéantissant devant son Père ; et, ô mystère ineffable ! si nous le voulons, cette adoration est la nôtre, parce que ce Fils de Dieu est homme comme nous, parce qu'il est « notre frère aîné » et adore pour nous !

Pénétrez-vous pleinement de cette vérité, MM., qu'il n'y a pas, dans toute la religion, un acte plus sublime et qui rende plus de gloire à Dieu que la sainte messe. C'est un acte incomparablement plus excellent que la plus fervente communion du plus grand des saints, parce que sa valeur ne se mesure pas sur un degré plus ou moins intense de dévotion humaine, mais sur l'excellence infinie de N.-S. Jésus-Christ qui est là, en personne, l'adorateur en esprit et en vérité selon le cœur de Dieu.

II. — *Il y rend grâces*

Comme la majesté divine est l'objet de notre adoration, sa bonté doit être celui de notre action de grâces.

Je ne m'arrêterai pas, MM., à énumérer les innombrables bienfaits que nous tenons de Dieu, puisque nous ne sommes et ne voyons rien autour de nous qui ne vienne de lui. Mais, quand nous les contemplons et que nous en admirons la munificence, nous voyons s'élever autour d'eux comme une atmosphère de flamme qui les dore de ses reflots et leur communique sa vie ardente. Ils s'harmonisent si bien ensemble qu'on les sent de même nature.

C'est que, en vérité, les dons de Dieu sont des émanations de son amour, comme les rayons de leur foyer ; et la comparaison est encore bien imparfaite, car en Dieu qui est l'agissant éternel, vouloir du bien et le réaliser est un seul acte.

La beauté et la fécondité de la terre, c'est l'amour de Dieu ; le souffle qui nous a appelés à la vie et à la grâce, c'est l'amour de Dieu ; la parole sacramentelle qui nous a tant de fois relevés et la force qui nous soutient, c'est l'amour de Dieu. C'est par amour qu'il nous appelle ses enfants et met dans nos cœurs une filiale tendresse ; c'est par amour surtout qu'il nous a fait le don par excellence, le don de son Fils. Et cette accumulation de bienfaits et leur transcendence surtout dépasseraient désespérément tout ce que nous pouvons comprendre et tout ce que nous pouvons rendre à Dieu de reconnaissance et d'action de grâces, si nous ne pouvions lui offrir Jésus

¹ La Messe, par l'auteur cité, t. 1, 5^e messe.

lui-même et si Jésus ne s'offrait pas pour nous.

C'est vous dire que la sainte messe est notre seule digne action de grâces, comme elle est notre seule adoration parfaite. Nous sommes trop rien et trop déçus devant Dieu pour que les accents de notre gratitude lui fassent quelque honneur. Mais Jésus est là qui nous supplée et s'offre lui-même en holocauste pur et d'agréable odeur à son Père éternel pour reconnaître la dette infinie que nous avons à son égard.

Quand donc le poids de la bienveillance divine semblera encore vous écraser et vous archaiera le soupir du prophète : « *Quid retribuam Domino?* Que rendrai-je au Seigneur ? » la réponse sera toute trouvée. Relevez la tête avec courage, j'allais dire avec fierté ! Chargez Jésus de vos devoirs et de vos dettes. Demandez à son ministre de célébrer la sainte messe, assistez et communiez au sacrifice d'action de grâces. Quelle parfaite adéquation entre cet hommage et les dons de Dieu ! ou plutôt quelle magnifique surabondance dans l'action de grâces ! Quel sublime et adorable spectacle que celui du Fils de Dieu fait homme offrant avec une dignité infinie une hostie de valeur infinie, sur tous les autels du globe et à tous les moments de la durée ! Comme Dieu y est loué, béni et glorifié pour tous ses dons ! Unissez-vous, MM., à cet auguste sacrifice et rendez grâces avec le divin Prêtre ; votre hommage de reconnaissance sera si parfait, si transcendant, que Dieu ne pourrait en demander un meilleur.

III. — Il y expie

Le troisième fruit de la sainte messe est qu'elle nous apporte toutes les grâces du Calvaire.

Que le sacrifice de la croix fut la rançon de notre salut, nous le savons par le luxe de cruauté déployé en cette scène lugubre et par les paroles d'angoisse et d'amour prononcées là par Jésus. Mais, le Calvaire est si loin maintenant et se cache si avant dans la brume des siècles passés ! A peine pouvons-nous en reconstituer le spectacle sanglant par une méditation ardente, et alors ce n'est toujours qu'un souvenir ou une image.

Détrompez-vous, MM. La sainte messe n'est pas un simple souvenir qu'il nous est donné d'évoquer, elle est un vrai sacrifice d'expiation qui s'accomplit chaque fois encore aussi réel, aussi efficace, aussi actuel qu'alors.

Voici comment s'exprime S. Bonaventure. Le Vendredi-Saint, quand Jésus, sur la croix, prolongeait ce supplice dont toutes les minutes lui semblaient des siècles, sa voix, un souffle, murmurait cette offrande : « O Père, trois heures d'agonie, c'est trop peu ; trop petit est le nombre des hommes qui m'auront vu mourir, quand je meurs également pour tous. Laissez-moi ainsi sur cette croix jusqu'à la fin

du monde. Ceux qui me pleurent feront couler sur mes plaies visibles des larmes plus généreuses, et les indifférents eux-mêmes se troubleront à la vue de mon sang... »

Son Père n'accepta point cette continuité de souffrances ; mais, de ce grand désir inassouvi, Jésus garda le mouvement, et, du Calvaire, il prit son vol vers l'autel. Sans doute, Jésus n'y peut plus mourir réellement, son état glorieux s'y oppose. Mais, dans son désir d'immolation, il se soumet pourtant et obéit véritablement à une parole sacramentelle qui, de sa nature, devrait lui donner la mort.

Appuyé sur l'autel, comme courbé sous le poids de l'œuvre qu'il doit accomplir : *Hoc est corpus meum*, dit le prêtre, n'appelant entre ses doigts tremblants que le Corps seul de Jésus, et sur le calice : *Hic est calix sanguinis mei*, n'appelant encore une fois que le divin Sang tout seul. Et ses paroles ne produisent directement que ce qu'elles expriment. Le précieux Sang n'accompagne le Corps sacré que par une concomitance devenue nécessaire depuis la résurrection. Le glaive de la parole du prêtre sépare virtuellement, par son effet direct et naturel, le corps et le sang de Notre-Seigneur, et cette séparation mystique, consentie et offerte par Jésus à son Père, avec la même soumission et la même vertu qu'au Calvaire, fait de la sainte messe le renouvellement non sanglant, mais non moins véritable, du sacrifice de la croix.

Et pourquoi n'ajouterions-nous pas, avec quelques théologiens, que Jésus en passant de l'état de gloire à l'état eucharistique offre à Dieu, à chaque messe, un vrai sacrifice d'anéantissement nouveau et spécial ? Beauté, visibilité, liberté, étendue même pour ses membres, tout s'effondre dans la prison ou le tombeau que lui ouvrent une miette de pain, une goutte de vin !

L'état eucharistique prive Jésus de la liberté de sa vie. Il n'a plus l'usage normal de ses membres. S'il nous voit, s'il nous entend, ce n'est point avec ses yeux et ses oreilles de chair qui sont bien là, mais qui sont impuissants faute d'extension locale ; ce n'est qu'en vertu d'un délicieux miracle de son amour en faveur de notre consolation.

Quelle est sa condition individuelle ? Un mot la définit : l'anéantissement. — Sa condition sociale ? Deux mots sont nécessaires, deux mots cruels : délaissement, outrage. — Livré à la volonté de l'homme, il peut devenir la proie d'un voleur tenté par le vase d'or qui le renferme, ou la victime d'une bouche sacrilège. — Livré aux accidents et aux impitoyables lois de la matière, il voit les saintes espèces qui le recouvrent envahies par les moisissures d'un lieu humide, et il est condamné à disparaître avec elles.

Il est vrai, Jésus ne perd intrinsèquement ni sa gloire, ni sa forme humaine, ni sa vie,

Mais, si sa gloire s'ensevelit dans nos ténèbres, si sa vie est une vie sans liberté, si son être reste privé de toute manifestation comme s'il n'était pas, l'état eucharistique qu'il accepte à la consécration de la messe n'est-il pas une immolation nouvelle, un sacrifice nouveau, distinct de celui du Calvaire et multiplié autant de fois qu'il y a de prêtres célébrant le saint mystère ?

Voilà, MM., les expiations que Jésus offre pour nous à son Père à chaque instant du jour et de la nuit ! Ah ! si les chrétiens se souvenaient mieux de ce que c'est que la sainte messe, comme ils mettraient plus de zèle et d'empressement à y assister ! Quand même l'assistance quotidienne à la sainte messe nous coûterait de grands efforts, — ce qui n'est guère le cas, — payerions-nous trop cher la faveur de nous trouver au pied de la croix au moment du sacrifice de Jésus et de nous unir à lui quand il présente à son Père éternel la réparation qui efface les péchés du monde et les nôtres ? Non, certes, MM. ! Aussi bien, la foi devrait inspirer aux chrétiens d'assister à autant de messes qu'ils peuvent, même en semaine, ou, si leurs devoirs d'état ne leur permettent pas d'attendre la fin des cérémonies, d'assister au moins à la consécration, qui réalise l'essence du sacrifice.

IV. — Il y prie

Je n'insisterai pas, MM., sur le quatrième fruit de la sainte messe, la prière de Jésus.

Intercéder pour nous, c'est la mission qu'il se donne à lui-même dans la sainte Eucharistie, *semper interpellans pro nobis*. Mais qui dira les inénarrables gémissements qui accompagnent cette prière au moment du saint sacrifice de la messe ? Il est là, Pontife éternel, riche de tout son sang répandu pour nous, décoré de toutes les blessures, de toutes les plaies dont les pécheurs l'ont couvert avec un luxe effrayant de cruauté, se représentant comme l'aîné de la triste famille humaine et élevant vers le Père céleste sa douce voix qui pour nous demande pardon, grâces et bénédictions.

Si jamais une prière humble, confiante et persévérante, fécondée par les larmes et étayée par le sacrifice, est offerte au Père éternel, c'est bien celle de Jésus, et s'il est toujours exaucé à cause de son excellence, *semper exauditus est pro sua reverentia*, quel refus pourraient subir les clameurs irrésistibles de son immolation ?

Et cette prière, MM., il la met à notre disposition ! Nous pouvons dire au prêtre d'immoler Jésus pour notre consolation, pour l'expiation de nos fautes, et même pour les biens fragiles de ce monde !... Quel amour le saint sacrifice de la messe révèle dans le cœur de Jésus ! Et pour nous quel sujet de sérieuses

réflexions, de reconnaissance sans bornes et d'illimitée confiance !

Eh bien ! non, MM., il n'est plus vrai de dire que nous sommes incapables de remplir nos devoirs de religion envers Dieu. Depuis l'Incarnation du Verbe et par la sainte messe, nous pouvons offrir à Dieu des adorations parfaites, de dignes actions de grâces, des réparations pleines et des prières acceptables. Telle fut l'intention de Jésus en venant sur la terre et en instituant ce divin sacrifice. A nous de ne point la tromper, mais au contraire d'y puiser notre salut. Ainsi soit-il.

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX

DANS UNE ÉCOLE DE JEUNES FILLES

Mesdames et Messieurs,

Parmi les fêtes auxquelles vous pouvez être conviés, je n'en sais guère de plus charmante que celle qui nous rassemble aujourd'hui ; et vous y êtes venus avec une bonne grâce et un empressement qui me permettent de vous dire tout de suite à quel point je suis touché de votre présence.

Il y a en effet, dans une distribution de prix, autre chose que des compliments et des chants, autre chose que la liste des prix qui sont attribués, des couronnes qui sont décernées. C'est une véritable fête qui a ses joies, ses émotions, ses leçons et ses encouragements, une fête qui jette, au milieu des jours sombres dont la vie est pleine, un gai rayon de soleil.

**

Une distribution de prix, c'est la fête des enfants qui ont été sages, qui ont travaillé tout le long de l'année, et qui se sont efforcés de profiter des leçons qui leur ont été données.

C'est votre fête, mes chères enfants, et puisque vous nous adressiez tout à l'heure, par la bouche des plus petites, à ces Messieurs et à moi, de si aimables paroles, je suis bien aise, à mon tour, devant toute cette assemblée de parents et d'amis, de vous louer de votre assiduité, de votre bon esprit, de votre piété, de votre courage dans l'étude, et aussi des brillants succès qu'ont eus les plus grandes d'entre vous, dans les examens auxquelles elles ont pris part.

Sans doute, vous ne méritez pas toutes, au même degré, les mêmes éloges ; cependant il n'en est pas une parmi vous qui n'ait montré des dispositions, des qualités qui promettent les meilleures espérances pour l'avenir.

C'est votre fête, et quand à l'appel de vos noms, vous allez vous présenter pour être couronnées, vous pourrez en être toutes joyeuses ; et savez-vous bien pourquoi ? Mais c'est que si jusqu'à présent vous avez eu besoin

que vos parents gagnent votre vie et vous donnent le pain de chaque jour, il y a quelque chose qui viendra de vous, de vos efforts, et qui vous appartiendra en propre : ce sont les prix que vous recevrez, les couronnes qui mettront à vos jeunes fronts comme un signe rayonnant de la vertu et du travail qui les ont gagnées.

**

Une distribution de prix, c'est la fête des familles. Vous n'avez rien, Mesdames et Messieurs, de plus cher que vos enfants, que ces jeunes filles qui sont votre vivante image, et si vous faites pour elles, de grand cœur, les sacrifices que je sais, si vous dites souvent, en pensant à elles, au milieu de vos dures fatigues : « Je veux, coûte que coûte, qu'elles soient bien élevées, et qu'elles aient non seulement l'instruction qui convient à leur âge, mais encore l'éducation qui forme leur cœur à toutes les vertus chrétiennes, » n'est-ce pas pour vous une joie bien douce de les voir grandir peu à peu, et d'année en année prendre la parure et l'ornement de vertus et de grâces qui font le charme de la jeunesse ? Et aujourd'hui, dans ce cadre qui les embellit encore, ne vous apparaissent-elles pas telles que vous les souhaitez pour l'honneur de votre nom et le repos de votre vie ?

Ah ! Mesdames et Messieurs, je suis bien aise que vous ayez l'impression que je ressens moi-même, et que vous trouviez à regarder vos enfants, à voir leurs fronts limpides et purs, à entendre les prix qu'elles ont mérités, la récompense de tout ce que vous avez eu de foi et de courage à les confier à une école libre et chrétienne.

**

Une distribution de prix, c'est la fête des maîtresses. Quand le mois de juillet vient, le cultivateur s'en va visiter ses sillons, là où il a jeté le bon grain, et c'est une fête pour ses yeux que les épis dorés qui tomberont bientôt en gerbes serrées et qui enrichiront ses greniers. Une distribution de prix, c'est en quelque sorte, dans une école, le temps de la moisson, et nos chères maîtresses, entourées de leurs élèves en qui elles ont mis, je ne dis pas seulement quelque chose de leur esprit, mais le meilleur de leur cœur, sont en droit d'en avoir quelque fierté. Elles ont été à la peine, il est bien juste qu'elles soient à l'honneur ; et l'honneur pour elles, ce n'est pas une décoration quelconque, des félicitations officielles accompagnées de quelque avantage pécuniaire. Non, elles ont renoncé à tout cela, pour regarder plus haut, et chercher leur récompense en Dieu lui-même. L'honneur pour elles c'est d'avoir, en même temps que l'affection de vos enfants, votre confiance, et de sentir aujourd'hui que vous appréciez leurs services.

Ah ! Mesdames et Messieurs, je suis sûr que vous leur avez de la reconnaissance ; et si vous le voulez bien, pour que cette fête soit aussi la leur, c'est en votre nom et au mien que je leur dirai merci ! Merci pour leur dévouement infatigable, merci pour toute la tendresse qu'elles prodiguent à vos enfants. Je les appelais tout à l'heure des maîtresses : ce sont des mères qu'il faudrait dire, et entre toutes les louanges que vous et moi nous pourrions leur adresser, il n'y en a pas qu'elles goûtent davantage et qui les paie mieux de tous leurs sacrifices.

**

Une distribution de prix, c'est la fête des bienfaiteurs et des amis.

Nos écoles chrétiennes — nous nous en faisons gloire — n'ont pas d'autre budget que celui de la charité. Et ici, comme partout ailleurs, la charité opère des miracles. Je manquerais à mon cœur si je ne redissais encore tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a toujours, autour de cette école qui est la vôtre, d'affection discrète et d'admirable dévouement.

Aux bienfaiteurs des premiers temps, d'autres ont succédé, et les amis anciens revivent dans les amis d'aujourd'hui. N'ai-je pas vu, dernièrement, notre chère maison transformée pendant quelques heures, pour rappeler un mot glorieux, en *bazar de la charité* où vendeuses et acheteurs rivalisaient de grâces souriantes et d'aimable générosité ?

Aussi, il est bien juste que tous, en ce moment, jouissent de leur œuvre, et que se réalise pour eux, pour le délicat plaisir qu'ils goûtent, la parole de l'apôtre S. Paul assurant les fidèles de Corinthe de toute la dilection, de l'amour de choix que Dieu a pour ceux qui donnent joyeusement et de bon cœur : *Hilarem datorem diligit Deus.* (II Cor., ix, 7).

**

Ajouterai-je, Mesdames et Messieurs, que cette distribution de prix est aussi notre fête et comme la fête de l'Eglise ? Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de nous réjouir et de partager l'allégresse commune ?

Voilà trente ans que l'Eglise soutient, pour l'éducation chrétienne de la femme française, une lutte inégale où elle a contre elle l'Etat lui-même, qui abuse de sa force pour la couvrir des tristes ruines que vous savez et qui sont la honte d'un pays civilisé ; et l'Eglise pauvre, dépouillée, n'ayant que la voix de sa prière et les aumônes de ses enfants, n'a point cédé, et elle offre, en ces jours, au monde entier, le grand spectacle d'une énergie, d'une vaillance qui ne capitulera jamais.

Vous vous rappelez la parole fameuse qu'à l'heure de nos désastres, des Français, soucieux de l'honneur de la patrie, crurent devoir dire aux Allemands grisés de leurs victoires :

« Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses!... » Hélas! cette parole, fière sans doute, eut un cruel démenti; et ce démenti, c'est l'Alsace et la Lorraine, c'est Metz et Strasbourg arrachées à la France meurtrie...

Mais quand l'Eglise, couvrant de ses bras maternels les jeunes générations dont elle a la charge, et qu'elle doit instruire et sauver, regardant bien en face les puissances terrestres, de quelque nom qu'elles s'appellent, leur dit : « Vous n'y toucherez pas; non, vous ne me prendrez pas mes enfants, *notite tange-re Christos meos!* » c'est vrai!... On peut la frapper, on peut lui ouvrir les veines et la traîner au martyre, mais l'obliger à sacrifier une âme, une seule âme, fût-ce l'âme d'un petit enfant, jamais!...

C'est pourquoi vous saisissez facilement le sens élevé de cette fête où l'Eglise vous présente les enfants de son cœur et où elle tressaille de plus de joie encore que cette Romaine qui disait, en montrant ses fils : « Voilà mes joyaux! »

O enfants, ô jeunes filles qui m'écoutez, ne l'oubliez jamais, vous êtes les joyaux de l'Eglise; et si elle vous aime si tendrement, si elle vous comble de tant de bienfaits, si pour vous elle donnerait jusqu'à la dernière goutte de son sang, soyez-lui pieusement fidèles, et dans l'élan de votre âme, alors qu'elle est traitée en ennemie, enlacez-la de vos deux bras pour lui dire au moins ce que dit un jour un enfant qui voyait pleurer sa mère : « O maman, vous pleurez, laissez-moi boire vos larmes et ramener le sourire dans vos yeux! »

J'ai fini, Mesdames et Messieurs. Si je vous ai montré, dans cette distribution de prix, une fête brillante et pleine de charme pour nous tous, malgré les ombres et les tristesses présentes, c'est que je voudrais vous laisser une leçon que vous emportiez avec vous, et qui vous marque votre devoir.

Courage et confiance! disait un jour un saint qui avait pris à tâche de remonter une âme défaillante. Courage! Mesdames et Messieurs, voyez donc ce que vous avez fait déjà : vous avez bâti une école qui prospère et qui est, avec votre chère église, le cœur de la paroisse. Ne laissez point s'éteindre l'ardeur qui vous anime. Il n'y a pas de feu qui ne tombe, il n'y a pas de lampe qui ne se consume, si on ne les entretient. Aussi prenez pour devise cette parole que vous connaissez bien, et que je voudrais entendre retentir, d'un bout à l'autre de la France, comme un mot d'ordre, sur les lèvres des catholiques : *Amplius*, toujours davantage, et toujours mieux!...

A la bonne heure, Mesdames et Messieurs; et si vous avez un pareil courage, je vous dirai, de la part de Dieu : Confiance!... Vous

pourrez rencontrer des contradictions, passer par bien des épreuves, mais si Dieu est avec vous, et il ne manquera pas d'y être, il n'y a rien ni personne dont vous ne veniez à bout.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

LE MAÎTRE VOUS APPELLE

Magister adest et vocat te.
Le Maître est là et il vous appelle. (Jo., xi, 98).

Mes frères,

Elles étaient deux sœurs; elles pleuraient la mort récente de leur frère; mais comme leurs larmes furent bientôt séchées! Comme leur douleur fut bien moindre, comme la consolation pénétra dans leur âme, lorsque l'une put dire à l'autre : « Le Maître est là et il t'appelle! *Magister adest et vocat te.* »

La présence de J.-C. en effet, la douceur de son service, la paix que procure à l'âme sa parole crue avec amour, l'espérance du bonheur infini qu'il promet, ne sont-ce pas les véritables et les seules consolations?

Quel baume le monde peut-il mettre sur mon cœur, lorsque mon cœur est brisé, lorsque ma vie est flétrie, lorsque la mort me menace, lorsque je tremble au souvenir de mes fautes ou aux approches du tombeau? Avec Dieu au contraire, que puis-je craindre? Les ombres mêmes de la mort ne m'effrayeront pas, parce que Dieu est avec moi, *quoniam tu mecum es.*

Aussi elle est bien douce pour l'âme chrétienne cette parole de l'Evangile que nous pouvons répéter à tout moment, que nous pouvons adresser à tout homme malheureux, à tout esprit timide, à tout cœur défaillant, à toute âme en souffrance : « Le Maître est là et il vous appelle. *Magister adest et vocat te.* »

Je veux vous parler, mes frères, de ce mystère de la présence de Dieu au milieu de nous par l'Eucharistie, et la parole que j'ai prise pour texte me fournira le partage de cet entretien : « Le Maître est là et il vous appelle. »

I. — C'est le Maître

Et d'abord, celui qui est là, c'est le Maître, c'est le véritable Maître, c'est le seul Maître. Je sais qu'on se flatte aujourd'hui d'être libres et indépendants; mais il ne suffit pas de se dire libres et indépendants pour l'être en effet : l'expérience pourrait nous montrer que les plus fiers de leur liberté et de leur indépendance sont très souvent les plus esclaves. Oui, ils rejettent le joug du Seigneur; ils disent avec les Juifs déicides : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous! *Nolumus huic regnare super nos!* » Ils ne veulent pas se prosterner devant Dieu, dont il est dit qu'il servira c'est régner : *Deo servire regnare est;*

et nous les voyons se prosterner devant les maîtres les plus indignes et les plus méprisables ; nous les voyons dans l'esclavage des sens, nous les voyons sacrifier à leurs vices non seulement leur dignité et leur honneur, mais jusqu'à leur repos et leur vie.

Mais enfin, ils se disent indépendants vis-à-vis de Dieu, — et ils ne le sont pas. Dieu leur fait sentir, et par les malheurs qui les accablent, et par les fléaux qui nous désolent, Dieu leur fait sentir qu'il est toujours le Maître, qu'à lui seul, comme dit Bossuet, appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, et que l'homme, être d'un jour, doit chanter avec le Psalmiste : « La terre appartient au Seigneur, l'univers tout entier, tous ceux qui l'habitent composent son héritage immortel. *Domini est terra et plenitudo ejus.* »

Dieu est le Maître, car il est le Dieu de la puissance. Qui nous a faits ? Est-ce le hasard ? Le hasard n'est rien ; le hasard, dit Bossuet, ce n'est qu'un mot vide de sens dont nous nous servons pour couvrir notre mauvaise foi ou notre ignorance ! Est-ce nos parents ? Mais nos parents sont le canal par lequel la vie est arrivée jusqu'à nous, ils n'en sont pas la source première. Est-ce nous-mêmes ? Mais avant d'exister, nous ne pouvions pas nous donner l'existence ; ce qui n'existe pas ne peut pas agir. C'est donc Dieu qui a laissé la vie déborder de sa plénitude et se répandre au dehors dans les œuvres de ses mains. O mon Dieu, c'est vous qui avez formé mon corps : *Manus tue fecerunt me* ; c'est un rayon de votre lumière qui est tombé sur mon âme et y a imprimé votre image et votre ressemblance : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*. Quoi qu'en disent les prétendus savants et les prétendus sages, nous ne sommes pas les fils d'un animal stupide ; nous sommes de Dieu. C'est là le cantique que chantent tous les êtres de la création, et le soleil qui plane dans l'espace, et la mer qui mugit, et la forêt qui murmure, et la fleur qui s'épanouit, et le parfum qui s'exhale, et la montagne qui s'élève, et la vallée qui s'abaisse ; en un mot, tout être qui vit chante l'existence du Créateur : c'est lui qui les a faits et il ne se sont pas faits eux-mêmes : *Ipse fecit nos et non ipsi nos*. Cette voix de la nature entière trouvera un écho au fond de notre cœur, pour peu que nous voulions réfléchir. Nous entendrons au-dedans de nous-mêmes cette réponse de mort qu'entendait S. Paul, et nous avouerons que nous n'avons qu'une vie d'emprunt, qu'il n'est pas juste de nous élever à Dieu et que la justice au contraire exige que nous nous soumettions à lui.

Dieu est le Maître parce qu'il nous a faits, parce qu'il est le Dieu de la puissance ; il est le Maître encore parce qu'il nous a aimés, parce qu'il est le Dieu de l'amour. Son but en effet, en nous créant, ce n'a pas été de se pro-

curer à lui-même un bonheur ou une jouissance dont il n'a nul besoin ; il est infiniment heureux dans la société ineffable des trois Personnes divines ; les créatures, par leurs hommages et leur amour, n'ajoutent rien à sa félicité. *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non aget*. Son but, en nous créant, c'a été de nous rendre heureux, de nous associer à sa vie et à sa gloire. Dieu est le bien souverain ; or, il est dans la nature du bien de se communiquer et de se répandre : *bonum diffusivum sui*, et c'est pourquoi Dieu s'est répandu au dehors par la création, Dieu a voulu se communiquer à nous en nous appelant à être ses enfants d'adoption et à partager sa vie et sa félicité éternelles. Magnifique dans ses promesses, Dieu ne l'a pas été moins dans ses actions. L'homme, en effet, ayant prévariqué et perdu par là-même tous les droits qu'il tenait de la générosité divine, Dieu alors a voulu réparer la faute de l'humanité et rétablir l'homme déchu dans son état primitif et dans ses premières espérances. Il s'est fait homme, il a pris les infirmités et les douleurs humaines, il a subi la mort, il a passé par la tombe et il a ainsi reconquis à l'homme le droit à la vie et au bonheur de l'éternité. Si un roi est bon lorsqu'il fait partager à un pauvre sa félicité et son trône, ne met-il pas un exemple à sa bonté lorsque, pour élever le pauvre à sa propre hauteur, il commence par descendre de son trône et se réduit à la plus misérable condition ? Mais n'est-ce pas là l'excès de tendresse et d'amour auquel a consenti notre Dieu ? Oui, il s'est fait homme afin d'élever les hommes à la vie et à la gloire de Dieu. *Suscitans à terra inopem...*

Dieu est le Maître parce qu'il nous a créés et qu'il nous a aimés ; il est le Maître enfin parce qu'il nous jugera. Il est le Dieu de majesté, et là-haut, dans les splendeurs du ciel, les anges et les saints qui contemplant sa face adorable se renvoient éternellement l'écho de leur admiration sans cesse renaissante et ils se disent l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus sabaoth.* »

Les hommes peuvent insulter Dieu pendant leur court passage sur la terre ; ils peuvent à leur aise mépriser sa parole, son Eglise, ses ministres, ses sacrements. Dieu permet ces insultes, ces mépris et ces sacrilèges : il est patient parce qu'il est éternel. Les insulteurs passeront avec leurs insultes, et ils tomberont tôt ou tard entre les mains du Dieu qu'ils auront offensé, et ce sera pour eux un sort effroyable : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Alors le Dieu qui aura manifesté sa puissance en créant, le Dieu qui aura manifesté sa bonté en nous rachetant, en nous supportant, en nous appelant à la pénitence et au repentir, ce Dieu manifestera sa justice

infinie en nous châtiât ; mais ce sera parce que nous l'aurons voulu, et Dieu pourra nous dire comme aux Juifs : « C'est par votre faute que vous vous êtes perdus ! *Perditio tua ex te, Israel.* »

II. — Il est là

Ce Maître qui vous a créés, mes frères, ce Maître qui vous a rachetés et qui vous attend à la fin de la vie pour vous juger, ce Maître est là : *Magister adest.*

Il est là dans le tabernacle. Sa parole vous l'affirme : « Ceci, vous dit-il, ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Qui croirons-nous si nous ne croyons pas J.-C. ? N'a-t-il pas donné des preuves évidentes de sa nature divine ? Quel homme a jamais parlé comme cet homme ? N'a-t-il pas fait entendre les sourds et parler les muets ? N'a-t-il pas rendu la vie aux morts ? On peut se moquer des miracles de l'Evangile, mais les moqueries ne seront jamais des raisons. On pourra se jeter dans l'incrédulité pour se débarrasser d'un joug importun, nier le *Credo* pour ne pas observer le Décalogue ; on pourra se vanter de ne croire ni en Dieu, ni en J.-C., ni en l'Eglise ; mais on devra s'écrier avec un incrédule fameux : « Nous avons dit cent fois qu'il n'y a ni âme, ni Dieu, ni ciel, ni enfer ; mais nous ne l'avons pas prouvé une seule. »

L'humanité tout entière, par la voix des apôtres qui ont parcouru l'univers pour prêcher J.-C., par la voix des martyrs qui ont versé leur sang pour demeurer fidèles à J.-C., par la voix des vierges qui se gardent pures parce qu'elles aiment J.-C., par la voix des Docteurs qui inclinent devant J.-C. leur intelligence et leur savoir, parce qu'ils ont trouvé dans sa parole la vérité complète et vivante, l'humanité tout entière s'écrit avec le soldat du Calvaire : « Vraiment Jésus-Christ est le Fils de Dieu ! *Vere filius Dei erat iste.* » Et vous qui vous targuez de science et qui ne savez rien, vous qui attaquez J.-C. et la religion par des raisons qui ont été mille fois réfutées, vous qui n'avez d'autres moyens que l'audace, et l'audace sans honte et sans pudeur, vous qui dites à dix-neuf siècles de civilisation et de lumières : « Vous vous êtes trompés, et moi seul j'ai raison, » hommes de mensonge, rentrez dans le silence d'où vous n'auriez jamais dû sortir.

Et si J.-C. est Dieu, nous devons croire sa parole, lorsqu'il nous dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Il avait promis de ne pas nous laisser orphelins, de demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, parce que l'âme chrétienne aurait toujours besoin de s'appuyer sur lui et de puiser la force et le courage en lui. Sa promesse s'est réalisée et J.-C. nous demeure ; depuis dix-neuf siècles, l'Eglise se prosterne devant le tabernacle, elle adore dans le silence son Epoux et son Maître

présent sous les voiles de l'hostie, et elle s'écrit dans l'enthousiasme et la joie, dans la confiance inébranlable de sa durée et de sa force, elle s'écrit : « Le Seigneur est là, *Dominus ibi est.* »

Il est là dans le tabernacle, mais il n'y est que pour venir dans notre cœur. Ce qu'il demande par dessus tout, ce n'est pas l'éclat des lumières, la beauté des fleurs ou les parfums de l'encens ; ce n'est pas le marbre ou les dorures de l'autel ; ce qu'il demande, c'est l'amour, c'est l'hommage libre du cœur, c'est la reconnaissance et la tendresse. Or, tout cela, c'est nous ! C'est nous qui sommes l'amour, c'est nous qui sommes la liberté ! Tant que nous fermons à J.-C. notre cœur, tant que nous vivons dans le mal du péché et le tumulte du monde, il s'écrit tristement : « C'est donc en vain que je suis descendu du ciel sur la terre, en vain que j'ai souffert la passion et la mort, en vain que je me suis abaissé jusqu'à l'obscurité du tabernacle, jusqu'à l'anéantissement de l'hostie ! *Ergo in vacuum laboravi !* » Mais lorsque l'âme s'approche avec respect et amour, quand elle se dégage des liens du péché et des créatures, lorsqu'elle se donne tout entière au Dieu de l'Eucharistie, c'est une joie dans le ciel, c'est un triomphe pour les anges, une ivresse pour le Cœur de Jésus qui s'écrit alors : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. *Delicæ meæ esse cum filiis hominum.* »

Et lorsqu'il est dans notre pauvre cœur humain, il y manifeste sa présence par des signes auxquels on ne peut pas se tromper. Les sentiments qu'il inspire, les sacrifices dont il rend capable, prouvent bien que c'est lui qui est là. Vous qui vous plaignez sans cesse de l'égoïsme et de la méchanceté des hommes, venez autour de la table eucharistique et voyez : voilà des hommes qui ont une nature comme les autres et qui semblent ne pas savoir ce qu'est l'égoïsme et la méchanceté. Ils ne savent que se dévouer et se donner, à l'exemple du Dieu qui s'est donné à eux par la communion. Dites, les martyrs auraient-ils le courage de verser leur sang si le sang de J.-C. n'avait pas coulé dans leurs veines ? Les vierges renonceraient-elles à toute espérance terrestre et à tout bonheur humain si elles n'avaient pas vu et touché J.-C. ?

Ah ! de même que dans le désert c'est auprès d'une source que croissent en abondance les fruits du palmier, de même ce n'est qu'autour de J.-C. que viennent éclore les vertus sublimes de la pureté, de l'héroïsme et du dévouement.

III. — Il vous appelle

Preuve évidente et magnifique que c'est le Maître qui est là, *Magister adest.* Il est là et il nous appelle : *et vocat te.*

Il nous appelle à venir tous les jours en

sa présence pour le consoler dans la solitude où le laissent la plupart des hommes. Il nous appelle aux jours de fête, aux jours d'Adoration perpétuelle, à former son cortège et sa cour, parce qu'il est le véritable roi et le véritable Maître du monde. Il nous appelle surtout au temps de Pâques à le recevoir dans notre cœur.

Et comment nous appelle-t-il, m. f. ? Il a une double voix pour se faire entendre à nous. Il a d'abord son Eglise, c'est-à-dire le Pape, l'Evêque, le Prêtre : c'est là une voix qui parle au nom de J.-C., c'est J.-C. lui-même qui parle par cette bouche, puisqu'il a dit : « Celui qui vous écoute m'écoute ; et celui qui vous méprise me méprise » ; puisque S. Paul a dit : « Mes frères, tout indignes que nous sommes, avec nos défauts et nos faiblesses, nous sommes les ministres de J.-C. et les coopérateurs de Dieu ; nous sommes les ambassadeurs que Dieu a envoyés à la terre pour parler en son nom et c'est Dieu lui-même qui vous parle par notre bouche, *tanquam Deo exhortante per nos.* »

Dieu nous parle par son Eglise, et il nous parle aussi par la voix de la conscience. Oui, mes frères, la conscience nous avertit lorsque nous faisons mal ; elle nous dit que le véritable bonheur ne se trouve que dans la pureté et dans la justice : la paix de l'âme, et avec la paix la joie, et avec la joie le bonheur, est pour ceux qui obéissent à la loi de Dieu : *Pax multa diligentibus legem tuam.* A vivre dans le péché, on peut trouver des plaisirs d'un moment, mais qui sont suivis de remords cruels, de dégoûts amers, et qui seront punis par des peines éternelles.

Ecoutons, mes frères, cette voix de notre cœur et cette voix de l'Eglise, qui nous appellent à pratiquer la vertu, à être fidèles à J.-C. et à Dieu.

Aussi bien, c'est là notre devoir, car nous avons donné notre parole, nous avons juré de nous attacher inviolablement à J.-C. Est-ce qu'on a découvert le moyen de se passer de J.-C. et de Dieu ? Est-ce qu'on ne meurt pas aujourd'hui comme autrefois ? Est-ce que manquer à sa parole, librement donnée, sera jamais autre chose qu'un mensonge, une perfidie, une trahison ? Est-ce qu'on est à l'abri de la justice du Tout-Puissant ?

Non, mes frères, on n'a rien changé aux lois éternelles, on n'y changera jamais rien, et l'homme sera toujours obligé de dire à Dieu : « O mon Dieu, je ne suis que votre serviteur et le fils de votre servante. *Domine, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* » Obéissons donc au Maître qui est là et qui nous appelle, et en même temps que nous remplirons un devoir, nous nous préparerons une éternité de gloire. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXIV

CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

1^o Le crucifiement

Nous avons suivi pieusement Jésus avec Simon le Cyrénéen, avec Marie, sa douloureuse Mère, avec les saintes femmes jusqu'au sommet du Calvaire. Recueillons-nous, adorons le Sauveur qui a tant et si généreusement souffert pour nous et qui dépose avec effort sa lourde croix au-dessus de cette petite colline d'où il domine la foule ainsi que la cité ingrate. Deux choses vont retenir notre attention : les *préparatifs* du crucifiement, puis le *crucifiement*.

I

Ce lieu désolé, ce rocher stérile est environné de villas d'agrément et de jardins verts. Les promeneurs y abondent qui sortent de Jérusalem pour se rendre à la campagne. Au pied, passe la route de Galilée qui sépare le Golgotha de la propriété où, tout proche, Joseph d'Arimathie a construit son tombeau.

On devine pourquoi les Juifs ont choisi cet endroit pour le crucifiement de Jésus. Il y aura de plus nombreux témoins de sa mort et de l'opprobre final. D'ailleurs aux environs se dressent des tentes galiléennes. Ses compatriotes s'en retourneront donc dans leur province et y annonceront que « le Prophète » n'est plus, et qu'aussi bien ce Prophète n'était qu'un imposteur.

Encore quelques moments et justice sera faite.

Oh ! la croix ! quel supplice cruel ! C'était le plus terrible de tous, c'est pourquoi il était réservé aux esclaves, *servile supplicium*, dit Tacite. Le patient était dépouillé de ses vêtements, couché sur le bois, puis à l'aide de cordes on lui maintenait les pieds et les mains afin qu'on pût les clouer facilement sur la croix. Alors on redressait l'instrument du supplice et le malheureux crucifié restait là suspendu, entre le ciel et la terre, le sang coulant de ses plaies, le cœur haletant et les membres convulsés, parce que la circulation ne pouvait plus se faire et que les nerfs étaient brisés ; objet des insultes des passants, exposé aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie pendant la nuit, jusqu'à ce que la mort terminât ces heures atroces de douleur et d'agonie.

Voilà le supplice réservé à Jésus !

Autour de lui le centurion a disposé ses hommes afin que la foule n'approche point pendant le crucifiement. A-t-il fait une exception pour Marie dont l'affliction toucherait un cœur de pierre ? Lui a-t-il permis de rester là discrètement, auprès de son Fils, pour qu'il ait au moins la consolation de la voir, et pour qu'elle l'encourage par sa présence, son regard,

ses paroles, — si toutefois elle trouvait la force de lui parler ? Les mystiques l'ont cru, et pourquoi pas ? Ce brave centurion n'a-t-il pas ouvert déjà les yeux à la lumière, lui qui va bientôt s'écrier : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ? »

Une malédiction particulière s'attachait à ce supplice : « Celui-là est maudit de Dieu qui est suspendu à la croix, » disait la Loi. (Deut., xxi, 23). Ce qui veut dire que pour nous sauver, nous ouvrir le ciel, faire de nous des enfants de Dieu, Jésus-Christ a pris sur lui la malédiction qui pesait sur nous. Lui, le « béni de Dieu », a consenti à devenir le maudit, l'abandonné de Dieu, se chargeant de nos iniquités, comme s'il les avait commises lui-même !

L'Écriture disait : « Donnez du vin à celui qui est triste, afin qu'il oublie sa douleur » (Prov., xxxi, 6), ce que les rabbins traduisaient : « Donnez une boisson enivrante, une coupe de vin avec un grain d'encens, à celui qui va mourir. » C'est pourquoi « on présente au Sauveur du vin mêlé de fiel. Quand il l'eût goûté il n'en voulut point boire. » (Matth., xxvii, 34). Ce qui était une attention de charité pour les criminels se traduit, quand il s'agit de Jésus, par une cruauté. Au lieu de cette boisson agréable qui produit une douce ivresse, on lui offre du vin où l'on a mêlé du fiel, c'est-à-dire une amertume répugnante. Ainsi l'avait annoncé David : « Ils m'ont donné du fiel et du vinaigre. » (Ps. lxxviii, 22). Le Sauveur cependant veut le goûter afin d'expier ainsi nos péchés nombreux de sensualité et de gourmandise, afin d'encourager les malades qui doivent prendre des remèdes amers et rebutants par son exemple personnel ; afin qu'ils puissent se dire : « Allons ! Jésus a bien goûté au fiel ! Ayons la générosité de l'imiter ! » Mais pourquoi n'en voulut-il point boire ? C'est, dit Mgr Gay, qu'il allait « solennellement commencer sa fonction de Pontife. Or Dieu avait défendu qu'avant d'entrer dans le tabernacle du témoignage pour y offrir leurs sacrifices, Aaron et ses enfants bussent aucune liqueur enivrante, afin de garder l'esprit libre et d'accomplir sûrement et saintement leur ministère. Il eut à cœur d'obéir à cette loi comme aux autres. » Mais n'est-ce pas aussi parce que dans ce breuvage, tout amer qu'il était, il eût trouvé un soulagement à ses souffrances et qu'il voulait souffrir, comme il voulait nous aimer, jusqu'à l'extrémité de la douleur, *in finem* ?

La foule, en bas, rangée en demi-cercle, s'agite, crie, blasphème ; les Scribes se plaignent que l'on ne se hâte pas davantage, ils craignent toujours qu'on ne leur arrache leur proie. Tant que Jésus ne sera pas crucifié, tant qu'il n'aura pas rendu le dernier soupir, ils seront inquiets : ils le savent si puissant, il a fait tant de miracles ! Ils vont se rassurer,

car tout est prêt, les trois croix sont là qui attendent leurs victimes, les bourreaux ont préparé les marteaux et les clous. Maintenant ils vont procéder à leur œuvre sanglante et sacrilège.

II

D'abord ils lui enlèvent ses vêtements, cette tunique sans couture que lui avait tissée sa Mère avec tant d'amour. Il pourra donc dire aussi : « Je suis venu sur la terre nu, je m'en retourne nu et dépouillé. » Ses derniers vêtements sont attachés à sa chair meurtrie et saignante, les bourreaux les lui arrachent brutalement, sans égard pour les souffrances qu'ils lui infligent gratuitement et qu'ils pourraient lui épargner : il leur est ordonné de se hâter.

Son corps n'est qu'une plaie, et l'on voit sur ses épaules striées de coups les traces terribles de la flagellation. La foule n'en est pas émue, et, sur l'ordre des Pharisiens, elle continue à insulter et à pousser des cris de mort.

Il est donc des moments où les hommes excités par la calomnie, surchauffés par toutes les passions viles, ne sont plus des hommes, mais se dégradent au niveau des bêtes féroces ! Et Jésus apparaît à cette multitude qui triomphe de son auguste et douloureuse nudité. Sainte Brigitte raconte que la Sainte Vierge prit alors son voile et qu'elle lui en couvrit les reins. Le Sauveur la remercia de cette maternelle attention avec une joie qui rayonna sur son visage, *exultans*.

Maintenant il n'attendra pas qu'on le couche sur le bois sacré de sa croix. Il la salue avec bonheur, parce que c'est l'instrument du salut des hommes, parce qu'il va l'associer à son œuvre de rédemption, ce bois où il trouve d'ineffables suavités et qui portera un poids si doux, *dulce lignum*.

Puis il s'y étend et présente de lui-même sa main gauche. Pas n'est besoin qu'on assujettisse son bras à l'aide de cordes ; il y aura sans doute le frémissement des muscles broyés et des nerfs brisés, mais tout cela, ce clou qui pénètre à travers la main en froissant les os, ces marteaux qui l'enfoncent, cette large tête du clou qui serre et comprime la paume sous la violence des coups que n'atténue point le bourreau uniquement préoccupé de bien accomplir sa brutale besogne, tout cela, il le supporte, il l'endure, les yeux levés au ciel où il cherche le regard du Père, et le cœur rempli d'amour pour tous les hommes, pour nous qui l'adorons et l'aimons, comme pour ces chefs des Pharisiens qui exultent.

Suárez rapporte d'après les saints Docteurs que les bourreaux avaient mal calculé l'endroit où ils attachèrent la main gauche et que pour la main droite il fallut violemment tirer le bras, l'épaule, le torse, afin de la fixer sur le bois. Ce fut pour lui une nouvelle et inexprimable torture.

Les pieds maintenant! Le clou énorme entre dans la plante du pied gauche et replie forcément la jambe; puis dans celle du pied droit. Le sang jaillit, la douleur est atroce, mais le Sauveur ne laisse pas échapper une plainte. Il est, suivant les paroles prophétiques, l'agneau silencieux qui s'est laissé conduire à la boucherie et il répète la prédiction de David: « Ils ont percé mes pieds et mes mains et ils ont pu compter tous mes os. » (Ps., xxi, 17).

Ensuite on attache les deux larrons à leur croix, afin que s'accomplisse encore la parole de l'Écriture: « Il a été mis en compagnie des scélérats. »

Il est là, étendu sur sa croix restée sur le sol, ne pouvant respirer et râlant, parce que le sang afflue au cœur qui ne peut ni le recevoir ni le renvoyer. Tout son corps frémit et se tord de douleur, ses larmes coulent, on entend des sanglots sourds, la plainte humaine de la souffrance intolérable et exacerbée, puis les membres subissent un affaissement et deviennent rigides. Les bourreaux tremblent qu'il ne soit mort. Car il faut que la croix soit debout, afin que ses ennemis soient témoins de ses suprêmes tourments et de son dernier soupir. Ils attendaient ce spectacle, ils s'en réjouissaient d'avance, comme le tigre se réjouit de tuer sa proie après l'avoir torturée; ce moment pour eux sera le moment du grand triomphe!

C'est pourquoi les bourreaux élèvent la croix avec précaution, ils ont entouré la poitrine du Sauveur de cordes, de peur qu'elle ne se brise et que les mains ne se déchirent sous le poids. Peut-être ont-ils placé un support sous les pieds afin d'aider leur manœuvre. Et après avoir porté l'instrument du supplice où est suspendu le divin crucifié, à quelques pas de là, ils le laissent tomber durement dans un trou qu'ils ont creusé dans la roche. Puis ils en assujettissent le pied avec des coins de bois enfoncés à coups de masse et la dressent sur le sommet du Calvaire, sans se préoccuper des tourments qu'ils font endurer à la divine victime à chaque mouvement, à chaque coup qui secoue la croix. Leur œuvre est faite et bien faite, ils sont contents.

Dès que Jésus est cloué à la croix, dit encore Mgr Gay, elle devient l'arbre de vie. La tige droite est le symbole de la vie, car toute plante qui poussé se dresse, tandis que la traverse du haut est le symbole de la mort qui nous couche à terre. Le duel s'engage entre la mort et la vie, duel merveilleux, s'écrie l'Eglise, *duello mirando*; et c'est la mort qui paraîtra d'abord triompher, mais en réalité c'est elle qui sera vaincue. Dès maintenant Jésus affirme sa grandeur. Il est le Médiateur placé entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu; il offre comme Prêtre le sacrifice qui sera certainement agréé, car la victime qu'il

immole, qu'il présente au Père, c'est le Fils, c'est lui-même.

Et tous les cœurs sincères vont à lui, justifiant ainsi ce qu'il a dit: « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jean, xii, 32). Il possède les cœurs de sa Mère, de l'apôtre bien-aimé, des saintes femmes, jamais union aussi parfaite n'a régné entre eux, union douloureuse que rien désormais ne saurait briser. Auprès de la croix, combien Marie souffre! Comme elle jouit aussi! Elle jouit de voir s'accomplir les décrets éternels; elle jouit de s'y associer, de s'immoler à son tour, de brôyer sa volonté pour la rendre semblable à celle de son Fils, d'être victime comme Jésus, de penser, de sentir, de souffrir en union avec lui.

En bas l'enfer rugit de rage et blasphème: « Va! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâties en trois jours, sauve-toi maintenant toi-même, descends de la croix. » (Marc, xv, 39). Et la foule passe et repasse devant lui avec des refrains de haine qui lui sont suggérés par les Scribes et les Anciens: « Il en a sauvé d'autres, et il ne peut pas se sauver lui-même! Qu'il se sauve lui-même s'il est le Christ choisi de Dieu! » L'ironie, la méchanceté, l'injure, le défi! Et les malheureux s'en vont, secouant la tête avec mépris.

D'autres regardant sa couronne d'épines se souviennent qu'il s'est dit roi et ils répètent: « Que le Christ, roi d'Israël, descende donc de la croix, afin que nous voyions, et alors nous croirons en lui! » (Marc, xv, 32). Car on lui a remis sa couronne d'épines sur la tête, et d'ailleurs l'écriteau placé au-dessus de la croix ne proclame-t-il pas, malgré les Pharisiens, qu'il est le roi des Juifs?

C'est là qu'il faut venir pour comprendre jusqu'où la haine peut ravaler l'homme, à quel degré de méchanceté, de férocité elle peut le faire descendre. Ces Pharisiens auraient eu pitié d'un animal, mais ils se ruent sur Jésus, ils l'ont fait clouer à la croix, ils ont vu couler son sang, ils ont été témoins de ses horribles souffrances et, loin de s'attendrir, loin de compatir, ils s'emparent en moqueries, en persiflages, en propos cruels et outrageants. Le Sauveur l'a dit: « C'est l'heure de la puissance des ténébres, » c'est l'enfer qui agit, qui règne, qui vomit par leur bouche ces dérision et ces blasphèmes; ils n'ont plus rien d'humain, parce qu'ils sont possédés par cette haine que Satan porte au bien, aux justes, aux saints.

Les deux larrons aussi se répandaient en malédictions contre lui, *improperabant ei*: (Matth., xxvii, 44). L'un d'eux le blasphémait et disait: « Si tu es le Christ, sauve-toi et nous avec toi! » Il avait connu le Sauveur sans doute et il appartenait à cette tourbe d'hommes méchants et pervers qui tirent profit de tous les soulèvements, de toutes les révolutions,

Il espérait son triomphe et pour lui-même l'oubli de ses crimes, l'amnistie. Jésus en mourant le frustrait de ses espérances!

L'autre tout à coup se tut et se prit à réfléchir.

Non loin de là, sur l'autre versant, les soldats se partageaient les vêtements du supplicié et, sauf la tunique, ils trouvaient que leur part serait maigre. Et ils se mirent aussi à l'insulter en lui disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi ! » Et ils lui présentaient du vinaigre. (Luc, xxiii, 36). Puis ils tirèrent sa robe au sort. Chacun de ces actes accomplissaient une prophétie. Les voyants inspirés avaient vu tout cela, et ils l'avaient écrit pour l'enseignement des siècles : « Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort. » Et parmi ces rabbis qui ont pâli sur les Ecritures, personne qui se souvienne des paroles fortes et pénétrantes d'Isaïe et de David.

Jésus se les rappelle et il les médite. Il voit la colère de Dieu qui frappera ces malheureux, et il voudrait la détourner, il voudrait aussi nous laisser des enseignements dont les siècles n'épuiseront pas la tendresse et la profondeur. Nous allons maintenant écouter le Divin Docteur.

AVIS PAROISSIAUX

POUR LE DIMANCHE AVANT L'ASSOMPTION

Aux personnes qui portent le nom de Marie

Mes frères,

Le jour de l'Assomption est considéré comme la fête des personnes qui portent le nom de Marie. L'Eglise célèbre bien des fêtes en l'honneur de la Sainte Vierge, et vous les connaissez assez pour que je sois dispensé de vous les énumérer. Pourquoi l'Assomption a-t-elle été choisie pour devenir la fête des Maries ? C'est que cette solennité occupe le premier rang parmi toutes les autres. Dans une existence où se succèdent tant d'événements qui fixent notre pieuse attention, il n'est pas de jour plus glorieux pour la Sainte Vierge que celui de son entrée au ciel. C'est donc s'associer à la pensée de l'Eglise que de prendre ce jour pour souhaiter bonne fête à celles qui ont l'honneur de s'appeler du nom de Marie.

Je saisis cette occasion pour dire aux personnes qui ont reçu au baptême ce nom béni, les obligations qu'il leur impose. Tout le monde ne s'appelle pas Marie, sans doute, mais il est incontestable que ce beau nom est le plus répandu. Il est des contrées où on l'ajoute, par un sentiment de piété envers la Sainte Vierge, aux autres noms que l'on assigne aux enfants ; ce qui permet de le donner aux garçons comme aux filles. Et c'est ainsi qu'un

grand nombre d'âmes baptisées sont placées sous la protection de la Reine du ciel.

Il y a bien des manières d'honorer la Sainte Vierge. L'imposition de son nom aux petits enfants m'apparaît comme une forme de son culte, comme une manifestation de piété, de confiance envers elle ; et voilà pourquoi je dirai aux mères, aux marraines de s'en souvenir, car c'est elles qui sont habituellement chargées de choisir les noms. Que celui de la Vierge soit toujours un des noms préférés. Il sera pour ceiles qui le porteront un honneur, une distinction ; il sera, — l'expérience en fournit des preuves, — une protection, une défense, un gage de salut.

A une condition, cependant, — et j'arrive ici aux devoirs qu'il vous impose : — à la condition que vous resterez dignes de ce nom, que vous l'honorerez par une conduite exemplaire, que vous vous efforcerez de pratiquer les vertus dont il est le symbole.

Ce nom, à lui seul, est une leçon, un rappel, une exhortation de chaque jour à mener une vie bien chrétienne. Je ne veux pas dire que toutes les personnes qui le portent n'auront jamais de fautes à regretter ; mais je les conjure, pour la gloire de leur virginale patronne, aussi bien que dans leur intérêt, de se souvenir que leur nom est une grâce et leur crée des obligations. Noblesse oblige, dit-on. Or les âmes chrétiennes à qui l'on a donné Marie pour patronne ont la noblesse de nom. Qu'elles s'en souviennent et soient ce qu'elles doivent être.

S'appeler Marie, c'est être invité, plus encore que d'autres, à imiter la Sainte Vierge, à retracer dans sa vie les vertus dont elle nous a donné l'exemple.

Les vertus de la Sainte Vierge ! S. Ambroise en a fait un tableau ravissant. J'en détacherai quelques traits qui vous indiqueront sans doute des réformes à tenter dans vos habitudes, pour lui ressembler davantage.

« Marie, écrit le saint Docteur, n'était pas seulement vierge de corps : elle était vierge d'esprit. La pureté de ses affections n'était altérée dans sa sincérité par aucune espèce de duplicité. Humble de cœur, grave dans sa conversation, sobre en paroles, assidue au travail, appliquée à la lecture. Elle ne blessait qui que ce fût, voulait du bien à tous, honorait les personnes plus âgées qu'elle, ne portait point envie à ses compagnes, fuyait la vanité. Quand la vit-on offenser, même d'un regard, ses parents ? Quand fut-elle en désaccord avec ses proches ? Quand s'est-elle raillée d'un esprit faible ? Quand a-t-elle évité la rencontre de l'indigent ? Elle ne connut de réunions que celles dont la modestie n'avait pas à s'effrayer. Rien de fier dans son regard ; rien de violent dans ses paroles ; rien d'inconvenant dans ses actions. Elle ne savait ce que

c'était que de sortir de sa demeure, sinon pour se rendre au temple ; elle agissait en toutes choses avec une telle perfection, que loin d'avoir besoin d'avertissements, sa conduite était au contraire une perpétuelle leçon pour les autres..»

Tels sont les mérites que le grand Docteur relève dans l'enfance et la jeunesse de Marie ; et nous savons d'ailleurs, par le récit évangélique, les vertus qui ont illustré sa vie : son humilité, sa charité, son obéissance, son abandon à la volonté divine, sa patience, sa résignation dans les épreuves.

Voilà le modèle qui est présenté à tous et à toutes ; mais je dis qu'il est plus spécialement proposé aux personnes qui portent le nom de Marie ; elles ont une raison de plus, que les autres de le respecter, de l'honorer. Si toutefois, parmi elles, il s'en trouvait qui ont méconnu les devoirs que leur imposait ce beau nom, qu'elles ne perdent pas confiance : la Vierge immaculée est aussi la Mère de miséricorde. Que son nom les ramène à ses pieds : il sollicitera pour elles la grâce du pardon et d'une vie meilleure.

Je souhaite que ces quelques réflexions établissent ou renouvellent dans les personnes que le baptême a vouées à Marie, le culte de leur nom. En recevant, à l'occasion de leur fête, les souvenirs, les souhaits de cœurs affectionnés, que les « Maries » de tout âge se rappellent la signification de ce nom ; qu'elles se souviennent qu'il les classe dans une catégorie toute spéciale de privilégiées ; et puissent-elles promettre en toute sincérité à leur auguste Patronne de faire, avec la grâce de Dieu, de continuels efforts pour l'imiter !

Je les laisse sur ces deux mots qui résument toute ma pensée et qui leur trace nettement leur devoir : Noblesse oblige !

LA CROIX DU CHEMIN

Mes frères,

J'ai aperçu, l'autre jour, des enfants qui s'étaient donné rendez-vous et se livraient à de joyeux ébats autour d'une croix, dans les champs. Je n'ai point remarqué qu'ils aient commis quelque irrévérence, mais je me suis dit qu'à la première occasion je leur recommanderais d'être toujours bien respectueux, et que je vous rappellerais à tous la raison d'être, le but de ces croix érigées sur le bord des chemins, les souvenirs qu'elles évoquent, les leçons qu'elles nous donnent et les témoignages de respect et de piété que nous leur devons. Je fais aujourd'hui ce que j'avais projeté.

De quelque côté et par quelque chemin que l'on se dirige dans un bourg, dans un village,

on rencontre à l'entrée, ou à quelque distance, près de la route, dans la campagne, une croix qui est parfois le don d'une personne pieuse, la commémoration d'un jubilé, d'une mission, un monument élevé par la reconnaissance. C'est vers cette croix que se dirige chaque année la procession des Rogations ; c'est au pied de cette croix que le prêtre appelle la bénédiction du ciel sur les fruits de la terre.

Que dit-elle à l'étranger qui passe ? Elle lui dit que le pays où il arrive est un pays chrétien. La croix en effet qui en garde les avenues est le symbole de la religion, le signe sacré du christianisme. Si je ne la vois pas aux abords d'un village, ou si elle m'apparaît, — ô écœurant spectacle que j'ai eu sous les yeux ! — si elle m'apparaît décapitée, mutilée, enfouie dans l'herbe, je suis tristement impressionné, je n'ai pas bonne opinion de ce pays. Vraisemblablement, la religion n'y est pas en honneur.

La croix du chemin étant l'emblème de notre foi, le premier devoir qui s'impose à nous c'est de la respecter, de l'entourer de soins pieux, de s'abstenir de tout ce qui aurait l'apparence d'une profanation. Oh ! ne touchez pas à la croix ! ne l'insultez pas ! S'en prendre à la croix, porter une main impie et sacrilège sur l'instrument sacré de notre rédemption, il faut avoir perdu le sens moral, il faut être fou furieux pour oser commettre un pareil attentat ! Et cela se voit : de temps à autre les feuilles publiques nous apprennent qu'une croix a été mutilée ou renversée. — Les outrages à la croix ne demeurent pas toujours impunis. Dieu est patient, parce qu'il est éternel, et qu'une heure viendra où il demandera des comptes aux démolisseurs de croix. Mais il n'attend pas toujours l'heure de la mort pour sévir contre eux. Maintes fois il leur a fait expier leur crime dans de telles circonstances qu'on y voit manifestement l'intervention de sa justice. Il y en a des preuves anciennes et récentes. Je ne citerai qu'un fait, raconté par un vénérable religieux, qui a vu de ses yeux, qui a entendu l'aveu du coupable et dont le témoignage ne peut être récusé.

Ce prêtre visitait donc un hôpital rempli de malades et de blessés. Un infirmier lui signala un soldat dont la vie paraissait un prodige, dans l'état de mutilation où il se trouvait. La curiosité et sans doute aussi le désir de lui porter une consolation l'amènèrent près de son lit. Le pauvre souffrant paraissait bien calme et résigné. Le prêtre l'aborde : « Mon ami, lui dit-il, on vient de m'apprendre que vous étiez grièvement blessé. » — Le malade sourit : « Monsieur, répondit-il, levez la couverture. » — La couverture est soulevée et le prêtre recule d'horreur, en voyant que cet infortuné n'a plus de bras. — « Quoi ! lui dit alors le blessé, vous frémissez ; mais regardez

maintenant aux pieds. » — Il regarde et constate que le malheureux n'a plus de jambes. — « Oh ! mon ami, s'écrie-t-il, combien je vous plains ! — Non, reprit le malade, ne me plaignez pas ; je n'ai que ce que j'ai mérité ; c'est ainsi que j'ai traité un crucifix, en me rendant à mon poste de soldat, avec mes camarades. Nous rencontrâmes sur notre chemin une croix ; on décida de l'abattre ; je fus un des plus empressés à la démolir : avec mon sabre je brisai les bras et les jambes du crucifix. A mon arrivée au camp on livra bataille, et dès le premier engagement je fus réduit à l'état où vous me voyez. »

Que cet exemple vous détourne à tout jamais de commettre des irrévérences envers la croix ; respectez-la toujours.

Ce n'est pas assez ; recueillez les inspirations que sa vue suggère et les leçons qu'elle donne.

La croix, on l'a dit, est un livre qui nous apprend bien des secrets, qui nous exhorte aux plus nécessaires vertus.

La croix placée au bord du chemin accueille les prières et les vœux de ceux qui l'invoquent en passant ; elle parle au cœur de tous ceux qui la regardent.

Vous entreprenez un voyage : saluez-la et demandez-lui de vous bénir, de vous protéger, de vous prémunir contre tout accident.

Vous allez à vos travaux, dans vos champs : jetez un regard vers elle et vous irez à votre besogne plus décidés, plus courageux, plus soumis à la volonté divine.

Vous êtes dans la peine, dans l'épreuve : elle vous dira : Courage ! unissez vos souffrances aux souffrances de Celui qui est mort entre mes bras, et elles vous créeront des droits à l'éternel bonheur.

Vous êtes en état de péché : regardez avec confiance la croix : elle vous inspirera des regrets et vous promettra le pardon.

Vous êtes en état de grâce : regardez-la pour lui témoigner votre gratitude et lui demander la persévérance.

La croix du chemin, elle dit à tous ceux qui passent la grande bonté de Dieu qui nous a envoyé son Fils pour relever l'humanité de sa déchéance, et la charité, le dévouement sans borne de Jésus-Christ qui s'est sacrifié, qui a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous sauver et nous mériter le ciel.

Le conseil que je vais vous donner maintenant, c'est de ne jamais passer devant une croix sans vous découvrir, sans la saluer au moins du fond du cœur, sans lui adresser une courte prière, comme celle-ci, par exemple : — O croix, mon unique espérance, salut ! — O plaies sacrées de mon Sauveur, je vous honore et vous bénis ! — Pardon, ô mon Dieu ! — Mon Jésus, miséricorde ! Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXVIII

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

5^e *Mariage et virginité* (VII)

Cette doctrine de pureté élevée et délicate frappait d'autant plus les fidèles de Corinthe qu'ils vivaient dans un milieu plus corrompu. Elle réveillait en eux le sens de la pudeur, qui n'existait plus chez les païens, mais en outre elle leur enseignait le respect d'eux-mêmes, de leur corps, temple où résidait l'Esprit-Saint, membre du corps mystique du Christ, et ils n'osaient souiller ce sanctuaire vénérable de l'hôte divin, ces membres sanctifiés par le baptême et qui appartenaient au Christ. Ces images hardies et fortes les pénétraient d'un tel respect pour eux et pour les autres que nous verrons Léonide baiser la poitrine de son fils Origène au berceau, pour y adorer le Saint-Esprit, et que les martyrs déclaraient que l'Esprit-Saint habitait en eux. C'est pourquoi, afin de le faire fuir, les magistrats s'efforçaient de contraindre les vierges à perdre leur angélique pureté.

La lutte s'engage entre le paganisme, qui est la perversion des mœurs, et le christianisme naissant, qui en est l'admirable relèvement. Elle s'engage, semble-t-il, avec des armes bien inégales. Que peut en effet le froid raisonnement contre la violence des passions ? C'est comme un fétu de paille qui est emporté par le torrent. Et c'est précisément là qu'éclate le miracle. La parole de Paul avec la grâce de Dieu fait comprendre à ces âmes, paganisées jusqu'aux moelles, la beauté, l'honneur du corps baptisé des chrétiens, et il les amène au culte de cette pureté totalement inconnue dans tous les pays où sévissait l'idolâtrie. Alors dans les consciences éclairées par l'Evangile se forment des idées, des convictions nouvelles, et l'on y rencontre des délicatesses qui parfois deviennent des scrupules dangereux.

Plusieurs en effet en arrivent à penser que la virginité étant si belle et si honorée par l'Eglise, le mariage est un mal, et que tous doivent embrasser le pur idéal de la chasteté. L'apôtre va leur donner des décisions très nettes et d'autant plus attendues, désirées, nouvelles, que l'Evangile était assez peu explicite sur ces questions particulières. On verra avec quelle simplicité il distingue ce qui est un précepte divin, une obligation qu'il impose, comme apôtre inspiré de Dieu, ou simplement un conseil qu'on est libre de suivre ou de négliger.

1. On l'avait évidemment consulté sur ce point, ainsi que sur plusieurs autres, car dans

le reste de cette Epître il paraît répondre à une sorte de questionnaire.

VII. ¹Au sujet de ce que vous m'avez écrit, je vous dirai : Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme. ²Cependant, pour éviter toute impureté, que chaque homme ait sa femme, et chaque femme son mari. ³Que le mari rende le devoir à sa femme, et de même la femme à son mari. ⁴La femme n'est pas maîtresse de son propre corps, mais son mari : de même le mari n'est pas maître de son propre corps, mais sa femme. ⁵Ne vous séparez pas l'un de l'autre, si ce n'est d'un consentement mutuel, afin de vaquer à la prière ; puis revenez ensemble, de peur que Satan ne vous tente à cause de votre incontinence.

⁶Je vous dis cela par prudence, toutefois je n'en fais pas un ordre. ⁷Car je voudrais que tous fussent comme je suis ; mais chacun reçoit de Dieu son don particulier : celui-ci d'une manière, celui-là d'une autre.

⁸Quant à ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, je leur dis qu'il est bon qu'ils demeurent comme moi. ⁹Mais s'ils ne peuvent garder la continence, qu'ils se marient. Mieux vaut se marier que brûler de feux coupables.

Le mariage c'est la vocation ordinaire des chrétiens, il n'est donc pas un mal, bien que la virginité lui soit supérieure. Mais tous ne sont pas appelés à la virginité qui est la vocation extraordinaire. Pour embrasser cet état il faut un don particulier de Dieu. L'apôtre la désire pour chacun, mais il se garde de l'imposer. Il est des cas où il faut se marier.

S'il « est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme, » cependant le mariage d'ordinaire s'impose. S. Paul s'arrête un instant, pour les définir, sur les droits et sur les devoirs conjugaux. Ces devoirs doivent s'accomplir à moins qu'on ne les interrompe d'un commun accord, afin que l'esprit soit plus libre pour la prière ; mais il faut y revenir, de peur que Satan n'en prenne occasion de triompher. Cependant il n'ordonne pas le mariage, il le conseille, « par prudence. »

2. Dans cette jeune société de fidèles nouvellement appelés à l'Evangile, des cas se présentaient qui étaient embarrassants, dans le cours ordinaire de la vie. Parfois le mari était chrétien et sa femme ne l'était pas ; ou bien celle-ci faisait partie de l'Eglise et son mari demeurerait infidèle ; devait-elle se séparer de lui ?

Voici la réponse à cette consultation :

¹⁰A ceux qui sont mariés, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari. ¹¹Si elle s'est séparée de lui, qu'elle reste sans son mari, ou qu'elle se réconcilie avec lui. Et que l'homme ne répudie pas sa femme.

¹²Quant aux autres je leur dis, moi, non le Seigneur : Si un frère a une femme païenne, et qu'elle consente à demeurer avec lui, qu'il ne la renvoie pas. ¹³Et si une femme fidèle à un mari païen, et qu'il consente à demeurer avec elle, qu'elle ne renvoie pas son mari, ¹⁴car le mari païen est sanctifié par la femme fidèle ; et la femme païenne l'est par le mari fidèle ; autrement vos enfants seraient impurs tandis qu'ils sont saints.

¹⁵Si le mari païen veut s'en aller, qu'il s'en aille ; notre frère ou notre sœur ne sont pas en

effet asservis dans cette occurrence, car Dieu nous a appelés à la paix.

¹⁶D'où sais-tu en effet, ô femme, si tu sauveras ton mari ? D'où sais-tu, mari, si tu sauveras ta femme ?

Si donc les époux sont chrétiens, pas de divorce. C'est le précepte du Seigneur. Si, malgré l'ordre du Seigneur, une femme a quitté son mari, elle ne peut contacter un autre mariage, ce serait un adultère. Alors que doit-elle faire ? Rester telle ou se réconcilier avec son époux.

Il en va autrement dans les mariages qu'on pourrait appeler mixtes et qui ont été contractés avant la conversion de l'un des deux époux. Ici l'apôtre n'a point de précepte du Seigneur. Il consulte sa raison et écoute l'inspiration divine, puis il formule la législation à laquelle on devra se tenir. Qu'ils demeurent ensemble, si la partie païenne y consent. Pourquoi ? C'est que l'époux chrétien sanctifie sa femme païenne, et l'épouse chrétienne l'époux païen. C'est ainsi que leurs enfants, bien que non baptisés, sont sanctifiés par la foi de leur père ou de leur mère. Ils ne sont pas aux yeux de Dieu comme des enfants d'époux païens, attendu qu'ils appartiennent à l'Eglise par leur père ou par leur mère ; ils font partie déjà de la société sainte fondée par le Christ. Il est clair qu'il n'est question ici que d'une sainteté légale, ils ne seront vraiment saints qu'après avoir reçu le baptême.

Mais « si le mari païen veut s'en aller, qu'il s'en aille » ; l'épouse chrétienne n'est pas obligée à la servitude de la vie commune, ni surtout à la privation de l'immense bienfait de la paix. Pourra-t-elle contracter une autre union ? S. Paul ne le dit pas. Il permet sûrement la séparation, le texte ne dit rien de plus, mais les théologiens en infèrent le *privilege paulinien*.

Ajoutons qu'il ne suppose même pas la possibilité des mariages mixtes. Désormais les mariages ne devront se contracter qu'entre chrétiens.

3. Maintenant la question des esclaves :

¹⁷Autrement que chacun marche suivant le don qu'il a reçu du Seigneur, suivant que Dieu l'a appelé. Voilà ce que j'enseigne dans toutes les Eglises. ¹⁸Quelqu'un était-il circoncis quand Dieu l'a appelé ? Qu'il reste tel. Un autre a-t-il été appelé, étant incirconcis ? Qu'il ne se fasse pas circoncire. ¹⁹La circoncision n'est rien, l'incirconcision non plus. Seule est nécessaire l'observation des commandements de Dieu.

²⁰Que chacun demeure dans l'état où il était quand Dieu l'a appelé.

²¹Tu as été appelé étant esclave ? ne t'en inquiète pas ; et si tu peux devenir libre, il vaut mieux rester ce que tu es. ²²Car celui qui a été appelé dans le Seigneur étant esclave est l'affranchi du Seigneur. De même, celui qui a été appelé libre est l'esclave du Christ.

²³Vous avez été achetés un grand prix, ne devenez pas les esclaves des hommes.

²⁴Que chacun de vous, frères, demeure devant Dieu dans l'état où il était quand il a été appelé,

Voilà le grand principe posé par l'apôtre et plusieurs fois répété : Reste ce que tu es. Tu es Juif circoncis, tu es païen ? Qu'importe ? pourvu que tu observes les commandements de Dieu. Sans doute l'Evangile enseigne l'égalité, or quelle égalité entre le maître et l'esclave ? Par un trait de génie S. Paul montre qu'elle existe : « L'esclave chrétien est l'affranchi de Dieu ; l'homme libre est l'esclave du Christ. » Il y a bien une phrase qui a beaucoup préoccupé les exégètes : « Esclave, si tu peux devenir libre, *magis utere.* » Les uns ont traduit : « Tâche de recouvrer la liberté et fais tout au monde pour cela. » D'autres : « Reste plutôt ce que tu es. » Cette dernière interprétation, tout étrange qu'elle paraît à première vue, s'accorde cependant beaucoup mieux avec le contexte. L'idée de l'apôtre semble être celle-ci : Dieu choisit ses élus partout : « Il vous a appelés esclaves ? c'est donc que vous pouvez vous sauver dans cet état. Pourquoi en sortir ? » Il semble aussi qu'il ait prévu les perturbations qu'aurait causées dans l'ordre social l'affranchissement soudain des esclaves. Il maintient le droit de tous à la liberté, mais il comprend que l'Eglise est faite pour s'adapter à toutes les situations politiques et sociales et qu'elle doit s'établir dans le monde non par les moyens périlleux de la révolution sociale soudaine, mais par les moyens plus sûrs et plus légitimes de la prudence qui agit lentement et constamment. Le moment n'est pas venu pour elle de parler, elle le fera en temps opportun, et avec une impérieuse énergie quand les empereurs seront chrétiens.

4. Il devait aussi formuler sa doctrine sur la virginité, et les Corinthiens l'avaient longuement consulté sur ce sujet délicat : Faut-il se marier ?

²⁵ Quant aux vierges, dit-il, je n'ai pas de commandement du Seigneur, mais comme j'ai été l'objet de la miséricorde de Dieu, je vous donne un conseil qui mérite confiance. ²⁶ J'estime donc, à cause des impérieuses nécessités actuelles, qu'il est bon pour l'homme de rester tel.

²⁷ Es-tu marié ? Ne cherche pas à rompre ce lien. N'as-tu pas de femme ? N'en cherche pas. ²⁸ Pourtant, si tu as pris femme, tu n'as pas péché ; et si la vierge se marie, elle n'a pas péché non plus ; mais ils subiront les tribulations de la chair [et de la vie], et j'aurais voulu vous les épargner. ²⁹ Or voici ma pensée, frères, le temps est court. Il reste que ceux qui ont des épouses soient comme n'en ayant pas ; ³⁰ ceux qui pleurent comme ne pleurant pas ; ceux qui sont dans la joie comme n'y étant pas ; ceux qui achètent comme ne possédant pas, ³¹ et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas, car la figure de ce monde passe.

³² Je veux que vous soyez libres d'inquiétudes. Celui qui n'a pas de femme a souci des choses du Seigneur : il cherche comment il plaira à Dieu. ³³ Celui qui a une femme a souci des choses du monde : il cherche comment il plaira à sa femme, et il est partagé. ³⁴ La femme qui n'est pas mariée et la vierge de même a souci des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit. Mais

celle qui est mariée a souci des choses du monde et s'occupe de plaire à son mari.

³⁵ Or, ces choses, je vous les dis dans votre intérêt, non pour surprendre votre bonne foi, mais pour que vous sachiez ce qui convient, ce qui vous établit tout entiers dans le service du Seigneur.

³⁶ Si quelqu'un estime qu'il y a honte pour lui que sa fille ait passé l'âge et qu'il faille la marier, qu'il fasse ce qu'il voudra : il ne pêche pas : qu'ils se marient. ³⁷ Mais celui qui a arrêté une ferme résolution dans son cœur, ne subissant aucune contrainte, et maître de sa volonté, et qui a décidé dans son cœur de garder sa fille vierge, celui-là fait bien. ³⁸ Ainsi celui qui marie sa fille fait bien, celui qui ne la marie pas fait mieux.

Dans les « impérieuses nécessités » qu'invoque l'apôtre, les auteurs modernes ont vu une préoccupation de la Parousie prochaine ; mais la pensée de Paul dépasse cette contingence, et ses conseils sont pour tous les siècles. Toujours le temps est court et ce monde change comme les décors d'une scène. Le mieux est d'embrasser une vie qui vous permette de vous attacher plus librement aux choses de Dieu, afin de ne pas être partagé. Dans la société d'alors c'était le père qui disposait du sort de sa fille. Or celui qui marie sa fille fait bien ; celui qui estime que la virginité est préférable pour elle, fait mieux. Rien n'est plus clair et plus sain que cette doctrine au sujet de laquelle l'apôtre laisse la plus entière liberté, se gardant d'imposer ses préférences.

Il termine par ces prescriptions touchant les veuves :

³⁹ Une femme demeure liée aussi longtemps que vit son mari. S'il vient à mourir, elle redevient libre. Qu'elle se remarie à qui elle veut, pourvu que ce soit dans le Seigneur. ⁴⁰ Cependant elle sera plus heureuse si elle reste ce qu'elle est, suivant mon conseil. Or je crois avoir, moi aussi, l'Esprit de Dieu.

La famille est un idéal, mais il en est un plus élevé, c'est la vie d'union à Dieu. L'apôtre recommande celui-ci, non dans un but égoïste, pour échapper aux charges du mariage, mais dans un but plus parfait, pour que l'âme s'attache plus étroitement à Dieu qu'elle aimera sans partage. Aux veuves il conseille de revenir à cet idéal, bien qu'il ne leur interdise pas de convoler à de nouvelles noces. Ici encore il ne parle que de « conseil », cependant il affirme en toute modestie qu'il possède aussi l'Esprit-Saint. La seule chose qu'il exige, c'est que la veuve qui se remarie le fasse avec des sentiments chrétiens, et sans doute aussi épouse un chrétien¹.

¹ C'est la pensée de Tertullien, S. Cyprien, S. Jérôme, Estius. A propos du « puto autem quod et ego spiritum Dei habeam, » Estius fait cette remarque : « Minus dicit, plus volens intelligi. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 julii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 25 juillet 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — I. Marie Reine du ciel, 577. — II. L'abaissement, principe de gloire, 585.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XVIII. L'Eucharistie : 1° *Présence réelle*, 587. — XIX. 2° *Conséquences de la présence réelle*, 587. — XX. 3° *Matière et forme, ministre, sujet*, 588.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — II. Faveurs de l'ordre spirituel obtenues par l'intercession de S. Joseph, 589.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

MARIE REINE DU CIEL

Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate.

La reine est restée debout à votre droite, avec des vêtements d'or et entourée d'ornements variés. (Ps., XLIV, 10).

Mes frères,

Quelle est cette Reine que le Prophète nous représente debout à la droite de Dieu, toute brillante d'or et parée de si riches ornements ? Quelle est cette femme devant laquelle s'abaissent toutes les portes, toutes les barrières des cieux, qui ose pénétrer jusque dans le sanctuaire de Dieu et se placer aux côtés du Seigneur ? Quelle est cette créature privilégiée qui, fendant la foule des anges prosternés aux pieds du trône de l'Eternel, et laissant bien loin derrière elle les dernières phalanges des chérubins et des séraphins, ne craint pas de s'enfoncer jusque dans les profondeurs du Très-Haut et de se tenir auprès de lui ?

Mes frères, c'est la Reine, c'est Marie la fille bien-aimée du Père, la mère du Fils, la chaste épouse du Saint-Esprit. Si elle marche avec tant d'assurance, si elle franchit sans trembler les degrés du trône éternel, c'est qu'elle a vu le Très-Haut incliner vers elle son sceptre d'or, c'est qu'elle a entendu une voix qui lui disait : « Venez, mon épouse, ma bien-aimée, venez, vous serez couronnée. *Veni, sponsa mea, veni, speciosa mea, veni, coronaberis.* » Certes, depuis que le jour de la Rédemption a ouvert les portes du ciel aux malheureux enfants d'Adam, bien des élus sont entrés dans la gloire de leur Maître, mais aucun ne s'est approché d'aussi près de la lumière inaccessible, et l'apôtre bien-aimé nous les montre tous le front dans la poussière et

chantant avec un saint enthousiasme : « Saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! » et déposant à ses pieds leurs couronnes ; bien des vierges attirées à l'odeur des parfums de l'Epoux se sont efforcées de suivre les pas de leur Mère, mais arrêtées par la gloire du Seigneur, elles se sont contentées de l'adorer de loin.

D'où vient donc que Marie reste seule debout au milieu du ciel prosterné ? d'où lui vient cette gloire singulière de pénétrer jusqu'à Dieu, de s'approcher de son trône, de demeurer à sa droite et de recevoir de sa main la couronne ? Est-ce simplement un privilège de sa maternité divine, un honneur dû à la Mère de Dieu ?

Non, mes frères, il n'est point d'acception de personnes auprès de Dieu, qui rend à chacun selon ses œuvres ; toutes les récompenses comme les châtiments sont pesées à la balance de sa justice, et si Marie tient le premier rang dans le ciel parmi les bienheureux, comme le soleil dans le firmament, comme la lune au milieu des astres de la nuit, si elle est la Reine des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, si elle est la reine de tous les saints, c'est qu'elle est plus sainte que tous les saints, c'est que devant sa sainteté, toute vertu disparaît, tout mérite s'évanouit.

Il est dans le ciel trois ordres de bienheureux auxquels on peut rapporter tous les autres, à quelque titre qu'ils appartiennent au Seigneur. Ce sont d'abord les *Vierges*, qui s'élevant au-dessus de toutes les affections charnelles n'ont jamais ambitionné que les noces de l'Agneau et se sont efforcées toute leur vie, par la pureté du corps et de l'esprit, de se rendre dignes d'une si haute alliance. Ce sont ensuite les *Confesseurs*, qui, par leur amour pour Dieu et la fidélité à garder tous ses commandements, ont mérité d'entendre cette parole : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai dans les grandes : entrez dans les joies de votre Maître. » Ce sont ensuite les *Martyrs*, qui attachés aux pas de Jésus n'ont pas craint de gravir après lui la rude montée du Calvaire et de lui rendre sang pour sang, vie pour vie, sacrifice pour sacrifice.

Voyons donc si Marie ne l'emporte pas sur tous ces héros du ciel, si elle n'est pas plus pure que toutes les vierges, si elle n'a pas gardé plus fidèlement la parole de Dieu que tous les confesseurs, et si son sacrifice n'a pas été plus cruel, plus douloureux et plus héroïque que celui des martyrs. C'est le sujet et le partage de cet entretien.

I. — *Reine des Vierges*

Rien n'est plus opposé à l'esprit de Dieu que l'esprit et les convoitises de la chair. La sagesse n'entre point dans une âme malveillante, elle ne habite pas dans un corps assujéti au péché, *in malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis*. (Sap., i, 3). « Mon esprit, dit le Seigneur, ne demeurera point à jamais avec l'homme, parce qu'il n'est que chair, *non permanebit spiritus meus in homine in eternum, quia caro est*. » (Gen., vi, 3). Et le déluge qui couvrit sous ses eaux toute la terre, et la mer Morte et ses rivages désolés, et les ruines de tant de cités jadis si florissantes, et la chute de tant d'empires nous montrent assez que de toutes les iniquités, celles que Dieu poursuit avec plus de fureur, ce sont les iniquités de la chair. C'est qu'en effet rien ne dégrade plus la dignité de l'homme, rien ne déshonore davantage en lui l'image de Dieu, rien n'avilit plus son intelligence, rien ne le rend plus semblable aux animaux sans raison que ces honteuses infamies. N'allez pas croire, pourtant, qu'en suivant la voie de toute la terre et en allant demander au mariage un remède aux feux de la concupiscence, vous ayez atteint la perfection de la pureté. Dieu bénit à la vérité le saint mariage, il en a fait dans son Eglise un sacrement et un grand sacrement, il sanctifie l'alliance des époux et il les sauve, dit l'apôtre, par la génération des enfants. (I Tim., ii, 15). Mais il est une voie plus haute et plus sublime, un état plus saint et plus parfait encore, qui consiste à dominer la nature, à assujettir entièrement le corps à l'esprit, à tenir son cœur libre et dégagé de toutes les affections charnelles, et à ne connaître d'autres liens que ceux de l'amour divin. Aux âmes assez généreuses pour comprendre cette parole, pour ne vivre ici-bas que d'espérance et d'amour, et mener dans une chair fragile une vie angélique, les joies, les bénédictions, les faveurs du divin Epoux sur la terre, et tous les privilèges de l'autre vie ; elles porteront dans le ciel une couronne particulière, elles suivront l'Agneau partout où il va, elles chanteront un cantique qu'aucun autre ne peut chanter.

Aussi en vain les vœux et les soupirs des saints Patriarches ébranlent la voûte des cieux et conjurent les nuées de s'ouvrir et de laisser descendre le Juste ; en vain tous les hommes de désir, tous les prophètes appellent et saluent de loin sa naissance ; en vain toutes les femmes fortes de Juda tendent leur sein pour recevoir la rosée céleste : ni Sara, ni Rebecca, ni Rachel qui ont édifié la maison d'Israël, ni Débora la prophétesse, ni la chaste et courageuse Judith ne sont trouvées assez pures pour concevoir le Saint des saints ; si un Dieu

doit avoir une mère sur la terre, ce ne peut être qu'une vierge, et si une vierge doit concevoir, elle ne peut concevoir qu'un Dieu. Ouvrez en effet l'évangéliste de l'Ancien Testament, le confident de tous les secrets du Très-Haut, le prophète Isaïe, qui a tracé d'une main si ferme et si précise tous les détails de la naissance, de la vie et de la mort du Sauveur, et pesez ces paroles : « Une vierge concevra et elle enfantera un fils et son nom sera l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. *Ecce virgo concipiet, etc.* »

Je sais que la lumière de l'Evangile, en dissipant à la fois et les ténèbres du paganisme et les obscurités de l'ancienne Loi, eut bientôt révélé cette perfection inconnue à la vieille alliance et que ce mystérieux grain de sénévé une fois confié à la terre devint en peu de temps un grand arbre sur lequel vinrent se reposer les oiseaux du ciel. Je sais que cette parole cachée que le Sauveur lui-même n'osait montrer à découvert, de peur d'effrayer les Juifs, développée par les saints apôtres et portée par eux jusqu'aux extrémités de la terre, séduisit dès les premiers siècles une multitude d'âmes qui faisaient profession de ne connaître d'autre époux que l'Epoux céleste, et de porter le mystère de la foi non seulement dans une conscience, mais dans une chair pure et sanctifiée. Je sais que tous ces monastères, véritables cités de refuge que la piété de nos pères avaient placées de distance en distance pour recueillir, préserver et sauver les âmes, ne réunissaient, sauf de rares exceptions, que cette illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, comme le nomment les Pères, et que de nos jours encore, malgré la corruption du siècle, toutes ces saintes communautés qui, sous des noms, des règles et des fins si diverses, semblent s'être donné le mot et la charge de subvenir à tous les besoins et à toutes les misères physiques et morales de la société, ne se composent que de vierges qui, après avoir passé comme leur Maître en faisant le bien, s'envolent au ciel et vont consommer dans ses bras la sainte alliance qu'elles avaient commencée sur la terre.

Mais qui a donné l'exemple d'une si haute perfection ? Qui, la première, a osé lever au milieu du monde étonné l'étendard de la virginité ? N'est-ce pas Marie ? Dans un âge où les autres enfants se connaissent à peine, au milieu d'un peuple où la stérilité, était un opprobre et un déshonneur ineffaçable, où les femmes ne connaissaient d'autre couronne que celle des enfants, où elles ne nourrissaient au fond de leur cœur qu'un désir, où elles ne demandaient à Dieu qu'une seule grâce, celle de devenir mères, Marie a entendu une parole : « Ecoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive : oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le Roi sera épris de votre

beauté, *Audi, filia et vide*, etc. » (Ps., XLIV, 11-12), et secouant aussitôt tous les préjugés de sa nation, et bravant la honte et l'ignominie qui allait tomber sur elle, elle s'arrache des bras d'une mère, des embrassements d'un père chéri qui voyait en elle tout l'espoir de sa postérité, et court se jeter aux pieds du Seigneur et se vouer corps et âme à son service.

Et son vœu est si ferme, si absolu, si irrévocable, qu'elle l'oppose comme un obstacle à toutes les propositions de l'Archange et le préfère à la maternité divine. Ce n'est en effet qu'après que le messager céleste lui a exposé le glorieux mystère de la génération temporelle du Verbe, non moins chaste et non moins sainte que sa génération éternelle dans le sein de son Père, que, rassurée sur sa pureté, elle consent à accepter un Dieu pour fils et à servir de sanctuaire au Très-Haut et qu'elle laisse tomber de ses lèvres bénies cette parole qui a sauvé le monde, réjouit le ciel et la terre et donné une mère au Sauveur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* » (Luc, I, 38).

Voilà donc la voie ouverte, et ouverte par Marie ; les autres vierges viendront après, mais comme des suivantes à la suite de leur reine. C'est le Prophète royal lui-même qui nous l'annonce dans ce cantique consacré à la gloire de Jésus et de Marie : « Des vierges seront amenées au roi après elle, et l'on nous présentera celles qui l'approchent de plus près, *adducentur Regi virgines post eam*, on les consacrera avec joie et allégresse, et on les introduira dans le temple du Roi, *afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in templum Regis.* » (Ps., XLIV, 16-17). Mais qui marchera à leur tête ? Qui les présentera au céleste Epoux ? Qui attirera sur elles ses regards et ses complaisances ? Qui les encouragera, les fortifiera et les soutiendra dans les rudes combats contre le démon, le monde et la chair ? Ce sera Marie : à elle donc la palme, le lys et la couronne de la virginité. Proclamons-la donc la Vierge par excellence, la Vierge des vierges, et disons-lui avec l'Eglise, sans crainte d'être démentis par aucune des suivantes de l'Agneau sans tache : « Reine des vierges, priez pour nous ! *Regina virginum, ora pro nobis.* »

II. — Reine des Confesseurs

Proclamons-la en même temps la reine des Confesseurs.

Nous l'avons déjà dit, ce qui distingue les confesseurs, ce qui brille dans leur vie, ce qui leur a donné le courage et la force de vaincre le démon, le monde et la chair, et de marcher toujours purs en la présence de Dieu, c'est l'amour, non cet amour de parole et de sentiment qui trompe et séduit tant de lâches

chrétiens, mais cet amour véritable, cet amour d'œuvre et de vérité, comme l'appelle l'apôtre bien-aimé : « *Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate,* » qui consiste à préférer à tout Dieu et son bon plaisir, et à ne rien craindre que le péché. Mais, dit le grand apôtre, tous les astres du firmament ne jettent pas le même éclat : autre est la lumière du soleil, autre est la lumière de la lune, autre est la lumière des étoiles. Il en est de même de la charité des élus. Tous aiment sans doute le Seigneur, comme il l'a prescrit lui-même dans l'Evangile : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme et de toutes tes forces ; mais leur amour si enflammé, si brûlant qu'il puisse être, pâlit devant l'amour de Marie. Elle est comme le soleil du Paradis devant lequel tout s'efface, et qui inonde tout de ses flammes. Je n'en donnerai que deux raisons.

1. J'emprunte la première à l'apôtre de la charité, au disciple aimé du Seigneur, qui avait puisé dans le sein même de Jésus l'amour dont il était embrasé pour son divin Maître. « La charité parfaite, nous dit-il, chasse entièrement la crainte, *perfecta charitas toras milit timorem.* » Je n'en veux pas davantage pour jeter tous les élus aux pieds de Marie et trouver de l'imperfection jusque dans les chérubins et les séraphins. En effet, en vain le Seigneur, pour obéir à cette grande loi de la charité qui exige une certaine égalité entre les cœurs qu'elle embrase des mêmes feux, est descendu jusqu'à nous, a daigné prendre un corps et une âme semblables aux nôtres, se soumettre à toutes nos faiblesses et à toutes nos infirmités à l'exception du péché, et passer au milieu des hommes comme un d'entre eux, ou plutôt comme le dernier et le plus misérable de tous, *Ego sum vermis et non homo.* En vain, pour nous rapprocher de lui, a-t-il voulu nous appeler non plus ses serviteurs, mais ses amis et ses frères, partager avec nous son titre d'enfant de Dieu, nous en communiquer l'esprit et la gloire, et nous permettre de dire comme lui, au Dieu qui règne dans la suite des siècles : « Mon Père, mon Père, *Abba, pater.* » En vain dans le ciel, emporté par son amour et par le désir de payer au centuple les travaux de ses serviteurs, il leur ouvre les entrailles de sa miséricorde, tous ses trésors et toutes ses perfections et les fait entrer dans les joies et la gloire de leur maître : *intra in gaudium Domini tui* ; cette magnificence elle-même, loin de leur donner confiance, les glace d'effroi, ils n'osent se livrer à ces saintes familiarités, ils éprouvent le besoin de s'arracher à ces divines caresses, de se prosterner le front dans la poussière, et de déposer à ses pieds leur couronne : tant est grande la distance qui nous

sépare du Très-Haut, que l'amour infini, même dans ses plus tendres épanchements, ne peut la combler entièrement, et s'unir à nous sans apporter avec lui le respect et la crainte!

Il n'est qu'une seule créature qui ne connaisse point ces terreurs, qui aille à Dieu sans frayeur, qui ose s'abandonner à toute sa tendresse, et qui supporte sans trembler le poids de cet amour divin et de ses adorables condescendances. Cette créature, vous l'avez devinée, mes frères, c'est Marie. Pour Marie seule, Dieu a vraiment abaissé les cieux jusqu'à la terre, pour Marie seule il a trouvé le secret de concilier à la fois et sa grandeur et son amour, et de l'élever pour ainsi dire à sa hauteur en se l'attachant par un lien unique et incomparable. Qui pourrait après cela effrayer ou même intimider son amour? Est-ce sa petitesse ou son néant? Mais le Tout-Puissant a fait en elle de si grandes choses, il l'a comblée de tant de grâces, de bénédictions et de privilèges, qu'associée à la nature divine, la reconnaissance lui fait un devoir d'aimer sans mesure celui qui l'a aimée sans mesure. Est-ce cette sainteté devant laquelle les anges eux-mêmes ne se trouvent pas purs et se couvrent de leurs ailes, ne pouvant en souffrir l'éclat? Mais préservée par une miséricorde spéciale de la corruption originelle et du déluge de maux dont elle a inondé la terre, Marie ne connaît ni le péché, ni les faiblesses et les souillures de la nature, ni les ignominies de la chair et les honteux combats de la concupiscence qui faisaient tant gémir l'apôtre S. Paul. Elle est toute belle, la bien-aimée du Seigneur, et aucune tache n'est en elle, *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* (Cant., iv, 7). Il lui est donc bien permis de s'abandonner au courant de l'amour qui l'entraîne, d'écouter la voix si douce de l'Époux qui l'appelle et de se jeter dans les bras du Seigneur sans craindre d'être écartée de ses célestes embrassements. Est-ce enfin la gloire et la majesté du Seigneur qui pourraient saisir ou refroidir son cœur? Mais si grand, si parfait, si infini, si glorieux que soit le Très-Haut, Marie a un titre qui l'élève jusqu'à Lui, elle a un droit évident, incontestable, à sa tendresse: elle est sa mère et elle peut dire avec non moins de vérité que le Père éternel au Verbe divin engendré de toute éternité dans les splendeurs des saints: « Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui. *Filius meus es tu: ego hodie genui te.* » (Ps., ii, 7). Le Saint-Esprit l'a formé du plus pur de son sang; elle l'a porté neuf mois dans ses chastes entrailles, et pendant tout ce temps elle l'a nourri de sa propre substance, elle l'a animé de son souffle et lui a communiqué le mouvement et la vie; et quand il est sorti de cette prison ou plutôt de ce sanctuaire qu'il s'était choisi lui-même

comme le lieu de son plus doux repos après le sein de son Père, elle l'a reçu entre ses bras, elle l'a nourri de son lait virginal, elle l'a élevé sur ses genoux et sur son cœur, et l'a sauvé des embûches de ses ennemis. Pendant trente ans elle lui a prodigué tous les soins de la mère la plus tendre et la plus attentive, disposant sa couche, préparant sa nourriture, tissant ses vêtements selon la sainte coutume des femmes de ce temps, et cette robe sans couture que les soldats jouèrent aux dés au pied de la Croix était l'ouvrage de ses mains. Pendant trente ans, elle a vécu de sa vie, conversé tous les jours avec lui, recueilli toutes ses paroles, étudié ses pensées et entendu pour ainsi dire tous les battements de son cœur, et l'Évangile lui-même, pour nous montrer sa puissance sur l'esprit de son Fils, nous dit en termes formels qu'il lui obéissait, *et erat subditus illis.* Aussi est-ce sur elle que tombe son dernier regard, sa dernière parole, son dernier adieu, sa dernière marque de tendresse et de sollicitude.

2. Il est un autre motif plus puissant encore qui élève l'amour de Marie pour Dieu au-dessus de tous les autres amours. Pour elle, Dieu n'est pas seulement l'être par excellence et le principe de tous les autres, la fin et la raison de toute chose, le père, le bienfaiteur et le conservateur de tout ce qui existe; il a encore un autre titre qui l'attache plus directement à elle, et qui la touche de plus près encore: il est son Fils, et elle l'aime de cet amour qui ne connaît rien au-dessus de lui que cette sainte paternité avec laquelle notre Père céleste embrasse et ramène à lui toutes les créatures sorties de son sein. Il est bien doux et bien fort, sans doute, le lien sacré qui unit l'enfant au père et à la mère qui l'ont engendré; mais il a des bornes posées par la nature et par les vues du Créateur, et, au jour donné, dit le Seigneur, « l'homme abandonnera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. » (Gen., ii, 24). Il est donc plus violent et plus durable l'amour qui unit les époux, puisque selon la parole de Dieu, il fait de deux corps un seul corps, de deux âmes une seule âme, de deux cœurs un seul cœur, et qu'aucune puissance humaine ne peut séparer ceux que Dieu a joints par une chaîne indissoluble. Mais cet amour lui-même qui, au dire de l'Écriture, est fort comme la mort et inébranlable comme l'enfer, et pour lequel l'homme donne tout ce qu'il possède et croit encore n'avoir rien donné (Cant., viii, 6-7), cet amour, une triste expérience nous l'apprend, n'est pas toujours à l'abri des circonstances, des dégoûts et des traverses de la vie. Il n'est qu'un seul amour que rien ne puisse éteindre ni refroidir, qui résiste à toutes les épreuves, qui grandisse au milieu des obstacles et des combats, qui

dure autant que l'homme : c'est l'amour maternel, et voilà l'amour avec lequel Marie aime le Seigneur.

Maintenant, si, même ici-bas, ce feu divin en sortant du cœur des mères pour tomber sur des enfants souvent si indifférents, si vicieux et si ingrats, enfante encore tant de prodiges, s'il transforme les âmes les plus méprisables, les élève au-dessus d'elles-mêmes et les pousse aux sacrifices les plus héroïques, s'il nous apparaît comme un rayon tombé du ciel sur la terre, dites-moi ce qu'il a dû produire dans un cœur tel que celui de Marie en face d'un Fils tel que le Fils de Dieu ! Non, rien ne peut être comparé à cette fournaise ni aux flammes qui en jaillissent, et les ardeurs des séraphins sont froides et glacées devant de pareilles ardeurs. C'est donc avec raison que l'Eglise lui met dans la bouche ces paroles de la sagesse éternelle : « Je suis la mère du bel amour et de la sainte espérance : *Ego mater pulchræ dilectionis et sanctæ spei.* » (Eccli., xxiv, 24). Marie en effet peut l'enseigner au ciel comme à la terre, et personne parmi les plus saints confesseurs n'a aimé ni ne peut aimer comme elle.

III. — Reine des Martyrs

Mais au-dessus des vierges et des confesseurs qui ont gagné le royaume céleste par leur amour et leur fidélité à garder tous les commandements, il est au ciel des *Martyrs* dont l'apôtre bien-aimé nous dépeint la gloire et la félicité dans le 7^e chapitre de son *Apocalypse* : « Et je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et des palmes étaient dans leurs mains, et ils chantaient à haute voix : Gloire à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui nous a sauvés. Et un des vieillards me dit : Ce sont ceux qui ont passé par de grandes tribulations, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau ; et voilà pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et ils le servent jour et nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône habite au-dessus d'eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif, le soleil ni la chaleur ne tomberont plus sur eux, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur, et il les conduira aux sources de vie et Dieu essuyera lui-même toutes les larmes de leurs yeux. »

Oserons-nous bien donner le pas à Marie sur ces preux du ciel qui ont versé leur sang pour J.-C., et qui, au jugement du Sauveur lui-même, lui ont donné le plus grand témoignage d'amour qu'on puisse donner à un ami, celui de mourir pour lui ? (Jo., xv, 13). Oui,

chrétiens, nous ne le craignons pas. Car, n'est-il point d'autres souffrances que celles du corps, d'autres afflictions que celles des sens, d'autres supplices que ceux de la chair ? Et l'âme ne connaît-elle pas souvent des douleurs, des tortures, des angoisses devant lesquelles les tourments du corps seraient un soulagement ? Marie à la vérité n'a point senti ces tristes suites du péché originel, elle a ignoré les souffrances, les infirmités et les maladies qui accablent les malheureux enfants d'Adam pécheur, elle a enfanté sans douleur, et dépouillée de toutes ses incertitudes et de toutes ses horreurs, et causée par la violence de son amour, sa bienheureuse mort n'a été qu'un sommeil plus profond, qu'un ravissement, qu'une extase qui l'a enlevée dans les bras du bien-aimé. Mais sa vie tout entière, du jour où le Verbe divin est descendu dans son sein, a-t-elle été autre chose qu'un long martyre de l'esprit et du cœur ? Est-il un seul jour où elle n'ait senti sur son âme la pointe de ce glaive que lui avait prédit le saint vieillard Siméon ? N'a-t-elle pas été associée à toutes les douleurs et à toutes les ignominies du Sauveur ? N'a-t-elle pas ressenti le contre-coup de toutes les injures et de tous les tourments qu'il a subis, et, pour tout dire en un mot, n'a-t-elle pas été condamnée, bafouée, flagellée et crucifiée avec lui ? Jetez en effet un regard sur cette vie de croix, et dites si Marie n'a pas le droit d'emprunter les paroles du prophète des *Lamentations* et de répéter après lui : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! »

D'abord elle n'eut pas la consolation que Dieu accorde même aux animaux des champs et aux oiseaux du ciel, qu'il ne refuse pas à la plus misérable des mères, celle de préparer un berceau pour son enfant, un toit pour l'abriter et l'accoutumer doucement aux misères de la vie. Dans la cité de David, dans une ville pleine des souvenirs et des bienfaits de ses ancêtres, la fille des rois de Juda frapperait en vain à la porte de toutes les hôtelleries : il n'y a pas de place pour elle, *non erat illis locus in divorsorio* (Luc, i, 7), et elle sera forcée de se réfugier dans une étable ou plutôt dans une grotte abandonnée, et le Sauveur, à son entrée dans le monde, ne trouvera que les mains de Marie pour le recevoir et qu'un peu de paille pour reposer ses membres délicats. Il le voulait sans doute, il avait hâte de souffrir et de commencer son sacrifice, mais quelle désolation pour sa mère !

Ce n'est rien encore. Lorsqu'au bout des quarante jours prescrits par la loi, elle s'achemine vers le temple pour offrir au Seigneur le fruit béni de ses entrailles, ce n'est que pour entendre d'une bouche inspirée ces paroles qui brisent toute son existence et lui

révèlent ses tristes destinées : « Cet enfant est établi pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs, il sera comme, un signe de contradiction ; et votre âme à vous-même, ô mère maintenant si heureuse et si fière, sera percée d'un glaive, afin que les pensées cachées au fond des cœurs d'un grand nombre soient révélées. » Ainsi donc, ce Dieu descendu sur la terre pour sauver tous les hommes, n'en sauvera qu'une partie, les contradictions et les persécutions l'attendent, elles couvent cachées au fond des cœurs d'un grand nombre, il mourra de mort violente, car sans cela, le glaive pourrait-il traverser le cœur de sa mère ?

Epouvantée de ce discours, Marie s'échappe aussitôt de Jérusalem, serrant son fils contre son sein, et c'est presque un bonheur pour elle quand Joseph, par l'ordre de l'ange, vient la réveiller au milieu de la nuit et lui intimant l'ordre de fuir en Egypte. Elle n'hésite pas un instant, et chargée de son précieux fardeau, elle suit son guide au milieu des ténèbres, par des chemins détournés, et après de longs jours et de longues fatigues elle arrive enfin dans la terre hospitalière. Je laisse au cœur des mères qui m'écoutent le soin de méditer les transes, les alarmes et les mortelles inquiétudes de Marie pendant le cours d'un si pénible voyage. Parvenue au terme de sa course, elle éprouve sans doute une vive joie en voyant les jours de Jésus en sûreté, mais tempérée pourtant par le sentiment de l'exil, et par la pensée qu'elle ne pouvait arrêter les décrets du ciel, et retenir longtemps sur une terre étrangère le salut d'Israël. Aussi, quand l'ordre du retour fut arrivé, loin de se réjouir de revoir les lieux si chers à son enfance, ses alarmes reparurent et plus vives et plus pressantes, et à la vue du fils d'Hérode assis sur le trône de son père, elle se garda bien de retourner à Bethléem, et elle s'empressa d'aller cacher à Nazareth le sacré dépôt confié à sa fidélité.

Mais au moins, elle va goûter un peu de repos dans la mystérieuse obscurité de cette retraite dont personne sur la terre, si ce n'est les anges qui faisaient la garde autour d'elle, ne peut soupçonner la gloire ; elle va enfin être heureuse dans la compagnie de Jésus. Oui, mes frères, elle eût été heureuse, heureuse comme on l'est au ciel, puisqu'elle voyait tous les jours la face de Dieu, si elle avait pu oublier la terrible prophétie qui faisait le tourment de sa vie, et si Jésus lui-même, dans les tendres épanchements de l'intimité, ne lui eût ouvert à la fois et son cœur, et l'amour qui le pressait sans cesse de verser son sang pour racheter les hommes et réconcilier le ciel et la terre. Et comment avec ces pensées goûter un instant de calme et de tranquillité ? Comment ne pas songer sans cesse qu'elle

préparait une victime pour le sacrifice, et que chaque jour en s'écoulant la rapprochait de l'autel ? Comment ne pas trembler devant le moment de la dernière séparation ?

Jugez d'après ces données combien dut être cruel et déchirant le dernier adieu de Jésus à sa mère, lorsque s'arrachant de ses bras il la quitta pour aller remplir la mission qu'il avait reçue de son Père et ramener au bercail les brebis perdues de la maison d'Israël. On parle de la douleur des mères qui voient leurs fils les abandonner pour courir à la défense de la patrie et exposer leurs vies sur les champs de bataille, et certes on a raison de les plaindre et de s'apitoyer sur leur sort, car elles perdent toute la joie de leur vie. Mais il leur reste au moins des bras pour les soutenir et les relever dans leurs défaillances, des cœurs pour partager leur douleur, des yeux pour mêler leurs larmes à leurs larmes, et si profond que soit leur chagrin, il ne peut tellement obscurcir leur intelligence qu'il leur enlève l'espoir de les revoir un jour et de les serrer contre leur sein, tandis que Marie demeurait seule dans sa maison vide et solitaire, seule avec ses larmes et ses angoisses ; il ne lui restait pas même l'espérance, elle savait que son fils marchait à la mort et que son sang seul pouvait sauver le monde. Aussi en vain les cent voix de la renommée publient les merveilles de Jésus et les miracles qu'il sème sous ses pas, en vain les malades guéris chantent ses louanges et les peuples nourris dans le désert d'un pain miraculeux veulent le faire roi, rien ne peut rassurer son âme ni diminuer sa douleur. Avec cette sagacité que donne l'amour maternel, elle a vu dans la jalousie des prêtres et dans l'orgueil humilié des Pharisiens se former l'orage qui menace la tête de son Fils, et elle attend chaque jour qu'il éclate. Voilà pourquoi, dès que l'heure de la puissance des ténèbres a sonné, et que Jésus s'est livré lui-même à ses ennemis, Marie, loin d'être atterrée à cette nouvelle, accourt à Jérusalem, non pour redemander son fils, mais pour le voir et pour mourir avec lui. Mais perdue au milieu des rues et des places de cette grande ville, et repoussée par les flots du peuple, elle ne l'aperçoit que de loin entre les mains des soldats. Elle le voit enfin, mais c'est lorsqu'il est méconnaissable, lorsqu'il n'a plus ni beauté ni figure, quand après sa cruelle flagellation Pilate le montra au peuple, couvert d'un vieux manteau de pourpre, la tête couronnée d'épines et un roseau dans la main. Que devint Marie à cette vue ? Que devint-elle lorsqu'elle entendit sortir de toutes les poitrines de cette multitude furieuse ces cris barbares : Otez-le, crucifiez-le, *tolle, tolle, crucifige eum !* L'Ecriture ne le dit pas, et je laisse à vos cœurs à le deviner. Tout ce que

je sais, c'est que je la retrouve à la suite de Jésus, lorsqu'après sa condamnation à mort il est chargé de sa croix et s'achemine vers le Calvaire. Elle le vit donc tomber trois fois sous son pesant fardeau et se relever trois fois sous les coups de ses bourreaux, elle entendit tous les coups de marteau qui enfonçaient les clous dans ses mains et ses pieds sacrés, et ils retentirent jusqu'au fond de ses entrailles. Pendant trois heures longues comme des siècles, elle le contempla attaché à un bois infâme, sans pouvoir apporter aucun soulagement, aucun adoucissement, aucune consolation à sa douleur. Elle était au pied de la croix, elle voyait son front souillé de sueur et de sang, et elle ne pouvait l'essuyer, le sang couler de ses mains et de ses pieds percés, et elle ne pouvait l'étancher, le poids de son corps s'affaisser sur ses pieds et ses mains déchirés, et elle ne pouvait le soutenir de ses mains défaillantes. Elle l'entendit s'écrier : « J'ai soif, *sitio*, » et elle ne put lui offrir un peu d'eau pour humecter ses lèvres brûlantes, et elle vit un soldat lui présenter du fiel et du vinaigre. Quel supplice pour une mère et pour la mère d'un Dieu ! Non, tous les tourments des anciens martyrs, les roues, les chevalets, les ongles de fer, les chaudières d'huile bouillante, les grils ardents, la dent des bêtes féroces n'en approchent, toutes ces tortures auraient été un soulagement pour Marie, elles auraient guéri les déchirements de son cœur. Et voilà pourquoi la sainte Eglise, si juste appréciatrice des travaux des serviteurs de Dieu, appelle la fête des douleurs de Marie, non la Compassion, ce terme est trop adouci, mais la Passion, et mieux encore la Transfixion de Marie, pour nous faire entendre que les bourreaux de Jésus ont été plus barbares qu'ils ne le pensaient eux-mêmes, que leurs coups ont porté plus loin qu'ils ne croyaient, et qu'avant de toucher leur victime, ils ont traversé le cœur de sa mère, qui l'ont crucifiée avec lui et vérifié à la lettre la prophétie de Siméon : « Votre âme, ô mère de Jésus, sera transpercée d'un glaive. *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* »

De même donc que personne n'a autant souffert que Jésus-Christ, en raison de son amour, de l'exquise sensibilité de ses organes, et de la supériorité de sa nature, de même aussi, personne n'a, après lui, autant souffert que Marie, non seulement parce que de toutes les douleurs les plus cuisantes sans contredit sont celles de l'âme, mais surtout parce qu'intimement unie à Jésus, elle a supporté toutes ses ignominies, reçu toutes ses injures, ressenti toutes ses peines, et qu'aucun coup n'a pu l'atteindre et arriver jusqu'à lui sans passer auparavant par le cœur de sa mère. Elle n'a point à la vérité versé son sang, mais elle

a répandu toutes les larmes de ses yeux, tous les soupirs et les sanglots d'une poitrine oppressée, tous les déchirements d'un cœur prêt à se fendre, et en assistant morne et silencieuse au sacrifice de Jésus, en consentant à son supplice, ou plutôt en l'offrant avec le Père éternel en holocauste à la justice de Dieu et au salut du monde, elle a donné ce qui valait plus, ce qu'elle estimait et aimait infiniment plus qu'elle-même, plus que son sang, plus que sa propre vie. Ne craignons donc point, je ne dis pas de la mettre au nombre des valeureux soldats de Jésus-Christ, qui ont escaladé le ciel et l'ont emporté de vive force, et qui attachés aux pas de leur Maître ont monté avec lui la rude montagne du Calvaire, et lui ont rendu sang pour sang, vie pour vie, sacrifice pour sacrifice, mais de la placer à leur tête et de la saluer avec l'Eglise la Reine des Martyrs, et nous verrons notre salut répété par toutes les bouches du ciel, et tous les héros du Paradis abaisser devant elle leurs palmes et leurs couronnes et la proclamer leur maîtresse et leur reine.

Si nous joignons maintenant à ce titre si glorieux de Reine des martyrs ceux de Reine des vierges et des confesseurs, il nous est bien permis d'aller plus loin encore, de compléter son empire et de l'appeler la Reine de tous les saints, *Regina sanctorum omnium*. La solennité que nous célébrons en ce moment nous y invite, car c'est la bienheureuse journée où Marie, après avoir, comme son divin Fils, payé son tribut à la mort, secoua comme lui les langes et la poussière du tombeau et s'élança dans les airs portée sur les ailes des anges, et où le Verbe divin, jaloux d'honorer sa mère et de la présenter à sa Cour, vint à sa rencontre et la soutenant de son bras puissant l'introduisit lui-même dans le ciel au milieu des anges étonnés qui se disaient les uns aux autres : « Quelle est cette femme qui monte du désert inondée de délices et appuyée sur son bien-aimé ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* » (Cant., VIII, 5), et franchissant tous les rangs des bienheureux inclinés sur son passage pénétra avec elle dans la lumière inaccessible qui le dérobe à tous les regards, et la fit asseoir sur son trône à sa droite, et la couronna de ses propres mains Reine de l'empire céleste.

**

Et nous, mes frères, tristes exilés de la terre, nous contenterons-nous de la suivre des yeux et de demeurer, comme les apôtres au jour de l'Ascension du Seigneur, les regards fixés vers le ciel et cherchant à travers les nuages les derniers vestiges de notre mère ? Non, chrétiens, nous avons quelque chose de plus pressant et de plus utile à faire : c'est de mêler

nos voix, nos cris de triomphe, nos hommages à ceux des habitants de la céleste patrie, d'ajouter un nouveau fleuron à la couronne de Marie et de l'acclamer la Reine de la terre. Cet empire lui appartient à double titre : et comme *Mère de Jésus* à qui toutes les nations ont été données comme héritage, et qui se plaît à partager avec sa Mère tous ses honneurs et toute sa gloire, et comme *mère des hommes*, puisque du haut de la croix Jésus a jeté tous ses enfants dans ses bras par ces paroles qui peignent si bien l'autorité toute miséricordieuse et toute maternelle de Marie : « Femme, voici votre fils ; fils, voici votre mère. *Mulier, ecce filius tuus ; fili, ecce mater tua.* » Car ne croyez pas qu'elles s'adressent seulement au disciple bien-aimé. S. Jean n'était là que notre représentant ; c'est en notre nom et pour nous en faire part qu'il reçut Marie. Marie fut donnée à tous ceux que Jésus aimait, et pour lesquels il versait son sang, c'est-à-dire à tous les hommes. Ainsi le croit la sainte Eglise qui n'a rien de plus précieux à mettre au cœur de ses enfants, après l'amour de Dieu créateur et rédempteur, que l'amour, le culte et la dévotion à Marie.

Ainsi le croyaient nos pères qui dans leur langue si pleine de foi et de piété ne donnaient à Marie d'autre nom que celui de Notre-Dame, et qui nous ont transmis ce nom inscrit sur tous les frontispices de toutes les vieilles basiliques qu'ils nous ont laissées, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Paris, etc., etc. Ainsi croyait ce pieux roi de notre vieille France qui consacra à Marie, comme à la reine, la dame et la maîtresse de ses états, sa personne, sa famille et son royaume, et qui, pour en perpétuer et en renouveler sans cesse la mémoire, institua d'accord avec les évêques cette célèbre procession qui n'a jamais été interrompue que dans ces jours néfastes où l'impiété triomphante avait juré de faire cesser toutes les fêtes de Dieu sur la terre.

Eh bien ! mes frères, cette confiance filiale en Marie, cette pieuse reconnaissance de sa puissance sur la terre comme au ciel que nos pères nous ont transmises avec leur sang, comme le plus précieux héritage, se sont-elles éteintes, comme tant d'autres saintes croyances, sous le souffle de l'indifférence et de l'impiété ? Non, mes frères, elles vivent encore dans toute leur force et dans toute leur vigueur ; et quand nous n'en aurions d'autres preuves que ce qui vient de se passer sous nos yeux, en faudrait-il davantage pour nous donner le droit d'affirmer que la France est encore aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, le royaume de Marie : *Regnum Gallie, regnum Marie* ? Où est-elle allée en effet dans ses désastres et dans ces catastrophes sans nom qui l'ont précipitée tout à coup du faite de

la gloire et de la prospérité dans un abîme d'humiliations et de misères, chercher un autre refuge contre les coups de la justice céleste ? N'est-ce pas au pied des autels de Marie ? N'a-t-on pas vu, dans toutes nos provinces, tous les vieux sanctuaires fondés et visités avec tant de dévotion par nos pieux ancêtres, se rouvrir comme par enchantement et se remplir d'une foule enthousiaste et attendrie ? N'a-t-on pas vu dans ce siècle qui se rit des mœurs, des coutumes et surtout de la foi et de la naïve piété du moyen âge, renaître soudain les pèlerinages avec leurs chapelets, leurs médailles et tous leurs instruments de piété et de prière, et les populations, comme au temps des croisades, s'arracher à leurs travaux, à leurs occupations, à leurs affaires, à leurs plaisirs, envahir les chemins de fer, s'entasser dans les wagons transformés en églises, faire retentir les échos étonnés de leurs chants de deuil, d'espérance et d'amour, et s'en aller sur les ailes de la vapeur à l'autre bout de la France se jeter aux pieds d'une statue miraculeuse de Marie ? N'a-t-on pas vu les oisifs, les indifférents, les impies, accourir sur leur passage et se dire les uns aux autres : « Quels sont ces hommes qui volent comme des nuées ou comme des colombes empressées de retourner à leur asile ? (Is., LX, 8)... Ce n'est ni le commerce, ni la curiosité, ni l'amour des voyages, ni le désir de voir ou d'apprendre des choses nouvelles qui les amènent, puisqu'ils ne s'arrêtent à considérer ni les merveilles de la nature ni les prodiges de l'art, et qu'ils passent à côté des villes les plus célèbres et les plus peuplées, » et se retirer stupéfaits, mornes et silencieux, en apprenant que l'unique but d'un voyage entrepris au prix de tant de peines et de fatigues était de visiter la grotte illustrée par l'apparition de la T. S. Vierge, de boire et d'emporter de l'eau de la fontaine et de prier devant la sainte image pour l'Eglise et pour la France.

O Marie, vous le voyez, il vous reste encore parmi nous des sujets fidèles et des enfants dévoués. Du haut du ciel où vous réglez au milieu des saints, jetez sur eux un regard de pitié et de miséricorde, plaidez leur cause auprès de Dieu et vous la gagnerez. Les rois de la terre se sont levés, les princes et les peuples se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. La religion persécutée sur presque tous les points du globe a peine à trouver un coin de terre où elle puisse en liberté prier son Dieu et pratiquer ses lois. Le successeur de Pierre, enfermé au Vatican depuis de longues années, attend l'ange qui doit briser ses fers et lui ouvrir les portes de sa prison. Hâtez par vos toutes-puissantes prières l'heure de la délivrance, de la liberté et de la paix ! Ainsi soit-il.

II

L'ABAISSEMENT, PRINCIPE DE GLOIRE

Omnis qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'humilie sera élevé.
(Luc, xiv, 11).

Mes frères,

Un grand nombre des paroles prononcées par N.-S. Jésus-Christ ressemblent à des paradoxes. Rien d'étonnant à cela. Entre les pensées de Dieu et les pensées de l'homme, il y a la même distance qu'entre le ciel et la terre ; et Jésus-Christ est venu en ce monde pour révéler à l'homme les pensées de Dieu.

Le paradoxe évangélique que je viens de citer résume admirablement le mystère de l'Assomption de Marie. Car ce que nous célébrons aujourd'hui, c'est moins le triomphe de la Sainte Vierge que le triomphe de ses abaissements.

Durant toute sa vie terrestre, Marie s'est proclamée la servante du Seigneur. Et avec le titre de servante, elle en a pris tous les sentiments. Les qualités d'une bonne servante se peuvent réduire à trois : elle doit se tenir à sa place, au-dessous de ses maîtres ; elle doit leur obéir ; elle doit être dévouée à leurs intérêts. Telle a été constamment Marie, servante du Seigneur. Elle s'est abaissée dans l'humilité ; elle s'est abaissée dans l'obéissance ; elle s'est abaissée dans le dévouement aux intérêts de Dieu. Or c'est parce qu'elle s'est abaissée que Dieu l'exalte aujourd'hui.

Nous avons bien besoin, mes frères, par le temps qui court, de méditer cette grande leçon. Ceux qui la prétendraient inutile prouveraient par là-même qu'ils en ont plus besoin que les autres. Nous sommes tous affamés de gloire, de domination, de félicité. C'est Dieu qui a mis cette faim en nous ; et il s'est engagé à la rassasier, pourvu que nous nous abaissions d'abord devant lui, en reconnaissant notre néant et notre dépendance. Hélas ! un trop grand nombre cherchent leur élévation dans l'orgueil, l'indépendance et la volupté. Aussi tournent-ils le dos au bonheur et à leur destinée. Venez donc, chrétiens, que je vous explique le mystère de l'Assomption de Marie. Vous verrez que le chemin pour arriver à la véritable grandeur, c'est de vous associer aux abaissements de la bienheureuse Vierge, c'est d'être comme elle humbles, obéissants, dévoués aux intérêts du Seigneur.

I

Le premier abaissement de la Sainte Vierge en sa vie terrestre fut celui de l'humilité.

Toujours elle s'est tenue à sa place. Plus elle devenait l'objet des faveurs divines, plus elle glorifiait Dieu, sans se rien attribuer à

elle-même. Dès l'âge le plus tendre, elle fait profession de mépriser les vanités terrestres et elle inaugure cette vie cachée où le Verbe incarné s'enfermera avec elle pour trente ans. Aussi attentive à fuir les louanges que désireuse de les mériter, elle se trouble en s'entendant louer par Gabriel. Même après la salutation de l'ange, elle dit que Dieu a abaissé les yeux sur le néant de sa servante. Honorée de la plus haute dignité qui puisse échoir à une créature, elle la laisse ignorer au monde et ne fait rien pour la manifester. Soupçonnée un instant par S. Joseph, elle garde le silence plutôt que de publier l'ineffable faveur dont elle est l'objet, et elle s'en remet à la Providence du soin de la justifier. Exempte de toute souillure, elle se met néanmoins dans le rang des femmes ordinaires, et vient au temple avec celles-ci pour se purifier.

Voilà, mes frères, quelle fut l'humilité de la Sainte Vierge. C'est cette humilité que Dieu comble aujourd'hui des trésors immenses de sa gloire. Oui, si Marie est élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, ce n'est point parce qu'elle a été la mère de Jésus-Christ, c'est parce qu'elle a été la plus humble des créatures. Elle-même l'avait déclaré prophétiquement dans le cantique *Magnificat*, qui est l'extase de l'humilité aussi bien que de la reconnaissance. « Dieu, dit-elle, a regardé le néant de sa servante. Aussi je serai proclamée bienheureuse par toutes les générations. » Remarquez bien cet enchaînement de pensées. Pourquoi serai-je béatifiée ? Parce que Dieu a abaissé les yeux sur moi. Et pourquoi Dieu a-t-il abaissé les yeux sur moi ? Parce que je reconnais devant lui ma bassesse et mon néant.

O Marie, ô modèle des chrétiens, je veux mettre en pratique la leçon qui ressort de vos exemples ! Je ne veux point me glorifier moi-même : ma gloire ne serait rien. Je ne veux point non plus de la gloire que les hommes distribuent : ni leur estime ne peut me grandir, ni leur mépris me diminuer. Je veux comme vous que ce soit Dieu qui me glorifie. Pour cela je m'attacherai de plus en plus à l'humilité, qui est décidément la première vertu des âmes prédestinées.

II

Le second abaissement de la Sainte Vierge fut celui de l'obéissance. Tant qu'elle vécut sur la terre, l'humble servante du Seigneur suivit constamment la voie de soumission et de dépendance par où Dieu voulait la conduire.

Ce qui me frappe surtout dans l'obéissance de Marie, c'est qu'elle est universelle et sans aucune réserve. Jamais Marie n'examine les titres de ceux par qui Dieu lui transmet ses ordres. Du moment qu'elle est sûre qu'un ordre vient de Dieu, elle l'exécute sans dis-

cussion. Joseph est auprès d'elle l'intermédiaire habituel des ordres du ciel ; elle lui obéit sans raisonner. Lorsque par exemple au milieu de la nuit Joseph éveille Marie et lui communique l'ordre de partir en Egypte, elle se met en route aussitôt. Même docilité, même promptitude dans son obéissance envers les autres intermédiaires. Elle obéit à l'empereur Auguste en se rendant à Bethléem. Elle obéit au public en exécutant ses commandes. Elle obéit à Jean, parce que Jésus en mourant a confié sa mère à ce disciple. Elle obéit aux apôtres, parce qu'elle voit en eux les chefs de l'Eglise. Une seule fois nous la voyons au milieu d'eux : c'est au Cénacle, quand il ne s'agit que de prier. Mais quand il s'agit de gouverner l'Eglise, elle ne s'attribue aucune prééminence. Si quelque chose la distingue des fidèles, c'est son empressement à se soumettre aux décisions des premiers pasteurs.

Voilà comment Marie a obéi, et voilà pourquoi aujourd'hui elle commande. En son Assomption elle a été investie de l'autorité qu'elle n'avait pas voulu exercer sur la terre. Elle est établie, sous Jésus-Christ, la médiatrice des fidèles, le canal des grâces, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, l'espérance de l'Eglise, la reine du ciel et de la terre. Lorsqu'aux noces de Cana elle demandait un miracle, Jésus répondait que son heure n'était pas encore venue. Mais aujourd'hui l'heure est venue où il exauce toujours sa mère. L'autorité de Marie n'a d'autres bornes que celles de l'amour de Jésus envers Marie. Aussi c'est à pleines mains, c'est à larges flots qu'elle répand sur nous les grâces de la rédemption.

Mes frères, si nous voulons que Dieu fasse un jour notre volonté, faisons la sienne maintenant, à l'exemple de la Sainte Vierge. Soyons obéissants comme elle. Ne discutons jamais l'autorité, mais voyons Dieu en la personne de tous ceux qui nous commandent. Si nous atténuons notre dépendance par le mépris de nos supérieurs, si nous nous vengeons de leur élévation par nos dédains, notre obéissance ne ressemble guère à celle de sainte Marie, elle n'est pas un abaissement capable de nous élever.

III

Le troisième abaissement de Marie est celui d'un complet dévouement aux intérêts de son divin Maître. Ce dévouement lui a fait accepter joyeusement les plus durs travaux et les plus douloureux sacrifices. Au jour de l'Annonciation, elle savait, instruite par l'Ecriture et par l'Esprit-Saint, ce que lui coûterait l'honneur de la maternité divine : elle accepte tout d'avance en prononçant son *Fiat*. Au jour de Noël, quelle peine ce dut être pour elle de donner le jour à son Seigneur dans une étable ! Au jour de la Présentation, Siméon lui prédit qu'un glaive de douleur transpercera

son âme. Pendant trente-trois ans cette sinistre prédiction demeure suspendue sur sa tête jusqu'au jour où la lance du soldat romain, en ouvrant le cœur inanimé de Jésus, perce le cœur vivant de Marie. Marie fut vraiment la mère douloureuse, placée par Dieu à côté de l'homme de douleur, elle est la reine des martyrs.

Or c'est parce qu'elle a été associée plus que personne à la passion de son divin Fils, qu'elle est associée aussi, plus que personne, en son Assomption, aux joies et au triomphe de Jésus. Si bien que son exemple nous redit éloquentement la grande loi de l'Evangile, qu'il faut souffrir pour mériter le bonheur céleste. « Il a fallu que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire... Or le disciple n'est pas au-dessus du maître... Si vous voulez être mes disciples, renoncez-vous, prenez votre croix, portez-la tous les jours et suivez-moi. » A ces paroles du Maître fait écho, du reste, la grave déclaration de la Vierge immaculée à Bernadette de Lourdes : « Je promets de vous rendre heureuse, non pas en ce monde, mais dans l'autre. »

Recueillons bien, mes frères, cet enseignement qui fait le fond du christianisme, pour l'opposer à la soif de jouir et à l'horreur de souffrir qui sont la grande erreur et le grand péril de notre époque. « S'il y avait un Dieu, disent les matérialistes, il nous rendrait heureux, tous heureux, heureux tout de suite, heureux selon nos goûts. » A ce blasphème monstrueux opposons la parole de l'Evangile, et préparons notre assomption par nos efforts. Et si le monde se moque de nous, consolons-nous de ses moqueries en disant avec sainte Thérèse : « Souffrir passe ; avoir souffert ne passera pas. »

O Marie, nous voulons profiter des leçons que nous donne aujourd'hui votre glorieuse Assomption. Comme vous, nous voulons nous humilier, obéir à Dieu et nous dévouer à sa cause, afin que, pour nous aussi, le jour de la mort soit un jour d'assomption.

Et puis, ô bonne mère, que ce ne soient pas seulement vos exemples qui nous aident. Aidez-nous aussi de vos prières. Maintenant que vous êtes avec Jésus-Christ et que vous jouissez avec une pleine allégresse de sa sainte familiarité, parlez pour nous à son cœur. Ne demandez point pour nous les grandeurs humaines. Obtenez-nous l'humilité. Que nous comprenions bien qu'en dehors d'elle il n'y a pas de véritable grandeur, et que le mot de l'Evangile est vrai : Quiconque s'abaisse en cette vie sera exalté pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XVIII

L'EUCARISTIE

1^o Présence réelle

Nous voici parvenus au plus grand des sacrements, à celui qui non seulement donne la grâce, mais donne l'auteur même de la grâce. Nous invoquerons pour preuves de la présence réelle de N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie : 1^o l'Ecriture Sainte, 2^o la Tradition, 3^o la Prescription.

I. — L'Ecriture Sainte

I. PROMESSE DE L'EUCARISTIE : S. Jean, ch. vi. — Les paroles dont se sert Jésus sont claires : il réitère sa promesse devant la foule, sans chercher à l'atténuer, malgré les réclamations des Juifs et la défection de certains disciples. Jésus a donc bien promis de donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage ; s'il a promis, il a donné.

II. INSTITUTION DE L'EUCARISTIE : Mat., xxvi ; Marc, xiv ; Luc, xxii. — Impossible de parler plus clairement, plus nettement, plus simplement. Luther a été obligé d'en convenir : « Si Carlostadt, dit-il, avait pu me persuader que dans le sacrement de l'Eucharistie il n'y a que le pain et le vin, il m'aurait rendu un grand service ; j'aurais alors pu faire une grande guerre à la papauté. Mais je suis forcé de croire à la présence réelle ; je ne trouve aucun moyen pour la nier ; car le texte de l'Evangile est trop positif, trop clair, trop puissant ; on ne peut facilement l'interpréter autrement, ni en paroles, ni en discours. »

III. TEXTE DE S. PAUL : I Cor., xi. — S. Paul, après avoir raconté l'institution de l'Eucharistie, expose les dispositions avec lesquelles il faut en approcher : « *Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo ; et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.* » Une telle manière de parler n'a de sens que si nous recevons réellement le corps et le sang de N.-S. J.-C. dans la communion : impossible de trouver une autre explication.

II. — La Tradition

I. LES PÈRES DE L'EGLISE. — Le plus ancien témoignage est celui de S. Ignace martyr, disciple de l'apôtre S. Jean. En parlant de certains hérétiques, il dit : « Ils n'admettent pas l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas avouer que l'Eucharistie est la chair de J.-C. notre Sauveur. » Nous ne pouvons donner ici beau-

coup de textes ; disons seulement que des auteurs ont publié des volumes pour citer et expliquer les témoignages des Pères.

II. LES CONCILES de Nicée, d'Ephèse, d'Alexandrie, de Tours, de Latran, de Trente.

III. LES LITURGIES. — « Toutes, même celles qu'une constante et respectable tradition attribue aux apôtres ; celles de S. Basile et de S. Chrysostome, les anciennes liturgies gallicanes, la liturgie mozarabique, la liturgie des Nestoriens, celle des Jacobites, des Syriens, des Coptes, des Ethiopiens, des Grecs, sont exactement conformes à la messe romaine, telle qu'elle est en usage aujourd'hui dans toute l'Eglise catholique ; toutes contiennent clairement et formellement la doctrine de la présence réelle. » (Barbier).

IV. LA PRATIQUE DE L'EGLISE. — Dans les premiers siècles, elle avait imposé aux fidèles la discipline du secret afin de soustraire la sainte Eucharistie aux moqueries des païens. Pourquoi agir de la sorte si l'Eucharistie n'est qu'une simple figure de N.-S. J.-C. ? Et pourquoi invoquer comme martyr le jeune Tarcisius, si le Christ n'est pas réellement présent dans le sacrement d'Eucharistie ?

III. — La Prescription

Quand même nous n'aurions aucun texte pour appuyer notre foi, l'argument de prescription nous suffirait. C'est un fait, admis par les protestants eux-mêmes, qu'au xvi^e siècle toute l'Eglise croyait à la présence réelle ; or cette croyance ne peut venir que des apôtres. Qui l'aurait proposée ? Comment aurait-elle été acceptée, tout à coup, partout, sans la moindre contradiction ? Comment les Papes, les Evêques, les curés, les missionnaires, les religieux auraient-ils changé de doctrine sans laisser la moindre trace de leurs variations dans l'histoire ? etc...

Conclusion

Il serait facile de parler aussi des nombreux miracles authentiques opérés par N.-S. J.-C. pour confirmer notre foi en sa présence réelle dans l'Eucharistie. Mais remercions Dieu de nous avoir donné tant de preuves pour nous faciliter l'acte de foi au sacrement le plus beau, le plus consolant, le plus profond.

XIX

L'EUCARISTIE

2^o Conséquences de la présence réelle

Du dogme de la présence réelle de N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie découlent des conséquences qui sont aussi des vérités de foi : 1^o la Transsubstantiation, 2^o l'Adoration de N.-S. J.-C. dans le T. S. Sacrement.

I. — La Transsubstantiation

I. ERREURS. — 1^o Luther a soutenu que la substance du pain et du vin subsiste dans l'Eucharistie et que le corps du Christ y est avec, ou sous, ou dans le pain : c'est la *consubstantiation*.

2^o Osiandre a soutenu que le corps du Christ est uni hypostatiquement avec le pain : c'est l'*impanation*.

Tous deux sont condamnés par l'Eglise.

II. DOGME. — Il est de foi que par les paroles de la consécration, toute la substance du pain est changée au corps de N.-S. J.-C., et que toute la substance du vin est changée en son sang : il ne reste que les espèces ou apparences, c'est-à-dire ce qui tombe sous les sens, comme la figure, le goût, la couleur, etc. Ce merveilleux changement a été appelé par le Concile de Latran et le Concile de Trente « *transsubstantiation*, » mot très propre et très convenable qui signifie changement d'une substance en une autre.

Il suit de là que :

1^o N.-S. J.-C. est tout entier sous chacune des deux espèces et tout entier sous chaque partie de l'une et de l'autre espèce. La raison, c'est que Jésus ressuscité ne peut plus mourir ; son corps ne peut donc plus être séparé de son sang et son sang ne peut plus être séparé de son corps. Seules, les espèces ou apparences sont divisées, partagées.

2^o N.-S. J.-C. est également présent dans toutes les hosties, petites ou grandes, pour le même motif. Les prêtres qui communient avec une grande hostie ne reçoivent donc pas davantage que les fidèles qui communient avec une petite.

3^o Après la consécration, N.-S. J.-C. est présent d'une manière stable et permanente jusqu'à ce que les espèces sacramentelles soient entièrement altérées. Outre la définition du Concile de Trente, nous en avons la preuve par les faits, puisqu'on conserve les hosties dans des vases précieux au tabernacle, puisqu'on porte la communion aux malades, puisqu'on entretient une lampe allumée devant le St-Sacrement, etc.

II. — Adoration

I. DEVONS-NOUS adorer N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie ? — Oui, c'est de foi définie par le Concile de Trente.

1^o La raison le dit : N.-S. J.-C. est présent dans l'Eucharistie, or N.-S. J.-C. est Dieu, donc nous devons l'adorer dans l'Eucharistie.

2^o L'Eglise l'a toujours fait : nous en avons la preuve dans toutes les liturgies.

II. COMMENT devons-nous l'adorer ? — Par tous les actes intérieurs et extérieurs du culte qui est dû à Dieu. Bornons-nous à énumérer

les principales pratiques de dévotion envers la Sainte Eucharistie : nous reviendrons sur quelques-unes.

1^o La génuflexion dans les églises où repose le Saint-Sacrement.

2^o Les visites au Dieu qui reste par amour au milieu de nous.

3^o Accompanyer le Saint Viatique porté aux malades.

4^o Suivre le Saint-Sacrement aux processions de la Fête-Dieu, du Sacré-Cœur, de l'Adoration perpétuelle, etc.

5^o Faire partie des Confréries du Saint-Sacrement.

6^o Assister à la messe.

7^o Assister aux bénédictions ou saluts du Saint-Sacrement.

8^o Prendre plaisir à orner les autels et à dresser des reposoirs.

9^o Enfin et surtout communier le plus et le mieux possible.

Conclusion

Bon nombre de dévotions sont, avec raison, en honneur dans l'Eglise. Qu'on n'oublie pas que la dévotion au T. S. Sacrement est « la première et la plus solide de toutes les dévotions. » Rien d'étonnant qu'elle soit tant recommandée !

XX

L'EUCCHARISTIE

3^o Matière et forme, ministre, sujet

Nous allons étudier l'Eucharistie comme sacrement. Nous parlerons : 1^o de la *matière* et de la *forme*, 2^o du *ministre*, 3^o du *sujet*.

I. — Matière et forme

I. MATIÈRE. — C'est le pain de froment et le vin de la vigne.

1^o Peu importe pour la validité du sacrement que le pain soit levé ou azyme ; mais il a été décrété au Concile de Florence, en 1439, que l'Eglise latine continuerait de consacrer avec du pain azyme et l'Eglise grecque avec du pain levé.

2^o Quant au vin, il y a obligation grave d'y mêler quelques gouttes d'eau naturelle, afin de se conformer à ce qu'a fait N.-S. J.-C. et afin de rappeler l'eau et le sang qui coulèrent du côté de notre divin Maître cloué sur la croix.

II. FORME. — Elle consiste pour la consécration du pain dans ces paroles : « *Ceci est mon corps*, » et pour la consécration du vin dans celles-ci : « *Ceci est le calice de mon sang*. » Tout changement qui ne laisserait pas subsister le sens de ces paroles, rendrait nulle la consécration ; et tout changement accidentel,

fait volontairement, rendrait coupable de péché mortel.

Bien que la matière soit double ainsi que la forme, il n'y a qu'un seul sacrement : boire et manger ne font qu'un seul repas.

II. — *Ministre*

I. **POUVOIR DE CONSACRER.** — Seuls, les Evêques et les prêtres ont le pouvoir de consacrer valablement le sacrement de l'Eucharistie : car c'est aux Apôtres et à leurs successeurs que N.-S. a dit : « Faites ceci en mémoire de moi ! ». Même un prêtre indigne peut valablement consacrer.

II. **POUVOIR DE DISPENSER.** — 1^o Les Evêques et les prêtres sont les *ministres ordinaires* pour dispenser l'Eucharistie. Le Concile de Trente dit : « La coutume dans l'Eglise de Dieu a toujours été que les laïcs reçussent la communion des prêtres, et que les prêtres célébrants se communiasent eux-mêmes. Cette coutume qui est de tradition apostolique doit être conservée avec raison. » (Sess. XIII, ch. 8).

2^o Les diacres sont les *ministres extraordinaires*. Autrefois ils aidaient habituellement les prêtres dans cette auguste fonction ; aujourd'hui ils ne le pourraient faire, à moins de nécessité ou d'autorisation spéciale de l'Evêque.

III. — *Sujet*

I. **CAPABLE.** — Tout homme vivant et baptisé peut recevoir le sacrement d'Eucharistie : c'est pourquoi on donnait autrefois la communion aux nouveaux baptisés, — même aux tout petits enfants, — au sortir des fonts baptismaux.

II. **INCAPABLE.** — 1^o *Relativement.* Dans sa discipline actuelle, l'Eglise ne permet pas de donner l'Eucharistie à tous ceux qui peuvent la recevoir valablement. Elle exclut : a) les enfants qui n'ont pas sept ans ; — b) les insensés, même à l'article de la mort, à moins qu'ils n'aient des intervalles de lucidité ; — c) les indignes, comme les pécheurs publics et scandaleux, tant qu'ils n'ont pas fait pénitence.

2^o *Absolument.* Tout homme qui n'est point baptisé ne reçoit que *matériellement* le sacrement d'Eucharistie : « il n'y a pas plus de part qu'un arbre desséché n'a de part à la rosée du ciel. »

Conclusion

Heureux donc le chrétien à qui Dieu veut bien se donner par amour ! Nous verrons plus tard les dispositions requises pour recevoir un tel sacrement avec tout le fruit possible.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

II

FAVEURS DE L'ORDRE SPIRITUEL OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE S. JOSEPH

S. Joseph protecteur de la sainte vertu. — Un chrétien, animé d'une foi vive, s'affligeait des tentations violentes qu'il éprouvait contre la sainte vertu. Après trois années de combats intérieurs, effrayé de l'obstination de son ennemi, il fut sur le point de tomber dans le désespoir. Son directeur lui conseilla de garder le plus complet silence pendant neuf jours, pour honorer S. Joseph, qui mena toujours une vie retirée et silencieuse. Cet homme obéit, et il se trouva complètement délivré de son odieuse tentation. Par reconnaissance, il contracta l'habitude de réciter tous les jours les litanies de S. Joseph.

Conversion admirable. — Voici une conversion qui démontre une fois de plus combien il est bon de recourir à la puissante médiation de S. Joseph pour obtenir le retour à Dieu des pécheurs les plus endurcis.

Un jeune homme possédant des biens considérables s'était laissé aller aux plaisirs du monde et avait abandonné tous les devoirs d'un chrétien. Quoique sa santé fût gravement compromise, on ne put jamais le décider à se réconcilier avec Dieu. On eut alors la bonne pensée de le faire inscrire dans l'archiconfrérie de St-Joseph du Chêne et de le recommander aux prières des associés qui se réunissent à Angers. Peu de temps après, ce pauvre jeune homme, touché de la grâce, comprit la gravité de son état : il demanda lui-même à se confesser, et la maladie ayant fait de rapides progrès, il reçut les derniers sacrements avec une ferveur angélique et accepta la mort en esprit de pénitence et avec une admirable résignation ; et bientôt il mourut de la mort des justes. Il régla ses affaires temporelles sans oublier les pauvres, auxquels il laissa des sommes très considérables.

S. Joseph convertit un franc-maçon. — Un franc-maçon libre-penseur touchait à sa fin ; il allait entrer dans l'éternité sans une larme de repentir, sans le plus petit effort pour se rapprocher de Dieu. Ses amis, si on peut appeler ainsi des hommes unis par un lien d'impénétrable amitié, ses amis s'apprétaient à le conduire au tombeau avec les cérémonies sataniques de leur secte. Mais le moribond appartenait à une famille chrétienne ; elle, du moins, priait et pleurait pour lui ; de saintes Carmélites s'intéressaient au salut de cet infortuné ; elles l'inscrivirent dans une association en l'honneur de S. Joseph, et un concert de supplications s'éleva vers le Père nourricier du Sau-

veur. Il prêta l'oreille à des vœux si ardents. La grâce entra dans l'âme du pécheur, il fut docile à sa voix. Les derniers sacrements lui ouvrirent le paradis, et il expira dans les sentiments d'un chrétien sincère et repentant.

S. Joseph aide une personne à avouer ses fautes. — Je m'étais liée dans ma jeunesse, raconte une personne, par un vœu auquel je ne tardai pas à me rendre infidèle. Honteuse de mon péché, je n'eus pas la force de l'accuser au tribunal de la pénitence, et je profanai les sacrements. Cependant ma conscience me fit payer cher ce triple crime. Les remords déchiraient mon âme. Je n'avais plus de repos, ni le jour, ni la nuit. La pensée de la mort me fit frémir. Je me voyais, avec horreur, près de tomber dans les flammes éternelles. Je détestais la coupable faiblesse qui m'avait plongée dans un tel abîme de malheur ; et cependant je ne pouvais me résoudre à faire à mon confesseur l'aveu qui aurait terminé mes peines. Dans cet état de perplexité, il me vint à l'esprit de recourir à S. Joseph. C'était une inspiration. Dieu me fit la grâce d'y être fidèle. Je récitai dévotement, pendant neuf jours, *l'hymne des vêpres et l'oraison de son office*. A peine cette pratique fut-elle achevée que je fus délivrée de ma mauvaise honte : je confessai tous mes péchés avec bonheur, et là finirent toutes mes peines. Convaincue par cette expérience de la puissance et de la bonté de ce grand saint, je pris sur moi *son image*, avec l'intention de ne plus m'en séparer ni le jour ni la nuit. Depuis lors, j'ai pu vaincre facilement les tentations impures, et je reçus tant de grâces que je ne saurais en avoir une assez grande reconnaissance.

Conversion d'une protestante. — Une dame irlandaise, directrice d'un orphelinat, a mis toute sa maison sous le patronage de S. Joseph et très fidèlement fait rendre au saint Patriarche les honneurs qu'il obtient, le mercredi, dans toutes les réunions de l'Archiconfrérie d'Angers. De plus, elle est arrivée à fonder, le premier mercredi du mois, une messe solennelle, annoncée d'avance à la paroisse. A cette messe, on exécute des chants en musique et, d'ordinaire, un grand nombre de personnes y assistent. A l'une de ces dernières réunions se trouvait une dame protestante amenée par la curiosité ou plutôt par la miséricorde divine. Quelques jours après, elle vint trouver la directrice de l'orphelinat, lui avoua que depuis qu'elle avait assisté à cette réunion elle se sentait pressée d'embrasser le catholicisme et qu'elle venait lui demander de vouloir bien lui expliquer les vérités de la religion catholique. Nous avons tout lieu de croire qu'elle persévéra dans ses bonnes dispositions et nous recommandons instamment de prier S. Joseph pour les protestants.

Le Cordon de S. Joseph. — Il y avait dans un hôpital une malheureuse fille qui, depuis vingt-deux ans, avait quitté sa famille et qui avait été ramenée par la police dans son pays natal. La vie qu'elle avait menée l'avait tellement abrutie qu'elle était pour ainsi dire folle. Le médecin de l'hôpital ne la trouvant pas malade, voulait la mettre à la porte, parce qu'elle inquiétait les autres malades, sans épargner les sœurs qui lui donnaient des soins ; mais les religieuses firent des instances pour la garder auprès d'elles, promettant qu'elle changerait au plus tôt de conduite. Afin d'obtenir cet heureux changement, elles la mirent sous la protection de S. Joseph et la revêtirent du saint cordon. Aussitôt le loup fut changé en agneau. La pauvre Madeleine n'était plus reconnaissable ; à dater de ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'elle exprimait sans cesse : la pensée de revenir sincèrement à Dieu, le désir de mourir plutôt que de l'offenser encore. S. Joseph lui a obtenu cette faveur : elle est morte dans de grands sentiments de contrition, en demandant pardon à toutes les personnes qu'elle avait scandalisées.

Une belle conversion. — Une dame d'une des premières familles d'Italie s'était, depuis quelque temps, séparée de son mari et de ses enfants, au grand scandale de la ville entière où elle habitait. Tout fut mis en œuvre pour la ramener, mais tout fut inutile. Une vieille dame de sa parenté, voyant qu'on ne pouvait rien obtenir, remit cette affaire aux mains de S. Joseph et lui demanda la grâce de ramener cette malheureuse femme ; elle voulait à tout prix que S. Joseph se chargeât de cette œuvre.

Après cinq neuvaines en l'honneur du chef de la Sainte Famille, le miracle se fit. La pauvre égarée écrivit à son mari des lettres pleines de sentiments les plus inespérés ; elle lui demanda pardon avec larmes : elle lui dit qu'avant de le recevoir, et avant de se jeter dans les bras de ses enfants, elle veut faire pénitence de sa faute ; elle veut entrer pour quelque temps dans un couvent et elle prie son mari de lui imposer lui-même cette pénitence afin qu'elle devienne plus méritoire par la vertu d'obéissance.

Quel miracle!... Ah ! puissent les amis de S. Joseph avoir souvent recours à sa puissante médiation pour obtenir cette sorte de miracle !

S. Joseph et la paix du cœur. — Il est admis par tout le monde que la paix du cœur est le plus désirable des biens ; n'est-ce pas elle qui fait trouver le bonheur au milieu même des plus cruelles épreuves ? et sans elle, au contraire, que sont tous les biens et tous les plai-

sirs de ce monde, sinon de cruelles épines, qui déchirent la main qui les touche ?

Personne ne fait non plus difficulté d'avouer que S. Joseph est par excellence le Saint de la paix. Son nom seul, si tranquille et si pur, n'éveille-t-il pas l'idée de calme et de paix ?

Mais pourquoi S. Joseph posséda-t-il la paix à un si haut degré ? Le péché étant le principal obstacle à la paix du cœur, S. Joseph évita toujours soigneusement les moindres fautes délinquantes. Il désira et il demanda toujours sincèrement que la volonté de Dieu s'accomplît en lui.

Dites-moi, lecteur, connaissez-vous ces petites inclinations qui s'unissent pour déchirer le cœur humain et qui se partagent, hélas ! trop souvent, tous les moments de notre vie ? Avez-vous éprouvé, et qui ne les a pas éprouvées ? ces attaques incessantes des passions grandes ou petites (elles ne deviennent grandes que si on les laisse grandir), que l'on appelle l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse ? Et n'est-il pas vrai que ce sont elles qui ont toujours troublé et qui troublent encore votre paix ? — Je vous entends : c'est bien vrai, me dites-vous, la vanité me fait souvent agir ou parler ou penser sottement ; je ne puis souffrir de réprimande, de contrariété, je m'impatiente ou je m'irrite ; je ne suis pas encore insensible à l'argent ; bref, j'aime le travail, peut-être... mais sûrement, beaucoup plus le repos.

Un grand pécheur converti par S. Joseph. — Un malheureux, victime de ses désordres et plongé dans une affreuse misère, était sur le point d'expirer. La charité chrétienne était bien parvenue à diminuer les rigueurs de son triste état, mais elle n'avait pu pénétrer dans l'intérieur de cette âme infortunée, bien résolue de refuser tout secours spirituel.

Par suite de ses vices, ce moribond était descendu dans ces abîmes profonds dont parle le Prophète, où ne sentant plus le remords, on méprise tout ce qui vient de Dieu.

C'est en vain que la charité la plus affectueuse lui représentait les malheurs irréparables auxquels il s'exposait. Il ne répondait à cette touchante sollicitude que par un sourire vraiment satanique.

Les prêtres pleins de dévouement qui cherchaient à arracher cette âme à l'enfer se seraient découragés si ce dévouement n'avait pas pris sa source dans le Cœur infiniment miséricordieux de Jésus.

On était au mois de S. Joseph ; on eut la bonne pensée de recourir à ce glorieux Patriarche, afin d'obtenir, par sa puissante médiation, la conversion sincère de ce pécheur qui voulait se damner.

O puissance de la prière ! O miséricorde de S. Joseph ! Dès le matin du 19 mars, ce

malheureux demande lui-même les secours religieux ; il veut qu'on lui amène le prêtre qu'il a le plus injurié ; il recueille le peu de forces qui lui restent pour faire une confession générale de toute sa vie, avec de grands sentiments de contrition. Quelques heures plus tard il n'était plus.

Gloire à Jésus par Marie et Joseph !

Le fils rebelle converti. — Il y a quelques années, dans une respectable famille, le père était dans la plus grande affliction, à cause de l'intraitable caractère de son fils aîné qui, se révoltant contre sa volonté, refusait de se soumettre à ses ordres, et ne cédait pas même aux plus terribles menaces. Orgueilleux à l'égard de son père, insoumis envers sa mère, impétueux avec ses frères, impatient de tout frein, il faisait, en vérité, le désespoir de son pauvre père, qui ne savait plus comment s'y prendre pour le ramener au bien. Dans le moment où ce malheureux jeune homme se livrait à ses plus mauvais instincts, la famille fut visitée par un parent, curé de campagne, qui avait toujours beaucoup aimé le pauvre enfant rebelle, et qui fut bien affligé en apprenant qu'il était devenu un mauvais sujet. Que fit ce digne prêtre dans une si terrible circonstance ?

Il le recommanda avec la plus grande ferveur à S. Joseph, auquel il confia avec larmes le salut de cette âme infortunée qui lui était si chère. Ensuite il alla l'embrasser, et, le prenant à part, il lui dit de la manière la plus tendre : — Est-ce qu'il est vrai que tu affliges par ta conduite ton excellent père, au point de le décourager à ton sujet ? En faisant ainsi, tu te nuis beaucoup, et tu offenses gravement le Seigneur ! Mais pourquoi es-tu aussi grossier, aussi impertinent, aussi entêté ? Ne pourrais-tu pas être un peu plus doux ?

— Oh ! non. C'est mon naturel !

— Ce n'est point la vérité, puisqu'autrefois tu n'étais pas ainsi.

— Mais, maintenant, je ne puis changer.

— Oh ! oh ! il y a autre chose que le *pouvoir*, c'est le *vouloir* qu'il te faut. Alors, je le vois, tu es content d'être aussi méchant, d'abréger la vie de ton père, de plonger ta mère dans la plus profonde douleur, et de faire tant de mal à ton âme en offensant Dieu si grièvement.

Le jeune homme commença à s'attendrir et pleura amèrement. Certain de remporter la victoire, le prêtre lui dit :

— Je t'en supplie, mon enfant bien-aimé, promets-moi de faire un peu de violence à ton naturel emporté, et je suis convaincu que tu redeviendras bon, soumis et aimant pour tous ceux qui t'entourent et dont tu étais si chéri.

Le jeune homme le promit : et le curé, en le quittant, versait d'abondantes larmes de joie.

Grâce à l'intercession du puissant S. Joseph, ses espérances ne furent pas déçues ; le loup fut changé en agneau, et ce jeune homme converti est devenu un des modèles de la jeunesse chrétienne.

Une lettre touchante. — Ayant eu le bonheur de naître dans une famille chrétienne qui a confié mon éducation à des maîtres pieux, je n'ai pas su mettre à profit ces précieux avantages. Je me suis laissé aller peu à peu à mes passions mauvaises ; mes fautes se sont multipliées à l'égal des cheveux de ma tête. Je descendais à grands pas les degrés de l'abîme, ... ma santé dépérissait à vue d'œil, je n'avais plus de forces. Le corps ne souffrait pas seul : mon intelligence était obscurcie, ma mémoire pour ainsi dire éteinte... ma volonté émoussée. L'esprit du mal s'était emparé de moi ; je sentais s'élever dans mon cœur une espèce de rage contre Dieu. Il semblait qu'il n'y avait plus d'espérance pour moi. Cependant Dieu, si bon, ne m'avait pas entièrement abandonné. Un jour du mois de S. Joseph, j'entrai machinalement dans l'église ; l'autel de l'angélique Epoux de Marie, tout resplendissant de fleurs et de lumières, était entouré d'une foule recueillie qui priait avec ferveur. Ce touchant spectacle me remua jusqu'au fond de l'âme. Malheureux comme Caïn, je résolus de rompre ces chaînes honteuses qui me tenaient captif, et tournant mes regards vers l'avocat des causes désespérées :

« Ayez pitié de moi ! lui dis-je, ô bon S. Joseph, et je vous promets, si vous m'obtenez ma conversion, de faire publier ce miracle dans une de vos revues. » Fidèle à la grâce, j'allai me jeter aux pieds d'un prêtre au saint tribunal de la pénitence. A mesure que j'avouais toutes mes fautes, en pleurant à chaudes larmes, je sentais mon pauvre cœur soulagé du poids énorme qui l'oppressait. Le lendemain je recevais le Pain des forts, réservé aux vainqueurs.

S. Joseph, qu'il en soit à jamais béni ! après m'avoir arraché à l'enfer, a continué à me protéger. Nous étions à la veille des vacances, je revenais dans ma famille avec une vertu bien faible encore ; tout était tentations pour moi ; j'étais comme fasciné, mais je ne succombai point.

J'ai repris de bonnes habitudes, mon caractère s'est amélioré, et je sens la santé reflourir sous les douces influences de la grâce.

Jeunes victimes du péché, imitez ce jeune homme, priez S. Joseph, et vous retrouverez cette paix que vous recherchez en vain dans les jouissances terrestres.

Les fruits du Mois de S. Joseph. — Un jeune homme était, depuis plusieurs années, tyrannisé par de tristes habitudes, qui ruinaient en lui l'âme et le corps tout à la fois. En vain les

souvenirs d'une enfance vertueuse et les enseignements de la foi venaient de temps en temps réveiller en lui le remords ; s'il se relevait un instant, c'était pour tomber bientôt plus bas qu'auparavant.

Au mois de mars, un de ses amis, qui avait reçu la confiance de ce déplorable état, et qui suivait avec anxiété les progrès du mal, sans pouvoir y porter remède, eut la pensée de recourir à S. Joseph. Il engage donc son ami à prier ce grand saint ; de son côté il fait dire trois messes en son honneur.

O bonheur ! Le jour de la fête de l'époux de Marie, l'infortuné jeune homme sort de sa torpeur ; il reprend ses pratiques de piété, qui lui étaient devenues insupportables ; il ressent de sa conduite des sentiments de honte, qu'il ne connaissait pas depuis longtemps ; et maintenant, après avoir réparé sa vie passée par une bonne confession générale, il est devenu le modèle des jeunes gens du collège où il est sur le point d'achever ses études.

Ah ! que nous serions heureux, si ces quelques lignes pouvaient inspirer de la confiance à quelque infortuné qui vit dans le péché mortel... Oui, adressez-vous à S. Joseph avec confiance, et vous pouvez être persuadés que votre conversion s'opérera bientôt, si vous ne résistez pas à la grâce.

Mort édifiante d'un magistrat. — Un des plus dignes magistrats de la première Cour de Paris était à l'agonie. En proie à des douleurs cruelles, il répétait dans ses souffrances les noms sacrés de Jésus et de Marie. C'était sur ses lèvres une douce prière qui charmaient en quelque sorte la violence de ses crises ; à la troisième invocation de ces noms bénis, que les assistants répétaient après lui, ils ajoutèrent celui de Joseph : « Jésus, Marie, Joseph !... » Et soudain ils le virent répéter ce dernier mot avec un sourire inexprimable... « Oh ! bien, dit-il, Jésus, Marie, Joseph ! » Et depuis il ne cessa de répéter ces trois noms dans sa prière, ayant soin d'articuler devant ses enfants le dernier nom avec plus de force, comme pour leur prouver qu'il ne pouvait plus et ne voulait plus l'oublier. Il l'a répété jusqu'à la dernière heure, et il serait impossible de dire avec quelles grâces de foi, d'espérance et d'amour il est mort ! Sa prière était si belle ! « Je crois et j'adore ! j'aime et j'espère ! Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur. »

La mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur.

IMPRIMATUR

Lingonis. die 24 julii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGÈS, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOY

Ami du Clergé du 1^{er} août 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Première Messe. — I. Un beau temps pour être prêtre, 593. — II. La fonction du prêtre, 594.

Entretiens sur le Rosaire. — XXXV. Cinquième mystère douloureux : 2^e Les sept paroles, 597.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — II. Faveurs de l'ordre spirituel obtenues par l'intercession de S. Joseph (*suite*), 600.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXIX. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 605.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

I

UN BEAU TEMPS POUR ÊTRE PRÊTRE

Mon cher frère dans le sacerdoce,

Les voici enfin venus, les jours délicieux, si longtemps appelés par vos vœux, de la consécration sacerdotale et de la première messe !

Pour les préparer, il a fallu bien des grâces du côté du ciel, bien des efforts du côté de la terre. C'est en vue de ces jours bénis que Dieu, tout d'abord, a placé votre berceau au sein d'une famille où il est fidèlement servi, et où l'on regarde comme un grand honneur de donner ses enfants à l'Eglise. Puis votre pieuse mère, en vous initiant de bonne heure à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ, vous disposa à bien entendre et à bien accueillir l'appel qui fait les prêtres et les apôtres : « Venez, suivez-moi ! » Vous avez commencé de répondre à cet appel en consacrant les années de votre adolescence à de laborieuses études. Enfin, le moment venu de quitter le monde pour suivre le divin Maître, vous l'avez fait avec un joyeux courage. Il en fallait, il y a sept ans, lorsque vous êtes entré au séminaire. C'était l'époque où la séparation de l'Eglise et de l'Etat assombrissait l'horizon pour les prêtres de France. C'était aussi l'époque de vos dix-huit ans, le moment où l'ange de la jeunesse et de l'espérance passait devant vous avec sa corbeille pleine. Ni les menaces ne vous ont effrayé, ni les promesses ne vous ont séduit. Mais vous avez répondu à Jésus-Christ qui vous appelait : « Mon Dieu, je sais bien que l'honneur que vous m'offrez a ses périls et ses peines ; mais c'est à cause de cela même que je l'accepte joyeusement. J'estime que c'est aujourd'hui le beau temps pour être prêtre. »

Eh bien ! oui, cher ami, vous aviez et vous

avez raison de penser ainsi. Pour être prêtre, c'est aujourd'hui le beau temps. A toutes les époques, certes, il est glorieux et bon d'être honoré du sacerdoce, de choisir pour l'emploi de son existence le travail sacré de l'apostolat. Mais, quand l'Eglise de Dieu est humiliée et persécutée, c'est alors surtout qu'il fait bon être prêtre, parce qu'il y a plus de combats à livrer, plus de victoires à gagner, plus de mérites à acquérir.

I

Pour le prêtre d'aujourd'hui, il y a premièrement plus de combats à livrer. Autrefois le prêtre français pouvait croire que sa mission était avant tout de veiller, la houlette au repos, sur un troupeau tranquille et soumis ; aujourd'hui il lui faut encore et surtout repousser les loups qui de toute part font assaut sur le bercail de Jésus-Christ. Autrefois la grande affaire était de garder des conquêtes depuis longtemps affermisses ; aujourd'hui il faut conquérir. Autrefois le recrutement du sacerdoce se faisait plus facilement ; aujourd'hui plusieurs de ceux que Jésus appelle à l'apostolat se laissent intimider par les cris de la haine, ou décourager par les conseils de la prudence humaine. Comme le jeune homme à qui le Sauveur conseillait la perfection, ils s'attristent et ils s'en vont. Si bien que les ouvriers, devenus trop peu nombreux pour la moisson abondante des âmes, sont obligés de multiplier leurs efforts. Or n'y a-t-il pas en tout cela autant d'attraits pour faire désirer la prêtrise aux âmes généreuses ?

Pour vous, mon cher ami, vous êtes de cet avis, je le sais ; et vous signeriez des deux mains la fière déclaration qu'écrivait, en 1830, le jeune Montalembert, alors âgé de vingt ans :

« S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait couronné d'épines et tombant de fatigues vers le Calvaire ; de même nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa religion sainte est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions la chérir dans notre humilité, afin que nous puissions lui sacrifier plus complètement notre existence, l'aimer plus profondément et de plus près ¹. »

II

Une seconde raison pour laquelle il fait bon être prêtre aujourd'hui, c'est que de consolantes victoires sont promises à notre zèle. C'est une loi écrite dans l'Evangile et dans l'histoire de l'Eglise que les souffrances et les labeurs fécondent toujours l'apostolat. Si

¹ Montalembert, par le P. Lecanuet, t. 1, p. 175.

donc, mon cher ami, vous semez dans les larmes, ce sera pour moissonner dans la joie. N'en doutez pas, le peuple qu'on a détaché de nous par la calomnie nous reviendra, désabusé. Des hommes, aussi insuffisants de science que suffisants d'orgueil, ont perverti les âmes par le mensonge : vous les redresserez par la vérité. Ils ont soufflé la haine dans les cœurs : à force d'amour vous triompherez de la haine. Peut-être vos succès ne seront-ils pas rapides. Qu'importe, s'ils sont réels ? Peut-être ne seront-ils pas éclatants aux regards des hommes. Qu'importe, si Dieu les voit ? Le règne de Dieu n'appartient-il pas au monde intérieur ? Son établissement n'est-il pas une œuvre de longue haleine ?

Courage donc et confiance ! En donnant à ses prêtres leur mission, Jésus-Christ leur a ordonné de croire à la victoire : « N'ayez pas peur ; je suis avec vous... Vous serez opprimés dans le monde ; mais j'ai vaincu le monde. » S'il fallait une nouvelle preuve à la vérité de ces promesses, je la trouverais dans l'évolution religieuse qui se produit actuellement dans les meilleures âmes françaises. Ce sont les journaux hostiles à l'Eglise qui en faisaient, ces jours derniers, la constatation. Il y a actuellement à l'Ecole normale supérieure, chose inouïe jusqu'ici, un tiers des étudiants qui sont des catholiques pratiquants. Il se publie actuellement un Bulletin des professeurs catholiques de l'Université auquel collaborent dix-huit professeurs de Facultés et cent quatre-vingts professeurs de lycées. Dans les lycées de Paris, la majorité des élèves pratiquent ouvertement leur religion. En présence de ces faits nouveaux, un des chefs les plus écoutés de la libre pensée faisait récemment ces réflexions que je cite textuellement : « Notre refrain à nous, c'est la libre pensée maîtresse en France, les progrès de la raison, la fin des vieilleseries, le peuple éclairé... Cette ritournelle nous endort de son ronron... Or voici que l'élite intellectuelle revient à l'Eglise. Réfléchissez que la mode intellectuelle des milieux universitaires finit toujours par gagner le peuple, et lirez la conclusion ! »

III

Enfin, à être prêtre aujourd'hui on peut acquérir plus de mérites. Quoi qu'il doive vous arriver, mon cher ami, dans l'exercice du ministère pastoral, soyez sûr qu'à souffrir et à travailler pour Dieu, vous ne perdrez pas votre peine. N'eussiez-vous pour prix de vos fatigues que l'incomparable honneur d'être l'auxiliaire de Dieu en des temps difficiles, il y a déjà en cela de quoi faire tressaillir votre âme généreuse. Mais outre cela, Dieu vous promet une magnifique couronne.

Le grand désir de Dieu sur chacun d'entre

nous, c'est de nous voir accroître nos mérites afin qu'il puisse accroître notre récompense. Eh bien ! le temps où vous vivrez vous permettra de répondre mieux au désir de Dieu.

Dans une de ses visions, S. Jean vit au ciel une troupe d'élus vêtus de robes blanches, tenant à la main la palme des victorieux. Il demanda d'où venaient ceux-là. Un ange lui répondit : « Ils viennent du pays des grandes tribulations. » Que signifient ces paroles, sinon que ce sont les rudes labeurs qui font les saints ? Ah ! si l'Eglise jouissait toujours d'une paix profonde, trop peu de prêtres arriveraient à une perfection éminente, beaucoup seraient tentés de se reposer dans le calme d'une vie tranquille, et se contenteraient de la médiocrité. La persécution est donc une faveur que nous octroie la Providence. Les méchants, quand ils maltraitent les justes, croient ne servir que leur haine ; sans le savoir, ils font l'œuvre de Dieu. Ils taillent et sculptent les âmes, ces pierres vivantes dont se bâtit la céleste Jérusalem. Croyez là-dessus l'affirmation de Notre-Seigneur : « Vous serez bienheureux, nous dit-il, quand on vous persécutera à cause de moi. Réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez d'allégresse : car votre récompense est grande dans le ciel. »

**

Telles sont, mon cher ami, les principales raisons pour lesquelles c'est aujourd'hui le beau temps pour être prêtre. En les exposant, je n'ai fait qu'interpréter vos sentiments et ceux de votre famille, si fière et si heureuse de vous voir en ce jour monter à l'autel. Pendant la célébration du saint sacrifice, vous prierez pour nous tous, pour vos parents et vos amis, pour votre paroisse d'aujourd'hui et pour celle qui vous sera confiée demain. Nous aussi nous prions pour vous. Nous demanderons à Dieu qu'il comble vos désirs en vous accordant un ministère laborieux, fructueux et méritant, afin qu'après le temps toujours bien court de la vie, il vous donne la récompense sans fin promise aux bons et fidèles serviteurs.

II

LA FONCTION DU PRÊTRE

Mes frères,

Nous lisons dans l'*Imitation* que s'il n'y avait dans le monde qu'un seul temple, un seul autel, un seul prêtre pour célébrer la messe, c'est là, vers ce temple, vers cet autel, vers ce prêtre, que se tourneraient tous les désirs, tous les regards, et que se porteraient en hâte, dans un pèlerinage unique, les foules impatientes d'approcher Jésus-Christ.

Mes frères, Dieu, dans sa bonté infinie, n'a pas voulu que nous fussions obligés à quelque

† Marcel Sembat, dans l'*Humanité* du 5 juin.

lointain voyage pour le trouver, pour être près de lui. Car, ainsi que le prophète l'avait annoncé, il a pourvu à ce que le sacrifice de la messe fût offert, du couchant à l'aurore, par toute la terre.

Lorsque vous vous rappelez la dernière Cène, peut-être vos yeux s'arrêtent-ils sur le Christ Jésus tenant entre ses mains le pain qu'il vient de consacrer, la coupe de vin changé en son sang, et votre cœur bat de reconnaissance et d'amour, vos yeux se mouillent de larmes, et vous tombez à genoux devant l'adorable Eucharistie.

Certes, je vous comprends ; je ne sais rien de plus suave, de plus exquis que Jésus-Christ, le Maître adoré, prévenant la mort, ne voulant pas disparaître sous ses coups, se ressuscitant par avance dans une hostie, dans la coupe du sacrifice et se donnant en nourriture à tous les siens. Voilà bien l'amour, cet amour dont parlent nos Saintes Ecritures et qui est plus fort que la mort.

Mais, mes frères, prenez-y garde : il y a autre chose encore, quelque chose de plus admirable, de plus merveilleux, s'il est permis de distinguer dans les dons divins.

Et quoi donc ? Ecoutez bien. Quand Jésus-Christ eut changé le pain en son corps et le vin en son sang, il dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. »

« Faites ceci ! » Mais c'est le pouvoir de consacrer, comme lui, le pain et le vin, c'est le pouvoir de produire l'Eucharistie.

« Faites ceci ! » Mais c'est le pouvoir de faire des prêtres ; c'est le pouvoir de prendre à part, de séparer de la foule, des hommes choisis, des hommes appelés de Dieu, et en les touchant de l'onction sainte, en leur imposant les mains, de les changer en quelque sorte à ce point qu'ils soient comme d'autres Christ : *Sacerdos alter Christus*.

Y a-t-il rien, je vous le demande, de plus grand, de plus sublime, de plus divin ?

Et qu'est-ce que les apôtres ont fait ? Mais ils ont obéi à l'ordre du Maître.

Prêtres et consécrateurs, ils ont suscité autour d'eux, en tout pays, une génération chaste et sainte, la génération sacerdotale. Et cette génération qui part du cœur même du Christ a traversé les siècles, et il n'y a pas un peuple, pas un continent où elle ne se renouvelle et ne se rajeunisse chaque jour.

Hier, mon cher ami, c'est sur vous, c'est en vous que la grâce divine a opéré son action créatrice. Hier, à l'appel du Pontife vénéré, du successeur des apôtres sur le siège antique de Langres, vous vous êtes avancé ému et tremblant ; vous êtes tombé à ses pieds, et lui, avec la majesté et toute l'autorité du Christ, il vous a communiqué le pouvoir de célébrer la messe ; et quand vous vous êtes relevé, les mains tout humides de l'huile sainte,

le front nimbé d'une auréole sacrée, vous n'étiez plus l'homme de tout à l'heure, vous étiez prêtre, et sous les voûtes du temple, si nos oreilles avaient pu percevoir le concert harmonieux des anges du sanctuaire, nous les aurions entendus chanter l'hymne glorieux du sacerdoce : *Tu es sacerdos in æternum*.

Vous êtes donc prêtre, mon cher ami, et vous entrez aujourd'hui dans la grande famille sacerdotale répandue dans le monde entier. Vous êtes prêtre, et voici que commence pour vous une fonction qui n'a point d'égale ici-bas, même à la cour et dans les palais des rois, une fonction prodigieuse qui tient de la toute-puissance divine elle-même.

Quelle est cette fonction, mes frères ? Je vais vous la rappeler en quelques mots pour que vous en mesuriez l'élévation et la grandeur et que vous en estimiez à leur prix tous les bienfaits.

Dans la nuit bénie de Noël, les bergers des environs de Bethléem, réveillés par les anges, s'en allèrent voir le Sauveur nouveau-né, enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Des étrangers, un jour, venus à Jérusalem, entendant les merveilles qu'on racontait du Christ, dirent aux apôtres : « Nous voulons voir Jésus. *Volumus videre Jesum*. »

Voir Jésus, mes frères, n'est-ce pas là votre désir, le désir impatient de votre âme ? Voir Jésus, vous approcher de lui, et sentir, en quelque sorte, le charme de sa présence !...

O prêtre, montez à l'autel, ouvrez les lèvres, dites, prononcez les paroles sacramentelles... O prodige ! il n'y a plus de pain devant vous. Pareilles aux langes qui enveloppaient l'Enfant de la crèche, ce sont des espèces, des apparences où se cache, où se voile l'Homme-Dieu réellement présent... Et puis prenez l'hostie, élevez-la sur la foule, et dites comme autrefois Jean-Baptiste montrant le Sauveur à ses disciples : « *Ecce Agnus Dei !* Voici l'Agneau de Dieu ! »

Voir Jésus, ce n'est pas assez pour vous, mes frères. Vous savez qu'il est mort sur la croix et que son sang, répandu jusqu'à la dernière goutte, avec un amour infini, a racheté le monde.

Ah ! si vous aviez été là, vous vous seriez mêlés au groupe des saintes femmes, des disciples fidèles ; vous auriez voulu, à genoux, étreindre la croix de vos deux bras ; vous auriez voulu l'arroser de vos larmes, y coller vos lèvres et recueillir quelques gouttes du sang rédempteur.

O prêtre, vous avez produit l'Eucharistie, et du même coup vous avez renouvelé le sacrifice de la croix. Vous avez immolé la sainte victime, et son sang, comme autrefois, avec la même vigueur, crie vers le ciel miséricorde et pardon. Et pendant que vous présentez à

Dieu successivement l'hostie expiatrice et le calice du salut, les fidèles prosternés assistent au sacrifice du Calvaire aussi réellement qu'y assistaient la Vierge Marie, Madeleine et l'apôtre bien-aimé.

Voir Jésus, assister à son sacrifice, ce n'est pas encore assez pour vous, mes frères. Jésus-Christ est le pain de vie descendu du ciel et il a dit à ses apôtres : « Prenez et mangez. » Et les apôtres ont mangé le pain vivant, ce pain qui était sa chair adorable. Et vous aussi, vous voulez participer au même festin, vous voulez manger le même pain vivant, vous voulez vous en nourrir.

O prêtre, le Christ Jésus est sur l'autel, dans la réalité de sa chair et de son sang ; ah ! donnez-le aux âmes qui ont faim de Dieu. Donnez-le aux petits enfants, donnez-le aux jeunes gens, donnez-le aux pères et aux mères de famille, donnez-le aux vieillards, donnez-le pour que tous en vivent, et qu'incorporés au Christ, ils ne fassent plus qu'un avec lui.

Voir Jésus, assister à son sacrifice, communier à sa chair sacrée : il y a, mes frères, une dernière chose que vous souhaitez. Vos yeux se portent vers le trône où il est assis, vers le ciel dont il est le roi éternel ; et ce que vous demandez de toute l'ardeur de votre âme, c'est d'être un jour associés à sa gloire, et après les larmes, les fatigues, les deuils et les infirmités d'ici-bas, de régner avec lui dans les splendeurs, les extases, les félicités du ciel.

O prêtre, c'est à vous de réaliser de pareils désirs, une ambition aussi sainte. C'est à vous d'ouvrir le ciel aux âmes qui y aspirent et qui y ont droit. Et qu'est-ce donc que vous faites quand vous leur donnez l'Eucharistie ? Mais vous mettez, vous déposez en elles comme une semence divine, le germe sacré de la vie éternelle. Car Jésus-Christ l'a dit et il tiendra sa promesse : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui, il vivra éternellement. »

**

Voilà, mes frères, la grande fonction du prêtre, et si humble qu'il soit par la naissance ou la fortune, n'eût-il aucun des titres dont le monde est si fier, c'est ce qui l'élève si haut au-dessus de toutes les dignités humaines, et devrait lui valoir partout, sur son passage, je ne dis pas seulement l'estime, mais la reconnaissance, la vénération de tous les fidèles.

Un saint disait : « Si je rencontrais un ange et un prêtre, c'est d'abord le prêtre que je saluerais. »

Un jour, des touristes descendant du Vésuve entrèrent dans une hôtellerie. Ils demandèrent de l'eau pour se laver les mains, avant de se mettre à table. L'hôtesse s'aperçoit que l'un d'eux est prêtre. Aussitôt elle lui enlève le

linge qui avait servi à ses compagnons. « Cette toile rude et grossière, dit-elle, ne convient pas à des mains qui ont porté Jésus-Christ. » Et elle s'en va chercher une autre toile plus fine, une toile brodée, pour honorer ces mains de prêtre dont elle eût voulu, semble-t-il, garder l'empreinte.

Cette femme avait raison. Elle savait ce que c'est qu'un prêtre, et si je vous cite ce qu'elle a fait, ce n'est pas que ce soit une leçon dont vous ayez besoin. Dieu merci ! et je suis bien aise de vous rendre justice, vous avez toujours eu du prêtre l'idée la plus haute, et en ce qui nous concerne, en me rappelant tout ce que nous avons trouvé, dans cette paroisse, d'affection et de dévouement, je ne puis qu'y voir la manifestation d'une foi très vive, et c'est ce qui me permet de vous en remercier du plus profond de mon cœur.

Vous avez voulu aujourd'hui, mes frères, témoigner votre sympathie à ce jeune prêtre qui monte à l'autel pour la première fois. Il se souviendra toute sa vie de ce jour à jamais mémorable, de cette première messe célébrée dans cette église, l'église de sa famille et de son berceau, et il ajoutera son nom à la lignée de tant de prêtres sortis de vos rangs, qui ont voué leur vie tout entière, avec tant de mérite, au service de Dieu et des âmes.

Mon cher ami, vous m'avez rappelé que je vous avais baptisé, que j'avais fait de vous, à votre entrée dans le monde, un enfant de Dieu. A ce moment-là, je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir ce que vous seriez plus tard. Mais aujourd'hui laissez-moi vous féliciter d'avoir, dans le sacerdoce, choisi la meilleure part, et bénir Dieu de la joie bien douce que j'ai de vous voir prêtre et de pouvoir, en cette belle fête, vous présenter les vœux, les prières, les pieuses sympathies de toute cette assemblée de parents, de prêtres et d'amis.

Vos jeunes confrères qui vous entourent et vous servent, sont tout heureux de cette ascension qui vous porte à l'autel et qui vous associe au sacerdoce de Jésus-Christ.

Le cher directeur et confident de votre âme, le prêtre pieux et éminent qui vous a donné, par ses exemples autant que par ses leçons, la formation cléricale, vous assiste dans votre premier sacrifice, et il est bien juste qu'il y trouve la joie et la récompense du bien qu'il vous a fait.

Vos parents tout émus, cette bonne grand'mère dont les bras caressants vous ont tant de fois bercé et dont les prières et les bénédictions vous ont valu tant de grâces, vous suivent du regard et se sentent tout honorés, tout fiers d'avoir donné un prêtre à l'Eglise.

Mon cher ami, s'il y a autour de vous tant d'affection, montrez-vous reconnaissant, dans

cette première messe où vous allez être cœur à cœur avec Dieu.

Priez pour le chef de l'Eglise, l'auguste Pie X qui, par sa vie si sainte et son courage dans l'épreuve, nous est un si grand modèle. Priez pour le chef du diocèse qui, hier, vous a fait prêtre et qui, à cette même heure, célèbre le vingt-cinquième anniversaire de sa première messe ; priez pour qu'à la tête de notre chère église de Langres, au milieu des épines et des croix qui blessent, il ait toutes les joies qui consolent et qui réconfortent. Priez pour la France afin qu'elle soit, plus que jamais, une terre féconde en prêtres, en vrais prêtres attachés à leur devoir jusqu'au sacrifice, jusqu'au sang, s'il le faut. Priez pour votre famille, pour que Dieu la bénisse et la sanctifie. Priez pour les présents et pour les absents ; et parmi ceux que vous avez perdus, vous n'oublierez pas votre grand-père qui fut, pendant de longues années, un bon serviteur de cette église.

Priez pour cette paroisse, pour tous ces pieux fidèles qui fêtent votre sacerdoce. Cette paroisse est une grande famille, et j'en suis le père. Ah ! demandez que tous ensemble unis dans les liens sacrés de la charité, nous donnions le bel exemple qui faisait dire des premiers chrétiens : « Voyez donc comme ils s'aiment ! »

Tout à l'heure nous nous inclinerons sous votre main bénissante. Que Dieu soit avec vous, mon cher ami, et qu'il exauce pour vous, pour nous tous, tous les vœux qui sont dans votre cœur et dans le nôtre ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXV

CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

2^e Les sept paroles

Écoutez ces paroles tendres et doctrinales qu'ont méditées avec amour et avec fruit toutes les âmes vraiment chrétiennes. Les unes s'adressent plus particulièrement à nous : c'est nous qui en sommes l'objet, car nous demeurons la grande pensée du Christ. Les autres, *plus intimes*, sont un colloque désolé et plaintif avec le Père dont la Justice infinie s'exerce sur lui avec sévérité, parce que c'est Jésus qui expie et qui répond pour nous.

I

Rien ne lui échappait des blasphèmes, des méchancetés de la multitude, des lâchetés humaines. Cependant parmi cette foule qui crie, qui l'insulte, à part les Scribes, les anciens et les princes des prêtres, combien y en a-t-il qui sont absolument coupables ? La plupart ont agi par entraînement, par terreur, sans bien se rendre compte de leur crime. Et puis,

Caïphe lui-même a-t-il bien compris toutes les suites, toute la portée, toute la scélératesse de la condamnation qu'il a prononcée ? Sait-il bien qu'il crucifie le Fils de Dieu ? Voulait-il cette iniquité énorme ?

Alors la voix du Sauveur s'élève suppliante :

— *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Cette parole, le larron qui est à sa gauche, plus près de son cœur infiniment doux, l'entend, la recueille et la médite. Déjà il se taisait, comme s'il eût eu le sentiment de la honte de ses injures premières. Maintenant il se repent, il adore le Christ qui prie ainsi pour ses persécuteurs, qui implore le pardon pour eux ; la lumière pénètre dans son âme, et il veut faire partager sa foi, ses espérances, son repentir à son complice qui continue à blasphémer. Tous les Docteurs de l'Eglise nous affirment que Marie qui était auprès de lui, — car elle s'était sûrement rapprochée depuis que la foule s'écoulait dans la direction de Jérusalem, — priait pour lui, et lui, il la regardait.

« Tu ne crains donc pas Dieu ? dit-il au misérable qui injurie le Sauveur. Tu vas pourtant mourir ! Si nous souffrons, nous, c'est avec justice, nous recevons le châtiment de nos crimes. Mais lui, il n'a fait aucun mal ! » (Luc, xxiii, 40-42).

Et se tournant vers Jésus, il fit humblement, d'une voix pleine de larmes :

— Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume.

Le premier, ce criminel a compris la doctrine du Sauveur, doctrine de miséricorde et de pardon, mais doctrine impérieuse qui pénètre dans les âmes de bonne volonté et ébranle les consciences qui n'ont point totalement renié le don de Dieu. C'est ainsi qu'avaient parlé Madeleine, Zachée, la Samaritaine. Alors, touché de tant de foi et de sincères regrets, Jésus lui pardonne :

— *En vérité, je te le dis : tu seras avec moi, aujourd'hui même, dans le Paradis.*

Quelle joie alors dans l'âme du bon larron ! Qu'il est heureux de souffrir maintenant pour expier, et qu'il voudrait prendre sur lui toutes les souffrances du Sauveur qui vient, non seulement de lui pardonner, mais de lui promettre de le faire entrer « aujourd'hui même » dans son royaume ! Il accompagnera le Christ dans les Limbes, auprès des patriarches et des prophètes, car c'est aussi là le royaume de Dieu, en attendant qu'il monte au ciel avec lui, comme le fidèle compagnon de sa Passion et de sa croix.

La nuit est descendue sur la terre, elle enveloppe Jérusalem où les cœurs sont inquiets, où Pilate et Caïphe demeurent en proie à la terreur, peut-être au remords. Le silence s'est étendu sur le Calvaire où il ne reste que le centurion songeur, avec les saintes fem-

mes, silencieuses dans leur immense douleur. C'est l'heure des expansions, des confidences, des paroles intimes.

Marie est là debout, auprès de la croix, *juxta crucem*, elle se rapproche du cœur de son Fils, elle prie, elle aime avec lui, elle s'associe à ses douleurs, à ses pensées, à son sacrifice. Elle a prié pour le bon larron et elle a eu la joie de voir ses prières exaucées, elle a conquis cette âme à Dieu, elle l'a rendue bonne, fidèle, dévouée, et le ciel s'est réjoui de ce grand pécheur qui faisait pénitence. Pourquoi l'autre s'obstine-t-il dans son endurcissement et son impiété ? Elle a cependant aussi prié pour lui !

Mystère du libre arbitre, de la volonté qui refuse de connaître le bien et de correspondre à la grâce qui la sollicite. Marie en éprouve une grande douleur et elle adore les secrets desseins de Dieu qui ne veut pas que le pécheur meure, mais qui le laisse mourir parce que celui-ci l'a voulu, s'est obstiné à le vouloir.

Jean aussi est auprès de la croix, à droite de Jésus. Ses yeux éplorés vont du Fils à la Mère. Il n'a pas besoin que le Sauveur lui trace son devoir et le prie de recueillir chez lui Marie quand il ne sera plus. Son cœur lui en a fait déjà une douce et triste obligation. Cependant, avant de passer de ce monde vers son Père, le Fils de Dieu entend nous donner un enseignement solennel sur nos devoirs envers nos parents : il ne quittera point la terre sans avoir assuré par un pacte en quelque sorte officiel l'avenir temporel de sa Mère. Et, sa pensée s'élevant plus haut, en même temps il lui conférera la dignité unique, incomparable, de Mère tendre et puissante de tous les hommes.

Il abaisse donc sur elle son regard infiniment affectueux et lui dit en désignant S. Jean :

— *Femme, voilà votre Fils !*

Puis s'adressant au disciple, il ajoute d'un ton doux et confiant :

— *Voilà votre Mère !*

« Vous qui êtes la femme par excellence, la femme promise aux hommes dès le paradis terrestre, pour les consoler, la femme qui doit écraser la tête du démon, désormais tous les hommes seront vos enfants, vous les aimerez comme vous m'aimez, vous serez leur avocate, leur protectrice, l'étoile secourable qui brillera dans leur ciel. Vous m'avez offert à Dieu, moi votre Fils unique, vous m'avez sacrifié à la justice divine, vous avez consenti à cette suprême douleur, au don de ce qui vous est le plus cher au monde, et voilà qu'au lieu d'un Fils vous aurez des milliers d'enfants que vous guiderez, que vous inspirerez pendant le dur passage de la vie pour les conduire au ciel. Et vous, homme, vous aimerez, vous écouterez, vous imiterez ma Mère qui va devenir

la vôtre. Je vous confie à elle, et je sais qu'elle accomplira bien sa mission. A vous de lui obéir ! »

Et en même temps dans le cœur de Marie il créa un cœur nouveau, un cœur de mère assez tendre et assez vaste pour aimer tous les hommes.

Elle écoute, elle accepte avec reconnaissance, puis elle regarde. Les hommes sont représentés ici par ces deux larrons, l'un qui bénit son Fils, l'autre qui le maudit et qui entend mourir impénitent. Dans un rapide coup d'œil, en ces deux hommes elle voit la figure de l'avenir, car l'humanité se partagera désormais en deux camps : ceux qui aimeront Jésus et ceux qui le blasphémeront, le camp de l'amour et celui de la haine. Oh ! nous l'aimerons bien, pour ceux qui se refuseront à la reconnaître et à la prier !

De ce jour le Disciple la reçoit chez lui dans sa maison. De même l'Eglise l'a reçue et la garde comme sa Mère, comme son trésor, comme sa vie. Et il est remarquable que les Eglises séparées n'ont conservé de vie que dans la proportion de leur amour pour Marie. Les Eglises hérétiques qui la renient sont mortes, ayant rejeté le principe de vérité ; les Eglises schismatiques seules ont gardé quelque vitalité.

II

Maintenant qu'il a exprimé ses dernières volontés de pardon, absous le bon larron et confié sa Mère au disciple bien-aimé, Jésus se recueille, tout à l'achèvement de son œuvre, tout au Père dont la main s'appesantit sur lui. Puisqu'il a consenti à prendre sur lui-même toutes nos offenses, Dieu qui a accepté son sacrifice exercera sur lui sa justice inexorable. Jésus regarde le ciel, il n'y voit plus le doux visage du Père qui lui sourit, qui l'encourage. Le péché du monde qu'il porte a mis entre lui et Dieu une sorte de séparation. Il avait éprouvé quelque chose de cette angosse à Gethsémani, quand il disait : « Père, tout vous est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ! » Et comme il entraînait en agonie, le Père du moins lui envoya un ange pour le fortifier. Mais en ce moment, pour lui les cieux sont d'airain, pas un ange qui vienne compatir à ses douleurs morales et qui lui montre les cieux pleins d'espérance. Ce délaissement l'accable. Il n'a connu aucune épreuve aussi dure. La flagellation ne l'a pas abattu, les malédictions de la foule ne l'ont point consterné, il a trouvé de la douceur dans ses clous, *dulces clavi*, parce qu'il goûtait la suavité du devoir et qu'il voyait le Père. Il ne le voit plus.

Le Père semble ne plus le traiter comme son Fils. Alors Jésus dans sa douleur, se mettant à la place de la créature pour laquelle il a répondu, considère non plus le Père céleste toujours infiniment aimable, mais le Créateur

irrité contre l'homme, Dieu infiniment juste, et il exhale cette plainte navrée :

— *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

Cette plainte, David l'avait mise dans sa bouche (Ps., xxi, 1), et Marie qui connaissait à merveille l'Écriture comprit que des prophéties la plus terrible de toutes s'accomplissait. Et comme elle lui était unie d'âme, de sentiments, de douleur, elle éprouva aussi en elle-même l'effroi de l'abandon.

Oh ! dans nos tristesses les plus mortelles, rappelons-nous ces paroles du Sauveur, son état lamentable de délaissement intérieur, sa plainte qui émut le ciel et la terre, pendant cette nuit épaisse en plein jour, symbole de la nuit répandue dans son âme ; crions vers Dieu la même prière *Eli ! Eli !* où il permet qu'il entre une sorte de reproche ; et il nous donnera d'abord le courage de ne pas tomber dans le désespoir, en attendant que la nuit passe et que le jour se lève.

Ceux qui étaient là crurent qu'il appelait Elie. Un des soldats lui présenta une éponge imbibée de vinaigre et il lui donna à boire (Matth., xxvii, 47), sans doute parce qu'il l'avait entendu soupirer d'une voix faible :

— J'ai soif !

Il avait soif et on l'abreuvait de vinaigre, *in siti mea potaverunt me aceto*. Sans doute il était tourmenté d'une soif physique qui lui brûlait la gorge, mais il avait surtout soif des âmes, il avait soif de voir Dieu qui se dérobaît toujours. La soif physique était l'un des plus grands tourments des condamnés à mort, aussi ce soldat, bien qu'il lui offrit du vinaigre, accomplissait une œuvre de charité, il agissait avec une intention humaine. Le Sauveur dut trouver quelque soulagement même dans cette âpre boisson et il bénit la main qui la lui avait préparée ; mais l'autre soif, la soif du salut des âmes, la soif de revoir le Père, qui l'apaiserait ?

Chaque fois que nous ramenons une âme au bien par une bonne parole, par un bienfait, nous calmons en quelque chose cette soif divine du Sauveur sur la croix. Il nous dira un jour : « J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. »

Pendant toute cette longue épreuve, la nature bouleversée s'est associée à sa douleur, et des ténèbres épaisses ont couvert la cité qui vient de crucifier son Dieu. Un peu de lumière reparait maintenant dans le ciel, l'espérance aussi revient dans l'âme de Jésus. Il revoit la face du Père redevenue clémente. Il embrasse d'un coup d'œil souverain l'histoire de l'homme depuis la chute, les événements, les crimes, les gloires, les prophéties, les types qu'il a montrés au monde pour le consoler et lui offrir des modèles à imiter, sa vie de labeur, ses prédications et ses miracles, les Apôtres, Marie, l'Eve nouvelle, qui est auprès

de lui. Il regarde comme un ouvrier qui considère son œuvre achevée afin de voir s'il y reste des défauts, des taches. Il ne voit rien, tout est parfait, tout est complet. Alors il laisse tomber cette parole où respire le contentement :

— *Tout est consommé.*

C'est fini, il n'a plus rien à faire dans ce monde avant « de passer à son Père. » Son œuvre demeurera l'objet de l'admiration et de l'adoration des siècles du temps et des siècles de l'éternité. Il a expié pour tous, il a mérité pour tous d'une manière surabondante, infinie. Tous ceux qui voudront se sauver n'auront qu'à jeter les yeux sur sa croix avec amour, avec reconnaissance et le ciel leur sera ouvert. Qu'on ne dise plus : « Je ne puis me sauver ! » Le salut est devenu tellement facile que pour se damner il faut le vouloir avec obstination. Qu'on ne dise pas non plus : « Je souffre trop, Dieu m'accable injustement ! » puisque Jésus, qui était innocent, a voulu souffrir plus que les coupables ne souffriront jamais. Que lui reste-t-il à faire maintenant qu'à mourir ?

Mais pour mourir il choisira son heure. Il l'a déclaré : « Personne ne prend ma vie, je la dépose de moi-même. J'ai le pouvoir de la déposer et le pouvoir de la reprendre. » (Jean, x, 17). L'heure est venue où il a décidé de la déposer. D'ailleurs le Père maintenant l'appelle, et lui témoigne combien « son obéissance jusqu'à la mort » lui a été agréable.

Alors pour bien montrer qu'il garde la pleine possession de lui-même et de ses forces, il crie d'une voix qui domine tous les bruits, toutes les rumeurs d'effroi de la ville, *voce magna clamans* :

— *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.*

Et il incline la tête, en signe de religion, afin que son dernier geste soit un acte d'adoration, puis il rend le dernier soupir.

La terre alors est ébranlée et secouée jusque dans ses entrailles ; le rocher du Calvaire est ouvert, entre la croix de Jésus et celle du mauvais larron, par une large fente qui demeure visible, pour attester aux siècles la divinité du Christ ; l'immense voile de pourpre qui cache le Saint des saints est déchiré en deux depuis le haut jusqu'en bas ; l'épouvante règne dans la ville. Les princes des prêtres se sentent étreints dans leur âme d'une terreur intense, ils n'osent interroger leur conscience qui les accable, mais ils savent qu'une malédiction pèse sur eux et sur ce temple qui n'a plus de mystères. Des morts ressuscitent, parcourent la cité et sont aperçus d'un grand nombre.

Depuis le matin le centurion réfléchissait à ce qu'il voyait. L'auguste condamné qu'il conduisait ne ressemblait en rien à ceux qu'il avait accompagnés au dernier supplice ; il avait été frappé de sa douceur, de sa patience, de

son silence, de sa bonté. Mais quand il a entendu son cri suprême, cette voix de commandement, cette parole souveraine de confiance et d'amour, quand il a vu le tremblement de terre et les autres prodiges, il ne peut s'empêcher de dire : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu. »

Ses compagnons redisent avec lui : « Oui, celui-ci était le Fils de Dieu ! » et Marie qui les entend tressaille de bonheur. Ceux-là connaissent et aiment son Fils. Ils sont ses premiers enfants.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

II

FAVEURS DE L'ORDRE SPIRITUEL OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE S. JOSEPH (*suite*)

S. Joseph protecteur des enfants qui se préparent à la Première Communion. — Dans un collège où la confiance est grande en la protection de S. Joseph, le Supérieur fait réciter chaque jour du mois de mars une prière spéciale pour les enfants qui se disposent à faire la première communion. Cette pratique lui a été inspirée par la lecture du trait suivant :

« Il y avait en Italie un missionnaire, appelé le P. Léonard, qui ne pouvait prêcher à une première communion sans répandre des larmes en abondance. On le trouvait quelquefois à l'écart, pleurant amèrement. « Mais, mon Père, qu'avez-vous ? » lui disaient ceux qui l'entendaient. — « Ah ! il se prépare pour tel jour (c'était celui de la première communion) plusieurs calvaires où Jésus-Christ sera crucifié. Rien de plus commun que ce crime parmi les enfants. Ah ! vous ne savez pas que plusieurs cachent leurs péchés en confession ; d'autres n'en font pas connaître la malice ; plusieurs ne se repentent pas ; d'autres ne comprennent pas la grandeur de l'action qu'ils vont faire. Pour peu qu'on aime Dieu, peut-on se dispenser de pleurer ? peut-on ne pas sentir l'horreur d'un pareil attentat ? »

« Donc, le zélé supérieur, neuf jours avant la première communion de ses élèves, fait faire une neuvaine à S. Joseph pour lui demander avec instance que tous les enfants fassent bien la première communion et que parmi eux il ne se trouve pas de Judas... »

« Le dernier jour d'une neuvaine (qui était la veille de la première communion), un enfant tout éploré vint trouver son confesseur et lui dit ces paroles :

« — La nuit dernière, mon Père, je n'ai pu dormir, il me semblait voir S. Joseph courroucé me dire ; « Malheureux, on me demande qu'il n'y ait pas de Judas et tu veux l'être, car n'as-tu pas caché tes péchés d'impureté ?

Ces paroles m'amènent à vos pieds pour réparer mes confessions sacrilèges et vous dire tout ce que j'ai sur la conscience. »

Oh ! S. Joseph, donnez la force et le courage à tous les premiers communiant d'avouer leurs fautes au saint tribunal de la Pénitence, afin que leurs confessions bien faites soient le prélude d'une bonne première communion.

Un heureux cadeau de bonne fête. — Une dame protestante avait un fils qui avait embrassé la religion catholique. Ramener sa mère dans le giron de l'Eglise, la convaincre de ses erreurs, dissiper ses préjugés était le continuel objet des préoccupations du jeune homme. Mais quel moyen employer ? Le continuel refrain qu'on faisait retentir à ses oreilles était qu'il fallait laisser chacun libre de choisir sa religion et ne pas jeter la discorde au sein des familles.

Inutile de dire qu'une telle réponse n'avait aucune prise sur le cœur de cet enfant, qui voulait atteindre son but à tout prix. Il se servit d'un petit stratagème qui lui réussit à merveille.

A la fête de sa mère, il vint, comme les autres membres de la famille, lui présenter le compliment d'usage et lui offrir son cadeau.

— Je vous apporte, dit-il à sa mère, ce que j'ai de plus précieux : *une statue de S. Joseph* ; voilà le plus cher témoignage de mon affection.

En prononçant ces paroles, sa voix avait une telle expression de piété filiale, que la mère n'y tint plus.

— Je conserverai soigneusement cette statue dans ma chambre, dit-elle, et elle n'en sortira jamais.

Le jeune homme se retira tout joyeux et plein d'espoir qu'un jour sa mère se convertirait.

La vue de la statue remua fortement l'âme de la protestante et parla vivement à son cœur. Les préjugés de la secte s'opposent au culte des saints ; cependant, poussée par un attrait irrésistible, elle ne pouvait s'empêcher d'invoquer le saint et de lui rendre chaque jour ses hommages au pied de sa statue.

Quelque temps après, elle tomba malade et fit appeler son fils.

— J'ai à vous annoncer, dit-elle, une nouvelle qui réjouira grandement votre cœur : je suis bien décidée à embrasser la religion catholique ; c'est S. Joseph, dont vous m'avez donné la statue, qui m'a obtenu cette grâce. Je sens que je suis dans l'erreur, je veux mourir dans la vraie foi.

Le jeune homme, en entendant ces paroles, ne put contenir ses larmes.

— Heureuse inspiration que j'ai eue, s'écriait-il, d'offrir à ma mère la *Statue de S. Joseph* ! Grand saint, soyez mille et mille fois béni de ce que vous avez touché son cœur !

La malade se comporta en véritable protégée

de S. Joseph : elle abjura ses erreurs, reçut les sacrements de l'Eglise avec la piété la plus édifiante et mourut en prédestinée.

Une lettre du P. Surin. — En partant de Rouen, écrit le P. Surin, je me trouvai placé dans le coche, près d'un jeune homme d'environ dix-huit ans. Son extérieur était des plus simples, et son langage, celui d'un homme sans instruction ; domestique d'un prêtre depuis plusieurs années, il n'avait rien appris, et ne savait ni lire ni écrire. Quel fut donc mon étonnement, en conversant avec lui, de voir que ses lumières spirituelles étaient admirables ! Il me parla en effet de la vie intérieure avec tant de clarté, d'abondance et de solidité, que j'en étais dans le ravissement, n'ayant jamais rien lu ni entendu d'aussi satisfaisant, ni d'aussi relevé sur cette matière. Heureux d'avoir trouvé un pareil trésor, je le fus plus encore d'apprendre que nous devions voyager ensemble pendant trois jours. Pour profiter de cette grâce, je ne négligeai aucune occasion de m'entretenir avec lui : nous marchions à pied, à l'écart, autant qu'on nous le permettait ; nous prenions seuls nos repas ; mais une fois rentré dans le coche, il faisait une oraison perpétuelle. Je voulus savoir quelle pouvait cette oraison ; et sa réponse m'assura qu'elle était extatique. Je reconnus aussi que les fondements de sa vie spirituelle étaient une grande simplicité, une profonde humilité et une pureté vraiment admirable. Je profitai des dispositions de son âme si simple pour découvrir beaucoup de choses de son intérieur ; mais son humilité m'en cacha davantage encore. Interrogé par moi sur tous les points, tant spéculatifs que pratiques, de la vie intérieure, il satisfait à mes questions avec une capacité qui me remplit d'étonnement. Il m'entretint une fois, pendant plusieurs heures, des divers états de l'union de l'âme avec Dieu, de ses communications avec les trois personnes divines, les divers ordres des Anges et des Saints, des effets de la justice de Dieu sur les âmes qui n'avancent pas dans la perfection, quoiqu'elles le désirent...

Il m'assura qu'une âme qui veut se donner à Dieu, doit commencer par s'efforcer de se connaître et de corriger ses défauts ; qu'il ne suffit pas de demander la perfection, mais qu'il faut s'efforcer de l'acquérir... Il disait que l'on manque ordinairement de constance à se vaincre soi-même ; qu'un de nos grands torts c'est de ne pas bien user des souffrances et des infirmités du corps, par lesquelles Dieu s'unit bien plus intimement à nous que par les consolations spirituelles ; il ajoutait que le trop grand soin de la santé est un obstacle à la perfection ; que la véritable oraison consiste plutôt à donner qu'à recevoir...

Je lui proposai les difficultés de mon intérieur, comme s'il se fût agi d'un autre, pré-

voyant bien que, sans cela, il eût refusé de répondre à mes questions. Ses solutions furent si étonnantes que je doutai avoir affaire à un ange ; et je demeurai dans ce doute jusqu'à ce que, parvenus à Pontoise, il me pria de le confesser et de le communier, ce que je fis.

Je m'avisai de lui demander s'il était dévot à S. Joseph. « Depuis six ans, dit-il, je me suis mis sous sa protection spéciale » ; et, là-dessus, il se fit à faire l'éloge le plus pompeux de ce grand Saint. Il me semble bien probable que ce maître des âmes, comme il l'appelait, avait été le sien dans cette science suréminente qu'il possédait à un degré si étonnant.

Conversion d'un ouvrier. — Un jeune homme étant allé de province à Paris pour se perfectionner dans son métier, en revint ayant perdu la foi et la santé. Sa mère et sa sœur ne cessaient de prier pour sa conversion. Vint le mois de S. Joseph. Un oratoire fut préparé en l'honneur du saint. Le jeune esprit fort demanda à sa sœur ce que cela veut dire. « C'est le mois de S. Joseph, répondit-elle, que nous allons faire pour ta conversion. » Le libertin se prit à rire. Cependant il écouta la lecture qui se faisait à ce pieux exercice ; puis il se découvrit la tête. Enfin les pleurs coulèrent et les sanglots éclatèrent. Le malheureux ouvrier se convertit sincèrement.

Converti par S. Joseph. — On lit dans les Bollandistes qu'un jeune Lyonnais de bonne famille, doué de tous les dons de la nature, de la grâce et de la fortune, se voyant dans l'impossibilité de réaliser ses désirs, s'abandonna, quoiqu'il eût reçu une excellente éducation, aux désordres les plus honteux. Ses parents en furent inconsolables et ne négligèrent rien pour le ramener à de meilleurs sentiments ; mais ce fut en vain. La pensée leur vint donc de s'adresser à S. Joseph, pour lui recommander ce pauvre enfant prodigue ; trois jours après, cet infortuné, touché par la grâce, se convertit et persévéra, par la protection de S. Joseph, dans la voie de la vertu.

Le premier communiant de S. Joseph. — C'était deux jours avant la Première Communion, qui devait avoir lieu le 19 mars, fête de S. Joseph. Les exercices étaient ouverts. Nos enfants étaient paisiblement rassemblés au pied de la chaire, lorsque tout à coup un homme, un ouvrier, au front plissé par la colère, s'avance au milieu de l'assemblée. Je l'accoste avec bonté : « — Mon ami, que demandez-vous ? — Je demande mon enfant ! »

Cette interlocution brusque et vive met en émoi tous les assistants. « Monsieur, continue cet homme, je veux mon fils, et tout de suite. Sa mère est catholique ; mais moi, je ne le suis pas, et mon garçon ne le sera jamais,

— Vous m'étonnez, mon ami ; nous n'admettons d'enfant à la Première Communion que sur un extrait de baptême catholique. Votre fils a-t-il été baptisé à l'église ?

— Oui.

— Aviez-vous donné votre consentement ?

— Certainement, j'assistais à la cérémonie.

— Votre enfant, mon ami, est donc catholique.

— Jusqu'ici, je l'accorde, il a été de la religion de sa mère ; mais aujourd'hui, j'entends qu'il soit de la mienne : il sera protestant. »

A ces mots, il saisit violemment le bras de son enfant que j'avais appelé près de lui et d'un ton formidable : « Marche devant moi ; c'est à moi que tu auras affaire ! »

Le doux patient tourne vers moi des yeux mouillés de larmes et me dit : « — S'il vous plaît, M. le Curé, ne m'abandonnez pas !... »

Je m'interpose doucement entre le fils et le père ; alors se passe une scène des plus attendrissantes. Le pauvre enfant tombe à genoux aux pieds de son père : il presse entre ses mains jointes son mouchoir déjà tout trempé de larmes, et s'écrie avec une expression de tendresse indicible : « — Mon père, je vous serai toujours bien obéissant ; je vous aimerai de tout mon cœur, je vous le promets ; mais, je vous en supplie, laissez-moi dans la religion de ma mère. Je veux vivre et mourir catholique. » A ces mots, les sanglots étouffèrent sa voix ; il s'affaissa sur lui-même, brisé, anéanti ; je craignis qu'il ne tombât en défaillance. Tous mes petits enfants pleuraient ; c'était une scène à fendre le cœur. Le père, froid et crispé, persista dans son inflexible raideur. Cependant, à force d'instances, il voulut bien attendre la fin de nos exercices pour emmener son fils.

La cérémonie terminée, l'enfant était pâle et tremblant : — « Vous avez peur, mon Joseph, lui dis-je en lui serrant la main. — Oui, j'ai peur pour ma mère ; que de mauvais traitements, à cause de moi, elle endurera ce soir ! — Allez avec confiance, mon fils ; soyez respectueux et soumis envers votre père ; attendez tout secours de Dieu et de S. Joseph. » Il sortit de l'église, et nous nous mîmes, mes enfants et moi, à prier pour ce pauvre petit ; nous invoquâmes S. Joseph avec toute la ferveur dont nous étions capables.

Le lendemain une place demeura vide : Joseph ne revint pas. Qu'était-il arrivé ? Nous tenons d'un témoin oculaire la suite de ce récit. L'enfant rentre, le soir, dans la maison paternelle. Son père lève le bras pour le frapper, le jeune catholique ne lui en laisse pas le temps : il saute au cou de son père, l'étreint fortement, l'arrose de ses larmes, le presse et le supplie par toutes sortes de tendres prières, disant et redisant : « Mon père, je vous en prie, épargnez ma mère et laissez-moi faire ma première communion ! »

Le père désarma son bras, mais non pas sa haine. Le lendemain, il emmena son fils à la journée, l'obligea au travail sans le perdre un instant de vue. Joseph pleura nuit et jour ; il ne put prendre aucune nourriture. La cloche de la paroisse, appelant aux exercices de la retraite, lui fendait l'âme. Cependant le lendemain, fête de S. Joseph, était le jour de la première communion. J'arrive au milieu des rangs ; je regarde et ce ne fut pas sans un douloureux serrement de cœur que je vis encore une place vide. « O Jésus, ô Marie, m'écriai-je, vous auriez donc laissé périr votre agneau !... O S. Joseph, ne me ramènerez-vous pas votre petit protégé ? »

Soudain, autour de moi, j'entends partir ce cri joyeux : « — Le voilà ! le voilà ! » De fait, Joseph est de retour. Son front était radieux. Certes, on voyait qu'il avait bien souffert et qu'il avait beaucoup pleuré. Mais que Joseph était content au milieu de ses jeunes amis, ravis eux aussi de sa présence inespérée ! En redoublant leur joie, ce retour redoubla leur ferveur, et tous, mais Joseph mieux encore, communieraient comme des séraphins.

Que s'était-il donc passé ? Nous avions prié S. Joseph, et, le jour de sa fête, l'auguste époux de Marie nous avait exaucés. Attendri par ses prières et ses pleurs, le cœur du père égaré s'était laissé enfin fléchir, et l'enfant nous était revenu heureux et libre de s'asseoir au banquet divin, qui nous donne Jésus.

Le zouave de S. Joseph. — Il habitait une petite maisonnette en moellons joints avec de la terre glaise ; la porte était de planches grossières taillées à coups de hache. C'était là qu'il mourait un peu chaque jour depuis quatre mois, couché sur un amas de chiffons : pas de lit, pas même de paille. Tous les matins une charitable voisine venait le visiter avant de se rendre à son travail ; pauvre comme lui, elle ne pouvait lui porter que peu de chose, un reste de lait, une tasse de bouillon, produits de ses quotidiennes privations.

La sœur de charité préposée à la garde du quartier, prévenue un jour de la situation lamentable du père Jean Mathieu, alla le consoler. Le soir approchait, la journée avait été froide ; chassées par les rafales de vent, la pluie et la neige pénétraient par les fissures des murs, par la porte disjointe : il fut dès lors décidé qu'on l'emmènerait le lendemain à l'hôpital. C'est là que l'aumônier fit sa connaissance.

— D'où êtes-vous, mon ami ?

— De Beauvais.

— Y a-t-il longtemps que vous demeurez à Montmartre ?

— Oh ! Monsieur, depuis la fin de la guerre du Tonkin.

— Vous avez été soldat ?

— Sergent, Monsieur, aux zouaves, en Afrique : c'était un beau régiment !

— Allons, c'est bien, mon ami. Ça suffit pour aujourd'hui. Je reviendrai vous voir, n'est-ce pas ?

— Quand vous voudrez, Monsieur le curé.

Le père Jean Mathieu était un de ces troupiers qu'on appelle vulgairement les *vieilles culottes de peau*. Chevronné sur les deux bras, plusieurs fois rengagé, incapable de quoi que ce soit, à la sortie du régiment, complètement fini, il avait une toute petite retraite : elle ne lui suffisait pas et c'est dans la misère la plus noire qu'on le trouva, avant son entrée à l'hôpital. Il souffrait beaucoup et jurait de même.

Un jour qu'il empirait, la sœur lui parla de se confesser.

— Ah ! diable, ma bonne sœur ! comme vous y allez ! Vous me parlez là d'une affaire qui n'est pas facile.

— Et pourquoi donc ? Vous avez été élevé religieusement ?

— Pour ça, oui. Ma mère était une bien digne femme ; elle aimait beaucoup la religion, surtout S. Joseph. Souvent quand j'étais enfant, elle me conduisait dans sa chapelle ; un jour même elle acheta une médaille qu'elle passa à mon cou pour ma première communion, j'avais onze ans et je ne l'ai jamais quittée.

— Alors, mon ami, c'est S. Joseph qui vous a protégé et qui vous a, amené ici. Avez-vous encore un peu prié depuis ce temps-là ?

— Oui, encore un peu. Mais je suis venu à Paris, presque aussitôt après ma première communion ; et vous savez ce que c'est, quand on est à Paris... on n'ose pas faire autrement que les autres.

— Priez-vous encore un peu à présent ?

— Je n'ai jamais oublié complètement mes prières : ma mère m'y avait tellement habitué que je ne me suis jamais couché sans... ah ! mais, je dis comme je sais.

— C'est très bien mon ami ! Je serais curieuse de vous entendre. Dites, voulez-vous me montrer ?...

— Je commence par *Notre Père*... *Je vous salue Marie*, et je termine toujours par S. Joseph.

— Vous aimez bien S. Joseph ?

— Ah ! lui c'est mon saint. D'abord il s'appelle comme défunt mon père : et ensuite il a tant souffert aussi ! Ecoutez, voilà la prière que je lui récite tous les soirs, depuis que ma mère me l'a apprise : « Grand saint Joseph, mon patron, époux de la Vierge Marie et père nourricier de l'Enfant Jésus, protégez-moi durant toute ma vie et surtout à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il. » Vous voyez, ça n'a pas été long ; aussi, même au régiment, je l'ai dite tous les soirs.

— Quel brave homme, ce père Jean Mathieu ! Alors vous voulez bien vous confesser ?

— Ma sœur, ma sœur, dit-il en se grattant fort l'oreille, je ne dis pas non, mais... vous savez... c'est qu'il y a diablement du temps que je m'ai pas confessé !

— Cela ne fait rien ! Voilà justement M. l'aumônier qui fait sa tournée : allons-y ! du courage, père !

L'aumônier arrivait souriant ; il s'approcha du père Jean Mathieu, lui prit la main qu'il pressa doucement et lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Ça va, que ça ne va pas, Monsieur le Curé : je crois bien que le moment approche où il faudra faire son petit *baluchon* : on est de la classe, à ce qu'il paraît.

— Toujours de bonne humeur, ce père Mathieu !

— Ah ! non, pas toujours... Tenez, Monsieur le curé, faut que je vous dise : je voudrais me confesser, pour ne pas mourir comme un chien ; vous savez, quand on a été engagé trois fois... qu'on a été sergent !

— Tout de suite, mon ami ; je suis à vous.

— Pour ça non, pas aujourd'hui, Monsieur le Curé ; revenez demain, car quand il y a grande revue, il faut s'y préparer, tout astiquer. Je vais m'occuper de cela toute la journée avec la bonne sœur, et puis demain, vous pourrez vous présenter, on sera prêt, et on fera les choses proprement.

L'aumônier vint trois jours de suite ; le père Jean Mathieu n'était jamais suffisamment prêt, il n'avait jamais tout dit, il n'était pas encore en état pour recevoir l'absolution.

Enfin le jour est fixé pour la communion. Dans la salle tout est préparé avec soin, selon l'usage. Après la messe l'aumônier prend le bon Dieu pour le porter au vieux sergent : un cierge à la main, toutes les sœurs l'accompagnent. Quand le cortège entra, le père Jean Mathieu se souleva avec effort, et fixant le Saint-Sacrement d'un long et ardent regard, il se signa pieusement et s'écria :

— Mon Dieu ! faut-il que vous soyez bon ! Comment ! c'est vous qui voulez bien venir visiter un pauvre *rossard* comme moi !

Il parlait avec une telle conviction, que personne n'eut envie de rire.

Et des larmes jaillirent abondantes de ses deux yeux, tandis que ses mains se joignaient, comme au jour de sa première communion, dans un élan d'amour.

Le prêtre récita les prières liturgiques, puis déposa l'Hostie sainte sur les lèvres du vieux sergent tout heureux d'avoir ainsi renouvelé sa première communion avant de mourir.

Trois jours après le père Jean Mathieu allait plus mal, mais il avait conservé la même bonne humeur.

— Ma sœur, dit-il, êtes-vous contente de moi ? A-t-on bien fait les choses ?

— Oui, mon ami, et le bon Dieu doit être content aussi.

— Et S. Joseph donc ! Ah ! vous savez, celui-là, c'est mon homme. D'ailleurs ma mère me l'avait toujours dit : « Mon garçon, quoi qu'il arrive, ne manque jamais de prier S. Joseph tous les jours. » Je n'y ai pas manqué, et c'est grâce à lui, j'en suis sûr, que je vais aller au paradis. Pas vrai, ma sœur ?

Le lendemain, le vieux sergent était mort : ses derniers mots avaient été pour S. Joseph ; il venait de réciter pieusement la prière que sa mère lui avait apprise dans son enfance, une dernière fois il baisa la médaille qu'il portait au cou depuis sa première communion : un râle plus fort que les autres l'étouffa, et... sa belle âme était aux cieux.

Saint Joseph, patron de la bonne mort, priez pour lui !

Une statue de saint Joseph. — Il y a dix ans de cela.

A Auteuil, deux charretiers, employés dans un vaste chantier, remplissaient leurs tombeaux. Le travail était pénible, la tâche bien dure sous les chauds rayons d'un soleil de plomb ; suant et soufflant, nos deux hommes parfois s'arrêtaient ; du revers de leur manche ils essuyaient la sueur qui ruisselait sur leur front bronzé, puis échangeaient quelques mots banals. Comme beaucoup d'ouvriers de nos jours et de leur condition, ils étaient bons et honnêtes, mais d'une indifférence parfaite et d'une ignorance absolue au point de vue religieux.

Tout à coup, plongeant lentement sa pelle au cœur d'un monceau de plâtras, l'un d'eux vient de découvrir une statue de S. Joseph.

— Tiens, un Bon Dieu ! dit-il à son camarade.

— Ne le brise pas, ça te porterait malheur.

— Tu crois ça, toi ; des vieux contes de ma grand'mère.

— Ne le brise pas : donne-le moi plutôt ; quoique je ne sois pas d'église, j'aimerais cependant mieux emporter un Bon Dieu chez nous que de le jeter dans un tombereau ; ça me porterait malheur.

— Au fait, tu as raison, reprit l'autre, que le doux visage de S. Joseph a ramené au temps de sa première communion : emporte la statue chez toi, ça te portera peut-être bonheur.

Usé par le travail, miné par une cruelle maladie, le charretier d'autrefois est maintenant au seuil de la tombe.

Dans la modeste chambre, un vieux lit en bois vermoulu, une petite table boiteuse, quatre chaises à demi dépaillées dénotent la pauvreté, presque la misère ; sur la cheminée, une sta-

tuette de S. Joseph entre deux flambeaux rustiques.

Sur le lit, enveloppé de couvertures en lambeaux, fatiguées d'avoir abrité les chevaux du patron, l'ex-charretier attend la mort ; près de lui, sa petite-fille, garde-malade de treize ans à peine.

— Grand-père, si tu voulais, j'irais chercher M. l'abbé du catéchisme ; il est si bon pour nous !

— Mais non, ma petite ; je n'en suis pas encore là.

Ils n'en sont jamais là, ces pauvres gens !

Plusieurs fois déjà, il a, de cette façon, refusé de mettre ordre aux affaires de sa conscience ; mais S. Joseph, qui ne s'est jamais laissé vaincre en générosité, veille sur cet ouvrier, et bientôt il va récompenser magnifiquement l'acte de respect que le charretier avait accompli dix ans auparavant à l'égard de sa statue.

Pendant une de ses nuits d'insomnie, le souvenir de ce fait passé depuis si longtemps déjà lui revient à l'esprit. Il la revoit cette belle statue de S. Joseph tenant l'Enfant Jésus dans ses bras : il la regarde sur la cheminée : ne croit-il pas l'entendre parler, la voir sourire ?

— Mon enfant, Marie... apporte-moi la statue qui est sur la cheminée... elle veut me parler, je l'entends.

— Pauvre grand-père, soupira l'enfant, la fièvre le ronge. Et elle lui remet la statue de S. Joseph, qu'il examine ; cette radieuse vision l'émeut jusqu'aux larmes.

Le moment paraissait venu de lui parler des derniers sacrements : — Grand-père, murmura doucement Marie à l'oreille du vieux charretier qu'elle embrasse, si tu voulais, j'irais dire à M. l'abbé du catéchisme que tu désires lui parler : tu le connais, il est si bon !

— Lui parler ! lui parler ! c'est vague ; dis-lui que je veux me confesser.

— Merci, grand S. Joseph ! Vous sauvez l'âme de celui qui a respecté votre statue ! Merci, merci !

Et pendant que chrétiennement joyeuse, l'enfant courait chercher le vicaire, le malade ne cessait de baiser l'image de S. Joseph.

Une fois qu'il fut rentré en grâce avec le Bon Dieu et qu'il eut reçu les derniers sacrements, il voulut faire venir dans sa chambre trois de ses anciens compagnons de chantier, bons cœurs comme lui, mais comme lui aussi fort indifférents en matière religieuse :

— Ne faites pas comme moi, leur dit-il ; croyez en Dieu, allez à la messe le dimanche et pratiquez vos devoirs religieux. Et puis, si dans les démolitions vous trouvez une statue, ne la brisez pas ; pour cela, imitez-moi, gardez-la, avec respect, elle vous portera bonheur.

Quelques jours plus tard, le charretier converti mourait saintement, en pressant sur son cœur la statue qu'il avait sauvée.

Une maladie providentielle. — Un homme vivait au milieu du monde dans l'oubli complet de ses devoirs religieux. Sa vie était un scandale qui désolait toute sa famille. Au nombre de ses parents on comptait un bon religieux de la Compagnie de Jésus qui ne cessait de lui faire les représentations les plus paternelles. Ses avertissements n'étaient pas écoutés. Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, il eut recours à la prière, et demanda à Dieu d'envoyer à ce malheureux pécheur une maladie grave qui l'obligeât à rentrer en lui-même. Mais pour donner à ce remède toute l'efficacité désirable, il s'adressa à S. Joseph et demanda à ses amis et aux Pères de la Compagnie deux neuvaines, l'une de messes, l'autre de communions, en son honneur.

La grâce sollicitée par tant de peines et de bonnes œuvres fut obtenue. Le pécheur scandaleux tomba sérieusement malade; en moins de quelques jours il se vit réduit à toute extrémité. Alors la foi se réveilla dans ce cœur endurci, il ouvrit les yeux sur les désordres de sa vie, il aperçut l'abîme qui allait l'engloutir, il fut saisi d'effroi à la pensée de l'enfer. Fidèle à la grâce, il pleura ses péchés, demanda un prêtre et reçut les sacrements avec de grands sentiments de piété.

S. Joseph, qui voulait rendre plus sensible la guérison miraculeuse de cette âme, le délivra en même temps de toutes les infirmités du corps. Le malade, rendu subitement à la santé, comprit toute l'étendue du bienfait qu'il venait d'obtenir; il voulut réparer les scandales qu'il avait donnés, se livra depuis, avec autant de zèle que de persévérance, aux œuvres de piété et ne vécut que pour travailler à étendre le règne de Dieu, publiant en toute circonstance qu'il devait son retour à la religion à la haute protection de S. Joseph.

La tentation vaincue par S. Joseph. — Un pauvre jeune homme, longtemps victime du vice impur, traçait dernièrement ces lignes : « J'ai eu le malheur de vivre dans l'habitude du péché mortel. Accablé de honte et de remords, je pris la résolution de sortir de ce triste état. Mais, hélas ! je n'en avais pas la force. Une pensée me vint, c'était de réciter tous les jours un *Pater*, un *Ave Maria* et un *Ave Joseph*, pour demander la force d'accuser tous mes péchés. Je récitai ces prières pendant trois mois environ. Au bout de ce temps, j'eus le bonheur de faire une retraite. Le premier jour, rien d'extraordinaire ne se passa en moi ; je redoublai mes prières vers le soir. Le lendemain je m'éveillai tout changé ; ma conversion était opérée. S. Joseph, que j'invoquais de tout cœur, agissait puissamment. Toute la journée, je préparai ma confession, et le soir j'étais aux pieds de mon confesseur. Afin de n'avoir rien à craindre du démon,

je m'armai d'une statuette de S. Joseph, et je n'éprouvai aucune crainte de déclarer mes fautes. Après cette première entrevue, je me retirai dans ma chambre, le cœur soulagé d'un rude fardeau. Les jours suivants, je continuai ma confession, et, après avoir accusé toutes mes iniquités, le prêtre me réconcilia avec Dieu en me donnant l'absolution. Quelle joie, quelle délicieuse paix inondaient mon cœur ! Voilà ce que m'a valu la protection du saint Epoux de Marie ! Depuis ma conversion, de nombreuses tentations, contraires à la sainte vertu, sont venues m'assaillir : je n'ai pas été vaincu une seule fois. Au moment du combat, j'invoque avec confiance mon puissant Protecteur, et je sors victorieux de la lutte. Béni soit à jamais S. Joseph qui m'a aidé à purifier mon cœur et me préserve de toute rechute ! »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXIX

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

6^e *Les idolâtres* (VIII-XI, 1)

1. Une grave question c'était celle des viandes immolées aux idoles. « Pour les Grecs comme pour les Romains, dit M. Duruy, il n'y avait pas de repas sans sacrifice, comme il n'y en a pas pour les chrétiens sans prière¹. » Chaque fois donc qu'on se réunissait en un festin de famille, on offrait un sacrifice aux dieux. Une partie de la victime offerte revenait à la famille, et on la mangeait en commun. On trouvait de ces viandes partout, même au marché, comme on rencontrait le paganisme partout. Que devaient faire les chrétiens ?

Les scrupuleux ne voulaient manger de rien sans s'être enquis auprès du vendeur de la provenance de la viande ; ou ils ne se rendaient aux invitations de famille qu'après de minutieuses questions et recherches. C'était se mettre en dehors de toute vie familiale et publique.

D'autres, très larges, mangeaient de tout indifféremment et disaient : « L'idole ne correspond à aucune réalité. » Cependant le sacrifice était un acte du culte, et le culte allait aux démons.

Le décret de Jérusalem avait bien interdit l'usage de toute chose sacrifiée aux idoles, mais il concernait surtout les Juifs, et il n'était déjà plus appliqué à Antioche quand S. Paul

¹ V. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 260.

y rencontra S. Pierre. (Gal., II, 12-14). Il fallait donc établir une règle. Cette règle, c'est la charité. Ceux qui *savent* que les idoles ne sont que vanité ne doivent pas scandaliser ceux qui *ne savent pas*.

VIII. ¹Pour ce qui regarde les viandes sacrifiées aux idoles, nous savons, — car nous avons tous la science, seulement la science enfle mais la charité édifie. ²Tel qui prétend savoir quelque chose n'a pas encore la connaissance pratique de la science. ³Mais celui qui aime Dieu, celui-là est connu de Dieu.

⁴Quant aux viandes immolées aux idoles donc, nous savons que l'idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le nôtre qui est un. ⁵Il y a bien des êtres qu'on appelle dieux, soit au ciel, soit sur terre, — car il y a ainsi beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs. — ⁶Mais pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses; nous ne sommes que pour lui; et un seul Seigneur Jésus-Christ par qui toutes choses ont été faites; et nous sommes par lui.

⁷Mais tous n'ont pas cette science. Quelques-uns croient encore à la réalité de l'idole, et ils mangent de ces viandes comme consacrées à une idole, et leur conscience, qui est faible, en est souillée. ⁸Or la nourriture est indifférente devant Dieu. Si nous en mangeons, notre mérite n'en est pas diminué; si nous n'en mangeons pas, il n'en est pas augmenté. ⁹Cependant prenez garde qu'en exerçant votre droit vous ne soyez une pierre de scandale pour les faibles.

¹⁰Si un frère te voit, toi qui as la science, assis à table dans un temple d'idole, sa conscience, qui est faible, ne le portera-t-elle pas à manger des viandes immolées aux idoles? ¹¹Et il périra par ta science, ce frère faible pour qui le Christ est mort! ¹²Quand vous péchez contre vos frères, quand vous les scandalisez dans leur conscience, ces faibles, vous péchez contre le Christ.

¹³C'est pourquoi si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de viande, de peur de le scandaliser.

Les dieux ne sont rien, les chrétiens éclairés le savaient; mais beaucoup d'entre eux qui avaient cru, avant leur conversion que les dieux qu'ils adoraient étaient des être réels persévéraient dans cette idée première, dont ils n'avaient pu se défaire totalement. Les premiers avaient raison, ils possédaient cette science chrétienne que leur avait enseignée l'apôtre, et ils s'en prévalaient. Mais à quoi sert la science si elle n'est pas informée et complétée par la charité? Elle enfle, elle conduit à l'orgueil, au mépris des autres... Elle se rit des difficultés de ces consciences faibles qui se buttent à tout, et particulièrement des plus pauvres qui trouvaient dans ces viandes une ressource facile, peu coûteuse et qui n'osaient pas en manger.

Cette science des premiers cause le scandale des seconds; elle devient donc coupable; elle pèche contre le Christ, parce qu'elle est sans cœur, sans charité, et qu'elle fait tomber dans le péché des frères rachetés par le Christ.

Le grand principe n'est donc pas la science, mais la charité. « Je ne mangerais jamais de viande si je devais scandaliser mon frère! »

2. Et pourtant il est libre, il est apôtre, mais par charité il a renoncé à user de toutes les libertés qui lui sont permises. Il part aussi de cette idée de faire sa propre apologie et pour affirmer son autorité que plusieurs, à Corinthe, avaient contestée, en affectant de le considérer comme inférieur aux autres apôtres qui avaient connu Jésus-Christ.

IX. ¹Est-ce que je ne suis pas libre? Est-ce que je ne suis pas Apôtre? Est-ce que je n'ai pas vu Jésus Notre-Seigneur? N'êtes-vous pas mon œuvre dans le Seigneur? ²Et si je ne suis pas apôtre pour les autres, du moins je le suis pour vous, car vous êtes le sceau de mon apostolat dans le Seigneur. ³Mon apologie devant mes détracteurs, la voilà, c'est vous!

⁴N'avons-nous pas le droit de manger et de boire à vos frais? ⁵N'avons-nous pas le droit de conduire avec nous une femme sœur, comme les autres apôtres, comme les frères du Seigneur, comme Céphas? ⁶Où bien sommes-nous donc les seuls, Barnabé et moi, qui n'avons pas le droit de ne pas travailler de nos mains? ⁷Qui jamais a combattu à ses propres frais? Qui donc plante une vigne pour n'en pas manger le fruit? Qui dono fait paître un troupeau et ne goûte pas de son lait?

⁸Et si je parle ainsi, ce n'est pas seulement le langage de l'homme, c'est celui de la Loi. ⁹Car il est écrit dans la loi de Moïse: « Tu ne muselleras pas le bœuf qui foule le grain. » Est-ce que Dieu songeait aux bœufs? ¹⁰C'est uniquement pour nous qu'il dit cela. Oui, ces choses ont été écrites pour nous. Celui qui laboure doit labourer dans l'espérance, et celui qui foule, dans l'espoir de recueillir les fruits. ¹¹Si donc nous avons semé parmi vous une semence spirituelle, est-il exorbitant que nous ayons part à votre moisson de biens matériels? ¹²Si d'autres usent de ce droit sur vos biens, pourquoi pas plutôt nous? Mais nous n'en avons pas usé et nous supportons tout, de peur d'apporter quelque obstacle à l'Evangile du Christ.

¹³Ne savez-vous pas que ceux qui travaillent au sanctuaire vivent du sanctuaire, et que ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel? ¹⁴C'est ainsi que le Seigneur a voulu que ceux qui annoncent l'Evangile vivent de l'Evangile.

¹⁵Pour moi je n'ai usé d'aucun de ces droits, et je n'écris point ceci pour qu'on les exerce en ma faveur. J'aime mieux mourir que de me laisser enlever ce qui fait ma gloire. ¹⁶Car si je prêche l'Evangile ce n'est pas pour moi une gloire, c'est une nécessité qui me presse: et malheur à moi si je n'évangélise pas! ¹⁷Si je le faisais de mon propre gré, je mériterais une récompense [mais j'y ai été contraint, mon ministère m'a été imposé]; si je le fais malgré moi, c'est pourtant un ministère dont je suis chargé. ¹⁸Quelle est en effet ma seule gloire? C'est, quand je prêche, d'annoncer gratuitement l'Evangile, et de ne pas abuser du droit que me donne ma prédication de l'Evangile.

¹⁹Car bien que libre à l'égard de tous et ne dépendant de personne, je me suis fait l'esclave de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. ²⁰Avec les Juifs je me suis fait Juif, pour gagner les Juifs. ²¹Avec ceux qui étaient sous l'autorité de la Loi, j'ai vécu comme étant sous l'autorité de la Loi — et cependant je n'y étais pas, — afin de gagner ceux qui étaient sous la Loi. Avec ceux qui n'étaient pas sous l'empire de la loi, j'ai été comme étranger à la Loi. — Et cependant je n'étais pas étranger à la Loi de Dieu, puisque j'étais sous la Loi du Christ, — mais je voulais gagner ceux qui

¹ Le « *hoc operandi* » de la Vulgate est une grossière faute de copiste. C'est « *non operandi* ». (ix, 6).

étaient étrangers à la Loi. ²² Je me suis fait infirme avec les infirmes, afin de gagner les infirmes. Je me suis fait tout à tous afin de les sauver tous. ²³ Je fais tout pour l'Evangile afin d'y avoir part.

Son apologie est complète. A ses détracteurs il montre qu'il est Apôtre, lui aussi. Il a vu le Christ. Mais il n'est pas un Apôtre comme les autres. Ceux-ci usent de leur droit de vivre aux frais des Eglises. Ni lui ni Barnabé ne les imitent. *D'autres*, ses contradicteurs, ne se font pas faute de moissonner dans les biens des Corinthiens, lui il s'en abstient. Il n'a même pas le secours de la femme-sœur qu'emmenent avec eux les grands apôtres. Pourquoi ? C'est que sa condition est autre que la leur. Ils ont suivi librement Jésus-Christ, lui il n'est venu au Maître que par force, terrassé sur la route de Damas. La prédication des Gentils lui a été imposée comme une nécessité. Malheur à lui s'il n'évangélise pas ! Son salut est à ce prix. Mais lui, il doit prêcher gratuitement ; c'est le caractère de son apostolat, son titre de gloire, et sans doute aussi l'ordre du Maître. Il connaît ses droits, il les affirme, il les prouve par la raison, l'Ecriture, la volonté du Christ, mais il ne les exerce pas : il se sent obligé à faire plus que les autres. C'est pourquoi il a abdiqué sa liberté pour se faire l'esclave de tous.

3. Il termine son exposition par une gracieuse allégorie empruntée aux jeux isthmiques, si populaires à Corinthe, et qui s'y célébraient tous les deux ans. Les uns couraient dans le stade, d'autres luttait au pugilat. Dix mois avant l'ouverture des jeux les athlètes s'entraînaient, se soumettaient à un régime sévère, s'abstenaient de tout excès. C'était un terrible exercice que le pugilat : « Les poignets et les mains du pugiliste étaient enveloppés dans un réseau de courroies en peau de bœuf garnies de bandes en cuir durci, de clous et de boules de plomb. On devait attendre l'antagoniste avec adresse et vigueur, tout en parant ses coups. Si celui-ci se dérobait habilement, le poing battait l'air avec fatigue et danger pour le pugiliste maladroît¹. » L'ennemi contre lequel Paul combat avec acharnement, c'est son corps.

²⁴ Ne savez-vous pas que dans les courses du stade tous courent, mais un seul reçoit le prix ? Courez de telle sorte que vous le receviez. ²⁵ Qui-conque veut concourir dans la lutte garde une rigoureuse tempérance² ; et c'est pour recevoir une couronne périssable, tandis que la nôtre est impérissable.

²⁶ Pour moi je cours, non au hasard ; je combats, non pas comme l'athlète qui donne des coups en l'air ; ²⁷ mais je meurtris mon corps et je l'asservis, de peur qu'après avoir été le héraut pour les autres, je ne sorte du combat sans gloire.

4. Après cette digression nécessaire à son apologie, l'apôtre revient à son idée première. Il veut prémunir les forts, « ceux qui savent, » contre les dangers que leur témérité peut leur faire courir, et il leur rappelle les leçons de l'Ancien Testament. Ce qui est arrivé au peuple de Dieu est la figure, le type, le miroir prophétique des événements qui menacent les Corinthiens. Israël est l'ombre, l'esquisse ; l'Eglise est la réalité, le tableau définitif et parfait. Dans le peuple de Dieu, qui offense Dieu dans le désert et qui est rudement châtié, il voit l'image de l'Eglise de Corinthe, légère et tentée.

X. ¹ Je ne veux pas que vous ignoriez, frères, que nos pères ont tous été protégés par la nuée, que tous ont traversé la mer Rouge, ² que tous ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer ; ³ qu'ils ont tous mangé la même nourriture miraculeuse [la manne], ⁴ tous bu le même breuvage obtenu par un prodige, — car ils buvaient à un rocher spirituel qui les accompagnait ; et ce rocher était le Christ.

⁵ Cependant ce n'est pas le plus grand nombre qui trouva grâce devant Dieu, car leurs corps jonchèrent le désert. ⁶ Tout cela, ce sont des figures de notre état, afin que nous n'ayons pas de désirs coupables comme eux, ⁷ et que vous ne deveniez pas idolâtres, comme plusieurs d'entre eux, ainsi qu'il a été écrit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis il se leva pour danser¹. » ⁸ Ne nous livrons pas non plus à l'impudicité, comme beaucoup d'entre eux, aussi tombèrent-ils vingt-trois mille² en un jour. ⁹ Ne tentons pas le Christ, comme plusieurs d'entre eux le tentèrent, qui périrent par les serpents. ¹⁰ Et ne murmurez pas, comme plusieurs d'entre eux ont murmuré, qui périrent sous les coups de l'exterminateur.

¹¹ Toutes ces choses leur sont arrivées en figure et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous qui arrivons à la fin des temps. ¹² Ainsi donc que celui qui croit être debout prenne garde de tomber. ¹³ La tentation qui vous a éprouvés n'a été qu'humaine ; et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il donnera à votre tentation une heureuse issue, afin que vous puissiez la supporter.

Les rapprochements sont frappants. Les Juifs avaient été baptisés « dans la nuée et dans la mer, » nourris de la manne et abreuvés de l'eau du rocher, symboles du pain et du vin de l'Eucharistie. Le rocher qui les suivait pour les abreuver, pour les fortifier, c'était le Christ, le rocher d'Israël. Cependant malgré tous ces secours, tous ces prodiges, ils ont succombé à leurs désirs coupables, ils ont été exterminés en grand nombre, et seuls Josué et Caleb sont entrés dans la Terre promise. Ne les imitez point, vous succomberiez comme eux. Ne vous croyez pas forts, car vous pourriez faire de déplorables chutes. Profitez de ces leçons qui ont été écrites pour vous. L'idée de la Parousie vient ici à l'esprit de l'Apôtre qui est visiblement préoccupé des derniers temps. Les Israélites regrettaient les viandes d'Egypte ; les Co-

¹ *Epîtres de saint Paul*, par M. Toussaint, p. 340.

² Qui studet optatam cursu contingere metam, Multa tulit, fecitque puer : sudavit et alsit :

Abstiniuit venere et vino...

(Horace, *De arte poetica*, v. 412).

¹ Exode, xxxii, 6.

² Num., xxv, 9 (viginti quatuor millia).

rinthiens, celles des sacrifices. Jusqu'ici leur tentation n'a été qu'humaine, c'est-à-dire qu'ils pouvaient y résister à l'aide de leur volonté aidée de la grâce divine, mais le jour où, par présomption, ils s'exposeraient eux-mêmes au danger, Dieu les abandonnerait à leurs propres forces. Tant que nous nous appuyons sur lui, que nous accomplissons sa volonté avec droiture, il proportionne l'épreuve à notre infirmité. Mais les Corinthiens sont-ils assez prudents ?

5. Ils rencontrent deux occasions surtout de succomber à la tentation d'idolâtrie et de présomption : c'est dans les repas des sacrifices, pris en public, et les repas avec des viandes immolées, pris à la maison. Il va leur tracer leur ligne de conduite en ces occurrences délicates qui tiennent chaque jour à la vie sociale et familiale.

¹⁴ C'est pourquoi, mes très chers, fuyez loin de l'idolâtrie. ¹⁵ Je vous parle comme à des hommes prudents, jugez vous-mêmes ce que je dis. ¹⁶ La coupe de bénédiction que nous-mêmes nous bénissons n'est-elle pas une communion au sang du Christ ? Et le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au corps du Christ ? ¹⁷ Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, nous qui sommes une multitude nous ne formons qu'un seul corps, car nous participons tous au même pain. ¹⁸ Voyez Israël selon la chair, ceux qui mangent des victimes ne participent-ils pas à l'autel ?

¹⁹ Que conclure ? Est-ce que je dis que la viande immolée aux idoles est quelque chose ou que l'idole est quelque chose ? Non. ²⁰ Je dis que leurs sacrifices, les Gentils les offrent aux démons, et non à Dieu. Or je ne veux pas que vous soyez en communion avec les démons. Vous ne pouvez pas boire le calice du Seigneur et le calice des démons. ²¹ Vous ne pouvez pas vous asseoir à la table du Seigneur et à la table des démons.

²² Est-ce que nous voulons provoquer le Seigneur ? Est-ce que nous sommes plus forts que lui ?

Il s'agit ici des festins qui suivaient les sacrifices. On croyait que celui qui participait aux sacrifices offerts aux démons se plaçait sous l'action du démon, comme la communion « à la coupe de bénédiction, » et « au pain que l'on rompait ensemble » plaçait les chrétiens sous l'action du Christ. Communier avec les démons, c'était aussi accepter leur doctrine, leur rendre un culte. Ces festins étaient des actes religieux. Pouvait-on, de bonne foi, s'unir à la fois aux démons et au Christ ? L'idole n'est rien, mais le culte qui lui est rendu va aux fausses divinités, donc aux démons. Il y a donc péril à prendre part à ces festins ; s'y asseoir est une sorte d'apostasie.

Ces expressions, « la coupe de bénédiction » et « le pain que nous rompons, » sont des allusions transparentes à la Cène ; et nous savons que ces mots « rompre le pain » servaient à désigner l'agape eucharistique¹.

Il y a même du danger à prendre part à ces festins dans l'intimité.

^{22b} Tout est permis, mais tout n'est pas convenable. ²³ Tout est permis, mais tout n'édifie pas. ²⁴ Que personne ne cherche son propre avantage, mais celui d'autrui.

²⁵ Mangez de tout ce qui se vend au marché, sans vous enquérir de rien pour motif de conscience. ²⁶ Car la terre est au Seigneur et tout ce qu'elle renferme.

²⁷ Si un infidèle vous invite et que vous vouliez y aller, mangez de tout ce qu'il vous présentera, sans vous enquérir de rien pour motif de conscience.

²⁸ Si quelqu'un vous dit : « Ceci a été immolé aux idoles » ; n'en mangez pas à cause de celui qui vous a avertis et pour raison de conscience. ²⁹ Je parle non pas de votre conscience à vous, mais de celle d'autrui. Pour le reste, pourquoi ma liberté serait-elle jugée par une conscience étrangère ? ³⁰ Si je mange avec action de grâces, pourquoi serais-je repris pour une chose dont je rends grâces ?

³¹ Donc, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. ³² Ne scandalisez ni les Juifs, ni les Gentils, ni l'Eglise de Dieu. ³³ C'est ainsi que pour moi, je m'efforce de plaire à tous en toutes choses, sans chercher ce qui m'est utile, mais ce qui est utile aux autres afin qu'ils soient sauvés.

XI. ¹ Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ.

C'est toujours le principe de la charité qui doit guider « celui qui sait » et qui se croit fort. Qu'il mange toute viande qui se vend au marché, sans se soucier de la provenance. Est-il invité chez un infidèle ? Qu'il y aille et mange ce qu'on lui présente. Mais s'il se trouve à table un chrétien dont la conscience n'est pas encore formée et qu'il vous dise : « Ceci a été immolé aux idoles, dois-je en manger ? Je n'ose le faire, » n'en mangez pas, votre frère pourrait être scandalisé de ce que vous posez hardiment un acte qui l'inquiète, et les païens de cette divergence de conduite. Mais vous n'aliénez pas pour cela votre liberté pour les autres cas. Une conscience étrangère n'a pas le droit d'entreprendre sur ma liberté. Le païen trouverait étrange que vous rendiez grâce d'un mets dont votre frère s'écarte avec horreur ; alors n'en mangez pas. Mais dans les autres cas personne ne saurait vous blâmer de toucher à ce mets que votre conscience vous permet.

Cherchez donc en toutes choses ce qui va à la gloire de Dieu, et ce qui est le plus utile à vos frères, en oubliant vos préférences et vos goûts.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 julii 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

¹ Act., II, 42-46 ; xx, 7, 11.

Ami du Clergé du 8 août 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégryque de S. Louis, roi de France. — Le chrétien, l'apôtre et le martyr, 609.

Entretiens sur le Rosaire. — XXXVI. Cinquième mystère douloureux : 3^e Notre-Dame de Pitié, 613.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXI. L'Eucharistie : 4^e *Nécessité et effets*, 616.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — III. S. Joseph patron de la bonne mort, 616.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXX. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 622.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

(25 août)

LE CHRÉTIEN, L'APÔTRE ET LE MARTYR

*Introibo in domum tuam,
adorabo ad templum sanc-
tum tuum.*

J'entrerai dans votre maison
et je vous adorerai dans votre
saint temple.

Mes frères,

Pendant que S. Louis campait devant la place de Jaffa qu'il s'occupait à fortifier, une troupe d'Arméniens qui se rendaient en pèlerinage à Jérusalem demandèrent à le voir. Ce fut le sire de Joinville qui fut chargé de transmettre leur requête. Il trouva le roi adossé au poteau de sa tente, assis comme cela sur le sable, et il lui dit avec sa bonhomie coutumière : « Sire, bien que vous ne soyez pas encore mort, ces bonnes gens demandent à baiser vos reliques. » Le roi rit « moult clairement » et se prêta de bonne grâce au désir des pèlerins. Il fut les voir, leur adressa quelques paroles édifiantes et les congédia, en les recommandant à Dieu.

Cette petite scène, naïvement contée par Joinville, nous intéresse surtout à cause de sa signification symbolique. Cette caravane d'Arméniens n'est que l'avant-garde d'une procession sans fin qui se déroule à travers les siècles. Que de pèlerins dévots au saint roi ont marché et marchent encore à sa suite ! Que de paroisses, que de communautés chrétiennes se sont rassemblées devant ses autels pour vénérer ses reliques, lui chanter leur amour et implorer ses suffrages ! Parmi tous nos saints de France, S. Louis est un des plus populaires ; et c'est à coup sûr le plus sympathique de nos rois. Nous, chrétiens, nous le mettons bien au-dessus d'autres princes, plus grands peut-être par le talent militaire ou le génie

politique, mais dont la gloire est plus trouble. Il nous apparaît comme l'idéal du roi très chrétien, car non seulement il a pratiqué pour son compte toutes les vertus évangéliques, mais il a travaillé de toutes ses forces à l'extension du règne de Dieu, il a souffert et il est mort pour sa sainte cause. Sur son auguste front brille donc une triple couronne : la couronne du *chrétien*, la couronne de l'*apôtre* et la couronne du *martyr*.

I. — *Le chrétien*

L'Evangile, mes frères, nous dit à plusieurs reprises qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, car s'il n'y prend garde, il se laisse vite fasciner par les biens de ce monde et finit par oublier le ciel, sa véritable patrie. Mais si la richesse est, en ce sens, un obstacle au salut, que dire du pouvoir et surtout du pouvoir royal ? Un prince puissant, riche, adulé, a tant de facilité pour satisfaire ses caprices, ses passions et même ses plus vils instincts : il n'a qu'à se laisser aller pour devenir un tyran et un monstre.

Or c'est à la cour, au milieu de toutes les séductions, que S. Louis a mené la vie la plus austère et la plus pieuse. Voici d'après ses biographes, d'après Joinville, son compagnon et son ami, d'après Guillaume de Chartres et Geoffroy de Beaulieu, ses chapelain et confesseur, le tableau d'une de ses journées. A son lever il entendait une messe basse et, ses Heures dites, il assistait à une messe chantée. Dans l'après-midi il entendait vêpres et complies, et dans sa chambre, avec son chapelain, il récitait l'Office des morts. Au cours de la journée, il faisait jusqu'à cinquante genuflexions accompagnées d'oraisons jaculatoires. Il récitait en son particulier des prières si longues que, selon le mot d'un naïf chroniqueur, il ennuyait les gens de sa suite. Au conseil, avant de prendre la parole, il traçait sur ses lèvres le signe de la croix en invoquant l'Esprit-Saint. Ainsi vivait-il constamment sous le regard de Dieu, et l'on peut dire que sa journée n'était qu'une longue prière.

Même pendant la nuit il se levait fréquemment pour prier. Il faisait mettre à son chevet « une certaine mesure de cierge » et donnait l'ordre de l'éveiller quand ce flambeau serait sur le point de s'éteindre. D'autres fois, pour ne pas troubler le sommeil de ceux qui couchaient dans sa chambre, il se levait en silence et s'en allait en sa chapelle ouïr matines. Vous le voyez, mes frères, ce bon roi menait dans son palais une vie aussi régulière, aussi remplie d'exercices de piété qu'un religieux dans son couvent.

Là-dessus des esprits forts de se récrier et de dire que Louis IX eût beaucoup mieux fait

de s'occuper des affaires de son royaume que de se livrer à une piété aussi excessive. Mais sa grande dévotion ne l'a pas empêché, que je sache, de faire exactement et scrupuleusement son métier de roi. Je vois bien comment un prince ambitieux, cupide ou frivole, peut faire le malheur de ses sujets. Je vois bien comment un parti politique sans honneur et sans conscience peut sacrifier à ses intérêts l'avenir d'un grand pays qu'il gouverne. Mais que la dévotion ait détourné S. Louis de ses devoirs d'état, non, cela je ne puis l'admettre. Je sais trop ce que la crainte de Dieu a mis dans son cœur de désintéressement, de droiture et de dévouement au bien public. Jamais prince fut-il plus soucieux de rendre à tous, et surtout aux humbles et aux petits, une exacte justice ?

Les lois et les édits qu'il a portés et qui sont consignés dans le livre des *Etablissements*, font encore aujourd'hui l'admiration des juristes. En un mot, pour être bon chrétien, S. Louis n'en fut pas moins bon roi.

A une piété très vive il joignait une humilité vraiment extraordinaire. Quand il allait communier, il se prosternait à l'entrée du chœur et se traînait sur ses genoux jusqu'à l'autel ; puis, après avoir récité lui-même le *Confiteor*, il recevait le corps du Christ avec une humilité profonde.

Le Vendredi Saint, il se rendait dans une église, vêtu de laine commune. Il portait des souliers sans semelle, de façon que la plante de ses pieds posait à nu sur le sol. Il assistait à l'office et, au moment de l'adoration de la croix, il allait la baiser après avoir fait comme les prêtres trois prostrations. Cela fait, il se couchait sur le pavé de l'église et restait quelque temps immobile, les bras en croix. Que j'aime à voir le roi de France dans cette attitude humiliée, proclamant ainsi que devant Dieu il n'y a plus ni maître ni serviteur, ni monarque, ni sujets ! Loin de l'abaisser, cette humilité le relève à nos yeux, car la vraie grandeur n'est-elle pas de se mettre à sa place et de reconnaître que près de Dieu nous ne sommes tous que poussière et néant ? C'est ce qui faisait dire à un écrivain catholique, avec autant d'esprit que de justesse : « L'homme n'est grand qu'à genoux. »

Mais parmi les vertus qui forment la couronne chrétienne de S. Louis, il n'en est point qui brille d'un plus vif éclat que son admirable charité.

Visitant un jour l'abbaye de Royaumont, il apprit qu'il y avait à l'infirmerie un religieux atteint de la lèpre. Il fut le voir et le trouva qui mangeait seul à une petite table ; mais il avait peine à le faire, car ses lèvres étaient décomposées et ses mains en mauvais état. A cette vue le cœur du roi s'émeut ; il s'agenouille près du malade, sans se laisser

rebuter par son aspect affreux, et se met à lui découper sa viande dont il porte les morceaux à ses lèvres, le servant avec autant de respect et d'amour que s'il eût servi Notre-Seigneur lui-même.

La vie de S. Louis est pleine de traits de ce genre. Vous savez combien il aimait les infirmes et les pauvres. C'est pour hospitaliser des aveugles qu'il fonda l'établissement des Quinze-Vingts qui existe encore aujourd'hui. Chaque jour, qu'il fût à Paris ou en voyage, il nourrissait cent vingt pauvres à ses frais. Il avait toujours à sa table des mendiants et des estropiés qu'il servait de ses propres mains. Il demanda un jour à Joinville s'il lavait les pieds des pauvres le Jeudi Saint. « A Dieu ne plaise, répondit le sénéchal, que je touche les pieds de ces vilains. » Mais le saint lui représenta qu'il n'était pas plus grand seigneur que le roi d'Angleterre, qui, lui, lavait bien les pieds des pauvres. Et ce que le roi de France aurait pu ajouter, c'est qu'il le faisait lui-même tous les ans, à l'exemple de Celui qui, par amour pour les siens, a voulu se faire leur serviteur.

Cette charité du saint roi allait parfois jusqu'à l'héroïsme. Ainsi en Palestine, après un engagement avec les Sarrazins, on le vit porter lui-même en terre des cadavres pourris qui exhalaient une odeur infecte. La charité le possédait au point qu'il ne reculait plus devant aucun sacrifice. Rien n'était capable de l'arrêter quand il voyait du bien à faire ; et triomphant de toutes ses répugnances, il suivait sans hésitation et comme d'instinct les plus sublimes inspirations de son cœur.

II. — L'apôtre

La forme par excellence de la charité, c'est le zèle, le désir ardent de sauver des âmes. Une des dernières paroles que le roi prononça sur son lit de mort fut celle-ci : « Efforçons-nous de prêcher la foi et de planter partout l'étendard de la croix. » Prêcher la foi, ce fut là sa préoccupation constante ; toute sa vie, ce « bon sergent de Jésus-Christ » s'efforça de lui conquérir des âmes.

En esprit sensé et pratique qui profite de toutes les occasions de faire le bien, il exerça d'abord son zèle dans sa propre famille. L'apostolat le plus important comme aussi le plus fécond, c'est l'éducation. S. Louis le savait : aussi mit-il tous ses soins à former ses enfants à la vertu et à la piété. Chaque soir il les réunissait dans sa chambre pour leur raconter des histoires édifiantes, pour leur proposer des exemples à suivre et à ne pas suivre. Il leur apprenait aussi les Heures Notre-Dame, c'est-à-dire le petit Office de la Sainte Vierge, afin qu'ils prissent de bonne heure l'habitude de les réciter.

Il veillait avec non moins de soin sur les

gens de sa maison. Ayant entendu un de ses écuyers chanter des chansons profanes, il le reprit ; et comme il savait qu'on ne détruit une mauvaise habitude qu'en la remplaçant par une bonne, il lui apprit l'*Ave maris stella* et d'autres hymnes pieuses que dans la suite il chantait avec lui.

Son zèle avait un rayonnement plus vaste encore. Par lui-même ou par d'autres, il convertit des pécheurs et ramena des Juifs à la vraie foi. Il réprimait sévèrement le blasphème, car en roi très chrétien, il regardait comme délits punissables par les tribunaux civils les injures faites à Dieu. Par son ordre les blasphémateurs étaient mis au pilori, c'est-à-dire attachés à un poteau et exposés à la risée publique. Il disait même qu'il se ferait volontiers marquer d'un fer chaud si par là il pouvait empêcher tout blasphème dans son royaume.

Mais la France avait des limites trop étroites pour son ardeur apostolique. Par-delà son royaume, par-delà la chrétienté elle-même, il se représentait les peuples infidèles assis dans l'ombre de la mort et rêvait de les conquérir au Christ. Pendant qu'il était prisonnier en Egypte, le soudan vint le voir et lui demanda pourquoi il paraissait si triste. « C'est, dit le roi, que je n'ai pas encore ce que je désire.

— Et quel est donc ce désir qui vous presse si fort ?

— Sauver votre âme.

— Comment ! s'écria le soudan étonné : ce n'est donc pas pour me déposséder que vous êtes venu ici ?

— Non, dit le roi, mais pour vous arracher au pouvoir du démon. J'aime et je regrette ma douce France ; mais, je vous le jure, je renoncerais à la revoir si j'avais quelque espoir de sauver une âme aussi précieuse que la vôtre. »

A ces mots, des larmes coulèrent sur la barbe naissante du jeune soudan, et il s'en alla tout songeur.

C'est donc avec la pensée de convertir les Sarrazins que S. Louis organisa ses croisades, et ces expéditions militaires furent avant tout des entreprises d'apostolat.

Pour en venir à ses fins, il amena outremer des religieux, et spécialement des Frères Prêcheurs. Il dépêcha l'un d'eux, frère Yves le Breton, vers le Vieux de la Montagne ; et il se trouva que ce chef de bande qui terrorisait tout le pays, connaissait la vie de Jésus et qu'il avait une grande dévotion pour S. Pierre en qui il croyait que l'âme d'Abraham avait passé par la métempsychose.

S. Louis envoya aussi au roi des Tartares un autel portatif, un calice et une tente faite en guise de chapelle où il avait fait broder l'Annonciation Notre-Dame et les autres points de la foi. Et ces choses lui fit-il porter par

deux Frères Prêcheurs qui savaient le sarrazinois, afin de lui montrer et enseigner comment il devait croire.

Cet apostolat ne fut pas sans succès. Plusieurs musulmans touchés de la grâce se convertirent et reçurent le baptême. Il est vrai que plus d'un chrétien captif abjura, le cimetière sur la gorge. Mais dans le traité qu'il conclut avec les émirs, S. Louis eut soin de stipuler que tous les prisonniers lui seraient rendus ; et une fois libres, ils revinrent à la religion qu'ils avaient eu la faiblesse de renier.

On pourra trouver que ce sont là d'assez minces résultats, hors de proportion avec tant d'or prodigué et tant de sang répandu. D'aucuns vont même jusqu'à dire que les croisades ont lamentablement échoué et qu'elles n'ont servi qu'à étendre nos connaissances géographiques et à multiplier nos relations commerciales avec l'Orient. Si c'est là tout le profit que nous en avons tiré, il faut en effet reconnaître que nous l'avons acheté bien cher. Mais les croisades ont eu un résultat autrement considérable. Sans doute les croisés n'ont pu reconquérir Jérusalem ni convertir les Sarrazins. Mais ils nous ont laissé un admirable exemple d'esprit de foi et de générosité au service de Dieu. Qu'il est beau de voir ces chevaliers et ces seigneurs quitter leur manoir au premier bruit de la guerre sainte et s'en aller outre-mer à travers des périls infinis ! Leur exemple est noblement contagieux. A sept siècles de distance, le souffle d'enthousiasme qui les poussait vers la Terre Sainte soulève encore. Leur cri de guerre fait vibrer en nous les fibres les plus profondes. Dieu le veut ! En avant nous aussi pour les saintes et pacifiques croisades ! En avant pour le combat intérieur, pour la lutte incessante contre le démon qui rôde autour de nous, cherchant à nous séduire et à nous perdre ! Dieu le veut ! En avant pour la conquête des âmes ! Faisons le bien dans notre entourage, dans ce cercle restreint de la famille et des relations où notre action, pour être obscure, n'en sera que plus efficace. Dieu le veut ! Enrôlons-nous dans l'armée du bien. Entrons dans ces associations pieuses qui ont pour but la gloire de Dieu et le salut des âmes. Notre rôle y sera peut-être bien effacé ; mais ne sont-ce pas les petits soldats anonymes qui remportent les grandes victoires ? Si insignifiante que paraisse notre action individuelle, elle ne passera pas inaperçue aux yeux de Celui qui voit tout ; et Dieu qui dans le bruissement innombrable de la forêt distingue le murmure de la plus humble feuille, saura bien la remarquer et la récompenser.

Tel a été le grand résultat des croisades de S. Louis : un exemple qui sera pour la postérité une perpétuelle leçon d'héroïsme. Dans

les deux épopées que ce prince a écrites avec le glaive, il y a des pages sublimes qui jusqu'à la fin des siècles remueront les cœurs chrétiens et y ouvriront la source des généreuses et fécondes émotions.

III. — *Le martyr*

Roi très chrétien, roi apôtre, S. Louis fut aussi un roi martyr, car il souffrit et mourut pour la cause de Dieu.

Un chroniqueur anglais, Mathieu Pâris, racontant la croisade d'Égypte, dit tout crûment qu'elle fut une honte pour le roi de France. ...Une honte ? Non, mes frères, nous ne pouvons souscrire à ce jugement. Sans doute, à juger humainement les choses, cette expédition fut un véritable désastre. Après la prise de Damiette, fait d'armes qui brille comme un éclair dans une nuit obscure, des malheurs de toute sorte fondirent sur les croisés. Ils eurent d'abord à souffrir de la famine, car les bateaux qui devaient les ravitailler furent pris par les Sarrazins. La disette fut telle que les hommes tombaient d'épuisement. Cependant, malgré la pénurie des vivres, le saint roi ne laissa pas de faire maigre tout le Carême, se nourrissant de poissons pêchés dans le Nil où ils s'étaient repus de cadavres.

C'est à cette cause que Joinville attribue l'épidémie qu'il appelle « le mal de l'armée » et qui fit tant de victimes. Le roi lui-même en fut atteint. Ses jambes devinrent sèches et favelées ; ses gencives se décomposèrent, et il fallut que les chirurgiens coupassent les chairs mortes à grande douleur.

Décimée par la famine et la maladie, l'armée chrétienne battit en retraite ; mais elle ne put résister aux attaques des Sarrazins et se rendit tout entière à leur merci. Ce désastre sans précédent fut un scandale pour ces demi-chrétiens qui, comme les Juifs charnels, n'aiment Dieu que dans la mesure où il leur fait du bien. Plusieurs, dit-on, perdirent la foi. Pour se venger de Dieu qui les éprouvait, ils cessèrent de le servir, bien dignes d'être comparés à ces musulmans qui disaient à propos des croisés : « Si Mahomet nous eût laissés souffrir autant, nous ne croirions plus en lui. »

Mais S. Louis ne se laissa pas ébranler dans sa foi. Il s'humilia sous la main de Dieu et déclara que, s'il avait été vaincu, c'était à cause de ses péchés. Mais Dieu avait sans doute un autre dessein que de châtier ce serviteur fidèle et si attaché à tous ses devoirs. Il voulait le sanctifier encore, le rapprocher de la perfection et lui donner ce fini que la douleur seule ajoute aux grandes vertus. Il voulait aussi laisser aux siècles futurs un admirable exemple de résignation et de constance dans l'épreuve. Ainsi la croisade d'E-

gypte, loin d'être pour le roi de France une honte, comme le dit cet impertinent Mathieu Pâris, a mis le comble à sa gloire ; et S. Louis nous apparaît plus grand dans son cachot, au milieu des Mameloucks qui le menacent de mort, que sur le pont de Taillebourg où il mit en pièces les Anglais.

Ceux qui ont échappé au naufrage conçoivent souvent une vive horreur pour la mer et ne s'exposent plus à ses tempêtes. Mais les désastres de sa première croisade n'empêchèrent pas S. Louis d'en préparer une seconde. Il prit la croix à une époque où il était si faible qu'il ne pouvait supporter le cheval ni la voiture et qu'un jour Joinville dut le porter entre ses bras de l'église à son hôtel. C'est que le saint roi avait une de ces âmes généreuses que le bien attire avec une force invincible. Quand Dieu avait parlé, il allait de l'avant, comptant pour rien les fatigues, les périls et la mort elle-même.

Ah ! mes frères, nous aurions grand besoin, n'est-il pas vrai ? d'imiter cette générosité et cet esprit de sacrifice. Nous avons de bons désirs, une volonté sincère d'éviter le péché ; mais notre attachement à nous-mêmes nous empêche trop souvent de suivre les inspirations de la grâce. Dieu nous a donné des ailes pour voler à lui ; mais mille liens nous retiennent à la terre : nos petits plaisirs, nos petits intérêts, nos petites passions. De là tant de vies manquées, pleines de rêves pieux qui ne se réalisent jamais.

S. Louis avait brisé tous ces liens qui font les âmes captives. Suivant le précepte de l'Evangile, il avait renoncé au monde et à lui-même. Il sacrifia aux intérêts de Dieu son or, son repos et sa vie. Il passa de nouveau la mer et s'en alla sur les plages de Tunis où, après avoir souffert cruellement de la chaleur et de l'odeur cadavérique dont l'air était infecté, il mourut, comme Jésus son Maître, à trois heures de l'après-midi.

**

Au moment où le saint roi allait expirer, son visage s'éclaira soudain, et il murmura d'une voix faible : « Nous irons à Jérusalem. » Parole touchante et mystérieuse. Comme nous l'avons vu, le désir constant du saint roi avait été de reprendre Jérusalem aux Sarrazins. Hélas ! il n'entra jamais dans la ville sainte, ni comme conquérant, ni même comme pèlerin. Cependant, même entre les bras de la mort, à cette heure suprême où nos projets terrestres s'écroulent, il n'avait pas renoncé à son espoir et redisait avec assurance : « Nous irons à Jérusalem. » La Jérusalem dont il parlait n'était pas la ville juive où Jésus fut mis en croix, mais la Jérusalem céleste où tous nos vœux seront comblés et tous nos désirs assouvis.

Nous irons à Jérusalem : quelle consolation pour nous, mes frères, dans cette parole ! Nous aussi, nous avons de grands desseins et de vastes pensées ; nous voulons nous corriger de nos défauts, faire du bien, sauver des âmes. Mais hélas ! nous avons tant d'obstacles à surmonter ! Notre nature est si ingrate, notre volonté si faible et la perversité du monde si grande ! La vie se passe et nous n'avons pas réalisé la centième partie de nos projets. Notre dernière heure arrive, et l'idéal que nous voulions atteindre est encore bien loin. Cependant consolons-nous : dans l'ordre de la grâce aucun effort n'est perdu. On réussit toujours quand on travaille pour Dieu. Le bon grain que nous aurons semé sur cette terre inféconde, lèvera un jour au ciel. Travaillons donc avec une robuste confiance, sans nous laisser déconcerter par des échecs apparents. Et quand le moment sera venu de retourner à notre Père, nous pourrons dire avec S. Louis : « Jérusalem, ma patrie, je vais donc te revoir bientôt ! J'entrerai, Seigneur, dans votre maison et je vous adorerai dans votre saint temple ! » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXVI

CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX

3^e Notre-Dame de Pitié

Jésus vient de rendre le dernier soupir. Son âme, arrachée violemment du corps crucifié où toutes les sources de la vie sont taries, ne demeure pas inactive ; elle descend aux Limbes auprès des Patriarches et des Justes qui attendent leur délivrance, car ils sont en prison, *in carcere erant*. (I Pet., III, 19). Elle les évangélise (IV, 6), elle leur annonce en effet la bonne nouvelle de la fin de leur captivité et de leur entrée prochaine au ciel. Nous ignorons si Dieu leur adressait de temps à autre des messages pour leur dire où en était la grande œuvre, comment les temps s'accomplissaient et si le Sauveur promis était enfin descendu sur la terre ; mais ce que nous enseigne la tradition de l'Eglise c'est que l'âme de Jésus vint au milieu d'eux, qu'elle les consolait, et que ce fut pour eux la plus grande des joies, l'avant-goût délicieux de la béatitude du ciel. Quels doux entretiens ! Comme ils se pressaient autour de cette âme unie à Dieu par l'union hypostatique et par conséquent divine ! comme ils l'interrogeaient, comme ils l'adoraient ! Les extases des saints donnent à peine une idée de la suavité de cette vision.

Mais sur la terre les Justes pleuraient, et ces grands Justes se trouvaient sur le Calvaire, autour de la croix où demeurait sus-

pendu, empreint d'une majesté souveraine, le corps de Jésus. Madeleine lui baisait les pieds qu'elle couvrait de ses larmes. Marie le regardait, les yeux secs, car la source de ses pleurs était tarie ; elle était toujours debout, brisée, mais forte, et les deux Marie, Marthe, Jeanne, Suzanne et particulièrement Jean le bien-aimé se tenaient auprès d'elle, leur cœur allant à son cœur, et leurs yeux se portant d'elle, magnanime dans l'épreuve, à Jésus, dont ils contemplaient le corps qui n'était qu'une plaie, les membres broyés, et les lèvres qui ne respiraient plus.

Le soleil avait reparu et descendait vers son couchant, il fallait se hâter, car la loi ordonnait que le corps du supplicié fût enseveli le jour même. (Deut., XXI, 23) : D'ailleurs c'était le lendemain grande fête, il convenait que les croix fussent délivrées de leurs victimes, et donc que celles-ci fussent d'abord détachées.

Marie demeurera là jusqu'à la fin ; elle *recevra le corps de son Fils*, elle présidera à la mise au tombeau.

I

Une grave question se posait : Pilate lui rendrait-elle le corps de son Fils ? Les cadavres des suppliciés étaient jetés à la voirie et abandonnés aux bêtes sauvages. Maintenant que Jésus était mort, n'aurait-elle pas au moins la consolation de lui rendre les suprêmes devoirs ? Cette pensée l'obsédait et l'alarmait.

Les Juifs de leur côté étaient pressés de faire enlever le corps accusateur de Jésus qui était pour eux un remords. Ils vont trouver Pilate et lui représentent que ces morts troubleraient la fête du lendemain s'ils restaient attachés au gibet : « Il faut leur rompre les jambes, disaient-ils, pour les achever, puis les faire disparaître. » Il envoie donc des soldats qui brisent les jambes des deux larrons. Ceux-ci, aucune sympathie ne les entourait, c'étaient des criminels de droit commun et personne ne s'intéressait à de tels malfaiteurs. Mais quand ils en viennent à Jésus, ils aperçoivent un groupe éploré au milieu duquel une femme les frappe par l'intensité et la majesté de sa douleur.

Il était bien mort, mais pourtant ils avaient reçu l'ordre de s'en assurer. Le centurion leur raconte ce qu'il a vu et ressenti, il leur redit sa conviction profonde que cet homme n'était pas un homme, et ils sont eux-mêmes saisis de crainte et de respect. Non, ils ne lui briseront pas les jambes comme ils ont fait à ces deux misérables dont les cadavres gisent lamentables au pied de leur gibet ! Alors un soldat, nommé Longin, saisit sa lance et l'enfonça dans le côté droit qu'il ouvrit, et « aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » On dit que quelques gouttes du sang divin

rejaillirent sur le front du soldat qui souffrait des yeux ; elles lui guérirent ses yeux et rendirent la lumière à son esprit, si bien qu'un jour, devenu évêque de Césarée, il mourra pour la foi du Christ.

Marie vit le fer qui pénétrait dans la poitrine de son Fils pour y chercher le cœur ; il lui sembla qu'il ressentait encore cette blessure et le coup de lance l'atteignait elle-même jusqu'au fond de l'âme. Mais elle se souvint des paroles de l'Écriture : « Vous ne briserez pas les os de l'agneau pascal » (Exod., xii, 46), et de cette prophétie de Zacharie : « Ils verront un jour celui qu'ils ont transpercé. » (Zach., xii, 10). N'était-il pas en effet l'Agneau divin dont le sang serait le salut de ceux qui en porteraient la marque protectrice ; et désormais ne serait-ce pas ce cœur transpercé qui deviendrait le grand espoir de ceux qui l'adorent et l'invoquent ?

Cependant ce corps tout ruisselant encore d'un sang vivant qui avait été répandu jusqu'à la dernière goutte, afin de montrer encore que Jésus nous a aimés jusqu'à l'extrémité de l'amour, *in finem*, qu'allaient-ils en faire ? Marie se le demande et son âme est pleine d'une indicible angoisse.

Le Sauveur avait un disciple qui n'avait point paru jusqu'ici et qui gardait en secret ses convictions sans les produire, *occultus*. Il avait peur des Juifs, *propter metum Judæorum* (Jean, xix, 31), et peut-être la Sainte Vierge ne le connaissait-elle pas. Il se nommait Joseph, il était né à Arimathie, réputé pour sa vertu et sa richesse, membre du Sanhédrin et décurion. Il avait nettement désapprouvé la sentence de mort portée contre Jésus. (Luc, xxiii, 51). C'était un homme considérable, qui ne s'était pas montré encore. Mais la grande iniquité du Calvaire lui fait un devoir de paraître et d'agir. Jusqu'ici il a été timide ; le voici pris d'une sainte audace. Il se dirige hardiment vers l'Antonia, toutes les portes s'ouvrent devant lui et il pénètre jusqu'à Pilate. Le gouverneur réfléchissait tristement sur les incidents de cette journée terrible ; peut-être avait-il essuyé déjà les reproches violents de Procla : « Qu'avez-vous fait de ce Juste ? » Peut-être aussi songeait-il au rapport qu'il devrait envoyer à Tibère pour expliquer son attitude. Comment César jugerait-il la chose, et lui qui avait commis la dernière des lâchetés pour garder son poste brillant de gouverneur, échapperait-il à la disgrâce ? Car, il devait se l'avouer, cette affaire, il n'avait pas su la conduire.

Joseph arrive, il lui demande de lui accorder le corps de Jésus. C'était une faveur, il ne l'ignorait point, mais il était riche, il la paierait largement. Pilate est tiré de sa pénible rêverie par cette visite, il se ressaisit aussitôt pour reprendre le masque aimable et compassé

du chevalier romain qui reçoit un personnage de distinction. Il s'informe, il s'étonne, « Quoi ! déjà mort ! » Pour s'en assurer il mande le centurion qui est venu lui rendre compte de sa mission, et qui attend dans l'antichambre du palais.

Oui, il est bien mort, le centurion l'atteste, il en est bien sûr puisque sous ses yeux et sur son ordre le soldat Longin lui a ouvert le côté avec sa lance.

Alors Pilate, dans un élan de générosité que lui suggère le remords, fait don à Joseph d'Arimathie du corps de Jésus.

Le décurion s'en revient à la hâte annoncer cette bonne nouvelle à Marie. En chemin il achète un beau linceul qui enveloppera le corps du Sauveur, avec un suaire de linge fin qui lui recouvrira la tête. De son côté Nicodème arrivait, — un autre disciple caché et dévoué du Maître, — portant cent livres d'un parfum mélangé de myrrhe et d'aloès afin de l'ensevelir suivant la coutume des Juifs. D'ailleurs il fallait aller vite, et l'on ne pourrait embaumer le corps qu'à la hâte, d'une manière provisoire.

Ils détachent les clous avec précaution et enlèvent la couronne d'épines. Ces précieuses reliques, ils les confient aux saintes femmes, qui suivent avec attention chacun de leurs mouvements. C'est avec des précautions infinies qu'ils soutiennent le corps de peur qu'il ne tombe, qu'ils le prennent dans leurs bras, doucement. Ah ! si les bourreaux l'avaient traité vivant avec autant d'humanité lorsqu'ils portèrent la croix et qu'ils la jetèrent d'un coup brutal dans l'excavation préparée au milieu du rocher !... Mais où vont-ils le déposer, ce corps brisé, défiguré, sanglant, dont ils ne sauraient compter toutes les plaies ?

La tradition nous représente Marie assise pour le recevoir sur ses genoux. Ils le placent délicatement, les yeux mouillés de larmes en contemplant cette immense douleur. Elle le saisit dans ses bras, elle le regarde à travers ses pleurs qui recommencent à couler et qui l'aideront à laver les taches de sang. C'est bien lui ! D'autres pourraient s'y méprendre, tant les tourments ont altéré ses augustes traits, mais l'œil d'une mère ne s'y trompe pas. C'est lui, qu'elle a bercé enfant à Bethléem, qu'elle tenait ainsi sur ses genoux, qu'elle y voit de nouveau, mais en quel état ! En quel état les hommes l'ont mis ! Et c'est pour eux cependant qu'il est venu dans ce monde, qu'il a prêché, fait des milliers de miracles. C'était parce qu'il les aimait, c'était pour les attirer à la vérité, à la bonté, et ses bienfaits l'ont conduit là, au Calvaire, sur cette croix qui gît à terre maintenant, teinte de son sang. Et c'est son Fils !

« Dans la Passion du Christ, dit S. Jean Chrysostome, vous voyez deux autels, l'un dans

le cœur de Marie, l'autre dans la chair du Christ. Le Christ immolait sa chair et la bienheureuse Marie immolait son âme. » Mais si la Passoin du Christ était achevée, celle de Marie était plus douloureuse que jamais ! Qui décrira cette douleur « immense comme la mer ? » Les siècles chrétiens l'ont méditée, contemplée en pleurant. Les artistes ont essayé de la reproduire et ils ont attendri le marbre sous le ciseau inspiré de leur foi. Jamais image n'a consolé autant d'âmes, jamais statue n'a parlé davantage au cœur que les images et les statues devenues si populaires de Notre-Dame de Pitié.

II

Les saintes femmes respectent cette douleur inconsolable de Marie, qui ne se lasse point de considérer Jésus, son front qui porte la marque rouge des épines, ses épaules striées des coups de la flagellation, ses lèvres entr'ouvertes par le dernier soupir, son visage calme de travailleur qui se repose, sa tâche pénible accomplie, son côté percé d'où s'est échappé le reste de son sang. C'est de là, de ce cœur qu'elle peut contempler, qu'est née l'Eglise, qu'a jailli la grâce des sacrements, comme dans un élan suprême d'amour. Elle trouve dans cette heure si longue une grande douceur parmi la tristesse qui l'accable, parce qu'elle sait que son Fils ne souffre plus et que son sang répandu sur les âmes y fera fleurir les vertus qui peupleront le ciel, le ciel où pendant les siècles éternels les élus chanteront le triomphe de leur Sauveur.

Cette heure, il faut l'abréger, car le jour va tomber. Le corps de Jésus appartient à Joseph, puisque Pilate le lui a remis, mais où va-t-on le conduire ? A Gethsémani, dans le tombeau des aïeux ? Ils n'auront pas le temps, car le jour du Sabbat va commencer, à six heures du soir. Alors Joseph d'Arimathie offre son propre tombeau, tout neuf, qu'il a fait creuser dans le roc, pour lui seul, puisqu'il n'y existe qu'une banquette, et dans lequel personne n'a été jamais enseveli. Ce tombeau se trouve à quelques pas de là, dans son jardin enclos, séparé du Calvaire seulement par la route de Galilée. Il est heureux de pouvoir donner au Maître qu'il se reproche de ne pas avoir assez hardiment servi pendant sa vie, la suprême hospitalité de la mort. Il est permis de penser que Marie accepta avec bonheur.

Maintenant il faut procéder aux préparatifs funèbres. Le corps divin est déposé sur la pierre de l'onction, qui se voit encore au Saint-Sépulcre. On le lave, on le purifie, on y répand les parfums précieux de Nicodème, en attendant que, le Sabbat terminé, Madeleine apporte son baume plus riche encore et plus abondant. Marie s'est réservé de rendre au

visage la splendeur que la poussière, les coups, les soufflets, les souffrances lui ont enlevée et elle s'adonne avec amour à ce travail pénible et doux. Sous ses doigts maternels le front reprend sa majesté qui attire, la bouche son suave sourire ; la vie renaît sur ses traits, et n'étaient les yeux qui ont perdu leur regard, on pourrait croire qu'il va ressusciter.

Elle enlève les épines, elle décolle les cheveux tout raides de sang desséché, et les étend sur ses épaules, elle ôte la poussière et le sable : c'est toujours le plus beau des enfants des hommes ! Parfois elle s'arrête devant une plaie béante, affreuse ; elle pense combien il a souffert quand les clous sont entrés dans ses mains adorables, et il lui faut tout son courage pour ne pas s'évanouir. Mais elle se souvient qu'elle doit être forte parce que son Fils le veut et que lui-même a donné l'exemple de la force, du caractère, de la patience qui n'a pas consenti à se plaindre. C'est ainsi qu'elle achève vaillamment son œuvre surhumaine.

On débarrasse le sol des instruments de supplice, qui devaient être jetés et enterrés avec les suppliciés. La Providence voulut qu'ils fussent précipités dans une citerne au pied du Calvaire, à l'est, où plus tard sainte Hélène les retrouvera.

Maintenant les mains des saintes femmes enveloppent le corps du Sauveur de bandes de lin fin qu'elles arrosent de parfums, puis du magnifique linceul apporté par Joseph d'Arimathie, et avant de couvrir le visage tous viennent, suivant la coutume juive, déposer sur son front le baiser d'adieu. Marie embrasse son Fils la dernière, et place sur le visage le voile qui doit le recouvrir.

Il se fait tard. Les hommes prennent le corps du Sauveur et le conduisent vers le sépulcre prochain. Marie les suit, accompagnée des saintes femmes. On traverse la route, on pénètre dans l'enclos ; la grosse pierre qui ferme le tombeau est roulée pour laisser passer le cadavre divin. Joseph et Nicodème entrent par la porte très surbaissée et le déposent à droite, sur le banc funéraire.

Marie redit avec les assistants le psaume *Qui habitat* : « Celui qui habite sous l'appui du Très-Haut — comme sous un toit, — demeurera sous la protection du Dieu du ciel ! » Sans doute elle savait qu'il mourrait, elle espère maintenant avec certitude qu'il ressuscitera, mais sa douleur, dit S. Bernard, n'en est pas moins véhémente : *et vehementer*. Quelle femme en effet a connu comme elle les affres de la tristesse, de l'épreuve, des brisements les plus poignants qu'on puisse se figurer ?

La pierre est roulée de nouveau, et tous s'éloignent, silencieux.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXI

L'EUCCHARISTIE

4^o Nécessité et effets

Y a-t-il obligation de communier, et quels avantages résultent de la communion ? Voilà les deux questions auxquelles nous répondrons en parlant : 1^o de la *nécessité*, 2^o des *effets* de la communion.

I. — Nécessité

La communion n'est pas nécessaire de nécessité de moyen ; elle est nécessaire de précepte *divin* et de précepte *ecclésiastique*.

I. PRÉCEPTE DIVIN. — N.-S. J.-C. a dit : « *Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* » (Jo., vi, 54). Ce précepte oblige par lui-même :

1^o *Plusieurs fois dans la vie*. L'Eucharistie a été établie en effet pour être la nourriture de nos âmes ; or il est évident qu'on se nourrit plus d'une fois dans le cours de la vie. Cependant N.-S. n'a pas déterminé le nombre des communions, ni le temps où l'on doit communier. Il a laissé ce soin à l'Eglise.

2^o *Dans un danger prochain de mort*, quelle qu'en soit la cause : maladie grave, opération difficile, voyage périlleux, etc. La raison, c'est que le sacrement d'Eucharistie doit être reçu au moment où il est le plus nécessaire ; or il n'est jamais si nécessaire qu'au moment de la mort, d'où dépend l'éternité.

II. PRÉCEPTE ECCLÉSIASTIQUE. — Il est exprimé par le Concile de Latran et le Concile de Trente qui obligent « chaque fidèle de l'un et de l'autre sexe ayant atteint l'âge de discrétion à communier tous les ans au moins à Pâques. » Nous avons parlé de ce précepte dans nos instructions sur les commandements de l'Eglise.

Remarquons que depuis le Concile de Constance tenu en 1414, l'Eglise ne donne plus la communion aux laïcs que sous une seule espèce, l'espèce du pain : elle a décidé d'agir ainsi pour éviter les accidents et les profanations ; et pour prouver aux hérétiques que N.-S. J.-C. est tout entier sous chaque espèce. « Il n'est pas nécessaire à tous les fidèles pour être sauvés, dit le Concile de Trente, de communier sous les deux espèces ; il n'y a aucun précepte qui les y oblige. » (Sess. XXI, ch. 1).

II. — Effets

La sainte communion :

1^o Nous unit intimement à N.-S. J.-C. « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.* » (Jo., vi, 57).

2^o Augmente en nous la grâce sanctifiante. L'Eucharistie a été en effet instituée pour nous servir de nourriture : or de même qu'on ne donne point de nourriture aux morts, on ne donne pas la communion à ceux qui sont morts à la vie de la grâce ; on la donne à ceux qui vivent, afin de les fortifier.

3^o Remet les péchés véniels, soit directement, soit indirectement, parce qu'elle augmente la ferveur de la charité : en ce sens elle remet aussi une partie de la peine temporelle.

4^o Nous préserve des rechutes : a) en affaiblissant en nous la concupiscence ; b) en nous fortifiant contre les tentations, les séductions et les scandales du monde ; c) en mettant en fuite les démons tentateurs. C'est là un fait d'expérience qui explique pourquoi les Pères de l'Eglise appelaient la communion « antidote du péché » ou « contre-poison spirituel. »

5^o Nous est un gage de la vie éternelle, et comme un germe de la résurrection future et de l'immortalité bienheureuse. « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam eternam ; et ego ressuscitabo eum in novissimo die.* » (Jo., vi, 55).

Conclusion

Méditons souvent les effets produits en nous par la sainte Eucharistie : nous ne tarderons pas à avoir faim de cette nourriture divine et à en goûter toute la douceur. *Panem de cœlo præstitisti eis omne delectamentum in se habentem.*

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

III

S. JOSEPH PATRON DE LA BONNE MORT

Mort chrétienne d'un militaire. — Un militaire de l'armée du Prince d'Italie avait oublié ses devoirs religieux ; mais il continuait à réciter tous les jours un *Ave Maria* avec une invocation à S. Joseph. Au passage de Laobach, en 1809, il reçut à la jambe une blessure qui le mit hors de combat. Transporté à l'ambulance, la pensée de son saint Patron lui revint, et il ne cessait de répéter : « O S. Joseph ! S. Joseph ! » Dieu permit qu'un prêtre vint, à passer ; en entendant ces mots, il l'aborda et lui proposa de se confesser. Le soldat reçut tous les secours de la religion et fit une mort très édifiante, en invoquant S. Joseph.

Avons-nous un parent, un ami qui néglige ses devoirs de chrétien ? Faisons une sainte violence à S. Joseph en sa faveur, et attendons avec une ferme confiance la conversion du prodigue.

Dévotion récompensée. — La vénérable Sœur Pudentielle, de l'Ordre de St-François, avait eu toute sa vie une grande dévotion à S. Joseph; elle en fut récompensée, à l'heure de la mort, par une faveur bien extraordinaire. Le glorieux Patriarche lui apparut, tenant entre ses bras Jésus-Enfant, et il la remplit d'une joie si vive que cette visite fut pour elle un avant-goût du paradis. Ses sœurs la contemplaient avec admiration dans sa douce extase et auraient souhaité alors de longues années de souffrances pour le bonheur de mourir avec tant de consolation.

Une douce et sainte mort. — Le docte et pieux Suarez, qui a écrit d'admirables pages sur S. Joseph, répétait à sa dernière heure, avec le sourire sur les lèvres, cette consolante parole : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! » Est-il possible de douter qu'une paix si parfaite ait été la récompense de sa dévotion au saint Patriarche ?

De nos jours, un évêque missionnaire, Mgr Douarre, prononçait sur son lit de douleur cette autre parole également remarquable : « J'ai beaucoup redouté la mort ; mais aujourd'hui je ne la crains plus : il y a vingt-cinq ans que je récite journellement une prière à S. Joseph pour m'obtenir la grâce de bien mourir. »

En employant le même moyen, nous pouvons espérer d'être favorisés de la même grâce.

Un bon tour de S. Joseph. — Au milieu du mois de mars de l'année 1867, on portait une dame paralytique, protestante, dans un hospice du Canada, placé sous le patronage de S. Joseph. Elle venait y chercher un soulagement à ses souffrances, et ne songeait guère à un changement de religion. Elle s'en expliquait même avec une de ses amies, lui disant : « Bien fin serait celui qui m'attraperait ! » Elle ne connaissait pas S. Joseph, encore moins toutes ses industries pour gagner une âme.

Chaque jour, des religieuses attachées à l'hospice faisaient le Mois de mars, et adressaient des prières à S. Joseph pour la pauvre paralytique. A son insu, elles avaient cousu dans l'un des plis de sa robe deux médailles, l'une de la Sainte Vierge et l'autre de S. Joseph. Un jour, une religieuse fit tomber la conversation sur S. Joseph. — « S. Joseph ? reprit la dame protestante, je ne connais pas cet homme, je ne l'ai jamais vu. — Comment ! repartit la sœur, vous êtes dans une maison dont vous ne connaissez pas le maître ? » Et, ouvrant son livre d'office, elle lui présenta l'image de S. Joseph. — « Oh ! qu'il est bien ! dit-elle en le contemplant ; mais qui est-il ? » La bonne sœur le lui expliqua de son mieux. Et voilà qu'à sa grande surprise, la dame prend l'image, la baise avec respect et demande à la garder. A partir de ce jour, elle n'avait d'autre consolation que d'entendre parler de S.

Joseph, de se faire raconter la vie qu'il avait menée, les vertus qu'il avait pratiquées.

Elle avait un jeune fils que des amis pieux portaient au catholicisme. Il vint demander à sa mère de faire son abjuration, qui était fixée au 1^{er} mai. Elle y consentit de grand cœur. A peine l'avait-il quittée qu'elle fit appeler l'aumônier de la maison : « Monsieur, je veux être catholique, je veux être baptisée en même temps que mon fils ; ayez la bonté de m'instruire. » On l'instruisit, on la prépara, et, le 1^{er} mai, on voyait la mère et le fils au pied de l'autel de S. Joseph, mêlant leurs larmes à l'eau sainte qui coulait sur leurs fronts, embrassant notre sainte religion ; et le dernier jour du même mois, nos nouveaux chrétiens faisaient leur première communion et recevaient ensemble le sacrement de Confirmation.

La grâce d'une bonne mort demandée pendant 50 ans. — Une petite paroisse du diocèse de Lyon se rappelle encore avec bonheur les exemples d'édification qu'elle a admirés, pendant de longues années, dans la personne d'un vertueux vieillard, mort en 1859, à l'âge de 86 ans. Ce bon chrétien avait toujours eu une grande dévotion à S. Joseph ; il s'adressait tous les jours à lui pour obtenir la grâce d'une sainte mort. Il récitait à cette fin de ferventes prières en son honneur, matin et soir. Tous les mercredis il jeûnait et faisait une aumône. Chaque année, il communiait dévotement le 19 mars, fête de S. Joseph, et il appelait ce jour le plus beau jour de sa vie. Admirable effet de la prière et de la persévérance ! La grâce d'une bonne mort, demandée plus de cinquante ans, pouvait-elle être refusée ? Elle fut accordée, et d'une manière bien frappante.

Le 15 mars 1859, notre bon vieillard tombe malade. Il demande et reçoit les sacrements avec tant de foi et de ferveur, qu'il édifie tous ceux qui assistaient à la cérémonie. Le 19 mars, il fait célébrer une messe en l'honneur de S. Joseph et demande qu'on récite près de son lit les prières des agonisants. Le prêtre venait de terminer la consécration, quand le malade, levant les yeux au ciel et croisant les bras sur sa poitrine, prononce distinctement les noms de Jésus, Marie et Joseph, et rend doucement le dernier soupir. Son âme quitte sa dépouille mortelle au moment où le prêtre allait demander à Dieu, pour elle et pour les âmes des fidèles qui nous ont précédés, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Grâce signalée à la veille de la mort. — Une pauvre jeune fille avait été recueillie par les Dames du Bon-Pasteur d'Angers ; elle était âgée d'environ 24 ans, et n'avait abjuré le protestantisme que depuis quelques années. Atteinte d'une maladie de poitrine, qui la con-

duisait lentement au tombeau, elle tomba dans un état de tristesse et d'abattement qui approchait du désespoir; elle ne voulait plus entendre parler de confesseur et refusait tout secours religieux; on crut même remarquer qu'elle avait des pensées de suicide et cherchait à hâter le terme de ses souffrances. Le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, on lui fit porter une médaille de S. Joseph du Chêne. La communauté et les compagnes de cette enfant commencèrent une neuvaine à S. Joseph et redoublèrent leurs prières. Enfin, la veille de Noël, la malade demanda spontanément à voir son confesseur, elle s'entretint avec lui assez longtemps, reçut le saint viatique et l'Extrême-Onction, et mourut en paix le lendemain de la fête de Noël. — Tous ceux qui s'intéressaient à elle ont attribué à S. Joseph cette conversion sollicitée avec tant d'instances.

La mort du vieux dur-à-cuir. — La lettre suivante, écrite par un prêtre du diocèse de Cambrai, montre combien la protection de S. Joseph est efficace à l'heure de la mort.

« Vous souvenez-vous qu'il y a deux ans environ, revenant du cimetière, où j'avais rendu les derniers devoirs à M. C..., je vous fis part de la peine que je venais d'éprouver? Une pluie torrentielle nous avait assaillis à la sortie du cimetière et nous avait forcés à nous réfugier dans la maison du concierge. Là, le capitaine en retraite H..., ne respectant ni la douleur de la famille, ni la sainteté du lieu, avait blasphémé et, avec un cynisme incroyable, avait dit: « Je veux mourir comme j'ai vécu, et je n'ambitionne d'autres funérailles que celles qui seront faites à mon chien. »

Depuis que j'eus entendu ces paroles, chaque fois que je le rencontrais je demandais à S. Joseph de lui obtenir la grâce d'une bonne mort.

Or, un dimanche, après les vêpres du Rosaire, on vint m'avertir que le capitaine avait le choléra. Je m'en allai résolument à sa demeure, rappelant en chemin au bon S. Joseph que j'avais mis la mort de ce malheureux sous sa protection.

Je le trouvai dans un infect taudis. A peine m'y vit-il entrer qu'il se dressa sur son séant, animé par la fureur: « Ne m'approchez pas! votre souffle m'empoisonne, votre présence me fait mourir. » La femme qui le soignait eut peur et se précipita dans l'escalier. Je restai seul avec lui. Mais déjà il ne pouvait plus me repousser, la douleur l'avait rejeté sur son lit et les crampes qui le torturaient lui faisaient jeter des cris désespérés. Je saisis la laine des couvertures et me mis à le frictionner. La crise passée, je le regardai fixement dans les yeux, et lui dis avec un sourire:

— Vous voyez, capitaine, que je ne vous fais pas mourir.

Puis j'ajoutai:

— Capitaine, dans quelques heures vous allez paraître devant Dieu. Il faut mettre ordre à vos affaires.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel j'invoquai de nouveau S. Joseph. Le capitaine l'interrompit le premier pour me dire:

— Vous êtes trop jeune!

Ce mot était un mot de conversion. Je me hâtai de demander:

— Qui voulez-vous?

— Le doyen C...

— Il est malade et absent.

— Le doyen du Coll...

— Je vais le chercher.

Je trouvai M. le doyen à la porte de son église avec Sœur C... qui lui présentait une liste de malades.

— Je me dois à mes paroissiens avant tout, me dit-il.

Je revins auprès du capitaine et je lui dis:

— Le doyen du Coll... ne peut venir. Je suis jeune, c'est vrai, mais je suis prêtre: confessez-vous.

Et je lui fis faire le signe de la croix comme une mère fait à son petit enfant.

Il se confessa. J'allai chercher les saintes Huiles. Les voisins, réunis au bas de l'escalier, ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils me suivirent, et leur étonnement redoubla quand ils virent celui dont l'impiété et la déplorable conduite leur étaient si connues, saisir, pour les baiser, les mains qui avaient tracé sur son corps les onctions saintes.

Le lendemain j'allai voir si le capitaine vivait encore. J'appris qu'il avait été transporté à l'Hôtel-Dieu. Je m'y rendis. Dès que je mis le pied dans la salle, il m'aperçut et m'appela:

— Venez donc, M. l'abbé, il faut que je me reconfesse.

— Inutile, capitaine, ce qui a été fait hier est bien fait.

— Non, je veux recommencer pour faire mieux.

Et il se confessa de nouveau.

Mort édifiante d'un jeune ouvrier typographe. — Quand on voit le bien qui se fait dans les cercles d'ouvriers placés sous le patronage de S. Joseph, modèle des artisans, on comprend pourquoi la Révolution satanique poursuit de sa haine et de ses calomnies ces salutaires associations, un des plus précieux et des plus sûrs moyens de salut pour la jeunesse chrétienne, exposée à de si grands dangers dans ce temps de licence et d'impiété.

Le R. P. Delorme, aumônier du Patronage de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin, a ainsi raconté à ses jeunes auditeurs la mort édifiante d'un de leurs camarades:

« Vendredi, je rendais visite à un de vos camarades mourant. Une fièvre brûlante con-

sumait le peu de forces qui lui restaient. J'allais user de quelques précautions pour le préparer au terrible passage qu'il allait franchir ; mais je reconnus bientôt à son langage que ma peine serait inutile ; il me parlait le sourire sur les lèvres de la vie qu'il quittait sans regret et de la mort qui allait le faire entrer dans un monde meilleur.

« J'étais triste et ému, quand je l'entendis me dire :

— Je vous demande pardon, mon Père, des ennuis que j'ai pu vous causer au Patronage ; je sais que je n'ai pas toujours suivi vos conseils ; vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

— Ne parlons pas de cela, cher enfant.

— Oh ! reprit-il, j'étais bien heureux il y a deux jours ! j'ai fait la sainte communion, et je sentais que le bon Dieu était en moi.

— Vous avez eu, cher enfant, une idée du bonheur du ciel ; là-haut, vous serez toujours avec le bon Dieu.

— Vous pensez donc que j'irai au ciel ?

— Je n'en doute nullement. Voilà un an que vous êtes étendu sur votre lit de souffrances. Notre-Seigneur les a déjà acceptées en expiation de vos fautes.

— Oh ! reprit-il avec un regard et un accent que je n'oublierai jamais, que sont mes souffrances à côté des siennes ? Tenez, — et il étendait sa main vers moi, — de gros clous l'ont percé là, et il a tout enduré pour moi.

— Raison de plus, mon enfant, pour vous confier à lui pleinement.

— Je passerai par le purgatoire ; et dès que je serai au ciel, je lui parlerai bien de vous. Direz-vous une messe pour moi ?

— Certainement, dès dimanche, et je vous recommanderai aux prières de vos camarades.

— Oh ! vous me faites plaisir, mon Père ; merci !

« Je le quittai les larmes aux yeux, en lui promettant de revenir le lendemain. Je revins en effet ; mais sa belle âme s'était envolée au ciel. La veille au soir, la Sœur, le voyant plus mal, lui avait dit :

— Vous allez peut-être mourir le même jour que Notre-Seigneur.

— Non, reprit-il, j'attendrai à *demain samedi, jour consacré à la T. S. Vierge* ; elle me présentera au bon Sauveur Jésus.

« Pendant toute sa maladie, me disait encore la Sœur, il parlait ainsi de Dieu, de la T. S. Vierge et de saint Joseph devant ses compagnons. Je ne demande qu'une chose, c'est de mourir comme lui. »

Voilà à quelle beauté s'élève l'âme d'un jeune ouvrier sous l'action de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sainte mort du cardinal de Bérulle. — Le cardinal de Bérulle peut être cité comme un modèle de la dévotion à S. Joseph. Il enviait le bonheur de l'illustre Patriarche, qui put si

souvent converser avec Jésus-Christ. Etant allé visiter la sainte maison de Lorette, il demanda à la T. Sainte Vierge qu'à l'exemple de son auguste Epoux, il lui fût donné d'expirer en Jésus, son Fils, et en elle. Il renouvela fréquemment ensuite cette demande. Or, le dernier jour de sa vie, il monta à l'autel dans une sorte d'agonie, et commença la messe de l'Incarnation. Un peu avant la consécration, il s'affaissa sur lui-même et fut la victime immolée à la place de Celle qu'il allait offrir.

Confiance récompensée. — Un missionnaire du Sénégal se dirigeait péniblement dans un quartier qu'il n'avait jamais parcouru, lorsqu'il s'entendit appeler d'une maison qui bordait la route. Il entre et trouve un homme sur le point d'expirer, qui lui dit : « J'en suis à mon troisième accès de fièvre, ma mort est imminente, veuillez me confesser au plus vite. » Le missionnaire entend sa confession ; puis il lui demande s'il a prié son bon ange ou quelque saint pour obtenir qu'un prêtre passât près de chez lui en un tel moment. — « S. Joseph ! répondit le mourant ; je porte son cordon et sa médaille, j'avais une confiance inébranlable qu'il ne me laisserait pas mourir sans confession... » Deux heures après il rendait son âme à Dieu.

Une belle mort sous le patronage de S. Joseph. — Le P. Séraphin, religieux cistercien de Notre-Dame de Sénanque, après avoir bien rempli toutes les journées de sa courte existence, devait, dans les desseins de Dieu, employer son dernier jour de la manière la plus consolante et la plus propre à lui procurer une sainte mort.

« Le samedi 21 mai 1867, veille de son trépas, fut divisé comme en trois parties : la première, de deux heures du matin à quatre, fut consacrée au souvenir de Jésus en croix ; la deuxième partie, de quatre heures du matin à deux heures du soir, au souvenir de sa tendre mère, la Vierge Marie ; et la troisième, de deux heures du soir jusqu'à la fin, à de pieux entretiens avec le glorieux Patriarche S. Joseph... »

« ...A deux heures de l'après-midi, le P. de Sénanque, en prenant son bréviaire, fit remarquer au P. Séraphin que l'Eglise commençait la fête du Patronage de S. Joseph, et qu'il allait réciter à son intention, et près de lui, les premières vêpres de cette solennité. Dire la joie que lui causa cette pieuse attention serait chose difficile. Depuis lors, le malade ne cessa de parler de S. Joseph. « O S. Joseph ! s'écria-t-il quelquefois dans l'élan de sa ferveur, il faut que vous m'obteniez une grâce à l'occasion de votre fête !... » Puis, l'instant d'après, s'adressant à son confrère : « Dites pour moi, mon Père, beaucoup de choses à S. Joseph... c'est sa fête ! »

— Oui, reprit le Père, je vais prier pour

vous, pendant toute cette fête, le bon S. Joseph ! Il est le soutien de ceux qui souffrent, le défenseur des agonisants, et le patron de la bonne mort... Mais on dit aussi qu'il est l'avocat des causes désespérées ; je vais donc le prier de vous obtenir une guérison complète !

— Oh ! pas tant, interrompit le malade ; demandez seulement une bonne nuit, pour que je puisse un peu reposer ; c'est assez d'un coup !

— Eh bien ! c'est une affaire conclue, il faut que S. Joseph vous obtienne un peu de repos cette nuit. Offrez-lui pour bouquet de fête vos souffrances ; je l'accompagnerai de mes meilleures prières, et il ne pourra vous refuser une paisible nuit.

« Le soir, pendant que les parents prenaient leur repas, le P. de Sénanque se trouvant seul avec le malade, la conversation s'échauffa merveilleusement de part et d'autre, et toujours il ne fut question que de S. Joseph et de la nuit tranquille si vivement désirée. Le P. Séraphin se sentait fort de cette espérance ; il causait volontiers, il priait et le Père priait à haute voix avec lui, disant à S. Joseph tout ce que son cœur lui dictait.

« La nuit fut calme, très calme : mais c'était le calme qui précède ordinairement la mort. Le malade remerciait S. Joseph de lui avoir obtenu la grâce d'une bonne nuit, lorsque, vers les cinq heures, il se trouva tout à fait mal dans son fauteuil. Il pria son père de le transporter sur sa couche, alors il entra dans un doux repos. On eut peu de peine à comprendre qu'il se mourait ; on se hâta d'aller chercher le P. S... qui vint aussitôt : — « Mon cher frère, lui dit-il, répétez bien dans votre cœur : Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

« A cette triple exclamation, sa belle âme se détache sans effort de son enveloppe terrestre, et le P. Marie-Séraphin passe doucement de l'exil à la patrie, de la souffrance de la terre à la récompense du ciel.

« C'était le 12 du mois de Marie 1867, troisième dimanche après Pâques, le jour de la fête du Patronage de S. Joseph. »

Après une vie de péchés. — Il y a quelques années, lisons-nous dans la *Semaine religieuse de Cambrai*, un vieillard inconnu se présenta chez un prêtre pour lui demander de venir auprès d'une mourante, et lui indiquait l'adresse à laquelle il voulait le conduire.

La rue désignée était mal famée, la nuit s'avancait, on pouvait redouter un piège, et le prêtre hésitait. Mais le vieillard le pressa vivement :

— Il faut venir sans retard, il s'agit de donner les sacrements à une pauvre vieille femme à toute extrémité.

Devant un devoir sacré, le prêtre cessa d'hésiter et suivit le messager. La nuit était glacée,

le vieillard ne paraissait pas s'en apercevoir ; il allait en avant et disait au prêtre pour le rassurer :

— Je vous attendrai à la porte.

Cette porte devant laquelle on s'arrêta était celle d'une des plus mauvaises maisons de ce quartier, et le prêtre, qui portait le Saint-Sacrement, eut encore un mouvement d'appréhension ; mais songeant que Notre-Seigneur est venu pour les pécheurs, sur l'indication du guide, il tira fortement la sonnette. Aucune réponse.

Il frappa plusieurs fois, et ce fut le même silence.

Le vieillard se tenait à quelque distance, et le prêtre lui dit enfin :

— Vous voyez que c'est inutile, on ne vient pas m'ouvrir...

— Laissez-moi frapper, disait le mystérieux personnage en s'avancant, pendant que le prêtre reculait d'un pas, et dès que la porte sera ouverte, entrez au plus vite, montez jusqu'à tel palier, ouvrez la chambre du fond et là vous trouverez l'agonisante.

Ces paroles singulières étaient dites avec tant d'autorité que son interlocuteur ne fit aucune objection. Le vieillard heurta d'une manière étrange, la porte s'ouvrit aussitôt et le prêtre, sans hésitation cette fois, entra, monta, ouvrit la chambre indiquée et se trouva en face d'une femme étendue sur un lit de douleur et qui, dans son abandon, répétait au milieu des gémissements :

— Un prêtre ! un prêtre !... On me laissera donc mourir sans prêtre ?

Le ministre de Dieu s'approcha :

— Ma fille, voici un prêtre.

Mais elle ne voulait pas le croire.

— Non, s'écria-t-elle, personne dans cette maison ne voudrait chercher un prêtre !

— Ma fille, un vieillard m'a appelé auprès de vous.

— Je ne connais pas de vieillard, reprit la mourante.

Cependant le prêtre parvint peu à peu à la convaincre qu'il était le ministre de Dieu qu'elle appelait, et lui offrit les sacrements.

Elle accusa alors les fautes de sa longue vie de pécheresse qui pesaient lourdement sur sa conscience, et manifesta une si vive contrition que le prêtre, étonné de rencontrer tant de foi en une personne séparée si complètement de Dieu, lui demanda si elle n'avait pas conservé quelques pratiques de dévotion.

— Aucune, dit-elle, sauf une prière que je disais chaque jour à S. Joseph pour obtenir une bonne mort.

Le prêtre prépara toutes choses pour les derniers sacrements, et pendant ce temps plusieurs personnes entrèrent dans la chambre et en sortirent sans paraître l'apercevoir.

Il donna à la pécheresse repentante le saint viatique qu'il avait apporté, ainsi que l'Ex-

trême-Onction, et ne la quitta que lorsque, pleine de paix, elle eut remis son âme purifiée aux mains de Jésus-Christ.

La même solitude régnait toujours ; le prêtre regagna la porte et sa demeure sans rencontrer personne. Mais réfléchissant sur l'événement de la nuit, sur le ministère consolant qu'il avait rempli, il sentit naître en son cœur la conviction que le charitable vieillard n'était autre que le glorieux et miséricordieux S. Joseph, patron de la bonne mort.

Mort édifiante d'un Frère des Ecoles chrétiennes. — Le bon Frère Protogenitus aimant les âmes comme son divin Maître, avait offert à Tunis le sacrifice de sa vie pour le salut de l'âme de l'un de ses anciens élèves, atteint d'une fièvre cérébrale. Le cher Frère avait à peine fait cette offrande au Seigneur que l'on voyait, contre l'attente des médecins, ce pauvre jeune homme reprendre connaissance, demander un R. P. Capucin, se confesser, recevoir les derniers sacrements plein de foi et de repentir, et mourir de la manière la plus édifiante, tandis qu'une légère indisposition dont était atteint le Frère Protogenitus s'aggrava tout à coup, au point qu'il ne put continuer son emploi et qu'il fallut le renvoyer en France respirer l'air natal. Mais Dieu qui avait agréé son sacrifice, et S. Joseph, par les mains de qui il l'avait fait passer, lui avaient donné l'assurance qu'il ne guérirait point et que le prochain mois de mars verrait finir son pèlerinage. Aussi lorsque les docteurs dont il recevait les soins lui inspiraient des pensées d'espérance, il les remerciait, mais après leur départ, il disait aux Frères qui l'entouraient : « Nous verrons à la Saint-Joseph qui est-ce qui a raison, ou des médecins ou de moi. »

Vers la mi-février, M. l'aumônier du Noviciat, devant faire une absence forcée de quelques jours, lui proposa, comme précaution, de lui donner avant son départ le sacrement d'Extrême-Onction. Le pieux malade répondit avec une grande assurance : — « Mon Père, vous pouvez partir sans aucune inquiétude, car vous me retrouverez à votre retour dans le même état où vous m'aurez laissé, mon heure n'étant pas encore arrivée. »

Il agit de la même manière le 25 du même mois.

Le dimanche 28 février, il reçut de nouveau la sainte communion, qu'il avait eu le bonheur de faire tous les dimanches. Le soir, il fit appeler le Frère directeur et lui dit :

« C'est demain que commencera le beau mois de S. Joseph, le mois où mon saint protecteur, m'ouvrant les portes du ciel, m'introduira auprès de Dieu dans la sainte Patrie. Je lui avais demandé de mourir le jour de sa fête, mais réfléchissant sur l'embarras que j'occasionnerais à la maison ce jour-là, et à la fête patronale de l'Institut et du Noviciat que je trou-

blerais par ma mort, j'ai demandé et obtenu de mourir le 3 mars qui sera le premier mercredi de S. Joseph. En conséquence, si M. l'aumônier le veut bien, je me préparerai à recevoir l'Extrême-Onction. »

La journée du mardi s'écoula assez paisible ; il baisait plus fréquemment son crucifix et l'image de S. Joseph.

Enfin le lendemain, comme il l'avait annoncé, il rendit le dernier soupir en étreignant fortement sur son cœur les images de Jésus et de son bien-aimé Protecteur.

Tous, dans la maison, admirèrent les bontés du Seigneur et les faveurs de S. Joseph à son égard. Depuis ce jour, les novices ne l'appellent que le pieux serviteur et le protégé de S. Joseph.

S. Joseph refuge des pécheurs. — Une jeune femme de vingt-sept ans, depuis longtemps malade, refusait tous les secours de la religion, malgré les prières, les démarches et les sollicitations de plusieurs âmes charitables et dévouées. Elevée très chrétiennement, elle avait été très pieuse jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; aussi ne comprenait-on pas son refus absolu des sacrements. « Je veux bien prier, disait-elle, faire tout ce que vous voudrez, mais *jamais, jamais*, je ne me confesserai. J'espère pourtant que le bon Dieu me fera miséricorde. » Et elle laissa comprendre qu'elle avait eu le malheur d'abuser de la grâce...

Cependant, au mois de janvier, la maladie faisait des progrès rapides et les personnes qui s'intéressaient à cette âme redoublaient leurs tentatives, mais en vain... L'une d'elles alla demander une neuvaine de prières à l'honneur de S. Joseph dans une maison d'éducation et supplia les enfants d'être ferventes et d'avoir confiance. Le second jour, la malade refusa la visite du prêtre plus obstinément que jamais ; pourtant, hélas ! elle était aux portes de la mort. « C'est inutile, dit une jeune fille, S. Joseph ne veut pas nous exaucer, elle va mourir sans sacrements. — Ne parlez pas ainsi, reprit une autre : ce serait manquer de confiance : nous lui avons confié cette âme, il ne la laissera pas périr. — Je suis sûre que ce bon Père obtiendra promptement cette conversion, ajouta une troisième, car je lui ai promis une neuvaine d'action de grâces, et s'il la désire, qu'il se hâte de nous exaucer. »

Le quatrième jour de la neuvaine, à sept heures du soir, la malade refusa encore de recevoir les sacrements, mais, cette fois, de manière à ce que personne n'osât plus revenir à la charge. Hélas ! il faut le dire, quelques Sœurs se découragèrent, et je fus du nombre... Le cinquième jour, à huit heures du matin, on vint me prier d'envoyer chercher la Sœur garde-malade pour cette pauvre poitrinaire qui était à l'agonie... « Ah ! m'écriai-

je les larmes aux yeux, S. Joseph, pourquoi avez-vous été sourd à nos prières ? Elle va mourir sans sacrements. Comment croire aux témoignages de sainte Thérèse qui a assuré qu'on ne vous invoquait jamais en vain ? — Mais, reprit-on, la malade s'est confessée ! — Pourquoi vouloir nous tranquilliser en nous trompant ? Hier soir, très tard, elle a refusé la visite du prêtre ; ce matin, elle est à l'agonie, et vous osez me dire qu'elle s'est confessée ! — Je vous l'assure : elle a passé une très mauvaise nuit, et, à six heures, m'ayant fait appeler, elle me dit : « Je me sens très mal, allez me chercher M. N... C'est lui qui m'a mariée, il aura ma confiance... » Elle a reçu le saint viatique, l'Extrême-Onction, et est on ne peut plus heureuse, ainsi que son mari qui avait tant de peine de la voir mourir sans les secours de la religion. »

Je ne pouvais croire à ce récit, et ce ne fut qu'après la visite de la Sœur que je vis combien avait été grande la protection de S. Joseph, refuge des pécheurs.

*
**

Il y a quelques années, disait un prêtre, je voyais sur son lit de mort un jeune homme de vingt ans. Chargé du soin de son âme, je la mis sous la protection de S. Joseph, et ce fut le premier jour du mois de mars que je lui donnai la sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction. Jusqu'alors, quoique remplissant certaines pratiques de religion, il n'avait pas manifesté les sentiments d'une bien grande piété. Je ne tardai pas à remarquer en lui un prodige de la grâce.

Huit jours après sa communion, il me disait : « Oh ! combien le bon Dieu m'a fait de grâces cette semaine ! Je ne sais comment le remercier... »

Il manifestait les plus tendres sentiments de dévotion à la sainte Eucharistie, à la Sainte Vierge et à S. Joseph. A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés depuis sa dernière communion qu'il me disait ingénument : « M'apporterez-vous bientôt la sainte Eucharistie ?... Oh ! si les jeunes gens savaient comme on est fort quand on a communiqué !... »

La veille de sa mort, il disait encore : « Oh ! si le bon Dieu m'appelait à lui, que je serais heureux ! » Puis il ajoutait : « Je suis très mal, je vais voir la Sainte Vierge en paradis... Oh ! priez pour moi ! »

Quelques heures après, le jour consacré à S. Joseph, mercredi de la Semaine sainte, il expirait, serrant toujours son crucifix dans ses mains, et disant avec un inexprimable acte de foi et d'amour : « O mon Jésus, je vais mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi ! Mon Dieu, je vais vous voir face à face. »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXX

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

7^e Les femmes dans les assemblées

La doctrine du Christ prêchée par S. Paul apparaissait surtout comme une doctrine de liberté : « Tout m'est permis » dans le bien. C'était aussi une doctrine d'égalité : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme. Vous n'êtes tous qu'un dans le Christ Jésus. » (Gal., III, 28). Les femmes en particulier étaient ravies de cette théorie qui les affranchissait, et elles en abusaient. Elles transportaient dans les assemblées chrétiennes des habitudes qui en soi n'étaient pas absolument blâmables, mais qui pouvaient avoir pour conséquences des désordres faciles à prévoir et qu'il était urgent d'arrêter. Plusieurs d'entre les Corinthiennes avaient reçu le don de prophétie, et elles parlaient dans les églises avec autorité, leurs longs cheveux déroulés, la tête sans voile. C'était un sujet délicat à traiter à cause de leur susceptibilité native. L'Apôtre le traitera avec son tact habituel, avec des précautions oratoires d'un art infini, mais avec surtout une hauteur de vues et d'idées qui force à la réflexion, arrête les libres objections mondaines et coupe court au mauvais esprit.

1. Les femmes doivent se voiler d'abord en signe de dépendance :

XI. ² Je vous félicite, frères, de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses et de ce que vous gardez les traditions telles que je vous les ai transmises.

³ Pourtant je veux que vous sachiez que le Christ est le chef de tout homme, l'homme le chef de la femme, et Dieu le chef du Christ. ⁴ Tout homme qui prie et prophétise, la tête couverte, déshonore sa tête. ⁵ Au contraire toute femme qui prie et prophétise, la tête découverte, déshonore sa tête. C'est la même chose que si elle était rasée. ⁶ Si une femme ne se voile pas la tête, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or s'il est honteux pour une femme d'avoir la chevelure coupée ou rasée, qu'elle se voile la tête.

⁷ L'homme ne doit pas se voiler la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu ; la femme, elle, est la gloire de l'homme.

⁸ L'homme en effet n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; ⁹ car l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. ¹⁰ C'est pourquoi, à cause des anges, la femme doit porter sur sa tête un signe de dépendance.

Les Grecques païennes ne paraissaient jamais en public que voilées ; des chrétiennes seraient-elles moins décentes ? Rompre avec ces habitudes de modestie constituerait un scandale pour les infidèles.

Que la femme n'oublie pas que l'homme est

son chef, comme le Christ est le chef de l'homme, comme Dieu est le chef du Christ. L'homme, l'image et le représentant de Dieu, ne doit pas se voiler quand il accomplit un acte religieux, parce qu'il est supérieur alors à tout chef terrestre. Mais la femme doit se voiler, parce que l'homme est son supérieur. Si elle ne le fait pas, elle se déshonore en contrevenant aux coutumes, en manifestant son esprit d'insubordination ; et si elle entre dans cette voie, qu'elle aille jusqu'au bout, qu'elle se fasse raser la tête comme font les Grecs aux esclaves ou aux femmes déshonorées !

D'ailleurs remontons aux origines ; la femme est faite de l'homme et pour l'homme ; l'homme n'est pas fait de la femme ni pour la femme. Il est le chef, il est le maître. Il porte sur sa tête ses cheveux qui sont comme sa couronne royale ; que la femme porte, elle, son voile en signe de dépendance. Si elle en arrive à ce degré d'impudence de ne pas redouter les regards des hommes, au moins qu'elle se couvre la tête par respect, pour les anges qui assistent invisibles aux réunions chrétiennes.

Toutefois, pour adoucir la rigueur de cette doctrine, l'Apôtre ajoute :

¹¹ Cependant, ni la femme n'est pas sans l'homme, ni l'homme n'est point sans la femme dans le Seigneur ; ¹² car si la femme a été tirée de l'homme, l'homme aussi naît de la femme, et ainsi tout vient de Dieu.

¹³ Je vous laisse juges. Est-il convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée ? ¹⁴ Est-ce que la nature elle-même ne vous enseigne pas que c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux ? ¹⁵ Tandis que c'est une gloire pour la femme d'avoir une longue chevelure, parce que sa chevelure lui a été donnée comme un voile.

¹⁶ Au surplus, si quelqu'un venait à contester, nous n'avons pas l'habitude de voir les femmes prier ainsi, et cette habitude n'existe pas non plus dans les Eglises de Dieu.

L'Apôtre apporte dans ces explications une grâce singulière. Sans doute la femme vient de l'homme, mais l'homme a pour mère une femme. Et puis, est-ce que la nature n'a point parlé ? Elle donne à la femme le voile de sa chevelure, pour bien montrer que la femme doit être voilée. Et c'est le Dieu créateur qui a disposé les choses ainsi, lui qui a fait la nature.

Il n'espère pas toutefois convaincre tout le monde, c'est pourquoi il termine par cette parole d'autorité : Ce n'est pas la coutume des Eglises.

8° La cène

« Ceux de Chloé » sans doute lui avaient signalé aussi de graves désordres chez les chrétiens de Corinthe, pendant la célébration de la cène. Chaque dimanche ils se réunissaient, comme à Troade (Act., xx, 7), pour ce grand mystère qui n'était point révélé aux païens. Il semble bien que ces assemblées étaient uniquement eucharistiques et que la

cène n'était précédée d'aucun repas public, d'aucune agape. C'est au moins ce qui ressort du texte.

Les Corinthiens savaient que le Sauveur avait institué la sainte Eucharistie après le repas du soir, et, pour l'imiter exactement, comme l'Eglise ne préparait pas d'agape commune, chacun d'eux apportait sa propre nourriture ; les pauvres leurs humbles menus, les riches leurs somptueuses provisions. Chacun mangeait à part, avant la célébration eucharistique, si bien que les uns avaient faim tandis que les autres étaient repus.

Il y avait là des abus criants que l'Apôtre entendait faire cesser. Comment ? En supprimant ces repas en commun auxquels les pauvres assistaient sans les partager, au mépris de la charité chrétienne. Il n'y aurait désormais plus qu'une seule cérémonie : celle de la célébration eucharistique. Chacun mangerait chez soi, et, pour commencer la cène, on attendrait que tous fussent rassemblés.

D'autres abus plus graves encore se produisaient auxquels il fera de véhémentes allusions.

Il vient d'ordonner que les femmes soient voilées, il poursuit ainsi :

¹⁷ Tout en vous recommandant cela, je ne vous loue point de vos réunions, car vous vous rassemblez, non pour le mieux mais pour le pire.

¹⁸ Et d'abord, quand vous vous réunissez en assemblée, j'apprends qu'il y a parmi vous des scissions, et je le crois pour ma part. ¹⁹ Car il faut qu'il y ait parmi vous même des sectes, afin que l'on connaisse ceux d'entre vous qui sont d'une vertu éprouvée.

²⁰ Donc lorsque vous vous réunissez ensemble, ce n'est plus pour manger la cène du Seigneur. ²¹ Car chacun prend d'abord et mange son propre repas, et tel a faim, tandis que tel autre est ivre. ²² Est-ce que vous n'avez pas des maisons pour manger et pour boire ? Voulez-vous attirer le mépris sur l'Eglise de Dieu et faire affront à ceux qui n'ont rien ? Que vous dire ? Vous louer ? Non, je ne vous loue pas en cela.

Peut-être les Corinthiens attendaient-ils des louanges parce qu'ils se conformaient à l'exemple du Sauveur qui avait institué la sainte Eucharistie après le repas du soir, mais comment les louer, et de leurs graves divisions grosses de schismes, et, dans la cène du Seigneur, de leur égoïsme sans cœur, et de leurs basses pratiques sensuelles ?

Non, il ne les loue pas. Où est en effet la charité du Christ ? Où est l'égalité dont l'Eucharistie est le symbole, puisque tous, riches ou pauvres, reçoivent le corps du Sauveur ? Voici dans quel esprit l'Eucharistie a été instituée ; voici comment le Seigneur veut que ses disciples en répètent la célébration :

²³ J'ai appris en effet du Seigneur lui-même ce que je vous ai enseigné : que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, ²⁴ et ayant rendu grâces, le rompit et dit : « Ceci est mon corps qui est pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »

²⁵ De même il prit la coupe, après le repas, en disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang. Faites ceci, toutes les fois que vous le boirez, en mémoire de moi. » ²⁶ Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Quelle différence entre la Cène du Seigneur et celle qu'ils célèbrent, entre le recueillement, la ferveur, la charité des apôtres et leur dissipation, leur égoïsme, leur sensualité, leur outrage aux pauvres !

Ce récit, Paul le tient du Sauveur lui-même, il le déclare expressément. Il l'a connu par révélation, sans doute dans sa retraite à Tarse, ou dans le désert, et les différences avec les Evangélistes sont à peine sensibles. S. Matthieu rapporte que l'institution de la sainte Eucharistie eut lieu pendant le repas, *cœnantis illis* ; et S. Paul que Jésus prit le calice « après le repas, » *postquam cœnavit*. S. Matthieu et S. Marc omettent ces mots : « Faites ceci en mémoire de moi, » mais ils portent : « Prenez et mangez. » S. Matthieu dit : « Pour la rémission des péchés » ; S. Marc « pour plusieurs. » Mais la substance du récit est la même¹.

Ce qui est propre à S. Paul, ce sont ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » qu'il répète après chaque consécration. S. Luc ne les a qu'une fois, après la consécration du pain. L'Eucharistie n'est pas seulement un sacrifice expiatoire d'un instant, mais un sacrifice permanent : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain ou que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Il s'offrira donc jusqu'à la fin des temps. Il se célébrera, non plus en souvenir de l'agneau pascal et de la délivrance d'Israël, mais en souvenir du Christ, en mémoire de sa mort qui nous a rachetés et de ses suprêmes adieux au monde, durant ce repas du soir qui revêt les formes d'un banquet funèbre.

Ce souvenir, S. Paul l'invoque afin de rappeler aux Corinthiens les sentiments qui doivent les animer, quand ils se rassemblent pour « manger le repas du Seigneur, » mais à la mémoire de la mort du Sauveur il ajoute l'idée du sacrifice, avec le pain et le vin comme offrandes, avec le sang du Christ qui cimente « la nouvelle alliance. » C'est le sacrifice de la loi nouvelle, lequel remplace et abolit tous ceux de la loi ancienne. Les fidèles reçoivent donc le vrai corps et le vrai sang du Sauveur.

²⁷ C'est pourquoi celui qui mangera le pain ou qui boira la coupe du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. ²⁸ Que chacun donc commence par s'examiner, et qu'ensuite il mange de ce pain et boive de la coupe. ²⁹ Car celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit son propre jugement, n'ayant pas

fait le discernement du corps du Seigneur.

³⁰ C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes, et qu'un grand nombre dorment du sommeil de la mort.

³¹ Si nous nous examinons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. ³² Mais le Seigneur nous juge et nous punit afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.

³³ Ainsi, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger le repas du Seigneur, attendez-vous les uns les autres. ³⁴ Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous réunissiez pas pour votre condamnation.

³⁵ Les autres choses, je les réglerai à mon retour².

Ces observations laissent deviner des désordres blâmables, au moins de graves irrévérances. Plusieurs Corinthiens ne traitaient pas le corps du Sauveur avec le respect qu'il mérite, ne le discernaient point du pain ordinaire, par manque de foi ; ou bien ils le recevaient la conscience chargée de péchés. L'Apôtre les avertit qu'ils sont responsables du sang du Christ — comme Caïn fut déclaré responsable du sang de son frère. Tel est le sens de cette forte expression biblique, *reus*. Il ajoute une autre métaphore non moins forte : « Ils mangent, ils boivent, ils s'incorporent leur propre condamnation. » Avant donc de participer au banquet eucharistique, que chacun examine avec soin sa conscience.

Les exemples sont là que Dieu a multipliés parmi eux. Beaucoup ont été frappés de maladies ou d'infirmités, beaucoup même punis de mort, parce qu'ils ont fait de ce sacrifice, qui rappelle tant d'augustes souvenirs, une sorte de banquet de joie profane, — comme leurs compatriotes païens faisaient dans leurs symposies. Mais Dieu châtie en ce monde pour faire éviter la damnation dans l'autre. Il les a frappés pour les avertir.

Quant aux abus qu'il reprend avec tant de vigueur, l'Apôtre indique comment il faut les prévenir. Qu'ils mangent chez eux, que l'assemblée ne soit pas précédée d'une réfection corporelle où le riche, mangeant à côté du pauvre, insulte l'indigence par ses mets fastueux. Désormais les Corinthiens s'attendent les uns les autres, rien ne se fera avant que tous soient rassemblés. Alors seulement commencera la célébration du sacrifice eucharistique. Ainsi les abus seront supprimés.

Les autres points de détail, il les réglera quand il viendra.

¹ Voir *Épîtres de S. Paul*, par M. Toussaint, p. 361-378 ; — *Revue Biblique*, janvier 1904, p. 78-81.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 augusti 1912.

AL. RAYRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Cf. Matth., xxvi, 29 ; Marc, xvi, 25 ; Luc, xxii, 18.

Ami du Clergé du 15 août 1912

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégérique de sainte Jeanne de Chantal. — L'épouse parfaite, 625.

Sermons sur quelques Œuvres. — I. L'Association des Enfants de Marie, 629.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXII. L'Eucharistie : 5° *Dispositions pour bien communier*, 633. — XXIII. 6° *La mauvaise communion*, 633. — XXIV. 7° *La visite au Saint-Sacrement*, 634.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — IV. Faveurs de l'ordre temporel obtenues par l'intercession de S. Joseph, 635.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL

(21 août)

L'ÉPOUSE PARFAITE

Confidit in ea cor viri sui.
Le cœur de son mari a confiance en elle.
(Prov., xxxi, 11).

Les prédicateurs se complaisent plutôt à exposer la vie de religieuse de sainte Chantal, à montrer les vertus de la fondatrice de la Visitation et à étudier les commencements admirables de cette œuvre éclos aux rayons de charité qui embrasèrent le cœur de la Mère et celui du Père très aimable, S. François de Sales. Cependant, puisque Dieu a permis que Jeanne de Chantal fût mariée avant d'être religieuse, et mère de plusieurs enfants, il me paraît que nous gagnerons à l'envisager dans son foyer domestique à côté de son époux, et qu'il y a ici d'utiles enseignements à recueillir.

Elle ne connut point sa mère ; à son enfance il manqua donc ces douces caresses qui sont comme des coups de soleil féconds sur l'âme de l'enfant, qui y font naître avec suavité les plus austères vertus. Son éducation fut virile, trop virile peut-être pour une femme, car son père, le Président Frémyot, fut son principal éducateur, et les guerres de la Ligue assombrissaient encore son caractère naturellement grave.

Destinée au mariage, sa foi lui montra que c'est un grand sacrement et donc qu'il convient de s'y préparer chrétiennement par la piété, par la prière, par la prudence dans les relations et la vigilance sur son propre cœur. Sa conduite fut si droite, pure, irréprochable que dans le monde on l'appela la dame parfaite.

Depuis qu'elle fut mariée, elle s'appliqua à devenir l'épouse parfaite par ses prévenances pour son mari, par l'ordre qu'elle introduisit dans les affaires du baron de Chantal, par la religion qu'elle fit régner dans sa maison et par sa constance dans les épreuves.

Tels sont les points principaux sur lesquels je veux appeler votre attention, afin que de ces beaux exemples il jaillisse pour vous des lumières heureuses, directrices de votre vie et de celle de vos enfants.

I

Un bon mariage est une grande grâce, qui s'obtient comme toutes les grâces, à l'aide de la prière. Pourquoi y a-t-il tant de mariages malheureux ? pourquoi rencontrons-nous tant de ménages irrémédiablement désunis, tant d'autres indifférents et qui portent toutes les charges de leur état sans en recueillir les avantages ? C'est que leur avenir nouveau n'a pas été préparé par la prière.

1. Voici une jeune fille qui songe à se marier, — c'est l'ordinaire. — Elle ne consulte pas Dieu, elle ne le prie pas, elle ne se place point sous la protection de la Sainte Vierge, elle ne lui confie pas cette grande affaire de laquelle dépend pour elle tout le bonheur de cette vie, souvent aussi la félicité de l'autre.

Elle n'écoute que ses propres inclinations, son amour qui est aveugle et partant mauvais juge. Elle ignore les duplicités et les trahisons, et comme elle donne tout son cœur, elle s'imagina qu'elle est payée de retour. Parfois elle se trouve en face d'un beau parleur, d'un misérable habitué à des triomphes faciles et qui se joue de l'innocence des jeunes filles : il est séduisant, aimable, il lui fait les promesses les plus flatteuses, il la transporte dans un monde d'idéales jouissances ; et elle se laisse fasciner.

Ne lui dites pas qu'elle court à l'abîme, qu'elle expiera pendant de longues années ses fatales imprudences, elle ne vous écouterait pas ; ou s'il lui arrive de raisonner un instant, elle vous dira : « Ce n'est pas la connaissance qui me manque, c'est la volonté. » Et elle se livre de gaieté de cœur à quelque aventurier.

Il est peu de jeunes filles qui échappent à une tentation semblable. Jeanne de Chantal connut elle-même cet écueil. Elle était loin de Dijon, en Poitou, chez sa sœur Marguerite, mariée au seigneur des Francs. Celle-ci désirait vivement l'établir auprès d'elle. Un jeune homme se rencontra qui portait un grand nom et qui était orphelin de père et de mère. Chacun la félicitait déjà de l'alliance qu'elle allait contracter. Elle était livrée à son seul conseil ; son père n'était pas là pour lui ouvrir un avis clairvoyant et tous l'engageaient dans cette affaire qu'on regardait comme très brillante.

Mais tout enfant, n'ayant plus sa mère, elle avait prié la Sainte Vierge de remplacer du haut du ciel celle qu'elle avait perdue, et jamais elle n'avait négligé de la consulter. Elle vit dans ce jeune homme ce que personne ne voyait en lui : des manières doucereuses et hypocrites, de fausses protestations de foi qui déguisaient la noirceur de son âme, et elle ne consentit point à laisser entamer la moindre négociation en vue du mariage. La lumière divine qu'elle avait implorée lui révéla le danger et l'empêcha d'être prise à ces belles paroles qui ensorcellent tant de jeunes filles sans piété.

Plus tard on admira sa prudence et sa pénétration, car ce malheureux se démasqua enfin ; il apparut que c'était un misérable, qui tomba entre les mains de la justice.

Elle venait d'être instruite, il est vrai, et avertie par un danger plus grave. J'ai dit qu'elle n'avait plus sa mère. Son père, à l'occasion du mariage de sa sœur, la confia à une femme qu'il considérait comme vertueuse et sûre. Or c'était une femme frivole qui ne cessait de l'entretenir de modes, de bals, de plaisirs, de fêtes et de mariage. Jeanne avait seize ans, elle était très innocente et très pure, elle ne comprenait donc rien à ce langage qu'elle n'avait jamais entendu, mais d'instinct elle sentit que cette compagne était perverse. Cette femme dangereuse ne lui parlait en effet que de toilettes, de pierreries, de riches tissus, de secrets pour faire ressortir sa beauté, et même de choses beaucoup plus pernicieuses encore.

Il faut plaindre les jeunes filles qui n'ont plus leurs mères pour les élever, les prévenir, les préserver des tentatives du siècle. Et cependant l'on assure qu'il est des mères assez malheureuses pour se faire elles-mêmes des maîtresses de vanité pour leurs filles, et assez aveugles pour tenir rigueur à ceux qui multiplient les bons conseils, les avertissements et quand il le faut les reproches, aux enfants trop confiantes qui se laissent séduire par les flatteries et les enseignements dépravés d'un monde méchant acharné à leur perte ! Cette femme, du moins, faisait son métier de perversisseuse, « ne négligeant rien pour flétrir par ses artifices cette belle fleur croissante¹ » ; mais une mère qui initie sa fille aux mystères du vice en la livrant elle-même à des compagnies dont elle connaît les intentions viles et le langage déplacé, n'est-ce pas une mère dénaturée ?

Heureuses les jeunes filles honnêtes et pieuses qui, semblables à Jeanne de Chantai, se réfugient au pied des autels de Marie et préfèrent au bal une heure passée dans le sanctuaire de celle qui est immaculée et qui protège l'innocence ! Jeanne s'en allait prier sa divine mère, elle méditait sur sa vie cachée à Naza-

reth et déjà ses méditations se faisaient longues, parce que Dieu inondait de ses grâces les plus délicieuses cette âme si pure qui voulait rester bonne et qui plaçait les charmes de la vertu bien au-dessus des séductions mondaines.

2. Deux choses mettent encore obstacle au bonheur dans les mariages : la recherche presque exclusive de la fortune et la différence des sentiments religieux.

Vous voyez parfois passer, en de splendides équipages, et avec un étalage de luxe raffiné, deux jeunes gens qui se rendent à l'église pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Le peuple, qui cesse d'être chrétien et qui juge les choses uniquement au point de vue terrestre et humain, fait la haie sur leur passage ; il regarde, il admire et il dit parmi le murmure flatteur des compliments : « Voilà un beau mariage : ils sont riches, ils seront heureux ! »

Et cependant il n'ignore point, car il se plaît à le répéter, que le bonheur n'est pas dans la richesse. Qu'importe la fortune lorsque manque la sympathie et par conséquent l'accord ? On vit l'un à côté de l'autre, mais on ne s'aime pas ; les antipathies s'accroissent, c'est à peine si l'on se supporte encore. Le moment vient où chacun s'écarte, et l'on ne s'estime plus. Je vous demande si ces deux vies disparates, ces deux âmes qui se haïssent, rivées cependant l'une à l'autre, à la même chaîne, comme autrefois les forçats, ce n'est pas une sorte d'enfer ici-bas !

Si du moins ils avaient quelques sentiments communs qui les rapprochent, s'ils possédaient les mêmes convictions, s'ils priaient le même Dieu, s'ils s'agenouillaient devant le même crucifix, devant le même autel, sûrement il y aurait remède à leur infortune. Ils se diraient que le sacrement de mariage confère des grâces de support mutuel ; ils souffriraient sans doute, mais ils sauraient que cette vie est une épreuve, et ils s'appliqueraient ensemble à élever chrétiennement leurs enfants, qui du moins les réuniraient dans une commune affection. Leur exemple ne serait pas inutile, et plus tard quand ils voudraient les établir, ils se souviendraient qu'ils ont été malheureux et pourquoi. Et leurs fils ou leurs filles bénéficieraient des angoisses de leur vie brisée, de leur carrière manquée.

Mais cela supposerait une haute raison avec une grande foi, et alors on ne pourrait pas dire qu'ils sont vraiment malheureux.

Or combien nous en savons qui n'ont aucun sentiment religieux, donc aucune consolation, aucune espérance ! Que peut bien être une existence sans convictions élevées, qui ne retient que de plaintes de désespoir, que de blasphèmes souvent, que d'éclats, accusant une irréconciliable aversion ?

¹ Mémoires de la Mère de Chaugy, p. 10.

Cette tristesse, ce danger, Jeanne sut encore y échapper, à force d'énergie chrétienne. J'ai dit qu'elle avait peut-être le caractère trop viril, elle y gagna d'acquérir un grand esprit de décision. Un jeune protestant, — toujours dans le Poitou, — brigait l'honneur de sa main et sachant bien qu'elle n'épouserait jamais un réformé, il feignit de se convertir à la religion catholique. Cette fois encore son étonnante pénétration lui fit deviner l'hypocrisie de cette conduite. Vainement on lui dit « que la femme fidèle convertirait le mari infidèle, » comme sainte Monique avait converti son époux païen, Patrice : « Non, dit-elle. Je choisirais plutôt une perpétuelle prison que le logis d'un huguenot pour mon séjour ; et plutôt mille morts, l'une après l'autre, que de me voir liée par le mariage à un ennemi de l'Eglise ! »

Elle prisait donc la religion au-dessus de tout et elle voulut que celui qu'elle choisirait pour époux fût avant tout catholique. Sachant que son père la destinait au mariage, elle s'y préparait en chrétienne. Elle fréquentait le monde puisqu'elle devait vivre dans le monde, mais elle en répudiait les excentricités de modes, les extravagances de costumes, et ce luxe effréné qui obligea Henri III à porter un édit pour le réprimer parce que « Dieu est grandement offensé et que la modestie s'en va presque du tout-éteinte. » Elle était modeste, aimable, charmante dans ses relations et ses entretiens. Tout son charme lui venait de sa piété qui se reflétait sur son doux visage et écartait les conversations trop hardies, de son habitude de prier Dieu et la Sainte Vierge pour remettre entre leurs mains son avenir, et de correspondre à la grâce divine en refusant ces alliances auxquelles répugnaient sa foi et son âme.

C'est ainsi qu'elle obtint la grâce et la joie d'un mariage selon le cœur de Dieu, grâce incomparable, joie sans mélange.

II

Ce furent les événements qui dictèrent le mariage de Jeanne-Françoise Frémyot avec le baron de Chantal. Le père du baron avait combattu avec le président Frémyot pour la Ligue, afin que le roi de France fût un prince catholique. Les sentiments qui unissaient leurs cœurs les portèrent à unir leurs familles.

1. Il faut toujours tenir compte des événements, car c'est la Providence qui les conduit et l'on peut dire qu'ils sont la voix de Dieu. Si l'on s'obstine à marcher résolument contre, l'on ressemble alors au pilote qui veut naviguer contre vents et marées ; la mer, il est permis de le craindre, lui fera expier sa témérité. Lors donc que les événements sont absolument contraires, il y aurait danger de passer outre. Dieu laisse faire, parce qu'il respecte notre

liberté, et comme il a promis d'exaucer nos insistantes prières, souvent il nous accorde dans sa colère, dit S. Augustin, ce qu'il nous refusait dans sa bonté. Il nous laisse suivre l'impulsion irraisonnée de notre cœur qui ne voit que les douceurs du moment présent, et l'expérience nous apprend que plus tard il se réserve de nous les faire payer dans son inexorable justice par de longues amertumes.

Le mariage de Jeanne de Chantal fut une grâce, une récompense, il fut aussi un bienfait de la miséricorde de Dieu. Elle accepta son mari de la main de son père, et la dame parfaite, ainsi que l'appelait le monde, devint aussi l'épouse parfaite. Elle avait vingt ans, « elle était ornée de grâces et d'une beauté naturelle fort attrayante, sans artifice et sans mollesse ; son humeur était vive et gaie, son esprit clair, prompt et net, son jugement solide : il n'y avait en elle rien de changeant et de léger¹. » Le baron était d'un extérieur doux, presque timide, mais un sang généreux coulait dans ses veines et ceux qui lui cherchaient querelle parce qu'ils le croyaient faible et craintif, il les désabusait à grands coups d'épée. Très brave, distingué et lettré, il aimait vivement sa jeune épouse et ils étaient si attachés l'un à l'autre qu'ils n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme ; la sainte entourant son jeune époux de vénération et d'obéissance, l'aimant tendrement, ardemment et honnêtement et en étant à son tour chérie et honorée de la plus intime confiance². » Jamais ils ne connurent aucun débat, aucune contradiction. La plus grande intimité régnait entre eux. Comme il s'était consacré au service du roi Henri IV et à la cause du pays, le baron de Chantal était contraint de quitter souvent son château de Bourbilly. Ses absences étaient même plus longues que ses séjours auprès de sa jeune femme. Quelle était alors la conduite de celle-ci ? Son cousin Bussy-Rabutin nous la peint en deux mots très expressifs : « Quand il était à l'armée et à la cour, elle se donnait tout à Dieu ; quand il retournait auprès d'elle, elle se donnait tout à lui. »

Ils étaient unis depuis trois mois à peine que le roi rappela le baron à l'armée, et ainsi en fut-il habituellement à cette époque tourmentée où les gentilshommes étaient toujours à cheval, soit pour livrer bataille, soit pour faire le siège d'une ville rebelle. Quand son mari était parti, elle ne supportait ni jeux, ni parties de plaisir, ni chasses ; elle ne sortait pas du château et réduisait encore la simplicité de ses vêtements : « Les yeux à qui je dois plaire sont à cent lieues d'ici, disait-elle, pourquoi me parer ? » Les visites ne lui manquaient point, dont les intentions n'étaient pas toujours désintéressées. Elle le devinait et

¹ *Ibid.*, p. 12.

² Déposition de Claude Latour.

alors son langage, son attitude, son maintien, sans cesser d'être polis, revêtaient une froideur significative. Elle estimait « qu'il y a des saisons et des rencontres où une femme doit être un peu incivile pour être bien modeste¹. » Elle excellait à garder sa dignité et à remettre doucement, mais sans rémission à leur place ceux qui étaient tentés de se déplacer.

Mais quand son mari était de retour, elle jouissait de le voir, de lui faire raconter ses prouesses, ses actions d'éclat, et pour lui rendre l'existence du château plus agréable, pour compenser aussi les fatigues qu'il avait endurées, elle attirait chez elle des compagnies, la maison prenait des airs de fête, tout était à la joie parce qu'elle le retrouvait et qu'elle entendait lui donner quelques jours du plus pur et du plus complet bonheur. Cela, elle le faisait par amour, elle le faisait aussi par devoir, avec cette clairvoyance qui ne la quittait jamais et qui lui montrait qu'une femme doit travailler constamment à s'attacher son mari. « La parfaite complaisance qu'elle avait pour lui faisait qu'elle oubliait ses dévotions précédentes, ne prenant plus autant de temps pour prier Dieu². » Le devoir ici valait mieux que la prière, car il demeure la forme la plus parfaite de l'amour de Dieu.

2. Le soir du premier départ, comme ils se promenaient sous les grands arbres de Bourbilly, le baron, qui avait déjà pleine confiance en elle, la pria de se charger de l'administration de tous ses biens. Elle résista longtemps, alléguant son inexpérience, son ignorance des choses pratiques de la vie et l'attrait qu'elle éprouvait pour les choses de Dieu. Comment conserverait-elle son recueillement parmi les affaires du siècle, la surveillance et le tracas d'une grande maison ? Son mari lui rappela l'exemple de la femme forte qui édifie sa maison et met la main aux plus durs travaux ; il lui donna pour modèle sa propre mère, qui, en s'emparant de la direction des affaires compromises par la mauvaise gestion du vieux baron de Chantal, avait remis l'ordre dans le château, payé les dettes, relevé la famille et l'honneur du nom, ce qui ne l'empêchait point d'allier à cette connaissance étonnante des choses humaines une piété extraordinaire.

La jeune baronne n'avait que vingt ans, comment aurait-elle possédé cette science des affaires à laquelle jamais personne ne l'avait initiée ? Mais elle comprit et elle voulut devenir une autre femme forte, puisque c'était le devoir. Depuis la mort de sa belle-mère, il y avait dix ans, le vieux baron avait voulu reconstruire le château dans des proportions grandioses, il avait emprunté, les revenus avaient diminué ; son fils ayant été fait pri-

sonnier, il avait fallu payer une coûteuse rançon ; les fermiers ne s'acquittaient point de leurs obligations et négligeaient leurs terres. La jeune femme fut effrayée, quand elle étudia les détails du gouvernement de la maison, de se trouver dans la nécessité de faire tête à quinze mille écus de dettes. Encore quelques années de cette incurie et c'était la ruine complète.

N'allez pas penser qu'elle eut un seul moment de découragement. Elle se dit que le grand devoir c'était en ce moment de faire honneur à ses affaires, et elle se mit aussitôt à l'œuvre.

D'abord elle réforme les habitudes paresseuses de ses domestiques. Elle se lève de grand matin, en même temps qu'eux, elle leur fait la prière elle-même et veut qu'ils entendent la messe. Un jour ainsi commencé devait être béni de Dieu. Dans la journée, elle les surveille, elle prend son ouvrage et vient travailler auprès d'eux, leur donnant l'exemple, et le soir elle leur fait rendre compte du travail accompli. Même vigilance sur ses fermiers. Tous les mois ils se présentent chez elle et elle leur remet ses ordres par écrit. Souvent elle monte à cheval et va les surprendre au milieu de leur labeur jusque dans les fermes les plus éloignées. Et cependant elle est si bonne pour tous que pendant les huit années de son mariage elle ne renvoie jamais ni un serviteur ni une servante. Elle était juste, mais ne grondait point. « Sa vertu la faisait également craindre et estimer. Sa maison était le logis de la paix, de l'honneur, de la civilité, de la piété chrétienne et d'une joie vraiment noble et innocente¹. » Grâce à ce zèle dans sa surveillance éclairée, elle rétablit les affaires de la maison de Chantal.

3. Mais vous avez compris que le levier puissant qui fait mouvoir sa vie c'est sa foi, son esprit de religion. Elle conduit ses gens le dimanche à la messe de paroisse et, afin qu'ils chantent mieux le *Credo*, elle le leur apprend pendant la semaine, ainsi que les hymnes de l'Eglise, si bien que l'on entend souvent dans ses granges, dans ses cuisines ou dans les champs retentir des mélodies religieuses, ce qui la transporte d'allégresse. Ce n'est pas seulement ses serviteurs qu'elle conduit à la paroisse, mais ses invités du dimanche. Ceux-ci allèguent en vain qu'ils ont satisfait au précepte en entendant la messe à la chapelle du château, elle leur rappelle avec le charme qui s'attache à tout ce qu'elle dit que noblesse oblige et qu'ils doivent le bon exemple. Elle avait surtout un argument irrésistible : « J'ai un plaisir particulier, disait-elle, à prier avec tout le peuple ! » Ah ! pourquoi la noblesse, pourquoi les classes diri-

¹ M. de Maupas, *Vie de la Mère de Chantal*.

² Mémoires de la Mère de Chantal.

¹ *Ibid.*

geantes n'ont-elles pas toujours eu cette intuition que la manière infaillible de conquérir le peuple, c'est de prier avec lui et de diriger nous-mêmes sa prière ? Elles eussent ainsi dirigé ses pensées et ses aspirations vers le bien, l'ordre, la paix.

Aussi bien, avait-elle banni de sa maison tous les romans qu'y avait apportés le vieux baron, élevé à une époque plus licencieuse, dernier et irréductible tenant d'une société dépravée qui se délectait des œuvres malsaines de Rabelais. Elle savait que la perversion des mœurs amène infailliblement la diminution ou la perte de la foi, et qu'une maison doit rester pure afin de demeurer heureuse, chrétienne et digne de Dieu.

La religion ne va pas sans la charité extérieure. La baronne s'occupe des pauvres, de ceux qui sont sans pain. Elle leur distribue elle-même au château, avec des vêtements, des écuelles remplies de potage ; elle les fait manger, elle les sert de ses propres mains, comme une mère sert ses enfants. Un jour pendant le dîner on l'entend murmurer : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. » Car elle était bonne sans doute, mais c'étaient les souvenirs miséricordieux de l'Evangile qui exaltaient sa bonté. Elle pensait aussi à toutes les misères qu'elle connaissait, comme à celles qu'elle ignorait, et parfois on voyait ses yeux se mouiller de larmes. Elle eût voulu faire régner dans le monde entier le bonheur sensible qui résulte de l'honnête aisance.

Ceux qui ne pouvaient venir au château, les malades surtout, les femmes qui allaient être mères, elle les visitait, le jour, la nuit, leur prodiguait les soins, les paroles tendres, les secours de tout genre ; elle était la providence de tous les malheureux. Quoi d'étonnant alors que dans les extrémités de la misère publique, comme durant l'hiver terrible de 1600 à 1601, Dieu lui ait accordé le don des miracles pour multiplier la nourriture aux pauvres affamés ? Il semble qu'il n'ait pas voulu se laisser vaincre en bonté par cette femme admirablement bonne, c'est pourquoi il lui donna le pouvoir de commander à la farine de se renouveler sans cesse, puisque les besoins des malheureux renaissaient tous les jours. Vous vous rappelez que certains pauvres rentraient au château pour réclamer une nouvelle aumône, elle ne les chassait point : « Mon Dieu ! pensait-elle, à tout moment je mendie à la porte de votre miséricorde ; voudrais-je à la seconde ou à la troisième fois être rechassée ? »

Elle était bien la dame parfaite, la chrétienne parfaite, l'épouse parfaite. Quelqu'un disait d'elle et de son époux : « qu'ils étaient regardés comme ne faisant qu'une âme en deux corps. » Mais elle qui était si bonne pour les pauvres, combien plus se montrait-elle prévenante envers son mari très aimé pour lui

panser les blessures du corps et mieux encore les blessures de son âme ! Enfin sa foi profonde lui inspire le courage de ne pas mourir quand on lui ramène le baron de Chantal blessé à mort à la chasse par un imprudent ami. Là surtout elle apparut le modèle des épouses en donnant la preuve publique de cette parole de l'Ecriture : que l'amour est fort comme la mort.

SERMONS SUR QUELQUES ŒUVRES

I

L'ASSOCIATION DES ENFANTS DE MARIE

Vae soli !

Malheur à qui est seul.
(Ecc., iv, 10).

Mes frères,

On compare souvent, et avec raison, le monde à un désert rempli de toutes sortes de périls, et ceux qui y vivent à des voyageurs, à des pèlerins en marche vers l'éternité.

Or, quand des voyageurs veulent traverser un désert périlleux, que font-ils ? Voyagent-ils séparément ? Oh ! non, car en voyageant séparément, ils courraient à une mort presque certaine, ils s'exposeraient à devenir la victime des brigands ou la proie des bêtes féroces.

Afin d'éviter ce malheur, se souvenant que l'union fait la force, ils se réunissent en caravanes, et soutenus, fortifiés, défendus les uns par les autres, ils marchent sans inquiétude et arrivent sans encombre au terme de leur route.

Et nous, chrétiens, voulons-nous aussi traverser sans inquiétude le désert de la vie, le désert du monde, échapper aux périls qui de toutes parts sont semés sous nos pas, arriver sans encombre au terme de notre pèlerinage, la patrie céleste ? Imitons les voyageurs, réunissons-nous en caravanes, en confréries, afin de nous aider, de nous fortifier, de nous défendre mutuellement contre les ennemis de notre salut.

C'est dans ce but que l'Eglise a établi des Fraternités, des Confréries. C'est dans ce but qu'elle a établi les Tiers Ordres, la Confrérie du Saint-Rosaire, la Confrérie du Scapulaire du Mont-Carmel, les Patronages et les Cercles chrétiens, l'Association des Mères chrétiennes, l'Association de la Ste-Famille, et pour la jeunesse principalement la Confrérie des Enfants de Marie, qui va faire l'objet de notre entretien d'aujourd'hui.

Pour vous faire connaître, apprécier et aimer davantage cette Association, — qui est déjà établie dans notre paroisse, mais que je voudrais voir plus florissante, — je vous expliquerai 1^o sa nature, son origine et son but, 2^o son excellence, et 3^o les conditions requises pour en faire partie.

I

Par Association des Enfants de Marie on entend un groupement de jeunes filles qui, sous la haute approbation de l'Eglise, s'unissent ensemble par les liens d'une intime charité pour mieux honorer la T. S. Vierge, pour se préserver, grâce à sa protection puissante, de la contagion du monde, pour se soutenir mutuellement dans la vertu par l'entraînement du bon exemple, pour se sanctifier enfin plus efficacement.

C'est en 1563, au Collège Romain, que la Confrérie des Enfants de Marie a été fondée par un Jésuite sous le nom de Congrégation de la T. S. Vierge. Dès son origine, elle fut encouragée, bénie et enrichie d'indulgences par les Souverains Pontifes. Elle a son siège à Rome et elle est sous la direction exclusive de la Compagnie de Jésus, comme la Confrérie du Saint Rosaire est sous la direction exclusive des Dominicains, comme encore la Confrérie du Scapulaire du Mont-Carmel est sous la direction exclusive des Carmes.

Le P. Aquaviva, Général des Jésuites, aidé de 17 consultants, fit lui-même les règles de la première Congrégation, lesquelles, conformément à la Bulle *Omnipotentis Dei* de Grégoire XIII, doivent être inviolablement observées par toutes les Congrégations qui sont agrégées, sauf les quelques modifications qu'elles ont reçues depuis¹.

La Congrégation s'adressant à tous indifféremment, aux hommes et aux femmes, aux enfants et aux vieillards, fit de rapides progrès et remplit bientôt le monde de ses œuvres salutaires, tour à tour glorieuse et persécutée comme l'Ordre dont elle est le privilège particulier.

Supprimée à la fin du XVIII^e siècle, elle reprit naissance au commencement du XIX^e, sous différentes formes.

Parmi celles-ci, il n'en est point de plus populaire que celle qui réunit les jeunes personnes. Cette Association est née du désir de servir la T. S. Vierge et d'imiter ses vertus. « C'est en 1832, dans la ville de Lyon, qu'on en trouve le germe dans un pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, où la V. Mère Barat la fait approuver canoniquement par l'archevêque, en attendant que bientôt elle soit constituée par le Saint-Siège, et répandue par elle dans toutes les maisons de sa société. Vaste association séculière de persévérance chrétienne, elle a Marie immaculée pour modèle et patronne, les exercices de piété pour moyens, la charité et l'appui mutuel pour secours, la sanctification de soi et des autres pour but, la gloire du Cœur adorable de Jésus pour fin suprême². »

¹ Voir le *Manuel des Congrégations de la T. S. Vierge*, par le P. Fleury, S. J. (in-32 de 440 p., 1 f. 30); Tours, Mame, 1912.

² Mgr Bannard, *Un siècle de l'Eglise de France*, chap. XI, p. 242.

L'Association des Enfants de Marie est avant tout une œuvre de préservation. Elle a pour but principal de préserver du vice, de conserver dans la vertu, en les mettant sous la protection de la T. S. Vierge, en les éloignant des mauvaises occasions, en leur faisant fréquenter les sacrements, les jeunes filles qui veulent entrer dans cette Association. « On a constaté que partout où fleurit le culte de la T. S. Vierge, les mœurs sont honnêtes et pures. Consacrer des jeunes personnes à la Mère de Dieu, c'est donc assurer leur vertu par une sauvegarde, leur foi par la piété, et les meilleures qualités du cœur par un modèle qui est de lui-même efficace¹. »

II

L'Association des Enfants de Marie est, dit S. Alphonse de Liguori, comme l'arche de Noé : on y trouve un refuge contre le déluge de tentations et de péchés dont le monde est inondé. Elle est, dit encore S. Alphonse, comme cette Tour de David où l'on trouve mille boucliers et des armes de toute espèce. On y trouve, en effet, beaucoup de moyens de défense contre l'enfer et l'on y pratique les moyens d'y conserver la grâce de Dieu ; ce que font difficilement les séculiers hors des Congrégations².

L'Association des Enfants de Marie rend de grands services, procure d'immenses avantages aux jeunes filles qui s'y associent, à leurs familles, à la paroisse tout entière, à Notre-Seigneur et à la T. S. Vierge.

1. D'abord aux jeunes filles qui en deviennent les membres. Elles y trouvent l'occasion de se remettre souvent devant l'esprit les vérités éternelles dans les méditations, les lectures, les instructions qui sont faites aux réunions des Associées, et par là elles ont, au dire de nos Livres Saints, un des plus puissants moyens d'éviter le péché et de sauver leur âme.

Elles y trouvent l'occasion de prier souvent en commun, ce qui, au dire de N.-S. J.-C. lui-même, est pour elles un moyen infailible d'être exaucées.

Elles y trouvent l'occasion de fréquenter plus souvent les sacrements, soit par obéissance aux règlements, soit par l'entraînement de pieuses compagnes, et ainsi elles obtiennent plus facilement la persévérance dans la grâce de Dieu, car le Saint Concile de Trente a déclaré que la communion est comme un antidote qui délivre des fautes ordinaires et préserve des péchés graves.

Elles y trouvent l'occasion de pratiquer la charité, l'aumône. En effet, « pour répondre à l'intention primitive de leur institution, les Confréries des Enfants de Marie doivent s'adjoindre les œuvres de charité corporelle et

¹ Dehôn, *Manuel social chrétien*, 2^e Partie, ch. xv.

² *Les Gloires de Marie*, 5^e Partie, § VIII.

avoir au moins leur caisse au service des pauvres¹.

Elles y trouvent l'occasion de pratiquer l'humilité, la douceur, la mortification, et par suite d'acquérir un très grand nombre de mérites.

De plus, en vertu de leur union, chacune des Associées a part aux bonnes œuvres, aux prières, aux communions, à tous les actes méritoires qui se pratiquent dans toute l'Association.

Les Enfants de Marie trouvent dans leur Association l'occasion, la facilité de gagner un grand nombre d'indulgences tant plénières que partielles, dont la liste est donnée dans tous les manuels des Enfants de Marie. Et au moyen de ces indulgences elles peuvent facilement payer à la justice divine les dettes qu'elles ont contractées envers elle par leurs péchés et échapper ainsi en ce monde aux châtiménts temporels, ou dans l'autre aux flammes du purgatoire par lesquelles Dieu fait payer ces dettes ; elles peuvent venir en aide aux âmes du purgatoire, soulager et délivrer les âmes de leurs parents, de leurs bienfaiteurs et amis.

Les Enfants de Marie trouvent dans leur Association des secours même après leur mort. Chaque fois en effet que meurt une associée, ses compagnes prient pour elle dans leurs réunions, offrent pour elle chacune au moins une de leurs communions, et l'Association fait célébrer à son intention le saint sacrifice de la messe.

Enfin, pour tout dire en un mot, en leur faisant honorer d'une manière spéciale la T. S. Vierge, la Confrérie des Enfants de Marie procure, en abondance, à ses membres la protection, les grâces et les faveurs de cette divine Mère. « Là, dit S. Alphonse, on commence par se consacrer au service de la Sainte Vierge en la choisissant d'une manière spéciale pour sa Maîtresse et sa Mère ; on est inscrit au nombre des Enfants de Marie ; et ainsi, comme serviteur et enfant de cette miséricordieuse Reine, on est secouru et protégé par elle d'une manière toute spéciale pendant la vie et à la mort. En sorte qu'un membre de la Congrégation de Marie peut dire qu'il a trouvé tous les biens en y entrant. »

Oui, on peut en toute vérité appliquer à l'Association des Enfants de Marie ce que S. Bernard disait de la vie religieuse : « On y vit plus purement, on y pêche plus rarement, on y tombe moins grièvement, on s'y relève plus aisément, on y marche plus prudemment, on s'y repose plus tranquillement, on y reçoit les grâces et les faveurs du ciel plus abondamment, on y évite le purgatoire plus facilement, on y meurt avec plus de confiance et de contentement, enfin on est au ciel couronné plus glorieusement. »

2. L'Association des Enfants de Marie rend de grands services, procure de grands avantages aux familles des jeunes filles associées. En sauvegardant la vertu et l'honneur de ces jeunes filles, ne sauvegarde-t-elle pas en même temps l'honneur de leur famille ? Or, l'honneur, la bonne renommée, c'est un plus grand bien que la richesse.

En entretenant au cœur des jeunes filles associées l'amour de Dieu, le respect de sa loi, le goût de la piété, elle entretient en même temps l'amour et le respect des parents, car ces choses-là sont inséparables et jamais l'on n'a vu, jamais l'on ne verra une jeune fille vraiment pieuse, vraiment fidèle à Dieu, faire la désolation de sa famille. Je fais appel à votre expérience, pères et mères de famille : quand vos enfants vous ont-ils fait verser des larmes ? Est-ce quand ils étaient fidèles à Dieu, quand ils fréquentaient les sacrements ? Non, n'est-ce pas ? C'est au contraire quand ils ont abandonné les sacrements, quand ils ont oublié le chemin de l'église pour courir aux fêtes profanes, aux plaisirs empoisonnés du monde.

Un autre service que rend aux familles l'Association des Enfants de Marie, c'est de leur ménager d'une manière toute spéciale la protection de la T. S. Vierge. En même temps, en effet, que la T. S. Vierge prend sous sa protection particulière la jeune fille qui entre dans l'Association, en même temps elle prend sous sa protection particulière la famille de cette jeune fille, car la Sainte Vierge ne peut aimer et protéger des enfants sans aimer et protéger en même temps la famille de ces enfants, à cause des liens intimes qui existent entre l'enfant et sa famille, et c'est ainsi que de nombreuses familles ont été sauvées grâce à une de leurs enfants consacrée à Marie.

Vous connaissez peut-être la légende, à la fois triste et charmante, si bien contée par Paul Féval. C'était sur les côtes légendaires de l'antique Armor. L'Océan furieux vient de rompre ses digues et d'assiéger les maisons. A la vue du danger, un père et une mère portant un tout jeune enfant s'enfuient vers une chapelle de la Vierge. Comme l'Océan les y poursuit, ils montent sur la faite. Mais voici que là même le flot les atteint. Alors le père s'attache à la croix de fer et élève sur ses épaules la mère et l'enfant. Peines inutiles : les vagues furieuses l'enveloppent, le submergent bientôt et avec lui la pauvre mère qui, dans un geste de suprême dévouement, de ses deux mains élève vers le ciel l'innocente créature.

Alors passait dans les airs, avec son glorieux cortège d'anges, la T. S. Vierge Marie. Apercevant cet enfant élevé au-dessus des flots courroucés, elle ordonne à ses anges de le recueillir. Mais avec cet enfant, le père et la mère ne formaient qu'une seule grappe hu-

¹ Dehon, *op. cit.*

maine, et tous trois furent emportés par la main des anges dans le paradis du bon Dieu.

A l'heure actuelle, les flots de l'impiété et de l'immoralité ont rompu leurs digues et menacent de tout envahir. En les faisant entrer dans l'Association des Enfants de Marie, pères et mères chrétiens, élevez vos filles au-dessus de ces flots tumultueux qui ne tarderaient pas à les submerger, et la Sainte Vierge les protégera et les sauvera, et à cause des liens indissolubles qui vous attachent à vos enfants, elle vous protégera et vous sauvera vous-mêmes avec elles.

3. L'Association des Enfants de Marie rend de grands services à la paroisse. « Que de fruits ne peut pas produire dans une paroisse une Confrérie bien réglée ! dit le cardinal Giraud. Elle y fermente comme un levain précieux pour sanctifier toute la masse. Elle préserve l'innocence, elle maintient la jeunesse dans des habitudes vertueuses, elle fait pratiquer le zèle, la charité ; par elle la piété est honorée, les sacrements fréquentés, les jours du Seigneur dignement sanctifiés. Elle édifie l'assemblée des fidèles ; les autels lui doivent leur décoration et leur parure ; elle ajoute à l'éclat des cérémonies saintes par la mélodie de ses chants, le bel ordre de ses lignes et la gravité de sa marche sous la bannière déployée. Elle est le lien des cœurs, l'ornement de l'Eglise, l'exemple du troupeau, la joie du pasteur, un spectacle cher à Dieu, aux anges et aux hommes¹. »

Quand elles sont ce qu'elles doivent être, les Enfants de Marie sont dans la paroisse comme autant d'apôtres qui travaillent à l'arrivée du règne de Jésus-Christ ; elles y sont comme autant de propagatrices de cette foi qui rend fécond en œuvres de justice et de charité ; elles y sont comme des paratonnerres qui éloignent de la paroisse les châtements divins. Dieu disait à Abraham qu'il aurait pardonné à Sodome s'il s'était trouvé dix justes dans cette ville prévaricatrice. Eh bien ! en faveur des enfants de Marie d'une paroisse, si ces enfants de Marie sont ce qu'elles doivent être, Dieu pardonnera à la paroisse tout entière.

4. L'Association des Enfants de Marie rend service enfin à N.-S. J.-C. lui-même et à sa très sainte Mère. Grâce, en effet, à cette Association, Notre-Seigneur est moins offensé, il est mieux servi, il est plus aimé, il est plus souvent et mieux reçu dans la sainte communion, il est mieux honoré pendant les offices et pendant les processions. Sa très sainte Mère elle aussi est mieux honorée, plus souvent invoquée, davantage aimée, ses fêtes sont plus pieusement et plus solennellement célébrées.

Voilà quels sont les nombreux services rendus par l'Association des Enfants de Marie, les

grands avantages procurés par elle. En présence de ces avantages si précieux, quel est le père, quelle est la mère surtout qui ne voudrait user de toute son influence pour y faire admettre ses filles ? Quelle est la jeune fille qui ne voudrait solliciter comme une faveur précieuse l'entrée dans l'Association des Enfants de Marie ? D'autant plus qu'à tous ces avantages spirituels s'ajoutent plusieurs avantages temporels, et que les conditions requises sont à la portée de toutes celles qui ont bonne volonté.

Vous n'ignorez pas que les Enfants de Marie jouissent dans notre paroisse, avec l'agrément du Conseil paroissial, de certains privilèges. Ainsi, une solennité toute spéciale est réservée aux mariages des Enfants de Marie ; toujours on leur donne une classe supérieure à celle demandée, et la bannière de la Sainte Vierge est portée au-devant de la fiancée par la consaillière, qui la tient à ses côtés pendant la cérémonie. De même une solennité spéciale est réservée à leurs funérailles ; ici encore il est accordé une classe supérieure à celle demandée.

De plus, dans certaines paroisses, et j'espère que nous arriverons là, la Confrérie devient une société de secours mutuels et, grâce à une cotisation minime des associées, grâce aux quêtes mensuelles, grâce surtout aux dons de personnes généreuses, elle est à même de donner des secours, quand par exemple une enfant de Marie peu aisée tombe malade ; elle est à même de fournir une toute petite dot ou tout au moins une pièce de ménage quand une Enfant de Marie entre dans le saint état du mariage ; et parfois même elle procure aux membres de la Congrégation un pèlerinage gratuit ou presque gratuit à quelque sanctuaire renommé.

III

Quant aux conditions requises pour devenir ou pour rester Enfant de Marie, elles sont peu nombreuses et faciles à remplir, avec un peu de bonne volonté.

La première, c'est d'avoir de la dévotion envers la T. S. Vierge et de mener une vie exemplaire. Une jeune fille qui ne mènerait pas une vie exemplaire ne pourrait être reçue dans l'Association ; une jeune fille qui après y avoir été reçue cesserait d'être exemplaire, en serait bannie.

La deuxième condition requise, c'est d'observer les règles de l'Association qui prescrivent de fuir les bals, les théâtres et autres réunions dangereuses, d'assister, à moins d'empêchements légitimes, aux réunions, et enfin de communier au moins une fois tous les mois.

L'Association des Enfants de Marie n'impose donc pas des choses extraordinaires à ses membres. Ce qu'elle leur prescrit, ce sont des choses recommandées à tous les chrétiens

¹ Œuvres, t. I.

sans exception. Loin d'ajouter aux associées un fardeau spécial et intolérable, le règlement ne fait que leur donner un appui qui leur permet de résister aux ennemis de leur salut et de s'élever plus facilement vers le ciel.

Enfants de Marie!... Qu'il est beau ce titre! O vous, jeunes filles de la paroisse qui le portez déjà, portez-le fièrement. Ne vous laissez pas émuouvoir par les plaisanteries des mécréants. « Bien faire et laisser dire, » c'était la devise de nos aïeux; qu'elle soit aussi la vôtre. Portez noblement votre titre d'Enfants de Marie. Soyez toujours par votre modestie, par votre piété, par votre sagesse, l'exemple et le modèle de toutes vos compagnes, l'exemple et le modèle de la paroisse tout entière, afin que les adversaires de l'Association, s'il s'en trouve, soient forcés, comme dit S. Paul, de rougir, n'ayant rien à dire contre vous. (Tit., II, 8).

Et vous, chères enfants qui ne portez pas encore le beau titre d'Enfants de Marie, titre plus enviable que ceux qui sont attachés à toutes les grandeurs de la terre, hâtez-vous de mériter et de solliciter l'honneur de le porter, et bientôt à vous aussi seront ouvertes les portes de l'Association et un jour, avec elles et par elles, les portes du Paradis. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXII

L'EUCCHARISTIE

5^o Dispositions pour bien communier

Les admirables effets de la communion ne se produisent que chez ceux qui ont les dispositions voulues. Etudions donc les dispositions nécessaires pour bien communier: 1^o celles du corps, 2^o celles de l'âme.

I. — Dispositions du corps

Il faut pour communier:

1^o *Etre à jeun depuis minuit.* — L'Eglise l'a ainsi prescrit, sous peine de péché mortel, par respect pour le corps adorable de N.-S. Toutefois les malades qui communient en *viatique* ne sont pas tenus à ce jeûne; les infirmes, d'après un récent décret de Rome, peuvent aussi communier sans être à jeun, mais dans les conditions fixées.

2^o *Etre propre.* — Oserait-on se présenter dans un état de malpropreté devant une personne que l'on respecte? A plus forte raison ne doit-on pas se présenter à la sainte Table dans un tel état!

3^o *Etre modeste dans ses habits.* — Qu'on veuille donc bien laisser à la maison chaînes d'or, bracelets d'or, colliers d'or, chapeaux excentriques, dentelles, etc.

4^o *Etre décent dans sa mise.* — Ceci est dit pour les femmes qui oseraient s'habiller trop peu sous prétexte de se mieux habiller. Le pape Innocent XI a défendu aux prêtres, sous peine de censure, de leur donner la communion.

5^o *Etre recueilli dans son extérieur.* — Pas de dissipation, pas d'air évaporé, pas de démarche cavalière; mais les yeux baissés, les mains jointes, l'air pieux.

II. — Dispositions de l'âme

Il va sans dire que ce sont de beaucoup les plus importantes. Pour communier il faut donc:

1^o *Etre en état de grâce.* L'Eucharistie est en effet un sacrement des vivants, *sancta sanctis*. Que celui-là qui est coupable de péché mortel s'approche du tribunal de la Pénitence, avant de recevoir le Dieu de toute sainteté et de toute pureté.

2^o *Etre suffisamment instruit* des principales vérités de la religion et spécialement de celles qui regardent l'Eucharistie. Mais en pareille matière il faut savoir tenir compte de l'âge, de la facilité d'apprendre, etc.

3^o *Avoir la dévotion* qui consiste en de vifs sentiments:

a) De foi. « *Tanto quippe illud sumimus capacius, quanto id et fidelius credimus,* » dit S. Augustin (Sermo CXL de Temp.).

b) D'adoration: car ce sentiment découle naturellement de la foi.

c) D'humilité. « *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.* »

d) D'espérance: en effet, que n'est-on pas en droit d'espérer d'un Dieu qui veut bien se donner tout entier à nous par amour? Ne craignons point de demander; il nous accordera.

e) D'amour: Dieu mériterait d'être aimé d'un amour infini, mais puisque nous n'en sommes pas capables, faisons du moins tout ce qu'il nous est possible de faire.

f) De désir. « *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum; ita desiderat anima mea ad te Deus.* » (Ps., XLI, 1).

Conclusion

Et quand nous aurons reçu le Dieu d'amour, faisons notre action de grâces: adorons Jésus, offrons-nous à lui, remercions-le, demandons-lui ses grâces. Quel beau moment que celui où Jésus repose en nous! C'est la halte dans l'oasis au milieu du désert de la vie.

XXIII

6^o La mauvaise communion

« *Sumunt boni, sumunt mali, sorte tamen inæquali vitæ vel interitus,* » chante l'Eglise à propos de l'Eucharistie. Parlons de la mauvaise communion, c'est-à-dire de celle qui est

faite en état de péché mortel. Nous la considérerons 1^o en elle-même, 2^o dans ses causes, 3^o dans ses conséquences.

I. — En elle-même

La mauvaise communion nous apparaît comme une profanation, une effronterie, une trahison, une cruauté.

1^o Une profanation, et la plus abominable : car nous n'avons rien de plus pur, de plus saint, de plus sacré que le corps et le sang de N.-S. J.-C.

2^o Une effronterie, et la plus impudente : car tandis que les autres pécheurs se cachent pour commettre leurs forfaits, le sacrilège commet son crime au milieu des mystères les plus augustes de la religion.

3^o Une trahison, et la plus noire : car en somme le sacrilège ressemble à Judas. Il trahit son Dieu par un baiser et il le livre à ses ennemis, c'est-à-dire aux passions les plus criminelles.

4^o Une cruauté, et la plus odieuse : car le sacrilège renouvelle, autant qu'il est en lui, les injures et les souffrances de N.-S. J.-C. pendant sa Passion, « *rursum crucifigentes sibi-metipsis Filium Dei* » (Héb., vi, 6), génuflexions dérisoires, mépris, abaissement, etc. Et rien ne peut atténuer ce crime !

II. — Dans ses causes

La mauvaise communion a pour cause :

1^o Ou bien une passion secrète, comme la haine, l'avarice, l'impureté, etc., dont par faiblesse ou par habitude on ne sait pas ou on ne veut pas se défaire ;

2^o Ou bien des péchés qu'on n'ose pas avouer, soit par orgueil, soit par lâcheté, etc. ;

3^o Ou bien la haine de Dieu, haine satanique dont le hideux Voltaire nous a donné l'exemple bien des fois dans sa vie. « On ne peut pas témoigner un plus grand mépris pour ces facéties, que de les jouer soi-même, » écrivait-il à d'Argental.

III. — Dans ses conséquences

La mauvaise communion attire les châtiments de Dieu : châtiments temporels et spirituels.

I. TEMPORELS. — a) Les maladies et les morts subites ou prématurées. S. Paul l'affirme : « *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.* » (I Cor., xi, 30). Des auteurs spirituels ont fait remarquer que les morts subites sont plus fréquentes vers le temps de Pâques ; et ils attribuent ce fait aux mauvaises communions annuelles.

b) Les calamités publiques. Les Pères leur donnent la même cause.

II. SPIRITUELS. — a) L'abandon de Dieu, et par le fait même la prise de possession de l'âme par le démon qui en fait sa demeure.

b) L'aveuglement de l'esprit et l'endurcisse-

ment du cœur. La voix de la conscience est étouffée, on multiplie sacrilèges sur sacrilèges, on est insensible à toute pensée, tout exemple, toute prédication.

c) Le désespoir. Pourtant l'heure du remords finit par sonner ; et le malheureux sacrilège se maudit en se disant qu'il n'est point de pardon pour son crime.

d) L'impénitence finale. Ce désespoir lui ferme à jamais les lèvres, même au lit de mort ! Alors c'est le jugement, c'est la condamnation, c'est l'éternité de malheur... La parole du Christ est accomplie : « *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* » (I Cor., xi, 29).

Conclusion

Malgré ces terribles conséquences, que celui qui a fait de mauvaises communions ne se laisse point aller au désespoir. Sans doute son crime est grand, mais la miséricorde de Jésus est encore plus grande. Qu'il se confesse, qu'il fasse pénitence et il retrouvera la paix avec l'état de grâce !

XXIV

L'EUCCHARISTIE

7^o La visite au Saint-Sacrement

Jésus demeuré au milieu de nous, ce n'est donc pas un étranger. Il nous appelle d'ailleurs : « *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Mat., xi, 28). Allons donc lui rendre visite ! Si vous demandez 1^o Pourquoi le visiter ? 2^o Comment le visiter ? il est facile de répondre à vos deux questions.

I. — Pourquoi le visiter ?

Dans le monde on a coutume de faire des visites de convenance, — d'amitié, — de reconnaissance, — de condoléance, — d'intérêt. Eh bien ! à tous ces titres nous devons des visites à N.-S. J.-C., véritablement présent au tabernacle.

1^o Visites de convenance. Il est convenable d'aller offrir ses hommages respectueux aux maîtres, aux supérieurs ; est-ce que Dieu n'est pas le premier des maîtres et des supérieurs ?

2^o D'amitié. On a confiance en ses amis, et il arrive souvent qu'on ne les trouve plus aux jours d'épreuves. Il n'en est pas de même de Jésus ; c'est l'ami le plus sûr, le plus fidèle, le plus constant. « *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* » (Prov., viii, 31).

3^o De reconnaissance. On se croit obligé à des démarches pour un petit service qu'on a reçu : comment reculerait-on devant une visite quand on songe à tout ce que N.-S. J.-C. a fait et fait encore pour nous ?

4^o De condoléance. Une famille est-elle dans

le deuil, dans la peine ? Toute âme bien née va lui porter quelques paroles de consolation. Hélas ! Jésus aussi est souvent dans la peine à cause des blasphèmes, des injures, des outrages qu'il entend chaque jour ; n'irons-nous point le consoler des fautes de nos frères et lui demander pardon pour les nôtres ?

5° *D'intérêt.* On ne manque point surtout de faire visite quand il s'agit de demander conseil ou de recevoir quelque présent. Eh bien ! allons visiter Jésus :

a) Il nous donnera des leçons — d'humilité, — de pureté, — d'obéissance : car il se cache sous une hostie, — une hostie blanche et immaculée, — et il se laisse conduire par la main du prêtre.

b) Il nous donnera les grâces dont nous avons besoin, « *et ego reficiam vos.* »

Ajoutons que si les visites que l'on fait dans le monde sont souvent ennuyeuses, difficiles, gênantes, humiliantes même, il est impossible d'en dire autant des visites au T. S. Sacrement.

II. — Comment le visiter ?

Quand on fait une visite dans le monde, — on salue, — on expose le but de sa démarche, — on écoute la réponse, — puis on se retire après avoir offert de nouveau ses hommages. Faisons de même devant le tabernacle.

1° *Saluons N.-S. J.-C.* par nos actes d'adoration :

Adoro te devote, latens Deitas,
Quæ sub his figuris vere latitas.

2° *Exposons le but de notre visite :* a) remercions des bienfaits reçus, b) demandons pardon de nos fautes et de nos imperfections, c) prions pour obtenir les grâces qui nous sont nécessaires. Et parlons avec confiance, avec amour, avec simplicité ! Nous n'avons pas besoin de livre pour ouvrir notre cœur à N.-S. J.-C.

3° *Écoutez notre divin Maître.* Il parlera à notre âme, il lui suggérera de bonnes pensées, de bonnes résolutions ; il la consolera dans ses épreuves, il l'affermira dans sa foi, etc.

4° *Retirons-nous après une dernière offrande de nous-mêmes,* mais en laissant notre cœur au pied du tabernacle. « *Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.* » (Luc., xii, 34).

Conclusion

Nous avons de pieux chrétiens qui rêvent de visiter la Terre Sainte. C'est bien ; mais ils n'y trouveront que le souvenir de N.-S. J.-C. La vraie Terre Sainte, c'est l'église où N.-S. réside au tabernacle, véritablement, réellement et substantiellement.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

IV

FAVEURS DE L'ORDRE TEMPOREL OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE S. JOSEPH

Un religieux échappé des mains des brigands.

— Le P. Chevalier invoquait l'Époux de Marie dans toutes ses difficultés, et il en éprouva parfois des marques de protection bien sensibles.

On célébrait la fête du Patronage de S. Joseph. Le bon Père, envoyé à Madrid, le fêta dans sa voiture en longeant le flanc de la Mala Cabrera.

Cette montagne était fameuse, en 1829, par les déprédations des brigands qui l'infestaient ; les petites croix de bois, qu'on rencontrait par intervalles, en redisaient les tragiques histoires ; les récits du postillon les confirmaient.

Tout à coup, deux hommes, à l'air farouche, armés de pied en cap, apparaissent aux yeux du voyageur. L'un reste debout sur une roche ; l'autre se précipite au-devant des chevaux. « A cette vue, dit le P. Chevalier, je fis mon acte de contrition et je me recommandai à S. Joseph. La chose alla le mieux du monde. Ne voyant aucun moyen de fuir, le postillon fait bonne contenance, arrête ses chevaux, glisse une pièce d'argent au malfaiteur, donne et reçoit le salut, et chacun de continuer sa route. »

Heureux d'en avoir été quitte à si bon compte, le P. Chevalier remercia S. Joseph et écrivit au R. P. Provincial pour lui apprendre la nouvelle de la grâce qu'il avait reçue de son aimable protecteur.

S. Joseph patron des voyageurs. — En mémoire de la fuite en Egypte, on a quelquefois invoqué S. Joseph comme patron des voyageurs. Un marin, qui devait se rendre du Havre à Marseille, avait reçu de sa pieuse sœur, à son départ, une statuette du grand Saint, qu'il conservait précieusement. Au milieu de la traversée, le capitaine du vaisseau lui commanda un jour d'aller resserrer la corde d'un mât, qui malheureusement était pourrie. Pendant qu'il exécute cet ordre, la corde casse, il est précipité au fond de l'abîme. Longtemps il essaie de combattre contre les flots et de regagner le navire ; mais ses efforts désespérés demeurent sans succès. Sa perte semblait certaine, lorsque tout à coup il se ressouvint de sa petite statue et invoqua S. Joseph avec confiance. Au même moment, une main invisible le soutint au-dessus des flots, il put rejoindre le navire et fut sauvé.

**

Un capitaine de vaisseau, vrai et solide chrétien, dévot serviteur de S. Joseph, se dirigeait vers une île voisine des côtes de l'Amérique du Nord.

Depuis plusieurs jours, d'épais brouillards l'empêchaient de distinguer les objets environnants. Inquiet sur la marche à suivre, sachant d'ailleurs ces parages semés de bancs de sable et hérissés d'écueils, il a recours à S. Joseph, et s'agenouillant devant son image qu'il avait à la tête de son lit :

— Bon Saint, lui dit-il avec une foi vive, il me faut de la lumière, car je suis en danger de me perdre...

A peine finissait-il sa courte mais fervente prière, que le brouillard se dissipe, et il aperçoit, à peu de distance, un rocher à fleur d'eau sur lequel son navire filait en droite ligne, et où il allait infailliblement se briser.

Sauter au gouvernail, imprimer au vaisseau une déviation subite, fut l'affaire d'un instant : tous étaient sauvés, mais grâce à la protection manifeste de S. Joseph ; car aussitôt après avoir reconnu, avec le danger, la direction à prendre, le capitaine se trouva de nouveau enveloppé de brouillards aussi épais qu'auparavant.

Un religieux distingué par sa science et sa piété se plaisait à répéter qu'il devait tout à S. Joseph. « En entrant dans le sacerdoce, disait-il, sentant mon indignité, je me consacrais à ce grand Saint le matin de mon ordination. Après quelques années, j'eus l'occasion de faire un voyage dans lequel je fus préservé, grâce à son secours, d'une mort subite et violente ; l'accident où j'aurais dû périr ne me laissa qu'une légère douleur. Trois ans après, ma réputation fut mise en péril : S. Joseph la préserva de toute atteinte. Enfin, c'est lui qui m'a appelé à la sublimité de la vocation religieuse. »

S. Joseph marin. — Deux religieux de l'Ordre de Saint-François, voyageant sur mer, furent surpris par une tempête si violente, qu'en peu de temps le vaisseau, qui les portait fut mis en pièces, et leurs compagnons précipités dans les flots. Pour eux, ils parvinrent à s'accrocher à un débris de planche sur lequel ils tâchèrent de se maintenir, bien moins dans l'espoir de sauver leur vie que pour la prolonger quelques instants, afin de pouvoir se préparer à la mort. Ils passèrent, dans cette situation si terriblement périlleuse, trois nuits et trois jours entiers, abandonnés à la merci des vagues, avec le tonnerre grondant sans cesse sur leurs têtes, les éclairs qui les environnaient de toutes parts et le bruit des flots irrités menaçant de les engloutir.

Ils eussent cent et cent fois coulé à fond sans une protection particulière du ciel, qui les réservait pour être l'objet des grandes faveurs de S. Joseph. Après la longue agonie qu'ils viennent de subir, épuisés par la fatigue et la faim, à bout de forces, prêts à sombrer, la pensée leur vient tout à coup de se recom-

mander au saint époux de Marie, lequel, ajoute l'auteur ancien à qui nous empruntons ce récit, « ne les eût pas si longtemps laissés dans le malheur s'ils se fussent plus tôt souvenus de lui. » Ils réclament donc le secours de S. Joseph, et ils lui demandent la vie, en lui promettant, s'il la leur obtient, de l'honorer dorénavant avec plus de ferveur que par le passé.

A peine ont-ils achevé leur prière qu'elle est exaucée ; l'orage se dissipe en un instant, l'air devient serein, la mer s'apaise, l'espérance que ces pauvres religieux conçoivent de leur délivrance chasse entièrement leur crainte ; leur esprit se rassure ; ils se sentent fortifiés d'une vigueur extraordinaire... « Mais ce qui les fait presque mourir de joie dans le calme, c'est la vue d'un beau jeune homme, qui se présente à eux fort courtoisement et qui s'offre pour leur servir de guide et les mener en lieu de sûreté. » Oh ! l'heureux malheur qui leur a produit un secours si avantageux et la consolation d'un si agréable spectacle ! Courage, dévots serviteurs de S. Joseph, allez sous la conduite de ce céleste pilote qui, seul, vous servira de vaisseau, de voiles, de matelots et de tout l'équipage nécessaire au reste de votre navigation. Ils avancent déjà, ils voguent heureusement ; la mer et les vents rendent obéissance à celui à qui le Dieu de la mer et des vents avait autrefois obéi ; ils surgissent en peu d'heures au port qui est, en vérité, un havre de grâce et de salut pour eux.

« Aussitôt arrivés, ils se jettent aux pieds de leur libérateur qu'ils ne connaissent pas et qu'ils croient être quelque ange travesti en maître marinier. Ils lui expriment leurs remerciements avec larmes, et le conjurent de se déclarer à eux et de leur révéler son nom. Alors le Bienheureux leur dit : « Je suis S. Joseph. Si vous désirez faire ci-après quelque chose qui me soit agréable, ne laissez passer aucun jour sans réciter sept fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique en mémoire des sept douleurs dont mon âme fut affligée, et sept autres fois en considération des sept joies dont je fus souverainement consolé, dans les jours de ma conversation sur la terre avec Jésus et Marie. »

« Cela dit, il disparaît, laissant en l'esprit de ces religieux l'image de sa beauté, en leur mémoire la douceur de son nom, et en leur volonté un désir très ardent de le servir. Ils commencèrent incontinent à faire ce que le saint Patriarche venait de leur prescrire ; et depuis, ils en communiquèrent la pratique avec une diligence égale à leur dévotion. »

(Gloire de S. Joseph, par le P. Jean Jacquinot).

Deux jeunes marins protégés par S. Joseph.

— Deux religieuses chargées de visiter la prison de la ville de Saint-Denis et de catéchiser les pauvres prisonniers, aperçurent un jour

dans la cour de détention deux jeunes enfants qui leur inspirèrent un singulier intérêt. Elles prennent sur eux quelques informations et apprennent qu'ils étaient pilotins à bord d'un vapeur et qu'ils ont déserté; on dit de plus qu'ils sont accusés d'une faute très grave, et que leur cause doit passer en cour d'assises le mercredi suivant. Les religieuses s'approchent des jeunes gens, leur parlent avec intérêt, et leur recommandent de s'adresser avec confiance à S. Joseph. « Mercredi, c'est le jour de S. Joseph, leur disent-elles; si vous promettez à ce bon Père de vous confesser et de faire la sainte communion en son honneur, il vous protégera, soyez-en sûrs. »

Ces jeunes enfants promirent avec bonheur, heureux de l'intérêt qu'on leur témoignait. Leurs physionomies franches et ouvertes, leurs naïves réponses aux questions des Sœurs n'annonçaient pas de grands criminels; les religieuses se promettent de leur côté de bien prier S. Joseph pour eux. Le mercredi suivant, le jugement est prononcé, la grave accusation est écartée, les jeunes marins sont seulement condamnés, comme déserteurs du bord, à trois mois de prison. Ils attribuèrent avec raison cet heureux résultat à la protection de S. Joseph, car leur affaire pouvait avoir des suites fâcheuses. Ils ont rempli leur promesse envers S. Joseph qui n'a cessé de les protéger pendant leur séjour à la prison; le Père aumonier était enchanté de leur piété. Enfin, le jour même de leur sortie, ils trouvèrent un très bon embarquement à des conditions beaucoup plus avantageuses qu'ils n'auraient jamais osé l'espérer. Ils sont venus de nouveau remercier S. Joseph dans la chapelle des pauvres religieuses qui les avaient engagés à se mettre sous cette paternelle protection, et ils ont bien promis de s'en rendre de plus en plus dignes.

Un petit mousse sauvé par S. Joseph. — Une frégate, commandée par un capitaine, revenait de Chine et approchait déjà des côtes de France.

Quoiqu'il fût tard et la mer assez forte, la gaieté régnait à bord.

Un mousse, entre autres, égayait l'équipage, en poursuivant, sans pouvoir l'atteindre, un petit oiseau qui semblait être venu, moins pour chercher un asile dans les cordages du navire, que pour jouer un rôle dans les exercices acrobatiques du petit mousse.

Souvent, en effet, l'air fatigué, il sautillait en sifflant sur une vergue, attendait, presque endormi, que le gamin, grimpant comme un chat et se pendant comme un singe, fût à quelques pas de lui. Et quand, allongeant le bras, le mousse croyait le saisir, le malin petit oiseau jouait de l'aile et allait se percher plus loin.

Le capitaine se promenait sur sa dunette,

seul, et souriait par moments, sans qu'on y prît garde, à cette lutte d'agilité entre l'enfant et l'oiseau. On aurait dit qu'il y prenait intérêt.

Dans une de ses voltiges, le mousse avait grimpé jusqu'à la dernière vergue du grand mât. D'une main, il se tenait à peine accroché à l'un des cordages, quand un coup de mer faisant pencher la frégate, ses pieds perdirent leur mobile point d'appui, et il se trouva balancé dans l'espace, puis lâcha prise, tomba sur les bastingages, rebondit comme une pelote et fut jeté dans la mer.

Un cri retentit dans tout l'équipage.

Le capitaine, hors de lui, court dans sa cabine, se jette à genoux, la tête dans ses mains, et se met à sangloter.

C'était un père pour son équipage.

Tout à coup il se lève. En deux pas, il est devant une image de S. Joseph qu'il avait placée dans une petite niche fermée, à l'entrée de son cabinet de toilette. Il ouvre la porte qui la dérobe aux regards étrangers. « S. Joseph, s'écrie-t-il les yeux pleins de larmes et les mains tendues vers l'image, S. Joseph, on dit que vous êtes si puissant... Eh bien! si vous sauvez cet enfant, je vous promets que... vous serez content de moi! »

Le brave et vieux capitaine, malgré sa dévotion de marin, ne savait pas trop comment formuler sa promesse à S. Joseph.

Il s'assied, toujours la tête dans ses mains. « Pauvre enfant! pauvre enfant!... murmurerait-il, et sa mère! »

Et il continuait de pleurer comme un véritable père...

Plus d'un quart d'heure se passe ainsi; on frappe à la porte; c'est le lieutenant.

« Commandant, dit-il, j'espère qu'on le sauvera. »

— Qu'est-ce que vous dites? Qui?

— Le petit mousse. On est en train de le repêcher. »

Le commandant se lève presque en colère.

« Malheureux que vous êtes, s'écrie-t-il; vous n'y pensez pas! avec cette mer! dans l'obscurité? C'est assez d'un malheur sans en faire cinq ou six de plus. »

— N'ayez pas peur, commandant.

— Je ne veux pas, entendez-vous: non, je ne veux pas... Pauvre enfant!

— Mais, commandant...

— Il n'y a pas de mais; je ne veux pas... Pauvre mère!

— Commandant, c'est déjà fait...

— Quoi?

— Eh bien! commandant, tandis qu'on descendait un canot avec cinq hommes attachés, on a jeté des bouées de sauvetage, et... tenez, je gage qu'ils le ramèneront... »

Et sans attendre d'autre réponse, le lieutenant sort.

« Vous êtes fou!... Pauvre enfant! » dit le capitaine.

Et il se mit à se promener dans son salon.
« O S. Joseph!... s'exclamait-il, si vous le sauvez!... »

Bientôt il allait courir sur les pas du lieutenant, quand celui-ci revint presque joyeux.

« Sauvé! commandant, sauvé!... »

— Allons, ne plaisantez pas.

— Non, commandant, tous les hommes sont à bord : et ils l'ont rapporté!...

— Pourquoi faire? Il faudra le jeter de nouveau... Au fait, cependant, non : on le donnera à sa mère. Pauvre femme! aussi avait-il besoin de grimper là-haut!...

— Commandant, si on le rend à sa mère, on le rendra vivant. Le docteur dit que ce n'est rien.

— Ce n'est rien? Comme vous y allez!

— Le docteur lui a fait rendre l'eau qu'il a bue, et il dit qu'il n'y a rien de sérieux. La fraîcheur de l'eau a empêché la congestion cérébrale que sa chute aurait occasionnée, et il a pu saisir lui-même la corde qu'on lui a jetée. Il a presque toute sa connaissance. Demain il sera sur pied.

— C'est facile à dire. Allons!

— Commandant, venez voir!...

C'était bien vrai. Et le lendemain le mousse était sur pied, en état de débarquer, pour aller embrasser sa mère.

« Mes enfants, dit le commandant à ses hommes, si le mousse doit une fière chandelle à la Bonne Mère, moi je dois à S. Joseph... ma foi, je ne sais trop quoi!... Mais je lui ai dit qu'il sera content de nous! Mes enfants, je ne vous dis que cela. S. Joseph, voyez-vous, c'est le premier saint. C'est à lui qu'il faut nous adresser. Il faut bien croire que le bon Dieu lui a donné sa puissance, pour qu'il ait pu sauver notre petit diable de mousse... Ainsi, c'est entendu : S. Joseph, c'est le patron du bateau. Demain nous allons tous à la messe... Je veux offrir un cœur d'or au nom de tout l'équipage.

— Pardon, commandant, interrompit le lieutenant, si vous voulez, nous y contribuerons tous. N'est-ce pas, mes amis?...

— Oui, oui.

— Eh bien, comme vous voudrez, offrons ensemble le cœur! et moi je me charge du reste. »

Le reste, ce fut une paire de magnifiques candélabres pour l'autel de S. Joseph, dans l'église de...

« Allons, mes enfants, vive S. Joseph!

— Vive S. Joseph! Vive le commandant! » acclamèrent les trois cents hommes qui formaient l'équipage de la frégate.

S. Joseph chez les Petites Sœurs des Pauvres. — Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

S. Joseph est l'économe temporel de Dieu; aussi est-ce à lui que les œuvres aiment à

s'adresser pour obtenir les ressources qui manquent toujours.

Les Petites Sœurs des Pauvres en ont fait leur grand pourvoyeur. Les bons vieillards, dont elles sauvent l'âme en soulageant le corps, sont toujours gagnés par la contagion de cette confiance. J'ai vu de ces braves gens s'adresser à *Lui* (c'est ainsi qu'ils appellent S. Joseph) pour lui demander du tabac ou du café, et *Il* les exauçait par mille moyens ingénieux, que les saints savent imaginer.

On m'a affirmé la vérité de l'histoire suivante :

Dans un hospice que les Petites Sœurs des Pauvres possèdent dans le Nord, les vieillards manquaient de beurre depuis quelques jours. En Flandre, le beurre est un objet de première nécessité. Manquer de beurre, c'est la dernière extrémité après celle de manquer de pain. Les vieux étaient désolés. S. Joseph, qu'ils priaient tous les jours, était sourd à la voix de ses enfants. Plusieurs déjà lui demandaient compte de son indifférence.

La bonne mère supérieure elle-même n'y comprenait rien. Mais, avec le sens particulier que Dieu donne à ses humbles servantes, elle imagina une tentative extraordinaire.

Elle ordonne à deux vieillards de prendre à la chapelle la statue de S. Joseph et de la transporter solennellement accompagnée de deux flambeaux jusqu'à la cave où étaient les pots à beurre vides depuis plusieurs jours. « Il verra si nous lui mentons, » dirent les vieux. On dépose S. Joseph entre les pots vides, on fait brûler deux bougies à ses côtés, et on lui promet de le réinstaller sur son piédestal quand il se sera exécuté.

En attendant, les vieillards se succèdent devant le trône nouveau de leur saint patron, et viennent tour à tour y réciter leur chapelet. Pas un ne doute que S. Joseph ne fasse un miracle. Quelques-uns vont discrètement soulever les couvercles, espérant voir surgir comme par enchantement une source de beurre. Hélas! rien... S. Joseph les oublie...

Les supplications durèrent tout le jour, mais il fallut souper sans beurre encore ce soir-là, et on alla se coucher bien tristement.

Le lendemain, avant l'aurore, la garde recommença. Le beurre n'était pas venu pendant la nuit.

Mais voilà qu'un excellent bourgeois de la ville se dit en s'éveillant : « Comment ne suis-je pas encore allé voir l'hospice des Petites Sœurs dont on dit tant de bien? » Il en avait rêvé toute la nuit; il va aussitôt sonner à la porte.

La bonne mère l'accueillit avec la politesse simple dont les saints ont le secret.

— C'est une idée qui vous paraîtra singulière, dit le Monsieur; je n'y comprends rien moi-même; mais j'ai le plus vif désir de visiter votre établissement, si cela est permis.

— Mais très volontiers, Monsieur, je vous le ferai voir.

Elle le conduisit d'abord dans la modeste chapelle, puis dans les salles, où le visiteur admire l'ordre et la propreté, au réfectoire, à la cuisine. Tout doucement elle l'engage dans l'escalier de la cave et l'y introduit.

La première chose qui frappe ses regards, c'est la statue, les flambeaux allumés et le vieillard à genoux récitant son chapelet.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il tout surpris.

— Voici, Monsieur, nos bons vieux n'ont plus de beurre depuis trois ou quatre jours. Ils ont mis là S. Joseph et viennent le prier de faire un miracle pour remplir ces pots que vous voyez.

Le visiteur poussa un gros éclat de rire. — Et les a-t-il remplis ? demanda-t-il.

— Non, Monsieur, pas encore ; mais il le fera ; car il ne nous a jamais manqué.

— Vous m'étonnez, dit le visiteur, mais j'aime cela, et vous n'en aurez pas votre dédit. Je comprends maintenant pourquoi j'ai rêvé de vous cette nuit, et pourquoi j'ai voulu vous visiter ce matin. C'est S. Joseph qui m'envoie. Vous ferez remplir de beurre ces pots. C'est moi qui paierai.

— Ah ! Monsieur, s'écria la religieuse, nos bons vieux prieront bien pour vous.

— Je vous demande de prier surtout S. Joseph, dit-il, je veux l'honorer désormais plus que je ne l'ai fait.

Il y eut grande joie dans la communauté. Et les vieillards qui étaient auparavant les plus incrédules s'écrièrent les premiers : « Je savais bien qu'il ne nous oublierait pas ! »

**

En 1863, une colonie de Petites Sœurs des Pauvres pénétrait dans la catholique Espagne pour ouvrir à Barcelone un asile aux vieillards. Elles reçurent partout l'accueil le plus sympathique. L'œuvre naissante fut mise sous la protection de S. Joseph qu'on appelait le *Pourvoyeur* de la maison. Au commencement de la fondation, les Sœurs ne purent recevoir que des femmes, à cause de l'exiguïté du local.

Un jour un vieillard de quatre-vingts ans se présente à la porte. On l'interroge : — Je viens, dit-il, pour rester ici. — La maison est trop petite, répond la Supérieure, nous ne pouvons pas encore recevoir d'hommes.

Le vieillard insiste et déclare qu'il ne s'en ira pas. On lui demande son nom. — Je m'appelle Joseph, dit-il.

Ce nom frappe les Sœurs, et de plus c'était un mercredi, jour consacré à S. Joseph. Les religieuses se regardent un moment, la décision est vite prise : on gardera ce pauvre vieillard en l'honneur de S. Joseph, son patron et celui de l'établissement. Mais, comment faire ? Il est couvert de vermine et de hail-

lons ; et pas de vêtements pour le changer. La Mère générale dit à la Supérieure : — Sortez avec une sœur et allez me quêter un habillement complet pour ce pauvre vieillard, pendant que je vais le laver et le peigner.

Durant ce petit colloque, la clochette de l'asile se fait entendre ; c'est une étrangère qui remet un paquet et se retire. On l'ouvre, on regarde ; ô surprise ! c'était un habillement pour homme ! Le bon vieillard était transporté de joie, mais les Petites Sœurs étaient plus heureuses encore et ne pouvaient remercier assez S. Joseph.

La maison a grandi sous les auspices du saint Patriarche. Elle abrite en ce moment deux cents vieillards qui y terminent en paix leur existence, entourés des soins délicats des Petites Sœurs.

S. Joseph appui des communautés. — J'habitais une grande ville où se trouve un couvent de Visitandines. Ces bonnes religieuses n'avaient pu, faute de ressources, faire rebâtir leur chapelle que la Révolution de 93 leur avait démolie. Une chambre du monastère leur servait de chapelle. C'était trop resserré et très peu convenable. Elles en souffraient beaucoup et n'osaient rien en dire, ni rien demander. — La Mère supérieure, remplie de confiance en S. Joseph, propose à ses filles une neuvaine à ce grand saint, pour qu'il inspire à quelque personne fortunée de leur faire bâtir une chapelle. Cette médiation m'avait été confiée par ma supérieure, à qui la Mère de la Visitation l'avait fait connaître. Nous étions les seules initiées dans toute la ville. Quelques jours après avoir reçu cette confiance, je reçois, comme cela arrivait de temps en temps, la visite d'un ecclésiastique du pays qu'habite ma famille, et qui était l'aumônier d'un marquis très riche. Il me dit entre autres choses : « M. le marquis paraît très préoccupé, depuis quelques jours ; il m'a dit aujourd'hui, en déjeunant, qu'il était poursuivi, nuit et jour, par la pensée de faire bâtir une chapelle aux pauvres Visitandines qui en sont privées ainsi que leur quartier qui, avant la Révolution, allait à la messe chez elles. »

Je me contentai d'approuver ce projet sans rien dire de plus. La neuvaine était à peine finie que le marquis de..., accompagné d'un architecte, allait prendre le plan d'une belle chapelle, dont les religieuses et leur quartier jouissent depuis cette époque.

Confiance d'un religieux récompensée. — Un missionnaire qui se trouvait au fond des déserts de l'Amérique à la tête d'une cinquantaine de religieux et manquait complètement de ressources, eut l'inspiration de s'adresser à S. Joseph, le suppliant de le secourir dans sa détresse. Il s'engagea, s'il était exaucé, à réciter chaque jour de sa vie une prière en son honneur. A peine avait-il fait cette promesse

qu'il reçut une lettre avec une somme de dix mille dollars. L'expéditeur était une personne qu'il n'avait jamais vue et d'un pays fort éloigné. Au comble de la joie, il rassembla ses religieux et rendit grâces avec eux à S. Joseph qui avait eu pitié de leur dénuement et les avait si merveilleusement secourus.

Marque de protection visible de S. Joseph. — Une religieuse d'Angers écrivait, en avril 1860, à un prêtre zélé pour le culte de S. Joseph :

« Depuis 7 ou 8 mois j'étais dans la plus grande anxiété occasionnée par des affaires de famille extrêmement délicates. J'avais beaucoup prié, et cependant, loin d'obtenir quelque amélioration, il semblait que tout contribuât à augmenter mes embarras. Enfin, fatiguée de tout cela, mais toujours remplie de confiance en S. Joseph, sous la protection duquel j'avais tant de fois remis ma cause, je m'adressai à lui avec une nouvelle ferveur. Le 7 mars je lui écrivis une petite lettre, dans laquelle, après lui avoir exposé de nouveau mes besoins, je lui disais : « Quelque chose m'assure qu'à l'époque de votre fête de cette année, vous m'exaucerez au-delà de toutes mes espérances. En reconnaissance de cette faveur, sur laquelle je compte déjà, je ferai connaître la grâce que vous m'aurez obtenue au missionnaire zélé pour le pèlerinage de Villedieu, en l'honneur duquel je commence aujourd'hui une neuvaine. » — Je glissai cette lettre sous une statue de S. Joseph, ne voulant l'en retirer que quand j'aurais été exaucée. Dès le 25 mars, il s'opéra un bien notable ; et, chose remarquable et qui me frappa beaucoup, des personnes du dehors, ignorant complètement ce que j'avais fait, projetèrent une réunion pour le 31 mars, dont le résultat a été de contribuer à terminer nos affaires avec un succès qui surpasse toutes mes espérances. »

Le porte-plume de S. Joseph. — Sœur Irène, qui est morte à New-York, il y a quelques années, appartenait à la Congrégation des Sœurs de la Charité, fondée par la Vénérable Mère Seton. Sœur Irène avait un zèle ardent et, il y a quelque trente ans, elle résolut, avec l'approbation de ses supérieurs, de fonder dans New-York une maison d'enfants trouvés. L'établissement sortit de terre dans de grandioses proportions ; il occupe aujourd'hui toute une île, entre la 68^e et la 69^e rue, entre Lexington-Avenue et la troisième avenue. Dans ces vastes bâtiments, que de pauvres créatures ont été sauvées qui auraient infailliblement péri, si la charité ne leur avait préparé là de nouvelles mères ! Cet établissement reçoit non seulement des enfants trouvés, mais aussi de pauvres mères, qui viennent là comme nourrices, ou bien qui, en allaitant leur propre enfant, en nourrissent encore un autre. L'achat du terrain et les constructions avaient naturel-

lement coûté des sommes énormes. On avait compté sur la Providence, et, comme à l'ordinaire, elle s'était montrée généreuse. Cependant une grosse dette restait encore à payer, et les sœurs avaient aussi un grand désir d'assurer l'avenir de la maison en lui procurant des ressources régulières pour couvrir les dépenses annuelles. L'établissement étant certainement d'utilité publique, on pensa avoir des raisons bien suffisantes pour demander un secours annuel à l'Etat.

Les amis des religieuses se mirent donc en campagne, virent les hommes influents du gouvernement ; enfin, toutes les mesures furent prises pour réussir dans l'entreprise : obtenir une allocation annuelle, jugée nécessaire pour assurer le développement et l'avenir de l'œuvre. La chose, qui avait d'abord paru aisée, présenta bientôt de grandes difficultés, à cause du parti protestant, qui était opposé à cet établissement parce qu'il était catholique. Sœur Irène priait et faisait prier ses sœurs ; on invoquait surtout S. Joseph, le refuge des maisons religieuses en détresse. D'Albany, où siège l'assemblée législative de l'Etat de New-York, on écrivit un jour à Sœur Irène que ses amis étaient découragés, tant l'opposition était forte. Il ne fallait pas songer pour le moment à voir passer le bill. — « Et cependant, dit Sœur Irène en recevant ce message, il faut qu'il passe, c'est absolument nécessaire. » — Elle alla trouver S. Joseph et lui *parla sérieusement*. S. Joseph était représenté dans la maison par une belle statue près de la porte d'entrée, dans le vestibule, à l'intérieur. Sœur Irène lui mit une plume à la main, en lui disant qu'elle resterait là jusqu'à ce que le bill fût signé. Pendant plusieurs semaines et même, je crois, des mois, on vit S. Joseph armé de son porte-plume, et les Sœurs, en passant devant lui, ne pouvaient, dit-on, retenir un léger sourire ; ce qui n'empêchait pas qu'on priât beaucoup.

Un jour que les religieuses étaient en récréation, non loin de la statue du saint, elles entendirent un bruit sur le pavé. L'un d'elles regarda et vit que la plume était tombée à terre ; elle la ramassa et la porta à la supérieure. — « Très bien, mes sœurs, dit Sœur Irène, remercions maintenant S. Joseph ; notre bill est signé. » Le fait est qu'une heure plus tard on apportait un télégramme à la porte. Il était daté d'Albany. Il disait simplement que le bill venait d'être signé.

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 augusti 1912.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 22 août 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Octave des Morts. — *Les funérailles chrétiennes.* — I. Le glas funèbre, 641.
Entretiens sur le Rosaire. — XXXVII. Premier mystère glorieux : 1^o *Jésus apparaît à Marie*, 644.
Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXV. L'Eucharistie : 8^o *La messe*, 647.
Allocutions de confirmation. — II. Ce qu'elle donne et ce qu'elle demande, 647.
Trésor d'histoires sur S. Joseph. — IV. Faveurs de l'ordre temporel obtenues par l'intercession de S. Joseph (*suite*), 649.
Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXI. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 654.

POUR UNE OCTAVE DES MORTS

Les funérailles chrétiennes

I

LE GLAS FUNÈBRE

Audivi vocem de cœlo.

J'ai entendu une voix venant du ciel. (Apoc., xiv, 13).

Le mois de novembre, le mois des morts, est un mois de souvenirs amers, et cependant bien consolants. Il est cher aux bons chrétiens, qui se font un devoir de prier pour les trépassés, et de les faire bénéficier des suffrages efficaces que l'Eglise met à leur disposition. C'est surtout pendant l'Octave des morts que leur piété, stimulée par les sentiments de la charité, s'applique à faire du bien à leurs parents, à leurs amis, à leurs bienfaiteurs. Ils se persuadent justement qu'en venant au secours des trépassés ils travaillent efficacement à leur salut personnel. Ces jours bénis sont à la fois tristes et joyeux : tristes parce qu'ils rappellent la mémoire d'êtres chéris qui ont quitté la terre ; joyeux parce que les vivants sont persuadés qu'en se rappelant le souvenir des morts et en priant pour eux, ils travaillent eux-mêmes à leur propre salut.

Mon intention dans cette Octave bénie est de vous parler des funérailles chrétiennes. Je vous expliquerai successivement les choses magnifiques que l'Eglise, dans son cœur de mère, a instituées pour venir en aide à ses enfants défunts. J'attirerai votre attention sur le glas funèbre ; sur les cierges qui doivent briller aux obsèques des chrétiens ; sur le cortège saisissant qu'elle a organisé pour la sépulture des défunts ; sur la levée du corps ; sur les Matines et Laudes qui sont chantées ou récitées pour les défunts ; sur la Messe pour les trépassés ; sur l'Absoute ; sur l'Inhumation.

Je suis persuadé que vous trouverez dans ces courtes allocutions matière à la plus féconde édification, et que vous serez excités davantage à la dévotion des morts. Parlons aujourd'hui du Glas funèbre.

I

L'Eglise de Dieu ne connaît point l'individualisme : elle prêche une religion de mutuelle affection et de charité. On n'y vit point dans un froid isolement : c'est une famille, c'est une société de frères. Selon un antique usage qu'on rencontre établi en Espagne et en Angleterre dès le v^e siècle, toute la paroisse est avertie du décès d'un de ses enfants par un coup de cloche spécial ; pour un clerc, autant de fois qu'il a reçu d'Ordres¹. Et elle doit se faire entendre pour les obsèques, pleurante, gémissante, prenant part à la douleur, au deuil de ceux qui survivent.

Cette invite à la prière est entendue ; cette aumône demandée n'est pas refusée au frère défunt : *Hodie mihi, cras tibi !* Demain ce sera pour moi ! On remémore quelques traits de sa vie. On a une pensée pour ceux qu'on a connus. Le *Requiescat in pace*, « Qu'il repose en paix, » jaillit du cœur et tombe des lèvres. Mais quelle leçon pour tous ! Quel prédicateur que ce mort étendu là, sur sa couche funèbre ! C'est donc une vie finie, un rêve passé ! La fumée qui se perd, le vol de l'oiseau dans l'air, le sillage d'un vaisseau dans l'onde qui ne laisse pas de trace, disent les Saintes Ecritures : ainsi la vie de l'homme sur la terre ! Et maintenant ? Quoi ? Une éternité, un mystère ! La mort a mis un voile impénétrable entre le défunt et les vivants. Ces yeux naguère encore ouverts et fixés tendrement sur nous, si pleins d'expression, sont fermés, éteints à jamais. Ces lèvres sont closes, il n'en sortira plus une parole de sympathie et d'amitié. Ces oreilles n'entendent plus ce qu'en vain nous voulons leur confier. Notre vouloir, notre désir est impuissant à établir entre ce côté-ci et l'autre une communication dont nous ayons la connaissance certaine. Il y a un mur ; il n'y a pas de pont sur l'abîme. Je me trompe : la prière franchit ce pont. Elle s'élève du cœur pur vers le trône de Dieu, du Dieu des vivants et des morts, en qui pendant la vie et au delà du trépas « nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes. » C'est là, au sein de Dieu même, notre Père plein de bonté et de miséricorde, que nos supplications suivent le trépassé et le retrouvent. C'est là que notre foi nous le montre, que notre espérance le place, que notre amour, qui ne saurait être déçu, aime à le faire reposer. La sainte vie qu'il a menée, la précieuse mort qu'il a faite

¹ Durand, *Ration.*, I, 4.

nous en donne la douce et précieuse assurance. *Audivi vocem de cœlo dicentem mihi : Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur.* J'ai entendu une voix du ciel qui disait : Ecrivez : Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, ils se reposent de leurs travaux !

Et ces belles pensées nous sont rappelées, chaque fois que la cloche sonne au décès du trépassé, le jour qui précède l'inhumation et pendant l'inhumation.

Mais il convient de les mettre en plus vive lumière. Or trois mots me paraissent résumer les enseignements du glas funèbre : c'est un SOLENNEL AVERTISSEMENT ; c'est une CHARITABLE EXHORTATION ; c'est une PRÉDICATION TRÈS PRATIQUE¹.

II

I. C'est d'abord un avertissement qui doit nous toucher profondément. Quand la cloche des défunts sonne, elle nous rappelle notre destinée. Elle proclame qu'un de nos frères en Dieu vient de quitter ce séjour terrestre pour paraître au tribunal du Souverain Juge. Dans ce glas funèbre, quelle instruction ! Quelle leçon ! Quel avertissement intime qui doit émouvoir notre âme jusque dans ses fibres les plus profondes ! Il nous dit que la terre n'est pas la région de la vie immuable ; que les biens terrestres ne sont que des moyens de sanctification et non le but suprême de notre existence. Il nous dit qu'un chrétien s'est acquitté ici-bas de sa tâche pour commencer l'existence qui ne doit point finir : *defunctus* ! Il nous dit que celui qui fut peut-être notre parent, notre ami, notre concitoyen, a quitté la région des ombres pour entrer dans le royaume de la lumière éternelle. Il nous dit qu'un des membres de la famille chrétienne a terminé son étape, plus ou moins longue, pour commencer la destinée qui ne finit pas. Il nous dit qu'un frère de Jésus-Christ a comparu devant le Souverain Juge pour rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses intentions, de toutes ses paroles, de toutes ses actions. Il nous dit que la créature est transportée devant son Créateur. Grand Dieu ! quelle comparution saisissante ! Etre en présence de Celui qui scrute les cœurs et les reins ; qui trouve des taches jusque dans ses anges ; qui sait tout, apprécie tout, et n'oublie rien ; qui fait rendre compte non seulement des actes, mais même des paroles inutiles, des choses les plus cachées et les plus intimes ! Et ceux qui sont ainsi interrogés et jugés, sont nos amis, nos frères en Dieu ! Comment le glas funèbre de la cloche ne nous inspirerait-il pas les plus salutaires pensées et ne nous pénétrerait-il pas de la plus charitable commisération ? Comment ne nous porterait-il pas nous-mêmes

aux plus sérieuses réflexions ? Oui, c'est un avertissement solennel en lui-même ; mais, remarquons-le, il est également solennel dans la manière dont il nous est donné. C'est une voix splendide dont les accents vibrants se font entendre aux plus indifférents. C'est comme un esprit toujours plein de vie, c'est comme une âme qui ne vieillit jamais. « Le bruit de la foudre, dit le célèbre auteur du *Génie du Christianisme*, le bruit de la foudre est sublime, mais ce n'est que par sa grandeur ; il en est de même des vents, des mers, des volcans, des cascades, de la vie de tout un peuple ; l'âme peut être attendrie par les accords d'une lyre, mais ne sera pas saisie de fortes impressions, de lumineuses leçons, d'un vif enthousiasme comme par la voix de la cloche. Quelle chose merveilleuse que d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, au même instant, un même sentiment dans des milliers de cœurs, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes !... »

Donc le glas funèbre, qui est une des voix de la cloche, non pas la voix du triomphe, de l'allégresse et des fêtes, mais la voix des heures graves et décisives, est d'abord un avertissement solennel. J'ajoute que c'est une CHARITABLE EXHORTATION.

II. Aux funérailles et aux offices pour les défunts, la cloche, spiritualisée par les prières et les onctions de l'Eglise, que le langage populaire appelle un *baptême*, nous redit avec une puissante énergie cette belle parole de nos Livres Saints : « C'est une belle et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Elle nous exhorte fortement à prier pour les défunts, à leur venir en aide : nous le pouvons, nous le devons.

Nous le pouvons en vertu du dogme consolant de la *communio des saints*. Tous les membres de l'Eglise ne forment, dit S. Paul, qu'un seul corps mystique, dont Jésus-Christ est la tête. Nous pouvons intercéder auprès de nos frères qui sont au ciel ; nous pouvons prier pour nos frères qui sont sur la terre ; mais nous pouvons aussi soulager nos frères qui sont en purgatoire. Nous ne saurions trop nous persuader de l'efficacité de nos suffrages pour les trépassés. N.-S. J.-C. a remis entre nos mains ses mérites innombrables et tout-puissants afin que nous les appliquions à ceux qui ont quitté la terre. Le saint Concile de Trente déclare avec une autorité infaillible que les chrétiens vivants sur la terre viennent en aide efficacement aux morts par le saint sacrifice de la messe, par les indulgences, les aumônes et toute bonne œuvre faite à leur intention. Quelle belle, quelle suave, quelle reconfortante doctrine ! Elle console ceux qui restent au départ de ceux qui s'en vont pour

¹ Cf. Dom Jérôme Picart, O. S. B., *De la terre au ciel* (abbaye de Maredsous, Belgique).

l'éternité; elle remplit de confiance ceux qui sont aux portes de la mort. Telle sainte Monique, qui, calme et résignée, au moment de rendre le dernier soupir, disait à son cher fils Augustin : « Souvenez-vous de moi au saint autel; appliquez-moi les mérites du Sauveur qui doivent m'être si utiles, *per Dominum nostrum Jesum Christum* ! »

Non seulement la cloche des funérailles nous dit que nous pouvons prier pour les défunts, mais que c'est pour nous une obligation.

Obligation au nom de la charité. Nous sommes tous frères en Adam et surtout en N.-S. J.-C. Nous ne pouvons, sans forfaire aux plus nobles sentiments, être indifférents à nos frères qui souffrent, parce qu'ils ont des dettes à payer à la justice de Dieu. Et puis il y a le sentiment familial qui doit stimuler notre zèle; cette âme qui vient d'aller à Dieu, c'est peut-être l'âme d'un père, l'âme d'une mère, l'âme d'un frère, d'une sœur, d'un parent, d'un ami... *Omnes vos fratres estis*. (Mat., xxiii, 8).

Obligation au nom de la reconnaissance, ce sentiment qui est l'un des plus nobles que nous puissions ressentir. Ce défunt peut-être nous a fait sentir les effets de son affection; peut-être avons-nous été l'objet de son dévouement et de ses sacrifices; en tout cas, comme chrétien, il a prié pour nous. Comment pourrions-nous l'oublier? La bonté appelle un retour. Il souffre peut-être: notre devoir est de le soulager, d'abréger la dette de son expiation, de prier et d'intercéder auprès de Dieu en sa faveur. *Grati estote ei* (Col., iii, 15).

Obligation de justice. Dieu seul le sait! Si le trépassé qui vient de retourner à Dieu est dans la nécessité, avant d'entrer dans le ciel, de faire un stage de purification, nous en sommes peut-être cause. Peut-être l'avons-nous scandalisé; peut-être l'avons-nous porté à la colère; peut-être l'avons-nous empêché d'accomplir son devoir intégral; peut-être avons-nous été l'objet et le sujet de ses faiblesses. Disons mieux: il nous a aimés, selon Dieu, à cause de nos infirmités corporelles et morales. Réparons, prions, faisons amende honorable. *Parce, Domine*! (Joël, ii, 17).

Obligation au nom de nos plus chers intérêts. Si nous prions pour les défunts, on priera pour nous quand nous serons morts. Si nous pratiquons la charité à l'égard des trépassés, on pratiquera la charité à notre égard. La parole de N.-S. J.-C. est formelle: « On usera envers vous, de la même mesure dont vous serez servis à l'égard des autres. Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*. » (Mat., v, 7).

III. Mais la cloche sacrée, qui sonne le glas funèbre, remplit un troisième office: c'est une

Elle nous prêche, et avec quelle efficacité, nos fins dernières; et si nous voulons la comprendre, quel zèle nous mettrons à fuir le mal et à pratiquer le bien! Elle nous dit avec insistance que nous mourrons, — vérité que nous connaissons, mais que nous oublions trop, absorbés que nous sommes par les choses de la vie. Elle nous dit, — car elle sonne pour tous, pour les pécheurs et pour les fidèles, pour les jeunes et pour les vieux, — que nous ne savons pas quand nous mourrons, ni de quelle manière nous mourrons, que nous serons peut-être surpris par un trépas soudain, que peut-être nous n'aurons pas le temps de recevoir les sacrements, que peut-être nous serons longtemps arrêtés par la maladie. Elle nous dit que nous ne mourrons qu'une fois, et que cette éventualité pleine de mystère ne se renouvellera pas pour nous. Elle nous dit que de notre mort dépend notre éternité; que là où l'arbre tombera, là il restera. C'est à-dire que si à notre dernier soupir nous sommes dans la grâce de Dieu, notre salut est assuré; si, au contraire, à ce moment solennel nous sommes dans l'inimitié du Seigneur, nous sommes perdus à jamais. *Statutum est hominibus semel mori*! (Heb., ix, 27).

En second lieu la cloche nous prêche la nécessité de nous préparer. Hélas! trop souvent les occupations, les passions, l'indifférence nous font perdre de vue le but de notre vie sur la terre. Nous passons nos jours comme si nous devions toujours rester en ce monde. Notre préoccupation unique est le bien-être temporel, notre sollicitude exclusive est de nous affranchir de la douleur, d'acquérir les biens qui peuvent nous rendre heureux matériellement. Nous avons, si j'ose dire, la tête et les pensées courbées vers la terre; nous ne savons pas élever en haut nos yeux, nos esprits et nos cœurs. L'idéal religieux et surnaturel nous est inconnu. Mais voici la cloche des funérailles et des services funèbres qui retentit. Elle nous dit: *Sursum corda*! En haut les cœurs! Elle nous demande où nous en sommes au point de vue de la conscience; elle nous rappelle que nous avons une âme, qu'il nous faut conquérir le ciel, que nous devons par une vie pieuse, sobre et juste nous tenir toujours prêts: *Et vos estote parati*! (Mat., xxiv, 44).

En troisième lieu la cloche sacrée des funérailles nous prêche la vanité des biens terrestres et l'importance souveraine des richesses du ciel que le Seigneur nous destine. Oh! quelle leçon utile, bienfaisante, opportune! Que dis-je? quelle leçon nécessaire! « Il y avait, dit S. Luc, un homme riche qui était habillé de pourpre et de lin, et qui chaque jour faisait bonne chère. Il y avait aussi un mendiant nommé Lazare, qui gisait à sa porte, plein d'ulcères. Il désirait se rassasier des miettes

qui tombaient de la table du riche, mais personne ne les lui donnait ; seulement les chiens venaient lécher ses plaies. Or il arriva que le pauvre mourut, et, purifié par ses souffrances et sa patience, il fut transporté par les anges dans le ciel. Quant au riche, à sa mort, il fut enseveli dans l'enfer. » Il n'est pas dit dans l'Evangile que ce riche fût injuste et impudique ; mais il ne rêvait que du bien-être terrestre : triste image de beaucoup d'opulents ! « Un agriculteur, dit encore l'Evangile, avait fait une abondante récolte. Et il se disait : Que faire ? Je n'ai pas de local pour la placer. Voici ce que je ferai : je détruirai mes premiers greniers et j'en construirai de plus grands pour y mettre tous mes biens, et je dirai à mon âme : « Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois et fais bonne chère. » Et Dieu lui dit : « Insensé, cette nuit même tu mourras, et toutes tes possessions à qui appartiendront-elles ? » C'est là l'image des riches de la classe moyenne qui ne travaillent pas pour l'éternité. Non ! nous dit le Saint-Esprit, nous ne pouvons pas servir deux maîtres : Dieu et l'argent. Cherchons d'abord la justice de Dieu et le reste nous sera donné par surcroît. Il n'y a qu'une chose nécessaire : faire son salut, le reste n'est que vanité. *Unum est necessarium.*

Nous lisons dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que Napoléon I^{er} prenait un immense plaisir à entendre sonner les cloches, et que l'une de ses plus sensibles douleurs, sur le rocher de Sainte-Hélène, était d'en être privé. « Quand je les entendais, dit-il, sous les bois de Saint-Cloud, souvent on me croyait rêvant un plan de campagne ou une loi de l'Empire. Tout simplement je reposais ma pensée, en me laissant aller aux premières impressions de ma vie. La religion, c'est le règne de l'âme ! » En réalité le grand homme, en entendant le son des cloches, entendait la voix de Dieu : *Audivi vocem de cælo !* Pour nous, quand nous assistons aux funérailles, écoutons nous aussi la voix de Dieu qui nous dit des choses si belles et si pratiques. Comprendons le solennel avertissement qui nous est donné, qu'un de nos semblables vient de paraître au tribunal de Dieu pour être jugé selon ses œuvres. Accueillons la charitable exhortation qui nous est adressée de prier, en vertu de la communion des saints, pour nos parents et nos amis. Prêtons une oreille attentive et fidèle à la leçon qui nous est adressée par le Seigneur de songer à nos destinées, de nous préparer soigneusement au jugement, de nous dépandre des filets des vanités du monde pour nous appliquer sérieusement et persévéramment à l'unique nécessaire, afin d'obtenir les joies éternelles du ciel. *Audivi vocem de cælo !*

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXVII

PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX : LA RÉSURRECTION

1^o Jésus apparaît à Marie

I

Les ennemis de Jésus n'étaient pas rassurés, malgré le triomphe sanglant de leurs intrigues. Tant d'événements étranges avaient rempli cette soirée terrible du Vendredi Saint qu'ils en demeuraient tout bouleversés. La terre avait tremblé et le rocher du Golgotha s'était fendu, des apparitions traversaient la ville, des hommes morts étaient ressuscités et s'étaient montrés à un grand nombre, la confusion régnait dans le temple, on dit que les sacrifices y furent interrompus. Les anciens, les princes des prêtres ne dormirent point durant cette nuit tragique, d'autant que chacun rassemblant ses souvenirs et recueillant ce qu'il entendait partout, rapportait comme une menace cette parole du Christ : « Ils crucifieront le Fils de l'homme et il ressuscitera le troisième jour. »

« Le lendemain donc, *altera autem die*, les princes des prêtres et les Pharisiens vont trouver Pilate et lui disent : « Seigneur, nous avons souvenir que ce séducteur a dit quand il vivait encore : « Je ressusciterai après trois jours. » Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent ensuite au peuple : « Il est ressuscité ! » Et cette erreur serait pire encore que la première. »

Quelle idée extraordinaire que celle-là et qui révèle bien leur trouble profond ! Tout Jérusalem avait été témoin de sa mort, comment oserait-on dire qu'il est ressuscité, à moins qu'il ne soit, comme il l'a dit à Caïphe, le Fils de Dieu ? Et s'il est le Fils de Dieu, quelle puissance humaine pourrait donc l'enfermer à jamais dans sa tombe ?

Pilate aussi demeurerait vivement contrarié, consterné, sous le coup du remords. Il avait dit : « Je suis innocent du sang de ce Juste ! » Il reconnaissait donc qu'il était le Juste ! Aussi la vision de celui qu'il avait envoyé à la mort avait troublé son sommeil. La visite des Pharisiens lui déplait, il n'aime pas ces visages-là ! Ce sont eux qui ont exercé sur lui la veille une pression de menaces. Ils l'ont en effet menacé de César ! Aussi leur répond-il avec dédain :

— Vous avez des gardes, — les policiers qui veillent sur le temple. Allez ! gardez, comme vous savez faire, *sicut scitis*.

Ils s'en vont, humiliés de cet accueil hautain, de ces paroles sèches qui leur laissent toute la responsabilité, quoi qu'il arrive. Mais en chemin ils oublient l'affront, à la pensée que le Galiléen qu'ils ont crucifié leur appartient jusque dans son tombeau. Ils le garderont bien ! On verra s'il en sort.

Aussi entourent-ils le sépulcre d'hommes armés, puis ils scellent la pierre.

L'Écriture pourtant prêtait ces paroles au Christ : « Ma chair reposera dans l'espérance, car vous ne laisserez pas ma vie en proie à la mort, ô Dieu, vous ne permettrez pas que votre saint connaisse la corruption du tombeau. » (Ps., xv). Ils avaient lu, mais sans comprendre : les yeux de leur esprit étaient fermés.

Cependant l'injustice ne saurait régner en maîtresse. Jésus a passé dans ce monde trente-trois ans, il a évangélisé la Judée, la Galilée, jusqu'aux pays voisins païens pendant trois ans, il a enseigné la doctrine du sacrifice et prédit qu'il mourrait sur une croix. Il y est mort. Est-ce donc le but qu'il se proposait ? Est-ce donc la fin de ses travaux et de ses douleurs ?

Mais alors, ce serait le triomphe de la mort ! N'a-t-il donc pas dit : « Je suis la résurrection et la vie ! » Quoi ! la vie, la vérité, la bonté, tout cela serait mort, enfermé dans le tombeau, et c'est pour atteindre ce résultat qu'il s'est fait homme, lui le Fils de Dieu ?

Non ! c'est la vie, la vérité, le bien, la justice qui doit l'emporter. La fin qu'il veut atteindre, c'est la vie, l'union, l'amour, la communion des âmes qui désormais s'aimeront à son exemple, s'embrasseront dans une immense charité née de sa doctrine et de ses souffrances. C'est la mort, c'est la haine qui vont mourir. Pour lui, son âme s'est séparée de son corps, et son corps est déposé publiquement, solennellement dans un tombeau scellé et gardé ; il y restera jusqu'au troisième jour, afin qu'il soit bien constaté qu'il était mort ; mais alors sa divinité devra apparaître et se déclarer à ses amis, à ses apôtres, dit S. Thomas, parce qu'ils seront chargés de porter sa lumière au monde.

Qu'il dut être long le jour du sabbat, pour Marie, pour Jean, pour les saintes femmes ! Ensemble ils prient, ils sanctifient ce grand jour, ils s'entretiennent des souvenirs heureux et surtout terribles du passé. Pierre, lui, s'est retiré dans une grotte où, caché à tous les yeux, il n'a cessé de répandre des torrents de larmes. Cette journée cependant s'achève, et dès le soir, lorsque le temps du repos sacré est terminé, Marie-Madeleine et les deux Marie vont acheter des parfums pour embaumer Jésus. (Marc, xvi, 1).

Et le lendemain, de grand matin, quand il ne fait pas encore jour, elles sont debout, elles se dirigent vers le sépulcre et en chemin elles se disent : « Qui nous détournera la pierre qui ferme l'entrée du monument ? » (Marc, xvi, 3). Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre. L'Ange du Seigneur descendit du ciel et il roula la pierre sur laquelle il s'assit. (Matth., xviii, 2-4).

Que s'était-il passé ?

Trente-trois ans auparavant, à l'heure de minuit, à égale distance du soir et du matin, le Verbe de Dieu ayant pris un corps et une âme pour se faire semblable à nous, était né à Bethléem, dans la pauvreté. Il annonçait ainsi que le jour de la vérité paraîtrait bientôt, il apportait l'espérance.

Depuis il a accompli sa mission d'enseignement, de miracles et de douleurs ; ses ennemis l'ont enfermé dans un tombeau où il est demeuré parmi les morts. Mais quand l'aurore a brillé, il s'en est échappé dans son corps spiritualisé, sans le briser, et l'ange a roulé la pierre afin que l'on sache bien que ce tombeau est vide et que celui qui l'habitait en est sorti plein de gloire et de majesté.

L'âme du Sauveur est venue se réunir à son corps, l'âme qui a tant souffert à Gethsémani a repris ce corps, son douloureux compagnon qui a été transpercé par les clous et par la lance au Calvaire. Comment décrire la joie de cette réunion, nous qui n'en avons pas même l'idée ! Nous la comprendrons seulement le jour de notre résurrection, quand notre âme demeurée en quelque sorte veuve au ciel, retrouvera enfin son corps qui a lutté et peiné avec elle, son corps devenu son complément glorieux pour l'éternité.

Le soleil se lève, symbole de la vérité qui va luire splendide aux yeux de l'univers qui l'attend. Jésus-Christ paraît plus glorieux que cette jeune lumière. Une seule fois il s'est montré ainsi dans toute sa beauté, le jour de sa Transfiguration, où S. Pierre déclarait qu'il faisait bon auprès de lui. Pendant trente-trois ans il a consenti à cacher au monde les rayons éclatants de sa divinité ; maintenant il se donne libre carrière, il apparaîtra spiritualisé, tout en voilant pourtant sa beauté que l'œil humain ne pourrait contempler, il se fera voir aux hommes sous une forme qui les charme et les attire et non dans un appareil qui les épouvante et les écrase.

II

Mais à qui apparaîtra-t-il tout d'abord, sinon à Celle qui a le plus besoin de le voir, qui a tous les droits à sa bonté, qui après avoir souffert plus que ne souffrira jamais aucune créature pendant les siècles du temps, doit en toute justice être consolée à proportion de ses épreuves ?

L'Evangile ne nous dit pas qu'il apparut à Marie. Et pourquoi nous dirait-il une chose qui est si naturelle ? Il ne nous parle pas non plus des soins que Marie lui a rendus après la descente de la croix. Est-ce qu'il dit des choses qui se font nécessairement, qui se devinent, qui ne peuvent pas ne point arriver ?

Dieu nous ordonne d'honorer notre père et notre mère, parce que ce devoir, en soi bien doux, peut devenir parfois pénible. Alors la loi divine nous rappelle que, quels que soient

les événements, cet homme est toujours notre père, cette femme toujours notre mère, et que nous devons les secourir dans leurs besoins, dans leurs maladies, les honorer, parce que, nous ayant donné la vie, ils sont toujours nos supérieurs, nos auteurs. Mais quand il s'agit de sa Mère, y a-t-il quelque chose qui puisse retenir l'amour de Jésus ? C'est Marie, incomparablement bonne, douce, secourable ; c'est Marie qui à cause de lui a épuisé le calice de la souffrance ; Marie dont le cœur s'est brisé d'angoisse et qui serait morte de douleur si une grâce particulière n'eût soutenu le corps, afin qu'il puisse porter le fardeau surhumain que l'âme l'obligeait à porter avec elle ; Marie appelée la Reine des Martyrs parce qu'au dire des saints docteurs elle a plus souffert pour Jésus que tous les martyrs ensemble. Comment le Sauveur qui est infiniment bon pour une pécheresse comme Madeleine aurait-il négligé sa Mère admirablement pure, dont la douleur a ému tous les siècles et qui attendait — car elle savait qu'il devait ressusciter — la visite si douce et si nécessaire à son cœur, de son Fils enfin délivré de la possibilité de souffrir, glorieux et triomphant ?

« C'est au sens chrétien une sorte d'évidence, dit excellemment Mgr Gay, Jésus l'a positivement révélé à ses saints, sainte Brigitte entre autres et la grande sainte Thérèse. Et non seulement l'Eglise nous permet de le croire, mais on peut affirmer qu'elle le croit, qu'elle l'enseigne, et un doute sur ce point serait au moins téméraire. »

Marie désirait voir son Fils, mais le Fils désirait mieux encore voir sa Mère. Ces deux êtres admirables avaient souffert l'un pour l'autre, mais malgré l'acuité et l'intensité des douleurs de la Sainte Vierge, Jésus ayant une capacité infinie de souffrir, avait plus souffert encore que Marie. De même son amour pour sa mère était supérieur à l'amour de Marie pour son Fils. C'est pourquoi à peine ressuscité il lui apparaît, il la salue, il lui témoigne son amour, il la console, il la félicite ; leurs deux âmes se versent en quelque sorte l'une dans l'autre, échangent leurs sentiments de gratitude et de tendresse, leurs actions de grâces, leur amour pour le Père et le Saint-Esprit, leurs vues surnaturelles touchant l'Incarnation, la Passion rédemptrice, l'avenir du monde, leur dévouement à ces âmes qui ont coûté si cher au Fils, et qui trouvent en Marie une Mère.

Ce qu'ils se dirent, comment pourrions-nous l'exprimer ? Et n'est-ce point à cause de l'impuissance où ils se virent de retracer cette céleste entrevue que les Evangélistes ne l'ont point rapportée ; — à moins que ce ne soit sur la défense formelle de Marie, ou pour ces deux raisons à la fois ?

Tout ce que nous pouvons en dire dans notre

langage humain, si imparfait, si inexact quand il veut traduire les choses de Dieu, c'est que le bonheur de Marie surpassa encore ses douleurs. Elle pourra souffrir dans la suite, mais le souvenir, l'impression de cette très douce apparition lui fera oublier ses peines. Elle se réfugiera dans cette pensée, elle reverra en esprit Jésus glorieux et souriant qui lui apporte avec sa présence une félicité toute céleste ; chaque matin d'ailleurs elle s'unira à lui dans le banquet eucharistique où il l'inondera de faveurs dont les plus grands saints eux-mêmes n'ont pas eu l'idée, et il est bien vrai de dire que si nous avons honoré Notre-Dame des Sept-Douleurs, nous devons honorer aussi Notre-Dame des Sept-Joies.

Et ces joies s'augmentaient encore par l'ardeur communicative de leur amour. Ah ! si Dieu sait éprouver, il sait mieux encore récompenser. Jamais nous ne saurons assez le remercier des grâces, des douceurs, des félicités dont il a comblé Marie sa Mère, qui a consenti ainsi à devenir la nôtre.

Nul doute d'ailleurs que cette première apparition ne fût suivie d'un grand nombre d'autres, et pendant les quarante jours que le Sauveur demeura encore sur la terre, et après son Ascension. Ils ne pouvaient plus en quelque sorte se passer l'un de l'autre, et Marie serait morte de désir, morte d'amour, si Jésus n'était venu souvent la reconforter par sa présence, par ses paroles, par ses conversations intimes, préludes de celles du ciel.

Pendant ces doux instants, les saintes femmes conduites par l'amour vigilant et inquiet de Madeleine continuent leur marche empressée vers le sépulcre, effrayées par le tremblement de terre. Quand elles approchent, elles aperçoivent des hommes qui s'enfuient éperdus, ce sont les gardes apostés par les anciens. Troublés par ce qu'ils ont vu, ils se dirigent vers Jérusalem, hors d'eux-mêmes, pour prévenir les Princes des Prêtres de cet événement nouveau qui les a bouleversés. La terreur les a envahis et plusieurs ressemblent plutôt à des morts qu'à des vivants. *Et facti sunt velut mortui.* (Matth., xxviii, 4).

Elles arrivent et voient la pierre qu'une main inconnue a fait rouler dans sa rainure. « Or cette pierre était très grande. Elles entrent dans le sépulcre et voient, à droite, un jeune homme vêtu d'une robe blanche. Elles sont dans la stupeur.

« Il leur dit : Ne craignez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité. Il n'est pas ici, voici l'endroit où ils l'avaient mis.

« Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, ainsi qu'il vous l'a dit.

« Et aussitôt elles sortirent et s'enfuirent loin du sépulcre, car le tremblement et la peur les avait saisies, et elles ne dirent rien à per-

soigne, car elles restaient sous l'impression de la crainte.

« Et se levant le matin, le premier jour après le Sabbat, Jésus apparut d'abord à Marie-Madeleine de qui il avait chassé sept démons. » (Marc, xvi, 4-9).

Il a conversé longuement avec sa Mère, pour la consoler de leur terrible séparation, il l'a récompensée de sa constance, de sa foi, de sa vaillance; elle est pleinement heureuse, mais elle garde son bonheur pour elle-même, car tout cela s'est passé entre eux, dans l'intime de leur âme, dans le doux secret de leur amour: maintenant, — et elle s'en réjouira, — il va apparaître aux amis de sa Mère.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXV

L'EUCHARISTIE

8° *Le saint sacrifice de la messe*

C'est un fait que le sacrifice est l'acte suprême de la religion; mais que valent les sacrifices offerts à Dieu par les hommes? C'est pourquoi N.-S. J.-C. s'est offert lui-même au sacrifice de la Croix, auquel nous pouvons participer, car nous avons la messe. La messe est en effet 1° *le mémorial*, 2° *le renouvellement*, 3° *l'application* du sacrifice de la Croix.

I. — *Mémorial*

« *O memoriale mortis Domini!* » Pour s'en convaincre, que l'on considère le temps et les circonstances de l'institution de la messe. C'était la veille de la Passion, la nuit de l'agonie; la trahison est consommée, les bourreaux sont prêts, les Juifs attendent leur victime. Or Jésus est à table avec ses apôtres; il prend successivement le pain et le vin: « Prenez et mangez, ceci est mon corps!... Prenez et buvez, ceci est mon sang, mon sang déjà répandu pour la rédemption du monde! » Puis il ajoute: « *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.* » Quoi de plus clair et de plus formel?

II. — *Renouvellement*

1° N.-S. s'immole en effet sur l'autel, comme il s'est immolé sur la croix; mais s'il le fait d'une manière non sanglante, cette immolation n'en est pas moins réelle et véritable. Avant la consécration, il n'y a sur l'autel qu'un peu de pain et un peu de vin; mais à l'instant même où les paroles sacramentelles produisent le Christ eucharistique, elles l'immolent en opérant en lui cette sorte de destruction qui est nécessaire à tout sacrifice. La parole du prêtre, dit un Père de l'Eglise, remplace les instruments de la Passion, « elle devient une épée tranchante qui fait de N.-S. J.-C. une victime, » en séparant le corps du sang.

2° Aussi voyez comme tout parle à la messe des souffrances, de l'agonie et de la mort de Jésus! L'élévation de l'hostie rappelle l'élévation de la croix; les sept demandes du *Pater* rappellent les sept dernières paroles du Christ expirant; le célébrant se frappe la poitrine comme l'a fait le centurion; à la communion l'hostie descend dans la poitrine du prêtre comme dans un tombeau; enfin le prêtre peut dire aux assistants: « *Ite, missa est!* » Allez, le sacrifice est terminé!

III. — *Application*

La croix qui a tout mérité, ne donne rien; mais l'Eucharistie qui ne mérite plus, applique tout ce qui a été mérité sur la croix. Par conséquent, à la messe, N.-S. J.-C.:

1° *Adore pour nous*. Nous ne savons comment offrir à Dieu nos adorations; empruntons la voix de Jésus, et le ciel tressaillera de joie.

2° *Remercie pour nous*. Comment exprimer dignement notre reconnaissance à la bonté divine pour tous les biens que nous en avons reçus? Laissons Jésus le faire à notre place.

3° *Répare pour nous*. Nous tremblons à la pensée des châtiments que nous avons mérités par nos iniquités; rassurons-nous, Jésus demande pardon pour nous.

4° *Prie pour nous*, et sa prière est utile non seulement aux vivants, mais encore aux âmes qui gémissent dans les flammes du purgatoire.

Conclusion

Puisque la messe est le mémorial, le renouvellement, l'application du sacrifice de la croix, ayons pour l'entendre les sentiments de foi, de reconnaissance et d'amour de Marie, des saintes femmes et de S. Jean; ayons aussi la douleur et le repentir du bon larron et du centurion.

ALLOCUTIONS DE CONFIRMATION

II

CE QU'ELLE DONNE ET CE QU'ELLE DEMANDE

Mes chers enfants,

Il est raconté que le divin Sauveur, avant de quitter ses apôtres, le jour même de son Ascension, leur fit cette promesse: « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, qui va descendre sur vous, et vous serez mes témoins, dans ce pays, et jusqu'aux extrémités de la terre. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem... et usque ad ultimum terræ.* » (Act., I, 8).

Cette parole infaillible, qui ne trompe jamais, se réalisa quelques jours après, au Cénacle, et les apôtres, incapables jusque-là de l'œuvre qu'il leur fallait entreprendre, remplis des lumières et de la force de l'Esprit d'en

haut, commencèrent la conquête et la conversion du monde. Ils proclamèrent la divinité de Jésus crucifié, non seulement en face des Juifs de Jérusalem, leurs compatriotes, mais encore au sein des plus lointaines cités du monde connu.

Leur témoignage est venu jusqu'à nous à travers les siècles, et nous vivons maintenant de la foi qu'ils ont prêchée. Sans doute, ils ne sont plus ; mais leur enseignement n'a pu disparaître avec eux. Et c'est à nous, c'est à vous, mes chers enfants, de le continuer.

Voilà pourquoi s'adresse, à vous aussi, la parole du Maître. *Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, qui va descendre sur vous : c'est ce qu'il vous donne ; — et vous serez mes témoins : c'est ce qu'il vous demande.*

I. — *Ce qu'il vous donne*

Se peut-il, mes chers enfants, que les merveilles du Cénacle se renouvellent dans le sanctuaire de cette église ?

Et pourquoi pas ?

N'êtes-vous pas venus, ce matin même, à cette table sainte, recevoir, comme les apôtres au soir du Jeudi Saint, le corps adorable du Fils de Dieu fait homme ? Déjà l'Esprit-Saint réside en vous, pourquoi n'y viendrait-il pas compléter l'œuvre de votre sanctification personnelle, par l'effusion toute spéciale de ses dons et de ses grâces ? Rien n'est impossible à cet amour infini, qui procède du Père et du Fils, et votre foi sait ce que vaut la promesse de celui qui seul possède les paroles de la vie éternelle.

Vous allez donc recevoir la vertu de l'Esprit-Saint, aussi réellement que la reçurent les apôtres au jour de la Pentecôte.

Suivez avec une religieuse attention tous les rites symboliques de cette impressionnante cérémonie.

L'évêque, vous le savez, est le ministre ordinaire de cet auguste sacrement. Seul, il peut vous le conférer.

Investi de la plénitude du sacerdoce, représentant autorisé de l'éternel Pontife, il va, comme autrefois les premiers disciples du Sauveur à leurs néophytes, vous imposer les mains...

A ce moment solennel, inclinez, courbez respectueusement vos têtes ; adorez le Dieu qui descend sur vous ; unissez vos instantes supplications à celles du vénéré Pontife, et de vos lèvres émues, répondez : *Amen*, à ces prières sacramentelles.

Qu'à ces paroles, fortes des divins pouvoirs, l'Esprit de lumière et de force, l'Esprit de conseil et de piété, l'Esprit de sagesse et de science, l'Esprit de crainte vienne en vos âmes profondément recueillies ; qu'il les habite, qu'il les transforme, les élève et les perfectionne ; qu'il les rende capables des énergies surnaturelles nécessaires à leur vie nouvelle.

A ce moment, les mains jointes, les yeux modestement baissés, vous vous avancerez lentement vers l'autel. Agenouillés près de l'évêque, vous présenterez vos fronts purs et candides à l'onction du saint chrême, et vous serez confirmés, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Et pour l'éternité !

Car vos âmes, par ce signe de croix fait avec le saint chrême, seront à jamais marquées du caractère ineffaçable des parfaits chrétiens.

Vous vous relèverez alors, et fièrement. A peine aurez-vous senti le soufflet symbolique qui doit effleurer vos joues ; mais vous en aurez saisi toute la signification, toute la portée.

Non, le monde ne pourra plus rien sur vous. Ses moqueries et même ses persécutions ne sauraient vous surprendre ni vous ébranler. Car en vous résidera, tant que vous ne l'aurez pas contristé par quelques fautes graves ou quelques lâches défections, la vertu divine de l'Esprit tout-puissant.

Quelles faveurs, mes chers enfants !... Et comment les reconnaître dignement ?

Celui qui vous a comblés vous l'a dit lui-même : « *Eritis mihi testes*. Vous serez mes témoins. » Voilà ce qu'il vous demande.

II. — *Ce qu'il demande*

« Eh quoi ! direz-vous, Jésus peut-il nous demander d'être ses témoins, à notre âge ? »

— Oui, mes enfants. Il ne vous a pas trouvés trop jeunes pour se donner à vous. Il ne vous trouve pas trop jeunes pour l'en remercier. Soyez donc ses témoins, comme le furent ses apôtres, non pas sans doute en lui rendant, comme jadis, le magnifique témoignage du martyre, mais en affirmant partout et toujours la beauté de sa doctrine, la pureté de sa morale et la grandeur de son amour.

Sa doctrine, vous l'avez puisée, mes chers enfants, à ses véritables sources, dans les sublimes leçons de votre catéchisme et dans les pages divines du Saint Evangile.

Vous avez, sur vos origines et vos destinées, des notions qu'aucun manuel n'aurait pu vous donner, car elles ne sont pas du domaine de la science. Elles sont de beaucoup au-dessus d'elle. Vous les avez reçues de Dieu lui-même ; Croyez-le sur sa divine parole, et gardez-les à l'abri du doute comme le plus précieux des dépôts.

Il y a des personnes autour de vous, et peut-être en avez-vous déjà rencontrées, qui n'ont plus l'intelligence, et le bonheur de la foi que vous possédez. Leur intention sacrilège est de troubler la candeur ou la fermeté de vos croyances. Elles joindront à leurs plaisanteries ironiques les affirmations les plus mensongères, et même les plus vieilles : que désormais il ne faut plus s'en rapporter qu'à

la raison, n'admettre que les enseignements de la science, croire seulement ce que l'on comprend.

Laissez dire et passez outre. Vous possédez la vérité. Que personne ne puisse vous la ravir!

Faites plus encore : défendez-la contre ceux qui, devant vous, oseraient l'attaquer, soit à l'atelier, soit à l'usine, soit au bureau, soit même au sein de la famille. Ne rougissez pas de vous montrer ce que vous allez être tout à l'heure : des chrétiens confirmés et convaincus. Que l'Esprit de science et de sagesse vous inspire alors ce que vous devez répondre à ces adversaires, qui blasphèment ce qu'ils ignorent.

A la suite des grands croyants de tous les siècles, qui professaient la même religion que vous, rendez à la doctrine du Sauveur le témoignage plus nécessaire aujourd'hui que jamais : celui d'une foi qui s'affirme hautement et s'impose au respect de tous.

Votre vie, d'ailleurs, sera conforme à vos convictions. Vous vivrez votre foi. Quelque difficulté que présente parfois l'accomplissement du devoir, vous en aurez le courage.

Peut-être les défections de certains camarades, l'indifférence de ceux au milieu desquels vous vivez, les habitudes de quelques parents, l'hostilité, l'irréligion même, qui se rencontrent parfois, vous rendront plus difficiles et partant plus méritoires vos pratiques religieuses... N'en retranchez rien ; n'abandonnez ni vos prières, ni la messe du dimanche, ni la sainte communion.

Que l'Esprit de Force vous soutienne, que l'Esprit de Conseil vous dirige, que l'Esprit de Sagesse vous maintienne dans la voie du bien ; que l'Esprit de Science vous donne le vrai sens de la vie, l'Esprit de Piété les énergies de la persévérance!!

Vous vous devez à vous-mêmes cette noble et généreuse fidélité. Vous la devez à vos amis pour les édifier, à vos adversaires pour les confondre. Vous la devez surtout à la sublime morale de l'Evangile ; car au témoignage de la croyance, il faut joindre celui de la pratique ; et j'ajoute, en terminant, celui de l'amour.

Quel n'a pas été pour vous, mes chers enfants, l'amour de votre Dieu ? Comme il s'est montré bon jusqu'à ce jour, et comme il vous a prouvé combien il vous aimait ! Les grâces de ce sacrement sont-elles les dernières que vous recevrez de lui ? Cette confirmation doit-elle être la fin de vos relations avec celui qui vous a tant aimés ? Loin de nous cette désolante pensée ! Non, vous n'êtes pas de ceux qui n'attendent cette suprême faveur que pour s'éloigner de l'Eglise. Vous ne pouvez être, vous ne serez pas des ingrats.

Non, mes chers enfants, non !

Vous aimerez, au contraire, votre Dieu,

comme il veut être aimé, de toutes vos forces, de toute votre âme, et jusqu'à votre dernier soupir.

Ecoutez et gardez la parole qu'il vous adresse à cette heure décisive : « *Manete in dilectione mea*. Demeurez dans mon amour. » Non pas seulement toute cette journée, mais toujours, pendant votre vie tout entière. Aimez-moi comme je vous aime et ne cesserai de vous aimer !

Que l'Esprit d'amour, mes chers enfants, s'empare de vos âmes et les rende capables de répondre à tant d'amour ! Qu'il les embrase des saintes ardeurs de la reconnaissance et que vous rendiez ici-bas à votre Dieu le témoignage d'amour qu'il vous demande, afin d'être éternellement confirmés en la possession de son amour infini. *Manete in dilectione mea*. Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

IV

FAVEURS DE L'ORDRE TEMPOREL OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE S. JOSEPH

(suite)

La messagère de S. Joseph. — La famille B... habitait un quartier de Paris peu fréquenté. Elle se composait du père, de la mère et d'une jeune fille de vingt ans nommée Joséphine.

La plus grande aisance avait régné dans cet intérieur ; à leur petite fortune personnelle étaient venus s'ajouter les bénéfices que faisait le père, homme de grand talent. Mais si l'argent ne manquait pas, on ne pensait guère à l'économiser et encore moins à faire une réserve pour l'avenir.

Cette vie douce et bonne eut une terrible fin. M. B... tomba malade ; des placements malheureux firent perdre tout ce qui venait des parents, et au moment où commence notre récit, la misère est à son comble dans ce triste intérieur. Le père, pâle et se soutenant à peine, n'a que des paroles de regret sur un passé qui est encore bien proche. Il se plaint, et sa femme, encore moins courageuse que lui, ne sait pas trouver une parole de foi et de résignation pour donner un peu d'espoir à son cher malade. Ils attendent avec anxiété le retour de leur fille qui est sortie depuis le matin, espérant rapporter un peu d'ouvrage, la seule ressource du ménage depuis plusieurs mois.

C'est une courageuse jeune fille que Joséphine : les malheurs n'ont pu l'abattre ; elle est énergique devant ses parents ; elle est gaie, pour leur faire oublier leurs chagrins ; elle est habile, son travail fait vivre ce pauvre intérieur.

Midi arrive, et Joséphine remonte le long escalier qui conduit au pauvre réduit où est

logée la famille. Son pas léger et vif, ordinairement, se fait lent, et l'on voit qu'elle redoute le moment où elle annoncera une mauvaise nouvelle... Mauvaise, en effet, car non seulement elle n'est pas payée de l'ouvrage qu'elle vient de livrer, mais on lui annonce une mort-saison de plusieurs semaines, et que devenir?... Rentrer les mains vides!... que de nouvelles larmes pour son père et sa mère!...

Elle leur apprend sa déception, mais en leur faisant espérer que le chômage ne sera pas long et que bientôt elle aura de l'ouvrage bien payé. Elle espère!... mais ce n'est pas en son talent de brodeuse, ni en la grande bienveillance qu'elle rencontre partout. Elle espère!... parce que le lendemain, l'Eglise célèbre la fête de S. Joseph. C'est en son pouvoir si souvent expérimenté qu'elle a confiance : et elle est assurée d'être exaucée.

Elle se retire dans la toute petite chambre qui est la sienne ; elle prend une plume et écrit quelques mots, puis, sortant de sa cage une petite colombe apprivoisée, elle lui attache le billet sous l'aile, mais d'une façon apparente... et, lui donnant un baiser de regret, elle ouvre la fenêtre, lui donne la liberté en disant : « Va, petite, où S. Joseph t'enverra, et grâce à lui, trouve du pain pour nous et pour toi!... » Puis elle attend aussi tranquille en apparence que si elle était déjà sûre de la toute-puissante intervention de son saint Protecteur.

L'attente n'est que de quelques heures. Un Monsieur monte le petit escalier, s'arrête à la porte de la pauvre mansarde, et demande à parler à Mademoiselle Joséphine : il est suivi d'un domestique portant un lourd paquet. Il ne laisse pas longtemps la famille dans la surprise où il la voit, et raconte tout simplement qu'étant très dévot à S. Joseph, il lui avait promis d'accorder, en l'honneur de sa fête, la première demande qui lui serait faite.

Presque au même moment, par la fenêtre ouverte, une petite colombe était entrée dans son cabinet de travail, et bien vite, il avait aperçu le papier qu'elle portait à son aile et qui était une demande de travail, mise sous la protection de S. Joseph. « Justement, dit le charitable visiteur, je monte une maison de lingerie, je cherche de bonnes ouvrières, et puisque Mademoiselle Joséphine veut bien travailler, voilà de l'ouvrage... et pour la première fois je paye comptant! » A côté du volumineux paquet, était glissé discrètement un billet de 100 francs.

Une même prière de reconnaissance jaillit de ces trois cœurs, si émus que personne ne pouvait prononcer d'autres mots que ces paroles : « Que S. Joseph est bon!... Merci S. Joseph!... »

C'était en effet le bien-être succédant à la plus affreuse misère ; mais là ne devaient pas s'arrêter les bienfaits du saint Protecteur. Jo-

séphine venait souvent au magasin pour les besoins de son atelier, car bien vite elle avait pris des ouvrières et était devenue une entrepreneuse intelligente et laborieuse. Elle ne pouvait entièrement dissimuler, sous ses dehors simples, la bonne éducation qu'elle avait reçue ; bientôt toute la famille du Patron voulut aussi la connaître, elle et ses bons parents. On admira les talents du père, on trouva des travaux avantageux qui lui furent confiés.

Je ne sais si Joséphine B... fit comme de nombreuses jeunes filles qui s'adressent à S. Joseph pour trouver un bon mari... Mais si elle ne le demanda pas, il lui fut donné quand même, et peu de mois après elle épousait celui qui avait été l'intermédiaire entre elle et le bon S. Joseph.

A la place d'honneur, dans le salon du jeune ménage, se voit une belle statue de S. Joseph ; à ses pieds est une petite colombe empaillée, qui porte sur son aile, écrit en lettres d'or : « La messagère de S. Joseph. »

S. Joseph protecteur des malheureux. — Une employée dans une maison de commerce, par suite de circonstances pénibles, se vit contrainte de quitter sa place. Elle espérait d'abord en trouver bien vite une autre, mais elle s'aperçut que ce n'était point chose facile ; car la maison d'où elle sortait, agissant par prévention, prétendait qu'elle ne se remplaçant pas dans la ville et donnait de mauvais renseignements sur son compte. Elle eut ainsi le chagrin de se voir refusée, faute de bonnes références. Ses appointements et sa présence étant nécessaires à sa famille, elle était désolée, et pourtant elle était pleine de confiance en celui qui gagna le pain pour Jésus. Ce fut donc à S. Joseph, patron des travailleurs, qu'elle s'adressa et, se mettant dans son archiconfrérie, portant son cordon béni, elle attendit ainsi cinq mois...

Son espérance ne fut pas déçue : la personne auprès de laquelle elle avait été le plus calomniée lui offrit, dans sa propre maison, un emploi si avantageux sous tous les rapports, qu'elle n'aurait su le désirer meilleur, et elle en jouit bien joyeusement, car elle reconnaît que c'est à S. Joseph seul qu'elle le doit, et que s'il l'a fait attendre, c'était pour mieux la servir.

S. Joseph et les flammes. — Le 27 décembre 1892, à Nantes, un incendie colossal venait d'éclater. Les journaux quotidiens l'ont raconté avec détails, mais ce qu'ils n'ont pas dit, nous le trouvons dans une lettre écrite par un missionnaire qui était là, sur le point de quitter la France : il l'a écrite à la *Semaine de Mende*. C'est encore à la gloire de S. Joseph, le patron des choses impossibles.

De grandes quantités d'alcool étaient arrivées d'Amérique. On les emmagasinait dans leurs chais. Un ouvrier, roulant un fût, s'aperçoit

qu'un suintement s'est produit à la bonde. Un contre-maître s'approche avec une lanterne sourde pour examiner le fait. Survient un autre ouvrier qui ne le voit pas et le renverse. La lanterne est brisée dans la chute, et sa flamme communiquée aux quelques gouttes d'alcool répandues sur le sol.

Ce n'était rien et ce fut tout. La flamme remontant à la source avec la rapidité de l'éclair, fait éclater ce premier fût, puis un second, puis d'autres, puis tous. C'est un bruit formidable que ne saurait égaler aucune artillerie ; et avec ce bruit, c'est le feu partout. Les toitures s'affaissent, les jets de flammes s'élancent librement dans tout le ciel et vont allumer le même incendie dans d'autres chais, où recommencent les mêmes ravages et les mêmes explosions terrifiantes. La Loire coulait auprès. Toutes les pompes de la ville, auxquelles se joignent bientôt celles de la banlieue, jettent sur ces grands bassins de feu des masses d'eau, qui ne font qu'en exciter les flots, en imprimant une nouvelle impulsion à tout ce liquide enflammé, qui, cette fois, court les rues et semble se précipiter dans toutes les directions, comme autant de démons à la poursuite des passants, dont plusieurs sont gravement atteints.

L'intensité de la chaleur émanée de ce vaste foyer est telle, qu'au loin l'hôpital s'occupe de déménager ses salles de malades, et qu'un escadron, placé au large, de l'autre côté, pour maintenir l'ordre, doit partir au galop de ses chevaux affolés par la chaleur qui roussissait leurs croupières.

Et les hommes n'étaient pas à plus sûre enseigne. J'ai vu, au pied d'un mur, le képi décalotté et le veston à demi-brûlé d'un soldat qui flambait tout vivant et que l'on dut dépouiller sur place pour le sauver.

Jamais pareil enfer ne s'était vu sur la terre, et ceux qui se montrent si crânes à nier le véritable, étaient les premiers à y penser.

Eh bien ! une maison se trouvait au milieu de tant d'éléments incandescents. C'est celle d'un industriel, très bon chrétien, qui n'a peur ni de manifester sa foi, ni de se conformer à ses principes. Elle était remplie de matière commerciale, partie brute, partie ouvrée, toute très inflammable. Déjà les flammes léchaient les murs, de la base au sommet, sur trois côtés complets. Il fallait tout abandonner. Ouvriers, patron, tout le monde prend la fuite. On n'emporte que la caisse et quelques livres de comptabilité ramassés à la hâte.

Mais l'immeuble était placé sous une sauvegarde qui devait le préserver de la dévastation. Une statue de notre bien-aimé Père S. Joseph en dominait extérieurement l'entrée principale, et une autre occupait, à l'intérieur, un lieu honoré dans le salon de compagnie. Deux jeunes filles étaient accourues s'agenouiller au pied de celle-ci, dès les premiers cris de dé-

tresse ; elles avaient vite allumé deux cierges devant elle, et s'étaient empressées de disparaître, tandis que leur père, dans un élan de foi suprême, avait établi le bienheureux Patriarche gardien de sa demeure, au moment où il franchissait le seuil.

Elle est restée là, absolument intacte, avec toutes ses dépendances, au milieu d'une pareille fournaise. Ni un carreau de vitre n'a éclaté, ni une fibre n'a été endommagée aux boiseries des fenêtres et des portes extérieures. Le vernis seul des boiseries a un peu coulé à certains endroits, laissant à découvert la charpente dans sa nuance naturelle, comme un nouveau témoignage de la puissance qui venait d'enlever aux flammes leur action sur elle.

Un incendie arrêté par S. Joseph. — La protection de S. Joseph s'est très souvent manifestée dans les incendies et autres sinistres, d'une manière tellement éclatante qu'il a été impossible aux impies eux-mêmes de la méconnaître. En 1867, un grand incendie se déclara à Chalindrey, dans la Haute-Marne. Déjà quatorze maisons étaient devenues la proie des flammes, la flèche du clocher commençait à brûler et le feu menaçait d'envahir la contrée, lorsqu'un homme de foi eut la pensée de jeter une médaille de S. Joseph au milieu du foyer. Immédiatement le vent changea et l'incendie s'arrêta devant une maison couverte de chaume.

S. Joseph protège un collège chrétien. — Un Père de la Compagnie de Jésus écrit de Rome, le 26 octobre 1867, les lignes suivantes : « L'invasion des garibaldiens étant imminente, six de nos religieux conduisirent nos élèves de Tivoli à Rome, et onze restèrent à Tivoli où ils se trouvèrent pendant huit jours avec les garibaldiens. Ils firent le vœu de célébrer un *Triduum* solennel en l'honneur de S. Joseph, s'ils étaient préservés de tout malheur. L'ennemi occupa toutes les maisons religieuses, excepté notre collège et le casino des nobles. Les garibaldiens dormaient alors sur la paille, tandis que nos classes étaient remplies de bons lits de zouaves pontificaux que nous avions logés antérieurement. Ils ne nous imposèrent aucune contribution et ils ne nous firent pas une seule visite, si ce n'est que l'un d'eux, étant entré dans notre église, offrit au Père recteur un ouvrage volé à la bibliothèque du séminaire. Ce n'est que le dernier matin qu'ils nous adressèrent une réquisition de quatre barils de vin ; on les apprêta, mais à la nouvelle de la première défaite de Mentana, ils laissèrent là les barils encore pleins. Le Père recteur vint, avec une députation de trois élèves, s'unir à nous pour la clôture du *Triduum* solennel célébré en l'honneur de S. Joseph. Les pieux exercices ont été comme une bonne mission. Le dernier jour, il y eut environ mille communions.

« La nouvelle de notre préservation, a produit l'étonnement général à Rome ; le Saint-Père a bien voulu nous accorder pour notre *Tri-duum* une indulgence plénière par un bref en parchemin, *ad perpetuam rei memoriam*. »

Les études facilitées par S. Joseph. — Un pieux jeune homme faisait ses études en vue de se préparer au sacerdoce ; malheureusement il éprouvait une telle difficulté pour apprendre le latin, que son professeur perdit patience et désespéra de le mener à bon terme. « Je ne vois qu'un moyen pour sortir de là, dit-il à son écolier tout en larmes : c'est de prier beaucoup S. Joseph ; sinon, nous resterons en chemin. » Le jeune étudiant se jeta entre les bras de son saint protecteur, qui l'exauça d'une manière merveilleuse. Son intelligence se développa, sa mémoire devint meilleure et il put terminer ses classes avec succès. Plus tard, il fit preuve de tant de talent et de piété qu'il fut nommé professeur de dogme, puis supérieur du séminaire et enfin vicaire général. On remarqua toujours sa reconnaissance envers S. Joseph, son généreux bienfaiteur.

**

« Un jeune écolier, rapporte la *Voix de Notre-Dame de Chartres*, sollicitait du bon Dieu une grâce à laquelle se rattachait le succès de ses études ; mais il avait beau prier, il ne l'obtenait pas. Un opuscule sur les joies et les douleurs de S. Joseph lui étant tombé entre les mains, il promit, afin d'intéresser à sa cause ce puissant Avocat de la jeunesse, de réciter pendant un mois les prières qu'il contenait. Le mois écoulé, les choses en étaient au même point. « Continuons, se dit-il, ayons du courage. » Or, non seulement un deuxième mois se passa, mais plusieurs autres encore s'écoulèrent, sans que S. Joseph parût se laisser toucher ni l'enfant se décourager. Il semblait, à voir sa persistance, que notre étudiant eût jeté au saint le défi de savoir qui se rendrait le premier. Toutefois, dans la crainte que sa manière de prier ne fût trop défectueuse, il demanda à la Sainte Vierge de transmettre elle-même ses vœux à son chaste époux. Et voilà qu'un jour toutes les difficultés s'évanouirent, toutes les barrières furent rompues, tous les nuages se dissipèrent ; et le cher enfant, au comble du bonheur, put dire à ceux qui l'entouraient, comme autrefois le peuple de Sichar à la Samaritaine : « Ce n'est plus sur ce que vous me disiez que je crois maintenant à la puissance et à la bonté de S. Joseph, mais bien sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai entendu, sur ce que j'ai moi-même ressenti ! »

Il avait été pleinement exaucé...

**

« Depuis que j'ai appris à invoquer S. Joseph, disait un étudiant à son jeune frère qui

avait peu de succès dans ses classes, mes leçons et mes devoirs ne me coûtent rien. Quand tu seras embarrassé toi-même de quelque chose, prie S. Joseph et tu verras que tout ira bien. » A deux jours de là, on donne une grande composition, qui devait être décisive pour les prix. L'aîné recourut à son moyen ordinaire et fut le premier. Le cadet avait d'abord une peine excessive à se mettre en train ; sa petite intelligence ne voulait rien produire ; la moitié du temps était déjà passée sans qu'il eût commencé, lorsque tout à coup il se rappela S. Joseph. Il le prie alors avec ferveur, puis se met au travail. Il fut second, et ce succès lui inspira une confiance sans bornes dans ce grand saint.

L'examen de S. Jean Berchmans. — S. Jean Berchmans est un des plus parfaits modèles de la dévotion à S. Joseph, que l'on puisse proposer à la jeunesse. Voici ce qu'on lit dans les notes relatives à son examen de philosophie : « Le patron de cet examen sera S. Joseph ; si je réussis comme il faut, je dirai trois chapelets en son honneur. Le matin, je parcourrai mes cahiers sur telle et telle matière, et si, grâce au secours de la Sainte Vierge et de S. Joseph, je parviens à les revoir en entier, je ferai quelque dévotion pour les en remercier. » Au jugement de tous, cet examen, préparé sous les auspices du glorieux Patriarche, fut subi avec une distinction remarquable, et le jeune saint mérita l'honneur de défendre en public une série de thèses sur la philosophie.

Le bachelier de Marie et de Joseph. — C'était à Toulouse, en 1874.

Parmi les candidats au baccalauréat, l'un d'eux, âgé de 16 ans, s'installe à son bureau et fait un grand signe de croix.

On le regarde, peut-être avec un sourire malin. Mais lui, sans se déconcerter, tire de sa poche deux statuettes et les pose devant lui : c'était la Sainte Vierge et S. Joseph.

La composition commence et se termine, sans autre incident.

Puis, c'est le tour de l'examen oral, qui se passe également sans aucune particularité.

Enfin arrive la proclamation des bacheliers.

Or, à cette proclamation, quel est le premier pour la composition écrite ? Le serviteur de Marie et de Joseph.

Quel est le premier pour l'examen oral ? Le serviteur de Marie et de Joseph.

Il fut même proclamé bachelier avec la mention *hors rang*.

Depuis de longues années, la Faculté n'avait pas eu à enregistrer pareil succès...

Et quel était ce jeune bachelier, si bon chrétien et si fier de l'être ?

C'était le fils du général de Salignac-Fénelon, commandant du corps d'armée, à Toulouse.

S. Joseph aime les petits enfants. — Dans le courant de l'année 1857, j'étais chargé de visiter, au nom de la conférence de Saint-Vincent de Paul de notre ville, une pauvre famille composée de la mère, du père et de cinq petits garçons ; le père était malade à l'hospice ; le plus jeune des petits enfants était gravement malade, la nature du mal était telle que tout faisait présager une mort prochaine : une figure pâle, décomposée, une maigreur affreuse à voir. Le médecin, à la vue de ce petit squelette vivant, ne peut s'empêcher de dire à la mère : « Votre enfant va mourir, c'est inutile de prescrire des remèdes, sa guérison est impossible. »

Ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu.

La pauvre mère, en entendant la décision du médecin, se mit à sangloter ; mais tout à coup une lueur d'espérance vint éclairer son esprit et lui redonner un peu de courage. Elle se rappela que j'avais donné à un de ses enfants, il y avait quelques semaines, un opuscule intitulé *Dévotion des sept dimanches consacrés à S. Joseph* ; ce petit livre elle l'avait déjà lu et relu : les traits de protection de S. Joseph qu'il contenait lui reviennent à la mémoire ; elle se sent animée subitement de la plus vive confiance ; sur-le-champ elle dit à ses enfants qu'il fallait commencer une neuvaine à S. Joseph pour demander la guérison du petit Paul (c'était le nom de l'enfant malade).

S. Joseph ne fit pas attendre longtemps la guérison sollicitée par des prières si pleines de confiance en lui.

A la fin de la neuvaine, le petit malade reprit des forces et de l'appétit et continua d'aller de mieux en mieux, de telle sorte qu'au bout de quinze jours, trois semaines au plus, sa guérison était complète.

S. Joseph protecteur de l'enfance chrétienne.

— L'an 1631, un vaste cratère s'ouvrit au Vésuve ; il en sortit un tel déluge de feu et de cendres que, semblable à un fleuve débordé, la lave brûlante couvrit les contrées voisines, en particulier l'endroit appelé *Torre del Greco*. Dans ce lieu demeurait une femme nommée Camille, très dévote à S. Joseph : elle avait chez elle un petit enfant de cinq ans, son neveu, qui s'appelait Joseph. Pour échapper à ce fleuve de feu, elle prit l'enfant dans ses bras et se mit à fuir. Mais suivie de près par les flots ardents, et trouvant le passage fermé par un gros rocher qui s'avancait sur la mer, elle se vit exposée au double danger ou d'être atteinte et consumée si elle s'arrêtait, ou de se noyer si elle faisait un pas de plus.

En ce moment critique la pauvre femme se souvint de son protecteur : « Grand saint, s'écria-t-elle, je vous recommande votre petit Joseph, c'est à vous de le sauver ! » A ces

mots, elle dépose l'enfant sur le rocher et saute hardiment de haut en bas, du côté qui regardait la mer. Au lieu de tomber dans les flots, ce qui devait avoir lieu naturellement, elle tomba sur le gravier et ne se fit aucun mal. Elle était sauvée ; mais la perte de l'enfant qu'elle avait laissé à la merci des flammes, lui causait une peine extrême ; dans son chagrin, elle courait çà et là, hors d'elle-même et déplorant son malheur. Tout à coup, elle s'entendit appeler par son nom ; c'était la voix du pauvre enfant qui venait à sa rencontre plein de vie et de joie. « O cher enfant, s'écria Camille, en le serrant entre ses bras, qui donc a pu te faire échapper aux cendres qui devaient t'étouffer et au feu qui devait te consumer ? — C'est S. Joseph à qui vous m'aviez laissé en garde, répondit l'enfant : il m'a pris par la main et m'a conduit jusqu'à l'endroit où vous m'avez vu. »

Aussitôt la pieuse femme, pleurant de joie, se jeta à genoux pour rendre grâces à son aimable protecteur des deux miracles qu'il venait d'opérer.

Un jeune écolier guéri. — En 1857, un élève du collège de Fano fut atteint d'une maladie très dangereuse. Après avoir épuisé tous les remèdes que l'on put imaginer, les médecins déclarèrent qu'il ne pouvait pas guérir, et que dès lors le malade devait se préparer à la mort. Son confesseur, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir du côté des hommes, lui conseilla de s'adresser avec confiance à S. Joseph, de communier le jour de son Patronage, de faire célébrer ce jour-là sept messes pour honorer les sept douleurs du saint Patriarche. Il l'engagea aussi à placer sa statue dans sa chambre et à faire brûler deux cierges en sa présence, la nuit qui précède sa fête. Le chaste Epoux de Marie fut très sensible à tous ces témoignages de confiance et d'amour : dès ce jour, le mal diminua sensiblement, et en fort peu de temps le malade fut entièrement guéri de cette affection héréditaire qui avait déjà fait de nombreuses victimes dans sa famille.

Sauvée du péril et convertie. — Mademoiselle Allen, fille du général américain Ethan Allen, se promenant à l'âge de douze ans au bord d'une rivière, et portant sa vue sur les eaux, qui étaient alors agitées, en vit sortir un animal énorme, d'une forme monstrueuse, qui se dirigeait vers elle et lui causa une grande frayeur. Ce qui augmenta son effroi, c'est qu'il lui semblait ne pouvoir retirer sa vue de dessus ce monstre, et qu'il lui était même impossible de faire le moindre mouvement pour s'enfuir. Dans une aussi accablante extrémité, elle crut apercevoir auprès d'elle un vieillard chauve, couvert d'un manteau brun, un bâton à la main, qui la prit par le bras et lui rendit le mouvement en lui disant :

« Petite fille, que faites-vous là ? Fuyez. » Ce qu'elle fit avec vitesse. Etant un peu éloignée, elle se retourna pour regarder ce vieillard, mais ne vit plus rien. Dès qu'elle fut arrivée à la maison, sa mère, qui la vit hors d'elle-même et le visage décomposé, comprit qu'il lui était arrivé quelque accident extraordinaire.

L'enfant lui raconta le sujet de son effroi et l'assistance de ce vieillard inconnu ; la mère envoya, tout aussitôt, un serviteur à la recherche de ce vieillard, afin de lui témoigner sa reconnaissance ; toutes les perquisitions furent inutiles, et l'on ne put jamais savoir ce que ce vieillard était devenu.

Treize ans après, mademoiselle Allen qui, dans cet espace de temps, au malheur d'être née dans le sein de l'hérésie avait ajouté celui de tomber dans l'incrédulité, par suite de la lecture de romans ou d'ouvrages composés par des philosophes antichrétiens, fut convertie miraculeusement à la foi catholique.

Elle se trouvait à Villemarie, chez les Sœurs de la Congrégation, pour y apprendre la langue française. Un jour une Sœur lui demanda si elle ne voudrait pas porter sur l'autel un vase de fleurs qu'elle lui présentait, et lui recommanda en même temps d'adorer N.-S. Jésus-Christ en entrant dans le sanctuaire. La jeune personne part en riant, bien résolue de n'en rien faire. Arrivée à la balustrade, elle ouvre la porte, et soudain elle se sent arrêtée sans pouvoir passer outre ; elle fait effort, jusqu'à trois fois, pour pouvoir avancer, mais inutilement. Enfin, saisie et vaincue, elle tombe à genoux, et adore sincèrement Jésus-Christ, de la présence duquel elle est convaincue à l'heure même. Immédiatement elle se retire au bas de l'église, fondant en larmes, et se détermine à se donner au Sauveur Jésus. Devenue catholique, elle veut embrasser la vie religieuse ; et, dans le but de connaître sa vocation, elle visite les églises de Villemarie, entre autres celle de l'Hôtel-Dieu dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph. A peine a-t-elle jeté les yeux sur le tableau du maître-autel, qui représente la Sainte-Famille, et les a-t-elle fixés sur le visage de S. Joseph, qu'elle pousse un cri et dit à sa mère qui l'accompagne : « C'est tout son portrait ; vous voyez, ma chère mère, que S. Joseph me veut ici ; c'est lui qui m'a sauvé la vie en me délivrant du monstre qui devait me dévorer. »

C'était, en effet, le visage et le costume du vieillard qu'elle avait vu treize ans auparavant ; elle ne put douter que ce ne fût S. Joseph qui avait voulu la sauver du monstre de l'hérésie et de l'incrédulité pour la faire entrer dans la maison de son Institut comme dans un asile assuré. Elle fit profession en 1808, devint un modèle de toutes les vertus religieuses, et l'instrument de la conversion d'un grand nombre de protestants.

(A suivre).

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

II. — SAINT PAUL

XXXI

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

9^e Les dons spirituels. — La charité

Lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, les foules étaient dans l'admiration de leur entendre parler toutes les langues, et elles se demandaient : « Comment cela peut-il se faire, puisqu'ils sont tous Galiléens ? » S'ils parlaient ainsi toutes les langues, c'était pour raconter dans toutes les langues les merveilles de Dieu, *magnalia Dei*. Telle fut la première manifestation visible de l'Esprit-Saint.

Désormais ces manifestations se reproduisirent partout. Les chrétiens, ravis de posséder la foi, témoignaient hautement leur enthousiasme, leur reconnaissance, rendaient hommage à Dieu des dons qu'ils avaient reçus, s'édifiaient les uns les autres par des cantiques, des discours, des interprétations de l'Écriture, des prophéties que tous écoutaient avec respect, avec transport, reportant à Dieu la gloire de tant de bienfaits.

Des abus se glissèrent aussi dans ces assemblées, et c'était inévitable de la part d'un peuple vif, léger, primesautier comme celui de Corinthe. Il était nécessaire de les réprimer, de distinguer la nature de ces dons spirituels, où le démon qui se transforme volontiers en ange de lumière pouvait introduire son esprit. Il était ravi de troubler ces pieuses réunions par la dissipation, les indécences, les moqueries surtout, et d'y semer les querelles, les jalousies, les susceptibilités, les divisions.

1. L'Apôtre définira d'abord les dons spirituels, il dira quels sont ceux qui émanent de l'Esprit-Saint.

Voici le critérium, la pierre de touche :

XII. 1 Je ne veux pas, frères, vous laisser dans l'ignorance touchant les dons spirituels. 2 Vous savez que lorsque vous étiez païens vous alliez à des idoles muettes, comme on vous y poussait. 3 Je vous déclare donc que personne parlant par l'Esprit de Dieu ne dit : « Anathème à Jésus ! » Et personne ne peut dire : « Seigneur Jésus ! » si ce n'est dans l'Esprit-Saint.

Quand ils étaient païens, ils se laissaient conduire comme un troupeau, sans réfléchir à l'adoration d'idoles absurdes. Maintenant qu'ils sont chrétiens, ils se laissent guider par leur raison. Or la raison elle-même les éclaire sur la valeur des dons spirituels. L'homme qui dit : « Anathème à Jésus » ne saurait être inspiré par l'Esprit-Saint. C'est celui qui bénit le Seigneur Jésus que l'Esprit-Saint conduit. Ces mots « Seigneur Jésus ! » étaient sans doute fréquemment proférés dans les assemblées saintes par les chrétiens en prière ou en extase. Cette manifestation venait sûrement de Dieu.

Plusieurs prétendant que Paul fait allusion aux Cérinthiens, qui niaient la divinité du Christ, ou encore aux Ophites ou adorateurs du serpent, qui exigeaient de leurs initiés, avant de les recevoir, qu'ils maudissent Jésus. S. Epiphane croit que la première aux Corinthiens a été écrite contre Cérinthe en personne.

Ce principe posé, l'Apôtre énumère les dons spirituels qui éclataient parmi les fidèles, surtout après qu'ils avaient « mangé le repas du Seigneur. »

⁴ Il y a diversité de charismes, mais c'est le même esprit ; ⁵ diversité de services, mais c'est le même Seigneur ; ⁶ diversité d'opérations extérieures, mais c'est Dieu qui opère tout en tous.

⁷ La manifestation de l'Esprit est donnée à chacun pour l'utilité commune. ⁸ A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à un autre une parole de science selon le même Esprit ; ⁹ à celui-ci la foi, par le même Esprit ; à celui-là le don de guérir, par le même Esprit ; ¹⁰ à l'un la puissance d'opérer des miracles ; à un autre la prophétie, à un autre le discernement des esprits, à un autre la diversité des langues, à un autre le don de les interpréter.

¹¹ Mais c'est le seul et même Esprit qui produit tous ces dons et qui les distribue à chacun selon qu'il lui plaît.

Les charismes sont les dons gratuits et surnaturels de l'Esprit-Saint, ils ne seront que passagers ; les *servitces*, ce sont les œuvres de charité inspirées par le Christ ; les *opérations* traduisent les effets des charismes. Tout cela vient de Dieu qui opère tout en tous. Ces manifestations de l'Esprit sont accordées à chacun pour l'édification de tous.

Il est facile, d'après ces paroles, si sobres qu'elles soient, de se figurer ce qu'étaient les assemblées corinthiennes. L'Esprit-Saint qui remplissait les chrétiens les pressait de parler, d'agir, de redire les pensées qui les animaient. Alors chacun se levait et expliquait les mystères divins, les développait, les approfondissait avec la sagesse ou la science que Dieu lui avait conférée. Des malades se présentaient, pleins de foi, et ils étaient guéris. Des miracles se produisaient, pendant que quelque chrétien, inspiré soudain, annonçait l'avenir, révélait le fond des cœurs, donnait des conseils spirituels. Ailleurs un fidèle parlait plusieurs langues, et auprès de lui un croyant interprétait ces oracles de l'Esprit, racontant les grandeurs et les bienfaits de Dieu, redisant les obligations que leur imposaient à tous ces grâces, excitant ses frères à louer le Seigneur, et parlant « comme l'Esprit-Saint lui donnait de parler. » Ces assemblées étaient très pieuses, on en sortait embrasé d'amour de Dieu et de fortes résolutions ; mais l'humanité gardant partout ses faiblesses et ses penchants au désordre, elles pouvaient devenir tumultueuses sans une précise et énergique discipline. L'Apôtre s'adresse à leur foi et leur montre que toutes ces faveurs viennent du même Dieu, que toutes ces manifestations

ont la même origine, le même but aussi qui est l'unité des sentiments, l'union des âmes. Tous travaillent pour chacun et cette variété des dons spirituels est admirable surtout parce qu'elle confirme l'unité de tous.

¹² De même en effet que le corps est un, bien qu'il ait beaucoup de membres, et que d'autre part tous les membres du corps, encore qu'ils soient nombreux, ne forment cependant qu'un même corps, ainsi en est-il du Christ, chef de l'Eglise.

¹³ Car tous nous avons été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres ; et tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit. ¹⁴ Car le corps ne se compose pas d'un seul membre, mais de plusieurs.

¹⁵ Si le pied disait : « Puisque je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps », cesserait-il pour cela d'appartenir au corps ? ¹⁶ Et si l'oreille disait : « Puisque je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps », est-ce qu'elle en serait moins du corps pour cela ? ¹⁷ Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout entier ouïe, où serait l'odorat ?

¹⁸ Mais Dieu a placé les membres dans le corps comme il a voulu.

¹⁹ Si tous n'étaient qu'un seul et même membre, où serait le corps ? ²⁰ Il y a donc beaucoup de membres, mais un seul corps. ²¹ L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi ! » ni la tête dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous ! » ²² Mais les membres du corps qui paraissent les plus inférieurs sont les plus nécessaires ; ²³ et ceux que nous regardons comme les moins honorables, nous leur accordons le plus d'honneur ; et nos membres les moins honorés nous les entourons de plus d'attentions. ²⁴ Nos membres nobles n'en ont pas besoin. Dieu a disposé le corps de telle sorte que nous accordons le plus d'honneur aux plus inférieurs, ²⁵ afin qu'il n'y ait pas division dans le corps, afin que les membres aient tous souci les uns des autres.

²⁶ Et si un membre souffre, tous souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous se réjouissent avec lui. ²⁷ Or vous êtes le corps du Christ, et vous faites partie de ses membres. ²⁸ Et Dieu en a placé plusieurs dans son Eglise : en premier lieu, comme apôtres ; en second lieu, comme prophètes ; en troisième lieu, comme maîtres qui enseignent ; ensuite d'autres pour faire des miracles, pour guérir les malades, pour secourir, pour gouverner, pour parler les langues. ²⁹ Est-ce que tous sont apôtres ? tous prophètes ? tous maîtres ? ³⁰ tous thaumaturges ? Est-ce que tous ont le don de guérir ? tous celui de parler les langues ? tous celui d'interprétation ? ³¹ Aspirez aux dons les plus parfaits.

Saint Paul veut les prémunir contre la jalousie et il leur montre qu'ils sont les membres d'un même corps, qui est animé par l'Esprit-Saint. Tous les membres n'ont pas la même fonction, ne reçoivent point le même honneur, mais ils sont tous nécessaires et travaillent tous avec le souci du bien-être de chacun. Si l'un d'eux, même des moindres, souffre, tous, même les plus honorés, souffrent avec lui ; et les moins honorés, par compensation, sont entourés de plus de soins. On leur donne des vêtements qui leur servent de protection et de parure. Entre eux ils ne se jalourent pas. De même dans l'Eglise, tous ne sont pas apôtres, travaillant dès le commencement à évangéliser les peuples, prédicateurs inspirés, catéchistes zélés ou doués de la grâce des

guérisons, des miracles, de la charité ou des langues. Qu'il n'y ait pas plus de rivalités entre eux qu'entre les membres d'un même corps, puisqu'ils appartiennent tous au corps du Christ.

Où s'il existe quelque rivalité entre eux, que ce soit pour atteindre les dons les plus parfaits. Car il y a des degrés dans les charismes, dans les dons spirituels. Les uns sont meilleurs et plus élevés que les autres.

2. Le premier de tous, c'est la charité. Viennent ensuite le don de prophétie et le don des langues dont il parlera plus loin, afin de montrer à la fois leur excellence et leur infériorité au regard de la charité, malgré l'estime que les Corinthiens professaient pour ces charismes plus brillants, surtout le dernier.

« Je vais vous montrer, dit-il, une voie plus excellente que toutes. »

XIII. ¹ Quand je parlerais toutes les langues des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain qui sonne, ou qu'une cymbale retentissante.

² Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

³ Quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.

⁴ La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est pas jalouse, elle n'a point de jactance, elle ne s'enfle point d'orgueil ; ⁵ elle n'est pas ambitieuse, elle ne cherche pas son intérêt, elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal ; ⁶ elle ne se réjouit pas de l'injustice, elle se réjouit au contraire de la vérité. ⁷ Elle couvre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout.

⁸ La charité ne périra jamais, tandis que les prophéties auront leur fin, les langues cesseront, la science s'évanouira. ⁹ Car notre science est imparfaite, notre don de prophétie aussi. ¹⁰ Quand le parfait sera venu, l'imparfait disparaîtra.

¹¹ Lorsque j'étais enfant, je parlais, je raisonnais, je pensais comme un enfant. Devenu homme, je me suis défait de ce qui tenait de l'enfant.

¹² Nous voyons maintenant dans un miroir, en énigme : alors nous verrons face à face. Maintenant je ne connais que partiellement, alors je connaîtrai Dieu comme je suis connu de lui.

¹³ Maintenant donc trois grandes choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande est la charité.

C'est un hymne, un chant lyrique en l'honneur de la charité, un cantique emprunté à la langue des anges, et comme un écho de ces mélodies qui se chantent au ciel. Jusqu'ici l'Apôtre exposait, expliquait ; il écrivait un chapitre didactique sur les dons spirituels. Tout à coup il voit passer devant son esprit la charité dont son cœur est plein, cette belle vertu qui est sa passion, son constant exercice, sa joie profonde, sa jouissance supérieure ; il la décrit, il la célèbre, comme plus tard François d'Assise célébrera sa chère Dame la Pauvreté. Mais combien plus élevés, pénétrants, célestes sont ces accents de saint Paul

qui semble les avoir rapportés du troisième ciel !

Dans le transport de son âme il garde cependant un ordre, une mesure. Son enthousiasme sacré jaillit dans un moule qui lui donne et lui conserve sa belle forme définitive. L'idée céleste a trouvé son expression aussi parfaite que possible dans la langue humaine.

D'abord il montre son excellence. Les langues, la prophétie, la science, la foi à transporter les montagnes, l'aumône la plus généreuse, la flamme même bravée par mépris de la souffrance, du moment que la charité est absente, tout cela n'est rien. Cette pensée est exprimée avec une gradation, une symétrie, un coloris qui accusent la poésie la plus pure et la plus élevée.

Avec quel amour ensuite il la détaille, cette vertu qu'il connaît si bien ! Elle est bonne, patiente, large, humble, modeste, désintéressée. Elle ne pense pas le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, la pensée de la justice au contraire la fait toujours tressaillir. Elle est bien la fille de celui qui n'éteint pas la mèche qui fume encore et qui n'achève pas le roseau brisé ; elle espère toujours, elle croit le bien, elle couvre les défauts du prochain du manteau de l'indulgence, elle souffre tout pour que le bien se fasse et que Dieu soit aimé.

Il la peint si vivante, si belle, qu'on se la représente sous les traits du plus aimable et du plus bienveillant des anges.

Et puis, elle ne passera pas, comme la prophétie qui finira, comme les langues qui se tairont. Elle est éternelle. Les frontières du temps sur lesquelles expirent toutes les vertus, même la foi qui s'évanouit parce que l'âme voit, même l'espérance qui disparaît dans la possession, les portes du paradis, elle les franchira pour régner en reine pendant toute l'éternité.

Que savons-nous sur la terre ? Si peu et si mal ! Nous raisonnons comme des enfants. Que voyons-nous ? Quelque ombre dans un miroir. Dieu s'enveloppe comme dans une énigme à déchiffrer. Nous ne voyons qu'un très humble et très obscur côté des choses. La charité, c'est l'homme fait qui réfléchit, compare, comprend ; c'est la vision de Dieu face à face, c'est l'énigme révélée, c'est la science, la joie, la connaissance, la félicité parfaites.

Tous les charismes passeront ; seule la charité demeurera et pour jamais. Et qui ne l'embrasserait, alors que S. Paul nous la montre si pure, si généreuse et si bonne ?

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 augusti 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 29 août 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons sur quelques Œuvres. — II. Le Tiers Ordre de St-François, 657.

Pour une Octave des Morts. — *Les funérailles chrétiennes.* — II. Les cierges, 660.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXVI. La Pénitence, 664.

Avis paroissiaux. — L'Evangile du dimanche, 664.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — IV. Faveurs de l'ordre temporel obtenues par l'intercession de S. Joseph (*suite*), 666.

SERMONS SUR QUELQUES ŒUVRES

II

LE TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Mes frères,

Pour vous déterminer tous, autant que cela est possible, à entrer dans le Tiers Ordre de St-François, pour confirmer dans leur attachement au Tiers Ordre ceux d'entre vous qui en font déjà partie et les engager à embrasser complètement l'esprit et la règle du Tiers Ordre, je viens vous entretenir. 1^o de la nature, de l'origine et du but du Tiers Ordre, 2^o de son excellence, 3^o des conditions requises pour y être admis et des obligations qu'il impose.

I. — Nature, origine et but

1. Le Tiers Ordre de St-François n'est pas, comme peut-être le pensent quelques-uns, une simple association, ni une Congrégation, ni une Confrérie ; c'est une société spirituelle permanente, c'est une communication de la vie religieuse et de ses mérites aux personnes vivant dans le monde, « c'est véritablement la vie monastique introduite dans la famille et dans la société¹. » « Nous statuons et déclarons, a dit le pape Benoît XIII, que le Tiers Ordre est vraiment et proprement un Ordre renfermant dans son unité les séculiers répandus sur toute la terre, puisqu'il a sa règle spéciale approuvée par le Saint-Siège, son noviciat, sa profession et un habit de matière et de forme déterminées². » Et Léon XIII a déclaré, lui aussi : « La nature et l'essence de cet Institut persévèrent, et il n'est pas une simple Congrégation, mais il reste un Ordre véritable³. »

¹ Montalembert, Introduction à *Sainte Elisabeth de Hongrie*.

² Bulle *Paterna Sedis Apostolicæ*, 10 déc. 1725.

³ Déclaration du 17 juillet 1883 à plusieurs Supérieurs Généraux de l'Ordre.

Cette communication de la vie religieuse et de ses mérites aux personnes vivant dans le monde porte le nom de Tiers Ordre, ou *troisième* Ordre, parce qu'avant de le fonder, S. François d'Assise en avait déjà fondé deux autres : l'Ordre des Frères-Mineurs ou Franciscains pour les hommes et l'Ordre des Clarisses pour les femmes.

2. L'origine du Tiers Ordre remonte à l'année 1221. Voici à quelle occasion et dans quel but S. François fut amené à lui donner naissance. La commotion imprimée par la prédication du Pauvre d'Assise aux âmes endormies et attiédies « devint si générale, le bouleversement qu'elle opérait dans toutes les relations sociales et privées si violent, qu'il lui fallut aviser aux moyens de régulariser et de modérer la force dont Dieu lui permettait de disposer. A chaque pas il rencontrait une foule de maris qui voulaient abandonner leurs femmes et leurs enfants pour se consacrer avec lui à la pauvreté et à la prédication évangélique, et de femmes qui se montraient prêtes à renoncer à leurs devoirs d'épouses et de mères pour peupler les monastères où Claire, sa rivale et sa sœur, présidait aux austérités des pauvres Clarisses. Placé dans la pénible alternative ou d'étouffer les germes salutaires qui se développaient dans tous ces cœurs, ou d'entretenir une révolte dangereuse contre des liens consacrés par Dieu même, il eut recours à un moyen terme que le ciel devait bénir comme toutes ses autres œuvres : à cette foule avide de lui obéir il promit une règle de vie spéciale qui associerait à ses religieux, par une communauté de prières, de bonnes œuvres et de pénitences, les chrétiens engagés dans la vie domestique, sans rompre des liens consacrés par Dieu même¹. »

Un jour de l'année 1221, S. François passait à Poggi-Bonzi sur la route de Florence à Sienne ; il rencontra un de ses amis de jeunesse, le marchand Luchesio, jadis avare et dur, mais converti depuis peu avec son épouse Bona Donna. En entrant dans leur demeure, François leur dit : « Beaucoup de personnes vivant dans le monde me prient de leur tracer une voie de perfection appropriée à leur état. J'ai donc songé, pour répondre à leurs désirs, à instituer un troisième Ordre, où elles pourront servir Dieu d'une manière parfaite sans rompre les liens du mariage ; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'en être les prémices. » Luchesio et Bona Donna accueillirent avec empressement une proposition si conforme à leurs aspirations, et ils reçurent ainsi que plusieurs autres personnes de Poggi-Bonzi et de Florence la tunique grise et le cordon qui devaient demeurer à jamais la

¹ *Sainte Elisabeth de Hongrie*, ch. x.

marque distinctive des institutions de S. François d'Assise. Le saint prescrivit d'abord à ces premiers Tertiaires la pratique de différents exercices de piété, et l'année suivante, en 1222, il composa une règle spéciale qui n'était qu'une sage application des lois évangéliques. C'est ainsi que fut fondé le Tiers Ordre franciscain, le plus ancien de tous les Tiers Ordres.

Il prit rapidement une immense extension.

« Un nombre infini de chrétiens s'y affilièrent chaque jour ; l'Italie, la France et l'Allemagne furent successivement envahies par cette armée nouvelle. Il fallut en tenir compte dans les affaires du siècle, car les ennemis de l'Eglise s'aperçurent bientôt des puissants obstacles qu'ils allaient rencontrer dans une organisation qui embrassait des fidèles de tout âge, de tout rang et de toute profession, le guerrier comme le marchand, le prêtre comme le juriste, le prince comme le paysan¹. »

II. — Excellence du Tiers Ordre

L'excellence du Tiers Ordre nous apparaît donc d'abord en son origine, puisqu'il a pour fondateur « le glorieux François d'Assise presque comparable aux séraphins du ciel, le bien-aimé du Sauveur, le très conforme à son image². »

Elle nous apparaît ensuite dans son but, qui est de communiquer indistinctement à tous les fidèles les avantages de la vie religieuse, de répandre partout l'esprit de S. François, de sanctifier le monde entier par le détachement de la terre et l'amour de Jésus-Christ.

Mais ce qui, en même temps que son origine et le but qu'il poursuit, nous démontre, avec la dernière évidence, l'excellence du Tiers Ordre, ce sont 1^o les approbations, les éloges dont il a été l'objet, les richesses spirituelles dont il a été comblé ; 2^o les grands services qu'au XIII^e siècle il a rendus à l'Eglise et à la société et ceux que de nos jours en attendent les Souverains Pontifes.

1. Deux Conciles généraux, celui de Vienne en 1309 et celui de Latran en 1512, et plus de soixante-dix Souverains Pontifes se sont occupés du Tiers Ordre pour le recommander, l'enrichir d'innombrables faveurs, le défendre contre les préjugés. Plus de deux cents bulles pontificales ont été données à son occasion.

Mais, parmi les Souverains Pontifes, celui qui a le plus recommandé le Tiers Ordre, c'est sans contredit Léon XIII. Lorsqu'il n'était encore qu'évêque de Pérouse, il mit tout en œuvre pour le propager. Devenu pape, il recommanda plus vivement que jamais d'entrer dans le Tiers Ordre, et cela non plus seulement aux fidèles d'un diocèse, mais aux fidèles du monde entier³.

Lorsqu'il était à la tête du diocèse de Pé-

rouse, il demandait le concours de ses prêtres en faveur du Tiers Ordre ; arrivé au Souverain Pontificat, il demanda le concours des évêques du monde entier : « Nous désirons que le nombre des Tertiaires augmente et se multiplie grâce à nos efforts, vénérables frères, écrit-il dans l'Encyclique *Auspicato* du 17 sept. 1882. Appliquez-vous donc à faire connaître et estimer le Tiers Ordre comme il le mérite réellement ; veillez à ce que ceux qui ont la charge des âmes enseignent soigneusement ce qu'il est, combien il est accessible à chacun, de quels privilèges il jouit pour le salut des âmes et combien d'avantages il promet à la famille et à la société¹. »

2. En effet, lors de son institution, au XIII^e siècle, le Tiers Ordre a rendu, et il peut rendre aujourd'hui, si l'on sait l'organiser, de grands services à la société.

Entre le XIII^e siècle et l'époque où nous vivons, il y a de frappantes analogies : même pénurie de vertus, même attache aux choses temporelles, mêmes convoitises, même recherche du luxe, mêmes vices.

Or, ce fut le Tiers Ordre de St-François qui apporta remède à la situation affreuse du XIII^e siècle. « Grâce à l'entreprise et aux exemples des Tertiaires, dit Léon XIII, bien souvent les rivalités des partis furent étouffées ou apaisées, les armes furent arrachées des mains des furieux, les causes de procès ou de querelles furent supprimées, des consolations furent apportées aux pauvres et aux abandonnés ; la luxure, ce gouffre des fortunes, cet instrument de corruption, fut réprimée. Aussi la paix domestique, la tranquillité publique, l'intégrité et la douceur des mœurs, l'usage légitime de la fortune privée et sa conservation, toutes choses qui sont les meilleurs fondements de la civilisation et de la stabilité sociale, sortent, comme d'une racine, du Tiers Ordre franciscain ; et c'est en grande partie à François que l'Europe doit d'avoir conservé ces biens¹. » Telle fut l'action sociale des Tertiaires au XIII^e siècle.

Eh bien ! c'est dans le Tiers Ordre que Léon XIII voit un remède à la situation actuelle. Il est convaincu que ce qui a été fait au XIII^e siècle peut et doit se produire de nos jours. Il l'affirmait dès le 27 mars 1878, au lendemain de son élévation au Souverain Pontificat, en parlant à une députation de Tertiaires d'Assise : « De même que S. François fut chargé par Dieu de guérir les misères de son siècle par le moyen du Tiers Ordre, de même le Tiers Ordre dans notre siècle est encore le moyen le plus efficace pour ramener le monde à la vraie et solide pratique de l'Evangile, j'en suis intimement convaincu. » « Ma réforme sociale à moi, c'est le Tiers

¹ *Ibidem*.

² Cardinal Pecci, Lettre pastorale du 20 décembre 1871.

³ Voir *Ami* 1901, p. 258 et suiv.

¹ Voir d'autres exhortations de Léon XIII et de Pie X dans l'*Ami* du 22 février 1912 (*Doctrine*, p. 162).

² Encycl. *Auspicato*.

Ordre, » disait-il dans son allocution du 9 juin 1881. Léon XIII fonde une espérance si grande sur le Tiers Ordre qu'il ne trouve rien de mieux à opposer à la franc-maçonnerie. « Ah ! le Tiers Ordre franciscain, disait-il encore, j'y reviens toujours, j'en parle dans toutes les occasions. J'ai la conviction que c'est par le Tiers Ordre et par la diffusion de l'esprit franciscain que nous sauverons le monde ; au moyen âge les peuples s'égarèrent et le Tiers Ordre les ramena à Dieu, ainsi dans notre siècle le Tiers Ordre rapprochera de Dieu les sociétés qui, hélas ! en sont bien éloignées¹. »

Le B. Curé d'Ars affirmait que dans les conseils de la divine sagesse la diffusion du Tiers Ordre de St-François était destinée à opérer le salut de la société civile et religieuse.

3. Ce qui frappe dans le Tiers Ordre, c'est donc son caractère social². Mais s'il est appelé à rendre les plus éminents services à l'Eglise, à la société civile, s'il doit être le salut de cette société, il est appelé également à rendre les plus éminents services aux paroisses, aux familles et aux fidèles.

a) Il rend d'abord de grands services aux paroisses, car il prescrit toutes les œuvres qui sont la vie des paroisses. « Qu'on en soit bien convaincu, dit Mgr de Ségur, car l'expérience le montre tous les jours : lorsqu'il est établi sur ses véritables bases, le Tiers Ordre de St-François alimente la piété dans les paroisses, seconde puissamment le zèle des curés, féconde toutes les œuvres de foi et de charité et contribue à la conversion d'un grand nombre d'âmes sans autre moyen que la leçon persuasive, irrésistible d'une vie mortifiée, pure et édifiante. »

b) Le Tiers Ordre rend de grands services aux familles. « Il ramène, en effet, dans la société domestique la paix, la tranquillité et le cortège de toutes les vertus¹. »

c) Mais c'est surtout aux fidèles qui revêtent ses livrées, qui deviennent ses membres, que le Tiers Ordre procure de grands avantages, rend d'éminents services. — Il les fait jouir d'une manière toute spéciale des bénédictions, des grâces et faveurs, de la protection de l'Immaculée-Conception, qui considère le Tiers Ordre comme sa famille privilégiée et qui en est la patronne spéciale. — Il leur ménage des secours extraordinaires pour arriver au ciel, car ses règles et ses pratiques, loin d'être, comme le pensent quelques-uns, pour ceux qui les embrassent une pesanteur incommode, leur sont au contraire, comme sont les ailes à l'oiseau, un secours puissant pour échapper à leurs ennemis et s'élever vers le ciel. — Il leur apporte la protection spéciale des saints

innombrables de cet Institut et, en vertu de la communion des mérites, une participation abondante aux fruits des prières, sacrifices, pénitences, travaux de toute sorte d'environ 25.000 Frères Mineurs de toutes les branches, de plusieurs milliers de Clarisses et d'un nombre incalculable de Tertiaires. — Enfin, le Tiers Ordre procure à ses membres deux fois par an la bénédiction papale, neuf fois par an l'absolution générale, et chaque jour l'occasion, la facilité de gagner un grand nombre d'indulgences plénières et des millions d'indulgences partielles.

Jugez par tout cela quelle est l'excellence du Tiers Ordre franciscain.

Or, pour permettre à tous les chrétiens d'en être membres, les conditions d'admissibilité ont été mises à la portée de tous ceux qui ont bonne volonté, et les anciennes prescriptions ont été adoucies par Léon XIII et adaptées aux besoins de la société actuelle.

Voici quelles sont ces conditions d'admissibilité et les prescriptions à remplir.

III. — Conditions et prescriptions

Pour être admis dans le Tiers Ordre, il faut 1^o avoir au moins quatorze ans, 2^o être de bonnes mœurs, 3^o avoir un caractère ami de la paix, 4^o être exact dans l'observance de la religion catholique, et 5^o enfin avoir une obéissance éprouvée envers l'Eglise romaine et le Siège Apostolique.

Une fois admis dans le Tiers Ordre, les prescriptions à remplir sont : 1^o *pour chaque jour* : réciter douze *Pater*, *Ave* et *Gloria* ou le Petit Office de la T. S. Vierge ou le bréviaire ; invoquer Dieu avant et après les repas ; faire l'examen de conscience et assister à la messe si on le peut. 2^o *Pour chaque mois* : se confesser et communier ; assister à la réunion de la Fraternité s'il en existe dans la paroisse qu'on habite, donner suivant ses moyens pour les Tertiaires pauvres et malades. 3^o *Pour chaque année* : jeûner le 3 octobre, veille de la fête de S. François, et le 7 décembre, veille de l'Immaculée-Conception, à moins d'une dispense ; accomplir la satisfaction imposée par le Visiteur de la Fraternité pour les transgressions commises contre la Règle. 4^o *En tout temps* il y a obligation pour les Tertiaires de porter l'habit du Tiers Ordre : scapulaire et corde ; d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise et la Règle ; d'éviter le luxe dans les vêtements ; de fuir les bals et les spectacles dangereux ; d'être frugal dans le boire et le manger ; de donner partout le bon exemple ; de s'interdire et d'interdire à ses subordonnés la lecture des mauvais livres et des journaux dangereux ; d'entretenir la paix et la charité avec tous et d'apaiser les discordes ; de ne pas prêter serment à moins d'une nécessité

¹ 12 mai 1886, aux deux provinciaux des Capucins de Lyon et de Toulouse.

² Voir *Ami* 1912, loc. cit.

³ Lettre past. du Cardinal Pecci, 12 janvier 1877.

évidente; d'éviter les paroles déshonnêtes et les bouffonneries; d'assister aux funérailles de chaque Tertiaire de sa Fraternité; de réciter le chapelet et de faire la communion à son intention; de faire son testament lorsqu'on le peut, afin d'éviter les préoccupations du moment de la mort et les querelles entre héritiers.

« Cette Règle n'est au fond qu'une sage application des lois évangéliques, qui ne sauraient paraître trop dures à un chrétien. Elle n'oblige point sous peine de péché et n'a d'autre sanction que l'amour¹. »

**

Et maintenant, frères bien-aimés, maintenant que vous connaissez la nature, l'origine, le but, l'excellence du Tiers Ordre franciscain, les conditions requises pour y être admis, les prescriptions à remplir, que faut-il conclure ?

Il faut conclure 1^o que vous ne devez jamais le mépriser ni le critiquer, que vous ne devez jamais surtout détourner qui que ce soit de se faire Tertiaire de St-François. Le pape Grégoire IX a déclaré dans une bulle solennelle qu'il y avait péché grave à empêcher un fidèle quelconque de devenir membre du Tiers Ordre, que c'était là abuser indignement de la bonté de Dieu, et dans cette même bulle il menace de l'excommunication ceux qui oseraient censurer ce saint Ordre : « Quiconque, dit-il, aura la témérité de critiquer, de contredire et de tourner en dérision le Tiers Ordre, ... encourra la malédiction de Dieu et de ses saints apôtres Pierre et Paul. »

Il faut conclure 2^o que loin de critiquer, de contredire et de tourner en dérision le Tiers Ordre, vous devez au contraire l'avoir tous en haute estime, parce qu'il est l'œuvre d'un grand saint, une école pratique de toutes les vertus, et que vous devez tous considérer comme un très grand honneur, comme un immense avantage de faire partie du Tiers Ordre.

Il faut conclure 3^o que ceux d'entre vous qui sont déjà membres du Tiers Ordre doivent estimer à sa juste valeur ce grand honneur, cet immense avantage, et s'efforcer par une vie de plus en plus parfaite, par l'observance complète de la Règle, d'honorer le Tiers Ordre en imitant le saint fondateur de cet Institut : « Le point principal de notre recommandation, dit Léon XIII, c'est que ceux qui auront revêtu les insignes de la Pénitence aient les yeux fixés sur leur très saint Instituteur, et s'attachent à l'imiter : *sans quoi tout ce qu'on attend de bon des associés se réduirait à rien*¹. »

Oui, mes frères, ce n'est qu'à condition que les Tertiaires embrasseront véritablement l'es-

prit de leur Ordre qui est un esprit de pénitence, un esprit d'humilité et de prière, ce n'est qu'à la condition qu'ils observeront les règles de leur Ordre dont le but est de faire de vrais chrétiens, que le Tiers Ordre opérera tout le bien qu'il peut et doit produire.

Il faut conclure 4^o enfin que nous devons tous nous efforcer de faire connaître, estimer et aimer le Tiers Ordre, de le répandre autour de nous, persuadés qu'en faisant cela nous accomplirons l'œuvre même de Dieu, l'œuvre de Jésus-Christ.

A notre époque, il y a un motif tout spécial pour entrer dans le Tiers Ordre, pour embrasser son esprit, pour lui recruter des membres : c'est le départ, c'est l'exil de nos religieux et de nos religieuses, ces paratonnerres vivants qui empêchaient la justice divine de frapper davantage la France coupable. Aujourd'hui qu'on les fait disparaître, qui les remplacera ? Qui remplira leur rôle ? Eh bien, ce seront les Tertiaires de St-François. Mais pour cela, il faut qu'ils soient nombreux, qu'ils soient fervents, qu'ils soient de véritables apôtres. Voilà ce que vous devez être, voilà ce que vous serez, chers Tertiaires de la paroisse. Fervents, vous l'êtes déjà et vous le deviendrez davantage à raison des circonstances. Nombreux, vous ne l'êtes pas assez, mais grâce à votre apostolat vous le serez bientôt. Que chaque Tertiaire amène seulement une nouvelle recrue, bientôt vous serez nombreux. Et ainsi, grâce au Tiers Ordre, ce sera le salut pour vous, pour vos familles, pour la paroisse, et peut-être même pour la société, pour la patrie. Ainsi soit-il.

POUR UNE OCTAVE DES MORTS

Les funérailles chrétiennes

II

LES CIERGES

Lumen Christi.

C'est la lumière du Christ.

Combien l'Eglise est admirable dans sa liturgie, particulièrement dans la liturgie des funérailles ! Plus on l'étudie, plus on est saisi, touché, édifié. Les moindres détails sont une source de lumière, de consolation et de salutaires instructions. Nous avons déjà fixé notre attention sur le *glas funèbre*, et notre esprit et notre cœur y ont trouvé une manne céleste. Nous parlerons aujourd'hui des cierges, dont l'usage, selon le Rituel romain est très antique, *antiquissimi ritus ecclesiastici cereos in exequiis et funeribus deferre*. Il faut bien l'avouer : généralement on ne se rend pas un compte exact de cet usage de la liturgie. Pour la plus grande majorité des chrétiens, c'est une formalité, une habitude, un rite qui ne

¹ R. P. Léopold de Chérancé, *S. François d'Assise*, chap. XIII.

² *Encycl. Auspicato*.

dit rien à l'âme, parce qu'on n'en pénètre pas le sens. Mon intention est de réagir contre cette aberration et de vous faire comprendre dans cette instruction, le plus simplement et le plus pratiquement possible, pourquoi on porte des cierges aux obsèques des défunts, et pourquoi ils brillent sur l'autel quand on célèbre des services pour les trépassés. J'espère que tous nous trouverons des pensées et sentiments nouveaux dans cette chose qui frappe souvent nos regards, et qui jusqu'alors nous paraissait sans signification. Je résume ma pensée en trois mots : les cierges, pendant les cérémonies funèbres, sont premièrement un HONNEUR, deuxièmement un SYMBOLE, troisièmement un ENSEIGNEMENT précieux. Si vous me comprenez bien, frères bien-aimés, j'ai confiance qu'avec la grâce de Dieu vous trouverez, dans les raisons qui ont poussé l'Eglise à commander d'allumer des cierges dans les obsèques des défunts, des grâces précieuses de lumière et d'édification. Vous vous écrierez dans la conviction d'une foi sincère : Cette lumière qui brille aux funérailles des chrétiens n'est pas une lumière vulgaire ; c'est une lumière sainte, une lumière surnaturelle, une lumière divine, *lumen Christi*. En la voyant nous comprendrons mieux la sublimité de nos destinées, nous aurons une idée plus juste du sens de notre vie, nous prierons avec plus de ferveur pour nos chers disparus.

I

Je dis d'abord que les cierges funéraires sont un HONNEUR rendu aux trépassés. Si l'on consulte l'histoire, on voit que de tout temps on a honoré par des lumières ceux qui se sont distingués parmi leurs concitoyens. Chez les païens, on accompagnait à leur dernière demeure, avec des acclamations et des flambeaux allumés, les hommes qui avaient brillé d'un éclat particulier par leur éloquence, leur bienfaisance et leurs hauts faits d'armes dans les luttes entreprises pour la sécurité de la patrie. Chez les nations modernes on retrouve la même coutume. Dans les fêtes en l'honneur de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, ont été des bienfaiteurs du peuple, les lumières et les illuminations font partie des réjouissances publiques. Il faut que la lumière brille à la gloire de ceux qui ont brillé parmi leurs compatriotes. Ainsi en est-il des fêtes chrétiennes ; sans lumière la joie ne serait pas complète ; aussi bien la lumière glorifie la sainteté, la générosité, le dévouement, la vaillance, l'humilité extraordinaire, l'héroïsme qui s'est dépensé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Allons plus loin. Il n'est pas une cérémonie catholique, il n'est pas une messe célébrée, sans que la lumière ne resplendisse en l'honneur de Celui qui se dit et qui est « la lumière du monde. » Dans les fêtes ecclésiastiques,

il manquerait quelque chose, un certain froid régnerait sur l'assemblée, si la flamme de glorification ne venait pas réjouir les regards, les esprits et les cœurs. Certes, si la lumière est un signe d'honneur, qui en est plus digne que « Celui qui demeure au milieu de nous, et qui est la splendeur de la lumière éternelle ? » (Héb., I, 3).

Mais ne l'oublions pas, nous sommes chrétiens, c'est-à-dire unis au Christ. A ce titre nous sommes grands d'une grandeur inestimable. Aussi l'Eglise est-elle bien inspirée, quand elle fait usage des lumières, quand elle emploie les cierges en rendant les derniers devoirs à ses enfants, en célébrant leurs obsèques : *antiquissimi ritus ecclesiastici cereos in exequiis et funeribus deferre*. Oui, les chrétiens sont éminemment dignes d'honneur : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam !* (S. Léon). Ce sont les enfants adoptifs de Dieu, qui leur permet de l'appeler « leur Père, » et qui au moyen de la grâce sanctifiante leur a communiqué, par un privilège inouï et d'une manière inexplicable, sa propre nature, *divinæ consortes naturæ*. (II Petr., I, 4). Par l'Eucharistie ils entrent dans les relations les plus intimes avec le Sauveur. Par l'Eucharistie ils sont unis d'une manière merveilleuse au Fils de Dieu. Prenez, dit un Docteur, deux morceaux de cire ; faites-les fondre ensemble, ils ne forment qu'une masse de cire. Jetez un morceau de fer dans une fournaise ardente, il deviendra lui-même du feu. Par l'Eucharistie les chrétiens deviennent un seul corps, un seul sang avec Jésus-Christ, *concorporei, consanguinei*. Les chrétiens sont les frères de Jésus-Christ qui, dans l'Incarnation, est devenu comme l'un d'entre eux. Ils sont les membres de l'Eglise, l'Epouse immaculée du Sauveur. Ils ont reçu les sacrements, ces admirables inventions de la puissance et de l'amour du Cœur de Jésus, et qui les élèvent à la plus sublime dignité. Oh ! que le chrétien est digne d'honneur ! Comme le Saint-Esprit nous le fait bien comprendre en disant : « Vous avez honoré vos amis à l'excès, *nimis honorati sunt amici tui, Deus.* » (Ps., cxxxviii, 17). Voilà pourquoi il est digne d'honneur dans sa vie et à sa mort ; voilà pourquoi il a droit au signe de l'honneur dont nous parlions tout à l'heure ; voilà pourquoi on porte à ses obsèques des cierges allumés.

II

Les cierges funéraires sont un honneur ; j'ajoute qu'ils sont un SYMBOLE. Ils rappellent les vérités les plus importantes et les plus consolantes.

I. Et d'abord ils signifient la foi de celui que l'on conduit à sa dernière demeure, la foi qui a éclairé son esprit des plus divines lumières. Ils nous disent par leur lumière, la lumière surnaturelle qui a brillé dans l'intelli-

gence du défunt. Ils sont une proclamation de ses croyances surnaturelles. Ils nous avertissent qu'il a cru à l'auguste Trinité, *Trinitatem non negavit sed credidit*. (*Ordo commendationis anime*). Il a cru au Père, créateur des choses visibles et invisibles, au Père qui a fait le soleil pour illuminer le jour, la lune et les astres qui éclairent les nuits; il a cru au Fils qui a répandu sur la terre avec profusion ses enseignements, avant de souffrir pour nous et d'accomplir sur le Calvaire la rédemption du monde; il a cru au Saint-Esprit qui est descendu sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte, sous forme de flammes, pour leur enseigner toute vérité; il a cru à la vie éternelle, aux joies éternelles, aux récompenses éternelles. Et c'est pour rappeler cette admirable lumière de la foi, *vocavit nos in admirabile lumen suum* (I Petr., II, 9), que l'Eglise demande que la lumière des cierges sacrés brille aux funérailles de ses enfants. Elle semble nous dire: Rappelez-vous qu'ils ont reçu le don ineffable de la foi, *fidel donum electum*. Ils sont à Dieu; ils ont été illuminés des rayons d'en-haut. Leur intelligence a été un miroir de l'intelligence divine. Par leur croyance qui leur faisait en quelque sorte voir l'invisible, ils sont grands, ils sont dignes de louange et d'admiration.

II. Les cierges des funérailles symbolisent, par leur ardeur, l'amour de Dieu qui enflammait le cœur des défunts. Oui, le cierge allumé éclaire, mais aussi il a les ardeurs du feu. Et le feu a toujours été une image de l'amour divin. Le feu embrase, il donne la vigueur en échauffant le sang, il est un moteur puissant. Comme cela représente bien la grâce sanctifiante, qui allume dans les cœurs l'incendie béni de l'amour divin, qui réchauffe notre bonne volonté, qui nous pousse à toutes les œuvres de vertu soit envers Dieu, soit envers nos frères, soit envers nous-mêmes. La flamme nous dit d'une manière bien expressive que l'âme du chrétien, l'âme du défunt a été remplie par Celui qui est « feu et charité, *ignis, caritas*. »

III. En troisième lieu les cierges allumés des funérailles symbolisent le Fils de Dieu fait homme, à qui les trépassés vont se réunir dans les célestes demeures. N.-S. est « la lumière du monde, » comme il le dit lui-même. C'est lui, ne nous lassons pas de le redire avec reconnaissance, c'est lui qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ceux qui marchent à sa suite sont dans la vraie voie qui conduit au ciel. Ceux qui le méconnaissent sont dans les ténèbres obscures, malgré l'excellence de leur science humaine. Ils ignorent leur origine et leur destinée; ils ne savent ni d'où ils viennent ni où ils vont. Quand on y réfléchit, surtout aux funérailles, quelles belles choses disent à l'âme les flambeaux allumés!

IV. Enfin les lumières sacrées des services

funèbres rappellent la lumière du ciel dont les défunts vont jouir pour toujours. Oh! comme l'apôtre S. Jean, dans son Apocalypse met en relief cette pensée saisissante! Il nous fait le tableau de la Jérusalem céleste où doivent se rassembler les élus. Tout y est éclat, lumière, splendeur. Elle est ornée, cette bénie Jérusalem, des pierres précieuses les plus rares. Ses fondements sont des diamants resplendissants, ses portes sont des perles inestimables qui brillent avec un incomparable éclat. Ses places sont de l'or très pur qui étincelle de feux magnifiques. Dans cette cité unique on ne voit point de soleil, point de lune pour l'éclairer, car c'est la gloire de Dieu qui l'illumine, et c'est l'Agneau de Dieu qui y fait rayonner les plus magnifiques splendeurs. Là il n'y aura plus d'ombre, plus de ténèbres, car la divinité y répand ses éblouissantes clartés. Voilà la grande merveille que symbolisent les cierges des funérailles! Oh! qu'elle est vraie, touchante et consolante cette prière que l'Eglise aime à répéter aux obsèques de ses enfants: « Que la lumière éternelle luise pour eux, *Lux perpetua luceat eis!* O Seigneur, daignez introduire les défunts dans le séjour de la lumière, *Ipsi, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum... lucis ut indulgeas deprecamur!* »

III

Les cierges des funérailles, nous l'avons dit, sont un honneur pour les trépassés; ils sont un magnifique symbole des vérités les plus sublimes. J'ajoute qu'ils donnent aux vivants les leçons les plus pratiques.

I. Et d'abord ils nous enseignent que la lumière de la foi doit briller d'une façon intense dans nos âmes. Mon Dieu! que la foi est rare aujourd'hui! Il semble que nous sommes arrivés à cette époque malheureuse dont parle N.-S. en disant: « Quand le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? » (Luc, XVIII, 8). Hélas! aujourd'hui l'Evangile est comme un livre fermé. On n'a de pensées et de préoccupations que pour les biens fragiles qui disparaissent presque aussitôt qu'ils sont possédés ou même seulement montrés. On agit pour se procurer des plaisirs, pour amasser de l'argent, pour conquérir des honneurs qui s'évanouissent promptement, comme une fumée. Mais la foi, mais les enseignements du Sauveur, on les méconnaît. Je concède que, du moins extérieurement, on s'applique à être irréprochable en honnêteté: les bons papiers en faisaient autant. Mais penser au ciel, mais travailler pour le ciel, mais s'inspirer dans sa conduite des maximes divines, on ne s'en préoccupe point. Quand nous assistons aux enterrements, aux services pour les défunts, entendons la voix des cierges qui nous dit à tous: « Croyez! Souvenez-vous! Pensez au beau ciel, tout lu-

mineux et tout délicieux, pour le mériter. Efforcez-vous de vivre selon les enseignements du Sauveur. Que dans votre esprit brille l'étoile des Mages, la lumière de la foi, qui vous éclaire, vous conduise, et vous fasse traverser les obstacles de la vie, sans vous laisser effrayer par les difficultés ou séduire par les fallacieuses promesses du monde. »

II. N.-S., parlant de S. Jean-Baptiste, faisait de lui ce magnifique éloge : C'est une lampe luisante et ardente, *erat lucerna ardens et lucens*. (Joan., v, 35). La lumière de la foi ne suffit pas pour la justification. Sans doute, c'est une grande merveille, c'est une qualité surnaturelle nécessaire, c'est le commencement, le principe et la racine de la sainteté ; sans doute il est impossible de plaire à Dieu sans la foi. Mais au principe il faut la conséquence ; à la racine il faut la croissance qui donne la tige, les fleurs et les fruits ; au commencement et au fondement de l'édifice il faut le couronnement. C'est pourquoi S. Paul dit ces paroles décisives : « Quand je parlerais le langage des anges, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante, dont les sons à peine émis s'évanouissent. (I Cor., xiii, 1). Or la charité, chrétiens ! elle vous est prêchée par les cierges des funérailles. Cette flamme ardente vous dit que votre cœur doit être tout enflammé d'amour pour Notre-Seigneur et pour vos frères. Elle vous exhorte à penser, à parler, à agir pour Dieu et pour sa gloire. Elle vous recommande de ne garder, au fond de vos âmes, aucune aversion, aucune haine, aucun désir de vengeance pour ceux qui vous haïssent et même vous maltraitent ou vous font du tort. Elle proclame l'incomparable sentence du Sauveur : « Aimez ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient, faites du bien à ceux qui vous font du mal, bénissez ceux qui vous sont hostiles, afin que vous soyez les dignes enfants du Père céleste qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants. » (Matt., v, 45).

III. Les cierges funéraires donnent lumière et chaleur ; mais, en brillant et en répandant la chaleur, ils se consomment. C'est une grande leçon pour nous. Malgré les précautions les plus délicates de l'hygiène, malgré les remèdes les plus efficaces que nous puissions prendre contre la maladie, nous déclinons chaque jour, nous nous usons. Après les douceurs de la jeunesse, après la vigueur et les forces de l'adolescence et de l'âge mûr, nous sentons nos forces physiques faiblir insensiblement. Les cierges qui se consomment réveillent notre attention sur ce point important, surtout auprès du cadavre du défunt, que nous avons connu et aimé. Les cierges qui brûlent dans la cérémonie funèbre sont comme une voix par

laquelle les trépassés nous disent : « Aujourd'hui c'est mon tour de quitter la terre, demain ce sera le vôtre. *Hodie mihi, cras tibi*. Les années s'écoulent, les forces diminuent ; ne vous attachez donc pas éperdument à la terre et aux choses de la terre. Les plaisirs n'auront bientôt plus d'attrait ; les honneurs s'évanouiront ; les richesses vous seront ravies. Servez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces. »

IV. Mais si les cierges funéraires en brûlant nous disent que notre vie temporelle s'use tous les jours, ils nous consolent en nous donnant l'assurance que le bonheur éternel nous attend : *Vita mutatur non tollitur*. Ils nous avertissent que petit à petit nous allons à Jésus, la lumière créée, et que nous marchons vers le ciel, le séjour de la splendeur ineffable et du bonheur inénarrable. En les regardant nous pouvons bien nous appliquer la parole de l'Apôtre S. Paul, à condition que nous soyons fidèles aux commandements du Seigneur : « Ma course sur la terre n'a s'achevant, j'ai gardé ma foi ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que Dieu me réserve, non seulement à moi mais à tous ceux qui attendent la venue du Rédempteur. » (II Tim., iv, 8).

**

Admirons, frères bien-aimés, les industries de notre sainte mère l'Eglise, dans les obsèques de ses enfants. Elle multiplie ses efforts pour que, tout en soulageant les défunts, nous travaillions à notre sanctification personnelle. Si nous voulons ouvrir les yeux du cœur, il nous suffira de considérer les cierges des funérailles, pour être efficacement édifiés, consolés et encouragés au bien. Hélas ! pour beaucoup, je ne dis pas d'indifférents, mais de chrétiens, le luminaire funèbre est un rite quelconque. On n'y fait pas attention au point de vue de la foi. On n'en saisit pas les beautés et les leçons. On trouve moyen d'en faire plutôt un aliment de vanité qu'une source d'édification. Je vous en prie : qu'il n'en soit pas ainsi de nous ! Trouvons là, selon l'intention de l'Eglise, un enseignement très persuasif, une exhortation très écoutée, parce qu'elle est très touchante et très éloquente. Souvenons-nous que les cierges de l'enterrement sont un honneur magnifique, un symbole des plus belles et des plus touchantes vérités ; souvenons-nous surtout que c'est un enseignement très précieux et très pratique. Le vénéré M. Olier envoyait la condition des cierges qui se consomment sur l'autel en répandant une vive lumière et une douce chaleur. Aux enterrements, en voyant les cierges sacrés, ouvrons nos cœurs aux exhortations de la foi. Prenons la résolution d'être résolument la lumière du Christ, et de pratiquer ardemment et constamment la sainte charité. Ainsi nous aurons

l'avantage de nous consumer en l'honneur de N.-S. J.-C., et nous mériterons de jouir du bonheur éternel dans le séjour de sa gloire. Seigneur Jésus, faites-nous comprendre à nous tous ces sublimes leçons ; et que ce qui paraît une formalité sans portée soit véritablement une prédication efficace, un enseignement sur-naturel qui, en face des trépassés, nous apprenne à vivre pieusement, à mourir saintement. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXVI

LA PÉNITENCE

1^o Nature, nécessité, effets

N.-S. J.-C. est venu sur la terre pour effacer le péché : pour continuer sa sublime mission il a institué le sacrement de Pénitence que les Pères appellent « le second baptême, la planche de salut après le naufrage. » Nous en dirons : 1^o la nature, 2^o la nécessité, 3^o les effets.

I. — Nature

Le sacrement de Pénitence (mot qui signifie peine, douleur, repentir) est le sacrement, d'institution divine, qui remet les péchés commis après le baptême.

I. INSTITUTION DIVINE. — Avant sa mort N.-S. J.-C. l'avait promis ; mais il l'institua après sa résurrection quand il dit à ses apôtres : « *Accipite Spiritum Sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt.* » (Jo., xx, 22, 23).

II. MATIÈRE ET FORME. — 1^o La matière est éloignée ou prochaine. — a) La matière éloignée, ce sont tous les péchés actuels commis après le baptême : les péchés mortels sont matière nécessaire ; les péchés véniels et les péchés déjà remis, quels qu'ils soient, ne sont pas matière nécessaire, mais suffisante. — b) La matière prochaine, ce sont les actes extérieurs du pénitent, c'est-à-dire la contrition, la confession et la satisfaction dont nous parlerons plus loin.

2^o La forme. — Ce sont les paroles de l'absolution que le prêtre approuvé prononce sur le pénitent : « *Ego te absolvo a peccatis tuis, in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* »

Nous disons un prêtre approuvé ; car, hors le cas de nécessité, un prêtre non approuvé ne peut donner l'absolution.

II. — Nécessité

1^o Le sacrement de Pénitence, dit le Concile de Trente, « est nécessaire au salut pour ceux qui sont tombés après le baptême ; comme le baptême est nécessaire à ceux qui ne sont

pas régénérés. » (Sess. xiv, can. 5). Dans l'impossibilité de recevoir ce sacrement, la contrition parfaite avec le désir du sacrement justifie : v. g. un homme qui se noie, un agonisant pour qui l'on ne trouve pas de prêtre, etc...

2^o Quand est-il nécessaire ? « A tout le moins une fois l'an, » dit un commandement de l'Eglise. Mais cela est le *minimum*, cela ne suffit pas. Nous avons traité ce sujet dans les Commandements.

III. — Effets

Le sacrement de Pénitence :

1^o Remet les péchés. On ne peut en douter, car rien n'est plus clair que les paroles de N.-S. : « *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* » (Jo., xx, 23). Et ces péchés, quels que soient leur nombre et leur énormité, sont remis immédiatement, pour toujours et chaque fois que cela est nécessaire.

2^o Remet la peine éternelle due à nos péchés. La cause en effet étant enlevée, la damnation qui en est l'effet disparaît en même temps ; mais il reste la peine temporelle à subir, soit en ce monde, soit dans l'autre.

3^o Nous donne la grâce sanctifiante. Il ressuscite en effet ceux qui étaient morts à la vie de la grâce ; et par conséquent il les délivre de l'esclavage du démon, il les réconcilie avec Dieu.

4^o Nous donne la grâce sacramentelle de la Pénitence, c'est-à-dire le droit d'obtenir les grâces spéciales et actuelles dont nous avons besoin pour persévérer dans l'amitié de Dieu et expier les fautes passées.

5^o Fait revivre nos mérites perdus : car ayant été faites dans un état de justice, nos bonnes œuvres ont les autres conditions requises pour mériter la récompense éternelle.

Conclusion

Combien ce sacrement nous révèle l'infinie bonté et l'infinie miséricorde de Dieu !... Hélas ! combien il nous révèle en même temps la sottise et l'ingratitude des hommes qui crouissent dans le péché et qui ne songent pas qu'ils pourraient tomber tout à coup entre les mains du Dieu vivant !

AVIS PAROISSIAUX

L'ÉVANGILE DU DIMANCHE

Mes frères,

Les prières du prône sont ordinairement suivies de la lecture de l'évangile du dimanche. L'usage de lire une page du livre divin, dans les assemblées des fidèles, remonte aux temps les plus lointains. On a lu l'Évangile à la messe dès qu'il a été écrit, pour entretenir la

connaissance des vérités révélées et des préceptes édictés par N.-S. Jésus-Christ. Cette coutume s'est perpétuée à travers les siècles, et aujourd'hui nous vous lisons des fragments de l'Evangile dans l'ordre qui était réglé au temps du pape S. Grégoire. Les passages du livre sacré sont disposés de manière à rappeler à nos souvenirs les principaux événements de la vie du Sauveur, ses miracles et ses enseignements.

Mais je crains bien que vous n'écoutez cette lecture avec une oreille distraite et un cœur préoccupé d'autre chose. Je devine la raison : vous êtes tellement habitués de l'entendre qu'elle a perdu pour vous le charme de la nouveauté. Cependant il me semble qu'elle doit intéresser tout le monde : elle est pour les plus jeunes comme une répétition de la leçon qu'ils réciteront au catéchisme ; elle évoque chez les aînés les doux souvenirs de leur préparation à la première communion.

Mais il y a bien d'autres motifs qui doivent vous faire apprécier cette lecture et vous décider à l'écouter avec une attention soutenue, avec un respect profond, avec une foi vive, avec un sincère désir d'en tirer profit.

Avant de lire l'Evangile, à la messe, le prêtre, devant l'autel se recueille, s'incline et demande à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres, pour qu'il l'annonce dignement. Les fidèles, eux aussi, doivent se préparer à l'entendre en écartant toute préoccupation étrangère, toute pensée qui pourrait les distraire. Dans les églises d'Orient, quand le moment est venu de chanter l'Evangile, le ministre sacré, tourné vers le peuple, dit à haute voix : « Attention, levez-vous ; voici les oracles de la sagesse, écoutons le saint Evangile ! »

Et moi, lorsque je me présente à vous, le livre de l'évangile à la main, je vous dis aussi : — Soyez attentifs ; debout et écoutez dans le recueillement les leçons de la Sagesse éternelle.

Ecoutez-les avec un respect profond, avec une foi vive. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas une parole d'homme qui sonne à vos oreilles, mais la parole de Dieu. Et quelle parole mérite plus notre vénération et notre confiance ! C'est Dieu lui-même, c'est Jésus-Christ, c'est le Maître dont la science est infinie qui daigne vous parler, qui vous redit ce qu'il a fait, ce qu'il a enseigné, ce qu'il a souffert pour consumer le grand ouvrage de notre rédemption. Figurez-vous qu'au lieu d'être assis sur ces bancs, vous êtes mêlés à la foule qui se pressait autour de lui pour entendre sa parole.

En effet, Jésus-Christ vit et parle dans toutes les pages de l'Evangile. On le voit, on l'écoute ; on est en face de ses vertus, de ses miracles. On le suit partout où il va, sur tous les chemins de la Judée, sur le chemin de Cana, sur le chemin de Nazareth, sur le che-

min de Capharnaüm, sur le chemin de Béthanie, sur la montagne, dans le désert, sur le bord des lacs, dans le temple de Jérusalem, au jardin des Oliviers, sur le Calvaire. Et partout où il passe et où votre imagination le suit, il parle, et sa parole est si simple et si naturelle, si familière et si vraie, qu'elle est sans peine acceptée des enfants, et elle est en même temps si grande et si belle, si sage et si profonde, qu'elle étonne et ravit les esprits les plus cultivés, et ses auditeurs charmés se retirent en disant : « Aucun homme n'a jamais parlé comme celui-là ! »

Et bien ! si c'est Jésus-Christ qui vous parle dans l'Evangile que je vous lis le dimanche, n'est-il pas juste que vous l'écoutez avec respect, que vous adhérez à ses enseignements avec une foi que rien n'ébranle ? Car sa parole est lumière et vérité ; elle dit sans péril d'erreur ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire ; elle ne laisse rien ignorer de ce qui peut assurer notre salut.

Mais alors, pour qu'elle atteigne le but qu'elle se propose, il faut l'accepter docilement, avec le désir, avec la volonté d'en profiter pour la direction de votre vie. Il n'est pas un extrait de l'Evangile qui ne renferme une vérité à croire, un précepte à observer, une leçon à recueillir, qui n'indique une vertu à pratiquer, un vice à éviter. S'agit-il d'une vérité, d'un mystère, d'un secret du ciel qu'il a plu à Jésus-Christ de nous révéler ? Votre devoir est de dire : J'y crois sans la moindre hésitation. S'agit-il d'une loi, d'une règle de conduite ? Il faut la retenir et y conformer votre vie.

Les miracles opérés par le Sauveur, qui attestent sa bonté compatissante et sa puissance infinie, sont rappelés dans l'Evangile : la lecture qui en est faite le dimanche ne peut qu'affermir votre foi en sa divinité et vous inspirer de recourir à lui avec une grande confiance.

Je ne puis passer en revue toutes les conclusions pratiques qui se dégagent de l'Evangile. Un jour, ce sont les deux grands commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain qui sont replacés sous nos yeux ; un autre jour, c'est l'abandon à la Providence, qui pourvoit aux besoins de toutes les créatures ; tel dimanche, c'est la nécessité de la prière ; le dimanche qui suit, c'est le pardon des injures, le devoir de la réconciliation. Les exhortations à la vertu s'y rencontrent à chaque page. Lorsque, pour ne citer qu'un exemple, l'Evangile nous retrace la parabole du pharisien et du publicain, l'attitude et les paroles de l'un et de l'autre, on sait que l'orgueil est un vice détestable qu'il faut combattre, et que l'humilité est une belle vertu qu'il faut pratiquer.

Ainsi la lecture de l'Evangile chaque dimanche doit être l'objet de réflexions sérieuses

et vous amener à prendre de bonnes résolutions.

Autrefois, le livre de l'Evangile était dans toutes les familles et on en faisait pieusement la lecture. Il est raconté que le poète Racine en lisait une page tous les soirs à son entourage, après la prière en commun. Aujourd'hui ce livre ne se trouve plus qu'entre les mains des enfants qui fréquentent le catéchisme. Si, maintenant, ce n'est qu'à l'église que vous en entendez des fragments, donnez au moins à la lecture qui vous en est faite une pieuse attention. Ainsi soit-il!

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

IV

FAVEURS DE L'ORDRE TEMPOREL OBTENUES PAR
L'INTERCESSION DE S. JOSEPH

(suite)

S. Joseph à la citadelle de Laon, en 1870.

En 1870, la ville de Laon ayant capitulé en face d'une armée de plus de cent mille hommes, le feu fut mis aux poudres au moment de l'entrée des Prussiens dans la ville; alors il se produisit une épouvantable explosion qui fut plus fatale aux Français qu'aux Prussiens.

Une partie des remparts sauta, avec une voûte d'une épaisseur énorme sur laquelle se trouvaient des constructions en pierre. Tout cela fut projeté dans les airs, retomba sur les malheureux soldats, alors rangés en bataille dans la citadelle. Tout fut écrasé, broyé, enseveli sous ces débris meurtriers. Six cents Français périrent ainsi.

Or, dans le bataillon des mobiles de l'Aisne, se trouvait un jeune soldat à qui une dame pieuse avait remis, la veille, une médaille de S. Joseph, et qui fut, ce jour-là, sauvé deux fois d'une mort imminente.

Ce jeune troupier racontait avec une émotion facile à comprendre que, deux secondes avant l'explosion, se trouvant au milieu du bataillon alors en marche, il se sentit tout à coup fléchir sur ses genoux et tomber, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont cela se fit. Ses camarades qui le suivent, et qui vont au pas de course, tombent à leur tour, arrêtés par cet obstacle, et lui font un rempart de leurs corps. Tout à coup une détonation effroyable se fait entendre: c'est la citadelle qui saute. Une pluie de pierres et de débris de toutes sortes s'abat sur les rangs, les écrase et les anéantit... Quelques instants après, du milieu d'un monceau de cadavres, un soldat se relevait intact: c'était celui qui portait la médaille de S. Joseph.

Mais il allait courir un autre danger plus grand peut-être encore. N'e pouvant se ré-

soudre à la captivité, il tente pour échapper aux Prussiens une entreprise audacieuse; malgré les pelotons qui, disséminés dans toute la ville, avaient ordre de faire feu sur tous ceux qui essaieraient de s'enfuir, le jeune soldat s'élance à travers les rues pour se rendre chez la pieuse dame dont on a parlé, afin de s'y déguiser. Mais tout à coup on l'arrête: — Malheureux, reculez: les Prussiens sont là et vont tirer sur vous!

Il était temps: le soldat rebrousse chemin et fuit dans une autre direction. Il arrive dans la rue Saint-Jean; elle est bordée de chaque côté par une haie de Prussiens prêts à faire feu. Que faire? Reculer n'est plus possible; du reste il n'y pensa pas; il ne sait où il va ni ce qu'il fait; dans ce terrible moment, il ne se rend compte de rien. Alors se produit un fait étrange et absolument inexplicable sans une protection spéciale d'en haut.

Il traverse cette rue sur un espace de trois cents mètres avec tous ses insignes militaires, le képi sur la tête, au milieu des ennemis, qui semblent ne pas le voir; il s'arrête à la porte d'une maison, à deux pas d'un Allemand qui fait sentinelle, sonne, entre sans que personne ait essayé de l'arrêter. Il était sauvé!

S. Joseph l'avait arraché deux fois à une mort certaine. Sa médaille ne l'a plus quitté; il la garde comme une relique, et il a voué à S. Joseph un amour et une confiance sans bornes.

Un capitaine sauvé par S. Joseph. — Durant la guerre de 1870, écrit une religieuse, mon frère, capitaine au 31^e de ligne, fut engagé plusieurs fois avec son régiment dans des actions très périlleuses. Un jour entre autres, il voit tomber autour de lui presque tous les soldats de son bataillon; le danger devenait imminent... Mais mon frère portait une statuette de S. Joseph que je lui avais fait parvenir, et sa photographie avait été déposée aux pieds du bon saint. Tout à coup, un éclat d'obus emporte son képi et le blesse à la tête: le sang coule abondamment, il tombe sans connaissance sur ce champ de bataille couvert de blessés et de morts, comme si déjà il eût perdu la vie!... Vous étiez auprès de lui, bon S. Joseph, et vous prouviez une fois de plus la puissance de votre crédit auprès de Dieu! De longues heures s'écoulèrent, et l'on se battait toujours; tout à coup, mon frère bien-aimé revient de son évanouissement, il serre un mouchoir autour de sa blessure et se sent encore assez de forces pour soutenir un rude combat pendant plusieurs heures. Après quoi, épuisé, haletant, il se traîne jusqu'à l'ambulance, où il devient l'objet des plus chaleureuses sympathies. Quelques-uns des siens, échappés à la mort, se jettent à son cou et s'écrient, étonnés:

— Capitaine, c'est vous ?... Nous vous croyions mort !...

Et lui de remercier son céleste bienfaiteur, qui l'avait préservé d'une mort certaine. Après des soins assidus, sa blessure se cicatrisa durant sa captivité en Prusse ; et, à la fin de l'année 1871, son saint protecteur le ramenait en Corse, au sein de sa famille, qui conserve une éternelle mémoire de ce bienfait signalé.

Dévouement d'une mère. — Lors de la guerre de 1870, un jeune homme appartenant à une pieuse famille du Nord avait été enrôlé parmi les mobiles de son département. Sa mère, désolée de son départ, l'avait recommandé avec larmes au saint Patron des familles ; et elle avait même offert à Dieu le sacrifice de sa propre vie pour sauver celle de son fils. S. Joseph veilla sur le jeune homme, et, après bien des dangers et des fatigues, le 18 mars, veille de sa fête, il le rendit à sa bonne mère, dont le cœur surabonda de joie et de reconnaissance. Hélas ! son bonheur devait être de courte durée. Le jeune homme était rentré dans sa famille malade et souffrant. Huit jours après il fut atteint de la petite vérole, avec des caractères si alarmants que les médecins désespéraient de le sauver. Sa tendre mère voulut le soigner, et, afin d'assurer plus efficacement sa guérison, elle renouvela, par l'entremise de S. Joseph, le sacrifice qu'elle avait offert à Dieu. « Seigneur, disait-elle, acceptez ma propre vie et épargnez celle de mon fils. » Elle fut exaucée. L'enfant guérit, mais la pauvre mère, atteinte de la petite vérole, fut conduite en quelques jours aux portes du tombeau, et elle expira le 24 avril, victime de son dévouement et de sa tendresse.

Reconnaissance d'une mère. — Peu de jours après la sanglante défaite de Patay, une pauvre mère, dont le fils était soldat, entra tout éplorée dans une église ; son mari venait de lui apprendre une triste nouvelle. L'armée prussienne avait refusé le passage à une dame de leur connaissance qui voulait se rendre sur le champ de bataille pour recueillir les restes de son époux. « Hélas ! avait ajouté la pauvre mère, si notre enfant vient à mourir, nous n'aurons pas même la consolation de rendre à son corps les derniers devoirs ! » Dans sa douleur, la mère éplorée était venue se jeter aux pieds de Marie Immaculée. Après quelques minutes de prière elle se leva, va s'agenouiller devant l'autel de S. Joseph et ses larmes coulent de nouveau avec abondance. Tout à coup, dans un de ces élans de confiance héroïque, comme l'amour maternel sait en inspirer, elle se lève brusquement, tire de sa poche la photographie de son fils, et, la glissant derrière la statue du saint Patriarche : « S. Joseph, s'écrie-t-elle, vous me le rendrez !... » S. Joseph entendit le cri de

la pieuse mère, et le 19 mars 1871, le jeune homme revenait en pleine santé au sein de son heureuse famille. — Pour acquitter une promesse sacrée, la mère du jeune protégé de S. Joseph a fait placer, dans la chapelle où elle était venue prier et pleurer, un *ex-voto* de marbre blanc avec ces mots : *Gloire au bon S. Joseph, qui a conservé un fils chéri à sa famille pendant la guerre de 1870, et le lui a rendu sain et sauf le 19 mars 1871 !*

La dette du colonel et le secours de S. Joseph. — On était au mois de mars, mois consacré à S. Joseph. La pensée vint à M. de Sonis que ce céleste protecteur des familles pourrait seul le tirer d'embarras, et il s'engagea à faire tous les ans une neuvaine d'action de grâces en son honneur, si, dans le courant de ce mois, il lui faisait trouver la somme d'argent qui lui manquait. Le lendemain, écrivant à un de ses amis d'Alger, un grand chrétien comme lui, — M. de Melcian d'Arc, président des conférences de Saint-Vincent de Paul, — il lui raconta confidentiellement le vœu qu'il avait fait. L'ami en fut ému ; et plein d'admiration pour les sentiments de foi exprimés dans cette lettre, il fut en donner connaissance à un personnage aussi bienfaisant que riche, dont le nom veut rester caché et qui était, lui aussi, capable de la comprendre. Celui-ci, entendant cette confidence de l'amitié, ne put retenir ses larmes : « Allons, dit-il, je n'avais jamais encore reçu de missions de S. Joseph ; mais voici qu'évidemment il vient de m'en donner une. Ne dites rien : demain j'enverrai de sa part les sept mille francs qu'il destine au brave et saint colonel de Sonis. »

Le lendemain, un pli partait pour Laghouat contenant sept mille francs en billets de banque, sans autre lettre d'envoi que cette simple ligne sur un petit papier blanc : *De la part de S. Joseph.*

Tout fut gardé secret pendant plusieurs années ; M. de Sonis remerciait S. Joseph de tout son cœur, sans trop savoir par quelle voie lui était venu ce bienfait. Un jour enfin, sur quelque indice, il lui vint en pensée que M. de Melcian pouvait n'être pas étranger à la chose. L'ami s'en défendit ; mais, ne voulant pas qu'on lui attribuât le mérite d'une bonne œuvre dont il n'avait été que l'intermédiaire, il finit par tout dire à M. de Sonis. Celui-ci, à la fois confus et reconnaissant, écrivit à son bienfaiteur enfin connu une lettre admirable, qui était son remerciement et ce lui de S. Joseph.

Mais désormais sa dette devenait, à ses yeux, une obligation de justice ; malgré des refus renouvelés, il promit de tout restituer. Il était devenu général à cette époque ; il s'imposa des sacrifices. Il s'en imposa en effet jusqu'au jour où il parvint, non sans difficulté, à faire

accepter au procureur anonyme de S. Joseph la restitution complète de la somme que S. Joseph lui avait prêtée.

S. Joseph et les conscrits de Liesse. — Au mois de mars 1865, pendant la neuvaine préparatoire à la fête de S. Joseph, un très fervent paroissien de Notre-Dame de Liesse, qui suivait exactement cette neuvaine, fut étonné de voir, un matin, en entrant à l'église, cinq jeunes gens de la paroisse y entrer également pour assister à la messe.

Comme ils étaient tous avec des blouses bleues très propres, et en tenue de voyage, il ne tarda pas à se rappeler qu'on était au jour du tirage au sort pour le canton de Sissonne. C'étaient en effet les conscrits de Liesse, qui, avant de partir, venaient implorer le ciel sur une affaire si importante pour eux et leurs familles.

Ce brave homme, mû par un sentiment de généreuse et fraternelle charité, s'intéressa vivement au sort de ces bons jeunes gens : il pria pour eux S. Joseph avec la plus grande ferveur durant tout le temps du saint sacrifice ; puis l'idée lui vint d'aller, après la messe, leur offrir à tous individuellement une petite image du saint Patriarche. Ce qu'il fit en effet, mais avec tant de discrétion que chaque conscrit, en acceptant l'image, se croyait seul parmi les camarades à remplir cet acte de dévotion envers le Chef de la Sainte Famille.

On arrive à Sissonne.

Le sort désigne la commune de Liesse pour tirer l'avant-dernière.

Nos cinq jeunes gens s'avancent par ordre alphabétique, et le tirage commence.

Tous tirent un bon numéro.

Le maire de Liesse était dans une jubilation facile à comprendre, tandis que le préfet, le complimentant, lui disait en souriant doucement :

« Il faut que vos jeunes gens, Monsieur le Maire, aient vigoureusement prié Notre-Dame de Liesse ! »

Le dimanche suivant, jour où l'on célébrait solennellement dans l'église de Liesse la fête de leur glorieux Protecteur, un superbe cierge, acheté en commun, brûlait devant son autel, et témoignait aux yeux de toute la paroisse que S. Joseph n'avait pas obligé des ingrats.

Chose curieuse, et qui ne manqua pas d'être remarquée à Liesse : de nos cinq braves conscrits, si visiblement favorisés par S. Joseph, celui qui, tout en gagnant comme les autres, n'obtint cependant qu'un numéro bien inférieur à ceux de ses camarades, fut précisément le seul qui avait mis une certaine hésitation à accepter la petite image de S. Joseph, quand le bon paroissien ci-dessus nommé la lui offrit.

Victorieux grâce à S. Joseph. — Don Quiroga, célèbre capitaine espagnol, était très dé-

voué à S. Joseph. Dans les nombreuses guerres auxquelles il prit part, il recourait sans cesse à sa protection, et elle ne lui fit jamais défaut. Bien des fois il combattit contre les barbares avec des forces inférieures, sans qu'aucun de ses soldats fût blessé ; dans ces circonstances, il renvoyait à S. Joseph tout l'honneur de la victoire. Un jour, son armée fut attaquée avec fureur par un corps d'insulaires qui firent pleuvoir sur elle une grêle de flèches empoisonnées ; elle y aurait péri si le pieux capitaine n'avait invoqué avec ardeur et confiance son puissant protecteur. S. Joseph vint à son secours d'une manière visible ; les flèches meurtrières furent miraculeusement arrêtées dans leur vol rapide et tombèrent aux pieds des soldats contre qui elles étaient lancées.

Une religieuse guérie par S. Joseph. — Une religieuse du diocèse de Valence, âgée seulement de trente ans, la Sœur Sainte-Odile, était atteinte d'une paralysie des bras et des jambes, compliquée d'une névralgie de la tête, si violente, qu'elle ne pouvait plus ni desserrer les dents, ni parler, ni prendre de nourriture. La voyant dans ce déplorable état, la supérieure fit commencer pour elle une neuvaine à S. Joseph. Le sixième jour de cette neuvaine, un mercredi, Sœur Sainte-Odile tomba d'abord dans une espèce d'agonie ; après quoi, elle s'entendit appeler par trois fois. Au même moment, elle sentit qu'elle pouvait se lever sans effort et n'éprouva plus aucun mal. Elle se rendit en toute hâte chez la supérieure, puis aux divers exercices de la communauté, qui, en l'apercevant, croyait voir une apparition. Le moins saisi ne fut pas le médecin : il ne pouvait en revenir lorsqu'il la vit dans la cour, joyeuse et alerte, au milieu de ses compagnes. Elle était parfaitement guérie en effet, et put reprendre ses fonctions accoutumées.

Enfants guéris par S. Joseph. — Le récit suivant, qui est d'un enfant du diocèse de Montpellier, est bien propre à inspirer à la jeunesse une grande confiance en S. Joseph. « M'amusant au détour d'une rue, écrit-il, je fus pressé contre un mur par une charrette, et tout mon corps ne fut bientôt qu'une masse informe, tant j'étais enflé. Le médecin ne laissa aucune espérance ; alors mes chers parents, bien désolés, s'empressèrent d'appeler un prêtre qui me donna l'Extrême-Onction. Une religieuse, toute dévouée au culte de S. Joseph, m'envoya un cordon béni de ce grand saint ; je le reçus avec bonheur et je me mis sous la protection du glorieux Père de Jésus. A quelque temps de là, je m'endormis, et je vis en songe S. Joseph qui m'assura de ma guérison et, de plus, m'annonça que plus tard je serais prêtre. Je me réveillai plein de joie

et racontai mon rêve à ma bonne mère : il s'est réalisé jusqu'ici, car je suis bien guéri, et le désir d'être prêtre ne me quitte plus... »

« Un enfant, nommé Lucien Chevalier, âgé de cinq ans et demi, se trouvait atteint du croup. Je le visitais depuis quelques jours (écrit un ecclésiastique, témoin du fait), et je voyais avec peine les progrès incessants de ce mal terrible. Attaché à ce petit enfant, élève du collège où j'étais employé, je me tenais matin et soir au courant de son état. Le 9 juin, il fut désespérant. Je vis le malade à onze heures ; une famille en larmes l'entourait et je ne me sentais pas la force de donner à ses parents un espoir que je n'avais pas. A trois heures après-midi, on vient me chercher à la hâte pour faire quelques prières ; j'obéis et je retournai le cœur serré à la vue des souffrances de ce petit ange. Vers six heures on revient me chercher, en me disant que je n'aurai peut-être pas le temps de le revoir en vie. Je me hâte... puis retourne sur mes pas ; une idée m'est venue... il faut prendre une médaille de S. Joseph ; il est si puissant ; il connaît ma confiance en lui ! Je suis cette inspiration ; j'entre dans la chambre de l'enfant ; je donne à sa tante la médaille de S. Joseph, en la priant de la suspendre au cou du malade et en lui disant : « Voilà son dernier médecin. » Celle-ci se précipite à genoux devant la sainte image et reste quelque temps en prières répandant des larmes. Elle se lève et suspend la médaille au cou de son neveu. Celui-ci s'efforçait de parler ; mais on ne pouvait l'entendre. Je récite sur lui les saints Evangiles, et fais dire à tous un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de S. Joseph. Je pars, et en sortant je dis à ce grand saint : « Si vous sauvez cet enfant, je m'engage à faire porter par la famille un *ex-voto* à votre autel et à inspirer à votre protégé une grande confiance envers vous. » Je rentre chez moi, calme et tranquille.

« On ne l'était pas auprès du malade : le mal empirait ; l'enfant étouffait. Au milieu de la nuit on s'aperçoit qu'il remue les lèvres ; on s'approche ; on l'écoute, et avec beaucoup de peine on distingue ces paroles : « Faites-vous ce que M. l'abbé X. a dit ? » — « Et qu'a-t-il dit ? » L'enfant remue les lèvres, mais on ne le comprend pas. On ajoute : « A-t-il dit de prier S. Joseph ?... Est-ce là ce que tu veux dire ?... » L'enfant, avec une certaine force et un certain empressement incline la tête ; il a dit « oui. »

On prie, comme en effet je l'avais recommandé, et, au râle de la mort succède un paisible sommeil. L'enfant respire toujours ; on continue de prier, il se réveille ; il est mieux ; il parle. Les larmes cessent de couler, et l'on remercie S. Joseph. Le médecin vient de très

bon matin ; il est étonné de ce qu'il voit. Ma visite suit de près la sienne ; je trouve la joie sur tous les visages : mon petit Lucien s'amusait, assis sur son lit, avec des jouets qu'il avait demandés. Le lendemain, l'enfant se lève, vient au devant de moi et me dit qu'il aime bien S. Joseph. N'avait-il pas raison ?

« Depuis, l'enfant vêtu de bleu et portant une grande médaille de son Protecteur est connu dans le pays sous ce nom : *Le petit guéri de S. Joseph*. Il l'aime toujours, et le dimanche, à la messe, il se plaît à se placer sous l'*ex-voto* que ses parents ont suspendu à côté de l'autel du Nourricier de Jésus enfant. »

Guérison d'un malade. — F. G., colon dans un village de *** (Allier), père de huit enfants, tombe dangereusement malade dans le courant de décembre 1864.

La fièvre typhoïde, compliquée de fluxion de poitrine, l'eut bientôt conduit aux portes du tombeau. Le 29 décembre, M. le curé et le médecin se rencontraient auprès du malade. Le docteur, consulté par le prêtre, répondit qu'il fallait se hâter d'administrer les sacrements, que le malade allait entrer en agonie et que la mort ne manquerait pas d'arriver pendant la nuit. Les sacrements ayant été administrés, les parents se retirent. Sa belle-sœur et son beau-père qui habitent ma paroisse, en se rendant chez eux, me demandent une messe pour le lendemain en l'honneur de S. Joseph. Je la réservais pour mon père défunt, et j'eus le regret de leur faire essuyer un refus. Toutefois, j'éprouvais un remords. Ne puis-je pas renvoyer la messe de mon père ? Réflexion faite, je me rends à la maison de ces braves gens, pour leur dire que, selon leur intention, ils auront la messe le lendemain à neuf heures. Un grand nombre de parents et amis assistèrent à cette messe. Et, ô merveilleuse intercession de S. Joseph, à dix heures le malade, semblant sortir d'un profond et pénible sommeil, s'écrie : « O mon Dieu, je suis guéri !... »

Depuis ce temps, le mieux a marché à grands pas, et dans quelques jours, je le verrai prosterné aux pieds de S. Joseph, remerciant avec effusion son libérateur. Notez que, le matin même, un de ses enfants était allé chercher le médecin. « Comment, il n'est pas mort ? avait répondu le docteur ; je n'irai pas : c'est inutile, je vous réponds que c'est un homme perdu, à moins d'un miracle. » Il faut dire que S. Joseph avait affaire à un homme d'une foi simple, mais robuste. En recevant les sacrements, il disait : « Faut-il que je reçoive le bon Dieu dans cet état, pourquoi ne pas attendre que je sois mieux, je prendrais mes beaux habits, je me ferais propre et je recevrais mon Sauveur à genoux. »

Ses parents sont aussi mes meilleurs pa-

roissiens et, tous, pleins de confiance en S. Joseph.

Combien qui obtiendraient d'immenses grâces de S. Joseph, s'ils apportaient les mêmes dispositions !

Guérison d'une jeune fille. — Une jeune personne, âgée de quinze ans, était entrée comme pensionnaire dans un couvent de la Visitation. Atteinte au pied d'un mal qui la faisait grandement souffrir, elle se vit obligée de garder la chambre et le lit. Les remèdes furent inutiles ; le temps n'apportait aucune amélioration à son état. La pensée lui vint de faire une neuvaine en l'honneur de S. Joseph, afin d'obtenir sa guérison, ou du moins la patience et la résignation dont elle avait tant besoin. Chaque jour de la neuvaine, sa confiance croissait, mais son mal ne diminuait pas. Le dernier jour, elle fit la sainte communion sans ressentir autant sa douleur. Et voilà qu'après l'action de grâces, elle n'éprouva plus aucun mal. Etonnée, ne songeant nullement à une guérison miraculeuse, elle regarde, palpe son pied : elle est guérie ! Ivre de joie, elle se jette à genoux, le visage baigné de larmes, et remercie son Bienfaiteur. — Ne pouvant garder pour elle son bonheur, elle parcourt la maison en s'écriant : « S. Joseph m'a guérie ! S. Joseph m'a guérie ! » — A dater de cette époque, sa reconnaissance a toujours été croissante, et son saint Protecteur s'est plu à l'entourer de sa paternelle affection ; il lui a obtenu la grâce de la vocation religieuse, et l'a conduite dans la Congrégation de Jésus et Marie. Destinée par ses supérieures aux missions étrangères, elle est partie pour les Indes orientales, à Agra, où elle travaille à gagner des âmes à Dieu et à propager le culte de S. Joseph.

Douleurs parties pour le Canada. — Madame de Lapeltrie, dame française d'une vertu éminente, atteinte d'une maladie grave, était abandonnée des médecins qui désespéraient de son état, et elle n'attendait plus que la mort, lorsqu'ayant eu recours à la protection de S. Joseph, elle lui promit, si par sa toute-puissante médiation elle recouvrait la santé, de fonder à ses frais, au Canada, une maison d'éducation chrétienne. A peine eut-elle fait ce vœu, qu'elle revint en parfaite santé. Le médecin l'ayant trouvée en cet état, tout étonné, lui dit : « Que sont devenues ces douleurs si aiguës ? Où sont-elles allées ? — Monsieur, lui répondit-elle, elles sont parties pour le Canada. »

S. Joseph et la peste à Condom. — Située aux confins de l'Armagnac et de l'Agenais, la ville de Condom est bâtie sur une colline assez élevée ; à ses pieds, la Baise roule ses flots calmes et endigués qu'elle ira déverser un peu plus loin dans la Garonne.

Condom a une grande dévotion à S. Joseph. Elle remonte à plusieurs siècles, puisque au XVII^e siècle Condom avait déjà une chapelle dédiée au saint patriarche ; c'est aujourd'hui la chapelle du collège. Un événement mémorable, la peste, vint donner à cette dévotion tout son développement. Dans le courant de l'année 1652, une peste terrible désola la cité : quatre mille personnes moururent ; il n'y eut plus de marchés ; les églises demeurèrent fermées pendant quinze mois et la ville devint déserte.

Dans les grandes calamités, nos pères, plus chrétiens que nous, avaient coutume de se tourner vers le ciel. Ainsi firent les Condomois. Au mois de mars 1653, l'assemblée consulaire décida qu'une procession serait faite en l'honneur de S. Joseph, et, au mois de juin, les consuls au nom de la ville, firent au même saint un vœu solennel dont voici le texte :

« Nous, consuls de la présente ville et cité de Condom, barons de Lialores et de Saint-Orens, juges de la police et coseigneurs en paréage de ladite ville avec le roi et le seigneur évêque d'icelle, voyant notre ville affligée de contagion en la présente année 1653, de l'avis du conseil de la santé établi par la jurade, avons eu recours à Dieu et à la T. S. Vierge Marie, et par un vœu spécial et particulier fait au bienheureux patriarche Joseph, nous avons mis et mettons sous sa protection cette ville et juridiction avec tous ses habitants. Et pour marque de sa protection, nous avons ordonné que la porte, ci-devant appelée et nommée de la Bouquerie, sera à jamais nommée Porte Saint-Joseph, et que dans icelle l'image du saint, en picture ou autrement, y sera mise avec les armes de la ville et l'inscription du présent vœu.

« Et de plus nous nous obligeons, tant pour nous que pour nos successeurs en ladite qualité de consuls, de fonder, comme nous fondons dès à présent, et faire dire une messe solennelle, tous les ans et à perpétuité, le jour de la 3^e fête de Pentecôte, et ce dans l'église de notre collège, que les RR. PP. de l'Oratoire tiennent comme consacrée à S. Joseph, à laquelle nous et nos successeurs assisterons, ayant les robes, manteaux et chaperons de livrée consulaire, avec MM. les jurats qui auront chacun un cierge à la main.

« Dans laquelle église nous ferons faire un grand tableau dudit saint, aux dépens publics, où seront mises les armes de la ville, pour marque perpétuelle de vœu et de piété.

« Fait audit Condom le 3^e jour de juin 1653. »

La peste cessa comme par enchantement et la ville de Condom exécuta fidèlement ses promesses. La porte de la Bouquerie prit le nom de Porte Saint-Joseph et reçut à son frontispice non pas une picture, mais une statue

du saint. Aujourd'hui la porte est détruite, mais la statue a été adossée au mur latéral de l'église Saint-Jacques qui était contiguë à l'ancienne porte.

La messe a été célébrée jusqu'en ces derniers temps à la chapelle du collège. Un ordre ministériel ayant interdit l'entrée du public dans la chapelle, la messe est célébrée maintenant à la cathédrale Saint-Pierre.

De cette même église part chaque année la procession générale : elle va faire station devant la statue de S. Joseph, où se chantent l'antienne et l'oraison du saint.

Lyon délivré de la peste. — Dans les premières années du ^{xviii}^e siècle, au moment où la peste faisait de terribles ravages à Lyon, les habitants de cette ville eurent recours au saint Epoux de Marie, et bientôt leurs prières furent exaucées, la peste cessa de sévir. Les miracles obtenus en cette circonstance sont aussi nombreux que frappants, et plusieurs étaient dus au nom seul de S. Joseph. « Je sais, rapporte le P. de Barry, que, dans les moments où la contagion faisait le plus de victimes, certaines personnes portaient des bagues où était gravé le nom de S. Joseph. Dieu bénissant leur foi et leur confiance en cet aimable nom, ne permit pas qu'aucune d'elles fût atteinte par le fléau. »

Un enfant guéri de la peste. — En 1638, un avocat du Dauphiné, M. Augery, eut la douleur de voir un de ses enfants, âgé seulement de sept ans, atteint de la peste, avec tous les signes qui présagent une mort prochaine et inévitable. Dans sa désolation, il s'adressa à S. Joseph, lui promettant, s'il sauvait son fils, d'aller pendant neuf jours entendre la messe à sa chapelle, d'y faire brûler des cierges et enfin d'y placer un ex-voto. Cependant les médecins trouvaient le jeune pestiféré dans un état si déplorable, qu'ils le firent porter sur-le-champ au lazaret, croyant qu'il n'avait plus que deux heures à vivre. L'ordre fut exécuté ; mais à peine au lazaret, l'enfant se trouve subitement guéri. Le père, plein de reconnaissance pour son glorieux Bienfaiteur, accomplit son vœu avec de grands sentiments de piété.

Sauvé de la mort par S. Joseph. — C'était le 18 mars 188...

Le train de Mayence roulait à toute vapeur dans la direction de Cologne. C'était une de ces belles journées de mars d'autant plus agréables qu'elles sont plus rares à cette saison de l'année ; les rayons du soleil glissaient sur les vertes pelouses où s'épanouissaient les pâquerettes et les primevères.

Dans un coupé étaient assis deux voyageurs : un prêtre et un marchand. Sans s'inquiéter l'un de l'autre ils considéraient avec intérêt le délicieux paysage qui se déroulait sous leurs

yeux, toujours plus enchanteur sur les rives pittoresques du Rhin. Leurs pensées se reportaient au temps des anciens chevaliers, où ces donjons de pierre, aujourd'hui en ruines, abritaient une vie si active et quelquefois si sauvage.

On venait de passer Bonn. Le prêtre prit son bréviaire et il se mettait en devoir de dire son office, lorsque son attention fut attirée sur son voisin qui, assis en face de lui, joignait les mains et semblait aussi vouloir prier.

— « Etes-vous catholique ? demanda le prêtre.

— Oui, répondit l'autre, d'un air amical. Je voudrais me retrouver aujourd'hui auprès des miens, bien que nous soyons justement au commencement de la saison du printemps, car un marchand n'aime guère à interrompre ses voyages.

— Ah ! c'est demain la fête de S. Joseph. C'est peut-être votre patron ?

— Non, Monsieur, je ne m'appelle pas ainsi ; ma femme s'appelle Joséphine, et à ce titre ce jour m'est cher ; mais il me l'est bien davantage pour un autre motif. »

Le négociant se tut, en proie à une vive émotion ; une larme roula sur la longue barbe noire.

— « Vous êtes assurément un serviteur reconnaissant du grand S. Joseph !

— Oh ! sans doute, Monsieur ; mais seulement depuis quelques années ; autrefois je ne l'honorais pas du tout. »

Il se tut de nouveau ; son compagnon l'imita ; il ne voulait pas forcer la confiance... « Monsieur, reprit le négociant après une pause, vous êtes prêtre, à vous je veux tout dire à la gloire de S. Joseph ; vous pourrez publier la chose, même en chaire... »

« Mon éducation, d'abord foncièrement catholique, laissa beaucoup à désirer dans la suite. Ma bonne mère mourut ; mon père, homme du monde, ne s'occupa guère de mon éducation. Je devins ce que deviennent, hélas ! tant de jeunes gens de nos jours, indifférent, irréligieux ; bientôt, j'abandonnai tous mes devoirs de chrétien : je ne pensai plus à Dieu.

« Mais Dieu ne m'abandonna pas ; je crois que ma sainte mère priait pour moi dans le ciel. Je devins commerçant et Dieu bénit toutes mes entreprises. J'épousai celle qui fit le bonheur de ma vie et que le bon Dieu avait choisie pour l'œuvre de ma conversion. Elle était si bonne, si pieuse, qu'elle ne m'eût jamais épousé, si elle m'avait bien connu. Mais, moi, je simulai des sentiments religieux que je n'avais pas dans l'âme, j'eus le triste courage de jouer une honteuse comédie,

« Peu de temps après notre mariage, je jetai le masque... ma pauvre femme faillit en mourir de douleur ; elle pria, elle supplia, mais en

vain. Je l'aimais et pourtant j'avais le courage de me moquer d'elle tout haut, lorsque je la voyais faire ses dévotions, le soir, devant un petit autel de S. Joseph ou de la Sainte Vierge.

« Un jour, il y a de cela cinq ans, je lui avais fait pour sa fête, le 18 mars, un riche présent. Elle l'accepte en me remerciant cordialement, mais elle ajoute ensuite d'une voix hésitante :

« — Il y a un autre présent qui, seul, me rendrait vraiment heureuse.

— « Ce serait ?... »

— « Ton âme, mon cher ami. »

« Et là-dessus sa voix fut étouffée par des sanglots. Je m'efforçais de la consoler, mais en vain ; elle ne cessait pas de pleurer.

« « Demande-moi ce que tu voudras, lui dis-je, je te promets de le faire.

— « Alors, viens avec moi ce soir à l'église de M... Il y aura un sermon et un salut.

« — Si c'est là tout ce que tu veux, ma chère amie, tu peux sécher tes larmes : je t'accompagnerai. »

« L'église était pleine de fidèles. Le prêtre, quoiqu'il parlât très bien, me laissa pourtant assez froid et indifférent. Une seule chose me frappa dans son sermon. Le prédicateur, encore jeune, avait dit, avec l'accent de la conviction, que jamais personne n'avait invoqué S. Joseph sans ressentir sa puissante protection, et qu'il avait la ferme confiance que, fût-ce même un incrédule, un misérable pécheur qui se trouvât dans le danger et qui invoquât S. Joseph, ce grand saint viendrait à son secours.

« En sortant de l'église, ma femme me dit :

— « Mon cher ami, tu es si souvent en voyage ! promets-moi que, dans les moments de danger, tu feras toujours cette prière : « S. Joseph, priez votre divin Fils adoptif pour moi. »

— « Certainement, je te le promets volontiers, cela n'est pas difficile. »

« Peu de temps après, je voyageais sur cette route où nous sommes maintenant. Je retournais à Cologne. Dans notre compartiment nous étions sept personnes, il n'y avait que la place en face de moi qui fût vide. Nous étions à peu près à cet endroit où nous sommes, lorsque le sifflet de la locomotive fit entendre le signal d'alarme : et puis, presque aussitôt, un choc, un craquement. « S. Joseph, secourez-moi ! » m'écriai-je, et je sautai de mon siège. Tout cela avait été l'affaire d'un instant. Les cadavres de mes sept compagnons de voyage gisaient à terre horriblement fracassés au milieu des débris des wagons ; moi seul j'étais sorti par miracle sans autre mal que de légères contusions.

« Depuis ce jour, je suis redevenu catholique pour tout de bon, et chaque année, au mois de mars, c'est moi qui orne de fleurs

et de lumières l'autel de S. Joseph ; je m'y agenouille avec ma femme et mes enfants, et je fais, avec une reconnaissance que le temps n'a pas affaibli cette prière : « S. Joseph ! secourez-nous. »

S. Joseph et l'Indien. — Un missionnaire de l'Amérique du Nord adressait naguère à sa sœur le récit suivant :

« Il y a trois ans que je stationnais à Bayfield, et j'eus à pourvoir d'une église la station de l'île Madeleine. Je dédiai cette église à S. Joseph le 19 mars 1880 ; les bons Indiens de la station de la Pointe célébrèrent cette fête avec beaucoup de piété, et y mirent toute la solennité possible. L'un d'eux, baptisé sous le nom de Joseph, m'avait beaucoup aidé dans la construction de l'église et je pensais lui faire plaisir en lui laissant à mon départ une petite statue en métal représentant S. Joseph ; c'était en signe de reconnaissance que je lui fis ce petit présent, qui le rendit très heureux. Près de trois ans s'écoulèrent, et j'avais perdu la mémoire de ce fait, lorsque des déplacements, des voyages me ramenèrent, ces jours derniers, à Ashland, station voisine de Bayfield. J'y rencontrai le P. Eustache, que je n'avais vu depuis bien des années, et dans l'entretien que nous eûmes ensemble il me raconta le fait que voici :

« Vous vous souvenez sans doute, me dit-il, d'avoir donné, il y a deux ans et demi environ, une petite statue de S. Joseph à un Indien de la Pointe, nommé Joseph Denomie ? — Oui, lui dis-je. — Eh bien ! cet homme, l'hiver dernier, passait, comme il le fait tous les ans, le lac qui s'étend entre l'île Madeleine et Bayfield, chargé du sac qui contient les lettres. Mais, comme on approchait du printemps, le lac avait commencé à dégeler. Joseph Denomie ne s'en était pas aperçu : tout à coup la glace se brisa sous ses pas, et il enfonça à une grande profondeur. Le sac de lettres et son petit bagage lui échappèrent. Mais, au moment où il s'enfonçait, il se rappelle qu'il a sur lui la petite statue de S. Joseph, et il invoque ce grand saint avec ardeur, le priant de le sauver. Il se sent alors comme saisi par une main invisible et vigoureuse et il est replacé sur le lac, sortant par le même trou dans lequel il était tombé, et arrive heureusement à bord. C'est de la bouche même de Joseph Denomie que j'ai appris son accident et sa délivrance miraculeuse que tous les Indiens de la Pointe connaissent, rendant honneur et gloire au grand et saint protecteur de leur station. »

IMPRIMATUR

Liugonis, die 28 augusti 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 5 septembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de N.-D. de la Salette. — Le blasphème, 673.

Pour une Octave des Morts. — *Les funérailles chrétiennes.* — III. La levée du corps, 675.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXVII. La Pénitence : 2° *L'examen de conscience*, 679.

Avis paroissiaux. — Quelques réflexions sur la persistance insolite de la pluie, 679. — La bénédiction des semences, 681.

Trésor d'histoires sur S. Joseph. — V. Variétés, 681.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DE LA SALETTE (19 septembre)

LE BLASPHEME

Le 19 septembre 1846, la Vierge Marie daigna descendre sur la terre de France. Elle apparut à deux petits pâtres du Dauphiné, sur les hauteurs de la Salette. Elle pleurait et elle disait : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. »

Et quelles sont donc les fautes qui alourdissent ainsi le bras, pourtant si miséricordieux, de Jésus-Christ ? Il y en a deux surtout : la violation du dimanche et le blasphème. C'est la Vierge bénie elle-même qui nous les fait connaître.

Nous ne pouvons pas ne pas écouter le cri de douleur qui a retenti sur les sommets de la Salette. C'est la Vierge qui est venue nous signaler les causes de nos châtements : qui de nous pourrait fermer l'oreille à de tels avertissements ?

Nous parlerons aujourd'hui du blasphème, et nous verrons : 1° Combien cette faute est grave ; 2° Comment nous pouvons en être responsables ; 3° Comment nous devons l'expier.

I

Le blasphème est toute parole injurieuse pour Dieu ou pour la religion ou pour les saints. D'une manière plus spéciale, c'est l'emploi outrageant du nom très saint de Dieu.

Lisez les livres de l'Ancien Testament ; lisez, en particulier, les psaumes de David : vous les trouverez tout remplis de louanges pour le nom de Dieu : « Seigneur, notre Dieu, que votre nom est donc admirable par toute la terre ! » « Mon Dieu, sauvez-moi par la vertu

de votre nom, et je vous rendrai gloire. »
« Enfants, chantez le Seigneur, chantez le nom du Seigneur ! »

C'était le temps où il était, par respect, interdit de prononcer ce nom redoutable, que Dieu lui-même avait révélé à Moïse, du sein du buisson ardent. Le grand-prêtre le portait gravé sur la plaque d'or qui ceignait son front, et lui seul avait le droit de le prononcer, à certains jours, dans le Saint des saints, où nul autre que lui ne pénétrait jamais.

Toute cette adoration dont les Hébreux entouraient le nom de Dieu explique la sévérité des peines qui attendaient les blasphémateurs. Ils étaient lapidés, et, en cela, les Hébreux ne différaient pas des autres peuples qui, quoique païens, punissaient également de mort tous ceux qui se rendaient coupables du même crime.

Vous savez que cette législation dura longtemps, et que sous S. Louis, en France, tout blasphémateur avait la langue percée d'un fer rouge.

Pourquoi la loi civile elle-même était-elle si rigoureuse pour une faute à laquelle, hélas ! nous ne faisons presque plus attention ?

Mais est-ce que, nous-mêmes, nous ne sommes pas très susceptibles en tout ce qui peut toucher l'honneur de notre nom ? Que ce nom nous ait été légué par des ancêtres illustres, précédé de signes de noblesse et inséré dans l'histoire, ou que nous l'ayons reçu de modestes et honnêtes travailleurs, peu importe ! Nous ne voulons pas qu'on y touche. Qui-conque l'attaque nous blesse au cœur.

Et il en serait autrement quand il s'agit du nom de Dieu ?

Comment ! ce nom adorable que les anges, au ciel, ne répètent qu'en tremblant, que toutes les religions honorent, en gémissant de leur impuissance à l'honorer assez, que nos mères nous ont appris à redire dans nos premières prières, ce nom du bon Dieu qui est le résumé et le symbole de tant de grandeur, de puissance, de sagesse et d'amour, il serait indifférent de le clamer en colère, de le traîner aux gémonies, de l'employer à faire marcher des chevaux !

Mais est-ce que Dieu lui-même, par des châtements terribles que l'histoire a enregistrés, n'a pas puni soudain les blasphémateurs ? Est-ce que, quand nous entendons un blasphème, nous ne sentons pas un tremblement agiter nos membres, comme à la vue d'un acte fou, comme si un insensé approchait une flamme d'une poudrière, comme si la foudre allait tomber ?

Le blasphème ne brave pas seulement le ciel ; il ébranle aussi tout l'ordre de la nature et de la société.

L'ordre de la nature, c'est que l'homme, en

vertu de sa dignité d'être spirituel, doit être le pontife de la création. Il a pour fonction de recueillir les hommages que les êtres inanimés ou inconscients rendent à leur divin auteur. Les astres au ciel, par leur éclat et par leurs évolutions magnifiques, chantent sa gloire ; les petits oiseaux, par leurs harmonieuses cantilènes, célèbrent ses louanges ; les fleurs des champs, en balançant leurs corolles embaumées, sont autant de cassolettes d'encens qui s'agitent en son honneur. L'homme doit comprendre tous ces hommages et les offrir à Dieu. Or, que fait-il ? Il blasphème, et ainsi enlève, à tout ce qui l'entoure, tout son sens et toute sa portée.

L'ordre de la société est que le respect de l'autorité soit à la base de tout. Si les inférieurs ne reconnaissent pas la suprématie de ceux qui les gouvernent, c'est l'anarchie, le trouble et le désordre. Mais comment pourrait-on admettre encore des suprématies relatives, si l'on outrage impudemment la suprématie absolue de Dieu ? Tout se tient ici-bas. Vous vous plaignez que l'édifice social soit agité de secousses perpétuelles et effrayantes : pourquoi laissez-vous ébranler la base de cet édifice, qui est le respect de l'autorité divine et du nom sacré qui la représente ?

II

Telle est donc, mes frères, l'immense et effrayante gravité du blasphème.

Elle suffit amplement à nous faire comprendre pourquoi elle alourdit, selon l'expression de Notre-Dame de la Salette, le bras de Jésus-Christ.

N'y avons-nous pas notre grande part de responsabilité ?

Pour nous en convaincre, répondons loyalement à ces trois questions : Faisons-nous tout ce que nous pouvons pour empêcher le blasphème ? — Est-ce que, parfois, nous ne le provoquons pas ? — Ne nous arrive-t-il pas quelquefois à nous-mêmes de nous en rendre coupables ?

Souvent nous pouvons empêcher le blasphème. Il y a autour de nous des personnes sur lesquelles nous pouvons agir, soit par autorité, soit par persuasion. Si nous ne le faisons pas, nous sommes coupables, puisqu'un mot de nous, une intervention gracieuse, suffirait pour empêcher qu'une grande faute ne fût commise.

Je me souviens d'avoir rencontré un vénérable vieillard qui avait été jadis maire de la commune de Baule. Il finissait ses jours à l'hospice d'Orléans, où il était pensionnaire. Souvent il allait se promener sur les bords de la Loire, et il s'était, par sa bonté, attiré l'affection des ouvriers qui travaillent sur le quai. Quand il arrivait à un de ces hommes de blasphémer, le colloque suivant s'engageait : — « Pourquoi jures-tu le nom du bon Dieu ? — C'est une habitude. — Moi, cela me fait

de la peine. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ? — Si tu te moquais de mon père, cela m'offenserait : eh bien ! le bon Dieu est mon père. Si tu veux me faire plaisir, tu ne jureras plus. — Je le veux bien, pour vous faire plaisir, parce que vous êtes un brave homme, et j'y ferai attention. »

Voilà comment ce bon chrétien comprenait son devoir. Avons-nous toujours fait comme lui ?

N'avons-nous pas, au contraire, provoqué le blasphème ? Peut-être connaissons-nous des personnes qui, à la moindre contrariété, jurent le nom du bon Dieu. C'est à nous d'éviter de les froisser, pour qu'elles ne retombent pas dans leur funeste habitude. L'avons-nous fait toujours, et n'avons-nous pas à nous reprocher bien des blasphèmes auxquels nous avons ainsi peut-être donné lieu ?

Enfin, n'avons-nous pas eu, nous-mêmes, le malheur de blasphémer ?

Oh ! j'entends bien que nous ne tombons pas dans ces jurements grossiers qui ne sont pas moins contraires à la religion qu'à la bonne éducation.

Mais est-ce qu'il ne nous arrive pas trop souvent d'employer certaines formules répréhensibles qui sont injurieuses pour le bon Dieu et qui, par conséquent, peuvent parfois être de véritables blasphèmes ?

Plus d'une fois, au cours des derniers événements qui ont si fortement éprouvé l'Eglise de France, ou bien quand il arrivait quelque malheur, nous avons entendu des personnes chrétiennes se servir d'expressions comme celles-ci : « Si Dieu s'occupait des choses d'ici-bas... Si Dieu était bon... Si Dieu était juste... »

Je veux croire que les personnes qui parlaient ainsi avaient la circonstance atténuante de l'irréflexion, car si elles pensaient vraiment ce qu'elles disaient, il n'y a pas de doute qu'elles ne commissent un véritable blasphème. Et par là il n'est pas difficile de voir que cette faute, plus fréquente qu'on ne croit, peut être parfois commise par des âmes chrétiennes.

A ce point de vue, comme aux autres que nous avons évoqués, vous voyez que nous avons le devoir d'expier le blasphème. En fussions-nous absolument innocents, ce serait encore un devoir d'expier les blasphèmes des autres, puisqu'il est impossible d'aimer sincèrement le bon Dieu sans être ému des offenses qui lui sont faites.

III

Comment pouvons-nous faire cette expiation et la jeter, comme un contrepoids nécessaire, dans le plateau de cette balance terrible où se pèsent les récompenses et les châtiments des peuples ?

La première manière est, quand nous avons la douleur d'entendre un blasphème, de le réparer immédiatement par une prière au moins intérieure. On a outragé en notre pré-

sence le saint nom de Dieu ; disons tout de suite, avec toute la sincérité de notre foi et toute l'ardeur de notre amour : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !... Que le saint nom de Dieu soit béni !... Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » ou d'autres prières semblables. De la sorte, la réparation suivra immédiatement l'offense ; et si le cœur de notre Dieu est blessé par une injure, il sera en même temps consolé par un acte de fidélité.

Cela ne suffit pas. Nous pouvons et nous devons faire mieux, car si les blasphèmes dont nous sommes témoins nous émeuvent profondément, nous ne devons pas oublier de réparer aussi tous ceux, incomparablement plus nombreux, hélas ! que nous n'entendons pas !

Que faut-il faire pour cela ? Le voici.

Il nous arrive sans doute quelquefois d'être attristés par des injures que nous recevons, ou par des paroles blessantes qui ont été dites sur notre compte et dont l'écho nous revient. Si nous cédon's au premier mouvement de notre nature, nous nous affligerons de tout cela ; nous y penserons souvent pour rendre l'offense qui nous a été faite encore plus cuisante ; nous ne pourrions pas nous empêcher de concevoir des sentiments de rancune et des désirs de vengeance. Nous nous exposerons ainsi à des tentations difficiles à repousser ; notre âme sera troublée pour longtemps et nous ajouterons à la peine d'avoir été offensés, le remords d'avoir offensé Dieu.

Songeons donc, nous, les injuriés, nous, les décriés, qu'il y a au-dessus de nous quelqu'un qui est encore plus injurié et plus décrié que nous, bien qu'il soit la bonté et l'amour infinis, bien qu'il n'ait jamais répandu que des bienfaits, bien qu'il ait droit à ce que toutes les créatures s'épuisent à son égard en louanges et en bénédictions.

Si nous pensons à Celui-là, nous oublierons nos offenses pour ne plus penser qu'aux siennes ; ou plutôt, si nous pensons encore aux nôtres, ce sera pour les lui offrir en réparation de toutes celles qui lui sont faites. Et ainsi nous aurons expié la faute sacrilège qu'est le blasphème, et nous aurons atténué les suites effrayantes qui en sont l'inévitable punition.

**

C'était pendant la guerre de 1870. On avait installé une ambulance à proximité du champ de bataille, et d'instant en instant on y apportait des blessés, que des Sœurs de charité, insensibles aux détonations du canon et des obus, s'empres'saient d'accueillir.

Un projectile mal dirigé vient à éclater dans l'ambulance. Un infirmier ou un chirurgien laisse alors échapper un juron. Tout de suite, on entend une voix, celle d'une religieuse, qui s'écrie, épouvantée : « Oh ! Monsieur, je vous en prie, ne blasphémez pas ! »

Ainsi cette religieuse, qui n'avait pas été effrayée par la détonation de l'obus, l'avait été par l'offense faite à Dieu et l'injure portée à son nom.

Que pensez-vous de ce trait ? Ne le trouvez-vous pas admirable ?

Toutes les âmes chrétiennes devraient penser et agir de même. Humilions-nous plutôt de n'avoir pas eu, jusqu'ici, la même horreur du blasphème ; et désormais comprenons-en mieux la gravité et promettons à Dieu, promettons-nous à nous-mêmes de le combattre et de le réparer par tous les moyens en notre pouvoir. Ainsi soit-il.

POUR UNE OCTAVE DES MORTS

Les funérailles chrétiennes

III

LA LEVÉE DU CORPS

Exultabunt ossa humiliata.

Les ossements humiliés par la mort reprendront vie et vigueur. (Ps. L, 10).

Continuons, pour le bien des défunts et notre propre sanctification, nos méditations si pratiques sur les funérailles chrétiennes. Aujourd'hui nous nous entretiendrons de la LEVÉE DU CORPS des trépassés. Nous verrons avec quel respect et quel amour l'Eglise traite le corps frappé par la mort, mais qui, jadis, sanctifié par les grâces du Saint-Esprit, doit avoir un jour de glorieuses destinées. — Combien les rites de la levée du corps et du convoi funèbre sont touchants ! Le prêtre revêtu du surplis, symbole d'innocence, et de l'étole noire qui rappelle le deuil, précédé de la croix où un Dieu fait homme est mort pour nous donner la vie, accompagné d'un servent portant l'eau bénite, précieux sacramental qui écarte le démon et ses maléfices, se dirige vers la maison mortuaire pour recevoir le défunt et le conduire à l'église, la maison de Dieu, où il a reçu le baptême et les autres sacrements, entendu la parole sacrée qui lui a rappelé ses devoirs et les récompenses de l'au-delà. Les parents, les amis, les invités du défunt attendent le ministre sacré pour conduire celui qu'ils pleurent au temple saint, vestibule du ciel. — Les rites qui vont se succéder sont touchants au plus haut degré. Si nous en saisissons le sens, notre cœur en sera vivement impressionné, élevé, surnaturalisé. La prière, les hautes pensées, les salutaires réflexions en jailliront spontanément en présence de celui dont le corps va nous quitter momentanément, mais dont l'âme, toujours vivante, reste en intimes communications avec nous. Réfléchissons donc brièvement et pratiquement sur ce qui se passe A LA MAISON MORTUAIRE, AU CONVOI FUNÈBRE

qui transporte le défunt à l'église, et à la MAGNIFIQUE RÉCEPTION qui lui est faite dans le saint temple.

I

I. Le prêtre arrive donc à la demeure du trépassé ; les invités sont là, remplis d'une émotion religieuse ; les cierges symboliques sont distribués ; les cloches font entendre leur glas funèbre ; l'image du divin Crucifié domine la scène ; le prêtre asperge le corps du défunt et il prie. Quelle humilité, quelle confiance, quelle ferveur, quelle charité dans ses supplications ! Il commence par une antienne très touchante : « Seigneur, Seigneur, si vous jugez nos fautes selon la stricte rigueur, qui pourra échapper au châtement de votre justice ? » Et il récite avec le clergé qui l'accompagne la belle prière du *De profundis*, la prière populaire pour les morts. « Du fond de l'abîme où je suis, je crie vers vous, Seigneur ! O mon Dieu, écoutez ma voix. Que vos oreilles soient attentives aux accents de ma supplication. Si vous tenez un compte exact des iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra soutenir l'éclair de votre regard ? Mais vous êtes plein de miséricorde, et votre loi est toute pénétrée de votre paternelle bonté. Mon âme est remplie de confiance dans vos promesses, mon âme est tout abandonnée à votre miséricorde. Que depuis le point du jour jusqu'à la nuit, Israël, le peuple aimé de Dieu, mette sa confiance dans le Seigneur. Car le Seigneur est tout miséricordieux ; en lui la rédemption est abondante et il rachètera Israël de toutes ses iniquités ! »

II. Alors le défunt quitte la maison qu'il a habitée pendant sa vie temporelle, il est porté à l'église, la maison de Dieu, le vestibule du paradis. C'est un moment émouvant où les salutaires et nobles réflexions naissent d'elles-mêmes. Le cortège s'organise ; en tête la croix du Sauveur, de chaque côté deux cierges ; le porteur d'eau bénite ; en certaines localités les *honneurs*, c'est-à-dire les bannières de la Sainte Vierge, de S. Joseph, du saint Patron ; l'officiant, le clergé ou les chantes. Puis vient le cercueil, porté par les amis ; de chaque côté les cierges allumés ; ensuite les parents et les invités, recueillis et priant.

III. Autrefois, c'est-à-dire dans les temps de grande ferveur chrétienne, on faisait entendre jusqu'à l'église des chants de triomphe, parce qu'on était persuadé que les défunts n'avaient quitté la vie temporelle que pour entrer dans le paradis. « Conduisez les morts à leur tombeau, disent les Constitutions apostoliques, au chant des Psaumes, s'ils ont vécu dans la foi du Christ, car précieuse est devant Dieu la mémoire des saints ; exaltez leur souvenir dans la louange. » Assez tard, c'est-à-dire jusque dans le moyen âge, même chant joyeux : *In exitu Israel de Egypto, Alleluia*. Toujours *alleluia* ! Car c'étaient des vainqueurs que ces

morts ainsi conduits, *in spe et in pace*, dans la paix, l'espérance et le repos de la tombe. La liturgie avait des *alleluia* aux psaumes et aux répons. Elle osait dire à Dieu : « *Pro quo nunc gaudemus*, nous nous réjouissons pour lui ! » Une vie sainte, suite d'une conversion sans rechute, si rare de nos jours, donnait de fermes assurances pour l'au-delà bienheureux. C'était dans toutes les parties de la chrétienté qu'on agissait ainsi, quoique les hommages fussent généralement proportionnés au rang et à la réputation de sainteté du défunt. Ceux que Dieu rappelait à lui n'étaient-ils pas des pères, des frères, des fils des saints ? On leur faisait fête. « Que signifient, dites-moi, s'écriait S. Jean Chrysostome, ces flambeaux dont la lumière réjouit nos yeux ? Que veulent dire les hymnes et ces chants d'allégresse ? N'est-ce pas que nous faisons triomphe à nos morts comme à des athlètes sortis victorieux du combat ? N'est-ce pas que nous glorifions et remercions Dieu d'avoir couronné celui qui vient de nous quitter, de l'avoir délivré des travaux et des peines de la vie et de l'avoir, désormais exempt de toute crainte, placé auprès de lui ? N'est-ce pas là la vraie raison de nos cantiques de gloire ? Et tous ces chants ne sont-ils pas une preuve palpitante de notre joie ? » (Homil. iv in Epist. ad Hebr.)¹. Heureux temps, où la sainteté de la vie et la ferveur de la vertu permettaient de tenir un langage que nous avons peine à comprendre !

II

Aujourd'hui les temps sont changés, comme les mœurs. Ce ne sont plus, au convoi funèbre, les chants d'allégresse et les hymnes de joie, ce ne sont plus les *Alleluia* qui retentissaient aux funérailles de sainte Paule, de Blesilla et de Fabiola. Ce n'est plus l'*In exitu*, l'enthousiaste cantique de la délivrance, quoique, d'après le grand Docteur de Constantinople, la mort, aujourd'hui comme autrefois, soit une délivrance d'une multitude de misère, un affranchissement de terribles tentations et de bien de chutes possibles, et aussi une préparation à l'entrée dans le séjour des bienheureux, où les anges chantent sans cesse l'éternel Hosanna.

Aussi le convoi funèbre prend un caractère moins grandiose. On y sent mieux, hélas ! la misère du péché qui est devenu plus fréquent et a été moins bien expié. Il ne faut donc pas s'étonner que les chants, au lieu d'une magnificence triomphale, soient plus humbles. Ils se distinguent surtout par la foi en la résurrection future, et par le sentiment d'une expiation nécessaire.

I. Néanmoins la grande pensée qui a fait la consolation de tous les siècles domine et

¹ Cf. *De la terre au ciel*, par Jérôme Picart, O. S. B.

éclate dans une splendeur qui met au cœur, malgré la douleur, la paix et la joie surnaturelle. Le ministre de Dieu, au début du convoi funèbre, fait entendre la parole de la suprême espérance. Les parents, le père, la mère, les enfants, les amis sont péniblement impressionnés en présence du cercueil du défunt. La mort a frappé celui ou celle qu'ils aimaient, tout en respectant l'âme qu'ils savent entre les mains de Dieu : *Animæ sanctorum in manu Dei sunt*. Mais le corps qu'ils ont vu si souvent, peut-être plein de vigueur et de santé, est inerte ; les yeux ne voient plus, les oreilles n'entendent plus, le cœur ne bat plus, les lèvres ne s'entr'ouvrent plus pour faire entendre des paroles de bonté et d'amabilité. Ce corps en un mot sera la proie du tombeau. C'est pourquoi le prêtre du Seigneur, dans cette circonstance douloureuse, fait entendre, au nom de son Maître, une solennelle déclaration, une affirmation sublime et réconfortante : *Exultabunt Domino ossa humiliata* ! Oui, ce corps a été vaincu par le trépas ; oui, ces ossements et cette chair sanctifiée doivent tomber en poussière. Mais ce désastre n'est que momentané ; il sera magnifiquement réparé. Cette chair et ces ossements ressusciteront ; ils reprendront vie. Et tous ceux qui accompagnent le défunt à sa dernière demeure peuvent redire avec pleine assurance la parole du saint homme Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je sortirai de terre. Et je reprendrai cette peau, cette chair, ces ossements qui vont être dévorés par le sépulcre. Et je verrai mon Dieu dans ma chair, je le verrai personnellement ; j'en ai la certitude ; cette espérance repose dans mon cœur ! » *Exultabunt ossa humiliata* !

II. L'antienne entonnée par le prêtre, les chantres pieusement et gravement chantent le psaume *Miserere*. C'est l'expression incomparable de l'expiation et de la pénitence. Il est un splendide développement du célèbre *Peccavi* que le roi David dit au prophète Nathan qui lui reprochait sa double faute. Il exprime le regret le plus intense et les sentiments les plus touchants de réparation. On peut dire que chacun des versets qui le composent est un acte de contrition parfaite. Et les vivants, en vertu de la communion des saints, prêtent leur voix au défunt pour implorer les infinies miséricordes. Les pensées que ce psaume exprime sont de tout point admirables : le repentir le plus sincère, l'humble aveu de la prévarication, la confiance en Dieu, l'ardente prière, les promesses d'une vie sainte et réparatrice. Le tout est formulé dans un langage aussi élevé que naturel. On y admire une merveilleuse unité de conception, on y découvre un caractère et un esprit tout évangélique. Il est peu de pages de la Bible qui renferment autant de vérités dogmatiques et morales en si peu de lignes : le péché souille

l'âme ; c'est une offense directe faite au Dieu très bon et très grand ; seul, Dieu, l'unique dispensateur de la grâce, peut l'effacer, et le pardon est seulement accordé à la contrition, au regret, à la détestation du péché et à la satisfaction convenable¹. Je ne m'étonne pas que l'Eglise en fasse un si fréquent usage, quand il s'agit de fléchir le courroux du ciel, et surtout aux funérailles de ses enfants. Il y a notamment certaines paroles enflammées qui pénètrent vivement l'âme et y produisent les sentiments les plus profonds de religion : « Ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes... Lavez de plus en plus mon cœur des taches de l'iniquité... O Dieu, j'ai péché contre vous et en votre présence... Et cependant vous m'aviez révélé les secrets de votre sagesse... Purifiez-moi, donnez à mon âme la blancheur de la neige... Vous donnerez à mon cœur, en me pardonnant, la joie de l'innocence... Ne me rejetez pas loin de vous... Je suis prêt à tout pour réparer mes fautes que je regrette... Je veux vous glorifier devant mes frères... Je veux vivre dans l'humilité, la contrition, la charité et le sacrifice. » S. Pierre Fourier faisait ses délices de ce psaume, qui est le plus beau des psaumes de la pénitence. Après avoir dit la messe et célébré les saints mystères où Notre-Seigneur Jésus-Christ se rend présent, s'immole sur l'autel et se donne en nourriture à nos âmes, il aimait, dans son action de grâces, à réciter le *Miserere*, pour se purifier de plus en plus des fautes qu'il avait pu commettre et s'exciter à une ardente charité. Et comme il aimait très vivement le bon Dieu, la seule pensée d'en être séparé lui donnait un frisson inexprimable. Et quand il en arrivait à ce verset : *Ne projicias me a facie tua*, son cœur se remplissait de contrition très profonde et s'embrasait d'une brûlante charité². Quel bel exemple ! Aux obsèques des défunts, chantons ou récitons avec une âme remplie de dévotion ce beau psaume³.

III. Oui, les chrétiens qui font partie du convoi funèbre doivent, comme le prêtre et les clercs, se pénétrer de ces sentiments si beaux. Qu'eux aussi prient et intercèdent en faveur du trépassé. Jamais la prière pour les morts n'est plus urgente, plus écoutée de Dieu, plus féconde en fruits de salut. Qu'ils prient donc avec recueillement et ferveur pour celui à qui ils rendent les derniers devoirs. Cet acte de miséricorde, fait en un pareil moment, est très précieux, et Celui qui est la miséricorde infinie, Celui qui sait tout et n'oublie rien, leur en tiendra compte. En faisant miséricorde ils se préparent à eux-mêmes miséricorde : qu'ils en soient bien assurés. De plus,

¹ Voir Fillion, *Commentaires sur les Psaumes*.

² Vie de S. Pierre Fourier, par le P. Rogie.

³ *Devote, distincte, gravi voce recitari debet.* (Rit. Rom.).

ils se conformeront à la recommandation de l'Eglise : *pro defuncto Deum rite deprecantes sub silentio*. — Est-il besoin de dire que ceux qui rencontrent un convoi funèbre, ont, eux aussi, des obligations de bienséance et de charité à remplir ? La religion, la bonne confraternité qui doit régner entre concitoyens, parlent assez haut pour qu'il soit besoin d'insister davantage. — Ils doivent se découvrir et saluer la croix qui précède le cortège. La croix nous représente le Sauveur qui, par amour pour nous, a voulu subir la mort, la mort la plus douloureuse et la plus ignominieuse, pour opérer notre salut et nous inspirer un généreux courage, quand la maladie grave viendra nous visiter. La croix est le symbole du dévouement poussé jusqu'à son extrême limite. C'est en la contemplant que l'on apprend à vaincre ses passions, à se donner pour le bien, à ne reculer devant aucun effort pour pratiquer la vertu. *In hoc signo vinces!* Par elle, nous sommes armés contre nos ennemis, nous sommes encouragés, nous sommes protégés. Devant elle le démon, comme le dit S. Jean Chrysostome, est glacé de terreur et les légions infernales prennent la fuite. *In hoc signo vinces!* — Ensuite, ceux qui rencontrent un convoi funèbre doivent saluer le mort qui vient d'accomplir sa tâche en ce monde, *defunctus*; le mort qui nous avertit que notre dernière heure n'est pas très éloignée, qu'elle est peut-être prochaine : *Et vos estote parati* (Luc, xii, 40); le mort qui, dans son langage muet, mais plus éloquent que tous les discours, nous exhorte à être toujours prêts : *Defunctus adhuc loquitur*. (Héb., xi, 4). En certains endroits, à Paris par exemple, en face de la mort le respect humain s'enfuit, et jusque dans les voitures publiques on voit beaucoup de personnes témoigner au défunt leur sympathie et faire en sa faveur des œuvres de religion, comme par exemple le signe de la croix. Il y a là une noble pensée, un sentiment touchant et une politesse exquise. Du fond du cœur ils envoient au trépassé un salut qui est une prière et dont Dieu les récompensera!

III

Nous avons vu ce qui se passe à la maison mortuaire; nous venons de faire, avec le Rituel Romain, quelques remarques édifiantes sur le convoi funèbre; il nous reste à parler brièvement de la MAGNIFIQUE RÉCEPTION qui est faite au défunt dans la maison de Dieu, laquelle est aussi sa maison, parce qu'il est l'enfant de Dieu! Dans certains endroits, le prêtre s'arrête à l'entrée de l'église, et asperge le défunt d'eau bénite pour écarter les esprits mauvais, et aussi pour appeler sur les assistants des grâces plus abondantes, afin que les prières liturgiques qui vont être dites soient faites avec plus de ferveur et d'efficacité. Cette aspersion est la traduction en acte de la parole

célèbre : « *Vade retro, Satana!* Satan, retire-toi! »

En entrant dans l'église, on chante le refrain touchant de la supplication qui se répète si souvent pendant l'Office des morts, et qui termine le Psaume *Miserere* : « *Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei!* Seigneur, donnez-lui le repos éternel, et que la lumière qui ne connaît point de déclin luise pour le trépassé dont nous célébrons les obsèques! »

Après quoi on répète la saisissante antienne qui se fit entendre au sortir de la maison mortuaire : *Exultabunt Domino ossa humiliata*. C'est la parole, ou pour mieux dire, c'est le cri de l'espérance et de la suprême consolation. La mort a touché le corps d'un chrétien; ce corps se dissoudra et tombera en poussière. Mais viendra le jour de la résurrection, et ces ossements reflleuriront, ce corps humilié par le trépas reprendra vie; il deviendra, comme celui du Sauveur ressuscité, tout brillant de lumière, d'une agilité comparable à l'éclair qui paraît en Orient et qui brille presque au même instant en Occident, incorruptible et immortel.

Puis on dépose le corps sur un catafalque tout près du sanctuaire; il est environné de lumières qui symbolisent la pureté, la foi et la charité; la tête est tournée vers l'autel d'où, tout à l'heure, descendront les grâces du sacrifice. Et l'on chante la magnifique antienne *Subvenite*. Cette antienne est la mise en scène du dogme de la Communion des saints. Après avoir imploré la miséricorde de Dieu, nous faisons appel aux élus du Seigneur. « Au secours, saints de Dieu! s'écrie l'Eglise. Anges de Dieu, ange gardien du défunt, anges de la paroisse, anges de tous ceux qui sont présents, accueillez le trépassé dont nous célébrons les obsèques. Ouvrez vos cohortes saintes pour recevoir son âme et la présenter au Très-Haut! *Subvenite, Sancti Dei; occurrite, angeli Domini!* » Et l'Eglise militante unie à l'Eglise triomphante ajoute : « Que le Christ qui l'a appelé à son admirable lumière te reçoive et te donne une place dans le sein d'Abraham! » Et revenant à son invocation favorite, elle ajoute : « Seigneur, donnez-lui le repos éternel et que la lumière sans fin brille pour lui, »

* * *

En finissant, admirons comment dans la levée du corps du défunt tout est beau, touchant et pieux. Comme l'Eglise s'y montre une mère vraiment tendre et dévouée! Quant à nous, lorsque nous assisterons à cette cérémonie qui aura lieu un jour pour nous, entrons dans les sentiments de l'Eglise! Soyons recueillis, dignes, et surtout animés de la charité qui prie avec ferveur. N'assistons pas à ce rite religieux comme à un vain spectacle; mais voyons plus le ciel que la terre, et prions avec

fever pour celui à qui nous rendons les suprêmes hommages. Agissons comme nous voudrions qu'on se conduisit à notre égard. Ainsi nous pratiquerons la plus belle des vertus, la charité, qui touche le cœur de Dieu et attire les grâces les plus précieuses ; nous plairons au Cœur de Jésus ; nous soulagerons, nous délivrerons les défunts des peines qu'ils peuvent avoir encore à expier. Ainsi nous nous préparerons des intercesseurs dévoués auprès de Celui qui a dit : « On emploiera à votre égard la même mesure que celle dont vous vous serez servis à l'égard des autres. » Nous nous montrerons vraiment chrétiens, et nous mériterons les bénédictions temporelles et éternelles de notre Père qui est dans les cieux. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXVII

LA PÉNITENCE

2^o L'examen de conscience

Pour bien recevoir le sacrement de Pénitence, dit le catéchisme, il faut quatre choses : l'examen de conscience, la contrition, la confession et la satisfaction. Nous parlerons d'abord de l'examen de conscience. Nous dirons 1^o *pourquoi*, 2^o *comment* doit-on le faire ?

I. — Pourquoi ?

On définit l'examen de conscience « la recherche exacte de ses péchés. » Pourquoi doit-on le faire avant de recevoir le sacrement de Pénitence ?

1^o Parce que le Concile de Trente le prescrit à la suite des Pères. Qu'on ne s'approche du saint tribunal, dit-il, « qu'après s'être soigneusement examiné et avoir fait une exacte recherche dans tous les plis et replis les plus cachés de sa conscience. » (Sess. xiv, c. 5).

2^o La raison le dit : l'examen de conscience est une préparation absolument nécessaire à qui veut bien recevoir l'absolution. Sans lui, on ne peut connaître ses fautes : or, dans ce cas, a) comment les accuser ? b) comment s'en repentir ? c) comment prendre les moyens nécessaires pour les éviter à l'avenir ?

Ajoutons que l'examen de conscience — même journalier — était connu et pratiqué par des philosophes païens dans le but de se connaître, de se corriger et de se perfectionner.

II. — Comment ?

Il faut le faire sans précipitation, avec exactitude, avec méthode.

1^o Sans précipitation : c'est-à-dire en employant le temps nécessaire. Il faudra peu de temps à ceux qui se confessent souvent ;

il en faudra beaucoup à ceux qui ne se sont pas confessés depuis des années !

2^o Avec exactitude : c'est-à-dire en évitant l'excès et le défaut en pareille matière.

a) Si nous sommes portés à être trop larges, songeons que Dieu sait tout et qu'aucune de nos pensées même ne saurait lui être cachée !

b) Si nous sommes portés à une crainte exagérée, songeons que Dieu n'est pas un tyran, mais qu'il s'appelle « notre Père. »

3^o Avec méthode. Voici la méthode la plus facile, la plus complète et la plus communément employée :

III. — Méthode

I. AVANT L'EXAMEN, il faut :

1^o Se mettre en présence de Dieu pour obtenir le recueillement nécessaire à ce grand acte de la vie chrétienne ;

2^o Invoker les lumières du Saint-Esprit afin de connaître ses péchés : *Veni, lumen cordium*.

II. PENDANT L'EXAMEN, il faut :

1^o S'examiner d'abord a) sur les dix commandements de Dieu, b) sur les six commandements de l'Eglise, c) sur les sept péchés capitaux, d) sur les devoirs de son état : et ce dernier point si important est malheureusement trop oublié de bon nombre de chrétiens et de chrétiennes de notre siècle.

2^o Se rappeler ensuite, pour ne rien oublier : a) les personnes que l'on a fréquentées, b) les lieux où l'on est allé, c) les affaires auxquelles on s'est appliqué, d) les habitudes auxquelles on est sujet.

III. APRÈS L'EXAMEN, il faut s'exciter de suite et de son mieux à la contrition.

Pour faire leur examen, beaucoup de personnes se servent de Paroissiens ou de questionnaires ; c'est bien, mais tous les péchés n'y figurent pas toujours. Il faut donc en certains cas suppléer à leur silence.

Conclusion

Dans la prière du soir, on a coutume de faire « une pause pour examiner sa conscience. » Acquittions-nous régulièrement de ce petit examen de la journée ; et l'examen préparatoire à la confession nous sera bien facile.

AVIS PAROISSIAUX

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA PERSISTANCE INSOLITE DE LA PLUIE

Mes frères,

La pluie est un bienfait ou une calamité.

C'est un bienfait, quand elle vient au moment opportun et dans une mesure convenable ; c'est une calamité, quand elle tombe mal à propos et avec une abondance excessive.

Or, la pluie est devenue une calamité. Pen-

dant de longues semaines et surtout au temps des récoltes, vous avez éprouvé des déceptions, des contrariétés, des alarmes d'ailleurs bien légitimes et je les ai partagées avec vous. Il vous est venu sans doute à l'esprit des pensées, des réflexions de toute sorte qui se traduisaient par des plaintes, par des regrets, par des découragements. Mais il y a des réflexions que peut-être vous n'avez pas faites, des idées que peut-être vous n'avez pas eues et que je voudrais vous suggérer.

Ces pluies persistantes, ces orages, ces inondations, ce débordement des rivières et des fleuves, ces cyclones vous ont-ils fait songer davantage à Dieu ? Lorsque tout marche à souhait, on est tenté d'oublier Dieu : l'épreuve ramène son souvenir dans les cœurs oublieux.

On entend parfois des gens qui disent insolemment : « Il n'y a pas de Dieu ; ou s'il y en a un, il ne s'occupe pas des affaires de ce monde. » Eh bien ! il suffit de quelques jours de pluie pour les convertir. Hier, ils affectaient de ne pas croire en Dieu, parce que le soleil resplendissait au-dessus de leurs têtes ; maintenant que la pluie tombe avec une alarmante continuité, que disent-ils ? Vous les avez entendus. Ils s'en prennent à Dieu, ils lui adressent des reproches, ils le blasphèment. Donc ils ne sont pas si incrédules qu'ils le prétendent ; donc ils croient en Dieu, puisqu'ils l'accusent de verser des pluies diluviennes sur leurs récoltes. On ne s'en prend point à ce qui n'existe pas : leurs récriminations contre Dieu sont une preuve qu'ils admettent son existence.

Ces pluies incessantes vous ont-elles convaincus de votre impuissance et vous ont-elles inspiré la pensée de recourir à Dieu par la prière ?

Un vent d'orgueil a soufflé partout : l'amélioration matérielle de la vie, les progrès réalisés dans l'industrie, les récentes découvertes ont porté l'homme à croire qu'il était le maître de la création ; qu'avec son travail il arriverait à ses fins et qu'il pourrait maintenant se suffire et se passer de Dieu.

Abaissera-t-il enfin son orgueil et avouera-t-il son impuissance en face de ces tempêtes, de ces inondations qui ont jeté partout la consternation ? Non seulement l'homme est incapable de conjurer ces fléaux, mais il ne peut même pas les expliquer. En vain interroge-t-il les astronomes et les météorologistes : à sa curiosité les savants n'opposent que des conjectures.

Ils sont bien obligés eux aussi de reconnaître leur impuissance.

Mais alors, mes frères, si vous n'êtes pas les maîtres, s'il ne vous appartient pas de diriger les saisons à votre gré, de donner des ordres au soleil, d'imposer silence au tonnerre qui gronde dans le ciel, d'écarter les nuages, de donner aux vents tumultueux et aux tempêtes une autre direction, si vous songez seu-

lement à l'impuissance à laquelle vous êtes réduits, vous devez sentir l'irrésistible besoin de recourir à Celui qui gouverne en Maître absolu les hommes et les choses, qui tient à ses ordres le soleil, les vents, la pluie, les orages ; vous devez sentir la nécessité de le prier.

Avez-vous prié davantage pendant ces jours pluvieux ? Avez-vous demandé humblement à Dieu de mettre fin à ces pluies désespérantes et de vous accorder la patience, le courage, la résignation ?

Les événements fâcheux sont voulus ou permis par la Providence pour nous révéler et nous rappeler, à l'occasion, le caractère de cette vie. La vie d'ici-bas n'est pas une vie de repos, de bien-être, de jouissances perpétuelles : des épreuves de tout genre viennent la traverser pour nous faire souvenir du ciel et nous mettre sous la main les moyens de le mériter par la soumission de notre volonté à la volonté de Dieu.

Avez-vous considéré cette pluie prolongée, ces inondations, comme une de ces épreuves que Dieu permet pour nous dépandre de la terre et élever nos pensées vers le ciel ?

Les épreuves de cette vie, les fléaux sont aussi des punitions provoquées par nos fautes, par nos négligences, par nos violations sans repentir de la loi divine. Qui de nous oserait dire, la main sur la conscience : « Je suis parfaitement innocent, je ne mérite aucun châtimement ? » Il n'y a qu'un insensé qui pourrait tenir cet impudent langage. Quand une calamité s'abat sur nous, quand nous subissons des revers, quand nos prévisions ne se réalisent pas, que chacun de nous s'interroge, s'examine, ramène sous son regard ses défaillances, ses manquements, ses péchés de pensées, de paroles et d'actions ; il ne pourra pas dire : « Il n'y a pas de raison pour que je sois puni. » Or, les calamités privées et publiques sont, d'après l'Ecriture Sainte, les flèches et les verges de l'Eternel. Les Pères et les Docteurs, toute l'antiquité considèrent les cataclysmes comme les mystérieux agents de la justice divine.

Avez-vous vu dans ces pluies sans fin la peine de vos fautes, le châtimement de vos infidélités et de vos ingratitude envers Dieu ?

Ah ! sans doute, ces pluies, ces inondations ont été dommageables pour vos intérêts matériels. Mais si elles vous avaient fait penser à Dieu sérieusement ; si elles avaient donné une fructueuse leçon à votre orgueil ; si elles vous avaient rappelé la juste idée qu'il faut avoir de cette vie ; si elles vous avaient fourni l'occasion de faire des actes d'humilité, d'abnégation, de courage et de patience ; si, en vous remettant sous les yeux vos fautes, elles vous avaient préparé le moyen de les expier, il ne faudrait pas les maudire, car elles auraient été utiles à vos âmes, favorables à vos intérêts

spirituels, elles auraient augmenté vos mérites et avancé l'ouvrage de votre sanctification. Ainsi soit-il !

LA BÉNÉDICTION DES SEMENCES

Mes frères,

Il existe, dans la paroisse, d'antiques usages, de pieuses traditions qu'en ces temps de relâchement et d'indifférence on est tenté de délaïsser. Je vous demande avec instance de réagir contre cette tentation et de maintenir ces usages. Vous devez avoir à cœur de les conserver, d'abord en souvenir de vos ancêtres qui y étaient attachés, et pour honorer leur mémoire, en suivant leurs exemples ; ensuite parce qu'ils ont leur raison d'être et leur utilité.

Parmi ces usages religieux, c'est le moment de vous rappeler et de vous recommander celui que vos devanciers observaient avec fidélité, et qui consiste à faire bénir par l'Eglise les semences qu'ils se préparaient à confier à la terre.

L'agriculteur, s'il réfléchit aux dangers multiples qui menacent ces grains de blé qu'il va jeter à pleines mains dans les sillons, depuis le jour de la semaille jusqu'au jour de la moisson, doit se convaincre de son impuissance et sentir le besoin d'implorer la protection divine.

Quel sera le sort de ces grains de froment que vous semez largement ? Je vois bien des ennemis qui les guettent, bien des périls auxquels ils sont exposés. Et d'abord, ils sont déposés dans une terre qui, aux premiers jours du monde, a été frappée de la malédiction divine et qui ne produirait d'elle-même que des ronces et des épines. Vous la cultivez, c'est vrai, avant de lui confier la semence ; mais elle est toujours sous le coup de la malédiction primitive et il n'est pas rare qu'elle vous cause des déceptions.

Le grain est à peine enseveli sous les plis du sillon, et voici l'insecte invisible, le ver rongeur qui le cherche, le mord et épuise sa substance, et le grain ne peut lui opposer aucune résistance.

S'il échappe à la dent de cet ennemi, il germiera et sortira de terre sous la forme d'un brin d'herbe ; mais cette tige si délicate, si frêle, pourra-t-elle affronter sans dommage les gelées, la neige, la glace et toutes les rigueurs de la froide saison ?

L'hiver est passé et le printemps sourit à la plante qui a traversé le danger, sans périr. Mais ce n'est pas fini. Pour croître et se développer, il lui faut du soleil et de la rosée. Est-elle bien assurée d'avoir la chaleur solaire qu'elle réclame, et, en temps opportun, la pluie dont elle a besoin ? Et n'a-t-elle pas à redouter, pendant l'été, les tempêtes, les orages, les nuées chargées de grêle ? Parfois, vous le

savez, le ver pique le blé dans sa fleur et l'épi devient stérile. D'autres fois, c'est la rouille, cette maladie que vous connaissez bien, qui le dévore. Et quand le blé est arrivé à maturité et qu'il est abattu sur le champ, des pluies incessantes, comme nous l'avons vu cette année, peuvent vous empêcher de le récolter ; et vous avez la douleur de le voir germer sur place.

Voilà donc une série de dangers qui, sans interruption, menacent cette précieuse semence que vous confiez à la terre. Que pouvez-vous faire pour les conjurer ? Quels que soient vos efforts, quelle que soit votre habileté, quelles que soient vos industries, vous êtes bien obligés de convenir que vous êtes totalement impuissants.

Alors que faire ? Eh bien ! c'est ici que vous devez sentir la nécessité de recourir à Celui qui est le Maître souverain et qui tient sous ses ordres le soleil, le vent, les nuages ; c'est ici que vous devez reconnaître l'utilité de la prière par laquelle nous appelons la bénédiction de Dieu et les bienfaits de sa Providence sur la semence que vous allez répandre dans vos champs.

L'Eglise a prévu et exprimé dans cette belle prière tous les vœux, tous les désirs qui sont dans vos cœurs pour la réalisation de vos espérances. Ecoutez-la, du reste : « Nous vous prions, Seigneur, et nous vous demandons de bénir ces semences, de les réchauffer sous le souffle d'un vent favorable, de les féconder par la rosée du ciel et de les faire parvenir à une complète maturité, pour l'usage de nos corps et de nos âmes. »

Voilà cette prière que je prononcerai, au nom de l'Eglise, sur les semences qui me seront présentées. Et si Dieu daigne l'exaucer, les grains que vous sèmerez échapperont aux dangers que je vous ai signalés et produiront des fruits au centuple, comme il est dit dans l'Evangile. Et comme vous aurez semé dans la bénédiction, vous moissonnerez dans la bénédiction. Ainsi soit-il !

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR S. JOSEPH

V.

VARIÉTÉS

Silvio Pellico et S. Joseph. — La sœur du célèbre écrivain italien écrivait à une amie en 1862 : « Vous désirez quelques détails intimes sur la dévotion de Silvio Pellico au grand S. Joseph. Oh ! il avait en lui une confiance sans bornes, et il s'estimait très heureux de se nommer Joseph, comme il ne cessait de me le répéter. Je crois qu'il avait lu tout ce qu'on a écrit à la gloire du chaste époux de Marie.

Trois jours avant sa mort, touchant à sa dernière heure, il me dit :

— Nous comprendrons finalement dans le ciel et nous verrons les grandeurs et les mérites de notre saint Patron, car Joseph et Marie sont incompréhensibles ; ils n'ont pas été connus dans ce monde, parce que les hommes ne pouvaient pas apprécier tous leurs mérites. Je crois que, de même que la Sainte Vierge est honorée d'un culte particulier, S. Joseph est élevé au-dessus de tous les autres Bienheureux, le plus rapproché et le plus aimé de Jésus et de Marie, et par conséquent le plus puissant pour nous secourir. Oh ! appuyons-nous donc sur S. Joseph ! Son cœur a reposé sur le cœur de l'Enfant Jésus. Il était plein de tendresse et de vénération pour ce divin Enfant, devenu son fils adoptif, et pour son auguste Mère, sa chaste épouse. Oh ! ma sœur, invoquons-le avec confiance, et son intercession nous obtiendra toutes les grâces dont nous avons besoin. Il est notre céleste ami ; combien de fois déjà n'est-il pas venu à mon secours ! »

Le cordon de S. Joseph. — On raconte souvent de merveilleuses conversions, récompenses de la fidélité avec laquelle le pécheur portait sur lui le scapulaire de Marie, l'image de la Sainte Vierge ou une de ses médailles, ou bien le cordon de S. Joseph, en récitant chaque jour une courte prière, une oraison jaculatoire, un *Ave Maria*, un *Souvenez-vous*, dernière promesse souvent faite à une mère ou à une sœur mourante, pieux souvenirs des habitudes de son enfance. Que par des pratiques si simples, le pécheur même le plus endurci ait obtenu des grâces de conversion, qu'y a-t-il d'étonnant ? Un *Ave Maria*, un *Souvenez-vous*, une oraison jaculatoire, quelque machinalement dits qu'on les suppose, c'est toujours, ne l'oublions pas, c'est toujours, au milieu des fanges du vice, un regard jeté vers l'idéal de la chasteté, de la pureté ; c'est, au milieu des affaires du monde, un retour vers une jeunesse innocente et chrétienne ; c'est un souvenir d'une bonne première communion ; c'est dans l'âge mûr le fruit d'une promesse donnée à une mère mourante ; c'est peu de chose, sans doute, lorsqu'il s'agit d'acheter le ciel. Ce qui paie le ciel, c'est l'acte de contrition joint aux mérites de la passion du Sauveur et accompagné de l'expiation en ce monde ou en l'autre. Les actes dont nous parlons mènent à la grâce, obtiennent la grâce.

Cet aperçu suffira pour nous faire comprendre quelque peu les mystères insondables de la miséricorde de Dieu à l'égard de certains pécheurs.

Un jeune homme n'avait pas de religion ; il ne croyait à rien et jamais il ne priait. Cependant lorsqu'on lui présenta le cordon de S. Joseph, il le reçut avec plaisir en disant : « Puisque vous le dites, ça va me guérir. » Or ce pauvre jeune homme était à tout instant

sans connaissance : depuis le moment de l'imposition du cordon, il n'eut plus aucune faiblesse. Le médecin, qui avait annoncé une convalescence de trois mois, s'est écrié : « Je suis fort surpris ! Plus de maladie, plus de faiblesse. Vous êtes guéri. »

L'échelle de S. Joseph. (*D'après une légende flamande*). — Un jour, c'était sans doute l'octave de Toussaint, les saints habitants du ciel conversaient entre eux et s'entretenaient de choses et d'autres.

— Ne remarquez-vous pas, fit l'un, que depuis quelque temps il circule, dans notre glorieuse cité, certains individus à la mine étrange, pour ne pas dire suspecte ?

— En effet, repartit un autre saint, et ces nouveaux venus, que personne de nous n'a connus comme clients, ont vraiment des allures bien communes pour ce séjour de gloire et de sainteté.

Chacun émettait ainsi son avis, uniquement préoccupé de l'honneur de la céleste patrie et du royaume de Dieu ; car au ciel tout sentiment de jalousie et d'envie est à jamais banni. Il fallait prendre un parti. On résolut d'envoyer des députés à S. Pierre, pour lui demander des explications sur l'admission en paradis de ces personnages qu'une mine si négligée et des manières si communes semblaient devoir en exclure encore pour un temps.

Les envoyés trouvèrent S. Pierre fort occupé. Il pesait, mesurait, comptait les mérites d'une foule de postulants. Il en arrivait de toutes les villes, de toutes les contrées de la terre, car c'était l'époque d'un grand jubilé. S. Pierre était en train de prouver à un malheureux buveur, qui cherchait à pénétrer au ciel, qu'il avait besoin d'être purifié quelque temps en purgatoire ; l'homme suppliait, S. Pierre insistait, quand S. Adrien vint lui frapper familièrement sur l'épaule :

— S. Pierre, portier du ciel ! lui dit-il.

— Laissez-moi, répliqua S. Pierre, vous voyez que je n'ai pas un instant à moi.

— De grâce ! reprit S. Adrien, fermez donc la porte à cet ivrogne et veuillez nous écouter. Pleins de respect pour vos augustes fonctions, nous venons précisément vous demander comment, depuis un certain temps, vous vous relâchez ainsi de vos justes rigueurs, et admettez au ciel des malotrus de la trempe de celui-ci. Le nombre de ces drôles ne devient que trop grand parmi nous.

— Eh quoi ! reprit vivement S. Pierre, je garde et je veille nuit et jour ; je ne me donne ni paix ni trêve pour viser chaque passeport et pour sonder tous les cœurs. Je puis dire que jamais rien de souillé n'a passé par cette porte, depuis le jour où le divin Maître m'en a confié la clef ; car nul ne passe sans voir ici ses actions, ses paroles et ses pensées scrupuleusement pesées. Et c'est à moi que vous

adrez ces reproches de négligence et de faiblesse ?

— Pardon, Pierre, dit S. Marc, ne vous troublez pas, je vous prie, mais bien plutôt jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais son semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à se dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore des boues des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute dans quelque rixe de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieux ?

S. Pierre demeurait ébahi et muet. Il feuilletait, retournait ses livres en tous sens, sans rien y comprendre. C'est qu'en effet le gaillard avait bien plutôt l'air d'un pilier de cabaret que d'église. Ses poignets semblaient s'être bien plus exercés à manier le gourdin sur le dos d'une malheureuse épouse qu'à égrener un rosaire. Il était évidemment de ceux qui avaient dû passer par le trou d'une aiguille et que les sacrements reçus *in extremis* avaient seuls pu arracher à l'éternelle damnation. S. Pierre ne pouvait en croire ses yeux :

— Pour le coup, j'ai été trompé, s'écria-t-il, il faut bien que je le reconnaisse. Car quant à celui-ci, certes, il n'est pas entré par la porte, mais par quelque autre issue. Qu'on l'arrête et qu'on l'interroge ! Que S. Yves, le seul avocat que nous ayons parmi nous, s'empresse d'éclaircir ce mystère, et de nous apprendre par qui de tels particuliers ont été introduits.

S. Yves, animé d'un beau zèle, accosta l'intrus et par quelques adroites questions sut bientôt éclaircir l'affaire.

— Je l'ai trouvé ! s'écria-t-il, revenant en toute hâte. Il n'y a que S. Joseph pour nous jouer de pareils tours !... Voilà le secret de tout ce bruit de scie, de rabot, de marteau, que nous entendons parfois derrière ce bosquet touffu qui dérobe le mur du paradis. Dans le coin le plus reculé de ce bois, où jamais ne passe ni saint, ni ange, S. Joseph a établi un atelier. Tandis que nous le croyions paisiblement occupé à ses innocents travaux d'autrefois, que faisait-il ? Loin de tous regards indiscrets, il a fabriqué une longue échelle et l'a appliquée au mur d'enceinte de notre cité. Voilà tout le mystère.

A cette révélation inattendue, tous les saints s'empressèrent de se rendre à l'endroit désigné.

L'échelle de S. Joseph était là tout du long adossée au mur.

— Voilà bien, s'écria S. Pierre, l'irréfutable preuve du délit ! Il est évident que S. Joseph fait passer des âmes par ici. Je m'explique maintenant et sa nombreuse clientèle parmi les enfants de la terre, et pourquoi cette multitude de gens débraillés, difformes, semblables à celui de tout à l'heure, passent et repassent

sans cesse, portant médaille et faisant neuve à S. Joseph.

Qui pourrait redire toutes les clameurs, toutes les récriminations que cette découverte souleva contre S. Joseph dans tous les rangs des élus ?

S. Pierre se dépitait :

— A quoi me servent, s'écria-t-il, mes glorieuses fonctions de portier de la céleste Jérusalem ? Je renoncerais à ma charge plutôt que de souffrir qu'une seule âme entre ici autrement que par cette porte et à l'aide de cette clef... Que nous reste-t-il à faire ? Allons ! S. Paul, grand docteur des nations, donnez-nous quelque bon conseil... et vous tous, saints apôtres, à quel parti nous arrêter ?

Tous furent du même avis : tous d'une voix unanime déclarèrent qu'on ne pouvait tolérer pareil abus, et qu'il fallait au plus tôt pourchasser et expulser du ciel toute cette tourbe de gens sans aveu introduits par S. Joseph.

Aussitôt, S. Georges, la lance au poing, sauta sur son destrier, S. Hubert saisit son épieu, S. Paul brandit son glaive. Tous sont prêts à s'élancer, quand survint S. Joseph qui réclama humblement le silence et parla en ces mots :

— Puisque vous vous rangez tous contre moi, que puis-je faire, seul contre vous, pour défendre et retenir mes clients ? Daignez considérer cependant que je n'ai fait qu'user de mon privilège et de mon droit ; que jamais on ne doit pouvoir dire qu'un mortel, quel qu'il soit, ait mis en vain sa confiance en ma protection. S'il faut donc que les miens s'en aillent, eh bien ! je partirai avec eux.

— Faites comme il vous plaira, lui fut-il répondu.

Et S. Guidon, ancien clerc d'Anderlecht, s'empressa de dire :

— Amen.

S. Joseph se mit donc à rassembler ses gens. Ils formaient vraiment une collection aussi intéressante que nombreuse.

— Bon voyage ! lui cria-t-on de toutes parts. Que tardez-vous à partir ? Adieu ! Adieu !

— Laissez-moi au moins le temps de seller mon baudet, repartit S. Joseph, et je pars sur-le-champ ; car j'emmène avec moi et mon Epouse et mon Fils...

Ces mots furent comme un coup de foudre sur les saints atterrés. Muets de crainte et de stupeur, ils se bouchaient les oreilles et n'osaient lever les yeux. S. Georges, le premier, enleva bien vite le harnais de son cheval ; S. Hubert et S. Yves s'enfuirent éperdus ; tous s'éloignèrent confondus.

S. Joseph se voyant seul et victorieux, rassura ses clients, et s'en retourna paisiblement à son atelier, où il s'empressa d'ajouter quelques marches encore à sa miséricordieuse échelle.

Ah ! puissé-je moi-même un jour avoir le

bonheur d'atteindre l'échelle de S. Joseph, patron de la bonne mort, et de pénétrer ainsi en paradis !

Un petit apôtre. — Naguère un petit bonhomme de cinq ans avait établi son domicile dans une chapelle consacrée à S. Joseph. Grimpé sur une chaise, il restait là, soit à genoux, les mains jointes ; soit assis, dans un silence profond et dans une immobilité parfaite, pendant des heures entières. C'était aux heures de la journée où la chapelle est ordinairement déserte. Le Frère sacristain fut frappé de l'assiduité du bambin, et il ne put retenir cette courte prière qui s'échappa tout naturellement de son cœur : « O bon S. Joseph, écoutez la prière de cet enfant, et ne lui refusez pas ce qu'il vous demande avec tant de piété et d'innocence. »

Le pauvre petit priait pour la conversion de son père.

— Mon ami, dit le Frère en s'approchant de l'enfant, il faut faire un beau salut à S. Joseph, en disant : Saint Joseph, priez pour nous.

L'enfant le prend au mot, et le voilà qui change sa méthode d'oraison. A l'immobilité succède le mouvement perpétuel. Rien de curieux comme de le voir, le chapeau à la main, passant de la droite à la gauche de la chapelle, puis revenant de gauche à droite, et s'arrêtant chaque fois en face du maître-autel, au pied de S. Joseph, faisant une sorte de génuflexion, en disant son refrain : « S. Joseph, priez pour nous ! » Il était occupé à cette nouvelle manière de prier quand sa maman vint le chercher. Il fallut partir. Deux heures après son père arrivait pour se confesser. Depuis douze ans cet homme n'avait pas fait ses Pâques.

Confiance en S. Joseph qui écoute si bien la prière des petits enfants.

Le lis de S. Joseph. — Joseph était un homme juste, et c'est ce qui lui valut une sublime prérogative. Plus favorisé que les prophètes qui avaient regardé comme une gloire d'annoncer la Mère du Rédempteur, il fut choisi de Dieu pour être le protecteur et l'époux de celle dont ils avaient entrevu l'aurora à travers les siècles.

Il fallait que le Messie naquit d'une vierge. Ainsi l'avaient prédit les livres saints, et ainsi l'exigeait la dignité de ce Messie. *Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils.* Mais à cette Vierge incomparable il fallait un protecteur pour justifier les dehors du mystère qui devait s'opérer en elle. Telle fut la mission de Joseph, et voici dans quelles circonstances elle lui fut confiée.

Esprits forts, ne lisez pas ceci qui ne saurait être goûté que par les cœurs purs.

Depuis le jour de la Présentation au Temple,

Marie vivait pour ainsi dire à l'ombre des autels. Là, elle faisait monter sans cesse vers le ciel de saints désirs, d'ardentes prières pour la rédemption d'Israël.

Quand elle fut entrée dans sa quatorzième année, âge nubile pour les jeunes filles juives, le grand prêtre avertit les vierges du temple, parvenues à cet âge, de s'en retourner chez leurs parents et de se choisir un époux. Toutes obéirent à l'exception de Marie, qui, pressée de questions, répondit qu'elle avait fait vœu de virginité et que rien ne pourrait l'arracher à l'alliance du Seigneur.

Le grand prêtre consulta le Très-Haut sur ce cas difficile, et une voix du Propitiatoire prononça ces paroles :

« Le moment est venu où doit s'accomplir l'oracle d'Isaïe : *Une tige sortira de la racine de Jessé et une fleur s'élèvera de cette tige.* Que tous les membres de la famille de David déposent un rameau dans le temple. Celui dont la baguette sera trouvée fleurie, et sur laquelle l'Esprit-Saint viendra se reposer sous la forme d'une colombe, deviendra l'époux de la Vierge. »

L'ordre du Seigneur fut publié par des héralts, au son de la trompette sacrée, dans tout le pays du Juda. Et les jeunes gens de la famille de David accoururent en nombre.

Aucune de leurs baguettes n'ayant fleuri, le grand prêtre consulta de nouveau le Seigneur, et il lui fut répondu qu'un des fils de David ne s'étant pas encore présenté à la cérémonie, il fallait attendre.

En effet, un membre de cette famille, plus âgé que les autres prétendants, et caché d'ailleurs dans une humble condition, n'avait pas osé disputer l'honneur des noces proposées. Forcé de se mettre sur les rangs, Joseph, qui était alors probablement dans sa quarantième année, déposa la baguette du sort près de l'autel. Le lendemain elle se trouva chargée de fleurs fraîches et odorantes. Une blanche colombe, après l'avoir touchée de son aile, vint se reposer sur la tête de l'élu de Dieu.

C'est en souvenir de ce prodige que S. Joseph est toujours représenté avec un lis en fleurs à la main.

Les témoins de la scène s'écrièrent que Joseph était l'époux réservé par le Seigneur à la Vierge. Et pendant que la foule des jeunes gens portaient envie à son bonheur, le fils de David mettait sa main dans la main de la très pure Marie. Et tous deux, au pied des autels, se prêtèrent un mutuel serment d'amour.

Dès ce jour et jusqu'à son dernier soupir, Joseph ne quitta plus la Sainte Vierge. Ils vécurent ensemble dans la plus douce et la plus parfaite union.

Ce mariage de S. Joseph et de la Sainte Vierge fut un vrai mariage, quoique tout vir-

ginal et tout céleste. On eût dit deux lis, dont les tiges éclatantes de blancheur s'élèvent en embaumant les airs ; ou encore deux astres dont les rayons venant à se rencontrer dans les cieux répandaient une plus douce clarté.

Ainsi Joseph et Marie appelaient la rosée des cieux et conjuraient la terre d'enfanter le Sauveur. Le Seigneur, touché de leurs soupirs, y répondit quelques mois après ce mariage céleste.

O vous, qui tenez à votre innocence plus qu'à toutes les richesses du monde, confiez votre trésor à la vigilance du chaste époux de la T. S. Vierge !

Et vous que le monde aurait déjà flétries de son haleine empestée, voulez-vous revenir aux beaux jours de votre innocence, pauvres âmes tombées, courez à S. Joseph. Il peut vous relever, si vous êtes repentantes et courageuses. Un rameau brisé par l'orage peut, encore, grâce à lui, se couvrir de fleurs.

N'a-t-il pas reçu du ciel le privilège insigne de voir, d'âge en âge, les lis germer et fleurir en sa main !

Le domestique ami de S. Joseph. — C'était en 1863, je faisais la quête pour les besoins de l'œuvre : après avoir employé toute la matinée à solliciter des aumônes, mon compagnon et moi nous nous étions arrêtés chez un ami commun pour lui demander l'hospitalité, à l'heure du déjeuner. Tout naturellement, pendant le repas, la conversation s'engagea sur l'Œuvre de S. Joseph, sur les difficultés qui surgissaient, sur la modicité des ressources financières. Le domestique qui nous servait, écoutait avec une grande attention. Après le repas, le maître s'absenta quelques instants, ainsi que mon compagnon. Resté seul avec le domestique, je tirai de ma bourse une pièce de monnaie, pour la lui donner comme étrenne : « Oh ! non, Monsieur l'Abbé, me dit-il avec vivacité ; veuillez mettre cette pièce dans la caisse de S. Joseph. » Et il se retira ; le maître tardant à rentrer, retenu dans son cabinet par des affaires, le domestique profita de cette absence pour m'apporter son offrande personnelle, que je ne pouvais me décider à accepter. « Ah ! Monsieur, me dit-il, tenez, soyez sans inquiétude, vous réussirez. Je n'ai pas beaucoup de science, moi, pauvre domestique ; mais voici mon raisonnement. Le Bon Dieu a commencé l'établissement de notre sainte religion par N.-S. J.-C. Plus tard il a glorifié la T. S. Vierge. Aujourd'hui, c'est le tour de S. Joseph, et cela est bien juste. Malheureusement je ne suis pas fortuné, j'ai huit enfants de ma sœur, presque entièrement à ma charge, et je n'ai que mes gages pour les entretenir ; mais pour S. Joseph, je ferai avec bonheur un petit sacrifice. » Et au même moment, il me glissa une pièce de 20 francs

dans les mains. Le maître, en rentrant, sut ce qui s'était passé ; il couronna le don de son domestique par une large et abondante offrande.

Le bâton de S. Joseph. (*Conte breton*). — La vieille Yvonne s'assit alors près, de son rouet, et nous dit : — « Oui, mes enfants, le plus grand des saints du paradis, c'est S. Joseph. Ecoutez bien ce que je vais vous raconter, et vous verrez si je vous ai menti. »

Nous nous approchâmes plus près encore de la mère Yvonne, et elle commença son récit. « Personne n'aimait Joseph Mahec dans le pays de Keroéh qu'il habitait : aussi y vivait-il solitaire et retiré dans une cabane délabrée. On disait que le soleil lui-même avait tellement en horreur Joseph Mahec que jamais il ne projetait ses joyeux rayons sur la maisonnette enfumée.

Un soir de mars, où Josic Mahec allait pénétrer dans sa cabane, il se sentit tirer légèrement par le pan de son habit. Il se retourna surpris, presque en colère, car il n'était point accoutumé à ces manières. On le fuyait, jamais on ne le touchait.

Derrière lui était un vieillard courbé sous le faix des années et de la misère. Des cheveux blancs, une longue barbe, des traits vénérables prévenaient en faveur de cet inconnu, en dépit de ses pauvres habits. Mais Josic Mahec n'avait de pitié pour personne. Il regarda à peine cet étranger dont le front avait pourtant un doux rayonnement emprunté sans doute à la résignation de son âme. — « Que me voulez-vous ? demanda-t-il brusquement. — Assistez-moi, dit le pauvre homme. » Mahec partit d'un grand éclat de rire. — « Est-ce que j'assiste quelqu'un, moi ?... Ne savez-vous pas que l'on m'appelle le Hibou ? Je fais du mal tant que je peux, et jamais de bien à personne. Hors d'ici ! — Mon bon Monsieur, par pitié ! dit-il en joignant ses mains décharnées et tremblantes. Parfois une seule bonne œuvre peut assurer le salut éternel. — Je veux la paix à la fin ! s'écria Josic. Va-t-en ou je te... » Il leva son bâton, il allait frapper.

— « Mon ami, pour l'amour de S. Joseph, » dit encore le vieux pauvre en retenant doucement le bras de Mahec. — « Ça, c'est différent, dit Mahec. S. Joseph, c'est mon patron, comme disent les dévots. J'aime ce saint-là, parce qu'au moins, s'il y a un paradis, il ne l'a pas gagné en fainéant. »

Joseph Mahec tendit à l'inconnu son gros bâton noueux. — « Tenez, dit-il de sa voix rude, prenez ce penbaz ; vous n'avez pas les jambes bien solides, il servira à assurer votre marche, et si vous rencontrez quelque malfaiteur, vous pourrez vous défendre contre lui. »

Le vieil étranger prit le bâton ; son regard s'éclaira d'une douce lueur et un radieux sou-

rire vint à ses lèvres. — « Joseph Mahec, dit-il, Dieu ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom... Au revoir et merci. » Plusieurs années s'écoulèrent. Joseph Mahec mourut. Il mourut comme il avait vécu. Il revenait à sa cabane, il était plein de vie..., soudain ses jambes plièrent sous lui; il voulut appeler, mais aucun son n'arriva à ses lèvres. Par un dernier effort, un cri rauque s'échappa de sa poitrine et ses lèvres articulèrent ces trois mots: « O saint Joseph! »

Joseph Mahec est transporté dans les régions éternelles. Deux portes s'offrent à ses regards: l'une est sombre et garnie d'objets hideux; l'autre étincelle des feux de mille piergeries. Le nouveau venu s'en va frapper à la porte étincelante. — « Qui êtes-vous? demanda le glorieux S. Pierre. — Joseph Mahec, répondit l'arrivant d'une voix timide. — Je ne vous connais pas! » dit S. Pierre.

Rejeté du paradis, Mahec n'avait d'autre parti à prendre que de frapper à la porte sombre. Il ne pouvait s'y décider... Or, c'était justement le dix-neuvième jour de mars, fête de S. Joseph, que Josic Mahec avait été jeté de la vie dans l'éternité.

Au moment où la main de feu de Satan allait étreindre sa proie, une voix dit: « Hors de là, maudit! » Et Josic vit la douce et placide figure d'un vieillard, dont le front était ceint d'un nimbe d'or, d'un admirable éclat. — « Que faites-vous là, mon ami? demanda le saint à Mahec. — S. Pierre me refuse la porte du paradis et je vais en enfer. »

Le saint présentait au malheureux pécheur un bâton qu'il tenait à la main: — « Reconnaissez-vous ce bâton? demanda-t-il. — C'est le mien, le mien au paradis! s'écria Mahec. — Une bonne action n'est jamais perdue. Frappez à la porte du paradis avec ce bâton et S. Pierre vous recevra. » En achevant ces mots, le bienheureux, qui avait quitté le ciel pour aller recevoir le dernier soupir de quelques mourants qui l'appelaient à leur chevet, disparut.

Josic Mahec heurta de nouveau à la porte du paradis, mais avec son bâton cette fois. S. Pierre parut. — « Encore vous! dit l'apôtre; ne vous ai-je pas dit qu'ici vous n'aviez pas d'amis? — J'ai S. Joseph, mon patron, reprit timidement Josic. — S. Joseph est absent... »

Mais le Pécheur n'en dit pas davantage. Ses yeux tombèrent sur le bâton que le nouvel arrivant tenait à la main. Une branche de lys d'une admirable blancheur venait de s'y attacher. — « Le bâton de S. Joseph! s'écria S. Pierre. Entrez, entrez, mon ami, ici tout le monde obéit à S. Joseph, tout lui est soumis. Entrez et jouissez du bonheur des élus. »

Josic Mahec franchit la porte étincelante, et sa voix qui, à sa dernière heure, avait su

dire ce mot: « Joseph! » se mêla à celle des bienheureux qui, pour toute l'éternité, répètent ses louanges.

« Vous voyez, enfants, ajouta la vieille Yvonne en arrêtant son rouet, si j'avais raison de vous dire que S. Joseph est le plus grand saint du paradis. »

Créancière de S. Joseph. — « Mais, S. Joseph, à quoi pensez-vous? A votre porte, en plein mois de mars, presque à la veille de votre fête, vous laisseriez ces orphelins périr de misère et ce pécheur aller en enfer! Non, ça serait trop fort. J'aurais beau désormais vanter votre crédit, on me rira au nez. Voyons, mon cher protecteur, un peu de bon vouloir. Toute ma vie, je vous ai fidèlement honoré; mais si vous me récompensez si mal, personne, entendez-vous? personne ne voudra plus se dire votre serviteur. »

Demoiselle Josette ponctua cette affirmation d'un énergique signe de tête et jeta sur l'image du saint patriarche un regard ouvertement courroucé.

Toute la ville connaissait et vénérât demoiselle Josette, qu'on appelait la sainte fille. Ce n'était pas seulement le bon peuple, crédule et prompt à l'enthousiasme, qui lui donnait ce nom, mais de prudents et doctes personnages comme messire Mathieu Tournemire, curé de la paroisse et doyen du chapitre, qui n'était pas homme à se laisser duper par les apparences.

Elle-même s'intitulait modestement la servante de S. Joseph. Chose certaine: elle obtenait de lui tout ce qu'elle désirait. Plus d'une fois, affirmait-on, un miracle indéniable, éclatant, avait répondu à sa confiance. Aussi des quartiers les plus éloignés on venait lui recommander des affaires épineuses, des malades, des nécessités spirituelles ou temporelles, et tous ceux qui avaient recours à elle étaient secourus et consolés.

L'humble fille ne s'en attribuait point la gloire. C'est S. Joseph qui avait tout fait, S. Joseph dont la puissance est illimitée, puisqu'il ne saurait être rebuté ni de sa virginale Epouse, ni de l'Enfant divin qui voulut être appelé son Fils. Et son refrain était: « Ayez foi et persévérance, ne doutez jamais, vous serez exaucés. »

Mais voilà que demoiselle Josette éprouvait à son tour les rigueurs du ciel. S'arrêtant un matin devant sa petite maison, messire Mathieu Tournemire avait discrètement frappé aux vitres. — « Priez, demoiselle Josette, dit-il, votre voisin Blaise est très malade... il ne faut pas que cette âme s'en aille impénitente au jugement de Dieu. Et puis il y a les petits du Buisson, pauvres orphelins sans ressources... que deviendront-ils si ce malheureux Blaise ne leur rend la fortune extorquée à

leurs parents ? Vite, vite, arrachez à S. Joseph cette double grâce. »

Demoiselle Josette ne perdit point de temps : elle se mit à supplier son glorieux patron, l'invoqua jour et nuit, le harcela littéralement, n'oubliant pas de joindre la mortification à la prière. Peines inutiles ! S. Joseph faisait le sourd. En vain le curé se présentait chaque jour chez Blaise. Sa servante, une virago qui se flattait d'être couchée sur le testament, refermait brutalement la porte, criant : « Que venez-vous faire ici, vous ? Mon maître ne veut pas vous voir. »

Et les voisins se disaient entre eux : « Il n'y a rien à espérer, le coquin mourra comme il a vécu. » C'est que ce Blaise était un usurier de la pire espèce. Il se gorgeait d'or comme les vampires se gorgent de sang. On ne comptait plus les gens honorables qu'il avait ruinés. Le dernier en date était un digne gentilhomme, le seigneur du Buisson... Blaise lui avait pris jusqu'à son dernier sou et le malheureux avait succombé à la peine, laissant dans la plus noire détresse sept orphelins qui seraient morts avant d'accepter une aumône. — « Ces crimes-là crient vengeance au ciel, continuaient les voisins, et vous aurez beau faire, demoiselle Josette, S. Joseph ne se laissera pas toucher. — Gens de peu de foi, ripostait la sainte fille, vous n'avez pas idée de la miséricorde divine. Cröyez bien que S. Joseph n'a pas dit son dernier mot. »

Sur quoi, elle se rendait à l'église et grondait très fort son bienheureux patron. Mais les reproches produisaient juste autant d'effet que les prières, et demoiselle Josette ne savait plus à quel moyen recourir.

**

Le matin du 18 mars, elle s'éveilla avec un souvenir qui fut une inspiration. « Ma créance ! s'écria-t-elle. Où avais-je l'esprit ? Ah ! S. Joseph, vous n'avez qu'à bien vous tenir ! Cette fois vous ne m'échapperez pas. » Demoiselle Josette se frotta les mains d'un air de triomphe. — « Ça va mal, lui dit en passant messire Mathieu. Blaise a eu cette nuit une crise terrible... encore une pareille et ce sera fini ! — Bon ! bon ! fit distraitement, demoiselle Josette, c'est tout ce qu'il faut, messire. — Comment ! c'est tout ce qu'il faut ! s'écria le curé en levant les bras au ciel. Il ne nous manquait plus que ce malheur ! gémissait-il en s'éloignant, la pauvre fille est devenue folle. »

Devinant sa pensée, demoiselle Josette riait derrière ses rideaux. Trente ans auparavant (elle était alors toute jeune fille et orpheline), elle découvrit dans les papiers de son père la reconnaissance d'une somme considérable qui lui était due depuis de longues années.

Elle se rendit chez son débiteur : il était malade, sa femme écouta avec stupeur la ré-

clamation de demoiselle Josette. « C'est la ruine, dit-elle. Dans l'état où est mon mari, ce malheur le tuera... et alors quel sera le sort de ces innocents ? » Elle indiqua ses quatre jeunes enfants qui assistaient, sans comprendre, à cette scène. « Ayez pitié d'eux, reprit la mère, pour l'amour de notre bon Sauveur Jésus. » Demoiselle Josette ne répondit rien... Elle n'était pas riche non plus ; et cette somme, ce serait la sécurité de sa vieillesse.

— « Pour l'amour de la Bienheureuse Vierge Marie... — Mais, intima Josette, je vous donnerai du temps, tout le temps dont vous aurez besoin. — Du temps, ça ne suffit pas ; jamais nous ne pourrions payer une aussi grosse somme. Remettez-nous-en une partie pour l'amour du grand S. Joseph, votre patron, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. » On était, en effet, au dix-neuf mars. Josette l'avait oublié. Prompte comme la pensée, elle saisit la reconnaissance et la jeta dans le foyer. — « Que S. Joseph vous le rende ! s'écria la femme éperdue. — Soit, répondit Josette, je l'accepte comme débiteur. »

...Voilà le souvenir qui la réjouissait, le matin dont nous parlons. Après trente ans, le paiement d'une dette est on ne peut plus exigible et les moyens de s'acquitter ne manquaient pas à S. Joseph. Demoiselle Josette prit un feuillet blanc et écrivit posément ce billet : « A S. Joseph, au Paradis. — Aujourd'hui même, 18 mars, il vous plaira payer intégralement le montant de la dette que vous avez contractée envers moi, intérêt et capital compris. Le capital, c'est la conversion de Blaise..., l'intérêt sera la restitution de la fortune des jeunes du Buisson. Je n'accorderai aucun délai. » Elle data, signa avec un superbe paraphe et s'en alla à l'église.

La chapelle dédiée à S. Joseph était derrière le chœur. Personne ne s'y trouvait. Demoiselle Josette monta sur une chaise et posa son billet sur la main droite de la statue, celle qui soutenait la branche de lis. Et voici que les doigts de pierre, se soulevant tout à coup, se refermèrent sur le papier. N'allez pas croire que demoiselle Josette poussa des cris ou s'évanouit à la vue de ce prodige. A dire vrai, elle s'y attendait. N'avait-elle pas cette foi qui transporte les montagnes ? « Vous me donnez votre parole, S. Joseph, dit-elle. C'est bon, je m'en vais tranquille. »

Dans la journée les voisins lui dirent : — « Blaise est au plus mal, il mourra comme un chien. — N'en croyez rien, répondit-elle, S. Joseph le convertira aujourd'hui. »

Messire Mathieu vint, ainsi qu'il le faisait quotidiennement, heurter à l'huis de l'usurier. A peine la virago l'eut-elle aperçu qu'elle repoussa la porte en vomissant un torrent d'injures. De sa fenêtre, demoiselle Josette avait tout vu.

— « Plus d'espoir ! dit le curé en passant devant elle. — Messire, répliqua-t-elle sans se troubler, avant que le jour soit fini, vous serez appelé au chevet du moribond. — Décidément, soupira le digne ecclésiastique, l'insuccès de la pauvre fille a troublé son cerveau. »

**

La nuit est venue... Depuis la veille, Blaise est à l'agonie et l'affreuse mégère qui le sert trouve qu'il est bien lent à mourir. Elle le laisse seul, malgré ses plaintes déchirantes, et déjà fouille les tiroirs dans la chambre voisine afin de prendre l'or qu'ils contiennent.

— « J'ai soif, grand soif, dit Blaise. — Tant pis, lui cria-t-elle. Vous pouvez bien avoir un peu de patience, puisque vous mourrez tout à l'heure. — A boire ! Un peu d'eau ! » gémit le malheureux. Pas de réponse. « S'il croit que je vas me déranger pour lui !... »

Au même instant, on entend heurter au dehors. — « Qui frappe à cette heure ? Encore le curé peut-être. Si j'avais le temps, j'irais lui jeter un seau d'eau sur la tête. »

Elle continue ses recherches, essaye toutes les clefs au secrétaire... aucune d'elles ne veut pénétrer dans la serrure et dehors on frappe toujours. Persuadée que c'est le curé, la mégère étouffe un blasphème. Mais quels sont ces pas dans le corridor ? Le curé est donc entré ! et comment a-t-il fait ? La porte est fermée au triple tour et les gros verrous sont poussés.

O stupeur ! ce n'est pas un prêtre, mais un homme qu'elle n'a jamais vu. Ses cheveux sont blancs, sa figure grave et vénérable. — « Que voulez-vous, bégaya-t-elle. — Je veux rester près du malade et le soigner, répondit-il. Pour vous, sortez. — Sortir ! De quel droit me chassez-vous ? » L'inconnu ouvrit la porte de la chambre de Blaise et demanda : — « N'est-ce pas votre volonté que cette femme quitte votre maison à l'instant même ? — Si, si, dit Blaise avec un regain d'énergie... Qu'elle parte tout de suite... C'est une voleuse, une misérable ; elle me refuse une goutte d'eau. » La virago voulut résister, mais le regard de l'étranger prit une expression tellement impérative qu'elle fut saisie de crainte et sortit sur-le-champ.

— « J'ai soif... ah ! par pitié !... râle le moribond. — Buvez, » dit le vieillard. Blaise absorba le contenu de la tasse qui lui était apporté. — « Quel breuvage m'avez-vous donné ? murmura-t-il. Oh ! qu'il me fait du bien ! Comme il éteint le feu qui courait dans mes veines ! Mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. — Mon nom importe peu. Sachez seulement que je vous veux du bien. — Je le crois, votre visage repose mes yeux, votre douce voix calme mes souffrances. Demeurez près de moi... Vous le voyez, tout le monde

me délaisse. — Moi, je ne vous délaisserai point. — Oh ! n'est-ce pas ? Vous resterez jusqu'à la fin... Vous me défendrez contre ces fantômes qui m'obsèdent... Tout à l'heure, ils remplissaient la chambre, ils grimaçaient en s'approchant de mon lit en me disant : « Nous sommes les démons et nous venons chercher ton âme. » A votre vue, ils se sont évanouis comme une fumée... mais ils vont revenir... — Ils ne reviendront pas et n'emporteront pas votre âme. C'est moi qui la recevrai pour la remettre à Dieu. Rappelez-vous, pour les détester, tous les péchés de votre vie..., pensez à la bonté de Celui que vous avez offensé. Il veut bien vous pardonner encore, je suis venu vous l'annoncer de sa part. Les moments sont précieux... repentez-vous, mon frère, criez vers le Sauveur, il vous fera miséricorde... »

Chaque mot du charitable étranger perçait d'un trait de feu l'âme du pauvre pécheur. Joignant les mains et fondant en larmes, il s'écria soudain : — « Pardon, pardon, Seigneur Jésus ! Ne permettez pas que je meure dans votre disgrâce. — Vous êtes prêt, demanda le vieillard, à vous dépouiller du bien mal acquis ? — Oui, oui, mais, hélas ! toutes mes richesses ont la même origine et je ne sais à qui les restituer. — Les jeunes du Buisson... — Oui, je leur rendrai tout. — Soyez donc en paix. Je vais chercher le prêtre et le notaire... dans un instant tous deux seront ici ! »

Après avoir fait son testament et reçu les derniers sacrements avec une grande contrition et une ferveur admirable, Blaise expira tranquillement entre les bras du vénérable vieillard dont Messire Mathieu Tournemire, en dépit de sa pieuse curiosité, n'osait demander le nom.

Alors, le curé et son sacristain virent la figure de l'inconnu prendre une singulière majesté. Une auréole étincelante ceignit son front et il disparut, en laissant à sa place un lis en fleur qui répandait un parfum céleste. — « S. Joseph ! » s'écrièrent ensemble les deux hommes. Et ils s'en retournèrent, glorifiant le Seigneur.

« ...Mais qu'avez-vous fait pour obtenir un si grand prodige ? demanda le lendemain Messire Mathieu Tournemire à demoiselle Josette, après lui avoir raconté le mémorable événement de la nuit. — Je n'ai pas douté, Messire, » répondit-elle avec simplicité.

(Marguerite LEVRAY).

FIN

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 septembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 12 septembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Octave des Morts. — *Les funérailles chrétiennes.* — IV. Les Matines, 689. — V. Les Laudes, 692.

Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. — Com-patir aux douleurs de Marie, 696.

Entretiens sur le Rosaire. — XXXVIII. Premier mystère glorieux : 2° *Jésus apparaît aux amis de sa Mère*, 699. — XXXIX. 3° *Le fait de la Résurrection*, 702.

POUR UNE OCTAVE DES MORTS

Les funérailles chrétiennes

IV

LES MATINES

*Regem cui omnia vivunt,
venite adoremus.*

Venez, adorons le Roi pour
qui tout est vivant.

Voici ce que sainte Thérèse raconte dans sa Vie écrite par elle-même : « Un jour des Morts je me retirai dans ma cellule, pour y réciter l'office des défunts. Alors je vis paraître un monstre horrible qui se plaça sur mon livre, de telle façon que je ne pouvais ni lire, ni poursuivre ma prière. Je me défendis en faisant le signe de la croix, et le maudit esprit se retira par trois fois. Mais à peine reprenais-je la récitation des psaumes qu'il revenait me déranger dans ma prière. Pour le mettre en fuite, j'eus alors recours au puissant sacramental de l'Eglise, à l'eau bénite. J'aspergeai mon livre, et lui-même en reçut quelques gouttes. A ce moment il prit précipitamment la fuite et me laissa achever en paix l'office des défunts. » Je ne m'étonne pas de cette persistance furieuse du démon à empêcher sainte Thérèse de dire cette auguste prière liturgique. Elle est très salutaire aux défunts et donne aux vivants les plus précieuses leçons. C'est une théologie abrégée et sublime de l'au-delà, des justices et des bontés de Dieu. C'est la mise en action du dogme sacré de la communion des saints. Les trépassés parlent par notre bouche, pour exprimer leurs sentiments de foi, de douleur, de regret, de confiance et d'amour de Dieu. Cet office commence d'une manière absolue, sans invoquer le secours divin, sans glorifier la Sainte Trinité, sans bénédictions ni autres rites qui marquent la joie, parce que c'est un office funèbre. Mais combien excellent ! Avec l'office du Saint-Sacrement, c'est, pour les pensées et pour le chant qui l'accompagne, la perle la plus pré-

cieuse de la liturgie catholique. Il serait impossible en un seul entretien d'en donner une idée convenable. Il y a tant à dire ! Occupons-nous pour aujourd'hui des *Matines*, réservant pour une autre instruction les *Laudes*. Deux idées partageront cette exhortation : 1° MAGNIFICENCES qui éclatent dans les Matines ; 2° merveilleux ENSEIGNEMENTS que nous y trouvons pour la sage conduite de notre vie.

I

Dans les Matines célébrées pour les défunts, je trouve des beautés de premier ordre. C'est une élévation et une onction incomparables !

I. Beautés dans l'*Invitatoire*, c'est-à-dire dans cette merveilleuse invitation de l'Eglise à prier pour le défunt, dont le corps est présent dans le temple sacré. « Le Roi pour qui tout est vivant, venez, adorons-le ! *Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus !* » C'est le refrain admirable et consolant du psaume xciv. C'est bien vrai, ce mort n'est pas mort pour Dieu, il vit ! Il vit dans son âme immortelle qui n'a fait que retourner à son Créateur. Il vit même dans ces éléments matériels que la mort a touchés, qui se dissolvent, mais sur lesquels veille l'Esprit vivificateur, qui, un jour, les rappellera à la vie. Et l'on chante ce splendide psaume d'espérance, qui est tout rempli de consolation. Où trouver des sentiments et des paroles plus dignes du mystère des destinées humaines ? Qui jamais exprima d'une manière plus vraie la misère de l'homme qui, tout grand qu'on l'appelle sur la terre, disparaît comme une ombre devant l'éclat de la divinité ? Qui jamais aussi fit mieux sentir la puissance du souverain Maître, lequel seul règne et commande dans l'univers, et dont le regard fait fondre comme la cire les plus hautes montagnes ? Eh bien ! tout puissant qu'il est, il ne rejettera pas son peuple, il ne repoussera pas l'âme de son serviteur ; venez donc, adorons, prosternés dans la poussière, celui qui nous a faits, pleurons en sa présence sur nos fautes. Il est notre Seigneur ; Père, il aura pitié de ses enfants ; Pasteur, il prendra soin de son troupeau. Entendons aussi la grave leçon que Dieu adresse lui-même aux pécheurs de l'assemblée que ni l'amour, ni la crainte ne peuvent convertir : « Aujourd'hui, en présence de ce cadavre, n'endurcissez pas vos cœurs, comme les Israélites qui, au désert, ont méconnu ma loi, et à qui j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreraient pas dans la maison de mon repos. »

II. Après l'*Invitatoire*, les Matines se poursuivent par trois nocturnes admirables¹. Chacun d'eux est formé de trois antiennes, de trois psaumes, de trois leçons, de trois répons, pour

¹ Dicatur officium mortuorum cum tribus nocturnis et laudibus, nisi quid impediatur. (Rit. Rom.).

disposer, par le retour fréquent de ce nombre sacré, le cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit à pardonner aux infortunées victimes des trois concupiscences toutes les fautes qu'elles ont commises par pensée, par désir et par action et à les admettre dans la triple hiérarchie des anges. Tout dans cette belle liturgie est choisi avec un soin et un à-propos merveilleux. Très touchantes, les *antiennes* : ce sont de splendides oraisons jaculatoires, tirées des psaumes qu'elles résument à la perfection. Elles sont l'enseignement des vivants et l'invocation des défunts. « Seigneur, mon Dieu, dirigez mes voies en votre présence. (Ps. v). Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme, car nul dans la mort ne célébrera votre nom. (Ps. vi). Ne permettez pas que mon ennemi, comme un lion furieux, m'arrache la vie, tandis que je n'ai personne pour me racheter et me sauver. (Ps. vii). Il m'a placé dans de gras pâturages. (Ps. xxi). Oubliez les péchés de ma jeunesse et ne vous souvenez plus de mes ignorances. (Ps. xxiv). Je crois que je verrai un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants. (Ps. xxv). Qu'il vous plaise, Seigneur, de me délivrer ; Seigneur, abaissez vos regards sur moi, venez à mon secours. (Ps. xxxix). Guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. (Ps. xli). Mon âme a soif du Dieu vivant, quand paraîtrai-je en la présence du Seigneur ? » (Ps. xli). Que cela est beau et touchant ! Quelles flèches de contrition et d'amour pour l'âme qui veut réfléchir !

III. Voici une troisième beauté et un nouveau foyer d'édification dans les Matines de l'Office des morts : ce sont les trois *psaumes* de chaque Nocturne, tous terminés par le refrain de la prière pour les défunts : *Requiem æternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis*. Par nos lèvres et par notre cœur le défunt dont on célèbre les obsèques parle à Dieu. Dans ces cantiques sacrés il y a une multitude de paroles admirables. Chaque série a son caractère particulier quoique non exclusif. — Les psaumes du premier Nocturne expriment plus spécialement la *contrition*, le regret, l'humilité, la crainte et la frayeur à la vue de l'infinie justice, le tout exprimé de la façon la plus vive et la plus dramatique. — Le second Nocturne exprime davantage la *confiance* qu'inspire au chrétien l'impartialité de son juge, parce qu'il ne se laisse tromper ni par les apparences, ni par les allégations intéressées de l'ennemi, mais qu'il sonde scrupuleusement les consciences pour porter son arrêt d'après ce qu'il y découvre. * Quand même, ô Seigneur, je marcherais au milieu des ténèbres de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi. Je suis toujours enveloppé par votre miséricorde... Le Seigneur est bon et juste... Seigneur, j'ai élevé mon

âme vers vous ; en vous seul j'ai mis ma confiance. J'ai espéré en vous et je ne serai pas confondu... Le Seigneur est ma lumière et mon salut : je ne serai pas confondu... Le Seigneur est le protecteur de ma vie : qui donc me fera trembler ? Quand de formidables armées s'avanceraient contre moi, quand déjà elles me livreraient le dernier assaut, j'espérerais toujours en Dieu. Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris sous son aile... » Quelles consolantes paroles ! — Les psaumes du troisième Nocturne sont aussi très touchants. Ils se distinguent non pas par la pénitence, non pas par l'invincible espérance, mais par d'*ardents desirs* qui sont le fruit d'un amour intense. Quand l'âme, au sortir du monde, a entrevu les splendeurs du ciel, elle n'éprouve plus qu'un sentiment, un besoin : c'est de s'élancer, poussée par l'amour, du séjour des ténèbres dans le sein de la divinité. Jamais captif, jamais proscrit sur la terre n'appela, par de plus vifs desirs, le jour qui doit briser ses chaînes et faire tomber devant lui les barrières qui le séparent de sa glorieuse famille. Pour cette âme les heures sont des siècles. Aussi pour exprimer son attente inquiète et ses brûlants soupirs, l'Eglise n'a pas cru exagérer en lui prêtant les sentiments du Messie aspirant au moment de s'immoler pour le salut du monde. « Il est écrit de moi que je ferai votre volonté ; oui, mon Dieu, je l'ai voulu et j'ai placé votre loi au milieu de mon cœur. Mais vous, Seigneur, ne différez plus vos tendresses ; votre miséricorde et votre vérité m'ont toujours soutenu... Bénis soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui m'admettra en sa présence. Oh ! que ce soit bientôt !... Comme le cerf altéré cherche l'eau des fontaines, ainsi mon cœur, ô mon Dieu, soupire après vous. Mon cœur est brûlé par le désir de posséder le Dieu fort, le Dieu vivant... Quand irai-je vers Dieu, quand paraîtrai-je en sa présence ?... Au souvenir de votre maison, je me suis livré à l'allégresse, parce que je sais que j'entrerai bientôt dans le sanctuaire de Dieu ! O mon âme, le Seigneur tourne ses regards vers toi, il est mon Seigneur, aie confiance en sa tendresse ! » Quelles suaves paroles ! On sent bien que l'âme séparée de son corps passe graduellement par la pénitence, la crainte, l'espérance, la charité, le désir, pour atteindre à une jouissance anticipée qui n'est pas encore le bonheur des saints, mais qu'elle l'obtiendra certainement !

IV. Une quatrième beauté, et non des moins touchantes, ce sont les neuf *leçons*, qui suivent trois à trois chaque série de trois psaumes. Elles sont prises du livre de Job. Pour en avoir l'intelligence, remarque un pieux liturgiste¹, il faut supposer que le saint homme

¹ Nampon, *Beautés de la liturgie*.

Job qui, malgré l'innocence de sa vie, vient d'être frappé si rudement par la main de Dieu, est la personnification la plus exacte de l'âme juste qui, dépouillée même de son corps et sous le poids d'insupportables souffrances, expie ses moindres fautes. C'est cette âme qui fait retentir le purgatoire de ces cris que la douleur arrache au pauvre patient de la terre de Hus. Mais cette âme qui fait entendre dans le temple sacré, par l'intermédiaire d'un ministre de l'Eglise, sa voix plaintive, pendant que son corps est là, attendant la sépulture, c'est l'âme d'un frère qui avec nous a partagé tous les biens de la vie, l'âme d'un ami dont les douleurs étaient autrefois pour nous des douleurs personnelles ; c'est l'âme d'un père, d'une mère, qui n'a respiré que pour nous et qui souffre peut-être pour nous avoir trop aimés ! Venez, vous qui, penchés sur son lit d'agonie, lui promettiez un amour éternel, venez aujourd'hui entendre ses gémissements.

O ciel ! qu'ils sont touchants ! qu'ils sont saisissants ! qu'ils sont instructifs ! Quels magnifiques sujets de méditation nous y trouvons sur le misérable état des trépassés, sur leur douleur intense, sur leurs vifs regrets, sur leurs espérances infrangibles, sur la terrible justice de Dieu et son incomparable bonté ! Qu'il fait bon méditer sur les fragments de ce beau livre que nous lisons, aux funérailles, pendant les Matines ! On ne peut y arrêter son esprit et son cœur sans devenir meilleur, et sans ressentir une plus ardente dévotion pour les défunts ! « Pardonnez-moi, Seigneur !... J'ai péché... Et je vais expier ma faute dans l'anéantissement de la poussière du tombeau... Oh ! comme la vie que j'ai menée est à charge à mon âme !... Ayez pitié de moi, ô Dieu, car c'est vous qui m'avez créé ! Ma vie s'est écoulée rapidement, elle a passé comme une fleur à peine éclosie, elle s'est évanouie comme une ombre !... Et puis, entré dans l'éternité où j'expie, j'attends ma délivrance... J'ai confiance que vous me l'accorderez bientôt et que vous rétablirez toutes choses... Aujourd'hui je suis dans les ténèbres, mon corps est déshonoré, brisé par le trépas. J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père ; aux vers : Vous êtes ma mère, vous êtes mes sœurs !... Mais mon corps ressuscitera, j'en ai la ferme espérance que je voudrais faire partager à tous les humains !... Cette terre de misère et d'obscurité, où tout est nuit, désordre et horreur, se changera, par votre bonté, en la terre des vivants. »

V. Qu'il me soit permis de vous signaler une cinquième merveille des Matines de l'office des Trépassés. Je m'en voudrais de ne pas vous en dire quelques paroles : ce sont les *répons*. Les répons sont de vrais chefs-d'œuvre de pensée et de sentiment ; d'autre part, ils sont extrêmement remarquables au point de vue du chant.

Il serait difficile, pour de si touchantes suppositions ; de trouver des modulations aussi sublimes. A part le premier répons, qui est une affirmation de la résurrection des corps empruntée au saint homme Job, — affirmation que l'Eglise se plaît à répéter pendant l'office des défunts, pour nous remplir de la vraie consolation que nous puissions goûter, — les autres répons sont d'ardentes prières où se mêlent l'humilité la plus profonde, la confession des fautes commises, la crainte salutaire de la souveraine justice, la confiance très filiale dans les miséricordes divines. On y rappelle la résurrection de Lazare qui, à la voix du Sauveur, sortit du tombeau, image de la sortie du purgatoire qu'on implore pour les trépassés ; on évoque la bonté du Rédempteur, dont la sainte âme, après la consommation du sacrifice suprême du Calvaire, alla visiter les âmes qui étaient aux limbes, pour leur annoncer leur prochaine entrée dans le paradis. Presque toujours, dans ces répons, c'est le défunt qui parle et qui implore. Pour ne citer que le dernier répons, écoutons les belles paroles de la liturgie : elles sont bien capables de nous remplir d'édification : « Seigneur, s'écrie-t-elle, sauvez-moi des voies qui mènent à l'abîme. Délivrez-moi, ô vous qui avez brisé les portes d'airain, ô vous qui avez visité les limbes, ô vous qui avez fait briller votre lumière aux yeux de ceux qui gémissaient dans les ténèbres pour qu'ils vous contemplent. Transportés de joie, ils se sont écriés à votre glorieuse apparition : O Christ, ô Rédempteur du monde, vous êtes donc enfin venu vers vos enfants ! » Et le dernier répons se termine par ce refrain d'amour qui retentit si souvent pendant l'office funèbre : « Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière sans fin brille à leurs regards. *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux æterna luceat eis* ! »¹.

II

Les Matines ne renferment pas seulement les plus riches perles de l'Ecriture Sainte ; elles ont aussi un côté extrêmement pratique, dont il nous faut parler brièvement.

I. Et d'abord cette partie de l'Office des morts nous invite avec beaucoup d'insistance à prier pour celui ou celle dont nous célébrons les obsèques. Elles nous disent d'abord que nous devons y assister avec un empressement plein de dévotion, quand elles sont célébrées, ce qui est le cas ordinaire. Hélas ! qu'il me soit permis de signaler ici un abus qui, en un certain nombre de localités, tends à se développer. On va encore à la levée du corps, on y assiste d'une présence plutôt matérielle, car fréquemment il semble qu'on prenne part à un cortège purement civil. On s'y livre sans scrupule.

¹ Cf. *Les Beautés du Culte catholique*, par Raffray, t. I ; *Le Purgatoire*, par Louvet.

pule à toutes sortes de conversations ; on cause de choses vulgaires ; on rit même comme s'il s'agissait d'une cérémonie de réjouissance ! Et le pauvre mort dont on accompagne le corps, on n'y pense pas ! Il y a pire. Arrivé au portail de l'église, quand le corps avec le clergé est entré dans le temple sacré, on lui fausse compagnie, on s'en va, on se réunit dans des maisons qui ne sont rien moins que la maison de Dieu. Cette conduite est indigne. C'est une insulte à la famille en deuil et au trépassé ; c'est un outrage à la religion ; c'est un acte de la plus grossière incivilité. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous. Suivons le cortège funèbre ; entrons à l'église, assistons avec recueillement à la célébration des Matines.

II. Il est écrit dans l'histoire de l'empereur Charles-Quint, que ce puissant monarque, à la fin de sa vie, désira mettre pleinement son âme sous l'influence de la pensée des fins dernières. Encore vivant, il voulut qu'on célébrât ses obsèques. Il fut porté à l'église dans un cercueil magnifique qui montrait à la fois la grandeur et la petitesse des honneurs humains. Au pied de l'autel on célébra l'Office des morts, et notamment on chanta les trois nocturnes de Matines dont nous venons de parler. De la pensée et du cœur il s'unissait aux paroles funèbres qui étaient chantées, il en goûtait les graves paroles, les chants solennels, les enseignements profonds qui éclairent si vivement les misères de cette vie et les grandes réalités de l'au-delà. Il en fut profondément impressionné ; et de toute son âme il pria pour que Dieu lui fit miséricorde. — Sans doute, nous n'avons pas à renouveler cette dramatique action. Mais ce que nous devons faire, et de toute l'ardeur de la charité d'un bon chrétien, lorsque nous assistons à Matines, c'est intercéder de notre mieux en faveur du trépassé à qui nous rendons les derniers honneurs. Au lieu de laisser notre esprit distrait, notre cœur préoccupé de choses étrangères, suivons l'Office des morts, prions pour le défunt, prêtons-lui notre voix pour exprimer des sentiments de regret, de contrition, de confiance, de désir et d'amour de Dieu. Voilà de la vraie fraternité, voilà de la bonne religion !

III. Et puis, en priant pour le mort, ne nous oublions pas nous-mêmes. L'Office de Matines, tout en étant un admirable suffrage pour le défunt, est aussi pour nous un merveilleux enseignement qui nous prêche les vérités les plus importantes. Si nous savons comprendre, nous y trouverons un souvenir de la mort : nous oublions trop que nous ne sommes sur terre qu'en passant et que nous nous préparons à la vraie vie, la vie de l'éternité. Nous sommes avertis de la façon la plus persuasive de la nécessité de la bonne mort qui doit décider de notre salut. A chaque instant, pour ainsi dire, la parole de l'Ecriture nous y est redite :

« Là où tombera l'arbre, là il restera, *ubi ceciderit arbor, ibi erit.* » Et puis nous sommes fortifiés et consolés par la pensée de la résurrection de nos corps qui, après avoir souffert, après avoir été torturés par la maladie, après avoir été dévorés par le sépulcre, reflleuriront dans la beauté, ou plutôt se lèveront pleins de vie et pleins de gloire. *De terra resurrecturus sum.* D'autre part, nous sommes tout pénétrés de la pensée de la terrible justice des jugements de Dieu et de ses incomparables bontés, *Amplius lava me ab iniquitate mea... Vocabis me et ego respondebo tibi : operi manuum tuarum porriges dexteram.*

**

S. Grégoire de Tours nous raconte que, dans un petit village du diocèse de Bordeaux, deux saints prêtres, étant venus à mourir le même jour, furent apportés ensemble à l'église pour la célébration de l'office funèbre. Or voilà que, pendant que le clergé, partagé en deux chœurs, chantait les Matines, on entendit très distinctement les deux défunts unir leur voix à celle des chantres et se répondre ainsi l'un à l'autre. Sans doute Dieu le permettait pour affermir les fidèles dans la croyance au purgatoire, mais aussi pour les persuader de l'efficacité de leurs suffrages. Prenons donc la résolution, aux enterrements, de ne pas nous excommunier, c'est-à-dire de suivre le cortège dans l'église ; de ne pas rester insensible quand on chante l'Office des morts, mais de nous y unir, au moins d'esprit et de cœur, de lire et de méditer les belles paroles que l'Eglise fait entendre aux funérailles de ses enfants. Apportons aux défunts non seulement l'hommage de notre politesse, mais celui de nos prières et de notre charité. *Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus !* Ainsi soit-il.

V

LES LAUDES

*Cogitavi dies antiquos et annos
eternos in mente habui.*

J'ai pensé aux jours anciens et
j'ai médité sur les années éternelles.
(Ps. LXXVI, 6).

Quel est ce mystère, frères bien-aimés ? A la sépulture de ses enfants, avant de célébrer pour eux le saint sacrifice, l'Eglise chante l'office des *Laudes*. Elle chante, mais sur un rythme doucement pénétrant, qui n'a rien de l'éclat des fêtes mondaines, et avec des mélodies pleines de paix et de recueillement. Elle chante parce que, au-dessus des infimes réalités de la vie présente, elle a présentes à l'esprit et au cœur les sublimes réalités de la vie future, que le défunt doit posséder quand il aura payé à la justice divine toutes les dettes du péché. Elle chante, et son chant est une louange : *Laudes !*

Ah ! qui dira la poésie, la grandeur, la consolation renfermées dans ce mot de *Laudes* ! Chrétiens, pour notre commune édification, je vous parlerai, aujourd'hui, dans cette Octave des morts, de cet office où dominant, sans exclure la tristesse naturelle de la séparation, les joies de l'espérance. Si vous le voulez bien, je vous parlerai le plus simplement possible de cet office admirable, pour que vous vous en serviez avec dévotion en faveur du trépassé, et pour que vous-mêmes vous en tiriez d'abondants fruits de salut. Dans cette intention, je considérerai les *Laudes* pour les défunts 1^o PAR RAPPORT AUX DÉFUNTS EUX-MÊMES ; 2^o PAR RAPPORT A NOUS. De cette façon nous pratiquerons plus efficacement la charité et envers ceux qui ont quitté la terre et envers nous-mêmes.

I

I. Les *Laudes* sont composées de cinq psaumes et de cinq antiennes tirées des psaumes, et chaque psaume se termine par le refrain mortuaire : *Requiem æternam dona eis Domine !* Ce nombre cinq, remarque un pieux liturgiste, indique que c'est par l'efficacité du sang divin répandu par les cinq plaies du Sauveur que sont effacés les péchés commis par les cinq sens de l'homme. Ensuite retentit l'affirmation si douce au cœur et si consolante : « J'ai entendu une voix disant du haut du ciel : Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! *Audivi vocem de cælo dicentem mihi : Beati mortui qui in Domino moriuntur !* » Après quoi vient l'antienne finale qui est une solennelle affirmation de la résurrection, tirée des paroles mêmes du Sauveur : *Ego sum resurrectio et vita*, et qui est suivie du cantique *Benedictus Dominus Deus Israel*. Ce beau cantique est une magnifique action de grâces pour la miséricordieuse visite que Notre-Seigneur Jésus-Christ rendit dans les limbes aux âmes qui attendaient sa venue sur la terre. Enfin se font entendre des supplications toutes brûlantes de ferveur. Après la toute-puissante Oraison dominicale, l'Eglise s'écrie : « Des portes de l'enfer délivrez, Seigneur, l'âme du défunt ! Qu'il repose en paix ! Seigneur, entendez ma voix et que le cri de mon cœur aille jusqu'à vous ! » Ensuite l'oraison : « Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur ; il est mort à cette vie : qu'il vive devant vous, et que les fautes qu'il a commises par la fragilité de la chair lui soient pardonnées par votre très miséricordieuse bonté ! » Voilà le résumé de ce bel office. Faisons particulièrement sur les psaumes quelques réflexions. Nous y verrons, j'en suis sûr, la sagesse, la bonté et les intentions toutes maternelles de l'Eglise dans les devoirs qu'elle rend au défunt, et qu'elle nous rendra un jour à nous-mêmes.

II. Dans les psaumes qui composent l'office de *Laudes* et dans le *Benedictus* qui le couronne se trouve divinement exprimé l'état d'âme du trépassé avec ses sentiments et ses aspirations.

Le premier psaume est un splendide acte de *contrition*. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam*. Je ne veux pas m'y arrêter plus longtemps, parce que nous en avons déjà parlé dans nos instructions précédentes.

Le second psaume *Te decet hymnus in Sion* est un acte d'espérance très ardente. Le défunt, malgré ses peines, malgré ses tortures, malgré le supplice de la séparation momentanée d'avec Dieu, se réjouit, dans la pensée d'obtenir les inénarrables biens célestes qui sont figurés par les biens de la terre. Cette espérance est voilée, il est vrai, par les ombres du trépas, mais elle est très vive. « Je vous en prie, ô mon Dieu, que mon exil soit abrégé !... Oh ! bienheureux celui que vous aurez choisi pour vôtre et que vous introduirez dans vos tabernacles éternels !... Vous êtes le Tout-Puissant, vous êtes le généreux distributeur de tous les dons... Vous avez visité la terre et vous l'avez enivrée de vos dons. Le fleuve de Dieu a été rempli d'eaux ; la terre, selon vos desseins, donne la nourriture avec largesse à tous les êtres. Que l'eau coule dans les ruisseaux avec abondance, que la rosée féconde la campagne, que chacune des saisons reçoive vos bénédictions, que la fertilité s'étale partout jusque dans les déserts, que les vallées soient riches en froment, que les troupeaux se multiplient ! » La richesse partout, image des inénarrables richesses du paradis !

Non seulement les défunts demandent pardon, non seulement ils espèrent, mais ils prient, et qui dira avec quelle dévotion ! En effet la prière fait l'objet du troisième psaume : *Deus Deus meus... Deus misereatur nostri !* Mais quelle prière humble, ardente, variée ! « O Dieu, vous êtes mon Dieu, vous êtes l'objet constant de ma pensée et de mon affection. Je suis dans l'exil et la misère : venez à mon aide ! Je suis loin de vous : donnez-moi le bonheur de vous posséder ! Mon âme est toute desséchée de douleurs aiguës : donnez-lui ce bonheur qui remplisse de vigueur et de joie toutes mes facultés ! Oh ! veuillez entendre ma voix, et je ne serai pas ingrat. Dès maintenant, que tous les peuples vous connaissent et vous bénissent ! Mais de grâce, bénissez-moi, ô Dieu le Père, ô Dieu le Fils, ô Dieu le Saint-Esprit ! *Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus !* »

Les trépassés n'oublient pas la terre. Ils sentent vivement la douleur de la séparation que la mort a apportée dans l'économie de leur existence. Pour nous le faire comprendre, en place du quatrième psaume, l'Eglise à l'office

de *Laudes* nous fait lire le cantique d'Ezéchias. On y voit décrite cette douleur de quitter la terre, douleur religieuse cependant, tempérée par le bonheur du pardon et l'espoir de la vie éternelle. Laissez-moi, chrétiens, vous redire ce récit où l'on trouve une peinture si expressive du cœur humain qui aime Dieu, à l'approche de la mort. C'est le prophète Isaïe qui nous l'a conservé. (Is., xxxviii). Ezéchias fut malade jusqu'à la mort. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint le trouver et lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur : Mettez ordre à vos affaires, car bientôt la vie cessera pour vous, vous mourrez ! » Alors Ezéchias tourna son visage vers la muraille et fit cette prière : « Souvenez-vous, Seigneur, que j'ai marché en votre présence, dans la vérité et la vertu, et que j'ai accompli votre volonté. » Et le roi Ezéchias versa des larmes abondantes. Isaïe, sur l'ordre du Seigneur, retourna vers le roi et lui fit cette communication : « Voici ce que dit le Seigneur, Dieu de David votre père : J'ai entendu ta prière, et j'ai vu tes larmes ; j'ajouterai encore quinze années à tes jours. Voici le signe de l'accomplissement de ma promesse : je ferai rétrograder l'ombre du soleil qui est descendu de dix lignes sur l'horloge d'Achaz. Et le soleil retournera de dix lignes. » Et en témoignage de cet événement Ezéchias fit ce cantique célèbre : « J'ai dit : J'irai, au milieu de mes jours, aux portes de l'enfer. Le reste de mes jours m'échappe. Je ne verrai plus mes semblables qui étaient autour de moi et vivaient dans la paix et je ne verrai plus le Seigneur, le Dieu des vivants, dans son temple. Adieu toute postérité, ma vie est comme une tente qui se replie. Ma vie a été tranchée comme par les ciseaux du tisserand. A peine avais-je commencé à vivre que déjà tout est fini. En un jour tout est terminé. J'espérais aller jusqu'au matin, mais, comme un lion, Dieu a brisé mes os. J'ai crié comme le petit de l'hirondelle, j'ai soupiré comme la colombe. Mes yeux se sont fatigués à force de regarder le ciel. Seigneur, je souffre violence ; défendez-moi. Mais que répondra-t-il à mes prières ? C'est lui qui a tout fait. Je repasserai toutes mes années dans l'amertume de mon âme. » Voilà le cri de la peine ; voici celui de la gratitude pour la promesse efficace du Très-Haut : « Seigneur, si c'est ainsi que l'on vit, si la vie de mon esprit est cantonnée dans les misères humaines, vous me châtierez et vous me rendrez la vie. A cause de vos promesses, je serai paisible dans mes afflictions les plus amères. Vous m'avez rendu la vie, vous avez oublié toutes mes fautes. Le tombeau ne vous bénira pas comme le saint temple. Je vivrai encore et je vous glorifierai : le père fera connaître à vos enfants votre loi, tant qu'il restera sur la terre. Selon votre parole, sauvez-moi et nous vous

glorifierons tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur ! » Que tout cela est beau ; et quelle magnifique expression des sentiments des trépassés retenus dans le purgatoire !

Après la pénitence, après les sublimes espoirs, après la belle et touchante peinture de la séparation de l'âme d'avec le corps, voici l'hymne de la reconnaissance. L'âme du défunt, dont nous célébrons les obsèques, se représente les magnifiques récompenses dont elle doit jouir un jour. C'est ici surtout le chant des *Laudes*, le chant de la louange. *Omnis spiritus laudet Dominum !* Le mort qui est là présent sous nos regards, entonne par l'organe de l'Eglise le chant du remerciement et de l'action de grâces. Le corps, il est vrai, est inerte, mais l'âme est pleine de vie. Et à la vue de sa splendide destinée, elle offre à Dieu l'hommage de la plus magnifique gratitude. Elle invite tout l'univers, le ciel et la terre à louer Dieu : les créatures spirituelles, c'est-à-dire les anges et les saints, les astres lumineux qui roulent dans l'espace, le soleil, la lune et les étoiles. Elle fait appel, pour la glorification du Dieu très grand et très bon, aux abîmes de la mer, aux géants qui vivent dans ses profondeurs ; au feu, à la grêle, à la neige, aux tempêtes qui exécutent ses volontés ; aux montagnes et aux collines ; aux arbres qui se couvrent de fruits et nous protègent de leur ombre ; aux rois et aux peuples ; aux princes et aux juges ; aux jeunes gens, aux vierges et aux vieillards ; à tous ceux qui sont sanctifiés par sa grâce, aux enfants d'Israël, à son peuple de prédilection, à tous les élus qui sont sur la terre et dans le paradis. Elle exhorte les créatures à exalter sa puissance, sa grandeur, par la pensée, la parole et les instruments de musique. *Omnis spiritus laudet Dominum !* Il y a là un lyrisme admirable. Combien, en chantant ces beaux psaumes, nous sommes loin de ces doctrines de néant que l'esprit de mensonge s'applique à propager, particulièrement de nos jours !

Enfin, au nom du trépassé dont nous célébrons les obsèques, nous chantons le beau cantique de Zacharie, le *Benedictus*, dans lequel nous bénissons le Dieu Rédempteur, le Dieu fidèle à ses promesses, qui a arraché le genre humain à la fureur de ses ennemis, qui nous procure la grâce insigne de vivre dans la sainteté et l'innocence ; le Dieu qui a visité les prisonniers des limbes et qui doit délivrer les âmes du purgatoire et les introduire dans le séjour de la paix. *Benedictus Dominus Deus Israel.*

Si nous pensions à ces magnifiques enseignements, avec quelle piété nous assisterions aux *Laudes*, en faveur des âmes du purgatoire, en faveur surtout du défunt à qui nous rendons les derniers devoirs !

Mais, en nous faisant lire ces belles paroles, l'Eglise n'a pas eu seulement en vue les âmes du purgatoire ; sa préoccupation s'étend aussi aux vivants. Donc, après avoir considéré les *Laudes* par rapport aux défunts, considérons-les par rapport à nous-mêmes.

II

Quand nous assistons aux obsèques d'un défunt, pénétrons-nous de la grande parole de l'Esprit-Saint : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*. Pensons aux jours écoulés, méditons sur les années éternelles. Que cette cérémonie ne soit pas pour nous un témoignage de politesse humaine, mais une action vraiment religieuse par laquelle nous venons en aide au trépassé, et nous travaillons à notre sanctification personnelle. Entrons particulièrement dans ces sentiments à l'office de *Laudes*. Si nous suivons l'impulsion du Saint-Esprit, nous ferons beaucoup pour les morts et beaucoup pour nous-mêmes.

I. Et d'abord *réparons*. Qui que nous soyons, nous avons offensé Dieu de beaucoup de manières par pensées, par paroles et par actions : *in multis offendimus omnes*. En présence du cercueil qui est dans le saint temple, souvenons-nous que la mort est la punition du péché. Nous mourrons, nous aussi, parce que nous avons violé la loi de Dieu. Efforçons-nous donc d'expier le plus possible avant que l'heure funèbre ne sonne pour nous. Disons de toute notre âme : « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon la grandeur de vos miséricordes. Lavez-moi de plus en plus de mes fautes. Créez en moi un cœur nouveau. Rendez-moi le bonheur de la sainteté. Détournez vos regards de mes péchés, effacez toutes mes iniquités. » Oui, dans l'office des défunts ne manquons de faire un acte de contrition bien senti et bien sincère. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam !*

II. Après avoir abaissé les regards sur nous-mêmes pour déplorer notre misère, considérons le néant des choses qu'on décore du titre de « biens de la terre. » Vanité, les richesses que nous n'emporterons pas quand nous quitterons la terre ; vanité, les honneurs qui s'évanouissent plus rapidement que la fumée ; vanité, les plaisirs qui, à bien les considérer, ne laissent après eux que futilité, quand ce n'est pas amertume ou regret ! Vanité, la vie qui s'écoule plus rapidement que les eaux qui vont à la mer et qui deviennent de plus en plus rapides et fugitives, à mesure qu'elles se rapprochent de l'abîme. Ah ! comme il comprit vivement cette leçon, le vice-roi de Catalogne qui devint S. François de Borgia, quand il assista aux obsèques de l'impératrice Isabelle ! Quand il vit avec effroi les ravages de la mort sur celle qui avait été si grande, si heureuse, si riche, si adulée dans le monde,

il comprit le vide de tout ce que les mondains recherchent ; il prit la résolution de renoncer à ses titres, à ses charges, à sa haute position, pour aller aussitôt que possible travailler efficacement à la gloire de Dieu, à son salut et à celui de ses frères. Nous aussi, pendant l'Office des morts, pendant les *Laudes* pour les défunts, détachons-nous de la terre et de ses attraites. Déterminons-nous à servir Dieu sérieusement et constamment. Que notre mot d'ordre, que notre signe de ralliement soit ce simple mot qui renferme tant de choses précieuses et éloquentes : Dieu seul ! Dieu seul ! *Deus Deus meus !* La vie présente en elle-même n'est rien, elle n'a de valeur que comme préparation à l'éternité. *De mane usque ad vesperam finies me !*

III. Eleveons les yeux de notre cœur au-dessus des biens terrestres pour contempler les biens célestes qui nous attendent. Espérons les célestes récompenses que N.-S. nous a acquises au prix de tout son sang. Souvenons-nous que le ciel est un palais dont le trépas nous ouvrira la porte. Oh ! que nous serons heureux en compagnie de nos frères qui nous quittent et nous précèdent ! Nous serons comblés de biens dans la maison du Seigneur. Nous verrons Dieu, nous le louerons, nous l'aimerons. Nous serons avec N.-S. J.-C., avec les anges, avec les saints, avec les membres de notre famille, avec nos amis. Désormais plus de larmes, plus d'inquiétudes, plus de douleurs. Nous posséderons tout ce que notre âme peut désirer, et notre bonheur sera sans limites et sans fin. Tous les biens, toutes les splendeurs, tous les plaisirs de l'existence présente ne sont qu'une ombre, si on les compare aux splendeurs, aux plaisirs, aux biens de l'existence éternelle. Réjouissons-nous donc ; disons comme le Prophète : « J'ai été dans l'allégresse quand on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Oui, pendant l'office des défunts, tout en ressentant une peine qui est bien naturelle, que l'espoir du bonheur parfait nous console ! *Replebimur in bonis domus tue !*

IV. En conséquence excitons dans notre âme le sentiment renfermé dans le nom même de l'office de *Laudes*, le sentiment de la *louange* pour les biens inénarrables que Dieu nous réserve ainsi qu'à nos frères. Abandonnons nos cœurs, — à première vue cela paraît étrange, mais au fond c'est l'expression de la plus haute philosophie, — abandonnons nos cœurs à l'action de grâces la plus vive pour les miséricordes de Dieu. Dans l'effusion de notre gratitude, louons le Dieu très grand en lui-même et très bon pour nous. Remercions-le avec le plus d'intensité que nous pourrons. Appelons à notre secours pour payer notre dette de reconnaissance les créatures qui sont dans les cieux et sur la terre, les êtres animés

et inanimés, ceux qui sont doués d'intelligence et même ceux qui en sont privés. Dieu nous réserve tant de bonheur et tant de gloire que jamais nous ne le remercierons assez. Oui, que notre refrain soit celui de Zacharie : « Dieu soit béni ! *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ !* »

**

En revenant des obsèques de l'un de ses amis, M. de Vogüé écrivait ces touchantes paroles : « Ces chants suffisent, nul discours ne les égalera. Que de sagesse et de beauté dans ce latin, langue morte de la mort, qui apporte du fond des temps, de toutes nos origines, la même lamentation à toutes les races, à tous les âges ! Si grand qu'ait été l'homme qui n'est plus, si rare et douloureuse qu'ait été la tragédie de sa vie, jamais une allusion personnelle, jamais une condescendance de l'universel au particulier dans le culte catholique romain. Toujours la même plainte, égale pour tous ces atomes qui s'écoulent dans le fleuve commun. Elle passe au-dessus d'eux, éternelle et maternelle, ignorante de leurs différences, sachant seulement qu'ils sont de la même famille, reliés aux plus anciennes générations. Elle les noie dans le même néant, elle les en retire avec les mêmes consolations : démocratie de la tombe, le seul lieu où ce mot puisse exprimer une vérité. Quels déchirements dans ces paroles liturgiques, dans ces chants qui ont servi pour toutes les douleurs, qui nous arrivent chargés de pleurs séculaires ! Et quelle paix ensuite quand ils affirment l'espérance ! L'homme a vraiment mis là tout ce qu'il peut atteindre de l'infini ! »

On ne saurait mieux dire.

C'est un beau résumé de notre entretien sur les *Laudes* pour les défunts. Douleur et espérance : voilà bien le sens de cet office. Je prie Dieu qu'il nous fasse entrer dans l'esprit de l'Eglise ; et je lui demande que tous, en assistant aux obsèques de nos parents et amis, nous pensions à nos jours écoulés et aux années éternelles. *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*. Que N.-S. J.-C., qui pour notre salut a voulu passer par la mort, nous en fasse la grâce. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS

COMPATIR AUX DOULEURS DE MARIE

*O vos omnes qui transitis per viam,
attendite et videte si est dolor sicut
dolor meus.*

O vous tous qui passez par ce chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur.

(Thr., I, 12).

Quelle est, mes frères, cette triste voix ? A qui s'adresse cette invitation plaintive ? D'où

viennent ces douloureux accents ? Votre foi vous transporte sans doute au pied du Calvaire et vous fait reconnaître dans l'excès de cette douleur, dans la tendre amertume de ces plaintes, la voix de votre Dieu sauveur. Oui, c'est du haut de la montagne sainte, où il expire sur un bois infâme, qu'il nous adresse ces paroles. Mais l'Eglise nous révèle aujourd'hui quelque chose de plus douloureux encore, du moins pour le cœur de l'homme, pour notre nature ; et dans ces accents, elle nous fait entendre le cri d'une femme, la voix d'une mère dont le cœur est brisé, dont les entrailles sont déchirées, dont le cœur est transpercé de sept glaives. C'est la voix de l'auguste Marie, la Mère de Jésus et notre Mère.

Nous savons, mes frères, que le cœur maternel de la T. S. Vierge la rend sensible à tout ce qui nous intéresse, à notre félicité, à nos infortunes. Prenons donc part aussi à son martyre comme à sa gloire. Elle se plaint un jour amèrement à l'une de ses plus fidèles servantes de l'insensibilité des hommes pour ses immenses douleurs. Ne méritons pas ce reproche et, en ce jour du moins, arrêtons-nous un instant et considérons les incomparables souffrances de notre Mère, pour y compatir et y chercher quelques leçons de salut : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

I

Il semble, mes frères, que Marie dût être une femme bénie et honorée entre toutes les femmes, une vierge paisible et glorieuse, une mère bienheureuse parmi toutes les mères. Et c'est vrai. Car quels ne furent pas les incomparables privilèges de sa conception, de sa naissance, de son existence virginale, de sa maternité divine ? Quels fruits de joie ne dut-elle pas recueillir dans la paix d'une âme que le péché ne toucha point, dans ses rapports avec Dieu et les esprits célestes, et surtout dans l'ineffable honneur qui lui fut fait de concevoir, de mettre au monde et d'élever le Fils de Dieu fait homme ? O femme heureuse entre toutes les femmes ! Elle était préservée de toute souillure, ornée de toutes grâces. O mère heureuse parmi toutes les mères ! Le fruit de ses entrailles était mille fois béni ; son Fils était son Dieu ; les anges venaient la visiter dans son humble chaumière. O jours de Nazareth ! Quel bonheur d'être là, seule avec lui, séparée du monde, ignorée de la terre ! O joies pures, douce image des joies du ciel !

Mais ne nous y trompons pas, mes frères. Il ne pouvait se faire que la femme choisie de Dieu pour réparer le mal causé dès l'origine par la première femme et pour enfanter Celui qui devait sauver le monde par la souffrance, fût sans participation au mystère de douleur.

Il ne pouvait se faire que la nouvelle Eve fût dans la joie et les délices, tandis que le nouvel Adam serait dans les tortures du crucifiement et de la mort.

Aussi les saints Livres, si avarés de détails touchant les secrets de la vie de Marie, ne craignent pas de nous révéler tout ce qui peut en assombrir l'apparent bonheur, tout ce qui blesse profondément le cœur de notre Mère.

L'ange Gabriel descend du ciel et lui annonce sa glorieuse destinée. Elle écoute, elle obéit, elle conçoit le Fils de Dieu dans son chaste sein. O joie, ô bonheur incomparable ! Mais ce qui semblait être le commencement d'un bonheur sans égal n'est pour elle que le commencement d'une série de douleurs qui ne se termineront qu'avec sa vie. Trop humble pour révéler ce qui s'est opéré en elle, la voilà devenue l'objet du soupçon le plus injurieux. Cet astre éclatant paraît obscurci aux yeux du plus saint des hommes ; ce lis pur et sans tache semble flétri et décoloré ; cette mère immaculée n'a d'asile que dans son innocence et sa douleur ; elle n'a de ressource que dans une protection céleste.

Un ange vient prendre sa défense ; mais que d'autres tribulations lui sont réservées ! Le jour arrive où elle met au monde son divin Fils. Jésus sort de son sein virginal comme un rayon de soleil à travers le cristal, et Marie le reçoit dans ses bras. O Mère ! exprimerais-je votre félicité, ou peindrais-je votre douleur ? Votre Fils est né : quel doux transport de le voir ! Mais il est né à Bethléem, loin de votre demeure. Et on le repousse : il n'y a point de place pour lui ni pour vous. Et le voilà dans une étable, entouré de vils animaux, couché sur un peu de paille, couvert de quelques haillons. O Marie ! quel sujet de douleur et d'amertume se mêle à votre félicité ! Et que vous avez dû souffrir en voyant tant d'attraits, d'amabilités et de perfections méconnues !

Cependant quelques heures de félicité lui sont ménagées. Les chants du ciel sur le berceau de son Fils la dédommagent des oublis et des rebuts de la terre. Des bergers et des rois viennent se prosterner et adorer. Mais quel bruit vient tout à coup troubler son repos ? — « Fuyez avec l'Enfant, car voilà qu'on le cherche pour le massacrer ! » Et Marie s'enfuit avec son Fils ; et aux misères de la pauvreté viennent s'ajouter les tristesses et les peines de l'exil. Hier, l'Enfant-Dieu en naissant ne trouvait de place que dans une étable abandonnée ; aujourd'hui, on le cherche déjà pour le faire mourir. Et s'il échappe par une protection céleste, des milliers de tendres victimes sont immolées à sa place, et des mères désolées remplissent de leurs lamentations les collines de Rama et de Bethléem.

Les jours de l'exil sont passés ; Marie est

rentrée dans sa chère solitude de Nazareth, et là du moins elle va jouir avec délices et longtemps de la présence de son Fils bien-aimé. Hélas ! Il ne pouvait plus y avoir pour elle de joie sans mélange. La prophétie mystérieuse et impitoyable du vieillard Siméon lui avait annoncé, dès les premiers jours de sa maternité, que cet enfant si cher croissait pour un sanglant sacrifice et qu'un glaive de douleur transpercerait un jour le cœur de sa mère. Depuis ce moment, Marie est absorbée dans les plus tristes pensées. Les images les plus affligeantes passent sans cesse devant ses yeux ; et au milieu même de ses joies les plus vives, des douleurs inexprimables éclatent dans son cœur. Si elle allaite son divin Enfant, elle a la vision de ce fiel qui doit l'abreuver sur la croix. Si elle l'aide à former ses premiers pas, si elle presse ses mains innocentes, il lui semble voir ces pieds et ces mains percés par des clous et fixés sur un bois ignominieux. Lorsqu'elle dépose sur son front les premières caresses du matin ou les derniers adieux du soir, elle le voit couronné d'épines, les yeux éteints, le visage couvert de sang. Si elle lui prépare son lit de repos, elle le voit étendu sur une croix sanglante. O martyr continué de notre Mère, le plus long et le plus affreux ! Les jours de l'affliction l'ont prévenue et elle ne vit que d'amertumes : *Prævenirent me dies afflictionis ; moerens incedebam*. (Job, xxx, 27, 28). Elle marche de tristesses en tristesses ; aux amertumes de la vie privée de son Fils se joignent les amertumes de sa vie publique. Quel contre-coup pour son cœur de mère, lorsqu'elle entend appeler son Fils un possédé du démon, un séducteur, un blasphémateur ; lorsqu'elle entend reprocher à Jésus le nom même de Marie sa mère : *Nonne mater ejus dicitur Maria ?* (Mt., xiii, 55) ; lorsqu'enfin elle est témoin des ingrates colères que suscitent ses bienfaits et qui lui font pressentir l'approche de plus grandes douleurs encore !

Enfin, le jour est venu. Il n'est plus question de funestes pressentiments : voici Marie en face de la plus affreuse réalité. Elle a su l'agonie du jardin des Oliviers, la trahison de Judas, la fuite des apôtres, la lâcheté de Pierre, la sentence des tribunaux, les soufflets, les crachats, la flagellation. Elle a entendu ce cri terrible d'une foule ingrate : « Qu'il soit crucifié ! » Elle a vu tous les apprêts du supplice : la croix, les clous, l'éponge, la lance. Elle a vu, elle a suivi son cher Fils dans sa marche au Calvaire. Le voilà cloué sur son gibet, élevé sur un bois infâme entre deux criminels. A ses pieds s'agite une foule passionnée qui jouit de ses souffrances et triomphe lâchement de son supplice. Marie est là, immobile, aux pieds de la Croix, contemplant cet épouvantable mystère, buvant jusqu'à la lie le plus amer des calices : *Stabat juxta crucem Mater ejus*.

A cette heure extrême, cette Mère désolée aurait dû être éloignée de cette scène d'horreur, elle aurait dû cacher dans les ténèbres son désespoir et ses larmes et l'on eût dû la trouver au fond de sa propre demeure, abattue et mourante... — Non ! Elle est là près de la croix ! Les plus grands amis de Jésus se tiennent de loin, *stabant noti ejus a longe* ; quelques-uns seulement : le plus grand nombre a pris la fuite. — Ah ! sans doute la douleur l'avait saisie, abattue, atterrée ! — Non, elle était là, debout, *stabat*, dans l'attitude du sacrifice, offrant comme Dieu et avec Dieu le Père son Fils unique pour le salut du monde. Elle était debout, comme une femme forte et courageuse.

Mais comment dire la douleur et le martyre de la Mère en ce moment suprême, à cette heure où, du haut de la croix, Jésus tournant vers elle son regard mourant, lui dit : « O femme, vous que je ne puis déjà plus appeler ma Mère, car je meurs, voilà votre fils, cet apôtre bien-aimé et courageux comme vous ; adoptez-le, lui et tous ceux que je vais sauver en mourant, tous ceux qui vont naître de mes blessures et que mon dernier soupir va enfanter à la vie éternelle. Voilà vos enfants, soyez leur Mère. »

Et Jésus pousse un grand cri ; il expire, il est mort... Et sa Mère est là !... Approchez maintenant plus près encore, ô Mère de douleur !... Recevez dans vos bras ce corps sacré, meurtri de coups, couvert de blessures, souillé de sang... Prenez sur vos genoux tremblants ce cadavre... résignez-vous à contempler en lui tous les traits de la mort. A Bethléem vous l'avez mis au monde sans douleur ; mais ici il faut que vous enduriez un martyre mille fois plus pénible que celui de la femme au moment où elle devient mère ; car vous aussi, vous venez d'enfanter le monde chrétien et vous êtes notre Mère de douleurs.

II

Arrêtons-nous ici, mes frères, et voyons s'il est une douleur comparable à celle de Marie. C'est elle-même qui nous crie du pied de la croix : « O vous tous qui passez par le chemin, arrêtez-vous un moment. *O vos omnes qui transitis per viam, attendite.* » Ah ! mes frères, le chemin par lequel vous passez n'est pas ordinairement le chemin des douleurs ; vous prenez bien garde de chercher ce chemin. Vous fuyez la souffrance ; son rêve vous effraie ; vous n'aimez que le bien-être, la jouissance ; vous courez partout où l'on jouit, où l'on s'amuse. Ah ! le spectacle de la douleur n'est pas de votre goût ; vous en détournez la tête ; cela vous fait mal. Et vous vous jetez dans les chemins fleuris du monde où vos yeux ne rencontrent que d'agréables visions.

De grâce, arrêtez-vous un moment ; prêtez

l'oreille, car c'est le cri de votre Mère qui se fait entendre ; c'est votre Mère qui vous demande un regard de compassion. Il faut avoir le cœur bien dur pour passer à côté du malheureux quel qu'il soit, qui souffre, qui gémit, qui pleure. Mais est-ce qu'il est possible de fermer son oreille aux cris d'une mère, d'une mère abîmée dans la douleur, et d'une mère qui souffre pour nous et à cause de nous ? Car, je vous le demande, pourquoi tant de larmes et d'amertumes dans une vie si sainte et si pure ? Pourquoi ce déchirement si profond dans les entrailles de Marie ? Ah ! c'est l'accomplissement de la sentence du Seigneur qui pèse sur les fils d'Adam et sur leur mère : « *Paries in dolore filios* : tu enfanteras dans la douleur. » (Gen., III, 16). Marie a enfanté dans la joie à l'étable de Bethléem, parce qu'elle était la mère de Dieu ; mais quand vint pour elle l'heure d'être mère des hommes, la sentence originelle dut retomber sur elle de tout son poids. Et voilà pourquoi il y eut au Calvaire une si grande douleur maternelle.

Arrêtons-nous donc, mes frères, nous qui passons dans les chemins si faciles et si riants de ce monde, arrêtons-nous souvent devant le spectacle du Calvaire que l'Eglise nous montre aujourd'hui, pour compatir pieusement aux douleurs de Marie, car ce sont les douleurs de notre Mère. « *Gemitus matris tue ne obliviscaris* : n'oubliez pas les gémissements de votre Mère » (Eccli., VII, 29), est-il écrit dans nos saints Livres. Ah ! c'est bien à nous, enfants du Calvaire, que s'adressent ces paroles. Oui, quand le monde nous attire par ses voluptés, pour nous en détourner, souvenons-nous des gémissements et des douleurs de Marie notre mère.

Dans les tentations violentes, quand les forces sont presque abattues, quand les pieds chancellent, vite un regard sur les douleurs de notre Mère, un souvenir des incroyables souffrances qui l'ont déchirée au Calvaire. N'est-ce point assez qu'elle ait tant souffert pour notre enfanterement spirituel ? Voudrions-nous de nouveau crucifier son Fils par le péché et rouvrir ainsi toutes les blessures de son amour maternel ?

Oh ! comme le spectacle des douleurs de Marie excite la compassion et qu'il faudrait avoir le cœur dur pour ne pas en être ému ! Mais aussi, qu'il est puissant pour nous inspirer l'horreur du mal, l'éloignement du péché dont l'auguste Vierge a porté si lourdement la peine avec son divin Fils ! *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Regardez et voyez s'il est une douleur comparable à celle de Marie.

Marie est l'innocence, la sainteté la plus parfaite, le modèle le plus heureux, le plus sublime qui puisse être présenté à la terre après le Fils de Dieu lui-même. Le Très-Haut l'a

sanctifiée comme son tabernacle ; il s'est plu à reproduire en elle les traits les plus parfaits de sa divine image. La vertu se montre en elle dans tout ce qu'elle a de plus sublime. Il n'y a nulle tache, pas même l'ombre d'une tache en elle. Elle est pure comme le ciel, élevée au-dessus de toute créature, car elle est la demeure que Dieu s'est préparée de ses propres mains. Et cependant la voilà livrée aux douleurs, aux souffrances, à l'ignominie. Toute sa vie est un martyre ; sept glaives lui déchirent le cœur. Ah ! c'est que Dieu n'a rien trouvé de plus grand pour honorer sa mère que de l'humilier et de la faire souffrir. Ce n'est pas ainsi que pensent les hommes, mais voilà comme pense Dieu. Après cela, mes frères, oserons-nous nous plaindre de la petite part d'afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer ? Ah ! plutôt, considérons et regardons la douleur de Marie ; et en voyant que nulle n'est comparable à la sienne, prenons chacun la nôtre avec force et courage, supportons-la avec dignité, avec constance, avec générosité. Tous les maux tomberaient-ils sur nous, serions-nous livrés à toutes les tortures du corps et de l'âme, à tous les oublis, à tous les dédains du monde, jetons un regard sur Marie au pied de la croix ; et au lieu de plaintes, de murmures, de paroles découragées, nous trouverons dans la contemplation du martyre de notre Mère la grande joie de souffrir avec elle. Ah ! prenons garde de consumer nos heures et nos journées de peines dans des pensées qui nous accablent, dans des sentiments qui nous affligent sans fruit. Souvenons-nous que c'est au milieu de nos afflictions que doit s'opérer notre transformation, notre régénération. Rien n'est fécond comme la souffrance. Est-ce que nous pouvons oublier que c'est dans son martyre du Calvaire que Marie a été trouvée digne d'être appelée la Mère de tous les hommes ?

**

O douleurs bénies ! ô douleurs fécondes de mon auguste Mère, je vous vénère et vous chéris ! Ah ! si jamais dans cette triste carrière, au milieu du flux et du reflux des passions humaines, mon âme hésite, si mon cœur tremble à quelque heure terrible, je saurai que faire. O Marie ! ô ma Mère, je me souviendrai de vos douleurs consolantes et fécondes ! Au pied de votre autel tant aimé, en songeant à la déchirante scène du Calvaire, j'entendrai de nouveau cette parole tombée des lèvres de votre divin Fils : « Voilà votre Mère. » Et vous, ô Marie, vous entendrez aussi cette parole que vous n'oubliez pas : « *Voilà votre fils.* » Et alors j'espérerai, je me consolerais, je me rassurerai.

Et vous, mes frères, vous si pleins de confiance en la bonté et la miséricorde de Marie,

aimez-la toujours de plus en plus ; glorifiez son amour, sa puissance, ses merveilleuses grandeurs. Mais n'oubliez pas ses douleurs, car le souvenir de ses douleurs est un remède à toutes les nôtres. Puisse-t-il de plus en plus nous soutenir ou nous relever dans ce chemin des tribulations, dans cette voie royale de la souffrance, dont le terme est le ciel avec ses infinies jouissances !

Ainsi soit-il !

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXXVIII

PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX

2^e Jésus apparaît aux amis de sa Mère

I

Prise de peur et d'angoisse, Madeleine laisse les saintes femmes et court avertir Pierre et Jean. Celui-ci demeure sur le mont Sion, à cinq cents mètres environ du Calvaire. Elle arrive en s'écriant :

— Ils ont enlevé le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis !

Pierre était là. Les deux disciples s'élancent, mais Jean, plus jeune, court plus vite et gagne le premier le sépulcre. Il se penche depuis le vestibule, aperçoit les suaires déposés sur la banquette, celui de la tête plié séparément, mais il n'entre pas.

Voici Pierre, il entre, lui, et voit. Jean entre ensuite. « Il vit et il crut. » — « Ils ignoraient encore l'Écriture qui dit qu'il fallait que le Christ ressuscitât d'entre les morts. » Puis ils retournent chez eux. Jean croyait ; Pierre était partagé entre la stupeur et l'allégresse. Ils demeurent tout le jour abîmés dans leurs réflexions. C'est le soir seulement qu'ils verront les autres apôtres.

Madeleine reste hors du monument, pleurant. Tout à coup elle se penche et regarde dans l'intérieur du sépulcre. Elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis, l'un à la tête, l'autre aux pieds, à l'endroit où le corps de Jésus a été déposé. Ils lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répète sa plainte : « C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ! »

« Comme elle venait de dire ces paroles, elle se retourna et vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle, croyant que c'était le jardinier de l'enclos, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai ! »

« Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retourna et lui dit : « Rabboni ! » ce qui signifie : « Maître. » (Jean, xx, 2-16).

Je me reprocherais d'ajouter un mot à ce récit. Tout y est si naturel, c'est si bien cela ! Madeleine n'est possédée que d'une pensée, celle de son Maître, et elle ne doute point que celui qu'elle prend pour le jardinier n'en soit possédé comme elle. Aussi ne lui répond-elle pas, elle lui dit, suppliante : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis ! »

Il est remarquable que Jésus apparaît aux saintes femmes, ainsi que nous allons le voir, avant d'apparaître aux apôtres et, avant toute autre, à Madeleine. *Apparuit primo Mariæ Magdalene* (Marc, xvi, 9), et l'Evangéliste fait ressortir que c'était bien celle de qui le Sauveur avait chassé sept démons.

Pourquoi cette faveur accordée aux saintes femmes ? C'est qu'elles lui furent plus fidèles pendant sa Passion que les apôtres, même que S. Jean, qui ne l'abandonna pas, mais ne le défendit point et s'enfuit. Elles étaient « venues de Galilée » pour être auprès de lui, pour le servir, mais il leur sait gré surtout de n'avoir pas quitté sa Mère. Elles ont tout laissé pour Lui, pour Elle. Grâce à leur dévouement, elle n'a pas été abandonnée un seul instant, elles l'ont soutenue, entourée, fortifiée au pied de la croix ; maintenant il les remercie en les ravissant par sa présence. En effet, quand elles s'en reviennent du sépulcre pleines d'effroi, pleines de joie aussi, *cum timore et gaudio magno*, « Jésus se porte à leur rencontre et leur dit : « Je vous salue ! » *Avete*. Elles se précipitent alors à ses pieds, les saisissent, les embrassent, et elles l'adorent. » O moment céleste ! allégresse inexprimable qui les paie amplement de toutes leurs afflictions et leur fait oublier leurs incroyables angoisses ! « elles lui baisent les pieds et l'adorent ! » Alors il leur parle de sa voix pénétrante et douce : « Ne craignez pas, allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée. C'est là qu'ils me verront. » (Matth., xxviii, 8-10).

Mais aucune d'elles pourtant n'a été plus dévouée que Madeleine, aucune ne l'a plus aimé que cette pécheresse publique, que cette femme scandaleuse, demeurée longtemps en la possession du démon. Il ne l'a point dédaignée, loin de là, il l'a tirée de sa fange, élevée jusqu'à son cœur, il l'a ressuscitée. Ce miracle est plus éclatant mille fois que celui de la résurrection de Lazare. Aussi comme elle lui est reconnaissante désormais, elle est à lui, elle n'appartient plus qu'à lui. En elle aucune trace de son triste passé, sauf des souvenirs qui augmentent encore sa gratitude. Elle voit ce qu'elle était, dans quel abîme de perdition et d'infamie elle était tombée. Et lui, il l'a prise, purifiée, convertie et il l'a conduite à sa Mère. Et cette femme perdue, universellement méprisée, Marie immaculée, la plus pure des femmes, la plus chaste

des Vierges, l'a reçue, accueillie, pressée sur son sein, elle a fait d'elle son amie.

Voilà pourquoi Madeleine s'est tant attachée à elle, pourquoi aussi Jésus l'a aimée plus que les autres : elle a été héroïquement fidèle à Marie.

Mais pour elle quelle récompense et quel intime bonheur ! Jésus l'appelle par son nom, comme le pasteur fait de sa meilleure brebis, *nominatim* ; il l'appelle du nom même de sa Mère. Le récit de S. Jean, si sobre, est tellement éloquent dans sa concision que nous ne pouvons relire ces paroles sans être profondément remués : « Marie ! » — « Maître ! » Les sentiments divers qui en jaillissent ne pourraient d'ailleurs prendre une autre forme, trouver une autre expression : ils débordent, ils sont infinis comme le cœur de Jésus, élevés et puissants comme ceux du cœur de Madeleine, comment les jeter dans le moule étroit de la pensée et de l'affection humaine ? Ces deux noms renferment tout et disent tout ! « Marie ! » c'est l'amour intime et en quelque sorte familial, l'amour divin ; c'est la parole aimable et pénétrante du cœur qui se donne tout entier. « Maître ! » c'est l'humilité amoureuse de la créature qui se sent si faible, si petite, et qui éclate en action de grâces pour dire : « Tous vos enseignements je les adore, tout ce que vous me direz je suis prête à le faire. Vous êtes la voie, la vérité et la vie ! » « Maître ! » — « Marie » dit le tout de Jésus pour Madeleine ; « Maître » le tout de Madeleine pour Jésus¹.

Elle allait se jeter aux pieds de Jésus pour les baiser, mais il l'éloigne doucement. Dans ses plus douces faveurs il entend faire sentir encore l'épine du sacrifice.

— « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ! » Ce n'est point encore l'heure des longs entretiens. Nous ne sommes pas à Béthanie, où, assise à mes pieds, tu écoutais ma parole. Il y a mieux à faire pour le moment. Songe au devoir. Le devoir c'est de rassurer les frères. Voilà ce qui importe le plus. « Va donc leur dire : « Je retourne à mon Père qui est votre Père, à mon Dieu qui est votre Dieu. » A toi la mission d'annoncer à tous les frères que je suis ressuscité !

II

Elle se hâte donc d'aller auprès des disciples pour leur annoncer le grand événement : « J'ai vu le Seigneur, s'écrie-t-elle, et voici ce qu'il m'a dit ! » (Jean, xx, 18). Elle les trouve incrédules. La tristesse les a tellement envahis qu'ils se refusent à croire, même la réalité. Ils se demandent, parmi tant de catastrophes qui leur ont ébranlé le cerveau, s'ils vivent vraiment.

¹ Mgr Gay, *Les Mystères du Saint Rosaire*, t. II, p. 198.

Ah! le Maître sait bien qu'il leur faut le repos, quelques jours de calme et de retraite, c'est pourquoi il les envoie en Galilée!

Survinrent aussi Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les autres femmes à qui Jésus a dit: « Je vous salue, *Ave*. » Elles ont vu le sépulcre vide, elles ont vu Jésus qui leur a parlé, elles le disent aux onze apôtres et à tous les autres. Mais personne ne veut les croire: « Ce sont des propos de femmes en délire! » est-il répondu à leurs chaudes déclarations, aux détails circonstanciés qu'elles fournissent; *visa sunt sicut deliramentum verba ista*. (Luc, xxiv, 10, 11).

Elles ne parviennent pas à comprendre cette incrédulité absolue de leurs cœurs fermés.

Les Sanhédrites, eux, avaient accepté avec une foi terrifiée les récits des soldats. Ils réunissent aussitôt les anciens, convoquent le conseil et se font raconter par les gardes tout ce qui s'est passé, tout ce qu'ils ont vu.

C'était vrai! Il était sorti de son tombeau. Alors que faire? Reconnaître sa divinité? Jamais! Leur orgueil et leur crime demeurent deux insurmontables obstacles. Ils ne se déjugeront pas, ce serait proclamer leur propre déchéance. Il faut une grande loyauté pour avouer qu'on s'est trompé, surtout en matière aussi grave; et la loyauté, le regret, la contrition, tout cela leur manque.

Ils se décident alors à donner aux gardes beaucoup d'argent, *pecuniam copiosam* (Matth., xxviii, 12), avec cet ordre:

« Dites que ses disciples sont venus la nuit et ont enlevé son corps pendant que vous dormiez. Si le procureur entend parler de la chose, nous l'apaiserons et nous veillerons à ce que vous ne soyez pas inquiétés. »

Ainsi firent-ils, et quand S. Matthieu écrivit son Evangile, ce mensonge était encore répandu.

On connaît la superbe apostrophe de S. Augustin: « Quoi, vous faites appel à des témoins qui dormaient! C'est votre esprit qui dort, insensés qui acceptez de si étranges raisonnements! » S'ils dormaient, ils n'ont rien vu, ajoute S. Remy. S'ils n'ont rien vu, comment pourraient-ils témoigner? Et s'ils ont vu ceux qui ont volé le corps, pourquoi ne les ont-ils pas arrêtés?

Le jeune homme vêtu de blanc avait dit aux saintes femmes: « Allez, dites aux disciples et à Pierre que Jésus vous précède en Galilée. » (Marc, xvi, 7). Pierre est nommé et nommé seul, parce qu'il est le chef des apôtres. Le Sauveur n'apparaîtra-t-il pas à celui sur lequel doit reposer l'Eglise? Pierre, en sa qualité de représentant de Jésus sur la terre, Marie ne doit-elle pas l'aimer d'un amour de prédilection, parce qu'il a été choisi par son Fils pour gouverner l'Eglise et pour garder les clefs du royaume des cieux?

Aussi sera-t-il honoré lui aussi d'une apparition du Maître. L'Evangile l'atteste (Luc, xxiv, 34) et S. Paul l'affirme. (I Cor., xv, 5). L'entrevue divine eut lieu dans la journée de la Résurrection.

Pierre et Jean, nous l'avons dit, sont allés de grand matin au sépulcre, appelés par Madeleine. Jean « vit et crut, » mais Pierre demeurerait incrédule. Les saintes femmes vinrent sans doute auprès de lui s'acquitter de leur message, alors il retourna seul au tombeau. Il se pencha de nouveau, vit les suaires qui gisaient sur la pierre et il s'en revenait admirant ce prodige, *secum mirans*. (Luc, xxiv, 12). C'est sûrement à cette heure où il méditait en lui-même sur l'étrangeté de ce fait que Jésus dut lui apparaître.

L'Apôtre en chemin repassait en son esprit la honte de son reniement. Il voyait toujours le regard du Maître attaché douloureusement sur lui, et lui disant: « Quoi! Pierre, toi aussi! » Alors il s'était mis à pleurer amèrement. Le lendemain matin, le jour du crucifiement, il avait revu S. Jean, s'était fait redire toutes les paroles de Jésus, raconter les scènes poignantes du double jugement du Sanhédrin, de la condamnation de Pilate, et n'osant réparer devant les apôtres, il avait cependant imploré son pardon de Marie, puis s'était réfugié dans la grotte fameuse qu'il inonda de ses larmes.

Qu'il souffrit pendant la Passion du Maître dont il avait dit: « Je ne connais pas cet homme! » Et le lendemain, sa faute lui revenait dans ses détails les plus navrants, grossie encore par la solitude et le remords. Et cependant s'il éprouvait un inexprimable regret, il ne conçut pas même une pensée de désespoir. Il savait son Maître si bon! Dans son regard au palais de Caïphe il y avait plus de douceur encore que de reproche. Jésus lui disait aussi: « Va, je sais que tu m'aimes. Mais tu as été présomptueux, il faut que tu saches combien l'homme est faible, afin que tu apprennes à compatir et à pardonner! »

Et maintenant que le Sauveur lui apparaissait, il ne disait pas autre chose. Il lui rappelait ce mot prophétique: « Quand tu seras converti, revenu à moi, confirme tes frères! » Revenu à Jésus, il l'était complètement, le cœur même ne s'était jamais éloigné. Et puis il avait tant pleuré, il s'était repenti si promptement! Il était tombé presque sans le prévoir, et aussitôt quels regrets il avait conçus dans son cœur broyé! Était-il possible que lui, pour qui Jésus avait été si bon, si confiant, ait rougi de son Maître! C'était vrai cependant!

Sa faute était assez expiée, il sentait si vivement sa misère, il était si humilié! Jésus ne lui fit aucun reproche, mais il remplit son cœur de compassion. L'Evangile ne nous dit

rien de cette scène touchante, mais nul doute qu'aux paroles, aux recommandations du Maître, Pierre n'ait répondu : « Seigneur, vous savez que jé vous aime ! »

Puis l'âme déchargée, le cœur reconnaissant de la condescendance de Jésus, de la grâce du pardon, Pierre s'en revint auprès des apôtres à qui il raconta comment il avait vu le Sauveur. Marie fut la première à connaître cette faveur et à s'en réjouir.

Et pourtant, malgré les attestations de Madeleine et des saintes femmes, malgré le témoignage de Pierre, les apôtres ne croient pas. Jésus apparaîtra aux onze le soir, en l'absence de Thomas, celui-ci se déclarera nettement incrédule. Il se montrera aux disciples d'Emmaüs ; eux non plus ne croient pas alors, bien qu'ils aient entendu Pierre et Jean.

Or ces incrédules obstinés à qui Jésus a reproché amèrement « leur incrédulité, » quarante jours après seront tellement convaincus de sa résurrection qu'ils en feront le premier article de leur enseignement et qu'ils mourront pour en affirmer la vérité. Y a-t-il, je le demande, preuve plus éclatante, plus irréfragable de la certitude de la Résurrection du Sauveur ?

XXXIX

PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX

3^e. *Le fait de la Résurrection*

« Si le Christ n'est pas ressuscité, disait S. Paul aux Corinthiens, vaine est notre prédication, vaine est notre foi. Nous sommes convaincus alors d'être de faux témoins de Dieu, puisque nous affirmons que Dieu a ressuscité le Christ alors qu'il ne l'aurait pas ressuscité. » (I Cor., xv, 14). La résurrection de Jésus-Christ est donc le fait capital sur lequel repose le christianisme. S'il est faux, toute la religion croule. C'est pourquoi les ennemis de l'Eglise l'ont vivement attaqué et nié.

Il est donc nécessaire de montrer que nul fait n'est aussi bien établi, constaté et vérifié que celui-là. Les Apôtres en effet *ont vu* Jésus-Christ ressuscité ; et après la Pentecôte la résurrection du Sauveur est le *premier point de leur prédication*, la vérité principale qu'ils enseignent.

I

Ainsi que nous l'avons dit, Madeleine l'a vu la première ; il l'a appelée par son nom : « Marie ! » et elle lui a répondu par cette parole qui a jailli de son cœur et qui exprime tout son bonheur, toute son adoration : « Maître ! » Il lui confie un message : « Va dire aux frères : Je retourne à mon Père qui est votre

Père, à mon Dieu qui est votre Dieu ! » Elle s'en acquitte aussitôt et court dire aux Apôtres : « J'ai vu le Seigneur et voici ce qu'il m'a dit. » *Vidi Dominum.* (Jean, xx, 18).

Les saintes femmes l'ont rencontré ; il leur a dit : « Je vous salue ! *Avete,* » elles lui ont longuement baisé les pieds, *tenuerunt pedes ejus* (Matth., xxviii, 9) ; et il a ajouté : « Annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. » Les Apôtres demeurent incrédules, mais leur incrédulité montre leur sincérité : elle apportera le plus fort des appuis à leurs affirmations après la Pentecôte. Elle prouvera qu'ils n'ont cru qu'à bon escient.

Les deux disciples d'Emmaüs ont voyagé, causé avec lui ; et qu'il fut brûlant leur entretien ! « Ils le reconnaissent à la fraction du pain. » Quand il s'est évanoui à leurs yeux, ils courent à Jérusalem, le soir même de la résurrection, ils trouvent les onze réunis qui leur disent : « Oui, le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Simon. » (Luc, xxiv, 34). Les sentiments des apôtres avaient changé déjà, car le Sauveur venait de se montrer à eux dans le Cénacle où ils étaient réunis, portes closes, et il leur avait dit : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à qui vous les remettrez. » Et ils étaient encore tout embaumés de joie quand survint Thomas qui « n'étant pas là, se déclara absolument incrédule : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, si je ne mets mon doigt dans l'empreinte des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas ! »

Les apôtres n'ont donc pas cru à la légère ; ils étaient surtout, dans leur découragement et leur tristesse, disposés à ne point croire. Mais il fallut bien que huit jours plus tard Thomas se rendît à l'évidence. Jésus apparaît encore aux Onze réunis, il se dirige vers lui et lui dit : « Mets ton doigt dans l'empreinte de mes clous, regarde mes mains, donne ta main et mets-la dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais fidèle ! » (Jean, xx).

Y a-t-il témoignage plus probant, plus écrasant que celui-là ?

Ils mangent et boivent avec lui ; il leur dit, pour achever de les convaincre, car ils demeurent « troublés » : « Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ! Touchez et regardez ! Je ne suis pas un esprit. Un esprit n'a pas comme moi chair et os. » (Luc, xxiv, 39).

Et pourtant il leur reste encore quelque doute. Ils se sont transportés en Galilée, sur son ordre, afin de se reposer un peu des émotions effroyables de la Passion. Il y a quelques jours qu'ils ne l'ont vu, ils s'ennuient, ils deviennent inquiets, et un soir Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils lui répondent : « Nous y allons avec toi. » Et ils travaillent,

ils jettent leurs filets toute la nuit sans rien prendre, aussi leur découragement est-il à son comble. Le matin, quand paraît l'aurore, Jésus est debout sur le rivage et il leur crie : « Jetez vos filets à droite ! » Et ils prennent une quantité énorme de poissons.

Alors le disciple bien-aimé dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Son cœur, non moins que le miracle, lui a révélé la présence du Maître. Et Pierre se jette à la mer, afin de gagner plus tôt le rivage et d'être auprès de Jésus qu'il trouve préparant leur repas. Et quand ils sont tous là, le Sauveur leur dit : « Venez, mangez ! » Et personne d'entre eux n'ose lui demander : « Qui êtes-vous ? » car ils savent tous que c'est le Seigneur. Et après qu'ils ont mangé il pose trois fois à Simon Pierre cette question qui le remue jusqu'au fond des entrailles : « Pierre, m'aimes-tu ? » Et il lui confie ses agneaux et ses brebis, c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs. (Jean, xxi).

Afin d'enlever les dernières incertitudes, Jésus apparaît à S. Jacques le Mineur, le futur évêque de Jérusalem, et à plus de cinq cents frères (I Cor., xv, 6, 7) qu'il réunit sur une montagne, sur le Thabor peut-être. (Matth., xxviii, 16). « Un grand nombre d'entre eux vivent encore, » dit S. Paul. Comment révoquer en doute des témoignages si nombreux et si imposants ? Quel homme de bonne foi refuserait de croire à la résurrection du Sauveur, alors que, suivant le mot de S. Luc, « il s'est montré vivant après sa Passion et qu'il a donné tant de preuves de sa vie ressuscitée en apparaissant à ses disciples pendant quarante jours et en les entretenant du royaume de Dieu ? » (Act., i, 3).

Enfin, avant de monter au ciel il veut manger avec eux, *convescens*, pour qu'ils le voient encore dans sa chair, qu'ils jouissent de sa vraie présence ; et c'est après cela qu'il les conduit sur la montagne des Oliviers, d'où il s'élève au ciel sous leurs yeux.

Alors seulement ces hommes qui, on peut le dire, avaient résisté à l'évidence, puisque plusieurs avaient encore gardé quelque doute à l'apparition sur la montagne, *quidam autem dubitaverunt*, et que Jésus avait dû leur « reprocher leur incrédulité, » ces hommes, dis-je, n'hésitent plus, et, pleinement convaincus, vont annoncer l'Evangile. Et la vérité qu'ils prêcheront la première et avec le plus d'énergie, c'est la vérité de la résurrection.

II

A peine en effet sont-ils descendus de la montagne des Oliviers que Pierre fait procéder au choix d'un apôtre à la place de Judas. Il ne désigne point celui qui doit être élu ; mais il exige que celui-là soit « un témoin de la résurrection, » *testem resurrectionis*. (Act., i, 22).

Et lorsqu'après avoir prié dix jours avec Marie, accepté ses inspirations et ses conseils, les apôtres ont reçu le Saint-Esprit, Pierre prend la parole en sa qualité de chef de l'Eglise. Il parle et tous le comprennent, quoiqu'il s'adresse à des gens de toutes les langues. Mais que leur dit-il ?

Il leur annonce Jésus-Christ, l'homme de Dieu qui s'est signalé par sa puissance et ses prodiges : « Par un dessein que Dieu avait conçu et décrété dans sa prescience, ajoutait-il, il vous a été livré, vous l'avez torturé par les mains d'hommes iniques et vous l'avez fait mourir. *Mais Dieu l'a ressuscité*, ainsi que David l'avait prédit... (Act., ii, 24) *et nous sommes tous témoins de sa résurrection.* » (32).

La résurrection, voilà le grand dogme qu'il enseigne, le dogme capital sur lequel repose toute sa prédication ; dogme indiscutable, puisqu'ils l'attestent tous, qu'ils disent qu'ils ont vu le Christ ressuscité et qu'ils sont prêts à mourir pour affirmer cette vérité.

Quelques jours après, Pierre et Jean montent au temple vers la neuvième heure. Ils rencontrent un paralytique qui leur demande l'aumône : « Je n'ai ni or ni argent, lui dit le chef des apôtres, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Cet homme se mit à les suivre en sautant de joie, *exsiliens*. La multitude frappée de ce miracle s'attroupe, entoure les apôtres, pleine de stupeur, *stupentes*. Pierre l'instruit :

— Cette guérison n'est pas notre œuvre, leur dit-il ; c'est l'œuvre de Dieu qui a glorifié son Fils Jésus, ce Jésus que vous avez traduit devant Pilate qui voulait le renvoyer. « Or, vous, vous avez répudié le Saint et le Juste, vous avez demandé qu'on délivrât plutôt un homicide, vous avez fait mourir l'auteur de la vie. *Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et nous en sommes témoins.* (Act., iii, 14, 15). C'est pour vous d'abord, enfants d'Abraham, que Dieu a ressuscité son Fils, vous l'envoyant pour vous bénir afin que chacun sorte de son iniquité. » (26).

Ce témoignage, ils vont l'accentuer encore devant les prêtres, les magistrats du temple et les Sadducéens qui les font jeter en prison parce qu'ils « annoncent en Jésus la résurrection des morts. » (Act., iv, 2) :

« Sachez tous, s'écrie Pierre, rempli du Saint-Esprit, que cette guérison n'a été opérée qu'au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et *que Dieu a ressuscité d'entre les morts.* (10). Il n'y a de salut qu'en lui ; il n'est pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes pour qu'ils soient sauvés. » (12).

Ce langage irrite encore davantage les Juifs ; ils somment les apôtres de se taire et surtout

de ne plus enseigner au nom de Jésus. Mais ceux-ci répondent : « Nous ne pouvons point ne pas dire ce que nous avons vu et entendu. » (20). Alors on les laisse aller et « *ils rendent témoignage avec un grand courage de la résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur.* » (33).

On les traduit alors devant le Sanhédrin, le Pontife leur défend solennellement d'enseigner au nom de Jésus ; Pierre fait cette noble réponse qui a été pour l'humanité le relèvement des caractères et qui a affranchi l'esprit humain : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. *Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir sur la croix.* » (Act., v, 29, 30).

Vous remarquez cette insistance de Pierre et des apôtres à affirmer la résurrection du Sauveur. Ils disent ce qu'ils ont vu, ce que des centaines d'hommes ont vu ; il est impossible de nier le fait. Que valent auprès de ces témoignages les paroles insensées qu'on a dictées aux gardes du sépulcre et qu'on a payées fort cher : « Des hommes sont venus pendant que nous dormions, et ont enlevé son corps ? » Un pareil artifice fait sourire de pitié. Tandis que nous avons là des témoins qui parlent, qui affirment, qui sont jetés en prison et flagellés, mais qui maintiennent ce qu'ils ont déclaré et qui s'en vont heureux d'avoir pu confesser la vérité même au prix des supplices : *ibant gaudentes.* (41).

Il n'y a donc pas de fait qui soit mieux attesté que celui-là. C'est donc une vérité indiscutable que la résurrection de Jésus-Christ ; et pour la nier il faut être aveuglé par la mauvaise foi. Car les apôtres, qui se montrent maintenant si convaincus, si affirmatifs, si certains du fait qu'ils rapportent, ont longtemps douté ; il a fallu, pour qu'ils se rendent, que l'évidence s'imposât. Presque tous croyaient d'abord que c'étaient là des rêveries délirantes, *deliramentum*, et aujourd'hui ils sont prêts à se faire tuer pour défendre cette vérité !

J'ai dit que la résurrection est le dogme fondamental, principal. C'est pourquoi ils y reviennent toujours. En effet si Jésus-Christ est ressuscité, toutes ses paroles sont vraies. Il est le Fils de Dieu, puisqu'il l'a dit, puisqu'aussi bien il est le maître de la mort. Qui donc peut reprendre la vie qu'il a quittée s'il n'est Dieu ? Alors sa doctrine, ses miracles, ses préceptes, son Eglise, les sacrements, tout cela est vrai, il faut y croire, y adhérer, diriger sa conduite d'après ses enseignements. C'est à ce prix seulement que nous pouvons faire notre salut et arriver au ciel. Tout le reste est erreur et danger.

S'il n'est pas ressuscité, les apôtres sont « de faux témoins, *falsi testes Dei.* » Mais comment Dieu accorderait-il le don des miracles

à des imposteurs ? Car Pierre et Jean ont fait ce miracle du boiteux qui marche, miracle que nul n'a révoqué en doute, puisque des milliers de personnes connaissaient ce malheureux pour l'avoir vu, assis chaque jour depuis des années auprès de la porte Speciosa.

S'il n'est pas ressuscité, ajoute S. Paul, notre foi est vaine et nous restons dans le péché. Nous ne savons plus où nous prendre pour être sauvés, car toute la religion devient ruineuse et nous entraîne dans l'abîme.

Mais nous savons que ce fait est certain, et donc que la base de notre foi est solide, indestructible ; cela nous remplit d'espérance et donne des ailes à notre âme pour voler dans le champ du devoir.

S. Paul nous apprend aussi que notre ressemblance avec Jésus-Christ doit être parfaite. Il est mort pour nous racheter ; nous avons été baptisés dans sa mort, dans son sang. Mais il n'est point resté dans le tombeau, dans la mort ; il l'a vaincue et il est ressuscité. Désormais vivant, il agit en homme vivant et qui ne mourra plus. De même, baptisés dans son sang, nous y avons pris les principes de vie et de résurrection. Nos péchés ne sont plus ; nous sommes purs, sans remords, puisque pardonnés, comme il est glorieux et inaccessible aux tentatives de la mort.

Notre devoir est donc tout tracé. Le Christ ne meurt plus, nous ne devons plus pécher, mais marcher dans une vie nouvelle, *in novitate vite*. C'est la vie de la foi, du sacrifice, des bonnes œuvres. C'est bien une vie nouvelle, puisque nous vivons esclaves du péché, de nos passions, de nos haines, de nos jalousies, et que maintenant nous vivons de la vie du Christ, qui est doux et humble de cœur. Il peut nous arriver de retomber dans nos anciennes erreurs, mais le sacrement de pénitence fait de nouveau couler sur notre âme le sang divin qui la purifie. C'est encore une résurrection. Oh ! maintenons-nous dans cette précieuse innocence recouvrée ! « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, dit S. Paul aux Galates, cherchez les choses d'en-haut, là où le Christ est assis à la droite du Père : ayez le goût des choses d'en-haut, et non des choses d'en-bas. » Celles-ci vous écoeurent et vous rabaissent. Aussi dans vos moments de labeur et de peine, regardez au ciel, « là où le Christ est assis à la droite de son Père, » là où est Marie, là où est votre vraie place.

IMPRIMATUR

Liugonis, die 11 septembris 1912.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 19 septembre 1912

Deuxième
partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Michel archange. — Protecteur de l'Eglise et de la France, 705.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXVIII. La Pénitence : 3° *La contrition*, 709. — XXIX. 4° *La confession*, 709.

Avis paroissiaux. — Les inscriptions tumulaires, 710.

Allocutions de Confirmation. — III. Grandeur de la Confirmation, 711.

Pour une Octave des Morts. — *Les funérailles chrétiennes.* — VI. La messe d'enterrement, 713. — VII. L'absoute, 717.

POUR LA FÊTE DE S. MICHEL ARCHANGE

(29 septembre)

PROTECTEUR DE L'ÉGLISE ET DE LA FRANCE

Archange Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas.

Archange Michel, je t'ai établi prince sur toutes les âmes appelées au salut. (Off. de la fête, 3° ant. des Laudes).

Mes frères,

A qui réfléchit sur l'ordonnance du plan divin dans la création, il semble bien que l'homme soit le centre autour duquel gravitent tous les autres êtres issus de la volonté du Tout-Puissant. Non seulement, en effet, la nature inférieure ne se comprend que par ses rapports avec l'homme ; mais encore les esprits célestes, qui occupent le premier rang dans la hiérarchie des créatures, apportent un concours évident aux esprits humains, pour les aider à atteindre leur destinée. Admirable disposition de la Providence, qui soutient la faiblesse des hommes par la force des anges ; témoignage éclatant de la bonté de Dieu, qui délègue auprès de nous les princes de sa cour pour nous diriger dans les voies du salut !

Un prince de la cour céleste, et des plus éminents, *unus ex principibus primis*, tel est, selon le langage de l'Écriture (Dan., x, 13), l'archange S. Michel, que l'Eglise présente aujourd'hui à notre vénération. Elle veut sans doute que nous honorions en lui son éminente dignité et les glorieuses fonctions qu'il remplit auprès de la Majesté suprême, mais elle réclame aussi pour lui l'hommage de notre reconnaissance en retour des services qu'il nous rend, et de notre confiance en sa bienveillante protection.

Cette reconnaissance et cette confiance, mes frères, nous les devons à l'archange S. Michel

à un double titre : comme *chrétiens*, car il est le protecteur de l'Eglise de Jésus-Christ ; comme *Français*, car il est l'ange tutélaire de notre chère patrie.

I. — Protecteur de l'Eglise

« *Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ? » Telle est la signification du nom de notre glorieux archange. Ce nom lui-même n'est autre que le cri de guerre avec lequel il s'élança, à la tête des bataillons angéliques demeurés fidèles, contre Lucifer et ses anges révoltés et les précipita dans les abîmes éternels.

Vainqueur du démon dès l'origine, n'est-ce pas à lui que revenait de droit, en quelque sorte, la mission de défendre l'œuvre de Dieu contre les audacieuses entreprises du prince des enfers ? L'œuvre de Dieu se résume dans l'homme, ce monde en petit qui participe de toutes les formes de la création et l'embrasse tout entière dans son intelligence ; dans l'homme, cet être privilégié vers lequel Dieu s'abaisse avec tant de complaisance, qu'il appelle à prendre place dans son ciel. Impuisant contre Dieu, Satan s'attaquera donc à son image la plus parfaite ; séparer l'homme de Dieu, faire de l'homme un révolté comme lui-même, empêcher l'homme de le supplanter dans la jouissance de cette béatitude dont il a été exclu : ce sera sa manière de faire la guerre à Dieu, de se venger de Dieu. Plus se manifesteront à l'égard des hommes les témoignages de la bonté divine, plus se multiplieront pour eux les moyens de salut, plus aussi s'acharneront contre eux les haines diaboliques, plus se dresseront devant leurs pas les pièges du prince des enfers.

Ainsi s'explique, mes frères, le combat acharné que, depuis dix-neuf siècles, Satan mène contre l'Eglise de Jésus-Christ. L'Eglise, en effet, c'est le royaume de Dieu sur la terre, c'est la patrie du peuple élu, de la race choisie à laquelle il prodigue ses faveurs les plus abondantes, qu'il comble de ses grâces et des témoignages de son amour ; c'est la société de ses sujets fidèles, dont il reçoit l'hommage et l'obéissance et auxquels il promet la possession de sa gloire et de son bonheur éternel. Autant de motifs pour exciter contre elle la haine jalouse et la rage de Lucifer.

Avant même qu'elle fût née, il avait cru la détruire par la base en faisant mourir par la main des Juifs son divin Fondateur. Déçu dans son attente et rendu plus furieux par son écrasante défaite, il a juré d'anéantir la cité qu'il n'avait pu empêcher d'élever. Contre elle il a dressé les batteries les plus formidables, il a lancé à son assaut les violences des persécutions, il a semé la discorde et la division parmi ses chefs, il a favorisé parmi ses troupes la trahison et la désertion, il a

cherché, par la rudesse et la continuité des coups, à décourager les faibles et les timides ; promesses et menaces, mensonges et hypocrisies, moqueries et insultes : toutes les ruses de l'intelligence diabolique, il les a déployées dans cette guerre sans trêve et sans merci.

Quelle vaillance humaine résisterait à de pareilles attaques ? Sans doute Dieu ne laissera point périr son ouvrage. Quand même il n'eût pas promis à son Eglise la perpétuité, il ne saurait souffrir qu'elle succombe sous les coups de son ennemi personnel. Mais quel est donc le bras qui tiendra haut et ferme le drapeau du ralliement ? Quel est le valeureux guerrier qui sera l'âme de la lutte, qui inspirera l'ardeur et la confiance aux chefs et aux soldats, qui relèvera tous les courages, qui déjouera toutes les ruses de l'ennemi, qui répondra victorieusement et coup pour coup à tous ses assauts, qui conduira enfin les troupes du Christ au triomphe définitif ? Qui donc, sinon le glorieux chef de la milice céleste, l'archange qui terrassa Lucifer, et qui au même cri : *Quis ut Deus ?* continuera à assurer aux soldats de Dieu la victoire sur les légions infernales ?

Déjà dans les temps anciens S. Michel était regardé comme le protecteur du peuple de Dieu, comme l'ange tutélaire de la Synagogue. Il était chargé de sauvegarder la foi et les espérances d'Israël. C'est lui, selon l'interprétation des docteurs, qui apparut à Moïse pour donner le signal de la délivrance, lui, l'ange exterminateur qui anéantit l'armée de Sennachérib, lui qui combattit avec Gédéon et qui assista Judas Machabée. Mais Israël prévaricateur a été réprouvé de Dieu et Michel, avec les autres anges gardiens de la patrie, quitte à jamais le peuple qui a renié son titre et sa mission.

Où ira-t-il ? Mais à ce peuple nouveau que Dieu s'est choisi, au peuple chrétien qu'il prendra sous sa protection, dont il gardera la foi, dont il affermera les espérances, qu'il défendra de sa vaillante épée contre tous les dangers et toutes les adversités. C'est lui qui soutiendra l'héroïsme des martyrs, lui qui arrêtera Attila aux portes de Rome, lui qui prédira au pape Grégoire le Grand le retour de la paix et arrachera aux lèvres du pontife ce cri de reconnaissance : « Chaque fois qu'il s'accomplit un acte d'éclatante vertu, c'est à Michel qu'on doit rendre grâces. » Bossuet, plus tard, redira sous une autre forme la même affirmation : « Il ne faut point hésiter à reconnaître S. Michel comme le défenseur de l'Eglise. Si le dragon et ses anges combattent contre elle, il n'y a point à s'étonner que S. Michel et ses anges la défendent. »

Mais voici que dans deux circonstances mémorables l'archange manifeste publiquement sa présence tutélaire au milieu du peuple chrétien.

Une première fois il apparaît en Apulie sur le mont Gargan. C'est en 493, sous le pape S. Gélase. Il demande qu'un sanctuaire soit érigé sous son invocation et celle des saints anges. Qu'est-ce à dire, mes frères, sinon que le glorieux S. Michel déclare prendre possession solennelle du sol chrétien, s'y établir comme à demeure avec les anges dont il est le chef, pour faire rayonner de là sa protection sur le pays et sur ses habitants ? Son vœu est exaucé. Une basilique s'élève à l'endroit où il est apparu, qui redira aux futures générations chrétiennes qu'elles peuvent compter sur la protection du puissant archange.

Un siècle plus tard, une peste affreuse désolait la ville de Rome. Pour attirer la miséricorde divine sur la malheureuse cité, le pape S. Grégoire avait ordonné des supplications publiques. Pendant qu'il préside une procession solennelle, il voit au sommet du môle d'Adrien un ange qui remet une épée au fourreau. C'est S. Michel qui annonce ainsi le pardon de Dieu à son peuple. En reconnaissance, une statue en bronze est dressée à l'archange au sommet du monument, qui sera nommé désormais le château Saint-Ange.

Voilà donc attestée par des faits et par des monuments publics la protection de l'archange S. Michel sur le peuple chrétien. Cette protection, l'Eglise de son côté en proclame la réalité et l'efficacité, et par les honneurs qu'elle rend à l'illustre prince, et par la confiance qu'elle témoigne en sa puissante intervention.

Deux fêtes lui sont consacrées dans le cours de l'année liturgique : une le 8 mai, jour de sa première apparition, et une autre le 29 septembre, en souvenir de la dédicace de son premier sanctuaire. Parcourez attentivement les beaux offices composés pour ces deux solennités et vous admirerez, à travers l'élégance gracieuse du langage, la conviction avec laquelle est affirmée la mission protectrice de l'archange.

Et quelle confiance l'Eglise témoigne à son protecteur ! Je n'en veux pour preuve que l'invocation récitée chaque jour au pied de l'autel par le prêtre qui vient de célébrer. Jamais les besoins de l'Eglise n'ont été aussi grands qu'à notre époque. Jamais peut-être ses ennemis ne se sont montrés aussi audacieux, aussi perfidement habiles. A qui donc recourir ? A S. Michel, déclare le grand pape Léon XIII, à celui qui a terrassé Satan et ses légions rebelles. Et il prescrit aux ministres sacrés cet ardent appel auquel il veut que tous les fidèles s'associent : « S. Michel archange, défendez-nous dans le combat ; contre la malice et les pièges du démon soyez notre secours... Et vous, prince de la milice céleste, précipitez dans les enfers Satan et les autres esprits méchants qui pour perdre les âmes se répandent à travers le monde. »

En même temps que ses intérêts généraux, l'Eglise confie à son ange tutélaire la protection de l'âme de chaque fidèle, car elle sait qu'il est chargé de conduire toutes les âmes au salut, *super omnes animas suscipiendas*. Quand vous serez sur le point de quitter cette terre, le prêtre, qui fera la recommandation de votre âme, dira : « Que S. Michel l'accueille, lui qui a mérité d'être le chef de la milice céleste. » Et quand notre âme sera purifiée de toutes ses souillures, c'est S. Michel qui sera son introducteur dans la félicité éternelle, car, enseigne encore l'Eglise, « c'est à l'archange Michel que Dieu a confié les âmes des saints, pour qu'il les conduise aux joies du Paradis. »

O glorieux et puissant protecteur ! nous avons confiance en vous. Nous remettons dès maintenant entre vos mains nos destinées. Défendez l'Eglise notre mère contre toutes les attaques de ses ennemis, défendez-nous nous-mêmes contre les pièges et les séductions du démon. Faites que nous combattons vaillamment et que nous vainquons ici-bas sous votre égide, afin qu'un jour nous partagions votre triomphe dans la cité céleste.

II. — Protecteur de la France

Je croirais, mes frères, avoir fait assez pour exciter votre dévotion envers S. Michel, si je ne songeais que les chrétiens qui m'écoutent sont aussi des Français. Mais pourrais-je oublier les liens étroits qui unissent la France à S. Michel, les droits tout particuliers que l'archange protecteur de l'Eglise a acquis à notre reconnaissance et à notre amour ?

S. Michel et la France ! Ah ! les émouvants souvenirs que fait surgir le rapprochement de ces deux mots ! C'est le mont Tombe et sa merveilleuse basilique ! C'est Jeanne d'Arc et sa prodigieuse épopée ! C'est la piété de nos rois et le culte de la chevalerie ! C'est une longue série de services rendus d'une part, d'hommages et de confiance de l'autre ! Voulez-vous passer rapidement en revue ces rapports si pleins d'intérêt ?

Et d'abord, mes frères, que l'archange préposé à la défense de l'Eglise catholique ait témoigné une spéciale prédilection à notre pays, il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Fille aînée de l'Eglise, la France fut la première à combattre pour la défense et l'honneur de sa mère. En Orient comme en Occident, contre la barbarie musulmane ou contre la tyrannie des empereurs, partout où la cause de la religion était en jeu, partout où il y avait une injustice à réprimer, on trouvait la France et ses preux. Plus exposée aux coups, la vaillante nation ne devait-elle pas être plus spécialement protégée ? l'ange tutélaire de la chrétienté n'aurait-il pas une attention plus

affectueuse pour la première des nations chrétiennes ? Cela ne pouvait manquer d'être, et cela fut.

Comme il avait pris possession du mont Gargan en Italie, l'archange vint revendiquer chez nous la propriété d'un rocher. C'était en l'an 708. Trois fois il apparut à l'évêque d'Avranches, S. Aubert, réclamant un sanctuaire sur le mont Tombe. C'était un roc sauvage émergeant des flots de l'océan, solitaire alors dans une baie qui séparait les côtes de la Bretagne et de la Normandie, écueil redoutable, source d'effroi pour les navigateurs égarés dans ces parages inhospitaliers. Là, par les soins du pieux évêque, s'élève bientôt une modeste chapelle dont il fait la dédicace en l'an 709. Plus tard, grâce à la piété et à la générosité des chrétiens de France, l'humble sanctuaire fut remplacé par une basilique superbe entourée de monuments dont l'ensemble constitue la merveille du mont Saint-Michel : c'est le nom sous lequel sera connu désormais le mont Tombe.

Il faut croire, mes frères, que le glorieux titulaire de ce domaine y manifesta son influence par de nombreux et signalés prodiges. Car, comment expliquer autrement les innombrables pèlerinages qui se firent à son sanctuaire et le développement extraordinaire que prit son culte, aussi bien dans le peuple que dans les rangs les plus élevés de la société française ?

Charlemagne fait peindre son image sur ses étendards et ordonne que sa fête soit célébrée avec éclat dans tout le royaume. Les rois de France, S. Louis même plusieurs fois, font presque tous le pèlerinage du mont St-Michel. Philippe de Valois fait frapper des *angelots*, écus d'or où S. Michel est représenté les mains appuyées sur l'écusson royal. De tous les points de la France les pèlerins accourent vers la sainte montagne ; deux fois même dans le cours du xiv^e siècle, on voit des milliers d'enfants de onze à quinze ans venir de Montpellier et d'autres villes du Midi apporter à l'ange de la France leur gracieux et naïf hommage. Mais arrivons à la grande manifestation de S. Michel en faveur de notre pays.

Nous sommes au x^ve siècle. L'Anglais a envahi la France. Charles VII, qu'on appelle par dérision le « roi de Bourges, » n'est plus maître que d'une petite partie de son royaume et, abandonné, découragé, songe à remettre son sceptre impuissant à son rival, Henri VI, qui s'intitule roi de France et d'Angleterre. C'en est fait de la patrie française si Dieu ne vient la sauver. Et Dieu veut la sauver. Par qui ? Par un humble enfant de 13 ans, faible, ignorante et timide, par Jeanne d'Arc, mais qu'inspirera, que dirigera, que soutiendra l'archange S. Michel.

Ah ! mes frères, nous sommes depuis quel-

ques années les heureux témoins d'un réveil des sentiments populaires en faveur de notre grande héroïne. L'Eglise a proclamé Jeanne Bienheureuse et l'a proposée à nos hommages ; la France officielle elle-même, si longtemps ingrate, poussée par l'opinion générale, s'apprête à célébrer annuellement la fête nationale de notre Libératrice. Mais comment parler de Jeanne sans nommer Michel ? Comment dissocier la valeureuse guerrière et l'invisible héros qui la mène au combat et rend son bras invincible ? Non, Jeanne d'Arc ne se comprend pas sans S. Michel. C'est S. Michel qui, avec sainte Catherine et sainte Marguerite, lui parle sous les ombrages du Bois-Chenu et lui commande d'aller délivrer la France. C'est S. Michel qui la guide dans la voie de la piété et de la pureté, comme plus tard il affermira sa foi et sa vertu contre les dangers de la vie des camps. C'est S. Michel qui lui dicte les paroles par lesquelles elle convaincra de sa mission le roi de France et ses principaux officiers, comme il l'assistera dans sa défense devant ses juges iniques. Aussi l'image de l'archange sera peinte avec celle de S. Gabriel sur l'étendard de Jeanne, sur cet étendard qui entraînera les soldats contre les bataillons ennemis, sur cet étendard que Jeanne plantera sur les remparts d'Orléans le 8 mai, jour de la fête de l'archange, en s'écriant : « Tout est nôtre. » Est-elle assez éloquente, cette coïncidence de la délivrance d'Orléans et de la fête de S. Michel ?

Mais, j'entends bien l'objection : « Pourquoi, dit-on, S. Michel n'a-t-il pas rendu Jeanne victorieuse jusqu'à la fin ? Pourquoi l'a-t-il laissée tomber aux mains des Anglais, périr cruellement dans les flammes d'un bûcher ? » — Ceux qui parlent ainsi méconnaissent les voies ordinaires de la Providence. Ce n'est point tant par la force des armes que par la vertu du sacrifice que Dieu sauve et délivre. C'est le sang du Sauveur qui a racheté l'humanité, c'est le sang des apôtres et des martyrs qui a converti l'univers. Les exploits de la guerrière avaient prouvé sa mission céleste, la victime de Rouen allait expier les fautes de la France, cause de ses malheurs, et achever l'œuvre libératrice. « Non, mes voix ne m'avaient pas trompée ! » s'écriait Jeanne quelques instants avant d'expirer, rendant ainsi un suprême témoignage à la fidélité de son angélique protecteur.

A quoi bon insister ? Charles VII reconnut qu'il devait sa couronne à l'intervention de S. Michel et voulut que le témoignage en fût consigné sur ses drapeaux par deux devises accompagnant l'image de l'archange. Louis XI, son fils, institua en 1469 l'ordre militaire de Saint-Michel, qui fut le plus illustre de la France.

Combien fut populaire dans notre patrie le

culte de S. Michel, il suffirait pour s'en convaincre de passer en revue les multiples églises ou chapelles qui lui furent dédiées sur tous les points de notre pays, les paroisses qui l'ont choisi pour patron, les confréries érigées sous son invocation. Sans doute ce culte pâlit à une certaine époque, quand les idées païennes envahirent chez nous le domaine des arts et des lettres. La Révolution crut même l'avoir aboli, avec les autres traditions religieuses, quand elle eut abattu la statue de l'archange qui dominait le mont Saint-Michel, décrété que celui-ci serait appelé le mont Libre, et transformé en maison de détention l'ancienne demeure des moines. Mais vint le jour où, pour un temps du moins, l'admirable abbaye fut rendue à sa destination primitive et, rétablie au sommet de la Merveille, la statue dorée de l'archange vit de nouveau s'agenouiller à ses pieds la foule pressée des pèlerins. Actuellement enfin, le culte du glorieux archange trouve un renouveau de ferveur dans le culte de la bienheureuse Jeanne d'Arc. Et voici que, pour stimuler encore notre dévotion envers lui, le Souverain Pontife vient d'établir en notre faveur une nouvelle fête de S. Michel, toute française celle-là, la fête de son apparition sur le mont Tombe, le 16 octobre, et que nous célébrerons cette année pour la première fois.

Telles sont, en un court aperçu, les relations de S. Michel et de la France : d'une part les nombreux témoignages d'une incessante protection, d'autre part des marques non équivoques de confiance et de reconnaissance.

**

L'amiral de Cuverville, ce grand chrétien et grand patriote, récemment décédé, s'était fait l'apôtre de la dévotion à S. Michel. Il aurait voulu que chaque famille chrétienne, que chaque catholique français se consacrat à l'ange gardien de la France, afin d'obtenir de son secours le salut de la patrie. Ah ! que ce conseil est bon à suivre dans les occurrences présentes !

Quand la nation française, séduite par les fausses doctrines qui se présentent sous le couvert de la science et du progrès, semble prête à renier les antiques traditions qui firent sa force et sa gloire dans le passé ; quand dans les âmes populaires s'insinuent peu à peu les poisons mortels de l'incrédulité et de l'indifférence ; quand des secousses répétées et de sourds grondements présagent à notre vieille société de prochains cataclysmes ; combien apparaît urgente une nouvelle et énergique intervention de notre défenseur séculaire ! Oui, venez, archange tutélaire, arracher à leur torpeur les endormis et les insouciantes ! Venez guider le bras d'une nouvelle Jeanne d'Arc pour nous arracher à la domination de

Satan et de ses suppôts, pour bouter hors de chez nous les ennemis de la religion, qui sont aussi les ennemis de la patrie et de la société. *Satanam aliosque spiritus malignos... in infernum detrude.* Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXVIII

LA PÉNITENCE

3° *La contrition*

La disposition la plus nécessaire pour recevoir le sacrement de Pénitence est la contrition ; mais comme elle comporte deux éléments essentiels, nous parlerons 1° de la *contrition*, 2° du *ferme propos*.

I. — *Contrition*

I. NATURE. — La contrition, — d'un mot latin qui veut dire *brisement*, — est définie par le Concile de Trente : « une douleur de l'âme, une détestation du péché que l'on a commis, jointe à un ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. » (Sess. xiv, ch. 4). Sans la contrition, pas de sacrement ; c'est l'âme de la Pénitence.

II. ESPÈCES. — Il y a deux sortes de contrition : la *contrition parfaite* et la *contrition imparfaite*. La définition donnée s'applique à toutes les deux, elles diffèrent néanmoins et dans leur motif et dans leurs effets.

1° *Leur motif*. — a) La contrition parfaite est conçue par des motifs de charité parfaite ; en d'autres termes, elle est fondée sur l'amour de Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses. — b) La contrition imparfaite est conçue par des motifs intéressés, comme la laideur du péché, la peur de l'enfer, le désir du ciel.

2° *Leurs effets*. — a) La contrition parfaite remet par elle-même les péchés, mais elle renferme le désir au moins implicite du sacrement. — b) La contrition imparfaite, jointe à l'espérance du pardon et renfermant un commencement d'amour de Dieu, est suffisante avec l'absolution pour remettre les péchés.

III. QUALITÉS. — La contrition, soit parfaite, soit imparfaite, doit avoir quatre qualités : elle doit être intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle.

1° *Intérieure* : c'est-à-dire qu'elle doit exister dans le cœur et non pas seulement consister dans des larmes ou des paroles. « *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra.* » (Joël, II, 13).

2° *Surnaturelle* : a) dans son principe, car c'est un don de Dieu ; — b) dans son motif :

c'est-à-dire fondée sur des raisons de foi et non sur des considérations humaines.

3° *Souveraine* : c'est-à-dire que nous devons détester le péché plus que tout autre mal et être dans la résolution de tout souffrir plutôt que de le commettre à nouveau.

4° *Universelle* : c'est-à-dire que nous devons nous repentir de tous les péchés mortels que nous avons commis, sans en excepter un seul.

II. — *Ferme propos*

La contrition regarde le passé ; le ferme propos regarde l'avenir. Il doit être sincère, ferme, universel, efficace et confiant.

1° *Sincère* : car si le pécheur ne met pas en harmonie ses sentiments et ses paroles, il ment à Dieu, il ment à lui-même, il n'est qu'un comédien fourbe et hypocrite.

2° *Ferme* : car le pécheur doit avoir non pas la simple velléité, mais la volonté bien arrêtée d'éviter à tout prix le péché.

3° *Universel* : car le ferme propos doit s'étendre à tout ce qui éloigne de Dieu.

4° *Efficace* : car le pécheur doit être disposé à prendre les moyens d'éviter le péché, c'est-à-dire combattre ses mauvais penchants et fuir les occasions prochaines.

5° *Confiant* : car malgré les difficultés que nous pouvons entrevoir, nous devons compter sur le secours de la grâce. « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » (Phil., IV, 13).

Conclusion

La contrition étant un don de Dieu, nous devons avant tout la demander à Dieu par nos prières. Ensuite nous nous efforcerons de la développer dans nos cœurs par la méditation des biens que nous avons perdus, des maux que nous avons mérités, des souffrances de N.-S. J.-C. dont nous sommes la cause, etc.

XXIX

LA PÉNITENCE

4° *La confession*

Au seul mot de confession beaucoup s'indignent, sous prétexte que c'est là une abominable torture inventée par les hommes ! Nous dirons le contraire, en expliquant : 1° l'*institution*, 2° les *avantages* de la confession.

I. — *Institution*

La confession n'est pas d'institution humaine, mais d'institution divine : nous en avons pour preuves :

1° L'ÉCRITURE SAINTE. — N.-S. J.-C. a dit à ses apôtres : « *Accipite Spiritum Sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis retenta sunt.* » (Jo., XX, 22-23). Mais pour remettre ou pour retenir,

ne faut-il pas que le juge connaisse la cause ? Or comment la connaître en pareille matière, sans l'avou ou la confession du coupable ?

2^o LA TRADITION. — Certains protestants ont osé écrire que le Concile de Latran avait inventé la confession en 1215. C'est un mensonge historique qu'on n'ose plus répéter : car le Concile réglemente l'usage de la confession, ce qui prouve qu'elle était déjà en usage avant le XIII^e siècle. D'ailleurs S. Augustin au IV^e siècle, Origène au III^e, Tertullien au II^e, S. Clément au I^{er}, parlent aussi de la confession ; aux catacombes on montre les sièges qui servaient aux confesseurs.

3^o LES FAITS HISTORIQUES. — Dans tous les siècles, l'histoire nous prouve qu'on se confessait dans tous les états, dans toutes les conditions : papes, évêques, princes, prêtres, fidèles. On a donc toujours été convaincu de la nécessité de la confession pour se réconcilier avec Dieu.

4^o LA RAISON nous dit qu'il est impossible d'admettre que la confession ait été inventée par les hommes. En effet : — a) si la confession est d'institution humaine, qu'on m'en nomme l'auteur ? — b) Qu'on m'explique que princes et sujets, saints et pécheurs, prêtres et laïcs, s'y soient soumis tout à coup sans la moindre réclamation ! — c) Qu'on m'explique que cette invention n'ait suscité aucune remarque, aucune moquerie, aucune opposition de la part des hérétiques, des schismatiques, des ennemis de l'Eglise ! — d) Enfin les prêtres auraient été bien sots de se soumettre eux-mêmes à cette pratique, qui leur enlève des loisirs et ne sert qu'à les rendre impopulaires. Ne l'auraient-ils pas supprimée depuis longtemps s'ils en étaient réellement les auteurs ?

Que d'impossibilités doivent donc admettre ceux qui ont « inventé l'invention de la confession ! »

II. — Avantages

La confession est avantageuse pour l'individu, pour la famille, pour la société.

I. POUR L'INDIVIDU. — La confession est :

1^o Un besoin de la conscience : car le coupable étouffe sous le remords, tant qu'il n'a pas crié : « J'ai péché ! » Il ne retrouve la paix qu'à ce prix.

2^o Un besoin du cœur : car tout être humain ne peut vivre sans confident. « Vous vous confessez à moi depuis vingt ans, disait Mgr de Cheverus à un protestant, et vous ne vous en doutez pas. »

II. POUR LA FAMILLE ; car la confession y fait régner l'ordre et la paix, en maintenant chacun dans ses devoirs et en faisant connaître à chacun ses droits.

III. POUR LA SOCIÉTÉ : les ennemis de l'Eglise l'avouent.

1^o Que de passions elle contient ! « On peut

regarder la confession, dit Voltaire, comme le plus grand frein des crimes secrets » : aussi bon nombre de protestants la regrettent. « Il est impossible, dit Fitz-William, d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la Pénitence. »

2^o Que de crimes, que de suicides elle empêche ! C'est, dit Mgr Mermillod, « la soupape de sûreté pour l'âme souvent prête à éclater. »

3^o « Que de restitutions, de réparations, dit Jean-Jacques Rousseau, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques ! » Tous les ans, les journaux citent quelques traits à ce sujet.

On comprend en somme que Raynal ait pu écrire : « Le meilleur de tous les gouvernements, ce serait une théocratie où l'on établirait le tribunal de la confession. »

Conclusion

La confession n'est donc pas une torture inventée par les hommes. Qu'on en fasse la preuve par expérience, et l'on ne manquera point de dire comme un illustre converti : « Je ne savais point qu'il fût si doux de se confesser ! »

AVIS PAROISSIAUX

LES INSCRIPTIONS TUMULAIRES

Mes frères,

Dans cette paroisse, qui vous paraît unique, j'en distingue deux : il y a la paroisse des vivants et la paroisse des morts. Je m'intéresse à l'une et à l'autre, et si j'accomplis un devoir de mon ministère quand je pénètre dans la demeure des vivants, j'en accomplis un autre quand je pénètre dans la demeure des morts, pour m'assurer si on les honore comme ils méritent d'être honorés.

Or, dans une récente visite au cimetière, j'ai observé certaines choses qui me sollicitent de vous donner quelques avis.

On juge une population par l'état de son cimetière. Un cimetière bien beau donne une excellente idée des habitants ; mais si le coin de terre où reposent les morts est négligé, s'il est envahi par de mauvaises herbes, dans lesquelles s'embarrassent les pas des visiteurs, on se dit : « Voilà un peuple qui non seulement n'a plus de religion, mais qui est même dépourvu de sens moral. »

Je n'ai pas de graves reproches à faire à mes paroissiens à ce sujet, car je reconnais qu'en général ils tiennent dans la décence et la propreté la sépulture de leurs parents, et si beaucoup ne peuvent leur donner comme monument funèbre qu'une humble croix, je les loue d'être pieusement attentifs à soigner

et à cultiver la terre qui recouvre leurs restes. Mais ce n'est pas sur ce point que je veux insister aujourd'hui. Mon attention s'est fixée sur les inscriptions gravées sur les tombes, et c'est à ce sujet que vous me permettez de faire quelques réflexions.

Inscrire les noms, relever les mérites du défunt, exprimer des regrets sur la pierre tumulaire, rien de plus naturel, de plus légitime. C'est un usage qui existe partout : dans ces funèbres épitaphes, la parenté trouve une consolation à son deuil, et ceux qui les lisent peuvent y recueillir des leçons à méditer et des exemples à imiter.

Ce que je demande pour ces inscriptions tumulaires, c'est que 1^o elles soient l'expression de la vérité, si elles contiennent des éloges ; c'est que 2^o elles gardent la mesure dans la manifestation de la douleur ; c'est que 3^o elles soient chrétiennes.

Je veux bien que vous notiez sur la pierre sépulcrale les qualités du défunt ; mais c'est à la condition que ces qualités soient réelles, indiscutables, et que l'opinion publique les ratifie.

Est-ce une chose rare d'entendre les pères se plaindre de leurs enfants, les enfants se plaindre de leurs parents, les frères se plaindre de leurs frères ? Et ces doléances, il faut en convenir, ne sont pas toujours injustifiées. Et maintenant, je lis sur les tombes : « Il fut bon époux et bon père, — fils respectueux, — ami dévoué... » Je n'y contredis pas, si c'est la vérité ; mais vous sentez tout de suite qu'un éloge serait une dérision, s'il n'était pas mérité, et je m'imagine que le pauvre défunt voudrait sortir de son tombeau pour effacer l'inscription qui lui prête des vertus qu'il n'a pas assez pratiquées.

Il faut donc que l'inscription funèbre dise la vérité et qu'elle la dise sans exagération, avec simplicité, avec brièveté. Elles sont des modèles en ce genre, les inscriptions qu'on a relevées sur les tombes des premiers chrétiens. L'une se borne à dire d'un défunt ce simple mot : « *Bene merenti : il a bien mérité.* » Une autre sur le mausolée d'une épouse est ainsi conçue : « *Innocentissima : elle fut très pure.* » — « Ami à tous et ennemi de personne... Doux et bon fils que tous honoraient beaucoup et appréciaient... » Voilà dans quels termes simples et touchants nos pères dans la foi exprimaient leurs sentiments et faisaient l'éloge de ceux que la mort leur avait ravis.

J'ai dit que dans les épitaphes il fallait être modéré dans la manifestation de sa douleur. Vous avez souvent remarqué ces mots dans certaines inscriptions mortuaires : « Sa mort nous a plongés dans un deuil inconsolable. — Regretté de tous ses parents et amis. — Regrets éternels. » Si c'était toujours vrai !

Mais, hélas ! il arrive souvent que ce deuil inconsolable trouve bientôt une consolation, et que ces regrets, qu'on voulait éterniser, ne durent pas plus d'année.

N'exagérons rien ; gardons la mesure en ceci comme en toute chose ; et d'ailleurs, si vive et si persistante que soit notre douleur à la mort de nos proches, elle doit être tempérée et adoucie par la foi en l'autre vie, par l'espérance de les retrouver dans un monde meilleur, et je suis amené par là à ajouter que les inscriptions tumulaires doivent être chrétiennes.

Chrétiens, nous croyons à la survivance et à l'immortalité des âmes ; nous croyons à la justice et à la miséricorde de Dieu, à la vertu rédemptrice du sacrifice de la croix, à la puissance de la prière pour abréger les peines du purgatoire et ouvrir le ciel aux créatures aimées dont nous portons le deuil. Eh bien ! il faut que cette consolante croyance s'affirme sur les dalles mortuaires.

Elle s'exprime déjà visiblement par la croix qui domine le monument funèbre, ou qui est gravée sur la pierre ; qu'elle se révèle encore dans la teneur de l'inscription. Vous lisez sur plusieurs tombes ces mots : « Ici gît... Ici repose... » Suit le nom du défunt, de la défunte. Je trouve cette formule défectueuse. En la prenant à la lettre, elle pourrait faire supposer que l'homme n'est que matière, ou, s'il est corps et âme, qu'il est tout entier sous terre. Il serait plus conforme à la vérité de rédiger ainsi l'inscription : « Ici gît... Ici repose, en attendant la résurrection, le corps de... »

Que votre foi se révèle encore par les couronnes, par les pieux symboles, par les saintes images qui décorent les tombes ; qu'elle se manifeste enfin par la prière, par un souhait de bonheur à l'être aimé dont la mort nous a séparés : « Qu'il repose en paix ! *Requiescat in pace !* »

ALLOCUTIONS DE CONFIRMATION

III

GRANDEUR DE LA CONFIRMATION

Depuis quelque temps déjà, mes chers enfants, comme autrefois les apôtres eux-mêmes, vous vous préparez, dans la retraite et la prière, à la venue du Saint-Esprit.

Certainement, vous avez compris pendant ces jours, et vous savez à cette heure qu'il est question, pour vous, d'un acte des plus importants de votre vie religieuse, de la réception d'un sacrement qui n'est conféré qu'une seule fois.

Or, à ce sacrement de la Confirmation s'applique, non moins exactement qu'à celui du Mariage, l'affirmation de S. Paul aux Ephé-

siens : « *Sacramentum hoc magnum est. Ce sacrement est une chose grande, dans le Christ et dans l'Eglise, ego autem dico in Christo et in Ecclesia,* » une institution divine qui s'impose à votre respect, comme à votre foi.

Pour vous bien pénétrer de cette vérité, m. c. enfants, et pour vous aider à vous faire une idée précise et pratique de la grandeur de votre Confirmation, laissez-moi vous rappeler brièvement : 1^o les *rites* qui l'accompagnent, 2^o les *effets* qu'elle produit, et 3^o les *dispositions* qu'elle exige.

I

Et d'abord, le ministre ordinaire de la Confirmation, ce n'est plus le simple prêtre qui jadis vous a baptisés, qui depuis vous a confessés et communies. Non. C'est à l'Evêque, investi par une consécration spéciale de la plénitude du sacerdoce, à lui seul qu'est réservée l'administration de ce sacrement.

Ce Pontife n'est pas un étranger pour vous.

Il est le chef du diocèse, le premier pasteur de ce troupeau dont vous êtes la portion choisie, le père de cette famille chrétienne dont vous êtes les enfants.

Il a dû confier le soin de vos âmes aux dévoués auxiliaires qui tiennent de lui leurs pouvoirs et leur mission ; néanmoins, il en reste responsable devant le Seigneur, et c'est pour remplir une des fonctions de sa lourde charge, qu'il vient aujourd'hui visiter la paroisse et vous confirmer.

Comment doit commencer la cérémonie ? Par l'imposition des mains. Comme les apôtres Pierre et Jean le firent aux Samaritains, *tunc imponebant manus super illos* (Act., VIII, 17), le Pontife officiant va monter à l'autel, et de là, se retournant vers vous, les mains étendues sur vos têtes religieusement inclinées, il va supplier l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, l'Esprit consolateur, de descendre du ciel en vos âmes, pour y résider avec ses sept dons : *Septiformem Spiritum tuum sanctum paraclitum de coelis*.

Et tous les prêtres et tous les assistants, unissant leurs voix à ses invocations, demandent avec lui que vous soyez remplis de l'Esprit de crainte, et marqués du signe de la croix de Jésus-Christ, « pour l'éternité, *in vitam æternam*. »

Quelle heure dans votre vie, mes chers enfants ! Quelle scène impressionnante ! Et qu'elle est belle cette prière, et qu'elle est puissante ! Quelles merveilleuses et mystérieuses opérations elle accomplit en vous !

Cependant le Pontife a descendu les degrés de l'autel et s'agenouille sur le premier. Seul, il entonne l'hymne liturgique en l'honneur de la troisième personne de la Sainte Trinité : *Veni Creator Spiritus*.

Le chœur continue le chant et l'onction commence.

Vous vous avancez alors, selon les indications qui vous ont été données, les bras croisés ou les mains jointes, les yeux modestement baissés, conscients et pénétrés de ce que vous faites.

L'un après l'autre, conduits par vos parrains ou marraines, vous vous présentez à l'Evêque. Et lui, de son doigt imprégné du mélange de l'huile et du baume qu'il a consacré le Jeudi Saint, il trace sur votre front le signe de la croix : *Signo te signo Crucis* ; il vous confirme par le chrême du salut : *et confirmo te chrismate salutis*, et faisant sur vous trois signes de croix, il ajoute : *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*.

Puis, afin de vous apprendre à tout supporter pour défendre et garder votre foi, pour confesser Jésus-Christ, il vous frappe légèrement à la joue, vous souhaitant que la paix soit avec vous : *Pax tecum*.

Vous vous relevez alors, et pieusement vous regagnez vos places, afin de recevoir, à genoux, la bénédiction solennelle que vous donne, en terminant, le Pontife qui vous a marqués de l'onction sainte, après vous avoir imposé les mains. *Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum Sanctum*. (Act., VIII, 17).

II

Remarquez-le bien, mes chers enfants : tous ces rites sacrés, dont la beauté symbolique vous a saisis, ne sont pas de simples cérémonies. Ils produisent ce qu'ils signifient, et vous rappellent les effets de la Confirmation qu'énumère votre catéchisme.

Avec le Saint-Esprit et le caractère de parfait chrétien, vous recevez une *grâce* sacramentelle proprement dite, non seulement une augmentation de la grâce sanctifiante, un accroissement de la vie divine reçue dans votre baptême, mais une grâce spéciale et distincte, qui donne à vos âmes toutes les énergies surnaturelles qui leur sont nécessaires.

Vous avancez en âge, et des penchants ignorés jusqu'ici peuvent se révéler en vous, des difficultés insoupçonnées jusqu'alors se dresser entre vous et l'accomplissement du devoir ; il vous faut donc une force supérieure à celle qui suffisait à votre enfance. Et puis, Dieu ne vous demande pas seulement d'être des chrétiens, il veut que vous soyez *parfaits chrétiens*.

Plus encore, il exige que vous soyez *ses soldats*, les défenseurs de son Christ et de son Eglise, parce que la vie de l'homme ici-bas n'est qu'une lutte incessante contre le monde et contre le mal, et que pour vous, l'heure de la lutte va sonner.

A cette grâce de choix s'ajoute un *caractère* indélébile, ineffaçable, qui vous établit dans un

état spécial de la société chrétienne, vous distingue des simplement baptisés, comme le baptême vous distinguait des infidèles, un état qui vous fixe à jamais dans les rangs de la milice de Jésus-Christ, comme le signe gravé sur le corps du soldat romain l'attachait à sa légion.

Sans doute, ce caractère est une marque purement *spirituelle*, visible seulement pour le Seigneur et ses Anges. Mais, dit le grand docteur S. Thomas, c'est une marque réelle, imprimée dans l'âme de telle manière que la mort ne la fera point disparaître, et que nous la porterons encore dans notre éternité.

D'ailleurs l'Esprit-Saint lui-même, et c'est l'effet principal du sacrement de Confirmation, doit descendre sur vous, à la demande de l'évêque, *supervéniant in vos*, et s'établir en vous. Il avait pris possession de vos âmes par votre baptême, il veut aujourd'hui les ressaisir, les combler de l'abondance de ses dons, activer leurs puissances surnaturelles, leur communiquer une vie divine plus intense, les élever au-dessus d'elles-mêmes, pour les rapprocher le plus possible de l'idéal incréé, du souverain Bien, réaliser en elles ces opérations mystérieuses dont seule est capable la vertu du Très-Haut : *Virtus Altissimi custodiat vos*, ajoute le Pontife.

III

Ces merveilleux effets, d'une incomparable grandeur, se produisent-ils en tous ceux qui reçoivent le sacrement ?

Oui, mes enfants, en tous ceux qui le reçoivent dignement. L'Eglise nous l'enseigne. En tous ceux qui sont dans les dispositions qu'il exige et que je suis heureux, pour le moment, de constater en vous.

Tout d'abord une *foi* profonde, qui vous révèle ici la manifestation de l'adorable Trinité tout entière. Sans doute, c'est l'Esprit-Saint qui va descendre en vous ; mais ce divin Paraclet procède éternellement du Père et du Fils, et s'il vient, c'est qu'il est envoyé par Celui dont il réalise l'infaillible promesse : *Quem ego mittam vobis*, avait dit le Sauveur. (Jo., xv, 26).

Que la conscience de vos misères, que votre *humilité* ne vous arrête pas. Approchez sans crainte de ce Dieu qui se cache encore, mais frappez votre poitrine, car vous, si faibles, si légers, peut-être même déjà si coupables, dans quelques instants vous recevrez l'Esprit de toute vérité, de toute sainteté, l'Amour nécessaire, l'Amour infini !

Suppliez-le de préparer lui-même sa demeure en vous et de la rendre digne de lui ! Qu'il prenne possession de vos âmes *reconnaissantes* de tant de bienfaits. Et que, loin de lui résister, vous vous abandonniez généreusement à ses inspirations.

Respectez-en vous-mêmes sa divine présence, et selon le mot de S. Paul, ne contristez pas l'Esprit dans lequel vous avez été marqués pour le ciel, *in quo signati estis, in diem redemptionis*. (Eph., iv, 30).

N'oubliez pas, surtout, qu'il ne suffit point au Paraclet de reposer un instant sur vous, mais qu'il veut résider en vous, afin d'être votre force et le principe de votre persévérance. Prenez donc l'énergique résolution que vous suggère l'apôtre S. Jean : restez à jamais dignes de l'onction que vous avez reçue : *Vos unctionem quam accepistis ab eo, maneat in vobis*. (I Jo., ii, 27).

Et maintenant, pour terminer, laissez-moi vous citer une charmante parole du Bienh. Curé d'Ars, qui résume tout ce qui vient de vous être rappelé : « Comme une belle colombe blanche, qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des personnes divines, et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller sur elles les baumes de l'amour éternel. » Que cette blanche colombe, m. c. enfants, repose sur *toutes* vos âmes et les garde à jamais ! Ainsi soit-il.

POUR UNE OCTAVE DES MORTS

Les funérailles chrétiennes

VI

LA MESSE D'ENTERREMENT

Ego sum resurrectio et vita.
Je suis la résurrection et la vie.
(Jo., xi, 25).

Tout dans les funérailles chrétiennes est digne d'admiration. Tout y est plein d'édification et apporte aux défunts les plus abondants secours. Mais le moyen par excellence de travailler à leur délivrance nous est indiqué par ce trait de la vie de S. Nicolas de Tolentino. Ce bon saint avait longtemps reculé devant la sublimité du sacerdoce. Or ce qui le décida à se laisser imposer les mains, ce fut la pensée qu'en célébrant la messe il pourrait venir plus parfaitement en aide aux âmes du purgatoire. Oui, le meilleur suffrage pour les défunts, selon l'enseignement de l'Eglise, c'est la messe ; et dans les funérailles, la messe dite d'enterrement. La messe, comme le dit un savant liturgiste, est la grande victime du salut, la victime sainte et pure, dont le sang va couler d'une manière mystique, mais réelle, et cette fois pour être appliqué individuellement à l'âme qui vient d'être séparée de son corps. C'est le fruit expiatoire du sang divin

qui va peser dans la balance pour la rémission des péchés. On l'appelait autrefois le *Dominicum*, la grande et principale chose du Seigneur ; l'*Agenda*, l'action par excellence ; l'Hostie, l'Oblation, la Paix, la Grâce : tous noms qui résument sa grandeur et son incomparable puissance. Dans la série familière des instructions de notre chère Octave, il nous faut traiter aujourd'hui de la messe des obsèques. C'est là un grand et beau sujet. Que Dieu daigne m'assister, afin que je puisse dignement parler de ce moyen ineffable qu'il nous a mis entre les mains pour travailler à la délivrance des trépassés ! Puissé-je par sa grâce vous faire mieux apprécier le don incomparable de la Messe, par laquelle nous réjouissons le ciel, nous sanctifions la terre et nous soulageons et délivrons les trépassés ! Selon la méthode que je me suis efforcé de suivre, je m'appliquerai à exposer la doctrine avec une simplicité telle que je puisse être compris par tous. Je vous dirai premièrement l'EFFICACITÉ de la messe pour délivrer les défunts de leur prison expiatrice ; et deuxièmement je tâcherai de mettre en lumière le TRÉSOR D'ÉDIFICATION renfermé dans la messe pour les morts.

I

Descendons en esprit dans les abîmes de douleur où les âmes justes achèvent d'expier leurs péchés ; la pensée du sacrifice de la messe nous y accompagne. C'est en vain que l'hérésie s'est efforcée d'endiguer ce fleuve divin pour le retenir sur la terre des vivants ; il déborde et tombe à grands flots dans les profondeurs du purgatoire. Est-ce qu'il n'y avait pas assez de douleurs dans le sacrifice de la croix pour compenser toutes celles dont la justice divine doit punir le péché ? Et s'il plaît à la sainte Victime de nous inviter à prendre sur l'autel la part d'expiations qu'il destinait à nos chers morts, est-ce que le protestantisme pouvait nous en empêcher ? Arrière, secte avare et jalouse ! Les misérables barrages de tes sophismes, renversés par les anathèmes de l'Eglise, ne nous arrêteront pas. Là où la tradition de seize siècles a passé avant nous, nous passerons, et nous irons au purgatoire, les mains pleines de propitiation. Sans ces propitiations de l'adorable sacrifice, notre culte serait imparfait, car nous avons hâte que Dieu soit glorifié dans la Cité sainte, où il attend les enfants de la Rédemption¹.

Oui, la messe est un suffrage efficace en faveur des trépassés ; l'Eglise, colonne et fondement de la vérité, nous l'affirme par l'organe du saint concile de Trente. Donc confiance en la messe !

Oui, la messe pour les défunts, nous le savons par des révélations authentiques, opère

des merveilles de soulagement et de délivrance à l'égard des saintes âmes prisonnières dans le purgatoire. A quelques milles de Rome, dit le savant et pieux Mgr Plantier, dans la paisible enceinte où coulent encore les trois fontaines qui jaillirent aux endroits où rebondit la tête de S. Paul abattue par le glaive, s'élève un humble sanctuaire autrefois visité par S. Bernard. Pendant que le saint religieux y célébrait nos redoutables mystères, il aperçut des anges qui descendaient et montaient sur une échelle lumineuse, comme celle que vit Jacob dans le songe de Béthel. Ils descendaient du ciel dans le purgatoire pour y prendre les âmes prisonnières ; puis ils montaient du purgatoire au ciel, conduisant par la main les âmes devenues libres. C'était le sacrifice offert par le saint moine de Clairvaux qui donnait le branle au mouvement rédempteur accompli par les angéliques messagers. Tous les jours cette œuvre de délivrance s'opère. Il n'en faut pas douter, notre Sauveur ressuscité « prie sans cesse pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » (Héb., VII, 25). Il présente à son Père ses glorieuses cicatrices qui, comme des bouches éloquentes, plaident constamment la cause des âmes acquises et régénérées par son sang. Mais ici-bas la voix de ces divines blessures semble plus puissante que dans les cieux. Là-haut, elles sont fermées ; ici-bas, elles sont rouvertes sur la pierre du sacrifice. Or, c'est surtout en faveur des âmes prisonnières du purgatoire que la voix du sang de Jésus-Christ se fait entendre à l'autel. Quoi d'étonnant ? Il n'est point d'âmes, sauf les habitants du ciel, qui tiennent à Dieu de plus près et lui soient plus chères. Elles forment les prémices de la Jérusalem céleste, pour lesquelles sont les meilleurs gémissements de l'Agneau qui se tient immolé devant le trône éternel, et dont le sang rejaillit sur toute tribu, toute langue, tout peuple et toute nation. A la messe Jésus-Hostie prie pour elles ; il offre pour elles, en expiation, ses abaissements inouis du Calvaire, renouvelés et continués à travers les siècles par le saint sacrifice. Il leur applique une part de la surabondante satisfaction qu'il a acquise pendant sa vie mortelle, surtout par sa Passion douloureuse. Et quand les anges de l'Eucharistie portent dans le purgatoire les fruits de la messe, il se passe quelque chose d'analogue à ce qui se passa dans la fournaise de Babylone. Ils font circuler dans la prison de feu un souffle rafraîchissant ; les flammes obéissantes s'écartent momentanément pour livrer passage au sang rédempteur ; et les âmes souffrantes, surtout celles qui ont été spécialement recommandées au prêtre, *surtout celles dont on célèbre les obsèques*, trouvent dans sa vertu bienfaisante une précieuse diminution de peine, et le gage non moins précieux d'une délivrance

¹ Cf. Monsabré, *Conférences*,

devenue plus prochaine. Donc confiance en la messe : c'est le plus éminent des suffrages.

Au reste, la raison éclairée par la foi nous en donne le témoignage le plus éclatant. Oui, cela est vrai, nos frères défunts peuvent être délivrés par nos prières. La prière a un pouvoir illimité ; elle peut forcer les portes de la prison du purgatoire, car N.-S. J.-C. a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Oui, nous pouvons payer par nos œuvres satisfactoires les dettes des trépassés : le dogme de la communion des saints nous en donne l'assurance la plus formelle. Oui, quand l'Eglise nous le permet, nous pouvons appliquer les indulgences que nous gagnons à ceux qui achèvent, dans l'autre vie, la purification de leurs âmes, car l'Eglise a plein pouvoir sur les mérites surabondants de ses enfants et de son céleste Epoux. Mais le moyen par excellence pour délivrer les morts souffrants, c'est, disons-le bien haut, le saint sacrifice de la messe. En effet, dans les autres suffrages, c'est la créature qui intercède, la créature dont la prière est souvent infructueuse, parce que souvent elle manque des conditions requises ; à la messe, c'est le Fils de Dieu fait homme qui prie, c'est Jésus-Christ toujours écouté à cause de sa suréminente dignité, *exauditus est pro sua reverentia*. D'un côté c'est une expiation finie, limitée comme tout ce qui vient de l'homme ; de l'autre, une expiation infinie comme tout ce qui vient de Dieu. Ici, celui qui satisfait a souvent besoin de demander pardon pour ses propres péchés ; là, sur l'autel, celui qui satisfait, c'est le *Juste, l'Immaculé, Celui dont la sainteté est plus élevée que les cieux*. Aussi tandis que plus d'une fois l'homme offre une expiation qui n'est point agréée de Dieu, parce qu'elle est souillée, Jésus, à la messe, présente à son Père des satisfactions toujours acceptées. Quelle pensée consolante pour le pécheur ! Si coupable qu'il soit, si avancé dans les sentiers de l'iniquité qu'on puisse le supposer, il peut sûrement et efficacement venir en aide à ses parents et à ses amis défunts, non par lui-même, tant qu'il sera dans l'inimitié de Dieu, mais par Jésus-Christ immolé sur le saint autel. Car Dieu a toujours pour agréable la sainte messe, dont la victime et le prêtre principal ne sont autres que son divin Fils, « en qui il met toutes ses complaisances. » Donc, confiance en la messe ! C'est pour les défunts le suffrage des suffrages¹.

Y avez-vous pensé, frères bien-aimés ? Avez-vous réfléchi à cette puissance extraordinaire que le bon Dieu a mise entre vos mains pour soulager très efficacement vos défunts ? Au nom de vos parents, de vos frères, de vos sœurs, de vos amis, rendez grâces au Sei-

gneur de vous permettre, par le saint sacrifice de la messe, de subvenir aux pressants besoins des défunts. Remerciez la divine Providence de vous avoir accordé le moyen sûr et certain d'exercer la miséricorde à l'égard de ceux qui ont quitté la terre. Estimez donc, avant toute autre chose, la très sainte messe par laquelle vous êtes tout-puissants pour racheter les captifs de la justice divine. Quand vous assistez à une messe d'enterrement, souvenez-vous de ces pensées aussi sublimes que consolantes !

II

Non seulement la messe d'enterrement est un suffrage incomparable ; c'est aussi un très riche trésor d'édification. Ce point de vue est également très pratique. Je veux m'y arrêter en insistant sur les paroles magnifiques qui s'y lisent. Je ne parle pas des paroles, pourtant si belles, qui se disent dans toutes les messes, mais de celles qui sont spéciales à la messe des obsèques. Je les résume en trois mots qui sont pleins de sens et de beauté : PRIÈRE, ENSEIGNEMENT, CONSOLATION !

I. Je dis d'abord que dans la messe de *Requiem* se trouve une PRIÈRE parfaite. Prière qui revêt tous les caractères qui la rendent victorieuse du cœur de Dieu : prière humble, prière confiante, prière persévérante, prière très sublime dans son objet. Elle demande pour le trépassé la délivrance du séjour de l'expiation et son introduction dans le ciel. Elle implore pour lui le repos éternel, la lumière sans fin, la compagnie des saints. Ce refrain, funèbre et joyeux à la fois, elle le redit sans cesse, presque dans les mêmes termes : à l'Introït ; au Graduel ; au Trait qui suit le Graduel ; à l'Offertoire, où elle peint si bien les fureurs du démon contre les défunts, et la charité des anges, en particulier de saint Michel archange pour les saintes âmes ; après la consécration, par le touchant *Pie Jesu Domine* ; à la Postcommunion. Mais comment ne pas signaler en particulier deux supplications, que l'on ne peut entendre sans en être profondément ému ? Ce sont d'abord les saintes clameurs du commencement, les cris de pitié poussés vers le Dieu bon, jusqu'à neuf fois, trois fois à l'adresse du Père, trois fois à l'adresse du Fils, trois fois à l'adresse du Saint-Esprit : *Kyrie eleison... Christe eleison... Kyrie eleison !* Et à la fin du sacrifice, après la consécration, avant la communion, le prêtre incliné devant le corps vivant du Sauveur, devant son âme si bonne, devant son sang rédempteur, devant sa divinité qui aime d'un amour si ardent ses créatures, le prêtre dit trois fois cette belle invocation : *Agneau de Dieu : c'est la douceur et l'amabilité du Sauveur ; qui effacez les péchés du monde : c'est l'affirmation du dogme de la Rédemption surabondante ; donnez-leur le repos : c'est la grâce suprême après la sortie*

¹ Voir *Le Paradis sur terre*, par le chanoine Rolland, 1^{re} édition, 2 vol. in-12. En vente à nos bureaux.

de cette vie ; et la troisième fois il ajoute ce mot qui dit tout : « Donnez-leur le repos éternel. » *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona eis requiem sempiternam.*

II. Après la prière fervente dans la messe d'enterrement, c'est l'ENSEIGNEMENT lumineux sur nos destinées, surtout dans la prose *Dies iræ*. Il y a quatre autres proses dans le Missel romain, le *Victimæ pascali* de Pâques, le *Veni Sancte Spiritus* de la Pentecôte, le *Lauda Sion* de la Fête-Dieu, le *Stabat Mater* des Sept-Douleurs de Marie. Mais le *Dies iræ* les surpasse toutes. De lui un athée a dit : « Je suis encore à chercher une inspiration plus gigantesque, une lamentation plus désolée, une prophétie d'anéantissement plus atterrante que celle-là. Rien de majestueux comme cette lugubre complainte qu'on dirait chantée par le dernier des humains sur les ruines de l'univers ! » Nos fins dernières y sont décrites en un style enflammé. La fin du monde, les sons retentissants de la trompette du jugement dernier, la comparution de tous les hommes devant le souverain Juge, le jugement exact, minutieux, implacable, porté contre toute créature : quelle scène ! Ensuite nous prions pour les trépassés, pour nous-mêmes, en alléguant les plus puissants motifs : l'Incarnation du Verbe, la Rédemption opérée par le Sauveur, le regret le plus sincère de nos fautes, le pardon accordé à la contrition de Marie-Madeleine et du larron pénitent : que cela est touchant et de nature à nous faire rentrer en nous-mêmes ! L'Eglise en face du cercueil où est enfermé l'un de ses enfants, qui gémit peut-être à la porte de l'enfer, dans le purgatoire, tient à nous rappeler ces grandes vérités. Nous sommes si absorbés par les soucis terrestres, nous oublions si souvent le sens de la vie présente qui n'est qu'une préparation à l'éternité, que notre bonne Mère tient à nous faire entendre la prédication de l'unique nécessaire : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ? » Aussi bien, l'on ne peut entendre chanter le *Dies iræ*, avec sa mélodie grave et saisissante, sans devenir meilleur. Et notre âme devenant meilleure, nos suffrages pour le trépassé sont plus puissants et ont plus de valeur. Quand on médite ce grave enseignement, la foi et la charité chassent bien loin les futilités de la terre qui ne sont que mensonge et vanité. On se rapproche de Dieu efficacement. Remarquons que l'Eglise tout en nous instruisant nous ramène à l'objet qui nous rassemble au pied des saints autels, et elle nous fait terminer le *Dies iræ* en disant : « Bon Jésus, notre Maître, donnez le repos aux trépassés : *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem !* »

III. Dans ces belles paroles que nous lisons à la messe des obsèques, il y a la part de la prière, et c'est la plus grande ; il y a la part de l'enseignement, nous venons de le voir ;

il y a aussi la part des CONSOLATIONS les plus vraies, celles qui, au milieu des misères de l'existence, nous donnent le plus inébranlable courage : c'est l'assurance formelle de notre future résurrection. Écoutons d'abord le disciple du divin Maître dans l'Épître, qui est appelée l'Épître de *dormientibus*, « de ceux qui dorment, » et qui est tirée de la première Épître aux Thessaloniens » (iv, 12-17) :

Mes frères, dit-il, nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui sont endormis dans le trépas, afin que vous ne vous attristiez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, il faut que ceux qui se sont endormis avec Jésus reviennent avec lui. Aussi nous vous le déclarons de par le Seigneur : nous, les vivants, nous qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis dans la mort. Le Seigneur lui-même donnera ses ordres, à la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu, il descendra du Ciel, et les morts qui sont unis au Christ se lèveront les premiers. Ensuite nous, qui sommes en vie, qui sommes demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux sur les nuées, pour aller au-devant du Christ dans les régions supérieures. Et alors nous serons toujours avec le Seigneur. Consolerez-vous donc les uns les autres dans ces paroles. *Itaque consolamini invicem in verbis istis.*

Voilà les paroles du disciple ; et voici les paroles du Maître que l'Eglise nous fait lire dans l'évangile de la messe d'enterrement. Rien n'approche de la grandeur, de la majesté, de la douceur intime des affirmations de Celui qui est la Vérité et la Vie : *Ego sum resurrectio et vita*. Écoutons-les dans le recueillement et la reconnaissance de notre âme. Elles sont empruntées à la scène de la résurrection de Lazare, décrite par l'apôtre S. Jean. « Marthe, la sœur du défunt, dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait point mort. Mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. » Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. » Jésus reprit : « Je suis la résurrection et la vie. Quiconque croit en moi, quand même il serait passé par la mort, vivra. Et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Crois-tu cela ? » Marthe répondit : « Certainement, Seigneur, j'ai cru et je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. » Quelles solennelles déclarations de Celui qui est la vérité même ! Quel sublime enseignement ! Quelle admirable consolation pour les vivants qui ont perdu quelque membre de leur famille, quelque bienfaiteur, quelque ami ! *Ego sum resurrectio et vita !* Ah ! si nous pouvions comprendre ces divines paroles, quelle paix nous ressentirions, même dans les afflictions les plus amères, *Ecce in pace amaritudo mea amarissima !* Quelle estime, je ne dis pas assez : quelle dévotion nous aurions pour la messe d'enterrement ! O Christ, je le crois

avec l'Eglise : je ressusciterai ! Quand le trépas me touchera, il ne remportera pas une victoire définitive. Je crois qu'à la mort la vie ne nous est pas enlevée mais seulement changée, et si le corps tombe en poussière, il refleurira pour vivre à jamais dans le ciel !

**

Permettez-moi de vous redire un souvenir personnel. J'ai connu un excellent chrétien, qui avait le sens catholique au plus haut degré. Comme il était libre de son temps, il se faisait un devoir pieux d'assister à tous les enterrements qui se faisaient dans sa paroisse, aux enterrements des pauvres et des délaissés aussi bien qu'aux enterrements des riches et des opulents. Il ne voyait que l'âme d'un chrétien qui comparaisait devant Dieu, et il récitait de tout son cœur à leur intention, en union avec le prêtre, les prières liturgiques. Aussi quelle belle couronne il se préparait pour le ciel ! Il est mort en odeur de sainteté. Imitons cet exemple, dans la mesure où cela nous sera possible. Assistons aux funérailles de nos parents et amis, en y priant avec ferveur, particulièrement pendant l'oblation du saint sacrifice. Et si nous ne pouvons assister aux obsèques d'une présence physique, soyons-y présents de cœur. Dans la vie de sainte Madeleine de Pazzi, nous lisons qu'elle avait appris de Notre-Seigneur à offrir pour les défunts au Père éternel le sang de son divin Fils. Et elle était très fidèle chaque jour à cette pratique. Très souvent elle offrait à la justice divine le sang rédempteur pour les trépassés ; et elle sut par révélation qu'un grand nombre de défunts avaient été délivrés par cette divine oblation ! Agissons de même. Si nous le pouvons, allons à la messe pour celui qui vient de mourir ; si nous sommes empêchés, faisons comme sainte Madeleine de Pazzi. Et ainsi nous pratiquerons excellemment la miséricorde et nous nous préparerons pour nous-mêmes un jugement plein de bonté. *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequuntur.* Ainsi soit-il.

VII

L'ABSOUTE

Deus cui proprium est misereri semper et parcere.

Le caractère distinctif de Dieu est de toujours avoir pitié et de pardonner.

La messe d'enterrement est terminée, la messe, le suffrage par excellence en faveur des défunts ! Or, avant de conduire le trépassé au champ du repos, au cimetière, il y a une cérémonie très touchante que prescrit le Missel romain : c'est l'absoute. De temps immémorial elle était précédée de l'oraison funèbre. C'est ainsi qu'Eusèbe fit celle de Constantin,

et S. Ambroise celle des empereurs Théodose et Valentinien. S. Bernard eut des accents extrêmement émus sur la mort de son frère Gérard : le saint et ses religieux éclatèrent en sanglots qui ne pouvaient prendre fin. Aux funérailles de S. Bonaventure, ce fut Pierre de Tarentaise, cardinal et évêque d'Ostie, devenu plus tard le pape Innocent V, qui parla sur ce texte : « *Doleo super te, frater mi, Jonatha.* J'ai une grande douleur à votre sujet, ô Jonathas mon frère ! » (II Reg., I, 26). Lui aussi fit fondre en larmes tous ses auditeurs. Jadis très communes, ces oraisons funèbres sont devenues de nos jours très rares. Généralement elles sont réservées au clergé supérieur, au curé de la paroisse dans son église, aux grands et illustres personnages. Il va sans dire que dans ces discours il faut éviter soigneusement la longueur et les vanités mondaines. Voilà pourquoi S. Charles Borromée défend à ses prêtres de faire une oraison funèbre sans lui en soumettre le manuscrit ; mais il permet d'adresser quelques paroles au peuple, pourvu qu'elles se ramènent toutes à la considération de la misère humaine, et qu'elles excitent les auditeurs à veiller, de crainte que le Seigneur, venant à l'heure où nous n'y pensons pas, ne nous surprenne dans un funeste sommeil. Le Concile de Cambrai veut que les prêtres, en cette circonstance, engagent les fidèles à prier pour les morts, évitent dans leur courte exhortation toute ostentation et ne louent que les vraies vertus, afin que les assistants en soient édifiés et prennent la résolution d'imiter dans la mesure du possible le bel exemple du défunt.

L'oraison funèbre achevée, on procède à l'absoute.

L'absoute est certainement une des cérémonies les plus touchantes des funérailles. Evidemment ce n'est pas une bénédiction sacramentelle qui effacerait les péchés ; ce n'est pas non plus une levée des censures. Mais c'est un sacramental, et l'un des plus efficaces. C'est une prière très belle, très impressionnante, très utile au trépassé, et pleine des plus belles leçons pour les vivants. Mettons en lumière son excellence en faisant brièvement connaître les RITES et les PAROLES dont elle se compose.

I

I. Le cercueil qui renferme la dépouille mortelle du défunt est couvert d'un drap noir ; on le tolère de couleur blanche pour les vierges. La coutume veut qu'on y dépose un crucifix ; c'est la plus belle des décorations de placer sur le corps du trépassé l'image de Celui « qui est la résurrection et la vie. » Ici, à cette heure solennelle, l'Eglise aime une humble simplicité. Cependant elle ne défend pas d'une manière absolue quelques fleurs, symbole des vertus que le mort a pratiquées pendant sa vie. Quelques couronnes ne pa-

raissent pas déplacées, parce qu'elles rappellent la couronne de gloire que Dieu réserve à celui qu'il a rappelé à lui. Qu'on les mette à profusion, si l'on veut, quand il s'agit de quelqu'un des membres de l'Eglise qui est certainement dans la gloire éternelle, comme aux obsèques des martyrs ou des chrétiens qui ont pratiqué dans une perfection héroïque les préceptes et les conseils de l'Evangile. Couronnes et fleurs sont également de mise quand il s'agit des petits enfants baptisés, de ces chers petits anges que le ciel, jaloux pour ainsi dire, a ravis à la terre. Ce n'est point un deuil que leur départ prématuré pour le bonheur parfait et la gloire éternelle. Là où il n'y a pas de péché, il n'y a pas de mort proprement dite. De ces berceaux enguirlandés où ils dorment, de ces cercueils où leur mère éplorée les a déposés en sanglotant, s'exhale comme un parfum de vie. Et ce serait insulter à cette chair bénie et à l'âme bienheureuse dont elle fut et redeviendra la demeure, que de faire entendre sur elle des gémissements désespérés. On mettra donc, — et il n'y a rien en cela de blâmable, — on mettra sur la tête de ces petits une couronne de fleurs, signe de leur pureté et de la gloire qui en est le prix : c'est le privilège de leur innocence. Le Rituel romain le prescrit. Et dans maints diocèses c'est une coutume immémoriale, que l'Evêque autorise, de placer cette couronne de fleurs blanches sur le cercueil des jeunes filles, et même des personnes plus âgées qui ont gardé la virginité. C'est le cas également dans certains monastères, à la mort des religieuses. On orne de la couronne blanche le front virginal de l'épouse défunte du Christ. L'Eglise elle-même l'y a placée au jour de ses fiançailles mystiques : n'est-il pas juste qu'il en soit ainsi le jour où le Sauveur vient la chercher pour l'emmener dans son céleste royaume ? — Mais, à part ces exceptions, que le cercueil soit orné avec le plus de simplicité possible. Hélas ! ce sont des pécheurs dont on célèbre les funérailles. Le deuil et la pénitence doivent y être strictement observés. Ce n'est pas à nous, mais à Dieu, de couronner les défunts. Il ne s'agit pas d'étaler, en quelque sorte, les signes de la joie et de l'allégresse ; il faut prier et faire pénitence. En réalité pour l'ensemble des chrétiens la mort n'est pas *dies natalis*, le jour de la naissance au ciel ; c'est le jour de la tristesse et de la désolation, *dies iræ et calamitatis*. Aujourd'hui l'on ne comprend pas, du moins en certaines familles, cette grande et austère leçon. On s'applique, particulièrement dans les grandes villes et dans les classes les plus élevées de la société, à faire grand apparat de somptuosité aux obsèques. Les fleurs, les couronnes sont multipliées à l'excès, sans profit pour le défunt, par pure vanité. Ah ! qu'il vaudrait mieux, selon l'esprit de l'Eglise, restreindre ces dé-

penses inutiles et venir efficacement au secours des trépassés par les aumônes, par l'offrande de l'adorable sacrifice ! Chrétiens qui avez l'esprit de Notre-Seigneur, réagissez contre ce désordre. Avant tout la prière et les suffrages pour les pauvres morts ! *Ni fleurs, ni couronnes, ni luxe intempestif !* Mais une instante recommandation au Dieu très bon, dont le propre est d'avoir toujours pitié de ses créatures et de pardonner leurs fautes. *Deus cui proprium est misereri semper et parcere !*

II. Continuons l'explication des rites funéraires de l'absoute. Le porte-croix va se mettre à la tête du défunt, tenant dans ses mains le signe sacré du Rédempteur, le Crucifix, image du Dieu fait homme qui, en mourant sur la croix au Calvaire pour notre salut, a expié tous les péchés et nous a mérité toutes les grâces. La croix apparaît, que l'ennemi s'enfuie ! Que tous les cœurs reprennent confiance et s'ouvrent à l'espérance ! De chaque côté de la croix il y a un acolyte portant un cierge allumé ; et, tout autour du cercueil, des clercs, s'il y en a, ou, à leur défaut, des laïques parents ou amis, doivent se ranger, portant également des cierges allumés. Oh ! le beau et impressionnant symbole ! Le cierge allumé est la figure du Dieu fait homme, de N.-S. J.-C., éclairant tout homme venant en ce monde. C'est le signe du Sauveur qui dit de lui-même : Je suis venu apporter sur la terre le feu du saint amour. *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendantur ?* (Luc., XII, 49). Le cierge allumé est aussi l'image du trépassé. Il indique qu'il a marché à la lumière de la foi, qu'il a vécu dans la charité divine, en pratiquant les commandements du Seigneur. Et puis, faut-il le dire ? le cierge allumé se consume petit à petit en éclairant et en répandant sa douce chaleur. Ah ! c'est bien là la vie humaine ! Tous les jours notre existence temporelle va se consumant. Nos jours, en se succédant les uns aux autres, nous rapprochent de la mort, c'est-à-dire de l'existence qui ne doit pas finir : *Vita mutatur non tollitur*. Celui à qui nous rendons les derniers devoirs nous en est une preuve saisissante. Il nous prêche la vanité des biens temporels, et en particulier de la vie, à laquelle nous tenons tant, et dont nous croyons que le terme n'arrivera jamais. Si nous voulions y réfléchir, quelles salutaires impressions ces flambeaux allumés exciteraient dans nos âmes ! Comme nous comprendrions mieux et plus utilement la parole du Psalmiste : « Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur lourd et pesant ? Jusqu'à quand poursuivrez-vous la vanité et rechercherez-vous ce qui n'est que néant et mensonge ? *Filii hominum usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et queritis mendacium ?* » (Ps., IV, 3).

III. Quant à l'officiant, après la messe, il dépose la chasuble, et gardant l'étole noire et, si possible, se revêtant de la chape de même couleur, il va se placer en face de la croix, c'est-à-dire aux pieds du défunt. Il est accompagné du clergé qui assiste aux obsèques, et derrière lui se placent à gauche deux acolytes portant l'un l'eau bénite, l'autre l'encensoir et l'encens, qui doit être béni pour la cérémonie finale. Eau bénite et encens ! quel touchant symbole !

L'eau bénite, comme l'absoute, est un sacramental. Elle a une puissance spéciale pour écarter les puissances infernales, inspirer aux assistants des sentiments de commisération plus profonde et de piété plus ardente. Elle donne à leurs prières une efficacité tout à fait spéciale.

L'encens a un symbolisme ravissant pour l'âme qui réfléchit. On n'offre de l'encens qu'à Dieu ; et, si on le fait fumer en diverses circonstances, c'est toujours à Dieu que ce rite se rapporte. Je vois l'encens à la messe, parce que c'est le sacrifice du corps et du sang de N.-S. J.-C. Je vois l'encens à l'autel, parce que l'autel est l'image du Sauveur. Je vois l'encens à l'Evangile, aux messes solennelles, parce que l'Evangile est la parole du Christ. Aux obsèques, l'encens brûle et répand son odeur parfumée. Pourquoi ? Toujours à cause de Dieu : parce que le défunt, par le baptême, est devenu l'enfant de Dieu ; parce qu'il a reçu la grâce de Dieu dans les sacrements ; surtout parce qu'il a été sanctifié par l'adorable sacrement de l'Eucharistie ; parce qu'à la résurrection ce corps divinisé sera l'image vivante de N.-S. ressuscité, principe et modèle de notre résurrection personnelle, et qu'il devra vivre de sa vie divine d'une manière ineffable. *Divinae consortes nature* (II Petr., I, 4). *Similes illi erimus.* (I Joan., III, 2).

II

Après avoir étudié avec édification les rites de l'absoute, considérons les belles PRIÈRES qui y sont récitées. Nous ne manquerons pas d'y trouver de grands trésors de piété pour nous, et un moyen très efficace de subvenir aux urgents besoins des âmes du purgatoire. Ces prières sont au nombre de trois.

I. Il y a d'abord la prière de l'*intercession*, faite par le prêtre seul. Elle est très grave, très touchante et très suggestive. Écoutons-la dans le recueillement de notre cœur : « N'entrez pas, Seigneur, en compte avec votre serviteur, car nul homme ne sera justifié auprès de vous si vous ne lui accordez pas la rémission de tous ses péchés. C'est pourquoi, nous vous en conjurons, Seigneur, que la sentence de votre jugement n'accable pas celui que vous recommandez la sincère supplication de la foi chrétienne. Nous faisons appel à

vosre miséricorde. Que ce cher trépassé mérite d'échapper à l'arrêt de condamnation. Permettez-moi de vous le rappeler : pendant sa vie il a eu le bonheur d'être marqué du sceau de la Sainte Trinité ! » Dans ces paroles quelle humilité ! Quelle ferveur ! Quel appel à la miséricorde ! Quel magnifique motif invoqué : ce défunt est la *propriété* de la Sainte Trinité, il a été marqué de son signe auguste, il est le fils du Père éternel, il est le frère du Christ, il a été oint de l'onction du Saint-Esprit ! *Non intres in iudicium cum servo tuo, Domine..., insignitus est signaculo sanctæ Trinitatis !* Usez donc, Seigneur, d'indulgence à son égard pour pardonner ses fautes, remettez-lui ses dettes ! Certes, ce n'est pas sans une profonde émotion que l'on entend de telles paroles, dites sur un ton grave, confiant et pénétré. Véritablement il y a là un appel bien persuasif à la bonté de Dieu en faveur de ce chrétien que l'impitoyable mort a frappé. Oui, ce défunt pendant sa vie mortelle a pu pécher par infirmité de nature, par surprise, par fragilité humaine ; mais le nom de Dieu a été invoqué sur lui, et il est *la chose* de la Sainte Trinité. Dieu ne veut pas le repousser, il lui fera grâce.

II. Après cette prière d'intercession dite par le prêtre seul, voici la prière de SANCTIFICATION qui est récitée par les assistants. Le Saint-Esprit nous dit : « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez pas. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* » (Eccli., VII, 40). Et ailleurs : « La prière du juste qui s'humilie pénétrera les cieux et sera toute-puissante sur le cœur de Dieu. *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.* » (Eccli., XXXV, 21). Voilà pourquoi l'Eglise, admirablement inspirée, s'efforce de nous faire réfléchir, de nous convertir et de nous sanctifier par le souvenir de nos fins dernières, afin que nos prières pour le défunt soient plus efficaces en partant d'un cœur plus pur. Chrétiens, écoutez les éloquentes exhortations qui vous sont faites. C'est bien aux assistants qu'elles s'adressent, puisqu'elles parlent « de la délivrance de l'enfer, » et que le sort du trépassé est fixé définitivement sous ce rapport. « Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle en ce jour redoutable où seront ébranlés les cieux et la terre, et où vous viendrez juger le monde par le feu. Je tremble et je crains pour le jour où la grande discussion aura lieu, et où paraîtra la terrible colère de Dieu. Oui, jour de colère que ce jour, jour de calamité et de misère, jour effrayant et plein d'amertume ! Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière éternelle brille pour les défunts. » Dans ce répons, quelles paroles sérieuses, et, j'oserais le dire, quelles paroles épouvantables, qui font frissonner d'effroi, même les plus endurcis ! Si l'on y faisait attention, quelle impression elles produiraient dans nos cœurs !

Quelle conversion complète elles y opéreraient ! De la mort éternelle délivrez-nous, Seigneur ! *Libera me de morte æterna !* Ah ! ne nous laissons pas tromper par les séductions du monde ! Il paraît beau, riant et joyeux aujourd'hui ; mais, n'en doutons pas, le jour de colère, de malheur, de calamité où sera détruit l'univers, le jour du jugement général viendra ; il viendra infailliblement, soudainement, plus tôt que nous pensons. Ah ! Seigneur, faites que je m'y prépare par une vie sainte et une sanctification plénière ! Faites qu'en ce jour j'obtienne miséricorde parce que j'aurai pratiqué généreusement la vertu ! Tout en nous donnant cette très importante leçon, l'Eglise n'oublie pas les défunts, et, comme vous l'avez remarqué, cette seconde prière, ce répons, se termine par le refrain des funérailles, si souvent redit pendant l'office des morts : *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis !*

III. Voici maintenant la prière de PROPITIATION, en faveur du chrétien dont le corps est présent dans le temple sacré. Elle est sublime de dévotion et de sentiment. Elle est récitée par le prêtre, et aussi par les assistants en union avec le prêtre. On ne sait ce qu'il faut admirer davantage ou de la solennité dont elle est empreinte, ou de la piété qui la distingue. Les saintes aspirations, les ardues oraisons jaculatoires, les appels à la miséricorde de Dieu la précèdent. L'officiant, après avoir fait le tour du cercueil en aspergeant le défunt d'abord, en l'encensant ensuite, commence la prière par excellence, le *Pater noster*, que l'on continue en silence. Il poursuit en disant à haute voix : « Et ne nous laissons pas succomber à la tentation ; » et le peuple, par l'intermédiaire des choristes, répond : « Mais délivrez-nous du mal ! » Et ce dialogue de charité se continue : « De la porte de l'enfer, » c'est-à-dire du purgatoire qui est proche de l'enfer, reprend le prêtre, et l'on répond : « Seigneur, délivrez l'âme du trépassé. — Qu'il repose en paix ! — Ainsi soit-il. — Seigneur, exaucez ma prière. — Et que mon cri s'élève jusqu'à vous. — Que le Seigneur soit avec vous ! — Et avec votre esprit ! » Et alors il fait appel à l'attention, à la piété, à la ferveur de tous en disant : *Oremus*, prions ! Et il dit : « O Dieu, dont le propre est d'avoir toujours pitié et de pardonner, nous nous prosternons devant vous, et nous vous prions de faire miséricorde à l'âme de votre serviteur que vous avez aujourd'hui retiré du monde. Ne la livrez pas aux mains de l'ennemi et ne l'oubliez pas pour toujours. Mais commandez aux anges de la recevoir et de la conduire au paradis, la véritable patrie. Seigneur, elle a cru en vous, elle a espéré en vous : qu'elle n'ait pas à supporter les peines du purgatoire, mais qu'elle ait le bonheur de parvenir au plus tôt aux joies éternelles. Ce n'est pas en

raison de nos mérites que nous implorons cette faveur, mais par la grâce de N.-S. J.-C. ¹ »

Quelles belles et touchantes pensées dans cette prière de propitiation ! Quelle confiance elle nous inspire ! C'est le propre de Dieu, nous dit-elle, d'avoir toujours pitié et de pardonner : *Deus, cui proprium est misereri semper et parcere !* C'est assurément une des paroles qui nous va le plus au cœur, à nous pauvres pécheurs. Avec nos misères sans nombre, nous avons tant besoin d'indulgence ! Et puis quelle réalité saisissante elle exprime ! La mort n'est qu'un passage qui nous introduit dans l'éternelle vie : *Quam hodie de hoc sæculo migrare jussisti !* D'autre part, quel souhait magnifique elle formule ! Elle demande que l'âme du défunt soit emportée par les anges dans le ciel : *Eam a sanctis angelis suscipi et ad patriam paradisi perducere !* Quel motif décisif elle met en avant : la foi et l'espérance : *quia in te speravit et credidit !*

Comme toutes ces invocations sont saisissantes ! Vraiment ces trois oraisons de l'absoute sont tout à fait remarquables. Composées avec un art divin et une sublime inspiration, elles passent à juste titre comme un modèle achevé des supplications funéraires et de style liturgique. L'Eglise y a mis tout son cœur de mère très aimante.

**

Gerson, l'illustre chancelier de l'Université de Paris, aussi distingué par son éloquence que par ses vertus, rapporte dans l'un de ses ouvrages qu'une pauvre mère défunte, longtemps oubliée par son enfant, reçut de Dieu la permission de lui apparaître. « Mon fils, lui dit-elle, pensez à votre mère qui souffre. Considérez les supplices par lesquels la justice de Dieu me fait expier les fautes de ma vie mortelle. Considérez ce feu terrible et cette terrible séparation de Celui qui est l'infiniment bon et l'infiniment parfait. Si vous m'aimez, venez à mon aide. Entendez mes gémissements, compatissez à mes indicibles douleurs. » L'Eglise, la mère des chrétiens, nous tient le même langage dans sa liturgie, particulièrement dans l'absoute. En y assistant, comprenons-en les rites si beaux, les prières si pieuses et si efficaces. Loin de nous l'inattention, la distraction et la dissipation ! Mais efforçons-nous, avec un grand zèle, de venir en aide au défunt aux obsèques duquel nous assistons. Prions dans la ferveur et le recueillement : un jour Dieu nous le rendra. Ainsi soit-il !

¹ Cf. Dom Jérôme Picard, *De la Terre au Ciel*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 septembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUTON

Ami du Clergé du 26 septembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique de S. François d'Assise. — Le héros de la pauvreté, 721.

Pour la rentrée des classes. — Le double travail, 724.

Avis paroissiaux. — Le chant du *Libera* et la visite au cimetière, 725. — Les places d'église, 726.

Pour le Premier Vendredi. — XLIII. La libéralité du Sacré-Cœur, 727.

Pour une bénédiction de cloches. — La voix des cloches, 729.

Entretiens sur le Rosaire. — XL. Deuxième mystère glorieux : 1° *L'Ascension*, 731. — XLI. 2° *L'Ascension prélude de l'Assomption*, 734.

PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

(4 octobre)

LE HÉROS DE LA PAUVRETÉ

Mes Révérendes Mères,
Mes Frères,

Aujourd'hui tout le monde est savant ; tout le monde sait lire et on lit toute espèce de choses bonnes ou mauvaises, excepté la Vie des saints. Et cependant, y a-t-il lecture plus intéressante, plus attrayante, plus instructive, plus capable de nous inspirer des sentiments nobles et généreux, de nous soutenir dans la voie du bien, de nous encourager dans les épreuves de la vie?... Je ne connais rien de comparable, sous tous les rapports, à l'histoire de S. François d'Assise, père de la famille franciscaine, dont c'est aujourd'hui la fête et dont je me propose de vous entretenir un moment, si vous voulez bien me prêter votre pieuse attention.

Je serais tout heureux si je pouvais réussir à vous faire aimer cet admirable saint qui nous a aimés le premier et beaucoup aimés, puisqu'il nous a ménagé une faveur précieuse aux yeux de toute ville chrétienne, celle de posséder une maison de ses filles spirituelles, c'est-à-dire de ses enfants les plus chers. Le père de famille, vous le savez, a toujours quelque prédilection marquée pour ses filles.

I

S. François naquit dans la ville d'Assise, en Italie, vers la fin du XII^e siècle. Son père était un riche marchand d'étoffes, qu'il venait vendre jusqu'en France, où il se maria. Nos vénérées Mères Clarisses sont heureuses, j'en suis sûr, de penser que leur saint fondateur

avait du sang français dans les veines, et qu'à ce titre il leur appartient davantage. Du reste, cette circonstance explique les dispositions naturelles que nous remarquons en lui. François enfant et jeune homme nous ressemblait beaucoup. Il avait un caractère franc, ouvert, gai, généreux, chevaleresque, plein d'entrain, qui en faisait la fleur de la jeunesse d'Assise. Il aimait les parties de plaisir à la campagne, les promenades bruyantes à travers la ville, les repas somptueux, la belle musique, les chants joyeux, les riches vêtements. Et ses amis étaient d'autant plus nombreux et empressés autour de lui qu'ils festoyaient toujours à ses dépens. Avec cela, son âme naturellement honnête ne supportait rien de ce qui sent les mauvaises mœurs. Et cette pureté se reflétant dans ses yeux et sur son visage ne le rendait que plus aimable.

Vous comprenez, mes frères, que, dans ces conditions, François devait être la perfection même aux yeux du monde. Et de fait, au dire de ses historiens, tout le monde à Assise l'aimait, le recherchait, le portait jusqu'aux nues.

Aux yeux de Dieu, ce n'était pas tout à fait la même chose. Cette vie dissipée, gaspillée, sensuelle, quoique honnête, devait beaucoup lui déplaire ; et François, après sa conversion et jusqu'à sa mort, ne cessera d'en gémir.

Voilà l'homme, ou plutôt le jeune homme, — car il n'avait guère plus de vingt ans, — qui, avec le travail de la grâce, va devenir un saint vraiment extraordinaire et le fondateur d'un Ordre religieux remarquable entre tous.

François, malgré ses défauts, ses grands défauts, possédait cependant quelques vertus. Nous avons parlé de la pureté de son âme. Il en avait encore une autre fort agréable au cœur de Notre-Seigneur. Il était tout à fait détaché de l'argent. Il aimait les pauvres et leur faisait l'aumône largement, sans compter, sans peut-être se douter de son mérite, c'est-à-dire qu'il pratiquait la belle et rare vertu de pauvreté.

La vertu de pauvreté ! Avez-vous jamais entendu parler de cette vertu-là dans le monde, mes chers frères ? Non, jamais, jamais ! La vertu de pauvreté ! Ce mot-là sonne mal à nos oreilles. Et cependant cette vertu nous est indispensable à tous pour aller au ciel. Voilà, certes, une chose fort importante à savoir, et sur laquelle nous devons appeler sérieusement votre attention.

Notre-Seigneur a dit dans l'Evangile : « Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est pour eux. » Cette pauvreté d'esprit, ou plutôt d'affection, que Dieu exige pour nous donner son paradis, consiste à vivre détaché des biens de la terre, de telle

sorte qu'on ne voudrait pas commettre un péché ni pour les acquérir ni pour les conserver. Si on les possède, on doit les regarder comme un dépôt que Dieu nous confie pour en faire un bon usage et dont il faudra lui rendre compte jusqu'à un centime. Malheur donc aux avarés ! Malheur aux riches qui ne font pas l'aumône comme ils le devraient ! Le royaume du ciel n'est pas pour eux.

Vous comprenez maintenant, mes frères, ce qu'il faut entendre par la vertu de pauvreté nécessaire à tous les chrétiens qui veulent se sauver. Si nous l'avons, réjouissons-nous ; car elle est plus rare qu'on ne pense et elle ne s'acquiert pas sans efforts, surtout si on possède quelques biens.

François la pratiquait couramment, lui, cette vertu. Jeune homme et quoique lancé dans une vie dissipée et toujours en frais, il ne refusait jamais l'aumône à qui la lui demandait pour l'amour de Dieu.

Un jour qu'il se trouvait très occupé à la vente dans son magasin, un pauvre s'adresse à lui sans recevoir bon accueil. François ne s'est pas plutôt aperçu de sa distraction qu'il court à la suite du pauvre, le rejoint et lui donne en dédommagement tout ce qu'il a dans sa poche ; et nous savons que sa poche était ordinairement bien garnie. A partir de ce moment il promet à Dieu de faire l'aumône, quand il en aurait le moyen, à tous ceux qui la lui demanderaient en son nom. Quel détachement des biens d'ici-bas ! détachement d'autant plus admirable qu'à cette époque de sa vie François était loin d'être un saint.

Plus tard, se trouvant seul dans une vieille église délabrée de la ville et priant devant Jésus en croix, il croit l'entendre lui adresser ces paroles : « Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines. » Il va aussitôt trouver le prêtre qui dessert l'église et lui donne sa bourse. Puis entré au magasin, il ficelle un gros paquet d'étoffes précieuses, monte à cheval, court à la ville voisine, vend cheval et marchandises et rapporte aux pieds du prêtre le produit de cet heureux négoce pour réparer son église délabrée.

C'était charmant, n'est-ce pas, mes frères ? C'était charmant et tout à fait chevaleresque. Mais son père, homme intéressé et attaché à la matière, comme nous en connaissons tant, ne le prit pas sur ce ton-là. Transporté de colère, il s'oublia jusqu'à frapper brutalement son fils, qui cependant était majeur et associé dans le commerce. Non content de cela, il l'emmène chez l'évêque d'Assise pour le faire renoncer à sa part d'héritage. Tout le monde connaît le résultat de cette démarche : François, avec un courage inspiré de Dieu, quitta ses habits et, les déposant aux pieds de l'évêque, s'écria joyeusement : « Eh bien ! puisque mon père de la terre me renonce, notre Père du ciel me suffira ! »

II

La leçon humiliante et imméritée qu'il venait de recevoir en public, son expulsion de la famille produisit sur l'âme sensible et généreuse de François un effet tout contraire à celui que son père attendait. Il changea de conduite, il est vrai, à partir de ce moment, mais ce fut encore en mieux : il aspira à la perfection de la vertu de pauvreté.

La perfection de la pauvreté ou la pauvreté parfaite, en quoi peut-elle bien consister ?

La pauvreté parfaite qu'on peut appeler évangélique consiste à ne rien posséder, à demander à l'aumône sa subsistance, tout en travaillant pour la gloire de Dieu et la sanctification du prochain. C'est le genre de vie que Notre-Seigneur a inauguré sur la terre et qu'ont embrassé les apôtres à sa suite.

François, avec son âme ardente et avide d'héroïsme, ne vit rien de plus beau, rien de plus grand, rien de plus agréable à Dieu. Le voici donc qui, un beau jour, seul au milieu du monde, ose lever l'étendard de la pauvreté volontaire. Il me semble le voir, le visage rayonnant d'une joie céleste, et l'entendre s'écrier de sa plus belle voix : « A moi les chevaliers de la sainte pauvreté, à moi ceux qui veulent avec elle conquérir l'univers au divin Roi ! »

Mais, admirable jeune homme, bon François, vous n'y pensez pas ! Vous devez savoir cependant que les hommes sont fous des richesses et ne voient de bonheur que là. Vous offrez à vos disciples la pauvreté parfaite et vous espérez qu'on va vous suivre ? On haussera les épaules, et l'on vous tournera le dos comme à un insensé !... Et puis, comment pensez-vous habiller vos disciples à venir ? Nous voudrions bien le savoir. Quoi ! les pieds nus, la tête rasée, une robe d'étoffe grossière avec une corde pour ceinture, et... c'est tout !... Voilà en effet la pauvreté parfaite, la pauvreté faite homme... Et vous croyez sérieusement, François, qu'on va vous imiter ? Mais, encore une fois, c'est de la folie !... Voyez plutôt l'effet que vous allez produire sur vos compatriotes.

Il faut vous dire cela, mes frères, pour vous donner une idée du monde. Quand les habitants d'Assise virent François dans son nouveau costume, quand ils le virent mendier son pain dans les rues et se mêler aux pauvres, fréquenter les églises et l'hôpital, soigner les lépreux et même les embrasser, oh ! ils n'eurent pas assez de railleries, de moqueries, d'insultes à lui adresser, — et je vous prie de croire que les Italiens s'y entendent. — Ils en vinrent même jusqu'à lui jeter des pierres comme à un animal immonde et malfaisant qui doit rester caché.

Pauvre François ! Oui, il était vraiment fou ; mais de la folie de ce Jésus qui voulait mourir

sur une croix pour sauver de misérables pécheurs comme nous.

Savez-vous, mes frères, ce qui dégrade le monde et le rend malheureux, ce qui cause les désordres épouvantables qu'on y voit ? C'est surtout l'amour déréglé des richesses. L'or et l'argent ont usurpé, dans le cœur de l'homme, la place de Dieu. Voilà le mal dont nous souffrons. Or, Dieu nous prenant en pitié a voulu pour nous guérir susciter un Ordre religieux qui par sa prédication et son exemple ne cesse de nous enseigner le mépris des biens de la terre et l'estime des biens du ciel ; et c'est à notre François d'Assise qu'était réservée la gloire d'en être le fondateur.

Notre-Seigneur montra d'abord que François était l'homme de son choix, en lui donnant le pouvoir de semer, pour ainsi dire, les miracles sur ses pas. En voici un choisi entre mille :

Un jour, François se trouve en présence d'un malheureux dont la figure était rongée par un chancre et qui faisait fuir tout le monde, tant son mal était horrible à voir. Comme cet homme se recommandait à ses prières, François ouvre les bras, le presse contre son cœur et le baise en plein visage. O prodige ! l'horrible mal disparaît sans laisser la moindre trace !

Le bruit de cette guérison prodigieuse se répand aussitôt dans la ville, comme une traînée de poudre. Tout le monde est dans la rue ; tout le monde veut voir le miraculé ; tout le monde s'écrie : « Evidemment, François est un saint, un grand saint ! »... On l'acclame ; on veut aussi le voir, non seulement le voir, mais le toucher. On baise avec respect ses mains amaigries et ses pieds nus et jusqu'à cette pauvre robe dont on s'était tant moqué. A partir de ce moment il devient le précieux trésor d'Assise, et on l'estime d'autant plus qu'on regrette de l'avoir méconnu tout d'abord.

III

François n'a pas voulu recevoir la prêtrise, par humilité. Il n'est que diacre ; il a peu étudié. Mais Notre-Seigneur lui donne une connaissance profonde de la Sainte Ecriture et une éloquence merveilleuse pour toucher les cœurs. Il prêche dans les églises, il prêche sur les places publiques ; partout il entraîne les foules à sa suite ; le pape lui-même veut l'entendre. Enfin ce vrai pauvre de Jésus-Christ voit accourir autour de lui de nombreux disciples, et parmi ces disciples, des hommes éminents par leur science, leur fortune, leur mérite, leur position sociale. Après dix ans, il aurait pu réunir dix mille Religieux. Aujourd'hui son Ordre a des maisons dans tous les pays, des missionnaires sous tous les climats, et s'il fallait compter les saints qu'il a donnés à l'Eglise et au ciel, il faudrait les compter par centaines et peut-être par milliers.

Non seulement les hommes, mais les femmes veulent imiter son genre de vie et marcher à sa suite dans le chemin de la perfection.

C'est *Claire* d'Assise qui ouvre la marche. Fille de grande maison, rayonnante de jeunesse et de beauté, élevée délicatement, la voilà elle aussi avec les pieds nus et une robe grossière, qui s'enferme dans la solitude du cloître pour s'y livrer à la prière et à la pénitence. Ses filles sont répandues maintenant dans le monde entier et, depuis plus de six siècles, la divine Providence, qui nourrit les petits oiseaux et habille la fleur des champs, n'a cessé de veiller sur les pauvres recluses et de leur fournir le pain de chaque jour.

Maintenant vous rencontrerez dans le monde une foule de gens ignorants qui demandent d'un air moqueur à quoi servent de pareils couvents ? — C'est à vous de leur répondre, femmes chrétiennes, vous qui avez l'intelligence des grandes et belles choses de la religion, tandis que les hommes ne les comprennent plus ; oui, vous leur répondrez avec l'éloquence victorieuse qui vous inspire, quand on attaque ce que vous aimez le plus. — A quoi servent ces couvents ? Mais ils servent à prier. Ils prient pour vous qui peut-être ne priez pas ou priez mal. La prière est le premier devoir de l'homme et devrait être sa principale occupation. Eh bien ! ces saintes femmes en font leur travail du matin au soir et du soir au matin. — A quoi servent ces couvents ? Mais ils servent à faire pénitence pour les pécheurs, pour expier tant de crimes qui se commettent et qui allument la colère de Dieu. Pourquoi mettez-vous un paratonnerre sur vos maisons ? afin de neutraliser la foudre, n'est-ce pas ? Eh bien ! ces âmes innocentes et pures nous servent de paratonnerres à tous. Elles fléchissent la justice divine et détournent les châtimens dont nous sommes menacés.

Après les ignorants, vous rencontrerez les méchants, les ennemis, libres-penseurs, francs-maçons, qui rêvent la destruction du christianisme. « Vos Religieux mendiants ne sont bons qu'à manger le pain des pauvres, » nous disent-ils, avec la rage dans le cœur. — Rien de plus facile que de réfuter cet affreux mensonge. Ce sont au contraire nos Religieux mendiants qui nourrissent les pauvres, loin de manger leur pain. D'abord, en se donnant à Dieu, ils commencent par donner aux pauvres tout ce qu'ils possèdent. Puis ils passent leur vie à prêcher le détachement des biens de ce monde, à prêcher l'aumône, à prêcher la bienfaisance sous toutes les formes, à toucher et attendrir le cœur des riches, qui sans cela finirait par devenir insensible. Comme tous les déshérités de ce monde devraient aimer et bénir ces bons Religieux !... Ah ! nos Ordres mendiants mangent le pain des pauvres ? Eh bien ! savez-vous quel est aujourd'hui celui qui nourrit le plus de pauvres, qui leur donne

le plus de pain ? C'est un religieux mendiant qui s'appelle *Antoine de Padoue*, précisément un des premiers disciples de notre François d'Assise. A Paris, pour ne parler que d'une seule ville, plus de 20.000 pauvres mangent son pain chaque jour ; et chaque jour il fait de nouveaux miracles pour leur en procurer. Et vous viendrez dire que nos Ordres mendiants mangent le pain des pauvres !... Allons donc !...

**

O aimable et admirable saint ! Je vous remercie de tout cœur d'avoir été désigné pour parler de vous aujourd'hui devant vos enfants. Je voudrais l'avoir fait d'une manière moins indigne de vos vertus. Mais ayez égard à ma bonne volonté : le désir de vos chères filles a été pour moi un ordre. Daignez donc, je vous en prie, me donner votre sainte bénédiction, vous qui aimiez tant à bénir, quand vous étiez sur la terre. Oui, bénissez-moi et permettez-moi d'embrasser vos pieds nus, ces pieds que Notre-Seigneur a voulu honorer lui-même en les décorant de ses plaies glorieuses. O cher saint ! daignez nous obtenir la vertu de pauvreté, le détachement des biens périssables de ce monde, pour que nous ayons part avec vous au bonheur du ciel. Ainsi soit-il !

POUR LA RENTRÉE DES CLASSES

LE DOUBLE TRAVAIL

Mes chers enfants,

Voilà donc vos vacances terminées. Ces belles vacances qui sont venues à vous des fleurs au front et le sourire aux lèvres, s'en vont maintenant tristes et jetant à terre leurs couronnes flétries. En les voyant s'éloigner, vous ne pouvez vous défendre d'une secrète tristesse. Les vacances, c'est pour vous le temps de la liberté, du repos, des longues flâneries, des courses joyeuses à travers la campagne. Demain il vous faudra reprendre le joug de la règle, vous astreindre à une discipline sévère, vous livrer à des occupations qui par elles-mêmes n'offrent qu'un intérêt assez médiocre ; et cette perspective ne laisse pas de vous assombrir quelque peu.

Dieu me garde, mes enfants, de vous en faire un crime ! Cette tristesse est naturelle : tous les écoliers l'ont éprouvée. Cependant j'ai une trop haute idée de votre caractère pour croire que vous vous laissiez aller longtemps à ces regrets stériles. Vous êtes assez raisonnables pour comprendre que les vacances ne peuvent durer toujours et que le temps du repos n'est qu'un intermède dans la vie. L'homme est fait pour travailler. Déjà dans le Paradis terrestre, il était soumis à la loi du travail ; il le

fut, et d'une manière plus stricte encore après la chute. Le travail qui dans l'Eden était un exercice facile et agréable de ses facultés, prit dans la suite un caractère pénible. Selon la forte expression de l'Ecriture, il lui fallut manger son pain à la sueur de son visage.

N'oublions pas toutefois que le travail, précisément parce qu'il est voulu de Dieu, porte avec lui sa récompense. Lorsqu'il est bien fait, il laisse après lui une joie douce et pure que vous connaissez bien, mes enfants, par expérience. Après une de ces bonnes journées où, par votre application, par votre bonne tenue, vous aviez donné pleine satisfaction à vos maîtres, vous ressentiez peut-être quelque fatigue, mais aussi quel contentement profond ! Vous aviez la même joie que le laboureur qui, après le rude travail de la moisson, voit les gerbes s'entasser en meules superbes devant sa porte. Lorsqu'au contraire vous aviez été dissipés, inattentifs, il vous semblait que votre journée fût vide ; vous vous sentiez mal à l'aise en entendant au fond de vous-mêmes une petite voix qui vous disait : « Dieu n'est pas content de toi. »

Voulez-vous, mes enfants, satisfaire à la fois Dieu et votre conscience ? Acceptez d'un cœur joyeux toutes les obligations de votre vie scolaire et remettez-vous tout de suite et tout de bon au travail.

I

Le travail qui s'impose à vous, c'est d'abord *le travail intellectuel*, l'étude. Vous devrez, sous l'habile direction de vos maîtres, développer votre esprit et l'enrichir de ces connaissances qui vous seront si utiles plus tard. Mais laissez-moi vous rappeler que ce travail, si important soit-il, n'est pas le seul, ni même le principal. Un temps fut où l'on disait couramment que l'instruction est le tout de l'homme et qu'il suffit de le rendre savant pour le rendre en même temps honnête et vertueux. Un de nos grands poètes qui avait plus d'imagination que de bon sens, à trouvé cette formule qui a fait fortune : « Ouvrez une école et vous fermerez une prison ! » Hélas ! on a ouvert bien des écoles depuis un demi-siècle, on a bâti partout de magnifiques palais scolaires : a-t-on pour cela fermé une seule prison ? Nous voyons au contraire que les maisons de détention et de correction sont plus peuplées que jamais. La criminalité augmente dans des proportions effrayantes et, chose triste à dire ! surtout parmi la jeunesse. Le nombre des jeunes prévenus a quadruplé depuis soixante-dix ans, si bien que ces temps derniers il a fallu créer des tribunaux spéciaux pour les juger. Et ce qu'on remarque dans l'enfance criminelle d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement la précocité, c'est aussi un raffinement de perversité et de ruse dont on n'avait pas idée autrefois.

Est-ce la faute de l'instruction ou, comme on dit, de la diffusion des lumières ? Non certes : l'instruction est bonne en elle-même, mais elle est insuffisante. L'instruction, lorsqu'elle n'est pas jointe à l'éducation, — et j'ajoute : à l'éducation religieuse, — ne fait que des hommes incomplets, plus nuisibles qu'utiles à la société. Loin de les porter à la vertu, elle développe en eux la suffisance, elle les grise d'amour-propre et d'orgueil. Elle est trop nombreuse aujourd'hui l'engance de ces demi-savants qui, parce qu'ils connaissent les éléments de la grammaire et de l'arithmétique, se croient en droit de trancher toutes les questions, de prétendre aux plus hauts emplois et même de gouverner la république. Mieux vaut cent fois une ignorance qui s'avoue que cette demi-science qui ne voit pas ses limites.

II

Pour vous, mes enfants, tout en travaillant à former votre esprit, vous n'oublierez pas de *cultiver votre âme*. Cultiver votre âme, cette expression banale l'est devenue en raison même de sa justesse. Votre âme en effet ressemble à un jardin à la végétation luxuriante où croissent pêle-mêle plantes utiles et herbes folles : c'est-à-dire qu'il y a en vous, à côté d'heureux dons naturels et d'excellentes inclinations, des instincts mauvais qui déjà peut-être ont pris corps en des habitudes. Il s'agit pour vous de sarcler ces défauts, de les extirper afin de permettre à vos bonnes qualités de s'épanouir librement.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau, mes enfants, en vous disant que ce travail est pénible, plus pénible même que l'étude. Dans l'étude les stimulants ne vous manquent pas : c'est la curiosité, l'émulation, le désir de plaire à vos parents et à vos maîtres, le souci de vous faire une situation. Mais dans la pratique de la vertu, vous ne voyez devant vous que le renoncement et l'effort. Le sacrifice ne vous présente d'abord que ses aspects pénibles et vous cache les joies profondes qu'il vous réserve : de là le peu d'attrait que vous avez pour lui.

Ce qui rend si laborieux l'exercice de la vertu, c'est aussi la continuité de l'effort qu'il exige. Laissez un jardin en friche pendant quelques mois, et il sera tout infesté de mauvaises herbes. Il faut des soins incessants pour le tenir en état. Il en est de même de notre âme. Les défauts que nous avons expulsés à grand-peine, guettent au seuil de notre porte, n'attendant qu'un moment favorable pour reprendre possession de la place.

Comme vous le voyez, mes enfants, je ne vous déguise rien des difficultés de la vertu, car je sais qu'elles ne vous effraient pas. Quelqu'un a dit que « les enfants sont des héros. » L'expression est un peu flatteuse sans doute ; mais il est sûr que vous ne vous plai-

gnez pas de votre peine et que vous faites sans sourciller des besognes longues et fastidieuses qui rebutteraient bien des hommes. Un peuple qui au début du siècle s'est distingué par son énergique audace, vous reconnaît cette qualité. Dans la fête des enfants qui se célèbre chaque année au Japon, il est d'usage de mettre au-dessus de chaque porte autant de poissons en papier qu'il y a de garçons dans la maison. Pourquoi les Japonais ont-ils fait choix de cet emblème ? Parce que les poissons, les truites par exemple, remontent facilement les courants les plus rapides et que de même les enfants doivent aller droit au but, à travers tous les obstacles.

Puissiez-vous mettre à profit la leçon morale qu'au moyen de cet ingénieux emblème les Nippons donnent à leurs fils ! Allez toujours de l'avant et marchez au devoir sans trop compter avec la fatigue, sans écouter du moins la voix de la paresse. Ainsi l'année scolaire qui va s'ouvrir sera bonne à tous égards. Priez l'Enfant Jésus de la bénir et de vous faire la grâce de grandir comme lui, non seulement en âge et en science, mais surtout en sagesse et en piété devant Dieu et devant les hommes. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LE CHANT DU « LIBERA » ET LA VISITE AU CIMETIÈRE

Mes frères,

Tous les dimanches, les fêtes exceptées, on donne après la messe un souvenir aux défunts de la paroisse, on chante le *Libera*. A ce sujet vous me permettez de vous faire deux recommandations : la première, c'est de ne pas quitter l'église avant que cette prière soit terminée ; la seconde, c'est de vous y associer.

Le culte des morts est inné au cœur des survivants ; mais voyez comme l'Eglise est maternellement ingénieuse pour l'entretenir et le raviver. Déjà pendant la messe, le prêtre a sollicité au prône les prières de l'assemblée pour ceux et celles qui sont inscrits au nécrologe ; ensuite vous avez été invités à vous souvenir d'eux au *Memento* des morts. La messe achevée, vous êtes encore appelés à prier pour eux.

Il n'est pas une famille dans cette paroisse qui n'ait vu la mort de près, qui ne se soit agenouillée devant une tombe, qui n'ait porté un deuil. Vous avez donc tous à remplir à l'égard de vos chers disparus des devoirs de piété filiale, de sympathique souvenir, d'affectueuse reconnaissance. Le chant du *Libera* vous offre l'occasion de vous acquitter de ces pieux devoirs, et voilà pourquoi je vous demande de ne pas quitter votre place avant la fin de cette prière. Au reste, je me plais

à vous rendre justice ; à part quelques personnes qui se pressent un peu trop de gagner la porte de sortie, je reconnais que vous ne refusez pas à vos défunts ce témoignage d'affection.

Vous êtes là, vous faites acte de présence : c'est bien. Mais je demande quelque chose de plus : je demande que vous vous associiez de cœur à cette prière que nous chantons pour vos trépassés.

Cette prière est un pressant appel à la miséricorde de Dieu. Vous en avez sans doute lu la traduction dans votre livre de piété. C'est d'abord l'âme du défunt qui jette vers Dieu un cri suppliant : « *Libera me, Domine, délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle, dans ce jour redoutable où les cieus et la terre seront bouleversés et où vous viendrez juger le monde ravagé par le feu. Jour de colère et de calamité ! Jour vraiment grand et plein d'amertume ! Je tremble, je suis saisi de crainte ; le jugement m'épouvante.* »

Et puis c'est l'Eglise, c'est nous, qui émus de compassion à la pensée des souffrances endurées par les âmes du purgatoire, intervenons près de Dieu ; c'est nous qui lui crions : « Seigneur, ayez pitié ! *Kyrie eleison. Donnez, oh ! donnez-leur la paix, le bonheur éternel ; que par votre miséricorde et les mérites de Jésus-Christ elles reposent en paix ! Requiescant in pace !* »

Eh bien ! je vous demande de prendre part à cette prière et de vous unir de cœur à l'Eglise qui s'intéresse si vivement au sort de vos chers défunts.

Après cela, vous irez faire visite à la tombe de vos parents, tracer un signe de croix sur la terre qui recouvre leurs restes et réciter une prière à leur intention.

Dans les villes et les centres populeux, sous prétexte d'hygiène et de salubrité publique, on a éloigné les cimetières des habitations. Qu'en résulte-t-il ? Les dangers de contagion sont peut-être moins fréquents, mais les morts risquent fort d'être plus délaissés. Ici, nous avons ce bonheur et cet avantage que le cimetière entoure l'église. Et vous donnez un spectacle bien édifiant, lorsqu'après la messe vous allez vous recueillir quelques instants et prier près de la tombe de vos parents défunts.

La visite au cimetière est doublement utile : elle est utile aux défunts, puisqu'elle leur porte le témoignage de votre affectueux souvenir et le secours de vos prières ; elle est utile aux vivants, parce qu'elle leur laisse au cœur de graves pensées et de salutaires impressions.

A qui veut entendre, les morts parlent ; la tombe n'est pas muette ; il en sort des conseils, des leçons qu'il importe de recueillir. Vous écoutiez avec respect la voix de votre père, la voix de votre mère, quand ils étaient de ce monde ; écoutez-la avec le même respect et la même docilité, quand ils vous parlent de

dessous terre. Et si cette voix vous dit de faire le bien, d'éviter le mal, de vivre en bons chrétiens, fidèles à tous vos devoirs, écoutez-la : c'est la voix de ceux qui vous aimaient et qui du fond de la tombe vous continuent leurs avertissements, leurs exhortations.

Et alors vous regagnerez votre demeure avec la satisfaction d'un devoir accompli ; vous y rentrerez avec des pensées sérieuses, avec le souvenir ravivé de vos chers trépassés, avec la conviction que la vie de ce monde est de peu de durée et qu'il faut se préoccuper de celle qui ne finira pas ; vous y rentrerez avec la volonté de mieux servir Dieu, de continuer les traditions chrétiennes de vos pères, afin d'avoir l'espérance de les rejoindre au ciel. Ainsi soit-il !

LES PLACES D'ÉGLISE

Mes frères,

Le temps est venu de recevoir les dons que vous voulez bien nous offrir pour les places d'église ; et, en même temps, pour les personnes qui n'en sont point encore pourvues, voici le moment de fixer leur choix.

Le nombre des places sans titulaires est assez considérable et il y aura de quoi donner satisfaction à toutes les demandes. Mais aurons-nous des demandes ? Tous les ans j'éprouve une déception. Je me figure que les personnes qui fréquentent l'église et qui n'y ont pas de place attitrée se décideront à en choisir une. Je m'imaginais encore que, parmi les jeunes filles qui ont fait leur première communion il y a deux ou trois ans, il s'en trouvera plusieurs qui voudront avoir leur place. J'en suis le plus souvent pour mes frais d'imagination ; mais je demeure incorrigible, et malgré tout je persiste à espérer qu'un certain nombre de places trouveront preneurs cette année.

Je m'explique encore que ceux et celles qui ont rompu avec la religion ne se soucient guère d'avoir une place à l'église ; mais je ne comprends pas que les personnes qui viennent régulièrement aux offices du dimanche, ou même qui y viennent seulement à certaines fêtes, ne veuillent pas se réserver une place qui leur appartienne.

Avoir sa place à l'église, c'est une sorte de profession de foi ; c'est faire acte public de christianisme ; c'est donner une preuve d'attachement et de fidélité à la religion.

Avoir sa place à l'église, c'est attester hautement qu'on l'aime, qu'on veut la fréquenter, s'associer aux cérémonies du culte, assister aux offices et remplir ses devoirs de catholique.

Au contraire, n'avoir point de place, c'est dissimuler sa foi, s'exclure des assemblées chrétiennes, manifester tout au moins une indiffé-

rence profonde pour tout ce qui regarde le service religieux.

Quand on n'a point de place à l'église, on n'est point sollicité à y venir, tandis qu'une place est un appel, une excitation à répondre à la convocation des cloches.

Rares, bien rares sont les circonstances où l'édifice sacré est insuffisant à contenir l'assemblée qui s'y presse ; mais si l'une de ces circonstances se présente, par exemple à l'occasion d'une fête ou des premières communions, n'y a-t-il pas avantage à avoir une place qui vous soit réservée ?

Avoir une place à l'église, c'est contribuer à son entretien, à sa décoration ; car vos libéralités sont la plus précieuse ressource pour subvenir aux frais du culte, solder les dépenses, assurer le fonctionnement des services religieux et fournir la rétribution des employés.

D'autre part, n'est-ce pas une consolation de penser qu'on a sa place marquée dans l'assemblée des fidèles ? Un bon chrétien, une bonne mère de famille se dit : « Je ne vais pas à l'église aussi souvent que je le voudrais, mais mon nom est là, inscrit sur mon banc ; il est là, sous le regard de Jésus, au tabernacle, le jour, la nuit, perpétuellement ; il est là, il parle de moi à Dieu, il me recommande à sa bonté, il sollicite sa protection ; il est là comme une sorte de prière... » Oui, c'est une douce et fortifiante pensée que celle-là ; et si elle plaît à votre cœur, vous saurez faire un léger sacrifice pour en savourer la douceur.

Si vous tenez compte des réflexions que je viens de vous présenter, vous qui avez une place, vous la conserverez ; vous qui n'en avez pas, vous en demanderez une. Vous avez une place : je vous en félicite ; mais je voudrais quelque chose de plus : je voudrais vous voir l'occuper tous les dimanches. Pendant la saison des travaux de la campagne, la fréquentation de l'église n'a pas été l'idéal rêvé : j'ai eu le déplaisir de constater bien des absences. Vous pouviez avec quelque raison invoquer des circonstances atténuantes pour excuser votre éloignement de l'église. Maintenant, nous sommes arrivés à une époque de l'année où vous avez plus de temps et de liberté pour l'accomplissement de vos devoirs religieux ; mais, hélas ! on trouve toujours des prétextes pour échapper au devoir et justifier ses absences. En été, ce sont les travaux qui se succèdent sans interruption ; en hiver, ce sont les incommodités de la saison. Non, je n'admets pas que quelques gouttes de pluie, que quelques flocons de neige, qu'une sensation de froid vous paraissent une raison suffisante pour laisser vide votre place à l'église, et je vous conjure de venir l'occuper tous les dimanches ; vous aurez plus de mérite, si vous avez une contrainte à vous imposer, un obs-

tacle à vaincre. Cette invitation pressante que je vous adresse, vous la retiendrez. Vous ferez mieux : vous y répondrez avec une sainte émulation. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLIII

LA LIBÉRALITÉ DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Nous méditerons aujourd'hui sur cette invocation des Litanies du Sacré-Cœur : *Cœur de Jésus, libéral envers tous ceux qui vous invoquent, ayez pitié de nous !*

« Le Sacré-Cœur de Jésus est le trésor de toutes les grâces ; la confiance en est la clef, » nous dit, de son côté, la B. Marguerite-Marie. Quelle parole pleine de douceur pour nous qui avons tant besoin, dans notre misère, d'être secourus et, dans notre petitesse, d'être encouragés ! Quoi ! nous pourrions espérer avoir notre part des largesses royales que le Sacré-Cœur est venu apporter sur la terre !

Puisque la confiance est la clef qui peut nous ouvrir ce trésor, nous nous y animerons aujourd'hui en considérant : 1^o que le Sacré-Cœur possède tous les biens désirables ; 2^o qu'il n'aspire qu'à les répandre ; 3^o qu'il n'attend pour cela que d'être invoqué.

I

Pour pouvoir donner beaucoup, il faut posséder beaucoup. Essayons donc, tout d'abord, de contempler l'infinie richesse du Sacré-Cœur.

Sainte Catherine de Sienne, pour nous en donner une idée, nous dit que « la sainte humanité de Notre-Seigneur est un vase très vaste, plongé, par le fait de l'Incarnation, dans la source de l'éternelle vie, et qu'il y demeure plongé pour jamais ; en sorte que les eaux de cette source passent, sans pouvoir s'y arrêter, dans ce vase qui ne s'épuise jamais, à mesure qu'il s'épanche au dehors. » Elle nous fait ainsi comprendre que la richesse du Sacré-Cœur est celle de Dieu même, et qu'il est capable d'enrichir, sans jamais s'appauvrir, non seulement les anges et les hommes, mais encore des millions d'autres mondes et tous les mondes qui pourraient exister en dehors du nôtre.

Et, de fait, comme le dit la Sainte Ecriture, « nous avons tous reçu de sa plénitude. » (Jo., 1, 16). Non seulement nous, mais tous les saints qui brillent au ciel. Les immenses richesses de la Sainte Vierge, des apôtres, des martyrs, des vierges, leur sont venues par lui, car c'est en lui, comme dit S. Paul, « que sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. »

C'était ce qu'il donnait à entendre à la Samaritaine, quand il lui disait : « Si tu savais le don de Dieu, et quel est celui qui te dit « Donne-moi à boire » c'est peut-être toi qui le lui demanderais ! » (Jean, iv, 10).

De quoi pouvons-nous avoir besoin qui ne se trouve en lui ? Nous sommes faibles, et il est la force invincible ; nous sommes pécheurs, et il est le pardon inépuisable ; nous sommes ignorants et il est le Verbe de Dieu ; nous sommes dans la douleur, et il est la joie du ciel.

C'est lui qui est la Lumière ; c'est lui qui est la Voie ; c'est lui qui est la Vérité ; c'est lui, comme il l'a dit lui-même, dans un mot qui qui renferme tout, qui est la Vie, cette vie qui contient toute béatitude.

II

Voilà une idée très incomplète et très insuffisante des richesses infinies du Sacré-Cœur, de ces richesses qu'il aspire à répandre dans le monde.

Loin de ressembler à certains hommes qui gardent jalousement pour eux leur fortune et qui en cachent le secret, s'il nous invite à méditer l'immensité de ses trésors, c'est pour nous montrer qu'il veut les partager avec nous.

« Le bien, dit S. Thomas, tend par lui-même à se répandre. » Nous n'avons qu'à ouvrir l'Evangile pour trouver à chaque page la preuve que Jésus ne veut pas autre chose que se donner, se donner toujours.

« Je suis venu, a-t-il dit, pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en surabondance... (Jo., x, 10). Je suis venu apporter le feu sur la terre, et ce que je veux, c'est qu'il s'embrase... (Luc, xii, 49). Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive... » (Jo., vii, 37).

Ce sont bien là des promesses de libéralité, et toute la vie du Christ sur la terre a été la mise en pratique de ce programme. Comme le disait S. Pierre, chacun de ses pas a été marqué par un bienfait. (Act., x, 38). A tous ceux qui sont venus à lui, il a donné une marque de sa bienveillante prodigalité : aux aveugles, il a rendu la vue ; aux paralysés, le mouvement ; aux muets, la parole ; aux malades, la santé ; aux pécheurs, l'amitié de Dieu.

Cette bienfaisance universelle, il en fait la marque de sa mission. Quand les disciples de Jean viennent lui poser, de la part de leur Maître, cette question : « Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » il se contente de répondre : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris et la bonne nouvelle est annoncée aux malheureux. » (Mt., xi, 2-5 ; Luc, vii, 20-22).

Et encore, ce qu'il a fait pendant sa vie

mortelle n'était-il que le prélude de ce qu'il devait réaliser après sa mort, par l'établissement de son Eglise et la prédication de son Evangile. Quelles immenses largesses n'a-t-il pas alors répandues sur le monde, puisque c'est au christianisme que l'esclave doit sa liberté, la femme sa dignité et l'humanité la vérité !

Dans l'Eglise, ce Cœur adorable continue sa mission de bienfaiteur, puisqu'il y fait ce que fait le cœur dans notre organisme, à savoir, envoyer la vie jusqu'aux extrémités et vivifier tous les membres par son action, ininterrompue.

De la sorte, il n'y a pas d'âme, même incroyante et même révoltée, qui ne bénéficie des libéralités du Sacré-Cœur. Cependant, c'est à ceux qui l'invoquent qu'il prodigue ses plus douces et plus intarissables faveurs.

III

Il est dans l'ordre de la Providence que les bienfaits de Dieu soient, le plus souvent possible, obtenus par la prière. Quelle que soit la bonté divine, elle ne peut pas préjudicier à la gloire ; et la créature, si elle veut être comblée des grâces d'en-haut, doit commencer par se mettre à genoux et par supplier.

C'est pour cela que le Cœur de Jésus nous presse tant de prier. « Demandez, dit-il, et vous recevrez. Frappez et l'on vous ouvrira. » C'est pour cela qu'il nous a enseigné la plus belle de toutes les prières. C'est pour cela que lui-même, nous prêchant d'exemple, a voulu si souvent prier.

Ne craignons donc pas de lui demander, de lui demander beaucoup, de lui demander toujours. Mais que la confiance ne fasse pas défaut à notre prière.

Après les paroles si formelles qu'il nous a dites, après les preuves si nombreuses qu'il nous a données de sa libéralité, c'est l'offenser que de conserver un doute, si léger qu'il soit. C'est pour cette raison qu'à tous les malades qui s'adressaient à lui il commençait par poser cette question : « Avez-vous la foi ? » Ce n'était que lorsqu'ils avaient répondu : « Oui, Seigneur, je crois, » qu'il leur disait : « Votre foi vous a sauvés ; qu'il vous soit fait comme vous voulez. » C'est pour cette raison encore qu'il disait : « Si vous aviez la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne de se jeter dans la mer et elle vous obéirait à l'instant ! » (Luc, xvii, 6).

Qui ne voit que la prière adressée au Cœur de Jésus avec cette confiance filiale lui est infiniment glorieuse ? C'est un hommage à sa bonté, en même temps qu'à sa puissance. C'est lui dire : « Seigneur, je sais que vous m'aimez, et que vous mettez votre joie à m'accorder les fruits de votre sainte Passion ; je m'adresse à vous avec la certitude que vous m'entendrez. »

**

Disons-nous souvent que la blessure faite au Cœur sacré est toujours ouverte : l'eau et le sang, comme d'une source divine, s'en échappent sans cesse pour s'épancher sur le monde et y amener la germination de l'amour. C'est à nous d'en approcher nos lèvres et d'y boire à longs traits ; et nous le ferons par la prière humble et confiante. Nous nous y encourageons, si nous répétons souvent cette invocation : « Cœur de Jésus, libéral pour tous ceux qui vous invoquent, ayez pitié de nous ! » Ainsi soit-il !

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

LA VOIX DES CLOCHES

Vox Domini.

C'est la voix du Maître.

Mes frères,

Si un étranger, passant ce matin sur vos routes, vous a rencontrés en habits de fête, il vous a peut-être posé cette question : « Pourquoi prenez-vous aujourd'hui le chemin de l'église ? Quelle est cette solennité ? » Et vous avez pu répondre : « Nous allons au baptême de nos cloches. »

Un *baptême*, mes frères, ce mot s'applique-t-il à la cérémonie qui va s'accomplir sous vos yeux ? Le baptême, n'est-ce pas la ressemblance divine imprimée dans une âme ? N'est-ce pas la vie même de Dieu communiquée, par une seconde naissance, à la créature raisonnable ?

Or cette double merveille ne peut s'opérer dans un métal inanimé, dans ce bronze. Ce n'est donc pas la grâce d'un sacrement qui va descendre dans vos cloches.

Et pourtant, il est juste de le dire, elles vont recevoir un vrai baptême, parce qu'elles vont acquérir une vie nouvelle. Quel est en effet le signe de la vie, le plus visible et le plus noble ? C'est la parole, le langage. Or la bénédiction d'en haut va donner à vos cloches la parole, le langage. Désormais elles auront une voix. Et cette voix, écho de la grande voix de Dieu, retentira plus puissante que la parole humaine, et elle dominera tous les bruits du monde. Cette voix, elle ne frappera pas seulement l'oreille, mais elle pénétrera les profondeurs de vos âmes, pour y porter la joie, l'espérance, parfois la terreur. Cette voix, elle marquera les grandes époques de votre vie chrétienne, de la naissance à la mort ; et, plus éloquente que tous les prédicateurs, elle vous enseignera surtout les droits de Dieu, car elle est la voix du Maître, *vox Domini*. Ecoutez quelques instants cette voix de vos cloches et recueillez ses leçons.

I

Voici le jour du *baptême*. On présente à l'église un nouveau-né, et en l'honneur de ce

petit enfant les cloches sonnent leur plus joyeux carillon. Ce carillon, mes frères, n'est-il pas un contresens, presque une ironie ? Ne vous semble-t-il pas que pour annoncer la venue d'une créature humaine sur cette triste terre, les cloches devraient pleurer, au lieu de chanter ? De quoi prétendent-elles féliciter cet enfant ? D'avoir reçu le bienfait de la vie ? Mais peut-on appeler bienfait cette vie qui commence dans les larmes, qui se poursuivra dans l'épreuve, qui s'achèvera par la mort au tombeau ? Ecoutez donc les pleurs de cette petite créature. Ses gémissements ne vous paraissent-ils pas protester contre le carillon des cloches ?

Non, mes frères, les cloches ne se trompent pas en carillonnant joyeusement. Car ce nouveau-né, peut-être fils des pauvres et des humbles, à coup sûr fils des hommes, devient l'héritier du ciel, l'enfant de Dieu. Et les cloches annoncent au ciel et à la terre cette magnifique fortune, cette incomparable adoption qui fait le riche et le pauvre admirablement égaux devant Dieu. Cet être fragile, que la mort frappera peut-être au berceau, reçoit aujourd'hui par le baptême la vie qui doit se prolonger par delà le tombeau. Et les cloches chantent cette conquête de l'immortalité bienheureuse et cette victoire sur la mort. Sans doute, à l'heure de la liberté, le péché pourra dissiper cet héritage et ruiner cette vie de l'âme baptisée ; mais il ne tuera pas le germe de la résurrection, l'espérance et la foi. Et les cloches saluent d'avance les jours du repentir et les triomphes de la miséricorde divine.

Mais le carillon des baptêmes, en nous rappelant le premier et le plus gratuit de tous les bienfaits divins, n'accuse-t-il pas notre ingratitude ? Qui donc parmi les chrétiens songe à remercier Dieu pour le don de la foi ? Si un enfant ne savait pas reconnaître par un merci le plus mince des cadeaux, il subirait une réprimande. Et s'il allait jusqu'à oublier ceux auxquels il doit la vie, ne le flétrirait-on pas comme un fils dénaturé ? Et vous, chrétiens, quand la cloche sonne aux baptêmes, vous rappelez-vous que vous aussi vous êtes des baptisés ? Songez-vous à dire un merci à ce Dieu que depuis le baptême vous pouvez nommer votre père ? Songez-vous à dire un merci pour cet héritage du ciel, auquel le baptême vous donne droit et qui vous a été conquis par les sueurs, par le sang d'un Dieu ? — Ce carillon vous dit bien haut que vous êtes des privilégiés. Car il est des contrées infidèles où la cloche chrétienne ne retentira jamais ; et vous pouviez naître dans ces régions de l'erreur, dans les ténèbres de la mort. La cloche du baptême vous rappelle que Dieu vous a préférés, vous, à des millions d'autres enfants ; et qu'il a placé votre berceau, à vous, sur une terre catholique, auprès des sources

de la vie. Ce carillon vous rappelle que Dieu, pour vous combler de ses bienfaits, n'a pas attendu le premier éveil de votre raison, le premier battement libre de votre cœur ; et que ses bras paternels, tendus vers vous depuis l'éternité, vous ont saisis et enveloppés dès le berceau. *Caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans.* (Jér., xxxi, 3).

II

La voix de la cloche vous rappelle non seulement les bontés de Dieu à votre égard, mais encore *ses droits sur vous*. Par le baptême, Dieu a pris possession de votre âme ; et le carillon annonçait que le caractère du chrétien était à jamais imprimé en vous comme une marque de la propriété divine. Et depuis lors, chaque sonnerie des cloches vous répète que vous avez un seul maître, Dieu.

Ce grand Dieu, il est le maître de votre travail ; et trois fois par jour la cloche de l'Angelus vous rappelle que vous êtes les ouvriers de Dieu et que vous attendez de lui votre salaire, meilleur que ceux d'ici-bas ; elle vous dit de lever la tête au-dessus de vos sillons et de porter les yeux vers le repos éternel, vers ce Dieu qui, pour ennoblir votre tâche quotidienne, a voulu se faire artisan.

Ce grand Dieu, il est le maître du temps, et le domaine de son éternité embrasse tous les jours de la semaine. Mais il s'est réservé pour lui seul le septième ; et c'est la cloche qui distingue des autres le jour du Seigneur, et qui en fait le jour du repos, du recueillement, de la prière. Hélas ! malheur à un pays quand le dimanche la voix des cloches y est étouffée par l'écho bruyant des faux plaisirs et du travail défendu !

Ce grand Dieu, il est le souverain Maître de toute créature, et devant lui tout genou doit fléchir. Qui donc vous convoque chaque dimanche à l'église pour y rendre à Dieu le premier de vos devoirs, l'adoration ? La voix des cloches.

Ce grand Dieu, il est le maître de toute vérité, et il vous enseigne par la bouche des prêtres, ses représentants. Qui donc encore vous réunit au pied de la chaire chrétienne, pour entendre la divine parole ? La voix des cloches.

Ce grand Dieu, il est le maître de la famille ; et, quand deux époux chrétiens, en face de l'autel, se donnent leur cœur et leur vie, c'est la voix de la cloche qui annonce que Dieu a entendu leur serment de fidélité et que sa grâce le rendra plus fort que les épreuves, que la mort même.

Ce grand Dieu, il est le maître des âmes ; il les nourrit, il les ressuscite. Qui donc au temps pascal, aux grandes fêtes, vous invite à la sainte Table, au confessionnal ? La voix des cloches.

Ce grand Dieu, enfin, il est le maître de la vie et de la mort. Sa main donne l'existence ; sa main la retire à l'heure qu'il lui plaît. Et c'est encore la voix de la cloche qui, après avoir salué votre naissance, annoncera vos dernières heures.

III

La cloche sonne, en effet, lorsque le Dieu de l'Eucharistie porté par son prêtre fait sa dernière visite au chrétien mourant. Ecoutez cette cloche. Que dit-elle au mourant ? Elle lui annonce la paix. « *Pax huic domui.* Que la paix soit dans cette maison. » La paix, elle était ici il y a quelques jours, quelques mois. Mais la maladie l'en a chassée ; et aujourd'hui, c'est le trouble, l'angoisse. La voix de la cloche pourra-t-elle donc l'y ramener ? Cette voix de la cloche est-elle assez puissante pour arrêter au seuil de cette maison la terrible mort qui approche, qui va entrer pour saisir sa victime ? Peut-elle écarter du lit de ce moribond la cruelle agonie qui va bouleverser son corps et son âme par le plus horrible des combats ? Peut-elle éloigner de ce triste foyer le deuil qui, après la déchirante séparation, va s'y asseoir pour des années, pour toujours peut-être ? Hélas ! mes frères, la voix de la cloche n'arrêtera ni l'agonie, ni la mort, ni le deuil. Ces ennemis de l'homme entreront ici, car ils sont les vengeurs nécessaires du péché. — Et cependant la cloche n'est pas trompeuse, quand elle promet à ce malade la paix, l'espérance, la victoire. Car celui dont elle annonce la venue, celui qui va entrer dans cette maison désolée et descendre dans cette poitrine déjà haletante, c'est Dieu lui-même ; c'est le Dieu qui, pour nous armer contre le dernier assaut, a voulu traverser, lui aussi, douloureusement, mais victorieusement, les horreurs de l'agonie ; c'est le Dieu qui, en souffrant et en expirant volontairement sur cette croix, a vaincu pour nous la mort ; c'est le Dieu qui a dit de sa bouche infaillible et toute-puissante cette merveilleuse promesse que la cloche rappelle aujourd'hui : « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam eternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die.* »

Mais, bien souvent, hélas ! la visite de la mort suit de près la visite de Dieu. Bientôt le tintement du glas annonce qu'elle a fait son œuvre de séparation, qu'elle a jeté l'âme au tribunal divin, en laissant ici-bas un cadavre. Quelques heures encore ; la cloche sonnera la disparition de ce corps. Et c'est la voix de la cloche qui lui adresse au départ pour le cimetière ce suprême adieu : « *In paradisum deducant te angeli.* Puissent les anges vous emporter au paradis ! » Etranges paroles, qui ne se réaliseront point sous nos yeux. Non, la cloche aura beau s'ébranler ; les anges n'entendront pas son appel, ils ne des-

cendront pas du ciel pour toucher cette dépouille humaine que la mort a ravagée, que le péché a flétrie et que les parents eux-mêmes repoussent comme un objet de dégoût. La cloche aura beau donner ; ce cadavre ne s'élèvera point vers le paradis, où il n'entre rien de souillé. Voici qu'on l'emporte au cimetière, vers la fosse qui se referme sur lui pour toujours.

Pour toujours ! Non, mes frères, je me trompe, ce ne sera pas pour toujours. Car la cloche vous dit que le cimetière est, non pas la dernière demeure, mais le lieu du passage et de l'attente, le champ où le blé meurt pour revivre. La cloche vous dit qu'un jour cette fosse se rouvrira ; qu'un jour cette chair, ayant traversé la corruption, reparaitra transfigurée, brillante d'une impérissable jeunesse, pour jamais abritée contre la mort. Et la voix des cloches franchissant les siècles à venir, salue dès aujourd'hui l'aurore de la glorieuse résurrection et de notre revanche sur la mort ; elle salue d'avance le beau cortège des anges qui ce jour-là descendra des cieux pour faire escorte à ce ressuscité, et l'introduire triomphalement au paradis : *In paradysum deducant te angeli.*

Vous qui pleurez vos morts, vous qui baignez de vos larmes un cercueil et un tombeau, écoutez cette voix des cloches, cette voix de l'espérance et de la résurrection, qui doit dominer tous vos cris de douleur. Ecoutez cette voix de Dieu qui ne vous défend pas de pleurer, mais qui vous dit de regarder le ciel. Ecoutez cette voix du souverain Maître de la vie et de la mort qui vous promet après les séparations de l'exil l'éternel rendez-vous de la patrie.

La cloche unit. — Non seulement les cloches parlent du ciel où s'achèvera l'union des élus ; mais cette union, elles la commencent dès ici-bas en faisant de la paroisse chrétienne une grande famille.

Que faut-il pour assurer à une paroisse son unité ? Il lui faut d'abord une habitation commune, un foyer où ses membres souvent dispersés puissent se retrouver. Il lui faut surtout une voix douce et puissante, qui soit aimée et obéie de tous, qui soit en même temps la voix d'un père et celle d'un maître. Ainsi, mes frères, pour grouper dans une même famille tous les chrétiens vivant sur le territoire d'une paroisse, une église ne suffit pas. Il faut que du clocher parte une voix qui retentisse au loin, comme la voix du Maître universel et du Père commun. Il faut que cette voix de la cloche vous invite et vous rassemble, qu'elle réunisse toutes vos âmes dans la même prière, la même adoration, la même charité. Il faut que cette voix fasse taire toutes les voix qui diviseraient, voix de la discorde, de l'intérêt égoïste, des passions jalouses. Il

faut que cette voix des cloches réalise la fraternité des âmes et l'unité de la famille chrétienne. Aussi quand les persécuteurs de 93 voulurent chasser Dieu de notre pays et frapper au cœur nos paroisses, ils brisèrent les cloches, croyant étouffer la voix divine. Mais ces persécuteurs, la mort les a depuis longtemps couchés au tombeau. Et aujourd'hui des milliers de cloches chantent les triomphes de notre foi et son immortalité.

Puisse cette voix des cloches vous unir et vous guider tous pendant le voyage d'ici-bas, et vous conduire à l'Eglise triomphante ! O mon Dieu, je vous supplie de rendre présents à l'éternel rendez-vous tous ceux qui entendront l'appel de vos célestes messagères, tous les donateurs, riches et pauvres, qui vous ont offert ces cloches dont la belle sonnerie sera l'écho de votre voix souveraine, *vox Domini.* Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XL

DEUXIÈME MYSTÈRE GLORIEUX

1^{re} L'Ascension

I

Qu'elles furent douces pour Marie, les quarante journées qui suivirent la Résurrection de son Fils ! Il lui apparaissait chaque jour, conversait avec elle, remplissait son âme de nouvelles grâces et de nouvelles vertus et la laissait pleinement heureuse. Nul doute non plus qu'elle n'ait assisté aux principales Apparitions. L'Evangile ne le mentionne point, mais notre cœur nous assure que Jésus voulut combler de toutes les félicités celle qui avait tant souffert pour l'amour de lui.

Pendant ces quarante jours il lui communiqua ses dernières instructions, en même temps qu'il acheva l'éducation de ses Apôtres. Ceux-ci, après les épreuves terribles de la Passion, comprenaient enfin « qu'il fallait que le Christ souffrît, » pour racheter les hommes et pour entrer dans sa gloire ; ils comprenaient aussi que sa mission étant terminée, leur mission commençait. Peu à peu, avec une infinie sagesse, il leur ouvrait l'esprit, leur donnait l'intelligence des Ecritures (Luc, xxiv, 45) ; il leur montrait comment il avait accompli tout ce qui avait été dit de lui « dans la loi de Moïse, par les Prophètes et dans les psaumes. » Ils savent maintenant que l'Eglise fondée sur Pierre, avec sa hiérarchie, avec ses sacrements, va travailler à l'accroissement du corps mystique qui prolonge et complète le Sauveur, qui est l'extension de sa vie divine, la raison et le but de ses labeurs comme de ses souffrances.

Ces jours délicieux, où il ne cessa « de parler du royaume de Dieu, » devaient prendre fin,

Marie le savait et quand brilla l'aurore du quarantième jour, ce fut pour elle une grande joie mêlée d'un peu de tristesse : joie de penser que Jésus entrerait enfin en possession de la gloire du Père ; tristesse de ne plus le revoir.

Après avoir apparu sur le Thabor à plus de cinq cents disciples, il les ramène en Judée, à Jérusalem. Ils se sont reposés, ils l'ont vu, ils sont en pleine santé d'esprit et de cœur. Les Apôtres reviennent au Cénacle qui leur rappelle les ineffables douceurs de la sainte Eucharistie ; ils y prient ensemble en attendant l'heure de la séparation.

Quand cette heure est venue, Jésus veut manger une dernière fois avec eux. Chose étrange et bien faite pour confirmer notre foi, plusieurs d'entre eux sont repris d'incrédulité, si bien qu'il faut que le Maître leur adresse encore des reproches sur leur lenteur à croire et la dureté de leur cœur. Il semble pourtant que ces reproches rappellent surtout leur incrédulité passée : « Vous n'avez pas voulu croire à ceux qui m'ont vu ressuscité, » dit-il. (Marc, xvi, 14). Ils s'inclinent devant cette parole impérieuse qui se termine par des accents très doux, car il a mangé avec eux et jamais la table n'a été mieux qu'ici l'entremetteuse de l'amour. Ils le voient ; Marie est auprès de lui et ils ne se lassent point de le regarder.

Peut-être ce repas eut-il lieu au flanc de la montagne des Oliviers, non loin de Béthanie. Tout à coup il se lève et dit :

« Ne vous éloignez pas de Jérusalem ; vous y attendrez la promesse du Père que vous avez apprise de ma bouche. Car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous serez, sous peu de jours, baptisés dans l'Esprit-Saint. »

Le Saint-Esprit descendra bientôt sur eux et leur donnera le baptême de la charité, infiniment supérieur au baptême de pénitence de Jean-Baptiste ; mais celui-ci conduisait à celui-là ; l'œuvre du Précurseur devait être merveilleusement achevée par l'Esprit-Saint lui-même.

Ils recueillent ces paroles qui renferment les plus heureuses promesses et ils suivent Jésus qui se dispose à gravir la colline. Avant de partir, toutefois, il jette un regard de reconnaissance vers Béthanie où l'ont accueilli avec tant d'affection Marthe et Marie, où celle-ci surtout, en souvenir de son pardon, lui a voué l'amour le plus profond, l'amour qui se dévoue et qui expie. « Celui-là aime le plus à qui il a été le plus remis » ; c'est pourquoi Madeleine a aimé davantage le Sauveur. Elle se rappelait combien elle l'avait offensé, lui, le Fils de Dieu, et combien il avait été bon pour elle. Alors son âme se fondait en amour et en gratitude.

Quel cortège que celui qui s'avance vers le sommet de la montagne ! Pourquoi ne pas nous complaire à penser que Marie accompagnait Jésus, appuyée à son bras, *innixa super*

dilectum suum, contemplant ses traits adorables ? Ne pouvant trouver d'expression pour traduire son amour, elle laissait parler son cœur. Et ces deux cœurs s'entretenaient dans un langage muet pour les hommes, mais qui ravissait le ciel. C'est qu'ils allaient se quitter sur la terre. Ils jouissaient de ces suprêmes instants ; et pour Marie, l'espérance seule pouvait la consoler de ce départ, l'espérance de revoir un jour son Fils au ciel et pour jamais.

Jésus ne manqua pas non plus de lui redire qu'elle avait reçu au pied de la croix une mission nouvelle, celle d'être la mère de tous les disciples, de tous les croyants, de tous les hommes. Il fallait qu'elle demeurât là pour guider les Apôtres, pour les conseiller, leur donner lumière, force et courage. Elle ne serait pas le chef de l'Eglise, ni la première dans les assemblées, puisque cet honneur et cette charge étaient réservés à Pierre. Mais elle y occuperait une grande place ; elle y représenterait son Fils ; on l'environnerait de respect, on la consulterait ; elle aurait la joie, elle, la Mère de Dieu, de donner l'exemple de la soumission, et d'obéir la première à la parole du prince des Apôtres. Ainsi elle continuerait dans l'Eglise les traditions d'humilité créées par le Verbe de Dieu qui s'est anéanti, lui, l'Etre tout-puissant et infini, jusqu'à l'humanité, jusqu'à la forme d'esclave.

II

Cependant tous se pressent autour de lui. Ils le voient marcher à leur tête, et leurs anciens rêves d'ambition leur reviennent. Il leur apparaît comme un conquérant qui va reprendre possession de son royaume ; et, pour eux, ne sont-ils pas ses amis, ses lieutenants ? N'auront-ils point leur part de ses conquêtes ? Qu'elle est lente, l'œuvre de l'éducation dans une âme ! Et qu'ils sont mobiles, les esprits de ces hommes qui ont pourtant autorité pour enseigner la vérité ! Mais ils n'ont pas encore reçu le Saint-Esprit ; et le Sauveur veut qu'il soit bien clair pour tous les siècles que l'œuvre de la conversion, de la civilisation chrétienne du monde est avant tout une œuvre divine. Ces instruments étaient vraiment par eux-mêmes d'une insuffisance absolue. Et comme elle est vraie, la parole du Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ! »

— « Seigneur, disent-ils, est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël ? »

Marie qui les entend prie pour que leurs esprits s'élèvent plus haut, jusqu'à la réalité splendide du royaume de Dieu. Car Jésus ne leur a parlé que du royaume de Dieu pendant ces quarante jours, *loquens de regno Dei* ; et ils ne songent qu'au royaume de la terre ! Combien aussi, avec ces cœurs grossiers, sera difficile sa tâche d'éducatrice et de mère !

Jésus leur répond avec quelque sévérité : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps

et les moments que le Père dispose à son gré dans sa toute-puissance. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

C'est ainsi qu'il leur définit les grandes étapes de leur mission. Ils iront d'abord à Jérusalem, la ville déicide, mais la ville de David : ils y prêcheront et y éprouveront sans doute le sort de Jésus, car le disciple n'est pas au-dessus du Maître. De là ils se rendront dans la Samarie, si honnie des Juifs, où cependant le Sauveur a converti la Samaritaine qui, depuis, a pris rang parmi les saintes femmes ; où il a été un jour si bien reçu par les habitants ravis de sa bonté. Enfin ils se porteront jusqu'aux confins de la terre. Quel programme à remplir par ces humbles pêcheurs de Galilée ! Ils réfléchissent à ces paroles qui les élèvent bien au-dessus de la pensée des conquêtes temporelles et désormais ils ne l'interrogent plus.

A gauche, ils peuvent apercevoir Gethsémani. Là ils ont passé cette nuit inquiète et tragique où le Maître a tant souffert, pendant qu'ils dormaient. C'était le début sanglant de sa Passion, il y a six semaines de cela. Aujourd'hui ils le suivent vers le sommet glorieux où il les conduit. Ses ennemis peuvent venir, il échappe à leurs coups qui ne sauraient atteindre son corps spiritualisé et impassible. Et Marie l'accompagne toujours, gravant dans son cœur chacune de ses paroles et lui témoignant au fond de son âme, où il lit comme dans un livre ouvert, son ardent et invincible amour. Elle continue à jouir de ces derniers moments qu'il passe sur la terre auprès d'elle.

Ils sont parvenus au-dessus de la montagne. Les voici près de l'endroit où Jésus, un jour, plongeant son regard sur Jérusalem, pleura sur elle, parce qu'elle n'avait pas voulu connaître le jour où elle avait été visitée ; près de cet autre endroit où, considérant, dans les splendeurs du soir, l'esplanade du temple, ses portes dorées, ses magnifiques parvis, les toits d'or du sanctuaire embrasés par le soleil couchant, il annonça que bientôt de ces admirables monuments il ne resterait pas pierre sur pierre. Se retourna-t-il pour contempler la ville ingrate et méchante ? L'Evangile ne le dit pas. Ses ennemis l'avaient crucifié sur le Calvaire de manière qu'il tournât le dos à la cité ; il est probable qu'il ne la regarda point : elle était jugée. Cependant, afin d'épuiser pour elle toute sa miséricorde, il avait recommandé à ses apôtres d'être « ses témoins d'abord à Jérusalem, » parce que beaucoup de ceux qui l'avaient méprisé et conspué « ne savaient pas ce qu'ils faisaient. »

Il a terminé toutes ses recommandations. Ils savent « qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât le troisième jour ; qu'ils devaient prêcher en son nom la pénitence et la

rémission des péchés. » — « Je vais, dit-il, vous envoyer l'Esprit-Saint que mon Père vous a promis. Restez dans la cité jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en-haut. » (Luc, xxiv, 46-49). Et il ajoute :

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Enseignez-leur à garder tous mes commandements. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles. » (Matth., xxviii, 18-20). « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. Et ceux qui croiront feront ces miracles : en mon nom ils chasseront les démons ; ils parleront des langues qu'ils ne connaissent pas ; ils prendront les serpents ; s'ils boivent quelque poison, cela ne leur nuira point ; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. » (Marc, xvi, 16-18).

Quelle puissance sera la leur ! Ils partageront la puissance même du Maître qui est tout-puissant au ciel et sur la terre. Et c'est son nom qu'ils vont prêcher, son nom de douceur et de force ! Que pourraient-ils craindre puisque Jésus leur assure, leur promet qu'il ne les quittera point, qu'il restera là, auprès d'eux, toujours, pour les assister et les fortifier ? *Ecce ego vobiscum sum !*

Ces entretiens les ont captivés et changés. Ils ne pensent plus guère maintenant à la reconstitution du royaume d'Israël : la parole divine les a transportés sur des sommets qui avoisinent le ciel. Jésus leur a parlé plus tendrement après la Cène, au Cénacle et sur le chemin de Gethsémani ; mais alors ils ne comprenaient pas toute la portée, toute la grâce et toute la force de ses enseignements. Thomas l'avouait naïvement : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez : comment connaîtrions-nous le chemin ? » (Jean, xiv, 5). Où il allait ? Ils le savaient maintenant. Il allait au Calvaire, à la mort, à la croix ; il allait aussi à la gloire, et ici, sur la montagne de l'Ascension, ils étaient sur le chemin.

Mais personne ne goûte et ne saisit ces enseignements comme Marie. N'est-ce pas pour elle aussi qu'il a dit : « Je resterai toujours avec vous ? » Peut-il se séparer définitivement de sa Mère, et ce jour si heureux pour lui doit-il être pour elle triste comme un jour de départ ? Sans doute il la quitte, mais il demeurera toujours auprès d'elle ! Ah ! elle a tant souffert, qu'il ne veut pas prolonger ses douleurs dans leur acuité du Calvaire. Elle souffrira de ne pas le voir constamment, mais il lui prodiguera les consolations de sa présence eucharistique et sûrement aussi de ses fréquentes apparitions. Toutefois elle demeurera sur la terre et ce sera là son grand tourment, le tourment d'une âme céleste qui sait que le ciel c'est la vision de Jésus, la posses-

sion de Dieu et qui en reste privée. Ah ! qu'elle est dure la vie sur la terre, à qui aime Dieu, à qui soupire après le jour de l'union avec Dieu !

Soudain Jésus s'arrête, il étend les mains sur ses disciples et les bénit. Sa plus tendre bénédiction comme son suprême adieu est pour Marie. Et alors, sous leurs yeux, il s'élève, il monte vers les cieux. Ils le suivent du regard, la tête dressée, les yeux en haut, quand une nuée leur dérobe sa glorieuse majesté. Et comme ils continuent à regarder le ciel où il vient de disparaître, deux anges, semblables à deux hommes revêtus de vêtements blancs, debout auprès d'eux, leur disent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là regardant là-haut ? Ce Jésus qui vous a quittés pour remonter dans les cieux en descendra un jour tel que vous l'avez vu y monter. »

Ces paroles les tirent de leur extase, de la pensée et des désirs émus où ils s'absorbaient. Le Maître les a quittés, mais il leur laisse sa mission à continuer ; il leur laisse aussi sa Mère, qui leur devient maintenant d'autant plus chère qu'il n'est plus là, qu'elle le représente et qu'elle a grâce maternelle pour les conseiller et les guider. Ils connaissent le cœur de Marie qui est le cœur le plus aimant, le plus dévoué, le plus tendre après celui de Jésus. Ils se groupent autour d'elle avec respect comme ils le faisaient pour son divin Fils ; ils descendent auprès d'elle la montagne des Oliviers ; ils la suivent au Cénacle où ils entrent avec elle, afin de prier avec plus de ferveur, en attendant la venue de l'Esprit-Saint.

XLJ

DEUXIÈME MYSTÈRE GLORIEUX

2^e L'Ascension prélude de l'Assomption

« Marie eut à l'Ascension de Jésus, écrit Mgr Gay, une part qu'il est plus facile de sentir que de définir. Les visions divines d'Adam et d'Eve au Paradis terrestre, celle de Moïse sur le mont Sinai, le béatifique ravissement de S. Paul autorisent à penser que, par un privilège auquel consentait la justice, elle eut la claire vue de tout ce qui se passait en cette fête. »

L'Ascension aurait été ainsi le prélude de l'Assomption.

Pendant que les apôtres regardaient le ciel, Marie était ravie au ciel où elle était témoin du triomphe de son Fils, et, malgré l'angoisse du départ, elle goûtait une joie ineffable.

I

Jésus monte au ciel comme un roi victorieux. Il n'y monte pas seul : il est escorté des milliers et des milliers d'âmes qu'il a tirées des

Limbes, après les avoir consolées par l'espoir prochain de voir Dieu face à face. Avec elles il traverse les espaces infinis qui nous séparent du séjour particulier de la Divinité, de la patrie des anges. « Dieu l'a élevé, dit S. Paul, au-dessus de toutes les Principautés, de toutes les Puissances, de toutes les Vertus, de toutes les Dominations. » (Ephes., I, 21). Et David par avance a décrit sa marche triomphale, en affirmant d'abord son empire souverain sur tout l'univers : *Domini est terra et plenitudo ejus*.

« Qui montera sur la montagne du Seigneur ? s'écrie-t-il. C'est celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur. Celui-là a reçu toutes les bénédictions du Seigneur. »

Il s'élève donc vers le ciel, « le lieu saint, » la demeure divine, et s'écrie : « Ouvrez les portes éternelles, princes de la milice céleste ; ouvrez-les afin qu'il entre, le Roi de gloire ! — Qui est-il, ce Roi de gloire ? — C'est le Seigneur fort et puissant, vainqueur dans le combat, le Seigneur des vertus ! » (Ps. xxiii).

C'est le Christ, qui vient de livrer un combat terrible au péché et à l'enfer. Il a triomphé sur la croix, il a versé tout son sang. Ses ennemis le croyaient vaincu, puisqu'il était mort ; mais il est ressuscité, et il vient prendre possession du royaume qu'il a mérité, de la récompense qu'il a conquise.

Et les portes s'ouvrent, joyeuses, et il entre avec ses légions de captifs qu'il a affranchis, *captivam duxit captivitatem*. Dans les cieux c'est un immense cri d'allégresse poussé par les anges qui revoient leur Maître, mais couvert d'une gloire nouvelle qu'ils ne connaissaient pas. Il s'avance en effet avec ses blessures brillantes des pieds et des mains, avec la plaie de son côté ouvert, plus resplendissante que le soleil, dans la beauté divine de la nature humaine glorifiée, et qu'ils adorent. Le voilà, ce mystère qui a été leur épreuve, le mystère d'une nature inférieure à la leur et à qui Dieu a daigné accorder un privilège qu'il leur a refusé, le privilège de l'incarnation ; mystère devant lequel Lucifer et les mauvais esprits ont déclaré qu'ils ne s'inclineraient jamais ! C'est pourquoi leur orgueil, leur insolence, leur rébellion ont été punis par le châtiment de l'enfer. Mais pour eux, avec quel bonheur ils se prosternent devant Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, qui, par l'union hypostatique, a divinisé la nature humaine ! Or ce corps glorieux, c'est Marie qui le lui a prêté ; c'est pourquoi, parmi les chants de triomphe qui accueillent le Fils, retentissent aussi des chants de reconnaissance et d'amour en l'honneur de la Mère.

Dieu permet qu'elle soit transportée, dans un ravissement surnaturel, — « soit dans son corps, soit hors de son corps, » — non plus jusqu'au troisième ciel, comme S. Paul, mais jusqu'au pied du trône de l'Eternel.

Le Père dit au Fils : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie forcé tes ennemis à te servir de marchepied. » *Sede a dextris meis.* Car Jésus a laissé sur la terre des ennemis acharnés qui le persécuteront jusqu'à la fin des siècles ; mais le Père prend maintenant sa cause en main. S'il a paru l'abandonner un moment sur la croix, c'était afin de faire ressortir, — pour servir de leçon aux hommes que la moindre épreuve découvre, — sa vaillance et sa foi ; désormais le Père le vengera des entreprises de ceux qui le haïssent et qu'il réduira un jour au sort de ces rois vaincus et chargés de chaînes, humiliés et foulés aux pieds du vainqueur.

Et le *Sanctus* qu'entendit Isaïe était redit par toute la cour céleste, Marie jouissait de tous ces chants, de tous ces triomphes auxquels le ciel tout entier associait son nom. Dieu se devait à lui-même d'honorer ainsi sa Mère, et nul doute que dès lors les anges ne se soient réjouis du jour où elle paraîtrait sur le seuil des demeures éternelles, avec son âme radieuse, avec son corps glorieux que la terre n'oserait point garder.

Ce qu'elle contempla, nulle langue humaine ne pourrait le dire. « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a pas compris les richesses que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; » comment aurions-nous l'idée du bonheur dont il combla Marie au jour de l'Ascension ? Elle vit son Fils à la droite du Père, et couronné par le Père ; elle vit les Anges dont elle serait la reine au céleste séjour, elle vit, et fut inondée de félicité. Et quand elle revint de son extase, sa joie, elle la communiqua aux Apôtres, car S. Luc nous apprend qu'après avoir adoré le Sauveur montant au ciel, ils revinrent à Jérusalem avec une grande allégresse, *cum gaudio magno.* (Luc, xxiv, 52).

II

C'est que ce mystère de gloire est aussi un mystère de joie.

1. Marie quitte son Fils, et pour elle c'est une douleur. Mais vous connaissez le cœur d'une mère, il est dévoué et sacrifié ; il s'oublie lui-même, et l'égoïsme n'y pénètre point. Voilà ce qu'est le cœur maternel d'une humble femme du peuple qui aime son fils, qui n'a de pensée et d'affection que pour lui. Je vous le demande, que devait être alors le cœur de Marie ?

Elle sait que Jésus est délivré maintenant de toute souffrance, que ses ennemis sont impuissants contre lui et qu'il règne. Les scènes du Calvaire ne se renouvelleront plus ; de sa croix, il s'est élevé sur un trône immortel d'honneur et de félicité où il s'est assis à la droite de son Père. Il est heureux, il est honoré, il se repose de ses travaux. Son Eglise est fondée. Bientôt les Apôtres vont s'élancer

à travers le monde pour répandre sa doctrine, pour faire aimer son nom, pour distribuer les sources de vie qu'il a préparées, inépuisables, dans les sacrements, dans la parole divine, dans la sainte Eucharistie. Il sera connu, célébré, glorifié dans le monde entier, et elle ne s'en réjouirait pas ?

Car Dieu lui a découvert ces horizons nouveaux où elle a contemplé les triomphes de la vérité et de la croix ; elle a entendu les acclamations des âmes qui, chez les Juifs et chez les Gentils, saluent et adorent Jésus. Elle sait que le temps de l'épreuve est fini, que son Fils a semé dans les larmes et que désormais il moissonnera dans l'allégresse ; comment, quoiqu'il l'ait quittée, ne tressaillerait-elle pas de bonheur, de reconnaissance et de joie ? Est-ce qu'elle a jamais pensé à elle ? Son Fils est aimé et glorifié, elle remercie Dieu même d'être séparée de lui ; afin que sa gloire s'accroisse, afin qu'il soit plus aimé et qu'un grand nombre d'âmes soient sauvées, après avoir été éclairées et touchées par la parole des Apôtres qui redisent sa doctrine de paix et de charité.

Ceux-ci partagent la joie de Marie. Le temps n'est plus où Jésus, après leur avoir annoncé son départ, leur disait : « Mais parce que je vous ai dit cela, voilà que la tristesse remplit vos cœurs ! » Il ajoutait ensuite : « Je vous reverrai et votre tristesse se changera en joie, et cette joie personne ne vous l'enlèvera. » Ils éprouvent maintenant combien il disait vrai. Il n'est plus là, mais leur amour pour lui s'est élevé, purifié, sanctifié ; ils savent d'ailleurs qu'il est au ciel, et qu'il ne les laissera point ; il demeurera invisible auprès d'eux, *Ecce ego vobiscum sum.* C'est sous ses regards qu'ils travailleront, qu'ils souffriront, qu'ils seront exposés à tous les périls, à toutes les tortures, mais il les verra, il les soutiendra, il leur parlera à l'âme, il leur dira : « Je suis content de vous ! » Voilà pourquoi bientôt ils s'en iront joyeux, en sortant de prison, heureux d'avoir souffert quelque chose pour lui, *ibant gaudentes.*

La vie chrétienne est ainsi une vie joyeuse. Si votre âme manque de joie, c'est qu'elle n'est pas pleinement chrétienne. Elle ne s'est pas donnée complètement à Dieu, elle s'est réservé une partie d'elle-même, celle qui lui est la plus chère : telle passion, telle vanité, tel égoïsme. Elle a dit à Dieu : « Je veux bien vous appartenir, mais je garde en propre une affection que vous n'approuvez pas, un certain attachement à l'argent, au monde, aux lectures légères : cela je n'y renonce pas ! » Alors Dieu la punit en lui retranchant sa joie. Elle regarde le ciel, et elle le voit plein de nuages ; la lumière divine n'y brille point qui jadis la charmait et la consolait. « Personne ne peut servir deux maîtres. »

Qu'elle rompe avec le maître dont les ordres

sont opposés aux ordres de Dieu ; qu'elle se consacre généreusement au seul service de Dieu, et bientôt la joie lui reviendra, cette joie qui remplissait le cœur de Marie et le cœur des Apôtres le jour de l'Ascension, parce qu'ils regardaient le ciel, se réjouissaient d'y voir Jésus assis à la droite du Père, et gardaient l'espérance certaine d'aller un jour y occuper la place qu'il leur avait préparée, suivant sa promesse : *Vado parare vobis locum*.

2. Mais auparavant il faut qu'ils se disposent à recevoir l'Esprit-Saint. Le Sauveur leur a dit : « Restez à Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en-haut. »

Ils retourneront donc dans la ville sainte afin d'y entrer dans une sorte de retraite où ils achèveront de donner à leur esprit le repos, où ils réfléchiront et prieront avec Marie. C'est dans la retraite seulement que germent les vastes projets, que naissent les pensées fécondes. Moïse et Elie se sont retirés dans la solitude avant d'accomplir leurs grands desseins, — et il y a ici plus que Moïse et qu'Elie, car ils sont les hommes de l'ancienne loi, et les Apôtres vont prêcher l'Evangile.

Jésus, avant de commencer sa vie publique, s'est réfugié pendant quarante jours dans une montagne inaccessible où le démon seul osa pénétrer pour le tenter. Ils suivront son exemple, mais Marie, par sa présence et par ses prières, éloignera les embûches de l'ennemi. Qu'ils seront heureux de vivre avec elle, de l'écouter, de recevoir ses avis, elle qui connaît tout de son Fils ! En l'entendant c'est lui qu'ils croiront entendre. D'ailleurs ne la leur a-t-il pas donnée pour mère ? *Ecce mater tua*.

Elle leur rappellera ce qu'il leur a dit, et ils se souviendront, ils méditeront, ils découvriront à ses paroles qu'ils n'avaient pas comprises un sens nouveau, leur sens vrai et profond. Que de fois les Evangélistes ont constaté que les apôtres avaient un voile devant les yeux ! Ils écoutaient, et les avis les plus précis glissaient sur leur esprit qui ne s'y arrêtait point. Car tout ce qui est arrivé il l'avait prédit : « Le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, flagellé, conspué, crucifié, et il ressuscitera le troisième jour. » Il leur a dit cela et, le jour venu, ils ne s'en sont pas souvenus, ils ont été surpris, démontés, découragés.

Ah ! dans cette retraite trop courte, que de choses ils repasseront dans la mémoire de leur âme, que d'explications ils auront à demander à Marie qui leur révélera le passé qu'ils n'ont pas saisi, l'avenir qui les attend, leurs travaux à accomplir, la confiance qu'ils doivent prendre, car son Fils leur a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! » Ils seront stupéfaits alors de leur étrange aveuglement et ils apprendront humblement à perdre leur assurance propre pour garder, invincible, l'assurance divine.

C'est sur cette humilité qu'ils baseront leur apostolat. Ils ne cesseront de redire avec S. Paul qu'ils ne sont rien, que seul Jésus-Christ a tout fait ; que Dieu les a choisis, eux, instruments infirmes, pour mieux faire éclater sa puissance ; « qu'il a pris ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, » c'est-à-dire la coalition du monde et du démon.

A ces enseignements d'humilité, Marie ajoutera ceux de la charité, qui les embrasera de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes.

Qu'ils descendent donc maintenant de la montagne des Oliviers où ils se complaisent à regarder le ciel. Les anges d'ailleurs les avertissent, et dans leur avis réside un certain reproche.

Un jour, le père de famille venant voir les ouvriers qui travaillaient à sa vigne en rencontre d'autres qui demeuraient oisifs sur la place publique. Il leur dit : « Pourquoi restez-vous là tout le jour sans rien faire ? *Quid statis ?* » Les deux anges vêtus de blanc leur redisent la même chose : « Pourquoi restez-vous là debout à regarder le ciel ? *Quid statis ?* Celui que vous venez d'y voir monter en descendra un jour. » Vous le reverrez tel que vous venez de le voir, glorieux et triomphant.

Mais en attendant il faut agir. La carrière vous est ouverte. Il vous reste une longue voie à parcourir, comme à Elie. Jésus ne vous a point placés sur terre pour que vous regardiez, pour que vous restiez dans le repos et l'inaction. Il vous a dit : « Je vous ai placés pour que vous marchiez, *posui vos ut eatis*, pour que vous apportiez du fruit et que ce fruit demeure. »

Ils ne répondent pas, tant ces avertissements leur apparaissent lumineux.

En effet, leur vie commence seulement, et quel immense labeur est devant eux ! Ils devront faire connaître Jésus, remplir le monde de ses enseignements, « prêcher l'Evangile à toute créature, » aux Gentils comme aux Juifs, aux peuples civilisés comme aux peuplades barbares, se porter jusqu'aux extrémités du monde pour que leur doux Maître soit aimé de tous ceux pour qui il a répandu son sang, procurer ainsi la gloire du Père, étendre partout l'Eglise qui continuera l'œuvre de Jésus, et envoyer au ciel des millions d'élus.

Ils se lèvent donc, méditatifs et joyeux, animés d'une bonne volonté qu'ils ne se connaissent pas ; ils entourent Marie et se mettent en marche vers Jérusalem. *Tunc reversi sunt Jerosolymam, a monte qui vocatur Oliveti*. (Act., 1, 12).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 septembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 3 octobre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Rosaire. — Excellence et efficacité du Rosaire, 737.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXX. La Pénitence : 5° *Manière de se confesser*, 741.

Pour une Octave des Morts. — *Les funérailles chrétiennes*. — VIII. L'inhumation chrétienne, 742.

Panégyrique de sainte Thérèse. — Ses infidélités et sa conversion, 746.

Entretiens sur le Rosaire. — XLII. Troisième mystère glorieux : la Pentecôte : 1° *Les Apôtres prient avec Marie*, 750.

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

EXCELLENCE ET EFFICACITÉ DU ROSAIRE

Viderunt eam filiae Sion vernantem in floribus rosarum, et beatissimam prædicaverunt.

Les filles de Sion l'ont vue toute gracieuse au milieu des rosiers en fleurs et l'ont proclamée bienheureuse. (Vêpr. du Ros., 5° ant.).

Mes frères,

Qu'il est charmant, le tableau évoqué par ces paroles de mon texte, que j'emprunte aux vêpres de notre solennité ! Ce n'est, vous l'avez compris, qu'un symbole, et tous vous sauriez substituer aux images qui le composent la réalité qu'elles représentent. En cette fille de Sion qui provoque l'admiration de ses concitoyennes, vous nommez Marie, rayonnante de beauté dans la grâce de sa virginité et la gloire de sa maternité divine. Ces compagnes qui proclament son bonheur ne sont autres, évidemment, que les âmes chrétiennes qui, ravies par la contemplation de ses vertus et de ses privilèges, chantent incessamment ses louanges : *Beatam me dicent omnes generationes*. Enfin, dans ces roses qui l'entourent, qui, comme une gracieuse parure, font ressortir encore l'éclat de sa beauté, vous reconnaissez les hommages et les prières de ses enfants adoptifs, hommages et prières qui ont leur plus parfaite expression dans le Rosaire.

Le Rosaire ! Quelle heureuse dénomination pour désigner cette série de salutations et d'invocations que nous adressons à notre Mère du ciel ; telles des roses aux riantes couleurs que nous tressons en couronnes pour les déposer sur son front, dont nous lui formons une ceinture gracieuse, que nous effeuillons à ses pieds pour qu'elle en respire le suave parfum !

Et sous ce nom gracieux se cache la dévotion

la plus excellente en elle-même, la plus efficace par ses résultats : deux qualités qui, j'espère, vous feront aimer le Rosaire et vous en rendront plus familière la pratique.

I. — Excellence du Rosaire

Le Rosaire est une pratique de dévotion que l'Eglise a munie de sa solennelle approbation ; — ce n'est pas assez dire : — que l'Eglise recommande instamment depuis des siècles à la piété des fidèles ; qu'en ces dernières années surtout elle a enrichie de nombreuses faveurs spirituelles et dont elle a prescrit l'exercice public dans tous les sanctuaires pendant un mois de chaque année. Une dévotion approuvée, encouragée, commandée par la plus haute autorité spirituelle, ne peut être évidemment qu'une forme excellente de la prière.

La même conclusion s'impose si nous considérons l'origine du Rosaire. S. Dominique fut l'auteur de cette dévotion. Mais elle lui fut inspirée, assure la tradition, par la Sainte Vierge. Autant dire que cette dévotion est céleste dans son origine.

Mais, quelque convaincants que soient ces témoignages extrinsèques, c'est dans le Rosaire lui-même que nous trouvons les meilleures preuves de son excellence. En effet, en quoi consiste le Rosaire ? Dans la récitation des plus belles formules de prières, unie à la méditation des plus touchants mystères de la religion, mises l'une et l'autre à la portée de l'universalité des fidèles.

Excellent par ses prières, excellent par ses méditations, excellent par sa facilité : voilà comment le Rosaire nous instruit de sa haute valeur.

1. *Excellent par ses prières.* Rappelons-nous brièvement l'ordonnance du Rosaire. Il débute par la profession de notre foi chrétienne, le Symbole des apôtres ; puis, après un *Pater* et trois *Ave* rappelant les rapports de la Bienheureuse Vierge avec chacune des personnes divines et un *Gloria Patri*, se déroule la récitation de cent cinquante *Ave Maria*, partagés en quinze dizaines, dont chacune est précédée d'un *Pater* et terminée par le *Gloria Patri*. — Le *Credo*, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, la doxologie sacrée : voilà tout le contenu verbal du Rosaire. Mais quelle richesse dans cette simplicité !

Laissons de côté, si vous le voulez, le *Credo*, cet admirable résumé de notre foi chrétienne, si vénérable par son âge dix-neuf fois séculaire et par son origine apostolique, mais qui ne fait point partie intégrante du Rosaire.

Voici l'Oraison dominicale, la prière du Seigneur. Jésus-Christ, avec sa science et sa sagesse divines, a déclaré n'avoir pas de meilleure formule de prière à donner à ses disciples : « Voici comment vous prierez : *Pater*,

noster... » C'est l'abrégé substantiel de tous nos devoirs et de tous nos besoins, l'expression la plus sincère de l'amour et de la confiance. C'est la prière la plus sainte et la plus divine, prière incomparable aussi par sa simplicité, sa précision et sa beauté. Seize fois nous la redisons dans la récitation du Rosaire.

L'Eglise, mes frères, dans ses offices, ne sépare guère du *Pater* l'*Ave Maria*. C'est assez dire le rapprochement qu'elle établit entre ces deux prières au point de vue de l'importance. L'*Ave Maria* sans doute, n'est pas, comme le *Pater*, tombé des lèvres de l'Homme-Dieu, mais un ange l'a apporté du ciel comme l'expression de la pensée divine. C'est avec le langage d'un archange que nous saluons la plus parfaite des créatures, que nous honorons en elle les trésors de grâces dont Dieu l'a comblée, la prééminence singulière, le privilège insigne qui la rendit mère du Rédempteur. La Salutation angélique est donc bien après l'Oraison dominicale, la plus vénérable et la plus sainte des prières. L'Eglise en a complété la beauté par cette touchante invocation, qui appelle la puissante et miséricordieuse Mère de Dieu au secours de ses pauvres enfants de la terre. Et voilà le solennel hommage, l'admirable supplication que le Rosaire arrache cent cinquante-trois fois à nos bouches et à nos cœurs.

Enfin, chaque série de dix *Ave* ramène sur nos lèvres la pieuse formule par laquelle l'Eglise termine tous ses psaumes : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. » La vue des grandeurs de Marie élève nos esprits jusqu'à l'adorable Trinité, principe de toutes les merveilles opérées en elle et source de toutes les grâces que nous attendons de son intercession ; alors, dans un sentiment de vénération profonde, nous inclinons nos fronts, pendant que nos voix murmurent les mots de louange que chanteront éternellement les heureux habitants de la cité céleste : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. »

Puissiez-vous tous, mes frères, chaque fois que vous récitez ces admirables formules, songer au respect et à l'attention pieuse qu'elles réclament de vous ! Alors ce n'est plus seulement une corbeille de roses que vous offrirez à la glorieuse Vierge, c'est une couronne aux fleurons d'or, enrichie de pierres précieuses que vous tresserez pour son front.

2. *Excellent par ses mystères.* Mais, hélas ! notre esprit est si faible, notre volonté si inconstante, que les plus belles prières ne suffisent pas à fixer notre attention. Un grand saint ne se désolait-il pas de ne pouvoir réciter un *Pater* sans distraction ? Et nous n'avons pas, comme les saints, cette maîtrise de nous-mêmes que donne une longue pratique de l'oraison. Quel danger donc pour nous que cette longue série de *Pater* et d'*Ave* ne de-

vienne bientôt une simple succession de sons émis machinalement par nos lèvres, mais vides de toute pensée ; que la répétition monotone des mêmes formules n'engendre la routine, écueil de la véritable prière ! Le saint fondateur du Rosaire et l'Eglise ont pourvu à ce danger, en nourrissant notre esprit par la méditation dans le temps même que nos voix articulent les formules sacrées.

Comme le Rosaire comprend la récitation de quinze dizaines d'*Ave Maria*, il embrasse aussi la méditation de quinze mystères rappelant les rapports du Fils et de la Mère. Ceux-ci se divisant en trois groupes partageront à leur tour la récitation du Rosaire en trois séries de cinq dizaines ou trois chapelets.

Dans un premier chapelet nous fixons notre attention sur les joies successives que procurent à Marie l'annonce de sa maternité divine, la visite à sa cousine Elisabeth, la naissance de son Fils unique, la consécration à Dieu de ce même enfant dans le sanctuaire de Jérusalem, enfin le bonheur de le retrouver au temple après trois jours de pénibles recherches.

A ce simple énoncé vous comprenez, mes frères, quelle mine féconde de pieux souvenirs et de salutaires leçons nous découvrent de pareilles méditations. Il ne s'agit pas seulement de nous mettre à l'unisson avec les sentiments joyeux de notre Mère, disposition bien naturelle à des enfants affectueux. Mais chacun des événements qui réjouissent ainsi le cœur de Marie est aussi un des premiers actes de cette entreprise sublime qui s'appelle la Rédemption. L'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge très pure, la sanctification du Précurseur avant même sa naissance, l'enfant-Dieu dans la crèche de Bethléem, sa présentation au temple de Jérusalem et sa première prédication aux Docteurs : ce sont là les débuts de la vie terrestre de notre Sauveur, les premières manifestations de sa bonté et de son amour pour nous, les premiers exemples aussi des vertus qu'il apporte au monde. De telles pensées, rappelées au commencement et entretenues pendant la durée de chaque dizaine, pourraient-elles ne pas exciter en nous des sentiments de joie et de reconnaissance, nous provoquer à l'imitation des vertus de notre divin modèle ? Et ainsi notre chapelet, en même temps qu'il honore Marie, attire en nous les grâces de salut apportées par Jésus : *ad Jesum per Mariam*.

Les douleurs de la Sainte Vierge, que nous méditons dans le deuxième chapelet, retracent devant notre esprit les scènes émouvantes de la Passion. L'agonie de Jésus au jardin des Olives, son corps déchiré par les verges, son front percé par les épines, la dure montée du Calvaire, la victime sacrée du Golgotha ; telles sont les visions qui se déroulent avec

les cinq dizaines de ce chapelet. Est-il besoin de vous montrer la sublime grandeur de ce spectacle et les fruits de salut qu'il peut produire en nous ? Compassion aux douleurs de Jésus et de sa Mère, sentiments de pénitence et de repentir à l'égard de nos péchés, cause de tant de souffrances, résolutions de conversion et de vie meilleure. Une dévotion qui fait naître dans les âmes de telles dispositions n'est-elle pas une excellente dévotion ?

C'est vers un autre ordre de pensées que nous portent les mystères du troisième chapelet. Ils nous font méditer la vie *glorieuse* de Jésus et de Marie. La rayonnante apparition de son Fils ressuscité, son Ascension triomphante, la venue du Saint-Esprit qu'il envoie du ciel pour diriger son Eglise, remplissent de bonheur l'âme naguère désolée de sa Mère ; puis nous la suivons dans la gloire de son Assomption et de son entrée au ciel, dont elle est couronnée la Reine. Quelles consolantes réflexions, quels puissants encouragements nous suggère cette pieuse méditation ! Notre future résurrection et notre admission dans le royaume céleste avec Jésus et Marie, nos travaux et nos épreuves récompensés par une éternité de bonheur, la grâce de l'Esprit-Saint nous fortifiant dans notre lutte terrestre et nous dirigeant vers la céleste patrie. Est-il possible que de telles pensées ne produisent pas en nous des fruits de sanctification et de salut ?

Oui, le Rosaire est excellent par les saintes méditations qu'il nous propose, comme par les belles prières qu'il nous fait réciter. Il est excellent encore par sa facilité.

3. *Excellent par sa facilité.* C'est, mes frères, un des grands avantages du Rosaire, d'être une dévotion à la portée de tous. Nombreuses sont les pratiques de piété proposées aux fidèles. Il en est qui l'emportent sur le Rosaire par l'excellence ou qui peuvent lui disputer la prééminence. Il n'en est point qui soit d'un usage plus facile et plus universel.

Bien que tous les chrétiens soient sollicités à la communion fréquente, il en est beaucoup que retiennent leurs occupations ou leurs dispositions. L'assistance quotidienne à la sainte messe, la visite au Saint-Sacrement sont éminemment recommandables ; mais combien qui ne peuvent pas ou peuvent bien rarement les pratiquer ! Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir ou de savoir s'adonner au sanctifiant exercice de l'oraison mentale. Mais qui donc, dites-moi, est incapable de réciter son rosaire ou son chapelet ? L'enfant qui sait seulement ses premières prières, l'illettré comme le savant, l'humble domestique comme le grand seigneur, le pauvre comme le riche, le vieillard affaibli par l'âge, le malade, le pécheur comme le juste, tous sans exception autre que l'ignorance totale de la religion, peuvent et savent effeuiller les roses mystiques

de leur chapelet, en égrener les belles formules, et presque tous en repasser sommairement les mystères.

Le rosaire est à la portée de tous, et à tous moments et en tous lieux. Le jour ou la nuit, dans les champs, le long des routes, à la maison ou à l'église, sur le lit de souffrance ou sur l'agenouillement de la prière, l'homme le plus occupé trouve un instant, s'il le veut, pour envoyer vers la Reine du ciel une ou plusieurs dizaines de pieuses salutations.

Loin donc de reprocher au rosaire, comme le font parfois les impies, sa simplicité et sa prétendue monotonie, félicitons plutôt l'Eglise d'avoir mis à la disposition de tous ses enfants une méthode si parfaite et si commode pour honorer la Sainte Vierge et pour faire descendre sur nous tous ses faveurs les plus nombreuses et les plus signalées. Car le Rosaire n'est pas seulement une dévotion excellente, il est encore une dévotion très efficace.

II. — Efficacité du Rosaire

L'efficacité d'une dévotion se prouve par les faits. Faisons donc appel au témoignage de l'histoire religieuse qui nous renseignera sur les fruits sociaux de notre dévotion, au témoignage aussi des hommes qui ont pu éprouver sur eux-mêmes ou sur leurs semblables les effets de cette pieuse pratique. Et quand nous nous serons convaincus que le Rosaire est une source de bénédictions pour les peuples comme pour les individus, nous constaterons encore que ses bienfaisants effets s'étendent au-delà des frontières terrestres, jusqu'au séjour des membres de l'Eglise souffrante.

1. *Efficacité sociale.* Le Rosaire, mes frères, au moins dans sa forme actuelle, remonte à S. Dominique. Cet illustre prédicateur travaillait depuis plusieurs années à la conversion des Albigeois. C'était une secte hérétique qui, au XIII^e siècle, désolait le midi de la France par ses doctrines erronées et par ses dévastations. S. Dominique avait vainement épuisé toutes les ressources de son zèle. Découragé, il implore l'assistance de Celle à qui il a été donné d'écraser l'erreur dans tout l'univers, et Marie lui suggère le Rosaire. La confiance renaît en lui, il enseigne aux populations la nouvelle manière de prier, il en prêche avec force les avantages et en promet des fruits abondants.

Son attente ne fut point trompée. « Grâce à cette nouvelle manière de prier, accueillie et mise régulièrement en pratique par l'institution de l'Ordre du saint Père Dominique, la piété, la bonne foi, la concorde commencèrent à reprendre racine, et les projets des hérétiques ainsi que leurs artifices à tomber en ruines. Grâce à elle encore, beaucoup d'égarés furent ramenés à la voie droite et la fureur des impies fut refrénée par les armées catho-

liques, qui avaient été levées pour repousser la force par la force¹. »

Ainsi s'exprime dans une de ses encycliques le Souverain Pontife Léon XIII, au sujet de cette première victoire du Rosaire. Les historiens estiment à plus de cent mille le nombre des hérétiques ainsi convertis en quelques années. C'était un beau triomphe pour le peuple chrétien. D'autres devaient suivre, attestant avec non moins d'évidence l'efficacité de cette dévotion.

Au xvi^e siècle, les Turcs menaçaient d'imposer à presque toute l'Europe le joug de la superstition et de la barbarie. Le saint pape Pie V, en face de l'immense danger, fait appel d'une part aux armées catholiques, et d'autre part prescrit à tous les fidèles l'invocation de Marie par le Rosaire. Résultat : la petite flotte chrétienne écrase et anéantit près de Lépante les forces des infidèles. En souvenir de cette insigne protection, une fête est instituée en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire, qui deviendra un peu plus tard la fête du Saint-Rosaire.

D'autres succès remportés, au cours du xviii^e siècle, sur les Turcs à Témessvar et à Corcyre, coïnciderent avec des jours consacrés à la Sainte Vierge et avec la récitation publique du Rosaire.

Voilà, mes frères, des témoignages incontestables des services rendus à la société chrétienne par le Rosaire. C'est sous l'influence de ces souvenirs que le Souverain Pontife Léon XIII, en présence des maux immenses qui menaçaient l'Eglise, fit un ardent appel à la piété chrétienne en faveur de cette efficace dévotion ; qu'il prescrivit dans toutes les églises la récitation journalière et en commun du rosaire ou du chapelet pendant le mois d'octobre de chaque année, qu'il enrichit cette pieuse pratique de nouvelles indulgences, qu'il augmenta le rite de la fête du Rosaire. Ainsi la voix du Pontife suprême a confirmé la voix de l'histoire proclamant l'efficacité sociale du Rosaire.

2. *Efficacité individuelle.* Son efficacité ne saurait être moindre pour le bien particulier. Mais elle est évidemment plus difficile à constater. Dieu seul pénètre le secret des âmes et connaît les merveilles qu'il a opérées en elles par l'entremise du Rosaire.

Ce que nous savons avec certitude, c'est la dévotion des saints au Rosaire et leur confiance en sa vertu. Pas un fondateur d'Ordre qui n'en ait prescrit l'exercice à ses religieux, pas une communauté, pas un institut où le chapelet tout au moins ne soit quotidiennement récité, soit en commun, soit en particulier. Les plus saints personnages ont été fidèles à dire leur chapelet : quelque accablan-

tes que fussent leurs occupations, ils ne se croyaient pas autorisés à s'en dispenser, faillût-il prendre sur leur sommeil pour s'acquitter de cette pratique. S. François de Sales et plusieurs autres saints, avant et après lui, ont fait vœu de le réciter tous les jours. Ils croyaient donc, tous ces serviteurs de Dieu, à l'efficacité du chapelet et du Rosaire ; ils étaient donc persuadés qu'il est la source de nombreuses grâces et un puissant moyen de sanctification.

« Le Rosaire, disait le vénéré Pie IX, est la prière la plus efficace pour accroître dans le cœur des fidèles la dévotion à Marie. » Or, la dévotion à Marie, c'est la voie du salut.

N'est-ce pas encore parce que cette dévotion leur a paru efficace contre les dangers du corps et de l'âme, contre les périls du dehors et les périls des tentations, que des hommes d'Etat, des savants, des guerriers s'y sont attachés ? Un jour le P. La Rue, Jésuite, admis en audience auprès de Louis XIV, le trouva récitant son chapelet. Comme le Père en témoignait une respectueuse admiration : « Ne soyez pas tant surpris, » lui dit le roi, « je me fais gloire de dire mon chapelet ; c'est une pratique que je tiens de ma mère, et je serais fâché de manquer un seul jour de m'en acquitter. » — Le connétable Anne de Montmorency disait toujours son chapelet en chevauchant à la tête de ses hommes d'armes. Quelquefois, laissant un *Ave* en suspens, dit son historien, il commandait quelque expédition militaire, puis il achevait son *Ave*, tant il était consciencieux. — Le fameux docteur Récamier, le médecin des princes et des rois, était aussi fidèle à dire son chapelet. « Quand, disait-il, je trouve la médecine impuissante, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir. Seulement, comme je n'ai pas le temps d'intercéder bien longtemps, je prends la Sainte Vierge pour médiatrice, et je lui dis une ou deux dizaines de mon chapelet. » — Ainsi agissait aussi notre grand Pasteur, qu'on surprit plus d'une fois égrenant son chapelet, dissimulé derrière le pilier d'une église.

Voilà, mes frères, d'éloquents exemples, qu'il serait d'ailleurs facile de multiplier. Mais il me suffira d'ajouter que l'habitude générale chez tous les prêtres, chez tous les religieux, chez tous les bons chrétiens de réciter quotidiennement une partie tout au moins du Rosaire, montre assez l'universelle persuasion de son efficacité. Oui, de l'aveu de tous les maîtres de la vie spirituelle et d'après l'expérience de tous les vrais fidèles, le Rosaire est le secours dans la tentation, la consolation dans la souffrance, la force dans l'épreuve, le moyen le plus sûr et le plus commode d'obtenir les grâces journalières et les grâces spéciales que nous attendons de la divine bonté et qu'elle nous octroie par la main de la Vierge du Rosaire.

¹ Encycl. *Supremi Apostolatus*, 1^{er} sept. 1883.

3. *Efficacité pour les âmes du Purgatoire.* Comme si ce n'était pas assez de tant d'avantages pour stimuler notre dévotion au Rosaire, l'Eglise a en outre enrichi cette pratique de précieuses faveurs spirituelles. Nombreuses sont les indulgences, soit partielles, soit plénières, que nous pouvons gagner par la récitation du Rosaire ou du chapelet, à la condition de nous servir d'un chapelet matériel béni à cet effet.

Pourquoi donc, mes frères, sommes-nous si peu soucieux des intérêts de notre âme ? Nous avons tant d'expiations à fournir à la justice de Dieu pour nos fautes passées, et quand l'Eglise nous ouvre libéralement ses trésors inépuisables, nous ne daignons pas même étendre la main pour y prendre de quoi solder nos dettes ! La charité pour nos frères souffrants du Purgatoire nous décidera-t-elle du moins à user en leur faveur de ces richesses ? Ah ! puisque l'Eglise veut bien que nous puissions disposer pour le soulagement de leurs âmes des faveurs qu'elle nous accorde, profitons largement de cette autorisation.

Disons notre chapelet, notre Rosaire, pour les âmes des défunts. Les invocations que nous adresserons à leur intention seront entendues par la Mère de miséricorde, qui sollicitera de son Fils l'adoucissement de leurs peines. Les indulgences gagnées par nous et que nous leur abandonnerons, abrègeront et peut-être finiront la durée de leurs souffrances. Quelle consolation d'avoir pu, à si peu de frais, soulager ou même délivrer une âme du purgatoire ! Est-il quelqu'un parmi vous qui ne veuille tenter cette entreprise charitable et permettre ainsi au Rosaire de produire toute son efficacité ?

Un jour, Mgr Dupanloup, c'est lui-même qui raconte ce trait, était appelé auprès du lit de mort d'une jeune femme à qui, naguère, il avait fait faire sa première communion. Il avait la pénible mission de la prévenir que sa vie était en danger ; car la mort s'avancait à grands pas. Mais, dit l'illustre évêque, la malade connaissait son état ; et cependant elle me montrait un visage souriant... — « Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel ? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. Car tous les jours, depuis ma première communion, j'ai récité, comme vous me l'aviez conseillé autrefois, une dizaine de chapelet, et même depuis quatre ans je n'ai pas manqué un seul jour de dire le chapelet tout entier. Je ne puis pas croire, ajouta-t-elle, que, ayant dit depuis quatre ans, cinquante fois par jour, à la Sainte Vierge : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort*, en ce moment où je vais mourir, elle ne soit pas près

de moi. Elle y est, j'en suis sûre ; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. » Et la jeune femme mourut avec une sérénité radieuse en consolant son mari et ses parents, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel.

Je vous laisse, mes frères, sous l'impression de cet exemple. Imitiez la dévotion de cette chrétienne et, comme elle, au lit de la mort, vous aurez la certitude d'être introduits par la Vierge du Rosaire dans l'éternelle félicité. Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXX

LA PÉNITENCE

5^e Manière de se confesser

L'examen de conscience fini, on va s'agenouiller aux pieds du confesseur. Voici ce qu'il faut faire : 1^o *avant*, 2^o *pendant*, 3^o *après* l'accusation de ses péchés.

I. — Avant

Ce sont les actes préparatoires à la confession proprement dite.

1^o On fait le signe de la croix et l'on dit : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » — Mon Père... Quel coupable oserait ainsi appeler son juge au tribunal des hommes ?

2^o On récite le *Confiteor*, jusqu'à ces mots : *mea culpa*.

3^o On déclare ensuite trois choses : a) depuis quelle époque on s'est confessé ; b) si l'on a oublié des péchés dans les confessions précédentes ; c) si l'on a reçu ou non l'absolution.

II. — Pendant

C'est alors que commence la confession proprement dite. Cette confession doit être :

1^o HUMBLE, à l'exemple du publicain de l'Evangile : et cette humilité doit être intérieure et extérieure, comme il convient à un coupable.

2^o SIMPLE, c'est-à-dire accusons nos péchés tels qu'ils ont été commis. N'essayons pas de les grossir ou de les diminuer ; ne nous perdons pas non plus dans des détails inutiles.

3^o PRUDENTE : servons-nous de mots convenables ; ne mettons point notre prochain en cause ; ne prononçons aucun nom.

4^o ENTIÈRE surtout : c'est la qualité essentielle, car sans cela notre confession serait, ou nulle, ou sacrilège. Pour que la confession soit entière, il faut accuser tous ses péchés mortels, sans aucune exception ; et il faut en déclarer :

a) *L'espèce* : c'est-à-dire, quelle sorte de péchés on a commis, v. g. blasphèmes, vols, mensonges, etc.

b) *Le nombre*: il faut ajouter en effet combien de fois on s'en est rendu coupable. Dans le cas où le souvenir ne serait pas précis, on dit à peu près combien de fois.

c) *Les circonstances*: car il en est qui changent l'espèce du péché, v. g. un vol dans une église devient un vol sacrilège; et il en est qui augmentent la malice du péché, v. g. voler un pauvre.

Quant aux péchés véniels, on n'est pas obligé de les accuser; mais il vaut mieux le faire, car a) on peut prendre un péché mortel pour un péché véniel; b) aucun moyen n'est plus efficace pour les effacer; c) il est plus facile ainsi de les éviter; d) tous les saints et les maîtres de la vie spirituelle le recommandent.

III. — Après

L'accusation des péchés terminée,

1° On dit: « *Je m'accuse de tous ces péchés et de tous ceux que je puis avoir oubliés; j'en demande à Dieu pardon, et à vous, mon Père, pénitence et absolution si vous m'en jugez digne.* »

2° On achève le *Confiteor*.

3° On écoute avec attention et avec respect les avis, les conseils, les directions du confesseur.

4° Si le confesseur nous juge capables de recevoir l'absolution, on récite alors l'acte de contrition.

5° Enfin l'on s'en va accomplir au plus vite la pénitence sacramentelle, dont nous parlerons plus loin.

Conclusion

Allons avec confiance comparaître devant ce tribunal de miséricorde, d'autant plus que le confesseur a les lèvres scellées et par l'honneur et par le sacrement. Le prêtre tend l'oreille, mais c'est Dieu qui entend; le prêtre lève la main, mais c'est Dieu qui pardonne et qui bénit.

POUR UNE OCTAVE DES MORTS

Les funérailles chrétiennes

VIII

L'INHUMATION CHRÉTIENNE

Spes illorum immortalitate plena est.

Leur espérance est pleine d'immortalité. (Sap., III, 4).

Dans le chemin de croix, qui fut pour Notre-Seigneur Jésus-Christ la voie qui le conduisait à la suprême glorification, les quatorze stations, éminemment impressionnantes, donnent à notre esprit de magnifiques leçons et sont pour notre cœur un puissant réconfort, en même temps qu'elles nous font compatir aux inénarrables douleurs de Celui « qui nous a

aimés jusqu'à la mort, et la mort de la Croix. » Toutes méritent de fixer l'attention de notre intelligence et la dévotion de notre âme. Mais, je ne sais pourquoi, j'éprouve un saisissement particulier à la quatorzième station, à la sépulture du Sauveur. La présence de Nicodème qui a oublié ses timidités, de Joseph d'Arimathie au cœur vaillant et ferme, des saintes femmes dont la fidélité est si admirable, et surtout de la T. S. Vierge, qui, avec une force surhumaine, rend les derniers devoirs à son divin Fils et joint son virginal sacrifice au sacrifice divin du Rédempteur, m'émue jusqu'au fond des entrailles. Mais ce qui me touche infiniment plus encore, c'est Jésus mon Sauveur, mort pour mes péchés et les péchés du monde. Je le vois avec son corps sacré recouvert d'aromates, avec sa tête auguste entourée de bandelettes, enveloppé dans le saint suaire et déposé dans un sépulcre neuf. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui pour nous a été abreuvé des dernières humiliations, a voulu subir l'humiliation suprême d'être placé dans le tombeau, *in inferiores partes terre* ! Pourquoi ce mystère ? Pourquoi cet excès d'abaissement ?... Pourquoi ? C'est pour donner force, courage et confiance à ses fidèles qui, eux aussi, doivent subir la mort, passer par l'inhumation avant de ressusciter à la gloire. L'exemple du Rédempteur illumine pour nous les ombres de la mort de ses douces et divines clartés. Et c'est pourquoi l'inhumation chrétienne ne nous apparaît pas comme l'inhumation des impies, l'issue fatale d'une existence éphémère après laquelle il y a plus rien. La *déposition*, la sépulture des chrétiens, l'inhumation des vrais enfants de Dieu, tout en étant pénible selon la nature, à cause de la séparation momentanée, est pleine de consolation et d'espérance, parce qu'elle est l'aurore qui précède le soleil de la résurrection, *Spes illorum immortalitate plena est*. Or, c'est de l'inhumation que je voudrais, chrétiens mes frères, vous parler dans le dernier jour de notre chère Octave des Morts. Pour mieux vous faire comprendre la beauté de l'inhumation chrétienne, je mettrai en regard les amères TRISTESSES des enterrements civils et les invincibles ESPOIRS des enterrements religieux.

I

Hélas ! depuis quelques années, sous l'action de l'impunité et de la franc-maçonnerie, les enterrements civils se sont multipliés pour le plus grand scandale des vivants et pour le malheur des défunts. Il en est qui s'engagent par un pacte affreux à cet horrible enfouissement; et s'ils reviennent à résipiscence sans avoir la force et les moyens de se rétracter, les séides de Satan veillent et font la chasse au cadavre, tenant en main le papier infernal signé du moribond. On a même essayé d'accli-

mater, sans grand succès du reste, la mode des plus mauvais temps du paganisme, la coutume odieuse de la crémation, afin de soustraire à l'Eglise jusqu'au corps de ses enfants.

I. Dans ces enterrements civils je trouve plusieurs éléments de tristesse qui remplissent d'amertume mon cœur de prêtre et affligent profondément les bons catholiques.

Enterrements sans *suffrages*. Dieu me garde de dire que tous ceux à qui sont infligées ces obsèques inventées par l'enfer soient damnés ! Le moribond, même quand il ne paraît plus faire aucun signe de vie, peut encore être visité par la grâce. Dieu moissonne ses élus jusque dans ces circonstances qui paraissent si fâcheuses. Des desseins particuliers de la Providence, des prières ferventes d'âmes agréables au ciel peuvent obtenir à l'extrême limite de la vie une grâce puissante de conversion, la grâce d'une contrition parfaite qui efface le péché mortel. C'est bien aléatoire, il est vrai, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, il y a des peines temporelles à expier, et dans ces enterrements on ne prie pas. Le ministre de la prière est absent ; et les assistants, soit que le sectarisme les ait amenés là, soit que les liens de famille ou d'amitié les obligent à être présents, pensent à tout autre chose qu'à implorer la miséricorde divine. Le plus souvent on prétend faire une manifestation anticléricale, comme on dit, où l'on est tout entier à une curiosité que j'appellerai malsaine. Le cadavre est là ; il est conduit à sa dernière demeure sans qu'on prie pour lui, sans qu'on sollicite pour lui le pardon du ciel. Et il se trouve qu'au vingtième siècle, par un recul étrange, on retourne à la pire barbarie ! N'y aurait-il pas lieu de redire à propos de ces malheureuses cérémonies, qu'il n'y a plus ni foi, ni espérance, ni charité ? *Spem non habent*. (II Thess., iv, 12). Le pauvre défunt est seul avec ses œuvres, et il n'y a personne pour lui procurer le bienfait de l'expiation : *Spem non habent* ! Quel malheur, digne d'être pleuré avec des larmes intarissables !

Les enterrements civils d'autre part sont des enterrements sans honneur véritable. On a beau multiplier les décors ; c'est en vain qu'on s'efforce de convoquer le plus d'assistants possible : confrères de la libre pensée, salariés de l'Etat et même, ô douleur ! les enfants des écoles ; on se donne beaucoup de peine pour étaler les ornements extérieurs, pour prononcer des discours vides et pompeux : tout cela n'est que néant et vanité ; tout cela ne dit rien de la dignité vraie du défunt ; tout cela laisse les cœurs froids et les bons chrétiens peinés. Comme le dit S. Augustin, les défunts sont honorés où ils ne sont pas, et ils souffrent où ils sont. Ce n'est pas là le véritable honneur. Et le bon catholique répète la parole de S. Paul : *Continuus dolor cordi meo*. (Rom., ix, 2).

Et si celui qu'on enterre est un catholique, cette manifestation douloureuse est en réalité pour le défunt, qui a été baptisé, qui a reçu les sacrements, qui a été membre de l'Eglise, une apostasie douloureuse, ou réclamée ou imposée. Cette séparation d'avec ses frères en Jésus-Christ est une véritable horreur. Je ne trouve dans l'Evangile qu'un mot pour la caractériser : l'abomination de la désolation : *Abominatio desolationis* ! (Marc, xiii, 14).

II. Pour vous détourner de ces abominations de la libre pensée, permettez-moi de vous citer deux témoignages de personnages éminents : l'un d'un célèbre apologiste que l'orgueil, hélas ! a égaré, et l'autre d'un illustre évêque. — « Barbarie sauvage, dit M. de Lamennais, et dégradation écœurante que ces enterrements civils sans Dieu ni prêtre. Ils enregistrent, ces instruments du démon, ils enregistrent les naissances comme, à l'entrée de nos villes, les animaux soumis à l'octroi. L'homme et la femme irréligieux contractent des engagements de fornication devant un officier d'état civil ; et après, quand la mort a fait son œuvre, il ne reste plus qu'à s'occuper de quelques soins de voirie. Un agent des pompes funèbres, sans caractère religieux, vient constater le décès. Il déclare qu'en tel lieu il a vu un cadavre, on écrit sur un registre le nom du décédé, deux fossoyeurs font le reste. Cherchez dans l'univers, je ne dis pas une nation, mais une horde sauvage dégradée jusqu'à cet excès, des hommes se dépouillant de toute dignité et grandeur, ravalés au rang des brutes, unis comme elles par bail à terme, et sans autre consolation et espérance que le gouffre affreux du néant : voilà où nous en sommes à force de lumière ! O patrie, sois fière ! Lève la tête et aie pitié de nous, croyants, pauvres barbares et malheureux à plaindre dans leur stupide naïveté ! » — Dans les funérailles civiles le plus abject, ce qu'il y a de pire, c'est la crémation, c'est le retour au paganisme dans ce qu'il avait de moins moral et de moins élevé, au paganisme ne sachant plus respecter dans le corps humain la demeure de l'âme immortelle. Aussi bien le Saint-Office a-t-il proclamé qu'il n'est pas permis de donner son nom aux sectes qui ont pour but de propager ce détestable usage. Les obsèques religieuses ne peuvent être données à ceux qui se font incinérer. La mort, depuis le péché originel, est un châtiment ; mais à la sentence de mort a été jointe la promesse du Rédempteur et l'espérance de la résurrection. C'est pourquoi l'Eglise a tant de respect pour le corps des défunts, non seulement parce qu'ils ont été le temple de l'âme sanctifiée, et parce qu'ils ont été eux-mêmes sanctifiés par les sacrements, mais parce qu'ils reprendront vie et ressusciteront. Sans doute le travail de destruction s'accomplit dans le tombeau, mais, du moins, ce n'est pas le fait de l'homme, qui

respecte les membres vivants de Jésus-Christ et l'habitation du Saint-Esprit. Le sens moral se révolte à l'idée que l'homme ose se faire l'agent de l'anéantissement à l'égard de ceux qu'il a aimés. C'est ce que disait éloquemment Mgr Freppel à la Chambre des députés, en 1884 : « Que la nature opère son travail de destruction inévitable, s'écriait-il, que le corps humain devienne après la mort, comme le disait Bossuet après Tertullien, « un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, » nous n'y pouvons rien, car c'est la conséquence de l'arrêt porté dès l'origine contre la race humaine : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » C'est l'ordre naturel des choses. Mais se livrer soi-même, ou permettre aux autres de se livrer à une opération qui a pour but de faire disparaître le plus vite et le plus complètement possible la dépouille mortelle de ceux qui nous sont le plus chers, et cela le jour des obsèques, au milieu des larmes de toute une famille, c'est là un acte de sauvagerie qui répugne aux intérêts les plus élevés de l'âme humaine. Car de deux choses l'une : ou ces scènes de sauvagerie se passeront devant toute l'assemblée, et alors il ne peut rien se concevoir de plus contraire à la décence et à l'honnêteté publique ; ou bien elles seront secrètes et clandestines, et alors vous ouvrez la porte à une foule d'abus, et alors vous autorisez une pratique odieuse pour ceux qui ont conservé le respect des morts ! »

Mais nous avons assez parlé de ces tristes enterrements civils. Dieu fasse qu'ils disparaissent à jamais, pour le bien des âmes et pour l'honneur des corps qu'ils abaissent au niveau des êtres sans raison ! Occupons-nous des enterrements religieux, de cette inhumation chrétienne, qui, au milieu de nos douleurs, a le secret de nous consoler, parce qu'elle remplit nos âmes des plus belles espérances, en faisant rayonner les splendeurs de l'immortalité, *Spes illorum immortalitate plena est !*

II

Tout dans ce rit sacré nous dit : Espoir !

I. Après l'absoute, on se met en marche pour se rendre à la demeure provisoire du défunt. On commence par la touchante antienne *In Paradisum*. « Que les anges vous conduisent en paradis. Qu'à votre arrivée les martyrs vous reçoivent et vous introduisent dans la sainte Jérusalem. Que le chœur des anges vous accueille, et qu'avec Lazare le pauvre, le déshérité d'autrefois, vous ayez le repos éternel ! » Ensuite on chante le beau psaume *Miserere*.

Selon le rite ancien et bon nombre de rituels, comme l'observe un savant liturgiste, on chante l'*In exitu*, le cantique de la délivrance, et l'antienne *In Paradisum* fait l'office de refrain. Lorsqu'Israël sortit de l'Égypte et la Maison

de Jacob du milieu du peuple barbare, la nation juive fut consacrée à Dieu et Israël fut son domaine. La mer le vit et s'enfuit, le Jourdain remonta vers sa source, les montagnes bondirent comme des bédouins et les collines comme des agneaux. — *¶ In Paradisum !*

Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent et l'ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche et ne parlent pas, des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas : que ceux qui les font et ont confiance en elles leur deviennent semblables. — *¶ In Paradisum !*

La Maison d'Israël a espéré dans le Seigneur, il est son appui et son protecteur. Ceux qui craignent le Seigneur ont confiance en lui, et il est leur soutien et leur défense. — *¶ In Paradisum !*

Le Seigneur s'est souvenu de nous et il nous a bénis ; il a béni la Maison de Jacob, il a béni tous ceux qui espèrent en lui, grands et petits. Qu'il soit loué des libéralités qu'il répand sur vous et sur vos enfants ! — *¶ In Paradisum !*

A vous, Seigneur, la gloire, la gloire ! Seigneur, ce ne sont pas ceux qui meurent à tout jamais qui vous loueront et vous glorifieront, mais les vôtres ! Et nous qui vivons, par votre miséricorde et votre grâce, nous bénissons votre main aujourd'hui et à toujours ! — *¶ In Paradisum !*

O strophe sacrée, ô antienne bénie ! que de courages tu as soutenus ! Que de cœurs brisés et accablés tu as réconfortés ! Que de larmes amères et douloureuses tu as adoucies et séchées ! Dans ce trajet funèbre on sent d'une manière sensible la pensée de l'immortalité ! On éprouve les suaves consolations de l'espérance chrétienne. *Spes illorum immortalitate plena est.*

II. On arrive au cimetière : nouvelle consolation ! Nouvel adoucissement dans la douleur des parents et amis qui suivent le cortège funèbre ! Quels beaux noms on donne au lieu de la sépulture ! La croix est au milieu, *O Crux ave, spes unica !* Salut, ô croix notre unique espérance, surtout à ce moment solennel ! Le grand Christ domine le champ funèbre, le Christ pour qui tout est vivant, *Regem cui omnia vivunt, venit, adoremus !* Autour du champ funèbre sont plantés des arbres toujours verts, symbole d'immortalité ! Les inscriptions qu'on peut lire sur les sépultures évoquent en nous les sublimes réalités, les incomparables espérances, et aussi les leçons les plus précieuses.

C'est le cimetière !

Ah ! combien ce mot excite notre foi, stimule notre espérance, enflamme notre charité !

Le cimetière, le *dortoir*, le champ du repos où nos défunts se reposent des peines de la vie pour se réveiller au bonheur et à la gloire ! *Requiescant a laboribus suis !* (Apoc., xiv, 13.)

Le cimetière est un splendide *reliquaire* ! Là, il y a beaucoup de corps saints dont les âmes ont obtenu miséricorde, et sont au ciel ou dans le vestibule du ciel que nous appelons le purgatoire. Et ces corps saints, comme il est dit dans la vision d'Ezéchiel, se lèveront vivants, seront revêtus de leurs nerfs et de leur chair et seront comme une armée de triomphateurs.

Le cimetière est une *chaire* incomparable où se font entendre les plus salutaires enseignements. Si nous voulons ouvrir l'oreille du cœur, nous y entendons de solennels avertissements sur les grandes réalités de l'au-delà, sur la vanité de la vie présente et des biens que les mondains estiment pour leur propre perte, hélas ! sur l'incertitude du moment de notre rappel à Dieu. A côté de la tombe de l'enfant se trouve la tombe du vieillard, et de toutes parts retentit le mot célèbre qui à lui seul a fait d'innombrables conversions : Aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le vôtre, *Hodie mihi, cras tibi* !

Le cimetière est un *enâroit sacré*, béni par les prières de l'Eglise. D'après un historien digne de foi, un fait très touchant s'est passé à propos du cimetière de Pise, appelé *Campo santo*. L'archevêque, pour lui donner une bénédiction incomparable, fit venir de Palestine un chargement de terre sainte, prise au Golgotha. Il y en avait toute une flotte de cinquante-trois gros navires. Il fit déposer cette terre sanctifiée par le Sauveur dans le cimetière de sa ville. Il y en avait trois mètres d'épaisseur. Et il fit entourer le champ du repos d'une haute muraille ; on ne pouvait y pénétrer que par une seule ouverture. Les défunts de cette ville privilégiée sont donc véritablement déposés en terre sainte. Ils attendent les prières de leurs compatriotes, et, en retour, ils leur donnent une leçon saisissante par une inscription où l'on peut lire en gros caractères : « Regarde, qui que tu sois qui passe. J'ai été ce que tu es, tu seras ce que je suis. Ne m'oublie pas et pense à ton âme. Vis d'une manière digne de Dieu et tu ressusciteras à la gloire. » Nos cimetières ne possèdent pas, il est vrai, de terre de Palestine ; cependant, on peut le dire, ils sont en quelque manière un *Campo santo*. Ils ont été bénits par l'Eglise qui possède l'autorité de Jésus-Christ ; ils ont été séparés de l'usage des choses profanes. Ils nous prêchent éloquemment le mystère de l'au-delà. Et ceux qui y sont déposés attendent les magnifiques espérances de la résurrection et de l'immortalité. *Spes illorum immortalitate plena est.*

III. Voici le moment solennel arrivé, le moment de l'inhumation du corps du trépassé. J'y trouve, mêlés avec un deuil bien naturel, les divins espoirs de la religion. Faisons quelques remarques sur les prières que le prêtre

prononce. Notre âme en sera toute illuminée, toute fortifiée, toute consolée.

D'après l'antique usage de certaines églises, le prêtre asperge la fosse d'eau bénite ; le corps y est descendu religieusement, et l'officiant dit cette belle oraison : « C'est un acte de témérité, Seigneur, qu'un homme, un mortel, qui n'est que cendre et poussière, ose recommander à vous, Seigneur, Dieu vrai et vivant, son frère défunt qui, lui aussi, est homme mortel, est cendre et poussière. Mais parce que la terre reçoit la terre et que la poussière retourne à la poussière, jusqu'à ce que la chair retourne à son principe (ici il jette un peu de terre sur le cercueil qu'il asperge), Dieu très bon, nous supplions avec larmes votre miséricorde, afin que l'âme de votre serviteur que vous avez rappelé de ce pauvre monde à la patrie, vous la receviez dans le sein d'Abraham, et vous répandiez sur elle la rosée rafraîchissante de votre pitié. Qu'elle échappe au feu terrible de la géhenne du purgatoire, et que par votre clémence vous l'accueilliez dans le lieu du repos. Et si elle a encore quelques fautes à expier, par la grâce de votre bonté très douce, que ces péchés soient effacés, et qu'elle ressente les effets de votre charité. Et qu'à la fin du monde, quand sera inauguré dans la gloire votre royaume céleste, nouvelle créature, qu'elle soit agréée au chœur de tous les saints. Qu'alors elle reprenne son corps glorifié pour qu'il reçoive la couronne de gloire, à la droite du Souverain Juge, avec les élus. » O ciel, combien dans ces paroles il y a de consolation et de délicieuses espérances !

Alors, sur l'antienne de la résurrection dont nous avons déjà parlé : « *Ego sum resurrectio et vita* : Je suis la résurrection et la vie, » on dit le cantique de Zacharie, *Benedictus Dominus Deus Israel*. Il est bien à sa place, ce cantique, dans cette cérémonie, parce qu'il exalte le Fils de Dieu fait homme, qui est venu pour racheter son peuple, le sauver de ses ennemis, exercer à son égard le doux office de la miséricorde, lui remettre les péchés, et éclairer de sa lumière divine ceux qui dorment dans les ombres du purgatoire. *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (Luc, I, 79).

L'aspersion sainte étant faite, on dit les litanies funèbres, où l'on récite la grande prière dominicale, et où l'on fait appel à la bonté de Dieu pour obtenir miséricorde et délivrance en faveur des trépassés. Le prêtre, au nom de l'Eglise, et par conséquent avec une autorité incontestable, s'exprime ainsi : « O Dieu ! faites miséricorde à votre serviteur. Ne vous souvenez pas de ses fautes pour les punir, mais pour les pardonner au nom de N.-S. J.-C. Ce défunt que nous amenons à sa dernière demeure, malgré les écarts dont il a été

coupable, a toujours eu au fond du cœur votre volonté comme règle de la sienne. Donc, comme ici-bas la vraie foi l'a agrégé à la société des fidèles, que votre miséricorde, dans l'autre monde, l'associe aux chœurs des anges. *Eum tua misericordia societ angelicis choris.* » En vérité, quels magnifiques horizons le cœur de l'Eglise ouvre à nos regards ! Quels rayons de lumière apaisante dans l'amertume des regrets ! Quel splendide motif d'espérance : au ciel nous nous retrouverons, au ciel nous nous reconnaitrons ! *Spes illorum immortalitate plena est !*

Et après avoir aspergé une dernière fois le corps du défunt avec l'eau bénite, le prêtre retourne à l'église en récitant la prière populaire pour les morts, le *De profundis*. Que tout cela est beau, admirable et réconfortant ! Comme l'Eglise est ingénieuse pour nous consoler dans le deuil ! Comme elle sait bien trouver le moyen de relever nos âmes abattues par la douleur ! Comme elle nous fait sentir dans les funérailles, et particulièrement à l'inhumation, que le sort des défunts est plein d'espérance et prêche bien haut la sublime pensée de l'immortalité ! A Dieu et à l'Eglise notre admiration et notre amour ! Et après les obsèques retournons à nos demeures avec la pleine assurance que si nos trépassés nous quittent, nous les retrouverons un jour. *Spes illorum immortalitate plena est !*

**

En clôturant cette Octave des morts, qu'il me soit permis de faire une suprême exhortation. Trop souvent on croit avoir accompli tout devoir en assistant au convoi funèbre, à la messe et à l'inhumation d'un parent, d'un ami, d'un frère en Jésus-Christ. C'est une belle œuvre de miséricorde sans doute. Mais il y a mieux encore à faire pour les trépassés et pour nous-mêmes : c'est de venir de temps en temps dans le champ du repos, dans le *Campo santo* de notre paroisse, pour y prier pour ceux qui ont quitté la terre. Ne nous contentons pas d'orner la tombe de nos défunts, de leur élever un monument funéraire. Certes cela est très louable, et absolument selon l'esprit de l'Eglise, qui honore la dépouille mortelle de ses enfants avec un soin jaloux, qui multiplie les ordonnances pour que les cimetières soient à l'abri des profanations, pour que toujours règne la décence à défaut de luxe. Mais ce que notre Mère désire surtout, c'est que nous allions souvent, surtout le dimanche après la messe, visiter les défunts qui dorment au cimetière, leur porter le salut de l'affection religieuse, c'est-à-dire le souvenir aimant, la prière fervente, les suffrages venant d'une âme dévouée. Cette visite au tombeau des trépassés nous est très salutaire à nous-mêmes. Elle nous remet en mémoire nos

fins dernières ; elle nous rappelle le fameux *Hodie mihi, cras tibi* ; elle nous fait comprendre le sens de la vie ; elle nous détache des faux biens du temps qui nous fascinent et nous porte à désirer plus ardemment les vrais biens, les biens du ciel. Dans ce vaste reliquaire qu'est le cimetière où reposent, en attendant la résurrection, les corps saints d'un grand nombre d'élus, nul besoin de beaucoup de réflexion pour entendre les voix d'outre-tombe. Et tout en pratiquant la charité fraternelle, nous exerçons la charité envers nous-mêmes, en devenant meilleurs. Puissiez-vous comprendre cet enseignement par la grâce de Celui qui « est la résurrection et la vie ! » Vous qui gémissiez sur l'amertume des séparations, qui cependant ne sont que momentanées, sanctifiez-vous, consolez-vous : le trépas des chrétiens est plein d'espérance et d'immortalité. *Spes illorum immortalitate plena est !* Donc courage et confiance, par la grâce de Celui qui est mort pour nous mériter la vie éternelle ! Ainsi soit-il !

FIN

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

(15 octobre)

SES INFIDÉLITÉS ET SA CONVERSION

Beatus vir cujus est auxilium abs te.

Heureux l'homme qui met tout son secours en vous.

(Ps., LXXXIII, 6).

Les âmes les plus saintes n'échappent point à la souillure humaine. Quiconque a hérité du péché originel est sujet à toutes les faiblesses et à toutes les infidélités. La parole du Sauveur est éternellement vraie : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, *sine me nihil potestis facere* ; » et ceux-là doivent la méditer surtout qui ont confiance dans leurs propres forces. S. Paul déclarait que, si la grâce ne le soutenait, il tomberait, et que, par contre, il pouvait tout en Dieu qui le fortifiait. Voilà bien le mystère de l'action humaine, mystère qui nous humilie et nous exalte, qui nous abaisse et nous grandit, car il nous apprend à la fois et le peu que nous sommes et les choses étonnantes dont nous devenons capables pourtant, lorsque nous nous appuyons sur le seul secours de Dieu.

L'histoire de sainte Thérèse nous fait ressortir à l'évidence cette double vérité, car les infidélités dont elle s'accuse viennent uniquement de ce qu'un instant elle fut partagée entre Dieu et le monde, elle espéra pouvoir goûter à la félicité qui passe, jouir d'être aimée pour elle-même et jouir aussi d'aimer Dieu. Rien n'est instructif pour nous comme le tableau de ses *infidélités*, légères sans doute, mais qui contristaient le regard divin ; puis

de sa *conversion* complète qui fit d'elle la sainte incomparable qui est l'une des plus belles fleurs de l'Eglise. Mais sa conversion ne s'opéra que le jour où elle comprit cette parole : « Heureuse l'âme qui met tout son secours en Dieu et en Dieu seul ! *Beatus vir cuius est auxilium abs te.* »

I

On sait qu'elle perdit sa mère alors qu'elle était à peine âgée de treize ans. Elle était douée de tous les charmes que le monde recherche : des traits expressifs, la grâce enjouée, une amabilité charmante, une conversation pleine de vivacité et d'agrément, et elle n'ignorait rien de tous ses dons extérieurs. Aussi prend-elle goût à la parure ; « elle veut paraître bien, » elle enchante ses cousins, à qui son père a permis l'entrée de la maison, par la séduction de ses paroles et la condescendance avec laquelle en toute patience elle écoute leurs rêves d'avenir. « Si j'avais un conseil à donner aux pères et aux mères, dit-elle, je leur dirais de prendre bien garde aux premières compagnies de leurs enfants. » La maison de son père, Alphonse de Cepeda, était une maison honorable où régnaient la religion et les bonnes mœurs, et cependant elle y signale des dangers. Ne fermez donc pas les yeux sur les compagnies que fréquentent vos enfants, à notre époque surtout où les suggestions mauvaises abondent, où vos fils et vos filles sont exposés à apprendre le mal, même dans des milieux réputés sains, par les oreilles et par les yeux. Vous n'ignorez point que leur nature se porte vers le mal plutôt que vers le bien, que leur jeune imagination travaille, et qu'un regard, une parole imprudente, peut leur laisser une perverse et indélébile impression.

Et cependant Thérèse n'avait aucune mauvaise intention et pour rien au monde elle n'eût voulu offenser Dieu ni donner à personne la moindre pensée de l'offenser. Mais voyez combien notre nature humaine est viciée ! Elle avait une sœur aînée, Marie, qui était la vertu même, vertu attirante et exemplaire ; elle lui préfère une parente si légère que sa mère, alors qu'elle vivait, lui avait défendu de la voir.

Qu'est-ce donc qui lui faisait rechercher cette parente ? C'est que celle-ci la flattait, lui procurait des plaisirs désirés, lui confiait « ses secrets et ses vanités. » Même ici Thérèse ne commettait pas de péché, parce qu'elle était préservée par la crainte de Dieu, par « la crainte plus grande encore d'altérer son honneur, » et par une noble fierté. Mais elle était sur la pente où l'on descend volontiers, où l'on glisse, où l'on tombe, la pente de l'infidélité qui conduit au précipice. « Elle voulait être irréprochable. » Beaucoup de jeunes filles

ont pris la même louable résolution, et la tiennent longtemps, mais un jour les passions parlent et éclatent, elles la font évanouir et la chassent comme une tempête disperse et balaie des fétus de paille.

Son grand défaut c'était le désir d'être estimée et aimée pour elle-même. Cette tendance la suit au cloître, chez les Augustines d'abord. Elle avait une amie dans une autre communauté : « C'en était assez, dit-elle, pour ne choisir, si je devais être religieuse, que la maison où je vivrais près d'elle. Je consultais plus les inclinations de l'amitié et de la nature que les intérêts de mon âme. » Comme son pauvre cœur s'accrochait à toutes les affections humaines sans parvenir à se déprendre ! Elle aimait Dieu, mais elle s'attachait à l'amitié sensible ; dans l'or de sa charité il restait un alliage considérable qui la dépréciait, et en diminuait la pureté, la valeur, la beauté.

Avec ces dispositions elle devait hésiter en face de sa vocation. Son éducation est achevée, Dieu lui envoie, pour la forcer à la réflexion, une première maladie qui ne l'éclaire pas encore, et pourquoi ? Parce que toujours et partout, chez sa sœur Marie, chez son père, chez son oncle Pierre, elle est adulée, admirée et aimée et qu'elle se complaît dans cette douceur.

Comme elle est généreuse toutefois, qu'elle garde sa grande crainte de Dieu et qu'elle est persuadée que le cloître est pour elle le seul asile sûr où elle puisse se réfugier et faire son salut, elle triomphe des tentations du démon, qui lui représente qu'élevée délicatement elle ne pourra jamais soutenir les austérités de la vie religieuse ; elle triomphe surtout de son amour de la liberté, et, malgré son père, elle entre chez les Carmélites, au monastère de l'Incarnation. Son frère Antoine la conduit lui-même jusqu'à la porte avant de prendre l'habit de S. Dominique. Mais quand il a fallu franchir le seuil paternel, elle a éprouvé une angoisse semblable à celle qui vous étreint à l'heure de la mort. Dieu la soutient et récompense son courage, et pendant quelque temps elle jouit en paix des joies du sacrifice.

Mais elle a apporté au cloître sa nature ardente et aimante. Pour le bonheur d'être religieuse, elle passe par-dessus tout ; elle aime les pratiques austères et le renoncement. Cependant, dit-elle, « je ne pouvais sentir ce qui ressemblait à du mépris, et je me réjouissais au contraire d'être estimée. Je mettais grand soin dans tout ce que je faisais afin de réussir : cela même me paraissait vertu. Enfin je cherchais toujours ma propre satisfaction. » Oh ! qu'elle est lente et pénible, même dans les natures d'élite, la transformation de l'âme ! Qu'il faut de temps et d'épreuves pour la guérir et la mûrir !

L'âme qui souffre, disait Mgr Mermillod,

Dieu l'envoie à l'hôpital, pour qu'elle se soigne. C'est pourquoi à Thérèse, qui ne se ressaisissait pas, Dieu ménagea une nouvelle maladie qui la conduisit aux portes du tombeau. On la crut morte, et si elle revint à la vie, elle demeura accablée pendant longtemps. Elle endura ses maux « avec un parfait abandon à la volonté divine, et même avec gaieté. » Le fruit de sa douloureuse maladie fut une grande charité pour le prochain. Elle ne disait du mal de personne et excusait même ceux dont on médisait ; si bien qu'auprès d'elle on jouissait d'une atmosphère d'indulgence et de bonté. En outre elle trouvait désormais de grandes consolations dans l'oraison, où Dieu lui multipliait ses faveurs.

Pendant trois ans elle subit le martyre du corps et des membres, mais elle est maintenant détachée du monde, elle vit dans un abandon complet à la volonté divine, surtout elle prie S. Joseph, et « le bien-aimé père, » ainsi qu'elle l'appelle, la guérit miraculeusement. De là sa confiance absolue dans le doux patriarche qui l'exauça toujours : « Je ne comprends pas, disait-elle, comment on peut penser à la Reine des anges et à tout ce qu'elle endura de souffrances, de tribulations avec le petit Enfant Jésus, sans remercier S. Joseph du dévouement avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. » Elle nous donne ainsi les raisons de sa dévotion à S. Joseph : elle l'aimait parce qu'il avait détourné avec une constance héroïque les périls des pas de l'Enfant et de sa sainte Mère.

On pourrait penser qu'après tant de faveurs et tant d'épreuves elle était entièrement à Dieu, que l'éducation religieuse de son âme était parfaite et qu'elle se trouvait en quelque sorte confirmée dans la grâce et dans les devoirs les plus ardues de la vie surnaturelle. Tant que nous sommes ici-bas nous gardons le principe de nos infirmités, la femme surtout, qui est plus mobile et plus impressionnée par son imagination. Or elle était, au dire de S. François de Sales, « tant femme que rien plus. »

« Aurait-on pu me croire si près de tomber, s'écrie-t-elle avec douleur, après avoir reçu du divin Maître des vertus qui me portaient d'elles-mêmes à le servir, après m'être vue en face de la mort, en grand danger de me perdre et avoir été ressuscitée corps et âme, au profond étonnement de tous ceux qui me virent ? O mon Seigneur Jésus ! Que de périls en cette triste vie ! » Oui, que de périls, en nous-mêmes, dans nos compagnies, dans nos lectures, dans les fréquentations, l'oisiveté, la dissipation ! Et si sainte Thérèse se plaint de les avoir rencontrés dans son couvent, « parce qu'il n'était pas assez cloîtré, » dans les visites du parloir qui étaient choisies pourtant, que dirons-nous, nous qui sommes expo-

sés parmi le monde mauvais et méchant dont il nous faut subir l'esprit, l'impiété, les propos pervers, les idées terre à terre ou viles !

Il est vrai que le démon s'acharne surtout à perdre les âmes privilégiées qui ont vu Dieu et le ciel de plus près. Il lui persuada qu'elle ne devait plus faire oraison, plus converser avec Dieu cœur à cœur, en toute confiance, comme elle faisait jusque-là, parce qu'elle n'en était pas digne ; que Dieu ne la regarderait plus et que ce serait lui faire injure, après tant de bontés méconnues, de s'entretenir intimement avec lui. C'était bien assez de faire les prières vocales ordonnées par la règle. Plus, ce serait manquer d'humilité, coupable comme elle l'était !

Et elle y renonça pendant une année tout entière.

Telles sont les infidélités qu'elle se reprocha amèrement. Tout cela n'allait sûrement pas jusqu'au péché, puisqu'elle avait horreur d'offenser Dieu, mais elle s'éloignait de lui, elle était tombée dans un des pièges les plus subtils du démon, et elle souffrait, parce qu'elle était privée des consolations divines, elle ne voyait plus Dieu, n'osait plus s'entretenir avec lui, et elle était tellement aveuglée qu'elle s'imposait, comme châtement de ses fautes, la privation de l'oraison. « Comme notre ennemi sait bien, dit-elle, qu'une âme fidèle à la prière est perdue pour lui, et que les fautes mêmes où il l'entraîne serviront, par la bonté de Dieu, à redoubler sa ferveur ! »

Mais Dieu ne l'abandonne point, il va mettre un terme à ces infidélités qui l'auraient conduite au péché et lui envoyer des grâces de conversion.

II

La première de ces grâces fut la tendre dévotion de sainte Thérèse pour la Sainte Vierge. A la mort de sa mère Béatrix, elle avait dit à Marie : « C'est vous que je choisis maintenant pour ma mère. Vous me remplacerez celle que Dieu m'a enlevée. » Et depuis elle lui avait gardé une piété toute filiale. Or une âme qui s'est consacrée à Marie et qui ne s'est pas reprise, est une âme sauvée. Elle conjura donc Marie de lui obtenir son pardon et de lui accorder des lumières victorieuses.

D'autre part, elle avait toujours été irréprochable, et personne dans la communauté n'avait connu ces tempêtes intérieures. Bonne pour toutes, dévouée à toutes jusqu'aux plus grands sacrifices, elle édifiait, elle se servait de son don exquis de persuasion pour entraîner ses compagnes dans un amour plus ardent des choses du ciel, et elle enflammait de charité l'élite de la société d'Avila qui venait au parloir du couvent de l'Incarnation, pour recueillir de sa bouche les paroles qui instruisent, élèvent, font aimer Dieu et les devoirs de la vie. Quand elle les exhortait, elle s'exhor-

fait elle-même et combattait sa propre dissipation intérieure, se blâmait dans son cœur et prenait la résolution, — toujours inefficace, — de revenir à l'oraison. Elle recherchait la lumière et la fuyait. Elle voulait se reposer en paix en Dieu, l'unique repos, elle était saisie du dégoût qu'on trouve au fond de tous les plaisirs de la terre, et pourtant elle gardait un pied dans le monde, elle ne voulait point se séparer de ces consolations extérieures où tout n'était pas pour Dieu, où il restait un peu d'attachement terrestre. Elle le reconnaissait à l'inquiétude, à la souffrance intime qu'elle éprouvait. « Je ne sais comment j'ai pu supporter un tel état. Ce qui me soutenait sans doute, c'était l'espérance de reprendre oraison, car je gardais toujours dans mon cœur la ferme résolution d'y revenir. J'attendais seulement pour cela que je fusse devenue meilleure. » Mais sans une grâce particulière de Dieu, elle eût attendu en vain. Le démon, en effet poursuivait en elle son œuvre habile et maudite, il lui représentait ses faiblesses, ses infidélités, il la décourageait, et en l'éloignant de l'oraison il la privait de la rosée céleste qui fait grandir en nous les vertus, comme la pluie fait croître les plantes et les fleurs dans un jardin.

Une nouvelle douleur vint l'écraser et lui ouvrir les yeux. Son bon père vint à mourir. Thérèse l'aimait tant qu'il lui sembla qu'on lui arrachait l'âme. Mais il y avait tant de joie surnaturelle sur le visage du vieillard, tant de foi dans son cœur, tant de lumière dans ses paroles suprêmes qu'elle en fut touchée et ébranlée jusqu'au fond de son être. Elle se sent pressée de recourir aux sacrements pour fortifier son courage, elle ouvre son âme au P. Vincent Baron qui a assisté son bien-aimé père. Son confesseur la comprit ; et pour la première fois peut-être elle trouva un juge éclairé qui démêla ses faiblesses, reconnut les grâces dont elle avait été comblée et lui signala sans détour les obligations extraordinaires qui lui incombaient. Jusque-là, elle n'avait rencontré que des directeurs ou peu instruits, ou trop indulgents, qui l'admiraient plutôt que de la gouverner.

Ce que lui dit son confesseur, vous l'avez deviné. Il lui ordonna de reprendre l'oraison. La prière est la source de toute grâce et de toute force. Aussi bien le Sauveur nous a dit : « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. »

La joie revient en effet dans l'âme de Thérèse, une joie qui l'humilie d'abord, parce qu'à la lumière de l'oraison elle voit ses fautes sous un nouveau jour ; elle comprend combien elle a été infidèle et insensée en s'éloignant de Dieu ; elle se rend compte maintenant des suggestions du démon auxquelles elle n'a que trop prêté l'oreille. Mais où elle se sent humi-

liée surtout, c'est qu'après ses fautes Dieu la comble de douceurs, et qu'au lieu des châtements qu'elle mérite elle reçoit d'abondantes faveurs. Elle eût préféré l'épreuve où elle eût reconnu une juste punition. Mais Dieu voulait se l'attacher maintenant par ces consolations intimes qui sont pour elle une haute leçon. Elle pleure en effet, elle s'indigne contre elle-même parmi les délices dont elle est enivrée ; elle pleure surtout parce qu'elle est pénétrée de sa faiblesse et qu'elle pense que le lendemain, malgré ses bonnes résolutions, elle offensera encore le Seigneur.

Ce temps de douceur d'ailleurs ne dure point. Elle est consolée et fortifiée, il faut maintenant qu'elle traverse les aridités du désert spirituel, et pendant de longues années elle ne trouve dans l'oraison qu'ennui et qu'impatience ; elle est moins préoccupée du sujet qu'elle médite « que du désir d'entendre l'horloge sonner la fin de l'heure consacrée à la prière. » Quelle pénitence pour elle de ne pouvoir se recueillir aux pieds du Sauveur ! Dès qu'elle entre à l'oratoire elle se sent saisie de tristesse, et il lui faut tout son courage pour se mettre à prier. Dieu la récompense quelquefois par des grâces très douces de la violence qu'elle s'est faite pour demeurer auprès de lui sans pouvoir lui rien dire. Mais ces moments sont rares, car il faut qu'elle expie aussi ses infidélités passées, et elle les expiera pendant quatorze ans.

C'est qu'aussi bien elle demeure encore un peu partagée. Ah ! comme nous traînons toujours avec nous un peu de la glèbe humaine ! Ses amis d'Avila continuent à venir lui demander ses conseils, l'entendre leur parler de Dieu, des tristesses de cette vie, du bonheur du ciel, de la vaillance que Dieu exige de tout chrétien. Il faut croire qu'elle se recherche toujours un peu dans ces pieuses conversations, qu'elle s'abandonne à un contentement trop naturel, qu'elle n'est pas encore convertie complètement en un mot, car un jour de l'année 1555, — elle a 40 ans, — pendant le Carême, comme elle entre dans un oratoire, elle aperçoit une statue de Notre-Seigneur couvert de plaies, et « avec une expression si touchante qu'elle en est toute saisie. » Elle comprend mieux que jamais ce que Jésus a enduré pour nous, et elle sent si amèrement son ingratitude que son cœur semble prêt à se fendre. Elle tombe à genoux, suppliant le divin Maître, avec un déluge de larmes, de lui donner la force de ne plus l'offenser et elle appelle à son secours sainte Madeleine la grande convertie. Cette fois « elle met uniquement sa confiance en Dieu. » Quand elle se relève, elle sait que Dieu l'a exaucée, et elle commence vraiment une nouvelle vie.

Elle est convertie, c'est-à-dire complètement tournée vers Dieu et absolument détournée des

créatures. On lui remet alors le livre des *Confessions* de S. Augustin et, comme elle a prié Madeleine la pécheresse, elle s'adresse avec ferveur au fils de sainte Monique, parce qu'il fut pécheur. Son âme virginale garde encore, lui semble-t-il, quelque chose de ses légères mais longues infidélités dont elle veut se dépouiller. Elle lit en pleurant la conversion du grand docteur, elle le suit au jardin, elle entend la même voix, elle verse des larmes abondantes, son âme est brisée de repentir : « Dieu soit béni, s'écrie-t-elle, le saint docteur me rendait de la mort à la vie ! Au courage que je ressentis ensuite, je compris qu'il avait dû entendre mes cris et être touché de mes pleurs. »

Elle était morte au passé et son âme avait ressuscité dans le Christ.

Que de leçons nous devons tirer des infidélités et des luttes de sainte Thérèse ! Dieu nous appelle tous à lui, et nous n'obéissons jamais à sa voix sans arrière-pensée. A peine sortis de l'église, la voix du monde plus bruyante domine la voix divine. Nous l'écoutons et nous sommes malheureux, car Dieu parle et commande toujours ; il exige parce qu'il est le Maître, et notre âme souffre. Sachons profiter des épreuves diverses qu'il nous envoie, regardons-les comme des grâces, ainsi que fit sainte Thérèse, et surtout pas de découragement, n'abandonnons jamais la prière ni la dévotion à la Sainte Vierge. Là est notre salut, dans le seul secours de Dieu.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XLII

TROISIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : LA PENTECÔTE

1^o Les Apôtres prient avec Marie

Les apôtres descendent de la montagne des Oliviers, tout pénétrés de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu : ils suivent Marie. Ils savent que Jésus reviendra, mais quand ? Ils l'ignorent. Ce qui est sûr pour eux, c'est qu'ils doivent « rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la vertu d'en-haut » (Luc, xxiv, 49) ; c'est qu'ils recevront l'Esprit consolateur, et que Jésus est monté au ciel pour le leur envoyer. Ce qu'il adviendra ensuite, ils l'ignorent, mais ils ne se le demandent point. Ils se laissent guider par Marie qui les conduit au Cénacle.

Attachons-nous à méditer le récit de S. Luc. Il est sobre, mais chaque parole est lumineuse. Nous y verrons d'abord comment prient les apôtres et les disciples.

I

Ils entrent dans le Cénacle, *cum introissent* ; ils montent dans la chambre haute, disposée

sous la terrasse de la maison, *ascenderunt*. C'est là que s'est établi Pierre avec les onze, *ubi manebant* ; là où le Sauveur a institué la sainte Eucharistie, dans cette enceinte remplie des plus précieux souvenirs. Ils n'en sortiront pas, sauf pour aller au temple, afin d'y louer Dieu et de lui rendre leurs actions de grâces. (Luc, xxiv, 52).

Et que faisaient-ils au Cénacle ?

« Tous persévéraient dans la prière, d'un seul cœur et d'une seule âme, *unanimitèr*, avec les saintes femmes, avec Marie, mère de Jésus et les parents du Sauveur. » (Act., I, 14). Ces cousins de Jésus, si longtemps et si obstinément incrédules, croient maintenant d'une foi simple et ardente, et ils ne quittent plus la Sainte Vierge, ni leurs autres parents, Jacques et Jean, Jacques le Mineur et Jude.

Comment peindre cette ferveur qui régnait au Cénacle, alors que Marie était là qui donnait l'exemple ?

Ils priaient. La prière est la grande loi du monde surnaturel. Sauf la première grâce que Dieu nous donne gratuitement parce que nous n'avons pu la lui demander, il n'est aucun don qui nous vienne du ciel s'il n'a été sollicité par la prière. Ceux qui ne prient pas reçoivent la grâce de Dieu par les prières des autres, en vertu de la communion des saints.

Ils priaient et ils s'aimaient, ce qui est la grande condition pour que soit exaucée la prière faite en commun. Dieu n'écoute que la charité. Jésus se réjouissait de les voir s'aimer ainsi, lui qui leur avait tant recommandé de s'aimer les uns les autres et de rester *un, ut sint unum*. C'est un spectacle que la terre n'avait jamais vu, car elle avait toujours été troublée par les divisions, les ambitions, les haines, les compétitions. Même le jour où le Sauveur s'était donné en nourriture à ses disciples, ici, dans ce même Cénacle, une dispute avait éclaté entre eux, parce qu'ils se demandaient quel était le plus grand parmi eux, et que chacun sans doute voulait être ce « plus grand. » Comme ils sont maintenant plus élevés d'esprit, plus désintéressés de cœur ! Ce n'est pas en vain que Jésus s'est livré pour eux et qu'il leur a laissé sa Mère pour les guider, pour achever leur éducation surnaturelle.

Ils priaient avec elle. A l'école de son Fils elle a appris à prier. Plus grande que toutes les créatures, même que les anges, elle sentait mieux que tout autre combien elle était petite devant Dieu. Elle s'en humiliait, et le ciel était ravi de voir cette créature éminente, la plus élevée de toutes, qui était aussi la plus humble à ses propres yeux !

Avant toutes ses actions, Jésus levait les yeux au ciel, *elevatis oculis*, et priait. Marie l'imitait. Elle priait d'ailleurs avec lui. Le Sauveur n'avait-il pas dit : « Je prierai mon Père,

et il vous enverra le Paraclet ? » *Rogabo Patrem*. Elle était sûre que son Fils priait au ciel, pendant qu'elle priait sur la terre, et leurs prières se rejoignaient aux pieds du Père céleste.

Qu'auraient fait les apôtres sans elle ? De quel poids leurs supplications eussent-elles été sur le cœur de Dieu ? Sans doute le ciel les eût écoutés favorablement, car il écoute toute prière, mais leurs demandes eussent-elles été victorieusement exaucées, venues d'âmes si imparfaites et qui trébuchaient plus qu'elles ne marchaient dans la voie que le Maître leur avait tracée ?

Marie priait avec eux, et ils étaient fortifiés, ils s'appuyaient sur elle, ils la regardaient et se sentaient encouragés. Et elle-même s'appuyait sur son Fils dont la prière toute-puissante parlait au Père pour elle, pour eux, pour l'Eglise naissante, pour « tous ceux qui croiraient en lui. »

Jamais la terre n'avait été aussi belle au regard de Dieu, jamais il n'avait vu pareille assemblée, aussi pure, humble, fervente, avec des sentiments aussi unanimes de foi et d'amour. Les anges contemplaient leur Reine, ils s'excitaient à louer Dieu par son exemple, et ils remplissaient le Cénacle devenu un autre Paradis.

On comprend que cette scène ait impressionné les premiers chrétiens et que sur les murs des Catacombes, parmi les persécutions, pour s'animer à l'espérance du ciel et au martyre, ils aient peint l'image si douce de Marie, l'Orante par excellence en qui ils affirmaient ainsi leur amour et leur confiance. Elle était là, auprès d'eux, les affermissant et leur montrant le ciel.

Le premier effet de la prière c'est de compléter l'union dans le Collège apostolique. Jésus avait choisi douze apôtres qu'il avait gardés avec soin. Tous lui étaient demeurés fidèles ou lui étaient revenus, sauf celui qui avait voulu se perdre, « le fils de la perdition. » Ils n'étaient plus qu'onze, or le nombre douze était voulu, décrété comme celui des douze tribus d'Israël, que l'union avait rendues invincibles. « Ce nombre mystique rappelait que nulle défection ne s'était produite parmi elles durant les quarante années du désert ; qu'à l'entrée de la Terre promise, Ruben, Gad et Manassé, bien qu'ils fussent déjà en possession de leurs pâturages, avaient passé le Jourdain et combattu avec les autres, comme les fils d'un seul père. De même, à la veille des luttes annoncées par le Seigneur, il convenait que les apôtres fussent tous présents, prêts à entrer dans le royaume des cieux¹. »

Pierre, investi de la plénitude de l'autorité, aurait pu faire seul le choix du douzième

apôtre ; mais le souvenir de sa faiblesse pendant la Passion le maintient dans les sentiments d'une juste humilité, il n'ose agir par lui-même, et d'ailleurs il est trop compénétré de la pensée de la prière, dans le Cénacle, pour ne pas implorer le secours du ciel, en une si grave circonstance. Toutefois comme Jésus l'a établi le premier parmi les apôtres, c'est lui qui se lève au milieu de ses frères, *exurgens in medio fratrum*, pour parler.

Il rappelle que Judas fut le guide de ceux qui ont pris Jésus. Et cependant il était leur égal, appelé par le Maître et apôtre comme eux. Quelle leçon ! Elevé si haut et tombé si bas ! Dieu l'a châtié comme il le méritait ; les prophètes d'ailleurs avaient annoncé sa chute et son opprobre. Que fallait-il faire maintenant, sinon le remplacer et effacer jusqu'à son nom ?

« Frères, il faut que, entre ceux qui sont avec nous depuis le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il nous a quittés pour remonter au ciel, on choisisse un homme qui soit avec nous le témoin de sa résurrection. »

C'est à Dieu qu'il remet le soin de choisir, car l'assemblée en présente deux : Joseph le Juste et Mathias.

Ils redoublent leurs prières, *et orantes*, et ils disent tout d'une voix :

« Seigneur, vous qui connaissez les cœurs, désignez lequel de ces deux est celui que vous avez élu pour prendre la place de l'apostolat désertée par Judas. »

Ils comptent sur l'efficacité de la prière, surtout de la prière de Marie, et c'est en toute confiance qu'ils tirent au sort les deux noms. Celui de Mathias sort le premier et il est adjoint aux autres apôtres. Ainsi, dès les premiers jours de l'Eglise, la prière de la Sainte Vierge est l'espérance et la consolation des fidèles.

II

Cependant le dixième jour est arrivé de leur retraite dans le Cénacle et ce dixième jour est une grande fête pour les Juifs. En cette journée ceux-ci offrent au temple les prémices de la moisson, deux pains de la récolte nouvelle, auxquels ils ajoutent un holocauste, des hosties de paix et d'expiation. « A l'origine, l'action de grâces après la moisson était l'unique fin qu'ils se proposaient dans cette solennité. Plus tard ils y joignirent le dessein de remercier Dieu de la Loi qui avait été donnée à Moïse ce jour-là même, d'après une tradition commune au temps du Christ¹. »

Cette fête rappelait donc les souvenirs prodigieux et terribles du Sinaï, quand au sein du nuage sombre qui couronnait le sommet,

¹ Fouard, *Saint Pierre*, p. 4.

¹ *Ibid.*, p. 8.

les éclairs brillèrent, le tonnerre grondait, des trompettes mystérieuses retentissaient avec éclat. Tout à coup une voix imposante dominant tous ces bruits parla au peuple répandu sur les assises de la montagne, comme sur des gradins. C'était l'ange qui redisait aux Israélites terrifiés les préceptes du Décalogue, et qui remit ensuite à Moïse les deux tables de pierre sur lesquelles était gravée la loi.

Donnée dans cet appareil formidable, la loi ancienne respirait l'esprit de crainte; promulguée sur le mont Sion, la loi nouvelle respirait l'esprit d'amour. Celle-ci n'est plus gravée sur de froides tables de pierre inerte, mais sur les pierres vivantes des cœurs; aussi durera-t-elle aussi longtemps que durera l'amour.

Et voilà que le jour de la Pentecôte, à la troisième heure, c'est-à-dire à neuf heures du matin, à Jérusalem, où se pressaient un million de fidèles Juifs, tout à coup, autour du Cénacle, on entend le bruit d'un vent violent, comme un vent de tempête, *sonus tanquam advenientis spiritus vehementis*, qui remplit toute la maison où les apôtres sont réunis.

Le vent est un élément puissant, auquel rien ne résiste, qui renverse tout sur son passage, arbres, moissons, édifices; c'est le symbole du Saint-Esprit qui courbe toutes les âmes sous sa loi. « Il souffle où il veut, » parce qu'il est souverain. Il souffle sur la ville sainte qui s'émeut, il souffle surtout sur le Cénacle où depuis dix jours les apôtres et les disciples l'attendent en priant; il souffle en particulier sur Marie qui deviendra dans l'Eglise le grand foyer de force et d'amour. Jésus est venu jeter le feu sur la terre et il veut que le feu prenne, s'allume, embrase le monde; l'Esprit-Saint vient pour activer la flamme. Si l'on pouvait voir l'âme de Marie, elle apparaîtrait comme une immense fournaise d'amour.

Non seulement le vent attise et communique le feu, il ébranle toutes les couches de l'atmosphère, en chasse les miasmes dangereux et purifie l'air. Ainsi le Saint-Esprit ébranle le monde des esprits, il y opère une création nouvelle, il change, il rénove tout, il épure les sentiments, les idées, les lois qui régissent les sociétés; « la face de la terre va être renouvelée. »

Et quand le vent a soufflé, apparaît une sorte de flamme immense qui se partage et forme comme des langues de feu. Marie est représentée par la Tradition, assise sur un siège plus élevé que les autres, à cause de son éminente dignité; les langues de feu se divisent, *dispertitæ*, et s'arrêtent sur la tête de chacun d'eux, mais la Sainte Vierge reçoit le Saint-Esprit dans toute sa plénitude, et le globe de feu qui demeure au-dessus d'elle est plus ardent, plus flamboyant que les autres.

Ces flammes s'arrêtent sur la tête où réside

l'intelligence, parce que c'est l'intelligence, la vérité qui éclairera, qui convertira le monde. Elles affectent la forme de langues, parce que les apôtres parleront à toutes les nations; de langues de feu, parce que nulle âme sincère ne résistera à leurs raisons, à l'ardeur de la foi qu'elles exprimeront, de la doctrine qu'elles ont mission d'exposer aux Juifs et aux Gentils.

L'Esprit de Dieu qui a créé le monde, qui l'a façonné, crée aujourd'hui le monde spirituel, et comme il a été porté autrefois sur les eaux qui recouvraient l'abîme, il demeure un instant sur chacun des disciples, *sedit supra singulos eorum*. Puis les langues de feu disparaissent, parce qu'elles ont pénétré dans leur âme, mais alors les effets éclatent: « Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, ajoute l'auteur des *Actes*, et ils commencèrent à parler diverses langues, suivant que l'Esprit-Saint les inspirait. » Jusque-là leur âme était un foyer de grâce divine, mais un foyer intérieur qui ne jaillissait point au dehors. C'étaient des âmes unies à Dieu, remplies de l'esprit de leur divin Maître, et qui jouissaient de son intimité. Maintenant ce sont des âmes d'apôtres. Elles se sentent pressées de parler, d'agir, et elles répandent la vérité par flots sur tous ceux qui accourent, saisis par ce phénomène étrange, et qui se pressent autour du Cénacle.

« Or il y avait à Jérusalem des Juifs animés de l'esprit religieux, *virī religiosi*, qui appartenaient à toutes les nations qui sont sous le ciel. » Comment les atteindre tous, ces hommes dont le langage était différent du leur? Comment leur annoncer la vérité divine, puisqu'ils ne pourraient se faire comprendre d'eux?

C'est pourquoi l'Esprit-Saint a conféré aux apôtres le don des langues et, par un miracle unique, a voulu que tous entendissent leur langage. Ils parlent en effet à cette immense multitude, ils parlent du haut de la terrasse du Cénacle, et tous sont « confondus dans leur esprit » de constater que chacun d'eux entend qu'on s'exprime dans sa propre langue, et qu'ils comprennent tout ce qui leur est dit. Dans leur stupeur ils s'écrient: « Est-ce que ceux-ci qui nous parlent ne sont pas tous Galiléens? Comment se fait-il que tous nous les comprenons? » (Act., II, 1-8).

Marie, elle, se tait, elle n'est point chargée du ministère de la parole. Mais son âme se répand en prière, et elle attire sur les apôtres des grâces immenses.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 octobris 1912.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 10 octobre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la fête patronale d'un Martyr. — Les deux manières d'aimer la vie, 753.

Sermon pour la fête de S. Luc. — La lecture de l'Evangile, 755.

Avis paroissiaux. — Ceux qui ne prient pas, 760. — Sur l'assistance à la messe, 761.

Pour la Commémoration des fidèles défunts. — I. Le souvenir des trépassés, 762.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXII. Première Epître aux Corinthiens (*suite*), 766.

SERMON POUR LA FÊTE PATRONALE D'UN MARTYR

LES DEUX MANIÈRES D'AIMER LA VIE

Si le grain de blé ne tombe en terre pour y mourir, il demeure seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra; celui qui hait sa vie en ce monde la sauvera pour la vie éternelle.

(Jean, XII, 24-25).

Mes frères,

D'après ces paroles dites par le Maître du monde, il y a donc deux manières d'aimer la vie : l'une bonne, et l'autre mauvaise ; la première avantageuse, la seconde funeste ; la première qui consiste à vouloir sauver sa vie et aboutit à la perdre, la seconde qui consiste à la perdre et aboutit à la sauver.

Et, pour rendre cette vérité plus palpable, Notre-Seigneur s'est servi d'une comparaison : « Si le grain de blé, dit-il, ne tombe en terre pour y mourir, il demeure seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Dans le grain de blé, il y a deux parties bien distinctes : un germe vivant, enfermé dans l'intérieur, et une enveloppe composée de poussière molle et de durs téguments dont le rôle est de fournir au premier sa nourriture jusqu'au jour où la jeune plante pourra se suffire à elle-même ; en d'autres termes, de se consumer et de mourir pour développer la vie contenue dans le germe. Nous ressemblons, chrétiens, au grain de blé. En nous aussi est enfermé mystérieusement un germe de vie. Il y a été déposé au baptême. La volonté de Dieu est qu'il se développe et fructifie jusqu'au jour où il s'épanouira dans la vie éternelle. Mais aussi ce germe est revêtu d'une enveloppe extérieure qui est la vie corporelle. Notre-Seigneur veut donc nous dire que la véritable fonction de la vie présente ressemble à celle de l'enveloppe du grain de blé : c'est

de se dépenser jusqu'à complet épuisement pour nourrir et faire croître le germe de vie divine qui est en nous.

S'il en est ainsi, il est bien évident qu'il y a deux manières d'aimer la vie, j'entends la vie présente, la vie corporelle. Je veux vous exposer brièvement en quoi consistent l'une et l'autre. Ce ne sera pas oublier le saint martyr dont nous célébrons la fête, puisque ce sera mettre en lumière la pensée qui a inspiré tous ses actes. Ce ne sera pas non plus traiter un sujet inutile pour nous : puisque nous ne devons vivre qu'une fois, il nous importe par dessus tout de bien vivre.

I

La première manière d'aimer la vie consiste, selon l'expression de Notre-Seigneur (Mt., xvi, 25), à vouloir la sauver. L'aimer ainsi, c'est mettre en elle sa fin dernière ; c'est l'aimer comme un but, au lieu de l'aimer comme un moyen ; c'est l'aimer comme la brute, pour en goûter les agréments, sans se demander si elle n'a pas une destination obligatoire.

Nombreux sont aujourd'hui les hommes qui aiment la vie de cette façon. Les uns croient ou font semblant de croire que tout est mort dans l'homme quand il meurt, et que l'âme est anéantie quand le corps tombe en poussière. Les autres ne croient à rien, ne pensent rien ; ils passent « comme un troupeau, les yeux fixés à terre, » sans jamais appliquer leur intelligence aux questions religieuses, et ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir.

Deux mobiles règlent l'existence : entière de tous ces hommes : la soif de jouir et la crainte de souffrir. En présence d'un acte à accomplir, ils demandent uniquement s'il est source de joie ou source de peine.

D'un côté, ils ne s'ingénient, ne travaillent et ne se fatiguent que pour charmer et embellir la vie présente. La gloire, l'argent, le bien-être et le plaisir : voilà l'unique objet de leurs rêves et de leurs efforts. Le Saint-Esprit lui-même a retracé leur langage, au livre de la Sagesse : « Notre vie est le passage d'une ombre. Jouissons donc des biens présents ; usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse ; buvons à profusion le vin précieux, couvrons-nous de parfums, et ne laissons point passer la fleur du printemps. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent. Laissons partout des traces de nos réjouissances. C'est là notre lot, notre destinée. » (Sap., II).

D'un autre côté, ils font tous leurs efforts pour écarter de la vie le travail pénible et la souffrance. C'est de là, c'est de cet amour déréglé de la vie que proviennent aujourd'hui, mes frères, la plupart de nos plaies morales et sociales. Pourquoi, par exemple, tant de jalou-

sies, tant de haines, tant de divisions parmi nous ? Cela ne tient-il pas avant tout à la conception matérialiste de l'existence ? Du moment qu'on met tout dans la vie présente, il est bien naturel que ceux qui peinent se révoltent contre ceux qui semblent heureux. Pourquoi, dans nos campagnes, tant de maisons vides, et dont les ruines sont plus tristes que « la cage sans oiseaux » ou « la ruche sans abeilles ? » C'est que l'homme a voulu jouir seul afin de jouir plus complètement, et il a supprimé les berceaux. Pourquoi tant d'églises désertes le dimanche ? C'est qu'on veut faire de sa vie une fête, et que le prêtre, en rappelant qu'elle est autre chose, serait un trouble-fête.

Plus que la peine qui attriste la vie, nos pauvres matérialistes craignent la mort qui la finit. Quand la mort se présente à eux, ils la subissent en victimes, mais ils ne l'acceptent pas en chrétiens. Ils lui disent ce qu'une illustre victime de la Révolution disait sur l'échafaud à l'homme qui allait lui couper la tête : « Encore un moment, Monsieur le bourreau ! » Mais à quoi bon se cramponner à la vie qui leur échappe ? C'est ce jour-là, c'est au jour de la mort, que les hommes dont je parle comprendront la vérité de la parole évangélique : pour avoir voulu sauver leur vie, ils l'ont perdue. Leur folie a été pareille à celle d'un laboureur qui craindrait, à l'époque des semailles, de jeter son blé dans la terre, et qui, à l'époque de la moisson, n'aurait rien à récolter. Pauvres gens ! Ils ont oublié de vivre. En négligeant leur âme pour ne s'occuper que de leur corps, ils ont préparé une proie bien grasse pour les vers du tombeau. Mais c'est là tout le fruit de leur vie. Le monde, c'est vrai, les appelait des *viveurs* ; mais c'était une ironie : on les appelait *viveurs* de la même manière qu'on appelle *faiseurs* les gens qui ne font rien, et souvent aussi *libres penseurs* ceux qui prennent la liberté de ne pas penser.

II

J'ai hâte, mes frères, de vous exposer l'autre manière, la manière chrétienne, d'aimer la vie. Suivant les propres expressions de Notre-Seigneur, cette manière consiste à haïr, à perdre sa vie, afin de la sauver. C'est-à-dire : pour sauver sa vie, il faut l'employer à sa destination ; il faut la dépenser et l'épuiser afin de développer et de faire fructifier la véritable vie dont le germe est caché dans notre âme.

Ah ! si le grain de blé avait conscience des énergies qui sommeillent en lui, il rêverait, dans le sillon où le laboureur l'ensevelit, de devenir un bel épi tout plein de grains d'or se balançant sous le soleil du bon Dieu. Et c'est avec amour qu'il mourrait, qu'il s'épuiserait jusqu'à totale destruction, pour faire vivre et grandir le germe qui est en lui. Eh

bien ! le chrétien a conscience, lui, de sa nature et de sa destinée. Il sait qu'il y a en lui deux vies distinctes, la corporelle et la spirituelle ; que la première est à la seconde ce que l'enveloppe est au germe dans le grain de blé ; que par conséquent le rôle de la première est de se dépenser pour faire vivre la seconde. Voilà pourquoi le chrétien n'aime la vie présente qu'à cause et en vue de la vie divine qui lui a été donnée. Il a la conviction que si vivre ne consistait qu'à manger, à boire, à jouir et à dormir, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Il est intimement persuadé que ce qui donne à notre existence éphémère son sens et son prix, c'est que nous pouvons la consacrer, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, à des réalités éternelles.

C'est ainsi qu'entre tous les autres les martyrs ont aimé la vie. Sur la parole et à l'exemple de Jésus-Christ, ils l'ont jouée à *qui perd gagne*. Sans doute, au jour de leur supplice, il s'est trouvé des hommes pour les plaindre, peut dire en les voyant mourir : « C'est dom-mage ! » Le Roi des martyrs, quand il montait au Calvaire, fut l'objet d'une compassion semblable. Mais eux aussi purent faire à ceux qui pleuraient leur trépas, une réponse pareille à celle que Jésus fit aux filles de Jérusalem : — Ne pleurez pas sur moi, ce m'est un gain de mourir ; si je sacrifie une vie périssable, c'est au profit d'une vie meilleure qui ne me sera pas ôtée.

Etre martyr par l'effusion de son sang, c'est un honneur réservé à un petit nombre. Mais l'être par la disposition de son âme, c'est le devoir de tous. C'est pour tous que le Maître a dit : « Si quelqu'un ne hait pas sa vie, il ne peut pas être mon disciple. » (Luc, xiv, 26). En conséquence, le véritable chrétien est toujours disposé à se laisser couper la tête, s'il le faut, pour la vérité et la justice. Constamment aussi il est prêt à accepter la mort que Dieu lui destine. D'avance et maintes fois il l'accepte avec une joyeuse soumission. Comme S. Martin, il dit : « Je ne refuse pas de vivre et je ne crains pas de mourir, que la volonté de Dieu soit faite ! »

Mais en attendant l'heure dernière, il consacre à Dieu toutes ses heures. La vie divine qui est en lui est susceptible d'un progrès incessant, et c'est la volonté de Dieu qu'elle se développe de jour en jour. Celui qui est juste doit devenir plus juste, celui qui est saint doit devenir plus saint. Or tout effort, tout acte de vertu, toute victoire remportée sur une tentation accroissent en nous la vie divine. Le chrétien sait cela. Aussi craint-il de perdre une seule minute de son temps. Etudier courageusement ses obligations, et les accomplir généreusement, voilà ce qu'il fait sans relâche pour conserver, faire grandir et fructifier en lui la vie intérieure. Il vit véri-

tablement, parce qu'il fait de la vie un saint usage.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent, pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur, ou quelque grand amour.

**

Mes frères, je viens de vous exposer les deux manières qui existent d'aimer la vie. De toute nécessité il faut que nous choissions entre les deux. Ou bien nous aimerons la vie pour elle-même, pour en jouir, et nous la perdrons. Ou bien nous l'aimerons pour la dépenser et la sacrifier au profit d'une vie supérieure, et nous la sauverons. Laissons-nous donc entraîner par l'exemple des martyrs. C'est le meilleur hommage que nous puissions leur rendre au jour de leur fête. En vénérant les restes de leur corps, n'oublions pas que leurs reliques les plus précieuses sont les exemples de leurs vertus. Recueillons bien ces dernières pour les enchâsser dans le reliquaire de notre mémoire. A l'exemple des martyrs, perdons notre vie pour Jésus-Christ, afin de la sauver. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT LUC

(18 octobre)

LA LECTURE DE L'ÉVANGILE

Mes frères,

La lecture est une des passions dominantes de notre siècle. Prendre un livre, en parcourir rapidement les pages, afin d'en connaître le contenu, le jeter ensuite de côté pour en saisir un second, puis un troisième, voilà ce que nous voyons tous les jours, ce que nous faisons nous-mêmes, tant est grande la hâte de savoir des choses nouvelles, propres à rassasier l'avidité curieuse de l'esprit humain.

Le malheur est que, dans cet empressement à lire, on ne prend pas la peine de discerner le bon du mauvais, ce qui peut nuire à l'âme de ce qui peut l'enrichir de connaissances nobles et utiles. Bien au contraire, nous voyons les mauvais livres recherchés de préférence et devenus l'unique pâture de gens désireux d'émotions violentes, dont ils faussent l'esprit et corrompent le cœur.

Je voudrais, mes frères, dans la mesure du possible, éloigner de vous un pareil danger, en vous exhortant à lire un livre beau entre tous, instructif et intéressant, un livre que l'illustre pontife Léon XIII appelait « le livre de l'éternelle sagesse et de la suprême bonté » ; un livre qui a fait plus de saints qu'il ne compte de lettres ; en un mot un livre divin, l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans les temps passés, nos pères le lisaient beaucoup. On voyait dans toutes les maisons chrétiennes le vieil exemplaire de l'Évangile transmis de génération en génération comme un précieux héritage. Le chef de la famille, entouré de ses enfants attentifs, en lisait quelques pages, chaque soir, ou tout au moins le dimanche. On l'écoutait avec intérêt ; on prenait de bonnes résolutions, et on se sentait devenir meilleur. Ces habitudes religieuses, hélas ! ont presque entièrement disparu, et bien rare maintenant est la maison où l'on trouve l'Évangile, et surtout sa lecture habituelle.

Ce me serait, mes frères, une vive joie si je pouvais faire revivre parmi vous cette pratique salutaire. C'est pourquoi dans cette fête de saint Luc, un de ces hommes inspirés qui ont écrit l'Évangile, je veux vous exposer les avantages dont vous pourrez profiter dans la lecture de son livre, tant pour l'enseignement de votre intelligence que pour le fonctionnement de votre vie.

Vous trouverez dans la lecture de l'Évangile trois biens d'un prix inestimable : une instruction supérieure à toute autre, parce qu'elle révèle à l'homme ce qu'il lui importe le plus de connaître ; un encouragement très puissant à la pratique de tous ses devoirs, le portant, s'il le veut bien, jusqu'à la plus parfaite sainteté ; et enfin un intérêt captivant, par le charme de ses récits, la variété et la surnaturelle grandeur des sujets qu'elle vous présente. En trois mots, mes frères, la lecture de l'Évangile est, au plus haut degré, une lecture *instructive, sanctifiante et intéressante*.

Écoutez donc cette parole. J'espère, Dieu aidant, qu'elle sera efficace, et que vous ne sortirez pas de cette assemblée sans vous sentir animés d'un ardent désir de mieux connaître ce livre divin, et d'en faire votre lecture habituelle, pour votre meilleur bien et la plus grande gloire de Dieu.

I

Qu'est-ce donc que l'Évangile ? L'Évangile, mes frères, est une histoire ; non pas l'histoire d'un homme ordinaire, célèbre parmi ses semblables ; mais celle d'un Homme-Dieu, venu sur la terre pour sauver le genre humain. C'est le récit de la vie, des paroles et des actions de N.-S. Jésus-Christ. Dans ce récit, nous trouvons l'exposé complet des vérités surnaturelles dont la connaissance est indispensable à notre salut ; voilà pourquoi sa lecture est *instructive* entre toutes.

1. Tout d'abord, mes frères, il faut que vous soyez bien convaincus de l'absolue véracité des Évangélistes qui ont composé cette histoire. Ce n'étaient pas des savants selon le monde, des hommes habitués à écrire, de profonds penseurs. Non ; c'étaient des gens du peuple, accoutumés aux rudes travaux de leur métier, quatre témoins obscurs, qui n'ont jamais écrit

autre chose que cette vie en quelques pages. Ils rapportent ce qu'ils ont vu et entendu, *quod vidimus et audivimus* ; cela suffit pour qu'ils n'aient pas pu se tromper.

Ils n'ont pas voulu davantage nous tromper ; car c'étaient des hommes simples, de bonne foi, incapables d'une fausseté qui aurait induit en erreur le monde entier. Quand les Juifs leur demandent de porter témoignage pour leur Maître, ils l'attestent simplement, par l'autorité de leur parole et de leurs vertus ; quand au contraire ils leur défendent de professer sa doctrine, ils répondent : « Plutôt la mort ! » et tous quatre signent leur écrit de leur sang versé pour en attester la vérité.

Tels furent les auteurs de ce livre divin, qui le rédigèrent sous l'inspiration, et, si je puis ainsi parler, sous la dictée de l'Esprit-Saint. Nous pouvons donc avoir une entière confiance dans la sincérité de ce qu'ils rapportent.

C'est ainsi que l'Eglise catholique l'a toujours apprécié. De là vient que dans le langage universel le nom d'Evangile et le nom de Vérité ont une seule et même signification : pour dire parole de vérité, on dit parole d'Evangile. C'est encore la main étendue sur ce livre sacré qu'on jure de dire la vérité, rien que la vérité, dans un serment solennel : « Ma parole est aussi vraie que la parole de ce livre ; » c'est tout dire.

2. Cette indispensable certitude une fois établie, nous devons maintenant nous demander : que contient donc ce livre, d'une si grande importance, qu'il doive être présenté à l'étude et à la connaissance de tous les hommes sans exception ?

Il contient, mes frères, la somme de la doctrine la plus vraie, la plus complète et la plus sublime qui ait jamais été apportée à l'humanité. Ce que les plus grands philosophes et les plus vastes génies n'ont jamais pu découvrir, ni enseigner à leurs semblables, en un corps de doctrine entièrement acceptable, l'Evangile nous le révèle avec une clarté et une splendeur que jamais rien n'a pu obscurcir, ni ébranler.

Sur Dieu, sur sa nature et ses perfections infinies, sur son action dans le monde, l'Evangile a des notions d'une beauté et d'une précision inattaquable. Sur l'homme, son origine, ses devoirs dans la vie présente et sa destinée dans la vie future, il résout dans toute leur plénitude ces graves problèmes, dont le savant cherche vainement la solution hors de lui. En un mot, sur tout ce qu'il importe le plus, je dirai même, sur tout ce qu'il importe uniquement de connaître, l'Evangile donne des réponses d'une justesse, d'une force et d'une vérité qui n'est autre que la vérité de Dieu même.

Voilà pourquoi, depuis bientôt deux mille ans, tous les instructeurs du peuple chrétien

ont puisé dans ce livre leurs pensées, leur inspiration et les principes de la doctrine catholique, comme à une source très pure et intarissable. C'est de l'Evangile que les Conciles ont tiré les motifs de leurs canons dogmatiques, les papes ceux de leurs décrets infaillibles, et les évêques ceux de leurs lettres pastorales. C'est en lui que les docteurs ont trouvé leur science profonde, les théologiens leurs savantes définitions, les orateurs sacrés leur éloquence, et jusqu'à l'humble curé de campagne la matière de son prône dominical.

Mais ne croyez pas, mes frères, que les évangélistes aient employé, pour dire ces choses, des formules abstraites, des raisonnements compliqués, ou les phrases prétentieuses des maîtres de la parole humaine. Bien au contraire. Ils les enseignent simplement, recueillant ce que disait le Sauveur, au cours d'une instruction familière aux Juifs sur la montagne ou au bord de la mer ; sous la forme d'une gracieuse parabole, ou bien encore dans le cadre d'un miracle qu'a fait Jésus-Christ en faveur d'un malheureux. De cette façon, limpide et intelligible à tous, ils font connaître ces dogmes profonds dans lesquels, jamais, la moindre erreur n'a pu se glisser, ces vérités immuables qui, une fois fixées dans ces pages divines, n'ont jamais varié d'une syllabe ; cette doctrine universelle enfin, qui embrasse toutes les connaissances nécessaires aux hommes et les éclairent tous, tant riches et savants fussent-ils, puisque c'est la lumière de Dieu même.

3. Que puis-je dire encore, mes frères, sur ce sujet, sinon répéter : l'Evangile est l'histoire divine de Jésus-Christ vivant, parlant, agissant au milieu de nous, comme jadis il vivait, parlait et agissait au milieu des Juifs. Et quelle vie, quelle parole, que celle qui vient du sein du Père tout-puissant, dans la gloire des cieux, et passe par l'étable de Bethléem et la crèche, de la crèche à la croix, et de la croix au triomphe de la Résurrection et de l'Ascension ! Les évangélistes ont admirablement exprimé cette existence de Jésus-Christ où paroles et actions concourent à l'enseignement de la même doctrine. Tout y est saisi sur le vif, sous le feu des rayons de l'Esprit-Saint. De là vient que leur récit possède une vertu secrète, une chaleur qui agit sur l'entendement et charme le cœur. Il tire de là son admirable autorité doctrinale. Tous ceux qui ont le bonheur de le lire assidument savent cela ; de sorte que c'est à la fois le livre de l'éternité avec Dieu, et celui de l'actualité avec nous ; c'est l'irrésistible vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle : *Verba mea non præteribunt*, a dit le Sauveur.

II

En même temps que l'Evangile est le livre le meilleur qui puisse instruire l'homme, il est aussi le livre *sanctifiant* par excellence, celui dont la lecture peut le mieux améliorer

sa vie et l'élever aux sommets de la plus haute perfection.

1. Il contient en effet le recueil le plus complet des préceptes propres à nous rendre saints. C'est un véritable code, un code de lois divines, d'une telle simplicité que personne ne peut se prétendre incapable de les comprendre et de les observer ; d'une si grande sainteté qu'il satisfait les plus vives aspirations des âmes héroïques.

Jésus-Christ, vous le savez bien, mes frères, était venu sur la terre pour réparer le mal causé à l'humanité par le péché originel, la détourner du mal et lui faire reconquérir le ciel dans la pratique du bien. Pour étendre le bienfait de sa divine mission aux hommes dans tous les temps et dans tous les lieux, il lui fallait un code de préceptes clairs, faciles à comprendre et essentiellement moralisateurs. Il a promulgué ces préceptes. Les évangélistes les ont recueillis de sa bouche même et les ont consignés dans leurs livres sacrés pour les transmettre à la postérité la plus reculée. Ils n'ont pas formulé ces lois d'une manière didactique, par chapitres, articles et paragraphes, comme font les législateurs des peuples ; ils ont rapporté ce que disait le Sauveur au cours de ses conversations particulières, comme dans ses discours publics aux Juifs accourus pour l'entendre.

Tantôt c'est un conseil donné au malade qu'il vient de guérir ; tantôt c'est l'admirable causerie des Béatitudes, où se révèlent les plus sublimes enseignements de la perfection chrétienne. Une autre fois, c'est sous la forme d'une parabole, ou encore dans le touchant épanchement des adieux qu'il adresse à ses apôtres, la veille de sa mort.

Vous trouvez ainsi, dans les pages de l'Evangile, toutes les prescriptions propres à moraliser et à sanctifier votre vie. Rien n'y manque.

Voulez-vous savoir quels sont vos devoirs envers Dieu, votre Créateur, votre Providence, et un jour le Juge souverain des vivants et des morts ? L'Evangile vous apprend comment vous devez l'adorer, avec quelle confiance il vous faut le prier, et surtout avec quel soin vous devez éviter le mal et faire le bien, pour mériter ses célestes récompenses. — Désirez-vous connaître comment il vous faut agir envers votre prochain ? L'Evangile vous enseigne toutes vos obligations envers lui : la justice, la bonté, la conduite à tenir envers vos parents, vos enfants, vos amis, les étrangers, vos ennemis même, si vous en avez ; en sorte que si vous vous pénétrez de ces belles leçons, rien ne vous manquera de cette suave charité qui est la plénitude de la loi. — Quand il s'agira de vous-mêmes, lisez encore l'Evangile. Vous y découvrirez le respect que vous vous devez dans votre esprit, dans votre cœur, et jusque dans vos organes corporels ; la vigilance sur votre imagination, l'humilité dans vos pensées,

la mortification de vos sens. A la lumière de l'Evangile, vous comprendrez la nécessité de la pénitence expiatoire et le grand rôle de la douleur dans l'existence de l'homme.

Il y a plus de véritable morale dans une seule page de ce livre que dans tous les traités des moralistes anciens. Ce code divin est d'une telle perfection qu'il ne se borne pas à régler les actes extérieurs de notre vie ; il atteint le péché dans sa racine, l'arrête dans sa source, le poursuit jusque dans les plus secrets sentiments du cœur et jusque dans la pensée qui le conçoit. En un mot, mes frères, l'Evangile est la règle la meilleure qui puisse diriger votre conduite dans la pratique de la justice, de la charité, de l'honneur chrétien, de tous vos devoirs.

2. Il fait plus encore : non seulement ce livre enseigne l'observation des préceptes strictement obligatoires pour que tous les hommes puissent mener une vie méritoire du ciel ; mais il les excite encore à la pratique des œuvres de perfection qui les élèvent au-dessus de leur nature bornée, et les fait parvenir jusqu'à la plus haute sainteté. C'est ce qu'on appelle les *conseils évangéliques*. Ces conseils ont été, chez les saints, les principes inspirateurs de ces héroïques vertus qui font l'admiration de la terre. Ils ont été la cause de la vaillance de tant de millions de martyrs, heureux de souffrir et de mourir pour témoigner à Dieu la grandeur de leur amour. Ils ont été la cause de la soif ardente qu'ont eue pour les plus dures austérités de la pénitence tant d'anachorètes, de vierges très pures, de religieux et de religieuses, réparateurs des péchés du monde. C'est dans la méditation des conseils évangéliques que S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Thomas d'Aquin, ces immenses génies de l'intelligence, ont appris la science des si belles choses qu'ils ont dites et écrites. C'est dans l'Evangile lu, relu mille fois, et profondément étudié que sainte Thérèse a puisé son amour séréaphique pour Jésus-Christ, S. François de Sales sa douceur inlassable, S. Vincent de Paul son inépuisable charité, l'humble curé d'Ars son zèle pour le salut des âmes, tous les saints et toutes les saintes enfin la cause et les moyens de leur merveilleuse sainteté.

Ah oui ! mes frères, l'Evangile est bien la loi universelle, loi des petits et des grands, des peuples et des individus, des pécheurs et des justes, la lumière de nos pas dans le sombre chemin de la vie, la règle du strict devoir comme celle de la plus belle perfection ! Ainsi que le disait éloquentement S. Jean Chrysostome à ses fidèles diocésains, ce livre sacré est un trésor dont les moindres parcelles sont capables de nous enrichir ; il est une mine d'or dont il faut recueillir avec grand soin les plus petites paillettes, parce que tout y est précieux ; il est un festin magnifique où

tous trouvent la nourriture à leur goût, tandis que les ouvrages les plus vantés de la science profane laissent presque toujours l'âme affamée. Il est enfin la loi de grâce, la loi de paix et de dilection, *perfectio legis dilectio*, loi qui d'une part établit dans une délicieuse harmonie les rapports de Dieu avec les hommes, et d'autre part établit aussi les rapports des hommes avec les autres hommes, leurs semblables. Ainsi elle unit entre eux tous les êtres intelligents dans des nœuds forgés au feu de l'éternelle charité, *perfectio legis dilectio*.

III

Pour compléter ce tableau des mérites de l'Evangile, il me reste, mes frères, à vous montrer combien sa lecture est *intéressante*, et quel puissant attrait vous offre chacune de ses pages.

1. Notre esprit, curieux et chercheur, aime par-dessus tout ce qui le captive, l'émeut et le tient en éveil par un charme continu.

Or, je ne crains pas de le dire : il n'existe pas, dans les lettres humaines, un livre où l'intérêt soit aussi vif, aussi passionnant que dans l'Evangile.

Il fut écrit, sans recherche ni prétention, par quatre hommes du peuple, quatre témoins obscurs, qui n'ont jamais composé que cette histoire, en quelques pages, se bornant à rapporter ce qu'ils ont vu, et ce qu'ils ont entendu. Cependant il se trouve que ces pages sont plus intéressantes que n'importe quel autre ouvrage conçu par le plus habile écrivain. La raison qui explique ce phénomène, c'est que, outre l'inspiration de l'Esprit-Saint qui les a dictées, le sujet qui remplit l'Evangile, c'est la rédemption du monde et la lutte dont notre salut fut l'enjeu. C'est tout ce qui peut s'imaginer de plus grand : la gloire de Dieu et le bonheur ou le malheur éternel des humains. Dans ce récit, la passion maîtresse qui met tout en action, c'est l'amour infini d'un Dieu, l'inénarrable amour qui le fait descendre sur la terre, souffrir et mourir pour nous. Dites s'il y a une tragédie, un roman, si génial qu'il soit, qui approche de l'intérêt de cette cause-là, tant se réunissent autour d'elle toutes les surprises, toutes les admirations, tous les attendrissements !

Vous aimez les tableaux gracieux, empreints de poésie, au milieu des scènes d'une aimable réalité. — Où trouverez-vous rien de plus attachant que le récit de la Nativité du divin enfant de Bethléem, des circonstances qui environnent son berceau, et le font resplendir d'une gloire incomparable ; puis son enfance, ses courses à travers les campagnes de la Judée et de la Galilée ?

Votre esprit se complait à écouter les récits où les plus belles leçons sont mises à la portée de toutes les intelligences. — Où trouverez-vous rien de plus instructif, dans leur sublime

simplicité, que les paraboles, jamais égalées, dont Jésus se sert pour enseigner sa doctrine aux simples d'esprit qui l'écoutaient : les paraboles du bon pasteur, du maître de la vigne, du charitable Samaritain, de l'Enfant prodigue, et tant d'autres !

Mais vous préférez les discours de la haute éloquence, qui remuent fortement l'âme des auditeurs. — Lisez alors la conférence des Béatitudes sur la montagne, les gémissements du Sauveur annonçant la destruction prochaine de Jérusalem et ses anathèmes aux Pharisiens endurcis dans leur orgueil, ou bien son admirable allocution à ses disciples la veille de sa mort. Vous sentirez là que jamais l'éloquence humaine n'a une pareille puissance, et que, sous chaque mot du livre inspiré, « la vérité brille comme une étoile et palpite comme un cœur. »

Vos préférences sont pour le merveilleux, les choses surhumaines qui nous jettent dans le monde du surnaturel. — Vous n'avez, dans l'Evangile, que l'embarras du choix : l'intervention continue des anges dans la vie de Jésus-Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa résurrection et son ascension ; les démons chassés des possédés ; les innombrables miracles qu'il accomplit en bouleversant toutes les lois de la nature, et en domptant les éléments, la vie et la mort, avec autant de force que de bonté.

Mais enfin votre cœur blasé ne se trouve heureux qu'en face des événements tragiques où les passions les plus vives sont en jeu, au milieu des péripéties les plus impressionnantes. — Lisez, en ce cas, la Passion du Rédempteur ; parcourez-en les actes sanglants, assistez à chacune des scènes qui se déroulent depuis le jardin de l'agonie jusqu'au sommet du Calvaire ; et vous comprendrez que jamais ne s'est accomplie sur la terre une action plus grande, d'une plus vibrante intensité et plus capable de remuer jusqu'au fond des entrailles l'humanité tout entière.

2. Ce qui apporte encore un intérêt unique, je dirai personnel, à ces faits évangéliques, c'est qu'ils se produisent uniquement en notre faveur, pour assurer l'œuvre de notre salut. C'est pour venir nous racheter que Jésus-Christ naît à Bethléem ; pour nous donner ses divins enseignements qu'il parle avec tant de sagesse. Il travaille pour nous donner l'exemple ; il multiplie les miracles pour fortifier notre foi ; il souffre et meurt sur la croix pour expier nos péchés ; et enfin, il monte au ciel, dans sa glorieuse ascension, pour nous y préparer une place à ses côtés. Dans tout l'Evangile, c'est Dieu pour nous, Dieu avec nous, Dieu en nous. Rien donc de ce qui le concerne ne peut nous être étranger. Son histoire est la nôtre autant que la sienne. Elle prend dès lors l'intérêt saisissant d'un papier de famille. Voilà pourquoi, mes frères,

vous devez la lire comme vous liriez le testament qu'un père aurait écrit pour vous avant de mourir, afin de vous mettre en possession de tous ses biens.

3. J'ajoute une dernière considération qui achèvera de mettre en votre âme un vif amour pour la lecture de l'Evangile.

L'Eglise catholique, bâtie sur ce livre comme sur un roc sacré et inébranlable, l'a toujours entouré d'une vénération profonde. Elle veille avec un soin attentif à ce qu'aucune parole du texte primitif ne soit jamais changée ni altérée. Un diacre, dans le chant solennel d'un passage de l'Evangile, s'était permis de remplacer un mot qui lui semblait vulgaire par un autre mot qui lui paraissait plus noble. Tout le peuple chrétien protesta avec énergie contre ce qu'il regardait comme une profanation.

Dans les premiers siècles du christianisme, on renfermait le livre des Evangiles dans le tabernacle qui contenait l'Eucharistie. On associait ainsi dans un même honneur la chair du Christ et sa divine parole.

Quand les empereurs païens décrétaient leurs sanglantes persécutions pour détruire la religion nouvelle, ils s'efforçaient de s'emparer des livres évangéliques pour les brûler. Les évêques mettaient autant de soin à les soustraire à leurs profanations impies qu'ils en mettaient pour l'hostie consacrée ; et, si quelque malheureux apostat leur en livrait un exemplaire, il était à jamais flétri du nom infamant de « traditeur. »

Sans remonter si haut, ni si loin, voyez, mes frères, de quels honneurs l'Eglise accompagne le chant de l'Evangile, dans la liturgie de la messe solennelle. Le diacre s'avance, portant dignement le livre divin, tandis que le peuple fidèle se tient debout et que les flambeaux allumés brillent à ses côtés. Il l'encense avec respect ; puis, l'ayant ouvert, il en lit les paroles à haute voix. Il le baise ensuite pieusement, et le fait baiser à l'officiant demeuré à l'autel.

Ces rites majestueux ne sont-ils pas bien propres à exprimer la déférence que mérite la parole de Dieu ? Ils montrent de la manière la plus sensible que vous aussi, mes frères, vous devez recevoir l'Evangile comme la lumière céleste de votre intelligence, le guide divin et l'inspirateur de votre conduite, qui vous fera marcher toujours dans les voies du devoir, de la sagesse et de la sainteté. Une première lecture pourra vous laisser indifférents ; une seconde vous révélera peu à peu les leçons qu'il renferme. Dans les suivantes, ses trésors se découvriront de plus en plus ; et vous finirez par tomber à genoux devant les splendeurs de l'infinie vérité, de l'infinie beauté et de l'infinie bonté, qui est Jésus-Christ, Dieu fait homme, vivant dans son Evangile, comme jadis dans sa chair mortelle. Alors le cri de l'ado-

ration et de l'amour s'échappera de votre cœur : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

**

Nous lisons dans la vie des saints qu'un jour un jeune homme marchait dans les allées de son jardin, méditant sur les grands mystères de la religion. C'était Augustin, doué d'une vaste intelligence, mais encore plongé dans les erreurs du Manichéisme et courbé sous le joug de ses passions. Il cherchait cependant la vérité, et gémissait de ne la point trouver. Tout à coup, il entend une voix mystérieuse dire à son oreille cette parole : « Prends et lis. *Tolle et lege.* » Il s'arrête, regarde et aperçoit un livre placé à son côté par une main inconnue. C'était le Nouveau Testament, contenant l'Evangile de Jésus-Christ avec les Epîtres de S. Paul. Il prend ce livre ; il le lit, puis le relit avec admiration. Une lumière céleste éclaire son esprit ; il reconnaît la vérité divine et l'embrasse avec ardeur. Grâce à cette lecture, celui qui hier encore était un hérétique et un grand pécheur, se convertit, expie ses fautes, et devient S. Augustin, un des plus illustres docteurs et des plus grands saints de l'Eglise.

Mes frères, laissez-moi vous redire la parole que le ciel fit entendre à Augustin : *Tolle et lege*, prenez et lisez l'Evangile.

Pour cela, il faut d'abord le posséder. De nos jours ses exemplaires ont été multipliés presque à l'infini. Sous la vive impulsion des Souverains Pontifes, en particulier de Léon XIII, et sous la direction de prêtres aussi savants que zélés, des éditions de l'Evangile en langue vulgaire, avec des notes explicatives, ont été publiées de divers côtés, à un prix minime. Faites donc l'acquisition de ce livre, si vous ne l'avez déjà. Mettez-le dans chacune de vos maisons. Il y apportera la bénédiction du ciel. Vous le déposerez auprès du Crucifix de famille, qui occupe la place d'honneur dans votre demeure. Vous aurez ainsi près l'un de l'autre l'image du Christ, votre Rédempteur, et le livre de sa parole, qui instruit, console et pardonne.

Mais, surtout, lisez ce livre. Un vrai chrétien ne devrait jamais passer un seul jour sans se nourrir de ce délicieux aliment. Il ne suffit pas d'en parcourir les fragments détachés qui se trouvent dans votre paroissien ; mais il faut le lire dans son ensemble, par chapitre entier, souvent, ou tout au moins chaque dimanche, avec régularité. Faisant ainsi, vous ne tarderez pas à en goûter la divine sève.

C'est l'histoire vivante de Jésus-Christ, votre Sauveur, vous révélant ces dogmes fondamentaux qui doivent faire l'objet de votre foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu : lisez-la donc avec une respectueuse docilité d'esprit. C'est le code des lois morales destinées

à diriger et à sanctifier votre conduite : lisez-le donc avec une bonne volonté pleine de générosité, disant sincèrement : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » Oh ! dites-lui bien : « Que voulez-vous que je fasse ? » et que vous le ferez jusqu'à la fin, avec une inlassable persévérance.

Vous lirez donc et cette histoire et ce code, tout l'Evangile, avec le respect, la confiance, l'attention et l'assiduité qu'il mérite. Vous méditez ses précieuses leçons ; vous en ferez l'application à vos actions. Ainsi il sera vraiment pour vous le pain de vie. Par lui, la grâce divine pénétrera insensiblement les puissances de votre âme ; et il arrivera bientôt, mes frères, par l'effet de ce contact habituel avec Jésus-Christ, que vous n'aurez plus d'autres sentiments que les siens, d'autres désirs ni d'autres pratiques que les siennes.

Par la vertu de l'Evangile, lu, médité et étudié en priant, vous ne vivrez plus de votre vie matérielle ; c'est Jésus-Christ qui parlera, agira et vivra en vous, toujours.

A la fin de votre existence mortelle, quand vous paraîtrez au tribunal de Dieu, il n'y aura plus, en présence l'un de l'autre, que votre âme d'un côté, et, en face d'elle, le livre sacré de l'Evangile. Dieu regardera cette âme, votre vie entière que vous apporterez à son jugement. Si cette vie, qui doit être la reproduction de son livre divin, ne lui offre qu'une mauvaise épreuve, une image imparfaite, fautive et souillée par le péché, il la jettera au feu. Mais si elle est la ressemblance vécue de ce parfait modèle, la copie sans tache du magnifique exemplaire remis entre vos mains et sous vos yeux, Dieu jugera bon votre travail, votre œuvre satisfaisante ; et, pour l'éternité, vous serez sauvés par l'Evangile. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

CEUX QUI NE PRIENT PAS

Mes frères,

C'est souvent que, dans ses Epîtres et ses Evangiles, l'Eglise vous rappelle le grand commandement de la prière, formulé par N.-S. J.-C. lui-même : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser de prier, *oportet semper orare et non deficere*. » (Luc, xviii, 1). Et en particulier pendant ce mois d'octobre, le beau mois du Rosaire, elle vous invite à redoubler tous les jours vos instances et vos supplications. Grâce à Dieu, bon nombre de catholiques suivent avec obéissance et avec respect les conseils de cette bonne mère qu'est l'Eglise ; et d'ailleurs ils comprennent si bien la nécessité de la prière qu'ils ne manquent point d'y recourir d'eux-mêmes dans toutes leurs peines et dans tous leurs besoins. Mais malheureusement d'autres, qui se croient peut-être des

esprits supérieurs, en sont arrivés au point de dire à qui veut les entendre : « Inutile de me parler de prière ; moi, je ne prie jamais ! »

Eh bien ! mes frères, vous me permettrez de vous faire remarquer l'inconséquence de ces malheureux. Non seulement ils prient, et très souvent, mais je trouve qu'ils prient si bien que j'ai l'intention de vous les proposer aujourd'hui pour modèles.

I

Quels sont ceux qui en sont arrivés à dire : « Inutile de me parler de prière ; moi, je ne prie jamais ? » Mes frères, il faut bien le reconnaître, ce sont ces gens essentiellement pratiques qui prétendent qu'avant de songer à l'autre monde, il faut d'abord se débrouiller dans celui-ci.

Interrogez-les, en effet.

Ils vous expliqueront qu'ils n'ont qu'un but : arriver coûte que coûte à une belle situation, c'est-à-dire à une situation qui leur procurera ou de l'honneur, ou de la gloire, ou de la fortune, ou des plaisirs. Mais hélas ! ils ont beau concevoir les plus brillants projets : la vie est courte, les concurrents sont nombreux, les places ne sont pas toujours disponibles ; et ils comprennent bientôt que s'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes et leur propre mérite, ils ont bien des chances de ne jamais sortir de la médiocrité. Aussi que vont-ils faire ? Vont-ils se résigner au sort qui les attend ? Vont-ils dire un adieu définitif à leurs rêves d'ambition et d'orgueil ? Oh ! non, certes, leur parti est déjà pris : ils vont tâcher de se faire recommander, ils vont se démenier chez l'un chez l'autre, ils vont se pendre littéralement à la sonnette des gens influents, ils prieront dans les rues, ils supplieront dans les antichambres, ils gémiront dans les salons, ils promettent tout ce qu'on voudra, ils jureront tout ce qu'on leur demandera de jurer ; et si cela ne leur paraît pas suffisant pour atteindre leurs fins, ils iront jusqu'à faire de nombreux pèlerinages chez les parents et les amis des plus illustres personnages.

Et c'est ainsi, — ô spectacle qui ne manque ni de saveur ni d'ironie ! — c'est ainsi que ceux qui prétendent ne jamais prier, passent presque toute leur vie à faire des prières !

II

Oui, ne vous en déplaît, à faire des prières !... Et ils savent si bien les faire que je n'hésite pas à vous les proposer aujourd'hui pour modèles, tant il est vrai, nous dit l'Evangile, que sous un certain rapport les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de la lumière. « *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* » (Luc, xvi, 8).

Que font en effet la plupart de nos fidèles, sous prétexte de prier ? On dirait vraiment

qu'ils s'acquittent d'une corvée ennuyeuse. Ils marmotent machinalement quelques lambeaux de phrases ; ils parlent sans attention, sans respect, sans recueillement, sans dévotion ; ils pensent à toutes sortes de choses, excepté à ce qu'ils font ; et n'est-il pas vrai que beaucoup seraient fort embarrassés pour répondre, si quelqu'un s'avisait de leur dire : « Voyons, mon ami, pouvez-vous m'apprendre pour qui ou pour quoi vous venez de prier ? »

Ah ! certes, si au lieu d'agir aussi inconsciemment, les chrétiens agissaient comme ces gens du monde dont je parlais tout à l'heure, s'ils savaient s'agenouiller devant Dieu comme ceux-là savent s'agenouiller devant les hommes, s'ils savaient prier avec la même humilité, s'ils savaient supplier avec la même ferveur, s'ils savaient insister avec la même persévérance, s'ils savaient se faire recommander par les puissants protecteurs que sont pour nous la T. S. Vierge et les saints, croyez-vous que Dieu ne se laisserait pas toucher encore plus facilement que les hommes ? Croyez-vous qu'il ne s'empresserait pas d'accueillir les requêtes qu'on lui présente ? Croyez-vous qu'il n'accorderait pas volontiers les grâces de choix et les faveurs les plus insignes ?

Je souhaite, mes frères, que vous compreniez désormais la nécessité où vous êtes de prier et surtout de bien prier, *oportet semper orare et non deficere*. Et si par hasard vous vous êtes jamais demandé pourquoi les pèlerins de Lourdes et de la Salette obtiennent si souvent, de nos jours, les miracles les plus extraordinaires et les conversions les plus inattendues, vous avez facile, après ce que je viens de dire, de trouver la réponse à votre question : « Ce n'est pas seulement parce qu'ils prient, c'est parce que, semblables aux enfants du siècle dont je vous parlais tout à l'heure, ils prient très bien ! »

SUR L'ASSISTANCE A LA MESSE

Mes frères,

Il est dans l'Evangile une parabole de N.-S. J.-C. sur laquelle je voudrais attirer aujourd'hui votre attention. La voici en quelques mots. Un maître de maison, ayant organisé un grand festin, invita ses meilleurs amis à y prendre part ; mais chose étrange ! chose inattendue ! ils refusèrent d'un commun accord en invoquant les excuses les plus bizarres et les plus ridicules. « Je viens d'acheter une maison à la campagne, déclara le premier ; veuillez donc ne pas compter sur moi !... Je viens de me marier, répondit le second ; je ne suis donc pas libre !... Il faut que j'essaie une paire de bœufs, assura un troisième ; ma journée est donc prise !... » Alors le maître se laissa aller à une juste indignation : il invita d'autres convives à son festin et il raya pour

toujours de la liste de ses amis ceux qui avaient osé lui causer un tel affront.

Vous connaissez cette parabole, mes frères ; et il est très possible qu'elle ne vous ait pas beaucoup frappé à la première lecture ou à la première audition. Et pourtant il me semble qu'elle se renouvelle de nos jours, toutes les semaines, dans cette paroisse, pour un certain nombre de gens qui se croient peut-être bons catholiques ! Veuillez, s'il vous plaît, m'accorder quelques minutes d'attention ; et vous verrez que rien n'est plus facile à expliquer.

I

Le Maître aujourd'hui, c'est N.-S. Jésus-Christ. Il invite ses amis, c'est-à-dire ses fidèles, à venir assister régulièrement à la sainte messe, les dimanches et les jours de fête. Oh ! certes, les fidèles ne peuvent prétendre qu'ils ignorent cette invitation. Où en effet ne l'ont-ils pas entendue ?

Ils l'ont entendue d'abord dès l'âge le plus tendre sur les genoux de leur père et de leur mère.

Ils l'ont entendue ensuite sur les bancs du catéchisme, dans l'église de leur paroisse, lorsqu'ils se sont préparés à recevoir pour la première fois le Dieu de l'Eucharistie.

Ils l'ont entendue encore toutes les fois qu'ils sont venus aux offices et que leur curé leur a prêché sur ce grand devoir de la vie chrétienne.

Ils l'ont entendue aussi chaque fois qu'ils ont aperçu les bons chrétiens se diriger vers l'église en habits de fête pour prendre part au saint sacrifice de nos autels.

Ils l'entendent même régulièrement, toutes les semaines, grâce à la voix des cloches qui chante dans son symbolique langage : « Chrétiens, c'est aujourd'hui dimanche !... C'est le jour que le Seigneur s'est réservé depuis le commencement du monde !... Souvenez-vous que vous devez passer la journée dans le recueillement, la prière, la joie et le repos ! »

II

Aussi, ne pouvant s'abriter derrière leur ignorance, ils recourent, comme les invités dont parle l'Evangile, aux excuses les plus étranges, les plus inattendues, les plus contradictoires.

Les uns, par exemple, se retranchent derrière la saison où ils se trouvent. Sont-ils en hiver ? Ils ne vont pas à la messe parce qu'il fait trop froid. Sont-ils en été ? Ils ne vont pas à la messe parce qu'il fait trop chaud. Sont-ils au printemps ? Ils ne vont pas à la messe parce que les travaux du jardinage les attendent. Sont-ils en automne ? Ils ne vont pas à la messe parce que la cueillette des fruits ne peut se remettre et que les vendanges les appellent... Et ainsi il paraît que Dieu a si mal fait les choses qu'aucune saison n'est favorable à l'assistance à la messe !

D'autres se retranchent derrière l'heure de la célébration de l'office. Dit-on la messe à huit heures ? Ah ! c'est bien trop tôt, il n'est pas permis d'attenter de la sorte à la petite santé de ses compatriotes. Dit-on la messe à dix heures ? Ah ! c'est bien trop tard, la demi-journée est déjà perdue et le diner est bien difficile à préparer pour midi. Dit-on la messe à neuf heures pour essayer de concilier les partis ? Ah ! pour le coup, c'est encore plus mal combiné ; car toutes les habitudes du pays se trouvent bouleversées... Et ainsi il paraît qu'aucune heure de la matinée n'est commode pour l'assistance à la messe !

D'autres enfin se retranchent en profonds astronomes derrière le temps qu'il fait. Fait-il beau ? « A l'ouvrage ! disent-ils ; profitons du soleil, il a assez plu ces années dernières. » La pluie vient-elle à tomber ? « Quel triste temps ! gémissent-ils ; et comme il nous gêne pour remplir nos devoirs religieux ! Nous ne pouvons pourtant pas aller à l'église pour avoir le plaisir de nous faire mouiller !... » Et ainsi, quelque temps qu'il fasse, il paraît que le chemin qui conduit à l'église est toujours impraticable le dimanche !

Je souhaite, mes frères, qu'en présence de ces excuses aussi bizarres que contradictoires, N.-S. J.-C. ne se laisse point aller à l'indignation, comme le maître dont parle l'Evangile. Mais qui oserait affirmer que sa miséricordieuse bonté l'emportera toujours sur son infinie justice ? Prenons garde par conséquent pour l'avenir, obéissons mieux au précepte dominical, assistons mieux et plus régulièrement à la sainte messe le dimanche ; et soyons bien persuadés que, devant Dieu comme devant les hommes, ce ne sont pas les raisonnements qui agissent raisonnablement.

POUR LA COMMÉMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS

I

LE SOUVENIR DES TRÉPASSÉS

Memento.
Souvenez vous.
(Héb., xiii, 3).

Un des sentiments qui honorent le plus la nature humaine est assurément le souvenir de ceux avec qui nous avons vécu, que nous avons admirés, que nous avons aimés. C'est ce sentiment qui vibre particulièrement dans les âmes des vrais chrétiens au jour de la Commémoration des fidèles défunts. En ce jour tout nous porte à sortir du culte « du moi » pour vivre avec ceux qui ont quitté la terre. Nous ne sommes plus seuls, si j'ose dire, mais nous sommes environnés d'un peuple immense, avec qui nous sommes en intime

communication. Les cimetières, les villes des morts, infiniment plus peuplées que nos villes et nos bourgs, semblent nous présenter leurs habitants si nombreux, et qui nous sont si chers. C'est donc en ce jour pleinement entrer dans l'esprit de l'Eglise que de renouveler dans nos esprits et dans nos cœurs le souvenir des défunts.

Où en sommes-nous par rapport à ce souvenir ? Quels caractères doit-il revêtir pour qu'il puisse glorifier Dieu, soulager les trépassés et nous sanctifier nous-mêmes ? La réponse à ces deux questions fera l'objet et le partage de ce discours, que je m'efforcerai de faire le plus simple possible, afin de le rendre plus persuasif. *Memento.*

I

I. Permettez-moi de vous le dire, le souvenir des trépassés est un souvenir RARE. Combien elle est vraie la parole de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « A peine aurez-vous disparu aux regards des humains, que vous serez oubliés ! » Sans doute il y a des exceptions qui honorent la nature humaine ; mais il est certain qu'en général on oublie vite les morts. A peine les funérailles sont-elles terminées, à peine le glas des cloches a-t-il cessé, que la mémoire des défunts s'évanouit. A peine parle-t-on d'eux pour dire quelques vains éloges, pour raconter quelques faits insignifiants. Triste suite du péché originel et du misérable égoïsme ! Cette plaie morale est si grande qu'on multiplie les moyens pour l'atténuer. On vous fait des legs en disant : « Quand je ne serai plus de ce monde, ne m'oubliez pas ! » On institue des fêtes pour célébrer l'anniversaire de la naissance et du trépas, particulièrement quand il s'agit de ceux qui se sont distingués par des services éminents rendus à leurs concitoyens. On élève des statues qui rappellent la personne des guerriers, des savants, des inventeurs, des bienfaiteurs de l'humanité. Et comme de nos jours l'égoïsme règne en vainqueur, on a usé avec profusion des monuments commémoratifs ; à ce point qu'on a osé infliger à ce mouvement particulier de notre époque cette dénomination peu flatteuse d'époque de la *statuomanie*.

Ah ! comme N.-S. connaissait bien, sous ce rapport, la misère du cœur humain ! Il était descendu des cieux pour prendre les livrées de notre mortalité ; il avait souffert pour nous l'humiliation et la misère ; il nous avait tout donné : sa parole sublime et ses enseignements divins ; pour nous il avait multiplié les actes de miséricorde et de puissance, je veux dire les miracles ; pour nous il avait affronté, afin de nous racheter, les horribles souffrances de la Passion ; pour nous il avait versé jusqu'à la dernière goutte de son sang, il était mort sur la croix, délaissé, moqué, au milieu d'incroyables douleurs. Il pouvait légitimement penser qu'il

vivrait dans nos esprits et dans nos cœurs. Mais il se défiait de notre nature oublieuse. Et voilà pourquoi il a institué son plus grand sacrement, l'Eucharistie, chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de l'amour d'un Dieu, *sous forme de souvenir incomparable*, comme le dit l'Eglise : *Deus qui sub sacramento mirabili passionis tue memoriam reliquisti*. Pour que nous ne l'oublions pas, ce bon Sauveur a voulu, par la Présence réelle, demeurer en tous temps, en tous lieux, au milieu de nous. Il a voulu renouveler à chaque heure du jour et de la nuit le mystère de son immolation sur le Calvaire ; il a voulu que nous ayons le bonheur des Apôtres à la Cène, en se donnant à nous dans la sainte communion.

C'est donc une vérité incontestable : le souvenir est rare. Nous oublions bienfaiteurs, parents et amis ; nous oublions nos morts. Nous avons promis à ceux qui s'en allaient de garder fidèlement leur mémoire, le souvenir de leurs bienfaits et de leurs bonnes recommandations, de leur apporter pieusement chaque jour le charitable service de nos suffrages. O faiblesse du cœur humain ! On oublie, on oublie vite ; le deuil est bien vite porté et nous sommes infidèles à nos plus chères affections. Et les défunts délaissés, tandis que leur corps repose dans la terre sacrée, sentent leur âme envahie par la plus amère douleur. Ils disent : « J'habite dans la terre de l'oubli, *in terra oblivionis*. » Ils soupirent avec amertume : « Hélas ! tous m'ont abandonné : *omnes me dereliquerunt*. (II Tim., iv, 16). On ne s'occupe plus de moi, je suis mort dans le cœur de ceux qui m'ont aimé : *oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde* (Ps., xxx, 13). » Aujourd'hui, en cette fête funèbre et douce à la fois, entendons la voix du Cœur de Jésus, l'abîme de la charité, qui nous crie : « Souvenez-vous, *Memento*. »

II. Et cependant le souvenir des trépassés, si l'on voulait y prendre garde, est bien DÉLICIEUX. Se souvenir, c'est dilater la sphère de son existence. Se souvenir, c'est réveiller dans son intelligence des pensées qui nous ont inondés de saine lumière. Se souvenir, c'est enrichir son imagination d'un nombre incalculable de bonnes actions pour les imiter. Se souvenir, c'est surtout procurer à son cœur les plus suaves jouissances, c'est vivre avec ceux qu'on a connus et aimés, et dont on a reçu les plus grands bienfaits. Un bon fils ne peut se rappeler ce père si dévoué, cette mère si bonne, sans devenir meilleur. Se souvenir, c'est comme un rayon de soleil sur cette vie trop souvent si triste et si sombre ! Il n'est personne qui n'ait senti la vérité de cette affirmation. Qu'il me soit permis cependant de citer sur ce sujet une lettre écrite par un grand chrétien et un grand Français, Fré-

déric Ozanam, à propos du trépas de sa mère bien-aimée :

Après le coup de la mort où, dans l'excès de ma douleur, toute pensée de consolation me semblait impossible, injurieuse même à sa mémoire, d'autres jours sont venus où j'ai commencé à penser que je n'étais point seul. Alors quelque chose d'une infinie douceur s'est passé au fond de moi. C'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté. C'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible. C'était comme si une âme chérie en passant m'eût caressé de ses ailes. Et de même qu'autrefois je reconnaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère, ainsi quand un souffle rafraîchissant ranimait mes forces, quand une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle. Aujourd'hui j'éprouve toujours ceci. Il y a des instants de tressaillements subits comme si elle était là, à mes côtés. Il y a surtout, quand j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien. Et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés, quand je suis en repos avec Dieu qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière, qui accompagne la mienne, comme nous faisons le soir au pied du crucifix¹.

Ces sentiments sont bien ceux de l'homme aux idées élevées et aux nobles sentiments. Tandis que l'égoïste se concentre en lui-même, ne vit que pour lui et ne se distingue guère des êtres sans raison, l'homme qui a du cœur, le vrai chrétien, franchit les limites de la mort, il est en commerce d'intimité avec les trépassés, il pense à eux, il prie pour eux. Et, en leur venant en aide, il bénéficie de leurs enseignements ; il sent que la vie change mais n'est point enlevée ; et il en éprouve un bonheur indéfinissable, austère mais délicieux.

III. Si le souvenir des défunts est rare, si d'autre part il est délicieux pour ceux qui sont fidèles, il est surtout une PRÉOCCUPATION DE NOTRE MÈRE LA SAINTE EGLISE. Elle multiplie les efforts pour le raviver dans nos cœurs. Tous les jours, au saint office cano-nial, elle a un souvenir ému pour les trépassés, et, à plusieurs reprises, elle demande à Dieu que les morts reposent dans la paix : *Fidelium animæ requiescant in pace*. Tous les jours elle les recommande à la divine miséricorde dans le saint sacrifice. Elle multiplie en leur faveur les indulgences, afin que, par les mérites surabondants de la Sainte Vierge et des saints et par les satisfactions infinies du Sauveur, nous puissions efficacement leur venir en aide. Elle nous engage instamment à leur appliquer le fruit de nos bonnes œuvres et surtout de nos aumônes. Elle nous exhorte vivement à faire pour nos chers disparus le chemin de la Croix, si riche en trésors de satisfaction.

Mais sa maternelle sollicitude va encore plus

¹ Mgr Bannard, *Frédéric Ozanam*, p. 227.

loin. Elle a institué, chose étrange, la *fête du souvenir des défunts*, la Commémoration des morts. Oh ! comme pour ce jour elle déploie tous les trésors de sa tendresse ! Elle fait entendre le glas saisissant des cloches bénites qui, semblable à une voix d'outre-tombe, nous dit bien haut et de la façon la plus persuasive : « Souvenez-vous de moi, vous du moins qui fûtes mes amis, car la main du Seigneur m'a touché ! » O pères, ô mères, ô parents, ô enfants, ô amis, ô concitoyens, souvenez-vous ! Elle revêt ses ornements noirs, qui sont un symbole de deuil et qui disent dans un langage éloquent : « O vivants, souvenez-vous de ceux que le Seigneur a rappelés à lui ! » Elle réunit au pied des autels tous les bons chrétiens qui ont du cœur ; elle célèbre les saints mystères avec des paroles sublimes qui vont jusqu'au fond de l'âme ; et elle fait retentir des chants de tristesse poignante, d'espérance invincible, qui sont peut-être les plus touchants de sa liturgie. Comment en les entendant ne pas être saisi d'émotion et de pitié ? Elle nous invite enfin à nous unir aux prières et aux satisfactions de la divine victime qui s'immole sur l'autel. « Souvenez-vous, souvenez-vous, ne cesse-t-elle de nous répéter ; ce souvenir soulagera les défunts, multipliera vos mérites et vous suggérera les plus salutaires résolutions. *Memento.* »

Mais quels caractères doit revêtir le souvenir des défunts pour qu'il glorifie Dieu, leur soit vraiment secourable, et à nous salutaire et avantageux ? Nous allons l'expliquer dans la deuxième partie de cet entretien.

II

I. Le souvenir que nous devons avoir pour les trépassés doit être d'abord un souvenir CHRÉTIEN. Les païens, du moins quelques-uns d'entre eux, se souvenaient ; mais leur souvenir était un souvenir purement humain ; il n'était pas animé, vivifié, ennobli par les espérances de l'au-delà. Ceux que la mort leur avait ravies étaient pour eux des êtres chéris, bons et bienfaisants, mais à jamais disparus. Pour nous il en est tout autrement. Ceux qui ont payé leur dette au trépas ne sont pas morts tout entiers. Leur âme est vivante et immortelle. C'est d'elle en particulier que l'Eglise dit : *Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus.* Leur corps lui-même, après être tombé en poussière, reprendra vie et ressuscitera. Ces défunts pour nous sont chose sacrée. Ils ont été créés par Dieu, ils ont été sanctifiés par le baptême ; ils ont reçu l'onction du Saint-Esprit ; l'auguste Trinité habitait dans leur cœur ; ils ont été le tabernacle des vertus et des dons surnaturels. Nous avons vécu avec eux, et nous avons la douce certitude que nos relations ne sont pas interrompues ; nous croyons que nous pouvons non seulement leur

parler, mais qu'ils nous entendent par les moyens que la divine Providence a institués. Nous savons surtout que nous pouvons leur être utiles. Donc souvenons-nous, en chrétiens, des trépassés.

II. Mais ce souvenir, comme je viens de l'insinuer, ne doit pas être seulement spéculatif ; il doit passer à l'action ; il doit se traduire par des œuvres efficaces, telles que l'Eglise nous le demande. Et pour cela il faut que nous nous rendions bien compte de la situation des âmes du purgatoire. Et, à ce titre, notre souvenir pour elles doit être un souvenir de COMPASSION.

Dans la pitié de notre âme, rappelons-nous l'état de ceux que le Seigneur a cités devant lui. A part les enfants et les néophytes qui meurent dans la grâce immaculée de leur baptême, à part aussi ceux qui pratiquent dans la perfection les commandements et les conseils du Seigneur, sans retour sur eux-mêmes, sans mélange d'amour-propre, et quittent la terre absolument purs et sans dette temporelle pour les péchés passés, les défunts qui meurent dans la grâce sanctifiante sont obligés, avant d'entrer au ciel, de faire un arrêt plus ou moins long dans la salle d'attente du paradis, qui s'appelle le purgatoire. Mais quelle est leur condition dans ce lieu d'expiation ? Si nous la connaissions parfaitement, nous ne pourrions nous empêcher de gémir sur leurs souffrances, et même de verser des larmes de compassion.

Combien elles souffrent ces âmes, pures à la vérité quant à l'essentiel, mais encore entachées de péchés véniels et de restes de péchés déjà pardonnés, et redevables à cause de cela de peines temporelles ! Il y a d'abord les supplices physiques, le feu purificateur et expiateur, beaucoup plus pénible que toutes les douleurs qui peuvent nous affliger. Feu mystérieux, feu très ardent, feu miraculeux qui torture les âmes, feu intelligent qui mesure son acuité aux satisfactions à fournir, feu allumé par la justice du Dieu très bon et très saint, laquelle ne peut souffrir que la moindre souillure puisse entrer dans les tabernacles sacrés du paradis. Mais la peine la plus grande des âmes du purgatoire, c'est la privation de Dieu. Elles connaissent ses perfections inénarrables, son amour indicible, son désir immense de les posséder auprès de lui ; et elles ne peuvent s'élancer vers lui tant qu'elles auront quelque chose à payer à la Justice infinie. Elles sont exilées de la patrie, elles sont emprisonnées dans les cachots de l'expiation. Elles sont séparées de celui qu'elles aiment de tout leur cœur. Aussi elles gémissent, elles soupirent, elles crient : « Au secours ! Souvenez-vous de moi, vous qui m'avez donné, pendant que j'étais sur la terre, la consolation de votre amour. Oh ! que mon exil se prolonge amè-

rement ! Combien il est terrible de tomber dans les mains de l'infiniment Juste ! » — Donc, que le souvenir des trépassés excite dans nos âmes tous les sentiments d'une efficace pitié. Nous ne pourrions voir un incendie sans porter secours aux biens et aux personnes sur lesquels le sinistre s'est abattu. Au purgatoire les défunts souffrent d'un feu immensément plus intense et plus douloureux que celui de la terre. Ayons donc pitié et efforçons-nous d'éteindre cet incendie terrible ; arrachons au purgatoire ceux qui sont nos frères en J.-C. : ayons compassion ! Nous nous apitoyons sur le sort des exilés qui sont arrachés à leur patrie et transportés sur des terres dont ils ne connaissent ni les habitants, ni les mœurs, ni la langue. Les défunts sont des exilés : travaillons à les rapatrier, ayons compassion ! Et ces prisonniers séquestrés de la compagnie de leurs semblables, à qui l'air, la lumière, la nourriture sont mesurés avec parcimonie, nous en avons pitié. Les âmes du purgatoire, nos sœurs selon Dieu, sont prisonnières ; les heures, les journées, les années leur paraissent des siècles : venons à leur secours, Dieu le désire, ayons compassion d'elles !

III. Ayons pour elles un souvenir chrétien, un souvenir de compassion, mais surtout un souvenir de DÉVOUEMENT. O ciel ! combien misérable est l'état des âmes du purgatoire ! Elles souffrent des douleurs indicibles. Notre devoir urgent, celui que l'Eglise nous rappelle en cette fête de la Commémoration des fidèles défunts, c'est de leur venir en aide par toutes les industries de notre zèle. Ici nous avons avec surabondance les moyens d'exercer la charité. Au lieu de vous faire des peintures qui souvent n'ont d'autres résultats que d'exciter les nerfs, d'émouvoir la sensibilité, sans aboutir à aucun résultat pratique, laissez-moi vous rappeler ces moyens.

Il y a d'abord, et avant tout, *la sainte messe*, où N.-S. J.-C. met à notre disposition ses mérites, où il intercède en faveur des trépassés, spécialement ceux que nous lui recommandons. Durant ce mois de novembre, qui est le prolongement de la Commémoration des fidèles défunts, faisons-nous un devoir d'assister au saint sacrifice en leur faveur ; et si nous pouvons faire dire des messes à leur intention, c'est le moyen le plus excellent que nous ayons de leur venir en aide. Il y a dans ces messes un fruit spécial des mérites rédempteurs qui leur est appliqué. On ne saurait imaginer les merveilles que ce fruit divin produit. Et puis, sachons-le bien, l'Eglise, à chaque messe, a un souvenir touchant pour les morts. A l'Offertoire, elle les désigne formellement : *Suscipe, Sancte Pater, omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam Hostiam... pro omnibus fidelibus christianis atque defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam*

æternam. Après la consécration, le prêtre dit une oraison magnifique pour les défunts, particulièrement pour ceux qui lui sont recommandés : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés, marqués du signe de la foi, et dorment du sommeil de la paix. A eux et à tous ceux qui reposent dans le Christ, accordez, nous vous en supplions, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix par le Christ Notre-Seigneur. » Aux messes des Morts, avant la communion, l'officiant demande trois fois le repos, le repos éternel, par la bonté du Seigneur qui est mort pour expier les péchés du monde. Et à la fin de la célébration des saints mystères, il pousse ce cri de charité : « Qu'ils reposent en paix ! *Requiescant in pace !* » Ah ! je ne m'étonne pas de la très haute estime que les saints ont toujours eue pour la messe, comme suffrage pour les trépassés. Pour ne citer qu'un exemple, il est raconté que le B. Henri Suzo avait fait un pacte avec son ami, pour que celui des deux qui survivrait offrît plusieurs messes pour l'autre. Cet ami décéda le premier, et un jour il apparut au Bienheureux, le visage tout triste, réclamant avec instance l'exécution de la convention. — « Mais j'ai prié pour vous, répondit Henri Suzo. — Non, non, repartit le défunt, pour adoucir mes souffrances, pour me délivrer du purgatoire, c'est le sang de Jésus-Christ qu'il me faut. *Sanguinem Jesu Christi sedandis his flammis peto !* »

Mes frères, outre le saint sacrifice de la messe, nous pouvons pratiquer la charité envers les trépassés par d'autres moyens que l'Eglise nous signale. Au premier rang il faut mettre l'*office liturgique*, les Matines, les Laudes, les Vêpres pour les défunts. Nous y trouvons les paroles du Saint-Esprit, les sentiments de notre mère la sainte Eglise : c'est un traité admirable de l'état, des souffrances, des douleurs, des joies, des supplications des trépassés. Dans ce magnifique office, dont on ne saurait redire les merveilles, si nous louons le Seigneur, si nous gémissons, si nous prions, c'est au nom de ceux qui ne sont plus, à qui nous prêtons en quelque sorte notre voix. Sainte Thérèse, qui possédait l'intuition des choses de la religion, avait cet office en particulière estime. Elle se faisait un bonheur de le réciter, malgré les embûches du démon, qui s'efforçait de l'en détourner. Les âmes fonderment chrétiennes partagent sa dévotion. Elles se persuadent qu'en récitant cet office sacré elles soulagent efficacement ceux qui ont quitté la terre, et puisent pour elles-mêmes une consolation surhumaine, à l'exemple de ce M. de Courzon qui, au siècle dernier, était si dévoué aux œuvres chrétiennes. Quand il était dans la peine, il allait dans la solitude de la campagne, avec l'office des morts. Il

le récitait, du moins quelque fragment, avec une âme recueillie, et tout en soulageant les défunts, il se sentait consolé, fortifié, et armé pour les luttes de la vie. Imitons cet exemple, et nous en recueillerons des fruits de salut.

Et puis, il y a encore le touchant exercice du *chemin de la croix*, si riche en indulgences, qui en versant sur le purgatoire une rosée de consolation, une abondante rédemption, fait éclore dans l'âme des vivants les plus nobles sentiments. Il y a l'*aumône* qui paie la dette du péché. Il y a les *indulgences*, si efficaces, et que malheureusement on n'apprécie pas assez. Il y a la *prière*, à qui toute influence est promise, et particulièrement les aspirations de l'âme chrétienne, ces oraisons jaculatoires, ces flèches surnaturelles qui touchent si vivement le cœur de Dieu : *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem... Requiem æternam dona eis, Domine... Requiescant in pace* ! Et pour tout dire en un mot, toute bonne œuvre, si on la fait en faveur des trépassés, leur est profitable ; et le chrétien zélé n'a garde de négliger ce moyen facile de rachat.

**

Il y a quelque temps vivait à Paris un saint prêtre qui pratiquait admirablement cette dévotion du souvenir. Un jour, il dit à ses confrères, d'une manière légèrement paradoxale : « Pour quoi travaillez-vous ? Pour le ciel, sans doute ; moi non ! Je travaille pour le purgatoire ! » En effet le purgatoire était sa préoccupation de tous les instants. Il travaillait, il priait, il souffrait, il évangélisait pour les défunts. Chaque jour, en allant à ses occupations, il était saintement recueilli, il priait, il égrenait pieusement son chapelet pour les trépassés. Voilà un bel exemple. Imitons-le avec empressement.

En ce jour de la Commémoration des fidèles défunts prenons la résolution de penser efficacement à nos chers disparus, non seulement en cette journée, mais toujours. Souvenons-nous fréquemment, chrétiennement, de ceux qui nous sont chers. Imitons le B. Curé d'Ars, que Pie X a proposé à l'imitation des chrétiens, et particulièrement des fidèles de France : ayons comme lui le souvenir généreux des âmes du purgatoire. Comme nous le disent ses historiens, la nuit, il était particulièrement à elles. Il avait demandé à Dieu de souffrir le jour pour la conversion des pécheurs, et la nuit pour la délivrance des trépassés. Et il fut largement exaucé. Imitons S. Dominique qui faisait trois parts de ses travaux, de ses souffrances et de ses mortifications : la première pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts. Chrétiens, soyons dans toute la force du terme, des *Auxiliateurs des âmes du purgatoire*. Ainsi nous pratiquerons la charité ; ainsi nous viendrons en aide à ceux qui

souffrent ; ainsi nous serons miséricordieux et nous obtiendrons de Dieu miséricorde pour nous-mêmes : *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur*.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXXII

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

10^e Prophétie et don des langues

1. Dans les assemblées chrétiennes S. Paul montre les apôtres, les prophètes, les docteurs, les thaumaturges, ceux qui exercent la charité ou qui parlent les langues ; il ne fait pas mention des évêques ni des prêtres. Peut-être les confond-il avec les apôtres et avec les docteurs, à moins qu'il ne les ait omis parce qu'il énumère ici plus particulièrement les dons spirituels, communiqués par l'Esprit-Saint, et qui ne sont point permanents. Aux Ephésiens il dira d'une manière plus explicite :

Le Christ vous en a donné plusieurs qui sont apôtres, plusieurs qui sont prophètes, d'autres sont évangélistes, d'autres, pasteurs et docteurs. » (Eph., iv, 11). D'où l'on pourrait conclure que les docteurs sont aussi pasteurs, et qu'en spécifiant les docteurs il embrassait aussi dans ce groupe les évêques et les prêtres.

On peut regretter que l'Apôtre n'entre pas dans de plus grands détails, qu'il ne fasse pas une description plus complète des assemblées des fidèles, et n'assigne point à chacun de ceux qui y figurent, qui les animent de leur esprit, qui leur donnent le relief extraordinaire des manifestations extérieures de l'Esprit-Saint, son rôle spécial, sa fonction déterminée, le but qu'il poursuit et que, d'après le plan divin, il doit atteindre pour l'utilité commune. Il ne s'étend pas sur ces détails sans doute parce qu'ils étaient connus de tous et qu'ils faisaient partie de la vie même de l'Eglise. Lui-même nous dira qu'il était doué plus que tout autre de ces charismes. Mais ce qui ressort de ces passages de sa première Epître aux Corinthiens, c'est la merveilleuse vitalité chrétienne de ces premiers temps. La sainteté, l'ardente charité, le désir de faire connaître le Christ, de l'exalter, de glorifier Dieu, de toucher, d'éclairer et de consoler les âmes, éclatent partout, se manifestant sous les formes les plus variées, les plus vivantes et qui nous semblent aussi les plus étranges. Naturellement nous viennent à l'esprit les entreprises de l'Armée du Salut ou les scènes plus ou moins convulsionnaires des quakers anglais, des Shakers d'Amérique ou des Jansénistes près de la tombe du diacre Paris ; mais nous ne voyons que les

contres. Qu'elles étaient belles, en effet, ces réunions de Corinthe où tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, s'exaltaient à une plus grande foi, une plus grande charité, et, sur cette terre de passage, chantaient la bonté de Dieu, les cantiques du ciel, de la patrie où l'on demeure! Seuls les désordres extérieurs pouvaient déflorer cette candeur, cette pureté de sentiment, ces transports de l'amour divin; c'est pourquoi S. Paul, afin de les empêcher, signale les abus, les faiblesses, les erreurs, les jalousies, les petites passions humaines qui les dénatureraient.

Une de ces erreurs portait sur la prophétie et la glossalie.

Nous avons remarqué que dans l'énumération qu'il fait des dons spirituels, il répète toujours: « Dieu a placé en premier lieu les apôtres, en second lieu les prophètes, en troisième lieu les docteurs. » Les langues ne viennent qu'après, dans un rang très inférieur. Et cependant c'était le don des langues que les Corinthiens prisait le plus. « Ce don n'était pas conféré en vue de la prédication. C'était une prière extatique, louange ou action de grâces, en langue étrangère, inintelligible à l'assemblée aussi bien qu'à celui qui la prononçait, jusqu'à ce qu'un interprète inspiré en donnât le sens. Tantôt l'extatique s'exprimait en phrases distinctes, tantôt en sons inarticulés dont il n'avait aucune conscience¹. » Les Corinthiens le considéraient comme plus extraordinaire, plus brillant, comme mettant mieux en évidence ceux qui l'avaient reçu, et ils l'estimaient plus que tout autre.

Et cependant la prophétie était accordée pour édifier et instruire les autres, elle n'allait donc pas sans la charité, la reine des vertus. Le prophète nouveau, comme celui de l'Ancien Testament, n'avait pas pour mission exclusive de prédire l'avenir. D'après le sens propre du mot, il parlait à la place de Dieu. Il exhortait, il instruisait, il consolait à l'aide des merveilleuses paroles que lui inspirait le Saint-Esprit. Dans les obscurités, il était une lumière, dans les tristesses un relèvement, dans les épreuves une force. Il était plus que le catéchiste ou docteur qui s'adressait surtout à l'esprit; lui, il s'adressait aussi au cœur, à l'âme tout entière, pour la fortifier et la vivifier. Aussi se pressait-on autour de lui afin de recueillir les accents improvisés et surnaturels qui tombaient de ses lèvres.

2. S. Paul, qui estimait à un haut prix la prophétie, va la remettre à la place d'honneur qui est la sienne.

XIV. ¹ Recherchez la charité. Désirez vivement les dons spirituels, mais surtout la prophétie. ² Celui en effet qui parle en langues ne parle pas aux

hommes, mais à Dieu. Personne ne le comprend, il dit des mystères en l'Esprit.

³ Mais celui qui prophétise parle aux hommes, il les édifie, il les exhorte, il les console.

⁴ Celui qui parle en langues s'édifie lui-même. Celui qui prophétise édifie l'Eglise de Dieu.

⁵ Je veux que vous parliez tous en langues, mais il est mieux que vous prophétisiez; car celui qui prophétise est plus grand que celui qui parle en langues; à moins que celui-ci n'interprète ce qu'il dit, afin que l'Eglise en reçoive édification.

⁶ En vérité, frères, si je viens à vous parlant en langues, de quelle utilité vous serai-je si je ne vous parle point, par révélation, ou par science, ou par prophétie, ou par doctrine, un langage que vous comprendrez? ⁷ Si les objets inanimés qui rendent un son, comme la flûte ou la harpe, ne donnent pas des sons distincts, comment saura-t-on ce que chante la flûte ou la harpe? ⁸ Et si la trompette rend un son vague, qui se préparera au combat?

⁹ De même vous, si vous ne faites pas entendre par la langue une parole intelligible, comment saura-t-on ce que vous dites? Vous parlerez en l'air.

¹⁰ Il y a sûrement beaucoup de sortes de langues dans le monde, mais aucune n'est sans voix intelligible. ¹¹ Si donc j'ignore ce que dit la voix, je serai un barbare pour celui qui parle¹; et celui qui parle sera un barbare pour moi. ¹² De même vous, puisque vous désirez vivement les dons spirituels, cherchez à les posséder en abondance pour l'édification de l'Eglise. ¹³ C'est pourquoi que celui qui parle en langues demande le don de les interpréter.

¹⁴ Car si je prie en langues, mon esprit sans doute prie, mais mon intelligence demeure sans fruit. ¹⁵ Que ferai-je donc? Je prierai avec l'esprit, je prierai aussi avec l'intelligence; je chanterai avec l'esprit, je chanterai aussi avec l'intelligence. ¹⁶ Autrement si tu ne bénis qu'avec l'esprit, comment le simple peuple répondra-t-il: « Amen » à ta bénédiction, s'il ne sait ce que tu dis? ¹⁷ Ta prière d'action de grâces est sans doute bien belle, mais le prochain n'est pas édifié.

¹⁸ Je rends grâces à mon Dieu de ce que je parle en langues mieux que vous tous; ¹⁹ mais dans l'Eglise j'aime mieux dire cinq paroles que je comprends et qui instruisent les autres que dix mille paroles en langues.

²⁰ Frères, ne soyez pas des enfants en intelligence, mais faites-vous enfants en malice; et en intelligence soyez des hommes faits. ²¹ Il est écrit dans la Loi²: Je parlerai à ce peuple en d'autres langues et avec d'autres lèvres, et ils ne m'écouteront même pas, dit le Seigneur. ²² C'est pourquoi les langues sont un signe, non pour les fidèles, mais pour les infidèles, tandis que les prophéties sont, non pour les infidèles, mais pour les fidèles.

²³ Si donc toute l'Eglise se trouve rassemblée et que tous parlent en langues, que des hommes du peuple ou des infidèles entrent, est-ce qu'ils ne diront pas que vous êtes des fous? ²⁴ Mais si tous prophétisent, qu'un infidèle ou un homme du peuple entre, il est aussitôt convaincu par tous, jugé par tous; ²⁵ les secrets de son cœur sont dévoilés; alors il tombera la face contre terre et adorera Dieu, déclarant que Dieu est vraiment en vous.

La prophétie l'emporte donc de beaucoup sur le don des langues. Elle parle aux hommes, on la comprend, elle instruit, elle édifie; elle montre la vérité, elle embrase d'amour. Le

¹ Toussaint, *Epîtres de S. Paul*, p. 395. Cf. I Cor. xiv. 14-17; Marc, xvi. 7; Rom., viii. 15, 28, 26-27; Gal., iv. 6, et tout le chapitre xiv de I Cor.

² Barbarus his ego sum, quia non intelligor illis. (Ovide).

³ Is., xxviii, 11-12.

don des langues s'adresse à Dieu qui seul les comprend. Pour qu'elles soient utiles à l'Eglise il faut que Dieu y ajoute le don d'interprétation. Elles ressemblent à une musique confuse, indistincte, dont on ne perçoit pas les motifs. C'est une trompette qui sonne, mais on ne distingue pas si elle sonne un air guerrier; alors comment se porterait-on au combat? L'intelligence n'en saisit rien. Sans doute cette forme de prière est utile à l'âme, mais l'intelligence n'en retire aucun fruit. Cinq paroles qui sont comprises font plus de bien que dix mille que personne n'entend. Si Dieu d'ailleurs s'est servi de langues étrangères, c'est quand il a voulu châtier son peuple: il a fait retentir à leurs oreilles la langue des Assyriens parce qu'Israël ne voulait plus écouter les prophètes.

Cet argument sévère, qui est plutôt un blâme pour les langues, si chères aux Corinthiens, dut leur être sensible.

Les infidèles sont frappés lorsqu'ils entendent parler en langues, cela les surprend, les attire, mais c'est la prophétie qui les retiendra. Qu'ils entrent dans une assemblée: s'ils n'y entendent que des langues inconnues, ils prendront les croyants pour des fous. Il en sera de même d'un homme du peuple. Mais qu'ils pénètrent au contraire dans une assemblée de prophètes qui enseignent, qui exposent la vérité, qui leur révèlent le fond de leur pensée et de leur conscience, ils seront bien vite touchés, convaincus, convertis.

3. Maintenant il entre dans les détails pratiques:

²⁶ Que faire donc, frères? Quand vous vous rassemblez, tel d'entre vous a-t-il un chant, tel autre un enseignement, une révélation, un discours en langues, ou une interprétation? Que tout se fasse pour l'édification.

²⁷ Si quelques-uns d'entre vous parlent les langues, que deux, trois au plus parlent, à tour de rôle, et qu'il y ait un interprète. ²⁸ S'il n'y a pas d'interprète, qu'ils se taisent dans l'assemblée: ils parleront à eux-mêmes et à Dieu.

²⁹ Quant aux prophètes, que deux ou trois parlent et que les autres jugent. ³⁰ Et s'il se fait une révélation à l'un de ceux qui sont assis, que le premier se taise. ³¹ Vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous soient instruits et tous exhortés. ³² Les inspirations prophétiques sont soumises aux prophètes; ³³ car Dieu n'est pas un Dieu de dissension, mais de paix. C'est ce que j'enseigne dans toutes les églises des saints.

³⁴ Que les femmes se taisent dans les assemblées, car elles n'ont pas mission pour parler; mais elles doivent être soumises, ainsi que le dit aussi la Loi. ³⁵ Si elles veulent s'instruire sur certains points, qu'elles interrogent leurs maris dans leurs maisons. Il n'est point convenable qu'une femme parle dans une assemblée.

³⁶ Est-ce donc de chez vous que la parole de Dieu est sortie? Ou est-ce à vous seuls qu'elle est parvenue?

³⁷ Si quelqu'un croit être prophète ou doué de dons spirituels, qu'il sache que les choses que je vous écris sont des ordres du Seigneur. ³⁸ Si quelqu'un l'ignore, il sera ignoré.

³⁹ Ainsi donc, frères, mettez tout votre zèle à

prophétiser et n'empêchez pas le don des langues. ⁴⁰ Mais que tout se fasse avec bienséance et selon l'ordre.

Ainsi sont réglementées pour l'avenir les assemblées chrétiennes. Liberté complète à toutes les manifestations de l'Esprit. Vous avez un chant, un enseignement à donner, une révélation à communiquer, vous vous sentez inspiré de parler des langues? chantez, instruisez, parlez, mais que ce soit pour l'édification commune.

Les langues paraissent moins opportunes, aussi ne les parlera-t-on que s'il y a un interprète; sinon, que le fidèle s'entretienne de ce bienfait avec lui-même et avec Dieu. Qu'il n'y en ait pas plus de deux, trois au plus qui parlent. De même pour les prophètes. Leur enseignement sera jugé, contrôlé par d'autres qui ont reçu le don de jugement, de discernement. S'il arrive qu'un fidèle de l'assemblée ait une inspiration prophétique, qu'on lui cède la parole, car l'Esprit-Saint l'inspire pour qu'elle soit communiquée aussitôt à l'assemblée. Il en coûtera peut-être à celui qui a la parole de l'abandonner, mais les inspirations d'en haut veulent que les prophètes jouissent de toute leur liberté. Il n'en va pas ainsi des influences diaboliques, des oracles de la Pythie par exemple. Celle-ci ne s'appartient plus, elle est sous la domination absolue du démon. Mais Dieu qui est un Dieu de liberté, laisse la liberté à ses enfants dans les limites du bien.

Quant aux femmes, il leur rappelle que dans les assemblées leur devoir est le silence. Il ne leur est point permis de prendre la parole, même pour demander des lumières touchant les vérités qui sont enseignées. Elles s'informeront auprès de leurs maris à la maison. Comme cette prescription leur pourra paraître sévère, l'Apôtre leur déclare que c'est la pratique des Eglises. Ce n'est pas de Corinthe que la parole de Dieu est sortie, ce n'est pas aux seuls Corinthiens qu'elle est parvenue. Il faut donc que l'Eglise de Corinthe se conforme aux exemples donnés par les Eglises de Palestine et d'Asie, qui ont été évangélisées les premières.

Que les prophètes sachent que ces prescriptions disciplinaires sont des ordres de Dieu. S'ils veulent les ignorer, ils seront eux-mêmes ignorés, c'est-à-dire réprouvés.

En résumé, les langues sont bonnes, mais la prophétie est meilleure. Toutefois, qu'on veille à ce que tout se passe dans les assemblées avec décence, avec ordre, avec respect.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 octobris 1912

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 17 octobre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — I. Sur le salut, 769.
— II. Sur l'immortalité de l'âme, 771.

Entretiens sur le Rosaire. — XLIII. Troisième mystère glorieux : la Pentecôte : 2° *Le Saint-Esprit remplit l'âme de Marie*, 774. — XLIV. Quatrième mystère glorieux : 1° *La mort de la Sainte Vierge*, 777. — XLV. 2° *L'Assomption de Marie*, 779. — XLVI. Cinquième mystère glorieux : *Le couronnement de la Sainte Vierge*, 782.

Pour la Commémoration des fidèles défunts. — II. L'enfer et le purgatoire, 785.

Pour le Premier Vendredi. — XLIV. Les âmes souffrantes et le Sacré-Cœur, 789.

Avis paroissiaux. — Méthodes pour entendre la messe, 790.

Sermons sur quelques Œuvres. — III. Les écoles libres, 791. — IV. Pour un Orphelinat de jeunes filles, 794.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXIII. Première Épître aux Corinthiens (*suite*), 798.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

I

SUR LE SALUT

Vestram salutem operamini.
Travaillez à votre salut.
(Philip., II, 12).

Mes frères,

« Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde ? — Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'adorer, l'aimer et le servir sur la terre, et le posséder éternellement dans le ciel ; en d'autres termes, Dieu nous a créés et mis au monde pour que nous fassions notre salut. »

Voilà, mes frères, ce que vous avez appris autrefois et ce que vos enfants apprennent encore aujourd'hui dès la première page du catéchisme ; et voilà en même temps ce qu'ont fait les saints et les bienheureux dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Aussi j'espère que vous ne vous étonnerez point si je viens vous rappeler la nécessité où vous êtes de travailler à votre salut et d'y travailler comme l'ont fait les saints, c'est-à-dire sans retard, sans délai, avec tout le soin et toute l'attention que comporte une si grande affaire. Vous n'avez qu'à d'ailleurs qu'à réfléchir quelques instants, et vous verrez que même aux seules lumières du bon sens et de la raison, l'affaire du salut est : 1° l'affaire la plus importante, 2° l'affaire la plus pressante, et 3° l'affaire qui vous touche de plus près, car elle est essentiellement personnelle.

O divin Esprit, vous que l'Eglise appelle la lumière des intelligences et des cœurs, donnez-moi en ce moment les grâces nécessaires pour parler dignement d'un tel sujet, et faites que ma faible parole éveille des échos dans les âmes qui vont m'entendre !

I

Faire son salut, ai-je dit, c'est l'affaire la plus importante.

Oh ! je le sais, en parlant de la sorte je suis sûr d'étonner bon nombre de mes auditeurs, car dans le siècle positif où nous vivons, on oublie volontiers les choses de l'autre monde pour ne songer qu'aux choses matérielles. En voulez-vous la preuve ? Tenez : supposez que j'aie de porte en porte dans n'importe quelle paroisse de notre cher pays de France et que je demande : « Mon ami, voulez-vous me permettre de vous interviewer ?... Je désirerais connaître votre opinion sur une très grave question : Quelle est pour vous l'affaire la plus importante ? » Ah ! certes, vous avez déjà deviné les multiples réponses que j'obtiendrais dans cette sorte de *referendum*. Le savant me dirait : « C'est d'étendre mes connaissances. » Le fonctionnaire : « C'est d'avoir de l'avancement. » L'officier : « C'est de monter en grade. » Le commerçant : « C'est de gagner de l'argent. » L'agriculteur : « C'est de faire de bonnes récoltes. » L'ouvrier : « C'est de ne point manquer de travail et de toucher de gros salaires. » Eh bien ! non, mes frères ! N'en déplaise à ceux qui bornent ici-bas leurs désirs, non, ce n'est pas dans ces choses matérielles, non, ce n'est pas dans ces choses périssables que consiste l'affaire la plus importante ! Et je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin pour vous le démontrer : est-ce que la fête que nous célébrons aujourd'hui ne nous en donne pas la preuve la plus manifeste ?

Allez au cimetière, en effet, parcourez les tombes qui ne cessent de s'aligner tous les ans avec une affligeante rapidité, lisez les noms et les titres des défunts ; et dites-moi si tous, quelle que soit leur fortune et quelle que soit leur position, dites-moi si tous ne sont pas partis dans un linceul, les mains vides, entre quatre planches ? Profitent-ils aujourd'hui de l'argent qu'ils ont amassé ? Profitent-ils aujourd'hui de la situation qu'ils ont acquise ? Profitent-ils aujourd'hui des propriétés qu'ils ont achetées, au prix de tant d'efforts, de tant de sacrifices, de tant d'économies ?

Et puis levez les yeux au ciel, contemplez la multitude innombrable des saints et des bienheureux, interrogez-les ! Ils vous diront dans leurs chants de joie et de triomphe qu'ils se félicitent mutuellement, tous les jours, d'avoir su préférer les biens du ciel à ceux

de la terre ; car en définitive c'est la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui reste éternellement juste et éternellement vraie : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* » (Mat., xvi, 26).

II

Grâces à Dieu, il est des chrétiens qui conviennent volontiers que faire son salut est l'affaire la plus importante. Mais au lieu de se mettre à l'œuvre sur-le-champ comme la logique la plus élémentaire le leur commande, ils s'endorment dans l'inaction, et pour s'excuser ils murmurent avec insouciance : « Oui, c'est entendu, je travaillerai à mon salut, mais... plus tard ! N'ai-je pas encore grandement le temps d'y songer ? J'ai bien le droit de jouir des quelques sourires de la vie... » Ah ! les malheureux ! Pourquoi faut-il qu'ils oublient que faire son salut est aussi l'affaire la plus pressante ? Ne savent-ils donc pas que les années s'écoulent, que le temps s'enfuit et que la mort les guette de tous côtés ?

On raconte, mes frères, qu'un roi de l'antiquité donnait un jour un grand festin à la courbe de ses courtisans. Or, pendant le repas, qui était d'un luxe insolent, un serviteur de confiance apporta une lettre dans laquelle on dévoilait au monarque l'existence d'un complot. Le roi, tout à la joie et au plaisir, se moqua du zèle et du dévouement de son serviteur ; et aux applaudissements répétés des convives, il jeta la lettre au loin en s'écriant : « Arrière ! Qu'on me laisse la paix ! A demain les affaires sérieuses !... » Hélas ! quelques heures après, les conspirateurs pénétraient dans le palais sans rencontrer la moindre résistance, et ils n'eurent pas de peine à massacrer l'insouciant monarque et les stupides convives.

Eh bien ! mes frères, chaque fois que je songe à l'histoire de ce malheureux roi, je ne puis m'empêcher de songer en même temps que c'est bien là l'histoire de la plupart de nos chrétiens. Oui, c'est en vain que l'Eglise les invite, les exhorte, les presse de toutes les manières possibles à travailler à leur salut ; c'est en vain que les prêtres, les religieux, les missionnaires leur rappellent à chaque instant ce grand devoir. « Plus tard, répondent-ils, pas aujourd'hui ! Je n'ai pas le temps ! Qu'on me laisse la paix ! A demain les affaires sérieuses !... » Et à peine ont-ils fini de causer que soudain la mort passe : elle passe sous toutes ses formes, subite, accidentelle, rapide, inattendue ; et les malheureux qu'elle a choisis pour victimes, se trouvent précipités tout à coup, sans aucune préparation, devant le tribunal du Dieu vivant. Oh ! dites-moi, que peuvent-ils bien répondre à l'interrogatoire de l'inflexible Juge ? Comment peuvent-ils rendre compte et des années perdues, et des exhor-

tations qu'ils ont méprisées, et des grâces qu'ils ont négligées, et des sacrements dont ils n'ont point voulu profiter ? « *Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Deus ? Et cum quaesierit, quid respondebo illi ?* » (Job, xxxi, 14).

III

Affaire importante, affaire pressante, l'affaire du salut est essentiellement personnelle. « *Vestram salutem operamini.* » Il est toujours possible en effet de se reposer sur un autre quand il s'agit des obligations, des travaux et des soucis de ce monde ; mais, sachez-le bien, il n'en est pas de même quand il s'agit de l'affaire de votre salut. Personne, absolument personne, ne peut y travailler à votre place.

Voyez, par exemple, un propriétaire : s'il ne tient pas à faire valoir lui-même ses biens, il peut du moins prendre un domestique, ou un fermier, ou un régisseur.

Voyez un rentier : s'il n'est pas capable d'administrer lui-même sa fortune, il peut du moins se décharger de ce soin sur un notaire ou un banquier ou un homme d'affaires.

Voyez un père de famille : s'il n'a pas le temps de s'occuper lui-même de l'instruction et de l'éducation de ses enfants, il peut du moins confier cette tâche à des maîtres qu'il choisit avec soin.

Voyez même un chef d'Etat : s'il est embarrassé pour se tirer d'affaires en certaines matières où la compétence lui fait défaut, il peut du moins recourir à la science de ses généraux, de ses amiraux, de ses ambassadeurs, de ses ministres.

Mais, je le répète, quand il s'agit de l'affaire de votre salut, vous ne pouvez absolument vous reposer sur personne ; car il n'existe en pareille matière ni substitués, ni fondés de pouvoirs. C'est donc en vain que vous prendrez de belles résolutions pour l'avenir, c'est donc en vain que vous vous recommanderez aux prières et aux communions de vos meilleurs amis, c'est en vain même que vous aurez à votre disposition les grâces de choix et les faveurs les plus insignes ; si vous ne faites rien, si vous n'avez aucune bonne volonté, si vous ne répondez pas aux avances de la grâce, tout ce que l'on fera pour vous sera parfaitement inutile. Que dis-je ? Non seulement les hommes ne pourront rien, mais Dieu lui-même ne pourra pas vous sauver sans vous, tant il est vrai que l'affaire de votre salut est une affaire essentiellement personnelle ! *Vestram salutem operamini.*

**

Je voudrais, mes frères, avoir réussi à vous convaincre de la nécessité où vous êtes de travailler à votre salut et d'y travailler comme l'ont fait les saints, c'est-à-dire sans retard, sans délai, avec tout le soin et toute l'attention que comporte une si grande affaire. En prêtant l'oreille aux bruits de ce monde à cer-

taines heures tragiques, disait un orateur, il m'est arrivé d'entendre des hommes qui poussaient ces cris de détresse : « Sauvons notre fortune !... Sauvons notre honneur !... Sauvons notre pays !... » Eh bien, soit ! j'y consens, ajoutait-il. Sauvez votre fortune si elle est en péril, sauvez votre honneur s'il est en danger, sauvez votre pays s'il est menacé ; mais de grâce sauvez aussi votre âme, *vestram salutem operamini*, car c'est à cette seule condition que vous verrez s'ouvrir un jour devant vous les portes de l'éternité bienheureuse. C'est la grâce que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il !

II

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME

Mes frères,

Plus d'une fois certainement, au cours de votre vie, vous avez rencontré des hommes qui se plaisaient à répéter cette parole sotte et impie : « Quand on est mort, tout est mort. »

Ces hommes-là sont des ignorants ou des vicieux. Les premiers n'ont conservé dans leur mémoire aucune des notions les plus élémentaires concernant l'existence humaine, si jamais ils en ont eu quelques-unes, et mettent une sorte de vaine gloire à se rabaisser au rang des vils animaux. Les autres sont plus intelligents, mais, égarés par leurs passions et corrompus par tous les vices, ils craignent de tomber un jour entre les mains de la justice divine ; afin d'échapper à ses coups, ils répètent sans cesse et finissent par croire que rien en eux ne survivra à la vie présente.

Il est encore d'autres hommes, mes frères, qui ne poussent pas aussi loin l'ignorance ou l'impiété. Ils savent bien qu'ils ont une âme ; ils ne nient pas que cette âme soit immortelle et qu'un jour elle aura un compte sévère à rendre à son Créateur. Mais dans la pratique, ils agissent comme s'ils n'avaient pas d'âme ; ils l'oublient ; ils ne songent qu'aux intérêts matériels de leur corps ; ils vivent sans penser ni rien faire pour la vie future qui les attend.

En présence de ces opinions diverses, sur un point d'une si grande importance, je me demande que deviendra véritablement mon âme à la fin de ma vie terrestre ? Mourra-t-elle avec le corps, ou bien survivra-t-elle dans une autre existence ?

C'est, mes frères, cette grave question que je viens aujourd'hui discuter avec vous. Ou plutôt, je ne discuterai pas, j'affirmerai sans crainte d'être démenti. Appuyé sur un double témoignage que je tirerai, d'une part, de la nature de Dieu, d'autre part de la nature de l'homme, je dirai : Mon âme est immortelle ; et je prouverai ce dogme fondamental de l'immortalité de l'âme d'une manière assez évidente, je l'espère, pour qu'il ne vous reste aucun doute sur cette vérité capitale.

I

Le grand Dieu que nous adorons, mes frères, possède toutes les perfections à un degré infini. Il est souverainement puissant, bon, juste, sage, et ces perfections sont tellement nécessaires à sa nature qu'on ne peut lui en refuser une seule sans nier son existence même. Pouvez-vous, par exemple, vous faire l'idée d'un Dieu qui ne serait pas juste, qui demeurerait indifférent au bien ou au mal ? Non, assurément, il ne le pourrait pas ; car si Dieu cessait un seul instant d'être juste ou bon, il cesserait par là-même d'être Dieu.

Or, mes frères, j'affirme que Dieu ne serait ni juste ni bon s'il n'avait pas créé nos âmes immortelles.

1. Dieu ne serait pas juste s'il laissait notre âme mourir avec notre corps.

En quoi consiste la véritable justice ? Elle consiste, au ciel comme sur la terre, à rendre à chacun ce qui lui appartient, à la vertu sa récompense, au crime son châtiment. Je sens, au plus intime de ma conscience, que celui qui fait le bien est estimable et digne d'éloges, tandis que celui qui agit mal est méprisable et mérite la punition. Tel est le sentiment universel, la voix de la nature. Si Dieu, qui a imprimé dans nos âmes cette invincible notion de justice, n'y conformait pas sa conduite, lui-même ne serait pas juste, et cesserait d'être le Dieu véritable.

Mais je vous le demande, est-ce ainsi que les choses se passent sur la terre ? Avez-vous toujours vu le vice châtié comme il le mérite, et les bonnes actions toujours couronnées d'une légitime récompense ? N'est-ce pas le plus souvent le contraire qui afflige nos regards ? Qui n'a pas vu des hommes vertueux, en grand nombre, pauvres, persécutés, profondément malheureux ici-bas, tandis qu'à côté d'eux des hommes coupables de tous les vices, riches et satisfaits, paraissaient jouir d'un bonheur sans bornes ?

Puisqu'il en est ainsi, puisque souvent le bien n'est pas récompensé en ce monde, ni le mal toujours puni, il faut bien qu'ils le soient dans un autre. Puisqu'il y a sur la terre tant de vertus méconnues, il faut donc qu'il y ait une autre vie où elles recevront enfin ce qu'elles ont mérité ; il leur faut des palmes, il faut des couronnes, il faut le ciel. Puisqu'il y a aussi sur la terre tant de crimes qui restent impunis, crimes de calomnies, de haines, de vengeances secrètes, crimes d'orgueil, d'avarice ou de honteuse impureté, il faut donc qu'il y ait une autre vie où ces désordres seront enfin punis ; il faut des châtiments, il faut des flammes vengeresses, il faut l'enfer. Il faut donc que les âmes soient immortelles, au-delà du tombeau, ou Dieu ne serait pas juste.

Telle est, mes frères, la voix du bon sens et de la foi. Si parfois les gens incrédules vien-

nent vous dire : « Où est donc la justice de votre Dieu ? A quoi bon se gêner, puisque sur la terre il demeure indifférent au bien comme au mal ? » répondez-leur avec S. Augustin : Patience, patience, mon ami ; ton âme est immortelle et Dieu est éternel. Il ne veut pas, durant la vie présente, toujours frapper le criminel, parce qu'il ne veut pas détruire sa liberté ; mais un jour il saura bien le retrouver. Sa justice n'oublie rien ; et, pour avoir attendu un peu, elle n'en sera que plus terrible. Qu'importent quelques jours, ou même quelques années, à Celui qui a l'éternité ? *Patens quia æternus.*

2. J'ajoute en second lieu, mes frères, que Dieu ne serait pas bon, s'il n'avait pas créé nos âmes immortelles.

La bonté est la perfection la plus touchante et, si je puis ainsi dire, la plus populaire de notre Créateur. Il n'est aucun être qui ne la proclame, et ne s'y recommande avec confiance. Vos petits enfants apprennent à aimer le *bon Dieu* et vous, quand vous l'invoquez, vous dites : *Notre Père*, lui donnant ainsi le nom qui exprime tout ce que la bonté a de plus doux et de plus fort.

Cependant, mes frères, si notre âme n'est pas immortelle, comment pourrions-nous croire à la bonté de Dieu ?

Pour l'immense majorité des hommes, il y a plus de jours mauvais qu'il n'y en a d'heureux : nos jours sont peu nombreux ici-bas et nous y voyons d'innombrables douleurs. La maladie, les infirmités abattent le corps ; l'âme est en proie aux inquiétudes et aux chagrins, et ce n'est que par exception que nous voyons briller sur notre tête le soleil radieux du bonheur.

Mais alors, que penser d'un Dieu qui nous a créés pour nous rendre victimes de tant de misères ? Il n'était pas obligé de nous tirer du néant ; mais puisqu'il lui a plu de nous appeler à la vie, sa bonté lui commandait de ne point nous faire un malheur de notre existence. Au sein du néant, nous n'aurions pas souffert, tandis que maintenant notre vie est souvent pire que le néant.

Oui, mes frères, si notre âme n'est pas immortelle, il faut dire que Dieu a créé l'homme par un caprice cruel, lui impose la vie comme un fardeau accablant, et ne l'en décharge que quand il est las de le tourmenter : Conclusion horrible, mais rigoureusement vraie, si on ne reconnaît pas l'immortalité de l'âme.

Mais croyez à ce dogme consolateur, aussitôt tout change d'aspect dans votre vie. Vous comprendrez alors que Dieu, qui vous a créés libres, vous laisse ici-bas agir d'après votre propre volonté, réservant pour plus tard les droits de sa bonté. Les misères présentes, les souffrances et les chagrins, qui le plus souvent proviennent de nos fautes, n'ont plus rien qui doive nous effrayer ; elles sont, suivant

l'expression de nos Saints Livres, des racines d'immortalité. Nous semons la vertu dans les larmes pour recueillir un jour une abondante moisson d'éternelle félicité. La vie présente n'est qu'un court voyage ; notre patrie, c'est le ciel. Qu'importe si la route est difficile, pourvu qu'au bout nous trouvions le repos et les jouissances d'une inaltérable béatitude !

Cessons donc, mes frères, d'accuser la bonté divine, si nous rencontrons des épreuves ici-bas, puisque nous savons quelle magnifique compensation Dieu réserve à nos travaux dans l'autre vie. Il est toujours bon, et il nous a créés immortels. C'est là notre inébranlable espérance, *spes nostra immortalitate plena est.* Nous marcherons donc toujours calmes et confiants, parce qu'à travers les douleurs qui remplissent notre vie, nous apercevons, au terme de notre carrière, le trésor de l'immortalité, *et ostensus est in fine thesaurus immortalitatis.*

II

Ainsi, mes frères, la nature de Dieu, sa justice et sa bonté nous prouvent invinciblement l'immortalité de notre âme. La nature de l'homme nous en fournira de nouvelles preuves, aussi fortes, aussi convaincantes et plus faciles à comprendre.

1. Je tirerai la première de l'horreur instinctive et presque insurmontable que tous nous éprouvons pour la mort.

N'est-il pas surprenant, mes frères, de voir les volontés les plus fermes profondément émues quand vient ce moment terrible ? On peut bien rire de la mort quand on a vingt ans, qu'on est plein de force et de santé et qu'on respire à pleins poumons l'air embaumé du printemps de la vie. Mais que le pâle fantôme nous touche seulement de son aile : aussitôt cette grande vaillance s'évanouit comme un songe. Jeunes et vieux, riches et pauvres, pieux chrétiens ou incrédules obstinés, tous sont saisis et épouvantés à l'approche de l'instant suprême. Une horreur secrète nous agite, une sueur froide inonde notre front ; et jusque dans les bras de la mort nous nous débattons pour prolonger notre vie.

D'où vient donc cette terreur de la mort ? Elle vient, mes frères, de la conviction intime que nous ne mourons pas tout entiers. Ce n'est pas tant la cessation de la vie qui nous effraie que la crainte de ce qui doit la suivre. S'il n'y avait rien au-delà du sépulchre, nous subirions le trépas avec calme, comme l'animal qui demeure muet jusque sous le couteau dont il a vu bien souvent égorger ses semblables. Mais la pensée de l'autre vie nous agite malgré nous ; ce profond inconnu où nous allons entrer sans savoir précisément si nous avons mérité d'y être heureux ou malheureux, bouleverse notre âme et nous inspire ces terreurs dont les cœurs les plus vaillants ont peine à se défendre.

C'est ainsi que la nature de l'homme, dans son horreur de la mort, rend un précieux témoignage à l'immortalité de l'âme.

2. J'en trouve un second dans l'unanimité du genre humain à croire ce dogme consolateur.

C'est une croyance antique. Ce n'est pas d'hier, ni depuis deux cents ans, ni même depuis deux mille ans que l'humanité la possède et se la transmet d'âge en âge. Cette conviction remonte à son origine même. Jamais l'histoire ne pourra nommer l'homme de génie qui le premier a dit : Mon âme est immortelle. Il faut parcourir tous les siècles pour arriver jusqu'à Adam et de lui jusqu'à Dieu, son Créateur, qui lui a révélé l'immortalité de son âme et en a conservé le sentiment intime à ses descendants.

C'est encore une tradition universelle. Elle constitue tellement le fond de l'humanité qu'on chercherait vainement une nation qui ne l'ait pas professée. Les peuples séparés les uns des autres par de longues distances ou de profondes différences de langage, de mœurs, de coutumes, de religion, se réunissent tous dans la foi à cette grande vérité. L'Indien invoque l'ombre de son père ; le Chinois rend un culte solennel à ses ancêtres. Quand nos missionnaires catholiques vont dans les vastes régions de l'Amérique du Sud, ou dans les déserts brûlants de l'Afrique, ils trouvent toujours chez les misérables peuplades qui les habitent, la croyance dans ces deux vérités : la foi à l'existence de Dieu et la persuasion de la survivance des âmes.

Puisque les hommes de tous les temps et de tous les pays ont cru et croient encore ce dogme si important, il faut bien qu'il soit vrai. Il n'est pas possible que le genre humain tout entier se trompe sur un point aussi capital. Ce serait faire preuve de bien peu de sagesse que de vouloir, seul ou à peu près, se mettre en opposition avec une si complète unanimité.

3. La dernière preuve, tirée de la nature de l'homme, c'est vous-mêmes, mes frères, qui la donnez par votre piété envers vos chers défunts.

A peine un de vos frères, parent ou ami, a-t-il rendu le dernier soupir, vous lui fermez pieusement les yeux ; entre ses mains glacées vous placez le pieux crucifix de famille ; puis, jetant sur le drap funèbre quelques gouttes de l'eau bénite par l'Eglise, vous récitez pour lui un *De profundis* avec un *Ave Maria*. Le lendemain, vous conduisez au temple du Seigneur celui qui hier encore était un homme et qui aujourd'hui n'est plus qu'un cadavre. Le prêtre célèbre à son intention le divin sacrifice de la messe, pendant que tous, le front baissé, à genoux devant l'autel et frappant votre poitrine, vous redites ce chant de miséricorde : « Seigneur Jésus, donnez-lui le repos éternel, »

Et quand les chants funèbres ont cessé, vous versez une dernière larme avec une dernière prière sur la tombe qui va vous dérober pour toujours un père, une mère tendrement aimés. Vous vous retirez enfin, le laissant désormais à la garde de la grande croix qui étend ses bras protecteurs sur le champ du dernier repos.

Voilà ce que vous faites, chrétiens, et si quelqu'un voulait vous interdire ces touchantes manifestations, vous sauriez protester et porter bien haut vos justes réclamations.

Cependant, mes frères, je vous le demande, si tout meurt avec le corps, à quoi bon ces cérémonies, ces prières, cette pompe funèbre ? Quel bien cela fera-t-il à ce corps glacé et sans vie que vous portez à sa dernière demeure ? Les vers l'en dévoreront-ils moins rapidement ? A quoi bon prier pour un cadavre ? Si vous ne croyez pas l'âme immortelle, quoi qu'en puissent dire les organisateurs des funérailles païennes, dont le spectacle attriste parfois nos regards, tout cela n'est qu'une comédie, insultante pour celui qui en est l'objet, et déshonorante pour ceux qui la jouent.

Mais je comprends votre pensée : ce n'est pas au corps que s'adressent ces démonstrations ; c'est à l'âme, à cette âme immortelle qui, au sortir de sa prison de chair, a comparu devant son Dieu et son juge ; c'est à cette âme qui peut-être souffre dans les flammes du purgatoire et que vous voulez soulager. Ainsi chacune de vos prières pour les morts est un acte de foi à l'immortalité de leur âme.

Ah oui ! C'est une bonne et salutaire pratique de prier pour ceux qui ne sont plus ; et je sens que je blesserais vos affections les plus sincères, si j'essayais de vous en dissuader.

Combien est consolante, m. f., cette pensée de l'immortalité dans ces moments terribles où la mort enlève une épouse à son époux, un fils à sa mère, un ami à un ami ! Au milieu de ces grandes catastrophes qui désolent notre vie et la brisent de douleur, combien il est doux de penser que l'objet de notre affection n'est pas renfermé tout entier sous la pierre du sépulcre, mais que la meilleure partie de son être a échappé à la mort, et nous attend dans l'éternité !

Demandez à cette mère qui sanglote, seule et à genoux sur la tombe qui lui cache son fils, parmi les herbes du cimetière ; demandez à cette jeune fille qui prie abîmée dans sa douleur, sur la pierre qui recouvre les restes mortels de son père ; demandez-leur si elles croient à la vie future. Ah oui, nous y croyons, diront-elles, nous y croyons du plus profond de notre cœur, parce que nous sentons en nous un besoin immense de revoir un jour ceux que nous avons tant aimés ici-bas !

Jamais priant sur un tombeau l'homme n'a pu dire : « L'âme n'est pas immortelle ! »

**

En terminant, je reviens, m. f., à la parole par laquelle j'ai commencé ce discours, parole qu'on entend si souvent répéter par le monde : « Quand on est mort, tout est mort. »

Oui certes, ignorants et impies, libres penseurs et libres viveurs, je le dis comme vous : quand on est mort, tout est mort. Cela est vrai pour les chiens, les bœufs, les chevaux et pour tous les animaux de la création, qui n'ont qu'un instinct et pas d'âme. Mais pour moi qui suis homme, et pour vous, m. f., créés à l'image de Dieu, je vous estime trop pour admettre la vérité de cette triste parole, et je crie bien haut : — Cela est faux. Quand la mort a frappé le corps humain, c'est bien fini pour lui, jusqu'au jour de la résurrection. Mais pour son âme, elle, elle survit à la chute du corps qu'elle a animé, et entre dans une existence nouvelle qui ne finira plus jamais.

Si donc, m. f., vous entendez parfois les ennemis de la religion tenir ce propos absurde et criminel, répondez-leur sans peur et avec une inébranlable conviction : « Je crois que mon âme est immortelle, parce que Dieu l'a faite ainsi, et qu'autrement il ne se fait ni juste ni bon, puisqu'il ne récompenserait pas les hommes vertueux et ne punirait pas les méchants qui l'insultent. *Credo vitam eternam.* » Dites-leur : « Je crois que l'âme est immortelle parce que le genre humain l'affirme et que j'aime mieux croire tous les martyrs, tous les confesseurs de l'Eglise, tous les saints et tous les honnêtes gens plutôt que quelque pécheur intéressé à désirer sa destruction totale pour éviter un châtiment mérité. *Credo vitam eternam.* » Dites-leur enfin : « Je crois à l'immortalité de l'âme, parce que j'aime toujours mon père, ma mère, mes amis, mes bienfaiteurs, et que je sens en moi un besoin impérieux de les savoir encore vivants dans l'autre vie, pour les rejoindre un jour, et n'en être plus jamais séparé. »

Dites-leur ces choses ; et s'ils nient encore, eh bien ! attendez un peu. Attendez que la mort vienne signifier à cet homme que son tour est venu de descendre au tombeau. Vous verrez alors cet impie pâlir, trembler au moment d'entrer dans cet au-delà inconnu qu'il a nié si obstinément, tant qu'il était bien vivant. Presque toujours vous le verrez demander un prêtre pour réparer ses fautes passées, et se préparer à cette vie immortelle qu'il confesse maintenant qu'il est près d'y entrer.

O bienfaisante immortalité ! Je crois à ton existence, et j'y croirai toujours. Ta pensée est une force surnaturelle qui me console dans mes douleurs, qui me fortifie contre les tentations, qui me soutient dans la pratique de la vertu, pour te mériter au ciel. Tu es ma meilleure espérance, parce que c'est dans ton sein

que je veux posséder mon Dieu, et goûter le bonheur éternel qu'il promet à ses fidèles serviteurs. *Credo vitam eternam.* Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XLIII

TROISIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : LA PENTECÔTE

2^e Le Saint-Esprit remplit l'âme de Marie

Les Juifs de tous les pays qui sont sous le soleil demeurent stupéfaits de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent. Plusieurs, qui restent malveillants, disent : « Ces gens sont ivres ! » Pierre se lève et repousse l'injure :

« Non, ces hommes ne sont pas ivres comme vous le pensez, dit-il, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour, » l'heure de la prière avant laquelle personne ne boit ni ne mange. Mais « ce que vous voyez a été prédit par le prophète » Joël.

Il explique la prophétie et montre que Jésus est ressuscité. David l'avait annoncé et « nous sommes tous témoins » de la vérité de ce fait. Sa parole, inspirée par l'Esprit-Saint, est si ardente que ses auditeurs lui demandent avec une humilité sincère : « Que faut-il que nous fassions ? »

— Faites pénitence, leur répond le prince des apôtres, et que chacun de vous soit baptisé au nom du Christ Jésus pour obtenir la rémission de ses péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit.

Et, leur montrant les incrédules obstinés qui ricanent, il ajouta : « Eloignez-vous de cette race perverse ! » A sa voix trois mille hommes se convertissent.

On ne saurait se figurer la joie de Marie, parce que nous ne pouvons pénétrer dans les mystérieuses splendeurs de son âme irradiée des faveurs divines. Essayons cependant de dire dans notre infirme langage ce que le *Saint-Esprit* a opéré en elle et comment il l'a confirmée dans sa mission de Mère des hommes qui lui avait été conférée au pied de la croix.

I

« *Fecit mihi magna qui potens est.* Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, » s'écriait-elle dans la maison de Zacharie, lorsque Elisabeth lui dit, par une intuition céleste : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. » Et cependant ce n'était pour elle que le commencement des grâces uniques qu'elle devait recevoir.

Si l'on en croit S. Bernard, le monde a été créé à cause de Marie. *Propter Mariam omnis creatura facta est*¹. Dieu en effet de toute

¹ S. Bernard, *Sermo 3 in Salve Regina.*

éternité n'a envisagé et poursuivi qu'un seul dessein adorable et infiniment miséricordieux : l'Incarnation. Le Fils de Dieu s'unirait à la nature humaine, il élèverait les hommes jusqu'à lui, il ferait d'eux ses frères et pendant tous les siècles les rendrait participants de sa divine félicité. Or il lui faudrait une Mère qui lui communiquât sa nature humaine. Quelle serait donc la beauté, la perfection de cette femme ! Et si Dieu a créé l'univers pour son Fils, pour le Verbe incarné, ne peut-on pas dire aussi qu'il l'a créé pour celle qui lui donnerait sa chair et qui serait sa Mère ? S. Bernard n'exagère donc pas. Oui, le monde a été créé pour elle aussi, puisqu'il a été créé pour l'Incarnation. Dieu associerait Marie à sa paternité, puisqu'elle pourrait dire comme lui au Sauveur Jésus : « Vous êtes mon Fils ! *Filius meus es tu.* »

Après le message de l'Ange, à Nazareth, le Saint-Esprit descendit en elle et dans son sein le Fils de Dieu s'unit à l'humanité. Elle pouvait donc affirmer à bon droit : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » En elle il accomplissait toutes les prophéties et elle devenait le sanctuaire de la Sainte Trinité tout entière.

Dieu se complait dans l'âme du juste, il l'aime, il l'orne de ses dons, il fait d'elle sa fille, par la grâce ; et quand cette âme répond à l'amour divin, chaque jour, à chacun de ses actes, elle grandit, elle s'élève, elle devient de plus en plus parfaite et agréable au ciel. Les anges qui la regardent, qui la voient se développer et s'embellir, comme nous voyons une fleur croître et s'épanouir, admirent ses vertus, sa foi suréminente, sa bonté, sa charité, qui exclut tout égoïsme et qui la rapproche d'eux.

Mais qu'est cette humble perfection de l'âme même la plus sainte, qui correspond avec le plus de fidélité à la grâce de Dieu, si on la compare à la perfection de Marie ?

Depuis Nazareth où elle était déjà si « pleine de grâce, » elle a vécu plus de trente-trois ans encore avec son Fils qui lui multipliait les enseignements et les faveurs d'en-haut. Toutes ses pensées, tous ses sentiments, toutes ses démarches, toutes ses actions, n'avaient d'autre but que de plaire le plus possible à Dieu. En elle aucune défaillance, aucune distraction vers la créature ; elle était tout à sa mission, à son Fils, tout à Dieu. Ses mérites et sa beauté surpassaient ceux des séraphins les plus brûlants d'amour. Et cependant le ciel ne lui avait pas conféré toutes ses grâces. Elle avait souffert au pied de la croix des douleurs cruelles et résignées qui avaient encore ajouté à son âme des splendeurs nouvelles et d'innombrables mérites ; Dieu voulut mettre le comble à ses dons le jour de la Pentecôte, en la remplissant du Saint-Esprit.

Elle le reçoit la première, dans une mesure immense, faite pour elle. L'Esprit-Saint la compénètre, comme le feu de la fournaise compénètre le fer rouge et brillant. Elle apparaît aux yeux des anges comme revêtue du soleil, *amicta sole*, et ils la saluent la reine incomparable du ciel et de la terre. Elle est ornée de toute grâce et de toute beauté, si bien que nulle créature ne saurait être plus élevée et plus glorieuse, elle a en quelque sorte épuisé la toute-puissance divine. Cet éclat, les hommes ne le voient point, comme ils ne voyaient pas en Jésus-Christ l'éclat de la divinité à travers l'humanité qui lui servait de voile voulu, mais il existe et le ciel tout entier admire et vénère la gloire de la fille du Roi, gloire qui lui vient du Saint-Esprit qui réside en elle dans sa plénitude.

Voilà tout ce que nous pouvons dire ou plutôt balbutier touchant les merveilles intimes que le Saint-Esprit opère en Marie le jour de la Pentecôte. Il crée en elle le foyer, il accumule en elle les vertus et les forces ; mais le foyer doit répandre sa chaleur ; mais les vertus et les forces sont faites pour agir. C'est pourquoi elle va désormais rayonner dans l'Eglise, son âme va passer à l'action.

II

Quelle est la grande action que devra exercer Marie ? Une action maternelle, une action puissante d'amour et d'union.

1. La voici mère d'une grande famille, et mère unique, c'est pourquoi la famille sera plus unie. Mais n'avait-elle pas déjà accepté cette mission sur le Calvaire ? Est-ce qu'elle en reçoit une nouvelle à la Pentecôte ?

Oui, elle avait entendu son Fils qui lui disait en lui montrant S. Jean : « Femme, voilà votre Fils ! » et elle avait accueilli ces paroles avec une reconnaissance aussi profonde que sa douleur. Car la compensation ne pouvait lui paraître suffisante. D'un côté Jésus, le Fils de Dieu ; de l'autre Jean, le disciple bien-aimé, mais qui gardait toutes les faiblesses de l'humanité. Cette mission toutefois avait besoin d'être confirmée.

Les Apôtres aussi avaient reçu leur mission : « *Euntes docete.* Allez, enseignez toutes les nations ! » Mais avant la Pentecôte ils ne se sentaient pas revêtus de la force d'en-haut pour l'accomplir. A ces ordres divins il fallait une consécration particulière. C'était pour cela que Jésus leur avait commandé de se réunir dans le Cénacle et d'attendre la venue du Saint-Esprit.

Ils avaient obéi, ils avaient prié avec leur « Mère. » Quelles heures délicieuses de solitude, de ferveur et de joie ! Le « Père » de la famille cependant n'était pas venu encore ; ils l'attendaient, et alors la famille serait parfaite. C'était le Saint-Esprit qui désormais devait

conduire, et gouverner l'Eglise. Jusque-là, il manquait un élément essentiel à l'action.

Tout à coup, au moment choisi par lui, il descend comme dans un bruit de tempête, sous la forme de langues de feu. Aussitôt tout est transformé. La famille est inspirée du même esprit, vit de la même vie et tout de suite l'action commence. Pierre parle, ainsi que nous l'avons dit, et quels effets merveilleux produit la parole de ce pêcheur qui est trouvé plus éloquent que les chefs d'écoles les plus vantés, que les orateurs les plus diserts, puis-qu'il convertit des milliers d'hommes.

Ce n'est pas lui qui parle, c'est l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche. Pierre, loin de se prévaloir de ses succès, s'en humilie vivement et attire ainsi la grâce de Dieu, la force d'en-haut pour de nouvelles conquêtes.

De même pour Marie. Elle était bien notre Mère, puisque Jésus nous avait confiés à sa miséricorde, à son bon cœur maternel, mais jusqu'à ce qu'elle soit confirmée dans sa mission par l'Esprit-Saint, elle n'agit point. C'est maintenant seulement, en quelque sorte, qu'elle entre en fonctions.

2. Et quelles sont ses fonctions ?

Saint Paul écrit aux Galates : « Mes petits enfants, je vous enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! » (Gal., iv, 19).

Marie qui est mère est faite pour enfanter des âmes à Jésus-Christ. Sa fonction c'est donc d'enfanter des âmes qui ressemblent exactement à son Fils, si bien qu'en regardant la terre, elle la voie peuplée d'une multitude de disciples qui soient d'autres Christs. Tout enfantement suppose de la douleur. Marie a souffert à la pensée qu'elle compterait bien des enfants rebelles, mais sa tristesse se change en joie lorsqu'elle considère les légions immenses des élus qui forment le corps mystique de son Fils, et qui par conséquent sont aussi ses fidèles enfants.

C'est l'Eglise qui est le corps mystique, c'est-à-dire le complément de Jésus-Christ ; un corps vivant, puisqu'il se compose d'âmes qui sont en état de grâce, qui vivent de la vie divine, un corps vivant dont le Saint-Esprit est l'âme. « L'Eglise, dit S. Augustin, appartient à la Sainte Trinité comme une maison appartient à son maître, un temple à Dieu, une cité à celui qui l'a fondée¹. » Le Christ l'a aimée jusqu'à mourir pour elle ; elle lui a coûté toute sa vie et tout son sang. Mais le jour où il est remonté au ciel, il l'a confiée au Saint-Esprit, qui désormais la dirige et réside en elle. Il est substantiellement uni à elle. Il est le Maître qui la conduit avec amour, et elle est son trésor sur lequel il veille avec un soin jaloux.

Il vit en elle, il l'anime de sa propre vie, en même temps qu'il vit dans chacune de nos âmes. « La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs, dit S. Paul, par le Saint-Esprit qui habite en nous. » Il est à la fois l'âme de toute l'Eglise et l'hôte divin de notre cœur, *dulcis hospes animæ*.

« Ce qu'est l'âme au corps de l'homme, dit encore S. Augustin, l'Esprit-Saint l'est au corps du Christ qui est l'Eglise. L'Esprit-Saint agit dans toute l'Eglise comme l'âme agit dans tous les membres d'un même corps¹. »

C'est pourquoi l'Eglise est sainte dans son chef qui est Jésus-Christ, dans ses enseignements et dans sa morale, par l'Esprit-Saint qui l'assiste et la rend infaillible. Ses membres peuvent cesser d'être saints, mais non le corps ; ses enfants peuvent se tromper, mais non pas elle.

Quelle sécurité pour nous de savoir que tout ce qu'elle nous dit c'est la vérité pure, que le chemin qu'elle nous montre à suivre, c'est celui du devoir ! L'intelligence n'est plus inquiète, elle marche en regardant la vérité directrice ; la volonté n'est plus incertaine, elle sait ce qu'elle doit faire, de quel côté se trouve le bien. C'est l'Esprit-Saint qui nous conduit.

Dans nos hésitations, dans nos doutes, nous regardons du côté de Pierre qui est le vicaire de Jésus-Christ et le chef visible de l'Eglise ; nous lui demandons conseil et nous écoutons même ce conseil. Nous ne voulons pas ressembler à ces enfants qui ne gardent à leur père qu'un respect plein de défiance et qui n'obéissent qu'à des ordres, — encore malgré eux. Nous ne nous défions pas de l'Eglise parce qu'elle est la vérité et la bonté, et donc qu'elle ne peut pas nous induire en erreur, ni abuser de notre candeur, de notre loyauté filiale.

Aussi vous recommanderai-je une chose dans la pratique de votre vie chrétienne. Voulez-vous savoir ce qu'il faut penser, comment vous devez vous conduire dans telle circonstance, ou touchant telle théorie ? Cherchez quel est l'esprit de l'Eglise. L'Eglise incline-t-elle vers telle opinion, tel système nouveau, telle accommodation de la vérité aux idées modernes ? Si oui, penchez de ce côté. Si non, sachez que vous seriez sur une pente dangereuse en vous laissant captiver par des théories qui ne sont séduisantes que parce qu'elles sont fausses et trompeuses.

Ne vous défiez pas de l'Eglise, appliquez-vous au contraire à connaître quels sont ses sentiments intimes ; vous serez assurés, en les embrassant, de ne jamais vous égarer.

Les hérétiques ont commencé par la défiance de l'Eglise, puis ils se sont éloignés d'elle,

¹ S. Aug., *Enchirid.*, 56.

¹ S. Aug., Sermon 267, in die Pentecostes.

ils l'ont prise en suspicion, enfin ils se sont séparés ; membres coupés qui ont cessé de participer à la vie de l'âme, et donc à la charité de l'Esprit-Saint. Ceux qui les imitent compromettent leur salut. Sans doute quelques-uns peuvent être de bonne foi, alors ils appartiennent à l'âme de l'Eglise. Nous l'ignorons et nous nous gardons de condamner personne. Il y a des hérétiques et des schismatiques qui se croient dans la vérité et qui seront sauvés ; mais la règle posée par l'Esprit-Saint, c'est qu'il faut appartenir au corps de l'Eglise afin d'avoir les plus sûres garanties pour la vie éternelle.

Non seulement il faut nous inspirer de l'esprit de l'Eglise, mais de l'esprit du Pape qui est le chef de l'Eglise et qui reçoit les lumières directes de l'Esprit-Saint. C'est la pierre de touche pour les fidèles enfants de Dieu.

En s'inspirant de l'esprit de l'Eglise et de l'esprit du Pape, vous mériterez les bénédictions les plus maternelles de Marie qui est la Reine de l'Eglise et que des voix pieuses proclament aussi la Reine du Saint-Siège.

XLIV

QUATRIÈME MYSTÈRE GLORIEUX

1^o La mort de la Sainte Vierge

Pendant vingt-deux ans, suivant l'opinion de Suarez, la Sainte Vierge demeure encore sur la terre, et elle y met en exercice les dons du Saint-Esprit qu'elle a reçus en surabondance le jour de la Pentecôte.

Que fait-elle pendant ce long espace d'années ? Pourquoi Dieu la laisse-t-il si longtemps dans l'exil, loin de son Fils ? Et comment enfin quittera-t-elle ce monde ? Est-ce comme Hénoc qui fut enlevé au ciel, ou comme Elie qui y monta sur un char de feu ? Comment, en un mot, s'est opérée l'Assomption de Marie qui était plus innocente qu'Hénoc et qu'inspirait un esprit de zèle et de charité plus grand incomparablement que celui d'Elie ?

I

Cé qu'elle fait ici-bas ? Elle y demeure intimement unie à Jésus ; elle vit intérieurement de Jésus, qui est sa vie, elle est donc par avance au ciel, quoiqu'elle demeure sur la terre, et la grâce immense dont elle est comblée participe déjà de la gloire.

Au ciel, les saints voient Dieu, lui parlent, l'adorent, ne contemplent que lui. Marie ne voit que son Fils, ne pense qu'à lui, continue à se nourrir de ses paroles, de ses enseignements. Sa mémoire merveilleusement sûre les lui rappelle exactement ; elle les médite, elle repasse les actions, les démarches, les miracles de Jésus, elle y trouve des raisons nouvelles, des sens adorables qu'elle n'avait pas encore

perçus ; et cependant quelle intelligence était plus pénétrante que la sienne ? Mais ces paroles, ces actions étaient divines, par conséquent infiniment profondes et pleines de leçons. C'est pourquoi au ciel nous verrons toujours, et pendant l'éternité, des choses, des aspects, des côtés nouveaux.

Tous les jours elle communie de la main de S. Jean ; elle s'unit donc de la manière la plus intime à Jésus, et son âme demeure avec lui sans qu'elle se détache un instant de sa divine présence, unie à lui par une continuelle et ardente communion de désirs.

Cependant ne vous la figurez pas absorbée dans sa piété et perdue dans une extase qui, ainsi qu'il arriva pour certaines saintes, la tiendrait suspendue comme si son corps n'eût plus obéi aux lois de la pesanteur. Non, l'extase est une grâce violente que Dieu accorde à certaines âmes privilégiées pour les élever au-dessus d'elles-mêmes, au-dessus des choses de la terre, pour les ravir, à l'exemple de S. Paul, jusqu'au troisième ciel. Pourquoi Dieu les transporte-t-il si haut ? C'est qu'elles vivent habituellement dans des régions inférieures et, pour les encourager, les récompenser, il leur accorde pour un instant la joie des contemplations célestes. Marie, qui vivait constamment dans les régions supérieures, n'avait donc pas besoin d'y être ravie, elle était au-dessus de l'extase, au-dessus des faveurs les plus extraordinaires et, dans la vie habituelle, personne ne se fût douté que, tout en s'adonnant aux pratiques de la charité et du devoir, son âme habitât le ciel.

Ce qu'elle faisait ? Elle priait pour l'Eglise, elle l'édifiait de ses exemples, elle encourageait les tièdes, elle relevait les tristes et les faibles, elle était la « Mère aimable. » Qu'ils étaient heureux les fidèles de Jérusalem ou d'Ephèse, de la voir, de se la montrer, de converser avec elle, de s'instruire à son école, de la vénérer et de l'aimer !

Et ce qu'il y a de plus merveilleux en elle, c'est la mesure qu'elle observe partout, le tact, la prudence, la sagesse avec lesquels toujours elle reste à sa place. On assure que les Apôtres voulurent qu'elle occupât au Concile de Jérusalem un siège d'honneur. Ils le devaient, mais on ne dit pas qu'elle ait pris part aux débats, on ne cite pas une de ses paroles. C'est qu'elle n'était point chargée d'enseigner et qu'elle laissait ce soin à ceux qui en avaient reçu la mission. Dans l'Eglise de Jérusalem, si fervente et tout animée de son esprit de soumission et de foi, elle voulait être, comme toujours, la plus humble servante du Seigneur et la meilleure brebis de S. Pierre. C'est là qu'elle m'apparaît vraiment grande et le plus semblable à Jésus. Le Fils de Dieu a daigné en effet revêtir la forme d'un esclave, il s'est fait l'un de nous, il a été

obéissant jusqu'à la mort; de même Marie jusqu'à la fin s'est faite obéissante aux apôtres chargés de gouverner l'Eglise de Dieu.

Ceux-ci ne manquaient pas de la consulter toutefois; alors elle leur ouvrait son esprit et son cœur. Comme elle n'avait rien oublié des paroles et des recommandations de Jésus, elle les leur rappelait avec une précision lumineuse qui les aidait à imprimer la juste direction à l'Eglise.

Elle priait, elle se complaisait à sa place de fidèle paroissienne, elle donnait les avis nécessaires aux chefs de l'Eglise, elle racontait ses souvenirs aux évangélistes qui les consignèrent, — c'est d'elle que nous sont venus les détails touchant l'Annonciation et la naissance du Sauveur, — elle ouvrait l'intelligence de S. Jean aux révélations célestes. N'est-ce point grâce à elle que celui-ci pénétra si avant dans les profondeurs mystérieuses de la divinité? Elle écoutait, elle donnait l'exemple, elle souffrait aussi.

Ah! tant qu'elle restera à Jérusalem avec son âme délicate, son cœur aimant qui s'attache inextrimablement à tout ce qui touche l'œuvre de son Fils, l'Eglise, les apôtres, elle continuera son Galvaire, et c'est pour cela que Dieu la laisse tant d'années sur la terre. Si S. Paul a pu dire: « Je complète ce qui manque aux souffrances du Christ, » quel complément incomparable de douleurs et de mérites Marie a ajouté à la Passion! *Adimpleo quæ desunt.*

Elle souffre en effet quand les apôtres sont flagellés pour avoir proclamé la vertu du nom de Jésus, encore que sa tristesse soit compensée ce jour-là par une joie immense. Elle souffre du martyre de S. Etienne, et nul doute que Dieu ne lui ait révélé que Saul, qui gardait les vêtements du saint diacre, serait un jour un vase d'élection, l'apôtre des Gentils. Aussi prie-t-elle pour lui avec instance afin qu'il se convertisse et qu'il voie. Elle redouble ses prières, parce que redoublent ses angoisses, quand « respirant les menaces et le meurtre » il s'en va pour arrêter les fidèles de Damas. Elle souffre de la mort violente de S. Jacques le Majeur, frappé par le glaive d'Hérode, et quand Pierre est enfermé dans sa prison d'où il ne devrait sortir que pour aller au supplice, — si le ciel permettait à Hérode de faire tout le mal qu'il médite, — toute l'Eglise prie « sans relâche »; mais par dessus toutes les voix des fidèles nous percevons celle de Marie qui « pénètre les nues, » et qui obtient la délivrance du chef des apôtres.

Et puis, quelques jours après, les apôtres se dispersent, ils s'en vont tous, sauf Jean et Jacques le Mineur, qui demeurent à Jérusalem. Personne ne connut comme elle les tristesses poignantes des départs, car c'étaient ses enfants qui partaient et elle les aimait d'un ineffable amour.

Sa vie fut donc une immense douleur continuée, une vertu constamment en acte que le Sauveur contemplait avec ravissement, une moisson de mérites et d'actes d'amour qu'il offrait à son Père comme les fruits les plus merveilleux de l'Incarnation qui avait été créée au sein même de l'adorable Trinité.

II

Il convenait pourtant que Dieu ne prolongeât point l'épreuve outre mesure. Marie languissait loin de son Fils, et elle avait pris sa grande part des douleurs de la Rédemption. L'Eglise était établie un peu partout. Les apôtres avaient déjà évangélisé l'univers. Paul venait de faire entendre la parole divine dans toute l'Asie-Mineure, Pierre avait fait son entrée à Rome, où florissait maintenant un jeune et fervente chrétienté; le moment n'était-il pas venu pour Marie de quitter la terre?

Comment la quitterait-elle? Serait-elle en passant par la mort, comme tout le monde? Mais la mort est le fruit du péché et elle n'avait point péché. Pourquoi mourrait-elle? Elle n'avait en rien mérité cet opprobre, cette humiliation, elle qui nous avait donné le fruit de vie, et dont tous les actes n'avaient été que des actes de vie. Plusieurs ont pensé que Dieu lui laissa le choix de mourir ou de ne pas mourir.

S'il en fut ainsi, nous comprenons qu'elle ait demandé à mourir. C'était une humiliation; mais elle sentait combien elle était une créature inférieure à la Divinité qu'elle contemplait, et elle avait soif d'humiliation. Elle continua à adopter la ligne de conduite que lui déterminait son humilité, celle de ne se distinguer de personne, de se conformer à ce que faisait tout le monde. Elle pouvait s'exempter de se rendre à Bethléem pour le dénombrement, elle y vint avec Joseph. La loi de la Purification ne la concernait point, elle voulut l'observer. Rien ne l'obligeait à venir à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, elle n'y manqua point, parce que c'était mieux et que les autres femmes ne s'en dispensaient pas.

Si donc Dieu lui proposa de ne pas mourir, elle refusa parce que la loi générale c'est que tous les hommes doivent mourir: *Statutum est.* D'ailleurs, est-ce que Jésus n'était pas mort? Elle qui entendait imiter son Fils le plus exactement possible, pouvait-elle se soustraire à ce sort qu'il avait voulu pour lui-même? Combien elle eût désiré même, pour que la ressemblance fût plus complète, verser pour lui tout son sang! Du moins elle aurait la joie de mourir aussi!

D'autre part, elle était la mère et l'exemple de tous les fidèles; son devoir, pensait-elle, était de subir la loi qu'ils devraient tous subir. Comme son Fils, après nous avoir appris à

vivre, elle nous apprendrait à mourir. Voilà la grande science nécessaire à tous. Savoir accepter la mort, et le genre de mort que Dieu nous destine, c'est un acte héroïque ; pour l'accomplir ce n'est pas trop d'avoir sous les yeux l'exemple de la mort de Marie et surtout l'image du crucifix. Pour Marie l'acceptation de la mort, parce qu'elle en comprenait mieux l'opprobre, fut certainement une souffrance pénible qui couronna dignement toutes les douleurs de sa vie ; et par cette souffrance, au devant de laquelle même elle voulut courir, elle nous obtint des grâces d'un mérite incalculable, des grâces pour bien mourir. C'est pourquoi nous lui disons avec tant de confiance : « Priez pour nous à l'heure de notre mort ! »

Elle n'avait point toutefois subi les atteintes de la vieillesse, qui sont aussi le résultat du péché. Elle gardait sa beauté sereine, majestueuse et douce, qui rendait sa compagnie si aimable et si attirante. Elle était l'image de la vertu, dit S. Ambroise. Aussi auprès d'elle chacun se sentait aussitôt meilleur, porté à une plus grande charité ; sa seule présence faisait évanouir les pensées du mal, comme les parfums chassent les mauvaises odeurs. Et on l'aimait tant que nul ne s'imaginait qu'elle dût jamais laisser les chrétiens orphelins. Elle vivait à Jérusalem, sur le mont Sion, en compagnie de S. Jean, mais tous cherchaient à la voir, et elle était si bonne qu'elle n'écartait personne. Ceux-là, du reste, se sentaient seuls attirés qui voulaient suivre généreusement la voie de l'Évangile.

Il est très probable, disent les théologiens, que Dieu lui révéla d'avance le jour et l'heure de sa mort. Il nous est donc permis de nous figurer ce que dut être son dernier jour sur la terre.

Elle ne souffrait point, car elle ignore toujours la maladie et les douleurs physiques. Le matin, elle communia, comme d'ordinaire, des mains du disciple bien-aimé qui l'avait recueillie chez lui, *in sua*. Dans quelques heures elle jouirait donc de la vue de Jésus, qu'elle recevait caché sous des apparences matérielles et à qui elle était intimement unie. Tous les voiles terrestres disparaîtraient, elle le verrait face à face, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les splendeurs ineffables de la Divinité. Elle était sans doute à genoux, comme à Nazareth, le jour de l'Annonciation, quand elle reçut la visite de l'Ange ; mais cette fois c'est une autre visite qui l'attend. Elle regarde en elle-même, dans son âme, elle aperçoit son Fils qui en a pris possession et qui lui sourit. Elle le contemplant souvent ainsi quand elle avait communie ; mais jamais encore il ne s'était montré à elle dans cette clarté grandissante. Il y avait toujours des ombres, comme lorsqu'on fixe le plein soleil

à travers une gaze noire. Les ombres disparaissent. Des chants retentirent qu'elle entendit seule : « Venez, ma Sœur, mon Epouse, vous que j'ai choisie, venez, vous serez couronnée. » La voix du Fils ne manqua pas de l'appeler d'un nom plus doux encore : « Venez, ma mère ! »

Jésus l'appelait, elle vint. Son âme se débarrassa doucement des liens du corps, qui d'ailleurs l'attachaient si peu à la terre. Elle songea pourtant à ceux qu'elle laissait, mais pour dire à Jean qu'elle les protégerait et les aimerait plus efficacement encore au ciel que sur la terre, et Jésus cueillit l'âme de sa mère avec piété, avec amour, avec une tendresse divine. C'était la plus belle fleur qui dût jamais embellir le parterre des cieux. Maintenant elle pouvait dire en toute vérité : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. *Dilectus meus mihi, et ego illi.* » « Elle passa ainsi de ce monde à l'autre, du temps à l'éternité, du sommet de la grâce au sommet de la gloire, » dit excellemment Mgr Gay. Le Père l'accueillit comme sa Fille, le Fils comme sa Mère, le Saint-Esprit comme son incomparable Epouse.

S. Jean était là présent, témoin de cette mort si belle, pour lui si déchirante. Elle ne l'avait sans doute pas prévenu de l'heure de son départ, bien douce pour elle, mais poignante pour lui, — par délicatesse maternelle.

« Nous présumons même que, par le fait de quelque disposition providentielle, S. Pierre vint, lui aussi, à la maison de Jean. Il paraît si convenable qu'étant chef de l'Eglise, il ait assisté comme témoin, et même à certains égards comme juge, à un événement si considérable pour l'histoire, la gloire et la consolation de l'Eglise de Dieu¹. »

Pierre et Jean qui depuis la Pentecôte étaient restés inséparables à Jérusalem, durent puiser auprès de la couche glorieuse de la Sainte Vierge un renouveau d'affection, avec un accroissement d'ardeur pour l'apostolat. L'esprit de Marie s'était reposé sur eux.

XLV

QUATRIÈME MYSTÈRE GLORIEUX

2^e L'Assomption de Marie

C'est donc dans un acte d'amour que Marie s'est arrachée à son corps pour s'unir à jamais à son Fils : « Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, s'écrie Bossuet, il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de

¹ Mgr Gay, *Les Mystères du Rosaire*, t. II, p. 380.

Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours : tellement que la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continu, c'était que Marie pût vivre séparée de son Bien-Aimé¹. »

Rappelons ce que la *tradition* nous a transmis touchant l'Assomption de Marie. Nous établirons ensuite la *certitude* de cette vérité, et nous montrerons les admirables *convenances* de ce consolant mystère.

I

L'Écriture est muette sur la mort et sur l'Assomption de la Sainte Vierge, et les récits que nous trouvons dans les livres apocryphes, composés plus tard, comme dans le *Livre du Trépas de Marie* attribué à S. Méiton, ne sauraient être acceptés sans réserve, malgré certains détails gracieux qu'ils renferment.

Cependant on ne saurait refuser toute valeur au témoignage de S. Jean Damascène, qui prononça trois discours aux jours de l'Assomption, devant le tombeau même de Marie à Jérusalem.

Je vais vous raconter, dit-il à ses auditeurs, le glorieux trépas de la Bienheureuse Vierge, sommairement et de la manière que les traditions et les conjectures permettent d'en parler, suivant ce que dans votre enfance vous avez recueilli de la bouche de vos pères...

Nous avons appris d'une antique tradition qu'au temps de la glorieuse *Dormition* de la Bienheureuse Vierge, tous les apôtres répandus dans l'univers pour le salut des peuples, transportés en un instant, se trouvèrent réunis à Jérusalem. Comme ils étaient là, une vision angélique leur apparut, ils entendirent la psalmodie des puissances célestes ; et ainsi, avec une gloire divine, Marie remit sa sainte âme entre les mains de Dieu. Son corps qui, par un mystère ineffable, avait reçu Dieu, transporté aux chants joyeux des anges et des apôtres, fut déposé dans un tombeau à Gethsémani : et là, pendant trois jours entiers, les mélodies angéliques ne discontinuèrent pas.

Après trois jours, le chant des anges cessa. Thomas, le seul apôtre encore absent, arriva, désireux de voir et de vénérer le corps où Dieu avait habité. Les apôtres ouvrirent donc le tombeau : mais ils n'y trouvèrent plus le dépôt sacré. Ne voyant que les linges où ils avaient enveloppé le corps de Marie, et d'où s'échappaient les plus délicieux parfums, ils fermèrent le tombeau. Étonnés du miracle, ils ne purent avoir qu'une pensée : c'est que Celui à qui il avait plu de s'incarner dans les chastes flancs de la Vierge Marie, de se faire homme et de naître d'elle, étant le Verbe de Dieu et le Seigneur de la gloire, et ayant déjà conservé sans souillure la virginité de sa mère, avait aussi voulu, après la mort de la Vierge, préserver de la corruption son corps immaculé, et le transporter dans les honneurs du ciel avant la commune et universelle résurrection².

Il n'est même pas nécessaire que Dieu ait fait un miracle pour réunir tous les apôtres à Jérusalem. Ils pouvaient s'y trouver pour des raisons naturelles, soit pour y conférer avec

Pierre qui s'y rencontrait peut-être, soit pour y faire un pèlerinage ou pour y revoir encore Marie ; sûrement par l'effet d'une volonté spéciale de Dieu qui ne laisse rien au hasard et qui conduit lui-même les événements à son gré, suivant les vues souveraines de sa Providence.

Les apôtres étaient donc là. Et qui donc eût pris soin de Marie sinon leurs mains consacrées pour le sacrifice de l'autel, et quel autel était plus saint que la Bienheureuse Vierge ? Ils s'agenouillèrent autour de sa couche glorieuse, ils pleurent, et cependant leur âme est pleine de chants. Ils contemplent ce corps glorifié, vêtu de lumière, d'où s'échappent les parfums les plus suaves, pendant que les esprits célestes font retentir de leurs cantiques l'humble demeure du mont Sion.

Si Marie a voulu mourir parce que Jésus est mort et qu'en tout elle est la parfaite initiatrice de ses actions, ne convenait-il pas alors aussi qu'elle ressuscitât comme lui le troisième jour ? Les apôtres la conduisent donc à Gethsémani, au tombeau des aïeux. Nul doute que des miracles n'aient éclaté pendant que le cortège parcourait la ville et descendait dans la vallée du Cédron. Marie est placée comme Jésus dans un sépulcre neuf, enveloppée de linceuls comme lui, et quand trois jours après Thomas supplie qu'on lui ouvre le tombeau afin de contempler une dernière fois les traits de la Mère de Dieu, l'on n'y trouve que les linceuls et les vêtements. Les anges avaient pris ce corps béni et l'avaient transporté au ciel avec son âme, qui avait repris possession de ce compagnon virginal. Marie était ressuscitée. Marie était montée au ciel, traversant les saintes cohortes des anges qui l'acclamaient, s'élevant au-dessus des séraphins, au-dessus de toutes les hiérarchies, en corps et en âme, pour jouir dans le sein de Dieu de la vision béatifique.

Les plus terribles calamités fondirent bientôt sur Jérusalem, puis les persécutions constantes, si bien que le tombeau de la Sainte Vierge paraît avoir été oublié jusqu'au cinquième siècle, du moins les écrivains du temps n'en parlent pas, mais ce souvenir se réveilla soudain avec une extraordinaire vivacité.

En 451, Juvénal, évêque de Jérusalem, était au Concile de Chalcédoine. L'empereur Marcien et l'impératrice Pulchérie le mandèrent à Constantinople et lui demandèrent le corps de la Sainte Vierge en faveur d'une église qu'ils bâtissaient dans leur cité impériale : « Nous avons appris, dirent-ils, que le tombeau de Marie se trouve à Gethsémani dans une très belle église. » L'évêque répondit que le tombeau de Gethsémani ne renfermait point le corps de la Sainte Vierge, mais seulement les linceuls où on l'avait ensevelie. Alors ils réclamèrent ces reliques pour leur église et Juvénal les envoya. Marcien, par reconnais-

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon sur l'Assomption, 1^{er} point.

² De Dormitione B. M. Virginis.

sance, rendit une ordonnance par laquelle il enjoignait dans tout son empire la célébration de la fête de l'Assomption le 15 août, et cette fête fut acclamée dans tout l'univers.

II

L'Eglise a toujours cru que, quoique le corps très saint de Marie ne se trouve plus sur la terre et qu'elle ait subi la loi commune de la mort, il a été réuni à son âme. Elle jouit ainsi d'une ressemblance parfaite avec son Fils mort et ressuscité. S. Grégoire de Tours, résumant la tradition de son temps, écrit : « Le Seigneur revint de nouveau auprès des apôtres ; il prit le saint corps enveloppé dans une nuée du ciel et ordonna qu'on le conduisit au paradis. Là ce corps bienheureux se réunit à son âme, désormais il goûte l'allégresse des élus et les biens éternels qui ne finiront jamais¹. »

Aussi partout les liturgies célèbrent à l'envi cette gloire de Marie. La date de l'Assomption a été fixée au 15 août dans l'Eglise russe comme dans l'Eglise romaine, et Baronius n'a pas hésité à déclarer que ce dogme que nous faisons profession de croire s'appuie, non seulement sur des raisons de convenance, mais sur des preuves positives².

« L'Eglise, ajoute-t-il, manifeste d'une manière si claire sa pensée sur l'Assomption corporelle de Marie dans ses saints offices, et notamment dans les versets, répons, antiennes et leçons du jour de sa fête, qu'on ne saurait la méconnaître, même en l'absence d'un jugement doctrinal. Les Pères qui ont traité ce point ont été si unanimes dans un même sentiment, et avec eux l'école entière, qu'il n'y a pas lieu de douter. Ce serait une impardonnable effronterie et une coupable impudence d'aller contre le sentiment de l'Eglise universelle, contre les décisions de tant de saints docteurs ; et la plus grande des témérités d'oser soutenir une doctrine contraire³. »

Cette vérité, il est vrai, n'est pas de foi, je veux dire qu'elle n'est pas définie, mais c'est parce qu'elle n'a jamais été sérieusement contestée. Cependant beaucoup d'évêques au Concile du Vatican ont exprimé le désir que l'Assomption devint un article de foi définie, non point pour fortifier la foi des catholiques, puisqu'ils l'acceptent tous, mais afin qu'il en résulte un accroissement de gloire pour Marie, et dans nos cœurs un accroissement d'admiration et d'amour pour elle. C'est ainsi que la plupart des évêques du monde entier avaient demandé la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

Les vérités chrétiennes ressemblent à des perles conservées dans un écrin. De temps en temps l'Eglise montre et met en honneur une de ces perles pour la joie des fidèles. Peut-être

un jour proposera-t-elle solennellement la perle de l'Assomption à notre assentiment, à notre dévotion, et ce serait pour nous une allégresse incomparable de soumettre notre raison et notre foi au jugement de l'Eglise ; d'autant mieux que l'Assomption est considérée déjà comme la plus grande des fêtes de Marie.

III

J'ajoute que les raisons les plus impérieuses militent en faveur de l'Assomption de Marie au ciel en corps et en âme.

« Lorsque tant d'autres saints, dit S. Bernard, ont été si authentiquement conservés, si précieusement gardés, si religieusement honorés, comment la créature la plus sainte de tous ne l'aurait-elle pas été de même, si son corps était resté sur la terre ? Mais comment la terre, qui n'a pu recéler la croix du Sauveur, recélerait-elle la dépouille de la Mère du Sauveur ? Et comment aucun miracle ne serait-il venu révéler la présence de ce corps vénérable, alors que Dieu en opère pour manifester ses moindres serviteurs ? »

Que de saints en effet, comme S. Etienne ou S. Gamaliel, ont été tirés de l'obscurité de leurs tombeaux et de l'oubli par des révélations particulières ! Et Dieu aurait laissé dans la poussière humiliante du sépulcre sa propre Mère ! Si nulle part on n'a découvert son corps, c'est donc qu'il n'est pas sur la terre. Autrement on pourrait accuser Jésus-Christ d'ingratitude.

Comment aurait-il permis en effet que Marie fût la proie de la mort, elle qui lui avait donné la vie ? Quoi ! « la sainte de Dieu aurait connu la corruption ! » Jésus, du haut du ciel, du sommet de la gloire, aurait regardé sa Mère gisant dans le tombeau, et il aurait consenti à ce qu'elle devînt la pâture du ver du sépulcre ! Elle aurait subi ce déshonneur ! Elle aurait même été moins honorée que les autres saints qui lui sont si inférieurs et qui cependant reposent sur nos autels où nous leur prodiguons l'encens !

Non, nous nous heurtons à trop d'in vraisemblances, d'injustices, d'oublis, qui seraient coupables chez les hommes, et donc qui ne sauraient se trouver en Jésus-Christ.

Sa Mère, c'est, après le Père et le Saint-Esprit, son suprême amour, c'est sa joie, sa fierté, sa gloire. Il attendait le jour où l'Eglise serait suffisamment affermie, où Marie attirée vers lui comme par un aimant irrésistible s'échapperait de son corps pour venir à lui. Avec quel bonheur il accueillerait son âme si pure, si belle, si aimante ! Mais son âme n'était pas tout elle ; il restait son corps, ses bras qui l'avaient porté, ses lèvres qui lui avaient prodigué des baisers avec des larmes lors de la fuite en Egypte, ses yeux qui l'avaient consolé par leur affectueux regard pendant la Passion, son cœur qui l'avait aimé et dont tous

¹ *Glor. mart.*, I, 4.

² An 48, n. xxiv.

³ An 48, n. xviii.

les battements étaient pour lui ! Et il laisserait cette âme veuve de son corps, il abandonnerait à la poudre du sépulcre ces membres qui n'avaient connu aucune souillure, cette virginité, ce cœur, cette tête dont toutes les pensées étaient tournées vers lui !

Que devait-il donc faire ? La ressusciter, comme il avait ressuscité Lazare, comme il s'était ressuscité lui-même, la prendre auprès de lui, la mettre à sa droite, à la place d'honneur, puisqu'elle est sa mère ; sur son trône royal, puisqu'elle est la reine de l'univers !

Ce qu'il devait faire, il le fit. Il lui apparut lorsqu'elle était sur la couche glorieuse où elle soupirait vers le ciel, il prit son âme avec amour, avec respect, il la réunit à son corps après le troisième jour, il la ressuscita. Les Apôtres ne la virent pas : ils n'avaient pas vu non plus le Sauveur s'échapper de son tombeau, mais les Anges le virent, eux qui avaient été témoins de la Résurrection du Maître. Ils l'entourèrent de leurs saintes phalanges. Son corps doué d'une céleste agilité s'élança vers Dieu, elle s'appuyait non pas sur eux, mais sur son Bien-Aimé, elle s'éleva au-dessus des chœurs angéliques, *super choros Angelorum*. Elle était « vêtue du soleil, elle avait la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles au-dessus de sa tête. » Pour nous retracer quelque chose de son image, « à peine l'Écriture trouve-t-elle dans le monde assez de rayons : il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature¹. »

« O sainte, ô bienheureuse Marie ! Puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur ; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines, impétrez-nous seulement cette humilité pour laquelle vous avez été couronnée...² »

XLVI

CINQUIÈME MYSTÈRE GLORIEUX : LE COURONNEMENT DE LA SAINTE VIERGE

Lorsque Dieu nous couronne, dit S. Augustin, il couronne ses propres dons. C'est donc son œuvre qu'il couronne en Marie. Mais celle-ci correspondit parfaitement et constamment à la grâce divine. Faite pour Dieu, elle allait toujours à Dieu, qui fut son unique pensée, son unique amour, l'inspirateur de toutes ses actions. Aussi nul autre que Dieu ne pouvait être sa récompense. Dieu se donne à elle, s'unit à elle, il dépose sur son front « une couronne de pierre précieuse, » couronne de lumière, d'allégresse et de gloire.

I

La langue humaine ne saurait décrire, exprimer les joies du ciel : « Nous verrons Dieu tel qu'il est, face à face, » dit S. Paul. En entrant au ciel nous sommes inondés d'une lumière surnaturelle qui nous fait contempler la beauté infinie de Dieu, comme à la lumière naturelle nous jouissons de regarder le ciel bleu, les montagnes dorées par le soleil, les plaines vertes, les vastes horizons. Ces merveilles, nous ne les verrions pas si la terre était enveloppée de ténèbres. Mais au paradis, si nous sommes tous bienheureux par la vision béatifique, cette vision ne sera pas la même pour tous, car nos mérites seront différents, et, par conséquent, la récompense ne sera pas égale.

« Je serai ta récompense magnifique, » dit le Seigneur à Abraham. Mais combien plus magnifique est encore celle de Marie ! Dieu est sa part d'héritage. Dieu lui appartient et se donne tout à elle et il lui permet de plonger dans les mystères délicieux de l'essence divine.

En elle d'abord il couronne la sagesse qui l'a créée et élevée. « La sagesse s'est bâti une maison, » dit l'Écriture. Cette maison c'est Marie qui est devenue la demeure de Jésus-Christ. Il lui a prodigué la beauté, beauté de l'âme et beauté du corps. Avez-vous jamais réfléchi à ce que fut l'âme de la Sainte Vierge ? Quand nous nous examinons nous-mêmes, pour peu que nous désirions être bons, vertueux, dignes de notre divin Maître Jésus-Christ, que d'imperfections nous trouvons en nous que nous voudrions enlever de notre cœur parce qu'elles le déshonorent ! Nous nous figurons alors un idéal de bonté, de sainteté, de douceur, de charité, de dévouement que nous ne saurions jamais atteindre, tant il y a dans notre âme de taches, de faiblesses et de lâchetés. Eh bien ! cet idéal, si noble et resplendissant que nous le fassions, ce n'est pas encore l'âme de Marie, le plus beau chef-d'œuvre de la sagesse divine après l'âme de Jésus-Christ.

Et quand cette demeure a été bien parée, le Verbe de Dieu a daigné l'habiter parce qu'elle était créée pour lui ! Et il la déclare si honorée et si belle qu'il veut être appelé le Fils de la Femme, le Fils de Marie, *factum ex muliere*. (Gal., iv, 4).

Marie c'est l'œuvre des siècles, le grand poème de Dieu sur la terre, l'objet de l'admiration des anges, le sujet de leurs chants, de leurs entretiens célestes. La sagesse de Dieu a façonné chacune des pierres de ce temple vivant, je veux dire chacune des vertus de la Sainte Vierge ; il lui a conféré la beauté extérieure qui ravissait les hommes, mais mieux encore la beauté intérieure que contemple avec bonheur, avec fierté le Roi du ciel, car c'est l'œuvre de sa sagesse, œuvre plus brillante que la plus brillante des séraphins.

¹ Bossuet, 1^{er} Sermon sur l'Assomption, 2^e point.

² *Ibid.*, 3^e point.

Dieu couronne ensuite sa propre *justice* qui se communique aux justices humaines et qui n'a jamais rencontré une âme juste comme Marie.

Il doit récompenser les mérites, et dans cette « vallée de larmes » nous ne sommes soutenus que par cette espérance. Les justes sont persécutés, aujourd'hui surtout, à cause du Christ. Combien d'existences brisées, d'avenirs sacrifiés, de familles attristées, réduites à la misère, frappées par la disgrâce, parce qu'elles aiment Jésus-Christ et veulent garder son amour dans le cœur de leurs enfants ! Nous les félicitons, nous les encourageons, mais nous sommes impuissants à les consoler, à les secourir comme nous le voudrions. Dieu s'en chargera. Ceux qui souffrent ainsi sont les « bénis du Père, » et avec quelle bonté Jésus les recevra, essuiera leurs pleurs, les fera « entrer dans la joie du Maître ! » Ils l'ont aimé et fait aimer et ils ont souffert pour lui !

S'il récompense ainsi ceux qui lui sont restés fidèles, quel accueil a-t-il dû réserver à Marie pleine de tant de mérites, qui lui arrive avec son cortège immense de bonnes œuvres, de souffrances et d'actes d'amour !

Enfin Dieu couronne son *amour*. Il l'a aimée plus qu'aucune créature, mais aucune créature non plus ne l'a aimé comme Marie. Elle faisait tout par amour. Quand elle priait, travaillait, conseillait, souffrait, secourait le prochain, chaque parole, chaque pensée, chaque action était un acte d'amour. Dieu n'estime et ne demande que l'amour, c'est là qu'il puise sa gloire et sa félicité extérieure, c'est par là qu'il est honoré, glorifié, réjoui. Or chaque battement du cœur de Marie surpassait les élans enflammés des chérubins, jamais Dieu n'avait été aimé autant, ni sur terre ni en paradis. Lorsque Marie accomplit son Assomption, c'est donc le ciel qui vient dans le ciel, pour y apporter un accroissement de bonheur.

C'est par amour qu'elle a répondu un jour à l'ange Gabriel : « Voici la servante du Seigneur ! » par amour qu'elle a suivi et servi son Fils, qu'elle l'a immolé sur le Calvaire, en l'offrant généreusement au Père dont elle adorait la souveraine volonté. Toute sa vie n'est qu'un acte d'amour ; et donc qui tend à l'union éternelle avec la Sainte Trinité, jusqu'au jour où, jetant un regard sur ses années écoulées, sur son existence tant traversée, elle dit en toute confiance à Dieu, comme avait fait Jésus qu'elle imite jusqu'à la fin : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains ! » Alors elle s'unit à la divinité, au Père qui la regarde comme sa Fille, au Fils qui la reçoit comme sa Mère, au Saint-Esprit qui la félicite comme son Epouse ; mais de ces trois termes, Fille, Mère, Epouse, c'est la Mère qui est l'aliment le plus tendre, qui suppose l'union la plus intime, c'est pourquoi Jésus l'accueille, la présente au Père et la couronne

pendant que le Saint-Esprit augmente encore en elle l'intensité de l'amour.

Quel spectacle pour le ciel que ce couronnement solennel de la Reine des Anges et de la Mère de Dieu ! Quelle fête attendue depuis des siècles, où la Sainte Trinité déploie un appareil éternel et infini pour saluer la plus admirable des créatures, où Dieu la récompense d'une manière souveraine et digne de lui ! C'est au ciel seulement que nous comprendrons, parce que nous en serons témoins, quelque chose de l'allégresse et de la splendeur de l'Assomption.

II

C'est donc Jésus qui couronne sa sainte Mère avec une joie toute filiale. Il ceint son front d'une couronne de pierre précieuse, *de lapide pretioso*. C'est d'abord une couronne de *lumière*, afin qu'elle voie.

Jésus lui donne tout, sauf sa divinité incommunicable, sauf son union hypostatique qui l'unit si étroitement à Dieu qu'elle divinise son humanité, en ne faisant de la nature divine et de la nature humaine qu'un seul tout adorable. A cette lumière Marie voit la Sainte Trinité. Sur terre elle jouissait d'une certaine vision de Dieu, car aucun nuage ne s'interposait entre la divinité et son âme parfaitement pure. Mais il restait le voile de la chair, qui vient de tomber pour jamais. De là son inexprimable ravissement. Car Dieu, c'est la beauté absolue, infiniment aimable, qui attire et s'adjoint les âmes comme un aimant merveilleusement puissant et doux, la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, toujours éclatante et toujours jeune. Ici-bas nous n'avons qu'un mot pour exprimer notre amour, le mot de S. Pierre : « Seigneur, vous savez que je vous aime ! » Mais au ciel, le jour de son couronnement, Marie trouve des expressions, des chants, des cris du cœur que nous ne comprendrions pas, pour dire à Dieu combien elle l'aime et qu'il est seul aimable.

Aussi maintenant elle lit dans sa volonté infiniment sage, elle voit ses desseins, ses conduites à l'égard des âmes, tout l'ordre de la grâce, et avec quelle bonté, quelle force et quelle suavité il gouverne le monde, « atteignant d'une extrémité à l'autre avec puissance et disposant tout avec douceur. » Elle l'implore pour les âmes qui sont tentées et qui souffrent, et Dieu l'écoute comme sa fille bien-aimée.

Puis la Sainte Trinité veut qu'elle se contemple elle-même, elle qui est le résumé de sa toute-puissance et de sa toute bonté. Elle voit, elle comprend la mission qui lui a été confiée ; elle voit le Père qui de toute éternité engendre le Fils, le Père et le Fils s'aimant d'un amour indicible et l'Esprit-Saint jaillissant de cet amour. Elle voit le Fils prenant une

chair dans son sein, l'âme créée admirablement belle qui s'unit au corps du Sauveur, elle-même qui devient le temple de la Divinité ; et les paroles du *Magnificat* lui reviennent à la mémoire. Mais comme ces paroles, tout élevées et brûlantes qu'elles sont, lui semblent imparfaites et froides ! Aussi les traduit-elle dans un langage céleste qui fait tressaillir de bonheur les anges, car ils n'ont jamais entendu pareils accents, pareilles mélodies.

Les mystères de douleur se déroulent aussi à ses yeux. Elle voit la grièveté et les désastres du péché d'Adam, l'étendue de nos fautes, la nécessité de l'Incarnation, la compassion infinie de Jésus qui nous aime jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la mort terrible de la croix. Elle voit que si les hommes sont réprouvés, c'est qu'ils l'ont voulu, et que Dieu respecte la liberté de l'homme ; elle voit que s'ils sont sauvés, c'est parce que Dieu leur a multiplié ses grâces et que sa miséricorde remplit la terre. Elle voit, elle comprend, elle remercie, elle adore.

Alors à la couronne de lumière Dieu ajoute une couronne d'allégresse. Souvent elle s'était écriée avec David : « Je ne serai rassasiée que le jour où votre gloire m'apparaîtra ! *Satiabor !* » Ce jour est venu, elle est pleinement heureuse de la joie que Dieu lui confère, lui qui est l'allégresse des élus ; et sa propre joie déborde sur les bienheureux qui la partagent et en reçoivent un bonheur ineffable. Au-dessus de sa félicité, il n'y a que la félicité de Dieu et celle de l'âme de Jésus-Christ. Et pour exprimer cette félicité les cieux retentissent de cantiques nouveaux. Dieu est à elle, Dieu est sa joie, Dieu est son tout ! Et sa voix s'unit à celle des esprits célestes pour redire son amour et ses actions de grâces.

Ce n'est pas tout : Dieu va mettre sur son front une couronne royale, car elle est Reine, la Reine du ciel et de la terre.

« Je te donnerai les nations en héritage, » a dit Dieu le Père à son Verbe. Et il lui a remis la royauté, le gouvernement du monde. Mais la Mère du Roi est aussi Reine, disent les Pères. Marie a donc un droit sur le royaume de son Fils, *in jure possidet Filii regnum*. Ne nous étonnons pas si elle est tant haïe par l'enfer et par ceux qui sont les esclaves de l'enfer. Elle a assumé sur elle toutes « les inimitiés » établies entre le démon et la femme, et comme elle a écrasé la tête de Satan, Satan a regimbé, s'est révolté et précipité dans le champ des âmes où il a exercé les plus cruels ravages. Il a tenté, abusé et perverti les hommes, fomenté les hérésies, soufflé les blasphèmes, répandu l'impiété dans les esprits et la corruption dans les cœurs. Mais il n'est point parvenu à l'atteindre, elle, qui demeure la Reine redoutable et invincible. Les âmes peuvent se perdre, elles se damnent parce qu'elles l'ont voulu ; mais les âmes sin-

cères, les âmes de bonne volonté, celles qui veulent se sauver et qui jettent un regard suppliant vers Marie, comme l'enfant qui se noie pousse un cri vers sa mère, toutes ces âmes Marie leur tendra la main et les arrachera au péril éternel, parce que Dieu l'a constituée maîtresse de leurs destinées et souveraine du monde. Il se réserve la justice, mais lui laisse la miséricorde.

Cette vérité, les Pères la proclament à l'envi, depuis S. Germain de Constantinople qui s'écriait : « Personne n'est sauvé que par vous, ô très sainte ! Personne n'est délivré que par vous, ô très pure ! Personne ne reçoit de grâce que par vous, ô très chaste ! Personne n'est l'objet de la miséricorde divine que par vous, ô très bonne ! » jusqu'à S. Bernard et S. François de Sales. Elle puise à pleines mains et comme il lui plaît dans les trésors divins, car « les inénarrables richesses de Jésus homme et Dieu appartiennent à Marie comme son apanage de Reine-Mère et sa dot d'épouse¹. »

Enfin, en sa qualité de Mère, elle jouit sur son Fils d'une autorité qu'elle exerce toujours en faveur des hommes, mais surtout en faveur des pauvres, des délaissés, de ceux qui souffrent le plus. Quoiqu'elle soit en tout soumise à la volonté souveraine de Dieu, cependant, au dire de S. Pierre Damien, « elle aborde son trône comme Mère et non comme servante, comme une reine qui commande et non comme une servante qui prie. »

Reine du ciel, Reine des Anges et des Saints, elle est leur joie, ils l'entourent et la bénissent, mais elle les met aussi en œuvre pour notre salut, et avec quelle allégresse lui obéissent Gabriel, l'ange de l'Annonciation, et S. Michel, le vainqueur de Lucifer et le protecteur de la France !

**

Et maintenant, après avoir ainsi médité les mystères de la vie de la Sainte Vierge, nous l'aimerons mieux et nous réciterons notre rosaire avec plus de ferveur. Sa vie est l'image de notre vie. Nos joies nous rappellent ses joies. Comme elle, nous avons eu notre annonce de vérité, notre bonheur de la posséder, et les angoisses de l'épreuve. Dans nos douleurs nous nous souviendrons de ses douleurs. Nous avons aussi nos flagellations, nos couronnements d'épines, nos persécutions, et nous entendons souvent nos réponses de mort. La mort viendra pour nous comme elle est venue pour elle, mais si nous l'avons aimée et servie, si nous avons gardé en elle une confiance inébranlable et filiale, elle accourra à notre chevet, elle nous consolera et nous présentera elle-même à son Fils pour lui arracher le pardon.

FIN

¹ Voir Mgr Gay, *Les Mystères du Rosaire*, t. II, p. 447.

POUR LA COMMEMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS

II

L'ENFER ET LE PURGATOIRE

Requiem æternam dona eis, Domine; et lux perpetua luceat eis.

Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel; et faites luire sur eux la lumière qui ne s'éteint jamais.

Mes frères,

On raconte qu'au moyen âge la garde des cimetières était confiée à un homme de probité qu'on appelait « veilleur des morts. » Sa demeure touchait à celle des trépassés, et aux heures avancées de la nuit, on le voyait, une lampe à la main, parcourir les rues en criant : « Priez pour les morts ! »

Je viens aujourd'hui remplir près de vous le rôle de ce veilleur des morts et vous crier : « Priez pour les morts ! La charité, s'il vous plaît, pour vos morts ! »

C'est une vérité de foi qu'il existe un autre monde, et dans cet autre monde un purgatoire, c'est-à-dire un lieu ou un état de purification dans lequel souffrent les âmes qui, au sortir de cette vie, ne sont ni assez coupables pour être précipitées en enfer, ni assez pures pour entrer au ciel.

Qu'elles sont terribles, mes frères, qu'elles sont épouvantables les souffrances du purgatoire ! Et combien sont ignorants et insensés ceux qui ne les redoutent point pour eux-mêmes ! Combien sont cruels ceux qui ne font rien pour en délivrer les défunts !

Les souffrances du purgatoire sont tellement grandes que, « comparées à celles-là, toutes les tortures de ce monde ne sont rien, » dit S. Augustin. « Mettez ensemble, dit S. Bernard, toutes les peines qu'on peut imaginer en ce monde, les angoisses de la pauvreté, les coups de la mauvaise fortune, l'aiguillon de la calomnie, les inquiétudes, les ennuis ; qu'est-ce que tout cela en comparaison des peines du purgatoire ? Rien. Rassemblez et les maux de tête qui sont comme les pointes d'une couronne d'épines, et ces souffrances aiguës qui déchirent les nerfs, et les spasmes affreux, et les cruelles insomnies, toutes les douleurs enfin que puisse endurer le corps humain ; qu'est-ce que tout cela auprès des supplices du purgatoire ? Rien. Ah ! quels tourments ! Qui pourra jamais les comprendre ? Ah ! ne dites donc plus, s'écrie S. Césaire d'Arles : « Ce feu s'éteindra, après tout, et j'arriverai à la vie éternelle. Car les souffrances qu'il faut endurer surpassent tout ce qu'on peut ici-bas voir, sentir, imaginer de plus douloureux¹. »

¹ Hom. VIII.

Une seule chose, mes frères, peut nous donner une idée du purgatoire : c'est l'enfer. C'est l'avis de S. Thomas d'Aquin, le prince des théologiens, qui ne craint pas d'affirmer que les peines du purgatoire sont les mêmes que celles de l'enfer et qu'elles n'en diffèrent que par la durée.

Pour vous inspirer une vive charité envers les pauvres âmes du purgatoire, pour vous déterminer à éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait vous retenir dans les tourments du purgatoire, pour vous déterminer à entreprendre ce qui peut vous les épargner, je crois donc ne pouvoir rien faire de mieux que de vous proposer une comparaison, un parallèle entre l'enfer et le purgatoire. Il y a entre l'un et l'autre de grandes *ressemblances* et aussi d'essentielles *différences*, que nous allons étudier.

I. — Ressemblances

Il y a, entre l'enfer et le purgatoire, une ressemblance dans les tourments.

Un Père de l'Eglise a défini brièvement l'enfer : le lieu des tourments, *locus tormentorum*. Cette définition convient également au purgatoire, car on trouve en celui-ci les mêmes tourments qu'en celui-là.

1. — a) Le premier tourment de l'enfer, c'est le tourment du feu. Oui, mes frères, il y a du feu en enfer. Jésus-Christ, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, l'affirme jusqu'à treize fois dans l'Evangile. Le damné, en enfer, dit-il, « est enseveli dans le feu. » (Luc, xvi, 22, 24). Que signifie ce mot : enseveli ? Un homme enseveli dans la terre, c'est un homme qui a de la terre au-dessus et au-dessous de lui, à sa droite et à sa gauche : il est tout entier dans la terre. De même le damné en enfer a du feu au-dessus et au-dessous de lui, du feu à sa droite et à sa gauche, du feu au-dehors et au-dedans : il est tout entier dans le feu. Et à côté de ce feu de l'enfer, notre feu de la terre n'est pour ainsi dire rien, c'est « un feu en peinture, » dit S. Augustin, « une glace, » dit S. Vincent Ferrier. La raison de cette différence est facile à comprendre : Dieu a créé le feu de la terre dans sa bonté, pour notre utilité, tandis que c'est dans sa colère qu'il a allumé le feu de l'enfer, pour châtier les péchés.

Ce feu de l'enfer, d'après le témoignage unanime de la Tradition, est un feu réel, véritable, effectif, de même essence que le nôtre. « Cette doctrine du feu de l'enfer considéré comme feu matériel et corporel est tellement certaine qu'elle ne peut être révoquée en doute sans témérité¹. »

Quoique réel, matériel, ce feu a la propriété de s'attaquer aux âmes, qui sont spirituelles.

¹ Perrone, t. I, p. 889.

« Si, au cours de la vie présente, Dieu a pu conjoindre l'âme à un corps, et la rendre plus ou moins dépendante de ce corps, qui peut l'empêcher, après qu'il l'a rejetée de devant sa face, de lui donner pour habitation, et si j'ose dire pour vêtement, l'élément terrible dont il a fait l'instrument de sa juste colère ?¹ »

Ce feu est intelligent, dit S. Augustin, c'est-à-dire que tout en tourmentant le damné dans toute sa personne, il sait diriger les ardeurs de sa flamme vengeresse de manière à lui créer un supplice spécial dans l'organe par où il a particulièrement péché.

Ce feu est rempli de ténèbres. Le saint homme Job, inspiré de Dieu, appelle l'enfer « une terre ténébreuse, couverte de l'obscurité de la mort, une terre de misère où règne une sempiternelle horreur, *terram miseriam et tenebrarum ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat*. » Notre-Seigneur dans l'Evangile donne à l'enfer le nom de ténèbres extérieures : « Jetez-le dans les ténèbres extérieures, » disait-il en parlant de l'homme non revêtu de la robe nuptiale, c'est-à-dire non en état de grâce. En de nombreux endroits de l'Evangile et dans les Epîtres des Apôtres, les démons sont appelés les princes des ténèbres.

Ce feu enfin est rempli de puanteur. « Je me sens saisi d'horreur, disait S. Bernard, lorsque je me représente ce séjour ténébreux dans lequel une infection insoutenable ne se ralentira jamais. »

b) Comme les damnés, les âmes du purgatoire souffrent le tourment du feu. Ce n'est pas là, il est vrai, une vérité de foi définie par l'Eglise, mais c'est l'enseignement de la presque totalité des théologiens. S. Augustin, résumant la tradition des quatre premiers siècles, dit que « le même feu qui consume la paille, » c'est-à-dire les réprouvés, « épure l'or, » c'est-à-dire les âmes justes sorties de ce monde avant d'avoir fait une pénitence proportionnée au nombre et à la gravité de leurs péchés. De même que les damnés en enfer, les âmes du purgatoire sont ensevelies dans le feu, c'est-à-dire qu'elles ont du feu au-dessus et au-dessous d'elles, qu'elles sont tout entières dans le feu. Et à côté de ce feu du purgatoire comme à côté de celui de l'enfer, notre feu de la terre n'est pour ainsi dire rien, n'est que du feu en peinture.

Ce feu du purgatoire, d'après l'enseignement du plus grand nombre des docteurs et des théologiens, est comme celui de l'enfer un feu matériel qui a la propriété de s'attaquer aux âmes qui sont spirituelles. « Pour le comprendre il faut remarquer avec les théologiens que tous les êtres créés ont deux sortes de puissances, les unes naturelles et les autres surnaturelles ; les dernières se nomment puissances d'obéissance, regardent le souverain do-

maine et le bon plaisir de Dieu, le créateur et le maître absolu de tous les êtres. Or, pour expliquer la difficulté qui nous occupe, disons que le feu, qui est un élément créé par Dieu, a une double puissance. L'une est une puissance naturelle, et par elle il brûle les corps et non les esprits séparés des corps, car un être matériel comme le feu ne saurait agir naturellement sur un être immatériel comme l'esprit. L'autre puissance est une puissance d'obéissance, et par elle le même feu, animé du souffle de Dieu, peut surnaturellement brûler et tourmenter les esprits. C'est ainsi, disent les théologiens, que le feu agit dans l'enfer et dans le purgatoire¹. »

Comme celui de l'enfer, le feu du purgatoire semble doué par la justice divine d'intelligence et de discernement, et sait diriger sa flamme de manière à créer aux habitants du purgatoire un supplice spécial pour chacun des organes par lesquels ils ont péché. Au livre 6^e des *Révélations* de sainte Brigitte, qui ont tant d'autorité aux yeux de l'Eglise, nous lisons que cette grande sainte, ravie en extase, reçut les plaintes d'une jeune fille tombée dans le purgatoire. — « Maintenant, lui dit cette malheureuse jeune fille, cette tête que je me plaisais à orner avec tant de soins et de vanité pour attirer les regards, est dévorée de flammes à l'extérieur et à l'intérieur, et de flammes si pénétrantes, qu'il me semble que je suis le point de mire de toutes les flèches de la justice de Dieu. Ces épaules et ces bras, que j'aimais tant à découvrir, sont cruellement étreints comme par des chaînes de feu ; ces pieds ornés pour la danse éprouvent la cuisante morsure de ces flammes dévorantes ; tous ces membres enfin, chargés de colliers, de bracelets, de bijoux et de fleurs, sont en proie à d'affreuses tortures, et éprouvent à la fois les brûlantes ardeurs du feu et l'insupportable froid de la glace². »

N'objectez point que les âmes du purgatoire n'ayant plus de corps, n'ont pas d'organes ; mais rappelez-vous plutôt une chose enseignée par la foi : c'est que l'âme séparée du corps est capable de ressentir des douleurs semblables à celles qu'elle souffre quand elle lui est unie. Ne demandez pas non plus comment il peut en être ainsi : tout est possible à Dieu.

Comme celui de l'enfer, le feu du purgatoire est rempli de ténèbres. « Nous vîmes s'approcher une fumée noire comme la nuit, là où aucun lieu n'en pouvait garantir : elle obscurcit la pureté de notre vie, » dit le grand poète et non moins grand théologien le Dante, dans son *Purgatoire*. « Là, tout vous étouffe, dit sainte Thérèse ; point de lumière, ce ne sont que ténèbres de la plus sombre obscurité. » Dans son office des morts, l'Eglise demande à

¹ *Mois des âmes du purgatoire*, par l'auteur de l'*Eucharistie méditée*, III^e jour.

² Chap. xxviii et lxx.

¹ S. Thomas, *Suppl.*, q. lxx, art. 3.

Dieu de délivrer ceux qui sont dans les peines des ténèbres, de faire luire sur eux la lumière qui ne s'éteint jamais, de leur accorder un séjour de lumière, *locum lucis*, et que le prince des anges, S. Michel, les conduise dans le séjour de la sainte lumière, c'est-à-dire le ciel, par opposition au purgatoire, lieu de ténèbres.

Comme le feu de l'enfer, le feu du purgatoire est rempli de puanteur, et c'est cette puanteur qui châtie, qui purifie les âmes des sensualités dont elles se sont rendues coupables par l'organe de l'odorat.

2. La soif, une soif sans cesse grandissante et à laquelle sera refusée même une goutte d'eau, voilà pour le damné un autre tourment, une autre peine du sens, conséquence de la peine du feu. « Ah ! que j'ai soif ! que j'ai soif ! » s'écrie le damné en enfer. Rappelez-vous la parabole du mauvais riche. Cet homme enseveli en enfer à cause de sa dureté envers les pauvres, ayant du milieu de ses tourments levé les yeux, aperçut de loin Abraham et Lazare dans le sein de Dieu, et il se mit à crier et à dire : « Abraham, mon père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare tremper le bout de son doigt dans l'eau pour qu'il me rafraîchisse un peu la langue, car je suis crucifié dans cette flamme, *crucior in hac flamma*. — Souviens-toi, lui répondit Abraham, que pendant ta vie tu as eu les jouissances en partage et Lazare les souffrances. Maintenant il jouit et toi tu pâties. »

Le feu qui fait souffrir et qui purifie les âmes dans le purgatoire étant, dit S. Thomas, le même feu qui dévore les réprouvés au fond des enfers, il s'ensuit que les âmes du purgatoire souffrent comme les damnés du tourment de la soif, lequel sert précisément à leur faire expier les fautes qu'elles ont commises par le sens du goût. Voilà pourquoi l'Eglise demande à Dieu pour ces âmes le lieu du rafraîchissement, *locum refrigerii*.

3. L'affreuse compagnie des démons qui sans relâche et sans pitié s'acharnent à les tourmenter et à insulter à leurs souffrances, voilà encore un horrible tourment pour les damnés. « Les démons les repoussent toujours, comme on enfonce dans la chaudière fumante la viande qui surnage et se dessèche¹, » dit le Dante.

Comme les damnés, les âmes du purgatoire ont à souffrir cette affreuse compagnie. L'Eglise en effet demande à Dieu de délivrer les âmes du purgatoire de la gueule du lion, *libera eas de ore leonis*, c'est-à-dire de la tyrannie du démon qui dans nos Livres Saints est comparé à un lion rugissant. « J'entends souvent, disait un saint ermite, les esprits de ténèbres blasphémer contre les personnes pieuses qui, par leurs prières et leurs aumônes, délivrent les âmes des peines qu'elles souffrent dans l'autre vie. »

¹ L'Enfer, chant xxi.

4. Outre ces tourments déjà si terribles, si épouvantables, qui résultent de l'union qu'a eue leur âme avec les sens et qui constituent la peine du sens, les réprouvés en éprouvent d'autres plus terribles, plus épouvantables encore, et qui sont purement *moraux*.

a) Le premier, c'est celui qui résulte de la séparation, de la privation de Dieu, qu'on appelle peine du dam, du mot latin *damnum* qui signifie perte. C'est comme le supplice qu'éprouverait une mère violemment attirée vers son enfant, s'élançant perpétuellement vers lui, et perpétuellement repoussée avec une parole de haine. « Ah ! » s'écriait un démon, répondant à un prêtre qui le chassait d'un possédé, « ah ! si je pouvais jouir de Dieu dont je suis séparé ! S'il m'était donné d'aller près de lui, le voir, le contempler, fallût-il souffrir les plus atroces douleurs pour jouir de cette félicité, je les accepterais volontiers ! Fallût-il aller à lui par une échelle hérissée de pointes de fer et de lames de rasoir, j'en gravirais les échelons de la terre au ciel avec un incroyable empressement ! »

Comme les damnés, les âmes du purgatoire subissent cette peine, puisqu'elles sont maintenues loin de Dieu par la souveraine Justice jusqu'au moment où leur dette sera payée jusqu'au dernier centime. Leur supplice est comme celui qu'éprouverait un homme qu'un instinct naturel presse de manger quand il est en bonne santé, et qui ne pourrait ni manger, ni être malade, ni mourir : sa faim deviendrait de plus en plus cruelle, et il serait en proie à des tortures insupportables. Ainsi ont faim de Dieu les âmes du purgatoire.

b) Le second tourment moral qu'éprouvent les damnés en enfer, c'est le remords de la conscience, ce ver rongeur dont parle N.-S. dans l'Evangile.

Ils éprouvent un triple remords. Le premier, c'est de savoir qu'ils se sont perdus pour une bagatelle, pour un vil intérêt, pour un plaisir d'un instant. Le second, c'est d'être obligés de reconnaître qu'il leur eût été facile de se sauver, s'ils l'avaient voulu. « Dieu me demandait si peu, s'écrient-ils, et il m'avait donné tant de moyens de me sauver, et je n'ai pas voulu ! » Enfin, le troisième remords, c'est la conviction absolue qu'ils ont d'être perdus par leur propre faute. « Les damnés n'accusent pas Dieu, disait le Bienheureux Curé d'Ars, ils s'accusent eux-mêmes, ils disent sans cesse : J'ai perdu Dieu, le ciel, mon âme par ma faute ! » Alors, ils entrent en fureur contre eux-mêmes, ils grincent des dents, comme dit l'Evangile, et s'abandonnent au plus affreux désespoir.

Comme les damnés, les âmes du purgatoire sont déchirées par un triple remords. Le premier, c'est de savoir qu'elles sont dans ce lieu de tourments pour des bagatelles, pour ces médisances légères, pour ces immortifica-

tions, ces distractions volontaires qu'il leur eût été si facile d'éviter. Le second, c'est de penser qu'il leur était facile d'échapper à ces affreux tourments si elles avaient voulu recourir à une foule de moyens mis par Dieu à leur disposition dans le but de racheter ces fautes vénielles qui en sont la cause, tels que les sacrements, les sacramentaux, les indulgences surtout. Enfin, leur troisième remords, c'est la conviction absolue qu'elles ont d'être privées de Dieu par leur faute, uniquement par leur faute.

Voilà, mes frères, les ressemblances qui existent entre l'enfer et le purgatoire : elles sont effrayantes, vous le voyez. Craignons donc l'enfer, parce que « celui qui craint l'enfer, dit S. Bernard, fait tous ses efforts pour n'y pas tomber ; celui qui, au contraire, néglige d'y penser, s'y précipite tête baissée. » — « Oh ! mon Père, mon Père, que j'ai peur de l'enfer ! » disait un jour une jeune fille au B. Curé d'Ars. — « Tant mieux, mon enfant ! lui répondit le saint prêtre, vous êtes par là-même beaucoup moins exposée d'y tomber. »

Mais ne craignons pas seulement l'enfer, craignons aussi le purgatoire, puisqu'il offre tant de ressemblances avec l'enfer, et si nous le craignons, nous serons beaucoup moins exposés d'y tomber.

II. — Différences

Mais si les ressemblances que nous avons méditées doivent nous en inspirer une crainte salutaire, il y a, par contre, des dissemblances qui doivent nous consoler et surtout nous inspirer un grand dévouement à l'égard des âmes du purgatoire.

1. La première différence entre l'enfer et le purgatoire concerne leur *durée*.

L'enfer est éternel. Notre-Seigneur l'a dit : « Ils s'en iront, les damnés, au feu éternel : *ibunt hi in supplicium æternum*. Allez, maudits, au feu éternel : *ite, maledicti, in ignem æternum*. » L'Eglise l'a défini, c'est une vérité de foi.

Le purgatoire n'est pas éternel, il ne subsistera que jusqu'à la fin du monde, jusqu'au jugement dernier¹.

2. La deuxième différence entre l'enfer et le purgatoire, c'est que les damnés, sachant qu'ils ne peuvent être délivrés, sont continuellement en proie au plus affreux désespoir. « Maître, demande le Dante au guide qui lui fait visiter l'enfer, quel est le tourment qui fait sangloter si fort ces damnés ? » Et le Maître répondit : « C'est qu'ils n'ont pas l'espérance de mourir². »

Les âmes du purgatoire, au contraire, ont conservé l'espérance, parce qu'elles sont assurées d'entrer un jour en possession du royaume

des cieux³. Cette espérance sèche leurs pleurs et illumine de son divin sourire la sombre nuit de leur séjour.

3. La troisième différence, c'est que l'enfer est le séjour de la haine, tandis que le purgatoire est le séjour de l'amour. « Si un damné pouvait dire une seule fois : Mon Dieu, je vous aime ! il n'y aurait plus d'enfer pour lui, disait le B. curé d'Ars. Mais, hélas ! ajoutait-il, cette pauvre âme a perdu le pouvoir d'aimer qu'elle avait reçu, et dont elle n'a pas su se servir. Son cœur est desséché comme la grappe quand elle a passé sous le pressoir. Plus de bonheur dans cette âme, plus de paix, parce qu'il n'y a plus d'amour ! »

Ce que les damnés ne peuvent plus faire : aimer Dieu, les âmes du purgatoire le font. Oui, elles aiment Dieu, elles l'aiment au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir, et cet amour leur inspire une douce résignation, un vrai contentement, au milieu de leurs ineffables souffrances. « Comme l'âme en purgatoire a pour Dieu la plus pure affection et qu'elle sait que la volonté de Dieu ne la fait souffrir que pour la purifier, elle se conforme avec résignation à ce divin décret. Tandis qu'elle est en purgatoire, elle ne voit rien qui déplaît à Dieu ; elle ne songe à rien qu'à sa volonté ; elle ne désire rien aussi vivement que d'être convenablement purifiée, afin de se présenter belle et radieuse devant la Majesté suprême. C'est pourquoi elle aime jusqu'à ses douleurs et s'en réjouit, parce qu'elles viennent de Dieu. Ainsi, au milieu d'un brasier ardent, elle jouit d'un contentement si complet, que l'intelligence humaine ne saurait le concevoir². »

4. Enfin, une dernière différence essentielle entre l'enfer et le purgatoire, c'est que les damnés ne peuvent être soulagés par les suffrages des vivants, — car l'Eglise ne prie pas pour les damnés, — tandis que les âmes du purgatoire peuvent être non seulement soulagées, mais même complètement délivrées. « L'Eglise catholique, dit le concile de Trente, a toujours enseigné, suivant les Saintes Ecritures et la doctrine ancienne des Pères, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des fidèles, spécialement par le sacrifice de l'autel³. »

**

Ainsi donc, mes frères, il y a dans le purgatoire, ô douleur ! des multitudes infinies d'âmes, au nombre desquelles se trouvent peut-être, probablement, de nos parents, de nos amis, qui endurent là des tourments surpassant toutes les douleurs réunies de la terre, qui

¹ Le pape Léon X a défini contre Luther que les âmes du purgatoire ont la certitude de leur salut (Denzinger-Bannwart¹¹, n. 778.

² Ste Catherine de Gênes, *Du Purgatoire*.

³ Sess. xxv, Décret sur le purgatoire.

¹ S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XXI, cap. xxiii.

endurent là des tourments presque semblables à ceux de l'enfer ! Mais, ô bonheur ! en priant pour elles, en gagnant pour elles des indulgences, en leur appliquant les mérites de mes bonnes œuvres, surtout, en faisant offrir pour elles le saint sacrifice de la messe, je puis soulager ces pauvres âmes qui ne peuvent plus rien pour elles, que dis-je ? je puis les délivrer. Oui, je vais me mettre à l'œuvre. Et vous, chères âmes, quand bientôt, grâce à moi, vous serez délivrées, ah ! ne m'oubliez pas dans la patrie céleste ! Ainsi soit-il¹.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLIV

LES AMES SOUFFRANTES ET LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Dans les lettres que la B. Marguerite-Marie écrivit en grand nombre pour promouvoir la dévotion au Sacré-Cœur, on peut lire ces lignes : « Si vous saviez avec combien d'ardeur les pauvres âmes du purgatoire demandent ce remède nouveau ; si souverain à leurs souffrances, car c'est ainsi qu'elles nomment la dévotion au Sacré-Cœur et particulièrement les messes en son honneur ! »

Nous sommes donc ici en face d'une révélation bien consolante pour tous ceux — et n'est-ce pas notre cas à tous, hélas ! — qui ont à pleurer et à prier pour des âmes bien chères.

Ne soyons pas étonnés que les âmes du purgatoire aient ainsi confiance dans le Sacré-Cœur et qu'il soit leur suprême refuge, car c'est l'amour de Dieu 1^o qui a voulu leur expiation, 2^o qui nous donne les moyens de les soulager, et 3^o qui nous récompensera de l'avoir fait.

I

Peut-être sommes-nous quelque peu surpris d'entendre cette affirmation : C'est l'amour de Dieu qui a fait le purgatoire. Pour peu que nous réfléchissions, nous ne tarderons pas à la comprendre.

Dieu n'aime pas comme nous, d'une façon impuissante et mal éclairée. Notre affection est trop souvent faiblesse. Nous fermons les yeux sur les défauts de nos amis pour n'avoir pas à les en reprendre. Dieu, lui, veut que les âmes qui se donnent à lui deviennent aussi belles qu'il est possible, afin qu'elles soient, comme le dit S. Paul de l'Eglise, « n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais saintes et immaculées. » (Eph., v, 27).

De là, les rigueurs parfois surprenantes que N.-S. a eues pour les âmes choisies, et dont

la vie de sainte Catherine de Sienne renferme un exemple frappant.

Cette vierge incomparable était dans l'église, quand son frère Bartolo vint à y passer. Au bruit de ses pas, elle tourna la tête pour le regarder ; mais aussitôt elle comprit sa faute et fondit en larmes. Son repentir ne désarma pas son divin Epoux qui lui envoya S. Paul pour lui faire entendre les plus durs reproches. « Je vous assure, disait plus tard la sainte, que son visage et ses paroles étaient si terribles que mon cœur n'aurait pu les soutenir et se serait brisé de douleur si, pendant qu'il me parlait, je n'avais eu la consolation de voir près de lui un bel Agneau resplendissant de lumière. »

Ceci nous montre que plus Dieu aime une âme, et moins il peut souffrir en elle d'imperfections. Ceci nous fait comprendre pourquoi, aimant les âmes du purgatoire qui lui sont chères et qu'il veut admettre en son bonheur éternel, il les purifie de leurs moindres souillures avant de leur accorder l'entrée du paradis.

Elles ont paru devant lui, ces âmes, au sortir de la vie, telles que les avait rendues une absolution bien reçue, c'est-à-dire n'ayant plus sur la conscience aucun péché grave. Mais ne leur restait-il pas à expier quelques fautes légères ? Et surtout avaient-elles suffisamment réparé par la pénitence leurs égarements ? la justice divine était-elle pleinement satisfaite ? Non, sans doute.

Supposez que, par impossible, Dieu les admette, malgré ces taches que nous sommes trop portés à regarder comme insignifiantes, dans le royaume de la sainteté couronnée. Quelle ne serait pas leur confusion de voir qu'elles n'y entrent pas avec une pureté immaculée ! Quelle douleur serait la leur, en apercevant en elles-mêmes quelque chose qui puisse déplaire au Roi des rois ! Ne seraient-elles pas les premières à le supplier de leur permettre d'aller dans le lieu de la suprême purification, faire disparaître ces légères souillures ?

De toutes ces considérations, il est facile de conclure que c'est bien l'amour de Dieu qui a créé le purgatoire et imposé l'expiation.

II

C'est lui aussi qui nous donne le moyen de diminuer et d'abrégier cette expiation.

Nous ne pouvons rien pour les âmes infortunées qui sont en enfer. Il aurait pu en être de même pour celles qui sont en purgatoire. Dieu aurait pu leur dire ce que le roi dont parle l'Evangile disait à ce serviteur qui s'était montré impitoyable pour son compagnon : « Tu rendras jusqu'au dernier denier. » Mais il veut bien admettre que ce qu'elles ne peuvent plus offrir pour leur libération, nous le puissions à leur place, et en agissant ainsi, il se montre plein de miséricorde, non seulement pour elles

¹ Voir les *Octaves des Morts* que nous avons publiées en 1901, 1903 et 1911, ainsi que six *Instructions sur le Purgatoire* en 1905, et un *Trésor d'histoires pour le Mois des Morts* en 1909.

qui reçoivent ainsi un secours inattendu, mais aussi pour nous.

Qu'il est bon, notre Dieu, de nous permettre de pouvoir encore quelque chose pour les êtres si chers que la mort nous a ravis ! Tant qu'ils étaient sur la terre, nous les entourions de notre dévouement et de notre affection. Quand ils sont tombés malades, avec quel délicat et tendre empressement nous nous sommes ingénies et dépensés pour alléger leurs souffrances ! Quand ils nous ont quittés, notre peine profonde n'était pas seulement de les perdre, mais aussi de ne plus pouvoir leur rendre les offices multipliés de notre affection ; et voici que l'amour du Christ nous offre mille moyens de continuer près d'eux cette tâche amicale. Bien plus, il se met lui-même à notre disposition pour leur venir en aide, puisque, par la sainte messe, il nous livre toutes les blessures de son corps adorable, toutes les gouttes de son précieux sang, tous les trésors de sa Rédemption. Il n'y a qu'un cœur comme celui de notre Jésus pour comprendre ainsi les désirs de notre âme et pour les exaucer aussi magnifiquement.

III

Le Sacré-Cœur aurait pu nous laisser ce seul motif de secourir les âmes du purgatoire, et il aurait eu encore droit à toute notre reconnaissance. Il y ajoute encore l'attrait de la récompense, dans cette vie et dans l'autre.

Dans cette vie, d'abord. N'est-ce pas, en effet, une récompense que de savoir que nos prières sont sûrement exaucées ? Quand nous intercédons pour la conversion de tel ou tel pécheur, nous avons à compter, trop souvent, avec sa volonté libre qui peut résister longtemps et qui peut même résister jusqu'au bout, aux grâces que nous lui obtenons. Les âmes du purgatoire n'ont pas de ces révoltes insensées, et quand nous prions pour elles, nous sommes assurés qu'elles n'y mettront point obstacle.

C'est surtout dans l'autre vie que nous recevrons le prix de notre charité pour les âmes souffrantes. Jésus a dit : « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres ; si vous avez été pour eux miséricordieux, on aura pour vous une mesure surabondante de miséricorde. » Est-ce que ce n'est pas nous dire que, si nous prions pour les âmes du purgatoire, nous aurons plus tard une part très large aux suffrages de l'Eglise ?

Et quelle sera la reconnaissance des âmes que nous aurons délivrées ! La B. Marguerite-Marie écrivait : « Si vous pouviez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres prisonnières, vous seriez bien heureux ensuite d'avoir des avocates dans le ciel qui plaideraient pour votre salut. » Ces avocates, qui parleront à Dieu avec toute leur reconnaissance, en faveur

de ceux qui leur auront ouvert les portes du ciel, comment ne seraient-elles pas entendues ?

C'est plus qu'il n'en faut pour nous inspirer une compassion efficace envers les malheureuses âmes du purgatoire. La pensée de seconder les vues du Sacré-Cœur suffirait, à elle seule, pour nous remplir de zèle. Montrons-lui qu'un seul de ses désirs est pour nous une loi, et comblons-le de joie en lui permettant d'ouvrir les trésors de sa divine miséricorde ! Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

MÉTHODES POUR ENTENDRE LA MESSE

Mes frères,

Que le saint sacrifice de la messe ait une valeur infinie, c'est là une de ces vérités fondamentales que personne aujourd'hui n'oserait contester dans l'Eglise. Mais il ne faut jamais l'oublier : de ce que le saint sacrifice de la messe ait une valeur infinie, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il produit régulièrement en nous tous les fruits qu'il est capable de produire. Et pourquoi cela ? me direz-vous. Mes frères, c'est que nous n'y assistons pas toujours avec une attention suffisante ; et la plupart du temps, nous disant les maîtres de la vie spirituelle, nous n'avons pas une attention suffisante parce que nous manquons de méthode pour bien entendre la messe.

Laissez-moi donc vous entretenir aujourd'hui sur les trois principales manières d'assister pieusement et utilement au saint sacrifice de nos autels.

I

La première manière d'assister à la sainte messe consiste à produire quatre actes consécutifs, correspondant aux quatre fins principales du divin sacrifice. Ainsi, depuis l'Introït jusqu'à l'Evangile, on peut adorer N.-S. J.-C. et reconnaître humblement son souverain domaine sur nous. Depuis l'Evangile jusqu'à l'élévation, on peut lui demander pardon de toutes les fautes et de toutes les infidélités dont on s'est rendu coupable envers Lui. Depuis l'élévation jusqu'à la Communion, on peut le remercier de toutes les grâces et de tous les bienfaits dont il nous a comblés. Enfin, depuis la Communion jusqu'au dernier Evangile, il est bien facile de lui demander des faveurs pour nous-mêmes, pour notre famille, pour la paroisse, pour le diocèse, pour l'Eglise.

C'est là une méthode assez simple que S. Alphonse de Liguori recommandait beaucoup dans ses écrits et ses prédications. Et pourquoi ne pas l'avouer ? En agissant ainsi, il ne faisait pas autre chose qu'entrer pleinement dans l'esprit de l'Eglise, puisque tous les di-

manches, dans tous les pays, dans toutes les paroisses, le prêtre commence toujours le prône par ces mots : « Chrétiens, mes frères, le dimanche étant institué pour vaquer au service de Dieu, nous sommes ici rassemblés pour l'adorer, pour le remercier, pour lui demander pardon et pour implorer ses grâces : ce sont là les quatre fins principales du divin sacrifice que nous allons offrir. »

II

La seconde manière d'assister à la sainte messe consiste à voir dans toutes les cérémonies du sacrifice le mémorial de la Passion de N.-S. J.-C. *O memoriale mortis Domini!* Que le prêtre par exemple se prosterne au pied de l'autel pendant le *Confiteor*, on se figure apercevoir notre divin Maître prosterné au jardin des Olives et courbant les épaules sous le poids écrasant des péchés du peuple. Que le prêtre aille de droite à gauche et de gauche à droite pour lire les oraisons, l'Épître et l'Évangile, on songe à Notre-Seigneur traîné ignominieusement de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate. Que le prêtre se lave les mains au moment de l'offertoire, on maudit ce lâche, cet infâme gouverneur romain qui essaie de se proclamer innocent de la mort du Juste. Que le prêtre élève l'hostie, on pleure sur l'élévation de Jésus en croix. Que le prêtre récite les sept demandes du *Pater*, on écoute avec respect les sept dernières paroles que le divin Crucifié jette à tous les échos avant de rendre le dernier soupir. Enfin vienne la communion, et l'on assiste en esprit avec la Vierge et les saintes femmes aux funérailles et à la mise au tombeau du divin Rédempteur du monde.

Voilà, mes frères, la méthode bien simple et bien facile d'entendre la messe que l'on appelle souvent la méthode de S. François de Sales, parce que l'aimable et pieux docteur de l'Eglise se plaisait à la recommander aux fidèles et la préférait de beaucoup à toutes les autres. Mais en vérité n'est-ce pas la méthode qui nous est indiquée par N.-S. J.-C. lui-même? Voyez-le en effet au soir du Jeudi Saint, la veille de sa mort. Aussitôt qu'il a célébré le premier sacrifice de la Nouvelle Loi, il se tourne vers ses apôtres émus et attentifs; et embrassant du regard tous les siècles à venir, il prononce lentement ces mémorables paroles : « Chaque fois que vous ferez ceci, vous aurez soin de le faire en mémoire de moi, *hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis* : c'est-à-dire, chaque fois que vous ferez ceci, vous aurez soin de le faire en mémoire de tout ce que je vais souffrir pour vous, en mémoire de l'affreuse Passion que je vais subir pour vous, en mémoire de moi qui vous ai aimés jusqu'aux dernières limites où peut aller l'amour, *hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.* »

III

Enfin la troisième manière d'entendre la sainte messe consiste tout simplement à lire dans son paroissien les prières qui ont été composées par de pieux auteurs et qui ont reçu l'approbation de l'Eglise. C'est là certainement la méthode la plus élémentaire, la moins compliquée, et je dirai volontiers, la méthode qui est seule à la portée de bon nombre de fidèles. Pourtant, mes frères, il importe de faire remarquer que l'on ne doit pas lire ces prières trop vite et que toujours il faut avoir soin de regarder ce que fait le prêtre à l'autel, afin de s'identifier complètement avec lui dans toutes les parties qui composent le très saint sacrifice de la messe.

Voilà, mes frères, les trois principales manières d'assister pieusement et utilement au grand sacrifice de la Loi nouvelle. Est-ce à dire pour cela qu'il n'y en a pas d'autres? Oh! non, certes; car on peut encore fort bien réciter son chapelet, faire sa méditation, lire une partie de l'Office du Sacré-Cœur, de la Vierge ou d'un saint pour lequel on éprouve une dévotion particulière. Mais il n'en est pas moins vrai que les trois méthodes que je viens de vous indiquer sont les seules qui nous soient spécialement recommandées par les maîtres de la vie spirituelle; et ce sont les seules surtout qui nous unissent au célébrant et qui nous fassent prier comme lui et avec lui. Choisissez donc la méthode qui vous plaît davantage, variez-la quelquefois afin de trouver un nouveau goût et un nouvel attrait dans vos exercices de piété; et si vous agissez ainsi, je vous assure que vous ne sortirez jamais de l'Eglise sans emporter avec vous, dans votre famille, les grâces et les bénédictions de Dieu. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR QUELQUES ŒUVRES

III

LES ÉCOLES LIBRES

Mes frères,

Bien des causes sollicitent aujourd'hui la charité catholique, puisque, en plus de toutes les œuvres qui se réclamaient d'elle il y a cinquante ans et qui étaient déjà si nombreuses, elle doit faire face aux nécessités nouvelles que les lois antireligieuses ont créées dans notre pays.

En infatigable rebâtisseuse qu'elle est, l'Eglise n'a pu voir sans frémir toutes les ruines qu'un ouragan de folie avait semées sur notre terre de France. Ce sera, dans l'avenir, l'immortel honneur de notre temps, que les catholiques se soient, pour relever toutes ces ruines, imposé les plus lourds sacrifices.

Au premier rang de ces œuvres se sont placées les écoles libres, et cela était d'autant plus méritoire que nous avions à payer deux fois, une fois pour les écoles où nous envoyions nos enfants, et une autre fois pour les écoles où nous ne les envoyions pas.

Cette paroisse n'est pas restée en arrière de cet élan généreux. Elle a ses écoles chrétiennes, qu'elle regarde comme un de ses joyaux les plus précieux, et cette réunion, où vous êtes venus si nombreux, n'a pas d'autre but que de venir en aide à cette entreprise si intéressante.

Puisque j'ai l'honneur de plaider sa cause devant vous qui êtes ses amis et ses bienfaiteurs, il ne me sera pas difficile de vous émouvoir en sa faveur. Je n'aurai pour cela qu'à vous montrer l'importance, les luttres et aussi, hélas ! la détresse des écoles libres.

I

A la fin du siècle dernier, quelqu'un pressait le cardinal Manning de construire à Londres cette cathédrale catholique qui serait, dans la capitale anglaise, l'affirmation superbe et fière de la foi romaine. Le vieil évêque répondit : « J'y songerai quand il n'y aura plus, dans nos paroisses, une seule école à construire. »

Pourquoi cela ? Est-ce à dire que les écoles sont plus importantes pour nous que les églises ? Assurément non. Ce que le cardinal voulait dire, c'était ceci : Peu importe que nos églises soient médiocres de style et médiocres d'ornementation, pourvu qu'elles soient remplies ! Or, pour les remplir, il faut des écoles chrétiennes.

Ah ! qu'il avait donc raison !

Au cours d'un voyage d'études dans la Forêt Noire, nous arrivâmes, mes amis et moi, dans un gros bourg appelé Furtwangen ; les catholiques, dépossédés de la superbe église qu'ils avaient bâtie de leurs deniers, avaient construit à la hâte une grande salle en planches. C'était pauvre. C'était nu. Ce n'était pas beau. Et cependant c'était superbe, parce que c'était trop petit, parce que les allées étaient remplies comme les bancs, et que les marches de la chaire comme celles de la tribune étaient occupées.

Les églises les plus belles ne sont pas celles qu'on visite comme des musées ; ce sont celles où tout un peuple se prosterne et prie. Or, je viens de vous le dire, si nous ne voulons pas que les églises soient un jour délaissées et désertes, il faut des écoles chrétiennes.

Les écoles publiques, je le sais, ont eu à l'origine la prétention de rester neutres à l'égard de la religion. Il ne fallait plus leur demander, oh ! non ! d'être les vestibules de l'église. Mais il n'y avait pas à craindre qu'elles fissent quoi que ce fût pour en éloigner les âmes.

Programme hypocrite qui eût pu tromper les consciences catholiques si le Christ n'avait dit

dans l'Evangile : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » L'école officielle ne voulait plus être avec lui ; elle devait être contre lui, et elle n'a pas tardé à le montrer. A présent, elle ne s'en cache plus, et vous avez tous présentes à la mémoire les deux lettres vigoureuses par lesquelles l'Episcopat français a dénoncé ses agissements et condamné ses procédés.

Que voulez-vous, en cette occurrence, que devienne l'âme d'un enfant ! Ce petit qui arrive à l'école avec sa confiance instinctive dans le maître qui lui est donné, qui voit en ce maître la source de la science, comment voulez-vous qu'il puisse garder cette foi incertaine et brumeuse qu'il a puisée au foyer de la famille ? Dans cette lutte inégale que son âme devra soutenir, contre tout ce qui l'impressionne et contre tout ce qui l'intimide, comment voulez-vous qu'il ne soit pas vaincu ?

Il méprisera donc les enseignements du catéchisme, qu'il ne connaît que d'une façon insuffisante ; il méprisera cet Evangile qui est sans cesse travesti devant ses yeux ; il méprisera une doctrine qu'on lui représentera comme avilissante, alors qu'on lui montrera les théories creuses de l'école comme le triomphe de la liberté et de l'émancipation humaine.

Et alors, ainsi que je vous le disais, l'église sera délaissée et désertée ; les jeunes générations s'en éloigneront. On dira une fois de plus ce qu'on a déjà dit tant de fois : « Il n'y a plus à l'église que quelques personnes âgées. Quand elles auront disparu, il n'y aura plus personne. »

Ce qui revient à dire que les âmes se perdront en nombre toujours plus grand, et que la nation chérie de Dieu, la fille aînée de l'Eglise, ne sera plus qu'un peuple de damnés !

Que faut-il pour que cette effrayante perspective ne se réalise pas ? Changer l'école publique ? La ramener à Dieu ? Il n'y faut pas penser pour le moment.

Une seule ressource reste : ouvrir et soutenir des écoles libres, où le Crucifié, placé à l'honneur, puisse étendre sur un peuple innocent ses bras qui bénissent, et répéter sa parole d'amour : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

II

L'importance des écoles libres, telle est la première raison de venir à leur aide. La seconde, c'est la guerre acharnée qui leur est faite.

Vous ne vous doutez pas de la difficulté qu'il y a pour les ouvrir. Vous aurez beau compiler tous les règlements administratifs et tenir compte de leurs moindres indications, répandre à flots dans les classes l'air et la lumière, exagérer à dessein toutes les précautions que requiert l'hygiène : le fonctionnaire envoyé pour les visiter trouvera toujours quelque défaut impardonnable. Tantôt on vous re-

prochera d'avoir employé des briques creuses ; vous eussiez pris des briques pleines qu'on vous le reprocherait également. Tantôt on trouvera que vos plâtres sont humides ; tantôt que l'eau n'est pas saine ; tantôt que vous êtes trop près d'un fossé ou d'une mare ; tantôt, si vous employez le chauffage central, que vous manquez de cheminées.

Tout cela a beau ne pas tenir debout, il ne faudra pas moins que vous alliez plaider devant le Conseil départemental, devant le Conseil supérieur ensuite ; c'est-à-dire devant des tribunaux composés d'adversaires.

Avez-vous pu triompher de toutes ces difficultés ? Mettez-vous vite en prière pour que votre titulaire soit immortel ou tout au moins inamovible. Que si, pour une raison ou pour une autre, il vient à disparaître, il faudra tout recommencer comme si l'école n'avait jamais existé, rencontrer les mêmes oppositions, faire appel devant les mêmes juridictions, recommencer les mêmes stations du calvaire administratif.

Pendant ce temps-là, pour ne pas perdre vos élèves, vous serez peut-être obligés de les envoyer tous les jours à plusieurs lieues de là. Il y a telle ou telle école du diocèse qui a plus coûté à ouvrir ou à conserver qu'une importante maison de commerce à fonder et à diriger.

Et cependant tout ne sera pas fini, parce que vous aurez à disputer chacun de vos petits écoliers. Leurs parents devront parfois être des héros pour vous les conserver, car on usera de tous les moyens pour les intimider, y compris la perte de leur clientèle et de leurs intérêts les plus légitimes.

Qu'un fonctionnaire, un cantonnier, un facteur rural ne s'avise pas de vous confier un de ses enfants, quelque désir qu'il en ait ; car il ne tarderait pas à payer de sa place cette intolérable tentative d'indépendance.

Puis-je oublier qu'il y a quelques années 30.000 de nos écoles, par un coup de force sans précédent, ont été fermées d'un seul coup ? Que dis-je ? on en ferme encore tous les jours. Représentez-vous ce que ces 30.000 écoles avaient coûté d'argent et de dévouement, et vous vous rendrez compte, mieux que par tous les discours, de la guerre qui est faite à nos écoles libres. Chères, elles nous étaient à cause de leur importance ; chères, elles le sont devenues plus encore par leurs luttes, puisqu'à tous leurs mérites s'ajoute désormais l'auréole de la persécution.

D'ailleurs, les adversaires de la religion agiraient-ils ainsi à l'égard de nos écoles s'ils ne s'avouaient pas leur importance ? Non, sans doute. Mais plus ils s'acharnent contre elles, plus nous avons le devoir de les défendre et de les soutenir. Il ne faut pas que notre attachement soit moins clairvoyant et moins ardent que leur haine.

III

Et c'est précisément parce qu'il ne faut pas que notre attachement soit moins clairvoyant et moins ardent que leur haine, que nous devons avoir les yeux ouverts sur les besoins, tranchons le mot, sur la détresse de nos écoles chrétiennes.

Ah ! s'il suffisait de la confiance des familles pour les faire vivre, nous n'aurions pas à craindre pour leur sort, car vous savez bien qu'en dépit de toutes les difficultés les foyers indépendants leur restent fidèles.

Ah ! s'il suffisait encore du dévouement des maîtres et des maîtresses, nous serions pleinement rassurés. Plutôt que de quitter leurs classes, beaucoup d'entre eux ont fait un sacrifice qui n'a pas toujours été suffisamment compris ; ils ont renoncé à ce costume religieux qui leur rappelait de si doux souvenirs et qui, par ses formes toujours les mêmes, était la marque de la perpétuelle jeunesse de leur cœur.

Mais ni la confiance des familles, ni le dévouement admirable des maîtres ne suffisent ici. Il faut de l'argent, il faut beaucoup d'argent.

De l'argent pour le très modeste traitement des maîtres.

De l'argent pour l'entretien des bâtiments.

De l'argent pour payer les impôts qui ne sont pas épargnés ; pour payer le chauffage, les fournitures classiques, les prix.

Les écoles concurrentes ne sont pas embarrassées ; elles puisent à pleines mains dans ce trésor intarissable qui s'appelle le budget. Nos écoles chrétiennes, elles, n'ont pour toute ressource que la charité.

La charité qui, il faut le dire, se lasse parfois. Au commencement les dons affluent, les souscriptions sont triomphales. Puis, à mesure que les années succèdent aux années, les offrandes diminuent ; des bienfaiteurs insignes disparaissent et ne sont pas remplacés.

Et alors le curé de la paroisse, qu'il exerce son apostolat en ville ou dans la campagne, se trouve en face du même problème angoissant : « Comment pourrai-je, cette année, boucler le budget de mes écoles ? » Si vous saviez, mes frères, ce que cette question renferme d'inquiétude et de douleur !

La vérité que tous les catholiques doivent regarder en face est cruelle sans doute, mais elle est inexorable et la voici : Puisque les charges de nos écoles augmentent chaque jour, il faut que nos libéralités augmentent de même, si nous ne voulons pas avoir le chagrin, et aussi l'humiliation, de les voir végéter et finalement disparaître...

Voilà, mes frères, ce que je devais vous dire sur ce sujet qui nous tient au cœur, à vous

comme à nous. Le dernier mot, ce n'est pas moi qui le dirai ; c'est à vous de le faire entendre.

Laissez-moi donc vous adresser, en la modifiant un peu, la péroraison à jamais fameuse de S. Vincent de Paul :

« Or sus, mes frères, la foi et la charité vous ont fait fonder nos écoles. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner. Cessez d'être leurs bienfaiteurs pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Elles vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; au contraire, elles mourront, elles périront infailliblement, si vous les abandonnez. »

Vous savez quelle réponse fut faite à S. Vincent de Paul. Je ne doute pas, je ne veux pas douter un seul instant que la vôtre sera la même ! Ainsi soit-il.

IV

POUR UN ORPHELINAT DE JEUNES FILLES

Mes frères,

C'est une pieuse et charitable pensée qui vous réunit aujourd'hui dans cette église. Les gens du monde accourent dans leurs lieux d'assemblée, tantôt pour y traiter de leurs affaires et de leurs intérêts temporels, tantôt pour se livrer au plaisir dans des concerts, des spectacles ou des banquets, tantôt encore pour prendre part à des conférences publiques qu'ils convoquent pour s'élever aux honneurs et satisfaire leur ambition. Tels sont les motifs qui, le plus souvent, contribuent à former les assemblées mondaines.

Pour vous, mes frères, rien de semblable ne vous a réunis en ce jour. Vous avez entendu l'appel adressé à votre cœur. Vous avez appris que de pauvres enfants, orphelines pour la plupart, avaient besoin de votre secours pour trouver le pain du corps et le pain de l'âme nécessaire à leur salut corporel et spirituel. Sans hésiter un instant, vous avez répondu à cet appel et vous êtes venus tendre une main secourable à ces déshéritées de la grande famille humaine.

Soyez-en bénis, au ciel et sur la terre, devant Dieu et devant les hommes !

A des âmes si bien disposées, je n'ai pas besoin de prêcher l'obligation chrétienne de la charité. Je veux donc seulement, autant qu'il sera en mon pouvoir, vous montrer quel bien votre générosité fera *au corps* et à *l'âme* de ces enfants ; et, en même temps, quels précieux avantages vous en retirerez pour vous-mêmes.

Le spectacle heureux des bons résultats obtenus par votre charitable concours sera votre première récompense et un puissant encouragement à élargir davantage votre libéralité.

I. — *Le pain du corps*

1. Il y a, mes frères, dans la société où nous vivons, des misères profondes et souverainement dignes d'une pitié compatissante. Or, parmi ces misères, une des plus capables d'ébranler la sensibilité de votre cœur est celle des enfants privés de l'appui de leurs parents. Parfois le père a quitté la terre, parfois la mère ; d'autres fois, tous deux ont été enlevés par les accidents ou la maladie.

Enfants infortunés ! Plus infortunés encore, si je puis dire, lorsque cette enfant est une fille, avec sa faiblesse, ses besoins et les dangers qui menacent sa fragilité !

Le foyer familial est éteint ; point de pain sur la table ; quelques linges insuffisants ; une couche malsaine, souvent commune à plusieurs. Voilà ce qui reste dans cette maison désolée. La jeune enfant est là : elle tend ses bras, et sa main ne trouve plus la main qui la caressait ; elle appelle, et aucune voix ne répond à sa voix ; elle pleure et verse des larmes intarissables, mais les larmes n'apaisent pas la faim. Si elle grandit dans cette situation, elle en arrive à mendier ; elle traîne au long des rues sa misérable existence, vivant, hélas ! trop près du ruisseau, pour ne pas finir par y tomber un jour !

Combien est affreux le sort de cette malheureuse, et qui pourrait y penser sans se sentir ému au plus profond de ses entrailles ?

2. C'est, mes frères, le spectacle de cette infortune, qui a touché le cœur de la charitable fondatrice de l'asile de votre ville, et l'a déterminée à créer cette bienfaisante institution, afin d'apporter un remède efficace à un si grand malheur.

Poussée par une inspiration divine, elle a d'abord recueilli quelques-unes de ces abandonnées. Leur nombre n'a pas tardé à augmenter, tant était large la plaie qu'elle voulait guérir. A force de démarches, de sollicitations et de fatigues, elle leur a bâti la demeure que vous connaissez, où elles sont protégées contre les ennemis de leur corps et de leur âme. Elle leur a procuré un travail approprié à leurs forces. Elle les a formées à une vie laborieuse, active et vertueuse. Elle a enfin été pour ces enfants une véritable mère, par sa sollicitude et son inlassable dévouement.

Puis quand, mûre pour le ciel, elle sentit qu'elle les quitterait bientôt, afin d'aller près de Dieu recevoir la récompense méritée, elle les a remises entre les mains d'autres mères, ses sœurs, qui continuent son œuvre et ne cessent pas de leur prodiguer l'amour dont leur cœur est rempli.

3. En agissant ainsi, mes frères, ces admirables religieuses n'ont fait et ne font encore qu'obéir aux enseignements de Jésus-Christ, leur divin Maître, et le meilleur ami de l'enfance. Le Sauveur a toujours aimé les pauvres,

Lui-même a promis qu'un verre d'eau, donné en son nom, ne demeurerait pas sans récompense ; et se personnifiant, en quelque sorte, dans la misère du malheureux, il a dit : « J'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'avais faim, et vous m'avez nourri. »

C'est surtout aux enfants qu'il semble avoir réservé ses plus touchantes tendresses. Il les réunit autour de lui ; il les bénit ; il les instruit ; et lorsque ses apôtres veulent les éloigner, il les retient en disant : « Si vous ne leur ressemblez pas dans l'innocence et la candeur de leur vie, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Quand il parcourait les chemins de la Judée, les enfants accouraient vers lui, subissant le charme de sa divine attirance ; et Jésus disait encore : « Laissez venir à moi ces petits. » Si la foule les repoussait, comme le rapporte l'Evangile, les femmes qui le suivaient les prenaient dans leurs bras maternels et les lui présentaient. Elles étaient les devancières de ces religieuses auxquelles Jésus remet aujourd'hui le soin de cette jeunesse abandonnée.

4. C'est donc en s'inspirant des leçons et des exemples du divin Maître que la fondatrice de cet asile béni, et celles qui lui succèdent, secoururent efficacement l'infortune de ces enfants et leur procurent les biens corporels qui les rendent vraiment heureuses. Ici, comme on dit, elles mangent à leur faim une nourriture simple, mais saine et suffisante pour entretenir leur corps dans la force de leurs membres harmonieusement développés. Ici, elles sont protégées par des vêtements modestes, mais propres et solides, contre les intempéries des saisons. Ici, elles sont formées au travail possible à leur âge, qui remplit leurs journées, et plus tard sera leur gagne-pain dans la condition où la Providence les aura placées. Ici, enfin, ce n'est plus l'isolement, les rebuts, les sollicitations malsaines ; elles ont retrouvé des mères douces et attentives ; elles vivent avec des compagnes qui deviennent pour elles des sœurs ; elles sont au sein d'une famille adoptive où elles grandissent contentes, gaies, insouciantes du lendemain, parce qu'elles se sentent protégées par un amour qui ne les abandonnera jamais.

5. Cependant, mes frères, de si beaux résultats ne s'obtiennent pas sans de grandes dépenses ; tout cela coûte beaucoup, malgré la plus stricte économie. Une aide efficace est donc indispensable pour pourvoir à tant de besoins.

Ecoutez ce récit de l'Ancien Testament.

Un jour, un petit enfant fut abandonné dans une corbeille, sur les eaux du Nil. Il aurait péri, submergé dans les flots du grand fleuve de l'Egypte. Mais Dieu permit qu'il fût aperçu et recueilli par la fille du roi de ce pays. La charitable princesse l'adopta ; et, ne pouvant le garder avec elle, elle le confia à une femme

qui se trouvait là, disant : Nourrissez-le, élevez-le, et je vous payerai tout ce qui sera nécessaire.

Comprenez bien, mes frères, la belle leçon que vous donne cette fille du Pharaon. Elle sait bien qu'à Moïse, sauvé des eaux, il faut les aliments journaliers, les vêtements, une demeure, et voilà pourquoi elle s'engage à pourvoir à toutes ces choses. Grâce à sa libéralité, cet enfant vécut, grandit, devint plus tard le sauveur de son peuple et le législateur d'Israël.

Les enfants privées de leurs parents ne sont-elles pas semblables à Moïse exposé sur le Nil ? Le plus souvent elles manquent de tout ; elles sont sans cesse en danger de sombrer dans le fleuve des profondes misères où leur vie est entraînée. Comme a fait la charitable fille du roi d'Egypte, il faut leur procurer le pain, la robe, l'abri indispensable à leur conservation ; il faut leur donner le nécessaire pour le présent ; et, pour l'avenir, les mettre en état de pourvoir, par leur travail, à leur propre entretien.

Les mères adoptives, qui les ont recueillies, prodiguent leur dévouement, leurs soins journaliers, leur vie même, pour rendre heureuses les enfants que la Providence leur a confiées. Mais elles sont pauvres elles-mêmes ; elles ne peuvent pas suffire à tout. Il y a de nombreux besoins matériels auxquels elles ne peuvent pas satisfaire. Il faut du pain, des étoffes, du chauffage en hiver, les réparations au logis ; il faut de l'argent, en un mot, sans lequel toutes ces choses ne peuvent pas s'obtenir. C'est à vous, mes frères, qu'il appartient de le leur donner, dans la mesure de votre pouvoir.

Pour employer l'éloquente parole de S. Vincent de Paul, présentant aux Dames de Paris les enfants abandonnés qu'il avait ramassés dans les rues de la grande ville, je vous dirai avec lui : « Regardez ces enfants ! Elles vivront si vous leur venez en aide ; si vous les abandonnez, elles périront ! »

II. — *Le pain de l'âme*

Sauver le corps, la vie matérielle des innocentes créatures en faveur desquelles je sollicite votre charité, c'est bien. Mais, mes frères, cela ne suffit pas ; car l'homme ne vit pas seulement de pain. Avec l'assistance corporelle, il faut donner à ces enfants, qui ont une âme, l'aliment nécessaire à cet esprit immortel, je veux dire l'instruction religieuse avec l'éducation morale.

Or c'est dans ce pieux asile qu'elles les reçoivent excellemment ; voilà pourquoi il doit faire l'objet de votre meilleure sollicitude.

1. L'enfant pauvre, privée toute jeune de ses parents, ne reçoit, le plus souvent, aucune éducation religieuse. Le milieu où elle végète

ne lui permet guère de s'abreuver à la fontaine des célestes vérités. Elle ne sait rien de son origine, de ses devoirs présents, ni de sa future destinée. Personne ne lui parle du Dieu qui l'a créée, du Sauveur qui l'a rachetée, ni des douceurs que la piété verse dans une âme chrétienne. Aveuglée par la misère, accablée parfois par un travail grossier, elle vit dans une ignorance profonde de ces choses, dans un foyer sans chaleur et sans lumière. Si elle entend prononcer ces noms sacrés, c'est au milieu des blasphèmes et des faussetés répétées par des gens plus semblables à des païens qu'à d'honnêtes chrétiens.

Le manque d'instruction et les mauvais exemples dont elle est entourée entraînent fatalement l'orpheline dans la dégradation morale. Elle ne possède pas la foi qui la fixerait dans la pratique du bien. Rien n'arrête la croissance de ses instincts mauvais. Elle tombera donc presque inévitablement dans le vice, dans la honte et dans tous les désordres qui sont la conséquence de sa misérable condition. Encore quelques années, elle pourra devenir une pierre de scandale dans la société, une de ces lamentables créatures qu'on ne peut rencontrer sans éprouver un douloureux serrement de cœur.

2. Mais que cette enfant soit recueillie dans cette maison en faveur de laquelle je vous parle, quel admirable changement ! Quelle merveilleuse transformation ! Comme bientôt tout s'embellit des grâces de la jeunesse sanctifiée par la religion !

Ici, on lui enseigne les notions de ce divin christianisme apporté à la terre par le Fils de Dieu même. Ici, elle apprend à connaître et à aimer ce Dieu qui l'a créée, le Christ sauveur qui est mort pour elle, la sainte Eglise dont elle est l'enfant. Ici, on l'instruit de la nature corporelle et spirituelle de son être, de sa destinée et des moyens propres à lui faire atteindre sa fin dernière. Pour donner plus d'autorité à cet enseignement, un ministre de la religion, un prêtre, le développe dans ses instructions, qu'il met toujours à la portée de ces jeunes intelligences. Il fait plus encore : il leur communique les divins sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, qui nourrissent les âmes de grâces surnaturelles.

Alors, mes frères, voyez quels beaux et bons fruits mûrissent en elles. Ces enfants jadis ignorantes et portées au mal, deviennent des jeunes filles instruites de la plus utile des sciences, de la science religieuse. Elles se conservent pures et vertueuses ; elles se fortifient dans le bien ; elles deviennent capables de résister aux séductions du monde, et, plus encore, d'imposer, par la correction de leur tenue, le respect avec l'amour de ce qui est bon et bien.

Cette jeune personne a atteint sa vingtième année. Elle peut affronter les dangers de la vie mondaine ; elle peut donc quitter l'asile où

elle a trouvé paix, honneur, travail, religion et vertu.

Mais l'œuvre qui l'a sauvée ne la perdra pas de vue. Elle la place suivant sa capacité et ses goûts, et ses regards la suivent partout. Elle continue à l'éclairer de ses sages conseils ; elle la console dans ses peines, la guide parmi ses hésitations et la soutient dans ses défaillances. Elle se montre pour elle comme un ange bienfaisant qui l'accompagnera toujours pour la soutenir et la fortifier.

3. J'irai plus loin encore, mes frères. L'œuvre que je recommande à votre charité fait davantage, et mieux qu'il n'a été dit jusqu'ici. Non seulement elle instruit et moralise les jeunes filles qu'elle a adoptées ; de plus, elle en fait d'excellents instruments d'amélioration pour la société, ainsi que pour les familles au milieu desquelles elles sont appelées à donner leurs services.

Un exemple frappant vous fera saisir ma pensée.

A l'origine de la nationalité française, une petite fille fut enlevée à sa famille et vendue comme esclave. Elle eut le bonheur de tomber entre les mains de gens chrétiens qui, frappés de sa beauté et de son intelligence, lui firent donner une éducation solidement religieuse. Quelques années plus tard, le roi Clotaire voulut épouser Bathilde, la jeune fille séparée de sa famille. Elle s'assit donc sur le trône de France. Devenue veuve et régente du royaume, elle montra une si grande sagesse, une telle prudence, fut si pieuse et si bien avisée, qu'elle a été regardée comme une des plus insignes bienfaitrices de notre pays. Tel fut le beau résultat de l'éducation chrétienne donnée à cette enfant par ceux qui l'avaient recueillie et adoptée.

Sans vouloir rien exagérer dans cet exemple, ne serait-il pas juste de dire, mes frères, que vous pouvez, dans la mesure possible, procurer aussi un grand bien à votre patrie par votre générosité envers ces orphelines ?

Comprenez-le bien.

C'est sur la tête de l'enfance que reposent les destinées de notre société. Or, elles sont, dans l'asile de votre ville, soixante à quatre-vingts jeunes filles. A mesure qu'elles en sortiront, instruites de leur religion et solidement affermisses dans la vertu, elles exerceront, dans les milieux où elles vivront, une influence salutaire, par l'édification et les exemples qu'elles y donneront.

Dans la société, par leur parole réservée, sage et toujours inspirée d'un sentiment de foi religieuse, elles répandront dans la circulation de la vie publique un courant de respect et de retenue. Par leurs manières correctes, par leur travail régulier, réglé par l'idée chrétienne du devoir, elles feront penser à la religion, bannie de trop nombreux foyers. Par leur pieuse obligeance, elles adouciront les

souffrances, elles verseront sur les plaies vives, qui aigrissent tant les caractères, le baume divin de la charité, qui les a sauvées elles-mêmes. Il est impossible que ceux qui vivront avec elles n'éprouvent pas l'effet de leur contact bienfaisant ; car rien ne peut davantage rendre l'homme meilleur que ce spectacle d'une vie régulière, douce, vertueuse, toujours dirigée par les inspirations d'une piété persévérante.

Plus tard ces jeunes filles, devenues femmes et épouses, formeront à leur tour des familles chrétiennes, fidèles à tous leurs devoirs. Elles créeront une génération forte, le soutien de leur patrie. Elles donneront à leur pays des foyers honorables, laborieux, où Dieu sera connu et bien servi, des enfants bien élevés et fidèles imitateurs des vertus de leurs parents. Que de telles familles se multiplient, et la France en deviendra de plus en plus prospère, marchant sans faiblir vers ses glorieuses destinées.

N'est-ce pas là, mes frères, un bienfait social au premier chef ?

4. Le même résultat se produira dans les familles où seront appelées la plupart de ces jeunes filles.

Quand elles sortiront de l'orphelinat où elles sont élevées, elles entreront dans vos maisons pour y rendre les services que leur éducation les aura mises à même de rendre, et ainsi y gagner honorablement, par leur travail, leur pain quotidien. Elles seront en contact journalier avec vos enfants.

Que de bien ne pourront-elles pas faire !

Dans certaines maisons, par leur parole sage, instruite et réservée tout à la fois, elles feront connaître Dieu, elles diront prudemment comment il faut le servir ; plus on les estimera, mieux on sera disposé à les écouter. Dans d'autres maisons, sans avoir besoin de rien dire, par la pieuse correction de leur conduite, par leur patience, par leur application à l'ouvrage, elles toucheront les cœurs, écarteront le mal, feront aimer le bien et sanctifieront les foyers qui les auront accueillis.

Ce sera le bonheur et le salut dans ces familles.

Oui, certes, honneur et bénédiction aux âmes généreuses qui auront contribué à former ces enfants pour un si beau ministère ! Honneur et bénédiction à ceux qui les auront dirigées dans une si sainte voie par leurs prières, leurs conseils et leurs aumônes !

Ah ! mes frères, vous êtes émus à la vue du jeune prêtre qui va porter la semence évangélique aux infidèles des contrées lointaines, pour leur apprendre à connaître et à servir le seul vrai Dieu. Assurément rien n'est plus admirable et digne d'une éternelle louange. Mais aussi admirable est la mission de la jeune fille qui dans les familles prêche le respect dû à Dieu et la fidélité à son service par la

perfection de sa vie chrétienne. Et c'est vous, mes frères, qui aurez contribué à la former à ce rôle, vous qui par votre charité l'aurez rendue instruite, vertueuse et désireuse de rendre à d'autres le bien que vous lui aurez fait.

5. Que dirai-je encore pour exciter vos cœurs à une plus large générosité envers ces enfants ? En contribuant à leur éducation chrétienne, vous contribuez à donner au ciel une abondante moisson d'élus. Dans les radieuses profondeurs de la cour céleste, le Père de la grande famille humaine regarde l'enfance qui, grâce à vous, grandit pour peupler un jour son paradis. Lorsqu'elle aura ici-bas rempli sa destinée en marchant d'âge en âge dans la piété, dans la sagesse et dans l'édification où vous les aurez dirigées, ces âmes ne quitteront notre monde terrestre que pour entrer dans un autre meilleur où elles jouiront de la félicité éternelle. C'est vous qui la leur aurez procurée ; vous, qui, par la bonté de votre cœur, avez été la cause initiale d'une fin si heureuse et leur aurez facilité l'accès à ce parfait bonheur dans le sein de Dieu même.

Quelle allégresse, mes frères ! Quel mérite à qui nul autre ne peut être égalé ! Faire des heureux ici-bas ; faire des bienheureux au ciel, non pas pour quelques années dans notre monde périssable, mais pour toujours dans la cité des joies éternelles, donner à Dieu des élus qui contempleront et béniront à jamais ses grandeurs infinies, peut-il être une œuvre plus belle que celle-là, et plus digne de vous enflammer d'une généreuse ardeur ? Voilà donc, mes frères, ce que vous ferez en contribuant à l'entretien du corps et à la sanctification de l'âme de ces jeunes enfants. Leur sort est entre vos mains, vous dirai-je encore. Si elles s'ouvrent larges et bienfaisantes, elles seront sauvées ; si elles se resserrent pour ne leur donner qu'un secours insuffisant, elles seront en grand danger de se perdre pour toujours.

Je termine, mes frères, ces considérations que sans aucun doute la bonté de votre cœur aura jugées bien inutiles, puisque vous êtes résolus à faire tout votre possible pour subvenir aux besoins de l'orphelinat de votre ville.

Le Sauveur du monde, N.-S. J.-C., rapporte l'évangéliste S. Mathieu, parcourait les chemins de la Galilée, semant la parole de sa divine doctrine et multipliant les miracles pour soulager les misères humaines. Les foules accouraient sur ses pas ; parmi elles se pressaient de nombreux enfants qu'attirait la bonté du divin prédicateur. Celui-ci, un jour, prend l'un d'eux entre ses bras et, parlant à ses apôtres étonnés : « En vérité, leur dit-il, quiconque reçoit un de ces petits, me reçoit moi-même. » (Mat., XVIII).

Oh la bonne parole ! Oh la consolante pro-

messe ! Recueillir un enfant, surtout une enfant privée des soins de la famille, c'est recueillir Jésus-Christ lui-même, c'est verser dans son sein l'offrande qui fera vivre, grandir et prospérer cette enfant ; c'est accroître la vie divine sur la terre et faire monter au ciel une âme immortelle.

Retenez bien, mes frères, cette leçon du Maître de toutes choses. Recueillez une, deux, plusieurs de ces délaissées. Offrez pour elles un don généreux. C'est à Jésus-Christ que vous l'offrirez ; et alors, en retour de votre charité, Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné au pauvre en son nom, regardera comme fait à lui-même ce que vous aurez fait en faveur de la moindre de ces petites, et versera ses abondantes bénédictions sur vos maisons, sur vos affaires et sur vos propres enfants.

Donnez, donnez généreusement à la belle œuvre de l'orphelinat de votre ville. Donnez peu, si l'avantage de la fortune ne vous est pas accordé ; mais donnez tous. Avec le bronze des sous on fera de l'argent ; avec l'argent on aura de l'or ; et cet or pourvoira à tous les besoins des corps et des âmes. Mais donnez de bon cœur, avec ce cœur si large, si ingénieux quand il s'agit d'essuyer des larmes et de procurer à l'infortune un peu de bonheur.

Donnez surtout pour l'amour de Dieu ; le mérite de votre offrande montera vers lui, pour retomber sur votre âme en grâces abondantes de salut ; car je vous le dis en vérité, donner au pauvre, c'est prêter à Dieu, et placer son argent à gros intérêts sur la banque des cieux. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXXIII

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

11^o La résurrection des morts

Au seul énoncé de cette vérité que le Christ est ressuscité des morts, les Athéniens se mirent à rire : « Nous t'entendrons une autre fois, » dirent à Paul, avec une pitié mal déguisée, les plus courtois de ses auditeurs¹. C'est que personne n'y croyait et que l'on regardait cette idée comme absurde. Les épicuriens disaient que l'âme meurt avec le corps ; les stoïciens ne se prononçaient point sur l'immortalité de l'âme, mais la croyance générale était qu'après sa mort l'homme traînait sous terre, dans le tombeau, une misérable existence, faite de besoins vagues et de souffrances indécises. Les Champs Élysées étaient

réservés aux seuls héros épiques. Les Phari-siens, eux, croyaient à la résurrection complète et l'on sait de quelles railleries ils étaient l'objet de la part des Sadducéens.

Les Corinthiens partageaient les préjugés d'Athènes et nombre de nouveaux chrétiens n'acceptaient ce dogme qu'avec répugnance. L'Apôtre va les instruire et leur montrer d'abord que *les morts ressusciteront*, ensuite *comment ils ressusciteront*.

1. Le Christ est ressuscité, dit-il ; donc les morts ressusciteront. Son argumentation est des plus remarquables.

XV. ¹ Je vous rappelle, frères, l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez aussi reçu, dans lequel vous demeurez fermes, ² par lequel de plus vous êtes sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché. Autrement [s'il n'y avait pas de résurrection], vous auriez cru en vain.

³ Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'ai reçu moi-même, savoir : que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ; ⁴ qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ; ⁵ et qu'il a apparu à Céphas, ensuite aux Onze. ⁶ Puis il s'est montré à plus de cinq cents frères ensemble. La plupart vivent encore maintenant, et quelques-uns sont morts. ⁷ Ensuite il a apparu à Jacques, puis à tous les Apôtres. ⁸ Enfin après tous les autres, comme à l'avorton, il m'a apparu aussi.

⁹ Car je suis le moindre des Apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. ¹⁰ C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce m'a pas été stérile en moi, j'ai travaillé en effet plus qu'eux tous ; non pas moi pourtant, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. ¹¹ Or, eux et moi, voilà ce que nous prêchons, voilà ce que vous croyez.

Le Christ est mort et il est ressuscité : telle est la base de la théologie de S. Paul. Il le prouve par l'Écriture qui l'avait annoncé ; par les apparitions aux apôtres et aux disciples, faits incontestables que des témoins nombreux ont vus et contrôlés ; par la vision personnelle qu'il a eue du Sauveur. Il est le dernier de tous sans doute ; mais nul parmi les Corinthiens n'oserait contester la valeur de son témoignage. Ou il ne faut admettre aucun fait, ou il faut admettre celui-là. L'idée d'une autosuggestion ne se discute même pas ici, entre gens sensés. On peut discuter sur l'époque des apparitions aux Douze ou aux cinq cents, mais le fait lui-même demeure intangible.

Cependant il est des Corinthiens qui ne croient pas à la résurrection des morts, bien que le Christ soit ressuscité :

¹² Or, si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ? ¹³ Car s'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité !

¹⁴ Et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine : vaine aussi est notre foi. ¹⁵ Nous nous trouvons même de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre lui qu'il a ressuscité le Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, — attendu que les morts ne ressuscitent pas. ¹⁶ Car si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité ;

¹ Act., XVII, 32.

¹⁷ Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés, ¹⁸ et par conséquent aussi ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. ¹⁹ Si c'est pour cette vie seulement que nous espérons dans le Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

Ce raisonnement est d'une terrible logique. Si le Christ n'est pas ressuscité, nous sommes de faux témoins contre Dieu, puisque nous affirmons ce que Dieu n'aurait pas fait. Notre foi est vaine, nos sacrifices sont inutiles, nous restons dans notre péché. Cet argument fait allusion aux idées courantes alors. Celui qui était retenu en prison pour dettes était censé n'avoir pas payé tant qu'il demeurait en prison. Le Christ qui demeure enfermé dans la prison de son tombeau n'a donc pas payé nos dettes et nous restons avec nos péchés, et ceux qui sont morts dans la foi du Christ sont perdus !

Enfin et surtout l'espérance des chrétiens tombe. Ils ont tout abandonné pour le Christ, ils ont renoncé à leur famille, subi des persécutions et des mépris : tout cela pour rien ! Ils sont donc les plus malheureux des hommes.

Mais le Christ est ressuscité et sa résurrection est le gage de la résurrection des croyants.

²⁰ Or maintenant le Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui sont morts. ²¹ Car par un homme est venu la mort, par un homme aussi vient la résurrection des morts. ²² Et comme tous meurent en Adam, de même tous revivront dans le Christ ; ²³ mais chacun à son rang : d'abord le Christ, les prémices ; ensuite ceux qui appartiennent au Christ, lors de son avènement.

²⁴ Puis ce sera la fin, lorsqu'il aura remis le royaume à Dieu et au Père, après avoir anéanti toute principauté, toute puissance et toute force. ²⁵ Car il faut qu'il règne « jusqu'à ce que le Père ait mis ses ennemis sous ses pieds ». ²⁶ Et le dernier ennemi détruit sera la mort, car Dieu a tout mis sous ses pieds. Quand donc Dieu dit : ²⁷ « Tout lui a été soumis », il excepte sûrement celui qui lui a tout soumis. ²⁸ Lors donc que tout lui aura été soumis, le fils de Dieu lui-même se soumettra à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

La moisson suit les prémices. Le Christ, prémices des morts, est ressuscité, donc tous ressusciteront. Tous sont morts en Adam, tous revivront dans le Christ. Mais il y aura un intervalle entre la résurrection du Christ et la résurrection des fidèles, qui se fera dans un ordre déterminé. Puis ce sera la fin du monde. Par la résurrection universelle la mort sera détruite, elle qui tenait tout l'univers sous son sceptre. Le Christ sera son maître et son vainqueur ; et alors il fera hommage à son Père, qui lui aura donné la victoire, de l'Eglise, son royaume, qu'il a conquise par ses souffrances et son sang.

²⁹ Autrement qu'obtiendraient ceux qui se font baptiser pour les morts, si réellement les morts ne ressuscitent pas ? Pourquoi se font-ils baptiser pour eux ?

Allusion à la coutume de ceux qui, peu éclairés, se faisaient baptiser pour les morts qui n'avaient pas reçu le baptême pendant leur vie. Cette coutume blâmable, l'Apôtre ne l'approuve pas ; mais il en conclut que ceux-là mêmes qui la suivent croient à l'immortalité de l'âme, et par conséquent à la résurrection des corps qui en est inséparable.

Autre argument. Si la résurrection n'existe pas, il a travaillé en vain.

³⁰ Et nous, pourquoi nous exposer à toute heure au danger ? ³¹ Chaque jour, mes frères, je meurs, je le jure par la gloire que je reçois de vous dans le Christ Jésus, notre Seigneur. ³² Si, — je parle en homme, — j'ai combattu contre les bêtes à Ephèse, que m'en revient-il, si les morts ne ressuscitent pas ? « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain¹. »

³³ Ne vous laissez pas séduire : « Les mauvais entretiennent corrompent les bonnes mœurs². »

³⁴ Veillez à rester dans la justice et ne péchez point : car il en est qui vivent dans l'ignorance de Dieu, je le dis à votre honte.

Seul l'espoir de la vie immortelle et de la résurrection future parvient à expliquer sa vie d'immolation, de martyre même, car il a combattu contre les bêtes à Ephèse. Peut-être est-ce à cette occasion que Priscille et Aquila exposèrent leur vie pour lui. (Rom., xvi, 3, 4).

Pourquoi tant de labeurs et de souffrances s'il n'y a rien au-delà du tombeau ?

2. Maintenant, comment s'opèrera la résurrection des morts ?

³⁵ Mais, dira quelqu'un, comment les morts ressusciteront-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ?

³⁶ Insensé, ne vois-tu pas que ce que tu sèmes ne produit pas la vie s'il ne meurt ? ³⁷ Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui sera un jour, c'est un simple grain de blé ou d'une autre semence. ³⁸ Mais Dieu lui donne un corps comme il lui plaît, et à chacune des semences un corps qui lui est propre.

³⁹ Toute chair n'est pas la même chair. Autre est la chair des hommes, autre celle des quadrupèdes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. ⁴⁰ Il y a des corps célestes et des corps terrestres ; mais autre est la gloire des célestes, autre celle des terrestres. ⁴¹ Autre est la clarté du soleil, autre celle de la lune, autre celle des étoiles. L'étoile diffère d'une autre étoile en clarté. ⁴² Ainsi en est-il de la résurrection des morts.

La résurrection des morts était de la part des impies une source intarissable de railleries toujours et surtout déplacées. Ce corps ressuscité gardera-t-il ses défauts, ses besoins, ses infirmités ? L'Apôtre, pour répondre, s'inspire de l'Evangile et des répliques du Sauveur aux Sadducéens. Il montre qu'il y aura une variété infinie dans les corps ressuscités, comme il y a variété dans les diverses chairs, dans les corps terrestres, dans l'éclat des étoiles. Mais il semble qu'il ait été frappé surtout de cette parole du Christ : « Si le grain déposé en terre ne meurt pas, il ne produit aucun fruit. »

¹ Is., xxii, 13.

² Ce proverbe est de Ménandre dans la *Thais*.

C'est donc cette idée qu'il se plaît à développer :

Semé dans la corruption, le corps ressuscitera incorruptible. ⁴³ Semé dans l'ignominie, il se lèvera dans la gloire. Semé dans la faiblesse, il se lèvera plein de force. ⁴⁴ Il est semé corps animal, il ressuscitera spirituel. S'il est corps animal, il est aussi corps spirituel, suivant qu'il est écrit : ⁴⁵ « Le premier homme, Adam, a été fait âme vivante ¹. » Le dernier Adam a été fait esprit vivifiant. ⁴⁶ Mais ce n'est pas ce qui est spirituel qui a été fait le premier, c'est ce qui est animal ; ensuite a été fait ce qui est spirituel.

⁴⁷ Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second vient du ciel. ⁴⁸ Tel qu'est le terrestre, tels sont les terrestres ; tel qu'est le céleste, tels sont les célestes. ⁴⁹ Ainsi comme nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. ⁵⁰ Or je dis ceci, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, de même la corruption ne possédait point l'incorruptibilité.

⁵¹ Voici que je vous révèle un mystère. Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés. ⁵² En un instant, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons transformés. ⁵³ Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité.

⁵⁴ Lorsque ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : « La mort a été absorbée dans sa victoire ². »

⁵⁵ O mort ! où est ta victoire ? O mort ! où est ton aiguillon ? ⁵⁶ Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la Loi. ⁵⁷ Rendons grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

⁵⁸ Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, travaillez de plus en plus devant le Seigneur, sachant que votre travail n'est pas stérile devant le Seigneur.

Le corps ressemble donc à une semence vivante déposée dans la terre, et qui produira une belle tige verte, radieuse de jeunesse. L'organisme actuel cessera avec cette vie, par conséquent la chair et le sang, c'est pourquoi ils ne posséderont pas le royaume de Dieu.

Mais le corps ressuscité, dégagé de la matière, devient spirituel, impassible, doué de clarté, de subtilité, d'agilité, de lumière, comme le corps du Christ lui-même, notre éternel exemplaire. Il recevra une enveloppe nouvelle toute lumineuse, brillante comme les étoiles du ciel. La vie animale, — psychique, — suivant le mot de l'Apôtre, contient donc en germe la vie spirituelle, comme le grain de froment déposé dans le sol contient en germe l'épi que le laboureur recueillera au temps de la moisson. La belle variété des plantes est l'image de l'immense variété des corps, le jour où l'âme viendra ranimer la vie dans la poussière de nos corps.

Ici se présente toujours à l'esprit de l'Apôtre

la pensée de la Parousie. Que deviendront ceux qui seront sur terre au moment de l'avènement du Christ ? Ils ne mourront pas tous, — telle est du moins la version la plus autorisée, *omnes quidem non dormiemus* ¹. — Les élus ne descendront pas dans le tombeau ; mais tous nous serons transformés, une métamorphose s'accomplira par la toute-puissance de Dieu et le corps animal sera transformé en un corps spirituel. Cela se produira « en un instant, en un clin d'œil, au son de la trompette dernière. Car la trompette retentira qui réveillera les morts, et nous serons transformés. »

Cette vision provoque dans l'âme de l'Apôtre un chant de triomphe. Il célèbre la victoire de la vie sur la mort, ainsi qu'Osée l'avait prédite. La mort est vaincue, la victorieuse des milliers de générations humaines est à son tour frappée de mort. « O mort, où est ton ancienne victoire ? Où est ton aiguillon ? » Il la compare à un animal féroce dont le dard est brisé. Ce dard c'est le péché. Or d'où vient la puissance du péché ? De la Loi. C'est en effet la Loi avec ses prescriptions de mort qui a fait régner le péché, et le péché a fait régner la mort.

Le Christ a anéanti la Loi et le péché ; c'est ainsi qu'il a anéanti la mort.

Gloire à Dieu, gloire au Christ vainqueur de la mort et sauveur de nos âmes ! Mais que cette confiance que nous avons en Jésus ne soit qu'un stimulant nouveau pour travailler à son œuvre !

¹ C'est la leçon de presque tous les Pères grecs et Syriens, celle que préférait S. Jérôme bien qu'il ait laissé subsister la vieille version dans la Vulgate. (Tous-saint, p. 419).

COURS DE PRÉDICATION

En réponse à plusieurs demandes de renseignements, nous rappelons à nos lecteurs que nous avons publié dans les dernières années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial*) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un Curé de campagne. — La première partie, **Le Dogme** (48 instructions), se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, **La Morale** (34 instructions), en 1901 ; la troisième, **Les Sacraments** (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques** : le **SYMBÔLE DES APÔTRES** (37 prênes) en 1897 et 1898 ; la **GRACE** (9 prênes) et les **SACRAMENTS** (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le **DÉCALOGUE** (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **instructions pour chaque dimanche**, plus particulièrement inspirées de l'évangile, en 1903 et 1904.

Chaque année du *Paroissial* est en vente à nos bureaux au prix de 3 f., port en sus. La Collection compose le Sermonnaire le plus riche et le plus varié qu'on puisse trouver.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 octobris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Laérant : J. MAITRIER

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

¹ Gen., II, 7.

² Is., xxv, 8.

³ Osée, XIII, 14. « Ero mors tua, o mors : morsus tuus ero, inferne. »

Ami du Clergé du 24 octobre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête des Saintes Reliques. — Les souffrances des Saints, 801.

Pour la fête de la Dédicace. — I. Le respect dans l'Eglise, 803. — II. La double consécration des églises, 805.

Avis paroissiaux. — Après les récoltes, 808. — Pour le dimanche après la Toussaint, 810.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXXI. La Pénitence : 6° *La satisfaction*, 811. — XXXII. 7° *Les indulgences*, 812.

Pour une messe de la Croix-Rouge française et des Médailles militaires. — La Religion, auxiliaire de la Patrie, 812.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXXIV. Première Epître aux Corinthiens (*fin*), 814.

POUR LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES

LES SOUFFRANCES DES SAINTS

Mes frères,

Il ne suffisait pas à l'Eglise catholique d'avoir consacré un jour spécial à la mémoire de tous les saints. Après nous avoir montré ce qu'ils sont devenus dans le ciel, elle recueille avec soin ce qui reste d'eux sur la terre, elle expose à notre vénération les reliques des héros qui furent ses fils et nos frères aînés, et les plaçant sur ses autels elle nous dit : « Voici l'exemple à suivre, la leçon à méditer. Car les fêtes des martyrs sont des exhortations au martyre. »

Essayons donc, mes frères, pendant quelques instants, de nous édifier et de nous fortifier au spectacle de l'héroïsme des saints.

I

La première observation que vous avez dû faire en lisant la vie des saints, c'est que *les croix ne leur ont pas été épargnées*. Comme leur divin Maître, ils ont saigné sous la couronne d'épines avant de recevoir leur couronne de gloire. Par les tribulations qu'ils ont supportées, nombre de confesseurs, comme S. Athanase, S. Jean Chrysostome, Jeanne d'Arc et le B. Curé d'Ars, mériteraient par surcroît le titre de martyrs.

Beaucoup de saints ont souffert dans leur corps, cet instrument du péché, qui, dominé par une volonté courageuse, peut devenir un instrument d'expiation et de salut. Sainte Claire fut malade pendant 22 ans et S. François d'Assise pendant 25. Sainte Lidwine resta étendue sur son lit pendant 33 ans, sans pouvoir remuer que le bras gauche et la tête. Toutes les misères dont est susceptible notre pauvre

humanité semblaient s'être donné rendez-vous dans son corps perclus, hydropique, purulent, demeure ruineuse d'une âme admirable.

Mais ces souffrances corporelles sont peu de chose auprès des épreuves morales que plusieurs saints eurent à supporter. Jaloux de leur pureté, le démon les tentait avec une telle force que, pour échapper à son obsession, ils en étaient réduits à se rouler dans les épines ou à se plonger dans des fontaines glacées par l'hiver. Subir la hantise d'impurs fantômes, ressentir de l'attrait pour un péché que l'on déteste, côtoyer un abîme où le moindre faux pas peut précipiter les plus sûrs d'eux-mêmes, quel supplice pour des âmes soucieuses de plaire à Dieu et avides de perfection !

Et que dire des persécutions auxquelles les saints furent en butte, de la part même de ceux qui auraient dû être leurs amis ? Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient été méconnus, incompris et jaloués de leur vivant. Rien ne coûte à certains hommes comme l'admiration, car admirer, c'est se sentir inférieur. Aussi, quand ils voient une vertu qui les dépasse, ils trouvent plus commode de la rabaisser que de prendre exemple sur elle. Son élévation rend leur médiocrité plus sensible, et leur amour-propre humilié se venge en la dénigrant. Poussés par une aveugle jalousie, ils vont parfois jusqu'à l'hostilité déclarée, aux voies de fait et au crime, comme ces moines indignes qui tentèrent d'empoisonner S. Benoît pour couper court à ses projets de réforme.

De ces observations nous pouvons conclure qu'en dépit de l'opinion courante, la souffrance n'est pas un mal. Si elle était un mal, Dieu l'épargnerait à ses meilleurs amis, à ceux qui l'aiment avec le plus d'ardeur et le servent avec le plus de fidélité. Mais loin de les en dispenser, nous voyons au contraire qu'il les en accable. S'il leur accorde quelques privilèges, c'est d'abord celui de souffrir plus que les autres. Pourquoi cela ? Mais précisément pour en faire des saints, pour les préserver du péché et les élever à une vertu plus parfaite.

Nous lisons dans la vie des Pères du désert qu'un bon cénobite que des tentations travaillaient sans relâche, prit le parti de s'en ouvrir à son supérieur. Après avoir écouté ses confidences, celui-ci le congédia sans mot dire ; mais à partir de ce jour, le pauvre frère vit la communauté se tourner contre lui. Tous semblaient s'être concertés pour lui faire la vie rude. C'est sur lui que retombaient les grosses besognes et les corvées désagréables ; et vainement s'en plaignait-il, car on lui donnait toujours tort. Après un an de ce régime, l'abbé le prit à part et lui demanda si le démon

le harcelait encore. « Oh ! non, répondit-il ingénument : je n'ai plus le temps d'avoir de mauvaises pensées. »

Dieu se sert parfois d'un moyen analogue pour nous maintenir dans sa grâce. S'il nous laissait en bonne santé, dans le bien-être et l'abondance de toutes choses, il nous serait difficile peut-être de résister à l'attrait du plaisir ; mais il nous accable de préoccupations, de soucis, de travaux pour nous absorber et nous empêcher de penser à mal. Tenant compte de nos forces, il exerce les uns par la tentation et leur donne ainsi l'occasion d'acquérir des mérites exceptionnels ; il ménage les autres, et au lieu de tentations dangereuses pour eux, il leur envoie l'infirmité et la souffrance.

L'histoire de Job nous apprend qu'il éprouve aussi ses serviteurs pour les élever à un plus haut degré de vertu. Lui rendre grâce pour les dons qu'il nous a faits, c'est déjà un acte méritoire. L'aimer parce qu'il est bon, c'est une disposition excellente. Mais plus généreux mille fois celui qui l'aime, non pour ses bienfaits, mais pour lui-même ! Baiser sa main adorable au moment même où il nous frappe, voir sous son indifférence ou sa colère apparente une bonté cachée, c'est la plus grande marque de confiance que nous puissions lui donner. Dieu y est particulièrement sensible ; et le mot du vieux patriarche ruiné et solitaire : « Ce que le Seigneur m'avait donné, il me l'a ôté : que son nom soit béni ! », lui fut plus agréable que toutes ses prières antérieures.

Ne soyons donc pas scandalisés, mes frères, de voir la malchance s'acharner sur des personnes pieuses qui méritaient assurément un meilleur sort. Ne disons pas comme ces chrétiens mercenaires dont l'âme est toute judaïque : « Puisque Dieu traite ainsi les siens, quel avantage y a-t-il à le servir ? » Quel avantage ? Mais celui de faire son salut, d'éviter le péché, de conserver la paix au milieu des plus rudes épreuves. Voilà ce que notre religion nous assure. Si vous voulez qu'elle soit en outre une garantie de bien-être et de prospérité temporelle, c'est que vous n'avez pas lu assez attentivement l'Évangile. Lisez-le tout entier, sans parti pris, et vous verrez que le Sauveur n'a pas promis à ses disciples le plaisir, la richesse, l'estime du monde. Il leur a même promis exactement le contraire ; mais, par sa vertu toute-puissante, la tristesse chrétienne se change en joie et la croix en trône de gloire. A ses yeux la souffrance est une grâce : il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il en favorise ceux qu'il aime.

II

Ce qu'il y a encore de remarquable dans les saints, c'est la force d'âme avec laquelle ils ont supporté leurs épreuves.

A vrai dire, cette vertu n'est pas l'apanage

exclusif du christianisme. Les stoïciens antiques nous en ont donné d'admirables exemples. Epictète, l'esclave philosophe, étant torturé par son maître, lui dit fort posément : « Je vous prévins que, si vous continuez, vous allez me casser la jambe. » Quelques instants après, l'accident arriva ; alors Epictète, sans manifester ni douleur ni colère, reprit : « Je vous avais bien dit que vous la casseriez. » Vous avez vu dans les récits de voyage avec quelle sérénité les Chinois et les Japonais acceptent ou se donnent la mort ; et vous avez admiré dans les romans de Fenimore Cooper ces Peaux-Rouges qui, tombés entre les mains d'une tribu ennemie, subissent les plus cruelles tortures sans desserrer les dents.

Il n'est même pas rare de rencontrer chez nos ouvriers et nos paysans des cas d'endurance extraordinaire. Ce sont des hommes de peine dans tous les sens du mot : durs à la fatigue et durs à la souffrance. Un de mes amis, alors vicaire à la campagne, fut appelé près d'un malheureux qui se mourait, victime d'une grave imprudence. Passant dans un champ de tir, il avait voulu dévisser un obus pour en retirer la poudre : l'obus éclata, lui coupant les deux jambes. Quant il revint à lui, il baignait dans son sang ; mais malgré ses souffrances, qui devaient être horribles, il ne poussa ni un cri ni un soupir. Avant de lui donner l'Extrême-Onction, le bon vicaire jugea convenable de lui exprimer sa compassion et de l'exhorter à la patience. Mais son homélie n'eut pas l'effet qu'il attendait : levant sur lui un regard dur, le blessé répondit sèche-ment : « Qui est-ce qui se plaint ici ? »

Libre à d'autres de s'extasier devant de tels exemples ! Pour moi, je ne puis les admirer sans réserve. Cette endurance qui au premier regard semble surhumaine, peut tenir à une certaine impassibilité naturelle : il est des âmes dures et calleuses qui supportent plus aisément la souffrance parce qu'elles la ressentent moins vivement. D'autre part, si l'on va au fond de cette constance, on la trouve si entachée d'amour-propre et d'orgueil qu'aux yeux d'un chrétien elle perd beaucoup de son prix.

La patience des saints, au contraire, ne s'inspire que de motifs surnaturels. Ils la puisent moins dans leur énergie propre que dans la prière : c'est Jésus vivant en eux qui affermit leur volonté et exalte leur courage. De là une admirable simplicité : leur vertu s'ignore elle-même, et c'est sans se guider qu'ils s'élèvent jusqu'à l'héroïsme.

Voulez-vous des exemples de cet héroïsme ? Pour peu que vous soyez familiers avec la vie des saints, vous en trouverez assez par vous-mêmes. Laissez-moi seulement vous rappeler le mot des deux frères Marc et Marcellin qui disaient au milieu des tortures : « *Nunquam tam jucunde epulati sumus*. Nous n'avons jamais été à pareille fête ; » et celui du diacre

Laurent qui, à demi carbonisé sur son grill incandescent, était encore assez maître de lui pour dire en souriant à son bourreau : « Ce côté est assez cuit : retourne et mange. » — Voici encore un trait que je relève dans la vie d'Herluin, fondateur de l'abbaye du Bec en Normandie. Il venait d'en achever les premiers édifices et y avait recueilli sa mère, autant par piété filiale que pour le service des religieux. Or un jour qu'il travaillait aux champs, il apprit qu'un incendie avait détruit le monastère et que sa mère avait péri dans les flammes. Atterré par cette nouvelle, le saint homme eut néanmoins la force de murmurer, les yeux au ciel : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que ma pieuse mère, au moment où elle a été surprise par la mort, s'employait à votre service ! »

Il y a dans ces exemples je ne sais quoi de stimulant et de tonique. Ils nous font honte de notre mollesse et, mieux que tous les discours, ils nous prêchent l'énergie et la virilité. Ah ! que nos contemporains, et aussi nos contemporaines, feraient bien de s'inspirer de leurs leçons ! La patience n'est pas une vertu très commune à notre époque. Trop de personnes sont affligées d'une nervosité déplorable : elles en souffrent, et leur entourage plus encore. Un rien les met hors d'elles-mêmes ; une partie de plaisir manquée, une parole désobligeante, une visite souhaitée qui n'arrive pas, une autre qui arrive à contre-temps, tout cela les irrite, les exaspère. Incapables de se contenir, elles boudent ou crient suivant leur caractère, et leur mauvaise humeur emplit toute la maison d'une atmosphère de gêne et de malaise.

Ces personnes acariâtres ont pour se justifier une plaisante excuse : « Il ne faut pas m'en vouloir : ce sont les nerfs ! » Comme si d'avoir un tempérament irritable dispensait de tout effort pour le dominer ! Mais tout le monde est plus ou moins irritable et chatouilleux, surtout si l'on touche à son amour-propre. Il n'est personne qui ne soit sensible à une goujaterie ou même à une simple indécatesse ; cependant tout le monde ne ressemble pas à ces chevaux fringants qui piaffent dès qu'il leur faut attendre quelques minutes, et s'emportent rien qu'à sentir sur leur croupe la mèche du fouet. Il en est qui se contiennent par intérêt et par calcul, d'autres par politesse et parce qu'il est malséant de se fâcher, d'autres enfin par devoir et pour plaire à Dieu. Soyez tous, mes frères, de cette dernière catégorie. Ne contribuez pas à accréditer un préjugé trop répandu dans le monde depuis Molière, à savoir que dévot et grincheux sont deux termes à peu près synonymes. Supportez au contraire tous les ennuis, tous les contre-temps avec une égalité d'humeur inaltérable ; et que votre douceur naturelle ou acquise (elle est presque toujours acquise) fasse aimer en votre personne la piété qui vous l'aura inspirée.

**

S. Wenceslas, roi de Bohême, aimait à visiter les pauvres à domicile, et il le faisait de préférence après le coucher du soleil, afin de n'être pas remarqué. Une nuit d'hiver, il cheminait péniblement à travers les rues couvertes de neige, suivi d'un valet qui portait ses aumônes. Celui-ci, qui n'avait pas la même charité que son maître, se plaignit en termes assez vifs de la corvée qu'on lui imposait. Était-ce raisonnable de se mettre dehors par un temps pareil ? A quoi le saint roi répondit simplement : « Mets tes pas dans les miens, et tu n'auras plus froid. »

Suivons ce conseil, mes frères : marchons sur les traces des saints, mettons nos pas dans les leurs, et le spectacle de leur vaillance nous reconfortera. En les voyant si courageux, nous n'oserons plus nous plaindre. Un peu de leur ferveur et de leur zèle rayonnera sur nous ; et nous saurons accepter avec résignation les peines que la Providence nous envoie pour notre salut. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA DEDICACE

I

LE RESPECT DANS L'ÉGLISE

Mes frères,

La Dédicace est classée, parmi les fêtes, dans un rang supérieur ; c'est assez dire qu'elle devrait être célébrée solennellement. Mais il ne paraît pas qu'elle se distingue sensiblement, chez nous du moins, des dimanches ordinaires. C'est un tort.

A première vue, et quand on ne réfléchit pas, il peut sembler étrange qu'une solennité soit établie en l'honneur de nos églises, car, à considérer les choses humainement, il n'y a là que des pierres inertes, qu'un assemblage de matériaux sans intelligence et sans vie.

Mais non ! L'église n'est pas une maison ordinaire : elle est le lieu des choses saintes, le rendez-vous des fidèles pour la prière ; elle est la demeure de Dieu qui daigne y habiter. A cause de sa destination et de sa consécration, elle cesse d'être un édifice vulgaire et devient un monument religieux pour lequel nous devons avoir une sorte de vénération, et c'est pourquoi vous trouverez bon que je vous rappelle aujourd'hui le respect dont nous ne devons jamais nous départir dans nos églises.

I

La grande, la suprême raison pour laquelle nous devons être dignes et respectueux à l'égard de l'église, c'est que Dieu y habite personnellement. Dissimulé sous les apparences sacramentelles, la foi nous enseigne qu'il réside dans le tabernacle et sur l'autel pendant la messe,

aussi réellement que dans le ciel, qu'il y est avec nous comme il fut avec les hommes de Judée, qu'il y est installé comme dans une habitation dont il est le propriétaire, qu'il y est enfin avec autant de certitude que vous et moi, en ce moment.

Je pars de cette vérité, que je n'ai pas à vous démontrer, et je vous demande quel respect, quelle vénération nous devons témoigner à notre église. Si Dieu n'y était qu'en figure et en signe, comme dans l'arche et dans le temple de Jérusalem, je m'expliquerais encore les distractions, les oublis, le laisser-aller de certains chrétiens. Et cependant le Seigneur donnait de sévères leçons aux Juifs qui s'approchaient du tabernacle où, en fin de compte, il n'y avait que des symboles. « Tremblez, disait-il, au seuil de mon sanctuaire : la terre que vous foulez est sainte, ôtez votre chaussure... » Aussi les Juifs n'entraient dans le Temple qu'avec un respect mêlé de crainte.

Mes frères, le temple de Jérusalem, si majestueux, si splendide, n'était pas la demeure permanente de Dieu, et si les fils d'Israël n'y pénétraient qu'avec des sentiments de vénération, dites-moi s'il n'est pas obligatoire d'être respectueux dans une église catholique, qui est véritablement le domicile de Dieu.

II

« *Hæc domus Dei est.* C'est ici la maison de Dieu ! » Simple parole, d'où je déduis des conséquences auxquelles on ne réfléchit pas toujours.

C'est ici la maison de Dieu ! Donc, respect profond, dès que vous en franchissez le seuil, car si c'est la maison de Dieu, vous n'êtes pas libres d'y prendre les allures et les familiarités que vous pourriez vous permettre dans votre foyer.

C'est ici la maison de Dieu ! Alors, il est juste d'y apporter un extérieur modeste, d'y contenir ses regards, de s'interdire toute attitude qui blesserait les convenances, d'y supprimer des conversations inutiles avec ses voisins. Quand vous entrez dans une maison honorable, où vous allez faire visite, vous composez votre extérieur, votre maintien, vous vous surveillez, vous mesurez tout à la dignité de la personne qui vous reçoit. Eh bien ! je le dirai en toute simplicité : ici, vous êtes en visite chez un personnage qui n'a point d'égal, vous êtes chez Dieu, et par conséquent la politesse vous oblige à ne vous présenter à l'église et à n'y demeurer qu'avec le plus grand respect.

Je n'ose pas penser qu'on y vienne pour voir et être vu, pour satisfaire une vaine curiosité, pour y étaler un vêtement nouveau, pour y passer en revue les toilettes et les parures. Si l'on doit donner quelque chose en spectacle, à l'église, ce n'est pas sa vanité, mais bien sa modestie et son respect.

On raconte que, dans leurs mosquées, les Arabes, silencieux, les pieds nus, sans jamais s'asseoir, restent de longues heures dans l'attitude de la prière. Quand j'y songe, je ne puis m'empêcher de déplorer le sans-gêne et souvent la posture avec lesquels on se comporte à l'église, pendant le court espace des offices. « Si je vais à l'église, disait un homme de bon sens, ce n'est pas pour m'y tenir mal ; mieux vaudrait n'y pas aller. » La plus élémentaire politesse en effet vous prescrit la bonne tenue dans le lieu saint.

Rappelons-nous donc qu'il y a une mise de suprême bon ton, dans le temple sacré, une attitude dont il ne faut jamais s'affranchir, et la voici : c'est celle du publicain de l'Evangile. L'humble publicain, dit le livre divin, n'osait lever les yeux ; il frappait sa poitrine, en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis un pécheur ! » Je serai moins exigeant et je ne vous défendrai pas de lever les yeux et de votre corps et de votre âme ; je vous permettrai de les fixer sur deux choses : vous contemplez l'autel, pour suivre les phases du divin sacrifice, puis vous ramènerez vos regards sur vous-mêmes, pour vous rendre compte de vos besoins spirituels et temporels et demander à Dieu d'y pourvoir.

III

Mes frères, si j'insiste sur le respect dû à l'église, c'est parce qu'on est tenté d'y contrevenir, c'est parce que, en certaines circonstances, on s'y comporte plus ou moins légèrement.

Et ici, qu'il me soit permis de faire une recommandation, qui peut être utile à certaines personnes qui voudront bien se l'approprier, mais que j'adresse spécialement à la jeunesse. Je connais le bon esprit des jeunes gens : ils ne se froisseront pas de ce que je vais leur dire.

Or donc, il me revient de différents côtés que les jeunes gens n'ont pas toujours à l'église une attitude convenable, respectueuse. Ils ont un premier tort : celui de se presser tous dans le même banc, dans la même partie de l'église ; car cette accumulation et ce voisinage ne prédisposent pas au recueillement. Ils ont un second tort : ils troublent le silence, ils tiennent des conversations, et se livrent à une dissipation qui malédifie grandement les personnes qui en sont témoins.

Il ne m'est pas agréable, mes chers amis, d'apprendre que vous vous comportez si peu dignement à l'église. Vous oubliez que l'église est une maison où l'on vient pour se recueillir, pour prier, pour acquitter envers Dieu notre dette d'adoration, de reconnaissance, d'expiation. Vous oubliez ; mais cet oubli ne se pardonne pas, car vous savez fort bien et vous sentez qu'ici, en face des saints autels, pendant les offices et toujours, le respect, la

gravité, le silence, la bonne tenue sont de règle et s'imposent à tout chrétien.

Il me fait plaisir de vous voir à l'église, le dimanche, fidèles aux engagements de votre première communion, — j'ai bien assez souvent l'occasion de regretter l'absence d'un trop grand nombre de vos camarades ! — Mais donnez-moi satisfaction complète ; et ma satisfaction sera complète, si votre attitude à l'église cesse d'être malédiciante, pour devenir grave, sérieuse, profondément religieuse. Seriez-vous bien flattés, si j'étais mis, malgré moi, dans la nécessité de vous admonester personnellement ? Passe encore pour des enfants qui n'ont point l'habitude de la réflexion ; mais vous n'êtes plus des enfants.

Qu'il soit donc bien entendu que désormais, profitant de la recommandation amicale que je vous adresse en ce moment, vous observerez à l'église ce que commandent la présence de Dieu sur nos autels, le sentiment religieux, je dirai même les plus simples convenances. Ainsi soit-il !

II

LA DOUBLE CONSÉCRATION DES ÉGLISES

Nonne scriptum est : domus mea, domus orationis vocabitur ?

N'est-il pas écrit que ma maison sera appelée maison de la prière ?

(Marc, xi, 17).

Mes frères,
Si le Fils de Dieu chassa autrefois si ignominieusement du temple de Jérusalem ceux d'entre les Juifs qui le profanaient, que ferait-il aujourd'hui à tant de chrétiens dans nos églises, s'il y entraît comme il entra dans ce temple, revêtu d'une chair humaine ? Ceux-là, dans le premier parvis du temple, en un lieu séparé du sanctuaire, ne vendaient des victimes de toute espèce que pour le sacrifice, ils ne tenaient des bureaux de change que pour l'utilité du public ; cependant, aussitôt que le divin Sauveur y fut entré, frappé de l'indignité de ce spectacle qui changeait un lieu saint en un marché, enflammé de zèle pour la maison de son Père, saisissant un fouet, il en chassa tous ces trafiquants avec leurs troupeaux, renversa les tables des changeurs et des marchands de colombes, en leur criant : « Impies, ne savez-vous pas qu'il est écrit que ma maison sera appelée maison de la prière ? *Nonne scriptum est : domus mea, domus orationis vocabitur ?* » Et encore maintenant jusqu'au pied de l'autel, dans le temps même que Jésus-Christ s'immole à son Père pour leurs péchés, il en est qui se tiennent en des postures immodestes, l'esprit dissipé, les regards errants, s'entretiennent de mille choses frivoles, souvent même mauvaises, et ne pensent guère à l'action redoutable et sainte pour laquelle ils semblent être venus. Ne commettent-ils pas une profanation plus énorme que les Juifs ?

Levez-vous donc encore une fois, Seigneur, et prenez votre défense ! N'est-ce plus ici votre maison ? N'est-il plus écrit que cette maison est la maison de la prière ? Vous y êtes caché, il est vrai, mais en êtes-vous moins adorable et moins digne de nos hommages ? Vos faveurs y sont communes et offertes à tous, mais en sont-elles moins à rechercher ? Non, mes frères, et voici le dessein que m'inspire le zèle que je dois avoir pour la gloire de mon Dieu et pour le salut de vos âmes, puisque nos églises sont également consacrées à l'une et à l'autre de ces fins. Elles sont LES MAISONS DE DIEU, *domus mea* ; VOUS DEVEZ DONC Y RENDRE VOS HOMMAGES A LA DIVINITÉ. CES MAISONS SONT LES MAISONS DE LA PRIÈRE, *domus orationis vocabitur* ; VOUS DEVEZ DONC Y VENIR FAIRE LES VÔTRES.

I

Dieu est partout, mes frères ; nul endroit dans l'univers, nulle caverne si obscure, nulle solitude si impénétrable, nul désert si inconnu, nul recoin si détourné, nulle extrémité si reculée où il n'habite ; plus élevé que les cieux, plus profond que les abîmes de l'enfer, plus long que la terre, plus large que la mer, il en remplit la vaste étendue par son immensité : *cælum et terram ego impleo*. « Si je m'élève jusqu'au ciel, lui dit le Psalmiste, c'est là que vous faites votre demeure ; si je descends jusque dans les enfers, vous y êtes présent ; quand bien même j'aurais des ailes et que je volerais jusqu'aux extrémités de la mer, ce serait toujours votre main qui m'y conduirait, ce serait toujours votre droite qui soutiendrait mon vol. » Néanmoins il est bien plus particulièrement dans nos églises. Ce sont ces lieux, dit-il lui-même, qu'il a choisis et sanctifiés afin que son nom y soit à jamais honoré, que ses yeux et son cœur y demeurent toujours ouverts sur ceux qui y viendraient lui rendre leurs hommages ; ce sont ces lieux qu'il appelle ses maisons et qu'il habite d'une manière toute mystérieuse, dans l'auguste sacrement de nos autels.

Mais si nos églises sont si relevées par la présence eucharistique de notre Dieu, nous sommes obligés de répondre, autant qu'il est en nous, à cette grâce qu'il nous fait de s'approcher si près de nous, grâce qu'il n'a concédée à aucune autre nation, *non fecit taliter omni nationi*, et de lui rendre les hommages qu'il y attend de nous ; et comme son nom est un nom saint, un nom terrible, *sanctum et terribile nomen ejus*, nous devons y rendre hommage à sa SAINTETÉ infinie et à sa GRANDEUR REDOUTABLE : à sa sainteté qui ne peut rien souffrir d'impur, à sa grandeur qui ne peut voir sans indignation des adorateurs vains et immodestes.

1. Dieu dans nos églises est LA SAINTETÉ MÊME. Nous devons donc être saints lorsque

nous venons lui rendre nos hommages. — Non pas, à la vérité, de cette sainteté qui consiste dans un haut degré de perfection : où en serions-nous, vous et moi, pauvres pécheurs ? Non pas même de cette sainteté qui consiste à être exempt de tout péché mortel. Humble publicain, venez-y frapper votre cœur à la vue de vos fautes, et vous mériterez de vous en retourner purifié dans votre maison. Venez-y, pécheresse repentante, telle Madeleine chez Simon, venez-y laver de vos larmes, non plus les pieds du Sauveur, mais vos péchés : les prêtres prononceront encore le même jugement en votre faveur. — Mais nous devons y venir au moins dans la disposition de quitter le péché et de renoncer au vice. Moïse ôta ses souliers avant d'approcher du buisson ardent. Jacob ensevelit les idoles de ses domestiques sous le térébinthe de Sichem avant de présenter ses vœux au Seigneur. Zachée avait tout quitté pour courir sur le chemin par où Jésus devait passer, il était monté sur le sycomore pour le voir avant d'entendre de sa bouche sacrée ces paroles agréables : « Zachée, descends vite, parce que je dois loger aujourd'hui dans ta maison ; » il s'était engagé à donner la moitié de ses biens aux pauvres et à rendre au quadruple du tort qu'il avait fait, lorsque le divin Sauveur l'assura du salut de toute sa maison.

Mais ce n'est pas avec ses dispositions que l'on vient à l'église. On y entre avec fierté, dans la résolution de demeurer dans ses désordres, sans aucun désir, pas même la pensée de changer de vie ; on apporte avec audace jusqu'à l'autel des corps et des âmes souillés de mille péchés. Encore, si l'on s'en tenait aux fautes commises à l'extérieur ! Mais on porte l'abomination de la désolation jusque dans le lieu saint : l'impudique y entre avec l'objet de sa passion, y roule dans son esprit les plus grossiers désirs ; la jeune fille vaniteuse cherche à s'y montrer pour se faire des adorateurs ; là, l'ennemi se livre aux secrets mouvements de la haine, le vindicatif médite les moyens d'exécuter sa vengeance ; le médisant y observe la conduite de quiconque lui déplaît, pour le décrier et le tourner en ridicule ; là enfin, de perfides Judas se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ, profanés dans une mauvaise communion.

2. Mais ce n'est pas seulement à la sainteté de Dieu que nous devons rendre nos hommages dans nos églises ; nous devons encore les rendre à SA MAJESTÉ REDOUTABLE et pour cela nous devons y être pénétrés d'une crainte respectueuse. En effet, qui ne devrait trembler devant vous, ô Dieu, vous qui êtes le maître des nations et devant qui elles ne sont que comme une goutte d'eau, et tout l'univers comme s'il n'était point ? Qui ne devrait trembler devant votre face, vous dont le ciel et la terre ne peuvent soutenir les regards ? Jacob,

après l'apparition mystérieuse de l'échelle dont il touchait une extrémité et Dieu l'autre, et après les plus magnifiques promesses, s'écria avec frayeur que ce lieu où Dieu habitait était saint et terrible : *Quam terribilis est locus iste !* Abraham, que Dieu traitait en ami, ne lui parlait jamais qu'en tremblant, car il se souvenait qu'il n'était que cendre et poussière, *pulvis et cinis*. Jésus-Christ lui-même, devant la face de son Père, était prosterné à terre tremblant, humilié, le front dans la poussière, pour nous apprendre comment nous devons rendre nos hommages à cette Majesté terrible. Est-il donc possible que de tels exemples et surtout un si prodigieux abaissement, une si respectueuse crainte du Fils unique, égal en tout à son Père, ne puissent nous inspirer, à nous créatures chétives, une crainte qui devrait nous être si naturelle ?

Ah ! si nous en avions une véritable, nous serions profondément recueillis devant un Dieu qui s'approche si près de nous sur nos autels, bien qu'il habite une lumière inaccessible ; nous serions infiniment touchés de ce que notre foi n'est point assez agissante ni assez vive pour lui rendre les honneurs qui lui sont dus ; nous craindrions de nous détourner un moment de lui, de peur qu'il ne nous rappelle plus, après cet oubli volontaire ; nous penserions avec une sainte émotion que la vie et la mort sont entre ses mains, que lui seul peut perdre et sauver. La prodigieuse humilité de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, au lieu de diminuer notre respect, lui donnerait toujours un nouvel accroissement ; plus son amour lui fait oublier ce qu'il est, plus nous nous souviendrions de ce que nous devons être à son égard ; et infiniment plus sensibles à l'honneur d'être auprès de lui que ne le sont les hommes attachés au service des princes, nous lui dirions souvent avec David : « Seigneur, Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables ! Mon âme tombe en défaillance, tant elle est enflammée du désir d'y faire sa demeure ; un seul jour passé dans votre maison, ô mon Dieu, lui est plus agréable que des millions d'années sous le toit des pécheurs. » Mais hélas ! parce que cette crainte respectueuse est rare parmi nous, les honneurs que nous rendons à Dieu dans son temple sont tout à fait defectueux ; nous paraissions devant lui, et c'est comme s'il était absent ; il nous voit jusqu'au repli le plus profond du cœur, et notre foi languissante ne voit ni sa grandeur, ni sa sainteté redoutable ; et nous nous tenons non seulement sans crainte, mais sans respect dans un lieu où les anges tremblent, parce que nous ne voyons ni les anges, ni ce qui les fait trembler.

Toutes les fois que nous venons à l'église, songeons qu'elle est la maison de Dieu ; n'y venons donc que pour lui rendre nos hommages. Son nom est saint ; allons à l'église

pour nous sanctifier. Son nom est terrible : entrons à l'église pénétrés d'une crainte respectueuse.

II

L'église n'est pas seulement la MAISON DE DIEU, *domus mea*, elle est encore la MAISON DE LA PRIÈRE, *domus orationis vocabitur*.

Dieu peut et veut être prié en tout lieu, c'est un article incontestable de notre foi ; mais il n'est pas moins certain que les temples sont des lieux privilégiés où Dieu se plaît à nous être propice ; ailleurs il se prête, ici il se donne, dit-il, et se met à la portée de tous nos désirs : *Erunt aures meae erectae ad orationem ejus qui in loco isto oraverit*. Mais outre cette condescendance spéciale dont le Seigneur honore son saint temple et qui en fait la maison de la prière, tout ce que nous y voyons nous invite à ce saint exercice, et l'entrée nous en est toujours permise.

1. D'abord, où trouver plus d'objets capables de faire naître de saintes pensées et de pieuses affections ailleurs que dans nos églises ? Là, si vous le voulez, votre attention ne peut pas languir parce que tout la soutient et la recueille ; là, votre imagination peut difficilement s'égarer, parce que tout la fixe et la rappelle ; là, vos saintes affections ne sauraient tarir, parce que tout les excite et les produit ; en un mot, ici, tout vous parle, tout vous fait souvenir, tout vous entretient de Dieu.

A peine avez-vous franchi le seuil de l'église que les fonts du baptême retracent à votre vue le premier élément de votre foi. Vous ne pouvez tremper votre main dans le bénitier sans songer au bain mystérieux d'où vous êtes sortis autrefois, innocents et purs. Ces gouttes d'eau bénite dont vous marquez votre tête vous font penser à celles qui purifièrent alors votre cœur ; la croix dont vous armez votre front vous fait souvenir de l'alliance que vous avez conclue avec elle, le jour où vous avez promis de renoncer au démon, au monde et à la chair : vous pouvez dire que c'est dans ce saint berceau que vous avez reçu, avec le souffle de l'Esprit-Saint, les prémices d'une vie chrétienne. Que Dieu a été bon pour nous tirer des ombres de la mort et du péché de préférence à tant d'autres ! Vous pouvez dire qu'ici les anges ont applaudi à vos premiers soupirs, les fidèles ont répondu à votre place, votre nom a été écrit dans le livre de vie, vos promesses y sont conservées, et un jour elles vous seront présentées pour votre salut ou votre perte.

A chaque pas fait dans l'église, nouvelle instruction. Ici la chaire de l'Evangile avec les vérités chrétiennes, là le tribunal de la pénitence avec les larmes que vous avez répandues en secret ; l'une vous avertit de ce que vous devriez être et de ce que vous n'êtes pas ; l'autre, de ce que vous étiez autrefois et de ce que peut-être vous êtes encore ; celle-ci

vous reproche vos égarements, celui-là vous offre un prompt asile : l'une et l'autre vous menacent, si vous ne profitez pas de leurs secours, de vous reproduire un jour les ministres qui y président, non plus comme vos médecins et vos guides, mais comme les témoins et les juges du mépris ou de l'abus que vous aurez fait de la parole et du sang d'un Dieu.

A mesure que vous approchez des saints autels, les objets deviennent plus touchants. Le crucifix vous rappelle ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour vous. L'autel, ce trône de l'Agneau où vous l'avez vu si souvent monter en triomphe ; la sainte Table où il vous a nourris tant de fois de son corps et de son sang ; le tabernacle où il vous attend toute votre vie et dont il est prêt à sortir pour aller vous fortifier à la mort ; tous ces jours consolants, sous lesquels un Dieu se montre, jettent dans une âme fidèle une abondance de lumière et d'onction.

Mais que dis-je ? ici tout est onction, tout est lumière, soit que vous regardiez la terre, soit que vous leviez les yeux au ciel.

Si vous regardez la terre, ou dans l'église ou avant que d'entrer à l'église, elle couvre souvent tout ce qui reste ici-bas de personnes qui vous furent autrefois très aimées ; leurs cendres muettes semblent solliciter vos prières et vous inviter à contribuer à leur repos ; vous lisez sur leurs tombes la fragilité de la vie où elles vous ont laissés pour un temps, et l'importance de l'éternité où vous devez bientôt les rejoindre pour toujours.

Si vous levez les yeux, les images des Saints ou leurs précieuses reliques exposées à la vénération publique, l'éclat qui les environne, faible rayon de la gloire dont ils jouissent au ciel, la pompe toujours nouvelle de leurs fêtes, tout cela semble vous dire ce qu'Aman disait autrefois de Mardochée : « C'est ainsi que sont honorés les amis du Seigneur. » Ils ont été ce que vous êtes devant les hommes, et vous pouvez être ce qu'ils sont devant Dieu. Ce ne sont pas là des réflexions bien recherchées, elles sont à la portée de tous les esprits et naissent naturellement de tous les objets qui frappent ici les sens.

2. Il est donc vrai que tout ce que nous voyons dans nos églises nous invite à la prière, mais il n'est pas moins certain que nous *pouvons nous y rendre très facilement*.

Si Dieu ne voulait avoir qu'un seul temple dans l'univers et qu'il ne permit qu'à un seul homme d'y entrer une seule fois l'année, combien ce privilège serait-il estimé ! Combien serait-on affligé de ne pouvoir y avoir part ? Combien respecterait-on la dignité de celui qui serait choisi entre tous les hommes pour un tel ministère ? Avec quelle religion verrait-on le lieu dont le sanctuaire serait inaccessible et demeurerait toujours fermé, et de quel pays

ne viendrait-on point offrir des sacrifices sur l'unique autel où ils seraient reçus !

Dieu a traité ainsi les Juifs, qui n'avaient que le temple de Jérusalem, dont ils ne voyaient jamais que l'extérieur et où ils ne pouvaient entrer que dans les parvis qui l'environnaient. Les Lévités, quoique séparés du peuple et consacrés uniquement au culte de Dieu, n'allaient point au-delà du parvis destiné aux sacrifices sanglants ; les prêtres seuls pouvaient entrer dans le sanctuaire, mais ils avaient rarement cet honneur, un seul chaque semaine y entraît au nom de tous, et son tour réglé par le sort était quelquefois éloigné pour longtemps ; seul le grand-prêtre avait la permission d'entrer dans le saint des saints, mais une seule fois dans l'année. Malgré cela les Juifs s'écriaient en des transports de reconnaissance : « Il n'y a pas d'aussi grande nation qui ait des dieux près d'elle comme nous avons notre Dieu toutes les fois que nous l'invoquons ! »

Mais il nous a favorisés bien autrement que les Juifs, il a voulu qu'il y ait des églises jusque dans nos plus petits hameaux, que l'entrée en fût toujours libre pour qu'à toute heure nous puissions nous y rendre et pénétrer jusqu'à son sanctuaire, jusqu'au pied des autels pour lui exposer nos besoins et lui demander ses grâces, car il est toujours disposé à nous combler de celles-ci et à nous soulager dans ceux-là. Nous pouvons donc bien plus justement que les Juifs nous vanter qu'il n'y a pas de nation qui puisse rivaliser avec les chrétiens pour la bonté et la présence de son Dieu dans ses temples. Et pourtant, combien négligent de visiter les églises, de s'approcher de Dieu dans le sacrement de son amour ! Combien de catholiques fuient l'église les jours où il ne leur est pas permis de s'en absenter ! Combien pour qui les offices de l'église sont quelque chose de trop commun, et qui mettent leur gloire, comme parle l'Apôtre, dans ce qui devrait les couvrir de confusion ! Combien croient se distinguer par leurs absences répétées ou par leurs irrévérences ! Combien même, parmi ceux qui se feraient scrupule d'y manquer, ne s'en font aucun d'y venir toujours en retard ! Combien par conséquent à qui je peux dire de la part de N.-S. Jésus-Christ : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; vous fréquentez en foule les maisons de ceux qui vous promettent des grâces, des places, des honneurs, sans toujours les obtenir ; et moi qui suis le Roi du ciel et de la terre, moi de qui vous tenez l'être, la vie et les biens, moi qui seul peux vous rendre heureux, je suis seul dans mes églises, ma maison est déserte, *domus mea deserta est*. Mais sachez bien que si vous ne profitez pas des biens infinis que je vous y offre, je vous priverai de mes grâces, et à l'heure de votre mort je

me rirai de vous, *ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos*. »

Ah ! mes frères, soyez donc sensibles aux reproches et aux menaces de votre Dieu, et devenus désormais plus chrétiens, ne passez aucun jour sans visiter quelque église et, du moins autant que vos occupations pourront le permettre, sans entendre avec dévotion la sainte messe. Ne passez aucun dimanche sans assister à la messe de paroisse et aux exercices du soir, afin que réunis sous les mêmes chefs vous puissiez, selon la parole de Tertullien, faire une sainte violence au ciel et le forcer de vous accorder les grâces dont vous avez besoin. Sans quoi, ne soyez pas surpris si vous demandez et n'obtenez rien : c'est que vous ne demandez pas comme vous devez et où vous devez.

En terminant, faisons amende honorable à la souveraine Majesté de Dieu que nous avons tant de fois outragée par nos impiétés et nos négligences ; demandons-lui pardon du peu de respect et d'attention que nous avons eu en sa présence, du peu d'exactitude que nous avons eu à nous y présenter à Jésus-Christ. Nous avons bien plus de raison que le patriarche Jacob de nous écrier : « *Vere Dominus est in loco isto*, Dieu est vraiment présent dans nos églises ; et *ego nesciebam*, et nous n'en savions rien ! » ou pour mieux dire, nous savions que Dieu est présent sur nos autels, et nous nous sommes comportés comme si nous l'avions ignoré ; nous savions que Dieu s'y tient les mains pleines de bienfaits, et nous n'avons pas daigné aller les lui demander.

Réparons dès maintenant nos irrévérences par le respect le plus profond, nos négligences par l'exactitude la plus parfaite ; et venons ouvrir nos cœurs au pied des autels de notre Dieu ; offrons-lui nos peines, exposons-lui nos besoins, demandons-lui ses grâces et surtout celle de nous recevoir un jour dans ses tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

APRÈS LES RÉCOLTES

Mes frères,

Ce n'est pas sans peine et sans ennui que vous avez, cette année, recueilli les fruits, les biens de la terre. Des orages fréquents, des averses diluviennes, des pluies persistantes vous faisaient craindre de ne pouvoir rentrer vos récoltes dans de bonnes conditions. Vos inquiétudes, vos tristes prévisions étaient bien légitimes ; votre pasteur les a partagées et a prié Dieu d'y mettre fin et de faire luire son soleil si longtemps caché derrière un rideau de nuages.

Et cependant, il y a, dans ces contre-temps si regrettables au point de vue matériel, des avertissements qu'il serait utile de retenir et de méditer.

L'homme léger, irréflecti, entend les grondements sinistres de la foudre, voit la pluie tomber avec une inquiétante continuité ; il s'attriste, il murmure, il se lamente au sujet de ses jardins, de ses champs, de ses prés, de ses vignes, et il songe à ses intérêts matériels compromis ; il ne voit rien au-delà. Mais le chrétien sérieux, en face de ces épreuves, se sent porté à la réflexion : il se demande s'il n'y a pas là une leçon, un appel de Dieu. Effectivement, Dieu se sert de tout pour nous instruire, et les mécomptes, les contrariétés, les accidents sont dans ses desseins un moyen efficace pour nous rappeler au devoir méconnu. Certainement, les épreuves, sous quelque forme qu'elles nous arrivent, nous déplaisent, nous fatiguent, nous irritent peut-être ; mais envisagées dans les lumières de la foi, ces tristes choses peuvent avoir des conséquences salutaires pour le bien de nos âmes.

Elles nous font souvenir que cette terre maudite n'est plus le paradis des premiers jours, que rien n'est stable ici-bas, que ce monde est une vallée de larmes ; que la vie présente n'est pas autre chose qu'une succession de travaux, de fatigues, de mécomptes, de revers, mêlés à quelques joies fugitives ; que nos rêves de bonheur sans mélange, de paix sans trouble, de prospérité sans accident, de bien-être sans interruption, ne sont que des jeux de notre imagination. Elles nous donnent la conception, l'idée vraie de notre vie terrestre.

Ces contre-temps, que nous sommes impuissants à écarter, abaissent notre orgueil, nous font sentir notre néant et nous rappellent que nous sommes sous la dépendance de Dieu.

On l'a dit avec raison : le bonheur sans revers ne nous vaut rien ; il habitue l'homme à compter sur lui et sur lui exclusivement, à tout attendre de ses efforts personnels, de son activité, de son industrie ; il le mène tout droit à l'oubli de Dieu, à la négation de sa Providence, et c'en est fait désormais : plus de prière, pas un regard vers Dieu le matin, pas un souvenir pour lui pendant la journée, pas un battement de cœur pour lui le soir. Dieu est oublié, totalement abandonné. Mais viennent des épreuves comme celles que nous venons de subir ; alors les oublieux se souviennent : ils ne songeaient plus à Dieu, sa pensée rentre dans leurs cœurs et son nom remonte à leurs lèvres.

Ce n'est pas tout : ces déceptions, ces contrariétés, nous provoquent, si nous avons le sens chrétien, à faire des actes de soumission résignée à la volonté de Dieu, de confiance, d'abandon à sa paternelle Providence, qui pourvoit aux besoins de toutes ses créatures

et qui, donnant leur pâture aux petits des oiseaux, ne peut refuser à l'homme son pain de chaque jour.

Vous voyez qu'à quelque chose malheur peut être bon, et que si vous avez supporté ces épreuves avec les dispositions d'âme que je viens d'indiquer, elles ne seront pas sans mérite devant Dieu et sans profit pour votre éternel avenir.

Enfin, en dépit de tous les obstacles, malgré les intempéries de la saison, vous avez moissonné vos champs, séché vos regains, recueilli vos fruits, achevé vos récoltes. Que vous restait-il à faire ? C'est de remercier Dieu, de qui vient tout don, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Oui, sachez-le bien, ces récoltes que vous avez faites, sont une largesse, une aumône de la Providence. Les ouvriers des champs n'y songent pas assez ; ils s'attribuent volontiers tout le mérite de leurs succès ; ils oublient qu'ils ne sont que les auxiliaires, les collaborateurs de Dieu, et que sans lui, leur travail serait vain, leur industrie stérile. L'agriculteur remue la terre, mais ce n'est pas lui qui lui communique la fécondité ; il jette la semence, mais ce n'est pas lui qui la fait germer ; pour faire croître et mûrir ses moissons et ses fruits, il faut de la chaleur et des pluies en temps opportun, mais il ne commande pas en maître au soleil et il ne tient pas sous ses ordres les vents et les nuages. C'est à Dieu, en définitive, qu'il est redevable, pour la plus grande part, des productions de ses champs.

Un de nos plus célèbres écrivains, se promenant à travers la campagne, rencontra un jour, sur son chemin, un enfant qui tenait dans sa main une grosse pomme. « Qui t'a donné cette pomme ? » lui dit-il. L'enfant lui répondit : « Je ne sais pas ; c'est tombé de l'arbre, c'est le vent, c'est personne. » — Le promeneur lui fit une aumône qu'il accompagna de cette belle parole : « Mon enfant, quand ce n'est personne, c'est Dieu ; et quand c'est quelqu'un, c'est Dieu encore. »

En effet, c'est Dieu qui est le premier et le principal auteur de tous les biens dont nous jouissons, et par conséquent c'est vers lui que doit monter notre reconnaissance. L'ingratitude est odieuse, et souvent elle porte malheur. Quand vous donnez un morceau de pain à votre enfant et que celui-ci garde le silence, vous le rappelez à son devoir, vous l'obligez à vous dire merci. Eh bien ! puisque cette année Dieu vous donne le pain de chaque jour, puisqu'il pourvoit libéralement à vos besoins, songez à lui dire merci. C'est votre devoir impérieux, et, d'autre part, c'est le moyen de vous concilier la bienveillance et de mériter ses faveurs pour l'avenir.

Mais comment témoignerez-vous votre reconnaissance ? Comment acquitterez-vous cette dette sacrée ? Je vais vous le dire. C'est en

faisant un bon usage des biens que sa Providence vous a procurés ; c'est en évitant les excès ; c'est en les affectant à l'entretien, à la bonne tenue, à la prospérité de la famille ; c'est en réservant une part aux pauvres selon vos ressources.

Comment manifesterez-vous votre reconnaissance ? C'est en regrettant et en réparant les négligences dont vous vous êtes rendus coupables pendant la saison des travaux ; c'est en vous montrant dorénavant plus assidus à fréquenter l'église, à entendre la messe, à sanctifier le dimanche ; en un mot, à servir Dieu avec plus de fidélité. Ainsi soit-il !

POUR LE DIMANCHE APRÈS LA TOUSSAINT

Mes frères,

La Toussaint, malgré les défaillances du sentiment religieux, est restée la fête aimée entre toutes les autres, la fête populaire par excellence. Je n'ai pas eu besoin de vous inviter à y prendre part, car je connais les traditions de ma paroisse ; vous êtes venus spontanément, et en très grand nombre, la célébrer dignement. Je me plains parfois, et non sans motif, de la désertion de notre église certains dimanches ; j'ai eu la satisfaction de voir, en la fête de la Toussaint, une assemblée compacte sur ces bancs.

Vous avez honoré les saints, vous avez prié pour vos chers défunts ; vous avez fait votre devoir : c'est bien. Mais il s'agit maintenant de conserver les souvenirs, les impressions salutaires de cette fête, de profiter des leçons qu'elle vous a données.

Le grand bienfait de nos solennités chrétiennes c'est de ranimer la foi, qui se meurt dans beaucoup d'âmes. « Il viendra un temps, disait au ^{xvii} siècle un grand évêque, où les hommes ne seront passionnés que pour les affaires et les plaisirs. » Il semble bien que ce temps-là est venu, car les affaires, les plaisirs, voilà l'unique préoccupation de nos contemporains. Que devient alors le sentiment religieux dans un cœur d'homme envahi, absorbé par les mille soucis de la vie matérielle ? Il est littéralement étouffé ; c'est à peine s'il reste, dans les profondeurs de l'âme, comme une étincelle sous un amas de cendres. Et voici le mérite de nos fêtes : elles sont comme un coup de vent qui vient soulever cette couche de poussière et ranimer l'étincelle mourante ; elles sont encore, si vous le voulez, comme une secousse donnée à la foi endormie.

La solennité de la Toussaint vous a dérobés, au moins pour quelques heures, à vos occupations habituelles. Pendant plusieurs mois, vos regards, tournés vers la terre, n'ont rien vu au-delà ; vos cœurs, épris des choses de ce monde, n'ont rêvé peut-être qu'à de périssables intérêts, et vous négligiez l'œuvre de

vos sanctification et vos immortelles destinées. La fête que nous venons de célébrer a élevé vos pensées du côté du ciel ; elle vous a fait entendre que nous sommes ici-bas en passant, que nous sommes des voyageurs en route vers les rivages éternels, où nous débarquerons un peu plus tôt, un peu plus tard. Vous regardiez en bas ; elle vous a dit : « Regardez en haut, *sursum corda*. N'emprisonnez pas toutes vos pensées, toutes vos aspirations dans ce coin de terre où vous vivez ; montez plus haut, plus haut que ce sillon sur lequel vous êtes courbés et que vous arrosez de vos sueurs ; plus haut que ces biens périssables, que ces joies éphémères qui ne satisfont point ceux qui les recherchent avec tant d'avidité ; plus haut que cet horizon borné, que cette terre où nous ne faisons que passer ; plus haut, jusque dans cette cité permanente, dans cette patrie bienheureuse où Dieu récompense ses élus. »

Voilà une des leçons que vous a données la fête de la Toussaint ; ne l'oubliez pas et soyez désormais moins indifférents à l'endroit de vos intérêts spirituels, soyez plus soucieux de vos âmes et de leur éternel avenir.

Il y a une autre vie que celle qui finit à la tombe : la Toussaint vous l'a rappelé ; elle vous a rappelé aussi notre vocation, le but auquel nous devons tendre incessamment. Cette fête qui a entr'ouvert le ciel au-dessus de nos têtes, qui nous a montré dans les splendeurs de la gloire et dans la possession d'un bonheur qui ne finira pas, les plus pures, les plus nobles, les plus saintes âmes qui ont passé sur cette terre avant nous, cette fête vous a fait souvenir que nous sommes de la famille des saints, leurs frères, leurs amis, leurs protégés ; que nous pouvons recourir à leur intercession pour obtenir les grâces dont nous avons besoin ; elle nous a dit que la félicité dont ils jouissent nous était assurée, à une condition : c'est que nous suivions leurs exemples, c'est que nous conformions notre vie à la leur, c'est que nous servions Dieu comme ils l'ont servi.

Et n'alléguiez pas l'impossibilité de leur ressembler. Ce qu'ils ont fait, nous pouvons le faire. Ils avaient même nature que nous, mêmes lois à observer, mêmes passions à dompter, mêmes tentations à repousser, mêmes vertus à pratiquer, et nous avons comme eux les mêmes ressources, dans la prière et les sacrements. Nous devons travailler à devenir des saints : c'est encore une leçon qui se dégage de la dernière fête et qu'il importe de retenir.

Ce qui donne à la Toussaint son prestige, sa popularité, ce qui nous la rend bien chère, c'est qu'elle est à la fois la fête des vivants et la fête des morts. Le matin, elle vous a convoqués à l'église pour honorer les saints ; le soir, elle vous a conduits au cimetière, sur la tombe de vos parents défunts. Je me per-

suaide que vous avez pris un douloureux plaisir à songer à vos morts, à évoquer leur souvenir, à prier pour eux. Vous le deviez ; c'est un devoir que vous avez accompli ; mais faut-il s'en tenir à ce rapide souvenir que vous leur avez donné ? Faut-il dès maintenant les abandonner à leur sort ? Faut-il vous défaire précipitamment de leur pensée, quitte à y revenir l'année prochaine à pareille époque ? Non, mes frères, non ; car cette manière d'agir serait blâmable à tous égards ; elle révélerait autant d'insensibilité que d'ingratitude. Il faut garder dans le secret de vos cœurs et garder longtemps le souvenir des morts, et voyez ce que fait l'Eglise pour l'y maintenir et l'aviver. Un jour ne lui a pas paru suffisant pour rendre aux défunts le culte d'affection et de reconnaissance qui leur est dû ; elle a voulu un mois, un mois tout entier, et elle a choisi le mois de novembre pour le dédier particulièrement aux âmes du purgatoire. Vous devez bénir l'Eglise qui montre une si maternelle sollicitude pour les créatures aimées dont vous portez le deuil ; mais il est de votre devoir d'entrer dans ses vues et de répondre à ses désirs. Vous voudrez donc, pendant tout ce mois, continuer à vos chers défunts le tribut de vos affectueuses prières, et comme je ne connais rien de plus efficace que le saint sacrifice de la messe pour venir en aide aux âmes du purgatoire, je demanderai aux personnes qui ne sont retenues par aucun empêchement, d'y assister le plus souvent possible pendant ce mois. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXXI

LA PÉNITENCE

6^o La satisfaction

La satisfaction (de *satisfacere*) est la réparation de l'injure faite à Dieu et du tort fait au prochain par le péché. Nous répondrons à ces deux questions : 1^o *Pourquoi* satisfaire ? 2^o *Comment* satisfaire ?

I. — Pourquoi satisfaire ?

Il faut satisfaire parce que cela est nécessaire et avantageux.

I. NÉCESSAIRE. — 1^o *L'Ecriture* nous le rappelle souvent : « *Pœnitentiam agite !* » (Mat., III, 2). C'est le thème que N.-S. J.-C. et ses apôtres ne cessent de développer à la suite des prophètes.

2^o *Les Pères* le disent : « Ce n'est pas assez pour payer ses dettes, écrit S. Grégoire le Grand, de n'en plus contracter de nouvelles, il faut encore acquitter celles qui ont été créées. »

3^o *Les Saints* en ont donné la preuve par l'exemple, v. g. S. Pierre expiant sa trahison, sainte Madeleine ses désordres, S. Augustin sa jeunesse, etc.

4^o *La raison* nous le dit. C'est ainsi qu'on concilie la justice et la miséricorde ; aussi les philosophes ont reconnu la nécessité de l'expiation et les peuples ont toujours offert des sacrifices expiatoires.

Qu'on ne dise point que les satisfactions de N.-S. J.-C. suffisent pour tous les hommes !... Elles sont certainement surabondantes ; mais pour qu'elles nous soient appliquées, N.-S. veut que nous y joignons les nôtres.

Qu'on ne dise point non plus que l'absolution suffit !... L'absolution efface la peine éternelle ; il nous reste à expier la peine temporelle. Le purgatoire n'est-il pas un lieu d'expiation même pour les péchés pardonnés ?

II. AVANTAGEUX. — La satisfaction a en effet une triple valeur :

1^o *Expiatoire*. — Elle paie les dettes à la justice divine, abrège le temps du purgatoire, nous associe à la grande victime N.-S. J.-C.

2^o *Médicinale*. — Elle continue de nous guérir des plaies de nos péchés.

3^o *Préservatrice*. — Elle empêche les rechûtes : elle est, dit S. Bernard, « la vengeresse des vices et la nourrice des vertus. »

II. — Comment satisfaire ?

Par la pénitence. Distinguons la pénitence sacramentelle, les pénitences volontaires, les pénitences envoyées par la Providence.

I. LA PÉNITENCE SACRAMENTELLE : c'est la pénitence qu'impose le confesseur. Il faut la faire : a) *de suite*, pour ne pas être exposé à l'oublier ; — b) *intégralement* ; dans le cas où elle paraît impossible ou très difficile, il faut en faire l'observation au confesseur et lui exposer ses raisons ; — c) *avec esprit de piété*, et non par manière d'acquiescement.

Si l'on n'a pas bien rempli ces conditions, il faut s'en accuser au tribunal de la Pénitence.

II. PÉNITENCES VOLONTAIRES : il est bon de nous infliger à nous-mêmes des pénitences volontaires, car on ne doit pas s'en tenir seulement aux pénitences sacramentelles. Recourons donc : 1^o *à la prière* qui nous humilie devant Dieu ; — 2^o *au jeûne* qui dompte les rébellions de la chair ; — 3^o *à l'aumône* qui nous détache des faux biens de la terre et répare nos injustices à l'égard du prochain.

Ce sont les trois moyens de combattre ce que S. Jean appelle « la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie. » (I Joan., II, 16).

III. PÉNITENCES ENVOYÉES PAR LA PROVIDENCE : elles consistent dans les souffrances, les maladies, les deuils, les épreuves de toute nature qui sont le lot de l'humanité. Supportons-les avec patience, offrons-les à Dieu le Père par N.-S. J.-C., et nous ferons ample provision de mérites.

Conclusion

N.-S., apparaissant un jour à la pieuse princesse Marguerite de Savoie, lui dit : « Choisis entre trois croix : la pauvreté, les calomnies ou les souffrances du corps. — Donnez-moi les trois, Seigneur, dit-elle, puisqu'elles viennent de vous ! » Que cet héroïsme sublime fasse honte aux chrétiens de nos jours qui aiment trop leurs aises et ne font que murmurer pour la moindre épreuve !

XXXII

LA PÉNITENCE

7^o Les Indulgences

L'Eglise nous offre un moyen de compléter sur la terre la satisfaction que Dieu est en droit d'exiger de nous : ce sont les indulgences. Nous dirons : 1^o *Nature et division* des indulgences, 2^o *Pouvoir qui les accorde*, 3^o *Conditions pour les gagner*.

I. — Nature et division

I. NATURE. — Les indulgences (de *indulgere*) sont la rémission de la peine temporelle due au péché, faite en dehors du sacrement de Pénitence, par l'application des satisfactions surabondantes de N.-S. J.-C., de la Sainte Vierge et des saints. En conséquence,

1^o Elles ne remettent ni le péché même véniel, ni la peine éternelle.

2^o Elles sont fondées sur les satisfactions surabondantes de N.-S., de la Sainte Vierge et des saints : ces satisfactions forment le trésor spirituel de l'Eglise. Quelles richesses ! Impossible de les épuiser !

II. DIVISION. — L'indulgence est :

1^o *Plénière ou partielle*, selon qu'elle remet toute la peine temporelle due aux péchés déjà pardonnés, ou seulement une partie de cette peine. La plus célèbre des indulgences plénières est celle du jubilé : le *jubilé ordinaire* se célèbre tous les 25 ans à Rome et ensuite dans tout l'univers catholique ; le *jubilé extraordinaire* s'accorde pour une cause particulière.

Quiconque meurt après avoir gagné une indulgence plénière, va donc droit au ciel.

2^o *Perpétuelle ou temporaire*, selon qu'elle est accordée pour toujours ou pour une époque déterminée.

3^o *Locale, réelle ou personnelle*, selon qu'elle est attachée à un lieu, à un objet ou à des personnes.

II. — Pouvoir qui les accorde

I. L'EGLISE a le pouvoir d'accorder des indulgences : c'est une vérité de foi. Nous en avons pour preuves :

1^o N.-S. J.-C. « *Amen dico vobis, quaecumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo : et quaecumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo.* » (Mat., XVIII, 18).

2^o La conduite de S. Paul à l'égard du pécheur de Corinthe. (II Cor., II, 10).

3^o Le Concile de Trente : « Anathème contre ceux qui assurent que les indulgences sont inutiles et qui disent que l'Eglise n'a pas le pouvoir de les accorder. » (Sess. XXV).

4^o La raison : car l'Eglise ayant le pouvoir de remettre la peine éternelle, à *fortiori* possède le pouvoir de remettre la peine temporelle.

II. Dans l'Eglise ce pouvoir appartient :

1^o Au Pape qui, seul, peut accorder toutes sortes d'indulgences dans le monde entier, soit pour les vivants, soit pour les morts ;

2^o Aux Evêques, qui ne peuvent accorder que des indulgences partielles, dans leurs diocèses, et selon les règles déterminées.

III. — Conditions pour les gagner

1^o *Avoir l'intention de les gagner*. L'intention actuelle n'est pas requise ; l'intention virtuelle suffit.

2^o *Accomplir les œuvres prescrites*. C'est en effet à celui qui accorde les indulgences qu'il appartient de régler le temps, la manière, etc. S'il est prescrit en général de prier aux intentions du Souverain Pontife, on satisfait ordinairement à cette condition par la récitation de cinq *Pater* et de cinq *Ave*.

3^o *Etre en état de grâce*, au moins au moment où l'on accomplit la dernière condition requise : car la peine temporelle ne peut pas être remise avant la peine éternelle. Le péché véniel empêche l'indulgence plénière, mais non pas l'indulgence partielle.

Conclusion

Combien l'Eglise se montre miséricordieuse en nous accordant de si nombreuses et si précieuses indulgences ! Rappelons-nous cependant que si elle agit ainsi, c'est uniquement pour nous venir en aide et non pas pour favoriser notre paresse et notre relâchement.

POUR UNE MESSE DE LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE ET DES MÉDAILLÉS MILITAIRES

LA RELIGION, AUXILIAIRE DE LA PATRIE

Quel spectacle nous vous devons, Mesdames de la Croix-Rouge ! Jamais, bien sûr, jamais notre chère église ne vit pareille affluence se presser en ses murs trop étroits ! Quel sujet de joie de voir se mêler ici, sans distinction d'opinions, je dirais presque de croyances, tous les enfants de la cité ! Quelle grandeur en cette fête patriotique où tous communient enfin, — pour quelques instants au moins, — dans les mêmes nobles sentiments ; où tous comprennent que le drapeau de la France peut flotter autour de la Croix de Jésus ; où se trouvent réunis riches et pauvres, ouvriers de

l'usine et de la campagne, le peuple et l'armée, Dieu et la France, la Religion et la Patrie !

Quels noms ! quelles idées ! quelles forces ! Quelle puissance en leur union ! Je suis fier de les voir franchement unies ici, en des temps si troublés, en des temps où de malheureux égarés ont osé semer la défiance contre l'armée et la Patrie, comme, hélas ! de plus nombreux encore l'ont fait contre la religion, contre Dieu lui-même et son Christ !

Je suis reconnaissant à la Croix-Rouge Française qui nous a procuré cette joie. Merci aux Dames Françaises de leur généreuse initiative !

Merci à leurs sœurs aînées de la Société de Secours aux blessés militaires, de s'y être associées ! Merci aux Vétérans de la section locale d'avoir si noblement tenu à faire place à Dieu dans leur fête ! Merci aux autorités civiles et militaires d'avoir donné tant d'ampleur à cette solennité, et de la rehausser de leur présence !

Ah ! pourquoi cette union des sentiments les plus élevés de l'âme humaine, des forces les plus grandes de la nation, ne se perpétuerait-elle pas ? Plus que jamais, ici, « l'union fait la force. »

La religion n'est-elle pas chez tous les peuples une *force essentielle à la Patrie* ? Et dans le cas présent, n'est-elle pas capable d'inspirer à l'armée que nous fêtons, aux femmes de France qui lui offrent leur concours, le dévouement nécessaire à leur double mission ? La Patrie demande aux uns *l'impôt du sang* ; aux autres, *l'impôt de la charité*. La Religion inspire puissamment l'un et l'autre.

I

L'impôt du sang ! Certes ! la religion ne pousse pas à l'exiger. Le sang du Christ a suffi à jamais, et sur son berceau les anges ont chanté : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté ! » Mais les hommes ont méconnu les lois divines au gré de leurs passions, de leurs intérêts et de leurs ambitions, et dans le conflit qui en résulte, quels que soient d'ailleurs les rêves de paix, la guerre est malheureusement nécessaire. Ne croyez pas que les ambitions des potentats en sont l'unique cause. De notre temps les raisons économiques l'emportent sur tout autre mobile, et, à défaut des rois, chaque peuple a ses ambitions, ses intérêts, ses passions, ses besoins légitimes. Il faut vivre. Les nations aux forces vives, aux familles nombreuses, veulent du pain pour leurs enfants, du travail pour leurs ouvriers.

Malheur par contre à celles qui s'abandonnent et qui se diminuent, à celles qui laissent leurs berceaux vides, leurs villages dépeuplés et leurs terres incultes ! Ce sont là des crimes que Dieu punit. La nature a horreur du vide, et dans ces vides affreux que les nations coupables laissent dans leurs berceaux

ou leurs terres, d'autres plus fécondes déverseront fatalement leur trop-plein. Pour celles-ci, c'est la lutte pour la vie ! Pour les premières c'est le châtement, mais ce peut être le réveil des vertus endormies. Pour les unes comme pour les autres, Dieu va permettre le terrible remède ! C'est la guerre !

Ne nous berçons donc pas d'illusions, d'utopies ou de rêves ! La guerre est toujours menaçante, et toute patrie attaquée doit se défendre. Soldat, aux armes ! pour ton pays et tes parents, pour tes autels et ton foyer ! *Pro aris et focis* ! c'est le cri de ralliement de tous les temps. Il faut combattre, et, peut-être, il faut mourir !

Ah ! ne niez point que la Religion ne soit alors l'auxiliaire de la Patrie. En imposant le devoir, elle inspire le courage de l'accomplir jusqu'au bout. En face du sacrifice, elle fait luire d'immortelles espérances. En face de la mort glorieuse elle découvre les infinies perspectives de l'éternelle béatitude. A qui meurt chrétiennement pour la Patrie d'ici-bas s'ouvre la Patrie des cieux.

Vétérans de la 6.^{me} section, vous qui, en des jours sombres, avez volé au secours du pays, le témoignage d'honneur qui vous est donné aujourd'hui, n'est que la pâle image de cette éternelle récompense. N'allez pas la compromettre par une vie toute d'oubli de Dieu. Et si le pays vous a fait attendre longtemps le signe de sa reconnaissance qui brille sur votre poitrine, soyez-en fiers aujourd'hui, mais remerciez Dieu encore de vous avoir alors arrachés au péril et priez pour ceux, moins heureux, qui ne sont plus. Où vous avez survécu, que d'autres sont tombés !

II

La Patrie est sauvée ! mais à quel prix ! Que de morts et de blessures ! Que de deuils et de désespérance !

A vous, Mesdames, d'intervenir. A vous, Mesdames des diverses sociétés de la Croix-Rouge Française, de payer *l'impôt de la charité*. Vous l'avez noblement compris dans la funeste guerre de 1870 et depuis, en fondant, en donnant un si vif essor aux œuvres dont vous eûtes, Mesdames de la Société de secours aux blessés, la glorieuse initiative, dont vos sœurs, les Dames Françaises, — dont vous, Mesdames, — avez eu la noble émulation. Donnez vos secours aux blessés ; donnez votre prière aux morts !

Vos secours ! Que de fois vous les avez prodigués ! sur les champs de bataille comme dans nos calamités publiques ; en Chine, en 1900-1901, comme au Maroc dès 1907 ; dans les tremblements de terre de Provence en 1909 après ceux de Sicile, comme dans les catastrophes navales ou les inondations de 1910. Les nouvelles et récentes campagnes du Maroc ont dit aux plus jeunes, ont rappelé

aux plus oublieux le noble rôle auquel vous restez si héroïquement fidèles. Que de soldats de France vous ont dû le soulagement du corps et de l'âme, les doux réconforts de l'esprit et du cœur ! Que d'enfants, loin du pays, ont retrouvé en vous leurs mères absentes ! Que d'autres surtout vous ont dû de les revoir ! Ah ! Mesdames, tout le pays vous salue bien bas, toutes les mères de nos petits soldats vous bénissent ! Que d'autres enfants de France, tombés sur la terre étrangère, ont reçu de vous aussi, hélas ! les suprêmes consolations ! Ceux-là vous doivent davantage encore, car ils ne meurent pas tout entiers, vous avez pensé à leur âme et vous avez ajouté vos prières !

Vos prières ! Il les faut à ceux qui ne sont plus. Quelque sublime que soit leur dévouement, quelque héroïque que soit leur mort, nos jeunes soldats, fauchés à la fleur de l'âge, restent, comme tous les hommes, débiteurs de la justice divine pour leurs actes passés. Dieu doit une récompense à leur mort héroïque ; mais ne doivent-ils rien au Juge suprême pour les faiblesses de leur vie ? Messieurs, quelque indifférents que vous soyez en matière religieuse, il vous le faut admettre : Dieu est juste, infiniment, contre le mal comme pour le bien. Mais au nom de la charité chrétienne, au nom de la fraternité humaine, il permet qu'on intercède : Priez !

Il y a longtemps, dans les plaines de Judée, à la voix d'un héros, un peuple en armes se leva pour repousser l'envahisseur. Judas Machabée emporta la ville d'Ephron, dans la terre de Manassé ; il resta maître du champ de bataille ; mais dans la plaine sanglante beaucoup avaient succombé ; il en fit recueillir les corps ; il ordonna d'offrir pour eux dans le temple de Jérusalem un sacrifice solennel d'expiation. L'écrivain sacré l'en loue, tant il est vrai que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

Ces paroles, Messieurs, sont la leçon de tous les temps. Elles promettent la récompense en même temps qu'elles demandent la prière. — Vous avez su, Mesdames, aujourd'hui donner noblement l'une et l'autre selon votre pouvoir ; Dieu fera le reste. Ils combattront plus vaillamment, ceux qui pourront compter sur vos soins, s'ils survivent, sur vos prières, s'ils succombent.

A ceux qui doivent défendre le sol de la Patrie de s'en souvenir. A tous les Français de vous aider dans votre tâche, en vous donnant largement. Mais aux jeunes surtout, d'aimer la grande cause de la Patrie qu'en eux-mêmes vous servez. Aux jeunes, malgré les théories impies qu'on ose leur prêcher, de ne pas répudier le plus noble des devoirs. En tout cas, l'homme qui croit n'y saura faillir, et tous, s'ils le veulent, trouveront près de Dieu la

force d'y pourvoir. Oui ! qu'ils s'en rapprochent, si par malheur ils l'ont délaissé. Qu'ils prennent pour devise le chant sublime des matelots du *Titanic* s'enfonçant dans les flots ! *Plus près de toi, mon Dieu !* Pour nos jeunes soldats, ce sera la sûre garantie d'être aussi plus près de leur devoir, plus près de la Patrie. Oh ! oui, pour résumer tout ce que je viens de dire, ce doit être là mon dernier cri, mon dernier vœu : « Plus près de toi, ma France ! Plus près de toi, mon Dieu ! » Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXXIV

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Epilogue. Angoisses de l'Apôtre

I

L'Epilogue de la première Epître aux Corinthiens nous fait connaître les projets, les pensées intimes, les recommandations de l'Apôtre et nous ramène à l'histoire de sa troisième mission, à son séjour à Ephèse qu'il sera bientôt contraint de quitter.

Il recommande d'abord la collecte pour les pauvres de Jérusalem.

XVI. ¹ Quant aux collectes qui se font pour les saints, observez, vous aussi, les règles que j'ai prescrites aux Eglises de Galatie. ² Le premier jour de la semaine, que chacun mette à part chez lui et réserve ce qu'il lui plaira, afin qu'on n'attende pas que je vienne pour faire les collectes. ³ Et quand je serai chez vous, j'envierai avec des lettres, ceux que vous aurez désignés, porter vos dons à Jérusalem. ⁴ Et s'il convient que j'y aille moi-même, ils viendront avec moi.

⁵ Je viendrai chez vous quand j'aurai traversé la Macédoine ; car je passerai par la Macédoine. ⁶ Peut-être séjournerai-je chez vous et même y passerai-je l'hiver, afin que vous me conduisiez partout où j'irai. ⁷ Car je ne veux pas seulement vous voir en passant, cette fois, mais j'espère demeurer quelque temps avec vous, si le Seigneur le permet.

⁸ Je resterai à Ephèse, jusqu'à la Pentecôte, ⁹ car il y a une grande porte qui m'est visiblement ouverte, et j'ai des adversaires nombreux.

¹⁰ Si Timothée va chez vous, faites qu'il soit sans crainte parmi vous, car il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur. ¹¹ Que personne ne le méprise, mais reconduisez-le en paix, afin qu'il revienne près de moi, car je l'attends avec nos frères.

¹² Quant à notre frère Apollo, je vous préviens que j'ai beaucoup insisté pour qu'il aille chez vous avec les frères, mais il n'a absolument pas voulu le faire maintenant : il viendra quand il trouvera une bonne occasion.

¹³ Veillez, demeurez fermes dans la foi, soyez des hommes, et soyez forts. ¹⁴ Que tout se fasse chez vous dans la charité.

¹⁵ Je vous fais encore une prière, mes frères. Vous connaissez la famille de Stéphanas : vous savez qu'elle est les prémices de l'Achaïe et que

tous ses membres se sont consacrés au service des saints. ¹⁶ Ayez de la déférence pour ces hommes de haut mérite et pour quiconque coopère et travaille à notre cause.

¹⁷ Je suis heureux aussi de la présence de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïque : ils ont suppléé à ce qui vous manquait. ¹⁸ Ils ont rendu le repos à mon esprit et au vôtre. Sachez apprécier de tels hommes.

¹⁹ Les Eglises d'Asie vous saluent. Vous saluent bien aussi dans le Seigneur Aquila et Priscille chez qui je demeure, ainsi que l'Eglise qui est dans leur maison. ²⁰ Tous les frères vous saluent. Saluez-vous les uns les autres dans un saint baiser.

²¹ Salutation de ma propre main, de moi Paul.

²² Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. Maran Atha¹.

²³ Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. ²⁴ Mon amour est avec vous tous en Jésus-Christ. Amen.

Les collectes se faisaient donc le dimanche, « le premier jour de la semaine. » L'Apôtre se réserve de donner des lettres de recommandations à ceux qui les porteront à Jérusalem. Peut-être les accompagnera-t-il, mais il n'a pas encore fixé son voyage à la ville sainte.

Sa lettre qui renferme tant de doctrine, de leçons, de recommandations, il la confie à Stéphanas, Fortunat et Achaïque, qui vont retourner à Corinthe ; car c'est vainement qu'il a pressé Apollos de les suivre. Celui-ci a gardé mauvais souvenir des dissensions dont il a été témoin et des difficultés qu'il a éprouvées ; il attend que ces événements soient moins aigus dans sa mémoire et dans son cœur. Cependant il avait gardé une grande autorité à Corinthe, et c'est pour cela sans doute que l'Apôtre eût désiré qu'il s'y rendît, afin de faire accueillir et respecter Timothée, toujours timide, qui sur l'ordre de Paul doit y passer en venant de la Macédoine, où il a fait aussi la collecte. Il est inquiet sur le sort de son cher disciple, et il le recommande à l'affection et à la déférence des Corinthiens : « Que personne parmi vous ne le méprise. »

II

Il est impossible de définir sûrement la trame des faits qui suivirent ; il manque trop d'éléments, et pour unir ensemble tant de données imprécises, il est nécessaire de recourir à des hypothèses plus ou moins plausibles. Il existe peu de passages où la critique se soit exercée davantage, et elle n'est point parvenue à assigner à ces événements leur place certaine, ni surtout à les relier ensemble définitivement.

Notre récit ne sera donc fait que de probabilités.

Quand Timothée arrive enfin à Corinthe, il trouve les fidèles mal impressionnés de la lettre de son maître. Son influence, son autorité est trop faible pour dominer des esprits aigris et prévenus. C'est en vain que l'Apôtre les avait pressés de l'accueillir, ils se vengent

plutôt sur lui des reproches qui leur ont été infligés.

Le disciple revient tout attristé conter à Paul sa déconvenue et l'injurieuse réception qu'il a dû subir.

Paul, plein de ressentiment pour cette insulte faite à son cher Timothée, s'embarque aussitôt à Ephèse pour Corinthe, avançant ainsi le voyage qu'il avait annoncé¹. Il tombe dans une assemblée mal disposée et tumultueuse. Il essaie de parler, mais il trouve une résistance ouverte, ainsi qu'il le raconte dans sa seconde Epître où il parle des conditions pénibles de sa visite (II, 1) et où il implore le pardon pour son agresseur méchant :

« Si quelqu'un m'a fait de la peine, dit-il, ce n'est pas moi qu'il a blessé, mais en réalité c'est vous tous. C'est assez déjà qu'il ait été sévèrement repris par la majorité de l'Eglise. Il faut au contraire lui pardonner et le consoler, afin que le malheureux ne soit pas en proie à un chagrin trop profond. C'est pourquoi je vous supplie de l'assurer de nouveau de votre amour. Je vous écris ainsi pour éprouver votre bonne volonté, pour savoir si vous êtes obéissants en toutes choses. Si vous lui avez pardonné, moi aussi. Oui, je lui ai pardonné, si j'ai quelque chose à pardonner. Je le fais à cause de vous, en présence du Christ, afin que ni vous ni moi ne soyons livrés à Satan dont nous connaissons les desseins méchants. »

Il y eut donc offense grave envers la personne même de Paul, et il s'en revint à Ephèse, le cœur ulcéré.

Cette seconde visite de l'Apôtre à Corinthe est certaine, car il leur écrira : « Pour la troisième fois je vais venir chez vous, et cette fois encore je ne serai à charge à personne. » (II Cor., XII, 14).

Alors, ne contenant plus sa douleur et son indignation, il adresse aux fidèles de Corinthe, qui sont devenus rebelles, une lettre terrible qu'il regrettera plus tard. Cette lettre ne nous est point parvenue, elle est donc la troisième aux Corinthiens. Puis, plein d'inquiétude sur le résultat de cette Epître conçue en des termes amers et violents, et pour chercher aussi une distraction à sa peine profonde, il se rend en Macédoine en passant par Troade. Mais auparavant il leur a envoyé son disciple Tite, avec un frère, afin d'étudier la situation des esprits, et de lui rendre compte de l'effet de sa lettre. Il lui a donné rendez-vous à Troade, mais le disciple ne s'y trouve pas. Alors, après avoir prêché l'Evangile du Christ, il pousse jusqu'en Macédoine, dans l'espoir de le rencontrer.

Tite, c'est son homme de confiance. Il l'a emmené avec lui à l'assemblée de Jérusalem (Gal., II, 1) et il l'a trouvé toujours si docile,

¹ Locution araméenne : « Le Seigneur vient. » (Apoc., XXII, 20).

¹ I Cor., IV, 19 ; XVI, 5.

si prudent, si habile et si dévoué, qu'il l'appelle « son fils bien-aimé, qui comprend et partage sa foi. » (Tit., I, 4). Le disciple est devenu son ami, moins tendre peut-être que Timothée, mais doué d'une plus grande initiative et de plus d'autorité.

Cependant il semble que dans cette circonstance Tite ait éprouvé un moment d'hésitation. Son maître lui confiait une mission des plus épineuses, il avait bien aussi un grand amour pour les Corinthiens, mais il demeurerait inquiet, son cœur était alarmé et son esprit troublé¹. Comment pouvait-il espérer réussir là où l'Apôtre avait échoué ? Et si celui-ci avait été méprisé, conspué, insulté, que ferait-on au disciple qui ne jouissait pas du même prestige ?

Il paraît avoir réfléchi avant de prendre sa décision, d'autant que Paul n'osait la lui imposer. Mais quand il fut convaincu que sa présence était utile, qu'il pourrait ramener ces esprits égarés, il considéra qu'il était de son devoir d'obéir et il y alla de sa pleine volonté. Un frère l'accompagnait, qui est loué dans l'Evangile et célébré dans toutes les Eglises², probablement S. Luc.

Cependant Paul demeure très tourmenté en Macédoine. Que se passe-t-il ? Pourquoi Tite n'est-il pas revenu ? Son âme est pleine de craintes, pendant qu'au dehors il lutte contre ses nombreux et inlassables adversaires. *Foris pugnae, intus timores*. Il n'a aucun repos, et chaque jour, chaque tribulation.

Enfin « Dieu, qui console les humbles, le console par l'arrivée de Tite. » Les nouvelles que celui-ci apporte sont des meilleures. Il a été parfaitement accueilli à Corinthe où les fidèles se repentent de leurs erreurs et de leurs agissements. Ils désirent revoir l'Apôtre, et ils ont témoigné par leurs larmes le regret qu'ils éprouvent de l'avoir contristé. Alors il leur envoie aussitôt une *quatrième* lettre — qui est notre 2^e aux Corinthiens, — où il épanche son âme et exprime la joie dont son cœur déborde :

« Encore que je vous aie attristés par ma lettre, je ne le regrette plus, et si je l'ai regretté — car je vois que cette lettre vous a un moment peiné, — maintenant je me réjouis. »

Il se réjouit parce que Tite lui a raconté « leurs ardents désirs, leurs larmes, leur vive préoccupation, leur sollicitude » pour celui qui les a évangélisés et qu'ils ont offensé. Il se réjouit aussi « parce que leur tristesse les a portés à se repentir. »

La tristesse que vous avez eue a été selon Dieu, et ainsi la peine que je vous ai causée ne vous a été aucunement désavantageuse. En effet la tristesse selon Dieu produit le salut par la pénitence, tandis que la tristesse du siècle produit la mort. Cette tristesse selon Dieu que vous avez éprouvée, quelle sollicitude heureuse elle a causée en vous !

Quelles excuses pour la faute commise ! Quelle crainte du châtement ! Quel désir ardent de me revoir ! Quel zèle nouveau ! Quelle sévérité pour le coupable ! Vous avez montré de toute manière que vous avez été irréprochables en cette affaire !

Si je vous ai écrit, ce n'était ni à cause de celui qui a fait l'injure, ni à cause de celui qui l'a reçue, mais afin que votre amour pour nous ait l'occasion de se manifester parmi vous devant Dieu. C'est pourquoi nous avons été grandement consolés.

Mais notre consolation a été plus grande encore, et nous nous sommes réjouis davantage à cause de la joie de Tite dont vous êtes tous efforcés de tranquilliser l'âme. Si en effet je me suis glorifié de vous devant lui, je n'en suis pas confus. Mais, comme je vous ai toujours dit la vérité, il s'est trouvé que l'éloge que j'ai fait de vous devant Tite était aussi la vérité.

Et son affection pour vous est d'autant plus grande qu'il se rappelle plus vivement la déférence que vous avez eue tous pour lui, et comment vous l'avez reçu avec crainte et tremblement.

Je me réjouis de pouvoir en toutes choses compter sur vous. (II Cor., VII, 9-16).

Cette joie qui s'abandonne révèle quelles furent ses angoisses après sa lettre, et dans l'attente de Tite. On voit comme celui-ci était rempli de crainte lorsqu'il se rendait chez les Corinthiens. Paul l'avait longuement exhorté, lui faisant leur éloge, « se glorifiant d'eux devant lui, » afin de le déterminer ; mais on sent que l'Apôtre lui-même était vivement inquiet. C'est pourquoi son allégresse est si expansive. Il craignait, et les Corinthiens tremblaient. Ils avaient réfléchi à la méchanceté de leurs procédés, à leur rébellion, et ils s'attendaient à de sévères châtements. Tite était venu avec des paroles de paix, et ils s'étaient jetés dans ses bras, heureux eux-mêmes de savoir que Paul ne les abandonnait pas. La crise avait été aiguë, maintenant elle était passée, tout était à la joie ; le présent désormais était garant de l'avenir : « Je me réjouis de pouvoir en toutes choses compter sur vous ! »

C'est en Macédoine que Tite était venu rejoindre son maître, là que celui-ci avait rédigé sa dernière Epître. Plusieurs manuscrits portent qu'elle fut écrite à Philippes, peut-être au mois de septembre de l'année 57, quatre ou cinq mois après celle que nous appelons la Première aux Corinthiens. Les porteurs de cette nouvelle épître furent sans doute Tite et deux envoyés des Eglises de Macédoine, chargés de terminer les quêtes pour les pauvres de Jérusalem.

Paul attendit leur retour en Macédoine.

Mais comment se trouvait-il en Macédoine ? comment avait-il quitté Ephèse ? C'est ce que nous allons raconter.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 octobris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ II Cor., VIII, 16, 17 ; VII, 13.

² II Cor., VIII, 18.

Ami du Clergé du 31 octobre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique de S. Martin, évêque de Tours. — Soldat, moine, évêque, 817.

Panegyrique de S. Aignan, évêque d'Orléans. — L'homme de prière, 821.

Pour la fête de sainte Elisabeth de Hongrie. — Qu'est-ce qu'un chrétien ? 824.

Avis paroissiaux. — A propos de l'enseignement religieux, 827.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXXIII. L'Extrême-Onction : 1° *Nature, nécessité, effets*, 828. — XXXIV. 2° *Dispositions pour bien la recevoir*, 829.

Allocutions de Confirmation. — IV. Les effets de ce sacrement, 830.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN

(11 novembre)

SOLDAT, MOINE, ÉVÊQUE

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints. (Psal., LXXII, 36).

Mes frères,

Le roi David chantait autrefois sur sa lyre inspirée : « Dieu est admirable dans ses saints. *Mirabilis Deus in sanctis suis.* »

Il est admirable d'abord par le nombre et la variété des saints qui ont paru dans le monde. Y a-t-il, en effet, rien de plus beau que cet ensemble harmonieux de tant de grandes âmes parvenues, à tous les âges et dans toutes les conditions de la vie, au plus haut sommet de la vertu ? C'est ce que des artistes de génie ont essayé de peindre, en représentant la Toussaint, en groupant autour du trône éternel les nobles et magnifiques figures, toutes nimbées de gloire, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges.

Mais, mes frères, je laisse de côté ce point de vue qui à lui seul mériterait un discours. Dieu est encore admirable dans chaque saint, en particulier, à cause des étonnantes opérations de sa grâce.

Au sortir de l'hiver, les arbres, avec leurs branches dénudées, semblent morts. Mais voici le printemps, voici les tièdes caresses de la brise, voici les chauds rayons du soleil. Un travail mystérieux se fait dans les entrailles de la terre ; c'est la sève qui monte, c'est la vie qui éclate, ce sont des bourgeons qui poussent, des feuilles qui naissent, des fleurs qui s'épanouissent, et en voyant les arbres

maintenant tout couronnés de verdure et de fleurs, vous ne pouvez retenir un cri d'admiration.

Eh bien ! qu'est-ce que cela cependant en comparaison d'un saint, d'un homme que Dieu a vivifié, qu'il a rempli de sa grâce et dont il se sert pour accomplir de grandes œuvres dans le monde ?

Il y a là un spectacle d'une beauté autrement merveilleuse, — et c'est ce que je voudrais vous montrer aujourd'hui dans notre saint Patron, dans S. Martin.

S. Martin, en effet, a poussé la perfection chrétienne à ses dernières limites, dans les trois états de vie qu'il a successivement embrassés.

I

Je ne vous parlerai pas de ses jeunes années ; et cependant rien n'est touchant comme de voir un enfant s'en allant de lui-même vers Dieu qui l'attire. Ses parents sont païens ; mais lui, il connaît Jésus-Christ, il le prie, il l'invoque, il l'adore, et sa joie la plus douce, son bonheur le plus grand, c'est d'aller dans les réunions des chrétiens et de s'associer aux cérémonies et aux chants de l'Eglise.

Aussitôt qu'il eut l'âge requis, son père, vieux soldat des armées romaines, l'engagea dans la milice impériale, et comme vous le savez, il fut envoyé dans les Gaules que menaçaient les invasions des barbares.

S. Martin fut donc *soldat*. Et quel soldat ! En garnison à Amiens, il partageait son temps entre la prière et les exercices militaires. Aussi était-il un modèle en toutes choses. Il était bon, affable pour ses compagnons, et ceux-ci, dont la vie était bien différente de la sienne, lui témoignaient un profond respect.

Sa foi était vive, ses mœurs pures, sa charité ardente. Il ne séparait pas les pauvres du Dieu qu'il servait, et pauvre lui-même, il alla jusqu'à partager son manteau d'un coup d'épée, pour en donner, un jour d'hiver, la moitié à un malheureux tout transi de froid.

Et cet acte qui, au premier abord, paraît être seulement le fait d'un cœur compatissant, est en réalité si généreux, si héroïque que Dieu, que Jésus-Christ l'en félicite et pour l'en récompenser lui apparaît, la nuit suivante, en souriant à son serviteur, et en lui marquant que ce qu'il a fait au pauvre, il l'a pris pour lui-même.

Après cela, comment s'étonner que S. Martin fût brave ? Brave jusqu'à mépriser les coups de l'ennemi et à marcher au devant de la mort. Le jour, en effet, où étant en expédition sur les bords du Rhin, il sollicita sa libération, comme l'empereur Constant attribuait sa demande à la peur de la bataille, il s'écria avec une fière énergie : « Moi, un

peureux ! un traître ! Eh bien ! je me tiendrai debout, et sans armes, en avant de l'armée, et au nom du Seigneur Jésus, muni seulement du signe de la croix, je pénétrerai hardiment les bataillons ennemis. »

Voilà bien un mâle et courageux langage, et si j'ai un vœu à faire, c'est que notre pays ait des soldats comme S. Martin.

Tous les temps se ressemblent, et si les barbares ont disparu, s'ils se sont civilisés et fondus avec les peuples qu'ils avaient conquis, cependant la guerre est toujours possible, elle est toujours à craindre. Elle éclate au moment où l'on s'y attend le moins, et c'est la patrie en danger qui appelle ses fils aux armes et qui les envoie à la frontière.

A l'heure présente, un frisson secoue la vieille Europe. Là-bas, en des plaines ou des montagnes ensanglantées, des peuples rivaux s'égorgeant. Quelles hécatombes de vies humaines fauchées dans leur fleur !... Et si lointain que soit le fléau, ne peut-il pas, de proche en proche, gagner d'autres pays et nous atteindre nous-mêmes ?

Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir et de pénétrer le secret de Dieu. Mais, comme on l'a tant redouté, l'année dernière, si le spectre effroyable de la guerre se dressait devant nous tout à coup et nous criait : « Me voici ! » eh bien ! où en sommes-nous ? Avons-nous les soldats qu'il faudrait ? J'entends ceux qui nous gouvernent affirmer que nos armes, nos munitions, nos arsenaux, nos places fortes, que tout cela est en parfait état. Tant mieux, s'il en est ainsi ! Mais encore, du moment qu'il y va de la sécurité du pays et de l'honneur national, je suis bien en droit de leur demander : — Etes-vous prêts ? Vous êtes-vous occupés de faire des âmes de soldats, des âmes croyantes, des âmes vertueuses, des âmes bien trempées et qui redoutent bien plus, suivant l'adage antique, le déshonneur que la mort : *Potius mori quam fœdari* ?

Les armes se brisent, les canons éclatent, les remparts s'écroulent, les citadelles tombent ; mais avec des soldats qui portent au cœur le double amour de Dieu et de la patrie, un pays est invincible. Si malheureux, si éprouvé qu'il puisse être, il n'est jamais perdu.

Mes frères, ce n'est pas le lieu et le moment de faire le procès de ceux qui ont tué, chez nous, le patriotisme en tuant la foi dans le cœur des jeunes gens ; du moins il m'est bien permis, en passant, de signaler une des erreurs les plus funestes de ce temps, et de souhaiter que la France, à l'école de S. Martin, apprenne que les soldats les plus chrétiens sont toujours parmi les meilleurs et les plus braves.

II

Au sortir des armées impériales, S. Martin se consacra tout entier au service de Dieu : il

se fit *moine*, et dans ce nouvel état il fut plus admirable encore que dans le premier.

Se faire moine, mes frères, c'était tout quitter des choses du monde ; c'était renoncer à tout honneur, à tout bien-être ; c'était crucifier ses goûts, ses membres, sa vie tout entière pour suivre Jésus-Christ et lui ressembler en portant la croix le mieux qu'il est possible. Et c'est précisément cela que comprenait et que voulait S. Martin. Aussi quand, un jour, le démon, qui cherchait à le surprendre, lui apparut couvert d'un manteau royal, le front ceint d'une couronne d'or, tout étincelant de pierreries, en lui disant de le reconnaître pour Jésus-Christ, il le démasqua bien vite. — « Non, non, dit-il, tu n'es pas le Christ ; je croirai à sa présence quand je le verrai portant les marques et l'instrument de son supplice. »

Et S. Martin moine fut un modèle d'austérité, de pauvreté, de mortification ; et s'il agissait ainsi, croyez-le bien, c'est qu'il avait en vue quelque chose de très noble et de très élevé.

Au iv^e siècle, si les villes avaient des églises organisées, des évêques, des prêtres, des fêtes solennelles, si l'instruction religieuse y était répandue, il n'en était pas de même des campagnes, livrées à toutes les superstitions païennes. Les paysans, comme le mot l'indique du reste, étaient des païens, des païens qui adoraient le démon sous les formes les plus diverses et avec les rites les plus étranges.

Eh bien ! S. Martin, saisi de pitié pour tant d'ignorance et de misère, se dit qu'il fallait à tout prix essayer de convertir les campagnes et de les amener à connaître et à servir le vrai Dieu.

Mais, mes frères, pour une telle mission, pour avoir prise sur des âmes obstinément attachées au vieux culte de leurs ancêtres, il fallait s'offrir à Dieu, se mettre entre ses mains, comme son Fils s'y était mis, en réduisant sa nature, malgré ses répugnances instinctives, à accepter tous les rebuts, toutes les privations, tous les calices d'amertume ; ce n'est pas assez dire : à aller au devant même de toutes les souffrances et de tous les sacrifices.

C'est ce que fit S. Martin : il s'anéantit lui-même autant qu'il le put, à force d'humilité et de mortifications, et par là il acquit une puissance extraordinaire au point de multiplier, chaque jour, sous ses pas, les prodiges, les miracles les plus éclatants.

Et ainsi, non seulement par sa parole qui prenait parfois des accents surhumains, mais par ses vertus grandissantes, poussées au plus haut degré, mais par ses miracles, il força les campagnes qu'il évangélisait à se donner à Jésus-Christ.

Ce n'est pas qu'à certains moments il ne

fut soumis à quelque rude épreuve ; mais sa foi, mais ses signes de croix tracés avec une autorité souveraine triomphaient de tout, venaient à bout de tout.

Un jour qu'il suppliait, avec des larmes et des gémissements, une population nombreuse de se convertir, voici qu'une femme, dont le fils venait de mourir, fendit la foule, se précipita vers lui et, lui tendant le petit cadavre d'un geste désespéré, lui cria : « Si vous êtes l'ami de Dieu, rendez-moi mon fils, je n'en ai point d'autre ! » Et la foule de se joindre à la mère et de crier aussi : « Oui, oui, faites cela et nous croirons au Dieu que vous annoncez. » Quelle scène, mes frères ! Eh bien ! S. Martin n'hésita pas ; il prit l'enfant entre ses bras, il s'agenouilla, et, quand il eut prié, l'enfant respirait, il vivait, et toute la population, émue, enthousiasmée, demanda aussitôt le baptême.

Et il faut bien le dire, mes frères, l'exemple de S. Martin a eu sur la vie monastique, dans notre pays, une influence décisive. Les moines, en effet, depuis lors, unirent la vie active à la vie contemplative. Partout où ils s'établirent ce fut sans doute pour prier tout à leur aise, dans les cloîtres qui les séparaient du monde ; ce fut pour défricher le sol, pour protéger les petits et adoucir les grands ; mais ce fut aussi pour travailler, avec leurs mains robustes et leur cœur vaillant, à civiliser la société nouvelle en formation, de telle sorte que les monastères rayonnèrent sur le monde et par la prédication, les œuvres de charité, l'éducation donnée aussi bien aux enfants du peuple qu'aux fils des rois et des nobles, furent des centres, des foyers non seulement de science, de lettres, mais encore et surtout de vie religieuse et sociale.

Aussi, l'une des grandes fautes de ce temps, c'est d'avoir touché aux moines, c'est d'avoir mis en mouvement contre eux, pour les détruire, la loi qui cependant devrait être égale pour tous.

Les moines étaient les auxiliaires du clergé séculier. Ils rendaient d'inappréciables services. Les uns, les moins nombreux, plutôt contemplatifs, étaient cloîtrés et vivaient pauvrement, dans le silence et la prière. D'autres, grâce aux fruits de leur travail, répandaient à pleines mains autour d'eux les aumônes et les bienfaits ; d'autres élevaient la jeunesse française et savaient lui inculquer les beaux et nobles sentiments qui sont la gloire de notre race ; d'autres enfin, comme les apôtres, s'en allaient jeter partout, dans les plus humbles paroisses, parmi les gens de la campagne aussi bien que dans les villes, la bonne semence de l'Evangile. Et c'est ainsi qu'ils continuaient le bel exemple de S. Martin. Mais voici qu'on les a chassés des maisons qui abritaient leurs vœux ; on les a dépouillés des biens que la loi elle-même ce-

pendant leur avait reconnus ; on a dispersé à vil prix leurs pauvres meubles... Ils étaient pourtant de noble race ; ils tenaient au sol français par toutes les fibres de leur âme. Rien n'y a fait ; on les a déracinés, comme on déracine les vieux chênes, dans un but mercantile, et avec la secrète pensée d'asservir plus aisément et plus longtemps un pays qui n'a plus de religion...

Et qu'est-il arrivé, en effet ? C'est que les campagnes redeviennent maintenant païennes ; c'est qu'elles désertent de plus en plus les églises ; c'est qu'elles n'ont plus ni prières, ni pratiques religieuses, et qu'elles prennent peu à peu des habitudes et des mœurs qui rappellent les plus mauvais temps du paganisme.

C'est là, mes frères, un grand mal, un grand désordre, qui peut amener bientôt les pires désastres, et je prie S. Martin qui fut l'apôtre des Gaules, qui extirpa de notre sol le paganisme, de nous ramener les moines pour qu'ils reprennent leur place parmi nous, et qu'ils se fassent de nouveau, en face de l'impiété triomphante, les champions heureux de la religion et du bien.

III

Vous le pensez bien, mes frères, avec de pareilles vertus, avec un tel zèle, avec des prodiges si nombreux et si éclatants, S. Martin devait attirer l'attention des populations qu'il évangélisait, et qu'il secourait non pas seulement de sa parole, mais de ses aumônes et de ses largesses.

C'est ce qui arriva ; et quand il fallut un évêque à Tours, la voix du peuple qui était bien, en cette circonstance, la voix de Dieu, le désigna pour occuper cette charge. Certes ! il n'avait rien fait pour briger un pareil honneur ; il s'en regardait comme très indigne, si on l'eût écouté, si l'on se fût rendu à ses supplications, jamais il n'aurait été élevé à la dignité qu'on voulait pour lui.

Car c'est une chose à remarquer, dans l'Eglise, que plus on désire, plus on recherche l'épiscopat, en vue surtout des avantages qu'il procure, moins on en est digne, et plus au contraire on s'en éloigne, plus on l'écarte, pour ainsi dire, plus on le mérite.

S. Martin, qu'on avait appelé à Tours et qui s'y était rendu sans défiance pour y visiter une malade, fut peu à peu cerné, enveloppé sur la route comme pour un enlèvement, et quand il eut franchi les portes de la cité, une multitude innombrable, assemblée de tous les pays voisins, accueillit le pauvre moine étourdi, confus, et de toutes les bouches s'éleva un cri unanime : « Martin est digne, Martin est le plus digne ! »

S. Martin dut donc obéir au mouvement populaire qui le pressait pour le porter sur le

siège épiscopal de Tours. Et jamais évêque ne remplit mieux les fonctions sacrées qui lui furent alors imposées.

L'apôtre S. Paul a tracé le portrait de l'évêque, dans chacune des Epîtres qu'il adressa à ses disciples Timothée et Tite, et justement l'Eglise met sous nos yeux ce portrait, en l'office de S. Martin.

L'évêque doit être irréprochable, il doit être humble, doux, patient, charitable, juste, pieux, continent; il faut que tous ceux qui le connaissent ou qui l'approchent rendent de lui un bon témoignage.

Est-ce que ce n'est pas là, en ces quelques lignes, tout notre S. Martin, évêque?

Irréprochable: certes! il l'était à tous les points de vue; car partout où il avait passé, il avait laissé une telle impression de sainteté que le temps, qui efface tout, n'a rien pu pour la détruire.

Humble, doux et patient: mais il suffisait de le voir et de l'entendre pour admirer en lui les belles vertus que Jésus-Christ a voulu que nous apprissions de lui. Il était pauvrement vêtu; il ne se fâchait de rien et supportait doucement les injures qui lui venaient, même parfois de son entourage. On cite de lui un mot qui le peint tout entier. Un de ses disciples, Brice, lui avait un jour manqué grandement de respect, et lui, calme et souriant, lui dit: « J'ai prié pour toi, et j'ai obtenu du Seigneur que tu me succèdes comme évêque. »

Charitable, il donnait tout ce qu'il avait. Que de fois ne répéta-t-il pas le beau geste que la postérité a glorifié en lui, aux portes d'Amiens! Que de fois, n'ayant ni or, ni argent, ne donna-t-il pas ses vêtements! Et comme la charité est ingénieuse, qu'elle ne se borne pas à répandre des aumônes, que de fois n'intervint-il pas en faveur des malheureux qu'on opprimait et qu'on allait livrer au dernier supplice! Que de fois ne s'imposait-il pas les plus dures pénitences pour forcer Dieu à exaucer sa prière, non pas pour lui-même, mais pour tous ceux qui imploraient sa pitié!

Juste, il n'hésita jamais, au risque de déplaire aux grands et aux rois, à prendre, dans ce qu'elle avait de légitime, la cause même des hérétiques et des ennemis de l'Eglise.

Pieux, avec quelle foi ardente ne célébrait-il pas les saints offices! Ne le vit-on pas, un jour, à la messe, ayant à son front une auréole lumineuse qui le transfigurait tout entier?

Chaste et continent, il garda toujours, dans sa fleur et dans tout ce qu'elle a de plus délicat, de plus odorant, la belle et sainte vertu qui fait ressembler les hommes aux anges du ciel.

Enfin, ce bon témoignage que réclamait S. Paul, qui donc l'a eu comme lui? De son

vivant d'abord, car non pas seulement à Tours et dans tout son diocèse, mais dans toutes les Gaules, et au-delà, ce n'était qu'un cri de louange et d'admiration à son endroit, pour sa sainteté: les princes le vénéraient et subissaient l'ascendant de ses vertus; une reine s'honorait de le servir à table et ramassait, comme des reliques, les miettes du pain qu'il avait mangé...

Et ce bon témoignage a continué à grandir encore après sa mort.

Mes frères, l'histoire apprend que la mort emporte les renommées fragiles et qu'elle consacre la véritable grandeur. S. Martin fut grandi par la mort. Une foule innombrable assista à ses obsèques; son corps, son tombeau devint l'objet d'une vénération universelle à travers les âges. Nos anciens rois y allaient prier et demander pour leurs armes, pour la France, les secours et la protection de son plus grand apôtre. Une quantité de bourgades, de paroisses, voulurent s'appeler de son nom; des milliers d'églises le prirent pour patron et aujourd'hui encore, à des siècles de distance, personne parmi les saints et les grands hommes n'est plus populaire que lui.

O le bienheureux pontife! O l'homme ineffable! *O virum ineffabilem*!... Parmi les témoignages qui furent rendus à son grand cœur, à sa vie si sainte, il n'y en a pas de plus glorieux que celui de S. Louis. A sa dernière heure, ayant appelé près de lui son fils aîné, il lui recommanda de donner la paix à son peuple, comme S. Martin avait donné la tranquillité à son Eglise, et pour imiter ce pieux pontife, il voulut mourir, comme lui, étendu sur un lit de cendre.

**

Mes frères, je ne veux pas aller plus loin, mais je vous demanderai en terminant de rendre vous aussi hommage à S. Martin. Cette église porte son nom; vous êtes sous sa protection. Eh bien! faites deux choses qui lui plairont certainement et qui lui marqueront l'admiration que vous avez pour lui. Venez souvent l'invoquer ici et chercher près de son autel le courage de pratiquer votre foi, en ces temps où c'est presque un crime d'être catholique. Et puis, aimez la France qu'il a tant aimée. Aimez-la en chrétiens, prêts à tous les sacrifices pour lui garder son beau titre de fille aînée de l'Eglise, pour la rendre grande et forte, en face de l'étranger sans doute, mais non moins grande, non moins forte, non moins indépendante et libre vis-à-vis de ceux qui sont, à l'intérieur et dans les régions du pouvoir, les ennemis de sa religion et de sa foi. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. AIGNAN
ÉVÊQUE D'ORLÉANS

(17 novembre)

L'HOMME DE PRIÈRE

*Hic est qui multum orat
pro populo.*

Il est pour son peuple
l'homme de la prière.

(II Mac., xv, 14).

Mes frères,

La vie du Sauveur, sur la terre, n'avait pas seulement pour but la rédemption du monde. Jésus, par une délicate et tendre pitié pour la faiblesse humaine, voulait accomplir le premier les préceptes qu'il apportait, les promulguer en les pratiquant lui-même, de sorte qu'il pût les résumer dans cette belle parole : *« Exemplum dedi vobis, ut... ita et vos faciatis. »* J'ai commencé par vous donner l'exemple, faites donc ce que j'ai fait.

Toutefois, il importe que ce modèle divin, cet idéal achevé ne semble pas impossible à notre pauvre nature, qu'il ne décourage pas nos bonnes volontés. — Que fait-il alors ? — Il suscite à diverses époques, et sur divers points du monde converti, des hommes comme nous, et leur donne la mission spéciale de personifier, autant que faire se peut, quelque-une de ses infinies perfections, de reproduire plus particulièrement un des traits de sa physiologie surnaturelle.

C'est la sublime vocation des saints.

Nous retrouvons alors, en S. Jean, son amour, en S. Paul, en S. François Xavier son zèle des âmes, en S. Jean-Baptiste son humilité profonde, en S. Vincent de Paul sa charité compassante.

S. Aignan fut *l'homme de la prière*. Aussi l'Eglise n'hésite pas à lui faire l'application de notre texte : *« Hic est qui multum orat pro populo. »* Il est pour son peuple l'homme de la prière.

Son histoire, en effet, nous apprend qu'il puisa la notion de la prière dans sa *vie de famille*, qu'il en goûta les douceurs dans sa *vie religieuse*, qu'il en démontra la puissance dans sa *vie d'évêque*. Trois phases d'édification pratique qui résumeront l'éloge attendu par votre piété reconnaissante envers votre glorieux Patron.

I

Pour savoir ce que furent les premières années de notre saint, il nous faut remonter à l'origine même de notre histoire nationale, car déjà plus de 1500 ans se sont écoulés depuis le jour de sa naissance.

Son père et sa mère n'étaient point originaires de Vienne, en Dauphiné, qu'ils habitaient. C'étaient, disent les vieilles chroniques, de nobles Pannoniens venus dans les Gaules pour y retrouver leur fils aîné Léonien, qu'une défaite avait rendu prisonnier de guerre, et par conséquent esclave.

Cette famille était chrétienne. Grâce d'autant plus précieuse qu'alors elle était peu fréquente. Des parents chrétiens peuvent tant pour l'avenir de leur enfant, que la Providence ne pouvait choisir des instruments plus capables de servir ses desseins sur l'âme d'Aignan !

Presque toujours on trouve une pieuse mère près du berceau d'un saint. L'homme, en effet, garde toute sa vie les impressions qu'il a ressenties au foyer paternel. Quels ne furent pas, sous ce rapport, les heureux commencements de votre protecteur ! Son frère, du fond de la solitude où il s'était retiré, répandait la bonne odeur de la sainteté ; les populations, en foule, accouraient à lui. Son père et sa mère, comme autrefois Anne et Joachim, marchaient dans les voies du Seigneur, et certainement les premières paroles qu'il put bégayer furent une prière, une invocation du divin Jésus, de la Sainte Vierge Marie.

Son enfance fut tout entière et sans retard tournée vers le Seigneur ; et ce fut sous les heureuses influences de la religion qu'elle se développa.

Parents chrétiens qui m'entendez, vous êtes-vous fait un devoir, et un devoir sacré, de déposer dans l'âme de vos enfants les premières notions de la foi ? Mères chrétiennes, avez-vous compris que c'est sur vos genoux que votre petit garçon doit apprendre sa prière ; que c'est en joignant ses petites mains avec les vôtres que votre petite fille doit la réciter ?

Vous ne savez donc pas combien sont durables les premières leçons de christianisme données à ces intelligences qui s'entr'ouvrent peu à peu ? Vous ignorez donc le bien que vous pouvez faire en fixant vous-mêmes dans ces jeunes âmes que vous aimez, les principes religieux qui plus tard feront leur bonheur ? Ah ! je le sais, mes frères, les paroles ne suffisent pas pour obtenir un pareil résultat. L'exemple doit nécessairement se joindre à l'enseignement.

C'est pourquoi nous remarquerons ensemble que le père et la mère d'Aignan n'étaient pas seulement chrétiens de nom, comme beaucoup trop le sont aujourd'hui, mais qu'ils étaient vraiment justes.

Essayons de nous représenter l'intérieur de cette pieuse famille. Le Seigneur a sa place au foyer, son nom n'est prononcé qu'avec respect, sa loi délicatement observée. Le soir, avant d'aller prendre le repos nécessaire, le père récite, avec son épouse et l'enfant qui lui reste, la prière de chaque jour. Aussi, le jeune Aignan n'a-t-il pour se former à la pratique de ses devoirs qu'à regarder ses parents, qu'il vénère et chérit. Ne nous étonnons pas si plus tard nous le voyons fidèle et fervent : les premières ardeurs de son âme ont été dirigées vers Dieu. S'il respecte, s'il

aime, s'il sert le Seigneur, c'est que toujours il l'a vu respecter, aimer et servir en la maison paternelle.

Que n'en est-il toujours ainsi, mes frères ! Pourquoi faut-il que cette touchante scène de famille que je rappelais tout à l'heure, devienne si rare !

Il n'y a pas encore bien longtemps, les anciens vous le diront mieux que moi, la prière se faisait en commun, chaque soir, à tous les foyers. C'était en priant avec leur père et leurs frères que les enfants s'habituèrent à faire de même. A cette époque, on ne se croyait jamais trop grand pour remplir ce devoir sacré.

J'entends dire, de tous côtés, que la génération d'aujourd'hui ne vaut pas celle qui s'éteint. C'est peut-être vrai. Ce qui l'est certainement, c'est que parmi les parents qui constatent, en le déplorant, cet abaissement religieux et moral, il en est peu qui puissent se rendre le témoignage de n'y pas avoir contribué.

Vous vous plaignez, avec raison, que vos enfants ne vous aiment pas, ne vous respectent pas comme ils le devraient. Demandez-vous auparavant si vous-mêmes avez aimé Dieu comme vous le devez, si jamais le blasphème n'est sorti de vos lèvres.

A 16 ans, votre fils ne sait plus prier ; et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il reprend le chemin de l'église. Ah ! craignez qu'après avoir appris de vous l'oubli du devoir religieux, il ne vous cause des chagrins d'autant plus amers que vous devrez, du moins en partie, vous en reconnaître la cause. Oui, mes frères, c'est en vos mains qu'est votre bonheur. Donnez à vos enfants l'exemple de la prière et de la vertu, comme vous leur donnez celui de l'honneur, et la pureté de leur conduite sera pour vous la plus consolante des récompenses.

II

Après avoir puisé le goût de la prière au sein de sa pieuse famille, Aignan voulut en goûter les douceurs dans la vie religieuse.

1. Non loin de Vienne, sa ville natale, subsistaient encore quelques ruines d'un antique donjon. Les habitants de la contrée nommaient ce lieu *Vieil-Castel*. C'est là que le saint jeune homme, âgé seulement de quinze ans, veut se retirer. Soutenu par l'exemple de son frère aîné, fort de la bénédiction de ses parents, il abandonne leur foyer, s'arrache à leur affection si tendre et va, dans la chétive cellule qu'il se construit, se donner exclusivement au Seigneur.

Que fera-t-il là, dans un isolement si complet ? Seul, toujours seul !... Oh non ! l'âme chrétienne n'est jamais seule ; en quelque endroit qu'elle se trouve, Dieu peut toujours l'entendre, et c'est surtout dans le silence et le calme de la solitude que s'établit, entre elle et son divin auteur, ce doux échange de communications intimes qui constitue la prière.

Prier, prier toujours, selon le précepte du divin Sauveur, c'était ce que voulait cet adolescent. Aussi la prière et la méditation, le jeûne et l'étude résument désormais sa vie.

N'allez pas croire que les années qu'il passa dans cette profonde retraite lui furent inutiles. Les moments qu'on donne à la prière ne sont jamais du temps perdu ; Dieu sait les rendre profitables.

En effet, c'est là que se fortifièrent les vertus d'Aignan. C'est là que, sondant à l'aise les replis de son cœur, il apprit à se connaître, à se grandir en s'humiliant. C'est là que, par ses ardentes supplications, son âme obtint du ciel les grâces précieuses, les facultés si belles que plus tard nous verrons briller en lui. C'est là qu'humble solitaire il se rendait digne d'être, un jour, l'un des plus grands évêques de l'Eglise, peut-être le plus illustre du siège d'Orléans.

Bientôt, en effet, la renommée de ses vertus, de ses mérites se répand aux environs. C'est un homme de prière. On accourt implorer son intercession près de Dieu : les malades veulent obtenir par lui leur guérison, les ignorants s'inspirer de ses conseils, les affligés recevoir quelques consolations, tous s'édifier de la rigueur de ses austérités, de la sainteté de sa vie.

Seul, il s'étonne d'une vénération qu'il ne s'explique pas, tout en s'efforçant de satisfaire ceux qui s'adressent à lui. Chaque jour, il les écoute pour répondre à leurs désirs, mais il se réserve, avant tout, le temps de la prière. C'est la douceur et la force de sa vie.

2. Cinq années seulement s'étaient écoulées de cette manière, quand le Seigneur fit connaître à son serviteur l'homme dont il devait continuer la mission. C'était Euverte, alors évêque d'Orléans, que le Concile de Valence avait appelé près de Vienne.

Le jeune solitaire n'ignorait pas la réputation de sainteté de ce vénéré prélat, déjà dans la vieillesse. De son côté, le pieux pontife avait appris, avec admiration, ce qu'on disait d'Aignan. Ces deux belles âmes, divinement attirées l'une vers l'autre, se rencontrèrent, et quelques années plus tard, ayant fait le sacrifice de sa chère solitude, nous retrouvons Aignan dans l'abbaye de St-Laurent, à Orléans. Agé de vingt-quatre ans à peine, il est à la tête de ces religieux qui désormais remplaceront la famille qu'il a dû quitter, sur l'ordre de Dieu.

Comme il va se livrer, maintenant qu'il est prêtre, à son amour de la prière ! Avec quelle foi vive il célébrera le saint sacrifice de la messe, la plus auguste et la plus puissante de toutes les prières ! Avec quelle piété délicate il récitera chaque jour les psaumes et les prières liturgiques ! Quelle consolation pour son âme de prier, et d'entendre prier avec lui ! Quelles bénédictions ne va-t-il pas attirer

sur ses frères, sur son pays, sur l'Eglise d'Orléans ! Combien de châtiments, combien de malheurs seront écartés par ses persévérantes supplications auprès du divin Maître !

Elle est si puissante, la prière en commun, la prière publique ! On la méconnaît aujourd'hui, la précieuse efficacité de la prière ecclésiastique ; les couvents sont fermés, au mépris de tous les droits, et les asiles de la pénitence et de la prière sont confisqués et déserts. Et trop souvent, la France expie ces sacrilèges attentats par de terribles et mystérieuses catastrophes. C'est la justice de Dieu que ne satisfont plus les sacrifices, les austérités volontaires, que n'arrêtent plus les prières et les expiations des cloîtres violés ; c'est la justice de Dieu qui revendique ses droits et passe, nécessaire et redoutable, sur notre malheureux pays.

III

L'heure de la manifestation d'Aignan vient de sonner. Trop longtemps peut-être cette ardente et pure lumière est demeurée cachée ; Dieu la révèle au monde et la place sur le chandelier de son Eglise.

Vous vous rappelez, mes frères, les édifiants détails de sa miraculeuse élection ; vous savez comment, désigné d'abord par Euverte, puis par le ciel lui-même, il prit la succession de l'auguste vieillard.

La prière fut, dès lors, la principale force qui le soutint dans l'acceptation d'une si lourde responsabilité, dans l'accomplissement d'une tâche aussi difficile.

Non moins confiant en Dieu que défiant de lui-même, il ira puiser à la vraie source de tout bien ce qu'il sait ne pas trouver en lui. Sa vie ne sera plus qu'une preuve continuelle de la toute-puissante efficacité de la prière des justes.

Continuant l'œuvre inachevée de son prédécesseur, et désireux d'offrir à son peuple une maison de prière, *domus orationis*, un temple moins indigne de la majesté du Seigneur, il poursuit la construction de la basilique qui, renversée plusieurs fois et plusieurs fois relevée, subsiste encore aujourd'hui. C'est la cathédrale de Sainte-Croix.

Son zèle triomphe de toutes les froideurs et de tous les obstacles, sa foi réveille celle de ses ouailles, et tous le secondent pour la réalisation de cette œuvre.

Mais l'église d'un pays est le témoignage le plus convaincant de la croyance de ses habitants, de leur amour du culte divin. C'est pour cela qu'en ces jours malheureux, les populations qui tiennent à rester dignes de leur passé, revendiquent la propriété de leur église comme celle d'un patrimoine sacré. Défendez-les contre les spoliations et les affectations plus ou moins légales dont elles sont menacées. C'est un devoir que vous imposent en même temps le respect de vous-mêmes et

la vénération de vos ancêtres, dont la foi généreuse les a multipliées sur le sol de notre France.

N'est-ce pas là d'ailleurs que vous devez prier, comme priaient vos pères, réunis chaque dimanche ? N'avez-vous plus ce besoin de Dieu qui les rassemblait ici chaque semaine ? Ignorez-vous ce que vous pouvez obtenir de sa bonté ? Craignez-vous que la prière n'ait plus aujourd'hui l'efficacité qu'elle avait alors ?

Voyez donc si le Seigneur refuse quelque chose à S. Aignan.

Lors de son entrée dans sa ville épiscopale, il sollicite du gouverneur Agrippin la mise en liberté des détenus. Celui-ci s'opiniâtre à les garder en ses prisons. A quelques jours de là, comme il passait dans une rue, du haut d'un toit se détache une pierre énorme, qui vient le frapper à la tête et le blesse si grièvement qu'il tombe, baignant dans son sang. Ceux qui l'escortent essaient de l'emporter. Mais, à chaque pas, ils craignent de le voir expirer. L'évêque, informé du malheur, arrive en toute hâte, adresse au ciel une courte prière et trace sur le moribond le signe de la croix. Aussitôt le sang s'arrête de couler, la plaie commence à se cicatiser ; et bientôt le gouverneur, complètement remis, témoigne sa reconnaissance en élargissant ses prisonniers.

A quelque temps de là, l'architecte qui dirigeait l'achèvement de la cathédrale, tombe d'un échafaudage très élevé. La mort est imminente, et le malheureux va succomber. Mais Dieu prête toujours l'oreille à la prière du juste, et l'évêque est là. Joignant alors à ses confiantes supplications le signe de la croix, il relève le moribond, qui, de suite, reprend ses occupations.

Rien n'est impossible au Seigneur, et lui-même s'est engagé par une irrévocable parole à faire ce qu'on lui demande. *Petite et accipietis.*

A ces traits connus de vous, il est facile d'ajouter celui que nous a conservé notre histoire nationale.

Nous sommes en 452. Attila s'avance des régions du Nord, à la tête de ses hordes barbares. Il se dit le fléau de Dieu, le marteau de l'univers. La terre tremble devant lui, les étoiles tombent des cieux et l'herbe ne repousse jamais où son cheval a passé.

Cependant, le guerrier féroce a dû s'éloigner de Paris, sans même livrer bataille, repoussé par les prières de sainte Geneviève. La rage au cœur il se dirige, à travers la Beauce dévastée, vers Orléans.

Le vieil évêque met en Dieu toute sa confiance et, malgré ses 92 ans, il part pour le Midi des Gaules, où sont rassemblés, sous les ordres d'Aëtius, quelques restes de légions romaines, des Francs avec Mérovée leur chef, et des Wisigoths, avec Théodoric leur roi. Sur ses instances, ces forces se mettent immé-

diatement en marche. Il n'y a pas de temps à perdre. Le pontife les précède, et fait aussi rapidement que possible ce voyage de 150 lieues. Il rentre au milieu de son peuple le jour même où s'achevait l'investissement de la ville.

Les hostilités commencent. L'énergique vieillard soutient tous les courages. Les hommes valides, habitants et soldats, combattent, les autres prient.

La lutte se prolonge, mais inutilement, car les ressources s'épuisent et la résistance ne durera pas assez.

Aignan, pour sauver son peuple, risque une suprême démarche et se rend au camp d'Attila. Vainement il intercède, vainement il menace des foudres du ciel; il est brutalement éconduit. Orléans sera détruite et ses habitants égorgés.

Cependant l'armée promise n'apparaît pas encore...

Les attaques se renouvellent, chaque jour plus terribles et plus meurtrières.

Les supplications du pontife se font plus pressantes.

Un orage épouvantable éclate et providentiellement retarde de quelques jours l'issue fatale.

Le 13 juin, les défenseurs décimés se résignent à la mort... Toutes les cloches de la cité sonnent des glas lugubres; c'est l'angoisse dans ce qu'elle a de plus affreux; c'est l'agonie dans toute son horreur.

Le saint évêque ne cesse de prier. Il espère contre toute espérance.

Enfin, par une brèche ouverte dans la muraille, les Huns pénètrent dans l'enceinte et déjà se livrent au pillage, au massacre. Tout à coup, des nuages de poussière s'élèvent sur l'autre rive de la Loire... C'est le secours attendu, le secours de Dieu, *auxilium Dei*. Tous le reconnaissent.

Aussitôt les assaillants sont attaqués à leur tour, mis en déroute, taillés en pièces. Des milliers de leurs cadavres jonchent le champ de bataille.

Le Seigneur avait écouté la prière de son serviteur, qu'avait refusé d'entendre Attila...

Celui-ci vaincu, fuyait, altéré de vengeance, jusqu'aux bords du Rhin, puis tombait misérablement sous le poignard d'un assassin. L'orgueilleux barbare avait été forcé de reconnaître qu'au-dessus de toute puissance humaine il y a la puissance divine et la toute-puissance de la prière...

Chaque année, mes frères, la fidèle cité d'Orléans célèbre ces glorieux souvenirs par une neuvaine des plus solennelles en l'honneur de S. Aignan.

Nous nous unissons de tout cœur à ces pieux hommages de la reconnaissance nationale. Nous

en dégagerons aussi les enseignements pratiques qu'ils nous rappellent.

Le devoir et la puissance de la prière. Nous, qui prions régulièrement chaque jour dans nos familles, et chaque dimanche dans nos églises, nous prierons mieux encore. Nous ne prierons plus seulement pour nous, et pour les nôtres; plus charitables, nous prierons aussi pour les autres: sans doute, pour ceux qui nous le demandent, mais aussi pour ceux qui ne prient plus, pour ceux qui ne savent plus prier, pour ceux, si nombreux, hélas! qui n'osent plus prier...

Nous prierons afin que le règne de Dieu s'établisse dans notre France, pour que l'Eglise ait toutes les libertés nécessaires au salut des âmes, pour que le mal ne nous envahisse pas, et qu'en ayant bien conscience de tous nos droits nous accomplissions bien tous nos devoirs.

Que personne ne quitte ce sanctuaire sans avoir fait, du fond de son cœur, une fervente prière à toutes ces intentions, et que votre glorieux patron, le grand et saint évêque, obtienne du Seigneur que vous soyez exaucés! *Sancte Aigiane, ora pro nobis. Amen.*

POUR LA FÊTE DE SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

(19 novembre)

QU'EST-CE QU'UN CHRÉTIEN?

Mesdames,

Mes chers frères,

La plupart des fêtes où l'Eglise nous convoque sont communes à tous ses fils. Quand elle nous invite à célébrer les grands anniversaires de la vie de Jésus-Christ et des saints, quand, par exemple, elle nous appelle à méditer sur la Passion du Sauveur, à l'exalter dans sa résurrection ou dans son mystère eucharistique, à fêter la naissance ou l'assomption de la Vierge Marie, c'est à tous ses enfants, d'un bout du monde à l'autre, qu'elle s'adresse. Et par ces solennités générales, universelles, identiques pour tous, par cette communauté des deuils et des joies, il devient manifeste que tous les chrétiens sont les fils d'un même Père et d'une même Mère, qu'ils forment, dans toute l'énergie du mot, un peuple de frères.

A de certains jours pourtant, l'Eglise, qui sait les besoins de l'âme humaine, permet que nous nous assemblions pour des solennités plus intimes; elle autorise des fêtes particulières à un pays, à un diocèse, à une corporation, à une confrérie. C'est l'une de celles-là qui vous réunit aujourd'hui au pied de l'autel, vous d'abord, Mesdames les membres de l'Association de Charité, et tous ceux qui s'intéressent à vos pauvres, et tous ceux qui aiment

vos œuvres, et tous ceux qui veulent honorer la noble et gracieuse sainte qu'un si juste choix vous a donnée pour patronne.

J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'employer les instants dont je vais disposer à vous dire *ce que c'est qu'un chrétien*. Et vous allez voir que ce sujet convient à la fête.

Le plus agréable honneur, en effet, que nous puissions rendre à nos patrons, c'est de les imiter. Or, comment imiter un saint, sinon en devenant un vrai chrétien, puisque le chrétien c'est, si je ne me trompe, une sorte de saint débutant et en herbe, tandis que le saint n'est pas autre chose qu'un chrétien achevé, perfectionné et, si j'ose dire ainsi, un chrétien de qualité supérieure ? Je n'ai donc qu'à porter les yeux sur sainte Elisabeth quand je veux me rendre compte de ce qu'exige la profession du christianisme. Puisse-t-elle m'aider à le bien comprendre et à vous en bien instruire !

I

La vie chrétienne, est, mes frères, la source d'une double activité ; elle fait jaillir de nous deux sortes d'œuvres, les unes qui constituent et intéressent notre existence d'ici-bas, les autres qui nous préparent à la vie future. La vie future : c'est le premier mot qu'il fallait dire en essayant de définir le chrétien. Oui, nous sommes avant tout des hommes qui ont mis leurs espérances au-delà et au-dessus de la terre ; nous avons foi dans les compensations merveilleuses que Dieu réserve à la vertu persécutée ou insuffisamment heureuse ; nous croyons que ce désir d'un bonheur illimité qui habite nos âmes est destiné à être un jour satisfait. C'est pourquoi, suivant le mot de S. Paul, nous sommes de ce monde comme n'en étant pas. Quels que soient les charmes de la richesse, les attraites de l'ambition, les séductions du plaisir, il y a en nos âmes une partie réservée que ces choses n'atteignent pas et qui dit : « Je suis plus grand et fait pour de plus hautes destinées. *Major sum et ad majora natus !* »

Voilà, mes frères, ce que nous sommes ; — ou plutôt voilà ce que nous devrions être, ce qu'était, dès son plus jeune âge, la chère sainte que nous fêtons. Ses historiens nous racontent, en effet, que, toute petite fille, elle aimait à entraîner ses compagnes de jeu au cimetière et à les faire réfléchir sur le néant de la vie. Et cette pensée de l'éternité ne cessa plus d'être chez elle dominante. Devenue l'épouse d'un grand seigneur, Elisabeth ne voit dans son rang et dans ses richesses que des facilités pour préparer son éternité en servant Dieu et les pauvres. Le reste lui est absolument et parfaitement indifférent, et ce qui le montre, c'est la persistance de sa gaité, de son humeur enjouée, enfantine même, lorsqu'au lendemain de son veuvage la persécution de ses proches la condamne à la misère. « Pensez

toujours, lui avait dit son confesseur, comme la vie est courte et que les jeunes meurent comme les vieux : aspirez donc toujours à la vie éternelle. » Cette maxime fut le programme de sa vie. Non contente de se soustraire de temps en temps à l'appel et à la séduction de la terre, on peut dire que la chère sainte n'y vivait plus que corporellement et par nécessité, car la pensée du ciel était l'inspiratrice persévérante, continue, unique de ses œuvres, et pour cela seul elle peut être tenue pour l'un des plus parfaits modèles des âmes chrétiennes.

Le chrétien, mes frères, est donc un homme qui n'est pas de la terre ; c'est le conquérant d'un bonheur qui ne s'atteint pas ici-bas. Allons plus loin. Cette félicité, il la poursuit en marchant sur les pas de Jésus-Christ et de Jésus-Christ continué par ses représentants légitimes. C'est même par là qu'il se sépare des sectateurs d'autres religions qui admettent, elles aussi, une vie future.

D'abord nous avons foi, — et cela nous distingue du juif et du mahométan, — nous avons foi à l'Incarnation, à cette intervention miséricordieuse par laquelle le Fils de Dieu est descendu parmi nous, afin de nous relever de notre chute, de nous enseigner le salut et de se faire le compagnon de notre existence. A la personne sacrée de Jésus, en qui la divinité et l'humanité se sont rencontrées, nous rendons un culte, non pas seulement d'admiration, mais d'adoration proprement dite, et nous recourons à lui comme à l'intermédiaire naturel et obligatoire entre Dieu et nous.

Ce n'est pas tout. Nous savons que nous ne pouvons vraiment nous réclamer de Jésus-Christ, — et voici qui nous sépare du protestantisme, — sans nous enrôler dans son troupeau, sous la houlette des pasteurs légitimes. Quels que soient leurs mérites ou leurs talents personnels, nous savons que l'autorité qui réside en eux dérive du Fils de Dieu même, qu'elle est indéfectible dans leur succession, et qu'on ne saurait avoir Jésus-Christ pour chef quand on n'a pas l'Eglise pour mère. Homme de la vie future, le chrétien est donc aussi, et aussi nécessairement, un homme de Jésus-Christ et un homme de l'Eglise.

Ai-je besoin maintenant de montrer que telle fut toujours notre sainte ? Mais l'idée même ne pouvait lui venir, à elle qui avait sucé la foi avec le lait maternel, de mettre seulement en question l'autorité de Jésus-Christ et de l'Eglise, leur droit à nous gouverner, à posséder notre cœur. L'amour d'Elisabeth pour Jésus-Christ, il se révèle dans son assiduité à la communion, dans ses pratiques pieuses du jeudi et du vendredi saint, dans l'abnégation avec laquelle, devenue veuve à vingt ans, elle renonce à toute autre union, pour se donner à la vie religieuse dans le Tiers Ordre de Saint-François. La soumission d'Elisabeth envers l'Eglise, elle se manifeste par son res-

pect pour les évêques et les prêtres, et surtout par son obéissance au confesseur si zélé, mais si terriblement sévère, que le pape lui-même lui avait choisi. Qu'eût-elle dit, qu'eût-elle pensé, cette chrétienne si accomplie, si elle avait pu connaître ces baptisés qui, non contents de désobéir à l'Eglise et de méconnaître Jésus-Christ, vivent comme s'ils partageaient les honteuses doctrines qui ne renferment même plus des espérances d'immortalité ! qui réduisent tout à la terre et qui n'ont plus d'estime que pour l'argent et le plaisir ! Mais de pareilles idées eussent fait horreur, non seulement à la sainte, mais à son entourage lui-même qui trouvait qu'elle dépassait un peu les bornes. A personne autour d'elle, son histoire le montre, il n'était nécessaire de rappeler que le chrétien est un homme de l'autre vie, tant on était persuadé alors que nous ne sommes pas faits pour la terre, pour l'argent, pour les modes et pour le luxe, tant l'on croyait fermement qu'il est des biens plus précieux que l'or, des honneurs plus enviabiles que les plaisirs d'ici-bas, des honneurs que l'on sème dans la vertu, qui survivent à la mort et qui germent de la pierre même des tombeaux !

II

Parce qu'il subordonne tout à la vie future, est-ce à dire, mes frères, que le chrétien ne se préoccupe en aucune façon de l'existence actuelle ? Pour être habituellement levé vers le ciel, son regard est-il fermé aux choses de la terre ? Est-ce enfin un être inutile ici-bas ?

Autant vaudrait dire que le laboureur, parce qu'il ne travaille qu'en vue de la moisson, est indifférent aux semailles et aux autres travaux que réclame son champ. Non, si le chrétien comprend son devoir, ni la famille n'aura de membre meilleur, ni la cité de fils plus bien-faisant et plus utile. Des biens que la terre nous procure, il n'en rejette aucun, pourvu que ce soient de vrais biens et qu'il puisse les utiliser à la conquête du bien suprême. En particulier il est acquis d'avance à tout ce qui peut diminuer la misère et par suite faire régner la paix et la fraternité parmi les hommes, parce qu'il sait que rien ne les éloigne autant que la désunion et la haine, de leur Père qui est dans les cieux.

Ce qui montre à quel point notre christianisme est apparenté avec la pratique de l'assistance de l'aumône, ou pour mieux dire de la charité sous toutes ses formes, c'est qu'avant sa propagation ce devoir, malgré l'inclination naturelle de l'homme à soulager son semblable, était à peu près universellement méconnu.

Pour prévenir les conséquences de l'inégalité exagérée et des excès de misère qui en sont la suite, l'état païen recourt à des distributions de terre ou de blé : palliatifs ruineux qui ne procèdent que d'une pensée politique : il faut

que la plèbe, — celle de la capitale seulement, — soit repue pour que le pouvoir dorme tranquille, et c'est tout.

Si nous considérons les particuliers, nous ne découvrons pas plus de vraie charité : de mesquines libéralités servent au recrutement d'une troupe oisive et besogneuse qui fait cortège, moyennant finance, au riche vaniteux. Ce n'est que de loin en loin, et fort tard, quand le christianisme a déjà pénétré bien des âmes, que l'on trouve des empereurs ou des particuliers qui font véritablement œuvre d'assistance. Encore le font-ils sans la moindre humilité, puisque c'est presque toujours des inscriptions gravées par leurs soins qui nous ont appris leurs libéralités.

Mais quelle transformation dans le monde, mes frères, lorsque l'Evangile y est répandu ! Sur le précepte de la charité, notre divin Maître avait été très explicite et les apôtres n'avaient eu garde de laisser tomber sa doctrine dans l'oubli. Leurs Epîtres nous montrent en quel honneur étaient parmi les fidèles non seulement la pratique de l'aumône, mais celle de la charité dans la plus belle acception du mot, qui est le don de soi-même.

Aussi dès que les chrétiens peuvent jouir d'un peu de liberté et vivre au grand air, ils se signalent par des aumônes si abondantes que plusieurs infidèles se convertissent par ce seul spectacle. Julien l'Apostat écrivait aux prêtres du paganisme : « C'est une honte pour nous de laisser tant de misérables sans secours, tandis que ces impies Galiléens nourrissent leurs pauvres et viennent encore par surcroît au secours des nôtres. »

Ces habitudes charitables allèrent se développant à mesure que l'Evangile étendit son influence sur les âmes. En ce *xiii^e* siècle qui fut l'âge d'or des sociétés chrétiennes, il n'était pas rare de rencontrer des cœurs qui poussaient la générosité si loin qu'elle pourrait paraître excessive. C'est le temps où des seigneurs, des princes, des rois font le vœu de ne jamais refuser une aumône qui leur sera demandée au nom de la Vierge Marie, où saint Louis panse et nourrit les mendiants de ses mains royales et leur laisse couper la frange dorée de ses vêtements.

Parmi tous ces héros de la charité au moyen âge, il semble bien que la palme doive revenir à notre sainte. Je ne vois pas que, jusqu'à saint Vincent de Paul du moins, personne ait répandu de plus abondantes aumônes, ait donné davantage et mieux, ni fait, à cet égard, plus d'honneur à l'Eglise.

Dès l'âge de cinq ou six ans, Elisabeth commence par dépouiller en faveur de ses chers pauvres les offices et les cuisines du château paternel. Mariée, elle épuise toutes les ressources que le landgrave, son époux, met à sa disposition et quand il ne lui reste plus rien, elle donne ses vêtements. Elle donne quelque

chose de bien plus précieux : son temps, son travail, son cœur, toute sa personne.

Avec ses demoiselles d'honneur, elle file et coud pour vêtir les indigents ; elle visite les malades dans leurs taudis et les soigne de ses propres mains. Je pourrais raconter — mais vous les avez entendus maintes fois en pareille circonstance — une foule de traits qui témoignent éloquemment de son humilité, de sa douceur, de son abnégation et de sa délicatesse. Celui-ci suffira. Un jour — elle était déjà veuve — Elisabeth avait réuni de plus de 25 lieues à la ronde des milliers de pauvres pour leur distribuer la valeur de sa dot. La répartition — très bien ordonnée d'ailleurs — se prolongea jusqu'au lever de la lune. Les pauvres valides se remirent en marche pour regagner leurs foyers ; mais beaucoup de ceux qui étaient faibles ou malades se disposaient à passer la nuit sur place. Elisabeth les aperçut, les fit abriter convenablement et leur donna de nouveaux secours. Enfin elle dit : « Je veux donner à ces pauvres gens une fête complète : qu'on leur fasse donc du feu. » D'après ses ordres on alluma de grands feux partout où ils étaient couchés et on vint leur laver les pieds et les parfumer. Les pauvres, se voyant si bien traités, se réjouirent hautement et se mirent à chanter. Elisabeth, ayant entendu leurs chants de chez elle, fut émue et s'écria toute joyeuse : « Je vous l'avais bien dit : il faut rendre les hommes le plus heureux possible. » Puis elle sortit pour se joindre à la fête.

Elle l'avait donc étudié et connu, cette âme tendre et sainte, le secret du bonheur d'autrui ! Le bonheur terrestre qu'elle avait si complètement renié et exclu de sa propre existence, elle savait le rechercher et le conquérir avec une généreuse persévérance pour ses pauvres frères ! Et quelque chose des infinies délicatesses qui avaient inspiré le *Miserear super turbam* de l'Evangile, était descendu dans ce cœur de femme, de princesse et de sainte !

**

Il est inutile, Mesdames, que j'aille plus loin. Si je m'attardais à vous montrer comment le ciel s'associait par des miracles à ces œuvres qui sont elles-mêmes miraculeuses, je pourrais bien augmenter votre admiration pour votre généreuse patronne, mais je ne vous apprendrais rien sur la conduite que vous devez tenir vous-mêmes envers vos pauvres. Cette conduite, vous la trouverez dans chaque ligne de la vie de sainte Elisabeth, qui doit être une de vos lectures de prédilection. Vous apprendrez d'elle à donner votre temps, votre travail, votre cœur, votre personne enfin. Ne donner que son argent, c'est trop peu et c'est à la portée des vertus médiocres. Si nous nous bornons à cela, on dira sans cesse que les chrétiens ne valent pas mieux que les autres. C'est une calomnie, je le sais bien, et ceux

qui la répètent devraient bien reconnaître que les clients des prisons ne se recrutent pas d'ordinaire parmi les habitués de la communion fréquente. Néanmoins, pour l'amour de Dieu, Mesdames, faites en sorte que cette accusation n'ait jamais les moindres apparences de vérité ! Empêchez par vos œuvres que l'on puisse parler ainsi et on ne le pourra pas si, fidèles d'ailleurs aux autres devoirs que vous impose le Décalogue, vous donnez vos cœurs en même temps que vos aumônes.

Oui, soyons, à l'exemple de la chère sainte, en même temps que des conquérants de l'autre vie de bons ouvriers de celle-ci. Et l'œuvre qui fait ainsi de nous des ouvriers méritants, c'est, je le répète, l'exercice de la première des vertus, de la charité.

Oui, c'est par la charité que nous sommes agréables à Dieu et aux hommes ; c'est par la charité que se concilieront les oppositions et que s'apaiseront les déchirements dont nous souffrons ; c'est par le fraternel rapprochement des hommes que se résoudront, autant qu'elles peuvent l'être ici-bas, les énigmes qui nous tourmentent ; c'est par la charité, par l'amour mutuel que les fils de la France, que les fils de la terre, deviendront unis ; mieux que cela, et suivant le mot de l'Evangile, qu'ils deviendront *un*, comme sont *un* dans les cieux le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Mes frères,

C'est souvent que l'Eglise, par la voix de ses évêques et de ses prêtres, vous rappelle la nécessité où vous êtes de vous instruire des vérités religieuses ; c'est souvent aussi qu'elle vous indique les moyens par lesquels vous pouvez et vous devez vous en instruire : étude du catéchisme, méditation de l'Evangile, bonnes lectures et audition de la parole de Dieu les dimanches et les jours de fête. Malheureusement on a beau faire, on a beau dire, il n'est personne qui se croie ignorant en pareille matière et tout le monde a la prétention d'être bien renseigné et bien documenté. Aussi le résultat le plus clair d'un tel état d'esprit est de nous faire assister de temps en temps à des spectacles qui seraient plutôt comiques s'ils n'étaient profondément attristants.

Vous me permettrez, mes frères, de vous faire toucher du doigt aujourd'hui cette double inconséquence de nos contemporains au point de vue de l'enseignement religieux.

I

Il y a un vieux proverbe qui dit : « A chacun son métier, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. » Je ne sais si ce pro-

verbe est connu de tous, mais il est certain que tout le monde s'y conforme dans le cours ordinaire de la vie.

Ainsi quand un homme se sent malade, ce n'est pas l'avocat qu'il envoie chercher, c'est le médecin.

Quand il est en difficulté avec un de ses voisins pour une question de propriété, ce n'est pas le médecin qu'il va consulter, c'est l'avocat.

Et quand il a l'intention de bâtir, ce n'est ni l'avocat ni le médecin qu'il appelle, mais le maçon, l'entrepreneur, l'architecte.

Eh bien ! mes frères, chose curieuse : quand il s'agit de la religion catholique, il semble que l'on tient à agir contre tout bon sens. Non seulement on ignore le Pape, non seulement on ne s'inquiète pas des évêques, non seulement on n'écoute pas les prêtres, mais n'importe qui se croit compétent, n'importe qui se croit en état de donner son petit avis, même sans études, même sans mission, même sans préparation ; et c'est alors que nous jouissons de certains spectacles qui ne manquent point de saveur : — des ignorants qui prétendent parler au nom de la science ! — des diffamateurs qui prennent des poses de victimes ! — des incrédules qui veulent enseigner la théologie aux théologiens ! — et même des impies notoires, des ennemis déclarés de l'Eglise, qui ne peuvent contenir leur indignation à la pensée que le Pape s'obstine à ne pas vouloir profiter de leurs bons conseils !...

Ceci, mes frères, me rappelle un trait charmant de l'histoire de la Grèce antique. Un jour, un peintre fameux ayant exposé un portrait, ce ne fut dans la foule qu'un cri d'enthousiasme à la vue du chef-d'œuvre. Seul un cordonnier, piqué par le démon de la jalousie, s'avança et se mit à critiquer avec aigreur la forme des chaussures. Il allait continuer ses critiques sur d'autres détails quand le peintre l'arrêta : « Assez, cordonnier, fit-il avec ironie, tiens-t'en à la chaussure ; le reste n'est pas de ta compétence. » Eh bien ! mes frères, chaque fois que vous vous trouverez en face de ces prédicateurs ou théologiens sans mission, ne craignez pas de leur dire à votre tour : « Allons ! tenez-vous-en à vos petites affaires ; le reste, je crois, n'est pas de votre compétence ! » En définitive vous ne ferez que leur rappeler sous une autre forme le proverbe que je vous citais tout à l'heure : « A chacun son métier, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

II

Une autre inconséquence de nos contemporains consiste à se renseigner et à se documenter contre tout bon sens.

Jugez-en plutôt.

Si j'essayais d'expliquer à un homme qu'on n'apprend point l'amour de la France dans les

livres prussiens, si j'essayais de lui démontrer qu'on n'apprend point l'histoire dans les romans, si j'essayais de lui prouver que le témoignage d'un ennemi est toujours suspect, je suis bien sûr qu'il m'interromprait avec impatience en disant : « Ah ça ! Monsieur, vous voulez me faire poser ?... Je n'ai que faire de vos vérités de La Palice ! » Eh bien ! mes frères, chose curieuse encore : quand il s'agit de la religion catholique, il semble que ces vérités ne sont plus évidentes par elles-mêmes et nous, prêtres, nous nous trouvons dans la triste obligation de les rappeler et de les rappeler souvent.

N'est-il pas vrai, par exemple, qu'il existe des catholiques qui ne vont chercher les nouvelles religieuses que dans les mauvais journaux ?

N'est-il pas vrai qu'ils étudient la religion dans tous les livres, exceptés le Catéchisme et l'Evangile ?

N'est-il pas vrai qu'ils prennent pour l'histoire de l'Eglise des élucubrations plus ou moins fantaisistes qui font rire les historiens de profession et qui ne méritent guère que le nom de pamphlets et de mauvais pamphlets ?

Comment s'étonner après cela de rencontrer tant de gens qui se croient catholiques et qui cependant n'ont plus rien de catholique, pas même le nom dont ils se parent !

Veillez donc, mes frères, à ne pas tomber dans les deux inconséquences que je viens de vous signaler. Aimez sans doute à vous instruire de votre religion, profitez même de toutes les occasions possibles pour développer vos connaissances en pareille matière ; mais au moins que ce soit là où il convient, comme il convient, et d'après les règles de la logique et du bon sens. De la sorte votre foi sera pure, elle restera à l'abri de tout mensonge, de toute souillure, de toute erreur ; et un jour viendra où, après avoir vécu ici-bas dans la vérité, vous aurez le droit de compter sur la récompense que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. C'est la grâce que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXXIII

L'EXTRÊME-ONCTION

1^o Nature, nécessité, effets

N.-S. J.-C., qui a pourvu à tous nos besoins dans le cours de la vie, ne pouvait nous laisser à nous-mêmes à l'heure redoutable de la mort : il a institué le sacrement d'Extrême-Onction. Nous en dirons : 1^o la nature, 2^o la nécessité, 3^o les effets.

I. — *Nature*

I. DÉFINITION. — L'Extrême-Onction (ou *dernière onction*) est le sacrement institué par N.-S. J.-C. pour le soulagement spirituel et corporel des fidèles en danger de mort.

II. INSTITUTION. — On ne sait pas à quelle époque N.-S. institua ce sacrement ; mais l'apôtre S. Jacques en parle très clairement. (Jac., v, 14-15). Il est de foi définie par le Concile de Trente que l'Extrême-Onction est un sacrement de la nouvelle Loi, institué par N.-S. J.-C. (Sess. XIV, cap. 1).

III. MATIÈRE ET FORME. — 1^o La *matière* :

a) *Eloignée* : c'est l'huile d'olive bénite par l'Evêque. Il faut renouveler tous les ans cette huile des infirmes.

b) *Prochaine* : elle consiste dans les onctions que le prêtre fait sur le malade. D'après le Rituel, ces onctions sont au nombre de sept : sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains, les pieds et les reins. Généralement on omet cette dernière. En cas de nécessité, on fait une seule onction sur le front.

2^o La *forme* consiste dans les paroles que le prêtre prononce à chaque onction : « Que par cette onction sainte et sa pieuse miséricorde, Dieu vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, — ou par l'ouï, etc. »

II. — *Nécessité*

L'Extrême-Onction n'est pas nécessaire de nécessité de moyen ; mais il y aurait faute grave si l'on omettait de la recevoir par mépris ou par négligence.

C'est à ceux qui entourent le malade qu'incombe le devoir de le préparer à cet auguste sacrement : prêtres, médecins, parents, etc. ; car souvent le malheureux ne se rend pas compte de son état. Deux fautes sont à éviter en pareil cas :

1^o *Illusionner le malade !...* Ne mentons pas, ne portons pas la terrible responsabilité de la perte d'une âme.

2^o *Appeler le prêtre trop tard*, c'est-à-dire quand le malade n'a plus de connaissance !... C'est une faute si commune dans notre pays de France qu'un prêtre suisse me disait : « J'appelle cela mourir à la française ! »

Hélas ! j'ai vu des gens repousser le prêtre du chevet d'un moribond, mais introduire le notaire pour forcer le malheureux à ne point mourir sans testament. Quelle inconséquence et quelle aberration !

III. — *Effets*

I. POUR L'ÂME. — Le sacrement d'Extrême-Onction donne :

1^o *Une augmentation de la grâce sanctifiante*, comme tous les sacrements des vivants.

2^o *La grâce sacramentelle* qui consiste ici :

a) Dans une grâce de *force* pour repousser les tentations et les assauts du démon ;

b) Dans une grâce de *consolation* qui tempère les horreurs de la mort ;

c) Dans une grâce d'*espoir* en la bonté miséricordieuse du Dieu qui doit nous juger.

3^o *Il efface même les péchés mortels*, au moins accidentellement, ainsi que nous l'avons dit des sacrements des vivants.

4^o *Il efface les restes du péché*, c'est-à-dire qu'il guérit le malade de ses langueurs spirituelles, des troubles de sa conscience, de son attachement aux choses de la terre, et le délivre de la peine temporelle proportionnellement à la ferveur de ses dispositions.

II. POUR LE CORPS. — L'Extrême-Onction procure au malade :

1^o *Le soulagement dans ses souffrances*. Tisot, médecin protestant, en convient : « Quelle est donc la puissance des sacrements chez les catholiques ! »

2^o *Même la guérison*, si cela est avantageux au malade et utile à la gloire de Dieu. Cependant Dieu ne s'est pas engagé à faire chaque fois ce miracle : il reste le Maître.

Conclusion

Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène se fit administrer par l'abbé Vignali ; et le lendemain il dit au général de Montholon : « Général, je suis heureux ; je vous souhaite à vos derniers moments le même bonheur ! » Puisse le vœu du grand empereur se réaliser pour tous ceux qui m'entendent !

XXXIV

L'EXTRÊME-ONCTION

2^o *Dispositions pour bien la recevoir*

Les ministres du sacrement de l'Extrême-Onction sont l'Evêque, le curé et les prêtres commis par le curé. Ils ne donnent ce sacrement qu'aux fidèles ayant été capables de pécher et dangereusement malades ; ils peuvent aussi le réitérer pourvu que ce ne soit pas dans la même maladie. Nous parlerons des dispositions à prendre pour bien recevoir l'Extrême-Onction : 1^o *avant*, 2^o *pendant*, 3^o *après*.

I. — *Avant*

Les préparatifs regardent surtout les personnes qui entourent le malade ; ils se résument en trois mots : propreté, décence, présence d'objets utiles ou nécessaires.

1^o *Propreté* : mettre du linge blanc au malade et laver les parties du corps où doivent se faire les onctions.

2^o *Décence* : avoir soin d'enlever de la chambre tout tableau, toute statue capable de choquer les sentiments d'un chrétien.

3^o *Présence de certains objets* : préparer sur une table couverte d'une nappe blanche, — un crucifix à pied, — un cierge bénit ou des bougies, — un verre d'eau bénite avec un rameau bénit, — un verre d'eau pour que le

prêtre puisse purifier ses doigts, — une serviette pour les essuyer, — enfin une assiette sur laquelle on déposera six boules de coton et un morceau de mie de pain. Le pain et le coton doivent être brûlés après la cérémonie.

II. — Pendant

Le malade doit être en état de grâce. L'usage de l'Eglise est de n'administrer l'Extrême-Onction qu'après que le malade s'est confessé et a communiqué, toutes les fois que cela est possible.

Quand le prêtre commence les cérémonies, le malade doit avoir les dispositions suivantes : foi, prière, pénitence, résignation.

1^o *Foi* : car c'est la vertu qui fait la base de la religion. Malheur à ceux qui ne consentent à recevoir l'Extrême-Onction que pour faire plaisir à leurs proches ou pour se conformer à ce qu'ils appellent les préjugés vulgaires !

2^o *Prière* : car si elle est utile à tous les moments de la vie, elle l'est encore davantage à l'heure de la mort. Ne disons-nous pas dans l'*Ave Maria* : « *Nunc et in hora mortis nostræ ?* »

3^o *Pénitence* : car il est bon de renouveler des sentiments de contrition pendant que le prêtre fait les onctions. Que de péchés n'avons-nous point commis en effet par les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains et les pieds !

4^o *Résignation* : faisons de nécessité vertu, acceptons le sacrifice de notre existence, et au lieu de nous plaindre et de murmurer, bénissons la volonté de Dieu. *Fiat voluntas tua !*

III. — Après

Le malade ayant baisé le crucifix doit :

1^o *Remercier Dieu des grâces reçues* dans le cours de son existence, et en particulier des grâces reçues dans le sacrement d'Extrême-Onction. On a vu des moribonds chanter à ce moment le *Magnificat*...

2^o *Unir ses souffrances à celles de N.-S. J.-C.* pour l'expiation de ses péchés.

3^o *Ne plus s'occuper que de l'éternité* : car nos biens d'ici-bas ne nous accompagnent point au tribunal de Dieu, et nos amis nous quittent au cimetière. Seules, les bonnes prières, les bonnes œuvres nous suivent là-haut.

Conclusion

Heureux celui qui s'endort ainsi dans la paix du Seigneur !... Que ceux qui l'entourent ne manquent point pour cela de prier pour lui, qu'ils songent qu'un jour viendra où eux-mêmes devront finir, et qu'ils demandent à Dieu la grâce de recevoir alors les derniers sacrements et de faire une bonne mort !

ALLOCUTIONS DE CONFIRMATION

IV

LES EFFETS DE CE SACREMENT

Mes chers enfants,

L'Eglise, dit le Catéchisme romain, souhaite ardemment, *vehementer optat*, que les âmes régénérées par le baptême s'assurent les moyens de perfection possible mis à leur disposition par le Sauveur lui-même.

Vous vous êtes fait un devoir de répondre à ce désir, et vous vous êtes réunis encore une fois dans ce sanctuaire que déjà plusieurs ont abandonné.

Cette louable démarche vous fait honneur. Elle prouve que vous comprenez et vos besoins religieux, et la maternelle sollicitude de l'Eglise.

En effet, sur le point de quitter l'école et peut-être la famille, à la veille de commencer votre vie personnelle, vous avez cru qu'il fallait, non pas vous éloigner aussi de Dieu, mais au contraire vous appuyer sur lui davantage, et vous êtes venus lui demander la Confirmation.

Puisse ce sacrement, par les *merveilles* qu'il réalise et par les *obligations* qu'il impose, justifier pleinement et récompenser votre filiale confiance !

I. — Les merveilles qu'il réalise

Les merveilles réalisées par la Confirmation ! Qui donc saura les énumérer ? Qui donc les fera suffisamment comprendre ?

Il y a là, comme dans l'efficacité de tous les sacrements, le mystère de l'action divine, devant lequel notre foi s'incline dans une adoration profonde. Mais, en même temps, il y a l'infailible doctrine de l'Eglise, qui nous révèle ce qu'il nous importe de savoir.

Elle nous enseigne que la Confirmation, c'est tout particulièrement le sacrement de l'Esprit-Saint. — Quelle admirable définition !

C'est, ajoute-t-elle, le sacrement qui nous communique le Saint-Esprit, dans sa substance et dans sa personne, afin qu'il habite en nous et soit pour nos âmes le principe d'une vie surnaturelle plus parfaite. — Oui, le Saint-Esprit, qui depuis le jour de notre baptême est en nous comme en ses temples, affirme de nouveau sa prise de possession, s'unit plus intimement, plus complètement, plus efficacement à nous. Non seulement il vient se reposer sur nous, *superveniet in vos*, il fait plus encore : il fixe sa demeure en nous, et comme les divines personnes de la T. S. Trinité sont essentiellement inséparables, toutes les trois s'établissent en nous, selon la promesse du Sauveur : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (Jo., xiv, 23).

Et c'est à l'Esprit-Saint plus particulièrement que nous attribuons cette incompréhensible union, parce que nécessairement elle est l'œuvre de l'amour infini qui procède éternellement du Père et du Fils.

Comment cette réelle présence de l'Esprit de *grâce*, de *sanctification*, comme dit l'apôtre S. Paul, peut-elle se manifester en nous ? — Par l'abondance des grâces qui l'accompagnent, et tout spécialement par une augmentation de la grâce sanctifiante.

Il en est, en effet, de notre vie spirituelle comme de notre vie naturelle. Toutes les deux sont soumises à la loi mystérieuse du progrès et du développement, jusqu'au jour où, par la pleine possession de leurs facultés, elles sont parvenues à leur perfection possible.

Sans doute, le baptême, en nous communiquant la grâce sanctifiante, nous fait les enfants de notre Père qui est au ciel, et nous engendre à la vie spirituelle ; mais le développement nécessaire de cette vie spirituelle ne se consomme qu'au jour de notre confirmation, parce qu'alors seulement s'ajoute à la grâce première l'abondante augmentation qu'apporte le sacrement.

De ce fait, vous sortez de l'inaction stérile de l'enfance pour entrer dans l'activité féconde de la jeunesse ; vous atteignez l'âge de la conscription dans l'armée de Jésus-Christ. L'heure des initiatives et des responsabilités est sonnée pour vous ; arrivés au seuil de la virilité, vous allez vivre désormais de votre vie personnelle ; après avoir été les *enfants* de Dieu, vous êtes devenus les *hommes* de Dieu.

Remarquez, chers enfants, avec quelle opportunité et maternelle tendresse vous êtes traités par la sainte Eglise. C'est au moment où vous allez en avoir besoin, que vos aptitudes, vos facultés, vos puissances surnaturelles sont élevées à leur dernière perfection.

Le *pourquoi* de cette effusion nouvelle ne vous échappe point.

Le Saint-Esprit vous est donné pour vous fortifier, *ad robur*, pour répondre aux exigences de la situation nouvelle qui vous est faite. — A la vie paisible et dépendante que vous avez menée jusqu'ici, succède enfin la vie pour laquelle vous êtes en ce monde, la vie du devoir avec ses difficultés, la vie réelle avec ses tristesses et ses luttes inévitables. Abandonnés à vous-mêmes, vous ne pouvez être victorieux et assurer vos destinées surnaturelles. Il faut à votre faiblesse la force de Celui qui seul a vaincu le monde. Et cette force divine, l'Esprit-Saint vous l'apporte au milieu de la plénitude de ses dons.

Ecoutez les invocations liturgiques, que prononcera tout à l'heure le Pontife en vous imposant les mains. Il suppliera le Seigneur de vous envoyer l'Esprit consolateur avec ses sept dons, *septiformem Spiritum Paraclitum de*

cœlis ; — l'Esprit de *sagesse* et d'*intelligence*, pour vous élever aux choses de Dieu, vous éclairer de l'infailible lumière, dans la possession de la vérité ; — l'Esprit de *conseil* et de *force*, pour vous diriger dans les voies du salut et susciter en vous toutes les énergies nécessaires ; — l'Esprit de *science* et de *piété*, pour préciser vos convictions, et vous dicter le respect du droit et l'amour du devoir ; — enfin, l'Esprit de *crainte*, non d'une crainte servile, mais d'une crainte filiale, moins sensible aux rigueurs de l'inexorable Justice qu'à la moindre offense de l'infinie Tendresse.

Que de merveilles, mes chers enfants, dans cette trop rapide énumération !... Celui qui les réalise, les complète à sa manière ; afin qu'elles soient permanentes, il les contresigne en marquant les âmes de son divin sceau, d'un caractère à jamais ineffaçable.

Le Pontife prend soin de vous en avertir, et quand, avec le saint chrême, il trace sur votre front le signe de la croix, il prononce ces paroles divinement efficaces : *Ego signo te signo crucis*. Au moment où s'accomplit l'onction, dans l'âme s'imprime, invisible mais réelle, la marque de l'Esprit-Saint. — Et ce caractère sacramentel, vous le savez, il est spirituel comme l'âme elle-même ; il est ineffaçable, c'est-à-dire que rien ne peut le détruire, ni le péché, ni même l'apostasie, ni le temps, ni la mort. Dans ce monde, il est pour nous le signe distinctif de la famille privilégiée, de la nation choisie dont nous devenons les membres, *genus electum, gens sancta* ; dans l'autre, il subsistera pour notre honte ou notre gloire éternelle.

II. — Les obligations qu'il impose

De toutes ces merveilles, opérées en vous par l'Esprit de la promesse, comme disait S. Paul aux Ephésiens : *Signati estis Spiritu promissionis Sancto*, résultent, pour ainsi dire d'elles-mêmes, les obligations les plus graves et les plus sacrées.

Ces obligations se résument facilement en une seule, qui la précise et les renferme toutes : le *respect* ; mais le respect dans ce qu'il a de plus *religieux* et de plus *personnel*.

1. Le christianisme, on l'a dit, « est une grande école de respect. » Rappelez-vous toujours cette vérité pratique.

Dès aujourd'hui, promettez de respecter en vous l'Hôte divin qui tout à l'heure va prendre possession de vos âmes, *Superveniet in vos*, en faire sa demeure, son temple, son sanctuaire.

Il vous honore à ce point de sa confiance et de son amour, qu'il s'abandonne à vous. Mais, — ne l'oubliez pas, et c'est pour vous une obligation grave, — vous lui devez en vous-mêmes le culte que mérite partout sa divinité.

Vos corps, eux aussi, deviennent ses tabernacles ; il faut donc qu'ils soient dignes de lui, c'est-à-dire exempts de toute tache, de toute souillure qui, c'est le mot de l'apôtre, contristerait son infinie perfection.

Respectez sa présence, comme le faisait S. Léonide baisant, avec une foi touchante, la poitrine de son fils endormi, parce que l'Esprit-Saint l'habitait.

Respectez son action, si réelle et si profonde ; abandonnez-vous à ses vivifiantes influences ; suivez l'impulsion surnaturelle qu'il imprime ; obéissez aux mouvements qu'il fait naître.

Respectez l'abondance de ses dons, qui ne sauraient demeurer stériles. Respectez la grâce qu'il vous communique. Est-il en vous rien de plus noble, de plus excellent, de plus divin ? Seule, elle peut vous tenir lieu de tout le reste, et rien ne saurait la remplacer, car elle n'est pas seulement la beauté de votre âme, dans l'ordre surnaturel, elle en est la vie. Veillez sur cette grâce, afin de la conserver en vous, comme le plus apprécié de tous les trésors ; afin de la soustraire à toutes les atteintes ; afin d'y correspondre avec toutes les générosités qu'elle exige.

En un mot, que ce respect de tout votre être exprime et traduise votre reconnaissance à l'Esprit-Saint, qui vous élève au-dessus de vous-mêmes pour vous approcher de lui, dans toute la mesure possible à la créature.

2. A cette première obligation, déjà si grave, est-il nécessaire d'en ajouter une seconde ? Respectez-vous vous-mêmes !

Que de choses, mes chers enfants, dans ces deux mots : respectez-vous vous-mêmes !

Apprenez à vous estimer à votre juste valeur, en vous rendant compte de l'amour et de l'estime que Dieu vous témoigne. Déjà vous savez à quel prix vous avez été rachetés : *empti enim estis pretio magno*, et vous pouvez être fiers de porter en vous Dieu lui-même : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*. (I Cor., vi, 20).

Ayez donc conscience de votre propre dignité. Faites plus : respectez-la. Vous n'êtes plus seulement les enfants de Dieu, vous devenez ses hommes, ses défenseurs, ses soldats. Vous faites partie de sa famille et désormais de son armée. Vous êtes enrôlés dans la milice sacrée. Vous ne vous appartenez plus, vous ne sauriez disposer de vous-mêmes. Vous êtes à Celui dont vous portez le signe, vous êtes aux ordres du divin Chef qui vous a marqués de son chiffre, et c'est à lui seul qu'il vous faut obéir. Ne soyez pas des traîtres, ne passez jamais à l'ennemi ; vous y seriez nécessairement reconnus.

Quelque rude que soit souvent le service, quelque multipliées que soient les attaques à soutenir, confessez hardiment Celui qui vous proclamera comme étant les siens devant ses

anges. *Quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius hominis confitebitur illum coram angelis Dei.* (Luc, xii, 8).

Soyez sans aucune inquiétude : jamais les difficultés ne seront au-dessus de vos forces. Le caractère sacramentel n'est-il pas une puissance qui vous donne droit à tous les secours nécessaires et qui vous rend capables des devoirs même les plus héroïques ?

Respectez-vous aux yeux des hommes ; mais respectez-vous davantage encore à vos propres yeux, dans le secret de votre vie privée, dans les intimes profondeurs de votre conscience, afin de n'avoir jamais à rougir de vous-mêmes.

Respectez-vous partout et toujours. Et, sachez-le bien, vous serez respectés des autres comme vous vous serez respectés vous-mêmes.

Que cette obligation sacrée, qui résume en elle toutes les autres, soit la règle de la vie plus chrétienne et plus parfaite que vous commencerez tout à l'heure, et que son généreux accomplissement vous assure l'éternelle destinée pour laquelle vous allez être marqués par l'Esprit-Saint : *in quo signati estis in diem redemptionis.* (Eph., iv, 30).

Demandons cette faveur, mes chers enfants, et pour cela redisons ensemble, et de tout notre cœur, la sublimé prière que l'Eglise met en ce moment sur nos lèvres : « Venez, Esprit-Saint, et dans les âmes de ces enfants réalisez toutes les merveilles de votre amour. *Veni, Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende !* » Amen.

COURS DE PRÉDICATION

En réponse à plusieurs demandes de renseignements, nous rappelons à nos lecteurs que nous avons publié dans les dernières années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial*) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un Curé de campagne. — La première partie, **Le Dogme** (48 instructions), se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, **La Morale** (34 instructions), en 1901 ; la troisième, **Les Sacraments** (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques** : le **SYMBÔLE DES APÔTRES** (37 prênes) en 1897 et 1898 ; la **GRACE** (9 prênes) et les **SACRAMENTS** (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le **DÉCALOGUE** (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **Instructions pour chaque dimanche**, plus particulièrement inspirées de l'évangile, en 1903 et 1904.

Chaque année du *Paroissial* est en vente à nos bureaux au prix de 8 f., port en sus. La Collection compose le *Sermonnaire* le plus riche et le plus varié qu'on puisse trouver.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 octobris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 7 novembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — I. 1^{re} Dim. de l'Avent : Le jugement général et ses préparatifs, 833.

Pour la fête de la Présentation. — Les beautés et les leçons de ce mystère, 835.

Avis paroissiaux. — Les saintes images, 839. — La lampe du sanctuaire, 840.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXXV. L'Ordre : 1^o Nature, degrés, effets, 842.

Pour la fête de sainte Catherine. — I. Soyez des chrétiennes foncièrement instruites, 842.

Dialogue pour Catéchisme de jeunes filles. — L'Immaculée Conception de la Vierge Marie, 845.

INSTRUCTIONS DOMINICALES :

I

1^{er} Dimanche de l'Avent

LE JUGEMENT GÉNÉRAL ET SES PRÉPARATIFS

Mes frères,

Aujourd'hui s'ouvre l'année ecclésiastique. L'Eglise veut nous faire prendre la résolution de la passer saintement, d'en profiter pour travailler efficacement au salut de notre âme. C'est pourquoi, dans ce premier dimanche de l'Avent, elle nous met sous les yeux l'une des grandes vérités chrétiennes, une de nos fins dernières, en nous faisant lire l'évangile où Jésus annonce la fin du monde et le jugement général qui suivra.

Ces vérités ne sont pas toujours agréables à entendre, mais toujours elles sont salutaires. Le chrétien doit les méditer quelquefois, l'Esprit-Saint nous dit même de le faire fréquemment. Souffrez donc, mes bien chers frères, qu'entrant dans l'esprit de l'Eglise, m'inspirant de sa pensée, je vous parle un instant de ces grandes assises que viendra tenir N.-S. Jésus-Christ à la fin du monde.

Nous verrons les préparatifs de ce redoutable événement et le jugement lui-même, auquel nous assisterons tous, nous en sommes certains.

I

Sur ce sujet, mes frères, je ne veux rien vous dire qui ne soit révélé par Dieu. Je laisserai donc de côté ce que lui-même ne nous a pas fait connaître, ce qui serait une simple supposition des hommes. Les paroles

¹ Ce Cours d'Instructions, courtes, populaires et théologiques, exposera les principaux sujets du dogme et de la morale, en les empruntant aux Evangiles des dimanches et des fêtes.

de l'Esprit-Saint, de Jésus-Christ et de l'Eglise sont les seules que je vous citerai et qui me serviront dans cette instruction.

1. Vous savez, mes frères, qu'il y a deux jugements. L'un qui s'appelle *particulier* : il a lieu au moment de la mort et se passe entre Dieu et chaque individu. L'autre se tiendra publiquement à la fin du monde, à la face de l'univers entier, en présence de tous les hommes, qui s'y trouveront en corps et en âme. C'est pourquoi on le nomme *jugement général*. Vous faites tous les jours un acte de foi à l'existence de ce jugement dernier en récitant le Symbole des apôtres : « ...Je crois en Jésus-Christ... qui est monté au ciel et qui de là viendra juger les vivants et les morts. »

2. A quelle époque aura lieu ce second avènement du souverain Juge ? Nous l'ignorons absolument. Interrogé un jour par ses apôtres sur ce point, le divin Sauveur leur répondit : « Personne ne le saura jamais. Dieu s'est réservé ce secret, il le tient caché même à ses anges. » (Mat., xxiv, 36). C'est pour cela que les papes et un concile ont défendu d'enseigner quelque chose de certain à ce sujet.

Nous connaissons cependant des événements qui précéderont celui-là et des signes qui nous en annonceront l'approche.

D'abord Jésus-Christ a affirmé que l'Evangile serait prêché dans l'univers entier : « *Et prædicabitur hoc evangelium regni in orbe universo.* » (Ibid., 14). Le monde ne finira donc point avant qu'il ait été annoncé à tous les peuples. Or, qui peut savoir le temps qu'il faudra pour l'accomplissement de cette œuvre de miséricorde ?

Un second événement qui précédera le jugement général, c'est la conversion du peuple juif. S. Paul a prédit cette conversion et a écrit dans ses Epîtres que tout Israël — le premier peuple choisi de Dieu — serait sauvé : « *Sic omnis Israel salvus fiet.* » (Rom., xi, 26). Comment s'opérera cette conversion ? Sera-ce à la voix d'Hénoch et d'Elie ? Nous ne le savons pas d'une façon certaine. Toutefois ces deux prophètes, qui furent enlevés de terre sans passer par la mort, reviendront probablement à la fin du monde pour aider et encourager les bons dans les luttes qu'ils auront à soutenir.

Car, si le peuple juif se convertira, d'autre part il y aura une grande apostasie chez les nations catholiques. Les peuples et les individus perdront la foi. « Croyez-vous, disait Jésus-Christ, qu'à son arrivée sur la terre le Fils de l'homme trouvera encore de la foi ? » (Luc, xviii, 8). Une grande persécution se déchaînera contre l'Eglise. L'Antechrist, c'est-à-dire l'ennemi du Christ, — que ce soit un peuple, une société ou un individu, peu importe, — paraîtra dans le monde. Il s'élèvera orgueil-

leusement contre Dieu, séduira par des prestiges. Lui et ses acolytes seront si habiles qu'ils tromperaient les élus même, si cela était possible. (Mat., xxiv, 24).

Enfin, tout avant le jugement, deux grands et derniers phénomènes : la fin du monde et la résurrection des corps. Ils seront précédés et accompagnés de troubles épouvantables dans la nature. C'est de cette perturbation complète des éléments matériels que parle notre évangile.

« La mer sera agitée par d'horribles tempêtes, la terreur et l'effroi se répandront par toute la terre, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées ; » c'est-à-dire les astres et les grands corps célestes seront dans une espèce de désordre et de confusion. Un fleuve de feu enveloppera le globe terrestre et consumera la terre.

Ce sera alors la fin du monde, c'est-à-dire cette suprême catastrophe qui doit bouleverser notre globe de fond en comble et y faire cesser la vie. Voici comment S. Pierre décrit cette catastrophe dans une de ses épîtres : « Le jour de Dieu viendra surprendre les hommes comme un voleur. Alors les cieux passeront dans le tourbillon d'une grande tempête ; les éléments seront dissous par la chaleur ; la terre, avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée par le feu... Selon la promesse du Seigneur, nous attendons le renouvellement des cieux et de la terre. » (II Petr., iii, 10-13).

Après que le feu aura consumé tout ce qui était sur la terre, tout à coup, au milieu du silence, le son de la trompette se fera entendre : « Levez-vous, morts ! s'écrit un ange, levez-vous, venez au jugement ! » A cette voix qui retentira de l'Orient à l'Occident, et du Nord au Midi, se réveilleront tous ceux qui depuis l'origine des temps se sont endormis du sommeil de la mort. Toutes les générations entassées les unes sur les autres, depuis tant de siècles, se redresseront et reparaitront sur la terre. Par sa toute-puissance, Dieu ressuscitera les corps et les tirera de la corruption avec la même facilité qu'il les a tirés du néant. Personne ne pourra échapper ; impossible de s'excuser ou de se dérober. La terre et la mer rendront leurs victimes, les morts se lèveront de leurs tombeaux, les âmes se réuniront aux corps. Bons et méchants, damnés et bienheureux, parents et amis, ancêtres et contemporains se trouveront présents.

Alors paraîtra sur une nuée du ciel le souverain Juge, Jésus-Christ. Ce ne sera plus l'enfant faible et humble de la crèche de Bethléem ; mais ce sera le Fils de Dieu avec son corps ressuscité et glorieux, avec sa justice infinie et sa toute-puissance. Autour de lui se tiendront les douze apôtres pour juger les douze tribus d'Israël et tous les peuples de la

terre. A ses pieds on verra les démons, prêts à saisir la proie qui leur sera livrée pour l'éternité.

II

Après ces préparatifs commencera la grande manifestation des consciences ou le jugement proprement dit.

Le Juge révélera à toutes les générations les péchés et les vertus, les pensées les plus intimes, les désirs les plus secrets, les intentions les plus cachées. Tout sera mis à découvert à la face de l'univers assemblé. Ainsi donc toutes nos fautes, actions mauvaises, discours déréglés, paroles oiseuses, pensées intérieures et désirs, seront dévoilées et publiées. Il en est de même des conseils pernicieux que nous aurons donnés, des exemples mauvais et des scandales que nous aurons causés, des omissions dont nous nous serons rendus coupables, de l'abus que nous aurons fait des dons de Dieu : santé, biens matériels, instruction, avis, réprimandes, bonnes inspirations, remords, grâces intérieures. « Il n'y a rien de secret qui ne doive être découvert, a dit Jésus-Christ, ni rien de caché qui ne doive être connu et paraître publiquement... Le Seigneur exposera à la lumière ce qui est dans les ténèbres et produira au grand jour les pensées intimes qui sont au fond des cœurs. » (Luc, viii, 17 ; I Cor., iv, 5).

Pour la honte des méchants, des damnés, les fautes les plus cachées, les plus humiliantes seront proclamées en présence du monde entier. Pour la gloire des justes, les bonnes œuvres seront divulguées et connues de tout l'univers. Ah ! mes frères, combien lèvent aujourd'hui fièrement la tête, violent impunément la loi de Dieu, ne veulent pas ou n'osent pas venir accuser leurs misères au représentant de Jésus-Christ ! Alors ils courberont le front en rougissant. Ils regretteront de n'avoir pas eu le courage d'accomplir leurs devoirs.

Cet examen terminé, les anges, nous dit la Sainte Ecriture, sépareront les bons d'avec les méchants, plaçant les premiers à la droite de Jésus-Christ et les derniers à sa gauche. Le souverain Juge prononcera alors la sentence qui doit fixer pour l'éternité le sort de tous les hommes.

« Venez, dira-t-il aux élus avec un regard de douceur et de bonté, venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » (Mat., xxv).

Aussitôt la sentence s'exécutera. Les bons suivront Jésus au ciel pour être à jamais heureux du bonheur de Dieu même et s'enivrer dans les torrents de sa propre volupté. (Ps., xxxv, 9). Les méchants au contraire seront

précipités dans les abîmes de l'enfer pour y être à jamais tourmentés avec les démons ; c'est ce qu'on appelle la mort éternelle, parce qu'ils seront à jamais privés de Dieu et qu'ils partageront les supplices des anges rebelles pendant toute l'éternité.

Ce sera à jamais fini. Il n'y aura plus de purgatoire : ce lieu d'expiation ne subsistera que jusqu'à la fin du monde. Après le jugement général, il n'y aura plus que le paradis et l'enfer : le paradis pour les élus et l'enfer pour les réprouvés.

**

Mes frères, à ce moment décisif il n'y aura plus de préjugés trompant notre intelligence, plus de passions excitant notre volonté et la portant au mal ; mais la vérité et la justice brilleront à nos regards éclairés de la lumière divine. Plus d'illusion possible dès lors. Nous avons donc grand tort de nous tromper nous-mêmes aujourd'hui, puisque un jour tout sera dévoilé, jugé et justement apprécié et rétribué. Ah ! mes frères, au nom de vos plus chers intérêts, n'oubliez jamais le jugement qui nous attend, et, suivant le conseil de l'apôtre S. Paul, jugez-vous vous-mêmes ; jugez vos actes, vos paroles, vos pensées, votre conduite avec justice et avec sincérité, afin que vous ne soyez point surpris quand Dieu ouvrira votre conscience aux yeux de tout l'univers et que vous ne soyez point condamnés. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

LES BEAUTÉS ET LES LEÇONS DE CE MYSTÈRE

*Quæ placita sunt ei, facio
semper.*

Je fais toujours ce qui plaît
à Dieu. (Jo., viii, 29).

Mes frères,

La fête de la Présentation de Marie au temple est une fête éminemment délicate et remplie des plus précieux enseignements. Elle est chère à tous les chrétiens qui font profession d'appartenir au Seigneur tout particulièrement. C'est la fête de la générosité dans l'amour absolu. C'est la fête du clergé qui reunit avec un amour fervent les promesses cléricales : « *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei.* Seigneur, vous êtes la part de mon héritage et de tout mon bonheur. » (Ps., xv, 5). C'est la fête des religieux et des religieuses, qui ont dit adieu aux vanités du monde pour vivre dans la pureté, le renoncement, la sainte dilection, en se consacrant totalement et complètement, corps et âme, au bon Dieu. C'est la fête des enfants, l'espoir de l'Eglise et de la société, qui font profession d'être à Dieu, comme la T. S. Vierge, en s'abandonnant à la divine volonté, dans la vocation à laquelle ils sont appelés.

Oh ! oui, il est SÉPULCHRE le mystère de la Présentation de Marie, il renferme les LEÇONS les plus pratiques et les plus suaves !

I

I. J'admire d'abord la *promptitude* de la donation de Marie au Seigneur, qui aime tant les prémices. Sous l'impulsion du Saint-Esprit, qui depuis son Immaculée Conception habitait en elle comme dans un temple choisi, avec le consentement de ses parents qui l'accompagnaient, elle va de Nazareth au temple de Jérusalem, pour y résider dans la paix, et servir, loin du monde, le Maître du monde. Là elle est reçue par de saintes femmes, qui ne se doutent pas de l'incomparable trésor qui leur arrive, lequel excite l'envie du monde. Certes, il lui en coûte d'abandonner saint Joachim et sainte Anne, sa mère et son père chéris. Mais Dieu lui avait parlé au cœur ; et, malgré son âge si tendre, elle reunit, mais incomparablement mieux que Samuel, la parole de ce prophète : « *Ecce ego quia vocasti me.* Vous m'avez appelée : me voici ! » (I Reg., iii, 6). Elle s'applique la déclaration que Notre-Seigneur devait faire entendre plus tard : « *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. » (Jo., iv, 34). Quel merveilleux spectacle ! Dans le monde il y a de splendides merveilles, mais elles ne sont rien si on les compare à cette jeune enfant de trois ans, toute resplendissante des grâces ineffables de la Trinité, plus brillante que le soleil, plus lumineuse que l'astre des nuits, plus magnifique que l'armée incomparable des astres brillant au firmament, plus pure que l'air le plus limpide, la neige la plus immaculée, l'eau la plus cristalline qui n'a jamais été souillée par la moindre poussière, *fons signatus*. (Cant., iv, 12). A trois ans Marie est le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. Elle dépasse en connaissances surnaturelles les chérubins les plus éclairés sur les mystères de la religion ; son cœur est enflammé d'une charité plus ardente que celui du premier des séraphins. Les lis sont magnifiques par leur éclatante blancheur ; les roses sont admirables par leurs couleurs variées et leur parfum délicieux ; les océans et les mers avec leurs magnificences font une vive impression sur nous. Mais tout cela n'est rien comparé à Marie dans le mystère de la Présentation, à cette si jeune et si parfaite créature qui a une hâte incomparable de se donner au Seigneur. Dans son oblation si empressée, dans sa consécration si prompte, elle est déjà la merveille du ciel et de la terre, la créature privilégiée en qui la Sainte Trinité met toutes ses complaisances. Je l'avoue, dans notre sainte religion, il y a des mystères plus grandioses et plus solennels ; mais il n'y en a point qui remplisse mon cœur d'une émotion

plus douce, quand je vois cette Vierge admirable venir, si jeune, s'offrir à Dieu, en ce jour de la Présentation, avec le trésor inouï de ses perfections !

II. En ce jour béni, en effet, cette chère enfant, si petite et si grande, vient s'offrir à Dieu *officiellement*. Dès les premiers instants de son existence, Marie avait déjà fait l'oblation de tout son être. Mais dans la Présentation, elle vient publiquement se donner au Seigneur corps et âme, complètement, sans se rien réserver. Elle vient devant le Grand-Prêtre, représentant du Père céleste, dire au Créateur et Maître de toutes choses, avec la plus complète sincérité : « Je suis à vous, et cela pour toujours. *Tuus sum ego !* » O combien cette insigne offrande réjouit les cohortes célestes préposées à la garde de la maison de Dieu ! Comme les anges du ciel font écho à ces frères de la terre ! Les esprits célestes et les plus hauts séraphins qui se penchaient sur les balustres du ciel en demeuraient tout ravis. Ils s'étonnaient comment sur la terre il pût se trouver une créature si pure, et qu'une âme revêtue d'un corps humain pût faire une oblation si parfaite. On pouvait bien lui appliquer ce que l'Esprit-Saint dit de la Reine de Saba, quand elle vint visiter Salomon : « Elle vint chargée de tant de nard et de tant de parfums que jamais il ne s'en était trouvé autant à Jérusalem. » Ils étaient transportés d'étonnement en lui entendant chanter délicieusement ce cantique sacré de David : « *Beati immaculati in via.* » (Ps., cxviii). Ce psaume est ravissant à cause des louanges et des bénédictions qu'il fait monter au ciel en l'honneur de la divine Majesté. Aussi quelle admiration, quelle allégresse, chez les esprits célestes ! Quelles félicitations ils font éclater en l'honneur du Tout-Puissant, en ce jour à jamais mémorable ! A coup sûr, le Seigneur était merveilleusement glorifié dans le saint temple par les prières qui y étaient faites, par les exhortations de sainteté qui y étaient adressées au peuple juif, par les sacrifices si variés, si expressifs, et réglés par Dieu lui-même, qui y étaient offerts. La louange, l'adoration, la supplication, l'expiation y étaient sublimes. Mais la donation officielle de l'auguste Marie, la Présentation de la T. S. Vierge était un hommage incomparablement plus parfait et surpassait en excellence tous les sacrifices de l'ancienne Loi, et rendait au Seigneur une gloire et un honneur comme jamais il n'en avait reçu.

III. Considérons maintenant *le bonheur* de Marie au temple après cette consécration. Qui dira la joie qui remplissait l'âme de la jeune enfant, quittant le monde pour entrer dans le temple où elle ne penserait, ne parlerait, ne vivrait que pour Dieu ? Il semble que le Roi-Propète l'a parfaitement décrite dans le psaume cxxi : « Je me suis réjoui dans la parole qui m'a été dite : Nous irons dans la

maison du Seigneur ! O Jérusalem, nos pieds ne feront pas seulement que fouler tes parvis ; tu seras notre demeure ! O Jérusalem, cité incomparable où tous les biens deviennent communs à tes habitants ! Jérusalem, les tribus viendront en foule dans ton enceinte, dans ton temple, et je serai là ! Israël rendra gloire à toutes les perfections et glorifiera le nom du Seigneur, et je serai avec cette foule pleine de dévotion, d'esprit de prière et de sagesse ! Peuples de la terre, demandez la paix avec ferveur pour Jérusalem ! Que ceux qui aiment ce lieu sacré soient remplis d'abondantes bénédictions ! A cause de mes frères, à cause des enfants de Dieu, je veux publier les trésors de paix dont tu es le principe. Jérusalem, à cause de la maison de Dieu, où mon ambition est d'habiter, je veux m'appliquer à solliciter pour tous toutes sortes de biens. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* »

IV. Mais qu'elle est sublime la *vie* de Marie au temple ! Dès son entrée dans la maison du Seigneur, c'est un idéal de perfection incomparable. Quoiqu'elle soit si jeune, elle est le modèle de tous. Elle est la fille des rois de Juda, et elle ne se prévaut en rien de sa noble origine. Elle s'applique à ne se distinguer en rien de ses compagnes. Quel détachement ! Elle renonce au bonheur de la vie familiale, aux biens de ce monde qu'elle regarde comme un parfait néant et une vanité indigne de ses pensées et de ses affections. Quelle obéissance ! Cette vertu qui sacrifie notre vouloir au vouloir de nos supérieurs, représentants de Dieu, elle la pratique avec une exquise exactitude ; tous les commandements qui lui sont intimés, elle les accomplit sans demander le *pourquoi* et le *comment* ! Quelle ineffable pureté ! Nous l'avons dit : sous ce rapport elle était une merveille incomparable. Inaccessible aux suggestions de Satan, dont elle avait écrasé la tête, elle était pure de pensée, d'âme et de corps. En elle se reflétait la splendeur de la sainteté infinie, comme dans un miroir très limpide. Elle était belle de la plus indicible beauté surnaturelle. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* (Cant., iv, 7). Et puis, quelle application au travail ! Travail manuel dans la confection des objets qui devaient servir aux sacrifices du temple, aux cérémonies sacrées, aux vêtements sacerdotaux. Travail intellectuel : elle lisait, mais avec quel respect, avec quelle intelligence et quel fruit, les livres saints, l'histoire de la religion, les miracles de l'Ancien Testament, les prophéties qui annonçaient les splendeurs du siècle futur, le Messie, ses grandeurs, sa puissance, sa bonté, la rédemption, l'établissement de l'Eglise qui doit conduire au ciel les élus jusqu'à la fin du monde. Quelle sainteté ! Elle est exempte du péché originel et de ses suites malheureuses, surtout de la concupiscence et de l'inclination

au mal. Et cependant, au temple de Jérusalem, elle se comporte comme si elle avait tout à craindre de l'ennemi du salut; son esprit est radieux de la science divine, et elle ne le nourrit que du suc le plus pur des Ecritures; son cœur est confirmé en grâce, et elle fuit la compagnie du monde et de ses adeptes; elle n'a point à redouter les angoisses de la maladie et l'horreur d'une mort qui est la rançon du péché, et cependant elle se mortifie sans cesse. Elle expie, non point pour elle, puisqu'elle est immaculée, mais pour les péchés des autres. Elle commence à faire l'office de corédemptrice du genre humain.

Cependant, disons-le bien haut, au temple comme pendant toute sa vie, la gloire de Marie est à l'intérieur. A l'extérieur rien ne la distinguait de ses compagnes; mais au dedans quelle différence! C'était un ciel vivant! Elle était continuellement en présence de Dieu; c'est à lui qu'elle offrait avec un amour très intense toutes ses occupations. La charité divine enflammait son cœur de ses flammes les plus ardentes. Elle ne s'appliquait qu'à une chose: faire la volonté de son Seigneur et Maître. Elle pensait à Dieu sans cesse, même pendant son sommeil: *Ego dormio et cor meum vigilat.* (Cant., v, 2). Elle parlait de Dieu pour exalter ses perfections, elle parlait pour Dieu, ses pensées étaient en Dieu, elle n'agissait que pour Dieu. Comme Celui qui devait être son Fils incomparable, très aimant et très aimé, elle pouvait dire en toute vérité: « Je fais toujours ce qui est agréable à Dieu, *quæ placita sunt ei facio semper.* » Oui, on peut le dire: la vie de la Sainte Vierge au temple était un miracle d'humilité, de détachement absolu, d'obéissance parfaite, de pureté plus qu'angélique, d'application constante aux devoirs d'état, de mortification, de force et de courage, de fidélité inlassable. — Mais je crois que le trait dominant de cette existence surnaturelle fut la conformité parfaite à la volonté de Dieu. *Quæ placita sunt ei facio semper.* C'est l'avis de S. François de Sales, dans son beau sermon sur la Présentation de Marie au temple:

Mais, me direz-vous (je le cite): Déclarez-nous comment et avec quelle perfection notre divine Maîtresse fit son offrande, pour notre édification. Pour cette fête nous n'avons pas d'autre Evangile que celui qui se lit toutes les fois qu'on fait l'office de Notre-Dame. Or dans cet Evangile il est dit que Notre-Seigneur prêchant au peuple qui le suivait, et le voulant éclairer, il faisait dans ce but plusieurs miracles. Les Pharisiens, pleins d'envie, commencèrent à murmurer et à le calomnier, disant que ce n'était pas en son nom qu'il opérât ces merveilles, mais par la puissance du prince des ténèbres. Au plus fort de ces blasphèmes et de ces injures une femme éleva la voix et, remplie d'admiration pour le divin Maître, s'écria: « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein auquel vous vous êtes allaité! » Le peuple se tut, et le Sauveur se retournant vers cette femme lui répondit: « Bien plutôt heureux ceux

qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. » Ce qui veut dire: Quoique ma mère soit heureuse de m'avoir porté dans ses entrailles et de m'avoir nourri, elle est bien plus heureuse parce qu'elle a entendu la parole de Dieu et l'a observée. La conformité à la volonté de Dieu, voilà la vertu par excellence de Marie pendant sa vie et particulièrement pendant son habitation au temple, depuis le jour de la Présentation.

Quæ placita sunt ei facio semper. Méditons ce beau sujet que l'Eglise présente à nos réflexions dans cette fête si douce et si touchante. Adorons la divine Majesté qui a donné aux siècles futurs une si belle leçon. Louons, bénissons Marie d'avoir si tôt, si complètement et si constamment correspondu à la grâce. O Marie, à vous nos louanges, à vous notre admiration, à vous notre amour! Permettez-nous de vous redire, à l'avance, la parole de l'archange S. Gabriel: « Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous comme vous êtes avec lui sans cesse, vous êtes bénie entre toutes les femmes. *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus!* »

Bossuet résume dans quelques mots, qui sont comme des éclairs de lumière et des flammes d'amour, le mystère qui nous occupe:

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles; voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image. Retraite perpétuelle! Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit; il empêche d'entendre Dieu. Ici c'est le silence de l'âme, de toutes les passions et de toutes les facultés pour écouter Dieu. C'est la fontaine scellée par la retraite, *fons signatus.* Elle sort du monde, *Egre-dere!* Elle sort pour ainsi dire de ses sens. Adoration perpétuelle! Elle se complait dans la volonté de Dieu. Elle s'applique à être agréable à son Père céleste. Comme le Christ, elle dit: « Oui, mon Père, je vous rends grâce, parce qu'il vous a plu qu'il en fût ainsi. » Comme les saints du ciel, elle ne cesse de répéter: *Amen!* La sainte conformité au vouloir divin! Son cœur est continuellement en la divine présence, même la nuit, selon la parole du Cantique des cantiques. Son oreille est d'une extrême délicatesse pour entendre la voix de son bien-aimé, *voix dilecti mei pulsantis.* (Cant., v, 2). C'est en elle un renouvellement perpétuel. Tout éperdu j'aperçois dans la Présentation deux abîmes infinis: le tout, le néant; toujours croître en amour de Dieu, toujours décroître en amour de soi. Et cela sans arrêt, sans bornes.

Mais, comme le dit le même Bossuet, toute admiration qui ne tourne pas à la pratique est vaine. Aussi bien, après avoir considéré les beautés de ce mystère béni, considérons les leçons qui en découlent.

II

Qui que nous soyons, à l'exemple de la T. S. Vierge, nous devons nous consacrer à Dieu corps et âme. Nous avons, il est vrai, déjà fait ce grand acte, par l'intermédiaire de nos parrains et marraines, au baptême. Mais, de temps en temps, particulièrement en la fête de la Présentation de Marie, il nous est

bon de renouveler cette donation. Nous devons dire en toute sincérité cette belle parole : « *Tuus sum ego*, ô mon Dieu je vous appartiens, tout entier ! » Nous devons répéter la parole du Psalmiste : « *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hereditatem meam mihi*, Seigneur, vous êtes la part de mon héritage et de mon bonheur, et c'est vous qui me le rendrez au centuple ! » Nous devons nous mettre généreusement au service de Dieu : et cela promptement, dès que nous avons l'usage de la raison, et complètement, sans réserve ni partage, répudiant la tyrannie de l'amour-propre et les exigences condamnables du monde, et constamment jusqu'à notre dernier souffle, sachant bien que ceux-là seront récompensés qui auront persévéré jusqu'à la fin.

Oui, si nous voulons pieusement célébrer la fête de la Présentation et mériter les faveurs de notre bonne mère, imitons Marie. Imitons-la dans son éloignement du monde, dans son obéissance, dans sa pureté, dans son amour du travail, dans son zèle pour l'accomplissement de ses devoirs d'état, dans sa bonté et son affabilité, dans son dévouement au prochain et dans sa piété. Imitons-la dans sa charité envers Dieu, dans sa conformité à la volonté du Seigneur, *quæ placita sunt ei facio semper*. La conformité à la volonté de Dieu : voilà le trait principal de la vie de la T. S. Vierge, particulièrement pendant son séjour au temple de Jérusalem. Voilà la disposition qu'elle désire surtout voir dans notre cœur. Cette bienheureuse conformité, en effet, c'est la paix, le mérite, le bonheur, la consolation, la sainteté. Voyez le saint homme Job : dépouillé de ses biens, frappé dans son corps et dans ses affections les plus chères, il s'écrie : « *Dominus dedit. Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum !* Le Seigneur m'avait donné ce bien, il me l'a retiré, que son saint nom soit béni ! »

Faire la volonté de Dieu, c'est lui faire, comme Marie, le sacrifice de ce qu'on a de plus cher. C'est se donner absolument à lui. C'est, d'après S. François de Sales, l'acte d'amour le plus excellent, parce qu'il constitue une disposition admirable qui ne désire rien autre chose ici-bas que Dieu seul et son bon plaisir, qui veut tout ce que Dieu veut et comme il le veut, nous empressant d'aller partout où il nous appelle, d'accepter tout ce qu'il nous envoie, de faire tout ce qu'il nous demande. *Quæ placita sunt ei facio semper !*

Le saint Docteur nous fait, en se mettant en jeu, un gracieux tableau, une copie exacte de la vie de Marie au temple, que nous devons travailler à imiter. « Qu'aimez-vous mieux, lui demandait-on, ou passer le reste de votre existence en santé, ou paralytique, couché dans un lit ? — Je n'aime ni l'un ni l'autre, répondit-il, je suis indifférent et ne veux en l'un et

en l'autre que le bon plaisir de mon Créateur. — Mais en santé vous feriez plus de bien qu'en maladie. — Je ne veux point choisir la manière de servir Dieu : en santé je le servirai en agissant ; malade, je le servirai en souffrant. C'est à lui à choisir ce qu'il aime le mieux ; des deux côtés je ferai sa volonté, cela me suffit. — Mais qu'aimez-vous mieux ou vivre longuement pour acquérir plus de mérites ou mourir bientôt de mort subite ? — Je ne veux point avoir de volonté sur tout cela : vie longue, vie courte, mort subite, ce sont là pour moi choses indifférentes. Je m'abandonne sans réserve à la Providence et au jour que, de toute éternité, elle a fixé pour me rappeler à elle par la mort. — Mais enfin n'aimeriez-vous pas mieux, au sortir de la vie, aller droit en paradis que d'être arrêté en purgatoire ? — J'irai volontiers au lieu que Dieu m'assignera, et, en quelque endroit que ce soit, je serai content. Avec la volonté de Dieu le purgatoire me serait un paradis, et sans la volonté de Dieu, le paradis me serait un purgatoire. » Quel admirable imitation des dispositions de Marie au temple ! Et comme S. François de Sales pouvait dire en toute vérité : *Quæ placita sunt ei facio semper !*¹

Sans doute, c'est là la perfection de la conformité à la volonté de Dieu, laquelle les seuls dévots très intimes de Marie sont capables d'atteindre, avec le secours d'une grâce extraordinaire. Du moins donnons-nous à Dieu, présentons-nous au Seigneur, en ce jour, pour le servir, dans ce qu'il y a d'accessible à notre faiblesse et cela d'un cœur vaillant et généreux, *corde magno et animo volenti*. Soyons à Dieu pour observer fidèlement ses commandements, et tous ses commandements. Accomplissons joyeusement et surnaturellement nos devoirs d'état. Et dans l'occasion appliquons-nous à suivre les conseils divins qui sont le mur et l'avant-mur de la perfection chrétienne. En sorte que nous aussi, nous puissions dire dans une certaine mesure : *Quæ placita sunt ei facio semper !* Enfants, adolescents, et ceux qui sont dans l'âge mûr, et ceux à qui est départi l'honneur de la vieillesse, soyons tout à Dieu. Dans cette donation de nous-mêmes nous trouverons la paix intérieure, la bénédiction de Marie et de son divin Fils. — Et comme cette fête de la Présentation de Marie est spécialement la fête de l'enfance, qu'il me soit permis de citer un trait qui excitera la fidélité des petits par l'appât du bonheur². C'est de la bonne éducation que reçoivent les enfants que dépendent non seulement leur salut, mais encore leur bonheur ici-bas. C'est ce qu'avaient parfaitement compris les parents du B. Jean Eudes, missionnaire de la Normandie, l'apôtre de la dévotion au Cœur immaculé de la T. S. Vierge. Ils

¹ Sa Vie par M. Hamon, t. II.

² Chaîne d'or, par M. Noël.

eurent soin de le consacrer au Seigneur avant et après sa naissance. Pendant qu'il demeura dans la maison paternelle, ses parents avaient toujours l'attention éveillée à son égard. Ils tremblaient que les dons de la Reine du paradis ne fussent paralysés par la contagion du monde. Ils lui rappelaient sans cesse qu'il était l'enfant de Marie et qu'il devait se montrer digne de sa mère céleste. Ils lui apprenaient à l'aimer ardemment, à la prier avec ferveur, et à se donner à elle pour imiter ses vertus. Ils ne cessaient eux-mêmes de le recommander à l'auguste Vierge. Ils se gardaient de mettre sous ses yeux le moindre mauvais exemple. Ils respectaient jusqu'aux alarmes les moins justifiées de sa pudeur. Et quand il fut en âge de fréquenter les écoles publiques, ils ne le confièrent pas à des maîtres inconnus ou suspects : ce fut dans une maison sainte qu'il fut placé. Ses études terminées, ils lui avaient préparé un mariage plus avantageux encore pour le spirituel que pour le temporel. Mais ils virent avec bonheur qu'il avait choisi Dieu pour son partage. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Bien loin de s'opposer à ses desseins ils le rendirent sans peine à la Sainte Vierge qui le leur avait donné et à qui ils l'avaient consacré. Et le B. Eudes, avec un bonheur incroyable, se donna à Jésus par Marie. Comme Marie, il se consacra à Dieu tout entier. Comme Marie, il s'appliqua à plaire au Seigneur par la pureté, l'obéissance, le détachement, le zèle, la soumission parfaite du divin vouloir. — Puissiez-vous tous l'imiter ! Oui, que les enfants se consacrent à Dieu à l'exemple de Marie enfant : on demeure tel, l'Esprit-Saint nous l'assure, qu'on a été dans son enfance. Mais cet acte religieux n'est pas réservé à ceux qui sont dans les premières années de leur vie. Aussi bien, que les plus âgées renouvellent les engagements de leur jeunesse. Que les personnes qui sont dans la force, que les vieillards qui se rapprochent du terme de leur existence temporelle redisent aujourd'hui, de tout leur cœur : « Seigneur, je vous appartiens, je suis à vous, je veux faire votre volonté, *Tuus sum ego* ; ma nourriture délicieuse au milieu des amertumes du monde est de faire votre volonté, *meus cibus est ut faciam voluntatem Patris.* » — « Il y a deux sortes de fleurs, » dit gracieusement le Docteur de la piété, et je termine par cette belle pensée, « il y a deux sortes de fleurs : les roses et les œillets, qui jettent la suavité de leur odeur différemment. Les roses sont plus odorantes dans la matinée et leur parfum en ce temps est plus délicieux. Les œillets, au contraire, sont plus agréables sur le soir, et leur senteur est plus forte et plus odorante. » Qui que nous soyons, efforçons-nous de répandre, à quelque âge que nous soyons, les parfums surnaturels, surtout par

une complète conformité à la volonté de Dieu, *quæ placita sunt ei facio semper* ; soyons, par la pratique des vertus, « la bonne odeur du Christ. » C'est là la bonne manière de faire et de renouveler notre consécration à Dieu. Ainsi nous plairons à Marie et à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ainsi nous mériterons les bénédictions temporelles et les récompenses éternelles. C'est la grâce que je souhaite à tous : aux enfants, à leurs pères et mères, à ceux qui sont près de toucher aux rives fortunées de la parfaite félicité. *Amen !*

AVIS PAROISSIAUX

LES SAINTES IMAGES

Mes frères,

Je vous ai suppliés maintes fois de ne pas laisser tomber les pratiques traditionnelles, les pieuses coutumes de la paroisse. Je songe en ce moment à l'une d'entre elles, à celle qui regarde le culte rendu aux saintes images que l'on porte dans les processions. Il fut un temps, qui n'est pas encore bien éloigné, où ce culte était en grand honneur. Il y avait pour les jeunes filles l'image de la Vierge et celle de sainte Catherine ; pour les mères chrétiennes, l'image de sainte Anne ; pour les jeunes gens, l'image de S. Nicolas ; pour les corporations, l'image de leur saint Patron. Et c'était dans la paroisse une louable émulation pour demander ces images, et une noble fierté pour les porter. L'image de la Vierge en particulier était sollicitée longtemps à l'avance ; elle ne restait pas plus d'un an entre les mêmes mains ; les jeunes filles se faisaient inscrire, dès le lendemain de leur première communion, sur la liste des postulantes, et elles attendaient avec une pieuse impatience que leur tour vînt de recevoir la sainte image, pour avoir le bonheur de la parer et de la porter. L'image bénie du Patron de la paroisse était aussi l'objet d'une vénération spéciale, et les jeunes gens rivalisaient entre eux pour réclamer l'image de S. Nicolas.

Ces images n'étaient remises qu'à ceux et à celles qui s'étaient rendus dignes de les recevoir par une conduite irréprochable, et la transmission se faisait avec solennité. On les apportait à l'église les dimanches et les fêtes, et on les gardait à la maison pendant la semaine. On estimait avec raison que la présence de ces saintes images dans les familles était une source de bénédictions, un moyen de mériter et d'obtenir la protection du ciel.

Jé m'explique, mes frères, cette dévotion à l'égard des saintes images, ce désir de les posséder, de les porter.

Qu'est-ce en effet que nos saintes images ? Ce sont des portraits de famille. On tient naturellement au portrait d'un aïeul, à la photographie d'un père, d'une mère, d'une per-

sonne aimée. Mais l'image d'un saint, d'une sainte, n'est-elle pas l'effigie, la représentation d'un membre illustre de la grande famille chrétienne ? Et son utilité, son office, sa raison d'être, c'est de saisir nos yeux, et par nos yeux de saisir nos âmes, d'évoquer le souvenir de ceux qu'elle représente, et de nous exciter à les admirer, à les bénir, à les implorer. Car nous sommes ainsi faits que c'est par les choses visibles et matérielles que nous montons aux choses invisibles et immatérielles. L'image d'un saint que nous avons sous les yeux nous fait instinctivement songer à lui et nous le rend, pour ainsi dire, présent devant nous.

Je vous ai dit une première raison qui justifie notre dévotion.

Qu'est-ce encore que les images de nos saints ? C'est une leçon, une prédication, muette, il est vrai, mais accessible à tous, éloquente pour tous. Les statues religieuses, dit S. Grégoire, sont des livres qui nous instruisent et nous édifient. Une image de saint est donc à sa manière un livre, un livre toujours ouvert sous vos yeux, un livre qui vous parle de fidélité à Dieu et à son service, d'humilité, de prière, d'obéissance, de renoncement, de résistance au mal, de persévérance dans le bien.

Les images de nos saints, pour celui qui les regarde, c'est un appel au devoir, une excitation à la vertu. On ne peut les considérer avec les sentiments de la foi, sans éprouver en même temps, dans le secret du cœur, un regret et un désir : le regret d'être si peu conforme aux modèles qu'elles nous présentent et le désir de les imiter de plus près. La vue des saintes images nous provoque à marcher sur les traces des Bienheureux, dont elles nous rappellent le souvenir ; elle éveille notre tiédeur et nous excite à remplir courageusement les devoirs de la vie chrétienne.

Je pourrais ajouter que ces images sont une décoration dans nos églises ; qu'elles charment le regard, qu'elles sont pour les âmes chrétiennes un attrait qui les retient et les captive.

Je comprends alors le culte de respect et d'affection qu'on leur témoignait et le vif désir que l'on avait d'en être les possesseurs. Mais, depuis quelque temps, cette belle ardeur s'est refroidie ; la sainte image reste plusieurs années entre les mêmes mains ; on ne s'empresse pas de la demander. A quoi faut-il attribuer ce changement de dispositions ? Chez les jeunes gens, ne serait-ce point au respect humain ? Chez les jeunes filles, ne serait-ce point à la diminution de la piété ?

Eh quoi ! Les saints auraient-ils cessé de mériter cette vénération ? N'avez-vous plus besoin de leur protection ? Y aurait-il du déshonneur à porter leurs images ?

Il me revient un souvenir se rapportant au sujet qui nous occupe. Je fus prié, un jour,

de remplacer un confrère absent pour une fête patronale, et j'étais chargé de procéder à la transmission de l'image du saint Patron. Mais, quand j'arrivai dans la paroisse, j'appris que cette image n'était pas demandée. A la messe, dans mon allocution, j'exprimai à l'assemblée mon étonnement et mon regret : « Voulez-vous donc, leur ai-je dit, rompre avec les traditions de vos devanciers ? Voulez-vous que l'image du Patron de la paroisse ne paraisse plus dans cette église et soit reléguée dans un coin obscur de la sacristie ? N'y aurait-il point, parmi vous, une bonne volonté pour lui épargner cette humiliation et pour lui offrir l'hospitalité ? » — Alors un jeune homme se leva, sortit de son banc et vint à moi pour me réclamer la sainte image. Je la lui ai donnée en le félicitant chaleureusement de son beau geste.

Mes frères, si dans notre paroisse une sainte image venait à être disponible, j'espère bien qu'elle ne serait pas délaissée et qu'il se trouverait une voix pour la demander et des mains pieuses pour la recevoir.

Les images de nos saints et leurs bannières sont les emblèmes de notre foi. Voilà pourquoi, lorsque ces pieuses enseignes franchissent le seuil du temple et descendent nos rues dans les processions, le chrétien se découvre et les salue ; car, pour lui, c'est la religion qui passe. Voilà pourquoi il faut les porter le front haut, avec la même fierté que le soldat à qui l'on a confié le drapeau national. Ainsi soit-il !

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Mes frères,

Dans toute église catholique, il est rigoureusement exigé de faire brûler, nuit et jour, une lampe devant le Saint-Sacrement, et cette année, comme les autres années, je viens solliciter votre générosité pour l'entretien de cette lampe. C'est une bonne œuvre paroissiale à laquelle vous vous êtes toujours intéressés, et j'ai la confiance que vous lui continuerez votre pieux concours et vos libéralités.

Que vous dirai-je bien, non seulement pour que vous ne regrettiez pas, mais pour que vous donniez avec joie l'aumône que je vous demande pour le Divin Pauvre du tabernacle ?

Les enfants sont naturellement curieux : ils questionnent, ils veulent tout savoir. L'un d'eux entré dans une église, conduit par sa mère. La petite lampe qui brûle devant l'autel attire ses regards, fixe son attention : « Mère, dit-il, pourquoi donc cette lampe ? »

Si vous me demandiez, comme cet enfant : « Pourquoi cette lampe ? Quelle est sa raison d'être ? Que signifie-t-elle ? Pourquoi brille-t-elle aussi bien la nuit que le jour ? » je vous répondrais d'abord que c'est une obligation qui nous est imposée. En effet, il nous est enjoint, sous peine de péché grave, d'entretenir,

nuît et jour, au moins une lampe devant le tabernacle où repose le Saint-Sacrement, et c'est une loi tellement impérieuse que le Souverain Pontife Pie IX s'est refusé à accorder aucune dispense à cet égard. Et voyez l'importance qu'il attachait à cette pieuse pratique : on dit qu'il veillait lui-même et en personne à l'entretien des lampes qui brûlaient devant le Saint-Sacrement dans son oratoire.

A quoi sert cette lampe ? Elle révèle la présence de Jésus-Christ à toute personne qui pénètre dans l'église. Si, par curiosité, vous entriez dans un temple protestant, vous n'y verriez pas cette lumière, parce que leur tabernacle est vide, parce que Jésus-Christ n'y est pas.

Vous souvenez-vous de cette étoile qui guidait les rois mages et qui s'arrêta au-dessus de la pauvre demeure où était le Messie qu'ils venaient adorer ? Elle semblait leur dire : « Entrez ; il est là. » Eh bien ! la lampe, qui projette sa lumière sur l'autel, vous dit : — Il est là, votre cher Sauveur. Il est là, réellement présent dans le tabernacle, sous les voiles du sacrement eucharistique. Il est là : par conséquent, tenez-vous dans le recueillement, et rendez-lui vos hommages de respect, d'adoration, de reconnaissance.

Qu'est-ce que cette lampe ? C'est un symbole de Jésus-Christ. Ne s'est-il pas présenté au monde comme la lumière, la vraie lumière, la lumière de vie, *lumen vitæ*, qui dissipe les ténèbres de l'erreur, et nous révèle la vérité sur Dieu, sur nos âmes, sur nos devoirs, sur notre destinée ? « Je suis, a-t-il dit, la lumière du monde. *Ego sum lux mundi*, » et c'est ce que nous rappelle cette flamme qui brille devant l'autel.

Qu'est-ce que cette lampe, que nous entretenons en face du tabernacle ? C'est un témoignage de notre foi, de notre vénération envers le Saint-Sacrement. Il y a, sans doute, des moyens supérieurs à celui-là, des moyens plus excellents pour honorer la sainte Eucharistie, et il est bien entendu que je mets au premier rang la communion, l'assistance à la messe. Mais je dis aussi que cette lampe est, à sa manière, une pratique du culte que nous rendons à Jésus-Christ dans son divin Sacrement ; elle atteste notre croyance au dogme de sa présence réelle, et nos sentiments de piété.

Qu'est-ce encore que cette lampe ? C'est l'image de l'âme chrétienne. Voyez-vous cette flamme, alimentée par l'huile, qui répand sa clarté et sa chaleur devant l'autel, qui rayonne constamment et se consume en l'honneur de l'adorable Sacrement ? C'est le symbole de l'âme pieuse qui, alimentée par la grâce divine, croît, espère, aime, se dévoue, se sacrifie pour la gloire de Dieu.

Quel est enfin l'office, le ministère de la lampe du sanctuaire ? C'est de nous représenter, de tenir notre place, de nous suppléer

près de la sainte Eucharistie. Si, par un excès d'amour, Jésus-Christ daigne habiter parmi nous, dans une demeure construite au milieu des nôtres, s'il veut bien être notre voisin, notre compatriote, ne sentez-vous pas que nous avons le devoir d'entretenir des relations avec lui, de le visiter, de lui rendre nos hommages, de lui témoigner notre reconnaissance ? Mais les nécessités de la vie matérielle, les travaux, le souci des affaires absorbent notre temps, et nous tiennent éloignés de sa présence. C'est à peine si, chaque dimanche, nous faisons une courte apparition dans son temple, et l'Hôte de nos tabernacles serait condamné à l'isolement, n'étaient les anges qui lui font en notre absence une garde d'honneur, et cette petite lampe qui brûle nuit et jour devant l'autel.

Nous ne pouvons pas être constamment en adoration, en prière devant le Saint-Sacrement : eh bien ! c'est cette lampe perpétuellement allumée qui nous remplace. Dites-moi, n'est-il pas bien doux de penser que l'on est représenté, à chaque instant du jour et de la nuit, devant Notre-Seigneur, par cette lumière mystérieuse, qui symbolise si bien la foi et l'amour ? Ceux qui contribuent à l'entretien de cette lampe peuvent savourer la douceur de cette pensée.

En entretenant une lampe dans les sanctuaires catholiques, l'Eglise ne fait que continuer d'antiques et vénérables traditions. Par l'ordre de Moïse, les enfants d'Israël devaient apporter de l'huile d'olive très pure pour alimenter perpétuellement les lampes devant le tabernacle de l'Alliance. De nombreuses et magnifiques lampes étaient suspendues au temple de Jérusalem, bien que le Seigneur n'y habitât qu'en figure et sous des symboles. Le livre sacré nous apprend que des lampes étaient allumées dans le Cénacle, quand les apôtres y consacraient l'Eucharistie. Et depuis les premiers siècles, cet usage s'est continué dans nos églises.

**

Je vous ai dit, mes frères, la raison d'être, le symbolisme, la fonction de la lampe du sanctuaire. L'entretien de cette lampe est une charge pour notre église, dont les ressources sont si modestes ; il en résulte une dépense que vos largesses nous aideront à solder. Il s'est trouvé des personnes pieuses qui, appréciant cette œuvre eucharistique comme elle mérite de l'être, ont fait une fondation pour la maintenir indéfiniment ; et j'ai appris que dans plusieurs paroisses, des familles chrétiennes se concertent pour alimenter à leurs frais, et à tour de rôle, la lampe du sanctuaire. Si vous ne pouvez pas imiter de pareils exemples, vous pouvez au moins consentir à un petit sacrifice, que vous ferez de bon cœur, j'en suis sûr, et dont je vous remercie à l'avance.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXXV

L'ORDRE

1^o Nature, degrés, effets

Les deux derniers sacrements ont été établis pour la société des fidèles : l'Ordre a été institué pour la multiplication spirituelle des fidèles, le Mariage pour leur multiplication temporelle. Nous dirons : 1^o la *nature*, 2^o les *degrés*, 3^o les *effets* du sacrement de l'Ordre.

I. — Nature

I. DÉFINITION. — L'Ordre est un sacrement qui donne le pouvoir d'accomplir les fonctions sacrées avec la grâce de les exercer saintement, et qui imprime le caractère de ministre de J.-C.

II. INSTITUTION. — Il est de foi que le sacrement de l'Ordre a été institué par N.-S. J.-C. (Conc. Trid., sess. xxiii, cap. 1).

A quelle époque ? — D'abord dans la dernière Cène, quand il donna à ses apôtres le pouvoir de consacrer son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Ensuite après la résurrection : en donnant aux apôtres le pouvoir de remettre les péchés, il leur donna en même temps la faculté de communiquer ce pouvoir à leurs successeurs.

III. MATIÈRE ET FORME. — 1^o Pour tous les théologiens, la *forme* consiste dans les paroles qui accompagnent la matière.

2^o Quelle est la *matière* ? — a) Pour un grand nombre, c'est l'imposition des mains. b) Pour d'autres, il faut y ajouter la présentation des instruments. c) Pour d'autres enfin, c'est la seule présentation des instruments.

Quoi qu'il en soit, aucun rite considéré comme essentiel par ces opinions ne peut être omis.

II. — Degrés

Il y a sept degrés dans le sacrement de l'Ordre ; on les appelle aussi ordres : l'ordre de portier, de lecteur, d'exorciste, d'acolyte, de sous-diacre, de diacre et de prêtre. On se prépare à recevoir ces ordres par la cérémonie de la *tonsure*, cérémonie par laquelle un laïque renonce à la vie du monde et choisit le Seigneur pour son héritage.

Les ordres se divisent en ordres mineurs et ordres majeurs.

I. ORDRES MINEURS. — Ils sont au nombre de quatre :

1^o L'*ordre de Portier*, qui donne le droit d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de laisser pénétrer les fidèles et de chasser les indignes.

2^o L'*ordre de Lecteur*, qui donne le droit de lire dans les églises les Saintes Ecritures et particulièrement les leçons de l'office.

3^o L'*ordre d'Exorciste*, qui donne le pouvoir de chasser les démons du corps des possédés.

4^o L'*ordre d'Acolyte*, qui donne le pouvoir de servir le diacre et le sous-diacre à l'autel, de préparer l'eau et le vin pour la messe, d'allumer et de porter les cierges à l'office.

II. ORDRES MAJEURS. — Il y en a trois :

1^o Le *sous-diaconat*, qui donne le pouvoir de servir le diacre à l'autel et de chanter l'épître aux messes solennelles. Le sous-diacre doit réciter l'office divin et garder la chasteté perpétuelle.

2^o Le *diaconat*, qui donne le pouvoir de servir le prêtre à l'autel et de chanter l'évangile à la messe solennelle. Avec une permission spéciale le diacre peut aussi prêcher et baptiser.

3^o La *prêtrise*, qui donne les pouvoirs de consacrer, d'absoudre et d'administrer les sacrements, sauf la Confirmation et l'Ordre.

L'*épiscopat* n'est point un ordre à part ; mais il est la plénitude du sacerdoce.

III. — Effets

1^o La *grâce sanctifiante*, comme tous les sacrements des vivants.

2^o La *grâce sacramentelle* qui aide les prêtres à bien remplir leurs devoirs et leurs fonctions. « Celui qui confère la dignité, disait S. Léon, donne la force de la soutenir, de peur que l'homme ne succombe sous la grandeur du don qu'il a reçu. »

3^o Le *caractère ineffaçable* que S. Thomas appelle « le principal effet du sacrement de l'Ordre. » Prêtre pour toujours ! « *Tu es sacerdos in æternum !* »

Conclusion

C'est un grand honneur que d'être appelé à recevoir le sacrement de l'Ordre, mais c'est aussi une grande charge et une lourde responsabilité. Que les fidèles ne l'oublient point et prient souvent pour leurs pasteurs !

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

(25 novembre)

I

SOYEZ DES CHRÉTIENNES FONCIÈREMENT INSTRUITES

Mesdemoiselles,

On a publié au siècle dernier un ouvrage important qui a pour sujet : *L'Apostolat de la femme catholique depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours*¹. L'auteur étudie siècle par siècle la grande part prise par les femmes à l'établissement, à la propagation, à la conservation du christianisme. Ce livre est tout à votre éloge, Mesdemoiselles, car elles sont nombreuses les vierges chrétiennes

¹ Par le P. Ventura ; 2 vol., Paris, Vaton ; 2^e édit. 1862.

qui ont payé de leur personne pour travailler à l'extension du règne de J.-C. Vers la fin de son ouvrage, l'auteur se demande ce qui a fait la grandeur et l'influence de la femme catholique : entre autres causes, il signale la science de la religion.

Ce sujet me semble tout à fait digne de votre attention dans un jour comme celui-ci ; aussi je vais vous montrer : 1^o la *nécessité* qu'il y a pour vous d'être foncièrement instruites de votre religion ; et 2^o les *moyens* à prendre pour acquérir cette instruction.

I

Vous me direz peut-être que vous savez le catéchisme et par le fait toute la somme de l'enseignement chrétien. — Mesdemoiselles, il y a savoir et savoir. Ceux de nos enfants qui possèdent la lettre du catéchisme et sont incapables de montrer s'ils l'ont comprise, savent-ils vraiment ? Croyez-vous que ce défaut soit exclusivement celui des enfants ? Possédez-vous toutes le sens exact, précis et complet de ces formules simples mais pleines de choses qui sont les réponses du catéchisme ? Lors même qu'il en serait ainsi, connaissez-vous le tout de la religion ? Nombreuses sont les questions que le catéchisme ne fait qu'effleurer, nombreuses aussi celles qu'il ne peut aborder, pour rester accessible aux intelligences d'enfants auxquelles d'ordinaire il s'adresse. Aussi j'affirme que l'instruction catéchistique ordinaire ne peut pas vous suffire, si vous voulez être des chrétiennes ferventes et avoir quelque influence autour de vous.

1. Tout d'abord, la science religieuse vous est nécessaire pour vivre chrétiennement. C'est un principe de philosophie utile à rappeler que pour aimer une chose il faut la connaître. Ce principe a son application en matière de religion, et on peut dire que si notre foi chrétienne est pratiquement délaissée par beaucoup et même attaquée par plusieurs, c'est qu'elle n'est pas suffisamment connue. Croyez-vous, par exemple, que si N.-S. J.-C. était bien étudié dans les sources authentiques, c'est-à-dire dans les Saints Evangiles, avec les preuves qui établissent sa divinité, avec le rayonnement de sainteté et de bonté qui se dégage de sa personne, croyez-vous, dis-je, qu'on pourrait ne pas l'aimer ? Si pareillement on connaissait davantage l'œuvre de J.-C., la sainte Eglise, son établissement, sa vie dans les siècles, les bienfaits qu'elle a constamment versés sur le monde, croyez-vous qu'on ne lui serait pas plus attaché ? Si l'on était bien convaincu du rôle capital des sacrements dans la vie chrétienne, croyez-vous qu'ils ne seraient pas plus fréquentés ? — Mesdemoiselles, pensez à vous d'abord. L'amour de Dieu, je le sais, dirige votre vie, mais vous puiserez dans une connaissance plus approfondie du Maître que vous servez, un amour plus ardent et plus désinté-

ressé. — Vous connaissez l'Eglise, apprenez à la connaître mieux encore ; avec votre science grandira votre soumission et votre dévouement pour elle. — Vous connaissez les sacrements. Ah ! pénétrez-vous de plus en plus de la nécessité, de l'efficacité de ces merveilleuses inventions de Dieu, et après avoir approché vos lèvres de ces canaux sacrés par où la grâce descend sur vous, non seulement vous ne les quitterez pas, mais vous y boirez plus abondante l'eau vive qui conduit à la vie éternelle.

Beaucoup parmi vous commencent à vrai dire leur chemin de la vie : elles sont à l'âge où l'on se forme, où l'on prend des habitudes durables. Songez à l'avenir, Mesdemoiselles. L'avenir, c'est la fin des appuis que vous trouvez dans les maisons bénies où vous êtes reçues aujourd'hui. L'avenir, c'est le souci de la vie, le tourbillon des affaires : c'est l'âge où l'on n'apprend plus guère, c'est l'âge surtout où l'on oublie beaucoup. Il vous faut maintenant faire une ample provision de cette foi éclairée à la lumière de laquelle vous devrez marcher non pas jusqu'à 15 ou 20 ans, mais jusqu'à votre dernier jour. Quand je pense à ces jeunes filles qui entrent dans le monde avec une connaissance superficielle de la religion, avec des pratiques religieuses nées de la routine et soutenues par elle, avec un cadre de vie chrétienne qui ne repose pas sur des convictions bien assises, je me demande si la faible lumière de cette pauvre foi ne sera pas éteinte par le premier souffle du monde et des passions, je me demande s'il faudra plus d'une tempête pour faire sombrer cette frêle embarcation. C'est aujourd'hui, Mesdemoiselles, qu'il faut consolider votre esquif, car le voyage sera long. Si vous voulez atteindre au port, si vous voulez, en d'autres termes, persévérer dans la vie chrétienne qui vous conduit à Dieu, munissez-vous d'une forte instruction religieuse.

2. Ce sera plus nécessaire encore si vous voulez exercer quelque influence salutaire autour de vous. « En politique, dit l'auteur que je citais au début, tout se fait par les hommes ; mais en religion, tout se fait par la femme : tout ce qu'elle a reçu à cet endroit, elle le répand autour d'elle. C'est à une femme que le monde a dû l'Homme-Dieu, et le concours des femmes contribue puissamment à perpétuer la religion de l'Homme-Dieu dans le monde. Quand un homme est chrétien, on peut sans se tromper reconnaître là l'œuvre d'une femme, mère ou fille, sœur ou épouse. » — Telle peut être votre influence, Mesdemoiselles ; mais il faut pour cela que vous possédiez à fond votre religion.

L'orgueil des hommes d'aujourd'hui se retranchant derrière une prétendue science ne peut être vaincu que par la science véritable du christianisme. La vertu, ils ne la connaissent pas, dès lors ils ne l'estiment pas

et lui prêtent les intentions du vice et des passions. La piété est pour eux superstition, le zèle pour la religion fanatisme ; le dévouement, vanité ou calcul ; s'ils ont quelquefois du respect, ce n'est que pour la science. Tant donc que les indifférents ou les sceptiques ne verront en vous, comme ils disent, que des esprits faibles que la formation chrétienne a rapetissés, des esprits dont l'instruction ne s'élève pas au-dessus du catéchisme ; tant que vous ne saurez pas assez de christianisme pour imposer silence à ceux qui l'attaquent autour de vous, en leur faisant toucher du doigt leur grossière ignorance ou leur frivolité ; tant que vous ne saurez pas, le cas échéant, donner des raisons solides des croyances et des pratiques auxquelles vous êtes si attachés, vous aurez beau faire, le spectacle de votre conduite parfaite pourra leur plaire, mais ils ne seront pas conquis, on aura pour vous les égards que les convenances exigent, heureux encore si on ne prend pas pitié de votre ignorance ou de votre faiblesse.

Cette connaissance scientifique de la religion, l'avez-vous ? Est-il rare de rencontrer des femmes instruites, semble-t-il, ou croyant l'être, qui raisonnent à côté en fait de religion, qui la dénaturent par leur étroitesse d'esprit et dont la conversation réussirait à ne donner qu'une idée bien imparfaite de la religion qu'elles pratiquent ? — Ce n'est pas ainsi que les choses se passaient dans les premiers siècles de l'Eglise : la femme chrétienne était à même de rendre raison de sa foi. C'est par cette connaissance des plus sublimes vérités traduite dans la pratique par les plus grandes vertus, qu'elle s'imposait aux philosophes du paganisme, qu'elle les ébranlait et les attirait à la vraie religion, ou qu'elle les réduisait au silence lorsqu'elle ne parvenait pas à les convertir. Mesdemoiselles, je vous demande de vous souvenir de votre patronne. Elle est une des figures les plus caractéristiques de cette époque de foi, un exemple frappant de la puissance d'une chrétienne solidement instruite. A 18 ans, elle annonçait les grandeurs du dogme chrétien à l'empereur Maximin ; elle entreprenait pareillement tout un groupe de philosophes païens qu'elle réussit à conquérir à J.-C. Enfin l'impératrice Fausta se convertit à sa parole, et le tribun Porphyre, gagné aussi par elle, la suivit jusqu'au martyre avec les philosophes convertis.

Mesdemoiselles, pour faire entrer un peu de lumière dans l'esprit de nos indifférents d'aujourd'hui, pour dissiper quelques-uns de leurs préjugés, instruisez-vous.

II

Reste maintenant la question pratique : comment vous instruire ? Quelques indications sommaires suffiront.

1. Lisez d'abord. Et quoi lire ? Les ouvrages autorisés qui traitent des sujets religieux. Au tout premier rang, les Saints Evangiles. Pourquoi préféreriez-vous des histoires frivoles, des récits d'aventures invraisemblables, des peintures de caractères qui doivent leur naissance à l'imagination surexcitée d'un homme, pourquoi, dis-je, préféreriez-vous toutes ces faiblesses à une réalité aussi imposante, aussi intéressante que celle renfermée dans nos Livres Saints ?

Vous cherchez des études de caractères : mais je ne sais rien de plus attachant, de plus passionnant que la figure de J.-C. peinte par les évangélistes. — Vous aimez les récits : mais vous trouverez là le plus important des faits : la manifestation de Dieu au genre humain pour son salut, la fondation de l'Eglise dont vous êtes les enfants. Sainte Cécile portait toujours l'Evangile sur sa poitrine ; combien de vierges et de dames chrétiennes d'alors le savaient par cœur et en faisaient le sujet de leur continuelle méditation ! Comme elles, lisez l'Evangile et pénétrez-vous de son esprit. — Lisez les livres qui étudient la religion, soit sous forme d'enseignement, soit sous forme de récit ; il n'en manque pas, certes, et de bien écrits, car enfin c'est un préjugé puéril de croire que les plumes catholiques sont sans valeur et sans génie. — Lisez, si vous le pouvez, l'histoire de l'Eglise dans des travaux d'ensemble ou dans des études spéciales comme la Vie des saints. Vous y apprendrez beaucoup, et pour vous et pour les autres.

2. Vous pourrez vous instruire facilement en écoutant. Chaque dimanche, un prêtre monte en chaire pour prêcher. Il a mission officielle d'enseigner ; la parole qu'il distribue peut revêtir la forme particulière de son esprit, mais au fond c'est toujours l'immuable parole de Dieu. — Qui l'entend régulièrement suit ainsi l'exposé de la doctrine catholique dans un texte précis et mis à la portée de tous. Mesdemoiselles, si vous voulez vous instruire, ne vous laissez pas entraîner par le mouvement qui porte aujourd'hui trop de chrétiens à ce qu'on appelle les messes courtes. Choisissez de préférence les messes où l'on prêche ; gênez-vous au besoin pour entendre une prédication ; ce sera tout bénéfice pour vous.

3. Enfin, Mesdemoiselles, si la prédication de la chaire s'adresse à tous, petits et grands, et si par conséquent, pour rester accessible à cet auditoire varié, elle ne doit pas dépasser un certain niveau, vous avez l'avantage, vous, d'un enseignement qui vous est exclusivement destiné. Nos prêtres savent que vous avez besoin d'une connaissance raisonnée de votre religion, voilà pourquoi ils n'ont reculé devant aucun effort, et ils ne marchandent pas leur travail, pour vous procurer le bienfait inappréciable du catéchisme de persévérance. Je me

plais à féliciter celles qui en ont compris la portée ; je me permets d'ajouter que pour toute jeune fille qui désire conserver le trésor de sa foi et qui surtout veut la faire rayonner autour d'elle, il est indispensable de passer par le catéchisme de persévérance.

**

Mesdemoiselles, l'Eglise fonde sur vous, et à juste titre, de grandes espérances ; elle entend faire de vous ses auxiliaires pour la propagation de la vérité chrétienne. Rendez-vous capables de remplir fructueusement cette mission. Et vous continuerez la tradition de ces glorieuses chrétiennes qui, de siècle en siècle, ont confondu l'erreur, ont fait connaître et aimer N.-S. J.-C. Ainsi soit-il.

DIALOGUE POUR CATÉCHISME DE JEUNES FILLES

L'Immaculée Conception de la Vierge Marie

PERSONNAGES :

L'enfant du Prologue.
La Prophétesse Anne.

Suzanne	}	Jeunes Vierges du Temple.
Séphora		
Esther		
Rachel		
Salomé		

La scène se passe dans un vestibule de la demeure des vierges, ouvrant sur le parvis du Temple de Jérusalem.

Le récitatif des psaumes et la prophétie finale peuvent être accompagnés par l'orgue.

Les costumes sont les robes et manteaux longs et de couleurs vives que portaient les Israélites.

Prologue (facultatif)

UNE ENFANT. — Le Dialogue que vous allez entendre a pour objet l'Immaculée Conception de Marie, dont nous faisons aujourd'hui la fête. Le titre d'Immaculée est le plus beau des diamants sertis à la couronne de la Sainte Vierge. Il y a toujours brillé, mais il était réservé au XIX^e siècle d'en contempler tous les feux. En effet ce siècle vit arriver à son apogée le dogme de l'Immaculée Conception. Consigné dans les Saintes Lettres et dans la vénérable Tradition, propagé par le sentiment perpétuel de l'Eglise et l'entente unanime des évêques et des fidèles, mis en évidence par les Actes authentiques et les Constitutions des Souverains Pontifes, il n'attendait plus que l'heure où Pie IX, acquiesçant aux vœux de toute l'Eglise, le proclamerait solennellement par son autorité suprême et infaillible.

Le 8 décembre 1854, dans la basilique du Vatican, au milieu d'une assemblée imposante de cardinaux de l'Eglise romaine et d'évêques venus des pays les plus lointains, aux applaudissements du monde entier, ce grand pape

en promulgua la définition officielle : — « La doctrine qui affirme que la B. Vierge Marie au premier instant de sa Conception a été, par une grâce et un privilège particulier de Dieu et en prévision des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée de toute tache du péché originel est une doctrine révélée de Dieu et par conséquent doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Quatre ans après, à Lourdes, le 11 février 1858, Marie apparaissant à Bernadette confirmait la voix du pape et de l'Eglise, en choisissant comme titre de prédilection celui de sa Conception Immaculée.

Ce dogme, qui devait avoir un si splendide épanouissement, eut les origines les plus modestes. L'Evangile est muet sur les parents de la Sainte Vierge, sur le temps, le lieu, les circonstances de sa naissance. Un docteur, S. Jean de Damas, nous apprend que son père Joachim et sa mère Anne, déjà avancés en âge et désolés de n'avoir point d'enfant, l'obtinrent de Dieu par leurs prières comme jadis les parents du jeune Samuel. Et c'est tout. Le reste est un secret.

Eh bien ! ce secret, le présent Dialogue va le dévoiler. Quel en fut l'inspirateur ? L'ange de l'Incarnation ? L'ange de Marie, Gabriel ? C'est très possible, car ce Dialogue a été conçu, imaginé, écrit en présence de Marie, par amour de Marie et pour la gloire de Marie. Et c'est dans ce même esprit que mes compagnes vont l'interpréter.

Et maintenant nous commençons. La scène se passe dans le vestibule qui faisait communiquer avec le parvis du temple de Jérusalem les appartements des jeunes filles d'Israël qui se consacraient au service du sanctuaire.

Scène I

SUZANNE (*Elle porte une charge de linge blanc*). — Je suis bien en retard pour porter au temple les bandelettes de lin qui doivent ceindre le front du grand-prêtre à l'heure du sacrifice. Mes compagnes sans doute sont parties depuis longtemps. Je tremble de frayeur ; je n'ose aller plus loin. Quelle sentence le chef des lévites va-t-il prononcer contre moi ? Et pourtant le Seigneur m'est témoin qu'il n'y a aucunement de ma faute. J'ai veillé bien avant dans la nuit pour achever mon ouvrage, pour rendre blanc comme neige et plier selon les rites, le linge sacré. Exténuée de fatigue, engourdie par un sommeil de plomb, je ne me suis pas éveillée ce matin au son des trompettes d'argent annonçant la Néoménie. Que faire, Adonaï ? Ah ! je vais prier et le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob me viendra en aide. (*Elle s'assied sur un divan, plutôt accroupie, et récite avec accompagnement de l'orgue le psaume 121, Latatus sum*).

Psaume 121

Mon cœur tressaille d'allégresse
Quand il entend ce mot du ciel :
« Enfants de Dieu, que l'on s'empresse
Vers la Maison de l'Eternel ! »

Jérusalem, sous tes portiques
Nos pieds sont fixés pour toujours ;
Les cités les plus magnifiques,
Avec leurs palais et leurs tours,
N'ont rien de tes charmes mystiques,
Jérusalem, ô mes amours !

C'est là que pour les sacrifices,
Selon la loi de Jéhovah,
D'Israël les saintes milices
Montent en chantant l'Hosannah !

C'est là que, remplis de vertus,
Les lévites font comparaître
Et jugent les douze tribus.

Vous que Jérusalem vit naître,
Vous qui l'aimez et vous qu'elle aime,
Pour elle demandez la paix,
Demandez-la pour vous de même.

Que la paix demeure à jamais,
Jérusalem, ce bien suprême,
Dans tes murs et dans tes palais !

Pour mes amis et pour mes frères,
Que la douce paix règne en toi !
Puissent tes jours être prospères,
O cité de Dieu, notre roi !

(Elle dit ces derniers mots en s'assoupissant).

Scène II

La même, Séphora, Esther, Rachel

SÉPHORA. — Regarde donc, Esther, n'est-ce pas Suzanne qui s'est endormie, là, dans le vestibule de la maison du Seigneur !

ESTHER. — C'est elle... La pauvre enfant ! Elle a voulu trop prolonger sa veillée hier soir. Je lui avais bien prédit qu'elle ne pourrait pas remplir sa tâche pour la fête d'aujourd'hui.

RACHEL. — Si nous la réveillions ? Il est temps encore pour elle d'arriver au temple avant la solennité. Le prêtre sacrificateur est encore dans le parvis des Gentils ; il explique notre sainte loi à ceux qui ne la connaissent pas.

SÉPHORA. — Non. Laissons-la goûter les douceurs d'un repos salutaire. Si tu veux, Rachel, prends son fardeau et porte-le en sa place ; tu excuseras, s'il y a lieu, son absence.

RACHEL. — Tu as raison, Séphora. Je pars de suite. (Elle sort).

Scène III

Suzanne, Séphora, Esther

ESTHER. — Restons près d'elle, afin de la consoler et de la rassurer quand elle s'éveillera.

SÉPHORA. — N'as-tu rien remarqué d'extraordinaire parmi le peuple venu pour prier dès l'aube de ce jour ?

ESTHER. — J'ai porté comme à l'habitude l'encens que j'avais réduit en poudre à la meule, pour que le prêtre le brûlât sur l'autel

des parfums. Et, ma foi, rien de spécial ne m'a frappée.

SÉPHORA. — Interroge ta mémoire, tu n'as rien vu, rien entendu ?

ESTHER. — Ah ! peut-être ai-je vu une foule plus nombreuse qu'aux autres Nouvelles Lunes. Peut-être ai-je vu des gens plus recueillis dans la prière. Peut-être ai-je entendu murmurer avec plus de ferveur la supplique d'Isaïe le prophète : « Cieux, répandez votre rosée et que les nuées fassent descendre le Juste ! Que la terre s'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur ! »

SÉPHORA. — C'est tout ?

ESTHER. — Oui, c'est tout.

SÉPHORA. — Eh bien ! moi, en portant le vase d'huile pour alimenter les lampes du chandelier à sept branches, j'ai remarqué dans un coin, sous les portiques qui avoisinent l'autel des Holocaustes, un couple de vieillards bien intéressants. C'étaient Joachim et Anne, connus par leur sagesse tant à Jérusalem qu'à Nazareth.

ESTHER. — Oui, ce sont les justes.

SÉPHORA. — Les yeux baignés de larmes, ils suppliaient tout haut Jéhovah Elohim de bénir leur union. Ils promettaient au Seigneur de lui consacrer l'enfant de leur vieillesse. J'étais émue de tels accents. Je me sentais le besoin de pleurer avec eux et ma main tremblante faillit échapper l'amphore d'huile qu'elle soutenait.

ESTHER. — Le Seigneur ne voudra-t-il pas renouveler le miracle qu'il accorda jadis aux parents du jeune Samuel ?

SÉPHORA. — Qu'il lui plaise ainsi ! La mère de Samuel s'appelait Anne également. En tout cas, jamais, ce semble, on n'a cru si fermement que les temps étaient accomplis. Ah ! si Joachim et Anne nous donnaient le Messie, je n'en serais pas étonnée !

ESTHER. — Prions, ma sœur, pour que nos vœux soient exaucés.

Psaume 23

SÉPHORA

C'est à vous, Seigneur, qu'appartient
Le globe et tout ce qu'il contient.

ESTHER

Car vous l'avez fondé sur l'oride ;
Sur l'eau vous avez fait le monde.

SÉPHORA

Qui gravira le mont de Dieu ?
Qui se tiendra dans son saint lieu ?

ESTHER

Ceux dont la main veut rester pure.

SÉPHORA

Ceux dont le cœur est sans souillure.

ESTHER

Ceux qui ne parlent pas en vain,
Et ne trompent pas leur prochain.

SÉPHORA

A ceux-là le Seigneur accorde
Ses bienfaits, sa miséricorde.

ESTHER

Car ils recherchent Jéhovah,
Dieu de Jacob et de Juda.

SÉPHORA

Elevez-vous, portes d'ivoire,
Portes, élevez vos linteaux ;
Car votre seuil verra bientôt
Entrer chez Lui le Roi de gloire.

ESTHER

Et quel est-il ce Roi de gloire ?

SÉPHORA

C'est l'Eternel, c'est le Très-Haut,
Qui toujours gagne la victoire.

ESTHER

Elevez-vous, portes d'ivoire,
Portes, élevez vos linteaux ;
Car votre seuil verra bientôt
Entrer chez Lui le Roi de gloire.

SÉPHORA

Et quel est-il, ce Roi de gloire ?

ESTHER

C'est Dieu, Jéhovah Sabaoth,
Dont Israël garde mémoire ;
Lui seul, il est le Roi de gloire.

SÉPHORA. — Silence ! Suzanne se réveille.

SUZANNE. — Ah ! que c'était donc beau !
Mon Dieu, pourquoi cette vision s'est-elle éva-
nouie ?

SÉPHORA. — Quelle vision, ma sœur ?

SUZANNE. — Ah ! vous voilà ! Esther ! Sé-
phora ! votre vue me rappelle à la triste réa-
lité. Mes bandelettes ne sont pas portées au
temple. Une punition sévère m'attend.

ESTHER. — Nè crains rien, mon enfant.
Nous t'avons trouvée endormie, nous avons
respecté ton sommeil et Rachel s'est acquittée
de tes fonctions.

SUZANNE. — Oh ! merci ! Que vous êtes bon-
nes, toutes trois !

SÉPHORA. — Dis-nous, maintenant, le sujet
du rêve si délicieux qui te tient encore sous le
charme.

SUZANNE. — Le voici. J'étais assise au bord
d'un ruisseau frais et limpide et j'y contem-
plais le reflet du ciel azuré et des arbres
verdoyants de la rive. Tout à coup, bien en
face de moi, entre un cyprès et un olivier,
voici sortir de terre un arbuste qui croît rapi-
dement et se couvre de feuilles et de fleurs.
L'extrémité de la tige porte un bouton d'or
éblouissant. J'étais anxieuse, je me demandais
quelle merveille allait éclore. Serait-ce un lis ?
Serait-ce une rose ? Cependant une douce mu-
sique résonnait derrière moi, comme apportée
des régions lointaines sur les ailes de la brise,
et elle chantait mélodieusement :

Elevez-vous, portes d'ivoire,
Portes, élevez vos linteaux ;
Car votre seuil verra bientôt
Entrer chez Lui le Roi de gloire.

Je me retournais instinctivement. Je ne vis
rien. C'étaient sans doute quelques anges ou
quelques séraphins. Quand je ramenai mes
regards en face, l'arbre mystérieux était encore
là. Mais, ô miracle, sa tige semblait sortir

du cœur d'un vieillard, couché sur la mousse
et en qui j'ai reconnu les traits de notre saint
roi David. Le bouton d'or s'était transformé
en une douce et ravissante jeune fille, aux
yeux purs, au front radieux, telle que jamais
je n'en ai vu d'aussi belle. Je restais en con-
templation profonde. Hélas ! pourquoi me suis-
je éveillée ?

SÉPHORA. — Que tu es heureuse, chère sœur,
d'avoir vu pareil spectacle !

ESTHER. — Ce songe n'est-il pas prophé-
tique ? Rappelez-vous la parole du Fils d'Amos :
« En ce temps-là, un rameau sortira de l'arbre
de Jessé et une fleur montera de sa tige et
sur elle reposera l'Esprit du Seigneur. »

SÉPHORA. — Tu as raison. Oui, l'heure ap-
proche où Jéhovah doit accomplir ses pro-
messes.

Scène IV

Les mêmes, Rachel

RACHEL. — Ah ! mes sœurs ! quel événe-
ment !

ESTHER. — Qu'y a-t-il ? Calme-toi !

RACHEL. — Le grand-prêtre...

SÉPHORA. — Eh bien !

SUZANNE. — Que s'est-il passé ! Peut-être,
mon retard...

RACHEL. — Non. Ne crains rien, petite sœur.
Je suis arrivée à temps. Tu n'es pas en cause.

SUZANNE. — Je respire.

RACHEL. — Le grand-prêtre, ayant ceint ses
tempes de bandelettes, est entré dans le sanc-
tuaire. De sa main, il a déposé sur la table
les nouveaux pains de proposition présentés
par les lévites. De sa main, il a jeté sur le feu
du brasier ton encens odoriférant, chère Es-
ther. De sa main il a enflammé les lampes du
chandelier remplies de ton huile, chère Sé-
phora. Enfin, se tenant devant le rideau de
pourpre qui ferme le Saint des Saints, il a
pris l'encensoir pour offrir à Jéhovah un par-
fum d'agréable odeur... quand subitement le
grand-prêtre tombe à genoux, les bras écartés
dans l'attitude de l'extase. Rien ne remue sur
son visage. Bien sûr, il a une vision. Et tous
les prêtres et le peuple murmurent : « Dieu
lui parle, les temps sont accomplis. Voici venir
le Sauveur. Le voici, dit le Dieu des armées ! »
Je suis accourue vous apporter cette grande
nouvelle.

ESTHER. — Et tu as bien fait, Rachel.

SÉPHORA. — Que d'indices mystérieux, au-
jourd'hui ! Deux justes en prières demandent
une postérité. Suzanne voit la tige de Jessé
s'épanouir en une vierge bénie. Le grand-
prêtre est appelé à l'audience du Très-Haut.
Mes sœurs, redisons les dernières supplications
de notre cantique.

SÉPHORA

Elevez-vous, portes d'ivoire,
Portes, élevez vos linteaux ;
Car votre seuil verra bientôt
Entrer chez Lui le Roi de gloire.

ESTHER

Et quel est-il, ce Roi de gloire ?

SÉPHORA

C'est l'Eternel, c'est le Très-Haut,
Qui toujours gagne la victoire.

RACHEL

Elevez-vous, portés d'ivoire,
Portes, élevez vos linteaux ;
Car votre seuil verra bientôt
Entrer chez Lui le Roi de gloire.

SUZANNE

Et quel est-il, ce Roi de gloire ?

RACHEL

C'est Dieu, Jehovah Sabaoth,
Dont Israël garde mémoire ;
Lui seul il est le Roi de gloire.

Scène V

Les mêmes, Salomé

RACHEL. — Voici Salomé, qui nous dira la suite sans doute.

SÉPHORA. — Parle vite.

SALOMÉ. — Après quelques instants d'extase, le grand-prêtre s'est relevé. Il est sorti du sanctuaire à reculons, comme le veut la loi cérémonielle. Une fois sur le parvis, il a regardé la foule avec un air inspiré, le front nimbé de lumière comme Moïse descendant du Sinaï. Puis il s'est dirigé vers les portiques proches de l'autel des Holocaustes.

SÉPHORA. — Ah ! quel pressentiment !

SALOMÉ. — Là, il a découvert, dissimulés derrière une colonne, deux vieillards, Joachim et Anne. — « Réjouissez-vous, leur dit-il, Adonaï exauce votre prière. De vous naîtra une fille que vous appellerez Marie et dont il est écrit au livre d'Isaïe : Voici que la vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera l'Emmanuel. » Les époux pleuraient de joie, et tout le peuple, entendant ce discours, répétait de plus belle : « Voici venir le jour du Seigneur. Cieux, répandez votre rosée, que les nuées fassent descendre le Juste ! Que la terre s'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur ! »

SÉPHORA. — Enfin l'énigme est donc dévoilée. Cette enfant prédestinée, cette vierge que tu as contemplée, Suzanne, c'est la mère du Messie.

ESTHER. — C'est celle que les Patriarches et les Prophètes ont annoncée depuis l'origine et dont ils ont fait l'éloge en termes admirables.

SUZANNE. — Vous êtes toute belle, mon aimée, ma colombe, et aucune tache n'est en vous.

RACHEL. — Vous êtes belle comme une rose épanouie sur les bords d'un ruisseau.

SALOMÉ. — De même qu'un lis au milieu des épines, ainsi mon aimée parmi les filles d'Israël.

SÉPHORA. — C'est le jardin fermé, la fontaine scellée réservés au céleste époux.

ESTHER. — Son vêtement est comme la neige, son visage comme le soleil.

SUZANNE. — C'est la gloire de Jérusalem, c'est la joie d'Israël, c'est l'honneur de notre peuple.

RACHEL. — Elle est comme l'aurore qui se lève, belle comme la lune, splendide comme le soleil.

SALOMÉ. — Elle est terrible aux ennemis de Dieu, comme une armée rangée en bataille.

SÉPHORA. — Voici la prophétesse Anne elle-même.

Scène VI

Les mêmes, Anne

ANNE. — Réjouissez-vous, mes filles, et chantez ses louanges. Jamais objet plus beau ne s'offrira à votre admiration. (*Inspirée*) :

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ? Est-ce l'Esprit Divin qui s'empare de moi ? [vrent. C'est lui-même, il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ouvrent. Et les siècles obscurs devant moi se découvrent. Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Je la vois victorieuse du démon dès le premier instant de son existence.

Je la vois consacrant son cœur d'enfant au Seigneur.

Je la vois en colloque avec l'ange : — « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Celui qui naîtra de vous, c'est le Fils de Dieu. — Je suis la servante du Seigneur. »

Je la vois à Bethléem, à genoux devant un nouveau-né dans une crèche, entourée de rois et de bergers.

Je la vois à Nazareth dans la maison du charpentier.

(*Sombre*). Je la vois à Jérusalem, sur le Calvaire : son Fils est en croix.(*Rayonnante*). Je la vois dans le sein de Dieu, couronnée, exaltée.

Je la vois priant pour l'humanité, triomphant du mal.

Je la vois descendant du ciel dans la montagne, foulant l'églantier. Une enfant est à ses pieds. — « Votre nom, belle dame ? — Je suis l'Immaculée-Conception. »

Je la vois souriant à l'immense foule qui l'acclame sous ce titre qu'elle aime de préférence et la comblant de prodiges.

Mais tout se voile, la vision s'évanouit !

Enfants, redites avec moi : Gloire à Dieu ! Gloire au Sauveur Fils de Dieu ! Gloire à Marie l'Immaculée.

TOUTES. — Oui, gloire à Dieu ! Gloire au Sauveur Fils de Dieu ! Gloire à Marie ! Gloire à l'Immaculée-Conception !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 novembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 14 novembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions dominicales. — II. 2^e Dim. de l'Avent : Les miracles de Jésus, preuve de sa divinité, 849. — III. L'Immaculée-Conception : Nature et preuves de ce dogme, 851.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXXVI. L'Ordre : 2^e Grandeur du prêtre, 853.

Pour la fête de sainte Catherine. — II. La jeune fille pieuse, 854. — III. Sainte Catherine, modèle des vertus de la jeune fille, dans sa vie et dans sa mort, 857.

Pour la fête d'une Confrérie de cultivateurs. — Agriculture et Religion, 859.

Panegyrique de saint André. — Un modèle de vie chrétienne, 861.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

II

2^e Dimanche de l'Avent

LES MIRACLES DE JÉSUS, PREUVE DE SA DIVINITÉ

Mes frères,

Notre-Seigneur voulant qu'on croie en lui, laissa souvent de côté tout autre raisonnement pour en appeler à ses actes. Plus d'une fois, en lisant les évangiles du dimanche, nous pourrions remarquer le Sauveur employant cette méthode. « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres, » disait-il. (Jo., x, 37-38). C'est ainsi qu'à la question des disciples de Jean-Baptiste : « Est-ce vous ou bien est-ce un autre que nous attendons ? » il fit la réponse que vous venez d'entendre. Il opère quelques miracles sous les yeux des envoyés et alors, s'abstenant de toute démonstration, il leur dit simplement : « Partez maintenant, rapportez à Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont purifiés, l'Evangile est annoncé aux pauvres. » (Mat., xi, 2-6).

Cela signifiait : « J'opère des miracles, donc je suis le Messie promis, le Dieu attendu. Je n'ai pas besoin de vous en donner d'autres preuves. » C'était en effet un argument sans réplique. Car il n'y a que Dieu qui ait la puissance de faire des miracles. Jésus en ayant opéré de vrais, nous sommes obligés de conclure raisonnablement et nécessairement : donc il est Dieu.

I

Jésus-Christ a accompli des miracles, c'est-à-dire des choses qui dépassent les forces de la nature, des merveilles que ni les anges, ni

les hommes, ni aucune créature ne peuvent accomplir. C'est une vérité incontestable. Ne la point vouloir admettre, prouve une absence de raison et d'intelligence ou un manque de sincérité. Ouvrons l'Evangile, mes frères, et nous y trouverons le récit de ces miracles ; nous y lirons aussi ces paroles : « Jésus en fit encore beaucoup d'autres qui ne sont pas rapportés dans ce livre, mais ceux-ci ont été écrits pour que vous ayez la foi. » (Jo., xx, 30-31).

Je dirai même que Notre-Seigneur semble avoir multiplié à plaisir ces merveilles afin qu'on ne puisse pas en contester l'existence. Il a opéré des miracles de tout genre.

Les uns ont eu pour objet les *êtres matériels*. C'est le changement d'eau en vin : dans une noce on manquait de vin ; Jésus fit emplir d'eau de grandes urnes qui étaient là, et il transforma cette eau en vin. C'est la multiplication des pains : plus d'une fois avec quelques petits pains le Sauveur a nourri des milliers de personnes qui furent rassasiées et laissèrent encore plusieurs corbeilles de restes. C'est l'apaisement des flots : une violente tempête surgit, les apôtres ont peur ; Jésus commande, et les flots obéissent, tout rentre dans le calme. Ce sont plusieurs péches miraculeux : « Jetez le filet, » dit le divin Maître après toute une nuit infructueuse, et on retire une telle quantité de poissons que les barques trop pleines chavirent. Un jour, voulant rejoindre ses apôtres qui étaient sur une nacelle au milieu du lac, il marcha sur les eaux comme nous marchons sur la terre ferme.

D'autres miracles ont eu pour objet les *hommes*. A la voix de Jésus, trois morts reviennent à la vie : le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaire le chef de la synagogue, et Lazare mis au tombeau depuis quatre jours. — A part ces résurrections, Notre-Seigneur opéra quantité de guérisons. Les Evangiles en ont rapporté quelques-unes, ils en citent plus de quinze. La santé fut rendue à des lépreux, à des paralytiques, à des hydropiques, à des infirmes de toute façon. Des aveugles recouvrent la vue, des sourds l'ouïe, des muets la parole. Vous connaissez, par exemple, la guérison des dix lépreux, de l'aveugle de Jéricho criant : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » du paralytique qu'on descendit dans un lit aux pieds de Jésus en passant par le toit de la maison, du serviteur du centurion, de la femme délivrée d'une perte de sang dont elle était affligée depuis douze ans, du fils de cet officier qui vint un jour chercher Jésus en lui disant : « Seigneur, descendez avant que mon fils meure. » Notez qu'au récit de ces miracles l'Evangile ajoute ces paroles : « Une grande multitude d'hommes accouraient de tous les coins de la Judée, de Jérusalem, de Tyr,

de Sidon et des bords de la mer pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. » (Luc, vi, 18).

D'autres miracles enfin ont eu pour objet les *êtres spirituels* eux-mêmes. Les anges et les démons obéissent à Jésus. Les anges lui servent à manger après son jeûne dans le désert ; ils viennent le consoler et le fortifier dans son agonie. Sur son ordre, les démons quittent les corps des possédés. On lui présente un homme que le démon rendait muet : d'un seul acte de sa volonté Jésus chasse le démon, et le muet parle. Un autre démoniaque était à la fois aveugle et muet : Jésus opère sa délivrance, lui rend en même temps la parole et la vue. Il guérit la fille de la Chananéenne que le démon tourmentait. A la synagogue de Capharnaüm, dans le pays de Gérasa, partout où il rencontre ces mauvais esprits, Jésus-Christ les met en fuite par sa miraculeuse puissance. L'Evangile cite plus de sept circonstances remarquables où il guérit des possédés du démon.

Je ne vous ai pas énuméré, mes frères, tous les miracles accomplis par Jésus. Je veux cependant vous citer au moins le plus important de tous ; sa propre résurrection. Notre-Seigneur s'est ressuscité lui-même par sa seule puissance.

Et ne dites pas, mes frères : « Ces miracles ne sont peut-être pas vrais. » Je vous le répète, pour les nier, il faut ou bien être de mauvaise foi, ou bien être un sot. D'abord, un miracle n'est pas une chose commune et vulgaire, mais un fait surprenant, extraordinaire, qui attire l'attention de tout le monde et qui est facile à constater. Rien d'aisé, par exemple, comme de se rendre compte qu'un homme était mort et qu'ensuite il est vivant, qu'un autre était aveugle et qu'il a recouvré la vue, qu'un tel était muet et qu'il parle. Il suffit pour cela d'avoir des yeux et des oreilles. Tout le monde peut constater ces phénomènes, et c'est ce qui est arrivé pour les miracles de Notre-Seigneur.

Car il ne les opérait pas en secret, dans des lieux cachés ; mais publiquement, dans les villes, sur les places, en présence de la multitude, sous les yeux de ses ennemis, les pharisiens, les scribes et les prêtres ; devant les savants comme devant les ignorants.

C'est donc une très grande sottise de dire, comme les impies et les mauvais sujets : « Nous n'étions pas là, nous n'avons pas vu les miracles de Jésus. » Vous n'étiez pas là, dites-vous ? Mais que d'événements ont eu lieu avant votre existence ! Mais que de choses se sont passées et se passent encore sans que vous soyez là !... Allez-vous dire que rien de tout cela n'est arrivé ? Non, n'est-ce pas ? Sachez bien que si vous n'étiez pas là quand Jésus opérait ses miracles, d'autres y étaient.

Tous les contemporains du Sauveur, le peuple qui, en foule, s'attachait à ses pas, ses disciples et ses apôtres qui vivaient avec lui, ses ennemis qui le poursuivaient partout afin de le prendre en défaut, ne sont-ils pas des témoins suffisants ?

Et ne croyez pas, mes frères, que ceux qui nous ont rapporté ces miracles aient pu nous tromper. Ils parlaient de faits connus de tout le monde, de choses qu'on avait vues et qui n'étaient secrètes pour personne. Du reste, ils nous donnent les détails, ils citent les endroits, les noms des villes, des personnages. Certes, si ces miracles eussent été inventés, les ennemis du Christ n'eussent pas manqué de le dire et de protester. Les Juifs, après avoir crucifié Jésus, avaient tout intérêt à nier ces merveilles : ils ne l'ont pas fait ; au contraire, ils ont toujours avoué la vérité, l'existence de ces miracles. Ils ont cherché seulement à les expliquer en les attribuant au démon. (Mat., xii, 24).

II

Oui, N.-S. Jésus-Christ a fait des miracles, et c'est pourquoi je crois fermement et j'affirme hautement qu'il est Dieu. Il n'y a en effet qu'un Dieu qui possède la puissance nécessaire pour cela.

Qu'est-ce, en effet, qu'un miracle ? C'est un phénomène sensible qui se produit en dehors des lois de la nature ; c'est un fait extraordinaire dont la cause surpasse toutes les forces créées. Or, qui peut empêcher l'exécution des lois de la nature ? Qui peut changer, suspendre l'ordre établi ? Celui-là seul qui en est l'auteur et le maître, c'est-à-dire Dieu.

Ecoutez ce que disait à ce propos un philosophe, Jean-Jacques Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles ; c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée serait impie, si elle n'était absurde... Un miracle ne peut s'opérer que par l'action immédiate, ou avec la permission expresse de Dieu, auteur et conservateur de la nature. Dieu seul a la puissance de déroger aux lois qu'il a établies pour le gouvernement du monde. Ainsi, dès qu'il arrive un miracle, Dieu agit et fait connaître sa puissance. Dès qu'un homme, pour prouver la vérité de ce qu'il dit, guérit par sa seule parole les malades et ressuscite les morts, on doit ajouter foi à ses discours. » — Ni les anges, ni les hommes n'ont assez de puissance pour arrêter le cours des lois naturelles, pour se faire obéir des éléments. Aussi Jésus-Christ en accomplissant des miracles a prouvé qu'il était le maître absolu de toute chose, qu'il était Dieu.

Je vous entends me dire : « Il y a des saints qui ont fait aussi des miracles, et ce n'était que des hommes. » — Oui, mais quelle diffé-

rence entre ces miracles et ceux opérés par le Sauveur ! Les saints n'ont été que des instruments de Dieu. Ils n'ont pas fait des miracles par leur toute-puissance ; ils n'ont pas commandé en leur nom propre, mais au nom de Jésus. C'était Dieu qui se servait de ces hommes pour opérer des merveilles.

Tandis que Notre-Seigneur commandait en maître, Il dit à Lazare : « Sors du tombeau ; » à la tempête : « Apaise-toi ; » au jeune homme : « Lève-toi ; » au démon : « Retire-toi de cet homme. » Et à son ordre tout obéit, tout s'exécute, Dieu seul peut ainsi commander aux créatures.

En vain l'on a essayé de mettre en parallèle les miracles de Jésus « avec certains phénomènes dont la cause mal connue s'appelle *magnétisme, hypnotisme, spiritisme*, ou d'un autre nom en *isme*, « Qui sait, dit-on, si Jésus-Christ, qui était observateur très fin, n'a point mis ces causes en œuvre pour opérer ses prodiges ? » — Une telle objection mérite à peine une réponse. La faire, c'est dire, avec un apostat fameux, que le Christ a été un « comédien » et un « jongleur, » (Renan). La vie tout entière de notre Sauveur proteste contre un tel blasphème. Sa grande figure en impose à tous ceux qui l'étudient. De l'aveu des impies eux-mêmes il a été le plus vertueux des hommes. On ne peut donc, sans insulter la raison, le traiter d'imposteur.

« Quant à discerner ses miracles d'avec les phénomènes dont nous parlons, rien n'est plus facile. Les derniers ont pour unique but de satisfaire la curiosité humaine. Ils exigent de longs apprêts et leur effet ne dure pas. Ils ne se produisent qu'en certains lieux, sur certaines personnes et de certaine manière. Bien différents sont les miracles de Jésus. Par le nombre, par leur éclat, par leur variété, par leur but, par la promptitude avec laquelle ils s'accomplissent, par la durée des effets qu'ils produisent, ils se distinguent nettement des phénomènes dus aux causes cachées ou diaboliques¹. »

Jésus-Christ, en opérant toute sorte de miracles, a donc agi véritablement en Dieu. Nous sommes obligés de reconnaître et de confesser sa divinité.

**

« Si vous ne voulez pas en croire mes paroles, croyez-en du moins mes œuvres. » Cette petite phrase, qui résume toute cette instruction, mettra toujours en échec les raisonnements de tous les philosophes et de tous les incrédules. Jamais ils ne parviendront à expliquer naturellement les miracles de Notre-Seigneur, ni à en opérer de semblables. — Quant à nous, qui avons foi en la divinité de Jésus, nous affermissons notre croyance par la con-

naissance de ces miracles et nous sommes décidés à accomplir envers ce divin Maître les devoirs que nous avons envers Dieu : l'adorer, l'aimer, lui obéir, et par cette obéissance mériter le bonheur éternel qu'il nous a acquis au prix de son sang. Ainsi soit-il.

III

L'Immaculée-Conception

NATURE ET PREUVES DE CE DOGME

Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. (Luc, 1, 28).

Mes frères,

Ces paroles que nous lisons tout à l'heure dans l'évangile de cette fête, sont le plus glorieux éloge de la T. S. Vierge. A l'égard d'aucune autre créature, il n'a été et il ne sera jamais possible d'employer de semblables expressions. Marie est saluée par l'Ange comme étant pleine de grâce, d'une manière absolue, sans aucune restriction, sans limite de temps. La grâce a donc toujours inondé son âme depuis le premier instant de son existence ; toujours la Vierge choisie a été unie au Seigneur, *Dominus tecum* ; toujours elle a mérité d'être appelée la femme bénie, prédestinée, entre toutes les autres, *benedicta tu in mulieribus*.

Or, pour que ces louanges s'appliquent d'une manière complète à la T. S. Vierge, il faut qu'elle ait reçu de Dieu un don, un privilège particulier. C'est celui que nous honorons en ce moment : le privilège de son Immaculée Conception. Je vous exposerai brièvement ce matin la *nature* et les *preuves* de ce privilège.

I

Vous savez, mes frères, que tout homme qui naît à la vie apporte ici-bas une âme *privée* de la grâce sanctifiante et dépouillée de tous les dons surnaturels qui en découlaient comme de leur source. Malheureux enfants d'Adam coupable, tous, nous venons sur cette terre dans l'état de péché et dans l'inimitié de Dieu. Sans doute, nous sommes purifiés au baptême et ornés de la grâce par la vertu rédemptrice du Christ. Mais auparavant nous avons été, plus ou moins longtemps, sous l'esclavage du démon.

Rien de semblable pour la T. S. Vierge. Elle ne connut point cet instant de séparation d'avec Dieu, cette privation de la grâce, ni les suites de la faute originelle. Dieu a fait en sa faveur une exception à la loi d'hérédité. Il détourna de celle qu'il destinait à devenir la mère de son Fils, le fleuve fangeux souillant toutes les

¹ *Revue des Catéchismes*, 1898, p. 294.

âmes qui viennent sur la terre. Il a voulu qu'elle ait, dès le premier instant de son existence, la vie de la grâce qu'il avait donnée au premier homme. Au moment même où le Tout-Puissant créa son âme et l'unit à son corps dans le sein de sa mère, il l'éleva à l'état surnaturel et l'orna de la grâce sanctifiante, en sorte qu'elle ne connut point l'état de déchéance dans lequel naissent les autres hommes.

Pourtant, c'est grâce aux mérites futurs de son Fils Jésus-Christ, que Marie reçut cet insigne privilège. C'est Notre-Seigneur qui lui mérita cette faveur, et il fut ainsi son Sauveur. Mais il ne la sauva pas de la même manière que le reste des hommes. Ceux-ci sont purifiés de leurs péchés par l'application des mérites du Rédempteur, et Marie fut préservée de tout péché. « S'il faut qu'elle soit rachetée, puisqu'elle naît, comme les autres, de la race d'Adam, la vertu rédemptrice l'atteint d'une façon toute différente : au lieu de réparer, elle préserve ; au lieu de la relever de la commune déchéance, elle l'empêche d'être rangée au nombre des déçus, et, dès le premier instant, l'élève à la dignité des enfants de Dieu¹. »

Vous avez compris, mes frères, ce qu'est l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge. Cet enseignement de l'Eglise que je viens de vous exposer, se trouve résumé dans les termes dont se servit le pape Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, pour définir le dogme qui nous occupe. « Nous déclarons, dit-il, que la doctrine consistant à affirmer que la Bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège particuliers du Dieu tout-puissant, et en vertu des mérites de Jésus-Christ, le Sauveur du genre humain, exempte et préservée de toute souillure de la faute originelle, nous déclarons que cette doctrine est une doctrine révélée par Dieu et par conséquent doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles². »

Trois choses sont renfermées dans cette définition. D'abord, que Marie fut préservée de la tache originelle. Dieu ne permit pas que la loi générale portée contre le genre humain par suite du péché d'Adam eût son effet sur elle. Or, dans l'ordre établi par la Providence, il n'y a pas de milieu entre l'état de péché et l'état de grâce. Marie fut donc ornée de la grâce sanctifiante.

Nous y apprenons ensuite que ce privilège fut accordé à la T. S. Vierge dès le premier instant de sa conception, c'est-à-dire au moment même où Dieu créa son âme et l'unit à son corps.

Nous savons enfin que ce ne fut point à cause de son propre mérite que la T. S. Vierge

reçut ce privilège : ce fut une concession purement gratuite de Dieu, à cause des mérites futurs du Christ.

Ainsi donc, pas un instant notre bonne Mère du Ciel n'a été privée de sa pureté et de sa blancheur virginales. Je comprends que S. Alphonse parlant de Marie immaculée ait affirmé que « la T. S. Vierge est, après l'Incarnation du Verbe, l'œuvre la plus grande et la plus digne de lui que le Tout-Puissant ait faite. Son âme fut la plus belle que Dieu ait jamais créée¹. »

Qu'il est doux à nos cœurs de contempler et d'admirer le chef-d'œuvre de Dieu, puisque nous avons l'honneur d'être les enfants de la T. S. Vierge !... Félicitons notre Mère d'avoir été créée sans tache ; mais, en même temps, éclairons et affermissons notre foi en cette vérité, en étudiant les preuves sur lesquelles elle repose.

II

1. Vous avez entendu la salutation de l'Ange. Que signifie-t-elle, si Marie n'est pas immaculée dans sa conception ? *Ave, gratia plena, Dominus tecum*. Par ces paroles, le divin Messenger attribue à la T. S. Vierge la plénitude de grâce qui peut se rencontrer dans une créature. Or cette plénitude ne serait pas véritable si un seul moment, fût-ce au premier instant de son existence, Marie n'avait pas été exempte de tout péché.

2. A cette voix de la Sainte Ecriture, la Tradition fait écho. Les Pères et les Docteurs de l'Eglise, les conciles généraux et provinciaux, les papes et les évêques, le peuple chrétien tout entier ont toujours montré leur foi à l'Immaculée Conception.

3. Au reste, il nous serait bien difficile de comprendre que le bon Dieu, choisissant Marie pour être la mère de son Fils, ne l'ait pas investie d'une beauté sans tache, d'une pureté et d'une sainteté parfaites.

Trois choses exigeaient que la T. S. Vierge fût immaculée dès le premier instant et préservée du péché originel : la sainteté de son Fils ; ses relations avec la Sainte Trinité et sa coopération à notre rédemption.

a) Le Fils de Dieu s'est préparé lui-même une mère pour s'incarner. Or sa sainteté et sa dignité exigeaient qu'il la rendit, en quelque façon, digne de lui. Eût-il été convenable que le sang dont devait naître le Fils de Dieu, et le sein qu'il devait habiter, eussent été jamais souillés par le péché ? Comment aurait-elle pu avoir un seul instant le démon pour maître, celle qui devait avoir Dieu pour Fils ? Marie, la mère du Verbe incarné, de Celui qui est la sainteté par essence, être esclave de Satan, souillée par le péché : ce n'est pas admissible ! Loin d'honorer son Fils, elle eût été

¹ De la Broise, *La Sainte Vierge*, p. 28 (Paris, Lecoffre).

² Bulle *Ineffabilis*.

¹ *Les Gloires de Marie*.

pour lui comme une cause de déshonneur ! Non, il n'est pas possible que Jésus ait, au ciel, pour Père, celui que les anges et les séraphins proclament sans cesse trois fois saint, et qu'en venant sur la terre, il n'ait pas une mère en qui ait toujours resplendi l'éclat de la plus parfaite sainteté et de la plus absolue pureté.

b) La Sainte Trinité était aussi intéressée à la pureté parfaite de la T. S. Vierge. En devenant la mère de Dieu, Marie était appelée à avoir des relations spéciales avec les trois personnes divines. Elle devint la fille première-née du Père, la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Or une personne si étroitement unie à Dieu ne peut pas avoir été un seul moment sous l'empire du démon, ni dans la fange du péché. Ce serait contre toute convenance. « Votre demeure, ô mon Dieu, dit le Psalmiste, réclame la sainteté : *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo.* » (Ps. xcii, 5). Or Marie est par excellence la maison de Dieu : le Père l'a édifiée, le Fils en a fait son tabernacle vivant pendant neuf mois, et l'Esprit-Saint l'a habitée comme son temple de prédilection. « Qui a jamais vu, dit S. Cyrille, un architecte se bâtir une maison, et la céder aussitôt à son ennemi pour l'occuper et la posséder le premier ? » Et comment le bon Dieu aurait-il permis au démon de toucher au chef-d'œuvre qu'il se préparait ? N'en doutons pas, Marie est sortie des mains de Dieu et est toujours restée Immaculée.

c) Ce privilège lui était en quelque sorte nécessaire comme rédemptrice. Etant la mère du Sauveur, elle devait avoir une part dans l'œuvre de notre rédemption et de notre salut. Mais de quel droit, avec quelle autorité aurait-elle pu nous racheter du péché, si elle-même n'en avait pas été préservée de tout temps ? Comment aurait-elle pu travailler avec son divin Fils à ruiner l'empire de Satan et à détruire le péché d'Adam, si elle-même avait été un instant esclave du démon et souillée de la tache originelle ? Pour coopérer à l'œuvre de notre sanctification, il lui fallait une sainteté parfaite. Ecoutez sous quelle forme gracieuse S. Alphonse exprime cette pensée : « Il convenait que le Père éternel la créât en état de grâce, puisqu'il la destinait à être la réparatrice du monde perdu, et la médiatrice entre les hommes et Dieu. C'est pourquoi, selon S. Bernard, Marie fut figurée par l'arche de Noé ; car de même qu'au moyen de l'arche, les hommes furent délivrés du déluge, ainsi, au moyen de Marie, ils sont sauvés du naufrage du péché, mais avec cette différence que l'arche ne sauva qu'un petit nombre de personnes, et que par Marie le genre humain tout entier a été délivré... Or il ne convient certainement pas que celui qui traite de la paix soit ennemi de l'offensé, et bien moins encore qu'il soit

complice du crime. S. Grégoire dit que pour apaiser le juge, il ne faut pas lui députer un ennemi dont la vue, au lieu de l'adoucir, l'irriterait davantage. Marie devant donc être médiatrice de paix entre les hommes et Dieu, il était de toute convenance qu'elle ne s'offrit pas à lui pécheresse elle-même et son ennemie, mais en grâce avec lui et exempte de péché¹. »

Mes frères, j'ai essayé de faire passer sous les yeux de votre âme l'image de l'Immaculée. J'ai voulu aussi éclairer et fortifier votre foi. Félicitons donc la T. S. Vierge et croyons fermement au dogme de l'Immaculée Conception.

Mais après cela, permettez-moi de vous dire en terminant les trois sentiments qui doivent surgir dans nos cœurs : la joie, la confiance et l'amour de la vertu. La *joie*, puisque l'Eglise nous y invite dans l'office de ce jour et que Marie Immaculée est notre mère : sa gloire rejaillit sur nous. La *confiance*, car, d'une part, la pureté, la sainteté et la perfection de Marie lui donnent une puissance inouïe sur le cœur de Dieu ; d'autre part, elle a écrasé la tête du serpent infernal, et elle continue à le terrasser : sous son égide donc, Satan ne nous peut rien. L'*amour de la vertu*, car nous devons chercher à imiter notre mère. Nous avons été purifiés au baptême, ne retombons pas dans le péché, ou sortons-en bien vite. Gardons, gardons précieusement la pureté de l'âme. Pour cela, à l'exemple de Marie, écrasons la tête du serpent en résistant à nos passions, et appelons souvent cette bonne mère à notre secours dans la tentation, en lui répétant cette belle invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXXVI

L'ORDRE

2^o Grandeur du prêtre

Il faut avoir la vocation pour être prêtre, mais quel sublime état ! Pour nous convaincre de la grandeur de la prêtrise, il suffit de la considérer : 1^o *en elle-même*, 2^o *dans les sacrifices* qu'elle impose, 3^o *dans les bienfaits* qu'elle procure.

I. — En elle-même

Le sacerdoce fait le prêtre plus grand que les rois de la terre et plus grand que les

¹ *Les Gloires de Marie*, t. II : Discours sur l'Imm. Conc.

anges ; il le rend semblable à la Vierge Marie ; il en fait un autre Christ.

1^o *Plus que les rois de la terre.* « Les rois s'occupent des corps, dit S. Jean Chrysostome, les prêtres s'occupent des âmes. »

2^o *Plus que les anges :* car les anges obéissent à Dieu ; et les prêtres commandent au Roi des anges quand ils le font venir sur l'autel et le conduisent où ils veulent.

3^o *Semblable à la Vierge Marie :* « *Vere veneranda sacerdotum dignitas*, dit S. Augustin, *in quorum manibus Dei Filius velut in utero Virginis incarnatur !* »

4^o *Un autre Christ :* S. Bernard l'a écrit : « *Sacerdos alter Christus.* » Le prêtre n'a-t-il pas des pouvoirs tout divins ? Et N.-S. J.-C. a dit lui-même : « *Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit.* » (Luc, x, 16).

II. — En ses sacrifices

A entendre certains gens du monde, le prêtre a choisi un bon état, car il est heureux, respecté, et il gagne de l'argent. — Rien n'est plus faux ; le prêtre est un homme de sacrifice. Il sacrifie en effet :

1^o *L'argent.* — Il est obligé de faire des études coûteuses, il a son traitement supprimé, il vit de la charité des fidèles, et il donne encore aux bonnes œuvres non de son superflu, mais de son nécessaire.

2^o *Ses tises.* — Il a dit adieu à toutes les joies même légitimes du monde ; il ne s'appartient plus, il va où on l'appelle, à n'importe quelle heure et pour n'importe quel motif.

3^o *Son amour-propre.* — Point d'ambition pour lui, sinon de gagner des âmes ; aussi que lui importe les calomnies, les méchancetés, les persécutions, les humiliations de tous genres !

Quelle vertu exige donc le sacerdoce, et quelle force de caractère dans un prêtre !

III. — En ses bienfaits

Le prêtre est le premier et le plus grand bienfaiteur des hommes. Il est bienfaiteur :

1^o *Par ses prières.* — Il se commet beaucoup de crimes, de scandales sur terre : eh bien ! si Dieu ne nous punit ni selon sa colère, ni selon sa justice, c'est grâce aux prières des prêtres qui intercèdent tous les jours pour leurs frères.

2^o *Par sa prédication.* — Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?... Voilà ce que nous apprend le prêtre dès le catéchisme ; il complète plus tard dans la chaire son enseignement. Si vous supprimiez le prêtre et sa parole, vous feriez retourner le monde entier aux siècles de la barbarie.

3^o *Par sa charité.* — Misères spirituelles et corporelles, le prêtre cherche à remédier à tout. Comptez ses œuvres : hospices, crèches, orphelinats, patronages, écoles, etc. Voyez-le

dans les épidémies, sur les champs de bataille, dans les prisons, au bain, etc.

Et cette charité s'exerce même à l'égard de ses ennemis, selon l'ordre du divin Maître : « *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* » (Luc, vi, 27).

Conclusion

Le prêtre est si grand qu'il ne devrait rencontrer ici-bas que respect et amour. Hélas ! comme son Maître, il rencontre surtout la contradiction. Mais plus il aura peiné, plus il aura souffert, plus sa couronne sera glorieuse au ciel.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

II

LA JEUNE FILLE PIEUSE

Mesdemoiselles,

Il est un don du Saint-Esprit que l'on aime à trouver en vous, et que d'ailleurs vous estimez vous-mêmes beaucoup, je veux dire *la piété*. Pieuses, vous l'êtes toutes, ou du moins vous aspirez à l'être. Mais la piété est une chose sur laquelle on se fait facilement illusion : on peut prendre pour elle ce qui en est la cause, la conséquence ou parfois même la contrefaçon. C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui vous rappeler, à la suite des maîtres, la *notion précise de la piété*, et vous montrer comment elle doit se traduire dans la vie d'une jeune fille.

I

Quand une personne a fait dans son existence une large part aux exercices religieux, quand elle récite de nombreuses prières vocales, qu'elle vient souvent à l'église, qu'elle se confesse et communie volontiers, on a coutume de dire qu'elle est pieuse. Si, de plus, elle goûte dans ces exercices ce que S. François de Sales appelle « consolation et tendreté sensible du cœur », qui provoque en elle des soupirs et des larmes, si à plus forte raison elle éprouve des extases et des ravissements, on la dira très pieuse.

Est-ce bien cela la piété, Mesdemoiselles ? Cherchons ensemble.

Le don de piété, dit S. Thomas, est une disposition surnaturelle qui nous porte à considérer Dieu comme notre Père et à nous comporter avec lui comme de véritables enfants. Or c'est un lien essentiellement affectueux qui unit l'enfant à son père : de la part de celui-ci, c'est la tendresse, manifestée par des bienfaits ; de la part de l'enfant, c'est la reconnaissance, le désir de plaire à son père.

Etre pieux, c'est donc aimer Dieu comme notre Père, et par conséquent nous porter fa-

cilement et promptement à tout ce que nous savons lui être agréable. — Par où vous voyez, Mesdemoiselles, que la piété n'est pas une affaire de parole et de sentiment, mais de volonté. Elle ne consiste pas à prononcer souvent le nom de Dieu et à répéter qu'on l'aime ; ce serait dire : « Seigneur ! Seigneur ! » et cela ne conduit pas dans le royaume des cieux. Elle ne consiste pas à avoir pour Dieu cette tendresse sensible qui forme comme le fond de nos affections humaines. Mais elle consiste à vouloir ce que Dieu veut, et à être toujours prêt à le faire.

Par où vous voyez encore que la piété n'est pas une qualité spéciale aux actes religieux : son champ est bien plus vaste, c'est un élément qui doit vivifier la vie tout entière : on est pieux, non seulement à l'église, mais du matin au soir, dans tous les actes de la journée.

II

Permettez-moi de vous le montrer en vous exposant, comme je la comprends, la journée d'une jeune fille pieuse.

1. L'heure du réveil a sonné. Le Père qui est au ciel a daigné conserver la vie à son enfant. Un sentiment de gratitude s'empare de son cœur quand elle ouvre les yeux à la lumière, — il y en a tant d'autres qui se sont endormis le soir pour ne plus se réveiller ! — La voix de Dieu retentit à ses oreilles comme autrefois celle de l'ange aux oreilles du prophète Elie : « Lève-toi, car tu as aujourd'hui une longue route à parcourir. » Un Dieu à servir et à glorifier par l'emploi du temps conformément à son bon vouloir : voilà le chemin du jour. Elle obéit aussitôt. — S'habiller avec simplicité et modestie ; mettre de l'ordre dans sa chambre, c'est l'occupation de ses premiers instants, et c'est vite fait. Vous ne la surprendrez pas à perdre à sa toilette des heures d'une journée qui n'en compte que 24. Elle laisse cela aux insensés, car enfin qu'est-ce donc que ce misérable corps qui doit pourrir dans la terre, et ne faut-il pas être fou pour l'attifer, le dorloter, comme les mondains le font souvent ?

Le corps n'est rien à côté de l'âme, et le soin que nous prenons de lui ne doit pas nous distraire de l'unique affaire importante. L'enfant pieuse ne l'oublie pas : aussi elle se met à genoux. Le Père céleste aura les prémices du temps qu'il veut bien donner. Et la prière monte du cœur de l'enfant vers celui du Père, reconnaissant et pleine de confiance en l'appui divin pour les luttes et les difficultés de la journée. Quelquefois le travail est pressant, la prière l'est plus encore : la jeune fille pieuse ne l'omettra jamais. Des minutes perdues, celles-là ? Et pourquoi donc ? Le travail du jour, qui donc le rendra fécond si

ce n'est ce grand Dieu, toujours riche en bonté pour ceux qui le servent ?

La prière la plus parfaite, la plus efficace est celle que l'Eglise adresse à Dieu par ses ministres, c'est la messe. La messe profite à tous les fidèles, mais dans la proportion où ils s'y unissent. C'est pourquoi la jeune fille fera l'impossible pour y assister tous les jours. Qui pourrait dire la répercussion dans toute la journée de cette demi-heure passée devant l'autel ? qui pourrait dire toutes les grâces, tous les bienfaits qui en seront la conséquence ? Enfant de Dieu, vous pouvez maintenant descendre de la montagne où il vous a été donné de l'entrevoir et de lui parler. Retournez dans la plaine où le devoir vous attend, vous serez courageuse et vaillante ; le Sauveur que vous avez adoré vous munit de sa force, et du trône où il réside, il va compter avec amour tous vos efforts.

Mesdemoiselles, piété et paresse sont deux mots qu'il est impossible d'accoupler. Vous êtes pieuses, donc vous aimerez le travail. C'est Dieu votre Père qui vous l'impose : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Et dans sa bonté, il a fait du travail la sauvegarde de votre vertu : vous ne voudrez pas négliger ce moyen de salut. Mais il y a différentes manières de travailler. Il y a celle de l'esclave qui marche parce que la fêrule du maître est constamment levée sur lui, — je n'en parle pas. Il y a celle de l'enfant indiscipliné qui travaille quand les yeux de ses parents ou de ses maîtresses sont fixés sur elle et qui flâne quand elle n'est plus surveillée. Procédé hypocrite et répugnant, où l'on cherche à donner le change sur ses véritables dispositions. Jeunes écolières, jeunes ouvrières qui m'entendez, élevez-vous au-dessus de ces misérables calculs : c'est un Père que vous servez, et si vous l'aimez sincèrement, vous ferez pour lui plaire ce qui vous est imposé, et vous ne serez jamais tentées de tromper ceux qui vous commandent en son nom. — De temps en temps, au milieu du labeur, vous laisserez votre âme monter vers Celui pour qui vous vivez, et vos heures de travail, par ces courtes aspirations deviendront, sans que personne s'en doute, autant d'heures de prière. Et l'on pourra vérifier en vous ce que disaient d'elle les serviteurs de sainte Chantal : « Son ancien directeur (un religieux très austère) ne la faisait prier que 3 fois le jour, et nous en étions tous ennuyés ; mais Mgr de Genève la fait prier à toutes heures du jour, et cela n'incommode personne. »

Cependant l'arc ne peut pas être toujours tendu. Si vous êtes consciencieuses au travail, vous avez besoin de récréation et de repos. Ici encore, c'est l'ordre établi par Dieu. Vous l'acceptez, je pense, volontiers. Mais vous serez pieuses dans vos récréations. Est-ce à dire que

vous n'y parlerez que du bon Dieu, que vous montrerez à tous l'extérieur maussade d'une personne qu'on n'a pas le droit de distraire ? Ah ! gardez-vous-en bien, ce serait mettre à côté. Le moment du jeu est venu, amusez-vous franchement, fuyez la solitude ; c'est le moment de la joie, soyez joyeuses, vous ne sauriez rien faire de mieux. La piété ici vous gardera de deux écueils. Le temps de la récréation est celui des causeries familières. Prenez garde que l'esprit de Satan ne s'y glisse, lui qui cherche toujours à fonder sur vous comme un lion dévorant ; prenez garde, et jamais on n'entendra de vos lèvres une de ces paroles qui pourraient contrister l'ange de Dieu chargé de veiller sur vous. Ecartez aussi de vos conversations tout ce qui blesserait la charité : se divertir des défauts ou des travers d'autrui, est une habitude qui ne se concilie pas non plus avec celle de la piété. Au contraire soyez bonnes, indulgentes, cherchez à rendre service autour de vous. Et vous aurez compris ce que Dieu attend de vous pendant le temps difficile des récréations.

Quand le soir sera venu, vous ferez le bilan de votre journée ; c'est une pratique familière à beaucoup de gens qui s'occupent d'affaires ; ils le font pour des intérêts matériels, vous pouvez le faire pour les intérêts de votre âme, vous avez bien plus de raisons. Donc, ce bilan qui s'appelle examen de conscience, vous révélera, je l'espère, beaucoup d'actes de vertu, il vous révélera aussi peut-être de nombreuses misères, parfois presque imperceptibles. De celles-ci vous vous humilierez devant Dieu, des premiers vous le remercirez de tout cœur aussi, car en somme il a tiré sa gloire de vous, et si vous n'enregistrez pas de graves défaillances, c'est que son bras vous a soutenues. Et tel est le sens de la prière qui termine votre journée et dans laquelle vous exprimez à Dieu votre regret des fautes consenties et votre désir de mieux faire : « Seigneur, agréez le pauvre service que je vous ai offert aujourd'hui ; demain, si c'est votre bon plaisir, je veux vous aimer davantage encore. »

Vous pouvez alors vous endormir la conscience en paix. Demain vous trouverez comme aujourd'hui disposées à écouter et à suivre l'appel de Dieu, car là où elle existe, la piété ne va pas par à-coups ou par saccades, c'est une habitude qui, prise une fois, persévère toujours.

2. Une vertu constante comme celle-là se soutient par un aliment. Cet aliment, la jeune fille pieuse le puise dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ils sont la source d'où vient l'intensité de la vie surnaturelle dans cette âme. Elle se confesse volontiers, non pas parce que quelqu'un l'y envoie ou que les autres y vont : la confession n'est pas un acte qui doive se faire sur commande ou uniquement par esprit d'imitation, c'est un

acte qui doit procéder de l'initiative personnelle : elle se confesse parce qu'elle en a besoin et quand elle en a besoin. Avec le pardon de ses fautes et une grâce spéciale pour les regretter, elle recueille au saint Tribunal la direction que son âme désire. Elle communie souvent aussi, non pour se faire remarquer ou s'attirer par là je ne sais quelle considération, mais parce qu'elle a éprouvé la vérité de cette parole du Maître : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » et qu'elle obéit à son invitation : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. » Le corps ne peut pas vivre sans une nourriture fréquemment et régulièrement prise ; pareillement l'âme ne vivra pas sans la régularité de son aliment. Rester plus d'une semaine sans le prendre serait s'exposer à faiblir : aussi tient-elle à refaire ses forces au divin banquet au moins chaque dimanche, si elle ne peut le faire plus souvent ; le jour du Seigneur n'est-il pas une fête suffisante pour cela ?

Est-ce à dire qu'avec ce régime elle trouvera tout agréable au service de Dieu ? Est-ce à dire que le Père céleste récompensera par une ferveur sensible ces efforts ? Pas nécessairement. Il y aura des temps d'aridité et de ténèbres, des jours de tentation et d'épreuve. Elle les voit venir sans surprise. Ne doit-elle pas monter sur la croix, elle aussi ? Ces jours la trouveront plus fidèle que jamais à son règlement de vie, car enfin Dieu n'est-il pas digne de notre amour aussi bien quand il se retire que quand il se donne ? Précieux instants que ceux de l'épreuve, car ils apprennent à l'enfant pieuse à préférer Dieu à ses dons. Sa volonté s'épure et s'aguerrit à cette rencontre. Elle en sortira, incomparablement plus forte. Ah ! Mesdemoiselles, là où elle sera appelée plus tard, cette enfant portera une âme solidement trempée, une âme remplie de l'amour divin, et l'on peut être sûr dès maintenant que par sa piété elle fera connaître et aimer Dieu partout où elle aura à passer.

**

Mesdemoiselles, tel fut le rôle de la glorieuse patronne que vous fêtez en ce moment et telle doit être aussi votre ambition. Les philosophes incroyants d'aujourd'hui ne viendront probablement pas vous demander des explications savantes de votre foi. Mais la foule des indifférents vous demandera les vertus que cette foi vous fait pratiquer. Vous répondrez par votre piété, simple mais vraie, celle que je vous ai montrée ce soir. Et je réponds que vous aurez fait quelque chose, que vous aurez fait beaucoup pour la gloire de Dieu et le salut d'autrui. Ainsi soit-il.

III

SAINTE CATHERINE MODÈLE DES VERTUS DE LA JEUNE
FILLE, DANS SA VIE ET DANS SA MORT

Mesdemoiselles,

En vous plaçant sous le haut patronage de sainte Catherine, l'Eglise a voulu non seulement vous donner au ciel une puissante protectrice, mais encore mettre sous vos yeux un modèle accompli des vertus qui doivent orner l'âme d'une jeune fille. Ces vertus, sainte Catherine les a fait fleurir en elle ; elles se sont épanouies en toute liberté dans ce cœur si pur, et le Seigneur, à qui seul elle réservait leur parfum, lui a donné une double récompense : la blanche couronne qui brille au front des vierges, et la palme radieuse du martyr. Je ne peux donc pas mieux faire que de vous retracer ce bel exemple, en vous rappelant aujourd'hui les principaux faits de la vie si courte, mais si précieusement remplie, de votre glorieuse Patronne ; et j'aime à croire que, grâce à son intercession, mes paroles exciteront en vous de salutaires pensées et de généreuses résolutions.

I

1. Sainte Catherine était issue d'une riche famille païenne d'Alexandrie ; mais, à son âme qui était douée de nombreux talents naturels, à son esprit délicat et ouvert, il ne fallut pas longtemps pour sentir comme d'instinct tout ce qu'il y avait d'erreur et de vanité dans le paganisme. Elle ne pouvait se résoudre à se prosterner devant de grossières idoles ; il lui répugnait d'offrir à des divinités immorales un culte qu'elles ne méritaient pas. Il fallait bien autre chose que cela pour attirer et satisfaire son jeune cœur. Il lui arrivait parfois de lever vers le ciel un regard plein d'angoisse, comme pour y chercher, hors de cette terre où elle ne voyait que mensonge, la vérité à laquelle elle aspirait si fort. Cette vérité, qu'elle demandait en vain aux écrits des anciens philosophes, ne devait pas tarder à luire à ses yeux émerveillés. Aussitôt, en effet, qu'elle entendit parler de la religion de Jésus, aussitôt que, poussée par une curiosité bien légitime, elle se mit à parcourir nos saints Evangiles, à les étudier et à les méditer, ce fut pour cette âme d'élite une merveilleuse révélation : elle était ravie et conquise à jamais par l'attrait divin du Sauveur et de sa doctrine. C'était le fruit, la récompense de cette première qualité que nous trouvons en elle : la *réflexion* ; et cela n'a rien de surprenant, car Dieu ne peut manquer de donner sa lumière à ceux qui la recherchent avec tant de bonne volonté.

Mais avec la réflexion, nous voyons encore dans l'aimable sainte une disposition bien importante, une disposition essentielle : la *piété*.

C'était, avant sa conversion, une prière muette qui s'élevait de son âme vers ce Dieu qu'elle désirait tant connaître. Et, à voir cette ardeur dont elle était comme consumée, on peut sans peine se représenter avec quelle ferveur elle pria le Dieu qui s'était enfin montré à son esprit, et à qui elle pouvait, sans arrière-pensée, donner son amour et son adoration. Et puis, s'il est vrai que Dieu se communique davantage aux cœurs purs, comme il dut se révéler à cette âme si sainte déjà, si détachée des choses de cette terre, et qui avait en si grande horreur les grossiers plaisirs du paganisme ! C'est la prière qui alluma dans son cœur un amour de N.-S. qui ne fit que grandir ; c'est elle qui lui donna la grâce nécessaire pour résister aux séductions et supporter toutes les souffrances ; c'est dans la prière enfin, qu'avant d'être admise aux noces éternelles, elle reçut du divin Sauveur, dans une radieuse apparition, l'anneau des célestes fiançailles.

Mais à une âme sainte il faut plus que la réflexion, plus que la prière : il faut encore le *sacrifice*, et selon la parole du Sauveur, se renoncer et porter sa croix. Sainte Catherine ne pouvait manquer de se soumettre à cette loi divine. Elle savait qu'en faisant profession publique de sa nouvelle foi, elle devrait s'aliéner sa famille, perdre ses biens, renoncer au brillant avenir qui lui souriait. Elle n'ignorait pas qu'elle aurait à encourir la colère des siens, les brutalités de la populace et les sévérités de la loi ; que, peut-être, il lui faudrait verser son sang pour la cause du Maître à qui elle s'était consacrée tout entière. Que de sacrifices, ô mon Dieu, pour une jeune fille devant qui l'existence s'ouvrait si douce et si pleine de promesses ! Mais qu'importe à notre sainte ! Pareille au grand apôtre, montant à Jérusalem avec l'intime conviction qu'il n'en sortirait que pour la prison et pour la mort, rien ne peut l'arrêter ! Elle accepte tout, plutôt que de déplaire à Celui qu'elle aime de toutes ses forces, et elle quitte tout pour marcher à sa suite.

2. Ai-je besoin, après avoir mis ainsi en relief sous vos yeux ces trois vertus en qui tient toute la vie de sainte Catherine, de faire ressortir la grande leçon qui s'en dégage ? Cet exemple vivant n'est-il pas à lui seul assez pressant, pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter mes instances ? Oui, Mesdemoiselles, mon vœu le plus ardent à votre endroit, c'est de vous voir animées des mêmes excellentes dispositions.

La *réflexion*, tout d'abord : c'est-à-dire, le sérieux dans votre vie. Dans vos pensées, pour qu'elles ne se dissipent pas, en s'égarant sur mille objets futiles ; dans vos paroles et vos conversations, pour que vous leur donniez toujours un caractère d'utilité ou de charité ; dans

vos lectures : on lit souvent tant de choses, livres, revues ou journaux, qui sont frivoles et parfois, pour ne pas dire la plupart du temps, dangereuses, alors qu'il y a tant de lectures plus intéressantes, mieux écrites et surtout élevant l'âme et lui faisant du bien, au lieu de l'abaisser et d'affaiblir sa foi et sa vertu... Le sérieux dans vos actions pour que toutes, ou du moins les plus importantes, soient bien réfléchies, bien accomplies, avec, comme dernière fin, une fin chrétienne et surnaturelle.

Ensuite, vous priez. La piété, mais c'est la grande vertu des jeunes filles, la vertu sans laquelle il n'y en a guère d'autres. Sans elle, la jeune fille est une plante sans fleur, moins que cela, une plante sans racine et sans sève, et qui ne peut que s'étioler et dépérir. Vous en jugez vous-mêmes quand, instinctivement, vous faites la différence entre celle qui prie et celle qui ne prie pas. Comment voulez-vous dès lors que l'âme qui ne prie pas puisse faire du bien aux autres, ou même simplement en avoir la volonté ? Non, c'est impossible. Et alors, quel triste avenir pour des personnes sur qui pèseront, dans la vie, tant de charges et de responsabilités ! Mais je ne m'arrête pas aujourd'hui à cette pensée ; je ne vous l'ai proposée que pour vous engager plus vivement à faire de la piété votre vertu principale, et le premier objet de vos efforts.

Enfin, à la prière, vous ajouterez le *renoncement*. Voilà encore une qualité qui sied bien à une jeune fille. Non pas sans doute le renoncement à votre famille ou à vos biens, comme Dieu l'a demandé à sainte Catherine ; mais pour la jeune fille qui veut être vraiment exemplaire, le renoncement à ses inclinations et à ses penchants naturels. Vous savez bien, pour l'avoir souvent entendu dire, et peut-être déjà éprouvé, qu'il y a pour elle des privations et des sacrifices qui ne sont pas seulement de conseil, mais souvent de nécessité ; que sa liberté a des limites qu'elle doit avoir soin de ne pas franchir ; et que ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut échapper aux dangers du monde, et rester dans la ferveur de la vie chrétienne. Souvenez-vous-en toujours, et en ornant votre âme de cette dernière disposition, vous la rendrez plus chère à votre chère Patronne, et plus digne de l'imiter.

II

1. Laissez-moi maintenant vous redire en quelques mots les circonstances si touchantes de la mort de sainte Catherine : mort glorieuse, précieuse aux yeux du Seigneur, et qui fut le splendide couronnement d'une vie toute de vertu et de sainteté.

C'était au cours de la persécution déchaînée par Maximin contre la religion chrétienne. Cet empereur, dont l'histoire nous a laissé un si triste souvenir, se trouvait un jour dans le

temple, où l'on sacrifiait aux dieux, quand une jeune fille s'avança devant lui : c'était Catherine, qui, poussée par l'esprit divin, lui reprocha, en présence de toute la foule et en termes indignés, sa cruauté envers les disciples du Christ, et se mit à lui démontrer la grossièreté et la vanité du paganisme. Il en fallait moins pour exciter au plus haut degré la colère de Maximin : cependant il se trouva au fond de son âme endurcie un sentiment de pitié pour cette jeune fille, et comme, malgré tout, ses propos l'avaient intéressé, il lui demanda de se présenter devant une réunion de savants, pour y discuter à son aise. Il ne savait pas ce que le Dieu de lumière et de science peut mettre dans la bouche des faibles... Et, de fait, dans cette assemblée qu'il avait convoquée, il put voir, — et Dieu sait avec quelle surprise ! — la noble jeune fille tenir tête aux savants qui l'interrogeaient, et répondre, le front haut et sans hésitation, aux questions les plus embarrassantes. Elle parla même avec une telle conviction, avec un tel accent de force et de vérité, que ses auditeurs ravis se déclarèrent gagnés à sa cause, et manifestèrent le désir de connaître plus à fond sa merveilleuse doctrine : elle en avait fait des chrétiens !...

Furieux de cet échec, Maximin fit conduire au supplice ces savants qui n'avaient pas su répondre aux arguments d'une enfant, puis il tourna sa rage contre Catherine. Il lui fallait ou son apostasie, ou sa mort. Pour la persuader, il eut recours, avec une malice infernale, aux pièges dangereux, aux séductions qui font tomber si facilement, hélas ! tant de pauvres âmes qui s'y laissent prendre. Mais que pouvaient toutes ces tentations sur le cœur droit et pur de sainte Catherine, sur ce cœur qui s'était donné pour toujours au divin Epoux, et qui ne pouvait penser à se reprendre ? Alors, ce furent les supplices, avec leur atroce cortège de souffrance et de tortures ; ce fut le fouet, qui ensanglantait les membres délicats de la jeune martyre ; ce fut la roue qui fit à ses côtés d'horribles plaies ; ce fut la faim, puis le feu, qui l'un après l'autre s'exercèrent sur ce corps déjà tout en lambeaux... Et au milieu de ces affreux tourments, notre sainte demeurait calme et forte, soutenue par la grâce d'En-Haut, et ne vivant que par la pensée du Dieu pour qui elle souffrait. Ce fut enfin le glaive, qui termina sur la terre cette jeune existence, et la commença pour l'éternité.

Quelle belle mort que celle-là ; et combien le récit en est attendrissant ! Sainte Catherine est morte martyre, parce qu'elle aimait Jésus-Christ de toute son âme, parce qu'elle avait voulu le faire connaître et aimer autour d'elle, parce qu'elle avait défendu sa religion, parce qu'elle avait soutenu sa cause.

2. Vous n'aurez pas sans doute, Mesdemoi-

selles, à répandre votre sang et à donner votre vie pour votre foi. C'est là une grâce exceptionnelle que la divine Providence réserve à des privilégiés, et qu'elle accorda souvent aux premiers témoins du Christ. Mais si vous ne pouvez espérer être des martyrs de Jésus-Christ, vous avez du moins le devoir d'être ses témoins. Partout, et toujours, vous aurez à parler et à agir pour sa cause. Il y a, à notre époque, tant de préjugés qui ont cours dans le monde et dans la société, tant d'objections et d'erreurs contre la religion, d'autant plus nombreuses et plus ridicules que l'ignorance religieuse est plus grande. Eh bien ! c'est à vous de remédier, dans votre entourage et dans vos relations, à ce triste état de choses. Vous avez été bien instruites de tout ce qui concerne votre religion : répandez donc autour de vous, comme le faisait autour d'elle sainte Catherine, la lumière qui vous a été donnée ; jetez tout ce bon grain dont votre âme a été ensemencée : vous serez en cela les coadjutrices du prêtre, et en même temps, ce qui est bien propre à animer votre courage, les coadjutrices de Dieu.

A la parole, joignez aussi l'exemple. A quoi serviraient les bons conseils, si l'on ne pratiquait pas ce que l'on recommande aux autres ? Voilà pourquoi une jeune fille chrétienne doit être un exemple permanent : elle doit l'être à la maison, en public, à l'église, partout où les regards peuvent se fixer sur elle ; elle doit l'être, non pas seulement en mettant en pratique les vertus qui sont de son âge et de sa condition, mais encore en évitant tout ce qui pourrait mettre obstacle à l'édification qu'elle doit à son prochain. C'est alors seulement que son action sera véritablement surnaturelle et féconde.

**

Je prie le Seigneur que, pour arriver à cette noble fin, vous ne quittiez pas des yeux le beau modèle que j'ai essayé de vous dépeindre ; qu'il daigne vous accorder la grâce de le reproduire parfaitement dans votre vie. Je puis vous dire qu'après avoir goûté sur la terre le bonheur de faire du bien, autour de vous, après vous être sanctifiées vous-mêmes par ce salutaire exercice, vous rencontrerez, vous aussi, au jour voulu par Dieu, le céleste Epoux des âmes, qui vous fera entrer pour toujours dans les délices de son Paradis. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE D'UNE CONFRÉRIÉ DE CULTIVATEURS

AGRICULTURE ET RELIGION

Messieurs,

« Qui vive ? » — C'est le cri que la sentinelle du poste avancé lancée dans la nuit pour reconnaître l'étranger qui se présente.

« Qui vive ? » — C'est le cri que je vous

jette, ce matin, afin de vous reconnaître. Et il me semble vous entendre me répondre : « Mais vous nous connaissez bien, nous sommes des hommes, nous sommes des croyants, nous sommes des catholiques. »

Après que la sentinelle a reconnu l'étranger, elle lui demande le but de sa démarche. Moi aussi, je vous demande : — Que venez-vous faire ici, Messieurs ?

Et vous me répondez : — Fidèles à la tradition de nos pères, nous venons remercier Dieu de tous les biens accordés l'année passée, et lui demander pour l'année qui va venir sa plus féconde bénédiction.

Savez-vous, Messieurs, que votre démarche n'est pas banale ? A l'heure où l'on déserte la campagne pour aller englober sa vie dans le gouffre empoisonné des villes, vous vous unissez pour *glorifier votre état*. A l'heure où l'on combat l'idée religieuse, où l'on méprise quiconque garde en son cœur un peu d'amour de Dieu, vous vous unissez pour *le prier et lui demander sa protection*. Cela, Messieurs, c'est grand. Je vous en félicite.

Et puisque ces deux grands sentiments animent vos âmes, ils feront l'objet de notre entretien, ce matin.

I

Loin de moi, Messieurs, la pensée de mépriser le travailleur des villes, l'ouvrier de nos usines, l'artisan de nos industries. Tous sont grandement nécessaires au bonheur de l'humanité. Que deviendrions-nous sans eux ? Et qui donc n'admire leur génie inventif et ne se réjouit de leurs découvertes, chaque jour plus merveilleuses ?

Mais qui donc aussi ne reconnaîtrait la grandeur et la dignité de l'homme des champs ?

1. La culture ! Elle est nécessaire à l'humanité. Supposez, un instant, que le laboureur abandonne sa charrue ; que le semeur s'arrête de jeter à la terre le grain de blé ; que le bœuvier ferme son étable ; que le vigneron laisse les herbes folles envahir sa vigne et son pressoir mourir de soif aux chaleurs de l'automne. Que deviendrait l'humanité ?

A la rigueur, elle peut se passer des savants ; jamais elle ne se passera des cultivateurs. Imaginez donc la terre abandonnée, la campagne déserte, les champs en friches ! Mais, ce serait bientôt la famine universelle. La terre est bien la grande nourrice du monde, et le poète avait raison quand il a dit :

Qu'il faut la soigner, la chérir
Tout ainsi qu'une bonne mère.
Bout du sté est le bout du sein
Qui nourrit tout le genre humain¹.

Et c'est un malheur, Messieurs, d'entendre dire que la terre manque de bras ; que les jeunes, méprisant le métier de leurs pères, abandonnent la culture pour aller gagner de

¹ Botrel, *La Charrue*,

l'argent à la ville. Pauvres enfants ! Ils quittent la famille pour vivre au milieu des faux amis ; ils quittent les vastes horizons pour s'enfermer dans des ateliers étroits ; ils quittent leur liberté pour accepter un joug sévère. Le travail, là-bas, ne sera ni moins dur ni moins pénible qu'ici, et s'ils espèrent toucher plus facilement la pièce de cent sous, celle-ci n'échappera-t-elle pas plus facilement encore de leurs mains ? A-t-on jamais vu un cultivateur laborieux manquer de pain ? tandis qu'on rencontre parfois des ouvriers honnêtes dans la plus grande misère.

Notre petit coin est si doux !

Pour vivre heureux, restons chez nous !

2. Eh oui ! la culture vous apporte la joie.

Sans doute, Messieurs, votre travail est pénible, fatigant. Il est des heures où, avec raison, nous vous entendons vous plaindre : quand le visage couvert de sueur, les reins brisés, vous rentrez, harassés, à la maison. Mais, dites-moi, trouvez donc sur terre un homme qui travaille et ne se fatigue pas !

Vous, du moins, vous ne nierez pas que votre labeur ne mette souvent de la joie dans vos âmes. Au printemps, quand la nature renaît, quand la sève monte dans les branches, quand le grain de blé a germé et que frêle brin d'herbe il frémit au moindre souffle de la brise, quand le bois de la vigne, qui semblait mort, pousse des bourgeons ouatés, n'est-ce pas un nouveau souffle de vie, tout rempli d'espérance, qui vous anime ? A l'été, lorsque des tapis verts de vos blés en fleurs montent des parfums qui embaument les routes, n'est-ce pas avec une âme joyeuse que vous partez au travail ? Et n'est-ce pas dans la joie que, sous la faux, vous voyez tomber les épis d'or et que dans la cuve vous venez puiser un vin vermeil ? L'hiver lui-même, lorsqu'il étend sur vos champs son blanc manteau de neige, lorsqu'il habille de givre les grands arbres, l'hiver met dans vos cœurs la paix et la joie ; car vous savez que les apparences sont trompeuses, que la terre n'est point morte, qu'elle se repose pour vous donner plus abondamment quand la bonne saison sera revenue.

3. Enfin, Messieurs, non seulement la culture est nécessaire à l'humanité, non seulement elle apporte la joie au cœur de l'homme, mais plus que toute autre profession, elle vous parle de Dieu.

Cette terre que vous cultivez, elle est remplie de merveilles. D'où vient-elle ? Quelle puissance étrange a caché dans ses flancs les suc nécessaires à la vie des plantes les plus diverses ? Vous lui jetez un grain de blé, et voici qu'elle le transforme en un brin d'herbe, en un roseau, en un épi qui donne trente pour un ! Vous lui confiez un sarment, et la terre en fait un cep fécond qui étend ses rameaux,

qui pousse des feuilles, des fleurs, qui donne des grappes et le jus qui réjouit le cœur de l'homme.

Oui, la culture vit au milieu du miracle. Demandez au savant de vous expliquer comment il se fait que le grain germe, pousse, se multiplie ; et le savant, pas plus que vous, pas plus que moi, ne pourra expliquer ce mystère naturel de la vie.

Merveille, la création ! Merveille la production ! Merveille la nature entière ! Tout cela nous crie bien haut qu'une Intelligence, une Sagesse, une Puissance infinie domine tout. Oui, la nature entière proclame l'existence de Dieu, et il faut être aveugle volontaire pour ne pas voir.

Je le comprends, ce cultivateur qui me disait : « Parfois, quand je suis à la charrue, que je creuse mon sillon, que je pense à Dieu, il me prend l'envie de chanter ; je suis heureux ; il me semble que je prie, comme vous quand vous dites votre bréviaire. »

Messieurs, vous aimez votre travail ; vous en avez compris la grandeur et la beauté ; vous avez senti qu'il vous parlait de Dieu et vous rapprochait de lui, puisque vous venez ici le prier.

II

Vous venez remercier Dieu des biens accordés l'année passée, et vous venez lui demander de bénir l'année qui va s'ouvrir. Par là, Messieurs, vous vous montrez hommes de caractère et hommes d'honneur.

1. Je dis *hommes de caractère*, car, enfin, j'imagine bien qu'ici comme dans toute notre région, les catholiques ne sont pas précisément complimentés lorsqu'ils vont à l'église. Il est probable que sur votre passage bien des rideaux se sont entr'ouverts, derrière lesquels vous pouviez deviner des sourires malins et moqueurs. Sur les pas de porte, bien des commères ont dû jaser en vous voyant dans votre toilette de fête. Qui sait ? Vous avez peut-être essuyé quelques railleries au passage. ... Si oui, tant mieux ! Vous n'en avez que plus de mérite. Nous sommes à l'heure, Messieurs, où il faut marcher le front haut, le regard franc, la main loyalement tendue. Vous croyez en Dieu ; vous croyez en son Fils, Jésus-Christ ; si la morale qu'il prêche est un peu sévère, vous sentez en vos âmes qu'elle est la seule vraie et la seule capable de faire des hommes. Pourquoi rougiriez-vous de votre foi ?

Si vous trembliez devant les hâbleurs et les moqueurs, vous seriez des hommes perdus, des esclaves, obligés de vous terroriser dans votre maison sans en jamais sortir. — Un prédicateur donnait une mission qui se terminait par une fête de Jeanne d'Arc. Dans ses visites paroissiales il avait enfin décidé un brave homme à venir aux offices le jour de la fête. Le soir, rencontrant son fils : « Je n'ai pas vu votre père, lui dit-il ; il m'avait pourtant bien

¹ Botrel, *Restons chez nous*.

promis. — Ne m'en parlez pas, répondit le jeune homme. Cet après-midi il s'habillait, il avait passé une jambe de son pantalon quand... — On va me voir, dit-il, que va-t-on penser de moi ? — Et il reprit ses vêtements de travail. »

Si, au contraire, vous êtes fiers et droits, vous serez des hommes libres et respectés pour vos convictions. Croyez-moi, Messieurs ; l'expérience est faite. Lorsqu'un homme répond crânement à un interlocuteur maladroit : « Oui, je vais à la messe. Oui, je fais mes Pâques. Oui, le curé est mon ami, après tout, il en vaut bien d'autres ; » le ricaner se trouvant en présence d'un homme de caractère, se tait ; et fût-il beau parleur, il est cloué.

2. En venant prier, ce matin, Messieurs, vous vous montrez *hommes d'honneur*.

Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Sans doute, vos fructueuses récoltes sont dues à votre généreux et intelligent travail ; mais vous les devez également à Dieu, qui fait luire son soleil, qui envoie sa rosée, qui donne à la terre sa fécondité, qui dans sa Providence possède tout ce que vous pouvez désirer. Le remercier pour ses bienfaits passés, lui demander sa bénédiction pour l'année qui commence, est un acte de loyauté qui vous grandit.

On l'a dit, et c'est vrai : « L'homme n'est jamais si grand que lorsqu'il est à genoux. » Et c'est vrai, parce que l'homme ne se met à genoux que devant Dieu ; et quand il se relève, la Bonté divine s'est abaissée jusqu'à lui pour le consoler s'il a des peines, pour le fortifier s'il a demandé des secours, toujours pour le bénir et l'aider à marcher droit son chemin.

Un matin, — c'était à l'époque des fourrages de l'année 1906, — je rencontraï un jeune homme qui fauchait. « Comme vous avez chaud déjà ce matin ! lui dis-je ; vous êtes fatigué ! — C'est vrai, répond-il, mais quand on travaille à deux, c'est moins dur. » — « Quand on travaille à deux ! » Je connaissais cette âme d'élite, et comme il était seul dans son champ, je devinai quel était le divin compagnon de son labeur. L'enfant avait offert son travail à Jésus-Christ, lui avait demandé de l'aider, et fort de sa prière, il travaillait avec plus d'ardeur. La prière, elle élève l'homme, elle le grandit, elle le fait monter à des sommets inconnus à celui qui ne prie pas. C'est elle qui fait l'homme véritablement grand, véritablement beau, puisqu'elle lui donne la grandeur et la beauté de Dieu.

Un de nos grands peintres français a tracé sur la toile un tableau que vous connaissez tous : l'*Angelus*. C'est l'heure du soir ; le soleil couchant irrise de ses derniers rayons le ciel et la campagne ; au loin, la cloche du village annonce l'Angelus, le cultivateur et sa femme

abandonnent les outils, se recueillent un instant et de leur cœur monte une prière vers le ciel.

Messieurs, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, Dieu est et restera le Maître. Chaque jour, dans vos champs, lorsque vous entendrez la cloche de l'église, pensez que le Tout-Puissant du haut des cieux vous voit ; offrez-lui votre travail, vos fatigues, vos préoccupations, vos peines. Que de vos lèvres une prière monte vers lui, pour qu'il bénisse vos efforts et vous donne une récolte plus abondante, pour qu'il protège vos familles et garde vos enfants. Que de votre cœur un peu d'amour aille consoler son cœur, à lui le grand Méconnu, le grand Abandonné, le grand Proscrit. Qu'il trouve en vous, ses amis, un dévouement pour l'abandon de tant d'autres ; et en récompense, avec les biens de la terre, Dieu vous donnera les biens qui ne périssent pas et qui seront votre bonheur dans le séjour des cieux. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ

(30 novembre)

UN MODÈLE DE VIE CHRÉTIENNE

*Imitatores mei estote,
sicut et ego Christi.*

Soyez mes imitateurs,
comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ.
(I Cor., iv, 16).

Mes frères,

Le voici donc revenu ce jour béni où le cycle liturgique rappelle de nouveau à votre vénération, à votre piété, à votre confiance, à votre amour, un saint que vous avez d'autant plus à cœur d'honorer qu'il se présente à vous avec les victoires de l'apostolat, avec les palmes du martyre et sa qualité de patron de la paroisse. Pour la plupart, vous avez répondu à l'appel de l'Eglise, et l'empressement avec lequel vous êtes venus en grand nombre vous agenouiller aujourd'hui au pied du divin Maître, à côté de l'image vénérée de votre glorieux Patron, prouve avec éloquence que le Dieu des apôtres et des martyrs n'est point encore oublié au milieu de vous.

Aussi bien, je m'associe de tout cœur aux pieux sentiments que doit exciter dans vos âmes la fête qui vous réunit en ce moment dans la maison du Père de famille, pour solliciter ensemble la puissante protection de celui à qui vos ancêtres ont confié la garde de cette cité. Ce n'est pas seulement un *Protecteur*, et pourtant quelle magnifique mission que celle-là, et quel puissant motif de confiance pour tous les protégés ! C'est un *Modèle*, modèle de vie chrétienne intense par son zèle, par son amour de la souffrance et tous les héroïsmes de son apostolat dignement couronné

par le martyre. Repassons ensemble les principales étapes de cette vie si laborieuse et si féconde, ce sera pour nous un stimulant énergique, particulièrement de nature à secouer notre somnolence, à réveiller notre activité.

Il y a un vieil adage profondément vrai qui dit : « *Exempla trahunt*. Les exemples entraînent. » L'exemple est en effet une force mystérieuse qui entraîne et qui subjugue. L'exemple du mal a quelque chose de plus envahissant, de plus séduisant, parce qu'il trouve un complice facile dans les secrètes tendances de notre nature déchue. L'exemple du bien est plus austère sans doute ; bien loin de favoriser les passions, il les combat ; mais il a quelque chose de la sublime virilité qui consiste à sortir de son égoïsme pour faire le bien ; il saisit l'âme par ses sommets et l'entraîne non moins irrésistiblement par les attractions de l'idéal. Regarder, c'est déjà vouloir, et vouloir c'est agir. Regardons notre modèle afin, à son exemple, de vouloir et d'agir.

I

L'Evangile est très sobre de détails sur la vie de S. André. Il n'est question de lui que dans trois ou quatre circonstances ; toutefois ces quelques indications suffisent amplement à notre édification.

Frère aîné de celui qui devait être le chef du collège apostolique, André naquit à Bethsaïda, dans la province de Galilée. « Les Galiléens étaient une race vigoureuse et brave, agricole et guerrière, qui se signala plus d'une fois dans l'histoire du peuple juif par sa bravoure et son patriotisme ; tenus à l'écart par les Scribes et les Docteurs de la Judée sous prétexte de leur ignorance et de leur rudesse, ils n'avaient ni Docteurs ni écoles célèbres ; mais, en revanche, ils étaient restés pieusement fidèles aux traditions de leurs pères et aux observances de la loi de Moïse. » Voilà pourquoi peut-être c'est au milieu de cette population ignorante et simple, mais humble, fidèle et généreuse, que le divin Maître devait naître, grandir et choisir ses apôtres pour l'établissement de l'Eglise et la régénération du genre humain.

Comme Pierre, son frère André était un modeste pêcheur du lac de Génézareth. « Le lac de Génézareth ou mer de Tibériade, est le joyau de la Galilée ; ses eaux ressemblent à l'opale aux reflets changeants. Un cercle de montagnes tantôt escarpées, tantôt doucement ondulées, ferme l'horizon de tous côtés et ne s'entr'ouvre qu'au sud pour former la vallée du Jourdain et donner passage au fleuve¹. » C'est sur les eaux de ce lac qu'André devait entendre l'appel du Maître et devenir pêcheur d'hommes.

Un jour qu'il pêchait avec son frère sur cette mer de Galilée, tous deux entendirent une voix qui venait du rivage et leur disait : « Sui-vez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. *Venite post me ; faciam vos fieri piscatores hominum*. » Et aussitôt André et Pierre abandonnent leurs filets pour suivre le Maître.

Dans un premier appel sur les bords du Jourdain, le Sauveur les avait attirés près de lui pour leur dire où il les emmenait ; aujourd'hui, il leur donne conscience de leur grande destinée dans ce mot d'un symbolisme saisissant : *pêcheurs d'hommes*. « La petite mer de Galilée, c'est le monde ; les deux pêcheurs de Bethsaïde, voilà les primeurs de cette légion d'apôtres qui jetteront le filet dans l'humanité. Le dessein est immense ; les ouvriers ne sont rien ; » mais Jésus les appelle, Jésus les instruira de sa divine doctrine pendant les trois ans qu'ils seront à son école ; Jésus les enflammera de zèle pour les âmes au contact de son Cœur sacré ; puis, après les avoir quittés pour remonter auprès de son Père, du haut du ciel Jésus leur enverra le Saint-Esprit pour les éclairer, les transformer, les purifier ; enfin il les lancera au milieu du monde pour continuer son œuvre et sa mission.

Désormais André est Apôtre. Il est appelé par le Maître ; pendant trois ans il sera à son école et il écoutera les sublimes enseignements de ce Maître ; il étudiera de près et à sa source cette théologie de la Croix, — qui est la base de l'Evangile, — pour en devenir le disciple, le prédicateur et le martyr, aussitôt qu'il entendra cette invitation souveraine de son divin Chef : « Va, enseigne tous les peuples... Prêche l'Evangile à toute créature. »

Hier encore, André n'était qu'un pauvre pêcheur de la Galilée ; aujourd'hui, il est pêcheur d'hommes, il est Apôtre. Hier, il était du monde ; aujourd'hui il n'est plus de ce monde : *Vos, de hoc mundo non estis*. Hier, il était à sa famille, il était à ses filets ; aujourd'hui, il est à Dieu et aux âmes ; aujourd'hui il ne s'appartient plus, il est l'homme de Dieu et son ambassadeur auprès des âmes !

Ah ! mes frères, nous qui vivons dans une atmosphère chrétienne et qui voyons sous nos yeux l'apostolat devenu populaire, songeons-nous au double travail de Dieu et de l'homme pour créer un Apôtre ? Avons-nous bien compris la nécessité et en même temps la grandeur, la sublimité de la vocation divine ? Avons-nous bien compris tout ce qu'il y a de sacrifice, de renoncement et d'héroïsme dans cette obéissance aveugle du pêcheur de Galilée qui abandonne ses filets, c'est-à-dire le monde et ses vanités, et ses plaisirs, et ses idoles, pour suivre Jésus, c'est-à-dire pour se livrer à la discrétion de la grâce, pour l'annoncer et la communiquer ensuite avec l'accent de la mère et les vigueurs du martyr, aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants ?

¹ P. Didon, *Jésus-Christ*.

Et cela sans nul souci de la gloire ou du mépris, avec cette seule devise au fond du cœur : « Dieu et les âmes. » Car telle est en effet la devise de l'Apôtre.

Qui nous dira maintenant les labeurs, les fatigues que ce vaillant athlète de Jésus-Christ dut essayer pour planter solidement la croix du Sauveur dans le cœur des Juifs, des Grecs, des Barbares qu'il va évangéliser ? Au milieu des perfectionnements modernes, nous ne pouvons que très imparfaitement nous représenter les obstacles sans nombre, les périls incessants, les persécutions violentes qui marquèrent son apostolat en Judée d'abord où il fut en butte à la haine des Pharisiens et des Sadducéens, puis en Scythie, en Galatie, en Bithynie, en Epire, en Thrace où chaque pas pour ainsi dire marquait une étape de son Calvaire... Et cependant le généreux Apôtre surabonde de joie au milieu de ses tribulations ; bien loin de murmurer contre la souffrance qui le suit pas à pas, il la bénit, il la recherche, il l'aime, car il sait que la souffrance, c'est le salut, c'est la vie, c'est l'union par excellence avec le Maître, et par conséquent, c'est la force, c'est la joie, c'est la sainteté.

II

Et nous, mes frères, quelle est notre devise, et comment accueillons-nous la souffrance, la croix, lorsqu'elle vient frapper à notre porte ? Quel est l'objectif de notre vie ? Quel est le premier article du code préconisé par le monde ? C'est celui-ci, peut-être, affiché par nos sociétés décadentes et assoiffées de retour au paganisme : « *Virtus post nummos !* De l'argent d'abord ! La vertu ensuite, si possible ! » Ou bien cet autre : « Le plaisir d'abord ! Le devoir plus tard ! Le monde d'abord et ses vanités, et ses honneurs, et ses jouissances, et ses spectacles, et ses richesses ; et Dieu ensuite, si l'on y pense, si l'on a le temps d'y penser ! » Pauvre cœur humain ! Pauvre cœur vénal ! Pauvre cœur dévoré par la soif de l'or et de la volupté sous toutes ses formes ! Ah ! je sais bien qu'il faut un effort pour nous arracher aux inclinations perverses de notre misérable nature déchue, pour déposer avec nos caressantes illusions les fausses idées du monde sur le bonheur et sur le malheur. Mais avons-nous oublié que nous ne sommes pas seuls sur le chemin de la vie, et qu'à côté de l'Ange gardien qui veille sur nous, de l'illustre Patron qui intercède sans cesse pour nous, de la Vierge Immaculée notre Mère, qui ne nous oublie pas, Dieu est toujours auprès de nous et nous offre sa *grâce* pour vaincre la tentation et accomplir généreusement notre devoir au prix de n'importe quel sacrifice ? Avons-nous oublié ces paroles du Maître : « Bienheureux ceux qui souffrent ! Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » Avons-nous donc oublié qu'après cette vie il y en a une

autre et que le bonheur ne sera notre partage que dans la mesure où nous aurons suivi notre adorable modèle, N.-S. Jésus-Christ, dans la mesure où nous aurons bu notre portion du calice d'amertume ; et qu'en un mot, le plus sûr chemin pour arriver au ciel, c'est celui de la souffrance qui éclaire, qui expie, qui châtie et qui reconforte ?

Or, la souffrance, sous une forme ou sous une autre, vous la rencontrez souvent au cours de votre pèlerinage ici-bas : c'est une compagne inséparable de notre vie. Pourquoi par conséquent chercher à nous y soustraire ? Pourquoi, au lieu de l'embrasser avec joie, pourquoi ne la recevons-nous qu'à contre-cœur, en murmurant contre cette Providence infiniment bonne, infiniment miséricordieuse qui nous ménage par là un moyen si efficace d'expiation et de salut ?

Oh ! qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir. Loin de nous, bien loin de nous les misérables désirs de jouissances et de plaisirs ! Chrétiens de nom, soyons-le aussi de fait et soyons dignes de ce nom qui veut dire disciples de la Croix. Aimons-la cette croix rédemptrice, portons-la dans notre cœur ! Qu'elle soit l'inspiratrice de toutes nos démarches et notre soutien dans la lutte qu'est la vie chrétienne ! Comme le dit si bien l'auteur de l'*Imitation* : « Dans la croix est le salut ; dans la croix, la vie ; dans la croix la protection contre les ennemis. De la croix découle la suavité céleste ; dans la croix est la force de l'âme ; dans la croix la joie de l'esprit. Dans la croix est le comble de la vertu ; dans la croix la perfection de la sainteté. Il n'y a point de salut pour l'âme ni d'espérance de la vie éternelle, si ce n'est dans la croix. Prenez donc votre croix et suivez Jésus, et vous irez à la vie éternelle¹. »

III

Pour nous apprendre à l'aimer davantage, jetons en finissant un dernier regard sur notre bien-aimé Patron, qui fut non seulement un disciple, mais un martyr de la croix.

Après avoir fondé l'Eglise par sa prédication, par ses miracles, par ses vertus, André n'avait plus, pour achever sa mission et parfaire sa ressemblance avec Celui qui fut l'âme de sa vie, qu'à sceller de son sang les vérités qu'il venait d'annoncer au monde. A l'exemple du divin Maître, il était appelé lui aussi, comme ses frères dans l'apostolat, à couronner sa carrière par le témoignage suprême, celui du sang. Il était appelé à arroser de ce sang le berceau de la chrétienté, afin de faire germer conjointement avec le sang du Calvaire une abondante moisson de chrétiens. *Sanguis martyrum, semen christianorum* : tel est le plan du divin fondateur.

Notre-Seigneur, du reste, avait tracé en ces termes les conditions de son apostolat : « Je

¹ Livre II, ch. xii, n. 2.

vous envoie, dit-il à ses apôtres, comme des brebis au milieu des loups ; on vous livrera aux tribunaux ; on vous flagellera dans les synagogues ; à cause de moi, on vous conduira devant les gouverneurs pour me rendre témoignage. Vous serez détestés à cause de mon nom. On vous tourmentera, on vous tuera... Mais ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent pas tuer l'âme. Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon Père. » « Celui qui aura rougi de moi » et de mon Evangile, « le Fils de l'homme rougira de lui quand il viendra dans tout l'éclat de sa Majesté, en présence de son Père et de tous les anges » pour juger l'univers. « Quand vous serez dans l'angoisse, ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Fidèle à sa haute vocation, l'Apôtre veut réaliser à la lettre la parole du Maître et vaincre le monde par la passion de la souffrance et de la mort : n'est-ce pas là peut-être qu'il faut chercher l'explication des prodigieux triomphes qui couronnèrent son apostolat ?

Et en effet, une passion brûlante, comme nous l'avons vu, on pourrait presque dire une enthousiaste ivresse s'était emparée de l'âme de l'Apôtre, la passion, l'ivresse de la croix. La vie tout entière de notre héros ne fut autre chose qu'un long et crucifiant martyre. Enfin l'heure du sacrifice suprême allait sonner.

L'humble pêcheur de Bethsaïde était devenu, conformément à la parole prophétique de Notre-Seigneur, un pêcheur d'hommes. L'Asie-Mineure et la Thrace avaient embrassé l'Evangile à sa parole et salué la croix du Rédempteur ; c'est l'Achaïe qui devait être le dernier théâtre de son zèle. Parvenu à Patras, capitale de cette province, André avait déjà opéré d'innombrables conversions dans cette ville, lorsque le proconsul Egée le fit jeter en prison. Après plusieurs jours de souffrances, le gouverneur l'interroge et lui ordonne sous peine de mort de sacrifier aux dieux. Le héros reste inébranlable : « Apprends, lui dit-il, qu'il n'y a qu'un Dieu tout-puissant auquel je sacrifie tous les jours et que je suis prêt à verser mon sang pour lui. » Et comme l'héroïque Apôtre exaltait le mystère de la croix et continuait de reprocher son impiété au proconsul, Egée exaspéré commanda qu'on le mît en croix pour l'associer au supplice de son Maître. Et c'est alors qu'arrivé au lieu de son martyre André s'écria de loin : « O bonne croix, qui as tiré ta gloire des membres du Seigneur ! croix longtemps désirée, ardemment aimée, cherchée sans relâche, et enfin préparée à mes ardents désirs, retire-moi d'entre les hommes et rends-moi à mon Maître, afin que par toi me reçoive Celui qui m'a racheté par toi. » Et le valeureux soldat de Jésus-Christ fut attaché à la croix, sur laquelle il demeura deux jours sans cesser de prêcher le mystère de la croix.

**

Et maintenant, instruisons-nous, mes frères, à cette école. Quelle éloquente leçon et quel mémorable exemple pour un siècle où la foi s'en va et où la charité se refroidit tous les jours ! Combien nos existences commodes, souvent molles et voluptueuses, au sein de notre France vieillissante et épuisée, sont mesquines en regard de cet héroïsme chrétien qui offre généreusement à son Dieu santé, jeunesse, talents, biens extérieurs, dons de l'intelligence et du cœur, tout en un mot avec la vie !

Pour vous, mes frères, qui avez l'avantage d'habiter cette vieille cité dont les annales ont si fièrement consigné la foi robuste et patriarcale de vos pères ; pour vous, qui avez le droit d'être fiers de votre histoire locale et spécialement des mémorables souvenirs qui se rattachent à la chronique religieuse du pays, gardez fidèlement l'héritage traditionnel de vaillance chrétienne que vous ont légué vos ancêtres. Soyez dignes de votre illustre Patron. C'est le même *Credo* que le sien qui est sur vos lèvres. C'est le même drapeau que vous avez à défendre. C'est la même Croix que vous avez à glorifier non pas seulement sur votre front et votre poitrine, mais du fond de votre cœur pour de là la faire rayonner dans votre vie tout entière. C'est le même Christ toujours crucifié, mais toujours vivant, que vous voulez acclamer, aimer, adorer.

Mes frères, j'ignore si la Providence, dans ses desseins insondables, nous aurait appelés à la vocation privilégiée de lui offrir un jour le témoignage suprême de notre sang. Mais, s'il fallait encore du sang pour apaiser la justice divine tant outragée à tous les degrés de l'échelle sociale, oui, n'est-ce pas ? vous donneriez le vôtre de bon cœur pour le triomphe de l'Eglise et le salut de la Patrie !

En attendant, et quoi qu'il arrive, soyons Apôtres par l'énergie de nos convictions, par les mille industries de notre zèle, par la prière, par la parole, par la plume, par l'exemple surtout d'une vie chrétienne plus intense que jamais !

Soyons martyrs par la résignation chrétienne, par l'acceptation joyeuse de toutes les croix qui pèsent sur nos épaules, par la sanctification de nos deuils, de nos tristesses, de nos larmes, de nos tribulations de toutes sortes !

Puisse votre illustre Patron bénir ces vœux que je lui adresse en votre nom et vous garder une place à côté de lui dans le séjour de l'éternel bonheur ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 novembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 21 novembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le Déserteur. Drame social en trois actes, 865.

Liste des Œuvres pour les Provinciaux résidant à Paris, 880.

LE DÉSERTEUR

Drame social en trois actes

AVANT-PROPOS

« Rien de ce qui peut intéresser le salut des âmes n'échappe à la sollicitude vigilante du Souverain Pontife. En voyant se multiplier les rapports des nations entre elles, par suite de la facilité des communications; en remarquant les changements fréquents de résidence et les mouvements de populations qui se produisent dans l'intérieur même de chaque nation, Sa Sainteté s'est émue des dangers courus par les âmes, dans cette double émigration, extérieure et intérieure, et le Pape n'a pas hésité à communiquer ses inquiétudes aux Evêques et à leur demander de chercher les moyens de conjurer ce péril.

« Sans doute le premier moyen, et le plus efficace, serait de ranimer dans les âmes l'amour du foyer paternel, l'intelligence des biens réels que procure la vie de famille, loin de l'agitation des villes. Quelle erreur, en effet, pour nos habitants des campagnes, de chercher dans les principaux centres le bien-être qu'il est si difficile d'y rencontrer! Les séductions sont bien grandes, et les quelques rares succès séduisent la multitude; mais, en réalité, rien ne remplace l'heureuse simplicité conservée dans la petite patrie qui s'appelle la paroisse. L'âme et le corps y trouvent, avec la richesse de la santé, les mœurs honnêtes qui soutiennent la vertu, préparent les familles nombreuses et attirent les bénédictions du ciel.

« Notre premier effort devra donc être de retenir, autant que possible, au foyer familial, les jeunes gens et les jeunes filles qui témoigneraient la pensée d'aller se fixer dans quelque grande ville... »

Tel est le début de la lettre que Son Eminence le Cardinal Coullié adressait au début de mai dernier aux curés de son diocèse, après le Communiqué du Cardinal Archevêque de Paris à tous les Evêques de France sur ce grave sujet. L'*Ami du Clergé* n'a point pris connaissance de ce document sans se demander comment il pourrait aider ses lecteurs dans le travail indiqué. Le remarquable Congrès de la Société d'Economie Sociale de 1909 sur la Désertion des campagnes, les « Journées d'Emigrants » tenues à Guéret en septembre 1910, et les Mandements de Carême de NN. SS. Lecœur et Morelle ne nous avaient pas laissés indifférents. Des actes récents du Souverain Pontife¹, preuves nouvelles de sa « sollicitude vigilante » pour tous les émigrants, nous pressent davantage encore.

Pour les aider dans ce travail de l'opinion à réformer, Messieurs les Curés peuvent avantageusement faire appel aux membres de leurs Patronages. Leur

¹ Encyclique *Lacrimabili statu* du 7 juin 1912; — surtout le *Motu proprio* « De Catholicorum in exteris regionibus emigratione » du 15 août; — les Lettres apostoliques créant un évêché catholique au Canada (15 juillet); — la Lettre au Supérieur de l'Institut de St-Charles en faveur des émigrants italiens (4 septembre).

« théâtre » ne peut-il point servir de « chaire ? » Et quel fécond apostolat les Jeunes ne peuvent-ils pas accomplir sur ce terrain !

Dans cette urgente besogne, peut-être le drame social que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs pourra-t-il être un instrument de quelque utilité !

PERSONNAGES

JEAN, second fils du Père Deschamps.

LE PÈRE DESCHAMPS, cultivateur.

PAUL, fils aîné.

HENRI, ami de Jean.

M. BLANCOR, Président de la Société Philanthropique *La Haute-Marne*.

ANTOINE, son domestique.

EUGÈNE JUNET, } haut-marnais à Paris.

FRANÇOIS LALLURÉ, }

LE MÉGOTTIER.

LE MENDIANT.

LE TENANCIER DE L'ASILE DE NUIT.

LE DOCTEUR.

Le premier acte se passe fin septembre 1910 à Genevrières. — Le deuxième, en novembre de la même année, à Paris, au siège de la Société Philanthropique *La Haute-Marne*. — Le troisième, deux ans après, en octobre 1912, à Paris, dans un asile de nuit.

N. B. — Très facilement, pour augmenter l'intérêt, les localités voisines du village où sera jouée la pièce pourront être désignées en place de celles citées. Dans quel pays, hélas ! ce drame n'a-t-il pas été vécu ?... De même, certaines expressions de « terroir » seront avantageusement remplacées par d'autres similaires.

PREMIER ACTE : LA FUITE

La scène représente une « cuisine » de campagne. — Au fond, à gauche de la grande cheminée, la porte du « poêle. » Contre la paroi gauche, la caisse à bois avec un fagot et des bûches, un buffet. — Du côté droit, une fenêtre avec évier, et la porte. — Au milieu, une grande table très épaisse avec des bancs. Sur la table, au bout, dans la serviette, la miche de pain. — Sur la grande cheminée, au milieu, le vieux Crucifix ; à côté, des lanternes, des lampes, etc.

Scène I

Jean (seul)

JEAN. (Il jette son paquet de vêtements sur la grande table de la ferme). Il n'y a personne à la maison ! Tous partis ? Ils vont dire qu'ils m'attendaient plus tôt. Bah ! c'est « la fuite » aujourd'hui ; on avait bien le droit de faire un peu la noce. Une dizaine de bouteilles de bière avec les amis, pour se quitter, c'est pas trop !... De quel côté sont-ils ? (Il va vers la porte qui donne sur les champs. A Henri qu'il aperçoit). Tiens, mon vieux ! te voilà ? Entre donc !

Scène II

Jean, Henri (en habits de chasse, ceinture, cartouchière, le fusil et le carnier à l'épaule)

HENRI. — Eh bien ! quoi ? tu es revenu ?

JEAN. — J'arrive à l'instant. C'était entendu qu'on m'attendrait au train de 2 heures ; mon père a dû aller à la gare en voiture. Mais, tu sais, les copains, on ne peut pas se quitter ; nous avons fait un peu la bombe d'adieu à la gare de Chalindrey ; j'ai manqué le train de 2 heures, et j'ai dû m'appuyer les douze kilomètres à pied... Assieds-toi, va !

HENRI (*s'asseyant*). — Ah ! que c'est dur de marcher dans vos sales chemins ! Depuis dix jours que je suis ici, je trimbale dans tous les coins pour dénicher quelque chose ; je n'ai rien fait ; une perdrix hier soir, depuis dix jours ! On vante la campagne ; vivement le bitume et mon boulot !... Ça ne fait pas si mal aux pieds et on ne se salit pas. Regarde-moi ça !...

JEAN. — Ah ! ne m'en parle pas ! Vois-tu, ça me dégoûte de rentrer ici, même pour quelques jours. Penses-tu ? Depuis deux ans que je n'en fiche pas la secousse, être obligé de rempoigner la charrue ! J'avais réussi à m'« embusquer » là-bas ; chez le capitaine, j'étais toujours au chaud, les pieds au sec, quelques bons morceaux à la cuisine de temps en temps... Et dire qu'il va falloir aller se faire canarder tout c't'hiver, se faire griller en moisson, et toute la purée !...

HENRI. — Il ne tient qu'à toi !

JEAN. — J'sais bien !

HENRI. — Qu'est-ce qui t'empêche de faire comme moi ? Quand je suis revenu il y a deux ans, moi aussi j'avais été embusqué chez mon lieutenant et ça ne me disait plus rien d'aller par les champs. J'ai dit à la vieille : « Tu sais, la mère, j'm'en vais. » Elle s'est mise à jaser, je l'ai laissée faire... Deux jours après, elle n'y pensait plus... En as-tu déjà parlé ?

JEAN. — Il y a belle lurette que je plaide pour ça ! L'autre jour, quand je suis venu chercher mes « pékins », nous avons eu encore une empoigne nous deux le père. Il parlait d'acheter une pièce de quatre ou cinq journaux jusque derrière les bois là-bas, — un bon champ et presque pour rien, ça c'est vrai ! — Alors je lui ai dit : « Mais, qui est-ce donc qui cultivera tout ça ? Est-ce que vous n'en avez pas assez ? — Toi ! » qu'il m'a répondu.

— Et comme je lui disais qu'il savait pourtant bien que je n'étais pas du tout décidé à rentrer au pays, il s'est mis dans une colère... il m'en a dit !... « Si c'est pour partir, qu'il m'a dit en finissant, au moment où je m'en allais, c'est pas la peine de revenir ; je te défends de remettre les pieds chez nous. En tout cas, tu n'y coucheras pas : je n'ai pas l'habitude d'héberger les fainéants ! » Et tu sais, celui-là, quand il a dit quelque chose !...

HENRI. — Et ta mère ?

JEAN. — Tu penses bien qu'elle ne veut pas en entendre parler ! Elle me raconte que c'est pour moi, qu'ils ont pris tant de peine ; qu'ils ne se seraient pas donné tant de maux s'ils avaient su ; que je suis un sans-cœur de les laisser à leur âge avec tout le souci ; que je verrai quand j'aurai des enfants ; (*en ricanant*) que le bon Dieu me maudira... est-ce que je sais quoi ?

HENRI. — Et ton frère, encore pis ?

JEAN. — Mon frère ! parce qu'il a quelques années de plus que moi, il se croit en droit de me faire des tas d'observations : Qu'est-ce que je m'en irais crever la faim à Paris quand il y a du pain à manger chez nous ; tous ceux qui y sont ne disent pas ce qu'ils souffrent ; les trois quarts meurent de la poitrine ; ils font des métiers de chiens... Il en cause comme s'il y avait passé sa vie... et il n'est jamais sorti du pays !... Mais je sais d'où ça vient. Il est tout le temps avec le curé, — nous avons un jeune curé qui fait du zèle ! — il va tous les huit jours aux réunions d'un... Cercle d'études, qu'ils appellent ; quand il revient de là, il est tout feu tout flamme ; faut l'entendre... Jusqu'au maître d'école qui est venu dire chez nous que je n'allais bien sûr pas partir avec une situation comme il y en a une chez nous ; il ferait mieux de faire sa classe, celui-là !

Bref ! tu vois que j'ai tout le monde contre moi ! et, pour moi, personne ! Je suis seul, absolument seul !... Eh bien, tu sais, on y regarde à deux fois !...

HENRI. — Alors ! ça t'impressionne ? Eh bien, reste chez toi, tu n'es pas capable de vivre à Paris ! Tu n'as pas l'énergie...

JEAN. — Oh ! ça ne m'impressionne pas tant que ça ! ne crois pas !...

HENRI. — Allons donc ! Chacun parle pour son saint ! tu peux être sûr que si, chez vous, on te raconte tout ça, c'est parce qu'ils ont compté sur toi pour se décharger un peu, pour ne pas avoir tant de peine. Ils voient que ça n'a pas l'air de prendre, leurs histoires, que tu as l'air décidé à partir, ils font la comédie... Tu serais bien bête de t'y laisser prendre ! Chacun pour soi dans ce bas monde, tu sais ; plus tu vieilliras, plus tu verras que c'est vrai, ce dicton-là... et, si tu viens à Paris, tu ne tarderas pas à en avoir la preuve !

JEAN. — Attends ! je m'en vais chercher un verre. Nous trinquerons. Si le vieux me met à la porte ce soir, j'aurai toujours eu ça !... Attends ! il en reste du vieux par là, derrière les fagots... Duquel veux-tu ?... De la Roche, des Mottes, de la Côte ?...

HENRI. — Oh là ! quel choix ! Quand tu viendras à Paris, je ne t'en offrirai pas tant que ça... Ah ! ces campagnards ! ça ne se refuse rien... Apporte celui que tu voudras, du bon !... (*Jean va à la cave*).

Scène III

Henri (*seul*)

HENRI. — Encore un que je vais décrocher !... Il fait toujours bon les rencontrer sur le Boulevard, ces fils de fermiers ! Ils ont beau ne pas gagner grand-chose, ils ont toujours de la galette : les vieux leur en envoient... Et, comme ils sont malades de parler de leur patelin, on est sûr de se faire payer un dîner à l'œil. Hier, le fils à la Française,

à la ferme là-bas ; aujourd'hui le jeune Deschamps... Il y'a du bon ! Quelques soupers assurés pour c't'hiver !... Et puis, on a beau dire que le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre, quand on est dans la misère comme moi, ça fait plaisir d'y mettre les autres !...

Scène IV

Henri, Jean

JEAN (*rentrant de la cave*). — Attends ! en voici qui ne doit pas être mauvais ! (*Tout en causant, il cherche des verres, la tire-bouchon, débouche la bouteille et verse*). Alors, qu'est-ce que tu fais, à Paris ?

HENRI. — Eh bien ! on burine... Partout faut travailler.

JEAN. — Dans quoi que tu travailles ?

HENRI. — Ça dépend des saisons. Les mois derniers je m'étais mis aux restaurants, garçon de salle. C'est pas mauvais ! A Paris, les clients ne chinent pas pour les pourboires ; on a bientôt fini de se faire ses huit ou dix francs. Le lundi on peut se payer une ballade dans la banlieue, et on peut s'offrir largement ses petites vacances... Et c'est ainsi que, pendant que les Deschamps se crèvent le tempérament pour rentrer leurs avoines et arracher leurs pommes de terre, l'Henri de chez la Sophie se promène à l'ombre avec son « Idéal » (*il montre son fusil*), cueille des noisettes, respire le grand air... et... boit à ta santé. (*Ils trinquent*).

JEAN. — A la tienne, Henri !

HENRI (*reposant son verre*). — Pas mauvais, ton picolot ! Ça ne vaut pas le champagne Mercier, mais ça se laisse boire !...

JEAN. — Pourrais-tu me trouver une place à Paris, toi ?

HENRI. — Pourquoi pas ? On rencontre quelquefois de bonnes occasions !... Mais, vois-tu, c'est pas comme ça que ça se pratique, à Paris. Il y a des gens exprès pour placer les campagnards qui arrivent ; en descendant du train, sans perdre de temps, tu vas au « bureau de placement » : c'est comme ça que ça s'appelle ; tu trouves là une grande liste de demandes d'employés de bureau, de gratte-papiers, de cochers, de domestiques, de garçons, de chargeurs, de plongeurs... est-ce que je sais ? Tu te fais inscrire. Tu reviens le soir ou le lendemain ; on te donne une adresse ; tu y vas ; tu travailles tout de suite ; au bout de la semaine au plus tard tu touches ton pognon... Ça n'est pas plus compliqué que ça !

JEAN (*qui écoute émerveillé*). — Evidemment, c'est épatant, à côté d'ici ! Tu sais ce que c'est ! Il faut des années pour se monter ; quand on a ce qu'il faut, une écurie, des chevaux, des harnais, des champs, on s'esquinte toute une année pour rien. Tout est bien préparé, la gelée arrive ; on va moissonner,

c'est la grêle... Et puis, on n'a jamais un sou chez soi... et, des tas de blé, ça ne se mange pas !... (*Après un moment de réflexion*)... Non ! du moment que je peux faire autrement, puisque rien ne m'y attache, ce serait fou de rester ici, ce n'est pas quand j'aurai rempoigné le collier qu'il faudra parler de le lâcher. Par conséquent, c'est aujourd'hui qu'il faut que ça se décide !... Eh bien ! tu sais, Henri, c'est une veine que tu te sois trouvé là. Si je ne t'avais pas rencontré, j'aurais encore été dans le cas de me laisser empaumer... Après tout, qu'ils soient contents ou non, chacun fait sa vie !

HENRI. — Tu as vingt et un ans !

JEAN. — Je te crois, et les mois de nourrice !...

HENRI. — Tu as par conséquent le droit de faire des bêtises tout seul !... Du moment que tu ne leur demandes rien !...

JEAN. — Tiens ! les revoici justement ; tant pis, j'avais en reparler... Regarde-moi s'ils sont sales ! et pour ramener quoi ? Des pommes de terre moitié pourries !

Scène V

Henri, Jean, le Père Deschamps

LE PÈRE (*entrant, retour des champs, à son fils qui s'avance à sa rencontre*). — Te voilà tout de même ?... Tu me fais aller à la gare pour rien !... Comme si on n'avait à faire que de se promener, à cette époque-ci, chez nous !

JEAN. — Bonsoir, papa !

LE PÈRE. — Bonsoir ! (*à Henri qu'il n'avait pas aperçu*)... Tiens, Henri !... Assieds-toi. Je ne te voyais pas !

HENRI. — Il ne fait pas trop chaud, ce soir !

LE PÈRE. — Eh ! non ! et ça nous ennuie bien. Nous avons deux voitures de pommes de terre sur le champ ; s'il venait à geler demain matin !... Enfin ! il faut espérer !... Mais, causez un moment vous deux Jean ; je vais me nettoyer un peu... Par les champs, on se salit tellement, aujourd'hui ! (*Il sort par le fond*).

Scène VI

Henri, Jean

HENRI. — Pas commode, ton père, en effet ! Faut pas que ça flanche avec lui ! C'est curieux ! A la campagne, ils ont beau avoir vingt, vingt-cinq, trente ans, « les enfants » sont toujours des enfants... Vive la liberté !

JEAN. — Ah oui ! vive la liberté ! Vois-tu mon frère Paul ? Un vrai martyr !... Il a 26 ans, et n'est pas marié. Soi-disant qu'il attendait que je sois rentré du régiment, pour ne pas laisser le père tout seul !... Ici, il n'y a qu'une chose d'essentielle : il faut qu'on soit en force pour que l'ouvrage se fasse. Un enfant, c'est comme un bon cheval. On le

soigne bien parce qu'on en a besoin ; on ne le laisse pas partir tant qu'on ne peut pas se passer de lui. Il n'y a pas de convenance ni d'amour qui tienne : c'est comme ça ! Dimanches, jours de fêtes, noces, ça n'a rien à faire, s'il y a de l'ouvrage qui presse. Les jours de fête, c'est ceux-là qu'on travaille le plus, les trois quarts du temps. Et tu crois que c'est une vie ?... Je m'en vais. Ils diront ce qu'ils voudront !...

HENRI. — Pas si fort !... si ton père t'entendait !...

Scène VII

Henri, Jean, le Père Deschamps

LE PÈRE (*propre, en blouse ; il fait semblant de n'avoir pas entendu, mais sa voix et sa figure le trahissent*). — Ah ! ça repose, de se rechanger un peu. J'avais chaud ; ma chemise était mouillée ; on s'est dépêché pour finir le « journal » de la Combe...

JEAN. — Vous prenez un verre avec nous ?...

LE PÈRE. — Ne te dérange pas ! J'ai chaud ; j'aime mieux prendre un verre de piquette ; il y en a de la toute fraîche à la cave, dans la cinquième futaille, sous le jour. Ta maman l'a faite la semaine dernière, avec quelques pommes tombées et des prunelles ; elle en a eu des maux pour ramasser ça !

JEAN. — Où est-elle donc, la mère ?

LE PÈRE (*d'un ton de reproche*). — Ta « maman ? » Elle est repassée par le clos, cueillir des haricots pour le souper. Je crois qu'elle a tué un lapin aussi, parce que tu revenais.

HENRI. — J'espère qu'on te fait faire la fête, Jean !...

JEAN (*à son père*). — Et Paul ?

LE PÈRE. — Paul ? Il dételle... Il en a assez, il est éreinté. Ça été très dur, cette année, il a tellement plu ! S'il y en a un qui soit content de te voir revenir, c'est lui !

HENRI. — Vous avez beaucoup de travail ?

LE PÈRE. — Songe donc, mon pauvre ami ! Trente-cinq journaux par « saison » ; et, depuis que Jean est parti, nous avons tout fait tout seuls. Pas moyen de trouver à se faire aider : il n'y a plus personne. Ils ont peur de se salir les mains ; ils s'en vont tous. Et pourquoi faire ? Traîner la misère à Paris !

JEAN. — Ça ne se voit pas trop !...

LE PÈRE. — Qu'est-ce que tu dis ?

JEAN. — Je dis que ça ne se voit pas trop que ceux qui s'en vont traînent la misère !... Regardez Henri !

LE PÈRE. — Henri ? Il est comme les autres ! (*S'adressant à Henri*). Vois-tu, mon ami, tu aurais beau me raconter tout ce que tu voudrais, tu ne me ferais jamais croire qu'il fait bon là-bas. Je suis un vieux, moi, j'en ai vu beaucoup qui y sont allés ; je n'en ai guère vu qui soient rentrés millionnaires... Leurs cercueils même ne sont pas revenus : ils n'avaient pas le moyen de se faire ramener.

Vous avez beau venir à peu près tous les ans faire les « mariolles » dans le pays, vous amener avec des paletots, des melons, des pardessus, des bottines à coïncoin !... Vous n'en faites accroire à personne. Quand vous vous êtes bien retapés chez vos parents, vous leur emportez encore — sous prétexte de faire des provisions, et sans payer... bien entendu, — tout ce qu'ils ont eu bien des maux de faire venir. Vous arrivez tous avec des mannequins vides, et la carriole file vite quand on vient de vous chercher à la gare... Faudrait des malbrouchs pour vous reconduire ! Ah ! vois-tu, les vieux, c'en a tant vu !...

HENRI. — Père Deschamps, il y en a d'uns et d'autres !

LE PÈRE. — C'est tous la même graine ! Ils ont un poil dans la main ! Crois-tu, par exemple, que tu ne serais pas mieux à gagner tranquillement ta vie comme faisait feu ton père, ici, auprès de ta mère que tu as laissée bien toute seule, la pauvre femme, plutôt que d'aller t'user dans ton diable de Paris ?... Mais, tu sais, c'est ton affaire, ça ne me regarde pas ; si je te dis ça, c'est parce que je t'en parle !... En tous cas, je sais bien une chose, c'est que les miens ne partiront pas ! L'ouvrage ne manque pas ; nous « vivons sur nous » ; il y a à faire pour tous ; nous ne sommes même pas assez de bras. Si Paul se marie un de ces jours, maintenant que son frère est rentré, sa maison est prête, il peut s'installer. Avec Jean, nous reprendrons le train de la maison ici : il y a de l'argent à gagner, et tranquillement !

JEAN. — Ça, ça n'est pas fait !

LE PÈRE. — Ça n'est pas fait ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

JEAN (*d'un ton impertinent*). — Je veux dire que vous avez votre façon de voir, à vous, et qu'il y en a d'autres...

LE PÈRE (*après un moment de silence pénible pour tous, pendant lequel Jean verse à boire à Henri*). — Mon garçon, je ne sais pas ce qu'il y a, mais tu n'as pas l'air décidé à marcher « d'adresse... » Tu sais ce que je t'ai dit l'autre jour...

JEAN (*de plus en plus impertinent*). — Ce que vous m'avez dit l'autre jour et puis rien, c'est la même chose. Je ne suis pas un imbécile ; je sais bien ce que vous voudriez, et Henri qui n'est pas bête non plus me le disait bien tout à l'heure... Je suis mon maître, n'est-ce pas ? J'ai travaillé à la maison avant de partir au régiment ; j'avais largement gagné ce que vous avez pu m'envoyer. (*Il insiste et articule*) : Je ne dois rien à personne !

LE PÈRE. — Jean !

JEAN. — Laissez votre Jean avec vos vieilles histoires ! Vous « vivez sur vous ? ! » Vous vous esquintez sur vos terres alors que vous devriez en jouir. C'est bon pour les imbéciles qui n'ont jamais rien pu faire à l'école, comme

Paul, de rester par ici : ceux-là, ce sont les fermiers, les paysans de l'avenir. Il y en a assez, Dieu merci ! Mais, quand on a réussi à 12 ans, comme moi, à passer son certificat d'études, et qu'après on a suivi les journaux, on peut gagner sa vie ailleurs, avec beaucoup moins de mal, on peut s'offrir quelques plaisirs, et ceux qui s'en privent sont des nigauds.

LE PÈRE. — Peux-tu dire des sottises pareilles !

JEAN. — Ce ne sont pas des sottises, c'est raisonné : il y a assez longtemps que j'y pense !... Vous souvenez-vous ? Quand j'allais en classe je n'y faisais pas grand-chose. Vous avez fait un jour des reproches au maître ; vous lui avez dit : « S'il ne passe pas son certificat cette année, il ne rentrera pas l'année prochaine. » J'étais là ; c'était à une heure, quand on rentrait. Le soir, pendant l'école, je ne savais pas faire un problème ; l'instituteur me tomba dessus, dans une colère !... et j'entends encore ce qu'il m'a dit, c'est l'homme-là, en finissant : « Tu passeras ta vie derrière tes bœufs, toi ! » Tous les autres riaient. J'ai compris ce jour-là que c'étaient les idiots qui restaient ici ; j'ai travaillé ; j'ai eu mon certificat ; et dès ce jour-là, j'avais juré que je n'y passerais pas ma vie, derrière vos bœufs... A force de travailler avec eux, de 13 à 20 ans, j'avais fini par les aimer, les pauvres bêtes ; en creusant les sillons, j'avais pris le goût de la terre ; nos champs, il me semblait que jamais je ne pourrais les quitter ! Mais depuis deux ans je respire un autre air ; j'ai vu bien des choses que vous n'avez pas vues, et... Mais, Henri, ça t'ennuie, tout ça... Allons donc prendre un apéritif !...

HENRI. — Si on veut !... (*il se lève pour partir, avale son verre*). Allons ! père Deschamps, au revoir, et bon courage !

LE PÈRE (*qui contient une sourde colère*). — Au revoir, mon ami ! Tu pars demain, déjà ?

HENRI. — Oui, demain, dans la matinée. Il faut se reposer la nuit prochaine pour reprendre dès le lendemain... Au revoir !

LE PÈRE. — Adieu ! (*Ils sortent*).

Scène VIII

Le Père Deschamps (*seul*)

LE PÈRE. — Qu'ont-ils fait de mon fils ! Les canailles !... Lui, s'en aller ? Lui ? Un garçon si robuste ! Fallait le voir avant qu'il ne parte pour son sort ; on venait le regarder de toute la plaine charger les voitures de gerbes : tout y volait !... Et les sacs de pommes de terre, comme il vous maniait ça ! Il n'avait pas son pareil pour « recasser » une vieille luzerne... Jean ! mais où irait-il ? Il y a de l'ouvrage pour lui, ici ; il est chez lui ; il me doit rien à personne ; tous les champs sont en bon état ; nous deux Justine pour l'aider... Mais qu'est-ce qu'il ferait ? Il ne sait point de métier ; on ne

cultive pas, à Paris... Et nous laisser tout seuls ? Voici 3 ans que son frère attend qu'il revienne pour se marier, et il s'en irait maintenant !... Mais c'est fou ! (*Il se lève et se promène nerveusement dans la cuisine*)... Mais qu'est-ce que nous deviendrions ? Il n'y aurait plus qu'à vendre ; mieux vaudrait ça que de voir tout en friche !... Et depuis 40 ans que je travaille ! En avons-nous bêché nous deux ma pauvre Justine, quand ils étaient petits ! En avons-nous eu des maux !... Ma pauvre femme, quand tu vas savoir ça !... Je ne me trompais pas, il a bien dans l'idée de s'en aller ! Mon Dieu ! quel gros malheur !

Scène IX

Le Père Deschamps, Paul

PAUL (*qui entre*). — Qu'est-ce qu'il y a donc ? Il n'est pas revenu ?

LE PÈRE. — Si !

PAUL. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE PÈRE. — Oh ! si tu savais !... Ta maman est-elle rentrée ?

PAUL. — Non ! pas encore ; elle ne rentrera qu'à la nuit. Mais qu'est-ce qu'il y a ?

LE PÈRE. — Ecoute ! (*Sous le coup de l'émotion, il causé avec peine*). Mon pauvre enfant ! Ton frère... Jean... veut... s'en aller... à Paris !

PAUL. — Mais, non, papa ; ce n'est pas possible !

LE PÈRE. — Si !

PAUL. — Qui est-ce qui vous a dit cela ?

LE PÈRE. — Lui.

PAUL. — Où ? Quand ?

LE PÈRE. — Ici, tout de suite. Le voilà qui sort avec ce vaurien d'Henri de chez la Sophie : ils vont boire un apéritif : les fainéants ! Est-ce qu'on en boit, nous ?... Tu ne nous a pas entendus, donc ?

PAUL. — Non ! je dételais les chevaux ; je les ai fait boire ; j'ai donné aux bêtes ; maman n'aura plus qu'à traire en revenant, et on pourra souper.

LE PÈRE. — Tu es gentil, toi !... Mais, si tu savais ses théories ! Je les ai trouvés tous deux en train de boire une bouteille des Mottes. Il ne restait que cette bouteille-là ; je la gardais pour ta noce, parce qu'elle était aussi vieille que toi. Ils m'en avaient offert, j'ai dit que j'aimais mieux la piquette parce que j'avais chaud. Ils l'ont vidée tout entière. Vois-tu, ce n'était pas pour rien qu'ils étaient ensemble : ils manigançaient quelque chose. Pendant que je me rechangeais, Jean criait fort ; je n'entendais pas tout ce qu'il disait, mais j'en ai assez entendu : il est décidé à partir !

PAUL. — Ce grand fainéant d'Henri ! Il se vante de gagner des 10 fr. par jour. Sa mère meurt de faim, ici ; il ne lui envoie pas un sou et il vient encore la piller pendant ses

vacances. Elle avait quelques fruits, la pauvre femme. Je suis passé tout à l'heure près de son verger, il n'en reste pas un !... Et c'est ça que Jean va écouter ! Non ! je ne peux pas le croire !

LE PÈRE. — C'est pourtant vrai !... Ton frère m'avait déjà laissé quelques « parentendus » les dernières fois qu'il était venu en permission. L'autre jour, je lui ai dit bien des choses encore. Mais tout à l'heure, il m'a ramené une histoire de classe ; il m'a dit que c'était raisonné, qu'il n'y avait que les imbéciles qui restaient à la campagne, qu'avec son certificat et son instruction il pouvait gagner de l'argent avec beaucoup moins de maux, qu'il ne nous devait rien... et un tas de choses comme ça !

PAUL. — Et où veut-il aller ?

LE PÈRE. — A Paris, bien sûr !

PAUL. — Mais ça n'est jamais possible !... Alors, « chez nous » : notre maison, notre jardin, nos champs, nos prés, notre verger, ... qu'est-ce qui va s'occuper de tout ça ? Jamais nous ne pourrions tout faire !... Vous n'êtes plus jeunes, vous deux maman !... Mais il nous force à sortir de chez nous !... Faudra bien qu'on fasse de la place à un fermier ! Et quel rentaire aura-t-on ? Et puis, où en trouver, des fermiers ? Et quelles gens ?... Il dévalise « chez nous », mon frère, il dévalise « chez nous !... »

LE PÈRE. — Je n'en peux plus ! Quand il va revenir, je vais lui demander si c'est pour tout de bon. S'il dit oui, c'est pas la peine d'essayer de le retenir, il ne ferait rien de bon. Je l'ai prévenu : il ne couchera pas ici, et ça ne sera pas de sitôt qu'il rentre chez nous !... Ah ! galopin ! Venir nous faire un coup pareil quand on a travaillé si longtemps pour lui !... Attends ! le revoici ! ça va être réglé avant que ta maman ne revienne ! Ce n'est pas la peine de la tuer, cette pauvre femme, avec de pareilles émotions !...

Scène X

Le Père Deschamps, Jean, Paul,

JEAN (*rentrant la figure illuminée, presque ivre*). — Bonsoir, Paul !... C'était « la fuite » ce matin ; c'est encore « la fuite » demain... Toujours la fuite ! Vive la fuite !... (*Il circule autour de la chambre, nerveux*).

PAUL. — Allons ! Qu'est-ce que tu racontes ? Des bêtises !... Ça se voit que c'est la fuite ! Tu l'as arrosée !... Assieds-toi donc, va ! Maman ne va pas tarder à revenir et on soupera ; elle a tué un lapin en ton honneur... Tu vas bien ?

JEAN. — Oui ! ça va bien... Mais il y a autre chose, qui ne va pas bien. J'avais déjà dit au « vieux... »

PAUL. — Qui ça, le « vieux ? » Tâche de respecter papa !

LE PÈRE. — Laisse-le, va !

JEAN. — J'avais déjà dit que je ne pensais pas rentrer chez nous après mon service. Je croyais qu'on avait compris. Or, tout à l'heure, quand j'ai parlé que j'allais m'en aller, on n'a pas eu l'air décidé. Je tiens donc à vous prévenir pour qu'il n'y ait pas d'erreur : je ne resterai pas ici ! Je partirai. Vive la fuite ! Je soupe avec vous ce soir ; je ne sais pas si j'y souperai demain (*il s'assoit*).

LE PÈRE. (*Il se lève*). — Si tu ne dois pas y souper demain, inutile d'y souper ce soir ! La famille n'est plus rien pour toi : n'y rentre pas pour y faire pleurer !

JEAN. — La famille ?... Qu'est-ce que c'est que ça ? « Chacun pour soi, Dieu pour tous ! » C'est le proverbe.

PAUL. — Tu blasphèmes ! Tu déraisonnes !... Jean ! Jean !...

LE PÈRE. — Comment, garnement ! nous aurons travaillé tous pour toi, nous nous serons privés de tout pour toi, et, au moment où nous comptons te retrouver, enfin ! et vivre heureux tous ensemble, tu nous lâches ? Nous ne sommes donc rien pour toi ?

JEAN (*froïdement*). — Un ami intelligent vaut mieux que dix parents ignorants !... De ces amis-là, j'en ai, heureusement ! et c'est avec eux que je ferai ma vie.

LE PÈRE. — Et toutes ces maisons-là, et tous nos champs, et nos prés, et nos vaches, et nos bœufs !... Tu vas laisser tout ça ?

JEAN. — Tout ça, ce sont des fabriques-misères !... La terre, ça ne se mange pas ! J'ai sué mon content dans tous ces champs-là. Les cultivera qui voudra, pas moi !...

PAUL. — Mais il nous faudra prendre des fermiers ! Jamais nous ne pourrions faire tout tout seuls ! Nous ne serons plus chez nous, alors ! Tu brises nos vies ! Nous étions libres ; nous serons esclaves d'un tas de monde. Notre bien était en bon état ; que va-t-il devenir ? « Chez nous, » « chez nous, » tu dévalises « chez nous !... » Tu ne penses donc qu'à toi ?

JEAN. — Oui !

LE PÈRE. — Ah ! malheureux !... Je m'attendais bien à ce que tu nous fasses des misères, toi. Tu n'as jamais rien voulu écouter. Depuis ton certificat, tu t'es cru plus malin que tout le monde. Ah ! tu m'en as fait des crève-cœurs, les dimanches, quand tu t'en allais traîner tout au travers plutôt que de venir à l'église avec nous, comme tout le monde ! Tu n'y aurais pas appris le mal, là, tandis qu'au café, avec une bande de voyous comme toi, tu t'es perdu !

JEAN (*avec menace*). — Vous m'appellez voyou ?...

LE PÈRE. — Oui, voyou ! Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es !... Mais, ce n'est pas la peine de discuter. Je suis encore maître chez moi. Tu veux t'en aller, n'est-ce pas ? c'est bien entendu ?

JEAN. — Oûi, Monsieur Deschamps, je veux m'en aller !

LE PÈRE. — Eh bien, va-t'en tout de suite ! Ce n'est pas la peine que ta mère te voie ; la pauvre femme, elle t'attendait trop ! mieux vaut qu'elle ne te voie pas ! Va-t'en ! Tu feras mourir ta mère, et ton père ne lui survivra guère. Tu nous tues, va-t'en ! (*Il va à la cheminée, prend le crucifix, et le brandissant devant Jean comme pour le maudire*) : Tu vois, celui-là ! Il en a vu passer, des Deschamps, depuis combien de générations ! Jamais il n'en a vu quitter le pays ; c'est toi le premier ! Va-t'en, tu es un déserteur !...

JEAN (*narquois, en s'en allant*). — Balivernes ! Ça ne met pas d'argent dans la poche, ça !... Vive la fuite !... Dans 24 heures je serai à Paris !... Hé, Henri !...

LE PÈRE (*Il tombe sur la table, accablé. Paul le soutient*). — Va-t'en, déserteur !

DEUXIÈME ACTE : SUR LE PAVÉ

Au 345 de la rue de Belleville, siège de la Société Philanthropique *La Haute-Marne*.

Au salon d'attente : autour, des bancs. Au mur, les statuts de la Société, une carte de la Haute-Marne, des photographies de groupes.

Scène I

Antoine (*seul*)

ANTOINE. (*Il donne un coup de plumeau aux rares meubles de la salle*). — Combien va-t-il en venir aujourd'hui ? Le pauvre monsieur ! Quand il a eu l'idée de faire cette œuvre-là, il aurait bien mieux fait de rester tranquille ! C'est tous les jours qu'il en rapplique : des vieux, des jeunes, des hommes, des femmes... ça n'en finit pas ! Qu'est-ce qu'ils s'en viennent faire à Paris sans seulement savoir s'ils y trouveront de l'ouvrage !... Plutôt que de venir mendier ici, ils feraient mieux de bêcher leurs champs là-bas ! Il fait si bon, chez nous ; c'est si joli, ces pays-là !...

Scène II

Antoine, M. Blancot

M. BLANCOT (*entrant, une lettre à la main*). — A la bonne heure, Antoine, fais ça bien propre ! Il faut qu'ils viennent volontiers ici... Et surtout, sois gentil avec eux : ce sont des malheureux, de « chez nous. » S'il vient quelqu'un, tu feras attendre. Je ne serai pas longtemps. Dans dix minutes je serai revenu.

ANTOINE. — Bien, monsieur !

Scène III

Antoine (*seul*)

ANTOINE (*continuant son travail*). — Bien sûr qu'il s'en va encore pour... l'œuvre... comme il dit !... En revenant de vacances il a trouvé un tas de lettres, de demandes ; depuis que nous sommes rentrés il ne fait que courir

pour tout ça... Et qu'il pourrait être si tranquille !... Ah ! le brave homme !... Et quel gré lui en sait-on ?... (*On sonne*). Bon ! voilà que ça va recommencer, le défilé !... (*Il va ouvrir*)... Entrez !

Scène IV

Antoine, Eugène

EUGÈNE (*en entrant*). — Bonjour, Antoine !

ANTOINE (*étonné*). — Tu me connais donc ?

EUGÈNE. — Si je te connais !?... Tu ne te souviens pas ? Je suis déjà venu il y a 3 ans pour voir M. Blancot. Il était sorti ; en l'attendant nous avons causé. Tu es bien de Rougeux, n'est-ce pas ?

ANTOINE. — Oui ! et toi ?

EUGÈNE. — Moi, je suis de Chézeaux !

ANTOINE. — Ah ! oui, je me rappelle !... Eh bien ! ta place, l'as-tu eue ?

EUGÈNE. — Oui ! mais... je suis sorti. Je voudrais bien que ton monsieur m'aide.

ANTOINE. — Tu vas le voir, mais il faudra que tu attendes un instant. Dans dix minutes il sera de retour ; il m'a dit de faire attendre, Assieds-toi donc ! (*Ils s'assoient tous les deux*).

EUGÈNE. — Y a-t-il longtemps que tu n'as été à Rougeux ?

ANTOINE. — Nous sommes rentrés de là-bas la semaine dernière ! Il commençait à y faire froid. Qu'est-ce que tu veux, maintenant c'est l'hiver !

EUGÈNE. — En as-tu de la chance, toi, d'aller « chez nous » tous les ans ! Moi, il y a vingt ans que je n'y suis retourné. C'est long, tu sais ! Quand je suis parti, j'étais jeune ; les vignes ne donnaient plus ; on ne gagnait plus sa vie ; il y en avait bien qui essayaient de replanter, mais on ne savait pas si ça réussirait, et puis, fallait de l'argent ! Il n'y en avait pas chez nous. Quoi faire ? On ne trouvait pas d'ouvrage dans le pays : tout le monde était logé à l'a même enseigne. S'en aller « se gager » dans le Bassigny ! ? J'avais la femme et mes deux grandes ; je m'en suis venu à Paris. Ah ! qu'on aurait donc bien mieux fait de rester là-bas ! Quand on n'aurait mangé que des pommes de terre depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la Saint-Silvestre, on aurait été plus heureux !

ANTOINE. — Tu as perdu ta femme, je crois ?

EUGÈNE. — Hélas, oui ! En arrivant, on n'avait rien. Je savais conduire et arranger les chevaux, je me suis mis cocher de fiacre. C'est un métier bien dur, tu sais ! C'était à l'entrée de l'hiver ; les premiers mois ça ne marchait pas mal ; la « bourgeoisie » avait trouvé un ménage à faire : nous gagnions tous les deux, ça pouvait tourner. Mais voilà qu'au mois de janvier j'attrape une fluxion de poitrine, j'étais pourtant solide. On fait venir le

médecin, il m'envoie à l'hôpital : six semaines à l'hôpital, mon pauvre Antoine ! Six semaines !

ANTOINE. — Tu étais bien soigné, au moins, là ?

EUGÈNE. — Oui, mais je n'étais pas chez nous. La femme venait bien me voir une fois par semaine, mais, tu sais, c'est dur, d'être à l'hôpital !... En rentrant, fallut me soigner ; je n'étais pas remis ; le médecin disait qu'il me fallait du repos, une bonne nourriture, le grand air... Ah ! si nous avions eu de quoi nous en retourner, à ce moment-là, nous serions sûrement repartis au pays !... Mais, qu'est-ce que tu veux, on n'avait pas un sou...

ANTOINE. — Tu ne connaissais donc personne ?

EUGÈNE. — Ame qui vive ! Est-ce qu'on connaît quelqu'un, dans ce grand Paris ? Chacun va à ses affaires. Cours, tombe, vis, crève, personne ne s'occupe de toi !... Et puis, ma plus grande, la Léonie, est tombée malade. Elle avait sept ans ! Comment veux-tu que ça n'arrive pas ? Les enfants, on ne peut pas les laisser courir dans la rue, avec la voyoucratie qui rôde tout le temps ! Elles étaient toujours enfermées... et puis, nous n'avions pas grand' chose comme appartement... Six mois après, elle mourait. Ça a tué ma femme : elle est tombée malade aussi ; un an après, je la conduisais au Père-Lachaise... Ah ! vois-tu, mon pauvre Antoine, quand je repense à ça !... Je n'y retourne même plus, au cimetière... Où est-elle ? Je n'avais pas le moyen d'acheter une place ; on l'a mise dans la tranchée, dans la chaux, à côté de qui ?... Il n'en reste plus !... et nous avons une si belle place chez nous, tout contre l'église !... J'ai renvoyé la plus petite à maman. Qu'est-ce que tu voulais que j'en fasse ?... Elle est grande maintenant ; je ne la reconnaitrais plus. Elle m'avait envoyé de l'argent pour que j'aille à sa Première Communion : je n'ai pas pu y aller. Elle sera bientôt bonne à marier : je ne sais pas si je verrai ça ! !

ANTOINE. — Oui, ça a dû être bien dur ! Si on savait ce que c'est, on n'y viendrait jamais dans ce terrible Paris. Mais on a beau le dire, il en vient toujours ! Notre Monsieur parle souvent de ça. Quand il se met après Paris qui attire les gens de chez nous et qui les tue, il n'en finit pas. Il dit bien qu'il faut être fou de quitter le pays, mais ça n'empêche pas... Quand il voit quelqu'un dans la misère, il se mettrait en quatre pour ne pas l'y laisser. Tu vas voir qu'il trouvera bien moyen de te rendre service ! Oh ! le brave homme !... Le revoici justement. Je t'avais bien dit que tu n'attendrais pas longtemps !

EUGÈNE. — Si seulement il pouvait m'aider à m'en retourner !

Scène V

Antoine, Eugène, M. Blancot, Jean.

M. BLANCOT (*entrant avec Jean*). — (*A Jean*). Entrez, mon ami ! C'est bien ici la Société philanthropique *La Haute-Marne*. Qui vous a donné l'adresse ? (*Jean entre. M. Blancot, sans attendre la réponse de Jean*) : Ah ! Monsieur... Junet... Eugène ?... n'est-ce pas ? Comment allez-vous, mon bon ami ?

EUGÈNE. — Comme ça, M. Blancot.

M. BLANCOT. — Eh bien ! asseyez-vous, mes amis ! Je suis à vous tout de suite. Viens voir, Antoine. (*Il entre dans son cabinet avec Antoine*).

Scène VI

Eugène, Jean.

EUGÈNE. — Est-ce que tu es aussi de par là, jeune homme ?

JEAN. — Oui, Monsieur.

EUGÈNE. — De quel donc pays ?

JEAN. — Des environs de Langres.

EUGÈNE. — Moi aussi ! De quel pays ?

JEAN. — Du canton de Fays-Billot.

EUGÈNE. — Eh bien ! moi, je suis de Chézeaux : ce n'est pas loin ! Tu es donc venu à Paris aussi ?... Ah ! tu aurais mieux fait de rester là-bas. On est plus heureux chez soi que n'importe où.

JEAN. — Vous croyez ?

EUGÈNE. — J'en suis sûr. Tu es jeune, toi. Moi, je suis vieux. J'en ai vu !... Ah ! si jeunesse savait !...

JEAN (*d'un ton goguenard*). — Si vieillesse pouvait !...

EUGÈNE. — Oui, si vieillesse pouvait !... Si je pouvais m'en retourner, maintenant, je ne me ferais pas prier. Et pourtant j'ai tout vendu là-bas ; je n'y ai plus rien au soleil, dans mon pays. Mais je trouverais toujours bien une masuré, des pierres à casser en été, du bois à fabriquer l'hiver... Tandis qu'ici !... Ah ! vois-tu, mon ami, si tu arrives seulement, crois-moi, retourne-t'en tout de suite ; retourne-t'en... Crois-moi !

Scène VII

Eugène, Jean, M. Blancot.

M. BLANCOT (*ouvrant la porte de son cabinet*). — Entrez, M. Junet !... (*A Jean*). Vous attendrez bien un petit moment, n'est-ce pas, jeune homme ?

JEAN. — Oui, Monsieur. (*Eugène entre dans le cabinet de M. Blancot*).

Scène VIII

Jean (*seul*).

JEAN. — M'en retourner ! Ah ! jamais de la vie ! A quoi pense-t-il ? Je suis plus fier que ça ! J'ai pu faire une boulette ; tant pis pour moi ! Mais ça ne regarde personne ! Ce qu'on se paierait ma tête là-bas si je me ramenait au bout de deux mois !... Jean, du cœur ! tu

as juré que tu ne passerais pas ta vie derrière des bœufs !

Scène IX

Jean, Antoine.

ANTOINE (*il rapporte quelques petits tapis qu'il a secoués dehors*). — Vous n'attendrez pas longtemps. Soyez tranquille !

JEAN. — A cela près, Monsieur, j'ai le temps !

ANTOINE. — Vous connaissez notre Monsieur ?

JEAN. — Pas du tout ! Mais je cherche de l'ouvrage depuis une huitaine et n'en trouve pas ; on m'a dit qu'ici on procurait des places.

ANTOINE. — C'est vrai ! C'est dans les statuts, voyez-vous. (*Il montre sur les statuts*) :

ART. 2. — Cette Société a pour but de venir en aide aux Haut-Marnais (hommes ou femmes) résidant à Paris : 1^o en établissant entre les membres de l'Association des relations amicales et fraternelles ; 2^o en procurant aux compatriotes sans travail une occupation conforme à leurs aptitudes...

JEAN. — Justement !

ANTOINE. — Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes à Paris ?

JEAN. — Deux mois.

ANTOINE. — Seulement ?

JEAN. — Oui.

ANTOINE. — Et vous avez déjà quitté votre place ?

JEAN. — J'en ai déjà fait trois, des places. Mais ça n'est pas des métiers, ça !

ANTOINE. — Est-ce que vous savez un métier ?

JEAN. — Non, pas précisément. Mais, à mon âge, quand on est fort comme moi, on peut tout faire... Et puis, je ne suis pas plus bête qu'un autre : j'ai eu mon certificat.

ANTOINE. — C'est qu'il y a tant de monde qui cherche des places ! Tous les matins, au bureau de placement, en bas de la rue, ça y grouille. Tenez, l'autre jour, Monsieur m'a envoyé demander à un de ses amis s'il n'aurait pas dans son usine une place pour un jeune homme comme vous que Monsieur connaît... C'est le contre-maître qui m'a reçu. Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Eh bien, il y en a plus de douze cents qui se sont déjà fait inscrire pour la prochaine place libre... Tout est encombré, et ces gens-là savent des métiers !... Qu'est-ce que vous faisiez ici ?

JEAN. — J'avais commencé par être plongeur dans un hôtel. Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire, ça, un plongeur. Quand j'ai vu le fourbi, qu'il me fallait relaver la vaisselle jusqu'à onze heures du soir, j'ai donné mes huit jours et je suis parti. Pensez-vous si je suis venu à Paris pour relaver des assiettes ?... Je m'étais fait inscrire au bureau de placement ; j'aurais voulu trouver une place dans un magasin. Il y en avait, mais il fallait attendre quinze jours. Je n'avais plus d'argent ;

j'ai refait le plongeur encore une quinzaine. Ça se comprend qu'on ne trouve pas toujours tout de suite ce qu'il faut : on aurait bien de la chance !... Enfin, l'autre jour, il y a une huitaine, j'entrais dans c'te maison de commerce. Ah ! quelle boîte !... Croiriez-vous que du matin au soir je monte et descends des colis du sous-sol au grenier et du grenier au sous-sol ! Je n'en peux plus !... Alors, il y a un copain qui m'a dit qu'ici on trouvait des places un peu chic, je suis venu. Croyez-vous que votre patron pourrait faire quelque chose pour moi ?

ANTOINE. — Il fera sûrement ce qu'il pourra, mais c'est difficile ! Qu'est-ce que vous faisiez chez vous ?

JEAN. — Cultivateur !... Nous avons à peu près trente-cinq journaux par saison : je travaillais chez nous.

ANTOINE. — Et vous venez à Paris ? Mon pauvre ami, qu'est-ce que vous faites là ? Vous avez du travail à la maison et vous venez en chercher, en « pleurer » par ici ? Vous pouvez vivre largement là-bas et vous venez crever de faim ici ? Ah ! vous ne savez guère ce que c'est !... (*On entend dans le bureau de M. Blancot les chaises remuer*)... Vous allez voir ce que Monsieur va vous dire ; je les entends qui sortent. (*Il part*).

JEAN (*pendant qu'Antoine sort*). — Non ! Je ne repartirai pas ! J'aime mieux crever la faim !

Scène X

Jean, M. Blancot, Eugène

M. BLANCOT (*à Eugène*). — Vous avez un train à 9 h. 9 à la gare de l'Est. Vous êtes à Charmoy vers 6 h. du soir. Depuis là, qu'est-ce qu'il vous faut ?

EUGÈNE. — Une bonne heure et demie... Mais la petite viendra en voiture au-devant de moi. Elle va être si heureuse !... Ah ! M. Blancot, que vous êtes bon !

M. BLANCOT. — Mais ce n'est pas moi, mon bon M. Junet. C'est la société. Vous savez bien que c'est dans nos statuts. Nous devons pourvoir au rapatriement... C'est aux sociétaires que vous devez ça.

EUGÈNE. — Ah ! Monsieur ! Comme vous êtes bons, tous ! Dire que je vais revoir Chézeaux !...

M. BLANCOT. — Je vous ai donné l'argent, n'est-ce pas ? Ne le perdez pas ! Vous avez la lettre pour votre fille. Il faut la mettre tout de suite à la boîte pour qu'elle arrive à temps. C'est la première rue à droite.

EUGÈNE. — Oh ! Monsieur, comment vous dire merci ?...

M. BLANCOT. — C'est bien ! La meilleure façon, c'est de dire aux jeunes de là-bas de rester chez eux !

EUGÈNE. — Vous pouvez y compter. Mais ils ne me croiront pas !...

(Montrant Jean). Tenez, en voilà un, il ferait mieux de s'en revenir avec moi... Au revoir, jeune homme. Ne fais pas comme moi... Tu n'as pas de commissions?

JEAN. — Non, merci! Et puis surtout, ne dites pas que vous m'avez vu; ça ne regarde personne.

M. BLANCOT. — Vous vous connaissez donc?

EUGÈNE. — On a fait connaissance tout à l'heure. Il est de Genevrières...

M. BLANCOT. — De Genevrières?... Mais c'est près de chez moi. J'ai mes propriétés à Fays-Billot! Comme c'est malheureux que je ne puisse pas vous garder tous les deux à déjeuner!... Mais il faut absolument que vous partiez, père Junet. Si on vous retardait, vous n'arriveriez jamais à être prêt pour l'heure... Allons, au revoir, père Junet. Bon voyage!

EUGÈNE. — Au revoir, jeune homme! (*Il tend la main à Jean*).

JEAN. — Au revoir, Monsieur!

M. BLANCOT. — La petite m'enverra des nouvelles, n'est-ce pas?

EUGÈNE. — Oh! oui, Monsieur! Ça ne sera pas moi, je vous l'ai dit, parce que j'ai fait mes classes à côté du collège, comme on dit. Mais elle, elle est savante, elle vous écrira... La pauvre petite, va-t-elle être heureuse!... Et moi aussi! Ah! Monsieur Blancot, merci! merci! On ne sait pas dire, vous savez! Mais ça y est tout de même!

M. BLANCOT. — Au revoir! Bon voyage!... J'irai vous voir à Chézeaux!...

EUGÈNE. — Oh! oui. Ça nous fera bien plaisir!

M. BLANCOT. — Au revoir! Au revoir!... Ne perdez pas de temps!

EUGÈNE. — Au revoir, Monsieur Blancot, et merci encore!

Scène XI

Jean, M. Blancot

M. BLANCOT. — En voilà encore un de sauvé!... (*A Jean*). Comment, tu es de Genevrières, mon ami?

JEAN. — Mais oui, Monsieur.

M. BLANCOT. — Comment t'appelles-tu?

JEAN. — Jean Deschamps.

M. BLANCOT. — Jean Deschamps? Mais j'ai connu autrefois, à Genevrières, un Deschamps, Joseph, je crois?...

JEAN. — C'était mon père!

M. BLANCOT. — Pas possible! Est-ce qu'il est mort?

JEAN. — Oh! non, Monsieur.

M. BLANCOT. — Il n'est donc plus cultivateur? Il avait de si belles propriétés... et des prés!...

JEAN. — Si, toujours... Il cultive toujours à peu près 35 journaux par saison.

M. BLANCOT. — Et tu es son fils?

JEAN. — Oui, Monsieur, le plus jeune!

M. BLANCOT. — Eh bien! Qu'est-ce que tu fais ici? Tu viens me dire bonjour de la part de ton père? Je l'ai bien connu autrefois: c'était un si brave homme!

JEAN. — Non, Monsieur, je cherche du travail.

M. BLANCOT. — Tu habites donc Paris?

JEAN. — Oui, Monsieur, depuis deux mois.

M. BLANCOT. — Tu viens chercher du travail à Paris? Mais il y en a chez toi!

JEAN. — Ce n'est pas ça qui manque!

M. BLANCOT. — Alors???

JEAN. — Eh bien! je suis parti!

M. BLANCOT. — Quelle idée?

JEAN. — Je ne veux pas passer ma vie derrière des bœufs!

M. BLANCOT. — Derrière quoi veux-tu donc la passer?... Derrière des grilles, à gratter du papier à trois francs par jour?

JEAN. — J'écris trop mal!

M. BLANCOT. — Derrière un omnibus, à percer des petits bouts de carton, par tous les temps, à la pluie ou au grand soleil?

JEAN. — Non, alors; il y a de quoi y attraper la mort!

M. BLANCOT. — Derrière une petite voiture à bras, à conduire les marchandises d'un commerçant?

JEAN. — Il y a bien d'autres métiers!

M. BLANCOT. — Oui! il y a celui de rentier; très chic, ce métier-là... quand on a les outils. Et puis il y a des métiers spéciaux: horlogers, chauffeurs, mécaniciens, relieurs, charrons, menuisiers, ébénistes, chaudronniers, forgerons, ajusteurs, tailleurs de pierre, plombiers, maçons, fumistes, peintres, vitriers... Pour tout ça il faut connaître la partie. As-tu fait un apprentissage.

JEAN. — Aucun!

M. BLANCOT. — Voici alors d'autres métiers: plongeur; tu relaves la vaisselle dans les hôtels: des plongeurs, il en pleut, devant tous les bureaux de placement.

JEAN. — Je sors d'en prendre. J'ai fait le plongeur pendant un grand mois; j'en ai assez de c'est l'histoire-là!

M. BLANCOT. — Eh bien! livreur, cocher, etc. Ce ne sont pas des bœufs, mais des chevaux... la différence est mince!

JEAN. — Monsieur, je crois que vous voulez vous moquer de moi!... Mais enfin, il y a des jeunes gens comme moi qui sont venus à Paris et qui y ont fait leur chemin!... Et avec des métiers autres que ceux-là!

M. BLANCOT. — Ceux-là ne s'appelaient pas Jean Deschamps! Leur père n'avait pas 35 journaux de terres par saison. Et puis, cite-m'en un?

JEAN. — Oh! sans aller plus loin! Je suis venu il y a deux mois avec un jeune homme de chez nous, Henri Joliet. Il y a deux ans qu'il est ici; il gagne 8 à 10 francs par jour.

Il s'est déjà ramassé deux, trois sous, — c'est lui qui me l'a dit, — et il s'est payé 15 jours de vacances pour aller à la chasse.

M. BLANCOT. — Tu tombes bien ! Sais-tu d'où je venais quand je suis rentré avec toi ? Porter une lettre recommandée à un de mes amis, avocat à la Cour... Henri Joliet était parti en vacances avec les habits de chasse et le fusil de son patron : il est en prison, accusé de vol.

JEAN. — Henri Joliet, de Genevrières ?

M. BLANCOT. — Oui, mon ami !... Et c'est peut-être lui qui t'a décidé à venir ?

JEAN. — Non ! Je serais venu sans lui... Mais peut-être pas si tôt...

M. BLANCOT. — Eh bien ! mon brave ami, as-tu encore de l'argent ?

JEAN. — Il me reste cinq francs !

M. BLANCOT. — Je vais t'en donner vingt et tu retourneras chez vous.

JEAN. — Non ! Monsieur, je ne repartirai pas.

M. BLANCOT. — Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui t'en empêche ?

JEAN. — Rien ! Mais je ne repartirai pas.

M. BLANCOT. — Est-ce que tu ne t'accordes pas avec tes parents ?

JEAN. — Mais si ! Monsieur. Ça allait très bien. Je suis allé en permission chez nous tout le temps de mon service. Ils croyaient bien que j'allais rentrer ; ils comptaient sur moi ; c'est moi qui ai voulu partir. Dame ! ça ne leur allait pas, et ils ne sont pas contents.

M. BLANCOT. — S'il n'y a que cela, ça peut s'arranger ! Je vais écrire un mot à ton père.

JEAN. — Ah ! ça, non ! Monsieur. Je ne veux pas. Je vous dis que je ne veux pas aller chez nous ; je veux rester à Paris.

M. BLANCOT. — Mais, enfin ! mon ami, il faut être raisonnable ! Voilà deux mois que tu es à Paris, deux mois que tu y traînes la misère, sois franc !

JEAN. — Oui, à peu près...

M. BLANCOT. — Crois-tu que ça ira mieux ?

JEAN. — J'espère... Et puis, quand même...

M. BLANCOT. — Mais enfin, pour vivre ici, il te faut une situation, et tu n'en as pas, et tu n'as rien pour t'en faire une !

JEAN. — Je serai toujours aussi heureux que chez nous ! Vous croyez que c'est une vie ? Traîner la boue du matin au soir... ; n'avoir jamais un moment de distraction !... Ici, ça vit ! là-bas, tout est mort ! Tout marche ici, tout court ; là-bas tout est calme, glacé. Pas une seconde de bon chez nous ; ici on a au moins ses dimanches. Quel amusement à la campagne ? Ici, on n'a que l'embarras du choix... Et puis, c'est pas tout ça ! J'ai voulu y venir ; j'y suis ; je ne peux pas m'en retourner comme ça. Retourner vivre derrière nos bœufs, jamais !

M. BLANCOT. — Mais, cher ami, mieux vaut

vivre là-bas que mourir de faim ici ! Et j'en connais qui meurent de faim à Paris : il y en a tant ! (*Jean fait mine de s'impatientser*)... Mon bon ami, tu es venu ici pour que je t'aide. Eh bien ! je te cause en ami, en excellent ami ; je te donne le meilleur conseil qu'on puisse te donner. Vois-tu ! Il en pleut des gens qui viennent à Paris avec l'espoir de s'enrichir, d'y faire fortune. Rien que de « chez nous », il en vient quatre ou cinq par jour en moyenne, sans que ça paraisse, et il est des pays d'où il en vient encore plus !... Tu comprends bien qu'il n'y a pas de travail pour tout ce monde-là !

JEAN. — Tout de même, s'ils viennent, c'est qu'ils croient trouver quelque chose !

M. BLANCOT. — Ils suivent un courant. Il y a vingt ou trente ans, il y a eu un développement extraordinaire de l'industrie. A Paris et dans la banlieue, il s'est ouvert une quantité d'usines. Les gens de la campagne ont afflué et ont gagné leur vie ; d'autres les ont suivis ; le courant s'est établi et il n'y a pas moyen de l'arrêter.

JEAN. — Pourquoi faire les arrêter, puisqu'on peut gagner sa vie ici avec moins de maux que là-bas ?

M. BLANCOT. — Ah ! c'est que nous ne sommes plus à cette époque-là ! Les machines se sont perfectionnées : ça remplace pas mal de bras. Et puis, le nombre considérable des ouvriers a rendu les patrons plus exigeants ; il faut savoir son métier, et bien, pour être accepté. Celui qui n'est pas un ouvrier, celui qui « peut tout faire » mais qui ne sait rien faire de spécial, ne peut être que manœuvre ou quelque chose comme ça, et ces situations-là à Paris sont des situations de misère !

JEAN. — Si on a plus de maux qu'à la campagne, on y a aussi plus d'agréments.

M. BLANCOT. — Qu'est-ce que tu dis, mon ami ?... Voyons ! Tu trouves que c'est facile de vivre à Paris ? A supposer que l'on ait du travail, et ce n'est pas facile d'en trouver...

JEAN. — J'admets...

M. BLANCOT. — Compare un peu ta vie ici avec celle que tu aurais là-bas. Ah ! si tu n'avais rien à faire chez vous, je comprendrais... et encore !... Mais à la campagne, vous partez au travail à l'heure que vous voulez ; si vous êtes fatigués de la veille, vous vous reposez un peu, personne n'a rien à y voir. L'après-midi, ça vous fait plaisir de dormir une heure ou deux, vous vous rattrapez le soir quand il fait moins chaud. En hiver vous n'usez pas de chandelle et vous vous levez quand il fait jour. Mais vois donc ici ! Il faut que tu sois juste à l'heure, que tu travailles sans arrêter ; pas un instant pour souffler ; toujours quelqu'un sur ton dos ; si tu restes un peu loin de ton travail, et c'est en général comme ça à cause de la cherté des loyers,

tu es obligé de te lever de très bonne heure et de faire le matin et le soir des demi-heures et des heures de marche... et Dieu sait si c'est tuant de marcher dans les rues de Paris... A midi, là-bas, tu rentres à la maison où t'attend une bonne soupe fumante avec une bonne « potée. » Ça sent bon ; tu sais d'où ça vient. Ici tu es obligé les trois quarts du temps de manger dans un restaurant, et quoi ? Du frelaté, des légumes qui traînent depuis deux ou trois jours dans les wagons, dans les voitures, aux devantures ; de la viande de dernière qualité, cuite il faut voir comme ! Au lieu de respirer le bon air, tu avales constamment un tas de microbes plus dangereux les uns que les autres. Autour de toi, au lieu de gens qui t'aiment, tu n'as que des jaloux qui rêvent de te voir arrêté ou malade pour prendre ta place... Et puis, qu'est-ce que tu gagnes ?

JEAN. — On gagne toujours de quoi vivre ! Il y a à manger pour toutes les bourses.

M. BLANCOT. — Oui ! c'est vrai ! on trouve à manger pour l'argent qu'on a... Ça ne veut pas dire beaucoup...

JEAN. — Oui, mais on a de la distraction. C'est beaucoup dans la vie, surtout quand on est jeune !... Il y a le théâtre, le cinéma, la musique...

M. BLANCOT. — Ah ! tu en auras tôt assez !... Et puis, il faut de l'argent pour aller au théâtre, au cinéma, aux concerts. Quand tu as déjà bien des maux de payer ta chambre et ta pension, tu ne peux guère rêver d'autre chose...

JEAN. — Il y a la vie des boulevards, les monuments... que sais-je ?

M. BLANCOT. — Pauvre ami !

JEAN. — Le dimanche, on va en banlieue respirer un peu. Au bois de Boulogne, à Meudon, à Fontainebleau !...

M. BLANCOT. — Et où encore ?... Monsieur se paye des petits voyages ? Bien !

JEAN. — On va à la pêche !

M. BLANCOT. — Que tu es donc enfant !... Tout ça, est-ce que tu ne peux pas le faire chez vous, et bien plus facilement ?

JEAN. — Chez nous, on n'est jamais libre !

M. BLANCOT. — Dis plutôt que tu l'es tout le temps, et c'est pour cela que tu ne t'en aperçois pas ! Un oiseau ne s'aperçoit qu'il jouissait de la liberté que lorsqu'on le met en cage !... Ecoute-moi, mon ami, je te parle comme si tu étais mon fils, parce que tu es de « chez nous, » que je connais ton père, et que je te vois sur le point d'être très malheureux. Crois-moi ! Repars chez vous !

JEAN. — Non, Monsieur ! Je ne veux pas m'en retourner !

M. BLANCOT. — Mais songe donc au bonheur que tu ferais à tes parents et à la belle situation que tu peux te faire !... Tu as peur qu'on se moque de toi, je parie... Mais est-ce que

ce sont les gens qui seront dans la misère à ta place, si tu t'y mets ? A supposer qu'on te taquine un peu, on aura tôt fini au contraire de t'estimer et de te féliciter quand on te verra reprendre ton travail avec ardeur et enthousiasme.

JEAN. — Je ne veux pas m'en retourner.

M. BLANCOT. — Mon pauvre ami ! Ceux qui t'ont mis dans l'idée de t'en aller sont rudement coupables ; ceux qui auraient dû te faire aimer la terre et qui n'y ont pas travaillé ont une terrible responsabilité... car je prévois que tu seras bien malheureux !

JEAN. — Tant pis ! Je ne veux pas m'en retourner... Est-ce que vous pourriez me trouver une place ?

M. BLANCOT (*avec un soupir de désolation*). — Ah !... Je n'en connais pas beaucoup pour le moment : fin novembre, les places sont prises, en général... Pourtant, si tu veux être sérieux, je vais t'en indiquer une où tu pourrais peut-être faire ton chemin. Mais il ne faudrait pas perdre de temps ; il faudrait aller là tout de suite. Attends ! Je vais écrire un mot que tu remettras au patron ! (*Il entre dans son cabinet*).

Scène XII

Jean (*seul*)

JEAN. — Est-il dur à décrocher ! M'en retourner chez nous !... Il y tient que je m'en retourne chez nous !... Non, mais !... Je ne suis pas venu ici pour en repartir comme ça !... Je vois d'ici le tableau. C'est Paul qui serait fier ! « Je te l'avais bien dit » qu'il me dirait !... et chaque fois que je donnerais une idée il rabâcherait : « C'est comme pour s'en aller à Paris... » Oh ! et puis quoi ? Reprendre le truc là-bas ? Non ! Jamais ! C'est trop de maux ! Ici, on peut ne pas être à l'aise de temps en temps, mais on a aussi ses bons moments... Et puis je l'ai toujours dit : Je ne veux pas passer ma vie derrière des bœufs ! Il noircit le tableau exprès ! C'est un vieux : ça n'a plus de confiance ; ça voit tout en noir ! Quand on est jeune et fort comme moi, on ne se laisse pas arrêter comme ça... Il arrivera ce qu'il voudra ! J'y suis ; j'y reste.

En tous cas, il y a une chose bien certaine : j'aurais beau être dans la purée, dans la dernière des purées, il ne me reverra plus, ce vieux-là. C'est cette fois-là qu'il me dirait : « Si vous m'aviez écouté !... » ...Qu'il se dégruille de me donner cette adresse-là, puisqu'il est là pour ça... et que j'aie voir cette place-là !...

Scène XIII

Jean, M. Blancot.

M. BLANCOT (*entrant*). — Voici, mon ami. Tu vas prendre le Métro place de la République, tu changeras à l'Etoile et tu descendras à Grenelle ; c'est à dix minutes de la

gare. Tu trouveras bien un agent pour t'indiquer la rue. L'adresse est là sur l'enveloppe. Tu n'auras qu'à remettre cette lettre-là. J'es père et je souhaite de tout cœur que tu sois accepté. Je serais heureux de te rendre service, pour toi, et pour ton père. Lui, écriras-tu ?

JEAN. — Oh ! non, Monsieur. Il ne me répondrait pas ; ce n'est pas la peine ! Il est trop fâché que je sois parti !

M. BLANCOT. — Veux-tu que je lui écrive que tu as trouvé une place convenable, que je m'occupe de toi... sans lui dire où tu travailles ?...

JEAN. — Non, Monsieur. J'aime mieux pas.

M. BLANCOT. — Pauvre ami ! Tu as bien tort d'agir comme ça. Tu fais de la peine à tes parents, et tu ne seras sûrement pas si heureux que chez vous.

JEAN. — Monsieur, je serai libre ! Ce n'est pas rien !...

M. BLANCOT. — Libre... Libre... Libre d'être malheureux... Libre de travailler comme un martyr... Libre d'avoir faim peut-être... de mourir de faim peut-être... Enfin ! je te souhaite bonne chance !... Au revoir ! Tu connais l'adresse ! N'aie jamais peur de revenir !

JEAN. — Adieu, Monsieur ! Mais n'écrivez pas chez nous, n'est-ce pas ?...

TROISIÈME ACTE : « J'AI BIEN MAL ! »

A l'asile de nuit. — Salle longue, pavée de paillasses à carreaux blancs et bleus. Quelques hommes couchés, tout habillés, les bras croisés derrière la tête, les regards indifférents, la pipe à la bouche. — Dans un coin, assis en tailleur sur le parquet, le Mendiant déguenillé achève d'entourer ses pieds de linges sales...

Scène I

Le Mégottier, le Mendiant

LE MÉGOTTIER. — Quel temps, c'matin ?

LE MENDIANT. — La flotte, encore !... Ça n'en finira pas !

LE MÉGOTTIER. — C'est le temps de la saison. Va donc !

LE MENDIANT. — Oui, mais pas de la bonne ! On n'a fait rien par ce temps-là !

LE MÉGOTTIER. — Mauvais temps pour les poitrinaires !

LE MENDIANT (*plus bas*). — Y en a un là, un jeune, qui pourrait ben y aller, au trou... Voilà trois jours qu'il couche ici ; il crache comme un malheureux, toute la nuit.

LE MÉGOTTIER. — Ça peut pas manquer ! Ça travaille comme un martyr toute la journée, ça ne mange rien et ça couche ici pour quatre sous ! Nous autres, on s'la foule pas, ça va. Mais, dans l'charbon ! Ça porte des cent kilos du matin au soir, par tous les temps. Ça a chaud, ça a froid, c'est forcé !... (*A Jean qui s'éveille. Il est tristement vêtu, en salo-*

pette noire, la figure aussi noire, maigre). Ça n'a pas, c'matin, le p'tiot ?

Scène II

Le Mégottier, le Mendiant, Jean¹

JEAN. — Non ! Je n'ai pas pu dormir de la nuit ! Je viens seulement de m'assoupir depuis six heures. (*Il tousse*)... J'ai mal !

LE MÉGOTTIER. — Tu fais la pose, aujourd'hui ?

JEAN. — Faut bien !... Je n'peux plus !... Oh ! que je suis donc malheureux ! (*Il se rejette sur sa paillasse, en pleurant*).

LE MÉGOTTIER. — Allons ! faut pas pleurer ! faut pas pleurer ! essuye-moi ça ! Quand tu t'désoleras, ça t'servira de rien. Tout ça, vois-tu, c'est la faute à la société !

JEAN. — Non ! c'est de la mienne !

LE MÉGOTTIER. — Mais non ! Crois-moi ; c'est de sa faute. Qu'est-ce que tu lui as fait, toi, pour être malheureux ? T'as d'mandé d'ouvrage et t'en as pas trouvé : c'est toujours la même histoire !

JEAN. — J'en avais chez nous, de l'ouvrage ; je n'ai pas voulu y rester !

LE MÉGOTTIER. — Où qu'est, chez vous ?

JEAN. — Dans l'Est, dans la Haute-Marne.

LE MÉGOTTIER. — J'connais pas... Ton vieux est encore là ?

JEAN. — Je pense que oui.

LE MÉGOTTIER. — Et ta vieille aussi ?

JEAN. — Je pense que oui.

LE MÉGOTTIER. — T'as donc pas d'nouvelles ?

JEAN. — Pas un mot depuis deux ans. Je leur ai fait tant de peine ! Et ma mère que je n'ai pas embrassée avant de partir !... (*Il tousse*). Oh ! que j'ai donc mal !...

LE MÉGOTTIER. — Pourquoi qu't'es parti d'chez vous ?

JEAN. — Des folies !... Oh ! les maudits !

LE MÉGOTTIER. — Qui ceux-là ?

JEAN. — L'instituteur... le sergent... Henri !

LE MÉGOTTIER. — Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

JEAN. — Ils m'ont dégoûté de chez nous. (*Il tousse*). Oh ! que j'ai donc mal !

LE MÉGOTTIER. — Y avait d'la « gratte » chez vous ?

JEAN. — De l'ouvrage pour dix ! Mon père aura dû vendre moitié de nos champs, bien sûr... et à quel prix ! « Chez nous » est perdu... et c'était pour moi qu'ils l'avaient ramassé... (*Il tousse*).

LE MÉGOTTIER. — Allons ! faut pas pleurer. A quoi qu'ça t'servira ?

JEAN. — Maman !

LE MÉGOTTIER. — Quoi ? Ta maman !...

JEAN. — Papa a dit que je la tuais !... Oh ! quel malheur ! (*Il tousse*).

¹ Pour bien remplir son rôle, l'acteur qui représentera Jean devra tousser à peu près tout le temps de l'acte, coupant ses réflexions de quintes fréquentes. Ce jeu demande une sérieuse préparation.

LE MÉGOTTIER. — Tu grelottes... Tu devrais pas rester comme ça, l'petiot... On va prévenir le patron. Il enverra chercher l'médecin.

JEAN. — Si vous voulez !

LE MENDIANT. — J'y vais ; veux-tu ?

JEAN. — Oui, merci ! (*Quinte de toux*).

Scène III

Jean, le Mégottier

LE MÉGOTTIER. — Connais-tu quelqu'un ici ?

JEAN. — Personne !... Ah si ! 245, rue de Belleville, tout près d'ici, M. Blancot ; il est de chez nous.

LE MÉGOTTIER. — Veux-tu qu'on l'cherche ?

JEAN. — Oh ! oui, il est bon !... Mais qu'est-ce qu'il va me dire ? Il m'avait trouvé une bonne place ; je pouvais m'y faire une jolie situation. Mais j'ai fait des bêtises : on m'a mis à la porte. C'est depuis, que je suis charbonnier... (*Le mendiant rentre avec le Tenancier*).

Scène IV

Jean, le Mégottier, le Tenancier, le Mendiant

LE TENANCIER. — Quoi ? Il est malade ? On vient pas ici quand on veut claquer. L'hôpital n'est pas fait pour les chiens !

LE MÉGOTTIER. — Allons, patron ! un peu de philanthropie ! L'pauvr'gosse !

LE TENANCIER. — J'm'en vais l'chercher, l'médecin ; et qu'il m'expédie ça vivement à St-Louis ! (*Il sort*).

LE MÉGOTTIER (*au mendiant*). — Dis donc, sais-tu où ça pose le 245 de la rue de Belleville ?

LE MENDIANT. — Oui, bonne maison : deux ronds chaque fois !

LE MÉGOTTIER. — Faudrait y aller !

LE MENDIANT. — Quoi faire ?

LE MÉGOTTIER. — L'gosse, il connaît là M. Blancot. Dis-lui qu'il vienne voir « un pays ».

LE MENDIANT. — J'ai bien idée qu'tes son père, du gosse, et moi son oncle ! On s'en fait d'la bile comme si c'était l'nôtre !... J'y vais ! (*Il sort*).

Scène V

Jean, le Mégottier, François Lalluré (*qui s'éveille*)

FRANÇOIS LALLURÉ. — Qui est-ce qui connaît M. Blancot, par ici ?

LE MÉGOTTIER. — Tiens, tu t'éveilles, toi ? On pourrait bien mourir dix fois avant que t'ouvres l'œil !... C'est l'petiot-là, qu'est malade, qui connaît M. Blancot !

FRANÇOIS. — Je le connais aussi ; il est de chez nous : un brave homme !

LE MÉGOTTIER. — Il est de chez vous ? Alors, le p'tiot aussi, c'est toi « pays ».

FRANÇOIS. — D'où qu'il est ?

JEAN. — De Genevrières.

FRANÇOIS (*à ce mot se lève, mû comme par un ressort, et vient vers Jean*). — Comment c'est ton nom ?

JEAN. — Jean Deschamps.

FRANÇOIS. — Jean Deschamps ? Eh bien ! mon petit, c'est curieux comme ça se trouve !... J'ai vu ton père hier soir.

JEAN. — Mon père ?

FRANÇOIS. — Oui, ton père... Et que j'étais rudement content de le revoir. Nous sommes conscrits tous les deux ; tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais, ton père ; je l'ai connu bien avant toi.

JEAN. — Où l'avez-vous vu, papa ?

FRANÇOIS. — Devant la gare de l'Est ! Je déchargeais un haquet à l'hôtel de Strasbourg avec un copain de Frettes ; et quand on se trouve tous les deux, on cause toujours patois ; c'est si bon de causer patois ! Tout d'un coup, j'entends : « Bonsoir, François, ç'a donc tû ! ». Je me retourne, c'était ton père.

JEAN. — Papa ! Papa !... Il me cherche, bien sûr !... (*Il tousse*). Oh ! que j'ai donc mal !

FRANÇOIS. — Oui, il te cherche... Il y avait longtemps qu'on ne s'était pas vu, plus de 25 ans ; il a voulu payer à souper ; on s'est mis à table, on n'en est sorti qu'à dix heures... Tu penses bien qu'on a parlé de toi... Mais mon p'tit, il en a gros sur le cœur, ton père !

JEAN. — Où est-il ?

FRANÇOIS. — Il a couché à l'hôtel de Strasbourg ! Tu comprends que je ne voulais pas lui offrir ma chambre !... Ce matin, il devait aller voir M. Blancot. Il paraît que c'est un vieux copain, à lui aussi. Ils se sont vus l'an dernier à Fays-Billot un jour de foire, qu'il m'a raconté. Et comme l'avais été placé par ce monsieur-là, soi-disant, ton père doit aller le trouver pour avoir ton adresse.

LE MÉGOTTIER. — C'est-y l'type qu't'envoies chercher, dis, l'petiot ?

JEAN. — Oui !

LE MÉGOTTIER. — Ben ! Y a du bon alors ! Ton père va rappliquer.

JEAN. — Papa !... Dans quel état il va me retrouver ! Pauvre père ! Dire que nous devrions être si heureux !... (*Il tousse*).

FRANÇOIS. — La vieille ne va pas trop, je crois !... Elle veut absolument te revoir. J'ai bien idée qu'il ne serait pas venu sans cela, ton père, tu lui as fait une trop grosse sottise, qu'il dit ; mais pour sa femme il est venu... J'ai fait ce que j'ai pu pour l'excuser — j'ai fait comme toi, moi ! — Mais ça a été dur ! Quand il va te voir dans c't'état-là, il sera tût calmé. Tranquillise-toi !

JEAN. — Ma mère est malade !... C'est moi qui l'ai tuée... (*Il pleure*).

LE MÉGOTTIER. — Pleure pas ; voici l'médecin !

Scène VI

Le Mégottier, Jean, François, le Docteur
le Tenancier

LE DOCTEUR (*s'approchant de Jean*). — Eh bien! jeune homme, vous toussez beaucoup!

JEAN. — Oui, Monsieur le Docteur. J'ai bien mal ici. (*Il montre sa poitrine. Le Docteur place le thermomètre sous le bras de Jean, l'ausculte, à genoux sur la paillasse, en faisant des gestes de profonde inquiétude. Tous se taisent et évitent de faire du bruit*)¹.

LE DOCTEUR. — Où habitez-vous?

JEAN. — Je n'ai plus de chambre; je ne pouvais plus payer mes termes.

LE DOCTEUR. — Avez-vous des amis, des connaissances ici?

LE MÉGOTTIER. — Pardon, Monsieur, y a un copain qu'est parti prévenir un de ses « pays, » tout à côté, au 245 de la rue de Belleville.

LE DOCTEUR. — Vos parents sont-ils encore du monde?

FRANÇOIS. — J'ai vu son père hier soir, j'ai soupé avec lui; il vient le chercher.

LE DOCTEUR. — Il avait donc écrit qu'il était malade?

FRANÇOIS. — Non, Monsieur; mais sa mère ne va pas, et elle voulait le revoir avant de s'en aller.

LE DOCTEUR. — Où est-il, son père?

FRANÇOIS. — Où est-il! Il devait, ce matin, dès de bonne heure, aller chez M. Blancot, chez ce Monsieur qu'on est parti chercher, et puis essayer de retrouver son fils. S'il y a été comme il avait dit, il y est maintenant, à peu près...

Scène VII

Le Mégottier, Jean, François, le Docteur
le Tenancier, le Mendiant

LE MENDIANT. — Y va v'nir, le type... et puis l'père du gosse!

Tous. — Oh!

LE MENDIANT. — Oui! Y v'nait d'arriver chez c'te Monsieur-là pour chercher l'adresse du fils.

LE TENANCIER. — Ça ne va pas être drôle!! Docteur, tout ce que je vous demande, c'est de l'expédier! Ne le laissez pas claquer ici!

LE DOCTEUR. — Je ne tiens pas non plus à ce qu'il meure en chemin pour l'hôpital... J'ai ma clientèle... (*Il retire le thermomètre*)... 40 degrés de fièvre!... Si son père veut l'emmener, il l'emmènera; moi, je n'en prends pas la responsabilité... Par un temps pareil!!... Et puis, j'ai bien peur de cette émotion pour lui!... (*A Jean*). Soyez fort, mon ami!

JEAN. — Ah! Monsieur le Docteur, si vous saviez!... (*Il tousse*).

LE DOCTEUR. — Un père pardonne tout à son fils, surtout quand il est malheureux!

¹ Les acteurs prépareront très soigneusement cette scène et la joueront très lentement, ainsi que celle de la syncope.

Soyez calme! J'entends une voiture, c'est sans doute votre père... (*Aux trois hommes*). Vous, sortez!... (*Le mendiant et le mégottier sortent, François reste*).

FRANÇOIS. — Je suis un « pays » aussi, Monsieur le Docteur...

LE DOCTEUR. — Ils viennent donc tous ici?...

Scène VIII

Jean, le Père, le Docteur, le Tenancier
François, M. Blancot

LE PÈRE. (*En entrant, il va droit au grabat de son fils et s'agenouille pour l'embrasser*). — Jean! mon pauvre enfant!

JEAN. — Papa!... (*Il tousse*).

LE DOCTEUR (*retirant doucement le père*). — Soyez calme, Monsieur! Il le faut!... Ce n'est pas le moment de faire des reproches, si mérités soient-ils. Il ne faut pas du tout qu'il cause; il n'est pas perdu, mais quelque émotion trop vive...

LE PÈRE (*à François qu'il aperçoit en se relevant*). — Toi ici aussi! Vous êtes donc tous pareils? Oh! maudit Paris! Qu'est-ce que tu fais donc des enfants de chez nous!... (*Au Docteur*). C'est vous, le patron de la maison?

LE DOCTEUR. — Non, Monsieur, le voilà! (*Il montre le tenancier*). Je suis docteur. Je viens d'être appelé il y a seulement un instant pour votre fils. Il est vaillant dans son malheur, votre fils. Il a travaillé jusqu'à hier soir, et depuis combien de jours doit-il souffrir!!

LE PÈRE. — Il ne serait pas un Deschamps, Monsieur le Docteur, s'il n'était pas courageux... mais il ne devrait pas être là!

JEAN. — Papa!... (*Jean tombe en syncope*).

(*Le Docteur se remet à genoux près du malade, tire de sa poche une petite fiole d'éther, qu'il place sous le nez de Jean. Le père sanglote...*)

LE DOCTEUR. — Ce n'est qu'une syncope!...

(*Il enlève les loques que Jean a placées sous sa tête pour lui servir d'oreiller, lui laisse tomber la tête plus bas que le reste du corps, le dégrafe, lui tapote sur les joues, tâte le pouls, s'approche de ses lèvres... Le père se lève et cause à François qui va pour sortir. Le tenancier questionne tout bas celui-ci et crie tout haut: Non! un curé n'entrera pas ici!... Tous gardent un lugubre silence. Le père, à genoux près de son fils, la tête dans ses mains, pleure et prie... Au bout d'un moment, Jean pousse un soupir, remue un peu le bras, tousse et crache... Le Docteur, lâchant le bras et se relevant*): Il était temps!... Monsieur, vous le voyez! Votre fils est d'une faiblesse extrême. La moindre émotion!... Mais je n'ai pas besoin de dire à un père de pardonner?

LE PÈRE. — Non! Bien sûr! Mais on n'oublie pas si vite!

LE DOCTEUR. — Vous venez le chercher ?

LE PÈRE. — Oui ! je venais le chercher. Sa mère est bien malade ; elle n'a pas pu supporter le coup de son départ. Songez ! il est parti le soir même de son retour de la caserne... et sans embrasser sa maman... Elle veut le revoir !

LE DOCTEUR. — Pourquoi est-il parti sans embrasser sa mère ?

LE PÈRE. — C'est un peu de ma faute, et c'est pour cela que je me suis tout de même décidé à venir... Quand j'ai su qu'il ne voulait pas rester, je l'ai mis à la porte tout de suite : sa mère était par les champs ; quand elle est revenue, il était parti !

LE DOCTEUR. — Il y a longtemps ?

LE PÈRE. — Deux ans !... Deux ans pendant lesquels nous n'avons pas souvent fermé l'œil, nous deux ma pauvre Justine. On se demandait toujours : « Où est-il ? Qu'est-ce qu'il devient ?... » Ah ! si on l'avait su dans cet état-là !

JEAN (*se réveillant*). — Papa !...

LE PÈRE. — Mon enfant !... Je suis là !

LE DOCTEUR. — Vous voulez l'emmener ?

LE PÈRE. — Bien sûr !

LE DOCTEUR. — C'est que... où voulez-vous l'emmener ?

LE PÈRE. — Chez nous !

JEAN. — Oh ! oui, papa... Emmenez-moi !... Emmenez-moi ! (*Il tousse*).

LE DOCTEUR. — C'est impossible pour le moment... Tout au plus pourrez-vous l'emmener à l'hôpital... et encore, je n'en prends pas la responsabilité.

JEAN. — Oh ! non, papa... pas à l'hôpital !... pas à l'hôpital !

LE PÈRE (*au Docteur*). — A l'hôtel ?

LE DOCTEUR. — Si vous voulez !... Mais il y a des soins à prendre, et il faudra du temps. Un mois au moins !

LE PÈRE. — Ça ne fait rien, Docteur ! Je le remènerai vivant !... Un jour de plus, peut-être n'aurais-je plus trouvé qu'un cadavre !...

LE DOCTEUR. — C'est à vous la voiture qui est à la porte ?

LE PÈRE. — C'est à M. Blancot, mais elle est à ma disposition, n'est-ce pas, M. Blancot ?

M. BLANCOT. — Bien entendu !

LE DOCTEUR. — Eh bien ! si vous voulez l'emmener à l'hôtel, je vous accompagnerai.

LE TENANCIER (*à la cantonade*). — Il n'est pas trop tôt ! Avec des clients comme ça !...

JEAN. — Papa ! emmenez-moi !... (*Il tousse*). Je veux mourir chez nous !...

LE PÈRE. — Non ! mon enfant ! tu ne mourras pas ! Ta maman te soignera et tu guériras... chez nous ! !

(*Rideau*).

ŒUVRES

pour les Provinciaux résidant à Paris

Union charitable des dames d'*Auvergne*, 41, rue de la Roquette, 11^e.

L'*Auvergne*, 209, boulevard Voltaire, 11^e.

Union *Aveyronnaise*, 28, rue Lamarck, 18^e ; 15, passage Falguière, 15^e.

Les *Aveyronnais* de Paris, 18, rue Rossini, 9^e.

Les Amis de la *Beauce*, 11, place de l'Hôtel-de-Ville, 4^e.

La *Bretagne*, 40, rue du Cherche-Midi, 6^e ; 26, place Jeanne-d'Arc, 13^e ; 29, rue Gassendi, 14^e.

La *Paroisse Bretonne*, 112, rue de Vaugirard (de 10 à 6 h., sauf le dimanche) ; 16, rue Basfroi, 11^e ; 41, rue Saint-Denis (à Saint-Denis, mais, visite sur les Bâtignolles).

L'Union *Bourguignonne*, 38, rue des Perchamps, 16^e (mardi, jeudi et samedi, de 2 h. à 4 h.).

Union des *Dauphinois* de Paris, 38, rue des Perchamps, 16^e (mardi, jeudi et samedi, de 2 h. à 4 h.).

La *Dordogne*, 61, rue de Passy, 16^e.

L'*Eure*, 40, rue Rouelle, 15^e (samedi matin, de 7 h. à 11 h.).

L'Œuvre *Franc-Comtoise*, 22, rue Notre-Dame-des-Champs, 6^e.

Union de *Guyenne*, 38, rue des Perchamps, 16^e (mardi, jeudi et samedi, de 2 h. à 4 h.).

Association des Dames *Limousines*, 20, rue Lacépède, 5^e.

Cercle des maçons et tailleurs de pierre *Limousins*, 7, rue des Chantiers, 5^e.

Union *Lozérienne*, 28, rue Lamarck, 18^e ; 2, impasse Saint-Eustache, 1^{er}.

Union *Lyonnaise* et *Forézienne*, 64, rue Vaneau.

Union *Mayennaise*, 11, rue du Regard, 6^e.

Union du *Midi*, 78, rue Lafontaine, 16^e.

Union *Bas-Normande* et *Percheronne*, 3, r. Vaneau, 7^e.

Les *Gars Normands*, 19, rue Davy, 17^e.

Union de l'*Ouest*, 90, rue de Sèvres, 7^e.

Amicale du *Périgord*, 28 bis, rue Richelieu, 1^{er}.

Le *Pot-au-Feu Périgourdin*, 49, rue Pigalle, 9^e (de 7 h. à 9 h. ; le dimanche, de 3 h. à 6 h.).

Union *Pyrénéenne*, 20, rue Cler, 7^e ; rue Amélie, 7^e (les mardi et vendredi).

Alliance catholique *Savoisienne*, 14, rue François-Miron, 4^e (le dimanche, de 2 h. à 4 h. ; les mardi, jeudi et vendredi, de 9 h. à midi et de 2 h. à 5 h. ; le samedi, de 2 h. à 5 h.).

Société philanthropique *Savoisienne*, 17, r. Meslay, 3^e.

Association *Vosgienne*, 40, rue des Mathurins.

Société de protection des *Alsaciens-Lorrains*, 9, rue de Provence, 9^e.

Association d'*Alsace-Lorraine*, 38, rue du Château-d'Eau, 9^e.

Cf. sur cette question : COMTE DARU, *Sociétés et Associations de Provinciaux de Paris* (extraits du *Correspondant* des 10 et 25 février 1910), Paris, Mersch, 4, avenue de Châtillon.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 novembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 28 novembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — La beauté d'une âme sans tache, 881.

Instructions dominicales. — IV. 3^e Dim. de l'Avent : Vie et doctrine de Jésus, preuves de sa divinité, 888.

Allocution pour une fête de la Sainte-Enfance, 885.

Pour le Premier Vendredi. — XLV. Le Sacré-Cœur centre de vie, 886.

Inauguration d'une école libre. — Ce qu'est l'école libre, 888.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXXVII. Le Mariage : 1^o Nature et propriétés, 890.

Pour une profession de religieuses hospitalières. — Ce que Dieu demande et ce qu'il promet, 891.

Panegyrique de sainte Odile d'Alsace. — Le malheur cause de sa sainteté, 893.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

LA BEAUTÉ D'UNE ÂME SANS TACHE

*Tota pulchra es, Maria,
Et macula non est in te.*

Vous êtes toute belle, ô Marie,
Et il n'y a point de tache en vous.
(Cant., vi, 4).

Mes frères,

A l'appel de Dieu, le prophète qui devait annoncer au monde l'oracle de la Vierge, saisi de frayeur s'écria : « Malheur à moi, je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres souillées ! » Mais saisissant à l'autel un charbon ardent, un séraphin descendit purifier sa bouche avec le feu. (Is., vi, 1-7). Ah ! c'est que le nom seulement de l'Immaculée peut-il sans souillure effleurer des lèvres humaines ? Daigne donc le Seigneur pardonner à ma témérité et purifier aussi mon cœur et mes lèvres au feu de son ardente charité, afin que je puisse moins indignement annoncer cette Vierge « toute belle en qui il n'y a point de tache, » et lui adresser en commençant, avec l'ange de l'Incarnation, le salut de mon amour filial : *Ave Maria* !

Le mystère de la conception immaculée de Marie, en nous faisant admirer le chef-d'œuvre de la grâce, « le joyau de Dieu, » nous apprend la merveilleuse beauté de nos âmes régénérées. Car si le privilège accordé à la mère de Dieu est unique, la grâce qui l'a produit est commune à tous. En vue des mérites de Jésus-Christ, tous ont été sanctifiés : Marie, avant sa naissance, dès sa conception ; les autres, après la naissance, seulement au jour du baptême. La grâce qui arrêta devant elle le flot impur a chassé aussi de notre âme la souillure

du péché. Marie fut préservée du mal, nous en fûmes délivrés. Proportion gardée, nos âmes aussi sont toutes belles.

Admironons donc, mes frères, dans la Vierge conçue sans péché la ravissante beauté d'une âme sanctifiée par la grâce, et prenons exemple ensuite pour garder jalousement comme elle, ici-bas, nos âmes sans souillure.

I

« Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous. » Mes frères, pourquoi cette grandiose solennité en l'honneur de l'Immaculée ? Pourquoi cette exaltation de sa beauté ? Être conçue sans péché, est-ce donc si rare chose et merveille si extraordinaire ?

Pour le comprendre, mes frères, écoutez ce mot de S. Paul : « *Eramus natura filii iræ.* Par nature, dit-il, nous étions des enfants de colère. » (Eph., ii, 3). Car la honte du premier désobéissant, le chef de notre race, a rejaili sur tous ses enfants. Avec la vie, il leur a légué sa déchéance. Et tel un fleuve infecté dans sa source qui porte tout le long de son cours un limon fangeux et souille tout ce qui vient effleurer ses flots, ainsi la chair, véhicule de la vie, charrie depuis son origine la souillure contractée en Adam et infecte toute âme qui vient prendre contact avec elle pour former un être nouveau. En recevant la vie, au moment même de notre conception, dans l'instant que notre âme créée par Dieu s'unissait à notre corps, dans l'instant que nous commençons d'être, nous étions souillés par la tache inhérente à la nature humaine. En devenant membres, par la chair, d'une race coupable et maudite, nous devenions pécheurs. De nous alors Dieu détournait sa face irritée par la souillure qui crie vengeance. Ainsi disgraciés, privés de la lumière et de la force surnaturelles, nous naissions faibles et ignorants, objets de la colère de Dieu, *natura filii iræ*. C'est pourquoi Job a tant maudit « cette nuit où l'on a dit : Un homme est conçu. » (Job, iii, 3).

Mais pour Marie, mes frères, il n'en va pas ainsi. Elle échappe à l'universelle corruption. Participante comme nous à la nature humaine, elle n'en contracte cependant point la souillure, et partant elle n'est pas comme nous disgraciée, mais agréable à Dieu, sans tache et pleine de grâce. C'est là le mystère de l'Immaculée Conception, le miracle de la toute-puissance de Dieu. Eclairons-le.

Par un décret spécial de sa souveraine volonté, en prévision des mérites de Jésus-Christ, au moment même où elle va devenir pécheresse, à l'instant de sa conception, Dieu refoule au seuil de son âme la souillure prête à l'envahir et les germes de mort qu'avec elle elle porte : au foyer de rébellion, il enchaîne ou éteint l'étincelle, qui va s'allumer, de la con-

cupiscence ; la chair de péché dans laquelle nous sommes conçus, en nous palpitante encore de la révolte, en elle s'apaise et devient la docile servante de son âme. Le Saint-Esprit, qui vient habiter en elle avec tous ses dons, inonde son intelligence des flots de la lumière divine, embrase son cœur de la plus ardente charité. La foi, l'espérance, l'amour et toutes les vertus, sous cet influx bienfaisant, s'épanouissent et portent fruit dans son âme. Sur cette enfant le Très-Haut repose amoureusement son regard, car elle est vraiment toute belle, comme la première Eve au sortir des mains du Créateur. Conçue sans péché, au lieu de naître comme nous enfant de colère, objet de haine, Marie entre dans la vie, sainte, immaculée, pleine de grâce, reflétant la splendeur même de Dieu : c'est une enfant du ciel.

Comprenez-vous alors pourquoi l'Eglise la félicite de la gloire et du bonheur de son immaculée conception ? C'est que ce privilège unique la place au-dessus de toutes les créatures autant que le ciel est au-dessus de la terre. Associons-nous à l'Eglise pour la féliciter : « O Marie, vous êtes toute belle et il n'y a point de tache en vous ! »

Mais qui nous donnera jamais de lui ressembler ? Qui lavera jamais notre âme de la souillure avilissante afin que nous soyons beaux comme elle, agréables à Dieu ?

Mes frères, cette merveille s'est accomplie au jour de notre baptême. La même grâce méritée par Jésus-Christ, qui a préservé Marie, a effacé de notre âme la souillure du péché qui était comme la signature de l'acte écrit contre nous et nous livrant au démon, pour la remplacer par l'indélébile caractère d'enfant de Dieu, nous restituant nos titres et nos droits au ciel perdus par le premier Adam. La souillure disparaissant a fait changer le visage de Dieu qui, laissant tomber son courroux, s'est écrit devant notre âme comme devant l'immaculée : « Toi aussi, tu es toute belle, il n'y a plus de tache en toi. » Alors en nous, comme en Marie, il a établi sa demeure, nous a faits par sa grâce participants de sa nature divine, nous a adoptés dans sa famille pour avoir un jour notre part de son héritage éternel, et nous communiquant les dons de son Saint-Esprit nous a rendus saints et agréables à ses yeux, objets de son amour, prédestinés au paradis.

Mes frères, saurons-nous jamais assez apprécier la beauté et la riche destinée d'une âme immaculée ? Si nous avons bien compris, nous ferions plus grand cas de la grâce du baptême. Les mères voudraient en se penchant sur le berceau de leur dernier né pouvoir dire : « Chère petite âme, toi aussi tu es toute belle comme ta mère des cieux, car il n'y a plus de tache en toi. » Et le pécheur ne goûterait de tranquillité, tant qu'en son âme il resterait quelque péché.

II

« Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous. »

Mes frères, ce n'est point seulement dans son berceau que Marie mérite ce compliment, mais à toute heure de sa vie, jusqu'au seuil de la tombe. Le saint concile de Trente enseigne en effet que, durant son séjour ici-bas, pas une faute, pas même une de celles arrachées à notre faiblesse et que nous appelons vénielles, ne vint voiler la splendeur de son âme sans tache. Immaculée dans sa conception, Marie retourne à Dieu immaculée.

Heureuse créature ! dites-vous en vous-mêmes. Et peut-être même pensez-vous que Marie n'eut point à subir comme nous l'épreuve dans laquelle nous avons succombé plus d'une fois. Mais comment croire, mes frères, que le démon assez effronté pour tenter la vertu infailible du Fils ait épargné la Mère ? Oh ! sans doute, Marie reçut une plénitude de grâce, de l'avis des théologiens supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints, qui confirmait sa volonté dans le bien pour toujours ; mais cependant elle restait libre. Et c'est son mérite précisément d'avoir gardé avec un soin jaloux la grâce de son immaculée conception.

C'est l'estime pour le don de Dieu qui, dès la tendre enfance, guide ses pas au temple, loin du monde à la vertu domageable, près de Dieu à notre faiblesse toujours secourable. Elle s'émeut et se trouble à la visite d'un ange, et sa réponse au messager divin : « Comment cela se fera-t-il ? » laisserait deviner peut-être qu'elle eût préféré voir passer à une autre l'honneur d'avoir Dieu, pour Fils plutôt que de cesser d'être vierge ou seulement de mettre en danger la grâce de sa conception. Rassurée par l'ange, elle va pourtant au temple recevoir la purification légale d'une souillure qu'elle n'avait point contractée. Oh ! le souci qu'elle a de garder son âme pure, de la pureté de son immaculée conception ! Elle sait que la désobéissance à Dieu ou le péché seul est capable, en nous faisant perdre la grâce, de souiller notre âme. Aussi avec quelle soumission, avec quel empressement, quelle délicatesse elle obéit aux ordres du ciel ! Jamais un murmure, jamais une réflexion désobligeante, toujours *Fiat* : « Oui, Seigneur, je suis votre servante, qu'il me soit fait suivant votre parole. »

Mes frères, c'est vrai : nulle créature au monde n'a reçu une grâce plus abondante que Marie, mais nulle aussi n'a répondu d'une volonté plus entière à la faveur qui lui était accordée. Cherchez-en une seulement qui ait exploité avec plus d'intelligence, de travail persévérant le talent qui lui était confié ! En est-il une qui ait accueilli avec plus d'empressement, de sainte avidité les dons du ciel ? Aussi non seulement Marie a gardé, mais de jour en jour, sans cesse, elle a fait progresser en elle

la grâce initiale de sa conception immaculée et l'on peut dire : « Belle en sa première heure, plus belle encore en sa dernière. *Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te.* »

Chrétiens, mes frères, sanctifiés par la grâce du baptême qui est le sacrement de notre conception spirituelle, nous possédons un trésor analogue à celui de Marie. Et l'apôtre nous avertit que nous le portons dans des vases fragiles. Quel soin prenons-nous de le garder ? O vous qui avez conservé en vous l'innocence baptismale ou qui l'avez recouvrée par la pénitence, craignez plus que tout au monde de la perdre jamais et tenez-vous en éveil pour que le mal n'entre pas en vous, car

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond.
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

C'est une vigilance de tous les instants qu'il faut pratiquer pour que la souillure n'entre pas dans notre âme. Et elle nous enveloppe, prête à nous envahir. L'erreur, en effet, n'est-elle pas la souillure de l'intelligence comme le vice est la souillure du cœur ? Et l'une entraîne l'autre, car on fuit la lumière de la vérité dans la crainte d'avoir à réformer sa conduite égoïste : « *Noluit intelligere ut bene ageret* » (Ps., xxxv, 4), et réciproquement, les fangues du cœur obscurcissent l'intelligence : « Captif du plaisir, ennemi de la vérité. » Or, mes frères, aujourd'hui l'erreur sur les vérités essentielles qu'il importe de savoir et de croire pour entrer au ciel, l'erreur est dans l'enseignement officiel ; le vice, encouragé par l'indulgence qu'on lui accorde, au grand jour étale ses séductions, dans les conversations, les lectures, les spectacles, la mode, les divertissements, les arts eux-mêmes. Chrétiens, prenez-y donc bien garde, et vous surtout, parents et maîtres, qui avez charge d'âmes. Pour garder intacte la grâce du baptême et la faire progresser à l'exemple de Marie, il faut dans la crainte et l'humilité fuir le monde, « aller au vrai de toute son âme, » pratiquer la justice intégralement, servir Dieu de toute son activité, de toute sa vie libre et aimante, de tout son cœur.

Ici-bas, mes frères, voilà l'unique nécessaire : garder son âme sans souillure en restant fidèle à la loi de Dieu. Que ce soit donc là votre ardent désir, votre continuel souci, votre noble ambition, afin qu'à votre heure dernière le juste Juge vous félicite en ces termes : « Ame chrétienne, vous êtes toute belle : il n'y a point de tache en vous, » et qu'il vous fasse entrer dans la demeure des immaculés. Pour mériter cette récompense, demandons le secours de la Vierge toute belle : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DOMINICALES

IV

3^e Dimanche de l'Avent

VIE ET DOCTRINE DE JÉSUS, PREUVES DE SA DIVINITÉ

Mes frères,

Vous venez d'entendre le témoignage public rendu par S. Jean-Baptiste à N.-S. Jésus-Christ : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas, c'est lui qui doit venir après moi, mais il était avant moi. Je ne suis pas digne de délier les courroies de sa chaussure. » Jean élève donc Jésus au-dessus de lui-même, au-dessus de Moïse, au-dessus de toute créature. Il rend témoignage à sa dignité incomparable, à sa surnaturelle grandeur. Il salue en lui le Dieu vivant et présent parmi nous.

Mais ce qui enflamme son zèle, c'est de voir que le Sauveur est inconnu au milieu des siens : « *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis.* » — Est-ce que ces paroles ne conviennent pas aux chrétiens de nos jours ? Combien en est-il parmi eux qui connaissent vraiment Jésus-Christ, qui s'occupent de lui, qui étudient sa vie, sa doctrine, ses préceptes ? Pourtant il vit aussi au milieu de nous, puisque comme Dieu il est partout, et comme Homme-Dieu il est ici au T. S. Sacrement de l'autel ; pourtant cette science est la science par excellence : « La vie éternelle, dit l'Apôtre bien-aimé, c'est de vous connaître, ô mon Dieu, vous et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean, xvii, 3).

Efforçons-nous, mes frères, d'acquiescer la connaissance de ce divin Sauveur ; étudions sa vie, et, comme le Précurseur, nous lui rendrons témoignage. Son éminente sainteté et sa surhumaine doctrine nous feront proclamer encore une fois qu'il est véritablement Dieu.

I

Vous avez appris, mes frères, autrefois sur les bancs du catéchisme, la vie de Jésus. Vous n'en avez pas oublié, j'en suis sûr, les principales circonstances. C'est pourquoi je me contenterai de vous les rappeler très brièvement.

Les trente premières années de Notre-Seigneur nous fournissent un modèle infiniment parfait d'humilité, d'obéissance, de mortification, d'amour du travail et de la pauvreté, en un mot l'exemple d'une existence cachée et méritoire aux yeux de Dieu.

Né à Bethléem, dans une misérable grotte destinée à recueillir les animaux pendant la nuit, le Fils de Dieu se révéla d'abord aux petits, aux humbles et aux pauvres dans la personne des bergers. Puis ce furent les Mages qui, avertis par l'apparition de l'étoile qu'a-

vaient annoncée les prophètes, vinrent d'Orient à Bethléem saluer le Roi prédit, le Messie promis, l'Enfant-Dieu.

Mais en même temps que Jésus attirait à lui certaines âmes, il devenait pour d'autres un objet de haine. Hérode entendant dire qu'un roi des Juifs était né, eut peur. Il craignit un rival; à tout prix il voulut s'en débarrasser. Pensant l'envelopper dans un massacre général, il ordonna de mettre à mort, à Bethléem et dans les environs, tous les enfants mâles âgés de moins de deux ans. Mais, comme Dieu, Jésus-Christ connaissait toutes choses; il ne fut point surpris: il fuit en exil avec S. Joseph et la T. S. Vierge. Ainsi il souffrait pour nous dès les premiers instants de son existence terrestre.

A la mort d'Hérode, l'ange rappela d'exil la Sainte Famille, qui se fixa à Nazareth. C'est là que le divin Sauveur grandit dans l'oubli, menant une vie cachée et sans éclat jusqu'à l'âge de trente ans. Il croissait en sagesse, en grâce et en âge devant Dieu et devant les hommes, se montrant à nous seulement comme un admirable modèle de vertu. Il ne sortit qu'une fois du silence et de l'obscurité: c'est quand, âgé de douze ans, il demeura à Jérusalem, à l'insu de ses parents qui l'avaient emmené à la fête de Pâque. Trois jours après l'avoir perdu, ceux-ci le retrouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les étonnant par ses questions et ses réponses. Durant les dix-huit années suivantes il resta dans un profond silence. Trois années de prédication devaient lui suffire pour enseigner aux hommes les vérités qu'il leur apportait du ciel.

Ce moment arrivé, une voix puissante annonçait aux Juifs que le Messie était venu et vivait au milieu d'eux. C'était la voix du Précurseur. Jean-Baptiste avait passé sa jeunesse au désert dans l'innocence et l'austérité, et maintenant il prêchait au peuple la pénitence. Les Juifs crurent voir en lui le Sauveur attendu. Mais il leur disait: « Je ne suis pas le Christ; je suis chargé seulement de lui préparer la voie. Déjà il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas. Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. C'est l'Agneau de Dieu, il vient ôter les péchés du monde. Moi je vous baptise dans l'eau; lui vous baptisera dans le Saint-Esprit. »

Bientôt Jésus vint lui-même demander le baptême à Jean. Celui-ci, malgré son humilité, dut le lui donner. Les cieus alors s'ouvrirent, le Saint-Esprit descendit sur la tête du Sauveur et le Père céleste fit entendre cette parole: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » — De là Jésus partit au désert pour se préparer à sa mission par un jeûne de quarante jours. Il permit ensuite au démon de le tenter, afin de nous apprendre comment nous devons repousser les assauts de Satan.

Dès lors la vie publique de Jésus est commencée. Pendant trois ans il parcourt la Palestine; il va de ville en ville, de bourgade en bourgade, annonçant sa doctrine, opérant une quantité de miracles, guérissant toutes les infirmités, consolant toutes les afflictions et surtout donnant l'exemple de toutes les vertus. Jamais les hommes n'ont pu trouver en lui une seule imperfection, et il pouvait sans crainte jeter ce défi aux Juifs: « Qui de vous me convaincra de péché? » Dans toute sa vie brillait au contraire une perfection qui défiait toute critique. Pas une seule qualité, une seule vertu dont il n'ait été orné. Evidemment ce n'est pas d'un homme qu'on peut dire semblable chose. Si saints que soient les plus parfaits, il y a toujours à reprendre en eux. Mais Jésus ne vécut que pour Dieu et pour les hommes. Sa nourriture, disait-il, était de faire la volonté de son Père. Quant aux hommes, nul ne les a aimés avec autant de tendresse. Ami des humbles et des malheureux, il leur a prodigué des trésors de compassion.

Modèle incomparable de toutes les vertus durant sa vie, il le fut davantage encore dans sa mort. Au milieu des insultes et des plus affreux tourments, il a gardé une douceur inaltérable et a prié pour ses bourreaux. Tous ceux qui ont contemplé cette haute et calme figure ont redit avec le centurion du Calvaire: « Il y a plus qu'un homme ici, c'est le Fils de Dieu! »

Oui, le caractère de Jésus suffirait à lui seul pour démontrer sa divinité.

II

J'ajoute cependant que sa doctrine comme sa vie est toute divine. Non seulement l'enseignement du Christ ne renferme aucun défaut, mais il atteint une perfection surhumaine.

« Les évangélistes nous ont conservé bon nombre de ses paroles. Il n'en est aucune où ne brille une sagesse vraiment divine. Chacune s'impose à nous par sa vérité, sa beauté, sa clarté. Assez simples pour être comprises des enfants, elles sont en même temps assez profondes pour étonner et ravir les hommes de génie. Plusieurs fois les ennemis du Sauveur lui ont tendu des pièges afin de le prendre en faute dans ses discours: toujours ses réponses ont été admirables d'esprit, de sang-froid et en même temps de douceur. Enfin, dans toutes ses instructions, on sent une douce et pénétrante autorité qui commande le respect. Ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher de dire: « Jamais homme n'a parlé comme cet homme¹. »

La doctrine du Sauveur se résumait dans la connaissance de Dieu et de ses infinies perfections; dans la révélation des immortelles destinées de l'homme et des moyens de les

¹ *Revue des Catéchismes*, 1899, p. 491.

accomplir, moyens qui sont la foi en Dieu, en Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu et vrai homme, et la pratique des commandements.

Jésus-Christ se présentait en qualité d'envoyé de Dieu son Père, pour apprendre aux hommes les vérités et les conditions du salut et pour leur mériter la vie éternelle. Il enseignait que le Rédempteur promis était enfin arrivé, que lui-même était ce Libérateur attendu par toutes les nations, destiné à effacer les péchés du monde et à nous réconcilier avec Dieu.

Dans toutes ses prédications, il inspirait l'amour de Dieu et du prochain. Il s'appliquait à faire sentir la nécessité de préférer le service du Seigneur et l'acquisition du royaume céleste à toutes les considérations humaines et à tous les biens de la terre.

Jamais un homme n'eut une doctrine aussi élevée, aussi parfaite, aussi sainte. Jamais un savant, un génie même, n'aurait pu inventer des enseignements comme ceux-là. Il fallait un Dieu pour apporter sur la terre ces paroles et ces vérités toutes divines. Alors même que nous n'aurions pas tous les autres témoignages qui attestent la divinité de Jésus-Christ, sa doctrine suffirait pour exciter notre admiration et nous faire tomber à genoux. Où rencontrerait-on une morale aussi belle et aussi pure ? Où trouverait-on une notion aussi claire et aussi sublime sur Dieu, sur notre âme, sur nos devoirs, sur la vie future ?

**

Telles furent, en résumé, la vie et la doctrine du Christ : *vie* d'humilité, de dévouement, de charité, de patience et de résignation ; *doctrine* sublime que les plus grands philosophes de l'antiquité n'ont jamais connue. Or une vie semblable n'est pas seulement la vie d'un sage, ni même celle d'un saint, c'est manifestement celle d'un Dieu ; une pareille doctrine n'est pas d'un homme, mais d'un Dieu. — Croyons donc, mes frères, fermement, à la divinité de N.-S. Jésus-Christ. Mais surtout profitons des exemples de vertu qu'il nous a donnés. Écoutons ses enseignements, et pratiquons-les. Ils nous conduiront sûrement au bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION POUR UNE FÊTE DE LA SAINTÉ-ENFANCE

—

Mes bien chers frères,

Peut-être vous demandez-vous pourquoi nous avons réuni, aujourd'hui, vos enfants dans cette messe à laquelle nous donnons plus de solennité, plus d'éclat que de coutume. C'est bien volontiers et de grand cœur que je répondrai à cette question.

**

Et d'abord, il y a une œuvre que l'Eglise a fondée et que je tiens à vous rappeler : c'est l'œuvre de la Sainte-Enfance, et elle a pour but de grouper, d'associer tous les enfants chrétiens, non seulement de la France, mais du monde entier, pour en faire déjà de petits apôtres : des apôtres par la prière, pour obtenir de Dieu la conversion des familles païennes, si nombreuses encore en tant de pays où le démon règne en maître par les superstitions, par les pratiques les plus grossières et les plus barbares ; et des apôtres aussi par l'aumône, par cette modique cotisation d'un sou par mois, pour venir en aide à nos héroïques missionnaires, et leur donner, avec le pain quotidien, de quoi acheter parfois, sur des marchés inhumains, de pauvres enfants mis en vente par leurs parents dénaturés.

Vous avez entendu, il n'y a pas longtemps, le vaillant Mgr Augouard vous parler du Congo où il se dépense en labeurs, en sacrifices de toutes sortes depuis plus de trente ans. Et qu'est-ce donc qui lui permet, à lui, à ses prêtres, à ses religieuses de soutenir les charges formidables d'une œuvre, sans doute catholique avant tout, mais aussi éminemment française, éminemment patriotique ? Mais ce sont les prières et les subsides qui lui viennent régulièrement, chaque année, de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance...

O les saintes prières, sur les lèvres innocentes de petits enfants, toutes pénétrées du souffle et de l'ardeur de la charité de Jésus-Christ !

O les belles aumônes, non moins belles, non moins précieuses devant Dieu que celles que S. Paul louait si fort, autrefois, et qui étaient envoyées des églises nouvellement fondées aux pauvres de Jérusalem ! (Rom., xv, 26).

**

Pourquoi encore cette réunion, cette messe ? Vous me permettrez, mes bien chers frères, de vous dire une de mes peines, quelque chose qui afflige, qui blesse mon cœur de prêtre et de pasteur. Je ne saurais oublier, en effet, une parole du Christ Jésus : « Celui qui ne renaîtra pas de l'eau et de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire celui qui n'aura pas été baptisé, celui-là n'entrera pas dans le royaume de Dieu. » (Jo., iii, 5). Or, dans notre France, jadis si chrétienne, si empressée à porter les nouveaux-nés sur les fonts du baptême, dans notre ville, dans cette paroisse même, il y a des enfants qui ne sont pas baptisés, qui n'ont pas dans leur âme régénérée la marque, le sceau de l'Esprit-Saint.

Sans doute ils grandissent comme les autres ; sans doute, les qualités naturelles ne leur font point défaut. Mais l'Evangile l'enseigne, et c'est ce qui m'arrache des larmes pareilles à

celles que versait l'apôtre S. Paul en songeant aux ennemis de la croix du Christ, s'ils venaient à mourir, le ciel leur serait à jamais fermé. *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei.*

O enfants chrétiens ! ô enfants dont les chères âmes sont, en ce moment, toutes rayonnantes des clartés, tout embaumées des fleurs de la grâce ! ô enfants en qui habite, en qui vit l'Esprit de Dieu, priez pour que les chers petits qui n'ont pas la foi, qui ne connaissent pas le Seigneur Jésus, qui n'ont pas le bonheur de lui parler dans la prière, de lui dire : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » de le recevoir dans la communion, qui ne savent pas saluer la Vierge Marie, qui ne rêvent point des beautés du ciel où sont les anges et les saints, priez pour que leurs parents se laissent toucher, attendrir, et qu'ils les aiment assez, comme les vôtres, pour leur donner, avec la grâce du baptême, les joies et les espérances qui sont le trésor de la vie chrétienne.

**

Pourquoi enfin cette réunion, cette messe ? Ah ! mes bien chers frères, vous le devinez bien. Est-ce que vous, qui êtes pères, qui êtes mères de famille, est-ce que vous n'êtes pas tout heureux de voir se presser autour de vous tous vos chers bien-aimés ? Quel spectacle émouvant que celui de toute une famille réunie au foyer paternel, et s'asseyant à la même table ! Le saint roi David, qui avait entrevu ce spectacle et qui en avait été ravi, n'a pas manqué de le peindre avec les couleurs les plus riantes et les images les plus poétiques.

Eh bien ! J'ai sous les yeux, devant nous, au pied des saints autels, parés des grâces de leur âge et des grâces plus belles encore de leur innocence, tous nos chers enfants ; et vous qui êtes leurs parents, vous les avez accompagnés, comme si vous vouliez renouveler la scène charmante des mères de la Judée conduisant à Jésus-Christ leurs petits enfants.

Il est vrai que le Seigneur Jésus, cependant présent dans le tabernacle, ne se montrera pas pour les bénir et les caresser ; mais ce sera ma joie de les bénir en son nom, d'étendre sur eux, sur leurs jeunes fronts, mes mains consacrées, d'autant plus que tout dernièrement le Souverain Pontife, l'auguste Pie X leur a envoyé, de son cœur très aimant, la bénédiction apostolique, en ayant soin de déclarer et d'écrire qu'il voulait que cette bénédiction s'étendît à leurs parents et à leurs proches.

Aussi, quand tout à l'heure je prononcerai la prière liturgique, c'est sur toute cette assemblée que descendront les bénédictions du ciel.

O enfants, ô parents ! recueillez-vous ! C'est Dieu lui-même qui vous voit, qui vous regarde et qui, j'en ai la douce confiance, voudra bien m'exaucer.

O parents ! demeurez fermes dans la foi et faites régner Dieu chez vous, dans votre maison, pour régner vous-mêmes sur vos enfants.

O enfants ! grandissez dans la piété et l'amour de Dieu, pour bien aimer vos chers parents, et reconnaître, d'un cœur de plus en plus docile et soumis, tous les bienfaits dont ils vous comblent.

O parents ! ô enfants ! soyez bénis ! et que la bénédiction divine repose sur vous, toujours, et qu'elle vous rende heureux, heureux ici-bas et plus heureux encore dans le ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLV

LE SACRÉ-CŒUR CENTRE DE VIE

Mes frères,

Souvent, dans le langage ordinaire, le mot cœur désigne la partie centrale d'une chose. Quand on dit qu'au temps de Jeanne d'Arc, l'Anglais avait pénétré jusqu'au cœur de la France, cela veut dire qu'il était arrivé jusqu'en ces régions éloignées des frontières du royaume, qui semblaient le plus à l'abri de ses invasions victorieuses, dans lesquelles par conséquent s'étaient réfugiées les suprêmes espérances de la patrie.

C'est du cœur que partent les artères ; c'est du centre que partent les rayons. De là vient cette expression du langage populaire dont je vous parlais tout à l'heure, et qui nous invite à méditer dans le Sacré-Cœur le centre de toute l'humanité. Pour nous en persuader, il suffira de voir que ce Cœur adorable : 1^o a été le centre de la vie de Jésus ; — 2^o qu'il est le centre de la vie de l'Eglise ; — et 3^o qu'il doit être le centre de toute vie humaine.

I

On l'a dit avec beaucoup de justesse, l'histoire du monde se divise en deux versants qui aboutissent à un sommet commun : le Calvaire. Sur le premier versant, se trouvent ceux qui ont attendu la venue du Christ ; sur l'autre, ceux qui l'ont suivi. Sur l'un et l'autre, on regarde la cime sanglante où Jésus expire pour tous les hommes, après avoir vécu pour eux. La vie et la mort du Sauveur sont ainsi le centre de l'humanité ; et le centre de la vie de Jésus, c'est son Cœur sacré.

N'est-ce pas de son Cœur que sont venus ses enseignements ? Pourquoi, sans se lasser jamais des résistances et de la mauvaise foi qu'il

rencontrait, n'a-t-il jamais cessé de semer la bonne parole ? C'est parce que son cœur ne lui laissait pas de repos. On le voit donc parcourir sans trêve tous les sentiers de la Judée. Les moindres villages reçoivent sa visite. Il parle partout, dans le temple de Jérusalem, dans les synagogues, dans le désert, la long du chemin, pendant les repas, sur le bord des puits ; même la nuit, quand on vient le trouver, il parle. Il parle jusque sur la Croix. C'est seulement quand son Cœur s'arrête de battre, qu'il s'arrête de parler.

Et que dit-il ? Ce que son Cœur lui dicte, à savoir qu'il faut aimer : aimer Dieu, aimer ses frères, aimer ses ennemis, aimer ceux qui vous persécutent, aimer toujours.

Non content de prêcher par ses enseignements, il prêche par ses *exemples* et ses *exemples* viennent encore de son Cœur. S'il naît pauvre et repoussé de tout le monde ; s'il passe trente ans de sa vie dans l'obscurité, l'obéissance et le travail ; si ensuite il use ses pieds sur toutes les routes, s'il court après toutes les brebis perdues, s'il s'expose à la contradiction et à l'ingratitude, s'il est pitoyable à toutes les misères, s'il donne du pain aux multitudes affamées dont la détresse l'émeut, s'il rend la santé à tant d'infirmités, s'il offre à tous les pécheurs le pardon de Dieu, c'est parce que son Cœur ne lui permet pas plus de se taire que de cesser de faire le bien. De son Cœur viennent ses exemples, afin que tout de Lui nous profite et nous sauve.

C'est de son Cœur enfin que nous viennent ses *sacrifices*. Il nous aime tellement que rien ne lui coûte pour nous arracher à l'enfer. C'est pour cela qu'il est venu sur la terre, prenant une chair semblable à la nôtre. Il ne lui suffit pas d'en supporter les infirmités. Il veut des souffrances plus cruelles que toutes celles dont nous pourrions être atteints, un supplice plus ignominieux et plus douloureux que ceux qui pourraient nous être infligés. Après lui avoir dit : *Parle !...* après lui avoir dit : *Fais du bien !...* son Cœur lui dit : *Meurs !...*

Et il meurt, après avoir souffert dans son Cœur plus que dans son corps ; et son Cœur lui-même est percé d'un coup de lance, pour bien nous montrer, même dans la mort, que tout vient de là.

Le Sacré Cœur est donc bien le centre de la vie de Jésus. On en pourrait multiplier les preuves. Ce que nous avons dit suffit pour le démontrer.

II

Le Sacré Cœur est aussi le centre de la vie de l'Eglise. Quand Jésus, avant son ascension, disait à ses Apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » n'était-ce pas son amour pour l'Eglise qui parlait ? Il allait quitter corporellement ses Apôtres ; encore quelques instants et il disparaîtrait à leurs yeux. C'est le moment qu'il

choisit pour leur dire qu'il ne va les quitter qu'en apparence ; et qu'en réalité, il ne cessera pas de vivre au milieu d'eux.

Quand on aime, on ne peut se résigner à la séparation. Vous savez comment le Christ a vaincu cette appréhension. Non seulement il est resté dans l'Eglise par sa divinité, qui ne cesse de la protéger et de la bénir ; mais il y est resté même corporellement par la sainte Eucharistie, par la sainte Eucharistie qui est la plus sublime invention de son Cœur, et dans laquelle son Cœur reste vivant parmi nous, ne cesse d'être un centre de vie pour l'Eglise.

Vous connaissez le trait de ce grand personnage protestant qui vint, un jour, visiter la maison-mère des sœurs de St-Vincent de Paul ; il voulait doter son pays et sa religion d'une institution semblable, et il était tout joyeux parce qu'on lui avait tout fait connaître de la communauté, qu'on lui avait communiqué tous les règlements, qu'on l'avait initié au genre de vie et aux usages. Quelqu'un lui dit : « Maintenant nous allons vous montrer le principal. — N'ai-je donc pas déjà tout vu ? — Non, venez. » Et on le conduisit à la chapelle, pour lui faire voir le tabernacle où le Cœur adorable du Sauveur, toujours vivant, ne cesse d'animer les âmes et de susciter dans l'Eglise les grands dévouements.

Le Cœur de Jésus n'est pas seulement le centre du dévouement dans l'Eglise, il est aussi le centre de sa liturgie et de sa prière.

Il est le centre de sa liturgie, puisque toutes ses fêtes ont pour but de célébrer une manifestation de son amour.

Il est le centre de sa prière, puisque la grande supplication de l'Eglise c'est la messe, dans laquelle ce Cœur divin ne cesse d'offrir pour nous à son Père son sacrifice toujours renouvelé et ses hommages d'adoration et d'action de grâces.

III

On aimerait à méditer longuement ces choses si douces pour la piété. On ne peut que les indiquer. Disons maintenant comment le Sacré Cœur devrait être le centre de toute vie humaine.

Quand N.-S. disait : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » il disait cela non seulement pour ses Apôtres, mais aussi pour chacun des chrétiens qui devaient venir en ce monde.

Nous savons que par sa grâce, il habite et vit en nous : « Si quelqu'un m'aime, disait-il, mon Père l'aimera. Nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » — « Je suis la vie, » a-t-il dit en un autre endroit de l'Evangile.

La conséquence de cela, c'est qu'il vient à l'âme de bonne volonté et qu'il vient à elle avec son Cœur, pour l'aimer, l'inspirer, la diriger, la soutenir. Ami toujours présent qui partage nos

pensées, toutes nos luttes, toutes nos tristesses, il ne s'arrête jamais, si nous voulons nous prêter à son action, de nous aider. De même que notre cœur envoie jusqu'aux extrémités de notre organisme le sang qui le vivifie, le Cœur de Jésus répand sur toute notre vie sa grâce, qui la divinise.

Mais ceci appelle de notre part une coopération fidèle. Pour que le Sacré Cœur soit vraiment le centre de notre vie, il faut que nous fassions converger vers lui toutes nos pensées, toutes nos aspirations, toutes nos paroles et toutes nos actions.

Jésus disait à ses apôtres : « Il vous a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu ; les autres ne les connaîtront qu'en paraboles. » Le mystère du royaume de Dieu, le voici. C'est cette sublime ambition de l'amour de Jésus, qui remplit tout, de qui tout vient, et à qui tout doit revenir. Remercions-le de nous ouvrir ces horizons merveilleux et promettons-lui, en ce qui nous concerne, de faire de lui le centre de notre vie. Ainsi soit-il.

INAUGURATION D'UNE ÉCOLE LIBRE

CE QU'EST L'ÉCOLE LIBRE

Mes frères,

L'école libre est beaucoup combattue de nos jours : il est donc nécessaire de la connaître, afin d'être à même de l'apprécier et de la défendre.

Ce qu'est l'école libre, tel sera donc le sujet de cette brève allocution.

I

L'école libre est d'abord une école légale. — Voici ce que dit la loi du 28 mars 1882 qui régit actuellement l'enseignement en France : « Art. 4. L'instruction peut être donnée soit dans les établissements d'instruction primaire ou secondaire, soit dans les écoles publiques ou libres, soit dans les familles. »

Donc les écoles libres sont reconnues par la loi, au même titre que les écoles publiques. Donc bâtir, subventionner, fréquenter une école libre, ce n'est d'aucune façon faire un acte hostile au gouvernement, mais uniquement profiter d'une liberté accordée par la loi française, votée par le Parlement français.

Donc, nul n'a le droit ni le pouvoir d'empêcher un père ou une mère de famille d'y envoyer ses enfants. Et ceux qui, préfet, inspecteur, maire, conseillers municipaux, membres du bureau de bienfaisance, instituteurs et institutrices, exerceraient des menaces, des injustices, des pressions à l'égard des familles, pour les détourner de mettre leurs enfants à l'école libre, ceux-là commettraient un abus

tyrannique et révoltant, une flagrante illégalité, un attentat odieux contre la liberté de conscience, qui devraient soulever les protestations des honnêtes gens sans aucune exception.

II

L'école libre est éminemment instructive. — Une enquête célèbre a été faite naguère sur l'instruction en France par un homme d'Etat, M. Ribot, et cette enquête a été de tous points favorable aux écoles libres. Partout les écoles libres peuvent rivaliser, pour l'instruction, avec les écoles laïques, et en de nombreux endroits, de l'aveu même des statistiques officielles, elles l'emportent sur elles.

Ceux qui parfois ont eu l'audace de porter contre les écoles libres l'accusation de ne pas instruire aussi bien que les écoles laïques, n'ont jamais eu l'audace d'accepter la proposition qui leur a été faite, le défi qui leur a été porté d'établir, devant un jury mixte, un concours entre les élèves des écoles laïques et des écoles libres.

Certains esprits malveillants et jaloux diront peut-être que les certificats libres, aussi bien les complémentaires que les élémentaires, n'ont pas autant de valeur que les certificats officiels. Penser cela, dire cela, serait tout simplement penser et dire une absurdité.

Pourquoi les certificats libres n'auraient-ils pas au moins autant de valeur que les certificats officiels ? Est-ce que, par hasard, les gens officiels auraient le monopole de la science, de l'impartialité, de la justice ? Ah ! quels cruels démentis, appuyés sur des faits publics avérés, on pourrait donner à ceux qui oseraient le prétendre !

Est-il donc nécessaire d'être inspecteur officiel, instituteur officiel, pour être à même de constater, après examen sérieux, qu'un enfant possède une bonne instruction primaire ou complémentaire ? Est-ce que le témoignage de maîtres libres, remarquables par leur science professionnelle, ou de personnes très instruites, universellement connues par leur honorabilité, qui attestent, après les avoir examinés sans les connaître et sans savoir d'où ils viennent, que tels et tels enfants ont le degré de savoir voulu, est-ce que ce témoignage n'a pas autant de valeur que celui des gens officiels ?

Oui, les certificats libres, les complémentaires comme les élémentaires, ont une valeur réelle, et les enfants qui les ont obtenus peuvent et doivent en être fiers ! Ils ont tant de valeur qu'aujourd'hui, dans beaucoup d'administrations, c'est à ceux-là surtout que l'on fait attention, quand un candidat se présente pour demander une place.

III

L'école libre est religieuse et par cela même puissamment éducatrice. — Certains éducateurs se persuadent que toute l'éducation consiste

dans l'instruction. Ils ne songent qu'au développement de l'intelligence, de la mémoire, et ils négligent l'éducation du caractère, du cœur, de la volonté. Mais l'intelligence et la mémoire ne sont pas tout l'homme. Que diriez-vous d'un enfant dont la tête seule se développerait, tandis que le reste du corps serait privé de croissance ? Vous diriez que c'est un monstre. Il en est de même d'un esprit chez lequel l'intelligence seule se développe, tandis que la volonté s'arrête ou s'étiole.

Et de fait, l'expérience universelle nous démontre que le développement exclusif de l'intelligence, sans un développement parallèle de la volonté, ne produit que la stérilité pour le bien et trop souvent la fécondité pour le mal, pour le crime.

Or, comme l'éducation du caractère, du cœur, de la volonté, ne peut se faire sans le concours de la religion, il s'ensuit nécessairement que les écoles d'où l'on a banni la religion sont incapables de faire œuvre d'éducation véritable, et qu'elles doivent naturellement produire une jeunesse criminelle. N'est-ce pas ce qui a lieu, en effet ? « Regardez donc les statistiques, dit un écrivain libre penseur¹. *Ce ne sont point les prêtres ni les moines qui les inventent, c'est le ministère de la Justice qui les établit, c'est le Journal Officiel qui les publie.* Nul n'ignore que depuis trente ans le nombre des condamnations de mineurs suit une progression effroyable. Regardez donc dans les journaux à images les têtes de ces bandits qui terrorisent la France : ce sont presque tous des gamins. »

Et la conclusion péremptoire de cet écrivain, c'est que ce sont les écoles sans Dieu qui sont responsables de la perversion des adolescents : « *En voulant libérer des superstitions et des préjugés, dit-il, elles n'ont travaillé jusqu'à ce jour qu'à une œuvre destructive ; elles ont enlevé, avec le catéchisme, un frein que rien n'a remplacé. Je ne me soucie pas plus de fournir des arguments à La Croix qu'à La Lanterne. Je regarde les faits et je m'applique à dire ce que je vois, en vrai libre penseur.* »

Mais si les écoles sans Dieu sont, au dire même de libres penseurs de marque, responsables de la perversion des enfants, l'école libre est actuellement à peu près le seul remède efficace qu'on puisse opposer à cette perversion.

L'école libre enseigne tout ce qu'on enseigne dans les autres écoles, et quelque chose de plus. Elle ne retranche rien au programme des connaissances classiques, elle l'élargit, elle le complète en lui donnant pour couronnement la science de la religion, l'étude et la pratique des devoirs chrétiens. Que l'on possède l'art de compter et d'écrire correctement : c'est déjà

quelque chose ! Mais que l'on sache aussi l'art de bien croire et de bien agir.

L'école libre ne s'en tient pas là. Car il ne suffit pas de connaître son devoir, il faut avoir la force de le remplir, sans que rien au monde puisse en détourner. Et voilà pourquoi l'école libre, avec les pratiques chrétiennes, travaille de bonne heure à fortifier la volonté de l'enfant et à la tendre vers le bien.

A l'école libre, *on prie*. Et la prière appelle et fait descendre du ciel la grâce, qui est la force et le bouclier de l'âme.

A l'école libre, *on inspire aux enfants la crainte de Dieu*. Et la crainte de Dieu est le commencement d'une vie sage et honnête, car la crainte de Dieu détourne du mal, même dans la solitude et au milieu des plus épaisses ténèbres.

A l'école libre, *on inspire aux enfants la pensée et l'ambition des récompenses éternelles*. Le matin de la bataille de Lépante, un moine s'en alla prêcher sur toutes les barques chrétiennes, pour encourager les soldats et en faire des héros : « Il n'y a pas de paradis pour les lâches ! » leur disait-il. Voilà ce qu'entend, presque chaque jour, l'enfant à l'école libre, et rien ne saurait mieux enflammer son courage, dans les futures batailles de la vie, que d'être assuré que le ciel est le prix de la victoire.

A l'école libre, *on fréquente les sacrements*. Vous vous rappelez le malheureux sort de la flotte espagnole à Santiago de Cuba. Elle était commandée par un amiral intrépide et montée par de braves marins. Et cependant, en quelques heures, malgré l'héroïsme des chefs et des soldats, elle devenait la proie des flammes et disparaissait dans les flots. Pourquoi une ruine pareille et un désastre aussi rapide ? C'est que les navires espagnols n'étaient pas blindés. Eh bien ! malheur aux âmes que les pratiques religieuses ne protègent pas contre les coups de l'ennemi et les assauts de leurs passions ! C'est pourquoi, à l'école libre, comme on prévoit, dans un prochain avenir, les redoutables luttes auxquelles ils seront mêlés, on habitue les élèves à la confession et à la communion. C'est là, en effet, qu'ils se fortifient, qu'ils se blindent pour ainsi dire, pour que plus tard ils marchent toujours au droit chemin de l'honneur et du devoir, qu'ils remportent les beaux triomphes qui font les grands chrétiens, les fiers soldats, les bons citoyens.

A l'école libre, *on donne l'exemple des pratiques religieuses sans lesquelles il n'y a pas d'éducation vraie*. Là, ceux et celles qui disent aux enfants qu'il faut prier, craindre Dieu, ambitionner les récompenses éternelles, fréquenter les sacrements, commencent par prier eux-mêmes, par craindre Dieu eux-mêmes, par ambitionner eux-mêmes les récompenses éternelles, par fréquenter eux-mêmes les sacre-

¹ Gustave Téry, dans l'Œuvre.

ments. Et ces exemples, plus encore que les enseignements et les exhortations, produisent sur les enfants, sur leur conduite morale et chrétienne, les meilleurs résultats.

Voilà précisément ce qui donne un avantage si grand à l'école libre sur l'école officielle où maîtres et maîtresses ont cessé généralement, — rares, de plus en plus rares sont les exceptions, — de donner à leurs élèves l'exemple de l'accomplissement des devoirs religieux même les plus nécessaires, les plus rigoureusement obligatoires, comme l'assistance à la messe du dimanche et la communion pascale. Et cette abstention quasi générale produit sur les enfants des effets tellement déplorables, que bientôt on les voit désertir complètement ou à peu près toute pratique religieuse, et aller grossir chaque année le nombre des renégats et trop souvent celui des criminels.

IV

L'école libre est gratuite, c'est-à-dire qu'elle ne coûte absolument rien au trésor public, à l'Etat, aux communes, aux contribuables, pendant que l'école officielle a, de 1881 à 1909, arraché aux contribuables français sept milliards. — Dans la fête grandiose des écoles libres qui vient d'avoir lieu dans ce diocèse, à Boulogne-sur-Mer, avec le concours de la municipalité, un conseiller, M. Berthelot, a démontré que tous les ans les écoles libres de Boulogne font économiser cinquante mille francs à la ville et presque autant à l'Etat.

Comptez ce que notre école libre va faire économiser à l'Etat, à la commune, et par conséquent aux contribuables, et vous arriverez à un beau chiffre !

Après cela, — tous les gens de bonne foi en conviendront, — ceux qui ici auraient l'audace de médire de l'école libre, de la mépriser, de chercher à lui nuire, ceux-là prouveraient qu'ils n'ont ni loyauté, ni justice, ni honnêteté, ni reconnaissance, ni cœur.

Mais si l'école libre est gratuite pour l'Etat, pour la commune, pour les contribuables et même — ici du moins — pour les élèves qui la fréquentent, elle est loin de l'être pour vous, chers bienfaiteurs, et dans votre budget des bonnes œuvres l'entretien de notre école libre devra occuper bientôt une large place. Ne vous en plaignez pas trop, car elle vous fera aussi une large part de mérites aux yeux de Dieu, elle vous donnera une large part de bénédictions et de reconnaissance humaine, elle vous donnera droit un jour à une large, à une belle place dans le ciel.

V

J'ajoute enfin, en terminant, que *l'école libre est obligatoire*. — En faisant baptiser leurs enfants, les pères et mères ont contracté devant Dieu l'obligation très grave de les élever et de les instruire en la religion de leur baptême.

En vertu du quatrième commandement de Dieu, ils sont obligés d'élever chrétiennement leurs enfants, et tous les jours, et sans interruption. Or, comme la fréquentation de l'école libre et chrétienne est un des plus puissants moyens, presque le seul efficace, d'élever chrétiennement leurs enfants, il s'ensuit nécessairement que par suite du baptême, et en vertu du quatrième commandement, les pères et mères ont devant Dieu et devant la conscience l'obligation grave de faire fréquenter à leurs enfants l'école chrétienne, quand ils en ont une à leur disposition.

Voilà pourquoi tous les Evêques de France ont déclaré, au nom de Dieu, dans un document impérissable qui restera comme la loi fondamentale de la conscience catholique : « *Partout où existe une école chrétienne, c'est pour les parents un devoir rigoureux d'y envoyer leurs enfants.* » Voilà pourquoi ils ont déclaré « *indignes des sacrements ceux qui, pouvant remplir ce devoir sans de graves inconvénients, ne le remplissent pas.* »

Parents chrétiens, je vous laisse sur ces graves paroles. Qu'elles vous dictent votre conduite ! Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXXVII

LE MARIAGE

1^o Nature et propriétés

L'Ordre perpétue les chefs légitimes dans l'Eglise, le Mariage perpétue les enfants de Dieu sur la terre. Ce dernier sacrement a donc été établi et pour la sanctification des âmes et pour la gloire de la religion. Nous parlerons aujourd'hui : 1^o de la *nature*, 2^o des *propriétés* du mariage.

I. — Nature

I. DÉFINITION. — Le mariage (de *matris munus*, charge ou fonction de la mère) est le sacrement qui forme une union sainte et inséparable entre l'homme et la femme, et qui leur donne la grâce de vivre chrétiennement dans cet état, d'avoir légitimement des enfants, et de les élever dans la crainte de Dieu.

II. INSTITUTION. — 1^o *Avant N.-S. J.-C.*, le mariage n'était pas un sacrement, c'était un contrat naturel et civil, ayant toutefois quelque chose de religieux. (Voir Gen. II).

2^o *N.-S. J.-C.* éleva ce contrat à la dignité de sacrement et en fit par là-même une source de grâces pour les époux. A quelle époque ? Nous ne le savons, mais le fait est certain : c'est une vérité de foi définie par le Concile de Trente (sess. XXIV, can. 1), et l'on peut la déduire du texte de S. Paul (Eph., v, 22-23).

III. MATIÈRE ET FORME. — 1^o *La matière*, c'est le consentement mutuel des époux.

2^o *La forme*, ce sont les paroles ou les signes qui expriment ce consentement.

Il suit donc de là que ce sont les époux eux-mêmes qui sont les ministres du sacrement de mariage ; mais l'Eglise exige que le prêtre assiste à la célébration, afin d'enregistrer cette union, de la bénir, et d'en assurer la sainteté.

II. — Propriétés

Les propriétés du mariage sont : la sainteté, l'unité, l'indissolubilité.

I. SAINTÉTÉ. — 1^o Que le mariage soit une chose sainte, rien de plus sûr, malgré quelques hérétiques ; car Dieu l'institua dès le paradis terrestre et N.-S. J.-C. l'éleva à la dignité de sacrement.

2^o Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que toute personne est appelée au mariage. La virginité est un état plus saint et plus parfait. « Si quelqu'un dit que l'état du mariage doit être préféré à l'état de la virginité, et que ce n'est pas quelque chose de meilleur et de plus heureux de demeurer dans la virginité que de se marier, qu'il soit anathème ! » (Conc. Trid., sess. xxiv, can. 10).

II. UNITÉ. — L'unité du mariage consiste dans l'union d'un seul homme et d'une seule femme. En conséquence :

1^o La polygamie simultanée qui a été tolérée dans l'ancienne Loi, est formellement interdite par la loi évangélique ; car N.-S. a rendu au mariage son unité primitive : « Si quelqu'un dit qu'il est permis aux chrétiens d'avoir en même temps plusieurs femmes, et que cela n'est défendu par aucune loi divine, qu'il soit anathème ! » (Conc. Trid., *ibid.*, can. 2).

2^o La polygamie successive est permise. « *Mulier alligata est legi, quanto tempore vir ejus vivit. Quod si dormierit vir ejus, liberata est : cui vult nubat : tantum in Domino.* » (I Cor., vii, 39). Remarquons que l'Eglise considère les secondes noces comme moins parfaites : « *Beatior autem erit si sic permanserit, secundum meum consilium : puto autem quod et ego spiritum Dei habeam.* » (I Cor., vii, 40).

III. INDISSOLUBILITÉ. — Le mariage est indissoluble, c'est-à-dire qu'il ne peut être rompu que par la mort de l'un ou l'autre des époux. « *Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet.* » (Mat., xix, 6). S'il fut permis, sous la loi de Moïse, de répudier sa femme en certains cas, ce fut « *ad duritiam cordis.* » (Mat., xix, 8). N.-S. J.-C. a rendu au mariage son indissolubilité primitive et absolue.

Le divorce est donc condamné par l'Eglise. Mais la séparation de corps est tolérée en certains cas.

Conclusion

Qu'on ne nous dise point que les lois civiles dans certains pays ne réglementent point comme l'Eglise la question du mariage ! Du moment que le mariage a été élevé à la dignité

de sacrement, il est un contrat essentiellement religieux et par conséquent il est soumis à l'autorité et aux lois de l'Eglise. C'est donc une question de conscience pour un catholique de contracter mariage selon les lois de l'Eglise.

POUR UNE PROFESSION DE RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES

CE QUE DIEU DEMANDE ET CE QU'IL PROMET

Magister adest et vocat te.

Le Maître est là et il vous appelle. (Jean, xi, 28).

Mes Sœurs,

Toute l'histoire de votre vocation est contenue dans cette parole évangélique, car si vous avez tout quitté, c'est bien pour répondre à l'appel de Dieu.

Cette voix du Maître, elle s'est faite *bien douce*, tout d'abord. Ce fut au jour de votre première rencontre avec lui, aux jours des communions de votre enfance et de votre jeunesse. Le Maître est là, dans votre cœur ; et, de préférence à vos compagnes, il vous appelle à une plus grande intimité avec lui.

Cette voix du Maître, elle s'est faite *bien puissante* en vos âmes. Chaque fois que vous l'écoutez, elle vous demandait un sacrifice nouveau, un effort plus grand, une vertu plus profonde et vous l'entendiez vous dire : « Ma fille, aie confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jean, xvi, 33).

Cette voix du Maître, elle s'est faite *obsédante*, vous poursuivant le jour, vous éveillant la nuit, ne vous laissant pas un instant de repos.

Elle s'est faite *impérieuse* ; vous avez voulu discuter ; vous avez voulu résister, et vous l'entendiez vous dire : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (Matt., x, 37). « A quoi sert de gagner l'univers, si on vient à perdre son âme ? » (*Ibid.*, xvi, 26).

Elle s'est faite *irrésistible* : « Viens, suis-moi. » (xix, 21). Et le jour où Jésus vous a fait entendre ce sublime appel, il s'est caché sous les traits du pauvre qui souffre, qui languit, qui meurt à petit feu. Loin de vous repousser, voici que l'affreuse vision des malades, des mourants, enthousiasma votre âme. En eux, vous aviez reconnu votre Jésus, ineffablement beau et divinement bon. Alors, vous vous êtes levées, vous avez dit adieu à tout ce qui n'était pas Dieu, vous êtes venues vers Jésus-Christ, et ce matin, je vous vois au pied de cet autel, impatientes de vous donner entièrement au Maître qui est là et qui une dernière fois vous appelle à son service.

Que vous demandait-il ?

Que vous promet-il ?

I

Dieu vous demande, mes Sœurs, le sacrifice et le dévouement.

1. *Sacrifice des joies du monde*, et il y en a de réelles. Comme tant d'autres, vous auriez pu demeurer au sein d'une famille aimée, devenir vous-mêmes les gardiennes d'un foyer rempli d'affection. Qui sait ? le monde vous aurait peut-être entourées, choyées, fêtées ; vous auriez peut-être partagé ses richesses ; à sa table, vous auriez peut-être goûté un peu de bonheur ? — Peut-être ! — Mais en ce cas, vous auriez déplu à votre Bien-Aimé, vous n'auriez pas écouté sa voix, vous auriez ressemblé au jeune homme infidèle de l'Evangile qui tourna les talons et s'éloigna de Jésus quand le Maître lui dit : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres. » (Matt., xix, 21).

A la richesse du monde, à ses affections, même les plus pures, à ses plaisirs, même les plus permis, vous préférez la pauvreté de votre bure et la solitude du cloître, pour répondre à l'appel de Dieu.

Et ce premier sacrifice n'est rien, si on le compare au second qu'il vous faut faire, *le sacrifice de vous-mêmes*. Il est encore facile de se priver des joies du monde, de ne pas espérer en ses promesses, de faire abandon de ses biens. Il y a tant d'hommes, sur terre, qui ne connaissent rien de tout ce bonheur et qui vivent habituellement dans l'inquiétude, dans la souffrance, dans la détresse... Mais s'abandonner soi-même ; se quitter soi-même ; faire taire tous ses désirs personnels, s'ils ne sont pas conformes aux désirs de Dieu ; *se renoncer*, selon la si énergique expression de l'Evangile ; voilà qui est pénible à la nature !

Et cependant, mes Sœurs, c'est ce que vous ferez chaque jour par la très sainte obéissance. Chaque jour, vous trouverez un sacrifice nouveau dans l'abdication de votre volonté ; mais vous trouverez en même temps la certitude et la joie de faire route avec J.-C., qui a dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Matt., xvi, 24).

2. Dieu vous demande en second lieu le *dévouement*.

Quelle chose rare, en notre temps, que de rencontrer sur sa route des âmes qui s'oublient elles-mêmes pour ne penser qu'aux besoins du prochain ; qui semblent n'avoir d'autres préoccupations que de le consoler dans ses peines et de le soulager dans ses infirmités ! Et pourtant Jésus l'avait dit : « Aimez-vous les uns les autres ; c'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » (Jo., xiii, 34).

O mes Sœurs, vous qui venez vous engager au service des malades, vous qui venez promettre d'être leurs servantes jour et nuit, de ne jamais les abandonner, même au temps

des épidémies les plus meurtrières, comme vous avez bien compris ce grand précepte de la charité, de l'amour du prochain ! Demandez à Dieu la grâce de ne jamais déchoir de votre ferveur première...

Vos malades ! aimez-les plus que tout, ils ont si grand besoin d'affection !

Soyez *bonnes* dans tous les services que vous leur rendrez ; soyez *déliçates* pour panser leurs plaies ; soyez *patientes* pour écouter leurs lamentations ; soyez *douces* pour leur faire accepter la souffrance ; soyez *aimables* pour leur communiquer les ordres sévères du docteur ; soyez *prévenantes* pour leurs moindres désirs ; dans la mesure du possible, soyez *obéissantes* à leurs petits caprices. Les malades, mes Sœurs, ce sont de grands enfants, et vous êtes leurs mères ! Que votre arrivée à leur chevet fasse toujours monter un sourire à leurs lèvres.

Et si un jour, la vertu devenant pour vous une fatigue, vous étiez tentées de vous reprendre vous-mêmes et, en présence d'un malade insupportable, de manquer à la très douce charité du Christ, rappelez-vous que Jésus a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » (Matt., xxv, 40).

Que votre présence, mes Sœurs, rappelle à vos malades la présence de Jésus. Et vous, donnez à vos malades tout votre dévouement, tout votre amour comme à Jésus souffrant : « Le Maître est là et il vous appelle. »

II

Dieu vous demande le sacrifice et le dévouement. Pour vous aider, *que vous promet-il ?*

L'appui des pouvoirs de ce monde ?... Vous seriez tentées de le croire, vous, mes Sœurs, qui travaillez sous les regards bienveillants d'une administration intelligente et sous la direction d'un corps médical qui vous admire. Mais si vous bénéficiiez heureusement de ces secours humains, vous savez bien qu'en conscience vous ne devez pas compter sur eux, puisque « le disciple n'est pas au-dessus du Maître » (Matt., x, 24), et que le Maître, malgré sa charité et sa bienfaisance, a été poursuivi et persécuté par les puissances de son époque.

Pour vous aider et vous secourir, Dieu vous promet *les exemples, et les prières de votre Communauté*. Vous n'êtes pas seules. Vous entrez dans une famille religieuse où chacun des membres, comme vous, tend à la perfection, veut chaque jour mieux faire que la veille et se sent en quelque sorte responsable de la perfection de sa Sœur. Les exemples et les prières de votre communauté ne vous manqueront pas.

Pour vous aider et vous secourir, Dieu vous promet encore *les joies très douces de son*

intimité. Après une journée de labeur, quand son devoir près des malades est terminé et que la religieuse vient s'agenouiller devant le tabernacle, quelle minute délicieuse elle doit passer ! Dans sa communion du matin, elle a dit à Jésus-Christ : « Tout ce que je ferai aujourd'hui sera pour vous ; donnez-moi du courage et bénissez-moi ! » Peut-être, au cours de la journée, son devoir et ses préoccupations l'ont empêchée de s'unir à Dieu autant qu'elle l'eût voulu. Mais, en ce moment, tout est calme. Elle peut parler au Bien-Aimé de son cœur. Et elle lui parle : des grands malades qui vont mourir ; des grands souffrants qui vont être opérés ; de ceux, hélas ! qui sont plus malades encore par l'âme que par le corps. Et pour toutes ces misères physiques et morales, elle supplie la pitié et la miséricorde du Maître tout-puissant. Elle prie pour elle : pour être moins humaine, plus surnaturelle, plus généreuse, plus dévouée, plus héroïque. Elle prie pour tous ceux qui ne prient pas, afin de dédommager son Maître de l'abandon de tous ces malheureux. Alors elle sent la présence de Dieu envahir son âme. Il lui semble entendre Jésus-Christ lui dire : « Ma fille, je suis content de toi, » et dans cette très douce intimité, la religieuse puise la force de mieux vivre sa journée du lendemain.

Pour vous aider et vous secourir, Dieu vous promet enfin *la vie éternelle*. « Vous qui avez tout quitté pour me suivre, dit Jésus, sur terre vous recevrez le centuple, et là-haut la vie qui ne finit pas. » (Matt., xix, 29).

N'est-ce pas, mes Sœurs, que les joies de l'âme valent bien cent fois les joies de la terre ?

Et vous qui, pour les besoins du prochain et par amour de Dieu, méprisez votre vie, vous qui la sacrifiez à chaque instant, vous amassez des trésors pour le ciel. Le Cœur du divin Maître l'a promis : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais nu, et vous m'avez couvert. J'étais malade, et vous m'avez visité... Venez, fidèle serviteur, prendre possession du royaume que mon Père vous a préparé depuis l'origine des temps. » (Matt., xxv, 35).

**

Sacrifice austère qui donne la paix de l'âme ;

Dévouement héroïque qui conduit à la sublimité de la perfection ;

Mort journalière qui engendre la vie éternelle ;

Voilà ce que Dieu demande ; voilà ce que Dieu promet ; voilà ce que vous allez lui donner.

Venez, mes Sœurs : le Maître est là et il vous appelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ODILE

(13 décembre)

LE MALHEUR CAUSE DE SA SAINTETÉ

Pater meus et mater mea dereliquerunt me : Dominus autem assumpsit me.

Mon père et ma mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a recueilli. (Ps., xxvi, 10).

Mes frères,

Cette plainte que proférait David en détresse, plus d'une fois notre chère sainte Odile se plut à la redire dans la retraite de Baume où sa mère même l'avait confinée, et, sans accuser ses parents qui l'avaient abandonnée, elle remerciait vivement Dieu qui seul l'avait recueillie. Dieu n'abandonne jamais. Il lui arrive d'éprouver durement, semble-t-il, ceux qui sont les aînés dans son cœur et qu'il sait vaillants et soumis ; mais cette épreuve est-elle si dure que le monde le déclare ? Il est remarquable en effet que les chrétiens les plus accablés ne se plaignent pas, eux ; ils se contentent de jeter vers le ciel un regard douloureux, mais tout empreint d'espérance. Et le ciel leur répond aussitôt. Dieu leur envoie « cette paix que le monde ne donne pas, » une félicité intérieure inconnue de ceux qui ne poursuivent ici-bas que le bien-être ou la jouissance, et pendant que ces âmes brisées se relèvent et goûtent dans leur conscience un ineffable bonheur, on les regarde avec pitié, on les plaint et l'on prend occasion de leur infortune pour blasphémer Dieu. Pour elles, dans leur reconnaissance, elles méditent les paroles du Roi-prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais Dieu était là qui m'a recueilli et relevé. »

C'est que plus l'abandon des hommes est grand, plus Dieu se fait père. Aucune situation n'est plus attristante que celle d'Odile, rejetée de ses parents dès sa naissance. Mais Dieu veille sur elle. *Ce délaissement incroyable sera la cause même de sa sainteté*. Que fût-elle devenue sans le malheur qui la fit aveugle dès sa naissance ? Une princesse mondaine qui eût brillé dans son luxe inutile, une âme rétrécie qui eût écarté les pauvres, un cœur sec qui n'eût pas connu la compatissance. Son malheur l'a rendue sainte, puis il a fait d'elle la *sœur de charité de son temps* barbare, la bienfaitrice secourable de toutes les misères et la joie affectueuse de ses vieux parents.

Voilà comment, quand elle frappe, la main de Dieu demeure toujours infiniment miséricordieuse.

I

La destinée d'Odile fut d'abord aux yeux du monde bien enviable, et comme il la supposait brillante ! Adalric était un puissant duc d'Alsace. Par ses ancêtres il remontait au célèbre maire du palais Erchinvald. Son épouse Berswinde était la nièce de S. Léger, évêque d'Au-

tun. C'étaient deux époux chrétiens et considérés. L'un était très droit, juste, attaché à ses devoirs ; il n'avait qu'un défaut, celui des princes de son époque, mal façonnés encore par la main énergique et lente de l'Eglise, parce qu'ils étaient réfractaires à son influence de soumission raisonnée. Son caractère était hautain et entier, il ne revenait point sur une parole prononcée même dans un moment de colère, et, dût son cœur en souffrir, il s'entêtait dans une résolution qui le contristait lui-même. L'autre, très pieuse, faisait sa méditation habituelle dans les livres saints, généreuse, aimait les pauvres, mais par nature, par prudence peut-être, se pliait aux caprices impérieux de son mari qu'elle redoutait plus encore qu'elle ne l'aimait.

Ils étaient restés longtemps sans enfant, mais Dieu avait béni enfin et comblé leurs désirs ; ils attendaient avec impatience, avec bonheur l'heure où ils verraient ce fils de leur amour et de leurs rêves. Tout était en joie dans le château d'Hohenbourg relevé par les soins d'Adalric, qui avait construit tout à côté deux chapelles, dont l'une était dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, l'autre, vieux vestige d'un temple païen, aux saints protecteurs de l'Alsace. Ce château, ces églises, cette montagne, ce serait l'heureux héritage de l'enfant qui allait naître.

Or cet enfant fut une fille et cette fille était aveugle. Ce fut notre chère sainte Odile. Adalric éclata en malédictions, en plaintes humiliées, en orgueilleuse colère. Vainement la pauvre mère lui représentait que cette enfant au berceau, privée de lumière, mais si belle, si douce, serait peut-être la gloire de leur maison et que Dieu avait sur elle des desseins de miséricorde ; il ne consentit pas à la voir, et Berswinde dut la confier à une femme sûre de Scherwiller, qu'elle avait eue à la maison : « Veillez sur cette enfant, lui dit-elle en pleurant, élevez-la secrètement comme si elle était votre fille ; et que le Seigneur Jésus et la Vierge Marie vous protègent toutes deux ! » Adalric voulut ignorer le lieu de sa retraite et défendit que son nom fût jamais prononcé devant lui. Mais Scherwiller était encore trop proche de Hohenbourg, la mère redoutant de nouveaux éclats fit conduire sa fille dans un monastère de Baume-les-Dames dont l'abbesse était sa propre sœur.

L'enfant grandit ainsi, privée de l'amour de son père, de ce rayon affectueux qui tombe du front d'une mère et qui éclaire, qui réchauffe l'âme, comme le soleil caresse et épaulait les fleurs. Elle souffrit de cet abandon et combien ardentes furent ses prières afin que Dieu lui permit de connaître enfin ceux qui lui avaient donné la vie !

Suivant les habitudes du temps ; où les mœurs étaient encore païennes, elle n'était pas baptisée à douze ans, bien qu'elle se pré-

parât à sa première communion. Nul doute qu'elle n'ait toutefois reçu le baptême de désir. Elle accueillait en effet avec ravissement la vérité divine, elle aimait Dieu uniquement, elle prononçait avec une piété touchante le nom de Jésus, elle appelait de tous ses vœux l'heureux jour où elle posséderait enfin son Bien-Aimé. Si elle était privée de la lumière du jour, son âme était inondée des lumières surnaturelles et célestes.

Un jour le bienheureux Erhard, évêque de Ratisbonne, eut une vision : « Va, lui dit la voix d'en haut, va au monastère de Baume, tu trouveras là une jeune servante du Seigneur. Elle est aveugle de naissance, tu la baptiseras, tu l'appelleras Odile, et au moment de son baptême elle verra la lumière. »

Le saint évêque obéit aussitôt, il voit la douce enfant, il l'interroge et demeure surpris de la netteté de ses réponses et de sa solide instruction ; il semble qu'elle ait été instruite par les Anges, tant elle parle avec aisance des mystères de l'amour de Jésus-Christ. Elle en parle en voyante, car si ses yeux sont fermés aux clartés du soleil, son âme est ouverte aux clartés divines qu'elle contemple et qu'elle redit. Quand elle fut baptisée, le saint lui fit les onctions avec le saint chrême en disant : « Au nom de Jésus-Christ, que les yeux de ton corps s'ouvrent comme se sont ouverts les yeux de ton âme ! » Et aussitôt ses yeux voient, tous bénissent Dieu, et l'évêque place sur son front joyeux le voile des vierges.

Cette nouvelle parvient au château de Hohenbourg qu'elle réjouit, mais le père ne désarme point, il ne rappelle pas sa fille, parce que sa présence susciterait peut-être dans sa conscience des remords gênants ; si bien que l'humble enfant demeure dans le délaissement et l'abandon, *pater meus et mater mea dereliquerunt me*.

Elle se sert de ces épreuves vaillamment acceptées pour se rendre encore plus agréable à Dieu et pour gravir les échelons de la sainteté. Elle s'humilie, elle prie, elle se résigne puisque Dieu le veut, et sur la terre, à coup sûr, il n'y avait pas de lieu que Dieu regardât avec plus de faveur que le monastère de Baume. Il avait là une enfant privilégiée qui l'aimait, qui le remerciait même des afflictions qu'elle subissait, et qui avait confiance que, s'il lui avait rendu la vue, il achèverait son œuvre en lui rendant aussi les joies du cœur.

Car elle aimait ardemment les siens qu'elle ne connaissait pas et qui l'avaient rejetée. Elle savait que Dieu lui avait donné quatre frères, dont l'un, Hugues, était particulièrement bon, et une sœur, Roswinde. Ses yeux ne les avaient jamais vus, mais son cœur était tout rempli d'eux et les contemplait dans ces nettes intuitions que Dieu lui accordait durant

la prière. Elle écrit un jour à son frère Hugues pour lui témoigner son affection et le supplier d'agir auprès de son père. Elle voudrait tant le voir maintenant, surtout que Dieu l'a délivrée de cette infirmité qui l'avait rendu si implacable ! Et sa mère, et tous les siens, et le château natal, tout prenait voix en quelque sorte pour l'appeler à Hohenbourg. Adalric laissa enfin parler son fils, il répondait sobrement, mais il ne défendait plus, de sorte que le jeune homme manda à sa sœur qu'elle pouvait venir, qu'elle serait accueillie. Mais il était dit que Dieu seul l'accueillerait constamment. *Dominus autem assumpsit me.*

Comme elle est heureuse de prendre le chemin de l'Alsace ! De loin elle salue Hohenbourg et son château qui domine le pays, elle se réjouit d'embrasser son père, sa bonne mère qu'elle n'a jamais vue. Adalric de loin l'aperçoit qui arrive avec une suite nombreuse, il demande qui se dirige vers sa demeure. Hugues avoue que c'est sa sœur qui revient, appelée par lui. Le terrible duc entre dans une colère furieuse et le frappe rudement. Mais déjà Odile est à ses pieds, elle lui baise les mains, elle le regarde avec tendresse de ses beaux yeux miraculés. Son cœur enfin s'attendrit, il l'embrasse et la présente à Berswinde, à tous, elle est accueillie, entourée, fêtée. Mais comment redire l'allégresse de sa mère qui ne se lasse point de la contempler et qui baise pieusement ces yeux clairs qui la regardent avec amour et qui autrefois l'ont tant fait pleurer !

Les desseins de Dieu sur Odile sont accomplis. Elle a souffert, la souffrance a élevé sa vertu ; maintenant elle va déverser sur tous les trésors de sa charité, la compassion immense que lui a donnée l'épreuve, mère de la sainteté.

II

Elle charmait tout le monde, elle était la joie de la maison qui jusqu'à son arrivée était demeurée sombre, parce qu'elle était hantée par le remords. Ses frères étaient heureux de la posséder et sa jeune sœur Roswinde ne la quittait pas. Vous devinez où elle la conduisait. C'était dans la chaumière du pauvre, là où il y avait des maladies, des larmes, du dénuement. Seul le père restait soucieux. Sa dure nature était très honnête et chaque jour le regret du passé l'attristait, la secouait. Les mauvais souvenirs l'ébranlaient comme un vent violent ébranle le chêne dont il fait tomber les branches mortes. Et il ne savait comment témoigner son repentir sans humilier pourtant son autorité paternelle. Jusque-là il la tenait écartée et ne l'admettait point à sa table. Un jour il la rencontre, seule, qui descendait du château. Son cœur paternel s'émeut : « Où vas-tu, ma fille ? lui demande-t-il, en mettant dans sa rude voix une expression affectueuse. — Seigneur, je porte un peu de

nourriture à de pauvres malades. » — Ces paroles, dites avec candeur, avec timidité, lui remuent les entrailles. Pourquoi ne laisse-t-il point parler l'amour qui remplit son âme ? Pourquoi paraît-il l'éloigner alors qu'il l'aime et la vénère pour sa bonté, pour son obéissance, et parce qu'après tout c'est sa fille ? Il fait effort sur lui-même pour lui dire : « Ne t'afflige pas, ma fille. Si tu as vécu dans la pauvreté, il n'en sera pas de même à l'avenir ! »

Et, par un retour naturel, il devient fier de son Odile, il s'attache à elle plus qu'à ses fils mêmes, et il rêve pour elle, qu'il regarde maintenant comme la gloire et la beauté incomparable de sa maison, une situation, une alliance digne de son mérite et de sa vertu. Mais elle a reçu le voile des vierges, et bien que nul vœu ne l'astreigne, elle a consacré au Christ son innocence, sa pureté, sa vie. Elle n'appartiendra qu'à lui qui ne l'a jamais délaissée, qui seul lui a dit qu'elle n'était ni rejetée, ni orpheline, puisqu'elle avait au ciel un Père et un Epoux. Elle considérerait comme une ingratitude, comme une infidélité, grave de ne point tenir ses promesses d'enfant, alors surtout que son cœur est resté à Baume, dans le doux oratoire où son âme a si longtemps et si doucement conversé avec le Bien-Aimé.

C'est donc en vain qu'un duc puissant sollicite sa main ; pour échapper à ce qu'elle regarde comme des pièges du démon, elle s'enfuit du château déguisée en mendicante, traverse le Rhin sur une barque et ne revient que sur l'assurance publiquement proclamée que toute liberté lui sera laissée de suivre sa vocation.

Alors elle demande à Adalric de lui construire un monastère où des vierges viendront abriter leur vertu tant menacée à cette violente époque du septième siècle, où régnait surtout la brutalité. Son père lui cède le château même d'Hohenbourg qu'il transforme en une maison pieuse où vivront des anges terrestres, où des voix virginales ne cesseront de chanter la gloire de Dieu, où Dieu se complaira à demeurer dans ces âmes de choix divinisées par la grâce. A cette maison il ajoute deux chapelles qui bientôt ne suffisent pas à contenir les cent trente religieuses attirées par les vertus d'Odile. Aussi bien construit-il cette fois une église dédiée à Notre-Dame. La Sainte Vierge voulait être invoquée par ces vierges qui s'inspiraient de sa vie et de ses exemples. C'est là que notre douce sainte aime à venir prier Celle qu'elle a constamment invoquée, et qu'elle amène ses sœurs. Ces sanctuaires mêmes ne suffisent pas encore à sa piété, elle élève plusieurs oratoires, à la Sainte Croix, à S. Jean-Baptiste. La montagne est couverte de chapelles qui rappellent ses dévotions favorites, et pour montrer la Sainte-Trinité qui domine toutes ces merveilles,

de sa main elle plante en son honneur trois arbres, trois tilleuls qui subsisteront pendant des siècles, racontant aux âges futurs sa foi profonde et son ardente piété.

Mais l'amour de Dieu, la prière, la solitude sanctifiée ne satisfont pas encore sa très vive charité. Elle sait que la charité a deux ailes, l'une qui l'élève jusqu'au ciel, vers Dieu, l'autre qui la porte vers la terre, auprès des hommes, qui sont des créatures de Dieu, et qui souffrent, s'égarent, s'abîment dans le désespoir et se perdent à jamais. C'est pour que les douleurs soient soulagées, pour que les désespoirs se changent en confiance, que, de concert avec sa bonne mère, elle bâtit au pied de la montagne un hôpital et à côté une église dédiée à S. Nicolas. Là les pauvres recevraient du pain, les infirmes seraient pansés et soignés, et avec les maladies du corps seraient guéries les maladies de l'âme. Elle prend avec elle ses meilleures religieuses, celles à qui Dieu a donné une âme plus compatissante et elle les établit dans cette maison hospitalière qui devient bientôt le rendez-vous des plus affreuses misères humaines.

Un jour un lépreux frappe à la porte du monastère, demandant une aumône. Odile regarde cette masse informe, ce corps qui n'est fait que d'une plaie repoussante et qui exhale une odeur d'infection. Personne n'ose s'approcher et pourtant c'est une créature humaine, l'image de Dieu, rachetée par le sang du Sauveur. Odile a reculé devant cette horreur. Mais elle s'est ressaisie, elle ouvre ses bras et elle embrasse le misérable comme une mère ferait de son enfant. Puis elle lui sert elle-même à manger. Ses yeux vont de ce visage hideux au ciel qui lui sourit : « Seigneur, dit-elle dans une prière pleine de foi, ou donnez-lui la santé, ou accordez-lui la patience ! » Et la lèpre disparut.

Qui donc lui a conféré ce courage, cette générosité, cette soif du sacrifice, sinon l'Epoux divin qui lui dit : « Ce pauvre, ce lépreux, c'est moi ! » Ne se souvenait-elle pas que le Christ avait apparu à S. Martin sous la forme d'un pauvre transi de froid ? Dans ce débris humain d'où chacun s'écartait avec répugnance, elle voyait Jésus-Christ qui a dit : « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez ! »

Oh ! comme ces paroles de l'Evangile ont transformé les âmes, les cœurs, le monde ! Jusque-là les hommes se haïssaient, les malheureux étaient foulés, maudits, rejetés du sein de la société ; mais la doctrine du Christ nous a montré que ces malheureux sont ses meilleurs amis, et c'est pour lui que nous les avons accueillis, soignés, nourris, aimés. Supprimez cette pensée du Christ vivant, nous sollicitant, dans les pauvres, qui donc ne s'écarterait d'eux avec mépris, avec dégoût ? Alors, sur cette terre désolée, ravagée par tant de

lèpres, que de cris non entendus, que de plaintes perdues dans le vide qui ne répond pas, que de misères inconsolées !

N'est-il pas vrai que sainte Odile nous apparaît ici comme le modèle de la sœur de charité, avec son bon sourire, son empressement à panser les plaies, son bon cœur qui sait trouver le mot qui reconforte, son clair sens de la douleur : « Donnez-lui la santé, car en lui il n'y a plus apparence d'homme ; ou accordez-lui la patience, car il souffre tant ! »

Après les épreuves de sa jeunesse, Dieu lui réservait une grande joie. Son père et sa mère, devenus vieux, lui demandent la faveur de se retirer auprès d'elle afin de se préparer à mourir. Son cœur aimant tressaillit de bonheur à cette nouvelle. Car si elle s'adonnait au service des pauvres, ne se devait-elle pas à cette pauvreté, à cette vieillesse, à sa douce mère, à son bon père surtout, qui était un homme juste mais qui gardait sur sa conscience bien des emportements et des colères ? Elle aimait Adalric, peut-être à cause de l'opposition tranchée de leur nature, elle très douce, regardant avec mansuétude les hommes et les événements, ne conservant aucune amertume du passé, lui au contraire resté sévère avec cette âpreté de caractère qui lui venait des barbares ses aïeux. Il mourut saintement dans les bras de sa fille qui avait ouvert ses yeux à la lumière surnaturelle. Berswinde bientôt jouit de la même faveur, et sa dernière parole, son dernier regard fut pour remercier Dieu et bénir son Odile.

Je comprends que la mémoire de sainte Odile soit demeurée populaire, en Alsace surtout. Elle aima ses parents, ses filles, les pauvres ; elle aima le peuple dont elle fut la constante et héroïque bienfaitrice, et le peuple reconnaissant a gardé sa confiance en elle, lui a témoigné sa vénération. Pour lui ce n'est plus la montagne de Hohenbourg, mais la montagne de Sainte-Odile. Ces vallons, ces penchants abrupts, ces sommets portent son nom et continuent à chanter sa gloire. Et nous prions avec ferveur cette admirable sainte, à qui sainte Lucie apparut le jour même de sa mort pour lui annoncer l'heure du ciel, à qui un ange même apporta pour sa suprême communion le calice renfermant le corps et le sang de Jésus-Christ.

Du haut du ciel qu'elle aussi prie pour nous ; qu'elle veille sur sa chère Alsace qui demeure en deuil mais qui continue à l'invoquer quand même, et qu'elle nous conduise heureusement au ciel où nos yeux s'ouvriront enfin à la vraie lumière !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 novembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 5 décembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégérique de S. Nicolas. — Sa foi et sa bonté, 897.

Instructions dominicales. — V. 4^e Dim. de l'Avent : Nécessité et pratique de la vertu de pénitence, 901. — VI. Noël : Nature et motif de l'Incarnation, 902. — VII. Dim. dans l'Octave : Jésus objet de contradiction, 904.

Plans d'instructions sur les Sacrements. — XXXVIII. Le Mariage : 2^e Moyens de faire un heureux mariage, 907. — XXXIX. 3^e Devoirs des personnes mariées, 908. — XL. Les Sacramentaux, 908.

Panégérique de sainte Lucie. — Vierge et martyre, 909.

PANÉGYRIQUE DE S. NICOLAS

(6 décembre)

SA FOI ET SA BONTÉ

In fide et lenitate ipsius, sanctum fecit illum.

C'est par la foi et la bonté qu'il fit de lui un saint. (Eccli., xlv, 4).

Mes frères,

Parmi les saints que l'Eglise honore, il n'en est aucun, la Vierge Marie exceptée, dont la popularité soit plus ancienne, plus universelle, plus intense que celle du patron de votre paroisse, du grand, du bon S. Nicolas.

Quinze siècles ont passé sur sa tombe, et depuis quinze siècles le nom de S. Nicolas reste vivant et glorieux ; sa douce mémoire est toujours en bénédiction et les peuples chrétiens continuent à apporter à ses autels l'hommage de leur confiance et de leurs supplications. L'Orient et l'Occident le célèbrent à l'envi.

Et non seulement montent vers lui la prière naïve et touchante des petits enfants, celle des jeunes gens et des jeunes filles, mais la voix des saints et des docteurs de l'Eglise, de ses poètes sacrés, de ses hymnographes, de ses orateurs : de S. Proclus, archevêque de Constantinople, de S. Romanos le Mélode, S. André de Crète, S. Théodore, S. Méthode, S. Joseph l'hymnographe, S. Bernard, S. Pierre Damien, S. Bonaventure...

Des villes ont surgi, qui, par centaines, portent le nom protecteur de S. Nicolas ; par milliers, des églises se sont élevées sous son vocable ; une multitude d'autres lui ont dressé un autel ou une statue, et nos plus vénérables cathédrales : Chartres, Bourges, Lyon, Tours, Rouen, Amiens, Beauvais, ... racontent dans de très vieux vitraux, dans la pierre, le marbre, l'ivoire, ou de splendides mosaïques, ou de

précieuses tapisseries, la gloire, les vertus, les bienfaits de S. Nicolas.

Sous son nom furent érigés, en notre Lorraine, sans parler des églises bien connues de Munster, de Neufchâteau, de Warangéville, un grand nombre d'abbayes, de prieurés, chapitres, cures et chapelles. Il était, il est encore le protecteur et le patron d'une foule de confréries et de corporations. Votre Fraternité, Messieurs, continue une lointaine et pieuse tradition : vous ne sauriez avoir un protecteur plus puissant et un modèle plus accompli.

Ces églises, mes frères, ces statues, ces tableaux, ces pèlerinages sont le témoignage éclatant, irrécusable, de la dévotion de nos aïeux, en même temps que de la puissance et de la bonté de S. Nicolas.

A ce langage, à ces voix sacrées se mêlent, à travers les âges, des voix plus profanes : la poésie, la musique, la peinture, en France, Russie, Allemagne, Hollande, Italie, célèbrent, à leur manière, la vie et les miracles de l'illustre évêque de Myre ; et notre littérature, depuis le onzième siècle jusqu'au vingtième, a maintes fois cherché son inspiration dans la vie merveilleuse du grand thaumaturge.

Si bien que, de partout, des bords de la Néva où S. Nicolas protège l'immense empire des Tzars jusqu'aux rivages de l'Océan, à travers l'Orient lointain, les pays slaves, l'Allemagne, la France, la Belgique, s'élève comme un immense et éblouissant concert de voix savantes ou populaires, d'acclamations sans cesse renaissantes à l'honneur de S. Nicolas :

*Sol tuos surgens videt occidensque
Semper honores.*

Comment donc, mes frères, essayer de louer devant vous cet homme extraordinaire, cet évêque illustre entre tous, lui que les saints eux-mêmes se déclarent indignes et incapables de louer ?

Moins d'un siècle après sa mort, devant la renommée des vertus de S. Nicolas et le retentissement de ses miracles et de ses bienfaits, le patriarche de Constantinople, S. Proclus, se demandait comment satisfaire à la pieuse curiosité des fidèles de la brillante capitale : « Une grande crainte, leur disait-il, et un terrible embarras se sont emparés de moi. Vous avez soif de la parole de Dieu, car vous vous souvenez de N.-S. qui dit dans les Evangiles : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive. » ...Et moi, j'ai grand'peur de ne vous offrir qu'une eau amère et troublée, au lieu de l'eau savoureuse et limpide que vous attendez. Ma voix est faible et ma parole est lente... Mais le Seigneur a dit : « Frappez et l'on vous ouvrira. » Je frappe à la porte de vos cœurs : ouvrez-les, afin que le Seigneur les illumine et que mon humble tribut d'hommage soit agréable à notre saint. »

Et le saint évêque ajoutait : « Que S. Nicolas vienne à mon aide, lui l'homme *céleste*, l'homme *angélique*, la *perle* de l'Orient, la *lumière* de l'Eglise... lui que nous invoquons et qui secourt toujours. »

Avec infiniment plus de raisons, mes frères, j'éprouve les mêmes inquiétudes et le même embarras, — augmentés encore de ce que cinq siècles ont ajouté aux bienfaits et à la gloire de S. Nicolas ; — car, que vous dire, hélas ! qui ne soit infiniment au-dessous de ses vertus, au-dessous de votre dévotion au saint patron de votre paroisse, au protecteur et au modèle de votre Fraternité ?

Oh ! que S. Nicolas veuille bien suppléer à tant d'insuffisance et bénir ma pauvre parole sur mes lèvres et dans vos cœurs !

I

Ce qui *fait* les saints, mes frères, c'est leur ressemblance avec Dieu, ressemblance qui se manifeste par leur union avec lui, par leur vie divine, par une divine puissance et une divine bonté. Ils reproduisent en leur personne, sur la terre et dans le ciel, quelques-uns des traits de la vie infinie qui est en Dieu ; ils révèlent au monde avec une variété inépuisable les perfections de Dieu sous une forme plus abordable et plus proche de nous. Chaque saint a, dans l'Eglise, sa physionomie propre, sa mission, son utilité particulières : combien est différente la sainteté d'un S. Paul apôtre ou d'un S. Paul ermite, d'une sainte Thérèse ou d'une Jeanne d'Arc !

Or, si votre patron S. Nicolas, au témoignage de S. André de Crète, reproduit en sa personne les vertus de tous les autres saints, la foi d'Abraham, la justice d'Isaac, la simplicité de Jacob, l'innocence de Job, la douceur de Moïse, la bravoure de David, ... cependant il est deux vertus particulières qu'il réalise en sa vie d'une manière admirable et qui sont le caractère propre de sa physionomie : la foi et la bonté, une *foi limpide* et une *bonté incomparable* qui faisait de lui une vivante image de la bonté de Dieu. L'Eglise grecque et l'Eglise latine, l'une dans l'antienne propre de sa fête, l'autre dans l'épître et dans tout son office liturgique, proclament qu'il fut, dans toutes ses actions, un modèle de foi, une image vivante de la bonté : *in fide et lenitate*.

Et d'abord, sa foi. S. Nicolas souffre persécution pour la foi, il la défend, il la propage, il la manifeste par les plus éclatants miracles.

La province de Lycie fut une des premières à recevoir la bonne nouvelle de l'Evangile. L'apôtre S. Paul y avait passé dans l'un de ses voyages apostoliques. Au début du iv^e siècle, la religion chrétienne y était la religion dominante.

Mais l'ère sanglante des persécutions, n'était point encore terminée et Dioclétien allait re-

commencer Néron. Pendant dix années, sous cet empereur et ses successeurs Galère et Maximin, l'Eglise catholique vit démolir ses temples, jeter au feu ses livres saints, nombre d'évêques, de prêtres ou de fidèles mis à la torture, jetés en prison, ou condamnés à mort. Les enfants eux-mêmes n'échappaient pas à la persécution, et l'on imposait, dans les écoles, des livres et des chansons blasphématoires que les instituteurs devaient faire apprendre à leurs élèves. Méthode, évêque de Patara, ville natale de S. Nicolas, fut martyrisé (311).

Quelle fut, pendant cette terrible épreuve, le rôle de notre saint ? L'histoire n'en a rien dit jusqu'à ce jour. Était-il encore simple fidèle ou déjà honoré du sacerdoce ? On ne sait. Ce qui est sûr, c'est que d'éclatants mérites le désignèrent bientôt pour l'épiscopat, car S. Nicolas apparaît avec cette dignité au concile de 325, à Nicée.

Les plus anciens de ses biographes disent de lui qu'il fut, au concile, comme l'*œil* vigilant de l'Eglise et la *trompette* sonore de la foi catholique : il la défendit avec une ardeur indomptable, juvénile et militante.

Vous savez, mes frères, que les 318 évêques réunis à Nicée proclamèrent le dogme de la divinité de N.-S. J.-C., Dieu comme le Père et l'Esprit-Saint, et consubstantiel au Père... vérités que l'hérésiarque Arius s'obstinait à combattre. Sa résistance à se rendre aux meilleurs arguments, sa tortueuse souplesse, ses réponses ambiguës, sa dialectique fuyante finirent par impatienter S. Nicolas qui étendit la main pour frapper Arius. L'assemblée des évêques ne pardonna point ce geste, peu seyant à la dignité épiscopale, et décida sur-le-champ que l'évêque de Myre serait privé de ses insignes épiscopaux, le livre des Evangiles et le pallium.

Mais, la nuit suivante, N.-S. et la Vierge apparurent à S. Nicolas et lui rendirent le pallium et le livre des saints Evangiles : Dieu, qui voit le fond des cœurs, avait été plus indulgent que les hommes.

Aussi, les plus anciennes liturgies orientales célèbrent-elles l'évêque de Myre comme la *lumière* qui brille sur les hauteurs, comme le *flambeau* de l'univers, comme la *colonne* et le *fondement* de la foi, comme l'infatigable *semeur* qui va prêchant partout Jésus-Christ l'unique fils de Dieu ; à travers les campagnes de la Lycie, au bord de la mer, dans les montagnes, sans se lasser jamais, il répand la semence de la bonne parole ; véritable évêque missionnaire, toujours en action, toujours en course pour prêcher le royaume de Dieu. Et sur les pas de l'auguste semeur, les démons tremblent et s'enfuient, les églises se relèvent de leurs ruines, les plus indifférents s'émeuvent, les bons sont affermis et le champ divin du Père de famille voit mûrir les plus abondantes moissons.

Comment, du reste, aurait-on pu résister aux

ardeurs d'une foi si simple, si confiante, si persuasive, si lumineuse, et que Dieu confirmait par d'éclatants miracles ? Notre-Seigneur, mes frères, n'a-t-il pas dit dans l'Evangile : « En vérité je vous le dis, si vous avez de la foi et que vous n'hésitez pas, si vous dites à cette montagne : Lève-toi et jette-toi dans la mer, cela se fera. Et tout ce que vous demanderez dans la prière avec foi, vous l'obtiendrez. » (Mat., xxi, 21). S. Nicolas eut cette foi qui transporte les montagnes ; et la promesse du divin Maître se réalise en sa personne avec une évidence éclatante.

Entre les innombrables miracles que, de son vivant ou après sa mort, accomplit S. Nicolas, qui avait reçu de Dieu le *charisme* ou don des miracles, — *innumerus decorasti miraculis*, — je veux citer seulement celui qui lui est, pour ainsi dire, familier, de se transporter lui-même, ou de transporter ses protégés, à travers les espaces, avec la rapidité des esprits angéliques. Tel autrefois l'ange du Seigneur transportait de Jérusalem à Babylone le prophète Habacuc, pour donner sa nourriture à Daniel jeté dans la fosse aux lions (Dan., xiv, 35) : tel S. Nicolas intervenant à distance au secours des malheureux qui l'implorant.

A vous, mes frères, à vous qui vivez habituellement des pensées de la foi, il n'est pas besoin de dire longuement que la *puissance surnaturelle* des anges et des saints, dans le ciel et sur la terre, est incomparablement plus grande que toutes les forces naturelles, parce que les puissances surnaturelles viennent de Dieu qui est Toute-Puissance, et elles tiennent à jamais de cette origine pour l'énergie, la promptitude et l'étendue. De même la *puissance physique* des saints est absolument transcendante ; et rien, dans le monde, ne peut en donner une idée. Eh quoi ! mes frères, notre siècle verrait sans surprise la merveilleuse puissance, la rapidité du fluide électrique qui parvient en un instant à des milliers de lieues ; et quand il s'agit de l'agilité surnaturelle des messagers du Tout-Puissant, les anges ou les saints, nous serions tout à coup arrêtés par je ne sais quel scrupule aussi injurieux qu'antiscientifique ! Non, mes frères, il n'en sera pas ainsi, et quand ce saint s'appelle saint Nicolas, « cet ange fait homme, ou cet homme éthéré, cet homme angélique¹ », le doute est, plus que jamais, téméraire et outrageant !

De son vivant, S. Nicolas était apparu à l'empereur Constantin et au préfet du prétoire Ablavivus ; maintenant qu'il est dégagé des entraves du corps et jouit de la vue de Dieu, il participe davantage encore à la puissance divine. Tous les Lorrains connaissent la translation merveilleuse du sire de Réchicourt, le 5 janvier 1240 ;

mais ce miracle fut précédé et fut suivi de plusieurs autres de même genre¹.

Aussi, pour ma part, je ne serais pas éloigné de voir dans ce pouvoir miraculeux de translation accordé à S. Nicolas, l'origine de la croyance enfantine qui fait voyager, du ciel en terre, par monts et par vaux, de ville en ville, de maisonnée en maisonnée, le bon saint protecteur de l'enfance. C'est là, entre beaucoup d'autres, un exemple de la déformation, due à l'imagination populaire, de faits très réels et du pouvoir très authentique dont Dieu aurait récompensé la foi ardente de l'évêque de Myre.

Modèle de foi incomparable, S. Nicolas fut encore une vivante image de la bonté divine.

II

Ici-bas, mes frères, les âmes vraiment saintes ont une admirable bonté ; elles s'inclinent, par la pente naturelle de leur cœur, vers toutes les faiblesses ou les nécessités humaines.

Dans le ciel, cette bonté est plus parfaite encore ; elle est à jamais sûre d'elle-même, patiente et miséricordieuse, bienveillante et bienfaisante.

Or, pendant sa vie mortelle, l'évêque de Myre, image vivante du *Bon Pasteur*, est toujours en action pour servir ou garder les brebis de son troupeau. Il préserve les âmes et les corps du péril, il aide, il protège, il délivre, il sauve ! Il vient au secours de ceux qui n'attendent plus de secours. Il est le défenseur des innocents. Il exauce les plaintes qui montent vers lui. Il rend les enfants à leur père, aux malheureux l'espérance, aux exilés la patrie, aux prisonniers la liberté !

Vous savez tous, mes frères, qu'il était sur terre l'ange gardien visible de la jeunesse ; s'il se précipitait à son secours avec la promptitude des anges du Seigneur, c'est que la jeunesse c'est l'espérance, c'est le printemps, c'est la saison des fleurs et des promesses, mais c'est aussi, hélas ! la saison des orages dévastateurs, des gelées ruineuses et meurtrières. Et combien de ces fleurs, si on ne les protégeait, ne résisteraient pas aux premières atteintes de l'ouragan, ne porteraient pas les fruits qu'on attend d'elles et tomberaient à terre flétries et brisées au premier choc ! *Louange* éternelle à S. Nicolas d'avoir mis sa puissance et sa bonté au service de la jeunesse et de l'enfance !

Du haut du ciel, il continue à les couvrir de sa protection tutélaire, il s'intéresse à leurs besoins, descend à leur secours, à toute heure et à tout moment, se tient prêt pour les assister : gardien vigilant et infatigable, sentinelle toujours en éveil, il les suit, nuit et jour, sans se relâcher jamais du soin qu'il prend de leur

¹ S. André de Crète.

¹ L'échanson de Babylone, S. Joseph l'hymnographe, Claude Huet...

salut. *Heureux* jeunes gens, d'avoir toujours, à vos côtés, un si puissant protecteur !

Mais la bonté paternelle de S. Nicolas ne s'étend pas seulement aux périls de mort ou de péché, de famine ou de captivité, il protège tous ceux qui l'invoquent avec confiance. Et nul de vous, sans doute, n'ignore comment il sauva deux fois du naufrage, aux environs de l'île de Chypre, le vaisseau qui ramenait S. Louis de la Croisade¹.

Le bon sire de Joinville, ami et compagnon du roi, raconte à peu près en ces termes cette intervention de S. Nicolas :

« Le roi, la reine, leurs trois enfants et plus de 500 personnes étaient dans le vaisseau. Il s'éleva un vent si fort et si horrible que le navire, poussé contre la côte, était en péril de s'y briser avec tous ses passagers. Alors la reine ouvrit la porte de la chambre où étaient le connétable de France et Joinville, croyant y trouver le Roi. — Je lui demandai, raconte Joinville, ce qu'elle était venue quérir. Elle dit qu'elle était venue parler au Roi, pour qu'il promît à Dieu ou à ses saints un pèlerinage, pour que Dieu nous délivrât de ce péril-là où nous étions : car les mariniers avaient dit que nous étions en péril de *noyer*. — Et je lui dis : Dame, promettez le pèlerinage à *Monseigneur S. Nicolas de Warangéville* et je suis garant que Dieu vous ramènera en France et le roi et vos enfants. — Sénéchal, fit-elle, je le ferais volontiers : mais le roi est si divers que s'il savait que je l'ai promis sans lui, il ne m'y laisserait jamais aller. — Eh bien, faites ceci. Promettez, si Dieu vous ramène en France, une nef d'argent pour le roi, pour vous et pour vos trois enfants. Et je vous suis garant que Dieu vous ramènera en France. — Et la reine me dit qu'elle promettait la nef d'argent à S. Nicolas et que j'en fusse garant. Et je lui dis que je le serais bien volontiers.

« Elle partit de la chambre, et ne tarda qu'un petit peu... Puis elle revint à nous et me dit : « S. Nicolas nous a garantis de ce péril, car le vent est tombé ! »

Lorsque la reine fut revenue en France, elle fit faire le navire d'argent à Paris, d'où elle l'envoya à Joinville, et le bon sénéchal, à pied et deschaus, le conduisit jusqu'à Saint-Nicolas.

C'est ainsi, ô grand, ô bon S. Nicolas, que vous dirigez malgré les vents et les écueils ceux qui naviguent sur la mer orageuse, ou ceux qui sont ballottés sur cette terre comme sur les flots agités. Par votre bonté vigilante vous changez la tempête en une brise légère, et l'agitation en sérénité ; par vos prières vous ramenez le calme et vous faites régner la paix. Dans nos dangers, dans nos épreuves, nous implorons avec une confiance toute filiale votre protection puissante et paternelle. Soyez notre pilote, notre défenseur, notre sauveur.

Mes frères, votre dernier *Bulletin paroissial* vous citait et commentait un tableau d'un peintre célèbre représentant une fête populaire de S. Nicolas dans un intérieur flamand. Je me souviens d'avoir vu, d'un autre peintre de la même école, un tableau qui pourrait s'intituler *foi et bonté de S. Nicolas*.

La ville de Myre était menacée d'une terrible famine ; les dernières provisions étaient épuisées ; les enfants réclamaient du pain et il n'y avait plus de pain à leur donner. La foi de S. Nicolas, cette foi irrésistible et qui fait des miracles, se mit au service de sa bonté. Le saint tombe à genoux, suppliant Dieu de venir au secours de son peuple. A ce moment même une flottille de navires chargés de blé passait au large, se hâtant vers un port lointain. Mais poussée, contre son gré, par un souffle mystérieux, elle est contrainte d'aborder au rivage de Myre.

Le tableau représente l'arrivée des navires. La foule est accourue toute joyeuse et, sans tarder, des hommes vigoureux transportent les sacs pesants à la ville. Autour de S. Nicolas, dont la figure rayonne d'une joie calme et souriante, des femmes, des jeunes gens, des vieillards lui adressent, en joignant les mains, leurs actions de grâce, cependant que les petits enfants, accroupis en extase devant des sacs entr'ouverts, plongent leurs petites mains dans le blé de S. Nicolas !

Ce blé miraculeux, que la foi de S. Nicolas amène au rivage et que sa bonté distribue, n'est-ce pas, mes frères, le symbole d'un autre pain plus précieux encore et plus nécessaire que le pain matériel, je veux dire le pain de la parole sainte et le pain de la sainte Eucharistie : *panem verbi et corporis*, le pain de la parole qui vous enseigne les vérités de notre foi, le pain eucharistique qui vous donne la vertu de les mettre en pratique. Oh ! venez, mes frères, avec empressement, avec fidélité, à ce pain de la parole divine, venez surtout à ce festin sacré de la divine Eucharistie ; accourez tous, comme les fidèles de Myre accouraient vers le froment miraculeux, accourez, enfants, jeunes gens, jeunes filles, vieillards, toute la paroisse, à ce « pain merveilleux que Dieu partage et multiplie. » Vous y trouverez la consolation de votre foi, l'aliment de votre charité ; si vous êtes riche, votre cœur y deviendra plus fraternel ; si votre condition est la médiocrité, vous puiserez le courage nécessaire au dur labeur quotidien ; vous apprendrez à garder la foi que S. Nicolas nous enseigne par sa parole, à suivre le chemin que nous montrent ses exemples, à obtenir la couronne que lui ont méritée ses vertus, à parvenir heureusement au port de l'éternelle félicité. Amen.

¹ D'après Joinville (265).

INSTRUCTIONS DOMINICALES

V

4^e Dimanche de l'AventNÉCESSITÉ ET PRATIQUE DE LA VERTU
DE PÉNITENCE

Mes frères,

L'Evangile de ce jour nous indique le caractère de l'enseignement de S. Jean-Baptiste dans tout le pays du Jourdain : il prêchait la pénitence. « Faites, disait-il à la foule, faites pénitence, car déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » C'est-à-dire, si vous ne faites pas pénitence, vous serez châtiés.

Oh ! comme aujourd'hui ce mot de *pénitence* résonne mal à nos oreilles trop délicates ! A notre époque de jouissance, on ne connaît plus cette vertu, on craint tout ce qui gêne, tout ce qui coûte, et l'on veut avoir tous ses plaisirs. Et pourtant, mes frères, la vérité n'a pas changé : il faut faire pénitence. Je vais vous montrer que c'est nécessaire, et qu'en pratique ce n'est pas difficile.

I

Tous, qui que nous soyons, nous sommes rigoureusement obligés de faire pénitence. N.-S. Jésus-Christ l'exige d'une manière absolue ; il en fait une condition nécessaire de salut : « *Si pœnitentiam non egeritis*, nous dit-il, *omnes similiter peribitis*. Si vous ne faites pénitence vous périrez tous. » (Luc, XIII, 5). Et l'Esprit-Saint avait déjà prononcé cette sentence : « Vous tomberez entre les mains de Dieu si vous ne faites pas pénitence. *Si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini*. » (Eccli., II, 22).

Nous pouvons gémir de cette nécessité, mes frères, mais nous n'avons pas le droit de nous en plaindre, ni de nous en étonner. Jetons seulement un regard sur notre conscience. Personne d'entre nous n'est exempt de péché, personne dont la vie soit parfaite et sans faute. Nous avons donc tous mérité — plus ou moins, il est vrai — les châtiments de Dieu, parce que tous nous avons été coupables à ses yeux. Nous l'avons offensé, nous nous sommes révoltés contre sa loi. L'offense veut une expiation : c'est la pénitence. — Nous avons injurié notre souverain Maître, nous lui avons ravi la gloire et les honneurs auxquels il avait droit. Il faut une réparation : c'est la pénitence. — Enfin nous avons besoin de miséricorde et de pardon : c'est encore la pénitence qui nous les obtiendra. Elle est donc comme une conséquence nécessaire du péché. « Elle est indispensable pour tous les lieux, pour tous les temps et pour tous les hommes

coupables de péché qui veulent recouvrer la grâce, » dit le saint concile de Trente. (Sess. XIV, ch. 1). « Personne n'est assez grossier, — ce sont les paroles de S. Augustin, — pour oser prétendre que celui qui a péché n'a pas besoin de faire pénitence. *Nulla est barbaries quæ dicere audeat non esse pœnitendum homini si peccaverit*. »

J'ajouterai que notre titre de chrétien nous rappelle, à nous en particulier, cette obligation. Le nom de chrétien signifie disciple de Jésus-Christ. C'est-à-dire que nous devons être des hommes formés sur le divin modèle qu'est notre Sauveur ; des hommes imitant ses vertus, pratiquant sa doctrine, vivant de sa vie. « *Exemplum dedi vobis*. Je vous ai donné l'exemple, » nous dit-il. (Jo., XIII, 15). Or quelle fut la vie de Jésus-Christ ? Depuis le premier instant jusqu'au dernier, ce fut une vie de pénitence. Celle du disciple qui veut se montrer digne de son Maître doit donc, elle aussi, être une vie de pénitence. Notre-Seigneur l'a déclaré : « Si vous voulez marcher à ma suite, il faut vous renoncer vous-mêmes. *Si quis vult venire post me, abneget semet-ipsam*. » (Mat., XVI, 24). Cela veut dire : Renoncez à vos aises, à vos plaisirs, à votre mollesse, à votre mauvaise nature. Puis : « *tolle crucem suam*, prenez votre croix, » embrassez courageusement la pénitence. Voilà l'esprit même du christianisme ; il n'y a pas de vrai chrétien sans la pénitence.

II

Cette doctrine trop méconnue à notre époque effraye quelquefois certaines personnes. Nous sommes si habitués à nous procurer tout ce qui nous fait plaisir, tout ce que demande notre nature, à éviter tout ce qui nous contrarie, qu'aussitôt qu'on parle de pénitence, cela nous fait mal. Du reste, bien souvent on se figure que la pénitence est quelque chose d'impossible ; on s' imagine qu'il est nécessaire pour la pratiquer de s'imposer des privations, des mortifications extraordinaires, de se rendre malheureux.

Quelle erreur ! Rien n'est plus facile que de pratiquer cette vertu. Nous pouvons le faire même sans rien changer à notre genre de vie, et sans surcroît de peines, de travaux ou de souffrances. Vous allez le comprendre.

L'existence de l'homme est consacrée tout entière à des actes de religion, à des actions ordinaires, des travaux quotidiens, et à supporter les épreuves.

Or la *vie religieuse* de l'homme comprend des œuvres obligatoires qui nous sont imposées par la loi de Dieu et de l'Eglise : telles, l'assistance à la sainte messe le dimanche, l'abstinence du vendredi, et le reste. Sans doute, en les accomplissant nous sommes avant tout soumis et nous nous montrons obéissants envers notre Souverain Maître. Mais nous pouvons en

même temps accepter cette soumission en esprit de pénitence, l'offrir à Dieu comme une réparation. — Il y a ensuite des actes religieux qui ne sont pas d'obligation. Vous faites, par exemple, un acte de contrition, vous récitez un *Notre Père*, vous accomplissez des bonnes œuvres : l'aumône, l'assistance aux offices qui ne sont pas commandés sous peine de péché. Si vous faites tout cela pour payer à Dieu votre dette, vous pratiquez véritablement la vertu de pénitence. Voilà qui n'est pas très difficile, n'est-ce pas ?

Et chaque jour, dans votre vie ordinaire, par vos actions les plus simples et les plus vulgaires, que d'actes de pénitence vous pouvez accomplir ! — Vous travaillez : le travail est une pénitence ; il est pénible à notre nature ; c'est comme expiation du péché que Dieu nous l'impose. — Vous prenez votre nourriture, votre repos, vos distractions : ne pouvez-vous songer à la bonté de Dieu qui vous accorde ces biens ? Et alors, confus d'avoir dans votre vie offensé un Dieu si bon, si généreux, vous demanderez pardon de vos fautes et de votre ingratitude, et vous userez avec modération de ces plaisirs qui vous sont donnés ; vous saurez même quelquefois les restreindre par mortification.

Enfin, le cours de notre vie est traversé bien souvent par des *circonstances extraordinaires* presque toujours pénibles : des maladies, des deuils, des chagrins, des attaques à notre réputation. Sans doute, il est permis à notre nature d'être affectée de ces malheurs, de les pleurer même. Mais ensuite un chrétien qui a l'esprit de pénitence ne manquera pas d'offrir à Dieu ces sacrifices, de les accepter en expiation et d'en profiter pour demander et obtenir le pardon de ses péchés. Si grandes que soient les épreuves que le Bon Dieu nous envoie, reconnaissons toujours que nous les avons méritées par nos fautes. Mais sachons aussi les sanctifier : cela ne coûtera rien, n'augmentera pas notre mal, et nous rapportera beaucoup aux yeux de Dieu.

**

Il me semble, mes frères, que j'ai ainsi résumé votre vie tout entière. Vous voyez qu'elle peut aisément être consacrée à la pénitence, sans pour cela vous rendre plus malheureux. Rien n'est donc facile comme la pratique du précepte que je viens de vous rappeler et que Notre-Seigneur nous a formellement exprimé : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Comprise de la sorte, la pénitence n'est impossible et impraticable à personne. Profitez, mes frères, de ces conseils que je viens de vous donner ; faites-les passer dans votre vie, eux vous feront passer en Paradis. Ainsi soit-il.

VI

Noël

NATURE ET MOTIF DE L'INCARNATION

Et Verbum caro factum est.
Le Verbe de Dieu s'est fait chair.

Mes frères,

Ces brèves paroles que nous venons de lire dans l'Evangile de S. Jean expriment tout le mystère de ce jour. Un Dieu se fait homme pour nous ; il vient sur la terre vivre notre vie pour nous racheter et nous sauver. Lui, l'Eternel, l'Etre infiniment parfait, infiniment saint et infiniment heureux, s'abaisse jusqu'à embrasser notre état, jusqu'à prendre notre petitesse, notre indigence, nos misères, nos souffrances.

Ah ! mes frères, si nous réfléchissions et si nous comprenions ! Il y a là de quoi nous jeter dans l'étonnement et l'admiration ; il y a surtout de quoi remuer profondément nos âmes et toucher nos cœurs. Vous le verrez bien, mes frères, quand je vous aurai donné l'explication du mystère de l'Incarnation, et que je vous aurai dit *pourquoi* le Fils de Dieu s'est fait homme.

I

Depuis le péché d'Adam, Dieu avait promis aux mortels un Sauveur. Mais avant de réaliser sa promesse, il avait laissé bien des siècles s'écouler, comme s'il eût ainsi voulu montrer à l'humanité, abandonnée à elle-même, ce dont elle était capable sans l'Incarnation et la Rédemption. Tous les peuples tombèrent en effet dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans la pire dégradation morale.

Enfin Dieu, prenant pitié du monde, fléchi peut-être par les prières et les supplications des âmes justes et des saints, fleurs printanières que l'on rencontrait encore çà et là parmi le peuple choisi, Dieu résolut de nous sauver.

Son Fils unique, Dieu lui-même, semblable et égal au Père, seconde personne de la T. S. Trinité, s'incarna, c'est-à-dire, comme le mot l'indique, « se fit chair, » en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres. Ainsi donc, deux natures séparées par l'infini, la nature divine et la nature humaine, se réunissaient, par un effet de la toute-puissance de Dieu, dans une seule personne qui est celle de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble.

Cette union que le Verbe divin a contractée avec notre nature est d'un caractère particulier. Elle ne doit jamais se rompre et durera éternellement. Elle est plus étroite que tout ce que nous pouvons supposer ; plus étroite que celle de l'eau et du vin versés dans un même vase ; plus étroite que celle de deux morceaux de cire fondus ensemble ; plus étroite même, bien qu'elle s'en rapproche davantage, que celle de notre âme avec notre corps. Pourtant, entre

les deux natures il n'y a point de mélange : chacune d'elles demeure complète et parfaite. La nature divine reste entière et la nature humaine également. Celle-ci toutefois, sans être absorbée, est perfectionnée par celle-là qui l'élève jusqu'à sa grandeur et la divinise, pour ainsi parler.

Une conclusion, mes frères, découle de là : c'est que Jésus-Christ est Dieu parfait et homme parfait. Vous voyez donc, pour le dire en passant, combien est fausse cette parole aussi absurde qu'impie qu'on entend quelquefois sortir de la bouche d'hommes grossiers et ignorants : « Jésus-Christ est un homme comme les autres. » — Oui, Jésus-Christ est un homme comme nous, en ce sens qu'il a un corps mortel et une âme raisonnable et humaine. Il a donc une chair semblable à la nôtre, sujette aux mêmes infirmités, aux mêmes nécessités, capable de remplir les mêmes fonctions. Jésus a connu la faim ; la soif ; il a bu, il a mangé, il a dormi comme nous. Nous disons dans le Symbole des apôtres : « Je crois en Jésus-Christ qui est né, a souffert, a été crucifié, enseveli... » Tout cela suppose un corps semblable au nôtre. — Il a aussi une âme humaine. N'a-t-il pas dit, au jardin des Oliviers, dans son agonie : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ? » Ayant emprunté toute notre nature, le Fils de Dieu ne devait-il pas prendre une âme comme celle de tous les hommes ? L'âme n'est-elle pas en effet la partie essentielle de nous-mêmes ? Sans elle nous ne serions que des brutes ou des êtres inanimés. Oui, Jésus est homme, nous avons le droit de l'affirmer et sous ce rapport il est semblable à nous.

Toutefois n'oublions pas que, même comme homme, notre divin Sauveur n'a pas connu et n'a pas pu connaître l'esclavage du péché. Jamais la moindre faute ni la plus petite imperfection n'effleurèrent son âme. En cela il nous est bien supérieur, et personne ne saurait songer à atteindre jamais sa perfection.

Mais en même temps qu'il est homme, Jésus est Dieu, et comme Dieu il est infiniment au-dessus de toutes les créatures, de tous les hommes ; il est leur Auteur et leur souverain Maître. Écoutez l'apôtre S. Jean : « Au commencement le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Je vous ai démontré ailleurs la divinité de Jésus-Christ, dont nous avons une quantité de preuves. Je ne m'arrêterai pas aujourd'hui à vous les rappeler. Je vous dirai seulement, au cas où vous seriez surpris qu'en se faisant homme le Fils de Dieu n'ait point cessé d'être Dieu : écoutez cette comparaison qui vous aidera à comprendre. Un prince, pour aller consoler un malheureux dans sa prison, descend de son trône, prend les habits du dernier de ses sujets. Pensez-vous que sous ses haillons

il ait perdu sa dignité, sa puissance royale, son titre de prince ? De même le Fils de Dieu s'est fait homme, il a quitté le ciel, revêtu notre misérable nature. Mais il n'a point cessé pour cela d'être ce qu'il était. Sa nature divine n'a subi aucune altération. Jésus-Christ est donc Dieu parfait ; il possède la divinité avec toutes les prérogatives, toutes les qualités, tous les attributs qui lui appartiennent.

Cependant, bien que dans le Fils de Dieu fait homme il y ait deux natures et par là-même deux volontés, deux intelligences, — puisque la volonté et l'intelligence appartiennent à la nature, — les unes divines, les autres humaines, il y a cependant une seule personne, qui est Jésus-Christ, seconde personne de la T. S. Trinité.

C'est là sans doute un mystère qui dépasse infiniment notre faible intelligence, mais que nous devons croire fermement, puisque Dieu, qui est la vérité même, l'a révélé.

Je vais vous dire en quelques mots comment il s'est opéré. Ce fut par une intervention miraculeuse du Saint-Esprit. Le temps où le Messie promis et attendu devait paraître au monde était arrivé. Dieu envoya l'archange Gabriel à une vierge nommée Marie, de la tribu de Juda. L'envoyé divin la salue pleine de grâce et lui annonce que le Seigneur l'a choisie pour être la mère du Sauveur.

Marie, dès l'âge le plus tendre, avait consacré à Dieu son corps et son cœur. Mais ayant reçu l'assurance positive que sa virginité n'en souffrirait aucun dommage, elle répondit : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* » Au même instant l'Esprit-Saint forma dans le sein de la Vierge et de son sang le plus pur un corps humain. Il joignit à ce corps une âme qu'il créa, et le Fils de Dieu s'unit à ce corps et à cette âme, comme nous l'avons dit, par un lien intime et éternel. Ainsi s'accomplit le mystère de l'Incarnation.

Comme Dieu, Jésus-Christ a donc un père qui l'engendra de toute éternité, et pas de mère. Comme homme, il a une mère qui l'a conçu et mis au monde dans le temps, et pas de père. Comme Dieu, il est partout avec son Père et, n'ayant pas eu de commencement, il est éternel comme lui. Comme homme, il a commencé à exister au jour de son Incarnation, et il est actuellement avec son humanité et sa divinité au ciel et au T. S. Sacrement de l'autel.

Vous savez maintenant, mes frères, tout ce que nous connaissons et pouvons connaître du mystère de l'Incarnation. — Mystère bien glorieux pour la nature humaine ! A quel degré de gloire et d'honneur ne l'a-t-il pas élevée ? Il l'a dotée d'une prérogative qui n'a pas été accordée à la nature angélique, en l'unissant personnellement au Fils unique de Dieu. —

Mystère d'amour aussi ! Car c'est l'amour de Dieu pour le monde qui a été le principe de l'Incarnation du Verbe : « Dieu, dit l'apôtre, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le sauver. » (Jo., III, 16).

II

Voilà bien, mes frères, *le motif*, et l'unique, pour lequel Jésus s'est incarné. Le désir de notre rédemption, fruit de l'amour divin, poussa le Fils de Dieu jusqu'à cet anéantissement. Il voulut nous retirer du péché, nous arracher à l'enfer : et pour cela il s'est fait homme.

Certes, Dieu n'était pas tenu de racheter l'homme tombé. Il pouvait nous abandonner à notre malheureux sort. Il avait été sans pitié pour l'ange rebelle, il aurait pu agir de même à notre égard. Mais grâce à son incompréhensible affection, tandis qu'il châtiât les anges coupables avec une inflexible rigueur, il avait pitié de l'homme pécheur. L'Incarnation du Verbe était un effet libre et gratuit de son infinie miséricorde.

Car il fallait une réparation pour le péché. Dieu la voulait, à ce prix il donnerait le pardon à l'homme et le réintégrerait dans ses droits. Mais qui allait fournir à l'Etre infini une satisfaction complète ? La créature, si parfaite que nous la supposions, en était incapable. Entre elle et l'offensé, il y avait toujours un abîme énorme, infini. Pour rendre à Dieu tout l'honneur que le péché lui avait ravi, pour trouver une satisfaction égale à l'injure qu'il avait reçue, il fallait donc l'Incarnation, c'est-à-dire un Réparateur qui fût Dieu et homme à la fois : *Dieu*, afin de communiquer à ses œuvres satisfactoires une valeur infinie et proportionnée à la majesté offensée ; *homme*, afin qu'il pût souffrir, s'humilier et satisfaire.

Ah ! mes frères, jamais nous ne saurons assez remercier Dieu du grand bienfait dont je viens de vous entretenir. Quand on songe que le Verbe de Dieu était souverainement heureux au ciel, qu'il y jouissait d'une gloire et d'une béatitude infinies ; qu'il a pour ainsi dire voilé tout cela, afin de s'incarner, de descendre ici-bas et de souffrir à notre place, on ne saurait demeurer insensible et ne pas laisser monter de son cœur une hymne d'actions de grâce.

N'oublions pas surtout, mes frères, que cet amour dont Jésus a fait preuve à notre égard dans l'Incarnation, fut un amour absolument parfait et désintéressé. Il n'avait nul besoin de nous, notre bonheur n'augmente pas le sien, et notre perte éternelle ne l'eût aucunement empêché de rester en possession de son infinie béatitude.

Si vous appreniez, mes frères, qu'un homme a donné tous ses biens pour racheter un ami, qu'il s'est même condamné à la prison ou à l'esclavage pour l'en délivrer, qu'au besoin il

est prêt à faire le sacrifice de sa vie pour sauver celle de cet ami, vous seriez transportés d'admiration. Nous avons, mes frères, quelque chose d'infiniment mieux dans l'Incarnation du Verbe. Ce n'est pas un homme qui se livre pour un de ses semblables ; c'est Dieu, l'Etre infini, et c'est à sa créature, à des êtres chétifs et indignes qu'il se substitue. Il donne sa vie non pas pour un ami, mais pour des pécheurs c'est-à-dire pour ceux qui l'ont offensé, outragé et se sont révoltés contre lui.

**

Oh ! abîme de miséricorde, puissions-nous te bien comprendre ! Puissions-nous surtout, ô divin Enfant, correspondre à vos avances et à votre amour, et concevoir, au pied de votre crèche qui rappelle à nos âmes votre infinie bonté, le désir sincère et ardent de vous aimer toujours et de vous servir fidèlement ! Ainsi soit-il.

VII

Dimanche dans l'Octave de Noël

JÉSUS OBJET DE CONTRADICTION

Mes frères,

Il me semble que le point capital de notre évangile est la prophétie du vieillard Siméon : « Jésus sera un signe de contradiction. » Vous en montrer rapidement la réalisation et en tirer, comme conclusion, une preuve frappante de la divinité de N.-S. Jésus-Christ, tel est le but que je me propose aujourd'hui.

Avant d'entrer dans mon sujet, je pourrais déjà vous faire remarquer que l'évangile nous présente le saint vieillard saisissant l'Enfant Jésus dans ses bras avec une allégresse et un bonheur qu'il ne peut contenir, et laissant monter de son cœur à ses lèvres son joyeux et reconnaissant *Nunc dimittis*. Et demain, dans un autre tableau, nous verrons Hérode, méchant et cruel, tramant un complot criminel pour se débarrasser de ce même Enfant Dieu. C'est une première réalisation de la prophétie.

Or ce contraste a toujours existé et existera toujours. Jésus, son nom, sa doctrine, sa société ont été et sont l'objet, d'une part, d'un amour et d'un dévouement à toute épreuve. D'autre part ils suscitent une haine implacable et fiévreuse, pareille à celle de l'Enfer contre le Ciel.

De ce fait je conclus que Jésus-Christ est véritablement Dieu.

I

1. La haine, je vous l'ai dit, nous la rencontrons déjà violente auprès du berceau de Jésus. Hérode prépare un crime. Il craint un rival, il faut à tout prix faire mourir cet enfant qui est né dans une pauvre étable, et que les Mages viennent saluer du titre de Roi.

A-t-on peur habituellement de ces êtres ché-

tifs et bien inoffensifs que sont les petits enfants ? Mes frères, si cet enfant n'avait rien d'extraordinaire, pourquoi attenter à ses jours ?

Et depuis ce moment, c'est-à-dire dès le premier instant de son existence comme homme, Jésus-Christ n'a pas cessé d'être environné d'ennemis acharnés, de rencontrer, à travers les siècles, la persécution. Toujours il fut attaqué violemment dans sa personne, dans son enseignement, dans son Eglise, dans ses ministres, dans ses partisans.

Depuis les Juifs qui le crucifièrent, jusqu'aux impies, aux sectaires et aux suppôts de Satan qui, aujourd'hui, lui font la guerre et le crucifieraient encore si cela était possible ; depuis les faux témoins et les pharisiens qui le calomniaient ; depuis la soldatesque qui le soufflait et le flagellait, jusqu'à nos libres penseurs et nos fabricants de lois athées qui le chassent, — ne pouvant faire que cela, — de la société, de la famille, du milieu du peuple, de ce peuple que Jésus aimait, encourageait, aidait à souffrir, il ne s'est pas écoulé un instant où notre divin Sauveur n'ait été calomnié, pas un moment où il fut comme laissé dans l'oubli.

L'histoire nous montre les empereurs romains, Néron en particulier, faisant, toujours en haine du Christ, brûler vifs les chrétiens, après avoir enduit leurs corps de poix, leur infligeant toute sorte de tourments, et se repaissant à ces spectacles qu'ils contemplaient, ayant aux lèvres le sourire de la bête satisfaite.

A la force brutale des persécuteurs et des barbares succèdent la perversité des hérétiques, l'insubordination des schismatiques. Viennent ensuite le protestantisme et la libre pensée, sa fille, qui travaillent à détruire « l'infâme, » comme s'expriment leurs chefs dans un langage blasphématoire.

Voici les excès des révolutions modernes qui se plaisent à persécuter la religion, à massacrer les ministres du Christ et à faire mourir tous ceux qui suivent l'enseignement de Jésus et pratiquent sa doctrine.

Et aujourd'hui ce sont les sectes maçonniques et leurs alliés, les représentants du démon, les ennemis de l'Eglise, les corrupteurs du peuple qui, par les écrits et la parole, par l'exemple et la doctrine, par les journaux, les revues, les romans, les calomnies, travaillent à anéantir le règne du Christ et à renverser son empire dans les cœurs.

Non, jamais nul homme n'a provoqué autour de lui, — surtout après sa mort, — une haine comme celle que nous voyons déchaînée contre Jésus-Christ à travers les siècles et qui durera jusqu'à la fin du monde. Et après dix-neuf cents ans cette haine est aussi vive, aussi active que dans les premiers temps.

Dites-moi, mes frères, n'est-ce pas là un fait extraordinaire ?

2. Mais en voici un autre qui ne l'est pas moins.

A côté de cette haine qui prit naissance à l'apparition du Sauveur dans le monde, il y a l'amour, aussi inexplicable si Jésus-Christ n'est qu'un homme.

Oh ! c'est ici surtout que nous aurions de quoi nous étonner et admirer, s'il nous était donné de voir défiler sous nos yeux ces innombrables phalanges de héros chrétiens qui ont aimé le Christ, qui l'ont aimé jusqu'à verser leur sang pour lui, qui l'ont aimé à la vie et à la mort ! Qui pourrait compter ces légions d'hommes, de femmes, de jeunes gens et d'enfants épris d'un si grand amour pour Jésus qu'ils lui ont sacrifié leurs corps, leurs âmes, leurs intelligences, leur génie !

Personne ne peut connaître le nombre de ceux qui ont aimé notre bon Sauveur, ni savoir jusqu'à quel degré ils ont porté leur affection.

Qu'il me suffise de vous rappeler ces millions de martyrs des premiers siècles. Pasteurs et fidèles, vieillards et enfants, savants et ignorants, n'hésitaient pas à subir tous les tourments jusqu'à la mort pour rester fidèles à Jésus. Or le sacrifice de la vie est la plus grande marque d'amour.

Je vois ensuite ces admirables solitaires du désert qui abandonnent tout, richesses, honneurs, plaisirs, se retirent du monde pour n'avoir plus d'autre ami que Jésus. Pour ce bon Maître, pour lui plaire et l'imiter, ils flagellent leur corps, le privent de tout plaisir et se condamnent à des pénitences perpétuelles.

Qui pourra dire combien étaient attachés à Notre-Seigneur tous ces grands saints fondateurs d'Ordres ou défenseurs de la foi catholique ? Qui saura jamais toutes les immolations de la volonté et des convoitises, tous les renoncements accomplis par amour pour Jésus ? Que d'amants du Christ ont peuplé les monastères durant le cours des âges !

C'est par amour pour Jésus, pour rester fidèles à leur foi, que nos ancêtres ont affronté les souffrances et même l'échafaud ; c'est par amour pour Jésus que beaucoup ont été victimes de la malice des hommes et des révolutions ; c'est par amour pour Jésus que tous les bons chrétiens vivant au milieu du monde, exposés à tous les dangers, à tous les entraînements, pratiquent, malgré tout, la vertu ; c'est par amour pour Jésus que nous, catholiques convaincus, nous sommes prêts à tout souffrir plutôt que de trahir l'Eglise, de renoncer à nos croyances, ou de perdre l'âme de nos enfants.

Ah ! elle est grande, elle est belle, l'armée du Christ ! Que de sacrifices accomplis par affection pour ce bon Maître ! Que de dévouement pour le faire connaître et aimer ! Je ne parle point de tous ces missionnaires qui quittent leur famille, leur patrie, et vont, au risque

de perdre la vie, annoncer Jésus-Christ aux païens et lui gagner des cœurs. Je n'ai rien dit de ces religieux et religieuses qui, par amour pour Jésus, dépensent leur vie à instruire les enfants ou au chevet des malades les plus repoussants.

Je n'en finirais pas si je voulais passer en revue toute l'armée de ceux qui ont été épris d'amour pour notre Sauveur. Nous pouvons bien affirmer qu'à l'égard de Jésus, l'amour a dépassé la haine.

Voilà le fait. « Signe de contradiction, » Notre-Seigneur l'a été, il l'est, il le sera toujours. Aucun homme n'a réalisé comme lui, à la perfection, la prophétie du vieillard Siméon.

C'est ce qui m'oblige à conclure : Donc Jésus-Christ est vraiment Dieu.

II

On ne déteste pas en effet un homme, une vie, une doctrine qui depuis longtemps devaient être ensevelis dans l'ombre. Qui d'entre nous songe à éprouver de la haine, de l'aversion pour ces personnages qui, un moment, ont dominé le monde, pour Alexandre le Grand, César ou même Napoléon ? Qui sent son cœur bouillonner de colère à l'égard de ceux qui ont singé le Christ, à l'égard de Mahomet ou de Luther ? Qui s'occupe d'eux comme s'ils étaient vivants ? On les laisse bien tranquilles dormir leur dernier sommeil.

Il faut donc qu'il y ait dans Jésus quelque chose qui n'est pas dans les autres hommes, quelque chose de divin. Ces attaques, ce débordement de fiel, ces persécutions multiples, ne peuvent s'expliquer que si Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu.

J'en dis autant pour l'amour. — Car enfin l'homme est toujours homme, c'est-à-dire égoïste. Il peut aimer et soulager ses semblables, ses parents, ses amis. Mais je doute qu'il pousse jamais l'amour jusqu'à verser son sang pour un autre. En tout cas, pour quelqu'un qui est mort depuis dix-neuf siècles, que l'on n'a pas connu soi-même, pour qui l'on devrait être parfaitement indifférent, on ne le ferait pas.

Depuis que le monde existe, bien des héros, des hommes illustres ont surgi de temps à autre et se sont dressés au milieu de leurs contemporains qu'ils dépassaient par leur intelligence, leur courage ou leur vertu, qu'ils dominaient par leur génie. Il s'en est trouvé bon nombre dans l'antiquité, comme ceux qu'on appelait les sept sages de la Grèce. Mais sans sortir de notre nation, en feuilletant simplement notre histoire, combien, de Charlemagne à nos jours, ne rencontrons-nous pas d'hommes remarquables, qui ont brillé au milieu de nous et ont illustré notre pays ? Il en est qui sont morts depuis peu de siècles. Et pourtant, je ne sache pas que pour eux on

se prenne d'amour ou de haine. Ils sont tombés dans l'oubli le jour où le souffle de la mort a passé sur eux et les a emportés comme le vent d'automne emporte les feuilles desséchées. Nous foulons aux pieds la poussière qui les couvre, et nous passons, peut-être avec un souvenir, mais avec une profonde indifférence dans le cœur, sur la terre qui les a portés ou qui renferme leurs ossements.

Il n'en va pas de même de notre divin Sauveur. Ils se comptent par millions, je l'ai dit, ceux qui sont morts pour lui, ceux qui l'ont aimé et l'aiment encore avec une telle passion qu'ils préféreraient tout perdre que de perdre sa grâce, son amitié, et qu'ils sont prêts à lui obéir jusqu'au sacrifice de leur vie.

Il n'y a qu'un Dieu qui puisse accomplir une pareille merveille.

**

En 1864, un grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, disait dans un congrès : « Philosophes et journalistes, ... on demande quatre ou cinq cent mille héros chrétiens des deux sexes pour apprendre la prière et l'alphabet à des enfants souvent malpropres, à condition que héros et héroïnes resteront chastes, patients, persévérants, travailleront douze heures par jour pour trente sous et recevront des calomnies pour supplément de salaire, en se refusant même les plaisirs permis. Faites-moi le plaisir de mettre cela la semaine prochaine dans vos journaux et je vous paierai l'annonce ! » Messieurs, vous riez ; vous avez raison et vous avez tort. Car cette armée sublime existe. Un maître unique a pu la créer, l'inspirer. Il la lève, il la recrute, il l'arme, il la commande depuis dix-huit cents ans et elle ne demande d'autre récompense que son sourire, sa bénédiction, sa compagnie. Ce maître ne peut pas être un homme, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ.

Oui, mes frères, un Dieu seul peut soulever un semblable enthousiasme, provoquer un pareil dévouement, en un mot exciter à ce point l'amour dans les âmes ; et j'en conclus : Jésus-Christ est vraiment Dieu.

Je sais bien que le Saint-Esprit a dit que le nombre des insensés est incalculable. Cependant l'univers tout entier ne se compose pas que de fous, et il faudrait bien l'admettre si Jésus-Christ n'était qu'un homme. Insensés seraient ceux qui haïssent un personnage disparu de la scène du monde depuis longtemps ; insensés ceux qui lui vouent leur affection ; insensés ceux qui ont écrit et étudié pour le faire détester ou le faire aimer ; insensés ceux qui ont pâli sur les livres, recherchant la vérité, scrutant la vie du Sauveur pour se rendre compte si réellement Dieu était là et qui, au rayonnement de sa divinité, se sont prosternés à ses pieds ; insensés tous ceux qui, ne l'ayant point connu, ne l'ayant point vu, se sont con-

vertis à lui ; en un mot, insensés tous les hommes qui ont jamais existé et qui existent. Car l'univers entier a les yeux fixés sur ce Jésus, et c'est l'amour et la haine du Christ qui le partagent. Non, mes frères, cela n'est pas possible. Il n'y a pas que des fous sur la terre. Et vraiment il faut proclamer que Jésus-Christ est Dieu et nous ranger sous son étendard.

Soyons donc de l'armée de Jésus ; obéissons à sa discipline. Sa discipline à lui, ce sont ses commandements. Observons-les. Et toutes les fois qu'on voudra nous détourner de notre devoir, nous soustraire à la domination du Christ, nous répondrons : « Nous voulons Jésus et nous ne voulons que lui ; il est notre Dieu, notre Roi. C'est lui seul que nous servons. » Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LES SACREMENTS

XXXVIII

LE MARIAGE

2^o Moyens de faire un heureux mariage

Il n'est pas rare de voir aujourd'hui des foyers désunis, malheureux. Pourquoi ? Parce que ces mariages ont été faits sans réflexion, à la légère. Jeunes gens, jeunes filles, voulez-vous être heureux dans le mariage ? 1^o Examinez si vous avez la vocation de cet état. 2^o Choisissez bien la personne que vous voulez épouser. 3^o Préparez-vous avec soin à la réception du sacrement.

I. — Vocation

Sans vocation, on ne peut réussir en aucun état. Comment savoir si l'on est appelé à l'état du mariage ? Il faut :

1^o *Prier Dieu* : car rien d'important ne doit se décider ici-bas sans la prière. N'est-ce pas Dieu d'ailleurs, dit l'Esprit-Saint, qui donne les bonnes épouses ? « *Domus et divitiæ dantur a parentibus : a Domino autem proprie uxor prudens.* » (Prov., xix, 14).

2^o *Consulter ses parents* : car ils ont des connaissances et des lumières que seule donne l'expérience. Cependant il est permis de ne point déférer aux avis des parents, si ceux-ci n'agissent que par des motifs d'intérêt, d'ambition, d'avarice, etc. Mais même en pareil cas, les enfants ne doivent jamais franchir les bornes du respect.

3^o *Consulter son directeur* : il sera plus désintéressé que les parents et son avis sera dicté par la seule sagesse, « *Consilium semper a sapiente require.* » (Tob., iv, 19).

II. — Choix

Quand on est appelé à l'état du mariage, il faut bien choisir la personne que l'on veut

épouser et n'obéir en pareille matière qu'aux seules règles de la prudence : c'est en effet pour toujours que l'on se donne l'un à l'autre. En conséquence :

I. IL FAUT ÉVITER que le choix ne soit dicté :

1^o *Par la passion* : car la beauté se flétrit bien vite et les regrets s'ensuivent. « *Ne respicias in mulieris speciem, et non concupiscas mulierem in specie.* » (Eccli., xxv, 28). Un poète païen a dit : « *Rara est concordia formæ atque pudiciæ.* »

2^o *Par l'ambition*. « Un homme qui prend une femme à cause de ses richesses, dit S. Jean Chrysostome, se donne une maîtresse plutôt qu'une épouse. »

II. IL FAUT DONC CHOISIR une personne :

1^o *Vertueuse* : car vertu passe richesse et donne le bonheur. Jamais enquête sur ce point ne sera ni trop sévère, ni trop minutieuse.

2^o *Du même âge* : car une grande différence dans les âges amène fatalement une grande différence dans les goûts.

3^o *Du même caractère* : sans cela la vie à deux devient un enfer.

4^o *De même condition* : car la différence de condition amène souvent la différence d'éducation, et la différence d'éducation rend la vie pénible et insupportable.

5^o *De même fortune* : sans quoi, une fois la passion refroidie, le plus riche des conjoints deviendra plus exigeant, plus impérieux, plus arrogant. *Inde ira !*

III. — Préparation

Quand votre choix est fait, et bien fait, il faut vous préparer à la réception du sacrement par la prière, une bonne confession et une bonne communion.

1^o *La prière*, afin que Dieu bénisse vos projets, vos désirs, vos entreprises.

2^o *Une bonne confession*, car le mariage est un sacrement des vivants, il faut le recevoir en état de grâce. Malheur à celui qui ose profaner le mariage et la confession ! Comment peut-il espérer les grâces nécessaires pour s'acquitter de ses devoirs et supporter ses peines ?... N'est-ce pas dans ces profanations qu'il conviendrait de chercher la vraie cause de tant d'unions malheureuses ?

3^o *Une bonne communion* ; l'Eglise le conseille, et ainsi Jésus assiste à vos noces comme il a assisté à celles de Cana.

Conclusion

Malgré tout cela, il ne s'ensuit pas nécessairement que tout sera rosé pour les époux. S. Paul les en prévient : « *Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi.* » (I Cor., vii, 28). Mais ils auront fait humainement tout ce qui est possible : Dieu fera le reste avec sa grâce.

XXXIX

LE MARIAGE

3^o Devoirs des personnes mariées

Les personnes mariées ont des droits, mais aussi des devoirs à remplir. Ces devoirs sont de deux sortes, selon qu'ils obligent réciproquement les deux époux ou seulement l'un d'eux. Nous parlerons donc : 1^o des devoirs réciproques qui obligent le mari et la femme ; 2^o des devoirs particuliers à chacun.

I. — Devoirs réciproques

Le mari et la femme sont obligés :

1^o De s'aimer mutuellement. On ne peut en effet concevoir le mariage sans amour ; et cet amour mutuel doit être sincère, constant et surtout chrétien.

2^o De se supporter l'un l'autre dans leurs imperfections et leurs défauts. C'est là un devoir qui oblige tous les chrétiens, « *supportantes invicem in charitate.* » (Eph., iv, 2). A plus forte raison oblige-t-il les époux. Aussi doivent-ils se faire des concessions réciproques. Quoi d'ailleurs de plus méritoire ?

3^o De s'entraider. L'entraide est la loi de nature, dit le bon La Fontaine : n'est-elle pas une loi surtout pour ceux qui doivent passer ensemble leur vie ? Que les époux s'entraident donc dans leurs travaux, dans leurs peines, dans leurs deuils, et surtout dans la pratique des commandements et la grande affaire de leur salut.

4^o De garder la foi conjugale. Les époux en effet ont promis devant Dieu et les hommes de se garder fidélité ; ne doivent-ils pas tenir leur serment ? Et il ne s'agit pas seulement ici d'éviter le crime odieux d'adultère qui, d'après S. Paul, ne devrait jamais être nommé dans les assemblées de chrétiens ; il s'agit encore d'éviter jusqu'à ces fades et stupides galanteries à la mode dans certains milieux, que l'on regarde à bon droit comme aussi indécentes que périlleuses.

5^o D'observer la chasteté conjugale. C'est une erreur en effet de croire que tout est permis dans le mariage et qu'il est impossible d'y blesser la chasteté. En particulier les époux ne doivent point user de moyens coupables pour limiter le nombre de leurs enfants : car en agissant ainsi, ils commettent un grand crime et devant Dieu, et devant l'Eglise, et devant la famille, et devant la patrie.

6^o D'élever chrétiennement leurs enfants. Ce n'est pas assez en effet de s'occuper du corps des enfants, il faut surtout former leur âme à la vie chrétienne : qu'on leur apprenne donc au plus tôt les prières et qu'on les envoie au catéchisme très régulièrement.

II. — Devoirs particuliers

I. LE MARI doit :

1^o Respecter sa femme comme sa propre

chair. — C'est S. Paul qui le dit : « *Viri debent diligere uxores suas ut corpora sua. Qui suam uxorem diligit, seipsum diligit. Nemo enim unquam carnem suam odio habuit : sed nutrit et fovet eam, sicut et Christus Ecclesiam.* » (Eph., v, 28-29). — Combien sont donc répréhensibles les maris qui outragent leurs femmes, soit dans leurs paroles, soit dans leurs actes ! Ce ne sont plus des maris, mais des bourreaux.

2^o Subvenir aux besoins de sa femme. — Le mari est le chef de la famille ; il doit diriger son épouse avec sagesse et avec fermeté, et ne la laisser manquer de rien sous le rapport de la nourriture, de l'entretien, de la santé, etc.

II. LA FEMME doit :

1^o Etre soumise à son mari, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. « *Mulieris viris suis subditæ sint, sicut Domino.* » (Eph., v, 22). Et cette soumission doit être entière, humble, joyeuse et surnaturelle.

Nous avons dit : « en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu » ; car dans ce cas il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

2^o Avoir soin de la maison : « *domus curam habentes.* » (Tit., ii, 5). Qu'elle aime donc son intérieur et s'efforce tous les jours de se rendre de plus en plus capable de bien administrer son ménage et ses biens ! De fortes études sur ce point seraient plus utiles et plus avantageuses que des leçons de piano ou de dessin.

Conclusion

C'est par la pratique de ces devoirs que les époux seront heureux ici-bas, autant qu'il leur sera possible de l'être ; et ce bonheur sera le prélude du bonheur éternel qui les attend là-haut.

XL

LES SACRAMENTAUX

Nous avons achevé d'étudier les sacrements ; pour terminer nos instructions nous dirons un mot des sacramentaux. Nous expliquerons : 1^o leur nature, 2^o leur nombre, 3^o leurs effets.

I. — Nature

On appelle sacramentaux « des signes sensibles institués par l'Eglise, dans le but de produire en nous certains effets, soit spirituels, soit temporels. »

Ils sont ainsi appelés à cause de leur ressemblance avec les sacrements, mais ils en diffèrent sous plusieurs rapports :

1^o Les sacrements ont été institués par N.-S. J.-C. ; les sacramentaux l'ont été par l'Eglise.

2^o Les sacrements produisent la grâce *ex opere operato* ; ce que ne font et ne peuvent faire les sacramentaux.

3^o Les sacrements donnent la grâce première et les grâces les plus précieuses ; les sacramentaux ne donnent point la grâce pre-

mière et les grâces qu'ils accordent sont de moindre valeur.

II. — Nombre

Les sacramentaux sont au nombre de six. On les énumère ainsi : *Orans, tinctus, edens, confessus, dans, benedicens*.

1° *Orans*. — On entend par là l'Oraison Dominicale et toutes les prières de l'Eglise, soit privées, soit publiques.

2° *Tinctus*. — On entend par là l'eau avec laquelle on fait le signe de la croix en entrant dans les églises et celle que l'on reçoit par aspersion avant la grand'messe du dimanche.

3° *Edens*. — On entend par là le pain bénit que l'on distribue à la grand'messe du dimanche et que l'on peut manger soit à l'église, soit à la maison, pourvu que ce soit avec foi et respect.

4° *Confessus*. — On entend par là le *Confiteor* que le prêtre récite au commencement de la messe, au bréviaire, et que l'on dit aussi avant de distribuer la communion aux fidèles.

5° *Dans*. — On entend par là l'aumône sous toutes ses formes : aux pauvres, aux bonnes œuvres, aux troncades des églises, etc.

6° *Benedicens*. — On entend par là les bénédictions : celles du T. S. Sacrement, de l'évêque, du prêtre, etc. ; — et même les bénédictions qui sont attachées aux objets : croix, médailles, scapulaires, rameaux, cendres, cierges, crucifix, etc.

III. — Effets

« Les sacramentaux, dit l'abbé Maugère, sont déjà certainement par eux-mêmes un moyen de satisfaction et de mérite, pour quiconque les observe en état de grâce et avec une intention droite. » Mais ils produisent en outre des effets particuliers. Ces effets sont :

1° *Parfois un certain secours de la grâce*, à raison de la demande qui en a été faite par l'Eglise.

2° *La rémission des péchés véniels*. Cet effet est obtenu partie par la vertu des sacramentaux, partie par les dispositions de celui qui les emploie : aussi ne se produit-il pas toujours nécessairement.

3° *Le pouvoir sur les démons* : et par conséquent nos tentations sont moins nombreuses, moins fortes, moins dangereuses.

4° *Des faveurs temporelles*. Ces faveurs sont obtenues tantôt directement par voie d'impiation, tantôt indirectement, « par exemple en écartant par les exorcismes une tempête, ou en mettant en fuite des animaux nuisibles. »

On voit par là l'importance des sacramentaux : aussi ayons-les en grande estime et en grande vénération. Et chaque fois que nous y aurons recours, développons en notre âme les sentiments de foi, de contrition, de charité, afin qu'ils produisent en nous tous leurs effets.

FIN

PANÉGYRIQUE DE SAINTE LUCIE

(13 décembre)

VIERGE ET MARTYRE

Omne quod natum est ex Deo vincit mundum, et hæc est vic toria quæ vincit mundum fides nostra.

Tout ce qui est né de Dieu foule aux pieds le monde, et c'est notre foi qui remporte la victoire sur le monde. (I Jean, v, 4).

Une lutte acharnée est engagée entre nous et le monde, lutte sans trêve ni merci. Nous ne pouvons nous soustraire à ce combat dont notre âme est l'enjeu, car le monde veut la posséder, la conquérir. Pour parvenir à ses fins il a deux moyens, deux armes : ses attraites et la violence. Il les employa pour séduire la jeune vierge de Syracuse. Elle était belle, elle était riche, elle était honorée et de bonne famille ; c'était donc une proie toute désignée à ses tentatives et dont il se montrait avide. Elle sut résister à ses séductions comme aux tortures qu'il lui fallut subir.

Elle vivait à une époque exceptionnellement traversée, à la fin du règne de Maximien Hercule et de Dioclétien. Par un édit, porté à la fin d'avril de l'an 304, Maximien mandait à ses préfets : « Nous commandons que dans tous les lieux où est prononcé le nom chrétien, ceux qui professent cette superstition soient contraints de sacrifier aux dieux ou soient mis à mort. On les dépouillera de leurs biens qui seront, avec les revenus, attribués au fisc. » Notre temps est moins tourmenté sans doute ; cependant qui oserait nier que la persécution, pour être moins brutale, ne s'affirme et ne s'affiche ; que « le nom chrétien » ne soit détesté et que nombre de chrétiens et de chrétiennes n'aient été dépossédés de leurs biens au profit du fisc ? Est-il nécessaire en effet de rappeler que l'Eglise de France a été dépouillée de tout son avoir par une loi injuste, que le peuple n'a pas voulue et qui a été faite sans lui ? C'est pourquoi l'histoire de sainte Lucie est particulièrement actuelle, car nous avons à entreprendre et à soutenir les mêmes combats de séduction et de violence.

Elle a noblement foulé aux pieds le monde pour garder sa virginité et elle a remporté la victoire finale par sa foi. Elle nous apparaît ainsi le front nimbé de la double auréole de la *virginité* et du *martyre*.

I

Elle était orpheline et vivait avec Eutychie, sa mère. Celle-ci l'avait fiancée à un jeune païen de famille opulente, qui, dans sa pensée, rendrait sa fille heureuse. Il est ainsi des parents et des mères qui, lorsqu'ils songent à l'établissement de leurs enfants, ne considèrent, comme Eutychie, que la fortune, les qualités extérieures et les héritages ; ils ne se préoccupent point des vertus réelles, des sentiments religieux et de la foi. Ils considèrent les biens du monde et non « ce qui est né de Dieu, »

natum ex Deo, et qui attire la protection de Dieu, les convictions qui règlent une vie, qui procurent le courage de la porter et donnent seules le vrai bonheur.

Or Lucie avait consacré sa virginité au Christ.

C'est une étrange composition que la nôtre, dit Bossuet. Quand Dieu créa l'homme, il prit un peu de boue, quoi de plus bas et de plus vil ? Mais il y inspira ensuite son souffle divin, c'est pourquoi nous sommes si grands : nous avons en nous quelque chose de Dieu, et si d'une part nous sommes attachés, englués à la terre, de l'autre nous touchons au ciel.

Alors ce qui est élevé en nous ne se trouve jamais assez haut et veut s'élever davantage encore. Les vertus communes ne suffisent pas aux âmes éprises de Dieu et qui désirent ressembler à Jésus-Christ ; elles aiment « les vertus généreuses » qui renoncent à toutes les choses terrestres et n'ambitionnent que l'idéal céleste. C'est ainsi qu'un François d'Assise ne se contente pas de distribuer ses biens aux pauvres, il entend ne rien posséder, afin de n'être point partagé entre Dieu et la terre, entre la contemplation, l'amour de Dieu et les richesses de ce monde. La vierge chrétienne de même ne se borne pas à la tempérance ordinaire qui jouit avec modération des plaisirs permis du corps, elle les méprise, elle ne les regarde même pas et s'en détache vivement, comme l'oiseau dont les ailes se sont un instant souillées par surprise au contact de la boue, les secoue frémissantes et monte avec des cris de joie dans l'azur du ciel. « Les vierges, dit S. Augustin, ont dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, *habent aliquid jam non carnis in carne* ; » elles gardent quelque chose de notre limon, mais elles ressemblent déjà à des anges.

Telle nous apparaît sainte Lucie. Elle est vierge non seulement de corps, mais vierge dans son âme immaculée qui cherche de plus en plus à se rendre digne du céleste Epoux. Dieu veut des adorateurs et des vierges en esprit et en vérité ; en elle tout est donc pur : la pensée, l'esprit et le cœur.

Et pourquoi s'attaché-t-elle à demeurer pure ? C'est qu'elle se souvient de la parole de Jésus-Christ : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait. » Or Dieu est infiniment pur, sans mélange et sans corruption, sans faiblesse ni imperfection. Elle a vu le monde et elle a vu Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Le monde c'est ce riche fiancé qui ne partage point sa foi et qui l'entraînerait loin de Dieu : elle le rejette, parce qu'elle tient à garder son âme pure qu'elle réserve au seul Fiancé divin, parce qu'elle l'aime uniquement et que Dieu se complaît dans une âme vierge.

L'Eglise félicitant sainte Lucie lui dit : « Vous avez préparé à Dieu une agréable demeure dans votre virginité, *jucundum Deo in tua virginitate habitaculum præparasti*. » Elle com-

pare ainsi la virginité à un palais où Dieu aime à descendre, parce que là il est chez lui ; la demeure n'est que pour lui ; il y vit, il y règne, il y est aimé sans partage. Et ne voyons-nous pas en effet que toutes les prédilections de Jésus-Christ ont été pour les âmes virginales ? Il naît d'une vierge, c'est le disciple vierge qu'il admet à reposer sur son cœur pendant la Cène ; au pied de la croix se retrouvent ces deux virginités et Jésus les confie l'une à l'autre, estimant que nul autre ne peut veiller sur un tel trésor. On peut ajouter qu'il voulut reposer dans un sépulcre vierge, car personne n'y avait encore été déposé. Au ciel enfin il est constamment entouré de vierges qui le suivent partout où il va, *quocumque ierit*.

Sainte Lucie le suivit dès qu'elle comprit la volonté divine sur elle et le prix inestimable de la virginité, et elle s'appliqua à la conserver.

C'est pour cela qu'elle résiste à sa mère, la première fois sans doute de sa vie, et qu'elle refuse un mariage qui, outre qu'il la rendrait malheureuse, irait contre le vœu qu'elle a fait de n'appartenir qu'à Jésus-Christ. Elle a médité avec sa foi les lumineux enseignements de S. Paul : « La vierge pense aux choses de Dieu, afin de rester sainte de corps et d'esprit ; celle qui est mariée songe aux choses du monde et cherche à plaire à son mari. » (I Cor., vii, 34). Elle ne veut pas être partagée entre Dieu et le monde, puisqu'elle a choisi Dieu seul pour son héritage.

Pour demeurer pure elle veillait sur elle-même, sur ses sens, et c'est ici qu'elle nous donne à tous d'utiles leçons, particulièrement aux jeunes filles. « Les sens d'une vierge doivent être vierges, » dit S. Basile : *Virgines esse sensus virginis oportet*. Elle ne permettait pas à ses yeux de s'égarer sur quoi que ce fût d'immodeste ; elle savait les baisser, comme elle savait fermer ses oreilles aux paroles licencieuses ou aux discours impudiques. Dans la société romaine, alors si corrompue, il lui fallait exercer une vigilance continuelle sur elle-même, mais pensez-vous qu'aujourd'hui nous soyons entourés de moins de dangers ?

L'atmosphère est comme saturée de blasphèmes et de paroles qu'une vierge ne peut pas entendre. Vous ne sauriez jeter les yeux sur une vitrine sans y voir étalés des tableaux provocants, des peintures lascives, des journaux où se trouvent des contes faits pour pervertir la vertu. Ajoutez à cela une curiosité naturelle qui vous porte à tout regarder ; une morale nouvelle qui prétend qu'il faut tout savoir, tout connaître, tout lire ; morale pratiquée même par des enfants, qui sont en effet prodigieusement instruits dans la science du mal et dont les lèvres profèrent des propos révoltants. Quel contraste douloureux que ce-

lui de ces bouches aimables, faites pour sourire, pour prier ou pour chanter des choses innocentes et qui, semblables à des bouches d'enfer, érucient des horreurs !

C'est cette curiosité fatale qui a perdu notre première mère. Elle voulut connaître la science du bien et du mal, goûter par conséquent au poison mortel. Quoi d'étonnant qu'elle ait causé sa propre mort et celle de ses malheureux enfants, dont la volonté et la fortune étaient renfermées dans sa volonté et sa fortune ! Elle nous a transmis ainsi ce triste héritage d'erreur et de perversité, que nous sommes libres pourtant de répudier et d'anéantir. Les saints nous ont donné l'exemple. Mais ils nous apprennent qu'il faut résister énergiquement au premier désir coupable, à la première tentation. Autrement ce désir satisfait en engendrera d'autres de plus en plus exigeants, et si vous avez été vaincus par la première tentation vous serez plus faibles pour combattre les nouvelles, qui se feront plus pressantes, plus impérieuses, plus séduisantes, et qui finiront par commander en maîtresses irrésistibles et dures, comme un vainqueur commande à un vaincu.

Soyez donc sur vos gardes. « Ne dédaignez pas les petits désordres, recommande encore Bossuet, parce que c'est par là que les grands commencent. Craignez où il n'y a rien à appréhender. » En cela d'ailleurs vous imitez la Sainte Vierge qui fut d'abord troublée par la visite de l'Ange tant elle avait peur, non seulement du mal, mais de l'ombre même du mal.

Cependant ne pensez pas que c'est une entreprise impossible. Dieu, qui nous commande de lutter, nous commande aussi de vaincre, parce qu'il nous donne des armes invincibles qui nous feront triompher. La prière, l'invocation du nom de Jésus, les sacrements, font trembler le démon, si bien qu'on peut dire que si nous succombons c'est que nous n'avons pas voulu nous servir de nos armes. Sainte Lucie nous rappelle que « ce qui est né de Dieu triomphe du monde » et de ses suggestions, que la foi remporte les grandes victoires et que c'est par sa foi qu'elle s'est préservée du contact impur du monde, qu'elle a compris combien sont décevantes les espérances terrestres et qu'elle y a généreusement renoncé pour garder sa virginité.

II

Sa foi lui fera remporter une nouvelle victoire plus glorieuse encore et plus éclatante, parce qu'elle est le couronnement généreux de la plus généreuse des vertus, la charité : la victoire du martyre.

Il était périlleux alors de s'affirmer chrétien, car les chrétiens étaient les plus misérables et les plus humiliés des hommes.

Lisez les premiers Pères de l'Eglise, comme

S. Justin ou Tertullien ; ils vous diront que les chrétiens c'était une classe d'hommes destinés à la mort : *Christiani, destinatum morti genus*¹. Pour eux aucune piété, aucune forme de jugement, aucune justice. Ils n'étaient pas des créatures humaines comme les autres. On leur attribuait tous les crimes, et le grave Tacite déclare que c'était une engeance exécrable, universellement haïe. Ce n'est pas sans raison que Jésus a prédit à ses apôtres qu'ils seraient un objet de haine pour tous les hommes : *Eritis odio omnibus*. Et pourquoi ? Sont-ils des êtres malfaisants ou méchants ? Leur consigne au contraire est d'être bons, de faire du bien à tous, d'aimer leurs ennemis, de répondre au mal par le bienfait, parce qu'ils doivent se souvenir qu'ils sont les enfants d'un Dieu crucifié qui, sur sa croix, a pardonné à ses bourreaux, les a même excusés devant son Père, en alléguant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Pourquoi donc le monde les hait-il ? Il les hait parce qu'il est l'ennemi personnel de Jésus-Christ, parce qu'il est le mal et que Jésus-Christ est le bien ; parce qu'il enseigne et pratique l'improbité, l'inconduite, le mensonge et que l'Evangile condamne tout cela hautement. Mais comme au fond de l'âme humaine réside un indéfectible esprit de justice et d'honnêteté, on aurait beau accuser les chrétiens de crimes, d'actes scélérats, de complots atroces et cachés, de menées souteraines, de révoltes contre la société, d'entreprises maudites ; la raison exige des preuves, et comme rien de tout cela n'existe, il faut bien inventer, il faut mentir, il faut calomnier.

C'est ce qu'ont fait les impies de tous les temps. Jésus-Christ l'avait annoncé, car il avait dit à ses apôtres : « Vous serez bien heureux lorsque les hommes vous persécuteront et qu'ils mentiront parce que vous êtes mes disciples, *mentientes propter me*. »

Il y a là sans doute un mystère profond, un mystère d'iniquité, qui, lorsqu'il se dévoile par fragments, nous fait voir et toucher du doigt les machinations du démon, le prince du mensonge. Cette haine, ces inventions, ce parti pris de calomnie contre ce qu'il y a de plus respectable, de plus saint, de meilleur au monde n'a rien d'humain, c'est purement diabolique.

Comment expliquer autrement qu'au temps des persécutions, contre les chrétiens tout était permis, qu'un chrétien était naturellement, non pas condamné, — parce qu'une condamnation suppose un jugement, une sentence, — mais *destiné* à la mort, comme il y avait des victimes destinées au sacrifice ? Qui donnera la raison de la crédulité populaire qui attribuait aux chrétiens jusqu'aux fléaux qui ravageaient les campagnes, les cités, l'Empire ? Un fleuve débordait, les chrétiens en étaient la cause,

¹ Tertull., *De Spectaculis*, n. 1.

Les barbares, les grêles, les tremblements de terre, les sécheresses, les chrétiens étaient cause de tout. Il ne pleut pas, la faute en est aux chrétiens !¹

Alors le peuple en fureur, excité contre eux, réclamait toutes les vengeances humaines contre ceux qui lui étaient désignés comme des monstres, et dans les amphithéâtres il criait : « Les chrétiens aux lions ! *Christianos ad leones !* »

C'est pourquoi ils étaient partout recherchés avec frénésie, traqués comme des bêtes fauves, et Dioclétien se vantait d'avoir découvert partout « leur superstition, » *superstitione christianorum ubique detecta*.

Vous avez remarqué ce mot « superstition. » Les chefs des païens faisaient en effet passer les chrétiens pour des être superstitieux, des esprits faibles et bornés, indignes d'estime et d'intérêt, ne méritant aucune compassion. Aussi personne ne s'émouvait quand on les voyait mourir parmi les plus terribles tourments, *per atrociora genera pœnarum*, dit Tertullien.

Pour se faire ou pour rester chrétien, il fallait donc s'attendre à toutes les tortures, à toutes les disgrâces, être prêt à avaler tous les mépris et toutes les hontes. Sainte Lucie le savait, mais elle avait foi dans son bon et doux Maître. Elle savait que le meilleur moyen de vaincre le monde et les persécuteurs des serviteurs de Dieu, c'est de tout abandonner à Dieu. Elle se remet donc complètement entre ses mains, et elle attend le bon plaisir du monde en méditant sur ces paroles du Christ : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! »

Je ne vous décrirai point son martyre qui fut plus douloureux encore qu'elle ne pensait, car au martyre de ses membres son juge scélérat voulut ajouter le martyre de sa pudeur. « Le Saint-Esprit est-il en toi ? » lui demandait-il. Et elle fait cette belle réponse : « Ceux qui vivent dans la chasteté et la piété sont le temple du Saint-Esprit. » Il n'est pas au pouvoir des hommes de vaincre une volonté qui résiste, ni de chasser le Saint-Esprit d'une âme qui demeure ferme dans la chasteté et la piété. Aussi l'Eglise célèbre-t-elle deux choses en sainte Lucie, sa foi et son caractère : « C'est par votre foi, dit-elle dans l'office de la pieuse vierge, que vous êtes venue au secours de votre mère et qu'elle a été sauvée, *fides tua illi subvenit*. » Cette foi ne l'abandonne pas durant son interrogatoire et ses tourments. Les coups ont beau pleuvoir sur elle, la foi, plus forte que les coups, remporte cette victoire qui fait l'admiration du ciel, *victoria quæ vincit mundum, fides nostra*.

Et quand par l'assistance du Saint-Esprit elle demeure ferme et immobile, si bien que personne ne peut la faire remuer de place, l'Eglise chante encore : « Vous êtes semblable à une colonne inébranlable, ô Lucie, épouse du

Christ. Tout le peuple chrétien vous attend pour vous voir couronnée de la couronne de vie ! » Et ce n'est pas seulement son corps qui est inébranlable, c'est son âme, ses convictions, son caractère.

**

Les conclusions sont nombreuses qu'il faut que nous gardions des vertus de sainte Lucie. D'abord, conservons à son exemple le Saint-Esprit en nous par la chasteté et la piété. Le monde nous enveloppe et nous hait, il veut notre ruine et il la prépare à l'aide de ses pièges habituels, suggestions, spectacles, lectures, scandales ; mais sachons qu'il ne fait tomber que ceux qui le veulent bien. Demeurons des colonnes immobiles comme notre sainte, et le Saint-Esprit restera en nous. Alors nous serons invincibles. Si nous abandonnons tout à Dieu, tout sera bien gardé.

Ensuite, ayons confiance parmi les persécutions. Elles sont de toutes les époques et S. Paul nous avertit que tous ceux qui veulent vivre dans la piété avec le Christ Jésus devront les subir. (II Tim., III, 12). Ne craignons pas les humiliations ni les disgrâces. Ce que j'admire dans sainte Lucie, c'est qu'elle avait tout ce que le monde envie, la richesse, la beauté, un magnifique avenir en perspective et qu'elle renonce à tout cela pour s'attacher à l'Evangile, qui prêche le détachement de tous ces biens ; qu'elle se fit humble avec les humbles ; peuple avec le peuple, car sa fortune, elle en distribua tout ce qu'elle put aux pauvres de Jésus-Christ. Elle ne se demande point si le christianisme est impopulaire, elle sait que la vérité est là, que Jésus est le Fils de Dieu : elle n'hésite point, elle se range du côté de Jésus-Christ son divin Epoux, du côté de la vérité, qui seule délivre, éclaire et sanctifie les âmes. Et c'est ainsi qu'elle mérita la double auréole de la virginité et du martyre.

Enfin nous l'imiterons, non pas dans son martyre sanglant, mais dans le généreux témoignage qu'elle rendit à l'Evangile. Martyr signifie témoin. Quand nous nous inclinons devant l'épreuve, la pauvreté, la maladie, les revers ; quand nous les acceptons avec foi et avec résignation, nous rendons témoignage à la Providence, à la justice, à la sagesse de Dieu. Quand nous nous déclarons nettement et fermement chrétiens, nous sommes les témoins de Jésus-Christ. Puisse la douce vierge que nous implorons aujourd'hui et que l'Eglise égale aux plus admirables vierges des premiers siècles, aux Agnès et aux Cécile, nous inspirer par ses exemples et nous obtenir la grâce de rester fermes dans la foi !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 decembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ S. Justin, *Apol.*, 40.

Ami du Clergé du 12 décembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de Noël. — I. Le mystère de Noël, 913. — II. Imiter Jésus enfant, 917. — III. Jésus Sauveur, 920. — IV. L'école de la Crèche, 922.

Avis paroissiaux. — Sur l'obligation d'entretenir son église et de pourvoir aux frais du culte public, 923.

Sermon pour la fin de l'année. — Le prix du temps, 925.

POUR LA FÊTE DE NOËL

I

LE MYSTÈRE DE NOËL

Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.

Le Verbe s'est fait chair et il a habité avec nous. (Joan., I, 14).

La fête de Noël est certainement une des plus solennelles et des plus délicieuses du cycle liturgique. L'Eglise l'a en si haute estime que, pour nous y préparer, elle a institué le temps de l'Avent ou venue du Sauveur, quatre semaines de prière, de recueillement et de sanctification. Elle nous fait sentir, avec un amour plein de tendresse, les beautés et les nécessités de la Rédemption. Elle nous exhorte avec un zèle ardent à nous préparer à en recueillir les fruits bénis. *Christum venturum Dominum, venite adoremus* : Le Christ Seigneur va venir, venez, adorons-le ! *Prope est jam Dominus, venite adoremus* : Le Seigneur est tout proche, venez, adorons-le ! Elle multiplie les expressions les plus touchantes pour peindre les misères de l'humanité. Elle exalte les grandeurs et les bontés du Sauveur. Tout ce que l'Esprit-Saint a inspiré de plus gracieux et de plus grandiose relativement au Messie, elle nous le remet sous les yeux, afin que nous puissions le méditer à loisir et en tirer profits abondants pour notre sanctification. Et au jour de Noël, comme refrain d'amour, elle nous fait redire ces courtes mais suggestives paroles : « *Christus natus est nobis, venite, adoremus*. Le Christ est né pour nous, venez, adorons-le ! »

Quel bonheur de méditer l'incomparable GRANDEUR de ce très beau et très doux mystère et les ineffables LEÇONS qu'il nous donne ! Dieu daigne éclairer nos esprits et toucher nos cœurs, afin qu'il soit pour tous un renouveau d'amour divin, et qu'il excite dans nos âmes de vifs sentiments de dévotion ! *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* !

I

Je l'avoue humblement, et le plus élevé des séraphins ferait comme moi, il est impossible de redire parfaitement les merveilles de la Nativité du Sauveur. Que votre piété m'excuse, si je ne fais qu'en balbutier les grandeurs.

I. Je dis d'abord que c'est un mystère SUBLIME. — Mystère d'humilité incompréhensible. S. Paul le fait bien remarquer, avec les accents les plus émus, dans sa lettre aux Philippiens : « Ressentez dans vos cœurs, dit-il, les émotions du cœur de Jésus. Il possédait la nature divine, et, sans imposture et sans mensonge, il pouvait se croire et se dire l'égal de Dieu. Mais il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave, en se faisant homme ! » Au ciel, il est le maître du monde, et il veut naître dans une étable ! Il est plus pauvre que le plus pauvre des humains ! Il revêt la fleur des champs de splendides couleurs, supérieures aux magnifiques ornements de Salomon, et il est enveloppé de langes, incapables de le défendre contre la rigueur de la saison ! Il fait gronder le tonnerre, et il pousse de faibles vagissements. Il possède l'empire des nations, il répand partout l'influence de sa gloire, et il fait son entrée dans le monde dans l'obscurité de la nuit, seul, sans l'imposant cortège des sommités humaines qui devraient venir le saluer. Il possède l'univers tout entier, et il se contente pour lui-même des plus chétifs aliments. Il est le Maître absolu et suprême, et il veut apparaître comme un esclave. *Semet-ipsam exinanivit* ! (Philipp., II, 7).

Mystère aussi d'incomparable grandeur pour l'auguste Marie. Cette pauvre fille d'Israël devient la mère du Messie, la mère de Dieu. O merveille ! Elle entre dans la famille de Dieu ! Elle est élevée à la suprême hiérarchie, au-dessus des saints et des esprits célestes. Les anges et les hommes ne sont que les serviteurs du Verbe incarné. Elle seule, comme le Père éternel, a le droit de lui dire : « Vous êtes mon Fils ! » Elle peut lui commander, oh ! avec combien de douceur, mais aussi avec combien de réalité ! *Filius meus es tu* ! Elle n'exagère pas en disant : « Dieu le Père vous a engendré de toute éternité ; moi je vous ai engendré dans le temps, en vous donnant la nature humaine. *Filius meus es tu* ! Vous êtes le sang de mon sang, le corps de mon corps, *Filius meus es tu*. »

Mystère sublime où les plus admirables perfections de Dieu concourent pour réaliser l'œuvre par excellence, l'œuvre unique, l'œuvre qui n'a pas de précédents et qui ne sera pas réitérée. La sagesse infinie, la puissance infinie, la bonté infinie ont collaboré dans un travail admirable pour donner au monde le Dieu-Homme, Celui qui possède la nature di-

vine avec toutes ses perfections et la nature humaine dans son intégrité parfaite ; Celui qui est très pur, très saint, la splendeur de la gloire éternelle, plus élevé que les cieux, qui doit effacer tous les péchés de l'univers, qui soutient toutes choses par la puissance de sa vertu, qui siège au plus haut des cieux, à la droite de l'incomparable Majesté, le Roi des anges et des hommes, l'Eternel, le Juge suprême, le Dominateur irrésistible, le Sanctificateur universel, le Pontife unique, Jésus Dieu et homme.

Mystère inconnu à l'origine du monde, révélé dans la suite des siècles, accompli dans la plénitude des temps, après lequel les saints de l'ancienne Loi soupiraient de toute l'ardeur de leur âme. Oh ! qui dira les prières ardentes des vrais serviteurs de Dieu qui, désolés des crimes de la terre, attendaient avec une incroyable impatience Celui qui devait réparer toutes choses ! Avec quelle ferveur ils s'écriaient : « Que les cieux répandent leur divine rosée, que les nuées fassent descendre sur la terre le Juste si désiré, le Juste par excellence ! *Rorate cœli desuper et nubes pluant Justum.* » (Is., XLV, 8).

Mystère qui est le commencement d'une ère nouvelle, *in medio temporis*. Les nations, du moins celles où la sagesse et l'intelligence étaient prépondérantes, ont si bien compris l'importance de cet événement extraordinaire, ce n'est pas assez dire, de cet événement unique, qu'elles ont commencé à compter leurs années de la naissance du Messie. Il leur semblait que le monde commençait à partir de cette nuit mémorable entre toutes, où le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. Les païens eux-mêmes ont reçu le contre-coup de ce prodige de la miséricorde divine, et leur grand prophète s'écrie : « Voici la merveille remarquable entre les merveilles, *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo* ! » Il semblait qu'avant la naissance du Sauveur le monde n'existait pas et que le cycle des années commençait à partir de l'apparition du Rédempteur. J'avoue que cette considération m'a toujours fait une profonde impression. Avant Noël c'était la mort en quelque manière. A partir de Noël on est vivifié par Celui qui est le principe de la vie. On vit par Dieu, on vit pour Dieu ! O admirable miracle, O *admirabile commercium*. O mystère sublime, sublime résultat de l'activité éternelle, *opus Dei* !

II. J'ajoute en second lieu que le mystère de la naissance temporelle de Jésus est un mystère de SALUT. — L'Evangile, parlant de la naissance du Sauveur, lui donne un nom très doux et très suggestif, *Salvator mundi* ! C'est le restaurateur universel, si longtemps attendu. Il vient pour rétablir toutes choses et pour réparer les ruines du péché originel. Il vient pour notre sanctification plénière et absolue.

Le Symbole de notre foi insiste tout particulièrement sur cette consolante pensée : « Pour nous et pour notre salut le Fils de Dieu est descendu du ciel, et par l'opération du Saint-Esprit il s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie et il s'est fait homme. *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et homo factus est !* » Le Fils de Dieu vient sur la terre pour nous pauvres créatures humaines, il descend du ciel pour notre salut ; pour nous il se fait homme tout en restant Dieu. Quelle pensée consolante, quelle magnifique invention de la Sagesse éternelle, quelle merveilleuse union entre la nature divine et la nature humaine ! Mon âme éperdue d'étonnement se prosterne dans l'admiration et la reconnaissance ! Que Dieu est grand ! Mais sa grandeur, si j'ose dire, disparaît devant sa bonté. *Salvator mundi*. (Joan., v, 42).

Voici le Messie, le Sauveur, le Rédempteur. Il exerce son ministère de divine charité dès son entrée dans le monde, par les exemples magnifiques qu'il nous donne. Quelle pauvreté ! Lui, le Seigneur et le Maître de l'univers, ne trouve qu'une misérable étable pour se reposer. Ah ! s'il l'eût voulu, quel palais resplendissant lui eût été préparé ! Quel or brillerait sur ses vêtements ! Quel berceau tout étincelant des pierres les plus précieuses aurait été son lit d'honneur ! Quels hommages lui eussent été rendus pour saluer en lui le Roi des rois ! Toute une nation se serait portée à sa rencontre pour lui rendre gloire ; une capitale splendide aurait été le lieu de son séjour ; les délicatesses les plus exquises lui auraient été prodiguées. Mais non, il veut être pauvre, il veut être humble, il veut expier dès sa naissance, comme le dit S. Ambroise : *a partu virgineo effectus hostia* ! Il veut être le plus pauvre des pauvres, le plus souffrant parmi les souffrants, le plus humble parmi les humbles. Et cet exemple d'immolation initiale, il le continuera toute sa vie ; il l'appuiera par ses enseignements si beaux et si touchants qui feront, jusqu'à la fin des temps, l'admiration du genre humain ; et il le complètera par l'immolation sanglante du Calvaire. *A partu virgineo effectus hostia* !

III. En troisième lieu, la naissance temporelle de Notre-Seigneur apporte au monde la joie la plus intense. Et c'est pourquoi Noël, qui est un mystère très sublime et un mystère de salut, est aussi un mystère d'ALLÉGRESSE.

Pour Marie d'abord. Impossible de dire son bonheur : c'est une extase inénarrable. C'est à très juste titre que ce mystère prend place parmi les mystères joyeux du saint Rosaire. Certainement la T. S. Vierge fut heureuse à l'Annonciation ; elle fut heureuse à la Visitation ; elle fut heureuse à la Présentation de

Jésus au temple ; elle fut heureuse lorsqu'elle retrouva son divin Fils au milieu des Docteurs ; mais son bonheur fut surtout incomparable dans l'étable de Bethléem, quand elle donna naissance au Fils du Père, qui était aussi son Fils. Ce fut certainement le moment le plus joyeux de son existence, alors qu'elle contemplait toute ravie Celui qui est la joie du ciel et de la terre et à qui elle pouvait dire en toute vérité : « Vous êtes mon Fils, *Filius meus es tu* ! »

Joie pour les anges. Ils sont dans le bonheur en songeant que, par le Messie, les vides causés dans leurs rangs par la défection des esprits infidèles vont être comblés par la phalange des élus. Et l'archange, que l'on pense être l'archange S. Gabriel, l'archange de l'Incarnation, dit aux bergers qui gardaient leurs troupeaux dans la plaine de Bethléem : « Je vous annonce une grande joie. Aujourd'hui il vous est né un Sauveur. Et voici à quels signes vous le reconnaîtrez : vous trouverez un Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ! » Et quand il eut terminé son message, une multitude d'anges se joignirent à lui, et ils disaient dans le ravissement : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Joie pour l'humanité. Les bergers, profondément touchés par ce qu'ils venaient d'entendre, allèrent à Bethléem pour voir la grande merveille que Dieu venait d'opérer. Leur cœur était rempli de bonheur et leur allégresse était très grande : *Repleti sunt gaudio magno valde*. Et s'en retournant, ils étaient si émus qu'ils ne pouvaient garder secrets les sentiments qu'ils avaient éprouvés, et ils racontaient les merveilles dont ils avaient été les heureux témoins.

Et cette joie fut partagée par tous les siècles. De voir l'Enfant-Dieu plein de grâce et de bénignité, tous ceux qui en eurent connaissance furent remplis d'allégresse. Ils sentaient qu'ils n'étaient plus sous la captivité du démon. Ils avaient la persuasion qu'une vie nouvelle de liberté et de bonheur commençait pour eux. Ils étaient poussés à se renouveler intimement et à embrasser avec ardeur la fidélité, la piété, la justice dans l'espérance de la bienheureuse récompense du paradis. L'idée de posséder l'Emmanuel, « le Dieu avec nous, » les ravissait.

Aussi bien, ce mystère a-t-il toujours été un mystère de joie pour les chrétiens, et particulièrement pour ceux qui ouvrent plus largement leur cœur à la grâce de Dieu. Ils se plaisent à faire des crèches, touchantes représentations de la naissance de l'Enfant Jésus. Ils sont heureux de chanter des cantiques naïfs, des *noëls* qui rappellent les abaissements du Fils de Dieu fait homme. Et l'impression de joie produite par ce mystère est si forte que les hérétiques eux-mêmes, notamment les

Luthériens et les Anglais, se font un bonheur de célébrer le *Christmas*. Cette fête, dans ces pays révoltés, a survécu à tout. Les impies forcenés eux-mêmes n'y sont pas indifférents. *Emmanuel, quod interpretatum est nobiscum Deus*. (Matth., I, 23). Noël, c'est l'Emmanuel, c'est Dieu avec nous, c'est le Verbe fait chair, c'est le mystère sublime, c'est le mystère salutaire, c'est le mystère joyeux !

Mais venons à la pratique. Après avoir éclairé votre esprit des lumières de la Nativité du Sauveur, recueillons les leçons qu'elle donne à nos cœurs. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* !

II

I. Leçon de RECONNAISSANCE. Dans quel état, par suite du péché originel, le genre humain était tombé ! C'était l'abjection la plus profonde. Tous les vices étaient déchainés. Les devoirs les plus essentiels étaient méconnus ; très rares étaient les hommes qui pratiquaient la vertu intégralement. Des nuages épais enveloppaient et voilaient la vérité ; l'esprit infernal régnait partout ; on peut dire que Satan s'était emparé du monde. Aussi ceux qui réfléchissaient, appelaient à grands cris Celui qui devait restaurer toutes choses. « Venez, disaient-ils, réparer toutes les ruines. Venez et ne tardez pas. Venez guérir nos âmes, venez nous donner la vraie liberté en nous affranchissant du joug du démon. Venez payer notre dette à la justice divine. Venez rendre à la terre la paix et le bonheur. » Et le Sauveur, le Messie, le Rédempteur est venu. Il a accepté tous les sacrifices pour opérer notre délivrance et réaliser notre régénération spirituelle.

Il est venu pour apporter aux individus toutes grâces spirituelles, *gratiam pro gratia*.

Il est venu restaurer la famille, qui présentait l'image de l'enfer. Il est venu rendre au père la dignité et le dévouement, à la mère son honneur à peu près totalement méconnu ; aux enfants leur place au foyer domestique avec les droits qui leur reviennent : l'instruction, l'éducation, l'affection, et aussi leurs devoirs de respect, d'obéissance et d'amour à l'égard des auteurs de leurs jours. Il est venu rendre à cette petite société la cohésion qui en fait une image parfaite du paradis.

Il est venu remettre la société sur ses bases. Ah ! dans quel état horrible elle était tombée ! En haut la tyrannie, en bas la révolte. Le pauvre était considéré comme rien ; le riche, plein d'orgueil et d'arrogance, se croyait tout permis. Les chefs d'Etat suivaient dans leurs décisions non point les données de la justice et du bien public, mais celles de leurs intérêts et de leurs caprices. Les sujets, maintenus sous un joug de fer, où la conscience n'avait aucun rôle, épiaient les circonstances pour s'affranchir. Le Messie naissant corrige tous ces désordres. Il rappelle que nous sommes tous frères en Dieu. Lui, le Maître de l'univers, ensei-

gne aux maîtres de la terre à régner, non point pour eux-mêmes, mais pour ceux qui leur sont confiés. Lui, le dominateur du ciel et de la terre, apprend à tous à rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. Il apporte la vraie civilisation, le respect pour les supérieurs, le dévouement pour les inférieurs, l'affection réciproque. Il est le restaurateur de la vie individuelle, familiale et sociale. Dès son entrée dans le monde, il prêche les grands principes qui doivent transformer le genre humain : liberté, égalité, fraternité.

Mais surtout il apporte la grâce à ceux qui sont de bonne volonté. Avant lui, sauver son âme était une chose très difficile ; maintenant, qui veut aller au ciel n'a qu'à le vouloir. Il ouvre largement les sources de la sanctification, où chacun peut aller à son gré puiser l'eau merveilleuse qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ! O bienheureux événement ! O principe divin de sanctification ! Qu'il est bien juste de dire avec l'Eglise, dans sa grande prière, dans le saint sacrifice de la messe : *Gratias agamus Domino Deo nostro*, rendons grâces au Seigneur notre Dieu. *Dignum et justum est*, rien de plus juste, de plus équitable et de plus salutaire ! Le petit Enfant de Bethléem, l'Enfant-Dieu vient à nous avec de grands bienfaits : ce serait la plus insigne ingratitude de ne pas nous souvenir de lui et de ne pas lui exprimer notre plus ardente reconnaissance !

II. Le second devoir que nous impose le mystère de Noël, c'est l'IMITATION. Imitons l'Enfant divin de Bethléem dans son détachement absolu des biens terrestres. Il avait droit à toutes les richesses de l'univers, et il a voulu être, je l'ai dit, le plus pauvre, le plus humilié, le plus souffrant de tous les nouveaux-nés. Il veut par l'action nous prêcher les vérités par lesquelles il commence son ministère public : bienheureux les détachés, bienheureux les pauvres par l'esprit, bienheureux ceux qui sont soumis à l'épreuve ! Approche donc, ô homme altéré du désir des biens terrestres ; viens au pied de la crèche, détrompe-toi, désabuse-toi, dépouille-toi de tous les sentiments désordonnés qui font ta perte. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (Philipp., II, 5).

Imitons la pureté du Sauveur naissant. Lui à qui tout appartient, et qui avait droit à toutes les richesses à son entrée dans le monde, méprise tous ces vains biens et ne se réserve que les délices de la pureté. Je ne vois à la crèche que sainteté, que pureté : Marie plus pure que la neige la plus immaculée, et dont le Saint-Esprit a dit : « Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous ; » Joseph décoré par Dieu du titre de Juste par excellence, *Joseph autem cum esset justus* (Matth., I, 19) ; les anges, les purs rayons de la divinité ; les bergers, étrangers aux vains calculs

et à la corruption du siècle. O Dieu, dans la fête de Noël, purifiez-nous de toute souillure de l'esprit, du cœur et du corps ! *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

Imitons l'ineffable humilité du Messie à son entrée dans le monde. Il lui était impossible, quoiqu'il fût si élevé par sa nature et par ses infinies perfections, de descendre plus bas. L'obscurité de la nuit, la petite nation des Juifs, une crèche, de pauvres langes, le délaissement universel !... Comment pourrions-nous nous enorgueillir, nous élever, nous exalter en pensées et en paroles ? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu !*

III. Enfin, si nous voulons entrer dans l'esprit de l'Eglise, rendons à Jésus naissant AMOUR POUR AMOUR. Noël nous prêche le détachement des vanités du siècle, la pureté, l'humilité, l'obéissance aux desseins de Dieu. Mais cette fête nous prêche surtout la sainte dilection, l'amour du Sauveur. Écoutons l'Eglise dans le Symbole que nous récitons si souvent : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine, et homo factus est*, S'il s'abaisse si profondément c'est pour notre salut, *propter nostram salutem*. S'il se fait si petit, c'est pour se faire aimer de nous plus sûrement, *parvus Dominus et laudabilis nimis !* Ce mystère initial de charité est le principe de toutes les manifestations de sa bonté à notre égard. C'est par amour pour nous qu'il consent à être enveloppé de pauvres langes. C'est par amour pour nous qu'il accepte l'exil avec ses inévitables souffrances. C'est par amour pour nous, afin de réprimer notre orgueil, qu'il se soumet pendant trente ans aux abaissements de la vie cachée. C'est par amour pour nous qu'il se retire dans le désert, qu'il prêche, qu'il souffre persécution, qu'il multiplie les miracles, qu'il institue la divine Eucharistie, le chef-d'œuvre de sa charité, les sacrements par lesquels il nous communique sa grâce, l'Eglise qui est sa seconde Incarnation. C'est par amour pour nous qu'il endure les horribles souffrances de sa passion et une mort déshonorante sur le gibet d'infamie. C'est par amour pour nous qu'il accomplit le grand mystère de la Rédemption, attaché à la croix sur le Calvaire et mourant, après trois heures d'agonie, entre deux larrons.

Or l'amour appelle l'amour.

Pour plaître au Verbe incarné, imitons les sentiments des sept séraphins terrestres qui eurent l'honneur et le bonheur de rendre leurs hommages au Fils de Dieu fait homme.

Imitons la T. S. Vierge : c'est l'amour extatique ;

Imitons S. Joseph, le Juste : c'est l'amour de recueillement et de dévouement ;

Imitons les anges : c'est l'amour de joie enthousiaste ;

Imitons les bergers de Bethléem : c'est l'amour de simplicité et d'humilité ;

Imitons les mages : c'est l'amour de générosité ;

Imitons le saint vieillard Siméon : c'est l'amour de joyeuse reconnaissance ;

Imitons Anne la prophétesse : c'est l'amour de prosélytisme.

Aimons l'Enfant Dieu, donnons-lui notre liberté, notre mémoire, notre intelligence et notre cœur !

Aimons à réciter, en la solennité de la Nativité et pendant le temps de Noël, la touchante prière que l'Eglise répète avec délices : *Adeste fideles*. Venez, fidèles, joyeux et triomphants, venez à Bethléem, considérez le Roi des anges né dans l'humilité. Venez et adorons. Abandonnant leur troupeau, à l'appel de Dieu, les bergers se rendent avec empressement à la pauvre crèche : à leur exemple, hâtons le pas avec une sainte allégresse. Nous verrons la splendeur éternelle du Père éternel voilée sous la chair, nous verrons un Dieu enfant enveloppé de langes. Pour nous il s'est fait pauvre ; il repose sur la paille ; réchauffons-le par nos pieux embrassements. Qui donc refuserait d'aimer Celui qui nous a tant aimés ? *Sic nos amantem quis non redamaret ?*

Et puis, rappelons-nous que nous possédons réellement dans l'Eucharistie l'Emmanuel, « le Dieu avec nous. » Il naît tous les jours mystiquement mais réellement sur l'autel, et il demeure dans le Tabernacle. Il accepte les dernières humiliations pour nous bénir et nous sanctifier, être le compagnon de notre pèlerinage sur la terre, et notre victime de propitiation. Oui, Jésus-Hostie est véritablement notre Emmanuel, le Dieu avec nous, de qui nous devons dire véritablement : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis !* Adorons-le donc, imitons-le, aimons-le dans le T. S. Sacrement, et que pendant le temps de Noël notre dévotion à l'Eucharistie prenne un grand accroissement pour la gloire de Dieu et le salut de notre âme. Ainsi soit-il !

II

IMITER JÉSUS ENFANT

Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum coelorum.

Si vous ne vous transformez pas et que vous ne deveniez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. (Matt., xviii, 3).

Mes frères,

Cette parole évangélique nous revient d'elle-même en mémoire à la vue de la crèche d'où l'Enfant-Jésus nous tend les bras en souriant. Délicieux sourire qui annonce la bonté sans égale et la grâce incomparable de

l'Homme-Dieu. Plus tard Jésus nous donnera l'exemple des vertus qu'il est venu révéler au monde. Mais dès maintenant il nous en présente en raccourci une image ravissante. Jésus enfant est déjà notre modèle ; et si nous voulons entrer dans le royaume des cieux, il nous faut pratiquer les vertus que sa divine enfance nous rappelle : l'humilité, la confiance, la pureté, et qui précisément se trouvent être des vertus essentielles au christianisme.

I. — Humilité

Il est difficile à certaines personnes d'être véritablement humbles. Lorsqu'elles ont tout à souhait, esprit, santé, fortune, elles se persuadent sans peine qu'elles peuvent se suffire. Fières de ne rien devoir à personne, elles se font gloire même de leur bonté et de leurs services. N'est-ce pas une preuve de supériorité que d'obliger son entourage et de répandre sur lui ses bienfaits, comme une source qui tire de son propre fond des eaux toujours jaillissantes ?

A vrai dire, rien de moins fondé qu'une telle suffisance. Nous sommes tous débiteurs les uns des autres ; la vie sociale est un échange ininterrompu de services. Supposons avec le poète que le paysan cesse de labourer, le tisserand de filer, le maçon de bâtir ; abandonnés de tous, réduits à la misère et à la famine, nous ne tarderions pas à reconnaître qu'au siècle où nous sommes,

Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ; nous sommes tous solidaires comme les pierres d'une voûte, qui menace ruine dès que l'une d'elles vient à manquer.

Plus étroite encore et plus absolue est notre dépendance par rapport à Dieu. Lorsque nous considérons nos pauvres petites vertus, les tentations qui les ébranlent, les occasions où elles pourraient fléchir, il n'y a pas lieu d'en être si fiers. Il n'y a rien de solide en elles, si ce n'est la confiance que nous avons en Dieu et l'appui que nous prête sa grâce. Dieu qui nous a appelés à la vie surnaturelle, peut seul nous y maintenir.

L'évidence de ces constatations nous préserve de l'outrecuidance et nous rend, s'il en est besoin, la vertu d'humilité si naturelle à l'enfance. Quoi de plus dépendant qu'un enfant en bas-âge ? Il ne peut rien faire par lui-même et il ne vivrait pas deux jours si la société l'abandonnait. Parmi toutes les humiliations que notre Sauveur a voulu subir, cette dépendance n'est pas la moindre. La Vierge Marie fut la plus pure et la plus parfaite des femmes. Néanmoins, quel abaissement pour le Maître du ciel et de la terre, pour l'Infini, l'Eternel, de se laisser soigner, vêtir et allaiter par elle ! Devant un tel spectacle nous rougissons de notre orgueil ; il nous semble une stupidité et une folie, à la vue du Dieu tout-puissant porté entre les bras de sa mère.

Dès l'âge le plus tendre, l'enfant a un certain sentiment de sa dépendance ; il sait bien que, sans le secours d'autrui, il périrait infailliblement. Sa seule défense, sa seule ressource, c'est la prière. Aussi en use-t-il largement et sans fausse honte. Ses premiers cris, ses premiers appels sont pour se plaindre et demander. Connaissant votre dévouement sans mesure, il ne craint pas de vous importuner par des sollicitations continuelles. Et il a raison, car loin de vous irriter, ses prières, ou plutôt la confiance en vous qu'elles supposent, ne font que raviver votre affection et votre tendresse.

L'enfant n'ignore pas non plus que son savoir est borné et hors de proportion avec sa curiosité qui est insatiable. De là son éternel *pourquoi*, ces questions qu'il vous pose à tout propos et qui parfois ne laissent pas de vous embarrasser. L'enfant n'y met pas de malice : dans son ingénuité, il se figure que l'ignorance est un défaut particulier à son âge et que les grandes personnes savent tout. Hélas ! sur certains points elles ne sont guère plus avancées que lui. Si elles n'interrogent plus comme il le fait, ce n'est pas qu'elles aient résolu les problèmes qui inquiètent sa jeune intelligence : autour de leurs connaissances le mystère étend ses ombres immenses et insondées ; c'est qu'elles sont résignées à l'ignorance ou trop vaniteuses pour en faire l'aveu.

Pour nous, mes frères, gardons-nous des illusions et des petitesesses de l'amour-propre. Soyons humbles, c'est-à-dire sincères et vrais. Puisque nous sommes dépendants, ne faisons pas difficulté de reconnaître notre infériorité et notre dépendance. N'imitons pas ces orgueilleux qui ne veulent fléchir le genou devant personne, pas même devant Dieu. Dieu est notre Père : demandons-lui chaque jour, ainsi que des enfants, le pain qui nous est nécessaire. Ce pain, nous croyons le gagner ; mais en réalité c'est la Providence qui nous le donne. En effet, il n'y a aucun rapport entre le geste si simple du semeur et la merveille incompréhensible de la germination. L'homme peut semer, arroser ; mais c'est Dieu qui fait croître la semence ; et toute notre industrie échouerait à produire un seul grain de blé s'il nous refusait sa pluie et son soleil.

Demandons-lui aussi chaque jour le pain de l'âme, c'est-à-dire la grâce. Sans elle nous ne pouvons rien faire : c'est Jésus, la vérité même, qui nous en assure. Les tenants de la morale laïque ont beau protester contre et prétendre que l'homme est capable de pratiquer la vertu par ses propres forces ; l'expérience, d'accord avec l'Evangile, nous prouve que, privés du secours divin, nous sommes comme des enfants qui s'essayaient à marcher et trébucheraient à chaque pas s'ils n'étaient soutenus par la main paternelle. Mon Dieu, venez donc à notre aide, dirigez nos pas dans la voie du bien ; et puis-

que nous sommes si fragiles, ne nous abandonnez pas à nous-mêmes, mais donnez-nous sans cesse le supplément de force dont nous avons besoin pour vous rester fidèles !

II. — Confiance

L'enfant a encore ceci d'admirable qu'il se fie plus à ses parents qu'à lui-même. Noyez-le entre les bras de sa mère. Comme il s'abandonne et se laisse faire ! Quelle sérénité sur son visage ! Pas une ride à son front, pas une ombre dans ses yeux. Il ignore les dangers qui le menacent ; ou s'il les pressent, il n'en a point peur, car il sait que sa mère veille sur lui : or sa mère n'est-elle pas toute puissante et toute bonne ?

Quel exemple et quelle leçon pour nous, mes frères, qui sommes si enclins à l'inquiétude et par suite à une agitation excessive et mal réglée ! L'inquiétude nous semble inséparable de la condition humaine, car nous savons que tout nous menace. La mort nous guette : elle rôde invisible autour de nous, et à tout moment elle peut forcer notre porte pour arracher de nos bras ceux qui nous sont chers ou nous emporter nous-mêmes. Qu'est-ce que notre corps, sinon un mécanisme extrêmement délicat qu'un grain de sable suffit à détraquer ? Notre vie est à la merci d'un accident, notre réputation à la merci d'une calomnie, notre fortune à la merci d'une révolution ou d'une guerre. Nous sommes entourés de forces hostiles et incapables, contre lesquelles notre sagesse et notre industrie sont impuissantes. Nous avons beau nous prémunir de tous les côtés et fermer toutes les issues au malheur, il saura bien trouver une fissure pour s'introduire chez nous. Il vient souvent par le chemin et à l'heure où nous l'attendions le moins, déjouant ainsi nos précautions et nos calculs.

Contre des ennemis si redoutables, quel secours invoquer ? Ceux qui n'ont pas la foi ne peuvent compter que sur leurs propres forces ou sur des protecteurs humains aussi fragiles qu'eux-mêmes. Aussi quand aucune illusion ne les abuse, quand ils ne cherchent point l'oubli dans le divertissement, ils se sentent seuls et désarmés en face d'une nature indifférente ou hostile.

Grâce à Dieu, mes frères, tel n'est point notre cas. Nous croyons à l'Evangile et à la parole du Sauveur qui nous dit : « *Confidite... Nolite timere...* Confiance ! N'ayez point peur ! Pourquoi craindre, hommes de peu de foi ? » Oui, pourquoi craindre, comme si aucune puissance intelligente et bonne n'intervenait dans notre lutte contre les forces brutales de l'univers ? Nous ne sommes pas des orphelins abandonnés : nous sommes les enfants chéris du Père céleste. Or Dieu n'est-il pas la sagesse infinie ? Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et pas un cheveu de notre tête ne tombe

sans sa permission. Il est aussi la bonté même. Il ne nous a pas faits pour la mort, mais pour la vie, et il propose à notre espoir les perspectives lumineuses et sans fin du royaume des cieux. Il nous aime au-delà de ce que nous pouvons concevoir et il a plus peur que nous de nous perdre. N'est-ce donc pas lui faire injure que de nous livrer à une inquiétude continuelle et excessive ?

Ce qui parfois nous fait douter de son amour, c'est la rigueur avec laquelle il nous éprouve. Nous sentons vivement les coups ; et ne voyant pas ou ne voulant pas voir la raison pour laquelle il nous frappe, nous murmurons contre lui, aussi peu raisonnables en cela que l'enfant malade qui se débat entre les mains du médecin. Il frissonne, il crie, il a peur de cet homme qui l'ausculte, le panse, l'incise. Il ne sait pas, le pauvre innocent, que si on le fait pleurer, c'est pour le guérir. Mais nous, mes frères, nous ne pouvons pas nous excuser sur notre ignorance. Nous savons que nous sommes entre les mains de Dieu. Il ne permet rien que pour notre sanctification et notre salut ; ses épreuves sont des bienfaits, et sous sa sévérité apparente une immense bonté se cache.

Ayons donc assez de confiance en lui pour nous abandonner à sa conduite comme des enfants affectueux et dociles. Assurément il ne faudrait pas exagérer cette doctrine et croire qu'elle nous exempte de la prévoyance et de l'effort. La foi en la Providence n'établit pas le droit à la paresse. Dieu qui nous recommande la confiance, nous a aussi imposé la loi du travail. Il a voulu que notre bien-être, notre perfectionnement et notre salut dépendent en partie de notre initiative et de notre activité. Travaillons donc pour gagner notre pain et celui de notre famille ; administrons sagement nos biens ; veillons sur notre santé et celle de nos proches. Mais qu'une préoccupation légitime et nécessaire ne dégénère jamais en souci et en tourment. Au milieu des embarras de ce monde, sachons garder la paix intérieure. Nous y avons droit si nous faisons ce que demandent les circonstances et ce que permettent nos forces, car alors rien n'arrivera qui n'ait été permis de Dieu pour notre bien. C'est ainsi que le chrétien concilie la loi du travail et le désir du repos. Lorsqu'il a fait son devoir, il envisage sans crainte l'avenir, se fiant au divin message que les anges de Noël vinrent apporter au monde : « Paix aux hommes de bonne volonté ! »

III. — Pureté

Une autre vertu de l'enfance que Jésus proposa à notre imitation, c'est la pureté. La pureté de l'enfant est faite d'ignorance. Il n'a point d'attrait pour le mal, qui n'existe pas pour lui. Ses passions n'étant pas encore éveillées, il vit dans le calme et la sécurité de

l'innocence. De là ce regard candide qui se pose droit sur vous, car il n'a rien à vous cacher, et cette limpidité d'une âme virginale qui se laisse voir jusqu'au fond.

Hélas ! cette enviable sérénité n'aura qu'un temps. Il connaîtra bientôt les orages du cœur et des sens, les douloureux conflits du devoir et de la passion, et ces victoires dont il n'y a pas lieu d'être fier, mêlées qu'elles sont trop souvent de défaillances partielles et de demi-complaisances. La vertu de l'adulte doit se renouveler sans cesse et se défendre contre des dangers sans cesse renaissants ; et précisément à cause de cela, elle est plus méritoire. Dieu regarde avec complaisance le chrétien qui, les yeux fixés sur lui, résiste avec courage aux entraînements de la nature.

Toutefois la tentation est un risque qu'il faut, autant que possible, épargner à notre faiblesse. Notre-Seigneur nous le recommande en nous invitant à réciter chaque jour la prière : « *Et ne nos inducas in tentationem* ; » ce qui veut dire : « Ne permettez point que nous soyons tentés. » Dans le combat spirituel il ne faut pas imiter ces chevaliers errants, coureurs d'aventures, toujours en quête d'ennemis à combattre et de gloire à conquérir. Le sentiment de notre fragilité devrait nous porter, au contraire, à fuir des luttes dont l'issue est incertaine et des tempêtes où notre vertu risque de faire naufrage.

C'est là une vérité que trop de chrétiens méconnaissent. Singulièrement illogiques avec eux-mêmes, ils voudraient se maintenir dans la vertu tout en l'ébranlant sans cesse, et garder la pureté de leur âme tout en remuant à plaisir le fond mauvais que le péché d'origine a déposé en elle. Ils se complaisent dans des pensées sensuelles. Ils les évoquent, les entretiennent ; et leur imagination devient semblable à un de ces musées secrets où l'on cache des tableaux lubriques. Esprits gâtés, cœurs malades qui se déguisent sous une piété superficielle comme de la boue sous une couche de neige. Et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, leurs conversations légères ou licencieuses se ressentent de leurs pensées habituelles. Ils s'attardent sur des sujets scabreux ; leur verve s'anime ; ils ne tarissent pas de bons mots et de gaillardises. Leurs lectures sont à l'avenant : ils cherchent dans une littérature qu'on ne sait comment qualifier, une pâture à leur curiosité inquiète et malsaine.

N'imitons pas, mes frères, l'imprudence de ces demi-chastes qui excitent par l'imagination des passions qu'ils ne voudraient pas autrement satisfaire. Puisqu'il est impossible de revenir à l'ignorance du premier âge, tâchons du moins de retrouver la paix qui l'accompagne. On s'est souvent moqué de ces naïfs qui se persuadent qu'à force de ne point parler de certaines choses, elles finiront par ne plus

exister. Il y a beaucoup de sagesse dans cette ingénuité. S. Paul ne défendait-il point aux fidèles de son temps de prononcer le nom du vice impur ? « *Nec nominetur in vobis.* » (Eph., v, 3). Suivant le conseil de l'Apôtre, n'en parlons jamais, de peur de scandaliser nos frères : qu'il n'en soit pas plus question que s'il n'existait point. N'en faisons pas davantage le sujet de nos conversations intérieures ; et si des pensées troublantes jaillissent des bas-fonds de notre nature, loin de nous y complaire, élevons-nous vers ces régions sereines et lumineuses où notre âme, fille de Dieu et destinée à partager sa gloire, devrait constamment habiter. Remplissons notre esprit de pensées saines et pieuses, si bien que les images impures n'y trouvent aucune place. Ainsi nous retrouverons la paix intérieure et cette pureté faite, non plus d'ignorance, mais d'une résolution inébranlable d'éviter le péché et tout ce qui y mène.

**

Ceux d'entre vous, mes frères, qui ont la charge si difficile et si délicate d'élever des enfants, sont obligés de par Dieu de leur donner à la fois la leçon et l'exemple. Ils doivent être leurs modèles et marcher devant eux pour les entraîner dans la voie du bien. Ils sont leurs protecteurs et leurs guides ; mais en même temps ils sont soutenus et stimulés par eux. Quand vous rentrez chez vous fatigués, sombres, soucieux, prenez votre enfant entre vos bras, et votre chagrin se dissipera sous ses caresses. Son regard joyeux vous déridera et son doux sourire ensoleillera votre âme.

En un sens très vrai, l'enfant est aussi votre maître et votre modèle. Son âme récemment sortie du sein de Dieu est encore toute embaumée des parfums du ciel. En lui s'incarnent les vertus que le Sauveur aime à voir dans ses disciples ; il porte la ressemblance de l'Enfant divin que nous adorons dans la crèche de Bethléem. Aimons Jésus en lui ; soyons comme lui humbles, purs, confiants. Redevenons enfants par la simplicité et l'innocence afin d'entrer un jour dans le royaume des cieux qui, selon l'Evangile, appartient aux tout petits et à ceux qui leur ressemblent. Ainsi soit-il.

III

JÉSUS SAUVEUR

Natus est vobis hodie Salvator,
Il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

Mes frères,

Bien des noms nous désignent le divin Enfant que l'Eglise propose aujourd'hui à notre adoration ; et tous ces noms sont glorieux, profonds.

On l'appelle le « Désiré des nations. » Et

en effet, pendant plus de soixante siècles, l'humanité a désiré sa venue.

On l'appelle l'« Emmanuel. » Il est à la fois le Dieu du ciel et le compagnon, l'égal de l'homme.

On l'appelle le « Verbe incarné. » Il est tout ensemble Fils éternel de Dieu et fils de l'homme selon la chair.

Mais le titre qui le distingue le mieux, qui résume tous les autres, et que l'Evangile lui donne aujourd'hui, c'est le titre de SAUVEUR : *Natus est Salvator*. Méditons ce nom de Sauveur.

Ce petit enfant mérite-t-il le nom de sauveur ?

Au sens humain, le sauveur c'est le conquérant, le triomphateur qui apporte la délivrance, la paix, la gloire. Et en effet les Juifs rêvaient d'un Messie guerrier, victorieux, qui relèverait Israël et lui assurerait la domination sur tout l'univers.

Ce petit enfant réalisera-t-il l'attente des Juifs ? Non. Il n'essaiera pas d'arracher sa nation à la tutelle des Romains ; il dira que son royaume n'est pas de ce monde.

Rome aussi, qui représentait alors toute la civilisation antique, entrevoyait un mystérieux libérateur. Ses poètes chantaient ce libérateur, qui établirait la paix universelle, ramènerait la félicité de l'âge d'or, en chassant pour jamais la pauvreté, la souffrance, les maladies du corps et de l'âme. Ce libérateur, est-ce donc ce petit enfant ? Non encore. Il trompera les espérances païennes, comme les ambitions juives.

Et, en effet, il ne vient pas supprimer la pauvreté. Il ne vient pas garantir notre corps contre l'atteinte de la douleur, ni même affranchir notre âme de la lutte contre les passions. Il ne veut pas défaire l'œuvre de ses mains ; il laissera l'humanité à ses infirmités natives, cupidité, sensualité, orgueil.

Mais alors, comment remplira-t-il sa mission de libérateur, de sauveur ? Sa mission, il la remplit non d'après les courtes vues de la sagesse humaine, mais d'après les plans de la Providence divine.

Son regard embrasse l'humanité. Quel spectacle ! On a dit que cette humanité se partageait alors en deux classes. D'un côté, les hommes libres, les privilégiés qui possédaient seuls les droits et la dignité de l'espèce humaine. De l'autre, les esclaves, ravalés au niveau de la bête de somme.

Erreur ! En fait, l'humanité n'était tout entière qu'un immense troupeau d'esclaves. Les puissants qui gouvernaient, les penseurs qui philosophaient, les travailleurs qui gémissaient opprimés, tous portaient le même joug, le triple joug de la cupidité, de la volupté, de l'orgueil.

Et c'est de cette triple servitude que cet enfant va délivrer les âmes.

I

D'abord il affranchit les âmes de la *cupidité* des biens terrestres. Il ne supprime pas la pauvreté. Mais il descend jusqu'à elle, il la prend pour l'élever jusqu'à lui. Et ainsi il la transfigure, l'idéalise. Cette pauvreté, jusque-là méprisée, repoussante, il la fait aimable, glorieuse, conquérante. Et cette étable, cette crèche, ces haillons, toutes ces misères s'illuminent de splendeurs infinies.

Ce petit enfant, ce divin pauvre, le voilà Sauveur.

En naissant sous les livrées de la pauvreté, il brise la première servitude du cœur humain, il l'arrache à la cupidité des biens terrestres.

Aussi les anges donnent aux bergers ce signe : « Il est vêtu de langes. » Ces haillons de misère sont le symbole de sa première puissance libératrice.

Il appelle à sa crèche les bergers, les pauvres d'ici-bas. Il leur dit : « Acceptez, aimez votre pauvreté. Elle vous rapproche de moi. En échange des biens périssables, je vous apporte les richesses éternelles. »

Il appelle à sa crèche mages et princes de l'Orient, riches et grands de la terre, et il leur dit : « Je ne maudis pas vos richesses, don de ma puissance ; mais détachez-en votre cœur. Ne les profanez pas en les mettant au service de la volupté, de l'orgueil. Faites-en l'instrument de ma gloire, de la charité. Et estimez les biens de l'âme plus que toutes les richesses du monde. »

Ainsi ce petit enfant brise une première servitude, en détachant l'âme des biens terrestres.

II

Il fait davantage. Il les arrache à un esclavage plus tyrannique, plus honteux, à la *volupté*.

Quand il vient au monde, la volupté règne. Divinisée, elle a ses statues, ses temples. Partout la chasteté conjugale est outragée ; la virginité, inconnue ou condamnée.

Mais ce petit enfant prend une chair humaine, une âme humaine. Et sa divinité, en se les associant, rétablit l'ordre brisé par le péché d'origine. Jusqu'ici l'âme était esclave de la chair. Désormais elle pourra lui commander, et remporter sur elle, par des luttes victorieuses, tous les triomphes de la virginité, de la chasteté.

La virginité, la chasteté, ces vertus exilées de la terre, reparaissent à la crèche, y renaissent resplendissantes. Elles forment le cortège, la cour du divin Enfant.

Voyez la femme qu'il a choisie pour mère. Il a voulu pour elle une pureté idéale, qui dépasse la pureté angélique et approche la pureté infinie de Dieu. Et cette Vierge sera le modèle, la reine de millions d'autres vierges,

qui feront à son exemple fleurir dans une chair humaine la vertu des anges.

Voyez l'homme qu'il a choisi pour père nourricier. Il a mis dans sa main le lis de la chasteté sans tache. Et ce gardien d'une épouse virginale, comme il veille sur Jésus et Marie, il veillera sur l'honneur de millions de foyers chrétiens.

Voyez ce petit Enfant lui-même. Sa chair est la fleur immaculée d'une maternité virginale. Elle sera dans l'Eucharistie la nourriture des chastes, l'inépuisable aliment de la pureté. Sans doute, elle n'éteindra pas le foyer des convoitises ; elle ne supprimera pas les révoltes de la chair. Mais elle donnera aux âmes la force de maîtriser le corps, le remède aux défaillances, l'élan vers les sommets de la pureté héroïque.

Et c'est ainsi que ce petit Enfant délivre l'âme de la servitude charnelle.

III

Mais pour remplir pleinement sa mission de Sauveur, il lui reste un dernier esclavage à briser, celui de l'*orgueil*. De tous les esclavages c'est le plus universel, le plus redoutable, le plus tenace. Car une âme d'élite peut, par ses seules forces, s'arracher parfois à la fascination de la richesse ; elle est capable d'exercer sur son corps une domination passagère. Mais, à elle seule, elle est impuissante à triompher de son orgueil.

Et, de fait, quand ce petit Enfant vient au monde, l'orgueil est le roi de la terre, orgueil insensé qui adore ses propres folies, orgueil sauvage qui méprise la vie, la conscience humaine, qui n'admet d'autre frein que la force brutale.

Voyez cette société païenne. En haut, l'orgueil qui tyrannise. En bas, l'orgueil qui se révolte. Partout l'orgueil dressé contre Dieu, substitué à Dieu.

Pour briser cet orgueil, que fera ce petit Enfant ? Il portera le remède à la source du mal.

L'homme a voulu se grandir jusqu'à égaler Dieu, jusqu'à supplanter Dieu. Et voici que Dieu s'abaisse jusqu'à égaler l'homme, jusqu'à descendre aussi bas que l'homme, en se faisant le dernier des fils d'Adam, le plus humble, le plus méprisé, le plus persécuté.

La chair qu'il a prise est le chef-d'œuvre de la création ; l'âme qu'il s'est associée dépasse en perfection toute créature. Et cependant il ne s'enorgueillit d'aucun de ces dons créés. Tout ce qu'il a d'humain, il en fait hommage à son Père ; il l'anéantit devant la souveraineté divine, car il regarde son humanité comme un néant en face de la divine infinité.

Et voilà l'homme remis à sa place, à son rang d'humble créature. Ce petit Enfant lui crie que l'orgueil est une folie, que toute

créature, n'ayant en propre que misère et infirmité, est un être de dépendance et d'humilité.

**

C'est ainsi que cet Enfant réalise son titre de Sauveur, de Libérateur.

Il a libéré nos âmes de toutes les servitudes. C'est donc lui qui nous a donné la vraie liberté, la seule digne de ce nom.

Car la vraie liberté n'est pas celle qui déchaîne les instincts, l'orgueil de l'homme. La vraie liberté, c'est celle qui grandit l'âme humaine, en l'élevant plus haut que les biens périssables, plus haut que le plaisir fugitif, plus haut que les ambitions humaines les plus sublimes.

La vraie liberté est celle qui règle la volonté de l'homme sur la volonté de Dieu, qui dès lors l'élève jusqu'à l'idéal infini, jusqu'à la ressemblance divine, jusqu'à la possession du bonheur même de Dieu.

Adorons dans la crèche notre Libérateur, et demandons-lui un cœur détaché comme le sien, libre comme le sien. Ainsi soit-il.

IV

L'ÉCOLE DE LA CRÈCHE

Mes frères,

Le récit de la naissance de Jésus dans une étable, sur un peu de paille, au fond d'une grotte obscure, est à coup sûr un de ceux qui ont le plus frappé l'imagination des peuples : aussi les artistes de toutes les époques, peintres, lithographes, sculpteurs, l'ont-ils représenté souvent, et il n'est guère d'églises qui ne possèdent, sous une forme ou sous une autre, la gracieuse image de N.-S. Jésus-Christ enfant. Pour nous, chrétiens, le spectacle de la grotte de Bethléem est mieux qu'un sujet de composition artistique ; la crèche est plus qu'une œuvre d'art ; c'est une école, et une école où il y a, comme dans toutes les écoles, un maître, des écoliers et un enseignement.

Méditons ces quelques pensées à la lumière de la foi ; car elles me semblent tout à fait propres à nous faire passer suivant l'esprit de l'Eglise cette grande fête de Noël.

I

Dans une école, il y a d'abord un maître, et à ce maître deux choses sont absolument nécessaires pour qu'il puisse remplir avec fruit sa mission : je veux dire la science et le dévouement.

Eh bien ! au fond de la pauvre étable, dans l'humble crèche de Bethléem, il y a aussi un maître ; et ce maître, c'est N.-S. Jésus-Christ, qui possède au plus haut point les deux qualités dont nous venons de parler. Est-ce que sa science n'est pas incommensurable, divine,

infinie ? Est-ce que son dévouement n'est pas inlassable ? Est-ce qu'il n'est pas poussé jusqu'au delà des limites où peuvent aller les forces humaines ? Ah ! certes, les prophètes avaient raison de présenter N.-S. Jésus-Christ comme l'unique Lumière, l'unique Intelligence, l'unique Vérité ; car pendant sa courte vie, il ne cessera d'employer toutes les méthodes pour instruire, pour éclairer, pour enseigner le genre humain, et il ne se laissera jamais rebuter par aucun obstacle, par aucune difficulté. Dites-moi, mes frères, quel maître, et dans les temps anciens et dans les temps modernes, quel maître peut être comparé à celui que nous offre le ciel dans la petite étable de Bethléem ?

II

Dans une école il y a, autour du maître, des écoliers pris dans tous les rangs de la société ; et ces écoliers sont convoqués régulièrement, chaque matin et chaque soir, au son de la cloche.

Eh bien ! mes frères, autour de l'humble crèche de Bethléem il y a aussi des écoliers que le Maître a eu soin de faire convoquer. Voyez en effet ce qui se passe dans la nuit mémorable de Noël. A peine l'Enfant-Dieu est-il né que les anges s'envolent au-dessus de la plaine endormie, et au milieu d'une lumière surnaturelle qui rend la nuit plus douce et plus brillante que le jour, ils chantent aux bergers stupéfaits et ravis : « Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !... Ne vous effrayez point. Allez jusqu'à Bethléem, un enfant vous est né ; vous le trouverez enveloppé de langes, couché sur un peu de paille, et dans une crèche. C'est à ce signe que vous le reconnaîtrez. »

Et pendant que les bergers se hâtent vers l'étable, l'étoile miraculeuse, prédite par les prophètes, prend sa course au milieu du firmament. Elle s'en va, rapide et brillante, jusqu'au fond de l'Orient, et elle annonce aux Mages impatients qu'il est temps pour eux de se mettre en route, car l'heure de la Rédemption a sonné.

Et c'est ainsi que riches et pauvres, maîtres et esclaves, enfants et vieillards, heureux et malheureux, tous sont indistinctement appelés à l'école, autour de la chaire de l'Enfant-Dieu !

III

Dans une école, enfin, il y a un enseignement. Quel est donc l'enseignement de Jésus ? Est-ce de nous prêcher l'amour des biens de la terre ? Est-ce de nous vanter les rois et les puissants du monde ? Est-ce de nous recommander les vains plaisirs ? Oh ! non, certes. Jésus n'est descendu sur la terre que pour nous enseigner l'unique science, la science du salut ; et cette science consiste dans la fuite de l'orgueil, dans l'amour de l'humilité, dans

l'exercice de la justice et dans la pratique de la vertu. Interrogez-le, d'ailleurs : c'est bien ce qu'il vous répondra.

« Seigneur, pourquoi vous êtes-vous donc fait enfant ? » — « Mes amis, c'est par amour de la droiture, de la franchise et de la simplicité que l'on ne rencontre guère que chez les tout petits. »

« Seigneur, pourquoi avez-vous voulu naître pauvre ? » — « Mes amis, c'est par haine et mépris des richesses, car trop souvent elles ne font que corrompre l'esprit et le cœur de ceux qui les possèdent. »

« Seigneur, pourquoi avez-vous daigné descendre du ciel sur la terre ? » — « Mes amis, c'est parce que je veux vous racheter du péché, de la mort éternelle et de l'esclavage du démon. »

« Mais Seigneur, pourquoi nous racheter au prix de la souffrance, puisqu'un seul de vos gestes, une seule de vos paroles, un seul de vos désirs pourrait suffire ? » — « Ah ! mes amis, la souffrance de Bethléem n'est rien. Plus tard je me laisserai crucifier entre deux bandits et je verserai mon sang jusqu'à la dernière goutte, afin de vous prouver jusqu'où peut aller mon amour pour vous ! »

Mes frères, quel enseignement ! Et qui donc ne rendrait point une affection sans bornes à un Maître si bon, si dévoué et si désintéressé ?

**

L'Evangéliste S. Luc termine le chapitre de l'enfance de Jésus par un mot aussi simple que profond : « Marie, dit-il, conservait avec soin le souvenir de ces événements, et elle les méditait souvent en son cœur. *Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo.* »

Mes frères, à l'exemple de la Sainte Vierge, aimons à repasser souvent dans notre cœur les grandes leçons que le divin Maître est venu nous donner lui-même sur la terre. Repassons-les souvent, non seulement pour mieux les savoir et pour mieux les comprendre, mais encore et surtout pour mieux les mettre en pratique : car c'est à cette dernière condition que nous irons un jour au ciel recevoir l'éternelle récompense. Ainsi soit-il !

AVIS PAROISSIAUX

SUR L'OBLIGATION D'ENTREtenir SON ÉGLISE
ET DE POURVOIR AUX FRAIS
DU CULTE PUBLIC

Mes frères,

Vous êtes-vous jamais demandé ce que c'est qu'une église ?

D'abord, c'est la maison de Dieu. Notre-Seigneur ayant institué le sacrement de l'Eucharistie pour rester avec les hommes, ses

enfants ont dû répondre à ses désirs et lui élever une habitation digne de lui. Cette habitation, il la fallait grande et commode, afin que nous puissions tous, à certains jours, nous y réunir pour le prier en commun. L'église est donc la maison que Notre-Seigneur habite au milieu de nous. Il est là pour nous tenir compagnie sur cette terre d'exil, pour nous fortifier, nous encourager, nous consoler, pour recevoir nos adorations, nos demandes et nous accorder les grâces dont nous avons besoin. C'est là qu'il s'offre chaque jour sur l'autel et qu'il se donne en nourriture à ceux qui l'aiment.

Une église n'est pas seulement la maison de Notre-Seigneur, c'est aussi la nôtre : c'est la maison de chacun de nous, du pauvre comme du riche. C'est là que s'accomplissent les actes les plus importants de notre vie. — A peine sommes-nous au monde qu'on s'empresse de nous présenter à l'église, devant Notre-Seigneur, afin de lui demander pour nous la grâce du saint baptême. C'est là qu'est signé l'acte de notre adoption comme enfants de Dieu ; c'est là que s'ouvre pour nous le testament de Jésus-Christ qui nous donne droit à son héritage, au royaume du ciel. — C'est là que ce divin Sauveur se donne à nous pour la première fois. Vous souvient-il encore du beau jour de votre Première Communion ? Ah ! vous ne l'avez pas oublié, j'en suis sûr ; on n'oublie jamais le plus beau jour de sa vie. Comme vous étiez heureux ! Cette église vous paraissait le ciel, et alors elle était trop étroite pour contenir la foule qui venait prendre part à votre bonheur. — Epoux chrétiens, c'est là que Notre-Seigneur a reçu vos serments solennels et qu'il a béni votre union. — Ames ferventes, qui aimez Jésus-Christ, c'est là que vous êtes venues souvent lui offrir votre cœur. Quels doux moments vous avez passés en sa présence ! Si on aime les lieux où l'on a trouvé du bonheur, comme vous devez aimer cette église ! — L'église est la première maison où l'on vous a présentés ; c'est aussi la dernière où l'on vous conduira. Mais quelle différence entre ces deux visites ! La première fois, c'était la joie, les visages épanouis, les fleurs, les habits blancs, un petit ange ; la seconde fois, hélas ! ce sera la tristesse, les larmes, un cortège de deuil. On placera votre cercueil, là, bien près de l'autel, en face de Notre-Seigneur, le souverain Juge, et le prêtre lui demandera pardon pour un pauvre pécheur... L'église est donc bien notre maison à tous et une maison qui doit nous être infiniment plus chère que celle que nous habitons, fût-ce un palais.

Puisqu'il en est ainsi, vous répondrez facilement à la question que je vais vous adresser :

A qui appartient-il d'entretenir l'église et de contribuer aux frais du culte public ?

Evidemment c'est notre devoir à tous, puis-

que l'église est notre maison à tous et que toutes les cérémonies du culte s'y font à cause de nous et pour nous. C'est une obligation dont personne n'a le droit de s'affranchir, et celui qui s'en affranchit n'est pas un bon chrétien. Il ressemble à un enfant ingrat qui veut bien jouir des avantages de la vie de famille, mais qui ne veut pas en supporter les charges.

Donc, si nous sommes riches, nous devons donner beaucoup; si nous sommes pauvres, nous ne devons pas refuser notre obole. Et l'obole du pauvre sera aussi méritoire, quelquefois plus méritoire que la grosse offrande du riche. — Exemple de la veuve de l'Evangile qui dépose son humble denier dans le trésor du Temple de Jérusalem (Marc, xii, 41-44). — C'est pour faciliter ce devoir à tout le monde qu'on place des trones dans toutes nos églises et qu'on fait des quêtes aux offices publics. Si l'on exige de nous une légère rétribution pour les places que nous occupons et pour certaines cérémonies religieuses, nous devons être heureux de supporter cette charge honorable.

Désormais donc, en réglant vos dépenses, les dépenses de votre ménage, vous vous rappellerez que vous avez, pour ainsi dire, deux maisons à tenir, la vôtre et celle de Notre-Seigneur. — Vous vous rappellerez qu'il faut aussi à Notre-Seigneur du pain et du vin pour les repas qu'il donne. Et ce pain et ce vin il nous les rend merveilleusement changés: il s'en sert pour nourrir nos âmes. — Il lui faut du linge, et le plus beau possible, parce que ce linge est en contact avec sa chair sacrée. — Il lui faut des fleurs, beaucoup de fleurs, pour nous rappeler les joies du ciel. — Il lui faut de l'argent, de l'or, des pierres précieuses, parce que c'est lui qui a créé ces métaux rares et brillants, ces pierres étincelantes; il est donc bien juste qu'elles contribuent à orner ses autels et les vases qui servent à son usage. — Il lui faut de l'encens et des parfums, pour nous rappeler que nos prières montent vers son trône comme la fumée de l'encens, et que nos bons exemples doivent embaumer le monde. — Quoiqu'il fût pauvre et qu'il pratiquât la plus grande pauvreté, il a voulu qu'on lui offrît toutes ces choses précieuses, tandis qu'il était sur la terre. C'est lui qui a inspiré aux Rois Mages de lui offrir de l'or, de la myrrhe et de l'encens: et la Sainte Vierge a accepté ces riches présents, au nom de son divin Fils. Pourquoi les refuserait-il aujourd'hui? Est-ce qu'il n'est pas là vivant et glorieux dans nos églises, dans nos tabernacles? Pourquoi nos dons ne lui seraient-ils plus agréables?

Il a même pris soin de répondre à une objection assez commune que vous avez certainement entendue plusieurs fois. — Citer le trait de Marie-Madeleine répandant sur les pieds de N.-S. un parfum d'un grand prix.

(Jo., xii, 3-8). — Il y avait là des gens qui n'approuvaient pas cette dépense, et même un apôtre, mais ce n'était pas le meilleur, et qui disaient intérieurement: « Pourquoi permet-il qu'on l'inonde de parfums? Pourquoi laisser dépenser ainsi de l'argent inutilement? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux dire à cette femme de vendre son parfum, qui a dû lui coûter fort cher, et d'en donner le prix aux pauvres? » Notre-Seigneur, qui lisait dans leur esprit comme dans un livre, leur répondit: « Ne vous inquiétez pas de l'action de cette femme; vous aurez toujours des pauvres à soulager, mais vous ne m'aurez pas toujours avec vous. » Notre-Seigneur, qui ne devait pas être toujours avec ses apôtres d'une manière visible, est toujours au milieu de nous, dans nos églises, d'une manière invisible.

C'est donc un grand honneur que le bon Dieu nous fait que de nous admettre à lui présenter quelque offrande et de l'avoir pour agréable. Les cœurs généreux, qui ont une foi vive et qui aiment Notre-Seigneur, ont besoin de lui prouver leur amour par tous les moyens possibles, et ils comprennent que ce moyen-là ne peut manquer de lui plaire, parce qu'il suppose le détachement des biens de ce monde et le mépris des vanités de la terre.

Ce que je viens de vous dire doit vous faire comprendre pourquoi de grands personnages, des rois, des princes ont aimé à orner les églises; pourquoi de grandes dames, des reines, des princesses ont aimé à décorer les autels et à confectionner de leurs propres mains des ornements pour les ministres sacrés, et des linges pour servir aux saints mystères. Tout cela est fort beau et cependant je ne connais rien de comparable, en ce genre, au trait que je vais vous rapporter. Un jeune homme de la Normandie, appartenant à une famille pauvre, mais des plus chrétiennes du pays, désolé de voir l'église de son village en mauvais état, s'est vendu pour le service militaire, suivant l'usage de l'époque, pour la restauration de cette chère église, témoin de son enfance et de sa jeunesse. Nous ne connaissons pas autre chose sur son compte; mais nous sommes bien certain que Notre-Seigneur a dû le récompenser et le bénir! L'Evangile nous apprend qu'un verre d'eau froide donné pour l'amour de Dieu aura sa récompense dans le ciel; à plus forte raison Notre-Seigneur récompensera-t-il les actes de générosité qui supposent un grand sacrifice.

Désormais donc, mes frères, nous regarderons comme un honneur et un bonheur de nous intéresser à la beauté de notre église et de contribuer, autant que possible, aux frais du culte public, bien persuadés que nous en serons récompensés au centuple sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il!

SERMON POUR LA FIN DE L'ANNÉE

LE PRIX DU TEMPS

Mes frères,

La fin de l'année, à laquelle nous arrivons, m'engage à vous parler du prix du temps. Le temps, si rapide dans sa course, si précieux dans son emploi, dont cependant on fait trop souvent un si mauvais usage ; le temps, formé du passé qui ne nous appartient plus, du présent qui nous appartient à peine, et de l'avenir qui ne nous appartiendra peut-être jamais ! En ce moment, nous sommes suspendus entre l'année finie, dont il ne reste déjà plus qu'un souvenir, et la nouvelle année, que nous ne sommes pas assurés de posséder tout entière. Cruelle incertitude ; perspective effrayante pour les âmes sincèrement désireuses d'assurer leur destinée future ! N'est-ce pas là, mes frères, une circonstance favorable pour que nous réfléchissions quelques instants *sur le prix du temps*, rempli de si profonds mystères, et pour dissiper les erreurs répandues dans le monde sur son emploi ?

C'est dans ce motif que je veux vous faire considérer le temps dans les trois périodes qui le composent : *dans son passé*, afin que vous répariez ce qu'il a pu avoir de coupable ; *dans son présent*, afin que vous vous efforciez de le sanctifier ; et *dans son avenir*, afin que vous le prépariez par une vie méritoire des célestes récompenses.

Puissiez-vous, mes frères, entrer pleinement dans l'intelligence de ces graves vérités ; et, comprenant bien le prix du temps, former les résolutions qui vous le feront utiliser de la manière la plus profitable à vos meilleurs intérêts !

I

Le temps est d'un grand prix, parce que bien employé, il peut réparer ce qu'il y a eu de mauvais dans notre vie passée.

Qu'est-ce donc que le temps ? C'est, mes frères, la courte durée qui mesure notre existence. Aux yeux de la raison, il est le nombre, fixé d'avance par votre Créateur, des jours et des nuits qui séparent votre berceau de votre tombe, la naissance de la mort. Il est encore le faisceau des années, plus ou moins nombreuses, qui jusqu'ici ont composé votre vie. Mais ces années n'ont-elles pas, trop souvent, été remplies d'actes coupables, de désobéissances à la loi de Dieu, de péchés en un mot, qui en ont souillé le cours, et vous ont rendu passibles des châtiments de la justice éternelle ? Le temps, selon que vous l'avez bien ou mal employé, est donc ainsi devenu pour vous le ciel ou l'enfer, la vie ou la mort, le bonheur sans fin ou l'irréparable malheur.

Il passe rapidement ; mais pour le pécheur il laisse des traces qui ne s'effaceront jamais,

s'il ne travaille dès maintenant à les faire disparaître. Il passe ; mais ses œuvres mauvaises subsistent toujours, tant qu'on ne s'efforce pas de les réparer par une salutaire expiation. Hélas ! tous, plus ou moins grièvement, nous avons mal usé de notre temps ; et nous avons offensé Dieu dans les jours qu'il nous avait donnés afin de le glorifier. Pour comble d'infortune, nous étions incapables de racheter nos fautes par nous-mêmes et d'offrir à sa justice une satisfaction suffisante à nous obtenir l'indispensable pardon. Voilà pourquoi le Fils de Dieu lui-même, dans sa charité infinie, est venu s'interposer entre le juge irrité et l'homme coupable, entre le vengeur et sa victime. Il obtint à celle-ci un délai qui ajourna la punition et lui donna le moyen de rentrer en grâce auprès de son Créateur. Ce délai, c'est le temps, le temps de la vie, accordé par Dieu à sa créature pécheresse, pour qu'elle pût profiter du salut que lui a mérité le divin Rédempteur.

Mais à quelles conditions une telle grâce a-t-elle été obtenue ? Quelle expiation, quelle rançon a dû fournir le généreux médiateur qui se dévouait pour nous ? O Seigneur Jésus, quelle est cette croix, quels sont ces clous, ces épines, ces verges, ces flots de sang, ces torrents de larmes qui ruissellent sur les rochers du Calvaire ? Ah ! ce sang, ces larmes, ces douleurs inexprimables sont celles du Sauveur qui s'est chargé du poids des iniquités du monde et qui les a expiées à la place des véritables coupables. Depuis lors la justice divine, satisfaite par cette immolation, a moins soif du châtimement des pécheurs, et veut bien leur donner le délai de la pénitence, pour pouvoir accorder le pardon à leur repentir.

Voilà donc, mes frères, à quel prix et sous quelles conditions vous ont été achetés ces heures, ces jours et ces années qui vous ont été laissés comme un temps de grâce et de sauvegarde, durant lequel vous pouvez fléchir et désarmer pour toujours l'éternelle vengeance. O pécheur, ô chrétien, monte donc au Calvaire ; approche de la croix ; tends ta main sous la main percée de Jésus ; recueille quelques gouttes de son sang. Puis, si tu l'oses, jette-les à terre et foule-les sous tes pieds ! Ah ! tous vous frémissez d'horreur à la pensée d'une si horrible profanation. Et voilà pourtant le crime de tant d'hommes, quand ils gaspillent, quand ils perdent, d'une manière plus ou moins futile, plus ou moins criminelle, ces jours, ces heures et années qui ne sont rien autre chose que le prix du sang d'un Dieu !

Mais si vous regrettez les égarements passés, si vous vous efforcez de les réparer par des actes satisfactoirs, dans le recueillement de l'âme, dans la prière et dans de sages mortifications, ce sang divin communiquera à vos expiations une efficacité souveraine. Tout le

mal sera détruit ; votre vie sera purifiée par ce sang précieux au sacrement de la pénitence, comme dans l'eau d'une fontaine salubre. Vos fautes seront effacées ; vos mérites vous seront rendus ; l'enfer sera fermé sous vos pieds ; le ciel sera ouvert sur votre tête. Ainsi le temps bien employé, dans ces sentiments de sincère contrition et dans l'accomplissement d'œuvres bonnes et pieuses réparera entièrement ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans votre passé ; il ne vous laissera plus que l'attente de la céleste béatitude promise à la sainteté reconquise par le repentir et la vertu persévérante.

II

Ce qui ajoute au temps une nouvelle valeur, d'un prix également considérable, c'est que, bien employé, il sanctifie le présent de notre vie et le fait resplendir d'une beauté, d'un éclat incomparable.

A proprement parler, nous ne possédons que le temps présent. A l'heure actuelle, le passé nous a fui pour toujours ; nous ne savons pas si nous jouirons de l'avenir, ni combien durera cette jouissance. Quant au présent, comment vous peindre la rapidité avec laquelle il nous échappe ? C'est la Sainte Ecriture qui nous offre l'image la plus fidèle de la vitesse avec laquelle il s'écoule. « Nos jours, dit-elle, ressemblent à des eaux courantes qui se perdent dans le sein de la terre pour ne plus revenir. » (II Reg., xiv, 14). « Notre vie, s'écriait le roi David, passe comme l'herbe des champs qui paraît et fleurit le matin, puis se dessèche le soir et tombe en poussière. » (Ps., lxxxix, 6).

Malgré cette irrésistible rapidité, l'homme s'attache à cette vie si courte et voudrait en prolonger la durée pour en goûter les plaisirs plus longtemps.

Vains efforts, désirs inutiles !

Jeune encore, dans la vigueur des années de son adolescence et dans l'ardeur apportée à ses premières entreprises, il voudrait ralentir la course du temps sur les sentiers fleuris du printemps de sa vie. La voix impitoyable de celui-ci lui crie : « Jeune homme, marche encore ; marche toujours ! »

Plus tard, dans la maturité de ses jours, l'homme se complait parmi les avantages de la fortune acquise par un rude labeur ; il est heureux de l'estime de ses semblables, d'une situation établie et solidement édifiée. Il voudrait y rester toujours. La voix du temps retentit de nouveau à son oreille : « Marche encore ; marche toujours ! »

Même le vieillard, chargé d'années et d'infirmités, trouve du plaisir à vivre. Il voudrait s'attarder près du foyer familial, la main sur la tête blonde de ses petits-enfants. Mais alors résonne plus pressante que jamais la voix

inexorable du temps : « Marche, vieillard ; marche jusqu'à ce que tu arrives au terme de ta destinée, au moment suprême qui pour toi finira le temps et commencera l'éternité ! »

Telle est, mes frères, la puissance irrésistible qui nous entraîne avec une rapidité sans cesse croissante à la fin de notre carrière mortelle. Cependant, au milieu de cet universel entraînement, l'homme peut user des moments de sa vie présente, tant courts soient-ils, pour les sanctifier et donner à son existence une perfection d'une beauté merveilleuse.

Deux opinions différentes partagent les gens du monde sur l'emploi de ce temps présent.

Les hommes avides de jouissances sensuelles et de satisfactions matérielles se hâtent de profiter du temps pour saisir le plaisir dans son passage furtif ; ils le prennent au vol, pour ainsi dire, de peur qu'il ne leur échappe. Entendez leurs propos tenus, il y a plus de trois mille ans, au témoignage des Saints Livres : « Mangeons, disaient-ils, buvons, couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent ; car nous mourrons demain. » (Sag., ii).

Mais les hommes vraiment sages, suivant le conseil de S. Paul, raisonnent tout autrement. « Le temps est court, répètent-ils avec l'apôtre ; usons donc de ce monde comme n'en usant pas, parce que passe bien vite la figure de ce monde. » (I Cor., vii, 29). Paroles pleines de sagesse, fécondes en salutaires pensées, en saintes affections et en actes vertueux ; paroles qui renferment tout le secret du bonheur tant souhaité par chaque créature, puisque le bonheur véritable repose sur le temps sagement employé à se modérer dans la prospérité, comme à ne jamais se décourager dans l'adversité ; paroles enfin qui ouvrent les voies certaines du salut, puisqu'en lui encore se trouve le remède aux sentiments coupables qui nous détournent du ciel, et la sainte énergie dans la pratique des vertus qui nous en rendront dignes.

Pour atteindre ce but désiré, et sanctifier votre temps présent, il faut d'abord, mes frères, bien régler son emploi et n'en perdre aucune partie, si brève soit-elle. Votre vie tout entière appartient à Dieu. Il ne vous la donne que pour l'aimer et le servir. Sans doute les intérêts matériels ne sont pas à négliger ; le travail nécessaire à la vie, le soin de vos affaires et le souci de votre honorabilité, sont dignes de votre active sollicitude ; mais tout cela n'est que secondaire, puisque tout cela finira un jour avec le temps et n'entrera pas dans l'éternité. Dieu seul doit régner entièrement sur vos actions, sur vos paroles et sur vos pensées, les inspirer, les diriger, de sorte que toutes tendent vers lui et méritent de vous assurer sa possession au ciel.

Que chaque matin donc votre âme monte

vers Dieu par la prière et la méditation de quelque sujet religieux, comme un encens d'agréable odeur. Vous trouverez toujours le temps de le faire, si vous le voulez sincèrement. Dans le calme de votre esprit, et sous le regard de Dieu, examinez les occupations qui surviendront dans le cours de cette journée ; sanctifiez-les d'avance en les lui offrant ; prenez quelques résolutions spéciales, relatives aux circonstances où vous vous trouverez ; arrêtez-vous à une pensée pieuse qui vous aura frappé davantage et conservez-la comme un bouquet de fleurs odorantes pour embaumer votre cœur et repousser les miasmes du mal. A la prière, joignez le travail patient et accompli en vue d'obéir à la divine volonté de votre Créateur. Joignez-y aussi les bonnes œuvres. Si vous possédez quelques biens de la fortune, secourez les nécessiteux par une charitable aumône ; si vous ne possédez que vos deux bras pour toute richesse, assistez votre semblable dans le besoin par un service aimablement rendu. Tous, faites le bien toujours et partout. Vous serez bénis comme la Providence elle-même. Ainsi, « vous rachèterez le temps, *redimentes tempus*, » selon la parole de S. Paul (Eph., v, 16) ; c'est-à-dire, vous lui donnerez un prix d'une valeur presque infinie, en le faisant servir au bien dans le présent, et, pour l'avenir, à l'acquisition de la céleste félicité.

Oh ! combien seront beaux, mes frères, malgré leur brièveté, les moments d'une existence ainsi employée ! Rien n'en troublera l'harmonieuse sérénité qui sera vraiment la splendeur du vrai, du bien, du bon, dans l'ordre voulu de Dieu. Parvenus à son terme, vous pourrez dire, quand vous paraîtrez devant lui : « Je n'ai pas perdu les jours de ma vie ; l'emploi de mon temps n'a été ni inutile ni coupable ; c'est avec une ferme confiance que j'espère en recevoir la juste récompense. »

III

Il me reste maintenant, mes frères, à vous dire ce qui donne au temps un prix incomparablement supérieur à toute autre valeur : c'est que, bien employé, il prépare l'avenir, il permet d'acquérir ce trésor d'une grandeur inestimable, sans lequel tout le reste n'est rien, je veux dire le ciel et sa béatitude sans fin.

A proprement parler, le temps par lui-même n'est que peu de chose, ainsi que tout ce que procure son emploi sur la terre, puisque tout cela passe avec une rapidité irrésistible, pour finir dans un inévitable anéantissement. Ce qui ne dure pas est incapable de satisfaire les aspirations d'une âme créée pour l'immortalité. Aux yeux d'un homme intelligent, les biens impérissables de l'éternité ont seuls une valeur réelle, et c'est pourquoi il emploie uniquement à les acquérir le temps de la vie présente. Ce temps n'est qu'un voyage hâtif

vers l'existence future ; et c'est durant ce voyage que vous devez vous mettre en mesure d'en obtenir l'heureuse possession. C'est là son plus grand prix, sa valeur suprême. Hors de là, le reste demeure sans importance ; et si vous ne l'employez pas dans ce but, quand il aura fini vous aurez tout perdu à jamais.

Voilà pourquoi, mes frères, Dieu vous recommande d'en faire bon usage, en vous prévenant du compte qu'il vous en demandera. Semblable au maître de l'Evangile qui exige de son serviteur un bon intérêt de la somme d'argent qu'il lui a confiée, ainsi Dieu, au terme de votre vie, vous contraindra de lui déclarer l'emploi que vous aurez fait de ce temps dont il a formé votre existence.

Tant de temps qu'on a laissé s'écouler dans l'oisiveté ! « Je n'ai pas fait de mal, » direz-vous. Je le veux bien, mon frère ; mais quel mal avait fait ce misérable serviteur condamné par la bouche de Jésus-Christ même, pour n'avoir pas fait fructifier le talent remis entre ses mains ? Quel fut le crime de ces vierges folles, qui omirent seulement de mettre dans leurs lampes l'huile nécessaire pour les alimenter ? Il suffit de perdre son temps pour encourir la réprobation.

Tant de temps usé dans d'inutiles bagatelles ou de frivoles occupations, qui remplissent la plus grande partie des journées mondaines. C'est là encore un mal très grand ; car l'homme et la femme ont une destinée plus haute que ces minimes affaires, à peine dignes d'un petit enfant ; et Jésus-Christ a dit anathème à ceux qui tuent ainsi le temps dans la mollesse et les futilités, attendant que le temps les tue à leur tour, pour les jeter au tribunal du souverain Juge.

Mais tant de temps surtout employé de manière coupable, dans la violation des lois divines et humaines, dans les dérèglements des passions, par les pécheurs de tout genre ! Ah ! pour ceux-là, Dieu sera sans pitié. Savez-vous ce qui leur adviendra ? Il leur adviendra ce que nous voyons chaque jour arriver à nos côtés. Après qu'ils auront si souvent abusé du temps, le temps leur manquera à son tour. Ils l'appelleront en vain ; mais lui demeurera sourd à leur voix ; il n'y aura plus de temps pour eux : *Tempus non erit amplius*. Ils ont perdu le temps tout au long de leur vie mortelle ; ils l'ont souillé dans l'iniquité, dans la révolte continuelle contre Dieu, dans mille excès désordonnés. Mais Dieu aura son tour. Lorsqu'à la fin, voyant leur corps usé et la tombe ouverte sous leurs pas, ils voudront demander encore un peu de temps afin d'éviter les châtements mérités, une voix justement irritée leur répondra : Il n'y a plus de temps pour vous ; il n'y a plus que l'éternité pour le châtement mérité dans les feux de l'enfer : *Tempus non erit amplius*.

Afin que ce grave enseignement pénètre plus profondément dans votre conviction, réfléchissez, mes frères, à ce que les saints au ciel, les âmes souffrantes au purgatoire, et les damnés dans les enfers, peuvent penser du prix de ce temps que nous prodiguons, sur la terre, avec une si grande facilité.

Si les élus, possesseurs du souverain bien, pouvaient encore former quelque désir au sein de leur inaltérable félicité, ce serait de souhaiter un jour, ou même une heure, de vie nouvelle. Ils sauraient si bien la mettre à profit qu'elle leur procurerait des degrés plus élevés de gloire et de bonheur pour l'éternité.

Si les âmes douloureuses, plongées dans les flammes du purgatoire, pouvaient encore disposer, durant une heure seulement, du temps jadis écoulé dans leur existence terrestre, oh ! quelle grâce, quel moyen ce serait pour elles d'achever le paiement de leur dette à la justice divine, et de hâter le moment heureux de leur délivrance ! Oui, durant cette heure de vie, elles feraient tant, et par l'ardeur de leur amour, et par l'intensité de leur repentir, et par la rigueur de leur pénitence, et par l'abondance de leurs larmes, que certainement il n'en faudrait pas davantage pour éteindre ces flammes vengeresses.

Mais un cri lamentable s'élève du fond des abîmes infernaux. Que demande cette clameur des démons et des damnés ? Ce qu'ils demandent d'une voix désespérée, c'est que Dieu se souvienne d'eux, et leur accorde un peu de temps pour qu'ils puissent former un seul acte de contrition. Et ce peu de temps ne viendra jamais ; ce peu de temps leur sera éternellement refusé, parce que revenir de l'éternité où ils sont, dans le temps qu'ils ont librement perdu, ce serait le moyen de se jouer de Dieu et d'échapper à son immuable justice.

Pour vous, mes frères, qui vivez encore dans le temps, je vous en conjure, profitez-en bien pour assurer le sort de votre avenir au-delà du tombeau. Point de retard ; aucune hésitation ; mettez dès l'instant présent tout en œuvre pour cette affaire d'une si grande importance.

Vous le savez ; un seul instant peut souvent décider de la solution d'un cas de la plus haute gravité. Eh bien ! cet instant, atome insaisissable dans cette série de jours et d'années qui forment le faisceau de votre existence, ce seul instant, s'il est le dernier de votre vie, ce sera une éternité dans la honte et le malheur avec Satan, l'ennemi acharné de votre âme. Il en est des luttes de la conscience humaine comme sur les champs de bataille où se décide la destinée des nations : c'est souvent un seul instant qui donne les grands succès, ou les grands revers. Cet instant manqué, la victoire est manquée, parfois sans retour ; mais cet instant décisif saisi à propos, la vic-

toire est remportée, le triomphe éclatant, et la paix pareillement assurée pour de longues années. Pour vous, mes frères, il s'agit de profiter de ces instants si précieux, du dernier surtout de votre carrière mortelle. Si vous vous trouvez en état de grâce quand il surviendra, sans péchés, et riches de mérites, cet instant sera la victoire de votre vertu, la couronne d'une gloire sans nuages, et le commencement d'une paix inaltérable dans les joies de l'éternité triomphante.

**

Nos voisins les Anglais, dans leur langue pratique et très précise, ont coutume de dire : « Le temps est une monnaie. *Time is money.* » Ils ont bien raison ; car de même que l'argent monnayé est indispensable aux exigences de la vie, paie les dettes du passé, pourvoit aux besoins du présent, et assure la calme jouissance de l'avenir, de même le temps, cette monnaie divine remise entre nos mains par le grand banquier des cieux, le temps est vraiment la monnaie de l'éternité. Il vous sert à acheter les joies que vous y goûterez. La félicité que Dieu vous y donnera sera proportionnée à son bon usage. Plus grands et plus nombreux seront les mérites que vous aurez acquis en en faisant un sage emploi, et plus grande aussi sera la récompense accordée à vos efforts persévérants.

Profitez donc du temps, mes frères, puisque vous l'avez encore. Rachetez le passé que peut-être vous avez perdu ; sanctifiez le présent que Dieu vous accorde dans sa bonté généreuse ; préparez l'avenir de votre âme immortelle, en vous efforçant de lui obtenir la céleste béatitude.

Souvenez-vous que vous avez cette âme à sauver, et que le temps ne vous est donné que pour que vous puissiez travailler à l'œuvre capitale de ce salut. N'oubliez pas non plus que ce temps fuit avec une rapidité irréparable, et que votre éternité est proche. Comme les eaux d'un grand fleuve qui courent se perdre dans l'immense océan, ainsi nous courons tous nous perdre dans la tombe, ce terme lugubre de la vie. Mais la tombe n'est qu'une entrée, l'entrée de l'éternité, heureuse ou malheureuse, selon nos œuvres. N'oubliez donc jamais combien est grand le prix du temps qui y mène, et que Dieu vous donne uniquement pour que vous vous efforciez d'en mériter la possession bienheureuse. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 decembris 1912.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 19 décembre 1912

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Vœux de bonne année. — Vœux de grâce et de paix, 929.

Avis paroissiaux. — Pour le dimanche avant Noël, 934. — La dévotion à la Crèche, 935. — Pour le dernier dimanche de l'année, 936. — L'hiver image du péché, 937.

Pour le Premier Vendredi. — XLVI. Le temps de l'amour, 939.

Pour la fête de l'Épiphanie. — Les trois merveilles de cette solennité, 941.

VŒUX DE BONNE ANNÉE

VŒUX DE GRACE ET DE PAIX

Gratia vobis et pax a Deo.
Que Dieu vous accorde la
grâce et la paix. (Rom., I, 7).

Mes frères,

Au commencement d'une nouvelle année, je veux vous exprimer, comme on le fait dans le monde et dans les familles, les sentiments, les vœux et les souhaits que je forme pour vous ; car, en réalité, nous formons une famille spirituelle dont la charité est le lien. Soyez bien persuadés, frères très aimés en Jésus-Christ, que ce n'est pas une simple et vaine formalité. C'est du fond du cœur que je vous les adresse ; et je les dépose sur l'autel du sacrifice, pour que Dieu, dans sa miséricorde, les réalise pleinement. Au reste, ces vœux sont absolument dans l'esprit de l'Eglise : ce sont ceux que l'apôtre S. Paul faisait constamment à ses chers fidèles. Il ne manquait jamais de les leur adresser dans ses Epîtres : c'est par là qu'il débutait dans l'exposé de ses enseignements et de ses exhortations. Ils sont courts, mais éminemment expressifs : « *Gratia vobis et pax a Deo.* Que Dieu vous remplisse de l'esprit de grâce et de paix ! » Je ne pourrais imiter un plus bel exemple. Et si la divine bonté daigne entendre ma voix, en possédant la grâce et la paix vous posséderez le vrai bien ; et cette année vous aurez la vraie sainteté, vous serez comblés du véritable bonheur et vous vous préparerez admirablement à la félicité éternelle.

I

Je vous souhaite d'abord la grâce, *gratia vobis a Deo* ; la grâce, cette admirable participation à la nature divine, ce don surnaturel qui est au-dessus de tous les biens temporels, la richesse, la jouissance, l'honneur, lesquels

sont très rares, très fragiles et très vains, *vanitas vanitatum*. Ils sont à notre usage, dans les limites convenables, mais ne sont pas la véritable félicité. Le mauvais riche de l'Evangile, l'agriculteur opulent qui rêvait de bâtir de plus grands greniers, Jacob qui à l'âge de 120 ans disait au Pharaon d'Egypte : « Mes jours ont été courts et mauvais, » nous en sont une preuve évidente. Aussi bien, tout en vous désirant une honnête aisance et une existence convenable qui vous permette de vous préparer à la vie éternelle, l'exercice des misères, des souffrances, des maladies et des douleurs, avant tout je demande à Dieu pour vous la grâce, *Gratia vobis a Deo* !

I. Grâce de CONVERSION d'abord. « O Dieu, convertissez-nous ! » Disons cette parole de tout notre cœur. Convertissez-nous *sans retard*. Le grand mal des chrétiens, sous ce rapport, c'est de remettre, c'est d'attendre à plus tard. Ce n'est pas demain, mais aujourd'hui qu'il faut nous corriger de nos défauts et nous donner à Dieu. Comme l'observe un judicieux auteur, les chrétiens, même ceux qui ont gardé la foi, passent leur temps à répéter qu'un jour viendra où nous mourrons ; mais, au fond, nous agissons comme si nous n'en croyions rien. Notre amour de la vie est tel que l'heure dernière nous apparaît comme une échéance lointaine. Il semble que nous ayons un temps illimité pour nous préparer sérieusement. Jusqu'au dernier moment nous formons de nouveaux projets qui, hélas ! sont parfaitement inutiles. Non contents de bâtir, nous plantons sans relâche et nous espérons profiter des fruits et de l'ombrage avant nos arrière-petits-neveux. Voyez cette dame de Belgique qui atteint la rare longévité de 108 ans, et à qui ses compatriotes offrirent une fête de félicitation : je suis persuadé qu'elle estime encore très nombreuses les années qui lui restent à vivre. Cette dame, du reste, ne ferait qu'imiter dans son espérance ce Prince de l'Eglise qui, parvenu à l'âge de 90 ans, et recevant les compliments de ses prêtres qui lui disaient : « Monseigneur, nous prions Dieu pour que vous deveniez centenaire, » répondit simplement : « Mes enfants, ne mettez point de terme aux bienfaits de la Providence. »

Non, ne nous faisons point d'illusion. Convertissons-nous immédiatement. Notre vie ne tient qu'à un fil. Dieu ne nous a pas révélé le moment où il nous rappellera et où le fil sera rompu. Nous ne savons si ce sera le soir, pendant la nuit, ou le matin. On meurt à tous les âges : dans l'enfance, dans l'adolescence, dans l'âge mûr, dans la vieillesse. Il faut si peu pour terminer soudainement notre existence temporelle. Selon l'exhortation de Notre-Seigneur, soyons donc toujours prêts ! Que's

regrets amers et éternels, si nous nous laissons surprendre dans le péché grave ! Ce serait un malheur irréparable. *Gratia vobis a Deo !* Convertissons-nous sans retard.

Convertissons-nous *sérieusement*. Hélas ! il y a tant d'attaches qui nous font, en quelque sorte, prisonniers du monde ! Il y a tant d'obstacles à un retour plein et entier au Seigneur ! C'est l'oubli de Dieu, de la prière et de la sanctification du dimanche. C'est la révolte contre l'autorité légitime, et particulièrement les parents. C'est la haine, la rancune, l'esprit de vengeance, qu'on s'efforce d'excuser par des raisons plus ou moins plausibles. C'est le vol sous ses formes diverses, qui exige restitution sous peine de non absolution : *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum*. (S. Aug.). C'est l'impureté, ce lien le plus fort qui enchaîne l'âme, cette porte de malheur où se précipitent en foule les humains. C'est l'orgueil qui s'estime au-delà de ses mérites et qui s'attribue les dons de Dieu ; l'orgueil de volonté qui refuse de se soumettre à l'autorité légitime, l'orgueil de parole qui se plaît à faire son propre éloge, l'orgueil extérieur qui s'applique à se faire admirer dans sa démarche, dans ses vêtements, et qui aimerait mieux se priver de la nourriture elle-même plutôt que de renoncer à un luxe effréné et de provoquer le prochain aux pires passions. C'est la colère qui se répand en paroles dures, méchantes, irascibles, que l'Esprit-Saint a caractérisée en la comparant à la fureur du lion : *Noli esse sicut leo in domo tua*. (Eccl., iv, 35).

Convertissons-nous *complètement*. Immolons toutes les passions qui sont dans nos cœurs. Ne faisons grâce à aucune. Rappelons-nous le trait frappant de la vie de S. Sébastien. Le Préfet de Rome avait un fils tendrement aimé et très grièvement malade. Les médecins les plus expérimentés se reconnaissaient impuissants à l'arracher à la mort. Le Préfet se souvint qu'il y avait dans les armées de l'empereur un officier du nom de Sébastien qui opérait des prodiges. Il le fait venir, il lui montre, les larmes aux yeux, son enfant agonisant, et le supplie de le sauver. Sébastien lui répondit : « Au nom du Dieu que je sers, je vous promets de rendre votre fils à la vie, pourvu que vous fassiez enlever de votre palais et de vos jardins les statues des idoles qui les déshonorent. » Le Préfet promit. Mais il y avait une petite statue d'or à laquelle il tenait beaucoup. Il ne voulut pas sacrifier cette idole chérie. Et l'enfant mourut. Alors il manda Sébastien ; il lui reprocha de l'avoir induit en erreur, et de lui avoir fait grand tort en l'excitant à briser ses statues de travail exquis et de marbre rare. « Ne vous étonnez pas, lui dit Sébastien, du deuil qui vient de vous frapper. Votre sacrifice a été incomplet. Vous avez

détruit vos idoles, sauf l'idole d'or. Dieu vous a puni. Humiliez-vous sous sa main puissante ! » Frères bien-aimés, qu'il n'en soit pas ainsi de vous. En ce commencement d'année, ne gardez dans votre âme aucune idole dorée et adorée. Je veux dire : ne restez attachés à aucune passion désordonnée. Avec la grâce de Dieu, convertissez-vous complètement. Renouvelez-vous dans la sainteté et la justice parfaite. *Gratia vobis a Deo*.

II. Ce que je demande à Dieu pour vous c'est donc d'abord la grâce de la conversion. C'est en second lieu la grâce de la PERSÉVÉRANCE. Chrétiens, il ne suffit pas, au commencement de cette année, de vous convertir sans retard, sérieusement et complètement. Il faut résolument demeurer dans l'amitié de Dieu, selon l'exhortation de N.-S. Jésus-Christ. C'est pourquoi, de toute mon âme, je demande à Dieu pour vous la grâce de la persévérance. *Manete in dilectione mea*. (Joan., xv, 10). Il n'y a que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera couronné. Hélas ! c'est un fait d'expérience, il est beaucoup de personnes qui ont admirablement commencé et qui, vaincues par le démon, se sont arrêtées dans la voie du bien, ont oublié leurs résolutions et ont abandonné la loi du Seigneur. C'est pourquoi je vous dis : *Stete in fide, viriliter agite*, soyez fermes dans la foi, agissez avec courage. (I Cor., xvi, 3). Je le sais, assistés par la force divine, nous nous élançons dans la carrière de la vertu. Mais il faut compter avec l'humaine misère ; nous cédon aux tentations de l'ennemi. L'épreuve nous décourage, comme le vertige du succès et des grandeurs nous fait oublier la voie droite. Pour nous élever, nous commettons des bassesses ; la fascination de l'or et de l'argent, l'appétit exagéré des biens temporels nous jettent dans les filets de l'injustice, qui nous enveloppent si étroitement que les réparations nécessaires sont presque un prodige inouï.

Faut-il signaler l'obstacle le plus terrible à la persévérance ? Je veux dire le plaisir des sens, les jouissances désordonnées. Oh ! quand un chrétien, très bon d'ailleurs, se laisse prendre à l'appât des plaisirs défendus, il va de péchés en péchés, il s'enfonce de plus en plus dans l'abîme, il a des oreilles et il n'entend pas, des yeux et il ne voit pas, une intelligence et il ne comprend pas, un cœur et il ne sent pas ! Que d'exemples nous trouvons de ces chutes déplorables, après les plus beaux commencements, qui donnaient les plus légitimes espérances ! Qui de plus pieux que David ? Et il est victime de l'impureté, il devient adultère et meurtrier. Qui de plus sage que Salomon ? Et, victime de la volupté, après avoir été l'élu de Dieu, il descend misérablement les degrés du désordre, à ce point qu'on doute de sa conversion finale, lui cependant

qui a écrit de si beaux livres, lui qui, sous l'inspiration du Saint-Esprit, a légué aux siècles futurs les plus admirables enseignements. Qui de plus fort et de plus vertueux que Samson ? Hélas ! il n'a point persévéré ; Dalila l'a séduit par ses charmes trompeurs.

Qui a été plus docte et plus religieux que le savant Tertullien et l'illustre Origène ? Mais l'orgueil a dévasté leur esprit et ravagé leur cœur ; ils n'ont pas persévéré, ils sont devenus hérétiques, et après avoir merveilleusement commencé, ils ont misérablement fini !

Je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer les victimes de l'avarice. A force d'aimer l'argent, ces cœurs ont pris la dureté de l'argent pour les choses de la religion. Ils sont devenus insensibles pour la vertu, pour les biens du ciel, pour leurs devoirs de famille. *Auri sacra fames !* Hélas ! Hélas ! Mais ils ne réfléchissent pas qu'à la mort ils n'emporteront de tous leurs trésors qu'un linceul. Et leurs héritiers se disputeront avidement leurs biens.

C'est pourquoi je demande à Dieu pour vous la force et l'énergie afin de persévérer dans la vertu. Nous n'avons qu'une âme, et il faut à tout prix la sauver, affrontant pour cela tous les sacrifices. Pratiquons, donc l'exhortation que nous adresse l'Eglise en ce jour de l'an : *Sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi.* (Tit., II, 12). Vivons avec sobriété, avec piété, avec justice, attendant la bienheureuse espérance et la venue glorieuse de notre grand Dieu, de Jésus-Christ, notre Sauveur. Remplissons tous nos devoirs à l'égard de nous-mêmes, à l'égard de nos frères, à l'égard de Dieu surtout, et nous serons magnifiquement récompensés. Ne nous laissons pas, ne nous décourageons pas, soyons fermes dans la foi. Voilà pourquoi, après avoir sollicité pour vous auprès du bon Dieu la grâce de la conversion, je lui demande instamment pour vous tous, frères bien-aimés, la grâce de la persévérance. *Gratia vobis a Deo !*

III. Grâce aussi d'APOSTOLAT. Nous ne devons pas seulement avoir sollicitude de nous-mêmes, mais nous devons avoir le zèle de nos frères en Jésus-Christ. Que de chrétiens, peut-être dans notre famille, sont loin de Dieu et ont oublié leurs devoirs à son égard ! Peut-être, je l'accorde, ils sont très honnêtes selon le monde ; mais au regard de Dieu, à cause de leur négligence et de leur indifférence, ils sont très répréhensibles. Et s'ils venaient à être surpris subitement par la mort, sans pensée surnaturelle, sans regret sincère, que deviendraient-ils ? Quel sort malheureux leur serait réservé ! Ayant oublié « l'unique nécessaire, » ils tomberaient sous le coup de la terrible justice de Dieu ; le malheur éternel

serait leur sort effroyable et irrémédiable. Certes, comme chrétiens, nous devons nous intéresser à leur sort. Nous devons nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, mais nous devons pleurer avec ceux qui sont dans la tristesse, nous devons subvenir aux nécessités de ceux qui ont faim et soif de la justice ; nous ne pouvons être indifférents en face de ceux qui courent les plus graves dangers, et qui, d'un instant à l'autre, peuvent être jetés dans la région des peines inexprimables.

Aussi, chrétiens, je vous fais le souhait de l'apôtre S. Paul : *Gratia vobis a Deo.* Soyez remplis de zèle et de l'esprit d'apostolat. C'est de la charité bien entendue, dont Dieu vous récompensera abondamment. Oui, soyez apôtres !

Or il y a bien des manières d'être apôtres. L'apostolat chrétien revêt les formes les plus diverses.

Apostolat de la parole. Sans se poser en sermonneur fatigant, on peut dire bien des choses qui portent au bien, qui dissipent adroitement des préjugés funestes, qui, à la façon de S. François de Sales et de Bossuet, au lieu de disputer avec amertume, exposent simplement ce qui est vrai. La vérité présentée sans passion a une grande force de persuasion.

Apostolat de la presse. Ne vous abonnez à aucun journal mauvais. Ne lisez aucune feuille impie ou immorale ; ne laissez tomber sous les yeux de votre famille ou de votre domesticité aucun article risqué. Un célèbre défenseur de la religion se perdit rien que pour avoir lu une page d'un livre pervers. Il y a dans les mauvais livres et les mauvais journaux un poison subtil qui pénètre jusqu'à l'intime de l'âme et y répand souvent un mal mortel.

Apostolat du bon exemple. On le dit avec raison : « Les paroles émeuvent ; ce sont les exemples qui entraînent. *Verba movent, exempla trahunt.* » Souvent ce moyen réussit, alors que les autres échouent. Soyez donc apôtres par la dignité de votre vie, par la pratique simple, loyale et aimable de votre religion. Accomplissez sans respect humain les commandements du Seigneur. Soyez purs, bons, charitables, et vous ferez beaucoup de bien.

Apostolat de la prière. Il faut parler à ceux qu'on aime pour les amener à la vertu, mais surtout il faut parler à Dieu en leur faveur. Ah ! si nous connaissions notre puissance sous ce rapport, que de merveilles nous accomplirions ! Que de malheureux esclaves nous arracherions à la tyrannie de Satan ! Ce n'est pas sans émotion que je me rappelle à ce sujet l'admirable stratégie d'un enfant. Il avait une ardente dévotion à S. Antoine, patron de ceux qui veulent retrouver les choses perdues. Son père s'était laissé entraîner dans la franc-maçonnerie. L'enfant l'avait appris. Et tous les soirs, dans la chambre familiale, en pré-

sence de son père et de sa mère, après la récitation de ses prières habituelles, il invoquait le saint thaumaturge en disant : « Grand S. Antoine, rendez-moi ce que j'ai perdu ! » Intrigué, le père lui demanda ce qu'il pouvait avoir perdu. Et l'enfant répondit candidement : « J'ai perdu mon bon père qui s'est donné au démon en entrant dans les sociétés secrètes. » C'était le coup de la grâce. Le père profondément touché rétracta son adhésion et redevint ce qu'il avait été, un excellent chrétien. *Gratia vobis a Deo !*

II

Pax vobis a Deo ! Oh ! le beau souhait de l'Apôtre ! Aussi bien est-ce le vœu le plus ardent de mon cœur pour tous et chacun de vous ! Il semble que rien n'est plus cher à N.-S. Jésus-Christ. Il a voulu, sous l'ancienne Loi, être appelé par les prophètes « le Prince de la paix. » Sa venue sur la terre a été signalée par les mêmes prophètes comme « l'ère de la paix. » A sa naissance les anges, dans les plaines de Bethléem, l'ont acclamé comme le Roi de la paix : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Avant d'accomplir l'œuvre de la rédemption, il donne à ses apôtres la paix, comme son testament suprême : « Je vous donne ma paix, » leur dit-il. Quand il sort du tombeau, sa première parole, son premier salut, c'est une parole, c'est un salut de paix : *Pax vobis !* C'est si bon la paix, c'est un bonheur si enviable, c'est un des fruits les plus délicieux de notre rédemption. Voilà pourquoi, aujourd'hui, avec S. Paul, je vous souhaite la paix qui est, selon S. Augustin, « la tranquillité suave qui accompagne l'ordre parfait. »

I. Paix avec vous-mêmes par la sainteté, par une vie vraiment chrétienne. Faites une guerre inlassable, quoique tranquille, à toutes les passions. Ne vous laissez point dominer par l'orgueil, par l'amour exagéré de la richesse, par l'appétit des jouissances temporelles. On trouverait plutôt la paix au milieu de l'orage et dans la tempête la plus effroyable que dans l'âme qui ne comprend pas la parole du Sauveur : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.* (Luc, XII, 31). Si la fortune vous sourit, ne vous laissez pas fasciner par ses faveurs : plus hautes sont vos destinées. Si le malheur vous atteint, restez calmes, restez soumis à la volonté de Dieu. Dites comme le saint homme Job : « Je suis venu sur la terre nu, nu j'y retournerai ; le Seigneur m'a donné les biens terrestres, le Seigneur me les a retirés, que son saint nom soit béni ! » Dites avec S. Augustin : « O mon Dieu, je veux ce que vous voulez, comme vous le voulez, de la manière que vous voulez, aussi longtemps que vous le voulez ! » Un chrétien qui a ces sentiments est un chrétien

intrépide que rien ne peut troubler ni ébranler. Il peut dire comme un saint, à qui l'on souhaitait un bon jour : « Je n'ai jamais de mauvais jours. Si je suis dans l'indigence, si la maladie me visite, si je suis l'objet d'attaques injustes, je sais que tout cela est permis ou voulu de Dieu pour ma sanctification. Et je demeure dans la tranquillité. » *Pax vobis a Deo !*

II. Nous ne sommes pas faits pour vivre isolément. Nous avons des rapports avec le prochain, nous ne formons qu'une seule famille. Or le bien par excellence dans nos rapports mutuels, c'est la paix. Sans doute, pour y atteindre nous avons à faire bien des sacrifices d'amour-propre. Il faut que nous nous supportions les uns les autres : c'est la loi de N.-S. Jésus-Christ. Ne nous laissons pas troubler par les humeurs fâcheuses qui nous contrarient. Respectons nos supérieurs ; vivons en bonne intelligence avec nos égaux, malgré leurs défauts ; soyons bons, condescendants et gracieux avec nos inférieurs. Toutes les fois que la loi de Dieu et les exigences de la vérité nous le permettent, renonçons volontiers à notre manière de voir pour nous ranger à l'avis de nos semblables. Et puis, évitons toute critique, toute médisance, toute calomnie. Soyons bons pour nos frères en Dieu, en pensées, en paroles et en actions. Aimons à pratiquer envers eux les actes de charité tant corporelle que spirituelle, selon les circonstances et les besoins. Ne soyons avec eux qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una.* (Act., IV, 32). Ah ! quelle aimable paix nous goûterions, si, comme dans l'Eglise primitive, nous nous aimions les uns les autres, et si nous forçons les impies à redire cette célèbre parole, qui était une démonstration vivante du christianisme : « *Voyez donc comme ils s'aiment les uns les autres !* »

Je demande à Dieu ce bienfait tout divin ; je lui demande que vous ne soyez pas en butte aux traits acérés de la malice, aux vexations de l'injustice, aux sataniques inventions d'un orgueil méprisant ; que les pères et les mères, tout en gardant la fermeté qui caractérise l'autorité, soient aimablement dévoués à leurs enfants ; que les enfants s'accordent entre eux et, foulant aux pieds tout sentiment de jalousie, soient remplis de reconnaissance et d'obéissance à l'égard des auteurs de leurs jours. Que le don de paix, qui surpasse tout sentiment, remplisse vos cœurs, qu'il les fasse tressaillir de bonheur dans vos foyers, et pour tous ceux qui vous environnent. *Pax vobis a Deo !*

III. Nous ne devons pas l'oublier : nous sommes tous membres d'une société qui doit nous être très chère, de la société civile. Un cœur bien né, un cœur de chrétien, au commencement d'une nouvelle année, désire d'un

vif désir la gloire de cette société civile et l'union de tous les citoyens dans les mêmes sentiments de confraternelle charité, et dans la joie de tous les bonheurs légitimes. Hélas ! je le dis avec amertume, la société temporelle, dont nous faisons partie, est attaquée par d'implacables ennemis. Ils sont bien loin les jours où les fils d'une même patrie vivaient dans l'unité des mêmes aspirations, et où la devise « Chacun pour tous » était l'admirable moteur des sentiments et des dévouements mutuels. Qu'ils sont lointains les jours où tous ne voyaient que la gloire du pays, sans esprit de partis, sans jalousie, mais avec un dévouement universel à l'honneur de la patrie ! Aujourd'hui, il faut bien l'avouer, la division règne avec une sorte de frénésie. Les humbles, les pauvres, les travailleurs, jaloussent ceux qui sont au-dessus d'eux par les titres, la fortune et l'autorité. Quant à ceux que leur situation place dans un état plus élevé, ils ne savent pas toujours se défendre d'une certaine morgue, d'un esprit de domination fâcheux qui introduisent dans la société un véritable malaise. Le travail, l'obéissance, la fidélité aux devoirs d'état sont presque choses inconnues. Les éléments de désagrégation ont pris corps et deviennent menaçants. Les droits de Dieu sont méconnus, le vol et le brigandage sont à l'ordre du jour. Les idées supérieures, qui s'inspirent des sentiments de la foi et de nos destinées éternelles, se sont oblitérées dans une très large mesure. Ce n'est pas la conscience qui règne et dirige ; c'est la force brutale qui maintient, avec beaucoup de peine, une civilisation toute de surface. Socialisme, désir immodéré du bien-être, envie, jalousie, tyrannie ébranlent la société civile d'une manière lamentable. On ne sait ni se soumettre ni commander. *Chacun pour soi* : voilà la devise préférée. Plus que jamais on a besoin d'union, de dévouement mutuel, d'affection généreuse qui chasse l'ignoble égoïsme.

C'est pourquoi, comme l'apôtre S. Paul, je souhaite de tout mon cœur la paix dans la société. Que le travailleur fournisse sa tâche exactement, assuré qu'il sera récompensé dans le ciel. Que le riche n'abuse pas de son opulence pour s'élever au-dessus de ses semblables, étant persuadé qu'il n'emportera rien des biens temporels dans sa tombe, sauf les bonnes œuvres qu'il aura faites, *opera illorum sequuntur illos*. (Apoc., xiv, 13). Que celui qui commande le fasse au nom de Dieu ; que celui qui obéit le fasse parce que Dieu le veut et qu'il en recevra une abondante rétribution.

Je me fais aussi un bien doux devoir de demander au Seigneur d'éloigner de vous les fléaux, la famine qui fait tant souffrir, surtout les pauvres ; qu'il daigne vous préserver des contagions qui entraînent à leur suite

la peur, la désolation et la mort ; qu'il vous protège contre la guerre qui moissonne dans leur fleur tant d'existences, la guerre qui ravage les campagnes et les villes, attriste les foyers, fait pleurer les mères, la guerre qui, surtout de nos jours, avec ses éléments destructeurs et ses engins perfectionnés, est une épouvantable calamité. *A peste, fame et bello libera nos, Domine !* Que le bon Dieu écarte de nous les luttes avec les étrangers, et surtout les luttes fratricides qui sont plus désolantes encore. *Pax vobis a Deo !*

IV. Mais il est une paix plus importante encore : la paix dans l'Eglise. Oh ! combien l'Eglise aujourd'hui est menacée et persécutée ! Combien à l'heure présente cette paix nous est nécessaire ! Il semble que toutes les puissances de l'enfer se soient conjurées pour détruire l'œuvre par excellence de N.-S. Jésus-Christ, la sainte Eglise. C'est l'hostilité des pouvoirs publics qui s'acharnent à paralyser l'action de Notre-Seigneur sur l'enfance, sur la jeunesse, sur l'âge mûr et sur la vieillesse. Plus de baptême, plus d'instruction religieuse, plus de mariage au pied des autels, plus de sacrements à la mort. C'est le but infâme poursuivi par la juiverie, la franc-maçonnerie, la libre pensée et tous les sectaires. On cherche à réaliser les projets les plus liberticides. On expulse les serviteurs d'élite de l'Eglise : les religieux et les religieuses qui se dévouent au soulagement de toutes les misères humaines. On frappe d'ostracisme l'enseignement libre. On s'empare, contrairement aux droits les plus sacrés, des biens de l'Eglise. On ose même porter une main sacrilège sur les fondations destinées à venir en aide aux défunts. On veut une société totalement laïcisée, c'est-à-dire une société absolument sans Dieu. On retourne, par un recul étrange, jusqu'aux temps du paganisme le plus éhonté. On s'efforce de donner à la jeunesse une éducation athée, où les nobles aspirations aux destinées de l'au-delà sont supprimées ; on veut à tout prix transformer par le matérialisme les nations ennoblies, élevées, spiritualisées par l'Evangile. Les pires passions sont excitées ; on soulève les classes contre les classes, les pauvres contre les riches ; on sème partout la discorde. On prêche la doctrine du socialisme le plus radical. La grande maxime est : « Ni Dieu ni maître ! » Quoi d'étonnant si les crimes les plus monstrueux se multiplient, particulièrement dans la jeunesse ? On ne croit à rien, on n'espère rien, on veut jouir par tous les moyens. Oh ! combien il est urgent de redire la prière liturgique : « *Da pacem, Domine, in diebus nostris, quia non est alius qui pugnet pro nobis, nisi tu, Deus noster*. Donnez-nous, Seigneur, la paix en nos jours, parce qu'il n'est personne qui combatte pour nous, sinon vous, ô notre Dieu ! »

Seigneur, daignez entendre nos supplications. Que tous ceux qui sont dans le saint temple, que tous les chrétiens reviennent à vous. Qu'ils pratiquent vos commandements et vos conseils. Qu'ils vous aiment, qu'ils s'aiment les uns les autres, afin que la bienheureuse paix refleurisse dans l'Eglise ! *Pax vobis a Deo !*

Mes bien chers frères, voilà mes vœux. Ce sont ceux de l'apôtre S. Paul, instruit par N.-S. Jésus-Christ lui-même. Ils sont courts en paroles, mais ils sont abondants dans les sentiments les plus précieux. Je les place sous la protection du divin Enfant et de la T. S. Vierge, afin qu'ils aient plus d'efficacité. Oui, que Dieu vous bénisse, qu'il bénisse vos familles, qu'il bénisse vos chers enfants. Qu'il fasse réussir toutes vos entreprises ; qu'il vous maintienne dans la santé et dans la sainteté ; qu'il vous prépare une belle place dans le Paradis.

Je n'ai garde d'oublier vos chers absents, auxquels vous pensez tout particulièrement en ce jour, soit qu'ils soient sous les drapeaux, soit que leur situation ou leurs affaires les retiennent loin de vous. Que Dieu les comble de ses faveurs et les couvre de sa protection.

Je m'en voudrais également si je ne vous disais rien de vos défunts. Aujourd'hui la famille tout entière se réunit dans la plus légitime affection. Je demande à Dieu pour eux, faisant écho à vos prières, soulagement et délivrance, afin qu'ils aillent dans le ciel jouir du bonheur parfait, intercéder pour vous et vous obtenir tout bien et vous préserver de tout malheur.

Que cette année soit pour tous et chacun de vous « une couronne de bonheur ; » qu'elle vous apporte succès, patience, santé, sainteté, joie, accord mutuel, en attendant les félicités inénarrables de l'éternité. *Gratia vobis et pax a Deo !* Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

POUR LE DIMANCHE AVANT NOEL

Mes frères,

Il y a des jours où la religion, trop souvent traitée avec indifférence, retrouve son empire, son magique ascendant sur les esprits et sur les cœurs, où la foi endormie se réveille, où le sens chrétien ému se ravive.

Noël est un de ces jours. Il y a, dans cette fête, de si attendrissants souvenirs, de si pures et si saintes émotions, qu'on y est comme invinciblement attiré. Les indifférents eux-mêmes, les oublieux, par un reste de christianisme, en subissent le charme et se mêlent

aux âmes fidèles pour la célébrer. Je ne sais pas de solennité qui parle au cœur et à la piété comme celle-là et qui réclame à tant de titres votre concours.

Done, mardi soir, pendant que vous deviserez autour du foyer, les cloches enverront de gais carillons, de sonores volées à travers les ténèbres. C'est l'annonce de la messe de la nuit. Ces cloches qui s'ébranlent dans la nuit me paraissent remplir la fonction des anges qui furent envoyés aux bergers de Bethléem pour leur annoncer la naissance de Jésus. Elles vous diront : « Le Sauveur renouvelle les mystères de sa nativité : passez jusqu'à l'église pour lui offrir vos hommages ; allez au temple, paré de ses plus beaux ornements, éblouissant de clarté, allez adorer et remercier Celui qui, étant Dieu, s'est fait petit enfant pour vous sauver. »

Mes frères, vous répondrez à cet appel, auquel je joins une pressante invitation. Cette fête nous réserve une série de grâces, de salutaires impressions, de bienfaits spirituels dont le but est de nous rendre meilleurs. Mais il faut que nous soyons disposés à les recevoir. Et c'est pour cela que je vous demande d'abord de vous y préparer.

Mais, quelle préparation vous conseillerai-je ?

Quelque temps avant l'entrée du Sauveur dans sa vie publique, un homme fut spécialement envoyé de Dieu pour annoncer sa venue et y disposer les Juifs : c'était S. Jean-Baptiste. Et que disait-il, ce prophète précurseur du Messie ? Que disait-il à ceux qui venaient le voir dans le désert ? Il leur disait : « Le Messie, vous ne l'attendrez plus guère longtemps ; il vient, le voici. Préparez-lui la voie, rendez droits les sentiers par où il doit passer ; faites pénitence, convertissez-vous. »

Telles étaient les recommandations de S. Jean et l'Evangile rapporte que ses auditeurs, dociles à sa voix, regrettèrent leurs péchés et se préparèrent par la pénitence à l'avènement du Sauveur.

Aujourd'hui comme autrefois, c'est par la confession de nos fautes, c'est par des actes de repentir qu'il faut nous disposer à la venue du Seigneur. S'il vient, par le doux mystère de la communion, demander l'hospitalité dans votre cœur, le moment approche de préparer la demeure où il doit reposer. Et pour cela, vous n'avez qu'à suivre les conseils que S. Jean donnait à la foule. Il s'agit de débayer le chemin par où le Seigneur passera : *Parate viam Domini*. Ce chemin est peut-être obstrué par des omissions, par des négligences dans le service de Dieu, par des infractions à ses commandements, par des fautes plus ou moins nombreuses. Il faut faire disparaître ces obstacles par une bonne confession. La fête de Noël vous fournit l'occasion de retrouver la paix de la conscience, la joie du cœur ; ne la

laissez pas échapper, et disposez-vous à recevoir saintement Notre-Seigneur dans la communion. Dans toutes les églises, à Noël, les âmes chrétiennes se pressent à la table sainte. J'ai la confiance que, fidèles à ces traditions, vous n'y ferez pas défaut.

Il en est certainement qui n'auront aucune peine à faire cette démarche ; il en est d'autres qui devront lutter contre les suggestions de l'insouciance et de la mollesse. Une âme courageuse ne se laisse point arrêter par de futilles prétextes, et je ne veux voir ici que des âmes courageuses.

J'espère aussi que vous viendrez avec empressement à tous les offices. Dans un jour comme celui-là, tous mes paroissiens, sauf les malades, devraient faire acte de présence à l'église, pour saluer, bénir et invoquer le Dieu de la crèche, le Seigneur qui a daigné venir en ce monde pour nous apporter les grâces de la rédemption.

Je dirai à ceux qui m'entendent : insistez dans vos familles, près de vos parents, et pressez-les de répondre à mon invitation. En ce qui regarde l'office de la nuit, je sais bien que les maisons ne peuvent pas être toutes abandonnées ; mais s'il n'y restait que ceux qui sont nécessaires pour les garder, nous aurions ici une belle assemblée.

Je mets fin à cette courte exhortation qui est sans doute superflue ; car je suis persuadé que tous mes paroissiens sont désireux de recueillir leur part de bons souvenirs et de religieuses impressions dans cette touchante solennité. Ainsi soit-il !

LA DÉVOTION A LA CRÈCHE

Mes frères,

A mesure que les mois se succèdent, au cours de l'année, je signale et je recommande à mes paroissiens les dévotions qui sont attachées à la plupart d'entre eux. Aussi, je m'en voudrais de laisser passer celui-ci sans fixer votre pieuse attention sur la touchante dévotion qui marque d'une céleste auréole chacun de ses jours.

J'aime toutes les dévotions que l'Eglise a approuvées et enrichies de faveurs spirituelles ; mais, s'il s'agit de les classer par ordre de dignité, je mets au premier rang la dévotion qui a pour objet notre Maître adoré, le Seigneur Jésus dans les mystères de sa vie, et par conséquent je vous recommande avant tout, et d'une façon toute particulière, la dévotion du premier mois de l'année, dont le but est d'honorer la sainte enfance de notre Sauveur.

Pendant tout ce mois, la crèche sera exposée à vos regards, et c'est près d'elle que je vous donne rendez-vous pour y recevoir

les leçons et les grâces que l'Enfant-Dieu vous réserve ; car il y a d'utiles enseignements et de précieuses bénédictions à recueillir au pied de son humble berceau.

1. Le culte de la crèche intéresse tout spécialement les enfants et leurs mères, et voilà pourquoi je les invite les premiers à venir adorer et invoquer le divin Modèle et Protecteur de l'enfance.

Tous les ans j'ai vu, — et je verrai encore cette année, j'en suis sûr, — un spectacle bien édifiant : des mères chrétiennes, accompagnées de leurs petits enfants, à genoux devant la crèche et priant avec ferveur. Les enfants regardent avec une naïve curiosité le petit Jésus, ayant près de lui la Sainte Vierge et S. Joseph, les pauvres bergers qui le vénèrent : charmante vision, dont ils garderont le souvenir qui ne sera peut-être pas sans influence sur leur avenir. Et leurs mères, ah ! je devine l'ardente prière qu'elles adressent à Jésus ; elles lui demandent de bénir leurs chers enfants, de les conserver à leur tendresse, de leur inspirer les vertus dont il a donné l'exemple, afin qu'ils soient, comme lui, soumis et obéissants à leurs parents, et que, comme lui, ils grandissent en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

2. Je convie maintenant au pied de la crèche la jeunesse chrétienne de la paroisse. Elle se trouvera en présence de Celui qui est l'innocence même, la pureté incarnée, et elle apprendra là que pour être admis dans son intimité, il faut s'éloigner du mal et garder son cœur dans la sainteté. En contemplant l'Enfant divin, en songeant à lui, elle devra éprouver une impression de grâce ; elle devra sentir le besoin de surveiller plus étroitement les avenues de son âme, pour en écarter les pensées légères, les souvenirs mauvais, les imaginations déréglées ; elle devra comprendre la nécessité d'interdire à ses regards de dangereuses curiosités, de retenir sur ses lèvres des paroles déplacées, de s'abstenir de toute action qui ferait une tache à sa réputation.

L'Enfant Jésus qui vous donne l'exemple de la pureté, vous en donnera aussi la grâce. Vous le priez donc instamment pour qu'il vous aide à triompher des tentations et des séductions du monde, pour qu'il vous inspire une profonde répugnance à l'égard du mal et qu'il protège en vous les virginales délicatesses de la conscience.

3. A vous maintenant, les humbles, les déshérités, les hommes de peine, les travailleurs, à vous de venir, au pied de la crèche, recueillir les leçons et les encouragements du Fils de Dieu, qui s'est abaissé jusqu'à votre niveau. En effet, il est venu à nous dans la privation et le dénuement. Il a pris sur lui la pauvreté avec toutes ses rigueurs ; il a voulu naître comme un enfant d'indigent, dans une

grotte ouverte à tous les vents; les langes dont il a été enveloppé, sont ce qu'il y a de plus commun, de plus grossier; il a voulu que son berceau fût une crèche et que ses premiers visiteurs fussent de pauvres pâtres de Bethléem. A Nazareth, même pauvreté qu'à Bethléem: c'est le travail des mains qui procure à l'Homme-Dieu le pain de chaque jour; sa vie est celle d'un artisan, qui connaît la peine et la fatigue.

Ainsi, le Fils de Dieu, qui pouvait venir parmi nous dans les splendeurs de l'opulence, a préféré venir sous les livrées de la pauvreté. C'est donc qu'il y a un mérite, une vertu dans la pauvreté. Oui, elle est une source de mérites; car elle est souvent une souffrance, et la souffrance silencieusement supportée sous le regard de Dieu, expie nos fautes. Oui, elle est une vertu; car, lorsque nous sommes détachés des biens matériels, nous sommes plus aisément disposés à rechercher les biens éternels. Oui, elle est un avantage; car elle nous dérobe aux dangers qui proviennent de la cupidité.

Si vous êtes d'une condition peu aisée; si, parfois, vous êtes exposés à des privations; si vous faut besogner tous les jours, pour assurer votre pain: point de murmures, point de blasphèmes; mais, dites-vous, pour soutenir votre courage, que vous avez, en cela, un trait de ressemblance avec l'Enfant Jésus. Si votre famille n'est pas fortunée, si votre habitation n'est pas luxueuse, rappelez-vous que la grotte de Bethléem n'était pas un palais et que cependant le Fils de Dieu a voulu y naître et y commencer l'œuvre de notre rédemption.

4. Et vous dont la condition est meilleure, vous qui avez une plus grande part des biens de ce monde, je vous convie devant la crèche. A vous aussi, l'Enfant divin a quelque chose à dire, des pensées, des résolutions à suggérer.

Les biens terrestres exercent sur nous une sorte de fascination; nous les poursuivons avec une âpreté que rien ne décourage. Il semblerait que le bonheur est là. Le Fils de Dieu, en dédaignant ce que le monde recherche avec tant d'avidité, s'est proposé de nous guérir de cette fièvre, de nous désabuser.

Si vous avez en partage les biens matériels, voici pour vous la prédication de la crèche, la leçon qu'elle vous donne. Veillez sur votre cœur, pour qu'il ne s'attache pas à ces biens exclusivement, passionnément; ne vous laissez point absorber par les frivolités, par les plaisirs séduisants qui accompagnent la richesse; persuadez-vous que tout cela ne dure que peu de temps et ne donne pas le vrai bonheur; et, en présence de Jésus, si misérable dans sa crèche, apprenez à pratiquer le détachement; et, en souvenir de Celui qui fut si

pauvre, promettez-vous d'aimer les pauvres et de leur faire volontiers l'aumône.

Mais pourquoi faire des distinctions? Tous, quel que soit notre âge, quelle que soit notre condition, justes ou pécheurs, venons tous, sans exception, déposer au pied de la crèche nos pieux hommages, le tribut de nos adorations, de notre reconnaissance, de notre amour.

S. Bernard célébrait la messe de minuit. Au moment de la consécration, les voiles eucharistiques se déchirèrent et il vit, dans l'hostie, l'Enfant Jésus. David avait dit autrefois: « Le Seigneur est grand et il est terrible: *magnus Dominus et terribilis nimis.* » S. Bernard, lui, s'écria, dans son émotion: « Le Seigneur s'est fait petit enfant, il est souverainement aimable: *parvulus Dominus et amabilis nimis.* » Jésus dans la crèche, c'est la candeur, la pureté; c'est la simplicité, la douceur; c'est l'amabilité. Allons à lui en toute confiance, et si nos occupations ne nous permettent pas de lui faire visite aussi souvent que nous le voudrions, que notre pensée se reporte chaque jour, pendant ce mois, vers sa crèche, pour lui témoigner notre vénération et notre amour. Ainsi soit-il!

POUR LE DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

Mes frères,

L'année 1912 se précipite vers sa fin; elle est mourante; dans quelques jours elle rejoindra ses devancières dans l'éternité. Avant qu'elle expire, savez-vous ce que je voudrais faire et ce que je crois utile? Je voudrais régler nos comptes avec elle, dresser l'inventaire des biens et des maux qu'elle nous a apportés. Ce bilan établi, nous saurons quels doivent être nos sentiments et quels devoirs nous avons à remplir.

Les biens et les maux qu'elle nous a apportés, nous les examinerons dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

L'année qui se meurt a été, comme les autres, mêlée de joie et de tristesse, de bonnes œuvres et de mauvaises actions.

1. Faisons d'abord le compte des avantages d'ordre naturel que la Providence vous a départis, au cours de cette année. Avez-vous été heureux? Votre santé s'est-elle maintenue, améliorée? Vos travaux ont-ils été bénis? Vos récoltes ont-elles été satisfaisantes? Vos entreprises ont-elles réussi? Vos espérances ont-elles été réalisées? Votre négoce a-t-il prospéré? Vous avez eu au moins quelques joies, bien que Dieu ne nous les prodigue pas, pour nous rappeler que la terre est le lieu de l'épreuve et non le séjour de la félicité; vous avez bien goûté quelque bonheur dans vos

familles, dans vos relations sociales ; vous avez pris votre part de ces délasséments que la religion ne défend pas, quand ils se renferment dans les limites de la convenance et de l'honnêteté... Inscrivons tout cela à la page des bienfaits d'ordre naturel.

Passerons-nous en revue maintenant les grâces que Dieu vous a accordées au point de vue spirituel ? Combien de bonnes pensées ! Combien de vertueuses inspirations ! Combien de pieux désirs ! Combien de prières exaucées, de tentations réprimées, de dangers évités ! Ajoutez les dimanches observés, les messes entendues, les sacrements reçus, les devoirs accomplis, les vertus pratiquées, les actes de dévouement et d'obéissance, les œuvres de charité et de pénitence, les leçons, les conseils qui vous ont été donnés, les bons exemples dont vous avez été témoins. Quelle somme de bienfaits vous avez à signaler dans cet inventaire que nous établissons !

Vous le voyez, mes frères, vous n'avez pas été déshérités cette année, en ce qui regarde les biens spirituels, et il ne tenait qu'à vous de faire de plus grands profits et d'accroître le chiffre de vos mérites. Dieu donne toujours ; le mal est que nous ne recevons pas toujours. Dieu appelle toujours ; le mal est que nous ne répondons pas toujours.

2. Dans ce compte de fin d'année, il ne faut pas seulement faire la part du bien, il faut encore faire la part du mal au point de vue matériel et au point de vue spirituel. Or le chapitre des peines est encore plus long que celui des joies. Nous avons beau faire, nous ne pouvons échapper ici-bas à la souffrance. Nous n'avons pas tous été éprouvés de la même manière, mais il n'est personne qui n'ait eu des malaises, des tribulations, des revers, des déceptions. Pendant l'année qui s'achève, il y a eu des attentes trompées, des illusions évanouies ; des larmes sont tombées des yeux ; le cœur a eu ses anxiétés ; plusieurs familles ont été douloureusement éprouvées. Combien de malades ont traîné une vie languissante, espérant une guérison qui n'est pas encore venue ! Combien de pauvres travailleurs sont demeurés inquiets, en songeant à l'avenir ! Je regarde les tombes que la mort a ouvertes dans le cimetière, et je me dis que l'année 1912 a été bien triste pour plusieurs.

Ah ! si l'on mettait en balance les joies et les peines de l'année, il est certain que les peines l'emporteraient sur les joies. Autour d'une rose, il y a bien des épines ; pour une minute de bonheur, on compte bien des heures de tristesse. Le bien-être que nous éprouvons n'est jamais complet ; il s'y mêle toujours un élément d'amertume. Dieu l'a voulu ainsi, pour que nous ne nous attachions pas éperdument à la terre et que nous aspirions au ciel, où nous trouverons la félicité sans mélange.

Sous le rapport moral et spirituel, un retour sur le passé, un examen de conscience vous rappellera sans doute des prières omises, des dimanches profanés ou insuffisamment sanctifiés, des résistances à la grâce, des défaillances dans l'accomplissement du devoir, des pensées, des paroles, des actes réprouvés par la loi de Dieu. Vous arrivez au terme de cette année avec une accumulation de négligences, d'omissions, de fautes plus ou moins graves.

3. Cet inventaire terminé, quels devoirs vous sont imposés, à l'heure où nous sommes ?

C'est d'abord un devoir de reconnaissance. C'est pour l'accomplir que vous êtes invités à dire l'hymne d'actions de grâces, à vous associer au chant du *Te Deum*. Vous direz à Dieu merci. Merci pour les biens dont il a récompensé vos travaux ! Merci pour les dons et les faveurs de sa Providence ! Merci pour les avantages d'ordre surnaturel dont il vous a gratifiés !

C'est ensuite un devoir de repentir, un acte de contrition au souvenir des fautes commises pendant l'année. Si vous avez souffert, si vous avez eu quelques revers, si vous avez été éprouvés, regrettez les murmures envers la Providence que vous n'avez pas su réprimer ; car ce n'est pas à Dieu qu'il faut s'en prendre si les choses ne vont pas à notre gré ; il est certain que bien des maladies, bien des accidents n'ont d'autre cause que l'imprudence, que le manque d'ordre, que l'imprévoyance.

Si, à la fin de cette année, vous constatez que vous avez laissé votre âme en souffrance, que vous avez mal conduit les affaires de votre éternité, que vous vous êtes rendus coupables de bien des fautes, c'est le moment de demander pardon à Dieu d'avoir apporté tant de tiédeur à son service, opposé tant de résistance à ses volontés, de l'avoir si souvent offensé et provoqué sa colère.

Ainsi vous achèverez l'année dans une prière où se mêleront deux sentiments : un sentiment de reconnaissance pour les bienfaits d'ordre matériel et spirituel qui vous ont été accordés, et un sentiment de regret pour les négligences et les fautes commises ; et vous attendrez une autre année avec l'intention, avec la volonté de la mieux employer à la gloire de Dieu, au salut de vos âmes, à la conquête du ciel. Ainsi soit-il !

L'HIVER IMAGE DU PÉCHÉ

Mes frères,

Vous avez lu et appris l'Évangile et vous savez que Notre-Seigneur, pour instruire la foule qui se pressait autour de lui, se servait habituellement de comparaisons, de paraboles empruntées à la nature. Sous cette forme si simple, si populaire, il faisait comprendre aux

esprits les moins cultivés les enseignements les plus relevés, les vérités les plus hautes sur Dieu, sur l'âme, sur la loi et le but de la vie, sur le royaume des cieux, sur nos destinées finales.

C'est qu'il y a, mes frères, une harmonie, des similitudes, une frappante analogie entre le monde matériel et le monde spirituel. A celui qui observe et qui réfléchit, il apparaît que ces deux mondes sont gouvernés par des lois qui ont entre elles des traits sensibles de ressemblance. Les créatures matérielles nous donnent l'idée des créatures immatérielles; nous montons de la terre au ciel, des objets extérieurs et sensibles aux réalités célestes et spirituelles. Ce qui est invisible en Dieu, dit S. Paul, se voit et se comprend par ce qui a été créé dans le monde. (Rom., I, 20).

Il y a donc, entre le monde de la nature et le monde de la grâce, des rapprochements, des rapports de similitude; les choses visibles éveillent notre attention et nous aident à saisir les choses invisibles. C'est pourquoi, sans doute, le Sauveur s'inspirait volontiers des scènes de la nature, des êtres matériels, des lys des champs, de la semence jetée en terre, de l'arbre et de son feuillage, du bon grain et de l'ivraie, des fleurs et des fruits, de la lumière et des ténèbres, pour rendre accessibles et lumineuses les vérités d'ordre surnaturel.

Par exemple, il se propose un jour d'instruire le peuple sur la nature de la parole de Dieu et sur les conditions requises pour qu'elle soit efficace; il compare, vous vous en souvenez, la parole divine à une semence. La semence ne donnera des épis au temps de la moisson que si elle est confiée à une terre cultivée, fertile; mais si elle tombe sur le chemin, sur un sillon négligé, encombré de ronces et d'épines, elle sera fatalement improductive. De même la parole de Dieu qui tombe dans une âme absorbée par les soucis de la vie matérielle, par la cupidité, par les plaisirs et les convoitises du monde, est condamnée à la stérilité; elle ne portera des fruits que si elle est reçue dans un cœur bon et sincère, qui la médite et la retient.

Il importe, il est nécessaire que nous demeurions unis à Jésus-Christ, pour que la grâce, qui est l'aliment indispensable de la vie spirituelle de nos âmes, leur soit communiquée. Quel symbole choisira-t-il pour faire sentir cette nécessité? Il se compare à une vigne dont nous sommes les branches. De même, dit-il, que les branches ne peuvent rapporter aucun fruit, si elles ne sont attachées au cep, ainsi vous ne pourrez produire des fruits, acquérir, par de bonnes œuvres, des mérites pour le ciel, qu'en vous rattachant à moi.

Le Seigneur Jésus veut-il nous révéler le châtement qui attend l'âme infidèle, résistant

à la grâce? Il imagine la parabole du figuier qui, entouré pendant plusieurs années de soins assidus et ne donnant jamais aucun fruit, est condamné à être abattu et jeté au feu. Un sort pareil est réservé à l'âme qui, malgré les secours spirituels et les grâces dont elle a été comblée, n'a rien fait pour atteindre ses éternelles destinées.

A l'exemple du divin Maître, les Pères, les Docteurs de l'Eglise, les Saints ont recherché les analogies entre le monde matériel et le monde spirituel; après avoir lu le livre de la révélation, ils ont lu le livre de la création, et ils ont constaté entre l'un et l'autre une visible harmonie et de suggestives ressemblances. Ils ont observé les phénomènes de la nature, le retour périodique des saisons, et ils en ont tiré d'utiles et pratiques enseignements pour l'instruction des fidèles.

Ainsi, l'hiver leur est apparu comme une image du péché. Le moment ne saurait être mieux choisi pour aborder ce sujet et vous donner une idée des affinités et des rapprochements qu'ils ont aperçus.

I

La saison d'hiver est caractérisée par un froid qui s'accroît avec le temps. Or, les effets du froid sur la nature sont un symbole des effets du péché sur l'âme.

Il y a des degrés dans le froid: l'hiver ne nous fait pas sentir immédiatement ses extrêmes rigueurs; il est devancé et préparé par un refroidissement graduel de la température, par des gelées automnales qui ralentissent le mouvement de la vie végétative et qui flétrissent les plantes les plus délicates.

Tant que le soleil est resté chaud, la végétation a gardé sa vigueur; mais, un matin, on a vu les fleurs baisser tristement la tête, l'herbe incliner sa tige malade, les feuilles se raidir sur les branches de l'arbre. C'est le prélude de l'hiver; à partir de ce moment la vie des plantes languit; la nature, en se refroidissant, perd ses charmes et s'achemine vers la mort.

Il y a aussi des degrés dans le péché. Nous savons que le péché véniel précède habituellement le péché mortel. Ordinairement, on ne se précipite pas d'un seul bond vers le crime; on y arrive après une série de fautes moins graves.

J'assimile le péché véniel aux gelées d'automne, au froid précurseur de l'hiver; il abaisse la température de l'âme, il diminue sa ferveur et l'amène, quand on n'y prend point garde, à cet état dangereux qu'on appelle la tiédeur. Alors, ce n'est plus l'âme ardente, dévouée à tout ce qui est bien, toujours attentive à repousser ce qui est mal, toujours prête à faire son devoir; c'est l'âme assoupie, sans énergie et comme paralysée.

Combien de chrétiens en sont là ! Une froide torpeur s'est emparée d'eux et les tient captifs : c'est un engourdissement fatal.

Les premiers souffles de l'hiver ne détruisent que les plantes frêles, que les fleurs tendres et délicates ; ainsi le péché véniel n'éteint pas la vie surnaturelle, mais il en ternit la fraîcheur, il en décolore la beauté. Voulez-vous que je mette sous vos yeux l'image d'une âme familiarisée avec le péché véniel ? La voici, bien ressemblante : c'est la nature aux derniers jours d'automne quand, sous un ciel sombre et sans chaleur, la croissance s'arrête, les plantes prennent un air maladif, les arbres perdent l'ornement de leur feuillage.

II

Quel est maintenant l'emblème de l'âme en état de péché mortel ? C'est l'hiver avec son froid intense, avec son linceul de neige, avec ses glaces meurtrières.

Regardez : au ciel, plus de clarté ; dans l'atmosphère, plus de chauds rayons ; sur la terre, plus de vie : sous le souffle des vents, les arbres agitent leurs grands bras dénudés. Est-il besoin de réfléchir longtemps pour découvrir ici un symbole de l'âme pécheresse, de l'âme coupable de péché mortel ? En elle aussi, la lumière s'est voilée, la charité s'est éteinte, la vie surnaturelle s'est retirée. Elle a perdu les dons exquis de la grâce ; elle est dépouillée de ses mérites acquis ; elle est dans un état de dévastation, d'appauvrissement, de deuil, de mort, absolument comme la nature au temps où nous sommes.

Vous avez vu maintes fois le phénomène qui se produit sur nos rivières, quand l'hiver sévit dans toute sa rigueur. Leur surface liquide se durcit ; l'eau se transforme en glace. Un phénomène analogue se produit dans l'âme mortellement coupable. Avant le péché elle était juste, pénétrable aux inspirations de la grâce ; sa vie s'écoulait comme une eau limpide. Elle s'est livrée au mal, elle a commis une et plusieurs fautes graves : le froid du péché l'a saisie, l'a contractée ; son activité s'est figée et immobilisée, comme l'eau du ruisseau sous le vent glacial.

Mais remarquons ceci. La nature, qui semble morte en ce temps, garde, dans ses profonds replis, un principe de résurrection ; des plantes que l'on croit perdues, anéanties, renaîtront de leurs ruines ; la sève refoulée dans les racines des arbres, remontera dans les branches, quand reviendra le printemps. Pareillement, l'âme morte du pécheur peut retrouver la vie. Le péché qui l'a dépouillée de ses biens surnaturels, lui a laissé la foi, et la foi sera, si elle veut, le germe d'une vie nouvelle.

Ainsi encore, qu'une pluie douce vienne à tomber, qu'un vent tiède se prenne à souffler, l'eau aujourd'hui glacée reprendra sa liquidité

première. De même, que l'Esprit divin souffle sur l'âme pécheresse, ses péchés, dit le Livre sacré, se fondront comme la glace en un jour serein, et elle reviendra à son premier état. (Eccli., III, 17).

« Morts de froid sur la route ! » Quand nous lisons dans les journaux une aussi triste nouvelle, notre sensibilité s'émue ; nous plaignons les malheureuses victimes et nous disons : — Tomber sur le chemin, grelotter de froid pendant plusieurs heures, mourir seul, sans assistance, loin des siens, sans recevoir le suprême adieu, quelle douloureuse extrémité !

Hélas ! mes frères, que d'âmes mortes de froid autour de nous ! Que d'âmes qui sont tombées sur le chemin de la vie, engourdies par les passions, glacées par le péché, et nous ne les plaignons pas, et nous restons indifférents ! Ah ! nous nous intéressons aux victimes infortunées du froid ; intéressons-nous aussi aux victimes plus infortunées encore du péché et des perverses habitudes, et prions pour elles.

Quand on est dans la saison d'hiver, on trouve qu'elle dure trop longtemps et que les jours ne se succèdent pas assez rapidement, et on appelle de tous ses vœux le retour de la lumière, du soleil, du printemps. Mes frères, si nous sommes en état de péché, n'y demeurons pas ; songeons à en sortir bien vite et saisissons la première occasion pour recourir au sacrement de pénitence et retrouver avec la grâce divine la paix de la conscience. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XLVI

LE TEMPS DE L'AMOUR

Mes frères,

L'apôtre S. Paul, dans son Epître aux Galates, nous fait entendre cette exhortation : « *Dum tempus habemus, operemur bonum.* Faisons le bien pendant que nous en avons le temps. » Sans doute, dans ce passage, le grand apôtre a surtout en vue la charité que nous devons exercer envers notre prochain. Mais son conseil ne s'applique-t-il pas également à l'amour que nous devons avoir pour Dieu et pour le Sacré-Cœur ? C'est pour aimer le bon Dieu que nous sommes sur la terre. Le catéchisme nous le dit, et nous devons nous y efforcer pour bien des motifs.

I

D'abord, le temps de la vie est précieux parce qu'il passe vite. Représentons-nous des naufragés qui ont été jetés sur une île déserte, sur un rocher aride. S'ils ont pu sauver avec

eux quelques vivres, avec quel soin les ménagent-ils ! Comme ils évitent d'en perdre la moindre parcelle !

Est-ce que ce n'est pas l'image de la circonspection avec laquelle nous devons employer le temps qui nous est donné à passer sur la terre ?... Chacune des minutes qui s'écoulent nous rapproche du terme fatal ; à chaque instant retentit la parole de N.-S. : « Voici venir la nuit, la nuit pendant laquelle personne ne peut plus rien faire. »

Et encore, ce terme fatal, il nous est caché. Il peut sonner beaucoup plus tôt que nous ne pensons. Un accident imprévu peut nous plonger dans l'éternité. Si seulement nous étions les maîtres de prolonger notre existence, nous pourrions nous efforcer de regagner le temps que nous aurions perdu à ne pas aimer Celui qui nous a tant aimés. Mais cela n'est au pouvoir de personne.

Vous connaissez la demande de Colbert mourant à Louis XIV qui lui offrait tout ce qui pourrait lui être agréable : « Sire, lui répondit le grand ministre, accordez-moi un quart d'heure de vie pour que je puisse songer à mon éternité. » Louis XIV se détourna pour cacher son impuissance, et Colbert s'écria : « Que je suis donc malheureux de ne pas avoir servi le Roi du ciel avec autant de zèle et de fidélité que le roi de la terre ! »

C'est qu'il n'y a pas de plus grand malheur que de ne pas profiter de la vie qui nous est donnée, pour aimer le Sacré-Cœur, puisque c'est manquer le but de notre existence, et que c'est perdre, ou tout au moins diminuer l'amour qui doit faire notre bonheur pendant l'éternité.

II

Sans doute, au ciel on aime, et c'est bien ce qui fait la félicité des élus. Sans doute encore, l'amour de l'éternité est mille fois plus grand que celui de la terre. Mais celui-ci est la semence dont celui-là est la moisson. Quiconque n'aura pas aimé ici-bas, n'aimera pas là-haut. En d'autres termes, l'amour sur la terre est méritoire, l'amour au ciel sera proportionné à celui que nous aurons eu durant notre vie mortelle.

Au ciel, il est impossible de ne pas aimer le Sacré-Cœur, parce qu'il se dévoile aux yeux des bienheureux avec toutes ses amabilités divines. Comment n'être pas transporté d'extase, quand il laisse voir ses perfections adorables, l'immensité de son amour, et surtout la multitude des grâces qu'il a déversées sur les âmes ! *Videbimus, amabimus*. Nous verrons et nous aimerons, mais nous aimerons parce que nous verrons.

Combien, sur la terre, il est plus méritoire d'aimer le Sacré-Cœur, quand, avec notre pauvre petite intelligence, nous nous efforçons

en vain de pénétrer les splendeurs de ses perfections ! Ce n'est que par la foi que nous pouvons aller à lui, et la foi, c'est la soumission de notre raison aux enseignements de Dieu. Nous cherchons le Sacré-Cœur à travers la nuit, et cette recherche est bien la preuve la plus certaine que nous l'aimons.

Au ciel, on n'a plus à lutter contre le démon et contre le monde. L'ange mauvais n'a plus de pouvoir contre ceux que Dieu a couronnés ; leur épreuve est finie, et avec l'épreuve la permission qu'il avait de les tenter. Le monde n'a plus de séductions qui puissent détourner un seul instant l'attention des habitants de la cité éternelle. Ici-bas, au contraire, pour garder notre cœur à Jésus, pour aimer Jésus, il nous faut repousser les attaques incessantes de notre ennemi, de cet ennemi qui ne cesse de semer en nous le doute et l'inquiétude. Le monde, avec son attrait pervers, avec ses maximes corruptrices, s'efforce, de son côté, de nous détourner de Dieu et de nous faire oublier pourquoi notre cœur nous a été donné. Encore une raison pour que notre amour ici-bas soit méritoire.

Enfin, nous avons à lutter contre nous-mêmes. Au lieu que les saints sont consommés dans la gloire, et que plus rien en eux ne se révolte contre Celui qui fait leur bonheur, nous ne trouvons en nous qu'orgueil, inconstances, horreur de l'effort, penchant vers les biens sensibles. C'est une lutte qui s'ajoute à toutes les autres. Après avoir fait triompher Dieu du démon et du monde, il faut encore que nous le fassions triompher de nous-mêmes.

III

Cependant, il ne faut pas nous plaindre de toutes ces difficultés, de tous ces obstacles, de toutes ces luttes. Il faut, au contraire, que nous en soyons très heureux : et parce qu'en nous donnant du mal pour aimer le Sacré-Cœur, nous lui offrons un amour véritable ; et parce que ce mal que nous nous donnons est la semence de l'amour qui au ciel fera notre bonheur.

Trop souvent nous n'avons pas voulu que notre amour nous coûtât. Trop souvent nous n'avons voulu aimer le Sacré-Cœur qu'à la condition de ne pas nous gêner.

Il ne faut plus qu'il en soit ainsi, car ce n'est pas de la sorte que Jésus nous a aimés. Quand nous le voyons suspendu à la croix, torturé indiciblement dans son corps et dans son âme, c'est comme si nous entendions sa voix adorée nous dire : « Vous voyez bien que je vous aime ! » Et nous reculerions devant la moindre gêne quand il s'agit de l'aimer !

Il y a plus.

Est-ce que, sur cette terre, nous ne savons pas nous imposer un peu et même beaucoup de contrainte, quand il s'agit de nous pro-

curer un plaisir ou un profit ? Qu'une occasion se présente de faire une bonne affaire ou de nous donner une satisfaction, nous nous efforçons de ne pas la manquer, et pour cela, rien ne nous coûte : au contraire, nous sommes heureux de la saisir, même au prix de fatigues nombreuses, et plus nous avons surmonté de difficultés, plus le profit qui en résulte nous récompense ; plus le plaisir qui en découle nous réjouit.

Pourquoi n'agirions-nous pas de même quand il s'agit d'aimer le Sacré-Cœur ? C'est à tout instant que se présente à nous l'occasion de le faire. Pourquoi n'y faisons-nous pas attention ? Pourquoi ne sommes-nous pas désolés de la manquer ? Pourquoi ne savons-nous pas nous donner du mal pour la saisir ?

**

Qu'il en soit autrement à l'avenir. Il faut aimer toujours le Sacré-Cœur. Il faut l'aimer le plus possible. Il faut être heureux de nous donner du mal pour cela.

Ces trois résolutions, prenons-les sincèrement. Mettons-les aux pieds du Sacré-Cœur et demandons-lui de les bénir. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

LES TROIS MERVEILLES DE CETTE SOLENNITÉ

*Tribus miraculis ornatum diem
sanctum colimus.*

Nous célébrons le jour qui a été
sanctifié par trois miracles.

La fête de l'Épiphanie est certainement l'une des solennités les plus touchantes et les plus fécondes en fruits de salut. Nous y célébrons le souvenir de trois grands miracles qui ont leur répercussion dans l'ensemble de la vie chrétienne : le miracle de l'Étoile mystérieuse qui amena les Mages au berceau de l'Enfant-Dieu, *hodie stella magos duxit ad præsepium* ; le miracle du baptême du Sauveur dans les eaux du Jourdain par le plus saint des enfants des hommes, *hodie in Jordane a Joanne Christus baptisari voluit* ; le miracle du changement de l'eau en vin, *hodie vinum ex aqua factum est ad nuptias*.

Méditons au point de vue pratique ces trois miracles que le Christ a accomplis pour notre salut, *ut salvaret nos* ! Nous y trouverons, en même temps qu'un sujet d'allégresse, une ample matière pour notre édification et notre sanctification. *Alleluia !*

I

Une antique prophétie déclarait qu'une étoile extraordinaire annoncerait la venue du Messie promis par Dieu, prédit par les prophètes et attendu depuis si longtemps. Les Mages, per-

sonnages importants de l'Orient, l'aperçurent et ils se dirent : « Voici le signe du grand Roi. » Et ils se mirent immédiatement en chemin pour venir lui offrir leurs hommages. Animés d'un courage intrépide, ils quittèrent leurs sujets, car d'anciens auteurs leur reconnaissent la dignité royale, leur patrie, leurs parents et leurs amis. Ils affrontèrent les difficultés et les peines d'un long voyage. Ils arrivent à Jérusalem, guidés par l'étoile miraculeuse, et vont directement au palais du roi Hérode. « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? » demandent-ils sans hésiter. Hérode assemble les corps constitués et leur demande réponse à cette question. « C'est à Bethléem qu'il est né, » dirent-ils. Et hypocritement, s'adressant aux Mages, il leur communique la réponse des princes des prêtres. « Allez donc, ajouta-t-il, et quand vous l'aurez trouvé, j'irai moi-même l'adorer. » Les Mages reprennent donc leur route, guidés de nouveau par la sainte étoile. Et sans dédain pour la pauvre étable, au-dessus de laquelle s'arrêta l'astre miraculeux, ils entrèrent, ils se prosternèrent avec dévotion et offrirent leurs présents au Fils de Dieu fait homme, au Messie sauveur du genre humain : l'or, l'encens et la myrrhe. Par ces dons symboliques, ils proclamaient la royauté, la divinité et l'humanité de Jésus. Après avoir satisfait leur piété, avertis par un ange, ils retournèrent par un autre chemin dans leur pays où ils se firent les apôtres du Messie, racontant avec amour la venue du Désiré des nations, son ineffable humilité et son incomparable bonté.

Nous avons, nous aussi, une étoile qui nous conduit à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est l'enseignement infaillible de l'Eglise, colonne et soutien de la vérité ; de l'Eglise qui ne cesse de nous redire les grandeurs, l'excellence et l'amabilité du Fils de Dieu fait homme. Nous avons la grâce qui éclaire nos esprits et touche délicieusement nos cœurs, qui nous appelle à la pénitence, au sacrifice, à la conversion. Nous avons une autre étoile, c'est celle de la lampe du sanctuaire qui nous conduit au pied du tabernacle, pour y offrir nos hommages au Maître du ciel et de la terre.

Imitons les Mages dans leur vaillant courage. Ils ne tiennent aucun compte des critiques dont ils sont l'objet, parce qu'ils abandonnent ce qu'ils ont de plus cher, sur la foi d'un astre ! Dieu a parlé, ils obéissent : cela leur suffit. Ils sont aussi prompts qu'heureux de faire un voyage long et pénible pour contempler le Rédempteur. Ils affrontent la méchanceté du cruel et soupçonneux Hérode, en lui posant une question qui pouvait leur coûter la vie, puisque ce tyran sanguinaire n'avait pas craint de massacrer des membres de sa famille dont il pensait qu'ils voulaient le détrôner. « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? »

Imitons les Mages dans leur générosité. Ils offrent à l'Enfant-Dieu de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nous aussi, donnons au Sauveur notre personne, nos biens, notre esprit, notre cœur. Offrons-lui l'or de la charité ; observons les commandements du bon Dieu continuellement, intégralement, allègrement. Aimons notre prochain d'un amour sincère, pardonnant les offenses et lui faisant le bien qui est en notre puissance. Offrons l'encens, c'est-à-dire la prière bien faite, la prière humble, recueillie et confiante, qui triomphe du cœur de Dieu. Offrons la myrrhe, c'est-à-dire la patience. Ah ! qui que nous soyons, nous avons des peines à supporter. Nous sommes dans la vallée des larmes. Nous avons à souffrir dans notre âme et dans notre corps, de la part du démon, de la part du monde, tout entier placé dans le mal, de la part de nos semblables qui nous font porter le poids de leur jalousie, de leurs injustices, de leurs médisances, de leurs calomnies et de leurs persécutions. En face de ces épreuves soyons, comme les Mages, forts et vaillants. Quand la nature faiblit, que la grâce nous relève. Disons : Je veux ce que Dieu veut, comme il le veut, et aussi longtemps qu'il le veut. Que la maxime de S. François de Sales soit notre soutien : UNE ONCE DE PATIENCE VAUT MIEUX QU'UNE LIVRE DE CONSOLATION !

Imitons les Mages dans leur obéissance et surtout dans leur apostolat et leur prosélytisme. Par nos exemples, par nos paroles, faisons connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ. Répondons prudemment et énergiquement aux attaques qui sont faites contre la religion. Ne vivons plus pour nous, mais que Jésus-Christ vive en nous ! Pensons comme Jésus-Christ, parlons comme Jésus-Christ, agissons comme Jésus-Christ. Prenons comme règle de notre vie la charité chrétienne, promulguée dans le Sermon sur la montagne : bienheureux ceux qui sont détachés des biens périssables ; bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; bienheureux les miséricordieux ; bienheureux les cœurs purs ; bienheureux les pacifiques ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ; bienheureux ceux qui sont maudits, persécutés, calomniés à cause du Christ. Les Mages ont été animés de cet esprit. Puissions-nous leur ressembler !

Voilà le premier miracle que nous célébrons dans la solennité de l'Epiphanie. *Hodie stella Magos duxit ad præsepium*. Passons au second : nous y trouverons également de bien belles pensées et de magnifiques exemples.

II

Ce second miracle, c'est le baptême de Notre-Seigneur dans le Jourdain par S. Jean-Baptiste.

Assurément Jésus était exempt de toute dette vis-à-vis de la justice divine. Saint, juste, innocent, l'auguste Trinité n'avait aucune expiation à exiger de lui. Et néanmoins il vient avec la foule des Israélites recevoir le baptême de la pénitence. Le Précurseur, éclairé de la lumière d'En-Haut, connaissait son incomparable sainteté ! Et il refuse de lui conférer le baptême symbolique. Notre-Seigneur insiste ; et il descend dans le Jourdain en disant : « Il faut que toute justice s'accomplisse. » Il voulait conférer aux eaux le pouvoir de purifier les hommes du péché originel. Et pendant que S. Jean-Baptiste accomplissait la volonté de Celui dont il disait qu'il n'était pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, le ciel s'entr'ouvrit, et le Saint-Esprit, l'Esprit de simplicité et de pureté descendit, sous forme de colombe, sur le Messie, et une voix mystérieuse se fit entendre, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le ! »

Que de merveilles dans ce mystère ! Que d'instructions pratiques nous y trouvons pour la conduite de notre vie !

Cette scène nous rappelle et met dans un relief éclatant la personne de Notre-Seigneur. Nous l'avons insinué : il n'était en aucune manière tenu au baptême de pénitence puisqu'il était la sainteté incréée, que sa pureté était plus brillante que le soleil et sa perfection plus élevée que les cieux. Et néanmoins il veut se confondre avec les Israélites, paraître comme l'un d'entre eux et s'assujétir à une loi qui n'était pas faite pour lui.

C'est une merveilleuse leçon d'obéissance. *Ipsium audite !* Oui, obéissons au Sauveur dans tous ses commandements, et même dans les conseils qu'il veut bien nous donner pour notre perfection. *Ipsium audite !* Obéissons au Sauveur dans tous ceux qui le représentent ; celui qui obéit aura des merveilles à raconter. *Ipsium audite !*

Mais pourrions-nous oublier la belle parole du Père éternel ? « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Que Jésus soit donc l'objet de toute notre affection et de tout notre amour. Qu'il tienne la première place dans notre cœur. Il est la sagesse éternelle, la puissance éternelle, la bonté éternelle. Il est compatissant pour toutes nos misères physiques et morales. Il veut nous venir en aide dans toutes nos nécessités. C'est lui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » Les promesses humaines sont trompeuses ; celles de Notre-Seigneur obtiennent toujours leur effet, pourvu que nous allions à lui avec confiance. Il est le meilleur des amis, il est le plus généreux des bienfaiteurs, il est le plus sûr des protecteurs.

Le baptême de Notre-Seigneur nous rappelle

d'autre part notre propre baptême. Jésus n'avait nul besoin d'être baptisé, puisqu'il est le Dieu très saint et très grand. Mais il a voulu se soumettre au baptême de Jean afin de donner aux eaux, comme je l'ai dit, la vertu purificatrice capable d'effacer le péché originel. Aussi bien, remercions Dieu d'avoir reçu ce divin sacrement qui nous a donné la grâce sanctifiante et nous a rendus aptes à recevoir les autres sacrements par lesquels nous est conférée la plénitude de la vie chrétienne. Célébrons avec bonheur l'anniversaire de cette grâce première et très précieuse qui nous a faits les enfants de Dieu et de l'Eglise et nous a imprimé le caractère indélébile de frères de Jésus-Christ. Qu'une de nos dévotions les plus chères soit de renouveler les vœux sacrés du baptême, les plus nobles que nous puissions imaginer, et qui sont eux-mêmes un acte de charité parfaite. Aimons à redire souvent, matin et soir, ces vœux magnifiques : « Mon Dieu, je renonce de tout mon cœur à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir ! » Efforçons-nous de récupérer, dans une certaine mesure, les dons gratuits que Dieu avait accordés à nos premiers parents. Ils avaient une science merveilleuse : nourrissons avec avidité notre intelligence par la lecture des saintes Lettres et par l'audition pieuse de la parole de Dieu. Ils étaient exempts de la concupiscence : appliquons-nous généreusement à la pratique de la mortification. Ils ne connaissaient pas la souffrance : sanctifions l'épreuve par l'exercice de la pénitence. Ils ne devaient pas mourir, mais il leur était réservé de passer des misères de cette terre aux joies du paradis : acceptons la mort, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, pour expier nos défauts et mériter le bonheur de quitter la vie qui passe pour entrer dans l'existence sans fin. *Vita mutatur, non tollitur !*

III.

Voici le troisième miracle de la fête de l'Epiphanie : c'est le changement de l'eau en vin par Notre-Seigneur : *Hodie vinum ex aqua factum est ad nuptias*. L'Evangile nous le dit, des noces furent célébrées à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Et Jésus fut invité aux noces avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère, consciente de sa puissance sur son Sacré Cœur, dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Or il y avait là six urnes de pierre pour servir aux purifications en usage parmi les Juifs et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces urnes. » Et ils les remplirent jusqu'au bord.

Alors Jésus leur dit : « Puisez-en maintenant et portez-en au maître d'hôtel. » Ce qu'ils firent. Dès que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, il en fut tout étonné. Ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs le savaient bien, il appela l'époux et lui dit : « Partout on sert d'abord le bon vin, puis, quand les convives ont bu abondamment, on sert le moins bon. Mais vous, vous avez conservé le bon vin jusqu'à présent. » Ce fut là le premier miracle que Jésus fit en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Pourquoi l'Eglise célèbre-t-elle avec enthousiasme ce miracle en la solennité de l'Epiphanie ? C'est parce que, comme l'étoile de Bethléem, comme le baptême du Sauveur dans le Jourdain, c'est une manifestation éclatante de la divinité du Sauveur. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse agir sur la substance des choses ; il n'y a qu'un Dieu qui puisse par un acte de sa volonté changer la nature de l'eau et en faire un vin exquis. Les disciples l'ont bien compris ; ils ont eu la claire perception de la gloire du divin Jésus, et ils ont cru en lui !

D'autre part, ce changement de l'eau en vin a certainement une ressemblance avec le mystère de la Transsubstantiation. A la messe le prêtre, ministre du Sauveur, convertit le vin au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qui était aliment corporel, vin matériel, est changé au sang du Rédempteur par le plus étonnant prodige. Ce qui réjouissait et soutenait le corps humain disparaît pour devenir le divin breuvage de l'âme. Il ne reste que les apparences, les espèces. Le miracle de Cana est une faible image du miracle incomparable de l'Eucharistie.

Remarquons bien, chrétiens, ce qui se passa à ces noces mémorables. Le vin miraculeux de Cana eut pour magnifique résultat, en réjouissant les convives, de fortifier la foi des disciples. A partir de ce moment, leur fidélité sera plus grande ; ils suivront le Messie avec un plus grand amour dans ses courses apostoliques, sans se laisser ébranler par les contradictions et les persécutions sans nombre dont fut l'objet leur divin Maître. Ils avaient bu à la coupe miraculeuse, et ni le monde, ni le démon, ni l'enfer ne purent les vaincre. Ils devinrent capables de tous les dévouements. Ainsi en est-il, et mieux encore, du vin eucharistique. Quand nous communions, le sang du Sauveur nous remplit de force et de courage. Nous devenons terribles au démon ; l'ange exterminateur est frappé d'impuissance à notre égard. Les attraites du monde perdent leur influence. Une vie nouvelle, une vie divine circule dans nos veines. Dieu nous donne une énergie ineffable qui nous permet, si nous le voulons, de résister victorieusement à toutes les tentations. Venons donc à la messe où

le sang divin nous communique ses salutaires influences. Allons à la Table sainte recevoir dans la communion les divines assistances du sang de Notre-Seigneur, du vin divin qui transfigure toutes nos facultés. Par ce sang nous sommes gratifiés d'une force incomparable; ce qui nous paraissait impossible devient facile, parce que Dieu est avec nous. Comme aux noces de Cana les disciples crurent au Sauveur, s'attachèrent à lui et lui vouèrent un amour inaltérable: le mystère de la transsubstantiation fait de nous des créatures nouvelles, illumine notre entendement, enflamme notre espérance et embrase notre charité. Nous vivons en chrétiens convaincus et vaillants. O sang de Jésus, puissions-nous de plus en plus vous estimer, vous vénérer et vous aimer. Oh! oui, soyez le principe de notre activité surnaturelle! Soyez la joie, la force, la vie de nos âmes! Que par vous nous soyons remplis de magnanimité pour accomplir tous nos devoirs facilement, généreusement et complètement à l'égard de Dieu, à l'égard du prochain et envers nous-mêmes! Puissions-nous, par vous, être tout divinisés! *Hodie vinum ex aqua factum est ad nuptias.*

**

Je suis persuadé que vous avez conçu, après les quelques paroles que je viens de vous adresser, une haute estime pour la fête de l'Épiphanie. Et je suis assuré qu'elle excite dans vos cœurs les plus beaux sentiments. Comme son nom l'indique, c'est une merveilleuse *manifestation*. C'est la manifestation du Verbe incarné dans une chair mortelle. C'est la solennité de la fondation de l'Eglise dans la personne des Mages. C'est la fête des présents. C'est la fête du saint baptême. C'est la fête de la foi. C'est la fête des grands miracles. C'est la fête très chère à l'Eglise qui la célèbre avec une pompe solennelle, où l'on ne sait quoi admirer de plus dans les paroles et dans les chants. Dans les antennes qui résument ses sentiments, elle en exprime magnifiquement la nature, la grandeur et la sublime portée. « Celui qui existe avant tous les siècles, dit-elle, Notre-Seigneur et notre Maître, a daigné apparaître aujourd'hui. Elle est venue ta lumière, ô Jérusalem; et la gloire du Seigneur s'est levée pour toi; et toutes les nations marcheront à ta lumière. Gloire à Dieu! Les Mages ouvrirent leurs trésors et offrirent leurs présents au Seigneur: de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Louez Dieu, mers et fleuves, bénissez le Seigneur; fontaines, entonnez un cantique de glorification au Maître suprême. Louez Dieu! Cette étoile miraculeuse brille comme la flamme; elle manifeste le Dieu, Roi de l'univers. Les Mages la virent et ils apportèrent leurs présents au grand Roi! » C'est bien le développement de la belle an-

tienne du *Magnificat* qui est si touchante et si remplie d'allégresse: « *Tribus miraculis ornatum diem sanctum colimus.* Nous honorons le jour saint, orné de trois miracles. »

L'Eglise, en cette fête, se réjouit: réjouissons-nous avec elle! Mais ce n'est pas assez de nous livrer à l'allégresse: tirons les conclusions qui découlent de cette belle solennité. Soyons remplis d'une foi vive, vaillante et inébranlable. Conservons toujours le bienfait ineffable de notre baptême en gardant avec soin la grâce qu'il nous a conférée, en renonçant sincèrement à Satan et en vivant généreusement pour Dieu. Surtout ayons une dévotion ardente, pleine d'amour, pour l'Eucharistie, où le vin est changé au sang du Sauveur. Et ainsi nous serons de vrais chrétiens, nous serons, au milieu de ce mauvais monde, une belle manifestation de la vérité, de la vertu, de la sainteté. Et, en donnant à nos frères le bon exemple, nous nous préparerons une bienheureuse éternité. *Tribus miraculis ornatum diem sanctum colimus.* Gloire à Dieu! Paix et espérance pour nous! Ainsi soit-il!

COURS DE PRÉDICATION

En réponse à plusieurs demandes de renseignements, nous rappelons à nos lecteurs que nous avons publié dans les dernières années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial*):

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion**, par un Curé de campagne. — La première partie, **LE DOGME** (48 instructions), se trouve dans les années 1899 et 1900; la deuxième partie, **LA MORALE** (34 instructions), en 1901; la troisième, **LES SACREMENTS** (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques**: le **SYMBOLE DES APÔTRES** (37 prênes) en 1897 et 1898; la **GRACE** (9 prênes) et les **SACREMENTS** (64) en 1899, 1900 et 1901; le **DÉCALOGUE** (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **instructions pour chaque dimanche**, plus particulièrement inspirées de l'évangile, en 1903 et 1904.

Chaque année du *Paroissial* est en vente à nos bureaux au prix de 8 f., port en sus. La Collection compose le *Sermonnaire* le plus riche et le plus varié qu'on puisse trouver.

En vente à nos bureaux :

LE DÉSERTEUR

Drame social en trois actes

Brochure in-16 de 70 p., franco 0 f. 75. — *Cinq exemplaires*: franco 3 f. — Pas de droits de représentation à payer pour jouer cette pièce.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 decembris 1912.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1912)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

NOUVEL AN : Vœux de grâce et de paix	929
EPIPHANIE : Les trois merveilles de cette solennité	941
QUARANTE-HEURES : Nécessité de la réparation	60
JEUDI SAINT : Les préliminaires de la Passion	193
VENDREDI SAINT : La Passion	196
— La Croix autel, chaire et tribunal	231
PAQUES : Jésus-Christ est le Fils de Dieu	225
— Notre joie et notre espérance	228
— Le fait de la Résurrection	702
SAINT JOSEPH : Le serviteur fidèle	245
— Ses vertus	248
— Le saint le plus populaire	285
ASCENSION : Le ciel et l'Eucharistie	337
PENTECOTE : Les dons du Saint-Esprit	353
— L'union des cœurs et des langues	369
— L'œuvre du Saint-Esprit	372
— Aimer l'Eglise	390
TRINITÉ : La foi théorique et pratique au mystère de la Sainte Trinité	375
FÊTE-DIEU : La grande prière eucharistique	385
SACRÉ-CŒUR : Le culte du Sacré-Cœur	401
SAINT PIERRE ET SAINT PAUL : Le devoir de l'apostolat et ses conditions	462
— Le Pape	465
TOUSSAINT : Sur le salut	769
— Sur l'immortalité de l'âme	771
COMMÉMORATION DES DÉFUNTS : Le souvenir des Trépassés	762
— L'enfer et le purgatoire	785
OCTAVE DES MORTS sur <i>Les funérailles chrétiennes</i> : I. Le glas funèbre, 641. — II. Les cierges, 660. — III. La levée du corps, 675. — IV. Les Matines, 689. — V. Les Laudes, 692. — VI. La messe d'enterrement, 713. — VII. L'absoute, 717. — VIII. L'inhumation chrétienne, 742.	
SAINTES RELIQUES : Les souffrances des saints	801
DÉDICACE : Le respect dans les églises	803
— La double consécration des églises	805
NOËL : Le mystère de Noël	913
— Imiter Jésus enfant	917
— Jésus Sauveur	920
— L'école de la Crèche	922

II. — Fêtes de la Sainte Vierge

ASSOMPTION : Marie Reine du ciel	577
— L'abaissement principe de gloire	585
— La mort de la Sainte Vierge	777
— L'Assomption de Marie	779
— Le couronnement de la Sainte Vierge	782
NOTRE-DAME DE LA SALETTE : Le blasphème	673
SEPT-DOULEURS : Compatir aux douleurs de Marie	693
ROSAIRE : Excellence et efficacité du Rosaire	737
<i>Entretiens sur le Rosaire</i> : XXVII et XXVIII.	
Premier mystère <i>douloureux</i> : l'agonie, 430 et 484. — XXIX. Deuxième mystère : la flagellation, 486. — XXX. Troisième mystère : le couronnement d'épines, 503. — XXXI. Quatrième mystère : 1. Jésus chargé de sa croix, 506. — XXXII. 2. Jésus et sa Sainte Mère, 522. — XXXIII. 3. Simon le Cyrénéen et sainte Véronique, 532. — XXXIV. Cinquième mystère : 1. Le crucifiement, 569. — XXXV. 2. Les sept paroles, 597. — XXXVI. 3. Notre-Dame de Pitié, 613. — XXXVII. Premier mystère <i>glorieux</i> : 1. Jésus apparaît à Marie, 644. — XXXVIII. 2. Jésus apparaît aux amis de sa Mère, 699. — XXXIX. 3. Le fait de la résurrection, 702. — XL. Deuxième mystère : 1. L'Ascension, 731. — XLI. 2. L'Ascension prélude de l'Assomption, 734. — XLII. Troisième mystère : 1. Les apôtres prient avec Marie, 750. — XLIII. 2. Le Saint-Esprit remplit l'âme de Marie, 774. — XLIV. Quatrième mystère : 1. La mort de la Sainte Vierge, 777. — XLV. 2. L'Assomption de Marie, 779. — XLVI. Cinquième mystère : Le couronnement de la Sainte Vierge, 782.	
IMMACULÉE-CONCEPTION : Nature et preuves de ce dogme	851
— La beauté d'une âme sans tache	881

Panégyriques

Sainte Agnès	38
Saint Aignan	821
Saint André	861
Saint Antoine (allocution à des ouvriers)	5
Saint Blaise	2

2

Sainte Catherine : 1. Soyez des chrétiennes foncièrement instruites, 842. — 2. La jeune fille pieuse, 854. — 3. Sainte Catherine modèle des vertus de la jeune fille dans sa vie et dans sa mort, 857.	
Sainte Elisabeth de Hongrie	824
Saint François d'Assise.	721
Saint Henri	497
Saint Jean de Dieu.	129
Saint Jean-Baptiste de la Salle.	880
Sainte Jeanne de Chantal	625
Bienh. Jeanne d'Arc : 1. La Grande Française, 301. — 2. Pieuse et patriote, 340. — 3. Le cinquième centenaire de sa naissance, 345.	
Saint Louis, roi de France.	609
Sainte Lucie.	909
Sainte Marie-Madeleine.	529
Saint Martin de Tours	817
Saint Michel archevêque	705
Saint Nicolas.	897
Sainte Odile d'Alsace.	893
Sainte Thérèse.	746
Saint Vincent Ferrier.	251

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole (fin)

LVI. — La résurrection de la chair.	65
LVII. — Le jugement particulier.	81
LVIII. — Le jugement général.	124
LIX. — L'éternité malheureuse	156
LX. — L'éternité bienheureuse.	204

Instructions dominicales

I. — 1 ^{re} Dimanche de l'Avent : Le jugement général et ses préparatifs.	833
II. — 2 ^e Dimanche de l'Avent : Les miracles de Jésus preuve de sa divinité	849
III. — Immaculée-Conception : Nature et preuves de ce dogme	851
IV. — 3 ^e Dimanche de l'Avent : Vie et doctrine de Jésus preuves de sa divinité.	883
V. — 4 ^e Dimanche de l'Avent : Nécessité et pratique de la vertu de pénitence	901
VI. — Noël : Nature et motif de l'Incarnation.	902
VII. — Dimanche dans l'Octave : Jésus objet de contradiction.	904

Sept conférences sur la Vertu de religion

I et II. — L'adoration.	513 et 517
III. — L'action de grâces : 1 ^{re} Pour le pardon.	548
IV. — — 2 ^e Pour les vertus théologiques.	551
V. — L'expiation.	554
VI. — La prière, acte de religion.	557
VII. — La sainte messe, acte de religion par excellence.	561

Conférences de Carême sur les périls de l'heure présente

I. — Les périls de la foi catholique.	84
II. — Les périls de la religion	97
III. — Défendre et propager la religion	118
IV. — Périls de la conscience.	145
V. — Périls de la famille.	161
VI. — Périls de la France	177

Petit Carême aux hommes sur les devoirs religieux

I. — La connaissance des devoirs religieux.	91
II. — La volonté du devoir.	100
III. — Pratique des devoirs religieux.	116
IV. — Faire son salut.	149
V. — Le devoir de la confession	165
VI. — Le devoir pascal.	181
VII. — Pâques.	182

Sept Chemins de Croix pour les Vendredis de Carême

I. — La Rédemption.	70
II. — Les péchés du monde.	102
III. — La charité	117
IV. — L'espérance	121
V. — La religion.	150
VI. — La réparation	166
VII. — La Passion.	183

Lectures sur Notre-Dame de Pontmain

I. — Les avertissements	233
II. — Le châtement.	254
III. — Deux belles âmes.	257
IV. — L'apparition.	259
V. — Nouveaux témoins.	262
VI. — La foule en prière.	264
VII. — « Mais priez, mes enfants »	267
VIII. — « Dieu vous exaucera en peu de temps »	269
IX. — « Mon Fils se laisse toucher »	273
X. — Le signe du pardon.	275
XI. — « En peu de temps »	278
XII. — L'enquête	280
XIII. — Le jugement doctrinal.	282
XIV. — Pourquoi « le Fils se laisse toucher »	289
XV. — Le Vœu national	291
XVI. — Notre-Dame d'Espérance.	294

Lectures sur Notre-Dame du Laus

I. — Benoîte Rencurel.	305
II. — Les premières apparitions	307
III. — L'éducation de la Bergère.	309
IV. — « Je suis Marie, Mère de Jésus »	313
V. — Au Pindrau	315
VI. — Au Laus	318
VII. — La sainte chapelle	321
VIII. — Benoîte stigmatisée	323
IX. — La chapelle du Précieux-Sang	326
X. — L'interdit	329
XI. — Benoîte à Marseille	331
XII. — Les épreuves de Benoîte	358
XIII. — Ses joies.	360
XIV. — Sa mort	363
XV. — La Vénérable.	366

Pour le Premier Vendredi (suite)

XXXV. — Le Sacré-Cœur notre refuge.	63
XXXVI. — Le Sacré-Cœur fondement de notre foi.	209
XXXVII. — Sous le regard du Sacré-Cœur	373
XXXVIII. — Le don de notre cœur.	406
XXXIX. — Les fruits de l'abandon à Dieu	408
XL. — La joie spirituelle	445
XLI. — Remercions le Sacré-Cœur	447
XLII. — Le péché contre le Sacré-Cœur.	509
XLIII. — La libéralité du Sacré-Cœur	727
XLIV. — Les âmes souffrantes et le Sacré-Cœur	789
XLV. — Le Sacré-Cœur centre de vie.	886
XLVI. — Le temps de l'amour.	939

Adoration perpétuelle

DEUX TRIDUUMS PRÉPARATOIRES : — I. Les trois péchés contre la communion : 1. La communion sacrilège.	17
2. La communion défectueuse	33
3. L'abandon de la sainte communion	49
II. Le sacrifice eucharistique divin mémorial	469
Les effets de l'Eucharistie.	474
Motifs de communier fréquemment.	478
SERMONS POUR LE JOUR : Pour la fête du Saint Nom de Jésus	1
Le Maître vous appelle.	566

Allocutions de Confirmation

I. — L'intelligence et le courage du devoir	545
II. — Ce qu'elle donne et ce qu'elle demande . . .	647
III. — Grandeur de la Confirmation	711
IV. — Ses effets	830

Une Retraite à des jeunes filles

<i>Instruction préparatoire : Ce qu'il faut faire pendant la retraite</i>	417
<i>1^{re} jour : I. L'ennemi</i>	420
— II. Les armes	423
— III. L'apostolat par la prière	427
<i>2^e jour : I. La confession.</i>	433
— II. L'apostolat par l'exemple	436
— III. La grande source de la force	439
<i>3^e jour : I. La communion quotidienne.</i>	449
— II. L'apostolat par l'action	452
— III. Le devoir social	455
<i>Clôture de la retraite : La communion finale.</i> . .	459

Sermons sur quelques Œuvres

I. — L'Association des Enfants de Marie	629
II. — Le Tiers-Ordre de St-François	657
III. — Les écoles libres	791
IV. — Pour un orphelinat de jeunes filles	794

Sujets de circonstance

Pour une Profession de religieuses garde-malades : Trois promesses	8
Pour une Profession de religieuses hospitalières : Ce que Dieu demande et ce qu'il promet	891
Premier dimanche de Carême : L'observation du Carême	88
Ouverture d'une retraite pascale : Comment en assurer le succès	188
Pour le temps pascal : Le <i>Regina cœli</i>	237
Pour la fin de l'année : Le prix du temps	925
Première messe : Un beau temps pour être prêtre .	593
— La fonction du prêtre	594
Pour une distribution de prix dans une école de jeunes filles	564
Pour la rentrée des classes : Le double travail .	724
Inauguration d'une école libre : Ce qu'est l'école libre	888
Pour une bénédiction de cloches : La voix des cloches	729
Pour la fête patronale d'un martyr : Les deux manières d'aimer la vie	653
Pour la fête de S. Luc : La lecture de l'Evangile .	655
Pour une messe de la Croix-Rouge française et des Médailles militaires : La Religion auxiliaire de la Patrie	812
Allocution pour une fête du Souvenir Français .	396
Pour la fête d'une Confrérie de cultivateurs : Agri- culture et religion	859
A des enfants : I. Jésus l'ami des enfants	155
— II. La sauvegarde de l'innocence	169
— III. La visite au Saint-Sacrement	191
— IV. Sur l'égoïsme	351
— V. La présence de Jésus dans les églises . . .	409
Allocution pour une fête de la Sainte-Enfance .	885
Allocutions de mariage	481, 482, 483, 524

Courtes instructions pour la prière du soir
(suite)

XI. — Histoire de Zachée	26
XII. — Les leçons de l'histoire de Zachée	42
XIII. — Jésus guérit deux aveugles à Jéricho . .	73
XIV. — Parole des mines	95
XV. — Jésus se met en route pour Jérusalem : physionomie du pays : la Mer Morte	107
XVI. — En route pour Jérusalem (suite)	153

XVII. — Jésus monte à Jérusalem et arrive à Béthanie	203
XVIII. — Marie-Madeleine oint Jésus au milieu d'un banquet, chez Simon le Lézpreux	249

Avis paroissiaux

Propagation de la Foi et Sainte-Enfance	25
La visite au Saint-Sacrement	54, 55
Des intentions avec lesquelles il faut faire l'au- mône	92
La cérémonie des Cendres	98
Au début du Carême	105
Les services du Carême pour les défunts	106
Le devoir pascal	186
La Semaine Sainte	187
Dernier appel au devoir pascal	243
Après les Pâques	244
Annnonce de la Confirmation	296
Le Mois de Marie	299
Aux parents après la communion solennelle des enfants	334
Les Rogations	335
Le pain béni	393
Pour annoncer la Fête-Dieu	394
Après la procession de la Fête-Dieu	395
La fête patronale	405
Les prières du prône	443
Il faut maintenir le bon renom de sa paroisse .	444
Un bel enterrement	489
A travers la campagne	490
Dans les régions aériennes	491
Pour le temps de la moisson	493
De la facilité avec laquelle on s'excuse	501
De la légèreté avec laquelle on accuse le prochain .	502
Il faut maintenir le bon renom de sa paroisse .	547
Pour le dimanche avant l'Assomption : Aux per- sonnes qui portent le nom de Marie	572
La croix du chemin	573
L'Evangile du dimanche	664
Quelques réflexions sur la persistance insolite de la pluie	679
La bénédiction des semences	681
Les inscriptions tumulaires	710
Le chant du <i>Libera</i> et la visite au cimetière . .	725
Les places d'église	736
Ceux qui ne prient pas	760
Sur l'assistance à la messe	761
Méthodes pour entendre la messe	790
Après les récoltes	808
Pour le dimanche après la Toussaint	810
A propos de l'enseignement religieux	827
Les Saintes Images	839
Pour le dimanche avant Noël	934
La dévotion à la Crèche	935
Pour le dernier dimanche de l'année	936
La lampe du sanctuaire	840
Sur l'obligation d'entretenir son église et de pour- voir aux frais du culte public	923
L'hiver image du péché	937

Varia

Faisons nos Pâques	201
A des enfants avant de leur donner le cachet-sou- venir de la Première Communion solennelle . . .	287
Les lectures dangereuses	411

Plans d'instructions sur les Sacrements

I. — La grâce	56
II. — La grâce habituelle ou sanctifiante	57
III. — La grâce actuelle	58
IV. — Coopération à la grâce	59
V. — Le mérite	68
VI. — La prière	69
VII. — Conditions et circonstances de la prière .	94
VIII. — Des différentes sortes de prières	128

IX. — L'Oraison dominicale	236
X. — La Salutation angélique	272
XI, XII et XIII. — Les sacrements en général, 288, 300, 348	
XIV et XV. — Le Baptême	349 et 350
XVI et XVII. — La Confirmation	520 et 521
XVIII. — L'Eucharistie : 1. La présence réelle	587
XIX. — 2. Conséquences de la présence réelle	587
XX. — 3. Matière et forme, ministre, sujet	588
XXI. — 4. Nécessité et effets	616
XXII. — 5. Dispositions pour bien communier	633
XXIII. — 6. La mauvaise communion	633
XXIV. — 7. La Visite au Saint-Sacrement	634
XXV. — 8. La messe	647
XXVI. — La Pénitence : 1. Nature	664
XXVII. — 2. L'examen de conscience	679
XXVIII. — 3. La contrition	709
XXIX. — 4. La confession	709
XXX. — 5. Manière de se confesser	741
XXXI. — 6. La satisfaction	811
XXXII. — 7. Les indulgences	812
XXXIII. — L'Extrême-Onction : 1. Nature, nécessité, effets	828
XXXIV. — 2. Dispositions pour la bien recevoir	829
XXXV. — L'Ordre : 1. Nature, degrés, effets	842
XXXVI. — 2. Grandeur du prêtre	853
XXXVII. — Le Mariage : 1. Nature et propriétés	890
XXXVIII. — 2. Moyens de faire un heureux mariage	907
XXXIX. — 3. Devoirs des personnes mariées	908
XL. — Les Sacramentaux	908

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge (fin)

II. — Marie et les nécessités d'ordre spirituel

(suite) : 2^e Marie et les pêcheurs (suite), 11, 27. — 3^e Marie et les mourants, 75.

III. — Marie et les nécessités d'ordre matériel, 109, 138, 171.

IV. — Pèlerinages en l'honneur de Marie 210

V. — Variétés 215

Trésor d'histoires sur saint Joseph

I. — Les serviteurs de S. Joseph 535

II. — Faveurs de l'ordre spirituel obtenues par l'intercession de S. Joseph 589 et 600

III. — S. Joseph patron de la bonne mort 616

IV. — Faveurs de l'ordre temporel obtenues par l'intercession de S. Joseph 635, 649 et 666

V. — Variétés 681

Variétés

Dialogue pour Catéchisme de jeunes filles : L'Immaculée Conception de la Vierge Marie 845

Le Déserteur : Drame social en trois actes 865

Œuvres pour les Provinciaux résidant à Paris 880

Catéchisme de persévérance

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — Saint Paul (suite)

Première Partie : Saint Paul en Orient (suite)

XXII. — Troisième mission : S. Paul à Ephèse 398

XXIII. — L'apostolat de S. Paul à Ephèse 414

XXIV. — Les troubles de Corinthe 494

XXV à XXXIV. — La première Epître aux Corinthiens 510, 526, 542, 574, 605, 622, 654, 766, 798, 814

TABLE ANALYTIQUE

Absoute. — Cérémonie très touchante qui était autrefois précédée de l'oraison funèbre du défunt, 717. — Les rites : en plus du crucifix le cercueil peut être orné de quelques fleurs et couronnes, surtout s'il s'agit des petits enfants ou des vierges, mais c'est le deuil qui doit dominer. Voici la croix qui chasse l'ennemi ; les cierges, symbole de Jésus-Christ lumière du monde, de la foi du défunt, de la rapidité de la vie, 718 ; puis l'eau bénite et l'encensement du corps qui a été sanctifié par les sacrements, 719. — Les prières : prière d'intercession par le prêtre : *Non intres* ; prière de sanctification, le *Libera* qui invite à la sainteté par le souvenir du jugement et se termine par une invocation pour le défunt, 719 ; prière de propitiation dans le *Pater*, les versets et l'oraison qui suivent, 720.

Action de grâces. — 1^o *Pour le pardon.* Dieu ayant fait toutes les créatures pour nous, nous devons le remercier de tous ses dons. Mais spécialement pour le pardon : car la grâce du baptême, qui nous a réconciliés avec Dieu, est un don tout gratuit et le prix du sang de Jésus-Christ, 548 ; après, nous péchons et Dieu pardonne encore, 549. Ce pardon étant plein et entier, Dieu nous aime comme si nous n'avions pas péché, nous témoignons notre reconnaissance en ayant en lui une confiance absolue, sans scrupules, 549, en ne nous contentant pas de regretter nos fautes, mais en détruisant en nous la volonté de pécher, en faisant une bonne action de grâces après l'absolution, au lieu de nous contenter de la pénitence sacramentelle. Ne pas ressembler au mauvais débi-

teur, 550. — 2^o *Pour les vertus théologales.* La grâce sanctifiante obtenue par le pardon est accompagnée des trois vertus théologales. La Foi : la philosophie est impuissante à nous donner la certitude sur nos origines et nos destinées, comme à nous imposer la pratique du bien, 551, c'est la foi qui le fait, donc la garder inébranlable et ne pas la laisser s'éteindre par la contagion, par le péché, par l'inaction, mais vivre de l'esprit de foi et s'attacher au *Credo*, synthèse de toutes nos croyances, 552. L'Espérance : elle est un don de Dieu, donc il convient de l'en remercier ; au reste elle surnaturalise nos préoccupations terrestres, nous fait aspirer au ciel et nous offre un motif de travailler à le mériter, 553. La Charité : c'est l'état de grâce, et la grâce sanctifiante, génération spirituelle qui nous communique la nature divine, fait de nous de vrais enfants de Dieu, 553, paroles de Notre-Seigneur. Par ces vertus, Dieu nous donne des droits au ciel, il n'est que juste de l'en remercier, 554.

Adoration. — La vertu de religion nous fait nous tenir à notre place devant Dieu en nous traçant nos devoirs. Le premier est celui de l'adoration ou la reconnaissance de la souveraineté de Dieu, 513. Or l'adoration est faite : 1^o de *respect* : Dieu y a droit, étant l'être infiniment grand et infiniment parfait ; partout, puisqu'il est partout, 514 ; et le souvenir de sa présence est le grand moyen de conserver ce respect, 515. 2^o De *soumission* : elle est inséparable de l'adoration et doit être universelle, soumission de l'esprit et de la volonté, même dans les épreuves ; mais elle est contrariée

par l'orgueil de l'esprit, 515, qui oublie Dieu dans la prospérité, discute les enseignements divins, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas approfondir la doctrine chrétienne; plus encore par la lâcheté du cœur, qui trouve Dieu trop exigeant, discute ses ordres et finalement l'offense, 516. 3^e D'*offrande*: tenant tout de Dieu, tout en nous lui appartient. Or on s'acquitte de ce devoir par la bonne intention qui offre à Dieu toutes les actions en général, et les faire dans un but purement naturel est indigne de l'homme puisque toutes peuvent contribuer à la gloire de Dieu, 517; par l'offrande des actes qui répondent le mieux aux désirs de Dieu, offrande que ne compensent pas les mortifications volontaires, 518. 4^e Du *don de soi-même*: c'est la meilleure manière de reconnaître notre dépendance envers Dieu, 518; c'est le don que font les religieux, mais on peut le faire dans le monde en faisant tout par devoir et parce que c'est la volonté de Dieu, 519. 5^e De l'*union de l'âme avec Dieu*: c'est Dieu qui élève l'âme à cette union, qui n'en est pas moins un résultat de l'offrande, et fait le bonheur ici-bas, 519.

Adoration perpétuelle. — *Deux Triduum préparatoires*: Trois péchés contre la communion: 1^o La communion sacrilège, 17. 2^o La communion défectueuse, 33. 3^o L'abandon de la communion, 49. — Le sacrifice eucharistique divin mémorial, 469. Les effets de l'Eucharistie, 474. Motifs de communier fréquemment, 478. — *Pour le jour*: En la fête du Saint Nom de Jésus, 1. Le Maître vous appelle, 566.

Aériennes (Dans les régions). — Les cieus rappellent la grandeur de Dieu, le paradis des élus, Jésus-Christ Soleil de justice, la brièveté de la vie, les tempêtes qui s'élèvent dans notre âme, 492.

Agnès (Sainte). — On trouve en elle tous les caractères de la virginité qui plaît à Dieu: elle est d'une piété au-dessus de son âge, aimant uniquement Jésus-Christ, à qui elle est intimement unie, méprisant tous les avantages terrestres, 39; aussi garde-t-elle à Jésus une fidélité absolue, 40. Dieu la récompense en attirant sur elle le respect, en la protégeant contre les audaces de ses persécuteurs, 40, et il agit de même à l'égard de quiconque veut rester pur; en lui accordant la grâce du martyre qu'elle subit avec joie; du ciel elle console ses parents désolés, 41.

Agriculteurs. — Ils ont raison ceux qui viennent remercier Dieu et le prier pour leurs récoltes. Ils reconnaissent la noblesse de leur état, car l'agriculture est nécessaire à l'humanité qu'elle nourrit, 859; elle procure la joie, malgré les fatigues; elle rapproche de Dieu en révélant les merveilles de la création, 860. En venant remercier et prier Dieu pour les biens de la terre, on prouve qu'on est homme de caractère et qui ne craint pas la raillerie, 860; homme d'honneur aussi qui rend à Dieu ce qui lui est dû, reconnaissance et dépendance, 861. — Voir *Campagne*.

Aignan (Saint). — A l'exemple du Sauveur il fut l'homme de la prière. Dans sa *vie de famille*: ses parents, foncièrement chrétiens et comprenant leur devoir, lui inspirent le goût de la piété et de la prière, 821, et c'est donc la faute aux parents si aujourd'hui les jeunes gens ne savent plus prier, 822. Dans sa *vie religieuse*: dans sa retraite de Vieil-Castel où sa principale occupation est la prière, aussi parvient-il à un degré de vertu qui le fait vénérer de tous; appelé à Orléans par l'évêque, ordonné prêtre, sa prière devient encore plus intense, 822. Dans sa *vie d'évêque*: c'est par piété qu'il achève la cathédrale de Sainte-Croix; par la prière qu'il délivre les prisonniers, qu'il délivre aussi Orléans de l'invasion d'Attila, 823.

Ame. — Ignorants ou vicieux, ceux qui nient

l'immortalité de l'âme; imprudents ceux qui n'y pensent pas. Les preuves se prennent: 1^o *de la part de Dieu* infiniment juste et bon. Juste, il doit récompenser le bien et punir le mal, or il ne le fait pas souvent en ce monde; à celui donc qui demanderait où est la justice de Dieu, il n'y a qu'à répondre qu'elle s'exerce dans l'autre vie, 771. Infiniment bon; la vie est une épreuve pour tous; or sans l'immortalité, il faudrait dire que Dieu nous a créés pour nous rendre malheureux et nous détruire ensuite; sans compter que l'espoir de l'heureuse immortalité adoucit les peines de la vie, 772. 2^o *De la part de l'homme*: il a horreur de la mort, or cette horreur ne se conçoit qu'autant qu'il a conscience de ne pas mourir tout entier; c'est d'ailleurs la conviction de tout le genre humain qui n'a pas pu se tromper en matière si grave; c'est le sentiment chrétien, car sans la croyance à l'immortalité les funérailles chrétiennes et la prière pour les morts deviennent un nonsens, 773.

André (Saint). — Il est un exemple de vie chrétienne, 861. De pêcheur de poissons, Jésus en fait un pêcheur d'hommes, et dans son apostolat il ne recule devant aucune fatigue, 862. Il apprend au chrétien que le devoir et la vertu doivent passer avant les biens et les plaisirs, et qu'il faut accepter les épreuves inséparables de toute vie humaine, 863. L'amour de saint André pour la croix, 863, est récompensé par un glorieux martyre. C'est une belle leçon de vaillance chrétienne, 864.

Année. — L'inventaire spirituel de fin d'année, 936. — Voir *Nouvel An*.

Apostolat. — *Le devoir*: le prêtre est l'apôtre officiel, mais il a besoin d'auxiliaires dans la conquête des âmes, comme un général a besoin de soldats pour la bataille, 462; S. Pierre rappelle ce devoir à ses chrétiens, devoir d'autant plus impérieux que le péril est aujourd'hui plus menaçant, 463. — *Les conditions*: s'instruire d'abord et se préparer, comme S. Paul l'a fait après sa conversion, 463; agir avec union, elle assure la victoire et c'est pourquoi l'ennemi cherche à nous diviser; agir selon l'ordre, avec soumission aux chefs légitimes; agir enfin avec le courage qui sait, comme S. Paul, revendiquer ses droits, et qui ne recule pas devant le dévouement et le sacrifice, 464. — L'apostolat chrétien est un devoir; manière de l'exercer, 931.

I. PAR LA PRIÈRE. Chez un grand nombre, le sens divin est éteint; pour le faire revivre, la prière est nécessaire. En effet: on a essayé de l'apostolat de la parole pour faire pénétrer la vérité dans les esprits, 427, résultat presque nul; de l'apostolat de la plume qui atteint un plus grand nombre, même résultat; c'est que, à la faveur des préjugés entretenus par la presse ennemie, les âmes n'étaient pas prêtes, et c'est la prière qui les prépare, 428. Marie n'a pas prêché, et pourtant sa prière obtient de nombreuses conversions, 428; Jésus-Christ a prié trente ans et prêché trois ans seulement; c'est pourquoi il a tant insisté sur l'efficacité de la prière, nous apprenant même la manière de prier, et sur la persévérance dans la prière, 429. Ce qu'il faut demander c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu par tous les hommes, mais surtout par ceux qui nous sont plus chers. La résurrection de Lazare, fruit de la prière, 430. — II. PAR L'EXEMPLE. Pour faire du bien autour de soi, l'exemple est nécessaire, et Jésus-Christ est en cela notre modèle. Pour exercer cet apostolat, la jeune fille chrétienne a besoin: 1^o *de sagesse*, c'est-à-dire a) de raison: qui fait qu'elle est toute dévouée à son devoir, 436; qu'elle évite les froissements inutiles; qu'elle sait s'oublier pour les autres; b) de vertu: elle cultive l'esprit de famille et prend sa part des joies et des tristesses des

autres, et devient par sa vertu comme la reine de son intérieur; a) de mesure, qui l'empêche de se montrer trop affirmative et personnelle dans les discussions, 437, à moins pourtant que la religion soit outragée et Dieu blasphémé, 438. 2^e *De grâce*: a) elle l'entretient par la prière, la lecture et la méditation de l'Evangile, où elle puisera la bonté; b) elle fait de la maison comme une demeure « enchantée », veillant à ce que tout soit en ordre sans négliger aucun détail, ne reculant pas devant le travail qui est d'ailleurs un préservatif et une jouissance, 438; c) elle ne jalouse pas les plus fortunés, mais accepte la vie telle que Dieu l'a faite et pour lui plaire. C'est tout cela qui lui assure l'influence sur ceux qui l'entourent, 439. —

III. PAR L'ACTION. La force puisée dans la retraite est donnée pour faire son salut et aussi pour travailler au salut des autres, 452. La lutte à soutenir est 1^o *pour la foi*; mais pour la soutenir il faut: a) s'instruire par de bonnes lectures, bons livres et bons journaux; b) instruire les autres, surtout les enfants; l'enfant n'est bien instruit que par sa mère dont c'est le devoir, et c'est de l'omission de ce devoir que résultent une ignorance profonde et les difficultés à faire observer le Décret (*Quam singulari*); c) s'attacher aux enfants délaissés et leur faire aimer Jésus-Christ et l'Eglise, 453. 2^e *Pour nos libertés*: a) les droits de Dieu; c'est par la pensée de Dieu que l'enfant reste vertueux, ou on a chassé Dieu de l'école, on vicie l'éducation et l'instruction, donc défendre Dieu; b) les libertés religieuses: les droits des parents sur leurs enfants; aussi aider les mères qui élèvent leurs enfants chez eux plutôt que de les laisser pervertir par l'école, 454; c) l'école n'a pas rempli sa mission de préparer l'enfant à suivre la carrière de son père; elle l'en détourne par un enseignement trop intellectuel, l'attire dans les villes; donc travailler à faire aimer leur pays aux enfants, 455.

Apôtres. — Au Cénacle, après l'Ascension, ils prient en union les uns avec les autres, surtout en union avec Marie, 750; merveilleuse efficacité de cette prière qui s'en remet à Dieu pour le choix du douzième apôtre, 751. Au jour de la Pentecôte, fête des prémices et mémorial de la promulgation de la Loi sur le Sinaï, 751, le Saint-Esprit descend sur eux au milieu d'un vent violent et sous forme de langues de feu, 752.

Ascension. — SERMON: Le ciel et l'Eucharistie, 387.

Assomption. — SERMONS: Marie Reine du ciel, 577. L'abaissement, principe de gloire, 585.

Aumône. — Pour que l'aumône soit méritoire, les motifs naturels sont insuffisants; il faut la faire pour obéir à Dieu qui la commande, avec le sentiment que c'est à Jésus-Christ qu'on donne; pour expier ses fautes; de bon cœur et avec joie; selon ses moyens. Sa récompense, 92.

Aveugles (Guérison de deux). — Récit de cette guérison. Ils sont l'image des aveugles spirituels qui ont perdu la foi; la cause en est l'attachement excessif aux choses de la terre, et le monde ne peut pas les guérir, 73, mais seulement Jésus-Christ, à condition qu'ils orientent vers lui, car la foi, don de Dieu, ne s'acquiert point par le raisonnement ou l'étude, mais par l'humilité et la prière. La joie des aveugles guéris, figure de la joie du chrétien qui a retrouvé la foi, 74.

Avis paroissiaux. — Voir la *Table synthétique*, p. 947.

Baptême. — PLANS DE SERMONS: 1. Nature, nécessité, effets, 349. 2. Parrains et marraines, cérémonies, obligations, 350.

Le baptême de N.-S. et le nôtre, 942.

Blaise (Saint). — Les saints *auxiliaires*. Les raisons de sa puissance de guérison sont: la volonté de Dieu qui donne à chacun *son culte*;

l'analogie avec la profession qu'il a exercée, savoir la profession de médecin louée dans l'Ecriture, et de médecin des corps il est devenu évêque, médecin des âmes, 22, auxquelles il procure encore le soulagement dans sa retraite; son martyre, 23; enfin la promesse que Notre-Seigneur lui a faite, 23. Aussi est-il le patron des malades, il les guérissait déjà vivant, 23; spécialement on l'invoque contre les affections de la gorge. Il est aussi le protecteur des animaux; c'est que dans sa solitude ceux-ci venaient familièrement près de lui. Les *pains de saint Blaise*, 24.

Blasphème. — C'est un des péchés qui alourdissent le bras du Seigneur. Sa *gravité* se prouve par les châtimens dont Dieu le punissait chez les Juifs; par ces raisons: de même que l'homme, Dieu tient avant tout à l'honneur de son Nom; par le blasphème l'homme renverse l'ordre de la nature, faite pour glorifier Dieu, 673; ce mépris du Nom de Dieu entraîne le mépris de toute autorité, 674. On en est *responsable*: si on ne l'empêche pas quand on le pourrait; si on le provoque en irritant ceux qui en ont l'habitude; plus encore si on s'en rend coupable, 674. On l'*expie* en louant Dieu quand on entend l'outrager, 674; en demandant pardon pour les blasphèmes même inconnus; en offrant ses peines en réparation, 675.

Cachet-souvenir de la Première Communion solennelle. — Remerciements aux enfants et aux parrains; le cachet-souvenir a pour but de rappeler les engagements de la Première Communion; histoire d'un capitaine, 287.

Campagne. — La campagne est un livre ouvert où l'homme des champs peut lire les perfections divines et facilement s'élever jusqu'à Dieu, 490. Ainsi dans l'hiver il peut voir une image du péché, 937. — *Le Déserteur*, drame social en trois actes contre la désertion des campagnes, 868. — Voir *Agriculteurs*.

Canà (Noces de). — Le miracle de l'eau changée en vin, 943.

Carême. — Voir la *Table synthétique*.

L'insouciance du Carême est trop commune. Mais 1^o elle *nuît à la gloire de Dieu*, car le Carême étant institué pour nous rappeler nos devoirs envers Dieu, celui qui ne l'observe pas néglige ces devoirs, 88; pour nous faire expier nos péchés, celui qui ne l'observe pas ne répare rien; pour nous convertir, celui qui ne l'observe pas ne revient pas à Dieu, 89. — 2^o Elle *deshonore la religion*: c'est aujourd'hui surtout que le chrétien doit professer sa religion, exemple de nos pères, or la négligence universelle d'aujourd'hui donne à nos ennemis un prétexte de railler la religion, 89. — 3^o Elle est un *péril pour les âmes*: les occupations matérielles font oublier Dieu et le ciel, donc ne pas observer le Carême, c'est négliger l'audition de la parole divine, oublier le devoir de l'expiation, de la prière pour la conversion des âmes, 90. — Le Carême a pour but la sanctification des âmes; donc durant ce temps songer surtout à son âme, parce qu'elle est la plus noble partie de nous-mêmes, qu'elle a été rachetée au prix du sang de Jésus-Christ; le grand obstacle est l'attachement excessif aux choses de la terre, aux amusements et aux plaisirs, 105. « Ayez pitié de votre âme, » 106.

Les services du Carême pour les défunts; pour-quoi y assister, 107. — Voir *Trépassés*.

Catherine (Sainte). — La réflexion et la lecture de l'Evangile l'ont amenée à Jésus-Christ. La piété l'a maintenue dans la pratique de la religion, et son esprit de sacrifice l'a conduite au martyre; ainsi la jeune fille chrétienne doit-elle, à l'exemple de sa patronne, mettre le sérieux dans toute sa vie, 857, être fidèle à la prière, savoir pratiquer le renoncement, 858. — Sainte Catherine

a rendu témoignage de sa foi, et a converti les philosophes, ce qui lui valut d'être martyr; la jeune fille l'imita en rendant témoignage à la religion par ses paroles, 858, et par son bon exemple, 859. — Que les jeunes filles soient des chrétiennes foncièrement instruites, 842.

Cendres (Imposition des). — Touchante érémonie qui rappelle l'origine et la destinée de notre corps, qui réfrène l'orgueil, préserve des attrait du monde, 93, enfin rappelle la salutaire pensée de la mort, 94.

Charité. — Voir *Action de grâces*.

Chemins de Croix. — La Rédemption, 70. Les péchés du monde, 102. La Charité, 117. L'Espérance, 121. La Religion, 150. La réparation, 166. La Passion, 183.

Ciel. — Voir *Eternité bienheureuse*.

Cierges funéraires. — Leur usage est très ancien et fait partie des funérailles chrétiennes, 660. Ils sont un honneur rendu aux morts : en usage dans les cérémonies de tous les cultes, ils rappellent quelle a été l'union du défunt avec Dieu : enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit, 661. Un symbole : symbole de la foi de celui qui vient de mourir, de sa charité, de Jésus-Christ lumière du monde, de la lumière du ciel, 662. Un enseignement : ils apprennent que notre vie doit être éclairée par la foi, 662, animée par la charité pour Dieu et pour le prochain, sans quoi tout est inutile ; que nous aussi nous mourons petit à petit, mais que cette mort de chaque jour nous mène au ciel, 663.

Cloches. — Avec raison la bénédiction des cloches s'appelle un baptême, car elle leur donne le signe de la vie, une voix. Elles carillonnent joyeusement au baptême, parce que si le nouveau-né commence une vie d'épreuves, il devient enfant de Dieu et citoyen du ciel ; c'est aussi un appel à nous souvenir de la grâce du baptême pour en remercier Dieu, 729. Elles sonnent à l'Angelus pour rappeler que Dieu est le maître du temps ; le dimanche pour inviter à le sanctifier ; aux mariages pour rappeler que Dieu est le maître de la famille ; aux grandes fêtes pour inviter aux sacrements, 730. Elles sonnent encore pour annoncer la visite de Dieu aux malades, à qui il apporte la paix ; enfin après la mort pour avertir que la terre ne gardera pas toujours le corps qui lui est confié, 730. La cloche unit les fidèles dans une prière commune ; donc écoutons sa voix, 731.

Communión. — Nous voulons vivre, et c'est dans l'Eucharistie que nous trouvons la vie. Ses effets : 1^o *Ex opere operato* : la grâce sanctifiante qui est la vie de l'âme demande un aliment, et c'est l'Eucharistie ; elle entretient cette vie en purifiant des fautes légères, 474, en réparant les forces que l'on perd dans les luttes de chaque jour ; guérit les blessures laissées par le péché même pardonné ; elle perfectionne les vertus inséparables de la grâce, met en activité nos énergies surnaturelles ; elle assure par la grâce sacramentelle les grâces actuelles qui font vaincre les tentations, 475 ; elle unit à Jésus-Christ de manière à ne faire qu'un avec lui et à vivre de sa vie, 476. — 2^o *Ex opere operantis*. On se plaint que les communions ne produisent pas de fruit : à tort quelquefois, car on peut ignorer le travail de la grâce en soi et dans les autres, 476 ; mais si c'est vrai, c'est la faute du communiant : faite avec une intention droite et en état de grâce, la communion produit toujours son effet *ex opere operato*, mais l'abondance de ses effets dépend des dispositions du communiant ; défaut de respect, tiédeur voulue, affection au péché véniel, 477. Donc briser résolument avec tout péché, 478.

COMMUNION FRÉQUENTE ET QUOTIDIENNE. — Le jansénisme avait éloigné de la communion, Pie X

y ramène. — 1^o Ses raisons sont : a) la tradition de l'Eglise ; la communion quotidienne a été la pratique des premiers siècles chrétiens ; délaissée après les persécutions, elle est restée en usage au moins chez les moines, 449 ; les saints Pères la recommandent ; donc Pie X n'enseigne pas une doctrine nouvelle ; b) le désir de Jésus-Christ et de l'Eglise, car la communion est une nourriture et non une récompense de la vertu, 450. — 2^o Les dispositions : a) générales : ce sont, contrairement aux exigences jansénistes, l'état de grâce, et cela suffit rigoureusement ; une intention droite et pure qui fait communier non pour des motifs purement humains, mais pour plaire à Dieu et devenir meilleurs ; avec cela l'affection au péché véniel diminuera, puis disparaîtra ; b) spéciales : une sérieuse préparation et une bonne action de grâces, le temps à y consacrer dépend de l'état de chacun, 451 ; mais il est facile de prolonger son action de grâces dans la journée en songeant à la communion du matin ; pour savoir si les communions sont fructueuses, examiner si l'on fait effort pour le bien, 452.

— 3^o Les motifs de communier souvent sont : a) le désir de N.-S. qui a institué l'Eucharistie pour la communion, qui exprime ce désir explicitement à la Cène, qui se dit le pain de vie, 478, qui compare l'Eucharistie à la manne, qui nous fait demander notre pain quotidien, qui veut s'unir à nous, 479 ; b) le désir de l'Eglise manifesté par les monuments ecclésiastiques, par les conciles (C. de Trente et Catéchisme romain), par les Pères ; c) les besoins de la France : plus de foi, plus de vie chrétienne, mais le naturalisme et le sensualisme, le remède est dans la communion ; d) enfin elle est le grand moyen de réparer, nécessité de cette réparation rappelée par les apparitions de Marie, 480.

L'abandon de la communion est le 3^e péché contre la communion. Car 1^o Dieu nous invite a) à communier. Preuves : l'institution même de l'Eucharistie, instituée certes pour qu'on en profite ; les figures de ce sacrement : arbre de vie, festin offert par la divine sagesse ; les paroles de Jésus dans la promesse, 49, et dans l'institution de l'Eucharistie ; b) à communier souvent. Preuves : la manne de chaque matin, la matière même de ce sacrement, le *panem nostrum quotidianum, supersubstantialem*, l'autorité de l'Eglise, conduite des premiers chrétiens, 50 ; si l'Eglise n'exige plus que la communion annuelle, elle désire cependant la communion fréquente, paroles du Concile de Trente, de Léon XIII, de Pie X. — 2^o Nos intérêts y sont engagés, car la communion nous unit intimement à J.-C., caractère de cette union, 51 ; alimente vigoureusement la vie surnaturelle ; enrichit abondamment l'âme des vertus ; est un gage de vie éternelle, suivant la promesse du Sauveur, 52.

— 3^o On objecte : a) le respect dû à Dieu, 52 ; mais dès lors que Dieu invite à communier, il n'y a plus à hésiter ; b) le peu de vertus qu'on pratique : mais l'Eucharistie est le moyen de les acquérir ; c) les difficultés de la préparation et de l'action de grâces : mais il n'est pas si difficile de se purifier avant et de remercier après ; d) le manque de temps : mais Dieu ne demande qu'un temps en rapport avec l'état de chacun ; e) les défauts qui accompagnent la communion : mais, involontaires ou non, on n'est pas responsable, volontaires il faut faire effort pour s'en corriger, 53 ; au fond toutes ces excuses cachent un prétexte : la mauvaise volonté à s'améliorer, 54. — La dévotion à Marie et au Sacré-Cœur est une source de force, mais ne va pas sans la communion, 489. Outre les vains prétextes qu'on allègue pour ne pas communier, usage, manque de temps, il y a ceux qu'on ne dit pas, et c'est qu'en communiant il faudrait être plus chrétien, plus sérieux, surmonter le respect humain ;

mais quand on ne communie pas on a vite fait d'abandonner toute pratique chrétienne, car on se prive d'un secours nécessaire, 440 ; alors plus d'éducation chrétienne des enfants et on en vient parfois à se faire l'ennemi de la religion qu'on aimait, 441. L'Eglise prêche la communion fréquente, Jésus y invite, les premiers chrétiens la pratiquaient, les Docteurs la recommandent, 441, également les conciles (celui de Trente) ; c'est que l'Eucharistie est la vie de l'âme, qu'après la communion on n'a plus la volonté de pécher, qu'elle procure lumière à l'esprit et force contre les tentations ; aussi les papes ont-ils condamné l'hérésie janséniste ; activité eucharistique de Léon XIII et de Pie X, 442.

LA COMMUNION SACRILÈGE. — 1^o Sa gravité : tout péché mortel est un grand mal et la communion sacrilège est un très grand péché : a) par son objet, car tandis que les autres péchés n'atteignent Dieu qu'indirectement, celui-ci le frappe directement en profanant le corps du Fils de Dieu, 17 ; si donc les autres sont inexcusables, combien plus la communion sacrilège ; b) par les circonstances : ingratitude qui offense Dieu quand il montre le plus d'amour ; hypocrisie qui pour offenser Dieu prend les dehors de la piété, 18 ; le comble de la perversité, car il se commet dans le sacrifice de la messe ; un crime que ne saurait excuser la fausse honte, 19. — 2^o Son châtiment : Dieu a puni parfois de manière terrible les sacrilèges et aussi la communion indigne ; mais plus souvent son châtiment est invisible : elle tarit la source de la grâce, cause plus de remords que les autres péchés, conduit à l'abandon de la Table sainte, à la perte de la foi, parfois à l'hostilité active contre la religion, 20, enfin à l'impénitence finale ; son châtiment dans l'enfer, *judicium sibi manducat et bibit*. Donc réparer les mauvaises communions par d'autres bonnes et fréquentes, 21.

Sans aller jusqu'au sacrilège, la communion peut être DÉFECTUEUSE : 1^o Par défaut de foi, première des dispositions requises pour aller à Dieu, 33 ; la foi est surtout nécessaire pour voir Dieu dans l'Eucharistie ; seule elle peut exciter les dispositions requises pour la communion : soins dans la préparation et l'action de grâces, double devoir négligé ou omis par l'âme à la foi languissante, 34. 2^o Par défaut de ferveur : c'est elle qui a inspiré les désirs de David, la hâte des bergers de Bethléem, l'allégresse de Zachée, les émotions de Siméon, l'adoration des Mages, les larmes de Madeleine, la béatitude des apôtres au Thabor, l'ardeur des disciples d'Emmaüs, l'amour de S. Pierre, 35 ; or l'Eucharistie appelle tous ces sentiments, étant le plus grand témoignage de l'amour divin, ce qui se prouve par l'excellence du don qui nous y est fait : Dieu avec toutes ses perfections, Jésus-Christ avec tous ses mérites ; par les abaissements auxquels Jésus a consenti ; par le prix qu'elle a coûté, savoir le sacrifice du Calvaire, 36 ; toutefois ne pas confondre la ferveur avec les émotions sensibles, 37. 3^o Par stérilité, qui empêche la communion de produire ses fruits : toute grâce doit fructifier, preuve : les comparaisons employées par l'Écriture, arbre stérile, terre ensemencée, etc., donc aussi la communion qui est la grâce des grâces, sans quoi elle est défectueuse, 37. Ne pas manquer à la grâce de Dieu et soigner ses communions plus encore que toutes les autres actions, 38.

ACTES. — Avant la communion les actes à produire sont : l'acte de foi, car c'est Dieu présent ; l'acte d'humilité, car c'est Dieu qui élève l'humanité jusqu'à lui ; l'acte de confiance, sans crainte pour le passé qui est pardonné, ni pour l'avenir, 460, car Jésus vient pour apaiser les tempêtes ; surtout l'acte d'amour, car Jésus vient en nous

par amour, 460. — Après la communion : s'offrir tout entier à Jésus, puis prier pour soi-même afin que Jésus garde notre cœur, afin de faire une sainte mort si on en était proche, 460, ou afin d'éviter les écueils de la vie, de donner le bon exemple et d'obtenir la force pour travailler à gagner des âmes : prier pour sa famille afin qu'elle reste ou redevenue chrétienne ; prier pour la France afin que le Christ qui l'a formée reste avec elle ; prier pour l'Eglise et en particulier pour le Souverain Pontife, 461.

COMMUNION PASCALE. — Ceux qui ne remplissent pas le devoir pascal subissent en eux le reproche de leur conscience leur disant qu'ils font mal, de leur âme affamée qui, faite pour le ciel, demande une nourriture céleste ; autour d'eux, devant l'épouse et les enfants fidèles aux devoirs, on éprouve de la gêne ; faites vos Pâques, c'est le bonheurs pour vous et les vôtres, 181. — L'Eglise, comme toute société, a ses lois que le chrétien doit observer ; or en face de la grande loi des Pâques, 186, on trouve à côté des fidèles les hésitants, et c'est aux personnes qui les entourent à suppléer à l'impuissance du prêtre en les amenant à se décider, 187. — Faisons nos Pâques parce que a) c'est la volonté de Dieu. J.-C. est la vie et le pain de vie, et il oblige à manger ce pain, paroles de la promesse et paroles de l'institution, c'est donc le mépriser que de désobéir. b) C'est le commandement de l'Eglise, 201. On ne veut pas obéir à des hommes ? Pourtant on observe les lois humaines ; de plus, en obéissant à l'Eglise, c'est à Dieu qu'on obéit, de qui elle tient son autorité ; enfin, se dire catholique mais non pratiquant, c'est avouer qu'on ressemble à une branche morte non encore séparée de l'arbre, 202. c) C'est notre besoin : pour entretenir en nous la vie divine, il faut prendre une nourriture divine, le corps et le sang de J.-C. ; nous avons besoin de force toujours, et on la trouve dans la communion. Enfin la communion procure le vrai bonheur, 202.

Allocutions aux hommes. — AVANT. La communion est le pain de l'âme, qui en a besoin comme le corps demande son pain quotidien ; c'est le pain descendu du ciel, le corps du Seigneur, 241, le pain qui renferme toute suavité, Jésus apportant avec lui tous ses biens, 242. — APRÈS. Comme pour apparaître aux apôtres dans le Cénacle, Jésus multiplie les miracles pour se donner à l'homme ; comme aux apôtres, qui en avaient besoin, 242, il apporte la paix, paix avec nous-mêmes, avec tout ce qui nous entoure ; à condition qu'on ait confiance en lui, 243.

Dernier appel au devoir pascal. Il est regrettable qu'à côté de ceux qui remplissent ce devoir, trop d'autres le négligent, 243 ; cependant c'est toujours s'honorer que de faire son devoir, 244.

Après les Pâques. A ceux qui ont fait leurs Pâques merci de ce qu'ils ont procuré joie à leur pasteur, félicitations pour leur courage d'avoir fait leur devoir, 244 ; conseils pour la persévérance. Aux autres, invitation à se réconcilier avec Dieu, 245.

Confession. — Le devoir : elle est la planche de salut offerte par Dieu aux naufragés du péché. Si on ne se confesse pas, ce n'est pas manque de foi, car on y a cru autrefois et on accepte la confession pour les siens ; non plus parce qu'elle est humiliante, car bien des remèdes sont amers, 365 ; ni encore parce qu'on n'en a pas besoin, car tout homme est pécheur, et il ne suffit pas de n'avoir ni tué ni volé. Pressante exhortation, 366.

La brebis perdue, figure de l'âme égarée qui attend le bon pasteur. 1^o La confession répond à un besoin de l'âme : a) besoin d'épanchement, l'âme n'aime pas la solitude, qu'elle trouve au milieu du monde même le plus affairé, de là ce besoin

de confidences, 433, qu'elle fait parfois à tout venant, sauf à s'en repentir ensuite; son vrai confident c'est le prêtre; *b*) besoin de lumière: or le monde est mauvais maître et mauvais conseiller; le prêtre, parlant au nom de Dieu, procure lumière à tous dans ses instructions, à chaque âme la lumière qui lui convient, et cela au confessionnal; *c*) besoin de paix: on se fatigue d'une lutte incessante, et c'est encore au confessionnal qu'on trouve repos et paix, 434. 2^o *Le prêtre* est: *a*) un père qui regarde les fautes avec miséricorde et les pardonne; *b*) un docteur qui enseigne et pour cela prie et étudie; *c*) un médecin qui guérit, donnant les remèdes appropriés aux maladies, 435. Mais il faut venir au confessionnal après un examen loyal, avec un sincère repentir. Bonheur de l'âme pardonnée, 436.

Confiance. — Comme l'enfant qui se réfugie naturellement près de sa mère en face d'un danger, c'est en Dieu que nous devons nous réfugier en présence des dangers qui nous menacent, Notre-Seigneur nous invite à la confiance, 918. Cette confiance ne doit pas diminuer quand Dieu nous éprouve, car c'est pour notre bien, 919.

Confirmation. — *Annnonce de la Confirmation:* L'évêque visitant une paroisse au nom de J.-C., sa visite est un événement important, 296. Il intéresse les enfants qui, comme les Apôtres à la Pentecôte, vont recevoir le Saint-Esprit, aussi doivent-ils s'y bien préparer; les parents qui doivent venir prier pour et avec leurs enfants; tous les fidèles auxquels il rappelle le jour de leur confirmation ainsi que leurs résolutions, 297. — Envoyé par Dieu, l'Evêque doit être reçu comme le serait Notre-Seigneur, 297; du reste il vient renouveler le miracle de la Pentecôte par la confirmation, qui des enfants de Dieu doit faire des soldats de J.-C. Deux principales cérémonies: l'imposition des mains qui appelle le Saint-Esprit, l'onction avec le saint chrême, symbole de la force figurée par l'huile, du parfum des vertus chrétiennes figuré par le baume, onction faite sur le front afin que le confirmé ne rougisse pas de sa foi, 298.

ALLOCUTIONS. — Jésus-Christ a envoyé le Saint-Esprit à ses apôtres pour qu'ils fussent ses témoins, 647; de même la Confirmation donne le Saint-Esprit, et c'est pourquoi il importe de bien prier pendant que l'évêque confère ce sacrement, 648. Mais aussi c'est pour que l'on soit témoin de J.-C., et on l'est en restant fidèle à la foi, en la défendant, en la vivant par l'accomplissement de tous les devoirs du chrétien, 649. — La Confirmation est un grand sacrement, 711: par les rites qui l'accompagnent, imposition des mains qui attire le Saint-Esprit, onction du saint chrême; par les effets qu'elle produit, grâce de force, perfection de la vie chrétienne, caractère, 712, marque spirituelle, mais réelle et indélébile; par les dispositions qu'elle exige: foi profonde, humilité confiante, reconnaissance, respect du divin caractère, 713. — Importance de la Confirmation: ses merveilles sont de faire descendre en nous l'Esprit-Saint, 831, avec la grâce qui perfectionne celle du baptême et qui est une grâce de force; avec ses dons; d'imprimer un caractère ineffaçable, 831. Les obligations qu'elle impose sont le respect, respect de l'Esprit-Saint et de son action, 831; respect de soi-même et de sa dignité de soldat de Jésus-Christ, 832.

PLANS DE SERMONS: Nature, nécessité, effets, 520. Ministre, sujet, cérémonies, 521.

Conscience. — Les périls qui la menacent sont la conséquence des périls de la foi et de la religion. — 1^o Jugeant du bien et du mal, la conscience est la voix de la raison et aussi la voix de Dieu, 145: formée par les parents, éclairée par la parole de Dieu et les enseignements de l'Eglise,

la conscience chrétienne est droite, mais elle court des dangers, 146. — 2^o Le plus grand péril qui la menace, c'est qu'on veut la séparer de Dieu, car une conscience sans Dieu est *a*) une conscience sans lumière: la lumière de la raison est insuffisante, il faut une lumière divine, la preuve c'est que Dieu ayant été chassé de partout, les consciences se sont obliérées dans tous les âges et toutes les conditions, 146; *b*) une conscience sans force: si on peut tout avec Dieu, on ne peut rien sans lui, même preuve d'expérience: Dieu éloigné on ne résiste plus aujourd'hui aux séductions du mal et le mal se multiplie; *c*) une conscience retournée, qui en vient à appeler mal ce qui est bien et bien ce qui est mal: encore une preuve d'expérience en ce qui concerne les devoirs envers la patrie, certains crimes commis, la liberté religieuse, la confiscation des biens de l'Eglise, 147, la manière dont on traite Dieu et Jésus-Christ, 148. — 3^o Garder sa conscience afin de l'entendre parler quand elle prescrit le devoir, pleurer quand elle invite à se repentir et à demander pardon, chanter quand elle est heureuse du devoir accompli et des sacrifices consentis, 148.

Conversion. — Qu'elle soit prompte, sérieuse et complète, 929.

Croix. — Elle est *un autel*: aucun sacrifice ne pouvant satisfaire la justice de Dieu, 231, J.-C. vient pour s'immoler; il est donc, sur la croix, victime et prêtre, car il s'offre volontairement, 232. *Une chaire*: après les enseignements qu'il a donnés pendant sa vie, Jésus donne les enseignements de la croix, miséricorde, charité, détachement, apostolat, 232. *Un tribunal*: témoin de la miséricorde et du pardon, la croix le sera aussi du jugement final; à la haine du démon pour la croix, opposer l'amour et l'espérance, 233.

La croix érigée le long du chemin est une preuve que le pays est chrétien; elle est l'emblème de notre foi, le premier devoir est donc de la respecter, et Dieu punit parfois les démolisseurs de croix, un exemple, 573; elle est un livre qui enseigne la soumission, le courage, la confiance, la reconnaissance. Saluez toujours la croix, 574.

Cultivateurs. — Voir *Agriculteurs, Campagne.*

Dédicace. — **SERMONS:** Le respect dans les églises, 803. La double consécration des églises, 805.

Défunts. — Voir *Trépassés.*

Démon. — C'est l'ennemi. 1^o *Il existe*: *a*) l'Ecriture Sainte le prouve, 420, et la tentation du Sauveur apprend jusqu'où va son audace; *b*) les calomnies, les préjugés contre l'Eglise, mère si bonne pourtant, ne s'expliquent pas sans une intervention diabolique; *c*) de même et aujourd'hui surtout le triomphe insolent du mal et les tentations contre la foi, 421. — 2^o *Il exerce son action* en cherchant à affranchir de Dieu: *a*) l'esprit par l'orgueil, qui porte à contrôler l'enseignement de l'Eglise avant d'y adhérer, qui jette le doute dans les âmes, et malheur à qui écoute ses suggestions; *b*) le cœur en lui enlevant tout scrupule, mais seulement petit à petit, 422, et la chute arrive, avec l'esclavage de Satan. Donc il faut choisir et se ranger du côté de Jésus-Christ, 423.

Contre cet ennemi Dieu nous a donné des armes, 423. 1^o *La grâce*: comme l'être naturel a des facultés naturelles pour produire des actes humains, l'être surnaturel a des facultés surnaturelles, vertus infuses, pour produire des actes surnaturels, alors le devoir est facile, étant devenu comme une habitude, 424, et les luttes sont moins pénibles; les occasions de lutte ne manquent pas cependant, mais Dieu qui le sait nous a ménagé les grâces actuelles et les dons du Saint-Esprit pour nous aider à triompher, 425. 2^o *Jésus-Christ* qu'il faut aimer, 425, car il est l'idéal de la perfection;

mais il faut le regarder de près et ne pas se décourager à la vue de ses souffrances ; il est notre appui, car il nous aime, et s'il nous envoie la souffrance c'est qu'elle est une lumière qui fait voir la vanité des choses humaines et ramène à Dieu ; une force, car on est plus fort quand on a souffert, 426 ; un moyen d'expiation pour soi et pour les autres, 427.

Déserteur (Le). — Drame social en trois actes contre la désertion des campagnes, 865.

Devoir. — La confirmation, en faisant de nous de parfaits chrétiens, nous donne : a) l'intelligence du devoir, les convictions seront bientôt battues en brèche, il faut savoir les défendre ; les pratiques chrétiennes seront combattues, il faudra soutenir la lutte, 545 ; b) le courage du devoir : il est difficile à cause des passions, de l'entourage, du respect humain, mais les dons du Saint-Esprit font surmonter tous les obstacles, 546.

Devoir social. — L'individualisme, erreur sociale contemporaine, est contraire à la charité et a causé bien des maux, 455. On remplit le devoir social : 1^o En *donnant l'exemple* par la pratique de ce qu'on croit, ce que ne font pas certaines *dévotés* qui sont insupportables ; par l'entente avec d'autres pour se communiquer mutuellement les moyens d'action, résultats, 456, Mlle Rochebillard, de Lyon, 457. 2^o En *agissant* : pour cela étudier d'abord le milieu où il faut pénétrer et tenter certaines démarches ; l'union des classes serait facilitée, car elle est difficile, les grands ne s'abaissant pas volontiers jusqu'aux humbles, 457, qui pourtant sont leurs égaux devant Dieu ; les apôtres et leurs successeurs avaient rapproché les riches des esclaves ; elle est nécessaire aussi comme la charité, et l'intérêt même des riches y est engagé ; c'est le vœu de Pie X, aussi la jeune fille chrétienne s'honore à vouloir y répondre, 458. — Voir *Apostolat*.

Devoirs religieux. — Le chrétien les connaît. S'il est difficile en certaines circonstances de connaître son devoir, cette difficulté n'existe pas pour le chrétien, car ils sont clairs, tiennent en dix articles, et il a la lumière de sa conscience ; mais il faut y penser : penser à Dieu qui commande, c'est le moyen d'avoir le courage de les remplir, 91. — A la connaissance du devoir, il faut ajouter la *volonté* de l'accomplir, 100 ; donc vouloir secouer la tyrannie des pouvoirs humains qui cherchent à faire fléchir la conscience ; la tyrannie du monde et de l'opinion, et combien qui, tout en gardant la foi, sont esclaves de l'opinion ; la tyrannie des passions, car pour garder la liberté chrétienne, il faut vaincre la nature, 101. — Les peureux et les faibles voudraient bien, mais n'osent pas faire leur devoir, 116. Or pour acquiescer la volonté du devoir il faut le *concours de Dieu* ; donc le demander par la prière, et ne pas se fier à ses seules résolutions ; le *concours de l'homme*, car Dieu qui a fait tout ce qu'il pouvait ne nous sauvera pas sans nous ; donc agir de concert avec Dieu, 117.

Dons du Saint-Esprit. — Sujet important, mais trop peu connu. — 1^o Comme pour la vie naturelle, il y a pour la vie surnaturelle un principe d'actions méritoires, c'est l'Esprit-Saint qui agit par ses dons : a) ce nom n'est pas appliqué aux autres biens qui viennent de Dieu, mais aux seuls dons de l'Esprit-Saint, parce que les plus excellents, 353 ; b) ce sont des habitudes, inhérentes à l'âme, surnaturelles, qui disposent à obéir promptement au Saint-Esprit, sans l'action de qui le bien est pénible, il le rend facile ; c) ils sont sept, nombre mystérieux, répondant aux sept grandes vertus, 354, et opposés aux sept vices capitaux ; d) ils font resplendir les vertus chrétiennes et disposent aux plus grands sacrifices,

355. — 2^o Ils sont *nécessaires au salut* : a) car ils sont inséparables de la grâce, ils mettent en action les vertus surnaturelles (comparaisons utilisées par les Docteurs), 355 ; b) si beaucoup n'en profitent pas, c'est ou bien qu'ils vivent dans le péché, ou bien ne correspondent pas à la grâce par peur de l'effort et ainsi paralysent l'action du Saint-Esprit, 356. — 3^o Leur *excellence* ressort : a) de ce qu'ils sont le perfectionnement de notre organisme surnaturel, le principe de l'héroïsme et du sacrifice ; b) de ce qu'ils sont lumière pour faire connaître le bien, 356, force pour faire résister aux difficultés du salut, protection contre les ennemis de notre âme, charité qui ne craint aucun sacrifice pour Dieu ; c) de ce qu'ils persistent après la mort pour être source de gloire et de béatitude. Donc les demander, ne pas s'opposer à leur action, se conduire avec docilité sous leur impulsion sanctifiante, 357.

Ecole libre. — Ce qu'elle est : a) une école *légitime*, et donc on n'a pas le droit d'empêcher de la fréquenter ; b) une école *éminemment instructive*, au moins autant que l'école officielle, et même parfois ses certificats sont plus appréciés que les autres ; c) une école *religieuse*, et donc qui avec l'instruction donne l'éducation, 888, un aveu d'un libre penseur ; c'est qu'on y prie, qu'on y inspire la crainte de Dieu, le désir du ciel, qu'on y fréquente les sacrements, qu'on y donne l'exemple des pratiques religieuses, 889 ; d) une école *gratuite*, ne coûtant rien à la commune ni à l'Etat, mais entretenue par la charité catholique ; e) enfin une école *obligatoire*, les parents ayant l'obligation d'élever chrétiennement leurs enfants, 890. — A mesure qu'on détruit les œuvres qu'elle a fondées, l'Eglise les fait revivre ; ainsi des écoles chrétiennes. Leur importance dépasse même celle des églises, car à quoi bon une église si elle doit rester vide ? Or elle le restera avec des enfants élevés sans Dieu, 792. Les luttes qu'il y a à soutenir soit pour fonder ces écoles, 792, soit pour remplacer les maîtres partis ou morts, soit pour recruter des élèves, sont un motif de leur venir en aide, 793. Enfin elles ont de nombreux et grands besoins et les catholiques auront à cœur d'y subvenir non seulement une année, mais tous les ans, 793.

Eglise. — St. Pierre commença son établissement le jour de la Pentecôte, 390. — 1^o C'est un devoir d'aimer l'Eglise, parce qu'elle est notre mère, qui nous a enfantés à la vie surnaturelle, nous y a fait grandir, nous procure les moyens de la conserver, ne nous oublie pas même après la mort, et qu'aujourd'hui surtout cette mère est persécutée, 391. — 2^o On aime l'Eglise en se pénétrant de son esprit ; en l'aidant dans sa mission, par la prière et par le sacrifice ; en donnant aux œuvres qu'elle suscite sa sympathie, son argent, son dévouement, 392.

Eglise matérielle. — On en célèbre la dédicace parce que c'est un lieu saint. Elle a droit au respect parce que Dieu y est réellement présent, 803 ; du reste Dieu exigeait ce respect pour le temple de Jérusalem, simple figure de nos églises, 804. On témoigne ce respect en s'y tenant avec modestie, avec humilité, comme le publicain au temple, 804. Avis aux jeunes gens qui s'y tiennent mal, 804. — Jésus chassant les vendeurs du temple nous enseigne que nos églises sont la *maison de Dieu* : il est partout, mais il fait de l'église sa résidence spéciale par sa présence eucharistique, 805. Or il est la sainteté même, donc nous devons venir à l'église avec des sentiments de sainteté, tout au moins avec le désir de demander pardon ; il est la majesté suprême, donc nous devons nous y tenir avec un profond respect, 806. Elles sont aussi la *maison de la prière*, car tout nous y in-

vite à prier, fonts du baptême, bénitier, chaire, crucifix, autel, saintes images ; et cette maison de prière est tout près de nous, 807, d'où il suit que ceux qui n'y viennent pas prier sont inexcusables, 808.

L'église est la maison de Dieu et la maison du chrétien, car c'est là que se passent les actes importants de sa vie, 923 ; tout chrétien a donc le devoir de contribuer à son entretien, les besoins sont nombreux, et c'est pour Dieu qu'on donne, 924.

A des enfants. — La foi et l'esprit de foi : celui-ci se manifeste par le respect dans l'église. Un obstacle c'est l'accoutumance, qui nous rend familières même les choses les plus saintes, 409 ; cependant c'est bien J.-C. qui est là, 410. Donc aimer l'église, venir y visiter Jésus, visite qui n'a rien de difficile, 410.

Egoïsme. — *A des enfants.* L'enfant égoïste ne pense qu'à lui, ne se gêne pas pour ses parents, est dur pour ses frères, pour ses camarades, 351. Cet égoïsme a pour cause la faiblesse même qui oblige les autres à s'occuper de l'enfant ; c'est par dévouement qu'on s'occupe de lui, donc il doit se corriger de ce vice, 352. Pour cela se rappeler le dévouement de Dieu pour nous, veiller à ne faire de peine à personne, à reconnaître les services rendus, et à savoir aussi rendre service, 352.

Elisabeth de Hongrie (Sainte). — En outre des fêtes générales, l'Eglise autorise des fêtes particulières, comme celle de l'Association de charité sous le patronage de sainte Elisabeth, 824. Sainte Elisabeth enseigne surtout *en quoi consiste la vie chrétienne* : travailler pour le ciel, ce qu'elle a fait dès son plus jeune âge ; se montrer disciple de J.-C. et disciple docile de l'Eglise, et en cela encore elle est un modèle, 825 ; pratiquer la charité envers les malheureux et les pauvres, vertu inconnue du paganisme, et sainte Elisabeth en a donné un magnifique exemple, 826, quelques traits de sa vie. Suivre donc son exemple en se dévouant aux malheureux, 827.

Enfants. — *Jésus est leur ami*, le meilleur de tous ceux qu'ils peuvent avoir, parce qu'il est l'ami vrai qui peut procurer tous les biens de l'amitié ; l'ami fidèle qui n'abandonne personne, même après les fautes, 155 ; l'ami toujours présent, présent dans l'Eucharistie, dans l'âme après la communion. Penser à lui (Théophane Vénard) et le servir avec fidélité, 156. — Pour être sauvé il faut *ressembler aux petits enfants*, 169. C'est que, malgré leur faiblesse et leurs défauts, ils ont un charme particulier et dans leur corps et surtout dans leur âme innocente ; aussi doivent-ils veiller à garder cette innocence parce que, de même que les maladies du corps, celles de l'âme sont plus faciles à prévenir qu'à guérir ; qu'un premier péché entraîne souvent une habitude indéracinable, que le péché a de funestes conséquences, exemple d'Adam et d'Eve, 170. Donc résister au démon portant au péché et insinuant que ce péché sera le dernier, 171.

Enfants de Marie. — L'union fait la force et c'est pour rendre plus facile la pratique du bien que l'Eglise a établi des associations, v. g. celle des Enfants de Marie, 629. Fondée en 1563, supprimée à la fin du XVIII^e siècle, elle renaît au XIX^e, s'adressant spécialement aux jeunes filles afin de les préserver du mal, 630. Son *excellence* ressort des services qu'elle rend : a) aux jeunes filles associées : elle les amène à mieux prier, à fréquenter les sacrements, à pratiquer la charité, 630, et les autres vertus chrétiennes, à gagner de nombreuses indulgences, leur assure des prières après leur mort ; b) aux familles : elle sauvegarde leur honneur, la piété filiale, assure la protection de Marie qui ne peut se désintéresser des parents

dont les jeunes filles lui sont consacrées, 631 ; c) à la paroisse, à qui elle procure le bon exemple et des apôtres ; d) à Jésus-Christ, car il est moins offensé ; e) à Marie qui est mieux honorée ; aussi les Enfants de Marie jouissent-elles de certains privilèges, 632. Pour faire partie de l'Association, il faut mener une vie exemplaire, observer les règlements, qui n'ont rien de difficile, 632.

Enfer. — L'homme aspire à l'immortalité, mais elle peut être malheureuse, 156. Car *1^o il y a un enfer*. Peu importe où il est situé, il existe. Preuves : a) l'Ecriture, surtout la parole de Jésus-Christ : « Allez... au feu éternel » ; b) la croyance universelle fondée sur le témoignage de la conscience ; le remords qui suit même les fautes cachées, et qui est surtout la crainte des châtimens futurs ; sur la raison, 157, car sans l'enfer les criminels impénitents ne seraient jamais punis, la vertu serait découragée et le vice favorisé, 158. — *2^o Ses peines* ne sont connues que par la révélation. Ce sont : a) la peine du dam, sans laquelle l'enfer ne serait pas l'enfer, peine incompréhensible ici-bas à cause des créatures, mais que l'âme séparée ressent dans toute sa force, n'ayant plus d'autre bien que Dieu qui la repousse, 158 ; b) la peine du feu, supplice le plus terrible, et ce feu brûle sans consumer ses victimes. — *3^o L'enfer est éternel*. a) Aucun espoir d'en sortir : « Tousjours, jamais », 159. b) Mais « Dieu est si bon ! » Oui, mais « Dieu est si juste ; » du reste il récompense éternellement les bons ; — « Un enfer éternel pour une faute d'un instant ? » mais la durée du châtimen ne se mesure pas à la durée de la faute, exemple de la justice humaine ; et puis les souffrances sont proportionnées aux fautes ; enfin pas de repentir, pas de pardon, 160. Le comte Orloff et le général russe, 160.

L'enfer et le purgatoire : voir *Purgatoire*.

Enseignement religieux. — Beaucoup s'imaginent en savoir assez à ce sujet. Pourtant la plupart vont chercher leur prétendue science religieuse ailleurs que dans l'enseignement du Pape et des pasteurs de l'Eglise, 827, malgré le « Ne, sutor, ultra crepidam » ; mais plutôt dans les journaux ou livres hostiles à la religion, 828.

Enterrement. — Ce ne sont pas le cortège ou les couronnes qui font le bel enterrement ; purement civil, c'est un vil enterrement. Un bel enterrement est celui qui est précédé d'une bonne mort, où le cortège se montre respectueux et recueilli, où l'on prie pour le défunt, 489 ; où l'oraison funèbre, s'il y en a une, fait résonner la note chrétienne ; mais la meilleure oraison funèbre est encore la prière et le suprême adieu de l'Eglise, 490. — Voir *Inhumation*.

Epiphanie. — **SERMON** : Les trois merveilles de cette fête, 941.

Espérance. — Voir *Action de grâces*.

Esprit-Saint. — Amour du Père et du Fils, il apporte l'union : *1^o L'unité de vie* ; devenus par la grâce temples de la Sainte Trinité, nous sommes participants de la vie divine, et c'est l'Esprit-Saint qui nous la communique, 369 ; *unité de foi et de pensée*, car c'est lui qui dirige l'Eglise dans la définition des dogmes à croire, exemples : le dogme de l'Immaculée-Conception qui a ravivé la piété envers Marie, les définitions du Concile du Vatican qui ont rallié les catholiques autour du Pape, et contre les dangers de la société actuelle il inspire l'union qui fait la force et donne la victoire, 370. *2^o L'union des langues*, 370 ; il les apprend à se taire, ce qui est parfois plus utile que de parler ; aussi à écouter ceux qui ont mission pour instruire, et en premier lieu l'Eglise, dont on discute trop aujourd'hui les directions et décisions ; mais il apprend aussi à parler, et parler non seulement des intérêts matériels, mais de la

religion, parler pour défendre les droits de Dieu, 371, l'autorité légitime, pour faire aimer l'Eglise, notre grande bienfaitrice, et si miséricordieuse pour les pécheurs, pour la faire aimer surtout des enfants, 372. — *L'œuvre de l'Esprit-Saint*, c'est la conversion du monde opérée non par des puissants ou des riches, mais par les apôtres, 372; l'infaillibilité de l'Eglise, promise par J.-C.; la sanctification des âmes: c'est le Saint-Esprit qui applique les fruits de la Rédemption, inspire le courage des martyrs et des missionnaires, les sublimes vocations, les actes héroïques de charité, la force et la résignation dans les épreuves. Prier le Saint-Esprit, 373. — Voir aussi *Dons du Saint-Esprit*.

Eternité bienheureuse. — La vie éternelle participation à l'éternité de Dieu, 204. — 1^o Elle se prépare au purgatoire, rien de souillé ne pouvant entrer au ciel. a) L'existence du purgatoire est un dogme de foi fondé sur l'Ecriture (A. et N. Testament); il est conforme à la raison qui dit que Dieu ne peut ni damner des âmes saintes non encore complètement purifiées, ni les admettre au ciel dans cet état, donc ceux qui vont en purgatoire sont ceux qui ont encore des fautes vénielles ou des expiations à subir pour leurs péchés pardonnés, 205. b) Ses peines sont la peine du dam, mais adoucie par l'amitié de Dieu et la certitude d'être un jour délivré; la peine du sens ou du feu proportionnée aux fautes et aux dettes. c) Si la durée du séjour au purgatoire est inconnue, il est de foi que nous pouvons soulager les âmes qui y souffrent, 206. — 2^o Elle se consomme au ciel; douce pensée que celle du ciel. a) Pourquoi le ciel? D'abord peu importe où il est situé, 206. Ses raisons: une raison de bonheur, nous aspirons au bonheur, aspiration qui ne peut venir que de Dieu, or elle n'est pas satisfaite en cette vie; une raison de justice, qui veut que la vertu soit récompensée, or elle ne l'est presque jamais pendant la vie. b) Le bonheur du ciel, 207; c'est l'exemption de toute souffrance et la plénitude de tous les biens pour l'âme et pour le corps, bonheur plus ou moins grand suivant les mérites; la cause en est dans la vision béatifique, 208.

Eucharistie. — Dieu avec nous, c'est la vraie consolation. Or dans l'Eucharistie c'est le Maître: ceux qui le relient pour leur Maître sont esclaves des passions et du monde, 566; lui, il est le Maître parce que c'est lui qui nous a faits, qu'il nous a aimés, nous a créés pour lui et nous a communiqué sa vie divine; parce que c'est lui qui nous jugera et saura punir ceux qui l'oublient ou l'insultent, 567. Il est là, dans le tabernacle: il l'affirme et il faut croire à sa parole, car il est Dieu; il y est pour venir dans notre cœur, et c'est son grand désir, pour y faire fleurir la pureté, l'héroïsme et le dévouement, 568. Il nous appelle à le visiter et à le recevoir, 568; cet appel nous est adressé par la voix de l'Eglise et par la voix de la conscience, 569.

Les richesses de l'Office du Saint-Sacrement, et spécialement de la Collecte. Elle résume: 1^o la nature de l'Eucharistie: c'est a) Dieu présent avec toutes ses perfections, comme au ciel, 385; b) un mémorial merveilleux: merveille de sagesse, la foi à l'Eucharistie suppose la foi à toutes les vérités révélées; merveille de puissance, qui rend Dieu présent, à la parole du prêtre; merveille d'amour, c'est Dieu avec nous, partout, toujours, 386; c) Jésus vivant qui nous voit, se fait notre nourriture, notre victime; d) Jésus présent pour nous, 387. — 2^o Le culte dû à l'Eucharistie: a) les dispositions avec lesquelles il faut assister à la messe, 387; b) le devoir de la communion bien faite, c'est-à-dire faite avec une intention droite et pure, l'Ego vult celebrare, précédée d'une bonne

préparation, accompagnée d'une prière fervente; c) le devoir de la dévotion à la Présence réelle, la foi qui se manifeste par le respect, 388; la confiance qui porte à visiter souvent et à prier Jésus dans l'Eucharistie; l'amour qui se prouve par le souvenir fréquent de l'Eucharistie, par l'accomplissement de la volonté de Jésus, par la sympathie et l'attachement, 389. — 3^o Les fruits de l'Eucharistie: la messe, source de toutes les grâces, 389; la communion, participation à la vie de Jésus-Christ et à tous ses mérites; la présence réelle cause de nombreuses faveurs pour qui vient les demander, 390.

La ciel et l'Eucharistie. Tout en remontant au ciel, Jésus-Christ reste avec nous dans l'Eucharistie qui est le ciel sur la terre. — 1^o Au ciel Jésus est présent comme Dieu et comme Homme-Dieu, de même dans l'Eucharistie, 337, nous le possédons réellement, bien qu'il ne manifeste pas sa présence, 338. — 2^o Le ciel est pour les seules âmes pures, l'Eucharistie exige tout au moins la grâce sanctifiante, 388. — 3^o Au ciel on est pour toujours délivré de tous les maux, dans l'Eucharistie on trouve le soulagement à toutes les peines, quelques témoignages, 388; elle est un gage de l'éternité bienheureuse et, pour le corps nourri de la chair de Jésus-Christ, un gage de la résurrection glorieuse; comme au ciel, on trouve dans l'Eucharistie la vue de Dieu par la foi, l'amour, la possession de Dieu, enfin d'ineffables délices, 339. — 4^o Au ciel c'est la société des bienheureux, la noblesse de ceux qui la composent, l'amour qui les unit, dans l'Eucharistie c'est la société des anges et des cœurs purs, le lien de la charité, 340.

L'exemple de Jésus présenté par S. Paul aux fidèles. Dans l'Incarnation le Fils de Dieu s'est anéanti, 1: — 1^o Par amour, et c'est l'amour qui le fait s'anéantir dans l'Eucharistie; à son exemple la religieuse se donne à lui par amour, leçon qui convient aussi à tous les chrétiens, 2. — 2^o Par obéissance, 2, obéissance volontaire qui lui fait accepter toutes les souffrances et l'immolation de lui-même, ainsi fait-il dans l'Eucharistie, il est donc un exemple de l'obéissance non seulement aux commandements de Dieu, mais à toutes les dispositions de la Providence, aux supérieurs légitimes, 3; obéissance qui est particulièrement nécessaire à la religieuse et doit être réfléchie, éclairée par la foi, 4. — 3^o En récompense Jésus a été glorifié, c'est le Seigneur, il l'est aussi dans l'Eucharistie: richesses prodiguées en son honneur pour les vases sacrés, les églises, culte que lui rend l'Eglise, 4, hommages volontaires que lui offrent les âmes chrétiennes; la glorification nous est assurée si nous imitons l'humble obéissance de Jésus, 5.

PLANS DE SERMONS: La présence réelle: preuves d'Ecriture, de Tradition, de prescription, 587. Les conséquences de la présence réelle, 587: transsubstantiation, adoration, 588. Matière et forme, 588, ministre, sujet, 589. Nécessité, effets, 616. Dispositions pour bien communier, du corps, de l'âme, 633. La mauvaise communion, 633: en elle-même, dans ses causes, dans ses conséquences, 634. La visite au Saint-Sacrement, pourquoi, 634, comment la faire, 635. La messe: mémorial, renouvellement, application, 647.

Evangelie. — On lit beaucoup aujourd'hui, or aucun livre n'est aussi instructif, sanctifiant, intéressant que l'Evangelie. *Instructif*: car tout ce qu'il dit est vrai, les Evangélistes ayant écrit avec simplicité ce qu'ils savaient, 755, et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint; il renferme tout ce qu'il faut savoir sur Dieu, sur l'homme, et le dit de façon que tous puissent comprendre, 756. *Sanctifiant*, 756; car les préceptes qu'il contient ne

peuvent que nous sanctifier, sont faciles à comprendre et renferment tous nos devoirs ; quant aux conseils évangéliques, c'est leur pratique qui a fait les grands saints, 757. *Intéressant* : plus que n'importe quel livre humain, car il raconte l'amour de Dieu pour l'homme et on y trouve tous les genres littéraires, tableaux gracieux, leçons sublimes, éloquence merveilleuse, miracles étonnants, drame passionnant, et tout ce qu'il raconte a été fait dans notre intérêt, 758 ; enfin l'Eglise a toujours honoré l'Evangile plus que tout autre livre. Donc « prenez et lisez » ce livre, 759.

La lecture de l'Evangile le dimanche après les prières du prône, 664, doit être écoutée avec attention et respect, car c'est la parole de Dieu qui nous retrace la vie et la doctrine de Jésus-Christ, 665.

Excuses. — Quand on n'a pas rempli son devoir, on trouve toujours des excuses, 501 ; également pour se dispenser de l'accomplir, devoir de la prière, de la confession, de la sanctification du dimanche, 502. — En revanche, on trouve tout aussi facilement matière à accuser le prochain, 502 ; on l'observe, comme faisaient les pharisiens pour N.-S. ; les causes sont la malveillance, la jalousie, la rancune, toutes contraires à la charité, 503.

Expiation. — Aux devoirs de l'adoration et de l'action de grâces s'ajoute le devoir de l'expiation, 554. Jésus-Christ nous en donne l'exemple et nous la devons pour nos péchés, graves ou légers ; et si la souffrance est inhérente à la vie humaine, c'est que nous avons une dette à payer à Dieu, donc accepter la souffrance, 555. Il est mieux encore de s'offrir en expiation pour s'unir à J.-C., 555, et la répugnance naturelle à souffrir ne nuit ni à la sincérité, ni à la générosité du sacrifice, 556. Du reste, la souffrance est une source de sainteté, car par elle Dieu nous relève pour nous élever jusqu'à lui, 556. Enfin, c'est pour cela que certains font de l'expiation l'idée dominante de toute leur vie, toujours avides de souffrance, 556, et Dieu les exauce en leur envoyant des souffrances physiques et morales. En tous cas l'expiation s'impose à tous et le grand moyen, c'est la souffrance, 557.

Extrême-Onction. — PLANS DE SERMONS : Nature, nécessité, effets, 829. Dispositions : avant, 829, pendant, après, 830.

Famille. — Les périls de la famille sont la conséquence des périls de la foi et de la religion. — 1^o La famille chrétienne naît de l'amour chrétien de deux êtres faits l'un pour l'autre, amour qui reçoit la bénédiction de Dieu. Mais trop souvent (sans parler des unions purement civiles), 161, les mariages sont conclus pour des motifs trop exclusivement humains : on s'y prépare mal ou même pas du tout, d'où certains malheurs qui sont un châtement, 162. — 2^o Elle doit vivre de l'amour qui, fortifié par Dieu, se sacrifie : sacrifices du père pour gagner le pain quotidien ; de la mère pour élever chrétiennement ses enfants ; des enfants pour rendre à leurs parents affection et dévouement. Or, Dieu absent, 162, on voit d'autres sacrifices : le mari sacrifie sa femme et ses biens à ses propres plaisirs, la femme sacrifie son mari et ses enfants au luxe, la mère sacrifie l'éducation de ses enfants à ses aises, les enfants sacrifient leurs parents en les méprisant et en les abandonnant, 163. — 3^o Elle doit tendre au bonheur éternel de ses membres, alors les époux s'aiment bien, les parents élèvent leurs enfants dans la piété, donnent à Dieu ceux qu'il veut se consacrer, les enfants ménagent à leurs parents une mort chrétienne. Mais dans une famille sans Dieu, ni époux, ni parents, ni enfants ne songent à la conversion les uns des autres, même à la mort, 164 ; malheur

de ces familles et bonheur de celles qui sont chrétiennes, 165.

Fête-Dieu. — *Annnonce de la fête.* Comme tous les autres mystères, l'Eucharistie mérite d'avoir une solennité spéciale ; heureuse inspiration de l'Eglise dans le choix de l'époque. Invitation à tous de travailler aux reposoirs, 394, d'assister à la procession et d'y observer le recueillement ; de grands fruits de salut y sont attachés, 395. — *Après la procession :* Remerciements pour la bonne volonté, 395.

SERMON : La grande prière eucharistique, 385.

Fête patronale. — Elle est un sujet de joie, et avec raison, mais c'est avant tout une fête religieuse, 405 ; donc assister nombreux aux offices, éviter tout ce qui peut offenser la religion, particulièrement les divertissements dangereux, enfin ne pas oublier les défunts, 406.

Foi. — Les dangers de l'heure présente, ceux de la foi. La foi est la vertu qui fait croire fermement les vérités révélées, sur la parole de Dieu, et elle est la même chez le savant et chez l'ignorant. Or elle est en péril. a) *Périls du dehors :* de la société actuelle qui jette le discrédit sur les catholiques, 85, dont beaucoup sont exposés à sacrifier leur foi pour leur carrière ; des lectures, la presse mauvaise si répandue est un grand danger pour la foi ; des sociétés qu'on fréquente, et qui à l'adhésion qu'on leur apporte imposent la condition d'être « du parti » ; du côté du monde, qui plus que jamais ne rêve que fortune et plaisir. b) *Périls du dedans :* la cause en est le désir du bien-être, aussi la foi ne progresse que difficilement chez l'enfant, 86, est vite abandonnée par la jeunesse, ne se retrouve pas dans l'âge mûr, et même trop souvent ne se réveille pas dans la vieillesse, 87. Or la foi est un don de Dieu, donc il faut la demander ; un trésor, donc il faut la garder et la défendre en soi et au foyer, 87 ; une vertu, donc il faut la pratiquer, 88. — Voir aussi *Action de grâces*.

François d'Assise (Saint). — La vie des saints est intéressante et particulièrement celle de S. François, 721. Malgré une jeunesse dissipée, il a gardé la pureté, mais il a pratiqué surtout la pauvreté d'esprit par d'abondantes aumônes, 721 ; sa générosité à faire réparer une église, puis à se dépouiller de tout, 722. Il a pratiqué ensuite la pauvreté parfaite sans se laisser intimider par les moqueries et les injures, 722. Dieu l'en récompense par le don des miracles, dont l'un lui concilie l'admiration de tous, 723. Son exemple a été imité et son Ordre s'est merveilleusement développé chez les hommes, chez les femmes. A ceux qui demandent pourquoi des couvents, on répond : C'est afin de prier et d'expier pour ceux qui ne font ni l'un ni l'autre. A ceux qui les accusent de manger le bien des pauvres, on répond que ce sont plutôt les couvents qui nourrissent les pauvres, 723.

France. — Ses périls. 1^o Au point de vue chrétien la France est le peuple le plus grand a) dans son origine, car évangélisée par d'illustres apôtres, on peut dire cependant qu'elle est née, à Tolbiac, d'un acte de foi sur un champ de bataille ; b) dans sa vocation qui est de répandre la foi dans le monde, 177, et elle s'est acquittée longtemps de sa mission, Charles Martel, Charlemagne, les Croisades, la victoire sur le protestantisme, sur le schisme révolutionnaire ; c) dans sa vie nationale, qui durant des siècles a été imprégnée de christianisme, « Fille aînée de l'Eglise, Sergent, Chevalier de J.-C. », 178. — 2^o Toute nation, étant un corps animé, doit avoir une religion, 178 ; or si la France d'autrefois priait, la France actuelle, comme peuple, ne prie plus ; elle profane le dimanche, congrès, réunions diverses, etc. ; elle ne connaît plus Dieu qu'elle outrage ; aussi pour elle

péril du côté de Dieu, qui retire ses faveurs aux nations ingrates ; de son propre côté, car un peuple sans religion est prêt pour toutes les servitudes ; du côté des nations étrangères, à cause de l'accroissement de leur population, 179 ; enfin elle a rompu son alliance avec l'Eglise par la loi de Séparation. Un double devoir pour les catholiques : aimer la France, car ils sont Français ; aimer l'Eglise et ne pas tolérer qu'on la sépare de leurs cours ni de leur vie, 180.

Funérailles. — Voir la *Table synthétique*.

Glas funèbre. — Bonté maternelle de l'Eglise dans l'institution des cérémonies des funérailles, 641. Le glas funèbre, en rappelant le souvenir du défunt, nous dit que si la mort nous sépare de lui, nous pouvons encore lui être unis par la prière, 641. Il est donc a) un avertissement qui nous prévient du jugement de Dieu sur le défunt et plus tard sur nous ; b) une exhortation à prier pour celui qui vient de mourir, car nos prières pour les morts sont efficaces, 642 ; c'est même une obligation de charité, peut-être de reconnaissance, voire de justice, et qui procure nos propres intérêts ; c) une prédication, qui nous rappelle les certitudes et les incertitudes de la mort, l'obligation de s'y préparer, la vanité des biens de la terre et l'importance du ciel, 643. Napoléon et le sort des cloches, 644.

Grâce. — PLANS DE SERMONS : La grâce : définition, 56, et excellence, 57. Grâce habituelle ou sanctifiante : pourquoi sanctifiante, 57, et pourquoi habituelle, 58. La grâce actuelle : nature, nécessité, abondance, 58. Coopération à la grâce : pourquoi, comment y coopérer, 59.

Henri (Saint). — Il a une vision où Dieu le loue de sa justice, qui fut en effet sa qualité principale. Elle a fait de lui ; 1^o *Le héros chrétien*. Issu d'une race profondément chrétienne, il lie amitié avec les princes les plus chrétiens ; duc de Bavière, il épouse sainte Cunégonde et décide tous deux de garder la virginité, 497 ; élu empereur d'Allemagne, il refuse de piller une ville pour se venger d'un compétiteur, refoule les barbares païens, reconstruit les églises détruites, pardonne aux révoltés qui demandent grâce, 498 ; admis parmi les religieux il reçoit l'ordre de continuer à gouverner l'Empire, 499. 2^o *Le défenseur du Pape* : il choisit les évêques qui aiment le Pape et, avec son épouse, s'applique au bonheur de ses sujets ; se fait le défenseur de l'Eglise en soutenant Benoît VIII contre un antipape, 499 ; reçoit le titre de « défenseur de Pierre » ; Benoît VIII le couronne empereur romain, 500 ; il veille avec Robert le Pieux à la paix de l'Europe, enfin il meurt saintement, 501.

Hiver. — L'hiver image du péché, 937.

Humilité. — Ayant tous besoin les uns des autres, personne n'a le droit de s'enorgueillir. A l'exemple de l'enfant qui a le sentiment de son infériorité, 917, de sa dépendance, reconnaissons l'une et l'autre en demandant humblement à Dieu le pain du corps et le pain de l'âme, 918.

Images (Saintes). — On aimait autrefois à les demander pour les porter dans les processions, car elles sont comme des portraits de famille qui font songer aux saints, 839, une leçon de fidélité à Dieu et un appel au devoir ; maintenant ce culte diminue, 840.

Immaculée-Conception. — SERMONS : Nature et preuves de ce dogme, 851. La beauté d'une âme sans tache, 881. — Dialogue pour Catéchisme de jeunes filles, 845.

Immortalité. — Voir *Âme*.

Incarnation. — En accomplissement de la promesse faite à l'humanité, le Fils de Dieu s'est fait homme, 902 ; d'où il suit que Jésus-Christ est vrai homme, vrai Dieu aussi, mais il n'y a eu

lui qu'une personne et ce mystère s'est accompli au jour de l'Annonciation, 903. L'amour en est le motif ; Dieu qui pouvait nous abandonner a voulu se faire homme, parce que pour expier le péché il fallait une victime d'une valeur infinie, 904.

Indulgences. — PLAN DE SERMON : Nature et division, pouvoir qui les accorde, conditions pour les gagner, 812.

Inhumation. — La sépulture de J.-C. et la sépulture du chrétien, 1^o Pour faire pièce aux funérailles chrétiennes, la libre pensée a inventé les *enterrements civils*, mais ceux-ci sont sans suffrages : à supposer que le défunt soit sauvé, personne n'est là qui prie pour lui, 742 ; sans honneur véritable, car il n'est pas dans des discours pompeux et vides. Ces enterrements sont plutôt une dégradation (paroles de Lamennais), surtout si le mort est incinéré, 743, témoignage de Mgr Freppel, 744. — 2^o Dans l'inhumation chrétienne tout porte à l'espérance ; *l'In paradisum* autrefois refrain de *l'In exitu Israel* ; le cimetière, champ du repos, 744, reliquaire, chaire d'où on apprend à se souvenir des fins dernières, lieu sanctifié par les bénédictions de l'Eglise ; la prière *Temeritatis quidem* qui dans quelques lieux précède le *Benedictus* ; le cantique de Zacharie qui exalte la miséricorde divine ; enfin les prières finales et le *De profundis*, 745. Conclusion ; visiter souvent les tombes de nos morts, 746. — Voir *Enterrement*.

Inscriptions tumulaires. — Un cimetière bien entretenu est une preuve de foi dans une paroisse, 710 ; mais si on peut rappeler sur une tombe les qualités du défunt, que l'inscription soit au moins vraie, sans exagération dans la manifestation de la douleur, et qu'elle exprime la foi à la résurrection, 711.

Jean de Dieu (Saint). — Salué par le ciel à sa naissance, il a été élevé dans la piété, l'amour de Marie et l'amour des pauvres, aussi est-il un modèle de vertu, 129 ; il s'enfuit de la maison paternelle, ce qui cause la mort de sa mère que pourtant un ange rassure sur le sort de son fils, 130. A Opérosa il est recueilli et élevé par une famille chrétienne, puis commis à la garde des troupeaux, 130 ; sa grande piété fait l'édification de tous et il s'enfuit pour ne pas épouser la fille de son maître, 131. Soldat, il se relâche quelque peu de sa fermeté et il en est puni, 131, mais Marie vient à son secours ; près d'être pendu il est miraculeusement délivré, quitte l'armée, retourne chez son ancien maître, s'enfuit de nouveau pour s'engager dans la guerre contre les Turcs, 132. Désireux de délivrer les chrétiens prisonniers chez les Maures, il se dirige sur Gibraltar, se fait marchand d'images et Jésus sous la forme d'un enfant se fait porter par lui, 133, puis l'appelle « Jean de Dieu, » 134. A Grenade il entend la prédication de Jean d'Avila, et pratique une grande austérité, 134, une ardente charité pour les malades ; un pèlerinage à Notre-Dame de la Guadeloupe, une protection miraculeuse et une tentation, 135, deux faveurs insignes, 136. Il trouve une maison pour les pauvres et y installe quarante lits ; Dieu récompense sa charité par des miracles, 136 ; il reçoit de l'évêque d'Avila l'ordre de porter son nom de « Jean de Dieu, » puis l'habit de son Ordre, succès merveilleux de l'établissement et rapides progrès de l'Institut, mort du saint, 137.

Jean-Baptiste de la Salle (Saint). — Ce qui rend la physiologie de ce saint particulièrement attrayante, c'est ce qu'il a fait : 1^o *Pour Dieu* : a) dans les actes extérieurs de sa vie : né de parents nobles et chrétiens, 380, de très bonne heure il montre une grande piété, sans négliger la culture de son intelligence ; jeune homme, il se fait prêtre pour mieux servir Dieu, il accepte avec foi la

perte de ses parents, enfin commence sa mission d'éducateur chrétien ; b) dans sa vie intime il s'applique à imiter J.-C. toujours plus parfaitement, 381 ; c'est pourquoi il se fait pauvre et donne ses biens aux pauvres, humble et renonce aux dignités, mortifié et s'impose de rudes privations, 382. 2^o *Pour les hommes* : a) toujours favorisée par l'Eglise, l'instruction des enfants est alors négligée, le saint se fait l'instituteur des enfants pauvres, 382 ; puis pour l'aider fait appel à d'autres bonnes volontés ; mais il veut la religion à la base de l'éducation, sans quoi celle-ci est manquée ; aussi veut-il que ses instituteurs soient des religieux, et malgré les obstacles son Institut progresse rapidement ; b) c'est que Dieu bénit les œuvres entreprises pour sa gloire ; que les disciples du saint ont conquis la confiance des familles, 383 ; que l'éducation donnée par eux répond aux besoins de la société ; et cette œuvre renaitra ; douce mort du saint, 384.

Jeanne d'Arc (Bienh.). — LA GRANDE FRANÇAISE. C'est ce titre qui la rend si populaire. Grande Française, elle le fut : 1^o *par son bon sens* : les libres penseurs la traitent d'hystérique et d'hallucinée ; à tort, car elle ne fut pas menteuse, ses juges n'ont jamais pu l'amener à se contredire, 301 ; ni détraquée, sa droiture et son bon sens sont manifestes, la preuve en est dans ses réponses à Poitiers et à Rouen, et aussi dans la manière dont elle dévoile l'imposture de Catherine de la Rochelle, 302. 2^o *Par sa générosité et son dévouement* : elle sacrifie son amour-propre devant les moqueries qu'on lui adresse, 302 ; son amour pour sa famille à l'appel de Dieu ; son repos et sa tranquillité aux fatigues et aux privations de la guerre, 303. 3^o *Par son esprit d'apostolat* : elle veut que la France soit à Dieu, elle travaille à convertir ses soldats par son exemple, par ses exhortations à leur faire recevoir les sacrements, 303. 4^o *Par son esprit de foi et sa piété* : elle est pleinement attachée à la foi catholique, l'affirme, le prouve par ses actes, prière et fréquentation des sacrements, sa piété sur le bûcher, 304. — **PIEUSE ET PATRIOTE**, Victoires des Anglais et abaissement de la France, 340. 1^o *Joie de Domremy* à la naissance de Jeanne ; on s'y redisait les prophéties annonçant la délivrance de la patrie ; Jeanne est élevée dans la piété par ses parents qui, eux, comprenaient que c'est leur devoir, 341 ; c'est sa mère surtout qui lui a appris à être bonne, c'est-à-dire pieuse envers Dieu, charitable envers les pauvres et ceux qui souffrent, et elle a profité de ces leçons, 342. 2^o *Après Azincourt* la France semble perdue par le traité de Troyes, 342, découragement général. Pour la sauver Dieu choisit non un guerrier ou un prince, mais une humble fille, bien française ; S. Michel lui révèle sa mission, 243, puis sainte Catherine et sainte Marguerite, et ces apparitions sont réelles, car elle n'est pas hallucinée ; si le patriotisme existait avant Jeanne d'Arc, le sien est supérieur à tout autre amour de la patrie, dont on a cependant de beaux exemples ; c'est qu'il est surnaturel, elle n'écoute dans sa mission que la volonté de Dieu et se soumet aux plus durs sacrifices, 344 ; on en sait les effets, 345. — **LE CINQUIÈME CENTENAIRE DE SA NAISSANCE**. Ce fut, comme à Noël, l'annonce d'une grande joie, 345 : 1^o *Pour les parents de Jeanne* : désolée à l'annonce de son prochain départ, plus encore à la nouvelle de sa mort, sa famille a participé à l'honneur de ses victoires, puis à l'honneur de sa sainteté, 346. 2^o *Pour la France* : elle est bien humiliée, mais Jeanne arrive, prouve sa mission, va de victoire en victoire et sauve la patrie, 346. 3^o *Pour l'Eglise* : de l'Eglise vient à Jeanne d'Arc sa sainteté, et si son supplice et sa mort sont incompréhensibles, ces tortures en ont fait une martyre ; or c'est une joie pour l'Eglise d'offrir des saints

à notre vénération, 347 ; c'est pourquoi l'Eglise a réhabilité Jeanne d'Arc et l'a placée sur ses autels, La France, malade encore aujourd'hui, a une protectrice dans la B. Jeanne d'Arc, 348.

Jeanne de Chantal (Sainte). — Privée de sa mère et élevée virilement par son père, 1^o elle se prépare chrétiennement au mariage. a) Contrairement à ce qui se fait trop souvent, elle n'accepte pas le premier qui se présente, 625, car Marie qu'elle prie lui a fait voir ce qu'il est, et c'est encore sa piété qui lui a permis de résister aux suggestions plutôt dangereuses de sa gouvernante. b) Ce qui fait le malheur de beaucoup de ménages, c'est qu'on n'a recherché que la fortune, ou qu'on manque de foi et de religion, 626 ; sainte Jeanne évite ce malheur en n'acceptant qu'un époux catholique et pratiquant, 627. — 2^o Elle le trouve dans le baron de Chantal ; elle est l'épouse parfaite et la maison est heureuse ; l'époux absent, elle est toute à Dieu, 627, présent toute à lui ; elle rend la prospérité à la famille par sa vigilance sur ses domestiques et ses fermiers ; se fait apôtre en inculquant aux siens l'amour de la religion, 628, en recueillant les pauvres chez elle et visitant ceux qui ne peuvent pas venir ; « une âme en deux corps, » 629.

Jéricho. — Physionomie du pays, le *Mont de la Quarantaine* et « la grotte du jeûne, » 107, la fontaine d'Elisée, fécondité du sol, destruction de l'ancienne Jéricho par Josué, autres merveilles accomplies dans ces régions, 108. — La montée difficile de Jéricho à Jérusalem, figure de notre ascension de la terre au ciel ; le Jourdain sanctifié par le baptême de Jésus, symbole de nos âmes sanctifiées elles aussi par le baptême, 153 ; la Mer Morte si dangereuse et pourtant si séduisante, image du monde séducteur, 154. — Cette même route dangereuse pour les voyageurs symbolise les dangers qui menacent le chrétien qui veut quitter le monde pour revenir à Dieu ; la *Fontaine des Apôtres* dont l'eau doit être filtrée rappelle les précautions à prendre ; l'amitié de Jésus avec la famille de Béthanie, 203, apprend que les amitiés chrétiennes sont bonnes et qu'elles devraient toujours avoir pour but de se faire du bien, 204.

Jésus-Christ. — SA DIVINITÉ. Il est vraiment le Fils de Dieu, car : 1^o Il est l'idéal de l'honnête homme : l'honnête homme est juste, bon, irréprochable. Or Jésus est l'homme juste par excellence, 225, l'homme très bon pour les enfants, pour tous ceux qui souffrent, l'homme saint et modèle de toute sainteté qui a pratiqué ce qu'il enseignait, l'homme loyal qui inspire pleine confiance en sa parole, 226. — 2^o Or Jésus s'est déclaré Fils de Dieu, approuvant ceux qui lui donnent ce titre, 226, se proclamant tel et solennellement devant Caïphe ; confirmant cette proclamation par des miracles et par tout ce qui s'est fait en son nom dans l'Eglise, 227 ; par ce fait qu'il est toujours vivant dans les cœurs, que c'est lui qui suscite les grandes œuvres catholiques, 228. — 3^o Il en appelle à ses miracles pour prouver sa divinité. Ils ont pour objet les êtres matériels, les hommes, résurrections et guérisons, 849, les êtres spirituels, démons chassés ; sont des faits faciles à constater, et ceux qui les rapportent ne pouvaient pas nous tromper, 850. Ils sont une œuvre exclusivement divine, et si les saints en ont fait c'est par la puissance de Dieu, 850, et c'est un blasphème d'attribuer les miracles de Jésus à l'hypnotisme ou au spiritisme, 851.

Connaissions-nous bien JÉSUS-CHRIST VIVANT PARMI NOUS ? La sainteté de sa vie, enfance à Nazareth, vie publique, passion et mort, prouve que c'est la vie non seulement d'un homme, mais d'un Dieu, 883. Il en est de même de sa doctrine

qui n'ayant pu être inventée par un homme ne peut venir que d'un Dieu, 884.

OBJET DE HAINE ET OBJET D'AMOUR, 904. Objet de haine Jésus-Christ l'a été durant sa vie, 904, et l'est encore dans son Eglise, persécutions, hérésies, révolutions modernes. D'autre part, il a été et il est aimé comme jamais personne ne l'a été, car c'est son amour qui a fait les martyrs et tous les saints, 905. Conclusion : c'est qu'il est plus qu'un homme, qu'il est Dieu, 906.

Jésus mérite le nom de SAUVEUR, car il vient sauver l'humanité, 920. Il affranchit les âmes de la cupidité des biens terrestres en naissant pauvre ; de la volupté en naissant d'une vierge ; de l'orgueil en s'abaissant jusqu'à l'homme, 921.

Sa CRÊCHE est une école : le maître c'est lui ; les écoliers sont les bergers et les Mages ; l'enseignement, c'est la science du salut par la pratique de toutes les vertus, 922.

SA PASSION. — L'action de grâces après la Cène. Jésus conduit ses apôtres au jardin de Gethsémani, 430, prédit le reniement de S. Pierre et s'avance vers la grotte de l'agonie, 431. Il sort victorieux de la lutte, 431, mais il est pris de peur parce que le supplice est tout proche, qu'il prévoit l'ingratitude des hommes ; d'ennui et de dégoût à cause de nos iniquités, 432. Sa prière et son abandon par les apôtres qui dorment, 484. La tentation et le réconfort apporté par l'ange, souffrance inouïe qui va jusqu'à la sueur de sang, 485 ; la victoire pour de nouvelles souffrances, 486. — La flagellation est le mystère de la grande humiliation. Condamné illégalement par le Sanhédrin, outragé durant toute une nuit, Jésus est amené devant Pilate, 486, qui après quelques tentatives pour le sauver, le fait flageller, 487. Supplice atroce et infamant, et avec Jésus on ne compte même pas les coups, 487 ; il est résigné cependant, car il prévoit le fruit de ses souffrances, il nous aime et il veut expier le péché, 488. — Depuis la flagellation ce sont les soldats romains qui torturent Jésus, 503. Il s'est dit roi, et par moquerie ils lui imposent un manteau de pourpre et l'affreux supplice de la couronne d'épines, l'abreuvent de dérisions et d'insultes, 504. Par ce supplice Jésus expie les péchés de la tête, qui aujourd'hui, dans l'Etat, veut chasser Dieu de partout, 504 ; qui dans la famille s'est faite impie ou tremblante ; il expie aussi nos péchés de pensée, mais cette couronne est bien le signe de sa royauté, 505. Le supplice terminé, Pilate montre Jésus à la foule, espérant l'attendrir, et c'est un cri de mort qui lui répond, 505. — Inquiet en apprenant que Jésus s'est dit le Fils de Dieu, Pilate l'interroge à nouveau. Jésus lui fait entrevoir l'énormité de son crime s'il le condamne ; mais la peur de n'être plus l'ami de César l'emporte, 506, et après avoir arraché aux Juifs un acte de soumission à César, il condamne l'Innocent et dicte l'inscription à placer en haut de la croix, 507. Les nombreuses illégalités dans le jugement et le supplice de Jésus, 507, qui accepte la croix, signe de contradiction, d'amour pour les uns, de haine pour les autres, autel sur lequel il va s'immoler, sceptre royal dans le gouvernement du monde, chaire d'où il enseigne l'abnégation et le sacrifice, 508. — Jésus a prédit ses souffrances et ses humiliations dans la parabole des vigneronniers homicides ; il veut cet accablement pour nous inspirer plus d'amour et de confiance, ses chutes sont le symbole des nôtres et son relèvement figure aussi le nôtre par la pénitence, 522. Marie accompagnée de S. Jean a été mise au courant des divers supplices de la Passion, avec les saintes femmes elle prend le chemin du Calvaire, 523 ; son regard rencontre le regard de Jésus, indicible douleur de l'un et de l'autre, résignation de Marie qui cependant s'évanouit, puis

reprend la montée du Calvaire, 524. — On impose au Cyrénéen de porter la croix de Jésus, 532 ; il en éprouve un grand amour pour la victime innocente, il figure le chrétien que Jésus invite à porter, lui aussi, sa croix avec générosité, 533. Bérénice (Véronique) essuie la face de Jésus, et pour récompense trouve la Sainte Face imprimée sur son linge, 533 ; c'est que Jésus désire surtout être aimé, 533 ; aux autres saintes femmes il annonce la ruine de Jérusalem et le jugement dernier dont cette ruine est la figure, 534. — Le supplice de la croix, le plus terrible et le plus infamant, 569 ; on donne à Jésus une boisson amère, qu'il refuse afin d'expier nos péchés de gourmandise et de mieux savourer la souffrance, 570. On lui arrache brutalement ses habits, puis on le cloue à la croix, 570 ; c'est de là qu'il doit attirer les cœurs ; les deux larrons, 571, le partage des vêtements, 572. — Jésus demande le pardon pour ses ennemis, parole qui convertit un des criminels, 597 ; il donne Marie pour mère à S. Jean et à tous les chrétiens ; il se plaint de l'abandon de son Père, 598 ; éprouve une soif ardente, et nous pouvons le soulager en lui amenant des âmes ; enfin quand « tout est consommé », il expire et c'est alors que le centurion se convertit, 599. — L'âme de Jésus descend aux limbes. Le soldat Longin lui ouvre le côté, 613, puis Joseph d'Arimathie obtient la permission d'ensevelir son corps ; la descente de croix et le supplice enduré alors par Marie, 614 ; Joseph offre son propre sépulcre et le corps de Jésus y est déposé après un embaumement sommaire, 615.

RÉSURRECTION. — Des gardes sont placés près du tombeau, 644 ; mais la vie doit triompher de la mort, et quand les saintes femmes viennent au sépulcre, Jésus est ressuscité, 645. Nul doute qu'il n'ait apparu d'abord à Marie, c'était tout naturel, étant donnée surtout l'union de leurs deux cœurs, apparition qui fut suivie de plusieurs autres ; les saintes femmes au sépulcre, 646. — C'est à Madeleine qui le cherche avec plus d'instance que Jésus apparaît d'abord, 699, puis aux autres saintes femmes qui lui furent fidèles pendant sa passion, sa bonté pour Madeleine, 700. Les apôtres refusent de croire, 700, mais les Juifs croient, qui paient les gardes pour mentir ; Pierre et Jean au sépulcre, apparition à Pierre qui se sent pardonné, 701. — Le fait de la Résurrection, fondement de notre foi, est certain, attesté par les apôtres qui restés longtemps incrédules ont dû enfin se rendre à l'évidence des apparitions de Jésus, 702. Ils font de ce dogme le premier article de leur prédication, 703 ; c'est que c'est la grande preuve de la divinité de J.-C. et donc de la religion chrétienne ; c'est aussi un enseignement à ne plus mourir de la mort du péché, 704. — Durant les quarante jours qui suivent, Jésus achève l'instruction de ses apôtres sur leur mission qui va commencer, 731, prend un dernier repas avec eux et les emmène sur le mont des Oliviers, 732. Toujours chez eux l'espoir du règne temporel du Messie, 732 ; Jésus les détrompe et leur promet la prochaine venue de l'Esprit-Saint ; enfin il les envoie prêcher l'Evangile, 733, et s'élève au ciel, 734. — En pénétrant dans le ciel, avec les âmes des justes, Jésus est acclamé par les anges et permet à Marie en extase de voir son triomphe, 734. Et dans Marie et dans les apôtres c'est la joie qui l'emporte sur la tristesse de la séparation, figure de la joie de l'âme qui se donne toute à Dieu, 735.

La résurrection du Sauveur est pour le chrétien 1^o un *sujet de joie* : car Jésus après sa mort est glorifié et nous apprend qu'après les souffrances viendra le bonheur ; il est ressuscité, et c'est de ce fait que date la régénération du monde, et ce souvenir domine tous les souvenirs de la vie du Sauveur, 229. 2^o Elle est *notre espérance* : car si

l'espérance est un besoin pour nous, nous pouvons avoir confiance en Jésus qui a réalisé toutes les promesses qu'il avait faites, 230, et qui réalisera celle de nous attirer au ciel après lui, 231.

Jésus est *la résurrection et la vie* : pour lui-même, il a donné sa vie librement et c'est librement qu'il la reprend ; pour nous, et d'abord pour nos âmes qu'il ressuscite à la vie spirituelle, vie qu'il alimente par l'Eucharistie ; ensuite pour nos corps, 182, qu'il promet de ressusciter un jour ; conserver la vie surnaturelle, c'est se rendre vraiment heureux, 183.

Jeudi Saint. — SERMON : Les préparatifs de la Passion, 193.

Joseph (Saint). — SERMONS : Le serviteur fidèle, 245. Ses vertus, 248. Le saint le plus populaire, 285.

Eloge du *bon serviteur*, 245. En établissant S. Joseph sur sa propre famille, Dieu lui accorde un grand privilège, c'est un témoignage de sa sainteté : devant être l'époux de Marie il devait être digne d'elle, d'autant qu'il eut à partager ses gloires et ses douleurs ; choisi pour servir de père à Jésus, il a eu pour lui tous les sentiments d'un père, 246, et de même Jésus s'est comporté envers lui comme envers son père ; chef de la Sainte Famille il est digne de cet honneur, 247. Dieu a fait preuve de sagesse en choisissant pour cette mission non un riche ou un prince, mais un ouvrier ; aux ouvriers qui écoutent trop facilement les excitations à la révolte et à la recherche de l'argent, 247, il apprend par son exemple à se contenter de son sort et à accepter les épreuves qui en sont inséparables. Au chrétien lui aussi de protéger Jésus dans son cœur, dans sa famille, 248. — *Ses vertus* furent l'esprit de prière, la modestie, 248, l'amour du travail, le service de Dieu, la soumission à la volonté divine, l'amour pour Jésus ; aussi est-il le patron et le modèle de tous, 249. — Ce qui fait de lui *le saint le plus populaire*, c'est que Dieu lui a fait une place à part en le chargeant de protéger Jésus et Marie ; que c'est le saint qui par sa vie se rapproche le plus de nous ; que Dieu l'a rendu secourable à tous, 285. L'invoquer pour obtenir de bons mariages, le sien fut pleinement heureux ; pour obtenir le bon accord dans les familles, comme il régnait à Nazareth ; pour les enfants difficiles à élever, car il a élevé Jésus ; pour obtenir santé et travail ; enfin pour obtenir une bonne mort, 286.

TRÉSOR D'HISTOIRES. — 1. *Les serviteurs de S. Joseph* : Gerson. Révélations de sainte Brigitte. S. Louis de Gonzague, 535. S. Bernardin de Sienna. Sainte Marguerite de Cortone. Le B. Hermann-Joseph. S. Ignace et S. Joseph. Sainte Catherine de Bologne, 536. Sainte Thérèse, 537. Le cardinal de Bérulle. Alexis de Vigevano. La Vénérable Agnès de Langeac. S. J.-B. de la Salle. S. François de Sales, 538. Sainte Chantal. Joseph-Antoine Patignani. Jean-Jacques Olier, 539. Jean-Joseph Surin. Isidore de Isolani, de l'Ordre de Saint-Dominique. S. Alphonse de Liguori. Le P. Lallemand, 540. Le B. Curé d'Ars. S. Joseph chez les Maristes, 541. La place de S. Joseph, d'après Pie IX, 542. — 2. *Faveurs de l'ordre spirituel obtenues par S. Joseph* : S. Joseph protecteur de la sainte vertu. Conversion admirable. S. Joseph convertit un franc-maçon, 589. S. Joseph aide une personne à avouer ses fautes. Conversion d'une protestante. Le Cordon de S. Joseph. Une belle conversion. S. Joseph et la paix du cœur, 590. Un grand pécheur converti par S. Joseph. Le fils rebelle converti, 591. Une lettre touchante. Les fruits du Mois de S. Joseph. Mort édifiante d'un

magistrat, 592. S. Joseph protecteur des enfants qui se préparent à la première communion. Un heureux cadeau de bonne fête, 600. Une lettre du P. Surin. Conversion d'un ouvrier. Converti par S. Joseph. Le premier communiant de S. Joseph, 601. Le zouave de S. Joseph, 602. Une statue de S. Joseph, 604. Une maladie providentielle. La tentation vaincue par S. Joseph, 605. — 3. *S. Joseph Patron de la bonne mort* : Mort chrétienne d'un militaire, 616. Dévotion récompensée. Une douce et sainte mort. Un bon tour de S. Joseph. La grâce d'une bonne mort demandée pendant 50 ans. Grâce signalée à la veille de la mort, 617. La mort du vieux dur-à-cuire. Mort édifiante d'un jeune ouvrier typographe, 618. Sainte mort du cardinal de Bérulle. Confiance récompensée. Une belle mort sous le patronage de S. Joseph, 619. Après une vie de péchés, 620. Mort édifiante d'un Frère des Ecoles chrétiennes. S. Joseph refuge des pécheurs, 621. — 4. *Faveurs de l'ordre temporel obtenues par l'intercession de S. Joseph* : Un religieux échappé des mains des brigands. S. Joseph patron des voyageurs, 635. S. Joseph marin. Deux jeunes marins protégés par S. Joseph, 636. Un petit mousse sauvé par S. Joseph, 637. S. Joseph chez les Petites Sœurs des pauvres, 638. S. Joseph appui des communautés. Confiance d'un religieux récompensée, 639. Marque de protection visible de S. Joseph. Le porte-plume de S. Joseph, 640. La messagère de S. Joseph, 649. S. Joseph protecteur des malheureux. S. Joseph et les flammes, 650. Un incendie arrêté par S. Joseph, 651. Les études facilitées par S. Joseph. L'examen de S. Jean Berchmans. Le bachelier de Marie et de Joseph, 652. S. Joseph aime les petits enfants. S. Joseph protecteur de l'enfance chrétienne. Un jeune écolier guéri. Sauvée du péril et convertie, 653. S. Joseph à la citadelle de Laon en 1870. Un capitaine sauvé par S. Joseph, 666. Dévouement d'une mère. Reconnaissance d'une mère. La dette du colonel et le secours de S. Joseph, 667. S. Joseph et les conscrits de Lièsses. Victorieux grâce à S. Joseph. Une religieuse guérie par S. Joseph. Enfants guéris par S. Joseph, 668. Guérison d'un malade, 669. Douleurs parties pour le Canada. S. Joseph et la peste à Condom, 670. Lyon délivré de la peste. Un enfant guéri de la peste. Sauvé de la mort par S. Joseph, 671. S. Joseph et l'Indien, 672. — 5. *Variétés* : Silvio Pellico et S. Joseph, 681. Le Cordon de S. Joseph. L'échelle de S. Joseph, 682. Un petit apôtre. Le lis de S. Joseph, 684. Le domestique ami de S. Joseph. Le bâton de S. Joseph, 685. Créancière de S. Joseph, 686.

Jugement. — I. LE JUGEMENT PARTICULIER.

1^o *Sa certitude*. Le jugement est l'objet de la croyance universelle et se prouve : a) par la raison : l'homme, être intelligent et libre, doit nécessairement répondre de l'usage qu'il fait de la vie et des facultés qu'il tient de Dieu, et Dieu seul peut rendre un jugement éclairé et impartial, 81 ; b) par la Révélation : l'Écriture l'affirme et les exemples qu'elle cite de châtiments ou de récompenses supposent nécessairement un jugement, 82. — 2^o *Son objet*. Aussitôt qu'elle a quitté le corps, l'âme est devant son juge, et en un clin d'œil elle voit toute sa vie, 82 ; pas besoin d'accusateurs, ni d'avocat ; son jugement porte sur l'usage des dons de Dieu, sur ses bonnes œuvres, sur ses fautes personnelles, sur celles d'autrui dont elle a été la cause ou l'occasion, 83. — 3^o *Ses conséquences*. Fini le temps de l'indulgence comme du repentir, 83 : la sentence sera donc une sentence de condamnation, et c'est l'enfer, ou une sentence de justification, et c'est le paradis, mais dont la possession sera retardée pour ceux qui ne sont pas complète-

ment purifiés. A chacun de se ménager la sentence de justification, 84.

II. LE JUGEMENT DERNIER. 1^o *Ses raisons d'être*: Jésus-Christ l'insinue dans plusieurs paraboles et l'affirme expressément. Ce jugement importe: a) à la gloire de Dieu, pour que la conduite mystérieuse de la Providence ici-bas se trouve pleinement justifiée, justifiées aussi sa sagesse, sa bonté, sa justice, 124; b) à l'honneur de l'homme, pour que les justes méconnus et méprisés soient glorifiés, que les fourbes soient démasqués, tous selon leurs mérites, 125. — 2^o *Ses circonstances*: a) la date en est inconnue, mais les signes avant-coureurs seront la prédication de l'Evangile par toute la terre, la désertion universelle de la religion, la venue de l'Antéchrist avec ses prodiges, des fléaux sans nombre; b) finalement la résurrection générale, l'apparition solennelle du Fils de l'homme établi *juge des vivants et des morts*, tous les hommes rassemblés, la manifestation des consciences, sujet de honte pour les uns, d'honneur pour les autres, 126. — 3^o *Les sanctions*: la séparation des bons d'avec les méchants, la double sentence, enfin l'enfer éternel pour les pécheurs et les joies du paradis pour les justes. Penser au jugement pour mettre ordre à sa conscience, 127.

Il importe d'y penser. Nous savons qu'en outre du jugement particulier il y aura un jugement général; son époque est inconnue, mais des signes précurseurs l'annonceront; prédication universelle de l'Evangile, conversion du peuple juif, grande apostasie des nations catholiques, 833, fin du monde et bouleversements qui l'accompagneront, enfin résurrection des corps, 834. Dans ce jugement J.-C. manifestera à tous les œuvres de chacun; puis la séparation se fera et la sentence définitive sera prononcée, 834.

Lampe du sanctuaire. — C'est une obligation de l'entretenir devant le Saint-Sacrement, 840; elle révèle la présence de J.-C.; elle est un symbole de J.-C. lumière du monde, un témoignage de notre foi à l'Eucharistie, une image de l'âme chrétienne animée de charité; enfin elle nous représente aux pieds du divin Maître. Autant de motifs pour le chrétien de contribuer à son entretien, 841.

Laudes des Morts. — Pourquoi le chant des Laudes (ou louanges) aux obsèques, 692. — 1^o Par rapport aux défunts: cinq psaumes pour demander pardon des péchés commis par les cinq sens, puis le *Benedictus*, cantique d'action de grâces, et l'oraison; les psaumes expriment les sentiments de contrition avec le *Miserere*, d'espérance dans le *Te decet*, de prière dans le *Deus Deus meus*, de douleur de la séparation dans le cantique d'Ezéchias, 693, de reconnaissance dans le *Laudate Dominum*, 694. — 2^o Par rapport à nous: ces prières nous invitent à réparer pour nos fautes, à nous détacher des choses de la terre, à espérer les célestes récompenses, à remercier Dieu de toutes ses bontés, 695. Une appréciation de M. de Vogüé, 696.

Laus (Notre-Dame du). — Lectures: voir la *Table synthétique*, p. 946.

Lectures dangereuses. — La mauvaise presse est dangereuse par son universalité même, car elle est partout répandue, grâce surtout à la franc-maçonnerie; par la continuité de son action, car on prend forcément la mentalité de son journal; par la libre acceptation; c'est, renouvelée, la tentation d'Eve, orgueil qui veut la liberté de tout lire, 411, curiosité qui prétend savoir le pour et le contre ou veut éprouver des sensations inconnues, sensualité, et la preuve c'est qu'on ne lit pas de bons livres cependant mieux écrits, 412. On prétend se faire une « opinion personnelle » sur la religion, et de la religion science difficile et élevée on sait à

peine l'a b c. On dit que « cela ne fait rien », mais alors on est blasé, qu'objection est fautive, la lecture influant toujours sur les pensées, sur les sentiments qui s'identifient avec ceux des personnages, même sur les actes, car on est porté à imiter ce qu'on voit, 413. Donc ne pas lire de mauvais livres, ne pas les garder et supprimer ainsi la tentation, éloigner des enfants le danger, 413, détruire ces livres malgré leur prix; de même pour les journaux, 414.

Levée du corps. — Les rites de la levée du corps sont très touchants et pleins d'enseignements, 675. L'arrivée du prêtre à la maison mortuaire et la récitation du *De profundis*, le cortège; autrefois c'étaient des chants de joie pour remercier Dieu du triomphe des élus, 676. Aujourd'hui c'est l'antienne *Easulabunt* qui ranime la confiance par l'espoir de la résurrection, 676, puis le *Miserere*, la plus belle demande de pardon pour celui qui vient de mourir; il faut donc accompagner le corps avec respect et recueillement et s'unir aux prières de l'Eglise, 677, et c'est un devoir de se découvrir quand on rencontre un convoi funèbre, 678. Enfin pour faire au défunt une belle réception à l'Eglise, on demande pour lui les prières des anges et des saints, 678.

« **Libera** ». — Là où le *Libera* se chante après la messe du dimanche, c'est pour rappeler le devoir de soulager les défunts, 725, donc ne pas quitter l'Eglise avant qu'il ne soit terminé et s'associer à cette prière; puis visiter la tombe de ses morts pour s'exciter au bien et prier pour eux, 726.

Louis (Saint). — Le saint de France le plus populaire, 609. Il a une triple couronne: 1^o la couronne du chrétien: car il s'est montré chrétien parfait a) par sa piété, comment il passait ses journées et une partie de ses nuits, 609, et cette piété n'a fait que favoriser l'accomplissement de ses devoirs de roi; b) par son humilité, preuve: ses communions, son attitude à l'office du Vendredi Saint; c) par sa charité envers les pauvres et les malheureux, qui allait parfois jusqu'à l'héroïsme, 610. — 2^o La couronne de l'apôtre: il l'a été a) dans sa famille, à l'égard de ses enfants, 610, et de ses serviteurs; b) dans son royaume, surtout par son zèle à réprimer le blasphème; c) chez les Sarrasins, n'ayant entrepris ses expéditions que pour les convertir, exemples; les croisades sont donc une leçon d'héroïsme et d'apostolat, 611. — 3^o La couronne du martyr: au milieu des plus grands revers et des plus grandes difficultés, il s'est humilié sous la main de Dieu et a fait preuve d'un merveilleux esprit de sacrifice. « Nous irons à Jérusalem », c'est-à-dire au ciel, 612.

Lucie (Sainte). — L'édit de Maximien contre les chrétiens. La foi de sainte Lucie l'a fait triompher de la chair et elle consacre à Dieu sa virginité, 909, refusant un brillant mariage, veillant sur ses sens pour les conserver; leçon utile aujourd'hui surtout que la pudeur n'est guère respectée, 910, et qu'on cède trop à la curiosité de tout voir, 911. Elle la rend victorieuse du monde ennemi des saints parce qu'ennemi de J.-C., 911, aussi mérite-t-elle la palme du martyre. Au chrétien de l'imiter en conservant la chasteté, en gardant la confiance au milieu des persécutions, en rendant, par sa vie, témoignage à Jésus-Christ, 912.

Lutte pour la religion. — « Aux armes, catholiques ! » 5. En face de la guerre déclarée à la religion beaucoup dorment, ou gémissent, ou se résignent par peur, 6. Pourtant il faut lutter, par la parole, en affirmant hautement sa foi, en la défendant, en empêchant ses ennemis de faire du mal, 7; s'unir pour la lutte, nécessité de cette union, paroles de Pie X, l'union qui fait la force de nos ennemis doit faire aussi la nôtre, 8.

Mages. — Imitons-les, 941.

Mariage. — PLANS DE SERMONS : Nature, 890, et propriétés, 891. Moyens de faire un heureux mariage : vocation, choix, préparation, 907. Devoirs des personnes mariées ; devoirs réciproques, devoirs particuliers, 908.

Allocutions, 481, 482, 483, 524.

Marie (T. S. Vierge). — Tandis que nous naissons souillés du péché originel, Marie en a été préservée, 881 ; mais purifiée par le baptême, notre âme devient, elle aussi, immaculée, 882 ; confirmée en grâce, Marie n'épargne rien cependant pour conserver cette grâce et la faire progresser en elle, 882, ainsi le chrétien doit-il veiller sur son esprit et sur son cœur pour garder la grâce du baptême, 883. — L'Immaculée Conception consiste en ce que Marie a été préservée du péché originel avec lequel naissent tous les hommes, et qu'elle a été ornée de la grâce sanctifiante, 851 ; la définition dogmatique, 852. Les preuves de ce dogme sont l'Écriture : *gratia plena* ; la Tradition ; les raisons de convenance : Marie devait être digne de son Fils qui est Dieu, 852, digne de la Sainte Trinité dont elle devait être le temple, digne de concourir à notre rédemption, 853.

Ce qui fait la beauté de sa Présentation, c'est la promptitude avec laquelle elle s'offre au Seigneur : créature parfaite, elle s'offre à trois ans, 835 ; c'est que cette offrande est une vraie consécration qui réjouit le ciel ; que Marie y trouve tout son bonheur ; enfin qu'au temple elle donne l'exemple de toutes les vertus, 836, mais sa vertu dominante est la conformité à la volonté de Dieu, 837. Tout chrétien doit, lui aussi, se consacrer à Dieu, 837, et imiter les vertus de Marie, surtout sa soumission à Dieu en observant les commandements ; que surtout les parents consacrent à Dieu leurs enfants, le B. Jean Eudes, 838.

L'Eglise applique à Marie la plainte du prophète invitant à compatir à ses douleurs. Heureux à cause de sa sainteté, de sa maternité divine, Marie devait cependant connaître la souffrance, 696 ; aussi a-t-elle souffert à l'épreuve de S. Joseph, à Bethléem, à la fuite en Égypte, à Nazareth où elle savait qu'elle préparait la victime pour le sacrifice, devant la haine dont Jésus fut l'objet durant sa vie publique, mais surtout pendant la Passion et au Calvaire, 697. Au chrétien, enfant de Marie, de compatir à sa souffrance, de s'en souvenir pour résister aux tentations et éviter le péché, pour accepter la souffrance avec résignation, 698.

Marie prie au Cénacle avec les apôtres et elle les instruit, 736. — Dieu qui a fait pour elle de grandes choses, même la création opérée en vue de l'Incarnation, 774, la visite du Saint-Esprit à l'Annonciation, les grâces et les mérites de toute sa vie, met le comble à ses dons en lui donnant la plénitude du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, 775. C'est pour qu'elle exerce son action de Mère des hommes, 775, sa fonction est donc d'enfanter des âmes à l'Eglise qui est le corps mystique de J.-C., et qui est dirigée par l'Esprit-Saint ; c'est pourquoi le chrétien qui veut savoir ce qu'il doit penser doit se demander quel est l'esprit de l'Eglise, 776. — Pendant vingt-deux ans encore, Marie reste sur la terre, ne vivant que pour Dieu et plus au ciel que sur la terre, priant pour l'Eglise naissante, obéissant aux apôtres qui ont charge de commander, 777, les instruisant à l'occasion, souffrant aussi des persécutions dirigées contre eux, et finalement de leur dispersion qui la séparait d'eux, 778. Enfin l'heure venue, elle subit la suprême humiliation de la mort, qu'elle accepte volontairement, parce que c'est la loi universelle, qu'ainsi elle ressemble davantage à Jésus, qu'elle veut nous apprendre à bien mourir ;

mais sa mort a été sans souffrance ni maladie et c'est dans un acte suprême d'amour de Dieu que son âme a quitté son corps, 779. — Son Assomption est certaine, attestée par une ancienne tradition que rapporte S. Jean Damascène, par la disparition de son corps du sépulcre, tandis que les linges qui l'enveloppaient y sont restés jusqu'en 451, 780. L'Eglise a toujours affirmé cette vérité dans ses liturgies, par la voix des Pères ; et si elle n'est pas définie, c'est qu'elle n'a jamais été contestée, 781. Du reste, Jésus qui a glorifié le corps de plusieurs saints ne pouvait permettre que le corps de sa Mère subît la corruption du tombeau, et même que le lieu où il reposerait fût ignoré de tout le monde, 781 ; c'est pourquoi il l'a ressuscitée et emmenée au ciel, 782. — Ce que Dieu couronne en Marie, ce sont ses propres dons ; sa sagesse qui l'a faite si belle et si parfaite, 782, sa justice qui récompense les mérites et les souffrances endurées pour lui, son amour plus grand pour Marie que pour toute autre créature, et auquel Marie a si bien répondu, 783. Jésus lui a fait une couronne de lumière pour qu'elle voie Dieu et ses perfections, sa perfection à elle-même, 783, et toutes choses en Dieu ; une couronne d'allégresse pour qu'elle jouisse pleinement de la possession de Dieu ; une couronne royale qui l'établit reine du ciel et de la terre, dispensatrice de toutes les grâces, et lui assure un grand crédit sur le Cœur de son Fils, 784.

Ce qui vaut à Marie son triomphe, c'est moins son titre de Mère de Dieu que ses mérites. C'est grâce à eux qu'elle est couronnée Reine de tous les saints, 577. *Reine des vierges* : le péché de la chair, le plus en horreur aux yeux de Dieu, a son remède dans le mariage, mais l'état de virginité est bien plus parfait, aussi seule une vierge pouvait être Mère de Dieu ; or si l'Eglise se glorifie de compter des vierges nombreuses, c'est Marie qui leur a donné l'exemple en consacrant sa virginité au Seigneur, 578 ; en ne consentant à la maternité divine qu'à la condition de rester vierge, les autres ne font que l'imiter, elle est donc leur reine, 579. *Reine des confesseurs* : ce qui les distingue, c'est l'amour de Dieu, mais un amour qui agit ; or aucun n'a aimé Dieu comme Marie, car a) malgré les bontés de Dieu qui veut que nous l'appelions notre Père, tous les saints ont uni la crainte à l'amour, 579, seul l'amour de Marie n'a jamais rencontré d'obstacle à la plus intime familiarité avec Dieu, ni la vue de son néant, ni le péché qu'elle n'a jamais connu, ni la majesté divine puisque Dieu est son fils et qu'elle a vécu avec lui dans la plus grande intimité ; b) elle a aimé Dieu de l'amour le plus puissant, l'amour maternel, 580, d'autant plus fort que son Fils était Dieu, 581. *Reine des martyrs* : elle n'a pas versé son sang, mais les tortures de l'âme sont plus cruelles que les souffrances du corps, et Marie a souffert plus que tous les martyrs : à Bethléem où elle ne trouve pas d'abri pour son Fils ; à la Présentation de Jésus où il lui est annoncé qu'un glaive de douleur la transpercera, 581 ; à la fuite en Égypte et au retour, à Nazareth où elle prépare une victime pour le sacrifice, à la séparation quand Jésus commence sa vie publique, surtout pendant la Passion, toutes les tortures de Jésus se répercutant dans son cœur maternel, 582 ; ayant donc souffert plus que tous les martyrs elle est devenue leur reine ; elle est donc reine de tous les saints, 583. Nos pères lui ont reconnu ce titre en dédiant de nombreuses églises à Notre-Dame et les pèlerinages à ses sanctuaires proclament encore sa puissance et sa bonté, 584.

Marie triomphe parce que servante du Seigneur elle a montré toutes les qualités d'une servante fidèle. Elle s'est tenue à sa place par l'humilité ;

elle l'a prouvée dans sa Présentation au temple, à la salutation de l'ange, devant S. Joseph angoissé, dans sa Purification, et c'est pourquoi Jésus l'exalte au-dessus de tous les saints; bel exemple pour le chrétien, 585. Elle a été *obéissante* à Dieu, 585, et à tous ceux qui détiennent l'autorité, et c'est pourquoi au ciel Jésus fait la volonté de sa Mère; à nous d'imiter Marie, 586. Elle a été *dévouée* aux intérêts de son Maître: elle accepte de coopérer à la Rédemption au prix de tous les sacrifices, aussi est-elle associée maintenant au triomphe de Jésus; sachons donc à son exemple accepter les sacrifices que Dieu nous demande, 586.

L'Assomption est la fête des Maries, parce que c'est la plus glorieuse pour la Sainte Vierge. Le nom de Marie est le plus beau qu'on puisse donner aux enfants, mais il impose l'obligation d'imiter les vertus de sa céleste patronne, le beau tableau qu'en trace S. Ambroise, 572; que les Maries surtout le reproduisent en elles, 573.

TRÉSOR D'HISTOIRES (fin). — *Marie et les pécheurs* (fin). Le rosier du Mois de Marie, 11. Deux conversions à Lourdes, 12. Revenu de loin, 13. Conversion d'un vieillard, 15. Une victoire sur le respect humain, 16. Une partie de plaisir, 27. Le retour d'un enfant prodigue, 28. Le regard de Marie. Conversion d'un ministre protestant, 29. Conversion d'un jeune Parisien. Conversion de la femme d'un officier français à Rome, le jour de l'Assomption, 30. Le bouquet de mai, 31. Entrez dans ma guérite! Adressez-vous à Marie, 32. Où vas-tu? 43. Un brave, 44. Une actrice convertie par Marie, 45. Protestante convertie par la Sainte Vierge, 46. Marie refuge des pécheurs, 47. Le soldat charitable, 48. — *Marie et les mourants*: Grâce de conversion. La conversion d'un franc-maçon, 75. Conversions de protestants, 76. Crainte et joie. Une douce et sainte mort, 77. La Bulle « Ineffabilis. » Confiance récompensée, 78. Dieu m'appelle, 79. Le maréchal Pélissier. La fille du Septembriseur, 80. — *Marie et les nécessités d'ordre matériel*: La foi récompensée, 109. Guérison obtenue par l'intercession de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Admirable guérison, 110. Tempête apaisée, 111. Marie invoquée dans un pressant danger. Le sceptre de Marie, 112. Exemple d'un fondateur d'Ordre. Guérison d'un paralytique, 138. Une statue de la Sainte Vierge. Les deux morts, 139. Notre-Dame des Miracles, 141. Une vieille image de la Vierge, 142. Le souvenir de Marie au Calvaire. Marie consolatrice des affligés, 143. Héroïque résignation d'une mère chrétienne. Exemple d'une fervente chrétienne, 144. Pie IX sauvé d'un accident, 171. Le Mois de Marie au milieu des eaux, 172. Les « Ave Maria » d'un soldat dans la bataille, 173. Au Bazar de la Charité. « Recommandez-vous à Marie Immaculée. » Une enfant sauvée par Marie, 174. Une réponse du paradis. Un écolier sauvé de la noyade, 175. — *Pèlerinages en l'honneur de Marie*: Notre-Dame de la Salette. Notre-Dame de Lourdes, 210. Notre-Dame de Pontmain, 211. L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, 212. Notre-Dame du Perpétuel-Secours, 214. — *Variétés*: Le portrait de la Sainte Vierge, 215. Un soldat de Marie, 216. Une paire de boucles d'oreilles, 217. La statue de Notre-Dame de Lourdes, 218. Le sourire de la Vierge Immaculée, 219. L'épinglette d'or. Trois saints dévots à Marie, 220. Récompense de l'obéissance. Piété de Garcia Moreno, 322. La France consacrée à Marie. Le possédé délivré par Marie, 323. Dévotion de Mgr Pie envers la Mère de Dieu. Bonté de Marie pour une Juive, 324.

Marie-Madeleine (Sainte). — Admise, après sa conversion, dans l'intimité de Jésus, elle est restée *fidèle* à son amour; car c'est à sa prière que

Jésus ressuscite Lazare; chez Simon le Lépreux elle oint la tête puis les pieds du Sauveur, 529, et au murmure de Judas Jésus répond en faisant l'éloge de Marie-Madeleine, 530. Fidèle jusqu'à la croix; auprès de lui Jésus en croix voit sa Mère, et à côté d'elle et au premier rang Marie-Madeleine et S. Jean, 530. Fidèle jusque dans la mort: c'est elle qui prend soin de l'embaumement du corps de Jésus, qui le lendemain du sabbat vient au sépulcre de grand matin, qui avertit Pierre de la disparition du corps, qui revenue au sépulcre et y restant, 531, mérite la première apparition du Maître. Deux leçons: s'attacher à Jésus, ne chercher que lui, 532.

Elle oint Jésus chez Simon le Lépreux: le récit évangélique, 249. Le lépreux guéri et reconnaissant figure le chrétien délivré du péché et qui lui aussi doit se montrer reconnaissant. Madeleine oignant la tête du Sauveur, puis ses pieds, apprend au communiant la reconnaissance et l'amour qu'il doit témoigner à Jésus, 250; le blâme dont elle est l'objet indique que les âmes pieuses seront parfois blâmées aussi pour le temps consacré aux exercices de piété, mais qu'elles ne s'en inquiètent pas, 251.

Martin (Saint). — Admirable dans ses saints, Dieu l'est aussi en chacun d'eux. Il l'a été en S. Martin qui *soldat* a été un modèle de foi, de pureté, de charité, de bravoure, 817, et devrait bien servir d'exemple aux soldats d'aujourd'hui, 818. *Moine*, il a donné l'exemple de l'abnégation et du sacrifice, en a été récompensé par la conversion des païens aidée de ses miracles, 818; son exemple a eu une grande influence sur la vie monastique, méconnue aujourd'hui, et c'est au grand détriment de la religion, 819. *Evêque*, n'ayant pas désiré cet honneur il l'a mérité, 819, et il a excellé dans toutes les vertus de l'évêque, humilité, charité, justice, piété, continence; aussi a-t-il fait une mort heureuse et sainte, 820.

Matines des morts. — Pourquoi le démon voulait empêcher sainte Thérèse de réciter l'office des défunts, 689. 1^o Les Matines sont *très belles*: l'invitatoire chante la puissance et la bonté de Dieu; aux trois nocturnes, 689, viennent d'abord les antennes qui sont comme autant d'oraisons jaculatoires, puis les psaumes qui expriment dans le premier la contrition, dans le second la confiance, dans le troisième les ardents desirs fruit de l'amour de Dieu; ensuite les leçons, 690, dans lesquelles l'âme qui expie emprunte les paroles de Job pour dire ses souffrances, ses prières aux vivants, ses espérances; enfin les répons qui sont des prières parfaites, 691. 2^o Office *plein d'enseignements*: il invite à assister pieusement et non passivement aux obsèques des défunts, 691; dit qu'il faut prier pour celui qu'on porte en terre, songer aussi à soi-même et se préparer à la mort. Un trait cité par S. Grégoire de Tours, 692.

Mérite. — **PLAN DE SERMON**: Son existence, 68, ses conditions, son objet, 69.

Messe. — Impuissant à remplir par lui-même les quatre grands devoirs imposés par la vertu de religion, l'homme a offert à Dieu des victimes pour attester que Dieu est le Maître de la vie et de la mort, mais le sacrifice de J.-C. a remplacé tous les autres et il se renouvelle chaque jour à la messe, 561. 1^o Jésus y *adore*: car il est venu et s'est sacrifié pour, avant de nous racheter, rendre à son Père l'honneur qui lui est dû; la messe est donc l'adoration du Fils de Dieu s'adressant devant son Père, 562. 2^o Il y *rend grâces*: incapables de reconnaître comme il convient les bienfaits de l'amour de Dieu, 562, nous avons Jésus qui offre à la messe le sacrifice d'action de grâces, 563. 3^o Il y *expie*: car à la messe, renouvellement du sacrifice de la croix, Jésus est

réduit comme à un état de mort, séparation virtuelle du corps et du sang, privation de la liberté de la vie, anéantissement, 563, tout cela est un motif puissant d'assister souvent à la messe, 564. 4^o Il y *prie*: c'est son office dans le ciel, et donc à fortiori sur l'autel. Par Jésus s'immolant sur l'autel, nous pouvons donc rendre à Dieu tous nos devoirs, 564.

L'amour de J.-C. pour nous, voilà la source de l'*Eucharistie qui est un mémorial divin*, 469. — 1^o L'homme oublie vite et facilement, les peuples aussi, et c'est pour sauver le passé de l'oubli que des monuments s'élèvent partout; or un souvenir est d'autant plus précieux qu'il tient de plus près à la personne qui le laisse, 470, reliques de famille et reliques des saints; Jésus en nous laissant sa personne même prolonge le mystère de l'Incarnation, 471. — 2^o Le souvenir aussi de la Rédemption; nous avons bien la croix, mais Jésus veut nous laisser un souvenir vivant, universel, perpétuel, 471, l'appelant lui-même un *mémorial*, et c'est son sacrifice renouvelé sur l'autel, salutaire leçon contre l'égoïsme, 472. — 3^o La messe est en effet une immolation réelle, 472, où la victime est réduite comme à un état de mort sacramentelle; merveilleuse leçon contre l'orgueil, leçon aussi de réparation et d'abandon à Dieu, 473.

Le roi qui invite au festin des noces. C'est Dieu qui nous appelle à la messe, seulement, comme les conviés récalcitrants, beaucoup trouvent des prétextes pour ne pas répondre: la saison, 761, le temps qu'il fait, 762.

Trois *manières d'entendre la messe*: produire, aux différentes parties, des actes répondant aux quatre fins du saint sacrifice; suivre les cérémonies et les appliquer aux différentes scènes de la Passion; plus simplement lire pieusement les prières de la messe dans son paroissien, 791.

Messe d'enterrement. — Le meilleur suffrage pour les défunts c'est la messe et particulièrement la messe d'enterrement, 713. Contrairement aux affirmations protestantes, l'Eglise enseigne que la propitiation de J.-C. est non seulement pour les vivants, mais pour les morts; des révélations prouvent l'efficacité de la messe pour leur soulagement; d'ailleurs les âmes du purgatoire sont très chères à Dieu, 714; c'est même le meilleur suffrage, car si la prière humaine obtient tout de Dieu, combien la prière divine à la messe, 715. En particulier les paroles de la messe des obsèques contiennent une prière parfaite, il n'y a qu'à y jeter un coup d'œil, 715; un enseignement lumineux sur nos fins dernières, spécialement le *Dies iræ*; les consolations les plus vraies, excitées par l'espoir de la résurrection rappelée dans l'Épître et l'Evangile, 716. Autant que possible donc assister aux enterrements, 717.

Michel (Saint). — Admirable attention de la Providence qui met ses anges au service de l'homme, 705. S. Michel est 1^o le *protecteur de l'Eglise*: impuissant contre Dieu, le démon s'attaque à l'œuvre de Dieu, l'homme, l'Eglise, 705; mais Dieu lui donne un protecteur dans le premier vainqueur de Satan, S. Michel, qui, après avoir protégé le peuple de Dieu, continue à veiller sur l'Eglise; il a prouvé ce rôle dans son apparition sur le mont Gargan, puis à S. Grégoire le Grand; aussi l'Eglise a-t-elle pleine confiance en lui, 706. 2^o Le *protecteur de la France*: et c'est naturel, la France ayant la première combattu pour l'Eglise; il a prouvé sa mission par son apparition sur le mont Tombe, qui devint le but de nombreux pèlerinages, par la protection dont il a entouré Jeanne d'Arc la libératrice de la France, 707; aussi son culte était-il autrefois très populaire, 708.

Mines (Parabole des). — Les circonstances, la parabole, son explication, 95. Elle s'applique à tous les chrétiens, récompense ou châtiment selon l'usage qu'on aura fait des dons reçus, 96.

Mobilier religieux d'une famille chrétienne. — Il est permis d'orner une maison de photographies et d'images honnêtes; mais à la place d'honneur devrait être le crucifix, c'est une profession de foi, une protection et un enseignement par l'exemple, 444, et dire que dans certaines maisons il faut en emprunter un pour le faire baisser à un mourant. Après la croix, l'image de Marie, elle invite à la vertu; puis, au moins, une image de S. Joseph, inséparable de Jésus et de Marie, 445.

Mois de Marie. — Invitation à y assister, dans son propre intérêt: les Pâques ont renouvelé la vie chrétienne dans les âmes, les exercices du Mois de Marie y affermissent, préservent de la dissipation, de l'entraînement des sens, 299. Cette invitation s'adresse surtout aux enfants, 299, aux jeunes filles pour les fortifier dans leur dévotion à Marie; ce que peuvent faire les jeunes gens et les hommes, 300.

Moisson (Pour le temps de la). — Une belle récolte invite à la reconnaissance envers Dieu; culture du champ et culture de l'âme, 493; le champ stérile, figure de la stérilité de certaines âmes, 494.

Nicolas (Saint). — C'est un des saints les plus populaires, 897. Il est remarquable 1^o par sa *foi ardente*: elle se manifeste surtout au Concile de Nicée contre l'hérésie d'Arius et lui mérite d'être appelé la colonne et le fondement de la foi, 898; c'est à elle aussi que Dieu accorde d'accomplir d'innombrables miracles, celui en particulier de se transporter ou de transporter instantanément ses protégés à des distances considérables, 899. 2^o Par sa *bonté*: il a été vraiment le bon Pasteur et aussi l'ange gardien visible de la jeunesse, 899, un trait de sa protection à l'égard de S. Louis, roi de France; le blé miraculeusement envoyé à la ville de Myre pendant une disette, 900.

Noël. — SERMONS: Le mystère de Noël, 913. Imiter Jésus enfant, 917. Jésus Sauveur, 920. L'école de la Crèche, 922. — La préparation à Noël, 934. — La dévotion à la Crèche, 935.

Noël fête délicieuse: — 1^o Par la *grandeur du mystère*. a) Mystère sublime par l'humilité à laquelle consent le Fils de Dieu, par la dignité à laquelle Marie est élevée, par la connaissance qu'il nous donne des perfections de Dieu, 913, mystère longtemps attendu et qui commence une ère nouvelle. b) Mystère de salut: Jésus est le Sauveur et commence son œuvre par la pauvreté et l'humiliation de sa naissance. c) Mystère d'allégresse, pour Marie, 914, pour les anges, pour toute l'humanité et particulièrement pour les chrétiens, 915. — 2^o Par les *leçons* qu'elle nous donne: a) leçon de reconnaissance: Jésus vient relever l'humanité de son abaissement, restaurer la famille, refaire la société, 915, apporter toutes ses grâces aux âmes de bonne volonté; b) leçon d'imitation: amour de la pauvreté, pureté, humilité dont le Sauveur nous donne l'exemple; c) leçon d'amour: c'est par amour que Jésus vient à nous, nous devons donc l'aimer en retour, exemple de tous ceux qui entourent Jésus enfant, 916.

Nouvel An. — SERMON: Vœux de grâce et de paix, 929.

Grâce de conversion sans retard, 929, sérieuse et complète. Grâce de persévérance, malgré les obstacles, 930. Grâce d'apostolat: manières d'être apôtre, 931. — Paix avec nous-mêmes par une vie vraiment chrétienne; paix avec le prochain et dans la société, 932; paix dans l'Eglise, 933.

L'inventaire spirituel de fin d'année, 937.

Odile (Sainte). — Dieu, qui fait souffrir ses privilégiés, ne les abandonne jamais, 893. Ainsi de sainte Odile; née de parents riches, mais rebu-tée dès sa naissance par son père parce qu'elle est fille et aveugle, elle est élevée dans un monas-tère où, à son baptême, elle recouvre la vue; rebu-tée encore elle se sanctifie davantage et fina-lement obtient de revenir dans sa famille, 894. Elle se montre la bienfaitrice des pauvres, obtient même que la maison paternelle soit transformée en monastère, 895, fait bâtir un hôpital et enfin a le bonheur de procurer une sainte mort à son père, puis à sa mère, 896.

Oraison dominicale. — PLAN DE SERMON: Son auteur, sa forme, 236, son usage, 237.

Ordre. — PLANS DE SERMONS: Nature, degrés, effets, 842. Grandeur du prêtre: en elle-même, 853, en ses sacrifices, en ses bienfaits, 854.

Orphelinats chrétiens. — Ils procurent aux enfants 1^o le *pain du corps*; le sort malheureux des orphelins les fait recueillir par des personnes charitables qui en cela suivent les leçons et imi-tent l'amour de J.-C. pour les enfants, 794; mais ces enfants recueillis, manquant à peu près de tout, ne pouvant recevoir de leurs mères adoptives que des soins dévoués, ont besoin des secours de la charité des catholiques, 795. 2^o Le *pain de l'âme*; le manque d'instruction et d'éducation d'une orpheline abandonnée est presque fatal à sa vertu, 795; mais recueillie dans un orphelinat chrétien, elle reçoit l'instruction et une éducation chrétienne, et cette éducation lui donnera plus tard de l'in-fluence soit dans la famille qu'elle fondera, 796, soit dans les maisons où elle sera en service; et lui venir en aide c'est travailler à son salut éter-nel, 797. Soutenir les orphelinats chrétiens, c'est donner à Jésus-Christ, 797.

Pain bénit. — Il remplace l'offrande de la matière du sacrifice faite autrefois par les fidèles qui y communiaient et a été institué pour suppléer à la communion délaissée; c'est donc une faible compensation à la communion et un symbole de l'union des chrétiens. Donc c'est un devoir pour chaque famille de l'offrir à son tour. Bénit par l'Eglise, il doit être reçu avec respect, 393; avec foi, car grâce aux prières de l'Eglise il peut pro-curer la santé du corps, et dans l'âme il efface les fautes vénielles et suscite de salutaires impres-sions, 394.

Paix. — Avec nous-mêmes, avec le prochain, dans la société et dans l'Eglise, 932.

Pape. — Le Pape, c'est J.-C. présent dans l'Eglise. 1^o Il est le *Vicaire de J.-C.*, lui succédant comme chef visible de l'Eglise, et sans qui elle n'existerait pas; il est avec J.-C. la pierre angu-laire de l'édifice, le tronc de l'arbre, le pilote de la barque, 465, la tête du corps, le pasteur du troupeau, le roi du royaume, roi non plus temporel aujourd'hui, mais vrai roi que les puissances du monde traitent en roi; le pontife suprême et le chef de la hiérarchie sacrée, 466. — 2^o Ses *pou-voirs*. Tenant la place du Christ, il en a les pou-voirs: le *magisterium*, 466, il enseigne infaillible-ment, aussi quelle misère de discuter ses ensei-gnements; l'*imperium*, il fait les lois, gardien de la morale comme du dogme, d'où le devoir de lui obéir sans réserve, exemple de Fénelon, 467. — 3^o Il est notre Père: c'est le sens du mot *Pape*; de fait il donne la vie surnaturelle, les autres ministres tenant de lui leurs pouvoirs; il affirme cette paternité et la prouve, même envers les éga-rés, les avertissant toujours et ne les condamnant que s'ils s'obstinent; il sait souffrir pour et avec ses enfants, 468, outre les papes martyrs et con-fesseurs, il n'en est guère qui n'aient eu à souffrir pour l'Eglise; enfin il aime ses enfants sans se

lasser. Vénération, obéissance, amour du Pape, 469.

Pâques. — SERMONS: Jésus-Christ est le Fils de Dieu, 225. Notre joie et notre espérance, 228. Allocutions, 241, 242, 243, 244. — Voir *Communion pascale*.

Parents. — Le prêtre fait tout ce qu'il peut pour faire des enfants de bons chrétiens; mais c'est aux parents à s'occuper de la persévérance, en veillant sur leurs enfants, grave devoir dont l'omission explique bien des défections, 334. Veil-ler sur l'accomplissement des devoirs religieux, sur les compagnies. Quant aux enfants, ils doivent comprendre que c'est pour leur bien, 335.

Paroisse. — Le bon renom d'une paroisse est dû à la sanctification du dimanche et à la fidélité au devoir pascal; donc pour le maintenir il faut avant tout s'abstenir de travailler le dimanche sans nécessité et assister nombreux au moins à la messe, 547.

Passion. — 1^o Les premières grandes souf-frances de Jésus. a) L'abandon des siens; à l'heure de l'angoisse où l'on a le plus besoin d'amis, Jésus était en droit de compter sur ses privilégiés, sur-tout après leurs protestations de fidélité, 193; et à l'agonie, même après qu'il leur a demandé leur sympathie, ils dorment; b) quand l'un des Douze le trahit, ils fuient; c) surtout le plus ardent, Pierre, le renie trois fois, 194. — 2^o Jésus ren-contre aujourd'hui les mêmes humiliations de la part de ceux qui se montrent insouciant dans son service, qui le trahissent par la communion indigne, qui par respect humain n'osent pas se montrer ses disciples, et ils sont nombreux, 195.

La veillée funèbre du Vendredi Saint, 196. — 1^o A l'agonie rendue plus affreuse par nos péchés, Jésus cherche un réconfort près de ses amis, et ils dorment; à l'arrivée du traître ils fuient, Pierre avec les autres, et s'il revient c'est pour renier son Maître, 197. — 2^o Amené devant Pilate qui rechon-nait son innocence et la perversité des Princes des prêtres, il se déclare roi des Juifs, 198; le Gou-verneur envoie Jésus à Hérode, puis, espérant le délivrer, le met en parallèle avec Barabbas et le fait flageller, finalement il prononce la condamna-tion; ceux-là l'imitent qui préfèrent à Dieu leurs intérêts ou leurs plaisirs, 199. — 3^o Auprès de Jésus crucifié se tiennent quelques amis, Marie, Jean le Bien-Aimé, Madeleine qui regrette amère-ment ses fautes passées; ce sont nos péchés qui ont fait souffrir Jésus, ont rendu sa croix plus lourde, le crucifient de nouveau, détestons-les, 200. — Voir *Jésus-Christ*.

Patrie. — La Croix-Rouge française est un moyen d'union, 812. Si la guerre est parfois iné-vitable, la patrie demande à ses enfants l'impôt du sang, et la religion leur donne la force d'accomplir leur devoir jusqu'au bout; c'est encore la religion qui suscite le dévouement aux blessés de la guerre, 813, et après la guerre, la prière pour ceux qui sont tombés, 814.

Paul (Saint). — Sa troisième mission. Il fait vœu de naziréat et vient l'accomplir à Jérusalem, 398, revoit les Eglises fondées par lui et se dirige vers Ephèse, description de la ville, le culte de Diane-Artémis, 399-400. La prédication à Ephèse, Aquila et Priscille, Apollon, 414; l'austérité de vie de l'apôtre lui assure un grand ascendant sur les Ephésiens, mais il rompt avec la Synagogue tou-jours hostile, 415, les miracles assurent aussi le succès de sa prédication, 416. Pendant qu'il prêche à Ephèse, des troubles et des divisions éclatent à Corinthe où s'est rendu Apollon, 494; surtout il apprend les désordres qui se passent dans la céli-bration des Agapes, 495, et les vices honteux qui se sont glissés parmi les fidèles, il envoie donc Timothée avec une lettre, 496. Dans cette lettre (la 1^{re} *Epître aux Corinthiens*), après les salutations et l'action de

grâces, 510, il s'élève contre les divisions, contre la sagesse purement humaine, 511, pour mettre en relief la sagesse divine qui choisit de chétifs instruments pour faire de grandes choses, et qui a pour objet le mystère de Jésus crucifié, 512. Cette sagesse est une révélation de Dieu, aussi les hommes « charnels » n'y comprennent-ils rien ; ce sont les apôtres qui enseignent cette sagesse, et donc travaillent tous à une même œuvre, alors pourquoi des divisions au sujet de tel ou tel, 527 ; ils sont les ministres du Christ et c'est l'orgueil seul qui amène les divisions parmi les fidèles, 528. S. Paul flétrit ensuite l'inceste et lance l'excommunication contre le chrétien coupable, 542, c'est même une faute de le tolérer ; qu'on exclue donc les pécheurs publics s'ils sont chrétiens, et c'est une faute encore de porter leurs querelles devant les tribunaux païens, 543 ; et quant à l'impureté, ce n'est pas chose indifférente, mais elle répugne à des chrétiens devenus membres du Christ, 545. À ce propos S. Paul traite du mariage auquel il préfère la virginité sans toutefois l'imposer, 574 ; du divorce, impossible à des époux chrétiens de divorcer, le privilège paulinien ; digression, que les esclaves se contentent de leur position ; pour la virginité elle n'est pas obligatoire, 575, mais les époux ne sont libres d'eux-mêmes qu'après la mort de l'un d'eux, 576. En ce qui concerne les viandes offertes aux idoles, on en peut manger à condition que personne ne s'en scandalise, 605, et lui, Paul, ne craint rien plus que le scandale. Il est apôtre pourtant et autant que les autres apôtres, 606. Travailler donc pour mériter la récompense, et ne pas imiter Israël qui a succombé à ses désirs coupables, 607, éviter surtout la tentation d'idolâtrie en s'abstenant des festins qui sont comme le complément des sacrifices païens, et même en se privant, dans l'intimité, des viandes offertes aux idoles si la charité le demande, 608. Pour ce qui est de la tenue des femmes dans les assemblées chrétiennes, elles doivent être voilées en signe de dépendance, car l'homme est le chef de la femme, 622. Et quant aux abus qui accompagnent le repas précédant la célébration de la Cène, l'apôtre les supprime en supprimant le repas lui-même, 623, en rappelant aussi que la Cène est le renouvellement du sacrifice du Calvaire, que communier indignement c'est se rendre responsable du Corps et du Sang du Seigneur, 624. Des abus aussi se sont glissés dans l'usage des éharismes, l'apôtre rappelle quels sont ces dons et en réglemente l'usage, 654, surtout c'est la charité qui doit tout dominer, 655, son excellence, 656. Il redresse ensuite l'erreur des Corinthiens au sujet du don des langues et du don de prophétie, 766, en affirmant la supériorité de ce dernier sur l'autre, 767, et donne des règles pratiques sur l'usage de ces dons, 768. Après cela il prouve la résurrection des morts par la résurrection de Jésus-Christ, 798 ; puis il indique comment et dans quelles conditions s'opérera la résurrection générale, 799. En terminant il recommande la collecte pour les pauvres de Jérusalem, 814. La lettre ayant été mal accueillie, il va à Corinthe, se hâte à une opposition ouverte ; à son retour envoie aux Corinthiens Tite, 815, qui vient le rejoindre en Macédoine et lui apporte la bonne nouvelle de la conversion des Corinthiens, 816.

Péché. — L'hiver image du péché, 987.

Pénitence. — On ne l'aime guère aujourd'hui. Pourtant 1^o elle est *nécessaire* : J.-C. l'impose, et tous nous avons à expier et à réparer ; de plus, disciples de J.-C., nous devons l'imiter, 901. 2^o Elle est *facile* : elle consiste avant tout, dans notre vie religieuse ; à nous soumettre aux obligations imposées par Dieu et par l'Eglise, 901 ; dans notre vie ordinaire, à faire nos actions communes en

esprit d'expiation ; en certaines circonstances, à accepter dans cette même intention l'épreuve et la souffrance, 902.

PLANS DE SERMONS : Nature, nécessité, effets, 664. Examen de conscience : pourquoi, comment s'examiner, méthode, 679. La contrition, le ferme propos, 709. La confession : institution, 709, avantages, 710. Manière de se confesser : avant, pendant, après la confession, 741. La satisfaction : pourquoi, comment satisfaire, 811. Les Indulgences : nature et division, pouvoir qui les accorde, conditions pour les gagner, 812.

Pentecôte. — **SERMONS :** Les dons du Saint-Esprit, 353. L'union des cœurs et des langues, 369. L'œuvre du Saint-Esprit, 372. Aimer l'Eglise, 390.

Persévérance. — Elle doit durer malgré les obstacles, 930.

Pierre et Paul (Saints). — **SERMONS :** Le devoir de l'apostolat et ses conditions, 462. Le Pape, 465.

Piété. — La jeune fille chrétienne est comme naturellement portée à la piété. Or la piété n'est pas dans les pratiques extérieures, mais dans l'amour filial qui veut ce que Dieu veut, 854. Dans la journée, cette piété se manifeste par la promptitude dans le lever, par l'exactitude à la prière du matin, par l'assistance à la messe, par l'amour du travail, 855, par l'examen et la prière du soir ; elle s'alimente par la fréquentation des sacrements, ce qui assure la victoire dans les tentations et les épreuves, 856.

Places d'église. — On ne comprend pas des chrétiens qui fréquentent l'église et n'y ont pas leur place attitrée : avoir sa place, c'est prouver qu'on aime son église, 728, contribuer à son entretien. Mais il faut de plus l'occuper chaque dimanche ; vains prétextes pour s'en dispenser, en été, en hiver, 727.

Pluie. — Bienfait de Dieu, elle devient une calamité quand elle dure trop longtemps, 679. Alors elle nous invite à reconnaître notre impuissance et le besoin que nous avons de Dieu ; à accepter l'épreuve à laquelle Dieu nous soumet, à demander pardon de nos fautes que peut-être Dieu veut punir, 680.

Pontmain (Notre-Dame de). — Lectures : voir la *Table synthétique*, p. 946.

Présentation. — **SERMON :** Les beautés et les leçons de ce mystère, 835.

Prêtre. — La préparation à la prêtrise. C'est aujourd'hui le *beau temps pour être prêtre* : parce qu'il y a plus de combats à soutenir : il ne suffit plus de garder le troupeau, il faut le défendre ; parce que la victoire est promise au zèle, 593, et déjà certains faits prouvent la vérité de cette promesse ; parce qu'il y a plus de mérites à acquérir, les grands mérites étant le prix des grandes tribulations, 594.

Les fonctions du prêtre. En même temps qu'il instituait l'Eucharistie, Jésus-Christ donnait à ses apôtres le pouvoir de faire des prêtres qui consacraient le pain et le vin, 595. Leur fonction est de rendre Jésus-Christ présent à tous, de l'immoler pour tous, 595, de le donner en nourriture à tous, 596. Félicitations diverses, 596.

Prière. — C'est le quatrième acte essentiel prescrit par la vertu de religion, 557. — 1^o Dieu l'impose, non pas qu'il ignore nos besoins, mais parce qu'elle est un témoignage de notre dépendance à son égard, *sans* pour cela qu'il rejette les prières faites par intérêt ; aussi y a-t-il des âmes qui se vouent à la prière perpétuelle, 558. — 2^o La vraie prière est humble, mais sans découragement à cause de nos misères ; confiante, parce qu'elle s'appuie uniquement sur Dieu Père infiniment bon ; persévérante, parce que Dieu, pour

nous exaucer, attend l'effort de notre part, 559 ; à la base de tous les actes de la vertu de religion se trouve le sacrifice, et c'est lui qui donne à la prière toute son efficacité. — Conclusion : la vie de tout chrétien devrait être une vie d'adoration, d'action de grâces, d'expiation et de prière, 560.

Ceux qui prétendent ne pas prier Dieu sont ceux qui prient le plus les hommes, pour obtenir leurs faveurs ou leur patronage. Dans leurs prières à Dieu ou aux saints beaucoup de chrétiens feraient bien d'imiter les mondains dans leurs prières aux hommes, 760.

PLANS DE SERMONS : La prière : sa nature, sa nécessité, 69. Conditions et circonstances : comment, quand, pour qui prier, 94. Différentes sortes de prières : prière en famille, prière publique, 128.

Prix (Distribution de). — C'est la fête des enfants, qui sont récompensés de leurs efforts, 564 ; des familles, heureuses de voir leurs filles élevées chrétiennement ; des maîtresses, récompensées de leur dévouement par la confiance des familles ; des amis, qui constatent que leurs sacrifices n'ont pas été stériles ; de l'Eglise qui, malgré la persécution, sauve les âmes des enfants chrétiens, 565. Courage et confiance, 566.

Prône (Prières du). — Leur raison d'être est de rappeler aux fidèles les quatre fins du saint sacrifice, ce qui n'est pas inutile ; de prier les uns pour les autres et pour les biens de la terre ; de prier aussi pour les morts, 443 ; à cela s'ajoute parfois la récitation des principales prières et un bref résumé des devoirs du chrétien ; il convient donc d'assister à la messe de paroisse, 444.

Propagation de la foi et Sainte-Enfance. — Œuvres excellentes en ce que par la prière et l'aumône, elles font coopérer à la diffusion de l'Evangile ; le sacrifice d'argent demandé remonte aux temps apostoliques, un texte de S. Paul ; il est d'ailleurs à la portée soit des enfants, soit des familles, 25, et il aura sa récompense ; mort chrétienne d'un officier, 26.

Provinciaux de Paris. — Liste des Œuvres, 880.

Pureté. — Si dans le petit enfant elle n'est pas exposée, chez l'homme elle a à soutenir des tentations, raison qui doit nous porter à une grande prudence même dans les pensées et les imaginations, 919.

Purgatoire. — Pour comprendre les peines du purgatoire, il convient de les comparer à celles de l'enfer. — 1^o *Ressemblances* : en enfer c'est la peine du feu, feu réel et qui atteint l'âme, 785, intelligent, rempli de ténèbres et de puanteur ; or le feu existe aussi en purgatoire, avec les propriétés du feu de l'enfer, 786 ; puis le supplice de la soif, la compagnie des démons ; enfin les peines morales : privation de Dieu, remords d'être châtié pour des bagatelles, faciles à éviter, donc par sa faute, 787. — 2^o *Différences* : elles sont dans la durée des peines, désespoir en enfer, non au purgatoire ; la haine d'une part, de l'autre l'amour ; l'inutilité des suffrages pour les damnés, non pour les âmes du purgatoire, 788. — Voir *Eternité bienheureuse*.

Quarante-Heures. — SERMON : Nécessité de la réparation, 60.

Récoltes. — Les contre-temps de cette année sont un avertissement que la vie est une épreuve, 808 ; que nous dépendons de Dieu, et donc nous invitent à faire acte de soumission ; mais les récoltes terminées, la reconnaissance s'impose, et le moyen de la témoigner c'est de bien employer les biens que Dieu nous accorde, 809.

« **Regina cœli.** » — Les belles antiennes à la Sainte Vierge. 1^o L'excellence du *Regina cœli* lui

vient de son origine : c'est à une procession ordonnée par S. Grégoire le Grand que les anges l'ont commencée et que le Pape la termine, 237, enfin l'Eglise y ajoute le verset et l'oraison, 238. — 2^o Son caractère est la joie pour le triomphe de J.-C. : joie aussi pour nous qui ayant souffert avec Jésus, nous réjouissons avec lui, 238. — 3^o Les sentiments qu'il inspire : félicitations à Marie de la résurrection de son Fils, de sa propre sainteté, de sa maternité divine, de sa royauté universelle, de son crédit au ciel, de la gloire de Jésus ; confiance en son intercession : « Ora pro nobis Deum, » 239 ; espoir assuré d'aller à Jésus, au ciel, par Marie. Prière efficace contre la peste de l'indifférence, de l'impiété, du sensualisme, 240.

Religion. — Ensemble des relations entre Dieu et l'homme, la religion était autrefois si généralement pratiquée en France que catholique et Français c'était tout un, 97 ; aujourd'hui on manque même aux devoirs essentiels du chrétien, 98. On manque a) au devoir de la prière, les hommes, même beaucoup de femmes, de jeunes filles et d'enfants ne prient plus ; b) au devoir de la sanctification du dimanche, on abandonne la messe, acte essentiel du culte, 98, on travaille ou on se livre à des actes plus coupables encore ; c) au devoir de la communion, négligé par plusieurs de ceux-là mêmes qui remplissent les deux autres, 99. Le chrétien fidèle doit donc remplir avec plus d'exactitude que jamais ce triple devoir, 100.

« Sauvez le drapeau ! » 1^o Le chrétien doit défendre la religion, en lui-même, car elle est en péril, et le nombre des individus et des familles tombés dans l'indifférence prouve qu'on ne peut pas se flatter de la garder toujours, 113 ; la défendre contre le doute et le découragement que pourrait causer la vue de l'impiété triomphante, se rappelant que Dieu n'abandonne pas les siens ; la défendre contre le souffle du sensualisme qui promet le plaisir quand la religion demande des sacrifices, de là le danger, 114. 2^o Il doit la propager dans les autres, le zèle des apôtres en face des païens est le modèle du zèle du chrétien en face des impies : ceux-ci veulent perdre les âmes, au chrétien de les en empêcher en les démasquant, eux et leurs desseins, 115 ; en ne s'endormant pas, mais en allant partout où il y a du bien à faire ; en faisant mieux que les impies, c'est-à-dire en ne reculant pas devant le dévouement et le sacrifice, 116. — Voir *Lutte pour la religion*.

Reliques (Saintes). — SERMON : Les souffrances des saints, 801.

Réparation. — 1^o Elle a pour motifs les crimes nombreux qui se commettent : crimes sociaux, c'est à Dieu qu'on fait la guerre, 60 ; péchés individuels, que de déserteurs de la religion par tiédeur, par respect humain, 61. — 2^o La réparation est faite par J.-C. à la messe qui se célèbre à toute heure, mais il veut y associer ses fidèles, 61 ; toujours dans sa vie il demande des consolateurs et des réparateurs, à Bethléem, à Capharnaüm quand ses auditeurs l'abandonnent, à Béthanie chez Lazare, durant sa Passion. Les crimes d'aujourd'hui qui orient vengeance, 62, ont leurs réparateurs dans les Ordres religieux, dans les adorateurs de Montmartre ; au chrétien de les imiter, 63.

Résurrection de la chair. — 1^o Elle est possible : à l'exemple des Athéniens auditeurs de S. Paul, les incrédules la nient, par ces raisons que du corps il ne reste qu'un peu de poussière et donc qu'il ne peut être reconstitué ; que si Dieu voulait le ressusciter il lui aurait conservé une forme humaine, 65 ; mais la création est une œuvre plus étonnante que la résurrection, donc Dieu qui a pu l'une pourra bien l'autre, 66. — 2^o Elle est conforme à la raison : si la révélation peut nous instruire de ce dogme, la raison peut le justifier ;

car la résurrection est une conséquence de l'excellence du corps humain, sa structure est si parfaite, Dieu l'a fait avec tant de complaisance qu'il l'avait d'abord créé immortel, or la résurrection ne fait que restaurer l'œuvre première de Dieu, 66, d'autant que le corps a été durant sa vie sanctifié par les sacrements ; une conséquence aussi de son union avec l'âme, ayant eu sa part du bien comme du mal, il est juste qu'il partage le sort de l'âme, 67. — 3^e Elle est certaine : l'Écriture l'affirme dans l'A. et le N. Testament, enseigne que *tous* ressusciteront, mais pour des destinées différentes, 67 ; avec des formes différentes aussi : tandis que les corps glorieux jouiront de l'impassibilité, de la clarté, de l'agilité, de la subtilité, les corps des damnés seront dans des conditions toutes contraires, 68.

Retraite. — Entrer en retraite, c'est monter au Thabor. Deux choses à faire : 1^o *Prier* : la prière demande des efforts, car elle suppose le recueillement, or c'est la prière recueillie que Dieu exauce, exemples, 417 ; c'est le défaut de recueillement qui explique l'inefficacité de bien des prières ; avoir donc l'âme constamment tournée vers Dieu, 418. — 2^o *Bien regarder son âme* : elle est précieuse et Jésus-Christ la désire, l'ayant rachetée au prix de son sang, 418 ; mais la regarder pour voir ses fautes, en demander pardon, et Dieu l'accueillera avec joie. Le monde aussi la convoite, mais en ennemi séduisant, 419, et combien qui écoutent le monde, sous prétexte qu'on s'arrêtera avant le péché ! c'est tout au moins téméraire, 420.

Pour *profiter de la retraite pascale* il faut imiter les malades qui font une cure d'eau : a) Puiser aux sources de la grâce : aux âmes mortes, aux âmes tièdes, aux âmes pieuses la retraite offre des grâces exceptionnelles, les demander donc par la prière, 189. b) Se confier au médecin, et c'est le prêtre : c'est à lui seul que Dieu a donné le pouvoir de pardonner ; lui seul est l'ami et le médecin qui peut imprimer une sage direction, 190. c) Faire effort pour se guérir, car Dieu demande à chacun de correspondre à la grâce ; et d'abord avoir confiance en la possibilité de sa guérison ou de son perfectionnement, afin, si grand que soit le mal, de ne pas le rendre incurable en remettant à plus tard ; ensuite veiller, 190, et prendre des précautions comme celles qu'on ordonne à un convalescent, 191.

Rogations. — Ce mot veut dire prière instantée, et cette prière a pour but de préserver des fléaux qui menacent les biens de la terre. La science est ici impuissante et Dieu reste le maître des éléments, 335 ; donc dépendant de lui, il est naturel que nous demandions sa protection. Si les impies ne sont pas toujours châtiés dans leurs biens, c'est que Dieu toujours bon écoute les prières des fervents faites pour tous, 336.

Rosaire. — SERMON : Excellence et efficacité du Rosaire, 737. — *Entretiens sur le Rosaire* : voir la *Table synthétique*, p. 945.

Le Rosaire, nom très beau qui rappelle : 1^o Les *excellences* de cette dévotion. Il est excellent a) par les prières qui le composent, le *Credo*, le *Pater*, 737, la Salutation angélique, la louange à la Sainte Trinité ; b) par les mystères qu'on y médite : ils fixent l'attention et remettent en mémoire les principales circonstances de la vie de Jésus et de Marie, leurs joies, leurs douleurs, 738, leurs gloires ; c) par sa facilité, car cette prière est à la portée de tout le monde, 739. 2^o Son *efficacité* : a) sociale, il a converti les Albigeois, assuré plusieurs victoires des chrétiens sur les Musulmans ; b) individuelle, elle est prouvée par la dévotion des saints et des grands chrétiens au Rosaire, 740 : c) pour les âmes du purgatoire par les indul-

gences attachées à cette récitation. Mgr Dupanloup et la mourante, 741.

Sacramentaux. — PLAN DE SERMON : Nature, 908, nombre, effets, 909.

Sacré-Cœur. — SERMON : Le culte du Sacré-Cœur, 401. Pourquoi la fête du Sacré-Cœur est une des plus touchantes. — 1^o La dévotion au Sacré-Cœur a pour *objet* le cœur humain de Jésus-Christ, siège de son inénarrable dilection, son cœur divin, savoir son amour qui l'a porté à tout faire pour nous sauver, 401 ; reconnaissance au Sacré-Cœur exprimée par Isaïe et par l'Eglise, 402. — 2^o Sa *pratique* : c'est d'aimer le Sacré-Cœur, il nous a tant aimés ; de réparer, il est tant offensé, 402 ; de le prier et de l'imiter ; de répondre à ses desirs en communiant souvent et en assistant souvent à la messe, en venant le visiter au Saint-Sacrement, en aimant Dieu et le prochain, 403 ; de pratiquer l'exercice de l'*Heure sainte*, son excellence et sa facilité, 404. — 3^o Ses *fruits* : les motifs d'être dévots au Sacré-Cœur sont l'union avec Jésus qui vient à nous pour nous faire du bien ; ses promesses qui sont magnifiques, 404, surtout la douzième qui a trait à la communion des premiers vendredis, 405.

LE SACRÉ-CŒUR EST NOTRE REFUGE. Trois ennemis à combattre : a) la nature, créée bonne, mais viciée par le péché originel ; elle a de nobles aspirations et des convoitises humilantes, d'où la lutte, 63, c'est la pensée du Sacré-Cœur et son secours qui nous rendront vainqueurs ; b) la tentation, elle est de tous les jours et parfois violente, mais le souvenir du Sacré-Cœur si bon et si aimant nous donne courage pour combattre et vaincre ; c) le découragement qui paralyse tout effort, mais l'amour infini du Sacré-Cœur donne la force pour travailler à lui plaire, 64. — LE SACRÉ-CŒUR FONDEMENT DE NOTRE FOI. La résurrection de Jésus-Christ est la grande preuve de sa divinité ; or pour nier la résurrection il faudrait ou bien nier que Jésus fût réellement mort, et on ne le peut pas, son cœur ayant été transpercé par la lance ; ou bien affirmer que les apôtres n'ont vu qu'un fantôme, mais Jésus leur a fait toucher la plaie de son cœur, 209. « Mon Seigneur et mon Dieu ! » 210. — SOUS LE REGARD DU SACRÉ-CŒUR. Le Sacré-Cœur nous regarde, 373. Car faisant partie de son corps mystique, nous sommes toujours unis à lui et les âmes surnaturelles sentent bien ce regard ; regard d'amour comme celui d'une mère sur son enfant ; regard de vigilance et regard d'espérance. Répondre à ce regard du Sacré-Cœur en le regardant aussi, afin de faire tout pour lui, 374 ; témoignage d'une jeune sainte, 375. — LE DON DE NOTRE CŒUR. Jésus qui n'en a pas besoin le demande. C'est notre devoir, notre cœur venant de Dieu, 406 ; mais il nous laisse libres pour que nous le donnions librement et avec amour, 407. C'est notre force, Jésus étant avec nous pour combattre l'ennemi et nous aider à progresser dans la vertu, 407. C'est notre bonheur, Jésus ne désirant que satisfaire nos besoins de vérité, de pureté et d'amour, 407. — LES FRUITS DE L'ABANDON A DIEU. Pratiquer cet abandon, c'est se fier au plus habile capitaine qui puisse conduire notre barque. Les fruits en sont la lumière : tandis que pour l'incroyant la vie est une énigme indéchiffrable, le chrétien voit toujours la main de Dieu qui le conduit, même à travers les épreuves, 408 ; la paix, car le chrétien sait que c'est par amour que Dieu fait tout et que le Sacré-Cœur est là pour le soutenir, 408 ; la sainteté, car cet abandon renferme les trois vertus théologiques, et souvent Dieu éclaire sur les vertus spéciales à acquérir, 409. — LA JOIE SPIRITUELLE. On ne trouve pas la vraie joie dans le monde, mais dans la dévotion au Sacré-Cœur. Fait pour aimer, 445, notre cœur

ne trouve sa joie que dans l'amour et Dieu seul peut le satisfaire; il nous commande de l'aimer et nous ne sommes jamais déçus, car nous pouvons l'aimer sans mesure et pour toujours, 446. C'est pour le cœur une joie et un besoin d'être aimé; Dieu nous aime éternellement et il l'a prouvé par les sacrifices qu'il a faits pour nous, 446. Jésus l'« ami fidèle », incomparable, 447. — **REMERCIIONS LE SACRÉ-CŒUR.** On remercie ses bienfaiteurs, et Jésus est le premier de tous. Donc le remercier, 1^o pour les biens qu'il nous donne; seulement on oublie et on attribue ses joies à son propre mérite, à la chance, quand tous les biens et les joies de chaque jour nous viennent de Dieu, 447; pour les biens qu'il ne nous donne pas: c'est par amour qu'il les refuse, parce qu'ils nous seraient nuisibles, 448; 2^o pour les maux qu'il nous évite: c'est à tout instant que nous sommes en danger et Dieu nous en préserve, souvent sans que nous le soupçonnions; enfin pour les maux qu'il nous envoie: c'est par amour encore et pour notre bien, 448. — **LE PÉCHÉ CONTRE LE SACRÉ-CŒUR.** La plainte du Cœur de Jésus au sujet des cœurs qui lui sont consacrés et qui sont tous les cœurs chrétiens. Le péché est donc une grave ingratitude, car au besoin que l'homme éprouve de se rapprocher de Dieu, Jésus répond en s'abaissant jusqu'à l'homme qui ainsi devient enfant de Dieu, 509; un parjure, car en péchant, on manque à ses plus solennelles promesses, 510; une trahison, car on abuse des dons de Dieu pour l'abandonner et l'offenser, 510. — **LA LIBÉRALITÉ DU SACRÉ-CŒUR.** Il est le trésor de toutes les grâces; il possède tous les biens, puisque c'est le cœur d'un Dieu, 727. Il ne demande qu'à les répandre, n'est le but de la venue de Jésus en ce monde, il l'a prouvé par ses miracles, et continue à distribuer ses faveurs par le ministère de son Eglise, 728. A une condition: c'est qu'on les demande; il a tout remis à la prière et à la foi confiante, 728. — **LES ÂMES SOUFFRANTES ET LE SACRÉ-CŒUR.** Il est leur refuge, car c'est son amour qui les fait souffrir; c'est que la souffrance rend plus parfait, que ces âmes mêmes se trouveraient indignes de voir Dieu étant encore souillées; c'est par amour encore qu'il nous donne le pouvoir de les soulager, 789; enfin cet amour nous récompensera en nous rendant ce que nous aurons donné et en nous assurant la reconnaissance des âmes délivrées par nous, 790. — **LE SACRÉ-CŒUR CENTRE DE VIE.** Le cœur est le centre de la vie. Centre de la vie de Jésus, le Sacré-Cœur est aussi le centre de la vie du monde, car c'est de son Cœur que viennent ses enseignements, 886, ses exemples et ses bienfaits, ses souffrances et sa mort, 887. Il est le centre de la vie de l'Eglise, car il est toujours avec elle et c'est lui qui inspire tous les dévouements, 887. Donc il doit être le centre de toute vie humaine, car il vient dans l'âme de bonne volonté pour l'inspirer et la diriger, 887. — **LE TEMPS DE L'AMOUR.** C'est le temps de la vie; c'est pourquoi elle est précieuse, et les luttes que nous y soutenons ne font que rendre notre amour plus méritoire, 939.

Sacrements. — **PLANS DE SERMONS:** Les Sacrements en général: nature et existence, 288. Nécessité, effets, 300. Ministère, sujet, cérémonies, 348.

Sainte-Enfance. — La fête de la Sainte-Enfance a pour but: d'amener les enfants chrétiens à coopérer à l'apostolat des missionnaires par la prière et l'aumône, à prier pour les enfants de France que leurs parents ne font même pas baptiser, 885; de réunir aux pieds de Jésus les enfants qu'il aimait tant, 886.

Saints. — Les souffrances ne leur ont pas été épargnées; souffrances physiques, morales, persé-

cutions; c'est que la souffrance est bonne pour faire éviter le péché, 801, pour rendre plus parfait, exemple de Job, 802. Les saints l'ont supportée avec une grande force d'âme; si on ren-contre des hommes stoïques devant la souffrance, surtout par amour-propre, les saints l'ont acceptée avec joie, de la main de Dieu, 802, et ils donnent un bel exemple à ceux qui s'impatientent, qu'ils ne s'excusent pas accusant leurs nerfs, 803.

Salette (Fête de N.-D. de la). — **SERMON:** Le blasphème, 673.

Salut. — Dieu a tout fait et Jésus-Christ s'est immolé pour notre salut, donc il faut y penser, y travailler parce que c'est la seule chose nécessaire, 149, et qui ne supporte pas de retard, 150. — Faire son salut, c'est le but de la création de l'homme. C'est donc: a) l'affaire la plus importante; le mondain regarde comme l'affaire la plus importante la recherche de quelque bien temporel, mais les morts nous enseignent que tous ces biens passeront, et les saints nous disent que le seul bien c'est le ciel, 769. b) L'affaire la plus pressante et qu'il ne faut pas remettre au lendemain, à cause des surprises de la mort, 770. c) C'est une affaire essentiellement personnelle, et pour laquelle, seule, on ne peut pas se faire remplacer, pas même par Dieu, 770.

Salutation angélique. — **PLAN DE SERMON:** Ses auteurs, sa forme, son usage, 272.

Science religieuse. — La jeune fille chrétienne 1^o doit avoir une connaissance approfondie de sa religion: a) pour vivre chrétiennement, car pour aimer une chose et s'y attacher, il faut d'abord la bien connaître, d'où grand danger pour celles qui n'ont de la religion qu'une science superficielle; b) pour exercer autour d'elle une influence salutaire, cette science lui permettant de remettre à leur place les ennemis de la religion, 843; exemple de sainte Catherine, 844. 2^o Elle l'acquiert par la lecture de l'Evangile et des ouvrages religieux, par l'assistance au prône du dimanche, par l'assiduité au catéchisme de persévérance, 844.

Semaine Sainte. — Semaine à part qu'on appelle la *Grande Semaine* à cause des anniversaires qu'elle rappelle, 187; la *Semaine des veilles* parce qu'autrefois les fidèles veillaient dans la prière; la *Semaine laborieuse, pénible, douloureuse*, en souvenir de la Passion; la *Semaine de l'indulgence et du pardon*, car c'est la semaine de la Rédemption et aussi de la réconciliation avec Dieu; la *Semaine Sainte*, sanctifiée par la mort de Jésus, par les prières des chrétiens, 188.

Semences (Bénédiction des). — Les dangers auxquels est exposé le grain de blé confié à la terre sont un motif de recourir à Dieu, et c'est pour écarter ces dangers que l'Eglise bénit les semences, 681.

Sept-Douleurs. — **SERMON:** Compatir aux douleurs de Marie, 693.

Souffrance. — Voir *Expiation, Sacré-Cœur, Saints*.

Souvenir français. — Souvenir et *Souvenir français*. Quand on se souvient, on s'incline: on respecte toujours la mort et on s'incline devant elle, combien plus devant la mort volontairement supportée pour le salut de la patrie, 396, surtout si, comme en 1870, il faut porter l'endurance jusqu'à l'héroïsme, 397. On pleure: c'est la vue de nos soldats malheureux qui a excité tant de compassion chez les femmes de France, qui fait se souvenir d'eux après leur mort pour entretenir leurs tombes, 397. On prie: orner les tombes c'est bien; mais les morts n'en sont pas soulagés, 397; le *Souvenir français* fait mieux, en faisant appel à la religion il assure aux morts la prière, 398.

Temps. — A la fin de l'année, il convient de

réfléchir sur le prix du temps. Il nous est donné a) pour réparer le passé, et nos fautes ont coûté à Jésus-Christ tout son sang, 925 ; b) pour sanctifier le présent : il passe vite pour tous, le mondain en profite pour ses plaisirs, mais le chrétien le sanctifie en bien réglant l'emploi qu'il faut en faire, et en offrant à Dieu ses actions, 926 ; c) pour assurer l'avenir, car le temps est une course vers l'éternité ; aussi quel malheur pour ceux qui ne l'emploient pas à faire le bien, surtout qui vivent dans le péché, 927. Ce qu'en pensent les élus, les âmes du purgatoire, les damnés. Le temps est une monnaie à utiliser, 928.

Thérèse (Sainte). — Sa vie prouve qu'on ne peut rien sans Dieu, mais qu'on peut tout quand on se donne tout à lui, 746. En effet, ses infidélités, légères, viennent de ce qu'elle est partagée entre Dieu et le monde, aimant la flatterie et l'estime, même après son entrée en religion, 747 ; c'est pourquoi Dieu lui envoie une maladie grave qui pourtant ne la corrige pas entièrement, car elle délaisse l'oraison, 748. Mais s'étant tout enfant vouée à Marie, ayant d'ailleurs une conduite irréprochable, 748, Dieu l'éclaire à la mort de son père, la console, la fortifie pour qu'elle supporte l'épreuve de l'aridité spirituelle, et elle l'accepte comme une expiation, 749.

Tiers Ordre. — C'est, dans le monde, la pratique de la vie religieuse et la participation à ses mérites. S. François l'établit pour répondre au désir de perfection de beaucoup de fidèles, 657. Son excellence ressort de l'approbation solennelle des conciles et des papes ; de ses bienfaits : au XIII^e siècle il a sauvé la société, et c'est sur lui que comptait Léon XIII pour le salut de la société actuelle, 658 ; au fait il rend service aux paroisses, leur procurant une vie chrétienne intense ; aux familles où il ramène la paix ; à ses associés auxquels il procure de multiples avantages, 659. *Conditions* pour en faire partie et prescriptions à observer chaque jour, chaque mois, chaque année, en tout temps, 659. Ne pas le critiquer, l'estimer, être fidèle à sa règle si on en fait partie, le répandre, 660.

Toussaint. — SERMONS : Sur le salut, 769. Sur l'immortalité de l'âme, 771.

C'est la fête populaire, qui fait oublier un instant les choses de la terre et porter les regards vers le ciel ; qui invite à imiter les saints, à prier pour les défunts, 810.

Travail. — La tristesse de la fin des vacances ne doit pas être un obstacle à la volonté de travailler, et le travail a bien ses joies. Celui qui s'impose à l'étudiant, c'est le travail intellectuel. Insuffisant tout de même à lui seul, la science étant impuissante à rendre vertueux, 724. Il faut donc y ajouter un autre travail, savoir, l'effort à pratiquer la vertu, travail difficile, mais qui ne doit pas effrayer des jeunes gens chrétiens, 725.

Trepasés. — SERMONS : Le souvenir des trépassés, 762. L'enfer et le purgatoire, 785. — Les Funérailles chrétiennes : voir la *Table synthétique*, p. 945.

Nous devons nous souvenir des morts. Cependant le souvenir est rare, et c'est pour le conserver que les hommes élèvent des monuments, que Notre-Seigneur a institué l'Eucharistie, mémorial de ce qu'il a fait, 762 ; le souvenir des morts est délicieux, nous faisant revivre les années passées avec eux, une lettre d'Ozanam ; l'Eglise l'entretient en nous invitant à prier pour eux, 763, en nous faisant célébrer la Commémoration des défunts, 764. Il faut que ce souvenir soit chrétien, nous rappelant que nos défunts ne sont pas morts tout entiers ; compatissant, car la plupart souffrent au purgatoire et nous demandent

assistance, 764 ; dévoué et efficace, nous portant à employer les moyens de les soulager, la messe, la récitation de l'Office des morts 765, le Chemin de la croix, les bonnes œuvres et les indulgences. « Je travaille pour le purgatoire, » 766.

Il faut assister aux services du Carême pour les défunts. S'il faut prier pour les morts, la messe est la prière par excellence ; s'il faut s'imposer des pénitences, la messe est l'acte d'expiation le plus parfait. La négligence à assister à ces services, 106, remplacée par le souci d'orner les tombes, prouverait qu'on pense plus au corps qu'à l'âme des défunts, 107.

Trinité (Sainte). — SERMON : La foi théorique et pratique au mystère de la Sainte Trinité, 375.

On ignore trop combien ce mystère est lumineux et pratique. 1^o *Lumineux* ; un dialogue entre S. Thomas d'Aquin et un jeune sceptique, 375.

a) Grand mystère révélé, mais d'une manière voilée, dans l'Ancien Testament, mais clairement dans le Nouveau, et Dieu en a tracé l'empreinte dans toute la création. b) Mystère qui rappelle les infinies perfectiones de Dieu (énumération), 376. c) Mystère qui est la source de tous les autres, création œuvre du Père, Incarnation et Rédemption œuvre du Fils, sanctification par l'Eglise et les sacrements œuvre du Saint-Esprit, 377. — 2^o *Pratique*. a) Il excite la foi en rappelant l'omniprésence de la Sainte Trinité et par conséquent le respect pour cette auguste présence ; b) une pleine et entière confiance contre nos ennemis divers, Dieu en trois personnes est notre protecteur puissant, notre consolateur dans les peines, la source des grâces dont nous avons besoin, 378 ; c) l'amour, amour de donation de nous-mêmes qui nous fait accomplir tout pour Dieu ; amour de louange, c'est la leçon que nous donne l'Eglise dans sa liturgie ; amour d'imitation qui produit l'union des cœurs en imitation de l'union des trois personnes divines ; ainsi ont agi les saints, 379.

Vendredi Saint. — SERMONS : La Passion, 196. La croix autel, chaire et tribunal, 231.

Vendredi (Premier). — Instructions : voir *Sacré-Cœur* et la *Table synthétique*, p. 946.

Vie. — L'homme et le grain de blé, 753. a) On peut aimer la vie de manière à la perdre, et c'est en y mettant sa fin dernière, en recherchant la jouissance et évitant toute peine, 753, en essayant de retarder la mort qui vient cependant, alors la vie est perdue, 754. b) Le chrétien aime la vie comme un moyen d'arriver au ciel ; et c'est pourquoi il ne recule devant aucun sacrifice, offre à Dieu tous ses instants, ainsi il trouve la vie éternelle, 754. — La vie est le temps de l'amour ; c'est pourquoi elle est précieuse, 939.

Vie religieuse. — (*Sermons pour profession religieuse*). L'appel de Dieu, 8. C'est un appel a) à un grand sacrifice : sacrifice de toute possession terrestre, des affections de famille, de sa propre volonté par l'obéissance, 9 ; b) à un grand dévouement, la raison d'être des Petites Sœurs étant de se dévouer aux malades abandonnés, 9 ; c) à un grand amour : savoir, l'amour pour Jésus-Christ vivant dans la personne des pauvres comme dans l'Eucharistie. Nombreuses âmes sauvées par les Petites Sœurs Dominicaines, 10.

C'est le Maître qui y appelle et sa voix se fait douce, puissante, obsédante, impérieuse et irrésistible, 891. Il demande le sacrifice des joies du monde et le sacrifice de soi-même ou le renoncement ; aux religieuses hospitalières il demande encore le dévouement aux malheureux, vertus que ce dévouement suppose, 892. Par contre il promet, non pas toujours l'appui des pouvoirs humains, mais les exemples et les prières de la communauté,

les joies de son intimité, enfin la vie éternelle, 893.

Vincent Ferrier (Saint). — *Le missionnaire.* Il fut comme S. Jean-Baptiste une voix puissante, sévère, 251. Comment il faisait ses missions : l'arrivée en procession, la visite à l'église, la messe en plein air, la prédication durant plusieurs heures, toujours écoutée, parfois accompagnée du don des langues, 252, toujours adaptée à l'auditoire, et dont le sujet était le plus souvent les fins dernières, le catéchisme aux petits enfants, 253. Triste état de la chrétienté, effet du grand schisme d'Occident ; S. Vincent transforme les peuples qu'il évangélise, 253, et cette transformation a été durable. Avis de ne pas craindre d'entendre prêcher les fins dernières, 254.

Visite au Saint-Sacrement. — *Ses raisons :* on visite ses supérieurs, ses bienfaiteurs, ses connaissances, ses voisins, ses amis ; or Jésus est tout cela pour nous, il a donc droit à nos visites, 54. *Ses avantages :* elle permet de s'entretenir avec Notre-Seigneur et attire de nombreuses faveurs, 55. — Bonnes en elles-mêmes, les visites mondaines sont parfois accompagnées de bien des défauts, non pas la visite au Saint-Sacrement, 55 ;

aux personnes pieuses d'y être fidèles. « Je n'ai pas le temps ! » mais cette visite est prise sur les moments libres, et qui n'en a pas ? « Quoi dire au bon Dieu ? » mais le prier pour soi et pour les autres et au besoin s'aider d'un livre, ou même ne rien dire, la présence devant le Tabernacle étant déjà une prière, 56.

A des enfants. — Certaines personnes viennent chercher dans la visite au Saint-Sacrement consolation dans les épreuves, d'autres force contre les tentations, d'autres satisfaction de leur piété, 191. Pour l'enfant l'épreuve viendra, et c'est Jésus qui sera sa consolation ; les tentations viendront, et Jésus sera sa force ; qu'il vienne aussi visiter Jésus par amour. Mais la communion fréquente sera encore plus efficace qu'une visite, 192.

Zachée. — La ville de Jéricho au moment où se passe cet épisode, 26 ; histoire de la conversion de Zachée, 27. Zachée en désirant voir Jésus nous apprend à vouloir aussi profiter du passage du Sauveur ; sa générosité qui a tout bravé pour le voir nous invite à surmonter le respect humain ; son bonheur de recevoir Jésus est l'image du bonheur du pécheur revenu à Dieu, 38.

GTU Library



3 2400 00252 9737

L'Ami du clergé

v.34
1912

CBPaQ

v.34
1912
suppl.

41254

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

